




3 1761 11649307 3

Government
Publications

Government
Publications



Digitized by the Internet Archive
in 2023 with funding from
University of Toronto

<https://archive.org/details/31761116493073>

HOUSE OF COMMONS

CHAMBRE DES COMMUNES

Issue No. 15

Fascicule n° 15

Tuesday, October 21, 1980

Le mardi 21 octobre 1980

Chairman: Mr. Herb Breau

Président: M. Herb Breau

*Minutes of Proceedings and Evidence
of the Special Committee on*

*Procès-verbaux et témoignages
du Comité spécial des*

North-South Relations

Relations Nord-Sud

RESPECTING:

Trade relations between developed and developing
countries

CONCERNANT:

Relations commerciales entre pays développés et
pays en voie de développement

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)

DEPOSITORY LIBRARY MATERIAL

Canada
First Session of the
Thirty-second Parliament, 1980

Première session de la
trente-deuxième législature, 1980

SPECIAL COMMITTEE ON
NORTH-SOUTH RELATIONS

Chairman: Mr. Herb Breau

Vice-Chairman: Mr. Douglas Roche

Messrs.

Dupras
Frith

Fretz

COMITÉ SPÉCIAL DES
RELATIONS NORD-SUD

Président: M. Herb Breau

Vice-président: M. Douglas Roche

Messieurs

Ogle

Schroder

(Quorum 4)

Le greffier du Comité

Nora S. Lever

Clerk of the Committee



MINUTES OF PROCEEDINGS

TUESDAY, OCTOBER 21, 1980
(27)

[Text]

The Special Committee on North-South Relations met at 9:35 o'clock a.m. this day, the Chairman, Mr. Herb Breau, presiding.

Members of the Committee present: Messrs. Breau, Dupras, Fretz, Frith, Ogle, Roche and Schroder.

In attendance: Mr. Robert Miller, Research Adviser.

Witnesses: From the North-South Institute: Mr. Bernard Wood, Executive Director; Margaret Biggs, Research Officer and James Adams, Research Officer.

The Committee resumed consideration of its Order of Reference dated Friday, May 23, 1980 relating to relations between the developed and developing countries. (*See Minutes of Proceedings, Wednesday, June 25, 1980, Issue No. 1.*)

Mr. Wood made a statement and, with the other witnesses, answered questions.

It was agreed,—That the following documents be printed as an appendix to this day's Minutes of Proceedings and Evidence:

- Canadian Textiles Institute: Critique of the North-South Institute Study "Costs and Consequences of the New Protectionism"—(*See Appendix "RNSR-21"*);
- North-South Institute: Comments on "Critique" by the Canadian Textile Institute—(*See Appendix "RNSR-22"*);
- Tables Referred to in Testimony of Margaret Biggs, Research Officer—(*See Appendix "RNSR-23"*).

At 12:25 o'clock p.m. the Committee adjourned to the call of the Chair.

AFTERNOON SITTING

(28)

The Special Committee on North-South Relations met *in camera* at 3:45 o'clock p.m. this day, the Chairman, Mr. Herb Breau, presiding.

Members of the Committee present: Messrs. Breau, Dupras, Fretz, Frith, Ogle, Roche and Schroder.

In attendance: Robert Miller, Research Adviser.

The Committee began consideration of its final report.

At 5:15 o'clock p.m. the Committee adjourned to the call of the Chair.

PROCÈS-VERBAUX

LE MARDI 21 OCTOBRE 1980
(27)

[Traduction]

Le Comité spécial des relations Nord-Sud se réunit aujourd'hui à 9 h 35, sous la présidence de M. Herb Breau (président).

Membres du Comité présents: MM. Breau, Dupras, Fretz, Frith, Ogle, Roche et Schroder.

Aussi présent: M. Robert Miller, chercheur.

Témoins: De l'Institut Nord-Sud: M. Bernard Wood, directeur exécutif; Margaret Biggs, chercheuse et James Adams, chercheur.

Le Comité reprend l'étude de son ordre de renvoi du vendredi 23 mai 1980 portant sur les relations entre pays développés et pays en voie de développement. (*Voir procès-verbal du mercredi 25 juin 1980, fascicule n° 1.*)

M. Wood fait une déclaration puis, avec les autres témoins, répond aux questions.

Il est convenu,—Que les documents suivants soient joints au procès-verbal et témoignages de ce jour:

- Institut canadien des textiles: Critique de l'étude de l'Institut Nord-Sud/«Coûts et conséquences du nouveau protectionisme»—(*voir appendice «RNSR-21»*);
- Institut Nord-Sud: Commentaires sur «la Critique» par l'Institut canadien du textile—(*voir appendice «RNSR-22»*);
- Tableaux dont il est fait mention dans les témoignages de Margaret Biggs, agent de recherches—(*voir appendice «RNSR-23»*).

A 12 h 25, le Comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation du président.

SÉANCE DE L'APRÈS-MIDI

(28)

Le Comité spécial des relations Nord-Sud se réunit aujourd'hui à huis clos à 3 h 45, sous la présidence de M. Herb Breau, (président).

Membres du Comité présents: MM. Breau, Dupras, Fretz, Frith, Ogle, Roche et Schroder.

Aussi présent: Robert Miller, chercheur.

Le Comité entreprend l'étude de son rapport final.

A 17 h 15, le Comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation du président.

Le greffier du Comité

Nora S. Lever

Clerk of the Committee

EVIDENCE

(Recorded by Electronic Apparatus)

Tuesday, October 21, 1980

• 0940

*[Text]***Le président:** A l'ordre!

Nous continuons ce matin nos réunions sur les relations commerciales entre pays développés et pays en voie de développement. Nous sommes engagés dans une série de réunions touchant le commerce, et nous sommes heureux d'avoir avec nous ce matin, M. Bernard Wood, le directeur exécutif de l'Institut Nord-Sud. Avec lui, à sa droite, se trouve M^{lle} Margaret Biggs, recherchiste; et à sa gauche, M. James Adams, également recherchiste.

Je ne sais pas, monsieur Wood, si vous avez une copie de la déclaration que vous voulez faire ce matin parce que nous n'en avons pas reçu. Nous avons évidemment reçu le document que nous vous avons demandé de nous préparer; mais ce document, pour le moment, nous allons le garder confidentiel parce que c'est un document que vous nous avez préparé, pas à titre de témoin mais à titre de conseiller. Il est possible qu'il soit publié plus tard mais pour le moment c'est un document confidentiel à l'usage des membres du Comité. Je dois dire que nous apprécions beaucoup la collaboration que vous nous avez offerte depuis le début; c'est la deuxième fois que vous participez à nos délibérations. En plus de cela, vous avez participé à titre privé aux travaux d'un comité juridique et nous apprécions beaucoup cela.

Alors, monsieur Wood, sans plus tarder, je vous donne la parole. Je pense que vous avez une courte déclaration à nous faire, avant que nous passions à la période des questions.

Si je comprends bien, aujourd'hui votre déclaration a surtout affaire avec la question du commerce et non pas nécessairement la question de l'aide en général.

Mr. Bernard Wood (Executive Director, North-South Institute): Yes, Mr. Chairman.

First of all, I should say on behalf of the Institute and my colleagues that the appreciation is all ours for the opportunity to be before you again and to continue collaborating with this committee. Like you, we share a sense that the season of north-south is certainly upon us.

We do not have a written statement today, having very strongly the sense that we have already provided your committee with plenty of reading...

The Chairman: A little too much.

Mr. Wood: Father Ogle had said, Mr. Chairman, he wanted a two-page report, and if he can do it in covering the ground we have been trying to cover as well, we will be delighted.

The Chairman: It is easy for the NDP to do things short.

Mr. Wood: In fact, I may try to lure him from Parliament if he can do that.

But we did think, Mr. Chairman, it would be most useful to make a few oral comments which will draw, in fact, on the memorandum which is already in your hands and I hope add

TÉMOIGNAGES

(Enregistrement électronique)

Le mardi 21 octobre 1980

*[Translation]***The Chairman:** Will the meeting come to order, please.

We are carrying on this morning with our meeting on trade relations between industrial and developing countries. We are proceeding with the series of meetings dealing with trade, and we are happy to have with us this morning Mr. Bernard Wood, Executive Director of the North-South Institute. Sitting next to him are two research officers, Miss Margaret Biggs, on his right, and Mr. James Adams, on his left.

Mr. Wood, I do not know if you have a copy of the statement you wish to make this morning because none has been received by us. We have naturally received the paper that we asked you to prepare but, for the time being, we will consider it as confidential because you have prepared that paper not as a witness but as a consultant. It might be published at a later date but, for the time being, it is a confidential paper available to the members of the Committee. I must say that we appreciate deeply the co-operation you have offered us since the beginning; this is the second time that you are taking part in our proceedings. In addition, you have been active on a private basis in the proceedings of a legal committee and that is greatly appreciated.

Therefore, Mr. Wood, without any further delay, I am letting you have the floor. I believe you have a short statement to make before we go on to questions.

If I am well informed, I understand your statement today will concentrate on the question of trade, and will not deal necessarily with the question of aid in general.

M. Bernard Wood (directeur exécutif, Institut Nord-Sud): Merci, monsieur le président.

Tout d'abord, j'aimerais dire, au nom de l'Institut et de mes collègues, que nous apprécions grandement d'être de nouveau avec vous, et de pouvoir ainsi continuer de collaborer avec votre comité. Comme vous, nous comprenons l'importance des relations Nord-Sud.

Nous n'avons pas de déclaration écrite ce matin, convaincus que votre comité a déjà reçu un abondant matériel de lecture.

Le président: Un petit peu trop.

M. Wood: Le père Ogle nous avait dit, monsieur le président, qu'il désirait un rapport de deux pages. S'il peut le faire en traitant le sujet aussi complètement que nous avons essayé de faire, nous en serons heureux.

Le président: C'est facile pour un Néo-démocrate de tout raccourcir.

M. Wood: A vrai dire, j'aimerais l'arracher au Parlement, s'il peut faire cela.

Nous avons pensé, monsieur le président, qu'il serait très utile de commenter brièvement le document que vous avez déjà reçu, et d'y ajouter quelques compléments. Évidemment, nous

[Texte]

some dimensions to it. Obviously you would like to have as much opportunity as possible for discussion, so we will try not to dominate too much of the time. As you have mentioned, we do plan to concentrate on the trade area, which is broad enough, as you well know, to cover the ground we have.

You have introduced my two colleagues, who were asked to come with me today because they have particularly specialized in this area. Miss Biggs, as our principal analyst in the trade area, will follow some brief comments of my own with a few key points.

Mr. Chairman, looking back over the parliamentary reports of the past decade on the issue of development policy on Canada Third World relations, I am very much struck by the fact that the trade issue has never been as central as it is now, nor as controversial. Basically we welcome this. What it means is that the issue is important now to Canada and in global terms.

By the same token, the new prominence of the trade topic brings problems in the Canadian discussion. First of all we see a regrettable tendency in much of the discussion to focus only on the import side; to forget, as Willy Brandt has reminded us, that trade is a two-way street. We believe in the discussion of north-south relations now you should be hearing, and indeed you should insist on hearing, about the tremendous potential for Canadian exports in developing countries, the fastest-growing markets in the world.

• 0945

Canadian performance is disappointing, but frankly we find it astonishing to hear so often the blame for that disappointing performance being placed at Ottawa's door. Essentially we had never assumed the federal government was in the business of conducting our trade. We hear complaints about Canada not receiving its fair share of international markets. The concept of a fair share is something of an innovation, at least in those markets where the rules are fair; and there are such markets. So we do think, Mr. Chairman, to balance the trade discussion—and I know you will have further opportunities with other witnesses—it will be very important to try to draw out this potential, because in the picture as the Canadian public sees it, the import adjustment issue must be balanced with the potential for Canadian exports.

I should perhaps just mention specifically in that context the multilateral institutions. These are the large visible markets where the rules are known, where the rules generally are straight, and where, indeed, certain kinds of Canadian suppliers have done extremely well in developing new markets, nontraditional markets. We are talking about something over \$12 billion of procurement annually. We would very much like, as the discussion this fall draws to a close on north-south trade issues, to see ways in which that market can be tapped better, and indeed, examples from the business community of their success in developing those markets.

I should say the multilateral organizations, after the kind of pressure which has been placed on them in the past by Canadian governments, are responsive any time they can get a reasonable bid from a Canadian supplier. Indeed, Third World

[Traduction]

aimerions réserver un temps suffisant pour la période des questions, et donc nous essaierons de parler le plus brièvement possible. Comme vous l'avez dit, nous nous proposons de limiter nos remarques au domaine du commerce qui, comme vous le savez bien, est suffisamment vaste pour occuper tout le temps dont nous disposons.

Vous avez présenté mes deux collègues, qui ont été invités à m'accompagner ce matin, parce qu'ils sont particulièrement compétents en la matière. M^{lle} Biggs, notre principale chercheuse en matières commerciales, expliquera, suite à mes brèves remarques, certains aspects essentiels du problème.

Monsieur le président, en relisant les rapports parlementaires des dix dernières années sur la politique de développement des relations entre le Canada et le Tiers monde, je constate que le problème du commerce n'a jamais été aussi crucial, ni aussi discuté qu'aujourd'hui. Nous en sommes heureux, car cela prouve que cette question revêt une grande importance pour le Canada et le monde entier.

En même temps, cette nouvelle importance des relations commerciales entraîne des complications dans nos discussions. D'abord, on y tend regrettablement à consacrer trop de temps aux importations, oubliant, comme nous le rappelle Willy Brandt, que le commerce n'est pas une voie à sens unique. Nous croyons que, dans toute discussion sur les relations commerciales Nord-Sud, vous devriez entendre parler,—et vous devriez l'exiger,—de l'énorme potentiel qu'offrent, aux exportateurs canadiens, les pays du Tiers monde, c'est-à-dire les marchés qui augmentent le plus rapidement dans le monde entier.

La performance du Canada est décevante, mais nous sommes franchement choqués qu'on en jette le blâme sur le dos d'Ottawa. Nous n'avons jamais cru qu'il appartienne au gouvernement canadien de diriger nos affaires commerciales. On se plaint que le Canada ne reçoit pas sa juste part des marchés internationaux. Le concept d'une juste part est quelque chose de neuf, au moins pour ces marchés où les règles du jeu sont justes; de tels marchés existent. Nous pensons donc, monsieur le président, que dans toute discussion équilibrée des problèmes commerciaux,—je sais que vous aurez d'autres discussions avec d'autres témoins,—il importera essentiellement de s'efforcer de mettre en lumière ce potentiel énorme, parce qu'aux yeux de la population canadienne, c'est ce potentiel d'exportation qui rétablira l'équilibre avec nos importations.

Je devrais peut-être mentionner plus particulièrement, à ce propos, les institutions multilatérales. Voilà des marchés importants dont les règles sont généralement connues, et où des exportateurs canadiens ont très bien réussi à se trouver de nouveaux clients, et à leur vendre de nouveaux produits. Il s'agit d'approvisionnements dépassant les 12,000 millions de dollars par année. Alors qu'on termine cet automne la discussion de relations commerciales Nord-Sud, nous aimerions grandement qu'on détermine les meilleures méthodes d'exploitation de tels marchés, et qu'on étudie aussi les cas de réussite des milieux d'affaires qui les ont envahis.

Je dois dire que les organismes internationaux multilatéraux, suite aux pressions que les gouvernements canadiens ont exercées antérieurement sur eux, collaborent chaque fois qu'un exportateur canadien leur présente une offre de soumission

[Text]

countries themselves are keen to diversify their traditional sources of supply. Therefore we find it difficult to accept a picture of gloom and doom for Canadian exports in Third World markets.

If there has been an over-emphasis in the discussion on imports, there is probably a special danger in over-emphasizing what might be referred to as the front-line sectors, the sectors which are anyway troubled by a number of other problems and by a number of other sources of competition. We believe quite strongly there has been a disproportionate emphasis placed on the challenge of low-cost competitors in this discussion. The tendency to overstress the Third World role comes because it is new, but also because we have been able in the past to do something about that challenge, whereas we could not necessarily do something about some of the others. Developing countries have had little choice but to accept discrimination meekly, not only from our country but from others, and limitations. Keeping in mind the two-way street of trade, however, I think it is important we bear in mind that developing countries will soon have the same kind of retaliatory power our other competitors have, and that is very much a central consideration as we look ahead for the next decade.

Mr. Chairman, we try to place the discussion of trade within development policy in the context of the world and the Canadian economy we see taking shape. It requires an assessment of Canadian interests, it requires setting out a Canadian direction, and then pursuing it. I am very much struck, looking back at the parliamentary record and indeed at the structure of trade policy-making within the Canadian government, that your task force is now the sole body within the federal government structure mandated to focus hard on the non-aid relationships between Canada and developing countries. No other department or agency has that as its principal responsibility.

Therefore it seems to us you now have the most difficult issue to have emerged at the centre of the north-south discussion. Obviously it is too big an issue, given the history, given all the other bodies focusing on it, for you to be expected to resolve it. But looking back at the record, it does seem to us your work will now have a huge influence on charting the course Canada will take over the next decade in trade issues.

• 0950

Two other points I would like to mention, Mr. Chairman, relate to whether or not the trade issue, as it has been discussed internationally, is what you might call a real development issue. There is some tendency to view this primarily almost exclusively as a problem affecting the newly industrializing countries, and indeed to recognize that they are moving out of the category of aid recipients certainly and are on the path to industrialization and development. With our own institute's mandate, we are very much concerned with keeping that picture in balance. The fact is that the problem of trade

[Translation]

raisonnable. En effet, les pays du Tiers monde sont vivement enclins à diversifier leurs sources traditionnelles d'approvisionnement. Par conséquent, il nous apparaît difficile d'accepter un esprit de défaitisme dans nos exportations canadiennes vers les marchés du Tiers monde.

S'il y eut exagération dans les discussions sur les importations, il est probablement dangereux de trop accentuer ce qu'on pourrait appeler les secteurs du front, ces secteurs qui de toute façon sont préoccupés par de nombreux autres problèmes et par de nombreuses autres sources de concurrence. Nous croyons assez fortement qu'on a accordé une importance exagérée, dans cette discussion, au défi des concurrents à bas prix. On a tendance à trop insister sur le rôle du Tiers monde, parce qu'il est récent, et aussi parce qu'on a pu relever ce défi dans le passé, alors qu'on ne pourrait pas nécessairement agir de même en d'autres cas. Les pays en voie de développement avaient peu de choix, sinon de se soumettre humblement aux conditions discriminatoires du Canada et d'autres pays. Nous rappelant toutefois que le commerce n'est pas à voie unique, je crois important que nous sachions que les pays du Tiers monde disposeront bientôt d'un même pouvoir de représailles que nos autres compétiteurs. C'est un problème fondamental à envisager, quand l'on pense aux dix prochaines années.

Monsieur le président, nous essayons de situer la discussion du commerce, comme élément d'une politique de développement, dans le contexte de l'économie mondiale et canadienne qui prend forme sous nos yeux. Cela nécessite qu'on évalue les besoins du Canada, et qu'on lui indique la voie à suivre et comment s'y engager. Je suis très étonné, quand je pense au passé parlementaire et aux rouages de la politique commerciale d'antan, que votre comité soit maintenant le seul organisme qui ait, dans l'ensemble du gouvernement, le mandat d'étudier à fond les relations de non-aide entre le Canada et les pays en voie de développement. Nul autre organisme ou ministère n'est principalement responsable en ce domaine.

Par conséquent, il me semble que vous avez cette lourde tâche de solutionner ce problème qui est au cœur même des relations Nord-Sud. Évidemment, c'est un trop gros problème,—compte tenu de l'histoire, et compte tenu de tous les autres organismes qui s'y intéressent différemment,—pour qu'on s'attende à ce que vous puissiez le régler tout fin seuls. Mais en considérant ce qui s'est fait, il nous semble que vos travaux exerceront désormais une influence considérable sur le genre de politique commerciale que le Canada devra suivre au cours de dix prochaines années.

Les deux autres points que j'aimerais soulever, monsieur le président,—qu'ils se rapportent ou non au commerce international,—sont ce qu'on pourrait appeler un vrai problème de développement. On a généralement tendance à croire que ce problème affecte presque exclusivement les pays nouvellement industrialisés, et à reconnaître qu'ils ne font plus partie du groupe des pays qui ont besoin d'aide, et qu'ils sont en route vers l'industrialisation et le développement. Conformément au mandat de notre institut, nous avons grandement intérêt à placer ce problème dans sa vraie perspective. En fait, le

[Texte]

access now affects a good many other countries, not just the newly industrializing. Indeed, given the history of policy in this area, very frequently the countries who are getting squeezed hardest in trade access are the genuinely poor developing countries who are just beginning to gain their first foothold on industrialization.

Another theme, Mr. Chairman, which comes out very strongly in our work—and this is not simply nostalgia for Pearsonian internationalism—is that again and again when we look at the trade picture, we find the importance of multilateral decision-making for Canada. We find that for a country which is not a trading superpower, or indeed not part of a trading super-bloc, that the rules of the game, the maintenance of law in international trade, are crucially important for our protection and for our own trade. We believe very strongly this is an interest we share with a good many developing countries who find themselves in the same situation.

Mr. Chairman, in these introductory comments I have stressed that we would like to focus on a wide swathe of trade issues in our discussion with you, but we are conscious of the fact that last week you received what might be called a spirited critique of some of our institute's own work on the costs of non-tariff protection to Canadian consumers. This we view as a part, but only a part, of the big picture, and we did not want to take up your committee's time with extended rebuttals, which could descend to academic debate. We have, with that in mind, prepared a brief note which covers some of the areas discussed last week and which I would like to put in your hands and request that you might append to your *Proceedings* for today as a way of balancing the record, perhaps, in that discussion.

The Chairman: Balancing it or confusing it?

Mr. Wood: We have made a final edit, Mr. Chairman, to try to make it as unconfusing as possible.

The Chairman: Saying it is confusing does not mean you would be wrong; but the more you argue these things, the more confusing they become.

Mr. Wood: I would say, Mr. Chairman, in that vein, you are going to have to make a decision, obviously, on issues such as this, how far you intend to go into them in the broad trade issues and then indeed some of the front-line trade issues. I think you are already aware it is a prodigious challenge if you want to push that inquiry all the way. Quite frankly, given the fact I have stressed, that yours is the only body mandated anywhere by the federal government really to give emphasis to the real impact of the Third World in this picture, we would be delighted to see you pursue it all the way. But if that is to be the case, I know you would want very shortly to obtain the fullest impossible input, say from the federal government departments concerned, the Department of Finance, the Department of Industry, Trade and Commerce, Consumer and Corporate Affairs, so you are not dependent on analyses such as ours or indeed those of the industry.

[Traduction]

problème de l'accèsion concerne présentement un bon nombre d'autres pays, et on seulement ceux qui se sont industrialisés récemment. Vraiment, selon l'histoire politique en ce domaine, il arrive très souvent que ce soient les pays réellement pauvres du Tiers monde, ceux qui font à peine leurs premiers pas dans la voie de l'industrialisation, qui accèdent le plus difficilement.

L'autre point qui ressort fortement de nos recherches, monsieur le président,—il ne s'agit aucunement d'une réminiscence de l'internationalisme à la Pearson,—c'est que l'étude approfondie de la situation commerciale nous convainc de plus en plus que le Canada doit diversifier ses relations en ce domaine. Le Canada n'étant ni une grande puissance commerciale, ni membre d'un super-bloc commercial, nous estimons que les règles du jeu et le maintien de la loi sur le commerce international revêtent une importance primordiale pour notre protection et pour notre propre commerce. Nous croyons sincèrement que nous nous accordons sur ce point avec un bon nombre de pays en voie de développement qui connaissent les mêmes problèmes.

Monsieur le président, au cours de ces remarques préliminaires, j'ai insisté pour que notre discussion avec vous englobe un vaste éventail de préoccupations commerciales, mais nous savons que vous avez reçu la semaine dernière une vive critique contre une étude de notre Institut sur les coûts qu'une protection non-tarifaire imposerait aux consommateurs canadiens. Cette question n'est qu'une partie de l'ensemble; nous n'entendons donc pas accaparer le temps du comité avec nos répliques prolongées, ce qui entraînerait une discussion purement académique. Nous avons plutôt préparé un court document, que j'aimerais vous remettre en demandant qu'il soit annexé à votre procès-verbal d'aujourd'hui, en vue d'équilibrer—peut-être—le dossier sur cette discussion.

Le président: L'équilibrer ou l'embrouiller?

M. Wood: Nous avons préparé une édition finale, monsieur le président, nous efforçant de la rendre la moins confuse possible.

Le président: Dire qu'il est confus ne signifie pas qu'il est fautif. Mais plus on discute ces questions, plus elles deviennent confuses.

M. Wood: Dans un même esprit, monsieur le président, je dirais que vous devrez rendre une décision sur des points comme celui-ci: jusqu'où avez-vous l'intention de vous engager, quand il s'agira des problèmes généraux ou particulièrement cruciaux de commerce? Je pense que vous êtes pleinement conscient que c'est toute une tâche que de pousser une telle étude à fond. Bien franchement, étant donné—comme je l'ai souligné déjà—que votre comité est le seul organisme mandaté par le gouvernement fédéral pour mettre en lumière le poids réel du Tiers monde dans le domaine du commerce, nous serions heureux que vous alliez jusqu'au bout. Mais en ce cas, je sais que vous essaieriez très tôt d'obtenir le plus de renseignements possible de la part des ministères fédéraux intéressés, c'est-à-dire ceux des Finances, de l'Industrie et du Commerce, de la Consommation et des Corporations, de sorte que vous ne dépendiez plus d'analyse comme les nôtres ou comme celles des milieux industriels.

[Text]

But Mr. Chairman, I do think if we put this brief note in your hands and ask you to append it to your record, it would be an addition rather than a confusion to the picture. Naturally if members want to discuss aspects of it we are at their disposal.

Having said that, Mr. Chairman, could I introduce Margaret Biggs, our analyst specializing in trade issues, who will amplify with a few further introductory remarks.

The Chairman: Ms. Biggs.

Ms. Margaret Biggs (Research Officer, North-South Institute): Yes, Mr. Chairman. I would first of all like to review the experience of protectionism in Canada in the last four to five years, and to try to identify some of its main characteristics and the implications to the developing countries' trade and development efforts. Then I would continue to address what are undoubtedly some of the task force's main concerns in this area, those relating to the size and distribution of the costs versus the benefits of protection, or conversely of adjustment. Thirdly, I would like to identify some key areas for policy action which will be arising in the next few months and next few years, in the area of adjustment measures, trade policy mechanisms, and some specific trade policy decisions.

• 0955

As a means of introduction, I thought it would be best to review briefly the fact that the issues before us now have been some of the most critical international issues throughout the 1970's and will continue to be critical throughout the 1980's. They are ones which have major implications for a trading country like Canada.

The need to reduce trade barriers, such as tariffs and quotas, which have an adverse and often discriminatory effect on Third World manufactured exports, has been recognized by the international community for many decades. In fact, there is a long legacy of international proposals and promises concerning the dismantling of these trade barriers. However, there remains a significant bias in the structure of most developed countries' trade protection against those manufactured goods which are of prime export interest to the developing countries. The Tokyo Round trade agreement, recently completed, despite its successes in a number of important areas, did little to reduce the existing tariff and non-tariff barriers against the developing countries' main manufactured exports. It also moved GATT closer to legitimizing selective, as opposed to non-discriminatory, emergency safeguard controls—a provision which the developing countries quite rightly fear could be used especially to curtail their newly competitive exports.

Meanwhile, there has been a resurgence of industrial protectionism in the developed countries since the 1974-75 recession, and it has served to accentuate this bias against Third World

[Translation]

Or, monsieur le président, si nous vous remettons ce court document, et vous demandons de l'annexer à votre dossier, c'est qu'il complètera ce dossier au lieu de l'embrouiller. Naturellement, si les membres veulent en discuter le contenu, nous sommes prêts à leur répondre.

Maintenant, monsieur le président, puis-je présenter Margaret Biggs, notre spécialiste des questions commerciales, qui saura compléter mes remarques préliminaires.

Le président: Madame Biggs.

Mme Margaret Biggs (chargée de recherches, Institut Nord-Sud): Merci, monsieur le président. J'aimerais tout d'abord jeter un coup d'oeil rétrospectif sur les quatre ou cinq années d'activités protectionnistes du Canada, et essayer d'en découvrir les caractéristiques principales et leur portée sur les projets de commerce et de développement des pays du Tiers monde. Je décrirai ensuite les grandes préoccupations de votre groupe de travail en ce domaine, celles qui se rapportent au volume et à la repartition des coûts, comparativement aux avantages de la protection ou, inversement, de l'ajustement. Troisièmement, j'aimerais déterminer certains éléments clés d'une action politique qui sera mise en œuvre, dans les prochains mois ou années, dans les domaines d'ajustement, ou des rouages politiques du commerce, ou par suite de décisions particulières de politique commerciale.

En guise d'introduction, j'ai cru bon de rappeler brièvement que les problèmes auxquels nous faisons face maintenant faisaient partie des plus délicates difficultés internationales des années 1970, et qu'ils continueront de se poser au cours des années 1980. Il s'agit de problèmes qui ont une grande répercussion sur un pays commercial comme le Canada.

La nécessité d'abaisser les entraves au commerce international, telles que les tarifs et les contingents, qui ont un effet défavorable et souvent discriminatoire sur les exportations de produits manufacturés du Tiers monde, est reconnue par la communauté internationale depuis plusieurs décennies. En effet, il existe une longue tradition de propositions et de promesses relatives au relâchement de ces entraves commerciales. Cependant, un préjugé grave s'il en est, dans la structure même de la protection du commerce de nombreux pays industrialisés, contre les produits manufacturés que les pays moins avancés ont essentiellement besoin d'exporter. L'entente commerciale de la Conférence de la Table ronde qui eut lieu récemment à Tokyo, malgré ses progrès en plusieurs domaines importants, n'a réussi qu'à réduire à peine les entraves tarifaires et non tarifaires contre l'exportation des principaux produits manufacturés des pays en voie de développement. Elle a aussi poussé l'Accord général sur les tarifs douaniers et le commerce (GATT) à pratiquement légitimer les contrôles sélectifs,—par opposition à non discriminatoires,—une disposition qui, comme le craignent avec raison les pays du Tiers monde, pourraient servir tout particulièrement à continger leurs exportations, concurrentielles depuis peu.

Entre-temps, il y eut la réapparition du protectionnisme industriel dans les pays avancés, depuis la récession de 1974-1975, ce qui a permis d'intensifier ce biais contre les exporta-

[Texte]

exports in the industrial economies' commercial policies. This so-called new protectionism has been targeted in large part at Third World exporters in their areas of traditional export strength such as textiles and clothing, under the Multi-Fibre Agreement, and wherever else developing countries have shown a new supply capability, such as footwear, steel products, shipbuilding, and in some countries television sets.

In the background report we prepared for the task force, and also in our forthcoming volume on these issues, we have outlined the scope and nature of these new protectionist measures in Canada. I will just summarize here a number of the important points and characteristics which can be identified.

First of all, there is now the near permanence of many special import controls due to the apparent retreat from the principle, not to mention the practice, of allowing special protection only on a temporary basis and only for industrial activities with prospects of becoming viable by international standards. There has been an unprecedented level of protection in the number of products and the number of countries coming under restraint. There has been an increased reliance on non-tariff restrictions. There is a trend toward more discretionary and administratively determined protective measures. There has been the introduction of major new industrial-support schemes, often with the result that new labour is being drawn into vulnerable and already heavily protected sectors.

It appears the new protectionism has occurred primarily as a result of the continued absence of a serious adjustment assistance program in Canada, and at this point is particularly relevant because of the Canadian labour movement's shift towards more trade-restrictive positions.

Finally, the new protectionism in Canada can be seen as explicit and selective discrimination against the developing countries, particularly in the case of textiles and clothing.

It is this latter point which I would like to elaborate upon briefly for the task force, because I think it is particularly pertinent to its mandate. There appears to be a special protectionist philosophy and practice in the case of developing country import competition, which generally speaking exists and is neutrally reinforcing amongst the developed countries but which does not exist in their mutual trade relations. Trade protection against the Third World is perceived to carry few costs and many benefits in both political and economic terms. The developing countries in the past have not posed a serious threat of retaliation, nor can they effectively demand compensation. There also appears to be a little real concern, at least to date, that the losses inflicted on the developing-country exports may in turn hurt domestic economic interests due, for example, to decreased demand for Canadian exports.

However, there is another set of special protectionist rationales which are applied in the case of developing-country

[Traduction]

tions du Tiers monde dans les politiques commerciales des économies industrielles. Ce prétendu nouveau protectionnisme a visé, en grande partie, les exportateurs du Tiers monde dans leurs secteurs d'exportation traditionnels les plus assurés, tels que les textiles et le vêtement, en vertu de l'accord sur les multifibres, et partout ailleurs où des pays en voie de développement ont manifesté leur capacité nouvelle de fournir des chaussures, des produits d'aciérie, des navires marchands, et, en quelques pays, des téléviseurs.

Dans la documentation que nous avons préparée pour votre groupe de travail, et aussi dans notre prochain volume sur ces questions, nous exposons à grands traits le but et la nature de ces nouvelles mesures protectionnistes au Canada. Je me contenterai de résumer ici quelques-uns des principaux points et caractéristiques qu'on peut identifier.

Tout d'abord, il y a la quasi permanence de plusieurs contrôles spéciaux de l'importation—par suite d'une négligence manifeste du principe, pour ne rien dire de la pratique, de n'autoriser une protection spéciale que temporairement et uniquement pour les activités industrielles qui promettent de devenir rentables selon les normes internationales. Il y eut un niveau inouï de protection en nombre de produits et de pays ainsi entravés. On s'appuyait de plus en plus sur les restrictions non tarifaires. On tend vers des mesures de protection plus discriminatoires et décidées administrativement. On a fait adopter de nouveaux programmes de soutien à l'industrie, qui ont souvent eu pour effet d'attirer une nouvelle main-d'œuvre vers des secteurs mous et lourdement protégés déjà.

Il semble que le nouveau protectionisme découle, tout d'abord, de l'absence prolongée, au Canada, d'un programme sérieux d'aide de redressement; il est particulièrement pertinent, étant donné que les syndicats canadiens s'orientent vers l'acceptation de mesures commerciales davantage restrictives.

Finalement, on peut dire que le nouveau protectionisme canadien est une discrimination formelle et sélective contre les pays en voie de développement, particulièrement contre ceux qui exportent des textiles et des vêtements.

C'est ce dernier point que j'aimerais expliquer brièvement à votre groupe de travail, car il convient, me semble-t-il, à votre mandat. Il semble qu'il existe une philosophie et une pratique particulière de protectionnisme dans le cas de la concurrence des exportations des pays du Tiers monde, et qu'elles se renforcent neutralement chez les pays industrialisés, bien qu'elles n'existent pas dans leurs relations commerciales réciproques. On s'aperçoit que la protection commerciale contre le Tiers monde entraîne peu de dépenses et rapporte beaucoup de gains, au double point de vue politique et économique. Les pays en voie de développement n'ont jamais constitué une menace sérieuse de représailles dans le passé, et ils ne pouvaient réellement pas réclamer des dédommagements. Il semble aussi qu'on s'inquiète très peu, au moins jusqu'à ce jour, que les pertes infligées aux exportateurs des pays en voie de développement puissent, en retour, nuire à l'économie canadienne, par exemple, par une diminution d'achat des produits que notre pays exporte.

Cependant, il existe un autre groupe de mesures protectionnistes spéciales, qu'on applique pour concurrencer les exporta-

[Text]

import competition. Two themes can be identified, and some of the concepts are familiar to all of us. The rationale behind the special and seemingly near-permanent non-tariff protection being applied against highly competitive exports from the developing countries is built on two themes in Canada: the need for stability in the market place and the unfair, in quotation marks, nature of trade competition from developing countries. The experience with textile and clothing import restrictions in Canada is particularly telling in this regard, and although we do not want to focus specifically on this case study, it is important to look at it as a possible example of what might extend into other sectors. It should be noted that the textile policy of 1970 was quite explicit in its statement that special protection was not to be given to lines of production which had no prospect of becoming competitive in the domestic market with only existing tariff protection.

• 1000

So the need for stable market conditions has been used repeatedly throughout the 1960's and 1970's as a justification for temporary protection, but firm timetables and deadlines have usually not been made or kept. It has therefore become increasingly apparent that in certain cases more than temporary protection is needed to hold Third World imports at bay and in turn to provide the continued market stability and security required for domestic investment. In fact, in recent years it has become explicitly stated or assumed the domestic textile and clothing industry could not compete, in some cases, against developing-country suppliers, although I think we should admit that some firms and sectors no doubt can, and that they should not be expected to compete against the Third World. Increasingly the aim and expectation of policy-makers is apparently for domestic producers to be competitive vis-à-vis other developed countries across a full range of products. However, this is still termed international competitiveness, which is hardly correct.

The basis for this extraordinary, and I might say specious, definition of viability and competitiveness is conveyed in the semantic bias of the language which we readily employ in the debate over imports from the Third World. For example, developing countries are differentiated and labelled "low cost", which can only mean that they are efficient; and "disruptive", the hidden assumption and intended connotation being that developing countries' lower labour costs constitute an unfair trading advantage. To a certain extent this position can be credited to a moral as opposed to an economic conception of competition; competition is considered fair if the participants are felt to be equally placed but not if the advantage is due to factors beyond their control. This rationale is the basis for many domestic appeals for levels of protection and industrial support on a par with that being offered in other countries.

[Translation]

tions de pays du Tiers monde. La raison d'être des mesures spéciales et quasi permanentes de protection, mises en vigueur contre les exportations hautement compétitives de pays en voie de développement, s'appuie sur deux thèmes au Canada: le besoin d'un marché stable et le caractère *déloyal* de la concurrence commerciale des pays en voie de développement. La pratique des restrictions d'importation au Canada des textiles et du vêtement en dit beaucoup à ce propos, et même si nous ne voulons pas nous intéresser uniquement à ce cas, il importe de le mentionner comme l'exemple de ce qui pourrait atteindre d'autres secteurs. Il faut noter que la politique des textiles de 1970 énonçait nettement qu'on n'imposerait aucune protection spéciale contre les lignes de produits qui n'ont aucune possibilité de concurrence sur le marché intérieur sous le régime actuel de la protection tarifaire.

Ainsi, on a rappelé à plusieurs reprises, au cours des années 1960 et 1970, la nécessité de conditions favorisant la stabilité du marché, pour justifier des mesures temporaires de protection, mais les horaires et les derniers délais établis n'ont habituellement pas été publiés ou observés. Il est donc devenu de plus en plus évident qu'en certains cas il fallait plus qu'une protection temporaire pour bloquer les importations du Tiers monde et, alternativement, assurer la stabilité ininterrompue du marché et la sécurité des investissements intérieurs. En effet, ces dernières années, on a clairement affirmé ou prétendu que l'industrie canadienne des textiles et du vêtement ne pouvait faire concurrence, en certains cas, aux exportateurs des pays en voie de développement, bien qu'à mon avis nous devrions admettre que des entreprises ou secteurs le peuvent certainement et qu'on ne devrait pas s'attendre qu'ils rivalisent contre le Tiers monde. De plus en plus, les faiseurs de politique visent et s'attendent évidemment à ce que les manufacturiers canadiens puissent faire concurrence, dans un très large éventail de produits, à ceux des autres pays industrialisés. Toutefois, on continue d'appeler cela la concurrence internationale, ce qui n'est guère exact.

Le fondement de cette définition inusitée, pour ne pas dire trompeuse, de la viabilité et de la concurrence se trouve dans les biais sémantiques du langage qu'on utilise volontiers dans le débat sur les importations en provenance du Tiers monde. Par exemple, les pays en voie de développement sont caractérisés et classés comme «pays aux bas prix», ce qui veut simplement dire qu'ils sont efficaces et «disrupteurs», la supposition latente et la connotation voulue étant que la main-d'œuvre à bon marché des pays en voie de développement constitue un avantage commercial injuste. Jusqu'à un certain point, cette attitude peut être attribuée à une conception morale, plutôt qu'économique; la concurrence est supposément loyale, quand on croit que les participants sont à égalité, et donc elle ne l'est pas quand l'avantage de l'autre est dû à des facteurs qu'on ne peut contrôler. Ce concept est le fondement de nombreuses demandes canadiennes exigeant des niveaux de protection et d'aide à l'industrie qui correspondent à ceux des autres pays.

[Texte]

However, most trading advantages, as we are all aware, are derived from some advantages, whether in natural resources or geography, relative labour or capital endowments, et cetera. While it may therefore be earnestly felt by those directly concerned that the low-wage developing countries constitute unfair competitors, a broader and more objective viewpoint must be brought to bear, such as a consideration of the competitive basis of Canada's food, resource, and capital goods exports to the Third World.

In its application, this distorted and I must say self-serving definition of fair trade effectively removes the only competitive strength the developing countries have in international trade in manufactures. Unlike the industrialized countries, most Third World nations do not yet have the human resources, physical infrastructure, or technological base which would enable them to structure their competitiveness on, for example, more capital-intensive goods. Moreover, their low labour costs, relative to North American and European standards, are primarily due to their low levels of labour productivity and the over-abundance of workers competing for jobs in most of these countries. However, the wages offered in these industries are usually some of the highest available in these countries, and in many cases are rising along with national incomes, much like the pattern which has evolved in Japan and most other developed countries.

The question naturally arises, if the developing countries are prevented from exporting the labour-intensive manufactures which they have often both an absolute and a relative competitive advantage in producing, what can they export, besides their primary commodities, to pay for their energy, food, and capital goods in their growing import bills?

These are just a number of the questions which are provoked by the terms "low-cost imports" and "unfair trade". However, there are a couple of other issues which must also be focused on. Alternatively or in combination, it is often claimed that imports from the Third World are being dumped or subsidized, that low labour costs are the result of labour exploitation, that international corporations are possibly the main beneficiaries from the sale of developing-country exports, or that Canadian officials have taken their moral obligations to help developing countries too far and at the expense of domestic firms and workers.

• 1005

On the last two points, I think it should be noted that what we are talking about here is not a special charitable relationship, but one based on two-way trade and commerce. These arguments point to the need for a more mature approach towards Canada-Third World trade relations, consistent with the conduct of Canada's other external commercial relations; that is, premised on mutuality of benefits and respect for each other's sovereignty.

[Traduction]

Cependant, la majorité des avantages commerciaux, comme nous le savons bien, découlent des ressources naturelles ou de la situation géographique, de la main-d'œuvre relative ou des dotations de capitaux, etc. Alors que ceux qui sont directement intéressés peuvent croire sérieusement que les pays à bas salaires du Tiers monde sont des compétiteurs déloyaux, on peut leur opposer un point de vue plus large et plus objectif: par exemple, prendre en considération les éléments de la concurrence canadienne, tels que les denrées alimentaires et les biens-capitaux que nous exportons vers le Tiers monde.

En pratique, cette conception fausse et, devrais-je dire, égoïste du commerce loyal supprime réellement le seul poids compétitif dont disposent les pays du Tiers monde dans le domaine du commerce international des produits manufacturés. Contrairement aux pays industrialisés, la plupart des pays du Tiers monde ne possèdent pas les ressources humaines, l'infrastructure physique ou le support technologique qui leur permettraient d'organiser leur capacité de concurrence avec, par exemple, des biens-capitaux plus puissants. En outre, leurs coûts minimes de main-d'œuvre, comparativement aux taux des salaires en Amérique du Nord et en Europe, découlent en premier lieu de bas niveaux de productivité ouvrière et de la surabondance de travailleurs à la recherche d'un emploi dans la plupart de ces pays. Cependant, les salaires qu'offrent ces industries sont généralement les meilleurs qui existent dans ces pays et, en beaucoup de cas, ils sont haussés en fonction du revenu national, comme ça se fait au Japon et en beaucoup d'autres pays industrialisés.

La question se pose tout naturellement: si l'on empêche les pays du Tiers monde d'exporter leurs produits manufacturés, ceux qui leur procurent un double avantage absolu et relatif, que peuvent-ils exporter, outre leurs produits de base, pour payer leurs factures toujours plus élevées d'énergie, de denrées alimentaires et de biens de production qu'ils doivent importer?

Voilà quelques-unes des questions que suscitent les termes «importations à bas prix» et «commerce déloyal». Il faut cependant en ajouter une couple d'autres. Alternativement ou en association, on répète souvent que les importations en provenance du Tiers monde sont vendues à perte ou subventionnées, que les bas prix de production sont le résultat de l'exploitation des travailleurs, que les compagnies internationales sont les principaux bénéficiaires des ventes d'exportation des pays du Tiers monde, ou encore que les fonctionnaires canadiens se sont moralement engagés à trop aider les pays en voie de développement, aux frais des entreprises et des travailleurs du Canada.

A propos de ces deux points, je pense qu'il faudrait noter qu'il ne s'agit aucunement d'une relation spéciale de charité, mais bel et bien de relations commerciales réciproques. Ce genre d'argumentation fait ressortir le besoin de relations commerciales «adultes» entre le Canada et le Tiers monde, conformément à la conduite de nos autres relations commerciales extérieures, c'est-à-dire de poser en principe la réciprocité des bénéfices et le respect de la souveraineté de l'un et de l'autre.

[Text]

In any case, it also should be noted that the developing countries' exports have been most competitive and most restricted in sectors in which transnational enterprises have been least involved. For those genuinely concerned with the economic independence of Third World countries, therefore, protectionism should be considered counterproductive, as it tends to push the developing countries away from areas of their natural competitiveness and indigenous enterprise and into fields where transnational firms are dominant.

Finally, it should be noted that in cases of dumping and export subsidization, these are illegal trade practices, they can be treated separately under existing GATT regulations and there is a serious issue of labour exploitation not just in the developing countries but in many countries in the world, and these should be handled through multilateral channels, specifically using the existing ILO conventions rather than relying on unilateral, ad hoc, and potentially discriminatory decisions. The Canadian Labour movement has been working vigorously in this area and the Canadian government's efforts should be extended here as well.

This discussion is not to suggest that government intervention has not been justified in many cases of severe import dislocation in Canada. The critical issue is what kind of policy intervention would be most appropriate and what objectives the government should be trying to meet. I would suggest that emergency protection, whenever it is required, should be as efficient and equitable as possible; that is, it should cause the fewest trade distortions and impose the fewest costs on both the Canadian and the exporting countries. It should surely not discriminate against the developing countries. It must meet the needs of those workers and communities which have their jobs at stake.

We have a couple of tables here which are going to be included in a volume which is going to be published shortly and which identifies the extent to which protectionist measures have increased in Canada in recent years, in the products and the countries. It is noteworthy that there are a number of low-income developing countries currently on our import control list, such as India, Pakistan, Sri Lanka, Egypt. It is not just the newly industrialized or semi-advanced and industrialized countries which have been subject to protection.

One of the tables also points to the fact that the adjustment pressures and problems in the front-line sectors are quite special, in the labour force affected, their mobility, the kind of import pressure which has been inflicted upon them in recent years. If you look at total manufacturing, and if you look at a cross-section of industries in other sectors which are likely to be exposed to increasing trade competition in the next few years, the adjustment problems will not likely be as difficult.

[Translation]

En tout cas, on devrait aussi noter que les exportations des pays en voie de développement ont été les plus compétitives et les plus restreintes dans les secteurs où les entreprises multinationales ont été le moins impliquées. Par conséquent, ceux qui s'intéressent sincèrement à l'indépendance économique des pays du Tiers monde devraient estimer que le protectionnisme est contre-productif, puisqu'il vise à écarter les pays en voie de développement de leurs champs naturels de concurrence et de production, et à les pousser vers les domaines où dominent les compagnies multinationales.

Enfin, il faudrait noter qu'il est commercialement illégal de subventionner les ventes à perte et les exportations, qu'on peut traiter à part aux termes des règlements actuels du GATT. Il existe des cas sérieux d'exploitation de la main-d'œuvre, non seulement dans les pays en voie de développement, mais aussi dans plusieurs autres pays du globe. On devrait régler ces problèmes par d'autres voies multilatérales,—par les accords du BIT par exemple,—au lieu de se fier aux décisions unilatérales, spéciales ou virtuellement discriminatoires. Les mouvements ouvriers canadiens sont vigoureusement intervenus à ce propos, et le gouvernement canadien devrait s'y intéresser lui aussi.

Mes remarques ne sous-entendent pas qu'en bien des cas de bouleversement sérieux des importations, le gouvernement aurait eu tort d'intervenir. Le point décisif, c'est de déterminer le genre d'intervention politique le plus pertinent, et les objectifs que le gouvernement devrait s'efforcer d'atteindre. Je dirais que la protection, toutes les fois qu'elle s'avère nécessaire, devrait être efficace et juste le plus possible, c'est-à-dire causer le moins de distorsions commerciales possibles, et imposer les frais les plus bas au Canada et aux autres pays exportateurs. Elle ne devrait sûrement pas traiter de façon discriminatoire les pays du Tiers monde. La protection doit satisfaire les besoins des ouvriers et des communautés dont les emplois sont menacés.

Nous avons ici un couple de tableaux qui feront partie du volume qui sera bientôt publié; ils montrent jusqu'à quel degré ont augmenté les mesures protectionnistes du Canada, ces dernières années, tant pour le nombre de produits que de pays. Il convient de noter que notre liste de contrôle des importations comprend plusieurs pays pauvres du Tiers monde, comme l'Inde, le Pakistan, le Sri Lanka et l'Égypte. Ce ne sont donc pas seulement des pays industrialisés, nouvellement industrialisés ou mi-industrialisés qui sont soumis à nos mesures de protection.

Un des tableaux montre en outre que les pressions d'ajustement et les problèmes des secteurs du front posent des questions toutes particulières: la main-d'œuvre touchée, sa mobilité, le genre de pression qu'on lui a imposée ces dernières années. Quant au secteur manufacturier dans son ensemble, et à l'éventail des industries d'autres secteurs qui pourraient vraisemblablement être les victimes d'une concurrence commerciale accrue au cours des prochaines années, il y a tout lieu de croire que les problèmes d'ajustement n'y seront pas aussi difficiles.

[Texte]

The Chairman: Is it agreed we should append to today's Proceedings the material Mr. Wood gave us and also the material Ms Biggs just gave us?

Some hon. Members: Agreed.

The Chairman: I see where Professor Jenkins is going to have his curriculum vitae circulated very well across the country. That is why we append it.

Mr. Wood: It includes his publications, Mr. Chairman, on a number of other issues of interest to you, I think.

Ms Biggs: Mr. Chairman, I will try to jump briefly through the notes I have here and get to some specific policy recommendations.

• 1010

First of all I would just like to introduce the specifics of our policy recommendations by noting that our recommendations are based on the belief that the heavy dosage, if I may say, and the near-permanent status of non tariff barriers in certain industries in Canada, are certainly not justified by the national interest, primarily because although protection may be required for some individuals and communities and for some industries, for some period of time, it cannot be justified over an extended period of time and it certainly does not have to be as discriminatory against the developing countries as it has been in recent years.

On specific policy points which are in front of the Canadian government right now, there is the immediate one of the Textile and Clothing Board's recommendations for continued protection in the textile and clothing industries. Although again we do not want to emphasize this special case, it will be up to this task force to say something about the recommendation that protection in these industries be extended until 1990.

On this point, we would like to recommend a number of things. First, the Canadian government should endeavour to reduce the kind of discrimination which has taken place against the developing countries' exports. If possible, the Canadian government should try to move to a system of global import quotas, which would affect all exporting countries, not just the developing countries. It should try to remove restrictions on those goods which the developing countries are particularly competitive at producing. These are usually the more standard and very basic labour-intensive products. If it is not possible to go to global quotas because the Multi-Fibre Agreement is not changed likewise, it should try its best to ensure that the new entrants in global textile and clothing trade—those are particularly the least advanced, the low-income developing countries—not be discriminated against, and in fact their access to our markets be facilitated. As you know, as it currently exists, because of the system of bilateral export restraints, large chunks of our market are basically set aside for the existing and traditional low-cost suppliers, and new developing-country suppliers such as Sri Lanka, India, Pakistan, are left with very minute shares of our imports.

[Traduction]

Le président: Acceptez-vous qu'on annexe, au compte-rendu de nos délibérations d'aujourd'hui, la documentation qu'ont remise M. Wood et mademoiselle Biggs?

Des voix: Oui.

Le président: Je sais maintenant où le curriculum vitae de monsieur Jenkins circulera dans le pays. C'est pour cela qu'on le met en annexe.

M. Wood: Il comprend ses écrits, monsieur le président, sur un bon nombre d'autres sujets qui vous intéressent, je crois.

Mme Biggs: Monsieur le président, je vais m'efforcer de résumer les notes que j'ai en main et d'en arriver à des recommandations politiques précises.

En premier lieu, j'aimerais dire que nos recommandations s'appuient essentiellement sur la conviction que le dosage lourd, si je puis m'exprimer ainsi, et l'existence quasi permanente des entraves non tarifaires imposées à certaines industries canadiennes ne peuvent s'appuyer sur l'intérêt national: d'abord, parce que, même si des individus, groupes ou industries peuvent avoir besoin de protection pendant un certain temps, on ne peut s'excuser de les imposer pendant une période prolongée; et ensuite, parce qu'il n'est certainement pas nécessaire que ces entraves soient aussi lourdement discriminatoires contre les pays en voie de développement, comme on l'a fait ces dernières années.

Parmi les problèmes qu'affronte présentement le gouvernement canadien, il y a d'abord celui des recommandations de la Commission sur les textiles et le vêtement, qui préconisent une protection continue des industries du textile et du vêtement. Bien n'il ne nous plaise aucunement de souligner une fois de plus ce cas particulier, je dois dire qu'il appartient à votre groupe de travail de se prononcer sur cette recommandation de prolonger jusqu'en 1990 la protection de ces industries.

À ce propos, nous aimerions faire quelques suggestions. Premièrement, le gouvernement canadien devrait s'efforcer d'alléger le genre de discrimination qu'elle impose aux exportations des pays du Tiers monde. Si c'est possible, le gouvernement canadien devrait essayer d'adopter un régime de contingentement global des importations qui toucherait tous les pays exportateurs, et non seulement les pays en voie de développement. Il devrait s'efforcer d'éliminer les restrictions imposées aux produits particulièrement concurrentiels des pays du Tiers monde. Il s'agit ordinairement de produits d'un haut degré d'excellence, et qui engagent une forte main-d'œuvre. S'il s'avère impossible d'établir des contingents globaux, parce que l'accord sur les multifibres n'est pas également modifié, il devrait faire de son mieux pour protéger les pays qui font depuis peu le commerce global des textiles et du vêtement,—des pays particulièrement moins avancés et à bas revenus du Tiers monde,—contre toute discrimination, et pour en fait leur faciliter l'accès à notre marché. Comme vous le savez bien, dans les conditions actuelles, à cause du régime des restrictions bilatérales d'exportation, des gros morceaux de notre marché sont fondamentalement réservés aux fournisseurs à bas prix, actuels et réguliers, de sorte qu'on n'offre à des pays comme le

[Text]

Secondly, there is the renewal of the Multi-Fibre Agreement at the end of 1981, in which the Canadian government should again be seeking to find a system which is more equitable and efficient in facilitating the developing countries' exports to the developed economies, and facilitating adjustment within the developed countries. In our brief, we have recommended that this be a forum where Canadian officials could again argue for the shift towards global import quotas, as opposed to bilateral quotas, because in this way, the developing countries would not be discriminated against, and all exporting countries would have their exports curtailed. We feel this would be to the advantage of the developing countries, because import shares could then adjust according to the relative costs and prices of different suppliers overseas.

Thirdly, there is an ongoing discussion within GATT on the safeguard clause. This was an issue it was not possible to conclude at the end of the multilateral trade negotiations. The issue here surrounds the question of selectivity, which would allow exceptions to the basic GATT principle of non-discrimination. The developing countries are very much opposed to this provision, because they feel that as in the case of the Multi-Fibre Agreement, their exports would be particularly selected and discriminated against. I think a strong case can be made that Canada too has a basic interest in preserving non-discriminatory safeguards because it is not a major superpower in trade either, relative to the three largest trading entities, and it too does not have the same clout or power to force special restrictions or relax safeguard provisions to work in its benefit.

• 1015

More generally, I think Canada should move beyond a strong position on maintaining non-discriminatory safeguards and reaffirm its basic commitment to multilateralism in world trade more generally by promoting reform of international trade law in the 1980's to take account of the many new trade policy and investment policy issues which currently underlie most of the disputes in international trade.

Fourthly, there is the question of the general system of preferences in Canada, the general preferential tariff for the developing countries. The idea of special preferences is now entrenched within GATT since the end of the Tokyo Round of multilateral trade negotiations. It should be noted, however, that there really is very little likelihood that there will be any further tariff-cutting sessions in the near future because tariffs on industrial products between the developed economies have been reduced quite significantly and are no longer that significant as trade barriers.

However, there still remain very high tariffs on products of particular export interest to the developing countries. Again, they are some of the same sensitive products we were discuss-

[Translation]

Sri Lanka, l'Inde et le Pakistan, que des miettes de notre marché d'importation.

Deuxièmement, lors du renouvellement de l'entente sur les multifibres à la fin de l'année 1981, le gouvernement canadien devrait encore essayer d'établir un régime plus équitable et plus efficace, en facilitant les exportations des pays en voie de développement vers les pays industrialisés, et en facilitant aussi un ajustement au sein de ces pays industrialisés. Dans notre document, nous avons recommandé qu'on organise un forum où les responsables canadiens pourraient de nouveau plaider en faveur d'un changement vers des contingents globaux d'importation, par opposition aux contingents bilatéraux, parce qu'ainsi il n'y aurait plus de discrimination contre les pays en voie de développement, et qu'on réduirait les exportations de tous les pays exportateurs. Nous croyons qu'une telle mesure serait à l'avantage des pays en voie de développement, parce qu'ainsi on ajusterait les contingents d'importation aux coûts et aux prix des divers fournisseurs d'outre-mer.

Troisièmement, on discute depuis quelque temps, au sein du GATT, la clause de protection. On n'a pu s'entendre sur ce point, à la fin des pourparlers sur le commerce multilatéral. Il s'agit ici du problème de la sélection, laquelle permettrait des exceptions au principe fondamental de non-discrimination du GATT. Les pays en voie de développement s'opposent énergiquement à cette mesure, parce qu'ils craignent, —comme dans le cas des multifibres,—qu'on ne sélectionne à leur dépens et de façon discriminatoire. Je pense que le Canada aussi aurait grand intérêt à préserver les garanties de non-discrimination, parce que lui aussi n'est pas une grande puissance commerciale, comparativement aux trois plus grandes entités en ce domaine, et que lui aussi n'a pas un même pouvoir qu'elles pour imposer des restrictions spéciales ou pour adoucir les mesures de protection, à son profit.

Plus généralement, je crois que le Canada devrait défendre fortement le maintien des sauvegardes non-discriminatoires et réaffirmer son engagement total envers le multilatéralisme du commerce mondial, en exigeant que la réforme de la Loi sur le commerce international, au cours des années 1980, tienne compte des nombreux nouveaux problèmes de politique commerciale et de politique d'investissement qui sont couramment à la base de la plupart des conflits dans le commerce international.

Quatrièmement, il faut mentionner le régime général des préférences du Canada, le tarif préférentiel général pour les pays en voie de développement. Le principe de préférences spéciales fait maintenant partie du GATT, depuis la fin des pourparlers de la Table ronde de Tokyo sur les négociations commerciales multilatérales. On doit dire, cependant, qu'il y a vraiment peu de chance qu'on tienne d'autres rencontres sur l'abaissement des tarifs dans un avenir rapproché, parce que les tarifs imposés aux produits industriels entre les pays avancés ont été assez fortement diminués, et qu'ils ne sont plus des entraves commerciales aussi lourdes.

Cependant, des tarifs élevés existent toujours pour des produits exportés qui intéressent tout particulièrement les pays en voie de développement. Encore une fois, il s'agit des mêmes

[Texte]

ing earlier. These are also the same products which to a large extent have been exempted in the past from Canada's preference system and from other countries' preference systems.

We have suggested that in the context of the Tariff Board's current review of the general preferential tariff it should be strongly recommended to it that special measures be taken to allow for special preferences to the least developed developing countries. In the case of those sensitive products which are currently under import restriction, there is no reason why the general preferential tariff cannot be applied, considering that injury to the domestic producers is not a problem if the absolute quantity is under restraint. To maintain the legitimacy of the system of preferences as adopted in the 1970's, the principle of graduation should be developed in Canada, and preferably possibly in a multilateral context, to provide for the graduation out of developing-country status and preferential status for those developing countries which are high income or have very strong trading positions. However, I think it would be preferable in this case, again as in some other instances, to avoid ad hoc and possibly discretionary decisions on this front. Possibly it should be done in the context of a GATT committee.

Finally, there are also a couple of other points to do with the general preferential tariff which are not that visible but which I think could help the developing countries in maximizing the developmental benefits which are possible to them under our preference scheme; and one of those is the provision for local-content rules. If we liberalize this somewhat in our general preferential tariff, it would be possible for the developing countries to undertake cumulative production or processing initiatives with other developing countries, whether within regional integrative bodies or with neighbouring countries. This could help their industrialization and trade efforts.

Finally, there is one other point which currently has not been the subject of Canadian government attention but which refers to a point I made earlier about labour exploitation in the developing countries, and that is the question of introducing a social clause into GATT. This issue has been brought to your attention, I believe, by the Canadian labour movement. Basically the social cause would seek to ensure the respect for minimum social standards in all countries. This would apply equally to the developed and developing countries, in the sense that labour standards here and the provisions for adequate adjustment measures for workers in our industries should be provided, and also that this should make sure that minimum standards of work, labour-force conditions, age, time, whatnot, in the developing countries should also be respected.

[Traduction]

produits chatouilleux dont nous avons parlé précédemment. Ce sont les mêmes produits qui avaient été exemptés dans une large mesure, dans le passé, du régime préférentiel du Canada et des régimes préférentiels d'autres pays.

Nous avons proposé que, dans le cadre de la révision courante des tarifs préférentiels généraux par la Commission sur les tarifs, on recommande expressément de prendre des mesures qui laissent place à des préférences spéciales aux pays les moins avancés du Tiers monde. Pour ces produits chatouilleux auxquels on impose couramment des restrictions d'importation, je ne vois pas pourquoi on ne pourrait pas appliquer le tarif préférentiel général, vu que le dommage que subissent les producteurs canadiens, n'est pas un problème quand la quantité absolue est sous contrôle. Pour maintenir la légitimité du régime préférentiel, tel qu'adopté au cours des années 1980, le Canada devrait accepter le principe d'une progression par degrés et préféablement, si c'est possible, dans un cadre multilatéral, pour assurer la gradation de la situation des pays en voie de développement, et la situation préférentielle des pays industrialisés qui ont des revenus élevés ou qui disposent de moyens commerciaux puissants. Je pense toutefois qu'il serait préférable, en ce cas comme en d'autres circonstances, d'éviter toutes décisions spéciales et virtuellement discriminatoires en ce domaine. Si c'est possible, il faudrait le faire dans le cadre du comité du GATT.

Enfin, il y a une couple d'autres points qui touchent le tarif préférentiel général. Ils ne sont pas aussi visibles, mais je crois qu'ils pourraient aider les pays en voie de développement à porter au maximum les bénéfices de développement qu'ils peuvent obtenir en vertu de notre programme de préférences; l'un d'eux consiste à adopter des dispositions qui comprennent des mesures sur le contenu local. Si nous assouplissions ces mesures de quelque manière, dans le cadre du tarif préférentiel général, des pays en voie de développement pourraient entreprendre une production accrue ou des initiatives de fabrication avec d'autres pays du Tiers monde, soit comme parties intégrantes d'organismes régionaux, ou avec d'autres pays avoisinants. Ceci pourrait favoriser leur industrialisation et leurs efforts commerciaux.

Finalement, mentionnons un autre point qui a retenu récemment l'attention du gouvernement canadien, mais qui se rapporte à un problème que j'ai mentionné précédemment au sujet de l'exploitation de la main-d'œuvre dans les pays en voie de développement: il s'agit de l'insertion d'une clause sociale dans le GATT. Je crois que le mouvement ouvrier canadien a attiré l'attention de votre comité sur ce problème. Fondamentalement, la clause sociale visera à assurer le respect d'un minimum de normes sociales dans tous les pays. Ceci vaudrait également pour les pays industrialisés et pour les pays en voie de développement, en ce sens qu'on devrait fournir aux travailleurs de nos industries des normes de travail et stipuler des mesures appropriées d'ajustement, et assumer aussi que les normes minimums de travail, la situation de la main-d'œuvre, l'âge, les heures de travail, etc., soient aussi respectés dans les pays en voie de développement.

[Text]

• 1020

Again, we would recommend that this be done in a multilateral context, particularly through the ILO. It is probably an important initiative in the sense that it helps to clarify some of these issues, such as unfair trade, which can be very confusing and misleading unless they are put into a specific policy context.

Thank you.

The Chairman: Thank you.

Mr. Wood: Mr. Chairman, I might just say Miss Biggs was already summarizing a great number of topics, and I hope we have pulled out enough headings on topics you have already been exposed to where you naturally will want to raise questions. Mr. Adams stands ready on this side to respond particularly on questions of Canadian export potential in developing countries, which has been an area where he has worked, but we had not intended to have him make an opening statement on that, to leave as much time as possible for discussion.

Thank you.

The Chairman: Bob, do you have any questions?

Mr. Ogle: I will try to start off. Taking the May trip, obviously it is an extremely complicated area of our lives and the life of the world, really. When you began your statement, Bernard, you talked about a change of direction, or indicated that this group right here might be in a sense at the tiller, at least to start a change of direction. Unfortunately, I have not been able to read thoroughly the material we have received from your institute. Would you be willing shortly, because it is going to be a two-page report, remember—to indicate what could be the philosophical, or whatever we want to call it, directional change which might be introduced so further changes would turn off from that? Could you just voice that as simply as possible?

Mr. Wood: Thank you very much. Yes, I think that is a crucial issue at this stage, because when you look back over the record, the intellectual recognition has been there for more than a decade that these were the areas where progress was going to be very important. But as I said in my first comment, now it has come home to us, and come home to us with a vengeance, that we are talking about the stuff and substance of the Canadian economy and the international economy. In our approach to these issues now, and in the approach which we think is relevant for your task force at the start of the 1980's you really have to distinguish between the old world, if you like, of north-south relations, which was hinged to a large extent on assistance, on voluntarily, for presumably humanitarian reasons, helping; and on the other side, a major theme of adjustment. And that is simply adjustment to the changes which are taking place in the world economy.

I think our discussion today on the trade front is in that second area. We are talking about adjustment about which we have no choice, essentially. You can delay it, you can impede

[Translation]

De nouveau, nous recommandons que cela se fasse dans un cadre multilatéral, plus particulièrement par l'entremise de l'Organisation internationale du travail (O.I.T.). Il s'agit probablement d'une initiative importante, en ce sens qu'elle permet de clarifier quelques-uns des problèmes,—par exemple, le commerce déloyal,—qui peuvent être très confus et de nature à induire en erreur, à moins qu'ils soient mis dans une perspective politique précise.

Merci.

Le président: Merci.

M. Wood: Monsieur le président, j'aimerais dire que mademoiselle Biggs a déjà résumé un bon nombre de sujets. J'espère que nous avons fait ressortir suffisamment de points sur les sujets qui vous intéressent, pour que vous puissiez maintenant poser vos questions. Monsieur Adams est disposé à répondre plus particulièrement aux questions sur le potentiel d'exportations canadiennes vers les pays en voie de développement, où il a travaillé déjà. Nous n'avons pas prévu qu'il doive faire une déclaration préliminaire à ce sujet, afin de réserver le plus de temps possible à la discussion.

Merci.

Le président: Robert, avez-vous des questions?

M. Ogle: Je vais me lancer le premier. Le printemps de la vie, c'est vraiment la période extrêmement compliquée de nos vies et de la vie du monde. Au début de votre déclaration, Bernard, vous avez parlé d'un changement de direction, ou laissé entendre que notre groupe devrait prendre la barre, au moins pour inaugurer le changement de direction. Malheureusement, je n'ai pu lire toute la documentation que nous avons reçue de votre Institut. Pourriez-vous,—brièvement, puisqu'il s'agira d'un rapport de deux pages, n'est-ce pas?—nous préciser ce que pourrait être le changement philosophique, ou de tout autre qualificatif qu'on voudra, le changement directionnel qu'on devrait adapter, pour que d'autres changements suivent? Pourriez-vous expliquer cela le plus simplement possible?

M. Wood: Merci beaucoup. Oui, il s'agit d'un problème crucial à ce moment-ci. Depuis plus de dix ans, on reconnaît abstraitement qu'il englobe les questions qu'ils serait très important de régler. Mais, comme je l'ai dit au cours de mes remarques préliminaires, il se pose ici chez nous, concrètement, avec vengeance, nous obligeant à disséquer le contenu et la substance de notre propre économie, et de l'économie internationale. Dans notre façon d'aborder maintenant ces questions, et dans l'approche qui me semble convenir à votre groupe de travail au début des années 1980, vous devez réellement distinguer entre, d'une part, l'ancien monde des relations Nord-Sud qui a été bâti dans une large mesure sur les gonds de l'aide pour des motifs volontairement ou, probablement, humanitaires et, d'autre part, sur le thème majeur de l'ajustement. Il s'agit simplement de l'ajustement aux changements qui s'opèrent dans l'économie mondiale.

Je crois que notre discussion d'aujourd'hui sur les problèmes de commerce se situe dans ce cadre de l'ajustement. Nous parlons d'un ajustement qui nous laisse vraiment peu de choix.

[Texte]

it, you can prepare for it more or less well; but it is coming. For a trading nation like our own, we believe very strongly the faster we can get ourselves, our people, ready for that change, the better off we will be in the world ahead.

So that is, if you like, the philosophical change which comes to you now. It hinges, obviously, on a lot of quite specific provisions, steps, negotiations, internationally, which Miss Biggs has alluded to.

Mr. Ogle: I am going to push that a little more. The most practical thing you can have is a good idea. Finding the best idea is the most practical thing. My experience working in a Third World area was that finally we had to make decisions, some of which were very clouded. When they were very clouded, we used to say we will come down on the side of the poor. Until now I feel most trade decisions have been made on the side of us, on the rich side; and that is where the adjustment you are talking about, I think, basically is it not? It is a change of philosophy.

Mr. Wood: That is one side of it. But this is an area now where the moral issue, coming down on the side of the poor, comes home to us as well, because we are talking about change, and within our own society there are burdens which must be carried to see that change carried out. Unless we as a society take measures to share that burden as we share the benefits, then the burden will tend to fall disproportionately on our own poor, on our own oldest industries, our least-educated work forces, and so on.

• 1025

So yes, you are right, you must come down on the side of the poor in the sense that internationally employment is a desperate need in the Third World countries and they should have the opportunity to start developing for themselves. You have to look at the costs and benefits within those countries as well, and that is why the social clause comes into it. But at the same time, if we are to move on this front, at home we have to be making it fairer as well, which is where the whole side of adjustment policy comes into it.

When we talk about your task force being at a crucial turning point, as I stressed, you are the only body in the Canadian government now which has primarily as its responsibility to oversee that Canada-Third World interface on non-aid issues. It seems to us the basis has been laid in past parliamentary committee discussions, in a whole lot of discussion, as to where we should be going. Obviously you are not going to be in a position to recommend an overnight change. Nobody is talking about dismantling great Canadian industries or anything like that. But if at this stage, the beginning of the 1980's, we are not able to point to concrete steps in the right direction, both internationally and domestically, which tend to make these trends converge, then it will be a terrible backslide in Canadian performance.

[Traduction]

On peut le retarder, on peut l'empêcher, on peut s'y préparer plus ou moins bien, mais il s'en vient. Pour un pays commercial comme le nôtre, plus vite nous serons prêts à l'accepter, mieux notre pays se situera dans le monde nouveau qui naît.

C'est cela, si vous voulez, le changement philosophique qui s'impose à nous présentement. Il s'appuie évidemment sur un ensemble de mesures précises, de démarches, de négociations internationales, toutes choses auxquelles mademoiselle Biggs a fait allusion.

M. Ogle: Je vais pousser cela un peu plus loin. La chose la plus pratique qu'on peut posséder, c'est une bonne idée; trouver la meilleure idée, c'est la chose la plus pratique. Mon expérience de travail dans le Tiers monde m'a fait comprendre, en fin de compte, qu'il fallait prendre des décisions, fussent-elles nébuleuses parfois. Quand elles l'étaient trop, nous avions l'habitude de dire: «Rangeons-nous du côté des pauvres.» Jusqu'à maintenant, j'ai gardé cette conviction que la plupart des décisions relatives au commerce ont favorisé notre côté, celui des riches. C'est là que se trouve fondamentalement le problème de changement dont vous avez parlé, n'est-ce pas? C'est un changement de philosophie.

M. Wood: C'est un aspect du problème. Mais cet aspect moral, soit de s'aligner du côté des pauvres, nous atteint nous aussi, parce que nous parlons de changement et que, dans notre propre société, il existe des fardeaux qu'il faudra éliminer pour que le changement s'opère. A moins que nous-mêmes, en tant que société canadienne, prenions des mesures pour partager le fardeau comme nous partageons les bénéfices, le fardeau tendra à fondre hors de toute proportion sur nos propres pauvres, sur nos plus anciennes industries, sur nos travailleurs les moins éduqués, etc.

En ce sens, oui, vous avez raison. On doit se mettre du côté des pauvres car, au plan international, l'emploi est désespérément nécessaire dans les pays du Tiers monde, et que ces pays devraient pouvoir se développer par et pour eux-mêmes. Vous n'avez qu'à vérifier la somme des coûts et des gains en ces pays, et vous saurez pourquoi la clause sociale est en jeu. Mais en même temps, si nous regardons la situation ici chez nous, nous nous devons aussi de la rendre plus équitable et honnête. C'est ainsi qu'on saisit en son entier la politique d'ajustement.

Quand nous disons que votre groupe de travail est parvenu à un moment décisif, c'est que vous êtes maintenant le seul organisme gouvernemental qui soit primordialement chargé de surveiller le débat Canada-Tiers monde sur les questions de non-aide. Plusieurs anciens comités parlementaires, après moult discussions, avaient tracé en principe la voie à suivre. Mais évidemment, vous n'êtes pas prêts à recommander le changement du jour au lendemain. Personne ne parle de démanteler nos grandes industries canadiennes, ou toutes autres choses semblables. Mais si, en ce début des années 1980, on ne peut entreprendre des démarches, au double plan international et canadien, qui orienteraient dans la bonne direction, ce serait une terrible rechute de la performance du Canada.

[Text]

Mr. Ogle: Okay. In the actual decisions on how that change will start, could you rate in your mind who has the most power now? Would it be international corporations? Would it be national corporations? Would it be government? What is the force that will be to your mind the most significant in starting to make this shift?

Mr. Wood: Mr. Chairman, I should ask Miss Biggs to add, or perhaps amend, what I may say on this.

I think one of the things we have been trying to stress is if you look at the actual power structure now in the whole international trade picture, the multilateral trade negotiations are your best laboratory to test that. What became apparent in those negotiations was that the trading superpowers or super-blocs, particularly the United States, Japan, the European community—their needs came first. Indeed, from the viewpoint of the international economy, that set of relationships had to get straightened out first, to be kept from backsliding further, or the whole international economy would suffer. But what tended to happen was that our interests, as a trading nation but not a gigantic trading nation, tended to be left off to the side, or in some instances overrun; and indeed, so did those of the developing countries.

That structure still prevails. To counterbalance it, we think the only protection for countries like ours and many in the Third World is really to reinforce the rule of law in trade; to bring back the rule of law in trade, in some instances. Therefore the old investment Canada has made in multilateral machinery needs to be redoubled, in that sense.

That can be a source of power. There is still a good deal of support even among those countries which can look after themselves, if you like, the big trading powers, for recognizing that it is in our interest, the interest of all of us, to maintain the rule of law.

The other holders of power are increasingly the emerging industrializing countries; because in spite of all efforts to hold them down, development is taking place. We have made reference to the fact that if look you a head a decade—not even a decade—you cannot safely assume countries like ours will be able to get away with discriminatory actions against developing countries; because they do possess markets, they are developing their economies, they have needs. We need to sell to them, and therefore the prospect of retaliation, which is what keeps us all honest in, let us say, the North Atlantic area, in dealing with each other, is the ultimate guarantee that we are going to be on good behaviour. We know we will be punished by our partners if we are not. That kind of sanction will come into play as well with the developing world. So they do have some power; and it is growing.

• 1030

Ms. Biggs did stress that the way the structure of trade barriers has been going, the developing countries have been pushed away from the areas where their indigenous enterprise

[Translation]

M. Ogle: D'accord. Pour nous aider à décider comment ce changement sera mis en marche, pourriez-vous nous dire qui a le plus de pouvoir actuellement? Les sociétés internationales? Les compagnies nationales? Le gouvernement? Quelle est, selon vous, l'autorité la plus apte à inaugurer le changement?

M. Wood: Monsieur le président, je devrais demander à madame Biggs de compléter ou, peut-être, de corriger ce que je vais dire à ce sujet.

L'une des choses que nous avons essayé de faire ressortir, face à l'actuelle structure du pouvoir dans l'ensemble du commerce international, c'est que les négociations commerciales multilatérales offrent le meilleur champ d'observation pour obtenir la réponse à votre question. Ce qui a ressorti de ces négociations, c'est que les grandes puissances ou superblocs commerciaux—particulièrement les États-Unis, le Japon, la Communauté économique européenne—ont pris d'abord soin de leurs besoins. Et vraiment, au point de vue de l'économie internationale, ce groupe puissant devait se renforcer d'abord, pour ne plus reculer, ou c'est toute l'économie internationale qui en aurait souffert. Mais en réalité, ce qui s'est produit, c'est que nos intérêts comme pays commercial moyen ont été négligés et, parfois, pillés; il en fut de même envers les pays en voie de développement.

Ce régime domine encore aujourd'hui. Pour le contrebalancer, nous croyons que l'unique moyen de protection—pour des pays comme le nôtre, et pour plusieurs pays du Tiers monde—c'est de renforcer réellement le règne du droit dans le monde du commerce international. Par conséquent, les capitaux et les efforts que le Canada a investis dans les organismes multilatéraux ont besoin d'être doublés, en ce sens.

Cela peut être une source de pouvoir. Il existe encore un fort mouvement de reconnaissance—même chez des pays qui peuvent se débrouiller tout fin seuls, c'est-à-dire les grandes puissances—qu'il est dans l'intérêt de tous et chacun des pays de maintenir le règne du droit.

Les autres détenteurs du pouvoir sont, de plus en plus, les pays nouvellement industrialisés, parce qu'ils se développent en dépit de tous les efforts pour les en empêcher. Nous avons souligné le fait que, si l'on se tourne vers l'avenir (dans dix, dans vingt ans?) on ne peut affirmer avec certitude que des pays comme le nôtre pourront s'en tirer sans prendre des mesures discriminatoires contre des pays en voie de développement, parce qu'ils possèdent des marchés, qu'ils développent leur économie, qu'ils ont des besoins. Nous devons vendre à ces pays et, donc, la perspective de représailles—ce qui fait qu'on est tous honnêtes dans la région de l'Atlantique Nord dans nos transactions mutuelles—est l'ultime garantie que nous adopterons un bon comportement. Nous savons que nos partenaires nous puniront, si nous n'agissons pas ainsi. Ce mode de sanction entrera aussi en jeu avec le Tiers monde. C'est dire qu'ils ont un certain pouvoir, toujours grandissant.

Mme Biggs a souligné qu'à cause même de la structure des barrières tarifaires, les pays en voie de développement ont été écartés des régions ou secteurs où leurs entreprises sont solides,

[Texte]

is strong more essentially into the hands of transnational corporations. The transnational corporations obviously have a tremendous knowledge base internationally, and an influence base, and they have been able to make sure the sectors they are most interested in having remained relatively free of trade restrictions. So they are exercising power, and if you like, they are jumping ahead of the rest of us in the game to make sure their interests will be looked after. In that sense, it is a matter of making sure the national interest of a country like ours and indeed of developing countries is counterbalanced to some extent.

Did I miss any major points?

Ms. Biggs: I think I would just add on the first point, on the international power structure, that although Canada is outside that ring of the three largest trading blocs, it is still a fairly large industrial power relative to other countries, and it is a very strong and large trading country. So it is in a fairly favourable position, both vis-à-vis the main industrialized countries such as the EEC, Japan, and the United States, to have some influence on them, if anybody does. On the other hand, Canada is still held in fairly high regard in the Third World, and is maybe looked to for some kind of guidance and collaboration on some of these issues. So Canada is in a particularly strong position, I think, to head up certain international initiatives on this front, be they the safeguard issue or trying to get changes in the Multi-Fibre Agreement.

Similarly, I think within Canada domestically there is a need, at a very high level, for very strong political leadership to link together all the various concerns we are talking about here: the export opportunities which maybe are being blunted overseas, the fact that there still is not an adjustment policy in Canada which is adequate to meet the needs of workers and communities in certain industries, and that policy-makers have to come out and make a very strong commitment towards some of these points which have been repeated very frequently in the last decade yet still there have been no underlying policy initiatives to give them substance. I think new exporting interests are developing, new regional trading groups within Canada which are looking to the Pacific Rim, looking to Latin America. Maybe we will be starting to exert more influence in our trade relations with Third World countries.

There are other pressures, such as the problems besetting the automobile industry, which are another range of issues but which are focusing on the problem that we cannot ignore the problems of lay-offs and redundancies any longer. They are at such a scale and they are so visible that they just cannot be neglected. This will hopefully—ironically, I suppose—have a beneficial effect in finally getting some policies in place which can make adjustment on the part of workers easier and better.

These are some of the things I see changing.

Mr. Ogle: I would just like to ask a final question—and thank you very much for the information today—of Mr. Adams, on the other side of the coin.

Is that your area—you are planning what Canada can do on the other side? What we can go into?

[Traduction]

sous l'emprise des sociétés supranationales. Ces sociétés sont très influentes dans le monde du commerce international, et elles peuvent s'assurer que les secteurs qui les intéressent demeurent relativement libres de toutes restrictions commerciales. Elles ont le pouvoir, et elles savent mieux que nous comment s'y prendre pour bien défendre leurs propres intérêts. Voilà pourquoi il faudrait voir à ce que l'intérêt national de pays comme le nôtre et, aussi, des pays en voie de développement soit contrebalancé jusqu'à un certain point.

Ai-je omis des points majeurs?

Mme Biggs: J'aimerais simplement ajouter quelques remarques au sujet de la structure du pouvoir international. Bien que le Canada ne fasse pas partie du club des trois plus grands blocs commerciaux, il demeure une puissance industrielle passablement importante par rapport à d'autres pays. Il est donc capable d'exercer une certaine influence sur des grands pays industrialisés comme les États-Unis, le Japon et ceux de la Communauté économique européenne. D'autre part, le Canada est encore hautement apprécié dans le Tiers monde, et ces pays attendent peut-être de lui une certaine direction et collaboration relativement aux problèmes soulevés. Il pourrait donc prendre des initiatives en ce domaine du commerce international: par exemple, au sujet du protectionnisme ou de la modification de l'entente sur les multifibres.

Pareillement, ici même au Canada, on a besoin d'un leadership politique de haut calibre, qui puisse rassembler toutes les questions dont nous traitons: les chances d'exportation que nous perdons outre-mer; le vide d'une politique canadienne d'ajustement qui comble les besoins des travailleurs et des communautés en certains secteurs industriels; et un engagement sérieux de nos politiciens à régler les problèmes qui se sont maintes et maintes fois présentés au cours de la dernière décennie, mais qu'aucune initiative politique n'a su solutionner. Je sais que de nouveaux projets d'exportation, que de nouveaux groupes intéressés au commerce international se développent au Canada. Sans doute que nous allons nous décider de jouer un rôle plus actif dans nos relations commerciales avec les pays du Tiers monde.

D'autres pressions—celles qui assaillent l'industrie de l'automobile, par exemple—créent une autre série de problèmes qu'on ne peut ignorer, dont ceux des congédiements et des surplus. Ces problèmes sont si nombreux et si visibles qu'on ne peut les négliger plus longtemps. Cette situation entraînera, nous l'espérons, la mise en œuvre de politiques d'ajustement plus bénéfiques pour nos travailleurs.

Voilà des choses qui doivent changer.

M. Ogle: Merci beaucoup pour vos remarques d'aujourd'hui. J'aimerais poser ma dernière question à monsieur Adams, qui s'intéresse à l'autre revers de la médaille:

Est-ce que votre recherche porte sur ce que le Canada peut faire pour l'autre partie du monde? Que pouvons-nous faire?

[Text]

Mr. James Adams (Research Officer, North-South Institute): I would not claim to be planning it.

Mr. Ogle: Thinking it or something. Could you just reflect for a minute about what will be happening in the next ten years as positive steps Canada could be taking? This is how it would relate out there, is it not? That is your area?

Mr. Adams: Mr. Wood in his opening remarks mentioned the duality of trade relations. They are a two-way street. There is an over-emphasis in Canada on the problems posed by the developing countries and not enough emphasis on the opportunities; the immense opportunities provided by a handful of rapidly growing countries among them. One would hope these countries would increase in number over the next ten years and therefore the opportunities will be growing over the next decade.

Just to give you a measure of what is at stake here, if one looks at the manufacturing balance of trade between north and south, the surplus is on the side overwhelmingly of the developed countries: \$105 billion last year for the developed world, the industrialized countries. What this means is jobs. So let us not only look at the problems of imports from developing countries in terms of jobs, let us look at the immense job opportunities.

• 1035

The ILO has recently come out with a study on the north's net benefit from trading with the developing countries. Between 1976 and 1977, I believe, 1.5 million jobs have been gained from trading relations with developing countries. The primary challenge for Canada is to get in on these opportunities. As Mr. Wood mentioned in his introductory remarks, Canada has not kept up in this game. In policy, therefore, the fundamental thrust of it must be what is Canada doing in improving its export performance in developing countries? Why are we not doing well enough in multilateral contracting work?

I should say parenthetically—it is an important parenthesis, though—that certain sectors of Canadian industry are doing exceedingly well in the international market and should not be forgotten. So again, let us not only look at the lame ducks, as it were, internationally; let us also look at the powerhouses of Canadian manufacturing export and see how their performance can be improved and how the range of products Canada exports to developing countries can be widened.

So as you can see, in opportunities, any policy proposals relate not only to the more superficial question of export policy promotion, credit policies, but also to the fundamental structure of the Canadian economy. Why are we having trouble exporting manufactures to the developing countries? This, of course, opens a whole new range of issues. Most students of this question would point to three basic reasons why Canada has not performed well to date in areas where Canada must improve.

[Translation]

M. James Adams (chargé de recherches, Institut Nord-Sud): Je n'oserais prétendre que j'en suis le planificateur.

M. Ogle: Y penser, ou quelque chose comme ça. Pourriez-vous réfléchir tout haut, une minute, sur les mesures concrètes qu'on pourrait prendre au cours des dix prochaines années? N'est-ce pas votre champ de recherche?

M. Adams: M. Wood, dans ses remarques préliminaires, a dit que les relations commerciales ne sont pas à sens unique. On parle beaucoup au Canada des problèmes que nous causent les pays en voie de développement, mais pas assez des chances que nous procure l'immense marché d'une poignée de pays du Tiers monde qui se développent rapidement. On doit espérer que ce groupe grandisse au cours des prochaines années, de sorte que nos chances se multiplient aussi.

Pour vous donner un aperçu de ce qui est en jeu, quand on considère l'équilibre Nord-Sud du commerce des produits manufacturés, les surplus se trouvent irrésistiblement du côté des pays avancés: 105 milliards (de dollars) l'an passé pour ces pays industrialisés, ce qui veut dire beaucoup d'emplois. Ne nous contentons plus de ne penser aux problèmes qu'entraînent les importations des pays en voie de développement qu'en termes d'emplois perdus, mais considérons plutôt les immenses chances qu'ils nous procurent en création de nouveaux emplois.

Récemment, l'O.I.T. a publié un rapport sur le bénéfice net que les pays de l'hémisphère Nord ont tiré de leur commerce avec les pays en voie de développement: en 1976 et en 1977, un million et demi d'emplois. Le défi primordial que doit relever le Canada consiste à tirer parti de ces chances. Comme l'a dit M. Wood dans ses remarques préliminaires, le Canada n'a pas su bien jouer son jeu en ce domaine. En politique, il est essentiel de se poser des questions: Que fait le Canada pour améliorer le rendement de ses exportations vers les pays en voie de développement? Pourquoi ne réussissons-nous pas dans nos activités multilatérales?

Je dois dire, en guise de parenthèse—et c'est une parenthèse importante—que certains secteurs de l'industrie canadienne réussissent très bien sur le marché international, et qu'on ne doit pas l'oublier. Encore une fois, cessons de ne voir que les échecs, au plan international; considérons plutôt les réussites de nos exportateurs canadiens, et cherchons ensemble comment ils pourraient encore améliorer leur rendement, et comment ils pourraient élargir l'éventail de nos produits exportés vers ces pays en voie de développement.

Ainsi, quand il s'agit de nos chances en ce domaine de l'exportation, toute proposition devrait porter, non sur les seuls problèmes superficiels de promotion des exportations ou des programmes de crédit, mais davantage sur la structure fondamentale de notre économie canadienne, sur le «pourquoi» de nos difficultés à exporter nos produits manufacturés vers les pays en voie de développement. Ce «pourquoi» en suscitera un bon nombre d'autres. La plupart de ceux qui l'ont analysé sérieusement indiquent trois raisons qui expliquent pourquoi on n'a pas mieux réussi à améliorer notre rendement.

[Texte]

One is the attitudinal question of Canadian business. They are essentially used to operating in markets where they know the culture, they know the language, and they are, quote, easy markets—primarily the U.S. It is quite different when you go to South Korea, when you compare it to a situation in the U.S.

The second point is—and this is an issue which in my view has been hushed up far too much over the years—the role of foreign ownership in the Canadian economy and what impact that has on the exports of subsidiaries of these transnationals. Any studies which have been done—mostly confidential—have shown that this is a significant factor in Canada's weak performance. It should be looked at.

The third one is a minor one, I think, although it has received a great deal of attention lately. It has to do with the policy aspect. What are Canadian tax policies, credit policies, export promotion policies, *grosso modo*, toward developing-country markets? That is the issue which was addressed by the Hatch Committee Report. I am sure you are familiar with it.

Those are the challenges for policy and that is the way I see it going over the next few years.

Mr. Ogle: Okay, thank you.

The Chairman: Mr. Dupras.

Mr. Dupras: Thank you, Mr. Chairman.

Mr. Wood, I welcome you back to this exercise in looking into Canadian efforts in north-south relations. Contrary to what some people think, I think we should be proud of what Canada has done in the last two or three decades, considering the fact that we are not a former colonial power. We have no good conscience to buy and we cannot be accused of exploiting any of the now developing countries. It is more and more evident when one travels in Africa, for instance, and sees the influence exercised by some of those ex-colonial powers—some of the media in Canada seem to me unfair in branding our aid as tied aid. If they were to look at the efforts of ex-colonial powers they would see what real tied aid is. If you look at what cars you meet in Africa, it becomes very evident that some ex-colonial powers exercise a lot more influence than we do. Most of their aid is tied.

I wonder if, looking into a global notion of trade, it would not be unfair for Canadian workers to go into this unilaterally; that is, for us, Canada, to set examples for the rest of the world and liberalize some of our trade and leave a good part of the textile industry to developing countries. Are we not risking the survival of our economy more than the survival of some of the developing countries?

Mr. Wood: Mr. Chairman, I think in previous testimony we had discussed the tied aid question to some extent, and therefore I would not linger long on that discussion with you. I would agree with Mr. Dupras' comment that in an imperfect world there are some things we do not have to be ashamed of

[Traduction]

La première raison, c'est l'attitude de monde des affaires au Canada. On y garde l'habitude de s'orienter vers les marchés dont on connaît la langue, la culture, c'est-à-dire vers les marchés faciles, les États-Unis en tout premier lieu. C'est bien différent quand on va en Corée du Sud, comparativement aux États-Unis.

La deuxième raison—qu'on a trop étouffée au cours des ans, à mon avis—c'est le rôle de la propriété étrangère dans l'économie canadienne, et de son impact sur les exportations des filiales des compagnies supranationales. Toutes les études—confidentielles, pour la plupart—qui ont été faites démontrent que c'est là un facteur important de la faible performance du Canada. Il faudrait s'en préoccuper.

La troisième raison est moins importante, bien qu'elle ait retenu l'attention ces derniers temps. Elle est d'ordre politique: quelles sont *grosso modo* les politiques canadiennes d'impôt, de crédit, de promotion des exportations, à l'égard des pays en voie de développement? C'est la question qu'a soulevée le rapport Hatch. Je suis convaincu qu'il vous est familier.

Nos politiciens devront relever ces défis au cours des prochaines années.

M. Ogle: D'accord, merci.

Le président: Monsieur Dupras.

M. Dupras: Merci, monsieur le président.

Monsieur Wood, je me réjouis de vous revoir à cet exercice d'analyse des initiatives canadiennes dans le champ des relations Nord-Sud. Contrairement à ce que certains disent ou pensent, je crois que nous devrions être fiers de ce que le Canada a fait au cours des deux ou trois dernières décennies, étant donné qu'il n'est pas un ancien pays colonial. Il n'a pas à se donner bonne conscience, et on ne peut l'accuser d'exploiter les pays en voie de développement. Il est de plus en plus évident, quand on voyage en Afrique, par exemple, et qu'on voit l'emprise qu'y exercent certaines anciennes puissances coloniales, que les moyens de communication, ici au Canada, trompent le public en disant que notre aide n'est qu'astreignante. S'ils regardaient plutôt du côté des anciennes puissances coloniales, ils comprendraient ce qu'est une aide astreignante. Quand vous identifiez les voitures que vous rencontrez sur les routes africaines, il vous apparaît nettement que ces anciennes puissances coloniales y sont plus fortement implantées que le Canada. Presque toute leur aide est astreignante.

Je me demande, quand je considère le commerce dans toute son étendue, s'il ne serait pas nuisible à nos travailleurs canadiens qu'on s'y engage unilatéralement; c'est-à-dire, que le Canada donne l'exemple au reste du monde, en libéralisant certains de nos secteurs commerciaux et en laissant une bonne part de l'industrie des textiles aux pays en voie de développement. Ne risquerions-nous pas de tuer notre propre économie, au lieu d'aider celle de quelques pays du Tiers monde?

M. Wood: Monsieur le président, je crois qu'au cours de nos rencontres précédentes nous avons abordé, dans une certaine mesure, ce problème de l'aide astreignante, et donc je répondrai brièvement. Je suis d'accord avec monsieur Dupras qu'en notre monde imparfait, il se passe des choses dont nous n'avons

[Text]

at all. In the past we have not as a general rule attempted to exert excessive commercial influence or political influence through our aid. I hope that record will be maintained, and I would have to say there is pressure in an opposite direction within our own discussions.

I happen to believe, furthermore, about that good standing, the good reputation we have earned frequently in the past is now a commercial asset and a political asset which, without being opportunistic or grubby about it, this country should be able to capitalize on—but not to waste, because there is a real danger you can waste that asset very quickly.

To move on to the second question, on setting an example in the speed of our adjustment, the shape our economy takes in Third World impact, there are two things I would like to stress. One is that Third World competition is very rarely, if at all, the principal adjustment problem facing a Canadian industry. I tried to say at the beginning, frequently it gets singled out because it is the one that is the newest, the one we seem to think we can do something about. But it is rarely the biggest problem any of our Canadian industries have. So we have to have that in perspective, I think.

The second point is we are not asking Canada to set an example, because this is now, if you like, the adjustment side of the relationship we are talking about, not the assistance side. We are not asking Canada to do favours for developing countries in the trade area. What we have been pointing out, and they are well known to you, I believe, are the ways in which our country and other industrialized countries have discriminated actively against the developing countries. I think Miss Biggs' comments were pressing for multilateral action on that. So in that sense we are not talking about Canada sticking its neck way out, taking a disproportionate impact, a disproportionate speed of adjustment—and we, by the way, do not agree with the assertions that Canada has done this in the past; I believe we can substantiate that.

So we are not saying go way out ahead of the pack to do favours for developing countries. But at the same time, when you look at this adjustment question, in purely the Canadian economic perspective, the faster we can move, the better it is going to be. The faster we can move in humane ways which are responsible, which are realistic—move our economy in more efficient directions—the better it is going to be for our own economic prospects, for the workers involved in these industries, for the communities that are dependent on them. Within that framework, realistic, comprehensive, humane, in our own country, the faster we can achieve adjustment, the better, in that sense.

• 1045

Mr. Dupras: But how can the western world, based on the market economy, survive if we try to work on quotas and contingencies? Are we going to tell our industries we must liberalize say 15 per cent or 20 per cent of our textile industry because the developing countries need these jobs? Should it not be based on the market economy rather than quota?

[Translation]

pas à rougir. Dans le passé, nous n'avons généralement pas tenté d'exercer, par l'entremise de notre aide, une influence commerciale ou politique excessive. Je souhaite que cela continue, mais je dois dire que des pressions vers une autre direction semblent s'infiltrer dans nos discussions.

En outre, j'en arrive à croire que la bonne réputation, que nous avons souvent méritée dans le passé, est devenue un double avantage commercial et politique que notre pays, sans opportunisme ou voracité, pourrait transformer en capital, mais sans gaspillage, car il y a réellement danger qu'on perde très rapidement cet avantage.

Quant à la deuxième question, c'est-à-dire donner l'exemple par la rapidité de notre ajustement, par la forme de notre impact économique sur le Tiers monde, j'aimerais souligner deux points importants. Tout d'abord, la concurrence du Tiers monde est très rarement, pour ne pas dire jamais, le principal problème d'ajustement qui confronte l'industrie canadienne. J'ai essayé de vous dire, au début, qu'on fait souvent ressortir cette concurrence par que c'est une nouveauté, parce qu'on croit pouvoir faire quelque chose à son sujet. Pourtant, c'est rarement le plus gros problème que rencontrent nos industries canadiennes. Il importe de nous en souvenir.

Ensuite, nous ne demandons pas que le Canada se donne en modèle, parce que nous parlons présentement de l'ajustement de nos relations commerciales, et non de notre aide. Nous n'exigeons pas que le Canada accorde des favours, dans le champ du commerce, aux pays en voie de développement. Ce que nous avons souligné—et cela vous est bien familier—ce sont les modes de discrimination que notre pays et d'autres pays industrialisés ont activement imposés au Tiers monde. Les remarques de mademoiselle Biggs favorisaient une action multilatérale à ce sujet. Nous ne disons donc pas que le Canada doit tout ajuster le plus rapidement possible. Soit dit en passant, je ne suis pas de l'avis de ceux qui soutiennent que le Canada l'a fait dans le passé. Je crois qu'on peut le prouver.

Nous ne disons donc pas que le Canada doit se mettre au premier rang, quand il s'agit de favoriser les pays en voie de développement. Mais en même temps, quand on considère cette question de l'ajustement, dans le seul cadre de l'économie canadienne, il faut dire que plus vite nous agissons, mieux ce sera. Plus rapidement nous rendrons notre économie plus efficace, par des mesures humanitaires, donc responsables et pleines de réalisme, mieux ce sera pour l'avenir de notre propre économie, pour les travailleurs de nos industries, pour les communautés qui en dépendent. Plus vite nous ferons l'ajustement ici au Canada, dans un tel climat de réalisme, de compréhension, d'humanisme, mieux ce sera.

M. Dupras: Comment pourra survivre le monde occidental qui s'appuie sur l'économie du marché, si nous tentons de favoriser les quotas et les contingents? Allons-nous dire à nos industriels qu'ils doivent libéraliser, disons, de 15 à 20 p.c. de notre industrie des textiles, parce que les pays en voie de développement ont besoin de ces emplois? Faut-il s'appuyer sur l'économie du marché, plutôt que sur les quotas?

[*Texte*]

Mr. Wood: Oh, absolutely.

Mr. Dupras: I am afraid of the effect it may have on Canadian workers and the Canadian economy, and the western world economy.

Mr. Wood: But I think the direction you are talking about, moving to let the market work, is all the developing countries are asking for. In fact quota systems and other import restrictions have been ways of interfering with that.

I do not think we would be realistic at all if we thought you could dismantle that structure overnight. But I think in the history of policies in the test cases, if you like—and the test cases have been the first and have been the toughest in our own adjustment in Canada, say textiles, clothing, footwear, some of the electronics industries—it is quite clear that unless every time you put on protective mechanisms you accompany them with some real incentives to achieve the adjustment, then you tend not to get that adjustment.

Ms. Biggs: I think the problem is we have been talking about changing the existing quota system from one kind to another and changing the time periods of it and some of the product coverage and whatnot, and that basically is because we believe it is just not realistic in the very near future to remove quota protection completely. Possibly even more desirable would be to go further and to remove tariff protection as well. If there were complete free trade in these industries, in these products, the developing countries have such an overwhelming comparative and competitive advantage, for the most part, in most of these sectors—not completely in footwear and textile products, but particularly in apparel manufacturing—there is a possibility in those cases the adjustments which are going to be imposed on the Canadian economy would be much more severe than we have currently felt.

What we are talking about is managing and modulating the amount of adjustment which is going to take place within these industries by reducing the level of imports coming into our market by maintaining special protection for a temporary and firmly set period of time. But certainly I think in this case a free-market system is very clearly in the interest of the developing countries, because in this case their goods are very competitive and they would love to have much freer access.

Mr. Dupras: We may find ourselves in a situation where instead of really helping the LDC's, it will be the emerging countries who will jump into the vacuum and replace our textile industry and this will not give the LDC's any new jobs.

Ms. Biggs: Some of our earlier points I should maybe put together in a different fashion to make it a little clearer that if—and I think this is true—in the early and mid-1970's there were four or five countries which were very successful at increasing their exports and their industrial production and they caused a fair amount of dislocation in both Canada and other developed countries, just as in the case of Japan, which has been a very successful exporter, I do not think that should necessarily mean they are bad guys; they just happen to be

[*Traduction*]

M. Wood: Oh! Absolument.

M. Dupras: Je crains ses effets sur la main-d'œuvre canadienne, et sur l'économie du Canada et sur celle du monde occidental.

M. Wood: Je pense que la direction dont vous parlez, soit de laisser le marché tranquille, c'est exactement ce que réclament les pays en voie de développement. Car le régime des quotas et autres restrictions d'importation sont des moyens qui font obstacle à cela.

Je ne crois pas réaliste de penser qu'on pourrait démanteler cette structure du jour au lendemain. Je crois plutôt en une politique et les plus coriaces éléments de notre propre politique d'ajustement: par exemple, pour les textiles, le vêtement, les chaussures, et dans quelques industries de matériel électronique. Il est évident que, chaque fois qu'on met en place des mécanismes de protection il faut les accompagner de stimulants capables d'assurer l'ajustement qu'on désire obtenir.

Mme Biggs: Voici le problème, selon moi. On a parlé de passer d'un régime de quotas à un autre, d'en modifier les périodes de temps, les domaines de production, etc., parce qu'au fond on croit qu'il ne serait pas profitable, dans un proche avenir, d'éliminer complètement ce genre de protection. Probablement qu'il serait préférable d'aller encore plus loin, et d'éliminer aussi la protection tarifaire. S'il existait un commerce entièrement libre pour ces industries et ces produits, où les pays en voie de développement possèdent un immense avantage de comparaison et de concurrence—pas complètement dans les secteurs de production des chaussures et des textiles, mais davantage dans la production des appareils électroniques—il est possible que les ajustements imposés à l'économie canadienne, dans ces secteurs, soient alors beaucoup plus sévères qu'actuellement.

Ce dont nous parlons, c'est de déterminer et de varier le degré d'ajustement qui doit se produire dans ces industries, en réduisant la quantité des produits importés qui envahissent notre marché grâce au maintien d'une protection spéciale, pendant un laps de temps provisoire mais fermement établi. Mais je crois qu'en ce cas l'établissement d'un marché libre est nettement à l'avantage des pays en voie de développement, parce que leurs produits sont très concurrentiels et qu'ils aimeraient jouir d'un accès encore plus libre.

M. Dupras: Nous pourrions nous trouver dans une situation qui, loin d'aider vraiment les pays en voie de développement, permettrait aux pays émergents de combler le vide, de remplacer notre industrie des textiles, ce qui n'accorderait aucun nouvel emploi aux travailleurs des pays en voie de développement.

Mme Biggs: Je devrais peut-être rassembler autrement quelques-uns des points expliqués auparavant, pour montrer plus clairement que si, au début et au milieu des années 1970, quatre ou cinq pays ont pu accroître leur production et leurs exportations, et causé un certain bouleversement au Canada et en d'autres pays avancés,—comme dans le cas du Japon, qui a très bien réussi comme exportateur,—cela ne signifie pas nécessairement qu'ils sont de mauvais garnements (Ils ont été tout simplement les meilleurs à faire quelque chose!), mais

[Text]

very good at doing something. But it does mean the other developing countries, the Indias, the Pakistans, the Sri Lankas, and whatnot—if our market is closed at a certain level, they are not getting a very large share of that pie.

I think we suggested a number of ways in which we could try to help the real developing countries, if you want to call them that, by making sure the advanced developing countries, these semi-industrialized developing countries, no longer receive preferential tariffs, and the developing countries therefore have a competitive advantage vis-à-vis them in their infant industries or whatnot, so they can compete more effectively against what are in some cases very strong trading nations, such as Hong Kong and South Korea.

• 1050

But at the same time it should be pointed out that in the textile industry a majority of our imports are coming still from developed countries, primarily the United States, although export restraints are only in effect on the developing countries. Right now a number of people have said quota protection on apparel in Canada has had most impact in creating jobs in the American apparel industry. I think that is a different issue from the one you have posed. We are not creating jobs perhaps in Hong Kong and not in the developing countries, but how about in the other developed countries, but how about in the other developed economies, because we are excluding them from our export restraint agreements?

Mr. Dupras: We often hear of labour exploitation. I think you mentioned it in your presentation. I do not know what you mean by that. If you mean Bata, for instance, should be paying their employees a lot more, say 25 per cent more than they are paying now in Kenya, if they did, would that not disrupt the whole labour market in a country? How could a multinational be accused of labour exploitation by paying its labourers the current labour price in a country?

Mr. Wood: This is in fact a field in which people are constantly generalizing, and I think the point you make is one which one really has to look at. Frequently workers in some of the export-oriented industries can be privileged . . .

Mr. Dupras: Some of the workers in developing countries are driven away from farming, for instance, because they can get a well-paying job in the factory of a multinational. I do not think this is labour exploitation.

Mr. Wood: Frequently it is not. What we were trying to stress in that context is that this is used as an excuse, very frankly, and very often, to say we do not want to take imports because workers are exploited in relation to our own standards. By their own standards, they may even be very fortunate. But because it can be used as an excuse, and because in fact there are other instances of labour exploitation by transnationals or indigenous firms or both, the important action on that front, it seems to us, is really to get particularly the ILO, which is the body which brings together workers, governments, and firms, to focus on multilateral standards there, so we have some rules

[Translation]

plutôt que d'autres pays en voie de développement (l'Inde, le Pakistan, le Sri Lanka, etc.) ne reçoivent pas leur gros morceau du gâteau, si notre marché se ferme jusqu'à un certain point.

Il me semble que nous avons suggéré des moyens à adopter, si vous voulez vraiment aider les pays en excellente voie de développement: c'est-à-dire assurer que les pays semi-industrialisés du Tiers monde ne jouissent plus de tarifs préférentiels, de sorte que les pays moins avancés aient un avantage concurrentiel vis-à-vis d'eux dans leurs industries naissantes ou autres, de sorte qu'ils puissent concurrencer plus efficacement des pays industrialisés plus puissants, comme Hong-Kong et la Corée du Sud.

Mais en même temps il faudrait souligner que, dans l'industrie des textiles, la majorité de nos importations proviennent encore de pays industrialisés, surtout des États-Unis, bien que les restrictions à l'exportation ne soient imposées qu'aux pays avancés. Il y a peu d'instant, on a dit que la protection canadienne des quotas sur les appareils a fortement contribué à la création d'emplois dans cette industrie aux États-Unis. Je crois que c'est un problème différent de celui que vous avez soulevé. Nous ne créons peut-être pas d'emplois à Hong-Kong, et certainement pas dans les pays en voie de développement, mais qu'en est-il dans les autres puissances économiques avancées, parce que nous les excluons de nos accords de restriction des exportations?

M. Dupras: Nous entendons souvent parler de l'exploitation des travailleurs; il me semble que vous-même en avez parlé dans votre exposé. Est-ce que cela veut dire, par exemple, que la compagnie Bata devrait mieux payer ses employés, leur accorder 25 p. 100 de plus qu'à ceux du Kenya? Cela ne bouleverserait-il pas tout le marché de main-d'œuvre d'un pays? Comment pourrait-on accuser une compagnie multinationale d'exploiter ses employés, quand elle leur verse des salaires conformes aux normes de rétribution du pays?

M. Wood: C'est en effet un domaine où les gens généralisent couramment, et je sais que votre question mérite tout notre attention. Souvent, les ouvriers de certaines entreprises d'exportation peuvent être privilégiés . . .

M. Dupras: Des ouvriers de pays en voie de développement abandonnent leurs terres, par exemple, parce qu'ils peuvent obtenir un emploi bien rémunéré dans l'usine d'une multinationale. Je ne pense pas que ce soit un cas d'exploitation de la main-d'œuvre.

M. Wood: Souvent ce n'en est pas. Ce que nous nous efforçons de dire à ce propos, c'est qu'on utilise ce mot comme excuse, très franchement et très souvent, pour signifier qu'on n'accepte pas ces importations parce que les ouvriers sont exploités, selon nos propres normes. Selon leurs normes, ces ouvriers peuvent être très satisfaits. Mais cela peut nous fournir un bon motif, parce qu'en fait il existe d'autres cas d'exploitation de la main-d'œuvre par des entreprises multinationales ou locales, ou par les deux. Ce qui importe à ce sujet, nous semble-t-il, c'est que l'O.I.T., l'institution spécialisée de l'O.N.U. qui rassemble des représentants des gouvernements,

[Texte]

of the game again, so you do not have to listen to fragmentary reports, anecdotes about exploitation; there are some minimum global standards—and they probalby will be quite minimum in our terms—at least to ensure that problem begins to get under control.

Ms. Biggs: I just want to add I think it is important to note that these standards, whether they are wages or whatnot . . .

Mr. Dupras: Working conditions.

Ms. Biggs: Working conditions—there should be minimum social standards. I believe they were brought down in the ILO many years ago. They should be consistent with the level of development in the developing countries. We should not demand the minimum wage in Canada should exist in Kenya. It would have all these distorting effects, as you mentioned, on the local economy. But Canadian workers have a particularly hard time accepting the legitimacy of increasing and faciitating trade with the developing countries if they feel workers in the developing countries are being exploited, and that is why we have recommended the Canadian government work with the Canadian labour movement towards the social clause, not because generally speaking labour is exploited in the developing countries, but because in those cases in which it is, there should be means and ways in which to try to counter it and to make sure workers in Canada are not adversely affected for those reasons.

Mr. Dupras: My last question, Mr. Chairman, if you will allow me. I would like to have Mr. Wood tell me what he should consider an acceptable level of domestic supply of our textile industry. Would it be 50, 40, 60 per cent?

Mr. Wood: Mr. Chairman, I know people do talk about what are acceptable levels in this area of both textiles and clothing. I am not prepared to give you a figure, quite frankly. I think that is an exercise where, to a certain extent, you are pulling a generalization—not out of the air—out of current and past experience. That is what everybody is trying to work with; that is what they think is the level which is tolerable or not.

• 1055

But I think the issue of acceptable minimum levels is one we must have in our minds. We do not accept the way in which many people interpret the Swedish experience, to say that Sweden, with its particular defence policy, ran down its textile and clothing industries to the point where it could not clothe its own people, and therefore this became a strategic problem. Quite frankly, we think when you hit that argument, you are close to the bottom of the barrel in the really serious arguments for maintaining a domestic industry.

I believe, quite frankly, and I believe Miss Biggs, who knows the field much better than I, would share this view, there is every prospect Canada will maintain a very substantial share of these industries, assuming they go through the process of

[Traduction]

des employeurs et des travailleurs, surveille les normes multilatérales. Donc, des règles du jeu existent, et donc on n'a plus à se contenter de rapports fragmentaires, de simples anecdotes d'exploitation; il existe des normes globales minimales,—et elles sont probablement très minimales par rapport aux nôtres,—pour au moins assurer qu'on commence à contrôler la situation.

Mme Biggs: J'aimerais ajouter qu'il est important de noter que ces normes, qu'il s'agisse des salaires ou autres choses . . .

M. Dupras: De conditions de travail.

Mme Biggs: . . . qu'il s'agisse de conditions de travail, oui,—que ces normes sont des mesures sociales minimales. Je pense que l'O.T.I. les a établies, il y a plusieurs années. Elles devraient être conformes au niveau de développement des pays du Tiers Monde. Nous n'avons pas à exiger que le salaire minimum du Canada existe au Kenya, car cela entraînerait tous ces mauvais effets, mentionnés par vous, sur l'économie locale. Les travailleurs canadiens acceptent difficilement qu'on fasse admettre comme justes l'accroissement et la libération du commerce avec les pays industrialisés, s'ils sentent que les travailleurs des pays en voie de développement sont exploités. C'est pour cette raison que nous avons recommandé que le gouvernement collabore avec le mouvement ouvrier canadien à l'établissement d'une clause sociale: non parce que la main-d'œuvre est exploitée dans les pays en voie de développement, mais parce que là où l'exploitation existe il devrait y exister des voies et moyens de la bloquer, et d'assurer que les travailleurs canadiens ne soient pas défavorablement touchés par cette situation.

M. Dupras: Ma dernière question, monsieur le président, si vous me le permettez. J'aimerais que M. Wood me dise ce qu'il considère comme un seuil valable d'approvisionnement intérieur pour notre industrie des textiles: 50, 40, 60 p. 100?

M. Wood: Monsieur le président, je sais qu'on discute des niveaux acceptables en ce domaine des textiles et du vêtement. Je ne suis pas prêt à vous citer un chiffre, vraiment. C'est un exercice où, jusqu'à un certain point, on est porté à généraliser, non à la légère, mais en s'appuyant sur ce qui se fait couramment ou s'est fait dans le passé. C'est ainsi que tous et chacun s'efforcent de faire; c'est ce qu'ils croient un niveau acceptable, ou non.

Or je pense que le problème des niveaux minimums acceptables est une question d'attitude mentale. On n'accepte pas la manière dont beaucoup de gens interprètent l'expérience suédoise, pour conclure que la Suède, avec sa politique toute particulière de protection, a tellement rabaisé ses industries des textiles et du vêtement, qu'elle ne pourra bientôt plus vêtir sa propre population; c'est devenu un point stratégique.

Je pense sérieusement,—et je sais que mademoiselle Biggs, qui connaît ce domaine beaucoup mieux que moi, partage mon point de vue là-dessus,—que le Canada a toutes les chances de maintenir un nombre appréciable de ces industries, à supposer

[Text]

constant adaptation. There have been growth sectors within these industries in Canada, areas where we have become highly competitive: in certain fashion areas and others. Given the discipline of the marketplace, which you referred to earlier on, and some kind of time limits so people, particularly the managers in these industries, know they are going to have to meet the discipline of the marketplace, you will sort that out in Canada. I do not see a time where we will have no capacity, or not even a very substantial capacity, in both textiles and clothing. But between now and then, it is somewhere between what we have now and zero. It is probably closer, in my estimation, to what we have now than it is to zero. But that is only true if you let a lot of sorting out happen in that industry; and that sorting out is happening anyway because of technological innovation.

Very frequently, on the concern of job maintenance, you can find your primary interest, certainly from a governmental point of view, is to maintain the social protection, so that many jobs are not eliminated overnight. You can find, in fact, that having done that, having prevented restructuring, you suddenly lose many of those jobs in any event through a technological innovation.

Mr. Dupras: But since our exports are lower in labour content than those of most of the industrial countries, do you not think we should at least save more than the international level of the textile and apparel industries—because of this serious reason, that our exports are lower in labour content than most of the exports in the industrialized world?

Mr. Wood: This set of comparisons is one it is quite tricky for Canada to fall into. When you look at the share—let us say you make the comparison with the United States and recognize that something...

Mr. Dupras: And Japan and Germany.

Mr. Wood: ... in the order of 5 per cent of American GNP is in exports. For us, it is five times that. So you must expect that we are going to be, on a comparative scale, much more implicated in change of this kind. I think there is no question there will be labour adjustment and the labour content of our exports in going to have to be a very serious consideration.

But look at those export growth sectors. Some of them can be quite labour intensive. But you are looking to more highly trained labour forces, and we have to be developing those more highly trained labour forces. So it is a kind of decade-long perspective to have any meaning.

The Chairman: I am sorry; could you clarify? You say 5 per cent of the GNP in the U.S. is exports?

Mr. Wood: Yes.

The Chairman: You just used an argument I thought was interesting. Could you repeat that: Why we should be more

[Translation]

qu'elles s'adaptent constamment. Il existe des secteurs où ces industries canadiennes ont progressé et sont devenues hautement compétitives: par exemple, dans celui de la mode, etc. A supposer que le marché soit bien discipliné et qu'on accorde des limites de temps où les gens,—en particulier, les gérants de ces industries,—doivent respecter la discipline du marché, on peut réussir au Canada. Je ne puis prévoir le moment où nous ne pourrions réussir,—et bien réussir,—dans le double secteur des textiles et du vêtement: il se situe entre maintenant et plus tard, il est quelque part entre ce que nous avons maintenant et zéro. A mon avis, il est probablement plus près de ce que nous avons maintenant que du zéro. Mais cela n'est vrai qu'à condition d'améliorer ces industries. De toute façon, ça se fait déjà, à cause des innovations technologiques.

Très souvent, au sujet du maintien des emplois, vous constatez que votre obligation première,—cela vaut certainement pour le gouvernement,—consiste à maintenir la protection sociale, pour qu'on ne puisse éliminer plusieurs de ces emplois du jour au lendemain. Mais en fait, après avoir agi ainsi, après avoir mis obstacle à la restructuration, vous pouvez soudainement constater que, de toute façon, vous perdez plusieurs emplois à cause d'une innovation technologique.

M. Dupras: Mais vu que nos exportations sont moindres, en fait de main-d'œuvre, que celles de la plupart des pays industriels, ne pensez-vous pas que nous pourrions, à tout le moins, épargner au delà du niveau international des industries des textiles et des appareils, pour la sérieuse raison que nos exportations sont moindres en contenu de main-d'œuvre spécialisée que celles de la plupart des exportations des pays avancés?

M. Wood: Ce genre de comparaisons est astucieux, et le Canada ne doit pas s'y laisser prendre. Quand vous comparez avec les États-Unis et reconnaissez que...

M. Dupras: Et le Japon, et l'Allemagne...

M. Wood: ... que les exportations représentent 5 p. 100 du P.N.B. américain, alors que les nôtres sont cinq fois plus élevées, vous devez vous attendre à ce que, comparativement, nous soyons beaucoup plus intéressés à ce genre de changement. Je pense qu'il y aura sûrement des ajustements de main-d'œuvre, et qu'on devra tenir sérieusement compte des besoins de main-d'œuvre spécialisée qu'exigent nos exportations.

Considérez ces secteurs d'exportation, dont certains nécessiteront une main-d'œuvre plus abondante, mais beaucoup mieux formée. Il nous faudra la former. Ça prendra au moins dix ans, pour que ça soit sérieux.

Le président: Pardon, pourriez-vous préciser davantage? Avez-vous dit que les exportations représentent 5 p. 100 du P.N.B. des États-Unis?

M. Wood: Oui.

Le président: Votre argumentation m'a paru intéressante. Pourriez-vous redire pourquoi nous devrions nous engager

[*Texte*]

implicated in the change? I think that is an interesting argument, but I just want to understand it better.

Ms. Biggs: I think the point is that on a per capita basis, Canada exports much more than the United States and imports much more than the United States; whereas the Netherlands, on the other hand, is an even more open economy than Canada, and per capita it imports even more than Canada and exports even more. When comparisons are made with the United States, it is one of the most self-sufficient, one of the largest domestic markets in the world; it is one of the most self-sufficient countries in the world. Canada, whether it is a good thing or a bad thing, is a much more open economy.

• 1100

The Chairman: But we would be more vulnerable, then, would we not?

Ms. Biggs: It is just a fact of the size of our market.

Mr. Wood: You must be more adaptable, is what I mean.

The Chairman: Because we are more vulnerable.

Ms. Biggs: And you have more opportunities.

The Chairman: Yes, but I just wanted to understand your argument better. You are saying we should be more sensitive to protection than the Americans, because we are more vulnerable.

Mr. Dupras: Since we have a larger market to protect.

Mr. Wood: No, we have a smaller market to protect.

Mr. Dupras: Yes, but per capita. Our exports are more important to us than exports are to the Americans.

Mr. Wood: That is right, absolutely.

Mr. Dupras: And yet it represents less labour content or added value, because a lot of this export is natural resources, untransformed.

Mr. Wood: But what we are looking forward to, Mr. Dupras, is a period in which, say, some of the emerging sectors now—and I think this may be a point Father Oble was touching on before—what are we going to be good at selling? What are we going to be moving people toward, out of the lower end of industries where we can no longer compete? There are opportunities; areas like urban transportation systems, communications equipment and systems. Some of them we are doing very well in already: mining, agriculture, and forestry machinery, transportation. Those kinds of things can be looked to with the right kind of policies—and some others we have no way of knowing about at this stage—where you are going to absorb that labour, where you are going to take up that labour. But unless you are moving that way, then you will not have that share of those export markets in the future.

Mr. Dupras: My very last question, Mr. Chairman.

I do not mind that at all, as long as we do this in an orderly fashion. I would hate to see textile jobs and garment jobs lost in central Canada and in the Province of Quebec for the

[*Traduction*]

d'avantage dans le changement? Votre argument est intéressant, mais j'aimerais tout simplement le mieux comprendre.

Mme Biggs: Cela veut dire que le Canada importe et exporte beaucoup plus, par tête, que les États-Unis. Par contre, les Pays-Bas ont une économie encore plus ouverte que la nôtre; ils importent et exportent beaucoup plus, par tête, que le Canada. Par comparaison, les États-Unis sont le pays qui se suffit le mieux à lui-même, l'un des plus vastes marchés intérieurs du globe; et le Canada, que ce soit bon ou mauvais, est un pays à économie beaucoup plus ouverte.

Le président: Nous sommes donc plus vulnérables, n'est-ce pas?

Mme Biggs: Il s'agit uniquement de la dimension du marché.

M. Wood: Vous devez vous ajuster davantage.

Le président: . . . parce que nous sommes plus vulnérables.

Mme Biggs: Et qu'on a plus d'occasions favorables.

Le président: Oui, mais je voulais tout simplement mieux saisir votre argumentation. En somme, vous dites que nous devons nous protéger davantage, comparativement aux Américains, parce que nous sommes plus vulnérables.

M. Dupras: Parce que nous avons un plus vaste marché à protéger.

M. Wood: Non, nous avons un plus petit marché à protéger.

M. Dupras: Oui, mais par tête. Nos exportations sont plus importantes pour nous, que celles des États-Unis le sont pour les Américains.

M. Wood: C'est exact, absolument.

M. Dupras: Et pourtant, cela représente moins de main-d'œuvre ou de valeur ajoutée, parce qu'on exporte en bonne part nos ressources naturelles non transformées.

M. Wood: Ce que nous devons envisager, monsieur Dupras,—je crois que le père Ogle a abordé ce sujet auparavant,—c'est le moment où il faudra déterminer les nouveaux secteurs de production qui offrent les meilleures chances de vente à l'étranger; puis choisir et former, pour ces secteurs de pointe, des travailleurs qui sortiront de nos industries qui ne sont plus concurrentielles. Les bonnes occasions existent: par exemple, dans les secteurs des systèmes de transport en commun, du matériel et des systèmes de communication, des mines, de la machinerie agricole et forestière, etc. On peut se tailler une place sur ces marchés et d'autres aussi, à condition de nous doter de politiques appropriées de formation d'une main-d'œuvre spécialisée. Sans cela, nous n'aurons pas notre part de ces futurs marchés d'exportation.

M. Dupras: Ma vraie dernière question, monsieur le président.

Je n'ai pas d'objection, à condition que ça se fasse méthodiquement. Je n'aimerais pas que les travailleurs de nos industries des textiles et du vêtement du Canada central, de la

[Text]

western or the decentralized industries to increase their exports. Whenever jobs are lost in parts of the country, in central Canada and in the Province of Quebec, for instance in the textile case, these jobs should be replaced by jobs created in those regions. And how do you achieve that? How can you plan your economy to achieve that so there would not be any unfair practice of helping the developing countries but depriving some of your workers of a traditional job?

Ms Biggs: I think you point out one of the basic problems here: the adjustments in the trading system are borne by concentrated pockets of people who are not the ones who benefit from these offsetting export opportunities we have been talking about. I think there is a danger when we use the metaphor that trade is a two-way street and say we have opportunities and high-technology industries, whether they be communications equipment or urban transportation systems or whatnot that you can sell the developing countries, that automatically the assumption is made therefore that those workers who are currently making textiles and clothing—how can they possibly overnight be making high-technology equipment?

I think it is also easy to confuse the question of general employment policy—and this is only one sub-issue within problems of aggregate employment or unemployment in Canada—that we did have a particularly high growth in the labour force during the mid-seventies, even relative to other developed countries; therefore our unemployment levels right now are somewhat higher than those of other developed countries. All this has made it somewhat more difficult for Canada to cope with these problems.

But the solution is to come up with employment opportunities, not necessarily to preserve and to hold on to existing employment opportunities when they are in fact not viable and not secure in the long run. There have to be measures specifically directed at those individuals, those communities, and those regions, revitalizing their economies, so they can have a more secure economic future, but also allowing other opportunities in those same regions or in other parts of Canada to begin exploiting export opportunities overseas.

• 1105

Mr. Wood: Mr. Chairman, just to add to that point for one second—Mr. Adams brought to my attention a few minutes ago a fascinating quotation which we included in our brief to you, and which I think is dead on this point. I am sure Mr. Dupras recognizes that you will have new opportunities in the western provinces, new export opportunities emerging, that that kind of shifting takes place in a national economy; but in our day and age, it is no longer assumed; you just let that happen and the devil take the hindmost. That is now unthinkable from a social point of view in our societies.

That is fair enough, and what Ms. Biggs was saying is that means there is a level of intervention, and different levels of government in this country have to be planning their way

[Translation]

province de Québec, perdent leurs emplois au profit de l'Ouest ou d'entreprises décentralisées qui augmenteraient leurs exportations. Chaque fois qu'on perd des emplois en certaines régions, au centre du pays, au Québec (par exemple, dans les industries des textiles), il faudra les remplacer par d'autres emplois créés dans ces mêmes régions. Comment y parvenir? Comment planifier notre économie pour qu'il n'y ait aucune manœuvre déloyale d'aide aux pays en voie de développement au dépens de nos travailleurs qui perdraient leurs emplois réguliers?

Mme Biggs: Vous venez de souligner l'un des problèmes fondamentaux: les ajustements de notre régime commercial pèsent lourdement sur des groupes de travailleurs qui ne tireront aucun bénéfice du nouvel équilibre de nos exportations. Je crois qu'il y a danger,—quand on dit que le commerce n'est pas à sens unique, que nous possédons des industries de pointe qui fabriquent du matériel de communication, de la machinerie agricole, du matériel de transport urbain, etc.; que nous avons de grandes chances de vendre ces produits aux pays en voie de développement,—de conclure en se demandant hypothétiquement: Mais comment nos ouvriers des industries du textile et du vêtement pourront-ils, du jour au lendemain, travailler dans ces secteurs de pointe?

Il m'apparaît aussi facile d'embrouiller la question de l'emploi en général,—ce n'est là qu'un aspect des problèmes du taux d'emploi ou de chômage au Canada,—en disant que notre main-d'œuvre s'était grandement accrue au milieu des années 1970, même par rapport aux autres pays avancés, et de conclure qu'actuellement notre taux de chômage est relativement plus élevé que celui des autres pays industrialisés. Tout ceci complique davantage la solution de ces problèmes.

Or la solution consiste à créer de nouveaux emplois, et non à se contenter de préserver ou de garantir des emplois qui ne sont plus viables et qui, de toute façon, disparaîtront à la longue. Il faudra donc des mesures spécialement adaptées aux besoins des travailleurs, des communautés, des régions qui ont besoin d'être raffermis économiquement, pour qu'ils regardent l'avenir, sans inquiétude; mais aussi des mesures qui permettront à ces régions, et à d'autres ailleurs au Canada, de commencer à tirer profit des chances d'exportation outre-mer.

M. Wood: Monsieur le président, m. Adams vient de me rappeler une citation (insérée dans le document que nous vous avons remis) qui touche exactement ce problème. Je suis sûr que M. Dupras reconnaît que les provinces de l'Ouest ont d'excellentes nouvelles chances d'exportation, que de tels changements se produisent dans toute économie nationale, mais qu'on n'accepte plus de nos jours le «chacun pour soi et Dieu pour tous» C'est impensable maintenant, pour le bien de nos sociétés.

C'est raisonnablement juste. Cela signifie, comme l'a dit Mme Biggs, qu'il existe un degré d'intervention, et que nos divers échelons de gouvernement devront, au cours des dix

[Texte]

through, say, the next decade, not to obstruct that intervention but to handle their social priorities.

But we gave you a quotation from William Diebold which I think is worth just repeating briefly on that.

Flexibility of national economies should be highly valued. What people want in life is not just economic so economies and societies have to satisfy these other wants as well as those that can be summed up as efficiency. But there are trade-offs, there are limits, and there are mutually exclusive alternatives. People should know what they are doing, what it costs, and who pays.

Mr. Dupras: That is getting further away from a market economy.

Mr. Wood: It is, definitely—to handle those social concerns. It is a blend.

Mr. Dupras: It is a choice we will have to make.

Ms. Biggs: If I may make one final point on the level or the kind of government intervention which is required in cases of trade dislocation and import competition in the Canadian economy, I think it must be strongly emphasized that the kind of protection we have had in recent years has been by far the most heavy-handed intervention the government could possibly have chosen in trying to come up with some kind of a solution or response to the problems at hand. There are much more efficient and much more equitable ways in which the government can intervene, hopefully to solve and remedy these problems. If you are concerned about the market economy and large government intervention, I think what we have now is excessive, but something is obviously going to be required, because we are not going to let this issue fade away on us.

Mr. Dupras: Would you care listing some of these other measures?

Ms. Biggs: I think specifically we are talking about adjustment measures in the industries we currently have affected. They probably will require special measures.

Mr. Dupras: What would they be?

Ms. Biggs: I think the unions and the labour movement have been asking for special adjustment benefits for workers so if they lose their jobs they are not just left dependent on unemployment insurance, which runs out.

Mr. Dupras: No, I mean the measures to protect some of the industries. I thought you were going to give us some of the other measures the government could adopt to help the economy, help some of the industries, instead of subsidizing them.

The Chairman: Is this really your final question?

Mr. Dupras: Nobody else seems to want to put a question.

The Chairman: I am just asking you to describe your question.

Ms. Biggs: If I could put it as a hierarchy of policies which the government—from what it should not do to what it should do, I think it should not do what you have now: very comprehensive widespread import controls in bilateral export restraints. If you want to become more efficient and more

[Traduction]

prochaines années, non pas gêner cette intervention, mais s'occuper plutôt de leurs priorités sociales.

Nous vous avons remis une citation de William Diebold qui, à mon avis, mérite d'être rappelée ici:

«Il faudrait estimer hautement la souplesse des économies nationales. Les peuples ne se contentent pas de biens matériels, et donc les régimes économiques et les sociétés doivent satisfaire aussi leurs besoins d'efficacité. Mais il y a des compromis, des limites, des contre-propositions qui s'annulent mutuellement. Les peuples veulent savoir ce qu'ils font, ce que ça coûte, et qui paie».

M. Dupras: Cela dépasse énormément le simple cadre d'une économie de marché.

M. Wood: Oui, vraiment, si l'on veut répondre aux besoins sociaux. C'est un mélange.

M. Dupras: Est-ce le choix qu'il nous faudra adopter?

Mme Biggs: Puis-je ajouter une dernière remarque au sujet du degré ou du genre d'intervention gouvernementale qui s'impose dans les cas de bouleversement commercial et de concurrence dans le domaine des exportations qui affectent notre économie canadienne? On doit fortement souligner que le genre de protection en vigueur ces dernières années a été l'intervention la plus sévère que le gouvernement pouvait choisir pour solutionner les problèmes de l'heure. Il existe des moyens d'intervention plus efficaces et plus équitables que le gouvernement pourrait adopter pour solutionner et corriger ces problèmes avec bon espoir de réussite. Si l'économie du marché et l'intervention massive du gouvernement vous préoccupent, admettez que les mesures actuelles sont démesurées, et qu'il faudra faire quelque chose, parce qu'on ne peut se désintéresser d'un tel problème.

M. Dupras: Pourriez-vous énumérer quelques-unes de ces mesures?

Mme Biggs: Je pense particulièrement, en ce moment, aux mesures d'ajustement de nos industries actuellement touchées. Elles auront probablement besoin de mesures spéciales.

M. Dupras: Lesquelles?

Mme Biggs: Les syndicats et le mouvement ouvrier ont réclamé des mesures spéciales d'ajustement des indemnités, pour qu'en cas de mises à pied les travailleurs ne dépendent pas uniquement d'une assurance-chômage qui s'épuise rapidement.

M. Dupras: Non, je parlais des mesures de protection de nos industries. Je pensais que vous énuméreriez quelques-unes des autres mesures que le gouvernement pourrait adopter pour soutenir l'économie, au lieu de leur verser des subventions.

Le président: Est-ce vraiment votre dernière question?

M. Dupras: Aucun autre ne semble vouloir en poser.

Le président: Je vous demande seulement de décrire votre question.

Mme Biggs: Si je puis utiliser le concept de gradation des politiques gouvernementales—de ce qu'il ne doit pas faire jusqu'à ce qu'il devrait faire—je pense qu'il ne devrait pas continuer ce qui se fait présentement, c'est-à-dire d'inscrire des contrôles très étendus sur les importations dans ses restrictions

[Text]

equitable in the kind of assistance you are giving the industry but with the fewest costs and dislocations—disruptions, as you say—then you should move to a system of global quotas, just because it would allow exporters outside Canada to compete for access to our market and therefore we would be sure to get the lowest-cost suppliers of imported products in Canada.

• 1110

The Chairman: Within the restrictions?

Ms. Biggs: That would be the first step down towards . . .

The Chairman: So when you say global quota you mean a global restriction. At this point you are not questioning that; you are staying within that.

Ms. Biggs: Yes. We are only part way down, though.

The Chairman: What you are saying is you would help the poorest developing countries, not necessarily the pattern now, which is to give the quotas to those who have a historical pattern of trade with Canada. They are not necessarily on the basis of needs of developing countries.

Mr. Wood: And to help the Canadian consumer, too.

Mr. Dupras: By having access to less extensive apparels.

Ms. Biggs: Moving down the hierarchy, I think you would then want to look at which products—considering we have just gone so far in keeping the same product coverage and level of protection, you would want to look at those goods in which Canadian producers are in fact internationally competitive and no longer need non-tariff protection. Then there might be some other products in which the developing countries are so overwhelmingly competitive, and Canadian consumers need low-cost imports so strongly, that we might want to remove restraints on those products as well. We might want to increase the level of access in those products.

As you move down the list, I think you would find an even better solution would be to have adjustment policies in place to be used in conjunction with protection so those workers and communities which are vulnerable to import competition can have their economic and income opportunities secured for a period of time while they find other employment or the community undertakes an industrial revitalization scheme, and whatnot. Right now we have protection, but we have almost no government involvement in adjustment, except for a very, very small pre-retirement program, which has benefited very small numbers of people. That is why we have so much protection: we have not provided anything else.

Mr. Dupras: The application of such programs of phasing out is very, very tricky, as you may know. I do not know how this could be achieved.

Nevertheless, Mr. Chairman, thank you very much for allowing me a few minutes.

The Chairman: Mr. Roche.

[Translation]

bilatérales d'exportation. Si l'on veut aider nos industries de façon plus efficace et plus équitable, à des coûts minimes, et avec le moins de bouleversement possible, on se doit d'adopter un régime de contingents globaux qui permettra aux exportateurs étrangers de se faire concurrence pour accéder à notre marché; nous serons sûrs alors de n'attirer que ceux qui importent chez nous aux plus bas prix.

Le président: Dans le cadre des restrictions?

Mme Biggs: Ce serait le premier pas dans cette direction.

Le président: Quand vous dites «des contingents globaux», vous entendez «une restriction globale»? A ce moment-ci, vous ne mettez pas cela en doute, vous êtes d'accord avec ça.

Mme Biggs: Oui, on n'est qu'à mi-chemin.

Le président: Vous direz donc qu'il faut aider les plus pauvres des pays en voie de développement. Ce n'est pas nécessairement ce qui se fait dans le moment, puisqu'on contingente des pays qui ont une longue habitude du commerce avec le Canada. Ils ne sont pas nécessairement au même degré de pauvreté que les pays en voie de développement.

M. Woods: Et aider aussi les consommateurs canadiens.

M. Dupras: En ayant accès à de la marchandise à meilleur marché.

Mme Biggs: Parvenus au bas de l'échelle, vous aimeriez sans doute—étant donné qu'on s'en est tenu jusqu'ici à une même sorte de produits et au même niveau de protection—considérer les producteurs canadiens qui s'imposent sur le marché international et qui n'ont plus besoin de protection non tarifaire. On pourrait aussi considérer d'autres catégories de produits où les pays en voie de développement font concurrence avec grand succès; les consommateurs canadiens ont tellement besoin de produits importés à bas prix, qu'on aimerait sans doute abolir les restrictions imposées sur ces produits. On pourrait vouloir hausser le niveau d'accès pour ces produits.

Ainsi parvenus au bas de la liste, vous constaterez que la meilleure solution serait d'avoir des politiques conjointes d'ajustement et de protection, pour que l'économie et les revenus des travailleurs et des communautés qui peuvent être victimes de la concurrence des importations soient protégés pendant une certaine période de temps, jusqu'à ce qu'ils trouvent d'autres emplois ou que la communauté entreprenne des projets de redressement industriel. Présentement, la protection existe, mais le gouvernement ne s'intéresse pratiquement pas à l'ajustement, si ce n'est que par un très très petit programme de préparation à la retraite, dont très peu de personnes ont bénéficié. Voilà pourquoi nous avons tant besoin de protection; nous n'avons rien fourni d'autre.

M. Dupras: La mise en œuvre de tels programmes de déphasage est très complexe, vous savez. Je ne sais pas comment on peut procéder.

Tout de même, monsieur le président, je vous remercie sincèrement de m'avoir alloué ces quelques minutes.

Le président: Monsieur Roche.

[Texte]

Mr. Roche: Mr. Chairman, I have enjoyed this discussion. I think Mr. Dupras has helped us focus on some of the hard questions we have to answer.

I would like to begin by thanking the North-South Institute for an outstanding paper. Since this is the last time, I presume, we will have the opportunity of questioning Mr. Wood formally, I would like to put a couple of questions against the larger background of the paper.

I was intrigued, incidentally, to note Mr. Wood's emphasis on the importance of this committee as the only body in the whole governmental apparatus charged with looking at the interrelationship between the issues making up the north-south dialogue. I would like to ask what happened to the interdepartmental committee we heard a lot about as the five-year strategy was coming into play a few years ago. I thought that group of senior ministers, particularly at the deputy-minister level, was charged with forging a north-south policy.

Are you suggesting that committee is inoperative now?

The Chairman: Could I mention, Doug, the paper you are referring to I think is the paper we commissioned from the North-South Institute. At this point it is a private paper of the committee, which we will probably publish once we have used it. But if you refer to the paper publicly, it is hard for us not to release it.

The purpose of the meeting this morning is not to discuss the paper. We will have other meetings on aid policy. I do not want to restrict your questions, but that paper at this point has not been put before the committee; it is a private paper we asked the North-South Institute to prepare for us, not necessarily for public discussion. We will publish the paper once we have used it, if the North-South Institute wants it published.

Mr. Roche: I would just say in response to that, the questions I would ask of Mr. Wood speak to the philosophy . . .

The Chairman: I have no objection. I do not want to restrict your questions, but do not use the paper for the questions.

Mr. Roche: Well, I will use the philosophy I see reflected in the North-South Institute position, because it helps to contrast other inputs we have had into the committee—and in a moment I want to get to the Hatch Report, because there is a real divergence. So if you will allow me to put questions of a general nature, but in such a way that I think Mr. Wood will understand what I am talking about and hopefully it will benefit the committee.

• 1115

But go ahead on the question of the interdepartmental committee and the relationship between that body of officials and the great importance you have scribed to this committee. I take it your position is this committee could have a long-range effect on government policy, and I want to get those two things straight.

Mr. Wood: Thank you, Mr. Chairman.

[Traduction]

M. Roche: Monsieur le président, j'ai bien apprécié cette discussion. Je crois que M. Dupras nous a fait réfléchir sur certaines questions difficiles qu'il nous faut solutionner.

J'aimerais d'abord remercier l'Institut Nord-Sud pour son document exceptionnel. Puisque c'est notre dernière occasion de questionner M. Wood à titre officiel, je vais lui poser une ou deux questions sur le contenu général de ce document.

J'ai été intrigué, incidemment, que M. Wood accorde tant d'importance au fait que notre comité soit le seul organisme qui ait, comme responsabilité principale, de s'intéresser aux liens qui unissent étroitement toutes ces questions d'intérêt au dialogue Nord-Sud. Puis-je savoir ce qu'il est advenu du comité interministériel dont on a tant entendu parler quand il fut question d'un plan quinquennal, il y a peu d'années. Je croyais que ce groupe composé de hauts fonctionnaires, et spécialement de sous-ministres, avait pour mandat de préparer un projet de politique des relations Nord-Sud.

Laissez-vous entendre que ce comité est inactif maintenant?

Le président: Puis-je dire, Doug, que le document dont vous parlez, c'est celui que nous avons commandé à l'Institut Nord-Sud? C'est un rapport confidentiel de notre comité. Il sera sans doute publié, mais seulement quand nous en aurons terminé la discussion. Si vous en parlez publiquement, il serait difficile pour nous de ne pas le mettre en circulation.

Notre discussion de ce matin ne porte pas sur ce document. D'autres réunions seront consacrées à la politique d'aide. Je ne veux aucunement restreindre le champ de vos questions, mais ce document n'a pas encore été soumis au comité; c'est un document confidentiel que l'Institut Nord-Sud a préparé pour nous, mais pas nécessairement aux fins de discussion publique. Nous le publierons après l'avoir approfondi nous-mêmes, si l'Institut Nord-Sud le veut bien.

M. Roche: Suite à vos remarques, j'aimerais demander à M. Wood de nous parler de la philosophie . . .

Le président: Je ne m'y oppose pas. Je ne veux pas limiter vos questions, à condition que vous n'utilisiez pas le document pour ce faire.

M. Roche: Eh bien! Je vais utiliser la philosophie de base de l'Institut Nord-Sud, parce qu'elle permet de mettre en contraste d'autres apports qu'a reçus le comité; et, dans un moment, je me référerai au rapport Hatch, parce qu'il y a vraiment désaccord. Permettez-moi de poser des questions d'ordre général, mais de manière à ce que M. Wood saisisse ce dont je parle, et que les membres du comité en tirent profit . . .

Commençons par le comité interministériel, par la relation entre ce Comité de hauts fonctionnaires et l'importance exceptionnelle que vous attribuez à ce comité qui, selon vous, pourrait exercer une action à long terme sur la politique gouvernementale. Je veux une réponse claire sur ces deux points.

M. Wood: Merci, monsieur le président.

[Text]

I might just say about the paper to which we are referring, we do have an understanding, as part of our contract, that it will ultimately be published. Indeed, as you know, Mr. Chairman, our institute does not carry out secret or confidential research for anyone. I know it is your own feeling as a parliamentary committee that widest possible exposure is the best. So it is just a matter of time and, I gather, your opportunity to focus on that internally.

The Chairman: The only point I was making is that this meeting is not to present this paper.

Mr. Wood: Right. In fact, Mr. Chairman, from the institute's point of view, we do look forward to the opportunity for informal discussion of that with you, to refine it, perhaps add in areas where you see important issues we may not have covered fully enough. So I think we are talking about a brief period during which that is not widely available, but we look forward to it being generally available.

To pick up on Mr. Roche's question, I believe I was careful to say you have the sole mandate within government to focus hard on the Third World stake in these relationships.

I would stand by that statement, Mr. Roche. In effect, it is our judgment—and we are obviously not privy to all the discussions of interdepartmental committees at whatever level—that those structures, the interdepartmental committee structures, including some highly mandated ones in the middle of the past decade, have had only temporary and limited impact; they are simply not now an effective mechanism for generating the kind of policy, the kind of authoritative policy, which the Canadian government requires. That is why I laid the stress I have on the role of your committee.

There is not, as we judge it now, from our perspective—and you have to make your own judgment on where we are. We do not see all the internal workings of government, but we see the output, certainly; we see the expenditure made within government which should be going to produce comprehensive and balanced policies; and that output is not forthcoming. I think this is a matter your task force, which obviously has a limited mandate in time but an unparalleled opportunity now to absorb the experience of the past decade, to examine what is going on in government, and to say how could we do better, how you can put something permanent in place which will provide a co-ordinated and integrated Canadian policy—in that sense, yes, I think you have the potential for permanent pact, because for this period of time you focus the attention of the government and the country on how we handle this set of issues, how we go beyond the old aid focus, where obviously there is an agency in place, and how we come within both the broader foreign-policy mandate and the economic policy of the Canadian government to pull together something you could call a north-south policy. We do not now have it.

Mr. Roche: The problem that bothers me is I think we are all in favour of exports for Canada and improving the whole Canadian performance commercially, but I understand the Hatch Report to be advising the Canadian government that

[Translation]

Je me contenterai de dire, au sujet du document auquel on a fait allusion, que notre contrat en permet la publication éventuelle. En fait, comme vous le savez bien, monsieur le président, notre institut n'entreprend jamais des recherches secrètes ou confidentielles. Je sais qu'à titre de membres d'un comité parlementaire, vous avez tous intérêt à ce que le document soit le plus largement répandu dans le public. Il ne s'agit donc que d'attendre un peu, jusqu'à ce que vous l'ayez étudié et discuté à fond.

Le président: Le seul point que j'ai soutenu, c'est que notre rencontre n'a nullement pour but de présenter ce document.

M. Wood: C'est exact. En fait, monsieur le président, comme membres de l'Institut, nous avons hâte de le discuter librement avec vous, pour l'épurer ou, peut-être, le compléter là où il vous semblera que nous n'avons qu'incomplètement touché certaines questions. C'est dire qu'il s'agit simplement d'une courte période de temps avant que ce document soit publiquement disponible, mais nous voulons vraiment qu'il soit largement distribué par la suite.

Quant à la question de M. Roche, il me semble que j'avais prudemment dit que vous seuls, au sein de l'appareil gouvernemental, avez pour mandat de vous intéresser prioritairement aux enjeux du Tiers monde dans les relations Nord-Sud.

Je n'ai pas changé d'idée, monsieur Roche. En effet, nous sommes convaincus—même si nous ne sommes évidemment pas dans le secret des activités de tous les comités interministériels qui existent—que ces comités interministériels, y compris les comités très hautement mandatés au milieu de la dernière décennie, n'ont obtenu qu'un impact passager et limité; présentement, ils ne peuvent aucunement produire ce genre de politiques efficaces dont le gouvernement a grandement besoin. C'est pour cela que j'accorde tant d'importance à votre comité.

Nous ne savons peut-être pas tout ce qui se passe au sein de l'appareil gouvernemental, mais nous en voyons les résultats, nous connaissons les dépenses encourues, lesquelles auraient dû engendrer des politiques complètes et équilibrées. Ces résultats ne se sont pas concrétisés. Je pense donc qu'il revient à votre comité—son mandat est évidemment limité dans le temps, mais il a la chance unique d'absorber tout ce qui s'est produit ces dix dernières années—d'examiner à fond ce qui se passe au gouvernement et de dire comment il peut faire mieux, comment il peut mettre en place un mécanisme permanent qui doterait le Canada d'une politique complète et bien articulée. En ce sens, oui, vous avez un pouvoir d'impact durable; parce que, pendant cette période de temps, vous montrerez au gouvernement et au pays comment il faut traiter ces problèmes, comment chercher des solutions au delà des anciens programmes d'aide (il existe une agence pour cela), et comment parvenir—dans le cadre plus large de la politique extérieure et économique du gouvernement canadien—à faire naître une vraie politique des relations Nord-Sud, ce qui n'existe pas dans le moment.

M. Roche: Ce qui me préoccupe, c'est ceci . . . Nous sommes tous en faveur des exportations canadiennes, nous voulons tous une amélioration de la performance canadienne en ce domaine. Mais, si je comprends bien, le rapport Hatch conseille au

[Texte]

CIDA and the purpose of aid should be folded into that priority of expanding Canadian sales; and I understand the North-South Institute to be advising this committee, advising the government, in several of the publications you have issued over the past two years, that commercial considerations should not enter into those decisions made on how our development assistance is to be used.

• 1120

This is a polarized position. Hatch wants our development aid to help us commercially, and North-South Institute says short-range political and commercial considerations have no place. I would like you to focus the attention of the committee, for a moment, on that polarization, because it seems the commercial interests in the country, as they come into play in various associations which come to Ottawa, are strongly fixed right now on protecting the protectionism which has emerged in the operations of our north-south strategy in the past few years. The five-year strategy set out 21 points which were really pretty good, but in fact, not only did we not implement them, we moved away from them. I am suggesting we moved away from them because of the strong pressure exerted commercially, which affected the aid performance.

Mr. Wood: I think that is right. We have moved away. You described a polarized debate now. Part of the reason it is polarized is, we believe from having watched both fronts, both the commercial market development activities of Canada and its development assistance program, by muddling the two together we are damaging both of those thrusts of Canadian effort. The Canadian people, and indeed you, as members of the Canadian Parliament, have a program presented to you—the development assistance program—which has a certain set of objectives, and those objectives are being imperfectly met and inadequately met in large part because other objectives are impinging on them all the time, which are not specified in what is presented to you in Parliament as a rationale for voting that. The Canadian people, I would suggest, have that problem even more, in that they have a certain broad expectation of the program and it is not being met in that sense.

Meanwhile, frankly, there has been a tremendous overemphasis on the part of certain sectors of the Canadian business community—and I would suggest to you it is a fairly narrow sector within the Canadian business community—on the need to use that vehicle to supplement their trade development efforts. We have referred this morning, and Mr. Adams has referred, to tremendous markets, and even the multilateral procurement business is a tremendous market, in which the Canadian aid program is a drop in the bucket. It is not the prime determinant, or anything like the prime determinant, of how we can do.

If I may, I am going to pass to Mr. Adams for his further comments on this, because he has just prepared, in fact, a counter-document, in some ways, to some of the findings of the Hatch Report, on this particular area. Certainly there are other areas where they talk about some useful measures, but the primary issue is Canadian private-sector performance, and

[Traduction]

gouvernement d'engager l'A.C.D.I. et son objectif d'aide dans ce programme prioritaire d'augmentation des ventes canadiennes; et l'Institut Nord-Sud, pour sa part, demande à notre comité, au gouvernement, dans plusieurs de ses écrits des deux dernières années, de ne pas mettre dans un même panier les problèmes commerciaux et les décisions relatives aux modes d'utilisation de l'aide au développement.

C'est là une situation polarisante: d'un côté, le rapport Hatch demande que notre aide au développement nous favorise commercialement; de l'autre, l'Institut Nord-Sud dit qu'il n'y a pas de place pour des motifs politiques et commerciaux à courte vue. J'aimerais attirer l'attention du comité, pour un moment, sur cette polarisation, parce que, semble-t-il, des porte-parole des milieux commerciaux de notre pays, qui se succèdent ici à Ottawa, ont défendu bruyamment le protectionnisme qui a pris la vedette, ces dernières années, dans les activités de notre stratégie Nord-Sud. Ce programme quinquennal Nord-Sud avait identifié 21 bons points: on ne les a pas vraiment respectés, on les a plutôt ignorés. On les a ignorés, semble-t-il, à cause des fortes pressions du monde du commerce, qui avaient influencé l'orientation de notre programme d'aide.

M. Wood: Oui, c'est vrai, nous nous en sommes éloignés. On polarise le débat maintenant. Cette polarisation est due en partie—si l'on considère les deux fronts: les activités d'expansion de notre marché commercial, et notre programme d'aide au développement—au fait qu'en embrouillant les deux, on a nui aux deux poussées en avant des efforts du Canada. On avait présenté aux Canadiens, et à vous-mêmes comme membres du Parlement, un programme d'aide au développement et ses grands objectifs. En grande partie, ces objectifs n'ont été atteints que bien imparfaitement, de façon inadéquate, parce que d'autres objectifs—qu'on n'a jamais soumis à l'approbation du Parlement—empiètent constamment sur eux. Les Canadiens sont bien déçus, parce qu'ils attendaient beaucoup de ce programme d'aide et qu'on n'a pas répondu à leur attente.

Entre-temps, des secteurs du monde des affaires—en fait, une mince tranche des milieux d'affaires canadiens—ont fait des pieds et des mains pour que le programme d'aide appuie financièrement leurs propres activités commerciales. M. Adams et moi-même avons fait allusion ce matin aux vastes marchés—même l'approvisionnement multilatéral est un marché énorme—où le programme d'aide du Canada n'est pas plus qu'une goutte d'eau dans l'océan. Il n'est pas le déterminant principal de notre mode d'agir.

Je vais demander à M. Adams de compléter mes remarques à ce propos, car il vient de préparer un document qui contredit certaines trouvailles du rapport Hatch en ce domaine particulier. Il existe certainement d'autres secteurs où l'on discute de mesures d'une grande utilité, mais la question fondamentale demeure, dans notre monde contemporain, le besoin de mesu-

[Text]

there is, in today's world, a need for some sort of measures to make sure money is available for middle-income countries, low-interest money is available for middle-income countries. But what we are suggesting very strongly is that every time you bite into the aid program for that, you confuse the aid program and you tend to confuse the export development effort. Quite frankly, this distinction is one—I had a businessman talking to me yesterday who said, we have to come to the end of this period where we keep on confusing the two issues, because nobody is winning in that muddled debate.

Perhaps Mr. Adams would add. I have made very general comment.

Mr. Adams: Of course I agree with what Mr. Wood has said. In answer to your notion of the polarization of the debate and of the issues and of the agencies involved one should add that this does not necessarily mean the promotion of exports and the promotion of development in the Third World by Canadian aid programs is mutually exclusive. It is a matter of prioritization of your goals. There are many circumstances under which the pursuit of sound development policies, inasmuch as they involve the importation of products from industrial countries and inasmuch as those products, if provided by Canada, are competitive—there is no question that in those instances the pursuit of both policies is in the mutual interests of both Canada and the developing country concerned. So right there, there is not necessarily polarization. It is the placement of export promotion in front of the pursuit of development which is seen in our group to be outrageous, in this case.

• 1125

Mr. Wood: Maybe one more thought on it, Mr. Roche. The problem is, as well, that running this policy—okay, let us say you have a policy on the degree of Canadian content you are going to require in your aid. The management of that is tremendously difficult within the day-to-day operation of the aid program. If you are an aid planner in a particular division or a project officer in a particular division, your starting point is supposed to be a country program based on an assessment of the country's needs, and then you immediately have to start thinking of what you can deliver; you have to see what you can procure in Canada. So right from the very first germ of a program, from that very first inspiration when you start trying to aid in development, you are subtly and sometimes unsubtly pressed toward the kind of goods you can find in Canada.

Because the policy is difficult, because the share of local cost financing, for example, or the share of untying authority you can use, is unclear, how is the individual planning officer to know how much untied financing is left in his division, how much more he can use up, how he fights for that share, how much local cost has been used up? That is a constant friction, and the natural pressure on the individual officers planning these programs is to err on the side of conservatism; to say well, look, if I am not sure whether I have that scope—and this means the systems for knowing are not good enough within government—well, I had better take the safe path.

[Translation]

res garantissant qu'on puisse offrir des capitaux, à faibles taux d'intérêt, aux pays à revenus moyens. Mais chaque fois qu'on puise dans les fonds de notre programme d'aide pour faire ça, on embrouille le programme d'aide et on bouleverse nos efforts d'expansion des exportations. A peine hier, un homme d'affaires me disait qu'il est temps que prenne fin cette période où on embrouille les deux tableaux, car personne n'est gagnant dans ce débat trop confus.

M. Adams complètera maintenant mes remarques générales.

M. Adams: Bien entendu, je suis d'accord avec ce que M. Wood vient de dire. Cependant, au sujet de la polarisation du débat, et aussi des problèmes et des agences en cause, j'aimerais ajouter que ceci ne signifie pas nécessairement que la promotion des exportations et la promotion du développement du Tiers monde par nos programmes d'aide s'excluent mutuellement. Il s'agit de bien ordonner nos objectifs, selon leurs priorités. Il y a des nombreux cas où la poursuite de saines politiques, de développement—dans la mesure où elles comprennent l'importation de produits de pays industrialisés, et que les produits en provenance du Canada sont de qualité concurrentielle—favorisent à la fois les intérêts du Canada et ceux des pays en voie de développement. Et donc, en ce cas, il n'y a pas nécessairement de polarisation. Placer la promotion des exportations avant la poursuite du développement, c'est cela qui choque des membres de notre groupe.

M. Wood: J'ajouterais un autre point, monsieur Roche. Disons qu'il existe une politique sur la quantité de produits canadiens qui doit faire partie de votre programme d'aide. L'administration d'un tel programme s'avérera plutôt difficile dans sa mise en œuvre quotidienne. Si vous êtes chargé d'établir un programme d'aide, dans votre direction, vous commencerez par une évaluation des besoins du pays client, pour vous demander immédiatement après ce que le Canada peut lui fournir. Ainsi, dès le premier instant de la préparation du programme d'aide, vous vous demandez subtilement ou, parfois, nettement quels sont les produits que le Canada pourrait bien fournir à ce pays.

Vu que la politique n'est pas limpide, et que le part des coûts assumés localement, ou votre part d'autorisation de dépenser n'est pas clairement délimitée, comment pourrez-vous connaître le montant d'aide dont dispose encore votre direction, combien pourriez-vous utiliser en surplus, etc.? C'est un climat de tension perpétuelle, et cette tension qui accable lourdement les agents de tels programmes d'aide les porte à se dire: Si je ne puis savoir avec exactitude les réponses aux questions, il m'est préférable de choisir la voie la plus sûre.

[Texte]

What we are suggesting is that set of pressures now weaves its way all the way through the system. Some clarification there is going to make a tremendous difference in the developmental output of the program, which is what you gentlemen need to have evidence of, and which the Canadian people demand evidence of.

Mr. Roche: You seem to be indicating that we as parliamentarians ought to be in a position, whether in the committee or otherwise, to do a better job of monitoring aid effectiveness. I understand the thrust of your presentation this morning to be an argument in favour of stronger multilateral involvement by Canada in trade. You even talked of law. Would you also emphasize multilateral in development assistance?

We pulled away from multilateral as a percentage of our ODA. What do you tell us about the emphasis on bilateral that is being made now—bilateral emphasis on trade, bilateral emphasis in aid? You are saying we have to play a better role multilaterally. How can we as parliamentarians make a judgment on which is really the most effective route for us to follow in both trade and aid; whether to put emphasis on bilateral or emphasis on multilateral?

Mr. Wood: On the separate issues—I have to address them separately—in the trade system, I think if you put together some of the pieces of our discussion this morning what emerges is that in a bilateralized trade world, Canada has tremendous disadvantages. The bilateralized trade world serves only the super powers. Therefore we have no choice but to invest strongly in the multilateral machinery. And that is a tough battle, because the big trade powers have been moving away from it. But essentially I see that as a no-choice situation.

On the multilateral aid system, some of the same principles carry over, because in fact this machinery, the multilateral decision-making on monetary relations through the IMF, the multilateral decision-making on political issues through the UN, multilateral decision-making on development issues through the banks and the development institutions, is all of a piece, and we believe Canada has a definite stake in investing in that.

But your key question is effectiveness on that front, and quite frankly we have not done the kind of analysis you should have as Parliament every year when you vote different shares of funds to different institutions and when they are allocated among bilateral and other programs. We have not done that analysis, but neither has the Canadian government done that analysis, to justify those decisions. What we have seen over the past few years is the pressure of freeze and de facto cuts on the over-all aid program, leading to very, very strenuous battles internally over allocation. When it comes to those battles, the multilateral programs are the ones which do not have a constituency to fight for within the bureaucracy. Obviously they employ very few Canadian officials because they are employing international organizations, among them Canadians. So you do not have that base to fight to defend those programs, whatever their merits. What has happened in that situation—we have seen it quite clearly over the past few years—is the multilateral-

[Traduction]

Ce que nous voulons dire, c'est que cet ensemble complexe de tensions tisse sa voie dans tout l'organisme. Un peu plus de clarté et d'ordre dans tout cela changerait radicalement l'administration du programme d'aide au développement. C'est ce que vous voulez voir de vos propres yeux, c'est ce que les Canadiens attendent.

M. Roche: Vous semblez dire qu'à titre de parlementaires et de membres de ce comité, nous devrions mieux discipliner l'efficacité de notre aide. Votre exposé de ce matin favorisait un engagement multilatéral encore plus énergique, de la part du Canada, dans le monde du commerce international. Vous avez même parlé de loi. Encourageriez-vous aussi une aide multilatérale au développement?

Nous avons écarté le multilatéralisme de notre programme d'aide au développement. Que pensez-vous de l'importance qu'on accorde maintenant au bilatéralisme du commerce et de l'aide? Comment pouvons-nous, comme membres du Parlement, juger ce qui serait la meilleure voie à suivre, dans le double domaine du commerce et de l'aide: la voie bilatérale ou la voie multilatérale?

M. Wood: Quant on rassemble tous les éléments de notre discussion de ce matin, il en ressort que le commerce bilatéral désavantage grandement le Canada. Il n'avantage que les grandes puissances. Nous n'avons donc pas d'autre choix que d'investir fortement dans les rouages du commerce multilatéral. C'est une décision difficile, vu que les grandes puissances l'ont délaissé, mais nous n'avons vraiment pas le choix.

Les décisions multilatérales sur les relations monétaires, par l'entremise du Fonds monétaire international; les décisions multilatérales sur des questions politiques, par l'entremise de l'Organisation des Nations unies; les décisions multilatérales des problèmes de développement, par l'entremise des banques et des institutions de développement—tout cela ne fait qu'un, et nous sommes convaincus que le Canada a intérêt à y investir.

Or votre préoccupation principale, c'est votre efficacité sur ce front. Franchement, on n'a pas fourni aux parlementaires canadiens tous les renseignements et analyses dont ils auraient eu besoin, chaque année, pour mieux répartir, par vote, les fonds destinés à diverses institutions, pour mieux partager les fonds entre les programmes bilatéraux et autres. Nous n'avons pas fait cette analyse, le gouvernement non plus, pour justifier ces décisions. Ce qui a prévalu, ces dernières années, c'est la contrainte des gels et des diminutions *de facto* dans l'ensemble du programme d'aide, ce qui entraîne des batailles internes serrées sur l'affectation des crédits. En parlant de ces luttes internes, rappelons que les programmes multilatéraux n'ont pas de circonscription électorale à défendre dans les coulisses de la bureaucratie. Évidemment, ils emploient très peu de fonctionnaires canadiens, car ils emploient des organismes internationaux, dont ceux du Canada. Vous ne pouvez vous appuyer sur cette base pour défendre ces programmes, quel

[Text]

al share has been the big loser, coming way down below, in fact, our original targets.

We are very much concerned, looking ahead at the pledge of the Canadian government now to restart the growth process in our aid levels, that this spirit of bilateralism may really have taken hold; and still without any analysis of what we are getting in developmental effectiveness or any other effectiveness from our different expenditures. These decisions will essentially be made at the official level for subsequent ratification. We have a very strong feeling that if the Canadian program is going to move ahead on a sound basis, it will be very important for Parliament itself to be involved in this period when we have no aid strategy. The aid strategy expired. We hope there will be a new one. But in the period when there is no aid strategy to guide us, through the mechanism of parliament, somehow, the question of effectiveness should be drawn out.

At the same time, we could be educating our people about these programs. I see no reason why officials should not be able to come before your committees at estimates time and in a sense justify their programs as they do internally, to sell the Asia program of bilateral, or to have officials from our government and from the multilateral institutions concerned come and sell the programs of the World Bank—and I am not talking about a PR presentation. I am talking about the opportunity for searching questions about effectiveness. In the longer term, you are going to need proper analysis and evaluation, which has to be built into the allocation system. But over the next couple of years, it is going to be critically important that you help maintain that quality control.

The Chairman: I would like to ask, Mr. Wood, if you could as much as possible concentrate on trade matters in your answers.

Mr. Wood: I am sorry.

The Chairman: Not that I do not think that is interesting. We have your paper on aid policy, and we may decide to call you again, privately or publicly. We are limited in time and we all have important questions on trade matters, which this meeting was intended for.

Mr. Wood: Yes, sir.

Mr. Roche: I will conclude.

I think the only way we can really understand the trade issue is to put it into the total relationship, the setting up of priorities for Canada with the developing countries. I am concerned—I think Mr. Wood has correctly expressed some concern himself—about Canada's ODA new-growth period. It is a reflection of a new period we are entering, of perhaps a new momentum in north-south relations in the world in which Canada is trying to insert itself. I have some concern that the emphasis bilaterally hurts that other emphasis we want to have, of helping the poorest of the world to become self-reliant.

[Translation]

que soit leur mérite respectif. Ce que cette situation a produit—et nous l'avons vu clairement ces dernières années—c'est que la part multilatérale fut la grande perdante, qu'elle fut diminuée bien au-dessous de nos objectifs originaux.

Nous sommes très inquiets—vu que le gouvernement s'engage maintenant à relancer le processus d'accroissement de nos niveaux d'aide—que cet esprit de bilatéralisme s'installe solidement et, encore une fois, sans qu'on ait analysé ce que nos diverses dépenses produiront en fait d'efficacité de développement, ou autrement. Ces décisions seront prises par l'administration, aux fins de ratification ultérieure. Nous avons fortement l'impression, si l'on veut que le programme fonctionne efficacement, que le Parlement devra y voir lui-même pendant cette période où il n'existe aucune stratégie d'aide. Nous en souhaitons une nouvelle. Mais pendant cette période où aucune stratégie ne nous guidera de quelque manière; il faudrait régler cette question d'efficacité par l'entremise des rouages parlementaires.

Du même coup, il nous faudrait renseigner les Canadiens sur ces programmes. Je ne puis comprendre pourquoi les fonctionnaires responsables ne pourraient comparaître devant votre comité, lors des prévisions budgétaires, pour y justifier leurs programmes, comme ils le font intérieurement pour défendre le programme d'aide bilatérale à l'Asie; ni pourquoi des fonctionnaires du gouvernement et des institutions multilatérales intéressées ne se présenteraient pas pour promouvoir les programmes de la Banque mondiale. Je ne parle pas de négociations de couloirs, mais de rencontres où l'on cherche sérieusement des solutions d'efficacité. A long terme, vous aurez besoin d'analyses et d'évaluations qui conviennent à un régime de répartition des fonds. Mais au cours des deux prochaines années, il sera absolument nécessaire que vous collaboriez au maintien d'une telle qualité de contrôle.

Le président: Puis-je vous demander, monsieur Wood, de vous en tenir le mieux possible aux questions de commerce, dans vos réponses?

M. Wood: Je regrette.

Le président: Ce que vous dites est intéressant. Mais nous avons votre document sur la politique d'aide, et nous pourrions vous réinviter, à titre confidentiel ou en public. Nous disposons de peu de temps, et nous avons trop d'importantes questions relatives au commerce international, l'objet même de cette rencontre.

M. Wood: Merci, monsieur.

M. Roche: Je vais conclure.

Il me semble que l'unique moyen qui puisse nous aider à mieux comprendre ces questions commerciales, c'est de les voir dans leur entière connexité, de bien ordonner les priorités de nos relations commerciales avec les pays en voie de développement. Je suis inquiet,—et monsieur Wood vient de manifester une même inquiétude,—au sujet de cette nouvelle période d'accroissement de notre aide au développement. Cela signifie qu'une ère nouvelle commence, un nouvel élan du dialogue Nord-Sud dans un monde où le Canada entend prendre sa place. Je m'inquiète qu'une accentuation du bilatéralisme nous

[Texte]

That is the focus of our committee. If I could just get a better fix on how we can, as a country, make a significant contribution to alleviating the worst forms of poverty, which is what I think the Canadian people are expecting us to do through this committee and through Parliament, how we could do that by trade policies which are a continuation of the protectionism which has become de facto a method of operating, because we do not have guiding principles—if I could get a better understanding of that, Mr. Chairman, I would be a little more content.

• 1135

I do not know whether Mr. Wood can take that final comment and try to do a synthesis for us on how we can most accurately establish trade policies which fit the real purpose of our committee addressing itself to the north-south, worst-forms-of-poverty question.

Mr. Wood: Mr. Chairman, on the issue of the worst forms of poverty, some of the measures in the trade area which Ms. Biggs has talked about are specifically designed to move Canadian policy further that way. The issue of graduation from the generalized preferential tariff, for example, is a way of making sure a special non-reciprocal benefit tends to go to the poorest countries, not to, say, eastern European suppliers or the newly industrialized countries, who no longer need that kind of leg up. You push that way. Some way of making sure whatever transitional import control system we have allows expansion room for the poorer countries is a way of moving in that direction.

And it does hit the poorest of the poor. When we talk trade, we are not just talking middle-income countries or middle-income people in poorer countries, because it is all about employment. As you know, Mr. Roche, far better than I, a major, crucial, and growing issue of poverty is the sheer lack of employment opportunity.

So I think some of those measures are direct responses, but basically I think the key thing is going to be clarity of purpose, to say that on the trade front by and large, all we have to do is to move toward a system which makes more sense for the global economy, makes more long-term sense for our own economy, and the developing countries will be able to take off on opportunities in that and their people will benefit. On the trade front, I think that is key.

On the other side, clarity of purpose dictates that if you expect to maintain an aid program for another decade, you are going to have to deliver results which make some sense to Parliament, who vote the money, and to the Canadian people, who ultimately must support it, so they must see those results in developmental terms—primarily, I would stress.

Did you want to add anything?

Ms. Biggs: Basically I just want to emphasize that the countries which are interested in promoting a restructuring of trade relations and trade patterns between the developed countries of the north and the developing countries of the south are not just the newly industrialized countries. They are in fact

[Traduction]

empêche d'aider les plus pauvres pays du globe à devenir moins économiquement dépendants. C'est cela l'objectif de notre comité. Si je pouvais savoir comment notre pays pourrait contribuer réellement à mettre fin aux pires formes de pauvreté,—n'est-ce pas ce que les Canadiens attendent de notre comité et du Parlement?—par des politiques commerciales qui prolongent le protectionnisme devenu de facto un mode de fonctionnement, alors que nous n'avons même pas de principes directeurs... Si je pouvais mieux comprendre tout cela, je serais un peu plus satisfait.

Monsieur Wood peut-il nous dire succinctement comment nous pourrions établir avec exactitude des politiques commerciales appropriées à l'objectif que poursuit notre comité quand il discute des questions Nord-Sud, c'est-à-dire de mettre fin aux pires formes de pauvreté?

M. Wood: Monsieur le président, relativement aux pires formes de pauvreté, M^{me} Biggs a mentionné quelques mesures commerciales qui sont précisément destinées à pousser la politique canadienne plus avant dans cette voie. La diminution graduelle du tarif préférentiel général, par exemple, est un moyen d'assurer qu'un bénéfice spécial non réciproque profite aux pays les plus pauvres, et non aux fournisseurs de l'Europe orientale ou aux pays nouvellement industrialisés qui n'ont plus besoin de ce genre d'aide. C'est pousser dans cette direction. C'est assurer, quel que soit notre régime de contrôle des importations, qu'il laisse place aux pays les plus pauvres. C'est aller dans cette bonne direction.

C'est aider les plus pauvres des pauvres. Car quand on parle de commerce, on ne parle pas seulement de pays à revenus moyens ou de citoyens à revenus moyens dans les pays les plus pauvres; il s'agit essentiellement d'emplois. Vous savez beaucoup mieux que moi, monsieur Roche, que la cause majeure, fondamentale, croissante de la pauvreté, c'est la pénurie réelle d'emplois.

Je pense que quelques-unes de ces mesures sont des solutions directes, mais la solution clé serait de clarifier l'objectif, c'est-à-dire que, dans le monde du commerce, nous devons nous orienter vers un régime qui donne un sens à l'économie, qui à long terme donne un sens à notre économie, pour que les pays en voie de développement en tirent bon parti et que leurs populations en bénéficient. Sur le front commercial, c'est la solution clé.

En contrepartie, la clarification du but poursuivi suppose, si vous vous proposez de maintenir un programme pendant toute une décennie, que vous saurez expliquer, au Parlement qui vote les crédits, les résultats anticipés, ainsi qu'aux Canadiens qui, en fin de compte, les assument. Ils doivent voir ces résultats et, en tout premier lieu, en termes de développement.

Voulez-vous ajouter d'autres commentaires?

Mme Biggs: Je veux tout simplement appuyer sur le fait que ce ne sont pas les seuls pays nouvellement industrialisés qui ont intérêt à promouvoir une restructuration des relations et des procédés commerciaux entre les pays industrialisés du Nord et les pays en voie de développement du Sud. En fait, ce sont en

[Text]

virtually all the Third World countries. Their shares of exports might not appear to be very small relative to those of Hong Kong or some of the advanced developing countries, but in terms of their own income levels and their import demand for food and energy and really vital capital goods inputs into their own economies, these exports are very significant as foreign-exchange earners and to create jobs in their developing economies.

I think some of these countries are just beginning to develop a capacity in these industries and in learning the ways around the international trading system. But in areas such as the escalation of tariffs, which has a very adverse impact on the upgrading of raw-material products, exports on the part of the developing countries, and the high levels of tariffs and the non-tariff barriers which currently exist for the developing countries' most basic manufactures, such as textiles, clothing, and footwear, these issues are very much part of the issue of resolving the problem of poverty in the Third World.

• 1140

The Chairman: Thank you.

Doug.

Mr. Frith: I want to concentrate on this area of adjustment policy, because I think it is a key to developing policies for the Canadian government trade. We could get into this multilateral, bilateral at some point, but I want to preface it—and I wish Mr. Dupras had stayed, because coming from Sudbury, two years ago we went through a loss of 3,000 workers; not an insignificant proportion as a percentage of our work-force in the mining industry. At that time there was no government policy and nothing was done for the workers in Sudbury to try to cushion the blow of 3,000 people being laid off. I said at that time that 10 years from then, Sudburians would look back at that lay-off and say it was the best thing that ever happened to them; and I still stick by that, notwithstanding the fact that Nancy White came up with a song saying here is to the wild-assed optimist of 1977, using my lyrics. But I think it is important.

I also said at that time that what was happening to Sudbury was a portent of things which were going to happen to a lot of communities across the country through the eighties. When Mr. Dupras says, all right, what policies can be initiated by a government which can rebuild the economy of the affected communities without having to ship them to the west, that is one possibility—that we can be developing policies in that area. There is also the possibility that quite frankly the workers in those communities may have to find themselves transferring, or being more mobile and going to the west to find jobs. I can assure you that with 3,000 workers in Sudbury, we directly lost 4,000 to 5,000 people. There was a drop in population of 5,000. Most of them went to the west, most of them to the resource areas of Alberta and Saskatchewan. So we have learned by experience how to adjust to this ever-changing world. I am comforted by the fact that it is not only going to be Canada that is going to be in the same boat of this adjustment policy, it is going to be the U.S. some even of the

[Translation]

puissance tous les pays du Tiers monde. Leurs parts des exportations peuvent ne pas vous paraître aussi minimes que cela, relativement à celles de Hong-Kong ou de certains pays avancés; mais, en fonction de leurs propres taux de revenus et de leur nécessité absolue d'importer des denrées alimentaires, des ressources énergétiques et des biens de production, ces exportations sont essentielles pour eux parce qu'elles leur permettent d'acquérir des devises étrangères et de créer des emplois dans leurs économies en voie de développement.

Quelques-uns de ces pays font à peine leurs premiers pas dans le monde industriel et dans l'apprentissage des rouages du commerce international. Mais une hausse tarifaire qui empêche une augmentation du prix des produits qu'exportent les pays en voie de développement, ainsi que les tarifs très élevés et les barrières non tarifaires imposés couramment à la plupart des produits industriels de base des pays du Tiers monde (tels que les textiles, le vêtement et les chaussures), voilà des problèmes qu'il faudra absolument régler, si l'on veut corriger les effets désastreux de la pauvreté dans le Tiers monde.

Le président: Merci.

Doug.

M. Frith: Je vais me limiter à cette question de politique d'ajustement, parce que c'est la clé qui ouvrira la voie au gouvernement canadien vers de nouvelles politiques commerciales. Je vous parlerai des questions multilatérales et bilatérales à un moment donné, mais je préfère rappeler d'abord que nous avons perdu 3,000 emplois à Sudbury, il y a trois ans. Ce n'est pas une quantité négligeable, en pourcentage de notre main-d'œuvre. Il n'y avait pas de politique gouvernementale, alors, et on n'a rien fait en faveur des mineurs de Sudbury pour amortir ce coup de 3,000 nouveaux chômeurs. J'ai dit alors que, dans dix ans, les gens de Sudbury se tourneraient vers cette période difficile, et diraient qu'il ne pouvait leur rien arriver de mieux. J'en suis encore convaincu, nonobstant la chanson: «Voici l'optimiste de l'année 1977» que lança Nancy White, en utilisant mes paroles enflammées.

J'avais dit aussi que ce qui se passait à Sudbury présageait ce qui se répéterait dans un grand nombre d'autres communautés du pays, au cours des années 1980. Quand M. Dupras dit: «D'accord, mais quelles sont les politiques qu'un gouvernement peut amorcer pour rebâtir l'économie des communautés éprouvées, sans qu'il soit nécessaire d'expédier les gens dans l'Ouest?», je réponds qu'il y a une solution: c'est de mettre au point des politiques en ce domaine. Mais il est possible aussi que des travailleurs de ces communautés soient transférés ailleurs, ou doivent être plus mobiles, ou aillent se chercher des emplois dans l'Ouest. Je puis vous assurer qu'à cause de nos 3,000 emplois perdus, la ville de Sudbury a perdu directement de 4,000 à 5,000 citoyens: une diminution de 5,000 personnes dans notre communauté! La plupart d'entre elles sont allées dans l'Ouest; elles travaillent en Alberta et en Saskatchewan où abondent les ressources naturelles. L'expérience nous a appris comment nous ajuster en ce monde toujours en mouvement. Je suis réconforté par le fait que le Canada n'est pas le

[Texte]

developed world and the OECD, which have to go through this adjustment process.

As well, if we accept the premiss that we live in a changing world, and it is massive changes which are going to take place in the eighties, it is also going to be the developing countries which go through these adjustment policies. It is the Japan that started off like a Korea which has gone through the adjustment policies, and I suspect over the next 10 years you will find where Korea is now making inroad in certain export markets, they will lose them to Singapore or to India, and they in turn within their own economy have to go through adjustment policies.

So I think I as one member of the committee can accept adjustment policy as a requirement. But I think the problem we have had, Mr. Wood and the others, is we have had these discussions take place—not only from yours; I think quite frankly between your brief and Maurice Strong's we have had probably two of the best cases put forward to promote and to teach the Canadian public that the adjustment process is one we have to face up to.

From pages I believe it was 17 through to 27, or on page 19, we discussed this whole area of trade. The only weakness I find in your paper, and one I find in a lot of the . . .

The Chairman: Sorry, I just made the point that this paper was not for discussion this morning.

Mr. Frith: All right, I will make my own point.

The problem we have run into as a committee, and I suspect as a government, is we all say, all right, we are going to have to go through this adjustment process, but no one has really outlined to us in a concrete way—you attempted to this morning, but if I tried that on a newscast, I would be in trouble politically, to say, well, I am not sure, but we might do this, this, and this. I think if we are going to address this whole area, we are going to have to recommend to the government a concrete set of proposals for an adjustment policy. We are attempting it in a circuitous route. For instance, we may in fact be doing it in southern Ontario now, and we hope to address the pension area. Pensions would be a concern in an adjustment policy; portability of pensions. Do we phase down—and I am just putting these out, Bernie, if you would give back some feedback on them.

It is not just going to be the textile industry which is going to be affected. We point to the textile industry because it is the most glaring example of how we throw up our protectionist barriers. But we do it in an awful lot of other industries, and ultimately I do not think we are doing the Canadian public much of a favour by putting up those barriers, because what you are doing is putting up barriers to change; and if I have learned anything in the last 10 years—and I suspect it is going to be accelerated in the eighties—it is that the changes will come faster. All we are doing is putting off till tomorrow what we should have done three years ago, or four years ago.

[Traduction]

seul pays à se doter d'une politique d'ajustement, car beaucoup d'autres montent à bord d'un même bateau: les États-Unis, et combien d'autres pays membres de l'Organisation de coopération et de développement économique.

De même, si nous acceptons comme prémisse que nos vivons dans un monde en mouvement, et que des ajustements se produiront en masse au cours de la présente décennie, acceptons aussi que des pays en voie de développement puissent se doter de telles politiques d'ajustement. C'est le Japon qui a commencé à se doter de mesures d'ajustement, puis la Corée. J'ai l'idée qu'au cours des dix prochaines années nous verrons qu'elle a multiplié ses incursions vers les marchés de Singapour, de l'Inde . . . pays qui, à leur tour, auront dû doter leur économie de règles d'ajustement.

A titre de membre du comité, je pense que je puis soutenir qu'une politique d'ajustement est une nécessité. Il me semble que le problème que nous avons eu avec vous et les autres, monsieur Wood, c'est que nos interventions ne s'appuyaient pas sur votre seul document, mais franchement, votre document et celui de Maurice Strong, voilà deux des meilleurs modèles à promouvoir, et pour enseigner aux Canadiens que nous devons nous doter d'un tel procédé d'ajustement.

En lisant les pages 17 à 27, ou la page 19 de votre document, nous avons pu analyser à fond toute cette question de commerce international. Le seul point faible que j'ai trouvé dans votre document . . .

Le président: Pardon! Je viens à peine de dire que ce document n'est pas l'objet de notre rencontre de cet avant-midi.

M. Frith: D'accord, je vais m'en tenir à son sujet.

Le problème qui se présente à nous, comme membres du comité, c'est que nous sommes tous convaincus qu'il faut examiner à fond le processus d'ajustement, mais personne ne nous a encore soumis un tel projet—vous excepté, qui avez essayé ce matin. Et donc, si j'allais annoncer publiquement que nous pourrions faire ceci, ou cela, ou autre chose, je m'attirerais sûrement des ennuis politiques. Car, si nous décidons de nous attaquer à cette affaire d'ajustement, il nous faudra recommander un ensemble de propositions concrètes relativement à cette politique d'ajustement. Hélas! Nous le faisons par un chemin détourné. Par exemple, nous pourrions être dans le sud de l'Ontario, pour nous y occuper de la portabilité des pensions: est-ce que cela a encore du sens? Est-ce que c'est dépassé? Je donne cet exemple, Bernie, pour connaître notre réaction à ce sujet.

Car ce ne sont pas seulement les industries des textiles qui seraient touchées. On attire l'attention sur les textiles, parce que c'est l'exemple le plus frappant de notre manière d'élever des barrières, mais nous le faisons aussi pour un grand nombre d'autres industries. Je ne pense pas qu'on accorde une grande faveur au peuple canadien en posant ces entraves, parce que—ce que nous faisons—c'est de poser des barrières contre le changement. Or, si j'ai appris quelque chose au cours des dix dernières années—et je suppose que le changement s'accéléra au cours des années 1980—c'est que les changements se répéteront toujours plus rapidement. Tout ce que nous faisons,

[Text]

• 1145

I want, if I can, to get some concrete examples of how we do this adjustment. It is fine for us to say we are going to lose 75,000 people—and I do not think you can lose 75,000 in the textile trade. Let us use an example: 20,000 people. Unfortunately they come from the oppressed sectors of society. They are largely female. They are paid low rates. They do not have much education. So in that particular field, the adjustment policy is that more massive, because you are going to have to upgrade their education, their technical skills, to a larger degree than if it affected an industry in southern Ontario which is involved in, let us say, making parts for an automobile manufacturer. They have a higher level of base trade or skill, and therefore to upgrade them there is less to do.

But I think from the committee's standpoint, if we are going to address the adjustment policy seriously, we need more concrete examples of what an adjustment policy will be—not just to say, well we require an adjustment policy. What is it and what is it going to be? And Bernie, if there has been a weakness in your paper and others which have been here before, I think it is the lack of an over-all gestalt approach to adjustment policy.

Mr. Wood: Mr. Chairman, I would have to say Mr. Frith's comments are very much shared on our part. The problem is as he identifies it, and it is far from specific to the front-line sectors, or indeed to manufacturing. His best example is a resource-based issue. I think that kind of change is what we are all concerned about in this—the change of the Third World as one part of a changing world we live in.

I also share his comments that you need to talk more specifically, because we cannot satisfy our people by talking in very general terms. That is no consolation to someone whose job is on the line, and the whole life that goes with that.

In a second I am going to ask Miss Biggs to mention some of the components we see on the basis of now a couple of years' study of what other countries have been able to do with adjustment and what has happened in this country, what policies we have had and how they have worked, how they have not worked, and so on. But before asking her to mention those components, I would stress that, as we see it, it is not necessarily a reasonable task for your special committee to have to come up with the adjustment strategy; because I think that is an immense task. In fact, as part of that approach there have been mechanisms in the federal government, the Ministry of Economic Development in its different forms, for several years, which should have had that at the heart of their mandate, pulling together all the pieces from different government programs, not to speak of the different levels of government. So in that sense I do not think your committee should feel it must carry the thing the whole way. But I do believe, given the comments I made earlier about your particular and

[Translation]

c'est de remettre à demain ce que nous aurions dû faire il y a trois ou quatre ans.

Je vais décrire très concrètement comment on fait cet ajustement. C'est bien de dire, par exemple, que nous allons perdre 75,000 emplois. Pour ma part, je ne crois pas que ça se produise dans l'industrie des textiles. Disons plutôt: 20,000. Malheureusement, ces travailleurs mis à pied font partie des couches sociales opprimées; ils gagnent des salaires de famine; ils ne sont pas très éduqués; ce sont surtout des femmes. Dans ce cas particulier, la politique d'ajustement est plus exigeante (il faudra valoriser leur éducation, leurs habiletés techniques, etc.) que pour des travailleurs d'une industrie du sud de l'Ontario qui produit des pièces de rechange pour un fabricant de voitures: ces ouvriers ont une meilleure formation technique de base; ils ont donc moins besoin de cours de perfectionnement.

Je pense qu'au point de vue du comité, si nous nous préoccupons sérieusement de cette politique d'ajustement, nous avons besoin d'exemples plus concrets de ce que doit être une telle politique. Il ne suffit pas de dire: Oui, il nous en faut une. Nous devons aussi découvrir en quoi ça consiste, et ce qu'elle doit être. Bernie, s'il y a une faille dans votre document et... dans d'autres rapports qu'on nous a présentés auparavant, c'est qu'il n'y a pas d'étude préliminaire approfondie de ce qu'est une politique d'ajustement.

M. Wood: Monsieur le président, nous nous accordons avec M. Frith. Il identifie assez bien le problème. Toutefois, sa description m'apparaît trop vague, surtout quand il s'agit des secteurs industriels. Les changements qui s'opèrent dans le Tiers monde nous intéressent tous, car ils font partie des transformations de ce monde où nous vivons.

Je suis aussi d'accord avec M. Frith que vous devez préciser davantage, que notre population ne peut se contenter de généralités. Elles ne consolent pas ceux qui s'inquiètent de perdre leur emploi, et des effets que cela entraînerait dans leur mode de vie.

Dans un moment, je demanderai à M^{lle} Biggs de vous décrire les composantes du changement, telles que nous les connaissons, suite à une étude de deux ans sur ce que d'autres pays ont fait pour s'adapter au changement, sur ce qui s'est fait au Canada, sur les politiques que nous avons, et comment elles ont réussi ou failli. Mais auparavant j'aimerais souligner qu'il ne serait pas nécessairement sage que votre comité s'acharne à forger, seul, une stratégie d'ajustement, parce que c'est là une tâche immense. En d'autres rouages gouvernementaux s'en occupent aussi au sein du Département d'État au développement économique qui, depuis des années, a le mandat de coordonner tous les éléments des divers programmes gouvernementaux, pour ne pas dire des divers niveaux de gouvernement. En ce sens, je ne pense pas que votre comité doive se sentir obligé de tout faire tout fin seul. Mais je demeure convaincu, compte tenu de mes remarques antérieures sur votre tâche particulière et unique au sein de l'appareil gouvernemental, que vous devriez pouvoir préparer, d'une façon qui inspire

[*Texte*]

sole mandate within government, you have to be able to trigger in a credible way a process which leads in the right direction.

Having said that, is Miss Biggs can mention some of the components in fairly specific terms, I think that may help you. We can follow that up, by the way, because we have a good deal of other work under way which we would be happy to share with you.

Ms. Biggs: As Mr. Wood has said, we have done a fair amount of work in this area, looking at both what has and what has not worked in Canada in the past in adjustment policies and what lessons we can draw from experiences in other industrialized countries and bring to bear on the Canadian context in devising an adjustment strategy which would be useful and practical not just for the particular front-line or special cases we have in effect right now but also any future problems which might arise.

On the specific policies we think need to be introduced, I would like to differentiate first of all between the current cases and ones that are forthcoming, because I think in the case of the textiles and clothing industry we are dealing with a problem which has ossified and become more highly political and more difficult for the workers involved primarily because it has been postponed off and on and extended over a period of time. It is a special case, and it is a special case primarily because of the labour force and the community and the regions involved.

• 1150

In other cases, such as the Sudbury miners, or auto workers, I think it is becoming quite obvious there is a need for better policies to be put in place in the case of lay-offs and redundancies, with advance notification of lay-off events, consultation, and possible anticipatory planning on the part of business and labour on what can happen to workers if they are about to lose their jobs, either within that firm and other sectors of that firm or in adjusting the firm and maintaining certain amounts of labour within the firm but restructuring in advance of a complete shut-down. But that leads to the point that there is a need for greater information on investment and trade patterns and levels so those concerned can anticipate, not in the long-run but at least around the corner, what might be coming down the line.

There is a policy in Canada, the Canada Manpower consultative Service, which I believe the Commission on Lay-offs and Redundancies, which reported to the Minister of Labour last year, highlighted particularly because it has served as a very efficient means of bringing business, industry officials, and union and labour officials together in advance of lay-offs to try on a co-operative basis to sort out what kinds of adjustment could reasonably occur within the firm or on the part of the workers affected.

It seems one of the variables which make the Canada Manpower Consultative Service work is the fact that these arrangements are gone into on a voluntary basis, which brings a certain amount of goodwill and trust on the part of the different agents. The government acts as a catalyst in bringing

[*Traduction*]

confiance, un processus d'ajustement qui mène dans la bonne direction.

Je cède maintenant la parole à M^{me} Biggs. Elle vous expliquera, en termes précis, quelques composantes qui pourraient vous être utiles. Nous pourrions y donner suite, parce que nous sommes en train de compléter d'autres études que nous serions heureux de partager avec vous.

Mme Biggs: Comme l'a dit M. Wood, nous avons longuement étudié cette question, cherchant ce qui a bien réussi et ce qui a failli, en fait de politique d'ajustement au Canada, et ce que nous pourrions apprendre des modes d'opération d'autres pays industrialisés, afin de déterminer la stratégie la plus utile et la plus pratique pour régler, non seulement les problèmes de nos industries de base ou les cas particuliers qui se présentent maintenant, mais tout problème qui pourrait surgir à l'avenir.

Au sujet des politiques particulières qu'il faudrait adopter, j'aimerais tout d'abord établir une différence entre les cas actuels et les cas futurs, parce que, dans le cas des industries des textiles et du vêtement, nous avons affaire à un problème qui s'est ossifié, qui devient hautement politique et de plus en plus gênant pour les travailleurs intéressés, surtout parce qu'on avait tendance à tout remettre au lendemain et à prolonger sa période de solution. C'est un cas très spécial, à cause de la main-d'œuvre, des communautés et des régions qui en souffrent.

En d'autres cas, comme ceux des mineurs de Sudbury et des travailleurs de l'industrie de l'automobile, il est évident qu'il faudrait mettre en place de meilleures politiques de réglementation des mises à pied et des surplus de main-d'œuvre: soit un avis anticipé des prochaines mises à pied; des délibérations entre les parties intéressées; et, dans la mesure du possible, la prévision,—par les employeurs et les syndicats,—de ce que pourraient subir les travailleurs qui perdront leur emploi, dans l'usine ou ses filiales, ou la prévision de mesures d'ajustement qui permettraient de conserver certaines quantités de travail, bien avant qu'on soit obligé de fermer les portes. Tout cela entraîne la nécessité de s'informer davantage sur les procédés et les formes d'investissement et de commerce, pour que les parties intéressées puissent prévoir, non à long terme, mais à très court terme, ce qui pourrait survenir à l'improviste.

Il existe une politique au Canada, celle du Service consultatif de l'emploi,—que la Commission sur les mises à pied et les surplus a mis en vedette, l'an dernier, dans son rapport au ministre du Travail—qui a fortement contribué à réunir ensemble les hommes d'affaires, les industriels et les chefs de syndicat, avant que se produisent des mises à pied, pour qu'ils recherchent conjointement les ajustements que pourraient faire l'entreprise ou les travailleurs intéressés.

Une des variables qui explique la réussite du Service consultatif de l'emploi, c'est qu'il s'agit d'accords librement consentis, ce qui engendre un climat de bonne volonté et de confiance entre les participants. Le gouvernement joue le rôle d'un catalyseur, en rassemblant ensemble les employeurs et les

[Text]

business and labour together. If you were to have a wide-scale Canada Manpower Consultative Service, or whatnot, you might lose that ingredient, or if it were imposed on firms, you might lose that trust and goodwill. But it is a model which has worked, not just in cases of import dislocation but in other cases, and it is a very good prototype for the kind of adjustment measure which can be put in place.

Then Mr. Frith has mentioned the question of pension portability, because obviously one of the main concerns of workers losing their jobs is that they lose their seniority, their pensions are gone, and they have to lose their major asset, maybe selling their house at reduced or depreciated prices, et cetera. I think a number of these points, pension portability, and whatnot, are going to have to be looked at in greater detail and in the public eye in the next few months and years, because it is such a major problem, particularly in Ontario right now. It is an issue we want to comment on further, as well, in the near future.

Some of these measures I have mentioned so far are talking about fire-fighting or just what you do in advance of or at the immediate time of a lay-off—try to prevent a lay-off or remedy some of the most adverse impacts of the lay-off, help workers get geared up for them and moving in advance of them. Although you need those, you also need possibly emergency applications for special—if the Employment Commission could bring its industrial training and mobility programs, the Canada Manpower Consultative Service, and other kinds of employment programs which they already have at hand—if they could target them in specific communities when they are needed, in the case of an emergency, that too could be a very good fire-fighting tool.

That is still talking about the short term; it does not help workers in communities in the more medium term in finding new employment or new industrial opportunities. Here again you have a number of existing programs. You have the regional employment expansion program, you have economic expansion employment, you have a number of restructuring programs within the Department of Industry, Trade and Commerce which should be used to have firms restructuring to viable areas of production and in most cases keeping as many as possible of the workers on board, which would be the best possible solution for the workers concerned.

But I think this is why you have to touch a bit on the trade policy side as well. I think these programs will only be geared, not to a resting adjustment, but in fact to facilitating adjustment, if you make it clear that protection cannot continue in the long run. You have to give them a deadline and a timetable for phasing it out, and then they will meet that competitive reality. Right now, I think one of our biggest fears is that within DREE particularly, and within some of the provincial industrial assistance programs, new firms are being set up and new labour is being drawn in to areas of production which are already very vulnerable to import competition. Probably they can be maintained if non-tariff protection continues. But these very same programs can be used, and certainly similar pro-

[Translation]

travailleurs. Un gros service consultatif de l'emploi n'obtiendrait peut-être pas les mêmes résultats; ou encore, si on l'imposait aux entreprises, la bonne volonté et la confiance pourraient ne plus exister. En tout cas, c'est un service qui a obtenu du succès, non seulement dans les cas de bouleversement, mais en d'autres aussi. C'est le prototype des mesures d'ajustement qu'on peut adopter.

M. Frith a mentionné le cas de la portabilité des pensions parce que, évidemment, l'une des grandes inquiétudes des travailleurs qui perdent leur emploi, c'est de perdre aussi leur droit d'ancienneté, leur pension, ce qui pourrait les obliger de vendre éventuellement leur maison à prix réduit. Je suis convaincu qu'il faudra étudier à fond et en public quelques-unes de ces questions, au cours des prochains mois ou années, parce qu'il s'agit de problèmes majeurs, en Ontario plus particulièrement de ce temps-ci. C'est un point que nous aimerions commenter plus longuement, dans un proche avenir.

Quelques-unes des mesures dont j'ai parlé jusqu'ici consistent à tout simplement éteindre le feu, c'est-à-dire à essayer un peu avant, ou au moment même du congédiement, de le prévenir ou de porter remède à ses pires effets; ou encore, à aider les travailleurs à s'y bien préparer pour les prévenir. On a sûrement de telles mesures, mais on peut avoir aussi besoin de mesures d'urgence en certains cas spéciaux. Si la Commission de l'emploi du Canada pouvait offrir ses divers services,—par exemple, ses programmes de formation et de mobilité de la main-d'œuvre, son service consultatif de l'emploi et autres programmes d'emploi,—à des communautés particulières qui en ont besoin immédiatement, cela aussi pourrait être un excellent outil de solution.

Tout cela ne règle les difficultés qu'à court terme; ça n'aide pas les travailleurs ou les communautés pendant la période plus longue où les travailleurs se cherchent un nouvel emploi, et où les communautés tentent d'attirer de nouvelles industries. Or il existe un certain nombre d'autres programmes,—le programme de développement régional de marchés du travail, le programme d'expansion économique, les programmes de restructuration au sein du ministère de l'Industrie et du Commerce,—qui pourraient aider les entreprises à se transformer et, ainsi, à écouler de nouveaux produits sur les marchés qui présentent des conditions de durée, tout en gardant, dans la plupart des cas, la majorité de leurs anciens employés, ce qui est la meilleure solution pour les employés intéressés.

Voilà pourquoi je crois que vous devrez vous intéresser aussi à une politique commerciale. Ces programmes ne viseront qu'à faciliter l'ajustement, si vous dites clairement que le protectionnisme ne peut continuer très longtemps. Si vous leur fixez un dernier délai et un horaire de discontinuation, ces programmes feront face à la vraie concurrence. Présentement, l'une de nos plus grandes inquiétudes, c'est que, grâce aux programmes du ministère de l'Expansion économique régionale et à quelques programmes provinciaux d'aide à l'industrie, naissent de nouvelles entreprises qui attirent une nouvelle main-d'œuvre dans des secteurs de production qui sont déjà très vulnérables face à la concurrence des importations. Sans doute que ces entreprises pourraient survivre par une continuation de la

[Texte]

grams are used in other countries, such as the Netherlands, to carve out very viable economic units.

• 1155

On identifying some of the main factors which we have found to be essential preconditions or characteristics of adjustment policies or attitudes in other industrialized countries, I think the examples of Japan, Sweden, and the Netherlands are particularly telling in this regard. Japan has this exceptional symbiotic relationship between business and government, and labour being part of the company family. Therefore they have gone through massive adjustments in a relatively short period of time on a historical scale. They are particularly relevant to Canada, having been our low-cost threat ten years ago and now, as we know, in some cases out in front of us. In those cases they are able to undertake fairly radical adjustments and in fact just to legislate the closure of certain firms because the workers are for the most part taken care of by the firms involved. That is particular to the Japanese situation, but the principle of meeting the need for security on the part of the workers is still valid.

Similarly, within Sweden and the Netherlands I think you have a different trade union structure. You maybe have a different business-labour industrial relations context in the Netherlands. They have a number of quite successful industrial restructuring programs where workers have collaborated and co-operated with industry officials and government officials to restructure firms. Interestingly enough, often this is done with the explicit recognition that these existing economic activities should be drifting or moving towards the developing countries. Again, there seems to be a higher level of commitment towards international development in some of these countries. These are very open economies and they have faced the reality that there is going to have to be a fair amount of flux and change within their industrial structures.

As you say, those are just some points. Probably next week or so, or in private, we can share some more of our ideas of what we have found from our research in this area.

Mr. Frith: I do not have any other questions, Mr. Chairman, because I know Girve has yet to have a question. Thank you.

The Chairman: Do you have any questions, Girve?

Mr. Fretz: No, I do not. I have to go anyway, Mr. Chairman. I was going to say I could yield my time to Mr. Miller, unless there are sufficient questions from the members. So go ahead.

The Chairman: The arrangement is not to yield time to Mr. Miller. It is when we feel we have all expounded our questions.

You mentioned that a lot of investments in Canada are still going into industries which probably will need protection sometimes, in your view, and that some of these may have been assisted by provincial governments or by DREE. Do you have any examples of significant investments like this? Surely you can have some small ones—but significant ones which would be like that. What else can the government do to inform

[Traduction]

protection non tarifaire, mais ces mêmes programmes pourraient servir à créer des entreprises économiquement plus viables; de tels programmes sont ainsi utilisés en d'autres pays, aux Pays-Bas, par exemple.

Après avoir identifié les principaux éléments qui sont des préconditions ou des particularités essentielles des politiques ou attitudes d'ajustement d'autres pays industrialisés, considérons comment le Japon, la Suède et les Pays-Bas nous renseignent à cet égard. Le Japon se distingue par l'étroite union qui y règne entre le monde des affaires et le gouvernement, les travailleurs faisant partie de l'entreprise familiale. Par conséquent, les Japonais ont opéré des ajustements massifs, en une période relativement courte, et à échelle historique. Ces ajustements sont applicables au Canada: il y a dix ans, le Japon nous menaçait par ses bas prix; maintenant, il nous dépasse en certains domaines. En ces cas, ils peuvent entreprendre des ajustements passablement radicaux: par exemple, légiférer la fermeture d'entreprises qui avaient pris en charge, en trop grande part, leurs travailleurs. C'est là une particularité du Japon, mais l'idée d'assurer la sécurité des travailleurs demeure valable.

En Suède et aux Pays-Bas, il existe une union différente. Aux Pays-Bas, les relations industrielles entre hommes d'affaires et syndicats sont vraiment typiques. Il y existe d'excellents programmes de restructuration industrielle, où les travailleurs coopèrent avec les chefs d'entreprise et les fonctionnaires du gouvernement pour transformer les industries. Il est intéressant de noter que cela se fait en reconnaissant explicitement, parfois, que ces activités économiques devraient s'orienter vers les pays en voie de développement. Car on s'intéresse grandement à favoriser le développement de plusieurs de ces pays. Ces économies sont très ouvertes, et elles acceptent le fait qu'il se produira un flux et reflux dans leurs structures industrielles.

Ce ne sont là que quelques-uns des problèmes. On pourrait, probablement la semaine prochaine, ou en privé, partager avec vous d'autres cas que nous avons étudiés au cours de nos recherches.

M. Frith: Je n'ai pas d'autres questions, monsieur le président, mais je crois que Girve désire prendre la parole. Merci.

Le président: Girve, avez-vous des questions?

M. Fretz: Non. Je dois quitter de toute façon monsieur le président. J'allais simplement dire que je cède mon droit de parole à monsieur Miller, à moins que des membres du comité aient d'autres questions.

Le président: Il avait été entendu qu'on ne céderait la parole à monsieur Miller qu'après avoir épuisé nos questions.

Vous avez dit qu'on place des capitaux, ici au Canada, dans des industries qui auront probablement besoin de protection de temps à autre; et que quelques-unes de ces industries ont pu être aidées par des gouvernements provinciaux ou par le ministère fédéral de l'Expansion économique régionale. Pouvez-vous citer des cas d'investissements importants? Il y eut sûrement des cas de petits investissements, mais... de gros

[Text]

these people that this is the case? Surely you are not talking adjustment in the sense that we should be telling investors in Canada what they should invest in. Do you have examples of significant investments which have been done this way?

Ms. Biggs: Mr. Chairman, in our forthcoming book we do have a very large table appended to the back where we list all the provincial and federal government assistance programs from the period of 1965, in program years, up to 1985. We list all the expenditures and the extent to which these have been going towards the textile and consumer products industries. We have another table which refers to . . .

• 1200

The Chairman: I am sorry, but that does not much prove that from 65 some of them have been in the consumer and textiles industries, because not all of them need protection.

Ms. Biggs: No, I was just meaning to outline what was in the table.

The Chairman: Have you any examples of significant industries which are at the verge of needing protection to survive?

Ms. Biggs: In our study we have highlighted the fact that, say for example in 1977-1978, 1978-1979, there has been up to \$15 million, in the case of clothing, and \$22 million, in the case of footwear, worth of federal and provincial financial assistance going to these industries which are currently being protected by emergency safeguards. This is not to say some or even a large part of that assistance is not going in a very positive way to helping these firms find viable, productive activities in which they can continue after a certain period of time without the existence of emergency safeguards.

For example, within the Department of Regional Economic Expansion's monthly notice on their incentive grants, they do explicitly outline the number of jobs which are created, whether this is going for new plant and new equipment—most importantly, whether it is going for new plant and new jobs. Even when you think about existing Canadian firms, which are already struggling to keep their heads above water in the face of import pressure and you are going to create new plants and new firms to compete with them and with the import competition, it has to be realized that it is not . . .

The Chairman: I think you have a point where you alert us to the fact that there is a danger provincial or federal policy may be leading us into starting up new industries which would just be vulnerable in a few years. I was just interested if you had found some specific examples, which we would certainly like to look at.

Ms. Biggs: Mr. Chairman, in the text of the book there are a couple of examples. There is one given about a knitting mill in New Brunswick which . . .

The Chairman: Yes, that is in my constituency.

Ms. Biggs: Cirtex?

The Chairman: Yes. If you want to get into that one, I would like to warn you, you had better get your facts straight,

[Translation]

investissements comme ceux que vous mentionnez? Vous ne parlez sûrement pas de protection en ce sens que nous devrions dire aux capitalistes du Canada où ils devraient placer leur argent. Connaissez-vous des cas d'investissements importants qui ont été faits de cette manière?

Mme Biggs: Monsieur le président, en annexe dans notre volume qui paraîtra bientôt, nous donnons la liste de tous les programmes d'aide des gouvernements fédéral et provinciaux, de 1965 à 1985, ainsi qu'un relevé de toutes les dépenses, et la part de ces dépenses qu'on a consacrées aux industries des textiles et des biens de consommation. Un autre tableau porte sur . . .

Le président: Pardon. Ça ne prouve pas grand-chose qu'une partie de ces dépenses, depuis 1965, ait servi aux industries des biens de consommation et des textiles, parce que ce ne sont pas toutes ces industries qui ont besoin de protection.

Mme Biggs: Non, j'indiquais tout simplement ce que contient le tableau.

Le président: Pourriez-vous nommer des grandes entreprises qui sont sur le point d'avoir besoin de protection pour survivre?

Mme Biggs: Dans notre étude, nous avons retenu le fait qu'en 1977-1978 et 1978-1979 des millions de dollars (\$15 millions à l'industrie du vêtement et \$22 millions à celle des chaussures) ont été versés, par des programmes d'aide des gouvernements fédéral et provinciaux, à ces industries qui sont couramment protégées par des mesures d'urgence. Ceci ne veut pas dire qu'une large part de cet argent n'aide pas efficacement ces industries à se tourner vers des activités viables et profitables, qu'elles ne pourraient poursuivre, après un certain laps de temps, sans avoir besoin de cette aide d'urgence.

Par exemple, dans le bulletin mensuel du MEER sur ses subventions à l'industrie, on mentionne explicitement le nombre d'emplois créés pour une usine nouvelle ou de nouvelles installations; ou encore, pour une nouvelle usine et de nouveaux emplois. Même si vous pensez aux entreprises canadiennes existantes qui s'efforcent déjà de lutter contre la pression des importations, et qu'on crée de nouvelles usine et entreprises pour leur faire concurrence, ainsi qu'aux importations, il faut dire qu'il ne s'agit pas de cela.

Le président: Je crois que vous frappez juste, quand vous nous rappelez qu'il y a un danger que les politiques fédérales et provinciales puissent nous pousser à créer de nouvelles industries qui seraient vulnérables peu d'années plus tard. J'aimerais savoir si vous avez trouvé des cas typiques qu'il nous faudrait étudier.

Mme Biggs: Monsieur le président, dans notre volume, nous en donnons deux exemples. L'un d'eux concerne un atelier de tricot du Nouveau-Brunswick qui . . .

Le président: Oui, c'est dans ma circonscription.

Mme Biggs: Cirtex.

Le président: Si vous en parlez, veuillez établir les faits avec exactitude, car je connais bien ce cas. On n'a fait que consoli-

[Texte]

because I have all the facts on that. It is just an example where what was built was the strength of the plant, and that is why I put the question. It is not sufficient just to say in that area there has been investment in textiles, therefore it is not going to be viable. What the plant was conceived for is to import yarn and to texturize it in Canada. No developing country, no poor country could do that. Anybody who does that in Canada is in a damned good business. If you do not texturize it here, you are going to buy it from the States, where they texturize some, or you are going to buy it from Japan, where they texturize some.

So if that is one of your examples, I suggest you rewrite the book and find another one, because that plant is not in any kind of jeopardy. They can compete with anybody in the world. Mind you, the original company went bankrupt for other reasons. They were involved in Ataka Traders, who lost \$300 million in Come-By-Chance, and that is the only reason why it did not come off. Now another company bought it.

The fact that you provide assistance to a sector does not necessarily mean that particular industry, that particular plant—because most of this assistance is not given to a sector. It is given on a case-by-case basis. A very thorough analysis is made by all sorts of outside people and government officials, who say yes, this plant will be viable or will not be viable. So you should not necessarily conclude that just because assistance goes to a sector, it will necessarily lead to an industry necessarily having to be protected and therefore being uncompetitive in the future.

Ms. Biggs: I just want to make a few comments, then Mr. Wood can add a few as well. I do not think we should get into the specifics of any one case here, because a number of points could be made. And I do not think we are saying here or in the volume that all or even the majority of this assistance is going for defensive purposes rather than for adjustment purposes, as it should be. What we should point out, though, is that in some cases, having spoken with a number of officials within the Department of Industry, Trade and Commerce, there is really no clear conception of what viability does mean in the medium to the long term; as long as a firm is standing on its feet a year from now, that might be good enough.

• 1205

The Chairman: But that is just not true. Anybody who tells you that in IT&C is full of beans. Around here, I have had the most experience, I would think, among Newfoundland and eastern Quebec M.P.s, in dealing with DREE and even with the provincial governments in my province, which is very liberal—small 1, of course—to find industry and establish industry—with the exception of Bricklin, which had nothing to do with competition from the Third World, it was a different problem. We are searching hard, being self-critical, for where DREE and all these efforts, the industrial commissions, have really done anything significant—I say “significant”—where their judgment has not been very sound at the time they gave the grant. And I think you ought to be very careful when you criticize them.

[Traduction]

der l'entreprise, et c'est la raison qui m'a incité à poser ma question. Il ne suffit pas de dire qu'on a investi des capitaux dans les textiles et, donc, dans une entreprise non viable. Dans le cas de cet atelier de tricot, il s'agissait d'importer des fils et de les tisser ici au Canada. Celui qui se lance dans une affaire comme celle-là, ici au Canada, il est sûr de réussir. Si vous ne le tissez pas ici, vous devrez l'acheter aux États-Unis ou au Japon où ça se fait.

Si c'est l'un de vos exemples, je vous conseille de l'enlever du livre et d'en mettre un autre, parce que cette entreprise n'est aucunement en péril. Elle peut faire concurrence à n'importe quelle autre entreprise dans le monde. Notez bien que l'entreprise initiale a fait banqueroute pour d'autres raisons. Elle était liée à la société Ataka Traders qui a perdu 300 millions (de dollars) à Come-By-Chance; c'est l'unique cause de sa banqueroute. Maintenant, une autre compagnie l'a achetée.

Subvenir aux besoins d'un secteur ne signifie pas nécessairement à telle industrie, pour tel outillage, parce que l'aide n'est pas versée à un secteur dans la plupart des cas. Elle est accordée en fonction de chaque cas particulier. Ce sont des gens impartiaux et des fonctionnaires qui, après une analyse approfondie de la situation, concluent que telle ou telle entreprise est viable ou non. Vous ne pouvez donc pas conclure que l'aide versée à un secteur aboutira nécessairement dans une entreprise qu'il faut protéger et, donc, qui ne pourra faire concurrence à l'avenir.

Mme Biggs: Permettez-moi quelques remarques, que monsieur Wood pourra compléter. Je ne pense pas qu'on devrait entrer ici dans les détails de tel ou tel cas, parce qu'un certain nombre de précisions s'imposent. En outre, je ne pense pas que nous ayons dit, ici ou dans notre volume, que toute l'aide ou sa plus large part est versée à des fins de protection et non, comme il se doit, à des fins d'ajustement. Ce qu'il nous faut dire, cependant, c'est qu'en certains cas—que nous avons discutés avec des fonctionnaires du ministère de l'Industrie et du Commerce—on n'a pas une nette perception de ce que signifie «viabilité» au milieu du long terme. Dans la mesure où une entreprise se débrouille bien après une année d'opération, ce devrait être suffisant.

Le président: Ce n'est pas vrai. Quel que soit celui qui vous a dit cela, au ministère de l'Industrie et du Commerce, il s'est mis les pieds dans le plat. Ici même, au milieu de députés de Terre-Neuve et de l'est du Québec, j'ai beaucoup appris en traitant avec le MEER et avec le gouvernement de ma province qui est très libérale,—un “1” minuscule, bien entendu,—dans sa recherche et dans l'établissement d'industries,—le cas de la Bricklin excepté, qui n'avait rien à faire avec la concurrence du Tiers monde; c'est tout un autre problème. On s'acharne à découvrir des cas où le MEER et les commissions industrielles auraient pu manquer sérieusement de jugement et de perspicacité au moment d'accorder des subventions. Je crois qu'on devrait toujours être très prudent, quand il s'agit de les critiquer.

[Text]

Maybe they have made mistakes. But I have found them to be very tough on businessmen and very tough on communities who want to go into something, to make sure they are going to be viable in the long term. It has been the case in Quebec. It has been the case in New Brunswick. It has been the case all over the place, because you get all sorts of applications for all sorts of projects, and they are turned down precisely because they would seek protection later.

The reason IT&C was not happy with this one in New Brunswick for example, is not because of the Third World; it is because they were afraid it might create too much competition for Du Pont. That was a big problem. There was a lobby from those big industries, and they did not want Japanese businessmen with Canadian businessmen to come and compete with Du Pont, because they thought it would make their plants nonviable. And if it would have done that, I would have agreed, because we are not in the business of transferring jobs.

I do not want to stick on that particular point. Anyway, you are correct in alerting us to that danger. But it is dangerous to make general comments about this kind of assistance to sectors, because this assistance is not given to sectors; it is given on a case-by-case basis and it goes through a very thorough check from all parts.

Ms Biggs: Mr. Chairman, I just want to reiterate that I think we are in agreement on what the objectives, whether they are regional development programs or industrial assistance programs, should be in making sure they are, in fact, assisting adjustment and they will be viable investments and viable productive plants. When I referred you to the table in this volume, my point there was that part of the reason why we have it in the text is just because it is very difficult for the public to get this information and we are providing it there partly as a service, because it is difficult to draw from all these different provincial and federal programs.

I think, though, because of some of the recent innovations such as exist—100 per cent loan guarantees—within the Department of Industry, Trade and Commerce, to protect previous grants on the part of the federal government which may have gone wrong or may not have worked out, there is a danger in it. We and you have to remain alert to the fact that...

The Chairman: Oh yes. And mind you, an awful lot of things happen after because circumstances change.

Ms Biggs: Yes.

The Chairman: So when I say people very rarely can find they made mistakes, that does not mean the industry has not gone belly up. But it has not gone belly up because of things that happened at the time they were making the analysis and the investment decision was being made. We even have lumber mills—and we are certainly self-sufficient and efficient in eastern Canada in lumber—even lumber mills go belly up because there is a depression in lumber prices in the Boston market at certain times. Of course things can happen afterwards.

[Translation]

Ils ont peut-être commis des erreurs. Mais j'ai constaté qu'ils sont très fermes avec les hommes d'affaires et avec les communautés qui veulent lancer une entreprise, pour bien s'assurer que les projets sont viables à long terme. Il en fut ainsi au Québec, au Nouveau-Brunswick, et partout ailleurs, parce qu'on a affaire avec toutes sortes de demandes pour toutes sortes de projets qu'il faut refuser, précisément parce qu'ils devront se faire protéger plus tard.

La raison de l'insatisfaction des fonctionnaires du ministère de l'Industrie et du Commerce, face à l'entreprise du Nouveau-Brunswick mentionnée auparavant, n'avait rien à faire avec le Tiers monde; ce fut plutôt parce qu'ils ont craint que l'entreprise fasse trop fortement concurrence à Dupont. C'est là qu'est le gros problème. Cette grosse compagnie faisait la cabale, car elle ne voulait pas que des hommes d'affaires du Japon et du Canada s'unissent pour concurrencer Dupont; ils craignaient qu'une telle concurrence rende leurs usines non viables. Si cela s'était produit, je l'aurais accepté, parce qu'il n'est pas de notre ressort de déplacer les travailleurs.

Je ne veux pas me cramponner à cette question. De toute façon, vous avez raison de nous prévenir de ce danger. Mais il est périlleux de se contenter de commentaires généraux sur ce genre d'aide aux secteurs, parce que l'aide n'est pas accordée aux secteurs, mais à des cas particuliers, après une vérification complète par toutes les parties intéressées.

Mme Biggs: Monsieur le président, je veux simplement répéter que nous nous entendons sur le fait qu'on doit s'assurer que les objectifs,—qu'il s'agisse de programmes régionaux de développement ou de programmes d'aide à l'industrie,—favorisent l'ajustement, et que les investissements et les entreprises de production soient viables. J'ai fait mention du tableau en annexe dans notre volume, tout simplement parce que le grand public obtient difficilement des informations sur ces divers programmes provinciaux et fédéraux.

Je crois, cependant, que certaines innovations sont dangereuses, comme cette garantie à 100 p. 100 des prêts qu'offre maintenant le ministère de l'Industrie et du Commerce, pour protéger les subventions antérieures du gouvernement fédéral qui ont mal tourné ou n'ont pas atteint leur objectif. Nous devons demeurer vigilants...

Le président: Oui, vraiment. Et notez bien que beaucoup de choses sont survenues après, parce que la situation n'est plus la même.

Mme Biggs: Oui.

Le président: Quand je dis que les gens prennent rarement conscience de leurs erreurs, cela ne veut pas dire que l'industrie ne s'est pas affaiblie. Mais elle ne s'est pas affaiblie à cause de ce qui se passait au moment même de l'analyse de sa situation et des décisions d'investissement. Nous avons aussi des scieries,—car nous ne manquons pas de bois de construction, et nous nous y connaissons en ce domaine dans l'Est du pays,—qui se sont anémiées, à cause d'une baisse des prix du bois sur le marché de Boston pendant certaines périodes. Bien entendu, ça peut changer plus tard.

[Texte]

I would like to get to another part of your testimony, on the concept of global quotas. I think it is a very important question you raise there. I like it because it helps differentiate or delineate the questions a bit. A lot of people have made a mistake in the past in linking, necessarily, the question of free trade—in other words, how much protection you are going to give to a sector so it can have a minimum level of subsistence—they mix that in political terms with the question of helping poor countries or developing countries or not. I think in some cases that may turn out to be a mistake. It seems to me we can have two-level kinds of decisions or political objectives, to say that, okay, certain sectors need a minimum level of assistance; now, we will debate what that minimum level of assistance or protection is. That will always be arguable. At one point somebody has to make a political judgment—political in the broad sense of the term. But within that, we can administer the restriction in a way fairer than it is now.

• 1210

I think that is what you are saying, and it makes an awful lot of sense. In other words, as I understand it, when there are restrictions right now, the tradition has been, internationally, to administer the restrictions in any sector as per an historical pattern of trading. But that goes directly in principle against the interest of poorer countries or smaller countries who are trying to get in. So what you are suggesting is that when that restriction needs to be applied, whether we like it or not, you should make sure—maybe the international system of doing this is not right, and maybe we should change it in Canada and maybe we should try to get the rest of the world to change too.

Mr. Wood: Yes; stressing, Mr. Chairman, that we are very much in the realm of second-best solutions, and transitional solutions, hopefully. But yes, you are looking at a less inefficient set of obstacles that way—less inefficient in the economic sense, less inefficient for the Canadian economy, and at the same time, allowing for the developmental benefit to filter through to new poor countries.

The Chairman: Yes, but even your use of the terms second-best and efficient—there is a two-level kind of decisions here. You decide in the interests of the whole economy how much you can take in, how much your industry is going to need to survive, because that question has to be separated by politicians at one point from the other one of having a fair system of restriction management to the benefit of the poorest countries. It seems to me those are two separate questions. They are not necessarily linked. In certain cases they can be linked, but they are not necessarily linked.

Mr. Wood: Through a transitional period they are not, or through a transitional period they must be treated in that sequence, yes. But ultimately, of course, they are linked. And when I use efficient, I am using a broader sense, because every degree of specificity you get in your limitations, as we now

[Traduction]

J'aimerais rappeler un autre point de votre exposé, celui des quotas globaux. C'est un problème très important. Il permet de distinguer ou d'esquisser les contours des problèmes. Beaucoup de gens sont tombés dans le panneau, auparavant, en liant nécessairement la question du libre-échange,—c'est-à-dire le degré de protection accordée à un secteur, pour qu'il ait un minimum de chance de survivre,—à celle d'aider, ou non, les pays pauvres en voie de développement. En certains cas, selon moi, c'est une erreur. Il me semble qu'il peut y avoir deux niveaux de décisions ou d'objectifs politiques pour dire que certains secteurs ont besoin d'un minimum d'aide. On pourrait discuter interminablement sur ce niveau minimum d'aide ou de protection. Mais, à un moment donné, il faudra bien que quelqu'un se décide à porter un jugement «politique»—au sens large—qui pourrait comprendre une restriction plus juste que ce qui est en vigueur maintenant.

Je pense que c'est cela que vous avez dit, et c'est très judicieux. En d'autres mots, si je comprends bien, quand des restrictions existent présentement, il est coutumier de les imposer à n'importe quel secteur en conformité avec les normes commerciales habituelles. Or, en principe, ces normes vont directement à l'encontre des intérêts des pays les plus pauvres ou les plus petits qui s'efforcent de prendre place sur le marché du commerce international. Vous avez suggéré ceci, me semble-t-il: quand il faut imposer cette restriction, qu'on le veuille ou non, il faut se demander si le régime international ne l'impose pas de mauvaise manière, si nous ne devrions pas modifier ce régime ici au Canada, et si nous devrions essayer d'entraîner le reste du monde à nous imiter.

M. Wood: Oui, monsieur le président, mais en soulignant que nous sommes dans le domaine des meilleures solutions secondes et, espérons-le, transitoires. Mais oui, de cette manière, vous envisagez un ensemble d'entraves moins inefficaces économiquement, moins inefficaces pour l'économie canadienne, mais qui permettent en même temps que les bénéfices de développement atteignent les nouveaux pays pauvres.

Le président: Oui, mais même dans vos expressions «solutions secondes» et «efficaces», il y a deux niveaux de décisions. Vous décidez, pour le bien de l'économie générale, la quantité de vos importations et combien vos industries ont besoin d'entraves pour survivre, parce que les politiciens doivent, à un certain point, distinguer ce problème de celui qui demande un régime équitable de restrictions au bénéfice des plus pauvres pays. Il me semble que ce sont deux questions distinctes. En certains cas, elles peuvent être liées, mais elles ne le sont pas nécessairement.

M. Wood: Pendant une période transitoire, elles ne sont pas liées; ou mieux, transitoirement, on doit les traiter dans cet ordre. Mais, ultimement, elles sont liées. Et quand j'utilise le mot «efficacité», c'est dans son sens le plus large possible, parce que, pour chaque degré de spécificité dans vos restrictions,

[Text]

with bilaterals, the chances for inefficiencies are increased. So the global in that sense is much more efficient. So we agree.

The Chairman: Yes, okay. Then I come to the question of inefficiencies. But first of all, on the question of adjustment policies, we discussed it a bit in an off way, but you mentioned the terms—either Mr. Wood or Miss Biggs—adjustment policy which is adequate. I think an awful lot of adjustment policies are embedded in our system. You mentioned some of them. The UIC is one of the most charitable or generous adjustment policies anywhere in the world. Our manpower mobility programs are unmatched by anybody in the world, because nobody else in the world probably has the same geography, except the United States, to help people to move to put up their sectors. So we already have, embedded in our system, some adjustment policies.

The challenge is—and that is why I would like to get some ideas from you—how in a country like Canada, where you have the problems at certain time—in certain periods of your economic history you have one part of the country which develops, the other part weaker; then it can switch. How the hell, considering the federal-provincial rapport we have, and the in a sense limited government intervention in the economy—people, regions—not only business, but regions and different people do not like the government intervening too much. How the hell do we bring this together in a package? Do you suggest there should be a special agency, an IT&C? Or should it be DREE? The problem if you get into the ministries of trade or economic development—you mentioned that at one point—is that you change their vocation from being a regional economic development outfit to being a national development outfit.

• 1215

So how in a country like Canada do we bring this all together? It is very nice to compare this to Japan or the Netherlands or these small countries where if you have a weak sector, when you come to a solution you do not have the regional bickering, you do not have the tensions to each get its share, which we have in this vast country. So how do we bring this concept together in Canada? Has anybody thought that out?

Ms. Biggs: I think a couple of things can be said. First of all, I agree with you that Canada is in some respects ahead of other countries in this regard, particularly, say, the United States, where things like manpower programs are divided up on a state basis and people have a hard time moving from one state to another and getting their benefits transferred and whatnot. We have the Canada Manpower service country-wide and we should recognize that it is quite a boon.

About the federal-provincial problem, this involves shifting workers or economic opportunities from one region to another and the obvious dislocations and political problems. I think to a certain extent, as Mr. Frith said, some of this is going to occur naturally, but to a large extent workers should not have

[Translation]

comme nous en avons dans nos ententes bilatérales, les chances d'inefficacité augmentent. Ainsi, un régime global est beaucoup plus efficace. En ce sens, je suis d'accord.

Le président: Oui, d'accord. Venons-en à la question des inefficacités... Quand on a abordé la question des politiques d'ajustement, ce matin, vous avez parlé d'une «politique d'ajustement qui est appropriée». Un grand nombre de politiques d'ajustement sont insérées dans notre régime commercial. Vous en avez mentionné quelques-unes. L'assurance-chômage Canada est l'une des plus généreuses politique d'ajustement au monde. Nos programmes de mobilité de la main-d'œuvre sont sans pareil n'importe où dans le monde, parce qu'aucun autre pays du globe (les États-Unis exceptés) n'a la même géographie que la nôtre pour aider ses citoyens à se transporter là où il y a du travail correspondant à leurs aptitudes. Nous avons donc déjà inscrit dans notre régime des politiques d'ajustement.

Le défi à relever, c'est de savoir comment un pays comme le nôtre,—où, aux divers tournants de son histoire économique, une région se développe et l'autre languit,—peut-il mettre le contact d'allumage général? Étant donné les relations fédérales et provinces qui existent, et l'intervention restreinte du gouvernement dans notre économie, comment se fait-il que nos régions, nos populations,—et donc, pas seulement les milieux d'affaires—ne tiennent pas trop à ce que le gouvernement s'en mêle davantage? Comment mettre tout ce beau monde ensemble? Suggérez-vous qu'il faudrait créer une agence spéciale, ou recourir au ministère de l'Industrie et du Commerce, ou au ministère de l'Expansion économique régionale? Mais, si l'on confie ce rôle à nos ministères d'ordre commercial ou économique, vous faites passer leur rôle actuel d'agent de développement de l'économie régionale en celui d'agent de développement au niveau national.

Encore une fois, comment faire l'unité de tous les intéressés, dans un pays comme le nôtre? C'est bien beau de le comparer au Japon, aux Pays-Bas ou à d'autres petits pays semblables qui ont, eux aussi, des régions ou secteurs faibles et qui cherchent à solutionner leurs problèmes, mais sans ces querelles de clocher, sans ces tensions où chacun veut avoir sa part du gâteau, comme cela se produit dans notre vaste pays. Oui, comment mettre tout notre monde sur une même longueur d'onde? Quelqu'un a-t-il trouvé la solution?

Mme Biggs: C'est vrai que le Canada, à certains égards, devance les autres domaines en ce domaine, et particulièrement les États-Unis où les programmes de main-d'œuvre se distinguent d'un État à l'autre, et où les Américains peuvent difficilement se chercher du travail d'un État à l'autre, ou obtenir le transfert de leurs allocations ou prestations, etc. Nous avons notre programme national de la main-d'œuvre, et on doit admettre que c'est un grand bienfait.

Quant aux questions fédérales-provinciales, elles comportent le transfert des travailleurs ou des chances économiques d'une région à une autre, les dispersions, les problèmes politiques. Dans une certaine mesure, comme l'a dit M. Frith, ces choses se font naturellement, mais il ne serait pas bon que nos

[Texte]

to leave their regions. There is not just a need for retraining people and making them more mobile, but there have to be jobs and economic opportunities provided in those regions. There already exist within the federal-provincial structuring of Canada mechanisms which have so far, I believe, been quite successful, through the Department of Regional Economic Expansion. There are general development agreements between the federal government and the provincial governments, where they agree on broad industrial objectives.

The Chairman: They agree on how much more money the federal government can put in their provinces. That is all they agree on.

Ms. Biggs: There seem to be a number of programs which are working; again you could correct me if I am wrong: a special-areas program for Montreal; there have been community programs, say in Cornwall, where under this rubric some kind of industrial revitalization has been and can be undertaken. You maybe know more about how successful some of these initiatives have been than I do.

The Chairman: The reason I was asking if you know if anybody has tried to put this together was I think that is the kind of objective we should try to put together in a policy objective we should try to draft at one point in this country. It is extremely difficult because of the diversity in the country.

Mr. Frith has talked about the workers in Sudbury who move out. He neglected to mention that in resource industries in areas like Sudbury, it is already people who have moved there and who are mobile people. In some places in the country it is not too easy to get people to move—for cultural reasons, for linguistic reasons, for all sorts of reasons. In fact, if you separated the country, if you had a checkerboard country, more than it is checkerboard now, some regions of the country would qualify, as developing countries, for special treatment. This is true.

So we have to keep this in mind when we talk about adjustment, that some parts of this country need development in relative terms. I underlined the word "poor" here at one point, because some people were talking about how do we help the poor. Being poor is relative. A person working at the minimum wage in Newfoundland or in Cape Breton or in north-eastern New Brunswick or in the Gaspé, with the pressures he has, psychologically is as poor in his view as anybody in the Third World, except that there is a fundamental difference: he can be fed, he has social programs to look after him and his family. But he himself thinks he is as poor, because he has higher aspirations.

• 1220

Mr. Wood: Mr. Chairman, on the broader point, clearly we could not pretend to come to you with a framework which solves all the federal-provincial issues, or indeed the sheer regional differences and disparities, disparities and issues this country must confront. Furthermore, I think it would probably be inadvisable for your task force, in addition to the other gigantic issues you have to handle, to feel you must answer all

[Traduction]

travailleurs doivent quitter leurs propres régions en trop grand nombre. On n'a pas seulement besoin de rééduquer nos travailleurs et de les rendre mobiles, mais aussi de leur procurer des emplois et des chances économiques chez eux. Il existe déjà, dans la structure fédérale-provinciale du Canada, des rouages qui ont donné de bons résultats, grâce au ministère de l'Expansion économique régionale; il existe aussi des accords de développement entre les gouvernements fédéral et provinciaux, qui s'entendent sur des objectifs industriels généraux.

Le président: Les provinces s'entendent sur la hausse des sommes d'argent que le gouvernement fédéral met à leur disposition. Elles ne sont d'accord avec Ottawa que sur ce point.

Mme Biggs: Il semble que plusieurs programmes fonctionnent plutôt bien. Vous me corrigerez, si j'ai tort. Il y a, par exemple, un programme spécial de développement à Montréal; il y a des programmes communautaires, comme à Cornwall, qui ont contribué au redressement industriel de ces milieux. Vous savez peut-être mieux que moi jusqu'à quel point de telles initiatives ont réussi.

Le président: La raison qui m'a poussé à demander si quelqu'un a réussi à mettre ensemble toutes les pièces du jeu, c'est que nous devrions nous-mêmes nous unir, nous entendre sur cet objectif politique. C'est tellement difficile, à cause de la diversité qui caractérise notre pays.

M. Frith nous a parlé des travailleurs de Sudbury qui ont dû déménager ailleurs. Il a omis de dire que, dans les régions industrielles comme Sudbury où l'on extrait nos ressources naturelles, ce sont souvent des gens venus d'ailleurs ou mobiles qui y travaillent. Mais en d'autres régions du pays, il n'est pas aussi facile, pour des raisons culturelles, linguistiques, etc., de convaincre les gens qu'ils devront s'en aller ailleurs. En fait, si l'on divisait le Canada en carrés égaux, on découvrirait que beaucoup de nos régions méritent, à titre de régions en voie de développement, un traitement spécial. C'est vrai.

Il faut donc nous souvenir, quand nous parlons d'ajustement, que des régions de notre pays ont relativement besoin de développement. J'ai souligné le mot «pauvre» à un moment donné, parce qu'alors on se demandait comment on aide les pauvres. La pauvreté, c'est bien relatif. Le travailleur de Terre-Neuve, du Cap-Breton, du nord-est du Nouveau-Brunswick qui gagne un salaire minimum, qui subit toutes sortes de pressions, se croit psychologiquement aussi pauvre que tout citoyen du Tiers monde, sauf qu'il peut se nourrir, qu'il peut recourir à des programmes sociaux qui s'occupent de lui et des siens. Tout de même, dans sa tête, il est convaincu qu'il est un vrai pauvre, parce qu'il aspire à une bien meilleure situation.

M. Wood: Monsieur le président, nous ne pouvons prétendre vous offrir un cadre qui solutionnerait toutes les questions fédérales-provinciales ou les vraies différences ou disparités qui affectent notre pays. En outre, je pense qu'il serait probablement inapproprié que votre groupe de travail, en plus des autres graves problèmes qu'il doit traiter, se croit obligé de répondre à toutes ces questions, parce qu'en fait beaucoup d'autres s'en occupent depuis assez longtemps.

[Text]

those questions, because in fact many people have been labouring at them for a long time.

But I do think you are right in aiming to try to talk sensibly about a framework. You talked about a federal agency. We have not so far adopted in our own work on this the idea of a black-box approach, where you just set up a body and it will happen. I think we have had a lot of experience in this country with that kind of approach and it does not happen, precisely for the reasons we are talking about. You do have to pull pieces together, and those pieces include federal-provincial pieces.

But I think the idea of a road map, if you like, a broad road map which represents an adjustment strategy coming out of your work, would be a very important achievement, if you can do that. And the federal responsibilities are by no means exclusive . . .

The Chairman: In fact, we will not be able to do this unless we have a strong federal government; unless the federal government takes a firm role, makes a firm commitment, and there is the capacity in this country for the federal government to do this—with others, including provincial governments, because it cannot be done unless you can bring together all these diverse interests in the country.

Mr. Wood: Well, you are asking me for constitutional comment, and I will volunteer one. Our assessment of this particular problem would concur with that kind of general need for a framework, for an umbrella, which is national but works. We have found that through our own work on this particular problem.

At the same time I should stress, Mr. Chairman, we find ourselves very comfortable a great deal of the time with some of the work and analysis which particularly the western provinces do on historic and current trade barriers and what should be done about them.

The Chairman: In fact we have been trying to have adjustments for a long time, and the reason it is difficult is this is a country which has—and I do not say this to be critical; I think it is a strength of Canada, but it may also be a weakness of Canada at the same time—but it is extremely difficult to get one group of people somewhere in the country to make firm decisions in these kinds of areas, whereas in some other countries, Japan, the Netherlands, Great Britain, or whatever, it is easier; it is easier to do that because you have one level of government which can make that decision. Maybe in Canada we will have to labour along for a long time, because I do not expect and I do not want the country necessarily not to respect its diversity. We would be wasting our time if we thought this was all of a sudden going to disappear; in other words, only the federal government in Ottawa could make decisions. But certainly if the federal government is further weakened, it will not help the situation.

Just another final point, if I may. You talked, in your answers to Mr. Dupras, when he questioned you about the minimum level of existence of an industry, of the extent to which you can adjust. But would you agree with me that that is not the only criterion, because even if you could adjust, in

[Translation]

Vous avez quand même raison de parler sensément d'un cadre approprié. Vous avez parlé d'une agence fédérale. Dans nos propres travaux sur ce sujet, nous n'avons pas cru bon de croire qu'il suffit d'avoir une boîte de Pandore, d'y mettre un organisme et de s'attendre à ce qu'il en sorte une solution définitive. Ce genre d'approche a été adopté souvent dans notre pays, mais les résultats ne se sont pas concrétisés, à cause même des raisons dont nous venons de parler. Vous devez mettre tous les morceaux ensemble, parmi lesquels se trouvent les pièces fédérales-provinciales.

Il me semble que tracer une grande carte routière symbolisant la stratégie d'ajustement qui découle de vos travaux, ce serait une œuvre importante de votre part, si vous pouvez la faire. Les responsabilités fédérales ne sont nullement exclusives . . .

Le président: En fait, nous ne pourrions faire cela, à moins que le gouvernement fédéral s'engage fermement—le gouvernement dispose de moyens pour le faire—avec les autres, y compris les gouvernements provinciaux, parce que ça ne peut se faire sans que toutes les parties intéressées collaborent.

M. Wood: Vous attendez de moi un avis constitutionnel. J'en propose un, spontanément. Notre évaluation de ce problème particulier se rallie au besoin général d'un cadre, d'un parapluie national qui fonctionne. Nous en sommes venus à cette conclusion, lors de nos recherches sur ce problème particulier.

Du même coup, monsieur le président, je dois dire que nous sommes généralement bien à l'aise avec certaines études et analyses que les provinces de l'Ouest, en particulier, ont faites sur les entraves commerciales anciennes et présentes, et sur ce qu'il faudrait faire à leur sujet.

Le président: En fait, on s'évertue depuis longtemps à faire des ajustements. C'est difficile au Canada, parce qu'il semble quasiment impossible d'y trouver quelque part un groupe de gens qui prennent des décisions énergétiques en ces domaines, alors qu'en d'autres pays—comme le Japon, les Pays-Bas, la Grande-Bretagne—c'est plus facile de le faire, parce qu'ils n'ont qu'un niveau de gouvernement et qu'il peut prendre cette décision. Peut-être qu'il faudra patienter encore longtemps, parce que je ne m'attends pas—et je ne veux pas—à ce qu'au Canada on ne respecte pas cette diversité. Nous perdrons notre temps, si nous pensons que cette diversité peut s'évanouir du jour au lendemain; en d'autres mots, si nous pensons que le gouvernement fédéral à Ottawa peut décider tout fin seul. Mais il est certain qu'affaiblir le gouvernement fédéral, ça n'aidera pas à améliorer la situation.

Mon dernier point, si vous me le permettez. Dans vos réponses à monsieur Dupras au sujet du niveau minimum de production d'une industrie, vous avez expliqué jusqu'à quel degré on peut faire des ajustements. Acceptez-vous avec moi que ce n'est sûrement pas le seul critère? Car même si vous

[Texte]

certain cases you still may decide you have to keep a minimum level of an industry: for quality reasons, for standard reasons, or whatever. Would you agree that somewhere in the judgment that has to come in?

Mr. Wood: Mr. Chairman, I would stress that in some of the sectors we are talking about now, that is not the kind of priority it might be in others, because you are talking, by and large, of a highly competitive international market. It is not as though you are going to see an OPEC arise in clothing. There are just too many countries willing to get into that business and to compete with each other. I do not think we can foresee a situation where we are going to be held up by concentrated export power on those kinds of fronts.

• 1225

The Chairman: In other words, if economically we could live with it, and socially and politically, would you advocate that we let the textiles and clothing industries be wiped out.

Mr. Wood: I think that is a very long way off, and I do not think it would happen. I do not think under any circumstances it would happen, because we have certain competitive capabilities and we are finding new ones within those very industries. But it could be a highly specialized industry; and I would be very happy to see that—a highly specialized industry where indeed we were exporting in certain of these sectors, where we had vigorous export industries. If that meant no, we could not clothe ourselves all the time with every kind of clothing from our heads to our feet, I do not think that is particular cause for anxiety.

The Chairman: But would you agree that at certain times protectionism in the medium term is necessary to make sure that your industry can reach the level you want it to reach; that it becomes competitive?

Mr. Wood: As long as those two vehicles, the protection and the adjustment, are tied together, the incentive is there and everybody knows the time when that protection can be supported will come to an end, I think that is absolutely right.

The Chairman: It is a question of managing the policy; a very fine political judgment.

Thank you very much.

Mr. Wood: Thank you.

[Traduction]

pouvez faire l'ajustement, vous pourriez encore décider, en certains cas, qu'il faut préserver un niveau minimum d'opération pour des raisons qualitatives, pour des raisons classiques. Êtes-vous d'accord que votre jugement doit aussi en tenir compte?

M. Wood: Monsieur le président, je dirais qu'en ce qui concerne quelques-uns des secteurs dont nous parlons présentement, on ne trouve pas le même genre de priorités qu'on pourrait déceler en d'autres secteurs parce qu'il s'agit, à tout prendre, d'un marché international hautement compétitif. Ce n'est pas comme si une organisation des pays producteurs de pétrole naissait dans l'industrie du vêtement. Trop de pays veulent se lancer dans ce genre d'entreprises et de s'y faire concurrence mutuellement. Je ne pense pas qu'on puisse prévoir une situation où nous pourrions être gênés sur ce front par un puissant cartel d'exportateurs.

Le président: En d'autres mots, s'il nous est possible de nous en tirer économiquement, socialement et politiquement, recommanderiez-vous que nous laissions disparaître nos industries des textiles et du vêtement?

M. Wood: Je pense que c'est très loin; je ne crois pas que ça nous arrivera. Je suis même convaincu que ça n'arrivera en aucun cas, parce que nos industries ont de grandes capacités de concurrence, et qu'elle savent innover. Mais elles pourraient se spécialiser davantage dans les secteurs où nous exportons avec le plus de réussite. Sinon, nous ne pourrions continuer de nous vêtir, des pieds à la tête, en suivant les caprices de la mode. Je ne pense pas que ce soit une cause particulière d'anxiété.

Le président: Accepteriez-vous que le protectionnisme est nécessaire à moyen terme, pendant certaines périodes de temps, pour que notre industrie puisse sûrement atteindre le niveau visé, c'est-à-dire pour qu'elle soit toujours plus concurrentielle.

M. Wood: Aussi longtemps que ces deux outils, la protection et l'ajustement, sont liés ensemble, que le stimulant existe, et que chacun sait exactement quand la protection prendra fin je réponds: Oui, absolument.

Le président: C'est donc une question de bonne gestion politique, de bon jugement politique.

Merci beaucoup.

M. Wood: Merci.

APPENDIX "RNSR-21"

CRITIQUE OF THE NORTH-SOUTH
INSTITUTE STUDY"COSTS AND CONSEQUENCES OF
THE NEW PROTECTIONISM"

1. The study is based on hypothetical data, not real information available when the study was made.
2. The methodology is based on a static model when the real environment is dynamic.
3. The price of imported clothing is assumed to be equal to the sum of all costs including duty, monetary value of quota and profit when in reality the price of imported clothing is set in relation to the price of domestically produced clothing.
4. The conclusions of the study are at best highly questionable and as a prescription for public policy would be a disaster.

As you requested, I have reviewed the North-South Institute Report "Costs and Consequences of the New Protectionism". In my opinion, it is highly abstract and theoretical, its conclusions do not conform to reality and its assumptions are biased in favour of the conclusions reached. As a prescription for public policy, it would be a disaster and would inevitably lead to the phasing out of a major Canadian industry together with large segments of inter-related industries.

My basic criticism is that the study does not agree with reality. In order to study the impact of quotas, a highly simplified, theoretical scheme is developed; values for key parameters are either borrowed from other studies or are estimated based on interviews with exporters, importers and quota brokers. The system is then "solved", and the results purport to estimate the cost to Canada of apparel quotas.

It seems strange that the author saw fit to use hypothetical numbers instead of real ones. Canada imposed global quotas on clothing in November 1976. We have now had experience with what subsequently happened to prices, productivity, employment ect. Why was the study not based on these data? It is curious to note, furthermore, that the real data do not support the conclusion that consumers have paid dearly for the quotas.

The second drawback to the Jenkins model is that it assumes that the consumer's price of imported garments is equal to the costs of production (including profit) plus duty plus the monetary value of the quotas. Under this assumption it is easy to demonstrate that quotas have raised the price of imported clothing. But this assumption is not a valid one. It has been demonstrated in other studies that the price of imported clothing to the consumer is related to the price of competitive domestic items and not to the laid down cost of the imported garment.

APPENDICE «RNSR-21»

CRITIQUE DE L'ÉTUDE DE
L'INSTITUT NORD-SUD«COÛTS ET CONSÉQUENCES
DU NOUVEAU PROTECTIONNISME»

1. L'étude est faite à partir de chiffres estimatifs, faute de renseignements plus sûrs au moment de la rédaction.
2. On est parti d'un modèle statique alors que l'environnement réel est mouvant.
3. Le prix des vêtements importés a été supposé égal à la somme de tous les coûts, y compris les droits de douane, la valeur monétaire du contingent et le bénéfice, alors qu'en réalité ce prix est fixé par rapport au prix de la production intérieure.
4. Les conclusions de l'étude sont, au mieux, sujettes à caution, et il serait dangereux de s'en inspirer dans l'établissement des programmes publics.

J'ai, à votre demande, examiné le Rapport de l'institut Nord-Sud «Coûts et conséquences du nouveau protectionnisme». Ce rapport, à mon sens très abstrait, reste théorique; ses conclusions ne sont pas conformes à la réalité et ses hypothèses sont établies en fonction des conclusions qu'il veut établir. Il serait catastrophique d'en faire usage dans l'intérêt public, et l'on risquerait de supprimer un secteur essentiel de l'industrie canadienne en même temps que de vastes domaines d'industries connexes.

Le défaut le plus grave de l'étude est, à mon avis, qu'elle ne rend pas compte de la réalité. C'est ainsi, par exemple, que pour étudier les effets des contingents, il y est fait usage d'un modèle théorique hautement simpliste. Les valeurs des paramètres clés sont empruntées à d'autres études ou déduites de renseignements obtenus des exportateurs, des importateurs et des courtiers qui ont fixé ces contingents. Le modèle est alors «résolu» et les résultats doivent donner prétendument une valeur estimative de ce que coûte au Canada le contingentement des vêtements.

Il semble curieux que l'auteur ait jugé bon de partir de valeurs hypothétiques plutôt que de chiffres réels. Le Canada a imposé des contingentements globaux sur les vêtements en novembre 1976. Nous savons maintenant ce qu'il en est résulté en matière de prix, de productivité, d'emploi, etc. Comment se fait-il que l'étude n'utilise pas ces renseignements? Il est d'autre part curieux que les chiffres réels et les renseignements obtenus ne confirment pas la conclusion selon laquelle les consommateurs ont chèrement payé le contingentement.

Le deuxième défaut du modèle Jenkins est qu'il suppose que le prix final des vêtements importés est égal au coût à la production (bénéfice y compris) augmenté des droits de douane et de l'équivalent monétaire des contingents. En raisonnant ainsi, il est facile de montrer que les contingents ont fait monter le prix de la confection importée. Mais cette hypothèse est erronée. D'autres études prouvent en effet que le prix de la confection importée, à la consommation, s'établit en fonction du prix de la production intérieure correspondante et non du coût fixé pour le produit importé.

A U.S. Congress study on imports and consumer prices concluded that . . .

"(1) imported products cost less than equivalent domestic prices,

(2) both sell at the same—or at least approximately the same—price on the U.S. market, and therefore,

(3) there is a higher mark-up and profit on imported items."

If this is true, then quotas would not materially affect the retail price of apparel. Rather quotas would lower the profit margin on imported items. Certainly Canadian data on pre and post quota consumer prices would support this argument.

Similarly, the Textile and Clothing Board has demonstrated that in Canada the retail mark-up on imported apparel is significantly higher than on a domestic garment. Thus, again, the consumer switching to domestic clothes and away from imports is *not* going to be paying considerably more. Rather, the division of that spending between producers, importers and retailers will change.

The Jenkins study also attempts to measure the cost of quotas by looking at the theoretical price tags on an unchanged basket of clothes. Yet the study also concludes that one of the major results of the quotas is to cause an upgrading in the quality of clothing available. No attempt is made to adjust the higher cost estimate for such quality improvements.

The study attempts to quantify the costs of quotas and the benefits. Needless to say, very few benefits are found. Totally ignored are any improvements in the productivity of the domestic industry that may result from quotas.

A 1978 study by the U.S. Dept. of Labour looked at five sectors of U.S. industry (including textiles and clothing) subject to import restraints. According to our Embassy's summary of this study . . .

"The Labour Dept. study suggests that the major reason for past over-estimates of the price effect of import restraints is the failure to take account of the beneficial effects of restraints on domestic producers' costs and prices. In this regard, the study points out that in the short term, increased domestic capacity utilization will result in increased efficiency and productivity. In the medium term, its (essentially statistical) analysis indicates that each OMA protected industry has benefitted from increased investment rates and new technology with the effect of increasing efficiency and lowering costs of production."

Again, Canada's experience with clothing quotas who reinforce this conclusion. After quotas were imposed, the rate of capacity utilization improved dramatically (see attached chart) and the rate of productivity growth simply took off (see attached table). Thus, again, the evidence supports the view that quotas did *not* lead to higher consumer prices.

C'est ainsi qu'une étude du Congrès américain sur les importations et les prix à la consommation conclut que:

(1) les produits importés reviennent moins cher que leurs homologues produits sur place,

(2) les uns et les autres se vendent au même prix (ou peu s'en faut) sur le marché américain; et, par conséquent,

(3) la marge bénéficiaire et le bénéfice réalisés sur les produits importés sont plus importants".

S'il en est ainsi, les contingents ne devraient pas véritablement faire varier les prix de détail de la confection. Ils devraient plutôt réduire le bénéfice réalisé sur les articles importés, ce que semble confirmer certains chiffres obtenus au Canada sur les prix à la consommation avant et après le contingentement.

C'est ainsi que la Commission du textile et du vêtement a montré que la marge bénéficiaire de détail sur les vêtements est au Canada bien plus élevée sur les produits d'importation que sur la production intérieure. Ainsi, là encore, le consommateur qui choisira des vêtements de production locale ne paiera *pas* beaucoup plus cher. Ce qui se passe plutôt, c'est que la répartition de la dépense entre producteur, importateur et détaillant ne sera pas la même.

L'étude Jenkins essaye également de mesurer l'impact du contingentement en étudiant le prix théorique d'un lot de vêtements inchangé: or elle conclut que le principal effet des contingents est d'induire une amélioration de la qualité du produit offert, sans pour autant essayer de réviser ses coûts estimatifs en fonction de cette amélioration.

Dans cette tentative pour mesurer les avantages et les inconvénients du contingentement, l'étude, bien entendu, trouve très peu d'avantages. C'est ainsi qu'elle ne tient aucun compte des améliorations de la productivité locale consécutives à l'introduction des contingents.

Une étude du ministère américain du Travail datant de 1978 examine cinq secteurs de l'industrie américaine (dont l'industrie du textile et l'industrie du vêtement) dans lesquels des restrictions ont été appliquées aux importations. Voici un extrait tiré du résumé qu'en font les services de notre ambassade):

«L'étude du ministère du Travail laisse entendre que si les répercussions sur les prix des restrictions imposées aux importations ont été jusqu'ici surestimées, c'est surtout parce qu'on ne tient pas compte des effets bénéfiques de ces restrictions sur les coûts et les prix de la production intérieure. Ainsi, la capacité d'utilisation de l'industrie nationale sera accrue à court terme, ce qui se traduira par une augmentation de la rentabilité et de la productivité. A moyen terme, l'analyse (essentiellement statistique) indique que les secteurs industriels qui bénéficient de la protection de l'OMA profitent d'une augmentation des investissements et d'une nouvelle technologie dont les conséquences seront une amélioration de la rentabilité et un abaissement des coûts de production.»

L'expérience canadienne en matière de contingentement des importations de vêtements, confirme, une fois de plus, cette conclusion. Après que les contingents ont été imposés, le taux d'utilisation des capacités s'est amélioré de façon spectaculaire (cf. graphique en annexe) et le taux de croissance de la productivité a tout simplement décollé (voir tableau joint). Cet ensemble de faits semble donc bien prouver que le contingentement

Similarly, a fairly recent (1978) Economic Council study concluded that . . .

"Tariff protection does not appear to encourage costs to rise; on the contrary, the more highly protected industries showed better-than-average rate of change unit costs over the period 1961-72."

There are many other criticisms I have of the Jenkins report. These can be summarized as follows:

1. In estimating the benefits of free trade, it is *assumed* that resources thrown out of work in the apparel industry would find re-employment elsewhere.

2. Furthermore, any such adjustment costs are written off as . . . "generally only temporary in nature".

3. The interdependence between clothing, textiles and other industries is totally ignored. No attempt is made to study the adverse impact on supplying and customer industries.

4. The costs of adjustment on workers are cruelly underestimated. The Jenkins report accepts the I.T.C. working paper's¹ *assumption* that the leisure time of the newly unemployed textile worker has a monetary value. Thus, when laid off, his loss is not the \$7,240 he would lose in income but is only \$3,060. \$4,180 is the calculated value to him of his leisure time! It appears that the same biases pervade this study as pervaded the I.T.C. study.

¹ "Trade Adjustment Assistance: The Cost of Adjustment and Policy Proposals."

5. There is evidence of sloppy workmanship. For example, on page 38 the impact of the quotas on domestic production is being derived. Clearly this is a critical part of the report. Either the document is in error in its description of the process, or the process is erroneously under-estimating the improvement in output (and employment) that would result from the imposition of quotas. It is impossible to tell from the report which of these interpretations is the correct one, as the study gives absolutely no detail on how the calculations were made.

6. There is double counting in the cost to the consumer calculations. Higher clothing prices, it is argued, should lead consumers to shift their purchasing power elsewhere. The magnitude of this shift is calculated and classed as a cost (a lowered standard of living). The value of the alternative goods purchased by these shifted dollars, however, is not put down as an offset. Again, one-sided calculations that tend to bias the results in favour of a pre-conceived conclusion.

ment n'a pas eu pour effet de faire monter les prix à la consommation.

Un rapport récent (1978) du Conseil économique en arrive aussi à la conclusion que:

«Les protections tarifaires ne semblent pas relever la courbe des prix; au contraire, les secteurs industriels les plus protégés ont enregistré, pour la période 1961-1972, des résultats supérieurs à la moyenne en matière d'amélioration du coût unitaire».

Voici par ailleurs une liste résumée des critiques supplémentaires que j'aimerais formuler au sujet du rapport Jenkins:

1. En estimant les avantages du libre échange, on *suppose* que la main-d'œuvre licenciée par l'industrie du vêtement trouvera à se réemployer ailleurs.

2. Les coûts d'ajustement sont en outre négligés en raison de «leur caractère généralement temporaire».

3. Les relations d'interdépendance entre les industries de la confection, l'industrie textile et d'autres secteurs sont totalement passées sous silence. C'est ainsi que l'on n'a même pas essayé d'en envisager les conséquences négatives sur les industries fournisseurs et les industries clientes.

4. Les coûts d'ajustement concernant la main-d'œuvre sont gravement sous-estimés. Le rapport Jenkins admet en effet l'*hypothèse* du document de l'I et C selon lequel le temps libre dont dispose l'ouvrier du textile licencié a en fait une valeur mesurable. Ainsi, lorsqu'il est mis à pied, ce n'est pas \$7,240 qu'il perd, mais seulement \$3,060. C'est donc que l'on estime à \$4,180 la valeur du temps libre dont il dispose! Il semble bien que les mêmes préjugés faussent les conclusions de cette étude et celles de l'étude du ministère de l'Industrie et du Commerce.

¹ L'aide à l'ajustement dans les échanges: Le coût de l'ajustement et les politiques proposées.

5. Il s'agit d'un travail peu sérieux, comme le montre à la page 38 la façon dont ont été déduites les répercussions du contingentement sur la production nationale. En fait, c'est là que l'ensemble de l'étude achoppe. Ou bien ce document se trompe lorsqu'il décrit l'ensemble du phénomène, ou bien l'on procède à une sous-estimation des améliorations que connaît la production (et l'emploi) à la suite de l'imposition de contingents. Il est impossible, à partir de ce rapport, de dire laquelle de ces deux interprétations est la bonne étant donné que l'on ne dispose d'aucun détail sur la façon dont les calculs ont été faits.

6. On peut constater que certains éléments ont été comptés deux fois dans le calcul du prix à la consommation. Le raisonnement du rapport est que l'augmentation des prix des vêtements devrait amener les consommateurs à modifier leurs habitudes. L'ampleur de cette variation est calculée et analysée comme coût (correspondant à un abaissement du niveau de vie). La valeur des biens achetés avec les sommes qui n'auront pas été consacrées aux vêtements, n'est toutefois pas prise en compte comme compensation. On constate donc une fois de plus que les calculs sont faits de façon partielle et qu'ils conduisent à fausser les résultats pour rejoindre une conclusion préétablie.

Summary

To re-iterate the Jenkins study, is highly theoretical and its conclusions are at variance with historic data. Furthermore, it does not recognize several critical facts: that mark-ups are higher on imports; that import prices are based on domestic prices, not laid down costs; that productivity improvements flow from improved levels of domestic production and that the apparel industry does not operate in an economic vacuum. As a result of these drawbacks, one must conclude, to say the least, that the study is seriously flawed and that we should do all we can to oppose it.

A. D. Amery
September 1980

Résumé

Répétons donc que le rapport Jenkins est très théorique et que ses conclusions s'éloignent singulièrement de la réalité des faits. En outre, il ne tient pas compte d'un certain nombre d'éléments importants: de ce que les marges bénéficiaires sont plus élevées sur les importations; de ce que les prix des produits importés sont établis en fonction des prix de la production nationale et non des coûts imposés; de ce qu'un accroissement de la production intérieure se traduit par une meilleure productivité et que l'industrie du vêtement ne fonctionne pas dans un vide économique. On peut donc conclure, à partir de ces critiques, que cette étude est pour le moins partielle et que nous devrions tout mettre en œuvre pour y faire opposition.

A. D. Amery, septembre 1980

PRODUCTIVITY
(1965 = 100)

	1970	1975	1978	Average Annual Growth Rate Percent	
				65-75	75-78
Canadian Average ³	114.8	125.4	130.7	2.3	1.4
All Manufacturing ²	114.9	135.8	160.2	3.1	5.7
Textiles ²	128.5	155.2	188.0	4.5	6.6
Knitting ²	133.4	167.3	239.7	5.4	12.7
Clothing ²	113.1	147.8	197.1	3.9	10.2
Service Sector ^{1,4}	98.1	103.3	101.5	0.3	-0.5

1975 Value Added Per Worker (\$)

16,112.00 ³	Canadian Average
22,224.00	All Manufacturing
15,479.00	Textiles
11,931.00	Knitting
11,371.00	Clothing
10,982.00 ⁵	Service Sector ¹

NOTES

¹ Service includes: Trade; Finance, Insurance and Real Estate;
Community, Business and Personal Services;
Public Administration and Defense.

² Volume shipments divided by index of employment for these sectors.

³ Volume GNP divided by total employment.

⁴ Real Domestic Product divided by Index of Employment for this sector.

⁵ GDP per employee.

PRODUCTIVITÉ
(1965 = 100)

	1970	1975	1978	Taux de croissance moyen annuel en pourcentage	
				65-75	75-78
Moyenne canadienne ³	114.8	125.4	130.7	2.3	1.4
Production manufacturière ²	114.9	135.8	160.2	3.1	5.7
Textiles ²	128.5	155.2	188.0	4.5	6.6
Produits à mailles ²	133.4	167.3	239.7	5.4	12.7
Vêtement ²	113.1	147.8	197.1	3.9	10.2
Secteur des services ^{1,4}	98.1	103.3	101.5	0.3	-0.5

1975 Valeur ajoutée par travailleur (\$)

16,112.00 ³	Moyenne canadienne
22,224.00	Production manufacturière
15,479.00	Textiles
11,931.00	Produits à mailles
11,371.00	Vêtement
10,982.00 ⁵	Secteur des services

NOTES

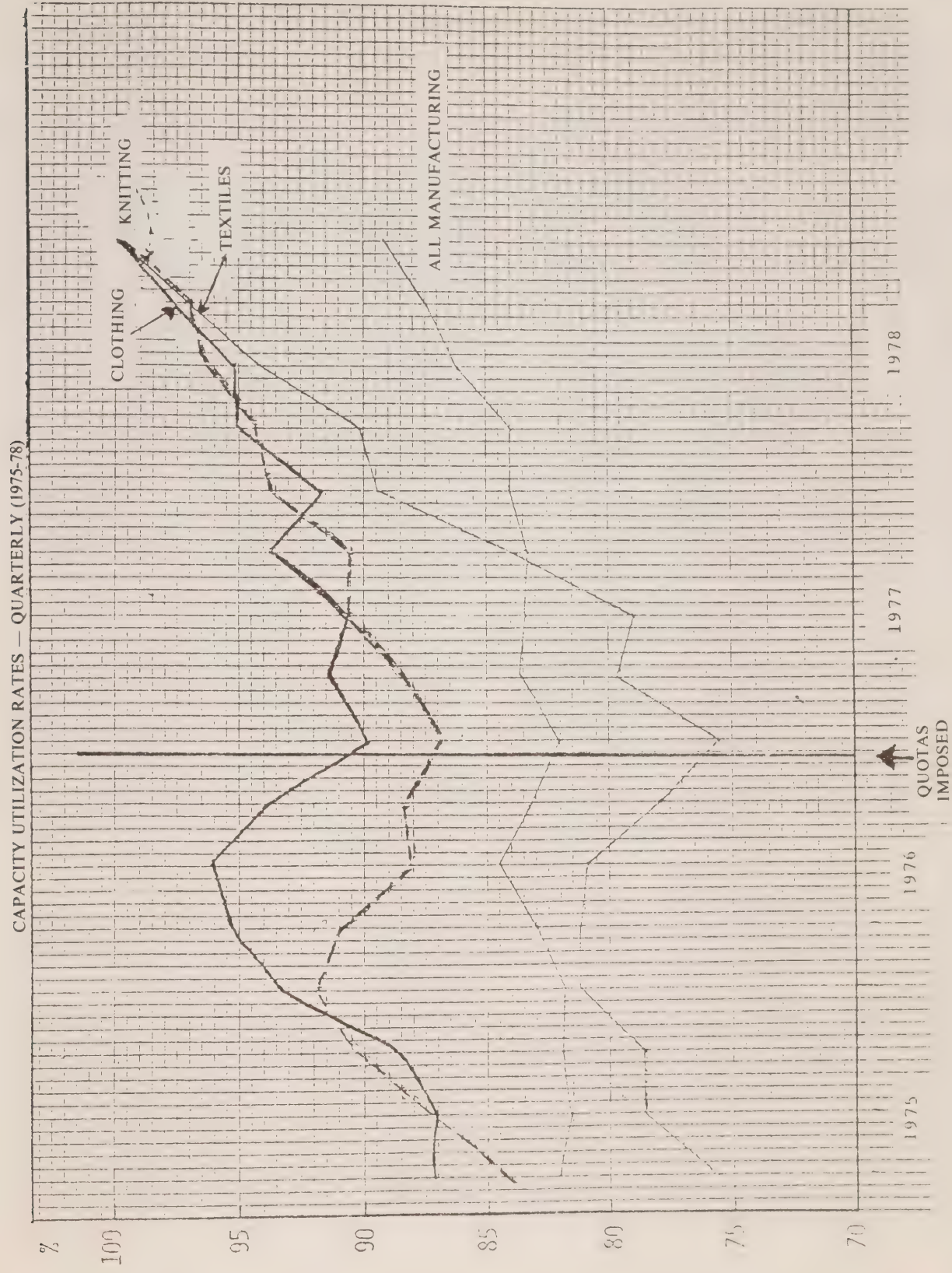
¹ Les services comprennent: Commerce; finance, assurances et immobilier;
Services communautaires, commerciaux et personnels;
Administrations publiques et défense.

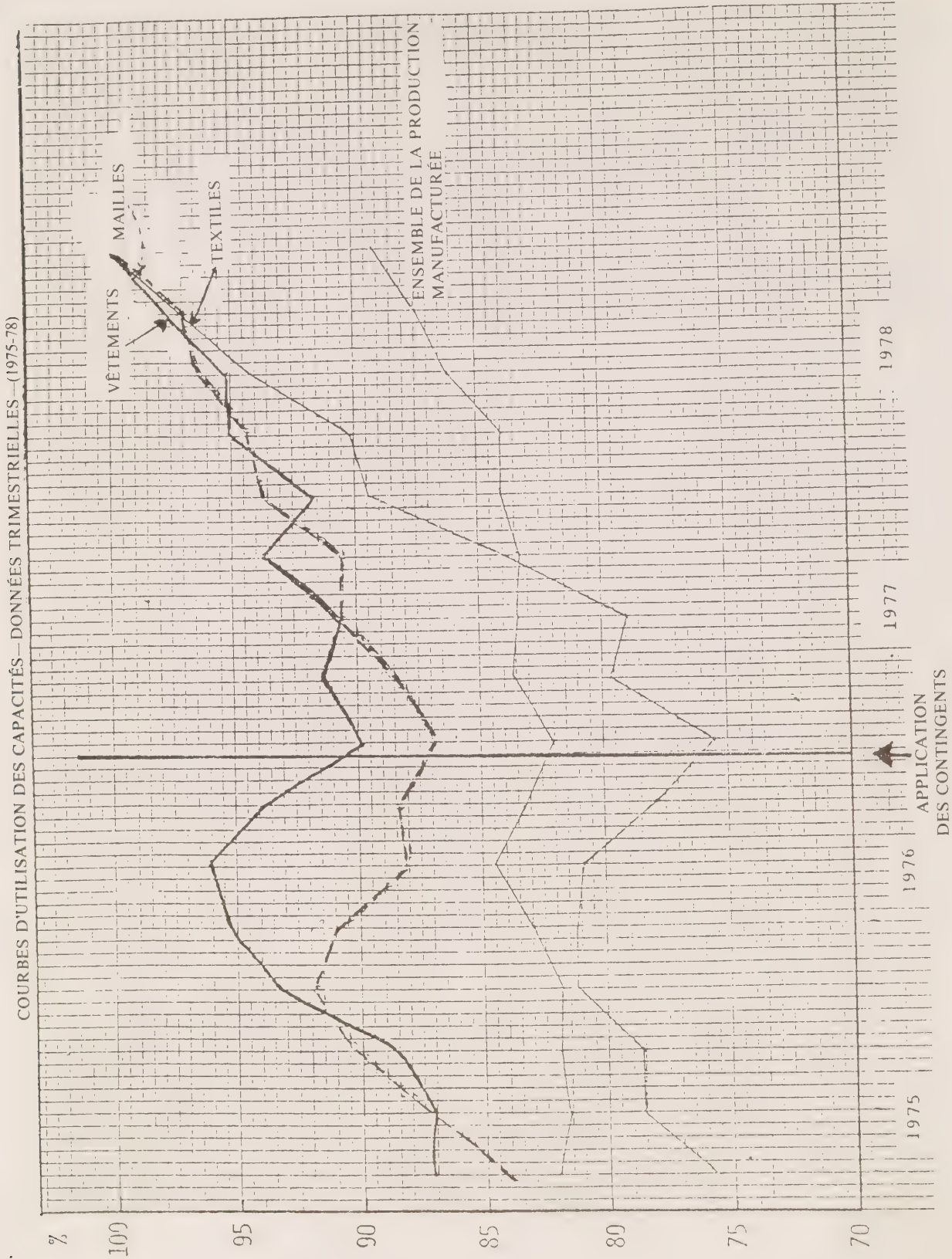
² Volume des marchandises expédiées divisé par l'indice d'emploi dans ces secteurs.

³ Volume du PNB divisé par le chiffre total de l'emploi.

⁴ Produit national net divisé par l'indice d'emploi dans le secteur.

⁵ PNB par employé.





APPENDIX "RNSR-22"

NORTH-SOUTH INSTITUTE

October 21, 1980

Comments on "Critique" by the Canadian Textile Institute

It is important, without extending a debate which is unlikely to be resolved in this context, to set the record straight on a few points brought to this Task Force a few days ago in what we understand to be a Canadian Textile Institute (CTI) sponsored "Critique" of the paper, *Cost and Consequences of the New Protectionism*, conducted for us by Professor Glenn P. Jenkins of Harvard University.

We at the North-South Institute were not surprised that the directly-interested textile industry group would react strongly to an unusual, independent intervention into what, in the past, has been a comfortably closed debate among special interests. The nature of the critique, however, does call for a few clarifications on our part as the publisher of the original discussion paper and its co-sponsor, with the World Bank. Dr. Jenkins, as the author, will have to make his own judgement (when he has seen the material) as to whether this extraordinary attack merits a response on his part. Since his affiliation with Harvard University may have obscured the fact we might mention that Dr. Jenkins is a Canadian citizen who has kept in very close touch with Canadian economic issues (his *curriculum vitae* is attached for your information). As a Canadian he may have a natural wish to see a balanced discussion of his work in the parliamentary record.

Both the North-South Institute and the World Bank are going through a process of commissioning outside assessments of the Jenkins' study and others which will appear in our forthcoming trade volume, in order to ensure that they are of the highest standards of professional competence and relevance. This process is not complete, but we have not yet seen any criticism—including that of the CTI—which would lead us to question Dr. Jenkins' work on either ground. We will attempt to present a brief non-technical response to what we view as being major issues raised in the CTI's critique.

Accusation of Bias

The industry critique received by the Task Force accused the Jenkins' study of bias. For your record we have attached a copy of Dr. Jenkins' terms of reference for this study from our Institute. His own methodology is quite explicitly presented in the paper. We believe that in general he adopted *conservative assumptions* where this was required, moving in precisely the opposite direction from the biases presumably ascribed to the study by CTI. It would be a difficult and complex job for the Task Force to pursue these questions all the way, but if the means and time are available we would welcome such an analysis, beginning with the intensive discussion of these points with officers of the Department of Finance and the Department of Industry, Trade and Commerce. It should be noted that a recent study done by the U.S. Federal Trade Commission produced very similar results to Jenkins (see attached photocopy).

APPENDICE «RNSR-22»

INSTITUT NORD-SUD

Le 21 octobre 1980

Commentaires consécutifs à la «Critique» présenter par l'Institut canadien du textile

Sans vouloir prolonger un débat qui dans ce contexte, a peu de chances d'être résolu il importe de faire une mise au point à propos de la «Critique» présentée à notre groupe de travail par l'Institut canadien du textile, critique visant l'étude *Coûts et conséquences du nouveau protectionnisme*, par nous demandée au professeur Glenn P. Jenkins, de l'Université Harvard.

L'Institut Nord-Sud n'a pas été surpris de la réaction fort vive du groupe industriel du textile, directement conservé devant une intervention aussi inédite qu'isolée dans un débat qui jusqu'ici s'était déroulé confortablement à huis clos entre parties intéressées. Toutefois, la nature de ces critiques appelle quelques éclaircissements de notre part, en tant que rédacteurs et cocommanditaires, avec la Banque mondiale, de ce document de travail. L'auteur, M. Jenkins, jugera de son côté (lorsqu'il aura pris connaissance du document) s'il doit ou non répondre aux attaques dont il fait l'objet. Les rapports avec l'Université Harvard ont pu faire oublier qu'il est citoyen canadien et qu'il est resté en contact étroit avec la réalité économique du pays (son *curriculum vitae* est joint pour information). Il se pourrait que, en tant que Canadien, il puisse légitimement souhaiter voir son œuvre commentée de façon équitable dans les documents parlementaires.

L'Institut Nord-Sud et la Banque mondiale ont fait appel à des compétences extérieures pour donner sur ce rapport un avis que nous publierons dans notre prochain numéro, afin que l'on puisse en vérifier la qualité et le bien fondé. En attendant, nous n'avons toujours pas eu connaissance de commentaires critiques, y compris ceux de l'ICT, qui puissent nous faire douter de la valeur du travail de M. Jenkins. Vous trouverez ici une première réponse de non-spécialiste, à certains points essentiels soulevés par le document de l'ICT.

L'accusation de partialité

Le groupe de travail a en effet reçu de la part de l'industrie des accusations de partialité en ce qui concerne le rapport Jenkins. Nous avons pour votre information joint une copie des directives donnée à M. Jenkins par notre institut pour effectuer son étude. Par ailleurs, l'auteur fait un exposé clair de ses méthodes dans son rapport. De façon générale, nous pensons qu'il a adopté des *hypothèses prudentes* lorsqu'il y avait lieu, tendant par là-même à développer des arguments précisément opposés aux préventions dont l'accuse l'étude de l'ICT. Il serait difficile et fort complexe pour le groupe de travail de suivre complètement des questions, mais si nous en avons le temps et les moyens nous serions heureux de faire une telle analyse en commençant par en discuter à fond avec des fonctionnaires du ministère des Finances et du ministère de l'Industrie et du Commerce. Remarquons ici qu'une étude récente conduite par la Commission américaine fédérale du

Critique as "Hypothetical" and Abstract"

For our Institute, these are among the most pejorative terms possible. The precise value of the Jenkins case-study is that it uses accepted and standard techniques to quantify concrete economic realities—the cost of certain non-tariff barriers—for 1979. To gladden the heart of anyone who has ever been frustrated with economists it may be useful to cite the following comment by one of the professionals we asked to review Dr. Jenkins' piece.

"As you are well aware, the author combines high methodological competence and sound economic judgement. If only more of our bright economists could apply themselves to such socially important subjects with such a relevant approach, the profession would be held in higher regard."

Criticisms of Static Rather Than Dynamic Analysis

There is some truth to the assertion that the costs of protection calculated by Professor Jenkins are based on current, 1979 data, and are in this sense "static". This is to say that his analysis makes no allowance for future productivity growth by the Canadian industry. But nor is anything assumed about the possible growth of productivity in the rest of the world. If the costs of production were to fall faster in Canada than in the rest of the world, Jenkins' calculations of the costs of production would indeed represent over-estimates. However, if past trends are any indication, the reverse is actually the more likely alternative. Given the uncertainties associated with such projections, the way in which Jenkins relies on 1979 data seems appropriately cautious.

It is important to stress, in this regard, that the productivity data given by the CTI are not particularly meaningful. The reason for this is that the increased productivity of labour which these figures illustrate may largely reflect increased mechanization in the industry. It does not necessarily reflect the degree to which total costs of production (including capital costs) are declining. In any case, as noted above, the rate of decline of production costs in Canada is not relevant if costs are falling more rapidly elsewhere.

Furthermore, a longer-term perspective would tend to magnify Jenkins' conclusions of the costs of protection in relation to the costs of adjustment. The costs of protection continue to grow year after year, whereas the costs of adjusting to new competitive conditions are temporary, although substantial if they must be absorbed solely by the individuals concerned. Jenkins' one-year analysis, which takes no account of this important asymmetry, must therefore be seen as presenting a most conservative picture of the costs of protecting the clothing industry.

commerce a produit des conclusions qui rejoignent celles du rapport Jenkins (cf. photocopie jointe).

Critiques reprochant le caractère «hypothétique» et «abstrait» du rapport

Voilà, pour notre institut, des termes extrêmement péjoratifs. Or à notre avis, la valeur de l'étude Jenkins est précisément qu'elle fait usage de techniques classiques et universellement acceptées pour *quantifier* des faits économiques concrets pour 1979: le coût de certains obstacles étaient plus nombreux à se pencher sur les sujets d'une telle importance du point de vue social, l'ensemble de la profession en serait tenue en meilleure estime.»

«Comme vous l'aurez sans doute remarqué, l'auteur fait preuve à la fois d'une compétence méthodologique de la plus haute qualité et d'un jugement économique excellent. Si seulement nos brillants économistes étaient plus nombreux à se pencher sur les sujets d'une telle importance du point de vue social, l'ensemble de la profession en serait tenue en meilleure estime.»

Critiques reprochant le caractère statique du modèle

D'une certaine manière, il est vrai que pour calculer les coûts de la protection assurée pas le contingentement, le professeur Jenkins se base sur des chiffres courants, de 1979, et qu'elle est en ce sens «statique». Cela revient à dire que son analyse ne tient aucun compte d'une éventuelle croissance de la productivité dans l'industrie canadienne. Mais il ne tient pas non plus compte d'une croissance possible de la productivité dans le reste du monde. Si les coûts à la production devaient tomber au Canada plus vite que dans le reste du monde, les coûts à la production calculés par M. Jenkins seraient alors effectivement surestimés. Toutefois, si l'on s'en tient aux tendances des années passées, c'est plutôt le reproche contraire qu'il faudrait lui faire. Étant donné les incertitudes qui accompagnent de telles projections, il semble que l'utilisation que M. Jenkins fait des chiffres de 1979 soient d'une prudence tout à fait opportune.

Il importe de souligner en l'occurrence que les chiffres de productivités avancés par l'ICT ne sont pas très significatifs, et cela pour la raison que l'accroissement de productivité de la main-d'œuvre qu'ils représentent, peut fort bien résulter d'une mécanisation accrue dans ce secteur. Ces chiffres ne reflètent pas nécessairement la baisse du coût *total* de la production (frais d'immobilisation y compris). En tout cas, et comme nous l'avons fait remarquer, la baisse des coûts à la production au Canada n'est pas significative si elle est plus accentuée ailleurs.

En outre, une projection à plus long terme tendrait à amplifier les conclusions du rapport Jenkins quant au coût de la protection par rapport à celui de l'ajustement. Les coûts entraînés par la protection croissent régulièrement d'année en année, alors que les coûts de l'ajustement à de nouvelles conditions de la concurrence restent accidentels, même s'ils sont importants lorsque ceux qui sont directement concernés en font seuls les frais. L'analyse du rapport Jenkins pour une année, ne tenant pas compte de cette dissymétrie importante, nous donne donc une estimation extrêmement prudente du coût de la protection de l'industrie du vêtement.

Price Assumptions

The critique attempted to establish as fact that "import prices are based on domestic prices not laid down costs" (p. 4) and by implication that quotas have not raised the price of imported clothing to Canadian consumers (p. 2). This is a major error in the critique and requires clarification so that false conclusions are avoided.

Consumer prices are determined by the interaction of supply and demand. If protection is afforded to domestic producers in a country, the market for that good is cleared at a higher price and a lower quantity. Dr. Jenkins established the relationship on pages 22-23 of his study. This higher price, administratively set, is the price facing domestic consumers and for all producers, domestic and foreign. The original study then attempted to estimate the economic consequences in terms of prices, employment and the distribution of profits, of this protection.

The critique obfuscates this vital relationship by continually confusing "costs" and "prices". Cost performance by domestic producers may well improve even while they are protected by higher prices. The only consequence of this is a transfer of income from Canadian consumers to the employers and employees in the protected industry and related distribution sectors. The critique makes no mention of this relationship. Foreign producers will continue to supply domestic markets as long as all their costs, including the quota value, still allows them to move up the domestic or Canadian price.

"Questionability" of Conclusions and Unsuitability as "Prescriptions for Public Policy"

On the above points and on others, we have yet to see any legitimate reason for questioning Professor Jenkins' conclusions. If these issues are of central concern to the Task Force, we would encourage the Task Force to seek out whatever related studies have been undertaken (or could be) by the analysts in the Departments of Finance, Industry, Trade and Commerce, or Consumer and Corporate Affairs. Some of the work carried out by branches of some of the provincial governments may also be helpful.

The Canadian Textile Institute "critique's" assumption that Dr. Jenkins' study might be taken as a comprehensive prescription for policy can only be seen as a revealing over-reaction. As the attached outline for our forthcoming monograph shows, the North-South Institute and the World Bank are fully conscious of the fact that many other dimensions of the trade and adjustment relationship must receive commensurate weight to the costs and consequences Dr. Jenkins has traced. Our Institute's own research program on these issues has been underway for several years and lays great stress on attempting to develop comprehensive, realistic and carefully-phased economic and social measures which will provide preferable responses for all concerned.

This point, however, is not to underrate the substantial policy *significance* of Dr. Jenkins' results in the meantime. Decisions can and will be taken on various trade policies, not just in these sectors, and it will be critically important for the

La question des prix

La critique a cherché à montrer que «les prix des produits importés sont établis en fonction des prix intérieurs et non des coûts imposés» (page 4) et que par conséquent, le contingentement n'a pas fait monter le prix des vêtements importés pour le consommateur. (page 2.). C'est là une grosse erreur qui demande à être clarifiée afin d'éviter toute fausse conclusion.

Les prix à la consommation sont déterminés par l'interaction de l'offre et la demande. Si les producteurs intérieurs d'un pays sont protégés, le bien en question se vendra à un prix plus élevé et en quantité moindre sur le marché. M. Jenkins explique cette relation aux pages 22 et 23 de son étude. Ce prix plus élevé fixé à l'échelle administrative est le prix que doivent payer les consommateurs intérieurs ainsi que tous les producteurs intérieurs et étrangers. L'étude originale essayait ensuite d'évaluer les conséquences économiques de cette protection sur les prix, l'emploi et la distribution des profits.

Le critique masque cette relation essentielle en confondant sans cesse «coûts» et «prix». Il se peut que le prix de revient des producteurs intérieurs diminue même s'ils sont protégés par des prix plus élevés. Cela équivaut tout simplement à un transfert de revenus des consommateurs canadiens aux employeurs et aux employés de l'industrie protégée et des secteurs de distribution connexes. Le critique ne fait aucune mention de cette relation. Les producteurs étrangers continueront d'offrir leurs produits sur les marchés intérieurs tant que leurs coûts, y compris la valeur du contingentement, leur permettront de faire monter le prix intérieur ou le prix canadien.

«Justesse» des conclusions et de «l'incidence sur la politique publique»

Au sujet notamment des points susmentionnés, rien ne permet jusqu'ici de mettre en doute la justesse des conclusions du professeur Jenkins. Si ces questions intéressent vraiment le groupe de travail, nous lui conseillons de prendre connaissance des études connexes entreprises à ce jour ou qui pourraient être entreprises dans l'avenir par les analystes des ministères des Finances, de l'Industrie et du Commerce ou de la Consommation et des Corporations. Certains travaux exécutés par les directions de gouvernements provinciaux pourraient aussi lui être utiles.

On ne peut que considérer comme une réaction révélatrice empreinte d'émotivité l'allégation du critique de l'Institut canadien des textiles, selon laquelle l'étude de M. Jenkins pourrait servir à modérer notre politique. Comme le démontre l'aperçu ci-joint des monographies à paraître, l'Institut nord-sud et la Banque mondiale sont pleinement conscients de la nécessité d'étudier à fond d'autres dimensions du commerce et de la relation de rajustement, compte tenu des coûts et des conséquences établis par M. Jenkins. Notre institut étudie lui-même ces questions depuis plusieurs années et cherche à concevoir des mesures sociales et économiques globales, réalistes et soigneusement planifiées qui satisferont tous les intéressés.

Ces réserves ne visent toutefois pas à minimiser l'importance considérable, pour l'établissement des politiques, des résultats obtenus par M. Jenkins. Des décisions seront prises sur diverses questions commerciales dans ce secteur et dans d'autres et

government, Parliament and the public to have the fullest idea of the costs and benefits of different options. Dr. Jenkins' case-study has shed important light on some key issues in this area and deserves a substantial place in the consideration of such options.

We would respectfully request that this brief note and attachments be annexed to your Committee's *Proceedings* in order to balance the previous submissions directed against our work.

il importera au gouvernement, au Parlement et au public de bien connaître les coûts et les avantages des différentes options. L'étude de cas menée par M. Jenkins nous renseigne sur certaines des principales questions qui se posent dans ce domaine; elle mérite donc de ce fait une analyse approfondie.

Nous demandons respectueusement que ce bref mémoire et les pièces ci-jointes soient annexés aux procès-verbaux et témoignages du Comité afin de faire contrepois aux mémoires critiquant nos travaux.

CURRICULUM VITAE

Glenn P. Jenkins

- Address:* Harvard Institute for International Development
Harvard University
1737 Cambridge, Massachusetts 02138
- Date of Birth:* December 3, 1944
- Marital Status:* Married
- Education:*
- | | |
|---|-------------------------|
| University of Chicago | Economics Ph.D. 1972 |
| University of Chicago | Economics M.A. 1970 |
| University of Western Ontario,
Ontario, Canada | Economics M.A. 1969 |
| Carleton University, Ottawa, Ontario,
Canada | Economics B. Comm. 1967 |
- Doctoral Dissertation:* *The Analysis of Rates of Return from Capital in Canada*, University of Chicago 1972.
- Fields of Concentration:* Public Finance, Investment Appraisal, Resource Economics, Economic Development, Micro-Economic Theory, Monetary Economics.
- Present Positions:* Institute Associate, Harvard Institute for International Development, and Lecturer on Economics, Harvard University from July 1976.
- Other Positions Held:*
- Development Planning Advisor—Industrial Sector, Government of Malaysia, U.N.D.P.—H.I.I.D. sponsored project October 1977—October 1979. In Malaysia I developed a graduate level program in applied economics (project planning and evaluation and policy analysis) at the National Institute of Public Administration.
- Assistant Professor of Economics, Harvard University, from July 1972 to 1976.
- Lecturer on Financial Management, Graduate School of Business, University of Chicago, 1972.
- Member of commission sponsored by the World Bank and the Government of Bolivia to recommend reforms in taxation of the mining sector in Bolivia, May 1975 to December 1975.
- Economic Consultant, Ministry of Finance, Government of Indonesia. This work dealt with the adjustment of financial accounts to reflect the experience of inflation and devaluation. January 1979.
- Member of Advisory Project to the Department of Finance, Government of Indonesia, to recommend reforms in the taxation of the mining sector in Indonesia. July 1976 to September 1977.

Special Economic Advisor, Department of Industry, Trade and Commerce and Department of Regional Economic Expansion, Government of Canada. January 1975 to February 1976. Economic Consultant to these Departments, October 1973 to October 1977.

Economic Consultant; Commission on Inflationary Accounting, Government of Ontario, Canada. June 1975 to December 1975.

Economic Research Consultant, Economic Council of Canada. February 1975 to October 1977.

Economic Consultant, United States Department of State. June 1973 to December 1974.

Research Consultant, Energy Policy Project, Ford Foundation. December 1972 to August 1973.

Consultant Economist to Economic Planning Branch, Department of Treasury and Economics, Province of Ontario, Canada. (Research with emphasis on the construction of an economic forecasting model for Canada and the development of capital budgeting criteria.) March 1970 to December 1972.

Research Associate with Economic Planning Branch, Department of Treasury and Economics, Province of Ontario, Canada. Project and Economics, Province of Ontario, Canada (Project to forecast demand for skilled manpower). June 1968 to September 1969.

CURRICULUM VITAE

Glenn P. Jenkins

Harvard Institute for International Development
 Harvard University
 1737 Cambridge Street
 Cambridge, Massachusetts 02138

*Adresse:**Date de naissance:*

le 3 décembre 1944

État civil:

Marié

Études:

Université de Chicago	Doctorat en économie 1972
Université de Chicago	Maîtrise en économie 1970
Université de Western Ontario, London (Ontario) Canada	Maîtrise en économie 1969
Université Carleton, Ottawa (Ontario) Canada	Baccalauréat en économie 1967

Thèse de doctorat:

L'analyse des taux de rendement du capital du Canada, Université de Chicago, 1972.

Domaines de concentration:

Finances publiques, évaluation des investissements, économie des ressources, développement économique, théorie micro-économique, théories monétaires.

Postes actuels:

Membre associé du *Harvard Institute for International Development* et chargé de cours en économie à l'Université Harvard depuis juillet 1976.

Autres postes occupés:

Conseiller en planification du développement—Secteur industriel, gouvernement de la Malaisie, projet patronné par le P.D.N.U. et le H.I.I.D., d'octobre 1977 à octobre 1979. En Malaisie, j'ai mis au point un programme d'études de deuxième cycle en économie appliquée (planification et évaluation de projets et analyse) des politiques à l'Institut national d'administration publique.

Professeur adjoint d'économie à l'Université Harvard de juillet 1972 à 1976.

Chargé de cours en gestion financière, *Graduate School of Business*, Université de Chicago, 1972.

Membre de la Commission patronnée par la Banque Mondiale et le gouvernement de la Bolivie pour recommander des réformes fiscales dans le secteur minier en Bolivie, de mai 1975 à décembre 1975.

Conseiller économique au ministère des Finances, gouvernement de l'Indonésie. Ce travail portait sur le rajustement des comptes financiers pour tenir compte de l'inflation et de la dévaluation. Janvier 1979.

Membre du projet consultatif au ministère des Finances, gouvernement de l'Indonésie, en vue de recommander des réformes fiscales dans le secteur minier. Juillet 1976 à septembre 1977.

Conseiller économique spécial au ministère de l'Industrie et du Commerce et au ministère de l'Expansion économique régionale, gouvernement du Canada. Janvier 1975 à février 1976. Conseiller économique auprès de ces ministères d'octobre 1973 à octobre 1977.

Conseiller économique auprès de la Commission de la comptabilité inflationniste, gouvernement de l'Ontario, Canada. Juin 1975 à décembre 1975.

Recherchiste en économie pour le Conseil économique du Canada. Février 1975 à octobre 1977.

Conseiller économique au département d'État des États-Unis. Juin 1973 à décembre 1974.

Conseiller en recherche, projet de politique énergétique, Fondation Ford. Décembre 1972 à août 1973.

Conseiller économique auprès de la direction de la planification économique du ministère du Trésor et de l'Économie de la province de l'Ontario au Canada. (Recherche axée sur l'élaboration d'un modèle de prévision économique pour le Canada et la mise au point de critères pour l'établissement des budgets d'investissement.) Mars 1970 à décembre 1972.

Adjoint de recherche auprès de la Direction de la planification économique, ministère du Trésor et de l'Économie, province de l'Ontario, Canada. Projet et économie, province de l'Ontario, Canada (projet visant à prévoir la demande de main-d'œuvre qualifiée.) Juin 1968 à septembre 1969.

PUBLICATIONS

BOOKS AND MAJOR STUDIES COMPLETED

1. "Inflation: Its Financial Implications for Business in Canada", (Ottawa: Economic Council of Canada, Special Study Series, 1978).
2. "Capital in Canada: Its Social and Private Performance", Economic Council of Canada Discussion Paper No. 98, October 1977 (279 pages).
3. "The Environmental Assessment Act's Impact on Business in Ontario", (with John C. Evans and Richard W. Bodell) report prepared for the Ministry of Industry and Tourism, Government of Ontario, November 1977 (150 pages).
4. "Trade Adjustment Assistance: The Costs of Adjustment and Policy Proposals", (with John C. Evans, Graham Glenday and Claude Montmarquette) report prepared for Economic Analysis Branch, Department of Industry, Trade and Commerce, Government of Canada, March 1978 (292 pages).
5. *Preparation and Financial Analysis of Public Investment Projects*, Vol. 1. *Course Manual with Case Exercises*; and Vol. 2. *Cases and Solutions*, (Kuala Lumpur: National Institute of Public Administration: August 1978).
6. *Economic and Social Analysis of Public Investment Projects*, Vol. III *Course Manual with Case Exercises*; and Vol. IV *Cases, Exercises and Solutions*, (Kuala Lumpur: National Institute of Public Administration: August 1979).

ARTICLES PUBLISHED OR ACCEPTED FOR PUBLICATION

1. "Measurement of Rates of Return and Taxation from Private Capital in Canada", in *Benefit-Costs Analysis*, 1972, W.A. Niskanen, et al., editors' Aldine, 1972.
2. "Measurement of the Gains and Losses from Foreign Investment", in *Policy Formation in an Open Economy*, edited by Robert A. Mundell and E. van Snellenburg, University of Waterloo, 1974, pp. 393-413.
3. "Tax Preferences and the Foreign Operations of the United States Petroleum Industry", statement in *Report of Hearings to Committee on Foreign Relations, Subcommittee on Multinational Corporations, United States Senate*, January 30, 1974.
4. "United States Taxation and the Incentive to Develop Foreign Primary Energy Sources", in *Studies in Energy Tax Policies*, Gerard Brannon, editor, Ballinger Publishers, Cambridge, Mass., 1975.
5. "Taxation of Income of Multinational Corporations: The Case of the U.S. Petroleum Industry", (with Brian Wright), *Review of Economics and Statistics*, February 1975.
6. "An Evaluation of Alternative Tax Systems Applicable to the Mineral Industries", in *Mineral Leasing as an Instrument of Public Policy*, Crommelin, M. and Thompson, A.R. (editors), Vancouver: University of British Columbia Press, 1977.
7. "The Macroeconomic Impact of the Mineral Exporting Sector on a Developing Economy", (with M. Gillis) in M. Gillis, et al., *Taxation and Mining*, Ballinger Publishing Company, Cambridge, Mass., 1978.

PUBLICATIONS

LIVRES ET ÉTUDES IMPORTANTES

1. "Inflation: Its Financial Implications for Business in Canada", (Ottawa: Conseil économique du Canada, Série des études spéciales, 1978).
2. "Capital in Canada: Its Social and Private Performance", Document d'étude n° 98 du Conseil économique, octobre 1977 (279 pages).
3. "The Environmental Assessment Act's Impact on Business in Ontario", (avec John C. Evans et Richard W. Bodell) rapport rédigé pour le ministère de l'Industrie et du Tourisme, Gouvernement de l'Ontario, novembre 1977 (150 pages).
4. "Trade Adjustment Assistance: The Costs of Adjustment and Policy Proposals", (avec John C. Evans, Graham Glenday et Claude Montmarquette) rapport rédigé pour la Direction de l'analyse économique, ministère de l'Industrie et du Commerce, Gouvernement du Canada, mars 1978 (292 pages).
5. *Preparation and Financial Analysis of Public Investment Projects*, Vol. 1. *Course Manual with Case Exercises*; et Vol. 2. *Cases and Solutions*, (Kuala Lumpur: National Institute of Public Administration: août 1978).
6. *Economic and Social Analysis of Public Investment Projects*, Vol. III *Course Manual with Case Exercises*; and Vol. IV *Cases, Exercises and Solutions*, (Kuala Lumpur: National Institute of Public Administration: août 1979).

ARTICLES PUBLIÉS OU ACCEPTÉS POUR PUBLICATION

1. "Measurement of Rates of Return and Taxation from Private Capital in Canada", in *Benefit-Costs Analysis*, 1972, W. A. Niskanen et al., éditeurs Aldine, 1972.
2. "Measurement of the Gains and Losses from Foreign Investment", in *Policy Formation in an Open Economy*, publié par Robert A. Mundell et E. van Snellenburg, Université de Waterloo 1974 p. 393-413.
3. "Tax Preferences and the Foreign Operations of the United States Petroleum Industry", énoncé in *Report of Hearings to Committee on Foreign Relations, Subcommittee on Multinational Corporations, United States Senate*, 30 janvier 1974.
4. "United States Taxation and the Incentive to Develop Foreign Primary Energy Sources", in *Studies in Energy Tax Policies*, Gerard Brannon, éditeur, Ballinger Publishers, Cambridge (Mass.), 1975.
5. "Taxation of Income of Multinational Corporations: The Case of the U.S. Petroleum Industry", (avec Brian Wright), *Review of Economics and Statistics*, février 1975.
6. "An Evaluation of Alternative Tax Systems Applicable to the Mineral Industries", in *Mineral Leasing as an Instrument of Public Policy*, Crommelin, M. and Thompson, A.R. (éditeurs), Vancouver: Presses de l'Université de la Colombie-Britannique.
7. "The Macroeconomic Impact of the Mineral Exporting Sector on a Developing Economy", (avec M. Gillis) in M. Gillis et al., *Taxation and Mining*, Ballinger Publishing Company, Cambridge (Mass.), 1978.

8. "Alternatives for Mineral Tax Reform", (with M. Gillis, L. Wells and B. Wright) in M. Gillis, et al., *Taxation and Mining*, Ballinger Publishing Company, Cambridge, Mass., 1978.
9. "Performance Evaluation and Public Sector Enterprises: Cases from Latin America and Asia", (with M. Gillis) in *Public Enterprise Investment, Prices, Costs and Returns*, P.K. Basu and A. Nove (editors), Kuala Lumpur: Asia and Pacific Development Administration Center, 1978.
10. "Principles of Performance Evaluation for Public Sector Enterprises", *Development Forum*, Malaysian Center for Development Studies, June 1979.
11. "Adaptation of System Expansion to Marginal Cost Based Rates Using a Load Simulation Model", (with John C. Evans) I.E.E.E. Conference volume on *Marginal Cost and Pricing of Electrical Energy*, Montreal, Canada, May 1978.
12. "On Measuring the Social Opportunity Cost of Permanent and Temporary Employment", (with C.Y. Kuo), *The Canadian Journal on Economics*, Vol. XI, No. 2, May 1978.
13. "Estimating the Private and Social Opportunity Costs of Displaced Workers", (with Claude Montmarquette), *The Review of Economics and Statistics*, Vol. LXI, No. 3, August 1979.
14. "Taxes and Tariffs and the Evaluation of the Benefit from Foreign Investment", *The Canadian Journal of Economics*, Vol. XII, No. 3, August 1979.
15. "An Operational Approach to the Performance Evaluation of Public Sector Enterprises", *Annals of Public and Cooperative Economy*, forthcoming 1979. (Previously circulated as H.I.I.D. Development Discussion Paper No. 47, Harvard University.)
16. "General Structure of Indonesian Mining Taxation", (with M. Gillis and R. Beals), Ch. 2 in M. Gillis and R. Beals, *Tax and Investment Policies for Hard Minerals: Public and Multinational Enterprises in Indonesia*, Ballinger, Publishing Company, Cambridge, Mass., 1979 (forthcoming).
17. "Investment Policy: Issues and Analysis" (with M. Gillis, R. Beals and U. Peterson), Ch. 8 in M. Gillis and R. Beals, *Tax and Investment Policies for Hard Minerals: Public and Multinational Enterprises in Indonesia*, Ballinger Publishing Company, Cambridge, Mass., 1979 (forthcoming).
8. "Alternatives for Mineral Tax Reform", (avec M. Gillis, L. Wells et B. Wright) in M. Gillis et al., *Taxation and Mining*, Ballinger Publishing Company, Cambridge (Mass.), 1978.
9. "Performance Evaluation and Public Sector Enterprises: Cases from Latin America and Asia", (avec M. Gillis) in *Public Enterprise Investment, Prices, Costs and Returns*, P. K. Basu et A. Nove (éditeurs), Kuala Lumpur: Asia and Pacific Development Administration Center, 1978.
10. "Principles of Performance Evaluation for Public Sector Enterprises", *Development Forum*, Malaysian Center for Development Studies, juin 1979.
11. "Adaptation of System Expansion to Marginal Cost Based Rates Using a Load Simulation Model", (avec John C. Evans) I.E.E.E. Conference volume on *Marginal Cost and Pricing of Electrical Energy*, Montréal (Canada) mai 1978.
12. "On Measuring the Social Opportunity Cost of Permanent and Temporary Employment", (avec C. Y. Kuo), *The Canadian Journal on Economics*, vol. XI, n° 2, mai 1978.
13. "Estimating the Private and Social Opportunity Costs of Displaced Workers", (avec Claude Montmarquette), *The Review of Economics and Statistics*, vol. LXI, n° 3, août 1979.
14. "Taxes and Tariffs and the Evaluation of the Benefit from Foreign Investment", *The Canadian Journal of Economics*, vol. XII, n° 3, août 1979.
15. "An Operational Approach to the Performance Evaluation of Public Sector Enterprises", *Annals of Public and Cooperative Economy*, publication en 1979. (Publié précédemment comme document d'étude sur le développement du H.I.I.D. de l'Université de Harvard.)
16. "General Structure of Indonesian Mining Taxation", (avec M. Gillis et R. Beals), ch. 2 in M. Gillis et R. Beals, *Tax and Investment Policies for Hard Minerals: Public and Multinational Enterprises in Indonesia*, Ballinger Publishing Company, Cambridge (Mass.) 1979 (à venir).
17. "Investment Policy: Issues and Analysis" (avec M. Gillis, R. Beals et U. Peterson), ch. 8 in M. Gillis and R. Beals, *Tax and Investment Policies for Hard Minerals: Public and Multinational Enterprises in Indonesia*, Ballinger Publishing Company, Cambridge (Mass.), 1979 (à venir).

Research Reports and Unpublished Conference Papers

1. "A Forecasting Model of the Canadian Economy", *Staff Technical Paper No. 2*, Economic Planning Branch, Policy Planning Division, Department of Treasury and Economics, Government of Ontario, January 1971.
2. "The Welfare Cost of Subsidized Electric Power Generation in an Open Economy", Harvard University, December 1972.
3. "Foreign Tax Credits and the International Interdependence of Corporate Tax Policies", (with Antal Deutsch), *Harvard Institute of Economic Research Discussion Paper 384*, September 1974.
4. "The Role of Canadian and American Monetary Policy in the Determination of Interest Rates in Canada", (with H.B.F. Lim), *Harvard Institute of Economic Research Discussion Paper 326*, October 1973.

Travaux de recherche et exposés non publiés

1. "A Forecasting Model of the Canadian Economy", *Staff Technical Paper n° 2*, Direction de la planification économique, ministère du Trésor et de l'Économie, Gouvernement de l'Ontario, janvier 1971.
2. "The Welfare Cost of Subsidized Electric Power Generation in an Open Economy", Université Harvard, décembre 1972.
3. "Foreign Tax Credits and the International Interdependence of Corporate Tax Policies", (avec Antal Deutsch), *Harvard Institute of Economic Research Discussion Paper 384*, septembre 1974.
4. "The Role of Canadian and American Monetary Policy in the Determination of Interest Rates in Canada", (avec H.B.F. Lim), *Harvard Institute of Economic Research Discussion Paper 326*, octobre 1973.

5. Comments on paper, "The Incidence of World Taxes and Natural Resources", *American Economic Association Meeting*, San Francisco, December 28, 1974.

6. "The Impact of Inflation, Taxation, and Accounting Practices on the Evaluation of Private and Social Rates of Return to Capital in Canada", paper presented to conference on *Measurement of the Rate of Return to Capital*, London, March 18, 1975.

7. "An Estimation of the Expected Real Interest Rate and the Inflation Component of the Nominal Interest Rate for Long-Term Industrial Bonds", prepared for Project Evaluation Group, Department of Regional Economic Expansion, Government of Canada, December 1976.

8. "An Economic Evaluation of Foreign Financing and Investments in Canada", (with John C. Evans), Department of Regional Economic Expansion, April 1977.

9. "Economic Rents, Regulations and Tax Incentives in the Canadian Petroleum Industry", *Harvard Institute of Economic Research, Discussion Paper 341*, February 1974.

10. "Public Electric Power and Economic Waste", (with H.B.F. Lim), 1978.

11. "Theory and Estimation of the Social Cost of Foreign Exchange Using a General Equilibrium Model with Distortions in all Markets", *Development Discussion Paper No. 28*, Harvard Institute for International Development, May 1977.

12. "Inflation and Cost-Benefit Analysis", *Development Discussion Paper No. 45*, Harvard Institute for International Development, September 1978.

13. "U.S. Direct Investment: Its Financial Cost to Canada", (with John C. Evans), September 1978.

14. "Performance Evaluation and Public Sector Enterprises", *Development Discussion Paper No. 46*, Harvard Institute for International Development, November 1978.

Current Research Areas

(a) The estimation of the economic and social benefits and incremental system costs of rural electrification projects.

(b) Completing a book (with Arnold C. Harberger) on financial-economic-social appraisal of public sector investment expenditures.

(c) Undertaking research project to estimate the determinants of the demand and supply of labor in regional labor markets and to estimate the factors which govern the social opportunity cost of labor in such areas.

(d) Development and estimation of models to evaluate the economic impact of taxes and regulations on the exploration, development and exploitation of mineral deposits.

The New York Times, Monday, August 4, 1980

Cost of Import Curbs Found to Outweigh Benefits

Washington, Aug. 3 (AP)—A Federal Trade Commission report says import barriers have increased prices to consumers by billions of dollars without providing anything approaching equivalent benefits for American industry and labor.

5. Commentaires sur le rapport "The Incidence of World Taxes and Natural Resources", *American Economic Association Meeting*, San Francisco, 28 décembre 1974.

6. "The Impact of Inflation, Taxation, and Accounting Practices on the Evaluation of Private and Social Rates of Return to Capital in Canada", document présenté à la conférence sur *Measurement of the Rate of Return to Capital*, London, 18 mars 1975.

7. "An Estimation of the Expected Real Interest Rate and the Inflation Component of the Nominal Interest Rate for Long-Term Industrial Bonds". Document rédigé pour le groupe de l'évaluation des programmes, ministère de l'Expansion économique régionale, décembre 1976.

8. "An Economic Evaluation of Foreign Financing and Investments in Canada", (avec John C. Evans), ministère de l'Expansion économique régionale, avril 1977.

9. "Economic Rents, Regulations and Tax Incentives in the Canadian Petroleum Industry", *Harvard Institute of Economic Research, Discussion Paper 341*, février 1974.

10. "Public Electric Power and Economic Waste", (avec H.B.F. Lim), 1978.

11. "Theory and Estimation of the Social Cost of Foreign Exchange Using a General Equilibrium Model with Distortions in all Markets", *Development Discussion Paper n° 28*, Harvard Institute for International Development, mai 1977.

12. "Inflation and Cost-Benefit Analysis", *Development Discussion Paper n° 45*, Harvard Institute for International Development, septembre 1978.

13. "U.S. Direct Investment: Its Financial Cost to Canada", (avec John C. Evans), septembre 1978.

14. "Performance Evaluation and Public Sector Enterprises", *Development Discussion Paper n° 46*, Harvard Institute for International Development, novembre 1978.

Domaines de recherche actuels

a) L'évaluation des avantages économiques et sociaux et des frais marginaux relatifs aux projets d'électrification rurale.

b) Publication d'un livre (avec Arnold C. Harberger) sur l'évaluation des conséquences sociales, économiques et financières des dépenses d'investissements du secteur public.

c) Projet de recherche visant à évaluer les composantes de la demande et de l'offre de main-d'œuvre sur les marchés régionaux et à établir les facteurs qui en régissent les coûts sociaux.

d) Conception et établissement des modèles permettant d'évaluer les conséquences économiques des taxes et des règlements sur l'exploration, le développement et l'exploitation des gisements miniers.

The New York Times, le lundi 4 août 1980

Les coûts à l'importation engouffrent les bénéfices

Washington le 3 août (AP)—Selon un rapport de la Commission fédérale sur le commerce, les barrières à l'importation ont accru les prix au consommateur de milliards de dollars sans rapporter de bénéfices équivalents ni à l'industrie ni à la main-d'œuvre américaines.

The report just released, gives results of an Investigation of textiles, sugar, color television sets, citizens' band radios and nonrubber shoes. For these products alone, the report estimates the higher prices to American consumers at \$2 billion a year. By comparison, benefits in the form of pay to American workers who could otherwise lose their jobs was put at \$281 million a year. The five products are covered by Import restrictions.

The study comes as election-year pressures are mounting for Federal measures to protect United States Industries hit by the recession, primarily the automobile and steel industries. Supporters of trade restrictions say they save jobs and help the nation's balance of payments.

The leading example of how international agreements can cause higher prices to American consumers, according to the trade commission's report, is in the textile industry, where the Multifiber Arrangement limits virtually all major textile exporting and importing nations.

A Huge Cost Is Estimated

"Textile restraints represent a huge cost to consumers, more than \$5 billion in four years," the study said. Sugar prices were increased by \$1.56 billion over the same period, with nearly half of that extra cost coming through subsidies to United States producers, the study said.

The commission's Bureau of Economics estimated additional costs to American consumers at \$1 billion for nonrubber footwear in four years and \$114.4 million for citizens' band radios in three years. It said there were no extra costs for color television sets because restrictions on Japanese imports allowed many sets to be imported from Korea and Taiwan.

These costs were the estimated difference between the price to consumers with the restrictions and without them.

The Editorial Notebook

Protecting Jobs at \$85,000 Each And That's in Exchange For Giving Each Worker An Extra \$1,840

The images of the foreign trade peril are powerful and alien: row upon row of expressionless young women in white smocks assembling electronic components... morning calisthenics, followed by a chorus of the corporate anthem... modern factories surrounded by shantytowns teeming with poor people eager to work for a bowl of rice a day.

It's no wonder that, when asked by polltakers, a majority of Americans are sufficiently concerned about imports taking

Le rapport, qui vient tout juste d'être publié, fournit les résultats d'une enquête portant sur les textiles, le sucre, les appareils de télévision couleur, les postes de service radio général et les chaussures non caoutchoutées. Pour ces seuls produits, le rapport estime que le prix pour le consommateur américain s'est élevé annuellement de \$2 milliards. Par comparaison, les avantages en résultant sous forme de rémunération pour les travailleurs américains qui auraient autrement perdu leurs emplois atteignaient annuellement \$281 millions. Les cinq produits bénéficient de l'imposition de restrictions à l'importation.

L'étude paraît juste au moment où, en cette année d'élections les pressions se multiplient afin que le fédéral adopte des mesures pour protéger les industries des États-Unis touchées par la récession, notamment celles de l'automobile et de l'acier. Les partisans de l'imposition de restrictions au commerce prétendent qu'elles protègent les emplois et favorisent la balance des paiements du pays.

Selon le rapport de la Commission sur le commerce, l'industrie des textiles illustre très bien comment les accords internationaux peuvent faire grimper les prix que payent les consommateurs américains: en effet, dans ce domaine a été conclu l'accord dit Multifiber Arrangement qui restreint le commerce avec la quasi totalité des grands pays exportateurs de textiles.

Coûts très élevés à prévoir

Selon l'étude, les restrictions imposées dans le domaine des textiles entraîneront de forts coûts pour le consommateur, soit plus de \$5 milliards en quatre ans. Sur une même période, le prix du sucre s'est accru de \$1.6 milliard soit près de la moitié du coût additionnel provenant de subventions versées aux producteurs américains.

Le Bureau des questions économiques de la Commission estimait que les coûts supplémentaires que doivent supporter les consommateurs américains s'établissent à \$1 milliard pour le secteur des chaussures non caoutchoutées et cela sur une période de quatre ans, et à \$114.4 millions pour les postes de service radio général sur une période de trois ans. Il affirme qu'aucun coût supplémentaire n'a été enregistré pour ce qui est des appareils de télévision couleur en raison du fait que l'imposition de restrictions sur les importations japonaises a permis l'entrée d'un grand nombre d'appareils provenant de Corée et de Taiwan.

Ces coûts correspondraient aux différences qu'entraîne pour le consommateur l'imposition ou l'absence de restrictions.

The Editorial Notebook

Protéger des emplois à raison de \$85 000 chacun en accordant à chaque travailleur une somme additionnelle de \$1 840

La menace du commerce étranger évoque en nous des images puissantes et lointaines: des files et des files de jeunes femmes au visage impassible, en sarraus blancs et affairées à monter des composantes électroniques... la gymnastique matinale, à laquelle fait suite l'hymne de l'entreprise... des usines modernes ceinturées de bidonvilles où grouillent de pauvres gens qui travailleraient bien pour un bol de riz par jour.

Rien d'étonnant donc à ce que une majorité d'Américains répondent aux enquêteurs qui effectuent des sondages qu'ils

away domestic jobs to be willing to pay a few dollars extra for a pair of running shoes or a few dollars a month more for a new car. Nor should it be surprising that defenders of open world trade are regarded as ivory tower theoreticians—or even worse, as elitists indifferent to the suffering of workers displaced by imports.

That is where a new staff report from the Federal Trade Commission is helpful. The report analyzes the impact of trade barriers in five industries: sugar, CB radios, clothing, color televisions, leather shoes. It may be no antidote to visions of *America Imperiled*. But it does document the astonishing price paid to protect American jobs from imports.

Consider the impact of protective tariffs on clothing. These tariffs, which average 28 percent, raised the cost of apparel in 1977 by \$1.4 billion. About a billion of that amount went to the Treasury in revenues. The remaining \$400 million is thus the price of keeping an estimated 116,000 extra textile workers, or 7 percent of the industry's workforce, steadily employed.

The bill comes to \$3,400 per worker. How bad is that? The answer should depend in part on what the jobs are worth to those who have them. When domestic workers are displaced by imports some find new jobs overnight, some are unemployed for a few weeks or months and some never find other work.

Using a profile of unemployment experience in the textile industry, the FTC researchers estimated the average potential income gain from a protection strategy at about \$1,840 per worker. To put it another way, in 1977 the country paid \$3,400 to protect the income of a clothing worker when only \$1,840 was needed—hardly a bargain.

Note, moreover, that the \$1,840 was the lifetime income gain for the clothing worker whose job was saved; for the consumer, on the other hand, the meter registering losses to consumers keeps on ticking year after year. Over four years, the estimated loss would exceed the textile worker's income gain by \$13,200 per worker. And the net cost projected into the indefinite future—i.e., the true cost of permanently preserving clothing employment—is \$85,000 per job.

Healthy economies are in constant flux, with some industries growing and other shrinking. As a wealthy society, the United States surely has an obligation to help the victims of change. But efforts to hold back the change itself, rather than compensating the losers, can be far more expensive than learning to live with those armies of industrious foreign workers.

PETER PASSELL

craignent tellement que les importations entraînent la disparition des emplois au pays qu'ils sont disposés à payer quelques dollars de plus pour une paire de souliers ou à augmenter leurs traites mensuelles encore un peu pour payer leur nouvelle voiture. Il n'y a pas non plus lieu de s'étonner que les défenseurs du libre échange mondial soient considérés comme des théoriciens sans prise sur la réalité ou pis encore des élitistes indifférents aux difficultés que connaissent les travailleurs supplantés par les importations.

C'est ici qu'intervient un nouveau rapport de la Commission fédérale du commerce qui étudie les répercussions de l'imposition de barrières commerciales dans cinq industries: celles du sucre, des postes de service radio général, des vêtements, des appareils de télévision couleur et des chaussures de cuir. Peut-être ne servira-t-il nullement à dissiper l'image d'une Amérique en péril, mais il révèle au moins les sommes astronomiques qui sont versées pour protéger les emplois des travailleurs américains contre les importations.

Voyons d'abord les répercussions des barrières tarifaires protectionnistes dans le domaine du vêtement. Ces droits, qui s'établissent à une moyenne de 28 p. 100, ont entraîné en 1977 une hausse du coût de l'habillement de \$1.4 milliard dont environ \$1 milliard est revenu dans les coffres du Trésor. Les \$400 millions qui restent représentent donc le prix du maintien au travail d'environ 116 000 travailleurs du textile additionnels, soit 7 p. 100 de l'effectif de cette main-d'œuvre.

Le coût est donc de \$3 400 par travailleur. Quel mal y a-t-il à cela? La réponse tient en partie à une autre question, à savoir que représentent ces emplois pour ceux qui les détiennent? Quand des travailleurs du pays sont supplantés par les importations, un certain nombre trouvent du travail dès le lendemain, d'autres restent sans emploi pendant quelques semaines ou des mois et certains n'en retrouvent pas.

Les recherches de la Commission fédérale du Commerce qui s'appuient sur l'expérience de chômage vécue dans l'industrie des textiles, montrent que le gain potentiel moyen obtenu grâce à cette stratégie protectionniste est d'environ \$1 840 par travailleur. Autrement dit, en 1977, le pays a versé \$3 400 pour protéger le revenu d'un travailleur de l'industrie du vêtement alors que \$1 840 auraient suffi, quelle aubaine!

Notons en outre que ces \$1 840 correspondent au gain de revenu réalisé pour toute la durée d'emploi d'un travailleur de l'industrie du vêtement dont l'emploi a été épargné. Pour le consommateur, d'autre part, la perte du pouvoir d'achat s'accroît d'année en année. Sur une période de quatre ans, la perte subie excéderait le gain en revenus des travailleurs de l'industrie du textile de près de \$13 200 par travailleur. Et le coût net prévu pour l'avenir, c'est-à-dire le coût réel de la protection permanente d'un seul emploi de l'industrie du vêtement serait d'environ \$85 000.

Une saine économie est en changement perpétuel, certaines industries prospèrent d'autres périclitent. En tant que société bien nantie, les États-Unis ont certainement l'obligation de venir en aide à ceux que le changement défavorise, mais les efforts visant à empêcher le changement lui-même plutôt qu'à indemniser les perdants peuvent être beaucoup plus coûteux que le consentement à s'accommoder de ces armées d'industriels travailleurs étrangers.

PETER PASSELL

MONOGRAPH OUTLINE

CANADA IN A DEVELOPING WORLD ECONOMY:
THE CAUSES AND EFFECTS OF TRADE AND
PROTECTION

Preface

(Helen Hughes, The World Bank and Jean Waelbroeck,
Université Libre de Bruxelles)

1. INTRODUCTION—CANADA IN A DEVELOPING
WORLD ECONOMY (Margaret Biggs/Bernard Wood,
North-South Institute)
2. CANADA, THE “NEW PROTECTIONISM” AND
TRADE WITH THE THIRD WORLD (Margaret Biggs,
North-South Institute)
3. THE COSTS AND DISTRIBUTIVE IMPACT OF
TARIFF AND NON-TARIFF BARRIERS TO TRADE
(Glenn Jenkins, Harvard University)
4. WORKER ADJUSTMENT TO CHANGING PAT-
TERNS OF INTERNATIONAL TRADE: COST AND
ASSISTANCE POLICIES (Graham Glenday and John
Evans, York University; Glenn Jenkins, Harvard University)
5. TRADE WITH DEVELOPING COUNTRIES AND
CANADIAN ECONOMIC PROSPECTS (Oli Hawryly-
shyn, George Washington University)

1. INTRODUCTION — CANADA IN A DEVELOPING
WORLD ECONOMY

—growth of the developing countries and the implication of
this process for the world economy

—Canada's role and status in the changing world economy;
the growing importance of relations with the developing
countries

—objectives and outline of the monograph

2. CANADA, THE “NEW PROTECTIONISM”, AND
TRADE WITH THE THIRD WORLD

—a survey of recent protectionist policies in Canada, includ-
ing new measures of industrial assistance

—analysis of the political and economic factors which lead
to protectionist policies (political interests, national eco-
nomic concerns, and domestic and external conditioning
factors)

—special attention is given throughout to the “new protec-
tionism” and trade restrictions affecting developing coun-
try imports

3. THE COST AND DISTRIBUTIVE IMPACT OF
TARIFF AND NON-TARIFF BARRIERS TO TRADE

—current estimates of the income transfers and economic
efficiency costs which result from both Canadian tariff
and non-tariff barriers to trade

—the distributive impact of the benefits and costs of
Canadian barriers to trade (within and between Canada
and exporting countries)

EXPOSÉ DE MONOGRAPHIES

CANADA IN A DEVELOPING WORLD ECONOMY:
THE CAUSES AND EFFECTS OF TRADE AND
PROTECTION

Préface

(Helen Hughes, La Banque mondiale et Jean Waelbroeck,
Université Libre de Bruxelles)

1. INTRODUCTION—CANADA IN A DEVELOPING
WORLD ECONOMY (Margaret Biggs/Bernard Wood,
Institut Nord-Sud)
2. CANADA, THE “NEW PROTECTIONISM” AND
TRADE WITH THE THIRD WORLD (Margaret Biggs,
Institut Nord-Sud)
3. THE COST AND DISTRIBUTIVE IMPACT OF
TARIFF AND NON-TARIFF BARRIERS TO TRADE
(Glenn Jenkins, Harvard University)
4. WORKER ADJUSTMENT TO CHANGING PAT-
TERNS OF INTERNATIONAL TRADE: COST AND
ASSISTANCE POLICIES (Graham Glenday et John
Evans, York University; Glen Jenkins, Harvard University)
5. TRADE WITH DEVELOPING COUNTRIES AND
CANADIAN ECONOMIC PROSPECTS (Oli Hawryly-
shyn, George Washington University)

1. INTRODUCTION — CANADA IN A DEVELOPING
WORLD ECONOMY

—La croissance des pays en développement et les répercus-
sions de ce processus sur l'économie mondiale.

—Le rôle et le statut du Canada dans l'économie mondiale
en changement; l'importance grandissante des relations
avec les pays en développement

—Objectifs et exposé de la monographie

2. CANADA, THE “NEW PROTECTIONISM”, AND
TRADE WITH THE THIRD WORLD

—Étude des plus récentes politiques protectionnistes au
Canada, notamment des nouvelles mesures d'aide à
l'industrie

—Analyse des facteurs politiques et économiques qui ont
mené à l'établissement de directives protectionnistes (inté-
rêts politiques, préoccupations économiques nationales et
facteurs de conditionnement national et extérieur)

—une attention spéciale est accordée au «nouveau protec-
tionisme» et aux restrictions commerciales qui touchent
les importations provenant de pays en développement.

3. THE COST AND DISTRIBUTIVE IMPACT OF
TARIFF AND NON-TARIFF BARRIERS TO TRADE

—Évaluations actuelles des transferts de revenus et du
rapport coût-efficacité qui résultent de l'imposition par le
Canada de barrières tarifaires et non tarifaires.

Les répercussions par secteur des bénéfices et coûts des
barrières canadiennes imposées au commerce (au Canada
et entre le Canada et les pays exportateurs)

4. WORKER ADJUSTMENT TO CHANGING PATTERNS OF INTERNATIONAL TRADE: COST AND ASSISTANCE POLICIES

- the nature and costs of trade adjustment, from the perspective of the workers directly affected as well as that of the economy as a whole
- the costs of worker adjustment are estimated for use in devising various types of trade adjustment assistance policies
- implications of these results for the implementation of adjustment programs

5. TRADE WITH DEVELOPING COUNTRIES AND CANADIAN ECONOMIC PROSPECTS

- Canada's trade flows and trade relations with the Third World relative to Canada's overall trade structure and economic outlook; the opportunities for and obstacles to greater Canada-Third World trade
- Canada-Third World trade in the context of the current public policy debate over Canada's trade and industrial options which have been dominated to-date by competing claims for multilateral, continental, nationalistic, and national strategies.

TERMS OF REFERENCE FROM THE NORTH-SOUTH INSTITUTE TO DR. GLENN JENKINS

1. The paper will provide an assessment of the costs and distributive impact of non-tariff barriers to trade in Canada. Particular attention will be paid to the economic costs and income transfers of non-tariff barriers which figure prominently in domestic public policy debates and particularly affect developing-country exports. The analytical framework (theoretical and empirical) used in the study will be of the highest academic standards while the paper itself will be written for an audience which includes: policy-makers, academics, students, journalists, as well as the international development community and the informed foreign affairs "public" in Canada and internationally.

4. WORKER ADJUSTMENT TO CHANGING PATTERNS OF INTERNATIONAL TRADE: COSTS AND ASSISTANCE POLICIES

- La nature et les coûts d'un redressement commercial, du point de vue des travailleurs directement touchés ainsi que de l'économie dans son ensemble
- Les coûts de l'adaptation de la main-d'œuvre sont évalués afin d'être utilisés dans la conception de divers types de politiques d'aide au redressement commercial
- Répercussions de ces résultats sur la mise en œuvre des programmes de redressement

5. TRADE WITH DEVELOPING COUNTRIES AND CANADIAN ECONOMIC PROSPECTS

- Les relations et échanges commerciaux du Canada avec le Tiers monde par rapport à la structure commerciale globale du Canada et à son image économique; les possibilités et problèmes d'intensification du commerce entre le Canada et le Tiers monde
- Le commerce entre le Canada et le Tiers monde dans le contexte de l'actuel débat politique public sur des options industrielles et commerciales du Canada qui se sont jusqu'à maintenant imposées par opposition aux stratégies multilatérales, continentales, et nationalistes.

MANDAT CONFIE À GLENN JENKINS PAR L'INSTITUT NORD-SUD

1. Le document constitue une évaluation des coûts et des répercussions par secteur de l'imposition de barrières non tarifaires au commerce au Canada. Une attention toute particulière est accordée aux coûts économiques et aux transferts de revenus des barrières non tarifaires qui previennent constamment dans les débats politiques publics et qui touchent tout particulièrement les exportations en provenance des pays en développement. Le cadre analytique (théorique et empirique) utilisé dans cette étude fait référence à des normes très élevées bien que le document lui-même soit rédigé à l'intention de lecteurs parmi lesquels se retrouvent des décideurs, des universitaires, des étudiants, des journalistes de même que la communauté internationale des pays en développement et le public qui s'intéresse aux affaires étrangères tant au Canada qu'internationalement.

APPENDIX "RNSR-23"

(Tables referred to in Testimony of Margaret Biggs, Research Officer)

Table 3.1

Actions Taken by Canada Under the Safeguard Provisions of GATT (Article XIX), MFA (Articles 3 and 4), and the General Preferential Tariff Since 1976—Manufacturing Industries

Product	VER MS QR	voluntary export restraint import surveillance quantitative restrictions	S R ()	surtax removal of the General Preferential Tariff the number of exporting countries affected	Measures		Year Introduced
					GATT	MFA	
Worsted spun acrylic yarns	QR						1976
	QR						1979
				VER (5)			1979
				QR (1)			1979
				VER (1)			1980
Certain textured polyester yarns	S						1976
				VER (3)			1979
Rayon, nylon, polyester, cotton, yarns				VER (3)			1979
Double-knit fabrics	QR						1976
						MS	1979
Worsted fabrics, wool				VER (5)			1979
				VER (1)			1980
Broadwoven nylon filament fabrics				VER (4)			1979
Broadwoven polyester fabrics				VER (4)			1979
Cotton fabrics				VER (5)			1979
Man-made fabrics, various				VER (4)			1979
Coated fabrics				VER (2)			1979
Clothing items	QR						1976
	QR						1978
						MS	1979
				VER (7)			1979
				VER (7)			1979
				QR (1)			1979
				VER (2)			1980
Bedsheets				VER (5)			1979
Pillowcases				VER (5)			1979
Handbags						MS	1978
				VER (5)			1979
Cotton terry towels				VER (6)			1979
				VER (1)			1980
Work gloves	QR						1976
				VER (4)			1979
				VER (1)			1980
Miscellaneous household textiles				VER (4)			1979
Cordage, rope and twine				VER (2)			1979
Rubber footwear ^a						R	1976
						R	1977
						R	1979
Leather footwear	QR						1977
	QR						1980
Colour televisions						R	1977
Bicycles							1977
Canned tomatoes	S (1)						1977
	S (1)						1977

^aThe General Preferential Tariff was first removed on rubber footwear in July, 1975, and was further revoked for one year in July, 1976, for two and one half years in June, 1977, and for three years in 1979.

APPENDICE «RNSR-23»

(Tableaux consultés lors du témoignage de Margaret Biggs, Agent de recherche)

Tableau 3.1

Mesures adoptées par le Canada depuis 1976 dans le cadre des dispositions de protections du GATT (article XIX), de l'AMF (articles 3 et 4) et de l'accord général préférentiel sur les tarifs douaniers — Industries manufacturières

Produit	Mesures				Date d'entrée en vigueur
	GATT	AMF	AGPTD	Surveillance	
Filés acryliques, système laine peignée	QR				1976
	QR				1979
		VER (5)			1979
		QR (1)			1979
		VER (1)			1980
Certain filés de polyester serrés	S				1976
		VER (3)			1979
Filés de rayonne, de nylon, et de polyester/coton		VER (3)			1979
Tissus à mailles doubles	QR				1976
				MS	1979
Tissus de laine peignée		VER (5)			1979
		VER (1)			1980
Tissus larges de filament de nylon		VER (4)			1979
Tissus larges de polyester		VER (4)			1979
Tissus de coton		VER (5)			1979
Divers tissus de fibres chimiques		VER (4)			1979
Tissus enduits		VER (2)			1979
Vêtements	QR				1976
	QR				1978
				MS	1979
		VER (7)			1979
		VER (7)			1979
		QR (1)			1979
		VER (2)			1980
Draps		VER (5)			1979
Taies d'oreiller		VER (5)			1979
Sacs à main				MS	1978
		VER (5)			1979
Serviettes en coton frisé		VER (6)			1979
		VER (1)			1980
Gants de travail	QR				1976
		VER (4)			1979
		VER (1)			1980
Divers textiles à usage domestique		VER (4)			1979
Cordage, cordes et ficelles		VER (2)			1979
Chaussures de caoutchouc ^a			R		1976
			R		1977
			R		1979
Chaussures de cuir	QR				1977
	QR				1980
Télécouleurs			R		1977
Bicyclettes	S (1)				1977
Tomates en conserve	S (1)				1977

^aL'accord général préférentiel sur les tarifs douaniers a été suspendu pour les chaussures de caoutchouc pour une première fois en juillet 1975 et il a été de nouveau suspendu pour un an en juillet 1976, pour deux ans et demi en juillet 1977 et pour trois ans en 1979.

Table 3.2

The Incidence of Special Import Controls on Canadian Imports of Manufactured Goods^a

	10 September 1971	10 September 1976	1 May 1980
Number of individual restraints (excluding surveillance measures)	56	31	181
Number of products	19	12	33
Number of countries	18	10	20
Number of developing countries	12	4	14
Number of individual restraints (including surveillance measures)	56	53	207
Number of products	19	13	33
Number of countries	18	23	29
Number of developing countries	12	15	19
Global Surveillance			
Number of products	—	3	23
Global quotas (GATT Article 19)	—	3	1
Global surtax (GATT Article 19)	—	1	—

^aAlmost all of these measures affect textile and clothing items, except for the global quota on footwear. See Table A1.Source: Compiled from industry, Trade and Commerce, Office of Special Import Policy, *Imports Subject to Control by Exporting Countries* (Ottawa, 1971, 1976), *Notice to Importers 102* (Ottawa, December 12, 1978); *Notice to Importers 106* (Ottawa, February 13, 1979); and the export restraint agreement between Canada and sixteen exporting country governments.

Tableau 3.2

Incidence des mesures spéciales de contrôle des importations sur les importations canadiennes de produits manufacturés^a

	10 septembre 1971	10 septembre 1976	1 ^{er} mai 1980
Nombre de restrictions particulières, (en excluant les mesures de surveillance)	56	31	181
Nombre de produits	19	12	33
Nombre de pays	18	10	20
Nombre de pays en développement	12	4	14
Nombre de restrictions particulières (en incluant les mesures de surveillance)	56	53	207
Nombre de produits	19	13	33
Nombre de pays	18	23	29
Nombre de pays en développement	12	15	19
Surveillance globale			
Nombre de produits	—	3	23
Contingents globaux (article 19 du GATT)	—	3	1
Surtaxe globale (article 19 du GATT)	—	1	—

^aPresque toutes ces mesures touchent les textiles et les vêtements, exception faite du contingent global pour les chaussures (voir tableau A1).Source: Compilé d'après les documents *Imports Subject to Control by Exporting Countries* (Ottawa, 1971, 1976), *Notice to Importers 102* (Ottawa, 12 décembre 1978), *Notice to Importers 106* (Ottawa, 13 février 1979), Direction générale de la politique sur l'importation de certains produits, ministère de l'Industrie et du Commerce; et d'après les accords sur les restrictions des importations conclus entre le Canada et seize gouvernements de pays exportateurs.

Table 4.1

Adjustment — Pressures, Problems and Characteristics
Selected Manufacturing Industries

Industry Characteristics	Total Manufacturing	Leather	Textile	Knitting	Clothing
Value of Shipments ^a					
1977 (1977 \$,000)	\$108,852,431	\$688,839	\$2,955,433	\$637,937	\$2,662,395
% total manufacturing	—	63%	2.72%	59%	2.45%
Change 1971-77 (1971 \$,000)	\$ 12,175,276	\$4,995	\$267,117	\$27,499	\$ 102,666
Import Penetration ^b					
% 1976	30.3%	31.4%	27.7%	38.6%	13.4%
Absolute change 1967-76%	10.8%	16.1%	8.5%	26.7%	8.4%
Absolute change 1973-76%	1.0%	8.0%	1.2%	9.8%	5.0%
Third World Import Penetration ^b					
% 1976	1.4%	12.2%	3.6%	20.9%	7.2%
Absolute change 1967-76%	.8%	11.3%	1.2%	18.8%	5.7%
Absolute change 1973-76%	.3%	5.9%	.5%	8.3%	4.2%
Third World Import Share ^c					
% 1976	4.8%	38.6%	12.9%	54.2%	53.4%
Absolute change 1967-76%	1.3%	32.8%	.8%	36.4%	25.4%
Absolute change 1973-76%	.9%	11.8%	1.4%	10.5%	18.3%
Employment ^a					
Employment, 1977	1,704,415	23,456	65,508	20,628	94,939
% total manufacturing	—	1.4%	3.8%	1.2%	5.6%
Change 1971-77	76,011	-4,474	-3,842	-3,291	-3,518
Labour Force Characteristics					
% of the labour force, less than 9 years education 1971 ^b	33.8%	51.5%	43.7%	50.3%	56.8%
% of the labour force, over 45 years old, less than 9 years education, 1971 ^d	14.7%	19.1%	17.8%	15.3%	20.9%
% of total employment, female, July 1979 ^e	24.0%	57.9%	36.0%	66.4%	74.6%
% of total employment in Québec, July 1979 ^e	27.7%	44.6%	49.5%	53.4%	62.6%
Average hourly wage (July 1979) ^e					
Canada	\$7.45	\$4.94	\$5.97	\$4.54	\$4.92
Quebec	\$6.80	\$4.96	\$5.52	\$4.73	\$5.11

^aSource: Statistics Canada, *Manufacturing Industries in Canada, National and Provincial Areas* (Ottawa, 1979).

^bCalculated as the ratio of imports to apparent domestic market. Source: The North-South Institute.

^cCalculated as the ratio of the imports from Third World countries to total imports. Source: The North South Institute.

^dSource: Statistics Canada, *Industries by Sex, Showing Level of Schooling by Age and School Attendance* (Ottawa, 1975).

^eSource: Statistics Canada, *Employment Earnings Hours* (Ottawa, 1979).

Tableau 4.1

Rajustement — Pressions, problèmes et caractéristiques
Certaines industries manufacturières

Caractéristiques de l'industrie	Total pour le secteur manufacturier	Cuir	Textile	Tricot	Vêtement
Valeur des expéditions ^a					
1977 (milliers de \$ de 1977)	\$108,852,431	\$688,839	\$2,955,433	\$637,937	\$2,662,395
%, total pour le secteur manufacturier	—	63%	2.72%	59%	2.45%
Variation, 1971-1977 (milliers de \$ de 1971)	\$ 12,175,276	\$4,995	\$267,117	\$27,499	\$ 102,666
Pénétration des importations ^b					
% 1976	30.3%	31.4%	27.7%	38.6%	13.4%
Variation absolue, 1967-1976, %	10.8%	16.1%	8.5%	26.7%	8.4%
Variation absolue 1973-76, %	1.0%	8.0%	1.2%	9.8%	5.0%
Pénétration des importations du Tiers Monde ^b					
%, 1976	1.4%	12.2%	3.6%	20.9%	7.2%
Variation absolue 1967-76, %	.8%	11.3%	1.2%	18.8%	5.7%
Variation absolue, 1973-76, %	.3%	5.9%	.5%	8.3%	4.2%
Part des importations du Tiers Monde ^c					
%, 1976	4.8%	38.6%	12.9%	54.2%	53.4%
Variation absolue 1967-1976, %	1.3%	32.8%	.8%	36.4%	25.4%
Variation absolue, 1973-76, %	.9%	11.8%	1.4%	10.5%	18.3%
Emploia					
Emploi, 1977	1,704,415	23,456	65,508	20,628	94,939
%, total pour le secteur manufacturier	—	1.4%	3.8%	1.2%	5.6%
Variation, 1971-77	76,011	-4,474	-3,842	-3,291	-3,518
Caractéristiques de la main-d'œuvre					
% de la main-d'œuvre, moins de 9 ans de scolarité, 1971 ^b	33.8%	51.5%	43.7%	50.3%	56.8%
% de la main-d'œuvre, plus de 45 ans, moins de 9 ans de scolarité, 1971 ^d	14.7%	19.1%	17.8%	15.3%	20.9%
% du total des emplois, femmes, juillet 1979 ^e	24.0%	57.9%	36.0%	66.4%	74.6%
% du total des emplois au Québec, juillet 1979 ^e	27.7%	44.6%	49.5%	53.4%	62.6%
Rémunération horaire moyenne (juillet 1979) ^e					
Canada	\$7.45	\$4.94	\$5.97	\$4.54	\$4.92
Québec	\$6.80	\$4.96	\$5.52	\$4.73	\$5.11

^aSource: Statistique Canada, *Industries manufacturières au Canada, secteurs national et provinciaux* (Ottawa, 1979).

^bCalculé sous forme de rapport entre les importations et le marché intérieur apparent. Source: Institut Nord-Sud.

^cCalculé sous forme de rapport entre les importations des pays du Tiers Monde et les importations totales. Source: Institut Nord-Sud.

^dSource: Statistique Canada, *Industries selon le sexe, aux indications sur le niveau de scolarité selon l'âge et la fréquentation scolaire* (Ottawa, 1975).

^eSource: Statistique Canada, *Emploi et rémunération horaire* (Ottawa, 1979).

Table A1

The Canadian Import Control System
(Restrains in Place, May, 1980)

X Voluntary Export Restraint
S Surveillance
Q Import quota
I Informal restraint
/ partial X, S, Q or I

[illegible]

Appendix

Table A1

The Canadian Import Control System

(Restrains in Place, May, 1980)

X Voluntary Export Restraint
 S Surveillance
 Q Import quota
 I Informal restraint
 / partial X, S, Q or I

Import Control List Item	ICL Number	Japan	Hong Kong	South Korea	Taiwan	P.R. China	Philippines	Poland	Romania	Thailand	Macao	Singapore	Sri Lanka	India	Malaysia	Hungary	Bulgaria	Czechoslovakia	Pakistan	Brazil	El Salvador	Uruguay	Notes
Blouses and ladies shirts	39	X/	X/	X/	X/	X/	X/	X/	X/	X/	X/	X/	X/	X/	X/	X/	X/						global surveillance
Pyjamas and sleepwear	40	X/	X/	X/	X/	X/	X/	X/	X/	X/	X/	X/	X/	X/	X/	X/	X/						global surveillance
Raincoats	41	X/	X/	X/	X/	X/	X/	X/	X/	X/	X/	X/	X/	X/	X/	X/	X/						global surveillance
Sportswear	42	X/	X/	X/	X/	X/	X/	X/	X/	X/	X/	X/	X/	X/	X/	X/	X/						global surveillance
Foundation garments	43	X/	X/	X/	X/	X/	X/	X/	X/	X/	X/	X/	X/	X/	X/	X/	X/						global surveillance
Swimwear	44	X/	X/	X/	X/	X/	X/	X/	X/	X/	X/	X/	X/	X/	X/	X/	X/						global surveillance
Underwear	45	X/	X/	X/	X/	X/	X/	X/	X/	X/	X/	X/	X/	X/	X/	X/	X/						global surveillance
Topcoats, overcoats, jackets	46	X/	X/	X/	X/	X/	X/	X/	X/	X/	X/	X/	X/	X/	X/	X/	X/						global surveillance
Men's and boys' fine suits, jackets	47	X/	X/	X/	X/	X/	X/	X/	X/	X/	X/	X/	X/	X/	X/	X/	X/						global surveillance
Leather coats	48					X																	global surveillance
Men's and boys' shirts	49	X/	X/	X/	X/	X/	X/	X/	X/	X/	X/	X/	X/	X/	X/	X/	X/						global surveillance
Sweaters, pullovers, cardigans	50	X/	X/	X/	X/	X/	X/	X/	X/	X/	X/	X/	X/	X/	X/	X/	X/						global surveillance
Sheets	51	X/	X/	X/	X/	X/	X/	X/	X/	X/	X/	X/	X/	X/	X/	X/	X/						global surveillance
Pillowcases	52	X/	X/	X/	X/	X/	X/	X/	X/	X/	X/	X/	X/	X/	X/	X/	X/						global surveillance
Footwear, other than rubber	57																						global quota
Handbags	58	X/	X/	X/	X/	X/	X/	X/	X/	X/	X/	X/	X/	X/	X/	X/	X/						global surveillance
Rayon, nylon, poly/cotton yarn	60	X/	X/	X/	X/	X/	X/	X/	X/	X/	X/	X/	X/	X/	X/	X/	X/						global surveillance
Cotton fabrics	61	X/	X/	X/	X/	X/	X/	X/	X/	X/	X/	X/	X/	X/	X/	X/	X/						global surveillance
Rayon, nylon, mixed fibre fabrics	62	X/	X/	X/	X/	X/	X/	X/	X/	X/	X/	X/	X/	X/	X/	X/	X/						global surveillance
Coated fabrics	63		X/	X/	X/	X/	X/	X/	X/	X/	X/	X/	X/	X/	X/	X/	X/						global surveillance
Misc. household textiles, blankets, bedspreads	64		X/	X/	X/	X/	X/	X/	X/	X/	X/	X/	X/	X/	X/	X/	X/						global surveillance
Cordage, rope, twine	65		X/	X/	X/	X/	X/	X/	X/	X/	X/	X/	X/	X/	X/	X/	X/						global surveillance

Source: Compiled from Industry, Trade and Commerce, Office of Special Import Policy, *Notice to Importers 102* (Ottawa, December 12, 1978), *Notice to Importers 106* (Ottawa, February 13, 1979), and from the export restraint agreements between Canada and sixteen exporting country governments.

Tableau A1

X Restriction volontaire des exportations
S Surveillance
Q Contingent d'importation
I Restriction non officielle
/ En partie, X, S, Q ou I

[illegible]

Appendix

Tableau A1

Système canadien de contrôle des importations
(Restrictions imposées, mai 1980)

X Restriction volontaire des exportations
S Surveillance
Q Contingent d'importation
I Restriction non officielle
/ En partie, X, S, Q ou I

Articles figurant sur la liste de contrôle des importations	N ^o , L.C.I.	Japon	Hong Kong	Corée du Sud	Taiwan	R.P. Chine	Philippines	Pologne	Roumanie	Thaïlande	Macao	Singapour	Sri Lanka	Inde	Malaisie	Hongrie	Bulgarie	Tchécoslovaquie	Pakistan	Brésil	El Salvador	Uruguay	Notes
Blouses et chemisiers pour dames	39	X/	X/	X/	X/	X/	X/	X/	X/	X/	X/	X/		X/	X/		X/						surveillance globale
Pyjamas et vêtements de nuit	40	X/	X	X	X/			X/															surveillance globale
Imperméables	41	X/	X/	X													X/						surveillance globale
Vêtements de sport	42	X/	X/	X/			X/					X/		X/									surveillance globale
Sous-vêtements de soutien	43	X/	X	X			X																surveillance globale
Maillots de bain	44	X/	X	X																			surveillance globale
Sous-vêtements	45	X/	X	X			X																surveillance globale
Pardessus, manteaux et vestons	46	X/	X	X					X/		X/	X/	X/	X/			X						surveillance globale
Complets et vertons pour hommes et garçons	47	X/	X	X	X/			X/	X/			X				X/	X						surveillance globale
Manteau de cuir	48				X																		surveillance globale
Chemises pour hommes et garçons	49	X/	X	X	X/	X	X/	X/	X/	X/	X	X	X/	X	X/		X/						surveillance globale
Chandails, pullovers et cardigans	50	X/	X	X	X/	X	X/	X/			X	X					X						surveillance globale
Draps	51	X	X	X	X			X						S									
Taies d'oreiller	52	X	X	X	X			X	S														
Chaussures, autres que celles en caoutchouc	57																						contingentement global
Sacs à main	58	X	X	X	X/	X																	surveillance globale
Filés de rayonne, de nylon et polyester/coton	60	X	X	X																			
Tissus de coton	61	X	X	X	X/			X/															
Tissus de rayonne, de nylon et de fibres mixtes	62	X	X	X				X															
Tissus enduits	63		X	X																			
Divers textiles à usage domestique, couvertures, couvre-lits	64		X	X	X			X															
Cordage, cordes, ficelles	65		X	X																			

Source: Compilé à partir des documents *Notice to Importers 102* (Ottawa, 12 décembre 1978), *Notice to Importers 106* (Ottawa, 13 février 1979), Direction générale de la politique sur l'importation de certains produits, ministère de l'Industrie et du Commerce, et des accords de restrictions des exportations conclus entre le Canada et seize gouvernements de pays exportateurs.

Table A3

Third World Share of Canadian Market (Import Penetration)

Manufacturing Industries Ranked by 1976 Market Share and Annual Average Increase in Market Share^a

Market Share			Average Annual Increase in Market Share									
1976			1976	1967-76			1973-76			1975-76		
Rank	SIC ^b	Industry	%	Rank	SIC ^c	%	Rank	SIC ^d	%	Rank	SIC	%
1	175	Leather glove	28.8	1	175	3.1	1	175	6.1	1	175	12.9
2	184	Cordage, Twine	26.7	2	184	2.7	2	239	3.0	2	239	6.8
3	239	Knitting	23.4	3	239	2.3	3	334	2.6	3	179	5.8
4	179	Leather bags	16.5	4	179	1.8	4	179	2.4	4	334	4.9
5	334	Radio & T.V.	13.1	5	334	1.4	5	243	1.8	5	172	4.5
6	102	Fish products	11.0	6	102	.9	6	102	1.6	6	243	4.5
7	243	Clothing (men's)	9.5	7	174	.9	7	224/245	1.5	7	102	3.9
8	393	Sporting goods, toys	8.6	8	243	.8	8	172	1.4	8	259	3.8
9	174	Leather Shoes	8.5	9	259	.7	9	174	1.1	9	174	3.3
10	181	Cotton yarn, cloth	8.4	10	172	.7	10	259	.8	10	224/245	3.1
(12)	259	Miscellaneous wood	6.7	(11)	181	.6	(14)	181	.8			
(13)	224/245	Clothing (W. & Ch.)	6.2	(12)	393	.6	(15)	393	.6			
(14)	172	Leather Tanneries	6.2									

^a Calculated from import penetration data produced by the North-South Institute for 85 manufacturing industries based on the 3 digit Canadian Standard Industrial Classification.

^b Note 4 digits SICs: 1624, rubber footwear 25.3% (1975); 3912 clock & watch 11.1%; 1083 vegetable oil 8.9%.

^c Note 4 digits SICs: 1624, rubber footwear 2.7% (1967-75); 3912 clock & watch 1.1%.

^d Note 4 digit SICs: 3912, clock & watch 2.3%; 1083 vegetable oil 9%.

Tableau A3

Part du marché canadien occupée par le Tiers Monde (pénétration)

Industries manufacturières classées selon leur part du marché en 1976 et l'augmentation annuelle de leur part du marché^a

Part du marché			Augmentation annuelle moyenne de la part du marché									
1976			1976	1967-76			1973-1976			1975-1976		
Rang	CAE ^b	Industrie	%	Rang	CAE ^c	%	Rang	CAE ^d	%	Rang	CAE	%
1	175	Gants de cuir	28.8	1	175	3.1	1	175	6.1	1	175	12.9
2	184	Cordage, ficelles	26.7	2	184	2.7	2	239	3.0	2	239	6.8
3	239	Tricots	23.4	3	239	2.3	3	334	2.6	3	179	5.8
4	179	Sacs de cuir	16.5	4	179	1.8	4	179	2.4	4	334	4.9
5	334	Appareils radio et téléviseurs	13.1	5	334	1.4	5	243	1.8	5	172	4.5
6	102	Produits de la pêche	11.0	6	102	.9	6	102	1.6	6	243	4.5
7	243	Vêtements (pour hommes)	9.5	7	174	.9	7	224/245	1.5	7	102	3.9
8	393	Articles de sport, jouets	8.6	8	243	.8	8	172	1.4	8	259	3.8
9	174	Chaussures de cuir	8.5	9	259	.7	9	174	1.1	9	174	3.3
10	181	Filés de coton, vêtements	8.4	10	172	.7	10	259	.8	10	224/245	3.1
(12)	259	Bois divers	6.7	(11)	181	.6	(14)	181	.8			
(13)	224/245	Vêtement (L. et ch.)	6.2	(12)	393	.6	(15)	393	.6			
(14)	172	Tanneries	6.2									

^a Calculé à partir des données sur la pénétration des importations fournies par l'Institut Nord-Sud et portant sur 85 industries manufacturières, à partir de la classification des activités économiques canadiennes.

^b CAE: 1 624, chaussures de caoutchouc 25,3% (1975); 3 912 horloges et montres 11,1%; 1 083 huile végétale 8,9%.

^c CAE: 1 624, chaussures de caoutchouc 2,7% (1967-1975); 3 912 horloges et montres 1,1%.

^d CAE: 3 912, horloges et montres 2,3%; 1 083 huile végétale 0,9%.



If undelivered, return COVER ONLY to:
Canadian Government Printing Office,
Supply and Services Canada,
45 Sacré-Coeur Boulevard,
Hull, Quebec, Canada, K1A 0S7

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à
Imprimerie du gouvernement canadien,
Approvisionnement et Services Canada,
45, boulevard Sacré-Coeur,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S7

WITNESSES—TÉMOINS

From North-South Institute:

Mr. Bernard Wood, Executive Director;
Margaret Biggs, Research Officer;
Mr. James Adams, Research Officer.

De l'Institut Nord-Sud:

M. Bernard Wood, directeur exécutif;
Margaret Biggs, agent de recherches;
M. James Adams, agent de recherches.

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 16

Wednesday, October 22, 1980

Chairman: Mr. Herb Breau

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule n° 16

Le mercredi 22 octobre 1980

Président: M. Herb Breau

Gouvernement
1980-1981

*Minutes of Proceedings and Evidence
of the Special Committee on*

North-South Relations

*Procès-verbaux et témoignages
du Comité spécial des*

Relations Nord-Sud

RESPECTING:

Relations between developed and developing
countries

CONCERNANT:

Les relations entre pays développés et pays en voie
de développement

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)

First Session of the
Thirty-second Parliament, 1980

Première session de la
trente-deuxième législature, 1980

SPECIAL COMMITTEE ON
NORTH-SOUTH RELATIONS

Chairman: Mr. Herb Breau

Vice-Chairman: Mr. Douglas Roche

Messrs.

Dupras
Fretz

Frith

COMITÉ SPÉCIAL DES
RELATIONS NORD-SUD

Président: M. Herb Breau

Vice-président: M. Douglas Roche

Messieurs

Ogle

Schroder

(Quorum 4)

Le greffier du Comité

Nora S. Lever

Clerk of the Committee

MINUTES OF PROCEEDINGS

WEDNESDAY, OCTOBER 22, 1980
(29)

[Text]

The Special Committee on North-South Relations met at 3:30 o'clock p.m. this day, the Chairman, Mr. Herb Breau, presiding.

Members of the Committee present: Messrs. Breau, Dupras, Fretz, Frith, Ogle, Roche and Schroder.

In attendance: Mr. Robert Miller, Research Adviser.

Witnesses: From the Canadian Council of Churches: The Rt. Rev. Lois Wilson, Moderator, United Church of Canada; The Ven. Rev. Harry Hilchey, General Secretary, Anglican Church of Canada; Rev. Roger Cann, Associate Secretary, Canadian Council of Churches. *From the Canadian Catholic Organization for Development and Peace:* Rev. Father Roger Poirier, o.m.i., President; Mr. Jacques Champagne, General Director; Mr. Michel Rousseau, Assistant Executive Director and Director of Personnel; and Mr. Thomas Johnston, Associate Director.

The Committee resumed consideration of its Order of Reference dated Friday, May 23, 1980 relating to relations between the developed and developing countries. (*See Minutes of Proceedings, Wednesday, June 25, 1980, Issue No. 1.*)

It was agreed,—That the following documents be printed as appendices to this day's Minutes of Proceedings and Evidence:

—Canadian Council of Churches: Lazarus at our Gates—(*See Appendix "RNSR-24"*);

—Canadian Catholic Organization for Development and Peace: Brief presented to the Parliamentary Working Group on North-South Relations—(*See Appendix "RNSR-25"*).

Representatives of each group made a statement and answered questions.

At 5:45 o'clock p.m. the Committee adjourned to the call of the Chair.

PROCÈS-VERBAL

LE MERCREDI 22 OCTOBRE 1980
(29)

[Traduction]

Le Comité spécial sur les relations Nord-Sud se réunit aujourd'hui à 15 h 30, sous la présidence de M. Herb Breau (président).

Membres du Comité présents: MM. Breau, Dupras, Fretz, Frith, Ogle, Roche et Schroder.

Aussi présent: M. Robert Miller, chercheur.

Témoins: Du Conseil canadien des Églises: La révérende Lois Wilson, modératrice, Église unie du Canada; Le révérend Harry Hilchey, secrétaire général, Église anglicane du Canada; Le révérend Roger Cann, secrétaire associé, Conseil canadien des Églises. *De l'Organisation catholique canadienne pour le Développement et la Paix:* Le révérend père Roger Poirier, o.m.i., président; M. Jacques Champagne, directeur général; M. Michel Rousseau, directeur exécutif adjoint et directeur du personnel; et M. Thomas Johnston, directeur associé.

Le Comité reprend l'étude de son ordre de renvoi du vendredi 23 mai 1980, portant sur les relations entre pays développés et pays en voie de développement. (*Voir procès-verbal du mercredi 25 juin 1980, Fascicule n° 1.*)

Il est convenu,—Que les documents suivants soient joints aux procès-verbal et témoignages de ce jour:

—Conseil canadien des Églises: Lazare près de nous—(*Voir Appendice "RNSR-24"*);

—Organisation catholique canadienne pour le Développement et la Paix: Mémoire présenté au groupe de travail parlementaire sur les relations Nord-Sud—(*Voir Appendice "RNSR-25"*).

Les représentants de chaque groupe font une déclaration et répondent aux questions.

A 17 h 45, le Comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation du président.

Le greffier du Comité

Nora S. Lever

Clerk of the Committee

EVIDENCE

(Recorded by Electronic Apparatus)

Wednesday, October 22, 1980

• 1542

[Text]

Le président: J'appelle l'assemblée à l'ordre. Nous continuons aujourd'hui l'étude de notre ordre de renvoi sur les relations entre pays développés et pays en voie de développement.

Nous sommes heureux d'avoir devant nous aujourd'hui des représentants du Conseil canadien des Églises. Permettez-moi de vous présenter la révérende Lois Wilson, modératrice de l'Église unie du Canada. Je lui demanderais de nous présenter à son tour les personnes qui sont avec elle. Reverend Wilson, maybe you could introduce the people who are with you. They are, I mentioned in French, from the Canadian Council of Churches, but also from the Canadian Catholic Organization for Development and Peace. Will you introduce the people from both groups est-ce que le père Poirier devrait présenter ceux de l'autre groupe? So, Doctor Wilson?

The Right Reverend Lois Wilson (Moderator, United Church of Canada): Present the others?

The Chairman: Yes.

Rev. Wilson: To my right is Archdeacon Harry Hilchey representing the Anglican Church of Canada, and Reverend Roger Cann, speaking on behalf of the Canadian Council of Churches.

Le président: Père Poirier.

Le révérend père Roger Poirier, o.m.i. (président de l'Organisation catholique canadienne pour le développement et la paix): Je vous présente M. Jacques Champagne, à ma gauche ici, qui est directeur général de l'Organisation, M. Thomas Johnston qui est adjoint au directeur général et M. Michel Rousseau.

Le président: Si je comprends bien, la révérende Wilson va commencer par des remarques d'introduction et elle nous présentera les autres à mesure qu'ils auront à parler. Merci.

Rev. Wilson: Thank you. I would like to say three or four things by way of introduction, and then having an eye on the clock, we will aim for twenty to twenty-five minutes in terms of presentation and hope that the bulk of our time could be spent in dialogue, questions and interchange, since that is usually the most helpful method.

We come here with the imperative of the Gospel as our motivation, representing some of the major Christian communities in this country, to speak out of that particular imperative about some of these issues before us. It was mentioned in the brief, I think, and I want to emphasize that we do represent people at a very grassroots level across this country and have been able to develop over a number of years both in development and peace and in our Ten Days for World Development Programs, a way in which people can take some action on these issues at a very local level. Sometimes, you know, when we come to these things, members of Parliament say to us that it is all very lovely, but who do you represent anyway, and did somebody just make that all up? So, I am trying to make the point that in fact, we do represent a

TÉMOIGNAGES

(Enregistrement électronique)

Le mercredi 22 octobre 1980

[Translation]

The Chairman: Order, please. To-day we will continue our study of the relations between developed and developing countries.

We are happy to have before us to-day representatives of the Canadian Council of Churches. Allow me to introduce Rev. Lois Wilson, moderator for the United Church of Canada, I would ask her to introduce the people who are with her. Révérende Wilson, peut-être pourriez-vous nous présenter les personnes qui vous accompagnent. Elles sont, comme je l'ai dit du Conseil canadien des Églises et de l'Organisation catholique canadienne pour le développement et la paix. Pourriez-vous présenter les gens des deux groupes ou should Father Poirier introduce those of the other group? Alors, madame Wilson?

La très révérende Lois Wilson (modératrice de l'Église unie du Canada): Présenter les autres?

Le président: Oui.

Rév. Wilson: A ma droite, se trouve l'archidiacre Harry Hilchey représentant l'Église anglicane du Canada et le révérend Roger Cann, porte-parole du Conseil canadien des Églises.

The Chairman: Father Poirier.

The Reverend Father Roger Poirier, o.m.i. (President of the Canadian Catholic Organization for Development and Peace): Let me introduce to you Mr. Jacques Champagne, on my left here, General Manager of the Organization, Mr. Thomas Johnston, Assistant General Manager and Mr. Michel Rousseau.

The Chairman: If I understand correctly Rev. Wilson will start with introductory remarks and she will introduce the others as they speak. Thank you.

Rév. Wilson: Merci. Je voudrais dire trois ou quatre choses en guise d'introduction et, ensuite, comme le temps presse, nous aurons de vingt à vingt-cinq minutes pour notre présentation dont, je l'espère, la majeure partie sera consacrée aux questions et réponses et au dialogue puisque c'est, en général, la méthode la plus utile.

Nous venons ici dans l'esprit de l'Évangile, représentant quelques-unes des principales communautés chrétiennes du pays, pour parler, dans cet esprit, des questions soumises au comité. Comme cela a été mentionné dans le mémoire, je crois, et je veux mettre l'accent sur le fait que nous représentons les gens du peuple de tout le pays et que nous avons pu, au cours de nombreuses années, instaurer, grâce au Programme de développement et de paix et au Programme des dix jours pour le développement mondial, une manière, pour les gens, d'intervenir dans ces questions au niveau local même. Parfois, vous savez, lorsqu'il est question de ces choses, les députés nous disent que cela est parfait, mais ils voudraient savoir qui nous représentons et si nous ne venons pas d'inventer tout cela. C'est pourquoi j'essaie, en fait, de faire comprendre que nous repré-

[Texte]

constituency across this country which I think is authentic and credible.

• 1545

The third thing I would like to say is that the churches historically have worked in partnership with Christians in other countries, moving out of that era when we were the kind of managers who sent missionaries across. Because of the kind of trust and the kind of new partnership arrangements, we are therefore now able to have access to a network of information which very, very few institutions have. It is, again, out of that context that we are able to speak.

We are interested, at the end of the day, to know what will happen here with the information that goes into this committee, wondering what the Cabinet will do with it; when and how we will hear about it other than through Parliament, because we are interested not only in input, but also in what you have to say in response to our message here.

So, with that introduction, then, I would like to call on Archdeacon Hilchey to say a few things from the point of view of the Canadian Council of Churches delegation.

The Venerable Reverend Harry Hilchey (General Secretary, Anglican Church of Canada): Mr. Chairman, we felt that we would assume we should not read the brief, but should direct your attention to the recommendations, which begin on page six of our presentation; they are, in fact, what we would really like to say to you. So, if you would be good enough please, to turn to page six, the section entitled Recommendations, we would like to begin with reference to some of those.

The first recommendation is on the top of page seven, the recommendation "that the Government of Canada should reaffirm 0.7 per cent of GNP as the goal of official development assistance, with specific target dates."

We have said in that section that we are concerned about human tragedy, with the number of people in our world who do not have the necessities of life, and we would like to emphasize, sir, what we have written at the top of page four, to the effect that we believe that every person has a right to all that is necessary for human life: adequate food, shelter, health care, education and employment. Out of our conviction about human rights, about the rights of people everywhere, those basic necessities, we have written the recommendation under A—Urgent Assistance. We are committed, as Christian people and as church people, to the principle of human rights as the basis of our recommendations.

We would like to point out too, at the bottom of page six, the bottom paragraph, the words "into the next century." What we are talking about is not a short-term effort, but a long-term policy. We will be at this job for a long time, into the next century, and what we do now will have effects for many, many years to come. It is that long haul that we are concerned about, as well as about the present needs.

I would like to draw your attention, too, if I may to the recommendation on page seven, under the title Emergencies. We are concerned for disasters, some of which are man-made

[Traduction]

sentons des électeurs du pays tout entier, que nous avons, de ce fait, une représentation authentique et crédible.

Troisièmement, je voudrais dire que les Églises ont déjà, par le passé, travaillé en collaboration avec les chrétiens dans d'autres pays et que nous ne sommes plus à l'époque où nous étions en quelque sorte les patrons des missionnaires d'outre-mer. Grâce à cette confiance et à ce nouveau genre de collaboration, nous avons maintenant accès à tout un réseau d'information dont bien peu d'institutions peuvent se prévaloir et c'est, là encore, une des raisons pour lesquelles nous pouvons nous prononcer.

Nous voudrions savoir, à la fin de la séance, ce qu'il adviendra des renseignements fournis au comité car nous nous demandons ce qu'en fera le Cabinet, quand et comment nous allons en entendre parler, ailleurs qu'au Parlement, car nous ne sommes pas seulement intéressés à fournir des données, nous voudrions savoir ce que vous pouvez répondre à notre témoignage.

Après cette introduction, je voudrais passer la parole à l'archidiacre Hilchey qui fera part de la position du Conseil canadien des Églises.

Le vénérable Harry Hilchey (secrétaire général de l'Église anglicane du Canada): Monsieur le président, nous avons pensé qu'il valait mieux ne pas lire notre mémoire, mais qu'il fallait plutôt attirer votre attention sur nos recommandations qui commencent à la page six; elles représentent vraiment ce que nous voulons vous dire. Si vous vouliez bien passer page six, à la section intitulée recommandations, nous aimerions commencer par parler de quelques-unes d'entre elles.

La première recommandation se trouve au haut de la page sept et préconise «que le gouvernement du Canada se fixe comme but de consacrer 0.7 p. 100 du PNB aux programmes officiels d'aide au développement, avec des dates cibles précises.»

Nous disons, dans cette partie, que nous nous préoccupons de la tragédie humaine, du nombre de gens dans le monde qui n'ont pas les premières nécessités, et nous aimerions souligner ce que nous avons écrit au haut de la page quatre, c'est-à-dire que nous croyons que chaque personne a droit à tout ce qui est nécessaire pour vivre: nourriture, logement, soins médicaux, instruction et emploi. Comme nous croyons aux droits de la personne, aux droits des personnes du monde entier et à ces premières nécessités, nous avons fait état de cette recommandation sous A—Aide d'urgence. En tant que gens d'Église et chrétiens, nous tenons à faire du principe des droits de la personne la base de nos recommandations.

Nous aimerions aussi souligner, au bas de la page six, dans le dernier paragraphe, les mots «dans le siècle à venir». Nous ne parlons pas d'un effort à court terme, mais bien d'une politique à long terme. C'est un projet à long terme, qui se poursuivra dans le siècle qui vient et ce que nous ferons maintenant aura des répercussions dans bien des années encore. Le long terme nous intéresse autant que les besoins actuels.

J'aimerais aussi attirer votre attention, si vous le permettez, sur la recommandation de la page sept, intitulée «Urgences». Nous nous soucions des catastrophes naturelles ou causées par

[Text]

and some of which are natural, by which great numbers of people suffer loss of home, food and so on, and we have a concern for them as our brothers and sisters wherever they may be. We recommend additional budgeting and procedures for adequate response to emergency situations, even as we speak about the long-term need to help solve their problems.

My other personal concern in the brief, especially, is under D. on page eight, the matter of disarmament. We are told that the current expense in the world on armaments is something like \$500 billion per year. We recognize that it is a kind of merry-go-round in this matter; that we are on the merry-go-round now and it is very difficult to get off. The merry-go-round seems to go faster and faster as the armaments race increases. Out of that vast amount of money spent on armaments come problems like inflation, of course the waste involved, and the danger to world peace in the future. Surely, more must be done by all of us—churches, academies of science and not the least, governments—in the attempt to get us off that mad merry-go-round which is the source of so many of our problems and which creates such danger for the world.

• 1550

It is our belief, sir, without being alarmists, that the problem of armaments in the world has become a major concern to us all and must be addressed with a seriousness that has not so far marked our discussions.

Rev. Wilson: Roger Cann.

Rev. Roger Cann (Associate Secretary, Canadian Council of Churches): To follow on with a related issue having to do with our partnership with nations overseas: Within church networks, our relationships with oppressed peoples overseas have left us with whatever changes we have to make in our Canadian system, nation, attitudes perhaps primarily. Radical changes need to be made in the developing countries as well, and we would feel that if they have not already been made, those changes need to be in terms of human rights, as Archdeacon Hilchey has said, and also in terms of incorporating those oppressed peoples, the poorest of the poor, in the decision-making processes within those nations themselves. It is to that end that we see ourselves working; that should result in a redistribution of wealth as well. Otherwise, what happens, in, say, Canadian relationships with one or more of those countries is that you strengthen the existing structures, the concentration of wealth and power in small elites, and the poor will not benefit, the hungry will not be fed. In many cases, what will happen is you give more power or support to the oppressor. All of those concerns that have to do with trade and aid are relationships with the nations of the south.

We would hold as being very important that these be guided by those kinds of considerations; that is, human rights, and incorporating the poorest of the poor in the decision-making processes.

We have worked hard at coming up with a consensus within our 12 church members, which may give a certain stiltedness to the language of our brief, but it has the broadest and most

[Translation]

l'homme à cause desquelles des multitudes de gens perdent leur maison, leur récolte, etc., et nous nous préoccupons d'eux car ce sont nos frères et sœurs, où qu'ils soient. Nous préconisons que des politiques et des budgets supplémentaires soient prévus pour mieux faire face à ces urgences, même si nous parlons de solution à long terme pour résoudre ces problèmes.

Un point qui me tient personnellement à cœur, dans le mémoire, se trouve en D, page huit, c'est la question du désarmement. A ce qu'on dit, les dépenses mondiales actuelles en matière d'armement s'élèvent à quelque \$500 milliards par année. Nous avons bien conscience que nous sommes pris dans un engrenage en cette matière et qu'il nous est difficile d'en sortir. Cet engrenage nous entraîne de plus en plus vite au fur et à mesure que la course aux armements progresse. Les énormes sommes d'argent consacrées à l'armement sont cause d'inflation, de gaspillage et menacent la paix mondiale future. Il faudrait, bien sûr, que chacun de nous—Églises, académies des sciences et, surtout, gouvernements—tente de sortir de cet engrenage irréversible qui est la source de nombre de nos problèmes et de dangers pour le monde.

Nous croyons, monsieur, sans être alarmistes, que le problème de l'armement devrait intéresser chacun de nous et qu'il faut s'y intéresser avec plus de sérieux que cela n'a été fait jusqu'à présent.

Rév. Wilson: Monsieur Roger Cann.

Rév. Roger Cann (secrétaire adjoint du Conseil canadien des Églises): Poursuivons avec une question connexe, celle de notre association avec les pays d'outre-mer. Dans nos réseaux ecclésiastiques, nos relations avec les peuples opprimés d'outre-mer nous ont fait voir qu'il fallait peut-être, avant tout, changer le système canadien, le pays et nos attitudes. Des changements radicaux doivent aussi survenir dans les pays en voie de développement, et nous croyons que, s'ils ne sont déjà faits, ces changements devraient se faire en ce qui a trait aux droits de la personne, comme l'a dit l'archidiacre Hilchey, et aussi en ce qui a trait à la participation des peuples opprimés, les plus pauvres des pauvres, aux processus de prise de décision au sein des pays mêmes. C'est dans cet esprit que nous voulons œuvrer pour en arriver ainsi à une redistribution des richesses. Autrement, quand le Canada entre en relation avec l'un de ces pays ou plusieurs d'entre eux, il ne fait que renforcer les structures existantes, la concentration des richesses et du pouvoir aux mains d'une petite élite, et les pauvres ne deviennent pas plus riches, les affamés ne sont pas nourris. Dans bien des cas, il arrive que l'on augmente encore le pouvoir ou l'appui accordé à l'opresseur. Tous ces problèmes, qui sont du ressort du commerce et de l'aide, concernent, en fait, les relations avec les pays du Sud.

Nous croyons qu'il est très important que ces relations soient gouvernées par certains principes, c'est-à-dire les droits de la personne et la participation des plus pauvres au processus de prise de décision.

Nous avons dû travailler très fort pour en arriver à un consensus des douze Églises, ce qui rend parfois le texte de notre mémoire ampoulé, mais il a ainsi recueilli l'assentiment

[Texte]

comprehensive support. What we are saying is that the Canadian government should work towards developing trade links with developing countries, favouring those whose governments are actively redistributing income within the country, whose official policies prevent labour from being exploited, whose programs are directed towards bettering the state of the poorest, the hungry ones.

We feel that is very much linked, if we take that as a prime concern, with giving up the idea of tying aid whatsoever, as being giving incompatible with the seeking out of the benefit and the interests of the poorest of the poor, rather than working for Canadian interests. We should abandon those completely.

Just to amplify the concern for the involvement of the powerless in decision-making, I would wish to emphasize the role of women in developing countries, or you might say, almost an absence of a significant role for women in many nations.

The exploitation of women in many developing countries, particularly in export-oriented industries and concerns, should be a major consideration in any partnership consultations Canada has with these nations. In particular, there are those free-trade zones which are set up within certain countries and are now starting to proliferate, where 80 per cent of the work force is young women. In a situation where there are no minimum wages, there are no rights of workers and if it does not already exist, the government will conveniently legislate so that no trade unions can be formed. That kind of exploitation needs to be taken into consideration in Canada's relationships with these countries. We feel that it is very much part of their human rights that education, fairness in employment, and I think a shift in development policy is paramount, a shift to issues that have to do with food, that have to do with health, the very basics of life.

• 1555

Now what is happening is that policy—making bodies, unfortunately almost totally make if not completely, these policy—making bodies which do fund, say, the purchase of tractors for the growing of tobacco, that is export, would have the completely wrong agenda. Better that policy-making bodies concern themselves with food production, where 50 per cent of the workers are women; food processing, where 100 per cent of the workers are women; nutrition, 100 per cent women; and primary health care, 100 per cent women. I do not feel there is going to be any great shift in emphasis in development unless there is participation of women themselves.

Rev. Wilson: There are two matters to which I would like to speak; on is the issue of debt relief, and the other is a number of issues under trans-national corporations.

I think under debt relief, the brief has made the point that for developing countries, the burden of making payments on their external debt now cancels out about half the value of the new assistance they are able to receive each year, and that the issue is really the requirement of the International Monetary

[Traduction]

de tous. Nous disons, en fait, que le gouvernement canadien devrait essayer d'établir des relations commerciales avec les pays en voie de développement en favorisant les gouvernements des pays où la redistribution des revenus existe, où les politiques officielles empêchent l'exploitation des travailleurs, où les programmes visent à améliorer la situation des plus démunis et des affamés.

Nous croyons qu'il faut, pour ce faire—et c'est bien là notre principal objectif—éviter de chercher à tirer de l'aide fournie des avantages pour notre pays car c'est incompatible avec la recherche du mieux-être des plus démunis. Nous devons donc abandonner cette attitude.

Pour bien souligner l'importance de la participation des «sans-voix» au processus de prise de décision, je voudrais insister sur le rôle (ou plutôt l'absence de rôle) que les femmes ont à jouer dans les pays en voie de développement.

L'exploitation des femmes dans de nombreux pays en voie de développement, en particulier dans les industries destinées à l'exportation, devrait être l'une des principales considérations du Canada dans les négociations pour établir des relations avec ces pays. Je pense tout spécialement à ces zones de libre-échange, qui sont établies dans certains pays et qui commencent à proliférer, où les jeunes femmes constituent 80 pour-cent de la main-d'œuvre. Là où il n'y a pas de salaire minimum, les droits des travailleurs sont inexistantes et, si ce n'est déjà fait, les gouvernements adoptent des lois empêchant la formation de syndicats. Il faut que ce genre d'exploitation entre en ligne de compte dans l'établissement de relations entre le Canada et ces pays. Nous croyons que, dans leurs droits en tant que personnes, doivent entrer l'instruction, les chances égales d'emploi, et je crois qu'un changement de politiques de développement est indispensable et doit être orienté vers les questions de nourriture et de santé, bref, les premières nécessités.

Actuellement, les organes de prise de décision presque entièrement—sinon entièrement—composés d'hommes, qui octroient des fonds, par exemple pour l'achat d'un tracteur pour la culture du tabac qui sera exporté, se trompent totalement. Il vaut mieux que ces organes de prise de décision s'occupent des cultures vivrières qui emploient une main-d'œuvre à 50 pour-cent féminine de l'industrie de l'alimentation, de la nutrition et des soins infirmiers qui n'emploient que les femmes. Je crains qu'il n'y ait pas de grand changement dans le développement sans la participation des femmes.

Rév. Wilson: Je voudrais parler de deux questions, celle du remboursement des dettes et celle des sociétés multinationales, qui recouvre plusieurs problèmes.

Pour ce qui est du remboursement des dettes, le mémoire a démontré que la moitié des sommes allouées aux pays en voie de développement, chaque année, au titre de l'aide, servent à rembourser leurs dettes extérieures; en fait, il s'agit ici de conditions posées par le Fonds monétaire international telles

[Text]

Fund that imposes certain conditions on countries, such as the necessity to suspend the rights of workers to unionize, and failing to recognize that some of the trade problems are related directly to the conditions under which smaller countries than are allowed to, kind of enter into what the existing situation is.

What we are wanting to suggest here is that under debt relief, we know the Canadian public has some access, so that there be disclosure of loans which are made to developing countries, loans over \$1 million we have said, to foreign governments, their agencies and corporations, both of banks and others, so that in fact we will know what the conditions are and what particular countries this is happening in. We get a lot of feedback from the recipient countries in terms of the conditions which are laid down in Canada, but are not applicable there.

Underlining again one of Roger's points, in the Philippines one of the members under the Canadian Council of Churches visited there and was informed of the very plentiful, inexpensive and docile labour force he could employ if he would just set up a factory. This is where Barbie-dolls are manufactured. He could do it very cheaply and it would just be a great deal for him.

This is what we would like: some public disclosure of this information so that we are able then to have a handle on it and find out what is going on.

There are other things in that area that perhaps we would want to talk about when we come to the discussion time.

The other area is trans-national corporations. I know this is a very dicey area, because my perception is that governments are constantly saying to us, the public. Well, you know, there is politics on the one hand and there is economics on the other and you can not possibly put them together. The fact of the matter is, as far as I can figure out, we do put them together anyway. That is precisely what some of our policies are about: export credits, et cetera, et cetera.

What we are asking for is some change in policy there which will have some control or some effect on trans-national corporations, which we now know and it is accepted, I think, usually have more power than any government.

We are wondering, for example, if we might discuss codes of conduct which trans-national corporations certainly have in Canada, but do not have overseas. They operate in quite a different way in developing countries, so that we find great wage disparity, and the people at the bottom of the heap, the cheap labour who are producing the Barbie-dolls, are unable to put themselves together in any creative way, and it robs the people of their own human dignity.

• 1600

I understand that Canada is one of the few countries in the west that does not have public accountability; Europe, for example, has a yearly public scrutiny of some of their trans-national companies, and we would like to see that so that we have access to the information as to what is exactly happening.

[Translation]

que, par exemple, cesser de suspendre le droit des travailleurs à la syndicalisation, et qui n'admet pas que certains problèmes commerciaux sont directement liés au fait que des petits pays sont soumis à cet état de choses.

Nous voulons, en fait, en ce qui a trait au remboursement des dettes, pour que le public canadien soit informé, que le montant des prêts de plus d'un million de dollars aux gouvernements, organismes et sociétés des pays en voie de développement soit révélé, qu'ils émanent des banques ou d'autres sources, pour que nous sachions quelles en sont les modalités et quels pays en bénéficient. Nous savons, par la réaction des pays qui bénéficient de cette aide, que les conditions imposées au Canada sont impraticables chez eux.

Pour souligner, encore une fois, l'un des points abordés par Roger: un membre du Conseil canadien des Églises en visite aux Philippines s'est vu proposer une main-d'œuvre bon marché, très abondante et docile s'il voulait y installer une usine. C'est là que sont fabriquées les poupées Barbie. Il aurait pu le faire à très peu de frais et ç'aurait été tout bénéfice pour lui.

Nous voudrions, en fait, que certaines informations soient rendues publiques pour que nous puissions maîtriser la situation et savoir ce qui se passe.

Certains aspects de cette question pourront peut-être être abordés lors de la discussion.

L'autre sujet qui nous intéresse est celui des multinationales. Je sais que c'est un sujet très délicat car, d'après moi, les gouvernements nous disent toujours, à nous, le public: «Eh bien, vous savez, il y a d'une part, la politique, d'autre part, l'économie et il ne faut pas les confondre.» En fait, selon moi, on les mélange constamment. C'est exactement ce que visent nos politiques: crédit à l'exportation, etc., etc.

Nous demandons que les politiques soient modifiées de façon à ce qu'un certain contrôle puisse être exercé sur les multinationales qui, nous le savons et cela semble accepté, je crois, sont, en général, plus puissantes que n'importe quel gouvernement.

Nous nous demandons, par exemple, si nous pourrions discuter des codes d'éthique que les multinationales observent certainement au Canada, mais pas outre-mer. Elles se conduisent de façon bien différente dans les pays en voie de développement où il existe de grandes disparités salariales et où les gens au bas de l'échelle, la main-d'œuvre bon marché qui fabrique les Barbie, sont dans l'impossibilité de s'unir pour faire quelque chose de constructif, et cela leur ôte toute dignité humaine.

Je crois savoir que le Canada est l'un des rares pays occidentaux où les compagnies ne doivent pas rendre compte de leurs activités; en Europe, par exemple, leurs opérations sont soumises à un examen public annuel et nous aimerions que cette pratique soit instaurée pour être renseignés sur ce qui se passe réellement.

[Texte]

One of the reasons we got into the whole business about trans-national corporations is the historic ties we have had with various countries and the ways in which militarization with small élites some developing countries are now very anxious to keep a stable government and a stable situation for investment—you know, do not rock the boat or it is the end. Unfortunately, that means in some countries that human rights are suppressed, and we are unhappy with that situation. That is one of the reasons we would like some controls on companies, so that they are not able to kind of go into a country and then, when they are finished, pull out and support the kind of stable environment there which is so stable that it is repressive for many of the people who live there.

One of the other issues closely related there, of course, is one which we are working on in Canada as well, and that is the land rights of Indian people. For example, I understand there are some negotiations going on now between the Canadian Development Corporation and Panama for a copper mine, but it is on Indians' land. Again, we move in some solidarity to support the Indians in their land claims, both in Canada and in Panama and wherever in the world. So we lift up that concern for this parliamentary committee, the connection between the suppression of human rights and the economic activities of trans-national corporations.

We think also that this has some connections with the sale of arms, not always that we are right in the middle of it, but sometimes arms are sold by us; they go to Europe, they go to Guatemala and then they are used to oppress the peasants there, and so it goes. It is a four-way thing. We would like again some disclosure there so that we can get some international opinion aroused around that kind of issue.

So, those are the two things I want to list: the debt, which really does cancel out so much of the financial assistance available, and the trans-national corporations' relationship to oppression, repression of human rights in developing countries.

Now, I would like to turn the time over to the Canadian Conference of Catholic Bishops.

Le R. P. Poirier: Monsieur le président, notre organisation, c'est l'Organisation catholique canadienne pour le développement et la paix, qui a été fondée en 1967 par l'Église catholique du Canada afin de permettre à l'ensemble des catholiques du pays de participer à la solidarité des peuples sur les questions de développement.

Notre organisation couvre l'ensemble du Canada, et est basée sur les églises diocésaines. Nous avons donc des sections locales dans l'ensemble des villes et des principaux villages du Canada, de l'est à l'ouest.

Depuis 1967, nous avons également travaillé en collaboration avec de nombreux partenaires dans le Tiers monde pour mettre sur pieds des projets socio-économiques. C'est un des objectifs que nous poursuivons. Le deuxième objectif de notre organisation, c'est l'éducation du public canadien au développement international.

[Traduction]

Nous nous sommes intéressés à la question des multinationales à cause des liens historiques qui nous unissent à divers pays et de la façon dont les militaires et une petite élite veulent à tout pris, dans certains pays en voie de développement, un gouvernement et une situation stables pour attirer les investissements. Il ne faut pas faire de vagues ou c'est fichu! Malheureusement cela signifie que, dans certains pays, les droits de la personne sont abolis, et cette situation nous déplaît. C'est là une des raisons pour lesquelles nous voudrions qu'un certain contrôle s'exerce sur les compagnies de façon à ce qu'elles ne puissent s'établir dans un pays et, quand elles ont fini, se retirer et soutenir un régime si stable qu'il est répressif pour nombre des habitants du pays.

L'une des autres questions étroitement liées à celle-ci, sur laquelle nous travaillons également au Canada, est, bien sûr, celle des droits des Indiens à leurs terres. Par exemple, je crois que des négociations sont en cours entre la Corporation canadienne de développement et le gouvernement panaméen pour une mine de cuivre, mais celle-ci se trouve en territoire indien. Là encore, nous soutenons les Indiens dans leurs revendications territoriales, tant au Canada qu'au Panama et partout ailleurs dans le monde. C'est pourquoi nous faisons état de ce problème devant ce comité parlementaire: le lien entre la suppression des droits de la personne et les activités économiques des sociétés multinationales.

Nous pensons aussi que cela a quelque chose à voir avec la vente d'armes; même si nous ne sommes pas toujours concernés, elles sont parfois vendues par nous, passent par l'Europe pour aller au Guatemala où elles servent à opprimer les paysans, et ainsi de suite. C'est une opération en quatre temps. Nous aimerions, là aussi, que les transactions soient rendues publiques pour que nous puissions saisir l'opinion internationale de ce genre de question.

Bref, ce sont là deux choses que je veux mentionner: la dette qui absorbe une grande part de l'aide financière et le lien entre compagnies multinationales et oppression, abolition des droits de la personne, dans les pays en voie de développement.

J'aimerais à présent céder la parole à la Conférence canadienne des évêques catholiques.

Rev. Father Poirier: Mr. Chairman, our organization is the Canadian Catholic Organization for Development and Peace, founded in 1967 by the Catholic Church of Canada to allow all Catholics to take part, along with all the other peoples of the world, in development issues.

Our organization spreads throughout Canada and is based on diocesan churches. Therefore we have local sections in every city and in the main towns of Canada, from coast to coast.

Since 1967 we have also worked in cooperation with many people of Third World countries to develop social and economic projects. It is one of our objectives. An other is to educate the Canadian public concerning international development issues.

[Text]

Alors, nous venons donc cet après-midi, à partir de notre expérience avec nos partenaires du Tiers monde, vous exprimer nos points de vues pour la prochaine décennie sur les questions de développement.

Dans la même perspective que nos collègues des autres églises, nous sommes intéressés à connaître ce que votre comité présentera comme rapport, et à connaître surtout ce que le gouvernement décidera sur la question du développement international.

Nous venons avec l'expérience de nos relations avec nos partenaires du Tiers monde mais nous venons aussi à cause de nos enracinements dans l'ensemble du pays. Nous venons avec la préoccupation des membres de notre organisation qui, depuis treize ans, se sont éduqués eux-mêmes à travers l'action qu'a menée le mouvement. C'est dans cette perspective-là que nous avons présenté le mémoire que vous avez reçu. Je veux tout simplement, dans un deuxième temps, vous rappeler, vous l'avez lu, je n'en doute pas, et rappeler aussi à nos amis qui sont ici dans la salle, les principales recommandations et les souligner.

• 1605

Ensuite, nous serons en mesure, avec mes collègues de notre organisation, de participer au dialogue qui s'établira entre nous.

Une des premières recommandations que nous faisons, c'est que le Canada, notre pays, favorise et appuie au niveau international la création d'un fonds mondial de développement dans lequel tous les pays participants seraient égaux. On a déjà mentionné précédemment dans les autres introductions certains des problèmes qui se posent actuellement par rapport au Fonds monétaire international et à d'autres institutions internationales. Ceci est développé dans notre mémoire.

Ce fonds serait financé par les pays membres et aussi par des «ressources automatiques», pour employer l'expression qui vient du rapport Brandt. Ces ressources automatiques proviendraient de taxes imposées sur la production et l'exportation d'armements.

Cela nous apparaît important, dans une perspective nouvelle, qu'un fonds mondial de développement soit créé, dans lequel tout le monde serait sur le même pied d'égalité, mais où on donnerait vraiment priorité à des projets intégrés de développement. On donnerait priorité aux pays pauvres qui auraient alors la chance de s'exprimer et qui auraient vraiment la chance de participer. Nous l'expliquons un peu plus loin dans notre mémoire.

Nous croyons également, et nous rejoignons là-dessus, je crois bien, les autres interventions, que le Canada, tant au niveau national, car on doit commencer chez nous, nous le croyons bien, qu'au niveau international, doit favoriser l'adoption et l'application de règlements et de critères pour l'aide au développement sous toutes ses formes.

Il faudra surtout que ces règlements aient pour objectif le respect des droits humains. Il n'est pas nécessaire d'explicitier plus longuement, à ce moment-ci, sur cette question-là. On vient d'en faire mention.

[Translation]

Thus we come before you this afternoon, with our experience in Third World Countries, to express our views about development in the next decade.

In the same line as our colleagues of other churches, we are interested in knowing what your Committee's report will be and, above all, what the government will decide regarding international development.

We are here because of our experience in Third World countries and our roots throughout Canada. We are here because of the concern of the members of our Organization who, for thirteen years, have trained themselves through the action of our movement. It's in that line that we have presented the brief you have received. Secondly, I would simply like to remind you—as you have no doubt read them—and remind our friends in the room what our main recommendations are and emphasize them.

Then, my colleagues and I will be able to participate in the dialogues.

One of our first recommendations is that our country, Canada, favours and supports, at the international level, the establishment of a World Development Fund in which all participating countries would be equal. Other presentations have already mentioned some of the problems concerning the International Monetary Fund and other international agencies. This is also developed in our brief.

This Fund would be financed by member countries and through "automatic sources" as the Brandt report has it. These automatic sources would accrue from taxes on arms production and export.

It seems important to us, in a new perspective, that a World Development Fund be created in which all would be equal but where priority would really be given to integrated development programs. Priority would be given to the poor countries which would then have the opportunity to express themselves and to really participate. We explain this a bit later in our brief.

We also feel, as the other presenters do, I think, that at the national level—for we have to start here—as well as at the international level Canada must promote the adoption and implementation of regulations and criteria for any kind of development aid.

The prime objective of these regulations should be the respect of human rights. It is not necessary to dwell any longer on this point for the moment. It has already been done.

[Texte]

Un troisième point, qui est toujours dans la même perspective que nos collègues, on se rejoint bien là-dessus, c'est que le Canada, dans l'aide qu'il apporte au développement, doit augmenter la quantité des ressources appliquées à l'aide et atteigne l'objectif de 0,7 p. 100 du produit national brut dans un délai de trois ans.

Si on ne se fixe jamais des objectifs assez rigoureux, il est fort possible qu'on ait de très bonnes intentions mais que, dans la réalité, il soit difficile de les atteindre et qu'on en demeure à peu près ou même point où on en est actuellement.

Dans cette aide que le Canada doit apporter au développement, nous insistons également pour améliorer la qualité de cette aide, en la déliant progressivement de cette perspective de l'aide bilatérale.

Un autre point qui nous apparaît primordial, nous en avons l'expérience nous-mêmes, avec d'autres organisations et d'autres Églises, c'est qu'on continue à reconnaître, et qu'on accorde encore plus d'importance, aux organisations non gouvernementales, dans leur rôle comme organisme privé, pour un développement qui atteigne les masses et les groupes populaires du Tiers monde.

Nous avons l'expérience, à Développement et paix et au niveau d'autres organisations non gouvernementales, que nous sommes capables de développer des relations de partenaires dans une perspective humanitaire et de fraternité. Nous pouvons développer des relations vraiment de partenaires dans lesquelles, de part et d'autre, nous sommes capables de participer à la construction d'un monde meilleur où le développement aurait une importance capitale pour toute la personne humaine.

Un autre point que nous soulignons, c'est que le Canada intensifie, par tous les moyens et à tous les niveaux, l'éducation. Nous avons exprimé, dans une des dernières pages, les conditions de cette éducation-là. On pourra y revenir. Nous croyons qu'on doit, au Canada, intensifier l'éducation du public canadien à l'égard du développement international dans le sens d'une prise de conscience par ce public des causes réelles du sous-développement et de la responsabilité de chacun face au Tiers monde.

• 1610

Je n'insiste pas davantage sur ces recommandations. Je veux tout simplement, pour terminer cette présentation, rappeler la définition que nous donnons à la page 1 de notre conception du développement qui est un peu la base de toute notre philosophie, de toute notre organisation.

Par développement, nous entendons, dans ce mémoire et dans notre action aussi, le processus de changement pour la libération par lequel une population, dans un milieu social et écologique donné et à un moment historique déterminé, transforme ses structures de production, établit de nouveaux rapports sociaux et renouvelle ses institutions à la lumière de l'actualisation de ses fondements culturels en vue de parvenir à une meilleure qualité de vie.

[Traduction]

A third issue, in the same line still, on which our colleagues and ourselves see eye to eye, is that Canada must increase its share in development aid to 0.7 per cent of the GNP within the next three years.

If stringent objectives are not set, the best intentions could fade and everything will stay the way it is now.

Canadian development aid should in our opinion, and we insisted on that, be of higher quality and grow progressively independent from bilateral aid.

Another issue of importance, as we have experienced it ourselves as well as other organizations and churches, is that we acknowledge and that greater importance be given to non government organizations to serve as private agencies so that development reaches all the people of the Third World.

Our experience at Development and Peace and the experience of other non government organizations have proven that it is possible to enter into partnership relations in a humanitarian and fraternal way. We can really establish partnership relations through which both partners are able to participate in the building of a better world where development is important to all human beings.

Another issue we insist upon is that Canada must intensify education of the Canadian public by all possible means and at all levels. We have stated in one of the last pages the conditions for this education. But we will bring that up later. We feel that in Canada public education regarding international development should be intensified so that the public realizes what the actual causes of underdevelopment are and that each and everyone of us is responsible towards the Third World.

I will not dwell any longer on these recommendations. To conclude this presentation, I would simply like to remind you the definition we give, on page one, of our conception of development which is the basis of our philosophy and of all our organization.

By development we mean, in this brief and in our action too, the change process for liberation through which a people, in a given social and natural environment and at a given historical point, changes production structures, develops new social relations and renews its institutions in the light of its fundamental cultural realizations to achieve a better way-of-life.

[Text]

Voilà, monsieur le président, le mot d'introduction le plus court que nous pouvions faire. Mes collègues de Développement et Paix et moi-même sommes disposés à entamer avec vous un dialogue au cours de cette réunion.

The Chairman: Thank you very much.

First of all, is it agreed by the committee that somebody move that we append to our proceedings—maybe you could help me identify the papers. There is one, The Canadian Council of Churches, October 1, 1980. Okay, that would be appended—"Brief presented by the Canadian Catholic Organization for Development and Peace," and there is one from the InterChurch Fund for International Development. Are they part of your group... no? Okay, sorry. So it would only be two documents, is that it?

Rev. Wilson: We have some supplementary material we would like to add as evidence that we do not have here. Could we send it?

The Chairman: Sure.

Rev. Wilson: Could we send it and have it appended as data supporting evidence? Is that allowed?

The Chairman: Can we do that, Miss Lever?

Miss Lever (Committee's Clerk): It can be appended at a future meeting.

The Chairman: Okay. So could I have a motion to append these two documents for now, just two documents?

An hon. Member: I so move.

Motion aged to.

The Chairman: So you send them to us and we will append them later.

Rev. Wilson: Thank you.

The Chairman: I should say that the brief presented from the Canadian Council of Churches has been endorsed by the 12 member churches and specifically by the following; Archbishop Edward Scott, Primate, Anglican Church of Canada; Mrs. Kathleen Hertzberg, Society of Friends, Doctor Russel Legge, Moderator, and Reverend Robert Leland, Executive Minister, Christian Church (Disciples of Christ) in Canada; the Right Reverend Doctor Lois Wilson, Moderator, and Doctor Donald Ray, General Secretary, The United Church of Canada; Senator, the Honourable Heath Macquarrie, Chairman, Committee on International Affairs, Presbyterian Church in Canada. I am happy to see the presence of Senator Macquarrie who was with us—I guess he just left. I just want to put on the record that we are happy to have him again in the realm of the House of Commons committees. He has been around here for a while. Finally, Reverend Rodger Talbot, World Mission, Presbyterian Church in Canada.

So, to start the questioning, I will ask Doctor Schroder, the MP for Guelph. Do you have any questions?

Mr. Schroder: Yes. Thank you very much. I appreciate this opportunity to have a chance to listen to your presentation and to ask you a few questions.

[Translation]

This is, Mr. Chairman, the shortest introduction we could make. My colleagues and I are now ready to start to dialogue with you.

Le président: Merci beaucoup.

Le Comité est convenu que quelqu'un propose que nous annexions ces documents à nos procès-verbaux—peut-être pourriez-vous m'aider à les identifier. Voici celui du Conseil canadien des Églises, en date du 1^{er} octobre 1980, très bien, il sera mis en annexe; le mémoire présenté par l'Organisation catholique canadienne pour le développement et la paix, et un autre du Fonds inter-Églises pour le développement international. Font-ils partie de votre groupe... non? Très bien, excusez-moi. Donc, il n'y aura que deux documents, est-ce bien cela?

Rév. Wilson: Nous voudrions ajouter un document comme preuve, mais nous ne l'avons pas ici, pouvons-nous vous l'envoyer?

Le président: Bien sûr.

Rév. Wilson: Pouvons-nous l'envoyer et le faire annexer comme preuve à l'appui de notre témoignage? Est-ce permis?

Le président: Peut-on le faire, Mademoiselle Lever?

Mlle Lever (greffier du comité): Il pourra être annexé lors d'une prochaine réunion.

Le président: Très bien. Alors quelqu'un propose-t-il que ces deux documents soient annexés, seulement ces deux documents pour l'instant?

Une voix: J'en fais la proposition.

Proposition adoptée.

Le président: Donc vous nous l'enverrez et nous le mettrons en annexe ultérieurement.

Rév. Wilson: Merci.

Le président: Je dois préciser que le mémoire du Conseil canadien des Églises a été approuvé par les douze Églises qui en font partie, et en particulier par: l'archevêque Edward Scott, primat de l'Église anglicane du Canada; M^{me} Kathleen Hertzberg de la Société des amis; M. Russel Legge, modérateur et le révérend Robert Leland, pasteur adjoint, de l'Église chrétienne du Canada (Disciples du Christ); la très révérende Lois Wilson, modératrice et M. Donald Ray, secrétaire général, de l'Église unie du Canada; l'honorable Heath Macquarrie, sénateur, président du Comité des affaires internationales, de l'Église presbytérienne du Canada. Je suis heureux de voir le sénateur Macquarrie parmi vous—il vient de nous quitter, je crois. Je voudrais simplement signaler dans le procès-verbal que nous sommes heureux de le revoir participer aux comités de la Chambre des Communes. Cela fait déjà quelque temps qu'il y œuvre. Finalement, le révérend Rodger Talbot, Mission mondiale, de l'Église presbytérienne du Canada.

Bon. Pour commencer je vais demander au député de Guelph, M. Schroder, s'il a des questions à poser.

M. Schroder: Oui. Merci beaucoup. Je suis heureux d'avoir pu entendre votre exposé et de pouvoir vous poser quelques questions.

[Texte]

Having spent two weeks at the recent session on world development at the United Nations, I am pretty familiar with the magnitude of the problem. Just a couple of observations; one is, of course, that our committee has already made an interim report which you may or may not have seen, in which we did recommend that our aid be increased as quickly as possible to 0.7 per cent of the gross national product, and our minister has accepted this recommendation. So, I think there is no question about the fact that we are concerned about the level of our aid.

• 1615

I guess one of the things that strikes me about your briefs is—and you can understand that up until now we have talked to a lot of people and we have had a lot of expressions of interest in this problem—the very, very pessimistic attitude which you have, regarding the world of business, and the ulterior motives that you ascribe to the multinational corporations, and I suspect that that could filter down into the business world in general.

I suppose what we have to recognize is that man's lust for power and exploitation does not abide by any geographic barriers. So the fact that you suggest that these things happen in the Third World as a result of their activities, I guess, should not be surprising. What we in this committee can do about that I am not sure, except myself, personally, to hope that perhaps the degree of pessimism we have is not justified. I hope that is true, but I would like to hear some suggestions from you or some comments from you about the reasons for your severe degree of pessimism in this respect.

I guess with respect to debt relief and the formation of a World Development Fund, there are other people on the committee who are in a position to question you in a little more detail on this, but I would have to suggest that with the funds which we are concerned with as far as world development is concerned—the International Monetary Fund and the World Bank—their reasons for conditionality and their reasons for acting as they do I think are perhaps well understood when you look at the fact that money is money, whether it is being loaned by the World Bank or international payments being looked after by the International Monetary Fund.

I think the important thing that you have to remember, and I think you probably agree with this, is that we are looking at a spectrum in the Third World as far as development is concerned, and I think my colleagues and I in very simple terms say that we have those countries in the Third World for whom almost anything is relief. In other words, they have to have money just to survive. Then you have the other group further along in the spectrum, and they need some relief with their payments; other words, they are like the fellow going to the bank who has some security because his business is starting to work, but he needs relief, he needs some conditions which allow him to put off, perhaps, his payments or have a system of repaying his loans which he can handle. Then you have the third group who are much further along in the development. In fact, they are getting closer and closer to the position we are in today. What they need if for us to be able to help them with

[Traduction]

Comme j'ai passé deux semaines à la dernière séance de L'ONU sur le développement mondial, j'ai bien conscience de l'ampleur du problème. J'aimerais simplement faire une ou deux remarques; la première, bien sûr, est que notre comité a déjà présenté un rapport intérimaire—que vous avez lu ou non—dans lequel nous préconisons que l'aide du Canada atteigne, le plus vite possible, 0.7 p. 100 du PNB, et le ministre a accepté cette recommandation. Donc, il est certain que nous nous préoccupons du niveau de l'aide financière.

Je crois que l'une des choses qui m'a le plus frappé dans vos mémoires c'est—vous devez comprendre que nous avons parlé à beaucoup de gens jusqu'à présent, qui tous ont exprimé leur intérêt pour ce problème—l'attitude très, très pessimiste que vous adoptez face au monde des affaires puisque vous prêtez aux compagnies multinationales et, je le soupçonne, au monde des affaires en général, des motifs cachés.

Je suppose qu'il nous faut reconnaître que la soif du pouvoir et l'exploitation n'ont pas de barrières. Le fait que vous suggérez que, par suite des activités des multinationales, ces choses se produisent dans le Tiers Monde n'est pas surprenant, je crois. Je ne vois pas bien ce que le comité peut faire pour y remédier bien que personnellement j'espère que notre pessimisme n'est pas justifié. Je le souhaite vivement, mais j'aimerais entendre des suggestions ou commentaires de votre part sur les motifs de votre profond pessimisme à cet égard.

Je suppose qu'en ce qui a trait au remboursement des dettes et à la création d'un Fonds mondial de développement, d'autres membres du comité seront à même de poser des questions pour obtenir plus de précisions, mais je dois vous dire qu'en ce qui concerne le développement mondial—par le Fonds monétaire international et la Banque mondiale—la raison des conditions imposées et les motifs qui font agir ces organismes de la sorte seraient peut-être mieux compris si l'on considère que l'argent c'est de l'argent, qu'il soit prêté par la Banque mondiale ou sous forme de paiements internationaux émanant du Fonds monétaire international.

Je crois qu'il est important de se rappeler, et je crois que vous serez de mon avis, que nous avons affaire à un vaste éventail de situations dans le Tiers Monde en ce qui a trait au développement, et je crois que mes collègues et moi-même pouvons dire, de façon très simple, que pour certains pays la plus infime somme représente une aide. En d'autres termes, ils ont besoin d'argent simplement pour survivre. Puis, il y a d'autres pays qui ont besoin d'aide pour pouvoir rembourser leurs dettes: ils sont comme le type, à la banque, qui présente certaines garanties car son entreprise commence à bien marcher, mais qui a besoin d'aide et de conditions qui lui permettraient peut-être de différer ses paiements ou de rembourser les sommes empruntées à son rythme. Enfin, il y a un troisième groupe de pays, plus avancés sur la voie du développement. En fait, ils se rapprochent de la situation dans laquelle nous nous trouvons aujourd'hui. Ils ont besoin de notre aide pour leurs

[Text]

their trade negotiations and to enhance, perhaps, their technology so they can be even further along faster in their development.

So that when you are talking about relief of debt and you are talking about this kind of situation, you have to think of that spectrum. I would like to get your impression of how you see that spectrum.

The world development fund really concerns me because, you know, questions come up as to who operates this fund. Would you see it as an extra fund, an additional fund to the World Bank or the IMF, or would you see it as a part of one of these funds? I was intrigued by your suggestion that if you set up this fund, everybody would be on equal footing. Well, I think when it comes to setting up funds, that is what separates the men from the boys. You have no equal footing, because you are going to have people who are going to put up more money than somebody else, and you are going to have different kinds of credit restrictions and different kinds of controls. So, I would like to have you explain a little more clearly to me just how you see this world development fund operating.

• 1620

I guess, lastly, I would like to ask a couple of questions about another thing. This suggests a pessimistic outlook on your part as well. You take some pretty severe shots at tied aid and you also take some pretty severe shots at—we are talking about CIDA and NGOs and the comparison here. I guess tied with this is that one of your groups has been greatly concerned with public education, and you can understand that one of the real problems we see as a committee is how we are going to create public awareness to react not only with our fellow legislators, but with the general public. We want a report that there will be some reaction to. We have to present a report that we think has some chance of being acted upon and being accepted by the population.

So I am pleased to see that one of your major objectives is in the area of public education, particularly in the north-south area. In other words, I see you as a very good resource when we really get down to the point where we would like to see some action on this report.

I wonder about your seeking out, as examples of why tied aid does not work, and possibly a comparison between some of the governmental organizations and multilateral kind of aid as opposed to the bilateral tied aid, such examples as rusted tractors. We have heard these things time after time. I think you probably would have to agree that the examples must be very hard to find, of this kind of misuse of funds.

So I would hope that in your public education, because it is aid, whether untied or NGO or CIDA aid, that you give fair amount of publicity to both sides of the story and that you do not emphasize and create some kind of chasm between tied aid, NGO and governmental organizations.

Thank you.

The Chairman: Do you want to comment, someone?

[Translation]

négociations commerciales et pour accroître, peut-être, leur technologie de façon à pouvoir progresser plus rapidement dans la voie du développement.

Alors, lorsque vous parlez de remboursement des dettes et que vous faites allusion à ce genre de situation, vous devez penser à tous ces cas. J'aimerais savoir comment vous concevez cet éventail de situations.

L'idée d'un Fonds mondial de développement m'intéresse beaucoup, vous savez, car des questions surgissent quant à sa façon de fonctionner. D'après vous, serait-ce un fonds supplémentaire, distinct de la Banque mondiale ou du FMI, ou ferait-il partie d'une de ces institutions? Votre idée que dans cette institution tous seraient sur un pied d'égalité m'a beaucoup intrigué. Je crois que la notion même de création d'un fonds implique une différenciation. Il n'existe pas de parfaite égalité car certains peuples verseront une contribution plus importante que d'autres, et il y aura différentes limites de crédit et différentes sortes de contrôles. C'est pourquoi j'aimerais que vous m'expliquiez un peu plus clairement comment vous concevez le fonctionnement de ce Fonds mondial de développement.

Je crois, enfin, que j'aimerais vous poser quelques questions à propos d'un autre sujet sur lequel vous semblez aussi être pessimistes. Vous avez attaqué assez sévèrement l'aide conditionnelle et vous avez aussi attaqué—nous parlons ici de l'ACDI et des ONG et de la comparaison que vous faites. Je crois que c'est lié au fait qu'un de vos groupes s'occupe activement de l'éducation du public, et vous pouvez comprendre que l'un des véritables problèmes, du point de vue du comité, est la façon dont nous allons faire coïncider la prise de conscience du public avec celle des législateurs. Nous voulons savoir s'il y aura une réaction. Nous devons présenter un rapport qui puisse provoquer des prises de position et être accepté par le grand public.

C'est pourquoi je suis satisfait de voir que l'un de vos principaux objectifs concerne l'éducation du public, en particulier des pays Nord-Sud. En d'autres termes, je crois que vous pourriez être utiles lorsqu'il s'agira de mettre en pratique les recommandations de ce rapport.

Je me pose des questions lorsque vous prenez comme exemple du fait que l'aide conditionnelle ne fonctionne pas—et aussi lorsque vous comparez certains organismes gouvernementaux et le genre d'aide multilatérale par opposition à l'aide bilatérale conditionnelle—l'exemple rabâché des tracteurs rouillés. Je crois que vous devrez admettre que les exemples de mauvais emploi de fonds doivent être très rares.

J'espère donc que, pour informer le public, car il s'agit d'aide, qu'elle soit inconditionnelle, des ONG ou de l'ACDI, vous fassiez suffisamment de publicité aux deux versions de l'histoire et que vous ne mettiez pas l'accent et créiez un clivage entre l'aide conditionnelle, l'aide inconditionnelle, les ONG et les organismes gouvernementaux.

Merci.

Le président: Est-ce que quelqu'un a des commentaires à faire?

[Texte]

Rev. Hilchey: Could I comment, Mr. Chairman, a bit about business? The church for the past number of years has been engaged in pretty serious dialogue with business, and some of the results have caused considerable rifts, as you have said, sir, between churches and business.

Some of our experiences have not been very encouraging, and perhaps it is that which has led us to be a little pessimistic about what is happening. We would like the dialogue between church and business to continue. We would like to be able to ask business some pretty basic questions: Who is profiting from your enterprises in developing countries? To what extent are the people who are in great need in those countries profiting from the business which you are undertaking in that country?

In terms of a company which we have had a lot to do with lately, a company which manufactures a baby formula, we have been promoting a boycott of that company because we have been convinced that its marketing policies overseas have been unethical.

All I want to say, sir, is that part of our pessimism, if it is there, arises out of our experience in dialogue with companies, which has not always been reassuring. However, from the point of view at least of the church I represent, we would like that dialogue to continue with our assurance that the dialogue on their part is welcome.

• 1625

Rev. Wilson: I would like to make a short comment, too, to say that we know there have to be some mutually agreed upon ways in which the world is going to run; we are in an interdependent world. We know it is not black and white. We know that development has to take place, but on what terms, I guess, is our question. One of the things I would like to say about debt relief is that the debts have shifted from the northern governments as lenders to the northern countries' banks and international consortium, in other words, they have shifted from the public sector to the private sector, and that is one of the reasons we want to get the information there, because we find it difficult to get there. The revision of the Bank Act will be before Parliament in the next six weeks, and I would like to ask back, Is there any disposition on the part of this committee to support an amendment there so that there will be disclosure of bank loans to other countries? That is one of the things I would like something back on.

Speaking of relations to developing countries, I would like to raise the question of Bolivia and export credits. So far, we do not know of any export credits that have been given there from the Canadian government, but we know that Canadian bank loans have been extended, and Bolivia will go to the International Monetary Fund in November. The point is that the Canadian government does not recognize the Government of Bolivia, so another question back is, What instructions will be given to the Canadian representative at the International Monetary Fund, and could we have that information back from you?

[Traduction]

Rév. Hilchey: Pourrais-je parler un peu du monde des affaires? L'Eglise, au cours de ces dernières années, a entamé un dialogue sérieux avec le monde des affaires et les résultats obtenus ont creusé un grand fossé, comme vous l'avez dit, monsieur, entre les Églises et le monde des affaires.

Certaines expériences que nous avons tentées n'ont pas été fort encourageantes, et c'est peut-être cela qui nous pousse à nous montrer un peu pessimistes en ce qui a trait à la situation actuelle. Nous aimerions que le dialogue entre l'Église et le monde des affaires se poursuive. Nous aimerions pouvoir poser aux représentants du monde des affaires certaines questions fondamentales: qui profite des entreprises installées dans les pays en voie de développement? Dans quelle mesure les habitants les plus démunis de ces pays tirent-ils profit de ces entreprises?

Nous avons eu beaucoup affaire récemment à une compagnie qui fabrique un aliment pour bébés, nous avons encouragé le boycottage de cette compagnie car nous étions convaincus que ses politiques de commercialisation outre-mer ne respectaient pas l'éthique professionnelle.

Tout ce que je veux dire, monsieur, c'est qu'une partie de pessimisme si c'en est—provient de notre expérience avec ces compagnies, qui n'a pas toujours été rassurante. Cependant, du point de vue de l'Église que je représente, nous aimerions que ce dialogue se poursuive et assurons les hommes d'affaires que tout dialogue de leur part sera le bienvenu.

Rév. Wilson: J'aimerais aussi faire une brève intervention pour dire que nous savons qu'il faut s'entendre sur l'avenir du monde; nous vivons dans un monde d'interdépendance, qui n'est ni blanc ni noir. Nous savons que le développement doit se faire, mais selon quelles modalités, c'est là, je crois, la question que nous voulons poser. Je voudrais notamment dire, au sujet du remboursement des dettes, que ce ne sont plus les gouvernements du Nord qui prêtent de l'argent, mais bien les banques et les consortiums internationaux de ces pays; en d'autres mots, les prêts sont passés du secteur public au secteur privé, et c'est là l'une des raisons pour lesquelles nous voudrions être tenus au courant car nous trouvons que ces renseignements sont rares. La révision de la Loi sur les banques sera soumise au Parlement dans les six prochaines semaines et j'aimerais vous demander: ce comité a-t-il prévu d'appuyer un amendement voulant que les prêts bancaires aux autres pays soient rendus publics? C'est là l'une des questions auxquelles j'aimerais que l'on réponde.

En ce qui a trait aux relations avec les pays en voie de développement, j'aimerais aborder la question de la Bolivie et des crédits à l'exportation. Jusqu'à présent nous n'avons pas eu vent que le gouvernement canadien ait accordé des crédits à l'exportation à ce pays, mais nous savons que les prêts bancaires canadiens ont augmenté et que la Bolivie fera appel au FMI en novembre. Comme le Canada ne reconnaît pas le gouvernement bolivien, quelles instructions vont être données aux représentants canadiens du FMI, pourriez-vous répondre à cette question?

[Text]

The Chairman: There is no such thing as instructions to Canadian representatives of the IMF.

Rev. Wilson: Well, if we do not recognize the government, are they on their own?

The Chairman: The way the IMF is set up, the person there is elected within a constituency and is not accountable directly to the Canadian government after he or she is elected, so the Canadian government does not give instructions.

Rev. Wilson: So there is no control there at all?

The Chairman: The way the IMF is structured, right or wrong, a representative does not get instructions from the government as, for example, our permanent representative at the United Nations does. He cannot vote on anything unless it is a direct instruction from the government or unless he is assured that the vote is within an authority written to him by the government. But that is not the way the IMF . . .

Rev. Wilson: So there is no accountability there, is what you are saying?

The Chairman: There is obviously consultation and they talk to each other, because the person there is elected within a constituency of which Canada is a member. He is not there representing us only. The constituency includes all of the Caribbean except Trinidad, I believe, and perhaps except Barbados.

Rev. Wilson: Perhaps if the word "instruction" is too strong and they do talk to each other, what will they talk about, perhaps is the question then. What will be the relationship, is the question.

The Chairman: I hate to take the time, but I think it is relevant that I spend some time, out of my personal experience. I was surprised to hear this, by the way, when we went to the IMF in August, but the way it is set up, the person there is part of a constituency and because he or she has to be elected by governments according to the number of votes apportioned to different governments, depending on the investments we have in the IMF, he has to take account of the view of the government; he cannot just send the government to hell, because he will not be elected again. However, the person is elected and receives no instructions in the technical sense—quote unquote—from the government.

Rev. Wilson: Okay.

The Chairman: I should say the situation is the same with the World Bank.

Rev. Wilson: Pardon?

The Chairman: Yes, it is a constituency and the person does not represent Canada only. He represents a group of countries, and the constituency in the World Bank is just about the same as the IMF, except it includes Guyana in it, I believe, and perhaps Barbados. Oui, père Poirier.

Le R. P. Poirier: Alors, sur la question du fonds monétaire, je demanderais à M. Michel Rousseau de participer à la discussion pour apporter un certain éclairage. Sur la question

[Translation]

Le président: On ne donne pas d'instructions aux représentants canadiens du FMI.

Rév. Wilson: Si nous ne reconnaissons pas un gouvernement, sont-ils libres d'agir comme ils l'entendent?

Le président: Le FMI est constitué de telle sorte que la personne élue par un collège ne doit pas répondre directement de ses actions au gouvernement canadien une fois qu'elle est élue; le gouvernement canadien n'a donc pas d'instructions à donner.

Rév. Wilson: Alors, il ne s'exerce aucun contrôle?

Le président: A tort ou à raison, le FMI est constitué de telle façon que le représentant ne reçoit pas d'instructions comme, par exemple, notre délégué permanent à l'ONU en reçoit; il ne peut, en effet, voter à moins d'avoir reçu des instructions directement du gouvernement ou d'être sûr que le sujet sur lequel il doit voter entre bien dans son mandat. Mais, il n'en est pas de même pour le FMI . . .

Rév. Wilson: Donc, il ne doit rendre de compte à personne, c'est bien ce que vous voulez dire?

Le président: Bien sûr, ils se consultent et se parlent car la personne est élue parmi un collège dont le Canada fait partie. Elle ne représente pas seulement le Canada. Le collège est composé de tous les pays des Caraïbes, sauf Trinidad, je crois, et peut-être la Barbade.

Rév. Wilson: Si le mot «instructions» est trop fort et qu'ils se consultent entre eux, de quoi se parlent-ils? Quel genre de relations existent entre eux?

Le président: Je ne veux pas prendre trop de temps, mais je crois qu'il faut que je réponde d'après mon expérience personnelle. J'ai été fort surpris d'apprendre, soit dit en passant, lorsque nous sommes allés au FMI en août, mais, selon la façon dont les choses se passent, la personne fait partie d'un collège et, comme elle doit être élue par les gouvernements selon le nombre de voix allouées à chacun d'eux, selon leur participation au FMI, elle doit tenir compte de l'avis du gouvernement; elle ne peut pas envoyer promener le gouvernement car elle ne serait plus élue. Cependant, la personne est élue et ne reçoit pas d'instructions—au sens technique du terme—ouvrez les guillemets, fermez les guillemets, du gouvernement.

Rév. Wilson: Très bien.

Le président: Je dois dire que c'est aussi le cas à la Banque mondiale.

Rév. Wilson: Pardon?

Le président: Oui, c'est un collège et la personne ne représente pas seulement le Canada. Elle représente un ensemble de pays, et la composition du collège de la Banque mondiale est à peu près la même qu'au FMI, sauf que la Guyane britannique en fait partie, je crois, et peut-être la Barbade. Yes, Father Poirier.

Rev. Father Poirier: Then, concerning the Monetary Fund, I would ask Mr. Michel Rousseau to bring some light in the discussion. On the subject of tied aid, Mr. Champagne will

[Texte]

de l'aide liée, ce sera M. Champagne et sur la question de l'éducation, M. Johnston. Ce sont les trois questions qui ont été soulevées par votre collègue.

Le président: Ce n'était pas le fonds monétaire.

Le R. P. Poirier: Ce n'était pas sur le fonds monétaire, mais sur le fonds mondial, je m'excuse. Peut-être que nous en parlerons dans notre texte.

• 1630

M. Michel Rousseau (directeur exécutif adjoint et directeur du personnel, Organisation catholique canadienne pour le développement et la paix): Ceci sera une réponse brève à la question que vous avez posée. La suggestion que nous avons faite que le Canada appuie la création d'un fonds mondial de développement ne veut pas être d'abord une condamnation des mécanismes actuels internationaux d'aide ou des institutions financières d'aide, tel le Fonds monétaire international ou la Banque mondiale et ses agences.

Nous croyons qu'ils faut reconnaître tout de même que ces institutions et ce mécanisme actuels sont en même temps insuffisants et inadéquats. Insuffisants, parce qu'ils ne peuvent fournir qu'une très faible partie de l'aide qui est nécessaire; et inadéquats, en ce sens qu'ils ne favorisent pas toujours le meilleur développement qui serait possible dans les pays du Tiers monde. Des raisons pour cela: c'est d'abord le pouvoir qui est donné dans ces institutions aux pays déjà industrialisés; on a mentionné le cas de la Banque mondiale et de ses agences et l'on sait que sept pays les plus industrialisés y détiennent tout de même 54 p. 100 des voix et les quelque 100 pays du Tiers monde se partagent la différence, donc sont minoritaires. On sait aussi que ces institutions, surtout la Banque mondiale, ne financent généralement que des projets spécifiques, des projets très déterminés, et qui ne sont pas toujours les projets que choisiraient les pays en voie de développement. Il a été démontré aussi très souvent que l'aide qui est apportée par ces agences constitue souvent une ingérence économique ou politique dans certains pays en voie du développement.

Ce sont les critiques qui peuvent être faites au sujet des institutions actuelles, sans que pour cela notre position d'appuyer un fonds mondial soit une condamnation de ces institutions. Nous croyons qu'elles peuvent continuer d'exister et qu'elles peuvent s'améliorer.

Nous souhaitons cependant qu'en plus de ces institutions actuelles, il puisse exister ce fonds mondial de développement qui est très fortement appuyé par le rapport Brandt et qui aussi serait une continuation logique de certaines expériences qui ont été faites, par exemple, le fonds mondial pour l'agriculture qui existe depuis quelques années et qui s'est révélé sur beaucoup d'aspects un succès assez grand, bien que disposant de ressources très limitées.

L'idée d'un fonds mondial serait d'abord de permettre un pouvoir plus équitable même si évidemment par la force des choses il n'est jamais égalitaire complètement, un partage plus équitable du pouvoir ou des voix à l'intérieur d'un fonds; un fonds qui serait placé au-dessus de pouvoir d'une ou d'autres nations. A la question: qui l'organiserait ou qui le gèrerait,

[Traduction]

intervene and on the issue of education, Mr. Johnston. These are the three questions raised by your colleague.

The Chairman: It wasn't the Monetary Fund.

Rev. Father Poirier: I didn't mean Monetary Fund but World Fund, I'm sorry. Maybe we will discuss it further in our brief.

Mr. Michel Rousseau (Assistant Executive Manager and Personnel Manager, Canadian Catholic Organization for Development and Peace): I will answer your question briefly. The suggestion we made that Canada support the establishment of a World Development Fund is not meant to condemn the existing mechanisms of international aid or financial institutions, such as the FMI or the World Bank and its agencies.

However, we feel we must acknowledge that the existing institutions and mechanisms are inadequate and deficient. Deficient because they only provide for a small portion of the required aid and inadequate because they do not always ensure the best possible development in Third World countries. For several reasons: first of all, the power given to developed countries in those organizations. The case of the World Bank and its agencies has already been brought up and we know that seven of the most industrialized countries hold 54 per cent of the votes and that some 100 countries of the Third World hold the rest, thus are in the minority. We also know that these organizations, especially the World Bank, finance only specific kinds of projects, and that these are not always the projects the developing countries would have chosen. It has also been often proven that the aid these agencies provide constitutes economic or political infringement in some of the developing countries.

These criticisms can be applied to existing organizations, but our desire to support a World Fund does not mean we condemn these institutions. We feel they can go on and improve.

We wish that, in addition to the existing organizations, a World Fund would exist, an idea largely supported by the Brandt report, and which would be a logical continuation of what has already been done, for example, the World Agricultural Fund which has been created several years ago, and which, under many aspects, has proven to be successful with very limited resources.

The aim of a World Fund would be an even distribution of power between countries, even though, owing to the force of circumstances, it can never really be equal; a fair power or vote distribution in the Fund; a Fund that would operate over the above all countries. To the question: who would set it up or who would manage it, we could answer that an agency directly

[Text]

nous pourrions répondre qu'un organisme directement relié aux Nations unies pourrait le faire, et surtout un organisme qui pourrait aider des programmes à long terme de développement dans les pays qui en ont besoin, et surtout les plus défavorisés, et non pas uniquement des projets spécifiques.

Je crois que l'idée et l'appui que nous donnons à la création d'un tel fonds, c'est dans le sens que je viens de l'expliquer.

Le président: Merci. Monsieur Champagne.

M. Jacques Champagne (directeur général, Organisation catholique canadienne pour le Développement et la Paix): Quant à la question de l'aide liée, bien sûr, c'est une question très complexe pour laquelle nous avons acquis une petite expérience à travers notre action. Mais pour ma part, la question fondamentale, c'est de viser à une aide qui aidera vraiment le Tiers monde. Et lorsque l'on regarde cette expérience de 20 ans, après deux décennies dans le développement, il y a beaucoup d'indications qui prouvent que la situation est pire que ce qu'elle était. Il ne s'agit pas de mettre la seule cause de cette situation sur le dos de l'aide liée, mais cela nous semble être un des facteurs qui créent cette situation. Pour nous, cela se résume à peut-être ceci: Quel est l'objectif qui vous guide dans l'organisation de l'aide? Est-ce vraiment et premièrement le développement de chaque homme dans chaque peuple et de tous les hommes dans ces peuples? Ou sont-ce les avantages que le Canada peut en retirer? Il est certain que ces deux objectifs peuvent parfois converger dans des activités, dans des programmes, ou dans des négociations; mais ils ne convergent pas nécessairement, et souvent ils ne convergent pas du tout. Alors, si le premier objectif de l'aide canadienne c'est de faire en sorte que cela règle les problèmes du Canada, bien sûr continuons la dans l'avenir. Mais, si notre premier objectif, au niveau de l'aide, c'est d'aider vraiment tous les hommes et tous les peuples avec une conception du développement qui soit complète... je me réfère encore une fois à la définition que nous donnons à la page 1 de notre mémoire, et à laquelle le révérend père Poirier se référerait dans sa présentation... si notre objectif, dis-je, est vraiment d'aider un vrai développement, eh bien je pense qu'à ce moment-là l'aide liée fausse les mécanismes... parce qu'elle fausse nos intentions.

Il faudrait que les critères que nous avons, les conditions que nous imposons à cette aide visent vraiment l'objectif premier, qui est le développement de tout homme et de tous les hommes.

Mr. Thomas Johnston (Associate Director, Canadian Catholic Organization for Development and Peace): Mr. Chairman, I would begin by making some observations on the first question concerning the tone of the reports that have come from the churches. They seems to indicate a certain pessimism. I think that is true, but when you look at the world situation, the gap between the so-called industrialized and the economically developing nations has continued to widen. When you look at our monetary situation, we see that there is a deepening recession. We have inflation, unemployment and debts.

Also on a question of promises, when you look at the notion of increasing our official aid, we in our brief suggest 1983;

[Translation]

linked to the United Nations would, and, above all, an agency which would establish long term development programs in countries which really need them, most of all the poorest countries, and not only specific programs.

I think this is our idea and the kind of support we are willing to give to the establishment of such a fund.

The Chairman: Thank you, Mr. Champagne.

Mr. Jacques Champagne (General Manager, Canadian Catholic Organisation for Development and Peace): Tied aid is, of course, a very complex matter in which we have acquired some experience through our action; but, for me, the basic aim is an aid which will really benefit the Third World. And in the light of our 20 years experience, after two decades of development, there are numerous signs proving that the situation is worse than it was. Tied aid is not the only reason, but we feel it is one of the reasons which gave rise to this situation. In our opinion, this can be summed up like this: What is your aim in establishing aid? Is it really and primarily the development of every human being in each country and of all human beings in all countries? Or is it the benefits Canada can reap? Both objectives can certainly mix in certain activities, programs or negotiations, but they don't necessarily do and often don't at all. Then, if the prime objective of Canadian aid is to solve the problems of Canada, let us go on with it in the future. But if our prime objective is to really help all human beings in all countries with a complete development concept... I am still referring to the definition we give on page one of our brief and which Reverend Father Poirier mentioned in his presentation... as I was saying, if our objective is to really aid true development, then, in my opinion, tied aid warps the mechanisms for it betrays our intentions.

The criteria we have, the conditions we set for this aid should really aim at the prime objective, i.e. the development of every man and all men.

M. Thomas Johnston (directeur adjoint de l'organisation catholique canadienne pour le développement et la paix): Monsieur le président, je commencerai par faire quelques remarques sur la première question, celle du ton des rapports présentés par les Églises. Ils semblent faire montre d'un certain pessimisme. Je crois que c'est vrai, mais lorsque l'on examine la situation mondiale on constate que le fossé qui existe entre les nations soi-disant industrialisées et les pays en voie de développement continue à s'élargir. Lorsque nous examinons la situation financière, nous constatons que la récession s'aggrave. Nous n'avons partout qu'inflation, chômage et dettes.

Pour ce qui est des promesses d'augmenter l'aide officielle, nous suggérons dans notre mémoire que cela soit fait d'ici

[Texte]

others have suggested 1985, and I think the minister has suggested 1990. I think there have been suggestions in the past that we would move towards this target, and I think if you look at the past performance, it is again an indication that can lead to form pessimism or disappointment. That is why I think if we set the 0.7 per cent and also a target date, we should also establish targets for the intervening dates, regardless of the final date which is set. Our preference is for 1983.

You raised the question of education. On page 12 of our brief, we indicate what we consider to be the requirements for a proper development educational program. Within our own organization, we set aside approximately 14 per cent of our resources, which amounts to something more than \$1.5 million, for purposes of development education.

Around education, our thrust is an attempt to try and internationalize, if you will, or to universalize consciences in order to push back the limits of persons' awarenesses. What we are trying, in doing this, is not so much a question of providing information, but it is also for us a basic fundamental principle that if people are to be educated and to grow, they must be involved in their own formation and that there is no formation without action. It is not sufficient to present facts, statistics, information, relative to the problem of international development; we must find a way to involve people. That is why we find that in our educational program, there are two major periods of the year: one during the lenten period, where we attempt to sensitize the Canadian Catholic population to the problems of development; also during the fall periods of the year where we have recently—it would be three years now—introduced a program aimed at showing the effects of—for example in South Africa—apartheid and how it influences the population and the effects it has on the population. Last year we took Argentina and situation of the disappeared children. This year we have taken the same thrust with three different types of programs, but fundamentally they are programs in-depth, involving people, and we say that if the objective is the internationalization of consciences of persons, then the principle we try to operate by is that we must start with people where they are at. We must start first with the consequences of the situation and help them to move back to understand the causes.

• 1640

The second principle that guides us in our action is that the people themselves must be educators; they themselves must be animators; they themselves must be multipliers. In other words, they must be sharing this information with others and attempting to bring others to their understanding and awareness, and that is why we say—in the Church we used to use the expression, missionaries for evangelization—we say missionaries for development, in that they attempt to reach into their communities, into their neighbourhoods and into their places of work, in order to attempt to bring others along.

Furthermore, our experiences led us to see that collaboration is also essential. We have a number of ongoing programs with the other major churches in Canada, particularly related to development and education, and as well, have groups

[Traduction]

1983; d'autres, d'ici 1985 et je crois que le ministre a parlé de 1990. Je crois qu'on a déjà fait des propositions à ce sujet par le passé et que, si l'on examine les réalisations, on trouve là une autre raison d'être pessimiste ou déçu. C'est pourquoi je pense que, si nous fixons comme but 0.7 p. 100 et une date cible, nous devrions aussi fixer des dates cibles intermédiaires, quelle que soit la date adoptée en définitive. Nous préférons 1983.

Vous avez soulevé le problème de l'éducation. À la page 12 de notre mémoire, nous énonçons quelles sont, à notre avis, les exigences d'un programme adéquat de développement éducatif. Au sein de notre organisation, nous consacrons environ 14 p. 100 de nos ressources, soit environ \$1.5 million, à l'éducation du public en matière de développement.

Pour ce qui est de l'éducation, nous tentons d'internationaliser, si vous voulez, d'universaliser la prise de conscience de façon à accentuer la conscientisation de chacun. Il ne s'agit pas tellement de fournir des informations, mais c'est pour nous un principe fondamental que si les gens doivent être éduqués et se développer, ils doivent participer à leur formation, et il n'y a pas de formation sans action. Il ne suffit pas de présenter des faits, des statistiques, des informations ayant trait au problème du développement international; nous devons trouver le moyen de faire participer les gens. C'est pourquoi nous trouvons que pour notre programme d'éducation il y a deux périodes importantes dans l'année: la période du carême où nous tentons de sensibiliser les catholiques du Canada au problème du développement, et aussi l'automne où nous avons instauré récemment—cela fait trois ans—un programme destiné à montrer les effets, par exemple, de l'apartheid en Afrique du sud, de son influence sur la population. L'an dernier, le cas de l'Argentine et de la disparition des enfants a été retenu. Cette année, nous continuons dans la même veine avec trois sortes de programmes, mais qui sont fondamentalement des programmes approfondis qui font participer les gens, et nous prétendons que, si l'objectif est l'internationalisation de la prise de conscience, nous devons partir du principe qu'il faut tenir compte de la situation réelle des gens. Nous devons d'abord commencer à leur montrer les effets de la situation et les aider à faire un retour en arrière pour en comprendre les causes.

Le deuxième principe qui guide notre action est que les gens doivent eux-mêmes être les éducateurs, les animateurs, les prosélytes. En d'autres mots, ils doivent faire connaître ces informations aux autres et essayer de leur faire comprendre et prendre conscience de la situation, et c'est pourquoi nous les appelons—dans l'Église nous utilisons l'expression «missionnaires évangélistes»—missionnaires du développement car ils essaient, dans leur communauté, leur quartier et leur lieu de travail, d'entraîner d'autres personnes.

Notre expérience nous a aussi fait comprendre que la collaboration est essentielle. Nous avons plusieurs programmes communs avec les autres Églises du Canada, en particulier pour le développement et l'éducation, et des membres œuvrant

[Text]

involved in the Canadian Council for International Co-operation, where our thrust again is an effort to bring an impact on public opinion to mobilize it, and also to maximize consciences, to make people aware of the situation and why they are acting.

Thank you, Mr. Chairman.

Reverend R. Cann (Associate Secretary, Canadian Council of Churches): Mr. Chairman, with regard to Dr. Schroeder's comments, I am sorry we did not read the whole brief, because one of the things we very warmly commended was the action of this task force and its interim report. That is paragraph 1 in our brief. We do appreciate it. I think what we are saying is, Good show, let us push on!

When we are talking about the targets for aid, I think what we are saying is, we would like to see just that—targets, specific percentages. How about some specific dates, because this has been around a very long time. In the 1968 election, I heard lots of grand comments and that was 12 years ago; we are still wondering whether we should or should not.

With regard to untied aid, granted there are a couple of shots in there, but I thought it was a basic assumption of the task force that tied aid is costly to the recipient. If that is not an assumption, I am sorry for that, but as Mr. Wood of the North South Institute indicated, it averages out to about 20 per cent additional cost. In other words, what we are sending is not 100 per cent of aid; we are sending 80 per cent because that aid is being used by Canadian goods and services.

But that was only one aspect; the second aspect of the untied aid has been handled very well by my companion here at the table. It has to do with the measure of control; this from a very basic feeling that we are in partnership with these people; these are our brothers and sisters overseas, not people of other nations in particular. Therefore, when we wish to share with them, we want to do it without any measures of controlling it; thus, untied aid would seem very essential to our point of view.

Mr. Schroder: I hope you do not interpret my questions other than the fact that we are seeking information, and as you can understand as a politician, I have to sell this to my constituents and so I am perhaps asking you questions so that I can reinforce my idealistic viewpoint as well as listening to yours. There are some critical questions here that I could pursue, but I will not any further.

• 1645

The idea of the missionary aspect of helping the Third World—and I use missionary in its proper, best connotation—is the idealistic one in preparing man's conscience, and making him aware of this as something I wish we could all do and our problems would quickly start to become solved. What we have to do is put this in context of what is practical; therefore, some aspects of our work make us look at what is practical and not always what is ideal.

[Translation]

au Conseil canadien de coopération internationale où, là encore, nous concentrons nos efforts sur l'opinion publique pour essayer de la mobiliser et pour faire mieux prendre conscience aux gens de la situation et de leur action.

Merci, monsieur le président.

Rév. R. Cann (secrétaire adjoint du Conseil canadien des Églises): Monsieur le président, en ce qui a trait aux commentaires de M. Schroeder, je regrette que nous n'ayons pas lu le mémoire en entier car l'une des choses sur lesquelles nous insistons est l'action et le rapport intérimaire de ce groupe de travail. Nous en parlons dans le premier paragraphe de notre mémoire. Nous apprécions votre travail. Je crois que ce que nous voulons dire c'est: «Bravo, continuez!»

Lorsque nous parlons de cibles en matière d'aide, nous voulons vraiment parler de buts, de pourcentages précis. Et pourquoi pas de dates précises, car il en est question depuis très longtemps. Au cours de la campagne électorale de 1968, j'ai entendu beaucoup de déclarations à ce sujet, cela fait déjà 12 ans, et nous nous demandons encore s'il faudrait ou non agir.

En ce qui a trait à l'aide inconditionnelle, je veux bien admettre qu'il y a là-dedans à boire et à manger, mais je croyais que ce groupe de travail avait admis comme hypothèse de base que l'aide conditionnelle est coûteuse pour le bénéficiaire. Si telle n'est pas l'hypothèse adoptée, je le déplore. Comme M. Wood, de l'Institut Nord-Sud, l'a indiqué, cela entraîne environ 20 p. 100 de frais supplémentaires. En d'autres mots, nous n'envoyons pas 100 p. 100 d'aide, mais bien 80 p. 100 parce que cette aide est utilisée pour obtenir des produits et services canadiens.

Mais ce n'est là qu'un des aspects de la question. Un autre aspect de l'aide inconditionnelle a été fort bien traité par mon collègue siégeant à cette table, il s'agit des mesures de contrôle, et cela part du fait que nous croyons être associés à ces gens qui sont nos frères et sœurs d'outre-mer, et pas seulement des gens d'autres pays. C'est pourquoi, lorsque nous voulons partager avec eux, nous voulons le faire sans restrictions, et, donc, l'aide inconditionnelle nous paraît essentielle.

M. Schroder: J'espère que vous ne voyez pas en mes questions plus qu'une simple demande d'information, vous savez qu'en tant que politicien je dois vendre cette idée à mes électeurs et je vous pose des questions pour renforcer ma position idéaliste et connaître la vôtre. Il y a d'importantes questions ici dont je voudrais parler plus longuement, mais je ne le ferai pas.

L'idée de missionnariat en ce qui a trait à l'aide au Tiers Monde—et j'utilise le mot missionnariat au sens propre et positif est idéaliste quand elle veut conscientiser les gens, et c'est là quelque chose que je voudrais que nous fassions tous, ainsi nos problèmes seraient rapidement résolus. Nous devons envisager ceci dans un contexte concret, c'est pourquoi certains aspects de notre travail nous font voir ce qui est pratique et pas toujours idéaliste.

[Texte]

Rev. Wilson: Could I just respond to that by saying that we are very practical, too, I think, and I think the Canadian public would respond to leadership and I think that some of the recommendations we are suggesting here really do step out vigorously. The things we get back is that people would respond to this, but it is difficult for them to respond if there is no leadership. Recent editorials, for example, around the Brandt Commission support this view. So even the one about the recommendation that the Government of Canada should re-affirm 0.7 per cent of the GNP as the goal—how long has that thing been with us? If we could get that out with the public, we would be glad to help you sell it, is what I am saying.

The Chairman: I will just caution you that editorials are with you until the going gets rough.

Rev. Wilson: I know.

The Chairman: Mr. Roche.

Mr. Roche: Thank you, Mr. Chairman.

I would like to thank the Canadian Council of Churches and the Canadian Catholic Organization for Development and Peace for the two briefs you have prepared with obvious concern. I would like to thank you for the work you do in the field. Perhaps Doctor, Wilson's colleagues to her left and right will permit me to give a special welcome to Doctor Wilson without diminishing my welcome for her colleagues on the panel, a special welcome in light of her recent election as Moderator of the United Church. Doctor Wilson has established the reputation for deep concern in the matters we are discussing today, poverty in the world, and I may say that we look to her and, indeed, the other members of the panel representing the churches for continued leadership.

That leads me, Mr. Chairman, into my first question, because the members of the committee in our discussions have pretty concluded that this is not just an economic question we are discussing, not just social and not just political. It is all those to be sure, but it is very much a moral question, a moral question of how we treat our brothers and sisters on this rapidly diminishing planet in terms of communication, technology and so on. If this is at its heart a moral question, we then look to the churches for leadership. When we look at the churches, we see some tremendous teaching coming out of papal encyclicals, to mention one source. Certainly *Popula and Progression*, 1967, was a forerunner to the formulation for the new international economic order; also the teaching of the World Council of Churches through the years. There has been a body of teaching that is very firmly in place, and I think it cannot be denied that the leadership of the churches in pointing to the solutions for creating self-reliant development teaching is there

• 1650

Now, I would also to point at this moment to some heroic practitioners of that teaching in the name of the church. The names who are familiar are some of the more celebrated figures: Mother Theresa, a Nobel Prize winner—there are many names, and there are also many people who are unsung,

[Traduction]

Rév. Wilson: Pourrais-je répondre à cela en disant que nous aussi sommes très pratiques, je crois, et je pense que les Canadiens réagiront favorablement à cet appel, et je pense que certaines de nos recommandations tranchent vraiment sur le commun. Les gens sont prêts à réagir à de telles positions, mais cela leur est difficile sans leadership. Des éditoriaux récents sur la Commission Brandt, par exemple, soutiennent cette thèse. Et même la recommandation selon laquelle le gouvernement du Canada devrait effectivement se fixer 0.7 p. 100 du PNB comme but—et ça fait combien de temps qu'on le répète?—Si nous pouvions faire accepter cela au public, nous serions heureux de vous aider à faire valoir cette idée, voilà ce que je veux dire.

Le président: Je vous mettrai simplement en garde contre les éditoriaux qui sont de votre avis jusqu'à ce que le vent tourne.

Rév. Wilson: Je le sais.

Le président: Monsieur Roche.

M. Roche: Merci, monsieur le président.

J'aimerais remercier le Conseil canadien des Églises et l'Organisation catholique canadienne pour le développement et la paix de nous avoir présenté deux mémoires préparés avec tant de soin. J'aimerais vous remercier du travail que vous avez accompli en ce domaine. Peut-être les collègues de la révérende Lois Wilson me permettront-ils de lui souhaiter tout particulièrement la bienvenue puisqu'elle a été élue tout récemment modératrice de l'Église unie. M^{me} Wilson a la réputation de s'intéresser grandement aux problèmes dont nous discutons aujourd'hui, à la pauvreté dans le monde, et je puis dire que nous comptons sur elle et les autres membres du groupe représentant les Églises pour assurer le leadership.

Ceci m'amène, monsieur le président, à ma première question parce que les membres du comité, lors de la discussion, ont conclu que nous ne discutons pas seulement d'une question économique, ni seulement sociale ou politique. Elle est tout cela, bien sûr, mais c'est aussi une question morale puisqu'il s'agit de la façon dont nous traitons nos frères et nos sœurs sur cette planète qui rapetisse sans cesse grâce à la technologie, aux communications, etc. Si cette question est fondamentalement une question de morale, nous comptons alors sur la direction spirituelle des Églises. Lorsque nous examinons ce que les Églises ont fait, nous constatons que les encycliques papales, pour ne mentionner qu'elles, sont une source inépuisable d'enseignement. Il est sûr que *Popula et Progressio*, 1967 annonçait la formulation du nouvel ordre économique international; mentionnons aussi l'action soutenue du Conseil mondial des Églises en ce domaine. Il existe déjà une mine d'enseignements fortement ancrée et je crois qu'on ne peut nier que les Églises assurent le leadership pour ce qui est de la création d'un enseignement pour un développement indépendant.

J'aimerais aussi, à présent, mentionner le nom de quelques héros qui pratiquent cet enseignement au nom de l'Église. Les noms les plus familiers appartiennent à des gens fort connus: Mère Thérèse, récipiendaire du Prix Nobel; il y a bien d'autres gens connus et inconnus, et je ne voudrais pas que vous pensiez

[Text]

so I do not want you to think I am failing to recognize the number of men and women who in the name of the Gospel have tried to expand and enlarge and live its teaching.

However, I pose you a question as a practicing politician: I do not get much of a sense of involvement by the congregations, by your constituencies, so to speak. I do not want to be too hard in posing this question, but I must say to you in frankness that I look to the churches for this moral leadership and for the impact on the political process. I mean, I have run in four federal elections, and this question—I think all of us here would agree—is central to the future of the continuation of a secure and stable life on our planet. This question is never put to me, or very, very seldom or peripherally. How is it that the people of the churches are less than demanding of their governments and their politicians that there be put into place better public policies, the kind of policies that your two briefs are today recommending?

I am aware of the money that is raised and the involvement of your staffs and I am not discounting that, but I think this would be a useful opportunity here while we are in the concluding phases of our study to have you, both the Council of Churches and the CCODP, respond to my observation, which I repeat is not a charge against the churches. It is a lament by a politician that we here do not sense the involvement of the congregations, the religiously committed people in our country.

Rev. Hilchey: Mr. Chairman, I would like to say one word of advice. I thank you for that. I came across a phrase recently which encourages me. It mentions in connection with the North American religious scene the phrase "quiet turnings rather than radical change". I believe, sir, that there is in the churches a kind turning, not a radical change, but a quiet turning which is recognizable in the new sense of belonging to one world and a new willingness to come to terms with what that means, perhaps as a result of the kind of educational program through the Ten Days we already referred to but for other reasons, too. I do believe quite sincerely that there are signs here and there across the church of that quiet turning to a facing of the issues which belong to the world, and perhaps, and I hope sincerely, in the next election you may see more evidence of those quiet turnings than you have in the past. I think they are there.

Rev. Wilson: I would like to say that, as you know, leadership is usually given by a significant minority in any institution, and the church may exercise its leadership a little different from politicians because we do not have to get elected the next time. I think it is true to say that, for example, the people who put together these briefs and who are represented here to represent a significant minority in the church, but it is a leadership edge of the church. I do not think it will ever be a wildly populist kind of cause.

[Translation]

que je n'honore pas la multitude des hommes et des femmes qui, au nom de l'Évangile, ont essayé de propager, d'accroître et de vivre l'enseignement de Dieu.

En tant que politicien en exercice, je vous pose une question: il ne me semble pas que les congrégations soient impliquées, ni les commettants d'ailleurs, si j'ose dire. Je ne voudrais pas me montrer trop dur en posant cette question, mais je dois vous dire en toute franchise que c'est vers les Églises que je me tourne pour assurer cette direction morale et pour orienter le processus politique. Cela fait quatre fois que je me présente aux élections fédérales, et cette question—et, à mon avis, vous serez tous d'accord—est primordiale si nous voulons, à l'avenir, continuer à mener une vie calme et paisible sur notre planète. Cette question ne m'est jamais posée ou alors très, très rarement, ou en passant. Comment se fait-il que les gens d'Églises n'exigent pas des politiciens et des gouvernements que de meilleures politiques soient instaurées, du genre de celles que vous préconisez aujourd'hui dans vos deux mémoires?

Je sais bien que vous réunissez des fonds et à quel point vos membres sont engagés, j'en suis bien conscient, mais je crois qu'on devrait profiter de l'occasion, puisque nous achevons notre étude, pour demander au Conseil canadien des Églises et à l'Organisation catholique canadienne pour le développement et la paix de répondre à mon observation qui, je le répète, n'est pas une attaque contre les Églises. Nous nous plaignons seulement, en tant que politiciens, de ne pas sentir l'engagement des congrégations et des fidèles de toutes croyances dans ce pays.

Rév. Hilchey: Monsieur le président, j'aimerais donner un conseil. Merci. J'ai récemment lu une phrase qui m'y pousse. Elle mentionnait, en parlant de la scène religieuse en Amérique du Nord, «des actions modérées plutôt que des changements radicaux». Je crois, monsieur, que nous assistons, dans les Églises, à une action en douceur, non à un changement radical, mais une action qui va dans le sens de l'appartenance à un même monde et du désir de bien comprendre ce que cela implique, peut-être grâce aux programmes éducatifs du genre de celui des Dix jours pour le développement dont nous avons déjà parlé, et à d'autres raisons aussi. Je crois très sincèrement qu'il y a ça et là dans l'Église des signes indiquant que l'on veut faire face aux problèmes mondiaux et peut-être, je le souhaite vraiment, lors des prochaines élections aurez-vous une preuve supplémentaire de ces changements en douceur, car je crois qu'ils existent.

Rév. Wilson: J'aimerais ajouter que, comme vous le savez, dans toute institution le leadership est assuré par une importante minorité et que l'Église peut exercer un leadership différent de celui des politiciens car elle ne doit pas être réélue. Je crois qu'il est juste de dire, par exemple, que les gens qui ont rédigé ces mémoires et qui sont ici, représentent une minorité importante de l'Église, mais une minorité agissante. Je ne crois pas que ce soit jamais une cause très populaire.

• 1655

The second thing I would like to say is that it is one of the cutting edges of ecumenism. As you know, today colleagues

Je voudrais encore ajouter que c'est l'un des fers de lance de l'œcuménisme. Comme vous le savez à présent, des gens de

[Texte]

across denominational lines who have perceived these to be critical issues for the future of the human race are attempting to give some lead in that area, and I think that is significant. That is probably more significant than if everybody in my congregation thought it was a good idea, which of course they do not.

The third thing is that Canada is part of an island and it is a big island, so we are somewhat parochial people, I happen to believe, and it is something we have to work at.

Le R. P. Poirier: Monsieur le président, pour continuer quelques réflexions sur cette question, je crois que pour ce qui est de l'Église catholique, les messages de nos chefs spirituels, les évêques, ont été assez clairs depuis une dizaine d'années au moins, dans une perspective d'un changement de société. Ils faisaient appel d'une part aux responsables, à ceux qui ont des leviers de commande dans la société, soit au plan politique ou au plan économique, et aussi au plan des individus. Les messages ont été clairs.

D'autre part, je crois qu'à partir de Vatican II, il y a une nouvelle façon peut-être de voir les responsabilités de chacun à l'intérieur de l'Église. Les évêques ont comme mission d'apporter un éclairage évangélique sur l'ensemble de la mission de l'Église. On a beaucoup insisté, et c'est peut-être moins visible pour quelqu'un qui est à l'extérieur, on a beaucoup plus insisté pour un appel à la conscience responsable des chrétiens, des croyants, des catholiques, afin que ce soit ces personnes-là qui, dans leurs propres milieux, s'engagent, prennent des responsabilités et travaillent comme un ferment dans la pâte à changer cette société-là, et non pas toujours être des dépendants, de toujours dépendre des institutions, que ce soit l'institution politique ou l'institution de l'Église. C'est l'orientation de fond qui est donnée à l'Église catholique depuis un certain nombre d'années. Elle est peut-être moins spectaculaire au plan extérieur, mais je crois qu'au plan, disons, d'un changement de société, de chrétiens qui s'engagent dans leurs milieux, eh bien, on peut escompter avoir des résultats qui seront positifs.

Rev. Cann: Just one comment in that regard. I take the Canadian response to the refugees from Indo-China as a very positive sign that something is moving here, that I would feel we could estimate at least a million people active in their religious institutions, and this goes beyond the Christian churches, were involved in the sponsorship in a very, very personal way, and I think the ripples of that are still to be felt. I do not despair of our parochialism or our inability to live up to our beliefs or our faith. I remain very, very optimistic on that score.

Mr. Roche: I thank both groups for the answer. I do not want to harangue the point. I think you certainly are doing a lot and I just want to be able to feel the effects of it more. But I am sure that you will not find that our report is out of sympathy with what you are trying to tell us—I think we are really on the same wavelength in this—but I want to reinforce how much I and many of my colleagues are depending on you.

Mr. Chairman, I would just like to turn for a moment on the questions on the business community. I sensed that in Doctor

[Traduction]

toutes les confessions, qui croient que ces questions sont importantes pour l'avenir de la race humaine, essaient de donner le ton en ce domaine. C'est plus significatif que si tous les paroissiens de l'Église unie pensaient que c'est une bonne idée tout en ne faisant rien.

Troisièmement, le Canada fait partie d'une île et d'une grande île et nous avons tous un peu un esprit de clocher, je crois; c'est ce qu'il faut tenter d'éliminer.

Rev. Father Poirier: Mr. Chairman, to continue in this line, I think that, as far as the Catholic Church is concerned, the messages of our spiritual leaders, i.e. the bishops, have clearly been aimed at change in society, at least for the past ten years. On one hand, they called upon the leaders, those who govern society, whether from a political or economic point of view and, on the other hand, upon individuals. The messages were clear.

Furthermore, I think that, since Vatican II, there is a way to consider the responsibilities of each and everyone in the Catholic Church. The bishops are commissioned to shed evangelical light on the whole mission of the Church. Though it is less visible for outsiders, the necessity to raise the consciences of Christians, believers, Catholics has been stressed so that these people can, in their own community, take responsibilities and work, like leaven in bread, to change society and to learn to be independent from institutions, whether they be political or religious. This has been the basic thrust of the Catholic Church for a number of years. The results are maybe less spectacular at the external level, but I think that, let's say as regards a change in society or Christians working in their communities, well, the results should be positive.

Rév. Cann: Juste un commentaire à ce sujet. Je crois que la réaction des Canadiens à l'égard des réfugiés indochinois indique que les choses bougent; je crois qu'environ un million de gens œuvrant dans des organisations religieuses—et non seulement des Églises chrétiennes—ont parrainé ces réfugiés de façon très personnelle, et je crois que les effets s'en font encore sentir. Je suis sûr que notre esprit de clocher et notre inaptitude à mettre en pratique nos croyances ne sont pas irrémédiables. Je reste très optimiste à ce sujet.

M. Roche: Je remercie les deux groupes de leur réponse. Je ne veux pas m'étendre sur le sujet. Je crois que vous accomplissez beaucoup de choses et j'aimerais juste pouvoir en ressentir davantage les effets. Mais je suis persuadé que vous ne trouverez pas que notre rapport va à l'encontre de ce que vous essayez de nous dire—je crois que nous sommes vraiment sur la même longueur d'onde à ce propos—, mais je veux insister sur le fait que mes collègues et moi-même comptons sur vous.

Monsieur le président, je voudrais simplement revenir un instant sur les questions posées au sujet du monde des affaires.

[Text]

Schroder's opening comments when he talked about pessimism, unless I am wrong, he was talking about your reflection of the pessimistic attitude on the involvement of business, because you are quite hard on business. In the brief from the Council of Churches, I find on page 10 that a number of countries are listed where there are both Canadian involvement and where you have done some investigative work, and then in the recommendations to follow, I find them quite, quite strong and it is really for purposes of information that I pose these questions to you.

• 1700

The statement is made that there are several instances in which Canadian-made parts were sold to one country, only to be sold to a third where they become part of military equipment used against the local peasants. You have said that it is morally reprehensible for Canada to allow ourselves to be used as base for the sale of weapons to be used by governments for suppression of their own people. That is a fairly serious thing, and I would like to know a little bit more about it. What countries do you have in mind? How extensive is this practice?

Rev. Wilson: We have a certain amount of data here, but part of the problem is, because the thing is not publicly disclosed, it is very difficult to trace it and very difficult to get the information. We do not have a mechanism for controlling the sale of arms because Canada does not have supporting legislation and that is part of the difficulty. What we are saying is that we are hearing things from some of the receiving countries and the end countries who have received them, and some of them are quite educated guesses, and that is precisely why we have made the recommendation we have on page 10, the last two there, the bottom of the page. It is very difficult to piece it together.

Mr. Roche: Could we look at the recommendation just slightly ahead of that one.

We recommend that the Canadian government withhold export credits, investments insurance and other assistance in obtaining international investment credits to companies which enter into partnership ventures with countries known for their gross violations of human rights.

What Canadian companies do you have in mind and what countries do you have in mind when you make that recommendation?

Rev. Wilson: Well, I spoke about the emerging situation in Panama. That was the one where the Canadian Development Corporation is extending credits there to a partnership venture between the Panamanian government and a Canadian company, and the copper mine which will be the largest in the world, and the displacement of the land of the Guaymi Indians. That was the one we had in mind specifically.

Mr. Roche: When you suggest that we accept your recommendation that the Canadian government require Canadian corporations and banks operating in developing countries to abide by codes of conduct, at least equivalent to those employed in Canada, the implication I get out of that is that it

[Translation]

J'ai senti dans les propos de M. Schroder lorsqu'il parlait de pessimisme, à moins que je ne me trompe, qu'il ne faisait que refléter votre attitude négative en ce qui concerne l'engagement des hommes d'affaires, car vous vous montrez durs envers eux. Dans le mémoire du Conseil canadien des Églises, à la page 10, se trouve une liste des pays où le Canada est intervenu et où vous avez mené une enquête, et je trouve que les recommandations qui suivent sont très, très dures, et c'est pour être renseigné que je vous pose ces questions.

Vous déclarez qu'en certains cas des pièces faites au Canada ont été vendues à un pays pour être revendues ensuite à un pays tiers où elles servaient aux militaires pour mater les paysans. Vous déclarez qu'il est inadmissible, du point de vue moral, que le Canada serve de base à la vente d'armes employées par des gouvernements pour éliminer leurs ressortissants. C'est là une attaque sérieuse, et j'aimerais en savoir plus sur le sujet. De quels pays parlez-vous? Est-ce là une pratique courante?

Rév. Wilson: Nous avons des données ici, mais comme ces choses sont tenues secrètes, il est très difficile d'obtenir des renseignements sûrs. Nous n'avons pas de mécanisme qui contrôle la vente d'armes car le Canada n'a pas de loi en cette matière, et c'est là une partie du problème. Nous voulons dire que nous en avons entendu parler par les pays qui reçoivent ces pièces et les pays dans lesquels elles aboutissent, et, parfois, il s'agit simplement d'intuitions, et c'est précisément pour cette raison que nous avons fait les deux dernières recommandations figurant au bas de la page 10. Il est très difficile de rassembler toutes les informations.

M. Roche: Pourrions-nous passer à la recommandation qui précède celles-là.

Nous recommandons que le gouvernement canadien refuse des crédits à l'exportation, une assurance d'investissements et toute autre aide pour obtenir des crédits d'investissement internationaux aux compagnies qui établissent des relations commerciales avec des pays dont on sait pertinemment qu'ils violent les droits de la personne.

A quelles compagnies canadiennes et à quels pays pensiez-vous lorsque vous avez fait cette recommandation?

Rév. Wilson: Bien, j'ai parlé de la situation du Panama. C'est dans ce pays que la Corporation canadienne de développement accordait des fonds à une entreprise conjointe du gouvernement panaméen et d'une compagnie canadienne, la mine de cuivre appelée à être la plus importante au monde, qui doit entraîner le déplacement des Indiens Guaymi. C'est à ce cas précis que je pensais.

M. Roche: Lorsque vous suggérez que nous acceptions votre recommandation voulant que le gouvernement canadien exige des compagnies et des banques canadiennes travaillant dans les pays en voie de développement qu'elles respectent des codes d'éthique au moins équivalents à ceux en vigueur au Canada,

[Texte]

is a normal practice of Canadian business to exploit in Third World countries, and I personally do not feel any obligation to defend Canadian business; they are well able to defend themselves. But I feel that is a fairly wide brush used in the recommendations I have recounted out of your brief. You have painted with a fairly wide brush, and it just suggests to me that you feel pretty strongly and that there is a norm in Canadian business that is exploitative. Now, if I have taken the wrong impression out of your brief, I hope you will correct me, but I feel the role of business with respect to Third World development is really only beginning.

• 1705

To put it another way, if you leave it just to governments, a lot of people will never get any benefits, because aid is a very, very small portion of development budgets in the developing countries. What we are talking about is the creation of self-reliant economies, and I admit that governments are in an instrumental position to affect the rules of the game, international trade and monetary regulations, and that is what the new economic order is fundamentally all about, but when it comes to investment in the development of systems of production to modern technology, the kind of technology that we ourselves benefit from in the industrialized world, I think we have to look to business to do much more in a positive sense. I just kind of feel from your brief that you have a suspicion of Canadian business, and I would kind of like you to amplify on my interpretation of your brief, because I do not want to take away any thoughts that you did not intend to put in. I conclude by saying that you did speak pretty strongly.

Rev. Wilson: I guess the classic case of that other one is the partnership with Chile. That is back to the previous question about investments and so on with Panama.

The one about the codes of conduct and so on: we are trying here to get at something which is very difficult to get at, and all of us know, because of our experience with the United Nations, that to articulate something is sometimes useful, but more often it certainly has then to be implemented. So we are searching around for some way to kind of get hold of what is happening here.

This is a growing request from Third World economists and labour unions that we are hearing, and it also happens to be the position and the policy of my own church, the United Church of Canada, and it is simply that some of the companies that go in, go in specifically where the workers, because of the para-military nature of the country, are unable to unionize. This is, of course, out of our control, but what we are asking is, What good is it if Canada subscribes to a UN charter on human rights and then goes ahead and co-operates with governments such as this under conditions that deny one of the internationally-guaranteed rights that we signed? I mean, it is the right and the left hand, and so the only way we so far have been able to, get at it is at least to put up a flag here in terms of the seemingly discrepant behaviour.

Mr. Roche: I wonder, Doctor Wilson, if it is possible that if Canada as a donor country were to establish very rigid rules

[Traduction]

j'en retiens que c'est là une pratique normale des compagnies canadiennes dans les pays du Tiers monde et je ne me sens pas obligé de défendre les compagnies canadiennes, elles sont capables de le faire elles-mêmes. Mais je crois que vous avez été un peu fort dans la recommandation que j'ai extraite de votre mémoire. En fait, vous avez généralisé et, à mon sens, vous croyez que les compagnies canadiennes ont un côté véritablement exploiteur. Si j'ai tiré de mauvaises conclusions de votre mémoire, j'espère que vous me corrigerez, mais je crois que le rôle des hommes d'affaires dans le développement du Tiers-monde ne fait que commencer.

En d'autres mots, si vous laissez le gouvernement s'en occuper seul, un tas de gens ne recevront jamais rien car l'aide ne constitue qu'une très, très petite partie des budgets de développement dans les pays du Tiers monde. Nous voulons que ces pays aient des économies indépendantes et je reconnais que les gouvernements peuvent influencer les règles du jeu, comme dans le commerce international et les échanges monétaires, et c'est fondamentalement ce qu'est le nouvel ordre économique; mais lorsqu'il s'agit d'investir pour créer des systèmes de production de technologie moderne, le genre de technologie dont nous bénéficions dans les pays industrialisés, nous devons nous tourner vers les entreprises pour agir de façon positive. Je crois simplement, à la lecture de votre mémoire, que vous soupçonnez les hommes d'affaires canadiens et j'aimerais que vous fassiez des commentaires sur la façon dont j'interprète votre mémoire car je ne voudrais pas y glisser des idées que vous n'avez pas voulu y mettre. Je terminerai en disant que vous vous êtes montrés assez durs.

Rév. Wilson: Je crois que l'exemple classique de cela est l'entente avec le Chili. C'est un retour à la question précédente concernant les investissements, etc., avec le Panama.

La question relative aux codes d'éthique, etc.: nous tentons de régler une question très difficile et nous savons tous, par notre expérience avec les Nations Unies, qu'il est parfois utile d'exprimer un besoin, mais qu'il faut ensuite concrétiser les choses. C'est pourquoi nous cherchons le moyen de comprendre ce qui se passe à ce propos.

C'est là une demande de plus en plus fréquente des économistes et des syndicats du Tiers monde, et il se trouve que c'est la position et la politique de notre Église, l'Église unie du Canada, car certaines compagnies s'établissent spécialement dans un pays à cause de la main-d'œuvre et du gouvernement para-militaire qui empêche les ouvriers de se syndiquer. Ceci, bien sûr, échappe à notre contrôle, mais nous nous demandons s'il est bien utile que le Canada signe la Charte des droits de l'homme de l'ONU pour, ensuite, collaborer avec des gouvernements, tels que celui-ci, qui bafouent l'un des droits garantis par la charte internationale. C'est la main gauche qui ignore ce que fait la main droite, et la seule façon dont nous avons pu agir jusqu'à présent, c'est en signalant ici cette ambiguïté de comportement.

M. Roche: Je me demande, révérende Wilson, s'il est possible que, si le Canada en tant que donateur établissait des

[Text]

that we would not provide aid to countries whose administrations violate human rights—and indeed, if you go through the Amnesty International report, there are not many nations that would be exempted from such a charge—if Canada were to be rigid in this, might it not follow that the very people who would be affected by such a policy would be those whose only crime is to be poor in a poor society?

I am very much concerned about the application of rules concerning countries that are human-rights violators.

Rev. Wilson: Well, I am agreeing. It is not a very easy thing, and I think that is why our recommendation is painted with such a wide brush: to flag it and to say we had better pay some attention here and use some imagination in getting at it. I do not think that rigidity is going to do very much.

Mr. Roche: Could I ask just one more question, Mr. Chairman?

I would like to turn to food aid. Perhaps I read the two briefs too quickly, but I did not pick up on this stand the church is on: food aid for non-emergency basis. We are certainly agreed that for emergencies, food should be provided in a lot more expeditious way than is now being done and through more flexible programs, but the committee is wrestling with the question of food aid as part of development. We know that food is sold on the open market. It often does not reach the poorest people, and so, without belaboring the argument which I am sure is familiar to you, could I hear briefly from each of the two organizations as to your position with respect to food aid for development purposes?

• 1710

Le président: Monsieur Champagne.

M. Champagne: Nous n'avons pas élaboré cet aspect dans notre mémoire parce que, faisant partie du Conseil canadien pour la coopération internationale et connaissant le mémoire préparé par ce groupe, nous sommes d'accord avec cette organisation et avec ce qui est réclamé dans leur mémoire. Donc, nous n'avons pas cru bon d'ajouter autre chose.

Malheureusement, je n'ai pas le mémoire ici, je ne peux donc pas élaborer davantage, mais disons que nous sommes foncièrement d'accord avec la position émise par le Conseil canadien pour la coopération internationale sur cette question.

Rev. Wilson: We are consulting to see what we think. I think it is true to say that the churches in the last ten years have really moved, in our own internal policies, from a food aid, Christmas-basket approach, to the justice issues, and that is precisely why food aid is not highlighted in our brief. We are spending our energies now attempting to look at some of the economic and political structural issues.

Mr. Roche: Thank you, Mr. Chairman.

The Chairman: I have a few questions. First of all, I would like to say that I am happy that you accepted to come before us. I think your briefs are good, in a sense. I think there are many reasons why, I suppose, Canadians should be concerned about international development and co-operation, and about building a better world, society, and economy, so that it is a

[Translation]

règles très strictes pour ne plus fournir d'aide aux pays dont l'administration viole la charte des droits de l'homme—et, de fait, si l'on se fie au rapport d'Amnistie internationale, bien peu de pays ne seraient pas taxés de le faire—si le Canada était très strict en la matière, ne s'ensuivrait-il pas que les gens qui seraient affectés par cette politique seraient ceux-là mêmes dont le seul crime est d'être démunis dans un pays pauvre?

Je m'intéresse tout particulièrement à l'application des règles pour les pays qui violent les droits de l'homme.

Rév. Wilson: Oui, je reconnais que ce n'est pas facile et je crois que c'est pour cela que notre recommandation est si générale, pour la signaler à l'attention de tous et pour y trouver un remède. Je ne crois pas que la rigidité en la matière nous mène loin.

M. Roche: Pourrais-je encore poser rien qu'une question, monsieur le président?

J'aimerais parler de l'aide alimentaire. Peut-être ai-je lu les deux mémoires trop vite, mais je ne sais pas quelle est la position de l'Église en ce qui a trait à l'aide alimentaire hors des situations d'urgences. Nous sommes convenus qu'en cas d'urgence la nourriture devrait être fournie de façon beaucoup plus rapide qu'à l'heure actuelle, grâce à des programmes plus souples; mais le comité tente de cerner la valeur de l'aide alimentaire dans le cadre du développement. Nous savons que la nourriture est vendue sur le marché libre. Elle n'atteint souvent pas les gens les plus pauvres et, sans développer cet argument qui, j'en suis sûr, vous est familier, pourriez-vous me dire quelle est la position de votre organisation pour ce qui est de l'aide alimentaire dans le cadre du développement?

The Chairman: Mr. Champagne.

Mr. Champagne: We did not elaborate on that matter in our brief because, being a member of the Canadian Council for International Co-operation and knowing what the content of their brief was, we agree with them and with what they ask for in their brief. Therefore, we did not feel we had to add anything.

Unfortunately, I do not have the brief here and I cannot elaborate further, but let's say that we agree with the position of the Canadian Council for International Co-operation on this matter.

Rév. Wilson: Nous nous consultons pour faire le point. Je crois qu'il est juste de dire que les Églises ont bien évolué au cours des dix dernières années, nous sommes passés de l'aide alimentaire genre panier de Noël aux questions de justice, et c'est précisément pourquoi nous ne parlons pas de l'aide alimentaire dans notre mémoire. Nous consacrons à présent nos efforts aux questions de structures politiques et économiques.

M. Roche: Merci, monsieur le président.

Le président: J'aimerais poser quelques questions. J'aimerais tout d'abord dire que je suis heureux que vous ayez accepté de témoigner devant nous. Je trouve que vos mémoires sont bons. Il existe, à mon avis, de nombreuses raisons pour que les Canadiens s'intéressent au développement et à la coopération internationale, à l'édification d'un monde, d'une

[Texte]

more just world. There are practical benefits. There is the achievement of peace, but I guess, fundamentally, the imperative has to be moral. We have to see the moral obligation to do what we can to help other people. So, in that sense, your input into our work is important.

I am not going to spend too much time discussing the pros and the cons of some of your recommendation because I do not look at you as mechanics of policies. I think that is somebody else's job, and in some ways it is our job, but I have two questions basically. Maybe from that, I will have some more.

From your point of view, what is wrong with us that if, for example, there were a war somewhere and we thought people were being abused and killed and oppressed, chances are that again, as Canada did before when we were called to go to fight to save liberty and democracy, our peace-keeping efforts would be supported by the Canadian public. But when people die by the millions, we seem to be content, as a society, to do nothing about it.

Of course, there are people who want to do something about it, but generally speaking, I do not think one could say there is a passion in the country to do something about this. I do not meet people on the street who say, What the hell are we going to do about this? People are dying! I would like to hear what you think is wrong with us, that we are ready to go and fight in a war because people are killed, and yet we do not get upset—the Canadian psyche does not get upset—when millions of people die every day of hunger.

Rev. Wilson: Well, I will just respond briefly by saying that my observation of human nature, I think we called it original sin, is that we tend to act of our own self interest, and people do not see how their own self interest is connected with these issues. That is why.

The Chairman: We are basically chauvinists?

Rev. Wilson: We are hypnotized by the hours that have struck simultaneously on the clock. There are so many things, and the social paralysis that we have about them. I mean, what can we do? We sit here and say, What can we expect from our parliamentarians, because they will not move until they have everybody saying, Gung ho! and so you begin to think . . .

• 1715

The Chairman: We are ready to move; we are moving in many areas . . .

Rev. Wilson: Well, that was just a little illustration . . .

The Chairman: We are moving in a lot of areas domestically, and I think one of the problems, again, with the political mentality in Canada and, I think, in North America, is the fact that people resent politicians moving too quickly and moving too much.

Rev. Wilson: Yes. Okay, that was an illustration. It is a way of saying that people have experienced social paralysis because they have no handle on anything. That is why I think the churches were able to respond so magnificently to the boat

[Traduction]

société et d'une économie meilleurs pour un monde plus juste. Des avantages pratiques d'abord. Le maintien de la paix, mais je crois qu'au fond la raison doit être, avant tout, morale. Nous devons nous sentir obligés moralement de faire ce que nous pouvons pour aider les autres; dans ce sens, votre contribution est importante.

Je ne vais pas discuter trop longtemps des qualités et des défauts de vos recommandations car je ne vois pas en vous des instruments de politiques. Je crois que ce travail appartient à quelqu'un d'autre, et que, d'une certaine façon, il nous revient; mais j'ai deux questions à vous poser. Peut-être, après cela, en aurais-je d'autres.

D'après vous, qu'est-ce qui ne va pas chez nous? Par exemple, S'il y avait une guerre et que des gens étaient maltraités, tués, opprimés, il est fort possible que, si on faisait appel au Canada, comme par le passé, pour défendre la liberté et la démocratie, cette intervention recevrait l'appui du public. Mais lorsque des gens meurent par millions, nous nous satisfaisons, en tant que société, de ne rien faire.

Bien sûr, il y a des gens qui veulent faire quelque chose, mais, de façon générale, je ne crois pas que l'on puisse dire que le pays s'enflamme à l'idée d'intervenir. Je ne rencontre pas de gens dans la rue qui me disent : «Qu'allons-nous faire à ce sujet? Des gens meurent!» J'aimerais vous entendre dire ce qui ne va pas; nous sommes prêts à aller nous battre sur un champ de bataille parce qu'on tue des gens et nous ne nous émouvons pas—la conscience canadienne ne s'émeut pas—lorsque des millions de gens meurent de faim chaque jour.

Rév. Wilson: Je vais répondre brièvement en disant que, d'après ce que j'ai vu de la nature humaine, je crois qu'on appelle ça le péché originel, les gens agissent dans leur propre intérêt et ils ne voient pas en quoi ces questions sont liées à leur intérêt. Voilà pourquoi.

Le président: Nous sommes donc fondamentalement chauvins?

Rév. Wilson: Nous sommes hypnotisés par toutes les choses qui se passent au même moment, il y a tant de choses, et nous sommes atteints de paralysie sociale. Que pouvons-nous faire? Nous siégeons ici et nous nous disons: Que pouvons-nous attendre des parlementaires qui ne feront rien tant que tout le monde ne leur dira par allez-y, et cela nous donne à penser . . .

Le président: Nous sommes prêts à agir; nous intervenons dans plusieurs domaines . . .

Rév. Wilson: Ce n'était qu'un petit exemple . . .

Le président: Nous intervenons dans de nombreux domaines sur la scène nationale et je crois que l'un des problèmes, là encore lié à la mentalité politique du Canada et de l'Amérique du nord en général, est que les gens ne peuvent pas souffrir les politiciens qui bougent trop et trop vite.

Rév. Wilson: Oui. Bien, c'était un exemple. Cela voulait dire que les gens sont paralysés socialement car ils n'ont pas de prise sur les choses. La raison pour laquelle, d'après moi, les Églises ont eu une telle réaction envers les boat people, c'est

[Text]

people—there was a handle and they could take it and do it. But thousands of people getting killed: How are you going to get hold of that? So paralysis sets in. Until we begin to see the interdependence and the way in which our self-interest as a people is connected—our stake is really there—I think it will be very difficult to move.

M. Champagne: Je peux peut-être ajouter un mot à ceci. Votre question rejoint celle posée par M. Roche tout à l'heure. D'abord, je pense que la situation à laquelle vous faites allusion n'est pas une situation particulière au Canada. C'est une situation qui est la même dans tout l'Occident et qui à mon sens montre peut-être ce que valent notre société occidentale, notre éducation et notre monde. Vous dites qu'il est difficile d'accrocher les gens. On rencontre des circonstances, et on faisait allusion aux *boat people*, où il y a moyen de sensibiliser des gens et de les accrocher. Malheureusement, on réalise que si on veut les rejoindre et leur faire donner des sous et les faire réagir un peu, on doit jouer sur la corde sensible. Mais nous voulons précisément éviter d'agir de cette façon. Par ailleurs, on fait face à la tâche beaucoup plus ardue de rejoindre leur conscience et de leur faire découvrir précisément comment notre société est la cause de l'ensemble de cette situation, et cela n'est pas très simple.

Le président: Leur faire comprendre que notre société est la cause de la pauvreté qui existe dans le monde?

M. Champagne: Oui.

Le président: Vous pensez qu'on devrait avoir un complexe de culpabilité envers cela?

Le R. P. Poirier: Il ne s'agit pas d'avoir un complexe de culpabilité, mais il s'agit peut-être d'avoir une nouvelle façon d'analyser l'ensemble des conflits qu'ils soient politiques, économiques ou sociaux. Il faudrait les envisager dans une perspective humanitaire basée sur la justice d'abord, qui nous ferait découvrir que les gens souffrent, que cela fait vraiment pitié et fait appel à nos sens. Mais d'autre part, d'où viennent-ils ces problèmes-là, d'où viennent ces morts, d'où vient la faim dans le monde, alors qu'on sait que d'une façon générale on pourrait nourrir le globe avec la production. Mais toute une série de structures fait qu'on n'est pas libre comme société, à cause de la société dans laquelle on vit, d'apporter les solutions.

Alors, il faut être capable d'analyser, en fonction de critères de justice, la société dans laquelle on vit et d'avoir ensuite le courage des options politiques et des mesures sociales dans cette perspective-là.

Mr. Johnston: Thank you, Mr. Chairman.

Most people when they think of even war situations think that the last war we had was back in 1945 or ended then. They think, well, we had the Vietnam War, okay, and we had the North Korean War. But, when you look at a situation where there have been 133 official armed conflicts—and this comes from the International Research Institute for Peace in Stockholm—most people are just not aware of what is going on.

The Chairman: I guess we are aware of what we care about, right? Most of these conflicts do not touch us directly and that is why we do not do much about them.

[Translation]

qu'elles pouvaient intervenir et qu'elles l'ont fait. Mais des milliers de gens qui meurent, comment réagir à cela? Alors, la paralysie s'installe. Tant que nous ne verrons pas en quoi ces choses sont reliées entre elles et en quoi notre intérêt, en tant que peuple, y est lié—voilà vraiment notre handicap—, l'action sera difficile.

Mr. Champagne: Maybe I can add something to this. Your question corroborates that of Mr. Roche. First of all, I think that the situation you describe is not specific to Canada. It is a situation prevailing in the western countries, which, in my opinion, shows what our western society, education and world are worth. You say that it is hard to get at people. We find circumstances and we even named one, i.e. that of the boat people, in which it is possible to sensitize people and to get their attention. Unfortunately, we realize that if we want to reach them and have them contribute and make them react, we have to hit the sensitive chord. But we do not wish to act that way. Furthermore, we have the difficult task of reaching their conscience to make them aware of how our society is responsible for this situation, and it is not easy.

The Chairman: Make them understand that our society is responsible for the poverty in the world?

Mr. Champagne: Yes.

The Chairman: Do you think we should feel guilty about this?

Rev. Father Poirier: There's no need to feel guilty, but maybe we should find a new way to analyse all political, economic and social conflicts. They should be seen in a humanitarian way, based on justice first that would help us see that people are suffering, that it is really pitiful and tangible. But, on the other hand, where are these problems coming from; why the dead, the hunger when we all know that everyone in the world could be fed with what we presently produce. But all sorts of structures make it impossible for us to be free, as a society, to find solutions because of the society we live in.

Therefore, we must be able to examine in all fairness the society we live in and have the courage to take the appropriate political and social actions in this regard.

M. Johnston: Merci, monsieur le président.

Quand ils parlent de guerre, la plupart des gens pensent à la dernière guerre mondiale qui s'est achevée en 1945. Il y a eu, bien sûr, la guerre du Viêt-Nam et la guerre de Corée, mais lorsque l'on sait qu'il y a 133 conflits armés—et ces chiffres émanent de l'Institut international de recherche pour la paix à Stockholm—on se rend compte que les gens ne sont vraiment pas informés de ce qui se passe.

Le président: Je suppose que nous sommes au courant de ce qui nous intéresse, n'est-ce pas? La plupart de ces conflits ne

[Texte]

Anyway, I said I did not want to deal with your recommendations specifically too much, but it seems to me there is a certain tone, a little less so in the Development and Peace brief than in the other. On the one hand, there is an urge, there is a trust there toward self-reliance. I am not sure I have seen those words there, but I assume most of the basic motivation is that you want to help people, that you see development as a human process and you want to help people liberate, so that is a trend towards self-reliance.

• 1720

Then on the other hand, a lot of your recommendations, without dealing with them specifically, tend to be paternalistic. Instead of suggesting for example to trans-national corporations that maybe Canadian governments could either hire, like we do now, or encourage Canadians to go help weak governments negotiate with trans-national corporations, you come down on the side of rules, and rules by us Canadians—Who are we to suggest that our concepts of rules of how business should be run should be applied to the rest of the world? Would it not be a better approach to suggest that we help people in the exchange of ideas or the exchange of cultures, in the *le dialogue des cultures* as we say in *la francophonie*; that we help these people negotiate with trans-national corporations instead of having rules.

Rev. Cann: One of the emerging issues which has come out of UNESCO, where the ambassador from Tunisia has been one of the spearheads has been with the new international information order. Now, that is the very point he is trying to make, or one of the aspects of it. Unfortunately, after UNESCO had their meetings, the only thing that appeared that I saw in the North American press was the whole business about the fact that developing countries, countries of the 77, were concerned about how they were being reported in North America. That was one of the issues, but it was not all of them.

The lack of capacity for acquisition, storage and ready use of information is a very major issue in these countries. This is not contained here. It seemed like a very large can of worms to open up at this point, but this has been exceedingly important.

One example which we were indirectly involved with was the World Council of Churches. When they sat down for the Rhodesian talks, you had the Patriotic Front, you had what's-his-name's government there, and you had also the British—I have suppressed the memory already—Smith was there, and Muzerawa. When they were sitting down to talk, what happened was the British government said, We will supply funds and accommodation for a group from the Patriotic Front—the number was eight, I guess—so they said, Hey, we are in trouble because here is the British government with about a hundred civil servants all stacked up, and we are going to sit down and try and negotiate with these fellows? They are very, kind of, yes, and no, and so on. The World Council of Churches said, Okay fellows, here is money and here is the kind of people that can provide that advisory capacity which

[Traduction]

nous touchent pas directement et c'est pourquoi nous ne faisons rien à ce propos.

Mais j'ai dit que je ne voulais pas traiter à fond de vos recommandations, il me semble qu'elles adoptent un certain ton, un peu moins prononcé dans le mémoire de l'Organisation pour le développement et la paix que dans l'autre. D'une part, elles préconisent et visent l'indépendance. Je ne suis pas sûr que ce soit bien les termes employés, mais je suppose que vous voulez, avant tout, aider les gens; vous considérez le développement comme un processus humain et vous voulez aider les gens à se libérer, donc à ne compter que sur eux-mêmes.

D'autre part, nombre de vos recommandations, sans entrer dans le détail, sont paternalistes. Au lieu de suggérer, par exemple, aux multinationales que les gouvernements canadiens engagent des personnes, comme cela se fait maintenant, ou incitent les Canadiens à aider les gouvernements faibles dans leurs négociations avec les multinationales, vous vous attaquez aux règles, et aux règles canadiennes qui plus est. De quel droit pouvons-nous recommander que nos idées en matière de gestion d'entreprises soient imposées au reste du monde? Ne vaudrait-il pas mieux suggérer d'aider les gens en facilitant l'échange d'idées, le dialogue des cultures (comme disent les francophones); de les aider à négocier avec les compagnies multinationales, au lieu d'établir des règles.

Rév. Cann: L'une des idées émanant de l'UNESCO, dont l'ambassadeur de Tunisie a été l'un des promoteurs, est l'établissement d'un nouvel ordre d'information international. C'est l'idée même qu'il poursuit, ou l'un des aspects de cette question. Malheureusement, après la rencontre de l'UNESCO, la seule chose dont semblaient s'inquiéter les pays en voie de développement, les 77, selon la presse nord-américaine, est la façon dont ils étaient perçus en Amérique du nord. C'était un des aspects de la question, mais certainement pas la principal.

L'un des principaux problèmes de ces pays est qu'ils ne peuvent se procurer, stocker et employer immédiatement l'information, par suite d'un manque de moyens. Mais il n'en est pas question ici. Cela semble être un véritable panier de crabes, mais n'empêche que la question est fort importante.

A un moment, nous avons été indirectement impliqués avec le Conseil mondial des Églises. Lors des pourparlers rhodésiens, il y avait des représentants du Front patriotique, du gouvernement de M. qui déjà? et il y avait aussi les Britanniques—j'ai déjà effacé cela de ma mémoire—Smith était là ainsi que Muzerawa. Lorsqu'ils ont entamé les pourparlers, le gouvernement britannique a proposé de fournir les fonds et le logement pour le groupe du Front patriotique, composé de huit membres, je crois, mais ils se sont dits: Eh, nous sommes en mauvaise posture face au gouvernement britannique avec ses quelque cent fonctionnaires et nous allons essayer de négocier avec ces gens? Ils sont comme ci, comme ça, etc. Le Conseil mondial des Églises a dit: Très bien, messieurs, voici de l'argent et des gens qui pourront vous conseiller utilement dans vos négociations. Savez-vous ce que la presse a raconté, car ils

[Text]

you need, that information capacity which you need in order to carry this on. Do you know how that was reported in the press, because they moved out of the Savoy to the Winchester Arms, kind of thing? It was reported in the press that the Patriotic Front was ripping off the British government and pocketing the difference. That was not what was happening.

The Chairman: Do not worry about what is reported in the press.

Rev. Cann: What was happening was that they needed a larger area in which to work, and so they brought in their experts and they were in the position that whenever a dinky little proposal came in which was a little complex, they had a chance to run it through their system, their information-handling capacity, so that gradually—and there was a lot of balking and this, that and the other thing—it worked itself out. Now, if we could actually give to those countries that kind of information-processing capacity, wow, you know, we would . . .

The Chairman: Yes, well I think that is what we should do. Instead of going for rules and suggesting that you can solve a lot of these problems because you are going to have rules for corporations, I would go for the option of supplying information, not only date, not only cold information, but people to help them negotiate, protect their own interest. It seems to be a more positive approach where there is less chance of turning off people. I was dealing with a general trend that I kind of felt in your brief. I use the trans-national corporation—you suggest the trans-national corporations as just an example. It seems to me, I guess you agree with me because you say that the World Council of Churches was involved in this with Zimbabwe.

• 1725

Rev. Cann: Yes.

The Chairman: That is the kind of approach I prefer, because that is real development in my view when you are helping . . .

Rev. Cann: Giving power to the powerless.

The Chairman: That is right; by transferring your knowledge, transferring your culture, transferring your information and . . .

Rev. Wilson: But it seems to me so many of our recommendations do have to do with public disclosure of information, the need for public information particularly at the Candian end.

The Chairman: Yes. But what is it going to give you to know what a Canadian bank does in a developing country?

Rev. Wilson: Why do you not give it to us and then you will see.

The Chairman: What concerns me is not what Canadians will know. What concerns me is how we can have a developing country develop itself. You cannot, on the one hand, say that you want to help them develop themselves and say that development is a human and cultural process, and then on the other hand suggest that—by disclosure, because everybody like

[Translation]

avaient changé d'hôtel, passant du Savoy au Winchester Arms? La presse a raconté que le Front patriotique flouait le gouvernement britannique et empochait la différence, alors que tel n'était pas le cas.

Le président: Il ne faut pas croire tout ce que racontent les journaux.

Rév. Cann: Ils avaient, en fait, besoin de plus d'espace pour travailler; ils ont fait venir leurs experts et avaient ainsi la possibilité, dès qu'une proposition quelque peu complexe était faite, de la soumettre à leurs experts; de sorte que graduellement—après bien des tergiversations—tout rentrait dans l'ordre. Alors, si nous pouvions réellement donner à ces pays la possibilité de traiter l'information, vous savez, nous le ferions sans hésiter.

Le président: Oui, je crois que c'est ce que nous devrions faire. Au lieu de nous attacher aux règles et de suggérer que nombre de ces problèmes seront résolus si on impose des règles aux compagnies, je préférerais fournir de l'information, non seulement des données, mais des gens qui les aideraient à négocier et à défendre leurs intérêts. Cela semble être la meilleure solution car il y a moins de risques de décevoir les gens. Je parlais là d'une tendance générale que j'ai sentie dans votre mémoire. Je parle d'une société multinationale—vous avez parlé d'une société multinationale en la citant comme exemple. Il me semble que vous êtes d'accord avec moi puisque vous dites que le Conseil mondial des Églises a connu cette situation au Zimbabwe.

Rév. Cann: Oui.

Le président: C'est là la méthode que je préfère car le développement est réel quand vous contribuez . . .

Rév. Cann: A donner le pouvoir aux plus démunis.

Le président: C'est vrai, en partageant connaissances, culture, informations et . . .

Rév. Wilson: Mais il me semble que nombre de nos recommandations ont trait à la publication d'informations, au besoin d'information, particulièrement au Canada.

Le président: Oui. Mais à quoi cela va-t-il vous avancer de savoir ce que telle banque canadienne fait dans tel pays en voie de développement?

Rév. Wilson: Donnez-nous ces informations et vous verrez.

Le président: Je ne m'intéresse pas à l'information des Canadiens, ce qui m'intéresse c'est de savoir comment on peut aider les pays en voie de développement à se développer eux-mêmes. Vous ne pouvez pas dire, d'une part, que vous voulez les aider à se développer eux-mêmes et dire que le développement est un processus humain et culturel, et, d'autre part, suggérer qu'en

[Texte]

disclosure—you want the Canadian public to pass a judgment as to what kind of development the developing countries are going to have. I say that is not really our business; I do not want to tell them how they should develop their country. How can you be on both sides of the issue?

Rev. Wilson: I think partly, again, because of the colleagues that we have worked with in developing countries.

The Chairman: What do you mean? Do they want to have disclosure?

Rev. Wilson: The point is that we work in some partnership with them, and what we are hearing from them is some critical questions being raised about the western development model.

The Chairman: Yes, but you gave me the example of public disclosure. Public disclosure will do something to animate the state in Canada and will satisfy Canadians for some reason. What is it going to do in the developing country? I just pose this in the sense that it seems to me it is better to have an approach where you concentrate on how you can help the weak negotiators strengthen themselves, instead of looking for rules that we will apply.

Rev. Wilson: It was not intended as rules nor was it meant as paternalism. I am interested that that is how it comes across, because that is not the kind of development the churches are wanting or representing. I think part of the intention of the brief is to come at it from the Canadian end in terms of what we can do to have some handles or some controls on it. That is why perhaps it looks like rules, or sounds like rules.

The Chairman: For example, again without getting into specific recommendations because I do not want to be spending too much time criticizing your recommendations, one of the briefs suggests that we should have some conditions regarding of human rights when we give aid to some countries. The effect of that, is it not—and my colleagues, Doug Roche touched on that—human rights is something that people will fight for themselves; it is not something you can give them, right? We achieved liberty because we fought for it, and you cannot fight for liberty if you are hungry or your children or wife is dying. Is it not better—in the context of having more exchange with these people—to try to concentrate our aid for basic and social means? If we put in a criteria that if it happens that the regime there does not respect human rights in the sense that we know them, should we exclude ourselves from helping the people in those countries?

Rev. Wilson: Well, I think you will find that most of our recommendations have to do not with aid and human rights, but the other things: the export credits, the trade incentives, the economic policies of Canada, and the discrepancy we see there again between the economic and the political relationships with the country.

Le président: Oui, père Poirier.

Le R. P. Poirier: Excusez-moi, M. Rousseau voulait intervenir.

[Traduction]

rendant publique l'information—car tout le monde est intéressé par les révélations—vous voulez que les Canadiens décident du genre de développement que devraient connaître les pays en voie de développement. Je pense que cela n'est pas de nos affaires. Je n'ai pas à leur dire comment développer leur pays. Comment arrivez-vous à concilier ces deux aspects?

Rév. Wilson: Encore à cause de nos collègues avec lesquels nous avons travaillé dans les pays en voie de développement, je crois.

Le président: Que voulez-vous dire? Veulent-ils que ces informations soient rendues publiques?

Rév. Wilson: Le fait est que nous travaillons en collaboration avec eux et qu'ils se posent des questions sur le modèle occidental de développement.

Le président: Oui, mais vous m'avez donné l'exemple de la publication d'information; ceci ferait connaître l'État en cause au Canada et satisferait sans doute les Canadiens, mais quels bénéfices les pays en voie de développement vont-ils en tirer? Je vous pose cette question car il me semble qu'il vaut mieux penser à la façon d'aider un négociateur faible à s'affirmer plutôt que d'établir des règles que nous appliquerions.

Rév. Wilson: Je ne songeais pas à des règles, ni au paternalisme. Je m'intéresse à la façon dont c'est perçu, car ce n'est pas le genre de développement que les Églises désirent ou préconisent. Je crois que notre mémoire avait, en partie, pour but de demander ce que nous, Canadiens, pouvons faire pour intervenir et exercer un certain contrôle sur le développement. Voilà peut-être pourquoi cela ressemble à des règles.

Le président: Sans encore une fois préciser davantage, car je ne veux pas consacrer trop de temps à la critique de vos recommandations, l'un des mémoires préconise, par exemple, que pour fournir de l'aide nous établissions des conditions en qui a trait au respect des droits de la personne. Comme mon collègue Doug Roche l'a déjà mentionné, les gens doivent se battre eux-mêmes pour acquérir ces droits, on ne peut les leur donner, n'est-ce pas? Nous avons obtenu notre liberté en nous battant, mais vous ne pouvez vous battre pour la liberté si vous avez faim ou que vos enfants et votre femme se meurent. Ne vaut-il pas mieux—si nous voulons avoir plus de contacts avec ces gens—consacrer notre aide à des fins sociales et aux premières nécessités au lieu d'assortir notre aide à ces pays de conditions visant les régimes qui ne respectent pas la Charte des droits de l'homme telle que nous l'entendons?

Rév. Wilson: Bien, je crois que vous constaterez que nos recommandations ne portent pas sur l'aide et les droits de la personne, mais bien sur d'autres sujets tels les crédits à l'exportation, l'encouragement au commerce, les politiques économiques du Canada et la différence qui existe, là encore, entre les relations politiques et économiques avec ces pays.

The Chairman: Yes, Father Poirier.

Rev. Father Poirier: Excuse me, Mr. Rousseau wanted to speak.

[Text]

M. Rousseau: Quelques simples notes sur la question que vous avez posée au plan de l'information, à savoir quelle serait l'utilité d'informer le public sur ce qui arrive ou sur les dépenses du Canada pour l'aide ou quoi que ce soit.

Je crois que le but que nous poursuivons ici est de suggérer d'améliorer la qualité de l'aide que le Canada apporte aux pays du Tiers monde. M. Roche disait qu'en quatre mandats comme député, il a très rarement été abordé par les congrégations, par les communautés sur des problèmes aussi importants que ceux-là et je crois que c'est dû en grande partie au manque d'information. Si le public pouvait être informé, non seulement de ce qui se passe dans le Tiers monde, mais aussi de ce que le Canada fait et comment il le fait et des causes réelles de ce qui arrive, à ce moment-là, il y aurait possibilité pour le public d'intervenir.

Le président: Je ne faisais pas allusion, monsieur Rousseau, à l'aide publique; je faisais allusion au dévoilement de l'information de banques privées ou de relations commerciales privées. Je suis parfaitement d'accord avec vous à ce sujet, vous avez parfaitement raison. Alors, ce n'est pas ce que je voulais dire.

M. Rousseau: Mais je vois une relation très nette entre les deux choses. Le gouvernement n'est pas seul responsable de l'aide. Les banques et les compagnies le sont aussi.

La deuxième remarque que je voulais faire a trait aux règlements ou aux critères pour l'aide. Ce que notre mémoire veut présenter, ce ne sont pas d'abord des règles ou des règlements à imposer aux pays du Tiers monde. Nous ne voulons en aucune façon intervenir directement. C'est à ces pays de définir leur modèle de développement et de se donner leurs priorités et objectifs. Nous voulons plutôt suggérer des règlements et des critères que devraient se donner le Canada et les autres pays plus industrialisés pour justement améliorer cette qualité de l'aide. Ici, nous avons mis cela en relation très nette avec la question des droits humains.

Vous avez posé une question sur ce que nous pouvons faire, sur ce que le Canada peut faire sur les droits humains. Je reconnais bien sûr comme vous que la liberté dans les pays du Tiers monde, elle va se gagner et que c'est aux gens de là à lutter pour la gagner. Mais il y a certainement des choses que le Canada peut faire. Le Canada peut, par exemple, comme règle négative, ne pas aider directement ou indirectement la violation des droits humains ou la répression dans les pays du Tiers monde. C'est une chose que le Canada peut faire et, souvent, fait quand il aide directement certains projets de gouvernements du Tiers monde qui sont ouvertement répressifs. Cela se fait par le commerce d'armes que le Canada fait avec certains pays. Nous savons, par exemple, aujourd'hui qu'au Salvador, il y a des avions construits avec des pièces fabriquées au Canada qui servent à tuer les paysans qui sont là. Cela peut se faire par la technologie, dans le transfert d'énergie nucléaire, par exemple, cela peut se faire directement, par l'aide qui est donnée à certains gouvernements. C'est un exemple de règle, peut-être négative, que le Canada pourrait se donner, comme beaucoup d'autres pays, pour améliorer la qualité de son aide.

[Translation]

Mr. Rousseau: Just a few remarks on the question you asked regarding information, i.e. how the disclosure of information on how Canadian aid funds are spent, and so on, would be useful.

I think our goal here is to recommend ways to improve the quality of aid given by Canada to Third World countries. Mr. Roche was saying that during his four terms in office he was seldom approached by congregations and religious communities on such serious issues and, in my opinion, this is mainly due to a lack of information. If the public were informed of what's going on in the Third World, and of what and how Canada is helping, and of the real reasons for all this, then the public could intervene.

The Chairman: I was not referring to public aid, Mr. Rousseau; I was talking about information regarding banks or private trade relationships. I agree with you on that, you are perfectly right. Then, that isn't what I meant.

Mr. Rousseau: But I see a clear link between the two. The government is not the only one in charge of aid, banks and companies are too.

The second comment I would like to bring concerns aid regulations and criteria. The objective of our brief is not to set rules or regulations for Third World countries. We do not want to intervene directly in any way. It is up to those countries to define their development model and to set priorities and objectives. We would rather recommend regulations and criteria for Canada and industrialized countries to improve the quality of this aid. We have linked this very clearly with the issue of human rights.

You have raised a question about what we can do, what Canada can do regarding human rights. I admit that, like you, I think that liberty in Third World countries has to be fought for by the people of these countries. But there is certainly something Canada can do. For example, it should not participate, directly or indirectly, in the violation of human rights or repression in Third World countries. This is something Canada can and often does when it directly finances projects by certain Third World governments which are openly repressive. This is done through arms sales to certain countries. For example, we know that in Salvador, planes built with Canadian parts are used to kill peasants. This can also be done through nuclear technology transfer; for example, this can be done directly through aid provided to certain governments. This is an example of negative rule Canada, with many other countries, could set up to improve the quality of its aid.

[Texte]

Le Canada pourrait aussi, encore dans le sens des droits humains, s'il veut une orientation plus positive, non seulement interdire l'aide qui favorise la violation des droits humains, mais aussi subventionner même les organisations, peut-être non gouvernementales en particulier, qui collaborent avec les groupes et les peuples du Tiers monde dans la lutte pour les droits humains.

Alors, ce sont des types de règles qui n'imposent pas au Tiers monde, mais que le Canada peut se donner.

• 1735

Le président: Là-dessus, on est sur la même longueur d'onde. D'ailleurs, je voulais dire que je suis d'accord avec vous, et on en parle dans les deux mémoires, qu'on devrait accorder plus d'aide aux ONG. Personnellement, je suis d'accord avec vous là-dessus. Le Comité ne s'est pas prononcé officiellement là-dessus, mais presque toujours, lorsqu'on en discute, les députés sont d'accord. Justement, vous engagez des Canadiens d'un côté et vous faites le dialogue des cultures, vous faites l'échange des cultures et l'échange au niveau des personnes. Et vous dites que le problème, c'est le règlement que le Canada se donne. Mais si le Canada se donne des règlements envers des compagnies canadiennes, cela peut restreindre l'activité de ces compagnies-là dans certains pays et donc, cela peut restreindre le pays en question pour ce qui est de la participation de cette compagnie-là. C'est la même chose pour une banque. Alors, moi, je dis qu'on devrait aller aider ce pays-là à défendre ses intérêts vis-à-vis de la banque canadienne. Je n'aime pas les banques canadiennes plus que vous, moi. Je me chicane avec mon gérant de banque chaque fois que je le rencontre, mais moi, je peux me défendre contre lui. Mais les représentants des gouvernements du Tiers-monde ne peuvent peut-être pas s'entendre avec lui. De toute façon, je ne veux pas trop m'éterniser là-dessus parce qu'on a un vote un peu plus tard et que je veux donner l'occasion au père Ogle de poser des questions lui aussi. En ce qui concerne les armements ou les autres questions, je n'ai pas voulu m'attarder à critiquer les mémoires. Le Canada n'est pas un pays d'armements et le gouvernement canadien n'encourage aucunement la vente d'armements dans le monde. Des gens ont dit que le Canada vend des armes à d'autres pays qui, à leur tour, les vendent. Il peut être extrêmement difficile de vérifier si c'est vrai et il ne faudrait pas croire qu'en essayant d'empêcher d'autres pays de faire ce qu'ils veulent avec leurs armes, le Canada va diminuer tellement le processus d'armement dans le monde.

Est-ce que vous voulez commenter brièvement parce que je veux respecter le temps du père Ogle?

M. Rousseau: Non.

Le président: Oui?

Rev. Cann: Along with what you are calling rules were the requests that there be codes of conduct which are common to business and industry in Canada. All we are suggesting is that that be extended to their operations overseas. This is what the Group of 77 asked at the special session of the United Nations a month ago.

[Traduction]

Concerning human rights, Canada could also, in a more positive approach, refuse its aid to countries violating human rights and fund organizations, especially non government organizations, which fight along with the peoples of the Third World.

These are a few rules that Canada would not impose to Third World countries, but rather set for itself.

The Chairman: On that point we are on the same wavelength. I wanted to tell you that I agree with you. When you say in both briefs that we should help NGO more. Personally, I agree with you on that. The Committee has not taken an official stand on this yet, but when we discuss that matter, parliamentary representatives almost always agree. In fact, you get Canadians involved on one side, and you favour cultural dialogue and exchanges at the personal level. You say that the problem concerns regulations that Canada sets for itself, but if Canada sets regulations for Canadian corporations, they can cut down on their activities in some countries and this can restrict these countries as far as participation of those corporations is concerned. The same goes for banks. That is why I say we should help that country to defend its interests before the Canadian bank. I do not like Canadian banks anymore than you do. I fight with my bank manager every time we meet, but I can defend myself. Maybe the representatives of Third World governments cannot get along with him either. Anyhow, I do not want to dwell on that subject too long because we have to vote later on and I want to give Father Ogle the opportunity to ask questions too. Concerning armaments and other issues, I did not want to spend too much time criticizing your briefs. Canada is not one of the most important armament manufacturers and the Canadian government does not promote arms sale in any way. People have said that Canada is selling armaments to other countries which, in turn, sell them to other countries. This can be very hard to prove and we must not think that by trying to prevent other countries from doing what they please with their armaments, Canada will succeed in limiting world armaments.

Would you please comment briefly because I would like to give Father Ogle his time period.

Mr. Rousseau: No.

The Chairman: Yes?

Rév. Cann: En plus de ce que vous appelez règles, nous avons demandé que les codes d'éthique communs au commerce et à l'industrie canadiens soient respectés dans toutes les transactions avec les pays d'outre-mer. C'est ce que le 77 ont demandé, le mois dernier, lors de la session spéciale de l'ONU.

[Text]

The Chairman: I am for codes of conduct that are agreed to.

Rev. Cann: All right, but . . .

The Chairman: But, no, you say here, codes of conduct as we have in Canada. Those are not necessarily agreed to. International codes of conduct agreed to are ' that can be enforceable, I agree with.

Rev. Cann: The Group of 77 was asking. The EEC has such codes of conduct for their companies when they are operating in South Africa, and the same with General Motors. It is now adopted; it is called the Sullivan Code, for their operations overseas. I think that is the kind of movement . . .

The Chairman: I do not want you to get the impression I am against international codes of conduct in many fields, as long as they are agreed to, but you refer to codes of conduct as we know them in Canada. That will not necessarily be agreed to, because within our country, we do not operate necessarily by codes of conduct. There are political pressures that come to bear and economic pressures and *les rapports de force*, as we say in French, that make it that business has to be run in a certain way. I am for codes of conduct that are agreed to and therefore are enforceable. They are not worth anything if they are not agreed to, because then it means a Canadian corporation cannot operate, say, in a country where you do not want it to operate, so they just switch the head office elsewhere and operate. If they are agreed to, businesses will not be able to do that.

Rev. Cann: Thank you. I stand corrected.

The Chairman: So, have I changed one of your recommendations already?

Rev. Wilson: You read it very differently from how it is presented.

The Chairman: No, no. It is very clear what you had, but maybe you should hire me to write your briefs the next time. Bob?

Mr. Ogle: Thank you, Mr. Chairman. I am very sorry I was not here at the opening of this session. Today is kind of an active day and we are going to have a vote in six minutes, so . . .

The Chairman: No, the bell just rings in six minutes, so . . .

Mr. Ogle: It will give me another couple of minutes; seven. I thank you, as the rest of them have, for coming. I am happy to see many old friends here. In the presentation which unfortunately I missed, were you able to identify sort of a Gospel value or a Gospel of values of some kind in a simple form that we could use as sort of a base for the moral position that I hope we will be able to write into this paper?

• 1740

After I got here, the one that I heard—I do not know about the Gospel value—Doctor Wilson spoke about self-interest. I do not know if that is really a Gospel value.

Rev. Wilson: It is involved.

[Translation]

Le président: Je suis en faveur de codes d'éthique librement consentis.

Rév. Cann: Bien, mais . . .

Le président: Mais non, vous parlez ici des codes d'éthique comme nous en avons au Canada. Ils ne sont pas nécessairement admis par tous. Je serais en faveur de codes internationaux d'éthique, universellement admis et applicables.

Rév. Cann: C'était une demande des 77. La CEE a instauré un tel code d'éthique pour les compagnies établies en Afrique du sud et pour General Motors. Le code Sullivan, comme on l'appelle, a été adopté pour les transactions outre-mer. Voilà le genre d'action . . .

Le président: Je ne veux pas donner l'impression d'être opposé aux codes d'éthique internationaux s'ils sont admis par toutes les parties dans différents domaines; mais vous parlez de codes d'éthique comme ceux du Canada, ils ne seront pas forcément admis par tous car, dans notre pays, il n'existe pas toujours de code d'éthique. Des pressions politiques sont exercées et les rapports de force, (comme l'on dit en français) font que les entreprises doivent fonctionner d'une certaine façon. Je suis en faveur des codes qui sont admis et applicables. Ils ne valent rien si toutes les parties ne les adoptent pas car, si une compagnie canadienne ne peut pas s'installer dans un pays où, par exemple, on ne veut pas qu'elle s'installe, on change simplement de siège social et le tour est joué. S'ils sont agréés par tous, les entreprises ne pourront pas agir ainsi.

Rév. Cann: Merci. Je reconnais mon erreur.

Le président: Ainsi, j'ai déjà modifié une de vos recommandations?

Rév. Wilson: Vous l'avez lue fort différemment de la façon dont elle était présentée.

Le président: Non, non. On voyait où vous vouliez en venir, mais vous devriez peut-être m'engager pour écrire votre mémoire, la prochaine fois. Bob?

M. Ogle: Merci, monsieur le président. Je suis désolé de n'avoir pu assister à l'ouverture de la session. Ma journée d'aujourd'hui a été fort remplie et nous allons voter dans six minutes, alors . . .

Le président: Non, c'est la cloche qui va sonner dans six minutes, alors . . .

M. Ogle: Cela me laisse une ou deux minutes de plus, soit sept minutes. Je vous remercie, comme tous mes collègues, d'être venus. Je suis heureux de voir ici beaucoup de mes vieux amis. Dans votre exposé, que malheureusement je n'ai pu entendre, avez-vous pu trouver une sorte de valeur évangélique ou des valeurs assez simples dont nous pourrions nous servir pour asseoir notre position morale, que j'espère pouvoir intégrer dans ce rapport?

A mon arrivée—je ne m'y connais pas en valeur évangélique—la révérende Wilson a parlé d'intérêt personnel. Je ne sais pas si c'est là une valeur évangélique.

Rév. Wilson: Cela en fait partie.

[Texte]

Mr. Ogle: I was just wondering, and I am asking in a very practical way now, if you were just going to write a paragraph, half a paragraph, five sentences, you know, about the basic moral question, or the basic moral Gospel value that we should state positively.

Rev. Wilson: At page 2, paragraph 3 and also on page 3 at the top. It is very brief, but I am assuming . . .

Mr. Ogle: From the church's point of view now, with which I have struggled a long time, have you found a place or persons or ways in which that particular thing has come through in a clearer way than it has in other places? The thing we hear all the time and we are all responsible for it, I am responsible for it, is the comfortable pew approach of the church. I think I have found that even the lenten collections and the world funds and so forth have, in an indirect way, led to a comfortable pew position. It is the "I have done my share" type of thing. In a sense, instead of building up what I would call the Gospel power somehow or other, I have sort of paid my due bill. I am just wondering now, and it is a very hard question, but it is just for your first response.

Le R. P. Poirier: Monsieur le président, j'aurais quelque chose à ajouter dans cette perspective-là. Nous ne l'avons pas mentionné dans notre mémoire ici parce que cela avait un but très spécifique. Je ne sais pas si j'ai bien compris votre question, mais c'est sûr que c'est parfois difficile pour l'ensemble des chrétiens d'une façon générale de voir la fonction sociale de leur foi ou de voir l'implication sociale de leur foi en Jésus-Christ en lien avec l'Évangile. Pour nous, pour notre organisation, le sens profond de l'engagement de l'Église canadienne et le sens profond de l'engagement des catholiques dans les questions de développement, c'est en lien direct avec la foi. Cela découle de la foi que de s'engager. De quelle façon s'engager? Eh bien, cela dépend des perspectives qu'on peut avoir au plan de l'analyse qu'on a de la société. Dans nos programmes d'éducation, il y a toujours cette partie-là de faire le lien entre foi et développement. Ce n'est pas mentionné ici, mais c'est peut-être bon de le dire, maintenant que cela entre dans le débat. Est-ce que c'était dans ce sens-là que vous posiez la question?

Mr. Ogle: Yes, I am asking it so it goes on the record from you people as you speak here, that the Gospel dimension of faith, you know, however we are going to express that, is said clearly. As far as we can say it to this committee so that is in our records, and I thank you. I am not expecting, though, that you are going to give an absolute "do that and it is right" you know.

I think another point I would like to make, though, is the association I got in the brief from the arms race, armament, and the morality involved in that as it relates to development. We have had this question before us before and it is still one that I would like to have another approach, or I would like to have somebody speak to that again, if they would. I personally feel it is a moral question of great magnitude, but again, how will this committee be able to approach that in a way that will make clear sense to the Canadian people to the point where it may be very criticized because of a position there?

[Traduction]

M. Ogle: Je me demandais—et je pose la question sur le plan pratique—si vous écriviez un paragraphe, un demi-paragraphe, cinq phrases sur l'aspect moral de la question ou sur la valeur morale, selon l'évangile, que nous devons faire valoir.

Rév. Wilson: Page deux, troisième paragraphe et au haut de la page 3, c'est très bref, mais je crois . . .

M. Ogle: Du point de vue de l'Église avec laquelle j'ai longtemps lutté, avez-vous trouvé un endroit, des personnes, des façons où cette chose particulière s'est avérée plus claire qu'en d'autres endroits? Ce dont nous entendons parler tout le temps, et nous en sommes tous responsables, et j'en suis responsable, est l'attitude confortable, l'invocation de l'Église. Je crois que même les quêtes du carême et les fonds mondiaux, etc., ont contribué, de façon indirecte, à cette attitude. C'est le genre: «J'ai fait ma part». Dans un sens, plutôt que de développer ce que j'appellerais un esprit évangélique, j'ai payé mon dû. C'est ce que je me demande maintenant, c'est là une question très difficile et j'attends votre réponse.

Rev. Father Poirier: Mr. Chairman, I would like to add something regarding this. We did not mention it in our brief because it had a specific purpose. I do not know if I understand your question correctly, but it is sometimes hard for all Christians, in a general way, to see the social function of their creed or the social involvement of their faith in Jesus Christ, in the light of the Gospel. For us, for our organization, the deep commitment of the Canadian Church and of Catholics to development is directly related to faith. To commit oneself is part of one's faith. How do you go about it? Well, it all depends on our analysis of society and its perspectives. In our education programs, faith and development are always linked. We did not mention it in our brief, but maybe it should be said now that the discussion brought it up. Was that the meaning of your question?

M. Ogle: Oui, je vous l'ai posée pour que l'aspect évangélique de la foi, quelle que soit la façon de l'exprimer, soit bien clair et figure au procès-verbal. Merci. Je ne m'attends pas cependant à ce que vous disiez: "Faites ceci et tout ira bien", vous savez.

J'aimerais aussi faire une observation en ce qui a trait à la course aux armements et à l'aspect moral de cette question qui touche le développement. Cette question a déjà été abordée auparavant et j'aimerais avoir un autre son de cloche, j'aimerais que quelqu'un en reparle, s'il vous plaît. Je pense que c'est une question morale très importante, mais là encore, comment le comité pourra-t-il la présenter pour qu'elle soit clairement évidente à tous les Canadiens, en dépit de certaines positions intéressées?

[Text]

• 1745

Rev. Hilchey: Mr. Chairman, it seems to me that the wealth of the world is limited. Therefore, since we do not have infinite wealth, that which you spend on one thing you cannot spend on another thing. Ergo, if you spend \$500 billion U.S. per year on armaments, you do not have \$500 billion for other purposes. Now, no matter for what purpose those arms may be used—suppose they were not used for anything except to stockpile—to stockpile arms and never use them is a misuse of resources which ought to be going to improve the lot of people. It is that kind of logical progression from the limited wealth of the world to what you do with that wealth; if you spend it one way, it is not available in another way. That is part of the logic of the thing.

The other part of the logic is the attention that is diverted from human issues to issues of power as the arms race continues. I guess some of us are quite worried about the political campaign in the U.S.A. at the present time, where there is a kind of focus on a nation becoming the most powerful, which causes other nations to react in a way which becomes focused on their response to that impetus. So, issues we are talking about get sidetracked if so much focus is placed on that issue of superiority in arms. Meanwhile, there has to be a market, I guess, for those arms which are no longer up-to-date. They get sold off by the people that have them to the people who want them. So the developing nations are diverted from their development programs through their buying of obsolete arms for their purposes. It is that kind of mix I think we are talking about.

Mr. Ogle: I understand that. I was just wondering now on your recommendations; for instance, would you recommend that Canada go out of all arms manufacture and sale? Would you go to those lengths?

Rev. Hilchey: Well, the chairman said we are not managers, but we are raising the principle. I do not know.

Mr. Ogle: That would be a very profound principle.

Rev. Hilchey: Our recommendation here is that some percentage of what we now spend on arms in this country be used on our educational program to say to the Canadian people, This is what the arms race is about; these are its dangers, this is what is happening, you should know that is happening.

Mr. Ogle: I agree with that, that is reasonable. I was referring—you take a position that is kind of hard to threaten.

The Chairman: You can go on, Bob. We will stop in lots of time.

Mr. Ogle: From those experiences now of the people coming in from all over the world, would you be willing to say where you feel there are certain models of development, the kind of thing NGOs have been doing—or the church NGOs in particular have been doing—which have had a special effect to really begin a process of development? I may have missed that previously; I am sorry again I missed your input. Are you able to identify certain areas in which, you know, what we did here did bring about liberation? People are free now and they are

[Translation]

Rév. Hilchey: Monsieur le président, il me semble que les richesses mondiales sont limitées. Comme elles ne sont pas inépuisables, ce que l'on dépense pour une chose, on ne peut le dépenser pour une autre. Donc, si \$500 milliards américains sont consacrés chaque année à l'armement, ces 500 milliards sont perdus pour d'autres causes. Quelle que soit l'utilisation que l'on fait de ces armes, par exemple, constituer des réserves; constituer des réserves d'armes et ne pas s'en servir constitue un gaspillage de ressources qui pourraient servir à améliorer le sort du genre humain. Cette progression, des richesses limitées à l'emploi de ces richesses qui, consacrées à un usage sont perdues à tout autre, est dans la logique même des choses.

Le fait que l'on s'intéresse aux questions de puissance plutôt qu'aux questions humanitaires à cause de la course aux armements fait partie du même raisonnement. Je pense que certains d'entre vous s'intéressent à la campagne électorale aux États-Unis, où l'on insiste surtout sur le fait qu'une nation qui devient la plus puissante pousse les autres nations à réagir à cette affirmation de puissance. Ce qui fait que les questions dont nous parlons sont reléguées au second plan puisqu'on met l'accent sur la supériorité en matière d'armements. Je suppose cependant qu'il y a un marché pour les armes désuètes. Elles sont vendues par les gens qui les ont à ceux qui les veulent. C'est ainsi que les pays en voie de développement, au lieu de s'intéresser aux programmes de développement, achètent des armes désuètes pour leurs fins personnelles. C'est le genre de choses dont, je crois, nous parlons.

M. Ogle: Je comprends bien. Je me demandais seulement quelles seraient vos recommandations. Préconiseriez-vous que le Canada cesse de fabriquer et de vendre des armes? Iriez-vous jusque-là?

Rév. Hilchey: Le président a bien dit que nous ne sommes pas des gestionnaires, mais que nous nous contentons de poser des principes. Je ne sais pas.

M. Ogle: Ce serait un principe très fondamental.

Rév. Hilchey: Nous préconisons qu'un certain pourcentage des sommes consacrées à l'armement du Canada serve à élaborer des programmes éducatifs qui feraient comprendre aux Canadiens ce qu'est la course aux armements, ses dangers, pour être au courant de ce qui se produit.

M. Ogle: Je suis de votre avis, c'est raisonnable. Je disais simplement que vous adoptez une position qu'il est difficile de contester.

Le président: Vous pouvez poursuivre, Bob. Nous avons encore bien du temps.

M. Ogle: D'après les expériences que vous avez recueillies dans le monde entier, pourriez-vous nous dire où certains modèles de développement, du genre de ceux des ONG—ou des ONG ecclésiastiques, en particulier—ont eu pour effet de donner le coup d'envoi au développement. J'ai peut-être raté votre intervention à ce sujet, excusez-moi encore. Avez-vous pu trouver des domaines dans lesquels ce que nous avons fait ici a conduit à la libération? Les gens sont libres à présent et doivent se débrouiller. Ou bien passez-vous encore de projet en

[Texte]

on their own. Or is it still kind of a going to a project, project, project and a help here a little bit, and help there a little bit, and so on?

Rev. Wilson: I think there are small identifiable projects like that, and we can provide you with some documentation—you may know of them already—but, it is here and there. It is fairly spotty. There is not a great, widespread thing. If I could add, the other side of that is that part of the documentation we would like to provide the committee to, is the information we get from our partner churches on the effects of business as they perceive it, which is the other side of that coin.

• 1750

Rev. Cann: The literacy campaign in Nicaragua which virtually erased illiteracy over a period of one year. It took that many years to get ready, but that was an intensive effort which involved . . . I mean, people were solving their own problems, as it were.

Mr. Oble: Yes.

Rev. Cann: I think CUSO is involved in animation at a world community level; Bangladesh, the kick-off project.

Mr. Ogle: Okay. I was not expecting . . . John?

M. Champagne: Sans vouloir dire: Voici un exemple de projet . . . Et les gens sont maintenant libérés . . . Et le développement est réalisé. Car cela nous apparaît comme un processus continu. Je pense à un exemple de projets au Tchad, dans le diocèse de Palof, où autour d'une opération de puits il y a eu toute une série de prises de conscience par les gens, et de participation à la décision du projet . . . Et les résultats de cette action permettent de cultiver, ce qui ensuite permet d'avoir des revenus que les gens peuvent diriger vers des problèmes de santé . . . Bref! Il y a donc là un projet qui intègre plusieurs dimensions et qui répond à un certain nombre de conditions au départ, conditions qui nous apparaissent importantes. La première, c'est que les besoins couverts par le projet sont des besoins exprimés par la population locale, et non pas découverts par des gens de l'extérieur qui viennent dire que c'est ça qui manque ici. Deuxièmement, qu'il y ait participation locale en termes de temps, d'énergie, de matériaux et peut-être d'argent dans certains cas. Troisièmement, qu'il y ait une participation au mécanisme de prise de décisions, de la réalisation et de l'évaluation du projet. Et enfin, qu'il y ait à travers ce projet une certaine formation des gens. Et dans la mesure où les projets répondent à ces critères et essaient de trouver plusieurs dimensions . . . Eh bien c'est quand même des pas très importants qui sont faits par une certaine population.

The Chairman: I want to assure Reverend Hilchey that when I referred to the fact that I did not see him as a mechanic or manager of policy, it was in no way to suggest that he should not comment on them. It is just that I see organizations like yourselves as more than that, and, as you said, raising the principles involved. I want once again to thank you very kindly for having come before us. Your testimony is certainly helpful. Je regrette que nous n'ayons pas le temps de vous recevoir quelque peu socialement parlant ou de causer

[Traduction]

projet, accordant un peu d'aide par-ci, un peu d'aide par-là, etc.?

Rév. Wilson: Je crois qu'il y a des petits projets de ce genre et nous pouvons vous donner des informations à ce sujet—mais vous les connaissez peut-être déjà—ils sont éparpillés, çà et là. Ils ne sont pas très répandus. Puis-je ajouter qu'une partie des documents que nous aimerions fournir au comité est constituée de renseignements donnés par les Églises associées sur la façon dont elles perçoivent les effets du commerce, c'est le revers de la médaille.

Rév. Cann: La campagne d'alphabétisation du Nicaragua a pratiquement enrayé l'analphabétisme en un an. Sa préparation a demandé beaucoup de temps et c'était un effort intensif qui impliquait . . . Je veux dire que les gens résolvaient eux-mêmes leurs problèmes.

M. Ogle: Oui.

Rév. Cann: Je crois que le SUCO s'occupe de l'animation au niveau de la communauté modiale; le Bangladesh était son premier projet.

M. Ogle: Bien. Je ne m'attendais pas . . . John?

Mr. Champagne: I do not want to say: here is an example of a project where people are new liberated . . . and development has been achieved, for this is an ongoing process. I am referring to the Tchad project, in the diocese of Palof, where a well operation triggered the awareness of people, their participation in the project. As a result of this action, people can now grow things and sell them to get money they use for health care . . . In short, this is an example of a multi-dimensional project which satisfied certain conditions that seem important to us. First of all, the needs met by the project are those expressed by the people themselves, and not by outsiders who say that this and that should be done. Secondly, there is local participation in terms of time, energy, materials and, perhaps, money in certain cases. Third, the people take part in the decision-making, implementation and evaluation process. And, finally, through the project people are educated in some way. Insofar as a project meets these criteria, and is multi-dimensional . . . Well, these are very important steps taken by a population.

Le président: Je veux préciser au révérend Hilchey que lorsque je faisais allusion au fait que je ne le voyais pas en train de dicter des politiques, je ne voulais, en aucun cas, suggérer qu'il ne pouvait pas en parler. C'est simplement que je considère que des organisations comme la vôtre ont un rôle important à jouer, comme vous l'avez dit, et devraient plutôt étudier les principes fondamentaux. Je voudrais, encore une fois, vous remercier de votre présence. Votre témoignage est fort utile. I am sorry that we do not have enough time for a

[Text]

avec vous sur un plan individuel, parce qu'il nous faut aller voter dans l'autre édifice. Il nous faut donc partir précipitamment et je m'en excuse. J'espère que vous le comprendrez. Merci beaucoup.

La séance est levée.

[Translation]

social gathering or to talk with you individually because we have to vote in the other building. We have to leave in a hurry. Please, excuse us. I hope you understand. Thank you very much.

The meeting is adjourned.

APPENDIX "RNSR-24"

CANADIAN COUNCIL OF CHURCHES

Lazarus at our GatesA Statement to the House of Commons Special Committee on
North-South Relations, September 15, 1980I. APPRECIATION

We applaud the initiative taken in creating this Task Force on North-South Relations. The Government of Canada has chosen to examine a vital dimension of human life on this planet.

We appreciate the concern and commitment of Task Force members. You are to be commended on your industry, and your promptness in producing the Interim Report. We pray that your continued efforts will be as productive as that Report is promising.

We welcome the opportunity to make our views known. We appreciate the openness of the Special Committee to the fruits of experience of concerned Canadians. It speaks well of those responsible to solicit the concerns of various sectors of the country. The task undertaken by the Special Committee is as complex as it is vital. We feel that it will be a rewarding exercise for the Committee to hear the breadth of views of Canadians on these relationships between the rich nations and the poor nations of the world. We trust that our submission will be a contribution to the deliberations of the Special Committee on North-South Relations.

Another feature of the North-South Task Force should be mentioned - that is its interdepartmental nature. We feel that North-South Relations should be looked at in its totality, and not just as foreign aid, or External Affairs. Important issues often do not get the required attention because they fall between departmental cracks.

North-South issues are not limited to relationships between governments or aid. Development and peace are concepts which are much more broad than that. Canada's relations with the peoples of the South are the result of government actions plus those of other Canadian bodies, including the churches.

Private sector initiatives sometimes run counter to government initiatives. That too should be a subject of consideration by this Special Committee. So we welcome your comprehensive terms of reference.

II. OUR CONCERN

The Canadian Council of Churches comprises twelve church bodies from the Anglican, Orthodox, Protestant and Free Church traditions. These church bodies have always maintained ministries of compassion for the needy and disadvantaged. Many of the social services of the Government of Canada were initiated in this country by churches seeking to fulfill their mission under God to their countrymen. Other government policies and programmes of assistance owe their impetus to lively Christian consciences.

At present, each of our church bodies has an active programme of religious education by which our memberships are nurtured: concepts of stewardship for what God has entrusted to our care; ethical principles for personal and community behaviour, and the God-given responsibility for all His people on earth.

The results are gratifying. For more than a century now, most of our member churches have maintained ministries of service and witness overseas. In many countries it is the churches which have forged the social infrastructure which now makes development efforts more fruitful. Links have been forged between Canadian churches and churches in Latin America, Africa and Asia. Those ties have matured into partnerships, and Canadian churches as a result have become champions of the needs of the people of the less advantaged nations in Latin America, Africa and Asia.

We feel very deeply for the millions of the world who are chained by the most abject poverty. We Canadians are among the most affluent of the world, richer by far than those millions could even imagine. We feel the force of the parable of Jesus Christ about the rich man and the beggar Lazarus at his gates. We can only ignore the needy of the world at our spiritual peril. It is our religious duty to comfort them, succour their needs, and speak out on their behalf.

The member churches of the Council contributed nearly \$5 million in 1979 toward relief and development projects, over and above grants to churches overseas. A significant portion of those development monies was matched by CIDA contributions. The churches also support a large number of personnel in Third World countries.

Four of the member churches of the Council together with the Catholic agency, CCODP, participate in a programme of World Development Education. In the past nine years educational materials have been produced for an annual emphasis each February called Ten Days for World Development.

Fifteen thousand parishes and congregations across Canada receive these educational materials each year. In 75 communities there are volunteer communities linked with the Ten Days programme which have continuing public awareness projects. Resource people from the Third World are provided for these communities.

* booklet enclosed.

For three years the emphasis has revolved around World Hunger. This year the topic is World Unemployment. We feel the Canadian public should also be aware of how the world's peoples earn their living and what prevents many of them from doing so.

We are led by the Holy Spirit of God to do more than feed the hungry. We seek to examine and critique the causes of that hunger. We not only provide homes for the homeless, clothes and medical care and education for those who lack them, but we also bring into question those conditions in the world which maintain such injustices.

We stand in the biblical tradition of the prophets where to know God is to seek justice for the poor and the oppressed (Jeremiah 22:16). We claim obedience to Jesus Christ and seek to proclaim His message of "good news to the poor", (Luke 4:18).

Therefore we speak on the basis of our convictions as Christians. Although there are many of our fellow Canadians who hold other religious faiths, we know that on these issues we are united in our concern for social justice for the poor and oppressed of the world.

III. SOCIAL JUSTICE

We would second the view of the Brandt Commission that the gap that separates rich and poor countries has not received sufficient attention. Yet it is a major factor in the crises of the day.

Our stand is that all peoples should benefit from the earth's natural resources. Social justice begs that these resources will be used to meet the unfulfilled needs of the peoples of all areas of the world. Those needs we see as rights. Every person has a right to all that is necessary for human life -- adequate food, shelter, health care, education and employment. And in terms of a fully human life, every person also has the right of self-determination and cultural identity; the right to take part in the decision-making in community with others; the right to dissent; the right to religious freedom; and entitlement to all other rights necessary to human dignity and growth.

The present economic order is characterized by the maldistribution of wealth and the control of resources by small minorities. We are not going to make available food for even survival of the poor of the world, by continuing with business as usual. Change in the structure of North-South relations is necessary. Only then can we hope for improvements in the lot of the disadvantaged. The human consequences of the present order are dependency, loss of human dignity, poverty and even starvation. We cannot live with that prospect.

IV. CANADA AS PARTNER

Canada has enjoyed a world-wide reputation as a nation that commits its resources to maintaining peace and liveable conditions for civilians within countries where war threatens. While we have most often been called on to play that role once the fighting has ended, there has also been within our history a stream of thought that emphasized taking measures that would prevent the stresses on people that give rise to wars, both civil and between nations.

As churches, our direct experience with the people who suffer most from the inequities of the old economic order has convinced us that the problems they face are intimately connected to the problems that generates the most concern in Northern countries about our own survival: threats to the environment, the use of limited energy resources, and the proliferation of nuclear weapons. The solutions to these problems can only be international and based on a partnership of equals reflecting the interdependence of all of us.

We therefore believe that the only acceptable course for Canada to take is to forge strong partnerships with those peoples and nations which have been most seriously hurt by the old economic order. In some cases we will need to find imaginative ways to ensure that we are actually in partnership with the poorest and those who stand with them.

For instance as obvious as it is that the majority of Haitians desperately need a new international economic order, it is just as obvious that our government can not pursue that goal with any confidence on the basis of unqualified partnerships with those who have ruled Haiti for decades without eliminating the injustices.

At the very least it will reduce cynicism regarding the sincerity of rich nations whose governments have talked to each other through endless rounds of talks with few material benefits to those who suffer under the current order.

Not to forge such links with the poorest is to perpetuate the current unjust order and to let the risks of conflict grow completely unchecked.

V. POOR AND OPPRESSED

We would put ourselves on the side of the poorest of the poor. Only through political changes as well as economic changes can their condition be improved. We will work for programmes that will directly benefit the poorest and least powerful within any country, and also to restrain those forces that tend to keep whole groups of people poor and powerless.

A. Development Depends on Women

The term "North-South" is used to express a division in the world between rich and poor nations. "Male-Female" is another division between the powerful and the exploited, particularly in developing nations.

Food production is a priority in development. Almost all of the training and technology for improving agriculture is given to men, yet 50% of the agriculture production and all of the food processing is the responsibility of the women.

In the same vein, 80% of all illnesses in the Third World could be prevented by better nutrition, water supply, sanitation, immunization and preventive health education - the traditional responsibilities of women.

Development with justice calls for more and better education for women, access to better jobs, and programmes to diminish the burden of women in the fields and homes. In all of these it is women who should be the planners and implementors.

B. Self-Reliance Modes of Development

In North-South relations, Canadians should welcome the cutting of links of dependency and the creation of new arrangements. The initiatives of Canadian churches in development overseas, particularly in support of popular movements, have touched the lives of needy people directly. Those are people-to-people initiatives based on the need of those people to set the agenda for themselves. We wish the Canadian Government to ally itself as well.

Countries in the South must break out of their dependency if they are to survive and develop a reasonable degree of self-reliance and a just programme for meeting the basic needs of all their citizens. It is important for Canada to support the efforts of countries to gain control over their own economies and to limit the power of foreign investors, governments, and financial institutions -- indeed, of the international economic system- to shape the direction of development.

Northern governments must not isolate Southern governments when they move towards self-reliance and models of development that serve their own needs rather than those of the international market. Without such support from sympathetic governments, those Third World governments that attempt to bring significant political and economic change will find it very difficult to resist the external economic forces that would deepen their dependency within the current economic order.

VI. RECOMMENDATIONS

We present a series of policy recommendations which we believe are in accord with the demands of the poor and oppressed people. At the outset, we stress that these recommendations in themselves will not bring about a new order based on social justice and human needs. The creation of such an order can only be achieved with the participation of those people themselves.

Greater changes in policy and structures will have to be made by the countries of the South, those developing countries which have the masses of the poor. We find ourselves partial to those countries which have a clear development strategy, and that kind of strategy which is designed to benefit those with the greatest need. Canada can encourage those strategies and the needed changes by its openness to dialogue and its own commitment to World Development.

A. Urgent Assistance

The present human tragedy is people reduced below the levels of decency where they must clutch and claw for a few crumbs for their malnourished bodies, with nothing for their minds to feed upon, and absolutely no hope for anything better during their shortened lives. We plead for something better.

We request urgent assistance for the 800 million poor of the world, with two-thirds of them in the poor countries of Pakistan, India, Bangladesh and Indonesia. Those four countries plus the other 19 least developed nations are in desperate straits.

Studies indicate that the least developed countries in Africa and Asia are barely holding their own. Economic growth has slowed down in the 70's. The increased assistance from the international community has not been enough. Among the additional handicaps has been the decline in the purchasing power of their exports and energy costs.

More help is needed for these nations urgently, and will continue to be essential well into the next century. And that is just to turn the development corner. The World Bank projects at best (without incorporating any major changes in international and national development efforts) that there will still be 600 million absolute poor in the countries of the South by the year 2,000. This is intolerable.

The countries of the North must have an action programme that will supply the poorest of nations with the tools for survival, or the tragedies of the future will be fearful to contemplate.

That will take more funds than Canada is at present giving officially. We feel that Canada should give more, and that Canada is well able to give more official development assistance.

WE RECOMMEND that the Government of Canada should reaffirm 0.7% of GNP as the goal of official development assistance, with specific target dates.

B. Emergencies

Over and above official development assistance, we urge our Government to respond to the emergency situations in the world. We can not ignore the tragic consequences of current conflicts. There are millions of refugees in Indo-China, other parts of Asia, in Somalia, and other parts of the world. Conditions in Indo-China are terrible. The situation in which the Somalis are dying, is worse. These are crises of a different magnitude.

We feel we can not leave the major burden to be borne by countries which are close neighbours to regimes which cause an exodus of refugees. They can not cope with the extra demands on their fragile economies.

These are man-made disasters. There are natural disasters as well. The poor of the world live in conditions so wretched that a heavy storm will kill hundreds. We do not feel that there is a state of readiness in government circles to respond to rescue and relief work overseas. More attention could be given to programmes of preparedness in disaster prone areas.

Then there are situations such as Zimbabwe and Uganda where there has been a change in government. It would seem there is not the machinery in place in the Canadian government to cope with the altered circumstances. For instance Uganda was cut off from aid during the previous regime. But we do not seem to be able to reinforce the change by helping now. There may be arguments for not using aid to promote political change in Third World countries, but that doesn't mean that aid could not be used positively to reinforce changes that have taken place. There should be more flexibility in Canadian assistance programmes to allow for large projects on an emergency basis.

WE RECOMMEND additional budgeting, and procedures for adequate response to emergency situations.

C. Untying Aid

Much more needs to be done in the area of "tied aid", which we understand to mean that a certain percentage of official development assistance to a developing nation through bilateral channels is specified as being used for goods and services from Canada.

Canada did make a formal decision in 1975 to move toward untied aid. But much more needs to be done. Tied aid will, on the average, decrease the value of the aid to the receiving country as much as 20%, because Canadian goods and services are that much more expensive.

WE RECOMMEND that Canada, in order to maximize the impact of its aid, work toward untying aid by 10% each year, over the next ten years.

D. Disarming for Development

While Canada has cut back on official development assistance to its present 0.43% of the gross national product of Canada, it has also proposed to spend \$31 billion on new military equipment and maintenance over the next ten years. There is a moral link between the vast spending on arms and disgracefully low spending to remove hunger and ill-health in the Third World.

We plead for new economic and political priorities which will make it possible in the coming years to divert funds from military expenditure to development assistance and emergency aid. As a barest minimum we would urge the Canadian government to take a small step in the right direction.

WE RECOMMEND that Canada allocate 1/10th of 1% of the budget of the Department of Defense to a study of disarmament measures.

E. Trade Questions

It is important to recognize that the trade questions are affected not only by government regulations imposed by industrialized nations and by international bodies, but also by international economic groups like transnational corporations, banking consortia, and their organizations which are beyond the control of individual governments. We agree that the general thrust of our trade policy should be to establish trade links with developing countries, to remove trade barriers against processed products from those countries, and use every possible means to ensure that those countries receive a just price for their exports.

However, new developments in the production of goods will also require that we develop means of ensuring that the goods we import actually return some benefit to the people of the Third World countries involved. The development of industrial free zones, particularly in the countries of the Pacific rim, makes it possible for manufacturers to invest in a Third World country without returning even so much as taxes or royalties to that government. The conditions for workers are such that goods produced under these circumstances could hardly be classed as the processed goods that countries of the South have been urging Northern countries to accept.

Neither would we, for example, urge a blanket endorsement for importing food grown in Third World countries. The Third World has too many corporate farms producing luxury crops for export to Northern countries, with few if any benefits going to the local population.

WE RECOMMEND that the Canadian Government develop trade links with developing countries, in particular favouring trade with those whose governments which are actively redistributing income with the country, whose official policies prevent labour from being exploited, and whose programmes are directed toward bettering the state of the poorest.

F. Debt Relief

For developing countries, the burden of making payments on their external debts now cancels out about half of the value of new assistance they receive each year. Furthermore, those debts often require the government of the country to impose conditions that prevent it from pursuing self-reliance or acceptable social policies. The furor over Jamaica's falling-out with the International Monetary Fund in the spring of 1980 highlighted the dilemma such countries face when the money lent comes with conditions attached, namely that the people, including the poorest, tighten their belts for the present until economic conditions improve.

It is important to recognize that during the last few years private banks and international banking consortia have been heavily involved in loans to some developing countries. Earlier this year officials of Citicorp in New York City drew attention to the threat posed by the mountain of debt incurred by developing nations. They pointed out that the problems created by level of debt in countries that experience revolution (such as Iran and Nicaragua in 1979) have been a clear warning that the debt load of developing countries could pose a serious threat to the international financial system and ultimately to the common good of citizens whose banks participate in such lending. The countries of the South have called for a restructuring of the financial system; in the meantime, it is crucial that our own banks be accountable for their participation in loans to developing countries.

WE RECOMMEND that the Canadian Government require the disclosure of all loans of over \$1 million dollars to foreign governments, their agencies, and corporations, especially to safeguard against the purchase of arms, so that adequate monitoring can take place.

G. Transnational Corporations

At various times partner churches in the South have called on Canadian churches to notice the effects of business decisions on the development of whole communities. They are quick to point out that all the good will of the Canadian Government, even when officially stated in foreign policy, is of little use if business decisions undo the effects of government policy. Therefore, we urge the Canadian Government to recognize how large the arena for active change must be if a New Economic Order is to be achieved. If we honestly want to create the conditions that will allow countries to shape their development for self-reliance and meeting the basic needs of the population, the government will have to step into the private sector at times to restrain those forces that undercut our efforts to reach that goal.

The Canadian experience in 1980 tells us that the freedom of international investors to suddenly withdraw the capital they've put into Canadian plants can create enormous problems for not only the workers who lose their jobs, but also for entire communities built around those jobs. Indeed, the shock to the economy at such times is so great that the entire nation is sometimes faced with serious problems.

It is that kind of shock, multiplied many times over in the small and fragile economies of many nations of the South, that has prompted development planners to call on Northern governments to develop at least minimal controls on the mobility of capital. While such steps would be difficult politically, the long-term effects of not taking them would undoubtedly be far worse as the gap between rich and poor nations grows. The countries of the North are increasingly identified with investors who move about so freely.

The Canadian churches have had extensive experience in working with the people most affected by the activities of Canadian companies and banks, in such countries as Panama, Guatemala, the Philippines, Chile, Brazil, Nicaragua,

South Africa, Namibia, South Korea, Jamaica, the Dominican Republic and Indonesia. We have also sent investigative teams to verify reports relayed through international networks.

WE RECOMMEND that the Canadian Government require Canadian corporations and banks operating in developing countries to abide by codes of conduct at least equivalent to those employed in Canada.

WE RECOMMEND that the Canadian Government require mandatory reporting by such corporations to a public body regarding their investments overseas: employment levels, amount invested, profit-figures and wages to workers.

WE RECOMMEND that the Canadian Government withhold export credits, investment insurance and other assistance in obtaining international investment credits to companies which enter into partnership ventures with countries known for their gross violations of human rights.

One particular sector of trade and commerce distresses us very much, and that is the sale of arms. It is morally reprehensible for Canada to allow this nation to be used as a base for the sale of weapons to be used in the suppression of popular governments. There are several instances in which Canadian-made parts were sold to one country, only to be sold to a third, where they became part of the military equipment used against the local peasants. Clearly, the good that is done through the public sector can be undone by activities in the private sector.

WE RECOMMEND the Canadian Government require the full and public disclosure of all arms sales by companies operating in Canada (including the subsidiaries of foreign-owned companies) as well as the name of the recipient country and all end-users, and the value of such sales.

WE RECOMMEND the Canadian Government review its mechanism for controlling the export of arms to countries under a United Nations embargo.

RECOMMENDATIONSCANADIAN COUNCIL OF CHURCHES

- 1) WE RECOMMEND that the Government of Canada should reaffirm 0.7% of GNP as the goal of official development assistance, with specific target dates.
- 2) WE RECOMMEND additional budgeting, and procedures for adequate response to emergency situations.
- 3) WE RECOMMEND that Canada, in order to maximize the impact of its aid, work toward untying aid by 10% each year, over the next ten years.
- 4) WE RECOMMEND that Canada allocate 1/10th of 1% of the budget of the Department of Defense to a study of disarmament measures.
- 5) WE RECOMMEND that the Canadian Government develop trade links with developing countries, in particular favouring trade with those whose governments which are actively redistributing income with the country, whose official policies prevent labour from being exploited, and whose programmes are directed toward bettering the state of the poorest.
- 6) WE RECOMMEND that the Canadian Government require the disclosure of all loans of over \$1 million dollars to foreign governments, their agencies, and corporations, especially to safeguard against the purchase of arms, so that adequate monitoring can take place.
- 7) WE RECOMMEND that the Canadian Government require Canadian corporations and banks operating in developing countries to abide by codes of conduct at least equivalent to those employed in Canada.
- a) WE RECOMMEND that the Canadian Government require mandatory reporting by such corporations to a public body regarding their investments overseas: employment levels, amount invested, profit figures and wages to workers.
- c) WE RECOMMEND that the Canadian Government withhold export credits, investment insurance and other assistance in obtaining international investment credits to companies which enter into partnership ventures with countries known for their gross violations of human rights.
- d) WE RECOMMEND the Canadian Government require the full and public disclosure of all arms sales by companies operating in Canada (including the subsidiaries of foreign-owned companies) as well as the name of the recipient country and all end-users, and the value of such sales.
- e) WE RECOMMEND the Canadian Government review its mechanism for controlling the export of arms to countries under a United Nations embargo.

APPENDICE «RNSR-24»

CONSEIL CANADIEN DES ÉGLISES

Lazare à nos portesDéclaration devant le Comité spécial de la Chambre des communes
sur les relations Nord-Sud—15 septembre 1980I. RECONNAISSANCE

Nous approuvons pleinement l'initiative prise lors de la création du Groupe de travail sur les relations nord-sud, car le gouvernement du Canada a choisi de se pencher sur les dimensions viables de la vie humaine sur cette planète.

Nous apprécions les préoccupations et l'engagement des membres du groupe de travail. Votre diligence doit être louée ainsi que votre promptitude à rédiger un rapport provisoire. Nous espérons que la poursuite de vos efforts sera aussi rentable que ce rapport est prometteur.

Nous vous remercions de l'occasion qui nous est donnée de présenter notre point de vue. Nous apprécions l'ouverture d'esprit du Comité spécial en permettant aux Canadiens que cette question intéresse de faire part de leur expérience. Ce geste permet d'apprécier le travail de ceux qui sont chargés de solliciter l'opinion des divers secteurs dans ce pays. La tâche entreprise par le Comité spécial est aussi complexe qu'elle est vitale. A notre avis, le Comité ne pourra que se féliciter d'avoir entendu le point de vue des Canadiens sur les relations existant entre les pays nantis et les pays pauvres du monde. Nous espérons que notre mémoire apportera une contribution utile aux travaux du Comité spécial sur les relations nord-sud.

Ce qui caractérise le groupe de travail sur les relations nord-sud est son caractère interministériel. Nous estimons que ces relations devraient être examinées dans leur ensemble et non uniquement vues sous l'angle de l'aide étrangère ou des affaires étrangères. Il n'est pas rare que des questions importantes n'obtiennent pas l'attention voulue car elles ne relèvent pas d'un ministère particulier.

Les questions nord-sud ne sont pas limitées à l'aide ou aux relations entre gouvernements. Le développement et la paix sont des notions qui sont beaucoup plus vastes que celles-ci. Les relations qu'entretient le Canada avec les peuples du Sud sont le fait des efforts accomplis par le gouvernement ainsi que par d'autres organismes canadiens, y compris les Églises.

Les initiatives du secteur privé viennent parfois à l'encontre des initiatives du gouvernement. Et ce sujet devrait être également étudié par ce Comité spécial. C'est pourquoi nous nous félicitons que votre ordre de renvoi est de portée générale.

II NOTRE SUJET DE PRÉOCCUPATION

Le Conseil canadien des Églises comprend douze* organismes ecclésiastiques dérivés des traditions des églises anglicane, orthodoxe, protestante et libre. Ces organismes ont toujours fait preuve de compassion envers les indigents et les défavorisés. Nombreux sont les services sociaux du gouvernement du Canada qui ont été amorcés dans ce pays par les Églises cherchant à accomplir leur mission guidée par Dieu auprès de leurs compatriotes. D'autres mesures et programmes d'aide publique doivent leur impulsion à des consciences chrétiennes enthousiastes.

A l'heure actuelle, chacun de nos organismes ecclésiastiques est doté d'un programme actif d'éducation religieuse que nous enseignons à nos membres: la gestion de ce que Dieu nous a légué, les principes éthiques devant réagir notre comportement personnel et collectif ainsi que la responsabilité qui nous a été donnée par Dieu envers son peuple sur terre.

* brochure ci-jointe.

Les résultants sont gratifiants. Pendant plus qu'un siècle, la plupart des églises membres ont servi à l'étranger. Dans de nombreux pays, ce sont les églises qui ont forgé l'infrastructure sociale qui permet maintenant de rentabiliser les efforts de développement. Des liens ont été tissés entre les églises canadiennes et des églises en Amérique Latine, en Afrique et en Asie. Ces liens se sont transformés en associations, et les églises canadiennes sont devenues les champions des besoins des habitants des pays les moins favorisés en Amérique Latine, en Afrique et en Asie.

Nous ressentons une très vive douleur pour les millions d'individus que la pauvreté la plus abjecte enchaîne. Nous, Canadiens, faisons partie des peuples les plus riches du monde et nous sommes encore plus nantis que tous ces millions de pauvres peuvent même imaginer. Nous ressentons la force de la parabole de Jésus Christ sur l'homme riche et Lazare le mendiant devant sa porte. Nous ne pouvons ignorer les indigents de ce monde qu'à notre propre péril spirituel. Il est de notre devoir religieux de les secourir, de répondre à leurs besoins et de parler en leur nom.

Les églises membres du Conseil ont contribué environ \$5 millions en 1979 à des projets de secours et de développement, chiffre supérieur aux subventions accordées aux églises étrangères. Une partie importante de ces crédits au développement ont été complétés par des contributions de l'ACDI. Les églises ont également à leur charge certains effectifs dans les pays du Tiers monde.

Quatre églises membres du Conseil ainsi que l'organisme catholique, le C.C.O.D.P. participent à un programme de perfectionnement de l'éducation dans le monde. Au cours des neuf dernières années, des documents éducatifs sont donnés chaque année en février, campagne intitulée «Dix jours pour le développement mondial».

Quinze mille paroisses et congrégations du Canada reçoivent ces documents éducatifs chaque année. Dans 75 collectivités, il existe un mouvement collectif bénévole associé au programme «Dix jours» et qui s'est doté de projets de conscientisation du public. Ces collectivités bénéficient de l'aide de personnes ressources du Tiers monde.

Pendant trois ans, le programme a porté sur la faim dans le monde. Cette année, le thème retenu est le chômage dans le monde. Nous pensons que le public canadien devrait également savoir comment les peuples du monde gagnent leur vie et ce qui empêche nombre d'entre eux de le faire.

L'esprit sait de Dieu ne nous demande pas seulement de nourrir les affamés. Nous cherchons à analyser les causes de cette faim. Nous n'offrons pas seulement un toit aux sans-abri, des vêtements, des soins médicaux et de l'instruction à ceux qui n'en ont pas, mais nous nous penchons également sur cette situation qui maintient ces injustices dans le monde.

Nous restons dans la tradition biblique des prophètes selon laquelle connaître Dieu équivaut à chercher la justice pour les pauvres et les opprimés (Jérémie 22:16). Nous devons obéissance à Jésus Christ et cherchons à proclamer son message qui est «d'apporter la bonne nouvelle aux pauvres», (Luc 4:18).

Nous parlons donc selon nos convictions chrétiennes. Bien que nombre de nos compatriotes aient adopté d'autres religions nous savons que, à ce propos, nous sommes unis dans notre souci de lutter pour la justice sociale pour les pauvres et les opprimés du monde.

III. JUSTICE SOCIALE

Nous appuyons le point de vue de la Commission Brandt selon lequel l'écart qui sépare les pays nantis des pays pauvres n'a pas reçu l'attention voulue. Et pourtant c'est un élément majeur qui explique les crises que nous traversons aujourd'hui.

Nous pensons que tout le monde devrait profiter des ressources naturelles de la terre. La justice sociale veut que ces ressources soient utilisées pour répondre aux besoins insatisfaits des peuples de toutes les régions du monde. Nous considérons que c'est un droit. Chaque individu a droit à tout ce qui est nécessaire à la vie humaine: une nourriture suffisante, un toit, des frais médicaux, une éducation et un emploi. Pour parfaire le tout, chaque individu a également le droit à l'auto-détermination et à l'identité culturelle, le droit de participer à la prise de décisions en collectivité, le droit à la dissension, à la liberté religieuse et à tous les droits nécessaires à la dignité et à la croissance de l'homme.

L'ordre économique actuel se caractérise par une distribution inégale des richesses et par le contrôle des ressources par d'infimes minorités. Nous ne pourrions pas nourrir les pauvres de ce monde pour leur assurer la survie en

continuant comme auparavant. Ce n'est qu'en modifiant la structure des relations nord-sud que nous pourrions espérer améliorer le sort des défavorisés. Les conséquences humaines de l'ordre présent sont la dépendance, la perte de la dignité humaine, la pauvreté et même la famine. Nous ne pouvons pas vivre avec cette perspective en tête.

IV. LE CANADA: UN PARTENAIRE

Le Canada a pour réputation dans le monde d'être une nation qui emploie ses ressources à maintenir la paix et des conditions vivables pour les civils dans des pays où la guerre devient menaçante. Même si nous avons été souvent appelés à jouer ce rôle une fois les hostilités terminées, notre histoire est également jalonnée de courants de pensée qui veulent que des mesures soient prises pour tuer dans l'œuf les tensions qui donnent naissance aux guerres, tant civiles qu'étrangères.

En tant qu'église, notre expérience directe au milieu de ceux qui souffrent le plus des injustices de l'ancien ordre économique nous a convaincu que les problèmes qu'ils affrontent sont intimement liés aux problèmes qui provoquent le plus d'inquiétudes dans les pays industrialisés au sujet de notre propre survie: la menace posée à notre environnement, la consommation de ressources énergétiques limitées et la prolifération des armes nucléaires. Ces problèmes ne peuvent être résolus qu'à l'échelle internationale et entre partenaires égaux, ce que vous révèle l'interdépendance des nations.

Nous croyons par conséquent que la seule voie acceptable que peut suivre le Canada est de tisser des liens profonds avec les individus et les nations qui ont le plus souffert de l'ancien ordre économique. Nous devons dans certains cas trouver des moyens originaux pour nous assurer que nous sommes réellement à égalité avec les plus pauvres et avec ceux qui les appuient.

S'il est évident que la majorité des Haïtiens ont besoin désespérément d'un nouvel ordre économique international, il est tout aussi évident que notre gouvernement ne peut poursuivre cet objectif en toute confiance en traitant avec ceux qui ont gouverné ce pays pendant des dizaines d'années sans supprimer les injustices.

Cela permettra tout au moins de réduire le cynisme qui entache la sincérité des pays riches, ce qui permet aux gouvernements de ces pays de discuter entre eux dans le cadre d'entretiens sans fin sans que ceux qui souffrent de l'ordre actuel en tirent des bénéfices matériels.

S'abstenir de nouer ces liens avec les pauvres équivaut à perpétuer l'ordre injuste actuel et à laisser les risques de conflit croître sans relâche.

V. LES PAUVRES ET LES OPPRIMÉS

Nous aurions tendance à nous mettre du côté des plus pauvres. Leur condition ne peut s'améliorer qu'en modifiant la situation politique et économique. Nous apporterons notre contribution à des programmes qui favoriseront directement les plus pauvres et les moins puissants de tous les pays et nous chercherons à contrecarrer les forces qui tendent à laisser des groupes entiers dans la misère et l'impuissance.

A. Le développement dépend des femmes

L'expression «Nord-Sud» exprime une division dans le monde entre les pays nantis et les pays pauvres tandis que l'expression «Homme-Femme» crée une division entre les puissants et les exploités, en particulier dans les pays en développement.

La production alimentaire est une priorité dans le domaine du développement. Les hommes bénéficient de la formation et des techniques permettant d'améliorer l'agriculture alors que 50 p. 100 de la production agricole et l'ensemble de la préparation alimentaire est la responsabilité des femmes.

Dans le même ordre d'idées, 80 p. 100 de toutes les maladies du tiers-monde pourraient être évitées en améliorant la nutrition, l'approvisionnement en eau, les équipements sanitaires, les programmes d'immunisation et la médecine préventive qui sont les responsabilités traditionnelles des femmes.

Du point de vue de la justice, il faudrait qu'une meilleure éducation soit donnée aux femmes, qu'elles aient accès à des emplois mieux rémunérés et à des programmes permettant de diminuer le fardeau qu'elle supportent aux

champs et chez elles. Dans ce domaine la planification et l'application de ces programmes devraient revenir aux femmes.

B Mode de développement: l'autonomie

Dans les relations nord-sud, les Canadiens devraient souhaiter la suppression des liens de dépendance et la création de nouveaux accords. Les initiatives prises par les églises canadiennes en matière de développement à l'étranger, en particulier en aidant les mouvements populaires, ont touché directement la vie des nécessiteux. Il s'agit d'initiatives de personne à personne fondées sur la nécessité pour ces derniers de fixer eux-mêmes le programme. Nous souhaitons que le gouvernement canadien s'y associe également.

Les pays du sud doivent briser leurs liens de dépendance s'ils veulent survivre, atteindre un degré raisonnable d'autonomie et mettre sur pied un programme juste permettant de satisfaire les besoins fondamentaux de tous leurs citoyens. Le Canada doit à tout prix appuyer les efforts des pays qui veulent contrôler leurs propres économies et limiter la puissance des investisseurs, des gouvernements et des institutions financières étrangers, en fait du système économique international, en vue de façonner leur mode de développement.

Les pays industrialisés ne doivent pas isoler les gouvernements du sud qui cherchent à devenir autonomes et à créer des modèles de développement qui répondent à leurs propres besoins et non pas à ceux du marché international. Sans l'aide de gouvernements sympathisants les pays du tiers monde qui essaient de modifier de façon sensible leur situation politique et économique éprouveront les pires difficultés à lutter contre les forces économiques extérieures qui alourdissent leur dépendance au sein de l'ordre économique actuel.

VI. RECOMMANDATIONS

Nous présentons une série de recommandations qui, à notre avis, s'harmonisent avec les demandes des pauvres et des opprimés. Nous soulignons tout d'abord que ces recommandations *ne* permettront *pas* de créer un nouvel ordre fondé sur la justice sociale et les besoins de l'homme. La création de cet ordre ne peut se faire qu'avec la participation des intéressés.

Les pays du Sud, ces pays en développement où la grande masse des pauvres est concentrée, devront apporter des modifications de politique et de structure plus importantes. Nous sommes enclins à nous montrer partiaux envers ces pays qui se sont dotés d'une stratégie de développement claire qui a pour but de favoriser ceux qui sont le plus dans le besoin. Le gouvernement peut encourager ces stratégies et les modifications qui s'imposent en se montrant disposé à dialoguer et en montrant son engagement à l'égard du développement dans le monde.

A. Urgence de l'aide

La tragédie humaine est de voir ces individus vivant au-dessous du seuil de la décence réduits à se battre pour quelques miettes pour nourrir leurs corps chétifs, ne disposant d'aucune nourriture spirituelle et sans espoir d'améliorer leur condition au cours de leur vie écourtée. Nous plaçons pour que leur sort soit amélioré.

Nous demandons qu'une aide urgente soit apportée aux 800 millions de pauvres du monde, les deux tiers d'entre eux se trouvant au Pakistan, en Inde, au Bangladesh et en Indonésie. Ces quatre pays auxquels viennent s'ajouter les 19 autres pays les moins développés sont dans une situation désespérée.

Les études indiquent que les pays les moins développés d'Afrique et d'Asie sont au bord de la banqueroute. La croissance économique s'est ralentie au cours des années 70. L'aide accrue provenant de la communauté internationale ne s'est pas révélée suffisante. Le déclin du pouvoir d'achat de leurs exportations et la hausse du prix de l'énergie constituent des handicaps supplémentaires.

Il est urgent d'accorder une aide supplémentaire à ces pays et elle continuera d'être essentielle au cours du prochain siècle. De plus, cette aide ne suffira qu'à assurer leur développement. La Banque mondiale prévoit (si aucune modification majeure n'est apportée aux efforts de développement internationaux et nationaux) qu'il y aura encore 600 millions de pauvres absolus dans les pays du Sud d'ici l'an 2,000 cette situation est intolérable.

Les pays du Nord doivent se doter d'un programme d'action qui offrira aux nations les plus pauvres les moyens de leur survie, sinon les tragédies futures seront difficiles à supporter.

Pour y parvenir, le Canada doit offrir davantage de crédits qu'il n'en donne officiellement à l'heure actuelle. Nous estimons que le Canada devrait et peut donner plus de crédits à l'aide publique au développement.

NOUS RECOMMANDONS que le gouvernement du Canada affecte de nouveau 0,7 p. 100 de son PNE à l'aide publique au développement tout en fixant des dates précises.

B. Urgences

Au-delà de l'aide publique au développement, nous demandons instamment à notre gouvernement de répondre aux situations d'urgence qui surgissent dans le monde. Nous ne pouvons ignorer les conséquences tragiques des conflits en cours. Il existe des millions de réfugiés en Indochine, dans d'autres parties d'Asie, en Somalie et dans d'autres régions du monde. La situation en Indochine est intolérable. Les conditions dans lesquelles les Somaliens meurent sont pires encore. Ces crises sont d'une ampleur différente.

Nous estimons que nous ne pouvons pas laisser aux pays limitrophes de ces régimes qui provoquent l'exode de réfugiés le soin de supporter tout le fardeau. Les pressions supplémentaires exercées sur leurs économies déjà fragiles sont trop importantes.

Ces crises ont été provoquées par l'homme, mais il existe des désastres naturels également. Les pauvres du monde entier vivent dans des conditions tellement déplorables qu'une forte tempête suffit à en tuer des centaines. Nous ne croyons pas que le gouvernement soit prêt à répondre aux opérations de sauvetage et de secours à l'étranger. Une attention plus soutenue devrait être accordée à des programmes de secours dans les régions où les cataclysmes sont fréquents.

Il existe en outre des situations comme celles qui sévissent au Zimbabwe et en Ouganda où le gouvernement a été renversé. Il semblerait que le gouvernement canadien ne dispose pas des éléments nécessaires pour répondre aux changements de situations. Par exemple, l'Ouganda ne recevait pas d'aide sous l'ancien régime, mais il ne semble pas que nous puissions renforcer ce changement en lui fournissant de l'aide. On ne peut peut-être pas encourager les changements politiques dans le Tiers monde en manipulant l'aide, mais cela ne signifie pas que celle-ci ne pourrait pas être utilisée positivement pour renforcer les changements qui ont eu lieu. Les programmes d'aide canadiens devraient être plus souples pour permettre de mettre sur pied des projets importants en situation d'urgence.

NOUS RECOMMANDONS que des crédits supplémentaires soient octroyés et que des modalités permettant de répondre aux situations d'urgence soient élaborées.

C. L'aide non liée

De plus grands efforts devraient être déployés dans le domaine de «l'aide liée»; un certain pourcentage de l'aide publique au développement octroyée par voie bilatérale à un pays en développement doit venir à l'achat de biens et de services au Canada.

Notre pays avait en fait décidé officiellement, en 1975, de favoriser l'aide non liée. Mais l'effort n'est pas suffisant. L'aide liée diminuera d'au moins 20 p. 100 la valeur de l'aide apportée en moyenne, aux pays bénéficiaires, car les biens et services canadiens auront augmenté en conséquence.

NOUS RECOMMANDONS que le Canada s'efforce de délier l'aide de 10 p. 100 chaque année au cours des dix prochaines années en vue de tirer le maximum de l'aide qu'il apporte.

D. Le désarmement au profit du développement

Si le Canada a réduit son aide publique au développement à 0,43 p. 100 de son produit national brut, il a également proposé de dépenser \$31 milliards à l'achat de matériel militaire et d'entretien au cours des dix prochaines années. Il existe un lien moral entre ces dépenses d'armes énormes et les crédits honteusement bas qui sont affectés à la suppression de la faim et de la maladie dans le Tiers-monde.

Nous plaillons pour un changement des priorités économiques et politiques qui permettront, au cours des années à venir, de détourner les crédits affectés aux dépenses militaires vers l'aide au développement et l'aide d'urgence.

Nous prions instamment le gouvernement canadien de prendre des mesures dans la bonne direction, en guise de strict minimum.

NOUS RECOMMANDONS que le Canada affecte 0,10 p. 100 du budget du ministère de la Défense à une étude sur le désarmement.

E. Questions commerciales

Il est important de reconnaître que non seulement les règlements officiels imposés par les nations industrialisées et par les organismes internationaux se répercutent sur les échanges commerciaux, mais également les groupes économiques internationaux tels que les multinationales, les consortiums bancaires et leurs organisations qui ne relèvent pas de gouvernements particuliers. Nous convenons que le but de notre politique commerciale devrait être d'établir des liens commerciaux avec les pays en développement, de supprimer les obstacles au commerce contre les produits manufacturés provenant de ces pays et d'utiliser tous les moyens pour nous assurer que ces pays perçoivent une juste rémunération pour leurs exportations.

Cependant, en développant de nouveaux moyens de production, il est nécessaire de s'assurer que les biens que nous importons profitent en réalité à la population des pays du Tiers-monde concernés. La création de zones libres industrielles, en particulier dans les pays de la côte Pacifique, permet aux industriels d'investir dans un pays du Tiers-monde sans même que ce pays perçoive des impôts ou des redevances. Les conditions de travail sont telles que les biens produits dans ces circonstances pourraient être difficilement classés dans la catégorie des biens manufacturés que les pays du Sud demandent aux pays du Nord d'accepter.

Il n'est pas question non plus de demander que les denrées cultivées dans des pays du Tiers-monde soient importées sans restriction. Il existe trop de sociétés dans le Tiers-monde qui produisent des cultures de luxe destinées à l'exportation dans des pays du Nord, ce qui ne profite pas ou guère à la population locale.

NOUS RECOMMANDONS que le gouvernement canadien établisse des liens commerciaux avec les pays en développement et encourage, en particulier, les échanges commerciaux avec les pays dont les gouvernements redistribuent les revenus dans le pays, dont la politique officielle interdit toute exploitation de la main-d'œuvre et dont les programmes sont axés vers l'amélioration du sort des plus pauvres.

F. Allègement de la dette

Pour les pays en développement, le service de la dette engloutit environ la moitié de la valeur de l'aide nouvelle qu'ils reçoivent chaque année. De plus, ces dettes obligent souvent le gouvernement du pays à imposer des conditions qui l'empêchent de poursuivre une politique autonome ou des politiques sociales acceptables. Les déboires qu'a connus la Jamaïque avec le Fonds monétaire international au printemps 1980 soulignaient le dilemme auquel ces pays ont à faire face lorsque l'argent est prêté à certaines conditions, notamment à condition que la population, y compris les plus pauvres, se serre la ceinture jusqu'à ce que la conjoncture s'améliore.

Il est important de savoir que des banques privées et des consortiums bancaires internationaux ont ces dernières années consenti des prêts à certains pays en développement. Au début de cette année, des cadres de la Citicorp de New York ont attiré l'attention sur la menace que posaient les dettes importantes des pays de développement. Ils ont fait remarquer que les problèmes créés par l'ampleur de la dette dans des pays où sévit la révolution (tels que l'Iran et le Nicaragua en 1979) ont montré clairement que le fardeau de la dette des pays en développement pouvait menacer sérieusement le système financier international et, au bout du compte, l'intérêt des citoyens dont les banques consentent ces prêts. Les pays du Sud ont demandé une restructuration du système financier; entre temps, il est d'une importance vitale que nos propres banques rendent compte des prêts qu'elles consentent à des pays en développement.

NOUS RECOMMANDONS que le gouvernement canadien exige que tous les prêts supérieurs à \$1 million consentis à des gouvernements étrangers, à leurs organismes et sociétés soient divulgués pour empêcher en particulier l'achat d'armes de façon à assurer un contrôle suffisant.

G. Les multinationales

De temps à autre, des églises des pays du Sud ont demandé à des églises canadiennes de noter les répercussions qu'avaient les décisions prises par le secteur privé sur le développement de collectivités entières. Elles font rapidement remarquer que toute la bonne volonté du gouvernement canadien, même lorsqu'elle est encaissée officiellement dans la politique étrangère, est d'une importance toute relative si les décisions prises par le secteur privé vont à l'encontre de la politique officielle. Par conséquent, nous prions instamment le gouvernement canadien de reconnaître quels changements doivent être apportés si un nouvel ordre économique doit voir le jour. Si nous voulons honnêtement créer les conditions qui permettront à ces pays d'orienter leur développement vers l'autonomie et de satisfaire les besoins fondamentaux de leur population, le gouvernement devra intervenir de temps à autre en vue de freiner ces forces qui luttent contre nos efforts visant à atteindre ce but.

L'expérience que nous avons vécue au Canada en 1980 nous donne à penser que les investisseurs internationaux qui se sentent libres de retirer soudainement les capitaux qu'ils ont investis dans des entreprises canadiennes peuvent créer d'importants problèmes, non seulement pour les travailleurs qui perdent leur emploi, mais également pour des collectivités entières centrées autour de ces emplois. En fait, le choc économique est si grand que des nations entières doivent parfois faire face à des problèmes graves.

C'est ce genre de choc, multiplié par dix, cent au mille qui subissent les économies faibles et fragiles de nombreux pays du Sud qui ont poussé les planificateurs du développement à demander aux gouvernements des pays industrialisés de mettre au moins sur pied des contrôles minimums sur la mobilité des capitaux. Si ces mesures sont difficiles à prendre politiquement parlant, les effets à long terme seraient sans aucun doute pires si elles n'étaient pas prises au fur et à mesure que l'écart entre les pays riches et les pays pauvres s'agrandit. Les pays industrialisés sont de plus en plus identifiés à ces investisseurs qui prennent autant de libertés.

Des églises canadiennes ont travaillé pendant longtemps avec ceux qui étaient les plus touchés par les activités de sociétés ou de banques canadiennes, dans des pays tels que Panama, le Guatemala, les Philippines, le Chili, le Brésil, le Nicaragua, l'Afrique du sud, la Namibie, la Corée du sud, la Jamaïque, la République dominicaine et l'Indonésie. Nous avons également envoyé des équipes chargées de vérifier les rapports transmis par les réseaux internationaux.

NOUS RECOMMANDONS que le gouvernement canadien demande aux sociétés et aux banques canadiennes effectuant des opérations dans les pays en développement de respecter des codes d'éthique au moins équivalents à ceux qui existent au Canada.

NOUS RECOMMANDONS que le gouvernement canadien exige que ces sociétés rendent compte obligatoirement de leurs investissements à l'étranger devant un organisme public: taux d'activité, montants investis, bénéfices et salaires.

NOUS RECOMMANDONS que le gouvernement canadien cesse d'octroyer des crédits à l'exportation, d'assurer les investissements et d'aider les sociétés qui s'associent à des pays réputés pour avoir violé les droits de l'homme à obtenir des crédits internationaux à l'investissement.

La vente d'armes est un secteur du commerce qui nous remplit de détresse. Il est moralement répréhensible de permettre que ce pays serve de base à la vente d'armes devant être utilisées pour renverser des gouvernements populaires. Dans certains cas, des pièces détachées fabriquées au Canada sont vendues à un pays qui les revend à un pays tiers où elles viennent s'ajouter au matériel militaire utilisé contre les paysans locaux. Il est évident que le bien effectué par l'intermédiaire du secteur public peut être anéanti par certaines activités du secteur privé.

NOUS RECOMMANDONS que le gouvernement canadien exige que toutes les ventes d'armes effectuées par des sociétés exploitées au Canada soient divulguées (y compris les filiales de sociétés étrangères) ainsi que le nom du pays bénéficiaire et de tous les utilisateurs finals et la valeur de ces ventes.

NOUS RECOMMANDONS que le gouvernement canadien révise le mécanisme lui permettant de contrôler l'exportation d'armes à des pays frappés d'embargo par les Nations-unies.

RECOMMANDATIONCONSEIL CANADIEN DES ÉGLISES

NOUS RECOMMANDONS

- 1) Que le gouvernement du Canada affecte de nouveau 0,7 p. 100 de son P.N.B. à l'aide publique au développement, tout en fixant des dates précises.
- 2) Que des crédits supplémentaires soient octroyés et que des modalités permettant de répondre aux situations d'urgence soient élaborées.
- 3) Que le Canada s'efforce de délier l'aide de 10 p. 100 chaque année au cours des 10 prochaines années en vue de tirer le maximum de l'aide qu'il apporte.
- 4) Que le Canada affecte 0.10 p. 100 du budget du ministère de la Défense à une étude sur le désarmement.
- 5) Que le gouvernement canadien forme des liens commerciaux avec les pays en développement et encourage, en particulier, les échanges commerciaux avec les pays dont les gouvernements redistribuent les revenus dans le pays, dont la politique officielle interdit toute exploitation de la main-d'œuvre et dont les programmes sont axés sur l'amélioration du sort des plus pauvres.
- 6) Que le gouvernement canadien exige que tous les prêts supérieurs à \$1 million consentis à des gouvernements étrangers, à leurs organismes et sociétés soient divulgués pour empêcher, en particulier, la vente d'armes de façon à assurer un contrôle suffisant.
- 7a) Que le gouvernement canadien demande aux sociétés et aux banques canadiennes effectuant des opérations dans des pays en développement de respecter des codes d'éthique au moins équivalents à ceux qui existent au Canada.
- b) Que le gouvernement canadien exige que ces sociétés rendent compte obligatoirement de leurs investissements à l'étranger devant un organisme public: taux d'activité, montants investis, bénéfices et salaires.
- c) Que le gouvernement canadien cesse d'octroyer des crédits à l'exportation, d'assurer les investissements et d'aidez les sociétés qui s'associent à des pays réputés pour avoir violé les droits de l'homme à obtenir des crédits internationaux à l'investissement.
- d) Que le gouvernement canadien exige que toutes les ventes d'armes effectuées par des sociétés exploitées au Canada soient divulgués, (y compris les filiales de sociétés étrangères) ainsi que le nom du pays bénéficiaire et de tous les utilisateurs finals et la valeur de ces ventes.
- e) Que le gouvernement canadien révise le mécanisme lui permettant de contrôler l'exportation d'armes à des pays frappés d'embargo par les Nations-unies.

APPENDIX "RNSR-25"



Canadian Catholic Organization

FOR **DEVELOPMENT** AND **PEACE**

2111 CENTRE STREET, MONTREAL, CANADA H3K 1J5 — TEL.: (514) 932-5136
TELEX MONTRÉAL 05-267420 — TELEX TORONTO 06-22990

B R I E F

presented to the

Parliamentary Working Group

on North-South Relations.

September, 1980.

Introduction

The Canadian Catholic Organization for Development and Peace wishes, in this report addressed to the Parliamentary Working Group on North-South Relations, to make its contribution to the elaboration of a Canadian policy on aid for development.

This development, to which we will refer in this report, can be defined as "the process of change towards liberation by which a group of people, in a given social and ecological environment and at a certain historical moment, transforms its structures of production, establishes new social relationships and renews its institutions in the light of the actualization of its cultural foundations, in view of arriving at a better quality of life. This process of change, in many cases, follows from diversified exchanges among different peoples and, at the same time, coincides with opening them up to new relationships.

Development and Peace expresses a particular desire for:

- a) Canada to promote and support, on an international level, the creation of a World Development Fund, in which all countries would participate equally. This Fund would be financed by member countries and also from the automatic resources or taxes from the production and export of arms;
- b) Canada, on both the national and international levels, to promote the adoption and application of rules and criteria for development in all its forms; these rules must especially pertain to the respect for human rights;
- c) Canada, in terms of the aid given to development, to increase the quantity of resources directed towards aid and attain the goal of 0,7% of the GNP within a period of three years;
 - improve the quality of this aid by progressively untieing its bilateral aid;
 - recognize the importance of NGOs and the need for private organizations for development which will reach and benefit the masses and popular groups in the Third World and also help them to take a necessary part in their own development;
 - increase the education of the Canadian public on international development by all means possible, and at all levels, so that this public will become aware of the real causes of under-development and each individual's responsibility towards the Third World.

1. The Canadian Catholic Organization for Development and Peace was founded in 1967 by the Catholic Church in Canada; the mandate it received was to promote solidarity with developing peoples by:
 - giving financial aid to projects for socio-economic development in the Third World;
 - educating the Canadian public about international development.

In order to achieve these goals, Development and Peace relies on the work of thousands of volunteers in local and regional groups set up across Canada. These groups and individuals enable the organization to collect more than \$5 million from the Canadian Catholic public each year. And they, moreover, educate Canadians on the situation in the Third World, the problems of international development and the real causes of under-development.

Development and Peace directs a maximum of 8% of its resources towards administration and 14% towards education for development in Canada. Since its founding, the organization has been able to contribute an amount exceeding \$60 million to financing socio-economic development projects in 80 countries of the Third World. Furthermore, \$5 million have been allocated to emergency relief and reconstruction projects.

2. World Development Fund and militarization

2.1 Development and Peace would, first of all, like Canada to promote and support, on an international level, the creation of a World Development Fund.

Such a fund is necessary because of the insufficient aid presently available, especially at the international and multilateral levels. The first two decades of Development have been unsuccessful in many respects: misery and poverty have not ceased to increase; the difference between rich and poor countries has become even more significant; the political, economic and social problems in the vast majority of developing countries have become more serious. Aid for development and international cooperation have been inadequate; they did not attain the goals which had been set or the amounts which had been forecasted.

The insufficiencies and shortcomings of the mechanisms and of the international institutions for cooperation also emphasize the need for creating this new Fund. In particular, the institutions constituted by the World Bank Group have not succeeded in giving rise to sufficient development in developing countries and are unable to do so because of their very organization and goals. In

fact, this Group will only agree to finance precise projects, not programs which are integrated into the country's development; the developing countries have little chance to command respect for their priorities and needs in the Group, where the majority of the votes are held by a few industrialized countries; and the industrialized countries, which hold power at the World Bank, must link their aid to their economic and strategic interests. This is what explains the fact that the poorest countries (LDC) receive a mere 1/3 of the aid allocated by the World Bank group, whereas close to 45% of this aid is granted to countries whose annual per capita income exceeded \$500 and even \$1,000.

The experience of the International Agricultural Development Fund - IADF - which was set up in June, 1976, at a constitutive conference in Rome, including eighty founding states, has proved to be positive and acts as evidence to favour the creation of a World Development Fund. The appeal to OPEC countries to be financial backers along with the industrialized countries, management and decision-making powers which are assumed equally and priority given to the poorest countries have been innovated in the sphere of international cooperation, and show the possibilities for extending this experience on a much wider scale.

There is an urgent need to create a WDF, given the current insufficiencies in terms of aid and international institutions. This was also a request made by the Brandt Commission:

"Consideration should be given to the creation of a new international financial institution - a World Development Fund - with universal membership, and in which decision-making is more evenly shared between lenders and borrowers, to supplement existing institutions and diversify lending policies and practices. The World Development Fund would seek to satisfy the unmet needs in the financing structure, in particular that of programme lending. Ultimately it could serve as a channel for such resources as may be raised on a universal and automatic basis." (p. 291)

The WDF, whose creation we are asking Canada to support, following the Brandt Commission, should have the following essential characteristics:-

- aim at financing development programs which are integrated, concerted and long term; not only specific projects but global development in all its aspects;
- favour the poorest countries;
- ensure that the Third World can participate equally in decision-making;
- be universal and open to all peoples.

The question of financing this WDF is also important. For us, it is related to the question of militarization, which is a crucial question today as it is directly related to problems of under-development and development.

The WDF would firstly be financed by contributions from member countries (except those which are the poorest). But it would also, and mainly, be financed by the resources which the Brandt Commission, and others, call the "automatic" resources. These resources, in the case of the WDF, would be:

- a) taxes on the exploitation of mineral resources in the ocean;
- b) taxes on arms production;
- c) taxes on the export of arms.

Deep-sea mineral resources do not belong to any particular country; they belong to humanity. And if they are monopolized by certain countries or companies, the latter cannot do so without assuming their social and economic responsibility towards humanity. It is correct and necessary for those who are exploiting these rich resources to pay taxes to an international institution like the WDF.

2.2 Expenses earmarked for militarization and arms production, for their part, not only divert considerable amounts of resources from development, but also directly cause under-development, poverty and misery.

Each year, close to \$450 billion dollars US are used for military purposes in the world. It is a startling figure which increases each year. It is twenty times more than all public aid or assistance for development. Such a situation must be condemned.

In order to justify these expenditures, people may bring up the question of security; they also use the argument that military industry is used to maintain the growth rate and create jobs in industrialized countries. These are false arguments, since The Canadian Labour Statistics Bureau has revealed that investments of \$1 billion could create 100,000 jobs in the construction industry, 112,000 jobs in the production of consumer goods, 139,000 jobs in the health sector, whereas the same investment would just create 75,000 jobs in the military industry.

Whereas military expenses are unjustified in the industrialized countries, in the developing countries they are a direct impediment to development and are one of the causes of under-development.

The arms that are produced are used; and they are the

cause of famines, destruction of goods and harvests, injuries, refugees. The International Research Institute for Peace (Stockholm) has counted 133 "official" armed conflicts since the second World War. Almost all took place in developing countries. Eighty of these countries were affected by these conflicts and their situations were seriously worsened, their development was impeded as a result.

Even when militarization does not result in war, it is a direct hindrance to development. Military expenditures in developing countries reach \$90 billion US annually. These resources could be used for development, they could guarantee developing countries sufficient food production, education, health care and industrialization.

Most often these military expenditures in Third World countries are at the expense of agriculture revenues. For instance, from 1960 to 1973, agriculture's contribution to the gross national product in the Philippines and India was 35% and 49.6% respectively. However, these countries accord a mere 6.8% and 3.4% of their expenditures to agriculture, as opposed to 22.2% and 27.7% for "Defence". (Source: World Bank)

Therefore, authentic development requires a drastic reduction in military expenditures and an immediate limitation of the arms race. It also requires a limit imposed on profits from the production and export of arms (and thus from the exploitation of under-development). In this sense, taxes on this production and this form of export would be paid into the World Development Fund.

3. A regulated aid which respects Human rights

3.1 Included under the category of aid or cooperation with development are:- public bilateral aid, contributions to multi-lateral organizations, contributions by the private sector aside from donations (investments or loans from the private sector and transnational companies: i.e. 55% of the total aid) and donations from the NGOs.

With regard to all these forms of aid, but more particularly regarding the loans and investments from the private sector and the transnationals, bilateral aid and aid from international financial institutions (BIRD, IMF...), Development and Peace hopes that Canada will support the adoption and the application of standards, rules or criteria, on both the national and international levels.

Aid can, in fact, constitute a real danger for developing countries; instead of encouraging development, it can become an impediment. It can create or increase a situation of economic

dependence of poor countries on the industrialized countries, by increasing the developing countries' debts, removing their right to choose their own economic partners, and leaving the developing countries at the mercy of certain rich countries or transnational companies. Aid could be the cause or opportunity for political domination, interference in the affairs or policies of developing countries, and cultural and idealogical alienation of these countries.

It is therefore urgent to adopt and apply a code of ethics or conduct, standards and rules with respect to international aid for development. In order to be effective, these standards should exist internationally as well as nationally.

These standards should govern economic aspects of aid. They should set out the rights and obligations of the countries affected by the aid (providers and recipients) with regard to the conditions governing the investment, transfers of technology, the repatriation of profits and royalties, etc.

The regulations should also decide upon the political conditions governing aid: non-interference in the internal affairs of developing countries, and respect for the plans, objectives and priorities of these countries, including the regimes or political models they choose to follow.

International cooperation also calls for an important social responsibility. Aid which does not assume its social obligations would rapidly become counter-aid. It would do more harm than good in the developing countries. For example, this would be the case for aid which does not respect the values and cultures of various peoples; aid which would increase the domination of a minority class over the peasant or working class masses in a developing country; aid which would not respect the laws or labour laws in a given country.

3.2 Aid and cooperation with development must especially respect and defend human rights. Because real development cannot occur without this respect for fundamental human rights, and any aid which does not fulfill this indispensable condition would counteract such aid.

Human rights and North-South relations, or Human rights and development, are closely linked realities. The Charter of the Economic Rights and Duties of States, adopted by the United Nations on December 12, 1974, establishes this relationship:

"Economic relations, as well as political and other relations among states, must be governed by the

following principles:-

- ...g) Equality of the rights of all peoples and the right of peoples to self-determination;
- ...k) Respect for human rights and basic freedoms;
- ...m) Promotion of international social justice;..."

But reality does not always correspond with these principles. And even aid for development which, more than any other transaction, should respect and support human Rights, sometimes becomes a prop for violations of these rights.

- Aid is sometimes granted to totalitarian and repressive governments, such as Chile, which gives these governments even more power over the marginalized people; Canada, unfortunately, concedes its aid to such repressive governments while hesitating too often and too long to recognize and help countries which, like Nicaragua, overthrow such regimes.

- Aid is sometimes given to projects which represent a concentration of capital in the hands of a privileged class; projects which cause exploitation and marginalization of the masses or other classes: Indians and peasants expelled from their land, the creation of a reserve of cheap labour in the cities who have a hard time staying alive. The official position of the Canadian Catholic Mission at the Seminar on Human Rights held in Chile in November, 1978, described this situation as follows:-

"Canadian multinational corporations seek out countries like Chile where human rights are not respected, where wages provide for bare survival, where the right of trade union organization has been eliminated, where unemployment has reached indecent proportions and where social services have been decimated by right-wing governments, open to the free market, in order to maximize their profits. In so doing, these governments support and encourage inhuman economic models which demand the constant violation of human rights."

All too often, aid is used to maintain and strengthen a system and structures which are the very cause of under-development, which can only be maintained by the constant violation of human rights. These structures and these systems must be modified in order for development to:-

- reach out to all peoples and all the needy masses, by equally dividing up the wealth;
- take everyone into consideration, groups, the masses, rich and poor alike, by calling on everyone to participate concretely and effectively in development.

For all these reasons, Development and Peace proposes that Canada adopt on the national level and support on the international level a code of ethics or standards and rules governing aid for development.

Among these rules, we would place special emphasis on the unconditional respect for the defence of human rights.

4. A Canadian aid policy

Development and Peace also proposes that, on the national plane, Canada make significant improvements to its policy on aid for development.

Such improvements require a revision of the many aid structures and dimensions. In this report, we will stress four aspects whose importance and urgency seem particularly great at this time.

4.1 Increased volume of aid and the objective of 0.7% of the GNP.

Given the extent of under-development and the necessity and urgency of massive aid for international development, the United Nations set a goal of 0,7% of the GNP in the industrialized countries which was to be directed towards aid for development. The necessity of attaining this goal was reaffirmed by the Pearson report. And the Canadian government has accepted and endorsed this goal. CIDA, in particular, has confirmed this in its "Strategy for cooperation in international development - 1975-1980". The CCIC - the Canadian Council for International Cooperation - supports this goal in its "Principles for Action" (November, 1979), and the interim report of the Parliamentary Working Group, to which this report is addressed, reaffirms it.

However, the real situation is very different, and government action in this sense is deceptive. The highest percentage of the GNP that aid has ever reached was 0,56% (in 1975). And since then, though the situation is worsening in the Third World, poverty and misery are on the rise, the developing countries are falling deeper and deeper into debt, Canada has reduced the percentage of

its GNP which is directed towards aid. It is less than 0,43% today. In this sense, the recent declarations of the Minister of External Affairs at the United Nations, not anticipating that the 0,7% objective will be reached before 1990, are also disappointing.

We believe that it is important for Canada to reaffirm its desire to apply the 0,7% of its GNP to aid for development; that the amount of Canadian aid increase progressively until it reaches this goal; and that a precise date, not exceeding three years from now, be set for this to be achieved.

4.2 The untieing of aid

Tied bilateral aid means that the donor binds his aid to certain conditions which are favourable to him. The "beneficiary" country is thus bound to the donor - either in terms of the source of supply of products to be bought with the funds granted, products which must be purchased from the donor country - or in terms of the type of project that is financed by the donor, who decides on the project according to what profits can be made - or as to the products that the beneficiary can purchase, products which are determined by the donor.

The major part of Canadian bilateral aid is "tied" And this cannot be to the advantage of either the developing countries or even of Canada.

In fact, this aid is more profitable to the donor country than it is to the developing countries. It is a way to increase exports and establish a market in developing countries. It creates economic and political ties between industrialized countries and developing countries, ties which are profitable to the donor countries and their private corporations and companies. It is often a way to stimulate the economy of the donor country. The developing countries, on the other hand, are often forced to invest their small savings in projects which are not their priorities, or ones which they didn't freely decide to support. Tied aid creates obligations and economic and political ties for them, and this aid is often a factor which leads them deeper into debt since the products which they must buy cost them 15% to 30% more than if they bought them elsewhere.

In the long term, we doubt that such aid will be profitable to Canada. Countries which have been submitted to such aid conditions for a long time would hardly consider Canada as a commercial partner with which they would like to maintain relations. Canada, in seeking these meager short term profits, tarnishes its international image and can harm its future trade with the developing

countries. The Economic Council of Canada, in its study "For a Common Future - A Study of Relations between Canada and the developing countries (1978)" goes along these lines and recommends the progressive untieing of aid.

Development and Peace asks that Canada's bilateral aid to developing countries be progressively untied, and that aid be completely untied by 1985.

4.3 Importance of the NGOs

Promoting development is not the exclusive concern of government, in the industrialized or developing countries.

Development must be aimed at and reach the poor and miserable masses in the developing countries, who, by all means possible, must receive adequate and human living and working conditions, in terms of food, education, health care, housing and jobs. On the other hand, this development must rely on the action and collaboration of these broad masses. These masses must be mobilized to collaborate with development: "Workers and peasants, women and youth - organized in trade unions, cooperatives and other groups - will often be the guarantee of implementing reforms in many social and economic areas." (Brandt Report, p. 133). Furthermore, development must come from the masses and from representatives of their groups and associations. Development belongs to the masses and it is their right to define the objectives, strategy, models and priorities of their own development. Popular organizations have an important role to play in development. As the Brandt Report states, "the most basic of all needs is the right to participate in change and to share in the outcome." (p. 63)

Thus, development cannot be the exclusive initiative of government; especially since, in a vast majority of developing countries, the existing governments do not represent the mass of the population but rather the military or economic minorities which impose themselves on these masses.

The role of the masses of the population and their own organizations is vital in the development process. These popular organizations in developing countries vary, in terms of their role and their type, according to the different countries. They include trade unions and cooperatives, peasant associations; they reach out to the sectors of health care, education, housing, culture and others. They include women, youth, etc.

Aid to development must give a greater importance to NGOs in developing countries than is currently the case; these organizations are essential to development. The basic or popular organizations in the Third World must receive more Canadian support

for their development, and this support will ordinarily be channelled through the Canadian NGOs.

In fact, the NGOs in industrialized countries are better able to establish and maintain relations of collaboration and solidarity with the popular organizations or core groups in developing countries. They have a wide experience in this field and are the only ones capable of establishing a relationship based on confidence and an efficient collaboration with development.

In this respect, the Canadian NGOs have the experience and the ability to make an effective contribution. They have the support of the Canadian public, which donates more than \$100 million annually to the NGOs. They have demonstrated their administrative abilities, their ability to analyse situations, to follow closely and evaluate financial programs in consultation with the groups in the developing countries, to constantly improve their methods, to meet new demands and priority situations with flexibility and speed.

Development and Peace hopes that Canada will recognize, in its aid policy, the growing importance of the core groups and popular organizations in the developing countries and will, as a result, recognize the importance and need for the Canadian NGOs to participate in development with these private Third World organizations and guarantee the Canadian NGOs the means, the resources and the autonomy to promote this indispensable development.

4.4 Education of the Canadian public on international development.

Finally, Development and Peace would like to express its concern for the growing need for better education of the Canadian public on international development. This concern goes along the lines of what the Parliamentary Working Group expressed in its interim report.

Education of the Canadian public on questions of international development is already taking place; and the experience of our organization in this field demonstrates that it can be done. However, the education which has taken place so far is clearly insufficient. It does not reach all Canadians nor does it reach all groups and all classes of the population. It does not sufficiently expose the extent of current problems of under-development and its causes, the importance of which not only affects the Third World but Canada as well. It is, in fact, a question of survival of humanity as a whole, of both the rich and the developing countries.

The education presently being given is not always of the highest quality. All too often, when referring to Third World issues, to poverty and misery, an appeal is made to feelings and

emotions. Too often also, reports are limited to aid and its results and do not touch on actual situations or problems. In many instances also, information given to the Canadian public on the Third World by the media is incorrect or incomplete.

Real education of the Canadian public on international development requires:-

- public awareness of the situation in the Third World, by full and correct information being made accessible through all possible vehicles, especially the mass media;
- an understanding of the real causes of these situations of dependency, exploitation, poverty and misery as well as a knowledge of the causes of under-development, including the responsibility of Canada and of Canadian citizens for under-development in the Third World;
- a knowledge of the responsibility of Canada and of every Canadian in the development process and an appeal for effective participation in this development.

This kind of education is the responsibility of all, at all levels. The NGOs, because of their experience, the freedom which they enjoy and their direct access to the public, have a special and very important role to play: they should have more resources and means at their disposal to be able to implement this education.

Development and Peace therefore hopes that Canada will increase the education of the Canadian public on development, at all levels and by all means, in order to bring about an awareness of the real causes of under-development and a recognition of individual responsibility for the development of the Third World.

APPENDICE «RNSR-25»



M E M O I R E

présenté au

Groupe de travail parlementaire

sur les relations Nord-Sud.

Présentation

L'Organisation Catholique Canadienne pour le Développement et la Paix veut, dans le présent mémoire adressé au Groupe de travail parlementaire sur les relations Nord-Sud, apporter sa contribution à l'élaboration d'une politique canadienne d'aide au développement.

Ce développement, nous l'entendrons, dans ce mémoire, comme le processus de changement vers la libération par lequel une population dans un milieu social et écologique donné, et à un moment historique déterminé, transforme ses structures de production, établit de nouveaux rapports sociaux et renouvelle ses institutions à la lumière de l'actualisation de ses fondements culturels, en vue de parvenir à une meilleure qualité de vie. Ce processus de changement découle, pour beaucoup, d'échanges diversifiés entre les peuples en même temps qu'il concourt à les ouvrir à de nouveaux rapports.

Développement et Paix souhaite particulièrement:-

- a) que le Canada favorise et appuie, au niveau international, la création d'un Fonds Mondial de Développement, où tous les pays participeraient également. Ce Fonds serait financé par les pays membres, et aussi par des ressources automatiques, soit de taxes provenant de la production et de l'exportation d'armements;
 - b) que le Canada, tant au niveau national qu'au niveau international, favorise l'adoption et l'application de règlements et critères pour l'aide au développement sous toutes ses formes; ces règlements doivent viser particulièrement le respect des droits humains;
 - c) que le Canada, dans l'aide qu'il apporte au développement, augmente la quantité des ressources appliquées à l'aide, et atteigne l'objectif de 0,7% du PNB dans un délai de trois ans;
- améliore la qualité de cette aide, en déliant progressivement son aide bilatérale;
 - reconnaisse l'importance des ONGs et la nécessité des organismes privés pour un développement qui atteigne les masses et groupes populaires du Tiers-Monde, bénéficie à ceux-ci et les aide à apporter leur participation nécessaire au développement;
 - intensifie, par tous les moyens et à tous les niveaux, l'éducation du public canadien au développement international, dans le sens d'une prise de conscience, par ce public, des causes réelles du sous-développement et de la responsabilité de chacun face au Tiers-Monde.

1. L'Organisation Catholique Canadienne pour le Développement et la Paix fut fondée en 1967 par l'Eglise catholique du Canada, et reçut pour mandat de promouvoir la solidarité avec les peuples en développement, par:

- l'aide financière à des projets de développement socio-économique dans le Tiers-Monde;
- l'éducation du public canadien au développement international.

Développement et Paix a, pour la réalisation de ces objectifs, l'appui et le travail de milliers de membres bénévoles, réunis en groupes locaux et régionaux, à travers tout le Canada. Ces groupes et personnes permettent à l'organisme de recueillir chaque année, plus de \$5 millions auprès du public catholique canadien. Ils permettent surtout l'éducation de la population sur la situation du Tiers-Monde, sur les problèmes du développement international, et sur les causes réelles du sous-développement.

Développement et Paix applique un maximum de 8% de ses ressources à l'administration, et 14% à l'éducation au développement au Canada. Depuis sa fondation, l'organisme a pu contribuer au financement de projets de développement socio-économique dans 80 pays du Tiers-Monde, pour un montant de plus de \$60 millions. De plus, \$5 millions ont été affectés à des secours d'urgence et projets de reconstruction.

2. Fonds Mondial de Développement et militarisation

2.1 Développement et Paix souhaite d'abord que le Canada favorise et appuie, au niveau international, la création d'un Fonds Mondial de Développement.

La nécessité d'un tel fonds découle d'abord de l'insuffisance actuelle de l'aide, surtout au plan international et multilatéral. Les deux premières décennies du Développement se sont révélées des échecs, sous de nombreux aspects: la misère et la pauvreté n'ont cessé d'augmenter; la différence entre pays riches et pays pauvres s'est davantage accentuée; les problèmes politiques, économiques et sociaux de la grande majorité des pays en voie de développement se sont aggravés. L'aide au développement et la coopération internationale ont été déficientes, n'ont pas atteint les objectifs et les volumes prévus.

L'insuffisance et les déficiences des mécanismes et des institutions internationales de coopération exigent aussi la création de ce nouveau Fonds. En particulier, les institutions constituées par le Groupe de la Banque Mondiale, n'ont pas réussi à susciter un développement suffisant des pays en voie de développement, et ne pourront le faire, à cause même de leur

organisation et de leurs objectifs. De fait, ce Groupe n'accepte de financer que des projets précis, et non des programmes intégrés de développement; les pays en voie de développement ont peu de chances de faire valoir leurs priorités et besoins dans ce Groupe, où la majorité des voix appartient à quelques pays industrialisés; et les pays industrialisés, qui détiennent le pouvoir à la Banque Mondiale, ne peuvent que lier leur aide à leurs intérêts économiques et stratégiques. C'est ce qui explique que les pays les plus pauvres (LDC) ne reçoivent qu'environ 1/3 de l'aide du groupe de la Banque Mondiale, alors que près de 45% de cette aide est concédée à des pays dont le revenu per capita en 1976 dépassait \$500 et même \$1,000.

L'expérience du Fonds International de Développement Agricole - FIDA - mis en place en juin 1976 par la conférence constitutive de Rome, réunissant quatre-vingts Etats fondateurs, s'est révélée positive, et plaide en faveur de la création d'un Fonds Mondial de Développement. L'appel aux pays de l'OPEP comme bailleurs de fonds, à côté des pays industrialisés, la gestion et le pouvoir de décision qui sont assumés paritairement, et la priorité donnée aux pays les plus pauvres, ont été des innovations dans le domaine de la coopération internationale, et montrent la possibilité d'étendre cette expérience à une plus vaste échelle.

Devant les insuffisances actuelles de l'aide et, de ses institutions internationales, il devient urgent de créer un FMD, comme le demande d'ailleurs la Commission Brandt:

"Toute considération doit être apportée à la création d'une nouvelle institution financière internationale - un Fonds Mondial de Développement - avec membership universel, et dans lequel la prise de décision serait plus équitablement partagée entre prêteurs et emprunteurs, pour venir compléter les institutions existantes et diversifier les politiques et les pratiques de prêts. Le FMD chercherait à satisfaire les besoins encore non satisfaits par les structures actuelles de financement, en particulier le prêt à des programmes. Enfin, il pourrait servir de canal pour des ressources comme celles qui seraient obtenues sur une base universelle et automatique." (p. 291)

Le FMD, dont nous demandons au Canada d'appuyer la création, à la suite de la commission Brandt, devra donc avoir comme caractéristiques fondamentales:

- viser le financement de programmes de développement intégré, concertés et à long terme; c'est-à-dire non de projets ponctuels mais de programmes globaux qui assurent le développement sous tous ses aspects;
- favoriser les pays les plus pauvres;
- assurer au Tiers-Monde une participation équitable dans la prise de décision;

- être universel et ouvert à tous les peuples.

La question du financement de ce FMD est également importante; elle est, pour nous, liée à la question de la militarisation, qui est une question cruciale de l'heure, directement liée aux problèmes de sous-développement et de développement.

Le FMD serait financé, d'abord, par des contributions des pays membres (sauf les plus pauvres). Mais il le serait aussi, et surtout, par des ressources que la commission Brandt, à la suite d'autres, appelle des ressources "automatiques". Ces ressources, dans le cas du FMD, seraient particulièrement:

- a) des taxes sur l'exploitation des ressources minières de la haute-mer;
- b) des taxes sur la production d'armements;
- c) des taxes sur l'exportation d'armements.

Les ressources minières en haute-mer ne sont propriété d'aucun pays; elles appartiennent à l'humanité. Et si elles sont accaparées par quelques pays ou compagnie, ceux-ci ne peuvent le faire sans assumer leur responsabilité sociale et économique envers cette humanité. Il est juste et nécessaire que ceux qui exploitent ces richesses versent des taxes à une institution internationale comme le FMD.

2.2 Les dépenses affectées à la militarisation et à la production d'armes, pour leur part, non seulement détournent du développement des ressources considérables, mais provoquent directement le sous-développement, la pauvreté et la misère.

Le monde consacre chaque année près de \$450 milliards de dollars US à des fins militaires. C'est un chiffre effarant, qui croît chaque année. C'est 20 fois plus que toute l'aide ou assistance publique au développement. Une telle situation doit être condamnée.

On invoque, pour justifier ces dépenses, des questions de sécurité; on invoque aussi l'argument que l'industrie militaire sert à maintenir le rythme de croissance et à créer de l'emploi dans les pays industrialisés. Arguments faux, puisque le Bureau de statistiques du Travail du Canada révèle que des investissements de \$1 milliard pourraient créer 100,000 emplois dans le secteur Construction, 112,000 dans la Production de biens de consommation, 139,000 dans le secteur Santé, alors que ce montant ne crée que 75,000 emplois dans le secteur militaire.

Si les dépenses de militarisation sont injustifiées dans les pays industrialisés, elles sont, pour les pays en développement,

une entrave directe au développement, et sont une des causes du sous-développement.

Les armements produits sont utilisés; et ils sont cause de famines, de destructions de biens et de récoltes, de blessés, de réfugiés. L'Institut international de recherche pour la Paix (Stockholm) a recensé, depuis la 2^e Grande Guerre, 133 conflits armés "officiels". Presque tous se sont déroulés dans les pays en voie de développement. 80 de ces pays ont été affectés par ces conflits, et en ont vu leur situation grandement aggravée, leur développement entravé.

Même quand la militarisation ne résulte pas en guerre, elle est un obstacle direct au développement. Les dépenses militaires des pays en voie de développement atteignent, chaque année, \$90 milliards de dollars US, ressources qui suffiraient à produire le développement, à garantir aux pays en développement une production alimentaire suffisante, l'éducation et la santé, l'industrialisation.

Ces dépenses militaires des pays du Tiers-Monde sont faites, le plus souvent, à même les revenus de l'agriculture. Ainsi, de 1960 à 1973, la contribution de l'agriculture au produit intérieur brut des Philippines et de l'Inde était respectivement de 35% et de 49,6%. Ces pays ne consacrent cependant à l'agriculture que 6,8% et 3,4% de leurs dépenses, contre 22,2% et 27,7% pour la "Défense" (source: Banque Mondiale).

Le développement authentique exige donc une réduction drastique des dépenses militaires, et une limitation immédiate de la course aux armements. Il exige aussi que soient limités les profits engendrés par la production et par l'exportation d'armements (et donc, engendrés par l'exploitation du sous-développement). En ce sens, des taxes sur cette production et cette exportation seraient versées au Fonds Mondial de Développement.

3. Une aide réglementée et qui respecte les Droits humains

3.1 On comprend sous la notion d'aide ou coopération au développement, tant l'aide publique bilatérale que les contributions aux organisations multilatérales, les apports de secteur privé autres que les dons (investissement ou prêts du secteur privé et des sociétés transnationales: soit 55% du total de l'aide), et les dons des ONGs.

Pour tous ces types d'aide, mais particulièrement pour les prêts et investissements du secteur privé et des transnationales, pour l'aide bilatérale et pour l'aide des institutions financières internationales (BIRD, FMI,...), Développement et Paix souhaite que le Canada appuie l'adoption et l'application de normes, règlements ou critères, tant au plan national qu'international.

L'aide peut, en effet, constituer un danger réel pour les Pays en voie de développement; elle peut même, au lieu de promouvoir le développement, devenir une entrave à celui-ci. Elle peut créer ou accentuer une situation de dépendance économique des pays pauvres envers les pays industrialisés, en augmentant la dette des pays en voie de développement, en enlevant à ceux-ci le choix de leurs partenaires économiques, en mettant les pays en voie de développement à la merci de certains pays riches ou de sociétés transnationales. L'aide peut être cause ou occasion de domination politique, d'ingérence dans les affaires et politiques des pays en développement, d'aliénation culturelle et idéologique.

Il est donc urgent d'adopter et d'appliquer, pour l'aide internationale au développement, un code d'éthique ou de conduite, des normes et règlements. Et ces normes devront, pour être effectives, exister au niveau tant international que national.

Ces normes devront réglementer les aspects proprement économiques de l'aide. Elles devront établir les droits et obligations des pays concernés par l'aide (pourvoyeurs ou destinataires) en ce qui a trait, particulièrement, aux conditions d'investissement, aux transferts de technologie, au rapatriement des bénéfices et royalties.

Les règlements devront aussi statuer sur les conditions politiques de l'aide: non-ingérence dans les affaires internes des pays en développement, et respect des plans, objectifs et priorités de ces pays, comme aussi des régimes ou modèles politiques qu'ils veulent se donner.

La coopération internationale comporte aussi une importante responsabilité sociale. Et une aide qui n'assumerait pas ses obligations sociales deviendrait une contre-aide: elle nuirait, plus que n'aiderait, les pays en développement. Ce serait le cas, par exemple, d'une aide qui ne respecterait pas les valeurs et cultures des peuples divers; d'une aide qui renforcerait, dans les pays en développement, la domination d'une classe minoritaire sur les masses paysannes ou ouvrières; d'une aide qui ne respecterait pas le droit et les lois du travail.

3.2 L'aide et la coopération au développement doivent particulièrement respecter et défendre les Droits humains. Car aucun développement vrai n'est possible sans ce respect des droits fondamentaux de la personne, et toute aide qui ne se soumettrait pas à cette condition indispensable deviendrait une contre-aide.

Droits humains et Relations Nord-Sud, ou Droits humains et Développement sont des réalités liées. La Charte des Droits et devoirs économiques des Etats, adoptée par les Nations Unies le 12/12/1974, établit cette relation:

"Les relations économiques, ainsi que les relations politiques et autres entre Etats, doivent être régies notamment par les principes suivants:

- ... g) Egalité des droits des peuples et droit des peuples à disposer d'eux-mêmes;
- ... k) Respect des droits de l'homme et des libertés fondamentales;
- ... m) Promotion de la justice sociale internationale;..."

Mais la réalité ne correspond pas toujours à ces principes. Et même l'aide au développement qui, plus que tout autre transaction, devrait respecter et appuyer les Droits humains, devient parfois un appui à des violations de ces droits:

- L'aide est parfois concédée à des gouvernements totalitaires et répressifs, comme celui du Chili, et vient donner à ces gouvernements plus de pouvoirs encore contre le peuple marginalisé; le Canada concède malheureusement son aide à de tels gouvernements répressifs, alors qu'il hésite trop souvent et longtemps à reconnaître et aider des pays qui, comme le Nicaragua, renversent ces régimes;

- L'aide se destine parfois à des projets qui représentent une concentration de capital dans les mains d'une classe privilégiée; projets qui provoquent une exploitation et une marginalisation des masses, ou d'autres classes: Indiens et paysans expulsés de leurs terres, création dans les villes d'un arsenal de main-d'oeuvre à bon marché qui a peine à vivre. La position officielle de la Mission catholique canadienne au Séminaire sur les Droits humains, tenu au Chili en novembre 1978, décrivait cette situation:

"Les corporations multinationales canadiennes recherchent des pays tels que le Chili où les droits humains ne sont pas respectés, où les salaires n'assurent que la survie, où les droits d'association syndicale sont rejetés, où le chômage atteint des proportions indécentes et où les services sociaux sont décimés par des gouvernements de droite, ouverts au libre marché, de manière à maximiser leurs profits. Ce faisant, ces gouvernements supportent et encouragent des modèles économiques antihumains qui exigent la violation constante des droits humains."

L'aide sert trop souvent à maintenir et renforcer un système et des structures qui sont elles-mêmes causes du sous-développement, et qui ne se maintiennent que par la violation constante des droits humains. C'est de tels systèmes et ces structures qu'il faudra modifier, si l'on veut que le développement:

- atteigne tous les peuples et toutes les masses dans le besoin , en distribuant équitablement la richesse;
- et tienne compte de tous, des groupes, de la masse, des pauvres comme des riches, en appelant tout le monde à participer concrètement et effectivement au développement.

Développement et Paix souhaite, pour ces raisons diverses, que le Canada appuie au niveau international, et adopte au niveau national, un code d'éthique, ou des normes et règlements, pour l'aide au développement.

Parmi ces règlements, on donnera une importance particulière au respect inconditionnel et à la défense des droits humains.

4. Une politique canadienne d'aide

Développement et Paix souhaite aussi que le Canada, au niveau national, apporte des améliorations significatives à sa politique d'aide au développement.

De telles améliorations demandent une révision des multiples structures et dimensions de l'aide. Nous soulignons ici quatre aspects dont l'importance et l'urgence nous paraissent particulièrement grandes.

4.1 Croissance du volume de l'aide et objectif de 0,7% du PNB

Devant l'ampleur du sous-développement, la nécessité et l'urgence d'une aide massive au développement international, les Nations Unies ont fixé comme objectif qu'un pourcentage de 0,7% du PNB des pays industrialisés soit affecté à l'aide au développement. La nécessité d'atteindre cet objectif a été réaffirmée par le rapport Pearson. Et le gouvernement du Canada a accepté et endossé cet objectif. L'ACDI, particulièrement, le confirmait dans sa "Stratégie de coopération au développement international - 1975-80". Le CCCI - Conseil Canadien pour la Coopération Internationale - appuie cet objectif dans ses "Principes d'Action" (nov. 1979), et le rapport provisoire du Groupe de travail parlementaire auquel ce mémoire est adressé le réaffirme.

La réalité, cependant, est différente, et l'action du gouvernement canadien en ce sens est décevante. Le plus haut pourcentage du PNB que l'aide ait atteint est de 0,56% (en 1975). Et depuis, alors que se dégrade la situation du Tiers-Monde,

qu'augmente la pauvreté et la misère, que s'endettent de plus en plus les pays en développement, le Canada a diminué le pourcentage de son PNB affecté à l'aide, atteignant aujourd'hui moins de 0,43%. En ce sens, les récentes déclarations du Ministre des Affaires Extérieures aux Nations Unies, ne prévoyant atteindre l'objectif de 0,7% qu'en 1990, sont aussi très décevantes.

Nous croyons qu'il importe que le Canada réaffirme sa volonté d'appliquer 0,7% de son PNB à l'aide au développement; que croisse progressivement le volume de l'aide canadienne jusqu'à atteindre cet objectif; et qu'une date précise, n'excédant pas trois (3) ans, soit fixée pour qu'il soit atteint.

4.2 Le déliement de l'aide

L'aide bilatérale liée est celle où le donateur lie son aide à des conditions qui le favorisent. Le pays "bénéficiaire" est ainsi lié au donateur; - soit quant à la source d'approvisionnement des produits à acheter avec les fonds donnés, produits qui doivent être achetés dans le pays donateur; - soit quant au type de projet financé par le donateur, qui décide du projet selon les bénéfices qu'il peut en retirer; - soit quant aux produits que le bénéficiaire peut acheter, produits déterminés par le donateur.

La majeure partie de l'aide canadienne bilatérale est "liée". Et cela ne peut être à l'avantage ni des pays en développement, ni même du Canada.

En effet, il s'agit d'une aide qui profite au pays donateur plus qu'aux pays en développement eux-mêmes. Cette aide est conçue pour favoriser les pays industrialisés; elle constitue un moyen d'augmenter les exportations et d'établir des marchés dans les pays en développement; elle crée des liens économiques et politiques entre pays industrialisés et pays en développement, liens qui seront profitables au pays donateur et à ses corporations et sociétés privées; elle est souvent un moyen de stimuler l'économie du pays donateur. Les pays en développement, par contre, sont souvent obligés d'investir leur faible épargne dans des projets qui ne leur sont pas prioritaires, ou qu'ils n'ont pas décidé librement; l'aide liée leur crée des obligations et liens économiques et politiques; et cette aide est souvent un facteur d'endettement d'autant plus grand que les produits qu'ils doivent acheter leur reviennent de 15% à 30% plus chers que s'ils les achetaient ailleurs.

A long terme, on peut douter qu'une telle aide soit profitable au Canada. Les pays soumis durant longtemps aux conditions de l'aide considéreront difficilement le Canada comme le partenaire commercial avec lequel ils voudront continuer à maintenir des relations. Le Canada, par la recherche d'un profit mesquin à court terme, nuit à son image au niveau international, et peut entraver son commerce futur avec les pays en développement. Le Conseil

Economique du Canada, dans son étude "Pour un commun avenir - Une étude des relations entre le Canada et les pays en développement (1978)" abonde en ce sens, et recommande le déliement progressif de l'aide.

Développement et Paix demande le déliement progressif de l'aide bilatérale du Canada aux pays en développement, pour que l'aide soit totalement déliée en 1985.

4.3 L'importance des ONGs

Promouvoir le développement ne regarde pas exclusivement les gouvernements, qu'ils soient de pays industrialisés ou de pays en développement.

Le développement doit viser et atteindre les masses pauvres et misérables des pays en développement, auxquelles il doit, par tous les moyens, donner des conditions adéquates et humaines de vie, au niveau de l'alimentation, de l'éducation et de la santé, de l'habitation, du travail et de l'emploi. En contre-partie, ce développement doit compter sur l'action et la collaboration de ces masses populaires. D'une part, ces masses doivent être mobilisées pour collaborer au développement: "Les ouvriers et paysans, les femmes et les jeunes - organisés en syndicats, coopératives, ou autres groupes - seront souvent la garantie de l'implantation des réformes dans beaucoup de secteurs économiques et sociaux." (Rapport Brandt, p. 133). D'autre part, le développement doit être celui des masses, et de leurs groupes et associations représentatives. Le développement appartient aux masses, et il revient à celles-ci d'en définir les objectifs et les stratégies, les modèles et les priorités. Les organisations populaires ont une participation effective à apporter au développement. D'ailleurs, "le droit de participer aux changements est le plus fondamental de tous les besoins." (Rapport Brandt, p. 63)

Le développement ne peut donc être l'initiative exclusive des gouvernements; et cela, d'autant plus que dans une très grande partie des pays en voie de développement, les gouvernements en place ne représentent pas la masse de la population, mais plutôt des minorités, militaires ou économiques, qui s'imposent à ces masses.

Le rôle des masses, de la population et de ses organisations propres, est capital dans le processus de développement. Ces organisations populaires des pays en développement varient, dans leur rôle et leur type, selon les divers pays. Elle comprennent syndicats ouvriers et coopératives, associations paysannes; elles atteignent les secteurs de la santé, de l'éducation, de l'habitation, de la culture et d'autres; elles regroupent les femmes, les jeunes.

L'aide au développement se doit de donner, à ces ONGs des pays en développement, une importance plus grande qu'elle ne leur

accorde actuellement; ces organisations sont essentielles au développement. Les organisations de base, ou populaires, du Tiers-Monde, doivent recevoir un appui plus fort de l'aide canadienne au développement, et cet appui sera normalement canalisé à travers les ONGs canadiennes.

Les ONGs des pays industrialisés sont, en effet, les organismes les plus aptes à établir et maintenir des relations de collaboration et de solidarité avec les organisations populaires ou de base des pays en développement. Elles ont, en ce domaine, une longue expérience, et elles seules peuvent permettre une relation de confiance et une collaboration efficace au développement.

Les ONGs canadiennes ont, en ce sens, une expérience et une capacité qui leur permettent une contribution efficace. Elles ont pour cela l'appui du public canadien, auprès duquel elles obtiennent, chaque année, plus de \$100 millions. Elles ont démontré leur capacité administrative, leur possibilité d'analyser les situations, d'accompagner et évaluer les programmes financés, en concertation avec les groupes des pays en développement d'améliorer constamment leur action, de répondre avec souplesse et rapidité aux exigences nouvelles ou aux situations prioritaires.

Développement et Paix souhaite pour cela que le Canada, dans sa politique d'aide, reconnaisse l'importance toujours plus grande des organisations de base et populaires dans les pays en développement, reconnaisse en conséquence l'importance et la nécessité des ONGs canadiennes de participer au développement avec ces organisations privées du Tiers-Monde, et garantisse aux ONGs canadiennes les moyens, les ressources et l'autonomie pour promouvoir ce développement indispensable.

4.4 Education de la population canadienne au développement international.

Développement et Paix, en dernier lieu, veut exprimer sa préoccupation pour la nécessité d'une plus grande et d'une meilleure éducation de la population canadienne au développement international. Une telle préoccupation se veut dans la ligne de ce qu'a exprimé le Groupe de travail parlementaire, dans son Rapport provisoire.

L'éducation du public canadien aux questions de développement international se fait déjà; et l'expérience de notre organisation en ce domaine démontre sa possibilité et ses réalisations. Mais c'est une éducation qui est nettement insuffisante. Elle n'atteint pas tous les Canadiens, ni ne touche également tous les groupes et toutes les classes de la population. Elle n'éveille pas suffisamment à l'importance des problèmes actuels du sous-développement et de ses causes, importance qui n'est pas seulement

en fonction du Tiers-Monde, mais pour le Canada lui-même. Il s'agit en effet d'une question de survie de l'humanité entière, des pays riches comme des pays en développement.

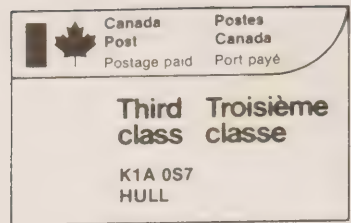
L'éducation qui se fait n'est pas non plus de la meilleure qualité. Sur les questions du Tiers-Monde, de la pauvreté et de la misère, on se contente trop souvent de faire appel aux sentiments, à l'émotivité. Trop souvent, on se satisfait d'informer sur l'aide et ses résultats, non sur les situations et problèmes. Et souvent aussi, l'information transmise au public canadien sur le Tiers-Monde par les médias d'information est incorrecte ou incomplète.

Une éducation vraie du public canadien au développement international exige:

- une connaissance, par le public, des situations du Tiers-Monde; et cela, par une information correcte et abondante, à travers tous les moyens possibles, surtout les mass-media;
- une connaissance des causes réelles de ces situations de dépendance, d'exploitation, de pauvreté et de misère; connaissance des causes du sous-développement, incluant la responsabilité du Canada et de ses citoyens dans le sous développement du Tiers-Monde;
- une connaissance de la responsabilité du Canada et de chacun dans le processus de développement, et un appel à la participation effective pour ce développement.

Une telle éducation est la responsabilité de tous, à tous les niveaux. Les ONGs, à cause de leur expérience, de la liberté dont elles jouissent, et de leur accès direct au public, y ont cependant un rôle privilégié et très important à jouer; des moyens et des ressources plus abondantes devraient être mis à leur disposition pour réaliser cette éducation.

Développement et Paix souhaite donc que le Canada intensifie, à tous les niveaux et par tous les moyens, l'éducation du public canadien au développement, dans le sens d'une prise de conscience des causes réelles du sous-développement, et de la responsabilité de chacun face au développement du Tiers-Monde.



If undelivered, return COVER ONLY to:
Canadian Government Printing Office,
Supply and Services Canada,
45 Sacré-Coeur Boulevard,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S7

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Imprimerie du gouvernement canadien,
Approvisionnement et Services Canada,
45, boulevard Sacré-Coeur,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S7

WITNESSES—TÉMOINS

From the Canadian Council of Churches:

The Rt. Rev. Lois Wilson, Moderator, United Church of Canada;
The Ven. Rev. Harry Hilchey, General Secretary, Anglican Church of Canada;
Rev. Roger Cann, Associate Secretary, Canadian Council of Churches.

From the Canadian Catholic Organization for Development and Peace:

Rev. Father Roger Poirier, o.m.i., President;
Mr. Jacques Champagne, General Director;
Mr. Michel Rousseau, Assistant Executive Director and Director of Personnel;
Mr. Thomas Johnston, Associate Director.

Du Conseil canadien des Églises:

La révérende Lois Wilson, modératrice, Église unie du Canada;
Le révérend Harry Hilchey, secrétaire général, Église anglicane du Canada;
Le révérend Roger Cann, secrétaire associé, Conseil canadien des Églises.

De l'Organisation catholique canadienne pour le Développement et la Paix:

Le révérend père Roger Poirier, o.m.i., président;
M. Jacques Champagne, directeur général;
M. Michel Rousseau, directeur exécutif adjoint et directeur du personnel;
M. Thomas Johnston, directeur associé.

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 17

Thursday, October 23, 1980

Chairman: Mr. Herb Breau

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule n° 17

Le jeudi 23 octobre 1980

Président: M. Herb Breau

*Minutes of Proceedings and Evidence
of the Special Committee on*

North-South Relations

*Procès-verbaux et témoignages
du Comité spécial des*

Relations Nord-Sud

RESPECTING:

Relations between developed and developing
countries

CONCERNANT:

Les relations entre pays développés et pays en voie
de développement

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)

DEPOSITARY LIBRARY MATRONS

First Session of the
Thirty-second Parliament, 1980

Première session de la
trente-deuxième législature, 1980

SPECIAL COMMITTEE ON
NORTH-SOUTH RELATIONS

Chairman: Mr. Herb Breau
Vice-Chairman: Mr. Douglas Roche

Messrs.

Dupras

Fretz

COMITÉ SPÉCIAL DES RELATIONS
NORD-SUD

Président: M. Herb Breau
Vice-président: M. Douglas Roche

Messieurs

Frith

Ogle
Schroder

(Quorum 4)

Le greffier du Comité

Nora S. Lever

Clerk of the Committee

MINUTES OF PROCEEDINGS

THURSDAY, OCTOBER 23, 1980
(30)

[Text]

The Special Committee on North-South Relations met at 10.10 o'clock a.m. this day, the Chairman, Mr. Herb Breau, presiding.

Members of the Committee present: Messrs. Breau, Dupras, Ogle and Schroder.

In attendance: Mr. Robert Miller, Research Adviser.

Witnesses: From the Confederation of National Trade Unions: Mr. Christophe Auger, Vice-President; Mr. André Dalcourt, Executive Assistant and Mr. Peter Bakvis, Research Services.

The Committee resumed consideration of its Order of Reference dated Friday, May 23, 1980 relating to relations between the developed and developing countries. (See *Minutes of Proceedings, Wednesday, June 25, 1980, Issue No. 1.*)

Mr. Auger made a statement and, with the other witnesses, answered questions.

It was agreed,—That the résumé of the document entitled "Mémoire de la CSN au Comité Spécial sur les relations Nord-Sud de la Chambre des communes" be printed as an appendix to this day's Minutes of Proceedings and Evidence. (See *Appendix "RNSR-26"*.)

At 11.37 o'clock a.m. the Committee adjourned to the call of the Chair.

SECOND SITTING
(31)

The Special Committee on North-South Relations met at 11.40 o'clock a.m. this day, the Chairman, Mr. Herb Breau, presiding.

Members of the Committee present: Messrs. Breau, Dupras, Ogle and Schroder.

In attendance: Mr. Robert Miller, Research Adviser.

Witnesses: From the Canadian Manufacturers' Association: Mr. L. R. Douglas, Vice-President and Manager, Business Development, Canadian General Electric Company Limited, Chairman, CMA Trade Policy Committee; Mr. R. L. McCallum, Corporate Director of Marketing, Hawker Siddeley Canada Inc., Chairman, CMA Export Committee; Mr. H. O. Coish, Vice-President, Canada Wire and Cable Limited; Mr. W. D. H. Fréchette, Vice-President and Secretary, The Canadian Manufacturers' Association and Mr. L. A. Deschamps, Ottawa Representative, The Canadian Manufacturers' Association.

It was agreed,—That the submission of the Canadian Manufacturers' Association to the Parliamentary Task Force on North-South Relations be printed as an appendix to this day's Minutes of Proceedings and Evidence. (See *Appendix "RNSR-27"*.)

Mr. Douglas made a statement and, with the other witnesses, answered questions.

At 1.07 o'clock p.m. the Committee adjourned to the call of the Chair.

PROCÈS-VERBAL

LE JEUDI 23 OCTOBRE 1980
(30)

[Traduction]

Le Comité spécial des relations Nord-Sud se réunit aujourd'hui à 10 h 10 sous la présidence de M. Herb Breau (président).

Membres du Comité présents: MM. Breau, Dupras, Ogle et Schroder.

Aussi présent: M. Robert Miller, chercheur.

Témoins: De la Confédération des Syndicats nationaux: M. Christophe Auger, vice-président; M. André Dalcourt, exécutif adjoint; M. Peter Bakvis, chercheur.

Le Comité reprend l'étude de son ordre de renvoi du vendredi 23 mai 1980 portant sur les relations entre pays développés et pays en voie de développement. (*Voir procès-verbal du mercredi 25 juin 1980, Fascicule n° 1.*)

M. Auger fait une déclaration puis, avec les autres témoins, répond aux questions.

Il est convenu,—Que le résumé du document intitulé—«Mémoire de la CSN au Comité spécial sur les relations Nord-Sud de la Chambre des communes» soit joint aux procès-verbal et témoignages de ce jour. (*Voir Appendice "RNSR-26"*.)

À 11 h 37, le Comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation du président.

DEUXIÈME SÉANCE
(31)

Le Comité spécial sur les relations Nord-Sud se réunit aujourd'hui à 11 h 40 sous la présidence de M. Herb Breau (président).

Membres du Comité présents: MM. Breau, Dupras, Ogle et Schroder.

Aussi présent: M. Robert Miller, chercheur.

Témoins: De l'Association des manufacturiers canadiens: M. L. R. Douglas, vice-président et directeur, Développement commercial, «Canadian General Electric Company Limited». M. R. L. McCallum, Directeur du service de commercialisation, Hawker Siddeley Canada Inc.; Comité des exportations de l'AMC; M. H. O. Coish, Vice-président, «Canada Wire and Cable Limited»; M. W. D. H. Fréchette, Vice-président et secrétaire, Association des manufacturiers canadiens; M. L. A. Deschamps, Représentant d'Ottawa, Association des manufacturiers canadiens.

Il est convenu,—Que le mémoire de l'Association des manufacturiers canadiens présenté au groupe de travail parlementaire sur les relations Nord-Sud soit joint aux procès-verbal et témoignages de ce jour. (*Voir Appendice "RNSR-27"*.)

M. Douglas fait une déclaration puis, avec les autres témoins, répond aux questions.

À 13 h 07, le Comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation du président.

THIRD SITTING

(32)

The Special Committee on North-South Relations met at 1.10 o'clock p.m. this day, the Chairman, Mr. Breau, presiding.

Members of the Committee present: Messrs. Breau, Dupras, Ogle and Schroder.

In attendance: Mr. Robert Miller, Research Adviser.

Witnesses: From the Canadian Apparel Manufacturers Institute: Mr. Max Enkin, Chairman, Canadian Apparel Manufacturers Institute and President, The Copley Noyes and Randall Ltd.; Mr. M. Davis, President, Apparel Manufacturers Association of Ontario and President, L. Davis Textiles Co.; Mr. E. M. Mertens, President, Alberta Apparel Manufacturers Association and President, GWG Limited; Mr. Claude Lapierre, President, Apparel Manufacturers Institute of Quebec and President, Claudel Lingerie Inc.; Mr. Norman Wexelman, Secretary-Treasurer, Apparel Manufacturers Institute of Quebec; Mr. David Kaufman, President, Silpit Industries; Mr. Fred Bryan, Executive Director, Apparel Manufacturers Association of Ontario; Mr. Peter Clark, Executive Director, Canadian Apparel Manufacturers Institute and Co-Secretary, Advisory Panel to the Ministry of Industry, Trade and Commerce on Textile and Clothing; Mrs. Lucie Cartau, Director, Canadian Apparel Manufacturers Institute and Mr. Alven Segal, President, Peerless Clothing Manufacturers Co.

Mr. Enkin made a statement and, with other witnesses, answered questions.

It was agreed,—That the submission to the Task Force on North-South Relations by the Canadian Apparel Manufacturers Institute be printed as an appendix to this day's Minutes of Proceedings and Evidence (*See Appendix "RNSR-28"*.)

At 2.10 o'clock p.m. the Committee adjourned to the call of the Chair.

TROISIÈME SÉANCE

(32)

Le Comité spécial sur les relations Nord-Sud se réunit aujourd'hui à 13 h 10 sous la présidence de M. Breau (président).

Membres du Comité présents: MM. Breau, Dupras, Ogle et Schroder.

Aussi présent: M. Robert Miller, chercheur.

Témoins: De l'Institut canadien des manufacturiers du vêtement: M. Max Enkin, président, Institut canadien des manufacturiers du vêtement et président, «The Copley Noyes & Randall Ltd.»; M. M. Davis, président, Apparel Manufacturers Association of Ontario et président, L. Davis Textiles Co.; M. E. M. Mertens, président, Alberta Apparel Manufacturers Association et président, GWG Limited; M. Claude Lapierre, président, Institut des manufacturiers du vêtement du Québec et président, Claudel Lingerie Inc.; M. Norman Wexelman, secrétaire-trésorier, Institut des manufacturiers du vêtement du Québec; M. David Kaufman, président, Industries «Silpit»; M. Fred Bryan, directeur administratif, Apparel Manufacturers Association of Ontario; M. Peter Clark, directeur administratif, Institut des manufacturiers du vêtement et cosecraire, groupe de travail consultatif auprès du ministère de l'Industrie et du Commerce sur le textile et le vêtement; M^{me} Lucie Cartau, directrice, Institut des manufacturiers du vêtement; et M. Alven Segal, président, Peerless Clothing Manufacturers Co.

M. Enkin fait une déclaration puis, avec les autres témoins, répond aux questions.

Il est convenu,—Que le mémoire présenté au groupe de travail sur les relations Nord-Sud par l'Institut canadien des manufacturiers du vêtement soit joint aux procès-verbal et témoignages de ce jour. (*Voir Appendice "RNSR-28"*.)

À 14 h 10, le Comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation du président.

Le greffier du Comité

Nora S. Lever

Clerk of the Committee

TÉMOIGNAGES

(Enregistrement électronique)

Le jeudi 23 octobre 1980

• 1012

[Texte]

Le président: A l'ordre, s'il vous plaît. Nous continuons aujourd'hui notre étude sur le mandat que nous avons reçu de la Chambre des communes d'étudier les relations entre pays développés et les pays en voie de développement. Nous avons devant nous aujourd'hui les représentants de la Confédération des syndicats nationaux: M. Christophe Auger, vice-président; M. André Dalcourt, adjoint exécutif et M. Peter Bakvis, chercheur.

Nous poursuivons une série de réunions sur les relations commerciales et c'est dans ce sens-là que nous voulions avoir la participation de syndicats. Nous avons déjà entendu, lors de la préparation de notre rapport intérimaire, des représentants du Conseil canadien du travail, et pour cette étape-ci de notre étude, vous êtes un des groupes que nous voulons entendre.

On m'a remis une note disant que M. Auger a l'intention de lire son mémoire. J'aimerais vous expliquer qu'il est possible, selon notre procédure d'annexer votre mémoire aux comptes rendus du Comité sans que vous ayez à le lire. Dans bien des cas, avec des groupes comme le vôtre, les échanges, questions et réponses, sont beaucoup plus importants. Alors, je vous demanderais de le résumer le plus possible. Pour notre part, nous le lirons de toute façon, et il sera annexé aux comptes rendus du Comité. Je peux présenter une motion tout de suite à cet effet. Est-ce que tous sont d'accord?

Des voix: Oui, d'accord.

Le président: Que le mémoire de la CSN, datée le 23 octobre 1980, soit annexé au procès-verbal et aux comptes rendus du Comité.

Alors, vous pouvez résumer votre mémoire et nous passerons ensuite à la période des questions et réponses qui est plus intéressante pour nous.

M. Christophe Auger (vice-président, CSN): Si vous le permettez, on aimerait prendre le temps de lire le mémoire. Il n'est pas très long et on pense que le mémoire, tel qu'on l'a préparé et travaillé, permettrait effectivement, après une lecture qui pourrait prendre autour de 15 minutes, d'avoir des débats plus élaborés et intéressants sur son contenu. Puis-je procéder?

Le président: Oui.

M. Auger: Merci.

La Confédération des syndicats nationaux est une organisation syndicale qui regroupe 220,000 travailleurs canadiens. La grande majorité de nos syndicats affiliés sont au Québec, répartis dans tous les secteurs économiques de cette province et ce, tant dans le secteur privé que dans le secteur public.

• 1015

L'intérêt de la CSN aux relations Nord-Sud, les relations entre les pays riches et les pays pauvres du globe, découle de ce rôle qui est de défendre et de faire avancer les intérêts des travailleurs et travailleuses. Ce rôle se traduit par une lutte continue pour combattre l'exploitation des non-nantis et la

EVIDENCE

(Recorded by Electronic Apparatus)

Thursday, October 23, 1980

[Traduction]

The Chairman: Order, please. Today, we continue our study of the mandate given to us by the House, which is to consider relations between developed and underdeveloped countries. We have with us today the representatives of the Confederation of National Trade Unions: Mr. Christophe Auger, Vice-president; Mr. André Dalcourt, executive assistant; and Mr. Peter Bakvis, researcher.

We are resuming a series of meetings on trade relations and it is in that sense that we wanted to have union participation. We have heard already, when we prepared our interim report, representatives of the Canadian Labour Council and, for this stage of our study, you are one of the groups we wanted to hear.

I have been informed by a note handed over to me that Mr. Auger intends to read his brief. I might explain to you that, under our procedure, it is possible to append your brief to the Committee proceedings, saving you the trouble of reading it. In many cases with groups such as yours, the discussion, the questions and the replies are much more important. So, I would ask you to summarize it as much as possible. On our side, we will read it anyway, and it will be appended to the Committee proceedings. I can make a motion to that effect immediately. Is that agreed by all?

Some hon. Members: Yes, agreed.

The Chairman: That the CNTU's brief, dated 23 October, 1980, be appended to the minutes and proceedings of the Committee.

Now then, you can summarize your brief and we will then go on to the question and answer period, which is more interesting for us.

Mr. Christophe Auger (Vice-président, CNTU): If we may, we would like to take the time to read the brief. It is not very long and we think that, the way it was prepared and elaborated, it would indeed, after a reading that would take approximately 15 minutes, give rise to a more involved and interesting discussion of its content. May I proceed?

The Chairman: Yes.

Mr. Auger: Thank you, Mr. Chairman.

The Confederation of National Trade Unions is a labour organization with a membership of 220,000 Canadian workers. The vast majority of our affiliated unions are in Quebec, spread over all the economic sectors of that province, in both the private and the public sectors.

The CNTU's interest in North-South relations, relations between the rich and the poor countries of the earth, stems from its role, which is to defend and promote the interests of the workers, both men and women. This role takes the form of a continuous struggle to combat the exploitation of the poor

[Text]

CSN a, depuis sa fondation, mis un accent particulier sur l'amélioration des conditions de vie des plus démunis: les chômeurs, les assistés sociaux, les travailleurs au salaire minimum, les travailleurs à la pièce.

L'intérêt que porte la CSN aux problèmes des populations vivant dans les pays sous-développés est une extension naturelle de la lutte qu'elle mène au Canada en faveur des intérêts de la classe ouvrière. Nous croyons que la CSN, en tant que centrale syndicale implantée dans un pays développé, ne peut pleinement jouer son rôle sans se lier aux efforts effectués par les populations, et particulièrement des travailleurs des pays du tiers monde, de combattre les causes de leur situation. D'ailleurs la CSN a pris un pas important dans le but de concrétiser son intérêt aux problèmes des travailleurs ailleurs au monde en s'affiliant en 1946 à la Confédération mondiale du travail. Depuis 1946, la CSN participe activement à l'évolution de la CMT. La CMT représente quelque 15 millions de travailleurs répartis sur cinq continents, tant dans les pays sous-développés que dans les pays industrialisés, mais possède comme caractéristique particulière d'être composée à 75 p. 100 de travailleurs des pays du tiers monde. La CSN a cherché également à développer des échanges avec des organisations syndicales et autres organisations de masse non affiliées à la CMT à travers le monde. Depuis deux ans, la CSN consacre une partie de ses activités d'éducation de ses membres exclusivement à la formation sur les questions internationales.

Il nous semble qu'il ne soit pas nécessaire de faire la preuve devant un comité de spécialistes, qu'il existe des problèmes graves qui résultent de l'inégale répartition des richesses dans le monde. Permettez-nous néanmoins de rappeler quelques chiffres provenant de la Banque mondiale:

—800 millions de personnes vivent dans une pauvreté absolue;

—1,200 millions de personnes n'ont pas d'eau potable à leur disposition;

—800 millions de personnes ne sont pas convenablement logées; le même nombre n'ont pas accès aux soins de santé élémentaires;

—il reste encore 1,100 millions d'analphabètes;

—930 millions de personnes ne disposent pas du minimum nécessaire à l'alimentation; 12,000 personnes meurent de faim chaque jour.

L'existence de tant de misère et de pauvreté dans de vastes pays du monde est, quant à nous, non seulement insupportable sur le plan moral pour les citoyens des pays industrialisés, elle constitue un facteur indéniable d'instabilité dans les relations entre les pays. Pas plus qu'on peut connaître la paix sociale lorsque la pauvreté de certains citoyens contraste avec la richesse d'autres, la paix mondiale ne pourra exister tant qu'il y a des pays entiers dont la population vit dans l'abjection généralisée.

Regardons plus en détails la situation qui prévaut en Afrique, où la pauvreté est, selon les chiffres officiels, la plus grave de tous les continents. Pourtant, l'ampleur de la situation contraste avec les possibilités de développement. Sur les 40 pays les plus pauvres du monde, 27 sont des pays africains. Les Africains ont le revenu annuel par tête d'habitant le plus faible

[Translation]

and, ever since its inception, the CNTU has put particular emphasis on improving the living conditions of those who are the most deprived of the necessities of life: the unemployed, those on social welfare, workers on minimum wages, the piece-workers.

The interest that the CNTU takes in the problems of the peoples living in the underdeveloped countries is a natural extension of the struggle it is carrying on in Canada on behalf of the working class. We believe that, as a labour unions confederation, the CNTU cannot play its role fully without involving itself in the efforts made by the peoples and particularly the workers of the Third World countries to combat the causes of their situation. Besides, the CNTU took an important step towards materializing its interest in the problems of workers living elsewhere in the world by joining the World Federation of Labour in 1946. Since then, the CNTU has been participating actively in the evolution of the WFL. The WFL represents some 15 million workers spread over five continents, in both underdeveloped and industrialized countries, but it has the special characteristic of being made up in the proportion of 75% of workers of Third World countries. The CNTU also sought to develop relations with labour organizations and other mass organizations throughout the world that are not affiliated with the WFL. For the past two years, the CNTU has been devoting part of the educational activities of its members exclusively to training in international questions.

It does not seem necessary to us to prove to a committee of specialists that there are serious problems resulting from the unequal distribution of wealth throughout the world. Let us however recall some statistics emanating from the World Bank:

800 million human beings living in absolute poverty;

—1,200 million human beings who do not dispose of drinkable water;

—800 million human beings who do not have proper living accommodation; an equal number who do not have access to basic health care;

—there still remain 1,100 million illiterate people;

—930 million human beings who do not have the minimum required by way of food; every day, 12,000 persons die of starvation.

The existence of so much misery and poverty in large countries of the world is, to our minds, not only unbearable from a moral standpoint for the citizens of the industrialized countries, but also an undeniable factor of instability in relations between countries. Just as there can be no social peace when the poverty of some citizens contrasts with the wealth of others, world peace will not exist as long as there will be whole countries whose population lives in generalized abasement.

Let us look in greater detail at the situation prevailing in Africa where, according to official figures, poverty is the worst of all continents. Yet, the breadth of the situation is in direct contrast with the potential for development. Of the 40 poorest countries of the world, 27 are African countries. The annual income of Africans per inhabitant is the lowest in the whole

[Texte]

du monde, soit \$365 américains. Les trois quarts des pays africains sont obligés d'importer des quantités importantes d'aliments. L'Afrique a le taux de mortalité le plus élevé de tous les continents et l'espérance de vie des Africains est la plus faible au monde, soit 42 ans. Cependant, et ici apparaît une contradiction de première vue absurde, l'Afrique est aussi le continent qui possède les dépôts les plus étendus de minerais stratégiques (uranium, manganèse, chrome, amiante et de minerais précieux (or, argent et diamant). Plusieurs pays africains sont, comme le Canada, très faiblement peuplés. Un potentiel immense existe pour l'exploitation agricole dans de nombreuses régions du continent.

• 1020

La situation actuelle de l'Afrique ne peut se comprendre sans tenir compte de son histoire récente. Le continent sort péniblement de l'ère coloniale: ce n'est qu'en 1980, après 15 ans de guerre destructrice, que la Grande-Bretagne a accepté, au Zimbabwe, de céder le pouvoir à un gouvernement élu démocratiquement par l'ensemble de la population. En Afrique du Sud, une minorité blanche maintient sa domination sur la population noire à qui elle refuse les droits démocratiques élémentaires. Ce même régime persiste à maintenir une occupation militaire illégale de la Namibie. Le Canada, avec les autres puissances occidentales, utilise son vote aux Nations unies pour bloquer toute mesure coercitive sur l'Afrique du Sud, telles les sanctions économiques endossées par la majorité des pays pour contraindre celle-ci à mettre fin à sa politique d'agression.

Pour les Africains, l'époque coloniale n'est pas vraiment terminée; elle a seulement changé de forme. Les pouvoirs coloniaux ont laissé des pays avec des frontières découpées presque arbitrairement, créant des entités nationales souvent peu viables sur le plan économique. Ainsi, les anciennes puissances coloniales et les firmes multinationales provenant des pays industrialisés ont pu mieux contrôler les échanges commerciaux et imposer leurs conditions dans l'exploitation des matières premières. Parfois l'économie entière de ces nouveaux pays est mise au service d'un ou quelques produits de base pour l'exportation, les autres besoins étant importés. Dès lors, le pays est à la merci des firmes multinationales et des puissances occidentales qui contrôlent le commerce international.

La CSN est de l'avis que les problèmes de sous-développement peuvent être attaqués résolument seulement après qu'on reconnaît que la misère du Tiers-monde est due, non pas à un accident de parcours regrettable, mais à une exploitation systématique du Tiers-monde par des forces externes. La production de matière premières, souvent sous le contrôle d'entreprises multinationales et généralement exportée aux pays industrialisés à des prix déterminés par ceux-ci, a détruit l'agriculture traditionnelle qui produisait pour les besoins propres des citoyens. De la même manière, l'entrée massive des biens fabriqués venant des pays industrialisés a détruit une bonne partie de l'industrie artisanale qui était intégrée au secteur agricole. En plus de rendre les pays sous-développés totalement dépendants du centre industrialisé, la double des-

[Traduction]

world, being US\$365. Three quarters of the countries of Africa are forced to import large quantities of food. Africa has the highest mortality rate of all the continents and the life expectancy of Africans is the lowest in the world, i.e. 42 years of age. However, and herein lies an absurd contradiction, Africa is also the continent which possesses the widest deposits of strategic minerals: uranium, manganese, chrome, asbestos, and precious minerals such as gold, silver and diamonds. Several African countries have, like Canada, a very low population density. There exists a vast potential for agricultural production in many regions of the continent.

The present situation in Africa cannot be understood if recent history is not taken into account. The continent is painfully coming out of the colonial age: it was only in 1980, after 15 years of destructive war, that Great Britain agreed in Zimbabwe to yield power to a government democratically elected by the whole of the population. In South Africa, a white minority maintains its domination over the black population to which it denies basic democratic rights. The same regime persists in maintaining its illegal military occupation of Namibia. With other Western powers, Canada uses its vote in the UN to block any coercive measure aimed at South Africa, such as the economic sanctions endorsed by the majority of the countries to force South Africa to put an end to its policy of aggression.

To Africans, the colonial era is not really over; it has merely taken another form. Colonial powers have left countries with frontiers that were set practically in an arbitrary way, in many cases creating national entities that are hardly viable from the economic standpoint. So, former colonial powers and multinational companies from industrialized countries were better able to control trade and set their conditions in the development of raw materials. In some cases, the whole economy of these new countries is put under the dependence of one or few basic export products, their other needs being imported. Thus, the country is at the mercy of multinational companies and western powers which control international trade.

The CNTU believes that the solution of the problems of underdevelopment can be undertaken with determination only after it is recognized that the misery of the Third World is due, not to an accident in the ordinary course of events, but to the systematic exploitation of the Third World by external forces. The production of raw materials, often under control of multinational undertakings and generally exported to industrialized countries at prices set by them, has destroyed the traditional agriculture which provided for the personal needs of the citizens. In the same way, the massive importation of manufactured products from industrialized countries has destroyed a good part of the handicraft industries which were integrated with the agricultural sector. Beside making the underdeveloped countries totally dependent upon the industri-

[Text]

truction de l'agriculture et de l'industrie artisanale a créé une masse de sans-emploi dans le Tiers-monde, estimée à 300 millions par le Bureau international du travail. L'implantation de quelques industries de fabrication dans les pays du Tiers-monde, souvent établies par des investisseurs étrangers pour profiter des bas salaires, ne parvient qu'à absorber une infime partie des chômeurs créés. Orientées à l'exportation vers les pays industrialisés, ces industries ne sont pas intégrées à l'économie nationale et stimulent peu l'activité économique d'autres secteurs.

Loin de constituer des moteurs de développement comme voudraient le faire croire certains spécialistes de développement occidentaux, le commerce international et les investissements étrangers traditionnels ont souvent constitué des obstacles au développement des pays du Tiers-monde. Face à un marché instable ou stagnant pour les matières premières dans lesquelles ils se spécialisent, face également à une croissance régulière du coût des importations, la dette externe de la plupart des pays du Tiers-monde non producteurs de pétrole atteint des proportions qui créent des freins additionnels au développement. Dans certains pays du Tiers-monde, la valeur de la dette externe dépasse le PNB annuel du pays. Devant les difficultés de remboursement de la dette externe, le Fonds monétaire international impose aux pays des conditions strictes limitant les actions gouvernementales que voudrait prendre le pays pour sortir du cul-de-sac financier. Le pays devient dépendant des puissances occidentales au point que ce sont celles-ci (par l'entremise du FMI) qui dictent la politique économique interne du pays.

• 1025

Ainsi, la création de zones de sous-développement dans le monde n'est pas un accident de parcours, mais plutôt la conséquence logique d'une domination économique imposée par les firmes multinationales et les puissances industrialisées. La misère du Tiers monde trouve son contrepoids dans les profits plus élevés des entreprises multinationales. La pauvreté des masses du Tiers monde se traduit par des matières premières fournies à bon marché, des bas salaires payés aux employés de ces entreprises. Les mêmes instruments d'exploitation font d'ailleurs qu'à l'intérieur d'un pays développé comme le Canada, les inégalités sont encore criantes: la richesse coexiste avec le chômage chronique de certaines régions, la malnutrition chez les enfants des classes populaires, même dans les grands centres, la condition misérable des peuples autochtones, etc. Ces conditions assurent une force de travail malléable et à bon marché pour les entreprises capitalistes. Lorsque certains dirigeants de pays du Tiers monde parlent d'organiser des «syndicats de pays pauvres», nous comprenons très bien à quoi ils veulent en venir.

La CSN croit que les conditions pour un véritable développement dans les pays du Tiers monde seront réalisées quand les différents secteurs économiques pourront évoluer d'une façon complémentaire et intégrée. Il ne sera pas possible de réaliser une croissance économique qui bénéficiera à la grande majorité de la population tant que de grands secteurs produi-

[Translation]

alized center, the double destruction of farming and the handicraft industries has led to a mass of unemployed workers in the Third World, a mass that is estimated to reach 300 million by the International Labour Organization. The establishment of a few manufacturing industries in countries of the Third World, often by foreign investors to take advantage of low salaries, absorbs only a very small proportion of the unemployed workers. These industries, which are oriented toward exportation to industrialized countries, are not integrated with the national economy and are a poor stimulant of economic activity in other sectors.

Far from being movers of development as some western development specialists would have us believe, international trade and traditional foreign investments have often tended to be obstacles to the development of countries of the Third World. With an unstable or stagnating market for the raw materials in which they specialize and with the regularly increasing cost of imports, the external debt of most of the non-oil producing countries of the Third World has reached proportions that create additional obstacles to development. In some of these countries, the value of the external debt exceeds the annual GNP. Faced with the difficulties of reimbursing the external debt, the International Monetary Fund imposes strict conditions to the countries, limiting governmental measures which the countries would like to take to extricate themselves out of their financial dead-end. The countries become so dependent upon the western powers that those are the powers which (through the IMF) dictate their internal economic policy.

So, the creation of areas of underdevelopment in the world is not an accident occurring in the ordinary course of events, but rather the logical consequence of the economic domination imposed by multinational companies and industrialized powers. The misery of the Third World has its counterpart in higher profits made by multinational undertakings. The poverty of the masses of the Third World is expressed by cheap raw materials and by low salaries paid employees of these companies. Besides, the same tools of exploitation are the reason why, in a developed country like Canada, there are still gross inequalities: wealth co-exists with chronic unemployment in some regions, with malnutrition of children in the working classes, even in large cities, with the miserable situation of the native peoples, etc. Such conditions provide capitalist enterprises with a pliable and cheap labour force. When some leaders of countries of the Third World talk of organizing "poor country unions", we know very well what they are aiming at.

The CNTU believes that the conditions for real development in countries of the Third World will be achieved when the various sectors of the economy can develop in a complementary and integrated fashion. It will be impossible to achieve economic growth benefitting the great majority of the people as long as broad sectors produce exclusively for the

[Texte]

sent en exclusivité pour le marché extérieur. L'expérience de certains pays producteurs de pétrole démontre que l'exportation de matières premières, même à des prix très favorables, n'entraîne pas automatiquement des bénéfices économiques pour la paysannerie, par exemple. Un mode de développement autocentré, visant à mobiliser collectivement l'ensemble des secteurs et à mettre en pratique, autant que possible, le principe de *self-reliance*, peut assurer un développement qui se maintiendra par ses propres forces et qui donnera au pays concerné un contrôle réel sur ses affaires internes.

Un mode de développement tel que décrit ci-dessus, en diminuant les liens de dépendance avec les pays industrialisés, répond au désir des pays du Tiers monde de développer une «autonomie collective», tel qu'exprimé à la dernière Conférence des Nations unies sur le commerce et le développement tenue en 1979. Un schéma de développement «auto-entretenu» peut se réaliser dans le cadre d'un pays dans le cas des pays plus grands, et dans le cadre d'une région dans le cas des pays plus petits. Bien sûr, un développement de cette nature ne se traduira pas par la cessation de tout commerce entre Nord et Sud, loin de là. Les pays du Sud continueront d'écouler dans les marchés du Nord une gamme de matières premières par exemple, mais dorénavant à des prix et conditions sur lesquels les pays du Tiers monde auront eux-mêmes un contrôle afin qu'ils puissent s'assurer une certaine stabilité des revenus provenant de ces sources. Également, les pays du Sud voudront profiter de transferts de technologie achetée du Nord, mais les transferts seront strictement encadrés par les pays concernés afin de contrôler les effets négatifs de cette technologie sur les autres secteurs économiques, les modes de vie, les valeurs culturelles du pays.

Les problèmes que connaissent la plupart des pays du Tiers monde au chapitre de l'alimentation et de l'énergie sont intimement liés au mode de développement orienté sur l'extérieur que ces pays ont connu. D'une part, la création de monocultures pour l'exportation a détruit l'autosuffisance alimentaire que connaissaient ces pays auparavant. On est devenu dépendant sur l'importation de produits alimentaires de l'extérieur et souvent des pays industrialisés. Les habitudes alimentaires des populations urbanisées, toujours croissantes, se sont occidentalisées, créant des marchés captifs pour les produits agricoles des pays industrialisés. Par exemple, le goût qu'ont pris les populations urbaines pour le pain, dans les anciennes colonies européennes et américaines, a principalement bénéficié aux États-Unis, au Canada, à l'Australie, à la France et à quelques autres pays exportateurs de blé.

Les experts agricoles occidentaux qui affluent dans certains pays du Tiers monde depuis une vingtaine d'années prétendaient pouvoir diminuer le déficit alimentaire de ces pays par des formules appelées parfois «la révolution verte» qui reposaient en fin de compte sur une mécanisation intensive des méthodes d'agriculture et l'application massive d'engrais chimiques. Ces méthodes ont permis parfois au pays de substituer la production domestique aux importations de produits alimentaires, mais seulement au prix d'importations importantes de machinerie agricole, de produits pétroliers pour la faire fonctionner et d'engrais chimiques (également à base de pétrole).

[Traduction]

external market. The experience of some oil-producing countries shows that exporting raw materials even at very favorable prices does not automatically entail economic benefits for the peasantry, for instance. A self-centered form of development aimed at mobilizing collectively all the sectors and at putting into practice, as much as possible, the self-reliance principle can ensure a development which will maintain itself by its own forces and give the countries concerned real control over their internal affairs.

Such a form of development as described above, by reducing the ties of dependency with the industrialized countries, meets the desire of Third World countries to develop a "collective autonomy" such as was expressed at the last United Nations Conference on Trade and Development held in 1979. A "self-maintained" development plan can be achieved within the framework of a country in the case of the bigger countries and within the framework of a region in the case of the smaller countries. Of course, such a development will not entail the end of all trade between North and South, far from it. The countries of the South will continue to sell a number of raw materials to markets of the North, for instance, but henceforward at prices and conditions over which the countries of the Third World will exert control, to the end that they may be able to ensure some stability of the revenue coming from these sources. Also, the countries of the South will want to benefit from the transfer of technologies purchased from the North, but the transfers will be managed by the countries concerned in order to control the negative effects of such technologies on the other economic sectors, on the ways of life, and on the cultural values of the countries.

The problems besetting most of the countries of the Third World with respect to food and energy are closely tied with the form of outward development which these countries have experienced. On the one hand, the creation of monocultures for export has destroyed the self-sufficiency of these countries in matters of food. They have become dependent on the import of food products from outside, often from industrialized countries. The eating habits of the urbanized populations, always on the increase, have become those of the western world, creating captive markets for the farm products of the industrialized countries. For instance, the taste which urban populations have gained for bread in former European and American colonies has benefitted mainly the United States, Canada, Australia, France and a few other wheat exporting countries.

Western farm experts who have been flocking to some countries of the Third World for the past twenty years or so pretended that they could reduce the food deficit of these countries by formulas sometimes called "the green revolution" based in final analysis on the intensive mechanization of farming methods and the massive use of fertilizers. These methods in some cases allowed countries to substitute domestic production to the importation of food products, but only at the cost of heavy imports of farm machinery, oil products to operate such machinery and fertilizers (also based on petroleum). The mechanization of agriculture has had the

[Text]

La mécanisation de l'agriculture a eu comme impact négatif additionnel de déplacer des millions de paysans de leurs terres, créant de nouveaux chômeurs qui affluent vers les villes. La dépendance face à l'extérieur s'est même empirée avec des méthodes agricoles dépendant de machinerie et d'énergie importées et la dette externe s'est accrue de la façon qu'on connaît.

Il est particulièrement à la mode dans les milieux occidentaux depuis quelques années de mettre le blâme pour les problèmes d'endettement des pays du Tiers monde sur les pays exportateurs du pétrole et spécifiquement sur les augmentations de prix appliquées par l'OPEP à partir de 1973. Bien que l'accroissement du prix du pétrole a eu un impact négatif indéniable sur la balance des paiements des pays importateurs de pétrole, l'accroissement du prix du blé et d'autres grains et oléagineux initié par les États-Unis depuis 1972 a eu un impact également considérable sur de nombreux pays du Tiers monde importateur de ces produits alimentaires de base. Et quant à la redistribution des bénéfices aux pays sous-développés, les pays industrialisés n'ont aucune leçon à donner aux principaux exportateurs de pétrole. Selon la Banque mondiale, en 1979, les pays arabes exportateurs de pétrole ont consacré à l'aide officielle aux pays sous-développés en moyenne 2.43 p. 100 de leur PNB; le chiffre est à comparer avec la contribution moyenne des pays industrialisés membres de l'OCDE) qui est équivalente à 0.34 p. 100 de leur PNB; pour les États-Unis, la proportion est de 0.19 p. 100.

Le développement d'une agriculture, ou encore d'enclaves industrielles qui dépendent d'importations importantes, présentera inévitablement la même embûche qui a amené certains de ces pays en affrontement avec le FMI. Pour payer les importations nécessaires pour ce genre de développement, le pays est obligé d'exporter davantage de matières premières, ce qui veut dire généralement de concentrer davantage l'agriculture dans la production de cultures spécialisées pour l'exportation. Mais pour accomplir cette conversion économique, il est nécessaire d'importer encore plus de machinerie, d'énergie, de produits alimentaires. Le cercle vicieux ne sera brisé que lorsque le pays décidera et sera capable d'effectuer un développement plus autonome et non dépendant de l'extérieur. Cela veut dire, dans le domaine agricole, d'encourager des cultures vivrières pour rencontrer les besoins du marché intérieur et des paysans eux-mêmes plutôt que de concentrer dans des cultures pour exportation. Cela veut dire, dans le domaine énergétique, d'éviter d'adopter des méthodes de production et de consommation provenant des pays industrialisés et très gaspilleuses de l'énergie. Nous avons déjà parlé des méthodes agricoles comme exemple. Il s'agit, en effet, de ne pas répéter les erreurs que les pays industrialisés eux-mêmes tentent actuellement de corriger en se tournant vers des modes de production et consommation moins utilisateurs de l'énergie.

• 1035

Malgré que le Canada ait endossé aux Nations unies le principe de consacrer à l'aide officielle aux pays sous-développés 0.7 p. 100 de son PNB, il n'a jamais atteint ce niveau.

[Translation]

additional negative impact of displacing millions of farmers from their farms, creating new unemployed workers who are flocking to the cities. The dependency on the outside world even went from bad to worse with the farming methods relying on imported machinery and energy and the external debt has increased to the extent that we know.

In the past few years, it has become particularly fashionable in western circles to put the blame for the debt problems of the Third World countries on the oil exporting countries and specifically on the price increases applied by the oil countries organization beginning in 1973. Although the oil price increase has had an undeniable negative impact on the balance of payments of the oil importing countries, the increase in the price of wheat and other grains and oil seeds initiated by the United States since 1972 has also had a great impact on numerous countries of the Third World which import these basic food products. With respect to the redistribution of profits to underdeveloped countries, the industrialized countries are in no position to lecture the main oil exporters. According to the World Bank, in 1979, the Arabian oil exporters devoted on the average 2.43 per cent of their GNP to official assistance to the underdeveloped countries, as compared to the average contribution of the industrialized countries (members of the OECD) equivalent to 0.34 per cent of their GNP; in the case of the United States, the ratio is 0.19 per cent

The development of a type of farming or again of industrial enclaves dependent on heavy imports will unavoidably present the same trap which brought some of these countries in confrontation with the IMF. In order to pay for the imports required for this type of development, these countries are forced to export more raw materials, which generally means further concentration of agriculture on the production of specialized products for export. However, to achieve this economic conversion, it is necessary to import even more machinery, energy and food products. The vicious circle will be broken only when the countries involved decide and are in a position to carry out a more autonomous development not dependent on the outside world. This means, in the field of agriculture, encouraging food crops to meet the needs of the internal market and of the farmers themselves, rather than concentrating on the production of export crops. In the field of energy, this means avoiding the adoption of production and consumption methods from industrialized countries which are highly wasteful of energy. We have already given the example of farming methods. Indeed, it is a matter of not repeating the errors which the industrialized countries are attempting to correct at the present time by adopting production and consumption methods that require less energy.

Although Canada did endorse at the UN the principle of devoting 0.7 per cent of its GNP to official aid to underdeveloped countries, it never reached that level.

[Texte]

L'objectif de 0.7 p. 100 a été établi depuis une vingtaine d'années par l'ONU et a été endossé par le Rapport Pearson il y a dix ans. En 1979, la valeur de l'aide officielle atteint seulement 0.47 p. 100 du PNB, déjà en baisse par rapport à 1975 quand la valeur de l'aide a atteint .52 p. 100 du PNB. La CSN déplore le peu de progrès, voire même la régression enregistrée par le Canada et déplore encore plus les déclarations récentes du ministre MacGuigan à l'effet que le Canada n'atteindra pas ce niveau avant 1990. Nous désirons rappeler qu'en 1970, la CSN a déjà fait connaître au gouvernement canadien son désir de voir porter à 1 p. 100 du PNB la valeur de l'aide au développement. Nous proposons que le gouvernement se donne un délai de deux ans pour atteindre l'objectif de 0.7 p. 100 qui, rappelons-le, est déjà atteint et dépassé par au moins quatre pays occidentaux, notamment les pays scandinaves et les Pays-Bas. L'objectif de 1 p. 100 devrait être atteint dans un délai total de cinq ans, soit en 1985. Il est à noter que la Commission Brandt a récemment endossé le principe de voir l'aide officielle au développement des pays industrialisés atteindre la valeur de 1 p. 100 du PNB.

L'aide bilatérale canadienne est généralement de l'aide liée, c'est-à-dire qu'elle est accordée avec la stipulation qu'elle soit utilisée pour acheter les produits d'un fournisseur canadien spécifié. Une telle forme d'aide, en plus de sembler être motivée par l'objectif d'aider plus le fournisseur que le pays bénéficiaire, fait signe d'un manque de confiance dans le pays bénéficiaire en question. Une telle forme d'aide présente le danger additionnel d'imposer une technologie qui est peut-être inappropriée au contexte spécifique du projet (par exemple, imposer des méthodes fortement utilisatrices de l'énergie dans un pays avec de très faibles ressources énergétiques). Nous considérons que l'aide pourrait être plus utile au pays bénéficiaire et nous croyons que le Canada pourrait, à moyen et à long terme, bénéficier davantage d'une politique d'accorder de l'aide déliée. Si le Canada accordait son aide au Tiers monde d'une façon désintéressée, un climat de confiance mutuelle pourrait s'établir entre le Canada et les pays du Tiers monde, comme il existe entre ceux-ci et les pays scandinaves. Les pays bénéficiaires se tourneraient davantage vers le Canada comme partenaire commercial de leur propre gré, ce qui serait à l'avantage des fournisseurs canadiens qui feraient l'effort de produire des biens et services adaptés aux besoins des pays du Tiers monde.

Dans l'octroi de son aide bilatérale au développement, le Canada doit privilégier les pays qui visent à initier un développement autonome, selon les critères établis ci-dessus. Nous croyons que c'est seulement lorsqu'un gouvernement s'appuie sur l'ensemble des forces productives d'un pays pour relever les conditions de vie de l'ensemble de la population qu'un processus de développement autogénéré sera mis en marche. Ce que nous proposons serait une allocation de l'aide au développement qui diffère sensiblement de ce que nous percevons comme étant les critères d'allocation actuels du Canada. Par exemple, en Amérique latine, nous suggérons de privilégier un pays comme le Nicaragua qui cherche à créer les pré-requis d'un processus de développement auquel les grandes masses de la population pourraient participer, en menant une campagne

[Traduction]

The 0.7 per cent objective was set by the UN about twenty years ago and was endorsed in the Pearson Report, ten years ago. In 1979, the value of the official aid reached only 0.47 per cent of the GNP, already showing a decrease by comparison with 1975 when the value of the aid had been 0.52 per cent of the GNP. The CNTU deplores the scanty progress, even the set-back recorded by Canada, and even more the recent statements made by the hon. MacGuigan to the effect that Canada will not reach that level before 1990. We wish to recall that in 1970 the CNTU already informed the Canadian Government of its desire to see the value of development assistance raised to 1 per cent of the GNP. We propose that the government give itself two years to reach the objective of 0.7 per cent which, let us point out, has already been reached and exceeded by at least four western countries, more particularly the Scandinavian countries and the Netherlands. The 1 per cent objective should be reached within five years at the most, that is to say in 1985. It should be noted that the Brandt Commission recently endorsed the principle of having the official development aid by the industrialized countries reach the value of 1 per cent of the GNP.

Generally, Canadian bilateral aid is tied aid, that is to say that it is granted on the condition that it be used to purchase the products of a specified Canadian supplier. Such a form of assistance, besides appearing to be motivated by the objective of aiding the supplier more than the receiving country, shows a lack of confidence in the receiving country in question. Such form of aid presents the further danger of imposing a technology which is perhaps inappropriate in the context of a specific project (for instance, imposing methods requiring heavy energy supplies in a country that has few energy resources). We believe that aid could be more useful to the receiving country and that Canada would, on the medium and long term, benefit more from a policy of untied aid. If Canada were to grant its aid to the Third World in an unselfish way, that would give rise to a climate of mutual confidence between Canada and the countries of the Third World, as such a climate exists between the latter and the Scandinavian countries. The receiving countries would increasingly and willingly turn to Canada as a trading partner, which would be to the advantage of the Canadian suppliers who would make the effort of producing goods and services that are adapted to the needs of countries of the Third World.

In granting its bilateral development aid, Canada must give preference to the countries which tend to initiate autonomous development, in accordance with the above-described criteria. We believe that only when a government relies on the whole of the productive forces of a country to raise the living conditions of the whole of its population can a self-generated development process be set in motion. What we are proposing would be an allocation of development aid substantially different from what we perceive as being the present allocating criteria of Canada. For instance, in the case of Latin America, we suggest that preference be given to a country like Nicaragua which tends to establish the prerequisites of a development process in which the great masses of the population could participate by a campaign of general literacy. On the other

[Text]

d'alphabétisation générale. En contrepartie, il faudrait mettre fin à l'aide accordée à un pays comme le Chili, aide utilisée principalement pour préparer le terrain pour quelques entreprises multinationales, sans mentionner le piètre record de ce pays au chapitre des droits humains. Il devrait y avoir une modification de politique également en ce qui concerne le genre de projet qui est financé par l'aide bilatérale canadienne. A notre avis, l'aide de l'Agence canadienne de coopération internationale prend trop souvent forme dans des «projets de prestige», des projets d'envergure qui s'intègrent mal aux efforts faits dans ces pays pour effectuer un développement économique décentralisé. L'aide serait souvent plus utile si elle était, justement, plus décentralisée, concrétisée dans des projets plus modestes, certes, mais plus nombreux. L'ACDI ne doit pas hésiter à avoir davantage recours à des organismes non gouvernementaux pour l'allocation de l'aide bilatérale puisque ces organismes sont sûrement mieux adaptés à distribuer l'aide d'une façon décentralisée.

• 1040

La réorientation de l'aide bilatérale canadienne, telle que proposée, n'exclut pas la participation canadienne accrue à l'aide multilatérale, c'est-à-dire l'aide distribuée par des agences internationales spécialisées. Nous trouvons intéressant l'idée avancée par la Commission Brandt de créer un Fonds mondial de développement dont les activités viseraient à aider particulièrement les pays les plus pauvres et qui pourrait être financé à partir d'un système de tarifs perçus sur la production d'armes, des revenus provenant du patrimoine mondial commun comme les minéraux des fonds marins, ou d'autres sources. Tout en privilégiant le développement autonome et non dépendant des pays et des régions du Tiers monde, le commerce international restera essentiel à la survie économique de plusieurs pays du Tiers monde, et particulièrement de ceux dont toute l'infrastructure économique est orientée vers la production pour l'exportation.

Les pays du Tiers monde, quel que soit le mode de développement choisi, auront toujours besoin d'importer certaines technologies et certains produits non disponibles dans leur pays et d'exporter leurs propres produits pour acheter ces produits, tout comme le Canada devra toujours exporter une partie de sa production pour acheter des biens comme des cultures des tropiques que l'on ne pourrait produire au Canada.

Compte tenu de ce fait, nous pensons important de souligner la crainte exprimée par des représentants gouvernementaux de pays du Tiers monde et par des chefs syndicaux de cette région, que les pays sous-développés ne fassent les frais des attitudes protectionnistes que l'on doit déceler dans certains pays industrialisés et particulièrement aux États-Unis.

Le Canada ne s'est pas gêné lui-même de pratiquer une certaine discrimination contre les pays du Tiers monde dans ses politiques commerciales. A titre d'exemple, le Canada applique actuellement des contingentements pour contrôler les importations de textiles et de vêtements. Des quotas spécifiques s'appliquent seulement, cependant, aux pays sous-développés. Nous avons récemment pris connaissance d'une liste de

[Translation]

hand, there should be an end to the granting of aid to a country like Chile, such aid being used mainly to lay the groundwork for some multinational undertakings, not to mention the poor record of that country with respect to human rights. There should also be a change of policy with respect to the type of projects financed by Canadian bilateral aid. In our opinion, the aid granted by the Canadian International Development Agency, too often, takes the shape of "prestige projects", of broad projects which are not easily integrated with the efforts made by these countries to achieve a decentralized economic development. The aid would often be more useful if it were, with reason, more decentralized, materializing in more modest projects, of course, but more numerous ones. The CIDA should not hesitate to make greater use of non-governmental bodies for the allocation of bilateral aid, since these bodies are surely better geared to distribute aid in a decentralized way.

The re-orientation of the Canadian bilateral aid, as proposed, does not exclude increased Canadian participation in multilateral aid, that is to say aid distributed by specialized international agencies. We find it interesting to note the idea advanced by the Brandt Commission of creating a World Development Fund whose activities would be aimed at aiding particularly the poorest countries and which could be financed under a system of tariffs imposed on arms production, on revenue from the world common heritage such as the minerals extracted from undersea deposits or from other sources. While preference will be given to the autonomous and independent development of countries and regions of the Third World, international trade will remain essential to the economic survival of many countries of the Third World, particularly of those whose economic infrastructure is oriented towards production for export.

Countries of the Third World, whatever the form of development is chosen, will always need to import some technologies and some products not available to them and to export their own products in order to be able to import such products, just as Canada will always have to export part of its production in order to purchase goods such as tropical fruits which Canada cannot produce.

That being taken into account, we believe it is important to underline the fear expressed by the government representatives of Third World countries and by union leaders of this region, to the effect that underdeveloped countries be not made to pay the costs of protectionist attitudes that may be revealed on the part of some industrialized countries, particularly the United States.

Canada itself was not loath to practice some discrimination against Third World countries in its trade policies. As an example, Canada applies quotas at the present time to control imports of textiles and apparel. However, specific quotas apply only to underdeveloped countries. We saw recently a list of twenty countries which are excluded from the application of specific quotas, a list that corresponds to the full range of what

[Texte]

vingt pays qui sont exclus de l'application de contingentements spécifiques, liste qui correspond au registre complet de ce que les experts commerciaux du gouvernement canadien doivent considérer comme tous les alliés occidentaux «sûrs», y compris l'Afrique du Sud.

La CSN apprécie la nécessité, pour le Canada, d'entreprendre des mesures exceptionnelles pour protéger des dizaines de milliers d'emplois dans ces industries. Mais pourquoi ces mesures sont-elles dirigées exclusivement contre les pays sous-développés? Pourquoi les États-Unis, portant la plus importante source d'importation de textiles et de vêtements au Canada, sont-ils exemptés de ces mesures d'urgence? Est-ce que les États-Unis auraient plus besoin de notre aide au développement que les pays du Tiers monde?

Les politiques commerciales du Canada doivent au moins être appliquées d'une façon non discriminatoire à moins que le gouvernement persiste à vouloir se donner une image d'anti-tiersmondiste. Cela veut dire, dans le cas de l'exemple cité, d'établir des contingentements sur les importations de textile et de vêtements en fixant des quotas à tous les pays exportateurs, qu'ils soient industrialisés ou sous-développés. Ainsi, ces industries seraient protégées au même degré sans faire porter le poids uniquement aux pays du Tiers monde.

• 1045

Finalement, au chapitre des politiques commerciales, la CSN croit que le Canada doit accéder à la demande des pays du Tiers monde, telle qu'exprimée à la CNUCED, en ce qui concerne les pays les plus pauvres. Par cette demande, on propose que le Canada et les autres pays industrialisés accordent des préférences commerciales non réciproques aux pays les plus pauvres. Un tel système de préférence doit s'établir sur tous les biens et marchandises en fixant des tarifs de douanes plus bas que ceux s'appliquant aux autres pays.

La dette externe, comme nous l'avons déjà indiquée, constitue un boulet aux pieds de la majorité des pays du Tiers monde. La montée des dettes externes est généralement due à l'accroissement important des importations sur lesquelles le pays est devenu dépendant. Le Fonds monétaire international a comme fonction d'accorder des emprunts aux pays déficitaires, mais le FMI peut contraindre le pays bénéficiaire du crédit d'adopter des mesures qui soient particulièrement dures sur la population du pays comme, par exemple, le fait d'effectuer des coupures dans les services publics. Nous croyons que le genre de politiques imposé par le FMI, en plus de constituer des ingérences difficilement acceptables dans les affaires internes des pays, agit souvent dans un sens contraire à la résolution des problèmes de sous-développement.

Nous ne croyons guère que les problèmes de stagnation économique à la Jamaïque ou en Tanzanie seront amoindris en rendant encore plus misérable la situation des masses par les coupures de services gouvernementaux.

Le Canada doit, à notre avis, favoriser au sein du Fonds monétaire international, dans les autres forums internationaux ainsi que dans ses liens directs avec des pays sous-développés, une libéralisation des conditions de remboursement des dettes envers les pays industrialisés. Nous croyons que le type de

[Traduction]

the trade experts of the Canadian government must consider as being "safe" western allies, including South Africa.

The CNTU recognizes that Canada needs to take some exceptional measures to protect tens of thousands of jobs in these industries, but why are such measures directed exclusively against underdeveloped countries? Why are the United States, although the most important source of textiles and apparel imported into Canada, exempt from these emergency measures? Is it possible that the United States are in greater need of our development assistance than countries of the Third World?

The trade policies of Canada should at least be applied without discrimination, unless the Government is bent on appearing to be opposed to the Third World. In the case of the example given, this means setting textile and apparel import quotas to apply to all exporting countries, be they industrialized or underdeveloped. That way, these industries would be protected to the same degree without putting the burden only on Third World countries.

Finally, with respect to trade policies, the CNTU believes that Canada must agree to the request of the Third World countries, as expressed to the UNCTAD, in connection with the poorest countries. This request proposes that Canada and the other industrialized countries grant unreciprocal trade preferences to the poorest countries. Such a preferential system must extend to all goods by fixing lower customs tariffs than those applying to other countries.

As already indicated, the external debt is a burdensome impediment for most of the Third World countries. The rise of the external debts is generally due to the great increase in imports on which these countries have become dependent. The International Monetary Fund has the duty of granting loans to countries that are short, but the IMF can force the recipient countries to adopt measures which can be particularly hard on their people such as, for instance, reducing public services. We believe that the kind of policies imposed by the IMF, besides the fact that they constitute hardly acceptable interventions in the internal affairs of these countries, often have an impact that is contrary to the solution of the problems of underdevelopment.

Little do we believe that the problems of economic stagnation in Jamaica or Tanzania will be reduced by making the situation of the masses even more miserable through cuts in governmental services.

We are of the opinion that in the International Monetary Fund, in the other international forums, as well as in its direct ties with underdeveloped countries, Canada must promote a liberalization of the reimbursement conditions of the debts owed industrialized countries. We believe that the autonomous

[Text]

développement autonome proposé ci-dessus peut éventuellement réduire les besoins en importations et mettre fin aux situations d'endettement chronique dans les pays du Tiers monde. Mais au moment actuel, l'état d'endettement et les conditions strictes de remboursement imposées par le FMI constituent des obstacles insurmontables à une autre forme de développement, si les conditions de remboursement ne sont pas assouplies. Un moratoire complet sur le remboursement de la dette externe devra être envisagé, particulièrement pour les pays les plus pauvres et pour les pays qui tentent de réduire leur dépendance à l'égard du secteur extérieur. A ce sujet, il est bon de rappeler qu'un déficit chronique dans la balance de paiements, bien que contraire à la moralité économique occidentale d'aujourd'hui, est pratiquement une certitude pour tout pays dit en voie de développement. Tout au cours du 19^{ième} siècle, la balance des paiements des États-Unis était déficitaire.

L'accord des emprunts aux pays du Tiers monde par le FMI est rendu particulièrement difficile par le fait que ce sont les puissances occidentales, et notamment les États-Unis, qui dominent l'administration du Fonds monétaire international. Les États-Unis détiennent actuellement plus de 50 p. 100 des votes dans l'administration du FMI. L'attitude de cette institution serait sûrement rendue plus équitable envers les pays du Tiers monde si la représentation de ces derniers était augmentée. La Commission Brandt propose des modifications à la constitution du Fonds monétaire et de la Banque mondiale afin que les pays sous-développés puissent jouer un plus grand rôle dans la gestion et la prise de décisions de ces institutions. La CSN appuiera toute initiative qui apporterait des progrès importants dans ce sens. Nous avons souligné ci-dessus l'importance des causes externes comme source des obstacles au développement économique des pays du Tiers monde. Ce serait faire abstraction de la réalité de ne pas admettre que les classes dirigeantes dans certains pays du Tiers monde constituent elles-mêmes des obstacles au développement. Comme l'exprimaient les délégués à la Conférence syndicale mondiale sur le développement, tenue à Belgrade en avril 1980, des entraves au développement sont attribuables à des causes externes mais également «aux structures économiques, aux choix économiques faits par certaines forces au pouvoir, au type de développement et de société mis en œuvre au niveau national».

• 1050

Parfois inféodées à des intérêts étrangers, parfois simplement opposées à tout progrès sur le plan social et économique, les forces dirigeantes de certains pays du Tiers monde utilisent la répression des mouvements de masse pour maintenir leur contrôle sur le pays. La CSN est de l'avis que la faiblesse du mouvement syndical et des autres organisations de masse dans plusieurs pays du Tiers monde souvent due à la répression, frustre la possibilité pour ces pays de rechercher un mode de développement alternatif.

Nous avons déjà mentionné le fait qu'il y a peu de développement réel dans plusieurs pays arabes et même dans ceux qui

[Translation]

development of the type proposed above will eventually reduce the need for imports and put an end to the chronic indebtedness of the Third World countries. However, at the present time, the state of indebtedness and the strict reimbursement conditions imposed by the IMF are insuperable obstacles to another form of development, if the reimbursement conditions are not eased. A full moratorium on the reimbursement of the external debts will have to be considered, particularly for the poorest countries and for those trying to reduce their dependency on the external sector. On this point, it is well to remind that a chronic deficit in the balance of payments, although contrary to the western economic morality of today, is practically a certainty for any so-called developing country. All along the 19th century, the United States' balance of payments showed a deficit.

The granting of loans to countries of the Third World by the IMF is made particularly difficult by the fact that the western powers, in particular the United States, are the ones dominating the administration of the International Monetary Fund. At the present time, the United States have 50 per cent of the votes in the administration of the IMF. The attitude of this institution would surely be made more equitable for countries of the Third World if the representation of these countries were increased. The Brandt Commission proposes amendments to the IMF and the World Bank charters with a view to giving underdeveloped countries a greater role in the management and decision-making of these institutions. The CNTU will support any initiative which would achieve important progress in that direction. We have underlined above the importance of the external causes as the source of obstacles to the economic development of Third World countries. It would be unrealistic not to admit that the ruling classes in some countries of the Third World are themselves obstacles to development. As expressed by delegates to the World Labour Conference on Development held at Belgrade in April 1980, obstacles to development can be attributed to external causes but also to "the economic structures and the economic choices made by some forces in power, as well as to the type of development and society implemented at the national level".

The ruling forces of some countries of the Third World, in some cases in concert with foreign interests, in other cases simply opposed to any social and economic progress, use repression of mass movements to preserve their control over their country. It is the belief of the CNTU that the weakness of the labour movement and of the other mass organizations in several countries of the Third World, which is often due to repression, denies to these countries the possibility of seeking an alternate form of development.

have already mentioned the fact that there is little real development in many arab countries and even in those receiving important revenue from oil exports.

[Texte]

reçoivent des fonds importants provenant des exportations de pétrole.

Dans un document publié récemment par la Confédération internationale syndicale arabe, on fait état de cette situation en indiquant que les fonds générés par les exportations du pétrole sont généralement, soit réinvestis dans les circuits financiers du monde industrialisé, soit investis dans des projets industriels aux services des multinationales du pétrole, ou encore ces argents servent à importer des produits de luxe pour les populations urbaines.

Les grandes masses paysannes des pays arabes ne sont pas touchées par ce «développement» et voient le fossé se creuser entre elles et la population urbaine.

En opposition à un développement dépendant qui laisse pour compte la majorité agricole des pays arabes, la CISA propose un mode de développement où le secteur industriel serait intégré à l'économie de l'ensemble du monde arabe et particulièrement à l'agriculture. Ainsi, on propose d'utiliser les fonds pétroliers pour développer la production des engrais et des outillages plutôt que pour importer des articles de luxe. Un tel mode de développement nécessitera un changement d'orientation de la part de chaque pays arabe. Comme le souligne la CISA: «Cela nécessite que ces pays cessent de se conduire avec une mentalité de rentier; ils doivent chercher à produire, en plus du pétrole brut, en fonction des besoins vrais et essentiels des plus larges classes sociales du monde arabe au lieu de continuer à s'appuyer sur l'importation qui ne répond réellement qu'aux besoins de certaines catégories de revenu».

Nous nous sommes arrêtés sur l'exemple arabe pour démontrer l'importance que peuvent avoir la liberté syndicale et la liberté des forces populaires, afin que les pays du Tiers monde puissent trouver la voie vers un développement économique qui sera au bénéfice des grandes masses de la population.

La CSN se prononce fermement pour la liberté syndicale et la liberté politique partout au monde et s'est opposée à toutes les forces qui voulaient restreindre ces libertés. Ce thème a d'ailleurs fait l'objet d'un récent colloque international sur les droits humains et l'action syndicale que la CSN a contribué à organiser avec la Confédération mondiale du travail, à Québec, en mars 1980.

L'importance des libertés syndicales et politiques, comme facteur de déblocage d'un processus menant à un véritable développement économique, ne doit pas être sous-estimée. Nous croyons que le gouvernement canadien doit en tenir compte dans l'allocation de son aide officielle et ainsi doit privilégier ces pays qui s'appuient sur les mouvements de masse pour construire leur économie. À l'intérieur de chaque pays bénéficiaire de l'aide, on doit mettre une priorité importante sur les projets qui favorisent justement une croissance des mouvements de masse et la participation de ceux-ci au développement.

[Traduction]

In a document published recently by the Arab International Confederation of Labour, mention is made of this situation by the indication that the funds generated by oil exports are, as a general rule, reinvested into the financial circuits of the industrialized world or invested in industrial projects at the service of the oil multinationals, or again are used to import luxury products for the urban populations.

The large rural masses of the arab countries are not touched by this "development" and see the gap grow ever wider between themselves and the urban populations.

By opposition to a dependent development which ignores the rural majority of the Arabian countries, the AICL proposes a form of development in which the industrial sector would be integrated with the economy of the whole of the Arab world and particularly with agriculture. Thus, it is proposed to use revenue from oil exports for the development of fertilizer and equipment production rather than for importing luxury items. Such a form of development will require a change of orientation on the part of each Arab country. As pointed out by the AICL: "This requires that these countries cease to behave with the mentality of a fun-holder; they must seek to produce, besides raw petroleum, in sympathy with the real and essential needs of the largest social classes of the Arab world instead of continuing to rely on imports which meet the needs really of only some categories of income".

We have mentioned the Arab example to show the importance that the freedom of trade unions and that of the popular forces can have, in order that the countries of the Third World be in a position to find the way towards an economic development which will benefit the great masses of the population.

The CNTU is firmly in favour of freedom of trade unions and political freedom throughout the world and is opposed to all forces which would restrict these freedoms. As a matter of fact, this theme was the subject of a recent international seminar on human rights and on the trade-union movement which the CNTU was instrumental in organizing together with the World Labour Confederation held in Quebec City in March 1980.

The importance of trade-union and political freedom as a factor to set in motion a process leading to real economic development should not be underestimated. We believe that the Canadian Government should take it into account in the allocation of its official aid and thus should give preference to those countries which rely on mass movements to build up their economies. Inside each country receiving aid, an important priority must be given to projects which justly promote the growth of mass movements and the participation of these movements in development.

[Text]

Notre rôle ici n'est pas nécessairement de relever point par point tout ce que les témoins nous disent. C'est plutôt de donner l'occasion à des Canadiens, à des groupes canadiens, de venir ici donner leur point de vue au Parlement sur les questions qui touchent le dialogue Nord-Sud et provoquer la discussion.

Alors, le fait qu'on ne relèvera peut-être pas point par point certaines idées que vous avancez, parfois certaines critiques que vous formulez concernant des politiques canadiennes ou autres, ne veut pas dire que nous sommes d'accord avec vous, pas d'accord ou qu'on ignore ce que vous pensez.

Notre but, ici, c'est de donner à un secteur important de mouvement ouvrier, dans votre cas, l'occasion de mettre à l'ordre du jour son point de vue. Alors, je ne veux pas que vous pensiez qu'on ne trouve pas votre point de vue important parce qu'on ne relève pas chaque idée et qu'on ne débat pas avec vous chaque idée que vous soulevez.

Parce qu'à l'intérieur d'un comité comme celui-ci, il y a déjà cet équilibre. Lorsque viendra le temps d'écrire notre rapport, j'ai l'impression que des membres du comité soulèveront certaines de vos idées. Vous pouvez être assurés que tout ce que vous suggérez sera débattu par des parlementaires ici et on arrivera, à un moment donné, à un rapport.

Personnellement, je dois dire que, dans l'introduction de votre mémoire, lorsque vous parlez de l'importance pour le Canada de jouer un rôle important dans ce domaine, l'appui que vous apportez à cette idée-là, personnellement, moi je l'aime. Je pense que les membres du groupe parlementaire ici l'aimeront aussi parce que, nous-mêmes, nous nous sommes engagés à trouver des moyens par lesquels le Canada peut jouer un rôle de premier plan vers cet objectif d'en arriver à un meilleur équilibre de l'économie mondiale.

Father Ogle, do you have any questions?

Mr. Ogle: Yes. I thank you very much for the excellent paper that has been presented. There has been a good deal of research done, I can see, and I certainly flow, to a great extent, the arguments that you have proposed. I am very conscious of the fact that the unions have a strong desire to help workers all over the world and yet one of the arguments that we hear most often, we hear frequently, I should say, which makes it impossible for many of the workers in other parts of the world to compete, and to get work, is the fact of the high costs of unions in the developed countries. So I would like you to speak a little more on this topic.

I appreciate that that is taking a one-view position but nevertheless, it is a position that we have to be very conscious of in our report. It has been presented. "Well, we cannot compete. That is why we cannot compete against Canada, we cannot compete against Europe and so forth."

The Third-World countries offer cheap labour. Now, I would like to be able to put that into some kind of balance because as you say, here, there are 300 million unemployed workers and I suspect it is higher than that. I actually think there are more than 300 million people out of work in the

[Translation]

Our role here is not necessarily to single out each point raised by the witnesses. It is rather to give Canadians and groups of Canadians the opportunity to come here and make their views known to Parliament on questions bearing on the North-South dialogue and to promote discussion.

So, the fact that we may not perhaps take up each and every one of your ideas, in some cases the criticisms you make concerning Canadian or other policies, does not mean that we agree with you, that we do not agree or that we do not take what you think into account.

Our purpose here is to give an important sector of the labour movement in your case the opportunity to put your point of view on the order of the day. Accordingly, I do not want you to think that we do not consider your point of view important because we do not discuss each idea and do not debate each idea with you.

As there is already such a balance within a committee such as this one, my impression is that, when the time comes to write our report, some members of the committee will raise some of your ideas. You can rest assured that everything that you suggest will be discussed by the parliamentarians present here and that eventually we'll come up with a report.

Personnally, I must say that, in the introduction to your brief, when you mention how important it is for Canada to play an important role in this field, I am delighted to see that you support that idea. I think that the members of this parliamentary group will like it also, because we ourselves have undertaken to find the means by which Canada can play a foremost role towards the objective of achieving a better equilibrium in the world economy.

Père Ogle, avez-vous des questions à poser?

M. Ogle: Oui. Je vous remercie beaucoup de l'excellente communication que vous avez présentée. Je constate qu'on a fait beaucoup de recherche et je suis certainement d'accord, dans une large mesure avec ce que vous avez proposé. Je suis bien conscient de ce que les syndicats souhaitent ardemment aider les travailleurs du monde entier et, pourtant, une des thèses qu'on entend le plus souvent, qu'on entend souvent, devrais-je dire, quant à ce qui empêche de nombreux travailleurs d'autres parties du monde de rivaliser et d'obtenir du travail, c'est que les syndicats ouvriers dans les pays développés coûtent cher. C'est pourquoi j'aimerais que vous nous parliez un peu plus de cette question.

Je sais bien que c'est là adopter une attitude singulière mais il reste que c'est une attitude dont il nous faudra être bien conscients dans notre rapport. Elle a été évoquée. «Eh bien! nous ne pouvons pas faire concurrence. C'est pour cette raison que nous ne pouvons pas rivaliser avec le Canada, que nous ne pouvons pas rivaliser avec l'Europe, et ainsi de suite.»

Les pays du Tiers Monde offrent de la main-d'œuvre à bon marché. Or, j'aimerais être en mesure de situer cela dans un certain équilibre parce que, ainsi que vous le dites ici, on compte 300 millions de chômeurs et je soupçonne qu'il y en a encore plus que cela. Je crois vraiment qu'il y a dans le monde

[Texte]

world. I am not asking this in any kind of a critical sense, I just wonder how Canadian labour would be willing to adapt, change or whatever to see that those unemployed people in the world would have work and not only just work, but they would have work that would sustain them and give them the possibility to live as human beings and have their families and so on. I would just like you to reflect on that idea.

• 1100

M. André Dalcourt (adjoint exécutif, Confédération des syndicats nationaux): Vous posez la question de la compétitivité des industries des pays industrialisés face au coût de la main-d'œuvre. Je vous référerai, comme piste possible de solution de ce problème, à un comité qui existe au niveau du ministère fédéral du Travail, auquel comité participent les nations industrialisées, comme le Canada, les États-Unis et les pays de l'Europe. Ce comité s'est réuni il y a un an et demi à Lisbonne, et ensuite à Washington. Sa prochaine réunion devrait avoir lieu à Copenhague. Ce comité vise à créer une concertation pour en arriver, au niveau du Bureau international du travail, à la définition de conditions minimales de travail, principalement pour les pays du Tiers monde. Ceci viserait à augmenter et à améliorer les conditions de travail dans les pays du Tiers monde. Par le biais de cette mesure, on améliorerait peut-être, dans une certaine mesure, la compétitivité des industries de pays riches. Ceci solutionnerait en partie le problème soulevé par votre question.

Moi, j'aurais une question à ajouter là-dessus. M. Breau, tantôt, nous a donné son opinion personnelle sur la ligne générale de notre mémoire qui vise à stimuler ou à orienter la participation du Canada dans le développement international. M. Breau nous a fait connaître son opinion personnelle sur cette question. Je voudrais savoir s'il est disposé ou si un autre membre du comité est disposé à faire connaître son opinion personnelle sur l'idée d'augmenter la contribution du Canada, qui est actuellement le 0.47 p. 100 du PNB, jusqu'à 0.7 p. 100 du PNB et, éventuellement, jusqu'à 1 p. 100 du PNB. Est-ce que M. Breau ou M. Dupras auraient objection à faire connaître leur opinion personnelle?

Le président: C'est déjà une position officielle de ce groupe-ci...

M. Dupras: Du comité, oui.

Le président: Dans un rapport intérimaire publié en juillet, on soulignait que le Canada devrait arrêter le déclin de son aide publique par rapport au PNB immédiatement, et devrait reprendre son engagement de 0.7 p. 100 et remonter vers 0.7 p. 100.

M. Dalcourt: Est-ce qu'il y a un échéancier lié à ces recommandations?

Le président: Pas encore. Le gouvernement a annoncé au mois d'août qu'il s'engageait à revenir à 0.5 p. 100 en 1985 et à faire un effort concerté pour arriver à 0.7 p. 100 vers 1990.

M. Dalcourt: Est-ce que, dans votre rapport intérimaire, vous traitez de la façon dont cette aide s'exprime? Parce que

[Traduction]

plus de 300 millions de personnes sans travail. Je ne demande pas cela dans quelque esprit critique. Je me demande simplement à quel point le monde ouvrier du Canada serait disposé à s'adapter, à changer, ou ce que vous voudrez, pour que ces gens sans travail à travers le monde trouvent du travail et du travail qui puisse les faire vivre et leur procurer la possibilité de vivre comme des êtres humains, eux et leurs familles, et ainsi de suite. J'aimerais simplement vous entendre là-dessus.

Mr. André Dalcourt (Executive assistant, Confederation of National Trade Unions): You are raising there the question of the competitiveness of industries, of industrialized countries, with respect to the cost of labour. As a possible indication of a solution to this problem, I would refer you to a committee existing at the level of the federal Department of Labour whose membership includes industrialized nations such as Canada, the United States and European countries. This committee met in Lisbon a year and a half ago and then in Washington. It should hold its next meeting in Copenhagen. This committee meets for the purpose of establishing some concertation in order to achieve, at the level of the International Labour Organization, a definition of minimal working conditions, mainly for the countries of the Third World. This would tend to increase and improve the working conditions in these countries. Through this measure, perhaps the competitiveness of the rich countries industries could be improved to a certain extent. This would in part solve the problem raised by your question.

For my part, I would like to raise a question on this point. A short while ago, Mr. Breau gave us his personal opinion on the general line of our brief which aims at stimulating or orienting Canada's participation in international development. Mr. Breau gave us his personal opinion on this question. I would like to know if he is willing or if another member of the committee is willing to let us know his personal opinion on the idea of increasing Canada's contribution, which is now 0.47 p. 100 of the GNP, up to 0.7 p. 100 and eventually up to 1 p. 100 of the GNP. Would Mr. Breau or Mr. Dupras object to letting us know their personal opinion?

The Chairman: That is already the official position of this group...

Mr. Dupras: Of the committee, yes.

The Chairman: In an interim report published in July, we pointed out that Canada should put an end to the decline of its public assistance in relation to the GNP, without delay, and resume its commitment to reach 0.7 p. 100

Mr. Dalcourt: Is there a timetable concerning these recommendations?

The Chairman: Not yet. In August, the Government announced that it was committing itself to return to the 0.5 p. 100 level by 1985 and to make a concerted effort to reach the level of 0.7 p. 100 around 1990.

Mr. Dalcourt: Do you in your interim report deal with the way in which this assistance is expressed? The reason for this

[Text]

nous, dans notre document, on privilégie des petits projets moins importants au point de vue prestige, mais plus nombreux et plus collés à la réalité. Est-ce que votre rapport intérimaire aborde cette question?

Le président: Je ne veux pas prendre le temps du père Ogle, ici, pour répondre à vos questions, mais cela me fera plaisir d'y répondre plus tard.

M. Auger: J'aimerais peut-être ajouter un élément de réponse, également, à la question que monsieur Ogle nous posait concernant le problème du chômage dans les pays en voie de développement ou sous-développés. Pour nous, dans notre mémoire, et on pense que c'est vraiment un des fondements essentiels, le chômage ne pourra être résorbé que dans la mesure où ces pays, où ces régions, pourront se doter d'un développement autonome qui tienne réellement compte du développement interne du pays compte tenu, je dirais, de leur position de recul par rapport aux nations industrialisées au niveau du développement économique.

Il faut tenir compte du fait que ces pays-là, étant à un niveau plus bas, doivent pouvoir effectuer un cheminement vers les nations industrialisées. Mais, en même temps, un tel cheminement étant défini sur sa base autonome, pourra également mener à des conclusions différentes de celles auxquelles nous sommes arrivés ayant vécu une évolution, en termes de développement, qui s'est située dans un autre contexte.

Je ne pense pas que l'histoire de la croissance économique des États-Unis, par exemple, puisse se revivre en 1980 pour un pays en voie de développement.

• 1105

Ce qu'on soutient, c'est que l'originalité et l'autonomie du développement sont, à notre avis, la façon d'arriver à s'assurer que ces pays-là pourront résoudre leur important problème de chômage et que toute l'infrastructure économique, l'infrastructure agricole et industrielle, soient bien présentes à l'intérieur même de chacune de ces nations-là.

Mr. Ogle: I understand and I appreciate very much the point of view that development has to be complete. I was wondering about this because what we are interested in, basically, is what Canadian labour people are willing to do to see that that happens, because we can speak of government and policies and even to the point of the good question about the amount of aid, for instance. One of the problems we have is to see whether or not the people of Canada will go forward with some of the proposals that we hope to make. One of them is the increase of aid, as you say, untied aid. Where do you get that kind of money? That is a lot of money. It is going to be \$2 or \$3 billion. It means many other things in Canada may not happen. I just wonder if you would speak for the unions about how that could affect people in the unions. Would they be willing to do that, because it could mean cutting back on things in Canada?

[Translation]

is that, in our brief, we give preference to small projects that are less important from the point of view of prestige, but more numerous and closer to reality. Does your interim report deal with this question?

The Chairman: I do not want to take Father Ogle's time here to answer your questions, but I shall be pleased to give you an answer later.

Mr. Auger: I should like to, perhaps, add also a partial answer to the question asked by Mr. Ogle on the problem of unemployment in the developing or underdeveloped countries. In our brief, and we believe that this is really an essential element, unemployment will be resorbed only to the extent where these countries, or these regions, are able to achieve an autonomous development that will really take into account the internal development of their territory, considering, I would say, their backward position in relation to industrialized nations in the field of economic development.

We have to consider the fact that, being at a lower level, they must be in a position to progress toward industrialized nations. However, being set on its autonomous basis, such progress may lead also to conclusions that are different from those at which we arrived having been through, in terms of development, an evolution that was situated in a different context.

For instance, I do not think that a country being in the process of development in 1980 could live again the economic history of the United States.

What we are saying is that, in our opinion, the originality and the autonomy of development are the way to make sure that these countries will be able to solve their important unemployment problem and that the whole of the economic infrastructure, the agricultural and industrial infrastructure are indeed present within each of these nations.

M. Ogle: Je comprends et j'aime bien le point de vue qui veut que le développement doive être complet. Je m'interrogeais là-dessus parce que, ce qui nous intéresse au fond, c'est de savoir ce que le monde du travail au Canada est disposé à faire pour s'assurer que cela se produit. Nous pouvons bien parler de gouvernement et de politiques et même de l'excellente question du montant de l'aide, par exemple, mais l'un des problèmes qui se posent à nous, c'est de chercher à voir si la population du Canada sera ou non disposée à donner suite à quelques-unes des propositions que nous espérons faire. Une de ces propositions est celle de l'augmentation de l'aide, de l'aide non liée comme vous dites. Où trouve-t-on des sommes de ce genre? Cela représente beaucoup d'argent. Il s'agira de 2 à 3 milliards de dollars. Cela veut dire que bien d'autres choses ne se produiront peut-être pas au Canada. Je me demande si vous pourriez nous parler au nom des syndicats sur la façon dont cela pourrait toucher les gens dans les syndicats. Seraient-ils disposés à faire cela, parce que cela pourrait signifier la réduction de certaines choses au Canada?

[Texte]

M. Auger: Moi, ce que je pense pouvoir vous répondre sur ce sujet-là, c'est qu'il est évident, comme centrale syndicale, ayant mis de l'avant depuis 1977 que l'aide aux pays en voie de développement et sous-développés soit majorée par les nations industrialisées à 1 p. 100, que nous sommes prêts à soutenir cette position devant tous nos membres.

D'ailleurs, on l'a fait et cela a été adopté, non pas en vase clos, mais par un congrès où les syndicats, dans leur ensemble, étaient présents. Ce serait effectivement une participation des travailleurs dans leur ensemble sur cette base-là.

Je ne pense pas qu'on puisse avoir de difficulté, ce qui ne signifie pas qu'il n'y aura pas, on l'a vu d'ailleurs dans le passé, des réticences. Mais une des vocations, il me semble, de l'aide internationale, consiste à expliquer, à renforcer l'explication de la nécessité de cette aide internationale.

A mon avis, encore une fois, et je m'excuse de revenir sur ce même sujet, cette explication-là sera d'autant plus acceptée au niveau des travailleurs canadiens, des travailleurs syndiqués, et tout particulièrement par ceux que nous représentons, que cela pourra coller à ce qu'eux vivent comme définition d'aide extérieure et aussi à ce qu'ils vivent comme progrès et débats à l'intérieur même de leur organisation syndicale et à l'intérieur de la société canadienne et québécoise.

Mr. Ogle: I have one more. We have heard, and I do believe personally, that, if a country is able to trade, it is much better for the country to do so than to receive aid. What would you say if Canada cut back all tariffs, let us say in the textile industry, so that there would be competition, that other countries could really come in and sell whatever they could on a free market?

M. Auger: Ce que je peux vous répondre là-dessus, c'est que, dans notre mémoire, on mentionne deux items. On mentionne d'abord qu'il existe une certaine discrimination, au niveau de certains quotas de textiles et de vêtements particulièrement à l'égard des pays en voie de développement pour ce qui est des entrées au Canada.

On explique pourquoi cela existe et on dit, nous, que cette discrimination-là devrait disparaître et que tout le monde devrait être sur un pied d'égalité.

Dans un deuxième temps, on mentionne non seulement qu'il devrait y avoir, spécifiquement sur ce point-là, une remise à égalité de tous les pays mais qu'en plus, à l'égard des pays en voie de développement, on puisse avoir des politiques qui favorisent effectivement le commerce extérieur avec le Canada. Cela peut vous apparaître contradictoire, à prime abord, que l'on mentionne d'un côté la non-discrimination et que d'un autre côté, on semble créer une préférence. Ce n'est pas contradictoire à mon avis, dans la mesure où l'on voudrait corriger une situation qui existe au détriment des pays en voie de développement... Mais si, dans un deuxième temps, on analyse effectivement un moyen de soutenir et d'amorcer un développement autonome à l'intérieur de ces pays, il nous apparaît donc logique de développer l'idée qu'il faille se baser en autres, sur l'une des données importantes pour eux, à savoir le commerce extérieur. Car dans l'état de leur développement il est illusoire de croire qu'ils pourront s'autodévelopper en

[Traduction]

Mr. Auger: What I think I can answer on this point is that it is obvious that, as a trade union confederation, having since 1977 put forward the opinion that aid to developing and underdeveloped countries should be increased to 1 per cent by the industrialized nations, we are ready to support that position before all our members.

Besides, that has been done and adopted, not behind closed doors, but by a convention where unions as a whole were represented. It would in effect be a participation on the part of the workers as a whole on that basis.

I do not think that there could be difficulties, which does not mean that, as has been seen in the past, there will not be reservations. However, it seems to me that one of the purposes of international aid is to explain and to reinforce the explanation of the necessity of such international aid.

In my opinion, once again, and I apologize for coming back on this same point, this explanation will be accepted all the more readily at the level of Canadian workers, of the unionized workers, and particularly by those whom we represent, because it will be in sympathy with what they live as a definition of external aid and also with what they live by way of progress and debate within their very labour organization and within the Canadian and Quebec society.

M. Ogle: J'ai encore une question à poser. Nous avons entendu dire,—et je le crois personnellement,—que si un pays est en mesure de commercer, il vaut mieux que ce pays commerce que de recevoir de l'aide. Que diriez-vous si le Canada réduisait tous ses tarifs, mettons pour l'industrie textile, de telle façon qu'il y ait de la concurrence et que les autres pays puissent vraiment venir ici et vendre tout ce qu'ils voudraient sur un marché libre?

Mr. Auger: What I can answer to this is that, in our brief, we mention two items. First, we mention that there exists a certain discrimination, at the level of some textile and apparel quotas particularly as regards developing countries with respect to entry into Canada.

We explain why such a condition exists and we say that this kind of discrimination should disappear and that everybody should be on an equal footing.

Secondly, we mention that, not only should there be a return to equality of all countries, specifically on that point, and that, moreover, with respect to developing countries, we should have policies that would effectively promote trade with Canada. This may at first sight appear to be a contradiction, that, on the one hand, we speak of non-discrimination and, on the other, we seem to propose a preference. In my opinion, there is no contradiction, to the extent that we would like to remedy a situation existing at the expense of developing countries... But if, on the other hand, we in effect analyze a means of supporting and initiating autonomous development within these countries, it appears logical to us to develop the idea that we have to base ourselves, among other things, on one of the factors that is important to them, that is to say external trade. Indeed, considering the state of their development, it would be an illusion to believe that they could self-develop in complete isolation. They will always need, and we maintain that also, to

[Text]

milieu complètement fermé; ils vont toujours devoir, et on le maintient également, ils vont toujours devoir, dis-je, commercer avec les pays industrialisés qui détiennent la technologie et l'industrialisation sur lesquelles ces pays ne sont pas encore totalement bâtis.

Si j'ai bien compris votre question il s'agissait de la disparition totale de toute barrière tarifaire... Et cela m'apparaît une question qui devrait être examinée dans son ensemble pour déterminer les conséquences que cela peut avoir à l'égard des pays en voie de développement. Car il est important de dire que le commerce que le Canada fait avec les pays en voie de développement, c'est quand même une infime partie par rapport à l'ensemble. Et une absence totale de barrières tarifaires, pour l'ensemble du monde, n'aurait pas un résultat aussi positif qu'on pourrait probablement le souhaiter pour ces pays-là.

M. Peter Bakvis, (rechercheur, CSN): Si je peux ajouter un autre élément qui ressort surtout de la première partie de notre mémoire, c'est ceci, et cela c'est une constatation, que les pays du tiers monde semblent avoir eux-mêmes faite si on regarde la conclusion des conférences de la CNUCED... Ces pays-là réalisent qu'en s'appuyant exclusivement sur l'exportation des matières premières vers des pays industrialisés, cela ne constitue pas un moteur de développement réel. C'est-à-dire que cela a plus tendance à figer l'ensemble de l'économie dans la production de ces matières premières pour l'exportation. Et cela ne permet pas de transférer des ressources vers un secteur industriel, par exemple, intégré à l'ensemble de l'économie du pays.

Nous citons d'ailleurs l'exemple, vers la fin, des pays arabes où l'on exporte du pétrole à très bon prix, à un prix très favorable... La majorité de la population n'est pas touchée par ces recettes-là. Donc le thème, avancé c'est de favoriser un développement plus autonome, plus intégré à l'ensemble du pays, plutôt que de s'appuyer seulement sur l'exportation. Et je crois que c'est une constatation que les pays font eux-mêmes quand ils nous parlent d'autonomie collective des pays du tiers monde.

Le président: Thank you.

Juste un point. Il semble y avoir une contradiction dans une chose que vous dites là parce que... Premièrement, il n'y a pas de discrimination de la part du Canada en ce qui concerne les quotas envers les pays en voie de développement, les États-Unis ou de d'autres pays occidentaux. Parce que les arrangements dans le domaine du commerce mondial ne se font pas grâce à un règlement qui nous arrive du ciel. Ce sont des échanges faits grâce à des négociations. Et si l'on n'a pas d'imposition de quotas sur les textiles américains ou européens importés au Canada, ce n'est pas parce qu'il y a discrimination, c'est parce qu'avec les États-Unis on a des échanges et avec l'Europe aussi. Et si on leur imposait des quotas, ils s'allieraient contre nous! Ce n'est pas compliqué. Il ne suffit pas de s'asseoir, ici, à Ottawa, ou n'importe où ailleurs, d'avoir une grande idée, et de l'imposer... Cela ne se fait pas comme cela. Il y a des négociations.

[Translation]

trade with the industrialized countries which possess the technology and the industrialization on which these countries are not yet totally built.

If I understood your question correctly, it has to do with the total disappearance of any tariff barriers... To me, this appears to be a question that should be considered as a whole to determine the impact that this could have with respect to developing countries. Indeed, it is important to note that the trade that Canada is practicing with developing countries is but a very small part of the overall trade. The total disappearance of tariff barriers, for the whole world, would not have as positive a result as we would probably wish for these countries.

Mr. Peter Bakvis (researcher, CNTU): If I may, I would like to add another element that comes out mainly from the first part of our brief. It is a finding which countries of the Third World themselves seem to have made, if we look at the conclusion of the UNCTAD conferences. These countries realize that relying exclusively on exports of raw materials to industrialized countries is not in itself a mover of real development. That is to say that there is a greater tendency then for the whole of the economy to set itself in the production of raw materials for export and this does not allow the transfer of resources to an industrial sector that is, for instance, integrated with the whole of the country's economy.

As a matter of fact, towards the end, we mention the example of the Arab countries which export oil at very good, very favorable prices... The majority of the population of these countries is not affected by this revenue. Therefore, the theme that is proposed is that of promoting a more autonomous development, a development that is better integrated with the whole of the country, rather than relying solely on exports. And I believe that that is a finding that the countries themselves make when they talk of the collective autonomy of Third World countries.

The Chairman: Thank you. Just one point.

There seems to be a contradiction in one of the things you say there... First of all, there is no discrimination on the part of Canada in the matter of quotas with respect to developing countries, the United States and other western countries. The arrangements in the field of world trade are not made on the basis of a regulation coming from nowhere. These are made on the basis of negotiations and, if there are no quotas on American and European textiles imported into Canada, it is not because of discrimination, but because we are trading with the United States and also with Europe. If we were to set quotas against them, they would get together against us! It's as simple as that. It is not enough to sit here, in Ottawa or anywhere else, to have a great idea and to impose it... That is not the way things are done. There are negotiations.

[*Texte*]

Il y a une contradiction dans ce que vous dites, parce que dans votre mémoire vous préconisez qu'on devrait favoriser les sociétés qui respectent les libertés syndicales. Aux États-Unis, ils respectent les libertés syndicales. Le mouvement ouvrier est présent politiquement et dans les lois. Donc, c'est un partenaire commercial, si on suit ce que vous dites, avec qui on devrait faire des affaires. La plupart des pays de l'Europe aussi! Mais certains pays à qui on impose des quotas d'importation dans le domaine du textile et du vêtement sont loin d'avoir la liberté syndicale que les États-Unis et les Européens ont. Est-ce qu'il n'y a pas une certaine contradiction dans votre position?

• 1115

M. Auger: Eh bien je pense qu'on mélange deux choses; je ne sais pas si je vous ai bien suivi... On parle toujours des relations nord-sud. D'accord? Or, pour nous, relations avec les États-Unis, relations avec les pays du Tiers monde, cela ne nous apparaît pas être tout à fait la même chose...

M. Breau: C'est vous qui le dites dans votre mémoire!

M. Auger: Reprenons les différents éléments du mémoire, attentivement si vous voulez poser.

Ce que l'on dit là-dedans, premièrement, c'est qu'effectivement il existe, et vous l'avez mentionné vous-même, une discrimination, une inégalité entre les échanges commerciaux Canada-États-Unis au plan par exemple du textile, et le commerce avec d'autres pays sous-développés ou en voie de développement. Et l'explication que vous nous donnez c'est ceci: si on modifie la teneur de ces échanges-là avec les États-Unis, ils vont modifier, dans leur commerce, d'autres données de sorte que le Canada risque d'être défavorisé. On est très conscient du fait... et on l'a vu pour le Pacte automobile, on l'a vu pour un certain nombre d'autres éléments—qu'à partir du moment où l'on modifie, nous, les données de notre commerce extérieur avec une puissance comme les États-Unis, on risque de subir des représailles. Nous disons que cette discrimination-là qui existe à l'égard des pays en voie de développement, est bel et bien un fait. Et en soutenant que le développement des pays sous-développés passe par un développement autonome qui permette en même temps une commercialisation, nous soutenons avec la même persistance qu'il va falloir permettre que ce commerce-là soit facilité compte tenu de la structure...

M. Breau: Je ne suis contre votre idée.

M. Auger: Bon... Je continue...

M. Breau: Je ne suis pas contre votre idée, même si j'ai soulevé ce point. Votre idée est juste.

M. Auger: Bon, alors...

M. Breau:... Si le commerce international marchait à partir d'idées justes que quelqu'un quelque part puisse les implanter, je serais d'accord avec vous; mais ce n'est pas comme cela que ça marche dans le domaine commercial mondial. Ce n'est pas comme cela que ça marche du tout!

M. Auger: C'est la remarque qu'on fait dans notre mémoire. On a donné un exemple très précis, celui du textile et du vêtement qui est un secteur où évidemment les États-Unis sont un important producteur et exportateur, et où des pays en voie

[*Traduction*]

There is some contradiction in what you say because, in your brief, you state that there should be a preference for societies which respect union freedoms. The United States do respect union freedoms. The labour movement is present politically and in the laws. Therefore, if we follow what you are saying, this is a trading partner with whom we should do business. And also most of the European countries! But some countries against which import quotas are imposed in the field of textiles and apparel are far from allowing the union freedom that exists in the United States and Europe. Is there not an obvious contradiction in your position?

Mr. Auger: Well, I think that two things are being mixed. I'm not sure that I followed you correctly... Are we still talking of North-South relations? Agreed? To us, relations with the United States and relations with Third World countries are not quite the same thing...

Mr. Breau: That is what you say in your brief!

Mr. Auger: Let us go over again the various elements of the brief, carefully.

What we say there, first of all, is that there does exist, as you mentioned yourself, discrimination, inequality between Canada-US trade relations, for instance, in the case of textiles, and trade with other underdeveloped or developing countries. And the explanation that you have given is the following: if we change the make-up of this trade with the US, they will bring changes in other aspects of their trade, so that there is a risk that Canada will be discriminated against. We are very conscious of this fact... and we've seen it with the Auto Pact, we've seen it with a number of other elements—to the effect that, the moment we attempt to change the elements of our external trade with a power such as the United States, we run the risk of reprisals. We say that this type of discrimination existing with respect to developing countries is indeed a fact. And when we maintain that the development of underdeveloped countries has got to be autonomous development while at the same time allowing for trade, we maintain with the same persistence that we are going to have to permit the facilitation of this kind of trade taking into account the structure...

Mr. Breau: I'm not against your idea.

Mr. Auger: Good... I continue...

Mr. Breau: I'm not against your idea, even if I raised that point. Your idea is fair.

Mr. Auger: Well then...

Mr. Breau:... If international trade functioned on the spur of ideas that are fair and if someone somewhere could set such ideas in motion, I would agree with you, but that is not the way it works in the field of world trade. It does not operate that way at all.

Mr. Auger: That is what we point out in our brief. We give a very precise example, that of textiles and apparel, which is a sector where, of course, the United States are an important producer and exporter and where some developing countries

[Text]

de développement sont d'importants producteurs et exportateurs également. Or nous disons que dans ce secteur-là particulièrement, pris à titre d'exemple, il ne devrait pas y avoir de discrimination et bien sûr, ça veut dire pour nous des ajustements importants qui vont avoir à se produire dans les échanges au niveau des États-Unis.

M. Breau: J'ai bien compris... votre idée. On dépasse l'heure, mais je pense que c'est intéressant... Dans des échanges commerciaux, si on impose des barrières tarifaires, ce n'est pas seulement pour certaines raisons artificielles... C'est basé sur bien des facteurs; c'est basé sur les coûts sociaux dans les sociétés; c'est basé sur le coût des salaires; c'est basé sur la capacité de distribution, la capacité d'organisation du pays en question. Et une des raisons pour lesquelles le Canada et les États-Unis, et le Canada et l'Europe sont à part, ont des échanges qui sont au pair, et qu'il y a quand même moins de barrières tarifaires, c'est justement parce que dans certains pays en voie de développement... ce n'est pas parce que je ne veux pas leur donner une chance sur nos marchés... mais je soulève la question avec vous... dans ces pays-là, ils n'ont pas les mêmes coûts d'organisation sociale que nous avons dans les pays occidentaux. Par conséquent c'est pour cela qu'on doit intervenir et qu'il y a de la distorsion dans les échanges avec ces pays-là. Cela ne veut pas dire que je n'aime pas votre idée. Mais, écoutez, si vous avez des gens qui travaillent pour \$1 dollar par jour et s'il n'y a pas de charges sociales, cela fait une différence avec ce qui se passe dans les pays occidentaux.

• 1120

Alors, c'est une des raisons pour lesquelles, dans les échanges commerciaux, on a des distorsions comme cela. Ce n'est pas simplement parce que quelqu'un porte un jugement immoral et qu'il y a une autorité, quelque part, qui ne veut pas être juste avec les gens.

M. Dalcourt: Monsieur le président, vous nous parlez des négociations commerciales et des accords du GATT et vous semblez relier cela assez facilement à la question des quotas sur le textile. Si je ne m'abuse, il s'agit de deux lois ou de deux traités différents. Le GATT ne tombe pas du ciel. Bien sûr, cela nous asseoit avec tous les partenaires, au niveau mondial, largement, mais pour les quotas du textile, c'est une loi et une mesure distinctes. Il faut, bien sûr, des quotas pour protéger dans une certaine mesure l'emploi, mais des quotas qui s'appliquent uniformément à tous nos concurrents dans le domaine du textile. Or, les États-Unis sont exclus de l'application de ces quotas et, par le fait même, cela reporte tout le fardeau sur les pays du Tiers monde. Alors, nous, on dit: «Non, égalisez cela, égalisez le fardeau pour ce qui est des quotas du textile pour que les États-Unis en prennent aussi leur part.»

D'autre part, vous dites qu'on prône que le Canada établisse des relations commerciales avec des pays qui respectent les libertés syndicales et vous nous dites que les États-Unis respectent les libertés syndicales. Encore là, il faudrait aller voir dans certains États du Sud...

Le président: Eh bien, plus qu'à Taiwan.

M. Dalcourt: Bon. Eh bien, alors, si vous dites que le Canada établit des relations commerciales avec les États-Unis

[Translation]

are also important producers and exporters. So we say that in that particular sector taken as an example, there should not be discrimination and, of course, to us this means that some important adjustments will have to be made in trade at the level of the United States...

Mr. Breau: I understood your idea very well. Time is running out, but I think it's interesting... In trade, when tariff barriers are set up, this is not done only for some artificial reasons... This is based on many factors: on social costs, on the cost of salaries; on the distribution capacity, on the organizing capacity of the country involves. And one of the reasons why Canada and the United States, and Canada and Europe are set apart, why they trade on a par basis and why there are even less tariff barriers, it is simply because, in some developing countries—it's not because I do not want to give them a chance on our markets, but I raise the question—in these countries, there is not the same cost of social organization that we have in western countries. Consequently, that is why we have to do something and why there is distorsion in trade with these countries. That does not mean that I don't like your idea. Listen, if you have people working for a dollar a day and there is no social costs, this is quite different from what happens in western countries.

So, this is one of the reasons for such distorsions in trade. It's not because someone bears an immoral judgment and that, somewhere, some authority does not want to be fair with people.

Mr. Dalcourt: Mr. Chairman, you talk about trade negotiations and the GATT agreements and you seem to tie this up readily with the question of textile quotas. If I am not mistaken, this deals with two different acts or treaties. The GATT does not come out of nowhere. Of course, this brings us together with our partners, largely at the world trade level but, in the case of textile quotas, it's a matter of a distinct act and measure. Naturally, there need be quotas to protect employment to a certain extent, but quotas applying uniformly to all our competitors in the field of textiles. Now then, the United States are exempt from these quotas and that very fact brings all the burden to bear on the Third World countries. So we say: "No, level this up, spread the burden evenly with respect to textile quotas so that the United States will also bear their share".

On the other hand, you say that, in our view, Canada should establish trade relations with countries that respect union freedoms and you say that the U.S. do respect union freedoms. There again, some southern states might bear looking into...

Mr. Chairman: Well, more than in Taiwan.

Mr. Dalcourt: Well then, if you say that Canada has trade relations with the U.S., amongst others, because they respect

[Texte]

entre autres parce que les États-Unis respectent les libertés syndicales, pourquoi le Canada maintient-il des relations commerciales avec le Chili?

M. Dupras: Non, ce n'est pas ce qu'il a dit!

Le président: Ce n'est pas cela que j'ai dit. Je vous ai dit qu'une des raisons pour lesquelles, dans les négociations commerciales, on s'impose des tarifs ou des quotas, est que dans les différentes sociétés des partenaires commerciaux, il y a des facteurs sociaux à prendre en considération, par exemple les salaires, les conditions de travail, l'organisation des sociétés. C'est cela que j'ai dit. Je ne dis pas que nous, on décide de faire du commerce avec les États-Unis à cause de cela. Je dis que c'est un fait que le Canada et les États-Unis se ressemblent plus sur le plan commercial et sur le plan économique parce que, sociologiquement parlant, on a à peu près les mêmes mœurs, on a à peu près les mêmes protections de travail. Évidemment, cela dépend des régions où on est et du secteur où on est. Je suis d'accord avec vous que tout le monde n'est pas syndiqué aux États-Unis, comme tout le monde n'est pas syndiqué au Canada non plus, ni au Québec, non plus.

M. Dalcourt: C'est bien sûr que l'on se ressemble sociologiquement, mais on a aussi les mêmes compagnies, les mêmes multinationales qui visitent la frontière sans...

Le président: Oui, oui, mais ce que je disais à M. Auger tout à l'heure, c'est que la raison pour laquelle on n'impose pas de quotas à nos partenaires occidentaux, c'est que l'on a des négociations commerciales avec eux qui dépassent le textile et le vêtement. Ce qui régleme cela et ce qui entre en ligne de compte dans la négociation, ce sont tous ces facteurs sociaux ou ces facteurs sociologiques, ce que l'on n'a pas dans nos rapports avec les pays du Tiers monde. C'est tout ce que j'ai dit.

Je ne suis pas contre l'idée de M. Auger parce que l'idée est juste; c'est comment je vais pouvoir l'appliquer.

Alors, je veux donner un peu de temps à M. Dupras pour poser des questions. Mais il est très intéressant que vous souleviez l'idée. Si je pouvais trouver un moyen de mettre votre idée en application, il me ferait bien plaisir de le faire.

Monsieur Dupras.

M. Dupras: Merci, monsieur le président.

Tout comme vous, j'ai des réserves sur la présentation que vous nous avez faite. Malheureusement, vous avez mis beaucoup de temps à lire votre document et cela va nous empêcher de vraiment vider le sujet. J'ai relevé aux pages 7, 8, 9, 12, 14 et 17 de votre présentation des allégations qui ne collaient pas tout à fait à la réalité. Seulement, étant donné le peu de temps que l'on a, je voudrais juste poursuivre au sujet de nos relations commerciales avec les États-Unis. Je pense que cela vous préoccupe beaucoup.

Je dois vous rappeler que pas moins de 70 ou 71 p. 100 de nos exportations dans toutes les industries canadiennes vont vers les États-Unis. Si vous regardez, par exemple, l'ensemble de nos exportations vers les pays en voie de développement, vous allez trouver que nous sommes probablement, parmi les pays industrialisés, les exportateurs les moins importants vers les pays en voie de développement et que la France et les pays

[Traduction]

union freedoms, why does Canada maintain trade relations with Chile?

Mr. Dupras: But that is not what he said!

The Chairman: That is not what I said. I told you that one of the reasons why, in trade negotiations, tariffs and quotas were imposed, was that, in the various societies of equal partners, there are social factors to be taken into account, for instance, salaries, working conditions, social organization. That is what I said. I'm not saying that we decide to trade with the U.S. because of that. What I am saying is this: it is a fact that Canada and the U.S. are more alike from the point of view of trade and economy because, sociologically speaking, they have about the same way of doing things, they have about the same work protection. Of course, it depends on the regions and the sectors in which you are. I agree with you that not everybody is unionized in the United States, just as not everybody is unionized in Canada, nor in Quebec.

Mr. Dalcourt: Of course, there are similarities between us, sociologically, but we also have the same companies, the same multinationals visiting the frontier without...

The Chairman: Yes, yes, but what I was saying to Mr. Auger a moment ago was that the reason why we do not impose import quotas on our western partners is that we have trade negotiations with them, which go beyond textile and apparel. What rules all that and what is taken into consideration in the negotiations, is all those social or sociological factors, which we do not have in our relations with countries of the Third World. That is all I have said.

I am not against Mr. Auger's idea, because that idea is a fair one; what concerns me is how to apply this idea.

So, I wish to give Mr. Dupras some time to ask questions. However, mentioning this idea is very interesting. If I could find a way to put your idea into practice, I would be very happy to do it.

Mr. Dupras.

Mr. Dupras: Thank you, Mr. Chairman.

Just like you, I have reservations about your presentation. Unfortunately, you took a good deal of time in reading it and that has prevented us from going to the bottom of things. I noted on pages 7, 8, 9, 12, 14 and 17 of your brief some allegations which are not realistic. However, in view of the short time at our disposal, I would just like to continue on our trade relations with the United States which seem to preoccupy you very much.

I should point out to you that no less than 70 or 71 per cent of the exports of all Canadian industries go to the United States. For instance, if you look at the whole of our exports to developing countries, you will find that, among the industrialized countries, we are probably the smallest exporters to developing countries and that France and the Scandinavian countries are the most important exporters to these countries.

[Text]

scandinaves sont les plus importants exportateurs. C'est-à-dire que, sur le marché international, le volume de leurs exportations vers les pays en voie de développement est beaucoup plus important que pour nous. Peut-être que M. Miller a les chiffres devant lui; cela nous a été donné par l'Association des manufacturiers canadiens, il y a quelque temps. Bien souvent, le marché d'exportation de certains pays, comme la France, vers les pays en voie de développement, est plus important que le nôtre.

• 1125

M. Breau a essayé de nous ramener à la réalité, il y a quelques minutes, lorsqu'il nous a dit que, pour ce qui est de nos relations avec les pays industrialisés de l'Europe de l'Ouest et des États-Unis, notre économie dépend des marchés qu'on a convenu d'entretenir ensemble. Il ne faudrait tout de même pas les compromettre, ces marchés-là. Pour ce qui est du textile, par exemple, vous semblez faire allusion à des importations de textile des États-Unis vers le Canada, mais vous ne parlez pas de nos exportations de textile, plus particulièrement de la province de Québec, vers les États-Unis. Je vous donne comme exemple la protection du marché qu'on nous réclame d'exercer par les syndicats des manufacturiers de la chaussure. Ces syndicats sont venus à mon bureau au cours de l'été et, avec eux, je suis allé rencontrer des ministres responsables ici. Tout cela a pour but de protéger l'industrie et d'imposer des contingentements pour empêcher que l'industrie de la chaussure au Québec ne disparaisse. Alors, ces chaussures-là, vous l'avez deviné, viennent de certains pays qu'on considère comme étant encore en développement.

Alors, qu'est-ce qu'on doit faire? Est-ce que je dois dire à ceux qui viennent me voir et qui veulent avoir le poids du caucous du Québec pour les aider à protéger leur industrie, est-ce que je dois leur dire; «Eh bien, écoutez, décidez-vous. Est-ce qu'on doit libérer les marchés en faveur des pays en développement ou si on ne doit pas les libérer? Est-ce qu'on doit protéger notre économie ou si on ne doit pas la protéger? Est-ce que je dois protéger les 200,000 emplois de l'industrie du textile et de la chaussure au Québec? Il faudrait s'entendre.»

Avant de finir, monsieur le président, je voudrais dire que je suis revenu d'une tournée de trois pays d'Afrique il y a seulement quelques jours et que j'ai été à même de recevoir des témoignages de présidents de pays, de politiciens et de représentants d'organisations non gouvernementales qui m'ont dit que les pays industrialisés devraient suivre l'exemple du Canada en ce sens que nous sommes le pays dont l'aide est le moins liée, d'autant plus qu'on se fait aussi dire en Afrique, dans plusieurs pays, que le Canada n'essaie pas de se donner bonne conscience pour faire oublier les années de pouvoir colonial qu'il a exercé, parce qu'il ne l'a jamais fait, à l'instar de certains pays d'Europe qu'on n'a pas besoin de nommer.

Donc, sur cette question sur laquelle vous insistez, le Canada n'a pas cette réputation d'avoir des programmes d'aide liée autant que vous semblez le dire. C'est plutôt la réputation contraire que nous avons dans le Sud-Est de l'Asie et en Afrique.

[Translation]

It means that, on the international market, the volume of their exports to developing countries is much more important than ours. Perhaps Mr. Miller has figures before him; this information was given to us some time ago by the Canadian Manufacturers' Association. Quite often, the export market of some countries such as France's, in developing countries, is more important than ours.

A few minutes ago, Mr. Breau tried to bring us back to reality when he told us that, as regards our relations with the industrialized countries of western Europe and the United States, our economy was dependent on markets which we have undertaken to maintain together. Needless to say that these markets should not be jeopardized. As to the textile market, for instance, you seem to allude to textile imports from the United States to Canada, but you say nothing of our exports of textiles, particularly from the province of Quebec, to the United States. I'll give you the example of the market protection that the shoe manufacturers trade unions are claiming from us. These unions came to my office during the summer and I went with them to meet the responsible ministers here. All this is intended to protect the industry and to impose quotas in order to prevent the disappearance of the Quebec shoe industry. Now then, as you have probably guessed, such shoes come from countries which are still considered developing countries.

Now then, what should we do? To those who come here to see me and who want the weight of the Quebec caucus to help protecting their industry, should I say: "Now listen, make up your mind. Are we to free markets in favour of developing countries, or not? Should we protect our economy or not? Should I protect the 200,000 jobs of the Quebec textile and shoe industries, or not? There has got to be some agreement somewhere.

Before yielding the floor, Mr. Chairman, I should like to say that, just a few days ago, I returned from a tour of three African countries and that I have heard statements from country presidents, politicians and representatives of non-governmental organizations to the effect that industrialized countries should follow Canada's example, in the sense that its aid is the least tied one, all the more so as we are told in several countries in Africa that Canada is not trying to clear its conscience and make these countries forget the years of colonial power, because Canada never exercised colonial power like some European countries that I need not mention.

Now then, as regards this question on which you insist, Canada does not have the reputation of tied aid programs that you seem to lend to Canada. Rather it has the contrary reputation in Southeast Asia and Africa.

[Texte]

M. Bakvis: Pourrais-je reprendre la première partie des commentaires qui ont été faits?

Pour ce qui est des importations, on dit dans notre document qu'on apprécie et qu'on appuie l'existence d'une protection dans l'industrie du textile et du vêtement à cause des emplois qui seraient mis en jeu. Seulement, et c'est un fait qui est ressorti dans un certain nombre d'études, le premier fournisseur de textiles et de vêtements au Canada est quand même les États-Unis. Vous avez très bien dit tout à l'heure que les raisons...

M. Dupras: C'est le plus important marché d'exportation.

M. Bakvis: Un important marché d'exportation pour les textiles et les vêtements? Pas tellement, je pense. D'ailleurs, le gouvernement fédéral n'a pas cessé de nous rappeler au cours de la campagne référendaire au Québec que les textiles et les vêtements du Québec vont surtout au Canada, en Ontario ou dans l'Ouest. Je pense que c'est vrai, à moins que les choses n'aient changé depuis le 20 mai.

Pour ce qui est des exportations, et ce fait est ressorti à la suite d'études dans le domaine de l'automobile, on est aussi un marché d'exportation pour les autres pays. Le marché de l'automobile a un déficit qui dépasse 6 milliards de dollars. Ils ont insisté sur le fait que les États-Unis nous fournissent un marché mais il ne faut pas oublier que nous, on fournit un marché aux États-Unis et cela ne nous est pas toujours favorable. Il y a de nombreuses fermetures d'usines en Ontario actuellement, justement à cause du fait que l'industrie de l'automobile a tendance à se centraliser aux États-Unis. Alors, pourquoi n'y a-t-il pas de mesures protectionnistes là aussi?

Il y a nombre de questions qu'on pourrait soulever et, bien sûr, ce n'est pas l'objet...

• 1130

Le président: Il y en a, monsieur. Il y a une taxe d'accise de 17 p. 100 au Canada sur les autos. Il y a une grosse protection. On pourrait tous acheter nos autos aux États-Unis en payant à peu près de 15 à 20 p. 100 de moins au prix de détail.

M. Bakvis: Le pacte de l'automobile permet quand même un échange des pièces, une répartition pour les compagnies...

Le président: N'oubliez pas que l'industrie automobile n'est pas protégée.

M. Dupras: On s'éloigne un peu du sujet, je pense.

M. Auger: Pour ma part, je déplore un peu que le débat, je le déplore et en même temps je trouve que c'est très démonstratif; le débat porte sur nos relations commerciales entre les États-Unis et le Canada et la dépendance que nous avons comme pays, le Canada, d'établir des relations avec des pays en voie de développement, en prenant toujours très grand soin des réactions de notre voisin du Sud, je veux dire aux répressions, aux tapes sur les doigts qu'il pourrait nous donner, si on modifiait nos politiques dans ce sens-là.

Je trouve cela démonstratif. Et dans notre mémoire on dit, entre autres, c'est une des revendications et j'aimerais connaître l'opinion des représentants du gouvernement à ce sujet: les projets de l'ACDI devraient être plus collés à la réalité et

[Traduction]

Mr. Bakvis: Could I come back to the first part of the comments that were made?

With respect to imports, our brief states that we appreciate and support the existence of certain protection for the textile and apparel industry because of the jobs that are involved. However, and that fact came out of a number of studies, the United States remain the first supplier of textiles and apparel to Canada. You did say a while ago that the reasons...

Mr. Dupras: That is the most important export market.

Mr. Bakvis: A big export market for textiles and apparel? Not that much, I think. Besides, the federal government never ceased to remind us during the referendum campaign in Quebec that the textiles and apparel manufactured in Quebec are sold mainly to Canada, to Ontario, or to the western provinces. I think that is the case, unless things changed a good deal since May 20.

As regards exports, and that has come out following studies in the field of automobile, Canada is also an export market for the other countries. The unfavorable balance of the automobile market is in excess of 6 billion dollars. Some insisted on the fact that the US provide us with a market, but we should not forget that we are providing a market to the US and that this is not always in our favour. At the present time, numerous factories are being closed in Ontario, just because of the fact that the automobile industry tends to centralize in the United States. Now then, why are there not protective measures taken in that case also?

A number of questions could be raised but, of course, that is not the purpose...

The Chairman: There are, sir. There is a 17% excise tax on automobiles in Canada. There is a big protection. We could all buy our cars in the United States and pay from 15 to 20% less at the retail level.

Mr. Bakvis: Nonetheless, the auto pack allows the exchange of parts, a sharing by the companies...

The Chairman: Do not forget that the automobile industry is not protected.

Mr. Dupras: I think that we are roving away from the subject.

Mr. Auger: For my part, I'm a bit sorry that the discussion,—I'm sorry and at the same time I find it very indicative—that the discussion bears on our trade relations with the United States and on Canada's dependence, as a country, in the establishment of relations with developing countries, on having to always being mindful of the reactions of our neighbour to the South, I mean mindful of repression, of the knuckle rapping we could get from it, if we were to change our policies in that direction.

I find that very indicative. In our brief, we say, among other things, that this is one of the claims and I would like to know the opinion of the government representatives on this point: the CIDA projects should be closer to reality and of smaller

[Text]

de dimension plus restreinte. J'aimerais avoir votre avis là-dessus. J'aimerais également avoir votre avis sur la recommandation de la Commission Brandt, à savoir que les votes sur le contrôle du Fonds monétaire international soient partagés autrement pour éviter qu'un pays comme les États-Unis qui, à cause de sa masse budgétaire investie dans ce domaine, on l'a vue en pourcentage... Et McNamara qui quittait la direction des organismes du Fonds monétaire international et de la Banque mondiale de développement soulignait précisément cette faiblesse de la partie budgétaire américaine. J'aimerais savoir si on peut s'entendre sur ces recommandations-là et quelles sont les positions que vous entendez développer à ce sujet.

Quant aux problèmes des relations commerciales, il est évident qu'elles seront toujours conflictuelles...

Le président: Monsieur Auger, j'ai expliqué au début de la réunion que le but de la réunion d'aujourd'hui, c'est de connaître votre opinion.

M. Auger: Oui.

Le président: Si vous désiriez me rencontrer pour avoir mon opinion sur toutes ces questions-là, je serais disponible n'importe quel temps. Premièrement, lisez notre rapport intérimaire du mois de juillet et vous pourrez lire notre rapport du mois de décembre, puis on essayera ensuite de répondre à vos questions.

Mais si entre-temps vous vouliez connaître mon opinion, il me ferait bien plaisir de vous la donner. J'ai soulevé la question du commerce à ce moment-ci parce que vous l'avez vous-même soulevée en voulant faire croire aux gens et au public que c'était possible pour le Canada de tout simplement imposer un code du commerce international. Ce qui voudrait dire qu'on peut ignorer nos partenaires commerciaux de l'Occident et tout simplement décider de faire commerce avec qui on veut dans le monde. Mais je vous dis tout simplement que c'est mon devoir, en public, lorsque vous soulevez une question comme celle-là avec laquelle je ne suis pas d'accord, de vous dire: Écoutez, monsieur Auger, vous dites quelque chose avec laquelle je suis bien d'accord avec vous sur le plan moral, sur le plan de la justice, en théorie, mais j'essaie de savoir comment je pourrais implanter cela.

Je ne peux pas étudier des questions Nord-Sud et des questions de commerce avec le Tiers monde, puis je vous ai dit tout à l'heure qu'il y a longtemps que je cherche des moyens d'améliorer l'accès au marché canadien des pays du Tiers monde, je ne peux pas discuter de cela, monsieur Auger, sans considérer le fait que le commerce international se fait à partir de facteurs qui sont réels, qui sont là. Un de ceux-là, c'est notre commerce avec l'Occident et c'est aussi notre commerce avec les États-Unis. C'est vous qui l'avez soulevé dans votre mémoire, ce n'est pas moi.

M. Auger: On l'a soulevé dans le mémoire. Ce qu'on tient à vous rappeler, c'est qu'il n'est pas question de dire on balance tout par-dessus bord, on ne tient absolument aucun compte des relations commerciales internationales ou de quoi que ce soit. On a suggéré un certain nombre de mécanismes qui devraient être étudiés pour revoir la mise en application en se basant sur un exemple. On n'a pas eu le temps d'élaborer une recherche

[Translation]

dimensions. I would like to have your opinion on that point. I would also like to have your opinion of the Brandt Commission recommendation that there should be a different distribution of the controlling votes in the International Monetary Fund, in order to avoid control by a country like the United States because of its heavy investment in that field, percentage-wise... And McNamara, who was leaving the direction of the International Monetary Fund and the World Development Bank organizations specifically underlined that weakness of the American share of the budget. I would like to know if we can agree on these recommendations and what position you intend to develop on this point.

As regards trade relations problems, it is obvious that they will always give rise to conflicts...

The Chairman: Mr. Auger, as I explained at the beginning of our meeting, the purpose of to-day's meeting is to get acquainted with your opinion.

Mr. Auger: Yes.

The Chairman: If you wish for a meeting with me to get my opinion on all these questions, I would be available at any time. First of all, read our interim report of July and then you could read our December report and then we could try to answer your questions.

If, in the meantime, however, you would like to know my opinion, I would be very glad to give it to you. I raised the question of trade at this point because you had raised it yourself when you tried to have the people and the public believe that it was possible for Canada of simply imposing an international trade code. This would mean that we could ignore our western trading partners and simply decide to have trade relations with anybody we wished. And I tell you simply that it is my duty, in public, when you raise a question like that one with which I am not in agreement, to say: Listen, Mr. Auger, you are saying something with which I do not agree, in theory, from the moral and justice standpoints, but I am trying to find out how I could get this started.

I cannot consider questions of North-South relations and questions of trade with the Third World,—and I told you a while ago that I have for long been looking for ways to improve access to the Canadian market by countries of the Third World,—without taking into account the fact that international trade is based on factors that are real, that do exist. One of these is our trade with western countries and also our trade with the United States. You are the one who raised that question in your brief, not me.

Mr. Auger: We raised it in our brief. What we are bent on reminding you of is that it is not a question of throwing everything away, there is absolutely no consideration at all of international trade relations or of anything. We suggested a number of mechanisms which should be considered to review the application, on the basis of a single example. We did not have time to make research in depth on each of the details. But

[Texte]

importante sur chacun des détails. Mais il nous semble que la démonstration qui a été faite par rapport aux textiles et vêtements par exemple, la démonstration que l'on fait également sur la nécessité de pouvoir permettre au pays de décoller économiquement, en se basant sur un développement autonome, autogéré, par l'aide qui leur vient de l'extérieur, une aide la plus déliée possible. Ces éléments-là ont des conséquences, bien sûr, sur nos relations ailleurs. Il nous semble que l'objet du mémoire, si on l'a soulevé, c'est précisément parce qu'on a ressenti que la trame de fond était continuellement présente. Et je vous dis qu'évidemment on aura des ajustements à apporter dans nos débats avec les organismes internationaux, et par conséquent, dans nos relations bilatérales avec les États-Unis. On pourrait prendre d'autres exemples. On a pris l'exemple des États-Unis parce qu'ils sont plus près et effectivement ce sont les échanges les plus nombreux.

• 1135

Le président: Vous auriez pu prendre l'Italie.

M. Auger: On pourrait en prendre d'autres. On va avoir des ajustements à faire. Mais ce qu'on dit, si on veut se targuer d'être un pays qui puisse vraiment mettre de l'avant des politiques au niveau de l'aide aux pays en voie de développement, il faudrait être prêt à se confronter avec nos voisins qui pourraient ne pas être d'accord avec ces politiques-là. L'objet de notre mémoire est là. Et nous serons heureux de prendre connaissance de votre rapport.

Le président: C'est comme vous autres lorsque vous rencontrez les employeurs. Ce n'est pas une justice morale qui est imposée entre les deux, c'est un rapport de force. Vous négociez et la justice dans cette négociation-là, c'est le résultat de votre entente. A un moment donné, vous en venez à une entente et vous dites, c'est l'entente la plus juste qu'on peut avoir à ce moment-ci. Alors, nous autres avec nos partenaires commerciaux, c'est la même chose.

M. Dalcourt: Est-ce que vous êtes en train de nous dire qu'au début des négociations avec les États-Unis, le Canada a demandé d'appliquer partiellement les quotas aux États-Unis, mais qu'il n'a pas pu, compte tenu du rapport de force?

Le président: Non, c'est qu'à l'intérieur...

M. Dalcourt: Donc, vous ne l'avez même pas demandé?

Le président: Premièrement, ce n'est pas moi qui ai soulevé la question de comparer cela avec les États-Unis, c'est vous autres. J'ai dit tout simplement que dans le contexte de nos négociations commerciales avec les partenaires de l'Occident, si on commence en aucun temps à imposer des quotas, cela déséquilibre la manière de faire le commerce international non seulement avec les, États-Unis, mais avec tous les autres grands partenaires de l'Occident. Malheureusement ces relations commerciales avec les pays en voie de développement ne se font pas dans le même contexte. Alors, ce qu'on cherche à faire et ce que j'appuie, c'est qu'à l'intérieur de nos restrictions on essaie de distribuer les quotas d'une manière plus équitable, pour s'assurer que ce ne soit pas seulement trois ou quatre des pays en voie de développement parmi les plus riches... Parce

[Traduction]

it seems to us that the demonstration was made with respect to textiles and apparel, for instance, and also on the need to allow countries to get started economically, on the basis of autonomous, self-managed development, through external aid, aid that is as untied as possible. Of course, this is bound to have an impact on our relations elsewhere. It seems to us that if we raised that question in our brief, it was precisely because we felt that the basic question was always in the background. And I add that, obviously, some adjustments will have to be made in our discussions with international organizations and, consequently, in our bilateral relations with the United States. We could take other examples. We took the example of the United States because they are closer to us and, indeed, this is our biggest trade.

The Chairman: You could have taken the example of Italy.

Mr. Auger: We could take other examples. We'll have adjustments to make. We are saying that, if we want to boast that Canada is a country which really puts forward policies at the level of aid to developing countries, we should be ready to face our neighbours who could possibly not agree with such policies. That was the purpose of our brief. And we shall be very happy to read your report.

The Chairman: It's like you when you face employers. It is not moral justice that is imposed between the two, it's a ratio of strengths. You negotiate and, in such negotiations, justice is the outcome of your agreement. At one point you come to an agreement and you that it was the fairest agreement you could have reached at that time. Well, it's the same with our trading partners.

Mr. Dalcourt: Are you telling us that at the start of the negotiations with the United States Canada asked for a partial application of quotas to the United States, but that Canada did not succeed because of the ratio of strengths?

The Chairman: No, it is only within...

Mr. Dalcourt: Therefore, you did not even make the request?

The Chairman: First of all, I am not the one who raised the matter of comparing with the United States, you are the ones who did. I merely said that, in the context of our trade negotiations with western partners, if at any time we start imposing quotas, this throws off balance the way of practicing international trade, not only with the United States, but also with all the other big trading partners of the West. Unfortunately, trade relations with developing countries are not carried in the same context. Now then, what we are trying to do and what I support is that, within the framework of our restrictions, we try to distribute our quotas more equitably, to make sure that it be not only three or four of the developing countries, among the richer ones... because they are not all poor countries, they don't all starve in these countries... there

[Text]

qu'ils ne sont pas tous pauvres, ils ne crèvent pas tous de faim dans ces pays-là, il y a un spectre, ça va de plus pauvre à un peu moins pauvre. Alors, si vous dites qu'on devrait essayer de faire le partage plus équitablement à l'intérieur de ces restrictions-là, je suis d'accord avec vous.

M. Auger: Je ne mentionne pas de degré de modification. Je dis, s'il n'y a pas comme principe de base de vouloir retoucher certaines règles commerciales internationales, à mon avis, il est clair qu'on ne changera rien à la situation des pays en voie de développement par rapport aux pays industrialisés. Sur la base de ce que vous avez mentionné tout à l'heure, rapport employeurs-salariés dans une négociation, il est évident qu'il y a des rapports de force; il est évident aussi que ces rapports de force s'exercent sur des principes de base. Or, si au départ ces principes de base là ne sont pas mis de l'avant, ce rapport de force va s'appliquer, mais il va s'appliquer sur quelque chose qui ne devrait pas s'appliquer réellement. Ce que nous souhaitons, c'est qu'il s'applique fondamentalement. On sait que cela doit toucher les règles fondamentales du commerce international. C'est ce qu'on dit.

Le président: On va conclure là-dessus parce que le temps passe. Cela a été très intéressant. Si vous me dites que vous aimeriez voir le contexte international changer, que vous aimeriez voir les organismes internationaux de commerce changer, et vous avez fait allusion à la CNUCED, je suis d'accord avec vous. Si dans le contexte des négociations internationales on peut renforcer la position des pays en voie de développement, si on peut même les aider en leur fournissant de l'aide technique, comme on le fait présentement, on leur envoie des gens pour les aider à négocier. C'est déjà arrivé que dans des négociations commerciales avec la CNUCED ou le GATT, des Canadiens, employés de l'ACDI, aient aidé des pays en voie de développement à mieux se défendre. Alors, si vous dites que vous aimeriez voir les règles internationales changer, je suis parfaitement d'accord avec vous.

Nous allons conclure là-dessus. Nous vous remercions sincèrement d'être venus témoigner devant le Comité et peut-être aurez-vous l'occasion de revenir plus tard. Merci.

M. Dalcourt: J'espère. J'ajouterais juste un mot. D'abord, nous sommes très heureux d'être venus ici. Nous aimerions que vous nous fassiez parvenir votre rapport intérimaire et votre rapport final.

Le président: Je l'ai noté.

M. Dalcourt: ... Et si M. Dupras désire nous faire parvenir des questions par écrit, il nous ferait plaisir d'y répondre par écrit.

Le président: Il nous fera également plaisir de vous rencontrer pour répondre à vos questions en tout temps.

M. Auger: Merci beaucoup de nous avoir entendus.

Le président: Bonjour.

M. Auger: Je m'excuse auprès des traducteurs si j'ai dû lire assez rapidement.

The Chairman: We will adjourn for just five minutes and then, we will just go on.

[Translation]

is a spectrum which goes from poorer to not so poor. So, if you say that we should try to share more equitably within the framework of these restrictions, I agree with you.

Mr. Auger: I am not referring to degrees in changes. If there is no basic principle towards reviewing some international trade regulations, in my opinion, it is obvious that nothing will be changed in the situation of developing countries in relation to industrialized countries. On the basis of what you mentioned a moment ago, the ratio employer-employee in negotiations, there is obviously a ratio of strengths. It is obvious also that this ratio of strength works on basic principles. If at the start, these basic principles are not put forward, this ratio of strength will work but not on something on which it really should apply. What we wish for is that it apply fundamentally. We know that it is bound to change the basic rules of international trade. That's what we are saying.

The Chairman: We'll conclude on this, because time flies. That was very interesting. If you tell me that you would like to see a change in the international context, a change in the international trade organizations—and you alluded to the UNCTAD—I agree with you. If, in the context of international negotiations, the position of developing countries can be reinforced, if it is possible to help them by supplying technical assistance to them, as is done at the present time—we send them people to help them negotiate. This happened before in trade negotiations with UNCTAD or GATT: Canadians employed by CIDA helped developing countries to better defend themselves. So, if you say that you would like to see a change in international rules, I'm fully in agreement with you.

We'll conclude on this. We thank you sincerely for your appearance before the Committee; perhaps will you have another opportunity later to appear again. Thank you.

Mr. Dalcourt: I hope so. I would add just a word. First, we are glad to have come here. We would like you to send us your interim report and your final one.

The Chairman: This has been noted.

Mr. Dalcourt: ... and, if Mr. Dupras wishes to send us questions in writing, we'll be glad to reply in writing.

The Chairman: We'll also be glad to meet with you at any time to answer your questions.

Mr. Auger: Thank you very much for listening to us.

The Chairman: Goodbye.

Mr. Auger: My apologies to the interpreters for reading so fast.

Le président: Nous ajournons pendant cinq minutes seulement et puis nous reprendrons notre travail.

[Texte]

[Traduction]

• 1140

• 1143

Le président: Je m'excuse, mais on doit continuer.

The Chairman: I'm sorry, but we must continue.

• 1140

We will continue our meeting of this morning. We now have before us the Canadian Manufacturers' Association. We are running about 40 minutes late but we will have to take it out of your time. I assure you we will try to get to the points as quickly as we can. It is one of the problems we have in Parliament, to have to limit all the people we have to hear.

Nous poursuivons notre séance. Nous recevons maintenant l'Association des manufacturiers canadiens. Nous avons à peu près 40 minutes de retard, mais il va nous falloir prendre ça sur notre propre temps. Je vous assure que nous allons nous efforcer d'en venir au point aussi rapidement que possible. C'est l'un de nos problèmes au Parlement, que d'avoir à limiter tous ceux que nous devons entendre.

In this meeting the leader of the delegation from the Canadian Manufacturers' Association is Mr. R. L. Douglas, Vice-President of Canadian General Electric; Mr. H. O. Coish, Vice-President of Canada Wire and Cable Limited, who has a plant near my constituency. Belledune Fertilizers is not in my constituency; it is just near. Also here is Mr. R. L. McCallum, Corporate Director of Marketing, Hawker Siddeley Canada Inc. Is that from Truro, Mr. McCallum? Is Hawker Siddeley in Truro?

Dans cette réunion, le chef de la délégation de l'Association des Manufacturiers canadiens est M. R. L. Douglas, vice-président de la Compagnie Générale Électrique; M. H. O. Coish, vice-président de la Canada Wire and Cable Limited, qui a une usine dans ma circonscription. Belledune Fertilizers n'est pas dans ma circonscription; c'est juste tout près. Nous avons aussi M. R. L. McCallum, Directeur général du marketing, Hawker Siddeley Canada Inc. M. McCallum, est-ce que Hawker Siddeley se trouve à Truro?

Mr. R. L. McCallum (Corporate Director of Marketing, Hawker Siddeley Canada Inc. and Chairman, CMA Export Committee): No, it is in Trenton, Montreal.

M. R. L. McCallum (Directeur général du marketing, Hawker Siddeley Inc. et président du Comité des exportations de l'A.M.C.): Non, c'est à Trenton, Montréal.

The Chairman: Finally, there is Mr. W. D. H. Fréchette, Vice-President and Secretary, the CMA, and Mr. L. A. Deschamps, Ottawa Representative of the CMA.

Le président: Enfin, il y a M. W. D. H. Fréchette, vice-président et secrétaire de l'A.M.C., et M. L. A. Deschamps, représentant à Ottawa de l'A.M.C.

You do not, gentlemen, have to read your brief into the record. Do we have the brief, Miss Lever? So we can have an agreement, now, that the brief can be appended to our minutes for today. Is that agreed?

Messieurs, vous n'êtes pas obligés de faire lecture de votre mémoire. Avons-nous le mémoire, M^{lle} Lever? Bon, pouvons-nous convenir dès maintenant que le mémoire peut être annexé à notre compte rendu d'aujourd'hui? Est-ce convenu?

Some hon. Members: Agreed.

Des voix: Convenu.

The Chairman: So let us get to the main points and summarize them as briefly and succinctly as you can and we will get to questions, because that is what we find more interesting.

Le président: Venons-en donc aux points principaux et veuillez les résumer aussi rapidement et succinctement que possible, et puis nous passerons aux questions, parce que c'est ce que nous trouvons le plus intéressant.

Mr. L. R. Douglas (Vice-President and Manager Business Development, Canadian General Electric Company Limited and Chairman, CMA Trade Policy Committee): Very good, Mr. Chairman. We appreciate the opportunity of appearing before you. Just to identify the highlights of the report, we begin by saying the Association believes the Brandt Commission Report really did not offer anything new. LDCs are different, one from another, and are widely different in economies, and we have indicated this.

M. L. R. Douglas (Vice-président et directeur du développement commercial, Compagnie Canadienne Générale Électrique, et président du Comité de la politique commerciale de l'A.M.C.): Bien, monsieur le président. Nous sommes reconnaissants de l'occasion de témoigner en votre présence. Afin simplement de faire ressortir les principaux éléments du rapport, nous commençons par dire qu'aux yeux de l'Association le rapport de la Commission Brandt n'a réellement rien présenté de nouveau. Les pays en voie de développement sont différents les uns des autres, leurs économies diffèrent largement, et cela nous l'avons indiqué.

The Brandt Commission Report, therefore, could merely present the relatively few positions on which there was unanimity of the group of 77.

Par conséquent, le rapport de la Commission Brandt ne pouvait que présenter les aspects relativement peu nombreux où il y avait unanimité du groupe de 77.

Every country has its own special problems and sets some of its own objectives. For this reason, they cannot be treated alike. It is quite impossible to impose blanket solutions to solve these problems.

Chaque pays a ses problèmes particuliers et établit ses propres objectifs. C'est pourquoi on ne peut pas les traiter tous de la même façon. Il est tout à fait impossible d'imposer des solutions généralisées pour régler ces problèmes.

[Text]

• 1145

We have identified five categories into which we believe these LDCs fall: the poorest countries, the low-income countries, the newly-industrialized countries, the resource-rich countries and Canada's traditional trading partners.

Canada's objectives can best be served with the program by developing an ongoing and lasting relationship with the LDCs and we should treat the LDCs as trading partners rather than merely, as recipients of aid. It is impossible for governments to meet all the financial demands and needs of the LDCs and we believe these financial needs can only be satisfied by applying the dynamics of the private sector and the incentives of the competitive enterprise system to the development opportunities existing in the LDCs. Private investment will move to those areas which provide confidence and assurance of reasonable stability and security.

There is scope for official aid but assistance should be kept in perspective. Canada should focus its assistance in three dimensions: by providing direct assistance, on a selective basis, to the poorest countries, by providing an educational framework for entrepreneurial development and by assisting the development of infrastructure, industry and trade.

The Association supports the endeavours of the Canadian government to work out framework agreements for co-operation with individual LDCs and groups and has been working with CBIAC to elaborate a list of subjects to be covered in agreements of this nature. Such agreements should aim at encouraging private investment and the growth of international business in the mutual interests of Canada and the LDCs concerned.

Canada's ability to provide foreign aid is obviously greater if the aid is in the form of Canadian products and services. We do not agree that aid should be untied except under certain specific circumstances. Undoubtedly, if Canada's aid program can be oriented to projects and products in which Canadian companies are technically competent and competitive, the interests of both Canada and the recipient nations will be well served.

Of course, there is responsibility on the part of the developing countries in that they should now be encouraged to join the GATT, as full members, thereby strengthening trade and international relations generally. The Canadian application of the general system of preferences should apply to products imported from the newly-industrialized countries only on the condition that they in turn reduce or eliminate their own trade barriers and use their growing purchasing power to buy Canadian products rather than to spend their Canadian earnings elsewhere. The Association will be working with the Tariff Board in its study of Canada's version of the General Preferential Tariff. The Association will examine proposed legislation

[Translation]

Nous avons défini cinq catégories dans lesquelles, à notre avis, se classent les pays en voie de développement: les pays les plus pauvres, les pays à faible revenu, les pays nouvellement industrialisés, les pays riches en ressources et les pays qui sont depuis toujours des partenaires commerciaux du Canada.

On atteindra au mieux les objectifs du programme du Canada en établissant des relations permanentes et durables avec les pays en voie de développement et nous devrions traiter ces pays comme des partenaires commerciaux plutôt que comme des bénéficiaires d'aide. Les gouvernements ne peuvent tout simplement pas satisfaire à tous les besoins et demandes financiers de ces pays et nous croyons qu'on ne peut satisfaire à ces besoins financiers qu'en appliquant la dynamique du secteur privé et les incitations du régime de l'entreprise de concurrence aux possibilités de développement dans les pays en voie de développement. Les investissements privés s'orienteront vers les régions qui inspireront la confiance et donneront l'assurance d'une stabilité et d'une sécurité relatives.

Il y a place pour de l'aide officielle, mais il faut maintenir cette aide dans une juste perspective. Le Canada doit concentrer son aide dans trois dimensions: en fournissant de l'aide directe de façon sélective aux pays les plus pauvres, en assurant le cadre éducationnel pour la formation d'entrepreneurs et en aidant au développement de l'infrastructure, de l'industrie et du commerce.

L'Association appuie les efforts déployés par le gouvernement du Canada dans l'élaboration d'accords-cadres pour la coopération avec des pays et des groupes particuliers en voie de développement et elle a collaboré avec la CBIAC à l'élaboration d'une liste de sujets qui feraient l'objet d'ententes de cette nature. De telles ententes devraient tendre à encourager l'investissement privé et la croissance du commerce international dans l'intérêt commun du Canada et des pays en voie de développement dont il s'agit.

L'aptitude du Canada à fournir de l'aide à l'étranger est évidemment plus grande si l'aide prend la forme de produits et de services canadiens. Nous ne sommes pas d'avis que l'aide ne soit pas liée, sauf dans certaines circonstances précises. Sans doute, si le programme d'aide du Canada peut être orienté vers des projets et des produits pour lesquels les sociétés canadiennes possèdent la compétence technique et peuvent faire face à la concurrence, cela servira aussi bien les intérêts du Canada que ceux des pays bénéficiaires.

Il va sans dire que les pays en voie de développement ont une responsabilité, en ce sens qu'ils devraient maintenant être encouragés à devenir des membres de plein droit du GATT, renforçant ainsi de façon générale les relations commerciales et internationales. L'application par le Canada du régime général de préférences devrait s'étendre aux produits importés des pays nouvellement industrialisés, à condition seulement qu'à leur tour ces pays abaissent ou suppriment leurs propres barrières commerciales et emploient leur pouvoir d'achat croissant à se procurer des produits canadiens plutôt qu'à dépenser ailleurs le revenu qu'ils obtiennent du Canada. L'Association va collaborer avec la Commission du tarif dans son étude de la

[Texte]

to make the safeguard provisions the GPT more flexible and responsive to the concerns of domestic producers and LDCs.

Now, that, Mr. Chairman, is a very brief summary of our submission. We would welcome any questions that you might have.

The Chairman: I thank you very much, Mr. Douglas. We appreciate having the views of the Canadian Manufacturers' Association on te record because it an important segment of Canadian society, an important representative of business. We thought that it was important to have those views on record as we stuy how we can modify Canada's positions and Canada's posture in the north-south dialogue.

I will ask my colleague, Mr. Schroder, MP for Guelph, to start off the questioning.

Mr. Schroder: Thank you very much. I appreciate having this opportunity to meet with you. As you can understand, over the period of some 27 or 28 meetings that we have already had, we have had a spectrum of opinion which has almost reached the point of being mind-boggling. But I appreciate the opportunity to have you before us and question you because you represent a viewpoint in our country which has really made our country great. I just want to be recorded as having said that.

• 1150

But then, having said that, I am just wondering about your brief. I have read it with the idea of getting sort of a general concept and what I think I sense is that where we may part company is that, at the moment, you seem to overlook the global responsibilities for social and economic development. When you say there is nothing new in the Brandt Report, I think Brandt is referring to this new concept of our global responsibilities. And the collective activity seems to me to be diametrically opposed to what successful business is all about. And that is that sometimes by getting together you can do more things than you can by yourselves and that, of course, is the concept of multilateral aid. In Canada there are some things we as Canadians can do best but there are other things we can do better if we are doing them with someone else.

And I am just wondering if you would like to reflect, for me, on what you think is Canada's responsibility as far as the global scope is concerned? I would first like to get your reaction to that.

Mr. Douglas: Well, Chairman, certainly I not not think there was anything intended in the brief to indicate that we did not feel that Canada did not have a responsibility in this regard; we certainly feel that Canada has a responsibility.

[Traduction]

version canadienne du Tarif préférentiel général. L'Association examinera les mesures législatives proposées pour faire que les dispositions protectrices du Tarif préférentiel général soient plus souples et plus sensibles aux préoccupations tant des producteurs canadiens que des pays en voie de développement.

Voilà, monsieur le Président, un très bref résumé de notre mémoire. Nous répondrons volontiers à toute question que vous auriez à poser.

Le président: Je vous remercie beaucoup, monsieur Douglas. Nous sommes bien contents de connaître l'avis de l'Association des manufacturiers canadiens parce qu'il s'agit d'un élément important de la société canadienne, un représentant important du monde des affaires. À notre avis, il était important que nous connaissions cet avis alors que nous examinons comment nous pourrions modifier la position du Canada dans le dialogue nord-sud.

J'invite mon collègue monsieur Schroder, député de Guelph, à amorcer les questions.

M. Schroder: Je vous remercie beaucoup. Je me réjouis de cette occasion de vous rencontrer. Vous vous rendez compte sans doute qu'au cours des vingt-sept ou vingt-huit réunions que nous avons eues, nous avons entendu toute une gamme d'opinions qui en est presque ahurissante. Toutefois, je me réjouis de votre présence ici et de l'occasion de vous interroger parce que vous représentez un point de vue au Canada qui a fait du Canada vraiment un grand pays. Je tenais à dire cela pour que ce soit consigné.

Ceci dit, j'ajoute que je m'interroge sur votre mémoire. Je l'ai lu pour en avoir un peu un idée générale et là où j'ai l'impression que nous ne serons peut-être pas d'accord, c'est qu'en ce moment, vous semblez ne pas tenir compte de l'ensemble des responsabilités du développement social et économique. Lorsque vous dites qu'il n'y a rien de nouveau dans le rapport Brandt, je crois, moi, que Brandt parle de cette notion nouvelle de nos responsabilités globales. Et il me semble à moi que l'activité collective est diamétralement opposée à ce que veulent dire des affaires qui réussissent. En somme, en se mettant ensemble, on peut accomplir plus qu'en agissant seul et c'est là, bien entendu, la notion de l'aide multilatérale. Il y a des choses qu'en tant que Canadiens nous pouvons accomplir mieux que d'autres, mais il y a d'autres choses que nous pouvons accomplir mieux si nous nous joignons à d'autres pour les faire.

Je me demande simplement si vous ne voudriez pas nous dire ce qu'est à votre avis la responsabilité du Canada pour ce qui est de l'ensemble. J'aimerais savoir comment vous réagissez à cela d'abord.

M. Douglas: Eh bien, monsieur le président, je ne crois assurément pas qu'il se trouve quoi que ce soit dans le mémoire pour faire croire qu'à notre avis, le Canada n'avait pas de responsabilité à cet égard; nous croyons absolument que le Canada a un devoir.

[Text]

What we are talking to, throughout the brief, is the manner in which we carry out our responsibilities. Our recommendations are intended to make the most effective use or, it is hoped, make the most effective use of the aid that Canada does provide in whatever form. And really our total brief is in that regard, how we should approach this type of thing. But, as I said, in no way does it indicate that we should not do this or that we do not have a global responsibility in this regard. Certainly we do have, there is no question about that.

Mr. Schroder: Okay. In your listing of Canada's aim to mesh its objectives with the categories such as "the poorest countries", I tried to think about the criteria that you are applying as far as Canada's role is concerned and I would suggest that the first two, (a) and (b) "the poorest countries" and "the low-income countries," would have a tough time, as far as your criteria are concerned, qualifying for any aid from Canada. Because, when you apply the criteria you suggest, they just do not have anything. And so what I am asking you is: Are you suggesting that—and I do not think you have answered my question—and that is you have not told me what you think about our global responsibilities in which you would have to involve the poorest countries. How do you think that Canada should become involved in that? You said that you think we should concentrate our aid on bilateral aid. Could you just expand a little further on that?

Mr. Douglas: Would anyone else like to contribute?

Mr. R. L. McCallum (Corporate Director of Marketing, Hawker Siddeley Canada Inc. and Chairman, CMA Export Committee): Yes. Without any question, the bilateral aid is far more effective, it is much more of a rifle-shot approach than a buckshot approach. It gets into the heart of the matter, into the detailed requirements of a specific country.

We are not saying that there is no position at all for untied aid; there is a position for untied aid and that relates mainly to helping one less developed country help another. In other words, untied aid should be really directed toward facilitating sourcing between LDCs, particularly those that are less developed.

Does that respond?

Mr. Schroder: Well, I guess one of the things that I am really interested in, as far as Canada's aid is concerned, is public awareness. It is interesting to note the number of people who have appeared before us who have been fairly critical of the very position that you are taking with respect to bilateral aid. There are two positions. In order to make the Canadian public aware perhaps we have to sensitize them to their moral responsibilities. Many are critical of the fact that we are really only interested in aid because it is associated with trade and trade makes multinationals, or transnationals, and business people rich at the expense of the poor countries. Your brief, if read out of the context of our being able to question you, would certainly support several of the groups we have had in

[Translation]

Ce dont il s'agit, dans tout notre mémoire, c'est la façon de nous acquitter de nos responsabilités. Nos recommandations visent à l'utilisation la plus efficace possible, nous l'espérons la plus efficace possible, nous l'espérons, de l'aide que le Canada fournit sous quelque forme que ce soit. Et, réellement, tout notre mémoire est dans ce sens, comment nous y prendre en la matière. Cependant, je le répète, il n'indique d'aucune façon que nous ne devons pas faire cela ou que nous n'avons pas de responsabilité globale à cet égard. Nous avons certainement une responsabilité, il n'y a aucun doute là-dessus.

M. Schroder: Bien. Dans votre énumération des catégories, par exemple «les pays les plus pauvres», avec lesquelles le Canada doit tendre à faire correspondre ses objectifs, je me suis efforcé de penser aux critères que vous appliquez pour ce qui est du rôle du Canada et, à mon avis, les deux premières, a) et b), «les pays les plus pauvres» et «les pays à faible revenu», auraient beaucoup de difficulté, pour ce qui est de vos critères, à faire valoir leurs titres à quelque aide du Canada, car, lorsqu'on applique vos critères, ces pays n'ont tout simplement rien. De sorte que, ce que je me demande, c'est ceci: est-ce que vous nous dites quoi—car je ne crois pas que vous ayez répondu à ma question, c'est-à-dire que vous ne m'avez pas dit ce que vous pensez de nos responsabilités globales, dans lesquelles vous voudriez engager les pays les plus pauvres. Comment croyez-vous que le Canada doit s'engager là-dedans? Vous avez dit qu'à votre avis nous devrions concentrer sur l'aide bilatérale. Pouvez-vous nous donner plus de détails là-dessus?

M. Douglas: Un autre pourrait-il répondre à cela?

M. R. L. McCallum (Directeur général du marketing, Hawker-Siddeley Canada Inc. et président du Comité des exportations de l'A. M. C.): Oui. Il n'y a aucun doute que l'aide bilatérale est de beaucoup plus efficace; c'est une façon beaucoup plus concentrée que dispersée. C'est une façon qui va au cœur du problème, qui va dans les besoins détaillés d'un pays particulier.

Nous ne disons pas qu'il n'y a aucune justification pour de l'aide non liée; il y a place pour de l'aide non liée et cela vise principalement à aider un pays sous-développé à en aider un autre. Autrement dit, l'aide non liée devrait viser à faciliter l'apport de ressources entre pays en voie de développement, en particulier ceux qui sont le moins développés.

Est-ce que cela répond à votre question?

M. Schroder: Eh bien, je suppose que l'une des choses qui m'intéressent vraiment pour ce qui est de l'aide du Canada, c'est que le public soit au courant. Il y a un nombre remarquable de personnes qui sont venues témoigner ici et qui ont critiqué assez fortement l'attitude même que vous adoptez relativement à l'aide bilatérale. Il y a donc deux attitudes. Afin de faire prendre conscience au public canadien, peut-être devons-nous le sensibiliser à ses responsabilités morales. D'aucuns nous reprochent de ne nous intéresser à l'aide que parce qu'elle est liée au commerce et que le commerce enrichit les multinationales, ou les «transnationales», et les hommes d'affaires aux dépens des pays pauvres. La lecture de votre mémoire en dehors de la possibilité de vous interroger raffer-

[Texte]

their attitude towards Canada's responsibility with respect to aid.

• 1155

Mr. McCallum: Mr. Chairman, I think possibly it might be appropriate to examine what people understand to be bilateral aid. This is where one country, by whatever means, provides direct assistance to another country. It can be in a variety of forms; it can be food aid; it can be all the way through to technical assistance, education; it can be everything including the things that we have mentioned in our brief.

I have to take exception to the comment that it makes transnational and multinational companies rich. I do not think that is appropriate to the point in discussion.

Let us start at the beginning. Who is providing the basic funding for all this? All we are doing is saying that possibly there should be some reciprocal benefits to Canada by having a bilateral approach. It benefits both sides and we develop trade. I think our brief does deal with that point effectively.

Mr. Schroder: Yes. I hope you do not think I am supporting that view necessarily. I just want to get on the record your reaction to that, because that is the kind of criticism we have and I would like us to be able to reflect on that particularly when we get to make up our final report.

Mr. McCallum: If I may add to it, I think some of us talk from possibly a more direct involvement, a more personal knowledge of what is going on. Without any question, if you compare program-by-program around the world, the bilateral programs are far more effective than the multilateral ones, by and large. There is much more push, there are many more immediate benefits at a lower cost.

Mr. Schroder: What do you think about the non-governmental organizations, in their role, as far as our Canadian aid is concerned?

Mr. McCallum: There are all kinds of non-governmental organizations. I think you have to be specific. There are some that are preeminent, like the Red Cross. There are others that are possibly not quite so preeminent. There are certain cases where they can move a lot faster like, for instance, in disaster cases. Apart from that regard, the multilateral international institutions are the slowest moving. So in speed of response, probably they fit in a slot where a fast response is required. But I will qualify that. Just certain of them are that way.

Mr. Schroder: Thank you, Mr. Chairman.

The Chairman: Thank you, Jim.

Maurice Dupras.

Mr. Dupras: Thank you, Mr. Chairman.

Mr. Douglas, I mentioned a while ago, to the representative of the CSN, the fact that we export very little to the develop-

[Traduction]

mirait certainement l'attitude de plusieurs groupes qui sont venus témoigner à l'égard de la responsabilité du Canada en matière d'aide.

M. McCallum: Il conviendrait peut-être, monsieur le président, d'examiner ce que l'on entend par aide bilatérale. C'est là qu'un pays, quel que soit son nom, fournit une aide directe à un autre pays. Cette aide peut prendre toutes sortes de formes; ce peut être des aliments; ce peut être de tout jusqu'à l'assistance technique, l'éducation, tout, y compris ce que nous avons signalé dans notre mémoire.

Je dois m'élever contre l'observation voulant que l'aide enrichisse les sociétés «transnationales» et les multinationales. A mon avis, cela n'a rien à voir avec ce dont il s'agit ici.

Commençons par le commencement. Qui fournit les sommes de base pour tout cela? Nous nous contentons simplement de dire qu'en adoptant la voie de l'aide bilatérale, le Canada peut en retirer des avantages réciproques. Des deux côtés on en bénéficie et nous développons le commerce. A mon avis, notre mémoire traite efficacement de cet aspect.

M. Schroder: En effet. Vous ne croyez pas, je l'espère, que j'appuie nécessairement ce point de vue. Je veux simplement faire connaître votre réaction à cela, parce que c'est le genre de reproches que nous entendons et je voudrais que nous puissions réfléchir à cela, particulièrement lorsque nous en serons à notre rapport final.

M. McCallum: S'il m'est permis d'ajouter quelque chose, je crois que certains d'entre nous parlent peut-être en se fondant sur un engagement plus direct, sur une connaissance plus personnelle de ce qui se passe. Sans aucun doute, si vous comparez programme par programme à travers le monde, vous constaterez que les programmes d'aide bilatérale sont de beaucoup plus efficaces que les programmes multilatéraux. On y met beaucoup plus d'énergie et il y a beaucoup plus d'avantages immédiats à moindre coût.

M. Schroder: Que pensez-vous des organisations non gouvernementales et de leur rôle pour ce qui est de l'aide du Canada?

M. McCallum: Il y a toutes sortes d'organisations non gouvernementales. A mon avis, il faut être plus précis. Il y en a d'éminentes, comme la Croix Rouge. Il y en a d'autres qui ne le sont peut-être pas autant. Dans certains cas, elles peuvent agir beaucoup plus rapidement, comme, par exemple, en cas de sinistre. A part cette considération, les institutions multilatérales internationales sont ce qu'il y a de plus lent. Par conséquent, pour ce qui est de la rapidité de réaction, peut-être conviennent-elles aux cas où il faut une réaction rapide, mais je fais la réserve qu'il n'y a que certaines d'entre elles qui sont comme cela.

M. Schroder: Je vous remercie, monsieur le président.

Le président: Merci, Jim.

Maurice Dupras.

M. Dupras: Merci, monsieur le président.

Monsieur Douglas, il y a quelques instants, je signalais au représentant de la CSN que nous exportons très peu vers les

[Text]

ing countries, although we are often accused of exporting more than we import from them. In fact we export very little. And I see that you are a representative of important business in Canada, and I would like to know why the Canadian private sector is not more involved in the development. Have you ever considered the importance of, and the role that the private sector could play in the development of developing countries with expertise that you have at your disposal, and the resources that the private sector has? There are so many advantages that we could derive from going outside of Canada and exploring the possibilities of developing concerns and activities in Africa, Southeast Asia and South America.

• 1200

Mr. Douglas: I take it that, you are referring, at least in part, to the development of the natural resources of these countries?

Mr. Dupras: That could be one activity that we should pursue.

Mr. Douglas: Mr. Coish, would you like to speak to that?

Mr. H. Coish (Vice-President, Canada Wire and Cable Limited): My name is Coish, Mr. Chairman. It is rather interesting that this specific question has come up because my company happens to be doing exactly what you are suggesting or requesting. For example, we have joint ventures in many countries around the world. We have joint ventures in Mexico, in Columbia, in Venezuela, in the Dominican Republic, in Nigeria, which is a case in point, perhaps, in New Zealand and in Australia. The philosophy of our company always has been that, in such joint ventures, we have a minority position with partners in the host countries.

Well, it is so obvious I hesitate to say it but the obvious problem with the undeveloped countries is the lack of generation of wealth. We can give the country all the money we like. We can help them with infrastructure and that is a role obviously for aid. But when it comes to generating wealth itself, I think the most effective way to do that is to have either a manufacturing enterprise or a natural-resource enterprise and, in that way, the wealth is generated in such a country. Not only is wealth generated, but people are trained above the skills they have. If you take a place like Nigeria, people are learning. We have people working in Nigeria who are learning how to draw wire, who are learning how to extrude insulation on wire. They are developing skills. We have people who are developing into lead hands, into foremen. We are assisting in the education of those people. We are transferring technology and we believe that this is a most effective way to help the LDCs to help themselves.

In fact, I am not sure, Mr. Douglas, if this is the appropriate time to say so, but we believe the role of business is in helping undeveloped countries and the role of government, we think, is to assist that process. I might, if I may, go on to say, for example, that we have suggested, recently, to the federal

[Translation]

pays en voie de développement, encore qu'on nous accuse souvent d'y exporter que nous n'en importons. De fait, nous exportons très peu. Je me rends compte que vous représentez des affaires importantes au Canada, et j'aimerais savoir pourquoi le secteur privé canadien ne s'est pas engagé plus avant dans le développement. Avez-vous jamais considéré l'importance du secteur privé et du rôle qu'il pourrait jouer dans le développement de ces pays, avec les connaissances spécialisées qu'il possède, ainsi que les ressources dont il dispose? Nous pourrions tirer tellement d'avantages à sortir du Canada et à explorer les possibilités de mettre en œuvre des préoccupations et des activités en Afrique, en Asie du Sud-est et en Amérique du Sud.

M. Douglas: Si je comprends bien, vous parlez, du moins jusqu'à un certain point, de la mise en valeur des ressources naturelles de ces pays, n'est-ce pas?

M. Dupras: C'est une activité que nous pourrions déployer.

M. Douglas: M. Coish aimerait parler de cela.

M. H. Coish (Vice-président, Canada Wire and Cable Limited): Je m'appelle Coish, monsieur le président. Il est assez intéressant qu'on soulève cette question particulière parce qu'il se trouve que ma société fait exactement ce que vous proposez ou demandez. Par exemple, nous avons des entreprises conjointes dans de nombreux pays à travers le monde. Nous en avons au Mexique, en Colombie, au Venezuela, en République Dominicaine, au Nigéria,—dans ce dernier cas, c'est peut-être un cas d'espèce,—en Nouvelle-Zélande et en Australie. Notre société a toujours eu pour principe que, dans de telles entreprises conjointes, elle est en position minoritaire par rapport à ses partenaires dans les pays d'accueil.

Eh bien, c'est si évident que j'hésite à le dire, mais le problème qui saute aux yeux dans les pays sous-développés, c'est qu'ils ne produisent pas de richesse. On peut donner à un pays tout l'argent qu'on voudra, on peut l'aider pour l'infrastructure,—et c'est évidemment là un rôle pour l'aide,—mais, lorsqu'il s'agit de produire la richesse elle-même, je crois que la méthode la plus efficace pour y parvenir, c'est d'y établir une entreprise manufacturière ou une entreprise de ressources naturelles. C'est ainsi qu'on peut produire de la richesse dans un tel pays. Non seulement y a-t-il production de richesse, mais aussi on forme les gens au-delà des compétences qu'ils possèdent déjà. Prenons le cas du Nigéria; les gens apprennent. Nous avons au Nigéria des gens qui apprennent à tresser et à revêtir le fil métallique d'isolant. Ces gens acquièrent des compétences. Nous avons des gens qui deviennent des chefs d'équipe, des contremaîtres. Nous aidons à la formation de ces gens-là. Nous transférons de la technologie et, à notre avis, c'est l'une des méthodes les plus efficaces d'aider les pays sous-développés à s'aider eux-mêmes.

De fait, je ne suis pas sûr, monsieur Douglas, que le moment soit bien choisi pour le dire, mais nous croyons que le rôle des entreprises d'affaires est d'aider les pays sous-développés et celui du gouvernement, d'y collaborer. Je me permettrais d'ajouter par exemple que nous avons proposé dernièrement au

[Texte]

government, that the trade agreements, particularly with undeveloped countries, should be trade co-operative agreements with undeveloped countries such as the one recently—it was a year ago—signed with CARICOM. These agreements should be developed and aimed at trade and the assistance for investment in those countries, whether it be direct investment, that is, a whole ownership or, as in our case, a joint venture. There are many aspects to the problems, if you like, of operating a joint venture, a company, in a less-developed country and many of the less-developed countries are sensitive to someone coming in from outside.

We suggest that the rules of the game be agreed upon between Canada and the host country of where we are going, whether it is Nigeria or some other undeveloped country. Let us agree on the rules for investment. Let us agree on the rules for the movement of people from Canada to that country to put in the technical equipment. We have run into cases, for example, where we were installing a new piece of machinery and the government of such a country says: "Yes, you can have a man in here for three weeks to install that machinery. Otherwise, we want locals to do it." We say: "Fine but you know it takes us, in Canada, three months to train an operator for that machinery". Or we have the case where we are installing a piece of machinery which takes six weeks and, then, we are going to want to have an operator come in to train the operators over there. They say: "No, the man you have putting in the piece of machinery has to do the training". So we do not get people in and out very readily and we feel that there is room for development if you like, in that area. And there is the whole question of dividends. There is the whole question of the price to be paid for the transfer of technology. For example, if we charge a royalty for the transfer of technology, there are less-developed countries that feel we should donate that technology.

• 1205

Mr. Dupras: Would the members of the association be ready to consider the LDCs as special cases for royalties that you would be inclined to charge? It would be a great contribution to the developing countries.

Mr. Coish: Obviously I cannot speak for all the members of the Association. I can speak for our own company and we tend to make our rate of royalty appropriate to the country in which we are dealing.

Mr. Dupras: This is a case by case approach?

Mr. Coish: It is a case-by-case and every investment, every joint venture, is a case-by-case situation but we believe royalties are, in fact, a reasonable thing to ask.

Mr. Dupras: And legitimate.

Mr. Coish: And legitimate.

Mr. Dupras: Yes.

Mr. Coish: We really believe that because they are getting value. You see, if we owned 40 per cent of a company, in

[Traduction]

gouvernement fédéral que les accords commerciaux, particulièrement avec les pays sous-développés, soient des accords de coopération commerciale comme celui que nous avons signé, il y a environ un an, avec CARICOM. De tels accords devraient être mis au point et viser au commerce et à l'assistance aux investissements dans ces pays, qu'il s'agisse d'investissement direct, c'est-à-dire en propriété exclusive, ou comme c'est notre cas, d'une entreprise conjointe. Il y a de nombreux problèmes à l'exploitation d'une entreprise conjointe, dans un pays sous-développé et nombre de pays sous-développés sont sensibles à la venue de quelqu'un de l'extérieur.

Nous suggérons qu'on s'entende sur les règles du jeu entre le Canada et le pays d'accueil, quant à savoir où on va, qu'il s'agisse du Nigéria ou de quelque autre pays. Qu'on s'entende sur les règles de l'investissement. Qu'on s'entende sur les règles qui régiront les déplacements de gens venant du Canada vers ces pays pour installer de l'équipement technique. Nous avons eu des cas, par exemple, où nous installions une nouvelle machine et où le gouvernement de ce pays nous disait: «Oui, vous pouvez faire venir quelqu'un ici pendant trois semaines pour installer cette machine. Autrement, nous voulons quelqu'un d'ici pour le faire». Nous répondions: «C'est bien, mais vous savez qu'au Canada il faut trois mois pour former un préposé à cette machine.» Ou bien, nous avons eu le cas d'une machine dont l'installation prenait six semaines et pour laquelle, après, nous voulions amener quelque employé expérimenté pour former ceux qui y seraient préposés. On nous avait répondu: «Non, celui que vous avez fait venir pour l'installation doit s'occuper de la formation.» Ce qui veut dire qu'on ne fait pas venir et sortir les gens facilement et, à notre avis, il y a place pour du développement, pour ainsi dire, à cet égard. Puis il y a toute la question des dividendes. Il y a toute la question du prix à payer pour le transfert de la technologie. Par exemple, si nous imposons une redevance pour le transfert de la technologie, il y a des pays qui estiment que nous devrions faire don de cette technologie.

M. Dupras: Les membres de l'association seraient-ils disposés à tenir les pays en voie de développement pour des cas spéciaux au sujet des redevances que vous seriez portés à demander. Ce serait une belle contribution aux pays en voie de développement.

M. Coish: Il est évident que je ne peux pas parler au nom de tous les membres de l'association. Je peux parler pour ma propre société. Celle-ci tend à régler le taux de redevance selon le pays avec lequel elle fait affaires.

M. Dupras: C'est l'attitude qui examine chaque cas selon son mérite.

M. Coish: C'est cela et chaque investissement, chaque entreprise conjointe est un cas d'espèce, mais nous sommes d'avis qu'il est, de fait, raisonnable de demander des redevances.

M. Dupras: Et légitime.

M. Coish: Et légitime.

M. Dupras: Oui.

M. Coish: Nous le croyons vraiment parce que ces pays obtiennent une certaine valeur. Supposons, par exemple, que

[Text]

Nigeria, and the locals owned 60 per cent, then, if we put in our 40 per cent of money, and we are also bringing the technology, then we are putting more in than our partners are putting in because the technology has value. There is no question that technology has real, saleable value and it is a thing that can be traded in itself with a developed country. You can find a situation where, if you put technology into a developing country, it can become very skilled at making certain things as, of course, Korea has become in electronics.

Mr. Dupras: But by doing that, you do not want to do this unilaterally. You would like our other partners from western Europe and Japan and the United States to do likewise.

Mr. Coish: Of course.

Mr. Dupras: You want a similar approach to the royalties and the transfer of technologies and conditions that you have set. I am sorry, I have interrupted you.

Mr. Douglas: Mr. Fréchette, would you like to speak to this point also?

Mr. W. D. H. Fréchette (Vice President and Secretary, The Canadian Manufacturers' Association): I am Bill Fréchette. I would just like to supplement the reply given by Mr. Coish in a somewhat different dimension because the Association believes very strongly the private sector has a responsibility with regard to the assistance to under-developed countries. The Canadian Manufacturers' Association was a founding member of an organization called the Canadian Business and Advisory Committee for the OECD. It is a component of an international organization of similar bodies in the OECD countries. One of the major pre-occupations of that organization has been assistance to the LDCs. At a time when Tom Bata, of Canada, was the international president of that organization, a special undertaking was made to draw-up criteria for legislation that would attract investments and then to go around and talk to heads of state of developing countries to acquaint them with the principles and how they could be applied in their specific cases.

Another organization, which is active in this field, as you know, is the International Organization of Employers which is closely related to the work of the International Labour Organization. This year, a Canadian, Keith Richan, is the president of that organization and this indicates something of the contribution of the Canadian private sector to international efforts along these lines.

Mr. Dupras: Thank you, Mr. Fréchette. Getting back to the answer given to me by Mr. Coish, I agree with you that, the sooner we develop new buying power and new wealth in the developing countries, the sooner there will be more business for all your members and for all the Canadiana and international industries.

[Translation]

nous détenons 40 p. 100 d'une société au Nigéria et que les gens de l'endroit détiennent 60 p. 100. Alors, si nous plaçons 40 p. 100 des capitaux et qu'en plus nous apportons la technologie, nous y mettons réellement plus que nos partenaires, parce que la technologie a de la valeur. Il n'y a pas de doute que la technologie a une valeur réelle et marchande et que c'est une chose qui, en elle-même, peut s'échanger avec un pays développé. Il peut arriver que, si vous investissez de la technologie dans un pays en voie de développement, ce pays devienne très habile à fabriquer certaines choses, comme c'est devenu le cas de la Corée dans le domaine de l'électronique.

M. Dupras: Cependant, en agissant ainsi, vous ne voulez pas que ce soit unilatéral. Vous voudriez que nos autres partenaires de l'Europe de l'Ouest, ainsi que le Japon et les États-Unis, fassent de même.

M. Coish: Bien entendu.

M. Dupras: Vous souhaitez une attitude semblable à l'égard des redevances et du transfert de la technologie, et des conditions que vous avez établies. Je m'excuse de vous avoir interrompu.

M. Douglas: M. Fréchette aimerait aussi dire quelque chose là-dessus:

M. W. D. H. Fréchette (Vice-président et Secrétaire, Association des Manufacturiers canadiens): Je m'appelle Bill Fréchette. Je voudrais simplement ajouter à la réponse donnée par M. Coish sous une dimension assez différente, parce que l'Association est fermement d'avis que le secteur privé a une responsabilité en ce qui a trait à l'aide aux pays sous-développés. L'Association des manufacturiers canadiens a été au nombre des fondateurs d'une organisation appelée le Comité consultatif canadien des affaires pour l'O.C.D.E. C'est un élément d'une organisation internationale d'organismes similaires dans les pays de l'O.C.D.E. Une des grandes préoccupations de cette organisation a été l'aide aux pays en voie de développement. À l'époque où Tom Bata du Canada était le président international de cette organisation, on avait pris l'engagement spécial de définir des critères législatifs tendant à attirer des investissements et, après cela, d'aller mettre les chefs d'État des pays en voie de développement au courant des principes adoptés et de la façon de les appliquer dans leurs cas particuliers.

Une autre organisation active dans ce domaine et que vous connaissez, est l'Organisation internationale des employeurs qui est liée de près au travail qu'accomplit l'Organisation internationale du Travail. Cette année, c'est un Canadien, Keith Richan, qui en est le président, ce qui donne une idée de l'apport du secteur privé du Canada aux efforts internationaux déployés dans ce domaine.

M. Dupras: Je vous remercie, monsieur Fréchette. Pour revenir à la réponse que m'a donnée M. Coish, je conviens avec vous que, le plus tôt nous susciterons un nouveau pouvoir d'achat et une nouvelle richesse dans les pays en voie de développement, le plus tôt il y aura un supplément d'affaires pour tous vos membres et pour toutes les industries canadiennes et internationales.

[Texte]

• 1210

Of course, wealth can only be developed if there is some saving from the workers. This is the base of an economy and the growth of a country. As to the salary scale, that is set by the host country and the rules by which your industry function, do you feel that this wealth can be developed by the workers in their savings?

Mr. Coish: Are you suggesting that they are being paid something less than they might be paid?

Mr. Dupras: No, I did not say that at all. I think you misunderstood me or maybe I expressed myself badly. Again, wealth is developed through savings, by the ordinary people. This is how a country develops some wealth and, of course, when you go into a developing country, you abide by the rules set by the host country with regard to working conditions, the pay scale and so forth.

The Chairman: Are you suggesting that I am not doing my share because I do not save any money.

Mr. Dupras: Then I will have to speak to your wife, because the wife is usually the one who is in charge of the savings.

The Chairman: Do not be chauvinist.

Mr. Dupras: Based on the pay scale and, again, I say, set by the host country, do you feel that there is a possibility of developing some savings and thus some wealth in these developing countries?

Mr. Coish: Yes, sir. In due course it, of course, grows progressively; it is not going to happen in three years.

Mr. Dupras: Yes. I would like to ask whether or not you agree with the contention that, if we were to go into more tied aid, it could generate more aid from Canada? It could do so in two ways: it would increase the number of jobs created by our international trade and it would also perhaps involve more of our Canadian industries in the developing countries. Would you agree. Then you would not support the contention that our aid is too tied?

Mr. Coish: No, sir.

Mr. Dupras: So you agree with your employees that we should protect their jobs whenever we go into an aid program?

Mr. Coish: If I may say, sir, the aid money that we are giving, \$1 billion or \$1.5 billion, comes from our taxes.

Mr. Dupras: Canadian workers' taxes.

Mr. Coish: That is right, from the workers' taxes and the taxes paid by corporations, so that, if we, in fact, use some of that money to build whatever equipment that we sell, we therefore pay more taxes and we can afford to give more aid and to support the aid.

Mr. Dupras: That is right.

[Traduction]

Bien entendu, la richesse ne peut se développer que s'il y a épargne de la part des travailleurs. C'est là le fondement de l'économie et de la croissance d'un pays. Quant à l'échelle des salaires, elle est établie par le pays d'accueil et d'après les règlements de fonctionnement de votre industrie. Estimez-vous que les travailleurs peuvent, par leurs économies, réaliser cette richesse?

M. Coish: Voulez-vous dire qu'on les paye moins que ce que l'on devrait?

M. Dupras: Non, ce n'est pas ce que j'ai dit. Vous m'avez mal compris ou peut-être me suis-je mal exprimé. Encore une fois, la richesse se développe par l'épargne des gens ordinaires. C'est ainsi qu'un pays développe une certaine richesse et, bien entendu, lorsque vous allez dans un pays en voie de développement, vous vous conformez aux règles établies par ce pays en ce qui a trait aux conditions de travail, les échelles de salaires et ainsi de suite.

Le président: Voulez-vous dire que je ne fais pas ma part parce que je ne mets pas d'argent de côté?

M. Dupras: Il faudra alors que j'en parle à votre femme, parce que, d'ordinaire, c'est la femme qui est chargée des économies.

Le président: Ne soyez pas chauvin.

M. Dupras: D'après l'échelle des salaires, qui, je le répète, est établie par le pays d'accueil, estimez-vous que des économies sont possibles et qu'ainsi ces pays en voie de développement puissent créer une certaine richesse?

M. Coish: Oui, monsieur. Avec le temps, bien entendu, elle croît; ça ne se produira pas en trois ans.

M. Dupras: En effet. J'aimerais vous demander si vous êtes d'avis, comme d'autres, que, si nous nous orientions vers plus d'aide liée, cela pourrait susciter plus d'aide du Canada. Cela pourrait se faire de deux façons: cela accroîtrait le nombre des emplois créés par notre commerce international et cela pourrait aussi, peut-être, engager un plus grand nombre de nos industries canadiennes dans les pays en voie de développement. Seriez-vous d'accord avec cela? Alors, vous ne seriez pas d'avis, comme certains, que notre aide est trop liée.

M. Coish: Non, monsieur.

M. Dupras: Vous pensez donc comme vos employés, que nous devrions protéger leurs emplois chaque fois que nous nous lançons dans un programme d'aide.

M. Coish: Si vous me permettez de le rappeler, monsieur, les sommes que nous versons en aide, 1 milliard de dollars ou un milliard et demi, proviennent de nos impôts.

M. Dupras: Des impôts des travailleurs canadiens.

M. Coish: C'est juste, des impôts des travailleurs et de ceux que payent les sociétés commerciales, de sorte que, si nous, de fait, utilisons une partie de cet argent pour fabriquer l'équipement que nous vendons, nous payons, par conséquent, plus d'impôts et nous pouvons nous permettre de donner plus d'aide et d'appuyer l'aide.

M. Dupras: C'est juste.

[Text]

This is my last question, Mr. Chairman, I would like to know if whenever one of your members men goes into a venture in some of the developing countries, you think the most serious constraint would be the lack of infrastructure in many cases? I see, in your suggestion, we should focus our assistance in three dimensions, (a), (b) and (c) and you have in (c):

...by assisting the development of infrastructure of industry and trade...

Should that not be "a"? Should not we go more into a reforestation of the good parts developing countries and the developing of a supply of fresh water for instance? Is that not a serious problem when one of your industries sets up in a developing country?

Mr. Douglas: Mr. Chairman, there is no intention of giving priority to (a), (b), and (c).

Mr. Dupras: I see, there are not by order of priority, but you recognize that, perhaps, this is the direction it could take in the first place. You want to assure reforestation of good parts of the developing countries. In some cases, it is becoming very, very serious. Then one could work toward the development of a supply of fresh water and the development also of food production for the people in the country so they would depend less on imports.

Mr. McCallum: If I may take, as an example, the case you have just mentioned about reforestation. In fact, the first thing they need is forest management technology. Thereafter they need facilities for the exploitation of the forest resources to a degree and only in some very limited cases is there an immediate requirement for a massive forestation. In many areas, automatically, as you take out roundwood-A lot of these we are talking about are hardwood countries, they have not got massive softwood forests like we have here in Canada. So, you are actually replanting as you extract. The biggest area of contention, if I may point it out, is the further processing of the roundwood. There are legitimate claims, I think, on the part of some of these natural-resource-rich countries, to require further processing of their roundwood. To this degree you get into that problem with lack of infrastructure to support any major increment within the industry, beyond the raw extraction. This is found in number of other sectors, when you are talking about capital equipment, the manufacture of capital equipment, rather than consumer products. There is not the immediate infrastructure to support early development of heavy industry. I do agree with you about that.

• 1215

Mr. Dupras: In the projects of some of your members, going into ventures or joint ventures in developing countries, is there consideration given to the fact that industries, that should be encouraged to set up joint ventures in developing countries, should be those that use less energy than others? Is this taken into consideration? Where energy is not needed that much,

[Translation]

Voici ma dernière question, monsieur le président. J'aimerais savoir si, chaque fois qu'un de vos membres se lance dans une entreprise dans un des pays en voie de développement, vous avez le sentiment que l'entrave la plus grave est l'absence d'infrastructure dans bien des cas. Je vois dans votre mémoire que nous devrions concentrer notre assistance en trois dimensions: a), b) et c), et, dans ce dernier cas:

...en aidant au développement de l'infrastructure de l'industrie et du commerce...

Est-ce que cela ne devrait pas être votre a)? Ne devrions-nous pas nous consacrer davantage au reboisement des bonnes parties des pays en voie de développement et à l'établissement d'une bonne source d'eau fraîche, par exemple? N'est-ce pas là un problème grave lorsqu'une de vos industries s'établit dans un pays en voie de développement?

M. Douglas: Monsieur le président, nous n'avions pas l'intention de donner priorité à a), b) et c).

M. Dupras: Je vois; il n'y a pas d'ordre de priorité. Peut-être reconnaissez-vous, toutefois, que c'est l'orientation à prendre d'abord. Vous voulez assurer le reboisement des bonnes parties des pays en voie de développement. Dans certains cas, cela devient très, très grave. Alors, on pourrait travailler à la mise en valeur d'un bon approvisionnement d'eau fraîche et aussi de la production de vivres pour les habitants du pays, de telle sorte qu'ils dépendraient moins des importations.

M. McCallum: Si je peux prendre l'exemple du cas que vous venez de signaler au sujet du reboisement. De fait, la première chose qu'il faut là, c'est une bonne gestion forestière. Par la suite, il leur faut les moyens nécessaires à l'exploitation des ressources forestières, dans une certaine mesure, et ce n'est que dans un nombre très limité de cas qu'il y a nécessité immédiate d'un reboisement massif. Dans bien des régions, automatiquement à mesure que vous retirez les grumes—nombre des régions dont nous parlons sont des régions à bois durs qui n'ont pas de grandes forêts de bois tendres comme au Canada. Par conséquent, on reboise à mesure qu'on abat. Le domaine le plus litigieux, s'il m'est permis de le signaler, c'est celui du traitement postérieur des grumes. Je crois que certains de ces pays riches en ressources naturelles peuvent légitimement exiger une plus grande transformation de leur bois en grumes. C'est dans cette mesure que se pose ce problème de l'absence d'infrastructure pour étayer quelque accroissement au sein de l'industrie au-delà de l'extraction pure et simple. Cela se constate dans un certain nombre d'autres secteurs, lorsqu'il est question d'équipement d'immobilisation, de fabrication d'un tel équipement, plutôt que de produits de consommation. L'infrastructure de nécessité immédiate pour soutenir la mise en valeur hâtive de l'industrie lourde n'existe pas. Je suis d'accord avec vous là-dessus.

M. Dupras: Dans les projets qu'ont certains de vos membres de se lancer dans des entreprises ou dans des entreprises conjointes dans les pays en voie de développement, est-ce qu'on songe au fait que les industries qui devraient faire l'objet d'entreprises conjointes dans les pays en voie de développement devraient être celles qui consomment moins d'énergie que

[Texte]

you transform whatever you are engaged in transforming. The production of energy is becoming more and more a serious problem for the developing countries.

Mr. Douglas: Mr. Chairman, this is an area in which—I am not sure that I agree that Canada should be dictating what the country in question does. Surely those countries are in a position to identify their basic needs, where they need the assistance and, then, it is hoped, to obtain assistance wherever that is available. But for Canada to dictate, if you wish, how they will develop their country, I think, is presumptuous.

Mr. Dupras: I do not believe any developing country will accept that, to begin with. Let me give you an example. A developing country, a few years ago, wanted to convert more of its bauxite into aluminum. But we all know the energy it takes to produce bauxite and, then, to further process this into aluminum and I think I could not support such a program unless the country was rich in hydro power. And it was not. So, before you go into the industrialization of a developing country, you may have to begin by developing a source of energy. This is why I put the question of whether we should encourage the developing industries to attract industries that are not too energy hungry, instead of going into the production of aluminum. I agree with you. We should not dictate and I do not believe any developing country would accept that.

Mr. Douglas: No. I am sure. The World Bank, as you know, does a great deal of work in this area, of helping developing countries identify their order of priorities. Certainly I would think we would be party to all of that, of course.

The Chairman: Thank you. Mr. Ogle.

Mr. Ogle: Thank you very much, Mr. Chairman. Thank you gentlemen, for coming to speak to us and give us your views. I would agree with Mr. Schroder that, over the past months, we have seen a lot of people and we have had a lot of views. There is no doubt about that. Do all of you people represent a company? I see some of you have listed General Electric, for instance, and some for Canada Wire and Cable Limited.

Mr. Douglas: Yes.

Mr. Ogle: Is everybody here, all five . . .

Mr. Douglas: Mr. Fréchette and Mr. Deschamps are from the Canadian Manufacturers' Association. They are staff members.

Mr. Ogle: Thank you. Is Canada Wire and Cable a fully-Canadian company or is that . . .

• 1220

Mr. Coish: It is 100 per cent owned by Noranda which is 94 or 95 per cent Canadian owned and of the shareholders 93 per cent of them live in Canada.

[Traduction]

d'autres? Est-ce qu'on tient compte de cela? Là où l'on n'a pas un si grand besoin d'énergie, vous transformez les produits qui font l'objet de votre entreprise. La production d'énergie devient un problème de plus en plus grave dans les pays en voie de développement.

M. Douglas: Monsieur le président, voilà un domaine où je ne crois pas être d'accord pour que le Canada dicte ce que fait le pays dont il s'agit. Ces pays sont assurément en mesure de définir leurs besoins de base, les domaines où ils ont besoin d'aide et puis, espère-t-on, d'obtenir l'aide là où ils peuvent la trouver. Quant à moi, il serait présomptueux pour le Canada de dicter, pour ainsi dire, comment ces pays doivent se développer.

M. Dupras: A mon avis, aucun pays en voie de développement n'accepterait cela pour commencer. Permettez-moi de vous citer un exemple. Il y a quelques années, un pays en voie de développement voulait convertir davantage de bauxite en aluminium. Nous savons tous combien d'énergie il faut pour extraire la bauxite et, après cela, pour la transformer en aluminium. Je ne pourrais pas appuyer un tel programme à moins que le pays ne soit riche en ressources hydro-électriques, et ce pays ne l'était pas. Par conséquent, avant d'envisager l'industrialisation d'un pays en voie de développement, il se peut que vous soyez obligé de mettre en valeur une source d'énergie. Voilà pourquoi j'ai posé la question de savoir si nous devrions encourager les pays en voie de développement à attirer des industries qui n'exigent pas trop d'énergie, au lieu de se lancer, par exemple, dans la production d'aluminium. Je suis d'accord avec vous. Nous ne devons pas dicter et je crois qu'aucun pays en voie de développement ne l'accepterait.

M. Douglas: Non. J'en suis sûr. La Banque mondiale—vous le savez—fait beaucoup de travail dans ce domaine d'aide aux pays en voie de développement à définir leur ordre de priorité. Il va sans dire qu'à mon avis, nous devrions participer à tout cela.

Le président: Je vous remercie. M. Ogle.

M. Ogle: Je vous remercie beaucoup, monsieur le président. Merci à vous, messieurs, d'être venus nous parler et nous faire connaître vos avis. Je serais d'accord avec M. Schroder pour dire qu'au cours des derniers mois, nous avons vu bien des gens et entendu bien des points de vue. Il n'y a pas de doute là-dessus. Est-ce que vous représentez tous une société? Je vois que certains ont inscrit la Générale Électrique, par exemple, et d'autres la Canada Wire and Cable Limited.

M. Douglas: Oui.

M. Ogle: Est-ce que les cinq que vous êtes, ici . . .

M. Douglas: M. Fréchette et M. Deschamps viennent de l'Association des manufacturiers canadiens. Ils font partie du personnel.

M. Ogle: Merci. La Canada Wire and Cable est-elle une société entièrement canadienne ou est-ce . . .

M. Coish: Elle est en totalité la propriété de la Noranda qui, elle, appartient à 94 ou 95 p. 100 à des Canadiens et dont les

[Text]

Mr. Ogle: It is part of Noranda?

Mr. Coish: That is correct.

Mr. Ogle: Hawker Siddeley is English, is it?

Mr. McCallum: Half and half, 59 per cent of our ordinary shares and 43 per cent of our preference shares are held by the Hawker Siddeley group.

Mr. Ogle: And General Electric is a subsidiary of?

Mr. Douglas: 92 per cent of the common shares of Canadian General Electric are owned by the General Electric Company and 8 per cent are owned by the people . . .

Mr. Ogle: American General Electric?

Mr. Douglas: Yes.

Mr. Ogle: I was just wondering about the representation here how Canadian it was. I just wondered how much Canadian viewpoint you can express or how much you really have to address yourself to the international groups to which you belong. I suspect Noranda may be the one that would have the most freedom there, would it?

Mr. McCallum: I think Mr. Douglas would like to comment also.

Mr. Douglas: Go ahead.

Mr. McCallum: In that case we have no common products with other members of the Hawker Siddeley group. In effect we have a world mandate for what we do.

Mr. Ogle: All right.

Mr. Douglas: As far as Canadian General Electric Company is concerned, I had the privilege of meeting, before, a subcommittee, recently, in Ottawa, and the same subject came up, so I have had a little practice on talking about it. We have a world mandate on more than 25 major products and when I am talking major products, I am talking about products like hydro-electric generators, hydraulic turbines, and rectifier equipments for the aluminium industry. These are major products and multi-million dollar projects.

Mr. Ogle: Built in Canada exclusively?

Mr. Douglas: They are built in Canada exclusively. Not only that, of those products in which we do not have a world mandate, we have complete freedom to export to any country of the world. We have done that consistently over the years and our exports have grown consistently and I am going to note from the annual report that I just happen to have here.

Export sales both direct and indirect increased by 45 per cent to \$137 million in 1979 which is more than 10 per cent. 12 per cent of our total production is for the export market.

[Translation]

actionnaires habitent le Canada dans la proportion de 93 p. 100.

M. Ogle: Elle fait partie de la Noranda?

M. Coish: C'est cela.

M. Ogle: Hawker Siddeley est une société anglaise, n'est-ce-pas?

M. McCallum: C'est moitié, moitié; 59 p. 100 de nos actions ordinaires et 43 p. 100 de nos actions préférentielles appartiennent au groupe Hawker Siddeley.

M. Ogle: Et la Générale Électrique est une filiale de?

M. Douglas: Les actions ordinaires de la Société canadienne Général Électrique appartiennent, pour 92 p. 100, à la General Electric Company et 8 p. 100 appartiennent à la population . . .

M. Ogle: La General Electric américaine?

M. Douglas: Oui.

M. Ogle: Je me demandais dans quelle mesure la représentation ici présente était canadienne. Je me demandais dans quelle mesure le point de vue que vous exprimez est canadien ou dans quelle mesure vous devez réellement vous adresser vous-mêmes aux groupes internationaux auxquels vous appartenez. Je suppose que la Noranda est peut-être celle qui peut parler avec le plus de liberté à cet égard, n'est-ce-pas?

M. McCallum: Je crois que M. Douglass voudrait, lui aussi, faire une observation.

M. Douglas: Allez-y.

M. McCallum: Dans ce cas-là, nous n'avons pas de produits communs avec les autres membres du groupe Hawker Siddeley. De fait, nous avons un mandat mondial pour ce que nous fabriquons.

M. Ogle: Très bien.

M. Douglas: Pour ce qui est de la Société canadienne Générale Électrique, j'ai eu l'honneur, dernièrement, à Ottawa, de témoigner devant un sous-comité où la même question s'est posée, de sorte que j'ai un peu l'habitude d'en parler. Nous avons un mandat mondial pour plus de 25 grands produits et, lorsque je parle de grands produits, je parle de produits comme des génératrices hydro-électriques, de turbines hydrauliques et d'équipement de redressement pour l'industrie de l'aluminium. Il s'agit là de grands produits et d'entreprises de plusieurs millions de dollars.

M. Ogle: Fabriqués exclusivement au Canada?

M. Douglas: Ils sont fabriqués exclusivement au Canada et ce n'est pas tout. Dans le cas des produits pour lesquels nous n'avons pas de mandat mondial, nous sommes entièrement libres d'exporter vers n'importe quel pays au monde. Nous faisons cela depuis des années et nos exportations n'ont cessé de grandir. Je vais vous citer notre rapport annuel que, par hasard, j'ai avec moi.

Les ventes directes et indirectes, à l'exportation ont augmenté de 45 p. 100 en 1979, pour atteindre 137 millions de dollars, ce qui veut dire que plus de 10 p. 100, 12 p. 100 en réalité, de toute notre production sont destinés au marché de l'exportation.

[Texte]

Mr. Ogle: Good. It would be a hard position to hold in Windsor, in Oshawa and in other places where international companies have decided that Canada is not going to be the place to do it any more. That is a side issue, although I think it is also a current issue in the whole question of international development.

I think probably one of the reasons why I have difficulty accepting some of the things in your brief is that we have a different concept of development. I am going to be quite critical of the brief, because I basically think it is one of the poorest that we have received. I think it is very simplistic; I think it has bypassed the major questions of international development; and I would suggest that all of you reread the Brandt Committee Report seriously. I do not see anybody could write a simplistic criticism of it like that, seriously I do not. We have had some testimony, not only from people in the international community, but also from Canadians like Maurice Strong and I would suggest that all of you read Maurice Strong's brief as well, because I think he is a man in Canadian business community. I do not think he is representing anything except that.

Now one of the questions that Maurice Strong would ask you, I am sure, is: why is it that Canadian companies try to find a cover or whatever or poor management or something by trying to get in with bilateral aid so that they can get a kind of a subsidy, hidden subsidy as he called it, to protect where they cannot compete in the world market? I do not know how you would answer that.

Mr. Douglas: Mr. Strong was making very generalized statements and he has to be specific when he comes out with statements like that. I think, quite frankly, that is an irresponsible statement.

Mr. Ogle: Well I think he could show that . . .

Mr. Douglas: He is applying the Peter principle if it can happen it will.

Mr. Ogle: Well, no.

Mr. Douglas: And we are suggesting that that is not the case in Canada. The members of the Canadian Manufacturers' Association are responsible companies operating in the interests of, and acting as good corporate citizens in the interest of, Canada.

Mr. Ogle: However, I think he could show that ordinarily it would be a lot better if the country looking for aid was able to really go out and get the best and cheapest product. And I do not think that happens if they have to come back and buy it in Canada.

• 1225

Mr. Douglas: Now, you are using terms there too that are probably right. The cheapest product because . . .

Mr. Ogle: I said the cheapest and best.

Mr. Douglas: You did not say the best.

[Traduction]

M. Ogle: Bien. Ce serait une position difficile à tenir à Windsor, à Oshawa et en d'autres endroits où les sociétés internationales ont décidé que le Canada ne sera plus le pays de fabrication. C'est là une autre question, encore qu'à mon avis, ce soit une question d'actualité dans tout le domaine du développement international.

Je crois qu'une des raisons pour lesquelles j'accepte difficilement certaines des choses que vous signalez dans votre mémoire, c'est probablement que nous avons une notion différente du développement. Je vais critiquer fortement le mémoire parce que je crois qu'au fond, c'est l'un des plus pauvres que nous ayons reçus. À mon avis, il est tout à fait simpliste; il passe à côté des grandes questions du développement international et je vous conseillerais à tous de relire sérieusement le rapport du Comité Brandt. Je ne conçois pas qu'on puisse le critiquer de façon aussi simpliste, vraiment, je ne le conçois pas. Nous avons reçu les témoignages, non seulement de représentants de la communauté internationale, mais aussi de Canadiens comme Maurice Strong et je vous conseillerais de lire aussi son mémoire, parce que, à mon avis, c'est aussi un homme de la communauté des affaires du Canada. Je crois qu'il ne représente rien d'autre que cela.

Or, une des questions que Maurice Strong vous poserait, j'en suis sûr, est celle-ci: Pourquoi des sociétés canadiennes tentent-elles de se mettre à couvert pour de la mauvaise gestion, ou autre chose, en essayant d'intervenir dans l'aide bilatérale afin d'obtenir une subvention, une subvention cachée, comme il a dit, pour se protéger là où elles ne peuvent pas rivaliser sur le marché mondial? Je ne sais pas comment vous répondriez à cela.

M. Douglas: M. Strong faisait des déclarations bien générales et il faudrait qu'il soit bien précis lorsqu'il fait de telles affirmations. Je crois, bien franchement, que c'est une déclaration irréfléchie.

M. Ogle: Eh bien, je crois qu'il pourrait démontrer que . . .

M. Douglas: Il applique le principe de Peter: si ça peut arriver, ça va arriver.

M. Ogle: Mais non.

M. Douglas: Et à notre avis, ce n'est pas le cas du Canada. Les membres de l'Association des manufacturiers canadiens sont des sociétés responsables fonctionnant, et agissant en bons citoyens constitués, dans l'intérêt du Canada.

M. Ogle: Je n'en crois pas moins qu'il pourrait démontrer qu'ordinairement ce serait beaucoup mieux si le pays qui recherche de l'aide pouvait vraiment aller et trouver le meilleur produit et le moins cher. Je ne crois pas que cela se produise s'il est obligé de revenir et de l'acheter au Canada.

M. Douglas: Voilà, vous aussi employez des termes qui sont probablement justes. Le produit le moins cher, parce que . . .

M. Ogle: J'ai dit le moins cher et le meilleur.

M. Douglas: Vous n'avez pas dit le meilleur.

[Text]

Mr. Ogle: Yes, I did. It is on record. I said the best, cheapest and best.

Mr. Douglas: Well, I suggest that we are competitive in the export market. And, on many of these products, we are shipping multimillion-dollar orders to countries all over the world, competing with the Japanese, the Germans, and all of the industrialized countries of the world.

Mr. Ogle: There is no trouble at all when they compete but, you know, when it comes in as an aid thing and you have got to take it from Canada, then I do not think you are competing.

Mr. Douglas: But you are suggesting that we are quoting higher prices under those circumstances than we are quoting under competitive situations. And that is not the case. We are responsible people.

Mr. Ogle: Okay. I am not saying you are not responsible people, I am just trying to question the rules of the game.

Mr. Douglas: But you are saying, in effect, that just because there is not competition that therefore we are quoting higher prices that we are not entitled to.

Mr. Ogle: But why are you insisting upon tied aid?

Mr. Douglas: Because we think Canada can give far more if the aid is tied. More than 35 per cent of the price of a product is money that goes back into government organizations in some place or another. Only 65 per cent is the cost of the material and the labour—35 per cent, and this can be shown and has been shown many, many times. So, in effect, what you are saying, and that was said earlier, is that 35 per cent can be used again if Canada wants to do that. So that there is far . . .

Mr. Ogle: Okay, I appreciate that. I understand the position I think. I think you are also aware that a lot of people would not hold that position. People who have a wide understanding of international development would not hold that position. Anyway, that is beside the point right now. And I thank you for your position because that is what we are here for: to get positions. Yesterday we had, as our witnesses, two groups of people representing 12 Protestant church groups of Canada and a group representing the Canadian Catholic Organization for Development and Peace. And in their testimony . . . You see, part of the question we have to face—and I know you people are facing it and we are facing it—is the morality of the problem—what is good and bad—where is the, whatever you want to call it, grace or evil, or something involved in this question of where 800 million people are starving. How do you face that in a moral question? Well, you can probably later read the testimony as presented by the two major representations of churches in Canada but certainly, they questioned the moral standards of Canadian business in the third world. They made a very strong case on that question. And I am not going to go back to it because it is in the testimony there and it is a group with whom, I think, you should meet and discuss that because if there is anything that is coming through in that particular part, it is not a good image.

[Translation]

M. Ogle: Si, je l'ai dit. C'est consigné. J'ai dit le meilleur, le moins cher et le meilleur.

M. Douglas: Eh bien, à mon avis, nous rivalisons sur le marché de l'exportation et, pour nombre de ces produits, nous expédions des commandes de plusieurs millions de dollars à des pays à travers le monde, rivalisant avec les Japonais, les Allemands et tous les pays industrialisés du monde.

M. Ogle: Il n'y a aucun mal lorsqu'il y a concurrence mais, vous savez, lorsque cela se fait sous forme d'aide et qu'il faut acheter du Canada, à mon avis, ce n'est pas de la concurrence.

M. Douglas: Vous donnez à entendre que, dans de telles circonstances, nous exigeons des prix plus élevés que nous n'en exigeons lorsqu'il y a concurrence. Ce n'est pas le cas. Nous sommes des gens sérieux.

M. Ogle: Soit. Je ne dis pas que vous n'êtes pas sérieux, j'essaie simplement d'examiner les règles du jeu.

M. Douglas: Mais, de fait, vous dites que, simplement parce qu'il n'y a pas de concurrence, nous exigeons des prix plus élevés que ceux auxquels nous avons droit.

M. Ogle: Mais alors pourquoi insistez-vous sur l'aide liée?

M. Douglas: Parce que nous estimons que le Canada peut donner beaucoup plus si l'aide est liée. Plus de 35 p. 100 du prix d'un produit retournent en argent dans des organisations gouvernementales ici ou là. Le coût des matériaux ne représente que 65 p. 100 et la main-d'œuvre, 35 p. 100, et cela peut être démontré et l'a été à maintes reprises. De sorte que, ce que vous dites effectivement—et cela a déjà été dit—c'est que 35 p. 100 peuvent être réutilisés si le Canada la veut. Ainsi, il y a beaucoup . . .

M. Ogle: Ca va, je comprends cela. Je crois que je comprends la situation. Vous savez aussi, je crois, que bien des gens n'adopteraient pas une telle attitude. Des gens qui ont une compréhension étendue du développement international n'adopteraient pas une telle attitude. Quoi qu'il en soit, ce n'est pas ce dont il s'agit en ce moment. Je vous remercie de nous avoir fait connaître votre attitude, car c'est là la raison de notre présence ici: connaître les attitudes. Hier, parmi les témoins, nous avions deux groupes de personnes représentant douze groupes de l'Église protestante du Canada et un groupe représentant l'Organisation catholique canadienne pour le développement et la paix, et, dans leurs témoignages . . . Voyez-vous, pour une part, la question qui se pose à nous,—et je sais qu'elle se pose à vous comme à nous,—c'est l'aspect moral du problème,—ce qu'il y a de bon et ce qu'il y a de mauvais,—où se trouve, appelez cela comme vous voudrez, la grâce ou le mal, ou autre chose qui entre en jeu dans cette question de 800 millions de personnes qui crèvent de faim. Comment faites-vous face à cet aspect moral? Eh bien, vous pourrez probablement, plus tard, lire les témoignages des deux grandes représentations d'Églises du Canada, mais il est sûr qu'elles se sont interrogées sur les normes de morale des entreprises d'affaires canadiennes dans le Tiers Monde. Elles ont présenté une thèse bien étayée sur cette question. Je ne les reprendrai pas parce qu'ils sont au dossier et que c'est un groupe qu'à mon avis, vous devriez rencontrer et avec lequel vous devriez discuter parce que, s'il y a une chose qui ressort

[Texte]

In the question of . . .

Mr. Douglas: Excuse me. Do you think that they are qualified to make that statement?

Mr. Ogle: Who makes moral statements? Who makes moral judgments? Like, I think the churches are a traditional forum where some moral judgments at least advice on moral judgments are made.

Mr. Coish: May I ask on what basis, what aspect of morality, are they questioning?

Mr. Ogle: Well, you see, it is not just a question of stealing \$5 out of a person's pocket. That kind of morality . . . It is not in that area. It is not the question of exploitation of the poor in general, the whole social question of exploitation. And I think there is a . . . I think I can make quite a reference to it in the second page of your report in which you say:

Private investment will move only towards those jurisdictions that show evidence of according it just treatment under a legislative environment that inspires confidence and assurance of reasonable stability and security.

Well I know where there are reasonable stability and security countries, like Brazil and Argentina and Chile and Peru and Bolivia . . .

Mr. Dupras: And Cuba.

Mr. Ogle: . . . and Cuba certainly. I mean I am not ruling out Cuba. However, in that area though, the deprivation of human life, of people—and I have lived in it so I am not speaking now about some theory. However, in those questions, business had no problem moving in to that exploitive protection. On the moral question, I think that the people have the right to make those kinds of judgments from facts, and certainly, you can, question their judgment. But it is a judgment that is common.

• 1230

Mr. Douglas: So long as you will agree that we should question their judgment.

Mr. Ogle: Oh definitely, I have no problem with the questioning of judgment.

Mr. Douglas: And do not take it as a statement of fact. That is their judgment. But my judgment, of Canadian manufacturers, in general, is that they are a responsible group of people who are operating in the best interest of Canada.

Mr. Ogle: All right. But you would be willing to look at their judgment, though?

Mr. Douglas: Of course. We are willing to look at anything.

Mr. Ogle: Thank you very much. I was giving you a kind of hard time.

Mr. Coish: May I just add a supplementary to that. You say perhaps we should not invest in one of those countries. Is that

[Traduction]

de ce passage particulier, ce n'est vraiment pas une bonne image.

Pour ce qui est de . . .

M. Douglas: Veuillez m'excuser. Croyez-vous qu'ils aient compétence pour faire une telle déclaration?

M. Ogle: Qui fait des déclarations d'ordre moral? Qui passe des jugements d'ordre moral? Je crois que les églises sont un forum traditionnel où certains jugements d'ordre moral, ou du moins des avis sur des jugements d'ordre moral, se font.

M. Coish: Puis-je demander sur quelle base, quel aspect de la morale, ils s'interrogent?

M. Ogle: Voyez-vous, il ne s'agit pas simplement de subtiliser cinq dollars des goussets d'une personne . . . Ce genre de morale . . . Ce n'est pas cela. Il s'agit plutôt de l'exploitation du pauvre en général, de toute la question sociale de l'exploitation. Et je crois qu'il y a un . . . Je crois que je peux vous y renvoyer parfaitement à la deuxième page de votre rapport où vous dites:

Les investissements privés ne s'orienteront que vers les domaines de compétence qui démontreront qu'ils leur accordent un traitement équitable dans un environnement législatif qui inspire confiance et donne l'assurance d'une stabilité et d'une sécurité raisonnables.

Eh bien, je sais où il y a des pays d'une stabilité et d'une sécurité raisonnables, comme le Brésil et l'Argentine, et le Chili, et le Pérou, et la Bolivie . . .

M. Dupras: Et Cuba.

M. Ogle: . . . et Cuba assurément. Je veux dire que je n'exclus pas Cuba. A cet égard, toutefois, la perte de la vie humaine, de personnes,—et j'ai vécu cela, de sorte que je ne parle pas de quelque théorie. Quoi qu'il en soit, à ces égards, le monde des affaires n'a pas vu de problème à s'installer dans cette situation d'exploitation. Quant à l'aspect moral, je suis d'avis qu'on a le droit de passer de tels jugements à partir des faits. Il va sans dire que vous pouvez mettre ces jugements en doute, mais ce sont des jugements qui deviennent communs.

M. Douglas: Pour autant que vous acceptiez que nous devrions mettre ces jugements en doute.

M. Ogle: Oh, assurément, je ne vois pas d'objection à ce qu'on mette les jugements en doute.

M. Douglas: Et ne pas les prendre pour des exposés de faits. C'est là leur jugement. Mais, mon jugement à moi, le jugement des manufacturiers canadiens, de façon générale, c'est qu'il s'agit d'un groupe de personnes sérieuses qui agissent dans le meilleur intérêt du Canada.

M. Ogle: Soit. Mais vous seriez disposés, toutefois, à examiner leur jugement?

M. Douglas: Bien entendu. Nous sommes disposés à examiner n'importe quoi.

M. Ogle: Je vous remercie beaucoup. Je vous ai donné un peu de difficulté.

M. Coish: Puis-je ajouter quelque chose à cela. Vous dites que nous ne devrions peut-être pas investir dans un de ces

[Text]

the implication? Is that the suggestion: that we should not invest, that we should pick only those countries where we agree with their governments? You are starting to narrow thing down quite a bit around the world, if you only choose those countries with which we agree.

If we put a factory in Nigeria, or somewhere, we are providing employment and we are providing education, and that is moral. And, if we do enough of it, we are giving them an opportunity to rise above their current status. They had nothing before. We are taking resources that have no value whatsoever in the ground. And someone goes in and takes those resources out and turns them into copper. And it is a value to the people who are getting employed and who, at the same, time, are learning something. And the more they earn, progressively, the more they become educated, and the better off they will be. Now surely that must have some moral value.

Mr. Ogle: Yes. It will keep them poor forever.

Mr. Coish: They are going to be poor forever if there is no investment, and they are even going to be poorer if there is no investment.

Mr. Ogle: But what I am talking about are the kinds of models of development that are necessary in the world today: to meet that problem that Brandt speaks about. That is not the kind of opening up of Canada with the fur trade. We have moved out of the East India Company mentality, we have to. Although I think that is what the East India Company said about India, just what you said. I think we have passed that stage. I do not think these nineteenth-century answers are what the twenty-first century is asking.

Mr. Coish: May I suggest, sir, that there was a situation in Venezuela some years ago when the oil companies owned all the oil in Venezuela, officially, and the Venezuelan government decided that this was not good enough and they took over the oil companies. I think there is no country in the world, no government of any country, that cannot set the rules for investment, that cannot set the wages. The local host-countries do have control of what happens.

Mr. Ogle: I agree.

There is a part that we are having a difficult time tying up in this committee that I think is an important thing to tie up. It is the fact of how a country got to be stable. I will start with Cuba this time because Maurice always keeps me on Cuba. All those countries were armed; they received outside arms to set up an oligarchy that was able to control the country and set up the stability, and I will take Cuba as the first example, and then I will take Brazil, Argentina, Chile, Peru, Boliva, and all up and down and through the Central Americas. I could speak of Africa, too, but I can speak more freely of Latin America, which I know better.

So, this association of that arming up those oligarchies by the international arms trade—and I would say a country like

[Translation]

pays. Est-ce cela que vous sous-entendez? Est-ce cela que vous suggérez: que nous ne devrions pas investir, que nous ne devrions choisir que les pays où nous sommes d'accord avec les gouvernements? Et là, vous commencez à rapetisser les choses passablement à travers le monde, si vous ne choisissez que les pays avec lesquels nous sommes d'accord.

Si nous installons une fabrique au Nigéria, ou ailleurs, nous procurons de l'emploi et nous assurons de l'instruction, et cela, c'est moral. Et, si nous faisons suffisamment de cela, nous leur procurons l'occasion de s'élever au-dessus de leur statut actuel. Ils n'avaient rien auparavant. Nous tirons du sol des ressources qui n'ont absolument aucune valeur; quelqu'un va là et prend ces ressources et les transforme en cuivre. Puis c'est une valeur pour ceux qui y trouvent de l'emploi et qui, en même temps, apprennent quelque chose. Et, plus ils gagnent, graduellement, plus ils deviennent instruits, et plus leur sort s'améliore. Cela, assurément, doit avoir une certaine valeur morale.

M. Ogle: Bien sûr. Cela les maintiendra dans la pauvreté à jamais.

M. Coish: Ils resteront pauvres à jamais s'il ne se fait pas d'investissement, ils deviendront même encore plus pauvres s'il ne se fait pas d'investissement.

M. Ogle: Ce dont je parle, c'est des modèles de développement qui sont nécessaires dans le monde d'aujourd'hui: pour régler le problème dont Brandt parle. Ce n'est pas le genre de la mise en valeur du Canada par le commerce des fourrures. Nous n'avons plus la mentalité de la Compagnie des Indes orientales; il faut renoncer à cela. Encore qu'à mon avis, ce que la Compagnie des Indes orientales disait des Indes, c'est justement ce que vous avez dit. Ce stade-là est dépassé. A mon avis, ces réponses du dix-neuvième siècle ne sont pas ce que le vingtième siècle demande.

M. Coish: Puis-je vous rappeler, monsieur, qu'il y a quelques années, la situation au Venezuela était telle que les sociétés pétrolières possédaient, officiellement, tout le pétrole et que le gouvernement vénézuélien décida un jour que ce n'était pas assez bon pour lui et se rendit propriétaire de toutes les sociétés pétrolières. A mon avis, il n'y a pas un pays au monde, pas un gouvernement de quelque pays que ce soit qui ne puisse pas établir les règles de l'investissement, qui ne puisse pas établir les salaires. Les pays d'accueil ont effectivement la maîtrise de ce qui se passe.

M. Ogle: J'en conviens.

Il y a un élément que le comité a de la difficulté à cerner et qu'il importe à mon avis de cerner. C'est la façon pour un pays de réaliser la stabilité. Cette fois-ci, je commence par Cuba parce que Maurice ne cesse de me ramener vers Cuba. Tous ces pays ont été armés; ils ont reçu des armes de l'extérieur pour établir une oligarchie qui a pu maîtriser le pays et réaliser la stabilité, et je vais prendre Cuba comme premier exemple, puis je passerai au Brésil, à l'Argentine, au Chili, au Pérou, à la Bolivie et à tous les pays des Amériques centrales. Je pourrais parler de l'Afrique aussi, mais je peux parler plus facilement de l'Amérique latine, que je connais mieux.

Alors, cette question d'armer ces oligarchies, par le commerce international des armes,—et je dirais qu'un pays comme

[Texte]

Brazill, which I speak of again, is a very heavily armed country controlled by a very strong central power. And soon it will probably move out—the expansionists in South America. At the same time as they were protecting this foreign investment situation, because in Brazil, it is the same as driving through Montreal or Toronto. Because it is the same as driving through Montreal or Toronto. What do you see? You see American companies. You cannot tell if you are in Pittsburgh or in Montreal, or maybe Noranda. Now, we can go back to check Noranda. But, basically, you cannot tell where you are, because it is the same in Rio de Janeiro, as it is in Buenos Aires, or wherever. It is just one conglomerate of international companies. But they have moved to where there is security. Cuba does not have all the international companies. It does not have the security.

• 1235

Now, I think and believe, part of the problem of base underdevelopment in the world, is the fact that oligarchies are being armed with international arms deals that project foreign investors who pay off a group. There is no doubt about it. Because, in those countries, as you probably all are aware, if you have travelled at all, there is that very rich little sector at the top, and the massive poverty at the bottom. So, I am just presenting the idea, and it certainly is a challengeable idea, but there is a connection.

Mr. Coish: Now, if I may, then, extend the morality *reductio ad absurdum*: suppose all those multi-national corporations pulled out of Brazil: where would that leave the poor people of Brazil?

Mr. Ogle: Well, it would not leave them any poorer, because if you are starving to death, it does not matter if you are starving . . .

Mr. Coish: There is a lot of them that are not starving to death, that are working . . .

Mr. Ogle: Oh, there are some, but you get those 800 million people . . .

Mr. Coish: Yes, I know.

Mr. Ogle: . . . and I would say 40 million or 50 million are in Brazil.

Mr. Coish: Alright, but how are you going to employ them if they are not in factories?

Mr. Ogle: Well, that is why I am saying that the nineteenth-century way of approaching things has got to have some creativity to evolve. How do you do it? Do you let them starve forever? But if it is a system that has been imposed, I say, "Well, it will not change that." The situation of those countries, I know, in Latin America, during the last 15 years, has become worse for the poorest. The poor people are at a poorer state now than they were 15 years ago.

Mr. Coish: And how were the Maritime provinces in Canada? How much better off are they, relative to the rest of Canada, than they were 15 years ago?

[Traduction]

le Brésil, dont je parle encore une fois, est un pays très fortement armé et contrôlé par un très puissant pouvoir central. Et avant longtemps, il disparaîtra probablement,—les expansionnistes en Amérique du Sud. En même temps qu'il protégeait cette situation d'investissements étrangers, parce qu'au Brésil, c'est comme traverser Montréal ou Toronto. Que voit-on? On voit des sociétés américaines. On ne saurait dire si on se trouve à Pittsburgh ou à Montréal, voire à Noranda. Or, nous pouvons revenir en arrière et vérifier à propos de Noranda. Essentiellement, on ne peut pas dire où on se trouve, parce que c'est la même chose à Rio de Janeiro qu'à Buenos Aires, ou qu'à n'importe quel autre endroit. Ce n'est qu'un conglomérat de sociétés internationales. Toutefois, elles se sont déplacées vers les endroits où il y a de la sécurité. Cuba n'a pas toutes les sociétés internationales, parce qu'il ne présente pas de sécurité.

Or, je pense et je crois que le problème fondamental du sous-développement dans le monde tient au fait que des oligarchies obtiennent des armes dans des ententes internationales d'armes qui protègent les investisseurs étrangers, qui payent un groupe. Il n'y a aucun doute là-dessus. Car, dans ces pays,—vous êtes probablement tous bien au courant, si vous avez voyagé le moins, —il existe ce petit secteur très riche au sommet et, au bas, la masse des pauvres. Par conséquent, je me contente d'évoquer l'idée, qui est certainement discutable, qu'il y a un lien.

M. Coish: Alors, si vous permettez que nous procédions par l'absurde sur l'aspect moral: supposons que toutes les sociétés multinationales se retirent du Brésil: qu'advient-il des pauvres de ce pays-là?

M. Ogle: Eh bien, ça ne les laisserait pas plus pauvres qu'ils ne sont, parce que, si déjà vous mourez de faim, il importe peu que vous ayez faim.

M. Coish: Il y en a beaucoup qui ne crèvent pas de faim, qui ont du travail . . .

M. Ogle: Oh, il y en a un certain nombre, mais lorsqu'il s'agit de 800 millions de personnes . . .

M. Coish: Oui, je sais.

M. Ogle: . . . et je dirais qu'il y en a 40 ou 50 millions au Brésil.

M. Coish: Soit, mais comment les employer s'il n'y a pas d'usines?

M. Ogle: Voilà pourquoi je dis que, pour évoluer, la façon du dix-neuvième siècle d'aborder les choses doit faire preuve d'une certaine créativité. Comment fait-on? Est-ce qu'on les laisse crever de faim à jamais? Cependant, si c'est un système qui a été imposé, je dis: Eh bien, il n'y changera rien. Au cours des quinze dernières années, je le sais, la situation de ces pays d'Amérique latine s'est aggravée pour les pauvres. Les pauvres sont encore plus pauvres maintenant qu'ils n'étaient il y a quinze ans.

M. Coish: Et comment étaient les Provinces Maritimes au Canada? Par rapport au reste du Canada, à quel point leur situation s'est-elle améliorée dans les quinze dernières années?

[Text]

Mr. Ogle: They have ERCO, and . . .

Mr. Coish: What has DREE . . .

Mr. Ogle: . . . ERCO has taken all the DREE contracts down . . .

Mr. Coish: Alright, they would have been worse off without the DREE. I agree, but it has not solved the problem. Some of these things take time. But there is a great parallel.

Mr. Ogle: Oh, there is a real parallel.

Mr. Coish: In the Maritimes, there's an environment for investment.

Mr. Ogle: Yes, maybe some, I do not know if Herb knows it better than I do, but he talks about it all the time. But, I think your example is well put. I think it is very well put. I think in Canada we do have a very poor, little image of the world community. You know, and it is in struggle right now. Where there was a central economy of Ontario and Quebec, were the developed countries, and, then, we had New Brunswick, and we had lots of other places. Saskatchewan, where I grew up, was a Third World of the worst class.

Mr. Coish: I grew up in a little fishing village in Newfoundland.

Mr. Ogle: Okay, well then you were . . .

Mr. Coish: Which is even worse than Saskatchewan.

Mr. Ogle: . . . a Third World there too.

An hon. Member: Which village was that?

The Chairman: Do you know it very well?

Mr. Coish: Fogo. A little island off the northeast coast.

The Chairman: That is good land.

An hon. Member: Fogo. It sounds like Ogle.

Mr. Ogle: But, the Third Worlds that you talk about in Canada, but in the Third World, around the world now, a few people have broken out off that because of oil, and . . .

The Chairman: He implied he was born in a Third World country.

Mr. Ogle: That is what I am saying. So was I.

The Chairman: Because it was a Third World country.

An hon. Member: Back in 1949.

Mr. Ogle: That is right. But, see, in the international community, now, as in the Canadian community, the OPEC world, or Alberta—put it anywhere you want—has changed the stack of cards.

An hon. Member: Yes.

Mr. Ogle: It has changed the stack of cards, so that the situation has been worsened for the poor, because of the oil increase. But as Strong and others have indicated, too, the increase in oil has been a problem, but it has not been near the problem of the exported inflation of the developed countries, as far as the Third World is concerned.

An hon. Member: That is very true.

Mr. Ogle: And so, where do we manage that?

[Translation]

M. Ogle: Elles ont ERCO, et . . .

M. Coish: Qu'est-ce que le MEER . . .

M. Ogle: . . . ERCO a assumé tous les contrats du MEER . . .

M. Coish: Cela va, sans le MEER, leur situation aurait été plus mauvaise. J'en conviens, mais cela n'a pas réglé le problème. Certaines de ces choses-là prennent du temps. Mais il y a un grand parallèle.

M. Ogle: Oh, mais il y a un grand parallèle.

M. Coish: Dans les Provinces Maritimes, il y a un environnement pour l'investissement.

M. Ogle: Oui, peut-être un certain environnement. Je ne sais pas si Herb le connaît mieux que moi, mais il en parle tout le temps. Toutefois, je crois que votre exemple est bien choisi. Je crois qu'au Canada nous présentons une pauvre petite image de la communauté mondiale. Vous savez, c'est en lutte en ce moment même. Lorsqu'il y avait une économie centrale en Ontario et au Québec, c'étaient alors les pays développés, et puis, nous avons eu le Nouveau-Brunswick, et bien d'autres. La Saskatchewan où j'ai grandi était un Tiers Monde de la pire espèce.

M. Coish: J'ai grandi dans un petit village de pêcheurs de Terre-Neuve.

M. Ogle: Alors, vous étiez . . .

M. Coish: Ce qui est pire qu'en Saskatchewan.

M. Ogle: . . . vous aussi dans un Tiers Monde.

Une voix: Quel village?

Le président: Le connaissez-vous très bien?

M. Coish: Fogo. Une petite île au large de la côte nord-est.

Le président: C'est de la bonne terre.

Une voix: Fogo. Cela sonne comme Ogle.

M. Ogle: Cependant, les Tiers Mondes dont vous parlez au Canada, dans le Tiers Monde maintenant, certains s'en sont tirés grâce au pétrole, et . . .

Le président: Il a donné à entendre qu'il était né dans un pays du Tiers Monde.

M. Ogle: C'est ce que je dis. Cela a été mon cas.

Le président: Parce que c'était un pays du Tiers Monde.

Une voix: En 1949.

M. Ogle: C'est juste. Mais, voyez-vous, dans la communauté internationale maintenant, comme dans la communauté canadienne, le monde l'OPEP, ou l'Alberta, placez cela où vous voudrez, ont changé la situation.

Une voix: Oui, en effet.

M. Ogle: Cela a changé la situation, de sorte que celle-ci s'est aggravée pour les pauvres, par suite des augmentations du prix du pétrole. Cependant, ainsi que Strong et d'autres l'ont signalé, l'augmentation du prix du pétrole a posé un problème, mais ce problème est loin d'être comparable à celui de l'inflation exportée des pays développés, pour ce qui est du Tiers Monde.

Une voix: C'est bien vrai.

M. Ogle: Alors, comment administrer cela?

[Texte]

Mr. Douglas: I think you are using statistics, broad statistics, to make some of your points, which have to be taken into context. Let us go back to Brazil, where you said that you thought there were 40 million people. I doubt that there is 40 million, but you maybe know better than I. But I have been travelling to Brazil for pretty close to 35 years now, and when I first went to Brazil, Rio was really the centre and everything else around was minuscule. Today you have got communities and Belo Horizonte, Sao Paulo, Santos, and so on, and a very small fraction of the people living in those communities go to bed hungry. It is true of the vast majority in those communities, in that whole area, which is a large percentage of Brazil, the industrialized portion of Brazil. Now, when you get up into the north of Brazil, I cannot argue with you; I agree there are problems up there. But all I am saying is that, today, 35 years later, things in Brazil are a great deal better than they were when I first travelled to Brazil. And I can go to country after country that I have been travelling to in the same way, and tell you that, by and large, those countries are much, much better than they were 35 years ago. We are making progress, and, as someone said earlier, this is not going to happen overnight. As long as we continue to do something we are making progress, and, certainly, I am sure, 35 years from now, there will probably be 100 million people going to bed hungry. But at least there will be fewer than what are going to bed hungry today, and, surely, that is what we are trying to do.

• 1240

Mr. Ogle: I would disagree with your observations, but that is because observations are observations, and mine would be different. Brazil, though in this great wave of development like has turned itself into an ultra-underdeveloped country in a sense that it could easily go broke. And the International Monetary Fund and ...

The Chairman: Do not look at me when you say the IMF.

Mr. Ogle: No, because you and I were there together. You had the most of the money in there anyway. But Jamaica and a few countries, this past summer, have come to the debt trap, and you people are businessmen and you know what debt is. As to money, if you get over-credited, you go broke, and, when you go broke, good-bye. Well, that very problem is happening, as you are well aware, in these countries, and Brazil is one of those countries. So the development miracle which did not reach the mass of people also finally did not reach the country. They are going to go broke. If Brazil goes broke, I do not know what will happen.

Mr. McCallum: Mr. Chairman, may I make a comment?

Mr. Ogle: Oh sure. My turn was over an hour ago.

Mr. McCallum: No, no. I would like to respond to one or two points you have made and possibly backwards.

[Traduction]

M. Douglas: A mon avis, nous employons des données statistiques bien générales pour faire valoir nos thèses, mais il faut les prendre en contexte. Revenons au Brésil où, d'après vous, il y aurait 40 millions de personnes. Je doute qu'il y en ait 40 millions, mais vous êtes peut-être mieux renseigné que moi. Cependant, j'ai voyagé au Brésil pendant bien près de trente-cinq ans maintenant, et, lorsque j'y suis allé pour la première fois, Rio était réellement le centre et tout le reste était minuscule. Aujourd'hui, il y a de grandes villes, Belo Horizonte, Sao Paulo, Santos et ainsi de suite, et une bien faible proportion des habitants de ces villes se couche affamée le soir. C'est le cas de la grande majorité de ces communautés, dans toute cette région, qui représente un fort pourcentage du Brésil, la partie industrialisée du Brésil. Or, lorsqu'il s'agit du Nord du Brésil, je ne peux pas discuter avec vous; je reconnais qu'il y a des problèmes là-bas. Mais, tout ce que je dis, c'est qu'aujourd'hui, trente-cinq ans après, il y a une grande amélioration par rapport à l'époque où j'ai commencé à voyager au Brésil. Et je peux passer d'un pays à l'autre de ceux où j'ai voyagé de cette façon et vous affirmer que, d'emblée, ces pays se trouvent bien mieux qu'il y a trente-cinq ans. Nous faisons du progrès et, ainsi qu'on l'a déjà dit, cela ne se fait pas du jour au lendemain. Tant que nous continuons à faire quelque chose, nous faisons du progrès et je suis sûr que, dans trente-cinq ans d'aujourd'hui, il y aura probablement 100 millions de personnes qui se coucheront affamées le soir mais, au moins, elles seront moins nombreuses que celles qui se couchent affamées aujourd'hui; c'est assurément ce que nous nous efforçons de faire.

M. Ogle: Je ne suis pas d'accord avec vos observations, mais c'est parce qu'il s'agit d'observations et que les miennes seraient différentes. Le Brésil, quoiqu'il traverse cette grande vague de développement, s'est transformé en un pays «ultra-sous-développé» en ce sens qu'il pourrait facilement déclarer faillite. Le Fonds monétaire international et ...

Le président: Ne me regardez pas lorsque vous parlez du F.M.I.

M. Ogle: En effet, parce que vous et moi étions là ensemble. De toutes façons, c'est là que vous aviez le plus d'argent. Cependant, l'été dernier, la Jamaïque et quelques autres pays sont tombés dans le piège de la dette et vous, étant hommes d'affaires, savez ce que c'est que la dette. Quant à l'argent, si on vous fait trop de crédit, vous vous retrouvez désargenté et, alors, c'est fini. Eh bien, c'est ce problème-là même qui se pose dans ces pays, et le Brésil est du nombre. Et ainsi, le miracle du développement n'a pas atteint la masse de la population et, en définitive, n'a pas atteint le pays, qui va se retrouver sans le sou. Si le Brésil se retrouve sans le sou, je ne sais pas ce qui va se produire.

M. McCallum: Monsieur le président, me permettez-vous une observation?

M. Ogle: Bien entendu. Mon temps de parole était épuisé déjà il y a une heure.

M. McCallum: Non, non. Je voudrais répondre à une ou deux de vos observations, probablement à rebours.

[Text]

Brazil's debt, like the debts of many other countries which have gone to extreme proportions, originated basically with their facility to obtain massive loans from international institutions, whose sole purpose in life was to lend money. I am talking from very personal experience and knowledge. In fact, although some of their loans are towards their infrastructure, and the recommendations we make here, it knew no bounds. They would go deeper and deeper with more and more investment in the same sectors of infrastructure development, to a point where they could not support it. The World Bank, and I would like to name them, and to name the American Development Bank as well in this case, because it is in Brazil, would look at the feasibility of an initial investment, an initial capital-project development and determine what it thought to be its feasibility, and, in any event, approve the loan. Another project would come along which would impinge on top of that first project but there would be no reassessment as to the viability of the previous project to assess the new project, and it would go through. And that went on escalating over a period of years, with things on top of things, to the point where some of the earlier projects were clearly non-viable.

In the bilateral approach—and here I can speak quite clearly for people like EDC and CIDA—they make a very specific investigation as to the viability of putting money into that kind of a project, in the context of the total environment for that investment. But I think, in this particular case, a good word can be said for the bilateral approach. It is much more directed, it is much better focused than a more multilateral.

• 1245

Earlier on you made reference to comments that had been made about 800 million starving people as if you could quantify the entire North-South problem, indeed, Canada's aid policies, around the fact that there are 800 million starving people. I do not think that simplistic approach is at all accurate or at all objective.

In our brief we did attempt to point out that you have to look at each of these countries with their own special problems on a one-by-one basis and address them.

A big point there was made about one of the problems having been that these countries had got themselves into a hole because of their massive investment in arms. I would suggest that there is no change in either Canada's trade policy or its external aid policies in that regard because Canada has not made the arming of other countries an object of its trade.

Although it is not a smart idea to go around adjusting your halo, we can stand up and be proud that we have had a pretty good record when compared to other countries, some of whom allege to have a higher proportion of their GNP devoted towards aid programs.

An hon. Member: Hear, hear!

Mr. McCallum: I say allege. It is very much of a tied situation.

[Translation]

La dette du Brésil, comme celle de bien d'autres pays, qui ont pris des proportions extrêmes, a pris naissance dans la facilité à obtenir des prêts massifs des institutions internationales qui ont pour seule mission dans la vie de prêter de l'argent. Je parle par expérience et connaissance bien personnelles. De fait, encore que leurs prêts visent l'infrastructure et les recommandations que nous faisons ici, il n'y a pas de limites. Les pays s'endettent de plus en plus avec de plus en plus d'investissements dans les mêmes secteurs du développement de l'infrastructure, au point qu'ils ne peuvent plus en faire les frais. La Banque mondiale—et je tiens à les nommer—et la Banque américaine de développement également dans ce cas-ci parce qu'il s'agit du Brésil, examinent la faisabilité d'un premier investissement, un premier projet d'immobilisations de développement, et déterminent ce qui en est à leurs yeux la faisabilité et, à tout événement, approuvent le prêt. Puis vient un autre projet qui empiète sur le premier mais, dans l'examen du nouveau projet, on ne ré-évalue la viabilité du projet antérieur, et c'est approuvé. Ainsi, il y a eu escalade au cours des années, les projets se superposant les uns au-dessus des autres, à tel point que quelques-uns des premiers projets n'étaient plus viables.

Lorsqu'il s'agit d'aide bilatérale—et ici je parle bien clairement de gens comme la C.D.E. et l'A.C.D.I.—on fait une enquête bien particulière sur l'opportunité d'investir dans ce genre de projet, dans le contexte de l'environnement global pour cet investissement. Cependant, dans ce cas en particulier, on peut se féliciter de l'approche bilatérale. Elle est beaucoup plus directe, beaucoup plus concentrée qu'une approche plus multilatérale.

Un peu plus tôt, vous avez fait allusion aux observations faites sur les 800 millions de personnes qui crèvent de faim, comme si vous pouviez quantifier tout le problème des relations Nord-Sud, de fait les programmes d'aide du Canada, autour du fait que 800 millions de personnes souffrent de la faim. A mon avis, cette approche simpliste n'est pas du tout précise, ni objective.

Nous avons tenté dans notre mémoire de faire comprendre qu'il faut examiner chacun de ces pays, en particulier, ainsi que leurs problèmes particuliers, et nous attaquer à ceux-ci.

On a fait grand état de ce que ces pays se sont mis dans la dèche par leurs investissements massifs dans les armes. Je dois rappeler qu'à cet égard, rien n'a changé dans la politique commerciale du Canada, ni dans sa politique d'aide extérieure, parce que le Canada n'a pas pour objet de son commerce d'armer les autres pays.

Encore que l'angélisme ne soit pas particulièrement brillant, nous pouvons nous enorgueillir de ce que nous faisons très bonne figure par comparaison à d'autres pays, dont certains prétendent affecter une plus forte proportion de leur PNB aux programmes d'aide.

Une voix: Bravo! Bravo!

M. McCallum: J'ai dit: prétendre. Il s'agit d'une aide vraiment liée.

[*Texte*]

The Chairman: Can you give us examples? I would like to hear examples. Not that I do not believe you, but I would like to see them on the record because we have received a lot of generalized information about this, and if you have, from your personal experience . . .

Mr. McCallum: I do not have numbers with me but I think, certainly, we can provide a ranking of countries by what is alleged to be their percentage of GNP devoted towards aid programs.

The Chairman: Versus their production of arms?

Mr. McCallum: No, not versus their production of arms.

The Chairman: Well, I thought that was the point that you were making, that some countries were giving a lot of aid to . . .

Mr. McCallum: As a matter of interest, looking at the countries that do claim a high proportion, generally, they are the major arms producers. I think you made a good point there earlier on.

Mr. Ogle: I do not like that. To my knowledge, that would not be true, but maybe you can show the facts.

The Chairman: Well, I am sorry, but that is how I understood your point. Maybe I . . .

Mr. McCallum: No, I was not inferring that.

Mr. Ogle: The point I was making is the arms can come from anyplace, you know, because as long as that is what is setting up this secure climate for investment. That is the point I was making.

Mr. McCallum: Untied aid would allow them to buy their arms wherever they wanted. Where there is a bilateral situation there is some handle on what they are going to buy.

Mr. Ogle: It could be looked at that way, I suppose.

The Chairman: I am sorry, I did not mean to interrupt you, if you had not finished your point. Had you concluded your point?

Mr. McCallum: No, we are not supposed to be leading the discussion, so I will just . . .

The Chairman: No, but in this place everything converges and if you feel that there are some points you have not made, you can make them.

Mr. Douglas: Bill, have we covered the things we wanted to cover?

Mr. Fréchette: I think so.

Mr. Chairman: I have a few questions. I appreciate very much, Mr. Douglas, that, in Canada, government takes a lot of the GNP in taxes; salaries are one of the highest in the world and in some sectors the highest in the world, and, therefore, we have to be cognizant of that fact, when we have any kinds of policies. But when you suggest that we should have more aid to solve that problem—and we touched on that a bit—would you suggest that we should tie more aid because of that? I think you have to be very careful in how you approach a question like that. If you have to tell the public and public policy-makers

[*Traduction*]

Le président: Pouvez-vous nous citer des exemples? J'aimerais en entendre quelques-uns. Non pas que je ne vous crois pas, mais je voudrais que ce soit consigné, parce que nous avons entendu bien des affirmations générales là-dessus et que, si, dans votre expérience personnelle, vous avez . . .

M. McCallum: Je n'ai pas de données par devers moi, mais je crois certainement que nous pouvons fournir un classement des pays d'après le prétendu pourcentage de leur PNB consacré au programmes d'aide.

Le président: Au regard de leur production d'armes?

M. McCallum: Non, pas au regard de leur production d'armes.

Le président: Ah! Je croyais que c'est à cela que vous vouliez en venir, soit que certains pays fournissaient beaucoup d'aide aux . . .

M. McCallum: Chose intéressante, si l'on examine les pays qui se réclament d'un fort pourcentage, ce sont, généralement, les grands producteurs d'armes. A mon avis, vous avez fait une observation pertinente un peu plus tôt.

M. Ogle: Je n'aime pas ça. A ma connaissance, ce ne serait pas le cas, mais vous pouvez peut-être nous citer les faits.

Le président: Eh bien, je le regrette, mais c'est ainsi que je vous avais compris. Peut-être que . . .

M. McCallum: Non, je ne sous-entendais pas cela.

M. Ogle: Ce à quoi je voulais en venir, c'est que les armes peuvent venir de n'importe où, vous savez, parce que, tant que c'est ce qui établit le climat de sécurité pour les investissements. Voilà à quoi je voulais en venir.

M. McCallum: L'aide non liée leur permettrait d'acheter des armes partout où ils voudraient. Dans le cas de l'aide bilatérale, on a un certain contrôle sur leur source d'approvisionnement.

M. Ogle: Je suppose qu'on peut voir les choses sous cet angle-là.

Le président: Je m'excuse, je ne voulais pas vous interrompre, si vous n'aviez pas terminé vos observations. Aviez-vous prévu ce point-là?

M. McCallum: Non, nous ne sommes pas censés diriger la discussion, de sorte que je me contenterai . . .

Le président: Non, mais ici tout converge et si vous estimez qu'il y a d'autres idées à faire valoir, vous pouvez le faire.

M. Douglas: Bill, avez-vous touché à tout ce que nous voulions?

M. Fréchette: Je crois, oui.

Le président: J'ai quelques questions à poser. Monsieur Douglas, je sais bien qu'au Canada, le gouvernement reprend une bonne partie du PNB sous forme d'impôts; les salaires sont parmi les plus élevés au monde et, dans certains secteurs, les plus élevés au monde. Nous devons donc le reconnaître lorsqu'il s'agit de quelque politique que ce soit. Cependant, lorsque vous dites que nous devrions offrir plus d'aide pour régler ce problème—et nous en avons parlé un peu—voulez-vous dire qu'à cause de cela, nous devrions lier notre aide davantage? A mon avis, il faut être très prudent dans la façon d'aborder une

[Text]

ers that we should be cognizant of certain sociological costs in Canada in our relations with the rest of the world, well that is fine. But why is it that, in that case, the social costs, or whatever factors, have to be hidden in an aid program? Are you more competitive, when you deal internationally, outside the aid programs? In other words, is the problem generally all over the international trading system that Canadians cannot compete because of these higher costs?

• 1250

Mr. Douglas: I do not say that they cannot compete because of the higher cost because we are competing and our exports of manufactured goods, on a per capita basis, is the highest of any country in the world.

The Chairman: Then why do we need to tie our aid? Why can you not just compete?

Mr. Douglas: We can but, certainly, we would get all of the aid it would reflect back into jobs in Canada. We would not get it all any more than we get every job that we quote on in the international market because one of the reasons we do not get more business, in the international market, is because of the Japanese approach to international markets. Invariably, as they do in Canada, they are quoting prices that they can because of their social system in Japan, they can afford to. They are going to have to keep the people employed anyway and they might as well have them do something. I do not want to get into that. Nevertheless, we will get more of this business for Canadian manufacturing and provide Canadian employment if we tie it and we will, therefore, be able to give more aid.

The Chairman: Yes, but if the aid is not tied and there is a demand for products in the world, if you are competitive, you are going to get the business. We have got taxes in Canada. We will be able to give more aid.

Mr. Douglas: Wait a minute. We are not going to get all the business. We are not going to get the equal amount of business; we are going to lose the same percentage of business that we do lose in the international trade. We do not get every order.

The Chairman: In the international trading system, do you believe Canadian manufacturers, generally... Will you consider procurement either by governments of other countries, not only third world countries but also third world countries. In that system of procurement are Canadians getting a fair break from the point of view of specifications, from the point of view of the engineering concepts? Is it a competitive, open, business system?

Mr. Douglas: No, it is not and that is it exactly. We have gone through years of negotiations in GATT and we have ended up saying that, in order for Canadian manufacturers to

[Translation]

question comme celle-là. S'il faut dire au public et à ceux qui définissent la politique publique que, dans nos relations avec le reste du monde, il faut tenir compte de certains frais d'ordre sociologique au Canada, c'est bien, mais pourquoi faut-il que, dans ce cas-là, ces frais ou tout autre facteur doivent être dissimulés dans un programme d'aide? Lorsque vous faites affaires sur le plan international, pouvez-vous rivaliser davantage en dehors des programmes d'aide? Autrement dit, est-ce que, de façon générale, le problème dans tout le système de commerce international, c'est que les Canadiens ne peuvent pas faire face à la concurrence à cause de ces frais plus élevés?

M. Douglas: Je ne dis pas qu'ils ne peuvent pas faire face à la concurrence par suite de coûts élevés, car de fait nous rivalisons et, par habitant, nos exportations de produits manufacturés sont les plus élevées de celles de tout pays au monde.

Le président: Alors, pourquoi faudrait-il que notre aide soit liée? Pourquoi ne pas tout simplement faire face à la concurrence?

M. Douglas: Nous le pouvons, mais, assurément, si nous obtenions la totalité de l'aide, cela se refléterait dans le nombre des emplois au Canada. Nous n'en obtiendrons pas plus la totalité que nous n'obtenons tous les contrats pour lesquels nous présentons des offres sur le marché international, car l'une des raisons pour lesquelles nous n'obtenons pas plus d'affaires sur le marché international tient à l'approche des Japonais aux marchés internationaux. Invariablement, comme ils le font au Canada, ils offrent les prix qu'ils peuvent offrir grâce au système social du Japon; ils peuvent se le permettre. De toutes façons, ils sont obligés de tenir leurs gens occupés, alors autant leur faire faire quelque chose. Mais je ne veux me lancer là-dedans. Reste que nous obtiendrons un plus fort volume de ces affaires pour les fabricants canadiens et nous assurerons plus d'emplois au Canada si nous lions l'aide et, en conséquence, nous serons plus en mesure d'assurer de l'aide.

Le président: Soit, mais, si l'aide n'est pas liée et qu'il y a une demande de produits à travers le monde pour lesquels vous pouvez faire face à la concurrence, vous allez obtenir ces affaires. Nous avons des impôts au Canada. Nous pourrions accorder plus d'aide.

M. Douglas: Un instant. Nous n'obtiendrons pas tout le commerce. Nous n'obtiendrons pas le même volume d'affaires; nous allons perdre le même pourcentage d'affaires que ce que nous perdons dans le commerce international. Nous n'obtenons pas toutes les commandes.

Le président: Dans le système de commerce international, croyez-vous que, règle générale, les fabricants canadiens... prendrez-vous en considération les achats par les gouvernements d'autres pays, pas seulement des pays du Tiers Monde, mais aussi des pays du Tiers Monde. Dans ce système d'achat, les Canadiens sont-ils traités avec équité du point de vue des prescriptions, du point de vue des concepts techniques? Est-ce un système commercial libre et concurrentiel?

M. Douglas: Non, ce ne l'est pas et c'est justement cela. Nous avons passé des années à négocier dans le GATT et nous avons fini par nous dire que, pour que les fabricants canadiens

[Texte]

get a fair break on this, we have to have access to these foreign markets. There are nontariff barriers all over the place in every country in the world, including Canada. But this is one of the reasons. We do not sell any capital goods in Germany, we do not sell capital goods in Japan. In any of these heavy-industrialized countries they have enough nontariff barriers that we do not sell in those countries.

The Chairman: Because the danger in approaching that problem...

Mr. Douglas: Just one more point. But they have access to our country and we have to compete with those people in our country and so we are getting a smaller share of the domestic business, in Canada, than they are of the domestic business in Japan or in Germany. They have a ready-made market for them such that, regardless of whether they get export business or not, they know they are going to get their home-market business. It is guaranteed to them. That is not so in Canada.

The Chairman: My problem is that I am sympathetic to the problem that Canadian businessmen feel that they will not be able to get the decent share of the aid business if it is out there without any ties. I am sympathetic to this problem because I do not want to tell my constituents, or any constituents, in Canada, that I am going to give \$2 billion a year in aid, or whatever the amount, if I am told that Canadian business and Canadian workers cannot get any benefits. But the problem is that, when you are suggesting to us that we should tie more aid, what you are doing is you are embedding in, and you are putting in the structure of, the delivery of the aid program a philosophy for everybody who is going to be working in that program that, in the end, will be distorting a program that Canadians do not want to provide to Canadian business, to Canadian workers, that Canadians want to give in aid to other countries.

I have to tell Canadians, if I want to raise taxes from them in Parliament and say I want to spend money for aid, that that is for aid. Therefore, I should make sure that my aid is going to be as good as possible for the people that receive it. Now, on the problem of making sure that Canadians get a fair break into that business, when you suggest that we tie the aid—to do that you are really hiding, as Father Ogle said before, a subsidy, embedded in that structure, to Canadian businesses and workers. Maybe the subsidy is fair. But if it is fair, why can you not account for it?

• 1255

Mr. Douglas: Well I do not think it is a subsidy. That is the first thing. I do not think it is a subsidy at all! I think the person that gets the aid is getting fair value for the money. So there is no subsidy to it at all.

The Chairman: Okay, fair value in our view, you and I.

Mr. Douglas: That is right.

[Traduction]

soient traités avec équité dans cette affaire, il faut qu'ils aient accès à ces marchés étrangers. Il y a des barrières non tarifaires de toutes sortes dans chaque pays à travers le monde, y compris le Canada. Mais c'est une des raisons. Nous ne vendons pas de biens de capital en Allemagne, nous n'en vendons pas non plus au Japon. Dans n'importe lequel de ces pays fortement industrialisés, il y a assez de barrières non tarifaires que nous n'y vendons pas.

Le président: Étant donné le danger d'aborder ce problème...

M. Douglas: Un mot encore, je vous prie. Toutefois, ils ont accès à notre pays et nous devons rivaliser avec ces gens-là dans notre pays, de sorte que nous obtenons une plus faible part du marché intérieur au Canada qu'ils n'en obtiennent du marché intérieur en Allemagne et au Japon. Ils ont un marché taillé sur mesure pour eux, de sorte, qu'ils fassent des affaires ou non à l'exportation, ils savent qu'ils vont obtenir les affaires de leur marché intérieur. Cela leur est assuré. Tel n'est pas le cas au Canada.

Le président: J'ai de la sympathie pour les hommes d'affaires canadiens qui estiment qu'ils ne pourront pas obtenir leur juste part du commerce de l'aide si celle-ci est offerte sans aucune attache. Je vois ce problème avec sympathie parce que je ne tiens pas à dire à mes commettants, à n'importe quel commettant au Canada, que je vais accorder pour deux milliards de dollars d'aide chaque année, ou quelque somme que ce soit, si on me dit que les entreprises canadiennes et les travailleurs canadiens n'en tireront aucun avantage. Cependant, le problème, c'est que, en nous disant que nous devrions lier davantage l'aide, vous faites intervenir, vous enchâssiez dans la structure de fourniture de l'aide, un principal qui, pour quiconque va travailler à ce programme, déformera, en définitive, un programme que les Canadiens ne veulent pas fournir aux affaires canadiennes, aux travailleurs du Canada, que les Canadiens veulent fournir en aide à d'autres pays.

Si je veux relever les impôts au Parlement et dire que je veux que ces sommes soient dépensées en aide, il faut que je dise aux Canadiens qu'il s'agit d'aide. Par conséquent, je dois m'assurer que mon aide sera aussi utile que possible pour ceux qui la reçoivent. Maintenant, pour ce qui est du problème de s'assurer que les Canadiens seront traités avec équité dans cette affaire, lorsque vous proposez de lier l'aide pour y parvenir, en réalité, comme l'a dit le père Ogle, vous dissimulez une subvention, enchâssée dans cette structure, aux entreprises et aux travailleurs du Canada. Peut-être est-il juste d'accorder une subvention. Mais, si c'est juste, pourquoi ne pouvez-vous pas en rendre compte?

M. Douglas: Eh bien, à mon avis, ce n'est pas une subvention. Voilà la première chose. Je ne crois pas du tout qu'il s'agisse d'une subvention! À mon avis, la personne qui reçoit l'aide, obtient la juste valeur de l'argent. Par conséquent, il n'y a pas du tout de subvention.

Le président: C'est bien, la juste valeur à nos yeux, à vous et à moi.

M. Douglas: C'est bien cela.

[Text]

The Chairman: But supposing for example they are buying equipment, supposing they are buying electrical motors?

Mr. Douglas: Yes?

The Chairman: They need motors for something, turbines or whatever. Supposing they could buy that elsewhere of the same quality with less money, certainly, that would not be fair to them, would it?

Mr. Douglas: If we will use the benefit, that accrues to Canada, finally, of the process of manufacturing and supplying equipment, to provide additional aid, then we are saying that it will balance out.

The Chairman: But why can we not get the business any way? Why do we have . . .

Mr. Douglas: We will get some of the business but we will not get it all. We will get the same percentage of the business that we normally get when we bid. We bid on 10 jobs in the export market and we get one. We get about 10 per cent of the jobs we bid on.

The Chairman: Okay. Why is it that, in the U.S., 30 per cent of their export is to Third World countries and in Canada it is about 10 to 12 per cent?

What is it? What makes that?

Mr. Douglas: I cannot answer that.

The Chairman: I know we are a resource-oriented country. Is that the problem?

Mr. MacCallum: Could I go back and answer some of your earlier questions. I think this has some bearing on it.

You asked earlier on about specifications and looking at the international agencies that, in part, also administer aid-type funds, special funds and so forth, in the case of the Asian Development Bank, clearly, the specification requirements tend to run against Canadian interests. And, in that particular case, as indeed in one or two others, geographically-strategically-placed capitalist countries tend to monopolize the business. That is why you see the inordinate proportion of Japanese participation in multilateral funds provided through the Asian Development Bank.

To a degree you have got a similar situation in the World Bank, IBRD—the untied side, the multilateral financing side—where Canada has little say in specification writing in the requirements. It is largely originated with the recipient country but to a degree it is influenced by standards other than our own.

In the case of the Inter-American Development Bank there it is largely locally influenced. So in all three cases there is little Canadian influence on the technical definition of their requirement.

In our brief we go on to point out on page 4:

[Translation]

Le président: Supposons, par exemple, qu'ils achètent de l'équipement, des moteurs électriques.

M. Douglas: Oui!

Le président: Ils ont besoin de moteurs pour quelque chose, des turbines, ou ce que vous voudrez. Supposons qu'ils pourraient acheter la même chose de la même qualité ailleurs et à meilleur compte, ce ne serait assurément pas juste envers eux, n'est-ce-pas?

M. Douglas: Si nous utilisons l'avantage de la fabrication et de la fourniture de l'équipement que le Canada en tire en définitive pour fournir encore plus d'aide, alors nous disons que tout cela se contrebalance.

Le président: Mais pourquoi ne pouvons-nous pas obtenir les affaires de toutes façons? Pourquoi faut-il que nous . . .

M. Douglas: Nous obtiendrons une certaine partie des affaires, mais nous ne les obtiendrons pas toutes. Nous obtiendrons le même pourcentage des affaires que lorsque nous présentons des soumissions. Nous présentons des soumissions sur dix projets dans le marché de l'exportation et nous obtenons un contrat. Nous obtenons à peu près dix p. 100 des projets pour lesquels nous présentons des offres.

Le président: Bon! Comment se fait-il qu'aux États-Unis, 30 p. 100 des exportations soient destinés à des pays du Tiers monde et qu'au Canada, c'est environ 10 à 12 p. 100?

Quelle en est la cause?

M. Douglas: Je ne saurais répondre à cela.

Le président: Je sais que notre pays est un pays orienté vers les ressources. Le problème vient-il de là?

M. MacCallum: Pourrais-je revenir en arrière et répondre à quelques-unes de vos premières questions? Je crois que cela a une certaine pertinence ici.

Vous vous êtes interrogé plus tôt sur les prescriptions. Si on songe aux organismes internationaux qui, jusqu'à un certain point, administrent aussi des fonds du genre de l'aide, des fonds spéciaux, etc., dans le cas de la Banque de développement de l'Asie, il est évident que les exigences des prescriptions tendent à défavoriser les intérêts canadiens. Et, dans ce cas en particulier, de même que dans un ou deux autres, les pays capitalistes qui occupent une position stratégique du point de vue géographique tendent à monopoliser les affaires. C'est pourquoi on constate une proportion exagérée de la participation japonaise aux fonds multilatéraux fournis par la Banque de développement de l'Asie.

Dans une certaine mesure, on constate une situation semblable à la Banque Mondiale, à la B.I.R.D.,—le côté non lié, le côté du financement multilatéral,—où le Canada a peu à dire dans la rédaction des prescriptions. Cela vient dans une large mesure du pays récipiendaire, mais c'est sous l'influence de normes différentes des nôtres.

Dans le cas de la Banque interaméricaine de développement, c'est dans une large mesure sous l'influence locale. Par conséquent, dans les trois cas, il y a peu d'influence canadienne sur la définition technique des besoins.

Dans notre mémoire, nous signalons, à la page 4:

[Texte]

Any general untying of aid resulting from an agreement amongst the donor nations would place freely disposable credits in the hands of the developing countries. In consequence, a few low-cost, strategically-placed producers would tend to monopolize the business, thereby further improving their ability to develop technology, improve production efficiency, obtain lower freight rates and strengthen their foothold in the markets of the less developed countries.

And here we are referring to developed countries, countries who, again, in their turn, are, to a degree, confining their aid to bilateral aid.

Mr. Fréchette: Mr. Chairman, if I might supplement that very briefly. One of the reasons...

The Chairman: It is okay, there is a microphone open there.

Mr. Fréchette: ... why much of the aid business or the multilateral aid business would go to countries like the United States, France and Germany has to do with their colonial connections in the less-developed world. In the case of the United States, although Latin America was not colonized by the United States, at least there is a very close relationship of geography and all sorts of interconnections. And U.S. business has been helped by such U.S. institutions as Western Hemisphere Trading Corporation, the Alliance for Progress and similar programs, which have not been common to Canada.

• 1300

The Chairman: Would that account for the fact that they have such a high proportion of their exports to the Third World, 37 per cent of their exports, and we have only about 10 per cent? You know, I do not want to make generalized statements but there is a danger that one would conclude that maybe we do not hustle as much in the Third World as they do.

Mr. Fréchette: I do not know, Mr. Chairman, whether or not those statistics would include U.S. exports, for example, to Vietnam. The sustaining of U.S. operations, overseas, would account for a good deal of the movement of goods.

Mr. Douglas: The other thing, Mr. Chairman, is you are using percentages and you have to know what that really means. Their 37 per cent and our 10 per cent could be equal. Now, I am not saying they are but, when you start using percentages, 37 per cent of their exports...

The Chairman: Yes, and I recognize, at first, that we are a resource-oriented export country which means that, out of our exports, there is more resource and less manufactured goods. I recognize that. And I am not suggesting that that figure is—I made that point at first. But it strikes one and what I want to know from you is: are Canadian companies really hustling in the Third World, in the new world, for business, as much as American companies?

[Traduction]

Toute libération générale de l'aide résultant d'une entente entre les pays donateurs placerait entre les mains des pays en voie de développement des crédits dont ils pourraient disposer librement. Par conséquent, quelques producteurs à faible prix de revient bien placés du point de vue stratégique tendraient à monopoliser les affaires, améliorant ainsi davantage leur aptitude à perfectionner la technologie, à accroître leur efficacité de production, à obtenir de meilleurs taux de transport et à raffermir leur emprise sur les marchés dans les pays sous-développés.

Il s'agit ici de pays développés, de pays qui, encore une fois, à leur tour, limitent dans une certaine mesure leur aide bilatérale.

M. Fréchette: Monsieur le président, s'il m'est permis d'ajouter quelques mots. L'une des raisons...

Le président: Ça va, il y a un micro d'ouvert là.

M. Fréchette: ... qui font que les affaires d'aide ou les affaires d'aide bilatérale iraient à des pays comme les États-Unis, la France et l'Allemagne, tient à leur liens coloniaux dans les pays sous-développés. Dans le cas des États-Unis, encore qu'ils n'aient pas colonisé l'Amérique latine, au moins il existe un rapprochement géographique très étroit et toutes sortes de liens entre eux. Et le monde des affaires des États-Unis a reçu de l'aide d'institutions américaines telles que la Western Hemisphere Trading Corporation, l'Alliance pour le progrès et de programmes semblables, qui n'ont pu leur pareil au Canada.

Le président: Cela explique-t-il que les États-Unis aient une si forte proportion de leurs exportations vers le Tiers Monde, soit 37 p. 100, et que nous n'ayons que 10 p. 100 environ? Vous savez, je ne veux pas faire de déclarations de portée générale, mais il y a risque que l'on puisse en conclure que nous ne nous débrouillons pas autant qu'eux dans le Tiers Monde.

M. Fréchette: Je ne suis pas sûr, monsieur le président, que cette statistique comprenne ou non les exportations des États-Unis vers, par exemple, le Vietnam. Le soutien des opérations des États-Unis outremer est comptable d'une bonne partie du mouvement des marchandises.

M. Douglas: Autre chose, monsieur le président: lorsqu'on cite des pourcentages, il faut savoir ce qu'ils signifient en réalité. Il se pourrait que 37 p. 100 pour eux soient l'équivalent de 10 p. 100 pour nous. Je ne dis pas que ce soit le cas mais, lorsqu'on commence à parler en termes de pourcentage, 37 p. 100 de leurs exportations...

Le président: Oui, et je reconnais au départ que notre pays est orienté vers les exportations des ressources, ce qui veut dire que, sur la totalité de nos exportations, il y ait plus de matières premières et moins de produits ouvrés. Je l'admets. Et je ne prétends pas que ce pourcentage est,—j'ai dit cela au début. Cependant, ce qui me frappe et ce que je voudrais que vous me disiez, c'est ceci: les sociétés canadiennes poussent-elles vraiment la vente dans le Tiers Monde, pour obtenir des affaires dans le Nouveau Monde, autant que les sociétés américaines?

[Text]

Mr. Douglas: Oh, as a matter of fact, speaking for the Canadian General Electric Company, a greater percentage of the Canadian General Electric Company's production goes to export than that of the parent company's.

The Chairman: Exports, too?

Mr. Douglas: Yes. A greater percentage of the Canadian General Electric Company's total production goes to exports than the percentage of the total production of the General Electric Company.

The Chairman: Well, you won, yes, using percentages. That would include exports to your parent company in the United States, would it?

Mr. Douglas: Certainly. Absolutely. They are one of our best customers.

The Chairman: Anyway, I repeat that I am searching in my mind to try to reconcile this problem and I would like to find another system than trying an aid program because an aid program is supposed to be an aid program and, if there are other factors in society that make it, whether it is more aggressive government policies in the United States, like Alliance for Progress or whatever, whether it is geographical location, those are factors I am ready to consider. And I am sympathetic to them; I do not want to change this country. But I am searching for ways.

Maurice Strong, when he came before us, only said what Father Ogle said but he suggested a way of doing it, which appealed to me, and I am going to look into it. We have not got time today but I would like for your people to think about this, to read his testimony on this aspect, and get back to us before, if possible, in a month from now.

He suggested that, instead of going about it this way, that we would look at countries' needs in the long term, okay? And, for their development, this country, whether with the assistance of Canada, whether with the assistance of the World Bank or UNDP or whatever, would come up with a development program. Then we would make available to that country credit, concessional financing, maybe grants and we would tell them: Look, here is a list of the things that we can sell you. Now, you choose from all of what you need in the next five years, whatever you want to buy in Canada, whatever is competitive in Canada, and we will give you the grant or the concession on that."

Now that is a way of making sure that the protection to Canadian industry, if there is need to be one. First of all, it is going to be known, it has to be publicly accountable. Secondly, the protection-recipient country will decide for itself. Because I do not want you to believe I think all tied aid is bad. As a matter of fact, I had occasion about two and one half weeks ago to meet a representative from a very poor country in the world, who told me that he wants more bilateral aid from Canada, and more tied aid from Canada, because he happens to like Canadian businesses. He is a representative of their government here and it does not bother him.

[Translation]

M. Douglas: De fait, si je parle au nom de la Société canadienne Générale Électrique, un plus fort pourcentage de la production de cette société va à l'exportation que ce n'est le cas de la société-mère.

Le président: Les exportations également?

M. Douglas: Oui. La Société canadienne Générale Électrique exporte un plus fort pourcentage de sa production globale que ne le fait la General Electric Company.

Le président: Eh bien, vous gagnez, en effet, pour ce qui est des pourcentages. Cela comprend, n'est-ce pas, les exportations à destination de la société-mère aux États-Unis?

M. Douglas: Bien entendu. C'est un de nos meilleurs clients.

Le président: Quoi qu'il en soit, je répète que je cherche à comprendre ce problème et j'aimerais trouver un autre régime que celui d'un programme d'aide liée, parce qu'un programme d'aide est censé être un programme d'aide et, s'il y a d'autres facteurs dans la société qui en font quelque chose, que ce soit une politique plus agressive de la part du gouvernement des États-Unis comme l'Alliance pour le progrès, ou ce que vous voudrez, que ce soit la situation géographique, ce sont des facteurs que je suis disposé à considérer. Et j'y suis ouvert; je ne tiens pas à changer notre pays. Cependant, je cherche des moyens.

Lorsqu'il est venu témoigner, Maurice Strong n'a fait que dire la même chose que le père Ogle, mais il a préconisé une façon de le faire qui m'a plu à moi et que je vais examiner. Nous n'en avons pas le temps aujourd'hui, mais j'aimerais bien que vous y réfléchissiez, que vous lisiez son témoignage là-dessus et que vous reveniez nous dire ce que vous en pensez, si c'est possible, dans un mois de ce jour.

Il a dit qu'au lieu d'agir comme on le fait présentement, nous devrions examiner les besoins à long terme d'un pays, n'est-ce pas? Et, pour son développement, que ce soit avec l'aide du Canada, ou de la Banque Mondiale ou de l'UNDP, ou de ce que vous voudrez, ce pays devrait présenter un programme. Puis, nous mettrions des crédits à la disposition de ce pays, des concessions de financement, peut-être des subventions et nous lui dirions: «Écoutez, maintenant, voici une liste de choses que nous pouvons vous vendre. Or, choisissez parmi tout ce qu'il vous faut dans les cinq prochaines années ce que vous voulez acheter du Canada, ce pour quoi le Canada est concurrentiel, et nous allons vous accorder la subvention ou la concession pour cela».

Voilà une façon de s'assurer de la protection de l'industrie canadienne, s'il faut qu'il y en ait une. Premièrement, ce sera connu; il faut qu'on puisse en rendre compte publiquement. Deuxièmement, le pays bénéficiaire décidera par lui-même. Je ne veux pas que vous croyiez qu'à mes yeux toute l'aide liée est mauvaise. De fait, j'ai eu l'occasion, il y a deux semaines et demie environ, de faire la connaissance d'un représentant d'un très pauvre pays qui m'a dit souhaiter plus d'aide bilatérale de la part du Canada, plus d'aide liée du Canada, parce qu'il se trouve qu'il aime le monde des affaires du Canada. Il représente son gouvernement ici et cela ne l'ennuie pas.

[Texte]

So I am not suggesting that all tied aid is bad but I would like to have a system where I am assured that the tying and the protection, whatever is needed, is not embedded into an aid program whose purpose is not to protect Canadian industry.

• 1305

Mr. Douglas: I understand.

Mr. McCallum: Mr. Chairman, the points you mentioned there, from Maurice Strong's presentation: really is not that the position that CIDA currently has? By the way, we recognize Keith's in the office for external aid.

The Chairman: No, not at this time.

Mr. McCallum: Essentially, it is the recipient country that decides what it wants.

The Chairman: Yes, but you see . . .

Mr. McCallum: CIDA does not dictate.

The Chairman: But you see, the problem with bureaucracy, and you guys should know, is that whatever we do, we have to keep in mind that I am not going to be there, and you will not be there, making decisions down the road. We have a bureaucracy and, if you embed a philosophy in a bureaucracy, when you suggest something, you have to be concerned about how that is going to be administered down the road, five years from now and so do I. That is part of my job. In your business, you do not have that problem but I have it and the problem with the system, as it is now, is that when you embed that in your officials, in your representatives abroad who are officials, I am afraid that their objective will be to make sure they fill the part that must be tied and that they will push the developing country. They will say: "Look, if you do not do this, I am going to get hell from my minister in Ottawa and, you know, cover my butt and make sure that you buy something from some Canadian company to cover my, you know, because I am going to get shit when I get back to Canada." Excuse the language. That is what I am worried about and that is why I would like you to reflect on that because to embed it in that kind of system is dangerous.

Mr. McCallum: Is it suggested that the situation would be different down the road with international agencies?

The Chairman: I did not say that. I suggested a system of a line of credit, of grants. I suggested that we agree with developing countries on their needs and then we say, then: "You decide what you want to buy in Canada. Here is a list of what we can produce and, if you decide, we are going to give you a grant or we are going to give you concessional financing or we are going to give you export credits. So I did not suggest that everything was better with international agencies."

Mr. Douglas: Well, on the surface that sounds quite acceptable to Canadian industry, to me.

[Traduction]

Je ne dis donc pas que toute l'aide liée est mauvaise, mais j'aimerais que nous ayons un régime où j'aurais l'assurance . . . que l'assujettissement de l'aide, ou la protection, que ce soit ce qu'on voudra, ne soit pas enchâssé dans un programme d'aide qui n'a pas pour objet de protéger l'industrie canadienne.

M. Douglas: Je comprends.

M. McCallum: Monsieur le président, au sujet de ce que vous avez dit sur le témoignage de Maurice Strong: n'est-ce pas réellement l'attitude actuelle de l'A.C.D.I.? Soit dit en passant, nous reconnaissons Keith, du bureau de l'aide extérieure.

Le président: Non, pas à ce moment-ci.

M. McCallum: C'est essentiellement le pays bénéficiaire qui décide de ce qu'il veut.

Le président: Oui, mais, voyez-vous . . .

M. McCallum: L'A.C.D.I. ne dicte pas.

Le président: Mais, voyez-vous, avec la bureaucratie, le problème, et vous devriez le savoir, c'est que, quoi qu'on fasse, il ne faut pas oublier que je ne serai pas là et vous ne serez pas là en aval pour prendre les décisions. Nous avons une bureaucratie et, si vous imposez des principes à une bureaucratie, lorsque vous dites quelque chose, il faut que vous pensiez à la façon dont ce sera administré en aval, dans cinq ans d'ici, et c'est ce que je fais. Cela fait partie de mon travail. Dans votre milieu, ce problème ne se pose pas, mais il se pose à moi. Le problème dans le régime tel qu'il existe actuellement, c'est que lorsque vous imposez cela à vos fonctionnaires, à vos représentants à l'étranger, qui sont des fonctionnaires, je crains qu'ils ne se donnent pour objectif de veiller à ce que soit remplie la partie de l'aide liée et qu'ils insistent auprès des pays en voie de développement. Ils vont leur dire: «Écoutez, si vous ne faites pas cela, je devrai essayer les reproches de mon ministre à Ottawa; par conséquent, vous comprenez, couvrez-moi et veillez à acheter quelque chose de quelque société canadienne, pour me protéger, parce que, vous savez, je vais me faire engueuler à mon retour au Canada». Pardonnez-moi le langage. Voilà ce qui me préoccupe et c'est pour cela que je voudrais que vous y réfléchissiez, parce que c'est dangereux d'en faire un principe du régime.

M. McCallum: Voulez-vous dire que la situation en aval serait différente dans le cas des organismes internationaux?

Le président: Je n'ai pas dit cela. J'ai envisagé un régime de crédit, de subventions. J'ai envisagé que nous nous mettions d'accord avec les pays en voie de développement sur leurs besoins et que nous leur disions: «Décidez de ce que vous voulez acheter au Canada. Voici une liste de ce que nous pouvons produire et, si vous décidez dans ce sens, nous allons vous accorder une subvention, ou nous allons vous accorder des concessions de financement, ou nous allons vous accorder des crédits à l'exportation. Je n'ai donc pas dit que tout allait mieux avec les organismes internationaux.

M. Douglas: Eh bien, à première vue, cela me paraît bien acceptable pour l'industrie canadienne.

[Text]

The Chairman: Could you undertake that because your opinion and that of the Canadian Export Association is going to be important in this? Could you undertake to look at that part of Mr. Strong's testimony when he suggests program aid versus project aid and I would like very much to have your opinion on it because it seems to me a better way on the surface. Maybe it is all wet, I do not know. But, on the surface, it would be preferable to having a policy where you embed it in an official who is an aid official. Out there, there is the fact that he has got to cover his butt because, if he does not get a percentage of Canadian business or Canadian products in there, he is in trouble.

And then, I am sure you would find that as stupid as I would, to just fill in an aid project with a percentage of Canadian content, to one of your customers, from one of your companies, that did not really meet a need down there. You would not want that, would you?

Mr. Douglas: No.

The Chairman: Well, the policy you are suggesting in your brief is doing that.

Mr. Douglas: No, it never was intended to.

The Chairman: Well, ok, I am glad to hear that and, please, will you have your staff look into that and get back to us if you can, as quickly as you can?

Mr. Douglas: Very good.

The Chairman: Well, I thank you very much. I would like to have more time but we are very pressed here, today, and we have another group that we have to meet before 2.00 p.m. We will probably have to go beyond 2.00 p.m. a little bit so I want to thank you very much for having come and we may have some other contacts. Thank you.

Mr. Douglas: Thank you very much.

The Chairman: We will adjourn for just two or three minutes.

• 1310

• 1312

The Chairman: We will continue our meeting this morning. We now have before us representatives from the Canadian Apparel Manufacturers Institute. There is a whole list of people, here, that I have, I will not take the time to read them into the record but maybe we can append all of this to the record.

I am sorry, gentlemen, that we are an hour later than we had expected that we could meet with you, but all of our work was delayed this morning for reasons that we could not predict. So, maybe, without further introduction, we will get to the subject very quickly.

The House of Commons starts meeting at 2.00, but I am ready to take more time than that and stay here with you and, possibly, other members are. But I want you to understand

[Translation]

Le président: Pourriez-vous entreprendre cela, parce que votre opinion et celle de l'Association des exportations du Canada auront de l'importance à cet égard? Pourriez-vous entreprendre d'étudier cette partie du témoignage de M. Strong où il parle d'aide par voie de programme par opposition à l'aide à des projets. J'aimerais bien connaître votre avis là-dessus, parce qu'à première vue, cela me paraît une meilleure façon de faire les choses. C'est peut-être tout à fait insensé, je ne le sais pas. Cependant, à première vue, ce serait préférable à l'imposition d'un principe à un fonctionnaire, un fonctionnaire de l'aide. Il faut savoir que, là-bas, il lui faut se protéger parce que, s'il n'obtient pas un certain pourcentage des affaires pour les entreprises canadiennes ou pour des produits canadiens, il se retrouvera en difficulté.

Et puis, ce serait à vos yeux aussi stupide qu'aux miens, de la part d'une de vos sociétés pour l'un de vos clients, que de simplement remplir un projet d'aide d'un certain contenu canadien qui ne répond pas réellement à un besoin existant là-bas. Vous ne voudriez pas cela, n'est-ce pas?

M. Douglas: Non.

Le président: Et pourtant, la politique que vous préconisez dans votre mémoire aboutit à cela.

M. Douglas: Non, ça n'a jamais été l'intention.

Le président: Bon, je me réjouis de l'entendre et, je vous en prie, voudriez-vous demander à votre personnel d'examiner cela et nous revenir, si vous le pouvez, aussi rapidement que vous le pourrez?

M. Douglas: Très bien.

Le président: Bien, je vous remercie beaucoup. J'aimerais avoir plus de temps, mais nous sommes vraiment pressés, ici, aujourd'hui, et nous avons un autre groupe à rencontrer avant 14 heures. Nous devrons probablement dépasser 14 heures un peu, de sorte que je tiens à vous remercier beaucoup d'être venus. Il se peut que nous nous revoyions. Merci.

M. Douglas: Merci bien, monsieur le président.

Le président: Nous ajournons pour deux ou trois minutes seulement.

Le président: Nous poursuivons notre réunion de ce matin. Nous rencontrons maintenant des représentants de l'Institut canadien des fabricants de vêtements. J'ai ici toute une liste de personnes. Je ne prendrai pas le temps de la lire toute, car nous pourrions peut-être l'annexer au compte rendu.

Je regrette, messieurs, que nous ayons une heure de retard par rapport à l'heure prévue, mais ce matin tout notre travail a été retardé pour des raisons imprévues. Par conséquent, sans autres présentations, nous allons nous mettre très rapidement au travail.

La séance de la Chambre débute à 14 h 00, mais je suis disposé à prendre un peu plus de temps et à rester ici avec vous, ainsi que, peut-être d'autres députés. Cependant, je

[Texte]

that, if some of them have to leave, it is not because they do not consider that you have an important input; it is just that circumstances are very tight today.

If you have a presentation, I want to let you know that we can append it to our record. You do not have to read it into the record it will appear on the record. Perhaps you could summarize it as succinctly as you can and we can get right to the questions.

Mr. Ogle: I move that we append the presentation.

The Chairman: It has been moved and it is accepted.

Yes, my note says it is Mr. Peter Clark who will introduce the representatives.

Mr. Peter Clark (Executive Director, Canadian Apparel Manufacturers Institute and Co-Secretary, Advisory Panel to the Ministry of Industry Trade and Commerce on Textile and Clothing): I think we will forego that since you do have their names. I will just indicate that they are all chief executive officers of their companies, they come from each of the areas in Canada, with the exception of British Columbia, which has a regional apparel manufacturing association, and they have a variety of areas of expertise and of interest. I might point out, for your information, that Mr. Norman Wexelman, who is sitting two to my right, is involved, and has been instrumental, in establishing apparel manufacturing facilities in Antigua, so you may wish to ask him some questions on that aspect.

I would ask Mr. Max Enkin, who is to my right, who is Chairman of the Canadian Apparel Manufacturers Institute, to make a brief opening statement. And, then, perhaps, if you have not had time to read our presentation, I will just make a few points and then open for questions.

The Chairman: Yes, I would like to make sure that the resolution included appending the list of the group who are here. I must say that I find your delegation here quite impressive and I want to thank you for having taken the time to come from so far away, some of you, to be with us. I assure you that we will give your material due consideration.

Mr. Clark: Thank you. The fact that these people are here, on such short notice, is an indication of their interest in the subject. Mr. Enkin.

Mr. Max Enkin (Chairman, Canadian Apparel Manufacturers Institute and President, The Copley Noyes & Randall Ltd.): I would like to make a first premise and that is that I, for one, and I think I speak for the group, do accept the principle that we are our brother's keepers.

The issue before us is an important one, not only for the developing countries and Canada, but also for the entire world. We are not insensitive to these problems. Indeed, we wish to assist in any way we can which does not jeopardize the viability of our industry.

[Traduction]

voudrais que vous compreniez bien que, si certains d'entre eux nous quittent, ce ne sera pas parce qu'ils ne voient pas l'importance de votre collaboration; ce sera simplement parce que les circonstances nous pressent beaucoup aujourd'hui.

Si vous avez un mémoire à présenter, je tiens à vous dire que nous pouvons l'annexer à nos travaux. Vous n'aurez pas besoin d'en donner lecture, il paraîtra dans notre compte rendu. Peut-être pourriez-vous le résumer aussi succinctement que possible et, alors, nous pourrions passer aux questions.

M. Ogle: Je propose que le mémoire soit annexé au compte rendu.

Le président: C'est proposé et accepté.

Oui, d'après mes notes, c'est M. Peter Clark qui va présenter les représentants.

M. Peter Clark (directeur général, Institut canadien des fabricants de vêtements et co-secrétaire du Conseil consultatif du ministère du Commerce et de l'Industrie pour les textiles et les vêtements): Je pense bien que nous allons renoncer à cela puisque vous en avez la liste. Je veux simplement signaler que ce sont tous des directeurs généraux de leur société, qu'ils viennent de chacune des régions du Canada, sauf pour ce qui est de la Colombie-Britannique qui a son association régionale de fabricants de vêtements, et qu'ils possèdent toutes sortes de compétences spécialisées et d'intérêts. Peut-être devrais-je signaler pour votre gouverne que M. Norman Wexelman, le deuxième à ma droite, s'intéresse et a collaboré à l'établissement d'usine de fabrication de vêtements à Antigua. Par conséquent, vous voudrez peut-être l'interroger sur cet aspect-là.

Je demanderais à M. Max Enkin, qui est à ma droite et qui est président de l'Institut, de faire une brève déclaration d'ouverture. Puis, peut-être, si vous n'avez pas eu le temps de lire notre mémoire, en ferai-je ressortir quelques points, pour ensuite passer aux questions.

Le président: Oui, je voudrais m'assurer que la résolution proposée comprenait l'annexion de la liste des personnes ici présentes. Vous avez une délégation assez impressionnante et je tiens à vous remercier d'avoir pris le temps de venir de si loin, dans certains cas, pour nous rencontrer. Je vous assure que nous allons bien tenir compte de ce que vous nous direz.

M. Clark: Merci, monsieur le président. Que ces messieurs soient venus ici à si bref avis témoigne bien de l'intérêt qu'ils portent à la question. M. Enkin.

M. Max Enkin (président, Institut canadien des fabricants de vêtements, et président, The Copley Noyes & Randall Ltd.): Je voudrais dire dès le départ que, pour ma part—et je crois parler aussi pour tout le groupe,—j'accepte le principe qui veut que nous soyons les gardiens de nos frères.

La question dont nous sommes saisis est importante, non seulement pour les pays en voie de développement et le Canada, mais aussi pour le monde entier. Nous ne sommes pas indifférents à ces problèmes. De fait, nous voulons aider par tous les moyens qui nous seront possibles et qui ne compromettront pas la viabilité de notre industrie.

[Text]

• 1315

I am aware that many feel that the apparel and textile industries are expendable in Canada and that we are mill-stones around the collective necks of Canadians, increasing, considerably, the price they pay for clothing and other wearing apparel. We have read the submission to this committee from the Canadian Textile Importers Association and the Canadian Importers Association. Our reaction to their submissions are contained in Annexes A and B to this brief. We have also read the Jenkins Report which purports to estimate the cost, to the consumer, of protection afforded to our industry. We have undertaken to submit to the North-South Institute our detailed comments on that report. Annex C contains a summary of our main concerns and comments.

In our brief we comment on a number of issues before the government which will have an impact on our industry and on the developing world. These include implementation of the Textile and Clothing Board Report, of changes to import policy and customs valuation law and of improvements in the general preferential tariff. We are aware, too, that you have met representatives of the Canadian Textile Institute. We have read their submission and find ourselves in general agreement with it. In the minds of many people the textile and apparel industries are one and the same. We hope to demonstrate that while they share some important problems, we are different, have many different problems and need different solutions. We do not wish to criticize the CTI's submission to your committee. Our purpose is to establish, more clearly, the differences between our two sectors and how this affects our attitude towards the work of the committee.

Let me say in concluding these few restricted comments that we support the general thrust of the committee's work on this important matter. We are encouraged by your practical approach to the question. We find it particularly encouraging that you recognize it is important to avoid an industrial policy of identifying losers, of backing into our economic future one failure at a time.

It is, in our view, impossible to co-operate with those dedicated to the elimination of our industry. We see, however, a hope that your committee and the government are prepared to work on this issue in a mutually beneficial manner. In these circumstances, we wish to co-operate as fully as possible in your work so that we may both better understand the other's problems and concerns and work together towards co-operative solutions to some very pressing problems.

Mr. Schroder: Why do you not ask . . .

Mr. Ogle: Well, thank you very much, gentlemen. You certainly have presented a formidable group of people here. I think that you are the largest representation we have had, since we started these hearings.

[Translation]

Je sais bien que d'aucuns pensent que les industries du vêtement et du textile sont des industries dont le Canada pourrait se passer et qu'elles représentent des meules au cou collectif des Canadiens, accroissant considérablement le prix qu'ils paient leurs vêtements. Nous avons lu les mémoires présentés au comité par l'Association canadienne des importateurs. Notre réaction à ces mémoires est énoncée dans les Annexes A et B du nôtre. Nous avons lu aussi le Rapport Jenkins qui prétend estimer ce que coûte au consommateur la protection assurée à notre industrie. Nous avons entrepris de faire connaître à l'Institut Nord-Sud par le détail nos observations sur ce rapport. L'Annexe C comporte un résumé de nos principales préoccupations et observations.

Nous commentons dans notre mémoire un certain nombre de questions dont le gouvernement est saisi et qui auront des répercussions sur notre industrie et sur le monde en voie de développement. Il y est question de la mise en œuvre du Rapport du Conseil des textiles et du vêtement, de modifications à apporter à la politique d'importation et aux lois qui régissent l'évaluation douanière et d'améliorations du tarif préférentiel en général. Nous savons aussi que vous avez rencontré des représentants de l'Institut canadien du textile. Nous avons lu leur mémoire et nous sommes de façon générale d'accord avec eux. Dans l'esprit de bien des gens, les industries du textile et du vêtement n'en font qu'une. Nous comptons bien établir que, quoiqu'elles aient en commun certains problèmes importants, la nôtre est différente de la leur, a de nombreux problèmes différents des leurs et exige des solutions différentes. Nous ne voulons pas faire à votre comité la critique du mémoire de l'I.C.T. Notre but est d'établir plus clairement les différences entre nos deux secteurs et comment cela se reflète dans notre attitude à l'égard du travail du comité.

Permettez-moi d'ajouter en terminant ces quelques brèves observations que nous appuyons l'orientation générale du travail du comité sur cette importante question. Votre approche pratique à l'égard de cette question nous encourage. Ce qui nous encourage particulièrement c'est que vous reconnaissez l'importance d'éviter une politique industrielle d'identification des perdants, d'éviter de reculer vers notre avenir économique un échec à la fois.

A notre avis, il est impossible de collaborer avec ceux qui se sont voués à la suppression de notre industrie. Toutefois, nous voyons un espoir dans ce que votre comité et le gouvernement sont disposés à travailler à cette question d'une façon mutuellement avantageuse. Dans ces circonstances, nous voulons collaborer le plus possible à votre travail, afin que nous puissions tous mieux comprendre les problèmes de l'autre et ses préoccupations, et travailler ensemble à régler dans la coopération certains problèmes bien pressants.

M. Schroder: Pourquoi ne demandez-vous pas . . .

M. Ogle: Bien, je vous remercie beaucoup, messieurs. Vous avez certainement un groupe formidable de personnes ici. Je crois que vous formez la représentation la plus nombreuse que nous ayons eue depuis le début de nos travaux.

[Texte]

Mr. Clark: I do not think we need to go through the industry profile, that we presented, in detail, but suffice to say that there are 2,200 apparel-manufacturing firms, in virtually every province in Canada, who employ 115,000 people directly and ship, at wholesale, approximately \$4.5 billion a year.

The principle statistics of the industry are available here. We did indicate that, while the textile industry was kind enough to include our situation with theirs in their brief, we are different. We are the major customer of the primary-textile industry taking nearly 50 per cent of its output and what happens to us has a very direct impact on them. This we appreciate. But we are characterized by many small companies, none of whom have a dominant position in the market. The primary textile industry, on the other hand, is comprised of nearly 1,000 firms but is dominated, particularly in the apparel-fabric production by a very few large, multi-plant firms.

For each of the apparel fabrics, there are only one or two major suppliers. Over 90 per cent of imports directly affecting the textile industry originate in developed countries. Their major problem is large-scale, non-union textile mills in the southern United States. On the other hand, imports of wearing apparel originate over 90 per cent in developing and state-trading countries. The textile industry has become very capital intensive and is rationalized. They are very, very efficient in those lines that they now specialize in. But the apparel industry, in order to survive, has become very very fashion oriented and the process is accelerating. Manufacturers have to produce broader ranges, come out with new lines more frequently than in the past, in shorter runs and with increased need for exclusive designs. Thus we must import the other 50 per cent of the yarns and fabrics we use. So we have little different perspective there and I think this is not an uncommon thing, Chenery and Keessing in their World Bank Staff Working Paper note no. 314, at page 15, that "products such as clothing and electronic products go mostly to MDC's (industrialized countries) while products such as textiles and chemicals are traded more among the LDC's." We are rationalizing, introducing more automated and computerized production methods, but there is less scope for reducing direct labour components in our case than in the case of textiles.

As to our views on various trade policy issues, we go into these in some detail. Our basic concern with Textile and Clothing Board Report is that it perpetuates the domination of the Canadian import supply for apparel products, by what we call the big three: Hong Kong, Korea and Taiwan and, to a lesser extent, but a no less worrisome extent, China. The World Bank notes in the case of these countries, at page 25 of the staff working paper no. 314:

[Traduction]

M. Clark: Je ne crois pas nécessaire de revenir sur le profil de notre industrie, que nous avons présentée par le détail; qu'il suffise de dire qu'il y a 2,200 entreprises de fabrication de vêtements, dans à peu près toutes les provinces, qui emploient directement 115,000 personnes et vendent, au prix du gros, pour à peu près 4.5 milliards de dollars par année.

Nous avons ici la statistique principale concernant l'industrie. Nous avons bien indiqué que, quoi que l'industrie textile ait bien voulu compter notre situation avec la sienne dans son mémoire, la nôtre est différente. Nous représentons le principal client de l'industrie textile primaire, absorbant près de 50 p. 100 de sa production. Ce qui nous arrive à nous a des répercussions bien directes sur elle. Nous en sommes bien conscients. Cependant, ce qui nous caractérise, ce sont nos nombreuses petites entreprises dont aucune n'occupe une position dominante sur le marché. L'industrie textile primaire, d'autre part, compte près de 1,000 entreprises, mais elle est dominée, en particulier dans la production de tissus à vêtements, par un très petit nombre de grandes sociétés à multiples usines.

Pour chacun des tissus à vêtements, on ne compte qu'un ou deux grands fournisseurs. Plus de 90 p. 100 des importations touchant directement l'industrie textile proviennent de pays industrialisés. Son principal problème se trouve dans les grandes filatures non syndiquées du Sud des États-Unis. D'autre part, plus de 90 p. 100 des importations de vêtements proviennent de pays en voie de développement où c'est l'État qui fait le commerce. L'industrie textile a acquis une grande intensité capitalistique et s'est rationalisée. Elle est très, très efficace dans les domaines où elle se spécialise maintenant. Cependant, afin de survivre, l'industrie du vêtement a dû s'orienter largement vers la mode et c'est un processus qui s'accélère. Les fabricants doivent produire des gammes plus étendues, offrir de nouveaux modèles plus souvent que par le passé, en moindres quantités, accompagnés d'un besoin plus grand de modèles exclusifs. C'est ainsi que nous devons importer l'autre moitié des fils et des tissus que nous utilisons. Par conséquent, nous avons là une perspective un peu différente et, à mon avis, ce n'est pas exceptionnel. Dans leur Document de travail n° 314 de la Banque Mondiale, Chenery et Keessing font remarquer, à la page 15, que «les produits tels que les vêtements et les produits électroniques vont pour la plus grande partie vers les pays industrialisés, alors que les produits tels que les textiles et les produits chimiques s'échangent davantage entre les pays en voie de développement.» Nous tendons à la rationalisation, implantant les méthodes de production plus automatisées, mais dans notre industrie, les possibilités de réduction des éléments de main-d'œuvre directe sont moindres que dans le cas des textiles.

Quant à notre avis sur diverses questions de politique commerciale, nous en traitons assez en détail. Notre préoccupation essentielle touchant le Rapport du Conseil du textile et du vêtement, c'est qu'il tend à perpétuer la domination de l'approvisionnement au Canada de produits importés du vêtement par ce que nous appelons les trois grands: Hong-Kong, la Corée et Taiwan, et à un moindre degré, encore que ce ne soit pas moins inquiétant, la Chine. Dans le cas de ces pays, la Banque

[Text]

It is striking what a large majority of IDC exports of clothing come from three companies in this group, Hong Kong, Korea and Taiwan—perhaps because they have accumulated the necessary information links and experience in getting the product together and delivering reliably on time even though several of the other IDC's that are trying to export clothing have lower wages and all have fewer problems with quotas.

Basically what we have asked the board to do, and what we are asking Mr. Herb Gray to do—and a copy of our letter to Mr. Herb Gray is attached as Annex D—is to redistribute the apparel quotas so that they can be used more effectively by the developing countries who really need the production, who need the exports, rather than the highly industrialized countries, actually, in the textile industry, who now dominate the market.

Also, we have suggested, because we feel that what these least developed countries need is expertise in production and marketing, that, perhaps, CIDA might channel some of their efforts, to bring together Canadian producers and least-developed countries' interests, to facilitate their entry into our market and enable them to gain the benefits of our industry experience.

Under the question of general preferential tariffs, at the present time, there are very few apparel items included in the general preferential tariff. There has been a reference to the Tariff Board of a number of additional items and they provide very little in the way of improved access for apparel products other than for scarves and mufflers. We understand that, in the future, more apparel items may become candidates for inclusion.

We would be much more willing to look at reduced duties or even free entry for apparel products from the least-developed world, but we could not support this type of benefit to Korea, Hong Kong, China and the Mediterranean self-declared developing countries: they are state trading countries.

On customs valuation, we described for you in our brief, the problems that India has with the Canadian system of customs evaluation which are quite similar to those experienced by other developing countries. As I have indicated earlier, we also have a significant import interest so we do not look at the question of customs evaluation of, indeed, any of the other parts of the safeguard regime maintained by Canada on a strictly manufacturing basis. We consider that the new customs legislation will facilitate the entry of imports from developing countries once it is understood. Because the legislation, as it is proposed, is extremely complex and confusing; it will not be understood, we consider, for at least two years after it is introduced.

[Translation]

Mondiale fait remarquer, à la page 25 de son Document de travail n° 314:

Il est remarquable de voir la forte majorité des exportations de vêtements des pays en voie de développement qui viennent de trois sociétés de ce groupe,—Hong-Kong, Corée et Taiwan,—peut-être parce qu'elles ont accumulé les liens nécessaires d'information et d'expérience en rassemblant le produit et en offrant l'assurance relative des livraisons, même si plusieurs des autres pays en voie de développement qui tentent d'exporter des vêtements ont des salaires inférieurs et ont tous moins de problèmes de contingents.

Au fond, ce que nous avons demandé au Conseil de faire,—ce que nous demandons à M. Herb Gray de faire,—copie de notre lettre à M. Gray figure en Annexe D,—c'est de redistribuer les contingents de vêtements de telle sorte qu'ils puissent être utilisés de façon plus efficace par les pays en voie de développement qui ont réellement besoin de la production, qui ont besoin d'exporter, plutôt que les pays hautement industrialisés, réellement, dans l'industrie textile, qui dominent présentement le marché.

Les pays les moins développés ayant besoin, à notre avis, de connaissances spécialisées dans la production et la mise en marché, nous avons aussi suggéré que l'A.C.D.I. pourrait peut-être orienter une partie de ses efforts pour réunir des producteurs canadiens et des représentants des pays en voie de développement afin de faciliter leur accès à notre marché et leur permettre de bénéficier de notre expérience industrielle.

Au chapitre du tarif préférentiel général, il y a à l'heure actuelle très peu d'articles de vêtement qui y figurent. On a renvoyé un certain nombre d'autres articles à la Commission du tarif mais ils comptent pour bien peu pour améliorer l'accès des produits du vêtement autres que les foulards et les écharpes. Nous croyons comprendre qu'à l'avenir d'autres articles de vêtement pourraient y être inscrits.

Nous serions beaucoup plus disposés à envisager des droits réduits ou même l'entrée en franchise pour les produits du vêtement provenant des pays en voie de développement, mais nous ne saurions admettre ce genre d'avantage pour la Corée, Hong-Kong, la Chine et les pays de la Méditerranée qui se disent en voie de développement et où le commerce est entre les mains de l'État.

Pour ce qui est de l'évaluation douanière, dans notre mémoire, nous avons exposé pour vous les problèmes que l'Inde éprouve avec le régime canadien d'évaluation douanière, problèmes qui ressemblent à ceux qu'éprouvent d'autres pays en voie de développement. Ainsi que je l'ai déjà signalé, nous nous intéressons aussi fortement aux importations, de sorte que nous n'envisageons pas la question de l'évaluation douanière ou, quant à cela, n'importe quelle autre partie du régime de protection maintenu par le Canada strictement du point de vue de la fabrication. À notre avis, les nouveaux règlements douaniers vont faciliter l'entrée des produits importés des pays en voie de développement dès qu'on les aura compris. Tels qu'ils sont proposés, les règlements sont extrêmement compliqués et

[Texte]

The Chairman: Sorry, which act is that?

Mr. Clark: It is a paper that is before the Tariff Board. It is called: *Draft Amendments to the Customs Act: Value for Duty*. It is before the Tariff Board for public comment.

The other phase of the Tariff Board's examination is the possibility of introducing increased tariffs on certain products to compensate for loss of protection through the introduction of valuation system which will calculate duties on a lower basis. It is our view that the apparel industry—this is our present view—will not seek tariff-rate increases on wearing apparel. It is relevant, in this context, that Canadian tariffs, while low in relation to those applied by the United States on apparel products, are among the highest in the Canadian tariff. In addition, the government has negotiated quantitative limits on imports of these products and we expect these to continue in the future. In the circumstances, we do not propose, at the present time, to seek higher tariffs. Our final position however, will, be influenced by the degree to which the Textile and Clothing Board's recommendations are implemented.

• 1325

In terms of general import policy, the Department of Finance has put out another white paper which will be reviewed by a special sub-committee of the Commons Committee on Finance, Trade and Economic Affairs.

The changes, in our view, do not add significantly to the protection available to Canadian manufacturers. What they do is structure it somewhat more. However, as the apparel industry has relied primarily on quantitative import-limitations, we have never filed a complaint under the anti-dumping or countervailing duty laws and this proposed legislation is primarily concerned with full implementation of Canada's rights under international agreements on these subjects.

In addition, there are negotiations going on, in Geneva, at the present time, for renewal of the GATT multi-fibre arrangement which provides the guidelines for controlling imports of textile products. Our position, in these negotiations, in the international forum, which we have taken with the government is that the multi-fibre arrangement should be restructured in such a way that it enables the least-developed countries to enter international markets in a meaningful way. And, in this, we think we are supported by economists at the World Bank. Now, also, we have provided you with comments on certain submissions that you have received last week because we felt that, since this, in effect, is a debate, we do not wish to take up the time of the committee going through our concerns with these presentations. However, we felt that you should have both sides of the picture available to you. Also, I have looked at these from, as the Chairman will be aware, my past experience in government and international organizations.

[Traduction]

portent beaucoup à confusion; à notre avis, il faudra au moins deux ans après leur mise en vigueur pour qu'on les comprenne.

Le président: Je m'excuse, de quels règlements s'agit-il?

M. Clark: Il s'agit d'un document dont est saisie la Commission du tarif et qui s'intitule «Projet de modificatifs de la Loi sur les douanes: La valeur pour le droit.» La Commission du tarif en a été saisie pour obtenir l'avis du public.

L'autre aspect de l'étude de la Commission du tarif a trait à la possibilité d'instaurer des droits plus élevés sur certains produits pour contrebalancer la perte de protection découlant de la mise en vigueur d'un régime d'évaluation qui établira les droits sur une base inférieure. Nous sommes d'avis que l'industrie du vêtement—c'est notre avis à l'heure actuelle—ne recherchera pas d'augmentations du tarif douanier pour les vêtements. Dans ce contexte, il est bon de signaler que le tarif canadien, encore qu'il soit faible par rapport à celui des États-Unis pour les produits du vêtement, est le plus élevé de tous les droits canadiens. De plus, le gouvernement a négocié des limites quantitatives à l'importation de ces produits et nous nous attendons que ces limites se maintiennent à l'avenir. Dans ces circonstances, nous ne proposons pas, pour le moment, un relèvement du tarif. Toutefois, notre attitude définitive sera influencée par la mesure où l'on donnera suite aux recommandations du Conseil du textile et du vêtement.

Au chapitre de la politique générale d'importation, le ministère des Finances a fait paraître un autre livre blanc qui sera examiné par un sous-comité spécial du Comité des finances, du Commerce et des affaires Économiques de la Chambre des communes.

A nos yeux, les modifications n'ajoutent guère à la protection dont bénéficient les fabricants canadiens. Ce qu'elles réalisent, c'est un peu plus de structure. Quoi qu'il en soit, l'industrie du vêtement s'en étant remise avant tout à la limitation quantitative des importations, nous n'avons jamais déposé de plainte aux termes des lois anti-dumping ou de droits de compensation, les dispositions législatives proposées visant avant tout le plein exercice des droits du Canada aux termes d'accords internationaux en ces matières.

En outre, des négociations se poursuivent à Genève à l'heure actuelle en vue du renouvellement de l'accord du GATT touchant les multi-fibres, qui définit les lignes directrices du contrôle des importations de produits textiles. Dans ces négociations, dans ce forum international, l'attitude que nous avons adoptée, de concert avec le gouvernement, c'est que cet accord devrait être restructuré de telle façon qu'il permette aux pays les moins développés de prendre pied de façon significative sur les marchés internationaux. Et en cela, nous croyons avoir l'appui des économistes de la Banque mondiale. Nous vous avons aussi fait des observations sur certains mémoires qui vous ont été présentés la semaine dernière; étant donné qu'il s'agit ici d'un débat, nous estimions que nous ne devions pas prendre le temps du comité à repasser les préoccupations que nous inspirent ces mémoires. Toutefois, nous voulions que vous connaissiez les deux côtés de la médaille. De plus, j'ai examiné ces mémoires d'après, ainsi que le Président le sait bien,

[Text]

Also I would be prepared, as I have indicated to you in the covering letter which I am sure is in your office and not here, to deal with any questions based on my experience with GATT, UNCTAD or UNDP. I would be pleased to answer them in my personal capacity.

The Chairman: First of all, have all these things been appended: the list of people here and the two papers? They have all been appended? Okay, well thank you very much Mr. Clark. Yes, and I noted with interest your offer of helping the task force, privately, later on, on this subject, to understand it better. A lot of people talk about quotas but there are an awful lot of administrative arrangements, or administration of rules, that also impact on trade with developing countries, that people tend to neglect because they are not so glamorous. You have offered to help us with those and I think our members would appreciate that and, at one point, we may call on you for some specific information.

Mr. Clark: In that regard, I passed the suggestion on to my colleague, Mr. Rodney Grey and he has also indicated his willingness to meet privately with the committee. Unfortunately he could not be here today, because he is very busy with Mr. Grossman who retains his services from time to time.

The Chairman: Well, a lot of the questions that I have to ask of you are probably in your Annex A: Comments on the Submission of the Canadian Textile Importers Association to the Task Force on North-South Relations. So, in the meantime, gentlemen, Bob and Jim, do you have any questions that you want to put?

Mr. Ogle: Bob has an I would give my time to Bob.

The Chairman: Bob Miller, do you have any questions.

Mr. Miller: I have several questions, I suppose. First of all, and this does go into details of a particular study and we do not want to take up too much time of the committee with this, I note, for example, in your comments on the Jenkins study, that in talking about, or making the case that, the import restrictions do not translate themselves into significantly—higher retail prices, you make the argument that, in fact, there are higher markups on imported products than there are on domestically—produced products so that the differential in costs vanishes at the retail level. But as supporting evidence for that you cite two American studies. My question is: have such studies not been done in Canada or are you simply using the American studies for illustrative purposes and, then, saying that the studies which have been done in Canada confirm those findings?

Mr. Clark: I think, if you look at the last paragraph on that page, it says: "similarly the Textile and Clothing Board—which is a Canadian organization—has demonstrated that in Canada the retail markup on imported apparel is significantly higher than on a domestic garment." And we provided that

[Translation]

l'expérience que j'ai acquise dans le gouvernement et les organismes internationaux. J'ajoute, ainsi que je l'ai signalé dans la lettre d'accompagnement qui, j'en suis sûr, est à votre bureau et non pas ici, j'ajoute que je serais disposé à traiter de toute question en me fondant sur mon expérience au sein du GATT, de la CNUCED et de l'UNDP. Je me ferai un plaisir d'y répondre à titre personnel.

Le président: Premièrement, est-ce que toutes ces choses-là ont-été annexées: la liste des personnes ici présentes et deux documents? Elles sont toutes annexées? Bon! Eh bien, je vous remercie beaucoup monsieur Clark. Ah oui, j'ai pris note avec intérêt de votre offre d'aider privément l'équipe spéciale un peu plus tard sur cette question, afin qu'on la comprenne mieux. D'aucuns parlent de contingents, mais il y a toutes sortes de dispositions administratives, de règles administratives influant sur le commerce avec les pays en voie de développement, qu'on a tendance à passer sous silence parce qu'elles ne font pas tellement de bruit. Vous avez offert de nous aider à ces sujets-là et je pense bien que nos membres vous en seraient reconnaissants. Il se peut qu'à certain moment nous vous demandions des renseignements précis.

M. Clark: A cet égard, j'ai fait part de la suggestion à mon collègue, M. Rodney Grey, qui, lui aussi, s'est montré disposé à rencontrer privément le comité. Il ne pouvait malheureusement pas être des nôtres aujourd'hui, parce qu'il est très occupé avec M. Grossman qui retient ses services de temps à autre.

Le président: Bien des questions que j'ai à vous poser se retrouvent probablement dans votre Annexe A: Observations sur le Mémoire de l'Association canadienne des importateurs de textiles à l'Équipe spéciale des relations Nord-Sud. Alors, entre-temps, messieurs, Bob et Jim, avez-vous des questions à poser?

M. Ogle: Bob en a et je lui céderais mon temps de parole.

Le président: Bob Miller, avez-vous des questions à poser?

M. Miller: J'en ai plusieurs, j'imagine. Premièrement, et cela entre effectivement dans les détails d'une étude particulière et nous ne voulons pas prendre trop du temps du comité, je remarque, par exemple dans vos observations sur l'étude Jenkins, qu'en parlant de, ou en faisant valoir que les restrictions à l'importation ne se traduisent pas en des prix de détail sensiblement plus élevés, vous soutenez que, de fait, les produits importés sont l'objet de majorations plus fortes que ne le sont les produits de fabrications intérieure, de sorte que la différence de prix de revient... disparaît au niveau du détail. Cependant, à l'appui de cela, vous citez deux études américaines. Voici ma question: n'y a-t-il pas eu de telles études au Canada ou vous servez-vous des études américaines aux seules fins d'illustration et, puis, dites-vous que les études faites au Canada confirment ces constatations?

M. Clark: Je crois que, si vous vous reportez au dernier alinéa de cette page-là, vous lirez: «de même, le Conseil du textile et du vêtement, organisme canadien, a démontré qu'au Canada, la majoration au détail du prix des vêtements importés est sensiblement plus élevée que dans le cas des vêtements de

[Texte]

Board with some evidence of that. The Board also did research with the Retail Council of Canada and with the importers on that question. We do not rely fully on American data. In fact these comments are a combination of the critique which we are preparing, which I promised to prepare for Bernie Wood. I did not feel it was fair to give the critique to the committee before I gave it to Mr. Wood so it is a combination of some of the comments of the textile industry and our own.

The Chairman: You are giving him the comments on a professional basis?

Mr. Clark: No, I met with Mr. Wood and told him that we had some concerns about the report. Rather than deal with it in the press, we felt that it would be more appropriate to address these concerns in a letter to the Canadian Textiles Institute which has sponsored the study. Our work on that is not completed. As soon as it is, we will give these comments to the committee as well.

Mr. Miller: There is a second question that arose out of the Jenkins' study, and we have heard the views of the Canadian Textiles Institute on this, last week. One of the arguments advanced, there, is that quotas, specifically the use of that device as a way of protecting Canadian industry, could wind up being self-defeating. I do not know if, in fact, he substantiates that it has been but the argument being that you simply ship the foreign exporters to more value-added protection so that total value of what they are exporting to Canada is not affected as much as the number of units which they export. What has the experience been? Is there any evidence that that sort of thing is taking place so that, to some extent, the quotas are not working as well, say from a balance-of-payments point of view, as was anticipated?

Mr. Clark: Well, I would agree that imports from Hong Kong and Korea are being upgraded into the higher end of the market. I also consider that this has very little to do with the quotas. It is a natural progression. We have submitted a brief to the Textile and Clothing Board that deals with this issue. I would be happy to let you have a copy, because of the lack of time here. But these are basic policies that have been adopted by Hong Kong and Taiwan. In Hong Kong they are developing design schools, they are developing creative people. They are sending them abroad to study. But Hong Kong's problem, if you go, and I am quite familiar with Hong Kong because I have negotiated with them in the past and I do some work for them, is that they cannot sell Hong Kong clothing in the Hong Kong market because people consider that imported clothing from Europe and the United States is better. In fact, we sell Arrow shirts, made in Canada, in both Hong Kong and Singapore. But the only reason we are able to do that is because they are free ports. They do not have the same types of non-tariff barriers that keep us out of other markets.

[Traduction]

fabrication canadienne». Nous avons fourni au Conseil des preuves de cela. Le Conseil a aussi fait des recherches là-dessus avec le Conseil du commerce de détail du Canada et avec les importateurs. Nous ne nous fions pas entièrement aux données américaines. De fait, ces observations représentent un ensemble de la critique que nous préparons, que j'ai promis de préparer pour Bernie Wood. J'estimais qu'il n'était pas juste de communiquer la critique au comité avant de l'avoir remise à M. Wood, de sorte que c'est un ensemble de certaines des observations de l'industrie textile et des nôtres.

Le président: Vous lui communiquez les observations à titre professionnel?

M. Clark: Non, j'ai rencontré M. Wood et lui ai dit que le rapport nous inspirait certaines préoccupations. Plutôt que d'en traiter dans les journaux, nous avons pensé qu'il conviendrait mieux de faire connaître ces préoccupations dans une lettre adressée à l'Institut canadien des textiles qui a commandité l'étude. Notre travail là-dessus n'est pas terminé. Dès qu'il le sera, nous communiquerons ces observations au comité également.

M. Miller: L'étude Jenkins inspire une seconde question. La semaine dernière, nous avons entendu l'avis de l'Institut canadien des textiles là-dessus. Une des raisons avancées alors était que les contingents, plus particulièrement l'utilisation de ce mécanisme comme moyen de protéger l'industrie canadienne, pourraient à la fin se révéler nuisibles. Je ne sais pas si, de fait, il établit que tel a été le cas, mais on soutient que, vu que vous n'opposez aux exportateurs étrangers qu'une plus grande protection de la valeur ajoutée, la valeur globale de ce qu'ils exportent au Canada n'est pas aussi touchée que la quantité de ce qu'ils exportent. Qu'est-ce qu'on a constaté? Est-il établi que cela se produit, de telle sorte que, dans une certaine mesure, les contingents ne fonctionnent pas aussi bien qu'on l'avait prévu, mettons du point de vue de la balance des paiements?

M. Clark: Eh bien, je conviendrais que les importations en provenance de Hong-Kong et de Corée sont relevées vers le secteur supérieur du marché. J'estime aussi que cela n'a guère à voir avec les contingents. Il s'agit d'une progression naturelle. Nous avons présenté au Conseil du textile et du vêtement un mémoire sur cette question. Je vous en remettrai un exemplaire avec plaisir, étant donné le peu de temps dont nous disposons ici. Cependant, il s'agit là de principes fondamentaux adoptés par Hong-Kong et Taiwan. Hong-Kong établit des écoles de design et forme des créateurs. Il les envoie étudier à l'étranger. Mais le problème de Hong-Kong, si vous voulez,—et je suis bien au courant de Hong-Kong parce que j'ai négocié avec ces gens-là dans le passé et que je fais certain travail pour eux—c'est qu'ils ne peuvent pas vendre leurs vêtements sur leur marché parce que leur clientèle locale est d'avis que les vêtements importés d'Europe et des États-Unis sont de meilleure qualité. De fait, nous vendons des chemises Arrow de fabrication canadienne et à Hong-Kong et à Singapour. Toutefois, la seule raison pour laquelle nous pouvons le faire, c'est qu'il s'agit de ports francs. Ils n'ont pas le même genre de barrières non tarifaires qui nous excluent d'autres marchés.

[Text]

But we consider that the other producers, the least developed producers, will provide us with more basic types of merchandise if they can get a shot at the market. What is preventing them, now, is that the vast bulk of the quotas are held by the big three.

Mr. Miller: Let me just follow up for a moment. That is an intriguing point that Canadian producers are, in fact, selling in that market. This suggests one of the themes the task force has been concerned with, this mutuality of interest. In other words, if there was really potential in that market, I am sure you would say, as everyone would say, that that is a better way for promoting the future of the Canadian industry than simply protecting it. What is the potential there? Is there significant potential? Could you see a situation developing, over the next ten years, where the balance of trade in this particular sector might come closer into balance than it has been, say over the last ten years?

Mr. Clark: Well, I would be less than honest if I said that it would but Mr. Davis exports to many countries. Perhaps I could ask him to respond to this.

• 1335

Mr. M. Davis (President, Apparel Manufacturers Association of Ontario and President, L. Davis Textiles Co.): You are talking about Hong Kong, our company ships to Hong Kong. We manufacture infant sleep wear and it is our view that what we do there, now, has been maximized and probably is at its peak for the very simple reason that the consumer that purchases the product is usually the very wealthy. I draw the analogy to a woman shopping here at Creed's or Holt-Renfrew. It is a status symbol. The fashion here is out of France. The fashion for them is sleep wear out of Canada or something of that nature. That is the mark you are looking at when you are talking apparel to a Hong Kong person or to a person from the underdeveloped countries, the LDCs.

Mr. Clark: We have a report that has been prepared by the United States Department of Commerce which lists all of the tariff and non-tariff barriers enforced by every country in the world and I would be happy to lend you my copy so that you can see the sort of barriers we face. But, as Mr. Davis says, if we start exporting to these countries, it is carriage-trade business.

The Chairman: Carriage-trade?

Mr. Clark: High society, wealthy people, but it is not to the masses.

The Chairman: One of the things that a lot of the people, on the side of criticizing the apparel industry in Canada, or I should say criticizing the protectionist efforts, do not consider is the quality of Canadian apparels. Now, Mr. Davis has referred to it in some way and I think you have also but, generally speaking, has anybody made a study? It would have

[Translation]

Cependant, à notre avis, les autres producteurs, les producteurs des pays sous-développés, nous fourniront des produits plus fondamentaux s'ils peuvent essayer de prendre pied sur le marché. Ce qui les en empêche à l'heure actuelle, c'est que les trois grands détiennent d'emblée la plus grande partie des contingents.

M. Miller: Laissez-moi poursuivre juste un instant. C'est une chose qui m'intrigue, que les producteurs canadiens vendent, de fait, sur ce marché. Cela fait penser à l'un des aspects auxquels l'équipe spéciale s'est intéressée: la réciprocité des intérêts. Autrement dit, si ce marché présentait vraiment du potentiel, je suis sûr que vous diriez, comme n'importe qui d'ailleurs, que c'est une meilleure façon de favoriser l'avenir de l'industrie canadienne que de simplement la protéger. Quel est ce potentiel? A-t-il quelque importance? Croyez-vous qu'au cours des dix prochaines années, par exemple, la balance du commerce dans ce secteur particulier pourrait se rapprocher davantage de l'équilibre que ce n'a été le cas au cours des dix dernières années?

M. Clark: Je ne serais pas honnête si je répondais qu'il en serait ainsi. Cependant, M. Davis exporte vers de nombreux pays. Je pourrais peut-être lui demander de répondre à cela.

M. M. Davis (Président, Association des fabricants de vêtements de l'Ontario, et Président, L. Davis Textiles Co.): Vous parlez de Hong-Kong, eh bien, ma société expédie à Hong-Kong. Nous fabriquons des vêtements de nuit pour enfants. Nous estimons que ce que nous faisons là maintenant a été maximisé et a probablement atteint son sommet, pour la raison bien simple que le consommateur qui achète ces produits est d'ordinaire très riche. Je fais l'analogie avec la femme qui magasine ici chez Creed's ou chez Holt-Renfrew. C'est une marque de situation sociale. La mode ici vient de France. Pour eux là-bas, la mode dans les vêtements de nuit pour enfants vient du Canada, ou quelque chose du genre. C'est la marque que vous regardez lorsqu'il est question de vêtements avec une personne de Hong-Kong ou une personne d'un pays sous-développé.

M. Clark: Nous avons un rapport préparé par le ministère américain du Commerce qui énumère toutes les barrières tarifaires et non tarifaires mises en vigueur par chaque pays du monde et je serais bien content de vous en prêter mon exemplaire afin que vous puissiez vous rendre compte des barrières auxquelles nous faisons face. Cependant, ainsi que le dit M. Davis, si nous commençons à exporter vers ces pays, il s'agit de commerce de luxe.

Le président: De commerce de luxe?

M. Clark: De la haute société, des gens riches, mais pas pour les masses.

Le président: Une des choses que bien des gens qui critiquent l'industrie du vêtement au Canada ou, devrais-je dire, qui critiquent les tendances protectionnistes, ne considèrent pas, c'est la qualité des vêtements canadiens. M. Davis en a parlé d'une certaine façon et je crois que vous aussi en avez parlé mais, de façon générale, est-ce que quelqu'un a fait une

[Texte]

to be a theoretical study in a sense. We have some kind of scientific analysis of what that means. I referred to the fact, on the record, before, that my daughter has a Canadian-made winter jacket that she now has for the third year and it was about twice the cost of an imported one. But we tried an imported one on the children and it was gone in one year. It is nice for me to calculate that but is that prevalent in the trade and has anybody made an intellectual analysis of some kind on that? Perhaps it would show that while we may need more cash, now, to buy Canadian apparel, for example, to bring up a family, it would make more economic sense, in the long run, to buy Canadian clothes than to buy imported clothes.

Mr. Clark: I would say, as a father of four, that I would agree with that premise notwithstanding my present position, here. But very few retail organizations in Canada have done this type of study. But Mr. Enkin has some information that . . .

Mr. Enkin: It just happens that I was present, the other night, where a presentation was made by the Managing Director of Marks and Spencer who I recognize as today one of Canada's leading retailers in for what we call the broad masses. Their statement on record is that 95 per cent of the wearing apparel they sell, today, in this country, is made in Canada. Now they are noted for having the most exhaustive research and maintenance of inspection of the garments they buy and sell. And if there is any proof positive of the quality of Canadian goods, I would say that statement, made publicly, and I think I have a copy . . .

The Chairman: Where was that made, sir?

Mr. Enkin: Where was it made? In Canada.

The Chairman: No, but I mean the statement?

Mr. Enkin: By Marks and Spencer, the Managing Director of Marks and Spencer.

The Chairman: And he made that statement recently?

Mr. Davis: The night before last.

Mr. Enkin: The night before last before the Retail Council's seminar held in Toronto.

The Chairman: Marks and Spencer . . .

Mr. Enkin: . . . has a vast retail organization in this country.

The Chairman: They are a Canadian distributor?

Mr. Enkin: No, they happen to be an English retail concern, one of the largest in the United Kingdom.

The Chairman: I am just asking you to put the details on record.

Mr. Enkin: Yes, they now happen to have a chain of stores in Canada. I do not know if they go to the Maritimes but, certainly, they are all through Ontario and the western provinces. If you have the time, I have his address and I think we should file a copy of that.

The Chairman: You can send it to our staff.

[Traduction]

étude? En un certain sens, il s'agirait d'une étude théorique. Nous avons une certaine analyse scientifique de ce que cela veut dire. Je songe à ce que l'on a déjà signalé, soit que ma fille a une jaquette d'hiver de fabrication canadienne qu'elle porte maintenant depuis trois ans et qui a coûté à peu près le double du prix d'une jaquette importée. Toutefois, nous en avons essayé une pour enfants et elle était finie en un an. C'est bien beau que je fasse ces calculs-là, mais est-ce généralisé dans le commerce, est-ce qu'on a fait quelque étude là-dessus? Peut-être cela révélerait-il que, même s'il en coûtait plus cher maintenant d'acheter des vêtements canadiens pour élever une famille, cela aurait plus de sens sur le plan économique, à long terme, que d'acheter des vêtements importés.

M. Clark: Je répondrais que, étant père de quatre enfants, je serais d'accord avec cela, nonobstant ma situation actuelle ici. Cependant, bien peu d'organisations de détail au Canada ont fait ce genre d'étude. Toutefois, M. Enkin a certains renseignements que . . .

M. Enkin: Il se trouve que j'étais présent l'autre soir lorsque le Directeur général de Marks and Spencer, que je reconnais comme étant aujourd'hui l'un des grands détaillants du Canada de ce que nous appelons les vêtements de masse, a présenté un mémoire. Ce qu'il disait, c'est que 95 p. 100 des vêtements qu'ils vendent aujourd'hui au Canada sont fabriqués au Canada. Or, c'est une société reconnue pour posséder le service le plus approfondi de recherche et de maintien de l'inspection des vêtements qu'elle achète et vend. S'il est une preuve irréfutable de la qualité des produits canadiens, je dirais que cette déclaration faite publiquement, et je pense que j'en ai un exemplaire . . .

Le président: Où cette déclaration a-t-elle été faite, monsieur.

M. Enkin: Où a-t-elle été faite? Au Canada.

Le président: Non, je veux dire la déclaration.

M. Enkin: Par Marks and Spencer, par le Directeur général de Marks and Spencer.

Le président: Il a fait cette déclaration dernièrement?

M. Davis: Avant hier, dans la soirée.

M. Enkin: Avant hier dans la soirée, au colloque du Conseil des détaillants qui se tenait à Toronto.

Le président: Marks and Spencer . . .

M. Enkin: . . . possède une vaste organisation de vente au détail au Canada.

Le président: Il s'agit d'un distributeur canadien?

M. Enkin: Non, il se trouve que c'est une entreprise de vente au détail anglaise, une des plus importantes au Royaume-Uni.

Le président: Je vous demande cela pour que les détails soient consignés.

M. Enkin: Oui, ils ont maintenant une chaîne de magasins au Canada. Je ne sais pas s'ils s'étendent jusque dans les Maritimes mais ils sont certainement partout en Ontario et dans les provinces de l'Ouest. Si vous avez le temps, j'ai sa déclaration et je crois que nous devrions en déposer un exemplaire.

Le président: Vous pouvez l'envoyer à notre personnel.

[Text]

Mr. Enkin: Yes.

The Chairman: The point was that they . . .

Mr. Enkin: They have access to world markets and they have found by examination, and by experience, that their sales, today, of wearing apparel are 95 per cent made in Canada, not even brought in from the United Kingdom. So I think that is an outstanding endorsement of the quality of Canadian goods. And this is on public record.

• 1340

The Chairman: Yes. But of course that could mean that it is being bought by the rich people in the world.

Mr. Enkin: No, no! No, no!

The Chairman: Marketing in Canada?

Mr. Enkin: That is not carriage trade. This is the masses in Canada. And I do not represent Marks and Spencer. I am telling you that it is an organization with which we do no business.

The Chairman: All right. But do you know of any analysis that would show that Canadian apparel, in the long run, is a better buy, a better investment, than imported apparel? That statement is okay, but I am trying to find more than a statement.

Mr. Enkin: I would say that the proof is in experience of your own daughter and the experience of this large firm who is certainly on a profit basis. They are not buying out of sheer loyalty, they are buying on a comparative basis. They found that Canadian-produced goods are superior to any other source of supply that they could find. Now, I do not know whether you can quantify that in the process of individual research. You cannot do it on an abrasion test; you cannot do it on a tearing test; you cannot do it just on a pulling test of the fabric, but the combination of all the ingredients that go to make a quality product are embodied in their research on the product.

The Chairman: I raised the question because I think it is an important point.

Mr. Enkin: Well, that is why I have made it, sir.

The Chairman: It is the economic analysis, I think that has to be intellectually addressed and proven, because, in the political game, people tend to make points. I do, and others do, but I like to make my points on the basis of fact and . . .

Mr. Enkin: I cannot see any more substantial facts than the experience of a customer, who in turn represents the public. Because, if they could buy a better product elsewhere . . .

The Chairman: I am not trying just to try to make up my own mind here, sir, for what I want to do. I am trying to find ways to make public policy, and that is different what I want to do. As a matter of fact, I wear only Hart Shoes because they are made in New Brunswick. I do not give a hell what kinds of shoes there are elsewhere in the world. I buy Hart Shoes because I like them, and I pay a damn lot of money for

[Translation]

M. Enkin: Oui.

Le président: Ce à quoi vous vouliez en venir, c'est qu'ils . . .

M. Enkin: Ils ont accès aux marchés mondiaux et ils ont constaté à l'examen et par expérience que leurs ventes de vêtements à l'heure actuelle sont, pour 95 p. 100, de source canadienne et non pas importées même du Royaume-Uni. C'est pourquoi c'est à mon avis une confirmation remarquable de la qualité des produits canadiens. Et cela, c'est public.

Le président: Oui. Bien entendu, cela pourrait vouloir dire que c'est acheté par les riches à travers le monde.

M. Enkin: Non, non! Non, non!

Le président: La mise en marché au Canada?

M. Enkin: Ce n'est pas un commerce d'articles de luxe. C'est pour les masses au Canada. Et je ne représente pas Marks and Spencer. Je vous dis tout simplement que c'est une organisation avec laquelle nous faisons affaires.

Le président: Très bien. Êtes-vous au courant, toutefois, de quelque étude qui révélerait qu'à la longue les vêtements canadiens représentent un meilleur achat, un meilleur placement, que les vêtements importés? Cette déclaration, c'est bien, mais j'essaie de trouver mieux qu'une déclaration.

M. Enkin: Je dirais que la preuve se trouve dans l'expérience de votre propre fille et l'expérience de cette grande entreprise qui fonctionne certainement sur la base du profit. Ils n'achètent pas par simple loyauté, ils achètent sur la base de comparaisons. Ils ont constaté que les produits de fabrication canadienne sont supérieurs à ceux de toute autre source d'approvisionnement qu'ils ont pu trouver. Maintenant, je ne sais pas si vous pouvez quantifier cela dans le cadre d'une recherche particulière. Vous ne pouvez pas le faire dans une épreuve d'usure, ni dans une épreuve de déchirure, ni encore dans une simple épreuve de résistance du tissu à la traction, mais l'ensemble de tous les éléments qui font un produit de qualité est rassemblé dans leur recherche sur le produit.

Le président: Si j'ai posé la question, c'est qu'à mon avis, c'est un point important.

M. Enkin: Eh bien, c'est pourquoi je l'ai signalée, monsieur.

Le président: C'est l'analyse économique qu'à mon avis il faut considérer et prouver sur le plan intellectuel parce que, dans le jeu de la politique, les gens tendent à faire valoir certains points. Je le fais et d'autres le font, mais j'aime bien étayer ce que je dis par des faits et . . .

M. Enkin: Je ne saurais trouver de faits plus probants que l'expérience d'un client, qui, à son tour, représente le public. Voyez-vous, si les gens pouvaient acheter un meilleur produit ailleurs . . .

Le président: Je n'essaie pas d'en venir à une conclusion ici pour ce que je veux faire, monsieur. Je tâche à trouver les moyens de définir une politique publique et c'est différent. De fait, je ne porte que des chaussures Hart parce qu'elles sont fabriquées au Nouveau-Brunswick, peu m'importe le genre de chaussures fabriquées ailleurs dans le monde. J'achète des chaussures Hart parce que je les trouve à mon goût; et je les

[Texte]

them. I find them a better buy. But that is my own thing. I am not sure that I want, necessarily, to transcend on public policy whatever I think.

Did the other gentleman want to say something . . .

Mr. Clark: Perhaps Mr. Mertens, who is the president of GWG could say a few words about this, as well.

Mr. E. M. Mertens (President, Alberta Apparel Manufacturers Association and President, GWG Limited): This is a Canadian consumers magazine, Mr. Chairman, and we compare Canadian-made goods with imported goods, at times, and certainly goods of equal consumer appearance and consumer appeal. We find, in our experience, that, certainly, talking about our own product, that Canadian-made goods have always been on the top of the list. Unfortunately, we were not always No. 1, but, certainly, often No. 1, as far as quality is concerned. And that is not just an opinion, that is after testing garments visually as well as physically. I do not know if that certainly could be extracted. I am sure some of the back issues could be considered but I do not have them here. But I know these kinds of comparisons are being done on a regular basis.

Mr. Chairman: If you run across any of them, could you please send them to us?

Mr. Mertens: Certainly.

The Chairman: Does anyone else want to make a comment?

Mr. Davis: Monsanto, the fibre company, ran a test on acrylic-type sleepwear for children, in which our . . .

The Chairman: Who did this?

Mr. Davis: Monsanto. And it was because of their wear-dated program. The brand names are acrylic. And our company was part of that test. And this test was not just done of Canadian sources but they must be filed in their own libraries down in Decatur and in New York. And the end result of the test was that the product that was manufactured in Canada, as it happens by our company, fortunately, got the top rating throughout the world. Now that is made in a child or infant's acrylic sleepwear garment, commonly called the blanket sleeper, and they rated it as the top in the world—second to none. Now I think that is indicative of what the Canadian manufacturer is doing, today, because we are aware of the shrinking disposable dollar that the consumer has. And exactly what you said, Mr. Chairman, is taking place—the apparel manufacturer realizes it has to be passed on, there has to be more durability to the garment in stitchology, in fabric, et cetera—and this is exactly what we are doing.

[Traduction]

paie drôlement cher. J'estime que c'est un meilleur achat. Mais ça, c'est mon affaire. Je ne tiens pas nécessairement à ce que ce que je pense transcende la politique publique.

Est-ce que les autres messieurs voulaient ajouter quelque chose?

M. Clark: Peut-être M. Mertens. Président de GWG, il pourrait peut-être dire quelques mots là-dessus, lui aussi.

M. E. M. Mertens (président, Alberta Apparel Manufacturers Association, et président, GWG Limited): Monsieur le président, il y a une revue des consommateurs canadiens qui, à certains moments, compare les produits de fabrication canadienne et les produits importés et, assurément, des produits d'égale apparence et d'égale attrait pour le consommateur. Nous avons constaté par expérience que, pour ce qui est de notre propre produit, les produits de fabrication canadienne se sont toujours placés au sommet de la liste. Malheureusement, nous ne sommes pas toujours le numéro 1, mais nous le sommes certainement souvent au chapitre de la qualité. Ce n'est pas là rien qu'une opinion. Cela, c'est après avoir assujéti les vêtements à l'épreuve, sur le plan visual aussi bien que matériel. Je ne sais pas si on pourrait extraire cela avec certitude. Je suis sûr que certains des anciens numéros pourraient être examinés, mais je n'en ai pas ici. Toutefois, je sais que ce genre de comparaisons se fait de façon régulière.

Le président: Si vous en trouvez n'importe lequel, pourriez-vous, s'il-vous-plait, nous en envoyer des exemplaires?

M. Mertens: Certainement.

Le président: Quelqu'un d'autre a-t-il quelque observation à faire?

M. Davis: Monsanto, la société des fibres textiles, a pratiqué une épreuve sur des vêtements de nuit du genre acrylique pour enfants, où . . .

Le président: Qui a fait cela?

M. Davis: La société Monsanto. C'était pour son programme de durée d'usure. Les noms de commerce sont de l'acrylique. Et notre société a participé à cette épreuve, pratiquée non seulement sur des produits d'origine canadienne, mais on doit avoir cela dans les archives à Decatur et à New York. En définitive, l'épreuve a eu pour résultat que le produit fabriqué au Canada, par notre société, comme il se trouve, a, heureusement, obtenu le classement le plus élevé dans le monde entier. Or, c'est fabriqué en vêtement de nuit en acrylique pour enfant ou bébé, communément appelé «la couverture à dormir», et on l'a classé au premier rang dans le monde entier, ne le cédant à nul autre. Je crois donc que cela indique bien ce que le fabricant canadien fait aujourd'hui, parce que nous sommes conscients du dollar de plus en plus petit dont le consommateur dispose. Et c'est exactement ce que vous avez dit, monsieur le président, qui se produit: le fabricant de vêtement se rend compte que faut transmettre cela, il faut que le vêtement soit plus durable, du point de vue des coutures, des tissus, et cetera—et c'est exactement ce que nous faisons.

[Text]

• 1345

Mr. David Kaufman (President, Silpit Industries): Mr. Chairman, if I could comment also on that.

The Chairman: Would you put your name on the record, please.

Mr. Kaufman: My name is Kaufman, I am from Winnipeg.

We manufacture a childrens product for one of the major retailers in Canada called Toughskins. And if you have any children that are teenagers or younger than teenagers, your wife has gone into a store and bought a pair of Toughskins . . .

An hon. Member: Oh, yes.

Mr. Kaufman: . . . she probably has a problem, she passes them down to the next generation or the next child because they do not wear out. And I think this is a very good example of the kind of thing that is being made in Canada. We make Toughskins for Sears; I do not necessarily want to give them a plug, but I think that that is a very good example.

An hon. Member: My son has some.

Mr. Kaufman: The consumer's magazine, *The Market Place* have done research studies on jeans made in Canada and Toughskins is probably one of the top ranking jeans made in this country, and these are made for children from toddlers to young teenagers.

The Chairman: So in fact . . . Excuse me, Bob, I will get back to you in a minute. In fact one of the areas public-policy people should look at, or policy makers should look at, is a policy that would put more money in the hands of consumers, particularly low-income consumers, to make sure that they can make these decisions freely. Because it is very nice to have good quality clothes but you have got to be able to buy them. And I guess one of the things we could look at is ways of distributing money to low-income consumers so that they can more freely make these kinds of decisions. Would you agree that, as a Canadian policy, this may make sense? In other words, one of the ways to make sure that we can help you, if you are going to be making better quality clothes, which are more expensive, is to help the low-income consumer invest in you.

Mr. Kaufman: Yes. I would certainly have no argument with that, sir.

The Chairman: Well I just like to put businessmen on record as suggesting that the government should distribute more money in the system. Every opportunity I get I like to put that on the record clearly. Now you can withdraw that if you like, because it was a little unfair, but . . .

Mr. Enkin: We will know a little more of that perhaps on Tuesday night.

The Chairman: Sure. Particularly those from the West who are here may want to comment.

Mr. Kaufman: We are here because we want you to know. I felt, when listening, earlier, to the remarks of Father Ogle, I

[Translation]

M. David Kaufman (président, Silpit Industries): Monsieur le président, si vous permettez que je dise quelque chose là-dessus.

Le président: Voudriez-vous déclarer votre nom, s'il-vous-plait?

M. Kaufman: Je m'appelle Kaufman et je suis de Winnipeg.

Nous fabriquons un produit pour enfants pour l'un des plus grands détaillants au Canada, qui s'appelle Toughskins. Si vous avez des enfants dans l'adolescence ou plus jeunes, et que votre femme leur a acheté une paire de Toughskins . . .

Une voix: Oui, en effet.

M. Kaufman: . . . elle a probablement un problème aujourd'hui: celui de la passer à la prochaine génération ou au prochain enfant, parce que c'est inusable. A mon avis, c'est un très bon exemple du genre de produit fabriqué au Canada. Nous fabriquons des Toughskins pour Sears. Je ne leur fais pas nécessairement de la publicité, mais, à mon avis, c'est un très bon exemple.

Une voix: Mon fils en a.

M. Kaufman: La revue des consommateurs *The Market Place* a fait des études de recherche sur les jeans fabriqués au Canada et les Toughskins sont probablement parmi les meilleurs jeans fabriqués dans notre pays, et ceux-ci sont faits pour les enfants, depuis les tout-petits jusqu'aux jeunes adolescents.

Le président: De sorte que, en fait . . . Excusez-moi, Bob, je reviens à vous dans un instant. De fait, l'un des domaines que ceux qui définissent la politique publique devraient examiner, c'est une politique qui assurerait plus d'argent aux consommateurs, particulièrement les consommateurs à faible revenu, pour qu'ils puissent prendre ces décisions librement. C'est bien beau que d'avoir des vêtements de qualité, mais encore faut-il être capable de les acheter. Je suppose que l'une des choses que nous pourrions examiner, c'est les moyens de distribuer l'argent aux consommateurs à faible revenu pour qu'ils puissent prendre ce genre de décisions plus librement. Êtes-vous d'avis qu'en tant que politique canadienne, cela pourrait avoir du sens? Autrement dit, un des moyens de nous assurer que nous pouvons vous aider, si vous êtes pour faire des vêtements de meilleure qualité, qui coûtent plus cher, c'est d'aider le consommateur à faible revenu à acheter chez vous.

M. Kaufman: Oui. Je n'aurais certes pas d'objection à cela.

Le président: Eh bien, j'aime tout simplement cela, faire dire aux hommes d'affaires que le gouvernement devrait distribuer plus d'argent dans le système. A chaque occasion qui se présente à moi, j'aime que ce soit dit clairement. Maintenant, vous pouvez retirer cela parce que c'était un peu injuste, mais . . .

M. Enkin: Nous en saurons peut-être un peu plus là-dessus mardi soir.

Le président: Certainement. Il se peut que les gens de l'Ouest en particulier ici présents veuillent dire quelque chose.

M. Kaufman: Nous sommes ici parce que nous voulons que vous soyez au courant. Un peu plus tôt, en écoutant les

[Texte]

believe, that he was from a Third World country. I rather feel like that myself coming from Manitoba. We do not have oil and potash either . . .

The Chairman: Right.

Mr. Kaufman: . . . so he has long since left that domain. But, yes, we are well represented here from the West, today. Both Mr. Mertens and I are very much interested in the findings of your committee as they affect our industry, and I think we regularly appear here as part of other committees because we have an industry in Manitoba, we have an industry in the West, and we do not want you to forget that we are out there.

The Chairman: I am concerned because we may have a system here where higher-income Canadians can have access to good quality clothes and low-income Canadians cannot.

Mr. Kaufman: If, in my comparison or my example, a mother buys a pair of very, very longlasting or very well-made jeans and her child is not able to wear them out—I mean if you have got children running around that knock the knees out of pants in no time and you give them a pair of Toughskins they are not going to knock the knees out of them and they can pass them on—and what may have been a little more expensive, initially, winds up to be very, very inexpensive in the long run.

The Chairman: If I recall, I think I bought some Toughskins for my boy and I think they retailed in the area of about 20 bucks and not everybody has that money to buy . . .

Mr. Kaufman: No, no, I think that is high.

The Chairman: That is high? The point is that when a consumer, who has a low income, is in a store and he or she looks at a pair of jeans that is five bucks, and some at ten bucks, I would like him or her to be a little more at ease to decide that it may be better to buy the one at ten bucks. She may agree with you that it is better quality, but she says that is just too bad as I have only got five bucks. Sears do not give the Toughskins away. Jim?

• 1350

Mr. Schroder: I think this is very interesting because there is more to acceptance of quality goods than the price. I know that my wife sews and I know that she comes back from some of the retail outlets and she is just horrified at the quality. She can recognize good quality from poor quality and I suspect that we have got an educational program required so people can recognize the fact, not only because if you have to make the decision on time, it is too late after you have bought the goods and worn it, but also because, if you can make the decision on being able to look at the goods and recognize quality goods, then of course the corollary to that is that you get after a time to be able to recognize labels. I know that a lot of comparison shopping is based on quality that has been established by the manufacturer and his label.

[Traduction]

observations du père Ogle, je crois, j'avais l'impression qu'il était d'un pays du Tiers Monde. J'ai un peu ce sentiment-là moi-même, venant du Manitoba. Nous n'avons pas non plus de pétrole, ni de potasse . . .

Le président: C'est juste.

M. Kaufman: . . . de sorte qu'il a depuis longtemps quitté ce domaine. En effet, nous de l'Ouest sommes bien représentés ici aujourd'hui. M. Mertens et moi-même nous intéressons vivement aux constatations de votre comité, parce que cela touche notre industrie. Je crois que nous nous présentons régulièrement ici devant d'autres comités parce que nous avons une industrie au Manitoba, nous avons une industrie dans l'Ouest et que nous ne voulons pas que vous oubliiez notre présence là-bas.

Le président: Cela m'intéresse parce qu'il se peut que nous ayons ici un régime où les Canadiens à revenu élevé auraient accès à des vêtements de bonne qualité et les Canadiens à faible revenu ne l'auraient pas.

M. Kaufman: Si, dans ma comparaison ou mon exemple, une mère de famille achète un pantalon jeans de très longue durée et très bien fait et que son enfant est incapable de l'user,—je veux dire que si vous avez des enfants qui percent les genoux de leur pantalon en un rien de temps et que vous leur donnez des Toughskins dont ils ne pourront pas percer les genoux et qu'ils pourront passer à d'autres—alors ce qui a pu paraître coûteux au début se révèle à la longue très, très peu coûteux.

Le président: Si je me rappelle bien, je crois avoir acheté des Toughskins à mon petit gars et je pense qu'ils se vendaient au détail environ vingt dollars. Ce n'est pas tout le monde qui a l'argent pour acheter . . .

M. Kaufman: Non, non, je crois que c'est trop élevé.

Le président: C'est trop élevé? Ce qu'il y a, c'est que, lorsqu'un consommateur dont le revenu est modique entre dans un magasin et qu'il examine un jeans à cinq dollars, et d'autres à dix dollars, j'aimerais qu'il ou elle soit un peu plus à l'aise pour décider qu'il vaut peut-être mieux en acheter à dix dollars. Elle peut reconnaître avec vous que c'est de meilleure qualité mais que, c'est malheureux, elle n'a que cinq dollars. Sears ne les donne pas, les Toughskins. Jim?

M. Schroder: Je trouve cela bien intéressant parce qu'il y a plus que le prix à l'acceptation de produits de qualité. Ma femme fait de la couture et je sais qu'elle revient souvent simplement horrifiée par la qualité des produits offerts dans certains magasins de détail. Elle peut voir la différence entre la bonne qualité et la mauvaise et je pense bien qu'il faut que nous ayons un programme d'éducation afin que les gens puissent s'en rendre compte, non seulement parce que, si on doit prendre la décision à temps, il est trop tard après qu'on a acheté les marchandises et les avoir portées, mais aussi parce que, si on peut au seul coup d'œil reconnaître les produits de bonne qualité, le corollaire, c'est qu'après un certain temps, on peut reconnaître les étiquettes. Je sais que beaucoup d'emplet-

[Text]

Mr. Miller: Yes, I think this really, in a way, is the crux of this whole question and the line of questioning that the Chairman advanced really was a point brought up also, as you know, in the Jenkins study, which is that the effect of the quota system was disproportionately felt by lower-income Canadians. What we are hearing, here, is that when it comes to quality, the Canadian industry, or at least parts of the Canadian industry, the apparel-manufacturing industry, are highly competitive and improving all the time and yet, a quota system, a more permanent and extended quota system, is necessary according to the industry. What is the crux of the problem? Are we talking about some, among those thousand or hundred of whatever number of companies, that are most vulnerable, are least able to move into the quality market? Are we saying that that market is limited and cannot grow very quickly? What is the crux of the problem?

The Chairman: If I may, Jenkins did not include the savings of quality in his economic-waste argument.

Mr. Miller: No, but he was making the point you made which is, that the lowest-income Canadians are least able to buy quality...

The Chairman: Yes.

Mr. Miller: ... and therefore most effected by the quotas.

The Chairman: He was assuming it was, therefore, better for the consumer to buy low imports. I am not necessarily assuming that.

Mr. Miller: If they can buy the other, yes.

The Chairman: We had better check.

Mr. Clark: I commented on that part of Jenkins proposal in my comments in Annex A from the Canadian Textile Importers Association. I would say, just as an aside, that one of the major problems that Mr. Jenkins had, in coming up with an accurate analysis, was that he did not bother to talk to any manufacturers nor did he see any plants nor did he examine these things. But we hear a lot of this great illuminating statement that, in relative terms, it costs the low-income consumer three times as much as it does somebody earning \$30,000. Is this because of quotas? In relative terms does it not cost them three times as much for bread, milk, for the movies, if he makes \$10,000, than it does somebody who makes \$30,000? We do not think it is a function of the quotas. We do think there is a need to bring more lower-priced, basic merchandise into the market and we feel that the way to do that is to give the allocations to the countries who most need them and who are most suited to producing basic merchandise and that is not Hong Kong, Taiwan and Korea. That is why we made these points. Our concerns with the more extensive quota system, are based almost directly on the fact that Hong Kong, Taiwan and Korea are up-grading their production into the ends of the market in which we are now specializing and,

[Translation]

tes comparatives se fondent sur la qualité établie par le fabricant et sa marque.

M. Miller: Oui, je crois que, réellement, c'est là le cœur de la question et que les questions posées par le président représentaient réellement un aspect soulevé aussi, vous le savez, dans l'étude Jenkins et qui veut que l'effet du régime des contingents soit ressenti de façon disproportionnée par les Canadiens à faible revenu. Ce qu'on entend ici, c'est que, lorsqu'il s'agit de qualité, l'industrie canadienne, du moins certaines parties de l'industrie canadienne, celle de la fabrication des vêtements, sont hautement concurrentielles et s'améliorent constamment et, malgré cela, s'il faut en croire l'industrie, il faut un régime de contingents de nature plus permanente et plus étendue. Qu'est-ce qui est au fond du problème? Est-ce que, parmi les milliers ou centaines de sociétés,—ou quel qu'en soit le nombre,—qui sont les plus vulnérables, certaines sont moins en mesure que les autres de prendre pied sur le marché des produits de qualité? Est-ce que nous disons que ce marché-là est limité et ne peut pas grandir rapidement? Qu'est-ce qui est au fond du problème?

Le président: Si vous permettez, Jenkins n'a pas tenu compte, dans sa thèse sur le gaspillage économique, des économies de la qualité.

M. Miller: Non, mais il a dit la même chose que vous, soit que les Canadiens qui ont le plus faible revenu sont moins en mesure d'acheter des produits de qualité...

Le président: Oui.

M. Miller: ... et que, par conséquent, ce sont les plus atteints par les contingents.

Le président: Par conséquent, il supposait qu'il valait mieux pour le consommateur acheter des produits importés de qualité médiocre. Je ne suppose pas nécessairement cela.

M. Miller: S'ils peuvent acheter les autres, oui.

Le président: Mieux vaut vérifier.

M. Clark: Dans mes observations à l'Annexe A, j'ai traité de cette partie de la proposition Jenkins de l'Association canadienne des importateurs de textiles. Je dirais en guise de commentaire que l'un des grands problèmes de M. Jenkins pour en arriver à une analyse précise, c'est qu'il ne s'est pas donné la peine de parler à quelque fabricant, ni de visiter quelque usine, ni d'examiner ces choses-là. Toutefois, on fait grand état de cette brillante déclaration voulant qu'en toute relativité il en coûte trois fois plus cher au consommateur à faible revenu qu'il n'en coûte à celui qui gagne \$30,000. Est-ce que cela tient aux contingents? Par comparaison, est-ce qu'il ne lui en coûte pas trois fois cher pour le pain, le lait, le cinéma, s'il gagne \$10,000, qu'il n'en coûte à celui qui gagne \$30,000. Nous ne croyons pas que ce soit fonction des contingents. Nous croyons effectivement qu'il y a un besoin sur le marché d'importer plus de produits de base à bas prix et nous estimons que la façon d'y parvenir, c'est d'accorder les allocations aux pays qui en ont le plus besoin et qui sont le mieux en mesure de fabriquer des produits de base, et cela, ce n'est pas Hong-Kong, Taiwan et la Corée. Voilà les raisons de ce que nous avons dit. Nos préoccupations pour un régime plus étendu de contingents s'inspirent presque directement du fait que

[Texte]

despite what the CTIA says and despite what Mr. Jenkins says, it is not possible really to move backwards into low-end merchandise once you have built up your quality levels and your production methods to produce high-quality merchandise.

The low-cost countries are better suited to producing that but the newly-industrialized countries are getting into our end of the market. The people that deal in fashion names like Gloria Vanderbilt and Calvin Klein and others are having their merchandise produced in Hong Kong, in Korea, and I find it absolutely ludicrous to go into Holt Renfrew and see them trying to sell Calvin Klein shirts, made in Hong Kong, for \$80, when you can buy Pierre Cardin licensing shirts made in Canada for \$35, and this is our problem. Once you get everybody into that higher end of the market, the price goes up. There is price resistance. People cannot buy as many units at the same price but they are still stuck with the same quota level. A hundred and ninety million garments came into the market last year, nearly 80 per cent of them from Hong Kong, Taiwan and Korea and if that all shifts into the end of the market where Canadian producers are specializing . . .

• 1355

Mr. Miller: But does not a quota encourage that shift? A quota, I am not saying barriers, does not a quota, that specific instrument, encourage that shift?

Mr. Clark: To an extent, they do, but could we guarantee that if there were no quotas, we would not produce these goods? It is a matter of policy by the governments of these countries. It is also a matter of opportunism by the designers and the multinationals who produce these goods in Hong Kong and Taiwan. They are looking for lower labour costs and they are not going to stop producing them there if there are not any quotas. They will produce more there. There has been a greater acceptance by the retailer of producing this higher level merchandise in the Far East. It is good for their profit margins. They can make longer mark ups on it and they like it and, if you take the quotas off, it does not mean that there is going to be any less of this merchandise, that the people in Hong Kong and Taiwan are going to go back into producing low-rate merchandise. That is absolute nonsense and if you take the quotas off, I think the World Bank studies prove, lower merchandise would be produced in Hong Kong, Taiwan and Korea and it would not go to the real developing countries, to the ones that really need the goods.

Mr. Miller: When you were talking earlier about the quality of Canadian production now, are you saying that quotas for that end of the market, in fact, are not, and are not going to be, necessary? In other words, so far as quality manufacturing,

[Traduction]

Hong-Kong, Taiwan et la Corée relèvent le niveau de leur production vers les extrémités du marché où nous nous spécialisons. En dépit de ce qu'affirme l'A.C.I.T., en dépit de ce qu'affirme M. Jenkins, il n'est réellement pas possible de revenir en arrière vers les produits de qualité médiocre lorsqu'on a relevé ses niveaux de qualité et ses méthodes de production pour fabriquer des produits de haute qualité.

Les pays à bon marché sont mieux placés pour produire cela mais les pays nouvellement industrialisés s'introduisent dans notre secteur du marché. Ceux qui font affaire dans les noms à la mode comme Gloria Vanderbilt et Calvin Klein et autres font fabriquer leurs produits à Hong-Kong, en Corée, et je trouve parfaitement ridicule d'aller chez Holt-Renfrew et de les voir essayer de vendre des chemises Calvin Klein fabriquées à Hong-Kong au prix de \$80, alors qu'on peut acheter pour \$35 des chemises fabriquées au Canada sous licence de Pierre Cardin. Et c'est là notre problème. Du moment que tout le monde se retrouve dans ce secteur supérieur du marché, les prix montent. Il y a de la résistance au prix. Les clients ne peuvent pas acheter autant d'unités au même prix, mais ils restent pris avec le même niveau de contingentement. Cent quatre-vingt-dix millions de vêtements ont été mis sur le marché l'an dernier, dont près de 80 p. 100 en provenance de Hong-Kong, de Taiwan et de la Corée, et si tout cela se déplace vers le secteur du marché où les fabricants canadiens se spécialisent . . .

M. Miller: Mais, est-ce qu'un régime de contingentement ne favorise pas de déplacement? Là, je ne parle pas de barrières, mais est-ce qu'un contingent, cet instrument précis, ne favorise pas ce déplacement?

M. Clark: Dans une certaine mesure, oui, mais pourrions-nous affirmer avec certitude que, s'il n'y avait pas de contingents, nous ne fabriquerions pas ces produits? C'est une question de politique de la part des gouvernements de ces pays. C'est aussi une question d'opportunisme de la part des designers et des multinationales qui fabriquent ces produits à Hong-Kong et à Taiwan. Ils recherchent un faible coût de la main-d'œuvre et ils ne cesseront pas de produire ces articles-là s'il n'y a aucun contingent. Ils vont en produire davantage là-bas. Les détaillants ont accepté davantage la fabrication de ces produits de plus haute qualité en Extrême-Orient. C'est bon pour leur marge de bénéfice. Ils peuvent pratiquer de plus fortes majorations là-dessus et ils aiment ça. Si vous abolissez les contingents, cela ne voudra pas dire qu'il y aura moins de ces produits, que les gens à Hong-Kong et à Taiwan vont se remettre à fabriquer des produits de qualité inférieure. Cela n'a pas de sens du tout. Si vous supprimez les contingents, je crois que les études de la Banque Mondiale prouvent qu'il se produirait des articles de qualité inférieure à Hong-Kong, à Taiwan et en Corée et que ces articles n'iraient pas vers les pays réellement en voie de développement, vers ceux qui ont réellement besoin de ces produits.

M. Miller: Lorsque vous parliez tantôt de la qualité des produits canadiens à l'heure actuelle, vouliez-vous dire que les contingents pour ce secteur du marché, de fait, ne sont pas, et ne seront pas, nécessaires? Autrement dit, au chapitre de la

[Text]

Toughskins, and so on, this is a fully-competitive, internationally-competitive industry and protection of that sort is not necessary?

Mr. Clark: No, we would not say that. We cannot open up the market fully. In this case, the Toughskins is a Sears brand. I hope I do not make you too nervous, Dave, using this example but it is a Sears Brand using fabrics that are confined to Sears. There is no reason that Sears could not produce these products in the Far East if they felt the price pressure to do so. It would take them time, probably considerable time, to build up the same quality levels and service levels but there is no reason that they could not do that. Part of our problem is that the Canadian industry, in order to continue its efforts improve quality, to rationalize their manufacturing procedures and to improve their production methods, has to invest quite a bit of money and, if there is no certainty that your market is going to be there two or three or four years down the road, people are not going to invest the money and then our quality level will stagnate.

The Chairman: Well, could you elaborate before we seriously run out of time? The bell is going to ring here in four minutes but that is no problem. We can continue for a few more minutes after that. Could you elaborate upon how we can distribute the quotas more equitably than we do now? As I understand it, what we are doing now is that the quotas are not distributed. The quotas are, in fact, linked to a pattern of trade that the countries have had with Canada which means it is totally irrespective of a political, moral and social-justice intentions of giving them to other Third World countries, like would happen if Sri Lanka wanted to come in. My interpretation is that the system is linked to a pattern of sales in the past. Now, could you elaborate how we can change that. What is entailed? How does the GATT Multifibre Arrangement come into play? Would that be contrary to normal trade negotiations as they are carried out internationally?

Mr. Clark: Well, since I was one of the drafters of the GATT Multifibre Arrangement, I think I can answer that for you and tell you that there is little in the GATT Multifibre Arrangement that would directly preclude you from doing that. However...

• 1400

The Chairman: What about GATT?

Mr. Clark: GATT has a number of provisions in it which indicate that you are supposed to respect traditional trade patterns. So does the GATT Multifibre Arrangement, but then the GATT Multifibre Arrangement is contradictory in that it also recommends, under Article 6, that you treat developing countries more favourably, particularly the new entries in the least-developed countries. Now, going back to when I was in government and working in the GATT structure, we tried, on a number of occasions, to introduce the

[Translation]

qualité, des Toughskins et ainsi de suite, il s'agit d'une industrie parfaitement concurrentielle sur le plan international et une protection de ce genre n'est pas nécessaire?

M. Clark: Non, nous ne dirions pas cela. Nous ne pouvons pas ouvrir entièrement le marché. Dans ce cas-ci, les Toughskins sont une marque de Sears. J'espère que je vous rends pas trop nerveux, Dave, en employant cet exemple, mais il s'agit d'une marque de Sears où l'on emploie des tissus limités à Sears. Rien n'empêcherait Sears de faire fabriquer ces produits en Extrême-Orient si le prix l'obligeait à le faire. Il leur faudrait du temps, probablement beaucoup de temps, pour atteindre les mêmes niveaux de qualité et de service, mais il n'y a pas de raison pour les empêcher de le faire. Une partie de notre problème vient de ce que, pour continuer à améliorer la qualité, à rationaliser et améliorer ses méthodes de fabrication et de production, l'industrie canadienne doit investir de gros capitaux et que, si elle n'a pas la certitude que son marché existera encore dans deux, trois ou quatre ans, on n'y fera pas les investissements nécessaires et alors les niveaux de qualité resteront là.

Le président: Pourriez-vous nous en dire davantage là-dessus avant que nous manquions sérieusement de temps? La cloche va sonner ici dans quatre minutes, mais cela ne pose pas de problème. Nous pouvons continuer à siéger pendant quelques minutes après cela. Pourriez-vous nous parler davantage de la façon dont nous pourrions distribuer les contingents plus équitablement qu'à l'heure actuelle? Si j'ai bien compris ce que nous faisons à l'heure actuelle, il n'y a pas de distribution de contingents. De fait, ces contingents sont liés au mode de commerce de ces pays avec le Canada, ce qui veut dire que c'est tout à fait étranger aux intentions de politique d'ordre moral et de justice sociale qui voudraient les accorder à d'autres pays du Tiers monde, mettons, par exemple, Sri Lanka qui voudrait peut-être s'y lancer. Si j'interprète bien le régime, c'est lié au mode de ventes faites dans le passé. Or, pourriez-vous nous en dire un peu plus sur la façon de changer cela? Qu'est-ce qui est en jeu? Comment l'Entente du GATT sur les multifibres intervient-elle? Est-ce que ce serait contraire aux négociations commerciales normales telles qu'elles se pratiquent sur le plan international?

M. Clark: Eh bien, étant donné que j'ai été un des rédacteur de l'Entente du GATT sur les multifibres, je crois pouvoir vous répondre et vous dire qu'il y a bien peu de chose dans l'Entente qui vous empêcherait directement de faire cela. Toutefois,...

Le président: Qu'en est-il du GATT?

M. Clark: Le GATT renferme un certain nombre de dispositions qui indiquent que vous êtes censé respecter les modes traditionnels du commerce. De même en est-il de l'Entente du GATT sur les multifibres. Par contre, il y a contradiction dans l'Entente en ce qu'à l'article 5, elle recommande que vous traitiez plus favorablement les pays en voie de développement, en particulier les nouveaux venus parmi les pays les moins développés. Or, si je me reporte au temps où j'étais fonctionnaire et où je travaillais à la structure du GATT, nous avons

[Texte]

concept of more favourable treatment for the least developed countries. It was opposed by people like Korea, Hong Kong and Brazil and it continues to be. We had an international discussion in Brussels sponsored by the . . .

The Chairman: You mean the Canadian government had that position?

Mr. Clark: The Canadian government was involved in discussions on those matters through UNCTAD and through the GATT. Whether it was a formal position or a position that the negotiators took, I could not be specific about, at this time, because you get involved in so many of these issues. We had a meeting in Brussels, the International Chamber of Commerce and the Trade Policy Research Centre sponsored a symposium on the future of the GATT Multifibre Arrangement and we put forward the view that the GATT Multifibre Arrangement should be adjusted so that the major positions in the market, held by people like Korea and Hong Kong, could be frozen or reduced in order to take care of new entrants. We are not alone in this view. We have indicated in one of the Annexes here that the people that I have quoted before, Chenery and Keesing at the World Bank, preparing one of their working papers, said

If we assume a second-best world in which the advanced countries are only willing to move away from unprofitable types of manufacturing rather slowly,

I do not know if that is a second-best world or a first-best world, but it is probably a very practical world.

there is a strong argument for favoring the poorest countries in the limited number of sectors where they are likely to become efficient exporters. Where the export market is already being parceled out by quotas—which cannot be avoided in textiles and some agricultural products—it may be necessary to redesign quotas to discriminate systematically in favour of the least developed and poorest LDSS, if not others that need the exports most.

So the idea is being considered. It would be very difficult to do under the GATT multifibre Arrangement as it is now written. The provisions in the GATT, that promised to respect orderly trade patterns and past trading practices, perhaps could be over-ridden by Part 4 of the GATT which provides special rights to developing countries and I might think, as well, that it might be possible under the general GATT waiver for the general preferential scheme which need not be limited necessarily to tariffs. In fact, the European communities, when they renegotiated their quotas in 1977-78, had a primary objective of redistributing quotas from Hong Kong, Taiwan and Korea to the least developed countries. In fact . . .

The Chairman: I suppose the Lomé Convention does that too, does it not?

[Traduction]

tenté un certain nombre de fois de faire entrer en jeu l'idée d'un traitement plus favorable pour les pays les moins développés. Il y a eu opposition de la part de pays comme la Corée, Hong-Kong et le Brésil et cela continue. Nous avons eu à Bruxelles un débat international parrainé par . . .

Le président: Voulez-vous dire que le gouvernement du Canada avait adopté cette attitude?

M. Clark: Le gouvernement du Canada était engagé dans des discussions sur ces questions par voie de la CNUCED et du GATT. Je ne saurais dire à ce moment-ci s'il s'agissait d'une position officielle ou d'une position que les négociateurs avaient adoptée, parce qu'on en vient à s'engager dans un si grand nombre de questions. Nous avons une réunion à Bruxelles; la Chambre de commerce internationale et le Centre de recherche en politique commerciale avaient parrainé un colloque sur l'avenir de l'Entente du GATT sur les multibfibres et nous avons évoqué l'idée que l'Entente devrait être réglée de telle sorte que ceux qui occupaient les principales positions sur le marché, comme la Corée et Hong-Kong, seraient figés dans ces positions ou leurs positions réduites afin qu'on puisse tenir compte des nouveaux venus. Nous avons signalé dans une des annexes de notre mémoire que ceux que j'ai déjà cités, Chenery et Keesing de la Banque Mondiale, en préparant un de leurs documents de travail, avaient dit:

Si nous supposons un monde d'un second ordre dont les pays avancés ne sont disposés à se retirer que très lentement des genres de fabrication qui ne sont pas rentables,

Je ne sais pas s'il s'agit d'un monde d'un second ordre ou d'un monde de premier ordre, mais c'est probablement un monde très pratique,

il y a une forte thèse pour favoriser les pays les plus pauvres dans le nombre restreint de secteurs où ils deviendraient vraisemblablement des exportateurs efficaces. Là où le marché d'exportation est déjà morcelé par des contingents,—ce qu'on ne peut pas éviter dans le cas des textiles et de certains produits agricoles,—il pourrait être nécessaire de réaménager les contingents pour favoriser systématiquement les pays les moins développés et les plus pauvres, sinon d'autres qui ont le plus grand besoin des exportations.

C'est donc dire que l'on joue avec l'idée. Ce serait très difficile à réaliser en vertu de l'Entente du GATT sur les multibfibres telle qu'elle est rédigée à l'heure actuelle. Les dispositions du GATT qui promettaient de respecter les modes et les pratiques ordonnées du commerce passé, pourraient peut-être être supplantées par la Partie 4 du GATT qui prévoit des droits spéciaux pour les pays en voie de développement et ce serait peut-être possible aussi, je pense, en vertu de la renonciation générale du GATT pour le régime préférentiel général qui ne se limite pas nécessairement au tarif. De fait, lorsqu'elles ont renégocié leurs contingents en 1977-1978, les communautés européennes avaient pour premier objectif de redistribuer les contingents de Hong-Kong, de Taiwan et de la Corée aux pays les moins développés. En réalité . . .

Le président: C'est ce qu'accomplit, n'est-ce pas, la Convention de Lomé?

[Text]

Mr. Clark: Well the Lomé Convention works great, but if you read it, it is not that great. In effect it does redistribute some exports to these countries, but the rules of origin are so tough under the Lomé Convention that it is difficult for the countries to realize their full potential.

The Chairman: The rules of origin, I am sorry . . .

Mr. Clark: Well they have what they call rules-of-origin requirements. You cannot get the benefits of the Lomé Convention unless you meet certain manufacturing requirements within the country or within the group.

Mr. Mertens: Mr. Chairman, I hope we are talking about the least developed nations within the free world in this whole discussion. I feel, particularly, that we do not owe any specific support or help to the state-trading countries, particularly those which are behind the Iron Curtain and I just want to impress on you Mr. Chairman and the committee that when we talk about least-developed nations, we want to exclude all state-trading countries, in particular China, who might provide low-cost clothing to the Canadian consumer but at a political price.

The Chairman: That is always a tough political question. I do not think, as a matter of principle, I would accept what you suggest. In our aid programs, or our trade relationships, there are two sides to look at. As a matter of fact, the Canadian position, at the last Venice summit, was to look at ways of welcoming or see in what ways the Eastern Bloc countries could play a role in North-South relations. I think we ought to be very careful that our industries, operating in a democratic world, do not compete with industries somewhere that are heavily subsidized but I think that within that, there must be ways to assess the impact that the subsidy in that country would have. I am not sure we should totally close our minds to doing things with countries that do not have the same kinds of regimes that we have because I guess some people in the free world, not long ago, said that about Afghanistan. And what did Afghanistan do? They went to the Soviet Bloc for help.

• 1405

If you are dealing with a developing country, a poor country, that now has another kind of regime which is not a free regime, it is a very tough political question as to what extent you should deal with it in anything because there is the danger that, if you do not deal with them, then, you just strengthen their position and others in their situation may tend to look to the Eastern Bloc for help. I would rather have them look to us for help. Plus there is the fact that you have other sectors of the Canadian industry that want to trade with others in the Eastern Bloc also.

Mr. Mertens: Well, I did not look at it from the political situation obviously. I realize there are other interests in the total, let us say, manufacturing sector in Canada. I am trying

[Translation]

M. Clark: La Convention de Lomé, c'est très bien, mais si vous la lisez, vous vous rendez compte que ce n'est pas si bien. Elle redistribue en effet certaines exportations à ces pays, mais les règles sur l'origine sont si rigoureuses aux termes de la Convention de Lomé qu'il est difficile pour les pays de réaliser tout leur potentiel.

Le président: Les règles sur l'origine, je m'excuse . . .

M. Clark: Eh bien, il y a ce qu'on appelle les exigences des règles sur l'origine. On ne peut pas obtenir les avantages de la Convention de Lomé si on ne satisfait pas à certaines exigences de fabrication à l'intérieur du pays ou au sein du groupe.

M. Mertens: Monsieur le président, j'espère que, dans toute cette discussion, nous parlons des pays les moins développés au sein du monde libre. J'estime particulièrement que nous ne devons aucun appui ou aide précise aux pays où l'État a la maîtrise du commerce, surtout ceux qui se trouvent derrière le rideau de fer. Je tiens à vous faire bien comprendre, monsieur le président, ainsi qu'au comité, que, lorsque nous parlons des pays les moins développés, nous tenons à faire abstraction de tous les pays où c'est l'État qui fait le commerce, en particulier la Chine, qui pourraient peut-être fournir des vêtements à bas prix au consommateur canadien, mais à un certain prix politique.

Le président: Voilà une question politique qui est toujours très difficile. En principe, je n'accepterais pas ce que vous dites là, je crois. Il faut envisager les deux côtés de la médaille dans nos programmes d'aide ou dans nos relations commerciales. De fait, à la dernière réunion au sommet à Venise, le Canada a pris attitude d'examiner les moyens de faire bon accueil ou de voir comment les pays du bloc de l'Est pourraient jouer un rôle dans les relations Nord-Sud. Nous devons veiller bien prudemment à ce que nos industries, qui fonctionnent dans un monde démocratique, ne rivalisent pas avec des industries qui sont fortement subventionnées quelque part mais je crois que, dans ces limites-là, il doit exister des moyens d'évaluer l'impact que la subvention pourrait avoir dans ce pays. Je ne suis pas sûr que nous devrions renoncer complètement à faire des choses avec des pays qui n'ont pas le même genre de régime que nous. Il n'y a pas si longtemps certains dans le monde libre disaient cela à propos de l'Afghanistan. Et puis, qu'est-ce que l'Afghanistan a fait? Il a demandé de l'aide au bloc soviétique.

Si on fait affaires avec un pays en voie de développement, un pays pauvre, assujéti présentement à un autre genre de régime qui n'est pas un régime libre, cela devient une question politique bien difficile quant à savoir dans quelle mesure on doit traiter avec ce pays-là dans quelque domaine que ce soit. Il y a danger que, si on ne traite pas avec lui, on renforce simplement sa position et d'autres dans sa situation pourraient tendre à demander l'aide du bloc de l'Est. J'aimerais mieux qu'il se tourne vers nous pour de l'aide. Il y a aussi que d'autres secteurs de l'industrie canadienne veulent aussi commercer avec le bloc de l'Est.

M. Mertens: Il va sans dire que je n'envisageais pas la question du point de vue politique. Je me rends compte que, dans l'ensemble du secteur manufacturier au Canada, il y a

[Texte]

to look at it strictly from the free trade, from the competitive side . . .

The Chairman: All right, yes.

Mr. Mertens: . . . the cost, prices are not set . . .

The Chairman: All right, I agree with you that we have to be extremely careful that you are not competing, in other words, with a foreign government.

Mr. Clark: Really all I was going to add was that, when Mr. Mertens comments about China and the state-trading company, we are particularly concerned about China and the Eastern Europeans countries, we do not consider these are among the least developed countries.

The Chairman: No, but some of their satellites may be. But some of the things that these countries can do can be competitive and economic, I think you would agree. The fact that they have that kind of regime and they are state companies does not necessarily mean that they are not competitive.

Mr. Mertens: I think it would be extremely difficult, Mr. Chairman, to really follow it through to the bottom and find their true costs. I do not think they would ever disclose it. I think it would be extremely difficult to establish . . .

The Chairman: I have that problem, for example . . .

Mr. Mertens: . . . a fair market value.

The Chairman: I have that problem in the fisheries sector, being from a fisheries constituency, as to how we compare, for example, the work, that Polish workers do on factory ships to process the fish, with the very expensive and high cost of processing fish in our plants.

So it is a constant problem that I have to deal with politically and we are trying to establish exactly what the costs are. One of the things we have tried to do—you may have heard in the press—is that we are permitting small fishermen to sell raw fish, unprocessed fish to the large factory ships offshore because they get a better price and, of course, the Poles and others from the Iron Curtain countries can process it on their ships a lot more cheaply than we can process it, here, and therefore, we lose markets. So it is a constant political problem I have to deal with but we are trying not to close ourselves in principle but to try to establish what the costs are. It is not easy.

All right, well, I want to thank you very much and I am sorry that we ran short of time but I guess we gave you just about the amount of time that we thought we should give you, in any event, and I want to say, once again, that I appreciate very much the effort and the energy that people have put in your delegation to come from all over the country. We find that that is a measure of the importance you bring to your interest and therefore to the public interest. Thank you.

The meeting is adjourned to the call of the Chair.

[Traduction]

d'autres intérêts. Je m'efforce d'envisager la question strictement du point de vue de la liberté de commerce, de la concurrence . . .

Le président: C'est ça, oui.

M. Mertens: . . . du prix de revient, des prix qui ne sont pas établis . . .

Le président: C'est juste, je conviens avec vous qu'il faut prendre grand soin de ne pas rivaliser, autrement dit, avec un gouvernement étranger.

M. Clark: En réalité, j'allais simplement ajouter que, lorsque M. Mertens parle de la Chine et d'une société commerciale d'État, nous nous soucions particulièrement de la Chine et des pays de l'Europe de l'Est, car nous ne les considérons pas parmi les pays les moins développés.

Le président: Non, en effet, mais certains de leurs satellites peuvent en être. Toutefois, certaines des choses que ces pays peuvent faire, peuvent rivaliser et être rentables, vous en conviendrez, je pense. Le fait qu'on n'y trouve pas ce genre de régime et qu'il s'agit de société d'État ne veut pas nécessairement dire qu'ils ne peuvent pas faire concurrence.

M. Mertens: A mon avis, monsieur le président, il serait extrêmement difficile d'aller jusqu'au fond des choses et de découvrir leurs prix de revient réels. A mon avis, ils ne le révéleraient jamais. Je crois qu'il serait extrêmement difficile d'établir . . .

Le président: J'ai ce problème, par exemple . . .

M. Mertens: . . . une juste valeur marchande.

Le président: Venant d'une circonscription de pêche, j'ai ce problème dans le secteur des pêches, de savoir comment comparer, par exemple, le travail des ouvriers polonais sur les navires-usines pour transformer la poisson avec le coût très élevé de la transformation du poisson dans nos usines.

C'est donc un problème permanent que j'ai sur le plan politique. Nous essayons d'établir exactement ce que sont les coûts. Une des choses que nous avons tenté de faire—vous avez pu le lire dans les journaux—a été de permettre aux petits pêcheurs de vendre leur poisson frais, non traité, aux grands navires-usines au large parce qu'ils obtiennent un meilleur prix et, bien entendu, les Polonais et autres des pays du rideau de fer peuvent le transformer dans leurs navires à bien meilleur prix que nous. Par conséquent, nous perdons des marchés. C'est donc un problème politique permanent avec lequel je suis aux prises, mais nous nous efforçons de ne pas nous renfermer en principe mais d'essayer d'établir ce que sont les coûts. Ce n'est pas facile.

Bon, je tiens à vous remercier beaucoup. Je regrette que le temps nous ait manqué, mais je suppose que nous vous avons accordé à peu près le temps que nous croyions devoir vous accorder de toute façon. Je tiens à répéter que nous sommes sensibles aux efforts et aux énergies que les gens de votre délégation ont dépensés pour venir ici de toutes les parties du pays. A nos yeux, cela donne la mesure de l'importance que vous prêtez à vos intérêts et, par conséquent, à l'intérêt public. Je vous remercie.

Le comité s'ajourne jusqu'à la convocation du président.

APPENDIX "RNSR-26"
BRIEF SUBMITTED BY THE CNTU TO
THE SPECIAL PARLIAMENTARY COMMITTEE ON
NORTH-SOUTH RELATIONS

October 23, 1980
Ottawa

Summary

This brief represents the contribution which the Confederation of National Trade Unions would like to make to the special committee examining the relations between industrialized and underdeveloped countries. We would like to take this opportunity to make several suggestions regarding the orientation which, in our opinion, Canadian assistance to underdeveloped nations should take. The positions of the CNTU are developed in the following order:

1. *Presentation*—An explanation of factors which encourage involvement on the part of the CNTU in the issue of North-South relations.

2. *General description of the situation*—A presentation of some facts on the state of under-development in the Third World. For example, the African continent is examined in greater detail to discover the sources of under-development problems.

3. *A global exploitation system*—One major obstacle to development is identified as the domination of industrialized powers and multinationals over trade and often over the economies of Third World countries. This domination, which profits the multinationals, prevents a reorientation of development in terms of the needs of a country's population.

4. *Toward autonomous development*—We propose that the under-development problem could be resolved by the autonomous development of countries or of groups of countries, which solution was proposed by these countries themselves at UNCTAD.

5. *Food and energy problems*—The problems of food and energy shortages should be tackled by decreasing dependence on foreign sources. Such dependence creates serious financial problems in most Third World countries.

6. *Official development assistance from Canada*—Canada must favour countries and projects capable of bringing about self-generating development. Such action could take the form of an increase in the number of small-scale projects administered by non-governmental organizations rather than by CIDA. Official assistance must be increased to 0.7 per cent of the GNP within two years and to 1 per cent of the GNP within five years.

7. *Trade policies for the Third World*—Canada must put an end to the discrimination practised against Third World countries with respect to trade policies and grant non-reciprocal trade privileges to goods imported from the poorest countries.

8. *Trade deficits of underdeveloped countries*—We propose that Canada take a stand within the IMF and elsewhere in support of liberalizing conditions for reimbursing external debts of Third World countries.

9. *The importance of union and political freedoms*—The importance is stressed of granting full union and political freedoms in Third World countries as a factor making it possible to seek an alternate method of development.

APPENDIX "RNSR-27"

SUBMISSION OF

THE CANADIAN MANUFACTURERS' ASSOCIATION

TO THE

PARLIAMENTARY TASK FORCE

ON

NORTH-SOUTH RELATIONS

AUGUST 1980

THE CANADIAN MANUFACTURERS' ASSOCIATION

WHAT IT IS

The CMA is the spokesman for manufacturers of every size and kind across Canada. About 75 per cent of all the goods made in Canada are produced by CMA member companies.

PURPOSE

- To undertake studies of manufacturers' problems and opportunities both domestic and international.
- To present the views of manufacturing industry to governments.
- To communicate to Canadians the need for a healthy and expanding manufacturing industry.
- To provide members with information services essential to their day-to-day operations.

HOW IT WORKS

The CMA is structured nationally, provincially and locally. The Association's seven regional Divisions and 33 local Branches may deal finally with matters that lie purely within their respective jurisdictions, and their elected representatives participate fully in the national body's policy making.

CMA policies and views are the product of committees made up of acknowledged leaders and experts from member companies. They bring to CMA practical experience in the successful operation of manufacturing enterprises. These committees are assisted by a full time staff of more than 100, working from eight offices across Canada.

1. OBJECTIVE

The CMA was brought into existence for the purpose of safeguarding and promoting the industrial and trade interests of the manufacturing industry. It is in this context that the CMA is presenting its views to the Special Committee.

2. COMMENT ON THE BRANDT COMMISSION REPORT

The Association perceives little that is new in the Brandt Commission Report, the predictability of which is probably attributable to the fact that it seems largely a compendium of the findings of previous commissions. The implication of urgency of the Brandt Commission findings should not be given undue prominence, but placed in the perspective of developing world economic conditions.

The LDCs are as different from one another as their widely varying economies indicate. The Brandt Commission Report therefore could not do more than present those relatively few positions on which there was unanimity in the group of 77 countries.

It would seem impossible to deal with the problems of world economic development with North/South confrontation as the starting point. The Brandt Commission Report stresses the concept of mutuality of interests, with concessions given on each side, to reach agreements. However, neither the "North" nor the "South" consists of a uniform group of countries. Every country has its own special problems and sets its own objectives, for this reason they cannot be treated alike. It is quite impossible to impose blanket solutions to solve those problems. It should be Canada's aim to mesh its objectives with those of each of the following:

- (a) the poorest countries
- (b) the low-income countries
- (c) the newly-industrialized countries
- (d) the resource rich countries
- (e) its traditional trading partners

Canada's objectives can best be served with the foregoing by developing an ongoing and lasting relationship with these countries on a bilateral basis. History, as well as common sense, demonstrates that little is accomplished by way of agreement in international arrangements without the presence of a strong element of mutual self-interest. It is suggested, therefore, that Canada make more consistent application of this principle, treating the LDCs as trading partners rather than merely recipients of aid.

3. CANADIAN DEVELOPMENT ASSISTANCE

Despite the vast amounts of money made available in official aid it must be apparent that it is impossible for governments to meet all the financial demands and needs of the LDCs. This is a principle which is recognized from time to time but is too easily forgotten. We believe that these financial needs can only be satisfied by applying the dynamics of the private sector and the incentives of the competitive enterprise system to the development opportunities existing in the LDCs.

Private investment will move only towards those jurisdictions that show evidence of according it just treatment under a legislative environment that inspires confidence and assurance of reasonable stability and security.

Governments of LDCs wishing to receive international investments, realizing that such investments must be profitable, should develop policies conducive to successful business enterprise which will be consistent with the achievement of their national economic and social goals. The principles by which they should be guided are set out in a "Pacific Basin Charter on International Investments", prepared and adopted in 1978 by the Pacific Basin Economic Council.

There is, of course, abundant scope for official aid; our point is that government-to-government assistance should be kept in perspective. Canada should focus its assistance in three dimensions:

- (a) by providing direct assistance on a selective basis to the poorest countries
- (b) by providing an educational framework for entrepreneurial development and

(c) by assisting the development of infrastructure, industry, and trade.

This envisions the traditional forms of direct foreign aid, including support for the establishment, staffing and equipping of educational institutions and the provision of education opportunities in Canada for the nationals of LDCs in reasonable numbers. Canadian technology and experience are at world class in the development of economic infrastructure, including particularly the generation and transmission of electric power, telecommunications systems, rail transport systems, airports, agriculture and other examples. In the selection of aid projects, we believe an innovative instrument devised by the Canadian International Development Agency, namely the project preparation facility, to be useful and worthy of further development. Similarly, CIDA's business and industry programs help identify the needs of LDCs that can be met from Canadian capabilities in the form of projects that benefit not only the recipient nation but also the Canadian economy and its foreign trade prospects.

We have earlier stressed the importance of bilateral arrangements in Canada's relations with developing countries. The Association supports the endeavours of the Canadian Government to work out framework agreements for cooperation with individual LDCs and groups, and has been working with the Canadian Business and Industry International Advisory Committee (CBILAC) to elaborate a list of subjects to be covered in agreements of this nature. Such agreements, in our view, should aim at encouraging private investments and the growth of international business in the mutual interests of Canada and the LDCs concerned.

It should be noted that investment and trade pave the way for close and enduring ties. In the case of the newly industrializing countries these are of special importance. Less financial aid should be channelled through the multilateral financing organizations and more should be provided on a bilateral basis so that Canada's financial aid can be related to Canadian capability.

For balance of payments reasons, and in the interests of expanded employment at home, Canada's ability to provide foreign aid is obviously greater if the aid is in the form of Canadian products and services than if it is in the form of Canadian financing of foreign products and services.

Any general untying of aid resulting from an agreement amongst the donor nations would place freely disposable credits in the hands of the developing countries. In consequence, a few low-cost, strategically placed producers would tend to monopolize the business, thereby further improving their ability to develop technology, improve production efficiency, obtain lower freight rates and strengthen their foothold in the markets of the less developed countries. As these suppliers enhanced their ability to successfully bid for aid business, others would become less able to compete.

In the competition for aid business, the margin of economic advantage may be quite small and any one of several factors may determine the preferred supplier. These factors include, for example, access to low-cost materials, proximity to markets, lower transportation costs, reciprocal arrangements, captive markets, and ability to operate on marginal levels of profitability. Such advantages are frequently enjoyed by European, Japanese and United States suppliers. Any further untying of aid would merely serve to reinforce these advantages.

Undoubtedly, if Canada's aid program can be oriented to projects and products in which Canadian companies are technically competent and competitive, the interests of both Canada and the recipient nations will be well served.

4. THE NICs AND THE GATT

Several of the advanced developing countries have successfully turned their serious balance of trade deficits of the early and middle 1970s into substantial trade surpluses. In fact, some have been so successful in developing their exports that they have initiated their own trade liberalization measures.

The newly industrializing countries (NICs), so called because they have enjoyed rapid, outward-looking growth sufficient to propel themselves into the middle income group of countries, have made progress in almost all product groups and are today exporting technologically advanced and capital intensive products. In other words, they have progressed beyond the stage of trading solely on the basis of low wages and labour intensive products. In the CMA's view, international economic successes of this kind should beget international responsibility, and the NICs should now be encouraged to join the GATT as full members, thereby strengthening trade and international relations generally. It would be very much in the interest of the NICs to become members of a stronger GATT for, by so

doing, they would be able to enjoy the benefits as well as accepting obligations provided for in the Agreement. Their participation would enable them to address their claims for better access to the markets of the industrialized countries; also their own markets could be accessible in a more balanced way to Canada and the industrialized countries.

Regarding the Canadian application of the General System of Preferences (GSP), the CMA believes that Canada should apply the GSP to products imported from the NICs only on the condition that they in return reduce or eliminate their own trade barriers and use their growing purchasing power to buy Canadian products rather than spend their Canadian earnings elsewhere.

The Association will be working with the Tariff Board in its study of the Canada's version of the GSP, the General Preferential Tariff. The Board has been directed by the Canadian Government in late July to report on the impact on Canadian production of including additional products under the GPT, and the likely impact of providing duty-free entry under the GPT for a number of products which are now dutiable. The Association will also examine proposed legislation to make the safeguard provisions of the GPT more flexible and responsive to the concerns of both domestic producers and LDCs. It is, of course, too early to make specific comment on these matters at this time.

APPENDIX "RNSR-28"

SUBMISSION TO

TASK FORCE ON NORTH-SOUTH RELATIONS

BY

CANADIAN APPAREL MANUFACTURERS INSTITUTE

Ottawa,
October 23, 1980

INTRODUCTION OF PARTICIPANTS

Mr. Chairman, Honourable Members, I would like to introduce the people here with me today to present the views of the Canadian Apparel Manufacturers Institute on the need to improve North-South Relations.

- Mr. Max Enkin, is President of the Copley, Noyes and Randall Company, Hamilton. He is Chairman of the Executive Committee of the Canadian Apparel Manufacturers Institute, and Co-Chairman of the Advisory Panel to the Minister of Industry, Trade and Commerce on Textile and Clothing.
- Mr. Michael Davis is President of L. Davis Textiles Ltd., Toronto and President of the Apparel Manufacturers Association of Ontario and a member of the Minister's Advisory Panel. He is a manufacturer of infants wear, who operates an ultra-modern plant and exports his product to a wide range of countries.
- Mr. Erwin Mertens is President of G.W.G. Limited, Edmonton, one of the largest Canadian apparel manufacturers, specializing in jeans, workwear and sportswear. He is a member and the Advisory Panel and President of the Alberta Apparel Manufacturers Institute.
- Mr. David Kaufman, President of Silpit Industries Ltd., Winnipeg. He is also a member of the Advisory Panel and a past president of the Manitoba Fashion Institute. His company is a multi-divisional one - manufacturing a wide range of wearing apparel.
- Mr. Alvin Segal is President of Peerless Clothing Ltd., Montreal and of the Men's Clothing Manufacturers' Association of Quebec as well as a member of the Advisory Panel. Mr. Segal's plant, which produces men's suits, slacks and jackets, utilizes a great deal of state of the art technology including computerized production processes.

- Mr. Norman Wexelman is President of Skirt Togs Industries Ltd., Montreal. He is Secretary-Treasurer of the Apparel Manufacturers Institute of Quebec and a member of the Advisory Panel. Skirt Togs is a multi-divisional company - one of the first to group companies serving different sectors under a common services and administrative structure. It will be of interest to the Committee that Mr. Wexelman was instrumental in establishing apparel manufacturing in Antigua. That industry is now exporting to the USA and Europe and has become a major importer of Canadian raw materials.
- Mr. Fred Bryan, is Executive Director of the Apparel Manufacturers Association of Ontario, a Director of Fashion Canada and Chairman of its Communication Committee.

My name is Peter Clark, Executive Director of the Canadian Apparel Manufacturers Institute.

If you agree I will now call on Mr. Max Enkin to make a brief opening statement and we will then be ready to answer any questions you may have.

INTRODUCTION

The issue before us is an important one - not only for the developing countries and Canada - but for the entire world. We are not insensitive to these problems, indeed we wish to assist in any way we can which does not jeopardize the viability of our industry.

I am aware that many feel that the apparel and textile industries are expendable in Canada - that we are a millstone around the collective necks of Canadians - increasing considerably the price they pay for clothing and other wearing apparel. We have read the submissions to this Committee from the Canadian Textile Importers Association and the Canadian Importers Association. Our reactions to their submissions are contained in Annexes A and B to this brief. We have also read the Jenkin's Report which purports to estimate the cost to the consumer of protection afforded our industry. We have undertaken to submit to the North-South Institute our detailed comments on that report. Annex C contains a summary of our main concerns and comments.

In our brief we comment on a number of issues before the Government which will impact on our industry and on the developing world. These include implementation of the Textile and Clothing Board Report, changes in Import Policy, Customs Valuation law and proposed improvements in the General Preferential Tariff.

We are aware too that you have met representatives of the Canadian Textiles Institute. We have read their submission and find ourselves in general agreement with it. In the minds of many people the Textile and Apparel Industries are one and the same. We hope to demonstrate that, while we share some important problems, we are different, have many different problems, and need different solutions. We do not wish to criticize the CTI's submission to your Committee. Our purpose is to establish more clearly the differences between our two sectors and how this affects our attitudes towards the work of the Committee.

Let me say in concluding these few introductory comments that we support the general thrust of the Committee's work on this important matter. We are encouraged by your practical approach to the question. We find particularly encouraging that you recognize it is important to avoid an industrial policy of identifying losers, of backing into our economic future one failure at a time. It is in our view impossible to co-operate with those dedicated to the elimination of our industry. We see, however, a hope that your Committee and the government are prepared to work on this issue in a mutually beneficial manner. In these circumstances we wish to co-operate as fully as possible in your work so that we may both better understand the others problems and concerns and work together towards co-operative solutions to some very pressing problems.

CANADIAN APPAREL INDUSTRY PROFILE

The Canadian apparel manufacturing industry produces wearing apparel for consumer, industrial and institutional use. The processes involved include planning, designing, sourcing materials, initial marketing to determine saleability, cutting and sewing fabrics into garments and finishing the products for sale.

The industry produces a broad range of apparel of virtually all types. While the industry has been forced by increased wages, inflation and import competition to concentrate mainly in the medium to high price range, there are manufacturers in every sector, including children's wear who produce quality apparel for sale at low price points. The major manufacturing sub-sectors and their principal products are listed below.

1. Men's Apparel - men's, youths' and boys' suits, coats, trousers, overcoats, shirts, underwear, work clothing, sportswear, leather clothing and furnishing;
2. Women's Apparel - women's, misses' and girls' suits, coats, dresses, skirts, blouses, sportswear, underwear, lingerie and leisure apparel;
3. Children's Apparel - clothing principally in sizes 0 to 6X and 7 to 14;
4. Foundation Garments - corsets, girdles, brassieres, etc.;
5. Knitting Mills - knitted underwear, sweaters and other apparel made from knitted fabrics usually produced in an integrated fabric knitting, cut/sew operation.

Apparel manufacturers traditionally specialized in one of the major sub-sectors or even one product within a sub-sector. However, as large multi-product firms emerge the product line can involve a broad range of products cutting across subsector lines. Import and market conditions are leading manufacturers in some sectors to broaden and diversify their production in order to utilize capacity and to expand. Also, there are private contractors who, using materials owned and supplied by the primary producers, carry out one or more of the manufacturing processes. These contractors are used to advantage during times of shortages of capacity, or in cases where specialized production capabilities are not available in the primary producer's own plant. It is not unusual for primary producers to fill out their own capacity by doing contract work for others.

PRINCIPAL MARKET STATISTICS

Principal Market Statistics - Apparel Industry

	<u>1975</u>	<u>1976</u>	<u>1977</u>	<u>1978</u>
Establishments	2,318	2,235	2,036	n.a.
Employment (000's)	119.6	119.5	111.6	117.6
Shipments (\$Millions)	2,699.5	2,977.4	3,085.9	4,088.5
Exports (\$Millions)	105.1	106.7	124.1	149.1
Imports (\$Millions)	616.6	881.4	764.3	828.6
Apparent Canadian Market (\$Millions)	3,211.0	3,752.1	3,726.1	4,768.0
Imports as a percentage of Apparent Canadian Market (Value)	19.2%	23.5%	20.5%	17.4%
Exports as a percentage of Shipments	3.9%	3.6%	4.0%	3.6%
Industry Selling Price (1971=100)				
Clothing**	142.1	154.1	167.4	178.2
Knitting	135.7	143.0	152.0	162.6

* Estimates

** Based on men's clothing

Source: Statistics Canada

N.B. This table should be treated with caution since some manufacturers may have included resale of imports in their domestic shipments.

(1) Estimate seems high.

Canadian Apparel Industry Principal Statistics by Sub-Sector 1977

	<u>Establishments</u>	<u>Employment</u> (000's)	<u>Shipments</u> (\$millions)
Men's apparel	565	42.3	1118.4
Women's apparel	762	38.0	1042.8
Children's apparel	113	5.8	174.4
Knitters	138	12.0	305.9
Other	458	13.5	444.4
Total	2,036	111.6	3085.9

Source: Statistics Canada (1) Preliminary

Industry in Perspective

The Canadian apparel industry consists of over 2,000 establishments of which about 400 are contractors. Currently, the industry employs about 115,000 workers and ships nearly \$4.5 billion worth of goods at wholesale annually. Contractors account for about six percent of the shipments.

There are apparel manufacturing plants in every province. Manufacturing is concentrated in Quebec, Ontario, Manitoba, Alberta and British Columbia, primarily in major metropolitan areas such as Montreal, Toronto, Winnipeg, Edmonton and Vancouver. The industry is labour-intensive; its labour force drawn mainly from unskilled and semi-skilled labour pools. Manufacturers are exploring and adopting labour saving technology and improved work systems, as cost reduction methods.

The industry exports about four percent of its output, mainly in fur goods and outdoor clothing. The United States is the industry's principal market. Exports in 1980 should exceed \$250 million.

The industry is among the largest employers in the manufacturing sector. Together with the Textile industry, it accounts for more than six percent of all manufacturing employment in Canada and as much as 25 percent in Quebec. In addition, the Industry's links to suppliers of raw materials and services are estimated to generate directly about 1.5 jobs for each apparel manufacturing employee. Over forty percent of the textile industry work force, more than 35,000 people, are required to supply fabrics and other textile materials used by garment manufacturing.

Size Distribution

The apparel industry is comprised of many producers, who range in size from just a few employees to large companies employing up to 2,000 people in multi-plant operations. Fully two-thirds of establishments have less than 50 employees each.

On the other hand, the larger units with 100 or more employees, which accounted for only 15 percent of the total establishments, provided 55 percent of the jobs in the industry and 51 percent of the value of shipments. This is contrasted with the 1,374 smaller units which provided 22 percent of the jobs and 27 percent of the shipments.

Canadian Apparel Industry Distribution of Production by Size of Establishment 1977 (1)

<u>Employees</u>	<u>Establishments</u>		<u>Employment</u>		<u>Shipments</u>	
	No.	%	(000's)	%	(\$millions)	%
Less than 50	1,374	67	25.1	22	833.8	27
50-99	358	18	25.2	23	669.1	22
100-199	213	10	30.1	27	829.0	27
200 and more	91	5	31.2	28	754.0	24
Total	<u>2,318</u>	<u>100</u>	<u>111.6</u>	<u>100</u>	<u>3,085.9</u>	<u>100</u>

Source: Statistics Canada

(1) includes fur manufacturers who in most cases employ less than 50 people.

A FEW DISTINCTIONS BETWEEN THE APPAREL AND TEXTILE INDUSTRIES

The apparel industry is the major customer of the primary textile industry taking nearly 50 percent of its output. However, we are separate and distinct in important ways.

The apparel industry is characterized by many small companies, none of whom have a dominant position in the market.

The primary textile industry on the other hand, while comprised of nearly one thousand firms, is dominated, particularly in apparel fabric production, by a very few large multi-plant firms. For each of the important woven apparel fabrics there are only one or two major suppliers.

Over 90% of imports directly affecting the textile industry originate in developed countries. Their major problem is with large scale, usually non-union textile mills in the Southern United States. There have been problems in recent years with imports based on petrochemical fibres sold in the USA and Europe at less than cost of production because of surplus capacity conditions.

Imports of wearing apparel on the other hand originate over 90 percent in developing and state-trading countries. Problems do arise from time to time with imports from developed countries, particularly the USA, of end of season merchandise at distress prices, but this is not nearly as serious as the massive quantities available at very low prices from the Third World.

The textile industry is becoming very capital intensive. They are still major users of labour, but due to the nature of their production process have been able to rationalize and specialize product lines. They produce much longer runs of basic fabrics and have become very efficient.

The apparel industry, in order to survive, has become very fashion oriented and this process is accelerating. Manufacturers have to produce broader ranges, come out with new lines more frequently than in the past. This means shorter

runs and increased need for exclusive designs. The apparel industry must import over 50 per cent of the yarns and fabrics it uses. Most of these are imported from developed countries. As Chenery and Keesing noted in World Bank Staff Working Paper No. 314 - The Changing Composition of Developing Country Exports (at page 15) "products such as clothing and electronic products go mostly to MDC's (industrialized countries) while products such as textiles and chemicals are traded more among LDC's".

While the apparel industry is also rationalizing and introducing more automated and computerized production methods, there is less scope for reducing the direct labour component than in the case of textiles.

The apparel industry is highly competitive. There are many small firms, over 2000, competing to sell the bulk of their production to a few large chain and department stores. Their bargaining leverage is very weak, and profit margins are compressed.

APPAREL INDUSTRY POSITIONS ON TRADE POLICY ISSUES

There are a range of issues before the government which will impact on both Canadian apparel manufacturers and the export interests of developing countries. We have summarized our views on these below.

Textile and Clothing Board Report

The bulk of Canada's imports of wearing apparel originate in China and the Newly Industrialized Countries, particularly Hong Kong, Taiwan and South Korea. The textile and apparel industries in these countries are as fully developed as any in the industrialized world. They also enjoy the benefits of diversified economies and low wage rates. As Chenery and Keesing note World Bank Staff Working Paper No. 314 (at page 25) "It is striking that a large majority of LDC exports of clothing come from just three countries in this group - Hong Kong, Republic of Korea and Taiwan - perhaps because they have accumulated the necessary information links and experience in getting the product together and delivering reliably on time even though several of the other LDC's that are trying to export clothing have lower wages and all have fewer problems with quotas."

Our Executive Director, Mr. Peter Clark reviewed this problem at the ICC/Trade Policy Research Centre Conference on the Future of the GATT Multifibre Arrangement in the following terms.

"Quota levels originally set 10 to 20 years ago have been increased by cumulative application of automatic growth rates required under the MFA and predecessor arrangements. Quota levels for major supplying countries particularly Hong Kong, Taiwan and Korea were quite high when they were first negotiated. They have grown for many years at compounded annual rates of 5, 6 percent or more. Apparel consumption in importing countries in recent years has been growing at much less than 6 percent a year. In Europe it is about 1.8 percent; in the USA and Canada about 2 percent. 'Low-cost' imports now account for such a significant share of domestic consumption in these countries that continued

acceptance of a six percent growth rate means that in some product areas all market growth will go to imports and the market available for domestic producers will decline at an accelerated rate. The following table illustrates how onerous application of this growth rate becomes as the degree of market penetration of imports increases."

Implications of the MFA 6 Percent Annual Growth Factor

% Import Penetration of Total Market	6% Import Growth as % of Total Market	6% Import Growth as % Domestic Production
1	0.06	0.0606
10	0.60	0.6667
20	1.20	1.5000
25	1.50	2.0000
30	1.80	2.5714
35	2.10	3.2308
40	2.40	4.0000
50	3.00	6.0000
60	3.60	9.0000
70	4.20	14.0000
80	4.80	24.0000
90	5.40	54.000
95	5.70	100.0000plus

Source: Economist Intelligence Unit Special Report No. 63

Apparel manufacturers must be concerned about the overall rate of growth of imports into our now heavily eroded market. However, we consider it highly inequitable for the "Big Three" to continue to enjoy the lion's share of this trade. We consider that by reducing the quotas now held by these newly industrialized countries, there would be much more scope to increase quantities available for smaller, much less developed new entrants to the market. Indeed, recommendation number 3 in our submission to the Textile and Clothing Board states "In order to take account of the needs of new supplying countries the quotas to which the most advanced supplying countries would otherwise be entitled should be reduced by 10% to provide a reserve for new sources".

This recommendation was not accepted by the Textile and Clothing Board. We have again addressed the problem in our comments on the Board Report to the

Honourable Herb Gray (see Annex D) urging that he adopt our proposals. In this context, it is important that quotas not be established on an open global basis as this will benefit primarily the Big Three. Country reserves must be established in order to protect the interests of less sophisticated producer countries at earlier stages of development.

General Preferential Tariff Review

There are virtually no apparel items included in the GPT. The Government of the day decided to exclude them because the massive volumes of "low-cost" imports entering Canada in the decade preceding introduction of the GPT were not affected by normal MFN tariffs. In addition many of these products were under quota from one source or another. The apparel industry, at that time, was concerned about the reduction of tariffs to Hong Kong and Korea because of their already dominant position among Asian suppliers.

The proposed new items for the GPT provide very little in the way of improved access for apparel products, other than scarves and mufflers. We understand that in future, additional apparel items may become candidates for inclusion. We would still have to object to the introduction of GPT on apparel products if these reduced rates would apply to Korea, Hong Kong, Singapore and Mediterranean self declared developing countries, or any state trading countries.

However, we believe that the industry could examine, in a positive and forthcoming way, suggestions that tariffs be reduced or eliminated for the least developed countries within the context of a meaningful quota structure. We would not limit our definition to the 29 countries usually designated as LLDC's.

The fact of duty reduction or elimination will not ensure increased trade in manufactures with the least developed countries. They are lacking in production and marketing expertise. Perhaps, through CIDA or some similar organization ways and means might be explored to bring together Canadian producers and LLDC interests in order to facilitate their entry into our market and enable them to gain the benefits of our industry experience.

Customs Valuation

Many developing countries have experienced problems with Canada's present methods of Customs valuation - they claim that our current practice discriminates against developing countries. The delegate of India described their concerns to a GATT meeting on valuation practices in the following terms.

"India said that the Canadian system of valuation introduced an element of uncertainty as to the amount of duty which the importer had to pay and had an inhibiting effect on the development of trade. Further, the system of levying duty on the basis of fair market values in the exporting country worked more to the disadvantage of developing countries, as in many cases the prevailing domestic prices in these countries had no direct relationship with the prices at which they could sell these goods in the international markets. Although the invoice prices of export goods were higher than the cost of production plus reasonable margin of profit, these were, in the case of some products, less than the prevailing domestic prices. The structural imbalances and the supply scarcities which often existed in developing countries, coupled with inflationary conditions, resulted in the domestic price ruling at artificially high levels. In addition, in some cases, goods which were products of newly-established export-oriented industries in developing countries were not at all sold in the domestic market. In such cases comparable domestic prices did not exist.

The representative of India noted that while Canadian rules might not be intended to discriminate against imports from developing countries, they posed special problems to these countries because of the particular market situation prevailing in these countries. In the case of exports from India, though the customs authorities generally accepted the invoice prices, the possibility that fair market value might be taken as a base, caused uncertainty and was a factor that disturbed regular development of trade."

Canadian apparel manufacturers as importers of yarns and fabrics are well aware of the concerns expressed by the delegate of India. We have found ourselves on occasion in agreement with him.

The Government is now proposing a complete overhaul of Canada's Customs Valuation legislation. This will be done in two phases - a review of the proposed legislation and an analysis of the need to raise tariffs to compensate for protection lost because of the reductions in duty collections which will occur under the new law.

While we have not completed consultations with our membership on this issue, we expect to make rather extensive representations on the proposed new law. We must, of course, examine this matter from the viewpoint of both manufacturers and importers since we perform both functions. The new law should make it easier to clear imports on the basis of the transaction price - and this will benefit developing countries. It will however, at least in principle, mean an erosion of tariffs. The new provisions are both complex and confusing. They deal with an entirely new system of Customs valuation and leave a great deal of discretion to Customs officers.

The second phase of the Tariff Board Reference will deal with representations for tariff uplifts to compensate for a general reduction in the valuation base. Our concerns here are two-fold. First, as importers of yarns and fabrics we would wish to avoid any increase in duties on our raw materials. It is important that any tariff uplifts would have to be applied on a Most-Favoured-Nation basis. This means that if a tariff was to be increased by 10 percentage points to take account of undervaluation from one source the same increase would be applied to all suppliers whether or not they were undervaluing at all or to the same extent.

As for seeking tariff rate increases on wearing apparel, it is relevant that Canadian tariffs, while low in relation to those applied by the USA on apparel products, are among the highest in the Canadian tariff. In addition, the Government has negotiated quantitative limits on imports of these products and we expect these to continue in the future. In the circumstances, we do not propose, at the present time, to seek higher tariffs. Our final position will, however, be influenced by the degree to which the Textile and Clothing Board's recommendations are implemented.

General Import Policy

Proposed changes in import policy will be reviewed by a sub-committee of the Commons Committee on Finance, Trade and Economic Affairs. These changes, in our view, do not add significantly to the protection available to Canadian manufacturers. They may however, make it easier for business to get government to use available mechanisms. As the apparel industry has relied primarily on quantitative import limitations, they have never filed a complaint under the anti-dumping or countervailing duty laws. The proposed legislation is primarily concerned with full implementation of Canada's right under the International Agreements relating to these subjects.

ANNEX A

**COMMENTS ON THE SUBMISSION
OF THE CANADIAN TEXTILE IMPORTERS ASSOCIATION
TO THE TASK FORCE ON NORTH-SOUTH RELATIONS**

This submission, in our view, is too rhetorical and offers extreme, unsubstantiated judgements as fact. The truth of the matter is that no one is really satisfied with the Government administration of Textile Policy - which of itself must evolve to meet changing conditions. The fact that no one interest group is fully satisfied might suggest to some that those responsible for administration of Textile Policy are doing a fairly effective job of balancing some very diverse interests.

To set the record straight, the quotas have been recommended for a 9 year period. Officials have expressed concern about insulating the market for this long. The Board has found injury, otherwise they would not be in a position to justify their recommendations.

Let us look at the three examples suggested by the CTIA. On page 4 of their brief.

1. Consumer, user and distribution groups all appeared before the Textile and Clothing Board. Data was obtained from them by the Board staff. We submit that the Board met its obligations under the law. CTIA's problem is that the Board did not agree with them.
2. The Board questioned industry representatives very thoroughly on their previous rationalization plans and activities. They have demonstrated that much has been done in these areas.
3. It is not true that the Board has ignored Canada's international obligations - which are in the process of changing. As for GATT - if globalization recommendations should require unilateral action - Article XIX permits this type of safeguard action and also envisages the possibility of compensation to affected exporters.

Page 5 repeats a number of findings of the "Jenkin's Report" which is dealt with in Annex C to this brief. We found the Jenkin's Report to be inaccurate and extreme in its calculations, not taking into account all factors which should have been included in the calculations. To suggest that low income families are paying 3 times as much for clothing relative to their incomes than other Canadians and to blame this on quotas and tariffs is an exercise in intellectual gymnastics designed to shock readers. If someone earns \$10,000, all of his expenditures whether they are for bread, milk or a movie cost him three times as much in relative terms as someone earning \$30,000.

The suggestion that quotas are forcing manufacturers back into the production of 'low-end' merchandise demonstrates an incredible ignorance of the apparel industry. Manufacturers strive to increase the skill levels of their employees - it is not in their interest, or economical to downgrade them.

CTIA suggests the TCB report is ultra vires and without effect. They wish to proceed as if it does not exist. This contributes a sense of unreality to their analyses.

While CTIA claims a "fundamental and unshakeable support for the twin principles of Free enterprise and Free international trade" (page 8) the public record shows, in the form of their public statements and advertisements in 1977/78, that they opposed the government's desire to move from global to bilateral quotas. They opposed this shift because under the global quota they held entitlements based on their past performance, leaving little scope for new entrants to the market. So much for free enterprise and free trade. They also saw great benefit in holding the quota because it put them in the drivers seat enabling them to drive down prices by playing one exporter off against another. We fail to see how these practices benefit Third World producers.

CTIA notes (page 9) "We continue to deplore the linking of "problems" in the Canadian Textile and/or Clothing sectors with the import control solutions of other importing nations." The facts are that Canada has a very small and relatively open market. Together, the United States and Europe consume 20 times as much textiles and clothing as we do. As they reduce imports or restrict their growth in their markets, as they do from time to time, this extra capacity is shifted to the most open market which has usually been Canada. It must be remembered that 2.5 percent of USA/EEC consumption is equal to half of the Canadian market. We must be extremely cautious about the spillover effects of restrictive moves in other markets. For example, Korea recently agreed to reduce its exports of sweaters to the USA by 3.6 million units. If these are diverted to Canada the impact on our sweater producers will be disastrous.

We agree that Canadian problems deserve Canadian solutions. It could be argued that what we need are tighter controls than those imposed by the USA and EEC. These countries have certainly been able to ensure that their markets for textile and apparel products have not been eroded to the same extent as Canada's.

We appreciate the concerns expressed by the CTIA about the Board's suggestion that greater involvement in importing by manufacturers as a method of rationalizing production and improving their marketing programs. It is obvious that this would impinge on the position of their membership who are middlemen. They, no doubt, are experiencing similar pressures in other areas as their customers "go direct" in order to achieve cost reductions in an increasingly price sensitive market. We also considered that greater involvement by manufacturers in importing will be one of the best ways to improve the situations of the LLDC's.

CTIA comments on investment and investment plans (page 12) misrepresent the actual situation and cannot be based on any empirical evaluation of the situation. Our markets have declined because of the general economic downturn.

As for apparel exports, these are expected to increase by 35 percent in 1980. The criteria for investments is an adequate assurance of stable market conditions. The cost of creating a job in the apparel industry has increased tenfold in recent years. This has considerably lengthened the pay-back period.

We find CTIA comments on labour availability also extreme. A simple check with union offices, particularly in Montreal, would quickly clarify this situation. Temporary entry of foreign labour is a fact. That they work at bargain basement prices is simply not true. The Manitoba situation is unique - and the industry is one of the largest manufacturing employers in the province. The Manitoba Fashion Institute is working with both levels of government to increase training programs available to Canadians, and are paying particular attention to the training and skill development of Manitoba's native people.

We have the following comments on the CTIA's recommendations.

1. North American rationalization. The U.S. industry has been less keen to have this option analyzed than has Canadian industry. Even if it were feasible we doubt that U.S. industry would be interested if recommendation 1C were implemented opening the Canadian market to the rest of the world.

Further, if the government were to announce a ten year phase out of tariffs and quotas, there would be many in the industry who would phase out their operations more quickly. This is a highly competitive industry - and progressive liberalization would quickly force manufacturers to cut their losses.

2. We see the use of open general permits as a liberalizing device. While it does discriminate in favour of those countries not requiring specific permits, the alternative is to require specific permits. Unless there is a specific quota this system imposes no burden on the developing exporting country.
3. Product coverage. The CTIA has an obsession with the exemption from import control measures of garments in sizes 0-6X. This matter was thoroughly discussed before the Textile and Clothing Board. The fact of substantial Canadian production was established. Importers have reduced their purchases of these items because they earn lower absolute profits on them. However, they built up their businesses in the pre-quota period in importing substantial quantities of these products. Now they seem to be telling us that unless these products are free of quota, they will not import them, reserving their quota related imports for adult sizes. There are provisions in most bilateral agreements to ensure a supply of garments in children's sizes. The Board has recommended that these be maintained.
4. Bilateral solution. The CTIA recommendation on the bilateral approach is confusing and seemingly contradictory. CTIA deplores unilateral action, but they want allocation of quotas in Canada so they do not have to pay quota charges to developing country exports. We submit, that this would result in a return to the 1977-78 situation where the scarcity premiums were pocketed by Canadian importers. They are showing little concern for Third World exporters - dooming them to reduced quantities under quotas and depressed earnings by turning the trade into a buyer's market.

While the Canadian apparel industry has recommended that quotas be allocated in Canada, our objective is to reduce the dominance in the

market of Hong Kong, Taiwan and Korea and to redistribute entitlements to LLDCs. As Chenery and Keesing note in World Bank Staff Working Paper No. 314 (at page 47) "If we assume a second-best world in which the advanced countries are only willing to move away from unprofitable types of manufacturing rather slowly, there is a strong argument for favoring the poorest countries in the limited number of sectors where they are likely to become efficient exporters. Where the export market is already being parceled out by quotas--which cannot be avoided in textiles and some agricultural products-- it may be necessary to redesign quotas to discriminate systematically in favour of the least developed and poorest LDCs, if not other that need the exports most". While they see some potential problems in interfering with natural market forces this way, it seems to us that strong measures are needed to develop LLDC industry and export potential.

5. Duration. The suggestion that quotas be extended for a one or two year period, when longer term measures are necessary, will serve only to increase uncertainty in the market both for importers and exporters.
6. Country Coverage. CTIA shows a clear interest in improving the situation of Korea, Taiwan, and Hong Kong. These are their most reliable sources - which account for over 80 per cent of imports under restraint. As long as they maintain their dominant position the LLDC's will not gain any significant foothold in the Canadian market.

We submit that the recommendations put forward by CTIA are not implementable nor do they reflect any real concern for the interests of the LLDC's.

ANNEX B

**COMMENTS ON THE SUBMISSION
OF THE CANADIAN IMPORTERS ASSOCIATION
TO THE TASK FORCE ON NORTH-SOUTH RELATIONS**

The submission criticizes Canada's import and export performance with the Third World. Their analysis seems to ignore Canada's unique situation and the very large share of our trade, both imports and exports, which takes place with the United States. This is not meant to be an excuse for Canada's weak export performance in manufactured goods. It should, however, also be noted that Canada has consistently enjoyed a surplus on merchandise trade in recent years.

As for Canada's imports from developing countries, the absolute numbers per capita are \$132.00 for Canada, \$176.00 for the EEC, \$120.00 for the USA and \$193.00 for Japan. As the brief notes, Japan was a heavy importer of resource products from Third World countries. They are also surrounded by the developing world to a much greater extent than other countries. Japanese Ministers have stated, on many occasions, that they are importers of raw materials and exporters of finished products. Calculations such as these should always ex-out trade in energy products. Further, since much of LDC - MDC trade flows between MNE's (which Canada does not have to the same extent as the larger countries) perhaps if this trade were extracted we would have a different picture. As noted, we are not suggesting Canada's export performance cannot be improved. There is considerable need for greater export efforts. This problem could be resolved more quickly if the government could develop more meaningful export promotion programs.

We believe that the CIA suggestion, that Canada's failure to do better in exporting to LDC's because Canada's restrictive import policies impede imports from LDC's, is an exaggeration. Let us examine their arguments.

General Preferential Tariff

While Canada's GPT does not provide for the reduction of all rates to Free it is not unattractive to beneficiaries. There are a number of possible explanations for Canada's not going to Free under the G.P.T. First, a great many Canadian tariffs are already at Free and many more duties were eliminated during the Tokyo Round. Second, Canada implemented, in one step, its Kennedy Round cuts, which were supposed to be implemented in five equal steps. This benefitted all exporting countries, both developed and developing. Third, the Canadian scheme has broader coverage than most. Perhaps if the coverage had been more limited it might have been possible to be more generous. Finally, the Canadian program does not subject imports to tariff rate quotas as is the case for the EEC, and competitive need exception triggers as does the USA.

The CIA Notes that "no LDC export would be exclusively accorded duty-free advantages unless equivalent advantages were accorded to BPT or MFN countries." This is not a case peculiar to Canada. When the statutory rate on an

item is Free, the only way to extend a preference to developing country exporters is through an import subsidy. We are not aware of any GSP donor country offering import subsidies. We find it difficult to accept that Canada should be criticized by an importers association for not imposing tariffs.

Rules of Origin

We cannot accept the criticism that Canadian origin requirements for products benefitting from the GPT are stifling. Every GPT donor has origin content requirements. Canada's agreement to cumulative GPT content has, in fact, been regarded as a plus by developing country spokesmen in GATT, UNCTAD and OECD. Without rules of origin, donor countries could be inundated with transshipments which would do little for the manufacturing industry of the beneficiary countries. For an example of very stringent rules of origin we suggest readers review the requirements imposed by the EEC in the Lomé Convention.

Once again there are complaints that very little of Canada's imports from LDC's benefit from the GSP - when over 80 percent of imports from LDC's entered free of duty. While imports of sensitive products such as wearing apparel are not included in Canada's GPT - it is also clear that MFN tariff did little to impede imports. The Canadian markets for these products were seriously disrupted by imports and imports were subject to quantitative restrictions. Other countries, notably the USA, have also excluded textile and apparel products from their GPT schemes.

CIA concerns about stability of the GPT are exaggerated. While items and countries can be removed by Order-in-Council, the Governor-in-Council does not move in such a hasty and arbitrary manner. There have been only two products removed - and in these cases tariff reductions had contributed to serious problems in the affected industries. The Government has rejected more requests for GPT elimination than it has accepted. It is of interest that the Government has introduced, new, open mechanisms to deal with such requests through the Tariff Board hearings.

We hardly find it surprising that none of the chief beneficiaries of Canada's GPT are on the UN list of 29 LLDCs. The countries on this list are there because they lack industrial structures, work skills and marketing abilities to be major exporters. The fact of GPT introduction, or indeed improvement, will not make these countries exporting stars overnight. They are in need of technical and marketing assistance and very patient joint venture partners.

While Canada does have an import control system it does not apply to all developing countries. It also permitted importation of nearly 190 million garments in 1979 - accounting for about 35 percent of Canadian consumption. This is more generous than the import regimes maintained by the USA and EEC. It is sometimes helpful to look at Canada's position in world textile markets. Canada accounts for about 2 percent of world textile (including clothing) consumption. The USA market is 12 times larger than Canada; the EEC about 10. To eliminate Canadian production of apparel to increase imports by about

200 percent would be the same as the USA and Europe opening their markets to imports to the extent of slightly over 3 percent of their consumption. How much and for how long would this benefit the LDC's? Why should Canada, which is already more generous than other countries in their treatment of 'low-cost' imports, continue to liberalize its system when the developing countries could benefit much more by the major markets opening themselves to imports to the same extent that Canada does?

We find Table 2 rather confusing. Many of the aid recipients deemed to be hindered by bilateral agreements or potentially hindered, are not subject to any such bilaterals at present. The figures are inflated by the inclusion of coffee which is not subject to quota to protect Canadian growers - but to meet Canadian obligations under the International Coffee Agreement. It was an UNCTAD proposal to negotiate price stabilization agreement for a number of commodities.

On page 11, recommendation 3, the CIA refers to the need of a serious trade adjustment for inefficient domestic industries in import sensitive areas. We submit that the description of these industries as inefficient is a gross exaggeration. They have no empirical experience on which to base these statements. Many of their staff have never been in a clothing factory. In their Thames Essay "Textile Quotas Against Developing Countries" just issued by the Trade Policy Research Centre (London), Donald Keesing and Marting Wolf (both World Bank economists) note (at P-170) "Probably of greater concern in the developed countries is the fact that trade with countries with fundamentally different levels of income - and this is surely the major problem in trade with developing countries - dooms certain industries for no fault of their own. This is a form of competition which, however valuable in a wider context, cannot be met with any ease by the directly affected countries". This clearly identifies our problems as being related to labour costs rather than the efficiency of our production methods.

ANNEX C

CRITIQUE OF THE NORTH-SOUTH INSTITUTE STUDY "COSTS AND CONSEQUENCES OF THE NEW PROTECTIONISM"

We have reviewed the North-South Institute Report "Costs and Consequences of the New Protectionism". In our opinion, it is highly abstract and theoretical, its conclusions do not conform to reality and its assumptions are biased in favour of the conclusions reached. As a prescription for public policy, it would be a disaster and would inevitably lead to the phasing out of a major Canadian industry together with large segments of inter-related industries.

A basic criticism is that the study does not agree with reality. In order to study the impact of quotas, a highly simplified, theoretical scheme is developed; values for key parameters are either borrowed from other studies or are estimated based on interviews with exporters, importers and quota brokers. The system is then "solved", and the results purport to estimate the cost to Canada of apparel quotas.

It seems strange that the author saw fit to use hypothetical numbers instead of real ones. Canada imposed global quotas on clothing in November 1976. We have now had experience with what subsequently happened to prices, productivity, employment etc. Why was the study not based on these data? It is curious to note, furthermore, that the real data do not support the conclusion that consumers have paid dearly for the quotas.

The second drawback to the Jenkins model is that it assumes that the consumer's price of imported garments is equal to the costs of production (including profit) plus duty plus the monetary value of the quotas. Under this assumption it is easy to demonstrate that quotas have raised the price of imported clothing. But this assumption is not a valid one. It has been demonstrated in other studies that the price of imported clothing to the consumer is related to the price of competitive domestic items and not to the laid down cost of the imported garment.

A U.S. Congress study on imports and consumer prices concluded that...

- "(1) imported products cost less than equivalent domestic prices,
- (2) both sell at the same - or at least approximately the same - price on the U.S. market, and therefore,
- (3) there is a higher mark-up and profit on imported items."

If this is true, then quotas would not materially affect the retail price of apparel. Rather quotas would lower the profit margin on imported items. Certainly Canadian data on pre and post quota consumer prices would support this argument.

Similarly, the Textile and Clothing Board has demonstrated that in Canada the retail mark-up on imported apparel is significantly higher than on a domestic garment. Thus, again, the consumer switching to domestic clothes and away from imports is not going to be paying considerably more. Rather, the division of all that spending between producers, importers and retailers will change.

The Jenkins study also attempts to measure the cost of quotas by looking at the theoretical price tags on an unchanged basket of clothes. Yet the study also concludes that one of the major results of the quotas is to cause an upgrading in the quality of clothing available. No attempt is made to adjust the higher cost estimate for such quality improvements.

The study attempts to quantify the costs of quotas and the benefits. Needless to say, very few benefits are found. Totally ignored are any improvements in the productivity of the domestic industry that may result from quotas.

A 1978 study by the U.S. Dept. of Labour looked at five sectors of U.S. industry (including textile and clothing) subject to import restraints. According to the Canadian Embassy's summary of this study...

"The Labour Dept. study suggests that the major reason for past over-estimates of the price effect of import restraints is the failure to take account of the beneficial effects of restraints on domestic producers' costs and prices. In this regard, the study points out that in the short term, increased domestic capacity utilization will result in increased efficiency and productivity. In the medium term, its (essentially statistical) analysis indicates that each OMA protected industry has benefitted from increased investment rates and new technology with the effect of increasing efficiency and lowering costs of production."

Again, Canada's experience with clothing quotas re-inforce this conclusion. After quotas were imposed, the rate of capacity utilization improved dramatically and the rate of productivity growth simply took off. Thus, again, the evidence supports the view that quotas did not lead to higher consumer prices.

Similarly, a fairly recent (1978) Economic Council study concluded that...

"Tariff protection does not appear to encourage costs to rise; on the contrary, the more highly protected industries showed better-than-average rate of change unit costs over the period 1961-72."

There are many other criticisms we have of the Jenkins report. These can be summarized as follows:

1. In estimating the benefits of free trade, it is assumed that resources thrown out of work in the apparel industry would find re-employment elsewhere.
2. Furthermore, any such adjustment costs are written off as..."generally only temporary in nature".
3. The interdependence between clothing, textiles and other industries is totally ignored. No attempt is made to study the adverse impact on supply and customer industries.

4. The costs of adjustment on workers are under-estimated. The Jenkin's report accepts the I.T.C. working paper's¹ assumption that the leisure time of the newly unemployed textile worker has a monetary value. Thus, when laid off, his loss is not the \$7,240 he would lose in income but is only \$3,060. \$4,180 is the calculated value to him of his leisure time. It appears that the same biases pervade this study as pervaded the I.T.C. study.
5. There is evidence of sloppy workmanship. For example, on page 38 the impact of the quotas on domestic production is being derived. Clearly this is a critical part of the report. Either the document is in error in its description of the process, or the process is erroneously under-estimating the improvement in output (and employment) that would result from the imposition of quotas. It is impossible to tell from the report which of these interpretations is the correct one, as the study gives absolutely no detail on how the calculations were made.
6. There is double counting in the cost to the consumer calculations. Higher clothing prices, it is argued, should lead consumers to shift their purchasing power elsewhere. The magnitude of this shift is calculated and classed as a cost (a lowered standard of living). The value of the alternative goods purchased by these shifted dollars, however, is not put down as an offset. Again, one-sided calculations that tend to bias the results in favour of a pre-conceived conclusion.

Summary

To re-iterate, the Jenkins study, is highly theoretical and its conclusions are at variance with historic data. Furthermore, it does not recognize several critical facts: that mark-ups are higher on imports; that import prices are based on domestic prices not laid down costs; that productivity improvements flow from improved levels of domestic production and that the apparel industry does not operate in an economic vacuum. As a result of these drawbacks, one must conclude, to say the least, that the study is seriously flawed and that we should do all we can to oppose it.

1 "Trade Adjustment Assistance: The Cost of Adjustment and Policy Proposals."

Canadian Apparel Manufacturers Institute Institut Canadien des Manufacturiers du Vêtement

Directeur Exécutif
Executive Director
Peter Clark

ANNEX D

October 20, 1980

The Honourable Herb Gray, P.C. M.P.
Minister of Industry, Trade & Commerce
235 Queen Street
Ottawa, Ontario

Dear Mr. Gray:

At the last meeting of your Textile and Clothing Advisory Panel you expressed willingness to meet with parties affected by the recommendations of the Textile and Clothing Board Report of June 30, 1980. We would welcome an opportunity to meet you to discuss this matter at an early date. Meantime, we wish to offer the following comments and observations in preparation for that meeting.

Let us stress at the outset that we appreciate implementation of the Board's recommendations, in toto, will not be an easy task for you and your colleagues. The Brandt Report recommending a program for survival through improved North-South relations is an important element in current discussions in a variety of international fora including the United Nations. The Prime Minister has announced his desire to revive, at the Ottawa Economic Summit, high level discussions on an improved development strategy, including ways and means of increasing the industrialization of the Third World. A Parliamentary Committee has been established, under the Chairmanship of Mr. Herb Breau M.P., to examine the North-South issues in these international fora and to recommend practical and concrete steps that Canada can take to contribute to the success of these negotiations.

We are aware of the importance of these efforts and are not unsympathetic to the needs of the Third World. We believe that this question, while intellectually stimulating and appealing to our basic human instincts has not, and will not, be adequately researched on a practical level. We hope to discuss these problems without rhetoric and the theoretical intellectual baggage usually present in these debates. We will be involved in the public and private deliberations on this issue, including the work of Mr. Breau's Committee and the October 27 North-South

Institute Conference sponsored by His Excellency Governor-General Schreyer. We support the need to improve the situation of developing countries. Indeed, we are particularly interested in the problems of the least developed countries. However, we do not consider that Canada is under any obligation to transfer additional apparel production to the Third World, as suggested by the Jenkin's Report, sponsored by the North-South Institute. Despite its simplistic approach, fallacious assumptions and faulty methods, this report has generated considerable press pressure in opposition to quantitative limitations on imports of wearing apparel. We have prepared a critique of the report for the North-South Institute. We attach a copy and will provide interested M.P.'s with our thoughts on the Jenkin's study.

It is highly doubtful that the most needy developing countries would benefit from totally free access to Canada's textile and apparel markets. Major gains could be made in this area by improving access to Canada's textile and apparel markets for these least developed countries by globalizing our import control measures and giving the least developed countries preferred access to quota entitlements. This would be consistent with both Part IV of GATT and Article 6 of the GATT sponsored Arrangement Regarding International Trade in Textiles.

We have the following specific comments and suggestions on the Board's report.

We believe that the general thrust of the Board's recommendations will be beneficial to the industry and its workers. It is most encouraging that the Board has recommended a regime designed to ensure more orderly marketing of disruptively priced apparel imports through 1990. This will give the industry enough time and a proper climate in which to continue their efforts to rationalize production and to introduce further productivity improvements. In this regard we note that the Australian government is considering reducing imports to 30% of domestic production for an eight year period, in order to give its industry a real opportunity to strengthen its position. We are also aware that you wish to ensure that any measures you may take to assist the industry to meet competition from disruptive imports are an integral part of an industrial strategy. We consider that the Textile and Clothing Board has recommended some very useful elements for such a strategy. Some sectors of the Canadian apparel industry are as modern and efficient as any in the world, in the technical sense. They cannot however, overcome the wage differentials enjoyed by "low-cost" supplying countries, which are in many cases substantially supplemented by subsidies as well as locational and export promotion incentives. These sectors need a proper investment climate if they are to continue their efforts to introduce state of the art technology and improve their production methods.

You told the Advisory Panel that you did not envisage cutting adrift any industry sectors particularly those playing an important role in the economy and providing employment for large numbers of Canadians. We found this assurance quite encouraging. We urge you to implement the Board's proposals and our suggestions as quickly as possible. This would be a positive step towards strengthening our industry, promoting increased efficiency and productivity and ensuring its continued viability and safeguarding the jobs of our workers.

We note that the maximum growth rates envisaged by the Board for the quota arrangement have been reduced to four percent. However, this is still somewhat higher than actual market growth in unit terms, which ranges from 1.5 to 2.0 percent. If imports are permitted to grow at a faster rate than the market, the position of Canadian manufacturers will be eroded, at an accelerating pace. We submit that to permit this possibility will have a negative influence on investment decisions. The situation of manufacturers of products on the "sensitive" list, where it is envisaged that maximum annual growth should not exceed one percent, is more reflective of reality. Indeed, we consider that adjustments in quotas should be more directly related to market trends. Should a market decline, imports should be reduced too. Canadian manufacturers should not be expected to bear the full burden of market declines.

While the general thrust of the Board's recommendations, as we have indicated, are generally favourable to the industry, detailed examination reveals they also contain several weaknesses which could seriously undermine their intended effectiveness.

Firstly, the Board recommends a bilateral approach to import regulation. We find this an inadequate option. Canada's experience with bilaterals has not been encouraging. These agreements have a very real tendency to proliferate in a disorderly manner as importers seek out new sources of supply. In addition, there is a much greater risk of quota allocations being increased for political reasons, than would be the case under a global quota system. Further, this system tends to favour the major exporters, Newly Industrialized Countries such as Hong Kong, Taiwan and Korea and state trading countries such as China who already provide the lion's share of Canada's imports of wearing apparel. Their annual growth increments alone exceed the quota levels accorded some much less developed countries. The true developing countries, who most need this trade, have little opportunity to enter our market in a meaningful way because of the dominant position of these large exporters. An important development assistance goal could be achieved while maintaining meaningful overall limits on disruptively priced imports by redistributing to those countries, at early stages of industrialization, some of the quotas now held by exporting countries with much more diversified and healthy economies. Redistribution would also help Canadian consumers on low and fixed incomes since the lesser developed countries are more suited to the production of basic, lower cost apparel.

Further, we see great potential benefits is establishing a control mechanism which would be allocated and administered in Canada. While this would no doubt make it difficult to negotiate bilateral agreements, particularly with the most established suppliers, we consider it is justified by the significant benefits to Canadian producers, in terms of increased market certainty and productivity gains, as well as from further rationalizing their marketing approach through a judicious mix of imported and Canadian-made items in their ranges. As previously mentioned, this type of control system would permit Canada to be more generous with the least developed countries, by re-allocating to them portions of entitlements held by the most advanced developing countries. There is little scope for such re-distribution in the recommendations before you, indeed certain recommendations would ensure that the least developed countries would enjoy only very limited access to our market.

Those who are causing the biggest problems are rewarded. This increases the price pressures in the market. We were never worried about apparel from the U.S.A. and Western Europe. There is a tendency for apparel formerly produced in developed countries to move to Hong Kong and Korea in order to increase international sales, particularly where designer labels are involved. Calvin Klein and Yves St. Laurent shirts and other designer lines are being made in Asia. Somebody is making large profits on these items sold in Canada at very high prices which can, and should be, made in Canada employing Canadians.

The recommendation as to how base period should be established for quota levels in the period 1982 and beyond causes major problems for Canadian manufacturers. We sought a roll-back in existing quotas to more realistic levels, because the market, in unit terms, is shrinking and quota levels are too high. Going to a three year average is a major step in the right direction. However, the inclusion of 1980 in the proposed averaging period is even now causing problems. International textile traders are very flexible in their activities. While we had expected many quotas to be underutilizing in 1980 because of the current economic slowdown, this trend is being reversed. Importers and exporters have great incentive to fill this year's quotas, particularly those for sweaters and other products which have not been fully used in recent years. Manufacturers in a number of product sectors are complaining of reduced forward order positions because their customers are increasing their purchases from 'low-cost' sources. We expect that importers will use quotas particularly for the most sensitive products to a much greater extent than originally envisaged and will draw upon flexibility provisions in the bilaterals to exceed the agreed levels to the maximum extent provided for in the agreement. Exporters are co-operating in these efforts by reducing prices and providing extended billing terms. This shift in buying patterns, during a period of reduced economic activity, will have a very adverse impact on the well-being of Canadian apparel manufacturers and their workers.

The Board's recommends that there be better enforcement of orderly marketing provisions. Unfortunately they refer to the MFA provisions. These are best endeavours provisions which are not strong enough. Many sectors of the industry, and shirt manufacturers in particular, have been nearly as adversely affected by disorderly marketing of imports as they have by the massive quantities of imports.

We have, in very few cases, had adequate orderly marketing regulations. For example before the November 29, 1976 announcement of global quotas on a broad range of apparel products, individual quotas on shirts were established for each of the main supplying countries within an overall ceiling. An open reserve of about 25 percent of the quota was available for imports from any country. Quotas were issued in equal quarterly amounts without any provision for carry over from quarter to quarter. This quarterly allocation is very important to an industry which must operate its plants all year round. Production must be scheduled as evenly as possible throughout the year in order to keep overheads and costs as low as possible. Surges in imports can and do occur without equal quarterly allocations because there are large number of importers whose activities are not co-ordinated. When there is a heavy concentration of imports in a short period of time the surplus tends to be sold off at distress prices. Orders for Canadian made apparel are not placed. We then have a situation where our plants are operating well below capacity for extended periods of time.

This increases overheads and costs as well as disrupting the income flows of workers. The situation has been exacerbated by heavy direct import programs by the major retailers, encouraged by the bilateral restraint program where they can bid up prices in order to secure quota. The major chain and department stores buy direct, in very large volumes, forcing traditional importers to open up new sources. The importers load their imports into the early part of the year and inventories are saturated at all levels. Because the domestic manufacturer operates on the shortest lead time he bears the full brunt of the reduced orders. We saw this happen in 1979, and again in 1980.

It was for these reasons that orderly marketing provisions were included in the old shirt quotas and recommended again by the Board in 1977 and 1980. Orderly marketing is not difficult to administer. Your officials need only allocate an importer's quota in four equal parts, without provision for carry over from quarter to quarter. They did this in some cases in 1978, with significant benefits for Canadian producers.

Country by country allocation under an overall limit is very important. Without it activity will rapidly shift to the cheapest and most disruptive source. In 1977/78 imports formerly supplied by less developed countries shifted to Korea and Taiwan who already were dominant suppliers.

When the global quotas were first introduced we were denied our orderly marketing provision in the administrative confusion. Importers were uncertain about what the future held for them. There were importers who felt that the quotas would be lifted in the middle of 1977. Others thought that imports would be cut back even further. Still others feared that if the quotas were extended into 1978, and they did not use their quotas in 1977 they would lose them. Retailers and importers were scrambling to get all the imports they could as quickly as possible. We warned Mr. Chretien in January 1977 that imports would be heavily concentrated in the early months of 1977. They were.

It became clear to us that some officials were not convinced that global quotas at 1975 levels were necessary. They downplayed our demands for orderly marketing suggesting we were trying to build unnecessary rigidities into the system. Importers and retailers, seeking to maximize their import advantages supported officials in this view. Why should importers rush in their merchandise leaving themselves short at the end of the year, they claimed. However, our concerns proved true. Imports in the first half of 1977 accounted for nearly 80 percent of the total imports for the year in some categories.

In 1978 provisions ensuring more orderly marketing were re-introduced and the situation improved. While an orderly marketing clause has been included in bilateral agreements, it is not respected by exporting countries. In 1979 and 1980 imports were concentrated in the early months.

The Board does not clearly recommend any immediate action to resolve current difficulties being experienced in many sectors. These problems, affecting particularly manufacturers of tailored collar shirts, sweaters and men's

fine clothing persist. Increased import buying to inflate future base levels is exacerbating their situations. We urge you to introduce effective immediate action. Just as import levels are increased in a bouyant market they should be reduced in a declining market situation. Failure to recognize the seriousness of current problems will result in plant closures and layoffs across Canada. I should note that Halickman Bros., a Montreal based manufacturer of men's fine clothing was forced to discontinue manufacturing operations last month, Beaver/Columbia Shirt and Paris Sportwear of Toronto and Textile Industries Ltd. of Guelph have also discontinued operations in the last few weeks. Discussions with banks financing the industry reveal many other companies are also in extremely precarious situations. Our situation is ugent. Prompt action must be taken in order to avoid further disruption.

We have, in the past, expressed strong objections to the existence of flexibility provisions in bilateral agreements. The Board's recommendations go some way towards meeting our concerns. They recommend that some provisions be discontinued and others reduced. There would still be a possibility to shift up to 4 percent of quotas from category to category, in respect of products not on the most sensitive list. We submit that major exporting countries should be denied the right to flexibility, but that it be permitted in the case of small least developed country suppliers, in order to take account of their special circumstances.

The Board has recommended continuation of quotas on children's wear. The Board's recommendations however, are not detailed. We wish to ensure that children's wear will no longer be treated more liberally than other apparel products, as is the case in many of the existing bilaterals. The Government originally ordered more liberal treatment of children's wear because they accepted the unsubstantiated claims of importers and retailers that quotas would result in shortages and massive price increases. These prophecies were not fulfilled. We demonstrated to the Board at public hearings that these claims are greatly exaggerated and based primarily on emotion and dreams of the return to price levels existing prior to 1975. Unfortunately the \$9.99 kiddies snowsuit, Canadian made or imported, has gone the way of the 10 cent cup of coffee, the nickle newspaper and the carrier pigeon. Many complaints have been received about the lack of variety available from Canadian producers of children's wear. We established for the Board, with samples, that Canadian manufacturers produce a wide range of products which are made and sold in Canada. Indeed we also demonstrated the extent to which importers and retailers "borrow" original Canadian styles to be knocked off in Asia. It is not clear what importers and retailers mean by "not made" or "not available". Since few officials concerned with low-cost import policy were present at the Board's public hearings they might benefit from practical exposure to what this industry is about. We have real problems affecting real people. We need practical real-world solutions not text book inspired unattainable utopias.

It has been suggested from time to time that the Canadian industry cannot serve the very low end of the apparel market and for this reason low-priced apparel should be excluded from quota. We have never claimed that we can

compete with low-wage countries across the whole range of production nor meet the prices at which they can sell at the low-end of the market. We have vacated this sector of the market to imports. The Canadian industry has styled up its lines and improved the quality of its products. We are serving primarily the middle and higher ends of the market. Some manufacturers, particularly in the children's wear sector are doing an excellent job of serving the upper low end of the market. Why should low priced children's wear be exempt from quota? These low priced garments have been a standard item with importers for years and have been included in base levels used to establish quotas. It is precisely because imports were concentrated at low price points that imports reached the high levels on which quotas are now based. It is instructive to examine the extent to which some quotas for children's wear are going unutilized. Is this because the exporters are unwilling to sell or because the importers would rather put their money into higher profit lines?

Retailers and importers have predicted severe shortages and massive price increases. Yet the clothing component of the CPI has remained below the average through the 1970's until very recently. And there are other factors such as the reduced value of the Canadian dollar, wage increases, importers' trading up and higher fibre costs which account for recent increases. There have been no shortages. Retailers, importers' and manufacturers' inventories are high. We are prepared, indeed anxious to settle the facts of this issue. Our basic position is that import quotas on apparel should be utilized to import what isn't made here. The intent of the restrictions is to maintain activity and employment in Canada. We should proceed very cautiously in examining the possibility of exemptions from quota and, in those exceptional cases where exemptions may be warranted, the quota levels should be reduced by the full amount of such imports which were included in the base levels used to calculate the quotas.

Canadian manufacturers, unlike their competitors in 'low-wage' countries -

- 1) pay decent wages necessary to provide a reasonable standard of living in one of the worlds most affluent nations.
- 2) do not employ minor children in manufacturing. Unfortunately this still occurs in many of the countries exporting to Canada.
- 3) adhere to good working conditions and to reasonable maximum hours of work. Minimum wage and maximum hour laws are non-existent or much less stringent in exporting countries.
- 4) contribute to unemployment insurance, workmens compensation, pensions, health plans, etc. for our employees.
- 5) spend substantial funds on employee training programs.
- 6) pay corporate and personal income taxes. Tax holidays for periods ranging from 5 to 20 years are not unusual in 'low-cost' exporting countries.

- 7) pay duty on all imported fabrics and trimmings. Raw materials are generally duty free in 'low-wage' countries.
- 8) do not receive direct or indirect grants to subsidize our exports nor do we receive direct grants to subsidize our manufacturing operations and payrolls.
- 9) pay regular rates for our utilities. Plant and energy costs are often subsidized in exporting countries.
- 10) invest our own money in plant, buildings, machinery, inventory, etc., and support a broad reaching industrial infra-structure extending through many industries from petro chemicals to computers.
- 11) offer our country a reliable source of well made, relatively inexpensive, clothing (one of the 3 essentials of life - particularly true in Canada).

Whether we like it or not there is a cost of being Canadian. In view of the freedoms and environmental benefits which we enjoy and increased economic autonomy which many Canadians want, most feel that this is a price worth paying. In this context we must take a hard look at the frequent claim that injurious imports are justified by the lower prices they provide consumers. The industry recognizes that low-priced apparel is needed by lower income earners. We have not suggested that low-priced imports be eliminated or reduced to the point where hardship is caused those earning low or fixed incomes. We are looking for a situation where we can be assured of supplying about 75 percent of our own market. We recognize that this cannot happen overnight. It will take time. On the other hand, too little credit is given the domestic industry for the role it plays in keeping prices of imported apparel down. Remove the industry and you simultaneously remove the ceiling and its discipline on the marketplace.

However, there are large numbers of consumers who are being overly selfish in seeking the unrestricted right to demand bargains at the expense of our economic system. They are not on low fixed incomes. They want a high-wage, full-employment economy and a high standard of living but they are not willing to pay for them. Should they expect to chisel away at the foundations and find bargains at the expense of those who support the bargain hunters?

We are faced with a proliferation of new sources of supply. Cuba promises to raise a number of problems for us, and new sources of supply are being developed in Asia, Latin America and North Africa. China, of course, poses the most serious threat of all. The recommendation that new sources of supply be brought under control at low quota levels is an encouraging one. We expect however, that if these provisions do not come into effect before 1982 there will be considerable incentive to develop immediately new sources in a significant way causing additional problems for the industry. We recommend that you direct your officials to take full account of this recommendation in their current impending negotiations. We must note however, that if overall ceilings were introduced on individual products within a Canadian controlled system, there

would be more scope to treat new suppliers, particularly the least developed countries, in a manner which would support rather than detract from the Prime Minister's efforts to get the North-South dialogue back on the rails.

We object to the exclusion from proposed quota coverage of handloom and handicraft products. The US industry has urged the terms of this exclusion in the MFA be amended to withdraw exclusion where nations overly develop their cottage industries. In India development of the handloom and handicraft sector has become a basic national policy. The EEC has noted in this regard, "It is not always easy however, to tell whether some articles are hand-made or not. This is not simply hairsplitting. During the first nine months of 1979 India exported 7,116,000 shirts to the United Kingdom, whereas their annual quota was only about 710,347 pieces. India claimed that the quota in question was not avoided since the garments were hand-made". We recognize the legitimate aspirations of developing countries, however we must avoid such abuses as those noted above and importation from the Philippines of "handicraft" winter outerwear garments.

The Board's recommendations of an administrative nature relating to transshipments, country of origin labelling, specifying a limited number of Customs ports for clearance of apparel and textile products and improved statistics are both relevant and helpful to the industry. We support their implementation.

The Board's recommendations for improved government assistance to the textile and apparel industries in the areas of restructuring export promotion and design and image development are very important. Government efforts in some of these areas are inadequate. We urge the Government to move quickly to implement these recommendations in a meaningful way.

We would be pleased to provide any additional information you or your officials may require, and are available to meet at your early convenience.

Yours truly,



Peter Clark

APPENDICE «RNSR-26»

MÉMOIRE DE LA CSN

AU COMITÉ SPÉCIAL SUR LES RELATIONS NORD-SUD

DE LA CHAMBRE DES COMMUNES

Le 23 octobre 1980

Ottawa

Résumé

Le présent mémoire constitue la contribution que la Confédération des syndicats nationaux désire apporter au Comité spécial qui étudie les relations entre les pays industrialisés et les pays sous-développés. Nous profitons de l'occasion pour faire plusieurs suggestions quant à ce que doit être, à notre avis, la direction de l'aide canadienne aux pays sous-développés. Les positions de la CSN sont développées dans l'ordre suivant:

1. *Présentation*—Une explication des facteurs qui motivent la CSN à s'intéresser à la question des relations Nord-Sud.

2. *Description générale de la situation*—Une présentation de quelques données sur l'état de sous-développement du Tiers-Monde. A titre d'exemple, le continent africain est examiné en plus de détail pour découvrir les sources des problèmes de sous-développement.

3. *Un système global d'exploitation*—On identifie comme obstacle important au développement, la domination exercée par les puissances industrialisées et les entreprises multinationales sur les échanges commerciaux et souvent les économies mêmes des pays du Tiers-Monde. Cette domination, mise au profit des firmes multinationales, empêche une réorientation du développement en fonction des besoins de la population du pays.

4. *Pour un développement autonome*—Il est proposé qu'une solution au sous-développement puisse se trouver dans le développement autonome de pays ou de regroupements de pays du Tiers-Monde, tel que proposée par ces pays eux-mêmes à la CNUCED.

5. *Les problèmes de l'alimentation et de l'énergie*—Les pénuries alimentaires et énergétiques devraient être attaquées en diminuant la dépendance sur des sources extérieures qui provoque des problèmes importants d'endettement dans la plupart des pays du Tiers-Monde.

6. *L'aide officielle du Canada au développement*—Le Canada doit favoriser les pays et les projets susceptibles de provoquer un développement autogénéré. Cela pourrait se traduire par une multiplication de projets de moins grande envergure, administrés par des organismes non gouvernementaux plutôt que par l'ACDI. L'aide officielle doit être portée à 0.7 p. 100 du PNB dans un délai de deux ans et, dans cinq ans, à 1.0 p. 100 du PNB.

7. *Les politiques commerciales vis-à-vis le Tiers-Monde*—Le Canada doit mettre fin à la discrimination exercée actuellement contre les pays du Tiers-Monde dans ses politiques commerciales et accorder des privilèges commerciaux non réciproques aux importations venant des pays les plus pauvres.

8. *Les déficits commerciaux des pays sous-développés*—Il est proposé que le Canada prenne position, au sein du FMI et ailleurs, en faveur d'une libéralisation des conditions de remboursement des dettes externes des pays du Tiers-Monde.

9. *L'importance des libertés syndicales et politiques*—On souligne l'importance, comme facteur permettant la recherche d'un mode de développement alternatif, de voir accorder les pleines libertés syndicales et politiques dans les pays du Tiers-Monde.

APPENDICE «RNSR—27»**MÉMOIRE DE****L'ASSOCIATION DES MANUFACTURIERS CANADIENS****PRÉSENTÉ****AU GROUPE DE TRAVAIL PARLEMENTAIRE****EN MATIÈRE DE****RELATIONS NORD-SUD****AOÛT 1980****L'ASSOCIATION DES MANUFACTURIERS CANADIENS****FONCTION**

L'Association des manufacturiers canadiens est le porte-parole de manufacturiers de tous genres et de toutes tailles au Canada. Environ 75 p. 100 de tous les biens fabriqués au Canada sont produits par des sociétés membres de l'Association.

OBJECTIFS

Étudier les problèmes des manufacturiers et les débouchés tant intérieurs qu'internationaux.

Faire connaître les points de vue de l'industrie manufacturière aux gouvernements.

Communiquer aux Canadiens le besoin d'une industrie manufacturière saine et capable d'expansion.

Fournir aux membres des services d'information essentiels au fonctionnement quotidien de leur entreprise.

ORGANISATION

L'Association des manufacturiers canadiens a une organisation nationale, provinciale et locale. Ses sept divisions régionales et 33 bureaux locaux peuvent s'occuper des questions qui relèvent uniquement de leur compétence, et leurs représentants élus participent pleinement au processus décisionnel de l'organisation nationale.

Les politiques et principes de l'Association des manufacturiers canadiens émanent de comités composés de dirigeants et de spécialistes reconnus des sociétés membres. Ces comités apportent à l'Association une contribution concrète au bon fonctionnement des entreprises manufacturières. Ces comités sont dotés d'un personnel employé à plein temps de plus de 100 membres répartis dans huit bureaux à travers le Canada.

1. OBJECTIF

L'Association des manufacturiers canadiens a été créée dans le but de garantir et de promouvoir les intérêts industriels et commerciaux de l'industrie manufacturière. C'est dans cette optique que l'Association présente son mémoire au Comité spécial.

2. COMMENTAIRE SUR LE RAPPORT DE LA COMMISSION BRANDT

L'Association n'a trouvé rien de nouveau dans le rapport de la Commission Brandt, ce qui s'explique probablement par le fait que le rapport semble réunir généralement les conclusions des travaux des commissions antérieures. Il ne faudrait pas accorder une trop grande importance au caractère urgent des conclusions du rapport Brandt; il faudrait plutôt placer le tout dans le contexte des conditions économiques dans les pays en voie de développement.

Les pays moins développés sont aussi différents les uns des autres que le laisse voir leur économie respective grandement variée. Le rapport de la Commission Brandt ne pouvait guère faire mieux que de présenter les points relativement peu nombreux qui ont fait l'unanimité du groupe des 77 pays.

Il serait impossible d'aborder les problèmes du développement économique mondial en prenant l'affrontement Nord-Sud comme point de départ. Le rapport Brandt fait ressortir l'importance des intérêts mutuels et des concessions faites de part et d'autre, pour la réalisation d'accords. Cependant, ni le Nord ni le Sud n'est constitué d'un groupe uniforme de pays. Chaque pays a ses propres problèmes spéciaux et établit ses propres objectifs; c'est pourquoi on ne peut pas tous les aborder de la même façon. Il est assez difficile, voire impossible, d'imposer des solutions générales pour résoudre ces problèmes. Le Canada devrait chercher à adapter ses objectifs à ceux des pays suivants:

- a) les pays les plus pauvres
- b) les pays à faible revenu
- c) les pays nouvellement industrialisés
- d) les pays riches en ressources
- e) les partenaires commerciaux traditionnels.

La réalisation des objectifs du Canada à cet égard repose sur l'établissement de rapports bilatéraux soutenus et durables avec les pays susmentionnés. Selon l'histoire et le sens commun, il y a peu à retirer d'accords internationaux qui ne sont pas fondés sur un élément important d'intérêt mutuel. Il est donc proposé que le Canada tienne davantage compte de ce principe et qu'il considère les pays moins développés comme des partenaires commerciaux plutôt que comme de simples bénéficiaires de programmes d'aide.

3. AIDE CANADIENNE AU DÉVELOPPEMENT

Malgré les vastes sommes d'argent affectées à des programmes d'aide officiels, il est évident que les gouvernements ne sont pas en mesure de répondre à toutes les demandes financières et à tous les besoins économiques des pays moins développés. C'est un principe que l'on reconnaît de temps à autre, mais que l'on a tendance à oublier trop facilement. L'Association estime que la seule façon de combler ces besoins financiers c'est d'appliquer la dynamique du secteur privé et les incitatifs du système de la concurrence au développement des pays moins développés.

Le secteur privé investira seulement là où il entrevoit un traitement équitable dans un système législatif qui inspire confiance et qui lui assure une stabilité et une sécurité raisonnables.

Les gouvernements de pays moins développés désirant bénéficier d'investissements internationaux, conscients du fait que ces investissements doivent être rentables, devraient établir des politiques favorables au succès d'entreprises commerciales qui contribueront à la réalisation des objectifs économiques et sociaux de leur État. Les principes qui devraient sous-tendre ces politiques sont énoncés dans un document intitulé «*Pacific Basin Charter on International Investments*», préparé et adopté en 1978 par le Conseil économique du bassin du Pacifique.

L'aide officielle a évidemment un rôle important à jouer. Il faut donc voir l'aide intergouvernementale sous son vrai jour. Le programme d'aide du Canada devrait comporter trois aspects:

- a) une aide directe aux pays les plus pauvres,
- b) un programme d'éducation en matière de développement des entreprises, et
- c) une aide au développement de l'infrastructure, de l'industrie et du commerce.

Cela englobe les formes traditionnelles d'aide directe à l'étranger, y compris l'appui nécessaire à l'établissement, à la dotation en personnel et à la fourniture en équipements des institutions d'enseignement et la possibilité pour un nombre raisonnable de ressortissants des pays moins développés de recevoir une éducation au Canada. La technologie et le savoir-faire canadiens sont reconnus mondialement dans le développement d'infrastructures économiques; le Canada est reconnu notamment et en particulier pour ses électriques, ses systèmes de télécommunications, et de transport ferroviaire, ses aéroports, son agriculture et ainsi de suite. Nous croyons que, en ce qui a trait au choix des programmes d'aide, le nouveau service d'établissement des projets mis au point par l'Agence canadienne de développement international est un instrument utile qui mérite d'être développé davantage. Aussi, les programmes commerciaux et industriels de l'ACDI aident à déterminer les besoins des pays moins développés que les ressources canadiennes sont susceptibles de pouvoir combler grâce à des projets profitables non seulement pour les pays bénéficiaires, mais aussi pour l'économie canadienne et son commerce extérieur.

Nous avons souligné tout à l'heure l'importance des accords bilatéraux dans les relations entre le Canada et les pays en voie de développement. L'Association appuie le gouvernement Canadien dans ses efforts d'établissement d'accords généraux de coopération avec des pays moins développés particuliers et des groupes de pays, et elle travaille avec le comité consultatif international des affaires et de l'industrie canadiennes à l'établissement d'une liste de questions que devraient viser les accords de ce genre. A notre avis, ceux-ci devraient chercher à encourager les investissements du secteur privé et la croissance du commerce international dans l'intérêt mutuel du Canada et des pays moins développés concernés.

Il faut dire que les investissements et le commerce ouvrent la voie aux rapports étroits et durables. Dans le cas des pays nouvellement industrialisés, cela est particulièrement important. Il faudrait acheminer moins d'aide financière par le truchement des organisations de financement multilatérales et privilégier plutôt les ententes bilatérales, de sorte que l'aide provenant du Canada soit fonction des ressources canadiennes.

Pour des raisons de balance des paiements, et dans l'intérêt d'une meilleure situation de l'emploi au pays, l'aide canadienne à l'étranger peut évidemment être plus substantielle si elle prend la forme de produits et de services canadiens plutôt que la forme d'un programme de financement canadien de produits et de services étrangers.

L'intervention d'un accord entre les pays donateurs visant généralement à délier l'aide permettrait de mettre à la disposition des pays en voie de développement des fonds dont ils pourraient disposer à leur guise. En conséquence, quelques producteurs bien placés dont les coûts de production sont faibles auraient tendance à monopoliser le commerce, ce qui les aiderait encore à accroître le développement de la technologie, à améliorer le rendement de la production, à obtenir des taux de transports moins élevés et à s'imposer davantage sur les marchés des pays moins développés. Alors que ces fournisseurs augmenteraient leur chance d'obtenir des contrats pour fournir de l'aide, les autres auraient plus de difficulté à concurrencer.

Dans le domaine de l'aide commerciale, la marge d'avantages économiques peut être assez faible, et plusieurs facteurs peuvent jouer dans le choix du fournisseur. Parmi ces facteurs, citons par exemple l'accès à des matériaux à bon marché, la proximité des marchés, les coûts de transport moins élevés, les accords de réciprocité, les marchés captifs, la possibilité de fonctionner avec des niveaux marginaux de profit. Ce sont des avantages dont jouissent fréquemment les fournisseurs européens, japonais et américains. Tout accord visant à délier davantage l'aide accordée ne ferait qu'intensifier ces avantages.

Si le programme d'aide du Canada peut être orienté vers des projets et des produits pour lesquels la compétence technique et la concurrence sont acquise aux sociétés canadiennes, les intérêts du Canada et des pays bénéficiaires seront bien servis.

4. LES PAYS NOUVELLEMENT INDUSTRIALISÉS ET LE GATT

Un certain nombre de pays en bonne voie de développement ont réussi à transformer les énormes déficits de leur balance commerciale des débuts et du milieu des années 70 en des surplus commerciaux substantiels. En fait,

certain ont si bien réussi à développer leurs marchés des exportations qu'ils ont commencé à appliquer leurs propres mesures de libéralisation des échanges commerciaux.

Les pays nouvellement industrialisés, appelés ainsi parce qu'ils ont connu une croissance rapide et axée sur l'exportation qui leur a permis de se hisser au rang des pays aux revenus moyens, ont réalisé des progrès dans presque tous les groupes de produits et sont à même d'exporter aujourd'hui des produits technologiquement avancés faisant intervenir des capitaux considérables. En d'autres termes, ils ont progressé à un point tel que leur commerce ne s'exerce plus uniquement en fonction des salaires moins élevés et de la main-d'œuvre abondante. L'Association estime que ce genre de succès économique international devrait entraîner une participation internationale et qu'on devrait encourager les pays nouvellement industrialisés à se joindre à l'organisation du GATT à titre de membres à part entière, ce qui renforcerait les relations commerciales et internationales en général. Les pays nouvellement industrialisés auraient grandement intérêt à devenir membre du GATT qui n'en serait que plus fort, car ils pourraient ainsi jouir des avantages et être parties aux engagements prévus dans les accords généraux. Leur participation leur permettrait de revendiquer un accès plus grand aux marchés des pays industrialisés, et, en contrepartie, leurs propres marchés seraient plus équitablement accessibles au Canada et aux autres pays industrialisés.

En ce qui concerne l'application par le Canada du système général de préférences, l'Association croit que le Canada devrait l'appliquer aux produits importés des pays nouvellement industrialisés à la condition seulement que ceux-ci réduisent ou éliminent leurs propres barrières commerciales et qu'ils utilisent leur pouvoir d'achat accru pour l'acquisition de produits canadiens plutôt que de dépenser leurs gains canadiens ailleurs.

L'Association travaillera avec la Commission du tarif dans son étude de l'application canadienne du système général de préférences, soit du tarif de préférence général. La Commission a été chargée par le gouvernement canadien, à la fin de juillet, de faire un rapport concernant l'incidence sur la production canadienne de l'ajout d'autres produits visés par le tarif de préférence général et les conséquences probables de l'entrée, exempt de droits, en vertu du tarif de préférence général, d'un certain nombre de produits assujettis présentement à des droits de douane. L'Association étudiera également le projet de loi visant à assouplir les dispositions de garantie concernant le tarif de préférence général et à les adapter aux besoins des producteurs du Canada et des pays moins développés. Il est évidemment trop tôt à l'heure actuelle pour faire des commentaires précis sur ces questions.

APPENDICE «RNSR-28»

MÉMOIRE PRÉSENTÉ AU

GROUPE DE TRAVAIL EN MATIÈRE DE RELATIONS NORD-SUD

PAR

L'INSTITUT CANADIEN DES MANUFACTURIERS DE VÊTEMENTS

Ottawa

23 octobre 1980

PRÉSENTATION DES PARTICIPANTS

Monsieur le président, honorables députés, j'aimerais vous présenter les personnes qui m'accompagnent ici aujourd'hui pour vous faire part des opinions de l'Institut canadien des manufacturiers de vêtements sur la nécessité d'améliorer les relations Nord-Sud.

- M. Max Enkin, président de Copley, Noyes and Randall Company, de Hamilton. M. Enkin est président du Comité exécutif de l'Institut et vice-président du Comité consultatif auprès du ministre de l'Industrie et du Commerce sur le textile et le vêtement.
- M. Michael Davis, président de Davis Textiles Ltd., de Toronto, président de l'Apparel Manufacturers Association of Ontario et membre du Comité consultatif. M. Davis gère une usine ultra-moderne qui fabrique des vêtements pour enfants et qui exporte ses produits dans de nombreux pays.
- M. Erwin Mertens, président de G.W.G. Limited, d'Edmonton, l'un des plus grands manufacturiers de vêtements canadiens spécialisés dans le blue-jeans, les vêtements de travail et de sport. M. Mertens est membre du Comité consultatif et président de l'Alberta Apparel Manufacturers Institute.
- M. David Kaufman, président de Silpit Industries Ltd., de Winnipeg. M. Kaufman, membre du Comité consultatif et ex-président du Manitoba Fashion Institute. Sa société est une entreprise à établissements multiples qui fabrique une vaste gamme de vêtements.
- M. Alvin Segal est président de Peerless Clothing Ltd., de Montréal, de l'Association de manufacturiers de vêtements pour hommes du Québec et membre du Comité consultatif. A l'usine de M. Segal, où l'on produit des costumes, des pantalons et des vestes pour hommes, on exploite beaucoup la technologie moderne en ayant recours à des modes de production informatisés.
- M. Norman Wexelman, président de Skirt Togs Industries Ltd., de Montréal, est secrétaire trésorier de l'Institut des manufacturiers du vêtement du Québec et membre du Comité consultatif. La société Skirt Togs est une société à établissements multiples et fut l'une des premières à réunir des sociétés à vocation différente en intégrant leurs services et leur administration. Le Comité sera heureux de savoir que M. Wexelman a contribué à lancer l'industrie de la fabrication des vêtements à Antigua qui exporte aujourd'hui ses produits vers les États-Unis et l'Europe et qui est maintenant une grande importatrice de matières brutes du Canada.
- M. Fred Bryan, directeur exécutif de l'Apparel Manufacturers Association of Ontario, directeur de Fashion Canada et président de son Comité des communications.

Je suis Peter Clark, directeur exécutif de l'Institut canadien des manufacturiers de vêtements.

Avec votre permission, je demanderai maintenant à M. Max KEnkin de faire une brève déclaration préliminaire après quoi nous serons prêts à répondre à toutes questions.

INTRODUCTION

La question qui nous préoccupe aujourd'hui est importante non seulement pour les pays en voie de développement et le Canada, mais pour le monde entier. Nous ne sommes pas insensibles à ces problèmes, en fait nous tenons à offrir toute l'aide possible dans la mesure où cela ne mettra pas la viabilité de notre industrie en danger.

Je sais que nombre de gens pensent que l'industrie du vêtement et du textile n'est pas indispensable au Canada, et que nous sommes en fait un boulet attaché aux pieds des Canadiens, faisant ainsi augmenter considérablement le prix que ces derniers doivent payer pour leurs vêtements et autres accessoires. Nous avons pris connaissance des mémoires présentés à votre comité par l'Association canadienne des importateurs de textiles et l'Association des importateurs canadiens. Vous trouverez les commentaires de notre Association sur ces mémoires aux annexes A et B du présent document. En outre, nous avons lu le rapport de M. Jenkin qui tente d'évaluer ce qu'il en coûte au consommateur pour la protection accordée à notre industrie. Nous avons présenté nos observations détaillées sur ce rapport à l'Institut Nord-Sud. L'annexe C contient un résumé de nos principales préoccupations et remarques.

Dans notre mémoire, nous avons tenu à faire ressortir un certain nombre de questions qu'étudie actuellement le gouvernement et qui auront des répercussions sur notre industrie et les pays en voie de développement. Parmi celles-ci, mentionnons la mise en application du rapport de la Commission du textile et du vêtement, les modifications apportées à la politique des importations, à l'évaluation douanière et celles que l'on se propose d'effectuer pour le tarif de préférence général.

Nous savons aussi que vous avez rencontré des représentants de l'Institut canadien des textiles. Nous avons lu leur mémoire et nous sommes d'accord en général avec leur position. Dans l'esprit de nombreuses personnes, les industries du textile et du vêtement ne forment qu'un tout unique. Nous espérons pouvoir faire la preuve que même si nous éprouvons de graves problèmes communs, nous sommes différents, nous affrontons de nombreux problèmes différents qui exigent des solutions différentes. Nous ne voulons pas ici critiquer le mémoire qu'a présenté l'Institut à votre Comité, mais au lieu d'établir plus clairement les différences entre nos deux secteurs et leurs répercussions sur le travail du Comité.

Permettez-moi de signaler enfin que nous appuyons l'objectif général du Comité sur cette question importante. L'esprit pratique sur lequel vous abordez la question nous incite à faire preuve d'optimisme. Tout particulièrement, nous sommes heureux de constater que vous reconnaissez l'importance d'éviter d'établir un programme industriel axé sur le négativisme et sur le replâtrage des erreurs. A notre avis, il est impossible de collaborer avec ceux qui veulent anéantir notre industrie. Toutefois, nous osons espérer que votre Comité et le gouvernement sont prêts à aborder cette question à la satisfaction des deux parties. Dans ces circonstances, nous tenons à offrir notre collaboration la plus entière à votre Comité de sorte que nous puissions tous deux mieux comprendre les problèmes de chacun et travailler main dans la main à trouver des solutions à des problèmes très urgents.

PROFIL DE L'INDUSTRIE CANADIENNE DU VÊTEMENT

L'industrie manufacturière canadienne du vêtement produit des vêtements pour le consommateur, l'industrie et les établissements publics. Les principales étapes de la fabrication sont les suivantes: la planification, la conception, la recherche des tissus, la commercialisation initiale à la recherche des marchés, la coupe et la couture des tissus et la finition des produits destinés à la vente.

L'industrie produit une vaste gamme de vêtements de presque tout genre. Même si elle a été forcée par les augmentations de salaires, l'inflation et la concurrence sur les marchés d'importation à concentrer sa production principalement sur les vêtements de prix moyens et élevés, chaque secteur compte des manufacturiers, y compris deux de vêtements pour enfants, qui produisent des vêtements de qualité à bas prix. On trouvera ci-dessus une liste des principaux sous-secteurs et de leurs produits.

1. Vêtements, pour hommes—costumes pour hommes, adolescents et garçons, manteaux, pantalons, paletots, sous-vêtements, vêtements de travail, de sport, vêtements et accessoires de cuir.

2. Vêtements pour femmes—tailleurs pour femmes, adolescentes et fillettes, manteaux, robes, jupes, chemisiers, vêtements de sport, sous-vêtements, lingerie et vêtements de détente.

3. Vêtements pour enfants—vêtements de taille 0 à 6X et 7 à 14 ans surtout.

4. Vêtements de base—corsets, gaines, soutiens-gorge, etc.

5. Tricots—sous-vêtements en tricot, chandails et autres vêtements en tricot qui sont habituellement fabriqués grâce à une combinaison des opérations de tricotage, de coupe et de couture des tissus.

Les manufacturiers de vêtements se sont toujours spécialisés dans l'un des grands secteurs ou même dans l'un des produits d'un sous-secteur. Toutefois, au fur et à mesure que naissent de grandes sociétés à production diversifiée, la variété peut toucher une vaste catégorie de produits qui viennent entrecouper les produits des sous-secteurs. Dans certains secteurs les conditions de l'importation et du marché amènent des manufacturiers à élargir et à diversifier leur production afin d'utiliser et d'accroître leur potentiel. En outre, certains entrepreneurs privés utilisent les tissus des producteurs primaires chez qui ils s'approvisionnent pour exécuter une ou plusieurs étapes de la fabrication. On recourt aux services de ces entrepreneurs en période de pénurie de main-d'œuvre ou lorsque les ouvriers spécialisés ne sont pas disponibles dans l'usine du producteur primaire. Il est assez courant que ce dernier exploite pleinement son potentiel en effectuant du travail de sous-traitance pour les autres.

PRINCIPALES STATISTIQUES DES MARCHÉS

Principales statistiques des marchés — Industrie du vêtement

	<u>1975</u>	<u>1976</u>	<u>1977</u>	<u>1978</u>
Entreprises	2,318	2,235	2,036	Néant
Emploi (1,000)	119.6	119.5	111.6	117.6
Expéditions (\$millions)	2,699.5	2,977.4	3,085.9	4,088.5
Exportations (\$millions)	105.1	106.7	124.1	149.1
Importations (\$millions)	616.6	881.4	764.3	828.6
Marché canadien apparent (\$millions)	3,211.0	3,752.1	3,726.1	4,768.0
Importations en pourcentage du marché canadien apparent (Valeur)	19.2%	23.5%	20.5%	17.4%
Exportations en pourcentage des expéditions	3.9%	3.6%	4.0%	3.6%
Prix de vente de l'industrie (1971-100)				
Vêtements**	142.1	154.1	167.4	178.2
Tricot	135.7	143.0	152.0	162.6

* Estimations

** Fondées sur les vêtements pour hommes

Source: Statistique Canada

Nota: Le présent tableau doit être utilisé avec précaution puisque certains manufacturiers ont peut-être inclus la revente des importations dans leurs expéditions nationales.

(1) L'estimation semble élevée.

Principales statistiques de l'industrie canadienne du vêtement par sous-secteur pour 1977

	Entreprises	Emploi (1,000)	Expéditions (\$millions)
Vêtements pour hommes	565	42.3	1,118.4
Vêtements pour femmes	762	38.0	1,042.8
Vêtements pour enfants	113	5.8	174.4
Tricot	138	12.0	305.9
Autre	458	13.5	444.4
Total	2,036	111.6	3,085.9

Source: Statistique Canada (1) préliminaire

L'industrie en perspective

L'industrie canadienne du vêtement compte plus de 2,000 entreprises dont 400 environ sont des entreprises de sous-traitance. Actuellement, elle emploie environ 115,000 ouvriers et expédie annuellement près de 4.5 milliards de dollars de marchandises sur le marché du gros. Environ 6 p. 100 des expéditions sont faites par les sous-traitants.

Chaque province compte des usines de fabrication de vêtements, mais ces dernières sont surtout concentrées au Québec, en Ontario, au Manitoba, en Alberta et en Colombie-Britannique, particulièrement dans les grandes régions comme Montréal, Toronto, Winnipeg, Edmonton et Vancouver. L'industrie est une industrie de main-d'œuvre, sa population active est surtout constituée d'ouvriers semi-spécialisés et non spécialisés. Les fabricants étudient actuellement des façons de réduire la main-d'œuvre et d'améliorer les systèmes de production dans le but de réduire leurs frais d'exploitation.

L'industrie exporte environ 4 p. 100 de sa production, surtout des fourrures et des vêtements d'extérieur. Les États-Unis constituent son principal marché. Les exportations en 1980 devraient dépasser les 250 millions de dollars.

L'industrie compte parmi les plus grands employeurs du secteur manufacturier. De concert avec l'industrie du textile, elle groupe plus de 6 p. 100 de tous les emplois dans le secteur manufacturier au Canada et près de 25 p. 100 au Québec. En outre, les liens qu'entretiennent l'industrie et les fournisseurs de matières brutes ainsi que les industries de services, estime-t-on, créent directement environ 1.5 emploi pour chaque employé dans le secteur manufacturier du vêtement. Plus de 40 p. 100 de la population active de l'industrie textile, soit plus de 35,000 personnes, doivent fabriquer les tissus et les autres matériaux textiles utilisés par les fabricants de vêtements.

Répartition des entreprises d'après leur taille

L'industrie du vêtement comprend de nombreux producteurs dont certains ne comptent que quelques employés alors que des grandes sociétés engagent 2,000 personnes au maximum dans des opérations à établissements multiples. Les deux tiers des entreprises comptent moins de 50 employés chacun. Par contre, les grands fabricants qui engagent 100 ouvriers ou plus, qui ne représentent que 15 p. 100 de l'ensemble des établissements, offrent 55 p. 100 des emplois dans l'industrie et produisent 51 p. 100 de la valeur des expéditions. Cela vient donc contraster avec les 1,374 petits fabricants qui n'offrent que 22 p. 100 des emplois et ne produisent que 27 p. 100 des expéditions.

Industrie canadienne du vêtement — Répartition de la production d'après la taille des entreprises 1977 (1)

Ouvriers	Entreprises		Emplois		Expéditions	
	Nombre	%	(1,000)	%	(\$millions)	%
Moins de 50	1,374	56	25.1	22	833.8	27
50-99	358	18	25.2	23	669.1	22
100-199	213	10	30.1	27	829.0	27
200 et plus	91	5	31.2	28	754.0	24
Total	<u>2,318</u>	<u>100</u>	<u>111.6</u>	<u>100</u>	<u>3,085.9</u>	<u>100</u>

Source: Statistique Canada

(1) Comprend les fabricants de fourrures qui, dans la plupart des cas, emploient moins de 50 personnes.

QUELQUES DISTINCTIONS ENTRE LES INDUSTRIES DU VÊTEMENT ET DU TEXTILE

L'industrie du vêtement est la principale cliente de l'industrie primaire du textile, dont elle consomme près de 50 p. 100 de la production. Toutefois, nous sommes distincts et différons de bien des façons.

L'industrie du vêtement se caractérise par de nombreuses petites entreprises dont aucune ne prédomine sur le marché.

Par ailleurs, l'industrie primaire du textile, bien que constituée de presque un millier de firmes est dominée, en particulier dans la production de tissu pour vêtements, par un très petit nombre de grosses usines à succursales multiples. Pour chacune des usines importantes de vêtements tissés, il n'existe qu'un ou deux fournisseurs importants.

Plus de 90 p. 100 des importations qui concernent directement l'industrie du textile proviennent des pays industrialisés. Leurs principales difficultés viennent des grosses usines du sud des États-Unis, où les employés ne sont généralement pas syndiqués. Les importations à base de fibres pétrochimiques vendues aux États-Unis et en Europe à un prix inférieur au coût de production, par suite des surplus, ont été ces dernières années une autre source de problèmes.

Aussi, plus de 90 p. 100 des importations de vêtement proviennent des pays en développement et à commerce d'État. Des problèmes surgissent aussi de temps à autre avec les importations de marchandises de fin de saison, vendues à très bas prix, en provenance de pays industrialisés, en particulier des États-Unis. Toutefois, ce problème n'est pas aussi sérieux que les quantités massives qui arrivent du Tiers monde à des prix imbattables.

L'industrie du textile exige de plus en plus de capitaux. Elle utilise encore beaucoup de main-d'œuvre mais, des méthodes ont permis de rationaliser et de spécialiser sa production. Cette industrie produit des pièces de tissus de base beaucoup plus longues et est devenue très efficace.

Pour survivre, l'industrie du vêtement s'est fortement orientée vers la mode et ce processus s'accélère. Les fabricants doivent produire des gammes plus étendues et présenter de nouveaux articles plus fréquemment que par le passé. Cela signifie des pièces plus courtes et un besoin croissant de modèles exclusifs. L'industrie du vêtement doit importer plus de 50 p. 100 des filés et des tissus qu'elle utilise. La plupart sont importés des pays industrialisés. Comme Chenery et Keesing l'ont noté dans le document de travail n° 314 de la Banque mondiale: *The Changing Composition of Developing Country Exports* (page 15) «les produits tels que les vêtements et les appareils électroniques vont principalement aux DLPD (pays industrialisés), alors que les produits tels que les textiles et les produits chimiques sont davantage échangés avec les PMD (pays moins développés)».

Bien que l'industrie du vêtement soit également en train de rationaliser, d'automatiser et d'informatiser sa production, il y a moins de possibilités d'y diminuer la main-d'œuvre que dans le cas des textiles.

L'industrie du vêtement est hautement concurrentielle. Il existe de nombreuses petites sociétés, plus de 2,000, qui se font concurrence pour vendre l'ensemble de leur production à quelques grandes chaînes de magasins et grands magasins. Leur marge de manœuvre est très faible et leur marge de profit est réduite.

LES POSITIONS DE L'INDUSTRIE DU VÊTEMENT SUR LES QUESTIONS DE POLITIQUE COMMERCIALE

Le gouvernement est saisi d'une série de questions qui auront des répercussions tant sur les fabricants canadiens de vêtements que sur les entreprises d'exportation des pays en développement. Nous avons résumé ci-après nos opinions à ce sujet.

RAPPORT DE LA COMMISSION DU TEXTILE ET DU VÊTEMENT

La masse des importations canadiennes de vêtement provient de Chine et des pays nouvellement industrialisés, en particulier de Hong Kong, de Taiwan et de la Corée du Sud. Dans ces pays, les industries du textile et du vêtement sont aussi développées que dans n'importe quel pays du monde industrialisé. Ils bénéficient en outre d'économies diversifiées et d'une main-d'œuvre à bon marché. Comme Chenery et Keesing le notent dans le document de travail n° 314 de la Banque mondiale (page 25) «Il est frappant de noter que la plupart des exportations de vêtements, des pays moins développés proviennent uniquement de trois pays, à savoir Hong Kong, la République de Corée et Taïwan—peut-être ont-ils su accumuler les renseignements et l'expérience nécessaires pour rassembler les produits et les livrer dans des délais convenables, même si plusieurs des autres PMD qui essayent d'exporter des vêtements ont une main-d'œuvre encore meilleur marché et éprouvent moins de difficultés avec les contingents».

Notre directeur exécutif, M. Peter Clark, a étudié ce problème lors de la Conférence tenue, sous l'égide de la CIC, au Centre de recherche, en matière de politique commerciale sur l'avenir de l'Accord multifibre du GATT. Il a notamment déclaré:

«Les niveaux des contingents fixés il y a 10 à 20 ans ont été augmentés par l'application cumulative des taux d'augmentation automatique exigés en vertu de l'accord multifibre et d'accords antérieurs. Les niveaux des contingents pour les principaux pays fournisseurs, en particulier Hong Kong, Taïwan et la Corée étaient très élevés lorsqu'ils ont été négociés pour la première fois. Ils ont augmenté pendant de nombreuses années à des taux annuels composés de 5 à 6 p. 100 ou plus. Au cours des dernières années, la consommation de vêtements dans les pays importateurs a connu une augmentation bien inférieure à 6 p. 100 par an. En Europe, elle est d'environ 1.8 p. 100 et d'environ 2 p. 100 aux États-Unis et au Canada. Les importations à «faible coût» entrent maintenant pour une telle part dans la consommation nationale de ces pays que le fait de continuer à accepter un taux d'augmentation de 6 p. 100 signifie que, pour certains produits, toute la croissance du marché ira aux importations et que le marché disponible pour les producteurs nationaux diminuera à un taux accéléré. Le tableau suivant montre combien l'application de ce taux de croissance devient onéreuse au fur et à mesure que la pénétration des importations sur le marché augmente».

Les fabricants de vêtements doivent se préoccuper du taux global d'augmentation des importations sur notre marché maintenant fortement érodé. Toutefois, nous considérons qu'il est parfaitement injuste que les «Trois Grands» continuent à se tailler la part du lion dans ce commerce. Nous considérons qu'en diminuant les contingents dont jouissent ces pays nouvellement industrialisés, il serait beaucoup plus facile d'augmenter les quantités disponibles pour les nouveaux venus sur le marché, moins importants et beaucoup moins développés. En fait, la recommandation n° 3 de notre mémoire adressé à la Commission du textile et du vêtement précise que «pour tenir compte des besoins des nouveaux pays fournisseurs, les contingents auxquels auraient par ailleurs droit les pays fournisseurs les plus industrialisés devraient être diminués de 10 p. 100 pour assurer une réserve aux sources nouvelles».

Cette recommandation n'a pas été acceptée par la Commission du textile et du vêtement. Nous avons de nouveau abordé le problème dans nos observations sur le rapport de la Commission adressé à l'honorable Herb Gray (voir annexe D) en lui demandant d'adopter nos propositions. Dans ce contexte, il est important que les contingents ne soient pas fixés sur une base globale et libre car cela profiterait principalement aux Trois Grands. Les réserves doivent être établies de manière à protéger les intérêts de pays producteurs moins évolués et au premier stade du développement.

Incidence du facteur de croissance annuelle de 6% prévu par l'accord multifibre

Pourcentage de la pénétration des importations sur le marché total	Augmentation de 6% des importations en pourcentage du marché total	Augmentation de 6% des importations en pourcentage de la production nationale
1	0.06	0.0606
10	0.60	0.6667
20	1.20	1.5000
25	1.50	2.0000
30	1.80	2.5714
35	2.10	3.2308
40	2.40	4.0000
50	3.00	6.0000
60	3.60	9.0000
70	4.20	14.0000
80	4.80	24.0000
90	5.40	54.0000
95	5.70	100.0000 plus

Source: Economist Intelligence Unit Special Report No. 63

Étude du tarif préférentiel généralisé

Il n'y a pratiquement pas d'articles vestimentaires inclus dans le tarif préférentiel généralisé. Le gouvernement actuel a décidé de les exclure parce que les volumes massifs d'importations à faible coût qui sont entrés au Canada au cours de la décennie précédant l'introduction du tarif préférentiel généralisé n'ont pas été touchés par le tarif de la nation la plus favorisée. En outre, un grand nombre de ces produits étaient assujettis à des contingents à partir d'une source ou d'une autre. A cette époque, l'industrie du vêtement était préoccupée par la réduction des tarifs pour Hong Kong et la Corée, en raison de leur situation déjà privilégiée parmi les fournisseurs asiatiques.

Les nouvelles rubriques envisagées pour le tarif préférentiel généralisé ne prévoient pas grand'chose pour l'amélioration de l'accès des produits vestimentaires, en dehors des foulards et cache-nez. Nous croyons savoir qu'à l'avenir d'autres articles vestimentaires supplémentaires pourraient devenir admissibles. Toutefois, nous devons toujours nous opposer à l'application du tarif préférentiel généralisé aux articles vestimentaires si ce taux réduit s'applique à la Corée, à Hong Kong, à Singapour, aux pays méditerranéens qui se sont déclarés en développement ou à n'importe quel pays à commerce d'État.

Nous croyons toutefois que l'industrie pourrait examiner, de façon positive et explicite, les propositions de réduction ou de suppression des tarifs pour les pays les moins développés, dans le contexte d'une structuration intelligente des contingents. Nous ne limiterions pas notre définition aux 29 pays d'ordinaire appelés pays les moins développés.

La diminution ou la suppression des tarifs douaniers n'assurera pas une augmentation du commerce des produits manufacturés avec les pays les moins développés. Ils manquent de connaissances techniques dans le domaine de la production et de la commercialisation. Peut-être que, par l'intermédiaire de l'ACDI ou d'un organisme similaire, on pourrait rechercher des moyens d'unir les intérêts des producteurs canadiens et ceux des pays les moins développés afin de faciliter leur entrée sur notre marché et de leur permettre de bénéficier de l'expérience de notre industrie.

Évaluation douanière

Un grand nombre de pays en développement ont eu des problèmes avec les méthodes canadiennes actuelles d'évaluation douanière. Ils prétendent qu'elles sont discriminatoires à l'égard des pays en développement. Le délégué de l'Inde a décrit, dans les termes suivants, les préoccupations de son pays à ce sujet lors d'une réunion du GATT.

«L'Inde a déclaré que le système canadien d'évaluation introduisait un élément d'incertitude quant au montant des droits que l'importateur devait payer et exerçait un effet restrictif sur le développement du commerce. En outre, le système de perception des droits sur la base de la juste valeur marchande dans le pays exportateur *était plus désavantageux pour les pays en développement étant donné que souvent les prix nationaux en vigueur dans ces pays n'avaient aucun lien direct avec les prix de vente de ces marchandises sur les marchés internationaux*. Bien que les prix inscrits sur les factures des marchandises exportées soient supérieurs au coût de production, majoré d'une marge de bénéfices raisonnable, ces prix étaient pour certains produits inférieurs aux prix en vigueur sur le marché national. Les déséquilibres structurels et les pénuries dans l'approvisionnement qui existent souvent dans les pays en développement, associés à l'inflation, ont eu pour résultat de maintenir les prix nationaux à des niveaux artificiellement élevés. En outre, dans certains cas, les marchandises, qui étaient des produits d'industries nouvellement créées et orientées vers l'exportation dans des pays en développement, n'étaient pas du tout vendues sur le marché national. En pareils cas, des prix nationaux comparables n'existaient pas.

Le représentant de l'Inde a souligné que, même si les règles canadiennes ne visaient pas à établir une discrimination à l'égard des importations en provenance des pays en développement, elles leur créaient des problèmes spéciaux en raison de la situation particulière du marché qui règne chez eux. Dans le cas des exportations en provenance de l'Inde, bien que les autorités douanières acceptent en général les prix mentionnés sur les factures, la possibilité que la juste valeur marchande puisse servir de base a entraîné une incertitude et dérangé le cours normal du commerce.»

En tant qu'importateurs de filés et de tissus, les fabricants canadiens de vêtements sont parfaitement conscients des préoccupations exprimées par le délégué de l'Inde. En certaines occasions, nous avons été d'accord avec lui.

Le gouvernement envisage maintenant une réforme complète de la législation sur l'évaluation douanière. Cela se réalisera en deux étapes—une étude de la législation envisagée et une analyse de la nécessité d'augmenter les tarifs pour compenser la protection perdue par suite de la diminution du recouvrement des droits qui se produira en vertu de la nouvelle loi. Bien que nous n'ayons pas terminé les consultations avec nos membres sur cette question, nous prévoyons faire d'importantes déclarations sur la future loi.

Nous devons, bien entendu, étudier la question d'un double point de vue, celui des manufacturiers et celui des importateurs, puisque nous sommes les deux à la fois. La nouvelle loi devrait faciliter le dédouanement des importations d'après le prix figurant sur la facture—et cela profitera aux pays en développement. Toutefois, au moins en principe, cela signifiera en même temps une érosion. Les nouvelles dispositions sont à la fois complexes et imprécises. Elles portent sur un nouveau système d'évaluation douanière et laissent une grande marge de manœuvre aux douaniers.

La deuxième phase du mandat de la Commission des tarifs traitera des demandes de majoration des tarifs destinées à compenser la réduction générale de l'assiette d'évaluation. A ce sujet nos inquiétudes sont de deux sortes. Premièrement, en tant qu'importateurs de filés et de tissus, nous souhaiterions éviter toute augmentation des droits de douane sur nos matières premières. Il est important que toute majoration respecte le tarif de la nation la plus favorisée. Cela signifie que, si l'on veut augmenter un tarif de 10 p. 100 afin de compenser la sous-évaluation en provenance d'une source, il convient d'appliquer la même augmentation à tous les fournisseurs, indépendamment du fait qu'ils sous-évaluent leur marchandise d'un même pourcentage ou plus.

En ce qui concerne l'augmentation des tarifs sur les vêtements, il faut que les tarifs canadiens, bien qu'élevés par rapport à ceux en vigueur aux U.S.A. soient parmi les plus élevés au Canada. De surcroît, le gouvernement a négocié des plafonds quantitatifs sur l'importation de ces produits, et nous nous attendons à ce que cela se poursuive dans le futur. Dans les circonstances, nous ne proposons pas pour l'instant d'imposer des tarifs plus élevés. Toutefois, notre décision finale dépendra de la mesure dans laquelle les recommandations de la Commission du textile et du vêtement seront appliquées.

La politique des importations

Les changements envisagés à la politique des importations seront étudiés par un sous-comité du Comité des finances, du commerce et des questions économiques de la Chambre des communes. Ces changements, à notre avis, n'ajoutent rien d'important aux dispositifs de protection dont peuvent bénéficier les manufacturiers canadiens. Toutefois, grâce à eux, l'entrepreneur pourra plus facilement demander au gouvernement de recourir aux mécanismes existants. Comme l'industrie du vêtement comptait surtout sur les limitations quantitatives imposées aux importations, elle n'a jamais déposé de plainte aux termes de la loi anti-dumping ou des dispositions régissant les droits compensatoires. La législation envisagée vise surtout la pleine application des droits reconnus au Canada aux termes des accords internationaux en ce domaine.

OBSERVATIONS SUR LE MÉMOIRE PRÉSENTÉ PAR L'ASSOCIATION CANADIENNE DES IMPORTATEURS DE TEXTILE AU GROUPE DE TRAVAIL SUR LES RELATIONS NORD-SUD

Le mémoire est, à notre sens, trop théorique et énonce des opinions extrêmes, non fondées. En vérité, personne n'est heureux des mesures prises par le gouvernement dans le secteur des textiles et il faudra les modifier pour répondre à l'évolution du secteur. Le fait qu'aucun groupe d'intérêts ne soit entièrement satisfait porte à croire que les responsables de la politique des textiles réussissent très bien à concilier les intérêts les plus divers.

En résumé, l'imposition de contingents a été recommandée pour une période de 9 ans. Des représentants de l'industrie ont exprimé leur inquiétude face à l'isolement du marché pendant une aussi longue période. La Commission a conclu que cette mesure était préjudiciable.

Prenons trois exemples cités par l'Association canadienne des importateurs de textile (ACIT) à la page 4 de son mémoire.

1. Consommateurs, utilisateurs et distributeurs ont tous comparu devant la Commission du textile et du vêtement. Le personnel de la Commission a obtenu d'eux des renseignements. Nous croyons que la Commission s'est acquittée de ses obligations en vertu de la loi; l'Association est d'un avis différent.

2. La Commission a questionné longuement les représentants de l'industrie sur leur programme et activités antérieurs de rationalisation. Ces derniers ont montré que beaucoup avait été accompli dans ces domaines.

3. Il est faux de prétendre que la Commission a ignoré les obligations internationales du Canada—lesquelles sont en train de changer. En ce qui concerne le GATT—si les recommandations de «globalisation» exigent une action unilatérale—l'article XIX autorise la prise de mesures de protection de ce genre et prévoit également la possibilité de dédommager des exportateurs lésés.

A la page 5, on trouve un certain nombre de conclusions du «Rapport Jenkin» dont il est question à l'Annexe C du présent mémoire. A notre avis, le rapport Jenkin est inexact et extrême dans ses calculs, car il ne tient pas compte de tous les facteurs qui auraient dû intervenir. Ainsi, dire que les familles à bas revenus paient trois fois plus chers pour se vêtir, compte tenu de leurs revenus, que les autres Canadiens et prétendre que c'est à cause des contingents et des tarifs, c'est faire montre d'une gymnastique intellectuelle douteuse propre à choquer le lecteur. Cela revient à dire que quelqu'un qui gagne \$10,000 par année paye trois fois plus, en termes relatifs, pour les biens et les services qu'il achète, que quelqu'un qui gagne \$30,000.

Prétendre que les contingents poussent les manufacturiers à fabriquer des produits de «basse qualité» met en évidence une parfaite ignorance de l'industrie du vêtement. Les manufacturiers s'efforcent d'augmenter le niveau de qualification professionnelle de leurs employés—vu qu'il n'est pas dans leur intérêt, économique ou autre, d'employer des personnes peu ou pas qualifiées.

L'ACIT prétend que le rapport de la Commission du textile et du vêtement est ultra vires et sans effet. L'Association souhaite faire comme s'il n'existait pas, ce qui rejette le doute sur la valeur de ses analyses.

Bien que l'ACIT prétende appuyer inconditionnellement le principe de la libre entreprise et de la liberté des échanges internationaux (page 8) les faits montrent qu'en 1977/1978, dans des déclarations publiques et certaines annonces publicitaires, elle s'est opposée à la volonté du gouvernement d'imposer des contingents bilatéraux plutôt

que généraux. Elle s'est opposée à ce changement parce que, sous le régime des contingents généraux, elle détenait des droits acquis qui laissaient peu de possibilités aux nouveaux venus sur le marché autant pour la libre entreprise et le libre échange! Elle s'est également rendue compte qu'il était préférable de conserver les contingentements, vu qu'ils lui permettaient de faire baisser les prix en dressant les exportateurs les uns contre les autres. Nous ne voyons pas en quoi ces pratiques bénéficient aux producteurs du Tiers monde.

L'association note (page 9) «Nous regrettons toujours» que les «problèmes» qui se posent aux textiles Canadiens et ou au secteur de l'industrie du vêtement soient liés au contrôle des importations d'autres pays importateurs. Le fait est que le marché Canadien, tout en étant restreint, est relativement ouvert. Ensemble, les États-Unis et l'Europe consomment 20 fois plus de textile et de vêtement que nous. Quand ils réduisent les importations ou restreignent leur croissance sur leurs marchés, comme c'est le cas de temps en temps, l'excédent de production est écoulé sur les marchés les plus ouverts tels que le Canada. Il faut se souvenir que 2.5 p. 100 de la consommation USA/CEE est égale à la moitié du marché canadien. Il convient d'être extrêmement prudent au sujet des retombées provenant des mesures restrictives prises sur d'autres marchés. Par exemple, dernièrement la Corée a accepté de réduire ses exportations de tricots vers les États-Unis, de 3.6 millions d'unités. Si cette production était détournée sur le Canada, son impact sur nos fabricants de tricots serait désastreux.

Nous convenons qu'il faut trouver aux problèmes canadiens des solutions canadiennes. On pourrait dire que nous avons besoin d'adopter des contrôles plus serrés que ceux exigés par les États-Unis et la CEE. Ces pays ont certainement beaucoup mieux préservé leur marché des textiles et du vêtement que ne l'a fait le Canada.

Nous sommes sensibles aux inquiétudes de l'Association face à la proposition de la Commission visant à demander aux manufacturiers d'importer davantage afin de rationaliser la production et d'améliorer leurs programmes de commercialisation. Il est évident que cela porterait préjudice aux membres de l'Association qui sont surtout des intermédiaires. Sans aucun doute, ils font face à des pressions similaires dans d'autres domaines étant donné que leurs clients essaient de se passer de leurs services afin de réduire leurs coûts sur un marché de plus en plus sensible à l'augmentation des prix. Nous avons également pris en considération le fait que si les manufacturiers jouent un rôle plus important dans les importations, ce sera là une bonne façon d'améliorer la situation des pays les moins développés.

Les commentaires de l'Association sur les investissements et projets d'investissement (p. 12) donnent une fausse idée de la situation actuelle et ne reposent sur aucune évaluation des faits. Nos marchés ont décliné à cause du ralentissement généralisé de l'économie.

En ce qui concerne les exportations de vêtements, on s'attend à ce qu'elles augmentent de 35 p. 100 en 1980. Pour investir, il faut avoir des garanties suffisantes sur la stabilité du marché. Le coût de la création d'emplois dans l'industrie du vêtement a décuplé au cours des dernières années ce qui a considérablement étendu la période de «rattrapage» des salaires.

A notre avis, les commentaires de l'Association sur les disponibilités de main-d'œuvre sont également exagérés. Une simple vérification auprès des syndicats, notamment à Montréal, précise la situation. Il existe une immigration temporaire de travailleurs égrangers, c'est un fait. Que ces personnes travaillent au rabais est tout simplement inexact. La situation au Manitoba est unique—et l'industrie est l'un des employeurs manufacturiers les plus importants de la province. Le Manitoba Fashion Institute collabore avec les deux paliers de gouvernement pour multiplier le nombre des programmes destinés à former et à encadrer les autochtones du Manitoba.

Au sujet des recommandations de l'ACIT nous faisons les recommandations suivantes:

1. Rationalisation du marché Nord-Américain. L'industrie américaine a été plus réticente à considérer cette option que l'industrie canadienne. Même si c'était possible nous ne croyons pas que l'industrie américaine s'y intéresserait si les recommandations de la CI visant à ouvrir le marché canadien au reste du monde, étaient mises en œuvre.

En outre, si le gouvernement annonçait l'abolition, sur dix ans, des tarifs et des contingents beaucoup de firmes déposeraient rapidement leur bilan. Comme on le sait, il s'agit d'une industrie extrêmement compétitive et la libéralisation progressive obligerait rapidement les manufacturiers à minimiser leurs pertes.

2. Nous préconisons le recours à l'utilisation de permis généraux comme moyen de libéralisation. Si cela doit léser les pays n'exigeant pas de permis particulier; la solution consistera à généraliser les permis. A moins qu'il n'existe de contingents bien précis, ce système n'entraîne aucune charge pour les pays exportateurs en développement.

3. Produits touchés. L'ACIT est obsédée par l'exclusion de mesures de contrôle pour les importations de vêtements de tailles 0-6. Cette question a fait l'objet de discussions approfondies devant la Commission du textile et du vêtement. Il a été reconnu que la production du Canada était forte. Les importateurs ont réduit leurs achats car leur marge bénéficiaire sur ces produits est minime. Toutefois, ils ont lancé leurs affaires avant la période précédant l'imposition de contingents, alors qu'ils étaient en mesure d'importer ces produits en grande quantité. Maintenant, ils voudraient nous faire croire qu'à moins que ces marchandises ne soient libérées de tout contingentement, ils ne les importeront plus, préférant réserver leurs importations de marchandises contingentées aux tailles adultes. Les accords bilatéraux comportent, pour la plupart, des dispositions visant à garantir l'approvisionnement en vêtements, taille enfant. La Commission a recommandé que ces dispositions soient maintenues.

4. Solution bilatérale. La recommandation de l'Association relative à l'approche bilatérale est à la fois peu claire et contradictoire en apparence. L'Association déplore toute action unilatérale, tout en souhaitant l'imposition de contingents au Canada pour ne pas avoir à subir de charges financières pour ces exportations vers les pays en développement. Nous croyons qu'il en résulterait un renversement de la situation existant en 1977-1978, alors des primes pour pénurie étaient empochées par les importateurs canadiens. L'Association se soucie peu des exportateurs du Tiers monde, elle les condamne à réduire leurs exportations en important des contingents et à réduire leurs recettes en faisant en sorte que le marché soit surtout favorable à l'acheteur.

Bien que l'industrie canadienne du vêtement ait recommandé l'imposition de contingents au Canada, notre objectif est de réduire, sur le marché la domination de Hong Kong, Taiwan et la Corée et de redistribuer les droits d'exportation aux pays les moins développés. Comme Chenery and Keesing le font remarquer dans le document de travail (de la Banque mondiale) n° 314 (page 47) «si nous considérons que, dans des conditions presque optimales les pays industrialisés souhaiteraient laisser tomber peu à peu certains types d'entreprises peu rentables, il deviendrait alors intéressant de favoriser les pays les plus pauvres dans un nombre limité de secteurs, où l'on aurait tout lieu de penser qu'ils se livreraient avec succès à l'exportation. Lorsque le marché d'exportation est déjà morcelé par des contingents—qui ne peuvent être évités pour les textiles et certains produits agricoles—il peut s'avérer nécessaire de repenser ces contingents en faveur des pays les moins développés et des pays moins développés les plus pauvres; qui en ont le plus besoin.» Même si, apparemment, on risque ainsi d'entraver les forces naturelles du marché, il nous semble que des mesures fortes sont nécessaires pour développer l'industrie des pays les moins développés ainsi que leur potentiel d'exportation.

5. Durée. Vouloir prolonger la durée d'importation des contingents de 1 à 2 ans, alors que des prolongations plus importantes sont nécessaires, ne fera qu'aggraver l'incertitude régnant sur le marché, tant pour les importateurs que pour les exportateurs.

6. Présence sur le marché canadien. L'Association canadienne des importateurs de textiles souhaite vivement améliorer la situation de la Corée, de Taiwan et de Hong Kong. Ces pays représentent ses sources les plus fiables—plus de 80 p. 100 des importations sous restrictions. Aussi longtemps que leur domination s'exercera, les pays les moins développés ne parviendront jamais à pénétrer le marché canadien.

Nous croyons que les recommandations de l'Association canadienne des importateurs de textiles sont inapplicables et qu'elles ne reflètent en aucune façon les intérêts et les inquiétudes des pays les moins développés.

ANNEXE B

OBSERVATIONS SUR LE MÉMOIRE PRÉSENTÉ PAR L'ASSOCIATION DES IMPORTATEURS CANADIENS AU GROUPE DE TRAVAIL SUR LES RELATIONS NORD-SUD

Les auteurs du mémoire critiquent le bilan des relations commerciales du Canada avec le Tiers monde. Ils ne semblent pas tenir compte dans leur analyse de la situation unique du Canada et de la part importante de son commerce avec les États-Unis, tant sur le plan des importations que sur celui des exportations. Il ne s'agit pas là d'une excuse pour le piètre tableau des exportations canadiennes dans le secteur des biens manufacturés. En outre, il importe de noter que le Canada a continuellement joui d'une balance commerciale excédentaire au cours des dernières années.

Pour ce qui est des importations en provenance des pays en développement, les chiffres absolus par habitant sont de \$132.00 pour le Canada, de \$176.00 pour la CEE, de \$120.00 pour les États-Unis et de \$193.00 pour le

Japon. Comme l'indique le mémoire, le Japon est un gros importateur de ressources des pays du Tiers monde. Il est également, beaucoup plus que d'autres pays, entouré par des pays en développement. Les ministres japonais ont affirmé, à maintes reprises, que le Japon est un importateur de matières premières et un exportateur de produits finis. Les calculs de ce genre devraient toujours exclure le commerce des produits énergétiques. En outre, comme une bonne partie des échanges entre les PND et les PPD se font par l'intermédiaire d'entreprises multinationales (que le Canada compte en moins grand nombre que des pays plus importants), s'il n'était pas tenu compte de ce commerce, le bilan serait tout à fait différent. Comme nous venons de le mentionner, nous ne prétendons pas que le tableau des exportations du Canada ne peut être amélioré. Il importerait que de plus grands efforts soient déployés en matière d'exportation. Ce problème pourrait être résolu beaucoup plus rapidement si le Canada élaborait des programmes plus intenses de promotion des exportations.

Nous croyons que l'AIC va trop loin lorsqu'elle affirme que l'échec du Canada sur le plan des exportations vers les PMD tient à ce que sa politique restrictive en matière d'importations l'empêche d'importer en provenance de ces pays.

Tarif préférentiel généralisé

Bien que le TPG du Canada ne prévoie pas un libre échange total, il n'en est pas moins intéressant pour les bénéficiaires. Il est un certain nombre de raisons plausibles pour lesquelles le Canada n'adopte pas le libre échange en vertu du TPG. Premièrement, un grand nombre de produits canadiens sont déjà libérés et de nombreuses autres taxes ont été éliminées durant les négociations de Tokyo. Deuxièmement, le Canada a procédé, d'un seul coup, aux réductions prévues par les négociations «Kennedy» alors qu'il devait le faire en cinq étapes égales. Cela a profité à tous les pays exportateurs, qu'il s'agisse de pays développés ou en voie de développement. Troisièmement, le régime canadien couvre beaucoup plus de produits que celui de la plupart des autres pays. Si tel n'avait pas été le cas, il aurait peut-être été possible d'être plus généreux. Enfin, le programme canadien n'assujettit pas les importations à des contingents tarifaires comme le fait la CEE, ni ne rejette à l'occasion certains produits pour des raisons de concurrence, comme les font les États-Unis.

L'AIC fait remarquer que: «Aucun PMD ne pourrait bénéficier d'un régime exclusif d'admission en franchise à moins que des avantages équivalents ne soient accordés aux pays bénéficiant du tarif préférentiel britannique ou du traitement général de la nation la plus favorisée.» Cette situation n'est pas particulière au Canada. Lorsqu'il n'existe aucun tarif sur un produit, la seule façon d'étendre la préférence aux pays en voie de développement est de leur octroyer des subventions aux importations. A notre connaissance, aucun pays administrant un SGP ne le fait. Nous acceptons difficilement qu'une association d'importateurs reproche au Canada de ne pas imposer de tarifs.

Règlements concernant l'origine

Nous ne pouvons accepter la critique selon laquelle les exigences du Canada en matière d'origine, pour ce qui est des produits bénéficiant du TPG, sont restrictives. Tous les pays offrant un TPG imposent des exigences quant à l'origine. Le fait que le Canada ait accepté d'appliquer le TPG à plus de produits a, en fait, été considéré comme un atout par les représentants de pays en voie de développement au GATT, à la CNUCED et à l'OCDE. Sans règlements concernant l'origine, les pays offrant un TPG seraient inondés de marchandises, ce qui ne profiterait en rien à l'industrie de la fabrication des pays bénéficiaires. Nous proposons aux lecteurs de lire les exigences imposées par la CEE dans la Convention de Lomé pour voir ce que sont des règlements très stricts concernant l'origine.

L'AIC se plaint du fait que très peu de produits importés par le Canada des PMD bénéficient du SGP—alors que 80 p. 100 de ceux-ci sont exempts de douane. Bien que les importations de produits concurrentiels, comme les vêtements, ne bénéficient pas du TPG, il est clair que le tarif de la NPF n'a guère empêché les importations. Ces importations nuisaient grandement aux marchés canadiens; elles ont donc été soumises à des restrictions quantitatives. D'autres pays, notamment les États-Unis, ont également exclu les textiles et les vêtements de leur TPG.

Les inquiétudes de l'AIC concernant la stabilité du TPG sont exagérées. Même si certains biens et pays peuvent être rayés par décret du conseil, le gouverneur en conseil ne procède pas de manière aussi rapide et arbitraire. Seulement deux produits ont été rayés de la liste et, dans ces cas, les réductions tarifaires avaient contribué à de sérieux problèmes nationaux. Le gouvernement a rejeté plus de demandes d'élimination du TPG qu'il n'en a approuvées. Mentionnons qu'il a adopté un nouveau mécanisme plus souple par lequel les demandes en ce sens seront étudiées au cours d'audiences de la Commission du tarif.

Il est peu surprenant, à notre avis, qu'aucun des principaux bénéficiaires du TPG du Canada ne trouve sur la liste des 29 PLMD établie par les Nations Unies. Les pays qui y sont énumérés n'ont ni les structures industrielles, ni les travailleurs, ni les capacités de commercialisation leur permettant de devenir d'importants exportateurs. Le fait de leur accorder le TPG n'en fera en rien de grands exportateurs du jour au lendemain. Il leur faut plutôt une aide technique, des conseils en matière de commercialisation et des partenaires commerciaux très patients.

Bien que le Canada ait adopté un système de contrôle des importations, celui-ci ne s'applique pas à tous les pays en voie de développement. Il y a eu, en 1979, importation de 190 millions de vêtements, ce qui représente environ 35 p. 100 de la consommation canadienne. Il s'agit là d'un régime d'importation plus généreux que celui des États-Unis ou de la CEE. Il est parfois utile d'examiner la position du Canada sur les marchés mondiaux du textile. Le Canada consomme 2 p. 100 de la production mondiale de textile (y compris les vêtements). Le marché américain est douze fois plus important et celui de la CEE environ 10 fois plus important que le marché canadien. Si le Canada cessait de fabriquer des vêtements pour augmenter ses importations de 200 p. 100, ce serait comme si les États-Unis et l'Europe importaient un peu plus de 3 p. 100 de leurs besoins de consommation. Dans quelle mesure et pendant combien de temps cela profiterait-il aux PMD? Pourquoi le Canada, qui est déjà plus généreux que d'autres pays à l'égard des importations à «bon marché», continuerait-il à libéraliser son système lorsqu'on sait qu'il serait beaucoup plus profitable pour les pays en voie de développement d'avoir aux grands marchés un accès aussi facile qu'au marché canadien?

Nous trouvons que le tableau 2 porte plutôt à confusion. Nombre des bénéficiaires d'une aide estiment que les accords bilatéraux entravent ou entraveraient leur développement, selon que de tels accords seraient ou non été signés. Les chiffres sont gonflés en raison de l'inclusion du café qui ne fait l'objet d'aucun contingent visant à protéger les cultivateurs canadiens—il s'agit plutôt pour le Canada de remplir les obligations qu'il a contractées en vertu de l'Accord international sur le café. C'est la CNUCED qui a proposé de négocier un accord sur la stabilisation du prix d'un certain nombre de biens.

A la page 11, sous la recommandation 3, l'AIC fait état du besoin d'un sérieux rajustement commercial pour les industries nationales inefficaces œuvrant dans des domaines sensibles aux importations. A notre avis, il est exagéré de dire que ces industries sont inefficaces. L'AIC n'a aucune expérience pour se prononcer ainsi. Nombre de ces employés n'ont même jamais visité une usine de fabrication de vêtements. Dans leur essai intitulé «Textile Quotas Against Developing Countries» que vient de publier le *Trade Policy Research Centre* (Londres), Donald Keesing et Marting Wolf (tous deux économistes à la Banque mondiale) affirment (en page 170): «Les pays industrialisés s'inquiètent du fait que le commerce avec des pays dont le niveau de vie est fondamentalement différent—et c'est certes le problème majeur relié au commerce avec les pays en voie de développement—vous à l'échec certaines industries, sans qu'elles n'y soient pour rien. Il s'agit là d'une forme de concurrence qui, sans être déloyale dans un contexte plus vaste, ne peut être soutenue facilement pas les pays directement touchés.» Il est donc clair que nos problèmes ne sont pas reliés à l'efficacité de nos méthodes de production, mais bien au coût la main-d'œuvre.

ANNEXE C

CRITIQUE DE L'ÉTUDE EFFECTUÉE PAR L'INSTITUT NORD-SUD ET INTITULÉE «COÛTS ET CONSÉQUENCES DU NOUVEAU PROTECTIONISME»

Nous avons examiné d'étude de l'Institut Nord-Sud intitulée «Coûts et conséquence du nouveau protectionisme». Selon nous, elle est très abstraite et trop théorique; ses conclusions s'écartent de la réalité et ses hypothèses sont établies avec partialité en fonction des conclusions présentées. La politique qu'elle préconise se révélerait désastreuse et entraînerait inévitablement la suppression d'une industrie canadienne importante et de secteurs vitaux industries connexes.

Une critique fondamentale est que cette étude n'est pas conforme à la réalité. Afin d'étudier les répercussions des contingents, un système théorique très simplifié est développé; les valeurs des paramètres essentiels sont soit empruntées d'autres études soit fondées sur des entrevues avec des exportateurs, des importateurs et des courtiers de contingents. Le système est ensuite «résolu» et les résultats visent à estimer le coût des contingents de vêtements pour le Canada.

Il paraît étrange que l'auteur ait jugé bon d'utiliser des chiffres hypothétiques plutôt que des données réelles. Le Canada a imposé le contingentement global sur les vêtements en novembre 1976. Nous avons vu ce qui s'est

passé pour les prix, la productivité, l'emploi, etc. Pourquoi ne s'est-il pas inspiré de ces années? Il est curieux de noter en outre que les données réelles ne viennent pas corroborer la conclusion selon laquelle le contingentement a coûté cher aux consommateurs.

Le deuxième inconvénient du modèle de Jenkins est que celui-ci suppose que le prix payé par le consommateur pour les vêtements importés est égal aux coûts de production bénéfiques y compris plus les droits de douanes et la valeur monétaire des contingents. Dans le cadre de cette hypothèse, il est facile de démontrer que les contingents ont fait augmenter le prix des vêtements importés. Mais l'hypothèse en question n'est pas valable. D'autres études ont démontré que le prix de détail des vêtements importés est fonction du prix des vêtements canadiens concurrentiels et non du prix imposé des vêtements importés.

Dans une étude du Congrès américain sur les importations et les prix à la consommation, les auteurs ont conclu que: ...

1. les produits importés coûtent moins cher que les produits analogues fabriqués sur place,
2. ces deux différents produits se vendent pratiquement au même prix sur le marché américain, et par conséquent,
3. les produits importés ont une marge de profit plus élevée.»

Si ces conclusions sont vraies, les contingents n'auraient par conséquent aucune influence sur le prix de détail des vêtements. Au contraire, ils feraient diminuer la marge de profit sur les produits importés. Il ne fait aucun doute que les données canadiennes sur les prix à la consommation avant et après le contingentement corroboreraient cette théorie.

De même, la Commission du textile et du vêtement a démontré qu'au Canada, la majoration des prix de détail sur les vêtements importés est considérablement plus élevée que sur les vêtements fabriqués dans le pays. Par conséquent, là encore, achetant moins de vêtements importés et plus de vêtements canadiens, le consommateur ne paiera pas beaucoup plus cher. C'est plutôt la répartition des dépenses entre producteurs, importateurs et détaillants qui changera.

Jenkins essaie également de mesurer le coût des contingents en examinant les prix inscrits théoriquement sur les étiquettes d'une corbeille de vêtements inchangés. Pourtant, il a conclu également qu'une des principales conséquences des contingents a été l'augmentation de la qualité des vêtements disponibles. Il n'a pas essayé de rajuster son estimation des coûts élevés en fonction de la qualité.

L'auteur cherche à quantifier les coûts des contingents et les avantages qu'ils entraînent. Inutile de dire qu'il en trouve très peu. En outre, il ne tient nullement compte de ce que ces contingents peuvent améliorer la productivité de l'industrie canadienne.

Effectuée en 1978, une étude du département américain du Travail examine cinq secteurs de l'industrie américaine, dont ceux du textile et du vêtement, qui sont assujettis aux restrictions en matière d'importation. L'ambassade canadienne a ainsi résumé cette étude.

«Selon l'étude du département du Travail, l'influence des contingents sur les prix a été surévaluée par le passé principalement parce que leurs effets bénéfiques sur les coûts et les prix des producteurs du pays n'ont pas été pris en considération. À cet égard, l'étude souligne que, à court terme, une meilleure utilisation de la capacité de production intérieure améliorera l'efficacité et la productivité. À moyen terme, l'étude fournit une analyse essentiellement statistique selon laquelle chaque industrie protégée a tiré profit de la hausse des taux d'investissement et des nouvelles techniques, ce qui a fait accroître l'efficacité et baisser les coûts de production».

L'expérience canadienne relativement aux contingents sur les vêtements étaye de nouveau cette conclusion. Après l'imposition de ces contingents, le taux d'utilisation de la capacité s'est accru considérablement et la productivité a brusquement décollé. Nous le répétons, ces preuves concrètes appuient l'hypothèse selon laquelle les contingents *n'entraînent pas* de hausse des prix pour le consommateur.

Par ailleurs, dans une étude effectuée récemment (1978) pour le compte du Conseil économique, les auteurs ont conclu que ...

«La protection douanière ne semble pas faire monter les coûts; au contraire, les industries qui sont les plus protégées ont accusé des coûts unitaires dont le taux de changement est supérieur à la moyenne au cours de la période 1961-1972.»

Nous avons bon nombre d'autres critiques à formuler en ce qui concerne le rapport Jenkins et on peut ainsi les résumer:

1. En estimant les avantages du libre-échange, l'auteur a supposé que les ressources inemployées par l'industrie du vêtement seraient réutilisées ailleurs.
2. En outre, les coûts de rajustement sont annulés comme étant «seulement d'un caractère temporaire en général».
3. Il n'est nullement tenu compte de l'interdépendance des industries du vêtement, du textile et des autres industries. L'auteur n'essaie pas d'en étudier les répercussions néfastes sur l'offre et sur les clients.
4. Les coûts de rajustement sont sous-évalués en ce qui concerne les travailleurs. Le rapport Jenkins accepte l'hypothèse du document de travail du ministère de l'Industrie et du Commerce selon laquelle les périodes inoccupées des nouveaux chômeurs de l'industrie du textile ont une valeur monétaire. Ainsi, lorsqu'il est mis à pied, le chômeur ne perd pas \$7,240 en revenu mais uniquement \$3,060. L'auteur a évalué que la période chômée équivalait à \$4,180. Cette étude semble faire preuve de la même partialité que celle du ministère de l'Industrie et du Commerce.
5. C'est manifestement un travail peu soigné. À la page 38 notamment, on a évalué, les répercussions des contingents sur la production intérieure. Et c'est manifestement une partie importante du rapport. Soit qu'il d'écrive de façon erronée le mécanisme, soit que le mécanisme décrit sous-évalue l'amélioration de la productivité et de l'emploi résultant de l'imposition des contingents, il est impossible d'en déduire laquelle de ces interprétations est la bonne, car le document ne précise absolument pas la façon dont les calculs ont été effectués.
6. Les coûts engagés par les consommateurs sont comptés deux fois. L'auteur prétend que les vêtements coûtant plus chers, les consommateurs devraient consacrer leur pouvoir d'achat à autre chose. L'importance de ce changement dans les habitudes d'achat est calculée et inscrite comme un coût (niveau de vie moins élevé). La valeur des autres biens achetés n'est pas considérée comme un élément compensatoire. Nous le répétons, il s'agit de calculs partiels qui tendent à fausser les résultats en faveur d'une conclusion préconçue.

Résumé

Nous répétons que l'étude Jenkins est très théorique et que ses conclusions ne sont pas conformes à ce qui s'est réellement passé. En outre, l'auteur ne reconnaît pas plusieurs faits primordiaux: les majorations sont plus élevées pour les produits importés; le prix des produits importés est établi d'après les prix intérieurs et non pas d'après les coûts imposés; l'accroissement de la productivité découle de l'amélioration des niveaux de production intérieure et l'industrie du vêtement ne fonctionne pas en dehors de toute structure économique. Il faut par conséquent conclure que cette étude comporte des lacunes importantes et que nous devrions faire tout notre possible pour nous y opposer.

¹ "Trade Adjustment Assistance: The Cost of Adjustment and Policy Proposals."

ANNEXE D

Le 20 octobre 1980
L'honorable Herb Gray, C.P., député
Ministre de l'Industrie et du Commerce
235, rue Queen
Ottawa (Ontario)

Monsieur le ministre,

Lors de la dernière réunion de votre Groupe consultatif du textile et du vêtement, vous avez exprimé le désir de rencontrer les parties touchées par les recommandations du rapport du 30 juin 1980 de la Commission du textile et du vêtement. Nous serions heureux de vous voir le plus tôt possible afin de discuter de cette question. En attendant, nous désirons vous présenter les commentaires et observations suivants en vue de cette réunion.

Tout d'abord, il faut le souligner, nous nous rendons compte que la mise en œuvre des recommandations de la Commission dans leur totalité ne sera pas tâche facile pour vous et vos collègues. Le rapport Brandt, qui recommande la création d'un programme visant à assurer la survie grâce à l'amélioration des relations Nord-Sud,

est un élément important des discussions qui se déroulent actuellement au sein de divers organismes internationaux, dont les Nations Unies. Le premier ministre a annoncé son désir de reprendre, au Sommet économique qui se tiendra à Ottawa, des discussions de très haut niveau sur une meilleure stratégie de développement, y compris les moyens d'accroître l'industrialisation du Tiers monde. Un comité parlementaire a été mis sur pied, sous la présidence de M. Herb Breau, député, afin d'étudier les relations Nord-Sud lors de ces réunions internationales et de recommander des mesures concrètes et pratiques qui permettront au Canada de contribuer au succès de ces négociations.

Nous connaissons l'importance de ces efforts et ne sommes pas indifférents aux besoins du Tiers monde. Nous sommes d'avis que cette question, bien qu'elle présente un stimulant intellectuel et fasse appel à nos instincts humains fondamentaux, n'a pas été, et ne sera pas, suffisamment étudiée à un niveau pratique. Nous espérons discuter de ces problèmes sans la rhétorique et le bagage intellectuel théorique qui sont généralement de mise. Nous participerons aux séances privées et publiques, notamment aux travaux du comité de M. Breau et à la conférence de l'Institut Nord-Sud patronnée par Son Excellence le Gouverneur général M. Schreyer et qui aura lieu le 25 octobre. Nous reconnaissons la nécessité d'améliorer la situation dans les pays en voie de développement. En effet, nous nous intéressons particulièrement aux problèmes des pays les moins développés. Nous ne croyons toutefois pas que le Canada soit tenu de continuer à transférer sa production de vêtements au Tiers monde comme on le suggère dans le rapport Jenkin présenté par l'Institut Nord-Sud. Malgré sa façon assez simple d'aborder le problème, des hypothèses trompeuses et des méthodes erronées, ce rapport a provoqué une réaction considérable de la presse qui s'oppose aux limites quantitatives imposées aux importations de vêtements. Nous avons rédigé une critique de ce rapport dont vous trouverez copie ci-jointe, nous serons heureux de faire connaître aux députés intéressés notre opinion sur l'étude Jenkin.

Il est fort peu probable que les pays en voie de développement les plus nécessiteux profitent d'un accès complètement libre aux marchés du vêtement et du textile canadiens. Des avantages importants pourraient être réalisés dans ce secteur si nous améliorions cet accès en globalisant nos mesures de contrôle des importations et en privilégiant ces pays en matière de contingents. Cette mesure serait conforme à la fois à la section 4 du GATT et à l'article 6 de l'Arrangement concernant le commerce international des textiles.

Voici les observations et les suggestions que nous présentons sur le rapport de la commission.

A notre avis, l'ensemble de ses recommandations sera profitable à l'industrie et à ses travailleurs. Il est très encourageant de noter que la Commission a recommandé un régime visant à assurer jusqu'en 1990 une commercialisation plus méthodique des importations de vêtements dont les prix sont une cause de perturbation. Cela donnera à l'industrie le temps et le climat nécessaires pour poursuivre ses efforts de rationalisation de la production et pour améliorer davantage la productivité. A cet égard, nous faisons remarquer que le gouvernement australien songe à ramener ses importations à 30 p. 100 de sa production domestique pour une période de huit ans afin de vraiment permettre à son industrie de renforcer sa position. Vous voulez vous assurer, nous le savons également, que toutes les mesures prises pour aider l'industrie à soutenir la concurrence suscitée par des importations perturbatrices font partie intégrante d'une stratégie industrielle. Selon nous, la Commission du textile et du vêtement a recommandé des éléments très utiles pour l'élaboration d'une telle stratégie. Certains secteurs de l'industrie canadienne du vêtement sont aussi modernes et efficaces que ceux de bien d'autres pays, au point de vue technique. Ils ne peuvent toutefois pas surmonter les écarts salariaux dont bénéficient les pays fournisseurs à bas salaires où l'industrie reçoit souvent des subventions importantes ainsi que des stimulants en matière de promotion des exportations et d'implantation des usines. Ces secteurs ont besoin d'un climat d'investissement approprié pour continuer à introduire une technologie de pointe et à améliorer leurs méthodes de production.

Vous avez déclaré au groupe consultatif que vous ne songiez à abandonner aucun des secteurs de l'industrie, surtout pas ceux qui jouent un rôle important dans l'économie et qui assurent de l'emploi à un grand nombre de Canadiens. Nous trouvons cette assurance très encourageante. Nous vous demandons instamment de mettre en application les propositions de la Commission ainsi que nos suggestions le plus tôt possible. Ce serait une mesure positive qui nous permettrait de renforcer notre industrie et de la rendre plus efficace et plus productive tout en assurant sa viabilité et en protégeant les emplois de nos travailleurs.

Nous remarquons que les taux de croissance maximum prévus par la Commission pour les contingents ont été ramenés à 4 p. 100. Toutefois, ce chiffre est encore un peu supérieur à la croissance actuelle du marché en valeurs unitaires, qui se situe entre 1,5 et 2 p. 100. Si l'on permet aux importations de croître à un taux plus rapide que le marché, la position des fabricants canadiens sera minée, à un rythme accéléré. A notre avis, une telle situation aura

une influence négative sur les investissements. L'inscription des fabricants de produits sur la «liste des produits particulièrement sensibles» pour lesquels on ne prévoit pas une croissance annuelle supérieure à 1 p. 100 reflète mieux la réalité. En effet, nous estimons que les ajustements des contingents devraient suivre plus directement les tendances du marché. Si le marché fléchit, les importations devraient être réduites. Les fabricants canadiens ne devraient pas avoir à en supporter tout le fardeau.

Bien que l'ensemble des recommandations de la Commission, comme nous l'avons déjà dit, est favorable à l'industrie, une étude détaillée révèle également qu'elles contiennent plusieurs faiblesses de nature à réduire sérieusement leur efficacité.

En premier lieu, la Commission recommande une approche bilatérale pour la réglementation des importations. A nos yeux, cette option est inadéquate. L'expérience du Canada en matière d'accords bilatéraux n'a pas été particulièrement encourageante. Ces accords ont vraiment tendance à proliférer de façon désordonnée au fur et à mesure que les importateurs cherchent de nouvelles sources d'approvisionnement. De plus, les contingents pourraient plus facilement être augmentés pour des raisons politiques que si un système global de contingentement était mis sur pied. En outre, ce système tend à favoriser les principaux exportateurs, les pays nouvellement industrialisés, comme Hong Kong, Taiwan et la Corée, et les pays à commerce d'État comme la Chine d'où proviennent déjà la plus grande partie des importations canadiennes de vêtements. Les augmentations de croissance annuelles dépassent à elles seules les contingents accordés à certains des pays beaucoup moins développés. Les véritables pays en développement, qui ont le plus besoin de ces échanges commerciaux, ont très peu de chances de pénétrer sur notre marché en raison de la position dominante qu'occupent ces gros exportateurs. On pourrait atteindre un objectif important en matière d'aide au développement tout en limitant réellement les importations perturbatrices, si l'on redistribuait à ces pays, au début de leur industrialisation, certains des contingents que possèdent maintenant les pays exportateurs qui ont des économies saines, beaucoup plus diversifiées. Cette redistribution serait également à l'avantage des consommateurs canadiens ayant des revenus fixes ou peu élevés puisque les pays moins développés sont mieux adaptés à la fabrication des vêtements simples et moins coûteux.

Nous voyons de grands avantages à mettre au point un mécanisme de contrôle canadien. Ce mécanisme générerait sans aucun doute la négociation d'accords bilatéraux, particulièrement avec les fournisseurs traditionnels, mais sa création est justifiée, selon nous, par les avantages considérables qu'il apporterait aux producteurs canadiens. En effet, ils y gagneraient un marché plus sûr et un accroissement de la productivité et d'autre part, la commercialisation serait rationalisée grâce à un mélange judicieux de produits importés et de produits fabriqués au Canada. Comme on l'a dit un peu plus tôt, ce système de contrôle permettrait au Canada d'être plus généreux envers les pays les moins développés en leur redistribuant une partie des contingents accordés aux pays en voie de développement les plus avancés. Les recommandations de la Commission ne permettraient guère de procéder à une telle redistribution car, de fait, certaines d'entre elles n'accorderaient aux pays les moins développés qu'un accès limité à notre marché.

Les pays qui posent les plus graves problèmes sont récompensés. La pression des prix sur le marché s'en trouve accrue. Nous ne nous sommes jamais inquiétés des vêtements provenant des États-Unis et de l'Europe de l'Ouest. Or, les vêtements qui étaient jadis fabriqués dans les pays industrialisés ont tendance à l'être maintenant à Hong Kong et en Corée afin d'accroître le nombre de ventes à l'échelle internationale, particulièrement lorsqu'il s'agit d'étiquettes connues. Les chemises Calvin Klein et Yves St-Laurent par exemple, ainsi que certaines autres marques de couturiers, sont fabriquées en Asie. De très larges profits sont donc réalisés sur ces articles vendus très chers au Canada, où ils pourraient et devraient être fabriqués par de la main-d'œuvre canadienne.

La recommandation relative à la période de référence utilisée pour le calcul des contingents de la période 1982 et au-delà pose des problèmes aux manufacturiers Canadiens. Nous avons cherché à ce que les contingents mis en place reviennent à des valeurs plus réalistes, vu le recul du marché, en termes d'articles vendus, et le gonflement des quotas. Nous pensons donc que la décision d'adopter une moyenne de trois ans représente un pas décisif dans la bonne direction. Toutefois, la prise en compte de 1980 dans la période de référence pour le calcul de la moyenne continue à poser des problèmes. En effet, dans l'industrie textile, le niveau des échanges internationaux est très variable. Alors que nous pensions que de nombreux contingents de 1980 représentaient une minimisation des capacités en raison du ralentissement économique, on assiste en fait à un renversement de la tendance. Les importateurs et les exportateurs sont grandement encouragés à utiliser à plein les contingents de cette année, et notamment pour les pullovers et autres produits où l'on constate que les contingents des années précédentes n'avaient pas toujours été épuisés. Pour de nombreuses gammes de produits, les manufacturiers se plaignent d'une réduction des commandes d'avance, dû au fait que leurs clients achètent davantage aux sources bon marché. Nous

pensons donc que les importateurs utiliseront les contingents, notamment pour les produits les plus sensibles, de façon plus complète que l'on ne s'y attendait d'abord et qu'ils auront recours aux possibilités que leur donnent les accords bilatéraux de dépasser les quantités fixées, jusqu'au maximum prévu dans les accords. Les exportateurs collaborent de leur côté en réduisant leurs prix et en consentant des délais de paiement prolongés. Au total, cette modification des achats, et ce, pendant une période d'activité économique ralentie, aura des conséquences désastreuses pour l'ensemble de l'industrie canadienne du vêtement et de sa main-d'œuvre.

La Commission recommande que l'on applique de façon plus stricte les dispositions relatives à la régularisation de la commercialisation des textiles. Malheureusement, ces dispositions sont calquées sur celles de l'AMF, qui ne sont au mieux qu'une tentative sans efficacité suffisante. De nombreux secteurs de la profession, et notamment des la fabrication de la chemise, ont eu presque autant à souffrir d'une mauvaise commercialisation des importations que d'importations trop massives.

De fait, nous n'avons que très rarement bénéficié d'une réglementation de la commercialisation. C'est ainsi qu'avant la décision du 29 novembre 1976 concernant les contingents globaux s'appliquant à une large gamme de produits de l'industrie du vêtement, des contingents séparés pour les chemises avaient été fixés pour chacun des grands pays producteurs par référence à un plafond global. On réservait en outre le droit d'importer de n'importe quel pays des quantités correspondant à environ 25 p. 100 du contingent. Les contingents étaient fixés par montants trimestriels égaux, sans que l'on prévoie le report possible d'un trimestre à l'autre. Cette allocation trimestrielle est très importante dans une branche de l'industrie qui doit faire tourner ses usines toute l'année. En effet, la production doit être répartie de façon égale afin de maintenir les frais généraux et les coûts aussi bas que possible. Si les importations ne suivent pas un rythme uniforme d'un trimestre à l'autre, c'est que les importateurs, en grand nombre, ne coordonnent pas leurs opérations, ce qui tend à provoquer des ventes de stocks à des prix catastrophiquement bas lorsque les importations ont lieu au même moment. C'est ainsi que les commandes de vêtements fabriqués au Canada sont annulées. Nos usines tournent alors, beaucoup trop longtemps, bien au-dessous de leur capacité.

Les frais généraux et les coûts augmentent, et les revenus des employés s'en ressentent. Cette situation s'est trouvée aggravée par d'énormes importations directes, des gros détaillants, encouragés par les accord bilatéraux de limitation qui leur permettant de jouer sur les prix pour obtenir leurs contingents. C'est ainsi que la plupart des chaînes de grands magasins achètent directement, en très grandes quantités, contraignant ainsi les importateurs habituels à prospecter de nouvelles sources. Il concentrent leurs importations au début de l'année et les stocks se trouvent alors saturés à tous les niveaux. Étant donné que le fabricant local travaille en offrant les délais les plus courts, c'est lui qui fait les frais des baisses de commandes. C'est ce qui s'est passé en 1979, et à nouveau en 1980.

C'est pour cette raison que des dispositions réglementant la commercialisation ont été ajoutées aux anciens contingents de chemises et reprises ensuite dans les recommandations de la Commission en 1977 et en 1980. Il n'est pas difficile d'imposer une commercialisation régulière. L'administration n'a qu'à répartir les contingents d'importation en 4 parts égales, sans possibilité de report d'un trimestre à l'autre. On en a eu quelques exemples en 1978, pour le plus grand bien des industriels canadiens.

Il est également important de procéder à une allocation par pays, avec adoption d'un plafond global, sans lequel les commandes se porteraient très rapidement vers les sources de production les moins chères et les plus perturbatrices. En 1977-1978, les commandes d'importation venant des pays les moins développés se sont reportées sur la Corée et Taiwan qui étaient déjà les principaux fournisseurs.

Lorsque des contingents globaux ont été introduits pour la première fois, nous n'avons pu obtenir de l'administration de disposition réglementant la commercialisation. Dans la confusion générale, les importateurs ne savaient pas du tout ce qui allait leur arriver. Certains d'entre eux avaient l'impression que les contingents seraient supprimés au milieu de l'année 1977. D'autres pensaient que les importations subiraient des restrictions supplémentaires. D'autres encore craignaient, en cas de reconduction des contingents pour l'année 1978, de perdre le bénéfice de ceux alloués pour 1977 s'ils ne les avaient pas utilisés. Les détaillants et les importateurs se démenaient pour obtenir toutes les importations possibles aussi rapidement que possible. Nous avons donc averti M. Chrétien en janvier 1977 que les importations se concentreraient essentiellement dans les premiers mois de l'année. Nous avons eu raison.

Il nous est apparu clairement que certains hauts fonctionnaires n'étaient pas convaincus de la nécessité d'adopter les contingents globaux de 1975. Ils ont refusé de faire droit à nos demandes concernant la réglementation de la commercialisation en prétendant que nous essayions d'imposer des contraintes inutiles. De leur côté, les importateurs et les détaillants, cherchant à tirer le plus grand profit de leurs avantages à l'importation, ont abondé dans le sens de ces hauts fonctionnaires. Leur argument était de dire que rien n'incitait les importateurs à faire des

achats massifs pour se retrouver à court, en fin d'année. Toutefois, la suite des événements nous a encore donné raison. En effet, les importations de la première moitié de 1977 représentent à elles seules près de 80 p. 100 du total de la même année dans certaines catégories de produits.

Les dispositions de 1978 garantissant une meilleure régularisation de la commercialisation ont été à nouveau appliquées, et la situation s'est améliorée. Toutefois, alors qu'une clause en ce sens a été inscrite dans les accords bilatéraux, elle continue à ne pas être respectée par les pays exportateurs. En 1979 et en 1980, on retrouve encore une concentration des importations dans les premiers mois de l'année.

La Commission ne recommande clairement aucune action immédiate permettant de résoudre les difficultés courantes auxquelles de nombreux secteurs sont confrontés. Ces problèmes, dont souffrent particulièrement les fabricants de chemises à col façonné, de pullovers et de vêtements masculins de qualité, persistent. L'augmentation des importations en vue d'accroître les niveaux de référence fixés ne fait qu'accentuer leurs situations. Nous vous prions d'adopter immédiatement des mesures efficaces. Tout comme les niveaux d'importation sont augmentés en période prospère, ils devraient être réduits lorsque le marché est à la baisse. Si la gravité des problèmes actuels n'est pas reconnue, nous assisterons à la fermeture d'autres usines et à des mises à pied dans tout le Canada. Je dois souligner que la société Halickman Bros., un fabricant montréalais de vêtements de qualité pour hommes, a dû se retirer des affaires le mois dernier. Depuis quelques semaines, les entreprises Beaver/Columbia Shirt, Paris Sportwear de Toronto, et Textile Industries Ltd. de Guelph, ont également fermé leurs portes. En discutant avec des directeurs de banques qui financent l'industrie, nous apprenons que de nombreuses autres entreprises sont dans des situations extrêmement précaires. La situation de l'industrie du vêtement est critique. Il faut agir promptement pour éviter la fermeture d'autres usines.

Nous nous sommes élevés énergiquement, par le passé, contre l'inclusion des dispositions de souplesse dans les ententes bilatérales. Les recommandations de la Commission vont un peu dans le même sens. La Commission a recommandé que certaines dispositions soient annulées et que certaines autres protègent mieux le marché canadien. Il serait encore possible de faire passer d'une catégorie à une autre jusqu'à 4 pour cent du contingent des produits ne figurant pas à la liste des produits particulièrement sensibles. Nous sommes d'avis que le Canada devrait se montrer ferme envers les principaux pays exportateurs, et qu'il pourrait faire preuve de souplesse à l'égard des petits pays moins développés, afin de tenir compte des circonstances spéciales.

La Commission a recommandé le maintien des contingents sur les vêtements pour enfants. Cependant, les recommandations de la Commission à cet égard ne sont pas précises. Nous voulons que les vêtements pour enfants soient traités de la même façon que les autres vêtements, comme c'est le cas dans bon nombre des ententes bilatérales existantes. À l'origine, le gouvernement avait accepté un traitement plus souple pour les vêtements pour enfants, car il avait donné suite aux revendications non fondées des importateurs et des détaillants qui disaient que les contingents entraîneraient des pénuries et des augmentations massives de prix. Ces prévisions ne se sont pas vérifiées. Nous avons démontré à la Commission, lors d'audiences publiques, que ces revendications sont grandement exagérées et subjectives et qu'en outre, elles reposent principalement sur le rêve de revenir au prix existants avant 1975. Malheureusement, les costumes de neige pour enfants à \$9.99, qu'ils soient fait au Canada ou à l'étranger, sont chose du passé, tout comme la tasse de café à 10 cents, le journal à 5 cents et les pigeons voyageurs. De nombreuses plaintes ont été reçues sur la monotonie des vêtements pour enfants fabriqués au Canada. Exemples à l'appui, nous avons démontré à la Commission que les fabricants canadiens offrent une vaste gamme de produits fabriqués et vendus au Canada. Nous avons même démontré dans quelle mesure les importateurs et les détaillants «empruntent» des modèles canadiens originaux pour les faire fabriquer en Asie. Les importateurs et les détaillants n'ont jamais précisé ce qu'ils entendent par «non fabriqué» ou «non disponible». Peu des fonctionnaires intéressés à la politique d'importation à bas prix ont assisté aux audiences publiques de la Commission; cependant, il serait peut-être avantageux qu'ils aient une expérience pratique de l'industrie. Nous nous heurtons à des problèmes réels affectant des personnes réelles. Nous avons besoin de solutions pratiques et non de solutions utopiques tirées de manuels.

On a dit quelques fois que l'industrie canadienne n'est pas en mesure de desservir le marché des vêtements à très bas prix et on a donné cette raison pour exclure des contingents les vêtements à très bas prix. Nous n'avons jamais dit que nous sommes capables de concurrencer tout la production des pays à bas salaires, ni que nous pouvons vendre au même prix qu'eux les vêtements à très bas prix. Nous avons laissé ces secteurs du marché à l'importation. L'industrie canadienne a amélioré ses produits, tant du point de vue de l'apparence que de la qualité. Nous desservons principalement les secteurs intermédiaires et élevés du marché. Certains fabricants, spécialement les fabricants de vêtements pour enfants, arrivent très bien à desservir la portion supérieure du marché à bas prix.

Pourquoi les vêtements à bas prix pour enfants devraient-ils être soustraits aux contingents? Ces vêtements à bas prix font partie des listes habituelles des importateurs depuis des années et ils ont été inclus dans les niveaux de référence servant à fixer les contingents. C'est précisément parce que les importations étaient concentrées sur les articles à bas prix qu'elles ont atteint les hauts niveaux sur lesquels sont fixés les contingents. Il est intéressant d'étudier dans quelle mesure certains contingents de vêtements pour enfants ne sont pas utilisés. Il faut se demander si c'est parce que les exportateurs ne veulent pas vendre ou parce que les importateurs préfèrent acheter des produits qui leur permettront de réaliser une plus grosse marge de profit.

Les détaillants et les importateurs ont prédit de graves pénuries et des augmentations massives de prix. Cependant, la composante «vêtement» de l'indice des prix à la consommation s'est maintenue sous la moyenne pendant la majorité des années 70. Les augmentations récentes sont imputables à nombre de facteurs, notamment la baisse du dollar canadien, l'augmentation des salaires, l'accroissement des importations et le coût plus élevé des tissus. Il n'y a pas eu de pénurie. Les stocks des détaillants, des importateurs et des fabricants abondants. Nous sommes disposés à rétablir le plus rapidement possible les aspects de cette question. Notre position de base, c'est que les contingents d'importation sur les vêtements devraient servir à importer ce qui n'est pas fait au Canada. Les restrictions doivent servir à maintenir le commerce et l'emploi au Canada. Nous devrions étudier très attentivement les possibilités d'exemption des contingents et, dans les cas exceptionnels où l'exemption serait justifiée, les contingents devraient être réduits du plein montant des importations qui était inclus dans les niveaux de base servant à calculer les contingents.

Contrairement à leur concurrents dans des pays à bas salaires, les fabricants canadiens:

1. Versent à leurs employés des salaires propres à leur assurer un niveau de vie raisonnable, dans une des nations les plus riches du monde.
2. N'embauchent pas d'enfant dans leurs usines. Ce n'est malheureusement pas le cas dans de nombreux pays exportateurs.
3. Maintiennent de bonnes conditions de travail et respectent le nombre maximal d'heures de travail. Les lois régissant le salaire minimum et le nombre d'heures de travail n'existent pas ou sont beaucoup moins sévères dans les pays exportateurs.
4. Contribuent aux régimes d'assurance-chômage, d'accident du travail, de retraite, de santé des employés, etc.
5. Affectent des sommes importantes à la formation des employés.
6. Versent aux gouvernements des impôts sur le revenu des sociétés et sur le revenu personnel. Des exemptions d'impôts pour des périodes allant de cinq à vingt ans sont fréquentes dans les pays exportateurs où les coûts ne sont pas élevés.
7. Paient des droits sur tous les tissus et accessoires importés. Les tissus sont généralement exempts de droit dans les pays à bas salaires.
8. Ne reçoivent pas de subvention directe ou indirecte à l'exportation; ils ne reçoivent pas non plus de subvention directe pour l'exploitation des usines et le salaire des employés.
9. Versent les taux réguliers pour les services publics. Les frais généraux et les frais d'énergie sont souvent subventionnés dans les pays exportateurs.
10. Investissent leur propre argent dans les usines, les immeubles, les machines, l'inventaire, etc. En outre, ils participent à une infrastructure industrielle dont les ramifications s'étendent de l'industrie de l'informatique à l'industrie des produits pétro-chimiques.
11. Offrent au pays une source fiable de vêtements bien faits à des prix relativement peu élevés (un des trois facteurs essentiels de la vie, spécialement au Canada).

Que nous soyons d'accord ou pas, il en coûte d'être Canadien. Compte tenu des libertés et du milieu dans lequel nous vivons, et compte tenu du désir de nombreux Canadiens d'avoir une économie plus autonome, la majorité des Canadiens considèrent que le prix n'est pas trop cher. C'est dans ce contexte que nous devons étudier les revendications fréquentes voulant que les importations nuisibles soient justifiées par les prix plus bas aux consommateurs. L'industrie canadienne du vêtement admet que des vêtements à bas prix sont nécessaires aux gagne-petit. Nous ne voulons pas que les importations de vêtements à bas prix soient éliminées ou réduites au point de faire souffrir les gagne-petits et les personnes à revenu fixe. Nous voulons être assurés de voir alimenter près de 75 p. 100 de notre marché. Nous savons bien que cela ne se produira pas du jour au lendemain. Il faudra du temps. Par contre, on ne souligne pas suffisamment que l'industrie canadienne joue un rôle important dans le maintien des

prix de vêtements importés à des bas niveaux. Si l'industrie canadienne disparaît, le plafond disparaît en même temps, ainsi que la discipline qu'il impose au marché.

Cependant, beaucoup de consommateurs font preuve d'un égoïsme sans bornes lorsqu'ils exigent des aubaines au dépend de notre système économique. Le revenu de ces consommateurs n'est pas fixe, ni trop bas. Ces consommateurs veulent une économie de plein emploi, un salaire et un niveau de vie élevé, mais ils ne sont pas prêts à en payer le prix. S'attendent-ils à miner les fondations du système et à trouver des aubaines au dépend des chasseurs d'aubaine?

Nous nous heurtons à une prolifération de nouvelles sources d'approvisionnement. Il semblerait que Cuba nous posera un certain nombre de problèmes, et de nouvelles sources d'approvisionnement sont mises sur pied en Asie, en Amérique Latine et en Afrique du Nord. C'est, bien sûr, la Chine, qui représente la menace la plus grave. Nous trouvons encourageantes les recommandations que les nouvelles sources d'approvisionnement soient limitées à des contingents peu élevés. Cependant, nous croyons que si ces dispositions ne sont pas appliquées avant 1982, la tentation sera forte d'élaborer immédiatement de nouvelles sources d'approvisionnement, ce qui causera d'autres problèmes à l'industrie. Nous recommandons que vous demandiez à vos fonctionnaires de tenir pleinement compte de cette recommandation dans leurs négociations actuelles. Nous devons cependant remarquer que, si des plafonds généraux sont imposés pour chaque produit dans un système contrôlé au Canada, nous aurons une plus grande latitude pour traiter les nouveaux fournisseurs, spécialement les pays les moins développés, d'une façon qui sera compatible avec le travail du Premier Ministre pour relancer le dialogue Nord-Sud.

Nous nous élevons contre l'exclusion des contingents des produits d'artisanat et de tissage à la main. L'industrie américaine demande la modification des conditions d'exclusion dans l'AMF, de manière à ne plus exclure les nations qui développent de façon démesurée leur industrie artisanale. En Inde, l'expansion de l'industrie artisanale et de produits tissés à la main est devenue une politique nationale de base. La CEE souligne à cet égard: «Il n'est pas toujours facile cependant de déterminer si certains articles sont faits à la main. Ce n'est pas une question facile à trancher. Durant les neuf premiers mois de 1979, l'Inde a exporté au Royaume-Uni 7,116,000 chemises, alors que son contingent annuel n'est qu'environ de 710,347 chemises. L'Inde a fait valoir que le contingent n'a pas été dépassé car les chemises sont faites à la main». Nous reconnaissons les aspirations bien légitimes des pays en voie de développement, cependant nous devons éviter les abus tels que ceux que nous venons de mentionner et l'importation des Philippines d'accessoires de vêtements d'hiver «faits à la main».

Nous trouvons utiles et pertinentes les recommandations de nature administrative de la Commission se rapportant aux pratiques de transbordement, à l'étiquetage des vêtements avec le nom du pays d'origine, au nombre limité de ports douaniers d'acheminement des produits de l'industrie du vêtement et du textile et l'amélioration de l'information statistique. Nous favorisons leur mise en œuvre.

Les recommandations de la Commission portant sur l'aide gouvernementale accrue aux industries du textile et du vêtement dans les domaines de la restructuration de la publicité à l'exportation, de la conception et de l'image de l'industrie sont très importantes. Dans certains de ces domaines, les efforts du gouvernement sont insuffisants. Nous invitons le gouvernement à mettre en œuvre les recommandations rapidement et de façon significative.

Nous nous tenons à votre disposition pour tout renseignement que vous ou vos fonctionnaires pourriez vouloir savoir et nous sommes prêts à vous rencontrer, dès que vous le désirerez.

Nous vous prions d'agréer, monsieur le ministre, l'expression de nos sentiments les plus distingués.

Peter Clark

At 12:00 p.m.

From the Canadian Apparel Manufacturers Institute:

Mr. Max Enkin, Chairman, Canadian Apparel Manufacturers Institute and President, The Copley Noyes & Randall Ltd.;

Mr. M. Davis, President, Apparel Manufacturers Association of Ontario and President, L. Davis Textiles Co.;

Mr. E. M. Mertens, President, Alberta Apparel Manufacturers Association and President, GWG Limited;

Mr. Claude Lapierre, President, Apparel Manufacturers Institute of Quebec and President, "Caudel Lingerie Inc.";

Mr. Norman Wexelman, Secretary-Treasurer, Apparel Manufacturers Institute of Quebec;

Mr. David Kaufman, President, Silpit Industries;

Mr. Fred Bryan, Executive Director, Apparel Manufacturers Association of Ontario;

Mr. Peter Clark, Executive Director, Canadian Apparel Manufacturers Institute and Co-Secretary, Advisory Panel to the Minister of Industry, Trade and Commerce on Textile and Clothing;

Mrs. Lucie Cartau, Director, Canadian Apparel Manufacturers Institute;

Mr. Alven Segal, President, Peerless Clothing Manufacturers Co.

À 12 heures de l'après-midi.

De l'Institut canadien des manufacturiers du vêtement:

M. Max Enkin, président, Institut canadien des manufacturiers du vêtement et président, «The Copley Noyes & Randall Ltd.»;

M. M. Davis, président, Apparel Manufacturers Association of Ontario et président, L. Davis Textiles Co.;

M. E. M. Mertens, président, Alberta Apparel Manufacturers Association et président, GWG Limited;

M. Claude Lapierre, président, Institut des manufacturiers du vêtement du Québec et président, «Caudel Lingerie Inc.».

M. Norman Wexelman, secrétaire-trésorier, Institut des manufacturiers du vêtement du Québec;

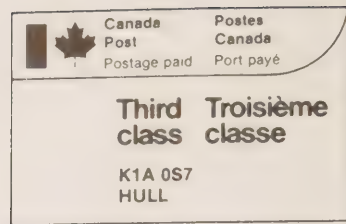
M. David Kaufman, président, Industries «Silpit»;

M. Fred Bryan, directeur administratif, Apparel Manufacturers Association of Ontario;

M. Peter Clark, directeur administratif, Institut des manufacturiers du vêtement et cosecraire, Groupe de travail consultatif auprès du ministère de l'Industrie et du Commerce sur le textile et le vêtement;

M^{me} Lucie Cartau, directrice, Institut des Manufacturiers du Vêtement;

M. Alven Segal, président, Peerless Clothing Manufacturers Co.



If undelivered, return COVER ONLY to:
Canadian Government Printing Office,
Supply and Services Canada,
45 Sacré-Coeur Boulevard,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S7

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Imprimerie du gouvernement canadien,
Approvisionnement et Services Canada,
45, boulevard Sacré-Coeur,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S7

WITNESSES—TÉMOINS

At 9:30 a.m.

From the Confederation of National Trade Unions:

Mr. Christophe Auger, Vice-President;
Mr. André Dalcourt, Executive Assistant;
Mr. Peter Bakvis, Research Services.

At 11:00 a.m.

From the Canadian Manufacturers Association:

Mr. L. R. Douglas, Chairman, CMA Trade Policy Committee and Vice-President and Manager, Business Development, Canadian General Electric Company Limited;
Mr. R. L. McCallum, Chairman, CMA Export Committee and Corporate Director of Marketing, Hawker Siddeley Canada Inc.;
Mr. H. O. Coish, Vice-President, Canada Wire and Cable Limited;
Mr. W. D. H. Fréchette Vice-President & Secretary, The Canadian Manufacturers' Association;
Mr. L. A. Deschamps, Ottawa Representative, the Canadian Manufacturers' Association.

À 9 h 30 du matin

De la Confédération des Syndicats nationaux:

M. Christophe Auger, vice-président;
M. André Dalcourt, exécutif adjoint;
M. Peter Bakvis, chercheur.

À 11 heures du matin:

De l'Association des manufacturiers canadiens:

M. L. R. Douglas, président du Comité sur les politiques commerciales de l'AMC et vice-président directeur, Développement commercial, «Canadian General Electric Company Limited».
M. R. L. McCallum, président, Comité des exportations de l'AMC et directeur du Service de commercialisation, Hawker Siddeley Canada Inc.;
M. H. O. Coish, vice-président, «Canada Wire and Cable Limited»;
M. W. D. H. Fréchette, vice-président et secrétaire, Association des manufacturiers canadiens;
M. L. A. Deschamps, Représentant d'Ottawa, Association des manufacturiers canadiens.

(Continued on previous page)

(Suite à la page précédente)

HOUSE OF COMMONS

CHAMBRE DES COMMUNES

Issue No. 18

Fascicule n° 18

Monday, October 27, 1980

Le lundi 27 octobre 1980

Chairman: Mr. Herb Breau

Président: M. Herb Breau

*Minutes of Proceedings and Evidence
of the Special Committee on*

*Procès-verbaux et témoignages
du Comité spécial des*

North-South Relations

Relations Nord-Sud

RESPECTING:

CONCERNANT:

Relations between developed and developing
countries

Les relations entre pays développés et pays en voie
de développement

WITNESSES:

TÉMOINS:

(See back cover)

(Voir à l'endos)

DEPOSITORY LIBRARY PARLIAMENT

First Session of the
Thirty-second Parliament, 1980

Première session de la
trente-deuxième législature, 1980

SPECIAL COMMITTEE ON
NORTH-SOUTH RELATIONS

Chairman: Mr. Herb Breau

Vice-Chairman: Mr. Douglas Roche

Messrs.

Dupras
Fretz

Frith

COMITÉ SPÉCIAL DES
RELATIONS NORD-SUD

Président: M. Herb Breau

Vice-président: M. Douglas Roche

Messieurs

Ogle

Schroder

(Quorum 4)

Le greffier du Comité

Nora S. Lever

Clerk of the Committee

MINUTES OF PROCEEDINGS

MONDAY, OCTOBER 27, 1980
(33)

[Text]

The Special Committee on North-South Relations met at 8:05 o'clock p.m. this day, the Chairman, Mr. Herb Breau, presiding.

Members of the Committee present: Messrs. Breau, Dupras, Fretz, Frith, Ogle, Roche and Schroder.

In attendance: Mr. Robert Miller, Research Adviser.

Witnesses: From the UN/FAO World Food Programme: Mr. G. N. Vogel, Executive Director and Mr. William J. Barnsdale, Assistant to the Executive Director.

The Committee resumed consideration of its Order of Reference dated Friday, May 23, 1980 relating to relations between the developed and developing countries. (*See Minutes of Proceedings, Wednesday, June 25, 1980, Issue No. 1.*)

Mr. Vogel made a statement and answered questions.

*It was agreed,—*That the briefing note submitted by Mr. G. N. Vogel entitled *Food Aid and Development* be printed as an appendix to this day's Minutes of Proceedings and Evidence. (*See Appendix "RNSR-29".*)

At 10:12 o'clock p.m. the Committee adjourned to the call of the Chair.

PROCÈS-VERBAL

LE LUNDI 27 OCTOBRE 1980
(33)

[Traduction]

Le Comité spécial des relations Nord-Sud se réunit aujourd'hui à 20 h 05 sous la présidence de M. Herb Breau (président).

Membres du Comité présents: MM. Breau, Dupras, Fretz, Frith, Ogle, Roche et Schroder.

Aussi présent: M. Robert Miller, recherchiste.

Témoins: De NU/OAA Programme de l'alimentation mondiale: M. G. N. Vogel, directeur exécutif et M. William J. Barnsdale, adjoint au directeur exécutif.

Le Comité reprend l'étude de son ordre de renvoi du vendredi 23 mai 1980 portant sur les relations entre pays développés et pays en voie de développement. (*Voir procès-verbal du mercredi 25 juin 1980, Fascicule n° 1.*)

M. Vogel fait une déclaration et répond aux questions.

*Il est convenu,—*Que la documentation soumise par M. G. N. Vogel intitulée *Aide alimentaire et développement* soit jointe aux procès-verbal et témoignages de ce jour (*Voir Appendice «RNSR-29».*)

A 22 h 12, le Comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation du président.

Le greffier du Comité

Nora S. Lever

Clerk of the Committee

EVIDENCE

(Recorded by Electronic Apparatus)

Monday, October 27, 1980

• 2005

[Text]

The Chairman: I am just advised that the cabin for the interpreters is locked and they have not got the key so we will try to do without interpretation for now. This meeting is a continuation of our examination of relations between developing countries under the order of reference that we received from the Commons. We are very happy to have with us, this evening, Mr. Gerry Vogel, who is Executive Director of the World Food Programme. Mr. Vogel is an eminent Canadian and an international civil servant who has a broad experience in food matters in Canada and internationally. He is a former Chief Commissioner of the Canadian Wheat Board and we are very happy that he could accept our invitation to come and appear before us. I had occasion to meet him personally in Rome, in June, and the meeting that I had with him, and with some of the staff, was very helpful.

So Mr. Vogel, you may want to introduce the gentleman to your left and, if you have some introductory remarks to make, to start off the discussion, I would like to introduce, because the names are not there, the members of the committee. First of all, Miss Nora Lever is clerk; Jim Schroder, to her right, is member of Parliament for Guelph; Mr. Girve Fretz is member of Parliament for Erie; Doug Roche, is the member for Edmonton South; Bob Ogle is the member for Saskatoon East; and Doug Frith is the member for Sudbury. Mr. Bob Miller is research adviser to the task force. So, Mr. Vogel if you want to proceed with some introductory remarks, I will recognize you at this time.

Mr. G. N. Vogel (Executive Director, World Food Programme): Thank you very much, Mr. Chairman. It is a pleasure for me to be here with you. I have with me Bill Barnsdale who is an American of long experience, now with the program, recently our representative in Islamabad had returned to Rome to work at headquarters within the past year.

• 2010

In anticipation of the meeting we did prepare for you and we sent to you, through a quaint institution known as the diplomatic pouch, about two weeks ago, a document which will help you a great deal. We find that it has not arrived yet, and may you enjoy it when it arrives, but, in the meantime, reproductions of it are being made and will be available to you very shortly. Unfortunately he does mean that you did not have a chance to read them.

The Chairman: And for once it is not the fault of the Post Office.

Mr. Vogel: No, it is not the fault of the Post Office. I am not critical either of the Canadian Embassy or of the Canadian diplomatic pouch when I say what I did, it seems to me it is true of every diplomatic pouch in the world.

TÉMOIGNAGES

(Enregistrement électronique)

Le lundi 27 octobre 1980

[Translation]

Le président: On vient de m'informer que la cabine des interprètes est fermée et qu'on n'a pas encore la clé; alors nous procéderons sans interprétation pour le moment. Au cours de la présente réunion, il s'agit de continuer à examiner les relations entre les pays en voie de développement, en vertu du mandat que nous avons reçu de la Chambre des communes. Nous sommes très heureux d'avoir avec nous ce soir M. Gerry Vogel, qui est directeur exécutif du Programme alimentaire mondial. M. Vogel est un Canadien éminent et un fonctionnaire international qui possède une vaste expérience dans les questions d'alimentation au Canada et sur le plan international. Il est ancien commissaire en chef de la Commission canadienne du blé et nous sommes très heureux qu'il ait pu accepter notre invitation de venir comparaître devant nous. J'ai eu l'occasion de le rencontrer personnellement à Rome en juin et l'entretien que j'ai eu avec lui et ses collaborateurs a été très utile.

Alors, M. Vogel, vous voudrez peut-être présenter le monsieur à votre gauche et, si vous désirez faire quelques remarques préliminaires pour lancer la discussion... je voudrais présenter, parce que les noms ne sont pas indiqués, les membres du comité. D'abord, le greffier, Mlle Nora Lever; Jim Schroder, à sa droite, est député de Guelph; Girve Fretz, député d'Érie; Doug Roche, député d'Edmonton South; Bob Ogle, député de Saskatoon East; Doug Frith, député de Sudbury. M. Bob Miller est conseiller en recherche du groupe de travail. Alors, M. Vogel, si vous voulez commencer vos remarques préliminaires, je vais vous céder la parole.

M. G. N. Vogel (directeur exécutif du Programme alimentaire mondial): Merci beaucoup, monsieur le président. Je me réjouis d'être ici avec vous. Je vous présente, à mes côtés, Bill Barnsdale, un Américain qui a une longue expérience, maintenant au service du Programme, précédemment notre représentant à Islamabad, et qui est revenu à Rome, au siège social, au cours de la dernière année.

En prévision de la réunion, nous avons préparé pour vous et nous vous avons envoyé, par l'entremise d'une singulière institution qu'on appelle la valise diplomatique, il y a environ deux semaines, un document qui vous aidera grandement. Nous constatons qu'il n'est pas encore arrivé mais, dans l'intervalle, on en fait des copies qui seront disponibles très bientôt. Malheureusement, cela signifie que vous n'avez pas eu l'occasion de le lire.

Le président: Et, pour une fois, ce n'est pas la faute du bureau de poste.

M. Vogel: Non, ce n'est pas la faute du bureau de poste. Je ne blâme pas l'ambassade canadienne ou le courrier diplomatique canadien quand je dis ce que je viens de dire; il me semble que cela est vrai de chaque courrier diplomatique au monde.

[Texte]

Because we did not get it, I would like to say a few things to start off with.

I left Canada about three years ago. I have been in the grain industry, in Canada, for 30 years, the last 13 of them with the Canadian Wheat Board and I was asked to take this position in Rome. I have found it to be fascinating. The longer I am there the more impressed I am with the type of development assistance work that we are doing. I am not here to speak on behalf of all development aid; I am not here even to speak on behalf of all food aid. However, I can help you with as much as possible with the work we are doing which is food aid through projects, the use of a food as development capital directed specifically to projects in developing countries. We are not allowed to send even one pound of food to a country just as general assistance except for emergencies, which represent quite a small part of our total activities.

The rest, the overwhelming accent of our activities, are for development projects and all the food goes to the specific project for the specific purposes of the project. At the moment, as we are sitting here, tonight, we probably have something in the neighbourhood of 350 active operational projects in about 100 countries. It makes it a very complex program in that every project is different. There are no two projects alike; every one is a result of a specific agreement, contract if you like, with the recipient government. When I say these are WFP projects, I am oversimplifying it. These are not really WFP projects, these are the projects of the country concerned. These are the projects of the government, and we are helping them with the food component. The component may be larger or smaller, depending on the nature of the project.

Over the years, and still at the present time, something like 55 per cent, or 60 per cent, of all our projects are directly related to increasing agricultural production in one way or another. In some countries it is irrigation and in other countries it is drainage. In other countries it is the prevention of soil erosion. There is no limit really to the number of ways this can be done. Something like perhaps 30 or 35 per cent of our projects are in the field of supplementary nutrition to vulnerable groups which I think is a self-explanatory category.

The remainder of our projects, meaning 10 per cent or so, are projects in support of infrastructure non-related to agriculture. This could be hospitals, this could be schools, this could be clinics but they are not specifically related to agriculture. Very many of the agricultural projects also have an infrastructure concept to them because you are not going to have much agriculture unless you make life bearable for the people out in the countryside. So it is a valid part of an agricultural project to include the social conditions where they are living and it often includes roads and schools.

• 2015

The agricultural projects follow a number of categories. If you had received the paper which you have not, you would

[Traduction]

Comme nous ne l'avons pas reçu, je voudrais d'abord dire quelques mots pour lancer la discussion.

J'ai quitté le Canada il y environ trois ans. J'ai travaillé dans le domaine des céréales au Canada pendant trente ans, dont les 13 dernières années avec la Commission canadienne du blé, et on m'a alors demandé d'assumer ce poste à Rome. J'ai trouvé cela fascinant. Plus le temps passe, plus je suis impressionné par le genre de travail d'aide au développement que nous accomplissons. Je ne suis pas ici pour parler au nom de tous les organismes d'aide au développement; je ne suis pas ici pour parler au nom de tout ce qui a trait à l'aide alimentaire. Je puis toutefois vous informer le plus possible à propos des travaux que nous accomplissons, qui consistent à fournir de l'aide alimentaire grâce à des projets, à utiliser l'alimentation comme capital de développement destiné précisément à des projets dans les pays en voie de développement. Nous ne sommes pas autorisés à envoyer un seul kilo de nourriture dans un pays, sauf pour fournir de l'aide très générale en cas d'urgence, ce qui représente une partie assez restreinte de nos activités.

Le reste, la très vaste partie de nos activités, touchent des projets de développement et tous les aliments sont destinés au projet particulier, pour les fins précises du projet. En ce moment, à l'heure où nous sommes présentement, il y a probablement environ 350 projets opérationnels actifs dans quelque cent pays. Le programme est rendu très complexe du fait que chaque projet est différent. Il n'y a pas deux projets semblables; chacun est le résultat d'un accord particulier, ou d'une entente si vous préférez, avec le gouvernement bénéficiaire. Lorsque je dis que ce sont là des projets du PMA, je simplifie beaucoup la question. Ce ne sont pas réellement des projets du PMA, mais plutôt du pays intéressé. Ce sont les projets du gouvernement et nous les aidons sur l'aspect alimentation. Cet élément peut être plus grand ou plus petit, selon la nature du projet.

Au cours des années et encore aujourd'hui, quelque 55 ou 60 pour cent de tous nos projets touchent directement l'accroissement de la production agricole d'une façon ou d'une autre. Dans certains pays, il s'agit d'irrigation, dans d'autres, de drainage. Dans d'autres pays, il s'agit de prévenir l'érosion du sol. Il n'y a en réalité aucune limite au nombre de façons de réaliser cet objectif. Quelque 30 ou 35 pour cent de nos projets touchent à la nutrition supplémentaire de groupes vulnérables, dont il n'est pas nécessaire, je crois, d'expliquer davantage la nature.

Le reste de nos projets, soit environ 10 pour cent, sont des projets à l'appui d'infrastructures non reliées à l'agriculture. Il peut s'agir d'hôpitaux, ou encore de dispensaires, mais ces projets ne sont pas directement reliés à l'agriculture. Un très grand nombre des projets agricoles comportent un élément d'infrastructure parce qu'il n'y aura pas beaucoup d'agriculture si on ne rend pas la vie soutenable pour les gens à la campagne. Alors, il est très juste, dans un projet agricole, de penser aux conditions sociales dans lesquelles les gens devront vivre, ce qui comprend souvent les routes et les écoles.

Les projets agricoles sont classés dans certaines catégories. Si vous aviez reçu le document dont j'ai parlé, vous auriez vu à

[Text]

have seen on page eight, and I draw your attention to it when you do get the paper, that they fall into a number of categories. For example, there are food-for-work projects or self-help community-development schemes, whereby people are working, often on a very large scale, to undertake irrigation, drainage, flood control and land improvements.

That is the simplest concept of project food-aid. It is the food-for-work concept. You do the work and you get paid fully or partly in food. Another example, and there are many, many projects in this category, represents help to the small farmers over a period of agricultural adjustment when they are changing their traditionally low-yielding farming systems to cope with improved agricultural methods being talked about by the government. It might temporarily take land out of use because it might involve new crops or transferring into livestock from some crops in an area that was not suitable for cropping.

Another very important category of agricultural projects are for settlers, sometimes refugees who become settlers, in the new areas. The Indonesian trans-migration projects are a good example of that where the people are being moved from the crowded islands to the less-crowded islands. But in establishing their farms there, they are becoming land owners. They require to be fed for the first two years, usually two years, before they are taking off a crop themselves. That is a category project. That is a category project.

And finally the fourth-category project is one of which we have quite a number, and they tend to be very difficult types of projects. We have had one outstanding successful one in India—but I have to be frank with you and tell you that these are difficult projects—and that is projects in dairy development, whereby we provide dry skimmed milk and butter oil to augment local production and use the funds generated by the sale of those milk products to improve the dairy industry. If we have time, later this evening, Mr. Chairman, I can describe this big project in Indian which is called «Operation Flood» which was a good example of that.

Now beyond that, Mr. Chairman, I would welcome any discussion and I would welcome any questions. I am proud of what we are doing. I think it is a tremendously good form of development assistance. I think using the project approach lessens or eliminates many of the dangers that are inherent in all types of aid and, in particular, it can be inherent in food aid. I would not like you to think I am advocating that all food aid should be project food-aid. That would be impossible. Because, remember, as I have told you, these projects are the government's projects. Our input to it, our component, our food-aid component, can be a very, very small part of the project. The government is left with substantial responsibility in the partnership for resources, for people and for funds.

[Translation]

la page huit, et j'attire votre attention sur cette page quand vous recevrez le document, que les projets sont classés dans un certain nombre de catégories. Par exemple, il y a des projets d'aide alimentaire pour des travaux accomplis ou des projets d'auto-développement communautaire, où les gens travaillent, souvent en très grand nombre, à des projets d'irrigation, de drainage, de prévention des inondations et d'amélioration des terres.

Il s'agit là de la plus simple expression des projets d'aide alimentaire. Il s'agit d'aide alimentaire accordée pour des travaux accomplis. Vous exécutez les travaux et on vous rémunère entièrement ou partiellement en nourriture. Un autre exemple, et il y a de très nombreux projets dans cette catégorie, est constitué par l'aide accordée aux petits agriculteurs pendant une période où ils modifient leurs méthodes agricoles traditionnelles et peu rentables pour adopter les méthodes améliorées proposées par le gouvernement. Pendant ce temps, des terres peuvent être inutilisées temporairement parce qu'il faut faire de nouvelles cultures ou transférer du bétail d'un endroit propre à la culture à un autre qui est impropre.

Une autre catégorie importante de projets agricoles touchent les colons, parfois des réfugiés qui deviennent des colons, dans les nouveaux secteurs. Les projets de trans-migration de l'Indonésie sont un bon exemple: les gens sont déplacés des îles peuplées aux îles moins peuplées. Mais en établissant leur ferme à cet endroit, ils deviennent propriétaires terriens. Ils doivent être nourris pendant les deux premières années avant de faire leur première récolte. Il s'agit là d'une autre catégorie de projets.

Finalement, la quatrième catégorie de projets, et elle est très nombreuse, a généralement trait à des projets très difficiles. Nous en avons un qui réussit remarquablement bien en Inde—mais je dois être franc avec vous et vous signaler qu'il s'agit de projets difficiles—et ce sont des projets de développement laitier, par lequel nous fournissons du lait écrémé en poudre et du gras de beurre pour augmenter la production locale et nous utilisons les revenus de la vente de ces produits laitiers pour améliorer l'industrie laitière. Si nous en avons le temps ce soir, M. le président, je pourrai décrire ce gros projet en Inde, qui s'appelle «Operation Flood» et qui est un bon exemple de cela.

A part cela, M. le président, je suis disposé à discuter de tout autre sujet et à répondre à toutes les questions. Je suis fier de nos réalisations. Je pense que c'est une forme excellente d'aide au développement. J'estime que la méthode des projets diminue ou élimine plusieurs des risques qui sont inhérents à tous les types d'aide, et en particulier l'aide alimentaire. Je ne voudrais pas que vous pensiez que je préconise que toute l'aide alimentaire devrait prendre la forme de projets semblables. Ce serait impossible. Parce que, souvenez-vous-en, j'ai dit que ces projets sont des projets gouvernementaux. Notre contribution, notre part, notre aide alimentaire, n'est qu'une très très petite partie du projet. Le gouvernement contribue une part substantielle des ressources pour les gens, ainsi que des fonds.

[Texte]

• 2020

These are poor countries. They could not afford to do all the food aid, all development assistance in the form of project food-aid. To the extent however, that it can be done, I defend it vigorously and I think it is a tremendously successful form of development assistance.

I think that is probably all I can say, usefully, at the beginning.

The Chairman: Before I recognize Doug Roche, who has been, over the years, I guess the most attentive of the members, to the questions of food-aid, I wonder for the benefit of our readers, if you could put on the record, briefly, what the World Food Program is? Maybe it is in a document that we can append, but it is good to set the context on the record, what the World Food Program is, its relationship with FAO, and what the World Food Council is. Could you brief us about it for the record please?

Mr. Vogel: Sure. The World Food Program started about 20 years ago as an experiment, and the experiment was to see whether or not it was possible to use food as a capital for development, instead of money. Nobody knew whether or not it was possible. This was an experiment, and was a three-year experiment on a very small scale. The experiment was considered to be very successful and the program was continued on and exists, today, in its present scale.

The program was given two parents: the United Nations itself in New York, and the Food and Agriculture Organization. This seems like a contradiction perhaps, because the FAO is, in itself, part of the UN. But I remind you, that there was a FAO before there was a UN—the FAO started earlier than the UN—and the reason for giving it the two parents was to give it the broadest possible support. There were countries then, and there are countries still now, that belong to the UN and do not belong to the FAO. And conversely there are countries that belong to the FAO and do not belong to the UN, so they considered that the broadest possible support would be by the two parents.

There is a committee, called the Committee on Food Air Policies and Programmes. It consists of 30 countries, elected for two-year periods, which is our governing body. They review all our projects and approve new projects. Following the same pattern as our parenthood half of the members of the committee are elected by the FAO council and half are elected by the Economic and Social Council of the United Nations.

The Chairman: Excuse me. I am asked by the technical people if you could, either speak louder or sit along side that microphone, to make sure we get your voice on the record. I am sorry about that.

Mr. Vogel: That is fine. So, in essence, that is how the program is organized. It is completely a voluntary program. We have pledging conferences every two years, for a two-year period and the resources which are given to us are entirely on a volunteer basis. There is no such thing as an assessment in the same way as the UN itself or FAO does.

[Traduction]

Ce sont des pays pauvres. Ils ne sont pas en mesure de pourvoir à toute l'aide alimentaire, à toute l'aide au développement sous la forme d'aide alimentaire à des projets. Dans la mesure où cela peut toutefois être accompli, je l'appuie vigoureusement et je suis d'avis qu'il s'agit là d'une forme extrêmement heureuse d'aide au développement.

Je pense que c'est probablement là tout ce que je suis dire d'utile au début.

Le président: Avant que je cède la parole à Doug Roche, qui est depuis plusieurs années, le député le plus intéressé, je crois, aux questions d'aide alimentaire, je me demande si vous ne pourriez pas, dans l'intérêt de nos lecteurs, expliquer ce qu'est le Programme alimentaire mondial? Peut-être que ces explications figurent dans un document que nous pouvons annexer au compte rendu, mais il est utile d'établir le cadre dans le compte rendu, soit de dire ce qu'est le Programme alimentaire mondial, quelle est son rapport avec la FAO et ce qu'est le Conseil alimentaire mondial.

M. Vogel: Bien sûr. Le Programme alimentaire mondial a commencé il y a environ 20 ans à titre d'expérience, afin de déterminer s'il était possible de servir d'aliments comme capitaux de développement, au lieu d'argent. Personne ne savait si cela était possible ou non. Il s'agissait d'une expérience, et d'une expérience de trois ans sur une très petite échelle. L'expérience a été jugée réussie et le programme a été continué et existe aujourd'hui à sa présente échelle.

Le programme a obtenu deux parrains, soit les Nations Unies mêmes, à New York, et l'Organisation pour l'alimentation et l'agriculture. Cela semble peut-être une contradiction parce que la FAO fait elle-même partie des Nations Unies. Mais je vous rappelle qu'il y a eu la FAO avant les Nations Unies—la FAO a commencé avant les Nations Unies—et on lui a donné ces deux parrains afin qu'il bénéficie du plus large appui possible. Il y avait alors des pays et il y a encore des pays qui font partie de l'ONU, mais non de la FAO. Et inversement, des pays font partie de la FAO, mais non de l'ONU; on a alors jugé que, pour jouir du plus large appui possible, les deux parrains étaient nécessaires.

Il y a un comité appelé Comité des politiques et des programmes alimentaires. Il est composé de trente pays, élus pour des périodes de deux ans, et il est notre organisme directeur. Il examine tous nos projets et approuve les nouveaux. Pour suivre le modèle du parrainage, la moitié des membres du comité sont élus par le Conseil de la FAO et l'autre, par le Conseil social et économique des Nations Unies.

Le président: Excusez-moi. Les techniciens demandent si vous pourriez, ou bien parler plus fort, ou bien vous asseoir près de ce microphone, afin que vos paroles soient bien enregistrées. Je suis désolé.

M. Vogel: Sûrement. Voilà donc, en général, comment le programme est organisé. C'est un programme entièrement volontaire. Nous tenons à tous les deux ans des conférences où tous les participants prennent des engagements pour une période de deux ans et les ressources qui nous sont octroyées le

[Text]

We ask, if possible, to get two-thirds commodities and one-third cash. None of the cash, not one cent, is used directly in the development work at all. We have no such thing as a financial project. The cash is used entirely to pay freight, the physical costs of handling the commodities, plus administration. Our administrative cost is the lowest in the UN system by far. We operate on an administrative overhead of about 5 per cent of the value of our deliveries.

Our total staff in Rome is about 250 people, of whom 90 are professionals, the rest are clerks and messengers. We have 150 officers out in the field monitoring the progress. This, I think, is a very small staff for a type of endeavour which is not only as complex as I described to you, but also big business. This is \$450 million a year perhaps in project food-aid.

• 2025

You asked about the World Food Council. The World Food Council is not operational. The World Food Council is a body that meets once a year. It is supposed to be at the ministerial level but mostly is not. It was set up at the suggestion of Henry Kissinger a few years ago who said that, if you have a security council and if you have an economic and social council, why do you not have a food council? So, it was set up. It meets once a year, and it is supposed to examine and recommend policies to be implemented, in other places and by other people, with respect to food in the world.

The Chairman: It is a UN council?

Mr. Vogel: It is a UN council. It is not necessarily confined only to development work; it can be straight agricultural policy it is talking about. Its topic is anything to do with food. But it is not operational in any sense of the word; it is a conference. It is a debating group that meets once a year. Is that satisfactory, Mr. Chairman?

The Chairman: I think that is a good setting out of the conference.

Doug tells me that he would rather wait to have questions later, and perhaps Dr. Schroder has questions. Do you have some questions?

Mr. Schroder: I had a question. You are talking about volunteer staff and volunteer programs, two-thirds was in commodities and one-third was in cash, which looked after freight. That is transmitting the food. What about the people who work for you?

Mr. Vogel: And the administrative cost.

Mr. Schroder: The administrative cost comes into that?

Mr. Vogel: Yes. I said that we asked for it to be, if possible, two-thirds commodities and one-third cash. We do not achieve that. It is probably closer to about a 75 per cent—25 per cent

[Translation]

sont de façon entièrement volontaire. Il n'y a pas d'évaluation comme telle, au sens où l'ONU ou la FAO en font.

Nous demandons, si la chose est possible, qu'on nous donne les deux-tiers en produits et le tiers en argent. Aucune somme d'argent, pas un cent, ne sert directement aux travaux de développement. Nous ne connaissons pas de projets financiers. L'argent comptant sert entièrement à défrayer le transport, la manutention des produits, ainsi que l'administration. Notre coût administratif est le plus bas dans le système de l'ONU jusqu'à maintenant. Nos frais généraux sont d'environ 5 pour cent de la valeur de nos livraisons.

Notre effectif total à Rome est d'environ 250 personnes, dont 90 sont des professionnels et le reste, des commis et des messagers. 150 agents surveillent les opérations à l'extérieur. Je pense qu'il s'agit d'un effectif restreint pour un genre d'entreprise qui est non seulement aussi complexe que je vous l'ai expliqué, mais qui brasse aussi de grosses affaires. Environ \$450 millions par année sont consacrés à l'aide alimentaire pour des projets.

Vous vous interrogez à propos du Conseil alimentaire mondial. Cet organisme n'est pas opérationnel. Il se réunit une fois par année. Il est censé être à l'échelon ministériel, mais le plus souvent, il ne l'est pas. Il a été institué à l'instigation d'Henry Kissinger il y a quelques années. Si on a un conseil de sécurité et un conseil économique et social, a-t-il dit, pourquoi ne pas avoir un conseil alimentaire? Alors, un tel conseil a été institué. Il se réunit une fois par année et il a pour mandat d'examiner et de recommander des politiques à mettre en œuvre en d'autres endroits et par d'autres personnes, en ce qui a trait à l'alimentation dans le monde.

Le président: Est-ce qu'il s'agit d'un conseil de l'ONU?

M. Vogel: Oui. Il ne se limite pas nécessairement aux travaux de développement; il ne peut traiter, par exemple, que de politique agricole. Sa préoccupation touche tout ce qui a rapport à l'alimentation. Mais il n'est pas opérationnel dans tous les sens du mot; c'est une conférence. C'est un groupe de discussion qui se réunit une fois par année. Est-ce que cela suffit, monsieur le président?

Le président: Je pense qu'il s'agit là d'une bonne explication de la Conférence.

Doug me dit qu'il veut poser ses questions plus tard et le Dr Schroder veut peut-être en poser. Dr Schroder?

M. Schroder: J'ai une question. Vous parlez de personnel volontaire et de programmes volontaires, les deux-tiers en produits et le tiers en argent comptant, pour défrayer le transport. C'est-à-dire pour livrer les aliments. Qu'en est-il des gens qui travaillent pour vous?

M. Vogel: Et les coûts administratifs.

M. Schroder: Les coûts administratifs sont compris là-dedans?

M. Vogel: Oui. J'ai dit que nous demandons, si c'est possible, deux tiers de produits et un tiers en argent. Nous n'atteignons pas cet objectif. La répartition est d'environ 75 et 25

[Texte]

split. Many countries do follow the two-thirds, one-third. Other countries, including Canada, are heavily on the commodity side and lesser on the cash. Some countries do not have food and give us cash only. Saudi Arabia, for example, gives us \$55 million in cash, which is used as part of the cash resources.

The Chairman: Is that it?

Mr. Schroder: If I can continue?

The Chairman: Sure. But before you do, is it agreed that we should append Mr. Vogel's statement to today's proceedings?

Some hon. Members: Agreed.

The Chairman: Thank you, Mr. Schroder.

Mr. Schroder: The question I would like to ask is really about the subject you ended with. I would be very fascinated to hear the details of your dairy development project.

Mr. Vogel: Yes, I would be happy to supply them. Do you want me to do that now, Mr. Chairman?

The Chairman: Yes.

Mr. Vogel: This was an interesting project. This was technically what we called project No. 618 in India, but it very quickly became known as Operation Flood. I do not know who invented the name, but it was related to the flood of milk that it was expected to create. This was a project that went on for about eight years, and, in those eight years, the program gave a total of about hundred and seventy-five million dollars worth of dry skim milk and butter oil to India, but not one cent of cash. It delivered entirely commodities. These commodities went to the big cities of Madras, Calcutta, Bombay and Delhi, where in the existing dairy plants, they were reconstituted into milk. And the milk was sold in those urban markets, adding badly-needed milk supplies for those big cities because domestic production just was not there. The sales proceeds from that milk went into a trust fund, and the trust fund was used by the Indian Dairy Corporation—it was their project—to build up and improve the quality of the dairy herds, quality and quantity both being important, with very important advances in breeding stock, to help establish a system of village co-operatives—that would gather the milk—to build gathering stations and cooling stations in the villages to supply a fleet of tank trucks that would bring the city into the big dairies and to refurbish the city dairies which needed it very badly.

• 2030

Mr. Schroder: Excuse me. Where would they get the funds to support this?

Mr. Vogel: From the sale of the milk.

Mr. Schroder: Yes, for the bulk coolers...

Mr. Vogel: They receive the commodities free, from the grant. The commodities were sold to the urban consumers and this generated the funds which were used for these purposes.

[Traduction]

pour cent. Plusieurs pays respectent la répartition des deux tiers—un tiers. D'autres, dont le Canada, sont plus enclins à donner des produits et moins d'argent. Certains pays n'ont pas d'aliments et donnent de l'argent seulement. L'Arabie saoudite, par exemple, nous donne \$55 millions comptant, et ce montant est utilisé à titre de ressources en argent.

Le président: C'est tout?

M. Schroder: Je peux continuer?

Le président: Bien sûr. Mais avant, est-on d'accord pour annexer la déclaration de M. Vogel au compte rendu de la séance d'aujourd'hui?

Des voix: D'accord.

Le président: Merci. Monsieur Schroder.

M. Schroder: La question que je voudrais poser porte en réalité sur celle dont vous venez de traiter. Je serais très intéressé à connaître les détails de votre projet de développement laitier.

M. Vogel: Oui, je serais très heureux de vous les fournir. Est-ce que je dois le faire dès maintenant, monsieur le président?

Le président: Oui.

M. Vogel: Il s'agissait d'un projet intéressant, que nous avions techniquement baptisé projet n° 618 en Inde, mais il est devenu plus connu sous l'appellation de «Operation Flood». Je ne sais pas qui a trouvé la désignation mais elle avait trait au «déluge» de lait qu'elle devait produire. Ce projet a couru pendant environ huit ans et, pendant ces huit années, il a permis la production en Inde d'environ cent soixante-quinze millions de dollars de lait écrémé en poudre et de gras de beurre, mais de pas un seul cent en argent comptant. Il n'y a eu que des produits. Ces produits ont été livrés dans les grandes villes de Madras, de Calcutta, de Bombay et de Delhi, où ils ont été reconstitués en lait dans les laiteries existantes. Et le lait était vendu dans ces marchés urbains, car il en manquait effectivement beaucoup dans ces grandes villes, du fait que la production locale n'existait tout simplement pas. Les recettes de la vente de ce lait étaient versées dans un fonds en fiducie et ce fonds servait à la «Indian Dairy Corporation»—c'était son projet—à accroître et à améliorer la qualité des troupeaux laitiers, la qualité et la quantité étant toutes deux importantes, et l'accent étant mis sur les animaux reproducteurs, afin d'aider l'établissement d'un réseau de coopératives de villages—pour recueillir le lait—de construire des stations de cueillette et de réfrigération dans les villages, de fournir une flotte de camions-citernes pour apporter le lait dans les grandes laiteries et afin de rénover les laiteries des villes, qui en avaient grandement besoin.

M. Schroder: Excusez-moi. Où prennent-ils les fonds pour payer ces dépenses?

M. Vogel: Du produit de la vente du lait.

M. Schroder: Oui, pour les réfrigérateurs en vrac...

M. Vogel: Ils reçoivent les produits gratuitement, grâce à la subvention. Les produits ont été vendus aux consommateurs

[Text]

And, finally, they set up a system of automated, refrigerated milk-vending booths. There are 200 in New Delhi alone where the people go and they put in their few cents, they bring their own container, and it measures out a litre or half litre of ice-cold pure milk for them which is revolutionary in India.

This has been an extremely successful project.

The Chairman: Over how many years did this happen?

Mr. Vogel: Over about eight years, eight to ten years.

It was so successful that it is now being expanded to 22 other cities, which is much beyond our scope. We just could not contemplate it so it is being done directly with the Indian government by the European Community providing bilateral assistance.

It was also so successful that the USAID is now experimenting with the Indian government to try exactly the same thing with oil seed crushing and the production of oil seeds and the production of the oil and the meal.

There has been criticism of the project too. Now, after the event, there are some university professors who are writing articles saying: "Did you really do a service to the Indian people? This comparatively high-price protein. Would they not be better off if they were buying cheaper-priced grains and getting the protein that way instead of by milk?"

Mr. Schroder: What do you do with the bull calves under these circumstances?

Mr. Vogel: I could not tell you, I do not know. It is the Indian government's problem.

I think it worked well. The world, as a whole, thinks it has worked well and, if the proof of the pudding is in the eating, then it was successful because it is being so expanded now.

But I do not want you to think that necessarily means that all dairy projects of similar type in the world are successful. We have quite a number of dairy projects, as I said at the beginning. They tend to be very difficult projects. What made this one so successful was the Indian leadership that was involved in it. There is a gentleman whom you may have heard of, a Dr. Kurian, who has had a great deal of publicity. He was the driving force in India behind it. Without him I doubt if it would have been as successful.

It may be that the longest-lasting benefit to India of the project will not even be the dairy result but will be the system of village co-operatives which were set up as a result of it. A co-operative just does not say: "Let us have a co-operative". It has got to have something to do, it has got to have some income, it has got to have some economic justifications. This provided it and the village co-operative now can be used for a hundred other things.

Mr. Schroder: It is fascinating to me and I would hope this would not be done in isolation but that there would be some relationship between the animal science and the animal hus-

[Translation]

urbains et ce sont les recettes de ces ventes qui ont servi à ces fins.

Et, finalement, ils ont installé un réseau de machines automatiques distributrices de lait réfrigéré. Il y en a 200 à la Nouvelle-Delhi seulement. Les gens y déposent quelques cents, apportent leur propre contenant et la machine mesure un litre ou un demi-litre de lait pur et froid, ce qui est extraordinaire en Inde.

Ce fut là un projet extrêmement réussi.

Le président: Le projet a pris combien d'années?

M. Vogel: Plus d'environ huit ans, de huit à dix ans.

Il a été si fructueux qu'on est en voie de l'étendre à 22 autres villes, ce qui dépasse de beaucoup nos possibilités. Nous ne pouvions possiblement nous engager dans un tel projet; il est donc réalisé directement par la Communauté européenne conjointement avec le gouvernement de l'Inde, dans le cadre d'une entente bilatérale.

Il a été également si fructueux que la USAID tente actuellement, avec le gouvernement de l'Inde, de réaliser la même chose avec les graines oléagineuses broyées, la production de graines oléagineuses, et la production de l'huile et de l'aliment.

On a également critiqué le projet. Après le fait, des professeurs d'université écrivent des articles dans lesquels ils se demandent si on a réellement rendu service au peuple indien en mettant à sa disposition cette protéine relativement coûteuse. N'aurait-il pas été mieux pour eux d'acheter des céréales moins chères et d'obtenir les protéines de cette façon au lieu du lait?

M. Schroder: Que faites-vous avec les jeunes taureaux, dans ces circonstances?

M. Vogel: Je ne saurais vous le dire, je ne sais pas. C'est le problème du gouvernement indien.

Je pense que le projet est une réussite. La plupart pense que c'est une réussite et, si on connaît l'arbre à ses fruits, il a été fructueux parce qu'il est maintenant répandu.

Mais je ne voudrais pas que vous pensiez que cela signifie nécessairement que tous les projets laitiers de nature semblable dans le monde sont réussis. Nous avons un bon nombre de projets laitiers, comme je l'ai dit au début. Ce sont généralement des projets très difficiles. Ce qui a permis la réussite éclatante de celui-ci, ce fut la collaboration indienne. Vous avez peut-être entendu parler du Dr. Kurian, qui a beaucoup fait parler de lui. Il a été l'âme du projet en Inde. Sans lui, je doute qu'il ait pu réussir.

Il se peut que l'avantage le plus durable pour l'Inde ne soit même pas les résultats laitiers, mais plutôt le réseau de coopératives de villages qui ont été mises sur pied à la suite du projet. On ne bâtit pas une coopérative pour une coopérative. Elle doit avoir quelque chose à accomplir, elle doit avoir des revenus, elle doit avoir une justification économique. Le projet laitier fournissait cette justification et la coopérative de village peut maintenant servir à des centaines d'autres usages.

M. Schroder: Cela m'intéresse vivement et je souhaiterais bien que cela ne soit pas fait de façon isolée, mais il devrait y avoir un rapport entre la zoologie et la zootechnie avec l'idée

[Texte]

bandry with the idea of . . . We can see all kinds of extensions of this if you go on to other kinds of livestock production.

• 2035

Mr. Vogel: Yes. This was done in close co-operation with the animal husbandry people. We are not technicians, but the animal husbandry people from FAO, working very closely with the Indian people, were actively involved in this right from the beginning, as were the dairy science people too, of course.

Mr. Schroder: Can you tell me something about the herd sizes and what really is considered to be a conventional method approach?

Mr. Vogel: No, I can not, nor do I have it with me here. But, very shortly, we will be involved with the Indian government in what we call an indepth evaluation of the whole project, now that it is over, to really go into it and to analyse both its strength and its weaknesses. I would think that would be available within the next year and would certainly be available to you if . . .

Mr. Schroder: Yes, I would be interested.

Mr. Vogel: I think you would find it extremely interesting. In the meantime, and Mr. Barnsdale might make a note of it, we do have the evaluations that we have been doing of the project, regularly, throughout the life of the project, when we were part of it. If you would like to have those, in the meantime, those certainly can be sent to you.

The Chairman: Thank you. Bob, do you have any questions?

Mr. Miller: Well, I am finding this very interesting. I would just like to kind of compare my experience in food-aid programs, which is not certainly as great as your own, sir, but I would have a very different final reaction to them. I was involved with food-aid programs coming through the U.S. aid program in Brazil. And they would have started 20 years ago, like at the time you are talking about, from the surplus of American grains basically that came down in the form of flour, oil and stuff like that.

But, you know, there were two things, after the period of time that I was involved with it, that I can remember most. One was a kind of a degradation of the people that received the food. You know, no matter where you are in the world, there is still something very degrading, even if it is for digging a canal or something. But the local agriculture where that program was carried out where I was disappeared literally and the people became, you know, they just finally had no local sustenance at all and the food that they had grown for 500 years, in a matter of four or five years, just disappeared. And sugar cane came in and took over all the land.

And I really would have a real hard time and I have seen that same situation in other places too, where instead of, you know, bringing about development, my understanding of development, it really set it back. And it had a built-in quality something like relief used to be in Saskatchewan in the

[Traduction]

de . . . Nous pouvons envisager toutes sortes d'extensions de cela si on va au delà de la production animale.

M. Vogel: Oui. Cela a été réalisé en collaboration étroite avec des spécialistes de l'élevage. Nous ne sommes pas des techniciens, mais les zootechniciens de la FAO, en étroite collaboration avec le peuple indien, ont été activement mêlés au projet dès le début, de même que les spécialistes laitiers, évidemment.

M. Schroder: Pourriez-vous m'indiquer la grosseur des troupeaux et ce qui est réellement considéré comme une méthode traditionnelle?

M. Vogel: Non, je ne le puis, et je n'ai pas les renseignements ici. Mais très prochainement, nous participerons avec le gouvernement indien à ce que nous appelons une évaluation approfondie du projet tout entier, maintenant qu'il est terminé, afin de l'examiner sous toutes ses coutures et d'analyser à la fois ses forces et ses faiblesses. J'ose croire que ces renseignements seront disponibles d'ici un an et vous pourrez les obtenir si . . .

M. Schroder: Oui, je serais intéressé.

M. Vogel: Je pense que vous les trouverez très intéressants. En attendant, et M. Barnsdale pourrait le noter, nous avons les évaluations que nous avons faites régulièrement du projet, pendant toute sa durée, quand nous y participions. Si vous désirez recevoir ces renseignements dans l'intervalle, nous pouvons certainement vous les faire parvenir.

Le président: Merci. Bob, voulez-vous poser des questions?

M. Miller: Je trouve cela très intéressant. Je voudrais seulement comparer en quelque sorte ma propre expérience dans les programmes d'aide alimentaire. Elle n'est pas aussi vaste que la vôtre, monsieur, mais j'aurais une réaction définitive très différente envers eux. J'ai été mêlé aux programmes d'aide alimentaire dans le cadre du programme d'aide américain au Brésil. Ils ont commencé il y a 20 ans, au même moment que celui dont vous parlez, et ils étaient la conséquence des surplus de céréales américaines qui arrivaient sous la forme de farine, d'huile et de substances semblables.

Mais, vous savez, je me souviens surtout de deux choses après le temps où j'ai été mêlé à ces programmes. L'une est l'espèce d'aviilissement des gens qui recevaient la nourriture. Vous savez, peu importe où vous êtes dans le monde, cela est toujours quelque chose d'aviilissant, même si c'est pour creuser un canal ou pour d'autre chose. Et l'agriculture locale où ce programme a été appliqué là où j'étais, a littéralement disparu et les gens sont devenus, vous savez, ils n'avaient plus de moyen de subsistance du tout et les aliments qu'ils avaient cultivés pendant 500 ans sont disparus dans une période de quatre ou cinq ans. Et la canne à sucre est arrivée et a accaparé toute la terre.

Et il me serait très difficile et j'ai vu la même situation en d'autres endroits aussi où, vous savez, au lieu d'apporter le développement, ma compréhension du développement, on est réellement retourné en arrière. Et il y a en cela une qualité intrinsèque, comme les mesures de secours en Saskatchewan

[Text]

thirties. It was a degrading thing. And I am just wondering how you handle that part of it or do you find that to be a problem everywhere?

Mr. Vogel: Remember I very carefully said I was talking about project food-aid, the way it is done by the World Food Programme. Let us go a little bit further than what you have said. I suppose you could say that any type of aid, let alone food-aid, and food-aid as part of any type of aid, can carry with it a disincentive effect in the sense that if they did not get it they might have worked harder because they did not have it.

Mr. Miller: Or the thing could have been given in another way.

Mr. Vogel: Yes. Therefore, in all types of aid, you have got that built-in inherent danger and you have to try to see what you can do to eliminate it. With our form of project food-aid, where the food has not just been given as food, it has not just been given as a charity, it has not just been given as a handout, it has not just been given to the country to help their balance of payments and then, since they have got it, they are going to feed it to the people, and, if it ruins the agriculture in that area, it is too bad. In the meantime, it has helped the Minister of Finance.

• 2040

None of ours can go that way; ours goes specifically to the project and to the people working on the project.

Now, you say: Do we have the problem that it is degrading to them to get payment as food? First of all, if they are simply workers, doing it for employment and with no self-interest in the results of it, under the rules—these are national rules that apply and are enforced by the ILO—you are not allowed to pay them 100 per cent in food. If they are simply employees with no interest in it, the very most they can get is 50 per cent in the form of food and 50 per cent as cash wage. They can only get 100 per cent as food if it is community self-help. They, themselves, have an interest in doing that because it is going to help them.

This is, in most parts of the world, fully acceptable to them. It is not generally acceptable in many parts of South America and in certain parts of Africa, although, gradually, that is being overcome. In many of those countries the reason it was not acceptable was that it bore with it, in their memories, some of the social stigma of the colonial days when they were fed at the end of the day by the great master . . .

Mr. Ogle: Slavery: Yes, it is called slavery.

Mr. Vogel: . . . and therefore it was not acceptable to them, and, in some places, it is still not acceptable to them.

In countries like that if it is not acceptable to them, it is not acceptable. But in almost every one of those countries we have excellent projects in the field of supplementary nutrition where

[Translation]

dans les années trente. C'était une chose avilissante. Et je me demande comment vous réagissez à une telle situation où trouvez-vous que cela est un problème partout?

M. Vogel: Souvenez-vous que j'ai bien précisé que je parlais d'aide alimentaire pour des projets, à la manière du Programme alimentaire mondial. Allons un peu plus loin que ce que vous avez dit. Je présume qu'on peut dire que toute forme d'aide, y compris l'aide alimentaire, qui est une partie de toute forme d'aide, peut avoir un effet négatif en ce sens que si les bénéficiaires ne l'avaient pas obtenue, ils auraient travailler plus fort parce qu'ils ne l'avaient pas.

M. Miller: Ou on aurait pu fournir l'aide d'une autre façon.

M. Vogel: Oui. Par conséquent, dans toute forme d'aide, il y a ce risque inhérent et vous devez chercher comment l'éliminer. Avec notre aide alimentaire pour des projets, où la nourriture n'est pas donnée en tant que telle, n'est pas un geste de charité, n'est pas un simple don, n'est pas tout simplement donnée au pays pour rectifier sa balance des paiements et puis, puisqu'il l'a, il la remet à la population et, si l'agriculture est ruinée dans cette région, c'est tant pis. Dans l'intervalle, le ministre des finances en a fait son profit.

Notre aide à nous ne fonctionne jamais de cette façon; elle est affectée précisément à un projet et aux personnes qui travaillent à ce projet.

Vous me demandez si c'est un problème pour nous que de considérer comme avilissant le fait d'être payé en nourriture? En premier lieu, s'il s'agit simplement de travailleurs qui travaillent pour avoir un emploi et qui n'ont aucun intérêt personnel dans les résultats du projet, en vertu du règlement—et il s'agit d'un règlement international qui est appliqué par l'OIT—, nous ne sommes pas autorisés à les rémunérer entièrement en nourriture. S'il s'agit de simples employés n'ayant aucun intérêt dans le projet, ils ne peuvent être rémunérés qu'à 50 p. 100 sous forme de nourriture et à 50 p. 100 sous forme d'argent comptant. Ils ne peuvent être rémunérés entièrement en nourriture que s'il s'agit d'une communauté qui travaille pour elle-même. Les gens ont alors intérêt à agir ainsi parce qu'ils s'aident alors eux-mêmes.

Cela leur est complètement acceptable, dans la plupart des parties du monde. Ce ne l'est pas dans plusieurs parties de l'Amérique du Sud et dans certaines parties de l'Afrique, mais cette difficulté est peu à peu surmontée. Dans plusieurs de ces pays, cela n'est pas acceptable parce que cette pratique leur rappelle certains des stigmates sociaux du temps colonial, alors que le grand maître les nourrissait à la fin du jour . . .

M. Ogle: De l'esclavage, oui, cela s'appelle de l'esclavage.

M. Vogel: Voilà pourquoi cela ne leur était pas acceptable et, en certains endroits, n'est pas encore acceptable.

Dans les pays comme ceux-là, si cela ne leur est pas acceptable, ce ne l'est tout simplement pas. Mais, dans presque chacun de ces pays, nous avons d'excellents projets dans le

[Texte]

it is completely acceptable to them for the feeding of the vulnerable groups.

Now, your story—which I am sure is absolutely correct and it can happen—of the ruining of the agriculture in a certain area, could happen aid generally—it could certainly happen with food aid—if it is not very, very carefully done.

I would suggest to you, and I say it with the utmost sincerity, that I do not think it is a danger with project food-aid the way we do it.

Mr. Ogle: You see, the question involved is a question of agriculture—at least the places I have seen food-aid used—is the ownership of land. But, you know, if two people own all the land in the state or something it is a great idea to get that food-aid in because they can get all the people working so that builds up the land for them. Is that how the project . . . ? I am interested in finding out who asks for the projects and who is in charge of that thing?

Mr. Vogel: The government asks for the project; it is a request from the government for a project. We may help them prepare it but it is their project. It then comes to us and we have it appraised because, as I said, we do not pretend to be technicians. If it is an agricultural project we have FAO and other people look at it and tell us whether or not this is a good agricultural project. If it is a health project we have WHL look at it. But these are the government's projects originating from the government.

Mr. Ogle: There is a large number of countries involved yet, is there not?

Mr. Vogel: Yes.

Mr. Ogle: There is still waht . . . there is . . .

Mr. Vogel: We are in about 100 countries.

Mr. Ogle: Yes, 100 countries. That is a lot of countries and is it always the central government that asks for the projects?

Mr. Vogel: Yes, yes.

Mr. Ogle: And it is always in a rural area, is it?

Mr. Vogel: Yes. Well, there can be an urban relationship to it. For example, the example I used with the Indian dairy project where the original milk supply was sold in the urban area. No, but these are virtually entirely rural areas, except for some of the supplementary-nutrition-feeding projects which can be urban. In the slums of Calcutta, for example, there is a supplementary-nutrition program for the school children.

Mr. Ogle: Now, in the countries of Africa, does it ever liberate anybody, does it ever free them up to be a full citizen? I mean . . .

Mr. Vogel: Well, I have visited many countries in Africa, and elsewhere, where you now have people who own their own small holdings of land, where before they did not. One of the ways of accomplishing this was our help in feeding them while they were getting established. In Mexico, I visited, on a Sunday morning, a project, a small hog farm, which was

[Traduction]

domaine de la nutrition supplémentaire, laquelle est entièrement acceptable pour les besoins des groupes vulnérables.

Votre histoire—et je suis sûr qu'elle est absolument exacte et cela peut arriver—d'agriculture ruinée dans une certaine région, peut se produire avec toute forme d'aide, et certainement avec l'aide alimentaire, si cette aide n'est pas accordée comme il faut.

Je vous dirais, et je vous le dis avec la plus grande sincérité, que je ne crois pas que ce risque soit couru avec l'aide alimentaire pour des projets, de la façon dont nous l'accordons.

M. Ogle: Vous voyez, il s'agit d'une question d'agriculture—du moins dans les endroits où j'ai vu l'aide alimentaire accordée—de la propriété des terres. Mais, vous savez, si deux personnes sont propriétaires de toutes les terres dans la région, il est très profitable d'obtenir cette aide alimentaire parce que tout le monde peut se mettre au travail, de sorte que les terres deviennent productrices. Est-ce de cette façon que le projet . . . ? Je suis intéressé à savoir qui fait la demande des projets et qui est responsable de cela?

M. Vogel: Le gouvernement présente la demande du projet; c'est une demande de projet par le gouvernement. Nous pouvons les aider à le préparer, mais il s'agit de leur projet. Il nous est ensuite présenté et nous l'évaluons parce que, comme je l'ai mentionné, nous ne prétendons pas être des techniciens. S'il s'agit d'un projet agricole, nous demandons à la FAO et à d'autres spécialistes de l'examiner pour nous dire s'il s'agit d'un bon projet agricole. S'il s'agit d'un projet de santé, nous demandons à l'OMS de l'évaluer. Mais je parle des projets des gouvernements dont l'initiative revient aux gouvernements.

M. Ogle: Un grand nombre de pays y participent, n'est-ce pas?

M. Vogel: Oui.

M. Ogle: Il y a encore quoi . . . il y a . . .

M. Vogel: Il y a environ cent pays.

M. Ogle: Oui, cent pays. C'est beaucoup de pays et c'est toujours le gouvernement central qui demande les projets?

M. Vogel: Oui, oui.

M. Ogle: Et c'est toujours dans une région rurale, n'est-ce pas?

M. Vogel: Oui. Il peut cependant y avoir un élément urbain. Ainsi, dans l'exemple du projet laitier indien dont j'ai parlé, le lait est vendu dans les régions urbaines. Non, mais il s'agit de régions presque entièrement rurales, sauf certains projets de nutrition supplémentaire, lesquels peuvent être urbains. Dans les taudis de Calcutta, par exemple, il y a un programme de nutrition supplémentaire pour les écoliers.

M. Ogle: Dans les pays d'Afrique, est-ce que ces projets contribuent à la libération des gens, est-ce qu'ils peuvent devenir des citoyens à part entière?

M. Vogel: J'ai visité plusieurs pays d'Afrique et d'ailleurs et j'y ai vu des gens qui possèdent leur propre petit lopin de terre, qu'ils ne possédaient pas auparavant. Ils en sont rendus là grâce à notre aide alimentaire pendant qu'ils s'établissaient. Au Mexique, j'ai rendu visite, un dimanche matin, à une petite ferme de porcs, projet qui avait été commencé par quatre

[Text]

started by four families. They had formed a co-operative to do this, and these were men, who all their life had been agricultural labours. One of them was not even an agricultural labourer, he was a city labourer. What they were doing formed part of a development project which is generically described as rural development, and can cover a multitude of things under it, with the support of the Mexican government, who supplied them with breeding stock and some materials. The food came from us, which would keep them fed during the first period. There they were, for the first time in the history of their families, after countless generations of being landless labourers, on this hog farm, and you should have seen their pride in it.

• 2045

But something that you said a moment ago is very true. All of this, all of this, would work much better if you had changes in many countries in land ownership, the so-called problems of agrarian reform. But you take life the way you find it. It is hoped some day, that some of these countries will do something about their land holding system. At the moment, they have not.

So, let us take a project in country A. We will not name any names. Let us say it is a big project. Let us say it is a big project digging irrigation ditches. The people who do the digging, the people who get fed initially with the food which is given, are probably the landless labourers, probably unemployed labourers, who get the work of digging the ditches, and they are fed with the food. Okay, then, if that is done well, eventually you have a system of irrigation ditches which you did not have before, which is going to increase production. The land is still owned, however, by the landowners, who are going to benefit from it, and that is too bad. I wish it were otherwise, but it is a fact of life.

But, in the meantime, that is not to say that it is a bad project. It is a good project. The food was used by the people who were doing the work, and was well-accepted by them. At their standard, the food is 90 per cent of their problem, and they get the food. If they had money, they would have to turn around and buy the food anyway. Food is completely acceptable to them, and if the irrigation system is effective and it is working, you have definitely increased the productive capacity of the country. You have helped the development of the country. You are helping to make the country more self sufficient in agriculture. You would be happier if the land holding system were different, so that you could have achieved all objectives, but life is the way you find it. It is a fact of life in these countries. But, in some of these Southeast Asia countries, where these problems do exist, substantial progress has been made in increasing the level of food production, the level of grain production in these countries, by these methods. I do not say entirely by these methods, but these have helped. Landowners are benefiting from it, certainly, but the country is achieving economic growth.

Mr. Ogle: Where does the food come from? Which countries give? Is it given food, or is it . . .

[Translation]

familles. Ils avaient formé une coopérative à cette fin et c'étaient des hommes qui avaient été des journaliers agricoles toute leur vie. L'un d'entre eux était même un journalier de la ville. Leur initiative faisait partie d'un projet de développement généralement désigné sous l'appellation de développement rural et qui peut englober un grand nombre de choses, avec l'appui du gouvernement mexicain, qui leur a fourni des bestiaux reproducteurs et quelques matériaux. Nous avons fourni la nourriture, qui leur a servi pendant la première période. Les voilà donc, pour la première fois dans l'histoire de leurs familles, après des générations nombreuses de travailleurs sans terre, sur cette ferme de porcs, et vous auriez dû voir leur fierté.

Mais vous avez dit quelque chose de très vrai il y a un moment. Tout cela fonctionnerait beaucoup mieux s'il y avait des changements dans la propriété des terres dans plusieurs pays—il s'agit évidemment des problèmes de la réforme agraire. Mais il faut prendre les choses comme elles sont. Il est à espérer qu'un bon jour, certains de ces pays feront quelque chose à propos de la propriété de leurs terres. En ce moment, ils ne font rien.

Alors, prenons un projet dans un pays A. Nous ne donnerons pas de nom. Disons qu'il s'agit d'un gros projet, du creusage de fossés d'irrigation. Les gens qui accomplissent les travaux de creusage, les gens qui sont d'abord nourris avec la nourriture donnée, sont probablement les travailleurs sans terre, probablement chômeurs, qui obtiennent la tâche de creuser les fossés et ils sont nourris avec la nourriture. Si tout fonctionne bien, vous avez finalement un réseau de fossés d'irrigation que vous n'aviez pas auparavant, et qui accroîtra la production. La terre appartient toujours cependant aux grands propriétaires fonciers, qui vont en profiter, et cela est malheureux. Je souhaiterais qu'il soit autrement, mais c'est la réalité.

Dans l'intervalle, ce n'est pas toutefois dire qu'il s'agit d'un mauvais projet. C'est un bon projet. La nourriture a été consommée par les gens qui ont travaillé et ils l'ont bien reçue. A leur point de vue, l'alimentation constitue 90 pour cent de leur problème, et ils reçoivent la nourriture. S'ils avaient de l'argent, ils devraient de toute façon s'en servir pour acheter de la nourriture. La nourriture leur est complètement acceptable et, si le réseau d'irrigation fonctionne bien et est efficace, vous avez alors augmenté la capacité de production du pays. Vous avez contribué au développement du pays. Vous contribuez à rendre le pays auto-suffisant en agriculture. Vous seriez plus satisfaits si la propriété des terres était différente, de façon à atteindre tous vos objectifs, mais la vie est ainsi faite. C'est la réalité dans ces pays. Mais dans les pays de l'Asie du Sud-est, où ces problèmes existent, le niveau de production alimentaire a été accru de façon considérable, de même que le niveau de production de céréales, grâce à de telles méthodes. Je ne dis pas grâce uniquement à ces méthodes, mais elles y ont contribué. Les propriétaires fonciers en profitent sûrement, mais le pays atteint une croissance économique.

M. Ogle: D'où vient la nourriture? Quels pays en donnent? Est-ce de la nourriture donnée, ou est-ce . . .

[Texte]

Mr. Vogel: It is entirely given. It is . . .

Mr. Ogle: It is all surplus food.

Mr. Vogel: It is surplus, in the sense that it is surplus to domestic requirements. I am not sensitive on this expression of surplus . . .

An hon. Member: No, I know.

Mr. Vogel: . . . disposal, because I do not think it is such a terrible thing, if you have surplus food, to give it. But, yes, it is. It is all voluntarily given, and we have something like 40 or 50 commodities that are given to us.

Mr. Ogle: Forty or fifty commodities?

Mr. Vogel: Yes, and we try to work them in as best we can. It is a bit of a juggling game, because we try to see that the appropriate commodities end up in the places where they are the most acceptable, for the purpose of the people who are going to be eating them. To a very minor extent we buy food. If we need particular types of food that have not been given to us, then we buy it, but it is not a big thing. In a normal year, it is something like \$15 million maybe, it is not a big thing and we do that type of buying entirely in developing countries because it is a form of supplementary assistance, obviously, to the developing world. From Canada we get quite a wide range of commodities. We get wheat, we get flour, we get vegetable oil, we get skim-milk powder, we get . . .

• 2050

The Chairman: No fish?

Mr. Vogel: There may be some fish in there too. If you like, I can look it up.

From Canada, in the period from 1975 to 1980, a period of six years, inclusive, we have had canned fish, we have had corn, we have had DSM, we have had dried skim milk powder, and we have had a little egg powder, pulses, vegetable oil, and wheat flour.

Mr. Ogle: Okay, that is fine. Thank you Mr. Chairman.

The Chairman: Mr. Roche.

Mr. Roche: I would like to begin by welcoming Mr. Vogel, a fellow Canadian, and one whom we are very proud of in serving, in a distinguished way the alleviation of poverty that this committee stands for, so I think we have an empathy with you and we have followed your career for a long time.

I thank you, also, for your brief which I have now had an opportunity of reading and I think it is a fine representation of the work of the World Food Programme. I hope you will not think my questions fail to appreciate the work that the World Food Programme does, Mr. Vogel, for I am sure that it has a good about it of which you could take justifiable pride. But I am wrestling, and continue to wrestle, not with the specifics of food programs, but with the philosophy behind them and I think, as our committee tries to write some recommendations for the consideration of the Canadian government, we are looking right into the whole of the nineteen eighties and not just at the immediate. Like Bob Ogle, I have seen the food programs in operation in various countries and I am disturbed

[Traduction]

M. Vogel: Elle est entièrement donnée. Elle est . . .

M. Ogle: Il s'agit d'aliments de surplus.

M. Vogel: Oui, en ce sens que la quantité est supérieure aux besoins du pays donateur. Je ne m'arrête pas particulièrement à ce terme de «surplus» . . .

Une voix: Non, je sais.

M. Vogel: . . . au fait d'en disposer, parce que je ne pense pas que ce soit une chose si terrible, si vous avez trop de nourriture, d'en donner. Mais oui, tout est donné volontairement et quelque 40 ou 50 produits nous sont donnés.

M. Ogle: Quarante ou cinquante produits?

M. Vogel: Oui, et nous essayons de nous en servir le mieux possible. C'est un peu un casse-tête parce que nous tentons de faire parvenir les produits appropriés là où ils sont le plus acceptables aux gens qui vont s'en nourrir. Dans une très petite mesure, nous achetons de la nourriture. Si nous avons besoin de certains genres de nourriture qui ne nous a pas été donnée, alors nous en achetons, mais ce n'est pas considérable. Dans une année ordinaire, c'est peut-être 15 millions de dollars, ce n'est pas beaucoup, et nous faisons ces achats entièrement dans les pays en voie de développement parce qu'il s'agit là évidemment d'une autre forme d'aide. Le Canada nous fournit une gamme étendue de produits. Nous en obtenons de la farine, de l'huile végétale, de la poudre de lait écrémé . . .

Le président: Pas de poisson?

M. Vogel: Il pourrait y avoir du poisson, je peux vérifier si vous le désirez.

Du Canada, de 1975 à 1980, soit une période de six ans, nous avons obtenu du poisson en conserve, du maïs, du lait écrémé en poudre, un peu d'œufs en poudre, des plantes légumineuses, de l'huile végétale et de la farine de blé.

M. Ogle: C'est parfait, merci monsieur le président.

Le président: Monsieur Roche.

M. Roche: Je voudrais commencer par souhaiter la bienvenue à M. Vogel, un compatriote qui nous fait honneur par le travail qu'il accomplit de façon si remarquable pour le soulagement de la pauvreté, ce qui est l'objectif de ce comité. Nous sommes donc sur la même longueur d'ondes que vous et nous avons suivi votre carrière depuis longtemps.

Je vous remercie également de votre exposé, que j'ai maintenant eu l'occasion de lire et je pense qu'il s'agit d'une excellente présentation du travail du Programme alimentaire mondial. J'espère que vous ne croirez pas que mes questions tendent à déprécier le travail accompli par votre Programme, monsieur Vogel, car je suis assuré qu'il a des effets bénéfiques dont vous pouvez à juste titre être fier. Mais je m'interroge et je continue de m'interroger non pas sur les particularités des programmes alimentaires, mais au sujet de l'esprit qui les anime. J'estime que, au moment où notre comité tente de formuler des recommandations au gouvernement canadien, nous envisageons l'ensemble des années 1980 et non seulement l'immédiat. Comme Bob Ogle, j'ai vu des programmes alimen-

[Text]

by the continuing dependence that food-aid has for the people of those countries and if, tonight you can, zero right in, for the benefit of the committee, to say that food aid is really necessary, you would be contributing to the resolution of our quandry.

I believe people are hungry in the world. We agree that there is hunger and malnutrition. I believe that situation exists not because there is not enough food in the world, not because they cannot grow enough food but because the poor do not have money to buy food in the countries. I believe the food-aid largely goes to those, in the poor societies, who are themselves quite well advanced, reasonably well advanced and have sufficient money. In Bangladesh food is sold. It is one country, it is a prime example of a receiver of Canada's food-aid both bilaterally and multilaterally and that food is sold and the first buyers of it are the military, the police and the civil servants. There are plenty of places in Bangladesh that are not on the receiving end. Maybe that is changing. If it is, please tell me, but I think Frances Moore-Lappé who is a distinguished authority in this matter has put a finger right on the situation when she says that the root cause of hunger is the increasing concentration of control over food producing resources in the hands of fewer and fewer people. So that, either through the UN or through Canada, bilaterally, if we put food into countries we take the pressure off the local administrations to effect those changes that would enable the poor people to grow their own food. We take the pressure off them for land reform, for the assigning of a higher proportion of their local budgets, the national budget, for agriculture and agricultural production.

• 2055

I am concerned that food-aid is a continuing palliative. To sharpen the point and to kind of throw it at you I will say that, at the moment, I believe food-aid should be continued for emergency provisions. There are places in the world, as we know, that are in dire emergency. There ought to be continuing provisions for food to be assigned and sent in from foodstocks to those areas that are hit either by some sort of catastrophe or where something has happened, a drought or something, to alleviate hunger. But to build food-aid into a permanent development structure, I think, is dehumanizing and, in fact, slows down the structural changes that must be made in order to get true human development advanced. I put that out to you, not in any lack of respect for the work that you do, but this is serious business we are in, here, in this committee and I think I speak for all of us when I say that we want our report to contain just the very best information that we can get and reflect upon.

Mr. Vogel: No, I take your comments and your criticism in the spirit in which you make them. We are all in the same boat, together, in this. We are all trying to do a good job and

[Translation]

taires en œuvre dans divers pays et je suis inquiet de la dépendance continuelle qu'entraîne l'aide alimentaire pour les gens de ces pays. Si vous pouviez nous dire exactement ce soir, pour le bénéfice du comité, pourquoi l'aide alimentaire est vraiment nécessaire, vous contribueriez alors à nous sortir de l'impasse.

Je suis convaincu que des gens ont faim dans le monde. Nous convenons qu'il y a de la faim et de la malnutrition. J'estime que cette situation existe, non pas parce qu'il n'y a pas assez de nourriture dans le monde, non pas parce qu'on ne peut pas en produire suffisamment, mais parce que les pauvres n'ont pas d'argent pour acheter de la nourriture dans leur pays. J'ai l'impression que l'aide alimentaire bénéficie surtout à ceux qui, dans les sociétés pauvres, sont eux-mêmes assez bien nantis, raisonnablement bien nantis et ont suffisamment d'argent. Au Bangladesh, la nourriture est vendue. C'est un pays, c'est un excellent exemple d'un bénéficiaire de l'aide alimentaire canadienne, de façon bilatérale et multilatérale, et cette nourriture est vendue et les principaux acheteurs sont les militaires, la police et les fonctionnaires. Il y a plusieurs endroits au Bangladesh où les aliments ne se rendent pas. Peut-être que la situation est en voie de changer. Si tel est le cas, je vous prierais de me le dire, mais je crois que Frances Moore-Lappé, qui est une autorité reconnue en la matière, a mis le doigt sur la source du mal en affirmant que la cause profonde de la faim réside dans la concentration croissante du contrôle des ressources alimentaires entre les mains de moins en moins de gens. Par conséquent, que ce soit par l'entremise de l'ONU ou du Canada, de façon bilatérale, si nous donnons de la nourriture à ces pays, les administrations locales ne sentent pas le besoin de faire les changements qui amèneraient les gens à produire leur propre nourriture. Elles ne voient pas la nécessité d'entreprendre une réforme agraire, d'affecter une plus grande partie de leurs budgets locaux, du budget national, à l'agriculture et à la production agricole.

Je crains que l'aide alimentaire ne soit un palliatif permanent. Je serai plus acerbe et vous mettrai au défi en affirmant que, en ce moment, je suis d'avis que l'aide alimentaire devrait servir en cas d'urgence. Il y a des endroits dans le monde, comme nous le savons, où les besoins sont extrêmes. Il devrait y avoir des provisions permanentes de nourriture disponible pour ces endroits, lorsqu'il s'y produit quelque catastrophe ou quelque chose de semblable, une inondation par exemple, afin de soulager la faim. Mais le fait de considérer l'aide alimentaire comme partie intégrante d'une structure de développement permanente est, à mon avis, déshumanisante et ralentit en fait les changements structureaux qui doivent avoir lieu afin de favoriser réellement le progrès humain. Je vous lance ces idées, non pas parce que je ne respecte pas le travail que vous accomplissez, mais ce comité est très sérieux et je pense que je parle au nom de tous quand je dis que nous voulons que notre rapport contienne les meilleurs renseignements que nous pouvons obtenir et sur lesquels nous appuyons notre réflexion.

M. Vogel: Non, j'accepte vos observations et vos critiques dans l'esprit où vous les faites. Nous sommes tous dans le même bateau à cet égard. Nous essayons tous de faire un

[Texte]

would want to have no part of it if it were, in fact, not doing a good job, let alone and particularly, if it were doing harm.

You say that dependence of food-aid would be very bad. Of course dependence on food-aid would be very bad. Is food-aid really necessary? Is the question you ask. I think it is not only a question of food-aid, it can be a question of all aid. It may be that, if these countries did not receive any aid whatsoever, in a very, very painful way they would have to make changes, which they might or might not be able to make incidentally, in order to achieve their own salvation.

One thing is beyond any question whatsoever, and that is the food-aid can be only a temporary palliative. The President of Mali appeared at our meeting, in Rome, just a week ago, before the committee on food aid policies and programs that I told you about. He used exactly your words, that food-aid could only be a temporary palliative until they get on their own feet. But I suggest to you that many of the dangers, and criticisms of potential disincentive effects, that you are describing, are true or can be true of aid, generally, and are not confined, necessarily, just to food aid.

• 2100

If food-aid is done carefully, under the conditions I described, I think it is very constructive, very useful and carries with it no more dangers than monetary aid would. The kind of examples you are talking about where the food ends up in the hands of the wrong people and is sold and is bought by the people who can afford to buy it, on the whole, do not apply to the type of project food-aid that I am talking about. I am sorry to use technical language, but you are talking about what is commonly known as program food-aid as distinct from project food-aid, and I think you would agree with that, but most of the published criticisms that do appear, I must say, in my opinion, unfairly, do not make that distinction. To me there is all the distinction in the world. I think this distinction is a matter of tremendous importance.

Is food-aid necessary? If there were ample resources for financial developmental-assistance, then I suppose you could give them money instead and they would use the money to buy the food, because, essentially, you cannot eat money and food is one of the prime requirements of all these people, of all these countries. But, to the extent that the countries have, to use your word, surplus food, which they are willing to give, in a volume which they would certainly, in my opinion, not give or not even contemplate giving, to an equivalent amount in the form of cash, then, I say to you that, for the time being, food-aid is necessary in the sense that for the most part it is additional aid.

The United States is now giving us in a biennium \$220 million worth. Their pledge is \$220 million, of which \$30 million is for shipping services, only about \$3 million for cash, the rest is food. Canada, in a biennium, gets through the World Food Program \$190 million worth of Canadian dollars, say about \$160 million in terms of U.S. dollars, for uniformity

[Traduction]

travail utile et nous ne voudrions pas y participer si nous n'accomplissions par un travail utile, à plus forte raison si nous causons du tort.

Vous affirmez que la dépendance de l'aide alimentaire serait très mauvaise. Je suis d'accord avec vous. Vous vous demandez si l'aide alimentaire est vraiment nécessaire. Je pense qu'il ne s'agit pas uniquement d'aide alimentaire, mais de toute forme d'aide. Il se peut que, si ces pays ne recevaient aucune aide, ils devraient procéder à des changements avec les difficultés extrêmes, sans nécessairement y réussir, de façon à opérer leur propre salut.

Il n'y a cependant aucun doute que l'aide alimentaire n'est qu'un palliatif. Le Président du Mali était présent à notre réunion, à Rome, il y a une semaine. Il s'agissait du comité sur les politiques et les programmes d'aide alimentaire, dont je vous ai parlé. Il a utilisé exactement vos termes, c'est-à-dire que l'aide alimentaire n'est qu'un palliatif, jusqu'à ce que les pays deviennent auto-suffisants. J'estime cependant que les risques et les critiques à propos des effets négatifs éventuels dont vous parlez, sont vrais en ce qui a trait à toute forme d'aide en général, et non seulement pour l'aide alimentaire.

Si l'aide alimentaire est fournie dans les conditions que j'ai décrites, je crois qu'elle est alors très constructive, très utile, et qu'elle ne présente pas plus de risques que l'aide monétaire. Les exemples que vous citez, à propos de la nourriture qui aboutit entre les mains de personnes à qui elle n'est pas destinée et qui est vendue et achetée par les personnes qui ont les moyens de se la procurer, ne s'appliquent pas dans l'ensemble à l'aide alimentaire pour la réalisation de projets dont je parle. Je m'excuse d'utiliser du jargon, mais vous parlez de ce qu'on appelle communément de l'aide alimentaire en vertu de programmes par opposition à l'aide alimentaire en vertu de projets. J'ose croire que vous êtes d'accord avec cela, mais la plupart des critiques que l'on entend ne font pas, malheureusement, cette distinction. Pour ma part, il y a toute la différence au monde. Je pense que cette distinction est très fondamentale.

L'aide alimentaire est-elle nécessaire? S'il y avait des ressources substantielles pour de l'aide financière au développement, je présume qu'on pourrait alors donner de l'argent et cet argent servirait à acheter de la nourriture, du fait que, de toute évidence, on ne peut manger de l'argent et que la nourriture est un des besoins essentiels des gens de tous ces pays. Mais, dans la mesure où les pays disposent, selon votre expression, d'aliments de surplus qu'ils sont disposés à donner dans une proportion qu'ils ne seraient pas prêts, à mon avis, à donner ou même à songer à donner sous la forme d'argent équivalent, alors j'affirme que, pour l'heure, l'aide alimentaire est nécessaire en ce sens que, pour la plus grande partie, il s'agit d'aide supplémentaire.

Les États-Unis nous donnent actuellement l'équivalent de \$220 millions biennuellement. Ils s'engagent à donner \$220 millions, dont \$30 millions pour le transport, seulement \$3 millions en argent comptant et le reste en nourriture. Le Canada contribue biennuellement au Programme alimentaire mondial l'équivalent de \$190 millions en dollars canadiens, soit

[Text]

comparison, of which some—my friend can correct me if I am wrong—some \$18 million or \$20 million is in the form of cash and the rest is in the form of commodities entirely. There is no service pledge.

I have been away a long time, three years is a long time, but I do not see either any Minister of Finance in Canada or any Secretary of the Treasury in the United States, and particularly not the night before budget night, agreeing to a cash contribution of that dimension. I think, with all its problems and its difficulties with logistical problems, that food-aid has going for it, to a substantial degree, the fact that it is, for the most part, additional aid.

I will tell you something else too, and this is very important in the concept of food-aid. I said you had projects in something like 100 countries. You have something like 100 donors, and some of these countries are very small countries, but they take the greatest pride that they too are a donor. They could not get cash, but they have some commodities that they can give us. If you are in Sri Lanka, they give us tea, and, when they hear that their tea was used in some mountain reforestation project in a cold climate, they take the greatest pride in that. Cuba gives us sugar, Colombia gives us coffee, there is a tremendous range of commodities which we get from these countries, and the philosophy of it is extremely important. I am sorry, I digressed from your question.

Mr. Roche: No, I thank you, indeed, for your answer and also for sharpening the distinction between program and project food-aid. You told us that you have about 350 projects.

Mr. Vogel: Non-emergency.

Mr. Roche: Non-emergency. And you gave an example when you talked about the four families who got together. That would be an example.

Mr. Vogel: That is one. I could table with you any number of specific project documents which would . . . you know, I am not trying to sell you anything but you could read for yourself. Here is one on Peru, its agriculture and regional infrastructural development in depressed rural areas. Here is Mozambique, development of forestry activities. Here is Pakistan, rural development in the Northwest Frontier provinces. Here is Bhutan, a school feeding program. Here is an appraisal. I brought you this because it is not the project document. It is an evaluation report of a project that was already in existence in Egypt.

• 2105

Mr. Roche: During the special session on development at the United Nations, the NGO group, that published the daily paper, had an article on food, more than one, but I just thought there was a graphic example they gave, in that piece, that summarizes a lot of the criticism. You know, we are trying to come right down to it here tonight. This article says again talking about Bangladesh

is becoming a truck garden for the Middle East with increasing amounts of fresh vegetables and fruit being air

[Translation]

environ \$160 millions en dollars américains, pour fins de comparaison. De ce montant—et mon ami pourra me corriger si je me trompe—quelque \$18 ou \$20 millions est en argent comptant et le reste est composé entièrement de produits. Il n'y a aucun engagement de service.

Je suis parti depuis longtemps, car trois ans, c'est long, mais je ne vois pas soit un ministre des finances, au Canada, ou un secrétaire au Trésor, aux États-Unis, et surtout pas le soir précédant le discours du budget, donner son accord à une contribution en argent de cet ordre. Je pense que, malgré tous les problèmes et toutes les difficultés de logistique, l'aide alimentaire a cet avantage, à un degré considérable, d'être constituée en grande partie d'aide additionnelle.

Je vous dirai autre chose et je pense que cela est très important dans la notion d'aide alimentaire. J'ai dit qu'il y a des projets dans quelque cent pays. Il y a quelque cent donateurs, et certains de ces pays sont très petits, mais ils sont fiers d'être également donateurs. Ils ne pourraient donner de l'argent, mais ils disposent de produits qu'ils peuvent nous donner. Au Sri Lanka, on nous donne du thé, et quand ces gens apprennent que leur thé a servi à quelque projet de reboisement en montagne dans un climat froid, ils en sont très fiers. Cuba nous donne du sucre, la Colombie, du café; nous obtenons une vaste gamme de produits de ces pays et cette attitude est extrêmement importante. Je m'excuse, je me suis éloigné de votre question.

M. Roche: Non, je vous remercie de votre réponse et aussi pour avoir bien fait la distinction entre l'aide alimentaire en vertu de programmes et l'aide en vertu de projets. Vous avez dit que vous avez environ 350 projets.

M. Vogel: Non urgents.

M. Roche: Non urgents. Et vous avez donné un exemple à propos des quatre familles qui se sont réunies. Ce serait un exemple.

M. Vogel: C'en est un. Je pourrais vous montrer un grand nombre de documents touchant des projets particuliers. . . . Je ne tente pas de vous convaincre de quoi que ce soit, mais vous pourrez lire pour vous-même. En voici un sur le Pérou et le développement de son infrastructure régionale et agricole. Un autre sur le Mozambique et le développement d'activités forestières. Voici le Pakistan et le développement rural dans les provinces de l'extrémité nord-ouest. Le Bhutan, et un programme d'alimentation à l'école. Voici une évaluation. Je vous ai apporté celui-ci parce qu'il ne s'agit pas du document ayant trait au projet. C'est un rapport d'évaluation d'un projet déjà en marche en Egypte.

M. Roche: Pendant la session spéciale sur le développement aux Nations Unies, le groupe NGO, qui publie le journal quotidien, a publié un article sur l'alimentation, plus d'un en réalité, mais je viens de me souvenir qu'on a publié un tableau qui résume la plus grande partie des critiques. Vous savez, nous cherchons à mettre le doigt sur le problème, ici, ce soir. Cet article affirme, toujours à propos de Bangladesh,

que cette région est en voie de devenir un jardin pour le Moyen-Orient, du fait qu'elle exporte par avion de plus en

[Texte]

freighted for export. In 1979, \$20 million worth of fresh fish were flown to London, the profits going mostly to merchants. The people of Bangladesh continue to go hungry.

Well, that example speaks to the large question of countries devoting prime agricultural land for cash crops by which they earn exchange but their own people go hungry. They are deprived of the benefits of food grown for local consumption. Now, what are we to say to this? Tell me if I am wrong, but I interpret you, here, tonight, as acknowledging that all this goes on but saying that the World Food Programme is able to make a direct connection with people in specific areas and it is needed while this larger situation that acts as a negative for local food production, goes on. You cannot answer the total situation. You are plugging into the existing situation. So, if I am interpreting you right, you are bringing me along, tonight, a little bit more warmly toward food-aid than I have been if we are to consider it as a palliative as a stepping stone. It is a holding operation. I guess I would be reassured if I felt I could see the end of the holding, I mean it has been a holding operation for 25 years and is it to go on and on? Where will the real pressure come from to make local governments take those steps necessary to enlarge their own food production to meet the legitimate needs of their own people. That seems to me to be a primary requisite of basic human needs brought about by the local governments; not by us.

Mr. Vogel: Mr. Roche, I could not agree with you more. The end of all this has to be that these countries look after themselves. You have seen on that paper I prepared for you the frightening projections of the increases of the needs. It is not too much to say that they have reached a point where the rest of the world could not feed them even if the rest of the world had the political will to do it. These countries have to feed themselves and I regard our purpose in all this as possibly helping them to achieve that role. I have never claimed perfection for the World Food Program. It is not a perfect program. It is a very, very difficult program and we are operating in very very difficult countries where things happen that should not happen. It would be much better if they did not happen but they do happen and partly, at least, this is because they are developing countries. If they did not have these weaknesses, they would not be developing countries. This is what it means to be immature in a country that is only five or ten years old. I have said very often, at meetings, if you want a perfect project well, have one in Denmark; it will go beautifully. That is not the name of the game, the name of the game is to be in these countries where you can do some good, but it has got to be a temporary thing. Everyone of our project documents, you will see, has to have a provision for it as to what the government intends to do about phasing us out of the project. When are they going to be ready to take over all this themselves? Sometimes they achieve it; sometimes they do not. Very often we have to then have an expansion of the project, another three years—most of our projects are three years—

[Traduction]

plus de fruits de légumes frais. En 1979, une valeur de \$20 millions de poisson frais a été expédiée à Londres, les profits allant surtout aux marchands. La population du Bangladesh continue à souffrir de la faim.

Cet exemple illustre le problème général des pays qui consacrent leurs meilleures terres agricoles à des cultures qui rapportent de l'argent comptant lequel permet d'acquérir des devises, mais leur population souffre de la faim. Elle est privée des aliments produits pour la consommation locale. Comment devons-nous réagir à une telle situation? Dites-le moi si j'ai tort, mais j'ai l'impression que vous reconnaissez ici, ce soir, que ces choses arrivent, mais que le Programme alimentaire mondial est en mesure de s'adresser directement à la population dans certaines régions précises et qu'il est nécessaire tant que dure cette situation plus vaste laquelle a des effets négatifs sur la production locale d'aliments. Vous ne pouvez régler toute la situation. Vous travaillez dans le cadre qui existe. Donc, si je vous comprends bien, vous me persuadez un peu plus ce soir de la nécessité de l'aide alimentaire, que j'étais disposé à considérer plutôt comme un palliatif, comme une étape provisoire. C'est une opération permanente. Je serais mieux à l'aise si je pouvais voir la fin de l'opération, qui existe depuis 25 ans. Va-t-elle se terminer un jour? D'où viendra l'influence réelle sur les gouvernements locaux pour qu'ils prennent les mesures nécessaires pour accroître leur propre production de nourriture afin de répondre aux besoins légitimes de leur population? Il me semble qu'il s'agit là d'une condition fondamentale pour répondre à des besoins humains essentiels et dont la responsabilité revient aux gouvernements locaux, pas à nous.

M. Vogel: Monsieur Roche, je suis entièrement d'accord avec vous. Pour mettre fin à cette situation, il faut que ces pays s'occupent de leurs affaires. Vous avez vu dans le document que je vous ai rédigé les prévisions terrifiantes touchant l'accroissement des besoins. Il n'est pas exagéré d'affirmer que ces pays en sont rendus à un point tel que le reste du monde ne peut les alimenter même s'il avait la volonté politique de le faire. Ces pays doivent se nourrir eux-mêmes et notre rôle à cet égard consiste à essayer de les aider à atteindre cet objectif. Je n'ai jamais dit que le Programme alimentaire mondial était parfait. Il n'est pas parfait. C'est un programme très, très difficile et nous travaillons dans des pays très, très difficiles où il se produit des choses qui ne devraient pas se produire. Ce serait beaucoup mieux si ces choses n'arrivaient pas, mais elles arrivent et, partiellement du moins, cela est dû au fait qu'il s'agit de pays en voie de développement. Si ces faiblesses n'existaient pas, ce ne serait pas des pays en voie de développement. Voilà ce que c'est que d'être inexpérimenté dans un pays qui n'est âgé que de cinq ou dix ans. J'ai souvent répété dans des réunions que, si vous voulez un projet parfait, instituez-en un au Danemark, et il fonctionnera à la perfection. Ce n'est pas la règle du jeu; la règle du jeu consiste à être présent dans ces pays où l'on peut faire du bien, mais il faut que ce soit temporaire. Toutes les ententes touchant nos projets contiennent une clause, comme vous pourrez le constater, stipulant que les gouvernements doivent indiquer comment ils entendent nous faire sortir du projet, et quand ils seront prêts à en assumer la responsabilité. Ils y réussissent parfois, d'autres

[Text]

because the government did not achieve its target. That is not too surprising, considering the demands on the government and considering their immaturity, but to me . . .

• 2110

The Chairman: If when I get around to those documents again, could you just tell us, according to your judgment, which ones we should append to our records?

Mr. Vogel: Yes, I will, in one second.

The Chairman: Maybe, the appraisal one? I will leave you to judge which ones should be on the list.

Mr. Vogel: Yes, sure. To me the success of any of these projects is when we can get out of them. When they have served their purpose and they are no longer needed and every month of every year we have projects that are winding up. They are finished; they have served their purpose because the government has now reached a point where they can take them over.

Answering the Chairman's questions, I do not know your rules, Mr. Chairman. It depends on how many of these things you want to append. I do not really care whether or not they are appended, they can just be reading material for you, but I think you will find them interesting. They are just a cross section of . . .

The Chairman: Okay, leave them with us.

Mr. Vogel: I will leave them with you. You can do what you like with them. You do not necessarily have to append them but just read them.

I have talked about agricultural projects, but there is more to life than just agricultural projects. These projects for the feeding of vulnerable groups is not just a figure of speech. This is a very important thing too. We have said to these countries: "You have got to do more; you have got to help yourself more; the end result has to be that you stand on your own feet." But they have got to have the nourishment and the strength to do that and one way of helping them to do that is to be feeding the young children, preschool children, primary school children and the pregnant mothers so that you will have a healthier, stronger society in order to do this and I tell you it does work.

I was in Bhutan just a year ago now. I do not know if any of you have been to Bhutan; perhaps you have not. There is no airport; there is no railroad. There are two roads. You get to Bhutan by flying to the nearest Indian airport Bagdogra and from there, by driving for five hours to the frontier. The frontier town is called Darjeeling with one hotel of 24 rooms. The next morning you drive another six hours over the most mountainous little trails you ever saw in all your life. But it is the main highway of the country to get to the capital of Thimphu. Thimphu is the capital and has got 12,000 people. It is a little short lateral road then, that runs from Thimphu maybe 20 miles and that is it. There is no other road structure in the country.

[Translation]

fois pas. Très souvent, nous devons alors prolonger le projet, pour une autre période de trois ans—la plupart de nos projets ont une durée de trois ans—parce que le gouvernement n'a pas respecté son engagement. Cela n'est pas étonnant, vu les exigences à l'endroit du gouvernement, l'inexpérience des dirigeants, mais, pour ma part . . .

Le président: Quand il sera de nouveau question de ces documents, pourriez-vous nous dire lequel, à votre avis, devrait être annexé à notre compte rendu?

M. Vogel: Oui, je le ferai dans un moment.

Le président: Peut-être celui qui a trait à l'évaluation? Je m'en remettrai à votre avis.

M. Vogel: Oui, bien sûr. A mon avis, le succès de l'un ou l'autre des projets se mesure à la rapidité avec laquelle nous pouvons nous en sortir. Lorsqu'ils ont atteint leur fin, qu'ils ne sont plus nécessaires, et chaque mois de chaque année, nous avons des projets qui prennent fin. Ils sont terminés; ils ont atteint leur objectif parce que le gouvernement a atteint un point où il peut en prendre la responsabilité.

Pour répondre aux questions du président, je ne connais pas votre règlement, monsieur le président. Cela dépend du nombre de documents que vous voulez annexer. Il m'est indifférent qu'ils le soient ou non, vous pouvez vous contenter de les lire, mais je pense que vous les trouverez intéressants. Ils ne donnent qu'un aperçu de . . .

Le président: D'accord, laissez-les nous.

M. Vogel: Je vous les laisserai. Vous en ferez ce que vous voulez. Vous n'avez pas nécessairement à les annexer, mais seulement à les lire.

J'ai parlé de projets agricoles, mais il y a plus que cela. Les projets d'alimentation de groupes vulnérables ne sont pas seulement une figure de rhétorique. Cela est également très important. Nous avons dit à ces pays: «Vous devez en faire davantage; vous devez vous aider davantage; à la fin, vous devez être auto-suffisants.» Mais ils doivent disposer de la nourriture et de la force nécessaire pour y arriver et l'une des façons de les aider est d'alimenter les jeunes enfants, les enfants d'âge préscolaire et de l'école élémentaire, les femmes enceintes, de sorte que la société deviendra plus forte et en meilleure santé pour accomplir cela. Et je vous dis que cela fonctionne.

J'étais au Bhutan, il y a tout juste un an. J'ignore si l'un d'entre vous a déjà été au Bhutan, probablement pas. Il n'y a pas d'aéroport; il n'y a pas de chemin de fer. Il y a deux routes. On se rend au Bhutan par l'aéroport indien le plus rapproché, Bagdogra, et de là, on prend l'auto pendant cinq heures jusqu'à la frontière. La ville frontière s'appelle Darjeeling. Il y a un hôtel de 24 chambres. Le lendemain matin, il faut conduire pendant un autre six heures dans les plus petites pistes montagneuses qui existent. Mais c'est la route principale du pays pour se rendre à la capitale, Thimphu. Thimphu compte 12,000 habitants. Une courte route secondaire part de Thimphu sur une distance d'une vingtaine de milles, et ça y est. Il n'y a pas d'autres routes dans le pays.

[Texte]

Both there, and in Nepal, we have projects to help them build trails, mule trails to make communications easier. That is all you are going to have for a long time. There is no landing strip. Helicopters are too dangerous there because of the updraft. If you ask anybody how far it is from here to there, he will say three days, meaning three days walking. Everything is based on walking.

Our best project there is a school-feeding project. We give them a meal at noon. Until we started helping the government with this project, the government were opening schools all over the country, in these remote areas, and closing them again after a year because the children would not come. The children had to walk three hours to get to school and three hours back from school.

With the incentive of the free lunch, and it is a good nourishing meal, the schools are full and they are building new ones, continuously, now. But to give you some idea of how remote these places are, our project manager there tries to visit every school at least once a year. We are talking about hundreds of schools. The schools that are tributary to these two highways, of course, are visited more often. But there are two schools where, to get to the schools, he walks two weeks. He spends one day in each school and he walks out for two weeks. So it is a month out of every year to visit these two schools.

• 2115

The food goes in by mule train every three months; it takes a mule train three weeks to get in there with the food. And I tell you, this is a successful project. It is not only helping the health of the children but it is also helping, tremendously, with school attendance. Furthermore, the magnet of the food and the bringing of the children to the school is allowing the government to give inoculations and medical tests and whatnot; otherwise, you would never reach these people scattered all over the mountainside.

These are fringe benefits, Mr. Roche, and, as I say, I am not trying to sell you a bill of goods on this. If I sound enthusiastic about it, it is because I am enthusiastic about it. But, yet, I am not naive. I fully agree with everything you say about the possible dangers in it and it has got to be watched extremely carefully. I further agree, absolutely, that it can only be one step in the temporary development process of getting these countries on their feet.

Mr. Roche: Thank you very much, Mr. Vogel and Mr. Chairman.

The Chairman: Maurice.

Mr. Dupras: Mr. Vogle, on my way to Somalia, I stopped, as you know maybe, a few days in Rome and I missed you.

Mr. Vogel: Yes, I am sorry.

Mr. Dupras: You know about it?

Mr. Vogel: Yes.

[Traduction]

Là et au Népal, nous avons des projets destinés à construire des pistes, des sentiers de mulets pour faciliter les communications. C'est tout ce qu'il y aura pour longtemps. Il n'y a pas de piste d'atterrissage. L'hélicoptère est trop dangereux à cause des courants d'air ascendants. Si on demande à quelqu'un quelle distance il y a de tel endroit à tel endroit, il répondra trois jours, c'est-à-dire trois jours de marche. Tout est fondé sur la marche.

Notre meilleur projet là-bas est un projet d'alimentation à l'école. Nous donnons un repas le midi. Avant que nous ne commençons à aider le gouvernement à cet égard, le gouvernement ouvrait des écoles partout au pays, dans les régions reculées, et les fermait un an plus tard, parce que les enfants n'y venaient pas. Ils devaient faire trois heures de marche pour venir à l'école et trois pour en revenir.

Grâce au repas gratuit, et il s'agit d'un repas nourrissant, les écoles sont remplies et on en construit continuellement de nouvelles maintenant. Pour vous donner une idée à quel point ces endroits sont reculés, notre directeur de projet essaie de rendre visite à chaque école au moins une fois par année. Nous parlons de centaines d'écoles. Les écoles qui sont à proximité de ces deux routes sont évidemment visitées plus souvent. Mais il y a deux écoles qui exigent deux semaines de marche. Il passe une journée dans chaque école et il marche pendant deux semaines. Ça lui prend donc un mois par année pour visiter ces deux écoles.

Les aliments sont transportés par des convois de mulets à tous les trois mois; un convoi de mulets prend trois semaines à s'y rendre avec les aliments. Et je vous affirme que c'est là un projet réussi. Il est avantageux non seulement pour la santé des enfants, mais aussi énormément pour la fréquentation scolaire. De plus, grâce à la nourriture et à la fréquentation scolaire, le gouvernement peut donner des vaccins et faire subir des examens médicaux, et quoi encore. Autrement, il serait impossible d'atteindre ces gens dispersés dans les montagnes.

Il s'agit là d'avantages marginaux, M. Roche, et, je le répète, je ne tente pas de vous persuader de quoi que ce soit. Si je parais enthousiaste à propos de ce projet, c'est que je le suis. Mais je ne suis pas naïf. Je suis d'accord avec tout ce que vous dites à propos des risques possibles et il faut être extrêmement prudent. Je conviens également entièrement qu'il ne peut s'agir que d'une étape dans le processus temporaire de développement visant à amener ces pays à être auto-suffisants.

M. Roche: Merci beaucoup, monsieur Vogel et monsieur le Président.

Le président: Maurice.

M. Dupras: M. Vogel, lorsque j'étais en route pour la Somalie, je me suis arrêté quelques jours à Rome, comme vous le savez peut-être, et je n'ai pu vous voir.

M. Vogel: Oui, je le regrette.

M. Dupras: Vous êtes au courant?

M. Vogel: Oui.

[Text]

Mr. Dupras: But I had three very interesting days touring and meeting with people of FAO and World Food Programme, IFAD and so forth.

Then, in Somalia, where I spent a few days, I met with a very distinguished Canadian by the name of John Wood, who was here, in Ottawa, last week. I discovered how dedicated this persons was to the World Food Programme and I had the good fortune of witnessing the unloading of a Canadian ship loaded with over 6,000 tons of Canadian wheat. I could witness, then, the logistic difficulties in getting the food from Canada to the mouths of the children and the people in need of food. In Somalia, as you know, they are refugees.

I was disappointed to learn how much of it gets lost on the way from the port to the feeding stations. I was told that it was 25 per cent. And I am appalled by such an important loss. I further discovered, reading a criticism by Siegfried Betke—I understand he is a former officer of the World Food Programme—that he questions the philosophy of the World Food Programme, as you know. He is very critical of that philosophy. I wonder if you would comment on some of his observations where he recalls some of the philosophy of the program and where he says:

the Committee shall ensure that the agricultural economy in recipient countries is adequately safeguarded with respect to both its domestic markets and the effective development of food production.

While I share some of the views of my colleague, Mr. Roche, as to the effect of food-aid. Where I do not agree with him is that I find it absolutely necessary in the cases of emergency, in cases like the refugees in Somalia . . .

Mr. Roche: Oh, I do.

The Chairman: He does, too.

Mr. Roche: Oh, I do, too.

Mr. Dupras: You do?

Mr. Roche: Right, in emergencies. All our discussions were non-emergency.

Mr. Dupras: All emergencies.

Mr. Roche: Yes.

Mr. Dupras: But, like some of my colleagues, I share this apprehension of this dependence that is developing. It is so evident in Africa when you are told, that in 1979, for instance, the African countries produced less food than they did 10 years ago.

And I wonder where this is all going to take us. And you were saying, a while ago, that, when you look at reality, the number of people increasing, while our populations are decreasing. It is frightening to contemplate when this is all going to end. Again, to make reference to the situation in Somalia, I cannot see when it will end because I am worried about the conditions of the ecology. There is no serious reforestation programs in Somalia, as you know, and I do not know how these people can survive and feed themselves.

[Translation]

M. Dupras: Mais j'ai passé trois jours intéressants à rencontrer des représentants de la FAO, du Programme alimentaire mondial, de l'IFAD, et d'autres organismes.

Ensuite, en Somalie, où j'ai passé quelques jours, j'ai rencontré un Canadien très remarquable du nom de John Wood, qui était ici, à Ottawa, la semaine dernière. J'ai découvert combien cette personne était dévouée aux intérêts du Programme alimentaire mondial et j'ai eu la chance d'être témoin du déchargement d'un navire canadien transportant plus de 6,000 tonnes de blé canadien. J'ai ensuite été témoin des difficultés logistiques pour amener la nourriture à partir du Canada jusqu'à la bouche des enfants et des gens qui en ont besoin. En Somalie, comme vous le savez, il y a des réfugiés.

J'ai été déçu d'apprendre que beaucoup de blé se perdait en cours de route à partir du port jusqu'aux centres de distribution. On m'a dit qu'il s'agit de 25 pour cent. Et je suis consterné par l'ampleur de cette perte. J'ai aussi découvert, en lisant une critique par Siegfried Betke—il s'agirait d'un ancien agent du Programme alimentaire mondial—qu'il s'interroge sur la doctrine du Programme alimentaire mondial, comme vous le savez. Il critique fortement cette doctrine. Je me demande si vous désirez réagir à certaines de ses observations, quand il soulève certains aspects de la doctrine du programme et quand il affirme ce qui suit:

Le Comité doit s'assurer que l'économie agricole dans les pays bénéficiaires est suffisamment protégé, tant en ce qui touche ses marchés intérieures qu'en ce qui a trait au développement efficace de la production alimentaire.

Je partage certaines vues de mon collègue, M. Roche, à propos des conséquences de l'aide alimentaire. Là où je ne suis pas d'accord avec lui, c'est que je trouve cette aide absolument nécessaire dans les cas d'urgence, comme celui des réfugiés de la Somalie . . .

M. Roche: Oh, je le crois aussi.

Le président: Il le croit aussi.

M. Roche: Oh, moi aussi.

M. Dupras: Vous le croyez?

M. Roche: Sûrement, dans les cas d'urgence. Toutes nos discussions portent sur des situations où il n'y a pas d'urgence.

M. Dupras: Dans tous les cas d'urgence.

M. Roche: Oui.

M. Dupras: Mais, comme certains de mes collègues, je crains la dépendance qui peut s'ensuivre. Cela est tellement évident en Afrique à propos de laquelle on dit que, en 1979 par exemple, les pays africains ont produit moins de nourriture qu'il y a dix ans.

Et je me demande où nous nous en allons. Et vous disiez, il y a un moment, que, lorsque vous envisagez la réalité, la population augmente pendant que la nôtre diminue. Il est terrifiant de penser que tout cela prendra fin. Toujours à propos de la Somalie, je ne puis voir quand cela se terminera parce que je suis inquiet des conditions écologiques. Il n'y a pas de programme sérieux de reboisement en Somalie, comme vous le savez, et j'ignore comment ces gens pourront survivre et se nourrir.

[Texte]

This is my first observation.

Mr. Vogel: Yes. There are two separate situations in Somalia. One is the regular development work which is going on there, which is the normal responsibility of our office and, then, there is unfortunately, very sadly, the new refugee problem of immense scale which is sad but which is a fact of life and there it is. In order to take care of it we transferred Mr. Wood, there, to set up what we call a satellite office. It is an additional office for Somalia just to look after the refugee problem. He is one of our experienced field officers. If you have talked to him you know that he has served in many countries and, now, he is doing this job for us in Somalia.

• 2120

Mr. Dupras: He is quite a dedicated man.

Mr. Vogel: A figure of a 25 per cent loss, I suppose, is possible in the circumstances of an emergency operation under the chaotic conditions of, let us say, refugee feeding. In our development projects our ratio of loss is extremely low. I do not know whether or not we have the figures with us. But, if not, we can send them to the committee.

Every year we report to our governing body, the Committee, on what our losses are and they are infinitesimal. They are 1 per cent, 1.5 per cent, .5 per cent, it is an insignificant thing which is very low. But, in an emergency—an emergency is an emergency—by definition there can be losses like that and if you say there is a 25 per cent loss in Somalia between the ports and the camps I suppose that is possible.

However, I must say one thing. The word "loss" can be a funny word in this kind of a context. I was in Oslo, a few months ago, having a meeting with the Nordic group of countries, who are strong supporters of the food program, and we were talking about Bangladesh, Mr. Roche, and the question came up of the so-called theft of commodities in Bangladesh and what can happen. One of the Nordic representatives who has served in the field in Bangladesh—I do not mean in the capital, I mean out in the project—said you had to watch these words "theft" and "loss" very much. Here is a man with an ox cart who makes his living by transporting food to the project site. He is a carrier and he is supposed to be paid by submitting his claim to Dacca, to the capital, for reimbursement. He knows if he does that he is going to wait for two years before he gets paid. So he very carefully knocks off a few bags. This is deplorable and this should not happen, but the Nordic thought was: is this really a theft, if this really a loss? This is not a wealthy millionaire, but this is a poor man, too, and is this such a terrible thing? As head of the World Food Programme, of course, there is no way that I can condone it, but as far as we are concerned it is a loss, it disappeared.

Somalia is one of the poorest countries there is. We do have projects there. We have some fairly good projects there that will, in time, make a difference. Here is a brand new Somalia project which I can give to you personally because you will be

[Traduction]

Voilà ma première observation.

M. Vogel: Oui. Il y a deux situations distinctes en Somalie. La première touche le travail normal de développement qui est en cours dans ce pays et dont s'occupe normalement notre bureau et puis, il y a malheureusement, très tristement, le nouveau problème des réfugiés, d'une immense envergure, mais qui est très réel. Pour nous nous en occuper, nous avons affecté M. Wood à cet endroit, en vue de mettre sur pied un bureau auxiliaire. C'est un bureau supplémentaire pour la Somalie, consacré uniquement aux réfugiés. Il est un de nos agents extérieurs expérimentés. Si vous lui avez parlé, vous savez qu'il a servi dans plusieurs pays et qu'il accomplit maintenant ce travail pour nous, en Somalie.

M. Dupras: Il est tout dévoué à son travail.

M. Vogel: Une perte de 25 pour cent est, je le suppose, possible dans les circonstances entourant une opération d'urgence, dans les conditions chaotiques, disons, de l'alimentation de réfugiés. Dans nos projets de développement, notre proportion de pertes est très basse. Je ne sais pas si nous avons les chiffres ici. Sinon, nous pouvons les faire parvenir au comité.

Chaque année, nous rendons compte à notre organisme directeur, le Comité, du montant de nos pertes et elles sont infimes. Elles sont de 1 pour cent, de 1.5 pour cent, de .5 pour cent, c'est un chiffre insignifiant. Mais, en cas d'urgence—et une urgence, c'est une urgence—il y a de toute évidence des pertes comme celles-là et, si vous dites qu'il y a une perte de 25 pour cent en Somalie entre les ports et les camps, je présume que cela est possible.

Je dois cependant ajouter une chose. Le mot «perte» peut avoir un sens étrange dans un tel contexte. J'étais à Oslo, il y a quelques mois, pour une réunion avec un groupe de pays nordiques, qui appuient fortement le programme alimentaire, et nous parlions du Bangladesh, M. Roche, et on a soulevé la question du présumé vol des produits dans ce pays et de ce qui peut arriver. Un des représentants des pays nordiques, qui a servi au Bangladesh—je ne veux pas dire dans la capitale, je veux dire sur le terrain—a dit qu'il fallait faire très attention à ces mots de «vol» et de «perte». Voici un homme avec une charrette tirée par des bœufs et qui gagne sa vie à transporter de la nourriture à l'emplacement du projet. Il est un transporteur et il doit être payé en présentant sa facture à Dacca, la capitale. Il sait que, s'il fait cela, il devra attendre deux ans avant d'être payé. Alors, il prend soin de subtiliser quelques sacs. C'est déplorable et cela ne devrait pas arriver mais, à la réunion des pays nordiques, on s'est demandé s'il fallait qualifier vraiment ce geste de vol ou de perte. Cet homme n'est pas millionnaire opulent, c'est un pauvre lui aussi et est-ce que cela est si grave? En ma qualité de directeur du Programme alimentaire mondial, je ne puis évidemment approuver ce geste, mais en ce qui nous concerne, il s'agit d'une perte, de produits disparus.

La Somalie est un des pays les plus pauvres. Nous y avons des projets. Nous y avons d'assez bons projets lesquels, avec le temps, apporteront des changements. Voici un tout nouveau projet en Somalie que je puis vous remettre personnellement

[Text]

interested in it. It was just approved last week by our governing body and it is to convert these people from being refugees. It is to help them settle and it outlines what the project will do to help them and even though, as I say, you do not, need it necessarily, for the work of your Committee, you will be very interested in it. It covers the various areas and what we are doing and how we are doing it. We are not doing it alone. We are assisted also by the United Kingdom, Germany, Sweden, China, EEC. It is a big thing, if you are interested.

Now the Betke matter is a different thing. Betke worked for the Programme. He was chief of the West African Branch and he left the Programme, I would say perhaps a year and a half after I got there. Betke's idea of how you got things done was that you write 22-page memos and Betke never learned that you accomplish much more with a rifle than you do with a shotgun. His approach was always a shotgun approach. The pellets fly high and wide but nothing gets done in the meantime. As Chief of the West African Branch, if you believed some of these things existed, you had lots of opportunities to correct them. This was his Branch but his idea was rather to write his broadside memorandums. His solutions were to break down the world in order to reconstruct it, cut off all aid to Africa. Now, I am sorry, I cannot accept that. I do not accept it as realistic. Furthermore, you made the very, very bad error of generalizing some of the particular because he knew of one or two or three instances in West Africa which he cites. I have no reason to quarrel with them. Probably they are true. Therefore, it prevails in the whole world. I tell you it does not.

• 2125

West Africa, and I say this even if I am quoted on it, is one of the most difficult places in the world to do developmental work. It is. East Africa is easier. South Central is easier. South-east Asia, the Indian subcontinent is easier. Latin America is easier. West Africa is one of the hardest core because they are probably the newest countries, in most cases, countries that, very small countries some of them. You know a country is 300,000 people and we all understand why they wanted their independence. We all understand the valid national aspirations but the boundaries were not drawn, necessarily, along economic lines and some of these countries are having a very tough time. And, when we come in with Project Food-Aid, it is a very, very difficult operation because, now, I am sorry if I repeat myself, as I have told you, a few times, project food-aid is very complex and requires a great input from the government and these countries are just the ones that find that the most difficult to do. Therefore, they cannot either take the project at all or they take the project and it is not well done because they simply cannot cope with it.

But look at those documents I have given. You will find that our components, our food components, of many of these projects are 10 per cent, 15 per cent, 15 per cent is a lot. The rest is the government's. In that wonderful Mexican project

[Translation]

parce qu'il vous intéressera. Il vient d'être approuvé la semaine dernière par notre organisme directeur et il vise à aider ces gens à modifier leur sort de réfugiés. Il vise à les aider à s'établir et le document expose ce que le projet fera pour les aider. Même si, comme je l'ai dit, vous n'en avez pas nécessairement besoin pour le travail de votre comité, vous y serez très intéressé. Il traite des divers aspects, de ce que nous faisons, de la façon dont nous l'accomplissons. Nous ne sommes pas seule. Nous avons la collaboration du Royaume-Uni, de l'Allemagne, de la Suède, de la Chine, de la CEE. C'est un vaste projet, si vous y êtes intéressé.

La question soulevé par M. Betke est différente. Il a été au service du Programme en qualité de chef de la Sous-division Afrique de l'Ouest et il nous a quitté, peut-être un an et demi après mon arrivée. Betke croyait que, pour accomplir quelque chose, il fallait écrire des notes de 22 pages et il n'a jamais appris qu'on accomplit davantage avec une carabine qu'avec un fusil à plomb. Les effets sont impressionnants, mais rien ne s'accomplit de cette façon. A titre de chef de la Sous-division de l'Afrique de l'Ouest, il a sûrement eu l'occasion de corriger beaucoup de choses, s'il croyait qu'elles existaient. C'était sa sous-division, mais il avait plutôt l'idée de rédiger ses longs mémoires. Sa solution consistait à détruire le monde pour ensuite le reconstruire, d'éliminer toute l'aide accordée à l'Afrique. Je suis désolé, mais je ne puis accepter de telles solutions. Ce n'est pas réaliste. En outre, vous avez fait l'erreur très très grave de généraliser, parce que Betke connaissait une, deux ou trois autorités de l'Afrique de l'Ouest, qu'il cite. Je n'ai aucune raison de les dédire. C'est probablement vrai. Par conséquent, c'est partout comme ça. Je vous affirme que ce ne l'est pas.

L'Afrique de l'Ouest, et je dis cela sans crainte d'être cité, est une des régions du monde où il est le plus difficile de faire du travail de développement. C'est la réalité. C'est plus facile en Afrique de l'Est, du Centre-Sud. Ce l'est aussi dans le Sud-est asiatique, dans le sous-continent indien, de même qu'en Amérique latine. C'est l'un des endroits les plus difficiles parce que les pays sont les plus nouveaux et, dans la plupart des cas, très petits. Il y a, vous savez, des pays de 300,000 habitants et nous comprenons tous pourquoi ils voulaient leur indépendance. Nous comprenons tous leurs légitimes aspirations nationales, mais les frontières ne correspondent pas nécessairement à la réalité économique et certains de ces pays ont de très grandes difficultés. Et lorsque nous arrivons avec de l'aide alimentaire pour la réalisation de projets, l'opération est extrêmement difficile parce que, je m'excuse de me répéter mais, comme je vous l'ai dit à quelques reprises, ce genre d'aide est très complexe et nécessite une collaboration importante du gouvernement. Ces pays sont ceux qui trouvent cela le plus difficile à réaliser. Par conséquent, ils ne peuvent accepter le projet du tout, ou ils l'acceptent et il n'est pas bien réalisé parce qu'il dépasse leurs capacités.

Mais, jetez un coup d'œil aux documents que j'ai remis. Vous constaterez que la part alimentaire de plusieurs des projets est de dix ou quinze p. 100, quinze étant beaucoup. Le reste est fourni par les gouvernements. Dans le cas du merveilleux

[Texte]

that I have described to you, our component was 10 per cent but the Mexicans, think this is the best thing that ever happened. Ours was the seed capital. With that they were able to interest their own government and other people to come in to help them. We have another project in Tunisia. It will not last that much longer. It also is a multipurpose rural-development project and I visited out in the desert, there, a few months ago, and I came to a small water reservoir made of concrete. It was probably as big as the space in the middle of the table here. This came under the project. Under that project, help was provided to a farmer, who, up until this time, had walked with his mules, his donkeys, 10 kilometers, every second day, to go and to get water and bring it back. He had come to the local authorities with the idea that—if he could build something like this—there is no use drilling wells if you are out in the desert—and there was something like a substantial run-off in the rainy season, by channelling it, properly, it would gather. So, the government thought that was a good idea. Eventually it got to us as a subproject of the project and they provided us with the cement and reinforcing material to do it. He did the work and they calculated how many days' work it represented and we paid him with food for that many days' work. And there it is. It is a miracle. This old farmer—he was a very elderly man, well into his seventies with a face like leather from the sand—he came and he could not speak a word of English or French but he spoke Arabic which I do not speak. It was translated for me. He took my hand in both of his, and he was crying, and he pointed at that and he said: "In the eyes of God, that is a miracle." And I am sure he is right.

Now, that is what we are doing. To me project food-aid is not something that says we are going to do \$17 million. What it finally boils down to is this guy with a little contribution on our part or your part, it may have been your food that was used, got a \$500 water tank that revolutionized agriculture there.

• 2130

Mr. Dupras: I wonder if you would comment on the new eating habits, in Africa, where it is becoming evident that people would rather have Canadian wheat than their local wheat and they are developing new preferences for food. I am worried that we are not going to be able to satisfy these new preferences and I wonder how serious this problem is becoming. Maybe you would reflect on my observation as to the very fragile ecology of some of these developing countries, especially in Africa. When are we going to launch a reforestation program? That is very serious and will we look after the regeneration of forestry?

Mr. Vogel: Well, as former Chief Commissioner of the Canadian Wheat Board, I would like to think you are right, that there is this demand being built up for Canadian wheat. I do not know if that is true but, even if it is true, it will not be an effective commercial demand for a long time to come. No, the important thing is not really whether it is Canadian wheat

[Traduction]

leux projet mexicain que je vous ai présenté, notre part était de 10 p. 100, mais les Mexicains croient que cela est la meilleure chose qui ait pu leur arriver. Notre part a servi à amorcer le projet. Grâce à cette aide, ils ont pu intéresser leur propre gouvernement et d'autres gens pour qu'ils les aident. Nous avons un autre projet en Tunisie. Il ne durera pas aussi longtemps. C'est aussi un projet de développement rural polyvalent. J'en ai visité l'emplacement dans le désert, il y a quelques mois, et je me suis trouvé devant un petit réservoir d'eau fait de béton. Il était probablement aussi gros que l'espace au milieu de cette table. Il était un des éléments du projet. En vertu de ce projet, un fermier recevait de l'aide, lui qui, jusque là, avait marché, avec ses mulets, ses ânes, 10 kilomètres à tous les deux jours pour aller chercher de l'eau et la rapporter. Il avait soumis aux autorités locales l'idée que, s'il pouvait construire quelque chose de semblable—il ne sert à rien de creuser des puits dans le désert—il y aurait moyen de recueillir les quantités considérables d'eau qui s'écoulent pendant la saison des pluies. Le gouvernement a trouvé l'idée bonne. Par la suite, elle nous fut présentée comme un sous-projet du grand projet et on nous a fourni le béton et les matériaux de renforcement. Le fermier a accompli le travail, on a calculé combien de journées de travail cela représentait et nous l'avons payé en nourriture pour le nombre de journées de travail. Et voilà! C'est un miracle. Ce vieux fermier, c'était un très vieil homme, dans les soixante-dix ans avancés, dont la figure avait été rendue comme du cuir par le sable, est venu à moi. Il ne parlait ni anglais, ni français, mais l'arabe, que je ne parle pas. On l'a interprété. Il m'a pris la main entre les deux siennes, il pleurait, il a montré du doigt le réservoir et il a dit: «Aux yeux de Dieu, c'est un miracle». Et je suis sûr qu'il dit vrai.

Voilà ce que nous faisons. Pour moi, l'aide alimentaire en vertu de projets ne consiste pas à dire, par exemple, que nous allons faire \$17 millions. Cela revient finalement à l'exemple que je viens de vous donner, avec une modeste contribution de notre part ou de votre part. C'est peut-être vos aliments qui ont été utilisés et ce réservoir de \$500 a révolutionné l'agriculture à cet endroit.

M. Dupras: Voudriez-vous parler des nouvelles habitudes alimentaires en Afrique, où il devient évident que la population préfère le blé canadien au blé local et où elle développe de nouvelles préférences pour la nourriture. Je crains que nous ne serons pas en mesure de satisfaire ces nouvelles préférences et je me demande à quel point le problème devient sérieux. Vous voudrez peut-être commenter mon observation à propos de l'écologie fragile de certains de ces pays en voie de développement, surtout en Afrique. Quand lancerons-nous un projet de reboisement? Cette question est très sérieuse et nous occuperons-nous de la régénération des forêts?

M. Vogel: A titre d'ancien commissaire en chef de la Commission canadienne du blé, j'aimerais croire que vous avez raison, qu'une telle demande pour du blé canadien est en voie de se créer. Je ne sais pas si cela est vrai, mais même si ce l'était, ce ne sera pas une demande commerciale suffisante pour longtemps encore. L'important, ce n'est pas que ce soit du

[Text]

or other wheat. What is much more important is that, if they are a people who are accustomed to eating millet and can grow millet, and, if you are getting them accustomed to eating bread which they are not going to be able to afford, when the aid stops, it could be very dangerous and we exert every effort to try to avoid that.

I will tell you, for example, what we do. In West Africa, the traditional food is sorghum, it is not wheat, it is not flour, it is not bread, it is not maize, it is sorghum. We have projects, out in the countryside, where the project requires sorghum. That is what the people are accustomed to eating and, if you are going to feed them on food, it has got to be sorghum. If we are short of sorghum, what we do, often, is to make a deal with the government because in the big cities in that country, they do eat bread. And so, very often, we will give them wheat or flour to be used in the big cities and the government will give us back, out of government stocks, an equivalent value of the millet to be used for the project out in the countryside. We do this quite regularly, almost as a matter of course, to try to solve the kind of problem you are talking about.

Now, as far as reforestation is concerned, and we call it watershed management. It is reforestation. Usually, we support it for two or three reasons. First of all, to try to eliminate or cut back the erosion. Secondly, you probably know that, in the world, generally, the question of fuel is a terrible problem and getting worse, getting very much worse. Therefore, in reforestation projects you try to use the type of trees that will give fuel, firewood, quite quickly, you know. There is any number of reasons for it. Well, I told you, before, that maybe 55 per cent of 60 per cent, of all our projects, are agriculturally oriented. A very high percentage of those are reforestation projects and you will see that I think, in the document that I have given you. It were just a cross-section—I am putting my head on the line and saying this—but I will bet you anything that you will find reforestation prominently in those that you have there and, if you are interested in the Somalia project, there it is, if you want.

Mr. Dupras: May I have an extra question?

The Vice-Chairman: Yes, go ahead.

Mr. Dupras: I missed the beginning of the week and maybe you have discussed this with my colleagues. But, in the food-aid, question, I personally would think it should be, exclusively, on a multi-lateral basis instead of on a bilateral basis with your countries where the management of distribution is much easier through the World Food Programme who are a specialized agency. Would you agree with this? I guess you will agree with me.

Mr. Vogel: I would get shot if I agreed with you. No, let us put it this way. It is not only a question of multi-lateral or bilateral. Bilateral aid has certain advantages, multi-lateral aid has certain advantages. Multi-lateral has the advantage, to the recipient country, of having less of a charity stigma to it. To use Mr. Roche's word, it is less humiliating to them because it is coming to them in a more neutral way. Furthermore, because it is not just from one donor who may have only one commodity to give, there is a greater likelihood that they

[Translation]

blé canadien ou autre. Ce qui l'est, c'est que, s'il y a des gens qui sont habitués à manger du mil et qui cultivent du mil et que, si on les habitue à manger du pain qu'ils ne pourront se procurer lorsque l'aide s'arrêtera, cela peut être très dangereux et nous faisons tous les efforts pour éviter une telle situation.

Je vous donnerai un exemple. En Afrique de l'Ouest, la nourriture traditionnelle est le sorgho. Ce n'est pas du blé, ni de la farine, ni du pain, ni du maïs, c'est du sorgho. Nous avons des projets, à la campagne, où il faut du sorgho. C'est que les gens sont habitués à manger et, s'il faut les nourrir, il faut le faire avec du sorgho. S'il nous en manque, nous passons souvent un marché avec le gouvernement parce que, dans les grandes villes de ce pays, on mange du pain. Et alors, très souvent, nous donnons au gouvernement du blé ou de la farine qui sert dans les grandes villes, et le gouvernement nous donne en échange, à même ses réserves, une valeur équivalente de mil, lequel sert au projet à la campagne. Nous faisons cela assez régulièrement, cela va presque de soi, afin de tenter de résoudre le genre de problème dont vous parlez.

En ce qui a trait au reboisement, nous parlons plutôt de gestion des eaux. Nous appuyons ce genre de travaux pour deux ou trois raisons. En premier lieu, afin d'éliminer ou de réduire l'érosion. En deuxième lieu, vous n'ignorez sans doute pas que, dans le monde en général, la question de combustible est un problème gigantesque et qui devient de plus en plus grave. Par conséquent, dans les projets de reboisement, on tente d'utiliser les types d'arbres qui donneront du combustible, du bois de chauffage, le plus rapidement possible. Il y a un certain nombre de raisons à cela. Je vous ai déjà dit que de 55 à 60 p. 100 de nos projets sont orientés vers l'agriculture. Un très haut pourcentage sont des projets de reboisement et vous le constaterez, je crois, dans le document que je vous ai remis. Ce n'est qu'un aperçu général—et je m'avance beaucoup en affirmant cela—mais je vous parie que les projets de reboisement y sont en majorité et, si vous êtes intéressé dans le projet en Somalie, le voilà, si vous le désirez.

M. Dupras: Est-ce que je peux poser une autre question?

Le vice-président: Oui, allez-y.

M. Dupras: Je n'étais pas ici au début de la semaine et vous avez peut-être parlé de cela avec mes collègues. En ce qui a trait à l'aide alimentaire, j'estime qu'elle devrait être exclusivement fournie sur une base multilatérale plutôt que bilatérale, dans les pays où la gestion de la distribution est plus facile par l'entremise du Programme alimentaire mondial, qui est une agence spécialisée. Êtes-vous d'accord avec cela? Je pense que vous le serez.

M. Vogel: On me fusillerait, si j'étais d'accord avec vous. Voici plutôt. Ce n'est pas seulement une question d'aide multilatérale ou bilatérale. Chacune a certains avantages. Pour le pays bénéficiaire, l'aide multilatérale à l'avantage de ne pas avoir l'air d'un geste de charité. Pour employer les termes de M. Roche, les pays se sentent moins humiliés parce que cela leur parvient d'une façon plus neutre. De plus, comme il n'y a pas qu'un donateur qui peut n'avoir qu'un seul produit à offrir, ils courent de meilleures chances d'obtenir les produits qui leur plaisent et ils n'auront aucune difficulté à les accepter.

[Texte]

are going to be able to get the commodities that suit their taste and they will have no acceptability problems.

• 2135

So, to me, those are not the real question. To me the real question is the one I discussed, earlier, and that is the fact that we do project food-aid. We do project food-aid, not because we are multilateral, but because we do project food-aid. And I say to you, it is impossible for all food-aid to be project food-aid, because the recipient countries cannot afford it. These are massive undertakings that they take on, in these projects, and, therefore, a lot of food-aid will have to continue to be bilateral-program food-aid, not specifically related to the project, which is not a terrible thing. It is not a dirty word and it helps the country with their balance of payments. But I must say frankly—you have asked me the question—that I think it has to be done in the most careful, careful way, or it does carry with the dangers that Mr. Roche has been talking about.

Mr. Dupras: Thank you very much. I would like to pursue this, but my colleagues are . . .

The Vice-Chairman: We may come back to this.

Mr. Fretz.

Mr. Fretz: Thank you, Mr. Chairman. Mr. Vogel, the questions which have been raised by Messrs. Dupras and Roche and Ogle, regarding aid, could be creating more problems than solving them. And I do not want to beat a dead horse, here, but I would just like to carry on with this, if I may, with another thought, and perhaps a question here.

In a paper that I have, a statement was made 20 years ago that Zaire was a net food exporter. Now it spends \$300 million a year, fully one-third of its valuable export earnings, on importing food. Most of Zaire's population is hungry. That statement, coupled with this one, with this question: is aid creating more hungry people than it is feeding? I wonder if you could be responsive to that question and that statement, and sharing with us anymore ideas that you may have, so that perhaps, we could fully exhaust this question.

Mr. Vogel: There are countries like Zaire, and not only Zaire, quite a number of other countries, where agriculture, under the old regime, was done by large land owners—foreign large land owners—very often an expatriot absentee, large land owner and where they did achieve the production. Whether, or not it was socially good or socially bad, it is not for me to say. But, obviously, it was politically bad because it was one of the contributing factors to the strong desire on the part of these countries for their own sovereignty. But, in establishing the new system, and in getting rid of the old, in many cases, yes, they did get rid of the means by which they were achieving their agricultural production. I have driven through one country where you drive through miles of unused land, which used to be some of the most productive land in that country, in the hands of the foreign interests, and at the moment, a few years after the revolution, it is still not being used. However, you have to think this is a temporary phase that they are going through. It is a terrible phase but it is a

[Traduction]

A mon avis, ce ne sont pas là les véritables problèmes. Selon moi, la question fondamentale est celle que j'ai soulevée plus tôt, à savoir, que nous donnons de l'aide alimentaire pour la réalisation de projets. Nous ne le faisons pas en vertu d'accords multilatéraux, mais parce que nous finançons des projets. Et j'affirme qu'il est impossible que toute l'aide alimentaire soit de l'aide pour des projets car les pays bénéficiaires ne peuvent se le permettre. Ces pays s'engagent lourdement dans ces projets, et une grande partie de l'aide alimentaire devra continuer à être bilatérale, n'ayant aucun rapport avec le projet, ce qui ne constitue pas une chose terrible. Ce n'est pas un mot obscène et la balance des paiements du pays s'en trouve améliorée. Mais je dois admettre franchement—vous m'avez posé la question—que cela doit être fait avec beaucoup de tact afin d'éviter les dangers dont M. Roche nous a fait part.

M. Dupras: Merci beaucoup. J'aimerais poursuivre, mais mes collègues sont . . .

Le vice-président: Nous y reviendrons peut-être. monsieur Fretz.

M. Fretz: Merci, monsieur le président. monsieur Vogel, les questions soulevées par messieurs Dupras, Roche et Ogle relatives à l'aide créent peut-être plus de problèmes qu'elles n'en résolvent. Je ne veux pas insister sur un sujet épuisé, mais permettez-moi d'ajouter cette réflexion et peut-être une question.

Dans un document que j'ai en ma possession, on a affirmé, il y a de cela vingt ans, que le Zaïre était un exportateur net d'aliments. Aujourd'hui, il dépense \$300 millions par année, au moins le tiers de ses revenus provenant de l'exportation d'objets de valeur, pour importer de la nourriture. A cette affirmation, j'ajoute cette question: l'aide provoque-t-elle plus la faim qu'elle ne nourrit? Pourriez-vous exprimer vos vues sur cette question et cette affirmation, et nous faire part de vos idées afin que nous puissions peut-être vider la question.

M. Vogel: Il existe des pays comme le Zaïre, et non seulement le Zaïre mais plusieurs autres pays, où l'agriculture, sous l'ancien régime, était pratiquée par les grands propriétaires fonciers—des étrangers—souvent un expatrié qui ne vivait pas sur ses terres, et la production était atteinte. Ce n'est pas à moi de juger si c'était socialement bon ou mauvais, mais c'était sûrement néfaste sur la plan politique puisque ce fut l'un des facteurs qui ont contribué au vif désir de souveraineté dans ces pays. Toutefois, en établissant le nouveau régime et éliminant l'ancien, ils se sont démunis, dans plusieurs cas, des moyens de réaliser leur production. J'ai voyagé dans un pays où nous avons roulé à travers des milles de terres en friche qui compaient jadis parmi les terres les plus productives de ce pays aux mains de compagnies étrangères, et à l'heure actuelle, quelques années après la révolution, elles sont toujours inutilisées. Ils traversent toutefois une période temporaire. C'est une période désolante, mais temporaire, et lorsqu'ils auront rétabli l'ordre chez eux, ils prendront les mesures nécessaires.

[Text]

temporary phase, and, when they get their own houses in order, they will be doing something about this.

As to your second question, it is such a general thing that it is a little hard to say. In most of these countries, when you say they are producing less food, usually, to be accurate, you are talking about on a per-capita basis. And this is true, for example, as your Chairman has already pointed out, in Africa, where the situation is worsening, not improving. In the rest of the world actually it is improving a bit. The Indian sub-continent, for example, is making quite good progress including Bangladesh but in West Africa it is deteriorating on a per-capita basis.

• 2140

This is not to say that they are not making progress but the rate of population increase is ahead of that and it is a race and things are getting worse. You can see only that it would be even worse if these things were not being done. It is true. Look, twice, now, I have referred to this project, in Mexico, not because I particularly intended to do so but because it happened to come to mind. But part of that project, in Mexico, is a supplementary nutrition sub-project where, once a week, mothers come in and they take home some food. It is not institutional food; they take it home; it is supplementary feeding for the very, very poor families. I have been present, when the food has been distributed, and they were asked to pick it up and they are surrounded by children and you ask them how many children: eight, nine, seven? I do not care what you do, there is no form of development assistance for food, for education, for hospitals, for clinics, you name it, that can keep up with an increase like that. A short distance away there is another country where, now, the birth rate is something like 1.9 or something like that. It is very, very low and I just assumed it was because of active and deliberate family planning. They claim not. I am not sure they are telling the truth but they claim not. They feel, in all, it is because of the change in social conditions which no longer make it so desirable, so necessary, to have a big family to look after you when you are old. Well, you take your choice whether or not it is the truth. I do not know. But I do know that, with the low birth rate, you make some progress. With eight, nine, seven, ten children, it is bad.

Mr. Fretz: Generally speaking, do you think food reaches the poorest people?

Mr. Vogel: In project food aid, I will guarantee that the food reaches the people intended in the project who, normally, are the poorest people. It is only the poorest people, really, who will work for food or only the poorest people are interested in community self-help. They are helping themselves. Subject to only very small losses, my conscience is clear on this. I feel that, in what we are doing, the food is reaching the people for whom it was intended. This is described in the project documents. They are, normally, the poorest groups.

[Translation]

Votre deuxième question est de nature tellement générale qu'il est difficile d'y répondre. Dans la plupart de ces pays, lorsque vous dites qu'ils produisent moins d'aliments, vous voulez parler, habituellement, pour être précis, de la production par habitant. C'est vrai, par exemple, comme l'a déjà fait remarquer le Président, qu'en Afrique, la situation se détériore plutôt que de s'améliorer; elle s'améliore un peu dans le reste du monde. Le sous-continent Indien, par exemple, fait d'excellents progrès, y compris le Bangladesh, mais la situation se dégrade en Afrique occidentale par rapport à la population.

Ce n'est pas qu'ils ne font aucun progrès, mais le taux d'accroissement de la population est supérieur et c'est une course où ils perdent du terrain. Vous ne pouvez qu'imaginer où en seraient les choses si rien n'était fait. Écoutez; par deux fois j'ai mentionné ce projet au Mexique, non que j'y porte une attention particulière, mais il m'est venu à l'esprit. Une partie de ce projet consiste en un sous-projet de nutrition supplémentaire où, une fois par semaine, les mères de famille viennent chercher des aliments. Ce n'est pas de la nourriture qu'elles doivent consommer sur place; elles l'apportent à la maison. C'est de la nourriture supplémentaire pour les familles très, très pauvres. J'ai assisté à la distribution de la nourriture; on leur demande de la prendre, et elles sont entourées d'enfants, et vous leur demandez combien d'enfants? Huit? Neuf? Sept? Peu importe ce que vous fassiez, il n'existe aucune sorte d'aide au développement pour l'alimentation, l'éducation, pour les hôpitaux, les cliniques et ainsi de suite, qui puisse rivaliser avec une telle augmentation de population. Il y a un autre pays, tout près de là, où le taux des naissances est de 1.9 ou quelque part par là. C'est très, très faible et j'ai supposé que c'était à la suite d'une planification des naissances active et délibérée. Ils affirment que non. Je ne suis pas sûr qu'ils disent la vérité mais ils affirment que non. Ils croient, en somme, que c'est imputable aux changements dans les conditions sociales qui ont décru l'attrait, la nécessité, d'une famille nombreuse qui prendra soin de vous pendant votre vieillesse. A vous de décider si, oui ou non, c'est la vérité, je ne sais pas. Mais je sais, par contre, qu'avec un faible taux de naissances, on peut faire des progrès. Avec huit, neuf, sept, dix enfants, c'est difficile.

M. Fretz: En général, croyez-vous que l'aide alimentaire atteint les plus défavorisés?

M. Vogel: Dans le cas de l'aide alimentaire pour la réalisation de projets, je peux vous assurer que l'aide parvient à ceux qui sont visés par le projet qui sont, normalement, les plus défavorisés. Ce ne sont vraiment que les plus pauvres qui travaillent pour manger et seulement eux qui s'intéressent à ce que la communauté s'entraide. Ils s'aident eux-mêmes. Mis à part quelques pertes, j'ai la conscience en paix à ce sujet. J'ai la conviction que, dans ce que nous faisons, les aliments parviennent aux personnes auxquelles ils étaient destinés. Cela est décrit dans les documents relatifs au projet. Ce sont, normalement, les groupes les plus pauvres.

[Texte]

Mr. Fretz: I read that 25 per cent of all World Bank Loans, in 1979, went to poor nations. In your opinion, do you think the World Bank is doing a good job?

Mr. Vogel: I could not answer that. I do not think I would, if I knew, and I do not. We have lots of projects in partnership where food-aid is effective only to a degree but it needs other things. But, then, we have many partnerships, also, with your CIDA where they supply one component and we supply another.

Mr. Fretz: I would like to refer to page eight in your paper, Mr. Vogel, paragraph 29.(a), "through food-for-work projects."

Mr. Vogel: Yes.

Mr. Fretz: I was wondering: are there native technical skills? Are native peoples trained in technical skills to assist you and is there work being done in that regard, not only teaching people agricultural skills but technical skills as well? You were speaking about infra-structure and, of course, this program deals with that so: is there work being done in that area?

Mr. Vogel: Yes, again, read the project document. You will find that, very often, when I mention some agricultural project, you will find that one component of it is to provide the food at the agricultural training institutes where people are being taught the crafts and trades, agriculturally-oriented crafts and trades, of different types. So...

Mr. Fretz: It is not solely agricultural skills?

Mr. Vogel: It is agriculture-related.

Mr. Fretz: Related?

Mr. Vogel: We cannot be all things to all people but, within the sphere of what we are doing, in the so-called agricultural projects, yes, I think it is fair to say, in most of them, you will find a provision for the training of people.

• 2145

Mr. Frith: Some of our witnesses, that we have had before us, have mentioned women, who are playing an important role in growing food and I am wondering: what has food-aid done to this cultural balance that exists in many countries? Has it upset this—what I might call a delicate cultural balance—and how do you feel about this?

Mr. Vogel: We deliberately try to build into our projects, something that will help women. You know, if you talk about disadvantaged groups, in many of these countries it is not the landless labour, it is not this. It is the women, generally, in many of these countries, if not in most of these countries. We try to do something about it specifically. In so doing, yes, you can run into sensitivities with respect to the traditions and cultures, but not dangerously so, because, after all, as I said, these are not our projects. These are the government's projects and they are not going to carry it too far.

[Traduction]

M. Fretz: J'ai lu que 25 p. 100 des prêts de la Banque mondiale, en 1979, ont été dirigés vers les nations défavorisées. Selon vous, la Banque mondiale fait-elle du bon travail?

M. Vogel: Je ne pourrais vous répondre. Je ne crois pas que je vous le dirais si je savais, et je ne sais pas. Nous parrainons plusieurs projets dont l'aide alimentaire est efficace jusqu'à un certain point, mais exige d'autres choses. Mais nous avons aussi de nombreuses associations avec votre ACDI, laquelle fournit un élément, et nous assurons le second.

M. Fretz: Je voudrais attirer votre attention sur la page huit de votre rapport, M. Vogel, soit le paragraphe 29(a), «par l'entremise de projets dont la nourriture constitue la rémunération».

M. Vogel: Oui.

M. Fretz: Je me demande s'il y a des autochtones qui ont des métiers spécialisés, des autochtones qui possèdent une formation professionnelle pour vous aider? A-t-on entrepris quelque chose à cet égard, non seulement pour enseigner aux gens les techniques agricoles, mais des métiers également? Vous parlez d'infrastructure et, bien sûr, cela concerne ce programme: y a-t-il un effort dans ce sens?

M. Vogel: Oui, c'est dans le document relatif au projet. Vous verrez que, souvent, lorsque je mentionne un projet agricole, l'une des composantes consiste à assurer l'alimentation aux instituts de formation agricole où les gens apprennent divers métiers orientés vers l'agriculture. Donc...

M. Fretz: Ce ne sont pas seulement des techniques agricoles?

M. Vogel: Elles sont reliées à l'agriculture.

M. Fretz: Reliées?

M. Vogel: Nous ne pouvons pourvoir aux besoins de tous et chacun, mais à l'intérieur de notre sphère d'activité, dans ces prétendus projets agricoles, oui, je crois qu'il est raisonnable d'affirmer qu'ils comprennent, pour la plupart, des mesures pour la formation des personnes.

M. Frith: Certains des témoins qui ont comparu devant nous ont parlé des femmes, qui jouent un rôle important dans l'agriculture, et je me demande quel effet a eu l'aide alimentaire sur l'équilibre culturel qui existe dans plusieurs pays? Cela a-t-il perturber ce que je pourrais appeler un équilibre culturel délicat, et qu'en pensez-vous?

M. Vogel: Nous tentons délibérément d'inclure dans nos projets, quelque chose qui puisse aider les femmes. Vous savez que si vous parlez de groupes défavorisés, dans plusieurs de ces pays, ce n'est pas la main-d'œuvre sans terre, ce n'est pas eux. Ce sont les femmes en général dans plusieurs de ces pays, sinon la plupart de ces pays. Nous essayons de faire quelque chose pour elles en particulier. Ce faisant, oui, nous pouvons choquer les sensibilités en ce qui a trait aux traditions et à la culture, mais sans risques sérieux parce que, comme je l'ai dit, tout compte fait, ce ne sont pas nos projets. Ce sont les projets du gouvernement et ils n'iront pas trop loin.

[Text]

I think some of our projects—and if I may again cite that Indian dairy project—have had a tremendous impact on bringing women into the world. Because, on the whole, it is the women, in these villages, who are the milk producers and it is the women, now, who hold office in these village co-operatives. For the first time, independent of their husbands, they have family income. They are earning their share and maybe more than their share of family income and participating in communal life for the first time. I think that is wonderful.

Mr. Frith: Are you familiar with our nation's large wheat project in Tanzania?

Mr. Vogel: Not very.

Mr. Frith: You mentioned volunteers and it is not clear in my mind to what extent there are volunteers in your organization. I would like to ask you a question about whether or not there are people who have come to you and said: "We would like to work with your organization. I have been involved in agriculture, I am retired or I am a young person and I would like to work with you". Does that occur? Do you use volunteers?

Mr. Vogel: I used the word "volunteer" in the context of the project, the people in the country.

Mr. Frith: I am thinking from the host country. From Canada.

Mr. Vogel: From the host country, we have some of that. I remind you we are not a technical agency, so we are not looking for retired agronomists and what not. Essentially we are logistical. Essentially, we are administrators of the distribution of food and the monitoring of its use so that it conforms to the project contract. But we do have volunteers. There is a system called United Nations Volunteers who are from all countries and we have some of them. From time to time, we have specific volunteers. For example, a great deal of the very, very difficult delicate work, done in Kampuchea, has been done by volunteers.

Mr. Frith: Do you think we have paid, as a nation, enough attention to this tremendous resource that could be lying latent there—volunteer people? I was thinking of outside of CUSO, where there may be many, many people who would like to contribute. It would give them a feeling of well-being, knowing that they are contributing to the world's well-being and it just seems to me that perhaps there is a large resource that has not been tapped. I am wondering about that. Do you think, even outside of your organization, from what you have observed in your travels in our country and knowing the countries in the world, do you think we should tap this resource more fully than we have done?

Mr. Vogel: There is the resource there and it is a pity for it to be wasted. It has to be a consistent resource, though. It is really no use at all if it is someone who wants to go off for three months or six months to do something like this. There has got to be greater continuity to it than that. Now, the NGO's do it and do it very well, by maintaining a nucleus of

[Translation]

Je crois que certains de nos projets—et si je peux à nouveau mentionner le projet de laiterie en Inde—ont eu des répercussions considérables sur l'avancement de la femme. Parce que, dans l'ensemble, ce sont les femmes, dans ces villages, qui sont les productrices de lait et ce sont elles qui, maintenant, administrent les coopératives de ces villages. Pour la première fois, elles ont un revenu familial, indépendamment du mari. Elles gagnent leur part et peut-être plus que leur part du revenu familial et participent à la vie communautaire pour la première fois. Je crois que c'est merveilleux.

M. Frith: Connaissez-vous le grand projet de blé de notre pays en Tanzanie?

M. Vogel: Pas tellement.

M. Frith: Vous avez parlé de bénévoles et je ne vois pas très bien dans quelle mesure vous avez des bénévoles dans votre organisation. J'aimerais vous poser une question, à savoir, si des gens sont venus vous dire: «J'aimerais collaborer avec votre organisation. Je connais l'agriculture et je suis à la retraite, ou je suis une jeune personne et j'aimerais travailler avec vous». Cela se produit-il? Utilisez-vous des bénévoles?

M. Vogel: J'ai employé le mot «bénévoles» dans le contexte du projet, des habitants du pays.

M. Frith: Je songeais au pays hôte, au Canada.

M. Vogel: Du pays hôte, nous en avons quelques-uns. Je vous rappelle que nous ne sommes pas une agence technique, par conséquent, nous ne cherchons pas des agronomes retraités ou d'autres personnes semblables. Nous sommes avant tout logistiques. Essentiellement, nous administrons la distribution des aliments et nous en surveillons l'utilisation de façon que ce soit conforme au contrat. Mais nous avons des bénévoles. Il y a un réseau qui s'appelle les Bénévoles des Nations Unies; ceux-ci proviennent de tous les pays et nous en avons quelques-uns. De temps à autre, nous avons des bénévoles particuliers. Par exemple, une grande partie du travail extrêmement difficile et délicat effectué au Kampuchea a été réalisé par des bénévoles.

M. Frith: Croyez-vous que nous ayons porté suffisamment d'attention, en tant que pays, à cette immense ressource qui pourrait dormir, latente—les bénévoles? Je songeais qu'en dehors de SUCO, qui en comporte peut-être beaucoup, bien des personnes aimeraient contribuer. Cela leur donnerait une satisfaction de savoir qu'elles ont contribué au bien-être mondial et il me semble qu'il y a peut-être là une ressource énorme à laquelle nous n'avons pas puisé. Je me posais la question. Croyez-vous, même à l'extérieur de votre organisation, d'après ce que vous avez observé dans notre pays et connaissant les pays du monde, croyez-vous que nous devrions mettre cette ressource à contribution plus que nous l'avons fait?

M. Vogel: Cette ressource existe et c'est dommage de la gaspiller. Il faut qu'elle soit constante, cependant. Ça ne sert à rien s'il s'agit de quelqu'un qui veut partir pour trois mois ou six mois pour faire quelque chose comme ça. Il faut qu'il y ait une plus grande continuité que cela. Or, les NGO le font, et le font très bien, en conservant un noyau de continuité; un noyau

[Texte]

continuity; a nucleus of hard-core experienced people and revolving people. About one of the best examples of that is the Menonite Central Committee. I do not know how many of you are familiar with them but they do a tremendous job by volunteers and at a very, very minimal cost. And there is quite a number of others, too. There is a very, very fine Irish organization known as "Concern". These are very, very impressive organizations. To what extent we can use them, I do not know. We do use them to a limited degree. But remember we are not a big organization. We are not a big set and we have to be careful. Look, in Bangladesh, we have a big program there. We spent over \$200 million worth of projects in the site of Bangladesh. We do this with a staff of seven or ten people. There is one voluntary organization there with a program much smaller than ours and the last count, when I was there, they had 117 people. Now this was necessary. I am not criticizing. This was necessary because of their *modus operandi*. These are not our projects. They are the government's projects. The government has to supply the infrastructure to administer and we are there only to monitor and to watch.

• 2150

Many of these other organizations are trying to do it themselves. They are actually doing the administration, the running of the relief kitchens, if you like. But you have to be very careful with that. Because with numbers like that, government gets to resent it. You and I may regard it as tremendously praiseworthy and laudatory that they should be doing this. But the government, faced by a shortage of housing and a shortage of this and a shortage of that, does not regard 117 people as an unmixed blessing, believe me.

Mr. Frith: Thank you.

The Chairman: Mr. Vogel, I hate to keep you here very much longer. You are operating on the wrong time. Did you just arrive, today?

Mr. Vogel: No, we arrived over the weekend.

The Chairman: Oh, so you have had some time to sleep so I can ask a few other questions.

There are two questions and I will put them together. First of all, what is your view on program food-aid, even if your organization is not really involved in it? Let us hear the answer to that first.

Mr. Vogel: Well, I think to the extent that you need food-aid, you have to have program food-aid because there is no way it can all be project food-aid whether it is multilateral to the World Food Programme or whether it is bilateral. There is no way you could have entirely project food-aid. It is too difficult a concept for the developing countries to use beyond a certain amount of time.

When you are talking about absorptive capacity of these countries, to me an absorptive capacity means that they just do not have enough infrastructure to train people, enough trucks even, enough whatever, to do more than that. Therefore, you

[Traduction]

de personnes aguerries et expérimentées qui se relèvent. L'un des meilleurs exemples est le Menonite Central Committee. Je ne sais pas combien d'entre vous les connaissent, mais ils font de l'excellent travail grâce à des bénévoles et à un coût vraiment minimal. Il en existe beaucoup d'autres également, comme cet organisme irlandais de tout premier ordre appelé «Concern». Ces organisations sont tout à fait remarquables. Je ne sais pas dans quelle mesure nous pouvons avoir recours à eux. Nous faisons appel à eux à l'heure actuelle de façon limitée. Mais vous devez vous rappeler que nous ne sommes pas une grande organisation. Nous ne formons pas une grosse équipe et nous devons être prudents. Par exemple, nous avons un important programme au Bangladesh, où nous avons dépensé plus de \$200 millions en projets. Nous faisons cela avec un personnel de sept ou dix personnes. Il y a un organisme de bénévoles là-bas avec un programme beaucoup plus petit que le nôtre et qui disposait, au dernier compte, lorsque j'y étais, de 117 personnes. C'était nécessaire. Je ne les blâme pas. Leur mode d'opération l'exigeait. Ce ne sont pas nos projets mais ceux du gouvernement. Il incombe au gouvernement de fournir l'infrastructure administrative et notre rôle se borne à surveiller.

Plusieurs autres organismes essaient de le faire eux-mêmes. Ils s'occupent de l'administration, du fonctionnement des cuisines de secours, si vous voulez. Mais cela comporte des risques, parce qu'avec autant de personnes, le gouvernement devient amer. Vous et moi pouvons considérer que ce qu'ils font est digne d'éloges, mais pour le gouvernement, aux prises avec une pénurie de logement, une pénurie de ceci et de cela, 117 personnes ne constituent pas exactement un envoi du ciel, croyez-moi.

M. Frith: Merci

Le président: M. Vogel, je ne voudrais pas vous retenir plus longtemps. Vous n'êtes sans doute pas à notre heure. Venez-vous juste d'arriver, aujourd'hui?

M. Vogel: Non, nous sommes arrivés au cours du weekend.

Le président: Je vois. Vous avez eu le temps de vous reposer; dans ce cas, j'aimerais vous poser encore quelques questions.

J'ai deux questions et je vais les combiner. D'abord, quelle est votre opinion de l'aide alimentaire dans le cadre de programmes, même si cela ne concerne pas vraiment votre organisation? Je voudrais d'abord connaître votre réponse à cela.

M. Vogel: Je crois que dans la mesure où l'aide alimentaire est nécessaire, vous devez avoir de l'aide alimentaire dans le cadre de programmes parce qu'elle ne peut provenir entièrement de l'aide pour la réalisation de projets, que ce soit multilatéral au Programme Alimentaire Mondial ou bilatéral. Il est inconcevable de n'avoir que de l'aide alimentaire pour des projets. C'est une notion trop difficile d'accès pour que les pays en voie de développement l'utilisent au-delà d'une certaine période de temps.

Lorsque vous parlez de la capacité d'absorption de ces pays, pour moi cela signifie qu'ils n'ont tout simplement par l'infrastructure nécessaire pour former des gens, un nombre suffisant de camions, et que sais-je encore, pour en faire plus. L'aide

[Text]

are going to have, for the foreseeable future, program food-aid. But I do say that program food-aid, you have to be very, very careful what you are doing. In my own opinion, I think Canada is careful. But I have seen some very, very sad examples of some program food-aid which was dumped injudiciously and . . .

The Chairman: From Canada?

Mr. Vogel: No, no, not from Canada, I make that very clear. I am thinking of one particular example, I must not name it. That it did a great deal of harm is all I can say.

The Chairman: Now, for my second question: supposing, as a Canadian, you are certainly very interested in Canada, even if you are living in Rome and you are an international civil servant, if you were sitting at one of these tables and you were to recommend public policy on the whole question of the North-South dialogue, and particularly, on aid, where would you put the emphasis? What has your experience told you? Would it be in food first of all? If so, would it be in food-aid? Would it be in food production and how would you go about it?

Mr. Vogel: You are assuming that I was sitting there knowing what I do know.

The Chairman: Yes. You have been chief Commissioner and you have been an international civil servant and, now, you are sitting here and you have to make public policy for Canada.

Mr. Vogel: I like to think I am not a hypocrite and that I would say to you what I have been saying to you, this evening, and that is that I firmly believe in project food-aid. I firmly believe in it when used to enhance, to increase, the agricultural production of the country concerned, because, if you do that, then it is only a temporary means to an end, the end is the increased agricultural production there so you can phase it out.

• 2155

I support it fully as the supplementary-feeding program of vulnerable groups and, in all cases, as infrastructure projects if they are well-conceived.

I also support, as you all do I think, emergency food-aid. Emergencies are very regrettable things, they set everything back to a very unfortunate degree but what can you do? There they are. If you have an emergency everything else stops. The emergency has to be looked after. The delegate for Mauritania, at one of our meetings, said that development is the hope for his country; it is the only way they are going to rise. But it is no use to anyone who has starved to death in the meantime, which to me is the root of why you have got to have emergency aid.

So I, with an absolute clear conscience, have said what I have said to you, tonight, and I like to think, if I were a member of your committee, I would feel the same way. I support fully food-aid as project food-aid, and I support pro-

[Translation]

alimentaire en vertu de programmes devra donc se poursuivre pour l'avenir immédiat. Mais j'insiste sur le fait que nous devons agir avec circonspection. À mon avis, le Canada est prudent. J'ai cependant connu des exemples déplorables d'aide alimentaire en vertu de programmes qui ont été balancés stupidement et . . .

Le président: Par le Canada?

M. Vogel: Non, non, pas par le Canada. J'insiste sur ce point. Je pense à un cas particulier que je ne peux préciser. Je ne peux vous dire que ce fut très préjudiciable.

Le président: Bon. Je passe à la seconde question: supposez, en tant que Canadien, vous vous intéressez sûrement beaucoup au Canada, même si vous vivez à Rome et que vous êtes fonctionnaire international, supposez, donc, que vous soyez assis à l'une de ces tables et que vous ayez à recommander des politiques d'intérêt public en ce qui a trait à toute cette question du dialogue Nord-Sud, et en particulier sur le plan de l'aide, à quoi attacheriez-vous le plus d'importance? Que vous a appris votre expérience personnelle? Insisteriez-vous d'abord sur l'alimentation? Et le cas échéant, sur l'aide alimentaire? Serait-ce la production d'aliments et comment vous y prendriez-vous?

M. Vogel: Vous supposez que je suis assis à cette table sachant ce que je sais.

Le président: Oui. Vous avez été à la tête de la Commission canadienne du blé et un fonctionnaire international et, maintenant, vous siégez ici et vous devez établir des politiques générales pour le Canada.

M. Vogel: J'aime penser que je ne suis pas hypocrite et je vous dirais ce que je vous ai affirmé ce soir, c'est-à-dire que je suis persuadé de la valeur de l'aide alimentaire pour la réalisation de projets. J'y crois ferme lorsqu'elle est utilisée pour améliorer et accroître la production agricole du pays, parce qu'ainsi ce ne sont que des mesures temporaires utilisées à une fin qui vise l'accroissement de la production agricole du pays de sorte que l'aide puisse être retirée graduellement.

J'encourage fortement l'aide alimentaire pour des projets en tant que programme de nutrition supplémentaire pour les groupes vulnérables et, dans tous les cas, comme projets d'infrastructure, s'ils sont bien conçus.

Je suis aussi en faveur, comme vous le savez tous je crois, de l'aide alimentaire pour les cas d'urgence. Les cas d'urgence sont des incidents malheureux qui entraînent une régression considérable, mais que peut-on faire? Ils se produisent. S'il y a urgence, tout le reste s'arrête. Il faut s'occuper du plus urgent. Le délégué de la Mauritanie a déclaré, à l'une de nos réunions, que le développement est l'espoir du pays; que c'est la seule façon pour eux de s'en sortir. Mais cela ne servira en rien à ceux qui, entretemps, sont morts de faim, ce qui pour moi exprime la raison fondamentale de l'aide pour les cas d'urgence.

Je me suis donc prononcé ce soir avec une conscience parfaitement tranquille et je me permets de penser que si j'étais membre de votre comité, j'aurais les mêmes sentiments. J'appui entièrement l'aide alimentaire pour des projets, et

[Texte]

gram food-aid to the extent that it is not possible for all food-aid to be project food-aid.

After that it is your assessment. CIDA is the expert on food assessment as to how much food-aid, in total, is needed. But there is a limit to how much of it can be project food-aid.

But these countries have a terrible problem. They are young countries; they are five years old or ten years old. In some cases they are being well-managed and in some cases they are not being well-managed. In some cases they are going through a stage of immaturity where it counts much more to have the prestige of a national airline than it does to put the same amount of money into agricultural production. I mean, you see all these things, but you have to have some sympathy with them.

The representative of Ethiopia said at one meeting that it is awfully hard to run when you are pulling up your pants at the same time. And there is some truth to that. That is the stage that many of them are at now. It does not make me very happy when I go to some of these countries and see them spending money on some of these prestige things which they need like a hole in the head. But it is a rather natural reaction, I think, for an immature nation just starting out.

It seems to me Canada is having enough trouble even now and I suppose when we were only five years old we were not that perfect.

The Chairman: Well, I have many more questions but, Doug Frith, do you have a question?

Mr. Frith: I have one because I would like to clear it if I could, Mr. Vogel, because I respect your opinion. You have a good background in it. In a round-about way Mr. Breau asked the question, if you remember, about being a member of this committee and what recommendations you would make. Somewhere in your paper—I just briefly read it—you mention that about 20 per cent of food-aid is multilateral, 80 per cent is bilateral. I think it was on page 5 that you mentioned that roughly five countries take a majority of these programs, and up until 1974-75 India was one of them and, since then, it has been in a position of being, at least, food self-sufficient.

Now, we have had, before our committee, members that represent the World Bank, we have had members that represent CIDA, and, now, we have your organization. Correct me if I am wrong, but you couched your reply to Mr. Breau in a way such that 100 per cent of our food-aid could not be projectized, and I agree with that, but it begs the question, therefore, about the 80 per cent that is bilateral aid. In your opinion is it that bilateral aid that creates the problems mentioned, here, by Mr. Dupras, Mr. Roche and Father Ogle? We really had some discussions with the World Bank. India was one example that was brought forward that, since 1974, when the World Bank approached the government of India—and, at that time, the Finance Minister had been the Minister of Agriculture in the previous administration—the World

[Traduction]

j'appuie l'aide alimentaire dans le cadre de programmes dans la mesure où il est impossible que toute l'aide alimentaire soit pour la réalisation de projets.

A vous d'en faire l'appréciation. L'ACDI est l'autorité en ce qui concerne l'évaluation des besoins alimentaires, pour déterminer combien d'aide alimentaire, au total, est nécessaire. Mais il existe une limite quant à la part de l'aide alimentaire dirigée vers la réalisation de projets.

Ces pays ont toutefois un grave problème. Ce sont des pays jeunes; ils ont cinq ou dix ans. Ils sont bien dirigés dans certains cas, mal dans d'autres cas. Parfois ils traversent une période d'immaturité où ils croient plus important de posséder une ligne aérienne nationale que d'investir la même somme d'argent pour la production agricole. Nous assistons à tout cela, mais il faut être compatissant.

Le représentant de l'Éthiopie a déclaré lors d'une réunion, qu'il est extrêmement difficile de courir tout en remontant sa culotte. Il y a là un fond de vérité. La majorité d'entre eux se trouvent à cette étape en ce moment. Cela ne me réjouit pas tellement lorsque je visite l'un de ces pays et que je les vois dépenser de l'argent sur un truc de prestige dont ils ont besoin comme d'un trou dans la tête. Mais c'est une réaction naturelle, je crois, pour une jeune nation qui débute.

Il me semble que le Canada affronte suffisamment de problèmes, même en ce moment, et j'imagine que lorsque le pays n'avait que cinq ans, il n'était pas parfait.

Le président: J'aurais encore beaucoup de questions, mais Doug Frith, vous avez une question?

M. Frith: J'en ai une, en effet, qui demande des éclaircissements, monsieur Vogel, pare que je respecte votre opinion. Vous êtes bien documenté sur le sujet. M. Breau a posé la question indirectement, vous vous rappelez, quand il vous a demandé de vous mettre à la place d'un membre de ce comité et de faire des recommandations. Quelque part dans votre communiqué—je l'ai parcouru rapidement—vous affirmez qu'environ 20 p. 100 de l'aide alimentaire est multilatérale et 80 p. 100, bilatérale. Vous mentionnez, à la page cinq je crois, qu'environ cinq pays bénéficient de la majeure partie de ces programmes et que l'Inde en était un jusqu'en 1974-75, mais que depuis, le pays est devenu autonome en matière d'alimentation.

Or, parmi ceux qui ont comparu devant ce comité, nous avons eu des représentants de la Banque mondiale, des représentants de l'ACDI, et maintenant, votre organisation. Corrigez-moi si je m'égare, mais vous avez déclaré dans votre réponse à M. Breau que 100 p. 100 de l'aide alimentaire ne pouvait être pour la réalisation de projets, et je suis d'accord avec cela, mais qu'arrive-t-il alors au 80 p. 100 d'aide bilatérale? Selon vous, est-ce cette aide bilatérale qui suscite les problèmes mentionnés par M. Dupras, M. Roche et le Père Ogle? Nous avons eu de sérieux débats avec la Banque mondiale. L'Inde fut l'un des cas cités en exemple du fait que, depuis 1974, lorsque la Banque mondiale avait fait des démarches auprès du gouvernement indien—et, à l'époque, le ministre des Finances avait été ministre de l'Agriculture sous l'an-

[Text]

Bank said to them that, for the previous 10 years they had always been the net importer of food requirements, and that to a large extent the Prime Minister of India, at the time, refused to accept certain agricultural reform policies because it was to her advantage that she could devote other funds that, normally, would have gone into that program into building of an infrastructure for industry. And McNamara, in 1974, said he would give a line of credit of, I believe, \$2 or \$3 billion provided she instituted, within her government, a particular government reform policy. And it was mainly—and this is the information we are getting from the World Bank—that ultimatum that finally got India on the road to food self-sufficiency. And that, prior to this, many of the problems that have been mentioned, here, by several members of our Committee were the result, really, of bilateral aid.

• 2200

If you were a member of this committee, and with the knowledge that you have of food production, what recommendations would you make on the bilateral portion?

Mr. Vogel: I did not mean to evade the question so I will repeat my answer perhaps in a different form.

I said at the beginning that potentially all aid—not only food-aid—can have dangers and I think that is right. Therefore, you have to be careful with all aid. Food-aid because it is aid, can also have all these dangers, perhaps more, perhaps less, depending on the circumstances. But the possibility is there.

I think projet food-aid, because of its very nature and the controls on it, is less likely to precipitate these dangers and, in fact, it is very unlikely to do so. That is fine so far as project food-aid goes but, since all aid cannot be project food-aid, to the extent that there is more food-aid in the world—and there has to be for the next while—it is going to have to be program food-aid. And I do think the program food-aid has to be extremely carefully done in order not to enhance the potential dangers that are already there and create the type of situation which you describe. I do think they are more likely to happen with program food-aid. I think anybody would admit that.

Now to the extent that a country can be pressured into changing certain basic methods in order to change a pattern, that is wonderful, the World Bank can do it. The World Bank has sufficient clout to do it; we do not. We approach it another way and, again, as you will see in some of these projects and some I have, here, that it is a requirement of the project that the project will only go in this direction, or the project will only go in that direction. These people will only qualify for the project if they do certain things. You will see that for yourselves. As I say, we cannot be all things to all people and I do not want to exaggerate our importance in the world but, within the field of competence where we operate, which is project

[Translation]

cienne administration—la Banque mondiale leur avait dit que, au cours des dix années précédentes, ils avaient toujours été nets importateurs de denrées alimentaires et que, dans une large mesure, le premier ministre de l'Inde, à ce moment, avait refusé d'accepter certaines politiques de réforme agricole parce que c'était à son avantage de consacrer des fonds qui auraient normalement été appliqués à ce programme pour la mise en place d'une infrastructure destinée à l'industrie. Et McNamara avait affirmé, en 1974, qu'il accorderait un crédit de, je crois, \$2 ou \$3 milliards à condition qu'elle décrète, à l'intérieur de son gouvernement, une politique particulière de réforme gouvernementale. Et c'est principalement—ce sont les renseignements que nous tenons de la Banque mondiale—cet ultimatum qui a finalement lancé l'Inde sur la voie de l'autonomie alimentaire. Et que, avant cela, plusieurs des problèmes soulevés ici par quelques membres de notre Comité découlaient, en réalité, de l'aide bilatérale.

Si vous étiez membre de ce Comité, et avec vos connaissances de la production d'aliments, quelles recommandations feriez-vous sur la partie bilatérale?

M. Vogel: Je ne voulais pas éviter la question et je vais répéter ma réponse d'une autre façon.

J'ai expliqué au début que toute aide—et non seulement l'aide alimentaire—pouvait comporter des risques et j'en suis persuadé. Par conséquent, toute forme d'aide exige de la prudence. L'aide alimentaire, parce qu'elle constitue de l'aide, peut aussi présenter des dangers, peut-être plus, peut-être moins, selon les circonstances. Mais cette possibilité existe.

Je crois que l'aide alimentaire pour la réalisation de projets, de par sa nature et des contrôles exercés, est moins susceptible de précipiter les risques et, en fait, la possibilité est faible. Donc, pas de problème en ce qui concerne l'aide alimentaire pour des projets, mais puisque toute l'aide ne peut consister en de l'aide alimentaire pour la réalisation de projets, dans la mesure où il existe d'autre aide alimentaire dans le monde—et elle devra continuer pour un certain temps encore—il faut que ce soit de l'aide alimentaire dans le cadre de programmes. Et j'ai la conviction que l'aide alimentaire en vertu de programmes doit être apportée avec beaucoup de circonspection afin d'éviter d'accroître les dangers qui subsistent et de créer le genre de situation que vous décrivez. Elles sont plus susceptibles de se produire avec l'aide alimentaire en vertu de programmes. Je crois que n'importe qui l'admettrait.

Bien sûr, dans la mesure où un pays peut être contraint à changer certaines méthodes de base de manière à modifier un comportement, c'est très bien. La Banque mondiale en a la possibilité. Elle a suffisamment de piston pour le faire; pas nous. Nous procédons autrement et, je l'ai dit, comme vous pouvez le constater dans certains de ces projets et d'autres que j'ai ici, il est stipulé, dans le cadre du projet, que celui-ci ne prenne que cette direction-ci ou cette direction-là. Ces gens ne sont admissibles au projet que s'ils font certaines choses. Vous le verrez par vous-mêmes. Comme je l'ai dit, nous ne pouvons pourvoir aux besoins de tous et chacun et je ne veux pas exagérer notre importance sur la scène mondiale mais, dans le

[Texte]

food-aid, we do our best to avoid the dangers. And I think, substantially, we do succeed.

My worries with the program are not these things. My worries with the program really are the implementation of the projects because of the inefficiencies and the disadvantages which you get in the country where we have to have the project. My problem is not corruption; my problem is not theft; these are not major things with us; the major things are the things that come with being a developing country.

Mr. Frith: I will not labour the point because I think we have all been here for a long time, including Mr. Vobel having come from Rome. I hope you did not take it, Mr. Vogel, that I meant in terms of your particular organization.

Mr. Vogel: Oh, no.

Mr. Frith: Let us assume that, if you were sitting on this end and recommending policy to the government, that perhaps after listening to you this evening, we might be inclined to say, "Alright, more of our food aid." I have heard everybody say that they are in favour of emergency food programs, that perhaps we should go more in that area. You mentioned that Canada has \$190 million Canadian, involved in . . .

• 2205

Mr. Vogel: Through the WFA.

An hon. Member: WFA.

Mr. Vogel: Plus additional for other things. You do other things other than the Food Aid Convention. You do some other things that are international . . .

The Chairman: That is apart from the bilateral programs?

Mr. Vogel: Yes, and apart from your bilateral programs.

The Chairman: If I take it, all WFP is all multilateral.

Mr. Vogel: Yes.

Mr. Frith: So, within that context, though, if you were sitting on this side, would you think, knowing your knowledge of agriculture, you would make a recommendation that we should be less in the bilateral area?

Mr. Vogel: Well, I do not know. I do not know. That is a hard one for me to answer, because I am not sitting at your end of the table. I am sitting here as head of the World Food Programme administrating multilateral food-aid.

The Chairman: Do you not still pay your income tax in Canada?

Mr. Vogel: You should study the tax regulations for non-residents.

The Chairman: Bob Miller, did you have a question?

Mr. Robert Miller (Research Adviser): Yes, I have one question, and this really concerns the future of the food-aid program. As I understand the argument, that you have made here this evening, Mr. Vogel, you have said that—leaving

[Traduction]

domaine qui relève de notre compétence, qui est l'aide alimentaire pour des projets, nous faisons de notre mieux pour éviter les dangers. Et je crois que nous réussissons pour la plus grande part.

Ce ne sont pas ces choses qui m'inquiètent au sujet du programme. Mes ennuis avec le programme résident dans la mise en œuvre des projets à cause de l'incompétence et des désavantages auxquels nous devons faire face dans le pays où le projet doit être instaurer. Mon problème n'est pas la corruption; mon problème n'est pas le vol; nous avons peu de problèmes de ce côté; les difficultés sont celles qui sont inhérentes au fait que c'est un pays en voie de développement.

M. Frith: Je ne veux pas insister sur ce point car je crois que nous sommes tous ici depuis un bout de temps, en plus du fait que M. Vogel arrive de Rome. J'espère, monsieur Vogel que vous n'avez pas cru que je faisais allusion à votre propre organisation.

M. Vogel: Oh, non.

M. Frith: Supposons que, si vous étiez de ce côté-ci de la table et que vous recommandiez des politiques au gouvernement, nous serions peut-être portés à dire, après vous avoir entendu ce soir: «Bon, donnons plus d'aide alimentaire.» Tous se sont prononcés en faveur des programmes d'alimentation pour les cas d'urgence et que nous devrions mettre l'accent de ce côté. Vous avez mentionné que le Canada a engagé \$190 millions en dollars canadien . . .

M. Vogel: Par l'intermédiaire de l'A.A.M.

Une voix: L'A.A.M.

M. Vogel: Plus des fonds pour d'autres choses. Vous faites d'autres choses en dehors de la Convention pour l'aide alimentaire; des choses sur le plan international . . .

Le président: Sans compter les programmes bilatéraux?

M. Vogel: Oui, sans tenir compte des programmes bilatéraux.

Le président: Si je comprend, tout P.A.M. est multilatéral.

M. Vogel: Oui.

M. Frith: Dans ce contexte, par contre, si vous étiez de ce côté-ci de la table et avec vos connaissances en agriculture, recommanderiez-vous moins d'aide bilatérale?

M. Vogel: Je ne sais pas. Je ne sais pas. C'est une question difficile à répondre parce que je ne suis pas du même côté que vous. Je suis ici à titre de Directeur du Programme alimentaire mondial où je gère de l'aide alimentaire multilatérale.

Le président: Ne payez-vous pas vos impôts au Canada?

M. Vogel: Vous devriez étudier les règlements d'impôts pour les non-résidents.

Le président: Bob Miller, vous aviez une question?

M. Robert Miller (conseiller en recherche): Oui, une question, et elle s'adresse particulièrement à l'avenir du Programme d'aide alimentaire. Si j'ai bien suivi votre raisonnement ce soir, monsieur Vogel, vous avez dit que—mis à part la

[Text]

aside the question of emergency assistance—surplus-food supplies provides assistance that would otherwise not be forthcoming, so that, built into your whole rationale or logic for food-aid, is that, whether or not it is perfect aid in a perfect world, it is assistance that would otherwise not exist to send to...

Mr. Vogel: Perhaps not to 100 per cent, but to a major degree.

Mr. Miller: To 100 per cent. Now, the question, then, becomes: what is the policy of the Canadian government if those surpluses begin to disappear? In other words, if the choice existed between directing good-aid, or food into aid programs, and selling it, and conceivably, directing a portion of the commercial sales to increase financial assistance to developing countries, my question would be twofold: first of all, do you see the situation gradually evolving that, on a long term basis—and I recognize how difficult it is to predict these things—we are likely not to be in the kind of surplus situation that we were in for a time, and secondly, if that happens, are we to draw from the testimony you have said tonight, that, if you do not have surpluses, the choice then comes down to being food-aid, or not food-aid on its merits, you are suggesting that for the kinds of projects you have been involved in, you would prefer it non food-aid? If you were offered by the Canadian government \$50 million cash, or \$50 million in food, which would you prefer it? First, the question of fact, really.

Mr. Vogel: Well, on the question of whether or not we are heading into a tighter period, I think, progressively, we have seen things getting tighter. I happen to believe the world is still capable of vastly—increased agricultural production. I agree with Mr. Roche, that the problem is not so much one of production, as one of distribution and purchasing power. The world is still capable of tremendously increased production.

If you are talking about Canada, you know very well, within the last 10 or 15 years here, the bottleneck has not been production, but the problem has been logistics, which, now, is in the course of getting apparently some relief. It is true that, in Canada, there is not much new acreage that can be brought in. However, there is, as you know, quite a scientific belief in some quarters that we do not need the amount of summer fallow land that is used. You get quite violent opinions on both sides on this, but, if there was a technological agreement, technological advance, that we could get along with less summer fallow, you know how much extra production in land that would bring into use every year. It is also true that Canada has concentrated, for good reasons, and I defend this completely on quality wheat. It may well reach a point where quantity may be more important than quality. There are higher yielding varieties, undoubtedly, in the world, and they could do that for you.

• 2210

I think you are some time away from the time when it just could not be possible for you to contemplate having any

[Translation]

question de l'aide d'urgence—l'excédent de vivres assure une aide qui, à défaut, ne serait pas accordée, de sorte que dans votre plaidoyer pour l'aide alimentaire, qu'il s'agisse ou non d'une solution parfaite pour un monde parfait, c'est de l'aide qui, sans cela, n'existerait pas pour expédier aux...

M. Vogel: Peut-être pas à 100 pour cent, mais dans une large mesure.

M. Miller: A 100 p. 100. Or, voici la question: quelle est la politique du gouvernement canadien advenant que ces excédents commencent à disparaître? En d'autres mots, s'il devait choisir entre donner de l'aide alimentaire, ou donner de la nourriture pour les programmes d'aide, et la vendre pour, disons, appliquer une partie des revenus commerciaux pour augmenter l'aide financière aux pays en voie de développement, ma question est double: premièrement, croyez-vous que la situation puisse se développer graduellement de telle manière que, à long terme—et je reconnais qu'il est difficile de prévoir ces choses—il soit possible que nous n'ayons plus cet excédent dont nous avons longtemps disposé, et deuxièmement, si cela se produit, pouvons nous conclure d'après vos affirmations ce soir que, faute d'excédent, le choix se réduit à donner ou non de l'aide alimentaire en elle-même? Suggérez-vous que, pour le genre de projet auquel vous avez participé, vous préférez que ce ne soit pas de l'aide alimentaire? Si le gouvernement canadien vous offrait \$50 millions en argent ou \$50 millions en aliments, lequel préféreriez-vous? D'abord la question de fait, si vous voulez.

M. Vogel: Quant à savoir si nous nous dirigeons vers une période plus difficile, je crois que, progressivement, les choses vont se resserrer. Je suis convaincu que le monde a encore la possibilité d'accroître considérablement la production agricole. Je suis d'accord avec M. Roche que le problème n'est pas tellement un problème de production que de distribution et de pouvoir d'achat. Le monde peut produire considérablement plus.

Au Canada, par exemple, vous savez très bien qu'au cours des dix ou quinze dernières années, l'étranglement n'était pas au niveau de la production; c'était un problème de logistique qui, à l'heure actuelle, semble en voie d'être dissipé. Il est vrai qu'au Canada, il est difficile de récupérer plus de terres. Toutefois, comme vous savez, on a la ferme conviction dans certains milieux scientifiques, qu'il n'est pas nécessaire d'avoir autant de terres en jachère durant l'été. Les opinions sont très arrêtées de part et d'autre sur la question, mais un consensus technique, un progrès technique selon lequel nous pourrions fonctionner avec moins de jachères pourrait, vous vous l'imaginez, accroître de beaucoup notre production annuelle. Il est vrai, également, que le Canada a concentré ses efforts, pour des raisons que j'appuie entièrement, sur la qualité du blé. Nous pourrions cependant atteindre le point où la quantité se révélera plus importante que la qualité. Il existe sûrement des variétés de blé dont le rendement est supérieur dans le monde, et elles pourraient réaliser cela pour vous.

Je crois que vous êtes encore loin du moment où il vous sera simplement impossible de concevoir un excédent alimentaire

[Texte]

additional food that could be given and, therefore, you are some time away from the time when you would have to make the decision that you could more usefully give it as money which you earned from the export of what you have. When that time comes, if that time comes—we are dealing in some hypotheticals here—but if that time comes, I think—you have asked me my opinion—and I think it would require an entirely different type of aid package. I do not think we could do the types of projects we are doing by distributing cash and I say that for a number of reasons.

After all, with our project we are not working in the capital, we are working right out at the village level and if you think you have trouble, now, with losing some commodities, I would hate to be distributing cash at a village level. It is a lot easier for cash to disappear than it is for bulk commodities to disappear. That is the first thing I would say to that.

The second thing is related to your first question in a sense and that is, all right, if you give them cash but what are they going to do with the cash? If they have local produce to buy with the cash, that is one thing. If you are merely giving the country cash so that they can turn around and buy in the world, you come back to your first problem: Are there going to be the supplies for them to buy? I suggest to you that it would require extremely careful policing or you might find them buying another airlines. To me, as I say, it would be an entirely different world and I do not really think, sitting at this table, you are going to be able to contemplate what it would be like. But I cannot see our type of project, about which you can read for yourself, being implemented strictly with cash assistance.

The Chairman: You can set up a coca-cola plant.

Mr. Ogle: Or a vodka plant. Sorry.

The Chairman: Mr. Vogel, once again, I want to thank you very warmly and sincerely for having come. I believe you are not meeting only us on the strip but I believe we were the first reason for your trip and I really appreciate that. your testimony has been helpful and we may be calling you again for advice. The next time we are all in Rome we will come in and see you again.

Mr. Vogel: It has been a great pleasure for us to be here. Heretofore, my experience, in Ottawa, has been coming down here regularly once a year to appear before the Agriculture Committee which, I may tell you, used to be an entirely different type of committee than it is now. Thank you very much.

The Chairman: The meeting is adjourned to the call of The Chair.

[Traduction]

qui puisse être donné et, par conséquent, loin du moment où vous aurez à décider s'il vous sera plus utile de donner de l'argent réalisé sur les exportations de vos produits. Le moment venu, s'il se présente—nous traitons de choses théoriques, ici—mais si ce moment devait arriver, je crois—vous m'avez demandé mon avis—je crois, donc, qu'il faudrait un type d'aide complètement différent. Je ne suis pas d'avis que nous pourrions réaliser le genre de projet que nous faisons en distribuant de l'argent et je dis cela pour de nombreuses raisons.

Pensez donc. Nous ne travaillons pas dans la capitale avec nos projets, mais au beau milieu de villages et si vous croyez que nous avons des problèmes de maraudage, à l'heure actuelle, je ne voudrais pas me voir distribuer de l'argent dans un village. Il est beaucoup plus facile de faire disparaître de l'argent que des produits en vrac. C'est la première chose que je répondrais.

La deuxième chose se rapporte à votre première question dans un sens: d'accord, vous leur donnez de l'argent, mais que vont-ils faire de cet argent? S'ils peuvent acheter des produits agricoles locaux avec cet argent, je ne dis pas. Si vous ne faites que donner au pays de l'argent pour qu'il puisse, en retour, acheter sur le marché mondial, vous revenez à votre problème de départ: y aura-t-il des denrées à vendre? Je vous conseillerais d'établir des politiques avec le plus grand soin, faute de quoi vous pourriez assister à l'inauguration d'une nouvelle ligne aérienne. A mon avis, ce serait un monde complètement différent et je ne crois pas, assis à cette table, que vous soyez en mesure d'imaginer de quoi il aurait l'air. Mais je ne peux concevoir notre genre de projet, au sujet desquels vous pouvez lire vous-mêmes, mis en œuvre seulement avec de l'aide financière.

Le président: Vous pourriez établir une usine de coca-cola.

M. Ogle: Ou une distillerie de vodka. Pardon.

Le président: M. Vogel, permettez-moi à nouveau de vous remercier chaleureusement et sincèrement pour être venu. Je crois que vous ne rencontrez pas que nous lors de votre séjour, mais je crois que nous sommes la raison primordiale de votre voyage et je vous en remercie. Votre témoignage a été utile et il se pourrait que nous vous appellions de nouveau pour des conseils. La prochaine fois que nous serons tous à Rome, nous passerons vous voir.

M. Vogel: Ce fut un plaisir pour nous d'être ici. Jusqu'à aujourd'hui, mon expérience personnelle d'Ottawa se bornait à venir une fois l'an pour comparaître devant le Comité de l'agriculture qui, je peux vous le dire, était auparavant un comité complètement différent de ce qu'il est aujourd'hui. Merci beaucoup.

Le président: La séance est levée sur l'ordre du Président.

APPENDIX "RNSR-29"

PARLIAMENT OF CANADA
SPECIAL COMMITTEE ON NORTH-SOUTH
RELATIONS

Appearance by G.N. Vogel
Executive Director, World Food Programme:
Ottawa, 28 October 1980

FOOD AID AND DEVELOPMENT
(A briefing note)

CONTENTS

- I. FOOD ISSUES IN THE NORTH-SOUTH DIALOGUE
- II. FOOD AID REQUIREMENTS AND AVAILABILITIES
 - Bilateral and multilateral food aid
 - Emergency food aid
- III. AN IMPROVED POLICY FRAMEWORK FOR FOOD AID
- IV. UN/FAO WORLD FOOD PROGRAMME
 - Food for development
 - Project approach
 - Multilateral assistance
 - Resources
 - Development projects
 - Co-ordination with other aid
 - Priorities
 - Emergency assistance

V. OUTLOOK FOR THE EIGHTIES

I. FOOD ISSUES IN THE NORTH-SOUTH DIALOGUE

1. The Eleventh Special Session of the United Nations General Assembly regrettably made little progress on the procedures to be followed in the global negotiations relating to international economic cooperation for development. However consensus was reached at that Session on the New International Development Strategy for the Third Decade, which provides a policy framework for the global negotiations. It is to be earnestly hoped that the procedural obstacles will be overcome, so that negotiations on specific issues can get under way early next year, as envisaged.

2. Among such issues those related to food production and distribution have been the object of continuous and often intensive dialogue between North and South countries since the World Food Conference held in Rome in 1974. This dialogue has produced some significant, concrete results, notably: the International Fund for Agricultural development (IFAD), established at the end of 1977, with an initial capital endowment of over \$1 billion; the International Emergency Food Reserve (IEFR), set up in 1975 with a target of 500,000 tons of food grains; and a New Food Aid Convention, guaranteeing a minimum of 7.6 million tons of food aid in cereals annually, as compared with the previous level of 4.2 million tons, which went into effect from 1 July 1980.

APPENDICE «RNSR-29»

PARLEMENT DU CANADA
COMITÉ SPÉCIAL DES RELATIONS NORD-SUD

Témoignage de M. G.N. Vogel
directeur, Programme alimentaire mondial
Ottawa, le 28 octobre 1980

L'AIDE ALIMENTAIRE ET LE DÉVELOPPEMENT
(Note de documentation)

TABLE DES MATIÈRES

- I. LES QUESTIONS ALIMENTAIRES ET LE DIALOGUE NORD-SUD
- II. LES NÉCESSITÉS DE L'AIDE ALIMENTAIRE FACE AUX RÉALITÉS
 - L'aide alimentaire bi-et multilatérale
 - L'aide alimentaire d'urgence
- III. AMÉLIORATION DE LA POLITIQUE GLOBALE D'AIDE ALIMENTAIRE
- IV. PROGRAMME ALIMENTAIRE MONDIAL ONU/FAO
 - Aide alimentaire pour le développement
 - Méthode d'aide par projet
 - Aide multilatérale
 - Ressources
 - Projet de développement
 - Coordination avec d'autres services d'aide
 - Priorités
 - Aide d'urgence

V. PERSPECTIVES POUR LES ANNÉES 1980

I. LES QUESTIONS ALIMENTAIRES ET LE DIALOGUE NORD-SUD

1. La onzième session spéciale de l'Assemblée générale des Nations unies a malheureusement fait peu de progrès dans la définition des procédures de négociation globale de la coopération économique internationale pour le développement. Toutefois, un consensus a été réalisé à propos de la nouvelle stratégie de développement international pour la troisième Décennie, fixant un cadre politique aux négociations de caractère global. Il reste à souhaiter que les obstacles procéduriers seront levés, afin que les négociations portant sur des questions concrètes puissent aller bon train dès l'an prochain, comme prévu.

2. Parmi ces questions concrètes, la production alimentaire et sa distribution, ont depuis la Conférence mondiale sur l'alimentation tenue à Rome en 1974, fait l'objet d'un dialogue aussi continu qu'intensif entre pays du Nord et du Sud. Ce dialogue a permis d'obtenir des résultats concrets importants et notamment: l'établissement d'un Fonds international de développement agricole (FIDA), créé à la fin de l'année 1979, avec un capital initial de plus de \$1 milliard; la création de la Réserve alimentaire internationale d'urgence, mise sur pied en 1975, avec pour objectif une réserve de 500 000 tonnes de céréales; l'adoption d'une nouvelle Convention relative à l'aide alimentaire, garantissant un minimum annuel de 7,6 millions de tonnes d'aide alimentaire en céréales comparativement aux

3. On the other hand, progress has been slow in negotiating a new international grains arrangement and in securing adequate external financial assistance with a view to enhancing the stability of international food supplies and prices. Because of limited external resources, as well as internal factors, many developing countries have been slow in giving higher priority to increasing of agricultural production, particularly of food crops.

4. Cereal food imports of developing countries have nearly doubled over the past decade to an estimated 88 million tons in 1980. Should present trends continue the Third World would need to import some 145 million tons of cereals by 1990, more than half of which would be needed by the poorer countries of Africa and Asia.¹ These countries will not be in a position to finance such massive imports with their resources. Nor are they likely to receive adequate external financial aid to cover the rising deficits. There are, moreover, serious doubts that the major grain producers could supply the amounts required.

¹ cf., Brandt Commission, *North-South: A Programme for Survival* (London, 1980), p. 91.

5. It is generally agreed, therefore, that food production in developing countries must be accelerated, not only to reduce unsustainable balance of payments deficits, but also—and more important—to create employment and raise incomes of the population in rural areas. This and other aspects of rural development policy were given further stimulus by the 1979 World Conference on Agrarian Reform and Rural Development. Under the Programme of Action adopted by the Conference, countries would set up targets for themselves, and could call upon FAO and other UN organizations to help them monitor their progress.

II. FOOD AID REQUIREMENTS AND AVAILABILITIES

6. It follows from the above considerations that food aid will continue to be essential for the poorer countries, which will need some time to build up their capacity to satisfy their internal food requirements.

7. Food aid can be used in two ways. It can be used simply to feed people or it can be used, as in the World Food Programme, as investment capital to assist development. The food aid needs of developing countries should be determined not only on the basis of their expected deficits and capacity to finance them. They must also be related to programmes for increasing investment in agriculture, reducing malnutrition and enhancing food security. Judged by either or both sets of criteria, the flow of food aid has fallen substantially short of needs in the 1970's. Total cereal food aid declines sharply from 12.6 million tons in 1971/72 to a low of 5.7 million tons during the 1973/74 food crisis. It recovered partially to 9.6 million tons in 1978/79, but declined again to somewhat less than 9 million tons in 1979/80. In relative terms, cereal food aid shipments have dropped from an average of over 40 percent of total cereal imports of the low-income countries in the 1960's to 27

4,2 millions de tonnes de la Convention précédente et entrant en vigueur le 1^{er} juillet 1980.

3. Les négociations portant sur un nouvel arrangement international sur les céréales, et sur la garantie d'une aide financière extérieure équitable visant à améliorer la stabilité de l'offre alimentaire internationale et des prix, ont progressé lentement. En raison d'une assistance extérieure limitée, aussi bien que pour des raisons internes, de nombreux pays en développement ont tardé à accorder une plus large priorité à l'accroissement de la production agricole et, notamment, des récoltes alimentaires.

4. Les importations céréalières alimentaires des pays en développement ont presque doublé au cours de la décennie passée, atteignant le chiffre estimatif de 88 millions de tonnes en 1980. Si les tendances actuelles se maintiennent, le tiers-monde aurait à importer quelques 145 millions de tonnes de céréales en 1990, dont plus de la moitié irait aux pays les plus pauvres d'Afrique et d'Asie.¹ Ces pays ne seront pas en mesure de financer eux-mêmes ces importations massives. Il est également peu probable qu'ils reçoivent une aide financière extérieure leur permettant de couvrir un endettement croissant. De plus, des doutes sérieux planent sur la capacité des producteurs céréalières les plus importants à fournir les quantités demandées.

¹ cf., la Commission Brandt, *Nord-Sud: Un programme de survie* (Londres, 1980), p. 91.

5. De façon générale, on s'accorde donc à penser que la production alimentaire des pays en développement doit être accélérée, non seulement pour réduire un déficit des paiements intolérable, mais aussi, et de façon plus cruciale, pour créer de l'emploi et accroître les revenus de la population rurale. Ce point, en même temps que d'autres éléments de politique rurale de développement ont été examinés de façon plus approfondie par la Conférence mondiale de 1979 sur la réforme agraire et le développement rural. Le programme d'action adopté par la Conférence, permet aux pays de se fixer des objectifs et, au besoin, de demander l'aide de la FAO et des autres agences de l'ONU pour maintenir leur progrès.

II. LES NÉCESSITÉS DE L'AIDE ALIMENTAIRE FACE AUX RÉALITÉS

6. On peut conclure de ce qui précède que l'aide alimentaire restera essentielle pour les pays les plus pauvres, et qu'ils devront parfois élargir leurs capacités afin de faire face à leurs propres besoins alimentaires.

7. Il y a deux façons de faire intervenir l'aide alimentaire. On peut d'abord simplement nourrir les populations, ou, comme dans le cadre du Programme alimentaire mondial, procéder à des investissements de développement. Les besoins d'aide alimentaire des pays en voie de développement pourraient être déterminés, non seulement en fonction des déficits projetés et des capacités du pays à les financer, mais aussi par rapport au programme d'accroissement des investissements agricoles visant à réduire la malnutrition et à renforcer la sécurité alimentaire. Dans un cas comme dans l'autre, on constate que le volume de l'aide alimentaire des années 70 s'est retrouvé bien en deça des besoins. C'est ainsi que l'aide alimentaire céréalière a décliné rapidement de 12,6 millions de tonnes en 1971/72 à 5,7 millions de tonnes, au cours de la crise alimentaire 73/74. Les résultats ont été plus satisfaisants en 1978/79 (9,6 millions de tonnes), mais la situation s'est à

percent in 1979/80. Cereal supplies per caput declined sharply in this group of countries in 1979-80, although some of them, notably India, were able to mitigate the consequent effects on consumption levels by drawing on domestic stocks. This has left these countries particularly vulnerable to possible crop shortfalls in 1980, with cereal stocks equivalent to barely eight or nine percent of the estimated consumption requirements.

8. Non-cereal food aid shipments, consisting largely of skim milk powder and fats and oils, have averaged about 540,000 tons in the last three years. The total value of food aid shipments in 1978 was calculated at a little more than \$2 billion, which is slightly more than 10 percent of all official development assistance provided by members of the OECD Development Assistance Committee (annex table I).

9. On the basis of a survey covering 32 countries (which contain 70 percent of the population of all aid-receiving countries and which receive about 70 percent of all food aid in cereals), it has been estimated that 17 to 18.5 million tons of cereals, 300,000 tons of dairy products and 350,000 tons of vegetable oils will be required in food aid per annum by 1985. Of that total, annual food aid requests for food-for-work and nutrition improvement projects were estimated to be 3.5 to four million tons, for food security reserves between one million and 1.5 million tons annually, for emergencies two to 2.5 million tons a year and the remaining 10.5 million tons for non-project food aid.¹ These estimates do not meet the full needs of recipient countries to cover nutritional gaps or major emergencies but have been accepted by the Committee on Food Aid Policies and Programmes (CFA)² as useful indicators of annual requirements of food aid by 1985. Current food aid allocations in cereals are therefore about half the estimated requirements by 1985 and about 80 percent and 65 percent of dairy products and vegetable oil respectively required by that year.

¹ In 1978, project food aid was about 1.7 million tons, emergency food aid about one million tons and non-project food aid about 6.9 million tons.

² This Committee, jointly established by the United Nations and FAO, is composed of 30 State Members of the UN or Member Nations of FAO from donor and recipient countries. It is the government body of WFP and also provides a forum for intergovernmental consultations on national and international food aid policies and programmes.

nouveau aggravée en 1979/80 (9 millions de tonnes). En termes relatifs, les transports de céréales destinés à l'aide alimentaire sont passés d'une moyenne de plus de 40% des importations céréalières totales des pays à bas revenu, dans les années 60, à 27% pour 1979/1980. La quantité de céréales disponible par habitant a baissé rapidement dans ce groupe de pays en 1979/1980, bien que certains d'entre eux, notamment l'Inde, aient été en mesure d'amortir le choc en ayant recours à des réserves locales. En 1980, ces pays sont extrêmement vulnérables, puisque les stocks céréalières disponibles équivalent à peine à 8 ou 9% de leur consommation estimative.

8. La moyenne de l'aide alimentaire non céréalière, faite essentiellement de poudre de lait écrémé, de graisse et d'huile, a été d'environ 540 000 tonnes au cours des trois dernières années. La valeur totale de cette aide, en 1978, a été estimée à un peu plus \$2 milliards, ce qui représente légèrement plus de 10% de l'Aide officielle au développement fournie par les États membres du Comité d'aide au développement de l'OCDE (Voir en annexe le tableau 1)

9. Une enquête qui prend en compte 32 pays (regroupant 70% de la population des pays recevant une aide, et totalisant 70% de toute l'aide alimentaire céréalière), estime que dès 1985, les besoins annuels de l'aide alimentaire seront de 17 à 18,5 millions de tonnes de céréales, 300 000 tonnes de produits laitiers et 350 000 tonnes d'huiles végétales. Ce total peut se décomposer comme suit: les besoins annuels de l'aide alimentaire de nourriture au jour le jour et les projets d'amélioration nutritionnelle estimés pour 3,5 à 4 millions de tonnes, les réserves destinées à la sécurité alimentaire, 1,5 millions de tonnes annuelles et 2,5 millions de tonnes annuelles pour les secours d'urgence; les 10,5 millions de tonnes rémanantes étant prévues au titre de l'aide alimentaire hors programme. Ces estimations ne permettront pas aux pays bénéficiaires de combler toutes leurs pénuries alimentaires et notamment pas en période de crise, mais ils ont été acceptés par la Commission des politiques et des programmes d'aide alimentaire à titre d'indicateur utile en matière de besoins annuels, à partir de 1985. L'aide céréalière actuelle n'atteint donc que la moitié, les produits laitiers, 80% et les huiles végétales, 65%, des quantités prévues à partir de cette date.

¹ En 1978, l'aide alimentaire prévue atteignait environ 1,7 millions de tonnes, l'aide alimentaire d'urgence environ 1 million de tonnes et l'aide alimentaire hors programme environ 6,9 millions de tonnes

² Cette commission, établie conjointement par les Nations unies et la FAO, se compose de 30 États membres de l'ONU ou de la FAO, répartis entre donateurs et assistés. La Commission administre le Programme alimentaire mondial et représente une enceinte de consultations intergouvernementales déterminants des programmes et politiques d'aide alimentaire internationale.

10. As noted earlier, some improvement in the availability of food aid has taken place. A new Food Aid Convention (FAC) came into effect on 1 July 1980 by which the signatories have made food aid commitments for 1980/81 totalling 7.6 million tons of foodstuffs, mainly cereals, a substantial increase over the annual commitment of 4.2 million tons under the previous FAC. With this guaranteed level of food aid, it will no longer be possible, even in a crisis situation, for food aid in cereals to fall as sharply as it did in the food crisis of 1973/74, when it dropped by more than half of 1971/72 shipments of 12.6 million tons, to 5.7 million tons.

10. Comme nous l'avons fait remarquer, on constate déjà une amélioration des quantités disponibles. Une nouvelle Convention relative à l'aide alimentaire est entrée en vigueur le 1^{er} juillet 1980, engageant les signataires à une assistance, totale pour 1980/1981, de 7,6 millions de tonnes, constituées essentiellement de céréales, et dépassant donc largement le chiffre de 4,2 millions de tonnes de l'ancienne convention. Ces dispositions empêcheront, même en période de crise, que l'aide alimentaire céréalière n'accuse un recul aussi brutal qu'à l'époque de la pénurie de 1973/74, lorsque les quantités distribuées sont tombées à 5,7 millions de tonnes, soit moins de la moitié des 12,6 millions de tonnes de l'année 1971/72.

11. Another improvement of potential benefit to low-income countries is that the new FAC makes provision that if a substantial fall in production was to occur in those countries, the Food Aid Committee may recommend that signatories should respond by increasing the amount of food aid made available.

12. A small number of donors continue to provide the bulk of food aid. The United States, the European Economic Community and Canada shipped about 85 percent of total food aid in cereals in 1978/79. Japan, Australia, the Scandinavian countries and the Netherlands are also significant suppliers.

13. *Bilateral and multilateral food aid:* The major part of food aid (about 80 percent in value terms) is provided bilaterally on a government-to-government basis. The remaining one-fifth in value terms is channelled multilaterally, principally through the World Food Programme (WFP). All multilateral and about 60 per cent of bilateral food aid is supplied on a grant basis, with 40 percent, from the USA and Japan, being provided on various credit and concessional arrangements.

14. *Emergency food aid:* Some advance has also been made in the availability of food aid for emergencies. An International Emergency Food Reserve (IEFR) has been established with a minimum target of 500,000 tons of cereals as a continuing reserve with yearly replenishments to be determined by the CFA. It is recommended that contributions to the IEFR should be placed at the disposal of WFP.

15. By the end of September 1980, about 392,000 tons of cereals and other foods had been contributed to the IEFR for 1980 by 13 donor countries and the EEC. This is more than has been provided in any year since the Reserve became operational in 1976; but is still considerably short of the minimum target. Contributors have not channelled all resources through WFP. By the end of September 85 per cent of total IEFR contributions had been earmarked for multilateral use through WFP. Furthermore, contributions to the Reserve are still made on a voluntary basis. The continuity and predictability of a minimum level of emergency food aid is, therefore, still not assured and the world is not prepared to respond to largescale emergency situations speedily and effectively. The CFA will discuss a proposal of the Director-General of FAO for developing the IEFR into a legally binding convention at its Tenth Session in October 1980.

III. AN IMPROVED POLICY FRAMEWORK FOR FOOD AID

16. The CFA approved a set of "Guidelines and Criteria for Food Aid" at its Seventh Session in May 1979, which were subsequently endorsed by ECOSOC and the FAO Council, for bilateral and multilateral food aid programmes. These principles provide a policy framework for all food aid so that it can make a more effective contribution to the solution of the food problems of developing countries.

11. La nouvelle convention prévoit d'autre part que la Commission d'aide alimentaire ait la possibilité de recommander aux signataires, en cas d'une récession brutale de la production dans les pays les plus défavorisés, une augmentation des quantités qu'ils mettent à la disposition de l'aide alimentaire.

12. Le gros de cette aide se répartit en fait entre un petit nombre de donateurs. Ainsi les États-Unis, la Communauté économique européenne et le Canada totalisent près de 85% de l'aide céréalière de 1978/79. Le Japon, l'Australie, la Scandinavie et les Pays-bas sont également des fournisseurs importants.

13. *L'aide alimentaire bi-et multilatérale:* La part essentielle de cette aide (environ 80% en valeur) est fournie à la suite d'ententes bilatérales de gouvernement à gouvernement. Le reste, soit 20% de la valeur globale, est réparti à la faveur d'accords multilatéraux, essentiellement par le canal du Programme alimentaire mondial. Toute l'aide multilatérale et environ 60% de l'aide bilatérale est offerte gratuitement, les 40% restants (États-Unis et Japon) sont fournis dans le cadre d'arrangements de crédit et d'avance.

14. *L'aide alimentaire d'urgence:* Certaines avances ont été concédées en cas d'urgence. Une réserve internationale alimentaire d'urgence a été constituée avec pour objectif minimum un stock de 500 000 tonnes de céréales, dont la reconstitution annuelle doit être fixée par la Commission d'aide alimentaire. On a recommandé que les dons au bénéfice de la réserve d'urgence soient mis à la disposition du Programme alimentaire mondial.

15. A la fin septembre 1980, environ 392,000 tonnes de céréales et autres denrée alimentaire avaient été versées à la réserve alimentaire internationale, par 13 pays donateurs ainsi que par la CEE. C'est plus que l'ensemble des denrées versées à la réserve internationale depuis que cette dernière a été créé en 1976, mais on est encore loin de l'objectif minimum fixé. Les pays donateurs n'ont pas acheminé toutes les ressources par le PAM. Vers la fin septembre, 85 p. 100 des contributions totales à la réserve alimentaire avaient été consacrées à l'aide multilatérale par le biais du PAM. En outre, les contributions au programme de réserves sont toujours volontaires. En conséquence, la permanence d'un niveau d'aide alimentaire d'urgence n'est toujours pas garanti et le monde n'est pas encore prêt à faire face à une situation d'urgence généralisée, rapidement et efficacement. La convention discutera au cours de sa dixième session en octobre 1980, d'une proposition du directeur général de la FAO tendant à rendre, légalement parlant, obligatoire la réserve alimentaire internationale.

III. AMÉLIORATION DE LA POLITIQUE GLOBALE D'AIDE ALIMENTAIRE

16. La convention a approuvé un ensemble de «directives et critères relatifs à l'aide alimentaire» lors de la 7^e session de mai 1979, lesquels ont été ratifiés ultérieurement par le Conseil économique et social des Nations unies ainsi que le Conseil de la FAO, et s'appliquent aux programmes d'aide alimentaire bilatéraux et multilatéraux. Ces principes constituent le cadre de toute aide alimentaire et a pour fonction de rendre plus efficaces les solutions aux problèmes alimentaires qui frappent les pays en développement.

17. The Guidelines recommend that food aid should be provided in forms consistent with the development objectives of recipient countries and that it neither acts as a disincentive to local food production nor has adverse effects on the domestic market and international trade. For maximum effectiveness, project food aid should be coordinated with financial aid and other forms of development assistance.

18. Donor countries are encouraged to make every effort to accept and implement forward planning of food aid, preferably on a multi-annual basis, and in physical terms as appropriate, so as to ensure continuity, and to facilitate effective planning and utilization of food aid. Periodic assessment of food aid needs is recommended to assist the planning and programming of its provision and use in donor and recipient countries respectively.

19. The Guidelines also call upon donor countries to give priority to low-income, food-deficit countries,¹ with due attention to the needs of other developing countries in support of projects specifically designed to benefit the poorest segments of their populations. An important consideration in allocating food aid to the eligible countries should be a strong commitment on the part of their governments to development policies for achieving self-reliance, reducing poverty and improving nutritional status particularly in rural areas.

¹ These include all countries in the "least developed" (LDC) and "most seriously affected" (MSA) groups as defined by the United Nations as well as other food-deficit countries, which, by reason of their low per caput income, may be eligible for IDA assistance.

20. The bulk of cereal food aid (83 per cent on average) has gone to low-income food-deficit countries over the past five years. Egypt, Bangladesh, Indonesia, Pakistan and, until recently, India have been major recipients, accounting as a group for nearly 70 per cent of annual shipments during the period 1974/75 to 1978/79.

IV. UN/FAO WORLD FOOD PROGRAMME

¹ See Annex Tables IV, V and VI.

21. *Food for development*: WFP was established by a joint resolution adopted by the United Nations and the FAO in 1961 as the food aid arm of the United Nations system. From its inception, the Programme's assistance has been provided exclusively on a project basis, which involves distributing food directly to beneficiaries rather than selling it. Its food aid has been used primarily to support governments in the developing countries implement their economic and social development projects. Only a small part of its regular resources (about 10 percent) has been used to meet emergencies.

22. From its inception, being strongly aware of the importance of avoiding disruption of trade and discouragement to agricultural production in recipient countries, and of the preference of many member countries for aid which is develop-

17. Les directives recommandent que l'aide alimentaire soit consentie en harmonie avec les objectifs de développement des pays récipiendaires, mais aussi qu'elle ne décourage pas la production locale de denrées alimentaires, pas plus qu'elle ne cause des effets préjudiciables au commerce national et international. Pour leur garantir un maximum d'efficacité, les projets d'aide alimentaire devront être coordonnés à d'autres mesures d'assistance financières ou de développement.

18. Les pays donateurs sont encouragés à faire tout leur possible pour planifier leurs prestations d'aide alimentaire de préférence plusieurs années d'avance et aussi concrètement que possible, pour garantir la continuité et pour faciliter la planification et l'utilisation efficaces de l'aide alimentaire. L'évaluation périodique des besoins d'aide alimentaire est recommandée pour faciliter la planification et la programmation de l'aide ainsi que ses modalités dans les pays donateurs et bénéficiaires.

19. Les directives demandent également aux pays donateurs d'accorder la priorité aux pays à bas revenus connaissant un déficit alimentaire,¹ en accordant une attention particulière aux besoins des autres pays en développement pour ce qui concerne les projets spécialement destinés aux segments les plus pauvres de leur population. Dans la répartition de l'aide alimentaire entre les pays qui y ont droit, il faut prendre en considération les engagements pris par les gouvernements des pays récipiendaires, tendant à mettre en chantier des politiques de développement qui leur garantiront l'auto-suffisance, permettront de diminuer la pauvreté et d'améliorer la quantité de denrées, surtout dans les régions rurales.

¹ Au nombre de ces pays on trouve tous les pays «les moins développés» et les «pays les plus sérieusement touchés» (MSA) définis par les Nations unies ainsi que d'autres pays connaissant un déficit alimentaire, qui, étant donné leur faible revenu par habitant, ont droit à l'aide de l'agence internationale de développement.

20. Dans l'ensemble, l'aide alimentaire céréalière (83 p. 100 en moyenne) a été consentie au cours des cinq dernières années aux pays à faibles revenus, connaissant un déficit alimentaire. Il s'agit de l'Égypte, du Bangladesh, de l'Indonésie, du Pakistan et, jusqu'à récemment, de l'Inde, pour ne citer que les principaux, qui, de 1974-1975 à 1978-1979 ont reçu chaque année près de 70 p. 100 des livraisons de denrées.

IV. PROGRAMME ALIMENTAIRE MONDIAL ONU/FAO

¹ Voir Annexe, Tableaux IV, V et VI.

21. *Aide alimentaire pour le développement*: Le PAM est un programme qui a été mis sur pied par une résolution mixte adoptée par les Nations Unies et la FAO en 1961 en tant qu'organisme chargé de dispenser l'aide alimentaire. Depuis sa création, l'aide consentie au titre du programme l'a été exclusivement au moyen de projets, ce qui veut dire que l'aide alimentaire a été distribuée directement plutôt que vendue aux pays bénéficiaires. Cette aide a servi, au premier chef, aux gouvernements des pays en développement pour mettre en œuvre leurs projets de développement socio-économiques. Seulement une faible part des ressources normales du PAM (presque 10%) a été utilisée pour faire face à des cas d'urgence.

22. Depuis sa création, les responsables du programme, conscients du fait qu'il importe d'éviter toute perturbation des échanges, tout découragement de la production agricole dans les pays bénéficiaires, conscients aussi de la préférence expri-

mental in effect rather than palliative or purely charitable, the Programme has laid stress on "... using food as an aid to economic and social development, particularly when related to feeding and improving the nutritional condition of the most vulnerable and neediest groups, increasing agricultural production and productivity, fostering labour-intensive projects and promoting rural employment and welfare, and human resources development", as well as in "... meeting emergency food needs, and promoting world food security in accordance with the recommendations made to it by the United Nations and the FAO".² In supporting projects for the development of human resources, and the creation and extension of economic and social infrastructure of a directly productive nature, WFP actively sought to assist in combating unemployment and malnutrition and to support health, education and training programmes. In short, WFP aid was to be used as a capital input in developing human and physical resources required for increasing production and improving levels of living. This approach elicited the keen support of all agencies concerned in the United Nations system.

² WFP basic documents, General Regulations, fourth edition, 1978 para. 4.

23. Project approach: Project food aid provides advantages and safeguards over other ways of providing this type of assistance. It can be directed specifically to people who need it most. The developmental objectives for which it is provided can be clearly identified. As the recipient governments' investment in the supported projects is often substantially greater than the value of the food aid provided, a strong commitment on their part to successful execution is ensured. Project food aid can also help as a spur for governments to implement innovative approaches to development by assisting activities for which conventional forms of financial assistance may not be forthcoming and by acting as a catalyst to attract other forms of aid. This form of food aid is also more readily susceptible to controls to prevent disincentive to local agricultural production and disruption of local and international trade in food commodities. It would be too costly, however, for developing countries, especially the most needy of them, to receive all food aid on a project basis. They do not have the absorptive capacity to accept large amounts of food aid in this form unless there is a corresponding increase in other types of external aid—financial, technical and material.

24. Multilateral assistance: The advantages of multilateral food aid were identified at the outset. Food aid was to be provided with no political strings attached. WFP would combine the contributions of many countries. A broader choice of foodstuffs would then be offered to recipients. A wider scope would also be provided for nutritional aims. Countries with too few or intermittent food commodities to sustain their own food aid programmes would find an outlet. Small contributions of high symbolic importance would be obtained from many countries, including the poorest.¹ Richer countries with resources other than food to provide could help meet administrative,

mée par de nombreux pays membres d'obtenir une aide au développement plutôt qu'une aide palliative ou purement charitable; ont insisté pour que les denrées alimentaires contribuent au développement socio-économique, notamment à l'alimentation et à l'amélioration de l'alimentation des groupes les plus vulnérables les plus défavorisés, à l'augmentation de la production agricole et de la productivité, à l'encouragement des projets à forte intensité de main d'œuvre et à la promotion du travail rural et du bien-être, ainsi qu'au développement des ressources humaines tout en «répondant aux besoins alimentaires d'urgence et en assurant la sécurité alimentaire mondiale conformément aux recommandations des Nations Unies et de la FAO». En appuyant les projets de développement des ressources humaines et l'extension de l'infrastructure économique directement productive, le PAM a cherché à combattre activement le chômage et la malnutrition, à encourager les programmes d'hygiène, d'enseignement et de formation. Bref, l'aide accordée au titre du PAM a été utilisée comme un apport de capital permettant de développer les ressources physiques et humaines nécessaires pour augmenter la production et améliorer le niveau de la vie. Cette approche a été encouragée par toutes les organisations intéressées du système des Nations Unies.

² PAM Document de base, Règlements généraux, 4^e édition, 1978, par. 4.

23. Méthode d'aide par projet: L'aide alimentaire par projet présente des avantages et plus de sécurité que d'autres modalités de prestation d'aide. Cette aide peut s'adresser directement à ceux qui en ont le plus besoin. Les objectifs de développement pour lesquels elle est prévue sont bien précis. Vu que les investissements des gouvernements récipiendaires dans les projets subventionnés sont souvent beaucoup plus importants que la valeur de l'aide alimentaire octroyée, on est en quelque sorte assuré qu'ils essaieront de tout faire pour mener à bien le projet. L'aide alimentaire par projet peut également servir de stimulant aux gouvernements pour mettre en œuvre de nouvelles méthodes de développement par exemple, en finançant certaines activités qui ne trouveraient pas les fonds nécessaires par des moyens normaux et aussi en agissant comme catalyseur pour attirer d'autres formes d'aide. Ce type d'aide alimentaire permet également de mieux contrôler les mesures qui sont censées décourager la production agricole locale et d'empêcher toute perturbation de commerce international de denrées alimentaires. Toutefois, il reviendrait trop cher aux pays en développement, surtout au plus nécessiteux, d'obtenir de cette façon toute l'aide alimentaire dont ils ont besoin. En effet, leur capacité d'absorption n'est pas suffisante pour utiliser de gros volumes d'aide alimentaire sous cette forme à moins que n'y corresponde une augmentation des autres formes d'aide, extérieure, financière, technique et matérielle.

24. Aide multilatérale: Les avantages de l'aide alimentaire multilatérale ont été énoncés au début. Cette aide consentie n'est pas assortie de conditions politiques. Le PAM amalgame l'ensemble des contributions de plusieurs pays. Donc un plus grand choix de denrées alimentaires est offert aux pays bénéficiaires. Une portée plus étendue serait également fixée aux objectifs alimentaires. Les pays qui disposent de trop peu de denrées ou qui n'en ont que de temps en temps, pour assurer leur propre programme alimentaire trouveraient de cette façon une issue à leurs problèmes. Les petites contributions, d'une grande importance symbolique proviendraient de nombreux

transport and other related costs of providing food aid, as well as finance the purchase of food, thereby increasing the participation of developing exporting countries in providing food aid. The costs of running a food aid programme would also be reduced by drawing upon the existing technical and administrative resources of the United Nations system.² The benefit of economies of scale, burden-sharing and international solidarity were also recognized.

¹ 118 donors have pledged resources to WFP at one time or another since the Programme's inception, although as already noted, the bulk of its resources comes from a small number of traditional donors.

² While there has been a considerable increase in the level of the Programme's activities, administrative costs incurred have continued at about five percent of the value of assistance provided to development projects and emergency operations, which reflects WFP's policy to keep overhead costs to a minimum. There are just over 100 professional officers at its head-quarters in Rome and 160 international field staff in countries receiving its assistance.

25. *Resources*: Only about one-fifth of total food aid is provided through WFP. All the resources it receives are given on a voluntary basis in the form of commodities, shipping services and/or cash. Contributions are made to the Programme through three sources: pledges made biennially; and FAC and IEFER resources channelled through WFP. Pledges for the current biennium (1979-80) have reached \$802 million, 84 percent of the target set of \$950 million. Pledges for the next biennium (1981-82) have so far totalled \$735 million against a target of \$1,000 million. In 1979, contributions from the FAC and the IEFER channelled through WFP were valued at \$34 million and \$46 million respectively. WFP made new commitments of food aid to development projects amounting to \$463 million in 1979. In addition, \$119 million of food aid were committed to emergency operations, including IEFER resources channelled through the Programme. More than 1.2 million of food aid were shipped by WFP in 1979.

26. *Development projects*: Since the commencement of its operations in 1963, 17 years ago, WFP has committed food aid to about 1,000 development projects in 110 developing countries at a total value of close to \$4,000 million. About 60 percent of these projects have been for agricultural and rural development, 30 percent for the development of human resources (nutritional improvement, education and training) and 10 percent for the construction or improvement of physical infrastructure (roads, housing, etc.). Projects are scrutinized by experts in the United Nations specialized agencies to assess their technical and economic soundness, and by the FAO Consultative Subcommittee on Surplus Disposal to safeguard against any counter-productive effects of food aid before they are passed to the Executive Director or the CFA for approval. Progress, interim evaluation and terminal reports are also submitted to the CFA on approved projects.

pays, dont les plus pauvres.¹ Les pays les plus riches, dotés de ressources autres que des denrées alimentaires, accorderaient une aide administrative, se chargeraient du transport et assumeraient les frais annexes tout en finançant aussi l'achat de denrées, d'où une participation accrue des pays en développement exportateurs dans le processus de prestation d'aide alimentaire. Les coûts du programme d'aide alimentaire seraient également réduits si l'on faisait appel aux ressources administratives et techniques des Nations Unies.² Les bénéfices procurés par les économies d'échelle, par le partage des charges et par la solidarité internationale ont aussi été pris en ligne de compte.

¹ 118 donateurs se sont engagés à fournir des ressources au PAM depuis la création du programme, même si, comme on l'a fait remarquer, le gros des ressources a été donné par un petit nombre de pays donateurs.

² On a constaté une forte augmentation des activités dans le cadre du programme, mais les frais administratifs ont progressé de 5% en moyenne de la valeur de l'aide consentie aux projets de développement et aux opérations d'urgence, ce qui traduit la politique du PAM visant à minimiser les frais généraux. Il y a un petit peu plus de 100 fonctionnaires qui travaillent au siège à Rome et 160 experts internationaux qui œuvrent dans les pays bénéficiant de l'aide du programme.

25. *Ressources*: Environ 1/5 de l'ensemble de l'aide alimentaire est fourni par le PAM. Toutes les ressources que celui-ci centralise sont données à titre bénévole sous forme de denrées, de transport par navires et ou d'argent. Les contributions au programme proviennent de trois sources: les contributions proprement dites qui sont faites tous les deux ans et les ressources provenant tout de la Convention que de la Réserve internationale d'urgence et acheminées par le PAM. Les contributions pour 1979-1980 ont atteint \$802 millions, soit 84% de l'objectif qui était fixé à \$950 millions. Les contributions pour la prochaine période de deux ans (1980-1982) totalisent jusqu'à maintenant \$735 millions par rapport à un objectif de \$1 milliard. En 1979, les contributions de la Convention relative à l'aide alimentaire et de la Réserve internationale acheminées par l'entremise du PAM étaient évaluées à \$34 et à \$46 millions respectivement. Le PAM a pris d'autres engagements visant à développer certains projets, sont au total \$463 millions en 1979. De plus, \$119 millions ont été affectés à des opérations d'urgence, notamment les ressources de la Réserve internationale acheminées par le programme. Plus de 1.2 million d'aide alimentaire ont été expédié par le PAM en 1979.

26. *Projets de développement*: Depuis son entrée en vigueur en 1963, il y a de cela 17 ans, le PAM a consenti une aide alimentaire à quelque 1,000 projets de développements dans 110 pays en développement pour un montant total proche de \$4, milliards. Presque 60% de ces projets ont porté sur le développement agricole et rural; 30% ont été consacrés au développement des ressources humaines (amélioration de l'alimentation, enseignement et formation) et 10% à la construction ou à l'amélioration de l'infrastructure (routes, logements etc.). Les projets sont étudiés par des experts des organisations spécialisés des Nations Unies, qui en évaluent la validité d'un point de vue économique et technique, ainsi que par le sous-comité consultatif de la FAO chargé de répartir les excédents qui s'assure que ces projets n'auront pas d'effets préjudiciables sur l'aide alimentaire avant d'être soumis pour approbation au directeur exécutif de la Convention. Des rapports provisoires ainsi que des évaluations des activités sont également présentés à la Convention pour les projets approuvés.

27. *Co-ordination with other aid:* The Programme strives to pursue a high degree of co-ordination of its assistance with other aid inputs and a high level of joint programming with other development organizations. In 1979, for example, of the 53 WFP-assisted development projects approved, 35 projects involved a degree of co-ordination between WFP food assistance and other types of aid provided by United Nations agencies or bilateral or non-governmental organizations in the form of technical assistance, training, tools and equipment, or in some cases, financing from the World Bank, regional development banks or other international financing institutions.

28. *Priorities:* As the demand for the Programme's assistance is far greater than the resources available, priorities have been established relating to country eligibility and the types of development projects it can support. Highest priority is given to the LDC and MSA groups of countries. In 1979, 90 percent of WFP commitments to development projects went to countries in those two groups. Two types of projects have been given priority: those designed to increase agricultural, and especially food, production and to assist the poorest segments of the population in rural areas generally; and those which aim to improve the nutritional status of the most vulnerable groups of mothers, pre-school and primary school children. In 1979, the proportion of WFP commitments to these two types of projects were 64 percent and 27 percent respectively.

29. Project food aid helps increase food and agricultural production in the developing countries in a number of ways:

- (a) through food-for-work projects, or self-help community development schemes, un- and underemployed people are mobilized often on a large scale, to undertake irrigation, drainage, flood control, land improvement and soil conservation works;
- (b) small farmers are helped over the period of agricultural adjustment when they are changing their traditional, low-yielding farming system for new methods with improved or new crops and livestock;
- (c) settlers and refugees are assisted during the initial years in a new agricultural settlement scheme until a level of self-sufficiency is reached;
- (d) dairy development is supported by providing dried skim milk and butter oil to augment local milk production and to generate funds through the sale of the reconstituted milk to invest in expanding and improving local dairy industry.

30. In line with the high priority accorded by the World Food Conference to nutrition intervention projects for vulnerable groups, the Programme substantially expanded its assistance to that type of project in 1975. However since then the rate of assistance to this type of project has declined. The Executive Director has brought this problem to the CFA's

27. *Coordination avec d'autres services d'aide:* Le Programme s'efforce de coordonner au maximum son aide avec celle d'autres services et d'instaurer un grand nombre de programmes conjointement avec d'autres instances de développement. Par exemple, en 1979, sur les 53 projets de développement approuvés et subventionnés par le PAM, 35 impliquaient une certaine coordination entre le Programme alimentaire mondial et d'autres types d'aide assurée par des organismes des Nations-Unies, ou par des organisations bilatérales ou non gouvernementales, sous forme d'assistance technique, de formation, d'outils et d'équipement, ou dans certains cas de financement par la Banque mondiale, des banques régionales de développement et d'autres institutions internationales de financement.

28. *Priorités:* Les demandes d'aide présentées au Programme étant beaucoup plus forte que les ressources disponibles, des priorités ont été établies en tenant compte de l'admissibilité des pays et des catégories de projets de développement qu'ils peuvent se permettre de réaliser. La plus grande priorité est accordée aux pays les moins développés et aux plus graves problèmes touchés. En 1979, 90 p. 100 des engagements du PAM à des projets de développement se sont adressés à ces deux groupes. Deux types de projets ont eu la priorité: ceux qui visent à accroître la production agricole, et surtout alimentaire et à aider les couches les plus pauvres de la population dans les régions rurales en général; et ceux qui visent à améliorer la situation des groupes les plus vulnérables, des mères, des enfants d'âge préscolaire ou du niveau de l'école primaire, pour ce qui est de la nutrition. En 1979, la proportion des engagements du PAM dans ces deux catégories de projets était respectivement de 64 p. 100 et de 27 p. 100.

29. Les projets d'aide à l'alimentation contribuent à augmenter la production alimentaire et agricole des pays en développement selon un certain nombre de façons:

- a) grâce à des projets de distribution de denrées alimentaires en rémunération du travail, à des projets d'animation insistant sur l'auto-assistance, des personnes au chômage où sous-employées sont mobilisées, souvent sur une grande échelle, pour entreprendre des travaux d'irrigation, de drainage, de contrôle des inondations, d'amélioration des terrains ou de conservation du sol;
- b) de petits agriculteurs sont aidés pendant la période de rajustement où ils remplacent leurs procédés traditionnels au rendement insuffisant par de nouvelles méthodes de culture et d'élevage améliorés ou renouvelés;
- c) des colons et des réfugiés sont aidés pendant les premières années où ils s'installent jusqu'à ce qu'ils atteignent une certaine autonomie agricole
- d) l'aide au développement laitier se fait en fournissant du lait en poudre et du beurre afin d'augmenter la production laitière locale et de créer des fonds provenant de la vente du lait reconstitué, fonds qui seront investis pour agrandir et améliorer le secteur laitier local.

30. Pour répondre à l'urgence conférée par la Conférence alimentaire mondiale aux projets d'aide à la nutrition des groupes vulnérables, en 1975, le Programme a sensiblement augmenté les subventions qu'il leur accordait. Mais depuis, leur volume a diminué. Le directeur administratif a porté cette question à l'attention de la Commission d'étude de l'aide

attention. Such projects may be open-ended and require considerable resources from governments, which do not give an immediate return. Therefore, they are not usually accorded the highest priority in national development plans and programmes. Three major conditions, *inter alia*, will have to be met by aid organizations if assistance to these projects is to increase significantly. First, food will have to be committed on a longer-term basis than at present, for, without assurance of continuity, governments are likely to be reluctant to embark upon major long-term nutrition programmes. Secondly, the international community must agree on a substantially higher level of assistance and coordinated participation for such programmes than has so far been achieved. In order to make any significant and lasting impact, nutrition intervention projects must be dovetailed with broader special development programmes covering such basic health services as safe drinking water, improved sanitation, nutrition education and women's advancement measures. Thirdly, with few exceptions, neither appropriate project designs nor delivery systems have been successfully developed to reach the primary target group, the mothers and pre-school children among the rural poor, on a large-scale and consistent basis, and to link short-term crash programmes of supplementary feeding to reduce the current incidence of malnutrition with longer-term activities devised to eradicate it by increasing local food production, employment, income and self-reliance at the community level. With the assistance of the UN-ACC Subcommittee on Nutrition, the Programme intends to carry out an in-depth study of this problem. Potential sponsors among the donor countries are being contacted to obtain financial support as WFP cannot meet the costs involved from its own resources.

31. *Emergency assistance*: In addition to its support of development projects, WFP also provides assistance to assist emergency operations. Over the 17 years of its operations, the Programme has shipped food aid during 450 emergency operations in 100 countries, the total value of this assistance being \$536 million. Emergencies arising from natural or man-made causes have increased frequency and scale in the recent past. In 1979, the Programme provided approximately 320,000 tons of food for 67 emergency operations in 41 countries involving more than 14 million afflicted people. The Programme has also assumed the important role of coordinating the supply of emergency food aid in large-scale international relief operations, as in the Sahel and to the Kampuchean people.

V. OUTLOOK FOR THE EIGHTIES

32. In a report to the United Nations General Assembly¹, the CFA stated that, "Experience has shown that food aid has an important role to play in assisting economic and social development in the developing countries not only because of the amount of such aid available but also because of its direct relevance to the improvement of the rural poor". The CFA noted that food aid has a special role in helping developing countries meet their food needs and their food import require-

alimentaire. Ces projets peuvent exiger des subventions illimitées et des ressources considérables de la part des gouvernements, sans rapporter dans l'immédiat. Aussi ne leur accorde-t-on pas en général une place prioritaire dans les plans et programmes nationaux de développement. Les organisations d'aide devront entre autres, satisfaire trois principales conditions pour augmenter sensiblement l'aide accordée à ces projets. Tout d'abord, les produits alimentaires devront faire l'objet d'engagements à beaucoup plus long terme qu'on ne le fait habituellement, car sans l'assurance d'une certaine continuité, il y a de fortes chances que les gouvernements hésitent à se lancer dans de grands programmes de nutrition à long terme. Deuxièmement, la communauté internationale doit convenir d'un niveau d'aide sensiblement plus élevé et se concerter davantage qu'elle ne l'a fait jusqu'à présent pour participer à ces programmes. Pour avoir des répercussions véritables et durables, les projets intervenant dans le domaine de la nutrition doivent aller de pair avec des programmes spéciaux de développement plus vastes et couvrant des services d'hygiène fondamentaux comme l'eau potable, l'amélioration des conditions sanitaires, l'éducation en matière de nutrition et des mesures assurant l'émancipation de la femme. En troisième lieu, à quelques exceptions près, on n'a pas réussi à concevoir de projets ni de systèmes de prestations valables pour atteindre largement et de façon suivre le principal groupe-cible, les mères et les enfants d'âge préscolaire des milieux pauvres et ruraux, pas plus qu'à rattacher des programmes de secours alimentaire à court terme, destinés à réduire le taux élevé actuel de malnutrition, à des activités à plus long terme, visant à supprimer ce problème en augmentant la production alimentaire locale, l'emploi, les revenus et l'autonomie au niveau de la collectivité. Avec l'aide du Sous-comité de la nutrition relevant du Comité administratif de la coordination des Nations unies, le Programme se propose d'examiner ce problème en détail. Des commanditaires éventuels et les pays donateurs sont actuellement contactés pour obtenir des fonds, car le PAM ne peut financer ces projets sur ses propres ressources.

31. *Aide d'urgence*: En plus du financement des projets de développement, le PAM participe aussi aux opérations de secours. Depuis sa création, il y a 17 ans, il a expédié des aliments dans 100 pays, dans le cadre de 450 opérations de secours, le total de son aide s'élevant à \$536 millions. Les situations d'urgence, occasionnées par des causes naturelles ou non, se sont produites plus fréquemment et à plus grande échelle depuis quelques années. En 1979, le Programme a fourni environ 320,000 tonnes d'aliments pour 67 opérations de secours dans 41 pays, où plus de 14 millions d'habitants étaient dans le besoin. Il s'est aussi chargé du rôle important de la coordination de l'aide alimentaire d'urgence dans de vastes opérations internationales de secours, comme au Sahel et au Kampuchéa.

V. PERSPECTIVES POUR LES ANNÉES 1980

32. Dans un rapport adressé à l'Assemblée générale des Nations unies¹, la Commission d'étude de l'aide alimentaire a déclaré que l'expérience a montré que cette aide a un rôle important à jouer pour promouvoir le développement économique et social dans les pays en développement, non seulement en raison du volume d'aide disponible, mais aussi parce que celle-ci sert directement à améliorer le sort des populations rurales les plus démunies. La Commission a souligné le rôle

ments, thereby contributing to a reduction in their adverse balance of payments position and maintaining or increasing consumption levels. Project food aid had given a lead in addressing the problems of the poorest sections of the populations of developing countries in tangible, concrete terms, and in enhancing the human element of the development process. Food aid had proved effective as an instrument for achieving self-sufficiency and self-reliance in recipient countries, particularly in agricultural and rural development projects and in programmes of nutritional improvement. It also plays a significant role in emergency situations and, where appropriate, can help in establishing and maintaining food reserves in the developing countries. Food aid should be provided in such ways as to lead to increased consumption and not discourage local production nor displace commercial imports.

¹ "Progress towards the establishment of the New International Economic Order and Food Aid". (WFP/CFA: 8/19, November 1979).

33. The "Guidelines and Criteria for Food Aid" elaborated by the CFA, provides a framework for a more effective contribution of food aid to the solution of the food problems of developing countries and for bringing about a harmonization between multilateral and bilateral food aid policies and programmes. The Guidelines exemplify a partnership of action in which donor and recipient countries have accepted to undertake certain responsibilities and have been prepared to make concessions for the common good. They provide a basis for consideration of policy issues relating to food aid in the New International Development Strategy for the eighties.

34. Tangible progress has been made in giving priority in the allocation of food aid to low-income, food-deficit countries. In the case of project food aid, priority is generally being given to programmes designed to achieve agricultural and rural development self-sufficiency in recipient countries.

35. On the other hand, progress has been slow in assuring continuity of adequate food aid supplies to the poorer developing countries, which are facing mounting deficits in coming years. The effectiveness of food aid could also be improved by combining it systematically with financial and technical assistance and other capital inputs in well-designed projects. Arrangements for emergency food aid have been improved considerably by the establishment of the IEF, the FAO Global Information and Early Warning System and closer working relationships between WFP and other international and voluntary agencies. The predictability and continuity of emergency food aid would be ensured, however, if contributions to the IEF were put on a firmer basis.

36. WFP expected to allocate \$450 million in new commitments to development projects in 1980. This commitment level neither reflects the need and absorptive capacity of recipient countries for food aid nor the capacity of the Programme to handle and manage it effectively. WFP has had to adjust its programme of assistance to a given level of resources and has

particulier de l'assistance alimentaire qui aide les pays en développement à satisfaire leurs besoins et leurs importations dans ce domaine, ce qui contribue à réduire la déséquilibre de leur balance des paiements et à maintenir, voire à augmenter, leur niveau de consommation. Les projets d'aide alimentaire ont été les premiers à atténuer les problèmes des groupes les plus pauvres des pays en développement, de façon tangible et concrète, tout en accentuant l'élément humanitaire du processus de développement. L'aide alimentaire s'est révélée un outil efficace pour réaliser l'autonomie et l'auto-suffisance des pays bénéficiaires, grâce surtout aux projets de développement agricole et rural, et aux programmes d'amélioration de la nutrition. Elle joue aussi un grand rôle dans les situations d'urgence, et elle peut au besoin contribuer à créer et à conserver des réserves dans les pays en développement. L'aide alimentaire devrait être prévue de façon à accroître la consommation, sans décourager la production locale ni modifier les importations commerciales.

¹ « Progrès réalisés en ce qui concerne la création d'un nouvel ordre économique international et l'aide alimentaire ». (PAM/CEAA: 8-19 novembre 1979).

33. Les directives et critères concernant l'aide alimentaire, mises au point par la Commission d'étude proposent un cadre permettant de mieux résoudre les problèmes qui se posent dans ce domaine aux pays en développement et d'harmoniser les programmes et les politiques multilatérales et bilatérales d'aide alimentaire. Les directives déterminent un système de réciprocité où les pays donateurs et bénéficiaires ont accepté d'endosser certaines responsabilités tout en étant disposés à faire des concessions pour le bien commun. Elles fournissent une base d'après laquelle étudier les politiques d'aide alimentaire dans la nouvelle stratégie internationale de développement pour les années 1980.

34. Des progrès tangibles ont été réalisés pour que l'aide alimentaire soit accordée de façon prioritaire aux pays les plus touchés, et ayant des déficits alimentaires. Dans le cas des projets d'aide alimentaire, la priorité est en général accordée à des programmes visant à assurer l'autonomie sur le plan du développement agricole aux pays bénéficiaires.

35. D'autre part, pour les pays en développement, les plus pauvres, qui sont confrontés à des déficits croissant dans les années à venir, peu de progrès ont été réalisés pour leur assurer régulièrement un approvisionnement suffisant. L'aide alimentaire pourrait aussi être améliorée en étant combinée systématiquement à une assistance financière et technique et à d'autres apports de capitaux dans des projets bien conçus. Les dispositions prises pour l'aide alimentaire d'urgence ont été considérablement améliorées par la création de la Réserve internationale alimentaire de secours, du système d'alerte anticipée et d'information mondial de l'OAA et grâce à des relations de travail plus étroites entre le PAM et d'autres organismes internationaux et bénévoles. Cependant, la visibilité et la continuité de l'aide alimentaire de secours seraient garanties si les contributions à la Réserve internationale étaient versées de façon plus régulière.

36. Le PAM envisagé de consacrer en 1980 \$450 millions à de nouveaux engagements pour des projets de développement. Ce montant ne correspond ni aux besoins et à la capacité d'absorption des pays bénéficiaires ni aux moyens dont dispose le programme pour les gérer d'une façon efficace. Le PAM a dû rajuster son programme d'aide à un certain niveau de

had to discourage the submission of requests much beyond that level. With a reasonable lead time, the programming level of WFP for development projects could be increased to about \$600 million annually.

37. Given the level of resources likely to be made available in 1980, the Programme will have to continue to be highly selective in the commitment of its assistance with concentration on the LDC and MSA countries. While this concentration is in compliance with WFP's established priorities, it has severely limited the scope of its assistance to countries outside those two priority groups which require food aid and have demonstrated in the past that they can make particularly good use of it. Many requests for WFP assistance are received from such countries but a greater number of potential requests are not forthcoming because the Programme's established priorities discourages their submission. The Guidelines and Criteria for food aid state that due attention should be given to the needs of other developing countries in support of projects specifically designed to benefit the poorest segments of their populations. The Programme attempts, whenever possible, to assist such projects when it is satisfied that WFP food aid is required by strong internal measures in favour of the disadvantaged groups.

38. Food reserves and price stabilization schemes could also absorb a greater amount of resources than the Programme has been able to allocate for those purposes. Less than two percent of WFP's total cumulative commitments since it commenced operations has been allocated to those types of projects. The CFA has recommended a number of practical measures for strengthening the role of food aid to help the poorer developing countries establish national grain reserves and construct and improve related storage facilities and other food security infrastructure such as roads. It has called on WFP, within its current priorities and the constraints of its limited resources, to play an active role in support of requests for such assistance to ensure reasonable prospects of success.

39. More assistance could also be given to projects for improving the status of women and their role in development. When examining WFP's contribution to the United Nations Decade for Women (1975-84) recently, the CFA unanimously agreed that, within the context of its main objectives as defined in its General Regulations, the Programme should provide assistance to projects designed to integrate women in the development process in a significant way, through enhancing their economic productivity, increasing their earning capacity and promoting the participation in the social, cultural and political life of their communities.

40. It is evident that taking account of the needs of the developing countries, and the number of outstanding requests for assistance, WFP could make effective use of considerably more resources than are currently at its disposal. The Programme is continuously reviewing ways and means of improving the quality of its deliveries. The level of its assistance will depend on the pledges and contributions made by donors, traditional and new, in the coming years. For the immediate future, donors are urged to reach the targets for WFP's

ressources et il a dû décourager ceux dont les demandes le dépassaient de beaucoup. Dans un délai raisonnable, il pourrait accroître les budgets de ses projets de développement d'environ \$600 millions par an.

37. Étant donné le volume des ressources susceptibles d'être à sa disposition en 1980, le Programme continuera à être extrêmement sélectif et il devra accorder la priorité aux pays les moins développés et les plus gravement touchés. Bien que cela corresponde aux priorités qu'il s'est fixé, il a dû sévèrement limiter l'ampleur de son aide aux pays extérieurs à ces deux groupes prioritaires qui ont besoin d'aide alimentaire et ont prouvé dans le passé qu'ils pouvaient en faire particulièrement bon usage. Un grand nombre d'entre eux lui demandent de l'aide, mais un plus grand nombre encore s'abstient car les priorités que s'est fixées le Programme ne les encouragent pas à se faire entendre. Les directives et critères pour l'aide alimentaire stipulent que toute l'attention voulue sera accordée aux besoins des autres pays en développement pour subventionner des projets destinés à avantager les groupes les plus pauvres de leur population. Dans toute la mesure du possible, le Programme essaie de subventionner ces projets lorsqu'il est convaincu que son aide alimentaire est motivée par de fortes mesures internes en faveur des groupes désavantagés.

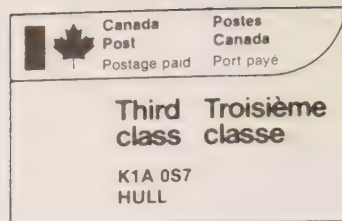
38. Les réserves alimentaires et les programmes de stabilisation des prix pourraient aussi absorber davantage de ressources que le Programme n'a pu leur en affecter. Moins de 2 p. 100 du total des engagements cumulatifs faits par le PAM depuis sa création ont été consacrés à ces catégories de projet. CFA, Commission d'étude des programmes et des politiques d'aide alimentaire, a recommandé un certain nombre de mesures concrètes afin de renforcer le rôle de cette aide et d'assister les pays en développement les plus démunis à créer des réserves nationales de grains, ainsi qu'à construire et à améliorer des installations d'entreposage et d'autres infrastructures permettant d'assurer la sécurité alimentaire comme les routes. Elle a demandé au PAM, compte tenu de ses priorités actuelles et des restrictions pesant sur ses ressources limitées de tâcher de donner suite à ces demandes d'aide pour garantir des perspectives raisonnables de succès.

39. Une assistance plus importante pourrait aussi être accordée à des projets visant à améliorer la condition des femmes et leur rôle dans le développement. En examinant la contribution du PAM à la Décennie des Nations Unies pour la femme (1975-1984) la Commission a convenu à l'unanimité que dans la perspective des principaux objectifs définis dans ses règlements généraux, le Programme devrait subventionner des projets visant à intégrer sérieusement les femmes dans le processus de développement en augmentant leur productivité économique, leur capacité à gagner leur vie et en encourageant leur participation à la vie sociale, culturelle et politique de leur communauté.

40. Il est évident que pour tenir compte des besoins des pays en développement et du nombre de demandes d'aide en attente, le PAM pourrait utiliser en fait des ressources beaucoup plus considérables que celles qui sont actuellement à sa disposition. Il réexamine constamment les moyens d'améliorer la qualité de ses services. Le volume de l'aide qu'il assume dépendra des dons et des contributions des donateurs, traditionnels et nouveaux, dans les années qui viennent. Pour l'avenir immédiat, il leur demande instamment de pouvoir

regular resources established for the current (1979-80) and next biennium (1981-82). It is hoped that the level of FAC contributions channelled through WFP will increase substantially above the modest proportion of five percent that has been provided in the past, in line with recommendations that have been made in many inter-governmental meetings and as stipulated in the FAC itself. Special effort is also needed to increase the amount of emergency food aid available to WFP by attaining the minimum level approved for the IEFER and by channelling all contributions made to the Reserve through the Programme.

atteindre les niveaux de ressources habituelles du PAM, établis pour l'année actuelle (1979-1980) et l'an prochain (1981-1982). Il faut espérer que le niveau des contributions à la Convention relative à l'aide alimentaire (CAA) assurées par le PAM dépassera sensiblement la modeste proportion de 5 p. 100 obtenue dans le passé, conformément à la recommandation faite dans nombre de réunions intergouvernementales et comme le stipule déjà le CAA. Des efforts particuliers s'imposent pour accroître la quantité d'aide alimentaire de secours mise à la disposition du PAM en atteignant le niveau minimum approuvé pour la Réserve internationale et en canalisant toutes les contributions qui lui sont versées par l'intermédiaire du Programme.



*If undelivered, return COVER ONLY to
Canadian Government Printing Office,
Supply and Services Canada,
45 Sacré-Coeur Boulevard,
Hull, Quebec, Canada, K1A 0S7*

*En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Imprimerie du gouvernement canadien
Approvisionnement et Services Canada,
45, boulevard Sacré-Coeur,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S7*

WITNESSES—TÉMOINS

From the UN/FAO World Food Programme:

Mr. G. N. Vogel, Executive Director;

Mr. William J. Barnsdale, Assistant to the Executive
Director.

De NU/OAA Programme de l'alimentation mondiale:

M. G. N. Vogel, directeur exécutif;

M. William J. Barnsdale, adjoint au directeur exécutif.

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 19

Tuesday, October 28, 1980

Chairman: Mr. Herb Breau

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule n° 19

Le mardi 28 octobre 1980

Président: M. Herb Breau

*Minutes of Proceedings and Evidence
of the Special Committee on*

North-South Relations

*Procès-verbaux et témoignages
du Comité spécial des*

Relations Nord-Sud

RESPECTING:

Relations between developed and developing
countries

CONCERNANT:

Les relations entre pays développés et pays en voie
de développement

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)

First Session of the
Thirty-second Parliament, 1980

Première session de la
trente-deuxième législature, 1980

SPECIAL COMMITTEE ON
NORTH-SOUTH RELATIONS

Chairman: Mr. Herb Breau

Vice-Chairman: Mr. Douglas Roche

Messrs.

Dupras

Fretz

Frith

COMITÉ SPÉCIAL DES
RELATIONS NORD-SUD

Président: M. Herb Breau

Vice-président: M. Douglas Roche

Messieurs

Ogle

Schroder

(Quorum 4)

Le greffier du Comité

Nora S. Lever

Clerk of the Committee

MINUTES OF PROCEEDINGS

TUESDAY, OCTOBER 28, 1980

(34)

[Text]

The Special Committee on North-South Relations met at 9:40 o'clock a.m. this day, the Chairman, Mr. Herb Breau, presiding.

Members of the Committee present: Messrs. Breau, Fretz, Frith, Ogle, Roche and Schroder.

In attendance: Mr. Robert Miller, Research Adviser.

Witness: Dr. W. David Hopper, Vice-President (Asia), World Bank.

The Committee resumed consideration of its Order of Reference dated Friday, May 23, 1980 relating to relations between the developed and developing countries. (*See Minutes of Proceedings, Wednesday, June 25, 1980, Issue No. 1*).

The witness answered questions.

At 10:55 o'clock a.m. the Committee adjourned to the call of the Chair.

SECOND SITTING

(35)

The Special Committee on North-South Relations met at 11:05 o'clock a.m. this day, the Chairman, Mr. Herb Breau, presiding.

Members of the Committee present: Messrs. Breau, Fretz, Ogle, Roche and Schroder.

In attendance: Mr. Robert Miller, Research Adviser.

Witnesses: From the Canadian International Development Agency (CIDA): Mr. Gérard Ouellette, Chief, Agriculture Sector, Natural Resources Division, Resources Branch; Mr. Guy LeBlanc, Chief, Fisheries Sector, Natural Resources Division, Resources Branch; Mr. P. F. Brady, Economic Policy Advisor, Development Policy Division, Policy Branch and Mr. T. Willis, Agriculture Specialist, Natural Resources Division, Resources Branch. Agriculture Specialist, Natural Resources Division, Resources Branch. From the Department of Agriculture: Mr. C. F. Brouillard, Assistant Deputy Minister of Regional Development and International Affairs; Mr. Jean-Paul Ferland, Director of Overseas Programs and Mr. T. H. Anstey, Research Branch.

The Committee resumed consideration of its Order of Reference dated Friday, May 23, 1980 relating to relations between the developed and developing countries. (*See Minutes of Proceedings, Wednesday, June 25, 1980, Issue No. 1*).

The witnesses answered questions.

At 12:23 o'clock p.m. the Committee adjourned to the call of the Chair.

THIRD SITTING

(36)

The Special Committee on North-South Relations met at 3:40 o'clock p.m. this day, the Chairman, Mr. Herb Breau, presiding.

Members of the Committee present: Messrs. Breau, Dupras, Fretz, Ogle, Roche and Schroder.

PROCÈS-VERBAL

LE MARDI 28 OCTOBRE 1980

(34)

[Traduction]

Le Comité spécial des relations Nord-Sud se réunit aujourd'hui à 9 h 40 sous la présidence de M. Herb Breau (président).

Membres du Comité présents: MM. Breau, Fretz, Frith, Ogle, Roche et Schroder.

Aussi présent: M. Robert Miller, conseiller en recherche.

Témoin: M. W. David Hopper, vice-président (Asie), Banque mondiale.

Le Comité reprend l'étude de son ordre de renvoi du vendredi 23 mai 1980 portant sur les relations entre pays développés et pays en voie de développement. (*Voir le procès-verbal du mercredi 25 juin 1980, fascicule n° 1*).

Le témoin répond aux questions.

A 10 h 55, le Comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation du président.

DEUXIÈME SÉANCE

(35)

Le Comité spécial des relations Nord-Sud se réunit aujourd'hui à 11 h 05 sous la présidence de M. Herb Breau (président).

Membres du Comité présents: MM. Breau, Fretz, Ogle, Roche et Schroder.

Aussi présent: M. Robert Miller, conseiller en recherche.

Témoins: De l'Agence canadienne de développement international (ACDI): M. Gérard Ouellette, chef, secteur agriculture, Direction générale des ressources naturelles, Ressources; M. Guy LeBlanc, chef, secteur pêche, Direction générale des ressources naturelles, Ressources; M. P. F. Brady, conseiller en politique économique; Direction des politiques et du développement politique; M. T. Willis, spécialiste en agriculture, Direction générale des ressources naturelles, Ressources. Du ministère de l'Agriculture: M. C. F. Brouillard, sous-ministre adjoint de l'Expansion économique régionale et des Affaires internationales; M. Jean-Paul Ferland, directeur des Programmes d'outre-mer; M. T. H. Anstey, Division des recherches.

Le Comité reprend l'étude de son ordre de renvoi du vendredi 23 mai 1980 portant sur les relations entre pays développés et pays en voie de développement. (*Voir le procès-verbal du mercredi 25 juin 1980, fascicule n° 1*).

Les témoins répondent aux questions.

A 12 h 23, le Comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation du président.

TROISIÈME SÉANCE

(36)

Le Comité spécial sur les relations Nord-Sud se réunit aujourd'hui à 15 h 40 sous la présidence de M. Herb Breau (président).

Membres du Comité présents: MM. Breau, Dupras, Fretz, Ogle, Roche et Schroder.

In attendance: Mr. Robert Miller, Research Adviser.

Witnesses: From the Canadian International Development Agency: Mrs. Margaret Catley-Carlson, Acting President and Mr. Glen Shortliffe, Vice-President—Policy.

The Committee resumed consideration of its Order of Reference dated Friday, May 23, 1980 relating to relations between the developed and developing countries. (*See Minutes of Proceedings, Wednesday, June 25, 1980, Issue No. 1*).

Mrs. Catley-Carlson made a statement and, with Mr. Shortliffe, answered questions.

At 5:40 o'clock p.m. the Committee adjourned to the call of the Chair.

Aussi présent: M. Robert Miller, conseiller en recherche.

Témoins: De l'Agence canadienne de développement international: M^{me} Margaret Catley-Carlson, présidente intérimaire; M. Glen Shortliffe, vice-président—politique.

Le Comité reprend l'étude de son ordre de renvoi du vendredi 23 mai 1980 portant sur les relations entre pays développés et pays en voie de développement. (*Voir le procès-verbal du mercredi 25 juin 1980, fascicule n° 1*).

M^{me} Catley-Carlson fait une déclaration puis, avec M. Shortliffe, répond aux questions.

A 17 h 40, le Comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation du président.

Le greffier du Comité

Nora S. Lever

Clerk of the Committee

EVIDENCE

(Recorded by Electronic Apparatus)

Tuesday, October 28, 1980

• 0941

[Texte]

The Chairman: We continue this morning our meetings on the relationships between developed and developing countries. We are very happy to have before us this morning Mr. David Hopper who is a Vice-President for Asia of the World Bank. Mr. Hopper is a Canadian who has been very active a good part of his life in matters dealing with development, particularly food production and rural development. He has been a Canadian civil servant and the former Director of the International Development Research Centre. Was the title "Director"?

Mr. David Hopper (Vice-President (Asia), World Bank): I was President.

The Chairman: That is right, there is a chairman of the board, and there is a president. He has appeared before parliamentary committees on many occasions. Some of us were there at the time; at least my colleague, Doug Roche, and I and Maurice Dupras were then members of that subcommittee of the External Affairs Committee when Mr. Hopper came before us and was very helpful in shaping our recommendations at that time.

I would want to say publicly for the record that the members appreciated the work which had been done in preparation for all the meetings at the World Bank last August. We appreciated that very much. It was very helpful to us, and I want publicly to thank you and ask you to transmit those sentiments to your colleagues at the World Bank.

Mr. Hopper: Thank you, sir.

The Chairman: From my conversations with you I understand that you do not have a prepared statement per se, but from the way I know you I think you are always prepared.

An hon. Member: Hear, hear!

The Chairman: Maybe I could ask you two questions to start off and that could be your statement. We have had a lot of conflicting testimony presented to us. This is a good thing, of course. That is what we are here for, to create a debate; and there is nothing like enlightening debate to highlight an issue, to create better awareness and to understand the pros and cons of an issue and therefore be better able to make political judgments.

As I say, we have had a lot of conflicting opinions expressed on the question of food aid. They related to the legitimacy of food aid; the efficacy of food aid as a development element; within food aid a lot of people who appeared before us criticized the theory of food for work, in other words where the proceeds go for any kind of development; and we have had people who have criticized programmed food aid. I thought maybe you could give us the benefit of your knowledge on that, your opinion.

TÉMOIGNAGES

(Enregistrement électronique)

Le mardi 28 octobre, 1980

[Traduction]

Le président: Nous poursuivons ce matin nos réunions concernant les relations entre les pays développés et en voie de développement. Nous sommes très heureux de rencontrer ce matin M. David Hopper, qui est vice-président pour l'Asie de la Banque Mondiale. M. Hopper est un canadien, qui a consacré beaucoup d'activité pendant une bonne partie de sa vie aux questions concernant le développement, particulièrement la production alimentaire et le développement rural. Il a été fonctionnaire au Canada, et il est l'ancien directeur du Centre de recherches pour le développement international. Est-ce que votre titre était directeur?

M. David Hopper (vice-président (Asie), Banque Mondiale): J'étais président.

Le président: C'est juste, il y a un président du conseil d'administration et un président. Il a comparu en de nombreuses occasions devant des comités parlementaires. Certains d'entre nous étaient présents à l'époque; au moins mon collègue Doug Roche, moi-même et Maurice Dupras étaient alors membres du sous-comité du comité des affaires extérieures, lorsque M. Hopper a comparu devant nous et nous a beaucoup aidés dans la mise en forme d'une recommandation à l'époque.

Je veux dire publiquement, et officiellement que les membres ont beaucoup apprécié le travail qui a été effectué en préparation pour toutes les rencontres à la Banque Mondiale en août dernier. Nous avons été très reconnaissants de ce travail. Il nous a beaucoup aidés et je veux vous remercier publiquement et vous demander de transmettre nos meilleurs sentiments à tout vos collègues à la Banque Mondiale.

M. Hopper: Merci, monsieur le président.

Le président: D'après les conversations avec vous, je crois comprendre que vous n'avez pas préparé de déclaration comme telle, mais, vous connaissant bien, je pense que vous êtes toujours prêt.

Une voix: Bravo!

Le président: Je pourrais peut-être vous poser deux questions pour lancer la discussion, et ceci pourrait vous servir de déclaration. Nous avons entendu beaucoup de témoignages contradictoires dans ce comité. Il y a du bon là-dedans, bien sûr. C'est là notre fonction, de susciter le débat, et il n'y a rien de tel qu'un débat avisé pour jeter la lumière sur une question, pour faire prendre mieux conscience de la question et pour permettre de comprendre le pour et le contre; ceci nous donne la possibilité de porter des jugements politiques meilleurs.

Comme je le disais, nous avons entendu beaucoup d'opinions contradictoires sur la question de l'aide alimentaire. Ces opinions concernaient la légitimité de l'aide alimentaire; le rendement de l'aide alimentaire comme élément de développement; à l'intérieur du cadre de l'aide alimentaire, beaucoup de personnes qui ont comparu devant le comité ont critiqué la théorie de l'alimentation pour le travail, autrement dit, que deviennent les produits du développement quels qu'ils soient; et il y a aussi eu des gens qui ont critiqué l'aide alimentaire

[Text]

The second question relates to comments you so informatively made at private meetings we had at the World Bank. However I would like you to put on record for us where, if you were in our position, you think public policy should go in terms of external aid, and where you would put Canada's resources to work so that they can better provide benefits to Third World countries? And I say this realizing that you have always been a proponent of rural development and meeting the basic social needs of people where they are. So maybe those two questions will furnish you with the basis for an opening statement.

• 0945

Mr. Hopper: Thank you, Mr. Chairman. The reason for not providing you with an opening statement is that I think this is the first time I have come before a parliamentary committee without something to sell. The letter I received from your Clerk, Mrs. Lever, was quite exhaustive in topics that I might talk on, any one of which I could have addressed for some length of time. Since we had met before and you had been to the World Bank, there seemed little to be gained by my entering into a discursive statement which we had already covered basically at the Bank. I would be pleased to address your two questions. I will try to keep my remarks relatively short and perhaps open the discussion then for other questions that you or the committee may have.

You have asked about food aid. In some respects I am a partially repentant sinner on the issue of food aid. I think had I come before you a few years ago, I would have been among those who provided a great deal of caution about food aid. I have written extensively on the problems of food aid and the problems that it generates for the recipient countries; the dependency that it creates, the relative capacity or relative capability that it provides the recipient country to neglect their own agricultural development. And I think the record on food aid is very mixed. For those who would raise questions about it, I think these questions must be looked at very closely and very deliberately.

I will present, in the course of my remarks today, the part of my sin that I repent. Since going to the World Bank and since struggling with one country particularly that Canada has been deeply involved with on how they do try to resolve their food problems, I think I have come to some different conclusions from what I have put in my public statements or printed statements with regard to food aid.

Let me go back just a minute. My experience with food aid now basically is with two countries: the large amount of food assistance that went to India in the nineteen sixties, and the very substantial food assistance that now flows into Bangladesh. In the case of India, the food aid began after the droughts of 1957, primarily sparked by the Public Law for 80 Proposals from the United States. There was an agreement struck between the Government of the United States and the

[Translation]

programmée. Je pensais que vous pourriez peut-être nous faire profiter de vos connaissances à ce sujet, et de votre opinion.

La deuxième question concerne les commentaires que vous avez faits, au cours de rencontres privées à la Banque Mondiale. Toutefois, j'aimerais que vous nous donniez une déclaration officielle sur ceci. Si vous étiez à notre place, quelle est la direction que vous considérez que la politique publique devrait prendre en ce qui concerne l'aide extérieure, et comment mettriez-vous les ressources du Canada au travail de manière à fournir de meilleurs résultats pour les pays du Tiers-Monde? Je pose ma question en toute connaissance du fait que vous avez toujours poussé le développement rural, et le principe qu'il faut satisfaire aux besoins sociaux fondamentaux des gens où ils se trouvent. Ainsi donc, ces deux questions vous donneront les éléments d'une déclaration d'ouverture.

M. Hopper: Merci, monsieur le président. Ma raison pour ne pas faire de déclaration d'ouverture est que, je pense, c'est la première fois que je me présente devant un comité parlementaire sans avoir à vendre quelque chose. La lettre que j'ai reçue de votre greffier, Mme Lever, me donnait une liste très complète de sujets auxquels je pourrais m'adresser, et j'aurais pu sur chacun passer beaucoup de temps. Comme nous nous étions déjà rencontrés, et que vous aviez visité la Banque Mondiale, il me semblait qu'il y avait très peu à gagner en vous donnant un discours sur ce que nous avions déjà traité à la Banque. Je serais très heureux de traiter vos deux questions. Je tâcherai de restreindre la durée de mes remarques, et peut-être d'élargir la discussion à d'autres questions que vous ou les membres du comité pourraient avoir à poser.

Vous m'aviez posé une question sur l'aide alimentaire. D'un certain point de vue, je suis un pécheur partiellement repenté en ce qui concerne l'aide alimentaire. Il me semble que si j'avais comparu devant vous il y a quelques années, j'aurais fait partie de ceux qui recommandent beaucoup de prudence quant à l'aide alimentaire. J'ai beaucoup appris sur les problèmes de l'aide alimentaire, et sur les problèmes qu'elle cause dans les pays récipiendaires; sur les dépendances qu'elle crée, sur les possibilités relatives qu'elle offre au pays récipiendaire de négliger son propre développement agricole. Je pense aussi que le palmarès de l'aide alimentaire est très variable. Quand à ceux qui la mettent en question, je pense qu'il faut considérer leurs commentaires de très près, et avec beaucoup de soin.

Dans mes remarques d'aujourd'hui, je vais présenter la partie de mon péché que je regrette. Depuis que je travaille à la Banque Mondiale, et que je lutte, en particulier avec un pays auquel le Canada a eu énormément affaire, sur la manière dont ils s'efforcent de résoudre leurs problèmes alimentaires, je pense que j'ai atteint quelques conclusions différentes de celles que j'aurais incorporées dans mes déclarations publiques ou écrites concernant l'aide alimentaire.

Je vais commencer par revenir un peu en arrière. A l'heure actuelle, mon expérience de l'aide alimentaire concerne principalement deux pays: je connais surtout l'importante aide alimentaire qui a été consacrée à l'Inde pendant les années 1960, et l'aide alimentaire très importante qui est maintenant orientée vers le Bangladesh. Dans le cas de l'Inde, l'aide alimentaire a commencé après la sécheresse de 1957, et a son origine principalement dans la Loi Publique sur 80 Propositions des

[Texte]

Government of India in 1959 which said that this assistance the United States was providing would be emergency assistance only; that it would be stored for use by the Government of India in times of food difficulty. Unfortunately, both governments ignored that clause of their agreement. And the food assistance that flowed into India from 1957 until the late sixties primarily permitted the Government of India to live on food at the margin from the United States and latterly from Canada.

Indeed, this was almost official policy. When I was working with the Planning Commission at the time of the preparation of the third plan in India—that was roughly in the middle sixties—one of the Planning Commission members pointed out the question as to why they should worry about their investments in agriculture, when they could farm the fields of Kansas and Saskatchewan and get paid for doing it. The “getting paid for doing it” aspect was that the food aid would arrive in the ports of Bombay and Calcutta; it was sold by the Government of India on the basis of long term notes held by the donor governments; and quite bluntly the money was used to assist in the balancing exercise that all governments have to undergo—that is, the revenues went into the general coffers of the government.

And I think it can be demonstrated as I have done in some articles that despite stagnating agriculture and a rising population, the price levels in India from 1960 until 1965 did not break through in agricultural products. Farm gate prices did not increase. There was very little incentive for farmers to move aggressively to develop their agriculture and, because of the increasing reliance that India had on food assistance from North America, there was little effort on the part of the Government of India to redress the investment balances between agriculture and other sectors of the economy.

• 0950

The droughts of 1965 and 1966 represented a major problem. The North American countries, indeed the countries of the world responded. And at the peak of that drought period which could have been devastating in terms of famine, roughly 10 million tons of food grain were shipped from the outside world to India—ten million tons a year. That is a very substantial amount of food grain.

There were efforts at that time on the part of the United States to impose some discipline upon the Government of India to take more seriously its agricultural development needs. The history of Indian agricultural development is one of ups and downs in policy. Every time they got into trouble, they would proceed to allocate to agriculture. The next good monsoon, they would disinvest in agriculture, or they would slight agriculture in the investment priorities of the country. It was not until the droughts of 1972-73 when food became very difficult to get because of the worldwide shortage, that the

[Traduction]

États-Unis. Le gouvernement des États-Unis et le gouvernement de l'Inde ont conclu un accord en 1959, déclarant que cette aide fournie par les États-Unis ne serait qu'une aide d'urgence; qu'elle serait mise en réserve, par le gouvernement de l'Inde pour utilisation en cas de difficultés alimentaires. Malheureusement, les deux gouvernements ont ignoré cette clause de leur accord. L'aide alimentaire qui a été dirigée vers l'Inde de 1957 jusqu'à la fin des années 1960 a permis avant tout au gouvernement de l'Inde de survivre grâce aux ressources alimentaires marginales des États-Unis et plus tard du Canada.

De fait, il s'agissait presque d'une politique officielle. Dans mon travail avec la commission de planification, au moment de la préparation du troisième plan de l'Inde—c'était en gros dans le milieu des années soixante—un des membres de la commission de planification avait remarqué: pourquoi devraient-ils se soucier de leurs investissements agricoles, alors qu'ils pouvaient cultiver les champs de Kansas et de la Saskatchewan et recevoir un paiement pour cela. L'aspect «paiement pour cela» venait du fait que l'aide alimentaire arrivait dans les ports de Bombay et Calcutta; elle était vendue par l'état de l'Inde sous forme de notes à long terme détenues par le gouvernement donateur; et, pour parler franchement, l'argent contribuait à l'exercice d'équilibre auquel doivent se livrer tous les gouvernements—autrement dit, les recettes de la vente de produits alimentaires passaient dans le grand coffre du gouvernement.

Et on peut, je pense, démontrer, comme je l'ai écrit dans certains articles, qu'en dépit de la stagnation de la culture et de l'accroissement de la population, il n'y a pas eu de développement des prix de produits agricoles en Inde de 1960 à 1965. Les prix à la ferme n'ont pas augmenté. Les agriculteurs n'avaient que très peu d'incitation à agir de manière agressive pour développer leur agriculture et, étant donné que l'Inde comptait de plus en plus sur l'aide alimentaire venant d'Amérique du Nord, le gouvernement de l'Inde faisait très peu d'efforts pour corriger les rapports d'investissements entre l'agriculture et les autres secteurs de l'économie.

Les sécheresses de 1965 et 1966 ont constitué un problème de première importance. Les pays d'Amérique du Nord, et de fait tous les pays du monde ont réagi. Au point culminant de cette période de sécheresse, qui aurait pu causer une famine dévastatrice, environ dix millions de tonnes de céréales alimentaires ont été envoyées par le reste du monde à l'Inde—dix millions de tonnes en un an. Ceci représente une quantité très importante de céréales alimentaires.

A cette époque, il y a eu certains efforts de la part des États-Unis pour imposer une certaine discipline au gouvernement de l'Inde, le forçant à prendre plus au sérieux les besoins du développement agricole. L'histoire du développement agricole de l'Inde est fait de montagnes russes. Chaque fois qu'il y avait des difficultés, le gouvernement établissait des allocations pour l'agriculture. A la prochaine bonne mousson, il supprimait ses investissements, ou bien établissait des priorités d'établissement défavorables à l'agriculture. Ce n'est qu'après la sécheresse de 1972-1973, au cours de laquelle il fut très

[Text]

Government of India took seriously the agricultural problem. Under Mrs. Gandhi's leadership and with Mr. Subramaniam as Minister of Finance, a large investment program was begun. This has carried on in India, with the payoff that we have seen in this past year where India did manage to get through what was probably one of the worst drought years of this century without difficulty. They had 22 million tons of food grain in stock. They drew it down to 14 million tons. They proceeded to reallocate in agriculture. Their production levels, although down 7 million tons, have permitted the slow rebuilding of the stock that they hold. It is that Indian experience which has caused me to write critically of food aid.

Now Mr. Chairman, I would like to turn to the Bangladesh experience as we see it today. Bangladesh is a small country although potentially a highly productive country. There are about 25 million acres of cropped farm land producing insufficient to support a population of 85 million people. The population is growing at the rate of about 2.8 per cent per annum.

The food production in Bangladesh, primarily rice with latterly some wheat, has been stagnant for the last four years at about 13.3 million tons or thereabouts, that average. Last year it dropped to 13 million tons with the drought situation. Making allowances for waste and so on, this means that they are producing in Bangladesh an amount of food that is about equivalent to 14 ounces per day per capita; 1400 calories per day from grain. It is an absolute shortage in terms of the requirements of that country, of about 2 million tons. The gap has been met by both commercial purchases from Bangladesh and by an inflow of about a million tons a year from donors. That rose to about 1.2 million tons last year in a drought period.

I would like now to refer to the agricultural year 1980 to 1981 in Bangladesh. That year starts July 1, and ends June 30. Our hope is, indeed our expectation is, that Bangladesh may finally have broken through. The monsoon was a good one; the rain supplies were excellent; and they may produce as much as 14, perhaps 14.3 million tons. This would be up a million tons over the longer term average of the last four years. This means an increase of about 7.5 per cent. Now we estimate this will cut Bangladesh's requirement from that 2 million ton deficit or gap to about a million-ton gap.

Now, Mr. Chairman, I think what is important here for the committee is to recognize that this is an absolute gap. Bangladesh just does not have the food. And whatever we must say on the pros and cons of food aid, we have to face the fact that in Bangladesh the domestic production is inadequate to meet domestic demands. Yet that gap must be filled. If it is not to be filled by concessionary assistance from the great food producing nations of the world, or the great food surplus producing nations of the world, it will have to be met from budgetary resources and foreign exchange resources that Ban-

[Translation]

difficile d'obtenir de l'alimentation, étant donnée la pénurie mondiale, que le gouvernement de l'Inde a pris au sérieux son problème agricole. Sous la direction de Mme. Gandhi, et avec M. Subramaniam comme ministre des finances, un programme important d'investissement a été lancé. La poursuite de ce programme a eu pour effet que nous avons vu l'Inde, au cours de l'an dernier, s'arranger pour supporter ce qui constituait probablement l'une des pires années de sécheresse du siècle, sans difficultés. Il y avait un stock de 22 millions de tonnes de céréales alimentaires, qui a été réduit à 14 millions de tonnes. Le gouvernement a procédé à des réallocations de fonds à l'agriculture. Les niveaux de production, bien que réduits de 7 millions de tonnes, ont permis de rétablir lentement leurs stocks. C'est cette expérience en Inde qui m'a mené à écrire mes critiques sur l'aide alimentaire.

Maintenant, monsieur le président, je voudrais passer à l'expérience du Bangladesh, que nous connaissons à l'heure actuelle. Le Bangladesh est un pays de petite taille, bien que son potentiel de production soit élevé. Il y a environ 25 millions d'acres de terre agricole cultivée, dont la production est insuffisante pour une population de 85 millions. La population s'accroît au taux d'environ 2,8 p. 100 par an.

La production alimentaire du Bangladesh, constituée principalement du riz, avec depuis quelque temps un peu de blé, est stagnante depuis quatre ans, restant au niveau de près de 13,3 millions de tonnes environ. L'an dernier, la sécheresse l'a fait tomber à 13 millions de tonnes. Si l'on prend en compte, les pertes etc, le Bangladesh produit une quantité alimentaire équivalente à peu près à 14 onces par jour par personne; 1440 calories par jour de céréales. Ceci constitue une pénurie absolue, quant aux besoins du pays, de l'ordre de 2 millions de tonnes. Cette lacune a été comblée à la fois par les achats commerciaux du Bangladesh et par des donations représentant environ un million de tonnes par an. Ces donations ont augmenté pour atteindre 1,2 million de tonnes l'an dernier, pendant la sécheresse.

Si vous voulez, maintenant considérez l'année agricole 1980-1981 au Bangladesh. Cette année commence au 1^{er} juillet et se termine le 30 juin. Nous espérons, et de fait nous nous attendons que le Bangladesh va finalement avoir réussi. La mousson a été bonne; les pluies étaient excellentes; et le pays pourrait produire 14 millions, peut-être même 14.3 millions de tonnes. Ceci représenterait un million de plus que la moyenne à long terme des quatre dernières années. Autrement dit, une augmentation d'environ 7.75 p. 100. Nous estimons qu'une telle réussite réduirait les besoins extérieurs du Bangladesh du niveau de 2 millions de tonnes à environ 1 million de tonnes.

Monsieur le président, je pense que ce qui est important pour ce comité est de reconnaître qu'il s'agit d'une pénurie absolue. Le Bangladesh n'a tout simplement pas ces ressources alimentaires. Quoi que nous puissions dire sur le pour et le contre de l'aide alimentaire, il faut reconnaître le fait qu'au Bangladesh la production intérieure est inadéquate pour satisfaire aux besoins intérieurs. Et pourtant, il faut bien combler cette lacune. Si elle n'est pas comblée par des concessions de la part des grandes nations alimentaires du monde, ou de la part des nations qui ont de grands surplus alimentaires, cette lacune

[Texte]

gladesh does not have. As I pointed out, Bangladesh has made commercial purchases right along ever since 1971 from the war of independence.

• 0955

But we believe in the bank that we have made a very significant breakthrough with Bangladesh on the food problem and we are now viewing food aid as part of and as a single component in a total food system. We have worked with Bangladesh, first of all, to redress the problems in their food production activities. Last year a joint Bangladesh-World Bank team produced a medium term food production plan which has now been made quite specific. There are district targets and district programs to implement this plan over the course of the next five years. We believe that if the timetable for the food production plan can be adhered to—and I might say that they are now ahead of that timetable—and assuming average weather by the year 1985 Bangladesh should be self-sufficient for the population of 1985; to do this it would have to produce somewhere between 17 million and 18 million tons of rice and wheat. As a part of that food production plan, last year there was fielded in Bangladesh a very great increase in the availability of fertilization and irrigation facilities. These resulted in what was a significant expansion of food production in Bangladesh.

In the wheat season, that grain is planted generally at the end of December, or in early January; it is harvested in late April and throughout May. In the wheat season of 1979, Bangladesh produced about half-a-million tons of wheat. In the wheat season of 1980, Bangladesh produced about a million-and-a-half tons of wheat. Our expectation is that, next year, it will be up to two million tons; by 1985 it may rise to as much as five million tons. That is a season in which irrigation dependency is absolute. It is the dry season. There are very, very little rainfall in that period, and the key to wheat production in that season is the availability of water. The medium term food production plan that the World Bank has worked out with Bangladesh lays great stress upon the expansion of irrigation facilities for farmers.

The second component of the food system that we are working with in Bangladesh is the distribution system. I am sure that testimony has been provided to this committee that the distribution system in Bangladesh is a rationing system primarily focused on the cities. This is supported by Charges which to my knowledge have appeared most recently in *Le Monde*—but there are charges which appear in many different records of course—indicating that the rationing system is primarily focused on the urban centres; that the chief beneficiaries are civil servants who, indeed, do represent a large proportion of the urban population, and the military.

[Traduction]

devra être comblée à même les ressources budgétaires et les ressources de devises étrangères que le Bangladesh ne possède pas. Comme je l'ai indiqué, le Bangladesh a dû faire des achats commerciaux tout le temps, depuis 1971 et la guerre d'indépendance.

Mais, à la Banque, nous pensons que nous avons eu une réussite très significative au Bangladesh quant au problème alimentaire, et nous considérons maintenant l'aide alimentaire comme faisant partie d'un système alimentaire total dont elle n'est une seule composante. Nous avons coopéré avec le Bangladesh tout d'abord pour corriger des problèmes dans leurs activités de production alimentaire. L'an dernier, une équipe mixte Bangladesh-Banque Mondiale a produit un plan de production alimentaire à moyen terme, qui est maintenant très spécifique. Il y a des objectifs de district et des programmes de district pour mettre ce plan en vigueur au cours des cinq années à venir. Nous considérons que s'il est possible de respecter l'échéancier du plan de production alimentaire—et, je peux le dire, ils sont maintenant en avance sur cet échéancier—et si l'on suppose que les conditions météorologiques seront moyennes, le Bangladesh devrait pouvoir en 1985 satisfaire à tous les besoins alimentaires de la population de 1985, ce qui représenterait une production se situant entre 17 millions et 18 millions de tonnes de riz et de blé. L'an dernier, dans le cadre de ce plan de production alimentaire, on a introduit au Bangladesh une augmentation très importante des moyens d'application d'engrais et d'irrigation. Ceci a eu pour effet une expansion importante de la production alimentaire au Bangladesh.

Pour la saison du blé—cette céréale est plantée en général vers la fin de décembre ou au début de janvier, elle est récoltée fin avril et pendant le mois d'août. Pendant la saison du blé en 1979, le Bangladesh a produit environ un demi million de tonnes de blé. Pendant la saison 1980, le Bangladesh a produit environ 1 million et demi de tonnes de blé. Nous prévoyons que l'an prochain la production atteindra 2 millions de tonnes; en 1985, il pourrait atteindre jusqu'à cinq millions de tonnes. La saison du blé est une saison où l'on dépend absolument de l'irrigation. C'est la saison sèche. Il y a très très peu de pluie pendant cette période, et la production de blé dans cette saison dépend essentiellement de l'eau disponible. Le plan de production alimentaire à moyen terme élaboré par la Banque Mondiale avec le Bangladesh met très fortement l'accent sur l'expansion des installations d'irrigation pour les agriculteurs.

La deuxième composante du système alimentaire auquel nous travaillons au Bangladesh est le système de distribution. Je suis sûr que certains témoins ont déclaré à ce comité que le système de distribution du Bangladesh est un système de rationnement, orienté avant tout vers les villes. Cette opinion est appuyée par des accusations qui, à ma connaissance, ont paru récemment dans *Le Monde*—mais il y a naturellement des accusations paraissant dans beaucoup de média différents—indiquant que le système de rationnement est orienté principalement vers les centres urbains; que les bénéficiaires principaux sont les fonctionnaires, qui, de fait, représentent

[Text]

The Bangladesh rationing system has its roots in the British laws of 1942 when, after the fall of Burma, the rice supplies to that part of the British Empire, the Indian Empire, were cut off. At that time the British introduced by law a rationing plan which was focused on the urban centres, primarily Calcutta, Dacca, Comilla, a few of the towns that the British held. This was at a time of war when the Burma front was very active, and the concerns that the British had were not in the rural areas, because whatever was going to be produced in those areas would be eaten in those areas with only a small surplus flowing into the urban centres, so it was to the urban centres that the British paid first attention.

In 1971 after the formation of Bangladesh, the rationing plan was introduced. That act was just revived. It is known as the Statutory Rationing Element and it is focused again on the cities. Modified rationing additions to that plan called the Modified Rationing Plan, extends this ration system to smaller towns, district head-quarters centres, and so on; so there are some amendments to that Modified Rationing Plan that channels some food into immediate elements of the area.

• 1000

The modified plan also provides some food to the unemployed. Primarily the statutory plan goes through the employers; the modification to that plan attempts to address the urban poor who are without work.

In our conversations with the Government of Bangladesh, it is now government policy there over time to eliminate this rationing scheme retaining only those components that are focused on the poor. Indeed, we have agreements with the Government of Bangladesh to the effect that, as the food production program begins to provide the government with a larger, assured source of domestic supply, that the ration levels slowly will be eased out.

The picture looks brighter, Mr. Chairman, what with the very substantial wheat crop produced this year; a price-support program that the Bangladesh government has for farmers, and the prospect of a very good rice crop and almond crop this year to be harvested roughly in December. There is also a rather good interseason crop known as the "house" crop to come; this is planted when the monsoon rains come in late April or early May and is harvested in July and August, and was an abundant crop as well. So the government has now procured through its price-support operations a record supply of food grains and has in storage at present about 1.3 million tons of food grain. This is at a time when the world food program estimates on which we rely very much and our own estimates of current supplies in Bangladesh predicted about half a million tons. So the government now has an 800,000-ton cushion.

[Translation]

une forte proportion de la population urbaine, ainsi que les forces armées.

Le système de rationnement du Bangladesh prend son origine dans les lois britanniques de 1942, à une époque où, après la chute de la Birmanie, les fournitures de riz de cette partie de l'empire britannique, l'empire de l'Inde, furent supprimées. A cette époque, les britanniques établirent des lois imposant un plan de rationnement orienté vers les centres urbains, avant tout Calcutta, Dacca, Comilla, certaines des villes tenues par les britanniques. Il s'agissait d'un temps de guerre, où le front de Birmanie était très actif, et les britanniques ne se préoccupaient pas beaucoup des régions rurales, étant donné que ce qui était produit dans ces régions serait consommé sur place avec très peu d'excédant pour les centres urbains; c'est pourquoi les britanniques se concentrèrent sur les centres urbains.

En 1971, après la formation du Bangladesh, fut introduit le plan de rationnement; il s'agissait en fait d'une résurrection de la même loi, connue sous le nom de Statutory Rationing Element (élément de rationnement statutaire) qui est de nouveau concentré sur les villes. Des suppléments modifiés par ce plan, intitulés plan de rationnement modifié, étendent ces systèmes de rationnement aux villes de plus petite taille, aux centres de district et ainsi de suite; ainsi donc, ce plan de rationnement modifié comporte des amendements qui orientent certaines ressources alimentaires vers les éléments immédiats de la région.

Le plan modifié prévoit également des ressources alimentaires pour les chômeurs. Le plan statuaire fonctionne principalement par l'intermédiaire des employés; la modification de ce plan s'efforce de prendre en considération les pauvres des villes, qui sont au chômage.

Dans nos conversations avec le gouvernement du Bangladesh, nous apprenons que la politique du gouvernement sur ce point est maintenant d'éliminer progressivement ce système de rationnement, en ne conservant que les composantes orientées vers les pauvres. De fait, nous avons avec le gouvernement du Bangladesh des accords selon lesquels, au fur et à mesure que le programme de production alimentaire assure au gouvernement une source intérieure plus importante et certaine, les niveaux de rationnement seront progressivement éliminés.

Le tableau devient moins sombre, monsieur le président, avec la récolte de blé très importante produite cette année, un programme de soutien des prix organisé par le gouvernement du Bangladesh pour les agriculteurs, et la perspective d'une très bonne récolte de riz et d'amandes cette année au mois de décembre. On prévoit également une récolte inter-saison plutôt bonne, que l'on appelle la récolte «maison», il s'agit de la récolte qui est plantée à l'arrivée des pluies de la mousson fin avril ou début mai, et recueillie en juillet et août, et qui était également abondante. Ainsi, le gouvernement s'est assuré, par ces opérations de soutien des prix, une réserve record de céréales alimentaires, et stocke à présent environ 1,30 millions de tonnes de céréales alimentaires. Et ceci, à un moment où les estimés du programme alimentaire mondial, sur lesquels nous nous appuyons fortement, ainsi que nos propres estimés des ressources actuelles du Bangladesh prévoyait des ressources

[Texte]

The interesting effect of this cushion has been a reduction in prices in Bangladesh and a very greatly reduced off take from the ration system. The market prices are about equivalent to the ration prices at the present time. Ration grain is considered somewhat inferior largely because the dealers handle a further quality classification of grain. So, if they can buy it just as cheaply, people prefer to buy open-market grain rather than rationed stocks.

Assuming some good years and the onward progress of the production plan, this gives us hope that the government will be able to eliminate the ration system in the course of time. They are and will continue to be looking at means for ensuring that food supplies are available to the lowest income rung of the population which does not have the purchasing power to meet its needs adequately through the market mechanisms.

A third component of our food system for Bangladesh is the examination of the marketing system. There has been a study developed of the private trade in Bangladesh encouraged by government. Both in Dacca and here our knowledge is inadequate about a lot of things; for instance, how food is marketed in Bangladesh; where the markets are; how prices are determined; the role of the private trade; how the surpluses are accumulated and collected from the villagers; the role of the collecting markets in relation to the major market centres, and so on. We do not know how to identify many of these market centres, and we will be working with the Government of Bangladesh in a major marketing study. The United States Department of Agriculture will be providing some assistance through its agency for international development.

The purpose of this study is to enable the government, once an assured stock is in hand, to provide interventions in the market mechanism that will prevent disastrous price rises and curb speculation in market activities. That open-market sales policy of the government may depend upon a stock we estimate to be minimally about a million tons. It will not be the stock that would have to be in place if there were another disastrous crop or a major flood that would jeopardize the total production of the nation. We estimate that Bangladesh should have on hand about 500,000 tons of grain for those emergency purposes. In other words, Mr. Chairman, we estimate that the minimal stock necessary for the Government of Bangladesh to move to greater reliance on market mechanisms and market flows would have to be approximately 1.5 million tons; and that stock would need to grow a bit as the population and the demand for food increases.

• 1005

The fourth component of the food system which Bangladesh is now putting into place is a high level food policy cell—an

[Traduction]

d'environ un demi million de tonnes. Ainsi donc, le gouvernement dispose maintenant d'un tampon de 800,000 tonnes.

Ce tampon a produit au Bangladesh un effet intéressant: les prix ont diminué, avec forte réduction du prélèvement sur le système de rationnement. Les prix du marché sont à peu près équivalents aux prix de rationnement à l'heure actuelle. Les céréales de rationnement sont considérées un peu inférieures aux céréales du marché, en grande partie parce que les distributeurs arrangent un nouveau classement de qualité des céréales. C'est pourquoi, s'il est possible d'acheter des céréales au même prix sur le marché, les gens les préfèrent aux stocks de rations.

Ceci nous donne à espérer, en comptant sur quelques bonnes années et sur le progrès du plan de production, que le gouvernement sera en mesure d'éliminer progressivement le système de rationnement. Ils examinent maintenant, et ils continueront de le faire à l'avenir, des moyens d'assurer des ressources alimentaires à l'échelon le plus bas de la population, qui n'a pas le pouvoir d'achat nécessaires pour satisfaire à ses besoins sur le marché normal.

Il y a une troisième composante dans notre système alimentaire pour le Bangladesh, et c'est l'examen du système de marchés. Il y a eu une étude du commerce privé encouragé par le gouvernement au Bangladesh. Nos connaissances, tant à Dacca qu'ici sont insuffisantes sur beaucoup de points; par exemple, comment se fait la mise sur les marchés des produits alimentaires au Bangladesh? Où sont situés les marchés? Comment se déterminent les prix? Quel est le rôle du commerce privé? Comment sont accumulés et recueillis les excédents des villages; le rôle des marchés de recueil par rapport aux centres importants, etc. Nous ne savons pas comment identifier beaucoup de ces centres de marchés, et nous allons coopérer avec le gouvernement du Bangladesh à une étude importante de mise en marché. Le ministère de l'agriculture des États-Unis fournira de l'aide par l'intermédiaire de son agence pour le développement international.

L'objectif de cette étude est de permettre au gouvernement, une fois qu'il disposera d'un stock assuré, d'effectuer des interventions dans les mécanismes des marchés, qui empêchera les hausses désastreuses des prix et freinera la spéculation dans les activités de marché. Cette politique du gouvernement concernant les ventes de marché libre peut dépendre d'un stock que nous estimons à un minimum d'environ un million de tonnes. Il ne s'agit pas du stock qui serait nécessaire en cas de désastre de récolte ou d'une inondation importante, qui mettrait en danger la production totale de la nation. Nous estimons que pour ces besoins d'urgence le Bangladesh devrait disposer d'environ 500,000 tonnes de céréales. Autrement dit, monsieur le président, nous estimons que le stock minimum nécessaire pour que le gouvernement du Bangladesh puisse s'en remettre plus aux mécanismes et mouvements des marchés serait de l'ordre de 1,5 millions de tonnes; ce stock devrait augmenter progressivement, avec la population et la demande alimentaire.

La quatrième composante du système alimentaire que le Bangladesh est en train d'installer est une équipe d'élaboration

[Text]

appropriate secretariat reporting to a committee of cabinet. That secretariat will take a look at such matters as price relationships in Bangladesh; the price of food versus the price of inputs like fertilizer, diesel fuel, pump sets and so on. And it will begin to lay foundations for the food production programs for the latter part of this decade along the lines that they have now for the medium term food production plan.

Mr. Chairman, I realize that I have gone into some detail about this system in Bangladesh. I wanted to indicate that it is our belief, as I think it is the belief of the Government of Bangladesh, that critical to the success of this evolving food system within the country is the continuous contribution from the major food surplus nations of the world. Bangladesh will require will be drawing down its stock at the rate of about 130,000 tons a month. That is what is required to operate their ration system. We estimate that under the open market system it will not be a very smooth draw-down; the government will need to have a buffering capacity to a level of about a million tons if it is to engage in open market sales in an effort to try to keep some stability in both farm prices and domestic consumer prices.

Mr. Chairman, many in Bangladesh are at the line, even with their civil servants or privates in the army. Anywhere from 75 per cent to 95 per cent of the household income goes to purchase food materials, food supplies. This is the meaning of poverty. And in those circumstances, I do not think that the community of nations can afford to ignore the fact that there is an absolute deficit in Bangladesh. It is not now a question of substituting food aid to permit further investments in steel mills or in port facilities or some other elements of modern industry. Rather in Bangladesh it is a question at the present time—but I hope not into the too distant future—of being able to support a policy of government that seeks to produce a viable, self-sufficient, agriculture for Bangladesh.

The Chairman: Thank you. But since we are limited in time, I wonder whether if members have questions on food aid or production before you go to my second question, we could take those questions now. Would committee members like to stay on that subject, or would you rather go to something else?

Mr. Ogle: I have a different question altogether, I want to speak on a different theme.

The Chairman: So maybe you can wait for that? Does anyone have any questions on food production or food aid?

Mr. Roche: I do, but I will wait until he is finished.

The Chairman: Doug Frith?

[Translation]

de politiques élémentaires de niveau élevé—un secrétariat approprié, responsable directement envers un comité du cabinet. Ce secrétariat examinera les questions comme les relations de prix au Bangladesh; les rapports entre les prix des aliments et les prix des matières premières—engrais, carburant diesel, ensemble de pompes, etc. Il commencera à établir les fondements des programmes de production alimentaire, pour la deuxième partie de cette décennie, selon les lignes directrices existant à l'heure actuelle pour le plan de production élémentaire à moyen terme.

Monsieur le président, je me rends compte que j'ai présenté avec beaucoup de détail ce système du Bangladesh. Je voulais montrer que nous croyons fermement, comme, je crois, le gouvernement du Bangladesh, qu'un élément critique pour la réussite de ce système alimentaire en évolution à l'intérieur du pays et que les nations du monde qui ont des excédents alimentaires importants continuent à contribuer. Le Bangladesh devra puiser dans son stock à raison d'environ 130,000 tonnes par mois. C'est ce qui est nécessaire pour le fonctionnement de leur système de rationnement. Nous estimons que dans le système du marché libre, cette opération ne sera pas très régulière; le gouvernement a besoin de disposer d'une capacité de tampon d'un niveau d'environ 1 million de tonnes, pour pouvoir se lancer dans une vente sur le marché libre, dans le but de nous fournir une certaine stabilité tant dans les prix agricoles que dans les prix à la consommation intérieure.

Monsieur le président, il y a beaucoup de gens au Bangladesh qui sont à la limite, même parmi les fonctionnaires et les soldats dans l'armée. 75 p. 100 à 95 p. 100 du revenu familial est consacré à l'achat de produits alimentaires. C'est là ce que signifie la pauvreté. Dans ces circonstances, je ne pense pas que la communauté des nations puisse se permettre d'ignorer le fait que le Bangladesh présente un déficit absolu. Il ne s'agit pas à l'heure actuelle de remplacer l'aide alimentaire par d'autres investissements dans les aciéries ou des installations portuaires ou autres éléments de l'industrie moderne. Il s'agit plutôt, au Bangladesh à l'heure actuelle—mais, je l'espère, pas pour trop longtemps—de pouvoir aider une politique du gouvernement qui cherche à produire une agriculture viable et autonome au Bangladesh même.

Le président: Merci. Mais comme nous avons un temps limité, je me demande si les membres du comité ont des questions à poser sur l'aide alimentaire ou sur la production alimentaire avant que vous ne passiez à ma deuxième question. Peut-être pourrions-nous avoir ces questions tout de suite. Les membres du comité préfèrent-ils en rester à ce sujet, ou voulez-vous plutôt passer à quelque chose d'autre?

M. Ogle: J'ai une question complètement différente, je voudrais parler d'un thème différent.

Le président: Dans ce cas, vous pourriez peut-être attendre? Quelqu'un a-t-il des questions sur la production ou l'aide alimentaire.

M. Roche: J'en ai, mais je vais attendre que M. Hopper ait fini.

Le président: Frith?

[Texte]

Mr. Frith: Mr. Hopper, you mentioned your two experiences: one in India, one in Bangladesh. It is my understanding of that situation that in India, from 1959 when the U.S.A. introduced their food program until the late sixties and early seventies when the World Bank went to India, the government itself deliberately did not focus on agricultural reform policies that might get the Indian population out of its continuous food importation problem. And it was only in the early seventies or late sixties that they actually began to implement those effective agricultural reform policies that in such a very short period of time, six years, have brought them up to this situation.

Mr. Hopper: Yes, sir.

Mr. Frith: Now given your experience with India, was that knowledge then transformed to the situation in Bangladesh? Perhaps we can focus on mechanisms. There are some similarities between Bangladesh and India and, yet, through either price support mechanisms for the farmer within Bangladesh or through some other mechanism, they have been able to avoid experiencing the Indian situation which existed from, say 1959 to 1969, if we can use that as the period. What are those mechanisms? Were they imposed on them by the World Bank? Were they imposed on them by the donor countries? How did they get around the problem of importing food which they still are doing, and yet maintain internal prices so that it was profitable for a farmer to have production on his own acreage?

• 1010

Mr. Hopper: Bangladesh only recently has moved to what we would class as incentive prices. The farm-gate price in Bangladesh now is about equivalent to the world farm-gate price in our countries or elsewhere. There is now very substantial incentive in Bangladesh to expand production. We are concerned that these incentives do not get into an imbalance. In the wheat case, quite frankly, the wheats have come across the line from West Bengal in India. The seed has been smuggled in and farmers have used it to expand wheat production. But it has been necessary for the Government of Bangladesh to support this with a large investment in irrigation pumps and so on, and that investment has only recently begun to move forward.

Let me just sketch in the Bangladesh case. There are a lot of dissimilarities with India, but I do not want to press the analogy too far. However, in policy terms, I think Bangladesh is about where India was in 1972-73 when the Government of India finally made a long term commitment to investments in agricultural production, food production. Bangladesh, I think, is now making that policy commitment. We have agreements with them and will expand our lending in the Bank fairly rapidly if they, in turn, produce a certain implementation performance in their food sector. We have worked this out in immense detail with them as to annual targets, pump sets fielded, and so on. In fact in developing this policy, we were

[Traduction]

M. Frith: M. Hopper, vous avez mentionné vos deux expériences: l'une en Inde, l'autre au Bangladesh. D'après ce que je crois comprendre de la situation en Inde, depuis 1959, au moment de l'introduction du programme alimentaire des États-Unis, jusqu'à la fin des années 1960 au début des années 1970 lorsque la Banque Mondiale est allée en Inde, le gouvernement de l'Inde, de propos délibéré, ne s'est pas concentré sur des politiques de réforme agricole qui auraient pu tirer la population de l'Inde de son problème constant d'importation alimentaire. Et ce n'est qu'au début des années 1970 ou à la fin des années 1960 que le gouvernement s'est vraiment mis à mettre en place ces politiques de réforme agricole efficaces qui, en une période si brève, six ans, les ont amené à cette situation présente.

M. Hopper: Oui monsieur.

M. Frith: Eh bien, étant donnée votre expérience en Inde, ces connaissances ont-elles été appliquées à la situation au Bangladesh? Nous pourrions peut-être nous concentrer sur le mécanisme. Il y a certaines ressemblances entre le Bangladesh et l'Inde. Et pourtant, soit par leur mécanisme de soutien des prix aux agriculteurs à l'intérieur du Bangladesh ou un autre mécanisme, on a réussi à éviter de connaître une situation semblable à celle de l'Inde, par exemple de 1959 à 1969, pour parler de cette période. Quelles sont les mécanismes en questions? Est-ce la Banque Mondiale qui les leur a imposés? Ou bien sont-ce les pays donateurs? Comment ont-ils résolu le problème, important les produits alimentaires, comme ils le font encore, et pourtant soutenant les prix à l'intérieur, de sorte que les agriculteurs tirent profit de leur production sur leur propre terre?

M. Hopper: Ce n'est que récemment que le Bangladesh est passé à ce que nous pourrions appeler des prix d'incitation. Les prix sur la ferme au Bangladesh sont maintenant à peu près équivalents aux prix sur la ferme dans nos pays ou ailleurs. Il y a maintenant au Bangladesh beaucoup d'incitation à l'expansion de la production. Notre préoccupation est que ces incitations ne produisent pas un déséquilibre. Franchement, le blé a traversé la frontière, de l'État de West Bengal en Inde. Les semences sont entrées en contrebande, et les agriculteurs les ont utilisées pour augmenter leur production de blé. Mais il a fallu que le gouvernement du Bangladesh apporte son appui, sous forme de gros investissement en pompes d'irrigation etc., et ce n'est que récemment que cet investissement a commencé à progresser.

Laissez-moi vous esquisser le cas du Bangladesh. Il y a beaucoup de différences avec l'Inde, et je ne veux pas pousser la comparaison trop loin. Toutefois, je pense qu'en ce qu'il concerne la politique, le Bangladesh en est à peu près où en était l'Inde en 1972-73, époque à laquelle le gouvernement de l'Inde s'est finalement engagée à long terme à des investissements pour la production agricole et alimentaire. Je pense que le Bangladesh est en train de prendre ce genre d'engagement de politique. Nous avons des accords avec le gouvernement, et allons augmenter assez rapidement les prêts de la Banque, si le gouvernement, de son côté peut assurer une certaine performance des mises en vigueur des plans dans le secteur alimen-

[Text]

behind them. They were more ambitious than we were, and they adopted targets to aim at which we feel are really quite ambitious. As I suggested at the outset, they are ahead in that implementation scheme.

However, from 1971 until now, Bangladesh has had a series of other problems that it had to address before it could get down to the niceties of fine tuning their economic development in one sector. And it has been that continual help in their food needs that has supported the growth from birth of that nation in 1971 until the present time. There is a strong dependency in the budget in Bangladesh upon food. However, we think that that dependency can be overcome by other taxation means, and that at least adequate amounts of the food when it does come in can be set aside for both emergency stock and government operations. Eventually the material set aside for government operations would be replaced by Bangladesh's own food production.

Mr. Frith: Okay. Mr. Chairman, just one short question. Is the food aid shortfall of one million tons coming through multilateral institutions or is it bilateral assistance?

Mr. Hopper: It is mainly bilateral. Except for the World Food Program, no other multilateral institution provides food.

Mr. Frith: So it is mainly bilateral. Thank you.

Mr. Fretz: I would like to ask a question, Mr. Chairman. Dr. Hopper, if I can quote your figures correctly, I think you said that the wheat production in Bangladesh had risen from .5 million tons to 1.5 tons in the 1979-80 period. You had mentioned that this came about as a result, at least in part, of irrigation. I wonder then, what other factors contributed? Are there other methods being used such as western technology which would include the use of fertilizers or equivalent aids? To what degree would that play a role in increased production?

Mr. Hopper: Mr. Fretz, the wheat that is grown in Bangladesh is the high yield variety growth wheat that was developed in Mexico and was reselected and cross-bred and so on in India and South Asia. The technologies that Bangladesh farmers are now applying to this wheat include very high doses of fertilizer, and were a part of that imported package that is identified under the general rubric of "the green revolution", although I do not like the term, in the late nineteen sixties.

It took a while for it to sift across India and filter down into West Bengal. Since the nights are very warm in West Bengal relative to the needs for the production of the spring wheat, there had to be some further selections made of these dwarf varieties. The dwarf varieties are capable of yielding up to 5 to 6 tonnes per hectare—that is 5,000 to 6,000 pounds an acre—under irrigated circumstances. Bangladesh farmers are very

[Translation]

taire. Nous avons mis au point avec eux tout cela très en détail, en ce qui concerne les objectifs annuels, le nombre de pompes à installer etc. En fait, nous étions en retard sur eux dans la mise au point de cette politique. Ils étaient plus ambitieux que nous, et ont adopté des objectifs que nous considérons vraiment très ambitieux. Comme je l'ai suggéré au départ, ils sont en fait en avance sur les plans de mise en vigueur.

Toutefois, de 1971 jusqu'à l'heure actuelle, le Bangladesh a connu une série d'autres problèmes qu'il lui a fallu résoudre avant de pouvoir passer au détails de l'ajustement du développement économique dans un secteur. Et c'est cette aide constante quant à leurs besoins alimentaires qui a permis la croissance de cette nation, de sa naissance en 1971 jusqu'à l'heure actuelle. Dans le budget du Bangladesh, il y a une très forte dépendance alimentaire. Toutefois, nous pensions qu'il est possible de surmonter cette dépendance par d'autres moyens de taxation, et il sera possible de mettre de côté au moins des quantités adéquates d'aliments, quand ils seront disponibles, tant pour les stocks d'urgence que pour les opérations du gouvernement. En fin de compte, les réserves mises de côté pour les opérations du gouvernement seront remplacées par la production alimentaire intérieure du Bangladesh.

M. Frith: D'accord. Monsieur le président, une autre brève question. L'assistance alimentaire pour ce déficit d'un million de tonnes vient-il d'institutions multilatérales ou d'une aide bilatérale?

M. Hopper: Il s'agit surtout d'aide bilatérale. A l'exception du programme alimentaire mondial, il n'y a pas d'autres institutions multilatérales qui fournissent de l'aide alimentaire.

M. Frith: Ainsi donc, l'aide est surtout bilatérale. Merci.

M. Fretz: Je voudrais poser une question, monsieur le président. Dr. Hopper, si je puis citer correctement vos chiffres, vous avez dit, je pense, que la production de blé du Bangladesh est passé de 0.5 million de tonnes à 1.5 millions de tonnes, au cours de la période de 1979-1980. Vous avez indiqué que ceci provenait en partie au moins de l'irrigation. Et je me demande quels sont les autres facteurs qui ont contribué à cette augmentation? Et y a-t-il d'autres méthodes en usage, par exemple la technique occidentale, y compris l'utilisation des engrais ou autres moyens équivalents? Dans quelles mesures ceci joue-t-il un rôle dans l'augmentation de la production?

M. Hopper: M. Fretz, le blé cultivé au Bangladesh est le blé à très forte production qui a été mis au point au Mexique, puis sélectionné et croisé, et ainsi de suite, en Inde et en Asie du sud. Les techniques que les agriculteurs du Bangladesh appliquent à l'heure actuelle à ce blé impliquent des doses très élevées d'engrais, et font partie de cet ensemble importé, identifié sous la rubrique générale «révolution verte», terme que je n'aime pas, vers la fin des années 1960.

Cet ensemble de techniques a pris un certain temps pour se propager à travers l'Inde, jusqu'à l'État de West Bengal. Étant donné qu'au West Bengal les nuits sont plutôt chaudes pour les besoins de la production de blé de printemps, il a fallu faire des sélections supplémentaires dans ces variétés naines. Les variétés naines peuvent produire jusqu'à cinq ou six tonnes par hectare—c'est-à-dire 5,000 à 6,000 livres par acre—avec irri-

[Texte]

good farmers. They are getting very close to four tonnes a hectare on the average for this wheat, so it is modern wheat and it is utilizing modern technologies.

• 1015

Mr. Fretz: Just one more question, Mr. Chairman. Is this to a large degree then displacing the traditional methods that the small farmers would have used? Have they gone now to the huge farms? Could you clarify that for me?

Mr. Hopper: Practically all Bangladesh farms are very small farms by any definition. In Bangladesh a big farm is 10 acres. Now what is occurring is that when they get irrigation, land that would either be barren because of the dry season is made to produce a wheat crop. Perhaps land which would have been producing what is called a Boro rice crop—a dry season rice crop but since it is very water intensive it requires a great deal of water—farmers find they can substitute wheat very profitably for that Boro rice. Consequently, you are seeing some change of acreage in the Boro rice and an expansion of wheat. However I must say that the total acreage of Boro rice is climbing in Bangladesh because new varieties, particularly the dwarf varieties from the International Rice Research Institute again screened through the Bangladesh Rice Research Institute, are also very highly productive. So, many farmers who also have irrigation facilities, or access to rivers, canals, or whatever other sources, are expanding their Boro rice production as well.

Mr. Fretz: Thank you.

Mr. Schroder: I suppose this is kind of facetious but since man does not live by bread alone, what other kind of agricultural activities are there in Bangladesh?

Mr. Hopper: Well, near the cities there is large scale vegetable production primarily to serve an urban market. Every village has some fruit trees, some vegetable plants; it produces chillies, onions and other items which are necessary elements in the "local" diet. The acreages of these, however, are quite small. These are intensive crops.

But a very large crop in Bangladesh of course is jute which is grown for fibre sale. Bangladesh is the world's largest jute producer, as well as being the world's largest exporter of jute manufactured goods. To Bangladesh that represents about 60 per cent of its exports earnings. So that is another sector.

Mr. Schroder: What about animal production?

Mr. Hopper: Very, very little. There are some dairy enterprises around the cities, and there are some work beasts in the villages, primarily the Asian water buffalo, but that is about the animal level in Bangladesh. Meat consumption is very low. When the need for protein is met it is done by means of cash crops of legumes. There is some protein deficiency in the population as a result of that. The cash crop is on residual moisture, gram or the chick pea, some pigeon feed production;

[Traduction]

gation. Les agriculteurs du Bangladesh sont de très bons agriculteurs. Ils obtiennent un rendement très proche de 4 tonnes par hectare en moyenne pour leur blé, autrement dit, la réussite vient d'un blé moderne avec des techniques modernes.

M. Fretz: Encore une petite question, monsieur le président. Ces techniques sont-elles en grande mesure en train de remplacer les méthodes traditionnelles que les petits agriculteurs pourraient utiliser? Vont-ils maintenant passer à des fermes énormes? Pourriez-vous m'éclaircir sur ce point?

M. Hopper: Pratiquement toutes les exploitations agricoles du Bangladesh sont très petites, quel que soit votre critère. Une grosse ferme du Bangladesh est de 10 acres. Ce qui se passe maintenant, c'est qu'ils ont l'irrigation, et que les terres qui seraient stériles en saison sèche produisent une récolte de blé. Ce genre de terre aurait pu produire ce qu'on appelle une récolte de riz boro—récolte de riz de saison sèche, mais ce genre de récolte a besoin de beaucoup d'eau—les agriculteurs se rendent compte que le blé constitue un remplacement très profitable pour ce riz boro. En conséquence, on voit beaucoup de surface passer du riz boro au blé. Toutefois, je dois dire que la superficie totale de riz boro augmente au Bangladesh, à cause de nouvelles variétés, et en particulier les variétés naines de l'Institut international de recherches sur le riz, là encore sélectionnées par l'intermédiaire de l'Institut du Bangladesh pour la recherche sur le riz, et ces variétés sont également très productives. Ainsi, beaucoup d'agriculteurs qui ont également des possibilités d'irrigation, ou qui ont accès à des rivières, canaux ou autres sources d'eau, augmentent également leur production de riz boro.

M. Fretz: Merci.

M. Schroder: Je ne veux pas être facétieux, mais étant donné que l'homme ne vit pas seulement de pain, quel autre de genre d'activités agricoles y-a-t-il au Bangladesh?

M. Hopper: Eh bien, il y a une production importante de légumes, principalement pour desservir les marchés urbains. Chaque village a quelques arbres fruitiers, quelques légumes; on produit des piments chili, des oignons, et autres articles nécessaires dans l'alimentation locale. Toutefois, les superficies couvertes par ces récoltes sont très petites. Il s'agit des cultures intensives.

Mais bien sûr, une culture très importante au Bangladesh est celle du jute, que l'on cultive pour la fibre. Le Bangladesh est le plus gros producteur de jute du monde, ainsi que le plus grand exportateur de produits finis de jute. Ceci représente environ 60 p. 100 des revenus du Bangladesh à l'exportation. Il s'agit donc d'un autre secteur.

M. Schroder: Et la production animale?

M. Hopper: Très très peu. Il y a quelques entreprises laitières près des villes, et il y a quelques animaux de trait dans les villages, principalement le buffle d'Asie, et c'est à peu près tout ce qu'il y a comme animaux au Bangladesh. La consommation de viande est très faible. Lorsque les besoins de protéines sont satisfaits, c'est par l'intermédiaire de cultures commerciales de légumineuses. Il y a en conséquence une certaine carence de protéines dans la population. Cette culture se fait

[Text]

and there is quite a bit of production of a bean called latrî from which genus lathyrus comes. It is a crippling disease. You have to be careful of your intake of luthery.

Also the calorie situation is critical in Bangladesh. I think that is the first thing that has to be filled. There will be diversification of agriculture after that.

The Chairman: Mr. Roche.

Mr. Roche: Thank you. Mr. Hopper, as usual, is a persuasive advocate and I say that with great respect to him. I wish I had as much knowledge in this area as he does. Therefore I put my question to him with some trepidation. Sometimes however we have to be not only advocates but the devil's advocate and I think all of us are struggling here, Mr. Hopper, with trying to recommend a policy that will have some viability as we go through the nineteen eighties and not just for the present crop year. I hope we are not going to do this kind of study every year.

So, with a somewhat longer range in mind, I must say that I am not yet persuaded that the continuation of food aid is a realistic response to the demands of developing countries, including Bangladesh, a country that I journeyed through myself. The food aid has achieved a certain notorious reputation not because of the inadequacy of those who are planning and running the food programs but because of the nature of the thing itself. One keeps encountering reports by people who come out of Bangladesh even as recently as this summer.

• 1020

The Manchester Guardian says,

The black farce of a food aid.

The Listener says

Food aid invariably ends up in the hands of the rich . . .

And you mentioned the latest report in *Le monde*. I think that all of this just regurgitates the weakness of food aid and the fact that it does not reach the people whom the contributors in donor countries think they are aiding because of the very reasons you outlined—factors like the ration system, food going to the military, and the people needing money to buy the food which is supposed to be given.

I think it is a much more responsible act for Canada to phase out food aid and to phase in buying the jute from Bangladesh. In that way they can get the cash, the foreign exchange they need to buy the materials, fertilizer and other things so as to increase their own food production and become self-reliant. I do not suggest that it would be a responsible act for us to recommend a radical cutting off of food aid. I think there is a system in place at this particular time through which they are passing especially in the case of Bangladesh, which requires much assistance. But to give aid because of crop years being bad, for given conditions, is one thing, but to maintain that as a policy directive of an important donor country which undertakes that as a principal way by which to express its concern for Bangladesh does not seem to me to be realistic.

[Translation]

sur l'humidité résiduelle, il s'agit de pois chiches, une certaine production d'aliments pour pigeons; et il y a une production assez importante d'un haricot appelé latrî, dont provient le genus lathyrus. C'est une maladie terrible. La consommation de latrî exige beaucoup de précautions.

De plus, la situation est critique en ce qui concerne les calories au Bangladesh. Je pense que c'est là la première urgence. On pourra, après cela, diversifier l'agriculture.

Le président: Monsieur Roche.

M. Roche: Merci. Monsieur Hopper, comme d'habitude, nous donne un plaidoyer très convaincant, et je dis cela avec tout le respect que j'ai pour lui. J'aimerais bien avoir autant de connaissances dans le domaine que lui. C'est pourquoi je lui pose ma question avec quelque trépidation. Malgré tout, il nous faut parfois non seulement des avocats, mais des avocats du diable, et je pense que nous sommes tous ici, monsieur Hopper, en train de nous efforcer de recommander une politique qui ait une certaine viabilité, pour toutes les années 1980, et non pour l'année agricole actuelle. J'espère que nous n'alons pas avoir à faire ce genre d'étude chaque année.

Ainsi donc, ayant à l'esprit une portée plus longue, je dois dire que je ne suis pas encore convaincu que la poursuite de l'aide alimentaire constitue une réponse réaliste aux besoins des pays en voie de développement, y compris le Bangladesh, pays dans lequel j'ai moi-même voyagé. L'aide alimentaire a obtenu une certaine notoriété, non à cause du manque de capacité des gens qui préparent et administrent les programmes alimentaires, mais en raison de la nature du processus lui-même. On trouve constamment des rapports de gens qui viennent du Bangladesh, jusque cet été.

Le Manchester Guardian parle de

la douloureuse plaisanterie de l'aide alimentaire.

Le Listener dit que

l'aide alimentaire finit invariablement dans les mains des riches . . .

Et vous avez mentionné le dernier rapport du *Monde*. Je pense que tout cela ne fait que nous représenter la faiblesse de l'aide alimentaire et le fait que cette aide n'atteint pas les gens que les contributeurs des pays donateurs pensent aider; cela pour les raisons mêmes que vous avez indiquées—des facteurs comme le système de rationnement: les aliments vont à l'armée, et les gens ont besoin d'argent pour acheter ces aliments qui sont censés être des dons.

Je pense que le Canada agirait de manière beaucoup plus responsable en éliminant l'aide alimentaire et en introduisant un programme d'achat du jute au Bangladesh. Ainsi, les pays pourraient avoir l'argent, les devises étrangères nécessaires pour acheter les matériaux, engrais et autres pour pouvoir augmenter sa propre production alimentaire et devenir autonome. Je ne suggère pas qu'il serait responsable de notre part de recommander une suppression radicale de l'aide alimentaire. Je pense qu'il y a un système en place à l'heure actuelle, qui constitue une étape nécessaire, surtout dans le cas du Bangladesh, qui a besoin d'une forte assistance. Mais c'est une chose que de donner de l'aide à cause de mauvaises années agricoles, pour des conditions données, et s'en est une autre de maintenir cette situation comme directive de politique d'un

[Texte]

You have already said that the Bangladesh government is now making those kinds of policy commitments toward agricultural production that I know that you so firmly stand for.

Well, I will phrase my question to you this way: if Bangladesh is making these policy commitments, and if you as an international expert in this subject are satisfied that those commitments are going to be productive in terms of Bangladesh becoming permanently self-reliant in food production, then would it not be a realistic response on our part to recommend to the Canadian Government that it begin to phase down its non-emergency food aid both multilaterally and bilaterally? We could then correspondingly increase our participation in those trade and monetary reforms that the UN is calling for that are geared much more to achieving self-reliance. That is a policy direction which appeals to me much more than merely this maintenance of paternalism with us pretending that we are doing something decent for humanity when, in effect, we are increasing their sense of dependency.

Mr. Hopper: Mr. Roche, I do not see any basic disagreement between us although perhaps we have at the margin if we refine it. I am not sure that I like the either-or proposition that you put up, because I think there is merit in looking at the trade policies and so forth without involving the food aid as a trade-off.

But let me say that I have read those articles and I have concern about those articles. For instance, if Bangladesh is going to be this short of food, let me tell you that it is not going to be the rich who will starve. It will be the poor who will starve. It may be that some food is getting through to the rich, but I am not eating rationed rice at the homes of my wealthier friends in Bangladesh. I am eating the very top of the basmati rice area that costs 300-350 taka a mound. Those people are not in the ration shops; they are not buying there. And frankly, the poor are not going to be able to purchase that quality of rice which sells for this money. This is a premium market.

• 1025

I think that the issue that we have to face in Bangladesh is that whenever there is a shortage, it is going to be the poor that suffer. So, in the short term, how do we alleviate that shortage? What I have suggested as a policy is that, if food aid is to continue from the grain-surplus nations of the world, then I think it has got to continue with the assurance that governments are indeed taking the kinds of measures that I have talked about which fit food aid into a food system. Now, my hope is that, just as we phased out our food assistance to India, we can phase out food assistance to Bangladesh at least the foreseeable future for you and me. Permanently is a long time. I do not know what we are going to do if the population in Bangladesh continues to rise the way it does. We must talk

[Traduction]

paye donateur important, entreprenant cette activité comme sa manière principale d'exprimer son souci pour le Bangladesh: cela ne me semble pas être réaliste. Vous avez déjà dit que le gouvernement du Bangladesh est à l'heure actuelle en train de prendre envers la production agricole le genre d'engagements politiques que, je le sais, vous recommandez si fermement.

Eh bien, je vais vous poser ma question ainsi: si le Bangladesh prend ces engagements politiques et si vous, expert international de ce sujet, êtes convaincus que ces engagements vont être productifs, en ce sens que le Bangladesh va devenir autonome de manière permanente pour la production alimentaire, dans ce cas, ne serait-il pas réaliste de notre part de recommander au gouvernement canadien de commencer à réduire son aide alimentaire (hormis les cas d'urgence) tant du point de vue multilatéral que du point de vue bilatéral? Il nous serait alors possible d'augmenter en proportion notre participation aux réformes commerciales et monétaires que demande l'Organisation des Nations unies et qui sont beaucoup plus orientées vers la réalisation de l'autonomie. C'est là une direction politique qui a pour moi beaucoup plus d'attrait que le maintien de ce paternalisme, par lequel nous faisons semblant de faire quelque chose de bon pour l'humanité alors qu'en fait nous augmentons chez ces gens leur sentiment de dépendance.

M. Hopper: M. Roche, je ne vois pas qu'il y ait de désaccord fondamental entre nous, même si, peut-être, nous avons quelques désaccords de détail; mais examinons ces points avec attention. Il ne me semble pas que j'aime beaucoup cette alternative exclusive que vous posez, car je pense qu'il y a beaucoup de sens à considérer les politiques de commerce et autres, sans impliquer l'aide alimentaire en compensation.

Mais je vais vous dire que j'ai bien lu ces articles, et ils me causent du souci. Par exemple, si le Bangladesh manque d'aliments, je vous dis tout de suite que ce ne sont pas les riches qui vont mourir de faim, ce seront les pauvres. Il se peut que certains de ces aliments finissent chez les riches, mais je ne mange pas de riz rationné chez mes amis riches du Bangladesh. Je mange les meilleurs produits de la région du riz basmati, qui coûte 300-350 taka le tas. Ces gens-là ne vont pas dans les boutiques de rationnement; ils n'achètent pas dans ces boutiques. Franchement, les pauvres ne sont pas en mesure d'acheter le riz de cette qualité, qui se vend à ce prix. Il s'agit d'un marché de luxe.

Je pense que le problème auquel nous devons faire face au Bangladesh est que chaque fois qu'il y a une pénurie, ce seront les pauvres qui paieront. Ainsi donc, à court terme, comment pouvons-nous réduire cette pénurie. Ce que j'ai suggéré comme politique, c'est que, dans la mesure où les nations du monde qui ont un excédent de céréales veulent continuer leur aide alimentaire, je pense que cette aide doit se poursuivre avec l'assurance que les gouvernements qui reçoivent l'aide prennent bien le genre de mesures dont j'ai parlé, qui permettent d'intégrer l'aide alimentaire dans un système alimentaire. Et mon espoir est que, de la même manière que nous avons éliminé notre aide alimentaire à l'Inde, nous serons en mesure d'éliminer notre aide alimentaire au Bangladesh, du moins

[Text]

about a country of a billion people squeezed into that little bit of territory. But it is not going to happen. Let us face it; there will be catastrophes of one form or another which will hold it back. But my expectation is that, by the end of this decade and certainly I hope by the middle of the decade, Bangladesh will be substantially food self-sufficient and have in place the infrastructure of irrigation that will maintain that food self-sufficiency.

Mr. Roche: Excuse me, by the middle of the decade?

Mr. Hopper: By the middle of this decade, 1985.

Mr. Roche: Now that is really a very encouraging statement. That being the case, could we then as a committee realistically recommend that Canada phase down its food aid in the light of this growing self-sufficiency?

Mr. Hopper: I think automatically Canada will phase down. Bangladesh is just not going to be asking for the kind of food aid they have had. My concern with Bangladesh relates to that short term period during which they get these policies into place, and how we cushion them to give the government the capability to assure the people that there will be political stability which rests upon an assured food supply for all.

Mr. Roche: And you are saying to us that in your experience in Bangladesh, that government is making those policy decisions that are going to produce self-reliance?

Mr. Hopper: That is true, sir.

Mr. Roche: Thank you very much.

Mr. Hopper: All right, now for the longer term. Then the focus is going to shift to Africa. We do not have these policies in place in Africa, we do not have the technologies in place. We are much, much further back in many of the African countries on the infrastructure side. And Africa today is much more of a food concern to me than South Asia is, including Bangladesh at this point. That is where, again, I think we have to do it.

And as one looks to the long term, it seems to me the commitment of food assistance that Canada undertakes ought to be made within the framework that I have talked about. The food aid should go into a food system where the governments really take a look at production problems and where they begin to build a capability in marketing, in distribution, and in food policy.

Mr. Roche: You talk about Africa, and I presume you are talking largely about the Sahelian belt there. I would much rather direct the food that Canada has available for aid purposes immediately into the areas where people are really hungry, where there is starvation and where you can respond to deep human need. I think Canadians would support that 100 per cent. But that is quite distinct from assigning a large part of our available food into areas that are not going to reach

[Translation]

dans un avenir prévisible pour vous et moi. La «permanence», c'est très long. Je ne sais pas ce que nous ferons, si la population du Bangladesh continue à augmenter comme maintenant. Il nous faudrait envisager un pays d'un milliard de personnes serrées sur ce petit territoire. Mais cela ne va pas se produire. Il faut être réaliste; il y aura des catastrophes d'une forme ou d'une autre, qui empêcheront cela de se produire. En tout cas, je prévois, vers la fin de cette décennie, et certainement, j'espère, vers le milieu de la prochaine, le Bangladesh sera essentiellement autonome pour l'alimentation, et aura organisé une infrastructure d'irrigation qui permettra de maintenir cette autonomie alimentaire.

Mr. Roche: Excusez-moi, vous dites au milieu de la décennie?

Mr. Hopper: Vers le milieu de la décennie, 1985.

Mr. Roche: Eh bien, c'est là une déclaration vraiment encourageante. Si c'est le cas, pourrions-nous, le comité, faire une recommandation réaliste que le Canada réduise son aide alimentaire dans la perspective de cette autonomie croissante?

Mr. Hopper: Je pense que le Canada va automatiquement faire cette réduction. Le Bangladesh va tout simplement ne pas demander le même genre d'aide alimentaire jusqu'ici. Mon souci en ce qui concerne le Bangladesh concerne la période à court terme au cours de laquelle ils mettent en place ces politiques, et comment donner au gouvernement la possibilité d'assurer qu'au peuple la stratégie politique qui dépend d'une ressource alimentaire certaine pour tous.

Mr. Roche: Et vous me dites que, d'après votre expérience au Bangladesh, le gouvernement est en train de prendre les décisions de politique qui permette d'assurer l'autonomie?

Mr. Hopper: C'est juste, monsieur.

Mr. Roche: Merci beaucoup.

Mr. Hopper: Bien; nous passons maintenant à l'échéance plus lointaine. L'attention va alors passer à l'Afrique. Nous n'avons pas en place ce genre de politique en Afrique. Nous n'avons pas en place le genre de techniques nécessaires. Nous sommes beaucoup plus en retard, dans bien des pays africains, en ce qui concerne l'infrastructure. Et l'Afrique me cause aujourd'hui beaucoup plus de souci du point de vue alimentaire que l'Asie du Sud, y compris le Bangladesh à l'heure actuelle. C'est là le lieu, encore une fois, où il nous faut agir.

Et, en considération de l'échéance plus éloignée, il me semble que l'engagement que prend le Canada quant à l'aide alimentaire doit être pris dans le cadre dont j'ai parlé. L'aide alimentaire doit s'intégrer dans un système alimentaire, où les gouvernements examinent vraiment les problèmes de production, et où ils se mettent à établir une capacité de marché, de distribution et de politique alimentaire.

Mr. Roche: Vous parlez de l'Afrique, et j'imagine que vous parlez surtout de la zone du Sahel. Je préférerais de beaucoup envoyer une alimentation dont le Canada dispose pour les besoins d'aide, immédiatement dans les régions où les gens ont vraiment faim, où il y a famine, où il est possible de répondre à un besoin humain profond. Je pense que les Canadiens seraient d'accord là-dessus cent pourcent. Mais cela est tout à fait différent d'une politique où l'on attribuerait une grande partie

[Texte]

hungry people, where instead it is going to become part of the development process. We should not be using food as development capital when I believe most Canadians think of food in terms of responding to hunger. Why then do we not put the available food that we have right into those spots in Africa today where we are seeing these terrible pictures?

Mr. Hopper: Mr. Roche, I went through the Sahelian drought in the early part of the nineteen seventies, and let me tell you that the articles that you are reading about food aid in Bangladesh could have been written just as well about food aid in Tamale or Senegal or the Niger in that particular period. The rich benefited. In fact, there is a substitution that takes place, and food becomes a part of the policy tools. My concern is that we might turn our backs on the kind of food assistance we provided in the nineteen sixties which was virtually unquestioned. When people were in trouble, aid was put on a ship. My suggestion, Mr. Chairman, is that we tie our food aid with some pretty strong strings. Not that we should be nasty or impose, but that we should ensure that the food aid moves into a system in which the recipient nation seeks to develop policies and to engage in developmental activities that will give it the opportunities it needs. In this way it could have time to produce either enough to earn money to purchase more food because there are some countries that will never be food self-sufficient in that sense, or to build its own productive capacity so that it can feed its own people. So it is the placement of food assistance within that kind of government development policy framework as a component of an operating food system that would be the thought which I would leave with the committee.

• 1030

Mr. Roche: I have a final question. You mentioned tying our food aid with tighter strings. Part of the problem of Canada's inability to respond to emergency situations is that we have made prior commitments for food. We saw that in the case of Uganda. We have seen it in the case of Kampuchea. Indeed we are programmed so far down the line that we cannot respond. We do not have the flexibility in our program to respond to sudden and deep human need of the kind we are seeing in Africa.

Mr. Hopper: Mr. Roche, is this a financial inflexibility or is it a food-supply inflexibility? Let me suggest that it is a financial inflexibility—which is set by rules. That is up to the committee to deal with.

It is not that the food is not out there. It is CIDA's inability to put it within their budget framework. And I think one has to draw a very careful distinction about this. If countries such as Bangladesh are going to embark upon this kind of commit-

[Traduction]

de notre aide alimentaire à des régions où nous n'allons pas atteindre des gens affamés, et où au contraire l'aide alimentaire va devenir une partie intégrante du processus du développement. Nous ne devrions pas utiliser les ressources alimentaires comme capital du développement, alors que, je crois, la plupart des canadiens conçoivent les ressources alimentaires comme une réponse aux problèmes de la faim. Pourquoi donc ne pas envoyer les ressources alimentaires disponibles exactement aux endroits de l'Afrique d'aujourd'hui où nous avons ces horribles spectacles?

M. Hopper: M. Roche, j'ai visité la région de sécheresse du Sahel au début des années 1970, et croyez-moi, les articles que vous lisez concernant l'aide alimentaire au Bangladesh auraient pu aussi bien être écrits sur l'aide alimentaire au Tamale au Sénégal ou au Niger pendant cette période. Ce sont les riches qui en ont profité. En fait, il y a eu une certaine substitution, et les ressources alimentaires deviennent une partie intégrante des outils de politique. Mon souci est que nous pourrions fort bien tourner le dos au gens d'aide alimentaire que nous avons fournie dans les années 1960, pratiquement sans poser de question. Lorsqu'il y avait des gens dans la difficulté, on envoyait de l'aide sur un bateau. Ma suggestion, monsieur le président, est qu'il nous faut attacher des conditions assez sévères à notre aide alimentaire. Il n'est pas question d'être méchant ou de s'imposer, mais il nous faut nous assurer que notre aide alimentaire contribue à un système où la nation récipiendaire s'efforce de mettre au point des politiques et de se lancer dans des activités du développement qui lui donneront les possibilités dont elle a besoin. Ainsi, notre aide pourrait lui donner le temps de produire soit de l'argent pour acheter des aliments, parce que certains pays n'arriveront jamais à être autonome du point de vue alimentaire, soit d'augmenter sa propre capacité de production, pour pouvoir assurer sa propre alimentation. Ainsi, ce que je voudrais offrir comme pensée à ce comité, c'est l'idée de placer l'aide alimentaire dans le genre de cadre politique de développements des gouvernements, en tant que composantes d'un système alimentaire opérationnel.

M. Roche: J'ai une dernière question à poser. Vous avez parlé d'imposer des conditions plus sévères à notre aide alimentaire. Une partie des difficultés qu'éprouve le Canada à réagir aux situations d'urgence vient du fait que nous avons pris des engagements d'aide alimentaire antérieurs. Nous l'avons vu pour l'Ouganda; nous l'avons vu pour Kampuchea. De fait, notre programme s'étend à si longue échéance que nous ne pouvons plus réagir. Notre programme ne nous assure pas la flexibilité nécessaire pour répondre aux besoins humains immédiats et graves du genre que nous observons en Afrique.

M. Hopper: M. Roche, s'agit-il d'une inflexibilité financière ou d'une inflexibilité des ressources alimentaires? Je suggère qu'il s'agit d'une rigidité financière, établie par des règlements. C'est au comité de s'en occuper.

Ce n'est pas que nous manquions de denrées alimentaires. C'est que l'ACDI ne peut l'incorporer dans le cadre de son budget. Je pense qu'il faut distinguer très soigneusement. Si un pays comme le Bangladesh prend ce genre d'engagement de

[Text]

ment over a period of five years, a food program, they do require some assurance that the policies they are about to undertake, will be in fact supported: They need reassurance that regardless of what happens to production due to the vagaries of the monsoon, they will be able to meet these policy commitments within the timeframe that we are talking about. They require this assurance and, frankly, I think are owed it.

Mr. Roche: Yes. That brings me back to my basic point. When we have made these commitments to ensure that a country will be able to stay on a track—say, for five years in a country like Bangladesh—and an extreme situation develops in Africa, we do not have the flexibility to respond, because we have made prior commitments.

Mr. Hopper: But I have suggested it is a budgetary flexibility that we do not have; it is not a food flexibility.

Mr. Roche: I understand that.

The Chairman: Before we go to Father Ogle, something just struck me. It seems to me that we have heard so many times from people that one of the things we have to do is to provide more program aid in the sense of trusting the developing countries more. We should respect their development patterns more. Some countries think they need a strong military force. I do not necessarily agree with them. All countries need police; all countries need civil servants. Are you suggesting to us that we cannot trust them with food, but we can trust them with cash?

Mr. Hopper: No, no. What I am suggesting is that the flexibility that Mr. Roche talks about is in the CIDA budget, in terms of being able to buy food, not that . . .

The Chairman: No. I refer to the earlier suggestion that food aid should be tied very strictly to a development process. Are we in a position where we cannot trust these people at all, and that that we have to sign, with extreme care and to dot all the *i*'s and everything?

Mr. Hopper: Mr. Chairman, let me go back to where I spoke of the Indian Planning Commission. They set as a matter of policy the neglect of the agricultural investments in India in the second and third plan periods. They were building steel mills; they were building power plants; they were building much needed infrastructure. It is a poor country and everything seems to need to be done simultaneously. So they said why should they put aid into agriculture, when they could farm the fields of Kansas and Saskatchewan and get paid for doing it?

The Chairman: I am not suggesting that you were contradicting yourself

Mr. Hopper: No, no.

The Chairman: I am saying that it struck me that we have a contradiction before us here which we will have to resolve.

[Translation]

cinq ans pour un programme alimentaire, il lui faut une certaine assurance quant à l'appui que recevront les politiques qu'ils se proposent d'entreprendre. Ils ont besoin d'être surs que, quels que soient les hasards de la production dûs aux irrégularités de la mousson, ils seront en mesure de satisfaire à leurs engagements dans le cadre envisagé. Ils ont besoin de cette assurance, et, franchement, je pense qu'elle leur est due.

M. Roche: Oui . . . Ceci me ramène à mon idée de base. Une fois que nous avons pris ces engagements pour assurer qu'un pays pourra poursuivre son chemin—par exemple un engagement de cinq ans pour un pays comme le Bangladesh—et que des événements extrêmes se produisent en Afrique, nous n'avons pas la flexibilité nécessaire pour réagir, à cause de nos engagements antérieurs.

M. Hopper: Mais je viens de suggérer que ce que nous n'avons pas, c'est une flexibilité budgétaire; il ne s'agit pas d'une flexibilité dans le domaine de l'aide alimentaire.

M. Roche: Je comprends bien.

Le président: Avant de passer la parole au Père Ogle, je viens d'être frappé par une idée. Il nous semble qu'on nous a dit si souvent qu'une des choses qu'il nous faut faire, c'est d'assurer une aide plus importante en faisant plus confiance aux pays en voie de développement. Nous devrions avoir plus de respect pour leur schéma de développement. Certains pays pensent qu'il leur faut des forces armées puissantes. Je ne suis pas nécessairement de leur avis. Tout les pays ont besoin d'une force de police; tout les pays ont besoin de fonctionnaires. Voulez-vous nous dire qu'il n'est pas possible de leur faire confiance dans le domaine alimentaire, mais il est possible de leur faire confiance dans le domaine monétaire?

M. Hopper: Non, non. Ce que je veux dire, c'est que la flexibilité dont parle M. Roche concerne le budget de l'A.C.D.I. qui devrait pouvoir acheter plus de denrées alimentaires, et non . . .

Le président: Non. Je faisais référence à votre suggestion, il y a un moment, que l'aide alimentaire devrait être reliée très étroitement à un processus de développement. La situation est-elle telle que nous ne pouvons pas faire confiance du tout à ces gens, et qu'il nous faut prendre garde où nous apposons notre signature, mettre les points sur les «i» etc.?

M. Hopper: Monsieur le président, je vais reprendre ce que j'ai dit sur la commission de planification de l'Inde. Cette commission a établi une politique de principe consistant à négliger les investissements agricoles en Inde dans les deuxième et troisième périodes de planification. Leur objectif était de construire des aciéries; des stations électriques; une infrastructure très nécessaire. Il s'agit d'un pays pauvre, et c'est comme s'il fallait tout faire à la fois. En conséquence, il se sont dit, pourquoi investir dans l'agriculture, alors qu'il était possible d'exploiter les champs du Kansas et de la Saskatchewan et de se faire payer pour cela?

Le président: Je ne dis pas que vous étiez en train de vous contredire.

M. Hopper: Non.

Le président: Non. Je dis que nous faisons face à une contradiction qu'il est nécessaire de résoudre.

[Texte]

Mr. Hopper: Yes. You certainly will have to resolve it.

The Chairman: It is being advocated to us very strongly and very firmly by some very respected witnesses that one of the things we have to do is to give more freedom to developing countries.

Mr. Hopper: I could probably name most of the witnesses who said that. I take much more of a hard-nose point of view.

The Chairman: Yes, okay, I do not mind that.

Mr. Hopper: No, but I am just saying that I do.

The Chairman: Because the kind of terms that I like is that whatever we do in development has to be negotiated with these countries. I do not think necessarily that we can impose our thinking or that we should accept theirs . . .

Mr. Hopper: You are quite right.

The Chairman: . . . but what was being said to us is that in food aid, there is a danger that it will be given only to the rich or to their friends. So I suppose they could do the same thing with cash. I use the example of last night with respect to the selling up of Coca-Cola plants. So what you are saying to us is that based on your experience, we have to be extremely careful when we disperse funds to poor countries so that we can be assured they will use them properly.

Mr. Hopper: Mr. Chairman, I would not like any country to feel that they can rely indefinitely to the point where it becomes part of their development policy on a transfer of resources from this country in a particular form, whether it be cash or otherwise. I think that we have seen again and again and again a reluctance on the part of many developing countries to take hard political decisions in their countries and this has placed them in substantial economic difficulty. The bailout has occurred, and that is it.

• 1035

I had a finance minister come to me the other day who is in immense trouble in his home country concerning the capital investment of the development program. Literally he said say to me: "Then I will go to the commercial markets and borrow . . ."; to which I would respond: "Your debt service ratio will kill you because you will have to pay 20 or 25 per cent in the commercial markets." He said: "That is quite all right because as soon as I get into trouble, you will come along and give me debt relief."

Now, if that becomes a policy of a developing country, then we are forever on the hook. It is not doing them any service and it is not doing our taxpayers a service. At some point in time, there has to be a recognition that our responses to their plight—and I say let us have generous responses—require a response on their own part to their plight. Then we can begin to have hope that, in the longer term, we can ease out of the picture.

[Traduction]

M. Hopper: Oui. Il vous faudra certainement la résoudre.

Le président: Certains témoins très respectables nous affirment avec beaucoup de force et beaucoup de fermeté qu'une des choses à faire est d'accorder plus de liberté aux pays en voie de développement.

M. Hopper: Je pourrais sans doute vous donner les noms de la plupart des témoins qui vous ont dit cela. Mon opinion est beaucoup plus exigeante.

Le président: Oui, d'accord, ça ne me gêne pas.

M. Hopper: Non, je dis tout simplement que c'est là mon point de vue.

Le président: Parce que, le genre de condition qui me plaît, c'est que quoique nous fassions dans le domaine du développement, il faut le négocier avec ces pays. Je ne pense pas nécessairement que nous puissions imposer notre manière de penser, ou que nous devions accepter la leur . . .

M. Hopper: Vous avez parfaitement raison.

Le président: Mais ce qu'on nous disait, c'est qu'en ce qui concerne l'aide alimentaire il y a un risque qu'elle ne reviendra qu'aux gens riches ou à leurs amis. Ainsi donc, j'imagine qu'il se passerait la même chose en ce qui concerne l'argent. Je prends l'exemple d'hier soir, en ce qui concerne l'organisation d'usines de Coca-Cola. Ainsi donc, ce que vous nous dites, c'est que d'après votre expérience il nous faut être extrêmement prudent lorsque nous distribuerons nos fonds aux pays pauvres, pour être sûrs qu'ils vont les utiliser correctement.

M. Hopper: Monsieur le président, je n'aimerais pas qu'un pays, quel qu'il soit, pense qu'il lui est possible de compter indéfiniment, au point d'en faire dépendre sa politique de développement, sur un transferr de ressources de notre pays, sous quelque forme que ce soit, monétaire ou autre. Je pense que souvent nous avons observé dans beaucoup de pays en voie de développement une répugnance à prendre des décisions politiques difficiles, ce qui leur a causé des problèmes économiques importants. On les en a tiré, et ça s'arrête là.

Un ministre des finances est venu me voir l'autre jour, et il a d'énormes difficultés dans son pays en ce qui concerne les investissements de capitaux du programme de développement. Il m'a dit littéralement: «Alors, je vais emprunter sur les marchés commerciaux»; ce à quoi je pourrais répondre: «Le service de votre dette va vous détruire complètement, parce qu'il vous faudra payer 20 à 25 p. 100 sur les marchés commerciaux.» Il m'a dit: «Pas de problèmes, dès que j'aurai des difficultés, vous allez venir soulager ma dette».

Eh bien, si cela devient la politique normale d'un pays en voie de développement, nous sommes pris à jamais. Nous ne leur rendons aucun service, et nous ne rendons pas service non plus à nos contribuables. A un moment donné, il faut reconnaître que nos réactions à leurs difficultés—et je suis tout en faveur d'avoir des réactions généreuses—exigent qu'eux-mêmes réagissent à leurs propres difficultés. Dans ce cas, nous pourrions commencer à espérer qu'à long terme il nous sera possible de nous dégager du tableau.

[Text]

The Chairman: I do not mind that answer, but I just hope that an awful lot of people...

Mr. Hopper: Sure; there are a lot of people who disagree with me.

The Chairman: ... who would be interested in the constituencies in Canada will read the record carefully. I do not mind that answer, because I have always thought that these priorities would have to be negotiated at some point. We have to respect them but they also have to respect our point of view.

Anyway, my second question is still lingering over there. I will give you some time at the end to reply but Father Ogle wants to get to another subject.

Mr. Ogle: Dr. Hopper, my question is on a different subject. But it is one in which I feel that you would have a great deal of expertise. The question has to do with plant breeders' rights. When we were at the United Nations, there was a strong lobby from the non-governmental organizations which asked us specifically about that. I know that in Canada there is also a strong lobby, and I think some of them are actually meeting on the Hill right at this very time. Their basic concern is the cutting down of strains and having the strains controlled by corporations and so forth. Because of this the developing countries can get into an impossible bind finally of being tied, really, to another person they have no control over. I would like to have your scientific and experienced response to that question of plant breeders' rights. Is it a problem in Third World development?

Mr. Hopper: I do not think it is a problem at the present moment, Mr. Ogle. There has been a recent Supreme Court decision that has raised this matter again as you know in the U.S., but the only areas in which we are now exercising plant breeders' rights in the United States and Canada on the highline hybrids are maize and, to a certain extent, sorghum, where companies are able to patent their particular lines. And that is it. I think most of these companies have been pretty generous in providing these lines to the international research centres and so on as long as they do not come back into the United States markets, and a lot of these lines can be reproduced. They are highly location-specific, bred in southern Iowa or southern Illinois, in circumstances that cannot be duplicated in the developing countries.

And in those developing countries, I think we are building now a worldwide genetics bank, the contents of which are stored partly at the institutes. The International Rice Research Institute has the rice category and there are back-up stocks stored at Fort Collins, Colorado. There is a very elaborate computer network that accesses these banks, and most de-

[Translation]

Le président: Votre réponse ne me pose pas de problèmes, mais je ne peux qu'espérer que beaucoup de gens...

M. Hopper: Bien sûr; il y a beaucoup de gens qui ne sont pas d'accord avec moi.

Le président: ... qui s'intéressent à la question dans les circonscriptions du Canada feront très attention à ce qui est dit ici. Votre réponse ne me gêne pas, parce que j'ai toujours considéré qu'il faudrait à un moment ou à un autre négocier ce genre de priorité. Il nous faut respecter les pays en voie de développement, mais il faut que eux aussi respectent notre point de vue.

En tout cas, ma deuxième question reste toujours en suspens. Je vais vous donner quelque temps à la fin pour y répondre, mais le père Ogle veut passer à un autre sujet.

M. Ogle: Docteur Hopper, ma question porte sur un sujet différent. Mais je pense que vous avez beaucoup d'expertise sur ce sujet-là. Ma question porte sur les droits des producteurs de semences. Lorsque nous étions aux Nations-Unies, il y avait un groupe de pression très fort des organisations non gouvernementales, qui nous ont posé des questions spécifiques sur ce point. Je sais qu'au Canada il y a également un groupe de pression très fort, et je pense que certains membres de ce groupe sont en réunion sur la colline parlementaire à ce moment même. Ce qui les préoccupe le plus, c'est la réduction du nombre de variétés, le contrôle de ces variétés par des sociétés, et ainsi de suite. Ceci pourrait avoir pour effet que les pays en voie de développement se trouveraient dans une situation impossible, finalement, où ils seraient en fait asservis à une autre personne sur laquelle il n'ont aucun contrôle. Je voudrais avoir votre opinion scientifique et avisée sur cette question des droits des producteurs de semences. Est-ce que cela cause un problème dans le développement du tiers-monde?

M. Hopper: Je ne pense pas que cela cause un problème à l'heure actuelle, monsieur Ogle. Il y a eu récemment une décision de la Cour suprême des États-Unis qui a, comme vous les savez, soulevé cette question de nouveau, mais les seuls domaines où sont maintenant exercés les droits des producteurs de semences aux États-Unis et au Canada pour les hybrides avancés sont le maïs et, dans une certaine mesure, le sorghum, pour lesquels les compagnies peuvent obtenir un brevet sur leur production particulière. Et c'est tout. Je pense que la plupart de ces compagnies ont montré beaucoup de générosité, fournissant ces variétés aux centres de recherches internationaux et ainsi de suite, dans la mesure où ces variétés ne reviennent pas sur les marchés des États-Unis, et il est possible de reproduire beaucoup de ces variétés. Il s'agit de variétés extrêmement spécifiques, produites dans le sud de l'Iowa ou de l'Illinois, dans des circonstances qu'il n'est pas possible de reproduire dans les pays en voie de développement.

En ce qui concerne ces pays en voie de développement, je pense que nous sommes en train de constituer à l'heure actuelle une banque génétique mondiale dont le contenu est préservé en partie aux instituts. L'Institut international de recherches sur le riz s'occupe de la catégorie riz, et il y a des stocks de réserve à Fort Collins, Colorado. Il y a un réseau

[Texte]

veloping country breeders can have access to a world of germ plasm, if they wish to have it.

The international research institute network, which has been supported, and I am sure has been reviewed with this committee in the past, has been very active in moving materials around the world to fit into the breeding programs that developing country scientists are engaged in.

Now, if it should be that there is going to be a lot of litigation on patents and so on and so forth, I could see this might discourage some developing countries. But just let me say that I have been on many a farm in India where there is a duplicate of a John Deere corn sheller made locally, complete with John Deere symbols because they took the corn sheller and just reproduced it. But John Deere has not taken anybody to court in these countries and I doubt very much that many of the wheat breeders of Manitoba or Montana or wherever else who might have a patent on a particular wheat are going to concern themselves as to whether or not Dr. Swaminathan gets a sample of that wheat and proceeds to feed it into his network.

• 1040

It is a little more complex if we move forward to recombinant DNA work—that is move away from just the roulette wheels of a crossbreed and move into some of these much, much higher technologies of biological techniques. And I think it is much too early to say how that is going to go. There is recombinant work being done at some of the international centres. There is a lot of fission work going on at the international centres, or fusion work between cells to produce new varieties, and I think that that may be patentable under this recent Supreme Court decision. If it is patentable, then that may constrain the flow of materials to the developing countries, but I think it is too early to do more than speculate on that.

Mr. Ogle: Thank you. The other question refers back to the general good idea again. I will follow up very closely on what Mr. Roche has said. If Canada got out of the food aid thing altogether and went to some form of selling surpluses and putting cash into the development process, personally I think it would liberate people in lots of places to make better decisions. They would have cash rather than food to deal with.

Mr. Hopper: Well, maybe, but in the case of Bangladesh, that country would turn around and use the cash to buy food. I mean Bangladesh has been buying food; let us put in that way.

Mr. Ogle: Bangladesh is specific. I realize that.

[Traduction]

complexe d'ordinateurs qui a accès à ces banques, et la plupart des producteurs de semences dans les pays en voie de développement peuvent avoir accès à tout un monde de plasma germinatif, s'ils le désirent.

Le réseau des Instituts de recherches internationaux, qui a reçu l'appui, et, j'en suis sûr subi l'examen de ce comité par le passé, a été très actif dans la distribution des matériaux dans le monde entier, pour les adapter aux programmes de production de semences auxquels travaillent les chercheurs des pays en voie de développement.

Naturellement, s'il arrivait qu'il y ait beaucoup de procès sur les brevets, je comprendrais que cela puisse décourager certains pays en voie de développement. Mais je peux vous dire tout simplement que j'ai visité beaucoup de fermes en Inde où il y a une copie de construction locale d'une machine à écorcer le maïs John Deere qui comprend même les symboles de John Deere, parce que le constructeur a tout simplement pris la machine pour la reproduire. Mais John Deere n'a pas fait de procès à qui que se soit dans ces pays, et je doute fort que beaucoup des producteurs des semences de blé du Manitoba ou de Montana ou d'ailleurs, qui auraient un brevet sur un blé particulier, doivent beaucoup se faire de soucis si le docteur Swaminathan obtient un échantillon de ce blé et l'introduit dans son réseau.

La complexité augmente au peu lorsque l'on passe aux travaux sur la recombinaison de l'ADN—c'est-à-dire si nous quittons ces jeux de roulette des croisements de semence pour passer à certaines techniques biologiques beaucoup plus complexes. Je pense qu'il est beaucoup trop tôt pour dire ce qui va se passer. Certains des centres internationaux font déjà du travail de recombinaison d'ADN. Des centres internationaux font beaucoup de travail de fission ou du fusion entre cellules pour produire de nouvelles variétés, et je pense que ces variétés pourraient faire l'objet d'un brevet selon cette récente décision de la Cour Suprême des États-Unis. Si c'est le cas, ceci pourrait imposer des restrictions au mouvement des matériaux vers les pays en voie de développement, mais je pense qu'à l'heure actuelle tout ceci n'est que spéculation.

M. Ogle: Merci. Mon autre question revient à l'idée générale de l'aide alimentaire. Je vais reprendre de très près ce que M. Roche a dit. Si le Canada abandonnait complètement l'aide alimentaire et au lieu de cela vendait les excédents pour mettre de l'argent dans le processus de développements, je pense personnellement que ceci donnerait plus de liberté, en bien des endroits, pour prendre de meilleures décisions. Les responsables pourraient prendre des décisions sur des valeurs monétaires au lieu de denrées alimentaires.

M. Hopper: Peut-être bien, mais dans le cas du Bangladesh, tout ce que le pays pourrait faire serait d'utiliser cet argent pour acheter des denrées alimentaires. Ce que je veux dire, c'est que le Bangladesh a été obligé d'acheter des denrées alimentaires. On pourrait exprimer la question comme cela.

M. Ogle: Le Bangladesh est un cas particulier, je me rends bien compte.

[Text]

Mr. Hopper: Whether we give them the cash or otherwise—say, if we augment their foreign exchange reserves—they have to purchase the food. And what I am saying is to put the food in within the framework of a set of food system policies that we have worked out with the Government of Bangladesh. At that time we say: “Okay, we will see that you can count on that flow from us during the course of the next five years, but we expect you to get your production in line and so on and, if you begin to flag on these conditions then we will begin to pull back.” Then I think you will be giving a very real incentive to their government to focus in on the food side. If it is just cash and they are flush with food, okay, they will use it to buy Japanese fertilizer or something, or telecommunications equipment.

Mr. Ogle: When I spoke to you before you told me something that I thought was extremely interesting. Again, it comes within the line of research and it was a backward look at it in fact, at research. You were talking about the fact that much of the Third World could easily build up its own food production in the relatively near future. At that time I think you told me that Canadian agriculture would have really to go into research to see what they would grow.

Mr. Hopper: Yes, sir.

Mr. Ogle: Would you like just to elaborate on that a little bit, because I think that kind of thing is extremely important for Canadian people to know.

Mr. Hopper: I think that slowly the food production levels in the tropics are going to be unlocked. It is happening more slowly than I would like to see it occur but, as they are unlocked, I think we could be headed for a period of a substantial world surplus in food. Then the comparative advantage of food production will lie more with those who have the climate, the water and more suitable year-round soil conditions than we have in Canada. So I think then that the issues of what the comparative advantages of Canadian agriculture will have to be examined quite closely. We have already seen some adjustments in Canadian agriculture over time and I think Canadian agriculture will respond. But I think it will be necessary for Canadian research in the future to pay more attention to where the comparative advantages of our agriculture lie rather than to concern themselves with the mere improvement of the kinds of agriculture that we have been undertaking in Canada for many years. Canada, as far as agriculture goes tends to do research on things that farmers are now growing rather than to paying much attention to the things that farmers might be growing in the future. I say “tends” because there are examples where they have broken through. They did on rapeseed, and so on. But I think it is that orientation that is going to be more important to Canadian agriculture over the course of the longer term. I am looking now 20, 25, maybe 50, years ahead.

[Translation]

M. Hopper: Quelque soit la forme de notre aide, par exemple si nous augmentons leur réserves de devises étrangères—ils sont obligés d’acheter les denrées alimentaires. Et ce que je suggère, c’est d’induire les denrées alimentaires dans le cadre d’un ensemble de politiques sur le système alimentaire élaboré en coopération avec le gouvernement du Bangladesh. A ce moment là, nous pouvons dire: «D’accord; nous vous garantirons ce mouvement de denrées alimentaires au cours des cinq prochaines années, mais nous attendons de vous que vous amélioriez votre production et ainsi de suite, et si vous commencez à faillir dans ce domaine, nous commencerons à retirer notre aide.» Je pense que ceci pousserait vraiment leur gouvernement à se concentrer sur les aspects alimentaires. Si votre aide est en argent et qu’ils ont toutes les ressources alimentaires qu’il leur faut, d’accord, ils utiliseront votre aide pour acheter de l’engrais japonais ou quelque chose d’autre, ou des appareils de télécommunication.

M. Ogle: Dans une conversation antérieure, vous m’avez dit quelque chose que j’ai trouvé extrêmement intéressant. Là encore, il s’agit de la question de la recherche, et je jette un coup d’œil en arrière, en fait sur la recherche. Vous parliez du fait qu’il serait facile à une bonne partie du tiers-monde d’augmenter sa propre production alimentaire dans un avenir relativement proche. A l’époque, je pense que vous m’avez dit que l’agriculture canadienne devrait vraiment faire beaucoup de recherches pour voir ce que l’on pourrait cultiver.

M. Hopper: Oui, monsieur.

M. Ogle: Pourriez-vous peut-être développer un petit peu ce point, je pense qu’il est extrêmement important que les canadiens soient au courant de ce genre de choses.

M. Hopper: Je pense que progressivement les niveaux de production alimentaire dans les tropiques vont se débloquent. Ceci se produit plus lentement que je ne le voudrais, mais, au fur et à mesure du déblocage, je pense que nous pourrions avoir une période d’excédent mondial important dans le domaine alimentaire. A ce moment-là, je pense que les pays qui disposent du climat, des ressources en eau et des conditions de sol plus favorables que le Canada auront un certain avantage pour la production alimentaire. Je pense donc qu’il faudra examiner de très près la question de savoir quels sont les avantages particuliers de l’agriculture du Canada. Nous avons déjà observé certaines modifications de l’agriculture canadienne au cours du temps, et je pense que l’agriculture canadienne sera en mesure de réagir. Et je pense qu’il sera nécessaire que la recherche canadienne dans le domaine de l’agriculture fasse plus attention à l’avenir aux avantages particuliers de notre agriculture, plutôt que de s’occuper tout simplement d’améliorer le genre d’agriculture que nous connaissons depuis longtemps au Canada. En ce qui concerne l’agriculture, le Canada a tendance à faire de la recherche sur les cultures que pratiquent actuellement les agriculteurs plutôt que de s’occuper de ce que les agriculteurs pourraient faire à l’avenir. Je dis «a tendance» parce que l’on voit des exemples d’un changement. On a vu la recherche sur le colza etc. Et je pense que cette orientation de la recherche va devenir plus importante à longue échéance pour l’agriculture canadienne.

[Texte]

Mr. Ogle: Thank you.

• 1045

The Chairman: Okay, now to my second question. Maybe I will rephrase it.

Mr. Hopper: I keep hoping we can avoid that one, Mr. Chairman.

The Chairman: I would like to ask you about the resources that we have for aid, apart from whatever adjustments should be made on the trade side and apart from some other things. Right now the budget is in the vicinity of \$1.2 billion. The government has announced it will increase it. We do not know by how much yet. They are committed to 0.5 per cent of GNP for 1985. But, supposing we have, let us say, \$1.5 billion a year. You know the Canadian political mind to some extent. Where would you put the priority in terms of aid policy? You have given us your views on food aid in general, but in terms of Canadian policy, if you were sitting at this table, what would you recommend be done with those resources? One must keep in mind, do not forget, that we have to respond to constituents. Five years down the road they could ask us what the hell have you done.

Mr. Hopper: Yes.

The Chairman: So, could you put on the record some thoughts on this? You gave us some very good answers when met you in Washington.

Mr. Hopper: I forget the answer I gave you in Washington, but let me give you the answer I will give you today.

The Chairman: Well, my experience with you is that your answers are pretty consistent from year to year.

Mr. Hopper: Mr. Chairman, it is obvious in any aid policy that part of your aid budget is going to go for and be flexible within a wide range of purposes. Let me set aside some of the aid budget. I do not know how much this is—50 per cent, 40 per cent, 60 per cent—something like that. And let me turn to what I might call the discretionary components of the aid budget. You have multilateral responsibilities; you have responsibilities on projects of the past; you have a wide range of other things. I think, Mr. Chairman, what I indicated to you is that over the years I have been struck by the impression that Canada as tended to be a follower in its aid programs rather than a leader in international aid. We have been a leader in generosity. Our aid program is a generous program; our concessionary terms are among the most generous, and so on. But I think we have been inclined to be respondent rather than assertive in the aid field. The kind of testimony that you have had which says that we should be responsible to the developing

[Traduction]

Je parle maintenant d'une échéance de 20, 25 ou peut-être 50 ans.

M. Ogle: Merci.

Le président: Okay, passons maintenant à ma deuxième question. Je vais peut-être la reformuler.

M. Hopper: J'espérais pouvoir éviter cette question, monsieur le président.

Le président: Je voulais vous demander de parler des ressources dont nous disposons pour l'aide au développement, mis à part les ajustements à effectuer du côté du commerce et quelques autres points. À l'heure actuelle, le budget de l'aide au développement est de l'ordre de 1,2 milliard de dollars. Le gouvernement a annoncé qu'il allait augmenter ce budget. Nous ne savons pas encore de combien. Le gouvernement s'est engagé à une valeur de 0,5 p. 100 du produit national brut pour 1985. Mais supposons que nous disposions, disons, de 1,5 milliard de dollars par an. Vous connaissez un peu l'esprit politique du Canada. À votre avis, à quoi doit-on accorder la priorité en ce qui concerne la politique d'aide au développement? Vous nous avez donné votre opinion sur l'aide alimentaire en général, mais en ce qui concerne la politique canadienne, si vous étiez membre de ce comité, que recommanderiez-vous quant à l'utilisation de ces recherches? N'oubliez pas qu'il nous faut être sensible aux idées de nos électeurs. Dans cinq ans, ils pourraient bien nous demander: qu'est-ce donc que nous avons fait?

M. Hopper: Oui.

Le président: Ainsi donc, pourriez-vous nous donner officiellement quelques idées là-dessus? Vous nous avez donné quelques réponses très intéressantes quand nous vous avons rencontré à Washington.

M. Hopper: J'ai oublié quelle réponse je vous ai donnée à Washington, mais je vais maintenant vous donner ma réponse d'aujourd'hui.

Le président: D'après mon expérience, vos réponses sont assez cohérentes d'une année à l'autre.

M. Hopper: Monsieur le président, dans toute politique d'aide au développement, il est évident qu'une partie de votre budget doit couvrir toute une gamme d'étendue d'objectifs, avec flexibilité. Nous allons donc mettre de côté une partie du budget d'aide au développement. Je ne sais pas combien exactement—50 p. 100, 40 p. 100, 60 p. 100,—quelque chose de ce genre. Je vais maintenant considérer ce que l'on pourrait appeler les éléments discrectionnaires du budget d'aide au développement. Vous avez des responsabilités multilatérales; vous avez des responsabilités dans des projets engagés par le passé; vous avez beaucoup d'autres choses à faire. Monsieur le président, je vous l'ai dit, je pense; au cours des années, l'impression frappante que j'ai eue est que le Canada, dans ses programmes d'aide au développement, a eu tendance à suivre plutôt qu'à prendre l'initiative pour l'aide internationale. Nous avons pris l'initiative quand à la générosité. Notre programme d'aide est très généreux, nos conditions sont parmi les plus

[Text]

countries. I think is an important element of the Canadian view.

I have felt for some time that Canada might use that discretionary component of its aid program over which it has control to display a smorgasbord of offerings to developing countries, of capacities peculiar to Canada and which are not easily found elsewhere. For example, in the hydroelectric field, I think Canada has an immense capability here that is not being as well tapped for the developing countries as it might be. We do have hydroelectric projects; I think perhaps we should have more. Canada is among the foremost in geomagnetic survey work and in various kinds of mineral exploration work. Yet while Canadians have been involved in this in developing countries it has not been as an offering of major importance on the table. And this is becoming far more important as countries seek to explore for energy resources and assess their geological and mineral wealth. I think Canada has capabilities in the forestry field which are almost unexcelled. These of course are not easily transferable to the developing countries, but we have many foresters who have a good deal of knowledge and experience regarding the developing countries.

What I am saying, Mr. Chairman, is that I think there really should be a very careful review made of the needs of the developing countries and a match made between those needs and Canadian capabilities. This would be more effective than just to say well, all right, we will try to take this project and get some sort of a Canadian group to respond to it. Instead, we need to let the developing countries know that we have resources in certain specific fields that they are backed up by a high level of competence in Canada, and that these are fields in which the Canadian aid program can be relied upon to be responsive.

The Chairman: So you do not discount bilateral aid? You are not advocating it only, but you are not discounting the importance of bilateral aid.

Mr. Hopper: I am not discounting the importance of bilateral aid at all. I think it is a very, very important part of Canada's outreach.

The Chairman: That is important coming from a gentleman from the World Bank.

Mr. Hopper: Well, I am not saying that you play down multilateral aid.

The Chairman: No, no.

• 1050

Mr. Hopper: But what I am suggesting is that one has to seek a mix between the multilateral obligations and the bilat-

[Translation]

généreuses etc.. Mais je pense que nous avons eu tendance à réagir plutôt qu'à prendre l'initiative dans ce domaine. Le genre de témoignage que vous avez entendu, déclarant que nous devrions répondre aux points de vue des pays en voie de développement, constitue, je pense à un élément important de l'opinion canadienne.

Depuis pas mal de temps, je pense que le Canada pourrait faire usage de la partie discrétionnaire de son programme d'aide, la partie qu'ils peuvent contrôler, pour offrir un «smorgasbord» de possibilités aux pays en voie de développement, des possibilités spéciales au Canada, qu'il n'est pas facile de trouver ailleurs. Par exemple, dans le domaine hydroélectrique, je pense que le Canada a d'énormes capacités, qui ne sont pas suffisamment mises à contribution pour les pays en voie de développement. Nous avons des projets de développement hydroélectrique, je pense que peut-être nous pourrions en avoir plus. Le Canada est un des pays les plus avancés dans le domaine des enquêtes géomagnétiques et dans divers types d'exploration minière. Et pourtant, si les canadiens ont participé à ce genre de choses dans des pays en voie de développement, ils n'ont pas fait d'offres majeures dans ce domaine. Ceci prend de plus en plus d'importance, maintenant que ces pays cherchent à explorer leurs ressources énergétiques et à évaluer leurs richesses géologiques et minérales. Je pense que le Canada a dans le domaine de l'industrie forestière des capacités presque inégalées. Naturellement, il n'est pas facile de les transférer aux pays en voie de développement mais nous avons beaucoup de forestiers qui ont beaucoup de connaissances et d'expérience sur les pays en voie de développement.

Ce que je dis, monsieur le président, c'est qu'à mon avis il faudrait vraiment effectuer un examen soigneux des pays en voie de développement, et adapter à ces besoins les capacités canadiennes. Ceci représenterait un meilleur rendement que de dire tout simplement: eh bien, nous allons essayer de trouver un groupe canadien pour s'occuper de tel projet. Au contraire, il nous faut faire savoir aux pays en voie de développement que nous avons des ressources dans certains domaines spécifiques; que dans ces domaines, il y a l'appui d'un niveau de compétence très élevé au Canada, et qu'il s'agit de domaines où l'on peut s'attendre que le programme d'aide canadien pourra répondre aux besoins.

Le président: Ainsi donc, vous n'abandonnez pas l'aide bilatérale? Vous ne la défendez pas exclusivement, mais vous ne la considérez pas sans importance.

M. Hopper: Je ne le considère pas du tout sans importance. Je pense qu'il s'agit d'une partie très très importante de ce que le Canada peut offrir.

Le président: C'est là un point de vue très important, de la part d'un représentant de la Banque Mondiale.

M. Hopper: Naturellement, je ne dis pas qu'il faut réduire l'aide multilatérale.

Le président: Non, non.

M. Hopper: Mais ce que je veux dire, c'est qu'il faut rechercher une combinaison des obligations multilatérales et

[Texte]

eral activity; that the contribution of Canada to the multilateral policy discussions and what we do in the multilateral field, can be, and should be, rooted in Canada's own bilateral experience. There is a co-financing with the multilaterals seek. There is a continuous set of discussions that the multilateral seek and the more experience that a bilateral agency has with its own activities, the more we are given an indication as to what goes forward.

Let me use an example and I will use it again from the South Asia region. In Nepal today Canada has a technical assistance team put together, I think, by SNC, I do not know, Shawinigan, maybe our Acres—a group of Canadian firms—working with the Ministry of Water and Power on water and power policy. That group has identified a potential hydroelectric site which I anticipate the bank will move forward to the feasibility and design stage within the next four to six months. From that will come, I hope, a \$300 million or \$400 million project which will benefit Nepal through the sale of power to India. Now, that began with a bilateral team, and it began as a part of the Canadian outreach. The discussion is there, and I hope that Canadian capabilities will be involved in it, and I hope that Canada will be a part of the co-financing operation that is assembled to put this very important piece of electrical power creation into Nepal. But it is from my discussions with the Canadian team that the multilateral activities have arisen that permit me to take it up with the Nepal aid group. And I have presented this to the Nepal aid group. I have been assured by that group that they are interested in it, and that we should go forward with the investigations that the financing will be forthcoming if the project proves feasible. So the blend is important. And what I am suggesting on the blend is that Canada take a look at its bilateral capability and display prominently on the smorgasbord of Canadian contributions those areas of capability which they have in abundance here and which the developing countries can benefit from.

Mr. Frith: Mr. Chairman, can I just follow up on that question. Mr. Hopper, you mention that the blend is important between the multilateral and bilateral aspects of our trade. I respect your opinion from just having met you in Washington and here. In your opinion, is there something that Canada can be doing? You are suggesting that we specialize in what we offer in terms of that bilateral assistance. In other words, take areas where we have expertise and say to the developing world, fine, here is where we feel we have a contribution to make.

Mr. Hopper: Yes, I suggested this for part of the budget.

Mr. Frith: Yes. But not all.

Mr. Hopper: Yes.

Mr. Frith: Within that context then, should we as a country be much more specific in terms of where our aid goes? In other words, there has been some discussion here over the last three or four months that we operate in 79 different countries although the majority still operate only within maybe 15 or 18

[Traduction]

de l'activité bilatérale; la contribution du Canada aux discussions de politique multilatérale et ses activités dans le domaine multilatéral peuvent et doivent être fondées sur son expérience bilatérale. Les organismes multilatéraux recherchent des co-financements. Il y a un ensemble de discussions continues recherchées par les organismes multilatéraux, et plus un organisme bilatéral a d'expérience dans ses propres activités, plus nous obtenons d'indications sur ce qui se passe.

Je vais prendre un exemple, de la région de l'Asie du sud. A l'heure actuelle, au Népal, le Canada a une équipe d'aide technique, organisée je pense par S.N.C., je ne sais pas, Shawinigan, peut-être notre Acres—un groupe de firmes canadiennes—qui travaille avec le ministre de l'eau et de l'électricité sur la politique de l'eau et de l'électricité. Ce groupe a identifié un site possible pour les usines hydroélectriques, et je prévois que la Banque va passer à l'étape de faisabilité et de conception, au cours des quatre à six mois à venir. De là, je l'espère, va émerger un projet de 300 à 400 millions, qui sera à l'avantage du Népal, pour la vente de l'électricité à l'Inde. Eh bien, ce processus a commencé avec une équipe bilatérale, dans le cadre des efforts du Canada. Nous avons la discussion en place, et j'espère que les capacités du Canada vont y participer, et que le Canada fera partie de l'opération de financement conjoint que l'on organise pour installer au Népal cet ensemble très important de génération électrique. Mais c'est de mes discussions avec l'équipe canadienne qu'ont émergé les activités multilatérales qui me permettent de reprendre la question au niveau du groupe d'aide au Népal. J'ai présenté ce projet au groupe d'aide au Népal. Ce groupe m'a assuré qu'il s'y intéresse et qu'il faut procéder aux enquêtes, que le financement sera disponible si le projet est faisable. Ainsi donc, le mélange est important. Et ce que je veux dire, quant à ce mélange, c'est que le Canada devrait examiner ses capacités bilatérales, et mettre bien en évidence, sur le 'smorgasbord' de contributions canadiennes, les domaines de capacité particulière, qui existent en abondance et dont les pays en voie de développement peuvent profiter.

M. Frith: Monsieur le président, pourrais-je poursuivre un peu cette question? M. Hopper, vous mentionnez qu'il est important d'avoir une combinaison des aspects multilatéraux et bilatéraux de notre commerce. Je respecte votre opinion, après vous avoir rencontré ici et à Washington. A votre avis, y a-t-il quelque chose que le Canada pourrait faire? Vous nous suggérez de nous spécialiser quand à nos offres d'aide bilatérale. Autrement dit, de choisir les domaines où nous avons une expertise spéciale et de dire au monde en voie de développement: voilà les domaines où nous considérons avoir une contribution à offrir.

M. Hopper: Oui, c'est ce que j'ai suggéré, pour une partie du budget.

M. Frith: Oui. Mais pas pour tous le budget.

M. Hopper: Oui.

M. Frith: Eh bien, dans ce contexte, notre pays devrait-il être plus spécifique quant au choix des bénéficiaires de notre aide? Autrement dit, nous avons eu ici au cours des trois ou quatre derniers mois, certaines discussions sur le fait que nous sommes actifs dans 79 pays différents, alors que la plupart des

[Text]

of those. So should we be more specialized in terms of the recipient countries of our aid?

Mr. Hopper: I find myself answering both yes, and no, to this. The "yes" relates to the fact that you can get a focus, concentration, and a punch. The "no" relates to the fact that for a great many countries really the essence of their flexibility, their own self-respect, is to have a very diversified and a large group of donors. I do not feel that the 79 countries that Canada is operating in are either too many or too few. I think there are considerations that have to be handled on this both domestically within Canada for the Canadian constituencies and internationally in terms of Canada's own foreign policy requirements. I think there are some countries that are marginal perhaps to both of those, but to which Canada can still make a major contribution because we happen to match on the resources. Nepal happens to be one of these. I do not think there is big constituency for aid to Nepal. I do not think there is a large Canadian political interest in Nepal. But I think that Canada has a capability that fits Nepal more closely than we fit with many other countries, I name at least three fields. There is the hydroelectric field where Nepal has huge hydro resources that we have the capacity to assist in developing. In the telecommunications field since Nepal is a very small country they have a desperate problem on distances, mountain top to mountain top, and so on. In the transportation field, we can be useful because we have struggled with putting roads through in very difficult areas. All of these begin to match and mix with the Nepalese capability. Nepalese agriculture? The bulk of it in the hills is temperate to cold agriculture, and we are particularly suited to that for discussion in those kinds of environments.

• 1055

So here is a country in which I think our resource match is a close one and a good one. It is one in which I think Canada could be substantially more aggressive, more vigorous, and have a real impact on the development of that country even though it does not qualify on two of the other grounds—the constituency ground and the foreign policy.

The Chairman: I have many more questions but maybe I will pass for now. Do any other members have questions? Dr. Schroder? Mr. Roche?

Mr. Schroder: No, thank you.

Mr. Roche: No, thank you.

The Chairman: Then I want to thank you very kindly, Dr. Hopper, once again for having come here. There appeared before us earlier a group from the Science Council of Canada who indicated that there was a lot of data available in the

[Translation]

pays ne sont actifs encore que dans 15 à 18 de ces pays. Ainsi donc, devrions-nous nous spécialiser plus quant aux pays récipiendaires de notre aide?

M. Hopper: A cette question, je dois répondre à la fois oui et non. La partie oui concerne le fait qu'on pourrait ainsi obtenir une concentration, une focalisation, un impact. La partie non concerne le fait que pour beaucoup de pays, l'essence de leur flexibilité, de leur propre dignité est d'avoir un groupe étendu et très diversifié de donateurs. Je ne pense pas que les 79 pays dans lesquels le Canada offre son aide sont trop ou pas assez nombreux. Je pense qu'il y a des points à prendre en considération sur cette question, tant à l'intérieur du Canada, pour les électeurs du Canada, qu'au niveau international, en ce qui concerne les besoins de politique étrangère du Canada. Je pense qu'il y a certains pays dont la position est marginale du point de vue de ces deux types de considérations peut-être, mais auxquels le Canada peut tout de même apporter une contribution importante, en ce sens que les ressources correspondent aux besoins. Il se trouve que le Népal est un de ces pays là. Je ne pense pas que l'aide au Népal ait beaucoup d'importance pour les électeurs du Canada. Je ne pense pas que le Canada porte un intérêt politique très important au Népal. Mais je pense que le Canada a certaines capacités qui correspondent de plus près au Népal qu'à beaucoup d'autres pays. Je peux nommer au moins trois domaines. Il y a le domaine de l'hydroélectricité; le Népal a d'énormes ressources hydroélectriques, et nous avons la capacité nécessaire pour les aider à les développer. Dans le domaine des télécommunications, le Népal, qui est un pays très petit, a des problèmes énormes quant aux distances, de sommet à sommet de montagne, et ainsi de suite. Dans le domaine du transport, nous pouvons être utiles parce que nous avons eu à lutter pour installer des routes dans des régions très difficiles. Toutes ces spécialités font une bonne combinaison avec les capacités népalaises. L'agriculture népalaise se situe pour la plus grande part dans les montagnes, et constitue une agriculture de climat tempéré à froid, et nous avons des aptitudes particulièrement bonnes pour discuter ce genre d'environnement.

Ainsi, voici un pays pour lequel nos ressources sont adaptées de près, et bien adaptées. Voilà un pays où je pense que le Canada pourrait avoir une activité beaucoup plus agressive, beaucoup plus vigoureuse, et avoir une incidence réelle sur le développement du pays, même si ce pays ne correspond pas aux deux autres types de considérations—les considérations intérieures et la politique étrangère.

Le président: J'ai bien d'autres questions, mais je vais peut-être les laisser de côté pour le moment. Y a-t-il d'autres membres du comité qui ont des questions? Monsieur Schroder? Monsieur Roche?

M. Schroder: Non merci.

M. Roche: Non merci.

Le président: Eh bien, je veux vous adresser mes sincères remerciements, monsieur Hopper, d'être venu nous voir. Nous avons entendu il y a quelque temps le témoignage d'un groupe du Conseil des sciences du Canada, qui nous a déclaré qu'il y

[Texte]

Third World that we could help somehow to put together. That appealed to me. Have you seen the work of this committee which has been extensive and very serious? We had some very good witnesses before us. But I wonder if you have seen the report in your spare time if whether you could send us your comments on it. Maybe you have them now? Certainly I would be very interested in learning your reaction to this report which I consider to be well balanced and interesting, particularly in that it says there are a great many things to be done in food production and a lot of research. It is a question of managing it and of applying it and Canada can help in this sort of thing. I do not know if you are aware of it now . . .

Mr. Hopper: I am aware of the committee report, and I would be delighted to respond if I could get another copy.

The Chairman: Yes, okay. We are going to be studying this during the month of November so, if you could ask someone on your staff to send us the reaction of either the World Bank or yourself, it could be very helpful to us. I myself and I believe all the members here feel strongly that food production and rural development are extremely important. We questioned you on food aid because we found that it is one important area about which a lot of questions have been raised. There is no doubt that we all want to put a lot of emphasis on food production and you stated it well when you said it is not an either/or situation. I liken it sometimes to the debate in this country as to whether there should be welfare programs or whether there should be only development programs. Should we have only the creation of jobs, or should we continue with welfare? Some people think there should just be development. Some people think it would be better to wait a while and to phase out programs very carefully.

I want to thank you very much once again and to assure you that your testimony has been extremely helpful to us.

We will adjourn for just four or five minutes after which we will continue with our meeting.

[Traduction]

avait beaucoup de données disponibles dans le tiers monde, et que nous pourrions contribuer à les regrouper. Ceci m'a intéressé. Êtes-vous au courant des travaux de ce comité, qui ont été très étendus et très sérieux? Nous avons entendu des témoins de très grande valeur. Mais, si vous avez vu notre rapport, je me demande si dans vos temps libres vous pourriez nous faire parvenir vos commentaires. Peut-être en avez-vous dès maintenant? Je serais certainement très intéressé à connaître votre réaction à ce rapport, qui, à mon avis, est bien équilibré et intéressant, particulièrement en ce qu'il dit qu'il y a beaucoup de choses à faire en ce qui concerne la production alimentaire, ainsi que beaucoup de recherches. Il s'agit avant tout d'administrer cette recherche et de l'appliquer, et le Canada peut être utile pour ce genre d'activité. Je ne sais pas si vous êtes au courant de ce rapport maintenant . . .

M. Hopper: Je suis au courant du rapport du comité, et j'aurais grand plaisir à vous donner ma réaction si je pouvais en avoir un autre exemplaire.

Le président: Oui, d'accord. Nous allons étudier ce rapport au cours du mois de novembre; ainsi, si vous pouvez demander à un membre de votre personnel de nous faire parvenir votre réaction, ou celle de la Banque mondiale, ceci pourrait nous être très utile. Moi-même, et, je pense, tous les membres du comité, sommes convaincus que la production agricole et le développement rural sont extrêmement importants. Nous avons posé des questions sur l'aide alimentaire, parce que nous comprenons qu'il s'agit d'un domaine important sur lequel on a posé beaucoup de questions. Il n'y a pas de doute que nous voulons mettre fortement l'accent sur la production alimentaire, et vous avez très bien exprimé la situation quand vous avez dit qu'il ne s'agissait pas d'une alternative exclusive. Je fais la comparaison avec la situation dans ce pays, où on se demande si on veut avoir des programmes de bien-être social ou des programmes de développement. Faut-il se préoccuper uniquement de créer des emplois, ou faut-il poursuivre les programmes de bien-être social? Certains pensent qu'il faudrait ne poursuivre que le développement. D'autres pensent qu'il vaudrait mieux attendre un peu, et n'éliminer les programmes que progressivement et avec beaucoup de prudence.

Je vous remercie encore une fois beaucoup, et vous assure que votre témoignage nous a été extrêmement utile.

Nous allons lever la séance pour 4 ou 5 minutes, après quoi nous reprendrons notre réunion.

• 1100

The Chairman: I will call the meeting to order. We are continuing this morning a meeting that was started on October 2 when we had two groups before us; one related to food aid and the other to food production and agricultural development. I thought then that we had been unable to give sufficient time to the second group who had prepared good briefs, nor was I sure that we had gone through the subjects thoroughly enough. So that is why we have invited you gentlemen to come back for further questions.

Le président: Nous reprenons la séance. Nous poursuivons ce matin une réunion qui a commencé le 2 octobre, date à laquelle nous avons entendu deux groupes; l'un concernait l'aide alimentaire et l'autre la production alimentaire et le développement agricole. Il m'a semblé à l'époque que nous n'avions pas été en mesure d'accorder suffisamment de temps au deuxième groupe, qui avait préparé de bons mémoires, et je n'étais pas sûr que nous avions examiné les questions assez à fond. C'est pourquoi nous vous avons invité, messieurs, à revenir pour des questions supplémentaires.

[Text]

Mr. Ouellette (Chief, Agriculture Sector, Natural Resources Division, Resources Branch, Canadian International Development Agency): Mr. Chairman, do you have questions you would like us to answer?

The Chairman: Yes.

Mr. Ouellette: I apologize. I do not think you have the food aid group in front of you now.

The Chairman: No, no. Food production.

Mr. Ouellette: Okay.

The Chairman: I said the first group we dealt with. It was the second group for whom we did not have enough time. You are Mr. Ouellette, right? M. Ouellette de l'ACDI. A votre droite est assis M. Brouillard, qui est sous-ministre adjoint de l'Expansion économique régionale et des affaires internationales du ministère de l'Agriculture.

M. C. F. Brouillard (sous-ministre adjoint, développement régional et affaires internationales, ministère de l'Agriculture): Est-ce que je pourrais vous corriger, monsieur le président? Il faudrait peut-être dire: sous-ministre adjoint, développement régional et affaires internationales, du ministère de l'Agriculture.

Le président: D'accord. C'est une mauvaise traduction parce qu'en anglais, on dit bien Regional Development.

M. Brouillard: C'est cela.

Le président: A votre droite, c'est M. Jean-Paul Ferland, directeur des programmes d'Outre-mer du ministère de l'Agriculture. A la droite de M. Ferland, c'est M. Willis?

Dr. T. H. Anstey (Senior Adviser, International R & D, Research Branch, Agriculture Canada): No. Dr. Anstey from the Research Branch of Canada Agriculture. I think, sir, my name is not down there.

The Chairman: Okay. To Mr. Willis' left is Mr. LeBlanc; *de la Gaspésie de l'ACDI* Mr. Brady, Economic Policy Adviser, and Mr. Willis, Agricultural Specialist, CIDA.

Do you have from the other meeting any statements or brief remarks you wish to make in general response to the questions? Has anything emerged in this committee since that time that you would like to clarify, or would you wish to go on with questions right way?

Mr. Ouellette: I have just one comment which is to say that it is not easy to sit here following Mr. Hopper and his magnificent presentation.

The Chairman: I thought it would be easier after him. It certainly helps me. Do you have any questions, gentlemen?

Mr. Ogle: I wonder if maybe we could have a five-minute general presentation. I know that you have a broad spectrum of experience and talent there, but could you give us five minutes...

[Translation]

M. Ouellette (chef du secteur agricole, Division des ressources naturelles, Direction des ressources, Agence canadienne du développement international): Monsieur le président, avez-vous des questions à nous poser?

Le président: Oui.

M. Ouellette: Je ne pense pas que vous ayez devant vous maintenant le groupe sur l'aide alimentaire.

Le président: Non non. Production alimentaire.

M. Ouellette: D'accord.

Le président: J'ai dit que nous avions fini avec le premier groupe. C'est pour le deuxième groupe que nous n'avions pas eu assez temps. Vous êtes bien M. Ouellette? Mr. Ouellette from C.I.D.A. On your right is Mr. Brouillard, who is assistant deputy minister of Regional Economic Expansion and International Affairs in the Department of Agriculture.

Mr. C. F. Brouillard (Assistant Deputy Minister, Regional Development and International Affairs, Department of Agriculture): May I introduce a correction, Mr. Chairman? It might be better to say: Assistant Deputy Minister, Regional Development and International Affairs, Department of Agriculture.

The Chairman: Okay. It is a poor translation, because the English is Regional Development.

Mr. Brouillard: That is right.

The Chairman: On your right Mr. Jean-Paul Ferland, Director of Overseas Programs in the Department of Agriculture. On Mr. Ferland's right, is it Mr. Willis?

Dr T. H. Anstey (conseiller supérieur, recherche et développement international, Direction de la recherche, Agriculture Canada): Non. Docteur Anstey de la direction de la recherche de l'Agriculture Canada. Je pense, monsieur, que mon nom n'est pas inscrit.

Le président: D'accord. A la gauche de M. Willis il y a M. LeBlanc, de la Gaspésie, de l'ACDI; M. Brady, conseiller de politiques économiques, et M. Willis, spécialiste de l'agriculture, ACDI.

A la suite de l'autre rencontre, y-a-t-il des déclarations ou brèves remarques que vous désirez faire en réaction d'ensemble à nos questions? Est-il apparu quoi que ce soit dans ce comité depuis la dernière rencontre que vous désireriez clarifier, ou bien voulez-vous passer immédiatement aux questions?

M. Ouellette: Je n'ai qu'un commentaire, savoir qu'il n'est pas facile de faire suite ici à M. Hopper, avec son exposé magnifique.

Le président: Il me semblait que cela en fait serait plus facile. Cela m'a certainement aidé. Avez-vous des questions, messieurs?

M. Ogle: Je me demande s'il serait possible d'avoir un exposé général de cinq minutes. Je sais que vous avez ici toute une gamme d'expérience et de talent, mais pourriez-vous nous donner cinq minutes...

[Texte]

• 1110

The Chairman: We have had their briefs already on the record.

Mr. Ogle: ... just on what you consider to be the most important things for us to hear from your group.

Mr. Ouellette: May I speak French, Mr. Chairman?

Le président: Oui, définitivement. On a l'interprétation simultanée ici.

M. Gérard Ouellette (chef, secteur agriculture, direction générale des ressources naturelles, ACDI): Alors, monsieur le président, pour répondre à la requête de M. Ogle, je dois d'abord vous dire que nous avons ici deux groupes ce matin, le groupe d'Agriculture Canada et le groupe de l'ACDI.

Notre groupe de l'ACDI est intéressé essentiellement à la production alimentaire. M. Willis et moi sommes du secteur de l'agriculture alors que M. Leblanc est du secteur des pêches. Donc, ce sont les deux secteurs, à l'ACDI, qui s'occupent effectivement de production alimentaire de façon immédiate. Il y a bien d'autres secteurs, évidemment, qui sont marginaux, si vous voulez, qui apportent un *input*, qui apportent des infrastructures nécessaires à la production alimentaire, mais nos deux secteurs sont concernés par la production alimentaire.

En ce qui concerne M. Brouillard et son groupe, je pense qu'ils peuvent parler pour eux-mêmes, mais leur rôle ici est de vous dire qu'ils apportent un appui important au programme de développement agricole de l'agence. C'est essentiellement le message qu'ils veulent vous apporter ici. Ils sont là pour nous appuyer dans nos efforts de développement agricole dans les pays en voie de développement.

Alors, ce qui nous intéresse de façon particulière ... Nous vous avons fait, dans notre mémoire, un petit résumé de la situation alimentaire mondiale, des déficits alimentaires qui sont envisagés pour les années 1980 et les années 2000. Je pense que c'est quelque chose dont on parle assez souvent. Ce sont des données qui sont assez bien connues. Nous avons après cela insisté sur le fait qu'il faudra pour éviter ces déficits alimentaires, que les pays donateurs accentuent leur assistance dans le domaine de la production alimentaire.

On y parle de l'étude qui a été faite par la FAO et qui est intitulée: Agriculture 2000. Cette étude indique qu'il faudra des investissements de 10 à 12 milliards de dollars par années pour permettre à une quarantaine de pays en voie de développement d'atteindre des augmentations annuelles de production alimentaire d'environ 3 à 4 p. 100, ce qui est nécessaire pour éviter d'en arriver aux déficits qui sont prévus.

Après cela, dans notre mémoire, nous vous disons ce que l'ACDI fait présentement dans le domaine de la production alimentaire, sur le plan bilatéral, multilatéral et ONG.

Très rapidement, nous avons quelques statistiques concernant le nombre de projets bilatéraux. Pour ce qui est du budget, on parle de \$150 millions, qui est la portion du budget bilatéral présentement consacrée à des projets de production alimentaire.

[Traduction]

Le président: Nous avons déjà enregistré leur mémoire.

M. Ogle: ... tout simplement sur ce que vous considérez comme les points les plus importants que votre groupe a à nous présenter.

M. Ouellette: Puis-je parler français, monsieur le président?

The Chairman: Yes, definitely. We have simultaneous interpretation here.

Mr. Gérard Ouellette (Chief, Agricultural Sector, Natural Resources Director, C.I.D.A.): Well, Mr. Chairman, to answer Mr. Ogle's request, I will first state that we have here two groups this morning, the Agriculture Canada group and the CIDA group.

Our CIDA group is essentially interested in food production. Mr. Willis and myself are from the Agricultural Sector, and Mr. LeBlanc is from the Fisheries. These are the two sectors of CIDA which are directly involved in food production. Naturally, there are other sectors which are so to speak marginal, which bring an input and necessary infrastructures for food production, but our two sectors are directly involved with food production.

As far as Mr. Brouillard and his group are concerned, I think they will speak for themselves, but their role here is to tell you that they give important support to the Agricultural Development program of our agency. This is essentially their message here. They are here to support us in our agricultural development efforts in developing countries.

Well, what we are particularly interested in ... in our brief, we have given you a short summary of the food situation in the world, of the food deficits expected for the 1980's and the year 2000, I believe this is something that is often spoken about. These are fairly well known data. After that, we have stressed the fact that in order to avoid the food deficits, it will be necessary for donor countries to increase their aid in the food production area.

Our briefs mentioned the FAO study entitled: Agriculture 2000. This study indicates that investments of the order of 10 to 12 billion dollars a year will be necessary to allow approximately 40 developing countries to achieve yearly food production increases of the order of 3 to 4 percent, which is necessary to avoid the expected deficits.

After that, in our brief, we explain what CIDA is presently doing in the area of food production, bilaterally, multilaterally and as well OGN.

Very quickly, we have a few statistics concerning the number of bilateral projects. As to the budget, the figure mentioned is \$150 million dollars, which is the part of the bilateral budget presently allocated to food production projects.

[Text]

Après cela, nous nous sommes penché sur quelques problèmes, quelques difficultés que nous avons. Par exemple, nous vous disons que les mécanismes d'aide qui sont présentement en vigueur à l'agence favorisent davantage l'exécution de projets d'infrastructure plutôt que les projets de production alimentaire.

Nous vous disons que les projets de production alimentaire et de développement rural sont difficiles parce qu'on en connaît habituellement très mal les paramètres au départ. Il faut planifier en cours de route et nous sommes dans l'impossibilité de prendre des engagements, vous connaissez les règlements de l'ACDI, à long terme. Il s'agit d'engagements qui sont nécessaires pour la majorité des projets de production alimentaire qui sont, de par leur nature, de longue durée. Finalement, je pense que cela résume les problèmes.

• 1115

Vous allez peut-être nous poser des questions sur la capacité canadienne dans le secteur de la production alimentaire. Vous allez peut-être nous demander ce qu'on ferait dans le secteur de la production alimentaire si, au lieu d'avoir 100 ou 150 millions par année, nous avions 200 ou 300 millions de dollars par année à consacrer à des projets de production alimentaire. Enfin, ce sont des questions que nous pourrions discuter ensemble, si vous le souhaitez.

Le président: Je note, dans la présentation que M. Brouillard nous a faite le 2 octobre, que vous parlez d'un «Overseas Project Secretariat». Cela, c'est à l'intérieur du ministère de l'Agriculture?

M. Brouillard: De l'agriculture, oui.

Le président: Une des choses qui m'intéressent, et je le dis pour reprendre un peu la discussion qu'on avait avec le Dr Hopper tantôt, est de savoir jusqu'à quel point on sait, ici au Canada, que vous avez, par exemple au ministère de l'Agriculture ou à l'ACDI, sur la table des projets de production alimentaire et de développement rural qui sont spécifiques et pour lesquels on pourrait faire quelque chose assez vite et au sujet desquels le Canada... Même si vous êtes des fonctionnaires, vous êtes des Canadiens vous autres aussi. Vous devez vérifier, à un certain moment donné, jusqu'à quel point une demande est conforme aux objectifs généraux de l'aide qu'on a établis au Canada.

Jusqu'à quel point sait-on, quelque part, si c'est ce secrétariat-là qui a, par exemple, un dossier ou des programmes que le Canada pourrait réaliser de manière bilatérale? Supposons qu'on dirait: «Nous autres, on veut mettre beaucoup plus de fonds dans la production agricole et dans la production alimentaire.» Jusqu'à quel point est-on prêt à faire quelque chose? Il faut qu'on soit certains que c'est quelque chose qui sera viable.

M. Brouillard: Monsieur le président, si je peux me permettre, avant de répondre directement à votre question, j'aimerais me prévaloir de l'invitation de M. Ogle et peut-être tenter de concentrer un peu...

Le président: C'est dans ce sens-là que je voulais ajouter à son intervention.

[Translation]

After that, we have examined a few problems, and a few difficulties which we have. For instance, I tell you that the aid mechanisms which are now in force in the agency favour infrastructure projects more than food production projects.

We tell you that food production projects and rural development projects are difficult, because their parameter are usually very poorly at the beginning. It is necessary to plan as you go, and we cannot make commitments, you know the regulations of CIDA, for the long term. This kind of commitment is necessary for most food production projects which, by their very nature, are long term projects. Finally, I think this wraps up our problems.

You will maybe ask us questions on Canadian capability in the area of food production. You will probably ask us what could be done in the area of food production, instead of 100 or 150 million dollars, a year, we had 200 or 300 million dollars per year available for food production projects. At any rate, these are some questions which we could discuss if you wish.

The Chairman: In the presentation made by Mr. Brouillard on October 2nd, I notice that you mentioned an overseas project secretariat. Is that part of the Department of Agriculture?

Mr. Brouillard: Agriculture, yes.

The Chairman: One of the things I am interested in, and this is to go back a little on our discussion with Dr. Hopper earlier, is to find out to what extent it is known here in Canada that, for instance in the Department of Agriculture or in CIDA, you have on the table food production and rural development projects which are specific, and with which something can be done quite rapidly, and about which Canada... even if you are civil servants, you are also Canadians. You must check, at a certain point, to what extent a particular request matches the general objectives for aid established in Canada.

To what extent is it known somewhere whether it is that particular secretariat which, for instance, has a file or programmes which Canada could implement bilaterally? Suppose one says: "We want to invest more money in food production and in Agricultural production." To what extent are you ready to do something? We have to be certain that this is going to be viable.

Mr. Brouillard: Mr. Chairman: If I may, before I directly answer your question, I would like to take up Mr. Ogle's request and maybe try to concentrate...

The Chairman: It is in this sense that I wanted to add to his comments.

[Texte]

• 1115

Mr. Brouillard: D'accord. Over a year ago I was privileged to lead the Canadian delegation to the World Conference on Agrarian Reform and Rural Development. At that point my colleague, Mr. Ouellette, was there. There was a succession of heads of state, some very prestigious ones, and a number of ministers from developing and developed countries who gave presentations. The underlying theme of these presentations, particularly from the developing countries, was that rural development, food production, was important. The second point that was made by many of them—people like President Senghor or President Nyerere of Tanzania—was that they really have to take matters into their own hands. That conference had considerable impact on me, particularly in terms of the kind of contribution that Canada and especially the Department of Agriculture, could make.

The realization came very quickly that there is a great need for assistance and that Canada can make a contribution, particularly—and here I am limiting my remarks to the agriculture and food sectors—that we have a vast potential and that perhaps it is time to be a little better organized to provide more efficient assistance. And that is what we have undertaken to do in the last couple of years in the Department of Agriculture.

The main reason for my being here today is to try to impress on you the profound commitment that we in Agriculture Canada have towards helping the developing countries. Now in order to do that, we have used our very limited resources to help us be a little more efficient. And the main purpose of the Overseas Projects Secretariat, of which Monsieur Ferland here is director, is to try to marshall the considerable knowledge, experience, expertise, that we have. In this way when CIDA calls on us to execute a project or calls on our technical expertise for a design mission, that we can really support CIDA in its assistance to developing countries.

• 1120

We also believe that there is more than one way to help developing countries. It is not food aid or technical assistance or anything else; we believe it has to be a mix. Therefore, we consider that the announcement made a year ago at the World Food Council for integrated food sector strategies is a viable route to help developing countries become more self-sufficient. So what we are saying in effect here, Mr. Chairman, is that agriculture is committed to this and is making some sacrifices toward helping to resolve this issue. We would like to think that the agriculture food rural development, sector would be given added importance particularly after reading some of the global futuristic studies that have been done in the recent past. By way of opening, Mr. Chairman, I thought it might be useful to stress this very large commitment on our part.

[Traduction]

M. Brouillard: D'accord. Il y a plus d'un an, j'ai eu le privilège de diriger la délégation canadienne au congrès mondial sur la réforme agraire et le développement rural. A ce moment là, mon collègue M. Ouellette était présent. Une succession de chefs d'État, dont certains très prestigieux, et un certain nombre de ministres de pays développés et en voie de développement, ont fait des exposés. Le thème sous-jacent de ces exposés, surtout ceux des pays en voie de développement, était que le développement rural et la production alimentaire étaient importants. Le deuxième point, mentionné par beaucoup d'entre eux—des gens comme le président Senghor ou le président Nyerere de Tanzanie—était qu'il leur faut vraiment prendre leurs affaires en mains. Ce congrès m'a fait un effet considérable, particulièrement en ce qui concerne le genre de contributions que le Canada, et particulièrement le ministère de l'agriculture, peut apporter.

Je me suis rendu compte très vite qu'il y a grands besoins d'aide et que le Canada peut apporter une contribution, en particulier—sur ce point je limite mes commentaires au secteur de l'agriculture et de l'alimentation—en ce sens que nous avons un potentiel très vaste et qu'il est peut-être temps de nous organiser un peu mieux pour donner une aide plus efficace. Et c'est là ce que nous avons entrepris de faire au cours des quelques dernières années au ministère de l'agriculture.

La raison principale de ma présence ici aujourd'hui est d'essayer de vous communiquer l'engagement profond que nous avons pris au ministère de l'agriculture en ce qui concerne l'aide aux pays en voie de développement. Dans ce but, nous avons fait usage de nos ressources très limitées pour atteindre un rendement un peu meilleur et l'objectif principal du secrétariat des projets d'outremer, dont M. Ferland ici présent est le directeur, est d'essayer de regrouper les connaissances, l'expérience et l'expertise considérables dont nous disposons. Ainsi, lorsque l'ACDI fait appel à nous pour exécuter un projet, ou demande notre expertise technique pour une mission de conception, nous pouvons réellement apporter notre appui à l'ACDI pour l'aide aux pays en voie de développement.

Nous croyons également qu'il y a plus d'une manière d'aider les pays en voie de développement. Il ne s'agit pas tout simplement d'aide alimentaire ou d'aide technique ou d'autre chose; nous pensons qu'il faut un mélange de tout cela. Par conséquent, nous pensons que l'annonce, faite il y a un an au conseil mondial de l'alimentation, concernant des stratégies intégrées du secteur alimentaire, constitue une avenue viable pour permettre aux pays en voie de développement d'atteindre une plus grande autonomie. Ainsi donc, en fait, nous vous disons, monsieur le président, que le ministère de l'agriculture a pris des engagements dans ce sens, et fait certains sacrifices dans le but de contribuer à résoudre cette question. Nous voudrions pouvoir penser que le secteur du développement rural en ce qui concerne l'alimentation et l'agriculture recevra une importance accrue en particulier après lecture de certaines des études de prévisions globales exécutées dans le passé récent. A titre de déclaration d'ouverture, monsieur le prési-

[Text]

The Chairman: Monsieur Ouellette.

Mr. Ouellette: Thank you Mr. Chairman. I think I might try to answer at least a part of your question as to what we could do in the immediate future in the sector of the production of food, if we were given more money. I think that is the essence of your question, is it not?

The Chairman: Yes. You know if we are going to recommend that Canada should apply more resources to food production in rural development in an aid policy, I would like to know to what extent we are ready to do something about it quickly. I mean relatively quickly because food production is not something you bring about overnight. It is a long term process, and Mr. Brouillard makes that point in his statement. I want to know to what extent the bureaucracy could give to the government immediate responses, yes.

You know generally what the aid objectives of this country are. So how ready are you in fisheries, CIDA and agriculture to say, yes, we have things we can do that would really respect the priorities of some developing countries and would make sense? Can you say there is a Canadian expertise that we can help with? To what extent are we ready or to what extent should we put forth an effort to make the bureaucracy ready? I do not know.

Mr. Ouellette: Yes, I was going to answer along that line, Mr. Chairman. In fact we do have in CIDA now in the field of agriculture—and I imagine it is the same fisheries—several good projects which are planned but which have been put on the shelf two or three years ago, because we did not have any money. You will remember when the budgets were cut two or three years ago. Of course because of inflation other projects also have cost more money than was expected.

The result is that we have right now several good projects in the field of agriculture. I could name from memory at least six to eight good food production projects which are already planned and which have not been implemented because of the lack of money.

Mr. Roche: Could you give us an example of one or two?

Mr. Ouellette: Senegal for example. Livestock production in Senegal. Dairy development in Peru. Well, those are two examples.

Mr. Roche: Mr. Chairman, this is a very important point. The witness is telling us that there are a number of agricultural production programs waiting to be implemented under Canadian auspices.

Mr. Ouellette: Yes.

Mr. Roche: But they have not been able to do that because of the cash shortage in ODA. I understand the point that you are making, but I am just trying to improve my own knowl-

[Translation]

dent, il m'a semblé utile de mettre l'accent sur cet engagement très important de notre part.

Le président: M. Ouellette.

M. Ouellette: Merci monsieur le président. Je pourrais peut-être essayer de répondre au moins en partie à votre question concernant ce qu'il est possible de faire dans l'avenir immédiat dans le secteur de la production alimentaire, si nous avons plus d'argent. Je pense que c'est là le point essentiel de votre question, n'est-ce pas?

Le président: Oui. Vous savez, si nous devons recommander que le Canada consacre plus de ressources à la production alimentaire et au développement rural dans la politique d'aide au développement, j'aimerais savoir dans quelle mesure nous sommes prêts à agir rapidement. Je veux dire relativement rapidement, parce que la production alimentaire, naturellement, n'est pas quelque chose que l'on peut réaliser d'un jour à l'autre. Il s'agit d'un processus à long terme, et monsieur Brouillard nous le fait bien savoir dans sa déclaration. Je veux savoir dans quelle mesure la bureaucratie peut réagir immédiatement aux besoins du gouvernement, oui.

Vous savez de manière générale quels sont les objectifs d'aide de ce pays. Ainsi donc, dans quelle mesure êtes-vous prêts, pour les pêcheries, L'ACDI et l'agriculture, à nous dire, oui, il y a des choses que nous pouvons accomplir, et qui respectent véritablement les priorités de certains pays en voie de développement, et qui auraient de la valeur. Pouvez-vous nous dire qu'il y a une certaine expertise canadienne qui peut apporter de l'aide? Dans quelle mesure sommes-nous prêts, ou dans quelle mesure faut-il faire un effort spécial pour permettre à la bureaucratie d'être prête? Je ne sais pas.

M. Ouellette: Oui, monsieur le président, je me proposais de vous répondre dans ce sens. En fait, nous avons maintenant à l'ACDI, dans le domaine de l'agriculture—et je pense que c'est la même chose pour les pêcheries—plusieurs bons projets préparés, mais mis de côté, il y a deux ou trois ans, parce que nous n'avions pas d'argent. Vous vous rappelez sans doute le temps des réductions budgétaires il y a 2 ou 3 ans. Naturellement, l'inflation a fait que d'autres projets ont également coûté plus cher qu'on ne le prévoyait.

Le résultat est qu'à ce moment même nous avons plusieurs bons projets dans le domaine de l'agriculture. Je pourrais, de mémoire, citer 6 à 8 bons projets de production alimentaire, déjà tout préparés, qui n'ont pas été mis en vigueur, faute d'argent.

Mr. Roche: Pourriez-vous nous donner un exemple ou deux?

M. Ouellette: Par exemple le Sénégal. Production de bétail au Sénégal. Développement laitier au Pérou. Voici deux exemples.

M. Roche: Monsieur le président, voilà un point très important. Le témoin nous dit qu'il y a un certain nombre de programmes de production agricole qui sont en attente et qui pourraient être mis en vigueur sous les auspices du Canada.

M. Ouellette: Oui.

M. Roche: Mais il n'a pas été possible de le faire, faute d'argent à l'OAD. Je comprends ce que vous me dites, mais j'essaye seulement de comprendre un peu plus exactement ce

[Texte]

edge of precisely what it is that you feel can be done. I would like you to tell me about some of these projects because there is going to be more official development assistance. The Minister has already made a commitment on behalf of the government. So if we are going to move into deeper food production especially as a counter to food aid, I myself would like to get a better idea of precisely what it is you want Canada to do if you get the money to do it.

• 1125

Mr. Ouellette: Many things, Mr. Roche. To begin with I would start by planning country wide with goals, policies and action programs. We have done very little country programming in the past. This is something which needs to be done now. We have to know where we are going in every country. We must have global aid programs with, as I said, goals, policies and action programs. This I would like to see in just as many countries as possible, and at least in the major countries where we have agricultural development programs. To begin with I would put the emphasis on this. Then I would choose sectors such as irrigation. You know one of the main reasons why the need for food production grows so rapidly in the developing countries is the lack of water or variations in the climate, essentially water. So, I would focus on water development and water projects of all types, small, medium, and large, depending on the needs of the regions. When I talk about water, you know, it could be village water. Or it could be water development for much larger areas of food production.

I would concentrate on programs of training for the developing countries. Training to accept the new technology, to understand the new technology to adopt the new technology, and I do not mean training in Canada. Training in Canada could be part of it but, as you know, it has to be training on-site for most people. Farmers have to be trained on site, there is no doubt about that, and most people involved in expansion also have to be trained on site.

What else would I do? I would also spend some money on an assessment of the resources in the developing countries. You know, their resource potential is not always well known. In most cases, it is not well known at all. So assessment of the problems and assessment of the resources in the developing countries would provide a base for undertaking development programs. Essentially, better country program planning, better knowledge of the resource base and programs of activities in fields like water, plant protection or storage to alleviate the dangers of food deficits or scarcity.

[Traduction]

que vous considérez possible. J'aimerais que vous me parliez de certains de ces projets, parce qu'il va y avoir un niveau plus élevé d'aide officielle au développement. Le ministre a déjà pris des engagements au nom du gouvernement. Ainsi, si nous devons aller plus loin dans la production alimentaire, particulièrement pour remplacer l'aide alimentaire, je voudrais quant à moi avoir une meilleure idée de ce que vous voulez exactement que le Canada fasse si vous avez l'argent pour le faire.

M. Ouellette: Beaucoup de choses, M. Roche. Pour commencer, je commencerais par une planification au niveau du pays, avec des objectifs, des politiques, et des programmes d'action. Nous avons fait très peu d'établissement de programmes au niveau du pays, par le passé. C'est quelque chose qui est nécessaire dès maintenant. Il faut savoir où nous allons dans chaque pays. Il nous faut des programmes d'aide globale, avec, comme je le disais, des objectifs politiques et programmes d'action. Et je voudrais que cela se passe dans autant de pays que possible, et au moins dans les pays où nous avons nos programmes de développement agricole principaux. Pour commencer, je mettrais l'accent sur ce besoin. Puis je choisirais certains secteurs comme l'irrigation. Vous savez que l'une des raisons principales de la croissance si rapide du besoin de production alimentaire dans les pays en voie de développement est le manque d'eau ou les variations du climat, essentiellement les conditions de l'eau. Ainsi, je me concentrerais sur le développement de la gestion de l'eau, et les projets de gestion de l'eau de tous types, petits, moyens, et grands, selon les besoins des régions. Quand je parle de l'eau, vous savez, cela peut être au niveau du village. Ou bien cela peut être la gestion de l'eau pour des régions de production alimentaire beaucoup plus vastes.

Je me concentrerais sur les programmes de formation pour les pays en voie de développement. Formation à la réception des nouvelles techniques, à la compréhension de nouvelles techniques et à leur adoption, et par là je ne veux pas dire formation au Canada. La formation au Canada peut faire partie du programme mais, comme vous le savez, il faut une formation sur place pour la plupart des gens. Il faut offrir aux agriculteurs une formation sur place, il n'y a pas de doute là-dessus, et la plupart des gens participant à l'expansion doivent également recevoir leur formation sur place.

Qu'est-ce que je ferais d'autre? J'engagerais également certaines dépenses pour l'évaluation des ressources des pays en voie de développement. Vous savez, leur potentiel n'est pas toujours bien connu. Dans la plupart des cas, il n'est pas bien connu du tout. Ainsi, évaluation des problèmes et évaluation des ressources dans les pays en voie de développement, ceci donnerait la base nécessaire pour entreprendre des programmes de développement. Essentiellement, une meilleure planification des programmes par pays, une meilleure connaissance de la base de ressources, et les programmes d'activité sur le terrain, comme la gestion de l'eau, la protection ou le stockage des plantes, pour réduire les dangers de déficit ou de pénurie alimentaire.

[Text]

The Chairman: How do we make sure that the kind of technology and knowledge that we are ready to transfer is going to be of the type that the people in those countries will be able to work with the maximum number of people, or should we rely on the NGO community to do that and should we put the official aid or the government-to-government aid mechanisms to work on broader questions? Is that the job? Can it be effectively done by Agriculture Canada and CIDA, to transfer the kinds of technology? I am not suggesting it is an either/or situation, I think we need to strike a balance. There are two objectives. One is to help the macroeconomy in the country. The other objective which we want to do—certainly I want to do—is to maximize the employment opportunities for the poorest people. How is that judgment made? It must be difficult...

• 1130

Mr. Ouellette: Yes.

The Chairman: ... to have a scientist who has been trained while working in agriculture in Canada, all of a sudden to land in a country where people are afraid of a tractor. I am not suggesting that is happening; I just want to make sure that judgments are realistic.

Mr. Ouellette: Yes, okay, I think there are several parts to your question. But you are right. Ever since I was in grade school, just like you, Mr. Chairman, we have been trained to think in terms of Canadian values, North American values. And more specifically at the faculty of agriculture and all through my career, we have been trained to think along some definite patterns, which are more or less unknown to the developing countries. So it is difficult for us to think like the people of developing countries do, and to think in terms of the possibly less important people. If we go to a country we have a tendency of course to talk to the more progressive farmers rather than the most remote and the least progressive. It is a natural tendency and instinct to do it overseas because that is what we do at home. We have to watch out for that all the time, I agree.

Concerning the NGO bilateral, I would call that a dilemma because both are complementary, I agree with you that many community development projects are better in the hands of Canadian NGOs, LDCs and GOs. The problem though concerns urgency. There is so much to be done to raise food production and to promote agriculture in the developing countries where the urgency is so great and the management capability is so small of these rural communities with whom the NGOs deal all the time, that with the NGOs at home and abroad being so limited we cannot accomplish everything via the NGO route. We have to use a bilateral part as well and, of course, bilateral projects have a tendency to be larger with some of them being even multi-donor projects. Dr. Hopper was talking a few minutes ago about multi-donor projects in which the World Bank as well as bilateral agencies like CIDA are involved together.

[Translation]

Le président: Comment pouvons-nous nous assurer que le genre de techniques et de connaissances que nous sommes prêts à transférer sera du genre qui permettra au gens de ces pays de faire travailler le nombre maximum de gens, ou bien devons nous compter sur les organisations non-gouvernementales quant à ce point, et réserver les mécanismes d'aide officielle ou d'aide gouvernement-à-gouvernement au travail sur des questions plus vastes? Est-ce là le travail à faire? Faut-il être exécuté efficacement par agriculture Canada et l'ACDI, au transfert des types de technologies? Je ne veux pas dire qu'il s'agissent d'une alternative exclusive, je pense qu'il faut un certain équilibre. Il y a deux objectifs. Un est d'aider le pays au niveau macro-économique. L'autre objectif, qui nous intéresse également—et il m'intéresse moi certainement—est de maximiser les possibilités d'emploi pour les gens les plus pauvres. Comment porter un tel jugement? Cela doit être difficile...

M. Ouellette: Oui.

Le président: ... pour un chercheur scientifique qui a été formé au travail dans l'agriculture au Canada, d'arriver tout d'un coup dans un pays où les gens ont peur d'un tracteur. Je ne veux pas dire que c'est ce qui se passe; je veux tout simplement m'assurer que les jugements apportés sont réalistes.

M. Ouellette: Oui, d'accord, je pense que votre question comporte plusieurs parties. Mais vous avez raison. Depuis l'école primaire, comme vous, monsieur le président, j'ai été formé à penser en termes de valeurs canadiennes, de valeurs nord-américaines. Plus spécifiquement, à la faculté d'agriculture, et dans toute ma carrière, j'ai appris à penser selon certains schémas particuliers, qui sont plus ou moins inconnus dans les pays en voie de développement. Et ainsi, il nous est difficile de penser comme les gens des pays en voie de développement, et de penser en termes des gens qui sont peut-être les moins importants. Si nous nous rendons dans un pays, nous avons naturellement tendance à parler aux agriculteurs les plus progressistes, plutôt qu'au plus éloignés et au moins progressistes. On a naturellement tendance à le faire outremer, parce que c'est ce que l'on fait chez nous. Il faut faire attention à cela tout le temps, je suis bien d'accord.

En ce qui concerne les activités bilatérales ONG, je pense qu'il y a là un dilemme, parce que les deux sont complémentaires; je suis d'accord avec vous sur le fait que beaucoup de projets de développement communautaire sont mieux gérés par les organisations non-gouvernementales canadiennes. Toutefois, il y a un problème d'urgence. Il y a tant à faire, pour augmenter la production alimentaire et pour améliorer l'agriculture dans les pays en voie de développement. Si l'urgence est si grande, et les capacités de gestion sont si faibles, dans ces communautés rurales auxquelles les ONG ont à faire tout le temps, étant données les limitations énormes imposées aux ONG ici et à l'étranger, il n'est pas possible d'accomplir tout ce qu'il faut par l'intermédiaire des ONG. Il nous faut également utiliser des voies bilatérales, et naturellement, les projets bilatéraux ont tendance à être plus vastes, certains d'entre eux sont même des projets à plusieurs donateurs. Le docteur

[Texte]

So I do not oppose NGO and bilateral routes; I say both are complementary. NGOs are doing some very fine work. They are limited, and have to be complemented by larger bilateral projects.

Le président: Est-ce qu'il y a quelqu'un de votre ministère qui veut faire des commentaires là-dessus?

M. Brouillard: S'il vous plaît, oui. Je vais demander à M. Anstey de parler au sujet de votre dernière question. Comment un scientifique se sent-il lorsqu'il arrive soudainement dans un pays en voie de développement? Je voudrais cependant répondre moi-même à votre première question, celle, plus fondamentale, portant sur l'utilisation des ressources.

Nous sommes conscients des ressources très limitées que nous avons ici et, grâce au secrétariat des projets d'outre-mer, nous avons tenté d'amener autour d'une même table la communauté agricole de façon à maximiser la contribution que tous peuvent faire, les organismes non gouvernementaux, les gouvernements provinciaux aussi bien que le ministère de l'Agriculture. Nous avons commencé ces réunions il y a à peine un an et déjà, cela donne des bénéfices.

• 1135

Le président: Le Canadian Agricultural Services Coordinating Committee?

M. Brouillard: C'est cela. Je préside, un sous-comité de cet organisme.

Le président: C'est très encourageant.

M. Brouillard: C'est très encourageant, en effet. Il y a de la part de tous une volonté de participer, de réduire la duplication, de donner à chacun une meilleure chance, d'échanger des idées et aussi de participer. En d'autres mots, nous croyons que le développement, c'est beaucoup trop vaste pour qu'un ministère ou le gouvernement s'en occupe seul. Nous croyons que ce doit être l'affaire de tous et nous faisons notre propre effort, monsieur le président, pour essayer d'amener le plus de gens possibles à contribuer à cet aspect-là. Je pensais, qu'il valait la peine de souligner cet aspect-là. Nous avons dans le même forum les universités, les gouvernements provinciaux et les ONG.

Maintenant, si vous le voulez bien, je demanderais à M. Anstey de faire un commentaire sur l'autre aspect de votre question.

Mr. Anstey: Thank you Mr. Brouillard. Mr. Chairman and gentlemen, you were asking for specific cases on how we transfer Canadian technology to developing countries and perhaps you would be interested in a specific example that the research branch and Canada's Department of Agriculture were involved with.

The Chairman: What I am concerned with is not necessarily specific examples although I do not mind you bringing them out. But I am asking how are we assured that the kind of transfer of knowledge in technology being used is the method

[Traduction]

Hopper parlait il y a quelques minutes des projets à plusieurs donateurs, auxquels participe la Banque Mondiale, ainsi que des organismes bilatéraux comme l'ACDI.

Ainsi donc, je ne suis opposé ni aux ONG, ni aux accords bilatéraux, je dis que ces méthodes sont complémentaires. Les ONG font du travail de très bonne qualité. Elles sont limitées, et il faut les compléter par des projets bilatéraux de plus grande envergure.

The Chairman: Do you have someone from your department who wants to comment on this point?

Mr. Brouillard: Yes please. I want to ask Mr. Anstey to speak to your last question. How does a scientist feel when he arrives all of a sudden in a developing country? However, I would like to answer your first question myself, a more basic question about the use of resources.

We are aware of the strict limitations in our resources here and, thanks to the Overseas project secretariat, we have tried to bring together around a table the agricultural community, in order to maximize the contributions of everybody, non-governmental organizations, provincial governments as well as the Department of Agriculture. We started these meetings barely a year ago, and we already notice some benefits.

The Chairman: Is that the Canadian Agricultural Services Coordinating Committee?

Mr. Brouillard: That's it. I chair a sub-committee of this organism.

The Chairman: This is very encouraging.

Mr. Brouillard: Very encouraging indeed. Everyone shows a will to participate, to reduce duplication, to give everyone a better chance, to exchange ideas and also to participate. In other words, we believe that development is much too vast for one department or even the government to deal with alone. We believe that this must be everybody's business, and, Mr. Chairman, we are contributing our own effort to try to bring as many people as possible to contribute on this point. I thought it was appropriate to stress this aspect. In the same forum, we have the universities, the governments, and NGO.

Now, if I may, I will ask Mr. Anstey to comment on the other aspect of your question.

M. Anstey: Merci, M. Brouillard. Monsieur le président, messieurs, vous vouliez connaître des cas spécifiques de transfert de technologie canadienne à des pays sous-développés, et vous serez peut-être intéressés par un exemple spécifique auquel vont participer la direction de la recherche et le ministère canadien de l'agriculture.

Le président: Ce qui m'intéresse particulièrement, ce n'est pas nécessairement des exemples spécifiques, bien que cela ne me gêne pas que vous les mentionniez. Mais ce que je demande, c'est comment pouvons-nous être sûrs que le genre

[Text]

that would maximize the opportunities for people in those countries. I am not suggesting that we should do that only. But it seems to me that it is judgmental at some point; you have to strike a balance. So it was in that sense that I was putting the question.

Mr. Anstey: You are quite right, sir and, in this, we have to work very closely with our counterparts. I think counterparts in the recipient country are exceedingly valuable and indeed, indispensable, because it is not a case of transferring technology directly. It is a case of deciding which of our technologies can be modified to meet the ecological requirements of the recipient country. Canada within itself has had difficulty and sad experiences in transferring technology for example from Ontario to the prairie provinces. We just about lost the three prairie provinces in the dirty thirties because we transferred the plough from Ontario to the great plains and I need not go through that story again.

So we are very cautious about indiscriminate transfers of technology. What we have been trying to do is to transfer the methods by which the correct technology can be determined. And our India Dry Land Program that is now in its eleventh or twelfth year I think is a very good example of successes in the transfer of the philosophy of how to decide on appropriate technology for an ecology that is yet to be developed. We have similar examples in Sri Lanka, and also in Brazil where we have twinned Canadian agricultural research stations with similar research stations in the host country. It is dangerous to assume that just because we use large tractors in Canada, we can take this whole technology and move it to another apparently similar environment in the host country.

So, I think this gives us the assurance that at least we are conscious of the problem and that is the first thing to be aware of. If you are conscious of the problem, then hopefully you can seek the right answer but, if you do not ask the right question then you do not get the right answer. Does that help the committee, sir?

The Chairman: Yes.

• 1140

Mr. Ogle: I was just going to follow up a bit on that because that part of development I appreciate very much. You really move into a cultural area very quickly when you go to agriculture, probably quicker than in any other area because it is so basic to the life of the people.

I would like to ask first, the projects that you have sort of on the shelf, the ones you mentioned, Senegal and Peru, how did they come about? Would the people from Senegal contact you to see if you could help them, or does somebody go over there

[Translation]

de transfert de connaissances techniques utilisé est la méthode qui maximise les possibilités pour les gens de ces pays. Je ne veux pas dire que c'est la seule chose que nous devons faire. Mais il me semble qu'il y a un jugement à appliquer à un point ou à un autre; il faut un équilibre. Et c'est dans ce sens que je posais ma question.

M. Anstey: Vous avez tout à fait raison, monsieur, et sur ce point il nous faut collaborer très étroitement avec nos homologues. Je pense que nos homologues dans le pays récipiendaire nous sont très précieux, et en fait indispensables, parce qu'il ne s'agit pas de transférer directement une technique. Il s'agit de décider laquelle de nos techniques peut être modifiée pour satisfaire aux exigences écologiques du récipiendaire. A l'intérieur même du Canada, nous avons eu certaines difficultés et des expériences malheureuses dans le transfert technologique, par exemple de l'Ontario aux provinces des Prairies. Nous avons failli perdre les trois provinces des Prairies au cours des années 1930 parce que nous avons transféré directement la charrue de l'Ontario aux grandes plaines; je n'ai pas à vous raconter cette histoire.

Ainsi donc, nous sommes très prudents, en ce qui concerne les transferts de technologie. Ce que nous cherchons à faire, c'est de transférer les méthodes qui permettent de déterminer la technique correcte, et je pense que notre programme de terre sèche en Inde, qui en est maintenant à sa onzième et douzième année, est un très bon exemple de réussite dans le transfert des principes permettant de décider quelle est la technique appropriée pour une écologie qui reste à développer. Nous avons des exemples semblables à Sri Lanka, ainsi qu'au Brésil, où nous avons organisé le jumelage de stations de recherche agricole canadiennes avec des stations de recherche semblables dans le pays hôte. Il est dangereux de supposer que tout simplement parce que nous utilisons des gros tracteurs au Canada, il est possible de transposer toute cette technologie dans un environnement apparemment semblable du pays hôte.

Ainsi donc, je pense que ces exemples donnent au moins l'assurance que nous avons conscience du problème, et c'est là le premier pas. Si l'on a conscience du problème, on peut espérer que l'on recherchera la bonne réponse, mais si l'on ne s'est pas posé la bonne question, alors il est évident qu'on ne peut obtenir la bonne réponse. Est-ce que ces commentaires sont utiles au comité, monsieur?

Le président: Oui.

M. Ogle: Je veux tout simplement poursuivre un peu ce point, parce que je m'intéresse beaucoup à cet aspect du développement. Quand on s'occupe d'agriculture, on en arrive très rapidement à des questions culturelles, sans doute plus vite que pour tout autre domaine, parce que l'agriculture est si essentielle pour la vie des gens.

Je voudrais vous demander tout d'abord, ces projets que vous avez de côté, et que vous avez mentionnés pour le Sénégal et le Pérou, comment sont-ils apparus? Les gens du Sénégal prennent-ils contact avec vous pour voir si vous pouvez les

[Texte]

and say we can really help you Senegalese? How does that happen?

Mr. Ouellette: It comes about from a request from the country itself, yes.

Mr. Ogle: A direct request to Canada?

Mr. Ouellette: A direct request to Canada from Senegal or Peru or I am thinking of Niger now, the World Development project which is called Diffa. There the request came from the country itself, yes.

Mr. Ogle: And they asked for an agricultural program, did they? I mean in the sense where you would give them a plan, a tool, you know. I got the impression that you should have had a plan over here that you were just going to plunk down and...

Mr. Ouellette: I am sorry I gave you that impression. Those projects, they are not really ours. They fall within the priorities and the programs of the developing host countries. We would have received a request to help them along such and such a line.

Mr. Ogle: Is it that they ask for just technical assistance? Do they ask for people? Do they ask for money? Is that how it all comes together in a project like that?

Mr. Ouellette: Well, in most cases it is a mixture of technical assistance, money and, yes, equipment.

Mr. Ogle: Do some projects come up because say somebody has an idea he would like to try out down in Sri Lanka, or some place not too far from the airport? No, I mean, I am sorry! But Sri Lanka always gets a project, and I see you have one here too, because it is always close to the airport.

Would there be somebody, Canadians or others who think they have a good idea and that they must just find the money and it will work. At least I have found this in a lot of the non-government organizations. Is this other pressure applied in the agricultural sector as well?

Mr. Ouellette: No; I suspect there is very little of it. We do initiate in some cases, of course. We might invite the developing countries to submit some ideas or project proposals to CIDA, and in most cases, we are responsive but I say again, when we have meetings or when we send missions abroad to identify projects or make sectoral studies, we might make some suggestions. We might tell them that we think they need something, that they need some specific help in a sector where Canada has a particular capability. If they were ready to send a request, we would tell them that we are the official channel for such a project and that we would receive it favourably. We have done that. But in most cases, we are essentially responsive.

Mr. Ogle: Thank you. I just want to ask one more thing because it is in the same general area and I know it is a very

[Traduction]

aider, ou bien y-a-t-il quelqu'un qui va là-bas pour dire: nous pouvons vraiment vous aider, messieurs les sénégalais? Comment cela se passe-t-il?

M. Ouellette: Cela vient effectivement d'une demande du pays lui-même.

M. Ogle: Une demande directe au Canada?

M. Ouellette: Une demande directe au Canada de la part du Sénégal ou du Pérou; ou—je pense maintenant au Niger—ou du projet de développement mondial appelé Diffa. Dans ce cas la demande est venue du pays lui-même, effectivement.

M. Ogle: Et ils vous ont demandé un programme agricole? Je veux dire au sens où vous leur donnez un plan, un outil, vous savez. J'ai l'impression que vous aviez un plan ici, que vous aviez tout simplement plaqué là-bas et...

M. Ouellette: Désolé de vous avoir donné cette impression. Ces projets ne nous appartiennent pas vraiment. Ils se placent parmi les priorités et les programmes des pays en voie de développement. Nous aurions reçu une demande d'aide dans tel ou tel domaine.

M. Ogle: Est-ce qu'ils vous demandent une assistance uniquement technique? Est-ce qu'ils demandent du personnel? Est-ce qu'ils demandent de l'argent? Est-ce là la manière dont se développe un projet comme celà?

M. Ouellette: Eh bien, dans la plupart des cas, c'est un mélange d'aide technique, d'argent, et aussi d'équipement.

M. Ogle: Est-ce qu'il y a des projets qui se présentent parce que, disons, quelqu'un a une idée qu'il voudrait essayer au Sri Lanka, ou dans un endroit pas trop éloigné de l'aéroport. Non, excusez-moi! Ce que je veux dire, c'est que Sri Lanka a toujours un projet, et je vois que vous en avez un là vous aussi, parce que c'est toujours près d'un aéroport.

Est-ce qu'il arrive qu'il y ait quelqu'un, canadien ou autre, qui pense qu'il a une bonne idée, et qu'il suffit de trouver l'argent pour que ça marche. En tout cas, j'ai observé ce genre de chose dans beaucoup d'organisations non-gouvernementales. Est-ce que ce genre de pression existe également dans le secteur agricole?

M. Ouellette: Non; je pense qu'il y a très peu de ce genre de pression. Il arrive bien sûr que nous prenions l'initiative dans certains cas. Il arrive que nous invitions des pays en voie de développement à soumettre certaines idées ou propositions à l'ACDI, et dans la plupart des cas, nous y sommes sensibles. Mais, encore une fois, lorsque nous avons des rencontres, ou envoyons des missions pour identifier des projets ou pour faire des études de secteurs, il nous arrive de faire quelques suggestions. Il nous arrive de leur dire que nous pensons qu'ils ont besoin de quelque chose, qu'ils ont besoin de certains types spécifiques d'aide dans un secteur où le Canada a des capacités particulières. S'ils sont prêts à nous envoyer une demande, nous leur disons que nous constituons la voie officielle pour ce genre de projet, et que nous y serons favorables. Il nous est arrivé de faire cela. Mais dans la plupart des cas, notre rôle est essentiellement un rôle de réaction.

M. Ogle: Merci. Il me reste tout juste une autre question à vous poser, dans le même domaine, et je sais qu'il est très

[Text]

complicated and hard subject to make choices about. But I notice in your notes that you list that Tanzania wheat project. Now I have never seen it. Doug Roche has seen it, I think. I think in this group here though we have heard about that project may be 20 times from different people, some of whom are overly ecstatic about it being a good project, and others saying that it was really a poor project because it is not helping Tanzania agriculture; it is just mining a section of the country.

Mr. Ouellette: You know, Mr. Ogle, it just happens that Mr. Willis is responsible for that project.

Mr. Ogle: Good for him.

Mr. Ouellette: And he has already spoken about it, I think, the last time we came.

The Chairman: I think Mr. Ogle did not hear that part.

Mr. Ogle: I am sorry I brought it up. I could have missed that. I did miss part of that meeting.

Mr. Ouellette: If you wish to hear from Mr. Willis, Mr. Chairman, I am sure he will be glad to speak on the project.

Mr. Ogle: I am sorry. I was not here for that part of the meeting.

Mr. Ouellette: Would you like Mr. Willis to make a few short comments on the Tanzania wheat project?

The Chairman: Yes.

• 1145

Mr. T. Willis (Agricultural Specialist, Natural Resources Division, Resources Branch, Canadian International Development Agency): Mr. Chairman to Mr. Ogle, I think I should start by saying that the Tanzania wheat project really is not the idea of CIDA. The Tanzanians had already decided to embark on a wheat development program in an area which they considered to be suitable for wheat and occupied periodically by nomadic pastoral people. In 1968 CIDA was asked to look at their program to see if there was some way in which we could help them. So we did have a look, and we could see that there were countless things that Canada could do to assist with the logistics of growing wheat there. They seemed to be doing everything incorrectly to the extent of potential serious damage to the fragile soils and ecology. So we became involved by putting practical farmers into the area to do even things that seemed simple by our terms such as telling them not to plough up and down hill; not to plough after the rains start; to be sure to have their wheat seed on site before the rains come because, once the rains come the roads disappear. Indeed, they could have had several thousand acres cultivated and no seed on hand yet to plant. In some cases, they had not been able to look after the logistics of obtaining fuel for their equipment, and so on. So, that is how we got involved.

[Translation]

compliqué et très difficile de faire des choix dans ce domaine. Mais je remarque, dans vos notes, la mention du projet de blé de Tanzanie. Je ne l'ai jamais vu moi-même. Je pense que Doug Roche l'a vu. Toutefois, je pense que dans notre groupe, ici, nous avons entendu parler de ce projet au moins 20 fois, de la part de divers personnes, dont cinq certaines sont très enthousiastes, pensant que c'est un très bon projet, et d'autres disent que c'est vraiment un projet de mauvaise qualité, parce qu'il n'apporte pas d'aide à l'agriculture de la Tanzanie; ce n'est qu'une manière d'exploiter une section du pays.

M. Ouellette: Vous savez, M. Ogle, il se trouve que M. Willis est responsable de ce projet.

M. Ogle: Bravo.

M. Ouellette: Et il a déjà parlé de ce projet, je pense, lorsque nous sommes venus la dernière fois.

Le président: Je pense que M. Ogle n'a pas entendu cette partie-là.

M. Ogle: Désolé de revenir là-dessus. Je l'ai peut-être manquée. J'ai effectivement manqué une partie de cette rencontre.

M. Ouellette: Si vous voulez entendre M. Willis, monsieur le président, je suis sûr qu'il se fera un plaisir de vous parler du projet.

M. Ogle: Désolé. Je n'étais pas là pour cette partie de la réunion.

M. Ouellette: Voulez-vous que M. Willis vous présente quelques brefs commentaires sur le projet du blé de Tanzanie?

Le président: Oui.

M. T. Willis (spécialiste agricole, division des ressources naturelles, direction des ressources, agence canadienne pour le développement international): Monsieur le président, pour répondre à M. Ogle, je pense qu'il faut commencer par dire que le projet du blé de Tanzanie n'est pas vraiment une idée de l'ACDI. Les tanzaniens avaient décidé de se lancer dans un programme de développement du blé, dans une région qui est considérée favorable à la culture du blé, et qui était occupée de temps en temps par des nomades éleveurs. En 1968, on a demandé à l'ACDI d'examiner leur programme pour voir s'il y avait une manière de les aider. Nous avons donc examiné leur programme, et il était clair qu'il avait beaucoup de choses que le Canada pouvait faire pour les aider, sur les questions de logistique de la culture du blé dans cette région. Il semblait qu'ils faisaient tout de travers, au point qu'il y avait des possibilités de détérioration sérieuse des sols et de l'écologie fragiles de la région. Ainsi, nous nous sommes occupé d'amener des agriculteurs pratiques dans la région, pour faire des choses qui nous semblaient simples, de notre point de vue, par exemple leur dire de ne pas labourer dans le sens de la pente; de ne pas labourer après le début des pluies; de s'assurer d'avoir leurs semences sur place avant le début des pluies, parce qu'après le début des pluies les routes disparaissent. De fait, il pourrait bien avoir des milliers d'acres cultivés, et pas de semences à y mettre. Dans certains cas, ils n'avaient pas été en mesure d'assurer la logistique du carburant pour leur

[Texte]

But, we did not go in with the idea of revolutionizing the thing overnight. We started a research program also. After all the Tanzanians had decided they wanted to grow a hundred thousand acres of wheat on that plain, and if we were to be committed to it at all, we had better find out how to do it. And it took six years to find out how to put together a package of practices that seemed to be viable, and is viable. Indeed, the yields are going up each year, even though we are growing wheat on wheat on wheat each year; and according to the tests that are being done, there seems to be no deterioration of the area.

I do not want to repeat what I said the other day, necessarily, but that is the background of the project. I expect if we had done an agricultural sector study in Tanzania, we might not have come up with that project. But, it was one that was already in place.

Mr. Ogle: Thank you.

The Chairman: So, in fact, we find that here is a case where a country has a program. Whether we agree with it or not, they have a philosophy and a program, and they asked us to fit into their program, which we did.

Mr. Willis: Indeed we did, because they are making a lot of mistakes, sir, and Dr. Bentley, from the University of Alberta and I looked at this project in 1968, and as I said, found that they were ploughing up and down hill. Tractors were all at the lower end of the field stuck in the mud, and some had just the exhaust pipes showing. I took two years to get them out of the mud. That kind of thing was going on. We felt duty bound to do something about it, particularly, when the president of the country had appealed to us in person to give them a hand.

The Chairman: Mr. Brouillard.

Mr. Brouillard: I would like to respond although a little belatedly to Mr. Roche's original question as to what we would do if we had more money. I would like to submit two ideas here. One I have already alluded to is the integrated food sector strategies. That involves helping developing countries through our technical expertise to set up a plan integrated throughout the sector. The second idea basically is to develop tropical expertise among Canadian agriculturalists and this perhaps could be done by establishing an international research centre specializing in tropical agriculture.

So these are typical of some of the ideas that could really come to fruition and really help in dealing with problems where they occur. A point that I think has been well made here, is that we have to be able to work at the problem where it occurs, and with the expertise required—although there should not be too much expertise. These two aspects could probably deal with the problem. As to the approach of the food sector

[Traduction]

équipement, et ainsi de suite. Ainsi donc, c'est la manière dont nous avons commencé à participer au projet.

Mais nous ne sommes pas allés dans ce pays avec l'idée de faire une révolution dans ce domaine d'un jour à l'autre. Nous avons également lancé un programme de recherches. Après tout, les tanzaniens avaient décidé qu'ils allaient cultiver du blé sur 100,000 acres de cette plaine, et si nous devions participer au projet, il valait mieux savoir comment s'y prendre. Il nous a fallu six ans pour organiser un ensemble de pratiques qui semblait viable, et il l'est. De fait, les rendements augmentent chaque année, bien que nous ne plantions que du blé sur du blé chaque année; et, selon les essais en cours, il ne semble pas y avoir de détérioration dans la région.

Je ne veux pas répéter ce que j'ai dit l'autre jour, mais c'est là l'historique du projet. Il est probable, je pense, que si nous avions effectué une étude de secteur agricole en Tanzanie, nous n'aurions peut-être pas proposé un projet de ce genre. Mais c'est là le projet qui était déjà en place.

M. Ogle: Merci.

Le président: Ainsi donc, en fait, voilà un cas où un pays a un programme. Que nous soyons d'accord ou non sur ce programme, ils ont leurs idées, et un programme, et ils nous ont demandé de participer à ce programme, et c'est ce que nous avons fait.

M. Willis: Exactement, nous sommes entrés dans le programme, parce qu'ils faisaient beaucoup d'erreurs, monsieur, et le docteur Bentley, de l'Université de l'Alberta et moi-même, avons examiné ce projet en 1968; comme je vous l'ai dit, nous avons vu par exemple qu'ils labouraient dans le sens de la pente. Les tracteurs étaient tous en bas de la pente, pris dans le boue, et certains étaient enfouis jusqu'à leurs tuyaux d'échappement. Il a fallu deux ans pour les sortir de la boue. C'est ce genre de choses qui se passait. Nous nous sommes sentis obligés de faire quelque chose, en particulier lorsque c'est le président du pays lui-même qui avait fait appel à nous pour les aider.

Le président: M. Brouillard.

M. Brouillard: J'aimerais apporter une réaction, un peu tard, à la question d'origine de M. Roche, que pourrions-nous faire si nous avions plus d'argent? Je voudrais présenter ici deux idées. L'une, à laquelle j'ai déjà fait allusion, est d'établir des stratégies sectorielles intégrées pour l'alimentation. Dans ce domaine, nous aiderions les pays en voie de développement par notre expertise technique, pour établir un plan intégré dans tout le secteur. La deuxième idée est essentiellement de développer une expertise sur les régions tropicales chez les spécialistes canadiens de l'agriculture, et on pourrait peut-être réaliser cet objectif en établissant un centre de recherches international spécialisé dans l'agriculture tropicale.

Voici deux exemples de certaines des idées que l'on pourrait vraiment réaliser, et qui seraient utiles pour faire face aux problèmes là où ils se présentent. Une idée qui, je pense, a été présentée très clairement ici est qu'il nous faut être en mesure de faire face aux problèmes là où ils se présentent, et avec l'expertise nécessaire—il ne faut toutefois pas trop d'expertise. Ces deux aspects de notre action pourraient sans doute faire

[Text]

strategy, we made an announcement as you know. There has been a number of countries which have come forward to say they were interested, but were concerned as to the kind of financial assistance they could hope to have once there was a plant. Well, obviously, strapped as we are at the moment, we had no answer to that point. However, given additional money, it could constitute viable orientation for Canada to make.

• 1150

Mr. Ouellette: Mr. Chairman, I think Mr. LeBlanc would like to speak on fisheries. We have spoken a lot on agriculture.

The Chairman: But we are still on Mr. Ogle's question.

Mr. Ogle: That is all right.

M. Guy LeBlanc (chef du Secteur pêche, Direction générale des ressources naturelles, Agence canadienne de développement international): Monsieur le président, dans une capsule, la situation dans le domaine des pêches est la suivante. Sur le plan de la planète, il y a une demande qu'on évalue dans le moment à environ 50 ou 52 millions de tonnes métriques et qui est appelée à s'accroître jusqu'à 100 millions de tonnes, c'est-à-dire à doubler au cours des prochaines décades, d'ici l'an 2000, alors que la production plafonne; elle n'augmente qu'à un rythme de 2 à 2.5 p. 100 depuis 1969. Il y a un écart grandissant entre, d'une part, les besoins pour fins d'alimentation et, d'autre part, la prise et la capture. Ce qui intervient comme grand espoir, comme grande avenue d'activités, c'est l'introduction de ce nouveau régime légal des océans sous l'égide des Nations unies. C'est un travail auquel le Canada a contribué de façon très importante.

Alors, on entrevoit aujourd'hui, alors qu'il y a au total 97 pays qui se sont prévalus de ce privilège de créer des zones exclusives de 200 milles dont une forte proportion de pays en développement, la possibilité d'introduire un contrôle sur l'exploitation de la ressource et c'est véritablement là que se présente pour nous, à l'ACDI, la grande orientation pour les années à venir considérant, parce que c'est le thème que nous développons en ce moment, une disponibilité de ressources additionnelles.

Disons que nous aussi, au secteur des pêches, nous avons été touchés par les contraintes budgétaires des dernières années. Je peux simplement citer deux exemples pour ne pas aller plus haut que mon collègue de l'Agriculture.

Il y a un projet de création d'un centre de réception du poisson au Ghana, sur le lac Volta, qui était en voie de planification et dont toute la formulation était pratiquement complétée et qui a véritablement été mis sur la tablette, au moins jusqu'à l'année financière 1982-1983.

Également, nous avons déjà pris des engagements relativement fermes au niveau d'un projet régional qui se situe surtout aux Antilles, conjointement avec cet organisme régional de la FAO qu'on appelle la WECAFC? (It is the Western Central Atlantic Fisheries Commission.) Nous avons un engagement

[Translation]

face aux problèmes. En ce qui concerne la méthode de stratégie sectoriale alimentaire, comme vous le savez, nous avons fait une déclaration. Il y a un certain nombre de pays qui se sont présenté pour exprimer leur intérêt, mais qui se souciaient du genre d'aide financière qu'ils pourraient espérer recevoir une fois l'installation établie. Naturellement, étant donné le manque d'argent dont nous souffrons à l'heure actuelle, nous ne pouvions pas leur répondre sur ce point. Toutefois, avec des fonds supplémentaires, ce pourrait être là une orientation valable pour le Canada.

M. Ouellette: Monsieur le président, je pense que M. LeBlanc aimerait parler des pêcheries. Nous avons parlé beaucoup de l'agriculture.

Le président: Mais nous en sommes encore à la question de M. Ogle.

M. Ogle: Pas de problème.

Mr. Guy LeBlanc (Chief, Fisheries Sector, Natural Resources Branch, Canadian International Development Agency): Mr. Chairman, in a nutshell, the situation in the area of fisheries is as follows. At the global level, the demand is evaluated at present at approximately 50-52 million metric tons, and will increase to 100 million metric tons, or double, over the next decades, until the year 2000. On the other hand, production is stationary: it increases only by 2 or 2.5 per cent per year since 1962. The gap is increasing between food needs on the one hand and catches on the other. The great hope, the great possibility of activity, is the introduction of the new legal system for the oceans, under the United Nations. Canada has contributed very much to this kind of work.

A total of 97 countries have availed themselves of the privilege of establishing exclusive 200-mile fishing zones, and among these countries many are developing countries: this opens the possibility of introducing a control over the exploitation of the resource, and there, really, is a main orientation for future years in our work in CIDA. This is the theme which we are presently developing, the availability of additional resources.

We can say that we too, in the fisheries sector, have been affected by the budget limitations in the past year. I shall just cite two examples, so as not to overreach my colleague in Agriculture.

There is a project for the establishment of a fish receiving center in Ghana, on Lake Volta, which was in the planning stage, and nearly completed, and has been really shelved, at least until the fiscal year 1982-1983.

Also, we had already committed ourselves rather firmly for a regional project, mostly in the Caribbean, jointly with a regional agency of the FAO called WECAFC. (Western Central Atlantic Fisheries Commission). We had permitted approximately 3 million dollars, which was reduced to 1

[Texte]

de l'ordre de 3 millions de dollars qui a été réduit à un million de dollars, qui a été réduit à \$500,000 et qui, aujourd'hui, est réduit à rien.

Alors, on perd un peu la face dans ce coin-là.

Le président: C'est un exemple de l'assistance bilatérale qui s'intégrait à un effort multilatéral.

M. LeBlanc: Exactement. Et encore une fois, nous avons été obligés d'éliminer, simplement parce que les fonds n'étaient pas disponibles.

Alors, pour ce qui est des activités futures, définitivement, nous nous orienterions vers ce que nous appelons le domaine de la gestion des ressources si, encore une fois, les fonds nous étaient consentis, parce que nous considérons que cela correspond d'une part à un des besoins les plus urgents des pays en voie de développement et d'autre part à ce qu'est l'une des plus grandes capacités canadiennes, en termes de bateaux, de technologie, d'experts, de ressources en général. Nous sommes en mesure de fournir une contribution excessivement valide à ce que peuvent être ces besoins d'un très grand nombre de pays en développement, soit l'inventaire de leurs ressources et la technologie pour les administrer de façon rationnelle.

Le président: Alors, vous avez répondu à la question de M. Roche et à la mienne. Nous voulions savoir jusqu'à quel point nous étions prêts à faire des choses. Je pense qu'on est prêt à faire beaucoup de choses et c'est encourageant de voir que vous êtes prêts.

• 1155

Dans le domaine des pêcheries, je pourrais vous donner plusieurs exemples de projets qui sont retardés au Canada aussi, mais de toute façon, c'est encourageant de voir qu'on est prêt à faire beaucoup de choses qui nous semblent être de bonnes choses.

Monsieur Fretz.

Mr. Fretz: Yes, thank you, Mr. Chairman. Do we in Canada have expertise in fish farming? I note in the paper that was given us that 20 per cent of the world's animal protein is provided by fish. I was wondering about that?

Mr. LeBlanc: The answer sir, is that when we deal with the Third World, we are essentially in tropical areas. We have people looking for mass production at a low cost. Here in Canada, in tepid and cold waters we are involved with life cycles of three, five and even seven years and can only make fish farming viable by dealing with species of highmarket value such as lobster, salmon, trout, et cetera. So the approach has to be different. But we still do have the technology to be active in tropical areas as soon as we deal with technicians and people with a strong enough academic background to adapt. At the moment, we have four ongoing fish-farming projects which I would say are very, very successful. They are under the leadership of some federal laboratories with the strong backing of scientists here, and they are all doing a good job. But again it requires a few months of adaptation.

[Traduction]

million dollars, then to 500 thousand dollars, and which now has been reduced to nothing.

We are losing face somewhat in that area.

The Chairman: This is an example of bilateral aid integrated within a multilateral effort.

Mr. LeBlanc: Exactly. Once again, we had to eliminate this project simply because funds were not forthcoming.

As far as future activities are concerned, we would definitely turn to what we call the area of resource management, once again if we had the necessary funds, because we think that this on the one hand answers one of the most urgent needs of developing countries, and on the other hand matches one of the best canadian capabilities, in terms of vessels, technology, experts, and resources in general. We are able to make an extremely valuable contribution to what might be the needs of a great number of developing countries, namely an inventory of their resources and the necessary technology for a rational management of these resources.

The Chairman: You have answered both my questions and that of Mr. Roche. We wanted to know to what extent we were ready to do something. I think that we are ready to do a lot of things, and it is very encouraging to see that you are ready.

In the area of fisheries, I could give several examples of projects which are held up in Canada as well, but at any rate it is encouraging that we are ready to do a lot of things, which seems to be good things.

Mr. Fretz.

M. Fretz: Oui, merci, monsieur le président. Avons-nous au Canada une certaine expertise dans le domaine de l'élevage du poisson? Je remarque, dans le document qui nous a été donné, que 20 p. 100 de la protéine animale qui est consommée dans le monde provient du poisson. Que dire de cela?

M. LeBlanc: La réponse, monsieur, est que lorsque nous avons affaire au tiers-monde nous sommes principalement dans des régions tropicales. Voilà des gens qui recherchent une production massive à bon marché. Ici, au Canada, dans des eaux tièdes ou froides, nous avons des cycles de vie de trois, cinq et même sept ans, et l'élevage du poisson n'a de valeur que lorsqu'il s'agit d'espèces de valeur marchande élevée, comme le homard, le saumon, la truite, etc. Ainsi donc, les méthodes d'approche doivent être différentes. Mais il reste que nous disposons des techniques nécessaires pour agir dans les régions tropicales, dès qu'il s'agit de techniciens et de gens qui ont une formation académique suffisante pour savoir s'adapter. A l'heure actuelle, nous avons en cours quatre projets d'élevage du poisson, qui, je peux le dire, ont énormément de succès. Ils sont dirigés par certains laboratoires fédéraux, avec beaucoup d'appui de la part de nos chercheurs d'ici, et tous ces

[Text]

Mr. Fretz: Are you aware of the development of the solar water pump which should prove to be useful in countries where the sun shines a great deal of the year? Have you had some experience in the development of the solar water pump? You know because of the energy created by the sun? Rather than have a diesel engine run the water pump or produce electricity, have the solar system generate the energy for the water pump. Are you acquainted with this?

Mr. LeBlanc: Not this particular application of solar energy. However, Mr. Schroder, your colleague, is aware I think of one that is being experimented with to create cold in St. Lucia. He has been very close to it along with some members of the staff of Guelph university. The installation of the equipment is not yet complete. But at least there is someone who is aware of the necessity to make use of the sun's energy.

The Chairman: I wondered why he was unexpectedly silent this morning.

Mr. LeBlanc: Mr. Schroder introduced two professors from the Guelph some months ago in my office. One was an engineer I believe.

Mr. Fretz: I have just one other question, and I would like to direct our attention to CIDA's fiscal policy. As I understand it, your budget is yearly. Is that correct? Do you work on a yearly cycle?

Mr. Ouellette: We work on a yearly cycle with five year IPFs.

Mr. Fretz: A five year—?

Mr. Ouellette: IPF. We plan for five years, but we cannot...

Mr. Fretz: You cannot carry a surplus?

Mr. Ouellette: We cannot carry a surplus from year to year. We used to be able to several years ago, but lately—I cannot recall when it changed—we do not have any lapsing funds any more. But we do have annual budgets, yes, without lapsing possibilities.

Mr. Fretz: Yes. Could you not manage your funds more wisely if you were allowed this? For example, if you had a surplus one year, would it not be better to carry it over to the next year in your planning, say where you have long range projects? It just seems to me it would be unwise management of funds to have a cutoff. Indeed this could furnish incentive to get into some projects perhaps that turn out to be unwise simply because you have the funds and feel you should use them up for fear that next year those funds will be cut off. So you utilize them somewhere, without having spent the time to look at the project thoroughly or just even to spend sufficient time with it to ensure a higher degree of success. I wonder if we can spend a couple of minutes on that so I may have a reaction from you regarding your financial policies.

[Translation]

projets fonctionnent très bien. Mais, je le répète, il faut quelques mois d'adaptation.

M. Fretz: Êtes-vous au courant de la mise au point de la pompe à eau solaire, qui devrait être utile dans les pays où le soleil brille pendant une bonne partie de l'année? Avez-vous de l'expérience sur cette question? Vous savez, l'énergie produite par le soleil? Au lieu de faire fonctionner la pompe à eau, ou produire de l'électricité avec un moteur diesel, faire produire l'énergie pour la pompe à eau par le soleil. Êtes-vous au courant de cela?

M. LeBlanc: Pas pour cette application particulière. Toutefois M. Schroder, votre collègue, est au courant d'une expérience de production de froid à St. Lucia. Il l'a suivie de très près, avec certains membres du personnel de l'Université de Guelph. L'installation n'est pas encore finie. Mais au moins, il y a quelqu'un qui se rend compte qu'il est nécessaire d'utiliser l'énergie solaire.

Le président: Je me demandais pourquoi il était si silencieux ce matin.

M. LeBlanc: M. Schroder a amené des professeurs de Guelph à mon bureau il y a quelques mois; je crois que l'un d'eux était un ingénieur.

M. Fretz: Je n'ai qu'une autre question, et je voudrais considérer la politique fiscale de l'ACDI. Si je comprends bien, votre budget est un budget annuel; est-ce correct? Fonctionnez-vous sur un cycle d'un an?

M. Ouellette: Nous avons un cycle d'un an, avec des IPF de cinq ans.

M. Fretz: Des quoi de cinq ans?

M. Ouellette: Des IPF. Nos plans sont sur cinq ans, mais nous ne pouvons pas...

M. Fretz: Vous ne pouvez pas avoir d'excédent d'une année à l'autre.

M. Ouellette: Nous ne pouvons pas transférer l'excédent d'une année à l'autre. Il y a plusieurs années, cela était possible, mais récemment—je ne me rappelle pas exactement quand cela a changé—nous n'avons plus de fonds transférables. Et, effectivement, nous avons des budgets annuels sans possibilité de transferts.

M. Fretz: Ne seriez-vous pas en mesure de mieux gérer vos ressources si vous aviez cette possibilité? Par exemple, si vous aviez un excédent une certaine année, ne serait-il pas meilleur de le transférer à l'année suivante dans votre plan, par exemple, si vous avez des projets à long terme? Il me semble que ce ne soit pas une bonne gestion de vos fonds que d'avoir une date limite. De fait, ceci pourrait vous encourager à vous lancer dans certains projets, qui ne pourraient pas être très avisés, tout simplement parce que vous avez ces fonds, et désirez les utiliser de crainte que vous n'en disposiez pas l'année suivante. Ainsi, vous les utilisez n'importe où, sans avoir consacré le temps nécessaire à examiner le projet à fond, ou même tout simplement à assurer de bonnes chances de réussite. Pourrions-nous consacrer quelques minutes à cette question, pour que vous puissiez me donner votre réaction sur vos politiques financières.

[Texte]

An hon. Member: The nightmare of yearly "costs".

Mr. Ouellette: I do not have too much experience on the administration of projects. I am going to speak on my own behalf but I will ask someone else to complete my answer.

• 1200

I for one would like to see non-lapsing funds, yes. We have been pressed and pressured to spend money in some cases where it possibly would have been more useful and appropriate if we could have waited a little while.

Mr. Fretz: Right.

The Chairman: You mean you would rather see a system where your funds would be dispersed regardless of the fiscal year?

Mr. Ouellette: Yes. But I think Phil Brady would like to comment on this question.

The Chairman: Would you please put your name on the record? Oh, it is already there. Sorry.

Mr. P. Brady (Economic Policy Adviser, Development Policy Division, Policy Branch, Canadian International Development Agency): Yes. I have been fortunate enough to have been with CIDA for the past 12 years, both in the capacity of a country program manager dealing with a number of countries in South Asia, as well as for the last couple of years working in the policy area. I have had experience under the non-lapsing funds situation, but I have not had experience directly under the current system where funds lapse.

Certainly in my experience under the system where funds did not lapse, I found our problems were usually not to spend the money by the end of the year, but to get enough good administrative resources within the Agency so that you could develop, in conjunction with the recipient countries, projects which would meet their needs. I think probably, from my personal experience, as long as there is an assurance from the government of a certain degree of stability in this indicative planning figure or this five-year rolling forecast, and that your funds are not going to be going up and down rapidly in any given fiscal year, you can probably operate roughly equally well.

I do not think in my experience that I have had a situation where we have had to rush to spend funds at the end of the year, because normally most of our projects are so long in the gestation and planning periods and in the implementation phase, that you are usually faced with other problems rather than spending problems.

The Chairman: Do you mean you are rather short in resources rather than in possession of too much resources?

Mr. Brady: Well, for example, if I had had another group of two or three planning officers and several project officers I think probably we might have been able to develop a smoother flow of projects coming through.

[Traduction]

Une voix: Le cauchemar des budgets annuels.

M. Ouellette: Je n'ai pas beaucoup d'expérience quand à l'administration des projets. Je vais parler en mon nom propre mais je vais demander à quelqu'un d'autre de compléter ma réponse.

Quant à moi, j'aimerais bien, effectivement, avoir des fonds transférables. Nous avons connu des pressions, on nous a poussé à dépenser dans certains cas l'argent que nous avions alors qu'il aurait été plus utile et plus approprié d'attendre un peu.

M. Fretz: Juste.

Le président: Voulez-vous dire que vous préféreriez avoir un système où vos fonds pourraient être déboursés sans considération de l'exercice financier?

M. Ouellette: Oui, mais je pense que Phil Brady a quelque chose à dire sur cette question.

Le président: Pourriez-vous s'il vous plaît consigner votre nom sur le procès verbal? Oh, il y est déjà. Excusez-moi.

M. P. Brady (conseiller de politique économique, Division de la politique du développement, Direction générale de la politique, Agence canadienne pour le développement international): Oui. J'ai la chance d'avoir travaillé avec l'ACDI au cours de ces 12 dernières années, tant comme gérant d'un programme de pays, pour un certain nombre de pays d'Asie du sud, que, au cours des quelques années, dans le domaine de la politique. J'ai eu l'expérience de la situation des fonds transférables, mais je n'ai pas directement eu l'expérience du système actuel où les fonds ne sont pas transférables.

Il est certain, dans mon expérience du système avec fonds transférables, que nos problèmes, d'ordinaire, n'étaient pas de dépenser l'argent avant la fin de l'année fiscale, mais d'avoir suffisamment de bonne ressources administratives dans l'agence pour pouvoir mettre au point, en conjonction avec les pays récipiendaires, des projets qui satisferaient à leurs besoins. D'après mon expérience personnelle, il me semble que probablement, tant que le gouvernement nous assure un certain degré de stabilité pour ce chiffre indicateur de planification, ou ces prévisions sur cinq ans, et tant que les fonds disponibles ne risquent pas de monter et descendre rapidement au cours d'une année fiscale particulière, il est possible de fonctionner à peu près aussi bien.

Selon mon expérience personnelle, je ne pense pas qu'il y ait eu une situation où nous ayons eu à nous précipiter pour dépenser nos fonds à la fin de l'année, parce que normalement la plupart de nos projets ont une période de gestation et de planification, et une phase de mise en œuvre si longues que les problèmes auxquels on doit faire face sont d'ordinaire autres que des problèmes de dépense.

Le président: Vous voulez dire qu'en général vous aurez plus tendance à manquer de ressources qu'à en avoir trop?

M. Brady: Eh bien, par exemple, si j'avais eu un autre groupe de deux ou trois agents de planification, et plusieurs responsables de projet, il me semble que nous aurions pu assurer un mouvement plus régulier des projets.

[Text]

Mr. Fretz: What would be your thinking if, say, two months before the end of the year you found that you had, say—what would be a likely figure?—\$3 million or \$4 million lying around that you really had not yet allocated?

Mr. Brady: My normal reaction is if I do not have a good project at the moment at a stage where it can be formally approved and implementation begun, is to release those funds back.

Mr. Fretz: How would that affect your budget for the next year?

Mr. Brady: I would take my chances on that one frankly. Because I have always been in a situation where I have had more good projects that I believe are worthwhile implementing than I have had resources and funds available to bring about those projects to fruition.

Mr. Fretz: So in your opinion that is not a problem then?

Mr. Brady: I do not think so, no.

Mr. Fretz: Do all of you share this gentleman's opinion, or are there some divergent views here? I sense, Mr. Ouellette, that you do not feel the same way.

Mr. Ouellette: Well, I was speaking more in terms of a given project. I think I agree with what my colleague is saying in general, as it applies within a region—say within the Commonwealth, the Africa division. I agree with my colleague that there are more good projects than there is money. They do not have enough money to fund all the good projects they have.

• 1205

But once you have a project and a sum of money is earmarked for that project, it is not always easy to plan or to know six months or a year ahead of time exactly what the developing country is going to do. Sometimes they are very slow in coming up with their own commitments, or the project sometimes starts two, three, four or six months after the initial date was planned for.

So in terms of some individual projects, I think we do have problems with the fact that we cannot carry funds from one year to the other. This is not always the case but sometimes it happens especially with the larger projects.

Mr. Fretz: Yes, thank you.

The Chairman: No more questions? Before I recognize Bob Miller, our research adviser, I want to say that in general the recommendations made in the Agriculture Canada brief on page 9 seem to me to be reasonable. I am just wondering, monsieur Brouillard, lorsque vous dites que c'est le ministère de l'Agriculture qui fait ces recommandations-là, jusqu'à quel point sont-elles approuvées, disons, au niveau du gouvernement? Est-ce des recommandations que votre ministre soumet au Cabinet?

M. Brouillard: Non, monsieur le président. La présentation telle qu'elle est indiquée ici est de moi, si vous voulez. Les engagements que nous avons pris dans le document sont des

[Translation]

M. Fretz: Quelle idée auriez-vous, si, deux mois avant la fin de l'année fiscale, vous vous rendez compte que vous avez disons—un chiffre réaliste—trois ou quatre million de dollars, que vous n'avez pas encore vraiment affectés.

M. Brady: Ma réaction normale serait, si je n'ai pas à l'heure actuelle un bon projet qui est arrivé à une étape où on peut lui donner une approbation formelle et lancer la phase de mise en œuvre, il faut que je rende ces fonds.

M. Fretz: Comment cela affectera-t-il votre budget de l'an prochain?

M. Brady: Franchement, je crois que je tenterais ma chance sur ce point. Je me suis toujours trouvé dans une situation où j'avais plus de bons projets, valant la peine de les mettre en œuvre, que je n'avais de ressources et de fonds disponibles pour réaliser tous ces projets.

M. Fretz: Ainsi donc, à votre avis, cette situation vous ne cause pas de problèmes?

M. Brady: Non, je ne pense pas.

M. Fretz: Êtes-vous tous de l'avis de ce monsieur, ou bien y a-t-il des opinions contraires? Monsieur Ouellette, j'ai l'impression que vous n'êtes pas d'accord.

M. Ouellette: Ce que je disais s'appliquait plutôt à un projet particulier. Je pense que je suis d'accord avec ce que mon collègue dit en général, appliqué à l'intérieur d'une région—disons à l'intérieur de la division Commonwealth, Afrique. Je suis d'accord avec mon collègue, il y a plus de bons projets qu'il n'y a d'argent pour les réaliser. On n'a pas assez d'argent pour financer tous les bons projets disponibles.

Mais si vous avez un projet donné, et qu'une certaine somme d'argent est consacrée à ce projet, il n'est pas toujours facile de prévoir, six mois ou un an à l'avance, exactement ce que va faire le pays en voie de développement. Parfois, ils mettent très longtemps à réaliser leur propre projet, ou bien le projet démarre parfois 2, 3, 4 ou 6 mois après la date prévue.

Ainsi donc, en ce qui concerne certains projets en particulier, je pense que nous avons des problèmes causés par le fait qu'il n'est pas possible de transférer des fonds d'une année à la suivante. Ce n'est pas toujours le cas, mais cela peut se passer, en particulier pour les projets de grande envergure.

M. Fretz: Oui, merci.

Le président: Plus de questions? Avant de donner la parole à Bob Miller, notre conseiller de recherches, je veux vous dire qu'en général les recommandations présentées dans les mémoires d'Agriculture Canada, page 9, me semblent raisonnables. Je me demandais seulement, Mr. Brouillard, when you say that these recommendations are made by the Department of Agriculture, to what extent are they approved, say, at the government level? Are these recommendations submitted by your minister to the cabinet?

Mr. Brouillard: No, Mr. Chairman. The presentation as indicated here is mine, you might say. The commitments that we have made in this brief are commitments of the Depart-

[Texte]

engagements du ministère; les recommandations qui sont là sont des recommandations qui sont généralement acceptées, disons, par mes collègues de la haute gestion.

Le président: Alors, ce serait l'avis professionnel du ministère de l'Agriculture.

M. Brouillard: C'est cela.

The Chairman: I think, Bob, we should note these recommendations for next week when we are discussing these things. J'aurais une autre question. A la page 7, vous dites que le gouvernement canadien a approuvé l'établissement d'un fonds de 2 millions de dollars pour aider les pays en voie de développement à élaborer des stratégies dans le secteur alimentaire. Et apparemment, on n'a pas pu s'entendre encore avec des pays en voie de développement pour élaborer ces stratégies-là. Quel est le problème?

M. Brouillard: Je l'ai mentionné brièvement tout à l'heure. Le problème apparemment est celui-ci: tout d'abord, la requête doit venir des pays en voie de développement. Elle doit être dirigée à l'ACDI. Et ce fonds de 2 millions de dollars était pour mettre sur pied des équipes pluridisciplinaires qui iraient travailler dans un pays en voie de développement pour les aider à développer cette stratégie-là.

La question qui s'est posée très tôt évidemment, c'est oui, mais après? Nous allons avoir besoin de fonds additionnels, et c'est cette question-là qui est un peu embêtante à ce moment-ci, voyez-vous. Or, le problème ce n'est pas qu'il n'y ait pas de pays intéressé. Il y a beaucoup de pays en voie de développement qui sont intéressés, il y en a 32, que je sache, qui ont fait une demande officielle au Conseil mondial alimentaire. Il y a quelques pays donateurs qui se sont engagés. Le Canada en est au stade en ce moment où on ne s'est pas engagé envers un pays. Le gros problème qui existe, et l'ACDI est plus apte que moi pour parler sur ce sujet, c'est l'après-stratégie à laquelle nous n'avions pas de réponse. Si on augmente les fonds, probablement qu'il y aura de l'argent, mais là encore c'est l'ACDI qui doit répondre à cela.

Le président: Oui, monsieur Ouellette.

Mr. Ouellette: With your permission, Mr. Chairman, Mr. Willis would like to make a comment.

The Chairman: Yes.

Mr. Willis: Mr. Chairman, early in this morning's session with us, I think a question was asked or nearly asked about what food production projects CIDA has. I would not want the committee to be left without an answer. In very general terms, it has very few projects directly producing food, but that does not mean that a lot of other activities are not going on. For instance, with regard to indigenous food production in developing countries, in many of them 40 per cent of the food goes to the pests. So, protection of food is a very important thing at say the post-harvest stage or the storage or preservation stages, this sort of thing. These are the technologies which can be and are being directly transferred.

[Traduction]

ment; the recommendations in the briefs are generally accepted, let's say, by my senior management colleagues.

The Chairman: It would then be the professional opinion of the Department of Agriculture.

Mr. Brouillard: That is right.

Le président: Je pense, Bob, que nous devrions prendre note de ces recommandations, pour nos discussions de la semaine prochaine sur ces questions. I have another question. On page 7, you say that the Canadian government has approved the establishment of a 2 million dollars fund to help developing countries in the establishment of strategies in the sector. Apparently, we have not been able yet to come to an agreement with developing countries for the development of such strategies. What is the problem?

Mr. Brouillard: I mentioned it briefly earlier. Apparently the problem is as follows: first, the request must come from developing countries; it must be directed to CIDA. This 2 million dollar fund was intended for the establishment of multi-disciplinary teams which would work in a developing country to help them develop that strategy.

The question that arose very quickly, obviously, is yes, and then what? We shall need additional funds and that is the question which is somewhat embarrassing right now, you see. Our problem is not that there are no interested countries. There are many developing countries which are interested, there are 32 of them, if I am not mistaken, which sent an official request to the World Food Council. A few donor countries have committed themselves. Canada is now at the stage where we have made commitments to no country. The big problem at present, and CIDA is more qualified to speak on this subject than I am, is that we have no answer on the question of follow-up. If the financing is increased, maybe there will be money for that, but on this point too, the answer must come from CIDA.

The Chairman: Yes. Mister Ouellette.

M. Ouellette: Avec votre permission, monsieur le président, M. Willis aimerait présenter un commentaire.

Le président: Oui.

M. Willis: Monsieur le président, au début de la session de ce matin, je pense qu'on a posé, ou presque posé une question, sur les projets de production alimentaire qu'a l'ACDI. Je ne veux pas laisser cette question sans réponse pour le comité. De manière très générale, nous avons très peu de projets de production alimentaire directe, mais cela ne signifie pas qu'il n'y ait pas beaucoup d'autres activités. Par exemple, en ce qui concerne la production alimentaire indigène dans les pays en voie de développement, dans beaucoup d'entre eux 40 p. 100 de l'alimentation produite et consommée par les parasites. Ainsi, la protection de la production alimentaire est une question très importante, disons à l'étape qui suit la récolte ou aux étapes de stockage et de conservation, et ainsi de suite. Ce sont là des techniques qu'il est possible de transférer directement, et c'est ce que nous faisons.

[Text]

• 1210

There are other things which help the countries to improve their indigenous food production such as dealing with soil fertility problems, irrigation of course, drainage, or in some areas which have been irrigated for a long time there might be servility problems cutting into production. There are processing projects. And I think that we should underline the things which are sort of peripheral to food production but nevertheless end up in assisting the country to have more food.

And then I think there is one undone thing that we should do more of and that is to help more with credit. We should initiate agricultural credit systems, so that farmers themselves will have an incentive to produce. And I just want to use one example which perhaps Dr. Hopper mentioned this morning, I do not know. Yesterday however he mentioned this and we have something to do with it also. And that concerns Bangladesh which five years ago virtually produced no wheat. This year, it will produce 1.5 million tons of wheat. Now not much technical input was involved with this but there was incentive for the farmers. When a farmer thought he could make a dollar or whatever their currency is called, he went into production. And Dr. Hopper thinks that they will be producing 5 million tons per year I think within the next five years, which is a very extensive thing. But they need that little prod to move them. It may be incentive pricing, or it may be that he needs to have credit available so that he can buy inputs, and so on.

The Chairman: And stabilization of price?

Mr. Willis: Indeed. I did not want the meeting to be left with the feeling that we do not do very much in a direct way towards food production, because we should also consider the things which are peripheral to it.

The Chairman: A very good point. Bob Miller.

Mr. Miller: Yes, thank you, Mr. Chairman. I have a number of questions that I would like to pursue. Perhaps I will just run through them and you can respond as you see fit.

The first concerns the importance of agricultural policy. It is dangerous to generalize about development and certainly in the area of agricultural production, but one of the messages which seems to emerge from a lot of the literature and a lot of what the committee has heard is that the emphasis which was given in the sixties and seventies to scientific and technical research, while still extremely important, has to be accompanied now by more attention to agricultural policy. In other words, are the right signals in terms of agricultural planning in a country going out to the producers and others? If they are not the right signals, no matter what one does in terms of specific technical inputs, the results may be very discouraging.

[Translation]

Il y a d'autres choses qui aident à ces pays à améliorer leur production alimentaire indigène, par exemple les questions de fertilité du sol; l'irrigation, naturellement, le drainage, ou dans certaines régions irriguées depuis longtemps, il y a peut-être des problèmes de servilité, qui réduisent la production. Il y a des projets concernant le traitement alimentaire. Et je pense qu'il faut souligner toutes ces choses qui sont à la périphérie de la production alimentaire, mais néanmoins sont utiles pour aider le pays à augmenter ses ressources alimentaires.

Et puis je pense qu'il y a une chose qui n'est pas faite, et qu'il faudrait faire, savoir donner plus d'assistance sous forme de crédit. Il faut lancer des systèmes de crédits agricoles, pour inciter les agriculteurs eux-mêmes à produire. Je voudrais présenter un exemple, que le docteur Hopper a peut-être mentionné ce matin, je ne sais. Hier, toutefois, il l'a mentionné, et nous sommes également engagés dans ce domaine. C'est la question du Bangladesh, qui il y a cinq ans ne produisait pratiquement pas de blé. Cette année, il va produire 1,5 million de tonnes de blé. Dans ce cas, il n'y a pas eu beaucoup d'input technique, mais il y a eu beaucoup d'incitation aux agriculteurs. Si un agriculteur pensait qu'il pouvait gagner un dollar, ou leur monnaie, quelle qu'elle soit, il s'est lancé dans la production. Et le docteur Hopper pense qu'ils vont produire 5 millions de tonnes par an, je pense, dans les 5 années à suivre, ce qui représente quelque chose d'énorme. Mais il leur faut cette petite poussée, pour les lancer. Ce peut-être sous forme de prix intéressants, ou l'agriculteur a peut-être besoin de crédits pour acheter les denrées de départ, etc.

Le président: Et une stabilisation des prix?

M. Willis: En vérité. Je ne voulais pas que cette assemblée garde l'impression que nous ne faisons pas grand-chose directement pour la production alimentaire, parce qu'il faut également prendre en considération les éléments périphériques de cette production.

Le président: C'est une très bonne remarque. Bob Miller.

M. Miller: Oui, merci, monsieur le président. J'ai un certain nombre de questions que je voudrais examiner. Il faudrait peut-être mieux que je vous les donne toutes, et vous pourriez réagir à votre gré.

La première question porte sur l'importance de la politique agricole. Il est dangereux de faire des généralisations sur le développement, et certainement dans le domaine de la production agricole, mais un des messages qui semble nous être adressé par beaucoup des documents, et beaucoup de ce que le comité a entendu, c'est que l'accent que l'on mettait au cours des années 1960 et 1970 sur la recherche scientifique et technique, bien qu'il reste extrêmement important, doit maintenant s'accompagner d'une attention accrue à la politique agricole. Autrement dit, les producteurs et autres reçoivent-ils les bons signaux, en ce qui concerne la planification agricole dans un pays? Et si l'on n'envoie pas les bons signaux, quoique l'on fasse du point de vue technique particulier, les résultats pourraient être très décourageants.

[Texte]

I was struck by the comment that Mr. Brouillard made about the possible need for an international agricultural research centre. To give the question real point I am asking: Is there a need for some kind of international system of policy research stations which parallels in a sense the scientific and technical research system which was built up in the sixties and the seventies? Alternatively, should the mandate of the system which is already there be altered in some fashion? In other words, is something missing? I wonder if there is a missing link in the system not characterized as the developed country saying to the developing country this is what you should do or some single big international organization saying do this or else. Instead, to some extent, it would begin to build a policy consensus perhaps within regions in the developing world from which individual developing countries can then grow.

Mr. Brouillard: I believe, Mr. Chairman, that there are bodies dealing with international policies. There are organizations such as the FAO, for example, UNIDO, and others. In South America, there is IICA which is the counterpart of FAO. Also at the pure policy level there is the World Food Council which is basically a ministerial body that attempts to bring it all together.

• 1215

Your point is very well taken. I believe that the policy aspect is very important. Hunger, food malnutrition and so on, are as much institutional problems as they are production problems. That is why we in agriculture believe that it is important to have government-to-government links so that we can help not only at the production, technical and so on level but also at the policy level. It is also why in my paper I talk about the food sector strategy which is basically a policy approach from the point of view of the developing country but with the assistance of donor, developed, countries. I do not know if that satisfies your question.

Mr. Ouellette: I would like to add to what Mr. Brouillard has said, the fact that within the network of the international agricultural research institutes which come under the aegis of the CGIAR, Consultative Group for International Agricultural Research, there is one institute which is called IFPRI, International Food Policy Research Institute, which does I think exactly what you have in mind.

To begin with, as you said, the international research institutes were concerned with technical and scientific research, until this IFPRI came out. It was established I think approximately four or five years ago. It came a few years after the other centres, but it does exactly what you have in mind.

Mr. Miller: And we are supporting it?

[Traduction]

J'ai été très frappé par un commentaire de M. Brouillard, sur le fait qu'on aurait peut-être besoin d'un centre de recherche agricole international. Pour préciser ma question, voici: a-t-on besoin d'un genre de système international de station de recherche sur la politique, qui serait d'une certaine façon parallèle au système de recherche scientifique et technique qui a été organisé dans les 1960 et 1970? Ou peut-être, faudrait-il changer d'une certaine manière le mandat du système qui est déjà en place? Autrement dit, y a-t-il quelque chose qui manque? Je me demande si il y a un chaînon manquant dans le système, tel que se ne serait le pays développé disant au pays en voie de développement: voici ce qu'il faut faire, ou bien une seule grosse organisation internationale disant: attention à vous si vous ne faites pas cela. Au lieu de cela, dans une certaine mesure, nous aurions un système qui se mettrait à organiser le consensus de politique, peut-être dans certaines régions du monde en voie de développement, ce qui permettrait alors à chacun des pays d'organiser sa propre croissance.

M. Brouillard: Je crois, monsieur le président, qu'il y a certains organismes s'occupant des politiques internationales. Il y a des organisations comme la FAO, par exemple, UNIDO, etc. En Amérique du Sud, il y a la IICA qui est l'homologue de la FAO. Également, en ce qui concerne les politiques toutes simples, il y a le Conseil mondial de l'alimentation, qui est essentiellement un organisme ministériel qui s'efforce de coordonner tout cela.

Vous avez tout à fait raison. Je pense que l'aspect politique est très important. La faim, la malnutrition, etc. sont tout autant un problème d'institutions qu'un problème de production. C'est pourquoi nous, dans l'agriculture, considérons qu'il est important d'établir des liaisons d'un gouvernement à l'autre, de manière à pouvoir prêter assistance non seulement au niveau de la production, technique, mais également au niveau de l'établissement des politiques. Et c'est également pourquoi, dans mon mémoire, je parle de stratégies dans le secteur alimentaire, ce qui est essentiellement une approche politique, du point de vue du pays en voie de développement, mais avec l'aide des pays développés donateurs. Je ne sais pas si j'ai bien répondu à votre question.

M. Ouellette: J'aimerais ajouter quelque chose à ce qu'a dit M. Brouillard; dans le réseau des instituts de recherche internationaux, sous l'égide de CGIAR, groupe consultatif pour la recherche agricole internationale, il existe un institut appelé IFPRI, institut de recherches internationales pour la politique alimentaire, qui, je pense, fait exactement ce dont vous parlez.

Pour commencer, vous avez dit, les instituts de recherches internationaux s'occupaient de recherches techniques et scientifiques, jusqu'au développement de cet IFPRI. Cet institut a été établi, je pense, il y a environ 4 ou 5 ans. Il a été institué quelques années après les autres, mais il fait exactement ce à quoi vous pensiez.

M. Miller: Et nous lui donnons notre appui?

[Text]

Mr. Ouellette: Yes. Canada put some money into IFPRI as well as into the other agricultural research centres.

Mr. Miller: Now for my second question. Dr. Hopper this morning and when we met at the World Bank with him suggested that, in terms of priority regions, Africa presents the greatest food and agriculture problems, which is not to say that the problem has been solved in other areas but he spoke in terms of priorities. Now when you were talking about what you would do with additional funds you did not focus so much on the question of regional allocation or country allocation and so on, but I think it would be important to know whether in your judgment Africa should rank higher as a priority for Canadian assistance than it has in the past. Perhaps you could just tell us what portion of funds which go into this sector now go to Africa.

Mr. Ouellette: I think right now it is 22 per cent of the agricultural projects in francophone Africa and 23 per cent in commonwealth Africa, so it is about 45 per cent of the agricultural projects, in terms of number. In terms of funds I could not tell you offhand. I suppose the ratio would be approximately the same.

A good share of the expected food deficit in 1990, which we think is going to be in the area of 85 million metric tonnes of grain, is going to exist in Africa, but a good share of it will also be in Asia. Latin American I think will be quite well off except possibly for a few countries. The major expected food deficit will be in Africa and Asia.

Where should we put the emphasis? In Asia or in Africa? That is very hard to tell. The difference between Africa and Asia is that in Africa where there is a lot of virgin land, there is a lot more territory which could be put into agricultural use than in Asia. But in general in Asia there is not much good land remaining which is uncultivated. But, as I say, that is not the case in Africa.

For this reason I suppose Dr. Hopper is right to say that investment for agricultural production will most likely have to be higher in Africa than in Asia. There are very, very few large irrigation works in Africa, ongoing now, whereas there are quite a few in Asia. So in the future, I suppose, investment would have to be greater in Africa than in Asia to meet the food deficit.

• 1220

The Chairman: Mr. LeBlanc.

Mr. LeBlanc: On the fisheries, I think there is much more potential on the resource side. The needs are very high everywhere but, on the basis of the potential of existing resources, we have to give a priority to Africa. All right, the coast of south Africa, west Africa, Senegal, et cetera, what we call up-welling areas and they are very, very rich. More than hydrate Asia or South America.

[Translation]

M. Ouellette: Oui. Le Canada a investi de l'argent dans l'IFPRI, comme dans les autres centres de recherches agricoles.

M. Miller: Passons maintenant à ma deuxième question. M. Hopper, ce matin et quand nous l'avons rencontré à la Banque Mondiale, a suggéré qu'en ce qui concerne les priorités, l'Afrique présente les problèmes alimentaires et agricoles les plus importants, ce qui ne veut pas dire que les problèmes ont été résolu dans les autres régions; il parlait en termes de priorités. Lorsque vous nous avez dit ce que vous pourriez faire avec des fonds supplémentaires, vous ne vous êtes pas tellement concentrés sur la question de l'allocation par région ou par pays etc., mais je pense qu'il serait important de savoir si, à votre avis, l'Afrique devrait avoir une priorité plus élevée que par le passé pour l'aide canadienne. Vous pourriez peut-être tout simplement nous dire quelle est la proportion des fonds de ce secteur qui sont maintenant destinés à l'Afrique.

M. Ouellette: Je pense qu'à l'heure actuelle, cela représente 22 p. 100 des projets agricoles dans l'Afrique francophone, et 23 p. 100 dans l'Afrique du commonwealth, c'est-à-dire environ 45 p. 100 de projets agricoles, quand aux nombres. Quand au volume de fonds, je ne saurais le dire au pied levé. Je pense que la proportion serait à peu près la même.

Une partie importante du déficit alimentaire prévu pour 1990, qui, nous pensons, devrait être de l'ordre de 85 tonnes métriques de céréales, va apparaître en Afrique, mais une partie importante également en Asie. Je pense que l'Amérique Latine s'en tirera bien, peut-être à l'exception de quelques pays. Les prévisions principales de déficit alimentaire concernent l'Afrique et l'Asie.

Où mettre l'accent? En Asie ou en Afrique? Cela est très difficile à dire. La différence entre l'Afrique et l'Asie est qu'en Afrique il y a beaucoup de terrain vierge, il y a beaucoup plus de territoire utilisable pour l'agriculture qu'en Asie. En général, en Asie, il ne reste pas beaucoup de bonnes terres agricoles qui ne soient pas cultivées. Mais, comme je disais, ce n'est pas le cas en Afrique.

C'est pourquoi je suppose que le Dr Hopper a raison de dire qu'il est fort probable qu'il sera nécessaire de faire des investissements de production agricole plus élevés en Afrique qu'en Asie. Il y a extrêmement peu de grands travaux d'irrigation en Afrique en cours à l'heure actuelle, alors qu'il y en a pas mal en Asie. Ainsi donc, à l'avenir, j'imagine, il faudra investir plus en Afrique qu'en Asie pour combler le déficit alimentaire.

Le président: M. LeBlanc.

M. LeBlanc: En ce qui concerne les pêcheries, je pense qu'il y a beaucoup plus de potentiel quand à la ressource. Les besoins sont très élevés partout, mais, d'après le potentiel des ressources existantes, il faut donner la priorité à l'Afrique. La côte de l'Afrique du sud, et l'Afrique de l'ouest, du Sénégal etc. constituent ce que nous appelons des zones de remontée, qui sont très, très riches. Beaucoup plus que pour l'Asie et l'Amérique du sud.

[Texte]

Mr. Miller: A final question, Mr. Chairman. Mr. Brouillard spoke about I think it was called the Overseas Projects Secretariat in the Department of Agriculture, and I would like to know a little bit more about its functions. Specifically does it have, as part of its mandate, occasion to comment in terms of Canadian relations with developing countries on any agricultural policy questions which Canada might face? Would the Overseas Projects Secretariat say, be asked to comment from their point of view on positions which Canada takes, for example, on negotiations in the international wheat agreement? In other words, is it a matter of mobilizing resources to respond solely to projects and programs which initiate in the development agency, or is their mandate generally to try to show, what are the implications for the whole range of Canadian policy for developing countries or for other countries out there?

Mr. Brouillard: In a nutshell, Mr. Chairman, mobilizing resources has been the first priority of this group. Because it is a very small group we have not gone beyond that aspect. But let me put it this way: In my paper I referred to the establishment of an ad hoc geostrategic task force. It is a temporary task force and has submitted its first internal report. Now senior management will have to decide whether we will go that route or not. At the moment a decision has not been made, but it is the intention of the Overseas Projects Secretariat to become more involved as it becomes more proficient. Perhaps I should ask the director to add a few words to what I just said. Mr. Ferland.

Mr. J.-P. Ferland (Director of Overseas Programs, Department of Agriculture): Basically, I need to repeat that the orientation of the Overseas Secretariat is to try to identify the resources that the department could provide to CIDA through to complete a project. As far as the analysis of the departmental impact of the project, it is largely done by CIDA. We do participate marginally because as has been said, the Secretariat is very small at this time.

Le président: Merci beaucoup, messieurs, d'être revenus. Il est possible qu'on vous téléphone durant le mois de novembre puisque nous prévoyons formuler nos recommandations à ce moment-là. Vous nous avez beaucoup aidés. Bonjour.

La séance est levée.

AFTERNOON SITTING

• 1542

Le président: A l'ordre, s'il vous plaît. Nous continuons cet après-midi nos réunions sur l'ordre de renvoi que nous avons reçu de la Chambre des communes: les relations entre les pays développés et les pays en voie de développement.

Nous avons devant nous aujourd'hui des représentants de l'Agence canadienne du développement international: M^{me} Margaret Catley-Carlson, présidente intérimaire de l'ACDI; et

[Traduction]

M. Miller: Une dernière question, monsieur le président. M. Brouillard a parlé—je pense qu'il a appelé cela le secrétariat des projets d'outremer du ministère de l'agriculture; je voudrais en apprendre un peu plus sur ses fonctions. Plus spécifiquement, ce mandat comprend-il d'offrir des commentaires, concernant les relations du Canada avec les pays en voie de développement, sur toute question de politique agricole à laquelle le Canada pourrait avoir à faire face? Demanderait-on, par exemple, au secrétariat des projets d'outremer de faire des commentaires, de son point de vue, sur les prises de position du Canada, disons, sur les négociations quant aux accords internationaux sur le blé? Autrement dit, est-ce simplement une question de mobilisation des ressources en réponse aux projets et programmes lancés par l'agence de développement, ou leur mandat est-il plus généralement de s'efforcer de montrer des implications de toutes la gamme des politiques canadiennes pour les pays en voie de développement ou pour les autres pays d'outremer?

M. Brouillard: En quelques mots, monsieur le président, la mobilisation des ressources a constitué la priorité essentielle de ce groupe. Comme il s'agit d'un groupe très restreint, nous n'avons pas été plus loin. Mais je peux dire ceci: dans mon mémoire, je parle de l'établissement d'un groupe de travail spécial géostratégique. Il s'agit d'un groupe de travail temporaire, qui a soumis son premier rapport interne. A l'heure actuelle, les cadres supérieurs doivent décider si nous allons prendre ce chemin ou non. Pour le moment, nous n'avons pas encore pris de décision, mais le secrétariat pour les projets d'outremer a l'intention de participer plus aux affaires au fur et à mesure qu'il développe ses capacités. Je devrais peut-être demander au directeur d'ajouter quelques mots à ce que je viens de dire. Monsieur Ferland.

M. J.-P. Ferland (directeur des Programmes d'outre-mer, ministère de l'Agriculture): Essentiellement, je dois répéter que l'orientation du secrétariat d'outremer essaye d'identifier les ressources que le ministère peut offrir à l'ACDI, pour la réussite d'un projet. En ce qui concerne l'analyse de l'incidence du ministère sur ce projet, ceci provient en grande partie de CIDA. Nous participons, de manière marginale, parce que, comme on l'a dit, le secrétariat à l'heure actuelle est très restreint.

The Chairman: Thank you very much gentlemen, for coming here. We may get in touch with you by phone during the month of November, since we expect to bring our recommendations at that time. You have helped us very much. Good bye.

The meeting is adjourned.

SÉANCE DE L'APRÈS-MIDI

The Chairman: Order please. We resume our meetings on our order of reference from the House of Commons: the relationships between developed countries and developing countries.

We have here before us today representatives of the Canadian International Development Agency: Mrs. Margaret Catley-Carlson, Acting-President of CIDA; and Mr. Glen Short-

[Text]

M. Glen Shortliffe, vice-président pour les politiques de l'Agence canadienne du développement international.

Alors, je pense que M^{me} Catley-Carlson a une déclaration à nous présenter. Madame, si vous avez des copies additionnelles de votre déclaration, peut-être pourriez-vous les faire distribuer aux membres du Comité.

Mrs. Margaret Catley-Carlson (Acting President, Canadian International Development Agency): Thank you very much, Mr. Chairman. It is a great pleasure to appear before you today.

I have a great deal of thought—we all did—as to what you would most like us to say in an opening statement, and it was quite a temptation to put together a piece of paper which would talk about the number of people in developing countries that had passed through schools that have been built with Canadian assistance, and to try and give you a quantified basis of the accomplishments of Canadian aid; but I decided that, really, you had had a lot of speakers who had tried to talk to you about these accomplishments, that you had also had a lot of people telling you what ought to be done, and so that perhaps the most useful very brief remarks that I could make would be some considerations about the policy bases of the current aid program, which, after all, is the basis for the future aid program, and how aid policies are put together and what influences them. Since you will be making policy recommendations, I thought perhaps this would be the most useful look for you.

As you know, we do have various policies guiding the aid program. These crystallize into strategies, eligibility lists, various documents for Cabinet, for parliamentarians, for the public.

From the moment that the ink is dry on those documents, they start to change. You get different countries, such as Zimbabwe and Nicaragua, that suddenly appear on the scene; we have different orientations—McNamara suggests a basic human needs orientation and we start looking to see whether we can incorporate this in various sectors of our program; we have budget deficits and cuts that suddenly impel cuts in the planning for \$100 million for two successive years; we commit, in the course of an international conference, one per cent of ODA to science and technology, and in another conference we promise a fund for another purpose.

All of this has to be worked into the ongoing program and so the policy documents tend to be a rather fluctuating and fluid process, rather than at any one time a set of doctrine and points which are totally observed. It is a very living process policy formulation in the aid field.

I do not think it could be otherwise: developing countries are a very volatile group, whether you are talking politically or economically. They have deep needs which stretch across the

[Translation]

liffe, Vice-President for policies at the Canadian International Development Agency.

I believe Mrs. Catley-Carlson has a statement to make. Madam, if you have additional copies of your statement, you might have them distributed to the members of the committee.

Mme Margaret Catley-Carlson (présidente intérimaire, Agence canadienne du développement international): Merci beaucoup, monsieur le président. J'ai grand plaisir à comparaître devant vous aujourd'hui.

J'ai beaucoup réfléchi—nous avons tous réfléchi—à ce que vous désireriez ce que nous vous disions dans une déclaration d'ouverture, et j'ai été fortement tentée d'organiser un document qui parlerait du nombre d'hectares et d'acres qui ont été ouvertes pour l'agriculture, du nombre de personnes, dans les pays en voie de développement, qui sont passées dans des écoles construites avec l'aide canadienne, et d'essayer de vous donner une représentation quantifiée des réussites de l'aide canadienne; mais j'ai décidé qu'en fait il y aurait beaucoup de témoins qui chercheraient à vous parler de ces réussites; et que vous aviez également eu beaucoup de gens pour vous dire ce qu'il fallait faire; ainsi donc, les remarques les plus utiles que je pourrais vous apporter sont peut-être quelques considérations sur les bases politiques des programmes actuels d'aide, qui, après tout, servent de base pour le programme d'aide à venir, et sur la manière dont les politiques d'aide sont instituées, et sous quelles influences. Comme vous allez faire des recommandations de politique, je pense que cela constituerait peut-être pour vous le point de vue le plus utile.

Comme vous le savez, nous avons en fait des politiques diverses qui guident le programme d'aide. Ces politiques se cristallisent sous forme de stratégies, de listes d'éligibilité, de divers documents destinés au cabinet, aux parlementaires et au public.

L'encre a à peine le temps de sécher sur ces documents qu'ils commencent déjà à se modifier. Des pays différents comme le Zimbabwe et le Nicaragua, apparaissent soudain; nous avons des orientations différentes—McNamara suggère une orientation vers les besoins humains fondamentaux et nous commençons à examiner s'il serait possible d'incorporer cette idée dans divers secteurs de notre programme; nous avons des déficits budgétaires et des réductions budgétaires qui imposent soudain des réductions dans notre planification s'élevant à 100 millions pendant 2 années successives; pendant une conférence internationale, nous engageons 1 p. 100 de l'AOD à la science et la technologie, et dans une autre conférence, nous promettons un fond destiné à un autre objectif.

Tout ceci doit être incorporé dans le programme en cours, et par conséquent les documents politiques ont tendance à constituer un processus plutôt fluctuant et fluide, et non, à quelque moment que ce soit, un ensemble de doctrine et de positions de principes totalement respectées. La formulation des politiques dans le domaine de l'aide internationale constitue un processus très vivant.

Je ne pense pas qu'il puisse en être autrement. Les pays en voie de développement constituent un groupe très changeant, qu'il s'agisse de politique ou d'économie. Ils ont des besoins

[Texte]

entire spectrum. A lot of mechanisms have been designed to meet these needs and most of these mechanisms have specific interest groups in Canada which advocate their continued use.

• 1545

We are also faced with the fact that there is no optimal theory of economic development. This is the case for developed countries: I would imagine that the theory of economic development as put down in the budget tonight will be one which is commented on with great vigour for the next two weeks, at least, across the country. It is the same way in developing countries. There is no single theory of the optimum blend of resource distribution, income distribution through taxation, public versus private ownership, collectivization versus individual effort: there is simply no guiding theory which says "This is the right road for developing countries", and a number of them choose very different paths. So assistance programs are subject to critical comment on matters related to fundamentals and basic decisions.

Most of the advocates of various approaches sometimes assume that their approach excludes others. The business community, for example, which is very mindful of the export opportunities offered by an aid program, advocate that we shift both programs and projects towards sectors where export opportunities for them would be most pronounced and immediate. In fact we have had requests that they be involved at the policy stage of formulation so that the business community could help us choose the countries and sectors.

Human rights advocates have very seriously contended that we ought not to be in a certain number of countries, and they will continue to do so.

Geopolitics shapes the views of others. We have newspaper critics who continually ask why we are in Cuba, Ethiopia, Algeria—why we are not using aid to help only pro-western allies.

We, in Canada, tend to pursue a global foreign policy reflecting global interests. Our aid program is run on a global basis and yet we are consistently advocated to concentrate this aid. How would we do that without a distinct region which has been identified and approved as being the Canadian region?

Aid is also used strategically: to buttress Turkey last year, to buttress Pakistan in the wake of the Russian invasion of Afghanistan.

Some contend that aid ought not to depend on any foreign policy considerations. This could be a little unrealistic simply because the development relationship is the single most important facet of our relations with some 40 to 50 countries.

[Traduction]

très sérieux, qui couvrent toute la gamme. Beaucoup de mécanismes ont été conçus pour satisfaire à ces besoins, et, pour la plupart de ces mécanismes, il existe au Canada des groupes d'intérêt particuliers qui sont en faveur de leur utilisation.

Nous faisons également face au fait qu'il n'y a pas de théorie optimale du développement économique. C'est le cas pour les pays développés. J'imagine que la théorie du développement économique contenue dans le budget ce soir fera l'objet de commentaires très vigoureux pour au moins deux semaines à venir dans tout le pays. Il en est de même pour les pays en voie de développement. Il n'y a pas de théorie unique de la combinaison optimale de distribution des ressources, de distributions des revenus par la taxation, de répartition de la propriété publique et privée, de la répartition de la collectivisation et de l'effort individuel: il n'y a simplement pas de théorie directrice qui puisse nous dire: voici l'itinéraire correct pour les pays en voie de développement; et ces pays peuvent choisir des itinéraires très différents. En conséquence, les programmes d'aide font l'objet de commentaires critiques sur des questions concernant des points fondamentaux et des décisions de base.

La plupart des tenants de diverses approches supposent parfois que leur approche exclut toutes les autres. Par exemple, le monde des affaires, qui pense beaucoup aux possibilités d'exportation offertes par un programme d'aide, sont en faveur du déplacement des programmes et des projets vers des secteurs où les possibilités d'exportation qui leurs sont ouvertes seraient plus importantes et plus immédiates. En fait, les membres de ce monde des affaires nous ont adressé des demandes pour les faire participer à l'étape politique de la formulation, de manière que le monde des affaires nous aide à choisir les pays et les secteurs à aider.

Les partisans des droits de la personne ont affirmé avec beaucoup de force que nous ne devrions pas intervenir dans un certain nombre de pays, et ils continueront à maintenir cette position.

Certaines autres personnes ont une opinion formée par la géopolitique. Nous avons des critiques de la presse, qui demandent constamment pourquoi nous sommes à Cuba, en Éthiopie, en Algérie, pourquoi nous ne restreignons pas notre aide aux alliés de l'Ouest.

Au Canada, nous avons tendance à mener une politique étrangère globale, représentant des intérêts globaux. Notre programme d'aide est organisé au niveau global, et pourtant, constamment, on nous pousse à concentrer cette aide. Comment pourrions-nous le faire, dans l'absence d'une région particulière, bien distincte et identifiée et approuvée comme région canadienne?

On utilise également l'aide au niveau stratégique. L'an dernier, pour soutenir la Turquie, ou pour soutenir le Pakistan après l'invasion de l'Afghanistan par les russes.

Certains affirment que l'aide ne doit pas dépendre de considérations de politique étrangère. Ceci pourrait manquer de réalisme, ne serait-ce que parce que la relation d'aide au développement constitue la facette la plus importante de nos relations avec 40 à 50 pays.

[Text]

Even if we tried to pursue foreign policy goals without reference to an aid relationship, they would bring this up. In other words, if we came and said to them we would like your support on *x*, *y* or *z*, they would say in return, "And we would like your support in our development relationship." Development is too important to them not to be the stuff and substance of foreign policy, and a positive decision on aid reflects on our foreign relations with them; a negative decision does so also.

These various strands of opinion make for a very differentiated program: they also give it a lot of strength. I am always rather glad that the Chamber of Commerce endorses the aid program at its annual meeting; I am also very glad that the CCIC endorses the aid program and deplores some aspects of it, just as the Chamber of Commerce does.

The Canadian Manufacturers' Association, Canadian Export Association, praise the aid program: they call for policy changes but they essentially are on side. The church groups have various parts of the aid program with which they identify and, in general, endorse the whole. Canadian wheat farmers are particularly interested in their part of the aid program. Tied aid gives consultants and manufacturers direct links to certain countries and interest in those countries.

All of these strands—and we will be discussing them later, I am sure, from the viewpoint of how they actually impact on the aid program—do give a good deal of strength and solidarity to the general support in Canada for these.

You have heard speakers advocate that aid decisions ought to be made without reference to foreign policy or strategic considerations but even those who advocate that we must look strictly at economic criteria are divided into many different schools.

Some would use Canadian aid to support only governments who are committed to sweeping income distribution. Others say that this is a perpetuation of poverty, that countries who are distributing income in a very major way have gross national products that simply are not growing. These people would generally insist that we ought to support only governments who are serious about creating an indigenous investment capacity; that is, something that can sustain their own growth.

• 1550

We have sectoral advocates who say that with 25,000 people dying daily of water-borne diseases, really our whole effort ought to be concentrated in water until we get that area under control.

[Translation]

Même si nous cherchions à avoir des objectifs de politique étrangère sans rapport avec les relations d'aide, ces pays soulèveraient le problème. Autrement dit, si nous allions les voir, pour leur demander de nous aider pour (X), (Y), ou (Z), ils nous répondraient: «Et nous, nous aimerions votre aide dans notre relation de développement». C'est que, pour eux, le développement est trop important pour ne pas être intégré essentiellement dans leur politique étrangère, et une décision positive sur les questions d'aide à des incidences immédiates sur nos relations de politique étrangère avec eux; de même pour une décision négative.

Ces divers courants d'opinion impliquent un programme très différencié: ils assurent également une très grande force à notre programme. Je me réjouis toujours du fait que la Chambre de Commerce déclare son appui au programme d'aide à sa réunion annuelle; je suis également très heureuse que le CCIC donne son appui au programme d'aide, tout en en déplorant certains aspects, comme la Chambre de Commerce.

L'Association canadienne des manufacturiers, l'Association canadienne de l'exportation, chantent les louanges du programme d'aide. Ils demandent des modifications de politiques, mais ils sont essentiellement en faveur de ce programme. Les groupes des diverses églises se sentent proches de certaines parties de programme d'aide, et, en général, déclarent leur appui au programme dans son ensemble. Les producteurs de blé sont particulièrement intéressés à leur partie du programme d'aide. L'aide conditionnelle donne aux conseillers et aux fabricants des relations directes avec certains pays, et les intéressent à ces pays.

Tout ces courants, que nous examinerons plus tard, j'en suis sûr, du point de vue de leur incidence réelle sur le programme d'aide, assurent beaucoup de force et de solidarité à l'appui général que le programme connaît au Canada.

Vous avez entendu certains témoins vous dire que les décisions d'aide doivent être prises sans références ni considérations stratégiques ou de politique étrangère, mais même ceux qui déclarent qu'il faut prendre en considération uniquement des critères économiques se divisent en plusieurs écoles différentes.

Certains veulent utiliser l'aide canadienne uniquement pour appuyer des gouvernements qui se sont fermement déclarés en faveur d'une distribution systématique du revenu. D'autres disent que ceci ne fait que perpétuer la pauvreté, et que les pays qui distribuent le revenu de manière importante, ne voient tout simplement pas grandir leur produit national brut. Ceux-là insistent en général sur le fait que nous ne devrions aider que les gouvernements qui s'occupent sérieusement de créer des capacités d'investissement local, autrement dit, quelque chose qui pourrait assurer leur propre croissance.

Nous avons des partisans de secteurs, qui disent que 25,000 personnes meurent chaque jour de maladies transmises par l'eau, et qu'en conséquence il faudrait vraiment concentrer tout notre effort sur l'eau, jusqu'à ce que ce domaine soit bien contrôlé.

[Texte]

Canadian policy has tended toward rather pragmatic selection among all of these competing strands and theories. We see a disaggregated Third World; we see very different needs in it; we see different reasons to be in different countries; and so we have adopted a policy which has been to have a range of instruments to meet different needs and to serve different Canadian and overseas interests. It is an element of foreign policy in such basic matters as eligibility, regional balance, whether we use nuclear policy, arms sales, et cetera.

The choice of sectoral concentration takes into account other capacities.

The ultimate decision on the choice of development model or social pattern or income distribution or treatment of groups or priorities to be accorded within developing countries is that of the developing country itself. I think this point really does bear some elaboration.

The developing countries that we deal with finance about 80 to 90 per cent of their own development through their own trade—it depends upon the country. They then import private capital to the tune of about another 2 per cent to 10 per cent—anywhere between those figures. So they are quite literally paying for their own development. They are not dependent on international aid flows for their bilateral or multilateral: they are paying for their own development; and they are very definitely making their own decisions about development patterns.

No donor is sufficiently important to developing countries to be able to change that pattern, if they could or if they would. If a country decides to give internal priority to industry or to infrastructure, there is not a very great deal that you can do about it.

It can be possible, for example, in a country with a large, poor population which has embarked mostly on import substitution through industrialization, that we can say to them—and we do: “Look, what we would like to do are some rural development projects and some basic sanitation projects.” And they can say: “Fine, we would like those, too.” But you are not changing the basic orientation of that country, if that is the program that they have embarked on.

It is common sense to me that there is not a lot we can do about India's development priorities. They are many times larger than we are; they have a larger productive sector, more manufacturing, more university graduates, very sophisticated government structure. We buy into projects that benefit the rural poor in India because there are a great number of them, but we also help with industrialization because they have identified that as a very major priority for them.

Most countries have their own development plans, whether they are expressed in five-year plans, basic documents, or

[Traduction]

La politique canadienne, dans l'ensemble, était une sélection pragmatique de toutes ces tendances et théories en concurrence. Nous voyons un Tiers monde dispersé; nous voyons des besoins très différents dans ce Tiers monde, nous voyons des raisons différentes d'aider des pays différents; et par conséquent nous avons adopté une politique constituant à disposer de toute une gamme d'instruments pour satisfaire à différents besoins et servir des intérêts canadiens et d'outre-mer divers. Cette politique constitue un élément de la politique étrangère, pour des questions aussi fondamentales que l'éligibilité, l'équilibre régional, qu'il s'agisse de politiques nucléaires, de ventes d'armes, etc.

Le choix des concentrations de secteur prend en compte d'autres capacités.

La décision finale, quant au choix du modèle de développement, de structures sociales, de distribution de revenu ou de traitement des groupes ou des priorités à accorder, à l'intérieur des pays en voie de développement, est prise par le pays lui-même. Je pense que ce point vaut vraiment la peine d'être amplifié.

Les pays en voie de développement avec lesquels nous faisons affaire financent environ 80 p. 100 à 90 p. 100 de leur propre développement, par leur propre commerce—cela dépend du pays. Puis ils importent des capitaux privés, à raison d'environ à peu près 2 p. 100 à 10 p. 100—cela varie entre ces deux chiffres. Ainsi donc, ils payent, littéralement, leur propre développement. Ils ne dépendent pas des mouvements d'aide internationale, bilatéraux ou multilatéraux: ils payent leur propre développement et ils prennent, sans aucun doute, leurs propres décisions quand au schéma de développement.

Il n'y a pas de donateur qui ait une importance suffisante dans les pays en voie de développement pour pouvoir changer ce schéma, même s'il le voulait ou le pouvait. Si un pays décide d'accorder à l'intérieur la priorité à l'industrie ou à l'infrastructure, il n'y a pas grand-chose que l'on puisse faire sur ce point.

Il nous serait par exemple possible, dans un pays ayant une forte population très pauvre, qui s'est engagé principalement à la réduction des importations par un programme d'industrialisation, de leur dire—c'est ce que nous faisons—: écoutez, nous aimerions nous engager dans certains projets de développement rural, et dans certains projets d'hygiène élémentaire. Et ils peuvent nous dire: D'accord, nous aimerions cela nous aussi. Mais cela ne change pas l'orientation de base du pays, si le pays a lancé un programme différent.

Il me semble évident qu'il n'y a pas grand chose que nous puissions faire concernant les priorités de développement de l'Inde. L'Inde est un pays beaucoup plus gros que le Canada; elle a un secteur de production plus important, plus d'industries manufacturières, plus de diplômés d'université, et une structure gouvernementale très élaborée. Nous participons à des projets qui sont à l'avantage des pauvres de la campagne en Inde, parce qu'il y en a beaucoup, mais nous aidons également à l'industrialisation du pays, parce que le gouvernement a décidé qu'il s'agissait d'une très forte priorité.

La plupart des pays que nous aidons ont leur propre plan de développement, qu'il s'exprime en plans quinquennaux, en

[Text]

whatever—there are all sorts of ways of putting together these plans—and most, like Canada, have in these documents compromises between the needs of competing regions, competing sectors within their country, competing ministries. They do not take a very kindly view of either donors or multilateral agencies who do not understand this process and who attempt interference with it. Attempts to go over the heads of governments generally do not work. Some NGOs have been rather successful, in some cases, with these but eventually everybody finds that their passports have expired and that goods are stuck in customs forever.

In sum, our policy in Canada has been to respect the views of developing countries as to their chosen development patterns and to seek to influence these through project choice, representation, friendly persuasion. Ultimately, we can always leave if the basis for co-operation erodes and if we do not feel that the development pattern chosen is really one in which we are fulfilling any of our policy goals.

So it makes it rather difficult to answer a rather simple question such as: how effective is Canadian aid? Effective as what? As a foreign policy tool? As a tool to transform an economy? As a tool to promote markets for Canadian commodities? As a transfer mechanism to the poorest countries or as a transfer mechanism to the poorest people?—not the same thing. As a means to increase world food production? As a tool to put their productive sectors in touch with ours? As a means of transforming regimes and social structures in developing countries? As a means of promoting self-reliance in a variety of sectors in developing countries?

• 1555

The question really determines the answer. It is possible to evaluate the program of development assistance under these and many, many more categories of performance, all of which are tied to various policy goals that the government seeks to achieve throughout the aid program.

There is a lot more I could say. I would like to go into a great deal of comparison of the achievement of various policy channels through the various mechanisms that we use but I think this could perhaps be done in the context of a statement.

So I would adjourn this part of my remarks now simply with the comment, if I may make it, that we, in CIDA, are very pleased with the fact that this committee was appointed. We have been following the work of your committee with great interest and obviously, with the developing world one of the beneficiaries of the impressive and already effective interim report, I am very glad to have you doing the work that you are doing.

[Translation]

documents fondamentaux, ou autres—et, pour la plupart, comme pour le Canada, il y a dans ces documents des compromis entre les besoins de diverses régions, de divers secteurs dans leur pays, de divers ministères. Ils n'apprécient pas beaucoup que, soit les donateurs, soit les agences multilatérales ne comprennent pas ce processus et cherchent à s'en mêler. Les tentatives de passer par-dessus les gouvernements n'ont en général pas de succès. Certains OGNs ont réussi parfois, mais en fin de compte, on s'aperçoit que les passeports ont expiré, et que leurs marchandises sont bloquées indéfiniment à la douane.

En somme, la politique du Canada a consisté à respecter le point de vue du pays en voie de développement concernant leur choix de schéma de développement et d'essayer d'influencer ces choix par notre choix de projet, nos remarques et des efforts de persuasion amicale. En fin de compte, il est toujours possible de quitter le pays si la base de coopération diminue et si nous sentons que le schéma de développement choisi ne nous permet vraiment pas de travailler en direction de nos objectifs de politique.

En conséquence, il est assez difficile de répondre à une question plutôt simple du genre: Quel est le rendement de l'aide canadienne? Rendement dans quel sens? Comme outil de politique étrangère? Comme outil de transformation d'une économie? Comme outil de promotion pour les produits canadiens? Comme mécanisme de transfert vers les pays les plus pauvres ou comme mécanisme de transfert vers les gens les plus pauvres?—Ce n'est pas la même chose. Comme moyen d'augmenter la production alimentaire mondiale? Comme outil de contact entre les secteurs de production de ces pays et les nôtres? Comme moyen de transformer les régimes et les structures sociales des pays en voie de développement? Comme moyen d'encourager l'autonomie de ces pays dans divers secteurs?

En fait, la question détermine la réponse. Il est possible d'évaluer notre programme d'aide au développement pour chacune de ces catégories de performance et encore beaucoup d'autres, et toutes ces catégories se rattachent à divers objectifs de politiques que le gouvernement cherche à réaliser dans tout le programme d'aide.

Je pourrais en dire encore beaucoup plus. J'aimerais faire énormément de comparaisons des résultats de divers instruments de politique, par les divers mécanismes dont nous faisons usage, je pense que ceci pourrait peut-être mieux se faire dans le contexte d'une déclaration.

En conséquence, je vais maintenant mettre fin à cette partie de mes commentaires tout simplement par la remarque suivante: les gens de l'ACDI sont très heureux de la nomination de ce comité. Nous avons suivi les travaux de votre comité avec beaucoup d'intérêt: le monde en voie de développement ayant déjà bénéficié du rapport intermédiaire si impressionnant, je suis très heureuse du genre de travail auquel vous êtes maintenant occupés.

[Texte]

I only wish that my president, Marcel Massé, could have been here. But he is in the final stages of his convalescence and I hope that you will have a chance to meet with him before too long.

Thank you.

The Chairman: Thank you very much. I should say that we appreciated very much the contribution of Mr. Massé earlier on—or rather that, in my absence, the members did. He was helpful in reporting to the members on the Venice meetings and we were all sorry to see that he was ill for a while. I was wondering what the president of CIDA would say after all of what we have heard, but I think your remarks have been helpful and you have opened up a lot of questions for us.

Do you want to question, Doug?

Mr. Roche: I, too, would like to welcome Mrs. Catley-Carlson and also to pay a tribute to Marcel Massé. I am sure that he will be an assiduous reader of the minutes of this meeting, so he will learn then of the common feelings in the committee for his wellbeing and early return.

Perhaps, Mr. Chairman, you might consider appending the statement that Mrs. Catley-Carlson brought to the minutes. I notice that she had a statement and, if it is your desire, I would be willing to have that appended to the minutes as I would like to read the whole statement, for I know that she telescoped it in the interests of time.

The Chairman: Well, I asked if she had a statement and she told me she did not have a statement; that she only had notes.

Do you have a statement that you can give us Mrs. Catley-Carlson?

Mrs. Catley-Carlson: We can put together something that reflects these thoughts, if that would be the wish of the committee.

Mr. Roche: All right. I would find that helpful.

The Chairman: Well, the thoughts are going to be on record.

Mr. Roche: I would like to ask you about the Report of the World Bank—1980 that lays great stress on investment in human beings. The bank went out of its way, in the report, to make the point that whereas investment in technology would seem to be the way to promote development in the earlier stages of our thinking, now that we have entered the third development decade, they are finding that investment in human beings, particularly in the form of education and in hygiene, and particularly investment in the education of women, is not only a good thing to do to promote development but is commercially rewarding immediately—and there are a series of tables to make that point.

I wondered what comment you might make on the thrust of the Report of the World Bank—1980 and its thinking about giving a new priority to investment in human beings, in terms

[Traduction]

Mon seul désir est que mon président, Marcel Massé, ait pu être présent; mais il est en train de terminer sa convalescence, et j'espère que vous aurez l'occasion de le rencontrer sous peu.

Merci.

Le président: Merci beaucoup. Je dois dire que nous avons beaucoup apprécié la contribution de M. Massé il y a quelque temps—ou, plutôt, qu'en mon absence les membres du comité ont apprécié sa contribution. Il nous a beaucoup aidé par son rapport aux membres du comité sur les rencontres de Venise, et nous avons tous déplorer sa maladie. Je me demandais ce que le président de l'ACDI pourrait dire, après tout ce que nous avons entendu et je pense que vos commentaires nous ont été utiles; vous avez soulevé pour nous beaucoup de questions.

Voulez-vous poser une question, Doug?

M. Roche: Moi aussi, j'aimerais souhaiter la bienvenue à M^{me} Catley-Carlson, et adresser mes hommages à Marcel Massé. Je suis sûre qu'il va lire avec soin le procès-verbal de cette rencontre, et ainsi il saura combien notre comité lui souhaite une bonne santé et un rapide retour.

Monsieur le président, vous voudrez peut-être bien envisager de classer la déclaration de M^{me} Catley-Carlson en appendice au procès-verbal. Je remarque qu'elle avait préparé une déclaration et, si vous le désirez, je serais prêt à mettre cette déclaration en appendice au procès-verbal, car j'aimerais pouvoir lire toute cette déclaration, sachant qu'elle l'a écourtée pour économiser du temps.

Le président: Eh bien, je lui ai demandé si elle avait une déclaration, et elle m'a dit qu'elle n'en avait pas, qu'elle n'avait que des notes.

Avez-vous une déclaration, M^{me} Catley-Carlson, que vous pourriez nous donner?

Mme Catley-Carlson: Nous pouvons constituer un document représentant ces idées, si le comité le désire.

M. Roche: Bien. Je pense que cela serait utile.

Le président: En tout cas, les idées présentées seront dans le compte-rendu.

M. Roche: J'aimerais vous poser une question sur le rapport de la Banque Mondiale en 1980, qui met fortement l'accent sur l'investissement dans les personnes humaines. La banque, dans son rapport, a fait de grands efforts pour communiquer l'idée suivante: dans les étapes précédentes de notre manière de penser sur le sujet, il semblait que la manière d'encourager le développement était d'investir dans la technologie; nous avons maintenant ouvert la troisième décennie de développement, et nous nous rendons compte que l'investissement dans les personnes humaines, particulièrement sous forme d'éducation, d'hygiène et surtout d'éducation des femmes, non seulement est une bonne manière d'encourager le développement, mais a des avantages commerciaux immédiats—et il y a un certain nombre de tableaux pour démontrer cela.

Je me demandais ce que vous pourriez me dire quand à l'orientation générale du rapport de la Banque Mondiale—1980, et sur cette idée d'accorder une priorité particulière à

[Text]

of education and hygiene, with reference to CIDA's forward planning for the 1980s?

Mrs. Catley-Carlson: We certainly do not disagree with the report. I think that if you forget the ultimate unit of development, which is of the individual, then you are not creating development, and this is certainly the premise on which the agency programs are based. No matter how large in high technology a project is, if you are not changing the lives of people positively with it, if you are not leaving the capacity to operate with it, you are not really achieving a great deal.

• 1600

But I think what you are saying is, the World Bank not suggesting that we have more projects that are looking directly at the development of the person; and I would simply say that, yes, we agree with the Report of the World Bank—1980, and that we also agreed with last year's, which recommended that we take a very positive look at employment generation and a real look at the needs of the manufacturing sectors to absorb people, because the concern in last year's report was that in boosting governments of developing countries, we are perhaps not doing as much about employment creation as we ought to.

Each year, they pick up a particular theme of problems in development and explore that theme, and show what rewards are gained from investments in those particular sectors. I do not have a figure off the top of my head which says exactly how much we are doing in total people-oriented projects, but I wondered: do you want me to talk a little bit about the programs that we have that are looking at hygiene and so on?

Mr. Roche: Well, I think I had better not take up all the time of the committee on that, although I am very interested in it. But I would like to know, in general terms, whether you think enough of Canada's ODA is being directed towards people, in the terms of which the bank is now advising us, that such investment is commercially rewarding, immediately, for the local area.

Mrs. Catley-Carlson: Okay; let me try with health. I will give you a window on our thinking, for example, on health assistance.

When the program began a long time ago, there was the assistance of doctors and nurses, medical teams, health workers, et cetera. This tended to phase out over time, particularly because various multilateral programs began to be very effective, and so we were able to channel increasing support to a number of multilateral programs that were tackling health generally, such as that of the WHO and UNICEF, and were trying to lead intellectually into theories of how communities should organize their health care, probably exemplified most by the Conference on Primary Health Care, which then had an effect on virtually all health-delivering organizations.

[Translation]

l'investissement dans les personnes humaines, sous forme d'éducation et d'hygiène, en ce qui concerne les plans avancés de l'ACDI pour les années 1980?

Mme Catley-Carlson: Nous ne sommes certainement pas en désaccord avec ce rapport. Je pense que si l'on oublie l'unité finale du développement, qui est l'individu, on ne peut créer de développement; c'est là certainement le point de départ des programmes de l'agence. Si importante que soit la contribution de technologie avancée d'un projet donné, si ce projet ne permet pas d'apporter des améliorations dans la vie des gens, si on ne produit pas la capacité d'utiliser ce projet, on ne réalise vraiment pas beaucoup.

Mais je pense que ce que vous nous dites est ceci: est-ce que la Banque Mondiale ne suggère pas d'organiser plus de projets qui s'occupent directement du développement de la personne; et ma réponse est que, oui, nous sommes d'accord avec le rapport de la Banque Mondiale—1980, et que nous étions également d'accord avec le rapport de l'an dernier, qui recommandait d'examiner très particulièrement la production d'emplois, et les besoins d'absorption de personnel des secteurs de l'industrie manufacturière; la préoccupation du rapport de l'an dernier concernait le fait que dans nos efforts pour renforcer les gouvernements de pays en voie de développement, nous ne réalisons peut-être pas autant de création d'emplois que nous devrions.

Chaque année, la Banque Mondiale choisit un thème particulier de problèmes de développement, et explore ce thème; le rapport nous présente les avantages que l'on pourrait obtenir par des investissements dans ces secteurs choisis. Je n'ai pas immédiatement de chiffres indiquant exactement quel est le volume de nos réalisations dans le total de nos projets orientés vers la personne, mais je me demandais si vous voulez que je vous parle un peu des programmes concernant l'hygiène, etc.?

M. Roche: Eh bien, peut-être vaut-il mieux que je ne dépense pas tout le temps dont dispose le comité sur cette question, mais elle m'intéresse beaucoup. J'aimerais savoir, de manière générale, si vous pensez qu'une partie assez importante de l'AOD du Canada est orientée vers les personnes, dans le sens des conseils actuels de la Banque Mondiale, qui dit que ces investissements ont des avantages commerciaux immédiats pour la région concernée.

Mme Catley-Carlson: D'accord; essayons pour la santé. Je vais vous donner une idée sur notre manière de penser, par exemple, concernant l'aide sanitaire.

Au début du programme, il y a longtemps, nous avions l'aide sous forme de docteurs, infirmières, équipes médicales, travailleurs sanitaires, etc. Ce genre d'aide a été progressivement éliminé au cours du temps, particulièrement dans le sens où plusieurs programmes multilatéraux ont pris beaucoup d'effet, ce qui nous a permis d'orienter une proportion d'appui de plus en plus importante vers un certain nombre de programmes multilatéraux, s'occupant en général des questions d'hygiène et de santé, par exemple le programme de l'Organisation Mondiale de la Santé et de l'UNICEF. Ces programmes recherchaient une conception de l'organisation des services de santé

[Texte]

We joined in the attack on specific diseases. We have been enthusiastic advocates of the smallpox eradication campaign and have now extended this to cover about six or seven tropical diseases: bilharzia, dysentery, et cetera. We have provided the chairman of the onchocerciasis control program with a good deal of money in the last seven years to try and look at the control of that particular disease. We tend to do these projects in co-operation with multilateral agencies because, with disease crossing borders, the multilateral agencies are probably the best equipped to take on this kind of program; but we also do bilateral ones.

Mr. Roche: Okay; but I will come back to those in a second, if I may. I wanted to stay on the multilateral ones for a moment.

You are indicating that the various agencies do a lot in the field of health and, I presume, by extension, the field of community development that you were talking about?

Mrs. Catley-Carlson: No, you should not make that extension.

Mr. Roche: Well, all right; we will stay with health. Do you include education?

Mrs. Catley-Carlson: Yes; although that is UNESCO, which has had its own problems.

Mr. Roche: That being the case, with regard to Canada's increased ODA, the commitment to increase our ODA—it is going to be a volume increase over the next few years—what is the thinking that prevails that is resulting in the proportion of multilateral aid going down and the proportion of bilateral aid going up? Why is multilateral not going to get its own proportional share of the increase in ODA that is coming in the next few years?

Mrs. Catley-Carlson: Well, I think you tied that to health. You said: if multilateral agencies are more effective in health, why will they not be getting a greater share of the increase?

I think part of the reason is that government policy, while taking very great account of the importance of adequate health care, would not want to channel a totality of any increase to health care. Even if what you want to achieve is health, part of the problem is setting up the structures in developing countries that can deliver their own health care.

• 1605

The answer to the general question as to why multilateral agencies will not receive a pro rata share of any increase is

[Traduction]

par les communautés elles-mêmes, dont le meilleur exemple est probablement la Conférence sur les soins de santé primaires, qui a produit un effet sur pratiquement toutes les organisations de services de santé.

Nous avons participé à l'attaque lancée contre des maladies particulières. Nous avons poussé avec enthousiasme la campagne d'éradication de la variole, et avons étendu notre activité à six ou sept maladies tropicales: la bilharziose, la dysenterie, etc. Nous avons fourni beaucoup d'argent au président du programme des contrôles de l'onchocerciasis, au cours des 7 dernières années, pour chercher à examiner les possibilités de contrôle de cette maladie. Nous lançons en général ces projets en coopération avec des agences multilatérales; en effet, les maladies s'étendent par dessus les frontières, et les agences multilatérales sont probablement les mieux équipées pour s'occuper de ce genre de programme; mais nous avons également des activités bilatérales.

M. Roche: D'accord; mais je reviendrai sur ce point dans une minute, s'il vous plaît. Je veux en rester pour le moment aux programmes multilatéraux.

Vous nous dites que les divers organismes ont beaucoup d'activités dans le domaine de la santé et, j'imagine, par extension, dans le domaine du développement communautaire dont vous parliez?

Mme Catley-Carlson: Non, l'extension n'est pas justifiée.

M. Roche: Bien, d'accord; restons-en à la santé. Est-ce que l'éducation fait partie de cela?

Mme Catley-Carlson: Oui; mais cela est du ressort de l'UNESCO, qui a connu ses propres problèmes.

M. Roche: Si c'est le cas, en ce qui concerne l'augmentation d'AOD du Canada ou plutôt notre engagement à augmenter notre AOD—il va y avoir une augmentation de volume au cours des quelques années à venir—quel est le mode de pensée général qui a pour effet la réduction de la proportion d'aide multilatérale et l'augmentation de la proportion d'aide bilatérale? Comment se fait-il que l'aide multilatérale ne doit pas recevoir une part proportionnelle de l'augmentation de l'AOD au cours des quelques années à venir?

Mme Catley-Carlson: Eh bien, je pense que vous avez rattaché tout cela à la santé. Vous avez dit: si les agences multilatérales ont un meilleur rendement pour la santé, pourquoi ne devraient-elles pas recevoir une proportion plus importante de l'augmentation?

Je pense que la raison est en partie que la politique gouvernementale, qui tient grand compte de l'importance de soins de santé adéquats, ne désire tout de même pas orienter la totalité d'une augmentation quelconque vers les soins de santé. Même si l'objectif à atteindre est la santé, une partie du problème, consiste à établir les structures nécessaires dans les pays en voie de développement, qui permettent à ces pays d'organiser leurs propres services de santé.

La réponse à la question générale: pourquoi les agences multilatérales ne recevront-elles pas une part proportionnelle

[Text]

that basically, the view is that Canadian contributions to multilateral agencies have tended to be larger than our proportional share would warrant and that we see advantages in the bilateral and NGO and special programs which these agencies may not offer, to the extent of having a budgetary exposure which may be larger than any other members of the organization.

Mr. Roche: Do you think that such multilateral agencies as UNICEF, for instance, that has been so involved in the Kampuchean situation, and Sahel, that that type of agency should not be given an increase in the same proportion as other aspects of ODA are going to get an increase?

Mrs. Catley-Carlson: No, I do not think they should. I do think UNICEF should, and UNICEF was one of the few multilateral agencies that kept on receiving budgetary increases right through the budgetary cutbacks. It is doing such an effective job of helping children and families, in water-borne diseases, et cetera, that even in the darkest days of budgetary cutbacks, UNICEF growth was maintained.

But no, I do not think that we should be looking at channels as simply having an automatic claim on a pro rata increase. I think that we should be assessing how well they fulfil the various policy goals.

Mr. Roche: Are you suggesting that your assessment of bilaterals is such that they are more productive of human development than are the multilaterals, and that is what is leading you in your thinking of somewhat diminishing the multilateral and increasing the bilateral? I mean, is it really more effective?

Mrs. Catley-Carlson: Let me try the second part first, if I may.

We are not going to diminish the absolute amounts going to multilateral—I hope you are aware of that; they will continue to rise in absolute numbers. I mean, if we are giving \$13 million to UNICEF this year, it may be \$14.5 million next year, et cetera; but in terms of their percentage shares, there are two thoughts motivating policy here.

One of them is that I think that, yes, bilateral is as effective a delivery channel, and NGOs, because they are both groups whose share before was not growing in order that the multilateral share might grow during the period of budgetary stringency. But this is an equally effective delivery channel because it is particularly effective in some of the policy imperatives I spoke of, such as promoting Canadian identification, allowing Canadians the experience to serve overseas, and permitting certain commercial openings which are not available multilaterally; but also—and I think this is the important point—we can use the bilateral program to promote the countries that we believe are doing a good job of development, the countries that we want to be involved with in a development relationship.

[Translation]

de l'augmentation, et qu'essentiellement, on considère que les contributions canadiennes aux organismes multilatéraux ont eu par le passé tendance à être plus importantes que notre part proportionnelle, et que nous trouvons des avantages dans les programmes bilatéraux, les programmes OGNs et les programmes spéciaux, que ces organismes multilatéraux n'offrent peut-être pas—de sorte que nous avons un engagement budgétaire qui est probablement plus important que celui de tout autre membre de l'organisation.

M. Roche: Pensez-vous que les organismes multilatéraux, comme par exemple l'UNICEF, qui s'est tant occupé des difficultés de Kampuchea et du Sahel, que ce genre d'organisme ne devrait pas recevoir une augmentation proportionnelle dans la même proportion que les autres composantes de l'AOD?

Mme Catley-Carlson: Non, je ne pense pas. Je pense que l'UNICEF devrait recevoir une telle augmentation, et en fait, l'UNICEF a été l'un des organismes multilatéraux qui ont reçu des augmentations budgétaires constantes, pendant toute la période des réductions budgétaires. Cet organisme est si efficace dans l'aide aux enfants et aux familles, pour les maladies transmises par l'eau, etc., que même dans la période la plus noire des réductions budgétaires on a entretenu la croissance de l'UNICEF.

Mais non, je ne pense pas qu'il faille considérer que ces instruments ont tout simplement un droit automatique à une augmentation proportionnelle. Je pense qu'il nous faut évaluer dans quelle mesure ils satisfont à nos divers objectifs politiques.

M. Roche: Voulez-vous nous suggérer qu'à votre avis les programmes bilatéraux sont plus en mesure de produire un développement humain que les activités multilatérales, et que c'est ce qui vous porte à réduire quelque peu les activités multilatérales et augmenter les activités bilatérales? Autrement dit, l'activité bilatérale est-elle vraiment plus efficace?

Mme Catley-Carlson: Je vais, si vous le permettez, essayer d'abord de répondre à la deuxième partie.

Nous n'avons pas diminué les montants absolus consacrés aux activités multilatérales—j'espère que vous vous rendez compte de cela; les valeurs absolues vont continuer à augmenter. Autrement dit, si nous donnons cette année 13 millions de dollars à l'UNICEF, ce sera peut-être 14.5 millions de dollars l'an prochain, etc.; mais, en ce qui concerne leur pourcentage, il y a deux idées à la base de notre politique sur ce point.

La première est que je pense effectivement que l'aide bilatérale est un instrument de service aussi efficace, ainsi que les ONGs; la proportion consacrée à ces deux groupes d'instruments était maintenue constante, de manière à pouvoir augmenter la part consacrée à l'aide multilatérale pendant la période de difficultés budgétaires. Mais ces instruments ont une efficacité aussi grande, parce qu'ils sont particulièrement efficaces pour certains impératifs de politiques que j'ai mentionnés, par exemple la promotion de l'identification du Canada, la possibilité offerte aux Canadiens d'avoir l'expérience du service d'outremer et certaines ouvertures commerciales qui ne se font pas par les instruments multilatéraux, mais également—et je pense que c'est là le point important—

[Texte]

Mr. Roche: We have had recommendations put before us and we have to kind of grapple with them as a committee to try to make some responsible suggestions to the government; and I think we are looking now at the question of the recommendations that have been put before us that, under the bilateral program, we consider fewer countries, that we consider untying in a much greater way than even the 1975 strategy suggested would be done, and that we switch more to program aid. Taking those three things, fewer countries, untying, and program aid, not as radical changes from the present pattern but as the beginning of shifts in thinking, what would be your response if we recommended that the government move in those areas?

Mrs. Catley-Carlson: On fewer countries, you would certainly be espousing a goal that some people in CIDA, those who really want to move the program towards fewer countries with whom you could then be better acquainted, have long advocated. There is no official agency position but we have, from time to time, said that we would like to concentrate and get down to fewer countries. But there are real costs of doing so, in the sense of the countries that are left behind, and also real difficulties in making that kind of choice.

• 1610

What I think might be more sensible is to look at the instruments and to say, let us concentrate the majority or some percentage of our government-to-government assistance in perhaps fewer countries over the next few years but let us expand the use or let us continue the use of the NGO institutional co-operation, industrial co-operation, project preparation facilities, et cetera, in these other countries so that we still maintain a development relationship with a good number of countries.

But even if we concentrated in a very small number of countries, we still would not be in a position—if this were the reason why one was suggesting it—to influence their policies or to change their minds about the way they are going to set about their own development. Some people, when they suggest concentrating, do so for this reason, that if we divided our aid up only among twenty or thirty countries, then we would be able to change the minds of those twenty or thirty countries as to their own priorities. I do not think that is the case.

There are good things and bad things about concentration. It is very costly in foreign policy terms.

Mr. Roche: We are spread thinly, really, now. With 52 or so officers abroad trying to cover some 80 or 90 countries, are we not really trying to do too much? And does that not speak to

[Traduction]

nous pouvons faire usage des programmes bilatéraux pour encourager les pays qui à notre avis ont des activités de développement réussies, les pays avec lesquels nous voulons avoir une relation de développement.

M. Roche: On nous a soumis des recommandations, et il faut y faire face, en tant que comité, pour essayer de faire des suggestions raisonnables au gouvernement; je pense que nous sommes maintenant en train de considérer la question des recommandations qu'on nous a soumises, savoir, dans le programme bilatéral, il faudrait envisager de réduire le nombre de pays, il faudrait envisager de réduire encore plus l'aide conditionnelle que nous le suggérait la stratégie 1975, et qu'il faudrait passer encore plus à l'aide par programme. Si l'on considère ces trois aspects, réduction du nombre de pays, réduction de l'aide conditionnelle, et aide par programme, non comme des modifications radicales du schéma actuel mais comme le commencement de changements de points de vue, comment réagiriez-vous si nous recommandions que le gouvernement prenne des décisions dans ces domaines?

Mme Catley-Carlson: Pour la réduction du nombre de pays, vous seriez certainement en faveur d'un objectif que proposent depuis longtemps certains membres de l'ACDI, ceux qui désirent réduire le nombre de pays pour permettre d'avoir une connaissance plus approfondie de ces pays. L'agence n'a pas de position officielle sur ce point, mais de temps en temps nous avons déclaré que nous aimerions nous concentrer sur un nombre de pays plus restreint. Mais ce genre de modifications implique des coûts réels, quant aux pays que l'on abandonne, et également des difficultés réelles quant au choix à effectuer.

Ce qui à mon avis serait plus raisonnable serait d'examiner les instruments disponibles, et de décider de concentrer la majorité, ou un certain pourcentage donné, de notre aide gouvernement-à-gouvernement dans un nombre peut-être plus restreint de pays, pour les quelques années à venir, tout en conservant ou augmentant les activités de coopération institutionnelle ONG, de coopération industrielle, de systèmes de préparation de projets, etc., dans les autres pays, de manière à entretenir une relation de développement avec un grand nombre de pays.

Mais même si nous nous concentrons sur un nombre très restreint de pays, nous n'aurions toujours pas la possibilité—si c'était là la raison de suggérer ce changement—d'influencer leur politique ou de changer leurs idées sur la manière d'effectuer leur propre développement. Certains de ceux qui sont en faveur de la concentration ont cette idée en tête, que si nous répartissions notre aide sur 20 ou 30 pays seulement, nous serions en mesure de changer l'orientation de ces 20 ou 30 pays quant à leurs priorités intérieures. Je ne pense pas que ce soit le cas.

La concentration a des avantages et des inconvénients. Elle est très coûteuse quant à la politique étrangère.

M. Roche: A l'heure actuelle, nous sommes vraiment très étalés. Nous avons environ 52 agents à l'étranger qui s'efforcent de couvrir 80 à 90 pays; est-ce que vraiment nous

[Text]

the question of why we are involved in aid? What is the purpose of aid? What would you say the purpose is?

Mrs. Catley-Carlson: Well, that is what I tried to say in my opening statement. Aid is an expression of concern and interest from one country to another, emanating from its people, from its institutions, from private citizens, from government. It is looking towards relieving immediate humanitarian concerns, promoting a longterm development and growth curve...

Mr. Roche: Would you take issue with the Hatch report, then, that the purpose of aid is to have commercial entry into countries? A few moments ago, you yourself did acknowledge that as being among the reasons. We are involved in countries...

Mrs. Catley-Carlson: Among the reasons, yes.

Mr. Roche: ... and this will be my last point, I guess, Mr. Chairman—and the committee is wrestling with whether or not to try to consolidate our thinking so that we try to seriously make of our aid program an instrument for increasing Canada's trade abroad. Nevertheless, however much we do want to increase Canada's trade, as parliamentarians, it seems that the instrument of CIDA is the wrong instrument, one that has led precisely into the kinds of elitist development models that have widened the gap in many developing countries between the rich and the poor, and that, in fact, to return to my opening question, the World Bank is now coming, albeit belatedly, to the recognition that investment in the lives of human beings is a far more beneficial course for the promotion of human development than the kind of aid that we, and other countries, have manifested in the first two development decades, aid that has been much too technology-oriented and concerned with growth statistics to the detriment of the lives of the 800 million people at the bottom of all those societies who are still living in absolute poverty today and the 500 million or so children that have died over this period because they did not have access to basic human needs.

I think we have learned a lot in the past few years and I am only trying to kind of do this reflection here with you to draw from you the sharpest thinking that you can offer this committee right now.

Mrs. Catley-Carlson: Well, you have asked me what I thought of the Hatch report. I think that if it had said what you said, I would disagree with it very sharply.

In my reading of it, really what it said is that when you use the aid instrument, you should be more aware of the commercial spin-offs which can take place through the use of the aid channel; and particularly they suggested combining it with the EDC or concessional channel.

[Translation]

n'essayons pas d'en faire trop? Et cela n'est-il pas pertinent pour la question de notre motivation dans l'aide au développement? Quel est l'objectif de notre aide? Que pensez-vous que soit cet objectif?

Mme Catley-Carlson: C'est là ce que j'ai essayé de dire dans ma déclaration d'ouverture. L'aide exprime la préoccupation et l'intérêt qu'un pays a pour un autre, prenant son origine dans le peuple, les institutions, les citoyens, le gouvernement. L'aide consiste à chercher à soulager les problèmes humanitaires immédiats, à encourager un développement à long terme et une courbe de croissance...

M. Roche: Feriez-vous donc objection au rapport Hatch, qui déclare que l'objectif de l'aide est de s'ouvrir une porte de commerce dans ces pays? Il y a quelques instants, vous reconnaissiez vous-même que c'était là une des raisons pour lesquelles nous nous occupons des pays en question.

Mme Catley-Carlson: C'était effectivement une des raisons.

M. Roche: ... Et ce sera là mon dernier point, je pense, monsieur le président—et le comité se préoccupe de savoir si il faut ou non chercher à raffermir notre mode de pensée sur ce sujet, pour savoir s'il faut chercher sérieusement à faire de notre programme d'aide un instrument permettant d'augmenter le commerce extérieur du Canada. Néanmoins, si grand que soit notre désir, comme parlementaires, d'augmenter le commerce du Canada, il semble que l'ACDI ne soit pas le bon instrument, que ce soit le genre d'instrument qui nous a précisément menés au genre de modèles de développement élitistes qui ont augmenté la séparation, dans beaucoup de pays en voie de développement, entre les riches et les pauvres; il semble qu'en fait, pour revenir à ma première question, la Banque Mondiale en vienne maintenant, si tard que ce soit, à reconnaître que l'investissement dans la personne humaine est beaucoup plus avantageux, pour pousser le développement humain que le genre d'aide que nous, avec d'autres pays, avons offert dans les deux dernières décennies du développement; cette aide s'est beaucoup trop orientée vers la technologie, et préoccupée de statistiques de croissance, au détriment de la vie des 800 millions de personnes, à la base de toutes ces sociétés, qui continuent à vivre aujourd'hui dans une pauvreté absolue, et des 500 millions d'enfants qui sont morts au cours de cette période, parce qu'ils n'avaient pas accès à la satisfaction des besoins humains fondamentaux.

Je pense que nous en avons appris beaucoup au cours des quelques dernières années, et tout ce que j'essaie de faire, c'est de faire ce genre de réflexion à haute voix devant vous pour obtenir de vous les idées les plus pénétrantes que vous puissiez offrir dès maintenant à ce comité.

Mme Catley-Carlson: Eh bien, vous m'avez demandé ce que je pensais du rapport Hatch. Je pense que si le rapport avait dit ce que vous venez de dire, je serais très fortement en désaccord avec lui.

A mon avis, ce qu'il déclarait, c'est que lorsque l'on utilise les instruments d'aide, il faut avoir plus conscience des retombées commerciales qui peuvent se produire grâce à cet instrument. Le rapport suggère particulièrement de combiner l'instrument d'aide avec l'instrument SEE ou subvention.

[Texte]

What do I think of that? I personally think that it is something that could be explored if there were a good deal more aid funds available. I would not like to see our current programs prejudiced by the need to create a third window or crédit mixte or whatever you want to call that, because our current programs are aimed at exactly the communities that you have just identified. But this does not mean that commercial projects have to be aimed at other than those communities.

• 1615

One of our commercial exports, for example, is by a company that sells whole school packages to countries in the very early stages of educational development; that puts together the primers, very early educational aids, that simply are not available in our sophisticated society. So the fact that we were financing him commercially would not necessarily mean that the target group would not be the same one that you have identified.

But anyway, the Hatch committee report I would like to go into in detail, if you want to. But if you asked me what I thought of it, I would say that some of its recommendations are fairly easy to implement because they are already being implemented in terms of talking and co-operating with ministers whose prime purpose is export promotion. Some of them are more difficult because they are talking about using funds currently used for one purpose primarily for another.

You asked about going more in the direction of this year's World Bank report. I think we do. I do not think that that kind of recommendation, frankly, is addressed primarily to Canada. We have a high people-to-people content in our aid program. It is extremely high in the NGO program; it is also very high in the bilateral program. Institutional co-operation could not work without it.

There are programs which have tended to concentrate very, very heavily on investments in productive sectors, and the World Bank, I think, is mostly addressing that to itself, because the World Bank, for years, did nothing about social, educational and grassroots-level development. A lot of that report is trying to influence World Bank members to let the World Bank get into that field.

So, yes, I agree with the report; yes, we are doing a great deal in that area; yes, I think we should do more. We have not yet solved whether the World Bank should do more in that area.

Mr. Roche: I did not mean my line of questioning to go into so much the matter of what CIDA is doing now as to invite you to make suggestions to this committee for future policy direction for Canada. I mean, I am less concerned at this moment about what CIDA is actually doing as to how Canada, in the 1980s, ought to fulfil its international obliga-

[Traduction]

Qu'est ce que j'en pense? Personnellement, je pense que c'est là quelque chose que l'on pourrait explorer, si l'on disposait de beaucoup plus de fonds d'aide. Je n'aimerais pas que le programme actuel soit mis en difficulté par la nécessité d'organiser une troisième fenêtre, ou crédits mixtes, quel que soit le nom qu'on lui donne, parce que nos programmes actuels sont orientés exactement vers les groupes que vous venez d'identifier. Mais ceci ne signifie pas qu'il faille orienter les projets commerciaux vers d'autres groupes que cela.

Par exemple, une de nos exportations commerciales est effectuée par une compagnie qui vend des nécessaires scolaires complets à des pays qui en sont aux premières étapes du développement de l'éducation; cette compagnie produit les vivres de classe, les instruments éducatifs de départ, qui n'existent tout simplement pas dans notre société complexe. Ainsi, le fait que nous financions cette compagnie commerciale ne signifie pas nécessairement que le groupe cible soit différent de ceux dont vous avez parlé.

Mais, de toute façon, je pourrais parler en détail du rapport du comité Hatch si vous le désirez. Mais, si vous me demandez ce que j'en pense, je puis vous dire qu'il est assez facile de mettre en œuvre certaines de ces recommandations; car elles existent déjà, sous forme de dialogue et de coopération avec les ministères dont l'objectif principal est la promotion de l'exportation. Certaines autres recommandations sont plus difficiles, parce qu'elles impliquent de consacrer les fonds qui sont actuellement utilisés dans un objectif à un autre objectif.

Vous avez parlé de s'orienter plus dans la direction que prend le rapport de la Banque Mondiale pour cette année. Je pense que c'est ce que nous faisons. Je ne pense pas, franchement, que ce genre de recommandations s'adresse particulièrement au Canada. Notre programme d'aide a une forte proportion de relations de peuple à peuple. Cette proportion est extrêmement élevée dans le programme ONG, elle est également très forte dans le programme bilatéral. Sans cela, la coopération institutionnelle ne serait pas viable.

Il y a des programmes qui ont plus tendance à se concentrer très très fortement sur des investissements dans les secteurs de production, et la Banque Mondiale, je pense, adresse ses remarques principalement à elle-même, parce que, pendant des années, elle n'a rien fait pour le développement social, éducatif et populaire. Une bonne partie de ce rapport cherche à influencer les membres de la Banque Mondiale, pour qu'ils lui permettent d'entrer dans ce domaine.

Ainsi donc, oui, je suis d'accord avec ce rapport; oui, nous faisons beaucoup dans ce domaine; oui, je pense que nous devrions en faire plus. Nous n'avons pas encore résolu la question de savoir si la Banque Mondiale devrait en faire plus dans ce domaine.

M. Roche: Mon intention n'était pas que mes questions concernent tant ce que l'ACDI fait maintenant, mais plutôt de vous inviter à présenter à ce comité des suggestions pour une orientation future de la politique du Canada. Autrement dit, ce qui m'occupe à l'heure actuelle est moins ce que l'ACDI fait que la manière dont le Canada devrait, au cours des années

[Text]

tions and deal with the opportunities, especially in the light of going back now to 0.5 per cent and eventually to 0.7 per cent. That is going to be a lot of money, and I know that you share my view that the money be spent in the best possible way.

It is a very controversial subject we are discussing here because there are lots of diverse viewpoints; and I just feel that people like you are in an instrumental position to enlarge our own thinking about the best policy route for Canada to take. It has nothing to do with how we are doing right now: we are looking into the 1980s.

Mrs. Catley-Carlson: Well, I think that the best policy route to take, in terms of an increase, is really to enhance that which we feel we are already doing well now and to take on those new tasks which present themselves.

I mean, the development problems are not new. They also do not go away and they do not change much. Lack of ability to keep an economy going on course; lack of stability in both the internal and external facets of the country; lack of stability with income receipts; lack of an educated base; lack of a puritan ethic, if you wish, in terms of people showing up for jobs week after week; lack of a maintenance capacity in developing countries: all of these things are terribly sensitive because they involve the bases of culture themselves, and all of these problems have to be faced in tackling development. We have instruments which do tackle some of them, and I think that we should go on using these instruments because the problems are there.

I do not think that is the kind of answer you want, but: I do not see any new problems is what I am saying. We have identified problems; we have mechanisms; the mechanisms work in varying degrees, with varying degrees of performance; and I think that we should continue using them. And the more money that goes into them, the better.

• 1620

The Chairman: Mr. Dupras.

Mr. Dupras: Thank you, Mr. Chairman. I am delighted to see you back at this committee, Mrs. Catley-Carlson, and want to join my colleagues in hoping to see Mr. Massé back with us soon. Meanwhile, we could tell him that he is being well represented while he is convalescing.

We hear so much about tied aid and untied aid here in this committee but I do not remember having had a very clear description or definition of what untied aid is. And I wonder at times if the developing countries would benefit if we were to untie our aid. Where would the developing countries gain? Would it mean that they would have more aid from Canada? I think it would be just the opposite. But I would like to have your views on this.

[Translation]

1980, s'acquitter de ses obligations internationales, et s'occuper des possibilités offertes; particulièrement dans le cadre du retour, dès maintenant à 0,5 p. 100 et en fin de compte à 0,7 p. 100. Ceci va représenter énormément d'argent, et je sais que vous désirez comme moi que cet argent soit dépensé de la meilleure manière possible.

Il s'agit d'un sujet très controversé, parce qu'il y a beaucoup de points de vue différents; je pense que beaucoup de gens comme vous sont en mesure d'élargir nos vues sur le meilleur chemin que puisse prendre la politique du Canada. Ceci n'a rien à voir avec ce que nous faisons maintenant: nous examinons les années 1980.

Mme Catley-Carlson: Eh bien, je pense que la meilleure direction à prendre, pour cette augmentation, consiste vraiment à renforcer ce que nous pensons bien faire dès maintenant, tout en assumant les nouvelles tâches qui peuvent se présenter.

Ce que je veux dire, c'est que les problèmes de développement ne sont pas nouveaux. Par ailleurs, ils ne disparaissent pas et ils ne changent pas beaucoup: l'incapacité à maintenir le cours d'une économie; instabilité dans les aspects internes et externes du pays; instabilité des recettes; manque d'une base d'éducation; absence, pour ainsi dire, de la morale puritaine, des gens qui viennent au travail régulièrement une semaine après l'autre; manque de capacités d'entretien dans les pays en voie de développement: toutes ces questions sont extrêmement délicates, car elles font intervenir les bases mêmes de la culture, et il faut faire face à tous ces problèmes lorsqu'on s'occupe de développement. Nous avons des instruments permettant de faire face à certains d'entre eux; je pense qu'il nous faut continuer à utiliser ces instruments, parce que les problèmes sont là.

Je ne pense pas que ce soit là le genre de réponse que vous cherchez, mais ce que je dis c'est ceci: je ne crois pas qu'il y ait de problèmes nouveaux. Nous avons identifié les problèmes; nous avons les mécanismes nécessaires; ces mécanismes ont des degrés divers d'efficacité, et des réussites diverses; je pense qu'il faut continuer à les utiliser. Et plus nous y mettons de l'argent, mieux cela vaudra.

Le président: Monsieur Dupras.

M. Dupras: Merci, monsieur le président. Madame Catley-Carlson, je suis très heureux de vous revoir devant notre comité, et je veux me joindre à mes collègues dans l'espoir de revoir très bientôt monsieur Massé. Entre temps, nous pouvons lui dire qu'il est fort bien représenté pendant sa convalescence.

Dans notre comité, nous entendons tellement parler d'aide conditionnelle et d'aide inconditionnelle, mais je ne me rappelle pas qu'on m'ait jamais décrit clairement ou défini ce qu'est l'aide inconditionnelle. Je me demande parfois s'il serait à l'avantage des pays en voie de développement que nous réduisions notre aide conditionnelle. Quel serait le gain pour les pays en voie de développement? Est-ce que cela représenterait une augmentation de l'aide canadienne? Je pense que ce serait juste le contraire. Mais j'aimerais avoir votre opinion là-dessus.

[Texte]

Mrs. Catley-Carlson: That is a question with many answers.

I think the main reason that this causes such debate is that the debate is carried on two levels. One is the fairly academic calculation of goods and services that go into an aid program plus the cheapest place that you can buy those in the world. So, if Canada is supplying 50 wells and 20 technicians in a well-digging project at a cost of X dollars, then you simply take a lot of catalogues and supply books and figure out if you could get those same wells and technicians on the world market at a much cheaper cost. Then, if our figure is \$120, and somewhere else you can buy those for \$98, there is a disincentive factor, if you wish, of \$22. That is the academic appreciation of tied aid.

The debate has raged for years as to what the real loss factor in tied aid is but 20 per cent is the figure that is usually brought out. In fact, I can quote you very reliable studies which say that it is only 15 per cent. But I do not think any of that is really particularly relevant. The point is that the tied aid ties more than your money to it. It ties your name, your concern and your interest in a project, and that is what developing countries get out of it.

They get two things, basically. First of all, they get an assurance that the communities within Canada that support aid are going to go on doing so; that is, if instead of giving the money to put in those wells and supply those technicians, we supply wells and technicians, we are certainly going to have the well-supplying company and the technicians as enthusiastic advocates of doing more in the developing world; and that is a factor which cannot be determinant but is certainly a plus. But perhaps more important than that is that, first of all, because it is a government project, we will stick to it.

First of all, we will take the ordering. In developing countries, this is often a problem. What are they going to do? Are they going to hire another foreigner to do the ordering, to do the cataloguing, to do the search? Because you cannot assume that developing countries will necessarily have the expertise to know where the best place is to go and buy these wells and to find these technicians.

Then they may have to hire somebody else, in the first place, to do a search for them as to where these are to be located. They are then probably going to have to hire somebody else who will do a study of how deep the water is and whether the water is there or not, and then a third person who might have to advise them as to whether the pumps they have chosen will, in fact, fit those technical specifications.

Now, you can do that if you are a developing country and you can sometimes get a multilateral agency to help you; but if you are working with one donor who has tied or, if you wish, has offered to supply—which is the same thing as saying tied—their own technicians, their knowledge and their order-

[Traduction]

Mme Catley-Carlson: C'est une question qui a beaucoup de réponses différentes.

Je pense que la raison principale de ce débat est qu'il a lieu à deux niveaux différents. Un des niveaux est l'examen, assez académique, des biens et services participant à un programme d'aide, avec l'examen de l'endroit où l'on peut acheter ces biens et services au meilleur marché dans le monde. Ainsi, si le Canada fournit 50 puits et 20 techniciens dans un projet de forage de puits, à un coût de X dollars, on peut tout simplement prendre un certain nombre de catalogues, et calculer s'il serait possible d'obtenir ces mêmes puits et ces mêmes techniciens sur le marché mondial à un coût moindre. Ainsi, si nous avons un chiffre de 120 dollars, et qu'ailleurs il soit possible d'acheter ce même service pour 98 dollars, vous avez, pour ainsi dire, un facteur de désincitation de 22 dollars. C'est là l'examen académique de l'aide conditionnelle.

Le débat sur le facteur de perte réel de l'aide conditionnelle fait rage depuis des années, mais le chiffre que l'on cite d'ordinaire est 20 p. 100. En fait, je peux vous citer des études très fiables qui disent que ce facteur est de 15 p. 100 seulement. Mais je ne pense pas que tout cela soit vraiment pertinent. L'idée est que l'aide conditionnelle emporte avec elle plus que votre argent. Elle porte votre nom, votre préoccupation et votre intérêt pour un projet donné, et c'est là ce que les pays en voie de développement en tirent.

Essentiellement, ils en tirent deux choses. Tout d'abord, ils ont l'assurance que les groupes, à l'intérieur du Canada, qui appuient les programmes d'aide vont continuer à le faire, pour la raison suivante: si, au lieu de tout simplement fournir l'argent consacré à ces puits et à ces techniciens, nous fournissons les puits et les techniciens eux-mêmes, ceci aura certainement pour effet que la compagnie qui fournit les puits, ainsi que les techniciens, seront des partisans enthousiastes d'augmenter notre aide dans le monde en voie de développement. C'est là un facteur qui ne saurait être déterminant, mais qui est certainement positif. Mais plus important peut-être, il y a le fait qu'étant donné que c'est avant tout un projet du gouvernement, nous le mènerons à bien.

D'abord, considérons la commande. Dans les pays en voie de développement, c'est là souvent un problème. Que vont-ils faire? Vont-ils engager un autre étranger pour la commande, les études de catalogues, la recherche? Car on ne peut pas supposer que les pays en voie de développement auront nécessairement l'expertise voulue pour savoir le meilleur endroit où s'adresser pour acheter ces puits et trouver les techniciens.

Puis, ils auront peut-être besoin d'engager quelqu'un d'autre, pour effectuer les recherches à l'emplacement des puits. Il faudra probablement ensuite engager quelqu'un d'autre pour déterminer à quelle profondeur se trouve l'eau, et s'il y en a ou non, puis une troisième personne qui pourra leur indiquer si les pompes choisies seront effectivement en mesure de satisfaire aux besoins techniques.

Un pays en voie de développement peut fort bien faire cela, et parfois obtenir l'aide d'un organisme multilatéral; mais si le pays est en collaboration avec un donateur qui offre une aide conditionnelle ou, si vous voulez, a offert de fournir ses propres techniciens, leurs connaissances et leurs capacités de comman-

[Text]

ing capacity, and to put this at the disposal of the developing country, then I think that, from the standpoint of the developing country, it has slightly more help in putting the project together.

The other thing that you get with tied Canadian aid is really a commitment to see the project out.

I remember a tunnel project we were doing where we ran into a geological formation which had never been seen before and has never been seen since on the face of the earth. Now, if we had simply given the country \$60 million to do the tunnel and they had gone out and got a Japanese company to do that, and then they had run out of money, who would now pay because the tunnel now costs \$100 million?

Canada would feel nothing in particular towards that tunnel project: after all, we had written a cheque, had given it to them, and that was what they did with it. The Japanese firm certainly would not feel anything because they would be there on a commercial basis. The country itself would be left to find somebody willing to foot the bill for the fact that they had got a geological oddity in the middle of their tunnel.

• 1625

We had a terrific cost over-run, but went to Treasury Board and had a row with them, got some more money and finished the tunnel project.

I am also reminded of Ernest Corea's words—and this was in the newspaper, so I think I can quote him—when he was high commissioner here and when the big Maduru Oya project was announced which was for some \$80 million. A reporter said to him, "Do you not wish that aid had been untied?" And he said, "Hell, no". He said, "What I want is Canada interested in that project". He said, "You know, it could be that if you put all those components together, you might be able to buy them somewhere else for \$74 million, but that is not what the main interest to Sri Lanka is. The main interest is that Canada has said to Sri Lanka, "We are very interested in this project. It is going to change the face of your country. We are in it with you; we are in it to the extent of putting this kind of money and making it available". And we also say to them: "and you are going to use our equipment, our engineers and all the rest of it." They understand that; those are the rules of the international game.

Mr. Dupras: And when that project force is comprised of the countrymen of that country, of Canada, then everybody who is involved in the services, in the products that go into a developing country, is proud of what he produces, whether it is a service or a product, and wants to be sure that it is going to be helping the country receiving it. That is one of the benefits of tied aid.

[Translation]

des—ce qui revient au même que de parler d'aide conditionnelle—et qui offre de mettre tout cela à la disposition du pays en voie de développement, je pense que du point de vue de ce pays là, ceci représente une aide plus importante pour la réalisation du projet.

L'autre avantage que l'on obtient dans l'aide canadienne conditionnelle est un engagement réel à réaliser le projet jusqu'au bout.

Je me rappelle un projet de tunnel dont nous étions responsables, ou nous avons trouvé une formation géologique qui n'avait jamais été rencontrée jusque là, mais qui depuis n'a jamais été retrouvée sur toute la terre. Eh bien, si nous avions tout simplement donné au pays 60 millions pour la réalisation du tunnel, et qu'il se soit adressé à une compagnie japonaise pour la réalisation; une fois l'argent entièrement dépensé, qui paierait le supplément nécessaire, maintenant que le tunnel revient à 100 millions de dollars?

Le Canada n'aurait pas d'engagement particulier pour ce projet de tunnel: après tout, nous avons signé le chèque, nous le leur avons donné, et c'est ce qu'ils ont fait avec. La firme japonaise certainement ne perçoit pas d'engagement particulier, étant donné qu'elle est venue sur contrat commercial. Ainsi il resterait au pays lui-même à trouver quelqu'un qui soit prêt à payer la note de leur particularité géologique au milieu du tunnel.

Nous avons eu un débordement de coûts terrible, mais nous sommes allés voir le Conseil du Trésor, nous nous sommes battus avec eux, avons obtenu des fonds supplémentaires et achevé le tunnel.

Je me rappelle également ce qu'a dit Ernest Corea—c'est paru dans les journaux, et je pense donc que je peux le citer—lorsqu'il était Haut-Commissaire ici, et que l'on a annoncé le grand projet de Maduru Oya, qui représentait environ 80 millions. Un reporter lui a demandé s'il n'aurait pas préféré voir tout cela sous forme d'aide inconditionnelle? Et il a dit: «Certainement pas. Ce que je veux, c'est que le Canada soit intéressé à ce projet. Vous savez, il se peut que si l'on s'occupe de rassembler toutes ces composantes, on puisse les acheter ailleurs pour 74 millions de dollars, mais ce n'est pas là l'intérêt principal pour Sri Lanka. L'intérêt principal est que le Canada a déclaré à Sri Lanka: «Nous sommes très intéressés à ce projet. Cela va changer l'aspect de votre pays. Nous allons y travailler avec vous; nous sommes engagés au point d'investir ce genre d'argent, et de le mettre à votre disposition.» Nous leurs disons aussi: Vous allez utiliser notre équipement, nos ingénieurs, et tout le reste.» Ils comprennent bien, ce sont là les règles du jeu international.

M. Dupras: Et lorsque le groupe de travail du projet est composé des gens de ce pays, du Canada, tous ceux qui participent aux services et aux produits qui vont dans un pays en voie de développement sont fiers de leur production, qu'il s'agisse d'un service ou d'un produit, et veulent être sûrs que cela va aider le pays qui le reçoit. C'est là un des avantages de l'aide conditionnelle.

[Texte]

I think it is absurd to preach that we should untie our aid. I think we should go into more tied aid.

Mrs. Catley-Carlson: Well, you tied my hands because you said I had to talk from the standpoint of the recipient country. If you would like the standpoint of the donor country, I can go on further.

Mr. Dupras: You made the point beautifully, I think, and I hope you have succeeded in convincing my colleagues and others interested in the field of development. I think there are many, many advantages for the developing country that approves and welcomes more tied aid.

I think one of my better days to be proud of my country was when I was in Sri Lanka back in 1974 and saw MLW engines on the railways pulling Japanese cars. I thought that that was much better than this Chinese showpiece that they call the conference centre in Colombo, in Sri Lanka, because it helped a lot more, transporting the produce of the little people, than the conference centre helped the people of Sri Lanka.

So I think we Canadians have many reasons to be proud of what we have done so far, and we have shown the way to many larger countries.

I would like to know what you think of this remark that the minister has made a few times—the first was in New York last August—in regard to setting up, maybe, a new secretariat of development.

Mrs. Catley-Carlson: The secretariat?

Mr. Dupras: Yes.

Mrs. Catley-Carlson: In fact, the first meeting is tonight.

Mr. Dupras: Would you give us some indication of what this could be and what advantages it would represent to our programs?

Mrs. Catley-Carlson: Basically, what the minister was saying in New York and what he will be saying to the people tonight is, if I can put myself in his words, which will probably be the most dramatic way of doing it: "Look, I have been Secretary of State for X months and I have become absolutely convinced of the imperative needs of development. I have become convinced of the needs of the developing countries and the benefits that accrue to Canada by doing it. I have read the Brandt report and have seen that development is not simply a matter of aid: it is something which can stretch and touch virtually every fabric of our society; and this is my view as Secretary of State for External Affairs. But I am also convinced that this is not enough, and that interest groups, communities, churches, industries, unions across Canada should also become convinced of this need; and I would like to think they will take on programs of their own which will imbue a sense of enthusiasm for this task across the country in a number of sectors and in a number of groups".

[Traduction]

Je pense qu'il est absurde de prêcher qu'il faut réduire l'aide conditionnelle. Je pense qu'il faut l'augmenter.

Mme Catley-Carlson: A dire vrai, vous m'avez lié les mains, en disant qu'il fallait que je parle du point de vue du pays récipiendaire. Si vous voulez le point de vue du pays donateur, je peux aller plus loin.

M. Dupras: Vous avez expliqué cela très bien, et je pense, et j'espère que vous avez réussi à convaincre mes collègues et les autres personnes intéressées au développement. Je pense qu'il y a beaucoup, beaucoup d'avantages pour les pays en voie de développement qui approuvent et apprécient l'augmentation de l'aide conditionnelle.

Je pense qu'un des jours et j'ai été le plus fier de mon pays a été lors de ma visite à Sri Lanka, en 1974, lorsque j'ai vu des locomotives LMW, tirant des wagons japonais sur les chemins de fer. Je pense que c'était là bien meilleur que cette démonstration chinoise que l'on appelle Centre des Conférences à Colombo. Je pense que ce que nous avons fait aide beaucoup plus le peuple de Sri Lanka que le Centre des Conférences, parce qu'il transporte ce que produisent les petites gens.

Ainsi, je pense que nous autres canadiens avons beaucoup de raisons d'être fiers de ce que nous avons fait jusqu'ici, et que nous avons montré le chemin à beaucoup de pays plus importants.

Je voudrais savoir ce que vous pensez de la remarque que le ministre a faite en quelques occasions—la première fois à New York en août dernier—concernant l'établissement possible d'un nouveau secrétariat pour le développement.

Mme Catley-Carlson: Le secrétariat?

M. Dupras: Oui.

Mme Catley-Carlson: En fait, la première réunion du secrétariat a lieu ce soir.

M. Dupras: Pourriez-vous nous indiquer un peu ce que ce secrétariat pourrait-être, et quels avantages il peut présenter pour nos programmes?

Mme Catley-Carlson: Essentiellement, ce que le ministre disait à New York, et ce qu'il dira ce soir est, si je peux utiliser son expression, qui serait probablement la plus spectaculaire: «Écoutez, je suis secrétaire d'état depuis X mois et je suis absolument convaincu des besoins essentiels du développement. Je suis convaincu des besoins des pays en voie de développement, et des avantages que le Canada se procure par cette aide. J'ai lu le rapport Brandt et je me rends compte que le développement n'est pas tout simplement une affaire d'aide: c'est quelque chose qui peut toucher pratiquement tous les aspects de notre société. C'est là mon opinion comme secrétaire d'état pour les affaires extérieures. Mais je suis également convaincu que cela ne suffit pas, et qu'il faut également convaincre de ce besoin les groupes d'intérêt, les communautés, les églises, les industries, les syndicats dans tout le Canada; j'aime à croire que tout ces groupes vont entreprendre d'eux mêmes des programmes, qui inspireront dans tout le pays l'enthousiasme pour cette tâche, dans un certain nombre de secteurs et pour un certain nombre de groupes.»

[Text]

Mr. Dupras: That would bring a new dimension to the activities of CIDA. Is it going to be under the responsibility of CIDA?

Mrs. Catley-Carlson: Structurally, we could fund it; because if some organization comes out of this and it needs a secretariat, or needs typewriters and desks and things, it could be that some government assistance would be useful simply to pay these kinds of bills, et cetera. If this were the case and financing were to be found, a CIDA home for it, in that sense, might be the answer.

But I think that Mr. MacGuigan, at the moment, is more interested in listening to people. We have had 41 responses from all walks of life, from very large industrialists and bank presidents down to the National Organization of Women, and he wants to listen to them tell him about the importance they accord to development and the importance that they think they might be able to engender among their colleagues, or what they might be interested in trying. Also they may say, "No. That is a job for the government".

• 1630

But it could give a boost to CIDA, though it is not a CIDA program.

Mr. Dupras: It would be something different and independent from CIDA?

Mrs. Catley-Carlson: It could be, yes. The minister has said a couple of times that he does not want to create a new bureaucracy but it could be tucked under the wing of CIDA in the sense of financial purposes.

Mr. Dupras: This would become more or less the witness of CIDA, of its activities and...

Mrs. Catley-Carlson: It is very tempting for somebody in my position to think that it might be; but I think that development is broader than CIDA and I think that the focus of the future secretariat will be trying to get Canadians...

Mr. Dupras: Excited about...

Mrs. Catley-Carlson: ... excited about development, yes. And maybe looking at some of the problems in other sectors and saying, "Does this affect me? Do I have choices to make, as a Canadian? If development is to succeed, do I have choices that I have to make?"

Mr. Dupras: This is very interesting. I will look forward to hearing his speech.

Thank you.

The Chairman: Mr. Ogle.

Mr. Ogle: Thank you, Mr. Chairman. Welcome, also: I am very happy to see you folks here again today.

I have actually three areas that I would like to talk about but I think I will start with a little story.

I remember when I was in Brazil for the first time and had not realized then, too well, how aid worked—I still do not know very much about it but I will know a little more—I

[Translation]

M. Dupras: Ceci donnerait une nouvelle dimension aux activités de l'ACDI. Est-ce que cela sera sous la responsabilité de l'ACDI?

Mme Catley-Carlson: Du point de vue structural, c'est nous qui financerions ces activités; car si cela donne lieu à une certaine organisation, et qu'il faut un secrétariat, ou des machines à écrire, des bureaux, et tout ça, il se peut que certaine aide gouvernementale soit utile, tout simplement pour payer ce genre de facture etc. Si c'est le cas, et qu'il faut trouver un financement, la réponse pourrait être de l'héberger chez l'ACDI.

Je pense que M. MacGuigan, à l'heure actuelle, s'intéresse plutôt à écouter les gens. Nous avons eu 41 réactions, de tous les aspects du Canada, depuis les très gros industriels et présidents de banque jusqu'à l'Organisation nationale de la femme, et il veut écouter tout ces gens lui parler de l'importance qu'ils accordent au développement, et de l'attention qu'ils pensent pouvoir produire chez leurs collègues, ou du genre de choses qu'ils sont prêts à essayer. Ils pourraient également répondre: «Non. C'est au gouvernement de faire cela».

Mais ceci pourrait pousser l'ACDI, bien que ce ne soit pas un programme de l'ACDI.

M. Dupras: Ce serait quelque chose différent et indépendant de l'ACDI?

Mme Catley-Carlson: Cela se pourrait, oui. Le ministre a dit quelque fois qu'il ne désire pas créer une nouvelle bureaucratie, mais cela pourrait se trouver sous l'égide de l'ACDI du point de vue financier.

M. Dupras: Cet organisme deviendrait plus ou moins le témoin de l'ACDI, de ses activités et...

Mme Catley-Carlson: Étant donné mon poste, j'éprouve une forte tentation de penser qu'il en est ainsi; mais je pense que le développement est plus vaste que l'ACDI, et je pense que l'orientation de ce futur secrétariat sera d'essayer de susciter chez les canadiens...

M. Dupras: Un enthousiasme pour...

Mme Catley-Carlson: ... un enthousiasme pour le développement, exactement. Et peut-être un examen des problèmes dans d'autres secteurs, avec des questions comme «Est-ce que cela me concerne? Est-ce que, comme canadien, j'ai des décisions à prendre? Si nous voulons la réussite du développement, dois-je faire certains choix?»

M. Dupras: Cela est très intéressant. Je serai très heureux d'écouter ce discours.

Merci.

Le président: M. Ogle.

M. Ogle: Merci monsieur le président. Et aussi bienvenue. Je suis très heureux de vous revoir ici aujourd'hui.

Il y a en fait trois domaines dont je voudrais parler; mais je pense que je vais commencer par une petite histoire:

Je me rappelle, lorsque j'ai visité le Brésil, pour la première fois, avant de me rendre compte bien exactement comment l'aide fonctionne—je ne sais toujours pas grand chose sur ce

[Texte]

remember that there was a bunch of kids on a street one day and I had a few candies. I started passing out candies to the kids; so, in about zip seconds flat, all the candies were gone and there were about another 3,000 kids who did not get a candy. And one little kid came over and he kicked me.

Well, last week we had the Canadian manufacturers here and I remembered those kids, really remembered them, because it was sort of the same approach. Yesterday, I met the same group again, and really, the reaction was really like that of those kids. They did not kick me but they damn near kicked me about my questioning the idea, that I do not share with Maurice, of tied aid. I was very surprised that the emotional come-on was just about the same.

I do not think the question has been really solved—no, I do not think it has been really solved; although I think CIDA does have a very clear policy that they are going to go that way, do they not?

Mrs. Catley-Carlson: No, I do not believe that there are current policy initiatives in that field. No, there are not.

Mr. Ogle: I was surprised the other day, when I was having lunch with the minister, when he indicated that that was the way it was going to go. I was very surprised at that.

Mrs. Catley-Carlson: He indicated how it was going to go?

Mr. Ogle: Well, that Canada was going to come down hard on bilateral tied aid; that that was the way they were going.

Mrs. Catley-Carlson: Well, bilateral aid and tied aid are not exactly the same thing. We have 100 per cent untied bilateral projects.

Mr. Ogle: I appreciate that, yes. But I was surprised with the sense I was getting—but maybe I was misreading what was being said.

Mrs. Catley-Carlson: Look, we are trying to move towards greater use of the bilateral channel. It is flexible; it is very directional; it allows us to move into those sectors of greatest interest to us; it is a useful foreign policy tool . . .

Mr. Ogle: A useful foreign policy tool?

Mrs. Catley-Carlson: Yes.

Mr. Ogle: It is not really aid, then, fully, I gather?

Mrs. Catley-Carlson: Oh, of course it is.

If a minister comes and says to you, "I have a region of my country that is so poor that we cannot even get at it. Now you have had seven rural development projects around the world and a good number of these are picking up well. You have set up pharmacies; you have set up small credit corporations; you have set up feeder roads and you have actually got those people in that area to really start becoming integrated in the sense that they are being productive, that there is a little bit of

[Traduction]

sujet, mais j'espère en savoir un peu plus à l'avenir—je me rappelle qu'il y avait des enfants, un jour dans la rue; j'avais quelques bonbons. J'ai commencé à distribuer les bonbons aux enfants, et ainsi, en à peu près 0 secondes, tous les bonbons avaient disparu, et il restait environ 3000 enfants qui n'ont pas eu de bonbons. Et un petit garçon est venu me donner un coup de pied.

Eh bien, la semaine dernière, nous avons reçu la visite des industriels canadiens, et je me suis rappelé ces enfants, très clairement, parce que c'était à peu près le même genre d'approche. Hier, j'ai revu le même groupe, et vraiment la réaction a été tout à fait comme celle de ces enfants. Ils ne m'ont pas donné de coups de pieds, mais ils en n'étaient pas loin, quand j'ai mis en question l'idée conditionnelle, sur laquelle je ne suis pas d'accord avec Maurice. J'ai été très surpris du fait que la réaction émotive a été à peu près la même.

Je ne pense pas que l'on ait vraiment résolu la question,—non, je ne pense pas qu'elle soit résolue; je pense que l'ACDI a une politique très claire d'évolution dans ce sens, n'est-ce pas?

Mme Catley-Carlson: Non, je ne pense pas qu'il y ait à l'heure actuelle une initiative de politiques dans ce domaine. Non, il n'y en a pas.

M. Ogle: L'autre jour, j'ai été surpris, alors que je déjeunais avec le ministre, lorsqu'il a dit que c'est la direction que l'on allait prendre. Cela m'a beaucoup surpris.

Mme Catley-Carlson: Il a dit quelle direction on allait prendre?

M. Ogle: Eh bien, il a dit que le Canada allait se décider très fermement pour l'aide conditionnelle bilatérale; que c'était là la direction que l'on allait prendre.

Mme Catley-Carlson: Mais l'aide bilatérale et l'aide conditionnelle, ce n'est pas exactement pareil. Nous avons des projets bilatéraux qui sont inconditionnels à 100 p. 100.

M. Ogle: Je me rends compte de cela. Mais l'impression que j'ai reçue m'a surpris—il se peut toutefois que j'aie mal compris ce que l'on me disait.

Mme Catley-Carlson: Écoutez, nous essayons d'introduire une plus forte utilisation de l'instrument bilatéral. Cet instrument est flexible; très orienté; il nous permet de nous occuper des secteurs qui nous intéressent le plus; il constitue un outil de politique étrangère utile . . .

M. Ogle: Un outil de politique étrangère utile?

Mme Catley-Carlson: Oui.

M. Ogle: Si je comprends bien, ce n'est pas alors entièrement de l'aide?

Mme Catley-Carlson: Oh mais oui, bien sûr.

Si un ministre vient nous dire «Il y a une région dans mon pays qui est si pauvre que nous n'arrivons même pas à l'atteindre. Vous avez organisé sept projets de développement rural dans le monde, et plusieurs d'entre eux marchent pas mal. Vous avez organisé des pharmacies; vous avez organisé des petites sociétés de crédits; vous avez organisé des routes d'accès, et vous avez vraiment réussi à engager les gens de cette région à s'intégrer, au sens où ils deviennent productifs, où il y

[Text]

extra from their productivity that is going out of the feeder roads, they are starting to use their own credit mechanisms through co-operatives. Now, Mr. Canadian Minister, I have heard that you have done that seven times around the world. Why will you not come and do it in my poorest region?"

Now, if the minister says, "Yes, I will", then that is a huge foreign policy plus; but I hope you will not tell me that just because it is a foreign policy advantage, the fact that we are going to do a rural development project in a country is not going to promote development. I do not see that the two of them need to be inconsistent at all.

Mr. Ogle: Well, maybe not. But I think that it could have a lot to do with who gets aid and how the aid is going to be done. Is that not true?

• 1635

Mrs. Catley-Carlson: Yes, I hope so.

Mr. Ogle: I was wondering about Mr. Roche's questions, for instance, on the direction of, say, the World Bank and the education of women and so on, would that come up like that? That they would say, "You really have done a lot of good work in the education of women and we would like you to come and do that"? I have a feeling that governments, lots of times, will go for high-profile projects, will they not?

Mrs. Catley-Carlson: Not really.

Let me take the example of Nepal. I believe you heard a plea for more assistance for Nepal this morning.

Nepal came to us a few years ago and said, "We are really having great problems getting our rural health facilities put together. We really cannot seem to get all the inputs together. We have got a lot of trained people but cannot seem to get them mobilized. What can you do?" And so we said, "Why do we not mount a rural health project on the third valley mountain range over and see how that one works out?" Well, it has worked out very well, and we are in our second phase. And we are not only administering and delivering health care but are also training people there.

Nepal has also said to us, "We want to develop a large area of our countryside. Can you help us to design an integrated project that would involve all of our ministries?" It is a big project, but the biggest component of it is probably a \$2 million bridge. It is a huge project looked at in its entirety but the components are those which are going to have meaning to very small units; that is, people in villages.

I do not think that governments always request high-technology goods in their aid programs, but if you put yourself in the position of a developing country minister, what would you ask for if you had all of these needs? After all, you can

[Translation]

a un petit surplus de leur productivité, qui emprunte les routes d'accès, et ils commencent à utiliser leurs propres mécanismes de crédits, par l'intermédiaire de coopératives. Et bien, monsieur le ministre canadien, on m'a dit que vous avez fait cela 7 fois dans le monde. Pourquoi ne pas venir et faire la même chose dans la région la plus pauvre de mon pays?"

Si le ministre déclare «Oui, je vais le faire», voilà un avantage énorme pour la politique étrangère; mais j'espère que vous n'allez pas venir me dire que, tout simplement parce qu'il y a un avantage de politiques étrangères; notre projet de développement rural dans ce pays ne va pas promouvoir le développement. Je ne vois pas pourquoi les deux aspects seraient incompatibles.

M. Ogle: Peut-être pas. Mais je pense que ce genre de considération pourrait avoir beaucoup d'influence sur le choix du pays qui obtient l'aide, et sur les méthodes d'aide utilisées. N'est-ce pas le cas?

Mme Catley-Carlson: Oui, je l'espère bien.

M. Ogle: Par exemple, je me posais des questions sur ce que disait M. Roche, quand à la direction prise par la Banque Mondiale, l'éducation des femmes etc., est-ce que cela se présenterait ainsi? Est-ce que ces gens viendraient nous dire: «Vous avez vraiment fait beaucoup de bonnes choses quand à l'éducation des femmes, nous aimerions que vous veniez chez nous faire de même»? J'ai l'impression que dans bien des cas les gouvernements recherchent des projets très visibles, n'est-ce pas?

Mme Catley-Carlson: Pas vraiment.

Considérons l'exemple du Népal. Je crois que ce matin on vous a adressé un plaidoyer pour augmenter l'aide au Népal.

Il y a quelques années, le Népal est venu nous voir, et il nous a dit: «Nous avons vraiment beaucoup de difficultés à organiser nos installations de santé rurales. Il semble que nous arrivions vraiment pas à regrouper toutes les contributions. Nous avons beaucoup de gens formés, mais il semble que nous n'arrivions pas à les mobiliser. Comment pourriez-vous nous aider?» Nous avons répondu: «Pourquoi ne pas organiser un projet de santé rurale, dans la troisième vallée là-bas, pour voir comment cela va marcher?» Et bien, cela a marché très bien, et nous en sommes à notre deuxième phase. Et notre programme comprend non seulement l'administration et la prestation des services de santé, mais également la formation du personnel local.

Le Népal nous a également dit: «Nous voulons développer une grande région de notre campagne. Pourriez-vous nous aider à concevoir un projet intégré, qui ferait participer tout nos ministères?» Il s'agit d'un gros projet, mais la composante principale en est probablement un pont de 2 millions. Il s'agit d'un énorme projet, quant on le considère dans son ensemble, mais les composantes sont telles qu'elles auront du sens pour des unités toutes petites; c'est à dire les gens des villages.

Je ne pense pas que les gouvernements demandent toujours des biens de haute technologie dans les programmes d'aide; mais mettez-vous à la place d'un ministre d'un pays en voie de développement; si vous aviez tous ces besoins, que voudriez-

[Texte]

produce doctors within your own country, though they may not be of the standard that you would wish; you can produce nurses; you can produce teachers; and you can, by and large, create the facilities so that these people can operate. But what you cannot produce is Euclid trucks and great big generators and sophisticated equipment.

So therefore, if you are the development minister of a foreign country, what you are going to ask foreign donors for is this kind of input.

Now, we can go back and say, "That is all very well, and yes, we are interested in doing that; but you mentioned that you were interested in employment generation in very poor sectors. Let us look at that, too. Let us discuss how we would do it."

The fact that it is a high-technology transfer really does not say a great deal about what the impact is going to be on the community. Some may have a great impact; others may not have an impact.

Mr. Ogle: One sure impact, though, is that you would sell the trucks and winches.

Mrs. Catley-Carlson: Pardon me?

Mr. Ogle: I was saying that one sure impact of the high technology transfer is that people here would benefit.

Mrs. Catley-Carlson: Yes, but I do not think that that prejudices one way or another the use of it.

Mr. Ogle: No, I know that that is so. But it is sort of like the fiddler on the roof, you know; we have got it this way and we have got it this way. But I know the decisions have to come down that way . . .

Mrs. Catley-Carlson: Look, if a country says, "We want some electrical generators", we discuss, first of all, whether there is enough bedrock that you could ever get down to the point where you could build a dam, and all that sort of technical stuff. But they are usually in an integrated project with the World Bank and a few other donors for the dam where these electrical generators are going to go—and of course you care about who is going to get it. "Are industrial rates for electricity going to be half of those which the rural people pay?": "Not a good idea". "Are you going to rush all this electricity straight through to the cities and ignore the villages? No? Not too interested, thank you".

You build in the development aspects of different projects in the planning stages but you do not say that because it is a generator, it is probably not promoting development.

Mr. Ogle: Okay. But I could keep going on that question, too. I have seen a lot of the high-level technology come in—and even things not that high; like a hand pump is not that high, but it is super-high if you have been using a pail and if

[Traduction]

vous demander? Après tout, vous pouvez produire des docteurs à l'intérieur de votre pays, même s'ils ne sont pas du niveau que vous désirez; vous pouvez produire des infirmières; vous pouvez produire des enseignants; et, plus ou moins, vous pouvez produire les installations permettant à ces gens de fonctionner. Mais ce que vous ne pouvez pas produire, ce sont des camions Euclid, des grosses génératrices électriques, et des appareils complexes.

Par conséquent, si vous êtes ministre du développement d'un pays étranger, ce que vous demandez à un donateur étranger, c'est ce genre de contribution.

Nous pouvons répondre: «Cela est bien beau, et certainement nous sommes intéressés à contribuer; mais vous avez mentionné que vous étiez intéressés à produire des emplois dans des secteurs très pauvres. Examinons également cela. Examinons la manière dont nous pourrions réaliser cela.»

Le fait qu'il s'agisse d'un transfert de technologie avancée ne nous en apprend vraiment pas beaucoup sur l'incidence qu'il va avoir sur les communautés. Certains de ces transferts peuvent avoir beaucoup d'incidences; d'autres peuvent ne pas en avoir du tout.

M. Ogle: Une incidence certaine, en tout cas, c'est que vous allez vendre ces camions et ces treuils.

Mme Catley-Carlson: Pardon?

M. Ogle: Je disais qu'une incidence certaine de ce transfert de haute-technologie est qu'il y aurait des avantages pour les gens d'ici.

Mme Catley-Carlson: Oui, je ne pense pas que cela influence dans un sens ou d'un autre notre utilisation de ce genre de transferts.

M. Ogle: Non, je sais que vous avez raison. Mais c'est un peu comme le violoniste sur le toit, vous savez; cela peut être comme ceci ou comme cela. Et je sais que les décisions doivent être prises ainsi . . .

Mme Catley-Carlson: Écoutez, si un pays nous dit: «Nous voulons des génératrices électriques» nous allons d'abord discuter pour savoir si l'on dispose d'assez de roche de fond pour arriver à pouvoir construire un barrage, et tout ce genre de questions techniques. Mais, en général, il s'agit d'un projet intégré, avec la Banque Mondiale et quelques autres donateurs, en ce qui concerne le barrage où on doit installer ces génératrices électriques—et, naturellement, on se soucie de savoir qui va obtenir les résultats «Les tarifs industriels de l'électricité seront-ils inférieurs de moitié à ceux que vont payer les gens des campagnes?»: «ce n'est pas une bonne idée». «Voulez-vous envoyer directement toute cette électricité aux villes et ignorer les villages? Non. Nous ne sommes pas trop intéressés, merci».

Les aspects de développement contenus dans divers projets doivent être intégrés pour les étapes de la planification, mais on ne peut pas dire que, tout simplement parce qu'il s'agit d'une génératrice, cela n'encourage pas le développement.

M. Ogle: D'accord. Mais je pourrais continuer sur cette question également. J'ai vu beaucoup de technologies avancées arriver dans un pays—et même des éléments qui ne sont pas si avancés; par exemple une pompe manuelle n'est pas un élé-

[Text]

all the spare parts are in Hamilton. And I have seen that kind of project through West Africa. These are judgments that have to be made if the thing happens, but I was wondering a lot of times when I saw that, whether, if it had really been planned locally—making the choices where they could get stuff, the follow-up, and things—it would not have had more effect. I am just questioning it; and I am not saying that I have a right answer to it.

• 1640

Mrs. Catley-Carlson: Probably not.

We have learned a lot about water projects and one thing that I hope we look at in the next while is the comparative advantages of having NGOs do water projects versus having bilaterals do water projects. We have found out that there are a lot of community planning decisions that need to be taken into account and that who does them does not guarantee that those will be taken into account; that, to say the least, each side, both bilaterals and NGOs, have to learn from success: where those water projects worked. And we have to find out about involving villagers in this, and getting decisions that reflect where water is most usefully put—reflect a good judgment on that.

Mr. Ogle: I am sure you read Maurice Strong's testimony—you probably have it right there.

Mrs. Catley-Carlson: Yes, I have.

Mr. Ogle: He had some quite striking, I would say—yes, "striking" was a good word—examples to give for CIDA, I thought. One of them, if I remember right, was cutting CIDA by half...

The Chairman: The staff?

Mr. Ogle: Yes, the staff.

Mrs. Catley-Carlson: It certainly is "striking", yes.

Mr. Ogle: Yes, I thought the word was quite good.

Has CIDA really done some serious thinking about, or sort of looking at, their mode of operation—looking for a different way to do that kind of thing? And that is kind of tough to say when you have got a room full of CIDA people and you are suggesting that you strike a few of them. For instance, to have the final judgments made by a lot fewer people, maybe, but with nationals up country.

Let us suppose that CIDA was able to set up, say, 50 relationships with 50 countries and that they would have three or four Canadians there working with the ministers of development of the country, instead of all the projects passing in and going through all these different things. Has any thought been given to different ways of doing projects? And not even projects: I am talking about aid.

Last night, we had Mr. Vogle here from the world food program and he had some projects with him—and I have looked at thousand of projects, as you have; all different

[Translation]

ment de technologie avancée, mais c'est très avancé lorsque cela vient en remplacement d'un seau, et lorsque toute les pièces détachées sont à Hamilton. Et j'ai vu ce genre de projet dans toute l'Afrique de l'ouest. Ce sont là des jugements qu'il est nécessaire de porter au moment où l'affaire se produit, mais, souvent, je me suis posé des questions, je me suis demandé si le projet n'aurait pas eu plus d'effets si il avait été conçu sur place—choix de fournisseurs, suites, etc.—Je me pose simplement la question; je ne dis pas que j'ai de bonnes réponses.

Mme Catley-Carlson: Probablement pas.

Nous avons appris beaucoup quand aux projets d'adduction d'eau. J'espère que nous allons examiner, dans le proche avenir, les avantages comparés des réalisations de projets d'adduction d'eau par des ONGs et par des accords bilatéraux. Nous avons découvert qu'il y a beaucoup de décisions de planification communautaire qu'il faut prendre en compte, et que le choix du réalisateur du projet ne garantit par la prise en compte de ces questions; le moins qu'on puisse dire, c'est que chacun, qu'il s'agisse des projets bilatéraux et des ONGs, doit tirer la leçon de succès: la réussite de ces projets d'adduction d'eau. Il nous faut apprendre ce qu'implique la participation des gens des villages dans ces projets, et obtenir que les décisions soient prises de manière à assurer la plus grande utilité de l'adduction d'eau.

M. Ogle: Je suis sûr que vous avez lu le témoignage de Maurice Strong—vous l'avez probablement avec vous.

Mme Catley-Carlson: Oui.

M. Ogle: Vous avez quelques exemples frappants—oui, «frappants», est le mot juste, pour l'ACDI, me semblait-il. Si je me rappelle bien, l'un d'entre eux était de réduire l'ACDI de moitié,...

Le président: Le personnel?

M. Ogle: Le personnel.

Mme Catley-Carlson: C'est certainement «frappant».

M. Ogle: Oui, il me semblait que le mot était approprié.

L'ACDI a-t-elle consacré des réflexions sérieuses à son mode de fonctionnement—a-t-elle examiné d'autres manières de faire son travail? C'est quelque chose de bien difficile à dire, quand on est en présence d'une salle pleine de gens de l'ACDI, que de suggérer d'en supprimer quelques-uns. Par exemple, on pourrait faire porter les décisions finales par beaucoup moins de gens, peut-être, mais avec des gens du pays concerné.

Supposons que l'ACDI puisse, par exemple, établir 50 relations avec 50 pays, et qu'il y ait 3 ou 4 canadiens sur place, travaillant avec les ministres du développement du pays, au lieu de faire passer tous les projets par toutes ces étapes différentes. A-t-on considéré la possibilité de diverses manières de réaliser des projets? Et même pas des projets, je parle d'aide.

Hier soir, nous avons reçu M. Vogle du programme alimentaire mondial, et il a présenté certains projets—j'ai examiné des milliers de projets, comme vous; toutes sortes de projets—

[*Texte*]

kinds—and I was surprised how much they were the same, even though they were in huge numbers, as a \$300 project for starting a hen-raising thing, or something like that: the basic problem of going through the research, and getting the information, then getting it passed, and having a board meeting, and all that. I just thought there must be a better way to sort of do it.

Mrs. Catley-Carlson: Well, nobody has come up with it.

Mr. Ogle: What about suggestion? Is there anybody thinking that way?

Mrs. Catley-Carlson: Yes, oh yes; very much so. Probably the central obsession is: how can we do either what we do or what we ought to be doing a little bit better? And we constantly refine the way we do things . . .

Mr. Ogle: It is a very hard thing to do, I am sure, in a bureaucracy, as it could mean that somebody in the bureaucracy would suffer. Would that not be true, as a kind of an analysis?

Mrs. Catley-Carlson: I think so; but I truthfully do not like to think that that is the main reason why you would not ever change the way you do anything.

For example, once you have decided to move on a contract—and we will go back to our well-diggers and our consultants—once you are going to put in place somebody who is actually going to go to developing countries and work, there are something called Canadian contract regulations; and parliamentarians endorse these, approve their use, and we are subject to them.

Mr. Ogle: That is the way it works now?

Mrs. Catley-Carlson: Yes.

Mr. Ogle: But suppose there was somebody over there, though, talking water with the ministry of development in a country, and who lived there . . .

Mrs. Catley-Carlson: Well, look; the projects that we have . . .

Mr. Ogle: . . . who was not in foreign affairs, was not with External Affairs; he was separate?

Mrs. Catley-Carlson: Well, developing countries plan through their planning ministries, and we have people who talk on a regular basis to these planning ministries. Planning ministries come up with their priorities for projects. They may identify several sectors. They take some of these projects to Canada and say, "We would like you to take on this project, please."

• 1645

We discuss it; we see whether this would be desirable and whether we have the capacity to do it. And if it is a large- or medium-sized project, we are going to need to do some capacity studies. If the country could do the capacity studies, it probably would not ask us to do it because that is using foreign exchange.

[*Traduction*]

J'ai été surpris de la ressemblance énorme entre ces projets, malgré leur nombre énorme, par exemple un projet de 300 dollars pour démarrer une opération d'élevage de poulets, ou quelque chose du genre; il y a le problème de base, effectuer la recherche, obtenir l'information, puis faire accepter le projet, une réunion du Conseil, et tout cela. Il m'a semblé qu'il devait y avoir une meilleure manière d'accomplir tout cela.

Mme Catley-Carlson: Eh bien, personne ne l'a trouvé.

M. Ogle: Et que pensez vous de la suggestion? Y a-t-il des gens qui pensent dans ce sens?

Mme Catley-Carlson: Oui, oh oui; tout à fait. Probablement, ce qui nous obsède le plus est ceci: comment réaliser un peu mieux ce que nous faisons, ou biens ce que nous devrions faire? Et nous sommes constamment en train de raffiner notre manière d'opérer . . .

M. Ogle: Ce qui est très difficile, sans aucun doute, dans une bureaucratie, parce que cela pourrait impliquer des désavantages pour quelqu'un dans cette bureaucratie. Ne pensez vous pas que cela pourrait être vrai?

Mme Catley-Carlson: Je pense que oui; mais, sincèrement, je n'aime pas à penser que cela serait la raison principale de ne jamais changer sa manière d'opérer.

Par exemple, une fois que l'on a décidé d'agir pour un contrat particulier—et nous pourrions reprendre pour exemple nos foreurs de puits et nos conseillers—une fois que vous avez décidé de mettre en fonction quelqu'un qui va effectivement se rendre dans un pays en voie de développement pour y travailler, il existe ce que l'on appelle les règlements canadiens de contrat; les parlementaires appuient ces règlements, approuvent leur usage, et nous y sommes soumis.

M. Ogle: Et c'est la manière actuelle d'opérer?

Mme Catley-Carlson: Oui.

M. Ogle: Mais supposez qu'il y ait quelqu'un sur place, qui puisse parler de questions d'eau avec le ministre de développement du pays, et qui vive sur place . . .

Mme Catley-Carlson: Écoutez; les projets que nous avons . . .

M. Ogle: . . . qui ne s'occupe pas d'affaires étrangères, qui ne fasse pas partie du ministère des Affaires extérieures; qui soit complètement distinct?

Mme Catley-Carlson: Eh bien, les pays en voie de développement font leurs plans dans leur ministère de la planification, et il y a des gens qui sont en communication régulière avec ces ministères de la planification. Ceux-ci présentent leurs priorités pour les projets, ils peuvent identifier plusieurs secteurs. Ils présentent certains de ces projets au Canada et disent: «Nous voudrions que vous entrepreniez ce projet, s'il vous plaît.»

Nous discutons; nous voyons si le projet est désirable, et si nous avons la capacité de l'entreprendre. Et s'il s'agit d'un projet important ou de taille moyenne, il nous faut entreprendre des études de capacité. Si le pays était en mesure d'effectuer ces études, il ne nous demanderait sans doute pas de le faire, parce que cela va leur coûter des devises étrangères.

[Text]

We do the capacity studies, then probably, if it is an agricultural area, we either need to get some studies of the soil or we might even need some satellite pictures, as we are using in West Africa, of where the moisture patterns might be in that area.

Usually the problems are difficult. Or the problem may be simply that these people do not have enough water for agriculture—that is a very simple problem—but the solutions probably range across a whole range of . . .

Mr. Ogle: Well, that was just a suggestion, and maybe I did not say it very clearly. I just wondered if it was the protection of a very large bureaucracy, which I think, is something that bothers a lot of Canadians.

Mrs. Catley-Carlson: I do not think you are protecting a large bureaucracy. When any project goes wrong, the first thing people say is, "Well, why was it not planned better?" Which usually means planned more; which means put through more people.

Mr. Ogle: Not necessarily. I do not think that would follow at all, whether it could be planned better or not. I do not know that you can plan everything in Hull.

Mrs. Catley-Carlson: Well, you have to plan a lot.

Mr. Ogle: I know it is going that way, now, but I do not know that that is really the best way to do it. I am just questioning that approach, when something could maybe be planned a lot better in a different way, if people were freed up to do it there with some responsibility.

Mrs. Catley-Carlson: But you know, a very large amount is done there. Before a government ever makes a formal request, an enormous amount has gone into that process.

Taking my example of trying to find some water for irrigation, no matter how much planning you did over there, if they did not have the capacity to do the soiltesting or the capacity to take various seismic studies or the capacity to take overhead pictures—and all of that is included in the phrases "planning" . . .

Mr. Ogle: I know that. That is all included in our way of planning.

Mrs. Catley-Carlson: And theirs. I mean, they do not want to spend—if we are going to invest . . .

Mr. Ogle: I just have felt, from my experience, that I have a lot more trust, lots of times, in their planning.

Mrs. Catley-Carlson: I do not think the two of them are different.

Mr. Ogle: Oh well, maybe not. I mean, I am not certain that that would be so across the board. But sometimes I have a

[Translation]

Nous effectuons les études de capacités, puis, sans doute, s'il s'agit d'une région agricole, nous avons besoin soit d'obtenir des études de sols, soit quelques images par satellite, comme nous le faisons dans l'Afrique de l'ouest, pour savoir quelle est la distribution de l'humidité dans la région.

D'ordinaire, les problèmes sont difficiles. Ou bien, il se peut que le problème soit tout simplement que ces gens n'ont pas assez d'eau pour leur agriculture. C'est un problème très simple—mais les solutions couvrent sans doute toute une gamme de . . .

M. Ogle: Ce que je disais, ce n'était qu'une suggestion et je ne me suis peut-être pas exprimé très clairement. Je me demandais simplement s'il s'agissait simplement de protéger une bureaucratie très large, et ceci, je pense, perturbe beaucoup de canadiens.

Mme Catley-Carlson: Je ne pense pas qu'il y ait protection d'une grande bureaucratie. Si un projet quelconque a des difficultés, la première chose que disent les gens, «c'est pour quoi ne l'a-t-on pas mieux préparé?» Ce qui signifie d'ordinaire préparé plus à fond; ce qui implique d'employer plus de monde.

M. Ogle: Pas nécessairement. Je ne pense pas que ce soit nécessairement là la question, qu'on puisse ou non faire une meilleure préparation. Je ne crois pas qu'on puisse tout préparer à Hull.

Mme Catley-Carlson: En tout cas, il faut faire beaucoup de planification.

M. Ogle: Je sais que cela va se passer comme ça, maintenant, mais je ne sais pas si c'est vraiment la meilleure manière de s'y prendre. Je pose simplement des questions sur cette méthode; serait-il possible de faire beaucoup mieux dans la planification, d'une manière différente, si l'on donnait aux gens la possibilité de le faire sur place, avec une certaine responsabilité.

Mme Catley-Carlson: Mais, vous savez, on fait déjà beaucoup sur place. Avant même qu'un gouvernement ne nous présente une demande formelle, on a déjà consacré beaucoup de travail à ce processus.

Si nous reprenons mon exemple de recherche d'eau pour l'irrigation, si importante que soit la planification sur place, s'il n'y a pas sur place la capacité d'études de sol ou d'études sismiques diverses, ou de photographies aériennes par satellites—et cela fait tout partie de l'expression «planification» . . .

M. Ogle: Je sais. Cela fait partie de notre manière de planifier.

Mme Catley-Carlson: Et de la leur aussi. Ce que je veux dire, c'est qu'ils ne désirent pas dépenser—si nous voulons investir . . .

M. Ogle: J'ai l'impression, d'après mon expérience, que très souvent je fais beaucoup plus confiance à leur planification.

Mme Catley-Carlson: Je ne pense pas qu'il y ait de différence.

M. Ogle: Eh bien, peut-être pas. Je ne suis pas absolument sûr qu'il y ait des différences. Mais parfois j'ai l'impression

[Texte]

feeling that there is not much trust in their planning, lots of times. And maybe rightly so, lots of times, too, you know. I was just using that as a suggestion.

Mrs. Catley-Carlson: I think you would have to give specific examples because, basically, if a country comes to Canada for help with irrigating a certain number of acres or hectares, it is because they have done a good deal of planning on it and they have hit some problem. Either a problem is going to have to be solved by foreign expertise or the injection of some foreign exchange to buy some equipment or some foreign managerial capacity. We do take their planning; that becomes the basis on which we work. But their planning has lead them to the conclusion that they need some outside help and it is our decision as to whether we become that outside help.

Mr. Ogle: Okay, that is fine. I wonder if I could just ask a little bit about NGOs now.

The Canadian people have steadily increased, according to your report here, their money into NGOs over the past years. I see that in 1979-80 it had actually increased to \$88 million, so that it doubled, literally, during the last five years. But the CIDA matching . . .

Mrs. Catley-Carlson: That is special programs, is it?

Mr. Ogle: Canadian NGO contributions.

Mrs. Catley-Carlson: Just NGO. Good.

Mr. Ogle: Canadian NGO contributions increased from \$43 million to \$88 million, from 1976 to 1979.

Mrs. Catley-Carlson: That is CIDA contributions to NGOs, or NGO contributions to development?

Mr. Ogle: I hope I have got it right here.

Mr. Roche: That is private money.

Mrs. Catley-Carlson: Private money, yes.

Mr. Ogle: Yes, private money. I am talking about private money.

Mrs. Catley-Carlson: Fine.

Mr. Ogle: That is just what Canadians have given, which I did not know about until today. That is a very positive thing that is happening. You know, that is a lot of money, and that has doubled in five years to \$88 million.

However, I noticed that the end CIDA budget did not keep pace with it—they are unmatching. It has dropped behind steadily, so that there must be a lot of contribution money that is not getting matched now. This is on page 13.

• 1650

Mrs. Catley-Carlson: Well, the CIDA contribution to NGOs has grown 1,161 per cent in the last decade. We started with \$3.6 million and we are now at \$45.4 million in the 1980-81 budget; so that is a budgetary growth of over 1,000 per cent. I am glad we are not keeping pace. I mean, if

[Traduction]

qu'on ne fait pas beaucoup confiance à leur planification, très souvent. C'est peut-être correct, très souvent également, vous savez. Je ne faisais que présenter une suggestion.

Mme Catley-Carlson: Je pense qu'il faut prendre des exemples spécifiques, parce qu'essentiellement si un pays s'adresse au Canada pour obtenir de l'aide dans l'irrigation d'un certain nombre d'acres ou d'hectares, c'est parce que ce pays a déjà fait beaucoup de préparatifs et s'est heurté à un problème. Et la solution de ce problème peut dépendre d'expertise étrangère, ou d'injections de capitaux étrangers pour l'achat d'équipements, ou de capacités de gestion étrangères. Nous acceptons de fait leur planification: c'est là la base de départ, sur laquelle nous travaillons. Mais leur planification les a amenés à la conclusion qu'il leur faut de l'aide de l'extérieur, et c'est à nous de décider si nous voulons être cette aide extérieure.

M. Ogle: D'accord, ça va. Je me demande si je pourrais vous poser quelques questions sur les ONGs maintenant.

Au cours des années passées, les canadiens ont accru constamment leurs contributions aux ONGs, selon votre rapport. Je vois qu'en 1979-80, cette contribution a effectivement atteint 88 millions de dollars, c'est-à-dire qu'elle a littéralement doublé au cours des 5 dernières années. Mais la contribution de l'ACDI . . .

Mme Catley-Carlson: Il s'agit des programmes spéciaux, n'est-ce pas?

M. Ogle: Contributions canadiennes aux ONG.

Mme Catley-Carlson: Les ONG seulement. Bon.

M. Ogle: Les contributions canadiennes aux ONG sont passées de 43 millions à 88 millions entre 1976 et 1979.

Mme Catley-Carlson: S'agit-il des contributions de l'ACDI aux ONG, ou les contributions des ONG au développement?

M. Ogle: J'espère que j'ai bien compris.

M. Roche: Il s'agit de fonds privés.

Mme Catley-Carlson: Fonds privés, oui.

M. Ogle: Oui, fonds privés. Je parle des fonds privés.

Mme Catley-Carlson: Bien.

M. Ogle: Il s'agit uniquement des donations des canadiens, ce que je ne savais pas jusqu'aujourd'hui. C'est vraiment quelque chose de très positif. Vous savez, cela représente beaucoup d'argent, et le montant a doublé en 5 ans.

Toutefois, j'ai remarqué que le budget de l'ACDI ne s'est pas maintenu au même niveau que ces contributions—l'ACDI ne fait plus de contributions égales. L'ACDI a pris du retard de sorte que maintenant il doit y avoir beaucoup de contributions privées qui n'ont pas leur correspondante de la part de l'ACDI. C'est à la page 13.

Mme Catley-Carlson: Eh bien, la contribution de l'ACDI aux ONGs a augmenté de 1,161 p. 100 au cours des 10 dernières années. Nous avons commencé avec 3.6 millions de dollars, et nous en sommes à 45.4 millions de dollars, pour le budget 1980-81; nous avons donc une croissance budgétaire dépassant

[Text]

we can keep that kind of growth and Canadians can keep outpacing that, I think that is . . .

Mr. Ogle: I think that is a question of percentage against real numbers, though.

Mrs. Catley-Carlson: No, that is numbers: 3.6 to 45.4.

Mr. Ogle: Okay.

However, from 1976 to 1980, it did not keep that kind of proportional closeness—according to this chart, and I may be reading it wrong.

Mrs. Catley-Carlson: Leave it at ODA—that was the year budgets got frozen.

I do not think there is any doubt about the importance that certainly any instruction I have ever had from government ministers on the NGO channel places upon it. I do not think there is any doubt about the importance that they accord to it and the priority that is to be given to budgetary growth.

Mr. Ogle: Do you feel right now that you would probably have a very strong constituency going for you if you doubled or tripled NGO moneys?

Mrs. Catley-Carlson: Maybe I am just a too cautious bureaucrat but I would never advise a minister to double or triple. I would advise budgetary advances that go as far and as fast as some judgment of what the absorptive capacity would be.

Mr. Ogle: Well, let us suppose we recommended that every dollar given by Canadians to NGOs was doubled—let us suppose this committee recommended that in the next two years, let us say—would that be a possible thing that could work into CIDA policy?

Mrs. Catley-Carlson: Yes; but you might put in a safeguard saying that if Canadians started to drop . . .

Mr. Ogle: Well, let us start to double what Canadians are giving . . .

Mrs. Catley-Carlson: But what if that were suddenly less than they are getting now?

Mr. Ogle: If that would be suddenly less than they are getting now? I would still put it on what Canadians give. I would rate it to that: that the policy, instead of matching, would be doubled-matched or something.

Mrs. Catley-Carlson: I think the NGO channel is terrifically important; I think it can stand substantial budget increases. But if you ask me what I would advise, I would say keep the rises in accordance with absorptive capacity.

I remember once I said to the parliamentary committee that we really were concerned about some tendency to bureaucratization and I got a lot of groans. I guess they felt that a bureaucrat was probably the least able to comment on the bureaucratic tendencies of NGOs. But I have had NGO

[Translation]

1,000 p. 100. Je suis heureuse que nous ayons des retards. Ce que je veux dire, c'est que si nous pouvons entretenir ce genre de croissance, et que les canadiens arrivent encore à nous dépasser, je pense que c'est . . .

M. Ogle: Mais je pense qu'il y a là une affaire de pourcentage au lieu de véritables chiffres.

Mme Catley-Carlson: Non, je parle de chiffres: 3.6 à 45.4.

M. Ogle: D'accord.

Toutefois, de 1976 à 1980, l'ACDI n'a pas maintenu ce genre de rapport—si j'emploie ce tableau, et je l'interprète peut-être de travers.

Mme Catley-Carlson: Restons-en à l'AOD—c'est l'année où les budgets ont été gelés.

Je ne pense pas qu'il puisse y avoir quelque doute que ce soit quant à l'importance accordée à l'instrument des ONGs par toutes les instructions que j'aie jamais reçues des ministres. Je ne pense pas qu'on puisse douter de l'importance qu'il lui accorde, et de la priorité accordée à la croissance budgétaire.

M. Ogle: Considérez-vous à l'heure actuelle qu'il y aurait probablement beaucoup de monde à votre appui si vous doubliez ou tripliez les fonds consacrés aux ONGs.

Mme Catley-Carlson: Je suis peut-être une bureaucrate trop prudente, mais je ne conseillerais jamais à un ministre de doubler ou de tripler les sommes. Je conseillerais des augmentations budgétaires, dont la rapidité et l'importance devrait correspondre au jugement que l'on porte sur les capacités d'absorption.

M. Ogle: Eh bien, supposons que nous recommandions que pour chaque dollar de contribution privée canadienne aux ONGs, le gouvernement devrait donner 2 dollars—supposons que ce soit la recommandation du comité pour les deux années à venir, disons—serait-il possible d'incorporer cela dans la politique de l'ACDI?

Mme Catley-Carlson: Oui, mais vous pourriez introduire une clause de protection, selon laquelle si les canadiens commençaient à réduire . . .

M. Ogle: Eh bien, nous commençons par doubler les contributions privées canadiennes . . .

Mme Catley-Carlson: Mais si ces contributions soudain devenaient inférieures à ce qu'elles sont maintenant?

M. Ogle: Si les contributions diminuaient tout d'un coup? Je voudrais tout de même que cela dépende des contributions canadiennes. Je jugerais la situation ainsi, la politique, au lieu de donner un dollar par dollar, serait de donner deux dollars par dollar, ou quelque chose comme ça.

Mme Catley-Carlson: Je pense que l'instrument des ONGs est terriblement important; je pense qu'il justifierait d'importantes augmentations budgétaires. Mais si vous me demandez quel serait mon conseil, je voudrais faire correspondre des augmentations aux capacités d'absorption.

Je me rappelle qu'une fois j'ai dit au comité parlementaire que nous nous faisons beaucoup de soucis sur une certaine tendance à la bureaucratisation; beaucoup ont répondu par des gémissements. J'imagine que leur opinion était qu'un bureaucrate était probablement le moins qualifié pour donner des

[Texte]

executives coming in to see me and saying that they thought they had a right to a 15 per cent rise every year automatically without regard to projects.

The mandate we have at the moment is to fund NGO projects, not the NGO sector; and when we start to have people say that their right gives them a 10 per cent rise per year or that they have hired so many people that they now need an extra x thousand dollars per year to pay their permanent staffers, then I do get concerned about Canadian government financing being ahead of the Canadian population's ability to fund that NGO.

Mr. Ogle: The reason why I ask is that I think, from what we have heard from many, many sources, one of the best forms of aid is in the NGO capacity. I think we have heard that probably . . .

Mrs. Catley-Carlson: It is certainly effective but I would take issue with the word "best" simply because an NGO cannot do what a lot of countries need done.

An NGO cannot take satellite pictures; and if you are Upper Volta and what you need to know is your moisture content around the whole perimeter of your country, an NGO cannot do it. An NGO cannot put up the massive hydro works that Upper Volta might need once it discovers where its rivers are. But an NGO will be able, once you have got that installation in place, to make sure that the benefits of it come down on a very people-to-people basis.

But to say that that is "better" or "best", vis-à-vis the forms that allow you to take the satellite pictures or to put up the hydro installations, to me, ignores the fact that development has to be multi-dimensional. So I know I would take issue with you on the word "best"; but "effective", yes.

Mr. Ogle: Okay. I will pass on that. Thank you very much.

The Chairman: You have mentioned tied aid and the untry-ing of aid, and it seems to me that you said yourself one can approach this from many facets. I do not quarrel with the fact that we have to be sensitive to our commercial reality, that we have to be sensitive to the international trading reality; I do not quarrel with that. I even do not quarrel with the fact that there may be an advantage in doing the kind of aid that will bring more revenue to Canada, so that we can do more aid. I say that I do not quarrel with the principle.

• 1655

What I am concerned with when we are talking about tying aid is the approach that we take and the way we do it. As I understand it right now, there is a certain percentage of Canadian content, and I find it difficult to understand how a bureaucracy, officials, can really operate as aid officials is they have to be worried about a percentage of Canadian content. That is what concerns me.

[Traduction]

commentaires sur les tendances bureaucratiques des ONGs. Mais j'ai eu la visite de cadres supérieurs des ONGs, qui m'ont dit qu'ils avaient droit à une augmentation de 15 p. 100 par an, automatiquement, sans considération des projets en cours.

Le mandat que nous avons à l'heure actuelle est de financer les projets des ONGs, et non le secteur NGO; et si des gens commencent à nous dire qu'ils doivent de droit avoir une augmentation de 15 p. 100 par an, et qu'ils ont engagé tant de personnes qu'ils leur faut maintenant X mille dollars supplémentaires par an pour payer leur personnel permanent, alors, je me fais beaucoup de soucis sur le fait que le financement par le gouvernement canadien est en avance des capacités de la population canadienne à financer cette NGO.

M. Ogle: La raison de ma question est que je pense, d'après ce que beaucoup de sources m'ont indiqué, que la capacité des ONGs constitue une des meilleures formes d'aide. Je pense qu'on nous a dit probablement . . .

Mme Catley-Carlson: L'aide des ONGs est certainement efficace, mais je fais objection au mot «meilleures», tout simplement parce qu'une OGN ne peut réaliser ce dont beaucoup de pays ont besoin.

Une OGN ne peut pas prendre d'images photographiques par satellite; et si vous êtes la Haute-Volta, et qu'il vous faut savoir qu'elle est le degré hydrométrique dans toute la surface de votre pays, une ONG ne peut le faire. Une ONG ne peut construire d'énormes installations hydroélectriques dont la Haute-Volta pourra avoir besoin une fois qu'elle aura découvert où sont ses rivières. Mais une OGN pourra, une fois cette installation en place, s'assurer que les bénéfices de l'installation sont distribués autant que possible à toutes les personnes.

Mais dire que cela est «meilleur», par rapport aux formes qui nous permettent de prendre les photos par satellite ou de construire les installations hydroélectriques, à mon avis, ignore le fait que le développement est multi-dimensionnel. Ainsi, sans aucun doute, je ferais objection au mot «meilleures»; mais sans aucun doute, efficace, oui.

M. Ogle: D'accord. Je passerai là-dessus. Merci beaucoup.

Le président: Vous avez mentionné l'aide conditionnelle et la réduction de l'aide conditionnelle, et il me semble que vous avez dit vous-même qu'il est possible d'approcher cette question de plusieurs points de vue. Je ne mets pas en question le fait qu'il faut être sensible à nos réalités commerciales, que nous avons besoin d'être sensible aux réalités du commerce international; je ne mets pas cela en doute. Je ne mets même pas en doute le fait qu'il peut y avoir certains avantages à offrir le genre d'aide qui apportera plus de recettes au Canada, pour lui permettre d'offrir encore plus d'aide. Je ne mets pas en doute ce genre de principes.

Ce qui me préoccupe, quand on parle d'aide conditionnelle, c'est la méthode que nous avons, la manière dont nous nous y prenons. Si je comprends bien, à l'heure actuelle, il y a un certain pourcentage de contenu canadien, et il m'est difficile de comprendre comment une bureaucratie, des fonctionnaires, peuvent véritablement servir de fonctionnaires d'aide, s'ils

[Text]

Now, Maurice Strong, when he was before us, suggested program versus project aid but without getting into the total purity of program versus project aid. He said that a way to go mid-way would be to have a system where you would identify with a country, maybe with the help of a multilateral agency or not, so that, in some sense, you would come to an agreement on a country program; and from there, you would identify the goods that they could buy.

I am concerned about the conflicts, the contradictions in the aid official's mind when he has to be concerned about percentages. That is what concerns me more about trying aid when you say that it is in a policy. Because, you know, we are in the business of making policy, not administering programs, and I am come to be wary around here, whenever I discuss a principle, that I can agree with you or disagree with you but that even if I do, I am not there to see how the hell it is administered. That is not the way Parliament works.

So what do you think of the suggestion that we have a system whereby, in some way, there would be accountability; that we would know to what extent there is a differential in the cost, whatever it is; that these would be known and that somebody else but CIDA would cover that. Or even if it is not somebody else, at least we would know about it.

Mrs. Catley-Carlson: Okay, let me try and take on those three points that you are raising.

The first one is really the question of it being inconsistent for a Canadian official who is planning an aid program to be worried about tied levels. I would say to you that, in practice, no it is not.

The multilateral program is completely untied; the NGO program is completely untied. So what we are talking about is the bilateral program where we tie up to the extent of about 80 per cent. In fact, we rarely use the other 20 per cent. We never get as high as 20 per cent untied. In the last couple of years it stuck around 12 per cent, and let me tell you why.

When other countries come to Canada, they have in mind what they want from Canada, what they want to buy from Canada; so they already have a shopping list. They already have a way that they have figured out how this is to be done—they have done their planning—and so they come and they say: "What we would like is your technical capacity and your expertise and your equipment to do the following tasks." So they, in a sense, already have their shopping list.

So we often do not use the untied authority at all because what they want are goods and services purchased in Canada. That is why they are talking to us; otherwise they would be talking to the Japanese or the Germans, or not using any foreign components whatsoever.

[Translation]

doivent se préoccuper d'un pourcentage de contenu canadien. C'est cela qui me préoccupe.

Maurice Strong, quand il s'est présenté devant nous, a suggéré la distinction aide de programmes—aide de projets, mais sans chercher une distinction absolue programme-projet. Il a suggéré une manière d'opérer intermédiaire: on pourrait avoir un système et l'on pourrait travailler avec un pays, et peut-être avec l'aide d'un organisme multilatéral, pour établir un accord sur un programme pour ce pays; de là, on passerait à identifier les marchandises que ce pays pourrait acheter.

Ce qui me préoccupe, ce sont les conflits, les contradictions dans l'esprit du responsable de l'aide, quand il doit s'occuper de pourcentages. C'est ce qui me préoccupe le plus sur l'aide conditionnelle, si vous dites qu'elle fait partie d'une politique. Parce que, vous savez, notre activité est d'établir des politiques, et non d'administrer des programmes, et maintenant je me méfie, ici, chaque fois que je discute un principe; je peux être d'accord avec vous ou pas d'accord, mais même si il en est ainsi, je n'ai pas la tâche de m'occuper de l'administration du principe. Ce n'est pas là la manière de fonctionner au Parlement.

Ainsi donc, que pensez vous de cette suggestion, d'avoir un système dans lequel, d'une manière ou d'une autre, il y avait un principe de responsabilité; selon lequel nous saurions dans quelle mesure il y a une différence du coût, quelle qu'elle soit; que tout cela serait connu, et qu'un autre organisme que l'ACDI s'occuperait de cela. Même si ce n'est pas un organisme différent, au moins nous serions au courant.

Mme Catley-Carlson: D'accord, je vais essayer de répondre à ces trois questions que vous avez soulevées.

La première question, en fait, porte sur l'idée qu'il serait incompatible, pour un fonctionnaire canadien s'occupant de programmes d'aide, de s'occuper également du niveau d'aide conditionnelle. En pratique, non, ce n'est pas incompatible.

Le programme multilatéral ne contient pas du tout d'aide conditionnelle; de même pour le programme des ONGs. Ainsi donc, ce dont ils s'agit, c'est le programme bilatéral, où l'aide conditionnelle représente 80 p. 100. En fait, ils ont rarement les 20 p. 100 qui restent. Nous n'arrivons jamais à un pourcentage de 20 p. 100 d'aide inconditionnelle. Au cours des quelques dernières années, ce pourcentage est resté à environ 12 p. 100, et je vais vous dire pourquoi.

Quand d'autres pays s'adressent au Canada, il savent ce qu'ils veulent obtenir du Canada, ce qu'ils veulent y acheter; ainsi donc, ils ont déjà une liste d'achats. Ils ont déjà préparé la manière dont ils vont s'y prendre—they ont effectué leur planification—et ensuite ils viennent nous dire: «Ce que nous voulons, c'est votre capacité technique, votre expertise et votre équipement pour les tâches suivantes»; ainsi, en un sens, ont déjà préparé leur liste d'achats.

Ainsi, souvent, nous n'utilisons pas les crédits inconditionnels du tout, parce que ce qu'ils veulent, ce sont des biens et des services achetés au Canada. C'est pourquoi ils s'adressent à nous, autrement, ils pourraient s'adresser au Japon, à l'Allemagne, ou ne pas utiliser du tout de composantes étrangères.

[Texte]

The Chairman: But they have to fit within a certain number; they have to fit within 80 per cent.

Mrs. Catley-Carlson: No, not on a project-by-project basis. That is aggregate; that is a planning number that we use internally.

The Chairman: You mean that on a project-by-project basis it does not . . .

Mrs. Catley-Carlson: No; no.

We have 100 per cent untied bilateral projects. We have just put in place in India a \$25 million credit facility. We wrote a cheque because one of the main problems in rural development in India is that there is not enough agricultural credit, and the Bank of India said to us—and IDA is in this, too, and the U.K. government: "If you will put in the following amount of seed money, we will do the following multiplier effect in a bunch of rural credit agencies." It is 100 per cent untied—no Canadian flag; no Canadian name; nothing. Because that is what is needed in that area.

• 1700

Now you will turn around and have a line of credit on mining equipment that is 100 per cent tied in India, because they say to Canada, "We are putting in a lead-zinc mine and what we need is a whole bunch of equipment. We are probably willing to buy about \$20 million commercially. Do you think you could do a line of credit for \$15 million?" And there, you know, at some point in the shopping list, the line goes across and that is concessionally financed, and the rest of it they finance through EDC.

Now that is 100 per cent tied simply because they are talking about an order for goods and services; and we said, "Yes, we will aid in financing some part of it because these are the parts we would like to see go in for development reasons".

So officials do not go out and try and design projects around a tied and untied authority. The untied bit is there so that if they are putting in an airport, and we are going to do the control tower and the lights, and they are going to do the digging that will be necessary for the tarmac, and are going to buy from somewhere else the oil and the goods to make a smooth surface, the project will not be hamstrung. Because otherwise, you would have to, to use a ridiculous example, bring in the asphalt from Canada. Well, that would be silly; that would be uneconomical.

So, you get different parts of a project which are bought in Canada, or purchased elsewhere or through local financing. The tied aid is not a . . .

The Chairman: I fail to understand why it is important, then, to have it in your planning and why it is important to have it in terms of the policy.

[Traduction]

Le président: Mais ils ont à correspondre à un certain chiffre; ils ont à se retrouver à l'intérieur des 80 p. 100.

Mme Catley-Carlson: Non, pas au niveau du projet. Ce pourcentage c'est pour le total, c'est un chiffre de planification pour notre usage interne.

Le président: Vous voulez dire qu'au niveau du projet, cela ne . . .

Mme Catley-Carlson: Non, non. Nous avons des projets bilatéraux à 100 p. 100 d'aide inconditionnelle.

Nous venons d'établir en Inde une installation de crédit de 25 millions de dollars. Nous avons tout simplement signé un chèque, parce qu'un des problèmes principaux du développement rural en Inde est qu'il n'y a pas assez de crédit agricole, la Banque de l'Inde est venue nous dire—l'IDA y participe aussi, ainsi que le gouvernement du Royaume-Uni: «Si vous voulez investir le montant suivant de fonds de départ, nous allons obtenir l'effet multiplicatif suivant dans un grand nombre d'agences de crédit rursals» c'est un projet d'aide inconditionnelle à 100 p. 100—pas de drapeau canadien; pas de noms canadiens, rien du tout. Parce que c'est ce qui est nécessaire dans ce domaine.

Par ailleurs, vous avez un crédit sur équipement minier qui est conditionnel à 100 p. 100 en Inde; on est venu dire au Canada: «Nous sommes en train d'installer une mine plomb-zinc, mais ce qu'il nous faut, c'est une grande quantité d'équipement. Nous sommes probablement prêts à acheter environ 20 millions de dollars dans le commerce. Pensez-vous que vous puissiez nous consentir un crédit de 15 millions?» Et là, vous savez, à un certain point de leur liste d'achats, on trace un trait; au-dessus du trait, c'est financé par subvention, le reste, c'est financé par SEE.

Vous avez là une aide 100 p. 100 conditionnelle, tout simplement parce qu'il s'agit d'une commande de biens et services; et nous avons répondu «oui, nous allons vous aider à financer une partie de votre commande parce que ce sont les parties de la commande que nous désirons contribuer pour les besoins du développement».

Ainsi donc, vous n'avez pas de fonctionnaires qui cherchent à concevoir des projets selon les crédits d'aide conditionnelle ou inconditionnelle. La partie inconditionnelle est présente de sorte que, si le pays veut installer un aéroport, et que nous fournissons la tour de contrôle et l'éclairage, et qu'ils s'occupent du terrassement nécessaire pour les pistes, s'ils veulent acheter ailleurs les produits pétroliers et ce qu'il faut pour une surface régulière, il n'y aura pas de risque d'arrêter le projet. Autrement, pour donner un exemple ridicule, il faudrait importer l'asphalte du Canada. Celà naturellement serait stupide, ce ne serait pas économique.

Ainsi, il y a diverses parties d'un projet qui sont achetées au Canada, achetées ailleurs, ou financées localement. L'aide conditionnelle n'est pas . . .

Le président: Je ne comprends pas, alors, pourquoi il est important de l'inclure dans votre planification, et pourquoi il est important d'en parler dans la politique.

[Text]

Mrs. Catley-Carlson: Because over-all, the government policy is that 80 per cent of our bilateral program will be tied to goods and services in Canada, and the aggregate structure of projects is such that this is the case.

The Chairman: Okay, I realize that you have to go by that policy, and it may be unfair to ask you why it cannot be done otherwise.

Mr. Roche: Ask her.

The Chairman: I do not care if it is fair or not; this is not supposed to be a fair place . . .

Mrs. Catley-Carlson: But countries come to Canada.

The Chairman: Is there not a danger, then, the same danger that I highlighted for the official, that the whole outfit, in that sense, becomes preoccupied with doing things that will come about as 80 per cent Canadian content?

Mrs. Catley-Carlson: No, it just does not work that way.

Again, I would emphasize that development projects cost more for developing countries than they do for donors. A project is put together in such a way that a developing country has to invest a good deal in it itself. Because this is the case, it is not going to have a list of projects that do not meet its needs and it is not going to approach a donor casually with this list of needs. So that projects are chosen and Canadian assistance is asked for them because there is a feeling on the part of the donor that we have the goods and services which are the necessary missing parts.

We design projects at the request of recipient countries. We do not think of projects and then go out and sell them.

The Chairman: I was not suggesting that but I am afraid of a contradiction, you see. I hear that our big competitors in the world, the western industrialized nations, that their aid officials sometimes are more trade officials than aid officials. I do not want to make a judgment on that; but I do not care about that, you see. In my view, at least at this level, I want to have an aid program.

A lot of people have said, in many ways, that aid is aid. Now, I have nothing against saying that we should be concerned to see that we get our share of that, and if Canadians are paying the shot, let us make sure that if they are losing contracts it is not because of particular sociological costs in Canada, or social and political costs in Canada, or different factors which make our goods more expensive—I have nothing against that; but why this mechanism, why this rigidity, which is to say that it is in a policy, that you, CIDA, shall not go 81 per cent but shall stay 80 per cent? It is that rigidity I am afraid of, because it seems to me there are other ways of doing it.

Maybe I did not explain—well, you know about Mr. Strong's suggestion, that instead of having a fixed policy of 80 per cent, you identify as you go along.

[Translation]

Mme Catley-Carlson: Parce que dans l'ensemble la politique du gouvernement et que 80 p. 100 de notre programme bilatéral sera conditionné par l'achat de biens et de services au Canada, et que la structure d'ensemble des projets, est telle que c'est ce qui se passe.

Le président: D'accord, je me rends compte qu'il vous faut fonctionner selon cette politique, et qu'il peut-être injuste, de vous demander pourquoi vous ne pouvez pas faire autrement.

M. Roche: Demandez-lui.

Le président: Peu importe que ce soit juste ou non; nous ne sommes pas supposés être justes ici . . .

Mme Catley-Carlson: Mais il y a des pays qui s'adressent au Canada.

Le président: N'y a-t-il pas alors un certain danger, le danger que j'ai expliqué aux fonctionnaires, que dans ce sens toute l'organisation se préoccupe de réaliser des projets qui produisent 80 p. 100 de contenu canadien?

Mme Catley-Carlson: Non, ce n'est tout simplement pas comme cela que ça se passe.

Une fois de plus, je veux mettre l'accent sur le fait que les projets de développement coûtent plus au pays en voie de développement qu'au donateur. Un projet est organisé de telle sorte qu'un pays en voie de développement doit investir beaucoup lui-même dans le projet. En conséquence, le pays ne va pas organiser toute une liste de projets qui ne satisfont pas à ses besoins, et ne va pas s'adresser à un donateur sans précaution. De sorte que le choix des projets et la demande d'aide canadienne correspondent à l'idée qu'a le demandeur que nous avons les biens et services nécessaires pour les parties manquantes.

Nous concevons nos projets à la demande des pays récipiendaires. Nous n'imaginons pas des projets pour aller ensuite les leur vendre.

Le président: Ce n'est pas ce que je voulais dire, mais, vous voyez, je crains une contradiction. J'entends dire que nos gros concurrents dans le monde, les nations industrialisées de l'ouest, ont des fonctionnaires d'aide qui sont souvent plus des agents de commerce que des fonctionnaires d'aide. Je ne veux pas porter jugement là-dessus; mais je n'aime pas cela, vous voyez. A mon avis, au moins à ce niveau, je veux avoir un programme d'aide.

Beaucoup de gens ont dit, de toutes sortes de manières, que l'aide reste toujours de l'aide. Je n'ai rien contre l'idée qu'il faut en tirer notre part, et que si les Canadiens paient, nous devrions nous assurer que lorsqu'ils perdent des contrats ce n'est pas à cause de certains coûts sociologiques, sociaux et politiques au Canada, ou autres facteurs qui font que nos marchandises sont plus coûteuses—je n'ai rien là contre; mais pourquoi ces mécanismes, pourquoi cette rigidité d'inclure dans une politique que vous, l'ACDI, n'ira pas jusqu'à 81 p. 100, mais devra rester à 80 p. 100? C'est de cette rigidité que j'ai peur, parce qu'il me semble qu'il doit y avoir une autre manière d'opérer.

Je n'ai peut-être pas expliqué—vous êtes au courant de la suggestion de M. Strong, selon laquelle au lieu d'avoir une

[Texte]

Mrs. Catley-Carlson: But if we do not use our 80 per cent, if we never get down as far as 80 per cent, how can it be rigidity? I mean, if every year we just hit the 80 per cent with gasps, I could agree with you; but in fact, the program is usually about 88 or 89 per cent tied because the projects that are identified simply do not use that much untied funds.

• 1705

If it had been a problem in the administration of the aid program, I would tell you so. If planners were coming and saying to us: "We just cannot plan these projects because they call for too much untied funds. They are good projects but we are letting them go because they would exceed our untying authority, I would tell you that. But the experience of the last couple of years has been that rather than be 80 per cent tied, which is what the policy says, in fact they are coming out at 89 or 90 per cent tied, simply because that is the input which is demanded from Canada in these projects.

Mr. Glen Shortliffe (Vice-President, Policy, Canadian International Development Agency): Maybe I can help you, Mr. Breau, just a little bit.

We have spoken this afternoon about different channels to serve different needs in the Third World, and indeed different Canadian interests. It may help a bit if you look at the bilateral project channel as that channel, among a selection that Canada pursues, as the channel which matches Canadian capacities with developing country needs. It is not a channel that is aimed at the same kinds of things as, for example, does the multilateral channel. It is precisely aimed at matching Canadian capacities—Canadian goods and services, if you will—with developing country needs.

That is the way the whole system works, and that is why, as Mrs. Catley-Carlson says, we are not even getting down to 80 per cent because the kinds of requests that come in for utilization of that channel, as against utilization of other channels, are requests for Canadian capacities.

The Chairman: You are saying to us that the aid program as such, within an aid philosophy, because we make decisions at some points, is not affected by the 80 per cent rule?

Mr. Shortliffe: Not the whole aid program.

Mrs. Catley-Carlson: Not the whole aid program—I could not say that. I have heard it said that certain agricultural projects could use a more relaxed approach to untying but even this puzzles me because you can go up to 100 per cent on tied for certain specific projects.

The Chairman: In the last four years, you have had some compression of your activity . . .

Mrs. Catley-Carlson: Yes.

[Traduction]

politique fixe, à 80 p. 100, on pourrait identifier au fur et à mesure.

Mme Catley-Carlson: Mais si nous n'utilisons pas nos 80 p. 100, si nous n'arrivons jamais jusqu'à 80 p. 100, comment cela pourrait-il constituer une rigidité? Si chaque année nous avons beaucoup de peine à arriver à 80 p. 100, je serais peut-être d'accord avec vous; mais en fait, le programme représente d'ordinaire 88-89 p. 100 d'aide conditionnelle, parce que les projets identifiés n'utilisent tout simplement pas beaucoup des fonds inconditionnels.

Si nous avons eu un problème pour l'administration du programme d'aide, je vous le dirais. Si les planificateurs venaient nous voir et nous dire: «Nous n'arrivons tout simplement pas à préparer ces projets, parce qu'il faut trop de fonds inconditionnels. Ce sont de bons projets, mais nous les laissons tomber parce qu'ils débordent nos crédits inconditionnels;» si c'était le cas, je vous le dirais. Mais l'expérience des quelques dernières années est que nos projets ne sont pas conditionnels à 80 p. 100, selon la politique; en fait, ils en arrivent à être conditionnels à 89 ou 90 p. 100, tout simplement parce que c'est là la contribution que ces projets demandent du Canada.

M. Glen Shortliffe (vice-président, Politique, Agence canadienne de développement international): M. Breau, je pourrais peut-être vous aider un peu.

Nous avons parlé cet après-midi de divers moyens de servir divers besoins du Tiers monde, et de fait divers intérêts canadiens. Il serait peut-être utile de considérer le moyen des projets bilatéraux comme le moyen, parmi ceux utilisés par le Canada, qui fait correspondre les capacités canadiennes aux besoins des pays en voie de développement. Il ne s'agit pas d'un instrument avec les mêmes buts, par exemple, que l'instrument multilatéral. Il a pour objectifs principaux de faire correspondre les capacités canadiennes—les biens et services canadiens, si vous voulez, aux besoins de pays en voie de développement.

C'est là le mode de fonctionnement de tout le système, et c'est pourquoi, comme vous dit M^{me} Catley-Carlson, nous n'en arrivons même pas à 80 p. 100, parce que le genre de demandes que nous recevons, pour cet instrument par opposition aux autres instruments, sont des demandes de capacités canadiennes.

Le président: Vous nous dites que le programme d'aide comme tel, dans le cadre de la philosophie de l'aide, et à cause de certaines décisions prises à certains moments, n'est pas affecté par la règle de 80 p. 100?

M. Shortliffe: Pas le programme d'aide dans son ensemble.

Mme Catley-Carlson: Pas le programme d'aide dans son ensemble—je ne pourrais pas dire cela. J'ai entendu dire que certains projets agricoles pourraient bénéficier d'une approche moins rigide quand à l'aide inconditionnelle, mais même cela me surprends, parce qu'il est possible d'aller jusqu'à 100 p. 100 d'aide conditionnelle pour certains projets particuliers.

Le président: Au cours des quatre dernières années, vous avez connu une certaine restriction de vos activités . . .

Mme Catley-Carlson: Oui.

[Text]

The Chairman: ... and it has only been five years since this policy has been in existence. Are you not afraid that, in a period of expansion versus a period of compression, this rule could hamper the aid activity?

Mrs. Catley-Carlson: No.

If somebody comes to us and says we have got a big expanse of land on which it only rains once a year, and we have found out that we can grow wheat in that area but we need your help. They do not want Japanese agriculture; they do not want French methods of farming; they are coming to Canada because they want us to put Canadian farmers, Canadian mechanisms, Canadian mechanics, Canadian machinery and Canadian technology to use in that big, fat area where it only rains once a year. It is not that tying makes their judgment of using Canadian equipment in that circumstance. They want, basically, the wherewithal to do in that country what we have done in Saskatchewan, Alberta and Manitoba, and you do not find that in Japan. You might find it in Kansas City.

The Chairman: But there are other ways of making sure that your matching can be done than having this kind of policy.

Mrs. Catley-Carlson: But if the policy serves certain goals and does not obstruct you, why would you change it?

The Chairman: Well, because of the potential that it may obstruct you.

Mr. Shortliffe: But I think what we are saying is that we do not really find that it is obstructive.

The Chairman: You do not find that?

Mrs. Catley-Carlson: No.

The Chairman: That it is possible for us to have an aid philosophy, an aid program, and that it is possible for this kind of policy to exist without disturbing that aid program? Because regardless of what our competitors do—and I had a businessman tell me within the last four or five days that aid people should be like those from France, where they are really trade people. Well, I do not care what they do over there. I want our aid people to be aid people.

Mrs. Catley-Carlson: That is what I am saying, too.

The Chairman: And you are saying to us that this kind of rule does not prevent your organization from being strictly an aid organization?

[Translation]

Le président: Et cela ne fait que 5 ans que cette politique existe. Ne craignez vous pas que dans une période d'expansion cette règle pourrait contraindre l'activité d'aide?

Mme Catley-Carlson: Non.

Si quelqu'un vient nous voir pour nous dire: Nous avons une très grande étendue de terre où il ne pleut qu'une fois par an, et nous avons découvert qu'il est possible de cultiver du blé dans cette région, et nous avons de besoin de votre aide... Ils ne veulent pas l'agriculture japonaise; ils ne veulent pas la méthode agricole française; ils viennent voir les canadiens parce qu'ils veulent que nous utilisions des agriculteurs canadiens, des mécanismes canadiens, des mécaniciens canadiens, des machines canadiennes et la technique canadienne dans cette grande région où il ne pleut qu'une fois par an. Ce n'est pas que l'aide conditionnelle les poussent à utiliser l'équipement canadien dans ce cas. Essentiellement, ils veulent les moyens de faire dans ce pays ce que nous avons fait en Saskatchewan, en Alberta et au Manitoba, et on ne trouve pas cela au Japon. On le trouverait peut-être au Kansas.

Le président: Mais il y a d'autres manières d'assurer la mise en correspondance des capacités et des besoins, sans avoir ce genre de politique.

Mme Catley-Carlson: Mais si cette politique est utile à certains objectifs et ne nous cause pas d'obstruction, pourquoi la changer?

Le président: Eh bien, à cause du risque qu'elle pourrait un jour vous causer des obstructions.

M. Shortliffe: Mais je pense que ce que nous vous disons, c'est que nous ne trouvons pas que cette règle nous cause vraiment d'obstructions.

Le président: Vous ne le trouvez pas?

Mme Catley-Carlson: Non.

Le président: Vous pensez qu'il est possible d'avoir une philosophie de l'aide, un programme d'aide, et qu'il est possible d'avoir ce genre de politique, sans troubler ce programme d'aide? Parce que, quoique fassent nos concurrents—et un homme d'affaire m'a dit, ces quatre ou cinq derniers jours, que nos responsables de l'aide devraient être comme ceux de la France, qui sont en réalité des agents commerciaux. Eh bien, je ne veux pas savoir ce qu'il font là-bas. Je veux que nos responsables de l'aide soient vraiment des responsables de l'aide.

Mme Catley-Carlson: C'est ce que je dis.

Le président: Et vous nous dites que ce genre de règle n'empêche pas votre organisation de fonctionner strictement comme une organisation d'aide?

• 1710

Mrs. Catley-Carlson: I can say to you very honestly that in two years of sitting in the project review committee, we have had the question of tying brought once, when somebody came up and said, "I have this project, and if we went into it, the Canadian goods and services would be way below the level that is called for by the 80 per cent authority"; and we said, "But

Mme Catley-Carlson: Je peux vous dire très honnêtement qu'en deux années de travail dans le comité d'examen des projets, la question de l'aide conditionnelle s'est posée une fois, lorsque quelqu'un est venu dire: «j'ai ce projet, et si nous nous lançons dedans, les biens et services canadiens correspon- draient à un niveau très inférieur à ce qui est nécessaire pour

[Texte]

why is that a problem? Because in the rest of your region, what is your overall tying record for the year?" And it came back that it was something like 93 per cent. The program had already been 93 per cent purchase of goods and services in Canada. So we said to the chap, "Go do it".

It is simply not a practical problem. Developing countries, when they come to us, want Canadian goods and services and expertise. That is all that tying means.

The Chairman: I wanted to question you on that because it is a concern of mine. I must say that I have heard some good things about tied aid. I have not heard only all sorts of wild ideas. I have had our ambassador from Nepal tell me that he wants more tied Canadian aid because, he says, it is efficient; the Canadian people who go there are good people, they are sensitive; if there is a problem, they call up the ambassador; and he settles it in 48 hours. So he says that he would have any amount of bilateral tied aid from Canada. But that was one case.

Mr. Shortliffe: It is not the only one.

The Chairman: Okay, let me ask you then: do you have many criticisms from developing countries about the tying provision?

Mrs. Catley-Carlson: No, on the practical level. When they get to New York or Geneva, and we are negotiating on how the world ought to be run, and when we are talking about new international economic orders or international development strategies, then all of their representatives say that all aid should be untied; but when you are talking to planning ministries and foreign ministers and prime ministers of developing countries, they would be very upset if Canada put in an agricultural project and brought Japanese agriculturalists to run it—very. I mean, that is not what they want.

Mr. Shortliffe: Mr. Breau, just one point, too, to add, because you are using the phrase interchangeably. I think there is a very real difference between the tying policy, as it applies to the bilateral program channel, and tying of the aid program as a whole. The aid program as a whole is not tied to 80 per cent.

Mrs. Catley-Carlson: Just bilateral aid.

Mr. Shortliffe: Just bilateral.

The Chairman: Yes, I realize that.

But I want to give my friend, Girve Fretz, some time here.

Mrs. Catley-Carlson: You asked about lines of credit in program aid. Do you want me to . . .

The Chairman: Yes, but briefly.

Mrs. Catley-Carlson: Very briefly.

[Traduction]

les crédits de 80 p. 100; et nous avons répondu: «et pourquoi cela serait-il un problème? Dans le reste de votre région, quel est votre niveau d'aide conditionnel pour l'année?» La réponse a été quelque chose de l'ordre de 93 p. 100. Le programme avait déjà apporté 93 p. 100 d'achats de biens et de services au Canada. Nous avons donc dit à la personne en question: «Allez-y».

Cela ne pose tout simplement pas de problème pratique. Les pays en voie de développement, quand ils s'adressent à nous, veulent les biens, les services et l'expertise du Canada. C'est cela que signifie l'aide conditionnelle.

Le président: Je voulais vous poser des questions là dessus, parce que cela me préoccupe. Je veux dire que j'ai entendu des commentaires positifs sur l'aide conditionnelle. Je n'ai pas entendu uniquement toutes sortes d'idées folles. L'ambassadeur du Népal me dit qu'il veut encore plus d'aide canadienne conditionnelle, parce que, dit-il, cette aide présente un bon rendement, les canadiens qui vont au Népal sont des gens sensibles; s'il y a un problème, ils appellent l'ambassadeur; et celui-ci règle le problème dans les 48 heures. C'est pourquoi, dit-il, il serait heureux d'avoir toute l'aide conditionnelle bilatérale canadienne qu'il peut obtenir. Mais ce n'est là qu'un seul cas.

Mr. Shortliffe: Ce n'est pas le seul.

Le président: D'accord, alors je vais vous demander: y-a-t-il beaucoup de critiques de la part des pays en voie de développement quant aux dispositions conditionnelles?

Mme Catley-Carlson: Non, pas au niveau pratique. Quand on va à New York ou à Genève, et qu'il y a des négociations sur la manière dont il faut administrer le monde, et quand nous parlons de nouveaux ordres économiques internationaux, ou de nouvelles stratégies de développement international à long terme, tous leurs représentants disent que toute l'aide devrait être inconditionnelle; mais quand on parle au ministère de la planification, au ministre des affaires étrangères et au premier ministre des pays en voie de développement, ils seraient très fâchés si le Canada organisait un projet agricole et faisait venir des agronomes japonais pour l'administrer—très fâchés, ce n'est pas du tout ce qu'ils veulent.

Mr. Shortliffe: Monsieur Breau, je veux juste ajouter une petite note, parce que vous utilisez certaines expressions de manière interchangeable. Je pense qu'il y a une très grande différence entre la politique d'aide conditionnelle, appliquée par l'instrument du programme bilatéral, et le niveau d'aide conditionnel dans l'ensemble du programme d'aide. L'ensemble du programme d'aide n'est pas conditionnel à 80 p. 100.

Mme Catley-Carlson: Uniquement l'aide bilatérale.

Mr. Shortliffe: Uniquement l'aide bilatérale.

Le président: Oui, je comprends bien.

Mais je veux donner un peu de temps à mon ami Girve Fretz.

Mme Catley-Carlson: Vous avez parlé des crédits dans l'aide de programmes. Voulez vous que . . .

Le président: Oui, mais très brièvement.

Mme Catley-Carlson: Très brièvement.

[Text]

The Chairman: Well, you have seen Mr. Strong's testimony...

Mrs. Catley-Carlson: Yes, I have.

The Chairman: ... and without discussing the value and purity of program aid, at least to half way, which was an alternative to tied aid, he said, if you cannot get away from tied aid.

Mrs. Catley-Carlson: It is not an alternative to tied aid because program aid can be tied or untied. Basically, all it says to a country is, "Here is \$15 million and you can use it as a credit." If it is untied, it is a cheque; if it is tied, it says, "Here is \$15 million which we agree you will use for the purchase in Canada of: commodities, mining equipment, wheat" et cetera, et cetera, et cetera. It is just a device.

About half-a-billion dollars' worth of project aid is already in existence. We are running a great deal of it, which I am afraid might disappoint Mr. Strong, who, I think, thinks that we have not quite cottoned on to this instrument and therefore could remove half of CIDA by using it. We are already using it to a very big extent.

The Chairman: Half-a-billion of programming?

Mrs. Catley-Carlson: Yes.

The Chairman: In the bilateral program?

Mrs. Catley-Carlson: Yes.

The Chairman: Fifty per cent of...

Mrs. Catley-Carlson: No, not on a yearly basis; but there are 41 lines of credit operating at the moment worth half a billion dollars. These are in all areas: water supply equipment; health education; agriculture and public works equipment; forestry equipment; agriculture; forestry; aluminum; coins; copper; potash; wood pulp; zinc; fertilizer loam; fertilizer potash; industrial machinery; mining-drilling equipment; services and equipment. And these are for every country: Algeria; Ivory Coast; Columbia; El Salvador; Honduras; Bangladesh; India; Pakistan; et cetera.

So there are lines of credit in use all over the world. They are a useful mechanism but they are not a policy-oriented mechanism. So, for example, if you want to channel aid to the poorest, a line of credit will give you absolutely no guarantee that you have done anything about the poorest because the government can use a line of credit to purchase pretty well what it wants; to do what it wants, when it wants. But you can tie it or untie it.

The Chairman: We will maybe come back to it later, but I want to give Girve Fretz a chance for some questions.

Girve.

• 1715

Mr. Fretz: Thank you, Mr. Chairman.

What is the ratio of CIDA personnel in Canada to those in the field?

[Translation]

Le président: Eh bien, vous avez vu le témoignage de M. Strong...

Mme Catley-Carlson: Oui, je l'ai vu.

Le président: ... et sans parler de la valeur et de la pureté de l'aide de programme, il faudrait diviser moitié-moitié, pour remplacer l'aide conditionnelle, disait-il, s'il n'est pas possible de la supprimer complètement.

Mme Catley-Carlson: Il ne s'agit pas d'une alternative, parce que l'aide de programme aussi peut être conditionnelle ou inconditionnelle. Essentiellement, tout ce que l'on dit à un pays, c'est: «voici 15 millions de dollars, que vous pouvez utiliser comme crédit.» Si l'aide est inconditionnelle, vous avez un chèque; si elle est conditionnelle, cela revient à dire: «Voici 15 millions, et nous sommes d'accord que vous allez utiliser cette somme pour acheter au Canada des denrées, des équipements miniers, du blé» etc. etc. etc. Ce n'est qu'un instrument.

Il y a déjà en place environ un demi-milliard de dollars d'aide de projet. Nous en faisons beaucoup, ce qui, je le crains, peut décevoir M. Strong; il pense, je crois, que nous ne sommes pas assez familiers avec cet instrument, et par conséquent, qu'il pourrait supprimer la moitié de l'ACDI grâce à lui. Nous l'utilisons déjà beaucoup.

Le président: Un demi-milliard de programmes?

Mme Catley-Carlson: Oui.

Le président: Dans le programme bilatéral?

Mme Catley-Carlson: Oui.

Le président: 50 p. 100 de...

Mme Catley-Carlson: Non, sous forme annuelle; mais il y a 41 crédits en place à l'heure actuelle, qui valent un demi-milliard de dollars. Et dans tous les domaines: équipement d'induction d'eau; éducation sanitaire; équipement agricole et de travaux publics; équipements forestiers; agriculture, industrie forestière; aluminium; pièces de monnaie; vivres; potasse; pâte à papier; engrais; potasse d'engrais; machinerie industrielle; équipement de mine et forage; services et biens. Et il y en a dans tous les pays: Algérie; Côte d'Ivoire; Colombie; Salvador; Honduras; Bangladesh; Inde; Pakistan; etc.

Ainsi, nous avons des systèmes de crédit installés dans le monde entier. C'est un mécanisme utile, mais pas un mécanisme de politique. Ainsi, par exemple, si vous voulez orienter l'aide vers les plus pauvres; un crédit de ce genre ne vous donnera absolument pas de garantie que vous avez fait quelque chose pour les plus pauvres, parce que le gouvernement peut utiliser son crédit pour acheter à peu près ce qu'il veut; pour faire ce qu'il veut; quand il le veut. Mais il est possible de rendre ce crédit conditionnel ou inconditionnel.

Le président: Nous y reviendrons peut-être plus tard, mais je veux donner à Girve Fretz l'occasion de poser quelques questions.

Girve.

M. Fretz: Merci, monsieur le président.

Quel est le rapport des effectifs de CIDA au Canada et sur place?

[Texte]

Mrs. Catley-Carlson: Roughly 950 at home and 52 working directly on the Canadian government pay cheque abroad; about 1,000 working as co-operants and an untold number working for Canadian companies, et cetera, being paid by CIDA.

Mr. Fretz: How many at home again, please?

Mrs. Catley-Carlson: At home, 995.

Mr. Fretz: And the overseas figure again is what?

Mrs. Catley-Carlson: There are 52 on the Canadian government pay roll from CIDA; another 30-up in External Affairs; up to 1,000 people hired by CIDA in conjunction with different projects but not on the government pay roll; that is, paid by the Canadian government but not pay roll people.

Mr. Fretz: Okay. Thank you.

To what degree do you think the man or woman in the street is interested in Canada's aid and development?

Mrs. Catley-Carlson: My colleague says "Not enough".

I think almost everybody has his view. Opinion polls that we have taken certainly show that people do have a view. A few years back, 78 per cent of Canadians approved of the aid program, and prior to that, 85 per cent thought we should give more, but that figure certainly has been dropping in the last few years. The last time a poll was done, not by us but by Global, I think it was, it was roughly split 50 per cent between those who felt we should give more and those who thought we were doing about the right amount now.

Mr. MacGuigan's speech in New York has prompted really an avalanche of mail from people saying that we should do more; so those people in the street are writing letters. The feeling that we get within the agency is that most Canadians at least know that there is a program and they are fairly well split on whether it ought to grow or not.

Mr. Fretz: Do you think that we could use more volunteers in the NGOs?

Mrs. Catley-Carlson: Yes.

Mr. Fretz: I wonder if our aid could ever include more of a person-to-person stance?

Mrs. Catley-Carlson: I think it already does, and this has been one of the matters in front of the committee that has quite fascinated me, the idea that the Canadian government aid was somehow not people-to-people and that NGO aid was people-to-people.

I presume what you are talking about is the bilateral aid. I just have Ghana in front of me because that is the one that I have opened up here. This is a bilateral program: this is government-to-government.

We have a \$20 million project that we are talking about doing in the northern region development. That is an integrated development-planning program that will be sort of roads,

[Traduction]

Mme Catley-Carlson: Environ 950 au Canada et 52 travaillant directement à la paie du gouvernement canadien à l'étranger; environ 1,000 travaillant comme coopérants, et un nombre inconnu de gens qui travaillent pour les compagnies canadiennes etc., qui sont payées par l'ACDI.

M. Fretz: Combien y en a-t-il ici, pouvez vous répéter s'il vous plaît?

Mme Catley-Carlson: Au Canada, 995.

M. Fretz: Et le chiffre pour l'outremer?

Mme Catley-Carlson: Il y a 52 employés du gouvernement canadien à l'ACDI à l'étranger; à peu près 30 de plus aux Affaires extérieures; environ 1,000 personnes employés par l'ACDI en conjonction avec plusieurs projets, mais non à l'emploi du gouvernement; c'est-à-dire, ils sont payés par le gouvernement canadien, mais ne sont pas à sa solde.

M. Fretz: D'accord, merci.

Dans quelle mesure pensez-vous que l'homme ou la femme de la rue s'intéresse à l'aide du Canada au développement?

Mme Catley-Carlson: Mon collègue dit: «Pas assez».

Je pense que chacun pratiquement a son idée personnelle là-dessus. Les sondages d'opinion que nous avons indiquent certainement que les gens ont un point de vue. Il y a quelques années, 78 p. 100 des canadiens approuvaient le programme d'aide, et, avant cela, 4 ou 5 p. 100 d'entre eux pensaient que nous devrions donner plus, mais ce chiffre a certainement baissé au cours des quelques dernières années. La dernière fois qu'il y a eut un sondage d'opinion sur ce sujet, pas par nous, mais, je pense, par Global, il y avait une division à peu près égale entre ceux qui pensaient qu'il faudrait donner plus et ceux qui pensaient que notre contribution était à peu près juste maintenant.

Le discours de M. MacGuigan à New York a déclenché véritablement une avalanche de lettres de gens qui disent que nous devrions faire plus, ainsi donc, ces gens de la rue nous écrivent. L'impression que nous avons, à l'agence, c'est que la plupart des canadiens, savent au moins qu'il existe un programme, et la division est assez égale quant à savoir s'il faut l'augmenter ou pas.

M. Fretz: Pensez-vous qu'il serait possible d'utiliser plus de volontaires dans les ONGs?

Mme Catley-Carlson: Oui.

M. Fretz: Je me demande si notre aide pourrait comporter plus de relations personnelles?

Mme Catley-Carlson: Je pense que c'est déjà le cas, c'est là une des questions auxquelles s'adresse le comité qui a particulièrement attiré mon attention: cette idée que l'aide du gouvernement canadien, pour ainsi dire, n'est pas 'personne-à-personne', alors que l'aide des ONGs était 'personne-à-personne'.

J'imagine que ce dont vous parlez c'est l'aide bilatérale. J'ai sous les yeux le Ghana, tout simplement parce que c'est là que j'ai ouvert mon dossier. Il s'agit d'un programme gouvernement à gouvernement.

Nous sommes en train d'envisager un projet de 20 millions de dollars pour le développement de la région du nord, il s'agit d'un programme de planification du développement intégré qui

[Text]

basic housing construction, pharmacies, lines of credit, building schools, et cetera. It is very people-to-people. We help the people to learn to build the schools, the buildings, the roads, and also give them technical assistance so that they will be able to operate them.

Aquaculture: how to raise fish. You cannot do that without instructors out there on a day-by-day basis, doing the people-to-people business.

Upper region water: again, that is people coming into villages. Now we ask them where they would like the well, but I think before we had an idea we knew better. And there is nothing as basic as water affecting the lives of everybody in the village—the fact that they are actually getting access to water.

The upper region health project, which is in the planning phase, will be a series of small clinics and dispensaries, basically using people whom the headmen in the village will appoint to take on a paramedical role.

The mission-assisted fund is totally people-to-people. That is using money to help small groups in the country add that missing ingredient, whether it is a jitney van to take them to market to get their produce there or a school bus or a set of bicycles.

Agricultural training: another third of a million dollars there. That is taking in students: that is very people-to-people. The Guelph project in Lagon—I wish I knew what that is but I do not.

• 1720

The dairy project: that is people to cows, I suppose; but it is very definitely Canadian dairy expertise being applied to help small farmers in the region. Grains development; warehousing; the Massay Technical Institute—that is Canadian teachers, teaching teachers how to do technical training.

Regional water, again; water utilization study; small scale irrigation—that is again people going out on the village level and looking at very small irrigation projects.

I have got five more pages for Ghana alone but I hope that those two pages tell you that those projects are not high technology: people-ignoring projects, if such a thing exists. They are very much looking at the life of people in villages and trying to make it better.

Mr. Fretz: In this past week, I have talked to a young couple who had served in a country in Africa—I have forgotten where it was in Africa. I also talked to a man who had served for a number of years in Crète. The couple and this man had both served with NGOs and this, in part, was the thrust of the information that they wanted to share with me, that in our aid we should have more of a person-to-person thrust and stance—the word that I used.

One of the points that was brought out by the young couple was that there might be some way of them maintaining a

[Translation]

comprendra routes, construction, logements de base, pharmacies, crédits, construction d'écoles, etc. C'est tout à fait personne à personne. Nous aidons les gens à apprendre comment construire les écoles, les bâtiments, les routes, et nous leur donnons également les techniques, pour qu'ils sachent comment les utiliser.

Aquaculture, comme élever le poisson, on ne peut pas faire cela sans instructeurs sur place quotidiennement, interagissant personne-à-personne.

Eau pour la région supérieure: là encore, ce sont des gens qui vont dans les villages. Maintenant, nous leur demandons où ils veulent forer le puits, je pense que jadis nous pensions que nous avions les meilleures idées. Et il n'y a rien d'aussi fondamental que l'eau, qui affecte la vie de chacun dans le village—ce fait qu'ils vont effectivement avoir accès à l'eau.

Le projet sanitaire pour la région supérieure, qui en est à la planification, sera une série de petites cliniques et de dispensaires, et qui essentiellement emploiera des gens, nommés par les chefs de villages, en qualité de personnel paramédical.

Ce fond, assisté par la mission, est entièrement personne-à-personne. On utilise de l'argent pour aider des petits groupes, dans le pays, à ajouter l'élément manquant, qu'il s'agisse d'une camionnette pour les amener au marché vendre leurs légumes, ou bien d'un autobus scolaire, ou d'un ensemble de bicyclettes.

Formation agricole: un autre tiers de million de dollars. On y reçoit des étudiants: tout à fait personne-à-personne. Le projet de Guelph à Lagon—j'aimerais savoir ce que c'est, mais je ne le sais pas.

Le projet de laiterie: on pourrait dire peut-être que c'est personne-à-vache; mais, sans aucun doute, c'est l'application de l'expertise canadienne dans le domaine de la laiterie, pour aider les petits fermiers de la région. Développement des céréales; entrepôts; l'Institut technique Massey—il s'agit d'enseignants canadiens, qui apprennent à d'autres enseignants comment assurer une formation technique.

Système d'eau régional, encore; étude de l'utilisation de l'eau; irrigation à petite échelle—il s'agit encore de gens qui sont actifs au niveau du village, et envisagent des petits projets d'irrigation.

J'ai encore 5 pages sur le Ghana, j'espère que ces 2 pages vous font bien voir que ces projets ne sont pas des projets à technologies avancées: des projets qui ignorent les personnes, si ce genre de chose existe. Il s'agit tout à fait d'examiner la vie des gens dans les villages et d'essayer de l'améliorer.

M. Fretz: Au cours de la semaine dernière, j'ai parlé à un jeune couple qui a travaillé dans un pays en Afrique—j'ai oublié quel était le pays. J'ai également parlé à un homme qui a travaillé pendant plusieurs années en Crète. Le couple et cet homme travaillaient dans des ONGs, et c'était là en partie l'idée de ce qu'ils voulaient me dire, que dans notre aide nous devrions mettre plus l'accent sur les rapports personne à personne.

Une des remarques du couple était que l'on pourrait trouver un moyen leur permettant de s'assurer un fonds de retraite en

[Texte]

pension while they were away. For example, they come back and there has been no way to maintain a pension.

They received, from the organization that they were with, their board, food and housing, and they each received \$40 a month for personal expenses, luxuries; and yet while they were gone, a pension was not maintained. The suggestion was made by them that the government do something along that line or deposit each month in the bank, in an account for them, \$25 or \$30 a month, something like that. Otherwise, because of inflation, they come back and really do not have that much.

The motivation, I think, probably for all the people who are involved in the NGOs, is that they really want to be there for humanitarian reasons; and if we could somehow do something to assist these people and encourage them, I think it would be a two-way street.

The people would be going out there—and you gave us some examples of the big projects, but surely to goodness there have to be many small projects—and they are doing these. These ordinary people would then come back home, would speak to the Rotary clubs, to the service clubs, to the women's groups, and would speak in churches, and from this itself, from the reports they would give and in the course of conversation, people would learn and their interest would be heightened and sharpened.

I think it would do much not only to assist people themselves, Canadian, in building up their own self-image and their own self-worth but would create that interest within the Canadian public which I think needs to be heightened and needs to be sharpened.

I think, as a committee, we need to look into that area and I would just like your response to what I have just said.

Mrs. Catley-Carlson: If I could add something, it might be a very practical suggestion to add things like the pension business. At the moment, there are probably 130 good civil service reasons why that cannot possibly be done, but it strikes me as the kind of rather practical step that might actually to encourage more volunteers to get out in the field.

Mr. Fretz: Incidentally, these people that I talked to, while I think they would like me to think that they are ordinary people, each of them is educated. One is working on his doctorate, and yet they were there, I think, for the right motives.

I would like to ask you another question: how do you feel about CIDA's fiscal policy? Do you think there should be any changes made?

Mrs. Catley-Carlson: What aspects of it?

Mr. Fretz: I am thinking about the inability to carry over a surplus from one year to the next. There is a cut-off date and ...

Mrs. Catley-Carlson: Lapsing funds.

Mr. Fretz: Yes. I am concerned about that, and would like your reaction to that statement.

[Traduction]

leur absence du pays. Par exemple, lorsqu'ils reviennent, ils n'ont pas eu le moyen d'entretenir leur fonds de retraite.

Ils ont reçu, de l'organisation dans laquelle ils travaillaient, leur alimentation et leur logement, et ils avaient chacun 40 dollars par mois pour leurs dépenses personnelles, leurs petits luxes personnels; et pourtant, en leur absence, leur fonds de retraite n'était pas entretenu. Ils ont suggéré que le gouvernement pourrait prendre des mesures dans ce domaine, par exemple déposer chaque mois à la banque dans un compte réservé à eux, 25 ou 30 dollars, ou quelque chose comme ça. Si non, étant donnée l'inflation, lorsqu'ils reviennent ils n'ont pas grand-chose.

Je pense que la motivation sans doute de tous ceux qui participent aux ONGs, est de travailler dans ces pays pour des raisons humanitaires; si nous pouvions faire quelque chose pour les aider et les encourager, ceci aurait des effets dans les deux sens.

Les gens pourraient aller dans ces pays—vous nous avez donné quelques exemples des grands projets, mais sans aucun doute il faut également beaucoup de petits projets et ce sont eux qui s'occupent de ces projets-là. Ces gens ordinaires pourraient alors revenir, faire des conférences dans les Rotary Clubs, les clubs de services, des groupes de femmes, parler dans les églises, et ceci même, les rapports qu'ils présenteraient et leurs conversations, apprendraient des choses aux gens, ce qui augmenterait et aiguiserait leur intérêt.

Je pense que ceci ferait beaucoup non seulement pour aider les gens eux-mêmes, les Canadiens, à améliorer leur propre image et leur estime d'eux-mêmes, mais créerait également à l'intérieur du public canadien l'intérêt qu'il est nécessaire d'augmenter et d'aiguiser.

En tant que comité, je pense qu'il nous faut considérer ce domaine, et j'aimerais que vous me disiez quelle est votre réaction à ce que je viens de dire.

Mme Catley-Carlson: Je pourrais peut-être dire quelque chose de plus: ce serait une suggestion très pratique que d'ajouter des choses comme cette affaire de retraite. A l'heure actuelle, il y a probablement 130 bonnes raisons de fonction publique qui empêchent de réaliser cela, mais ceci me semble être le genre de mesure tout à fait pratique qui pourrait de fait encourager beaucoup plus de volontaires à se rendre sur place.

M. Fretz: Incidemment, ces gens à qui j'ai parlé, qui voudraient sans doute être considérés comme des gens ordinaires, ont une bonne éducation. L'un travaille à son doctorat, et pourtant, ils étaient là-bas, je pense, pour les bonnes raisons.

J'aimerais vous poser une autre question. Que pensez-vous de la politique fiscale de l'ACDI? Pensez-vous qu'il faudrait y apporter des changements?

Mme Catley-Carlson: Quels aspects de cette politique?

M. Fretz: Je pense au fait qu'il est impossible de transférer un excédent d'une année à la suivante. Il y a une date limite ...

Mme Catley-Carlson: Des fonds non-transférables.

M. Fretz: Oui, et ceci me cause des soucis, j'aimerais avoir votre réaction.

[Text]

• 1725

Mrs. Catley-Carlson: I think I am probably a little ambivalent. I would be lynched by my senior colleagues if I ever tried to defend lapsing funds because obviously they concern us greatly.

It is very difficult to run a program when you have ordered machinery and it has not been delivered because of a strike, a hurricane, or because the boat did not get there, and yet the money that you were going to pay for it was in this fiscal year. As the machinery did not get there until the next fiscal year, your rules and regulations tell you that that is chargeable to the new fiscal year; but in fact you have got to pay for it out of the old fiscal year. It gets very difficult to run a program in 80 countries under those conditions.

At the same time, the lapsing fund has brought a great deal of discipline to government expenditures and we have developed very sophisticated ways of managing our program, in part, because of it, and I think other government departments have, too.

So, that is a bit of a schizophrenic answer. In pure development terms, the abolition of the lapsing vote would probably be very helpful, but there are other factors to be taken into account with that.

Mr. Fretz: In conclusion, I would like to go back to the probably fabricated illustration about the \$60 million tunnel which eventually cost \$100 million.

Mrs. Catley-Carlson: It was real.

Mr. Fretz: Okay, real.

I question that. It would seem to me that if a tunnel were going to be constructed, there would be a binding contract; and so I really do not see the legitimacy of your story. It would seem to me that there would be a contract binding the country to the \$60 million contract and if they have gone into the hole—pardon the pun—on the deal, well, that is their loss.

Mrs. Catley-Carlson: I am not aware of a single company in the world who will work in Africa on other than cost-plus.

Mr. Shortliffe: Or Asia.

Mrs. Catley-Carlson: Cost-plus period.

Mr. Fretz: Thank you, Mr. Chairman.

The Chairman: Mr. Miller, do you have a question?

Mr. Miller: Yes, just two.

I do not want to make one more turn of the broken record on tied aid but really this one is just a question of information in terms of studying this question.

You have argued that tied aid is an extremely effective way of interesting Canadians in the aid program and encouraging Canadian presence in developing countries. Would CIDA's study of the aid programs in a variety of countries support the proposition that the higher the level of tying, the greater the general public interest in development programs and the greater the presence of citizens in those developing countries; and conversely, that to the extent that there is untying, you find

[Translation]

Mme Catley-Carlson: Je pense que j'ai des sentiments un peu ambivalents. Je me ferai prendre haut et court par mes collègues, si j'essayais de défendre l'idée des fonds non-transférables, car il est évident qu'ils nous causent beaucoup de problèmes.

Il est très difficile d'administrer un programme, lorsque vous commandez des machines, et qu'elles ne sont pas livrées à temps à cause d'une grève, d'un ouragan, ou que le bateau n'arrive pas; l'argent que vous consacrez à ces machines est dans cette année fiscale. Comme les machines n'arrivent que l'année fiscale suivante, vos règlements vous disent qu'il faut imputer ces machines à la nouvelle année fiscale; mais en fait, vos fonds de paiement font partie de l'année fiscale précédente. Il devient très difficile d'administrer un programme dans 80 pays dans ces conditions.

Et pourtant, le système des fonds non-transférables a introduit beaucoup de discipline dans les dépenses gouvernementales, et nous avons mis au point des moyens très élaborés pour gérer notre programme, en partie à cause de cela; je pense que c'est également le cas dans d'autres parties du gouvernement.

Ainsi, vous avez une réponse un peu schizophrène. En ce qui concerne purement le développement, l'abolition des crédits non transférables serait probablement très utile, mais il existe d'autres facteurs à prendre en compte.

M. Fretz: En conclusion, je voudrais revenir à cette illustration, probablement inventée, du tunnel de 60 millions qui en est arrivé à coûter 100 millions.

Mme Catley-Carlson: C'est un cas réel.

M. Fretz: D'accord, réel.

Je mets ce genre de choses en question. Il me semble que si l'on doit construire un tunnel, il s'agit d'un contrat liant; et je ne vois donc pas comment votre histoire pourrait être légitime. Il me semble que le pays devrait être lié par ce contrat, à 60 millions, et s'ils ont un trou—excusez le jeu de mots—tant pis pour eux.

Mme Catley-Carlson: Je ne connais pas une seule compagnie au monde qui veuille travailler en Afrique dans des conditions autres que coût plus pourcentage.

M. Shortliffe: Ou en Asie.

Mme Catley-Carlson: Coût plus pourcentage, c'est tout.

M. Fretz: Merci, monsieur le président.

Le président: Monsieur Miller, avez-vous une question?

M. Miller: Oui, deux.

Je ne veux pas ressasser cette histoire d'aide conditionnelle, mais il s'agit vraiment d'une question d'information pour étudier la question.

Vous nous avez présenté l'argument que l'aide conditionnelle est une manière extrêmement efficace d'intéresser les canadiens aux programmes d'aide et d'encourager la présence canadienne aux pays en voie de développement. L'étude menée par l'ACDI sur les programmes d'aide dans divers pays vient-elle à l'appui de cette proposition que plus le niveau d'aide conditionnelle est fort, plus fort est l'intérêt du grand public pour les programmes de développement, et plus grande est la

[Texte]

countries which have less interest in these questions and give less strong public support to development programs. Do you think that a comparison of the major aid donors would support that kind of thing?

Mrs. Catley-Carlson: No, I do not.

Mr. Miller: Secondly, and this goes really to the whole question of evaluation: I think you have brought out very, very well, and strongly, that this is an extremely fluid and changing field in which the orthodoxy of one day becomes the heresy of the next, and so on. Apart from how evaluation is carried on within the agency, it seems to me that there are two quite distinct functions for evaluation. One is the managerial one, to try and do the job better; the second is the credibility function: in other words to convince those audiences out there that you are doing the job well.

On the second question, it has been suggested by a number of witnesses that there ought to be far more public involvement in this country, and perhaps parliamentary involvement, on a continuous basis in looking not just at the global picture but at particular Canadian programs, whether it is food aid or is bilateral, or is in one region or another. Would you say that we ought to move in that direction, that there ought to be far more public, and perhaps, specifically, continuous parliamentary involvement, in perhaps not the planning process but in setting objectives, examining the way in which the program works, and so on?

Mrs. Catley-Carlson: Let me take this from the evaluation end first of all.

I think you very correctly identified the uses to which evaluation could be put. If you wanted to use instruments which were designed with a managerial readership in mind for public use, you would be saying, in essence: create two instruments.

• 1730

If we do a program in country *X* and we evaluate how it went, sometimes we make mistakes, but because of the nature of development, the problems are quite often associated with country *X*'s performance and so therefore our evaluation reports are usually really unsparing on both sides.

In pure foreign policy terms, we really could not let out reports that were critical of others: we can let out reports critical of ourselves. So we would be having to prepare different instruments.

You asked: should parliamentarians and the public get involved in these? Parliamentarians, I would say, because I do not see any reason why parliamentarians should not be aware of the difficulties in working in these countries; and I would welcome parliamentarians reading our evaluation reports on

[Traduction]

présence des citoyens dans ces pays en voie de développement; et inversement, dans la mesure où l'aide devient inconditionnelle, vous avez des pays qui sont moins intéressés à ces questions, et apportent moins d'appui au programme de développement. Vous pensez que ce genre d'idée serait appuyée par une comparaison des donateurs principaux?

Mme Catley-Carlson: Non, je ne pense pas.

M. Miller: Deuxièmement, et ceci s'adresse véritablement à toute la question de l'évaluation: je pense que vous avez indiqué très très bien, et très fortement, qu'il s'agit d'un domaine extrêmement fluide et changeant, dans lequel l'orthodoxie d'un jour devient l'hérésie du lendemain, etc. Mise à part la manière dont l'évaluation est effectuée à l'intérieur de l'agence, il me semble que l'évaluation doit remplir deux fonctions très distinctes. Une est la fonction de gestion, pour essayer de mieux faire le travail, l'autre est la fonction de crédibilité: autrement dit, il faut convaincre les audiences extérieures que vous faites bien votre travail.

Pour cette deuxième question, un certain nombre de témoins ont suggéré qu'il faudrait une participation beaucoup plus forte du public, de ce pays, et peut-être du Parlement, de manière continue, et non seulement pour considérer l'ensemble du tableau, mais pour examiner des programmes canadiens particuliers, qu'il s'agisse d'aide alimentaire, de programmes bilatéraux, ou de programmes dans une région ou une autre. Pensez-vous que nous devrions nous orienter dans cette direction, qu'il doit y avoir beaucoup plus de participation du public, et peut-être plus spécifiquement une participation continue du Parlement, peut-être pas au niveau de la planification, mais dans l'établissement des objectifs, dans l'examen du fonctionnement du programme etc.?

Mme Catley-Carlson: Je vais d'abord m'adresser à la question de l'évaluation.

Je pense que vous avez identifié très correctement les usages de l'évaluation. Si vous voulez utiliser pour le public des instruments conçus à l'usage des cadres vous parlez en fait de créer deux instruments.

Si nous avons un programme dans le pays *X* et que nous évaluons son histoire, nous faisons parfois des erreurs, mais, étant donnée la nature du développement, les problèmes sont souvent associés à la performance du pays *X*, et par conséquent nos rapports d'évaluation sont souvent très exigeants des deux côtés.

Du point de vue de la pure politique étrangère, nous ne pourrions certainement pas publier des rapports qui critiquent les autres. Nous pouvons publier des rapports qui nous critiquent nous-mêmes. Ainsi, il faudrait préparer des instruments différents.

Vous avez posé la question: Les parlementaires et le public devraient-ils participer à cela? Les parlementaires, je dirais oui, parce que je ne vois pas de raison que les parlementaires ne soient pas au courant des difficultés du travail de ces pays, et je serais fort heureuse que les parlementaires lisent nos

[Text]

the same basis that they have access to country program reports. The public, I would say no, simply because we would have to create yet another set of reports.

Mr. Shortliffe: More bureaucrats.

Mrs. Catley-Carlson: More bureaucracy—you know, more staff.

But I think what you were saying is: should we not be designing some instruments, whether evaluation or whatever, to increase public awareness of—I think was your first question—and secondly, possibly parliamentary participation in, the whole policy formulation.

On the first part, on the public awareness, yes, I think we should. You asked about what to do with new money and I said, use it for traditional uses. I advocated the bilateral; but I think the one I would add is putting money into public awareness.

The futurist meeting tonight will certainly give us some clues as to what kind of reaction the minister gets. We have got a public participation program which we fund through the NGOs and it is certainly doing a good job, but I have a major question mark over whether that is enough. I think that we do need some public awareness about the whole development challenge.

Parliamentary involvement: I would be happy to have parliamentary involvement in the aid program. We have been trying for years—Jack Shea has been trying assiduously—to get a travel program which would allow some MPs from both sides of the house to go and look at some aid projects so that they could get an idea of what is going on with projects and what the real and practical difficulties are. Each time we have had this set up in the recent past, either there has been an election or something has gone agley with that one.

Involved in management: possibly less useful in the sense that management tends to be a long string of small decisions which, taken consecutively, have impact but usually are not of the calibre to warrant parliamentary involvement in.

The Chairman: Okay.

Do you have any more questions, Bob?

Mr. Ogle: No, thanks.

The Chairman: You have had enough.

Well, we have gone through an awful lot of stuff and I do not know that we should get into it any further. You have answered our questions on tying. I was a little bit of the devil's advocate on that one because I tend to argue with those who come before us saying that we should untie by saying, why the hell should we untie? The reason I wanted to question you on that was because I would like, whenever I see a group of businessmen and hear them give reasons as to why they want a

[Translation]

rapports d'évaluation de la même façon qu'ils peuvent lire les rapports sur les programmes dans les pays. Je dirais non pour le public, tout simplement parce qu'il nous faudrait produire tout un autre ensemble de rapports.

M. Shortliffe: Encore des bureaucrates.

Mme Catley-Carlson: Encore de la bureaucratie—vous savez, encore du personnel.

Mais je pense qu'en arrière de ce que vous dites il y avait cette idée: ne devrait-on pas prévoir des instruments, qu'il s'agisse de l'évaluation ou d'autre chose, pour augmenter la conscience qu'a le public—je pense que c'était là votre première question—et deuxièmement peut-être augmenter la participation parlementaire à toute la formulation des politiques.

En ce qui concerne la première partie, la conscience du public, je pense qu'effectivement nous devrions le faire. Vous nous avez demandé ce que l'on pourrait faire avec les nouveaux fonds, et j'ai dit qu'on pourrait l'utiliser pour l'usage traditionnel. Je me suis déclarée en faveur du programme bilatéral; et je pense qu'un usage que j'aimerais ajouter, c'est de contribuer à la conscience du public.

La réunion de futurologie de ce soir nous donnera certainement quelques indications sur le genre de réactions aux discours des ministres. Nous avons un programme de participation, que nous finançons par l'intermédiaire des ONGs, et qui fait certainement beaucoup de bien, mais quant à savoir si c'est suffisant, j'ai un gros point d'interrogation. Je pense qu'il faut que le public ait beaucoup plus conscience de tout le défi du développement.

Pour la participation parlementaire: je serais heureuse de voir les parlementaires participer aux programmes d'aide. Il y a des années que nous essayons—Jack Shea essaye de manière assidue—d'organiser un programme de voyages qui permettrait à certains députés des deux côtés de la Chambre d'aller examiner sur place certains projets d'aide, pour pouvoir avoir une idée de ce qui se passe dans les projets, et quelles sont les difficultés réelles et pratiques. Chaque fois que nous avons organisé quelque chose comme ça, les quelques dernières années, il y a eu une élection ou quelque chose est allé de travers.

Participation à la gestion: cela est peut-être moins utile, en ce sens que la gestion a tendance à constituer d'une longue chaîne de petites décisions qui, prises l'une à la suite de l'autre, ont de l'importance, mais qui d'ordinaire ne sont pas d'un calibre suffisant pour justifier la participation du Parlement.

Le président: D'accord.

Avez-vous d'autres questions, Bob?

M. Ogle: Non merci.

Le président: Vous en avez assez.

Eh bien, nous avons couvert toutes sortes de choses, et je ne sais pas si nous devrions aller plus avant. Vous avez répondu à nos questions sur l'aide conditionnelle. J'ai joué un peu l'avocat du diable sur cette question, parce que j'ai tendance à réagir à ceux qui nous disent qu'il faut augmenter l'aide inconditionnelle en leur demandant pourquoi diable? La raison que j'avais pour vous poser des questions là-dessus était la suivante: chaque fois qu'un groupe d'hommes d'affaires me

[*Texte*]

tied program, and because I think parliamentarians have to be concerned, to ask the question on drawing the line somewhere as to where it is going to be a trade promotion program and where it will be an aid program.

Mrs. Catley-Carlson: There is another aspect, too. Ask them what they are doing about trade promotion once they have got the CIDA contract: that is the part that bothers me.

The Chairman: What do you mean there?

Mrs. Catley-Carlson: What they are doing about trade promotion once they have got a CIDA contract in that area.

If a Canadian company has three major projects in an area, have they set up an office, have they appointed an agency? I mean, I do not think it should be automatic. I support tied aid; but I also support Canadian companies then doing something to exploit the opportunities that the aid program gives them to go and look around.

The Chairman: As a politician, I would like to be able to have an untied program—I would like to be able to have one: it would be a sign of maturity, of confidence. But I would also like to have the best of both worlds and to be assured also that my commercial interests would be protected.

• 1735

I hate to see us having to have that kind of rule and I was searching my mind for ways—and that is why I wanted the defence of the tied program. We have had the defence of it, and I am not sure that there are many more questions that I can throw at you to see if there can be any more elements of the defence. But I think it is a question that is going to be around for a long time, as to why it is that we need to have that rule.

To argue for more bilateral relationships is one thing. I can buy that a lot quicker than I can buy the need for having tied aid because, to me, it is a bit of an admission that you are not as good as the next guy—or at least there is a danger that you can be perceived that way.

I would like to ask you a final question because it deals with this a little bit. Does it happen that other countries, with whom we are in competition as donor countries, for example, or in competition for business in the Third World, will use their aid program as a lever to get business?

Mrs. Catley-Carlson: Yes.

The Chairman: And we do not do that?

Mrs. Catley-Carlson: According to our commercial community, not as much as we should.

Mr. Shortliffe: Or as much as some of the other donor countries allegedly are doing.

[*Traduction*]

donne des raisons pour avoir un programme d'aide conditionnelle, je pense que les parlementaires doivent se préoccuper de demander où placer la limite; il faut savoir si nous avons un programme de promotion commerciale ou si nous avons un programme d'aide.

Mme Catley-Carlson: Il y a également un autre aspect. Demandez-leur ce qu'il font pour la promotion commerciale une fois qu'ils ont obtenu le contrat de l'ACDI: c'est là ce qui m'embête.

Le président: Qu'est-ce que vous voulez dire?

Mme Catley-Carlson: Qu'est-ce qu'ils font pour la promotion commerciale une fois qu'ils ont obtenu un contrat de l'ACDI dans ce domaine?

Si une compagnie canadienne a trois projets importants dans une région, est-ce qu'ils établissent un bureau, est-ce qu'ils nomment un agent? Je ne pense pas que cela devrait être automatique. J'appuie l'aide conditionnelle; mais je pense également que les compagnies canadiennes devraient alors faire quelque chose pour exploiter les possibilités ouvertes par le programme d'aide, pour aller faire de la reconnaissance sur place.

Le président: En tant que politicien, j'aimerais avoir un programme d'aide inconditionnelle—j'aimerais pouvoir en avoir un: ce serait un signe de maturité, d'assurance. Mais j'aimerais aussi avoir l'autre avantage, et être assuré que mes intérêts commerciaux sont protégés.

J'ai horreur de voir qu'il est nécessaire d'avoir ce genre de règle, et je m'efforçais de trouver des moyens—c'est pourquoi je voulais entendre la défense du programme d'aide conditionnelle. Nous avons entendu cette défense, et je ne sache pas qu'il y ait beaucoup d'autres questions que je puisse vous adresser, pour détecter la possibilité d'autres éléments de défense. Mais je pense que ce genre de question restera avec nous pendant longtemps: pourquoi avons-nous besoin de cette règle?

C'est une chose que de proposer plus de relations bilatérales. Je peux accepter cela beaucoup plus vite que la nécessité de l'aide conventionnelle, parce qu'en ce qui me concerne, cela revient un peu à admettre que nous ne sommes pas aussi bons que le voisin—ou du moins qu'il y a un certain danger que l'on nous perçoive ainsi.

J'aimerais vous poser une dernière question parce qu'elle s'adresse un peu à cela. Arrive-t-il que certains autres pays, qui nous font concurrence comme pays donateurs, par exemple, ou qui nous font concurrence en affaires dans le tiers-monde, utilisent leur programme d'aide comme moyen de pression pour obtenir des contrats d'affaires?

Mme Catley-Carlson: Oui.

Le président: Et nous ne faisons pas cela?

Mme Catley-Carlson: Selon le monde du commerce de chez nous, pas autant que nous devrions.

M. Shortliffe: Ou pas autant que l'on prétend que les pays donateurs le font.

[Text]

The Chairman: If an exporting company or a group of companies is on to a big project somewhere and there is competition, and the concessional financing of EDC is not good enough, or whatever else from Canada is not good enough, and the banking community in Canada is maybe not as responsive, do we, in that kind of instance—because I am told that this is done by other countries, that they do that, but am not suggesting that we should do it—so what I am asking is: are there pressures to use CIDA to do this sort of thing?

Mrs. Catley-Carlson: Yes.

Mr. Shortliffe: On occasion.

The Chairman: And do we do it?

Mrs. Catley-Carlson: The question is too general, Mr. Chairman.

If, for example, there is a single project which Canadian companies are interested in and it has been identified as a priority for the country, CIDA may say, "Let us do this section of the project and the rest of it will be picked up through private channels". Now, if you call that using the aid program to promote that particular sale, then yes, we do it. What we do not usually do is to say, "If you give us this contract for project X, we will put in something else under the aid program". We do not usually make—we do not at all; we do not have the budgetary capacity, never mind the morality question—instant remunerative offers.

The Chairman: I do not necessarily have a morality problem with that. It seems to me that if it has to be done, I would like it to be done by other than the aid program.

Mrs. Catley-Carlson: Most contracts now are awarded because of the financial terms.

The Chairman: But your component of aid in that kind of example—and I have to be general because I do not have specific examples of what we do, but I have specific examples of what other countries have done; but I am not examining what they are doing—but in that case, with your aid component, how do you reconcile that? Is it consistent with your program?

Mrs. Catley-Carlson: Yes; it has to be.

The Chairman: So, in fact, it is something that you would have done in any event?

Mr. Shortliffe: It could well have been.

Can I give you an example, Mr. Breau?

The Chairman: Yes.

Mr. Shortliffe: There is a project in the island of Sulawesi in Indonesia which we did three years ago and it is a cement plant designed to produce cement locally to provide cement to the whole eastern part of Indonesia—that is, the whole range of the islands in the eastern part of Indonesia.

What was required was the construction of a cement plant, which was inland near some mountains, a road to the seacoast

[Translation]

Le président: Si une compagnie d'exportation, ou un groupe de compagnies, est à la poursuite d'un gros projet quelque part, et qu'il y a de la concurrence, et que le financement subventionné assuré par la SEE ou tout autre financement venant du Canada n'est pas suffisant, et que les banques canadiennes ne répondent peut-être pas assez bien, dans ce cas, arrive-t-il—parce que l'on me dit que cela se fait dans les autres pays, mais je ne suggère pas que nous devrions le faire—ainsi, ce que je demande c'est: L'ACDI subit-elle des pressions dans ce sens?

Mme Catley-Carlson: Oui.

M. Shortliffe: A l'occasion.

Le président: Est-ce que nous le faisons?

Mme Catley-Carlson: Monsieur le président, votre question est trop générale.

Si par exemple il y a un projet unique, auquel s'intéressent les compagnies canadiennes, qui a été identifié comme ayant une forte priorité pour ce pays, l'ACDI peut dire: «Nous allons nous occuper de cette section du projet, et le reste sera effectué par des moyens privés». Maintenant, si vous considérez que c'est là utiliser le programme d'aide pour pousser cette vente particulière, dans ce cas, oui, nous le faisons. Ce que nous ne faisons pas d'ordinaire c'est de dire: «si vous nous donnez ce contrat pour le projet X, nous allons vous accorder quelque chose d'autre dans le programme d'aide». Nous ne faisons pas cela d'ordinaire—nous ne le faisons pas du tout; nous n'avons pas les moyens budgétaires, sans même parler de la question morale—nous ne faisons pas d'offres de rémunération instantanée.

Le président: Cela ne me cause pas nécessairement de problèmes moraux. Il me semble que si on doit le faire, j'aimerais que ce soit fait par une autre agence que le programme d'aide.

Mme Catley-Carlson: A l'heure actuelle, la plupart des contrats sont décidés sur les conditions financières.

Le président: Mais votre composante d'aide dans ce genre d'exemple est—je dois m'exprimer plutôt en généralités, car je n'ai pas d'exemple spécifique de ce que nous faisons, alors que j'ai des exemples spécifiques de ce que d'autres pays ont fait; mais je n'examine pas leurs pratiques—mais dans un tel cas, comment pouvez-vous justifier celà, votre composante d'aide? Est-ce compatible avec votre programme?

Mme Catley-Carlson: Oui; il faut que ce soit compatible.

Le président: Ainsi, en fait, c'est quelque chose que vous auriez fait de toute façon?

M. Shortliffe: Celà pourrait bien être le cas.

Puis-je vous donner un exemple, monsieur Breau?

Le président: Oui.

M. Shortliffe: Et bien, il y a trois ans, nous avons accompli un projet dans l'île de Sulawesi en Indonésie. Il s'agit d'une usine de ciment, conçu pour produire localement le ciment pour tout l'est de l'Indonésie—c'est-à-dire toutes les îles de la partie est de l'Indonésie.

Ce qu'il fallait, c'était construire l'usine de ciment, qui était dans l'intérieur des terres près de certaines montagnes, une

[*Texte*]

and the construction of a port. Producing the cement enhances the capacity of Indonesians henceforth to have cement locally produced rather than importing it and costing them foreign exchange and to provide cement for construction projects throughout the whole of the eastern part of their country.

The cement plant itself was financed by EDC with Canadian goods and services; the road was financed by EDC with Canadian goods and services; and CIDA financed the construction of the port that allows the Indonesian authorities to take that cement and spread its benefits, as such, throughout the whole of the eastern part of the islands. It is what is called parallel financing; it was a parallel-financed project; it fitted in very well with our development objectives in the Indonesian program; it is . . .

• 1740

The Chairman: Was it the Indonesians in that case who came to you and asked for that?

Mr. Shortliffe: Of course; always.

The Chairman: Was it the Indonesian government that asked for the EDC financing, too?

Mr. Shortliffe: Yes. The EDC had a line of credit with Indonesia, and the Indonesians took up the line of credit, put the proposal for the cement plant to EDC, and put the proposal for the port to us. A lot of discussion went into that, of course, but it was a project that fitted in very well with our development objectives in that country and, of course, with their development priorities, and because we are a responsible organization, we responded to the request made to us.

We do get approaches for this kind of activity from time to time and if it fits in with the developmental objectives that we and the recipient country are pursuing, we take a look at it. If it does not fit in, we go another route—we usually say, no.

Could I make just one other comment to answer a question that you posed earlier.

Approximately 50 per cent of the Canadian total aid program is untied. And you were asking about what others do. In the U.K., it is approximately 44 per cent; in the U.S.A., it is approximately 42 per cent; and if you take the over-all aid programs of the members of the Development Assistant Committee of the OECD, the average is 53 per cent, untied. So we are not, really, in any substantial way . . .

The Chairman: What are the percentages of France and West Germany, for example?

Mr. Shortliffe: France: 42 per cent; Germany: 79 per cent—according to their statistics.

The Chairman: Of tied?

Mr. Shortliffe: Of untied.

The Chairman: Of untied?

Mr. Shortliffe: Of untied, yes.

[*Traduction*]

route jusqu'à la côte, et un port. L'usine de ciment augmente les capacités des indonésiens à le produire dorénavant sur place, plutôt que de l'importer, ce qui leur coûte des devises étrangères; il peuvent maintenant assurer la production du ciment pour les projets de construction dans toute la partie est du pays.

L'usine de ciment elle-même a été financée par la SEE, avec biens et services venant du Canada; la route a été financée par la SEE, avec biens et services venant du Canada; l'ACDI a financé la construction du port, qui permet aux autorités indonésiennes de distribuer ce ciment et ses avantages dans toute la partie est des îles. C'est ce qu'on appelle le financement parallèle; c'était un projet à financement parallèle; ceci s'intégrait très bien à nos objectifs du développement pour le programme de l'Indonésie, c'est . . .

Le président: Dans ce cas, est-ce que ce sont les Indonésiens qui sont venus vous voir et vous demander cela?

M. Shortliffe: Bien sûr; comme toujours.

Le président: Est-ce le gouvernement indonésien qui a également demandé le financement de la SEE?

M. Shortliffe: Oui. La SEE a un crédit établi pour l'Indonésie, et les Indonésiens ont utilisé ce crédit, présenté la proposition de l'usine de ciment à la SEE, et nous ont présenté la proposition de port. Il y a eu naturellement beaucoup de discussion, et c'était un projet qui correspondait très bien à nos objectifs de développement pour ce pays, et naturellement à leurs priorités du développement; étant donné que nous sommes une organisation de réponse, nous avons répondu à la demande qu'ils nous ont faite.

Nous recevons des demandes d'activités de ce genre de temps en temps, et si elles correspondent aux objectifs de développement que le pays récipiendaire et nous-mêmes recherchons, nous examinons cette demande. Si la demande ne correspond pas à nos objectifs, nous choisissons un autre plan d'action—d'ordinaire nous disons non.

Pourrais-je ajouter un commentaire en réponse à une question que vous avez posée plutôt?

Environ 50 p. 100 du total de l'aide canadienne est inconditionnel. Et vous posiez des questions sur ce que faisaient les autres. Au Royaume-Uni, le pourcentage est d'environ 44 p. 100; aux États-Unis, il est environ 42 p. 100; si vous examinez l'ensemble des programmes d'aide, des membres du comité d'assistance au développement de l'OCDE, la moyenne est de 53 p. 100 d'aide inconditionnelle. Ainsi, nous ne sommes pas vraiment, de manière substantielle . . .

Le président: Quels sont les pourcentages pour la France et l'Allemagne de l'ouest par exemple?

M. Shortliffe: Pour la France 42 p. 100, pour l'Allemagne 79 p. 100—selon leurs statistiques.

Le président: Conditionnelle?

M. Shortliffe: Inconditionnelle.

Le président: Inconditionnelle?

M. Shortliffe: Inconditionnelle.

[Text]

The Chairman: And ours is 50 per cent untied.

Mr. Shortliffe: Approximately.

The Chairman: Well, maybe I will pursue that with you in private some other time. But I think that when you get into the putting together of this kind of project—and as I say, I have no morality problem with it—I am concerned about at what point—because there is a fine line here; you can get on to dangerous ground—at what point are we doing something for the aid program as opposed to doing something that suits a commercial interest? There is nothing wrong with suiting a commercial interest: I am just worried about the right government agency to do it through.

Mrs. Catley-Carlson: It has to be consistent with the sectors that we have identified as being proper for the concentration of aid effort with that country.

Mr. Shortliffe: And with development objectives.

Mr. Chairman: And that the country is asking you to do it?

Mr. Shortliffe: Yes.

Mrs. Catley-Carlson: Oh, yes; that is for sure.

The Chairman: Thank you very much. I suppose we could ask questions all night but at some point we have to stop asking them.

Mrs. Catley-Carlson: I am really disappointed: no food aid questions.

Mr. Ogle: I have to say that I have a whole set of them here.

The Chairman: Well, we have had your officials here two-and-a-half times in three days. We had Mr. Vogle last night and we had Mr. Hopper this morning. But since you mention it, I have some questions on food aid, too. But we will have to wait until some other time.

Thank you very much.

[Translation]

Le président: Et notre pourcentage est de 50 p. 100?

M. Shortliffe: Environ.

Le président: Eh bien, je poursuivrai peut-être cette question en privé avec vous une autre fois. Mais je pense que lorsque l'on s'occupe d'organiser ce genre de programme—et, comme je vous disais, cela ne me pose pas de questions morales, je me soucie de savoir à quel moment—car vous savez, il y a une distinction délicate ici; on peut se retrouver en terrain dangereux—à quel moment sommes-nous en train d'agir pour le programme d'aide, et non en train de soutenir un intérêt commercial? Il n'y a rien de mal à soutenir un intérêt commercial: je veux simplement que ce soit la bonne agence gouvernementale qui le fasse.

Mme Catley-Carlson: Pour que nous intervenions, il faut que le projet soit compatible avec les secteurs que nous avons identifiés comme se prêtant à la concentration de notre effort d'aide dans ce pays.

M. Shortliffe: Et il faut que les objectifs soient des objectifs de développement.

Le président: Et c'est le pays lui-même qui vous le demande?

M. Shortliffe: Oui.

Mme Catley-Carlson: Oh, oui, c'est certain.

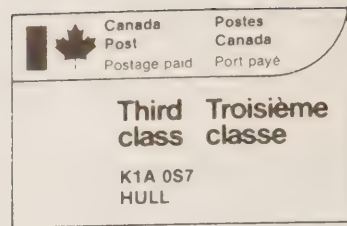
Le président: Merci beaucoup. Je suppose que nous pourrions continuer à poser des questions toute la nuit, mais il faut s'arrêter à un moment ou à un autre.

Mme Catley-Carlson: Je suis vraiment déçue: pas de questions sur l'aide alimentaire?

M. Ogle: Je dois dire que j'ai toute une série de questions là-dessus.

Le président: Eh bien, nous avons reçu vos fonctionnaires deux fois et demi en trois jours. M. Vogle nous a parlé hier soir, et M. Hopper ce matin. Mais, puisque vous le mentionnez, j'ai moi aussi des questions sur l'aide alimentaire. Il nous faudra attendre à une prochaine fois.

Merci beaucoup.



*If undelivered, return COVER ONLY to
Canadian Government Printing Office,
Supply and Services Canada,
45 Sacré-Coeur Boulevard,
Hull, Quebec, Canada, K1A 0S7*

*En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à
Imprimerie du gouvernement canadien
Approvisionnement et Services Canada,
45, boulevard Sacré-Coeur,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S7*

WITNESSES—TÉMOINS

At 9:30 a.m.

Mr. David Hopper, Vice-President, Asia, International Bank for Reconstruction and Development (World Bank).

At 11:00 a.m.

From the Canadian International Development Agency (CIDA):

Mr. Gérard Ouellette, Chief, Agriculture Sector, Natural Resources Division, Resources Branch;

Mr. Guy LeBlanc, Chief, Fisheries Sector, Natural Resources Division, Resources Branch;

Mr. P. F. Brady, Economy Policy Advisor, Development Policy Division, Policy Branch;

Mr. T. Willis, Agriculture Specialist, Natural Resources Division, Resources Branch.

From the Department of Agriculture:

Mr. C. F. Brouillard, Assistant Deputy Minister of Regional Development and International Affairs;

Mr. Jean-Paul Ferland, Director of Overseas Programs;

Mr. T. H. Anstey, Research Branch.

At 3:30 p.m.

From the Canadian International Development Agency:

Mrs. Margaret Catley-Carlson, Acting President;

Mr. Glen Shortliffe, Vice-President—Policy.

A 9 h 30

M. David Hopper, vice-président, Asie, Banque internationale pour la reconstruction et le développement (Banque mondiale).

A 11 heures

De l'Agence canadienne de développement international (ACDI):

M. Gérard Ouellette, chef, secteur agriculture, Direction générale des ressources naturelles, Ressources;

M. Guy LeBlanc, chef, secteur pêche, Direction générale des ressources naturelles, Ressources;

M. P. F. Brady, conseiller en politique économique, Direction des politiques et du développement politique;

M. T. Willis, spécialiste en agriculture, Direction générale des ressources naturelles, Ressources.

Du ministère de l'Agriculture:

M. C. F. Brouillard, sous-ministre adjoint de l'Expansion économique régionale et des Affaires internationales;

M. Jean-Paul Ferland, directeur des Programmes d'outre-mer;

M. T. H. Anstey, Division des recherches.

A 15 h 30

De l'Agence canadienne de développement international:

M^{me} Margaret Catley-Carlson, présidente intérimaire;

M. Glen Shortliffe, vice-président—politique.

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 20

Wednesday, October 29, 1980

Chairman: Mr. Herb Breau

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule n° 20

Le mercredi 29 octobre 1980

Président: M. Herb Breau

*Minutes of Proceedings and Evidence
of the Special Committee on*

North-South Relations

DEPOSITORY LIBRARY MATERIAL

*Procès-verbaux et témoignages
du Comité spécial des*

Relations Nord-Sud

RESPECTING:

Relations between developed and developing
countries

CONCERNANT:

Les relations entre pays développés et pays en voie
de développement

APPEARING:

The Honourable Mark MacGuigan,
Secretary of State for External Affairs

COMPARAÎT:

L'honorable Mark MacGuigan,
Secrétaire d'État aux Affaires extérieures

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)

First Session of the
Thirty-second Parliament, 1980

Première session de la
trente-deuxième législature, 1980

SPECIAL COMMITTEE ON
NORTH-SOUTH RELATIONS

Chairman: Mr. Herb Breau

Vice-Chairman: Mr. Douglas Roche

Messrs.

Dupras

Fretz

Frith

COMITÉ SPÉCIAL DES
RELATIONS NORD-SUD

Président: M. Herb Breau

Vice-président: M. Douglas Roche

Messieurs

Ogle

Schroder

(Quorum 4)

Le greffier du Comité

Nora S. Lever

Clerk of the Committee

MINUTES OF PROCEEDINGS

WEDNESDAY, OCTOBER 29, 1980
(37)

[Text]

The Special Committee on North-South Relations met at 3:40 o'clock p.m. this day, the Chairman, Mr. Herb Breau, presiding.

Members of the Committee present: Messrs. Breau, Dupras, Fretz, Roche and Schroder.

In attendance: Mr. Robert Miller, Research Adviser.

Appearing: The Honourable Mark MacGuigan, Secretary of State for External Affairs.

Witnesses: Mrs. Margaret Catley-Carlson, Acting President of the Canadian International Development Agency and Mr. L. A. H. Smith, Assistant-Under-Secretary of State for External Affairs.

The Committee resumed consideration of its Order of Reference dated Friday, May 23, 1980 relating to relations between the developed and developing countries. (*See Minutes of Proceedings, Wednesday, June 25, 1980, Issue No. 1.*)

The Secretary of State for External Affairs made a statement and, with the witnesses, answered questions.

At 5:35 o'clock p.m. the Committee adjourned to the call of the Chair.

PROCÈS-VERBAL

LE MERCREDI 29 OCTOBRE 1980
(37)

[Traduction]

Le Comité spécial des relations Nord-Sud se réunit aujourd'hui à 15 h 40 sous la présidence de M. Herb Breau (président).

Membres du Comité présents: MM. Breau, Dupras, Fretz, Roche et Schroder.

Aussi présent: M. Robert Miller, conseiller en recherche.

Comparaît: L'honorable Mark MacGuigan, secrétaire d'État aux Affaires extérieures.

Témoins: M^{me} Margaret Catley-Carlson, président intérimaire, Agence canadienne de développement international, et M. L. A. H. Smith, sous-secrétaire d'état adjoint aux Affaires extérieures.

Le Comité reprend l'étude de son Ordre de renvoi du vendredi 23 mai 1980 portant sur les relations entre pays développés et pays en voie de développement. (*Voir procès-verbal du mercredi 25 juin 1980, Fascicule n° 1.*)

Le secrétaire d'État aux Affaires extérieures fait une déclaration puis, avec les témoins, répond aux questions.

A 17 h 35, le Comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation du président.

Le greffier du Comité

Nora S. Lever

Clerk of the Committee

EVIDENCE

(Recorded by Electronic Apparatus)

Wednesday, October 29, 1980

• 1539

[Text]

Le président: A l'ordre, s'il vous plaît. Nous continuons cet après-midi à remplir le mandat que nous avons reçu de la Chambre des communes sur l'étude des relations entre pays développés et les pays en voie de développement.

• 1540

Nous sommes heureux d'avoir avec nous l'honorable Mark MacGuigan, secrétaire d'État aux Affaires extérieures, accompagné de M. Larry Smith, sous-secrétaire d'État adjoint aux Affaires extérieures, de Mme Margaret Catley-Carlson, présidente par intérim de l'ACDI, de M. Tony Malone, directeur adjoint, Direction de la Coopération et du Financement des exportations. Nous avons rencontré déjà le ministre dans une réunion privée au mois de juillet, et nous l'avons rencontré lorsque nous assistions à la session spéciale de l'ONU à la fin du mois d'août 1980.

Je veux exprimer au nom de tous les membres du Comité notre gratitude aux fonctionnaires, à ceux de l'ACDI dont vous êtes responsable, mais aussi à ceux du ministère des Affaires extérieures, pour leur collaboration. Nous avons eu toute la collaboration dont nous avions besoin, que ce soit pour des renseignements ou des conseils, etc . . .

Je veux encore une fois manifester notre satisfaction, satisfaction que j'ai exprimée dans une lettre au nom de tous les membres du Comité pour la décision que vous avez annoncée en septembre dernier d'engager le Canada à augmenter son aide officielle à .5 p. 100 du produit national brut. Comme nous l'avons dit dans la lettre, les députés sont heureux de voir que vous avez pris cette décision. Nous vous en sommes reconnaissants et nous apprécions le rôle que vous avez joué personnellement pour obtenir l'établissement de cette politique. Cela nous permet maintenant de nous concentrer sur les questions de la qualité de l'aide et de la philosophie de nos programmes d'aide, parce que comme nous, vous pensez certainement que, bien que le volume de l'aide soit un signe important de notre engagement, soit un signe de notre détermination, ce n'est pas tout ce qui compte! Les politiques de l'aide et de qualité de l'aide sont aussi importantes. Nous pensons cependant que le volume de cette aide est le symbole de l'engagement du Canada. Cela est très important aussi.

Alors, sans plus tarder, monsieur le ministre, je vous donne la parole pour que vous fassiez votre déclaration.

L'hon. Mark MacGuigan (secrétaire d'État aux Affaires extérieures): Merci monsieur le président. Mesdames et messieurs. I am very happy to have this opportunity to meet with the task force again. As I recall, my last meeting was at a closed session and this is the first time I have had an opportunity to meet with you publicly.

By way of preface to my remarks today, I would like to express publicly my admiration for the interim report of the task force published last July. I personally read the report with a great deal of interest, especially in preparation for my own

TÉMOIGNAGES

(Enregistrement électronique)

Le mercredi 29 octobre 1980

[Translation]

The Chairman: The meeting is called to order. This afternoon we shall continue to consider our order of reference from the House of Commons concerning the study of the relations between developed and developing countries.

We are glad to have with us the Honourable Mark MacGuigan, Secretary of State for External Affairs; Mr. Larry Smith, Assistant Under Secretary of State for External Affairs; Mrs. Margaret Catley-Carlson, Acting President of CIDA; and Mr. Tony Malone, Assistant Director, Commercial and Commodity Policy Division. We already met the Minister in a private meeting in July, and we also met him when we attended the UN special session at the end of August, 1980.

On behalf of all the members of this Committee, I should like to express our gratitude to the agents of CIDA, which comes under you, and to those of External Affairs as well, for their kind co-operation. We got indeed all the co-operation we needed: information, advice, etc . . .

I should like once again to express our satisfaction, which I conveyed in a letter that I wrote on behalf of all the members of this Committee, concerning the decision you announced last September, committing Canada to increase its official aid up to .5 per cent of its Gross National Product. As we mentioned in this letter, Members of Parliament are glad that you took this decision. We thank you for it and we appreciate the role you personally played in the establishment of this policy. This decision allows us to concentrate now on issues concerning the quality of this aid and the philosophy of our aid programs, because I am sure you will agree with us that, although the volume of aid is an important symbol of our commitment and determination, it is not everything that matters! The policies and the quality of aid are in fact as important. Nevertheless we think that the volume of aid is the symbol of Canadian commitment, and that is very important as well.

So, without further delay, I should like to call upon you, Mr. Minister, to address the meeting and make your statement.

Hon. Mark MacGuigan (Secretary of State for External Affairs): Thank you, Mr. Chairman. Ladies and gentlemen. Je suis très heureux d'avoir de nouveau l'occasion de m'adresser au comité. Si ma mémoire est bonne, notre dernière rencontre s'est déroulée à huis clos et c'est la première fois que j'ai l'occasion de vous rencontrer publiquement.

En guise d'introduction aux observations que je ferai aujourd'hui, j'aimerais exprimer publiquement mon appréciation du rapport provisoire publié par le comité au mois de juillet. J'ai en effet lu ce rapport avec énormément d'intérêt et il m'a été

[Texte]

participation at the recent special session of the UN General Assembly. As you know, at that special session, I was able to announce a new government commitment on official development assistance which related directly to one of your principal recommendations and I would like to take this opportunity to express my appreciation for your recommendation and also for your subsequent words of support in this regard.

May I also say how pleased I am by the contribution the task force is making to the stimulation of public discussion on North-South issues, not only through the publication of your interim report but also through the regular and fairly extensive press coverage of your hearings. I am in full agreement with the task force recommendations in respect of promoting public awareness and discussion in Canada of North-South issues. I believe this aspect will be of crucial importance in the coming months and years. I would therefore welcome your further views on this key issue and I am particularly interested in how the task force sees its own role in this regard. If I may, I shall return to this point later.

This issue is of course all the more important given the attention which will be focused on North-South questions during the course of 1981. The Global Negotiations, the proposed North-South Summit, the Ottawa Summit, the meeting of Commonwealth Heads of Government, and negotiations in a variety of other forms, will all require co-ordinated and effective Canadian positions. For this reason, parallel to the work of the task force, the government has initiated its own process of review of North-South issues and the role which Canada should play in the on-going dialogue. I should like in my presentation therefore to highlight for you some preliminary thoughts on the state of the dialogue both in terms of process and substance as well as some of the specific issues which Canada will need to address in the coming months.

Mr. Chairman, I do not think there is any need to dwell today on the nature and scope of the problems which are encompassed under the North-South framework. You are all too well aware, especially in this committee, of the real economic constraints which developed countries, including Canada, are themselves now facing. You are all familiar with the statistics: the increasing number of the world's absolute poor; the escalating balance of payments difficulties of developing countries as a result of massive oil price increases; the deteriorating economic situation in even the newly industrializing countries. At the same time, and regrettably, statistics lose their shock value with repeated reference and we tend to become increasingly immune to them. It is therefore particularly important for all of us to keep the human dimension, a dimension which as many of you know from personal experience in developing countries, is central in our minds.

[Traduction]

particulièrement utile pour me préparer à la session extraordinaire que tenait récemment l'Assemblée générale des Nations Unies. Comme vous le savez, j'ai pu annoncer à cette session extraordinaire un nouvel engagement du gouvernement relatif à l'aide officielle au développement, lequel était directement lié à l'une de vos principales recommandations. J'aimerais donc profiter de cette occasion pour vous dire combien j'ai apprécié votre recommandation et l'expression ultérieure de votre appui à cet égard.

Permettez-moi aussi de vous dire à quel point je suis reconnaissant au comité de sa contribution à la stimulation du débat public sur le dialogue nord-sud, débat que vous avez fait avancer non seulement par la publication de votre rapport provisoire mais aussi par l'attention régulière et passablement détaillée que la presse accorde à vos audiences. Je suis tout à fait d'accord avec le comité lorsqu'il recommande de promouvoir la discussion publique du problème nord-sud au Canada. Je crois que cet aspect prendra une importance cruciale au cours des mois et des années qui viennent. J'accueillerai donc avec plaisir les opinions que vous voudrez encore formuler sur cette question clé, et il m'intéresserait particulièrement de voir comment le comité envisage son propre rôle à cet égard. Si vous le permettez, je reviendrai à cette question plus tard.

Évidemment, cette question gagne en importance si l'on considère l'intensité avec laquelle les questions nord-sud engageront l'attention au cours de l'année 1981. Les négociations globales, le sommet nord-sud proposé, le sommet d'Ottawa, la rencontre des chefs de gouvernements du Commonwealth, les négociations qui seront menées sous toutes sortes d'autres formes: tout cela exigera que le Canada adopte des positions coordonnées et efficaces. C'est pourquoi, parallèlement au travail du comité, le gouvernement a mis en branle son propre processus d'étude des questions nord-sud et du rôle que le Canada devrait jouer dans le dialogue en cours. J'aimerais donc, au cours de la présente déclaration, mettre pour vous en lumière certaines idées préliminaires qui me sont venues sur l'état du dialogue, tant au niveau du fond que de la forme, et sur certaines des questions précises auxquelles le Canada devra faire face au cours des prochains mois.

Monsieur le président, je ne crois pas qu'il soit nécessaire de nous attarder aujourd'hui sur la nature et l'étendue des problèmes qu'on peut inclure dans le cadre Nord-Sud. Vous n'avez tous que trop conscience, surtout les membres du Comité, des difficultés économiques bien réelles auxquelles doivent actuellement faire face les pays développés, y compris le Canada. Vous êtes tous au courant des statistiques: nombre croissant des pauvres absolus dans le monde, difficultés croissantes relatives à la balance des paiements qui assaillent les pays en voie de développement en conséquence de l'augmentation massive du prix des hydrocarbures, détérioration de la situation économique même dans les pays d'industrialisation récente. En même temps—et cela est fort regrettable—les statistiques perdent leur puissance de choc à être constamment citées et nous devenons de plus en plus insensibles à leur effet. Il est donc particulièrement important pour nous tous de garder à l'esprit la dimension humaine, laquelle, comme beaucoup d'entre vous le savent par leur expérience personnelle dans les pays en voie de développement, est capitale dans nos esprits.

[Text]

• 1545

The last time we met together was in New York City at the Eleventh Special Session of the United Nations General Assembly. While the special session was but one element of the ongoing North-South dialogue, I should like to use it as a point of departure today for my comments on the process of the dialogue and its future prospects. If the special session cannot be characterized as a total success, it should also not be considered a total failure. While it is always difficult to sum up an international meeting in a few words, I believe the special session should be regarded simply as one more way station in a long and often frustrating process of dialogue and negotiation between a host of countries with very differing interests and perspectives.

As you are aware, the final results of the session were twofold. On the international development strategy, a consensus on substance was reached and the strategy will come into effect on January 1, 1981. Formal adoption, however, was deferred until the current regular session, as the Group of 77 preferred that it be linked to the launching of the global negotiations. In spite of the fact that the international development strategy does not conform to all of Canada's policies—and reservations or interpretative statements will thus be necessary on some aspects—the adoption of a development strategy for the 1980's will be an important symbol of the determination of all governments to work together to foster the development of developing countries in the coming years.

Progress in recent years has been slow, however. Developing countries had, therefore, focused on the second objective of the special session, the launching of the global negotiations for international economic co-operation for development, to give a new impetus to the dialogue. As you know, negotiations in New York focused on procedural arrangements for the global negotiations to the exclusion of discussions on the agenda. A compromise text was developed involving a three stage process: in the first phase, a central forum in New York would set objectives and guidelines for the negotiations; in the second stage, the actual negotiations would take place in existing specialized institutions or in ad hoc groups in New York; in the third and final stage, the central body would receive the results of those negotiations and arrive at an over-all package agreement. This compromise was ultimately acceptable to all delegations, developed as well as developing—except for three countries, the United States, the United Kingdom and the Federal Republic of Germany, which remained concerned that the role assigned to the central forum would impinge on the existing mandates and autonomy of the specialized institutions. For its part, Canada, while sharing these concerns, considered that the text offered sufficient protection for the specialized institutions and we therefore supported it as a signal of our commitment to see the global negotiations get off the ground.

[Translation]

Nous nous sommes rencontrés la dernière fois à New York, à la Onzième session extraordinaire de l'Assemblée générale des Nations Unies. Bien que la session extraordinaire ne constituât que l'un des éléments du dialogue Nord-Sud en cours, j'aimerais en faire le point de départ des observations que je formulerai aujourd'hui sur le processus du dialogue et ses perspectives d'avenir. Même si l'on ne peut pas dire que la session extraordinaire ait remporté un succès complet, on ne doit pas non plus la considérer comme un échec total. Bien qu'il soit toujours malaisé de résumer une réunion internationale en quelques mots, je crois qu'on peut considérer la session extraordinaire tout simplement comme une étape de plus dans le long et souvent difficile processus de dialogue et de négociation entre une multitude de pays aux intérêts et aux perspectives extrêmement différents.

Comme vous le savez, cette session a produit un double résultat. Touchant la stratégie du développement international, on a pu atteindre un consensus sur les questions de fond. Cette stratégie entrera en vigueur le 1^{er} janvier 1981. L'adoption officielle en a cependant été remise à la session ordinaire en cours, étant donné que le Groupe des 77 préférerait qu'elle fût reliée au lancement des négociations globales. Malgré que la stratégie de développement adoptée ne soit pas conforme à toutes les politiques canadiennes (il sera de ce fait nécessaire d'ajouter des réserves et des déclarations d'interprétation sur certains points), l'adoption d'une stratégie de développement pour les années 80 constitue un symbole important: de la détermination de tous les gouvernements à collaborer en vue de promouvoir le développement des pays en voie de développement au cours des prochaines années.

Néanmoins, le progrès a été lent ces dernières années. C'est pourquoi les pays en voie de développement s'étaient concentrés sur le deuxième objectif de la session spéciale, soit le lancement des négociations globales sur la coopération économique internationale pour le développement, afin de donner une nouvelle impulsion au dialogue. Comme vous le savez, les négociations de New York ont porté sur les dispositions de procédure des négociations globales à l'exclusion de l'ordre du jour. On est parvenu à élaborer un texte de compromis délimitant un processus à trois étapes: à la première étape, un forum central à New York fixerait les objectifs et les lignes d'orientation des négociations; à la deuxième, les négociations proprement dites se dérouleraient au sein des institutions spécialisées existantes ou dans des groupes spéciaux à New York; à la dernière étape, l'organisme central recevrait les résultats de ces négociations et élaborerait un accord d'ensemble. Ce compromis a en fin de compte été accepté par toutes les délégations, des pays développés aussi bien qu'en voie de développement, à l'exception de celles des États-Unis, du Royaume-Uni et de la République fédérale allemande, qui continuaient à craindre que le rôle attribué au forum central n'empiétât sur les mandats existants et l'autonomie des institutions spécialisées. Le Canada pour sa part, tout en partageant ces inquiétudes, a conclu que le texte assurait une protection suffisante aux institutions spécialisées: nous l'avons donc appuyé en signe de notre désir sincère de voir démarrer les négociations globales.

[Texte]

The end result of the failure to reach full consensus was that the entire question of global negotiations was remitted to the current general session of the General Assembly where open debate is now scheduled to commence on November 17. The president of the assembly, however, will in the meantime convene a group of countries, probably including Canada, to begin tackling the issue once again.

Agreement on an agenda, which was the focus of attention in preparatory meetings for the special session will also be difficult. The industrialized countries sought a selective agenda, which would focus on key themes in the areas of energy, food and agriculture, trade, development and money and finance. For most, energy was, unsurprisingly, the key priority. Some OPEC countries, in particular the surplus oil producers, have, however, not yet taken a clear position and seem anxious to preserve their flexibility with respect to predictability of price and supply, despite their interest in preserving the real value of their assets. The group of 77 given the diverse interests of its members is, again unsurprisingly, demanding an agenda that is as comprehensive as possible. I believe that both sides and certainly Canada are aware that a compromise will be required and that both sides are ready to make the necessary efforts to reach one.

• 1550

While the outcome of the negotiations in New York is by no means certain, I am hopeful that all parties will be prepared to negotiate positively and flexibly so that it will be possible to reach sufficient agreement on the procedural framework and agenda to allow the global negotiations to be successfully launched in the new year. Further failure would represent a serious blow to the North-South dialogue. Bearing in mind the first recommendation of your own interim report, the Canadian delegation will again be instructed to participate actively and constructively in the negotiations, as it did at the special session, to further this end.

Despite the difficulties outlined above, I still believe that for the foreseeable future the main public forum in the North-South negotiating process will be the United Nations and the global negotiations in particular. This is because of the Group of 77's determination to work within a more universal and politically sensitive forum where their decision-making influence is greater and where linkage between issues is more possible. Thus, in spite of the frustrations and delays associated with a fully universal process, we shall all have to live with it and adapt to it. This is not to suggest that the U.N. forum is unproductive. A long list of practical agreements, including the Common Funds, have been successfully negotiated in past months, notably in UNCTAD, the United Nations Conference on Trade and Development. Similarly, in the specialized fora of the United Nations system, such as the World Bank, the IMF and the GATT, we believe that progress has been made on specific problems in a pragmatic way. The developing countries, nevertheless, see these institutions as not sufficiently

[Traduction]

L'impossibilité d'atteindre un consensus unanime a eu pour résultat final de faire remettre la question entière des négociations globales à la session ordinaire en cours de l'Assemblée générale, où le débat public est censé commencer le 17 novembre. Cependant, le Président de l'Assemblée réunira entre-temps un certain nombre de pays, y compris probablement le Canada, pour aborder la question encore une fois.

L'obtention d'un accord sur l'ordre du jour, qui était le centre d'attention dans les réunions préparatoires à la session extraordinaire, présentera aussi des difficultés. Les pays industrialisés étaient en faveur d'un ordre du jour sélectif, qui concentrerait la discussion sur les thèmes clés dans les domaines de l'énergie, de l'alimentation et de l'agriculture, du commerce, du développement et des finances. Pour la plupart—comment s'en surprendre?—l'énergie avait la priorité. Cependant, certains pays de l'OPEP, en particulier les producteurs en excédent, n'ont pas encore adopté de position claire et semblent désireux de préserver une certaine marge d'action concernant la possibilité de prédire l'offre et les prix, malgré l'intérêt qu'ils ont à maintenir la valeur réelle de leurs biens d'exportation. Étant donné les intérêts divers de ses membres, le Groupe des 77—il fallait s'y attendre aussi—voudrait un ordre du jour aussi large que possible. Je crois que des deux côtés (et c'est certainement le cas pour le Canada) on est conscient qu'un compromis sera nécessaire, et que les deux côtés sont prêts à faire les efforts nécessaires pour y arriver.

Bien que l'issue des négociations de New York ne soit absolument pas certaine, j'ai bon espoir que toutes les parties seront prêtes à négocier de manière positive et souple de sorte qu'il soit possible d'en arriver à un accord suffisant sur les procédures et l'ordre du jour pour que les négociations globales puissent commencer du bon pied au début de la nouvelle année. Un autre échec constituerait une grave menace pour le dialogue Nord-Sud. Gardant à l'esprit la première recommandation de votre rapport provisoire, la délégation canadienne recevra encore l'instruction de participer activement et de manière constructive aux négociations, comme elle l'a fait à la session extraordinaire, afin de nous rapprocher de cet objectif.

En dépit des difficultés notées plus haut, je reste convaincu que, dans un avenir prévisible, le principal lieu de discussion du processus de négociation Nord-Sud sera les Nations Unies en général et les négociations globales en particulier. Cette conviction tient à la détermination du Groupe des 77 de travailler dans un cadre plus universel et plus sensible aux influences politiques, où leur influence sur la prise des décisions est plus grande et l'articulation organique des questions plus facile. Ainsi donc, malgré les frustrations et les retards liés à un processus pleinement universel, nous devons nous en accommoder et apprendre à nous y adapter. Je ne veux pas dire par là que le forum des Nations Unies soit improductif: c'est tout le contraire. Au cours des derniers mois, on y a en effet négocié une longue liste d'accords pratiques, notamment sur le Fonds commun, tout particulièrement au sein de la Conférence sur le commerce et le développement. De même, dans les forums spécialisés des Nations Unies, tels que la Banque mondiale, le FMI et le GATT, on a certainement

[Text]

responsive. Future initiatives within these fora must therefore address their perceived needs at the same time as we attempt to convince them that they too have a stake in the system. Thus, if we are to make progress in the dialogue, we shall have to utilize all the various institutional mechanisms including such associations as the Commonwealth and such instruments as mini-summits in the most flexible manner possible.

Even given such flexibility, the process of the dialogues will never be easy. The Group of 77 now comprises 118 very heterogeneous countries with different levels of development, different problems and different aims. In view of this, it is hardly surprising that the group encounters extreme difficulty in reconciling the very divergent interests of its members. Thus, it is often forced to fall back onto rigid positions and the use of rhetoric and politicization to cover its own difficulties in reaching agreement; hence, the group's tendency to focus on institutional demands for greater international power-sharing, an area where common interests are clearer than on specific substantive issues. But the group approach does serve the 77's purposes. It provides the developing countries with real bargaining leverage and is probably a genuinely necessary organizational instrument for negotiations. Thus, we should accept that unity of the Group of 77, while suffering strains particularly over energy, is likely to be maintained. At the same time, for western countries, more effective consultation as well as greater willingness to develop initiatives, rather than always reacting to the Group of 77, should be developed. And in improving our negotiating mechanisms, we must seek to minimize sterile bloc-to-bloc confrontation.

Quite apart from the process, there is an urgent need for Canada—and I mean the government, Parliament and the public—to focus on the substance of North-South issues. The western response in the past to the needs of the Third World has been largely reactive and in the view of the developing countries, inadequate. There seems, however, to be a growing awareness, fostered in part by the Brandt Report, of the reality of global interdependence and the mutuality of interests—a theme which is also effectively developed with respect to specific issues by our own North-South Institute. And there is a growing appreciation of the need for effective action.

I would therefore like to turn now to the major issues which I believe Canada must address in the coming months. In preface I should like to make a number of basic points. First, given the natural differentiation of interests and resources among developing countries, policy instruments and solutions will also have to be differentiated. Some will need to focus on

[Translation]

accompli des progrès pratiques sur des problèmes spécifiques. Néanmoins, les pays en voie de développement ne considèrent pas ces institutions comme suffisamment sensibles à leurs besoins. Les initiatives qu'on prendra à l'avenir dans ces forums doivent donc tenir compte de leurs besoins tels que perçus, en même temps que nous essaierons de les convaincre qu'ils ont eux aussi un enjeu dans le système. Ainsi, si nous voulons faire progresser le dialogue, nous devrons utiliser tous les mécanismes institutionnels disponibles, notamment les associations du type du Commonwealth et les instruments tels que les mini-sommets, avec le plus de souplesse possible.

Même avec une telle souplesse, le processus du dialogue ne sera jamais facile. Le Groupe des 77 comprend maintenant 118 pays, très hétérogènes, situés à des niveaux différents de développement, affligés de problèmes différents et ayant des objectifs différents. Étant donné cette hétérogénéité, il n'est pas surprenant que le Groupe ait d'énormes difficultés à réconcilier les intérêts très divergents de ses membres. C'est pourquoi il est souvent forcé de régresser vers des positions rigides, l'usage de la rhétorique et la politisation pour faire écran à ses propres difficultés dans l'obtention d'un consensus; de là la tendance du groupe à se concentrer sur des exigences institutionnelles en vue d'un plus grand partage international du pouvoir, domaine où les intérêts communs sont plus évidents que sur les questions de fond particulières. Mais le principe du groupe n'en sert pas moins les fins des 77. Il donne aux pays en voie de développement un pouvoir de négociation réel et constitue probablement un instrument organisationnel authentiquement nécessaire dans les négociations. C'est pourquoi nous devrions accepter l'unité du Groupe des 77, même si vraisemblablement des désaccords n'en persisteront pas moins en son sein, particulièrement sur la question de l'énergie. Mais il faudrait aussi chez les pays occidentaux tenir des consultations plus efficaces et développer un sens plus large de l'initiative plutôt que de toujours réagir au Groupe des 77. En outre, dans l'amélioration de nos mécanismes de négociation, nous devrions chercher à réduire autant que faire se peut les confrontations stériles entre camps opposés.

Indépendamment du processus, il y a nécessité urgente pour le Canada (et j'entends pas là aussi bien le Parlement et le public que le gouvernement) de se concentrer sur le fond même des rapports Nord-Sud. Dans le passé, la réponse occidentale aux besoins du Tiers-Monde a été en grande partie réactive et, du point de vue des pays en voie de développement, inadéquate. Il semble néanmoins y avoir une conscience croissante de la réalité de l'interdépendance globale et de la réciprocité des intérêts. Cette conscientisation est en partie due au Rapport Brandt; notre Institut Nord-Sud a aussi utilement développé ce thème en mettant l'accent sur des questions particulières. On remarque également une conscience croissante de la nécessité de mesures efficaces.

J'aimerais donc maintenant vous entretenir des grandes questions qu'à mon sens le Canada doit aborder au cours des mois qui viennent. En guise d'introduction, permettez-moi d'établir un certain nombre de points essentiels. Premièrement, étant donné la différenciation naturelle des intérêts et des ressources chez les pays en voie de développement, les instru-

[Texte]

the poorest, some on the middle income industrializing countries and some on OPEC. For this reason, aid alone is not sufficient. Similarly, and of equal importance, the capacity to respond among developed countries is differentiated, whether individually or in concert. Secondly, we must continually bear in mind that, ultimately, the responsibility for development will fall on the developing countries themselves and many of them will need to develop more effective domestic policies in this regard. They will nonetheless clearly need help and, most particularly, a more favourable international environment. Thirdly, it is clear that all of the related policy options will have costs for Canada, whether political or financial—and some will be very high. Examined one by one, there are always reasons to reject policy changes, particularly in face of criticism from domestic lobbies. But, if in such a process they are all rejected, the outlook for developing countries—and in the end for all countries—will be bleak. There is need to ensure, therefore, that we adopt a comprehensive perspective in which the North-South aspect is clearly borne in mind, even as we look at each individual sectoral issue.

• 1555

In this respect, I was struck by the second recommendation in your interim report. "That, in policy making in Canada and in proposing policy in international fora for the resolution of the current world economic crisis, the government assign a high priority to the needs of developing countries and in particular to the needs of the poorest people." This recommendation clearly has implications beyond aid, and points to the need for the type of comprehensive and co-ordinated approach I have suggested. I look forward to your further suggestions as to how this might be achieved.

Finally, Mr. Chairman, and most importantly, I am convinced of the need to examine how we, as politicians, can take a longer-term approach to issues. It is perhaps inevitable that, within a democratic system responsive to the public, we often settle for short-term solutions. This is true even when we know that, in our longer-term interests, an alternative policy might be the best choice. We are only beginning to understand that the longer-term perspective of international economic relations. But we must, I believe, keep these foremost in our minds when addressing the issues before us. We must begin to deal more with the future.

Mr. Chairman, the issues of concern to the developing countries are both numerous and complex, with many interlinkages. I wish to highlight the major areas and, within each, some key questions for Canada, which I hope your final report

[Traduction]

ments de politique et les solutions devront aussi être différenciés. Certains devront viser les pays les plus pauvres, certains les pays d'industrialisation récente à revenu moyen, et certains autres les pays de l'OPEP. C'est pourquoi l'aide à elle seule est insuffisante. De même, et c'est tout aussi important, la capacité de réponse chez les pays développés est différenciée, que ce soit individuellement ou de concert. Deuxièmement, nous devons constamment nous rappeler que, en fin de compte, la responsabilité du développement reposera sur les pays en voie de développement eux-mêmes et que beaucoup d'entre eux devront élaborer des politiques nationales plus efficaces à cet égard. Ils n'en auront pas moins besoin d'aide, c'est évident; ils auront tout particulièrement besoin d'un contexte international plus favorable. Troisièmement, il est manifeste que tous les choix politiques connexes entraîneront des coûts pour le Canada, aussi bien politiques que financiers, et certains de ces coûts seront très élevés. Si on les examine un à un, on trouve toujours des raisons de rejeter les changements de politique, particulièrement s'ils font l'objet de critiques de la part de groupes de pression nationaux. Cependant, si un tel processus nous amène à les rejeter tous, les perspectives pour les pays en voie de développement—et en fin de compte pour tous les pays—s'en trouveront assombries. Il apparaît donc nécessaire que nous adoptions un point de vue très large, tenant compte lucidement de l'aspect Nord-Sud dans l'examen de chaque question sectorielle.

A cet égard, la deuxième recommandation de votre rapport provisoire m'a particulièrement frappé: «Que le gouvernement dans l'élaboration de ses politiques et dans sa participation à la recherche de solutions sur la scène internationale en vue de résoudre la crise économique actuelle, tienne compte en priorité des besoins des pays en développement et plus particulièrement des besoins de leurs habitants les plus démunis.» Cette recommandation a manifestement des implications qui dépassent la notion d'aide et fait ressortir la nécessité du type d'approche globale auquel je faisais allusion. J'accueillerai avec intérêt vos suggestions ultérieures sur les méthodes par lesquelles on pourrait y arriver.

Dernier point et non le moindre, monsieur le président: je suis convaincu de la nécessité de voir comment, en qualité d'hommes politiques, nous pourrions adopter un point de vue à plus long terme sur ces questions. Il est peut-être inévitable, dans un système démocratique où l'on est sensible à l'opinion publique, de s'arrêter souvent à des solutions à court terme. Cela arrive même lorsque nous savons qu'une autre politique devrait s'imposer à la lumière de nos intérêts à long terme. Nous ne faisons que commencer à comprendre les perspectives à long terme relatives aux relations économiques internationales. Mais je suis convaincu qu'elles doivent rester au premier plan de nos préoccupations lorsque nous nous attaquons aux problèmes immédiats. Il nous faut commencer à mieux tenir compte de l'avenir.

Monsieur le président, les questions qui préoccupent les pays en voie de développement sont aussi complexes que nombreuses et étroitement reliées entre elles. J'aimerais ici mettre en lumière les principaux domaines où ces questions se posent et,

[Text]

will also focus upon. Aid certainly is crucial, but I must emphasize that aid is no longer, if it ever was, the only answer. The areas of energy, money and finance, trade and commodities, food and agriculture and technology are no less important—although structurally perhaps more difficult to grapple with.

Energy: I think there is general agreement endorsed by the Venice Summit, that the question of increased assistance for energy development in developing countries must be tackled. Canada must examine what further contribution it can make, bilaterally and multilaterally, to achieve this objective. As you know, it was announced yesterday that Petro-Canada will soon be establishing a subsidiary company for the purpose of exploration in developing countries. Another central issue is how to deal with the issue of predictability of oil price and production levels, the protection of the value of financial assets obtained for oil and the staggering effects of the current price of oil on the development plans of the developing countries.

Money and Finance: Recommendation three of your interim report highlighted the problem of the recycling of oil revenue surpluses and I look forward to your further views on how to pursue this objective. Clearly the international financial community is alert to this issue and I welcome the efforts of the IMF and the World Bank in this regard. Equally clearly, however, a greater and more concerted effort is required to deal with a problem of this magnitude. Canada must examine what position it should take with respect to developing country demands for an increased role in the IMF decision-making process, for increased access to financing on more concessional terms and for a more sympathetic approach to conditionality, including one which takes into greater account the impact of external forces on their economy. Can we support the proposed increases in the bank's capital base or changes in the gearing ratio? Should we contribute more to subsidizing the interest rates on loans to developing countries? Finally, in making our response, how can we ensure that whatever new measures are adopted will not impede the international financial institutions' ability to perform effectively those monetary functions which remain vital to international economic discipline and stability?

• 1600

Trade: Probably the key concern to developing countries in this area is their fear of increasing protectionism. In their view, this is inherently linked to the question of structural adjustment in developed countries. It is true that if they are to improve their export prospects and their balance of payments situation—and in turn their capacity to import—market access

[Translation]

à l'intérieur de chacun, certaines questions clés qui se posent pour le Canada, questions dont j'espère que votre rapport final traitera aussi. L'aide est certainement d'importance cruciale, mais je dois insister sur le fait que l'aide n'est plus, si elle l'a jamais été, la seule réponse. Les domaines de l'énergie, des finances, du commerce, des marchandises, de l'alimentation, de l'agriculture et de la technologie ne sont pas moins importants, bien qu'il soit peut-être structurellement plus difficile de s'y attaquer.

Parlons d'abord de l'énergie: Je crois que le Sommet de Venise témoigne d'un accord général comme quoi il faut maintenant s'occuper de la question d'accroître l'aide aux pays en voie de développement au titre du développement de l'énergie. Le Canada doit donc voir quelle contribution il peut encore faire, aux plans bilatéral et multilatéral, pour atteindre cet objectif. Comme vous le savez, il a été annoncé hier que Pétro-Canada fondera bientôt une filiale dont la fonction sera l'exploration énergétique dans les pays en voie de développement. Une autre question capitale est de savoir comment faire face au problème de la prédictibilité des prix et des niveaux de production des hydrocarbures, de la protection de la valeur des actifs financiers obtenus en échange et des effets terribles du prix actuel du pétrole sur les plans de développement des pays en voie de développement.

Finances: La troisième recommandation de votre rapport provisoire met en lumière le problème du recyclage de l'excédent des revenus pétroliers et j'ai hâte de prendre connaissance des opinions que vous formulerez ultérieurement sur la façon d'atteindre cet objectif. La communauté financière internationale est manifestement très consciente de cette question et je ne peux que saluer les efforts que le FMI et la Banque mondiale ont entrepris dans ce sens. Mais il est tout aussi évident qu'il faudra un effort plus grand et mieux coordonné pour faire face à un problème de cette dimension. Le Canada doit voir quelle position il devrait adopter concernant les exigences des pays en voie de développement qui demandent un rôle accru dans le processus décisionnel du FMI, un meilleur accès au financement et à des conditions plus généreuses, notamment au sens où l'on tiendrait mieux compte des incidences des forces externes sur leur économie. Devons-nous appuyer les propositions visant à modifier la base de capital de la Banque ou l'effet de levier? Devrions-nous augmenter notre contribution pour ce qui est des subventions aux pays en voie de développement au titre du taux d'intérêt de leurs emprunts? Enfin, en répondant aux besoins de ces pays, comment pouvons-nous nous assurer que les nouvelles mesures adoptées, quelles qu'elles soient, n'entraveront pas la capacité des institutions financières internationales de remplir adéquatement les fonctions monétaires qui restent essentielles à la discipline et à la stabilité économiques internationales?

Commerce: L'inquiétude principale des pays en voie de développement quant à ce domaine est sans doute la crainte d'un accroissement du protectionnisme. De leur point de vue, cette question est liée intrinsèquement à celle de l'adaptation structurelle dans les pays développés. Il est vrai que s'ils veulent améliorer leurs perspectives d'exportation et l'état de

[Texte]

to the developed countries is vital. In my mind, therefore, while I recognize the political sensitivity of this area—particularly in domestic terms—and the real economic constraints which exist, we must face this issue squarely and examine realistically what measures can be taken. One area may be with respect to our own General Preferential Tariff. I look forward to the task force's recommendations in this area.

Food: One of the key problems in this area is the low priority assigned to agricultural development by many developing countries. Given the levels of malnutrition and starvation in many countries, however, food aid will likely remain essential for some time to come. To what extent and how should Canada increase its assistance to help developing countries make fuller use of their agricultural potential? Can more be done multilaterally, perhaps by greater support for international agricultural research centres?

Aid: Aid, particularly for the poorest, will remain critical for many years to come. But it alone cannot provide the basis for healthy growing economies in the developing areas. Responses in other areas will also be necessary. This said, I believe we have to examine, as you have suggested, the quality and philosophy of aid and I look forward to your recommendations in this regard. What can be done to improve the lot of the poorest is probably the key question. We are all pleased that Canada's ODA will begin to increase again after a period of decline. We must now consider what measures further to those announced must be taken to ensure that our commitment to higher levels can be met and what is the best use for the additional funds. I would, in particular, welcome the views of the task force on the factors that bear on the aid effectiveness and how this effectiveness may be improved. A more general question, which I believe also merits examination, is whether systems cannot be developed, domestically as well as international, to ensure a more reliable or "automatic" transfer of resources. Similarly, what realistic link could be established between development and disarmament?

These, I suggest, are some of the key policy areas to be examined. Against this background, the government will also be considering what opportunities there are for Canada to play a helpful, or catalytic, role in the North-South area. As a member of the Western Summit Group and host to next year's meeting, we are a member of the major industrialized "club". Our participation in the like-minded group provides us with links to other middle powers. Our membership in the Com-

[Traduction]

leur balance des paiements—et, en retour, leur capacité d'exportation—l'accès aux marchés des pays développés est pour eux essentiel. C'est pourquoi, malgré le caractère très délicat de cette question, surtout au plan de la politique intérieure, et les contraintes économiques bien réelles dont je reconnais qu'il faut tenir compte, je pense qu'il faut affronter directement le problème et voir de façon réaliste les mesures qui pourraient être prises. On pourrait par exemple étudier le problème du point de vue de notre propre Tarif préférentiel général. J'accueillerai avec intérêt les recommandations du groupe d'étude à cet égard.

Alimentation: L'un des problèmes clés dans ce domaine est le niveau de priorité peu élevé que beaucoup de pays en voie de développement attribuent au développement agricole. Cependant, étant donné le niveau de malnutrition et de sous-alimentation de nombreux pays, il est probable que l'aide alimentaire restera essentielle pour un certain temps. Dans quelle mesure et de quelle façon le Canada devrait-il accroître son assistance aux pays en voie de développement en vue de les aider à faire un meilleur usage de leur potentiel agricole? Pouvons-nous faire plus par la voie multilatérale, par exemple en augmentant notre soutien aux centres de recherche agronomique internationaux?

Aide: L'aide proprement dite, particulièrement aux pays les plus pauvres, conservera une importance critique pour de nombreuses années. Mais à elle seule elle ne suffit pas à assurer la base d'un développement économique valide des régions en voie de développement. Il faudra aussi prendre des mesures dans d'autres domaines. Ceci dit, je crois que nous devons examiner, comme vous l'avez suggéré, la qualité de l'aide et la philosophie sur laquelle elle doit être fondée: j'accueillerai avec plaisir vos recommandations à cet égard. La question clé est probablement de savoir ce qui peut être fait pour améliorer le sort des plus pauvres. Nous sommes tous heureux de voir que l'aide officielle du Canada au développement recommencera à augmenter après une période de régression. Il nous faut maintenant voir quelles autres mesures nous devrions prendre pour nous assurer que notre engagement à un niveau supérieur pourra être honoré et quel serait le meilleur usage à faire des fonds additionnels dont nous disposons. Les opinions du groupe d'étude me seraient particulièrement précieuses concernant les facteurs qui influencent sur l'efficacité de l'aide et les modalités qui pourraient accroître cette efficacité. Une question plus générale, dont je crois aussi qu'elle mérite examen, est celle de savoir si l'on ne pourrait pas élaborer, au plan international aussi bien qu'intérieur, des systèmes propres à assurer un transfert des ressources plus sûr ou plus «automatique». De même, quels rapports réalistes pourrait-on établir entre le développement et le désarmement?

Voilà à mon sens quelques-unes des questions de politique principales à étudier. Dans ce contexte, le gouvernement essaiera aussi de voir quelles sont les possibilités pour le Canada de jouer un rôle utile, de catalyseur pour ainsi dire, dans le dialogue Nord-Sud. En qualité de membre du Groupe du sommet occidental et de pays hôte de la rencontre de l'an prochain, le Canada fait partie intégrante du «club» des pays industrialisés les plus importants. Notre intégration à ce

[Text]

monwealth and La Francophonie, our hemispheric links and special ties to the Caribbean and our Pacific window on Asia provide us with privileged access to the developing world. Thus, Canada is in a favourable position, particularly in the coming year, to stimulate movement and attempt to conciliate the conflicting views of our major industrialized partners and those of the developing world.

In order to play such a role in the dialogue, we must try to develop an organizing principle with regard to Canada's contributions to the substantive aspects of North-South relations, which takes account of our structural uniqueness as a resource exporter and capital and technology importer. We should examine the areas where we can make a significant but perhaps qualitatively different contribution from others. The impact of these potential contributions may involve a departure from present patterns, but a more effective and more rational international division of labour regarding assistance to developing countries could result.

Finally—and I reiterate now one of my initial points—if Canada is to address the issues positively and to play a constructive role in the dialogue, increased public awareness and support will be critical. As the chairman, and Mr. Roche are aware, I have just held consultations with concerned Canadians regarding the objectives and operations of the Futures Secretariat whose establishment I announced at the special session. The Futures Secretariat is of course intended to compliment an already extensive network of NGOs who have been working for years to educate and involve the public on development issues not only aid-related but also on the broader concerns referred to above. Parliamentarians have also contributed to the process, as, for example, in 1975 when Mr. Roche and two of our other colleagues toured the country. We must now, I believe, seek to intensify the level of grassroots involvement if we are, as I have suggested, to begin to deal with these issues on a longer-term basis. How can we as politicians play our part? That is an important question that we must answer.

• 1605

Mr. Chairman, the year 1981 will present a number of opportunities both for Canada and the international community to move ahead in the North-South dialogue. The proposed North-South Summit, the Ottawa Economic Summit and the Commonwealth Heads of Government meeting will all help to sensitize governments and publics further to the issues and allow more frank and informal talks to overcome rhetoric and bloc-to-bloc confrontation. The global negotiations will hopefully present an opportunity to integrate and give new impetus to the negotiations of specific problems. But we must not

[Translation]

groupe d'orientation homogène nous assure des liens avec d'autres puissances moyennes. Notre participation au Commonwealth et à la Francophonie, nos liens géographiques et par ailleurs privilégiés avec les Caraïbes ainsi que notre ouverture sur l'Asie par le Pacifique nous garantissent une position exceptionnelle à l'égard du monde en voie de développement. C'est pourquoi le Canada se trouve dans une situation favorable—qu'il devra exploiter particulièrement l'année prochaine—pour stimuler le mouvement et essayer de concilier les points de vue divergents de nos partenaires industrialisés les plus avancés et du monde en voie de développement.

Afin de jouer un tel rôle dans le dialogue, nous devons tenter d'élaborer un principe organisateur touchant les contributions canadiennes aux aspects de fond des relations Nord-Sud, principe qui puisse tenir compte de notre situation structurelle unique en tant qu'exportateur de matières premières et importateur de capitaux et de technologie. Nous devons étudier les domaines où nous pouvons apporter une contribution significative, mais peut-être qualitativement différente de celle des autres. L'incidence de ces contributions potentielles peut impliquer un abandon des schémas actuels, mais une division internationale du travail plus efficace et plus rationnelle touchant l'aide aux pays en voie de développement pourrait en résulter.

Enfin, permettez-moi de revenir sur l'un des premiers points de mon intervention: Si le Canada veut aborder les questions de manière positive et jouer un rôle constructif dans le dialogue, il sera essentiel de favoriser une conscientisation du public et d'obtenir son appui. Comme vous le savez, monsieur le président et monsieur Roche, je viens de prendre avis auprès de citoyens intéressés concernant les objectifs et le fonctionnement du Secrétariat des opérations à terme dont j'ai annoncé la création à la session extraordinaire. Le Secrétariat des opérations à terme est évidemment conçu pour compléter un réseau déjà important d'ONG qui travaillent depuis des années à former et à impliquer le public touchant les questions de développement, non seulement celles relatives à l'aide mais aussi celles, plus larges, dont j'ai parlé plus haut. Les parlementaires ont eux aussi apporté leur contribution au processus: Monsieur Roche et deux de ses collègues par exemple, qui ont fait une tournée canadienne en 1975. Je crois que nous devons maintenant essayer d'élever le niveau d'engagement à la base si nous voulons, comme j'ai suggéré que nous le fassions, commencer à traiter ces questions à plus long terme. Comment pouvons-nous faire notre part à titre de politiciens? Voilà une question importante à laquelle il nous faut répondre.

Monsieur le président, l'année 1981 offrira un grand nombre d'occasions, aussi bien au Canada qu'à la communauté internationale, de faire avancer le dialogue Nord-Sud. Le Sommet Nord-Sud proposé, le Sommet économique d'Ottawa et la réunion des chefs de gouvernements du Commonwealth contribueront tous à sensibiliser les gouvernements et les peuples relativement à ces questions et permettront à des conversations plus franches et moins formelles de dépasser la rhétorique creuse et les confrontations bipolaires. Il est à espérer que les négociations globales offriront l'occasion d'intégrer les problè-

[Texte]

become too event oriented. It is not the discussions themselves which are important. It is their outcome. The needs are great and increased international co-operation in the search for solutions is the only answer. It is in this context of both need and hope that I look forward with anticipation to the task force's contribution to this search.

The Chairman: Thank you very much, Mr. Minister. First I would like to explain that some members are not here; they are away on business that they were committed to. I believe Mr. Fretz is away from Ottawa so it is not that he was not giving priority to the task force. Mr. Ogle is also out of the city and Mr. Frith is in Winnipeg. We have been pushing ourselves rather hard and it is difficult for members of Parliament to do everything that they have to do. I just wanted to explain why they are not here.

When I mentioned at first that the task force members were happy to hear of the announcement of the decision on ODA, I did not mean that we were not satisfied with the other things you have done, including: the announcement of the special session of the secretariat; the active role that you and Mr. MacEachen played at the Commonwealth Finance Ministers' meetings, and the IMF meetings. These are all things that we recognize also.

Mr. Roche will lead off the questioning.

Mr. Roche: Thank you, Mr. Chairman. I noticed that the minister was advised of the seating arrangements here in this committee. He is an old parliamentary hand used to the familiar way in which we seat ourselves at committee meetings...

The Chairman: He was the one who showed me how a committee should be independent from the government.

Mr. Roche: This committee has tried to use as a symbol of the way in which we operate these seating arrangements. I think we truly want to work out together the problems of development by making sensible policies that can transcend the normal differences that divide us. I think that we have had some considerable success so far and that is what leads me to say how happy I am to see your report today—the summary of your thinking—in which you ask a lot of very leading questions. I hope that we can respond to the questions that you have put to us.

• 1610

I got the feeling that you are taking the committee seriously. I think that reinforces our own position. I find that the philosophy that you have reflected in your speeches on this subject and certainly the philosophy underlying the kinds of questions that you have raised and asked us to respond to, are very much on the wavelength of the committee, so if we ask some hard questions here today, it is a matter, I think, of

[Traduction]

mes particuliers et donneront une nouvelle impulsion aux négociations sectorielles. Mais il ne faut pas se laisser trop fasciner par les événements en tant que tels: ce ne sont pas les discussions en elles-mêmes qui sont importantes, mais leurs effets. Les besoins sont considérables et un accroissement de la coopération internationale dans la recherche de solutions constitue la seule réponse viable. C'est dans le contexte de ces besoins et de cet espoir que je me réjouis d'avance de la contribution du groupe d'étude à cette recherche.

Le président: Merci beaucoup, monsieur le ministre. J'aimerais d'abord dire que certains de nos membres ne sont pas avec nous: ils ont dû s'absenter pour remplir d'autres engagements. Je crois que M. Fretz n'est pas à Ottawa en ce moment: son absence n'est donc pas due au peu d'importance qu'il accorderait au groupe d'étude. M. Ogle est lui aussi à l'extérieur de la ville; quant à M. Frith, il est en ce moment à Winnipeg. Nous avons fourni des efforts plutôt considérables et il est difficile aux députés de remplir toutes leurs obligations. Je voulais seulement expliquer la raison de leur absence.

Lorsque j'ai dit tout à l'heure que les membres du groupe d'étude étaient heureux d'apprendre la décision relative à l'aide officielle au développement, je n'ai pas voulu laisser entendre que nous désapprouvions les autres mesures que vous avez prises: l'annonce de la création du Secrétariat à la session extraordinaire, le rôle actif que vous et M. MacEachen avez joué dans les rencontres des ministres des Finances du Commonwealth et les réunions du FMI: ce sont là autant de choses que nous approuvons.

Je laisse le soin à M. Roche d'ouvrir la période de questions.

M. Roche: Merci, monsieur le président. J'ai remarqué que Monsieur le ministre avait été averti du sens de l'attribution des sièges dans notre Comité. Il ne manque pas d'expérience parlementaire et est sans doute habitué à la façon dont nous attribuons ordinairement les sièges à nos réunions.

Le président: C'est monsieur le ministre qui m'a appris comment un comité devrait être indépendant du gouvernement.

M. Roche: Notre comité a essayé de faire de ce schéma d'attribution des sièges un symbole de notre mode de fonctionnement. Je pense que nous voulons tous sincèrement travailler ensemble à la résolution des problèmes du développement en élaborant des politiques judicieuses qui pourront transcender les divergences normales qui nous divisent. Je crois que nous y avons réussi dans une large mesure jusqu'à maintenant. Tout cela pour vous dire la satisfaction que j'éprouve à entendre aujourd'hui votre rapport—le résumé de votre pensée—, si plein de questions importantes. J'espère que nous pourrions répondre à ces questions que vous proposez à notre attention.

J'ai le sentiment que vous prenez le comité au sérieux. Cette considération que vous nous témoignez renforce notre propre position. A mon sens, la philosophie qui se reflète dans vos discours sur ce sujet et, sans aucun doute, la philosophie sous-jacente aux questions que vous avez soulevées et auxquelles vous nous demandez de répondre, vous placent tout à fait sur la longueur d'onde du Comité. Par conséquent, s'il nous

[Text]

getting at the subject in a way that all of us together can move forward.

On the .5 per cent commitment made by the minister on behalf of the government in the United Nations, I would like to just inquire whether or not there are any strings attached to that commitment. Are there any factors that enabled the minister to secure agreement from the government on the .5 per cent commitment. BY 1985, .5 per cent will be a substantial amount of dollars in actual volume dollars. Would you say that those in charge of ODA, which is to say fundamentally the minister, are free to determine how that money will be spent? Was any agreement necessary in order to secure the approval of the government for the .5 per cent commitment?

Mr. MacGuigan: There is, Mr. Chairman, no condition or limitation attached to that government commitment. Members may not, however, without reflection, realize that it includes not only money which will be spent directly by CIDA but also money which will be spent by Petro-Canada through the new subsidiary company which it will be establishing for the purpose of exploration for oil and gas, in developing countries, so that of course would also be included as part of the ODA. In other words, this money will not all be directed by CIDA. I will have an equal voice with the Minister of Energy, Mines and Resources in determining how that appropriation is to operate with respect to ODA.

Mr. Roche: Petro-Canada is spending part of ODA in search of energy in developing countries. Would you say that that is to be a substantial part of future ODA? It is a new factor.

Mr. MacGuigan: It is a new factor.

Mr. Roche: Is it substantial?

Mr. MacGuigan: Well, that is not entirely decided at the moment. I am not sure what substantial would be, it would certainly be a lot less than we are now spending on ODA. I would think that it might be enough perhaps to add say, .02 or .03, to the ODA—that is a possibility—so it might raise it from say, .45 to .47 or .48, something of that kind. I do not know how much money will be involved in that. That is pretty hard to estimate. Some tens of millions of dollars, though, will be involved in that. I think it will be less than \$100 million—about \$50 million, I think, is what I have been told it will likely be.

Let me just conclude my answer by saying the only other limitation on the way in which the funds may be used are the respect to the arguments I used to persuade my colleagues to adopt a higher ODA, but there are certainly no formal limitations or conditions attached to the announcement which the Minister of Finance made yesterday.

Mr. Roche: There seems to be a move to downgrade multilateral assistance in ODA. It will not receive its normal proportion of the increased dollars that are coming by virtue of

[Translation]

arrive aujourd'hui de vous poser des questions un peu serrées, ce sera parce que nous voulons aborder le sujet d'une façon propre à nous faire avancer tous ensemble.

A propos de l'engagement d'aide à 0,5 p. 100 que monsieur le ministre a pris aux Nations Unies au nom du gouvernement: j'aimerais savoir si cet engagement est assujéti à des limites ou à des conditions quelconques. Y a-t-il des facteurs de ce genre qui auraient permis à monsieur le ministre d'obtenir l'accord du gouvernement pour les 0,5 p. 100? En 1985, ce pourcentage représentera un montant considérable en termes absolus. Seriez-vous prêt à dire que les personnes responsables de l'AOD, c'est-à-dire fondamentalement le ministre, auront toute liberté de déterminer la façon dont ces fonds seront dépensés? A-t-il fallu un accord assorti de conditions pour obtenir l'approbation du gouvernement concernant l'engagement d'aide à 0,5 p. 100?

M. MacGuigan: Monsieur le président, cet engagement gouvernemental n'est assorti d'aucune condition ou restriction. Cependant, il est possible que les députés ne réalisent pas immédiatement que ce pourcentage inclut non seulement les fonds qui seront dépensés directement par l'ACDI, mais aussi ceux que dépensera la Pétro-Canada par l'intermédiaire de la filiale qu'elle va fonder pour explorer les sources possibles de pétrole et de gaz dans les pays en voie de développement. Ces derniers fonds feront donc partie de l'aide officielle au développement. Autrement dit, l'aide ne sera pas complètement acheminée par l'ACDI. Le ministre de l'Énergie, des Mines et des Ressources et moi-même disposerons d'une autorité égale dans la détermination des modalités de cette affectation relativement à l'AOD.

M. Roche: Pétro-Canada dépensera une partie de l'AOD au titre de la recherche de sources d'énergie dans les pays en voie de développement. Sera-ce là une partie considérable de l'AOD? C'est un facteur nouveau.

M. MacGuigan: C'est en effet un facteur nouveau.

M. Roche: Quelle est son importance relative dans l'AOD?

M. MacGuigan: Eh bien, ce n'est pas encore tout à fait décidé pour l'instant. Je ne sais pas ce qu'on pourrait appeler une partie considérable, mais ce serait certainement beaucoup moins que ce que nous dépensons maintenant au titre de l'AOD, peut-être quelque chose comme 0,02 ou 0,03 à ajouter à l'AOD, de sorte qu'elle passerait de 0,45 à 0,47 ou 0,48, quelque chose comme ça je crois. Je ne sais pas combien d'argent cette mesure engagera, c'est très difficile à évaluer, mais cela se comptera probablement par dizaines de millions de dollars. Je crois que ce sera moins de \$100 millions: on m'a dit que ça irait probablement chercher dans les \$50 millions.

Permettez-moi de compléter ma réponse de tout à l'heure en disant que la seule autre restriction touchant les modalités d'usage des fonds concerne les arguments dont je me suis servi pour persuader mes collègues d'accroître l'AOD, mais on peut être certain qu'il n'y aucune limitation ou condition formelle à la déclaration qu'a faite hier le ministre des Finances.

M. Roche: On semble tendre à faire baisser l'assistance multilatérale parmi les composantes de l'AOD. Elle ne recevra pas la proportion qui lui reviendrait normalement dans l'aug-

[Texte]

the .5 per cent commitment, and I wonder, what is the thinking behind this? Why have we made a determination, particularly I would say at an early stage of the 1980's even before our report is assembled, that bilateral ODA is going to receive quite a boost to the detriment of multilateral?

• 1615

Mr. MacGuigan: Well, I would not like to put it in terms of "to the detriment of". As you will recall at the beginning of the last five-year planning cycle of 1975, there was supposed to be a smaller percentage devoted to multilateral aid than actually subsequently turned out to be the case. In other words, multilateral aid kept growing on above what we had targeted for—I do not have the figures here with me, although perhaps Mrs. Catley-Carlson does. That was above target, was it not?

Mrs. Catley-Carlson (Acting President, Canadian International Development Agency): Yes.

Mr. MacGuigan: Was it up to 35, or what did come up to?

Mrs. Catley-Carlson: It achieved the lower and upper reaches.

Mr. MacGuigan: Well, we targeted for 25-35 and it went up to 36 per cent during that period at its highest point. Another aspect of our recent experience has been that when there had to be cuts in the aid program—of course, I hope that will never happen again and it certainly will not happen in the next few years because of the commitment we have been able to make—the cuts were taken disproportionately out of the bilateral program. The multilateral programs proved impossible to cut because we were in a situation where we had made certain international commitments. We also had commitments under the bilateral to cut and it was found that it was easier to cut those under the bilateral program, the multilateral was protected during those years and bilateral was not. To some extent, this emphasis is based on our experience that we have not been able to control multilateral as we had wished, initially, in our last planning cycle and it is an attempt to redress the balance.

There are lots of other reasons for that. Let me, first of all, if I may, just linger over this answer for a moment and make a few points or what multilateral aid is not. It is often thought, for instance—I am talking about bilateral—that bilateral is big aid, that is for big projects, involving high technology, that it is 100 per cent tied, and that it is in some way targeted to elite groups in other countries. That is certainly true of some bilateral projects, but that certainly is not typical of our bilateral aid generally. Under bilateral aid, Canada and the partner country choose projects together. It is a question of joint decision-making and there is certainly. There are fair and equal contributions to the decision from both sides.

[Traduction]

mentation de l'aide à 0,05 p. 100: quels sont les motifs sous-jacents à cette décision? Pourquoi a-t-il été décidé, surtout si tôt dans les années 80 avant même que notre rapport soit déposé, que l'AOD bilatérale serait favorisée à ce point au détriment de la multilatérale?

M. MacGuigan: Eh bien, quant à moi j'éviterais de dire «au détriment de». Comme vous vous en souvenez sans doute, au début du dernier cycle de planification quinquennale de 1975, on avait prévu un pourcentage d'aide multilatérale moins élevé que celui qui fut affecté par la suite. Autrement dit, l'aide multilatérale s'est mise à augmenter au-delà de ce que nos plans avaient prévu—je n'ai pas les chiffres avec moi aujourd'hui, peut-être M^{me} Catley-Carlson les a-t-elle. Les chiffres ont dépassé les prévisions, n'est-ce pas madame?

Mme Catley-Carlson (présidente par intérim de l'Agence canadienne de développement international): Oui, en effet.

M. MacGuigan: Jusqu'à 35 p. 100? Quels étaient au juste les chiffres exacts?

Mme Catley-Carlson: La courbe a touché le minimum et le maximum prévus.

M. MacGuigan: Nous avions prévu 25-35 p. 100 et l'aide multilatérale a atteint 36 p. 100 à son niveau le plus élevé au cours de cette période. Autre chose que nous révèle notre expérience récente: lorsque nous avons dû réduire le programme d'aide (j'espère évidemment que cela ne se reproduira plus et ce ne sera certainement pas le cas dans les quelques années qui viennent grâce à l'engagement que nous avons pu prendre), les réductions ont été opérées de façon disproportionnée aux dépens du programme bilatéral. Les programmes multilatéraux étaient impossibles à réduire parce que nous avions pris certains engagements internationaux à leur égard. Nous avons dû rompre certains engagements bilatéraux: il s'est avéré plus facile de réduire les engagements pris en vertu du programme bilatéral. C'est ainsi que le programme multilatéral a été protégé au cours de ces années, alors que le bilatéral ne l'a pas été. Dans une certaine mesure aussi, cette nouvelle proportion est basée sur le fait d'expérience que nous n'avons pas pu contrôler l'aide multilatérale comme nous l'avions d'abord voulu dans notre dernier cycle de planification: nous avons donc essayé cette fois de rétablir l'équilibre.

Il y a aussi à cela beaucoup d'autres raisons. Permettez-moi de m'attarder un peu sur cette réponse et d'énoncer quelques idées sur ce que l'aide multilatérale n'est pas. On croit souvent par exemple (je parle de l'aide bilatérale) que l'aide bilatérale est une forme d'aide en grand, visant des projets importants et engageant une technologie avancée, qu'elle est liée à 100 p. 100 et qu'elle est de quelque façon orientée vers des castes de privilégiés dans d'autres pays. Cette description s'applique sans doute à certains projets bilatéraux, mais elle n'a certainement aucune pertinence pour ce qui est de notre aide bilatérale en général. Dans un programme d'aide bilatérale, le Canada et le pays en cause décident ensemble des projets à entreprendre. Il s'agit d'un processus conjoint de prise de décisions, et c'est certainement ce qui se produit en réalité. Il y a un partage juste et équitable du pouvoir décisionnel.

[Text]

Another aspect of bilateral aid is that it makes it possible for many Canadians to participate. It is something like NGO aid in that respect—NGO aid, of course, is included in the bilateral aid. Quite apart from that, it makes it possible for us to involve in contracts, fishermen, professors, teachers, engineering consultants, farmers—in Kenya even beekeepers where we have a beekeeping project—railway men, miners, pilots. There really is no limit to the different kinds of Canadians that we have been able to get involved with in bilateral aid.

Despite the fact that, as I have said, along with our partner we choose together, we can also direct aid, within the areas that are mutually acceptable to other countries, to chosen sectors. If we want to emphasize a certain sector either in our own aid or within that particular country, we have a certain control in that respect.

• 1620

We also, if I might say so, in terms of our foreign policy interests have an enormous stake in bilateral aid. I suppose quite frankly this is one thing that affects me as a foreign minister. I have the dual capacity of administering aid as well as administering the rest of our foreign policy. We develop very close relationships with our partner countries in aid and this gives us a foreign policy role and a degree of influence in the world which we could not conceivably have in multilateral projects.

A different aspect of that is the fact that it provides us with an export opportunity for Canadian goods and services. This is not its principal aspect but it does provide us with that.

I might say that on the negative side with respect to multilateral aid—perhaps it is partly through our own fault, perhaps it is partly for other reasons—we have found it extremely difficult to get our rightful share of participation in multilateral contracts under institutions such as the World Bank. All international authorities admit we have not received our share. They may disagree on the reasons but they all agree on the fact. Of course quite apart from that, of aid which is granted bilaterally something like two thirds of every dollar is spent in Canada whereas of aid which is granted multilaterally, it is less than half or something like 20 cents to 25 cents on the dollar is spent in Canada, and that depends on our getting contracts under institutions such as the World Bank.

So both in the positive and negative way it seems to me that we have opportunities in bilateral aid which we do not have in multilateral aid, but the reason it appeals to me most of all is the way in which we can pick our own priorities and targets, within the limits of the agreement which we can get from the countries that we are co-operating with. We are able to use this as an associated element of our foreign policy. I find these, plus the greater participation of Canadians and a greater awareness of Canadians of what is going on, to be very very considerable advantages.

[Translation]

Un autre aspect positif de l'aide bilatérale est qu'elle rend possible la participation de nombreux Canadiens. C'est un peu comme l'aide ONG à cet égard—l'aide ONG fait évidemment partie de l'aide bilatérale. Mais indépendamment de cela, l'aide bilatérale nous permet de faire participer aux contrats des pêcheurs, des enseignants de l'Université ou du secondaire, des ingénieurs-conseils, des agriculteurs (même des apiculteurs au Kenya, où nous travaillons à un projet d'apiculture), des cheminots, des mineurs, des pilotes. Il n'y a vraiment aucune limite à l'éventail de spécialistes canadiens que nous avons pu faire participer à l'aide bilatérale.

Malgré que, comme je l'ai dit, nous faisons nos choix de concert avec le partenaire, nous pouvons aussi orienter l'aide vers des secteurs choisis ou des domaines qui entraînent l'accord d'autres pays. Si nous voulons mettre l'accent sur un secteur donné dans le cadre de notre aide ou au sein du pays en cause, nous le pouvons dans une certaine mesure.

Nous avons aussi d'énormes intérêts de politique étrangère dans l'aide bilatérale. A vrai dire, je crois que cet aspect me touche particulièrement à titre de ministre des Affaires extérieures. J'assume en effet la double responsabilité d'administrer l'aide et d'appliquer les autres composantes de notre politique étrangère. Nous en venons à former des liens très étroits avec les pays bénéficiaires de notre aide et cela nous donne un rôle de politique étrangère et un degré d'influence dans le monde que les projets multilatéraux ne pourraient absolument pas nous offrir.

Un aspect différent de la question est le fait que l'aide bilatérale nous fournit une occasion d'exporter les biens et les services canadiens. Ce n'est pas là l'aspect principal, mais il n'en est pas moins réel.

Au passif de l'aide multilatérale on pourrait dire que, peut-être par notre faute en partie, peut-être en partie pour d'autres raisons, nous avons trouvé extrêmement difficile d'obtenir notre juste part dans les contrats multilatéraux conclus sous l'égide d'institutions telles que la Banque mondiale. Toutes les autorités internationales admettent que nous n'en avons pas reçu notre juste part. Elles peuvent diverger sur les raisons, mais elles sont toutes d'accord pour admettre le fait. Indépendamment de cela, il y a évidemment le fait qu'environ les deux tiers de l'aide bilatérale sont dépensés au Canada, alors que moins de 50 p. 100, quelque chose comme 20 ou 25 p. 100, de l'aide multilatérale sont dépensés chez nous. Et cela dépend de ce que les contrats sont attribués dans le cadre d'institutions telles que la Banque mondiale.

Ainsi, tant à l'actif qu'au passif, il semble que l'aide bilatérale nous offre des possibilités que la multilatérale ne nous donne pas. Mais l'avantage qui l'emporte sur tous les autres dans mon esprit est la façon dont nous pouvons choisir nos propres priorités et objectifs dans le cadre de l'accord que nous pouvons obtenir des pays avec lesquels nous coopérons. Il nous est alors loisible d'inscrire ces éléments dans le contexte de notre politique étrangère. Je crois que ce sont là des avantages considérables, sans compter la participation plus large et la

[Texte]

I will say quite frankly that I used those arguments in persuading my colleagues in the Cabinet to grant us an increase in foreign aid.

Mr. Roche: Yes, I understand that. I hope that the committee report, when we come to our own consensus, will have an influence on the minister's thinking. I say that without any lack of respect for those who deal with him regularly. It seems that they have more constant access in briefings and reflections to him than we do. I would only say, with respect to the answer he just gave, that there has been considerable input into this committee from some very high and acknowledged experts in the field of development, the thrust of which would be at considerable variance with some of the points just made. I do not want to argue them all now, I only want to express the hope that we have to learn from two decades of development—and this is not just in the Canadian context, or the Canadian government, it is in terms of the donor countries of the OECD what we have learned in the context of the World Bank—that as we go into the third development decade that we have to emphasize quality in our development efforts much more than we have ever done before, having always emphasized the quantity. It is precisely because we have emphasized quantity over quality that we are left with the situation of the 800 million people Robert McNamara points to as still living in absolute poverty, and that number is growing.

I do not want to indicate to the minister that I think Canada has a responsibility for the whole world or that we have a magic button. I do not want to indicate that at all. I think we have a position of leadership which we can help to foster, on this question based on our learning experience and when people such as the North-South Institute and Strong and many other people indicate to us that the commercial and the short-term political objectives of the aid programs should be diminished in preference to giving more attention to quality development, then I would say it is time maybe we all ought to be listening.

• 1625

I would make my point most graphically, and maybe the minister might comment on this: In the World Bank development report this year, it is interesting that they have emphasized so strongly investing in human beings as distinct from investing in technology. They present all the tables—and I will give you this whole thing if you want—to show that investing in human beings in terms of education and hygiene, investing in the education of women—which is a very, very big and undiscovered subject as yet in the Third World—is not only good in human terms, but it is good in commercial terms. It is

[Traduction]

meilleure information sur les événements qu'assure l'aide bilatérale aux citoyens de notre pays.

Je vous avouerai franchement que je me suis servi de ces arguments pour persuader mes collègues du Cabinet de nous accorder une augmentation du budget de l'aide au développement.

M. Roche: Oui, je comprends. J'espère que le rapport du Comité, lorsque nous aurons atteint notre propre consensus, exercera une influence sur la pensée de Monsieur le ministre à cet égard. Je dis cela sans vouloir manquer d'aucun respect à l'égard des personnes de son entourage ordinaire. Il semble que ces personnes aient plus souvent que nous l'occasion de le rencontrer, que ce soit au cours d'exposés ou de séances d'instructions. J'aimerais seulement dire, à propos de la réponse qu'il vient de nous donner, que certains experts en matière de développement, hautement qualifiés et largement reconnus, ont apporté une contribution considérable à notre comité, dont on peut tirer des conclusions très différentes des idées qui viennent d'être avancées. Je ne veux pas discuter maintenant de toutes ces questions, mais seulement dire que nous devons tirer les leçons de deux décennies de développement, et ce non seulement dans le contexte du Canada ou du gouvernement canadien mais aussi dans celui des pays donateurs de L'OCDE et de ce que nous avons appris dans la cadre de la Banque mondiale, à savoir que, au cours de cette troisième décennie de développement dans laquelle nous entrons, nous devons mettre l'accent beaucoup plus qu'auparavant sur la qualité de nos efforts de développement, alors que nous avons toujours insisté sur la quantité. C'est précisément parce que nous avons mis l'accent sur la quantité aux dépens de la qualité que nous en sommes à la situation décrite par M. Robert McNamara, où 800 millions de personnes vivent en état de pauvreté absolue—et les chiffres ne font qu'augmenter.

Je ne veux pas par là laisser entendre à Monsieur le ministre que le Canada assume la responsabilité du monde entier ou que nous disposions d'un pouvoir magique. Ce n'est pas du tout ce que je veux dire. Je pense que nous jouissons d'une position influente, dont nous pouvons nous servir pour développer cette question sur la base de notre expérience. Et lorsque des experts comme ceux de l'Institut Nord-Sud, Strong et beaucoup d'autres nous laissent savoir qu'il faudrait en rabattre sur les objectifs commerciaux et politiques à court terme pour nous concentrer sur la qualité du développement international, je crois qu'il serait peut-être temps que nous les écoutions.

Je traduirai ma pensée en termes plus concrets, et peut-être Monsieur le ministre aura-t-il des observations à faire à ce sujet: Il est intéressant de voir que la Banque mondiale, dans son rapport sur le développement de cette année, insiste énormément sur l'investissement technologique. On y donne tous les tableaux nécessaires—et je vous présenterai tout cela si vous le désirez—pour montrer que l'investissement dans l'instruction, l'hygiène, l'éducation des femmes (un domaine très vaste et encore inexploré dans le Tiers-monde, n'est pas seulement souhaitable au plan humain mais aussi du point de vue

[Text]

good in terms of the commerce of the local community and is, therefore, a faster route to self-reliant development.

I am only making this comment to indicate my concern that we not lock ourselves into, as we go into the 1980's, the kind of thinking that produced an aid program that was elitist in its concept and commercial in its considerations. I think that is what we ought to give serious examination to and that is what I think the committee is doing.

Mr. Chairman, I do not want to take up all the time of the committee, so I will maybe just ask one more.

Mr. MacGuigan: May I just comment on that before you go on to another issue?

Mr. Roche: Yes.

Mr. MacGuigan: I would not want to be misunderstood. We certainly are not reducing our commitment to multilateral aid in terms of absolute dollars; we certainly will be increasing that. It is a question of where the greater share of the new pie will go and it is with respect to that that there may be some disagreement.

I suppose we are all influenced by the experts that we listen to and I, obviously, am influenced by the experts who surround me at the moment because they are both so outstandingly good and because they have a certain degree of access. I would suggest that perhaps some of the people who have spoken in favour of multilateral aid also have a multilateral perspective, that is they are dealing with it, but we also have our reading.

I hate to use an *ad hominem* argument, but one of the most exciting things that I have read since becoming minister, is the little piece called, *From Pearson to Brandt* by Douglas J. Roche and J. Duncan Edmonds and its subtitle is: "An Expanding Role of Canadian Business in International Development" and I was really excited when I read that—and that is one of the sources of my own prejudices if that is what it is. Really I cannot accept that there is more quality in multilateral aid than in bilateral. I think we have shown that we can have just as much quality in our bilateral.

Mr. Roche: I have to make a quick disclaimer, because when I spoke of multilateral earlier, I was indicating that I was in favour—all my comments were made in a multilateral vein, but such is not the case at all. Development is a multidimensional subject and, indeed, there are many bilateral programs that are good and sound in development terms, so I am not here entering a case—and I do not want you to think that I am—against bilateral aid or all for multilateral aid. There are some multilateral programs I do not like either.

What I am speaking to directly, Mr. Minister, is the question of the effectiveness of aid. You, yourself, raised in your paper how we can most effectively help those people that

[Translation]

commercial. Ce type d'investissements favorise en effet le commerce de la collectivité locale et constitue donc une voie plus rapide vers un développement autonome.

Je ne vous fais part de cette observation que pour exprimer l'espoir que nous ne nous enfermerons pas, au début de cette décennie, dans le système conceptuel qui a entraîné l'adoption d'un programme d'aide de conception élitiste et à motivation commerciale. Voilà ce que nous devrions étudier sérieusement, et je crois que c'est ce que le comité est en train de faire.

Monsieur le président, je ne veux pas monopoliser le temps du comité, aussi ne poserai-je qu'une seule autre question.

M. MacGuigan: Pourrais-je d'abord faire une observation sur ce qui vient d'être dit...

M. Roche: Oui.

M. MacGuigan: ... avant que vous n'abordiez une autre question? Je voudrais éviter tout malentendu. Nous ne réduisons absolument pas notre engagement multilatéral en chiffres absolus: nous allons même certainement l'accroître. La question est plutôt de savoir où ira la plus grande partie des nouvelles ressources et c'est à ce propos qu'il peut y avoir certains désaccords.

J'imagine que nous sommes tous influencés par les experts que nous écoutons et moi-même, évidemment, suis influencé par les experts qui m'entourent en ce moment aussi bien parce qu'ils sont d'une compétence si remarquable que parce qu'ils jouissent d'un certain degré d'accès. Je voudrais seulement dire que certaines des personnes qui ont parlé en faveur de l'aide multilatérale ont aussi un point de vue multilatéral, c'est-à-dire qu'ils travaillent dans ce domaine. Mais nous avons aussi nos lectures.

Je n'aime pas me servir d'arguments *ad hominem*, mais je dirai quand même que l'un des documents les plus passionnants que j'ai lus depuis que je suis ministre est le petit ouvrage intitulé *De Pearson à Brandt* de Douglas J. Roche et J. Duncan Edmonds, et sous-titré «L'expansion du rôle des entreprises canadiennes dans le développement international». Cet ouvrage m'a vraiment passionné et constitue l'une des sources de mes propres préjugés, s'il s'agit bien de préjugés. En vérité, je ne peux pas accepter l'argument qui veut qu'il y ait plus de qualité dans l'aide multilatérale que dans la bilatérale. Je crois que nous avons démontré que notre aide bilatérale pouvait comporter autant de qualité.

M. Roche: Je dois ici faire une petite rectification. Lorsque j'ai parlé d'aide multilatérale tout à l'heure, j'ai peut-être laissé entendre que j'en étais un partisan inconditionnel parce que toutes mes observations s'inscrivaient dans ce contexte. Mais ce n'est pas du tout le cas. Le développement est un champ multidimensionnel et il y a, en effet, beaucoup de programmes bilatéraux qui offrent toutes les garanties adéquates: je ne voulais donc pas ouvrir un débat et n'aimerais pas que vous pensiez que je suis contre l'aide bilatérale ou à cent pour cent pour l'aide multilatérale. Il y a des programmes multilatéraux que je n'aime pas moi non plus.

La question que je vise directement, monsieur le ministre, est celle de l'efficacité de l'aide. Vous avez vous-même dans votre document soulevé la question de savoir comment nous

[Texte]

Canadians wish to help—some will be helped bilaterally and others multilaterally. Canadian business certainly ought to play a stronger role in the question of our trading especially with the NIC's. What I have been focusing on this afternoon, as one aspect of the development question in terms of aid and .5 per cent, is the question that we have to answer as we go around the country trying not only to defend but support and enlarge this policy, and that is the question of the absolute poor.

• 1630

Mr. MacGuigan: The absolute what, I am sorry.

Mr. Roche: The absolute poor. It is in that context that I made my observations this afternoon. If the chairman will allow me, I will just ask a brief question here switching over the global economic negotiations.

We are struggling here with a thrust for our report and we have given some consideration to having Canada think more in terms of playing a bridge building role between the North and South. Obviously Canada has done a lot in the multilateral negotiations in the various forums and so on, we wonder whether or not a bridge building role, as between North and South, is a feasible role for Canada to play. Is it feasible to think that Canada could exert some influence, call it what you want, over the United Kingdom, Germany and the United States which were the three identifiable countries that road-blocked the compromise text, the consensus text, on how the process of global economic negotiations would be carried out, coming out of the special session? Is it feasible to think that Canada can play a meaningful role in building that bridge between the North and South?

Mr. MacGuigan: Yes, Mr. Chairman, I think it is at least feasible that Canada can attempt to play such a role. It is hard to forecast in advance what the results would be of something like that, but in fact it is our determination to play such a role in this next year. That is in the context—well first of all of the various summits, the North-South Summit which we are hosting and playing, obviously, a very large role in.

Mr. Roche: The Ottawa Economic Summit.

Mr. MacGuigan: What did I say?

Mr. Roche: You said North-South.

Mr. MacGuigan: I am sorry, the Ottawa Economic Summit, yes, I was about to mention in a moment the proposed North-South Mini-Summit which I guess led to my transposition there.

The Chairman: It maybe north of the Ottawa River.

Mr. MacGuigan: I am going to a meeting of the foreign ministers of the organizing countries for the North-South Mini-Summit at the end of next week and we will be discussing the possibilities and the timing and the agenda and so on of the North-South Summit. The putative host countries are

[Traduction]

pouvons le plus efficacement aider les gens que les Canadiens désirent aider—certains seront aidés bilatéralement et d'autres multilatéralement. Les entreprises canadiennes devraient certainement jouer un plus grand rôle en matière de commerce, particulièrement avec les pays d'industrialisation récente. Ce sur quoi je me suis concentré cet après-midi, à titre d'aspect de la question du développement et en rapport avec les 0,5 p. 100, c'est la question à laquelle nous devons répondre lorsque nous parcourons le pays en essayant non seulement de défendre mais d'appuyer et d'élargir cette politique, et cette question est celle de la pauvreté absolue.

M. MacGuigan: Pardon, celle de la pauvreté... ?

M. Roche: Celle de la pauvreté absolue. C'est dans ce contexte que j'ai parlé tout à l'heure. Si vous le permettez, monsieur le président, j'aimerais maintenant poser une brève question sur les négociations économiques globales.

Nous sommes en train de traiter d'un aspect important de notre rapport et, dans ce cadre, nous avons envisagé la possibilité d'assigner au Canada un plus grand rôle de médiation entre le Nord et le Sud. Évidemment, le Canada a accompli beaucoup dans les négociations multilatérales, les divers lieux de discussion et ainsi de suite. Nous nous demandons si le rôle de trait d'union entre le Nord et le Sud ne serait pas un rôle possible pour le Canada. Est-il possible d'envisager que le Canada exerce une certaine influence, appelons cela comme vous voudrez, sur le Royaume-Uni, la RFA et les États-Unis, c'est-à-dire les trois pays qui ont fait barrage au texte de compromis ou de consensus, touchant la conduite des négociations économiques globales, en tenant compte de ce qui s'est passé à la session extraordinaire? Peut-on envisager que le Canada soit à même de jouer un rôle de médiation significatif entre le Nord et le Sud?

M. MacGuigan: Oui, monsieur le président, je crois qu'il est à tout le moins possible que le Canada essaie de jouer un tel rôle. Il est difficile de prévoir quels seraient les résultats d'une entreprise comme celle-là, mais nous avons en fait décidé de jouer un tel rôle au cours de l'année qui vient, d'abord dans le contexte des divers sommets qui se tiendront, dont le Sommet Nord-Sud dont nous serons les hôtes et où nous jouerons manifestement un rôle très important.

M. Roche: Vous voulez dire le Sommet économique d'Ottawa?

M. MacGuigan: Qu'ai-je donc dit?

M. Roche: Vous avez dit «Nord-Sud».

M. MacGuigan: Oui, bien sûr, le Sommet économique d'Ottawa. J'allais parler ensuite du Mini-Sommet Nord-Sud proposé, ce qui a sans doute provoqué mon lapsus.

Le président: Il se déroulera en tout cas au nord de l'Outaouais.

M. MacGuigan: Je vais participer à une réunion des ministres des Affaires étrangères des pays organisateurs du Mini-Sommet Nord-Sud à la fin de la semaine prochaine, où nous discuterons des possibilités, de la chronologie, de l'ordre du jour, etc. du Sommet Nord-Sud. Les pays hôtes en puissance

[Text]

Mexico and Austria, and Canada has been very closely associated with them in their initiative from the beginning and we plan to have a very high profile in this area during 1981. So I think you can certainly take it that we will make every attempt, in effect, to have it both ways: we probably will try to have it on our summit associates and also on the developing countries as well, particularly those with whom we have the closest association.

I might say that I have raised with two of the three foreign ministers of the dissenting countries at the special session this question already at my first opportunity. With the other minister it was pushed aside by other more critical concerns, but I will have other occasions to develop these things. So, yes, we will be very active in this respect.

The Chairman: Mr. Schroeder, you have a question?

Mr. Schroeder: We were in New York at the special session and when we left it was still a cliffhanger.

Mr. MacGuigan: They fell over after that.

Mr. Schroeder: I kind of thought I would like to, if possible, be brought up-to-date on some of the things that transpired such that we arrived at the point of finally getting the consensus on the international development strategy?

Mr. MacGuigan: Well I do not know that I can give you the details on that. Perhaps Mr. Smith will be able to do that. I might say, as I mentioned in my main presentation, there would be a number of reservations made by a number of countries, including Canada, and if not reservations at least interpretations of the meaning of the text of the IDS; nevertheless agreement was reached by all of the countries. It was in the global negotiations that it broke down, but perhaps Mr. Smith can give us a little further detail on how those negotiations succeeded and perhaps on how the other ones failed.

Mr. L. A. H. Smith (Assistant Under Secretary of State for External Affairs): Mr. Chairman, on the international development strategy you could say a consensus was reached in the end. There were certain linkages as the minister has point out between the strategy and global negotiations and I think the strategy probably would have been resolved much earlier if it had not been for some of the problems with the global negotiations. The text of the strategy ended up I think as being on the whole a very good text. Now, all countries, developing and developed, will probably want to put in a few interpretive statements or a few points here and there, but the text which emerged I think is a useful and meaningful document. One can question whether the ambitions were perhaps a little bit greater than the reality of the situation, but this is not a bad fault necessarily.

With the strategy, there is no fundamental underlying problem which of course there was with the global negotiations as

[Translation]

sonst le Mexique et l'Autriche, et le Canada s'est étroitement associé à leurs initiatives depuis le début: nous avons donc l'intention d'intervenir à un niveau élevé dans ce domaine au cours de 1981. Alors je crois qu'on peut dire que nous ferons tout notre possible pour intervenir dans les deux directions: nous essaierons probablement d'influencer nos partenaires du Sommet et aussi les pays en voie de développement, particulièrement ceux avec lesquels nous sommes liés le plus étroitement.

Ajoutons que j'ai déjà soulevé cette question à la première occasion auprès de deux des trois ministres des Affaires étrangères des pays dissidents à la session extraordinaire. Avec l'autre ministre, la question est passée à l'arrière-plan au profit de problèmes plus urgents. Mais j'aurai d'autres occasions de pousser la chose. Alors, la réponse est oui: nous nous montrons très actifs à cet égard.

Le président: Vous avez une question à poser, Monsieur Schroeder?

M. Schroeder: Nous étions à New York à la session extraordinaire et lorsque nous sommes partis, le suspense était encore entier.

M. MacGuigan: Il est arrivé à sa conclusion entretemps.

M. Schroeder: J'aimerais, si c'est possible, être informé des derniers développements à propos de la façon dont on est finalement arrivé à obtenir le consensus sur la stratégie de développement international.

M. MacGuigan: Eh bien, je ne sais pas si je suis en mesure de vous donner tous les détails à ce sujet. Peut-être M. Smith pourra-t-il le faire. Je peux dire cependant, comme je l'ai laissé entendre dans mon exposé, qu'un certain nombre de pays, y compris le Canada, exprimeront un certain nombre de réserves, ou en tout cas d'interprétations, concernant le sens du texte de SDI. Néanmoins, tous les pays sont parvenus à un accord. C'est au cours des négociations globales qu'il y a eu désaccord. Peut-être M. Smith peut-il nous donner de plus amples renseignements sur la façon dont ces négociations ont réussi et les autres échoué.

M. L. A. H. Smith (sous-secrétaire d'État adjoint aux Affaires extérieures): Monsieur le président, pour ce qui est de la stratégie de développement international, on peut dire qu'un consensus a été atteint à la fin. Comme monsieur le ministre l'a fait remarquer, il y avait certaines connexions entre la stratégie et les négociations globales et je crois qu'on aurait probablement pu résoudre la question de la stratégie bien plus tôt n'eussent été les problèmes posés par les négociations globales. A mon avis, le texte de stratégie qu'on a fini par adopter est un très bon texte. Maintenant, tous les pays participants, aussi bien développés qu'en voie de développement, voudront probablement ajouter quelques énoncés d'interprétation ou autres ici et là, mais le texte adopté est à mon sens un document utile et significatif. On peut se demander si les ambitions ne dépassaient pas un peu les possibilités réelles de la situation, mais ce n'est pas là nécessairement un facteur négatif.

Aucun problème fondamental ne se pose à propos de la stratégie, ce qui n'est évidemment pas le cas avec les négocia-

[Texte]

you are aware from your experience there. In the end, we came very close indeed to having an agreed text for global negotiations—really only a few words separated the broad majority of countries who which the minister has suggested were not able to agree in the end. This related primarily to the issue of what protection should be written in, in the form of words, to the specialized forums, including the International Monetary Fund and the GATT for example. There is considerable hope at the moment that these very small differences which overlie of course important problems will be resolved during the general assembly. As the minister has said, discussions are planned and perhaps again, not through a change in the text but through some sort of interpretive statement, agreement can be reached to allow the global negotiations to go ahead as planned in January.

Mr. Schroeder: That is fine.

The Chairman: Well I have a few questions of my own. First of all, on Petro-Canada, its subsidiary, I hope it is not expected to make a profit, unless the profit is to be reinvested in the Third World and secondly, are we thinking of involving ourselves as Canadians in helping them set up either private or public petroleum developing companies in their countries, which I think would be a good idea?

Mr. MacGuigan: The concept is at the moment at a fairly early stage of development and the Minister of Energy, Mines and Resources and I have not yet had consultations of a formal nature on it. I cannot really carry it too far at the moment except to say that to qualify as ODA it has to be concessional. It has to be something which involves giving, and is not a commercial venture in the normal sense, so it could not be directed at profit making, at least not for us. It could I suppose and we would hope, in the long run, bring considerable profit to the countries in which we staged this development assistance.

The Chairman: Well I think it is a good concept and it can be a good idea, particularly if we can help them set up companies of their own provided as you say that to qualify for ODA it has an element of concessionality. It would be ever better if we are assured that we are helping them set up a seeding kind of situation through which they will be able to grow and become influential in their own countries. That is the kind of approach that you are thinking of?

Mr. MacGuigan: Yes. I suppose what may have initially given us the idea, although what we would do would be rather different, what Venezuela and Mexico are doing in the Caribbean and Latin American area but they are doing it as exporters of oil to those countries and they are supplying their oil at concessional rates. We, as a nonexporter of oil in that area, would obviously have to do what we did in quite a different way. In a sense, we would hope to provide a more permanent solution because if we can help these countries to discover resources in oil and natural gas, which they either had no idea existed or thought might but did not have any clear proof of, I think we would be doing them an enormous service for the future, especially since it is the cost of imported

[Traduction]

tions globales comme vous le savez d'expérience. A fin, nous avons failli tomber d'accord sur un texte pour les négociations globales: il n'y avait vraiment que deux ou trois mots qui séparaient la vaste majorité des pays qui voulaient accepter le texte tel quel des trois pays dont M. le ministre vous a dit qu'ils n'ont pas pu donner leur accord en fin de compte. Le désaccord visait avant tout la question de savoir quelle protection on incluerait dans le texte pour les forums spécialisés, notamment le Fonds monétaire international et le GATT. Pour l'instant, on a de bonnes raisons de croire que ces divergences minimales, qui recouvrent évidemment des problèmes importants, pourront être résolues au cours de l'Assemblée générale. Comme l'a noté M. le ministre, des discussions sont prévues, et peut-être pourra-t-on, non par une modification du texte mais plutôt par un quelconque énoncé d'interprétation, parvenir à un accord de sorte que les négociations globales puissent commencer en janvier comme prévu.

M. Schroeder: Je vous remercie.

Le président: J'ai moi aussi quelques questions à poser. D'abord à propos de la filiale de Pétro-Canada: j'espère que nous ne sommes pas censés réaliser des bénéfices là-dessus, à moins qu'ils soient réinvestis dans le Tiers-monde? Deuxièmement, envisageons-nous de les aider à mettre sur pied leurs propres compagnies pétrolières, publiques ou privées? Je crois que ce serait là une bonne idée.

M. MacGuigan: Le projet n'en est pour l'instant qu'à sa toute première étape. Le ministre de l'Énergie, des Mines et des Ressources et moi-même ne nous sommes pas encore officiellement consultés. Je ne peux vraiment pas aller très loin pour le moment, sauf pour dire qu'un projet doit nécessairement entraîner des concessions pour s'inscrire dans le cadre de l'AOD. Il faut qu'il s'agisse d'un don, et non d'une entreprise commerciale au sens habituel; le projet ne peut donc pas être orienté vers le profit, pas pour nous en tout cas. Mais je n'en espère pas moins que notre aide au développement entraînera des profits considérables pour les pays en cause.

Le président: Eh bien, je suis d'accord avec vous, d'autant plus si nous pouvons les aider à mettre sur pied des compagnies à eux, pourvu que, comme vous dites, le projet entraîne des concessions de notre part. Ce serait encore mieux si nous pouvions être sûrs de les aider à déclencher un processus qui leur permettrait de croître et d'exercer une influence dans leurs propres pays. Est-ce là le genre d'approche que vous envisagez?

M. MacGuigan: Oui. Je crois que ce qui nous a donné cette idée (bien que notre projet soit assez différent), c'est ce que font le Venezuela et le Mexique dans les Caraïbes et en Amérique latine, mais ils le font à titre d'exportateurs: ils exportent leur pétrole à ces pays à des tarifs privilégiés. Comme nous n'exportons pas de pétrole dans cette région, nous devons évidemment nous y prendre autrement. Dans un certain sens, nous espérons apporter une solution plus durable à leurs problèmes parce que, si nous pouvons les aider à découvrir des ressources de pétrole et de gaz naturel dont ils n'avaient pas idée qu'elles étaient là ou n'en avaient pas la preuve, nous leur rendrions à mon avis un service énorme pour l'avenir, particulièrement si l'on songe que c'est le coût des

[Text]

petroleum which in so many cases is bidding fair to destroy the economy of those countries.

[Translation]

importations de pétrole qui dans de si nombreux cas est en passe de détruire leurs économies.

• 1640

The Chairman: It will have an advantage also of increasing supply in the world which will help everybody.

Mr. MacGuigan: Yes, that is also true. But in some of the countries that I have been in, the cost of imported petroleum alone exceeds the value of all of their exports. And so, this puts them in a staggering position before they begin to do business on anything else.

The Chairman: On another subject, apart from the preparation for the summitry of next year, both the North-South Summit or series of summits and the Ottawa Economic Summit, how is the government making sure that in terms of the process of decision-making—not only in terms of direct assistance to developing countries but in terms of trade policy, in terms of development policies in Canada, adjustment policies, the whole range of factors that can affect our relationship with the developing countries—and on the administrative side that in everything the government does, there is a North-South component somewhere or somebody says, hold on, I want to know if someone somewhere has looked at the effect of this decision on our relationships with developing countries? How is this coming about?

Mr. MacGuigan: I think it would be an exaggeration to say that it is coming about in the sense of any organization. What I think could fairly be said to be organizing our efforts at the present time are the forthcoming summits and the interdepartmental consultation in connection with those or initiatives that we might take with respect to them. Insofar as the over-all policy of government is concerned, while a number of departments are looking at this very seriously, and not least among them the Department of Finance, I think it would be excessive to say that they are organized at the present time. I think they are there and they are working more or less in the same direction but I think one thing we have yet to do is organize all North-South efforts. There is no single minister responsible, for instance, or no single group of ministers who are responsible for North-South activities in the Cabinet.

The Chairman: I am not suggesting that we have more bureaucracy.

Mr. MacGuigan: No.

The Chairman: If there is one thing I cannot stand around here it is the bureaucrat answer to a political problem. It is a question of the meeting of minds and I guess all I am suggesting is that, possibly, in cabinet documents or somewhere, there be a paragraph about impact on North-South. Has somebody thought about it? It is in that sense that I was asking, because I feel strongly that we should have this kind of thinking in our processes.

Le président: Cela aura aussi l'avantage de faire croître l'offre mondiale, ce qui ne peut qu'aider tout le monde.

M. MacGuigan: Oui, c'est vrai aussi. Mais dans certains des pays que j'ai visités, le coût du pétrole importé excède à lui seul le chiffre total des exportations. Ils se trouvent donc dans une position impossible dont ils doivent sortir avant de s'occuper de quoi que ce soit d'autre.

Le président: J'aimerais passer à un autre sujet. Indépendamment de la préparation de sommets de l'année prochaine, le Sommet ou la série de sommets Nord-Sud et le Sommet économique d'Ottawa, comment le gouvernement entend-il s'assurer que, pour ce qui est du processus décisionnel—non seulement en termes d'assistance directe aux pays en voie de développement mais aussi en termes de politique commerciale, de développement interne, d'ajustement, tout cet éventail de facteurs qui peuvent influencer sur nos rapports avec les pays en voie de développement—et pour ce qui est aussi du processus administratif, comment le gouvernement entend-il s'assurer de la présence d'une composante Nord-Sud dans tout ce qu'il entreprendra, comment entend-il s'assurer qu'il y aura toujours quelqu'un quelque part pour dire: un moment, est-ce que quelqu'un a songé à l'effet de cette décision sur nos rapports avec les pays en voie de développement? Comment cela se passera-t-il?

M. MacGuigan: Je pense qu'il serait exagéré de dire que nous disposons d'un instrument organisationnel à cet effet. Pour l'instant, le principe organisateur de nos efforts est orienté vers les sommets qui viennent, les consultations interministérielles connexes et les initiatives que nous pourrions prendre à leur propos. Pour ce qui est de la politique globale du gouvernement, bien qu'un certain nombre de ministères étudient la question très sérieusement, particulièrement le ministère des Finances, je crois qu'il serait exagéré pour l'instant de dire que nous avons un instrument organisationnel. Je pense que les éléments sont là et que tout le monde travaille plus ou moins dans la même direction mais à mon sens l'organisation de tous les efforts Nord-Sud reste encore pour nous une tâche à accomplir. Par exemple, il n'y a pas un seul ministre ou groupe de ministres qui assume la responsabilité d'ensemble des activités Nord-Sud au Cabinet.

Le président: Je n'ai pas voulu réclamer plus de bureaucratie.

M. MacGuigan: Non.

Le président: S'il y a quelque chose que je ne peux pas supporter, c'est bien une solution bureaucratique pour un problème politique. Je songeais plutôt à une rencontre des esprits. En fait, tout ce que je veux suggérer, c'est qu'on inscrive quelque part, dans les documents du Cabinet par exemple ou ailleurs, un paragraphe sur l'incidence des questions Nord-Sud. Est-ce qu'on y a déjà songé? C'est dans ce sens que j'ai posé ma question, parce que je suis fermement

[Texte]

Mr. MacGuigan: I think that is good advice to us and if you want to expand that in your report we will certainly listen to it very carefully. Mr. Smith may be aware of more consultation than I am so I will invite him to speak about it, but what I have said is true in the over-all sense—that there really is no over-all co-ordination of all North-South efforts within the government.

Mr. Smith: Thank you, Mr. Chairman. I would not want to give another bureaucratic answer to Mr. Breau.

The Chairman: I did not say answers from bureaucrats. I said bureaucratic answers, which means, sometimes, politicians setting up bureaucracies. Truthfully, what I mean is, so many politicians have a bureaucratic answer, bureaucratic in the sense of setting up a bureaucracy to respond to a political problem.

• 1645

Mr. Smith: Just to take a little bit further what the minister was saying, I do not know whether or not we need mechanisms but there certainly is I think throughout the government—and I assume I can speak for ministers as well as officials on this—much greater awareness of and interest in North-South issues. Certainly, from my experience, there is more than I have ever experienced before. Obviously the Prime Minister, himself, is intensely interested as well as Mr. MacGuigan and other ministers, and this is infusing, I think, a great deal of the work attitude of how we try to get the North-South thing right. This is abetted by the number of institutional events which are coming up over the coming year where obviously one needs to prepare. One feels this through the types of public pressure which are mounting. As we prepare for the summit, for example, there are various meetings being planned with private sector people to get the benefit of different kinds of advice. Just generally, North-South has become very active in all phases, all levels of government and all departments of government. As the minister said, there is no particular mechanism this stage to necessarily to pull it all together in a coherent way, but a lot of this is being done at the moment to try to pull it all together, and I think we can be reasonably confident that we are moving in the right direction in a much more co-ordinated way than we ever have in the past.

Mr. MacGuigan: It might be worth adding one other thing and that is that the co-ordination which is now beginning to come from the Prime Minister and of course the Prime Minister's Office with respect to the specific Ottawa Economic Summit in Canada with its focus on North-South, is likely to enlarge so that I would anticipate that a larger and larger area of North-South will receive some direction directly from the Prime Minister in the months to come.

[Traduction]

convaincu que nous devrions avoir ce genre d'idées en tête dans ce que nous entreprenons.

M. MacGuigan: Je pense que c'est là un bon conseil pour nous, et si vous voulez développer cette idée dans votre rapport, nous y serons certainement très attentifs. Peut-être M. Smith a-t-il eu connaissance de consultations plus intenses, aussi l'inviterai-je à intervenir là-dessus. Ce que je viens de dire vaut quand même globalement: il n'y a pas en fait de coordination d'ensemble de tous les efforts Nord-Sud au sein du gouvernement.

M. Smith: Merci, monsieur le président. Je ne voudrais pas donner une autre réponse bureaucratique à M. Breau.

Le président: Je n'ai pas voulu parler des réponses provenant de bureaucrates. J'ai parlé de réponses bureaucratiques, en faisant allusion au fait que parfois des politiciens créent des rouages bureaucratiques. En fait, ce que je veux dire, c'est qu'il y a tant d'hommes politiques qui apportent des solutions bureaucratiques à des problèmes politiques, c'est-à-dire qui mettent sur pied des bureaucraties pour les résoudre.

M. Smith: Seulement pour développer un peu ce que monsieur le ministre disait tout à l'heure: Je ne sais pas si nous avons besoin de mécanismes, mais il est à mon sens certain qu'on remarque partout dans le gouvernement—et je crois que je peux parler pour les ministres aussi bien que pour les fonctionnaires à ce propos—une conscience et un intérêt beaucoup plus grands en ce qui a trait aux questions Nord-Sud. D'après mon expérience, il y en a plus que jamais auparavant. Le premier ministre lui-même porte évidemment un immense intérêt à ces questions, de même que M. MacGuigan et d'autres ministres et cet intérêt me semble inspirer une grande partie de l'attitude de travail par laquelle nous essayons de mettre sur la bonne voie cette question Nord-Sud. Ce climat est aussi stimulé par le nombre d'événements institutionnels qui auront lieu au cours de l'année qui vient, événements auxquels il est évidemment nécessaire de se préparer. On peut sentir cela si l'on songe au genre de pression publique qui est en train de monter. Par exemple, au moment où nous nous préparons pour le sommet, on est en train de préparer diverses rencontres avec des gens du secteur privé afin de recueillir différentes catégories d'opinion. En général donc, le problème Nord-Sud suscite un intérêt très actif à tous les niveaux du gouvernement et dans tous les ministères. Comme l'a dit monsieur le ministre, nous n'avons pas à la présente étape de mécanismes particuliers destinés à structurer tous ces efforts, mais nous travaillons en ce moment très fort à essayer d'unifier tout cela et je crois que nous sommes fondés à dire que nous avançons dans la bonne direction et d'une façon beaucoup plus coordonnée que nous ne l'avons jamais fait auparavant.

M. MacGuigan: Il vaudrait peut-être la peine d'ajouter que le mouvement de coordination qui nous vient en ce moment du Premier ministre et, bien sûr, du Bureau du Premier ministre, relativement au Sommet économique d'Ottawa orienté sur les questions Nord-Sud, que ce mouvement ira vraisemblablement en s'élargissant, de sorte qu'on peut prévoir que le Premier ministre orientera directement une part de plus en plus grande du domaine Nord-Sud dans les mois qui viennent.

[Text]

The Chairman: It is precisely that sort of thing that happens around here. The PMO, in the sense of the Prime Minister, takes over an issue, and supplies the co-ordination; however once the summits are over I hope that somehow we can keep this genesis with the same importance. As you said yourself, we should not only be event oriented.

Mr. MacGuigan: Yes.

The Chairman: In fact, you gave me the idea for the question, but I have been concerned for some time that we do not seem to have an automatic North-South analysis. For just about everything that happens in government you could stop everybody and force them to think about it as decisions go on. Did you want to add something?

M. MacGuigan: No.

The Chairman: All right. I have two questions on aid. I agree with you, as you say in your statement, that aid is not the only important thing; but I think aid is the proof of your dedication and commitment and I think it is important. It is also a flexible instrument, more flexible than any other instruments that you can find. It has advantages. It also has disadvantages, I realize.

We have received, as Mr. Roche has said, a lot of conflicting opinions here in our testimony and there are two that I would like to single at this time. I think it is a case of people not knowing how decisions are made—and in some cases, I did not know myself how decisions were made; I have learned that over the summer and the fall. For example, we discussed the danger that food aid can be a disincentive to production. That is easily said, theoretically, and when you say that theoretically, you are right: Food aid, in theory, is a disincentive to food production, just as we can say in our country, welfare, any kind of welfare, is a disincentive to development but we say we need it as palliative until we achieve the development that we want. Now, on decisions on food aid, because we know that it can be a disincentive, what I want to be assured of is how the decision is made? At what level or in what way is the decision made, for example, on a food aid request so that I can be assured that someone who is sensitive to the dangers will actually make the decision? It seems to me that is important because if you say that food aid should be abolished it means abolished except in cases of emergency because it is a disincentive to food production but that is not good enough because to solve the problem of food production may take years. In the meantime you may want to help the people with food aid, either by program food aid or project food aid.

[Translation]

Le président: C'est précisément le genre de choses qui se passent dans notre contexte. Le Bureau du Premier ministre, au sens du Premier ministre, s'empare d'une question et fournit la coordination nécessaire; j'espère toutefois que, une fois les sommets terminés, nous pourrions conserver la même importance à cette genèse. Comme vous l'avez dit vous-même, nous ne devrions pas nous laisser fasciner par les événements seulement.

M. MacGuigan: Tout à fait d'accord.

Le président: C'est vous en fait qui m'avez donné l'idée de cette question, mais je me préoccupe depuis un certain temps du fait que nous ne semblons pas disposer d'une analyse automatique Nord-Sud. D'un mécanisme qui permettrait d'arrêter à peu près n'importe quel processus au sein du gouvernement et d'amener les gens à penser à ce problème en prenant leurs décisions. Aviez-vous quelque chose à ajouter?

M. MacGuigan: Non.

Le président: Très bien. J'aurais deux questions à poser sur l'aide proprement dite. Je suis d'accord avec vous lorsque vous dites que l'aide n'est pas tout ce qui importe, mais je pense que l'aide constitue la preuve de votre dévouement et de votre engagement et je crois que cela est important. L'aide est aussi un instrument souple, plus souple que tout autre. Elle comporte des avantages. Elle comporte aussi des inconvénients, je m'en rends bien compte.

Comme le disait M. Roche, nous avons entendu exprimer ici au cours de nos auditions un grand nombre d'opinions divergentes et il y a deux points dont je voudrais parler à ce propos. Je crois que le problème est que les gens ne savent pas comment les décisions sont prises; dans certains cas, je ne savais pas comment les décisions sont prises: j'ai appris cela au cours de l'été et de l'automne. Par exemple, nous avons discuté du danger que l'aide alimentaire ait un effet de découragement sur la production. C'est facile à dire théoriquement et lorsqu'on le dit théoriquement on a raison: l'aide alimentaire, en théorie, a un effet de découragement sur la production alimentaire. Tout comme nous pouvons dire que, dans notre pays, l'assistance sociale—n'importe quelle forme d'assistance sociale—décourage le développement. Mais nous n'en savons pas moins que nous en avons besoin comme palliatif en attendant de pouvoir réaliser le développement que nous voulons. Alors, pour ce qui est de l'aide alimentaire, étant donné qu'elle peut avoir un effet de découragement, j'aimerais être certain de savoir comment les décisions sont prises. A quel niveau et de quelle façon la décision est-elle prise concernant par exemple une demande d'aide alimentaire? J'aimerais être certain que la personne qui prendra en fait la décision est avertie des dangers. Cela me semble important parce que si vous dites que l'aide alimentaire devrait être abolie, cela veut dire: abolie sauf en cas d'urgence parce qu'elle décourage la production alimentaire. Mais cela ne suffit pas parce qu'il faudra peut-être des années pour résoudre le problème de production alimentaire. Entretemps, vous voulez aider les gens en leur envoyant de la nourriture, que ce soit dans le cadre d'un programme ou d'un projet d'aide alimentaire.

[Texte]

• 1650

So how is the decision made, for example in food aid? And while you are at it, tying of aid is a little bit the same problem. People are concerned that we make sure that Canadian business and Canadian workers have an opportunity to participate in this, but what concerns me is how are we assured that the tying will not distort the aid program?

Mrs. Catley-Carlson was with us yesterday and she told us that it does not distort the aid program. I was happy to hear that. But how are the decisions made in this kind of situation? In what cases, for example, is the minister aware of the decision since the minister accounts for the policy.

Could you comment on that because to me the process of making these decisions is very important?

Mr. MacGuigan: Well it is my impression that all of those decisions, at least ones involving substantial funds, come to me. But I presume you want to know more than that so I will ask Mrs. Catley-Carlson to delineate a bit more of the process so that you will know what goes on before it reaches me.

Mrs. Catley-Carlson: Thank you, Mr. Chairman. Typical food aid will basically fall into one of two types. One we program at the beginning of the year by using lists of countries that have made food aid requests. These are then assessed within the bureaucracy, with other departments who are interested in food aid adding their opinions, as to the effect that this might have on regional production, on national production, and on the food production policies of the countries themselves.

The Chairman: All right, while you are there: This is made only on the basis of requests from countries, the list?

Mrs. Catley-Carlson: Oh, yes. That is such a fundamental basis of the aid program that we often forget to say it enough.

The Chairman: I think this is important because we have been told, before the committee, that sometimes it is the interests of the producers in Canada that direct the food aid program. I think it is important to note that. You say that list originates from requests from developing countries.

Mrs. Catley-Carlson: Absolutely.

Mr. MacGuigan: They always have a lot more requests than they are able to satisfy.

Mrs. Catley-Carlson: Very much so. We had four separate requests from Bangladesh last year for example.

The Chairman: So it is not a case of somebody being in a surplus position with fish or grain or whatever, coming to you and saying, "Please give these away."

[Traduction]

Alors, comment la décision est-elle prise, par exemple en ce qui a trait à l'aide alimentaire? Et pendant que nous y sommes, l'aide liée pose un peu le même problème. On veut que nous veillions à ce que les entreprises et les travailleurs canadiens aient l'occasion de participer à l'aide, mais je me préoccupe aussi de savoir comment nous pouvons être certains que les conditions de l'aide liée ne dénatureront pas notre programme d'aide?

M^{me} Catley-Carlson était avec nous hier et elle nous a dit que cela ne fausse pas le programme d'aide. J'étais heureux de l'entendre. Mais comment les décisions se prennent-elles dans ce genre de situations? Par exemple, dans quels cas le ministre est-il au courant de la décision, puisqu'il doit rendre compte de la politique?

Pourriez-vous expliquer ce point? Le processus par lequel ces décisions sont prises est pour moi très important.

M. MacGuigan: Eh bien, j'ai l'impression que toutes ces décisions, en tout cas celles qui impliquent des fonds considérables, passent par moi. Mais j'imagine que vous voulez en savoir plus, aussi demanderai-je à M^{me} Catley-Carlson de vous décrire le processus plus précisément, pour que vous sachiez ce qui se passe avant que le dossier n'arrive à mon bureau.

Mme Catley-Carlson: Merci monsieur le président. L'aide alimentaire appartient en général à l'une ou l'autre de deux catégories. La première est celle que nous planifions au début de l'année à l'aide d'une liste de pays qui ont formulé des demandes d'aide alimentaire. Nous évaluons ensuite ces demandes dans nos services, de concert avec d'autres ministères que l'aide alimentaire concerne et qui nous font part de leurs opinions sur l'effet que cette aide pourrait avoir sur la production régionale, la production nationale et les politiques de production alimentaire des pays en cause.

Le président: Très bien. Pendant que nous y sommes: la liste est-elle dressée sur la seule base des demandes d'aide formulées?

Mme Catley-Carlson: Oui. C'est là un point si fondamental de notre programme d'aide que nous oublions souvent de le formuler.

Le président: Je crois que c'est important parce qu'on nous a dit, devant le comité, que ce sont parfois les intérêts des producteurs canadiens qui orientent le programme d'aide alimentaire. Je pense qu'il est important de prendre note de votre déclaration. Vous dites que la liste est dressée à partir des demandes provenant des pays en voie de développement?

Mme Catley-Carlson: C'est cela, exactement.

M. MacGuigan: Ils reçoivent toujours plus de demandes qu'ils n'en peuvent satisfaire.

Mme Catley-Carlson: Ce n'est que trop vrai. Nous avons par exemple reçu quatre demandes distinctes du Bangladesh l'année dernière.

Le président: Alors ce ne sont pas les gens qui ont des céréales, du poisson, etc. en excédent qui viennent vous voir pour vous demander d'en faire don?

[Text]

Mrs. Catley-Carlson: No. Canadian producers do occasionally come and say that if we have a request for those commodities or if this would be a useful answer; then there might be a marriage possible. But all food aid requests have their genesis in requests from developing countries. Sometimes these requests are important enough to result in a ministerial visit to our minister or ministers, sometimes they are transmitted through diplomatic posts. But they will result in a list which must have as an integral part of its analysis what the effect will be on food production in the area and in the developing countries concerned.

I say the area because it is particularly important, for example in East Africa, that, if there is a food crisis in Uganda, you are not robbing from the potential export opportunities of Kenya or Tanzania.

To go on with the decision-making process, after this is completed, it then goes through the senior policy committee within CIDA, and has also been discussed with other departments; it then goes to our minister, Mr. MacGuigan, who then signs it off to the Treasury Board minister. So it appears in front of at least four or five ministers who analyze the inputs into those particular decisions.

In an emergency an authorization for a small amount of food aid might be made below the ministerial level but this would be of the nature of \$250 thousand worth of skim milk powder which would be dispatched for an emergency situation, such as an earthquake or hurricane, and that would not be subject to that kind of scrutiny. But as part of the ongoing program it is subject to ministerial scrutiny at least twice, and these various factors of analysis are taken into account.

• 1655

The Chairman: So, are we assured that Canada's food aid, to the extent that we can trust the developing countries, and to the extent that there are always risks involved in any decision you make, does not create a disincentive to food production in developing countries? Do we have that as a basis of our program? Is that a basic rule of our program, or is this part of of our philosophy, that we should make sure at the bureaucratic and ministerial levels that food aid does not create a disincentive to food production?

Mrs. Catley-Carlson: It is certainly part of the policy, Mr. Chairman, to go as far as we can in assuring that that does not happen. If, however, a country is in a crisis because it does not allow farmers fair prices on their crops or on their agricultural production, and their food crisis manifests itself in such a way that starvation is threatened, and food aid has to be given, it is quite possible to make the argument that giving food aid allows that country to go on giving farmers prices which are too low and will perpetuate the food crisis. So it is in those circumstances that you then start to apply some policy pres-

[Translation]

Mme Catley-Carlson: Non. Il arrive parfois que des producteurs canadiens viennent nous avoir pour nous demander si nous avons reçu des demandes touchant telles ou telles marchandises et s'il serait possible de faire d'une pierre deux coups. Mais toutes les offres d'aide alimentaire ont leur origine dans les demandes que nous recevons des pays en voie de développement. Parfois ces demandes sont assez importantes pour entraîner une visite ministérielle du pays en cause à notre ou nos ministres, parfois elles sont transmises par voie diplomatique. Mais elles s'intégreront en fin de compte à la liste, où doit figurer l'analyse des effets que l'aide aura sur la production alimentaire dans la région et dans les pays en cause.

Je dis la région parce que les facteurs régionaux sont particulièrement importants: par exemple, en Afrique de l'Est, s'il y a une crise alimentaire en Ouganda, il est très important de ne pas empiéter sur le potentiel d'exportation du Kenya ou de la Tanzanie.

Mais retournons au processus décisionnel: après cette étape, le dossier passe par le comité supérieur de politique de l'ACDI et a aussi fait l'objet de discussions avec d'autres ministères; il va ensuite au ministre, M. MacGuigan, qui transmet son autorisation, s'il y a lieu, au Président du Conseil du Trésor. Ainsi donc, le dossier passe par les mains d'au moins quatre ou cinq ministres, qui analysent les contributions apportées en vue des décisions.

Dans les cas d'urgence, il est possible d'autoriser le don d'une petite quantité de nourriture à un niveau inférieur à celui du ministre. Ainsi l'envoi d'une valeur de \$250,000 de lait écrémé en poudre aux victimes d'un tremblement de terre ou d'un ouragan ne serait pas assujéti au processus que je viens de décrire. Mais lorsque l'aide fait partie du programme régulier, elle est assujéti à au moins deux examens ministériels, et il est tenu compte de ces divers facteurs d'analyse.

Le président: Alors sommes-nous certains que l'aide alimentaire canadienne, dans la mesure où nous pouvons faire confiance aux pays en voie de développement et dans la mesure où les décisions que vous prenez impliquent toujours des risques, sommes-nous certains que cette aide n'a pas pour effet de décourager la production alimentaire dans les pays en voie de développement? Avons-nous ce principe à la base de notre programme? Est-ce là une règle de base de notre programme, ou cela fait-il partie de notre philosophie, que nous devons nous assurer aux niveaux des fonctionnaires et des ministres que l'aide alimentaire ne décourage pas la production alimentaire?

Mme Catley-Carlson: Cela fait certainement partie de la politique, monsieur le président, de nous assurer autant que faire se peut que cela n'arrive pas. Toutefois, si un pays donné se trouve en crise parce qu'il ne donne pas des prix raisonnables aux agriculteurs pour leurs récoltes ou leur production en général, et que sa crise de production alimentaire risque d'entraîner une famine de sorte qu'il faille accorder une aide alimentaire, il est tout à fait possible de dire que l'aide alimentaire aura pour effet de permettre à ce pays de continuer à donner des prix trop bas aux agriculteurs, ce qui

[Texte]

sure, also. So, I think the answer to your question is: all that is possible is done to make sure that this is not the effect. However I could never guarantee that food aid would not have a disincentive effect, even though we try our hardest to make sure that it does not.

The Chairman: Yes, of course, you cannot guarantee it because there are risks involved—and, to the extent that you know what is going on in the developing country, I appreciate that.

On tying or untying: We went through this yesterday rather thoroughly. If I can paraphrase you from yesterday, we could say that the way decisions are made in most cases where there is tying, is at the request of the developing country—that is the basis for the decision, that it is within their priority—and that our aid philosophy or aid program is not distorted by the fact that the machinery or the services have to be bought in Canada.

Mrs. Catley-Carlson: I will not say much on this because I think you heard me at great length yesterday on this. I believe the answer could be yes.

Mr. Chairman, if I could. There may have been one impression I did not leave yesterday which is that any developing country would rather have a cheque; it would rather have totally untied assistance. That is a natural fact, but that is not available under other donor programs, other multilateral programs, other bilateral programs. So the comments that I made were to be taken within the realm of international aid operations, in saying that tied aid has not been a hindrance to program development and that many developing countries were very happy to have Canadian-tied aid. I would not like to have the committee believe that developing countries would not, like any other country, simply be happier to have \$60 million or \$10 million find its way into their reserves.

The Chairman: I have met some who would rather not have the money and have the aid project with Canada, or the aid program, for the simple reason that they find—and I think you made the point yesterday—that there is a commitment to the project, to the idea, once Canadians are involved in it. I have seen this myself, for example, in the project—and I know it has had a lot of problem but unrelated to the tying or untying—Polytechnique de Sénégal. There is no question that l'École Polytechnique de Montréal—I have met these people in Senegal, and I have met them in Montreal—is committed to that project. Those people had a stake in it. Maybe I should not say this too quickly before knowing how the hell it turned out, but it seemed to me that the Canadians who were there, at different levels of that Montreal institute, had a commitment, personally, to that project. They said: "We want to make it succeed." If you just gave them the money you would not have that commitment.

[Traduction]

perpétuera la crise de production alimentaire. C'est alors qu'il faut commencer à exercer des pressions au niveau de la politique d'aide. Ceci dit, je crois que la réponse à votre question est qu'on fait tout ce qu'il est possible de faire pour éviter que l'aide entraîne cet effet. Cependant, je ne pourrais jamais vous garantir que l'aide alimentaire n'aura pas d'effet de découragement, même si nous faisons tout en notre pouvoir pour veiller à ce qu'elle n'en ait pas.

Le président: Oui, bien sûr, vous ne pouvez rien garantir parce qu'il y a toujours des risques et vous ne pouvez parler que dans la mesure où vous savez ce qui se passe dans le pays en cause, je m'en rends bien compte.

Pour ce qui est de l'aide liée ou «déliée», nous en avons parlé hier de façon assez approfondie. Si je peux paraphraser vos déclarations d'hier, nous pourrions dire que, étant donné les modalités décisionnelles, dans la plupart des cas où l'aide est liée, c'est à la demande du pays en voie de développement (la décision ayant pour base que le projet soit une priorité pour le pays en cause), et que notre philosophie ou notre programme d'aide n'est pas faussé par le fait que les machines ou les services doivent être achetés au Canada.

Mme Catley-Carlson: je serai brève là-dessus parce que je crois que vous m'avez longuement entendue hier à ce sujet. Je crois que la réponse est oui.

Monsieur le président, si vous le permettez, j'ajouterai seulement ceci. Il est possible que je n'aie pas hier laissé assez entendre que n'importe quel pays en voie de développement préférerait qu'on lui donne un chèque, préférerait une assistance absolument sans conditions. Cela est naturel mais n'est pas possible dans le cas d'autres programmes d'assistance, qu'ils soient multilatéraux ou bilatéraux. Par conséquent, les observations que j'ai faites sont à entendre dans le contexte des opérations d'aide internationales, c'est-à-dire ma déclaration comme quoi l'aide liée n'a pas entravé le développement des programmes et comme quoi beaucoup de pays en voie de développement étaient très heureux de bénéficier de l'aide liée du Canada. Je ne voudrais pas que le comité croie que les pays en voie de développement ne préféreraient pas, comme n'importe quel autre pays, voir tout à coup 10 ou 60 millions de dollars de plus dans leurs réserves.

Le président: J'en ai même rencontré qui préfèrent un projet ou un programme d'aide plutôt que l'argent correspondant, pour la simple raison qu'ils pensent—je crois que vous l'avez démontré hier—qu'une fois que des Canadiens y sont impliqués, ils peuvent s'attendre à un engagement plus intense dans le projet. J'ai moi-même été témoin d'un cas de ce genre: le projet Polytechnique du Sénégal. (Je sais que ce projet pose beaucoup de problèmes, mais qui n'ont rien à voir avec le fait que l'aide soit liée ou non). Il ne fait aucun doute que les gens de l'École polytechnique de Montréal—que j'ai rencontré aussi bien au Sénégal qu'à Montréal—prennent ce projet à cœur, qu'ils y ont un enjeu. Peut-être ne devrais-je pas en parler avant de savoir s'il a bien marché, mais il m'a semblé que les Canadiens qui étaient là, à différents niveaux de la Polytechnique de Montréal, se sentaient personnellement engagés à l'égard de ce projet. Ils nous ont dit: «Nous voulons que ce

[Text]

Mr. MacGuigan: If I may add just several other considerations to the question of tied or untied aid: one of the largest reasons for the tied aid is that the normal supplier to something which is tied would be another developed country so why should we allow another developed country to use our money to sell their products to the developing country. It is not as if the alternative were something which the developing country itself were able to supply. If it were, it probably would not need the assistance to begin with. So it is a question of competition between developed countries and, especially given the fact that we do not get a fair break on multilateral aid, I think we would be innocence abroad if we gave money in a way which enabled the developing country, then, to turn to another country.

• 1700

As a matter of fact, there are areas in the world where, despite considerable assistance that we give them on aid, when it comes to a question of strictly commercial contracts, we do not get a fair break with those countries. They are largely closed to us and they go to another developed country even though we may be giving them more aid than the other developed country is or as much or, at least, a large enough share that we should get a share of their commerce as well.

So, if that is their bent, you can see that, if we gave money, we would not necessarily get any kind of reasonable return.

The Chairman: I appreciate that. When you say, though, that we do not get a fair break from multilateral aid, I know there is that complaint but I am not convinced that we do not get a fair break. I am concerned—and I have expressed this to businessmen—that we do not get a fair break in export trade in the Third World because our businessmen are not hustling there enough. It is true they do not get as much business but to only listen to that complaint and conclude that we do not get a fair break, I think, is dangerous because I am not sure they are making the effort that they should make in the Third World, not only for aid projects but for any export.

First of all, we are a resource-oriented exporter and we are a U.S.-oriented exporter and our businessmen will have to learn that there is something other than resources and there is other than simply the American market to sell to. I just wanted to make that point. It is true that the problem is that sometimes they are not entitled to bid because of specs or that sort of thing, but I am not sure that Canadian businessmen have been aggressive enough in getting that business.

Do you have a supplementary on this aspect?

Mr. Roche: No.

[Translation]

projet soit une réussite.» Si l'on n'avait fait que donner de l'argent, on n'aurait pas cette qualité d'engagement.

M. MacGuigan: Permettez-moi d'ajouter quelques observations sur la question de l'aide liée. L'une des raisons fondamentales pourquoi l'aide est liée est que le fournisseur normal des marchandises liées serait de toute façon un autre pays développé. Alors pourquoi devrions-nous permettre à un autre pays développé de se servir de notre argent pour vendre ses produits au pays en voie de développement? Ce n'est pas comme si le pays en voie de développement pouvait lui-même offrir les marchandises liées. Si c'était le cas, il n'aurait probablement pas besoin de l'aide demandée. Il s'agit donc ici de compétition entre pays développés. Particulièrement si l'on songe que nous ne recevons pas notre juste part en ce qui a trait à l'aide multilatérale, notre candeur nous exposerait à la risée internationale si nous donnions de l'argent à un pays en voie de développement de telle façon qu'il puisse ensuite se tourner vers un autre pays.

En fait, il y a des pays auxquels nous accordons une assistance considérable sous forme d'aide et qui nous négligent lorsqu'il s'agit de conclure des contrats purement commerciaux. Ils nous sont alors largement interdits et vont s'adresser à un autre pays développé même si nous leur donnons plus d'aide que ce pays, ou autant, ou au moins une quantité assez grande qui devrait nous donner droit à une part de leur commerce.

Vous voyez alors que si telle est déjà leur tendance, nous ne recevons pas nécessairement de contrepartie raisonnable si nous donnions tout simplement l'argent.

Le président: Oui, je m'en rends bien compte. Cependant, lorsque vous dites que nous ne recevons pas notre juste part quant à l'aide multilatérale—je sais qu'il y a des gens qui s'en plaignent—eh bien, je n'en suis pas convaincu. J'ai peur—et j'ai exprimé cette inquiétude devant des hommes d'affaires—j'ai peur que nous n'ayons pas notre juste part du commerce avec le Tiers-monde parce que nos hommes d'affaires ne s'y montrent pas assez entreprenants. Il est exact qu'ils n'obtiennent pas autant de débouchés que les autres, mais il est dangereux à mon sens de se contenter d'entendre ce grief et de conclure que nous ne recevons pas notre juste part parce que je ne suis pas sûr qu'ils font les efforts qu'ils devraient faire dans le Tiers-monde, non seulement pour ce qui est des projets d'aide mais aussi pour l'exportation en général.

Premièrement, nous exportons surtout des matières premières et nous exportons surtout aux États-Unis: nos hommes d'affaires vont devoir apprendre qu'il existe autre chose que les matières premières et qu'il y a d'autres marchés que le marché américain. Je voulais seulement établir ce fait. Il est vrai que, parfois, ils ne sont pas autorisés à soumissionner à cause du cahier des charges ou pour d'autres raisons de ce genre, mais je ne suis pas sûr que les hommes d'affaires canadiens se soient montrés assez entreprenants à cet égard.

Voulez-vous développer ce sujet?

M. Roche: Non.

[Texte]

Mr. MacGuigan: If I may add, then, to this, I was speaking about trade in the very restrictive context of a few countries. If we come to IFI's, for instance, especially the World Bank, there are a number of factors for our not getting a fair share of the contracts. One of them has, of course, been the fact that our businessmen have not been, perhaps, hungry enough or have not been active enough. We have been so concerned about that in CIDA that we have launched a special program this year with IT&C to make Canadian businessmen aware of this. We have been holding seminars across the country to make these opportunities known to Canadian businessmen. We have tried to speed up the system of letting them know about World Bank contract opportunities so that they can apply in time.

That is one of the factors, we admit—and we are trying to remedy that—but there are other factors beyond that one as well.

Quite frankly, there is another large factor as well for tying aid and that is the fact that very few of the governments that we are dealing with in the developing world are governments like ours, with all that implies in terms of accountability. Many are one-party governments or worse. We are not in the business of passing judgment on those countries in terms of what their internal government is like except insofar as it affects us, but, when it involves our giving them our money to do things in their country, then there is a lot to be said for doing it on the kind of basis which involves the tying of aid.

The Chairman: Yes. I have some other questions but I will give an opportunity to Maurice and to Doug to come back before I put a question at the end.

There is another aspect to all of is, without endangering our relationship with our friends in the world, our fellow industrialized countries, some of them use their aid programs in very funny ways in order to achieve business sometimes in which their governments have a stake...

Mr. MacGuigan: Yes.

The Chairman: ... something that is not within *les mœurs canadiennes*...

Mr. MacGuigan: Yes.

The Chairman: ... how do you say that? And just do not do that sort of thing.

• 1705

Mr. MacGuigan: We do not.

The Chairman: Because I do not think it should be done. Aid officials are aid officials; they are not trade officials. I have heard of—and I am going to check up on this for my own personal knowledge later on in the winter—and taken some notes on some things that some western industrialized countries have done in order to get business, using their aid program, that I would not want Canada to be involved in—I

[Traduction]

M. MacGuigan: Permettez-moi d'ajouter quelques observations. Je parlais tout à l'heure du commerce dans le contexte très limité de quelques pays seulement. Si nous examinons le cas des institutions financières internationales, particulièrement la Banque mondiale, nous pouvons déceler un certain nombre de raisons pour lesquelles nous n'avons pas notre juste part des contrats. L'une de ces raisons est bien sûr que nos hommes d'affaires ne se sont pas montrés assez désireux d'intervenir ou assez actifs. Nous nous préoccupons tellement de ce problème à l'ACDI que nous avons lancé cette année un programme spécial avec Industrie et Commerce pour conscientiser nos hommes d'affaires à cet égard. Nous avons organisé des séminaires d'un océan à l'autre pour informer les hommes d'affaires canadiens de ces possibilités commerciales. Nous avons essayé d'accélérer le système d'information sur les possibilités de contrats avec la Banque mondiale de sorte qu'ils puissent présenter leurs soumissions à temps.

Nous admettons donc que c'est là l'un des facteurs en cause et nous essayons d'y remédier. Mais il y en a aussi d'autres.

A franchement parler, il y a une autre raison importante de lier l'aide et c'est le fait que très peu des gouvernements avec lesquels nous traitons dans le monde en voie de développement sont des gouvernements comme le nôtre avec tout ce que cela implique de sens des responsabilités. Beaucoup de ces gouvernements sont à parti unique, ou pires encore. Ce n'est pas notre affaire de prononcer un jugement sur la politique intérieure de ces pays, sauf dans la mesure où elle a des effets sur nous. Mais lorsqu'il s'agit de leur donner notre argent pour faire des choses dans leurs pays, on peut trouver énormément de bonnes raisons de le faire sous forme d'aide liée.

Le président: Oui. J'ai d'autres questions à poser mais je veux donner l'occasion à Maurice et à Doug de revenir avant de poser une question à la fin.

Il y a un autre aspect à cette question. Sans vouloir mettre en danger nos relations avec les pays amis, on peut dire que certains autres pays industrialisés se servent de leur programme d'aide d'une façon très étrange, parfois pour réaliser des affaires dans lesquelles leurs gouvernements ont des intérêts...

M. MacGuigan: C'est exact.

Le président: ... toutes choses qui ne sont pas dans les mœurs canadiennes...

M. MacGuigan: C'est un fait.

Le président: ... je veux dire que nous ne faisons tout simplement pas ce genre de choses. J'espère que nous ne faisons pas ce genre de choses.

M. MacGuigan: Nous ne faisons pas ce genre de choses.

Le président: Parce que cela ne se fait tout simplement pas. Les agents de l'aide au développement sont des agents de l'aide au développement, pas des agents commerciaux. J'ai entendu parler de certaines choses (je vais vérifier cela dans mon propre intérêt plus tard cet hiver) et j'ai pris des notes sur certaines choses que certains pays industrialisés d'Occident ont faites pour s'ouvrir des débouchés au moyen de leurs program-

[Text]

would be ashamed of that. Nevertheless, these things happen. I am going to check up on some of these things I have taken note of over the fall for my own personal notes, and, if you are interested, I will give them to you.

Mr. MacGuigan: Let us know what happens. Do not keep it to your personal notes.

The Chairman: Once I document them, I will make them public, because I do not think the Canadian public knows this. The development constituency in Canada, when they recommend untied aid, do not realize this because it has never been made public. No one wants to start attacking friendly countries, but I think sometime, somewhere, these things have to be said, because if we are going to be accused of tying our aid—that this is so terribly bad—then people should know what others are doing to get business in the Third World.

Mr. MacGuigan: We are often called the Boy Scouts for that reason.

The Chairman: Do not talk badly about the Boy Scouts now.

Mr. MacGuigan: They are a thoroughly admirable institution—entirely idealistic.

The Chairman: I am a great supporter of them.

Mr. MacGuigan: As we are.

Mr. Dupras: As long as we do not overplay the role of being Boy Scouts.

Mr. Minister, in the section on food, you begin by saying that one of the key problems in this area is the low priority assigned to agricultural development by the developing countries. I share this concern with you.

I wonder if it is not caused by two main factors. One is it is always more dramatic when there is a food shortage in the country and the other is the lack of leadership at the FAO, one of the specialized agencies. I hate to appear as criticizing a specialized agency of the United Nations, but I think that might be the reason for our impatience over our lack of success after two decades. After spending a few days in Rome and looking into some of the activities of FAO, I found that perhaps there is a lack of leadership and vision in the FAO by the leaders, the top echelon. Would you comment on this and also could you tell me whether or not any serious surveys have been made in the developing countries as to the food production potential in each of these countries and what they have done in the last 10 years to achieve or reach these goals or their potential, and if not, when are they going to be invited to do that?

Mrs. Catley-Carlson: I could possibly give a brief answer on some of the potential questions.

I think the roots of a lack of priority for agriculture can be found in the post-independence period of most countries when

[Translation]

mes d'aide. Je ne voudrais pas que le Canada soit impliqué dans quoi que ce soit de ce genre, j'en éprouverais de la honte; ce n'en sont pas moins des choses qui arrivent. Je vais vérifier certains renseignements dont j'ai pris note à ce propos cet automne et, si cela vous intéresse, je vous transmettrai mes notes personnelles.

M. MacGuigan: Je serai heureux que vous nous informiez là-dessus. Ne gardez pas ces renseignements pour vos notes personnelles.

Le président: Une fois que je les aurai documentés, je les rendrai publics, parce que je ne crois pas que le public canadien soit au courant. Nos mandants, lorsqu'ils recommandent l'aide non liée, ne se rendent pas compte de ces choses parce qu'elles n'ont jamais été rendues publiques. Personne ne songe à attaquer des pays amis, mais je pense que parfois, quelque part, ces choses doivent être dites, parce que si on doit nous accuser de lier notre aide, si on doit voir une infamie là-dedans, il faut que les gens sachent ce que d'autres font pour s'ouvrir des débouchés dans le Tiers-Monde.

M. MacGuigan: On nous traite souvent de boy-scouts à ce propos.

Le président: Vous n'allez pas dire du mal des boy-scouts maintenant?

M. MacGuigan: Pas du tout. C'est là une institution au-dessus de l'éloge, entièrement désintéressée.

Le président: J'en suis un partisan déterminé.

M. MacGuigan: Nous aussi.

M. Dupras: Pourvu que nous n'exagérons pas dans le rôle de boy-scouts.

Monsieur le ministre, dans la partie de votre exposé touchant l'alimentation, vous avez commencé par dire que l'un des problèmes clés dans ce domaine est le niveau de priorité peu élevé que les pays en voie de développement attribuent au développement agricole. Je partage cette préoccupation avec vous.

Je me demande si cela n'est pas dû à deux facteurs principaux. Le premier est le fait qu'une disette présente toujours un caractère plus dramatique et le second est le défaut de leadership de la FAO, l'un des organismes spécialisés. Je ne voudrais pas avoir l'air de critiquer un organisme spécialisé des Nations Unies mais je pense qu'on pourrait voir là la raison de notre impatience devant notre échec après deux décennies d'efforts. Après avoir passé quelques jours à Rome et examiné certaines des activités de la FAO, je me suis dit qu'il y avait peut-être un manque de leadership à la FAO, un manque de vision chez les dirigeants de cet organisme. Pourriez-vous parler de ce problème? Pourriez-vous aussi me dire si l'on a effectué des enquêtes sérieuses dans les pays en voie de développement concernant leurs potentiels respectifs de production alimentaire et les mesures qu'ils ont prises au cours des dix dernières années pour actualiser ce potentiel et, sinon, pourriez-vous me dire quand ils seront invités à le faire?

Mme Catley-Carlson: Je pourrais peut-être donner une courte réponse aux questions touchant le potentiel.

Je pense qu'on peut trouver les racines du défaut de priorité accordée à l'agriculture dans la période qui a immédiatement

[Texte]

they were looking at import substitution and industrialization as a way of giving their populations employment and really substantially increased incomes. This did not work in all cases as well as they wanted, but it has also been rather slow turning their bureaucracies around towards looking at food production.

I think it is fair to say that a growing number of countries are more interested in food production, but the hands of the ministers of agriculture in these countries need constant strengthening vis-à-vis the power of other interests in these countries.

Aid donors, such as Canada—I am not going to talk about the multilateral ones, Larry, will—do what they can. I know you are not asking for us to justify; I think you are saying to us, what do you do when you go out to a country that is not using its agricultural potential to the extent that it could. We do as hard a selling job as we can on the kinds of help that we can offer: everything from the remote sensing from satellites, which I was talking about yesterday for Africa, to point out where the moisture is, to irrigation, to a project that we are doing in Ruanda where we actually cleared up a swamp by putting in a river running around the edge of the mountains.

We now have our programming in agricultural production up to \$300 million a year. I think it was down as low as \$125 million a few years back. So you can do it and bilateral donors are doing it by pushing on agricultural production—and the Americans are pushing particularly hard—but it is quite a slow battle.

• 1710

Mr. MacGuigan: I think Mr. Smith wants to add something about the FAO.

Mr. Smith: Yes. I do not think I would want to comment at least publicly, Mr. Chairman, on the competence of the FAO leadership or other bodies. Just to supplement a bit . . .

The Chairman: Were you not involved in the campaign some years ago.

Some hon. Members: Oh, oh!

Mr. Smith: Just to expand on what Mrs. Catley-Carlson was saying, there are a great variety of reasons which can account for the lack of adequate priority given to the agricultural production efforts in the developing countries. One clearly is that the initial philosophy of development tended to downplay agriculture and up-play the more eye-catching issues—you know, huge investment, infrastructure, getting new industry and things of this kind. Agriculture as a road to development is only fairly recently being acknowledged as a sounder but much longer-term basis for development and this is working its way through the system.

[Traduction]

suivie l'indépendance de la plupart de ces pays, période au cours de laquelle ils ont misé sur l'importation et l'industrialisation pour donner à leurs peuples des emplois et des revenus considérablement supérieurs. Cette méthode n'a pas marché dans tous les cas aussi bien qu'on l'aurait voulu, mais leurs bureaucraties se sont aussi montrées plutôt lentes à se tourner vers la production alimentaire.

Je crois qu'il est juste de dire qu'un nombre croissant de pays s'intéressent plus à la production alimentaire, mais les ministres de l'Agriculture de ces pays doivent constamment chercher des renforts pour résister à d'autres intérêts qui se sont fait jour au sein de ces pays.

Les pays donneurs d'aide tels que le Canada font ce qu'ils peuvent. (Je ne parlerai pas de l'aide multilatérale—Larry s'en chargera). Je sais que vous ne nous demandez pas de nous justifier; je crois que vous nous demandez: que faites-vous lorsque vous arrivez dans un pays qui ne se sert pas autant qu'il le pourrait de son potentiel agricole? Nous faisons tout le travail de persuasion possible touchant les catégories d'aide que nous pouvons offrir: tout depuis les dispositifs de télédétection dont je parlais hier à propos de l'Afrique, les satellites détecteurs d'humidité, jusqu'à ce projet que nous réalisons en ce moment au Rouanda, où nous avons réussi à assainir un marais en faisant passer une rivière sur le pourtour des montagnes.

Notre programme de production agricole s'élève maintenant à \$300 millions par an. Je crois qu'il n'était que de \$125 millions il y a quelques années. Il est donc possible d'y arriver et les pays donneurs d'aide bilatérale y arrivent en insistant sur la production agricole dans leurs programmes (les Américains tout particulièrement). Mais cela prend beaucoup de temps.

M. MacGuigan: Je crois que M. Smith voudrait ajouter quelque chose au sujet de la FAO.

M. Smith: Oui. Je ne voudrais pas faire de commentaires, publics en tout cas, sur la compétence des dirigeants de la FAO ou d'autres organismes, monsieur le président. Je voudrais seulement . . .

Le président: N'étiez-vous pas engagé dans la campagne il y a quelques années?

Des voix: Ah, ah!

M. Smith: . . . développer un peu ce que disait M^{me} Catley-Carlson. Il y a un large éventail de facteurs qui peuvent rendre compte du niveau de priorité insuffisant donné à la production agricole dans les pays en voie de développement. L'un de ces facteurs est évidemment le fait que l'idéologie initiale du développement tendait à faire passer l'agriculture à l'arrière-plan et à insister sur les réalisations plus spectaculaires (investissements considérables, infrastructure, nouvelles industries et autres choses de ce genre). Ce n'est que tout récemment que l'on a reconnu l'agriculture comme étant une voie de développement beaucoup plus sûre, bien qu'opérant à beaucoup plus long terme, et l'idée est en train de faire son chemin dans le système.

[Text]

The FAO has done a large number of studies on this. The World Food Council which met in Ottawa last year paid a lot of attention to how to increase agricultural production. The World Bank is now doing a great deal of work on it, and various governments have been. I was recently at a meeting in Washington which focused very much on this question of how do you increase world food production.

I think the prospects as we look into the future are such that no one really foresees in the medium term, even in the next 10 or 20 years, a world food crisis provided certain things are done and done fairly early. In other words, I think most projections show that you can in fact keep food production increases above population increases, certainly up to the year 2000 but under certain conditions. One of these is that much more work must be done on production, whether or not in the form of investment, partly in the form of research and partly in the form of leadership. A large number of factors must come together. There is no simple answer. It is not just a question of the leadership of the FAO.

Mr. Dupras: Would you share with me the opinion that in food aid, we should go almost 100 per cent to multilateral projects, instead of some being bilateral, for many obvious reasons? I think one of the better ways would be for the specialized agencies to really have an upper hand on food assistance. Would you agree with me that it would make much better management of the food available and that it would be much easier to control whatever efforts developing countries have made by helping them to get out of using foreign currency to buy food, to import food when some of those countries can produce almost anything. They should not be stuck with having to use that precious foreign currency to buy food. Would you encourage that food aid should be almost 100 per cent multilateral given a serious agency's control?

Mrs. Catley-Carlson: Mr. Chairman, the main difficulty here would really be that we would be missing a food aid bilateral relationship with some countries which basically says that we would be giving up all rights to choose which countries ought to be receiving food aid. We would be putting all of our food aid into a process in which we exercise simply a voting right like the others. It would be a political decision as to whether or not we want to give up the other \$100 million of the current amount that is going to food aid to that process. I think that is the main determinant. We also can have a little more input on product variation, which is important to some areas of Canada, through bilateral aid, but technically there would be no problem with putting it all through a multilateral agency. It comes down to a policy decision.

[Translation]

La FAO a effectué un grand nombre d'études à ce sujet. Le Conseil mondial de l'alimentation, qui s'est réuni à Ottawa l'an dernier, a accordé énormément d'attention à la question de l'augmentation de la production agricole. La Banque mondiale travaille intensément sur ce problème à l'heure actuelle, et divers gouvernements ont aussi fait des efforts en ce sens. J'ai récemment participé à une réunion à Washington, où l'on s'est concentré pour une large part sur cette question de savoir comment augmenter la production alimentaire mondiale.

Je pense que les perspectives d'avenir sont telles que personne ne prévoit une crise mondiale de l'alimentation à moyen terme—même pour les dix ou vingt prochaines années—à condition que certaines mesures soient prises assez vite. Autrement dit, je crois que la plupart des prévisions montrent qu'on peut effectivement maintenir un taux d'accroissement de la production alimentaire supérieur à celui de l'accroissement de la population, certainement jusqu'à l'an 2000, mais à certaines conditions. L'une de ces conditions est qu'on travaille beaucoup plus sur la production, que ce soit ou non sous forme d'investissements, en partie sous forme de recherche et en partie sous forme de leadership. Un grand nombre de facteurs doivent s'intégrer. Il n'y a pas de solution simple à ce problème. Il ne s'agit pas seulement des dirigeants de la FAO.

M. Dupras: Seriez-vous d'accord avec moi pour dire qu'en matière d'aide alimentaire, nous devrions nous en remettre presque à 100 p. 100 aux projets multilatéraux, au lieu d'avoir aussi certains projets bilatéraux, et ce pour des raisons évidentes? Je pense qu'une des meilleurs façons de procéder serait de vraiment confier l'initiative aux organismes spécialisés en matière d'aide alimentaire. Seriez-vous d'accord avec moi pour dire que cela permettrait une bien meilleure gestion des ressources alimentaires disponibles et faciliterait le contrôle des efforts qu'ont faits les pays en voie de développement pour cesser d'acheter de la nourriture avec des devises étrangères, pour cesser d'importer de la nourriture alors que certains de ces pays peuvent produire à peu près n'importe quoi. Ils ne devraient pas avoir à utiliser ces précieuses devises étrangères pour acheter de la nourriture. Seriez-vous d'accord pour dire que l'aide alimentaire devrait être multilatérale à presque 100 p. 100, à condition qu'un contrôle soit exercé par un organisme sérieux?

Mme Catley-Carlson: Monsieur le président, la difficulté principale dans ce cas serait que nous devrions renoncer à un rapport bilatéral d'aide alimentaire avec certains pays, ce qui voudrait dire que nous abandonnerions tout droit de choisir les pays qui devraient recevoir de l'aide alimentaire. Nous intégrerions toute notre aide alimentaire dans un processus dans lequel nous n'exerçons qu'un droit de vote au même titre que les autres. Il s'agirait là d'une décision politique: voulons-nous vraiment abandonner à ce processus les 100 autres millions de dollars du montant actuel consacré à l'aide alimentaire? Je crois que c'est là le facteur principal. L'aide bilatérale nous permet aussi d'avoir recours un peu plus à la variation de produits, qui est importante pour certaines régions du Canada. Mais il serait très possible, techniquement parlant, d'intégrer toute l'aide à un processus multilatéral. La question se résume à une décision de politique.

[Texte]

Mr. MacGuigan: If I might just add to that, Mr. Dupras, I am not prepared to make a political decision on that at this stage so I have a relatively open mind on that question.

• 1715

Mr. Dupras: You are not prepared to?

Mr. MacGuigan: No. Mrs. Catley-Carlson is saying it is fundamentally a political decision and I am not prepared to take that political decision and make all food aid multilateral at this time.

Mr. Dupras: I think there are many advantages to implementing such a practice because I think it would contribute to avoiding duplication and it would make for much better management of food distribution to the needy countries. There would be a diversification of food because if we could be marked as specializing in wheat and sugar—well, we will leave the sugar to others—fish and other food stuffs then the specialized agency responsible for gathering the food for a given country would know where to get it. I think it would make for a much cleaner operation of food distribution.

Mr. MacGuigan: But I do not think multilateral agencies commit themselves to taking their products from any one source. I do not think they would give us the fish market, for instance, or any other market. I think they would divide that up among various countries and we might end up getting none of it. It might be all American wheat that is sold to them rather than Canadian wheat. I do not know, but these are all possibilities.

Mr. Dupras: Well, Mr. Minister, we do not speak too much of a food bank these days but I think the only possible way of building a food bank, possibly jointly with the OPEC countries, is through a specialized agency that will look after the management of the food. Bilaterally I cannot see how we could make progress.

Mr. MacGuigan: Well, I do not intend to take a hard line against you on this; I am not convinced that you are right but you . . .

Mr. Dupras: Well, maybe if I had more time, Mr. Minister, I would . . .

Mr. MacGuigan: I would have to have stronger arguments though.

Mr. Dupras: . . . need to have a few more minutes to convince you.

I do not believe I received my answer on whether or not a serious survey was ever made of the food production potential of the developing countries. Has this been made?

Mrs. Catley-Carlson: Yes.

Mr. Smith: There have been a lot of studies made of the potential—very serious ones by the FAO, the World Bank and others—land which is still available which could be brought into production and to increase agriculture productivity. All

[Traduction]

M. MacGuigan: J'aimerais ajouter, monsieur Dupras, que je ne suis pas prêt à prendre une décision politique à cet égard à la présente étape: mon esprit est donc relativement ouvert sur la question.

M. Dupras: Vous n'êtes pas prêt?

M. MacGuigan: Non. M^{me} Catley-Carlson a dit qu'il s'agit essentiellement d'une décision politique et je ne puis pas prêt à prendre cette décision politique et à multilatéraliser toute l'aide alimentaire pour l'instant.

M. Dupras: Je pense qu'une telle pratique comporterait beaucoup d'avantages. Elle permettrait d'éviter le chevauchement des efforts et de gérer beaucoup mieux la distribution de la nourriture aux pays qui en ont besoin. Elle permettrait aussi une diversification de l'aide alimentaire: par exemple, si nous sommes inscrits comme spécialistes du blé et du sucre (pardon: laissons le sucre à d'autres) . . . spécialistes du blé, du poisson ou d'autres aliments, l'organisme spécialisé chargé de rassembler l'aide alimentaire pour un pays donné saura où la trouver. Je pense que cela permettrait un bien meilleur fonctionnement de la distribution de l'aide alimentaire.

M. MacGuigan: Oui, mais je ne crois pas que les organismes multilatéraux s'engagent à aller chercher leurs produits à une source particulière. Je ne crois pas qu'ils nous donneraient le marché du poisson, par exemple, ni n'importe quel autre marché. Je pense qu'ils diviseraient le tout entre divers pays et nous pourrions nous retrouver en fin de compte avec rien du tout. Il se peut qu'ils achètent tout leur blé aux Américains plutôt qu'au Canada. Je ne sais pas, mais ce sont toutes là des possibilités.

M. Dupras: Eh bien, monsieur le ministre, nous ne parlons pas beaucoup de banque d'alimentation ces jours-ci, mais je crois que la seule façon possible de construire une banque d'alimentation, peut-être de concert avec les pays de l'OPEP, est de passer par un organisme spécialisé qui se chargera de la gestion de la nourriture. Je ne vois pas comment nous pourrions progresser avec des méthodes bilatérales.

M. MacGuigan: En bien, je n'ai pas l'intention d'adopter une position rigide contre vous à cet égard; je ne suis pas convaincu que vous ayez raison, mais vous . . .

M. Dupras: En bien, peut-être que si je disposais de plus de temps, monsieur le ministre, je . . .

M. MacGuigan: Il faudrait me présenter des arguments plus convaincants.

M. Dupras: . . . il me faudrait quelques minutes de plus pour vous convaincre.

Je ne crois pas qu'on ait répondu à ma question lorsque j'ai demandé si l'on avait procédé à une étude sérieuse du potentiel de production alimentaire des pays en voie de développement. Est-ce qu'on a jamais mené ce genre d'enquête?

Mme Catley-Carlson: Oui.

M. Smith: Un grand nombre d'études ont été effectuées là-dessus. La FAO en a fait de très sérieuses, de même que la Banque mondiale et d'autres organismes, touchant aussi bien les terres encore disponibles qu'on pourrait faire frustifier que

[Text]

these factors went into that study I was talking to you about on the world food capacity over the next 20 years.

A lot of work has been done and I think obviously more work can be done and should be done, but it is not an ignored area any longer—at least certainly not over the last few years.

Mr. Dupras: Are these figures known? Do we have reports on these surveys that would indicate what the shortages are in given countries? And I would like to know what our plans are in order to overcome these shortages.

Mr. Smith: We could certainly make material available to the group if this is what you would like, Mr. Chairman.

Mr. Dupras: Well, I would like to know what some of these developing countries are doing to overcome the shortages and to avoid them in future. This must have been presented in the form of recommendations to these countries when the reports were tabled—what kind of food they should try to produce and the potential and so on.

Mr. Roche: I would like to just return to the subject we were speaking on a few minutes ago, on a comprehensive perspective in North-South issues and—you raised the question yourself in the paper—the need to have a comprehensive view. I was concerned too about the absence of an interdepartmental committee at either the ministerial level or the deputy ministerial level, Mr. Minister, to take a look at the entirety of the subject and to reflect in its work the multidimensional aspect of our subject.

I will give you an example how I think our thinking needs to be reviewed as to how we make decisions. When I was talking earlier about community developments and so on I was trying to look at the subject in terms of what you had raised on the effectiveness-of-aid question. You were asking us to advise you on how aid effectiveness can be improved and you were kind enough to refer to a paper that I wrote on the relationship of Canadian business to the developing world and that paper enlarges on the chapter in the Brandt Report of North-South mutuality—that there are a lot of things for Canadian business to consider about our opportunities abroad. It is well known—the Economic Council of Canada has it well documented—that we are very low statistically on exporting to the Third World countries, that they are low on importing and that a lot more needs to be done, so I made the case that Canadian business ought to, frankly, smarten up and do a lot more.

• 1720

Now, that case is not in the same area as the community development case for aid effectiveness. What we really have going here in this discussion between us is kind of like apples

[Translation]

les modes d'accroissement de la productivité agricole. Tous ces facteurs ont fait l'objet de l'étude dont je vous parlais tout à l'heure sur la capacité alimentaire mondiale pour les 20 prochaines années.

On a fait beaucoup de travail jusqu'à maintenant. Je crois évidemment qu'on peut et qu'on doit en faire plus mais il ne s'agit pas là d'un continent inexploré, certainement pas en tout cas pour ce qui est des quelques dernières années.

M. Dupras: Ces chiffres sont-ils connus? Disposons-nous de rapports sur ces enquêtes qui indiqueraient l'importance des pénuries dans les divers pays en cause? J'aimerais aussi savoir quels sont nos plans pour remédier à ces pénuries.

M. Smith: Il est certain que nous pouvons communiquer cette documentation au groupe si tel est votre désir, monsieur le président.

M. Dupras: Eh bien, j'aimerais savoir quelles mesures ont pris certains de ces pays en voie de développement pour remédier aux pénuries et éviter qu'elles ne se reproduisent. J'imagine que ces mesures ont été communiquées à ces pays sous forme de recommandations lorsque les rapports ont été déposés, qu'on les a informés du genre de nourriture qu'ils devraient essayer de produire, de leur potentiel, etc.

M. Roche: J'aimerais revenir sur le thème dont nous traitions il y a quelques minutes: la perspective globale sur les questions Nord-Sud et—vous avez vous-même soulevé la question dans votre document—la nécessité d'adopter un point de vue d'ensemble. Je m'inquiète de ce qu'il n'y ait pas de comité interministériel, soit au niveau des ministres soit à celui des sous-ministres, pour procéder à un examen intégral du sujet et pour tenir compte dans son travail des multiples dimensions du champ Nord-Sud.

Je vous donne un exemple de la façon dont je crois qu'il faudrait modifier notre pensée sur nos modes de décision. Lorsque je parlais tout à l'heure du développement des collectivités et autres choses de ce genre, j'essayais d'envisager le sujet à la lumière de la question que vous avez soulevée à propos de l'efficacité de l'aide. Vous nous avez demandé de vous donner des suggestions sur la façon dont on pourrait augmenter l'efficacité de l'aide et vous avez eu la gentillesse de faire allusion à un article que j'ai écrit sur les rapports entre le monde des affaires canadien et le monde en voie de développement, lequel article développe le chapitre du Rapport Brandt concernant la réciprocité Nord-Sud et montre qu'il y a beaucoup de choses que nos hommes d'affaires devraient envisager sous le rapport de nos possibilités à l'étranger. C'est un fait bien connu—le Conseil économique du Canada l'a bien démontré—que les statistiques de nos exportations au Tiers-monde sont très basses, qu'ils importent peu de nos marchandises et qu'il faut travailler beaucoup plus dans ce sens. C'est pourquoi j'ai avancé la thèse que les hommes d'affaires canadiens—disons-le franchement—devraient se dégoûter un peu et travailler beaucoup plus dans ce sens.

Cependant, ce sujet n'appartient pas à la même problématique que celui du développement des collectivités en vue d'augmenter l'efficacité de l'aide. Nous avons, si vous voulez, un peu

[Texte]

and oranges: They all belong in the basket but they are two different subjects. I felt that I wanted to re-affirm on the multi-dimensional subject we are on, the aspect that I was trying to hit particularly at that moment, leaving aside the question of opportunities for business—and they ought to do a lot more. The question is whether or not CIDA should be an instrument, the policies of CIDA should be an instrument to help Canadian business.

However much Canadian business ought to be helped by the Canadian government—I am all in favour of export help and all those things—the only case I am making and have heard it from the North-South Institute—we have many authorities that are doing the same thing substantially—is that the way in which we help people should be related to development objectives and not commercial considerations. I was not even arguing at that time against tied aid. We have had a very good discussion here and I think it reflects the dilemma that we are in.

I want to just conclude by quoting another aspect of something I have written that says succinctly, the point I am trying to make. There is little direct commercial return to Canada in the development of health, education and marketing services in the villages where the greatest number of the poor live. This is the 800 million, one quarter of humanity, that is the object of the Canadian development program in the view of a lot of people or it ought to be. True aid is an investment in the long range development of people. If CIDA persists in explaining itself on grounds of immediate commercial returns to Canada when that return is insignificant any way. The last time the Treasury Board did a study of the commercial return to Canada of tied aid, it showed it was .23 per cent of our GNP. It will seriously jeopardize the substantial body of public opinion that supports CIDA on the grounds that it is actually helping the poorest people.

So what I am saying now is: as all of us grapple with trying to take a comprehensive view, we have to put together the need for Canadian business, the need for Canada playing a bridge building role in the North-South and the global economic negotiations and the need for Canada to ensure that as we go into the 1980's that our development assistance program to which we have now given a renewed commitment is truly directed at the people that Canadians, who are the fundamental supporters of the program, think they are helping. So that is to bring us back again to what the World Bank has discovered that all of this is commercially rewarding as well as humanitarian.

I am very much concerned about the references to Boy Scoutism. I know that the aid program is subject to that. I think that we simply have to be strong enough, not only in our report, but in Canadian government policies to ensure that if we are going to have aid we are going to be sure that it directly

[Traduction]

confondu les pommes et les oranges: elles vont toutes dans le même panier, mais il s'agit quand même de deux sujets différents. J'ai voulu réaffirmer l'aspect que j'essayais de cerner à ce moment-là à propos de la pluridimensionalité dont nous traitons, indépendamment de la question des entreprises—qui devraient faire beaucoup plus, c'est évident. La question est de savoir si oui ou non l'ACDI, les politiques de l'ACDI, devraient constituer un instrument d'aide pour les entreprises canadiennes.

A quelque degré qu'il soit légitime que le gouvernement canadien aide nos entreprises—et je suis tout à fait partisan de l'aide à l'exportation et de toutes ces choses—, je veux seulement avancer la thèse, en accord avec l'Institut Nord-Sud (nous avons de nombreuses autorités qui œuvrent essentiellement dans le même sens), la thèse suivant laquelle la façon dont nous aidons les gens doit être articulée sur les objectifs de développement et non sur des facteurs commerciaux. Je n'argumentais même pas à ce moment-là contre le principe de l'aide liée. Nous venons d'avoir ici une discussion très fructueuse et je pense qu'elle reflète le dilemme dans lequel nous nous trouvons.

Je voudrais conclure en paraphrasant autre chose que j'ai écrit et qui résume bien la thèse que j'essaie de faire valoir. Il y a peu de rentabilité commerciale directe pour le Canada dans le développement de services de santé, d'instruction et de marketing dans les villages où vivent le plus grand nombre de pauvres. Ce sont les 800 millions de pauvres, un quart de l'humanité, qui font ou devrait faire l'objet du programme de développement canadien dans l'esprit d'un grand nombre. L'aide digne de ce nom doit constituer un investissement dans le développement à long terme des peuples. Pourquoi l'ACDI persiste-t-elle à se justifier par sa rentabilité commerciale immédiate pour le Canada alors que cette rentabilité est presque nulle de toute façon? La dernière fois que le Conseil du Trésor a fait une étude de la rentabilité commerciale de l'aide liée, on a vu qu'elle n'était que de 0,23% de notre PNB. Si l'ACDI persiste dans ce sens, elle mettra sérieusement en jeu la part considérable de l'opinion publique qui l'appuie à condition qu'elle aide réellement les plus démunis.

Je veux en venir à ceci: dans nos efforts à tous pour dégager une vision globale de la question, nous devons articuler les besoins des entreprises canadiennes, la nécessité pour le Canada de jouer un rôle de trait d'union dans les sommets Nord-Sud et les négociations économiques globales et la volonté du Canada que, au cours de cette nouvelle décennie, le programme d'aide au développement à propos duquel nous venons de prendre un nouvel engagement soit vraiment orienté vers les gens que les Canadiens appuyant fondamentalement ce programme désirent en fait aider. Cela nous ramène encore une fois à la découverte de la Banque mondiale comme quoi tout cela, en plus d'être humanitaire, comporte des avantages commerciaux.

Je me préoccupe beaucoup de ce qui a été dit sur le «boyscoutisme». Je sais que le programme d'aide est exposé à ce genre de remarques. Mais je crois que, non seulement dans notre rapport, mais aussi dans les politiques du gouvernement canadien, nous devons avoir la force de nous assurer que, si

[Text]

connects with the community development needs, the basic human needs in hygiene and education and food production and water and so on, that are the essence of helping to promote self-reliant development. If we do not do that, then I think our aid program is not even worth having.

• 1725

I do not want to close on a negative note because I think there have been a lot of changes. I myself have seen a lot of changes in the CIDA program. I am only encouraging you to maintain the kind of questioning that you have raised for us and I hope that we can respond in such a way that you will continue to listen to us.

Mr. MacGuigan: Well certainly no one is challenging the thesis you have put forward about the needs of the world and he kind of thing that CIDA should be doing. No one, that I have heard, has attempted to justify CIDA fundamentally on any grounds other than social justice, in describing CIDA's work and urging support for it, I have always put it primarily on those grounds.

There in another area, especially dealing with the NIC's, where commercial considerations are very much to the fore in what we can do to help those people get over the top, but that is not the larger part of our aid. When I was talking in favour of bilateral rather than multilateral aid I was not talking about it principally in the context of those countries, except in the fifth point I mentioned, the commercial point—all of the other points that I made relate more directly to the LDCs. I must say, I do not see very many advantages to multilateral assistance even for the LDCs, or especially for the LDCs, as opposed to bilateral. However certain kinds of projects—obviously for broad public health projects and things of that kind that involve vaccination and that type of thing—can be better done multilaterally—maybe food aid can be handled better multilaterally. Even for those countries I do not see many advantages for multilateral aid, I must say.

That is not because I see it in commercial terms; it is because I think we have the option that way of involving more people directly in Canada and of choosing our own projects. I think those are very important considerations.

The Chairman: This is a very good lead into my last question I am glad that you added that because I said a while ago I had another question to put.

It is on the whole question of public discussion, or, I should say, discussion in public of the aid program and an examination of what the philosophy is. We indicated a while ago that the difficulty in a lot of cases I have found—and I think the members share this—is that so many times it is not on the

[Translation]

aide il y a, cette aide est directement reliée aux besoins de développement des collectivités, aux besoins humains fondamentaux en matière d'hygiène, d'instruction, de production alimentaire, d'eau potable et ainsi de suite, aux besoins qu'il est essentiel de satisfaire pour promouvoir un développement autonome. Si nous ne faisons pas cela, eh bien je crois que ce n'est même pas la peine d'avoir un programme d'aide.

Je ne veux pas conclure sur une note négative parce que je crois qu'il y a eu beaucoup de changements. J'ai moi-même été témoin d'un grand nombre de changements dans le programme de l'ACDI. Je ne veux que vous encourager à continuer dans le sens des questions que vous avez soulevées devant nous et j'espère que nous pourrions y répondre de telle façon que vous continuerez à nous écouter.

M. MacGuigan: Il est certain que personne ne met en question la thèse que vous venez d'avancer sur les besoins du monde et le genre d'activités que l'ACDI doit mener. Personne à ma connaissance n'a essayé de justifier essentiellement l'ACDI sur toute autre base que celle de la justice sociale, et en décrivant le travail de l'ACDI et en demandant qu'on l'appuie, j'ai invoqué ce motif d'abord et avant tout.

Il y a un autre domaine, particulièrement en ce qui a trait aux pays d'industrialisation récente, où les facteurs commerciaux revêtent beaucoup d'importance lorsqu'il s'agit de voir ce que nous pouvons faire pour aider les gens à atteindre le niveau visé, mais ce n'est pas là l'objet principal de notre aide. Lorsque je parlais en faveur de l'aide bilatérale aux dépens de la multilatérale, je ne parlais pas principalement dans le contexte de ces pays, sauf à propos du cinquième élément dont j'ai traité, l'élément commercial; tous les autres points dont j'ai traité concernent plus directement les pays à faible développement. Je dois dire que je ne vois pas beaucoup d'avantages à l'aide multilatérale, même pour les pays à faible développement, ou particulièrement pour ces pays. Il est cependant évident que les vastes projets de santé publique et autres projets analogues impliquant des campagnes de vaccination et ainsi de suite peuvent se dérouler plus efficacement dans une structure multilatérale—peut-être l'aide alimentaire est-elle plus efficace en contexte multilatéral. En tout cas, même pour ces pays, je dois dire que je ne vois pas beaucoup d'avantages à l'aide multilatérale.

La raison en est que je vois la chose en termes commerciaux. Je pense que nous avons de cette façon la possibilité d'impliquer directement un plus grand nombre de citoyens et de choisir nos propres projets. Je pense que ce sont là des facteurs très importants.

Le président: Vous venez de donner une très bonne introduction à ma dernière question et je suis très heureux que vous ayez ajouté ce que vous venez de dire parce que j'ai dit tout à l'heure que j'avais une autre question à poser.

Ma question porte sur tout le problème de la discussion publique ou, devrais-je plutôt dire, de la discussion en public, du programme d'aide et de l'examen des conceptions sous-jacentes. J'ai dit tout à l'heure que les difficultés posées par de nombreux cas que j'ai examinés—et je crois que les membres

[Texte]

matter of principle where there is disagreement, it is because the public does not see how the decisions are made. Mrs. Catley-Carlson yesterday, spoke to us somewhat about that and I realize that there are risks, and probably downside risks, in discussing in public too early in the game, what the particular initiative of the aid program is going to be with a particular country.

I suppose that creates problems but I think that the fact that we cannot, in some way, have a more open discussion early in the game, leads to a situation where sometimes the government or CIDA, in the case of aid, is being questioned on things because the people do not know how it came about. Whereas in other areas in Parliament there is always somebody somewhere who is affected by a government program and questions are asked very quickly. So the public knows how the decision is made—the member of Parliament get to know how the decision is made. In this kind of situation there is not that constant pressure on you to explain what the hell you are doing.

How do we get around that? I have not been able to in my now mind. Can we, for example, say publicly, for the next three years Canada is going to be involved only in certain countries? Does that create diplomatic problems? How to we get around this problem? This is a personal opinion—and I have been involved with these issues since 1974, as you know, when I became Parliamentary Secretary to the Secretary of State for External Affairs—but I think that CIDA is the most misunderstood group anywhere in government. I am not saying that they are better or worse than anybody else but they are certainly misunderstood in terms of what they are doing and in terms of the processes that they follow and I think one of the reasons for that is because we are not discussing enough in public what the initiative is. How do we get around that? Could you comment on that, Mr. Wood, and then the minister?

• 1730

Mr. MacGuigan: I was just told responding to the part of your question about direct information on CIDA, that the CIDA Dimensions magazine will be published again next month and it will be published quarterly from then on so that may help to increase public understanding but you, of course, Mr. Chairman, were raising a much larger question about development and development priorities.

If I may begin this way, development is really a slow, high-risk process and there are no secret shortcuts and no magic formula. It involves, I think, doing a lot of things at the same time and doing them in as integrated a way as possible. When we speak about priorities, I think they are very relative. I do not see that they can be concentrated only on a few countries or only on one or two themes.

[Traduction]

seront d'accord avec moi—résidait dans le fait que, dans de si nombreux cas, ce n'est pas sur les principes qu'il y a désaccord, mais parce que le public ne sait pas comment les décisions sont prises. M^{me} Catley-Carlson nous a entretenu de ce problème hier et je me rends bien compte qu'il y a des risques, et probablement des risques de baisse de crédibilité, à discuter en public trop tôt dans le processus des mesures particulières d'aid qui seront prises à l'égard d'un pays donné.

J'imagine que cela créerait des problèmes mais je crois que c'est l'impossibilité parfois d'avoir une discussion ouverte au début du processus qui entraîne des situations où le gouvernement, ou l'ACDI dans le cas de l'aide, se trouvent mis en cause parce que les gens ne savent pas comment les décisions ont été prises. Alors que dans d'autres domaines, il y a toujours quelqu'un quelque part au Parlement qui est touché par un programme gouvernemental et les questions pertinentes sont posées très rapidement. Ainsi, le public sait comment les décisions sont prises et le député en question aussi. Dans ce genre de situations, vous n'êtes pas constamment pressé d'expliquer ce que diable vous êtes en train de faire.

Comment courtourner cette difficulté? Je n'ai pas trouvé de solution. Serait-il par exemple possible de dire publiquement: pour les trois prochaines années, le Canada ne s'engagera qu'à l'égard de certains pays? Cela créerait-il des problèmes diplomatiques? Comment pourrions-nous résoudre ce problème? C'est une opinion personnelle. Je travaille à ces questions depuis 1974, année où, comme vous le savez je suis devenu Secrétaire parlementaire pour le Secrétaire d'État aux Affaires extérieures et je crois que l'ACDI est l'organisme gouvernemental qui a fait l'objet du plus grand nombre de malentendus. Je ne veux pas dire qu'il soit meilleur ou pire que n'importe quel autre mais il est certainement mal compris au plan de son action et des procédés qu'il emploie. Je pense que l'une des raisons de cette incompréhension est que nous ne discutons pas assez publiquement de ses initiatives. Comment remédier à cela? Je m'adresse à Monsieur Wood et à monsieur le ministre.

M. MacGuigan: En ce qui a trait à la partie de votre question concernant l'information directe sur l'ACDI, on vient de me dire que la revue Dimensions de l'ACDI recommencera à paraître le mois prochain et qu'un numéro en sera publié tous les trimestres à partir de ce moment: cette initiative contribuera peut-être à éclairer le public. Mais vous avez évidemment soulevé une question beaucoup plus large, monsieur le président, à propos du développement et des priorités à cet égard.

Commençons si vous voulez par dire que le développement est vraiment un processus lent et risqué et que nous ne disposons pas de raccourcis secrets ni de formule magique pour nous aider. Le développement implique à mon sens qu'on fasse beaucoup de choses en même temps et qu'on les fasse d'une façon aussi intégrée que possible. Pour ce qui est des priorités, je pense qu'elles sont très relatives. Je ne vois pas comment on pourrait les concentrer sur quelques pays seulement, ou seulement sur un ou deux thèmes.

[Text]

For instance, I have noted in reading international publications that depending on what you read, you may get the impression that the key to the world's problems is the food supply or population control or public health measures or whatever. Now I do not want to deny any of those. They are all important but my point is that they are all interconnected, that they are all important and we have to do them all at the same time.

Similarly with respect to certain parts of the world, we have priorities in the sense that we spend more in Commonwealth and francophone countries than we do in other parts of the world. If you looked at our record, you would find that we have spent, as an example, enormous amounts of money in Pakistan, India, Sri Lanka, and Bangladesh and that one area is one of our largest areas of concentration—it is also one of the highest need areas in the world. But we have not done that by neglecting the Caribbean or parts of Africa and I do not really think that we can. If we want to establish a priority for some area, we can only give it more proportionately.

In terms of this organization, I soon found out that in effect our contracts with these countries we are aiding, or our plans at least, are laid years in advance. We have commitments now for three and four and five years, in some cases, into the future. So we have a network into which we are embedded. Now, when we have to cut back, as we did several years ago, it is excruciating because we have to break commitments which we have made. We have had to do that in some cases and that makes for very exceptional difficulties, political ones for us and economic difficulties for the country with whom we are breaking the contracts.

So, I am not sure that we could change the pattern entirely if we wanted to, at least we could not change it quickly, without tremendous wrenching but even if we could, I do not think it would be desirable to change what we are doing radically in the sense that we abandon a certain part of the world and certain kinds of programs. We really have to do all of these things in as interrelated a way as we can.

The Chairman: You are correct that it is not only a question of information about what CIDA is doing that I am concerned about. There is also a question of debating, the advantage of debate. It is very frustrating, it takes a lot of time and everything else, but the advantage of debating issues is that the public understands the way ultimately that the decision goes because you have looked at the different aspects of it. You know, we got a budget last night. The budget has been debated already for months—it has been debated for years—and we are going to debate it for six days and, whatever the outcome, the public is going to understand the ultimate resolution of this whole debate. In these kinds of situations, there is the fact that it is difficult to discuss country programs in public too much in advance, because it may create problems with friendly countries. However, it seems to me, we are going to try, in our report, to find ways—and I thought your comments were

[Translation]

Par exemple, j'ai remarqué en lisant les publications internationales que, selon le document que vous lisez, vous pouvez avoir l'impression que la solution clé des problèmes mondiaux est ou bien l'offre d'alimentation, ou bien le contrôle de la population, ou encore la santé publique (il y en a d'autres). Je ne veux nier aucun de ces points de vue: ils sont tous importants. Mais je crois qu'ils sont tous interreliés, qu'ils sont tous importants et que nous devons nous occuper de tous ces problèmes en même temps.

De même, au plan géographique, nous avons des priorités au sens où nous dépensons plus dans les pays du Commonwealth et de la Francophonie qu'ailleurs dans le monde. En jetant un coup d'œil sur nos états de service, vous vous rendrez compte que nous avons par exemple dépensé des sommes énormes au Pakistan, en Inde, au Sri Lanka et au Bangladesh, et que cette région concentre une très grande partie de nos efforts. C'est aussi l'une des régions du monde où les besoins sont les plus grands. Mais nous n'avons pas pour cela négligé les Caraïbes ou l'Afrique et je ne pense pas que nous le puissions. Si nous voulons accorder la priorité à une région donnée, nous ne pouvons que lui donner plus proportionnellement.

Pour ce qui est de notre organisme, je me suis vite aperçu que nos contrats avec les pays que nous aidons ou en tout cas nos plans sont effectivement établis des années à l'avance. Nous avons en ce moment des engagements pour trois, quatre ou même cinq ans dans certains cas. Il y a donc un contexte dans lequel nous devons nous inscrire. Or, lorsque nous devons opérer des réductions comme nous l'avons fait il y a quelques années, nous sommes devant une situation très pénible parce que nous devons rompre des engagements que nous avons pris. Nous avons dû le faire dans certains cas et cela provoque de très grandes difficultés, politiques pour nous, économiques pour le pays avec lequel nous rompons les contrats.

C'est pourquoi je ne suis pas sûr que nous pourrions modifier intégralement la structure si nous le voulions, pas immédiatement en tout cas, sans provoquer d'énormes déchirements. Mais même si nous le pouvions, je ne crois pas qu'il serait souhaitable de changer radicalement notre action au sens où nous abandonnerions une certaine partie du monde et certaines catégories de programmes. Nous devons vraiment nous attaquer à ces problèmes de la façon la plus organique possible.

Le président: Vous avez raison lorsque vous dites que je ne me soucie pas seulement de la question de l'information sur les activités de l'ACDI. Il y a aussi la question de débattre les avantages du débat. C'est un processus très frustrant, qui exige énormément de temps et tout le reste. Mais le débat sur les questions a l'avantage de faire comprendre au public les tenants et les aboutissants d'une décision parce qu'on en aura examiné au préalable les différents aspects. Vous savez qu'on nous a communiqué un budget hier soir. Eh bien, ce budget est débattu depuis des mois, depuis des années, et nous allons en discuter encore pendant six jours. Quel qu'en soit le résultat, le public comprendra les tenants et les aboutissants de toute la question. Dans ce genre de situation, il faut tenir compte du fait qu'il est difficile de discuter publiquement trop à l'avance des programmes destinés à des pays particuliers, parce que cela pourrait gâter nos relations avec des pays amis. Cepen-

[*Texte*]

helpful, and possibly you have others or Mr. Wood or somebody else—to make a judgment on that. I am convinced that that is one of the problems with aid policy in this country. Normally if you build a fishing wharf in New Brunswick, the public has talked about it for years, and the public will know why, whether you decide to build the wharf or not. The same thing goes with other policies. In the case of aid programs the people are not behind them because they have not debated them.

• 1735

Mr. MacGuigan: In so far as the awareness is concerned, that is what, I suppose, my campaign program for awareness is concerned about in the broad sense—to make the public aware of not only what the need is but what we are already doing and the kind of thing that can be done, and to try to involve them as much as possible in that. I am certainly very conscious of the need for what you say, but you are asking such a multifaceted question that it has all kinds of responses to it.

Mr. Roche: Those are the kinds of questions that we ask in this committee.

The Chairman: But I am very concerned about the fact that because of the process nobody is committed in the political or public sense to be behind the philosophy of the program, so whenever something comes up, there is an attack, and it is not answered because people are not committed; they are not behind it.

Did you want to say something, Mr. MacGuigan?

Mr. Wood.

Mr. John Wood (Deputy Director, Development Policy, Canadian International Development Agency: Just a very quick point. The country program analyses that CIDA has undertaken are available for parliamentarians to look at. We have found that they have not been taken advantage of perhaps as much as they could.

I might also mention that CIDA and the North-South Institute with the minister's approval are undertaking a review of countries, but this is a long process as the minister has just said. Development is very complex and these reviews will be only available next year. But they will be public documents when they are.

The Chairman: We will have to find ways to debate these things.

Mr. MacGuigan: Yes. We should probably have more parliamentary debates as well.

The Chairman: Parliamentary or extra parliamentary or something, something to make sure that they are ventilated.

Did you have any questions?

Mr. Fretz: Thank you, Mr. Chairman. My apologies for being late, Mr. Minister, and thank you, Mr. Chairman.

[*Traduction*]

dant, nous allons essayer dans notre rapport de trouver des moyens de porter un jugement là-dessus. A cet égard, je crois que vos interventions ont été très utiles; vous avez peut-être d'autres observations à faire, vous, M. Wood ou quelqu'un d'autre. Je suis convaincu que c'est là l'un des problèmes que pose la politique d'aide dans notre pays. Normalement, si vous construisez un entrepôt maritime pour les pêcheurs du Nouveau-Brunswick, le public en aura discuté pendant des années et saura pourquoi vous avez décidé de construire l'entrepôt, ou de ne pas le construire. Le même principe vaut pour les autres politiques. Dans le cas des programmes d'aide, le public ne les appuie pas parce qu'il n'a pas participé au débat.

M. MacGuigan: Pour ce qui est de la conscientisation, je crois que c'est là l'objet au sens large de mon programme de campagne d'information: mettre le public au courant non seulement des besoins mais de ce que nous faisons déjà et du genre de choses qu'on peut faire, et essayer de l'impliquer autant que possible dans le processus. Je suis sans aucun doute très conscient de la nécessité dont vous parlez, mais vous posez là une question aux dimensions si nombreuses qu'on pourrait y répondre de toutes sortes de façons.

M. Roche: C'est ce genre de questions que nous posons dans ce comité.

Le président: Je me préoccupe beaucoup du fait que, à cause du processus, personne n'est engagé au sens politique ou public vis-à-vis de la doctrine sous-jacente au programme. C'est pourquoi, chaque fois qu'un problème se pose, il y a une attaque et personne n'y réagit parce que les gens ne se sont pas engagés à l'égard de la conception sous-jacente au programme.

Voulez-vous ajouter quelque chose, M. MacGuigan?

M. Wood.

M. John Wood (sous-directeur, Politique du développement, Agence canadienne de développement international): Je serai très bref. Les analyses que l'ACDI a entreprises concernant les programmes destinés à des pays particuliers sont accessibles aux parlementaires. Nous croyons qu'on n'en a pas profité peut-être autant qu'on l'aurait pu.

Je pourrais aussi mentionner le fait que l'ACDI et l'Institut Nord-Sud ont entrepris avec l'approbation du ministre une revue des divers pays, mais il s'agit là d'un long processus comme monsieur le ministre vient de le faire remarquer. La question du développement est très complexe et ces analyses ne seront disponibles que l'an prochain. Elles seront alors accessibles au public.

Le président: Nous devons trouver des façons de débattre ces choses.

M. MacGuigan: Oui. Nous devrions probablement aussi avoir plus de débats parlementaires sur ces questions.

Le président: Parlementaires ou extra-parlementaires, pour nous assurer qu'elles sont soumises à la libre discussion.

Y a-t-il des questions?

M. Fretz: Merci, monsieur le président. Veuillez excuser mon retard, monsieur le ministre, et merci, monsieur le président.

[Text]

The Chairman: All right. Thank you, very much.

Before we adjourn, next Wednesday we will be at Father Ogle's residence. Just so members can plan, it is my view that what we are having is a meeting in the afternoon and we are having dinner. I suppose we could leave there by 7 p.m.

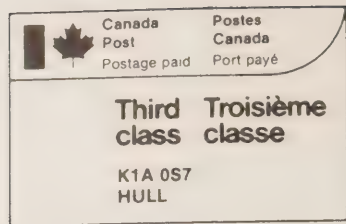
The meeting is adjourned. Thank you very much, Mr. MacGuigan.

[Translation]

Le président: Très bien. Merci beaucoup.

Avant de lever la séance: mercredi prochain, nous nous réunirons chez le P. Ogle. Pour que les membres puissent prendre leurs dispositions, j'ajouterai que nous tiendrons la réunion l'après-midi et que nous irons dîner ensuite. J'imagine que nous pourrons partir vers 7 heures.

La séance est levée. Merci beaucoup, monsieur MacGuigan.



If undelivered, return COVER ONLY to:
Canadian Government Printing Office,
Supply and Services Canada,
45 Sacré-Coeur Boulevard,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S7

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à
Imprimerie du gouvernement canadien,
Approvisionnement et Services Canada,
45, boulevard Sacré-Coeur,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S7

WITNESSES—TÉMOINS

Mrs. Margaret Catley-Carlson, Acting President of the
Canadian International Development Agency;

Mr. L. A. H. Smith, Assistant-Under-Secretary of State for
External Affairs;

Mr. John Wood, Deputy Director, Development Policy,
Canadian International Development Agency.

M^{me} Margaret Catley-Carlson, président intérimaire,
Agence canadienne de développement international;

M. L. A. H. Smith, sous-secrétaire d'État adjoint aux
Affaires extérieures;

M. John Wood, Agence canadienne de développement
international.

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 21

Thursday, October 30, 1980

Chairman: Mr. Herb Breau

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule n° 21

Le jeudi 30 octobre 1980

Président: M. Herb Breau

*Minutes of Proceedings and Evidence
of the Special Committee on*

North-South Relations

*Procès-verbaux et témoignages
du Comité spécial des*

Relations Nord-Sud

RESPECTING:

Relations between developed and developing
countries

CONCERNANT:


Les relations entre pays développés et pays en
voie de développement

WITNESS:

(See back cover)

TÉMOIN:

(Voir à l'endos)


First Session of the
Thirty-second Parliament, 1980

Première session de la
trente-deuxième législature, 1980

SPECIAL COMMITTEE ON
NORTH-SOUTH RELATIONS

Chairman: Mr. Herb Breau

Vice-Chairman: Mr. Douglas Roche

Messrs.

Dupras
Fretz

Frith

COMITÉ SPÉCIAL DES
RELATIONS NORD-SUD

Président: M. Herb Breau

Vice-président: M. Douglas Roche

Messieurs

Ogle

Schroder

(Quorum 4)

Le greffier du Comité

Nora S. Lever

Clerk of the Committee

MINUTES OF PROCEEDINGS

THURSDAY, OCTOBER 30, 1980
(38)

[Text]

The Special Committee on North-South Relations met at 9:37 o'clock a.m. this day, the Chairman, Mr. Herb Breau, presiding.

Members of the Committee present: Messrs. Breau, Dupras, Fretz, Roche and Schroder.

In attendance: Mr. Robert Miller, Research Adviser.

Witness: His Excellency Shridath S. Ramphal, Commonwealth Secretary-General.

The Committee resumed consideration of its Order of Reference dated Friday, May 23, 1980 relating to relations between the developed and developing countries. (*See Minutes of Proceedings, Wednesday, June 25, 1980, Issue No. 1.*)

The Secretary-General made a statement and answered questions.

It was agreed,—That biographical notes regarding His Excellency Shridath S. Ramphal be printed as an appendix to this day's Minutes of Proceedings and Evidence. (*See Appendix "RNSR-30".*)

It was agreed,—That the statement by the Commonwealth Secretary-General at the opening of the North-South Round Table's Special Session held at the Institute for Development Studies, Sussex, 10 July 1980 entitled *Does the Brandt Report Respond to the Challenge of the 80s?* be printed as an appendix to this day's Minutes of Proceedings and Evidence. (*See Appendix "RNSR-31".*)

It was agreed,—That the report of the Commonwealth Group of Experts (1980) entitled *The World Economic Crisis: a Commonwealth Perspective* be filed with the Clerk of the Committee as an exhibit. (*See Exhibit "RNSR-A".*)

At 11:22 o'clock a.m. the Committee adjourned to the call of the Chair.

PROCÈS-VERBAL

LE JEUDI 30 OCTOBRE 1980
(38)

[Traduction]

Le Comité spécial des relations Nord-Sud se réunit aujourd'hui à 9 h 37 sous la présidence de M. Herb Breau (président).

Membres du Comité présents: MM. Breau, Dupras, Fretz, Roche et Schroder.

Aussi présent: M. Robert Miller, chercheur.

Témoin: Son Excellence Shridath S. Ramphal, secrétaire général du Commonwealth.

Le Comité reprend l'étude de son ordre de renvoi du vendredi 23 mai 1980 portant sur les relations entre pays développés et en développement. (*Voir procès-verbal du mercredi 25 juin 1980, Fascicule n° 1.*)

Le secrétaire général fait une déclaration et répond aux questions.

Il est convenu,—Que les notes biographiques concernant Son Excellence Shridath S. Ramphal soient jointes aux procès-verbal et témoignages de ce jour. (*Voir Appendice "RNSR-30".*)

Il est convenu,—Que le rapport du secrétaire général du Commonwealth présent à l'ouverture de la session spéciale de la Table ronde Nord-Sud tenue à l'Institut des études de développement, Sussex, le 10 juillet 1980, intitulé *Le rapport Brandt répond-il aux défis des années 80?* soit joint aux procès-verbal et témoignages de ce jour. (*Voir Appendice "RNSR-31".*)

Il est convenu,—Que le rapport du Groupe des experts (1980) du Commonwealth intitulé *La Crise économique: Une perspective du Commonwealth* soit déposé auprès du greffier du Comité comme pièce (*Voir Pièce "RNSR-A".*)

A 11 h 22, le Comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation du président.

Le greffier du Comité

Nora S. Lever

Clerk of the Committee

TÉMOIGNAGES

(Enregistrement électronique)

Le jeudi 30 octobre 1980

• 0930

[Text]

Le président: A l'ordre!

Nous continuons aujourd'hui l'étude des relations entre pays développés et pays en voie de développement.

We have the honour to have with us, today, His Excellency Shridath Ramphal, Commonwealth Secretary General. It is a particular honour and a pleasure to have Mr. Ramphal with us today. Mr. Ramphal is not only a good friend of Canada but is also, in his capacity as Secretary General of the Commonwealth, an important friend of ours, an important link of ours with the Commonwealth which we consider not only a political organization, but also a human institution. Particularly in areas of concern to this Task Force on North-South Relations, we find that the Commonwealth is an important organization because, in it, we have contacts with partners of the western world who are supposed to be richer in a sense, and others all over the world who are not as rich. So it is an important place for us to understand better the issues and to be aware of them, and I know that you, sir, have been very good to us from that point of view. You have been an important adviser to Canadians on these kinds of issues. We had you before a committee, here, before that my colleague Mr. Dupras was chairing, you recall, I suppose, about 1976 or 1977. My colleague Doug Roche was there also.

• 0935

I recall very well the course of the discussion, then, and for some reason I found the same ideas in the Brandt Report.

You know that was great work that you did on that commission. I want to say that we have used the Brandt Report, here, as an inspiration. I find the Brandt Report to be an apolitical document that is inspirational on these kinds of issues and it will certainly make Canadians as well as others, in the world more aware of situations in the world that we should be aware of.

So without reading your long biography we will append it to our minutes because the readers, in Canada, and elsewhere, who read our minutes should be aware of your biography. Is it agreed that we should append this to our report, today?

Some hon. Members: Agreed.

The Chairman: Then Mr. Ramphal, without any further introduction I will ask you if you would like to say a few words to us.

Mr. Shridath S. Ramphal (Commonwealth Secretary General): Thank you, Mr. Chairman, and members of the Task Force on North-South Relations. My first words, of course, must be of appreciation to you for inviting me to come and talk with the task force. I had the opportunity of talking with

EVIDENCE

(Recorded by Electronic Apparatus)

Thursday, October 30, 1980

[Translation]

The Chairman: Order, please!

We continue today to study the relations between developed and developing countries.

Nous avons l'honneur d'avoir parmi nous aujourd'hui Son Excellence Shridath Ramphal, Secrétaire général du Commonwealth. C'est pour nous un plaisir en même temps qu'un honneur tout particulier. M. Ramphal n'est pas seulement un grand ami du Canada: en sa qualité de Secrétaire général du Commonwealth, il est également pour nous un ami précieux, un lien important avec ce Commonwealth que nous ne considérons pas seulement comme une organisation politique mais aussi comme une institution humaine. Particulièrement dans les domaines qui intéressent ce groupe d'étude sur les Relations Nord-Sud, nous pensons que le Commonwealth est une organisation importante parce que, grâce à lui, nous avons des contacts avec des partenaires du monde occidental qui sont censés être plus riches, en un sens, et avec d'autres partenaires, dans le monde entier, qui ne sont pas aussi riches. C'est donc pour nous un moyen important de mieux comprendre les problèmes et d'en être plus conscients. Et je sais que vous, Monsieur, nous avez rendu de grands services en ce domaine. Vous avez été pour les Canadiens un conseiller avisé sur ce genre de problèmes. Vous êtes déjà venu devant un comité que présidait mon collègue M. Dupras. Vous vous en souvenez, je pense, c'était en 1976 ou 1977. Mon collègue Doug Roche était là également.

Je me souviens très bien des échanges qui ont eu lieu alors et, pour une raison ou pour une autre, j'ai retrouvé les mêmes idées dans le Rapport Brandt.

Vous le savez, c'est un magnifique travail que vous avez fait à cette commission. Je tiens à dire que le Rapport Brandt a été pour nous une source d'inspiration. Je trouve que le Rapport Brandt est un document apolitique qui apporte des éléments précieux face à ce genre de problèmes. Il va certainement rendre les Canadiens, aussi bien que d'autres personnes dans le monde entier, plus conscients de situations dont ils doivent être conscients.

Nous ne lirons pas votre longue biographie, mais nous allons l'annexer à notre procès-verbal. Parce que les Canadiens et les autres personnes qui lisent nos procès-verbaux devraient connaître votre biographie. Y a-t-il consentement pour que nous annexions ce document à notre compte-rendu d'aujourd'hui?

Des voix: D'accord!

Le président: Eh bien, Monsieur Ramphal, sans autre préambule, je vais vous demander de bien vouloir nous dire quelques mots.

M. Shridath S. Ramphal (Secrétaire général du Commonwealth): Merci à vous, Monsieur le Président, et aux membres du Groupe d'étude sur les relations Nord-Sud. Je dois d'abord vous dire combien j'apprécie cette invitation qui m'a été faite de venir m'entretenir avec les membres de ce groupe d'étude.

[Texte]

some of its members and with all your committees. But this work comes at a particularly significant time, I believe, in the evolution of North-South relations. I am certain that Canada has a major role to play in that process. It is perfectly clear, indeed, from the action that has flowed, already, from your interim report, that the work of this committee can have a significant impact on policy and, therefore, on that whole process.

I would like, Mr. Chairman, to follow your example of putting, on the record, materials that may be of some help and which I need not transverse with you. I would like, in particular, to take that course with two documents.

The first is an analysis, or an appraisal of the work we did in the Brandt Report, addressed in the context of the enquiry being made, by the Society for International Development, at one of its recent meetings in Britain, to the question. Does the Brandt report respond to the challenges of the nineteen eighties? And I was, as you might imagine advancing the case that the Report does, and why it does. I know that a great deal has taken place in the work of the task force in relation to that report. I would like to content myself with making that available and inviting you to treat it as part of my own presentation to you.

The second document is one that may have come already, to the notice of the task force, but I should like, in any event, in a more formal way, to place it before you. It is a Commonwealth report, it is not just a personal statement of my own. It is the report of a group of Commonwealth experts who were appointed at the Lusaka meeting of heads of government. We have called it *A World Economic Crisis—A Commonwealth Perspective*. I believe it has material in it which can be of much value. Its membership was particularly illustrious and it has received very high commendation in the international community.

• 0940

The Chairman: Maybe we could have an agreement, in case we forget, that these two documents be appended to today's proceedings.

Some hon. Members: Agreed.

Mr. Ramphal: Mr. Chairman, in a sense, that, from my point of view, brings us up to date. And what I would like to do, if I may, is to say a few words as to where, it seems to me that we are now, and what some of the essential issues that lie ahead and, therefore, lie before this committee in terms of its own approaches to North-South relations.

The present, of course, concerns the failure of the dollar, which is, I submit, clearly a stalemate. A deadlock exists in the dialogue. It has existed, indeed, for some time now, and it is becoming increasingly frustrating. I feel that there is a world danger and that, unless we can put the dialogue at a more constructive and a more productive basis, it will degenerate into confrontation. Already, it is the case, and I do not think we should avoid the reality of it, that that frustration has soured relations between industrialized and developing countries. And this is beginning to have serious and wider

[Traduction]

J'ai déjà eu l'occasion de parler avec quelques-uns de vos membres et avec tous vos comités. Mais je crois que le présent travail arrive à un moment particulièrement important dans l'évolution des relations nord-sud. Je suis persuadé que le Canada a un rôle important à jouer en ce domaine. Déjà, en effet, l'action qui a suivi votre rapport intérimaire démontre clairement que le travail de ce comité peut avoir un impact significatif sur les politiques et par conséquent sur tout le processus.

Monsieur le Président, j'aimerais suivre votre exemple et demander qu'on annexe au procès-verbal des documents qui peuvent être utiles mais qu'il n'est pas nécessaire d'examiner ici. Il s'agit surtout de deux documents.

Le premier est une analyse—ou une évaluation—du travail accompli en relation avec le rapport Brandt, analyse présentée à l'occasion d'une enquête qui a été faite par la Société pour le Développement international au cours d'une de ses récentes réunions en Angleterre et qui portait sur cette question: Le Rapport Brandt répond-il aux défis des années 80? Comme vous pouvez l'imaginer, je répondais à cette question par l'affirmative et j'en donnais les raisons. Je sais qu'une grande partie du travail du groupe d'étude a porté sur ce rapport. Je vais donc me contenter de mettre ce document à votre disposition et vous inviter à le considérer comme faisant partie de mon exposé.

Le second document en est un dont le groupe d'étude a peut-être déjà pris connaissance. Mais j'aimerais quand même vous le présenter de façon plus formel. C'est un rapport du Commonwealth et non pas un communiqué personnel de ma part. C'est le rapport d'un groupe d'experts du Commonwealth qui ont été désignés au moment de la rencontre des chefs de gouvernement à Lusaka. Nous l'avons appelé «Une Crise économique mondiale... Un Point de Vue du Commonwealth.» Je crois qu'il apporte un matériel qui peut être précieux. Les membres de ce groupe d'experts étaient des personnalités illustres et le rapport a été accueilli très favorablement par la communauté internationale.

Le président: Pour éviter un oubli, nous devrions peut-être demander un consensus pour annexer ces deux documents au procès-verbal d'aujourd'hui.

Des voix: D'accord!

M. Ramphal: Monsieur le président, en un sens, cela, à mon avis, nous amène à aujourd'hui. Et ce que j'aimerais faire, si vous le permettez, c'est de dire en quelques mots où nous en sommes maintenant, d'après moi, et quels sont les principaux problèmes qui se présenteront et qui, par conséquent, concernent ce comité qui étudie les relations Nord-Sud.

Le présent, naturellement, est relié à la chute du dollar et je pense qu'il est clair que la situation est bloquée. Le dialogue est au point mort. Il l'est, en fait, depuis un certain temps. Et cela devient de plus en plus frustrant. J'ai le sentiment qu'il existe un danger mondial et, à moins que nous ne réussissions à rétablir le dialogue sur des bases plus constructives et plus productives, ce dialogue va dégénérer en affrontement. Déjà on peut constater—et je pense que nous ne devrions pas refuser de voir la réalité—que cette frustration a envenimé les relations entre les pays industrialisés et les pays en voie de développe-

[Text]

diplomatic and political implications with adding high costs to the North, both on the economic and political front.

The story of that process of frustration is well-known. The dialogue that was activated, between 1975 and 1977, really led nowhere. The promise generated by the special session was not realized by CIEC nor was it realized by UNCTAD IV. And that failure has continued really through UNCTAD V, through UNSTED, the science and technology meeting, in Vienna, in 1979, and it actually got worse at the UNEDO meeting in Delhi, in early months of this year, and in many ways it reached a climax at the special session on development that ended in September.

The general drift of failure has at times, and again I feel we should acknowledge this, been broken by some positive results. Among the more significant of these was the progress made under establishment of the common fund, starting, perhaps, in a more modest way than many would have liked, but a start nevertheless. And some debt relief has been granted to the poorest countries. To some degree IMF financing and World Bank lending has been made a little more liberal. A capital increase has been approved for the World Bank. But I think, in relation to both the Bank and the Fund, the point perhaps needs to be made that these developments have emerged in something of a crisis situation, and there is perhaps not yet enough of an indication, from the institutions, that this represents a longer-term shift in perception and in policy.

However, the result of all this is that the gains, such as they have been, have been extremely marginal, and the present trends in relation to them do not seem to me to go over very well for the kind of leap, that is required in development policies, to bring about the structural changes with which the dialogue is supposed to have been concerned. And if that leap is to take place, it seems to me that that much greater initiatives need to come from the developed countries. The dialogue, such as it is, has proceeded, on the basis of a number of proposals, some general, some specific, from developing countries with almost no counter-proposals from developed countries, and, indeed, an almost singularly reactive and defensive negative response to them.

• 0945

That is the picture, Mr. Chairman, that has emerged at the present stage and, as I said, it reached its peak perhaps at the special session on development. If that is the case, one is bound to ask: what about past policies and past approaches to development? I hope that the task force will proceed on the basis that there is, now, a widely-acknowledged recognition that trickled down does not work. I think it is fair to say that a few developing countries have benefited from the North, certainly, in terms of the population of developing countries, world wide, but impact has been very small. I would certainly urge the task force that it is not going to be enough to say: "Let us concentrate on getting northern economies right and, then, better days will follow for the developing world." They did not

[Translation]

ment. Cela commence à avoir des implications diplomatiques et politiques plus sérieuses et plus larges et à coûter de plus en plus cher au Nord, sur le plan politique comme sur le plan économique.

L'histoire de ce processus de frustration est bien connue. Le dialogue qui a été engagé entre 1975 et 1977 n'a mené nulle part. Les espérances qu'avait fait naître la session spéciale n'ont pas été réalisées par la CCEI et ne l'ont pas été davantage par CNUCED IV. Cet échec s'est continué avec CNUCED V, puis avec la rencontre les Nations-Unies sur la science et la technologie qui a eu lieu à Vienne en 1979. Il s'est aggravé à la rencontre de l'ONUDI, à Delhi, au début de cette année, et sous plusieurs aspects il a atteint un sommet à la session spéciale sur le développement qui s'est terminée en septembre.

Le glissement vers l'échec, nous devons le reconnaître, a parfois été freiné par quelques résultats positifs. Parmi les plus importants, mentionnons le progrès réalisé avec l'établissement du fonds commun qui a été un début, plus modeste sans doute que beaucoup l'auraient souhaité, mais un début quand même. Un allègement de la dette a été consenti aux pays les plus pauvres. Les financements par le FMI et les prêts de la Banque mondiale ont été quelque peu libéralisés. La Banque mondiale s'est vu autoriser une augmentation de son capital. Mais, en ce qui concerne la Banque et le fonds, je crois devoir souligner que ces mesures ont été prises dans une situation de crise. Il n'y a pas encore assez d'indications, de la part de ces institutions, que cela signifie, à plus long terme, une évolution des conceptions et des lignes de conduite.

Le résultat global, toutefois, c'est que les gains constatés ont été extrêmement marginaux et les tendances actuelles en ces domaines ne laissent pas prévoir, à mon avis, le genre de bond en avant qui serait nécessaire, dans les politiques de développement, si l'on veut obtenir les changements de structures que le dialogue était censé préparer. Et si l'on veut que ce bond se fasse, il me semble nécessaire que les pays développés prennent beaucoup plus d'initiatives. Ce qu'on a appelé dialogue jusqu'à maintenant c'est, d'une part, de nombreuses propositions—quelques-unes générales, d'autres spécifiques—venant des pays en voie de développement et, d'autre part, une absence presque totale de contre-propositions venant des pays développés avec, en fait, une réaction de défense amenant une réponse presque toujours négative.

Voilà, monsieur le président, le tableau de la situation actuelle et, comme je l'ai dit, cette situation a peut-être connu un paroxysme au moment de la session spéciale sur le développement. Si tel est le cas, on peut vraiment se demander ce qu'il faut penser des politiques passées. J'espère que le groupe d'étude va tenir compte d'un fait qui est maintenant généralement admis: le système des retombées ne fonctionne pas. Il est juste de dire qu'à travers le monde la population de quelques pays en voie de développement a certainement bénéficié des relations avec le Nord, mais l'impact a été minime. Je voudrais dire au groupe d'étude qu'il ne suffira pas de se dire: «Concentrons nos efforts sur l'amélioration de l'économie dans le Nord et il en résultera des jours meilleurs pour les pays en voie de

[Texte]

follow in times of high prosperity, in the North, and, in fact, all the evidence is that that process, by which gains trickle down, leads to minimal returns to the South. What we are engaged in is the exploration of much deeper structural changes that will make development possible. The Brandt Commission, of course, recognized that implementing changes would not be enough and that more fundamental changes were required. I would note, too, that, in relation to the approaches to the problems of the world economy and, therefore, the problems of inflation, of recession, the task force will feel justified in warning that the perception that external influences bear, on these economic conditions and produce something of a world economic crisis, itself, demands that the responses to that situation cannot be confined to domestic measures, entirely, certainly not to domestic measures which take no account of the right external environment and that it is going to be necessary that these responses be co-ordinated.

One of the most disturbing developments, and one sees this sometimes in Western Europe much more clearly than in North America, is a tendency to adopt unco-ordinated domestic policies designed to get the domestic economy right with the most frightful implications for other countries and in ways, which many would argue, do not in fact respond to the real crisis and to the origins of the problems.

Behind these responses lies, I believe, one of the matters on which we touched in the Brandt Report, but only touched, and which, the development since the publication of the report, seemed to me to have highlighted. It is a matter of North-South relations that I would imagine the task force will find it very difficult to ignore. The main problem in many of the issues that have been canvassed is that institutional change has tended to lag behind the growing integration of the world economy. Institutions developed, at the time of Bretton Woods, in the aftermath of the war, in the context of a world of about 50 countries with very different international power structures prevailing, have carried over, virtually intact, into the very different world of the 1980s. In the 1950's, the perceptions of an interdependent world were barely on the horizon.

• 0950

Some of the great economists who worked with Bretton Woods may have had glimpses of one, but no more. Today, it is much more readily acknowledged, although not always reflected in policy responses, that the economies of all countries, developed and developing, are really interlinked and dependent in some degree on each other. It had not been perceived in the past that there was this kind of interdependence between the economies of developed countries, that North America needed Europe and that Europe needed North America.

The new dimension that has emerged, of course, is mutual dependencies that exist between developed and developing countries generally.

[Traduction]

développement.» Ces jours meilleurs ne se sont pas manifestés quand le Nord jouissait d'une grande prospérité et, en fait, tout porte à croire que ce processus qui doit laisser filtrer les gains vers le Sud ne produit que des retombées minimales. Nous avons pour tâche de rechercher des changements de structures beaucoup plus profonds qui rendront le développement possible. La Commission Brandt, naturellement, a reconnu que des changements dans le fonctionnement ne seraient pas suffisants et que des changements plus fondamentaux étaient nécessaires. J'aimerais aussi souligner que, en ce qui a trait aux problèmes de l'économie mondiale et, par conséquent, aux problèmes d'inflation et de récession, le groupe d'étude aurait raison de déclarer que le fait que des influences extérieures jouent sur ces conditions économiques et produisent une sorte de crise économique mondiale exige que les réponses apportées ne soient pas uniquement des mesures internes et certainement pas des mesures internes qui ne tiendraient pas compte de l'environnement extérieur et du fait qu'il va être nécessaire que les réponses soient coordonnées.

Un des faits nouveaux les plus inquiétants (et c'est une chose que l'on peut constater parfois plus clairement en Europe de l'Ouest qu'en Amérique du Nord), c'est une tendance à adopter, pour rétablir l'économie interne des politiques qui ont des effets désastreux pour d'autres pays et qui, au dire de beaucoup, ne sont même pas bien adaptées à la crise réelle et aux origines des problèmes.

Derrière ces politiques, il y a, je pense, un fait que nous avons effleuré dans le Rapport Brandt, et seulement effleuré, et qui me semble avoir été mis en lumière par les événements qui se sont produits depuis la publication du rapport. C'est un aspect des relations Nord-Sud que le groupe d'étude pourrait difficilement ignorer, j'imagine. Le principal problème, pour plusieurs des situations qui ont été étudiées, c'est que les changements dans les institutions n'ont pas suivi l'intégration croissante de l'économie mondiale. Des institutions créées à l'époque de Bretton Woods, au lendemain de la guerre, dans le contexte d'un monde d'environ 50 pays où les structures du pouvoir international étaient très différentes, se retrouvent à peu près intactes dans le monde très différent des années 80. Dans les années 50, l'idée d'un monde interdépendant pointait à peine à l'horizon.

Quelques-uns des grands économistes qui travaillaient à Bretton Woods ont peut-être vaguement pressenti un tel monde, mais c'est tout. Aujourd'hui, on reconnaît beaucoup plus volontiers, bien que ce ne soit pas toujours reflété dans les politiques, que les économies de tous les pays développés et en voie de développement sont reliées et dépendent les unes des autres jusqu'à un certain point. On n'avait pas compris, dans le passé, qu'il existait cette sorte d'interdépendance entre les économies des pays développés, que l'Amérique du Nord avait besoin de l'Europe et que l'Europe avait besoin de l'Amérique du Nord.

La nouvelle dimension qui est apparue, naturellement, c'est l'interdépendance qui existe entre les pays développés et les pays en voie de développement.

[Text]

Institutional developments have emerged to reflect the dependencies between developed countries. The whole existence of OECD is, I would suggest, a response to that perception. The emergence, now, of the western economic summit, not entirely coincidental to OECD membership but covering a major part of the developed world and, certainly, the major economic powers within it, is also a response, but no similar institutional change has taken place in response to the need for the management of interdependence between the north and the south. The Bretton-Woods power structure has remained largely frozen.

As you know, a system of weighted voting undiluted to take account of the need to reflect the interests and the needs of developing countries perpetuates the situation.

In the case of the GATT, the situation is slightly different. The problem is not so much one of weighted voting, but of the primacy, and domination, of rules reflecting the interests of industrialized countries and devised again out of a period when it was essentially the trading interests of those nations which the institutions was designed to reflect and to sustain.

I mention this because, in many ways, it is this issue of power sharing, sharing of management, sharing of responsibility, on which the deadlock at the special session, in September, turned. And I think it is perhaps important to underline that, on that occasion, certainly, the breakdown did not occur because positions were polarized between extreme demands from the south, on the one hand, and resistances to the substance of those demands from the north on the other. They polarized on a procedural issue and that issue had at its heart the question of power sharing. It took the form, of course, of an argument about the appropriate place to discuss institutional changes, to discuss, in particular, reforms in the structures and policies of the IMF and the World Bank. But it was not just a question between the majority power of the developing countries in the General Assembly and the majority power of the minority countries in the Bank and the Fund.

The situation, that had been reached in the resolution on which the failure to reach consensus ultimately took place, was for the committee of the whole, the assembly in charge of the global round, to have an overview of the negotiations and to reach conclusions on a package arrangement based on consensus not on majority voting. So that there is a sense in which everyone had a veto. As you know, three major developed countries found it impossible to go along even with so diluted an arrangement and I think one must conclude that that refusal was rooted in an unwillingness even to contemplate a discussion of sharing of power, of authority and responsibility in relation to the major institutions, in relation to the Bank and the Fund.

• 0955

I mention that because it seems to me that that, more than anything else, if this analysis is right, has been one of the failures of the north-south dialogue so far and is likely to be

[Translation]

Les institutions ont évolué pour tenir compte de l'interdépendance des pays développés. L'existence même de l'OCDE est, à mon avis, une réponse à cette conception. La création du sommet économique de l'Ouest, qui ne regroupe pas exactement les membres de l'OCDE mais qui comprend la majeure partie du monde développé et certainement les plus importantes de ses puissances économiques, est aussi une réponse. Mais aucun changement analogue des institutions n'a répondu aux besoins de l'interdépendance Nord-Sud. Les structures établies par Bretton Woods dans le domaine des pouvoirs sont demeurées largement figées.

Comme vous le savez, un système de pondération des votes—système qui n'a pas été adapté pour tenir compte de la nécessité de refléter les intérêts et les besoins des pays en voie de développement—perpétue la situation.

Dans le cas du GATT, la situation est légèrement différente. Le problème n'est pas tellement la pondération des votes mais la suprématie et la prédominance de règles qui reflètent les intérêts des pays industrialisés et qui, ici encore, ont été établies à une époque où cette institution avait essentiellement pour but de refléter et d'appuyer ces intérêts.

Je mentionne cela parce que c'est essentiellement ce problème du partage des pouvoirs—partage de l'administration, partage des responsabilités—qui a amené une impasse à la session spéciale de septembre. Et je pense qu'il peut-être important de souligner qu'à cette occasion, certainement, la rupture ne s'est pas produite parce que les positions étaient polarisées entre, d'une part, des exigences exagérées du Sud et, d'autre part, des résistances du Nord devant ces exigences. Elles se sont polarisées sur un point de procédure, et au cœur de ce point de procédure se trouvait la question du partage des pouvoirs. Naturellement, cela a pris la forme d'une discussion sur l'endroit approprié pour discuter des changements institutionnels, pour discuter, en particulier, de la réforme des structures et des lignes de conduite du FMI et de la Banque mondiale. Mais il ne s'agissait pas seulement d'un problème entre le pouvoir majoritaire des pays en voie de développement au sein de l'Assemblée générale et le pouvoir majoritaire des pays minoritaires au sein de la Banque et du Fonds.

Ce qui avait été proposé dans la motion qui n'a pas obtenu le consensus c'est que le comité dans son ensemble, l'assemblée chargée des délibérations, prenne une vue d'ensemble des négociations et en arrive à des conclusions sur une entente mondiale basée sur un consensus et non sur un vote majoritaire. Donc cela signifiait que tout le monde avait un droit de veto. Comme vous le savez, trois grands pays développés ont trouvé impossible de donner leur accord même à un arrangement aussi anodin. Et je pense qu'il faut conclure que ce refus venait d'une répugnance à même envisager une discussion sur le partage des pouvoirs, de l'autorité et des responsabilités, dans le domaine des institutions majeures, dans le domaine de la Banque et du Fonds.

Je le mentionne parce qu'il me semble que c'est cela, plus que tout le reste, si mon analyse est juste, qui a été l'un des échecs du dialogue Nord-Sud jusqu'à maintenant et il est

[Texte]

the factor which could bedevil discussions into the future. It was, as I said, touched upon in the Brandt Report. There is a section which you will find dealing with power sharing as we called it and, of course, we called for an acknowledgement that the time had come at the international level, to face up to the need for a sharing of power and responsibility in just the same way as it comes or has come, in most western societies.

And that kind of power sharing, I would urge on the task force, is going to be essential if the structural changes we are talking about in all areas, in money and finance, in commodities, in relations to the operations of the multilateral transnational corporations in all of these fields . . . Unless there is that measure of, a line of sharing that power, it will be unlikely, to say the least, that these structural changes can take place.

I would like, Mr. Chairman, to touch very briefly on one or two specific issues. One is the emergency program in the report of the Brandt Commission. After we had traversed the whole field of north-south relations, and come to conclusions on the general directions that negotiations should take in the future and the kinds of changes that should take place in the world between now and the end of the century, we remained gravely impressed that the world could not wait for that process of slowly-negotiated change and it would have to be a slow process. But the world could not wait for those changes if it were to avoid really serious disaster. That was why we ventured to call the report and, perhaps, people thought, a little melodramatically, a program for Survivals.

But I assure you it reflected a deep concern on the part of all commissioners from the north and the south that those really were realities and that it was human survival that we were dealing with. Now, that led us to say that, while the international community put together a negotiating process to do these things in the 1980s and 1990s, it was necessary that action be taken now. The time frame we had in mind was between 1980 and 1985. We saw the necessity to put together a small package of proposals which could respond to this emergency, an emergency which affected the developing countries, of course, but which affected the developed countries also and which, in a sense, was to be a response to what the Commonwealth Report later called the world economic crisis. It was an emergency program with four elements. It is important to us that it should not be more comprehensive than that and we limited it to the areas of resource transfers, of a food program in the context in which we saw the world facing massive starvation, of a new energy strategy for the world which would in effect, be mutual undertakings and assurances with the oil producing countries and of a start in the direction of structural changes, particularly in the international institutions. I would like, on this occasion, to reinforce that plea to you, that, while you help to point Canada in the direction on the longer-term structural reforms that need to take place, you lay emphasis, also, on the fact that there no may be no world

[Traduction]

probable que c'est ce facteur qui pourrait empoisonner les discussions futures. Ce point, comme je l'ai dit, a été abordé dans le Rapport Brandt. Vous y trouverez une section qui traite du partage des pouvoirs et, naturellement, nous exprimons le vœu qu'on reconnaisse que le temps est venu, au niveau international, de tenir compte de la nécessité de partager les pouvoirs et les responsabilités, tout comme ce temps est venu pour la plupart des sociétés de l'ouest.

Et ce genre de partage des pouvoirs, j'insiste sur ce point auprès du groupe d'étude, devra se faire si nous voulons que les changements de structures dont nous parlons dans tous les domaines: l'argent et la finance, les produits de base, les opérations des sociétés trans-nationales multilatérales; dans tous ces domaines . . . A moins qu'on ne prenne cette mesure de partage des pouvoirs, il est peu probable, pour dire le moins, que ces changements de structures se produiront.

J'aimerais, monsieur le président, aborder brièvement un ou deux points particuliers. Un de ces points est le programme d'urgence dont il est question dans le rapport de la Commission Brandt. Après avoir examiné tout le champ des relations Nord-Sud et en être arrivés à des conclusions quant à l'orientation générale que devraient prendre les négociations futures et quand au genre de changements qui devraient se produire dans le monde d'ici à la fin du siècle, nous avons été profondément frappés par la pensée que le monde ne pouvait pas attendre des changements longuement négociés, que ce serait là un processus lent et que, si nous voulions éviter une catastrophe, le monde ne pouvait pas attendre ces changements. C'est pourquoi nous avons eu l'idée—qu'on jugera peut-être un peu mélodramatique, d'appeler le rapport un «programme de survie».

Mais je vous assure que cela reflétait la profonde conviction de tous les commissaires du Nord et du Sud que c'était là la réalité et qu'il s'agissait de la survie de l'humanité. Cela nous amène à dire que, pendant que la communauté internationale mettait au point un processus de négociations devant apporter des changements au cours des années 80 et des années 90, il était nécessaire de faire quelque chose immédiatement. Nous avions à l'esprit la période entre 1980 et 1985. Nous voyions la nécessité de préparer un petit nombre de propositions qui permettrait de faire face à l'état d'urgence, un état d'urgence qui affectait les pays en voie de développement, naturellement, mais qui affectait aussi les pays développés, ces propositions devant, en un sens, être une réponse à ce que le Rapport du Commonwealth a appelé plus tard une crise économique mondiale. Il s'agissait d'un programme d'urgence comportant quatre éléments. A nos yeux, il était important que ce programme ne soit pas plus vaste. Nous l'avons donc limité aux points suivants: un transfert des ressources, un programme de ravitaillement pour parer à la perspective d'une famine mondiale, une nouvelle stratégie énergétique mondiale qui consisterait, en fait, en des ententes et des engagements réciproques avec les pays producteurs de pétrole et un pas dans la direction des changements structuraux, en particulier dans les institutions internationales. Je profite de l'occasion pour vous adjurer, tout en aidant le Canada à s'orienter dans la direction des

[Text]

to sail unless we do something, now, that responds to the emergency.

• 1000

In the context of that emergency, I would urge you to pay particular attention to the very serious problems that, now, exist in relation to balance of payments, with figures rising as we understand will be the case to something like \$80 billion, in 1981, and to the fact that the international institutions, being entirely inadequate, as they are presently structured, and as their policies presently allow, to finance those deficits. If the deficits cannot be financed, they would not exist but what that means is that some countries, and these would be the poorest, countries will not have deficits, not because they have been financed, but because they have had to accept the grim consequences of doing without and doing without from a situation in which they are already at the bottom line. The consequences really are extremely serious.

I urge you to look, also, at the problems that are facing the middle-income countries whose debt burdens now have reached such astronomical proportions that some among them are beginning to take the position that these problems are as much problems for lenders as they are for borrowers.

Now, if low-income countries cannot have their trading deficits financed, and middle income countries cannot sustain oil bills and meet debt repayments, we are on the verge of a critical situation in the world economy. The international banking system has been saying, now, for months, that it cannot be expected to play the role, in the recycling of the new surpluses that it played in the 1974, 1975, 1976 period. I think those warnings need to be taken very seriously. It means, therefore, new, creative and innovative approaches to the roles of the international institutions, approaches which will allow the intermediation of those institutions in the process of recycling and, I think, inevitably, in a context in which there would have to be a greater accommodation of the OPEC-surplus countries in the management of those institutions. We come back, in terms of nearly every response to the crisis, to the fact that there needs to be a new approach to how the world is run and how it is managed.

Mr. Chairman, this task force already has given attention to some of the problems of protectionism. I should like merely to place on record my commendation of the work that has been done by the North-South Institute on this matter. I believe the Jenkins Report renders a service far beyond Canada. We have had work done of this kind in relation to Germany in the past. It is reassuring, in terms of the validity of those early analysis, to have had so excellent a piece of economic research done which confirms all our fears about protectionist policies and the degree to which they hurt both developed and developing countries.

[Translation]

indispensables réformes structurelles à long terme, d'insister aussi sur le fait que si nous ne faisons rien pour répondre à l'urgence de la situation nous n'aurons peut-être plus rien vers quoi nous orienter.

Dans le contexte de cette situation d'urgence, je vous conjure de porter une attention toute particulière aux graves problèmes qui existent en ce moment dans le domaine de la balance des paiements, avec des chiffres qui s'élèveront, comme nous le prévoyons, à quelque chose comme 80 milliards en 1981, et de porter attention aussi au fait que les institutions internationales, avec leurs structures et leurs politiques actuelles, sont absolument incapables de financer ces déficits. Si les déficits ne peuvent pas être financés, ils n'existeront pas. Mais cela signifierait que certains pays—et ce seraient les plus pauvres—n'auraient pas de déficit, non pas parce que ces déficits auraient été financés, mais parce que ces pays auraient dû accepter les conséquences de se passer du financement et de s'en passer alors qu'ils touchent le fond. Les conséquences sont donc extrêmement graves.

Je vous exhorte aussi à considérer les problèmes auxquels font face les pays à revenu moyen dont la dette a atteint des proportions tellement astronomiques que certains d'entre eux commencent à penser que ces problèmes sont autant ceux des créanciers que ceux des débiteurs.

Donc, si les pays économiquement faibles ne peuvent pas financer leurs déficits commerciaux et si les pays à revenu moyen ne peuvent pas payer leurs comptes de pétrole ni rembourser leurs dettes, l'économie mondiale fait face à une situation critique. Le système bancaire international dit depuis des mois qu'on ne doit pas s'attendre à ce qu'il joue, dans le recyclage des nouveaux surplus, le rôle qu'il a joué dans la période 1974-75-76. Je pense que cet avertissement doit être pris très au sérieux. Cela signifie, par conséquent, qu'il nous faut une façon nouvelle, créative et innovatrice, d'envisager le rôle des institutions internationales qui permettrait à ces institutions d'exercer une médiation dans le processus de recyclage et cela, à mon avis, dans un contexte qui donnerait une plus grande part dans l'administration de ces institutions aux pays de l'OPEP qui ont un surplus. Dans presque chacune des réponses à la crise, nous nous retrouvons devant le fait qu'il doit y avoir une nouvelle façon de diriger et d'administrer le monde.

Monsieur le président, ce groupe d'étude s'est déjà penché sur quelques-uns des problèmes du protectionnisme. J'aimerais simplement que soit inscrite au procès-verbal mon appréciation pour l'excellent travail qui a été accompli en ce domaine par l'Institut Nord-Sud. Je crois que l'utilité du Rapport Jenkins dépasse largement les frontières du Canada. Dans le passé, un travail du même genre a été fait à propos de l'Allemagne. Cela témoigne de la justesse de ces premières analyses que de voir un travail de recherche économique aussi remarquable venir confirmer toutes nos craintes au sujet des politiques protectionnistes et des conséquences néfastes qu'elles ont pour les pays développés tout comme pour les pays en voie de développement.

[Texte]

Finally, Mr. Chairman, I hope that the task Force will find time, in its work, to look at an element of north-south relations which is not often listed as being among the issues and that is the whole style and format of the negotiated process. This is a matter that I have talked about, before, and perhaps it is one on which my views tend to be coloured by my Commonwealth experience. But I would suggest that that experience is a valid one and that the international community, in this regard, can benefit from the Commonwealth experience.

• 1005

The truth of the matter is that the international negotiating procedure, by which an attempt is made to negotiate in what is, in effect, a committee of 150, is just not capable of producing effective results. It is not capable of producing effective negotiation and it is not capable of producing results. And that, in effect, is what we have been doing right through these years down to the special session. The group positions that have developed have tended, on the whole, to create a situation in which positions get polarized. First of all they are polarized within groups and, then, they are polarized between groups. If you take the group of 77 to start with, there is always a tendency, in the group, that the most extreme position, the most radical position, becomes the norm for the group and, on the part of group B of the industrialized countries, that the most defensive position becomes the norm for group B. When situations like that arise, progressive countries lose their capacity to exercise the level that they should be exercising. Countries, both from the north and from the south, countries that are willing to advance more moderate positions around which consensus can develop get trapped in their respective groups.

Somehow, if negotiations are to be effective in the future, the international community will have to break out of this system. This is where Canada, I believe, can play a very special role. Canada can do this, particularly in the context of the like-minded countries, with an insistence that the responses of the north are not set at the level of the most negative response prevailing in the north. I make this point because it will help nobody if an excellent report emerging from this task force on North-South Relations, inspired by the most perceptive ideas and the responses to interdependence, finds an endorsement by the Government of Canada, comes to represent Canadian policy only to have that policy frozen within a group position among northern countries which is dictated, not by anything you have done or the Government of Canada has responded to, but by the fact that, within the group, it is not possible to go further than the least-progressive member is willing to go.

It must be matched, of course, by a corresponding willingness on the part of the developing countries to break out of the syndrome of working on the basis of the most extreme position—and I assure you, I have not hesitated to say that to developing countries—but I mention it here because it seems to me very important.

[Traduction]

Finalement, monsieur le président, j'espère que le groupe d'étude trouvera le temps, au cours de ses travaux, de se pencher sur un aspect des relations Nord-Sud que l'on ne mentionne pas souvent parmi les problèmes et qui est le style et le format du processus de négociation. C'est un sujet dont j'ai déjà parlé et peut-être sur ce point ai-je tendance à être influencé par mon expérience au sein du Commonwealth. Mais je crois que c'est là une expérience valable et qu'en ce domaine la communauté internationale peut profiter de l'expérience du Commonwealth.

La vérité, c'est que la procédure établie pour les négociations internationales, qui fait qu'on essaie de négocier par l'entremise de ce qui est, en fait, un comité du 150, ne peut pas donner de résultats efficaces. Elle ne peut pas produire des négociations efficaces et elle ne peut pas donner de résultats. C'est en fait ce qui s'est passé pendant toutes ces années jusqu'à la session spéciale. Les positions de groupes qui se sont créées ont eu tendance, dans l'ensemble, à engendrer une situation où les positions sont polarisées. Elles sont d'abord polarisées à l'intérieur des groupes et ensuite elles sont polarisées entre les groupes. Si vous prenez le groupe des 77, pour commencer, il y a toujours une tendance dans ce groupe à ce que la position la plus extrémiste, la position la plus radicale, devienne la norme pour ce groupe. Et dans le groupe B des pays industrialisés, la position la plus défensive tend à devenir la norme pour le groupe B. Quand de telles situations s'établissent, les pays progressistes perdent leur capacité d'exercer le rôle de modérateur qu'ils devraient exercer. Des pays, du Nord comme du Sud, qui consentiraient volontiers à prendre des positions modérées qui pourraient obtenir un consensus, sont piégés à l'intérieur de leurs groupes respectifs.

De toute façon, si on veut que la négociation devienne efficace à l'avenir, la communauté internationale va devoir sortir de ce système. C'est là, je pense, que le Canada peut jouer un rôle très spécial. Le Canada peut le faire, avec l'aide des pays qui ont la même mentalité, en faisant en sorte que les réponses du Nord ne soient pas maintenues au niveau de la réponse la plus négative qui prévaut dans le Nord. J'insiste là-dessus parce que cela ne rendra service à personne si un rapport excellent venant de ce groupe d'étude sur les relations Nord-Sud, inspiré par une perception juste des implications de l'interdépendance, si ce rapport, dis-je, est endossé par le Gouvernement du Canada et en arrive à exprimer les politiques canadiennes simplement pour que nous voyions ensuite ces politiques figées à l'intérieur d'une position de groupe des pays du Nord, position qui serait dictée, non pas par quelque chose que vous avez fait ou que le Gouvernement du Canada a fait, mais parce que, à l'intérieur du groupe, il est impossible d'aller plus loin que n'y consent le membre le moins progressiste.

A cela doit correspondre, bien sûr, chez les pays en voie de développement, une égale bonne volonté de briser l'habitude de travailler sur la base de la position la plus extrémiste. Et je vous assure que je n'ai pas hésité à le dire aux pays en voie de développement. Mais je le mentionne ici parce que cela me semble très important.

[Text]

The second element of the negotiating process which can probably contribute much is one with which I hope you will be in full accord. For some time, now, the negotiating process has become extremely technocratic and bureaucratic with negotiations moving down to smaller and smaller, more and more technical, areas of discussion. Without the macro issues themselves being separate. My plea is for greater political interaction in the north-south debate for a much a greater vote for ministers for the political actors in that dialogue. All my experience in the Commonwealth leads me to the conclusion that, if there is only out of political dialogue that you are likely to make effective progress when you are talking about significant trends. If you are talking about implementing change, within established structures and systems, then, there is a technocratic, a bureaucratic, process that can handle it. But what is at state, is the need to reach the minds of each other and develop a consensus on how we are going to manage the world economy in an entirely new era. That, I am quite sure, requires real political talents that Ministers on both sides can bring to it. And, of course, it is a small step from that kind of conception to say to you that, as the Brandt Commission has attempted to say, the world must make greater use of selective summitry. The Commission in fact has recommended as you know, that there should be, on an exploratory basis and in a highly informal manner, an attempt to bring together some 20-25 of the world's leaders, on as representative a basis as man could devise, to see whether or not they can develop the kind of political role, understanding and consensus, particularly around the emergency program that we talked about. This should not be with the view to taking over the problems of negotiations from the United Nations—because we feel that the UN must remain essentially the negotiating forum—but supplementing it by, on this occasion at any rate, allowing the negotiations to proceed after the political leadership has developed a level of understanding and the will to go further rather than to have negotiations proceed in a vacuum without any political commitment to change at all.

• 1010

I hope, therefore, Mr. Chairman, the task force would not undertake to wander into these perhaps more exotic areas but areas, in the end, could be the really critical ones to the outcome of the negotiations. Thank you.

The Chairman: Thank you very much for that statement. We are indeed fortunate to have the opportunity of having such a statement on the record of our proceedings from a person like you, not only because of your position, as I said earlier, in the Commonwealth, but also because of your great knowledge of all these issues.

The two documents that were appended—the book, I am reminded, we already have as an exhibit. In fact, had I seen it, before when you referred to it... In fact we refer to it in our interim report and it was the basis for part of our work. But

[Translation]

Le deuxième élément du processus de négociation qui peut probablement aider beaucoup en est un avec lequel j'espère que vous serez tous d'accord. Depuis quelque temps, le processus de négociation devient extrêmement technocratique et bureaucratique et les négociations s'abaissent à des sujets de discussion de plus en plus restreints et de plus en plus techniques. Sans que l'on traite séparément des points les plus importants. Je souhaite une plus grande interaction politique dans le débat Nord-Sud, un rôle beaucoup plus important des ministres, des hommes politiques, dans ce dialogue. Toute mon expérience au sein du Commonwealth m'amène à la conclusion que c'est seulement par le moyen d'un dialogue politique que l'on peut arriver à faire des progrès réels quand il s'agit d'orientations importantes. S'il s'agit simplement de changements dans les mécanismes, à l'intérieur de structure et de systèmes déjà établis, alors il existe des processus technocratiques et bureaucratiques qui peuvent s'en occuper. Mais ici l'enjeu est d'atteindre l'esprit de tous les autres et d'en arriver à un consensus pour administrer l'économie mondiale à une époque entièrement nouvelle. Cela, j'en suis convaincu, requiert de réels talents politiques que les Ministres de chaque côté pourraient apporter. Et, naturellement, cette pensée m'amène logiquement à vous dire que, comme a tenté de l'exprimer la Commission Brandt, le monde devrait utiliser davantage les conférences au sommet. En fait, la Commission a recommandé, comme vous le savez, que l'on tente de réunir sur une base expérimentale et d'une façon très informelle, 20 à 25 leaders mondiaux, selon une formule aussi représentative que possible, afin de voir si, oui ou non, ces hommes pourraient jouer ce genre de rôle politique et en arriver à une entente et à un consensus, particulièrement à propos du programme d'urgence dont nous avons parlé. Cela ne devrait pas être fait en vue d'enlever aux Nations unies les problèmes de négociations parce que nous avons le sentiment que les Nations unies doivent demeurer le forum essentiel des négociations. Mais cela apporterait un supplément, du moins à cette occasion, en permettant aux négociations de se poursuivre après que les leaders politiques aient apporté un niveau de compréhension mutuelle et une volonté d'aller de l'avant, plutôt que de voir les négociations se poursuivre dans le vide sans qu'il y ait aucun engagement politique de changement.

Par conséquent, monsieur le président, j'espère que le groupe d'étude ne s'aventurera pas sans réflexion dans ces semaines peut-être plus exotiques mais qui pourraient finalement être les domaines les plus critiques pour le résultat des négociations. Merci.

Le président: Merci beaucoup pour cet exposé. Nous devons vraiment nous féliciter de cette occasion d'avoir à notre procès-verbal un exposé venant d'une personne comme vous. Non seulement, comme je l'ai dit plus tôt, à cause de vos fonctions au sein du Commonwealth, mais aussi à cause de votre profonde connaissance de tous ces sujets.

Les deux documents qui ont été annexés... Le livre, on me rappelle que nous l'avions déjà dans notre documentation. En fait, si je l'avais vu quand vous nous en avez parlé... En fait, nous le mentionnons dans notre rapport intérimaire et il a été

[Texte]

the other document, I think we may not have and it is a smaller one. Is that the one? So that one we will append. The other one we will keep as an exhibit. But we will make it a motion, today, so that we officially get it from you and it is better. So we will do away with the other one we had in the exhibit and we will keep this one. Mr. Roche would like to make a comment.

Mr. Roche: Thank you, Mr. Chairman.

I would like to ask two or three questions of our guest. Other members want to speak also.

First of all, I would like to welcome Mr. Ramphal in the same manner that the Chairman has. It is a great privilege for this task force to have Mr. Ramphal come, again, before a parliamentary committee. But I think not only is the task force in the debt of Mr. Ramphal but I think the whole world is in his debt, as an instrumental player in the Brandt Commission and as an international spokesman, now, for years, coming to the heart of the question. I want to assure you that, when you speak to this task force, your words will not fall lightly on our ears.

• 1015

I notice, that following the special session, a news report quoted you as saying that you viewed it as a disaster. I do not know whether or not you used that word. You did not use it today. You did use the word "failure," and you pointed to the lack of political will. As you came to the end of your remarks, this morning, you brought us back again to the need for a North-South summit to break the logjam and to have continuing negotiations, at the ministerial level, through the UN forum—it is hoped, soon, to settle on precisely what forum will be used for the global economic negotiations.

The thrust of your comment is to increase the political input at the highest level, in order to break this logjam.

If a North-South summit is held, is it better, in your view, for it to be held prior to the 1980 economic summit, which is to be held here in Canada, as you know? The economic summit is to have the North-South question foremost on the agenda. Is it your view that the North-South summit, of whatever character it will be—you did use the word informal—, would it be better to have that summit prior to the economic summit, in order to put pressure on the seven western leaders to come to a combined position?

You have urged that Canada help to break through this slow process by putting influence on the slowest players. I am reminded of the old stories about the convoys in World War II. They crossed the Atlantic and they could only go at a speed that protected the slowest ship in the convoy, and I suppose that is what is happening today. Is it possible for the North-South summit, which would be exploratory and informal, to be sufficiently definitive that the world press, coming into it and

[Traduction]

le document de base pour une partie de notre travail. Mais l'autre document, je pense qu'il est possible que nous ne l'ayons pas et c'est un document plus petit. Est-ce celui-là? Donc celui-là nous allons l'annexer. L'autre va être gardé dans notre documentation. Mais nous allons présenter aujourd'hui une motion qui dira que nous l'avons reçu officiellement de vous et ce sera mieux ainsi. Donc nous allons disposer de l'autre que nous avons dans notre documentation et nous allons garder celui-ci. Monsieur Roche aimerait prendre la parole.

M. Roche: Merci, monsieur le président.

J'aimerais poser deux ou trois questions à notre invité. D'autres membres aimeraient aussi prendre la parole.

Tout d'abord, j'aimerais souhaiter la bienvenue à M. Ramphal comme le président l'a fait. C'est un grand privilège pour ce groupe d'étude que M. Ramphal se présente une fois de plus devant un comité parlementaire. Mais je pense que c'est le monde entier, et non pas seulement le groupe d'étude, qui a une dette envers M. Ramphal, pour le rôle qu'il a joué au sein de la Commission Brandt et pour ce rôle de porte-parole international qui est le sien depuis des années. Pour en venir au cœur du sujet, je veux vous assurer que les paroles que vous avez adressées au groupe d'étude ne seront pas prises à la légère.

J'ai remarqué qu'après la session spéciale un communiqué de presse vous a cité comme ayant déclaré qu'à votre point de vue c'était un désastre. Je ne sais pas si vous avez vraiment utilisé ce mot. Vous ne l'avez pas utilisé aujourd'hui. Mais vous avez prononcé le mot «échec» et vous avez souligné le manque de volonté politique. À la fin de votre exposé, ce matin, vous avez de nouveau évoqué la nécessité de tenir un sommet Nord-Sud pour briser l'embâcle et de poursuivre les négociations au niveau ministériel, au forum des Nations unies... On espère déterminer bientôt quel forum va être utilisé pour les négociations économiques globales.

La suggestion mise de l'avant par votre exposé c'est d'augmenter le poids politique au plus haut niveau afin de briser l'embâcle.

Si un sommet Nord-Sud doit être tenu, vaudrait-il mieux, à votre avis, qu'il ait lieu avant le sommet économique de 1981 qui, comme vous le savez, doit avoir lieu ici, au Canada? La question Nord-Sud y sera un point très important de l'ordre du jour. Croyez-vous que le sommet Nord-Sud, quel que soit son caractère... Vous avez utilisé le mot «informel». Vaudrait-il mieux que ce sommet ait lieu avant le sommet économique, afin d'exercer une pression sur les sept leaders de l'Ouest pour qu'ils en arrivent à une position commune?

Vous avez suggéré que le Canada aide à accélérer ce lent processus en usant de son influence sur les partenaires les plus lents. Cela me rappelle ces vieilles histoires sur les convois pendant la seconde guerre mondiale. Ils traversaient l'Atlantique et ils ne pouvaient aller qu'à une vitesse qui protégeait le bâtiment le plus lent du convoi, et je suppose que c'est ce qui se produit aujourd'hui. Un sommet Nord-Sud qui serait expérimental et informel pourrait-il être assez décisif pour que la

[Text]

expecting something to come out of it, can be satisfied that it will not be seen as another kind of rhetorical exercise? How can something come out of that North-South summit if it is to be informal and can it, in fact, influence the position of the North, prior to the 1981 economic summit?

Mr. Ramphal: I would have thought, if it is the north-south summit that you are talking about, it can be effective because it is informal and exploratory. I think a great deal depends, for the success of the occasion, upon preserving and sustaining that character. It cannot be a negotiation on behalf of the world. There will be many countries not there, and not ready to give a mandate to those who are there to negotiate for them. So it cannot be a negotiation in that sense. But if it manages to focus on a small number of issues at the heart of the dialogue, and if they can develop, among themselves, the kind of understanding and the mutual commitment that comes from understanding, that leads to agreement on the direction in which they must travel, in north-south relations, then I would have thought that the summit could create exactly the right kind of climate for the western economic summit that will follow it. If that does not happen, if the Ottawa summit is held in the total absence of any kind of political north-south meeting, then I fear it could be easily a repetition of Venice, where in a climate in which leaders felt they were negotiating, they could not even bring themselves to refer to the Brandt Commission. And, therefore, I would attach a good deal of importance for that summit taking place, before Ottawa, its having that informal and exploratory character and, because it has that character, its producing a kind of broad—I hope broad—consensus to change and to change of a particular kind. Without being definitive that would influence the summit in Ottawa. If it were to be definitive it, in effect, would have taken over, both from the global round and from the Ottawa meeting. There is a halfway house that is attainable.

• 1020

Mr. Roche: I would like to turn, for a moment, to one of your substantive recommendations in the Commonwealth Report and I think the Commonwealth leadership and you, as the chief executive, should be thanked for such a substantive report coming at this time. My question is addressed to the debt trap of the oil-importing least developed nations that are the source of concern at the United Nations and certainly we have given a lot of attention to it. You have made a recommendation with respect to the balance of payments problem that there is an urgent need to provide additional financing mechanisms. And, then, you kind of specify that the IMF could establish a new facility, which would lend to the poorer developing countries on first credit conditions. I take that to be a principal substantive recommendation for an amendment of the IMF structure, a new facility. Do you think that recommendation is still in play, having regard to the recent IMF and World Bank meetings that did produce a greater sensitivity to the problem of the oil-importing developing nations? If that recommendation would still be foremost in your own sense of priorities for the alleviation of the debt trap, how does that

[Translation]

presse mondiale, qui s'y intéresserait et en attendrait quelque chose, soit assurée qu'il ne serait pas considéré comme un autre exercice de rhétorique? Comment quelque chose peut-il sortir de ce sommet Nord-Sud s'il doit être informel et peut-il, en fait, avoir une influence sur la position du Nord avant le sommet économique de 1981?

M. Ramphal: J'aurais plutôt pensé—si c'est bien du sommet Nord-Sud que vous parlez—qu'il pourrait être efficace justement parce qu'il serait informel et expérimental. Je pense que le succès de cette initiative dépendrait en grande partie de la façon dont on préserverait et conserverait ce caractère. Il ne peut pas s'agir d'une négociation faite au nom du monde. Plusieurs pays ne seraient pas là et ne seront pas prêts à donner à ceux qui seront là le mandat de négocier pour eux. Aussi en ce sens il ne peut pas s'agir d'une négociation. Mais si on réussit à se concentrer sur un petit nombre de problèmes qui sont au cœur du dialogue et si on en arrive à une meilleure compréhension et aux engagements mutuels qui viennent de la compréhension et qui amèneront une entente sur l'orientation qui doit être prise dans les relations Nord-Sud, alors je pense que le sommet peut créer justement le genre de climat idéal pour le sommet économique de l'Ouest qui suivra. Si cela ne se produit pas, si le sommet d'Ottawa a lieu sans qu'il y ait eu aucune rencontre Nord-Sud au niveau politique, alors je crains fort que nous assistions à une répétition de la rencontre de Venice, alors que, dans un climat qui leur donnait l'impression de négocier, les leaders ne purent même pas se décider à mentionner la Commission Brandt. Et par conséquent, je trouve qu'il est très important que ce sommet ait lieu avant la rencontre d'Ottawa en ayant ce caractère informel et expérimental et, parce qu'il a ce caractère, qu'il produise un consensus, que j'espère très large, en faveur d'un changement, et d'un changement d'un genre particulier. Sans être décisif, il influencerait le sommet d'Ottawa. S'il devait être décisif, en fait, il se substituerait à la conférence mondiale et à la rencontre d'Ottawa, Un juste milieu peut être trouvé.

M. Roche: Je voudrais revenir à l'une des recommandations importantes du Rapport du Commonwealth, et je pense que la direction du Commonwealth et vous-même, en tant que principal responsable, devez être remerciés pour avoir présenté un rapport si substantiel et si opportun. Ma question se rapporte à l'impasse que constitue la dette des moins développés parmi les pays importateurs de pétrole, problème qui inquiète les Nations Unies et auquel nous avons certainement accordé toute notre attention. A propos du problème de la balance des paiements, vous avez déclaré qu'il était urgent de mettre en place des mécanismes additionnels de financement. Et ensuite vous spécifiez, en quelque sorte, que le FMI pourrait mettre en place un nouveau service qui consentirait des prêts aux plus pauvres des pays en voie de développement aux mêmes conditions qu'un premier financement. Je comprends que c'est là une recommandation prioritaire qui vise à changer les structures du FMI, à établir un nouveau service. Pensez-vous que cette recommandation est encore valide après les récents meetings du FMI et de la Banque mondiale qui ont amené une plus grande sensibilisation au problème des pays en voie de

[Texte]

speak to the fourth emergency provision in which you call for institutional reform? See, when, we use the word institutional reform we have an idea that new facilities are being recommended, as distinct from the improvement of existing facilities. In this task force we have had diverse representations made to us in this respect, namely, that the World Bank and IMF should be improved and streamlined and made more sensitive and I take this recommendation, here, for a new facility, and first-class trans conditions to be in that genre as distinct from a new institution. For example, the world development fund, or what have you, would be a response to this new period of history that we have entered into which is quite different from the Bretton Woods era that gave birth to the present international institutions.

Mr. Ramphal: I think it is difficult to deal with the question of a new institution without certain assumptions. Clearly one of the assumptions that the Brandt Commission was making was that we could not be certain that the kind of reforms that we envisaged for the World Bank, would be made or would be made in time and at the level of resources that we were talking about, to permit the particular gap we saw, which was a gap in program financing, to be filled. And if it could not be filled through reform institutions, then, there was no alternative but to think in terms of a new institution. Even while the Brandt Commission was doing its work and, perhaps, because it was doing its work in this area, the World Bank began to get into the scene of program lending. That is a highly desirable development. It still represents a very, very small part of its lending and the World Bank will need to gradually augment its resources.

Mr. Roche: But they have done that at the last meeting.

Mr. Ramphal: They have talked about augmenting it, directly. Doubling of the capital was approved on the previous occasion. The Brandt Commission recommendation was a form of doubling, through a change in the gearing ratio. There is an alternative recommendation to achieve the same end, by an increase in the capital subscription, although not necessarily a calling, in of capital.

• 1025

Whichever route one takes, I think, is a matter really for technical decision. The result is the same, a significant increase in the capital of the bank. If that were to happen and it were to become possible to deal with program lending and fill the gap through the World Bank, I, for one, certainly, would not be agitating for a completely new institution. But it must be, of course, the World Bank, not just with more money, but with different structures, new approaches to voting rights and a new kind of institutions that can have the sort of discussion, with governments, on program lending that are

[Traduction]

développement importateurs de pétrole? Si cette recommandation, à votre avis, est toujours en tête des mesures prioritaires qui doivent être prises pour alléger la dette, comment cela cadre-t-il avec le 4^e point du programme d'urgence où vous préconisez des réformes institutionnelles? Voyez-vous, quand on utilise les mots «réformes institutionnelles», nous avons l'impression que l'on recommande la création de nouvelles institutions et non pas l'amélioration de celles qui existent déjà. Diverses représentations ont été faites à ce sujet devant ce groupe d'étude, particulièrement à l'effet que la Banque mondiale et le FMI devraient être améliorés et modernisés et assouplis et je comprends que cette suggestion de mettre en place un nouveau service et des conditions de premier financement, ne signifie pas création d'une nouvelle institution. Par exemple, le fonds mondial du développement, ou quelque chose du genre, serait une réponse bien adaptée à cette époque où nous sommes entrés et qui est très différente de l'époque de Bretton Woods qui a vu la création des institutions internationales actuelles.

M. Ramphal: Je pense qu'il est difficile d'aborder la question d'une nouvelle institution sans poser certaines hypothèses. Il est clair que l'une des hypothèses de la Commission Brandt a été que nous ne pouvions pas être certains que le genre de réformes que nous envisagions pour la Banque mondiale serait fait, ni qu'il serait fait en temps utile et à un niveau qui permettrait de combler cette brèche que nous constatons et qui était une brèche dans le financement des programmes. Et si cette brèche ne pouvait pas être comblée par des institutions réformées, alors il n'y avait pas d'autre alternative que d'envisager la création d'une nouvelle institution. Même pendant que la Commission Brandt faisait son travail, et peut-être parce qu'elle travaillait dans ce domaine, la Banque mondiale a commencé à s'impliquer dans les prêts pour les programmes. C'est une amélioration qui était la bienvenue. Cela ne représente encore qu'une très, très petite partie des prêts de la Banque mondiale et elle devra augmenter graduellement ses ressources.

M. Roche: Mais ils l'ont fait au dernier meeting?

M. Ramphal: Ils ont parlé clairement de les augmenter. Le doublement du capital avait été approuvé au précédent meeting. La Commission Brandt avait recommandé une sorte de doublement par le biais d'un changement dans la démultiplication. Une recommandation alternative propose d'atteindre le même but par une augmentation dans la souscription des capitaux qui ne serait pas nécessairement un appel de capitaux.

Je pense que les moyens à prendre relèvent simplement d'une décision technique. Le résultat sera le même: une augmentation importante du capital de la banque. Si cela se produisait et qu'il devienne possible, par l'entremise de la Banque mondiale, de financer les prêts pour les programmes et de combler la brèche, je ne serais certainement pas un de ceux qui réclameraient une institution entièrement nouvelle. Mais il faudrait naturellement que la Banque mondiale n'ait pas seulement plus d'argent, mais aussi des structures différentes et une nouvelle façon de considérer les droits de vote, qu'elle devienne

[Text]

wholly different from the kinds of discussion the World Bank now has with governments on project undertakings. Given those changes, given that measure of reform, both in terms of resources and of structure, then, I think, the question of the new institutions need not arise.

Mr. Roche: So the evolution, or the evolving of an international institution, by the IMF and the World Bank, to be more sensitive to the needs of the least developed, would satisfy the intent of the commonwealth experts' commission. The establishing of the new facility, with high concessionality, would be sufficient response?

Mr. Ramphal: Well, it would be one of the responses that would be welcome.

Mr. Roche: You see we are afraid, in the task force, of recommending too much and we want to try to keep our recommendations on as specific a track as possible that governments will feel that they can handle.

Mr. Ramphal: Yes, provided one does not fall into the trap of believing those elements, which may be attainable and, for that reason, may be the necessary step, now, to represent the end of the road. Subject to that caveat, of course, progressive steps forward make a contribution.

Mr. Roche: If I could just ask one more question, Mr. Chairman? I would like to turn to the Brandt Commission's emphasis on the world development fund. And that is another thing we have been kind of looking at. How do you see the operation of the world development fund? First of all do you assign it a very high priority, in terms of the fourth emergency provision of Brandt? What kind of a priority do the commonwealth experts assign to it; how would it work and would, in fact, nations be putting into a fund a certain amount of capital on a prearranged basis, or some sort of commitment, that would be the beginnings of international automaticity. In your judgment, is there sufficient trust or political will, yet, to create such a fund and have it administered at the international level, on automatic terms?

Mr. Ramphal: I would have thought if we make the breakthrough at the political level, for example, in a North-South summit, a kind of environment of trust could come pretty quickly. If, for example, there was an understanding on energy and a part of that understanding was that the OPEC-surplus countries were going to play a bigger and bigger role in recycling through the intermediation of international institutions, and if OPEC was, for example, to say in that context: "We will not go ahead with the establishment of our separate institution which is on the cards but we want to join with you in a new institution in which there would be better and more democratic structures of control and management and in which we would be contributing in a very substantial degree," then, the kind of environment in which a world development fund could emerge would be possible and need not be inimical.

[Translation]

en quelque sorte une institution différente qui pourrait avoir, avec les gouvernements, sur les prêts pour les programmes, des discussions d'un autre genre que celles qu'elle a présentement avec les gouvernements quand il s'agit d'entreprendre les programmes. Si ces changements se produisaient, si on avait cette réforme, dans le domaine des ressources comme dans le domaine des structures, je pense que la question d'une nouvelle institution ne se poserait même pas.

M. Roche: Donc, l'évolution ou le développement d'une institution internationale, par le FMI et la Banque mondiale, pour mieux répondre aux besoins des pays les moins développés, satisferait aux exigences de la commission des experts du Commonwealth. La mise en place de ce nouveau service ayant d'importants pouvoirs de subvention serait une réponse suffisante?

M. Ramphal: Bien, ce serait une des réponses qui seraient vues d'un bon œil.

M. Roche: Voyez-vous, nous craignons, dans le groupe d'étude de faire trop de recommandations et nous voulons essayer de garder nos recommandations dans des limites qui peuvent donner aux gouvernements le sentiment qu'elles sont applicables.

M. Ramphal: Oui, à condition de ne pas tomber dans le piège qui consisterait à croire que ces objectifs qui sont réalisables et qui, pour cette raison, sont des étapes nécessaires, que ces objectifs, dis-je sont une solution finale. Compte tenu de cette mise en garde, il est bien sûr que chaque pas en avant est un progrès.

M. Roche: Puis-je poser une dernière question, monsieur le Président? Je voudrais parler de l'accent que la Commission Brandt a mis sur le fonds mondial du développement. Et c'est là une chose que nous avons considéré. Comment voyez-vous le fonctionnement du fonds mondial de développement? Et tout d'abord, lui accordez-vous une priorité importante quant au 4^e point du programme d'urgence du Rapport Brandt? Quelle priorité lui accordez les experts du Commonwealth? Comment fonctionnerait-il, et les pays mettraient-ils dans le fonds un certain capital après une entente préliminaire ou après une sorte d'engagement qui serait le commencement d'un automatisme international? D'après vous, existe-t-il assez de confiance ou de volonté politique pour créer un tel fonds et le faire administrer d'une façon automatique au niveau international?

M. Ramphal: Je pense que si nous réussissons un déblocage au niveau politique, par exemple, à un sommet Nord-Sud, un climat de confiance pourrait s'installer assez rapidement. Si, par exemple, il y avait une entente sur l'énergie et que selon les termes de cette entente les pays de l'OPEC qui ont des surplus devaient jouer un rôle de plus en plus important dans le recyclage par l'intermédiaire des institutions internationales, et si, par exemple, l'OPEC déclarait dans ce contexte: «Nous allons abandonner notre projet d'une institution séparée, mais nous voulons nous joindre à vous dans une nouvelle institution où il y aurait des structures de contrôle et d'administration plus efficaces et plus démocratiques et auxquelles nous contribuerions d'une façon très substantielle», alors, le genre de climat qui permettrait l'établissement d'un fonds mondial du développement serait possible et ce climat n'aurait pas besoin

[Texte]

I think both the Brandt Commission and the Commonwealth Report felt that one had to preserve that option for any institution because it was far from clear, and far from certain, that it was going to be possible to reform the existing institutions in a way that would make it unnecessary. And if that did not happen, then these made the gaps that exist. There were some attractive elements to the new institution in terms of the new approaches to finance, one of which you mentioned, which is a start in the direction of automatic transfers. And we are better to provide a habitation for the automatic transfer system elsewhere than in a new institution, but could look to it for resources.

• 1030

But I do not want to say to the task force that to me—and certainly, I think this is true of the commission in general—the Brandt Commission's recommendations, on money and finance, stand or fall on the world development fund. They do not. What they do demonstrate is a very considerable body of opinion which acknowledges that unless very significant changes are made in the Bretton Woods institutions, the only way to meet the needs of development, and of the world economy, in this area, is to have a new institution. And I assure you we came to that conclusion with a great deal of dissidence because none of us approach lightly the question of the establishment of a new institution. It is a measure of the concern that exists.

Mr. Roche: Would it be realistic for us to recommend that, in the evolution of such a body as the world development fund pressure should be put on the OPEC fund to become part of it? I do not see how the world development fund could really be representative, in terms of recycling surpluses in the world, if OPEC did not join. The OECD in a common effort to recycle the...

Mr. Ramphal: Well, that is very much at the heart of our proposal. Indeed I would go further. We would hope that the world development fund might induce East European countries who are now standing outside the mainstream of participation, in the development process, to fill their responsibilities.

Mr. Roche: What are the prospects of getting OPEC involved in this way?

Mr. Ramphal: I think we must believe there are reasonable prospects but we must move quickly. OPEC itself, is beginning to formulate its approaches. Had the Iran-Iraq war not intervened, the Baghdad meeting may well have seen the emergence of quite specific proposals from OPEC Arab countries on this very question of money and finance and the major new institution. Whether this will happen now with the conference at Amman is perhaps a moot question.

But we do not have a great deal of time if we are going to reshape the international institutions in a manner which would

[Traduction]

d'être hostile. Je pense que la Commission Brandt et le Rapport du Commonwealth ont tous deux fait sentir qu'il fallait préserver cette option d'une nouvelle institution, parce qu'il était loin d'être évident et loin d'être certain qu'il serait possible de réformer les institutions existantes d'une façon qui rendrait cette option inutile. Et si cela ne se produisait pas, il ne faudrait pas oublier que ce sont ces institutions qui ont créé la brèche actuelle. Il y avait des aspects attrayants à cette nouvelle institution, comme de nouvelles façons d'aborder le financement, et vous en avez mentionné une qui est un pas dans la direction des transferts automatiques. Et nous ferions mieux de trouver une place pour le système des transferts automatiques ailleurs que dans une nouvelle institution, mais nous pourrions regarder de ce côté pour les ressources.

Mais je ne veux pas dire au groupe d'étude que pour moi... et certainement je pense que c'est vrai pour la Commission dans son ensemble... que pour moi les recommandations de la Commission Brandt sur l'argent et la finance sont entièrement liées au fonds mondial du développement. Ce n'est pas le cas. Ce que ces recommandations mettent en évidence, c'est une opinion générale qu'à moins de changements substantiels dans les institutions de Bretton Woods, la seule façon de faire face aux besoins du développement et de l'économie mondiale en ce domaine est de créer une nouvelle institution. Et je vous assure que nous en sommes venus à cette conclusion après beaucoup de réticences, parce qu'aucun de nous n'aborde à la légère la question de la création d'une nouvelle institution. Cela donne la mesure de l'inquiétude qui existe.

M. Roche: Serait-il réaliste de notre part de recommander que, dans le cas de la création d'une institution comme le fonds mondial du développement, une pression soit exercée pour que le fonds de l'OPEP en fasse partie? Je ne vois pas comment le fonds mondial du développement pourrait être vraiment représentatif dans le recyclage des surplus mondiaux si l'OPEC ne se joignait pas à l'OCDE dans un effort commun pour recycler les...

M. Ramphal: Bien, cela est au cœur de ma proposition. En fait, j'irais plus loin. Nous espérons que le fonds mondial du développement pourrait inciter à prendre leurs responsabilités les pays de l'Europe de l'Est qui se tiennent pour le moment en dehors du courant de participation dans le processus de développement.

M. Roche: Quels sont les possibilités d'une participation éventuelle de l'OPEC?

M. Ramphal: Nous devons penser qu'il y a des possibilités raisonnables, mais nous devons agir rapidement. L'OPEP elle-même est en train de définir des projets. Si la guerre n'avait pas éclaté entre l'Iran et l'Irak, on aurait fort bien pu avoir, à la rencontre de Bagdad, des propositions assez précises de la part des pays arabes de l'OPEP sur cette question de l'argent et de la finance et de cette nouvelle institution majeure. Quant à savoir si cela se produira à la conférence d'Amman, c'est une question à laquelle il est difficile de répondre.

Mais il nous reste pas beaucoup de temps pour remodeler les institutions internationales d'une façon qui pourrait assurer

[Text]

ensure rational development of the institutional approach to money and finance. I cannot speak for OPEC countries but I cannot see them placing massive surpluses in international institutions in which they feel they do not have an adequate voice.

Mr. Roche: Thank you very much, indeed.

The Chairman: Before we continue questioning, do you have any time constraints. I know that when you are here, to usually have a very heavy schedule for you because you are a very busy person.

Mr. Ramphal: I would like, if it is possible, to leave by about 11:15.

The Chairman: Would you like a coffee or something?

Mr. Ramphal: I would like some black coffee.

The Chairman: Ok, we will get you a black coffee.

Mr. Schroder: Well, I would like to echo the task force's welcome to you in this task force and . . .

The Chairman: Sorry, you have not been introduced. Dr. Schroder is a Liberal member of Parliament from Guelph.

Mr. Schroder: I was at your lecture last night in which you, at the International Development Research Centre Tenth Anniversary Lecture Series and you talked about global management, a shared responsibility. I think it was Voltaire who said that there is nothing that is so powerful as an idea whose time has arrived and I think in trying to look at this thing objectively, I must confess that I am one of the newer people involved in world development. Most of my colleagues have been inducted into this process. Thinking about it last night, I was looking at the crowd and I thought you were sort of like the minister in church talking to the converted and it struck me that we are looking for some kind of important way of—Mr. Breau has stated this—how we can sort of really flag the interest of all people, and of government, and I thought what you said last night should have been said to a joint meeting of the House of Commons and the Senate and that more people have to be exposed to a person with your kind of, not only enthusiasm, but also knowledge and background of the problem. That is why I found that the most significant thing that you said, today, is something I thought about after I got home, last night, and that is that what we really are looking at here is—I think a common expression people say is—and my experience to date on this task force is that we keep taking in the laundry and it almost seems as if we have to have some focus for dealing with this.

• 1035

Your last suggestion to hope this task force would look at the way the negotiations are being carried on, caught my imagination because—and you talked about it last night and, in everything you have written so far on the subject, I think you have mentioned this idea—And so I think some of the things you mentioned, last night, were that we have to look at new techniques, we have to look at new ways of management.

[Translation]

une évolution rationnelle dans les questions d'argent et de finance. Je ne peux pas parler au nom des pays de l'OPEP, mais je ne peux pas non plus imaginer qu'ils verseraient des surplus massifs dans des institutions internationales où ils auraient l'impression de ne pas avoir s'exprimer adéquatement.

M. Roche: Merci beaucoup.

Le président: Avant de passer à d'autres questions, j'aimerais savoir si votre temps est limité. Je sais que lorsque vous êtes ici vous avez habituellement un programme très chargé parce que vous êtes une personne très occupée.

M. Ramphal: Si c'était possible, j'aimerais partir vers 11 heures 15.

Le président: Aimerez-vous un café ou autre chose?

M. Ramphal: Je prendrais volontiers un café noir.

Le président: C'est bien, nous allons vous faire apporter un café noir.

M. Schroder: Eh bien, j'aimerais faire écho aux mots de bienvenue du groupe d'étude . . .

Le président: Pardon, vous n'avez pas été présenté. Le docteur Schroder est le député libéral de Guelph.

M. Schroder: J'ai assisté hier à la conférence que vous avez donnée dans le cadre de la série de conférences commémorant le 10^e anniversaire du Centre international de recherche sur le développement. Vous avez parlé de l'administration mondiale: une responsabilité partagée. C'est Voltaire, je crois, qui a dit que rien n'est plus puissant qu'une idée qui arrive au moment opportun. Et en essayant de regarder les choses objectivement, je dois avouer que je suis un des derniers venus parmi ceux qui s'occupent du développement mondial. La plupart de mes collègues sont bien initiés à la question. En y réfléchissant, hier soir, je regardais l'assistance et je pensais que vous étiez en quelque sorte comme un ministre du culte qui prêche à des convertis. Et l'idée m'est venue que nous recherchions une façon efficace—M. Breau l'a dit—de stimuler l'intérêt de toute la population et du gouvernement. Et je songeais que ce que vous disiez hier soir aurait du être dit devant une assemblée conjointe de la Chambre et du Sénat et que plus de gens devraient avoir l'occasion de rencontrer une personne comme vous non seulement à cause de votre enthousiasme mais aussi à cause de votre connaissance du problème et de votre expérience en ce domaine. C'est pourquoi je trouve que la chose la plus significative que vous ayez dite aujourd'hui, c'est une chose à laquelle j'ai pensé en rentrant chez moi hier soir et c'est que ce dont nous nous occupons ici en réalité c'est . . . On dirait communément que . . . Et mon expérience jusqu'à présent au sein de ce groupe d'étude, c'est que nous lavons le linge sale et il semble que nous ayons besoin d'une mise au point pour le faire.

Votre dernière déclaration, que vous espériez que ce groupe d'étude allait s'occuper de la façon dont les négociations se font, a frappé mon imagination parce que . . . Et vous avez parlé de cela hier soir. Et dans tous vos écrits sur le sujet jusqu'à maintenant je pense que vous avez mentionné cette idée. Et je pense que certaines choses que vous avez mentionnées hier soir c'est que nous devons considérer de nouvelles

[Texte]

Management is what this thing is all about and I would just like to hear you say a little more about some of those things that, perhaps, you have personal thoughts about, the techniques and the different processes of management which might be applied to these global negotiations, so we can, as you have said, break the log jam.

Mr. Ramphal: I think the key, in my mind, is political interaction. I have so many friends among the officials, the bureaucrats in the world that I am often anxious not to convey the wrong impression. It is not that I think bureaucrats are shortsighted, it is that by the nature of their function they are required to be very cautious and to work within the structures of the status quo. They are not the people, in fairness to them, who should be invited to help to move the world forward. One of the reasons last night I went out of my way to talk about the Colombo Plan is that the Colombo Plan did not come out of a drafting committee of officials. It came out of people like Crawford of Australia and William Gopallawa and Lester Pearson and Ernest Bevin, deciding that the time had come in this part of South Asia for us to make an effort to do something that was different. It had to be a political decision. And then, of course, it was possible for the technicians to develop the Colombo Plan which has so greatly . . . It takes an act of vision and of creativity and it is asking too much of officials, who are instructed not to be too visionary for the greater part, to expect them to do it. I address this message to ministers in developed and developing countries. I think developing-country ministers have been remiss in not being more involved in the actual negotiations.

If I could just give one little example. When we have the structural breakdown in the Common Fund negotiations, after the fourth—especially through the fourth UNCTAD—we had, in London, the meeting of Commonwealth heads of government, in 1977. And, at that meeting, we had a wonderful mix of the governments who had taken positions in that polarized debate which included Britain, Australia and Canada. It included Jamaica, Tanzania and Malaysia. Malaysia, perhaps, is the world's most significant commodity producer.

• 1040

When we got a political discussion going about price stabilization, about being fair to farmers worldwide, we had in the Prime Minister of Australia a man who came out of an agricultural background and knew how the stabilization of the price of wool worked in the worldwide-wool markets. And through a discussion, that was essentially political, we found heads of government saying to each other. "Why on earth can we not reach agreement on this matter? Our perceptions are not that far apart." And they asked me to convene a meeting of ministers of trade, which I did immediately after. It was the first time, in two years of negotiations on the Common Fund that the political ministers were meeting as distinct from going

[Traduction]

techniques, de nouvelles méthodes de gestion. Tout tourne autour de la gestion. Et j'aimerais vous entendre dire un peu plus sur certaines de ces choses au sujet desquelles vous avez peut-être des idées personnelles: les techniques et les différentes méthodes qui pourraient être appliquées à ces négociations mondiales pour nous permettre, ainsi que vous l'avez dit, de briser l'embâcle.

M. Ramphal: Je pense que l'idée maîtresse que j'ai en tête est l'interaction politique. Je compte tellement d'amis parmi les fonctionnaires, les bureaucrates, dans le monde, que souvent j'ai peur de donner une fausse impression. Ce n'est pas que je pense que les bureaucrates aient la vue courte. C'est que, de par la nature de leurs fonctions, ils doivent être très prudents et travailler à l'intérieur des structures du statu quo. En toute justice, ce n'est pas à eux qu'on devrait demander de faire avancer le monde. Une des raisons pour lesquelles, hier soir, j'ai tellement parlé du plan Colombo, c'est que le plan Colombo n'est pas sorti d'un comité de planification de fonctionnaires. Il est venu de personnes comme Crawford, d'Australie, et William Gopallawa, et Lester Pearson et Ernest Bevin, qui ont décidé que le temps était venu pour nous de faire quelque chose de différent dans cette région du sud de l'Asie. Il fallait que ce fut une décision politique. Et ensuite, naturellement, il a été possible aux techniciens de développer le plan Colombo qui a tellement . . . Il faut voir loin dans l'avenir et avoir des dons de créativité et c'est trop demander aux fonctionnaires—à qui l'on recommande de ne pas être trop rêveurs—que de s'attendre à ce qu'ils fassent des choses de ce genre. J'adresse ce message aux ministres dans les pays développés et dans les pays en voie de développement. Je pense que les ministres des pays en voie de développement ont fait preuve de négligence en ne s'impliquant pas davantage dans les négociations.

Permettez-moi de donner un seul petit exemple. Quand nous avons eu une rupture dans les négociations sur le fonds commun, après le 4^e . . . particulièrement après le 4^e CNUCED . . . il y avait à Londres la rencontre des chefs de gouvernement du Commonwealth, en 1977. Et à cette rencontre, nous avions un merveilleux mélange des gouvernements qui avaient pris position dans ce débat polarisé et cela comprenait la Grande Bretagne, l'Australie et le Canada. Cela comprenait aussi la Jamaïque, la Tanzanie et la Malaisie. La Malaisie est peut-être le plus typique producteur de produits de base dans le monde.

Quand nous avons eu une discussion politique sur la stabilisation des prix, sur le problème d'être équitable envers tous les agriculteurs du monde, nous avions avec nous le premier ministre d'Australie, qui vient d'une famille d'agriculteurs et qui savait comment la stabilisation du prix de la laine affectait le marché mondial de la laine. Et tout au long de la discussion, qui était essentiellement de nature politique, des chefs de gouvernement se disaient l'un à l'autre: «Pourquoi diable ne pouvons-nous pas nous entendre sur ce sujet? Nos vues ne sont pas tellement différentes.» Et ils m'ont demandé d'organiser une rencontre des ministres du commerce, ce que j'ai fait immédiatement après. C'était la première fois en deux années

[Text]

to Geneva and reading a speech. And we had 22 Ministers attend that meeting. And at the end of the day it resolved itself into a small committee of eight ministers and only ministers meeting with me around the table and working out a consensus approach to the establishment of the Common Fund. I promptly said: "Here is a Commonwealth contribution." And from then on we moved to negotiating the Common Fund.

Had that meeting not taken place in London just at that moment it would not have happened. And, therefore, at the heart of the matter, in terms of my own experience and perceptions, lies this need for much more of a political involvement, a much greater political process.

The Chairman: Girve.

Mr. Fretz: Yes, thank you, Mr. Chairman. Mr. Ramphal, I too had the distinct privilege of hearing your lecture last night and I also want to thank you, as well, for attending our task force meeting, this morning, out of what must be a very busy schedule for you.

In your address, last night, you made a statement regarding the rights of the poor and I am wondering: within the world system what rights do the poor have as you understand it?

Mr. Ramphal: They have rights as people, the same kinds of rights I would say as the poor within societies, rights that are responsive to the degree to which they helped to fulfil the needs of others because even the poorest countries are contributing to resource development, resources from which all benefit. But rights that call on all of the instincts, whether instincts of morality and compassion, or on instincts of prudence, that we just cannot live in the world, that is as small as our world has become, unless we do something about the human condition and prevent these disparities from going so wild.

They have rights that flow from that whole mix of elements.

Then, in their broadest projection, they are human rights. We tend to think of human rights, particularly in the West, in terms of civil and political rights: the right to vote, the right to form trade unions, the right not to be arrested, the right to dissent and they are major and fundamental rights and, perhaps, you do not think about the economic and social rights because you have established sufficiently sound systems of economic and social justice that they do not, any longer, trouble you. But for the mass of the developing world, I assure you, these are the economic and social rights that really come first in their thoughts.

• 1045

Mr. Fretz: Within the realm of economic rights, are you able to put a degree on that? Have you come to the place, in your mind, that you are able to put some kind of qualification

[Translation]

de négociations sur le fonds commun que les ministres se rencontraient dans un contexte autre que celui des voyages qu'ils faisaient à Genève pour y lire un discours. Et 22 ministres sont venus à cette réunion. Et à la fin de la journée, il n'y avait plus qu'un petit comité de huit ministres, et seulement de ministres, avec moi autour de la table, essayant de trouver pour la création du Fonds une formule qui obtiendrait un consensus. J'ai dit immédiatement: «Voilà une contribution du Commonwealth.» Et à partir de là nous avons négocié le fonds commun.

Si cette réunion n'avait pas eu lieu à Londres à ce moment précis, elle n'aurait jamais eu lieu. Et par conséquent, d'après ma propre expérience et ma façon de voir les choses, au cœur du sujet se trouve ce besoin d'un engagement politique beaucoup plus important, d'un processus politique beaucoup plus grand.

Le président: Girve.

M. Fretz: Oui. Merci, monsieur le président. M. Ramphal, j'ai eu moi aussi le privilège d'entendre votre conférence d'hier soir et je veux moi aussi vous remercier d'être venu à notre réunion du groupe d'étude ce matin, bien que votre programme soit certainement très chargé.

Dans votre conférence d'hier soir, vous avez fait une déclaration concernant les droits des pauvres et je me pose cette question: à votre avis, quels droits les pauvres ont-ils à l'intérieur du système mondial?

M. Ramphal: Ils ont des droits en tant que peuples, le même genre de droits, dirais-je, que les pauvres ont à l'intérieur des sociétés, des droits qui correspondent au degré d'aide qu'ils ont contribué à apporter aux besoins des autres parce que même les pays les plus pauvres contribuent au développement des ressources, ressources dont tout le monde bénéficie. Mais ce sont des droits qui font appel à tous les instincts, aussi bien aux instincts moraux et aux instincts de compassion qu'aux instincts de prudence, parce que nous ne pouvons plus vivre dans un monde aussi petit que notre monde l'est devenu à moins de faire quelque chose pour améliorer la condition humaine et empêcher les différences de s'accroître d'une façon aussi effrénée.

Ils ont des droits qui viennent de tout cela.

Et puis, au sens le plus large, ce sont des droits de l'homme. Quand nous pensons aux droits de l'homme, surtout dans le monde occidental, nous avons tendance à penser aux droits civils et politiques: ceux de voter, de se syndiquer, de ne pas être arrêté, de différer d'opinion. Ce sont là des droits majeurs et fondamentaux et peut-être ne pensez-vous pas aux droits économiques et sociaux parce que les systèmes établis pour assurer la justice économique et sociale sont suffisamment efficaces pour que cela ne vous soit plus un sujet de préoccupation. Mais pour l'ensemble du monde en voie de développement, je peux vous assurer que ce sont les droits économiques et sociaux qui occupent la première place dans les pensées.

M. Fretz: A propos des droits économiques, pouvez-vous leur attribuer un degré? En êtes-vous arrivé, dans votre esprit,

[Texte]

on the degree of economic rights that the poor have? I hope I have phrased that well.

Mr. Ramphal: I think I understand what you mean. I would express it in terms of rights to opportunity. I do not see it in terms of a global system in which you have a minimum wage. I see it more in terms of the developing countries and their people having a better opportunity to earn. I do not believe the future of north-south relations depends on aid and charity. I think that is an important element and will remain important, particularly in this period of transition. But essentially, what the developing countries want is a chance to earn. They would like to move from a system of welfare and handouts to better opportunities to sell their products in developed countries and get better prices for their commodities, to stand on their own feet. They seek a system which makes this possible. What they fear is that the system does not operate to make it possible.

Mr. Fretz: Thank you. I know we have time restraints but if I can just work one more in here.

The statement was made in an interview with you, and it is an interesting sentence from the Brandt Report:

The poor will not make progress in a world economy characterized by uncertainty, disorder and low rates of growth. It is equally true that the rich cannot prosper without progress by the poor.

In response to a question that was asked of you, you made this statement:

However, I think there are sound moral reasons why this should be done as well. But this is more an issue for the conscience of the North; if they are not moved by morality, why should we hesitate to move in on grounds of self-interest?

In discussions that I have had with people, in fact a small group of people, I have expressed both motivations and, perhaps, I have been moved to discuss, and to have a thrust in my conversation, more with mutuality of interest because it would seem to me that the other motivator, if I may use that term or word, has been used more and so that this seems to me something new appearing on the scene. At least it is new to me, anyway, perhaps not to others, this idea of self-interest or mutuality of interest. That statement may not be true but with me it is anyway. I would like to know: which in your opinion is the greater motivator? Is it the one because of moral conscience—we want to or we should want to—but the desire to help people or is it the greater motivator that, because it is good for the south if they develop and can devote some kind of an economic stability, that will be good for us? If you could just define for me some of your thinking in that area.

Mr. Ramphal: Thank you. That is an important question. I gave the Brandt Commission a lot of cause for fairly profound thinking. First of all, I do not know that we have to choose.

[Traduction]

à évaluer d'une certaine façon le degré de droits économiques qu'ont les pauvres? J'espère que je me suis exprimé clairement.

M. Ramphal: Je pense que je comprends ce que vous voulez dire. Je pense qu'on pourrait parler du droit d'avoir sa chance. Il ne s'agit pas d'établir un système mondial où vous auriez un salaire minimum. Je verrais plutôt, pour les pays en voie de développement et pour leurs habitants, une meilleure possibilité de gagner leur vie. Je ne crois pas que l'avenir des relations Nord-Sud dépende de l'aide et de la charité. Je pense que c'est là un point qui est important et qui va rester important, surtout en cette période de transition. Mais, essentiellement, ce que veulent les pays en voie de développement, c'est une chance de subvenir à leurs propres besoins. Ils voudraient passer d'un système de bien-être social et d'aumône à un système qui leur donnerait de meilleures chances de vendre leurs marchandises aux pays développés et d'obtenir un meilleur prix pour leurs produits de base afin de ne dépendre que d'eux-mêmes. Ils cherchent un système qui rendrait cela possible. Ce qu'ils craignent, c'est que le système ne fonctionne pas de façon à le permettre.

M. Fretz: Merci. Je sais que notre temps est limité, mais j'aimerais poser une autre question.

Au cours d'une interview que vous avez donnée, cette phrase intéressante du Rapport Brandt a été citée:

Les pauvres ne feront pas de progrès dans une économie mondiale caractérisée par l'incertitude, le désordre et la faiblesse des taux de croissance. Il est également vrai que les riches ne peuvent pas prospérer si les pauvres ne progressent pas.

En réponse à une question qu'on vous avait posée, vous avez fait cette déclaration:

Toutefois, je pense qu'il y a aussi de solides raisons morales pour que cela se fasse. Mais il s'agit plutôt d'un problème de conscience pour le Nord. Si les gens ne sont pas touchés par des arguments d'ordre moral, pourquoi hésiterions-nous à apporter des arguments d'intérêt personnel?

Au cours des discussions que j'ai eues avec certaines personnes—avec un petit nombre de personnes, en fait—j'ai fait état des deux genres de motivation et peut-être ai-je été porté à discuter davantage des intérêts mutuels et à leur donner plus d'importance parce qu'il me semble que l'autre motivation, si je peux employer ce mot, a été plus utilisée et qu'il s'agit de quelque chose de nouveau—nouveau pour moi, en tout cas, sinon pour les autres—que cette idée d'intérêt personnel ou d'intérêts mutuels. Cette déclaration n'est peut-être pas exacte, mais elle l'est à mes yeux. J'aimerais savoir: à votre avis, quelle est la motivation la plus puissante. Est-ce celle qui nous porterait à aider les autres pour des raisons de conscience ou est-ce celle qui nous dit qu'il est de notre avantage que le Sud se développe et atteigne une sorte de stabilité économique? Pourriez-vous me dire quelques-unes de vos pensées en ce domaine?

M. Ramphal: Merci. C'est là une question importante. J'ai donné à la Commission Brandt une bonne occasion de réfléchir profondément. Premièrement, j'ignore s'il nous faut choisir.

[Text]

Secondly, if one had to place the emphasis on one or the other, it will vary from community to community; from country to country; and it would vary within communities from sector to sector.

• 1050

I said, last night over dinner, for example, that I think it is enormously important not to reject the moral imperative for change, for reform. Particularly, for some countries, it is a major motivating factor. I have found it so in Scandinavia, Sweden and I found it so in Holland and I have found it so in Canada. I have found people moved by the moral argument and, therefore, I stand by the position that it remains of major importance, the whole concept of human solidarity, of moral position against poverty and degradation in its worst forms. But having said that, I think I am sufficient of a realist to recognize that even the best church goers, having dispensed their alms on Sunday, return to business from Monday to Friday and the moral imperative does not tend to last. It needs supplementation and if it can be supplemented in a context in which you can say: "it is in my interest to do good", then surely you have the best of all worlds.

It is true, also, in relation to some sectors. I find, as I have done, talking to trade unionists in developed countries—and I once talked to the AFL-CIO in New York, and they do not come tougher than the AFL-CIO, and I did not attempt the moral imperative argument. I tried to present the case for change in terms of: what is in it for you? what is in it for American labour? what is in it for jobs and employment? And the case is good. It can be made effectively. It is not a spurious and facile argument, it is a valid argument and it is not made often enough.

We felt in the commission that our main contribution ought to be to try to develop this dimension of the case for change: that it was in the interest of the developed countries that, within the world society, the developing countries should make progress, that it had important implications for future prosperity. I hope that you will agree that we have demonstrated in the report that it has major implications for jobs. I should like to add just one other dimension to it, and that is, that it is precisely the argument that is necessary. In hard times there is a tendency for people to say and they have said to me: Look the north is going through hard times; this is not the time to talk about north-south development. The truth of the matter is, if we are talking about structural changes, you can only talk about them in hard times. You can only talk about them out of recession. You do not restructure out of prosperity. You do not make changes. Why change? You give aid, but you do not make changes in the world out of a period of boom, because the period, by definition, does not require change. It is times like this that call for change and provide an opportunity, I think, of saying to northern audiences it is precisely the kind of economic conditions that prevail, in the world, today, that are causing these dislocations: inflation, unemployment, the prob-

[Translation]

Deuxièmement, s'il me fallait mettre l'accent sur l'une des motivations plutôt que sur l'autre, mon choix varierait d'une communauté à l'autre, d'un pays à l'autre; et il varierait même d'un secteur à l'autre à l'intérieur des communautés.

Par exemple, j'ai dit au dîner, hier soir, qu'à mon avis il est extrêmement important de ne pas écarter les impératifs d'ordre moral pour un changement, une réforme. Pour certains pays, en particulier, c'est là un facteur majeur de motivation. Je l'ai constaté en Scandinavie, en Suède, et je l'ai constaté en Hollande et je l'ai constaté au Canada. J'ai trouvé des gens qui étaient touchés par cet argument d'ordre moral et, par conséquent, je suis toujours d'avis que ce concept de solidarité humaine, cette attitude d'ordre moral devant la pauvreté et la dégradation sous ses pires aspects, garde une grande importance. Mais cela étant dit, je pense que j'ai assez de réalisme pour admettre que même les gens les plus pratiquants, après avoir versé leur aumône du dimanche, retournent à leurs affaires du lundi au vendredi. Les motifs d'ordre moral n'ont pas tendance à durer. Ils ont besoin d'adjuvants. Et s'il est possible que cela se fasse dans un contexte où l'on peut dire: «Il y a de mon intérêt de faire de bonnes actions» alors tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes.

Cela est vrai également dans certains secteurs. J'ai constaté, en m'entretenant comme je l'ai fait avec des syndicalistes des pays développés... J'ai parlé une fois devant la AFL-CIO, à New-York. Et il n'y a pas plus coriace que la AFL-CIO. Et je n'ai pas sorti l'argument moral. J'ai essayé de faire valoir la cause du changement en posant les questions suivantes: «Qu'est-ce que vous pouvez en retirer? Que peuvent en retirer les travailleurs? Quel effet cela peut-il avoir sur l'emploi?» Et cette position est bonne. Elle peut donner de bons résultats. Ce n'est pas un argument fallacieux, ni un argument commode: c'est un argument valable et on ne l'emploie pas assez souvent.

A la Commission, nous avons senti que notre principale contribution devait être d'essayer de mettre en lumière cette dimension du problème: qu'il est de l'intérêt des pays développés que les pays en voie de développement puissent progresser à l'intérieur de la société mondiale, que cela comporte d'importantes implications pour la prospérité future. Vous serez d'accord, je l'espère, si je dis que nous avons démontré, dans le rapport, que cela avait des implications majeures dans le domaine de l'emploi. J'aimerais mentionner une seule autre dimension de cet argument, et c'est que c'est justement l'argument qui est nécessaire en des temps difficiles. Les gens sont portés à dire, et ils me l'ont dit: «Écoutez! Le Nord connaît des temps difficiles. Ce n'est pas le moment de parler de développement Nord-Sud.» La vérité, c'est que nous parlons de changements structurels et qu'on ne peut en parler que dans des temps difficiles. Vous ne pouvez en parler qu'à l'occasion d'une récession. On ne restructure pas dans un contexte de prospérité. On ne fait pas de changements. Pourquoi ferait-on des changements? On accorde de l'aide, mais on ne fait pas de changements dans le monde pendant une vague de prospérité parce qu'une telle période, par définition, n'a pas besoin de changements. Ce sont des périodes comme celle que nous

[Texte]

lems that loom ahead, probably a depression facing us as bad as the thirties. These are the reasons and this is the time for us to make these changes, and I hope that the case would go forward principally on that of mutuality of interest, keeping in reserve, for those sectors of societies for whom it is still a major motivating force, the moral argument.

• 1055

Mr. Fretz: Thank you. Thank you, Mr. Chairman.

The Chairman: I made an offer to my friend he could not refuse, that, if he left me five minutes for questioning, I would recognize him.

Mr. Dupras: Thank you, Mr. Chairman, for your great generosity.

I welcome this very special occasion, Mr. Ramphal, of listening to your comments and your words of wisdom on development. I have had the occasion, many times, to listen to you and I am glad that I have this other occasion, today.

You have mentioned, this morning, in your representation, some of the flaws in the dialogue, the North-South dialogue. I would like to have your comments in the next four or five minutes—with the great permission of my chairman—if you could tell me about what you think of the flaws that I consider very serious in terms of loss of resources in the developing world. I am thinking, of course, of those who have come to Canada and those who have gone to other countries to bring their very valuable contribution to the development of the economy of those countries. But I think of the serious damage they have caused to their developing countries. I often wonder about if they were to go back to their countries, now, with this new expertise that they have developed and acquired in the developed world, if they were to move back to their countries, what great contributions they could bring to their countries. I would like to have your comments on this.

Mr. Ramphal: I find myself torn on this question. Because the economic argument is a strong one, it arises in the context of the brain drain. There were people who came before the commission, for example, and talked about either a system in which trained people from the developing countries were prevented from leaving their countries and going to the developed world, or a system in which the developed world in some way compensated developing countries for this outflow.

I took the view, on all of those counts that, while one can mount theoretical arguments for either of them, there was an overriding issue on which I could not compromise, and that was that there was, and must be, preserved a right of mobility in the world, limited only by the normal considerations of immigration and so on, but a right of people to move in the world and to develop their talents in the environment that they considered suited them best, and that, in the long run, we

[Traduction]

vivons qui appellent des changements et procurent l'occasion, à mon avis, de dire aux auditeurs du Nord que ce sont précisément les conditions économiques qui existent dans le monde d'aujourd'hui qui causent ces bouleversements: inflation, chômage, et les problèmes qui apparaissent à l'horizon: probablement une dépression aussi terrible que celle des années 30. Ce sont là les raisons de faire des changements et c'est le temps de les faire. Et j'espère que nous ferons avancer l'affaire en invoquant l'argument des intérêts mutuels, tout en gardant en réserve l'argument d'ordre moral pour les secteurs de notre société qui trouvent toujours là une motivation majeure.

M. Fretz: Merci. Merci Monsieur le président.

Le président: J'ai fait à mon ami ici présent une offre qu'il ne peut pas refuser. Je le reconnaitrai s'il veut bien me laisser cinq minutes pour poser quelques questions.

M. Dupras: Je vous remercie, monsieur le président, pour votre grande générosité.

Monsieur Ramphal, je me réjouis de cette occasion qui nous est donnée d'entendre vos commentaires et vos sages paroles sur le développement. J'ai eu plusieurs fois l'occasion de vous entendre et je suis heureux que ce plaisir me soit donné une fois de plus aujourd'hui.

Ce matin, vous avez mentionné dans votre exposé quelques-unes des failles du dialogue, du dialogue Nord-Sud. J'aimerais que vous me disiez, au cours des prochaines quatre ou cinq minutes, avec la gracieuse autorisation de mon président, ce que vous pensez d'une faille qui me semble très grave parce qu'elle est une cause de perte de ressources pour le monde en voie de développement. Je veux parler, naturellement, du cas des personnes qui sont venues au Canada, ou qui sont allées dans d'autres pays, et qui ont apporté une contribution appréciable au développement de l'économie de ces pays. Mais je pense au tort considérable qu'elles ont causé à leur pays en voie de développement. Je songe parfois à la contribution importante qu'elles pourraient apporter au développement de leur propre pays si elles y retournaient maintenant avec toutes ces connaissances qu'elles ont acquises ou agrandies dans le monde développé. J'aimerais avoir vos commentaires là-dessus.

M. Ramphal: Je me sens tiraillé par ce problème. Parce que l'argument économique est un argument très fort, il est présent dans cette question de l'exode des cerveaux. Certaines personnes, par exemple, qui ont été entendues par la Commission, ont parlé d'un système qui interdirait aux citoyens des pays en voie de développement de quitter leur propre pays pour aller dans le monde développé, ou bien d'un système par lequel le monde développé compenserait d'une façon ou d'une autre, pour cette saignée, les pays en voie de développement.

Mon point de vue est le suivant. On peut avancer des arguments théoriques en faveur de l'une ou l'autre solution, mais il y a un principe primordial avec lequel je ne peux pas transiger et c'est le droit à la mobilité des personnes dans le monde, droit limité seulement par les impératifs de l'immigration et autres du même ordre. Un droit pour les personnes de se déplacer dans le monde et de développer leurs talents dans le milieu qu'ils jugent le plus favorable. Et à longue échéance,

[Text]

would do a great disservice to the evolution of the human species if we tried to impose artificial constraints on it.

I do not think, therefore, there is any answer that is definitive to the question of the brain drain.

I hope that as the processes of development go forward conditions will exist within developing countries in which people will be less and less disposed, and inclined, to move. I think a big responsibility falls on the governments of developing countries to create the kind of conditions, in terms of the social and political environment—and I stress the political environment—that would not encourage their people to make exiles of themselves. That is an important responsibility and one that developing countries must face up to and must admit, must acknowledge, because that is a part of the reason for movement. It is not the whole part, and so, as we make progress, I hope, on the development front, and we make progress in terms of these wider areas of the social and political environment, I hope the situation will be ameliorated. I hope it will never reach the stage where human mobility is totally cracked.

• 1100

Mr. Dupras: But that is to say that you and I are torn, then, on this question of the collective rights of a country versus the individual rights of the people to seek a better life for themselves while depriving their collectivity of these talents and capacity. I do not know what the solution is although we all consider their contribution to the development of our economy, to be very precious I evaluate their loss . . .

Mr. Ramphal: I agree. I agree.

Mr. Dupras: . . . to be very serious. I hope we have a chance of discussing this further today maybe. Thank you.

The Chairman: You see I did not stop you. I just want to try to respect your schedule, but to pick up on one of the first points you made about the request by the Third World to share power, that is power sharing. I would like to, first of all, tell you that I am from a minority in Canada, an Acadian from New Brunswick. They are poor people, even now, in relative terms and, traditionally, very poor, with no power. As a matter of fact when Confederation was started, we were forgotten because minority rights were given to others in the country but nobody even knew we existed. So I have been grappling, since my boyhood, with this kind of problem of how—and I have been formed in my education and my politics and everything else—you approach these kind of problems. How do you ask, in my case, the anglophones who had the majority, that they should share their power with you and I found—and a lot of people who were an inspiration for me in the past, my educators or my political leaders or my church leaders—that the best way is not to approach them by saying you want to share their power because there is, in Canada, what is known as the backlash that can happen on economic questions, can happen on social questions, on university questions. We found that the way was not to say: "Look, I want to share your power", but rather to challenge them, not to even

[Translation]

nous rendrions un très mauvais service à l'humanité en essayant d'imposer des contraintes artificielles en ce domaine.

Je pense donc qu'il n'y a pas de réponse définitive au problème de l'exode des cerveaux.

A mesure que le processus de développement progressera, j'espère qu'il s'établira, dans les pays en voie de développement, des conditions de vie qui feront que les gens seront de moins en moins désireux de s'en aller. Je pense que c'est là une lourde responsabilité qui incombe aux gouvernements des pays en voie de développement de créer, dans l'environnement social et politique—et j'insiste sur l'environnement politique—des conditions qui n'inciteraient pas les gens à s'exiler. C'est là une importante responsabilité, et les pays en voie de développement doivent l'admettre, doivent le reconnaître et y faire face, parce que c'est en partie la raison de ce mouvement. Mais ce n'est pas la seule cause, et à mesure que nous avancerons dans la voie du développement, à mesure que nous enregistrons des progrès dans ces domaines plus larges de l'environnement social et politique, j'espère que la situation s'améliorera. J'espère que nous n'en arriverons jamais à un point où la mobilité des personnes serait totalement abolie.

M. Dupras: Mais cela signifie . . . Mais nous sommes vous et moi tiraillés entre, d'une part, les droits collectifs d'un pays et, d'autre part, les droits individuels qu'ont les personnes de rechercher de meilleures conditions de vie, même en privant leur collectivité de leurs capacités et de leurs talents. Je ne sais pas où est la situation, mais nous estimons tous que ces personnes apportent une contribution très précieuse au développement de notre économie. J'estime que leur perte . . .

M. Ramphal: Je suis d'accord.

M. Dupras: . . . est très grave. J'espère que nous aurons l'occasion d'en discuter plus longuement aujourd'hui. Merci.

Le Président: Vous voyez que je ne vous ai pas interrompu. Je veux essayer de respecter votre emploi du temps, mais j'aimerais relever une des premières déclarations que vous avez faites, sur cette demande du tiers monde au sujet du partage du pouvoir. Je veux tout d'abord vous dire que je fais partie d'une minorité au Canada. Je suis un Acadien du Nouveau-Brunswick. Nous sommes un peuple relativement pauvre, même maintenant, et traditionnellement très pauvre, sans aucun pouvoir. En fait, au début de la Confédération, nous avons été oubliés, parce que certains droits ont été reconnus à d'autres minorités du pays, mais personne n'était même au courant de notre existence. Donc, depuis mon enfance, j'ai été aux prises avec ce genre de problèmes. Et j'ai appris, par mon éducation, par la politique et tout le reste, comment il faut aborder ce genre de problèmes. Dans mon cas, comment pouvez-vous dire aux anglophones, qui sont en majorité, qu'ils devraient partager leur pouvoir avec vous? J'ai découvert—et plusieurs personnes qui ont eu une grande influence sur moi dans le passé, mes éducateurs, mes chefs politiques, mes chefs religieux, l'ont constaté aussi—que le meilleur moyen n'est pas de les aborder en disant que vous voulez une part de leur pouvoir, parce qu'ici, au Canada, il y a ce qu'on appelle le choc en retour qui peut se produire dans le domaine économique,

[Texte]

demand of them, you know request anything of them, but to challenge them on specific things like: "Look, forget that I am of the minority but I should have a community, I should have infrastructure, I should have medicare, I should have this, I should have that and we found, and I think you will find everywhere that the Acadian minorities are probably the only one who have succeeded in electing leaders for the whole province, including the majority, by following this kind of approach.

So I am wondering why we have to conduct a debate in this way of saying we want to share the power instead of having the process of negotiation that would say: "Look, Country A has a plan and here is what you could do with us. Country B has a plan and is it so hard to imagine, or is it utopian to imagine, that we could, some day, have this kind of specific plan for every poor country in the world and say: "Can you not help us do this", instead of approaching it by saying: "Look, you guys, I want your power".

Now the problem is that in our communities, and you understand that, in our societies, the electorate reads these reports from the UN. They read the speeches and, you know, it is dangerous that they have a reaction to say: "Well who are these people coming and telling me that I should share whatever we have in our society with them." I mean this kind of situation, it is not the political leaders who have this reaction: it could be the electorate. I thought I should share this experience with you and ask for comments as to why is it we do not approach it in a way that is most specific and say: "Look, here is what we can do." You go to the IMF and say: "Why would you not help us finance this thing?" Because that is presented as a challenge?

Mr. Ramphal: Yes I think that is a valid observation, Mr. Chairman. The debate is being presented in terms of power sharing. What is happening in fact is that it is being argued, in the specific areas, and the resistances are coming out of what I have attempted to describe as an unwillingness to share power. When you go to the IMF and you make that presentation, the constraints on the IMF are how people there take decisions: who votes, who determines it. And the developing country has little voice, in fact, in this determination.

• 1105

I think the Third World has come to the pretty fair conclusion that, unless you change that structure of power, of privilege and decision-making or whatever you call it, you cannot make progress on the specific issue. It is really a little like that in national societies where, if a community remained disenfranchised, it could not for long accept a situation in which it would take no share in government, but would present its petitions from day-to-day. And I would have thought the history of Canada was a story of the evolution of greater and

[Traduction]

qui peut se produire dans le domaine social et dans le domaine universitaire. Nous avons découvert que la bonne façon de procéder n'était pas de dire: «Écoutez! je veux une part de votre pouvoir!» mais plutôt de leur lancer un défi; ne jamais rien exiger d'eux, voyez-vous, ne jamais rien leur demander, mais leur lancer des défis sur des points précis. Par exemple: «Écoutez! Oubliez que je fais partie d'une minorité. Mais je devrais avoir des institutions; je devrais avoir des infrastructures; je devrais avoir une assurance-maladie; je devrais avoir ceci; je devrais avoir cela. Et nous avons constaté—et je pense que vous pourriez le constater partout—que les minorités acadiennes sont probablement les seules qui ont pu, en utilisant ce procédé, réussir à faire élire des chefs pour toute la province, incluant la majorité.

Aussi je me demande pourquoi on devrait entamer une discussion en disant qu'on veut une part du pouvoir au lieu d'adopter un processus de négociation où l'on dirait: «Écoutez! Le pays A a un plan, et voici ce que vous pourriez faire avec nous. Le pays B a un plan. Et est-il si difficile d'imaginer, est-ce une utopie d'imaginer, que nous pourrions un jour avoir une sorte de plan spécifique pour chaque pays pauvre dans le monde et dire: «Pouvez-vous nous aider à réaliser ce projet?» au lieu de dire dès le départ: «Écoutez, vous! je veux votre pouvoir!»

Le problème c'est que, dans nos milieux, vous le comprenez, et dans nos sociétés, les électeurs lisent les communiqués des Nations unies. Ils lisent les discours et, vous savez, il y a un danger qu'ils réagissent en disant: «Qui sont ces gens pour venir me dire que je devrais partager avec eux tout ce que nous avons ici? Je pense à ce genre de situation. Ce ne sont pas les chefs politiques qui ont des réactions de ce genre, mais cela pourrait être l'électorat. J'ai pensé à vous faire part de mon expérience et à vous demander pourquoi on ne pourrait pas faire des représentations plus spécifiques et dire: «Voyez! voici ce que nous pouvons faire.» Aller devant le FMI et dire: «Pourriez-vous nous aider à financer ce projet?» Ce serait présenté simplement comme un défi.

M. Ramphal: Oui. Je crois que c'est là une observation valable, monsieur le président. Le débat est présenté comme un débat sur le partage des pouvoirs. Ce qui se produit, en fait, c'est qu'il se fait sur des sujets spécifiques et les résistances viennent de ce que j'ai essayé de décrire comme un refus de partager le pouvoir. Quand vous vous présentez au FMI et que vous exposez votre cas, la contrainte qui pèse sur le FMI vient de la façon dont les décisions sont prises: qui vote, qui a un rôle déterminant. Et les pays en voie de développement ont très peu à dire à ce niveau.

Je pense que le tiers monde en est venu à la conclusion assez juste qu'à moins de changer les structures relatives au pouvoir, aux privilèges, aux prises de décision, appelez ça comme vous voulez, on ne peut pas faire de progrès sur un point précis. En réalité, vous avez un peu la même situation dans les sociétés nationales où, si une communauté n'était pas affranchie, elle n'accepterait pas longtemps une situation où elle ne prendrait aucune part au gouvernement, mais présenterait des pétitions jour après jour. Et j'aurais pensé que l'histoire du Canada était

[Text]

greater participation and you are arguing now the questions of greater and greater participation. You are arguing now the question of greater and greater sharing of the resources of the country between all its people. I do not think the case should be presented in terms of power sharing. I do not think we should have a big debate in the international community about the sharing of power. But the reason I introduce it here is that, if I am right, that that is what lies at the heart of the resistance to change, then we will be missing the point entirely, in all our discussions of commodities, of money, of finance, unless we recognize it. Once you have recognized it, then, I believe you have to . . . I tried to say last night that it is not anything you could out-vote people on, by its very definition of the reality of power. It exists and cannot be out-voted. It has to be converted, it has to be encouraged, and, in my presentation, I am encouraged by the view that a world in which power is better shared, society in which power is better shared, ultimately becomes more stable and more prosperous for everybody in it.

The Chairman: I should conclude by saying that, in the philosophy of my educators that inspired me, they said that the ultimate result will be that you will share power. You present it in this way and so I am not suggesting that we should be building a world where there will not be, down the road, sharing power. That is what the whole thing is about and that is what motivates us here. It is a question of how you get there.

Maybe it is because I am from a minority, but I am always very concerned about psychological reaction to very good cases because paranoia and fear is part of the whole political game. I have said that often. And if people react to you, or to me, or whatever anyone advances, for psychological reasons, that becomes a political fact that we have to deal with.

Mr. Ramphal: This is why the mutual-interest argument is such an important dimension of the total presentation.

The Chairman: I must admit that when I first attended UN meetings, as a young MP, not because I have the reaction immediately, I noticed this fact about the debates and related it to my own experience and my own education and everything else, I said: "Look, if you approach these people by saying I want to be equal to you", they are going to say: Who the hell are you? Because I have had this experience. I mean, not personally, but no reform . . . The best way to go about it was to say: "Here is something I could do in my country that would help everybody, including you. Why do we not do it together?" As a matter of fact, I have heard, from informally, that somebody was putting forward that kind of idea, in the process of global negotiations, to try to head off the kind of debate that could lead to confrontation, to see if we could not dress up a list of country programs, that would be something positive to work on, and the ultimate result will be, down the

[Translation]

l'histoire d'une évolution vers une participation toujours plus grande. Et, maintenant, vous posez la question d'une participation toujours plus grande. Vous posez maintenant la question d'un partage toujours plus équitable des richesses du pays entre tous ses habitants. Je ne pense pas que nous devrions avoir, dans la communauté internationale, une grande discussion sur le partage du pouvoir. Mais la raison pour laquelle j'en parle ici c'est que, si mon idée est juste, c'est ce qui se trouve au cœur de la résistance au changement. Et, à moins de reconnaître ce fait, nous allons être complètement à côté du problème dans toutes nos discussions sur les produits de base, l'argent, la finance. Une fois qu'on a reconnu ce fait, alors je pense qu'il faut . . . J'ai essayé de dire hier soir que ce n'est pas là une chose qu'on peut obtenir par un simple vote majoritaire, à cause de l'évidence de la réalité du pouvoir. Cette réalité existe et on ne peut pas la faire disparaître par un vote majoritaire. Elle doit être transformée; on doit l'encourager à changer. Et dans mon exposé de la situation, je suis encouragé par l'idée qu'un monde où le pouvoir sera mieux partagé, une société où le pouvoir sera mieux partagé, deviendront, en fin de compte, plus stables et plus prospères pour le bénéfice de tous ceux qui en font partie.

Le président: Je voudrais conclure en disant que, si j'en crois la philosophie de mes éducateurs, qui m'a été une source d'inspiration, le résultat final sera qu'il y aura partage du pouvoir. C'est bien ainsi que vous l'entendez; je ne dirai donc pas que nous pourrions être en train de bâtir un monde où il n'y aura pas, le long du chemin, un partage des pouvoirs. C'est de cela qu'il s'agit, et c'est ce qui constitue ici notre motivation. Le problème est de trouver comment on peut en arriver là.

C'est peut-être parce que je fais partie d'une minorité, mais je suis toujours inquiet de la possibilité de réactions psychologiques devant une très bonne cause, parce que la paranoïa et la peur font partie du jeu politique. Je l'ai dit souvent. Et si certains réagissent contre vous, ou contre moi, ou contre quelque chose que quelqu'un aurait dit, pour des raisons d'ordre psychologique, cela devient un fait politique dont il faut tenir compte.

M. Ramphal: Voilà pourquoi l'argument de l'intérêt mutuel est une dimension si importante de tout cet exposé.

Le président: Je dois admettre que c'est lorsque j'ai commencé à assister à des réunions des Nations unies, en tant que jeune député, que j'ai eu cette réaction, et non pas seulement maintenant. J'ai fait cette constatation à propos des débats et j'ai fait la relation avec ma propre expérience et ma propre éducation et tout le reste. J'ai dit: «Écoutez! si vous abordez ces gens en leur disant: «Je veux être votre égal», ils vont vous répondre: «Pour qui vous prenez-vous?» Parce que j'avais vécu cette expérience. Pas personnellement, bien sûr, mais aucune réforme . . . La meilleure façon de procéder était de dire: «Voici quelque chose que je peux faire dans mon pays et qui profiterait à tous, vous compris. Pourquoi ne le ferions-nous pas ensemble?» En fait, j'ai entendu dire que quelqu'un proposait une idée de ce genre pour les négociations mondiales: essayer d'éviter le genre de débat qui pourrait conduire à un affrontement; voir si on ne pourrait pas faire, avec les projets

[Texte]

road, that these countries, these people, will share the power. Did you follow my question?

• 1110

Mr. Ramphal: I follow, but I worry about the dangers of diversion from structural changes. I am not so hot on talking about power. But I think it is important that we keep in mind that what needs to be done, is not a few good country programs...

The Chairman: No, no.

Mr. Ramphal: ... but changing the structures...

The Chairman: Yes, of course.

Mr. Ramphal: ... in the system to make it best.

The Chairman: No, I am not suggesting that we stop the pressure for advancement on every point. I am not suggesting that at all. In fact, to achieve these projects, or these country programs, probably, it would mean that you would have to radically change, not only the multilateral organization's function, but also probably transform the ideas in some of the developed countries themselves, in order that they transfer more. But, there is no question that we should keep the pressure on. It is a question of emphasis. In the debates, I always have this fear of provoking a reaction that really, sometimes is not wanted. I have found that whenever the backlash occurs, it does not come from the leaders of societies, it comes from people who are fearful, and, then, that becomes a fact that hinders the objective.

Mr. Ramphal: But does that not argue for greater openness? If you just take the question of protectionism, I have found, for example, that if you merely talk about tariffs, quotas and jobs, in a very short term context, it is very difficult to reach people, but if you can talk to them about a positive approach to adjustment; that we are not just talking of products coming in from the Third World, and closing down your factory, we are talking about a new system in which there is going to be a process of adjustment, so that as you lose comparative advantage and others gain it, arrangements at the national and international level exist for you to move into other areas of production, and to move over time. Then people begin to be rather more relaxed about it. Suddenly, they begin to say to you: "Well, I understand what you are getting at, and, perhaps, if we had a system of that kind, some of these problems will disappear." Maybe more openness about that; being able to say to the United States: "Look here, the World Bank is not going to break up, because developing countries have a bigger say in its management. All of human history demonstrates that people become responsible, as they acquire greater and greater participation, and then face it openly. Because the western tradition is such a great tradition for the values of sharing and participation that ought to be able to appeal to it.

[Traduction]

présentés par les pays, une liste qui serait une base concrète de travail. Et le résultat final serait, en fin de compte, que ces pays, ces peuples, auraient une part du pouvoir. Comprenez-vous ma question?

M. Ramphal: Oui, je comprends. Mais je m'inquiète du danger qu'il y aurait alors de perdre de vue les changements structurels. Je ne tiens pas mordicus à parler de pouvoir. Mais je pense que c'est important de garder à l'esprit que ce qui doit être réalisé ce c'est pas quelques bons programmes locaux...

Le président: Non, non.

M. Ramphal: ... mais un changement des structures...

Le président: Oui, bien sûr.

M. Ramphal: ... du système, en vue de l'améliorer.

Le président: Non, je ne suggère pas que nous cessions de faire des pressions pour avancer sur toute la ligne. Ce n'est pas du tout ce que je suggère. En fait, pour réaliser ces projets, ou ces programmes locaux, il faudrait probablement changer radicalement non seulement les fonctions de l'organisation multilatérale, mais aussi probablement transformer les idées dans certains des pays développés pour qu'ils donnent davantage. Mais il n'est pas question de cesser les pressions. C'est une question de degré. Dans les débats, je crains toujours de provoquer une réaction qui vraiment, parfois, n'est pas souhaitée. J'ai constaté que lorsqu'un choc en retour se produit, il ne vient pas des leaders; il vient des gens qui ont peur; et cela devient une réalité qui empêche d'atteindre l'objectif.

M. Ramphal: Mais est-ce que cela ne plaide pas en faveur d'une plus grande franchise? Prenez simplement la question du protectionnisme. J'ai constaté, par exemple, que si vous parlez seulement de tarifs, de quotas, d'emplois, dans un contexte à court terme, il est très difficile d'atteindre les gens. Mais si vous leur parlez d'aborder le changement d'une façon positive, si vous leur dites qu'il ne s'agit pas simplement du fait que des produits vont venir du Tiers monde et que des usines vont fermer, mais qu'il s'agit d'un système nouveau qui va demander une période d'ajustement, que même si vous perdez quelques avantages tandis que d'autres pays en acquièrent, il se fait des ajustements, au niveau national comme au niveau international, qui vous permettront de passer à un autre domaine de production. Alors les gens vont commencer à se détendre. Ils vous diront: «Je comprends où vous voulez en venir et peut-être que si nous avons un système de ce genre quelques-uns de nos problèmes disparaîtront.» Peut-être faudrait-il plus de franchise. Il faudrait pouvoir dire aux États-Unis: «Écoutez! la Banque mondiale ne va pas s'effondrer si les pays en voie de développement ont une plus grande part dans son administration.» Toute l'histoire de l'humanité démontre que les peuples deviennent compétent par le moyen d'une participation de plus en plus grande qui les amène finalement à prendre toutes leurs responsabilités. Parce que les pays occidentaux ont une tradition qui fait une place importante aux valeurs de partage et de participation, c'est à un point de vue qui devrait leur plaire.

[Text]

The Chairman: I think we understand each other. I want to thank you very kindly, once again. You've been very helpful, and I hope we have not messed up your schedule too much, but...

Mr. Ramphal: It is all right.

The Chairman: In any event, I will try to blame it on the other members, if it happens.

Mr. Ramphal: Thank you very much, Mr. Chairman, and good fortune to the work of this task force.

The Chairman: Thank you. The meeting is adjourned.

[Translation]

Le président: Je pense que nous nous comprenons. Je veux vous remercier beaucoup une fois de plus. Vous nous avez beaucoup aidés et j'espère que nous n'avons pas trop bouleversé votre emploi du temps, mais...

M. Ramphal: Pas du tout.

Le président: De toute façon je rejetterais le blâme sur les autres membres.

M. Ramphal: Merci, monsieur le président. Et bonne chance au travail de ce groupe d'étude.

Le président: La séance est levée.

APPENDIX "RNSR-30"

SHRIDATH S. RAMPHAL:
biographical notes

Shridath Surandranath Ramphal was a Member of the Independent Commission on International Development Issues (Brandt Commission).

He was born in Guyana in 1928. He took a law degree with honours from King's College, University of London in 1950. Subsequently, he was Guggenheim Fellow at the Harvard Law School. He started his career in the civil service of the Government of British Guyana in 1952. He became the Assistant Attorney-General of the Federal Government of West Indies in 1961, but practised at the Bar in Jamaica after the breakup of the Federation until he accepted political office in Guyana a year later. One of the authors of the Guyanese Constitution, he was Minister of State for Foreign Affairs from 1967 to 1972, when he became Minister of Foreign Affairs and held the additional portfolio of Minister of Justice.

Ramphal played a major role in the formation of the Caribbean Regional Integration Programme from the early days of the Free Trade Area (CARIFTA) to the establishment of the Caribbean Community. He was elected Vice-President of the UN General Assembly in 1968 and 1973 and also led Guyanese delegations to various important UN conferences, including the Law of the Sea Conference in Caracas in 1974. He represented his country at several Nonaligned Foreign Ministers' Conferences and was Chairman of the one at Georgetown in 1972. Spokesman for the Caribbean and indeed all the ACP countries during negotiations with the EEC, Ramphal was one of the architects of the Lomé Convention of 1975.

The same year he became Secretary-General of the Commonwealth, the first from the Third World. He was re-elected for a further five year term in 1979 by a unanimous vote of the Commonwealth Heads of Government. He is a member of the International Commission of Jurists, of the governing body of the Vienna Institute of Development, the Institute of Development Studies of the University of Sussex, and the Advisory Committee of the Dag Hammarskjöld Foundation. He is also Vice-Chairman of the Centre for Research on the New International Economic Order at Oxford.

APPENDICE «RNSR-30»

SHRIDATH S. RAMPHAL:
biographie

Shridath Surandranath Ramphal était membre de la Commission indépendante sur les problèmes de développement international (Commission Brandt).

Né en Guyane en 1928, il obtient en 1950 un diplôme en droit, avec distinction, du King's College, à l'Université de Londres. Il sera ensuite nommé Guggenheim Fellow (compagnon de Guggenheim) à la faculté de droit de Harvard. Sa carrière débute en 1952, alors qu'il entre au service du gouvernement de la Guyane britannique. Nommé procureur général adjoint du gouvernement fédéral des Antilles en 1961, il pratique le droit en Jamaïque après la rupture de la Fédération jusqu'au moment d'accepter un poste politique en Guyane un an plus tard. Co-auteur de la Constitution guyanaise, il agit en qualité de ministre d'État aux Affaires étrangères de 1967 à 1972, année où il est nommé ministre des Affaires étrangères, pour cumuler également les fonctions de ministre de la Justice.

Ramphal participe activement à l'élaboration du programme d'intégration régionale dans les Caraïbes, et ce dès la reconnaissance de la zone de libre échange (CARIFTA) jusqu'à la création de la communauté antillaise. Élu vice-président de l'Assemblée générale des Nations Unies en 1968 et en 1973, il dirige la délégation guyanaise à diverses conférences importantes organisées par les Nations Unies, dont celle sur le droit de la mer, tenue à Caracas en 1974. Il représente son pays à plusieurs conférences des ministres des Affaires étrangères des pays non alignés et préside une de ces conférences à Georgetown en 1972. Porte-parole des collectivités des Caraïbes et, bien sûr, de tous les pays de l'ACP lors des négociations avec la C.E.E., Ramphal est l'un des artisans de la Convention de Lomé en 1975.

En 1975 toujours, il devient le premier représentant du Tiers monde à occuper le poste de secrétaire général du Commonwealth. En 1979, les chefs de gouvernement du Commonwealth sont unanimes à renouveler son mandat de cinq ans. Membre de la Commission internationale de juristes, du bureau de régie de l'Institut de Vienne pour le développement de l'Institut of Development Studies de l'Université de Sussex et du Comité consultatif de la Dag Hammarskjöld Foundation, il assume également la vice-présidence du Centre for Research on the New International Economic Order (Centre de recherche pour un nouvel ordre économique mondial) à Oxford.

APPENDIX "RNSR-31"

COMMONWEALTH INFORMATION

DOES THE BRANDT REPORT RESPOND
TO THE CHALLENGE OF THE 80S?

Statement by the Commonwealth Secretary-General, Mr. Shridath S. Ramphal,

at the Opening of the North-South Round Table's Special Session: "Beyond the Brandt Commission",

held at the Institute for Development Studies, Sussex, 10 July 1980

COMMONWEALTH

SECRETARIAT

Marlborough House

London SW1Y 5HX

01-839 3411

Does the Brandt Commission's Report respond to the challenge of the 80s? That is your theme. It is a valid enquiry; but one which seems to assume agreement on the nature of the challenge. Yet, how different the answers you will get depending on the time and place of asking.

If you ask a Wall Street banker "What is the central challenge of the 80s?" he is likely to tell you that high on any list, at least for the early 1980s, must be the problems facing the banking community in recycling the new OPEC surpluses. His challenge is one of over-exposure to the debt of Third World countries and creeping control over his operations by the Federal Reserve System.

If you pose the question to an OECD economist, he will tell it is the challenge of inflation in the industrialized world. His priorities for the 80s will be maintaining stability through policies of restraint even at the expense of sustained recession in the world economy.

If you ask a Brazilian economic planner, he is likely to see the principal challenge in the new protectionism. He is adjusting to the new oil era, particularly with ethanol, sees the debt problem as one as much for the lender as the borrower, accepts that rapid industrial development requires emphasis on export markets, and therefore sees the challenge of the 80s in the contraction of world trade.

If you ask a Treasury official from Jamaica, he will tell you of the challenge to the island's future, perhaps to its social cohesion, posed by its increasing inability to meet its debt obligations, to pay for oil and still to be able to import inputs for industry and sustain some modicum of employment and social services in a time of already high unemployment.

If you talk to a farmer in Nepal, he will probably tell you of his own energy crisis; but, for him, this challenge of the 80s is to find enough firewood to cook and to be warm in a chilly Himalayan night.

APPENDICE «RNSR-31»

INFORMATIONS SUR LE COMMONWEALTH

LE RAPPORT DE LA COMMISSION BRANDT
CORRESPOND-IL AU DÉFI DES ANNÉES 80?

Allocution prononcée par le Secrétaire-général du Commonwealth, M. Shridath S. Ramphal,

a l'ouverture de la séance spéciale sur les relations Nord-Sud intitulée «Au-delà de la Commission Brandt»,

tenue à l'Institute for Development Studies, Sussex, le 10 juillet 1980.

Secrétariat du
Commonwealth
Marlborough House
Londres SW1Y 5HX
01-839 3411

Le Rapport de la Commission Brandt correspond-il au défi des années 80? Tel est votre thème. C'est une étude valable, mais qui semble présupposer l'existence d'un accord quant à la nature du défi. Et pourtant, combien différentes seront les réponses que vous obtiendrez selon le moment et l'endroit où vous poserez la question.

Demandez à un banquier de Wall Street quel est le principal défi des années 80, et il vous répondra probablement qu'on doit placer en tête de liste, du moins pour le début des années 80, les problèmes que pose au monde des banques le recyclage des nouveaux excédents de l'OPEP. Son défi concerne la surexposition à la dette des pays du Tiers-Monde et le contrôle insidieux de ses opérations par le Federal Reserve System.

Posez la question à un économiste de l'OCDE et il vous dira que c'est le défi de l'inflation dans les pays industrialisés. Ses priorités pour les années 80 seront de maintenir la stabilité par des politiques de restriction, même au prix d'une récession soutenue de l'économie mondiale.

Quant au planificateur économique brésilien, c'est probablement dans le nouveau protectionnisme qu'il verra le principal défi à relever. Comme il est en train de s'adapter à l'âge du pétrole, et notamment de l'éthane, il considère la dette comme un problème concernant aussi bien le prêteur que l'emprunteur et accepte le fait que la rapidité de l'expansion industrielle exige de mettre l'accent sur les marchés d'exportation; c'est donc dans la contraction du commerce mondiale qu'il voit le défi des années 80.

Un haut fonctionnaire du Trésor de la Jamaïque vous parlera du défi que représente, pour l'avenir de l'île et peut-être pour sa cohésion sociale, l'inaptitude croissante à honorer sa dette obligatoire et à payer le pétrole tout en restant capable d'importer des intrants pour l'industrie et d'assurer un minimum d'emploi et de services sociaux à une époque de chômage déjà élevé.

Un agriculteur du Népal vous parlera probablement de sa propre crise de l'énergie; mais, pour lui, le défi des années 80 est de trouver suffisamment de bois pour faire la cuisine et réchauffer les nuits froides de l'Himalaya.

If you find a villager in Mali willing to look so far ahead as the decade of the 80s, he will tell you that the challenge is survival—having enough for his family to eat tomorrow and next week.

These are the kinds of answers you will get from people outside the charmed circle of those who are supposed to be doing something about 'the challenge of the 80s'.

If you talk to those on the international circuit: an Ambassador of a Group B country is likely to tell you that the real challenge of the 80s is whether the G77 is going to stop the rhetoric and all the talk about NIEO and really become businesslike and responsible and understand that the North is passing through terrible times and cannot take on board all the problems of the South—most of which are of their own making anyway—and so hope that the Third World will settle for discussing the really urgent issue which is, of course, to him, oil and, in particular, high energy prices. That is his perception of the challenge of the 80s.

And if you talk with a G77 Ambassador in Geneva or New York, he will tell you that the real challenge of the 80s is the lack of any political will in the West to pursue serious negotiations in the United Nations system and more immediately to agree to practical arrangements for a comprehensive negotiation of the NIEO programme starting with the global round and the establishment of a framework for it at the forthcoming Special Session of the General Assembly on Development. And he will probably add that his Prime Minister or President is becoming so tired of the whole international circus on which his poor country is spending so much and getting so little, that the temptation is to abandon the effort, to focus more on South/South co-operation, in which he personally has little faith, or to settle for self-reliance in an environment of chronic poverty but with a modicum of self-respect.

They will all be good people talking about the challenges of the same decade, whether immediate or longer-term; and they will each have a point. What they will not share, is a common perception of the world. This small planet continues to look very different from a boardroom in Bonn or a paddy field in Bangladesh.

But it is, of course, much worse than this: for these answers will be one-dimensional. They assume that the answer is primed to look to economic issues mainly. In the West, more generally, the challenge of the 80s will be seen as the containment of Soviet expansionism and weapons accumulation. In most of the Third World, a political challenge will be acknowledged in the decline from detente and the increasing tendency of the super-powers and their allies to blow off military steam in Third World regions. And to the Soviets the challenge will be seen as the threat of concerted hostility by the West, and others, of attempts to impair their industrial progress and to promote instability in their border regions.

Each perceived challenge produces responses: the Wall Street banker contracts lending even to the few developing countries which are creditworthy enough to qualify as com-

un villageois de Mali, disposé à se pencher sur une avenir aussi lointain que celui des années 80, vous dira que le défi est de survivre, d'avoir suffisamment de quoi manger pour sa famille le lendemain et la semaine suivante.

Ce sont les types de réponses que vous obtiendrez des personnes extérieures au cercle privilégié de ceux qui sont censés faire quelque chose à l'égard du «défi des années 80».

Si vous parlez à quelqu'un faisant partie du circuit international, à un ambassadeur d'un pays du groupe B, par exemple, il vous dira probablement que le véritable défi des années 80 est de savoir si le groupe des 77 va arrêter la rhétorique et tous les pourparlers sur le nouvel ordre économique mondial, s'il va se décider à vraiment prendre ses responsabilités et s'il va finir par comprendre que le Nord connaît une période terriblement difficile et ne peut prendre sur lui tous les problèmes du Sud (que le Sud a lui-même créés pour la plupart, de toutes façons). Il vous dira espérer que les Tiers-Monde s'entendra pour discuter de la question véritablement urgente, à savoir, évidemment, le pétrole, et notamment les prix élevés de l'énergie. C'est ainsi qu'il perçoit le défi des années 80.

Un ambassadeur du groupe des 77, à Genève ou à New York, vous dira que le véritable défi des années 80 est le manque de volonté politique en Occident de poursuivre de sérieuses négociations dans le cadre du système des Nations Unies et, dans l'immédiat, de convenir de dispositions pratiques en vue d'une négociation globale du nouvel ordre économique mondial à commencer par la création, au cours de la séance spéciale à venir de l'Assemblée générale sur le développement, d'une structure qui lui serait destinée. Il ajoutera probablement que son premier ministre ou que son président est à ce point fatigué du cirque international, auquel son pays pauvre affecte tant d'argent et dont il retire si peu, qu'il est tenté d'abandonner, de se centrer plutôt sur la coopération Sud-Sud, en laquelle il croit personnellement peu, ou de s'orienter vers l'auto-suffisance dans un cadre de pauvreté chronique mais comportant un minimum de respect de soi.

Toutes ces honnêtes gens parleront de défis de la même décennie, dans l'immédiat ou à long terme, et toute feront valoir un point de vue. Ce qu'elle ne partageront pas, c'est une perception commune du monde. Notre petite planète semble encore très différente selon qu'on se trouve dans une salle de conseil d'administration à Bonn ou dans un champ de riz au Bangladesh.

Mais, pis encore, ces réponses seront uni-dimensionnelles. Elles présument que celui qui répond est disposé à examiner surtout les questions économiques. En Occident, on dira de façon plus générale que le défi des années 80 est de contenir l'expansionnisme et l'armement soviétique. Dans la plupart des pays du Tiers-Monde, on verra un défi politique dans le déclin de la détente et dans la tendance croissante des super-puissances et de leurs alliés à faire éclater la tension militaire dans les régions du Tiers-Monde. Pour les Soviétiques, le défi résidera dans la menace d'une hostilité concertée des pays de l'Occident et d'autres pays, dans la menace de tentatives de saper leur progrès industriel et de promouvoir l'instabilité dans leurs régions frontalières.

Tout défi perçu produit des réactions: le banquier de Wall Street prête même aux quelques pays en développement suffisamment solvables pour avoir droit aux prêts commerciaux—

mercial borrowers—mostly the middle-income countries. The OECD economist persists with monetary and fiscal restraint despite rising unemployment and the threat of a slump of the proportions of the 1930s. The Brazilian planner sets lower targets for expansion of the industrial sector as new export outlets become increasingly difficult to find. The Jamaican Treasury official, distraught with the trammels imposed by the IMF for its limited assistance, prepares for financial trauma. The farmer from Nepal walks further and further each day for less and less firewood and resigns himself to the strange workings of his Karmic destiny, looking meanwhile to his many children for his only comfort. The underfed villager in Mali grows listless in his abandonment of hope and stunted physical and mental growth makes him less capable of producing even for his minimum needs. For negotiators, meanwhile, the struggle continues. Group solidarity deepens as consensus recedes, anger rises with frustration, and vision becomes clouded with despair. And for the super-powers, on the political front, funds for so long unavailable for development are found for the most modern and, therefore, the most lethal, weapons of destruction and some even diverted from already miniscule aid budgets to reinforce the arsenal.

In a sense, all these and more are the challenges of the 80s. If I were to attempt to pull them together, I would be inclined to describe them as mankind's abject failure to come to terms with the infinite unity of his mutual needs; to grasp the significance of the transition from a world of separate worlds to a world of a single human community indivisible and interdependent; to know in his mind that the world of dominance and power has gone but yet not to accept in his heart that the movement from status to contract has begun. If these are the true essentials of the challenge of the 80s, does the Brandt Commission respond to them adequately, or at all?

I am not, of course, a dispassionate commentator. I tried so hard as a member of the Commission to ensure that our Report would respond to the essential challenge that I am likely to claim success too readily. Others must make that judgement. Once, during that work on the Commission, I had cause to recall that wonderful verse by James Leigh-Hunt about Abou Ben Adhem. You remember, I am sure, how it goes: Abou, whose name had not made the list of those who loved the Lord, begged to be inscribed at least among those who loved his fellow men. In the result, Ben Adhem's name led the list of those "whom love of God had blessed". Some of our work was not unlike that. We could not all worship at prevailing shrines; but to be counted on the side of common humanity was both duty and reward. If that insistence helped the Report to give a worthy lead others, someday, might be disposed to say of us, as of Ben Adhem—"may his tribe increase"!

But the Society for International Development is entitled to have grown cynical of reports and programmes of action and I must do more than say how good were our intentions. Let me try to show how we endeavoured to fulfil them.

principalement les pays à revenu moyen. L'économiste de l'OCDE continue de préconiser les restrictions monétaires et fiscales en dépit de l'augmentation du chômage et de la menace d'une crise comme celle des années 30. Le planificateur brésilien fixe des objectifs moins élevés pour l'expansion du secteur industriel du fait qu'il est de plus en plus difficile de trouver de nouveaux marchés d'exportation. Le haut fonctionnaire du Trésor de la Jamaïque, devant la difficulté d'obtenir le peu d'aide qu'accorde le MIF se prépare à la catastrophe financière. L'agriculteur du Népal court chaque jour plus loin pour chercher le bois de plus en plus rare dont il a besoin pour se chauffer, et se résigne aux voies étranges du Karma, s'occupant entre temps de ces nombreux enfants, son seul réconfort. Le villageois du Mali est de plus en plus désespéré et apathique, la sous-alimentation le rendant physiquement et mentalement moins apte à produire suffisamment pour satisfaire à ses besoins essentiels. Pendant ce temps, la lutte continue pour les négociateurs. La solidarité des groupes augmente alors que le consensus recule, que la colère monte avec la frustration, et que le désespoir obscurcit l'avenir. Sur le plan politique, les super-puissances trouvent des fonds, alors que pendant longtemps elles n'en ont pas eus pour l'aide au développement, pour ajouter à leur arsenal les armes les plus modernes, dont les plus destructrices, souvent d'ailleurs au détriment de ces budgets de l'aide déjà minces.

En un sens, les défis des années 80, c'est tout cela, et plus encore. Si j'essayais de les résumer, je serais enclin à parler du lamentable échec de l'humanité, qui n'est pas parvenue à composer avec l'unité infinie de ses besoins mutuels, à saisir la portée du passage d'un monde de petites entités distinctes à un monde d'une seule collectivité, indivisible et interdépendante, à comprendre avec sa tête que le monde de la domination et de la puissance n'est plus et à sentir avec son cœur que le passage du statut au contrat est commencé. Si tel est vraiment l'essentiel du défi des années 80, la Commission Brandt y répond-elle adéquatement, ou même répond-elle tout court?

Je ne suis évidemment pas un commentateur impartial. En tant que membre de la Commission, j'ai fait tellement d'efforts pour que notre rapport réponde au défi essentiel que je suis susceptible de crier victoire trop vite. Je laisse à d'autres le soin d'en juger. Une fois, au cours des travaux de la Commission, j'ai eu l'occasion de rappeler le merveilleux poème de James Leigh-Hunt sur Abou Ben Adhem. Il y est dit, vous vous en souviendrez, j'en suis certain: About dont le nom ne figurait pas dans la liste de ceux qui aimaient le Seigneur, demanda à figurer au moins parmi ceux qui aimaient leur prochain. C'est ainsi que Ben Adhem fut le premier à être inscrit sur la liste de ceux «que le Seigneur avait béni de son amour». Une partie de nos travaux n'étaient pas sans rapport avec cela. En effet, nous ne pouvions pas tous nous incliner devant la même Vérité, mais ce fut notre devoir, et ce sera notre récompense, de rechercher tous notre commune humanité. Si cette insistence a aidé à ce que le rapport donne une orientation valable, d'autres diront peut-être un jour de nous, comme de Ben Adhem: «Que sa tribu se multiplie»!

Mais la Société internationale pour le développement est en droit d'être cynique à l'égard des rapports et des plans d'action, et je ne dois pas me contenter de dire jusqu'à quel point nos intentions étaient bonnes. Il faut que je montre comment nous avons réussi à les concrétiser.

The Commission was about development issues—not the state of the world economy. At the beginning of the eighties it was both simplistic and facile to think that the progress of the poor depended on the prosperity of the rich. But it did not take us long to recognize that development issues could not be divorced from the major issues facing the world economy. Thus the Report acknowledges that: “The poor will not make progress in a world economy characterized by uncertainty, disorder and low rates of growth”: but it recognizes that “It was equally true that the rich cannot prosper without progress by the poor” (p. 270). “It will not be possible”, asserts the Report, “for any nation or group of nations to save itself either by dominion over others or by isolation from them. On the contrary, real progress will only be made nationally if it can be assured globally” (p. 268). The Report’s conceptual framework is “mutual interest in change”: the joint interests of rich and poor countries in the kind of changes, and they are fundamental changes, that we recommend in the world economy.

The moral imperative for development is not lost, is not abandoned, certainly is not rejected; but there is less in the Report than in earlier work on North/South issues of the “Sunday virtues” of generosity and charity. There is a good deal more of human solidarity and of international social justice, and there is much about “What’s in it for both the North and South”. The humanistic urge to help the weak must, of course, always be one of the mainsprings of human action, and we must not cease to recall the international community to the moral imperative for development. But there is little doubt, we felt, that the eighties will witness a movement away from a preoccupation with aid and altruism. There will be a transition, to be sure, and a need for aid. There will be a period during which the poorest countries and the poorest within the poorer countries, will need assistance of the traditional kind. But, increasingly, what we must be doing through international co-operation in the eighties is enabling the world’s poor to earn. Not welfare, but work; not handouts, but jobs. Just as developed societies recognized that the answer to the problems of poverty within them was not soup kitchens and charity, but more employment and greater social justice; so now the world society must apply the same concepts to the challenge of global poverty and the tensions it creates.

Essentially, what the Report is urging is a new perspective of the world as a community of nations; a movement away from previous conceptions, lingering conceptions; of an adversary international system in which the interests of nations are seen as being served mainly in opposition to the interests of others—with “sovereignty” more often a sword than a shield, but in either form an unwieldy encumbrance in our interdependent world. “We are looking”, the Report says, “for a world based less on power and status, more on justice and contract; less discretionary, more governed by fair and open rules” (p. 65).

And we have not just espoused the concept of mutual interest in an abstract way—still less of mutual interest in the status quo; the very premises of the Report would require us to reject that. Nor do we suggest naively that mutual interest in

La Commission était chargée d’examiner les questions de développement, et non l’état de l’économie mondiale. Au début des années 80, il était simple et facile de penser que le progrès des pauvres dépendait de la prospérité des riches. Mais nous avons vite reconnu que les questions de développement ne pouvaient être dissociées des grandes questions auxquelles fait face l’économie mondiale. Le rapport reconnaît donc non seulement que les pauvres ne feront pas de progrès dans une économie mondiale caractérisée par l’incertitude, le désordre et les faibles taux de croissance, mais aussi que les riches ne peuvent prospérer sans le progrès des pauvres. Il dit aussi qu’il sera impossible à n’importe quel pays ou groupe de pays de s’en tirer en dominant les autres ou en s’en isolant; au contraire, de réels progrès ne seront accomplis au niveau national que s’ils peuvent être assurés globalement. Le cadre conceptuel du rapport est l’intérêt mutuel dans le changement, c’est-à-dire l’intérêt des pays riches et des pays pauvres dans les changements fondamentaux que nous recommandons d’apporter à l’économie mondiale.

Nous n’avons pas oublié ou abandonné, et certainement pas rejeté, notre impératif moral face au développement. Mais le rapport, en comparaison de travaux antérieurs sur les questions Nord-Sud, parle moins des «vertus du dimanche» que sont la générosité et la charité. Il traite beaucoup plus de solidarité humaine et de justice sociale internationale, et analyse ce qu’il en est tant pour le Nord que pour le Sud. L’inclination à aider les faibles doit évidemment toujours être l’un des principaux ressorts de l’action humaine, et nous ne devons pas cesser de rappeler à la communauté internationale son impératif moral face au développement. A notre avis, il est peu probable que nous assistions dans les années 80 à un mouvement de désintéressement face à l’aide et au dévouement. Il y aura une transition, certes, et un besoin d’aide. Il y aura une période pendant laquelle les pays pauvres et les pays les plus pauvres parmi les pauvres auront besoin d’une aide de type traditionnel. Mais de plus en plus, nous devons dans les années 80 faire en sorte que la coopération internationale permette aux pauvres de gagner eux-mêmes non pas de l’assistance sociale, mais du travail. Tout comme les sociétés industrialisées ont compris que la solution à leur problème de pauvreté ne consistait pas à distribuer de la soupe ni à faire la charité, mais à créer des emplois et une plus grande justice sociale; la société mondiale doit appliquer ces concepts au défi de la pauvreté globale et des tensions qu’elle engendre.

Essentiellement, le rapport recommande une nouvelle perspective du monde en tant que communauté de nations; il s’agit de s’éloigner des anciennes conceptions qui subsistent encore; d’un système d’antagonismes internationaux au sein duquel les intérêts de certaines nations sont conçus comme étant surtout desservis, au détriment des autres, la «souveraineté» constituant plus souvent une épée plutôt qu’un bouclier, tout en étant dans les deux cas un facteur gênant dans un monde interdépendant. Selon le rapport, le monde que nous recherchons doit être fondé moins sur la puissance et le prestige que sur la justice et l’équité; il doit être moins discrétionnaire et plus assujéti à des règles justes et franches (p. 65).

Nous n’avons pas adopté le principe des intérêts mutuels de façon abstraite, pas plus qu’en maintenant le statu quo; les prémisses mêmes du rapport exigent que nous rejetions cela. Nous n’estimons pas non plus, de façon naïve, que l’intérêt

the changes we recommend is always identical, or equal, or accrues in all cases in the short term. The notion of strict reciprocity does not form part of our concept of mutual interest "If inequity is to be redressed the gains cannot be equal" (p. 66); but this is not the same as saying that there cannot be gains all around, particularly as we move beyond piecemeal treatment of North/South issues to the programme of reform and restructuring as a whole that the Report puts forward. These basic perspectives of the Commission are, I think, important to an understanding of the Report's responses to the challenge of the 80s. An explanation for the thrust of our Report should not be sought only in the process of compromise. The recognition of a mutuality of interest in change led to a quantum leap in the thinking of Commissioners.

Understandably, we could not avoid touching on the issue of disarmament. It is a subject that deserves a Commission all to itself; but it was impossible to produce a report on development without drawing attention to the massive contradiction between military expenditure of some 450 billion dollars a year compared with Official Development Assistance of some 20 billion dollars. And we have done so (Chapter 7, pp. 117-25). The Report seeks to make the case for disarmament, and for a transfer of resources from the armaments industry to the cause of development. But it is not a report about disarmament critical as that issue is to prospects of human survival.

We also had something to say on the international institutional system. We did not have a roving commission to enquire into the functioning of the United Nations system and it would have been quite wrong for us to have attempted such an enquiry. Equally, however, it was not possible to talk about the North/South dialogue, about advancing development through multilateral negotiation without touching on the institutional question.

Our starting point was, of course, support for the United Nations as an indispensable force for peace and development; but we were convinced that it needed strengthening if it was to be fully effective. We were troubled by a number of matters bearing on its functioning: at the very large number of international meetings—about 6,000 every year in New York and Geneva and about a million pages of connected documentation; at the risk for international co-operation in the fact that without a political basis for consensus on the major issues that concern these meetings there can be only ritual discussion and resolutions without obligation for subsequent action; at a situation in which the language of international resolutions has become inbred, specialized, imprecise and coded; at a group system in which the process of reconciling differences within groups often leads to extreme positions driving our moderate ones and maximum demands eliciting minimum offers. We question whether the existing negotiating machinery serves to facilitate development or the emergence of the political will that is necessary for major decisions; whether a negotiating format can be devised which is more functional, while fully respecting the concerns of the developing countries for maintaining their solidarity.

mutuel dans le changement, que nous recommandons, soit toujours identique ou égal, ni qu'il nous réviennne à brève échéance et dans tous les cas. La notion de stricte réciprocité échappe à notre concept d'intérêt mutuel car, «s'il faut réparer les inéquités, les gains ne peuvent être les mêmes pour tous (p. 66); mais cela ne revient pas à dire qu'il ne peut y avoir d'avantages pour tous, surtout si nous dépassons les solutions fragmentaires des problèmes Nord-Sud pour envisager le programme de réforme et de restructuration générale que recommande le rapport. Ces perspectives fondamentales de la Commission me paraissent importantes pour comprendre les solutions proposées dans le Rapport en vue de relever le défi des années 80. Il ne faut pas chercher à expliquer l'orientation de notre Rapport par le processus du compromis. La reconnaissance de la réciprocité de l'intérêt dans le changement constitue une révolution copernicienne dans la façon de penser des commissaires.

Évidemment nous n'avons pu éviter d'aborder la question du désarmement, qui mérite à elle seule d'être étudiée par une Commission; mais il a été impossible de rédiger un Rapport sur le développement sans souligner l'énorme contradiction qui existe entre un budget militaire de quelque \$450 milliards par an et une aide officielle au développement d'environ \$20 milliards. Et c'est ce que nous avons fait (Chapitre 7 pp. 117-25). Le Rapport cherche à établir les mérites du désarmement et d'un transfert des ressources de l'industrie des armements à la cause du développement. Cependant, il ne s'agit pas d'un document sur le désarmement, malgré l'importance critique de cette question par rapport aux perspectives de survie de l'humanité.

Nous avions aussi des choses à dire sur le système des institutions internationales. Nous n'avions pas toute liberté de manœuvre pour examiner le fonctionnement du système des Nations unies, et il aurait été tout à fait mal venu de notre part de procéder à un tel examen. Cependant, il eût été impossible de parler du dialogue Nord-Sud, ou de recommander que le développement se fasse grâce à des négociations multilatérales sans aborder la question des institutions.

Au départ, nous avons évidemment appuyé les Nations Unies comme force indispensable de paix et de développement; mais nous étions convaincus que pour être tout à fait efficace, cet organisme avait besoin d'être renforcé. Nous avons éprouvé de vives inquiétudes à propos d'un certain nombre de questions en rapport avec son fonctionnement dont notamment: la prolifération des réunions internationales, environ 6,000 se tenant chaque année à New York et à Genève, et donnant lieu à environ un million de pages de documentation; les dangers qui guettent la coopération internationale, étant donné que sans un fondement politique susceptible de rallier les opinions à propos des principales questions débattues lors de ces réunions, il ne pouvait y avoir que des discussions rituelles et des résolutions sans obligation d'action ultérieure; la situation dans laquelle le vocabulaire des résolutions internationales est devenu à la longue sclérosé, spécialisé, imprécis et codifié; le système de groupes dans lequel la conciliation des différends entraîne souvent des positions extrêmes qui excluent les points de vue modérés, et où les exigences maximales amènent des offres minimales. Nous nous sommes demandé si le mécanisme actuel des négociations permet de dégager ou de voir émerger une volonté politique qui est nécessaire à la prise de décisions;

Conscious that the dangers from a foundering of the human dialogue are immense, we call for a major effort to avert it; for greater experimentation with the committee system for innovation and the exploration of new techniques of dialogue. And we call for greater public education, particularly in the North, so that the ordinary citizens, especially the younger generation, understand the implications for themselves of global interdependence and identify with international organizations that are meant to manage it (pp. 258-260).

Commissioners from the South were particularly anxious that the Report should not be silent on the obligations of the developing world itself—on those things that the Third World must do itself in relation to development. We have tried to do so with frankness in the Chapter entitled "The Task of the South" (pp. 126-140). We emphasize the general point that national efforts, the domestic obligations that fall on the developing countries themselves, must not be seen in any sense as a precondition for reform of the global system; but that they are valid and essential in their own right and must be undertaken and discharged by the developing countries. We recognize, of course, the great variety of conditions, of situations, of economic systems, indeed of the economic philosophies, in the different countries of the developing world. Overall, however, we express the belief that: "In the vast majority of developing countries much more could be done to achieve equitable development" (p. 128). We hope that that conclusion will receive serious attention in the centres of decision-making in the Third World itself.

While acknowledging the variations that exist in the different countries and regions of the Third World, we have talked about priorities for agriculture, for land reform, for much greater assistance to the informal sector, for spreading social services more equitably particularly between urban and rural areas, for arresting what we fear is a decline in the importance being attached to planning, and for much greater emphasis on efficient management. And we have drawn attention to the fact that development in an ultimate sense must involve the full participation of the people. And we have called not only for domestic reforms but also for greatly enhanced economic co-operation between developing countries. Once again, mere solidarity is not enough unless erected into the structures of economic co-operation, and even integration, regionally, inter-regionally and—both for ECDC and for negotiations with the North—organisationally.

Our terms of reference required us to keep the need for a new international economic order at the centre of our concerns. On this, and in the context of the totality of its recommendations, the Report observes that: "The present world economic and political environment only adds urgency to this task. We are convinced that the world community will have to be bold and imaginative in shaping that new order and

s'il est possible de concevoir un système de négociations qui soit plus fonctionnel tout en respectant pleinement les préoccupations des pays en développement qui cherchent à maintenir leur solidarité.

Conscients des dangers immenses que présente un échec du dialogue entre les peuples, nous demandons qu'un effort exceptionnel soit déployé pour l'éviter; qu'on ait de plus en plus recours au système des comités afin d'innover et d'explorer de nouvelles techniques de dialogue. Nous demandons également une éducation accrue du public, notamment dans le Nord, afin que les citoyens ordinaires et surtout les plus jeunes générations saisissent la portée de l'interdépendance globale et s'identifient avec les organisations internationales créées pour en assurer la gestion (p. 258-260).

Les commissaires du Sud ont particulièrement tenu à ce que le Rapport ne passe pas sous silence les obligations des pays en développement, ni ce que le Tiers Monde doit faire de son côté à propos du développement. C'est ce que nous avons essayé de faire sans détour dans le chapitre intitulé «Les Obligations du Sud» (p. 126-140). Nous avons souligné que les efforts et les obligations qui incombent à l'échelle nationale aux pays en développement ne doivent pas être considérés de quelque façon que ce soit comme une condition préalable à une réforme du système global; mais qu'elles sont valides et essentielles et qu'ils doivent être déployés et assumés par les pays en développement. Naturellement, nous n'ignorons pas qu'il existe tout un éventail de conditions, de situations, de systèmes économiques, voire de philosophies économiques dans les différents pays en développement. Cependant, dans l'ensemble, nous nous disons convaincus que dans la vaste majorité des pays en développement, on pourrait faire beaucoup plus pour réaliser un développement équitable (p. 128). Nous espérons que cette conclusion sera sérieusement accueillie au Tiers Monde, dans les sphères de prise de décisions.

Tout en reconnaissant les diversités qui existent dans les différents pays et dans les différentes régions du Tiers monde, nous avons parlé des priorités à accorder à l'agriculture, aux réformes agraires, à une plus grande aide au secteur informel, à une distribution plus équitable des services sociaux, surtout entre les régions urbaines et rurales; nous avons recommandé de mettre un terme à ce qui nous paraît constituer un relâchement mal venu de la planification pour préconiser une gestion beaucoup plus efficace. Nous avons souligné aussi le fait qu'en définitive, le développement doit faire intervenir la participation de tous les citoyens. Nous avons aussi demandé non seulement des réformes locales mais de plus une coopération économique beaucoup plus grande entre les pays en développement. Encore une fois, la solidarité n'est pas valable en soi, il faut l'intégrer aux structures de coopération et d'intégration économique régionale, interrégionale et sur le plan de l'organisation pour ce qui est de la coopération économique entre les pays en développement, ainsi que des négociations avec le Nord.

Notre mandat nous a forcé à nous préoccuper plus particulièrement de la nécessité du nouvel ordre économique international. A ce propos, et par rapport à l'ensemble de ses recommandations, le Rapport souligne ceci: «La conjoncture mondiale économique et politique actuelle ne fait qu'ajouter à l'urgence de cette tâche. Nous sommes convaincus que la communauté mondiale devra faire preuve de créativité et

will have to be realistic in its endeavours." The summary of recommendations, which is brought together at the end of the Report, represents the roads we propose towards the new order. But we had to respond to the obvious question: If all these were the recommendations that should together constitute the goals of the world community, what can we do and where should we start in the 80s and carry through into the 90s? The Commission's answer is the 'Programme of Priorities': the agenda of reforms that we recommend for negotiation in the decades ahead. I cannot recapitulate them here; let me merely highlight their essentials:

- And end to mass hunger and malnutrition through major international programmes for helping the food-importing developing countries, particularly the low-income, to meet their food requirements.
- The strengthening of earnings from commodities through enabling developing countries to process more of their raw materials locally and to participate in their international marketing, transport and distribution.
- Rolling back protectionism, particularly against Third World imports and promoting the required restructuring in industrialised countries by anticipatory and positive adjustment policies and the limited use of safeguard measures. Both adjustment policies and safeguard measures being subject to international consultation and surveillance.
- A better international investment regime promoting stable relationships between transnational enterprises and developing countries under international codes of conduct and agreed national legislation including arrangements governing the sharing of technology and the control of restrictive business practices.
- Reform of the international monetary system to establish more stable exchange rates, greater symmetry in the burden of adjustment to balance of payment deficits and surpluses and an orderly expansion of international liquidity—a key element being to make SDRs the world's principal reserve asset: their issuing geared solely to the agreed need for liquidity but their distribution related to the financial needs for development.
- More adequate levels of IMF financing, longer periods of adjustment and greater sensitivity in conditionality to the domestic, social and political objectives of developing countries.
- A new approach to development finance with a transfer of funds at a level of more than double the current \$20 billion of annual ODA together with additional substantial lending on market terms but with important new characteristics such as:

d'imagination pour concevoir ce nouvel Ordre et qu'elle devra se montrer réaliste dans ses efforts.» Le résumé des recommandations, présenté à la fin du Rapport indique les voies qui nous semblent mener vers le nouvel ordre. Mais il nous fallait répondre à la question évidente: si toutes ces recommandations devraient constituer l'ensemble des objectifs de la communauté mondiale, que pouvons-nous faire, par où pouvons-nous commencer dans les années 80, et comment poursuivre dans la décennie suivante? La réponse de la Commission est le Programme des priorités, ce calendrier de réformes dont nous recommandons la négociation dans les décennies à venir. Ne pouvant pas les récapituler ici, j'en présenterai les aspects essentiels:

- Mettre un terme à la famine et à la malnutrition massive grâce à de grands programmes internationaux afin d'aider les pays en développement importateurs d'aliments, et notamment les plus touchés, à répondre à leurs besoins alimentaires.
- Affermir les revenus tirés des produits de base, en permettant aux pays en développement à traiter sur place une plus grande partie de leurs matières premières, tout en participant à leur commercialisation, à leur transport et à leur distribution.
- Atténuer les mesures de protectionisme, notamment en ce qui concerne les importations du Tiers monde et promouvoir les nouvelles structures qui s'imposent dans les pays industrialisés pour adopter des politiques de rajustements novatrices et concrètes qui limitent l'usage des mesures de garantie. Ces politiques et ces mesures devront être assujetties à des consultations et à un contrôle internationaux.
- Améliorer le régime international d'investissements et encourager des relations plus stables entre les entreprises transnationales et les pays en développement grâce à des codes d'éthique internationaux et à des lois nationales convenues, comprenant des accords régissant la répartition de la technologie et le contrôle d'usages commerciaux restrictifs.
- Réformer le système monétaire international pour créer des taux de change plus stables, une plus juste répartition du fardeau du rajustement pour équilibrer le paiement des déficits et des excédents et pour assurer une expansion régulière des liquidités internationales, l'élément essentiel étant de faire des Droits de Tirage Spéciaux le principal élément de réserves du monde: leur émission ne se faisant que pour assurer les besoins convenus de liquidités, mais leur distribution étant liée aux besoins financiers qu'impose le développement.
- Améliorer les niveaux de financement du FMI, avec de plus longues périodes de rajustement en étant plus réceptif aux conditions et objectifs nationaux, sociaux et politiques des pays en développement.
- Aborder le financement du développement selon une nouvelle orientation le transfert des fonds atteignant un niveau plus que double que les \$20 milliards annuels actuellement prévus à l'ODA, ainsi que des prêts supplémentaires substantiels aux conditions du marché, avec d'importantes nouvelles caractéristiques:

Greater universality of contribution with all countries West and East and South (excepting the poorest countries) contributing on a sliding scale related to national income; with the rich countries committed to a definite timetable for reaching the target of 0.7 per cent of GNP as aid by 1985 and advancing toward one per cent before the year 2000;

More funds raised from automatic sources: the beginnings of a system of international taxation through levies on agreed bases such as international trade and revenues from the global commons; the system of universal and automatic contributions being a first step towards co-management of the world economy;

A further increase in the lending capacity of the World Bank through changing its ratio of borrowing to capital from 1:1 to 2:1 and with a higher proportion of its financing of development channelled through regional development banks;

Rectification of the major gap which exists in financing from the international financial institutions namely, the almost total lack of programme lending, through a new world development fund based on broader sharing in decision-making and able to attract a more universal membership. Major international financing of mineral and energy exploration—as a global responsibility—preferably through a new facility;

A system of international guarantees and co-financing designed to strengthen and enlarge the capacity of the commercial banking system to lend for development; and special measures to facilitate the recycling process through the intermediation of multilateral institutions.

—A better sharing of the power and decision-making within monetary and financial institutions, such as the World Bank and the IMF, through a revision of voting structures and other ways.

The Commission acknowledges that it will be a long and a difficult journey along these many pathways; but we are equally unanimous that it is a journey that must begin now.

But as we came to the end of our work, the Commission was gravely impressed with the fact that we could not leave the matter there—that the world could not really wait, that developing countries in particular could not wait, for longer-term measures of reform to take effect before embarking on an immediate programme of action over the next five years to avert what we saw as danger bordering on catastrophe. We have put forward recommendations, therefore, for an emergency programme of action over the period 1980-85. The Programme of Priorities was itself a selective narrowing down of a total of some ninety-four recommendations to a manageable agenda for the next two decades. The elements of the emergency programme that we put forward are four.

—A large-scale transfer of resources to developing countries:

Plus grande universalité de contributions pour tous les pays de l'Ouest, de l'Est et du Sud, à l'exception des pays les plus pauvres, selon une échelle mobile en rapport avec leur revenu national, les pays riches s'engageant selon un échéancier fixé à atteindre le niveau cible de 0.7 p. 100 de leur PNB au titre de l'aide d'ici à 1985 et progressivement vers 1 p. 100 avant l'an 2000;

Davantage de fonds prélevés à des sources automatiques: amorce d'un système international d'imposition grâce à des prélèvements sur des bases convenus, comme le commerce et les revenus internationaux tirés des communes globales; système de contribution universelle et automatique, constituant une première étape vers la cogestion de l'économie mondiale;

Nouvel accroissement de la capacité de prêts de la Banque mondiale, en changeant le rapport entre les emprunts et le capital, de 1.1 à 2.1 en haussant la proportion du financement du développement qui se ferait par le biais de banques régionales de développement;

Éliminer la grave lacune qui existe en matière de financement provenant des institutions financières internationales, à savoir l'absence presque complète de programmes de prêts, en créant un nouveau fonds d'aide au développement mondial caractérisé par une plus grande démocratisation du processus décisionnel et une participation plus universelle. Participation des principales institutions internationales de financement en matière de prospection minérale et énergétique (une responsabilité mondiale), de préférence par la création d'un nouveau système.

Création d'un système de garanties internationales et de financement conjoint visant à renforcer et à étendre la capacité du système bancaire commercial à prêter à des fins de développement; création de mesures spéciales visant à faciliter l'application du processus de recyclage par l'intermédiaire d'institutions multilatérales.

—Distribution plus équitable des pouvoirs et du processus décisionnel au sein des institutions monétaires et financières, notamment la Banque mondiale et le FMI, entre autres par la révision du mode de scrutin.

La Commission reconnaît qu'il faudra compter beaucoup de temps et surmonter beaucoup d'obstacles avant d'arriver à des telles solutions, mais nous reconnaissons tous la nécessité de nous mettre au travail sans délai.

A la fin de ses travaux la Commission est arrivée à la conclusion que nous ne pouvons tolérer plus longtemps la situation actuelle, que le monde, et en particulier les pays en voie de développement, ne peuvent se contenter de mesures de réforme à long terme et qu'il faut immédiatement appliquer un programme d'action quinquennal pour éviter la catastrophe. La Commission a donc soumis des recommandations visant l'application d'un programme d'urgence couvrant la période 1980-1985. Le Programme des priorités comporte une sélection de quelque 94 recommandations initiales regroupées dans un calendrier d'exécution pratique englobant les deux prochaines décennies. Les éléments du programme d'urgence que nous avons élaborés sont au nombre de 4:

—Transfert à grande échelle des ressources vers les pays en voie de développement:

An international energy strategy:

A global food programme; and

A start on some major reforms in the international economic system particularly in the area of a more effective international monetary and financial system and improved conditions of trade for developing countries in commodities and manufactures.

I do not elaborate on the emergency programme here, but I hope that this Special Session of the North/South Round Table will pay attention to its essentials; for, in the view of the Commission, it represents the action that must be taken now if we are to avoid the major economic disasters, both in the area of development and beyond it, that threaten human society.

Current trends, we have shown, point to:

"A painful outlook for the poorer countries with no end to poverty and hunger; to continuing world stagnation combined with inflation; to international monetary disorders; to mounting debts and deficits; to protectionism; to major tensions between countries competing for energy, food and raw materials; to growing world population and more unemployment in North and South; to increasing threats to the environment through deforestation and desertification, overfishing and overgrazing; to the pollution of air and water; and, overshadowing everything else, to the menacing arms race."

And in nearly all these fields the situation has got worse since the Report was completed at the end of 1979.

Let me emphasize, however, as we state in the Report, that such an emergency programme is not a substitute for, nor must it be in any way inconsistent with, the longer-term programme of priority reforms that we recommend. Indeed, the very opposite. It must be wholly consistent with those longer-term structural changes and constitute a first step towards them.

And we envisage the emergency programme as an integrated whole. We do not believe that it is capable of being unpackaged and negotiated in a separate way. It does not signal, for example, separate negotiations on energy alone. But it ought to be possible, on an urgent basis, to negotiate a balanced programme along the lines of the emergency programme which we believe will provide some opportunity of saving the world from the crises that loom ahead. And it is in that context that I say my final words.

If the world community is to move effectively towards coping with the present emergency, the question arises how is the international institutional system to provide the impetus for emergency action? The Commission's conclusion is that we must make a start—at least in the context of the emergency programme—with the concept and the machinery of summitry. Mindful that real negotiations, ultimate negotiations, have to be conducted within the United Nations systems, we never-

—Stratégie énergétique internationale:

—Programme alimentaire mondial; et

—Ébauche de réformes importantes du système économique international, particulièrement en vue d'améliorer l'efficacité du système monétaire et financier international et les conditions commerciales dont bénéficient les pays en voie de développement au chapitre des biens et services et des produits manufacturés.

Je n'ai pas l'intention de m'arrêter davantage au programme d'urgence, mais j'espère que la session spéciale de la table ronde nord-sud se penchera sur ses éléments essentiels; de l'avis de la Commission, ce programme renferme des mesures qui doivent être appliquées dès maintenant si nous voulons éviter les graves désastres économiques qui menacent la société, tant en matière de développement que dans les autres domaines.

Comme on l'a vu, les tendances actuelles sont les suivantes:

«Perspectives peu réjouissantes pour les pays les plus pauvres, menacés par le risque de perpétuation de la pauvreté et de la faim; une stagnation mondiale soutenue combinée à l'inflation; des désordres monétaires internationaux; l'augmentation des dettes et des déficits; le recours au protectionnisme; de graves tensions entre les pays qui se font concurrence pour s'assurer des sources d'énergie, de la nourriture et de matières premières; l'augmentation de la population mondiale et l'aggravation du chômage au Nord et au Sud; menaces accrues à l'environnement à cause du déboisement et de la désertification, de l'exploitation excessive des pêcheries et des pâturages; pollution de l'air et de l'eau et, en toile de fond, la menace de la course aux armements.»

La situation s'est détériorée dans presque tous ces domaines depuis la rédaction du rapport en 1979.

J'aimerais néanmoins rappeler, comme le précise le rapport, qu'un tel programme d'urgence ne doit pas constituer un substitut au programme des réformes prioritaires à long terme que nous recommandons ni lui être incompatible de quelque façon. Au contraire, ce programme d'urgence doit être tout à fait compatible avec les changements structurels à long terme et constituer un premier pas en ce sens.

Le programme d'urgence nous apparaît comme un élément dans un tout. Nous ne croyons pas qu'il puisse être séparé et faire l'objet de négociations distinctes. Il ne pourrait y avoir, par exemple, de négociations séparées sur la seule question de l'énergie. Il devrait être possible, dans les plus brefs délais, de négocier un programme équilibré conforme aux lignes du programme d'urgence qui, croyons-nous, peut permettre de sauver le monde des crises qui le menacent. Je terminerai en traitant de cet aspect.

Si la communauté mondiale veut être en mesure de faire face à l'urgence de la situation actuelle, il faudra déterminer comment le système des institutions internationales pourra fournir l'impulsion nécessaire à l'application d'une solution d'urgence. La Commission est d'avis, du moins en ce qui a trait au programme d'urgence, qu'il faut commencer par se pencher sur la notion de rencontre au sommet et sur ses mécanismes d'application. Conscient que les négociations véri-

theless believe that if the world is to cope with crises of the dimensions we envisage, and is to give itself some chance of doing so along the lines we recommend, there ought to be convened as quickly as possible a summit meeting of some 20 to 25 of the world's leaders, to see whether they can develop the necessary political will to put behind negotiations which can then be conducted within the United Nations system—but, hopefully, with a better chance of success.

We came to this conclusion not without reluctance since we were all mindful of the difficulties; but in the context of our belief that "the 1980s could witness even greater catastrophes than the 1930s" (p. 47) we were fully convinced that: "It is not enough... to sit around tables talking, like characters in Chekhov plays about insoluble problems. We have to lift ourselves above the immediate constrictions, and offer the world a plan and a vision of hope, without which nothing substantial can be achieved."

Eighteen months ago, while the Commission was in the first year of its work, Geoffrey Barraclough wrote a two part article in the *New York Review* (October 26 and November 9, 1978) in which he reviewed four recent publications on the problems of development and the world economy—by Michael Harrington, Arthur Lewis, W. Howard Higgins and the US Council of Foreign Relations. He concluded it with these words:

"If we in the West are going to insist that we must have regular increases in our standard of living no matter who foots the bill, if we continue to rely, as we have relied in the last 30 years, on endless growth and endless consumption as a way out of our self-induced economic problems, disaster will strike us all, rich and poor alike..."

"That is why, contrary to appearances, the quest for a new international economic order is not dead..."

"Nevertheless, the choice facing us today is a choice between a NIEO and chaos indescribably worse than the world has ever experienced in the past... But we still have a slender chance that it will not culminate in irretrievable disaster. That is the central issue of our generation, as we march towards the limits of growth; and it transcends the question of rich and poor; for what is at stake is the survival of us all."

The Commission believed that its recommendations offer that 'slender chance' that the eighties do not 'culminate in irretrievable disaster'. That is why we have called the Report—"A Programme for Survival". But its recommendations offer more than mere survival. They offer pathways towards a new order—roads along which the world can travel towards a less unequal and more stable world society and, because of the North/South character of the Commission, they open up practicable and encouraging prospects of consensus in taking them. The report, we believed, holds out both a plan and a vision of hope.

tables et ultimes doivent avoir lieu au sein des Nations unies, nous croyons néanmoins que si le monde veut faire face aux graves crises que nous prédisons, selon les lignes de conduite recommandées, il faudra convoquer dans les plus brefs délais une rencontre au sommet des quelque 20 ou 25 leaders mondiaux afin de voir s'ils sont en mesure d'insuffler la volonté politique nécessaire à des négociations qui pourraient, le cas échéant, avoir lieu au sein des Nations unies avec plus de chances de succès.

Nous sommes arrivés à cette conclusion non sans quelques réticences, compte-tenu des difficultés dont nous étions tous conscients; mais étant donné que, comme nous le croyons, «les années 80 risquent de donner lieu à des catastrophes encore plus graves que celles des années 30» (p. 47) nous sommes tous convaincus qu'«il ne suffit pas... de s'asseoir à une table pour discuter, comme les personnages des pièces de Chekhov, de problèmes insolubles. Nous devons forcer l'impasse actuelle et offrir au monde un programme et une vision d'espoir sans lesquels rien de valable ne pourra être réalisé.»

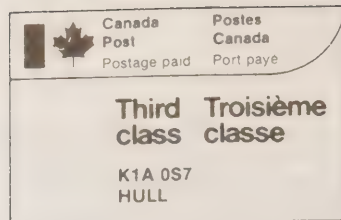
Il y a dix-huit mois, alors que la Commission était dans la première année de ses travaux, M. Geoffrey Barraclough a rédigé dans le *New York Review* (26 octobre et 9 novembre 1978) un article en deux volets dans lequel il analyse quatre études récentes concernant les problèmes du développement et de l'économie mondiale; ces œuvres ont été rédigées respectivement par Michael Harrington, Arthur Lewis, W. Howard Higgins et le *Us Council of Foreign Relations*. L'auteur conclut son article dans les termes suivants:

«Si les pays occidentaux continuent de poursuivre une amélioration constante de leur niveau de vie sans se soucier de ceux qui doivent payer la note; s'ils continuent, comme ils l'ont fait au cours des trente dernières années, d'entretenir un idéal de croissance illimitée et de consommation sans limite afin de résoudre des problèmes économiques qu'ils ont eux-mêmes provoqués, la catastrophe s'abattra sur tout le monde, riches et pauvres...»

«Aussi, contrairement aux apparences, la nécessité d'instaurer un nouvel ordre économique mondial n'est-elle pas désuète...»

«Nous avons maintenant le choix entre un nouvel ordre économique mondial et un chaos bien pire que ce que le monde a connu jusqu'à maintenant... il nous reste encore une mince chance de ne pas provoquer un désastre irréparable. Voilà le problème crucial qui se pose à notre génération, à un moment où nous atteignons les limites de la croissance; ce problème transcende la question de la richesse et de la pauvreté puisqu'il met en jeu notre survie à tous.»

La Commission estime que ces recommandations offrent cette «chance minime» qui permettra aux années 80 de ne pas «culminer en un désastre irréparable». C'est la raison pour laquelle nous avons intitulé notre rapport: «Un programme de survie». Mais ces recommandations offrent plus qu'une simple survie. Elles montrent la voie à un nouvel ordre, voie qui permettra à la communauté internationale de s'orienter vers une société moins inégale et plus stable, et en raison du caractère Nord-Sud de la Commission, elles permettront peut-être d'arriver à un consensus. A notre avis, le rapport constitue à la fois un projet et une lueur d'espoir.



*If undelivered, return COVER ONLY to
Canadian Government Printing Office,
Supply and Services Canada,
45 Sacre-Coeur Boulevard,
Hull, Quebec, Canada, K1A 0S7*

*En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à
Imprimerie du gouvernement canadien,
Approvisionnement et Services Canada,
45, boulevard Sacre-Coeur,
Hull, Quebec, Canada, K1A 0S7*

WITNESS—TÉMOIN

His Excellency Shridath S. Ramphal, Commonwealth Secretary General.

Son Excellence Shridath S. Ramphal, secrétaire général du Commonwealth.

7
HOUSE OF COMMONS

Issue No. 22

Friday, October 31, 1980

Chairman: Mr. Herb Breau

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule n° 22

Le vendredi 31 octobre 1980

Président: M. Herb Breau

*Minutes of Proceedings and Evidence
of the Special Committee on*

North-South Relations

*Procès-verbaux et témoignages
du Comité spécial des*

Relations Nord-Sud

RESPECTING:

Relations between developed
and developing countries

CONCERNANT:

Les relations entre pays développés
et pays en voie de développement

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)

DEPOSITORY LIBRARY MATERIAL

First Session of the
Thirty-second Parliament, 1980

Première session de la
trente-deuxième législature, 1980

SPECIAL COMMITTEE ON
NORTH-SOUTH RELATIONS

Chairman: Mr. Herb Breau
Vice-Chairman: Mr. Douglas Roche

Messrs.

Dupras
Fretz

Frith

COMITÉ SPÉCIAL DES
RELATIONS NORD-SUD

Président: M. Herb Breau
Vice-président: M. Douglas Roche

Messieurs

Ogle

Schroder

(Quorum 4)

Le greffier du Comité

Nora S. Lever

Clerk of the Committee

MINUTES OF PROCEEDINGS

FRIDAY, OCTOBER 31, 1980
(39)

[Text]

The Special Committee on North-South Relations met at 10:05 o'clock a.m. this day, the Chairman, Mr. Herb Breau, presiding.

Members of the Committee present: Messrs. Breau, Fretz, Frith and Schroder.

In attendance: Mr. Robert Miller, Research Adviser.

Witnesses: From La Centrale des Syndicats démocratiques (CSD): Mr. Paul-Émile Dalpé, President; Mr. Laurent Rivard, Vice-President of La Fédération nationale des travailleurs du vêtement; Mr. Gilles Lafontaine, Executive member of "La Fédération nationale des travailleurs du vêtement. *From La Fédération canadienne des travailleurs du textile:* Mr. Armand Gagnon, President; Mr. Arthur Delage, Executive member.

The Committee resumed consideration of its Order of Reference dated Friday, May 23, 1980 relating to relations between the developed and developing countries. (*See Minutes of Proceedings, Wednesday, June 25, 1980, Issue No. 1.*)

Mr. Dalpé made a statement and answered questions.

It was agreed,—That reasonable travel and living expenses be paid to advisers when necessary to meet as part of the Advisory Group with the Special Committee on North-South Relations.

At 11:00 o'clock a.m. the Committee adjourned to the call of the Chair.

PROCÈS-VERBAL

LE VENDREDI 31 OCTOBRE 1980
(39)

[Traduction]

Le Comité spécial sur les relations Nord-Sud se réunit aujourd'hui à 10 h 05 sous la présidence de M. Herb Breau (président).

Membres du Comité présents: MM. Breau, Fretz, Frith et Schroder.

Aussi présent: M. Robert Miller, conseiller en recherche.

Témoins: De la Centrale des syndicats démocratiques (CSD): M. Paul-Émile Dalpé, président; M. Laurent Rivard, vice-président de la Fédération nationale des travailleurs du vêtement; M. Gilles Lafontaine, membre exécutif de la Fédération nationale des travailleurs du vêtement. *De la Fédération canadienne des travailleurs du textile:* M. Armand Gagnon, président; M. Arthur Delage, membre exécutif.

Le Comité reprend l'étude de son ordre de renvoi du vendredi 23 mai 1980, portant sur les relations entre pays développés et pays en voie de développement. (*Voir procès-verbal du mercredi 25 juin 1980, Fascicule n° 1.*)

M. Dalpé fait une déclaration et répond aux questions.

Il est convenu,—Que des frais raisonnables de déplacement et de séjour soient versés aux conseillers, lorsqu'il y a lieu, lorsqu'ils se réuniront à titre de membres du groupe consultatif, avec le Comité spécial des relations Nord-Sud.

A 11 heures, le Comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation du président.

Le greffier du Comité

Nora S. Lever

Clerk of the Committee

TÉMOIGNAGES

(Enregistrement électronique)

Le vendredi 31 octobre 1980

[Text]

Le président: A l'ordre, s'il vous plaît. Nous continuons ce matin notre étude du mandat que nous avons reçu de la Chambre des communes d'étudier les relations entre pays développés et pays en voie de développement. Nous sommes heureux d'avoir avec nous ce matin la Centrale des Syndicats démocratiques représentée tout d'abord par son président, M. Paul-Émile Dalpé, qui nous exposera ses vues tout à l'heure. Peut-être M. Dalpé pourrait-il nous présenter les gens qui sont avec lui. J'aimerais vous demander si vous avez des remarques à faire au début. Si vous avez un document préparé, il n'est pas nécessaire de tout le lire pour qu'il soit dans le compte rendu parce qu'on a une procédure selon laquelle on peut annexer votre rapport ou votre mémoire au compte rendu; votre rapport sera alors distribué avec notre proces-verbal. Alors, vous pouvez nous en faire tout simplement un sommaire pour qu'on passe à la discussion parce que pour nous, le plus important, c'est de vous poser des questions. Ce matin, la Chambre des communes siège à 11 h; on aimerait pouvoir s'y rendre bientôt parce qu'il est possible que ce soit une journée importante à la Chambre des communes.

Monsieur Dalpé, vous avez la parole.

• 1010

M. Paul-Émile Dalpé (président, Centrale des Syndicats démocratiques): Monsieur le président, membres du Comité, il me fait plaisir, à votre invitation, de vous présenter les gens qui m'accompagnent. Il s'agit à ma droite du président de la Fédération canadienne des travailleurs du textile, M. Armand Gagnon, et, à sa droite également, d'un autre membre de l'exécutif de cette même Fédération, M. Arthur Delage, qui est président du syndicat de la Goodyear à Saint-Hyacinthe. À ma gauche, j'ai des représentants de la Fédération nationale des travailleurs du vêtement, M. Laurent Rivard qui est également président du syndicat de la Rubin Brothers à Victoriaville et M. Gilles Lafontaine qui est membre de l'exécutif de cette même Fédération et également membre de l'exécutif du syndicat de la Rubin Brothers à Victoriaville. Quant à votre demande au sujet d'un document, je vous dis immédiatement, comme j'en avais informé le greffier du Comité, que nous ne présentons pas de document. Le délai qui nous a été imparti était réellement trop court pour nous permettre de préparer quelque chose.

Le président: Cela ne cause pas de problème. Je pensais que peut-être vous aviez quelque chose.

M. Dalpé: Non, nous n'en avons pas. D'ailleurs, le sujet sur lequel nous entendons échanger avec vous en est un dont nous discutons depuis 1972 et parfois de façon passablement féroce. Il s'agit pour nous, à toutes fins pratiques, de rappeler à votre Comité qu'il a le mandat très lourd, selon ce que nous savons, d'étudier toutes sortes de problèmes, en particulier les relations Nord-Sud où le protectionnisme, particulièrement, est mis en cause.

Or, nous savons déjà qu'un rapport a été rendu public au cours de l'été, en juillet si je me souviens bien, rapport dans

EVIDENCE

(Recorded by Electronic Apparatus)

Friday, October 31, 1980

[Translation]

The Chairman: Order, please. We will resume consideration of the terms of reference we have received from the House of Commons to examine relations between developed and developing countries. We are happy to have with us this morning witnesses from the Centrale des Syndicats démocratiques, represented by its President, Mr. Paul-Émile Dalpé, who will no doubt have a statement to make. Perhaps Mr. Dalpé could introduce the people who are with him. I would first like to know whether you have an opening statement to make. If you have a prepared brief, you do not have to read it into the record, because it will be appended to today's proceedings. You might just summarize it, so we can move on to questions and discussion. The House of Commons sits at 11.00 o'clock this morning and we would like to be there, because there may be important business to deal with.

I will now turn the floor over to Mr. Dalpé.

Mr. Paul-Émile Dalpé (President, Centrale des Syndicats démocratiques): Mr. Chairman, members of the committee, I will be pleased to introduce the people who are with me. On my right is Mr. Armand Gagnon, President of the Canadian Federation of Textile Workers, and on his right, Mr. Arthur Delage, who is president of the union at Goodyear, Saint-Hyacinthe and a member of the Federation's executive. On my left a representative of the National Federation of Clothing Workers, Mr. Laurent Rivard, who is also president of the union at Rubin Brothers in Victoriaville and Mr. Gilles Lafontaine, member of the Federation's executive and of the executive of the union of Rubin Brothers in Victoriaville. As I told the clerk of the committee, we have no brief to table. We did not really have time to prepare anything.

The Chairman: No problem. I thought you might have something to table.

Mr. Dalpé: No. The subject we are dealing with today has been under discussion since 1972 and the debate has occasionally been quite heated. We would like to remind the committee of the importance of its mandate, which is to examine all sorts of problems, and in particular North-South relations, where protectionism comes into play.

We know that a report was published in July of this year which claimed, among other things, that current government

[Texte]

lequel on disait, entre autres, que la politique actuelle du gouvernement quant à la protection des secteurs du textile, du vêtement, de la chaussure, etc., coûtait aux citoyens canadiens, aux familles canadiennes, environ \$100 par année par personne. Il s'agit là d'un énoncé qui vient peut-être d'un bureau de recherche très sérieux et qui est rempli de considérations hautement mathématiques avec lesquelles nous n'avons pas l'intention de jouer. Je pense qu'il y a des experts de l'autre côté de la clôture qui ont cherché à répondre à différentes reprises. Cela a été le cas, par exemple, de la Dominion Textile Inc. par l'entremise de M. Bell, son président; cela a été le cas également de Dupont par l'entremise de son économiste en chef. Je pense qu'il y a là les réponses académiques que vous pourriez chercher, vis-à-vis du rapport présenté au cours de juillet.

Je vais tenter d'être aussi bref que possible, étant donné que vous disposez de peu de temps, pour que nous puissions échanger sur un aspect particulier de ce problème, soit l'aspect social. Je voudrais vous dire au tout départ, messieurs les membres du Comité, que pour les centrales syndicales, et particulièrement la nôtre, (c'est une constante chez nous, nous l'avons toujours dit, nous continuons de le répéter,) il n'est pas question de mettre un terme aux importations de biens en provenance des autres pays. Nous n'avons jamais eu cela comme philosophie et nous n'avons pas l'intention non plus de la développer. Par conséquent, si nous parlons d'une forme de protection pour les secteurs industriels qui sont en cause, c'est qu'il y a là une nécessité absolument flagrante et évidente. C'est pour la bonne et simple raison que personne, malgré toutes les belles images qu'on peut nous fournir, malgré les projections qu'on peut nous annoncer, n'a été en mesure de démontrer jusqu'ici que les emplois qui seraient sacrifiés pourraient être remplacés presque du jour au lendemain par autre chose. Personne n'a démontré cela. Par conséquent, tant et aussi longtemps que le débat va rester au niveau académique, il faudra, à notre avis, que les autorités gouvernementales interviennent et maintiennent une forme de protection à l'en-droit des emplois dans ces industries-là.

• 1015

Je pense que je ne vous apprends rien en répétant, entre autres, qu'il y en a au-delà de 200,000 au pays. Soixante pour cent de ceux-là sont situés au Québec. Des fermetures, malheureusement, il y en a trop. Si l'on tient compte de la qualité des travailleurs qu'il y a dans ces milieux-là et de ce qu'ils ont fait tout au long de leur vie, et plusieurs y ont laissé en fait toute leur vie avec l'espoir qu'un jour ou l'autre, le sort qui leur était réservé s'améliorerait, je pense qu'on n'a pas le droit, de façon subite, au nom d'un principe quelconque, de décider de les sacrifier et d'en faire des assistés sociaux pour le reste de leur vie, de même que leurs dépendants.

C'est sur cela que nous assoyons la revendication de la protection pour l'industrie. Je vous disais au tout début que nous sommes loin d'être «cons»; la nécessité d'importer, nous la comprenons. Mais nous nous disons ceci: s'il doit y avoir des importations, elles peuvent quand même être contrôlées et je pense que les accords bilatéraux auxquels le gouvernement a consenti représentent des formes d'accord où le principe de l'acceptation des importations et le besoin d'exporter son reconnu. Ce sont pour nous des moyens qui sont acceptables

[Traduction]

policy protecting the textile, clothing and footwear sectors costs Canadian citizens and families about \$100 a year. This statement may have come from a reputable research firm and may be based on highly complex statistics which we do not intend to tamper with. Experts on the other side of the fence have tried to respond to this statement on several occasions. There was, for example, Mr. Bell, president of Dominion Textile Incorporated and the chief economist at Dupont. These people have provided academic responses to the report released in July.

Since we do not have very much time, I will try to be as brief as possible so that we will be able to exchange views on the social aspect of the problem. I would like to say at the outset that union organizations, and particularly ours—we have always said this and will continue to say it—have no intention of trying to stop goods from other countries from being imported. That has never been part of our philosophy and we do not intend to move in that direction. We support some form of protection for these industrial sectors simply because it is an absolute and obvious necessity. This is simply because, despite the projections and pretty pictures, no one has been able to prove that the jobs that would be sacrificed could be immediately replaced by something else. No one has been able to show that. As long as the debate remains academic, government authorities will have to intervene to protect jobs in those industries.

I am sure you are aware that there are over 200,000 such jobs in Canada. Sixty per cent of these are in Quebec. There are unfortunately too many shut downs. If you consider the qualifications and experience of workers in those sectors, many of whom have never given up hope that their lot will improve, I do not think that you can suddenly decide to sacrifice them in name of some principle and have them and their dependents go on welfare for the rest of their lives.

This is why we are in favour of protection for the industry. As I told you at the beginning of the meeting, we are not stupid; we realize that imports are necessary. But we maintain that if we must have imports, they can be controlled. Bilateral agreements signed by the government are a way of recognizing the need for imports and exports. For us, they are an acceptable means of maintaining Canada's trading position, since it is a producer of raw materials that must export its product and import others.

[Text]

et qui pourraient permettre au Canada de maintenir ces échanges, en tenant compte du fait qu'il est un producteur de matières premières qui doit exporter et qui, en retour, doit accepter des importations.

Cependant, si vous faites le tour de toutes les données statistiques qui ont été fournies par le gouvernement fédéral, vous découvrirez qu'au cours des années, le marché a été envahi, que ce soit au niveau du textile, que ce soit au niveau de la chaussure, que ce soit au niveau du vêtement, par les marchandises qui venaient de l'extérieur, si bien que l'industrie ici était en train de périliter et ce, de façon tragique, autant pour ceux qui investissaient que pour les travailleurs qui avaient investi en réalité leur vie dans ce milieu-là. Pour nous, cela devenait absolument inacceptable puisque les intérêts que nous représentons sont justement ceux des travailleurs qui ont investi leur vie là-dedans, si on tient compte de l'ancienneté dans certaines industries. Je vous cite l'exemple de Montmorency près de Québec où, je pense, la moyenne d'ancienneté chez Dominion Textiles dépasse 25 ans. Quand vous avez passé 25 ans de votre vie quelque part, c'est toujours dans le but, bien sûr, de gagner votre subsistance mais aussi d'améliorer votre sort; vous ne voulez pas voir de façon constante, votre emploi menacé de disparaître.

En bref, ce sont les principes sur lesquels nous nous appuyons et, à partir de cela, nous aimerions échanger avec vous et les membres du Comité.

Le président: Je vous remercie, monsieur Dalpé. L'étude à laquelle vous avez fait allusion n'a pas été émise par nous; c'est par l'Institut Nord-Sud. Je pense que l'important, pour nous, c'est le juger, au niveau politique, jusqu'à quel point l'importation ou la pénétration d'importations va affecter l'industrie canadienne, une fois qu'elle va disparaître. Pour moi, parlementaire qui m'occupe de cela depuis un bout de temps, c'est là qu'est la base; qu'on accepte d'échanger dans le monde avec d'autres pays, c'est acceptable. Selon moi, cependant, on ne peut pas laisser une industrie complète disparaître. Pourriez-vous nous dire, étant donné votre expérience et ce que vous savez de l'industrie du textile et du vêtement, afin que ce soit enregistré officiellement, quelle protection cette industrie a-t-elle actuellement besoin pour survivre? Et je dis survivre... Sur le plan des encouragements ou des stimulants et pour que des travailleurs plus jeunes décident de s'y intéresser, d'après vous, quel est le minimum de protection dont elle a besoin?

• 1020

M. Dalpé: Si j'essayais de traduire cela en pourcentage, je pourrais soulever, même parmi ceux que je représente, ou encore parmi les industries ou les travailleurs que nous représentons au travail, des discussions. On pourrait parler d'un régime où il y aurait 60-40, 65-35, 70-30, etc.—Ce que nous disons, c'est que le niveau actuel d'emplois doit être préservé, en fonction de ce que nous connaissons de la situation. Le taux de chômage canadien qui se situe aux alentours des 8 p. 100, et qui dans le Québec se promène entre 10 et 11 p. 100 selon les mois, ne doit pas être plus élevé que cela. Alors, à partir de cela, quelle est la protection que l'on doit accorder à l'industrie pour qu'elle puisse avoir un marché? Est-ce que ce sera 60, 65,

[Translation]

However, if you look at federal government statistics, you will see that over this past few years, the textile, footwear and clothing markets have been flooded by imports and the industry has taken a dramatic plunge which has affected both investors and workers who have worked all their lives in those sectors. We could no longer accept this situation, because it is our job to defend the interests of workers who have invested their lives in these industries and have considerable seniority. At Dominion Textiles, in Montmorency, just outside of Quebec City, the average worker has more than 25 years seniority. When you have spent 25 years of your life doing something, it is not just to earn your living, but to improve your lot; you do not want to live with the constant threat of having your job disappear.

These are, very briefly, our principal arguments and we would like to use them as a basis for discussion with members of the committee.

The Chairman: Thank you, Mr. Dalpé. The study you mentioned was not published by us but by the North-South Institute. What we have to do, as politicians, is determine what the impact of imports would be on the Canadian industry once it disappears. As a parliamentarian who has been concerned about this for sometime, I feel that this is the basic question. Trade with other countries is acceptable. In my opinion, however, we cannot let a whole industry disappear. In view of your experience, and what you know of the textile and clothing industry, and so that it will be on the record officially, can you tell us what form of protection the industry needs to survive? And I mean survive... With respect to incentives and stimulants, and so that younger workers will become interested in the industry, what in your opinion is the minimum amount of protection required?

Mr. Dalpé: Any percentages which I might advance might be subject to debate, even among those people I represent, or among the industries, or our workers. We might set figures at 60-40, or 65-35, or 70-30, etc... What we are saying is that we must maintain the present level of employment, at least in relation to the present situation. The Canadian unemployment rate is somewhere around 8 per cent, and in Quebec it is somewhere between 10 and 11 per cent from month to month, and it should never be higher than this. So what protection should the industry have in order to maintain its market? Should it be 60, 65, 35, 40 I do not know... I really cannot say. One has to have some data which would be essential in

[Texte]

35, 40 je n'en sais rien.—Là-dessus, je ne veux pas m'enventurer plus qu'il ne faut. Parce qu'il y a des données qu'il serait essentiel d'avoir pour être capable de pouvoir défendre une thèse ou l'autre. Mais je prétends qu'il faut absolument un apport du marché qui permette de maintenir le taux actuel des emplois.

Le président: Pensez-vous que présentement on importe à peu près 60 p. 100 du textile et des vêtements au Canada, ce qui veut dire que l'industrie canadienne a à peu près 40 p. 100 du marché canadien? Est-ce qu'il est raisonnable de prétendre que cela peut être moins et qu'elle puisse survivre? Est-ce que l'industrie, d'après-vous, peut survivre avec moins de 40 p. 100 du marché canadien?

M. Dalpé: Non, je ne le crois pas. C'est l'inverse; je pense qu'il faut retourner à l'époque où l'industrie avait une portion prépondérante du marché. Il faut quand même tenir compte de l'avenir, et cela les «multiplicateurs» sont là d'année en année, pour le prouver pour dire qu'il y a croissance du marché et que cette croissance doit être partagée. Alors, si on part d'un plancher qui a déjà existé et que, à cela, s'ajoute la multiplication de la croissance toujours favorable aux importateurs, j'ai l'impression que l'on s'en va vers la ruine totale de l'industrie.

Le président: Mais si cela devait demeurer à 40 p. 100, d'après vous, est-ce que l'industrie pourrait survivre?

M. Dalpé: Non.

Le président: Je ne veux pas dire si elle stagnait là où elle est maintenant, mais en partageait le taux de croissance, à l'avenir?

M. Dalpé: Oui, là nous pourrions peut-être...

Le président: Vous dites qu'ils faudrait qu'elle partage plus de 40 p. 100 à l'avenir?

M. Dalpé: Pour nous, il faut revenir au niveau où elle était dans ce que nous avons appelé les «bonnes années»... Je pense que c'était 60 ou 65 p. 100 du marché.

Le président: Cela se situe en 1972-1973.

M. Dalpé: Ou en 1974-1976.

Le président: Tout d'un coup, en 1976-1977, l'industrie canadienne a été menacée par les importations.

M. Dalpé: Non, non. C'est en 1976, que la décision gouvernementale de procéder à l'imposition de quotas s'est produite. C'est en novembre 1976, je pense que c'est avec M. Chrétien.

Le président: A ce moment-là, combien d'importations-nous?

M. Dalpé: Je pense que les meilleures années se situent autour de 1972. Je ne suis pas sûr de mes statistiques, mais je crois que c'est en 1972.

Mr. Frith: Mr. Chairman, if I may speak. You mentioned that in 1972 you had 65 per cent of the market roughly, or 60 per cent, and it has been since 1976 when we had these quotas introduced that you have now started to lose part of your market to the point you are at 40 per cent. What was the number of people employed in the textile industry in 1976 compared to today? You mentioned earlier that there are approximately 200,000 people involved in the textile industry,

[Traduction]

order to defend one thesis or the other. But I believe that we must have that share of the markets which will allow to maintain the actual rate of employment.

The Chairman: Do you think that at this time, we are importing approximately 60 per cent of textiles and clothing into Canada, which means that the Canadian industry holds about 40 per cent of the Canadian market? Would it be reasonable to think that a lesser share would still allow the industry to survive? Do you feel that the industry could survive with less than 40 per cent of the Canadian market?

Mr. Dalpé: No, I do not believe so. On the contrary; I think we must go back to the times when the Canadian industry held a greater share of the market. We must think of the future, and the multipliers are there to prove it one year to the other, that the market is growing, and that growth must be shared. So, given the shares that we used to have, and if you take into consideration the increase in growth is always favourable to the importers, I am under the impression that eventually the industry will be totally destroyed.

The Chairman: But in your opinion we should maintain at least 40 per cent of the market in order for the industry to survive?

Mr. Dalpé: No.

The Chairman: I do not mean if it is stagnated where it is now, but if it shared the growth future?

Mr. Dalpé: Yes, well then we might perhaps...

The Chairman: You are saying that it must share more than 40 per cent of the market in the future?

Mr. Dalpé: As far as we are concerned, we must come back to the level we were during what we call the good years... I think then we held some 60 to 65 per cent of the market.

The Chairman: That would be back in 1972-1973.

Mr. Dalpé: Or in the years 1974-1976.

The Chairman: Suddenly, in 1976-1977, the Canadian industry was threatened by imports.

Mr. Dalpé: No. It was in 1976 that the government decided to impose certain quotas, in November of 1976, I think under Mr. Chrétien.

The Chairman: At that time, what was the import market share?

Mr. Dalpé: I think that the best years were somewhere around 1972. I am not sure of these statistics but I believe it was in 1972.

M. Frith: Monsieur le président, si vous permettez. Vous dites qu'en 1972, vous déteniez 65 p. 100 du marché, ou 60 p. 100, et que depuis 1976, année d'imposition des quotas, vous avez perdu votre part du marché au point que vous n'en détenez que 40 p. 100 maintenant. Combien de personnes étaient employées dans l'industrie du textile en 1976, relativement au nombre employé aujourd'hui? Plus tôt, vous disiez qu'environ 200,000 personnes travaillaient dans l'industrie du

[Text]

60 per cent of which reside in the province of Quebec. What has been the change then in the number of workers involved in the textile industry in the last five years?

M. Dalpé: Vous me permettez de répondre en français...

• 1025

Évidemment, le taux a varié selon le type de production des différents manufacturiers. Nous avons connu, entre autres, je pense que c'est en 1977 ou 1978, dans le cas de *Dominion Textile Inc.*, une chute substantielle du nombre d'emplois par le truchement de mises à pied. Ce n'était pas des fermetures; ce sont des travailleurs qui ont été retirés de leurs emplois à cause du marché, et qui par après ont été rappelés. Donc, dans le cas de cette entreprise, particulièrement à Sherbrooke, il y a eu une baisse substantielle des emplois. C'était pour cette raison dans le cas de *Dominion Textile Inc.*, mais pour d'autres raisons, dans le cas d'un autre type de production où il y a peut-être eu des fermetures d'usines totales. Mais tout cela, pour des conditions que personnellement je ne peux maintenant pas déterminer, mais qui ont fait que le nombre d'emplois a toujours fluctué et à partir du nombre qu'on a déjà connu et qui était au-delà de 200, je pense que cela a déjà atteint 216,000, on en est arrivé au plateau de 200,000, et la variation se faisait de 200, 180, 200, 185, ainsi de suite... Mais pour toutes les considérations qui ont amené le gouvernement fédéral à imposer les quotas en novembre 1976.

Mr. Frith: I see.

The Chairman: Mr. Fretz.

Mr. Fretz: Yes, thank you. Mr. Chairman, I want to apologize in advance. I have to leave at 10.45 this morning so I apologize both to you and to the witnesses.

Welcome to our meeting this morning. We appreciate your attendance here. It is not clear in my mind, gentlemen, just what industries you represent. Would you give me an idea or a cross-section of industries that your unions represent?

Mr. Dalpé: In the case of textiles, the CSD represents close to 10,000 people.

Mr. Fretz: Excuse me. If you prefer to reply in French, if it is easier for you, I have translation here, so that is fine.

M. Dalpé: Je pense que ce sera plus facile pour moi... Merci.

Alors, la CSD représente environ 10,000 travailleurs du textile au Québec. Ces 10,000, il y en a au-delà de 5,000 qui sont des employés de Dominion Textile Inc. situés à Montmorency, dans l'Estrie pour une partie substantielle, à Montréal, à Valleyfield, Beaucharnois, St-Timothée, Magog... Les autres sont dans d'autres entreprises. Il peut s'agir de Consolidated Textiles Ltd. de Permatex etc... Il y en a donc 5,000 du côté de Dominion Textile Inc.. Quant au vêtement, nous représentons de façon presque exclusive tous les travailleurs de la chemise au Québec syndiqué. Dans la Fédération nationale du vêtement, il y a près de 7,000 travailleurs syndiqués. La chemise est représentée presque exclusivement par la CSD. Nous représentons environ 1,500 travailleurs de la chaussure; presque exclusivement les travailleurs du gant; il y

[Translation]

textile, dont 60 p. 100 dans la province de Québec. Quel a été le changement dans le nombre des travailleurs de l'industrie du textile depuis cinq ans?

Mr. Dalpé: Can I answer in French?

Of course, the rate varied according to the type of products of the different manufacturers. At Dominion Textile Incorporated, among others, there was a substantial drop in 1977 or 1978 of the number of jobs due to lay-offs. There were no closures; workers were laid off because of the poor market conditions, and then they were called back. So for that industry, particularly in Sherbrooke, there was a substantial drop in the number of jobs. It was because of that, in the case of Dominion Textile Incorporated, and for other reasons in the case of other types of production where there were complete closures of certain factories. This was all done because of certain conditions which I personally could not determine now, but that did create some fluctuation in the number of jobs available. And from some 200, 216,000 jobs available at one time, we are now come to a ceiling of some 200,000, varying from 200 to 180, 200 to 185,000, etc.. But it was for all these reasons that the federal government decided to impose quotas in November of 1976.

M. Frith: Je vois.

Le président: Monsieur Fretz.

M. Fretz: Oui, merci. Monsieur le président, je dois m'excuser, je dois partir à 10 h 45 ce matin, je m'excuse donc auprès de vous et des témoins.

Bienvenue à notre séance de ce matin. Nous sommes heureux de vous voir ici. Je ne suis pas très certain, messieurs, des industries que vous représentez. Pourriez-vous me donner une idée de la gamme des industries que vos syndicats représentent?

M. Dalpé: Dans le domaine des textiles, la CSD représente tout près de 10,000 personnes.

M. Fretz: Pardon, vous pouvez parler français si vous préférez, car je dispose de l'interprétation simultanée.

Mr. Dalpé: It certainly would be easier for me... Thank you.

So, the CSD represents some 10,000 textile workers in Quebec. Of these 10,000, more than 5,000 are employed by Dominion Textile Incorporated in Montmorency, in great numbers in the Eastern Townships, in Montreal, Valleyfield, Beaucharnois, St-Timothée and in Magog... The other workers are with other manufacturers. Consolidated Textiles Ltd., Permatex, etc. for instance. So there are some 5,000 with Dominion Textile Incorporated. In the clothing field, we almost represent exclusively all the unionized shirt makers in Quebec. In the National Clothing Workers Federation, we represent almost 7,000 unionized workers. The shirt industry is almost exclusively represented by the CSD. We also represent some 1,500 footwear workers; almost exclusively all the glove makers; we also have some workers in ladies and men's

[Texte]

a également là-dedans des entreprises de vêtements pour dames, et des entreprises de vêtements pour hommes; la présence ici des fonctionnaires du syndicat de Rubin Brothers qui est quand même une industrie dont la réputation est internationale, la preuve c'est qu'ils comptent parmi les gros exportateurs de vêtements au pays, ils exportent aux États-Unis, je pense, près de 45 p. 100 de leur production—ce qui est substantiel—font que nous représentons à peu près 18,000 travailleurs de ces secteurs industriels. C'est donc de façon déterminante que nous pouvons parler en leurs noms; et à chaque occasion qui nous a été fournie, que ce soit à la Commission du textile et du vêtement ou par le truchement de mémoires conjoints avec les employeurs, que ce soit aux comités *ad hoc* formés par le ministre de l'Industrie et du Commerce ou... à toute autre occasion, nous sommes présents pour représenter les travailleurs de l'industrie du vêtement et du textile.

Mr. Fretz: Is the clothing industry able to compete in the moderate-to high-priced apparel range with offshore clothing? I refer to those imports coming in to Canada?

• 1030

M. Dalpé: Je crois que oui. Rubin Brothers fait quand même, dans le vêtement pour hommes des habits reconnus. Une marque entre autres Savile Row que vous voyez dans les meilleures boutiques et qui, au point de vue prix et qualité, se compare de façon facile avec ce que vous considérez comme étant de la «haute mode» en provenance de l'extérieur.

Il y a beaucoup de parlementaires, je pense, ici présents, et dans les autres parlements provinciaux qui sont vêtus d'habits Savile Row. Vous n'avez qu'à ouvrir leur veste, vous verrez l'étiquette à l'intérieur. C'est une preuve.

Mr. Fretz: Then with an easing of trade barriers or if trade barriers were removed, you really do not think this would be a problem with the clothing manufacturing the middle- and high-priced lines?

M. Dalpé: Pour certains items je pense qu'il n'y a pas de problème, parce que d'abord il n'y a pas nécessairement au Canada des manufacturiers pour remplir les commandes de ce milieu-là; parce que ce ne sont pas tous les manufacturiers canadiens qui font de tout. Ils font des choses, en masse, comme les pays exportateurs en font, mais lorsque vous arrivez dans ce qu'on appelle la «haute mode», il n'y en a pas tellement qui se consacrent à cela. Le problème n'est pas là. Le problème est dans l'industrie de masse.

Mr. Fretz: Let me ask you this question. If trade barriers were eased, or let us say for my illustration that they were even eliminated, and there was shown a real political will to assist manufacturers and workers who suffered adversely from dislocation, do you think the workers would be sympathetic?

M. Dalpé: Je pense que je vais vous exprimer de façon brutale ce que les travailleurs ressentent. Je me retrouve encore devant des promesses, des allusions à des possibilités—que je vais avoir quelque chose de mieux, etc... Mais cela, c'est de la théorie! On me l'annonce mais on ne me le montre pas! Montrez-moi le—et je vais peut-être être enclin à me

[Traduction]

clothing manufacturers; we have with us today union executives from the Rubin Brothers local, which is an industry known internationally, and who is in fact among the more important clothing exporters in the country. They export to the United States some 45 per cent of their total production, which is substantial, so we represent some 18,000 workers in the industrial sector. So we are in an excellent position to speak on their behalf, and each time that we can, whether it be before the Textiles and Clothing Commission, or through briefs prepared jointly with the employers, or before ad hoc committees formed by the Department of Industry, Trade and Commerce, or every chance that we get, we make representations for workers in the clothing and textile industry.

M. Fretz: L'industrie du vêtement est-elle en mesure de concurrencer les importations pour ce qui est des vêtements vendus à des prix moyen et des prix élevés?

Mr. Dalpé: I believe so. In fact Rubin Brothers make some well known brands of men's clothing. Among them is the Savile Row which you see in the best shops and which easily compares in price and quality with what is known as the high fashion imports.

I am sure there are a great number of parliamentarians even here, and in other provincial parliaments, which buys Savile Row suits. Just open your jackets and you will see the name brand inside. That is all the proof you need.

M. Fretz: Alors si on supprimait les barrières tarifaires comme, ou du moins si on les diminuait, vous ne croyez pas que cela présenterait des difficultés pour des fabricants de vêtements qui font des produits à prix moyens et à prix élevés?

Mr. Dalpé: In the case of certain items, I do not believe that there is any problem, because in certain cases there are no manufacturers in Canada to fill those orders; because the Canadian manufacturers do not produce all the lines. They do produce certain things in mass numbers, as do certain exporting countries, but when it comes to high fashion clothes, not too many Canadian manufacturers are involved. That sector is not a problem, the problem is with the mass production industry.

M. Fretz: Voici une autre question. Si on diminuait, ou même, si on enlevait les barrières tarifaires, et s'il y avait une véritable volonté politique d'aider les manufacturiers et les travailleurs qui en souffriraient, croyez-vous que les travailleurs verraient cela d'un bon œil?

Mr. Dalpé: Here brutally is what I think the workers would say. Here I am again being given promises, illusions to certain possibilities that I could do something else better and so on. But all that is hypothetical! They keep telling me about it, but they are not showing me that it is so! Show me what you can do, and perhaps then I might be willing to dislocate, move with

[Text]

déplacer, à partir avec ma famille puis à aller chercher quelque chose de mieux. Mais montrez-moi le. Ne me faites pas rêver d'industrie de pointe, d'emplois plus sophistiqués, où ma compétence sera utilisée, et que cela va me procurer un meilleur revenu. Montrez-moi le, parce que pendant trop longtemps on leur a dit cela aux travailleurs... Voilà une réponse brutale que les travailleurs vous donneraient et que j'ai essayé de vous exprimer, parce que ce n'est pas la première fois qu'on entend parler de conversions de ces milieux-là... Comme ce n'est pas la première fois qu'on entend parler de la conversion du charbon en gasoline! Mais ce n'est pas encore fait.

Il y a peut-être des promesses là-dedans, mais ce n'est pas fait. Alors, le travailleur va réagir de la même façon et peut-être encore beaucoup plus durement parce que lui, le eu qu'il a gagné, il l'a investi quelque part. Il s'est bâti une maison, il a fondé une famille... Il a développé son réseau de connaissances sociales, et subitement là, on veut le déraciner—, avec des promesses. Vous pouvez donc vous attendre à des résistances presque insurmontables si vous n'êtes pas capables que ce n'est pas qu'une intention, de leur faire la démonstration qu'il y a des réalités palpables qu'il peut toucher du jour au lendemain. Parce que les travailleurs sont quand même réalistes! Il faut leur donner cela... Et ce sont peut-être les seuls réalistes de la société.

Le président: Les politiciens aussi! Les politiciens sont des réalistes aussi.

M. Dalpé: Je n'ai pas dit qu'ils ne l'étaient pas. J'ai dit que les travailleurs étaient les plus réalistes.

Mr. Fretz: What you are saying then is that a bird in the hand is worth two in the bush?

Mr. Dalpé: Yes.

• 1035

Mr. Fretz: This will be my concluding question, Mr. Chairman. Is it your opinion that our plants are as modern and have equally as good equipment as those plants from which we import apparel, textiles, shoes—in fact those import items which these unions represent?

M. Dalpé: La réponse, c'est oui, sans hésitation. Et je pense que vous êtes capable, vous-mêmes et les autres membres du Comité, de réaliser pourquoi la réponse ne peut pas être autre chose que, oui.

On ne peut pas, d'un côté, nous parler des pays en voie de développement qui sont pauvres, qui ont besoin d'être aidés puis, en même temps nous faire croire qu'ils sont capables de se procurer le meilleur équipement. Puis, nous, qui sommes riches et qui devons les aider, nous ne sommes pas capables de nous procurer l'équipement semblable? Je pense que cela, cela ne se défend pas.

On va arrêter de nous jouer ce système-là, d'opposition des uns vis-à-vis des autres. Ce que les pauvres peuvent faire, il n'y a pas de doute que les riches peuvent le faire. D'autant plus que ce sont eux qui les produisent ces machines. Alors, elles sont certainement autant à leur portée, sinon plus, qu'à celle

[Translation]

my family to a better job somewhere else. But first show me. Do not make me dream of more modern industries, of more sophisticated jobs where my skills will be better utilized, and which would give me a better income. Show me, because for too long we have been making promises to the workers... that is the sort of brutal answers that you would get from the workers, because it is not the first time that we hear about conversions in these areas... more than once have we heard talk about the conversion of coal into gasoline! But we still have not seen it.

There may be promises made, but there is nothing done yet. So I would imagine the worker would react in the same way, perhaps even more brutally, because what little he has earned, he has invested it somehow. He might have built a house and started a family... he has developed his social contacts and suddenly we propose to dislocate him on the basis of promises. And you can expect almost insurmountable resistance if you cannot demonstrate that they are no longer promises, but tangible realities which he can see for himself. Remember those workers are still quite pragmatic! You have to hand it to them... they are probably the only realists left in society.

The Chairman: So are the politicians! Politicians are realists too.

Mr. Dalpé: I do not say that they are not. I am simply saying that the workers are even more realistic.

M. Fretz: Ce que vous dites est qu'un «tien vau mieux que deux tu l'auras»?

M. Dalpé: Oui.

M. Fretz: Ce sera ma dernière question, monsieur le président. Croyez-vous que nos usines sont aussi modernes et ont un équipement aussi bon que ces usines des pays dont nous importons les vêtements, le tissu, les souliers... enfin, tous ces articles d'importation dont se plaignent ces syndicats?

Mr. Dalpé: The answer is yes, without any hesitation at all. And I think that yourself and the other members of this committee are able to realize on your own why the answer cannot be anything else but yes.

On the one hand, you cannot talk to us about developing countries who are poor and need help and at the same time make us believe that they are able to buy the best equipment. And we, who are rich and must help them, why are we not able to buy such equipment? I do not think that that position can be defended.

You are going to have to stop trying to fool us with that system... opposing one to the other. There is no doubt at all in my mind that what the poor can do, the rich can also do. And do not forget that it is the rich who are producing those machines. So it is probably even more easy for them to get

[Texte]

des pauvres. Or, ils les ont les machines, puis ils se les procurent, au fur et à mesure...

Je ne vous dis pas, cependant, qu'ils ne se les procurent pas avec hésitation, parce qu'ils ne sont pas sûrs du lendemain. Un investissement qui déjà pouvait coûter, je ne sais pas, moi, \$90,000, en est rendu à \$250,000. Bien sûr que si cela doit se multiplier par 30, ils vont y penser: Y a-t-il de l'avenir pour nous autres là-dedans? Est-ce que l'on est encore sur le coup de la menace de l'abandon d'une forme de protection; parce que cela représente des dollars, quand même? Or, la réponse, je pense qu'elle est là.

Mr. Fretz: Thank you, thank you. Merci.

Le président: Il y a plusieurs personnes qui nous ont dit... Ce n'est pas parce que je crois ce qu'ils nous disent que je vous pose la question, c'est parce que je veux que vous mettiez les choses au point pour notre compte rendu, car il est toujours important lorsque l'on fait des rapports de se référer à des choses qui ont été dites par d'autres que par nous mêmes... Ce n'est pas que les gens ne nous croient pas, mais cela aide à clarifier la situation... Il y a des gens qui nous ont dit que même si les emplois dans le textile étaient menacés, dans la plupart des cas il n'y avait pas tellement de problèmes, parce que ce sont des gens qui réussissaient à se trouver des emplois assez vite. Et, j'ai entendu un «académicien», cette semaine, me dire, dans une réunion, que des études à ce propos avaient été faites et qu'elles démontraient que les travailleurs du textile se trouvaient un emploi en six semaines. Or, un travailleur du textile, traditionnellement, c'est quelqu'un qui travaille dans une industrie depuis longtemps, dans une industrie bien établie; donc, on a affaire à des gens qui sont bien entraînés. Même si cette personne-là réussit à se placer ou, même si grâce à un programme d'adaptation dont parlait M. Girve Fretz l'on réussit à placer ailleurs le travailleur du textile, ce qui se passe c'est que l'on place un autre travailleur ou une autre travailleuse moins bien entraîné que tel ou telle.. Est-ce vrai?

M. Dalpé: Cela, je pense que l'on a...

Le président: Si en rêve comme vous le disiez plus tôt, l'on pouvait placer tous les travailleurs du textile, demain matin... Je pense que ce n'est pas réalisable, mais, supposons, «académiquement» parlant, que l'on puisse dire: 200,000 emplois,—on les place ailleurs, quelque part... Cela ne veut pas dire que l'on sauve 200,000 emplois, parce que ces travailleurs-là pourraient se placer dans des emplois que d'autres personnes, pas entraînées, ne pourraient pas avoir. Est-ce que c'est cela?

M. Dalpé: C'est exact.

Je pense cependant que l'on a grossièrement exagéré la compétence de certains travailleurs. Ce n'est pas parce qu'ils viennent du textile, qu'ils se sont placés. C'est parce qu'ils ont peut-être un peu plus de débrouillardise, un peu plus de connections que d'autres...

Le président: Puis, ils s'en ont..., ils s'en servent.

M. Dalpé:... Et je pense que ceux qui citent ces exemples-là ne seraient pas capables de vous faire la démonstration d'un déplacement massif de travailleurs de l'industrie du textile, pas plus qu'ils pourraient le faire pour un autre secteur.

[Traduction]

them than it is for the poor. They have those machines, they buy them little by little...

However, I am not saying they are buying them without hesitation because they are not sure what tomorrow will bring. An investment of what used to be \$90,000, say, now costs \$250,000. If you have to multiply that by 30, of course they will start thinking about it: is there any future for us in that? Is there still the threat of a certain kind of protection being dropped; because that represents dollars, you know? The answer is to be found there, in my mind.

Mr. Fretz: Merci. Merci. Thank you.

The Chairman: Many witnesses have already said... It is not because I entertain no reservations at all but I would like to put this question to you. It is because I would like you to perhaps round out the details for the record, because it is always very important when we come back to it to write up our reports and want to refer to things which were said by others than ourselves... It is not because people do not believe us, but it helps clarify the situation... There are some who have told us that even though jobs in textile were being threatened, in most cases there were not that many problems because those people managed to find other jobs rather fast. And I heard an «academist» this week say to me in a meeting that all kinds of studies had been done on that subject and showed that textile workers found new jobs within six weeks. Now, traditionally, a textile worker is someone who has been working in a certain plant for years in a well established industry; so we are talking about people who are very well trained. Even if that person managed to find another job or even a job outside the textile industry, thanks to this adaptation program Mr. Girve Fretz was talking about, what happens is that another worker, male or female, with less training than the other one is put in... Is that true?

Mr. Dalpé: I think that that has been...

The Chairman: If, as you said when you were dreaming aloud before, we could put textile workers into other jobs tomorrow morning... I do not think that would be possible, but let us say «academically speaking» that we could: 200,000 jobs... We are putting them somewhere else, anywhere... That does not mean that we are saving 200,000 jobs because those workers could be getting into the jobs that other people without any kind of training could have gotten into. Is that it?

Mr. Dalpé: That is it.

However, I think that the expertise of certain workers has been grossly exaggerated. It is not because they come from the textile industry that they are automatically put into a job. It is perhaps because they have more get up and go or more connections than others...

The Chairman: And if they have it, they use it.

Mr. Dalpé: And I think that those who are giving those examples would not be able to demonstrate what a massive shift of workers from the textile industry would give no more than they could do it for other sectors.

[Text]

La preuve! Dans l'industrie automobile avec tous ceux qui sont mis à pied, on ne me fera pas croire qu'ils ne cherchent seulement qu'à retirer des prestations d'assurance-chômage ces gars-là. En attendant d'être appelés, que ce soit par Chrysler, Ford ou GM, j'ai l'impression que ces gens-là voudraient quand même se trouver un emploi comparable à celui qu'ils avaient...

Le président: Et ils chassent de certains emplois d'autres personnes qui sont moins entraînées ou des jeunes qui cherchent du travail?

M. Dalpé: Certainement.

• 1040

Le président: Car dans une industrie donnée comme l'automobile ou le textile, si on y travaille ce n'est pas seulement, comme je vous le dis, parce qu'on est débrouillard, mais c'est aussi parce qu'on a un entraînement et puis que l'on peut faire quelque chose. Ces personnes-là, il y a des industries, en masse, qui les cherchent. Mais ce sont d'autres personnes qui perdraient les emplois.

M. Dalpé: Certainement

The Chairman: Mr. Frith.

Mr. Frith: Thank you, Mr. Chairman. I am going to say just a few things for a few minutes. I want this on the record because, just so you understand where my thinking springs from. My riding does not have any textile workers in it. All right. I come from Sudbury and I am going to give you a brief history from 1970 to 1980 on what has happened in the mining industry in this country. And just so that I think it is important...

The Chairman: Excuse me. Mr. Fretz has to leave and but before that there is a matter we should try to agree on. For the advisory dinner Mr. Dupuy has to come from the U.N. in New York and we may need other advisors also. But while normally we pay the travelling expenses of witnesses, our rules do not provide payment for the travelling expenses or reasonable living expenses of advisers. So could we agree that reasonable travel and living expenses be paid to advisers of the Parliamentary Task Force on North-South Relations on the same terms as they are to witnesses?

Mr. Fretz: Agreed.

Some hon. Members: Agreed.

The Chairman: Okay, Mrs. Lever? Instead of the wording you have here, the record should make clear that if we have other advisers come, expenses will be covered in the same way as for witnesses.

Mr. Fretz: Fine. Thank you.

Le président: En fait on peut payer les dépenses de voyage. Ce n'est pas pour vous que l'on dit ça, mais c'est pour d'autres.

[Translation]

You want proof? In the car industry, with all those layoffs that we have had, you are not going to try and make me believe that these fellows are only trying to get by on unemployment insurance. Those men, and women, even though they are waiting to be called back by Chrysler, Ford or GM, I get the distinct impression that those people would even then like to find a job comparable to the one they held before...

The Chairman: And they are taking jobs away from people who have less training or who are younger and looking for a first job experience?

Mr. Dalpé: Of course.

The Chairman: Because in a given industry such as automobiles or textiles, you are not working there only because you have initiative but also because you have a certain kind of training and that you can do certain things. There are a lot of industries looking for that kind of people. However, others would then be losing jobs.

Mr. Dalpé: Of course.

Le président: Monsieur Frith.

M. Frith: Merci, monsieur le président. Je vais tout simplement vous dire quelques mots pendant quelques instants. Je veux consigner tout cela au compte rendu pour que vous sachiez d'où je tire mes idées. Il n'y a pas de travailleur du textile dans ma circonscription. Bon. Je viens de Sudbury et je vais vous donner un petit cours d'histoire sur ce qui s'est passé dans l'industrie minière entre 1970 et 1980 dans cette région. Et tout simplement pour que vous en voyez l'importance...

Le président: Pardon. M. Fretz doit partir, mais avant son départ, j'aurais quelques petits détails à régler. Pour le dîner-causerie, si je puis m'exprimer ainsi, M. Dupuy est venu des Nations unies, de New York, et il se pourrait que nous ayons besoin de consulter quelques autres experts aussi. En temps normal, nous remboursons les frais aux témoins qui voyagent, mais nos règlements ne prévoient pas de frais de déplacement et ainsi de suite pour les conseillers. Allons-nous donc décider que nous pouvons rembourser les frais de voyage et autres frais connexes raisonnables aux divers conseillers qui se déplaceront pour venir témoigner devant le Comité parlementaire sur les relations Nord-Sud, tout comme s'il s'agissait de témoins ordinaires devant un comité ordinaire?

M. Fretz: D'accord.

Des voix: D'accord.

Le président: Parfait. Madame Lever? Tout simplement pour préciser, pour que le compte rendu soit très clair, que si nous faisons venir d'autres conseillers pour témoigner devant le Comité, leurs frais leur seront remboursés exactement comme s'il s'agissait de témoins ordinaires.

M. Fretz: Parfait. Merci.

The Chairman: Actually, we can reimburse travelling expenses. That is not for your benefit we are saying that but for others.

[Texte]

M. Dalpé: On vous remercie quand même pour les autres.

Le président: Les témoins... on a le droit de les payer... mais pour les conseillers, on n'a pas le droit. Alors quand on fera notre rapport, on va demander à des gens de nous conseiller... Et on voudrait les payer...

M. Dalpé: Ah bon.

Mr. Frith: I want this on the record because I think it is something that our committee has to study. I recognize the politics of what you are saying, that it is great for an academic to come in there and tell me that, for instance this is costing each man, woman and child a subsidy for the textile industry the sum of x dollars because we could have had cheaper imports, and the family could have clothed themselves and their children that much cheaper.

In 1970 in Sudbury we had 19,000 workers involved with the International Nickel Company. In 1980 we are down to 10,300. That is a drop of 50 per cent in the workforce. During that ten year period of time, we have had nothing from the government, whether it is my government, the Liberians whom I represent or another, they did nothing. They did less for the workers in Sudbury than they did for the workers who are involved in the auto industry in the last year. We had lay-offs of 3,000 in 1977. And my colleague Girve Fretz, comes from a riding that was affected directly by those lay-offs as well, in Port Colborne. There was no talk about extra subsidies. The government at that time said, no, to stockpiling which might have helped our workers. They said, no, to any increase in UIC benefits. They just said, fine, you are out of work. Three thousand people left our town. As a matter of fact we lost 4,800 people from the Sudbury area. They went largely to western Canada to find jobs.

At that time the workers said the same thing that you mentioned to Mr. Fretz when he asked you what kind of equipment do you have in the textile industry. Is it as modern? Is it as up to date as the ones in the developing world? I should point out that I was given the translation there so maybe I misunderstood what you were saying, Mr. Dalpé. But I think you were saying well, you know, give out aid—let us take your interest as an example—we give out machinery to these developing countries which, in turn, will produce shirts and shoes and whatever else that is going to be in direct competition to our own Canadian industry. I think that was the example you used. We have done the same in the mining industry, where we have developed copper deposits in Panama with Canadian equipment which, in turn, produces copper which comes into competition with the copper from Sudbury and the copper from Timmins. We are doing the same in the nickel area with Cuba.

Now, what I am saying to you is that the way in which we have evolved in that industry is the best thing in the long run

[Traduction]

Mr. Dalpé: Well, I will thank you for whomever the others are.

The Chairman: The witnesses... we can reimburse them... but as far as advisers, we do not have that right. So when we write our report, we are going to be asking for advisers... and we would like to pay them...

Mr. Dalpé: I see.

M. Frith: Je veux que ce soit consigné au compte rendu car je crois qu'il s'agit d'un sujet que notre Comité devrait étudier. Je connais bien les politiques auxquelles vous pensez, que c'est bien beau pour un «académicien» de venir ici me dire, par exemple, qu'il en coûte pour chaque homme, femme et enfant, en subventions pour l'industrie du textile, la somme de x dollars, parce que nous pourrions payer moins cher si l'on importait plus et que la famille aurait pu se vêtir et vêtir les enfants pour beaucoup moins cher.

En 1970, à Sudbury, il y avait 19,000 travailleurs au service de la International Nickel Company. En 1980, il n'y en a plus que 10,300. C'est une diminution de 50 p. 100 de la main-d'œuvre active. Pendant cette période de 10 ans, le gouvernement ne nous a rien donné, qu'il s'agisse du gouvernement libéral dont je fais partie ou de quelque autre gouvernement... rien. Ils en ont moins fait pour les travailleurs à Sudbury, qu'ils en ont fait pour les travailleurs de l'automobile l'an dernier. Il y a eu 3,000 mises à pied en 1977. Et mon collègue, Girve Fretz, vient d'une circonscription qui a été touchée directement par ces mises à pied aussi, à Port Colborne. Personne n'a jamais rien dit à propos de subventions. Le gouvernement de l'époque a dit non, pas question d'accorder des subventions pour augmenter les stocks, ce qui aurait pu aider nos travailleurs. Ce même gouvernement a refusé d'augmenter les prestations d'assurance-chômage. Ils ont dit, bon, parfait, vous n'avez plus d'emploi. Trois mille personnes ont quitté notre ville. A vrai dire, 4,800 personnes sont parties de la région de Sudbury. Elles sont allées, en grande partie, dans l'ouest du Canada pour se trouver des emplois.

A l'époque, les travailleurs disaient la même chose que vous disiez à M. Fretz quand il vous a demandé quel genre d'équipement vous aviez dans l'industrie du textile. Est-il aussi moderne? Est-il aussi bon que celui qu'ils ont dans les pays en voie de développement? Je dois vous signaler que j'ai entendu la traduction, alors peut-être ai-je mal compris ce que vous disiez, monsieur Dalpé. Mais je crois que vous disiez tout simplement que nous accordons notre aide, et je vous parlerai du domaine qui vous intéresse directement, nous donnons de la machinerie à ces pays en voie de développement qui, à leur tour, produisent des chemises, des souliers et que sais-je encore, produits qui viendront concurrencer directement les produits de notre propre industrie canadienne. Je crois que c'était là l'exemple que vous nous avez donné. La même chose s'est produite dans l'industrie minière en exploitant les dépôts de cuivre de Panama avec de l'équipement canadien, qui à son tour, sert à produire du cuivre qui vient concurrencer directement le cuivre que nous extrayons à Sudbury et à Timmins. Nous faisons la même chose pour le nickel à Cuba.

Enfin, toute cette évolution a été, à long terme, ce qu'il pouvait arriver de mieux pour nos travailleurs de l'industrie

[Text]

for the workers in Sudbury because, despite the fact we have gone from 19,000 workers to 10,000 workers, they are still the most efficient miners in the western world for nickel. They still produce the finest purity of nickel from the research and development that went into a nickel carbonyl plant. The workers now are still the highest paid.

But the point I am making here is that we are always going to be in a ever-evolving, ever-changing world, and measures taken in 1970 resulted in these figures that I give you today, yet Sudbury itself has managed to survive very well. For instance, despite the fact that we have gone from 19,000 workers just in the mining industry to only 10,000 today and I would suspect that, by 1984, we will be down to 7,000 workers just in the mining industry, the town still is the same size. That is so because we have managed to diversify the economy in terms of the service sector. In the long run in this country we have to develop a policy. In fact I think that is where our problem is that we have not developed a policy. I do not blame the worker who tells me, this pie-in-the-sky academic who tells me . . .

The Chairman: I can debate this with you now, if you like, just the three of us. I think the example you use of Sudbury does not wash at all, because you are dealing with a primary resource power where you do not have the same attachment to the community and the same dependence upon the community for a variety of reasons.

Mr. Frith: Let me finish.

The Chairman: Let Mr. Dalpé answer it.

Mr. Frith: I know what you are saying, but let me finish, Mr. Chairman. In Sudbury now we have only 20 per cent of our workers directly involved in the primary industry, whereas 80 per cent are involved in secondary, tertiary and quaternary sectors of the economy. It has become a geographic centre of northeastern Ontario so we can discuss those figures in a minute.

What I am asking you is that I think that if we do not address the problem of the textile industry over the eighties, yours really is just the first of the industries which will have to cope with the same problem. It is textiles today. I suspect the auto industry will be the one in 1983-1984 which will have to go through the adjustment policy.

As the Third World grows, Japan is doing the same thing today. They are starting to get out of areas that were the growth industries for Japan in the sixties and the seventies. They are starting to phase out of those industries and get into the high technology industries and retraining the workers. Because now you see Korea can do the same work that was done in those growth industries in Japan in those years and Korea can beat them at their own price.

[Translation]

minière à Sudbury parce que malgré le fait que nos 19,000 mineurs ne soient plus que 10,000 aujourd'hui, ils restent les mineurs les plus efficaces du monde occidental en ce qui concerne l'extraction du nickel. Ce sont toujours eux qui produisent le nickel le plus pure grâce aux efforts de recherche et de développement consentis dans une usine de nickel carbonyl. Nos travailleurs gagnent toujours les plus hauts salaires.

Enfin, là où je veux en venir, c'est que nous vivrons toujours dans un monde en évolution constante, et même si les mesures prises en 1970 ont eu les résultats que vous savez pour Sudbury, la ville a tout de même réussi à survivre assez bien. Par exemple, malgré que nous soyons passés de 19,000 mineurs à 10,000 aujourd'hui, je crois bien qu'en 1984, il ne restera plus que 7,000 travailleurs de l'industrie minière quoique la ville aura probablement la même taille. C'est parce que nous avons réussi à diversifier l'économie dans le secteur des services. A long terme, il faudra que notre pays se trouve des politiques. A vrai dire, je crois que le problème vient de ce que nous n'avons pas encore trouvé de politique précise. Je ne blâme en rien le travailleur qui me dit que cet «académicien» qui rêve en couleur . . .

Le président: Je pourrais débattre de ce point avec nous immédiatement si vous le voulez, ou nous pourrions le débattre à trois. Je crois que l'exemple de Sudbury dont vous vous servez ne vaut absolument pas parce qu'il s'agit de ressources en matières premières où les gens n'ont pas les mêmes liens ni la même dépendance vis-à-vis la communauté pour toutes sortes de raisons différentes.

M. Frith: Permettez-moi de finir.

Le président: Permettez à M. Dalpé de répondre.

M. Frith: Je sais ce que vous essayez de dire, mais permettez-moi de finir, monsieur le président. A Sudbury, à l'heure actuelle, il n'y a que 20 p. 100 de nos travailleurs directement impliqués dans l'industrie primaire tandis que 80 p. 100 de la main-d'œuvre est employée dans les secteurs secondaire, tertiaire et quaternaire de l'économie. C'est devenu un centre géographique du nord-est de l'Ontario, ce qui signifie que nous pourrions discuter de ces chiffres dans quelques instants.

J'essaie tout simplement de vous faire comprendre que je crois que si nous ne nous occupons pas du problème de l'industrie du textile pendant les années 80, vous ne verrez là que la première des industries qui auront le même genre de problèmes. Aujourd'hui c'est le textile, je crois bien que ce sera l'industrie automobile qui devra subir ce genre d'ajustement vers 1983-1984.

Au fur et à mesure que les pays en voie de développement se développent, le Japon fait la même chose aujourd'hui. Ce pays commence déjà à abandonner des domaines qui ont contribué à sa croissance économique dans les années 60 et 70. Ce pays commence déjà à abandonner ses industries pour se tourner vers les industries à haute technologie et on y recycle la main-d'œuvre à cette fin. Vous savez, la Corée fait maintenant ce que faisait le Japon pour les industries qui ont contribué à sa croissance pendant ces deux décennies et cela coûte moins cher en Corée maintenant.

[Texte]

Now, we can adjust this slowly, whether it is Canada or Japan we can adjust that by trade and policies, et cetera. But the question I would like to ask you is that if given the fact that we know we are going to have to change, from a worker's standpoint what would you like to see the government do as an adjustment policy in real terms? I said this to the economist who had been here before, the one from the North South Institute. I said to her at the time she gave me one reply to that adjustment policy, that, if I were a worker, I would blow her brains in—because I know that would happen to me if I tried to defend that in my riding.

What real things can we do? Some people say, all right, if we are going to phase out a job, the year that it is phased out you will get 95 per cent of your salary; then the second year you can get 75 per cent of your salary, and so on. That is one suggestion that has been made to us. But I would like to know, because you know the circumstances for your workers much better than I do, what adjustment policies do you think could be formulated to recognize there phasing out problems?

M. Dalpé: Avant de tenter de répondre à votre question, j'aimerais revenir à votre récit de ce qui s'est passé à Sudbury. Je pense que vous avez cité un exemple qui pourrait avoir un certain rapport avec d'autres secteurs industriels comme le textile, le vêtement, etc., avec cette différence, cependant, que là, vous parlez de ressources qui sont dans le sous-sol et qui ne sont pas nécessairement le lot de tous les pays qui sont visés par le traitement d'équité qu'on veut, à travers le monde, donner à tous ceux qui participent à l'économie mondiale.

Pour me parler de cuivre, pour me parler de ceci ou de cela, il faut en avoir. Si vous n'en avez pas, vous ne pouvez pas être visé. Or, la distinction à faire, c'est que dans le cas des secteurs industriels dont on parle, tous les pays, et particulièrement les pays en voie de développement, commencent par ce type d'industrie. Ils ont des besoins primaires à satisfaire pour leur population, que ce soit la nourriture, le logement ou le vêtement. Donc, ils mettent sur pied au tout départ ou tentent de se faire aider pour mettre sur pied au tout départ ces types d'industries. Cependant, la production qui émerge de ces nouveaux complexes industriels est trop grosse pour leur propre capacité d'absorption. Il faut donc qu'ils se trouvent des marchés. Et ces marchés-là ils vont les prendre où, sinon chez ceux qui sont déjà équipés pour satisfaire à leurs propres besoins? Et c'est notre cas. La Corée peut nous en produire, du textile, tant qu'on en veut, bien sûr, et à meilleur compte. La production qui sort de Corée ne peut pas être absorbée en Corée, il faut qu'elle aille quelque part. Alors, on va chercher à la vendre chez nous, à la vendre aux États-Unis, en Europe, partout où il y a un marché à satisfaire à moindre coût. Cependant, quand on parle de coût moindre, est-ce qu'on s'occupe de savoir si le coût moindre dont on parle est réellement si bas que cela? C'est que les gouvernements sont derrière, pas par des formes de protection tarifaire ou autres,

[Traduction]

Donc, nous pouvons faire ces changements lentement, qu'il s'agisse du Canada ou du Japon; nous pouvons nous adapter à la situation par le biais du commerce ou de différentes politiques et ainsi de suite. Cependant, j'aimerais vous poser la question suivante. S'il est vrai que nous savons tous que nous devons changer notre façon de faire, du point de vue du travailleur, que devrait faire le gouvernement qui chercherait à adopter une véritable politique d'ajustement? J'ai posé cette question à l'économiste qui s'est présentée ici, celle de l'Institut Nord-Sud. Lorsqu'elle a eu fini de me donner sa réponse concernant cette politique d'ajustement, je lui ai rétorqué que si j'étais un travailleur, je lui défoncerais le crâne... parce que je sais exactement ce qu'on me ferait si j'essayais de défendre ce genre d'idées dans ma circonscription.

Que pouvons-nous faire vraiment? Certains disent, bon, si nous faisons disparaître un emploi graduellement, l'année où l'emploi disparaîtra, vous recevrez 95 p. 100 de votre salaire; la deuxième année on vous en donnera 75 p. 100 et ainsi de suite. C'est une des propositions qui nous a été faites. Mais j'aimerais bien savoir, car vous connaissez les conditions de travail de vos gens beaucoup mieux que moi, quelle politique d'ajustement le gouvernement devrait adopter, d'après vous, pour résoudre ces problèmes de disparition progressive d'emplois?

Mr. Dalpé: Before trying to answer your question, I would like to get back to your version of what happened in Sudbury. I think that you have quoted an example which might have a certain degree of relevance to other industrial sectors such as textile, clothing, etc. . . . However, there is a difference in that you are talking about resources that are found underground and that are not necessarily found in all the countries which are the object of the equitable treatment that we want to grant to all countries across the world, anyway to the ones participating in our world economy.

If we are going to talk copper, we had better have some first. If we do not have any, the whole debate is irrelevant. Now, the distinction that must be made is that in the case of the industrial sectors we are talking about every country, and more specifically developing countries, start off with that kind of industry. They must satisfy the basic needs of their population in other words, food, shelter or clothing. Therefore, they set up that kind of industry at the outset or try to get help to set that sort of thing up. However, the production runs coming out of those new industrial complexes is far too high for the country to absorb it all. Therefore they must find markets. And where else can they hope to find such markets but in those countries which are already equipped to satisfy their own requirements? This is what is happening in the case of Canada. Korea can provide us with as much textile as we want and at a cheaper price. But Korean production cannot be absorbed by the domestic market and it must find some outlet whether it be Canada, the United States or Europe, wherever there is a market which can be supplied at a lower cost. But when we consider this lower cost, are we interested in determining whether it is really as low as it seems? We must remember that there is government involvement, not through tariff or other protection, but through forms of subsidies which make the apparent price of the product being sold to us extremely

[Text]

mais par des formes de subventions qui font que le prix apparent du produit qu'on nous vend est extrêmement bas par rapport à celui de notre produit. En fait, il est subventionné par l'État. Je pense qu'il faut penser à cela. Il ne faut pas l'oublier, cela fait partie du portrait.

• 1050

Tenons pour acquise la conclusion à laquelle vous arrivez. Vous dites que ce qui s'est passé à Sudbury peut avoir à long terme des effets bénéfiques, que malgré la diminution des effectifs de 19,000 à 10,000 ou 12,000, Sudbury a continué de vivre, à se donner des services qu'elle n'avait pas, à diversifier son économie, etc. Cela peut être vrai pour Sudbury, mais vous ne pourriez pas multiplier ces exemples-là à travers le pays. Vous finiriez par avoir des chômeurs quelque part parce que les services que vous mettez sur pied, il va falloir que quelqu'un les paie. Qui va les payer? Certainement pas ceux qui ne travaillent pas. Je dépends du service social; comment voulez-vous que je le paie, le service social si j'en dépends? Je ne fais que retirer. Ce sont ceux qui travaillent, par conséquent. C'est à ceux qui vont rester en emploi qu'on va demander de plus en plus d'accepter de payer sous une forme ou une autre ces services-là. Je pense qu'il faut arriver à cette conclusion-là. Cela, c'est aussi académique que le reste.

Alors dans un projet à long terme de conversion de ces secteurs industriels où le gouvernement annoncerait qu'à long terme, il va sortir des secteurs industriels comme le textile, le vêtement qui sont toujours menacés, les portes seraient ouvertes. Est-ce que cela va être réservé à eux, sous prétexte qu'il faut faire affaire à l'étranger et tenter de se procurer au meilleur compte possible les produits dont le marché a besoin? Si vous me donnez une bonne réponse à cela, je vais vous dire ce qu'on va faire. A ce moment-là, vous allez me permettre pas seulement de me chauffer et de me vêtir à bon compte, vous allez me permettre de m'acheter une voiture à bon compte. Alors, je vais aller l'acheter aux États-Unis et peut-être au Japon. Vous ne me ferez pas seulement un mur pour mon secteur, vous allez m'en faire un pour toute l'économie ou vous allez le démolir, le mur, pour tout. Autrement, vous devenez sélectifs et vous visez des gens dans un milieu donné et, derrière cela, il faut qu'il y ait des motifs capables de me satisfaire, de me faire accepter une politique à long terme qui va me faire disparaître. Où vais-je réellement trouver des bénéfices, pas seulement des apparences de compensation? Pendant un an, vous allez me donner 95 p. 100 de mon revenu, l'année suivante 90 p. 100 et ainsi de suite, jusqu'à ce que je n'aie plus rien. Quand je n'aurai plus rien, si je n'ai pas d'emploi, qu'est-ce que je vais avoir? On va avoir érigé le mur autour de mon secteur industriel et je ne serai pas mieux. La voiture va encore me coûter cher et tout cela. Vous voyez dans quoi je m'embarque? Je pense que cela aussi fait partie de l'image quand on discute de tous ces problèmes-là.

Mr. Frith: This is a good discussion that we are having I think at any rate, because you are talking from the textile industry's standpoint. In the auto industry now, we can all have differences of opinion as to whether or not Chrysler is going to survive the eighties or whether Ford will be the

[Translation]

low in comparison with our own prices. This is due to the state subsidy and I do not think that this factor should be overlooked.

Let us assume that your conclusion is right. You say the long term effects of the occurrence at Sudbury may be beneficial and that in spite of the number of jobs dropping from 19,000 to 10,000 or 12,000, Sudbury was able to keep on going and to develop services which it did not have as well as diversify its economy and so on. This may be true in the case of Sudbury, but you cannot attempt to extend this example throughout the country. There are going to have to be unemployed somewhere because the services which you are setting up will have to be paid by someone, but certainly not by the jobless. If I depend on social assistance how can you expect me to pay for social services of which I am a beneficiary? I can only hope to be a recipient. It is the working population which will have to pay. This means that there will be an increasing demand on the employed to fork out money for such services. I do not think we can escape this conclusion. It is just as academic as the rest.

If the government were to decide on a long term conversion program of certain industrial sectors such as the textile and clothing industry, which lives under a constant threat, then the doors would be thrown wide open. Why stop at this sector under the pretext that we must do business with foreign countries and satisfy market requirements at the best possible price? If you can give me a good answer to that, I will tell you what we will do. Not only will I be able to buy cheap clothes and shoes, but I will also be allowed to buy a cheaper car at the American or the Japanese price. You are either going to put up a wall for my sector of the economy as well as the rest of the economy or else tear down this wall for the entire economy as well. Otherwise, you are being selective and taking special measures for a particular sector and you had better be able to give me good reasons for doing this if you want me to accept a long term policy which will result in the elimination of my sector. You will have to convince me that there will be some real benefits and not only the appearance of compensation. For a year you will be giving me 95 per cent of my revenue, the following year 90 per cent and so on until I no longer have anything. But once I reach this point, and if I do not have a job, where will this have got me? A wall will have been erected around my industrial sector to no avail for me. I will still be paying a lot of money for my car and so forth. You see what I would be getting into? I think that all these implications have to be taken into account when we discuss this problem.

M. Frith: Je crois que c'est un bon échange que nous avons puisque vous présentez le point de vue de l'industrie du textile. Pour ce qui est de l'industrie automobile, nous pouvons avoir des opinions différentes sur les chances de survie des sociétés Chrysler, Ford ou GM. Pour ma part, j'estime que la GM

[Texte]

company to be in big trouble, or indeed if it will be GM although I happen to believe that GM probably will survive the next five years. I am not convinced that we are going to have all three major auto companies survive the eighties in this country and I know what the demand is going to be from the workers who are involved in that sector. Protectionism. There is no doubt in my mind. That is what they are going to be asking for. In the nineteen eighties I think job security is going to be the prime request of unions at bargaining tables; the protection of the pension, the protection of the workers that have been there for 25 years, the portability of that pension. Protectionism is going to replace wage demands in the nineteen eighties from a union standpoint in my opinion when they are negotiating with a company. They are going to try to protect their workers from attrition policies by the company as they are phasing down. And clearly, I think that is going to be the major problem facing our government through the nineteen eighties.

• 1055

This is not going to go away. Today, as I mentioned earlier, it is the textile industry which is troubled to some extent in the province of Quebec and the province of New Brunswick. But the manufacturing sector in southern Ontario has had nothing but losses for the last three years. It seems to me that it is the inability of Canadians to want to change. Everybody fears it; I recognize that. That is just a natural human response to the prospect of change. But we are going to have to teach Canadians that they are, in fact, going to have to change to survive. We have not changed in the nineteen seventies and, if you take a look at the manufacturing sector the losses are incredible in southern Ontario, and it is starting to show. In the last year, 90 per cent of the new unemployment in this country has been in the Province of Ontario in the manufacturing sector. There has been an inability by all three elements—companies, government and unions—to come to a table and say: This is the problem facing us now and for the next five to seven years; how best can we adjust? What kind of policies do we have to put in place to survive the adjustment period? Clearly, there is one thing we have learned—and I think it will be in North America that the adjustment is going to be the most difficult in the next decade—and that is that as the world changes, you cannot stand still, you cannot neglect research and development moneys and industrial strategy. I am sorry. We talk so much about this term "industrial strategy", Mr. Chairman, that it is over-used . . .

The Chairman: It is a good term for academics.

Mr. Frith: . . . yes, for academics to use. But to put it in a nutshell, the workers and management and the government all need to sit down and identify which industries they are going to promote in this country. If not, each time we go piecemeal through this decade, we are going to keep on losing those jobs, and the manufacturing sector is the one that is going to get hammered the worst in the eighties. What I am saying to you is that we are going to have to develop a policy with the government. And I do not want an academic's response to this

[Traduction]

restera à flot au cours des cinq prochaines années. Je ne suis pas persuadé que ce sera le cas pour les trois grandes sociétés au cours de cette décennie et je sais quelles seront les revendications présentées par les ouvriers de ce secteur. Je suis sûr qu'ils exigeront des mesures protectionnistes. Lors des négociations qui auront lieu au cours de cette décennie, les syndicats mettront l'accent sur la sécurité d'emploi, la protection et la portabilité du régime de retraite, et les garanties spéciales pour les ouvriers qui ont vingt-cinq ans de service. Je crois que les syndicats insisteront sur ces différentes formes de protection plutôt que sur les revendications salariales. Ils essaieront de protéger leurs membres contre les effets de la politique de non-remplacement des effectifs adoptée par les entreprises en perte de vitesse. C'est, je crois, le problème principal auquel aura à faire face notre gouvernement pendant cette décennie.

Ces problèmes ne vont pas disparaître. Aujourd'hui c'est l'industrie du textile au Québec et au Nouveau-Brunswick qui se trouve en mauvaise posture, mais le secteur manufacturier du sud de l'Ontario lui aussi ne fait que subir des pertes depuis trois ans. Je crois que les Canadiens ne veulent pas se rendre à l'évidence. Tout le monde a peur du changement, je le sais fort bien, c'est une réaction normale. Mais il faut faire comprendre à la population canadienne qu'elle devra s'adapter à de nouvelles réalités afin de survivre. Nous n'avons pas fait les ajustements nécessaires au cours des années 70, comme commençant à le montrer les pertes extraordinaires du secteur manufacturier dans le sud de l'Ontario. Depuis l'année dernière, 90 p. 100 des nouveaux chômeurs du Canada proviennent du secteur manufacturier ontarien. Le patronat, le syndicat et le gouvernement se sont montrés incapables de se concerter pour identifier le problème auquel nous devons faire face pendant les cinq ou sept prochaines années, et pour élaborer une stratégie qui nous permettrait de nous adapter le mieux possible pendant cette période de transition. Nous avons au moins compris une chose, je crois: c'est en Amérique du Nord que l'adaptation sera le plus difficile, et aussi il est impossible de rester immobile dans un monde en évolution. On ne peut pas négliger le financement de la recherche et du développement, on ne peut pas se passer d'une stratégie industrielle. Ce terme d'ailleurs de «stratégie industrielle» commence à devenir usé, mon-sieur le président . . .

Le président: C'est une bonne expression pour les universitaires.

M. Frith: . . . oui, pour les universitaires. Bref, les syndicats, le patronat et le gouvernement doivent se concerter pour identifier celles de nos industries nationales qui doivent être promues. Si nous nous contentons de mesures incohérentes, nous allons continuer à perdre des emplois, et le secteur manufacturier sera le plus durement éprouvé pendant les années 80. Je crois qu'il faudra mettre au point une stratégie de concert avec le gouvernement. Tous les participants, les ouvriers, le patronat et le gouvernement, devront décider

[Text]

but we are going to have to get the workers down to sit at the table and decide what can be done with management and the government about the situation. Because if we lose one of the three major auto companies, the number of unemployed in there is going to be so large compared to any other lay-offs we have ever had that we are going to be forced to do something.

The Chairman: But do not conclude that we will lose them. We will lose if we want to lose them. Anyway, thank you.

M. Dalpé: Je vous suis et je suis d'accord avec vous. Quand vous dites qu'il va falloir développer quelque chose, c'est un engagement qu'on prend. Alors, développons-le, ce quelque chose-là; là-dessus, je suis d'accord avec vous «à la planche». Pas de problème. Mais pendant qu'on va le développer, on va faire la démonstration que j'exigeais tout à l'heure en réponse à la question de votre autre collègue qui a dû partir. Là, on aura quelque chose de tangible à montrer; ce ne sera pas seulement académique, ce sera vrai, on va être en train de développer quelque chose.

Le président: Je vous remercie beaucoup, monsieur Dalpé. Si vous avez autre chose à faire inscrire au compte rendu, vous êtes le bienvenu. Votre témoignage nous a été très utile et je vous remercie d'être venu nous rencontrer. Il n'est pas impossible que quelqu'un de notre personnel communique avec vous plus tard si on veut des renseignements additionnels. Je pense que la question dont nous avons discuté ce matin est une question extrêmement importante pour notre pays parce que, nous, notre rôle est d'étudier les relations entre les pays développés et les pays en voie de développement. Alors, il faut s'assurer que les politiques industrielles qu'on va avoir au Canada tiennent compte de l'intérêt des Canadiens. Je pense que vous êtes d'accord qu'on aide les pays en voie de développement, mais cela, on ne peut le faire à moins d'avoir au Canada une économie saine et une certaine sécurité, non seulement matérielle, mais aussi psychologique pour tous les secteurs de notre économie. Alors, en ce sens-là, votre témoignage nous sera très utile.

• 1100

M. Dalpé: A mon tour, monsieur le président, de vous remercier, ainsi que les membres du Comité, de l'occasion que vous nous avez donnée d'échanger avec vous. Au plaisir.

Le président: Bonjour. La séance est levée.

[Translation]

ensemble comment faire face à la situation. Si l'un des trois grands de l'automobile doit fermer ses portes, nous aurons tellement de chômeurs par rapport à ce que nous avons connu que nous serons bien forcés de faire quelque chose.

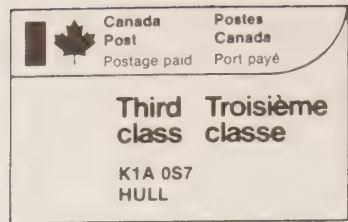
Le président: Mais ne soyez pas pessimiste à leur sujet. Il peut y avoir une fermeture si nous l'acceptons. Quoi qu'il en soit, je vous remercie.

Mr. Dalpé: I understand what you are getting at and I agree with you. Especially when you say that we must get together and develop a common approach. Let us get to work on it. But while we are doing this, we can also be involved in the demonstration project I was referring to in answer to the question of your other colleague who had to leave. Then, rather than something academic, we would have something tangible to show, something which we would be in the process of developing.

The Chairman: Thank you, Mr. Dalpé. If there is anything else you would like to say for the record, please feel free to do so. Your testimony has been very useful to us and I would like to thank you for having come. A member of our staff may be getting in touch with you at some future date for further information. I think that the subject we discussed this morning is extremely important for our country since the task of this committee is to study the relations between developed and developing countries. We must make certain that Canadian industrial policies take Canadians' interests into account. I think that you are in favour of assisting developing countries but we can only do this in Canada if we have a sound economy and a certain amount of security, not only material but psychological security, for all the sectors of our economy. Your testimony has been very useful in bringing out this point.

Mr. Dalpé: I would also like to thank you, Mr. Chairman and members of the Committee, for this opportunity to exchange views.

The Chairman: The meeting is adjourned.



If undelivered, return COVER ONLY to:
Canadian Government Printing Office,
Supply and Services Canada,
45 Sacré-Coeur Boulevard,
Hull, Quebec, Canada, K1A 0S7

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à
Imprimerie du gouvernement canadien,
Approvisionnement et Services Canada,
45, boulevard Sacré-Coeur,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S7

WITNESSES—TÉMOINS

From La Centrale des Syndicats démocratiques (CSD):

Mr. Paul-Émile Dalpé, President;

Mr. Laurent Rivard, Vice-President of La Fédération nationale des travailleurs du vêtement;

Mr. Gilles Lafontaine, Executive member of La Fédération nationale des travailleurs du vêtement.

From La Fédération canadienne des travailleurs du textile:

Mr. Armand Gagnon, President;

Mr. Arthur Delage, Executive member.

De La Centrale des Syndicats démocratiques (CSD):

M. Paul-Émile Dalpé, président;

M. Laurent Rivard, vice-président de La Fédération nationale des travailleurs du vêtement;

M. Gilles Lafontaine, membre exécutif de La Fédération nationale des travailleurs du vêtement.

De La Fédération canadienne des travailleurs du textile:

M. Armand Gagnon, président;

M. Arthur Delage, membre exécutif.

7
HOUSE OF COMMONS

CHAMBRE DES COMMUNES

Issue No. 23

Fascicule n° 23

Monday, November 3, 1980

Le lundi 3 novembre 1980

Chairman: Mr. Herb Breau

Président: M. Herb Breau

*Minutes of Proceedings and Evidence
of the Special Committee on*

*Procès-verbaux et témoignages
du Comité spécial des*

North-South Relations

Relations Nord-Sud

RESPECTING:

Relations between developed and developing
countries

CONCERNANT:

Les relations entre pays développés et pays en voie
de développement

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)

DEPOSITORY LIBRARY MATERIAL

First Session of the
Thirty-second Parliament, 1980

Première session de la
trente-deuxième législature, 1980

SPECIAL COMMITTEE ON NORTH-SOUTH RELATIONS

Chairman: Mr. Herb Breau
Vice-Chairman: Mr. Douglas Roche

Messrs.

Dupras	Fretz
Frith	

COMITÉ SPÉCIAL DES
RELATIONS NORD-SUD

Président: M. Herb Breau
Vice-président: M. Douglas Roche

Messieurs

Ogle	Schroder
1	1
2	2
3	3
4	4
5	5
6	6
7	7
8	8
9	9
10	10
11	11
12	12
13	13
14	14
15	15
16	16
17	17
18	18
19	19
20	20
21	21
22	22
23	23
24	24
25	25
26	26
27	27
28	28
29	29
30	30
31	31
32	32
33	33
34	34
35	35
36	36
37	37
38	38
39	39
40	40
41	41
42	42
43	43
44	44
45	45
46	46
47	47
48	48
49	49
50	50
51	51
52	52
53	53
54	54
55	55
56	56
57	57
58	58
59	59
60	60
61	61
62	62
63	63
64	64
65	65
66	66
67	67
68	68
69	69
70	70
71	71
72	72
73	73
74	74
75	75
76	76
77	77
78	78
79	79
80	80
81	81
82	82
83	83
84	84
85	85
86	86
87	87
88	88
89	89
90	90
91	91
92	92
93	93
94	94
95	95
96	96
97	97
98	98
99	99
100	100

(Quorum 4)

Le greffier du Comité

Nora S. Lever

Clerk of the Committee

MINUTES OF PROCEEDINGS

MONDAY, NOVEMBER 3, 1980

(40)

[Text]

The Special Committee on North-South relations met at 8:10 o'clock p.m. this day, the Chairman, Mr. Herb Breau, presiding.

Members of the Committee present: Messrs. Breau, Fretz, Ogle, Roche and Schroder.

Witnesses: From the Canadian Export Association: Mr. T. M. Burns, President; Mr. J. H. Whalen, Chairman and President of International Paper Sales Co. Inc.; Mr. H. Valle, Chairman, Association's Development Aid Committee and Vice-President, Corporate Development/Transportation, Bombardier Inc.; Mr. C. G. Smallridge, Director and Senior Vice-President, Shawinigan Engineering Co. Ltd.; Mr. James Moore, Secretary.

The Committee resumed consideration of its Order of Reference dated Friday, May 23, 1980 relating to relations between the developed and developing countries. (*See Minutes of Proceedings, Wednesday, June 25, 1980, Issue No. 1.*)

It was agreed,—That the brief submitted to the Committee by the Canadian Export Association be printed as an appendix to this day's Minutes of Proceedings and Evidence. (*See Appendix "RNSR-32".*)

Mr. Burns made a statement and, with the other witnesses, answered questions.

At 10:05 o'clock p.m. the Committee adjourned to the call of the Chair.

PROCÈS-VERBAL

LE LUNDI 3 NOVEMBRE 1980

(40)

[Traduction]

Le Comité spécial des relations Nord-Sud se réunit aujourd'hui à 20 h 10 sous la présidence de M. Herb Breau (président).

Membres du Comité présents: MM. Breau, Fretz, Ogle, Roche et Schroder.

Témoins: De l'Association canadienne d'exportation: M. T. M. Burns, président; M. J. H. Whalen, président et président de «International Paper Sales Co. Inc.»; M. H. Valle, président du Comité pour l'aide au développement et vice-président, «Corporate Development/Transportation», Bombardier Inc.; M. C. G. Smallridge, directeur et vice-président senior, «Shawinigan Engineering Co. Ltd.»; M. James Moore, secrétaire.

Le Comité reprend l'étude de son ordre de renvoi du vendredi 23 mai 1980 portant sur les relations entre pays développés et pays en voie de développement. (*Voir procès-verbal du mercredi 25 juin 1980, Fascicule n° 1.*)

Il est convenu,—Que le mémoire soumis au Comité par l'Association canadienne d'exportation soit joint aux procès-verbal et témoignages de ce jour. (*Voir Appendice «RNSR-32».*)

M. Burns fait une déclaration puis, avec les autres témoins, répond aux questions.

A 22 h 05, le Comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation du président.

Le greffier du Comité

Nora S. Lever

Clerk of the Committee

EVIDENCE

(Recorded by Electronic Apparatus)

Monday, November 3, 1980

• 2011

[Text]

The Chairman: I call the meeting to order. We are continuing this evening our examination of the order of reference we have received from the House of Commons of the relationships between developed and developing countries.

We have before us representatives from the Canadian Export Association. Mr. T. M. Burns is the President, who I will ask to introduce the other gentleman here with him, and invite him to make some introductory remarks, or should I ask somebody else to do that?

Mr. J. H. Whalen (Chairman and President of International Paper Sales Co. Inc.): I am Mr. Whalen. I am Chairman and President of International Paper Sales Co.

The Chairman: You are Chairman of the Board?

Mr. Whalen: Yes.

The Chairman: Of the Canadian Export Association. So I would ask you, Mr. Whalen, then, to introduce the other gentlemen.

Mr. Whalen: We are pleased to be with you this evening. Our delegation tonight, on my right, is Mr. H. Valle, Chairman of the Association's Development Aid Committee and Vice-President, Corporate Development, Transportation, Bombardier, Inc. in Montreal; on his right is Jim Moore, Secretary of the Canadian Export Association; on my left is Mr. T. M. Burns, who is the President of the Canadian Export Association; and on his left is Mr. C. G. Smallridge, a director of the Association and Senior Vice-President, Shawinigan Engineering Co. Ltd. in Ottawa.

I would like to ask Tom Burns to review, briefly, the presentation that we have made to you.

The Chairman: Mr. Burns.

Mr. T. M. Burns (President, Canadian Export Association): Thank you very much, Mr. Chairman. We delivered a copy of the brief to the clerk of the committee on Friday. I just want to refer briefly to the points we have made in it, if that is agreeable to you.

The Chairman: Sure. May I have agreement that we will append the copy of the brief to our Proceedings? Mr. Burns will summarize it.

Some hon. Members: Agreed.

Mr. Burns: Thank you very much, Mr. Chairman.

The brief really only tries to address two issues and I will make some comments on each of them, first the question of the trade with the developing world, and then something on development assistance.

The initial point is that the term "south" or the "Group of 77", suggests unanimity of interests among the developing world that probably is not there, and we suggest that you look

TÉMOIGNAGES

(Enregistrement électronique)

Le lundi 3 novembre 1980

[Translation]

Le président: Je déclare la séance ouverte: nous poursuivons ce soir notre examen de l'ordre de renvoi reçu de la Chambre des Communes portant sur les rapports qui existent entre les pays développés et en voie de développement.

Nous avons avec nous des représentants de l'Association canadienne d'exportation, et je demande à M. Burns qui en est le président de nous présenter les autres messieurs qui l'accompagnent. Je lui demande également de nous adresser quelques remarques préliminaires ou, peut-être, devrais-je demander cela à quelqu'un d'autre?

M. J. H. Whalen (président de la International Paper Sales Company Inc.): Je suis M. Whalen. Je suis le président de la *International Paper Sales*.

Le président: Vous êtes président du conseil d'administration?

M. Whalen: Oui.

Le président: De l'Association canadienne d'exportation. Je vous demanderai donc, monsieur Whalen, de nous présenter les autres messieurs.

M. Whalen: Nous sommes heureux d'être avec vous ce soir. Notre délégation comprend à ma droite, M. Valle, président du comité d'aide au développement de notre association et vice-président, développement corporatif, transport, Bombardier inc. Montréal; à sa droite M. Jim Moore, secrétaire de l'Association canadienne d'exportation; à ma gauche M. T. M. Burns, président de l'Association canadienne d'exportation; à sa gauche M. C. G. Smallridge, un directeur de l'association et premier vice-président de la *Shawinigan Engineering Company Limited* à Ottawa.

J'aimerais demander à M. Tom Burns de passer brièvement en revue l'exposé que nous vous avons remis.

Le président: M. Burns.

M. T. M. Burns (président, Association canadienne d'exportation): Merci beaucoup, monsieur le président. Nous avons remis vendredi un exemplaire du document que nous avons présenté au secrétaire du comité. J'aimerais simplement, si vous n'y voyez pas d'inconvénient, parler brièvement des questions qui y sont traitées.

Le président: Certainement. Est-ce que tous sont d'accord pour qu'un exemplaire du mémoire soit annexé à notre compte rendu? M. Burns en fera un résumé.

Des voix: Approuvé.

M. Burns: Merci beaucoup monsieur le président.

Notre exposé ne porte en fait que sur deux questions et je ferai quelques remarques sur chacune; il s'agit premièrement de la question du commerce avec les pays en voie de développement et, deuxièmement, de la question de l'aide au développement.

Il y a d'abord l'expression «sud» ou «groupe des 77» qui laisse supposer une communauté d'intérêts qui n'existe probablement pas, et nous aimerions que vous considériez ce groupe en

[Texte]

at this group in terms of the status of groups within it. Some are least developed; some are raw material producers; some produce petroleum; most are petroleum importers; some, at the other end of the scale, are newly-industrialized countries.

In terms of Canadian export trade, we feel that the potential for the expansion of Canadian exports to the middle income countries and the NICs is substantial. Members of the association are devoting increasing attention to such areas as the Pacific Rim and Latin America, with special reference to those kinds of infrastructure projects where Canada has particular expertise. We draw attention to such areas as port development and telecommunications, electricity generation and transmission, and transportation, as some of those areas.

We are already making headway. We foresee growing Canadian accomplishments. We draw attention to the fact that one of the central elements is competitive export financing to match the export financing available from other countries, including those countries offered financing which include a mix-aid element.

We draw attention as well to a disadvantage that has to be overcome, in that we do not have a long-term historical relationship with many of these countries as a number of our industrialized competitors do. We suggest that the most developed of the developing world be encouraged to join the GATT, not only for their own benefit but for our benefit as well. The GATT would be a better institution if there were a broader mix of full members who were outside the major industrialized countries.

• 2015

For the newly industrialized countries, we think that gives them an opportunity to press their point of view more adequately for appropriate access for their products. From our point of view it leads to a more balanced international trade organization. We draw attention to the fact that Canada shares many of the international trade objectives with those developing countries that are raw materials exporters, and that in this respect Canada's interests are not shared by the majority of the OECD countries which tend to be concerned with the importation of international raw materials.

In pursuit of our own objectives to up-grade our exports of raw materials, Canada has worked closely with some developing resource exporting countries and we believe this co-operation should be continued. We draw special attention, however, to the fact that such co-operation should be aimed at reducing or eliminating the barriers to international up-graded resource exports on a nondiscriminatory basis, so that Canada does not find itself faced with preferential arrangements in the major industrialized countries which would disadvantage our own growth.

[Traduction]

termes de la situation de chacun des groupes qui le composent. Certains sont moins développés; certains sont des producteurs de matières premières; certains produisent du pétrole; la plupart sont importateurs de pétrole; certains, à l'autre extrémité de l'échelle, sont nouvellement industrialisés.

En termes de commerce canadien d'exportation, nous croyons que les perspectives d'augmentation des exportations canadiennes vers les pays à revenu moyen et les pays importateurs nets sont intéressantes. Les membres de notre association s'intéressent de plus en plus à des secteurs comme les pays du Pacifique et l'Amérique latine, en ce qui concerne particulièrement le genre de projets d'infrastructure où le Canada possède une compétence particulière. Nous attirons l'attention entre autres sur les domaines suivants, à savoir les installations portuaires et les télécommunications, la production et la transmission d'électricité et les transports.

Nous avons déjà marqué des progrès. Nous prévoyons un accroissement des réalisations canadiennes. Nous soulignons le fait que l'un des éléments centraux, soit le financement concurrentiel des exportations, doit correspondre au financement accordé par d'autres pays à l'exportation, y compris les pays qui offrent une aide mixte au financement.

Nous soulignons également, entre autres conditions défavorables à surmonter, le fait que nous ne puissions nous prévaloir, comme certains de nos concurrents des pays industrialisés, de liens historiques avec ces pays. Nous proposons que les plus avancés parmi les pays en voie de développement soient invités à se joindre au GATT, non seulement pour leur propre avantage mais pour le nôtre également. Le GATT gagnerait à compter parmi ses membres à part entière un plus grand nombre de pays autres que les grands pays industrialisés.

Quant aux pays nouvellement industrialisés nous croyons qu'ils trouveraient là une occasion de faire valoir leur point de vue de façon plus efficace afin de trouver des débouchés appropriés pour leurs produits. Nous sommes d'avis que ceci permettrait d'obtenir un meilleur équilibre dans l'organisation du commerce international. Nous attirons votre attention sur le fait que le Canada, en matière de commerce international, partage un certain nombre d'objectifs avec des pays en voie de développement qui sont exportateurs de matières premières et qu'à cet égard, l'intérêt du Canada ne coïncide pas avec ceux de la majorité des pays de l'OCDE, qui sont plutôt intéressés à importer des matières premières sur le marché international.

Dans la ligne de nos propres objectifs visant à accroître nos exportations de matières premières, le Canada a déjà travaillé en étroite collaboration avec certains pays en développement exportateurs de ressources, et nous sommes d'avis que cette collaboration devrait se poursuivre. Nous attirons tout particulièrement votre attention, cependant, sur le fait que ce genre de collaboration devrait viser à réduire ou éliminer sur une base non discriminatoire, les obstacles qui empêchent l'accroissement des exportations de matières premières, afin que le Canada ne se retrouve pas confronté dans les principaux pays industrialisés à des dispositions préférentielles qui nuiraient à sa croissance.

[Text]

We also suggest that in the desire to achieve stabilization of incomes, there has been a good deal of interest in moving towards a greater range of international commodity agreements. We are pretty sceptical that those agreements will be successful in achieving stabilization of raw material prices, and comment that the history of agreements that have been replaced in the last thirty years has not been very successful.

In terms of development assistance, we acknowledge that the principal purpose of the aid program must be to assist in meeting the development objectives of the developing world, and recognize that a substantial proportion of Canadian aid should be directed to to what may be termed the poorest of the poor. However, the Canadian aid program in our view should also be considered as one of the foreign policy instrument available to Canada to foster the growth of closer long-term relationships with countries of the developing world in the middle income and NIC's category. Because we have very little other influence in the world, we attach particular importance to the aid instrument in this connection.

In working towards the establishment of such self sustaining long-term relationships, the bilateral aid program will be much more important in our judgment than will Canadian contributions to the multilateral financing institutions. We would urge that the emphasis of the Canadian aid program should be gradually moved towards the bilateral aid element of the CIDA activity, and we have noted the statements by the Secretary of State for External Affairs in that regard.

We recognize that your terms of reference focus on our relations with the developing world, but we should also draw to your attention the fact that Canadian exports, in an increasingly competitive world, will be required to grow substantially over the next decade if Canada's own balance of payments problems are to remain manageable. We feel quite strongly that the Canadian aid program, managed and structured, can meet its principal objective of contributing to develop the needs of the LDC's and, at the same time, be supportive of growth in Canadian exports.

We note, Mr. Chairman, you have received views from others on the question of the tying of Canadian aid. We would urge you to recommend no further untying. One of the obstacles that Canada has to overcome with countries of the developing world is the bias which exists in many of them to look for assistance from the larger industrialized countries with which they have long standing political, military or economic relationships. In these circumstances, even where Canadians may be more than competitive, aid projects may be assigned to others.

Secondly, we dispute the proposition that tied aid is excessively costly to recipients. With the Canadian exchange rate at its current level, Canadian exporters are internationally com-

[Translation]

Nous sommes également d'avis que dans notre désir d'en arriver à une stabilisation des revenus, l'accent a été mis sur une plus grande diversification des accords internationaux relatifs aux produits de base. Nous doutons fort que ces accords permettront d'atteindre une stabilisation du prix des matières premières et, si nous regardons les accords qui ont été remplacés au cours des trente dernières années, les résultats ne semblent pas avoir été tellement heureux.

En termes d'aide au développement, nous reconnaissons que le programme d'aide doit viser principalement à réaliser les objectifs des pays en voie de développement, et nous croyons qu'un pourcentage important de l'aide canadienne devrait être dirigée vers ceux que nous pourrions appeler les plus pauvres parmi les pauvres. Cependant, nous sommes d'opinion que le programme d'aide canadien devrait également être considéré comme un des outils dont dispose le Canada en matière de politique étrangère pour favoriser l'éclosion de rapports à long terme plus étroits avec ceux des pays en développement qui constituent la catégorie des pays à revenu moyen et des pays importateurs nets. Comme c'est à peu près notre seule sphère d'influence dans le monde, nous accordons une importance particulière aux instruments d'aide dans ce domaine.

Comme moyen d'en arriver à établir ce genre de relations rentables à long terme, notre programme d'aide bilatérale paraît être beaucoup plus important que la contribution canadienne aux institutions multilatérales de financement. Nous insistons fortement pour que l'accent du programme d'aide canadien soit graduellement déplacé vers cet aspect d'aide bilatérale des activités de l'ACDI, et nous avons pris note des déclarations du ministre des Affaires extérieures, à cet égard.

Nous reconnaissons que votre mandat concerne principalement nos relations avec les pays en voie de développement, mais nous aimerions également attirer votre attention sur le fait que les exportations canadiennes, dans un monde de plus en plus compétitif, devront croître substantiellement au cours de la prochaine décennie si les problèmes du Canada en matière de balance des paiements doivent demeurer sous contrôle. Nous sommes presque certains qu'un programme d'aide canadien bien géré et articulé peut atteindre son objectif principal, qui est de contribuer à satisfaire les besoins en développement des PMA et, parallèlement, aider à la croissance des exportations canadiennes.

Nous remarquons, M. le président, que vous avez pris connaissance de l'opinion d'autres personnes concernant l'aide liée canadienne. Nous vous demandons instamment de recommander qu'on mette un frein à tout déliement de l'aide. L'un des obstacles que le Canada doit surmonter auprès des pays en voie de développement, c'est la partialité dont plusieurs d'entre eux font preuve en s'adressant pour obtenir de l'aide aux grands pays industrialisés avec lesquels ils entretiennent depuis longtemps des liens politiques, militaires ou économiques. Dans de telles circonstances, même lorsque les Canadiens sont plus compétitifs, les projets d'aide risquent d'être attribués à d'autres.

Deuxièmement, nous nous inscrivons en faux contre l'allégation selon laquelle l'aide liée coûte extrêmement cher aux bénéficiaires. Au niveau actuel du taux de change canadien,

[Texte]

petitive. It is our observation that in most cases where commodity aid is concerned, or where sound projects are being contracted, there is substantial competition among donor countries which ensures that recipients have access to internationally competitive supplies.

As well, we have noted in recent years, that CIDA has concentrated its project aid activities in sectors where there is acknowledged to be internationally competitive supplies. As well, we have noted in recent years that CIDA has concentrated its project aid activities in sectors where there is acknowledged to be internationally competitive capacity in Canadian industry. Finally, we note that among OECD countries, the degree to which Canadian aid is now untied is quite in line with the OECD average.

I would like to make one further point on shipping, Mr. Chairman. Within the untied and the context of north-south relations there is a good deal of discussion about ocean shipping. We believe it is important that aid cargoes as well as commercial cargoes be carried in the most expeditious and economical manner, and that Canada should be careful to encourage a global marine shipping structure which does not give rise to distortions which will add to the cost of moving all goods, including aid goods. Thank you, Mr. Chairman.

• 2020

The Chairman: Thank you, Mr. Burns. Bob do you have any questions?

Mr. Ogle: Gentlemen, thank you very much for coming tonight. You are probably aware that we have had a great number of hearings to date and some of us have met before.

I still have a very difficult sort of, perhaps, philosophical problem with your position on the question of tied aid and I have been really struggling with that for several months now because from the first time we met Mr. Burns and several other people—well, until today I still have a real difficult time on the basic philosophy.

I know from experience that sometimes a misunderstanding or inability to see another position comes because of a different understanding of words. I would like to know what you mean by the word "aid".

Mr. Burns: Well, Mr. Chairman, I suppose we are addressing under this topic in relation to our brief the bilateral program of CIDA.

Mr. Ogle: I am going back farther, if you do not mind. I want to try to understand what you understand by the word "aid" because I have an idea of what aid is. I am not trying to be smart about it. I am really trying to get to the reason why I cannot understand your position, because I think it is basically that we have a different understanding of what aid is. What do the words "to aid" or "you receive aid" or "this is aid" mean?

[Traduction]

les exportateurs canadiens sont compétitifs à l'échelle internationale. Nous avons observé que dans la plupart des cas où l'aide concerne des produits de base et où les projets mis en œuvre sont valables, les pays donateurs sont soumis à une concurrence suffisante pour assurer que les bénéficiaires aient accès aux approvisionnements à des prix compétitifs à l'échelle internationale.

Nous avons également noté qu'au cours des dernières années l'ACDI a concentré ses activités en matière de projets d'aide dans des secteurs où il est admis que l'approvisionnement est soumis à la concurrence au niveau international. Nous avons également noté au cours des dernières années que l'ACDI a concentré ses activités en matière de projets d'aide dans des secteurs où il est reconnu que l'industrie canadienne est capable de soutenir la concurrence sur le marché international. Finalement, nous remarquons que parmi les pays de l'OCDE, le degré actuel de déliement de l'aide canadienne est désormais relativement conforme à la moyenne des pays de l'OCDE.

J'aimerais soulever une autre question au sujet du commerce maritime M. le Président. En ce qui concerne l'aide déliée et dans le contexte des relations Nord-Sud, le commerce maritime provoque de nombreuses discussions. Nous croyons qu'il importe que les chargements d'aide tout comme les chargements commerciaux soient transportés de la façon la plus rapide et économique possible, et que le Canada devrait s'efforcer d'encourager un régime global d'expédition maritime ne donnant pas lieu à des distorsions qui ajouteraient aux coûts du transport de tous les biens y compris les biens destinés à l'aide. Merci M. le Président.

Le président: Merci M. Burns. Bob, avez-vous quelques questions à poser?

M. Ogle: Messieurs, je vous remercie beaucoup d'être venus ce soir. Vous êtes probablement au courant que nous avons déjà tenu plusieurs séances et certains d'entre nous se sont déjà rencontrés.

Votre position sur la question de l'aide liée me pose toujours un problème très difficile, je dirais même philosophique, et j'essaie vraiment de le résoudre depuis plusieurs mois déjà, c'est-à-dire depuis la première fois que j'ai rencontré M. Burns et plusieurs autres personnes. Enfin j'éprouve toujours de grandes difficultés à comprendre votre philosophie de base.

Je sais par expérience qu'une façon différente de comprendre les mots donne lieu à des malentendus ou à une incapacité de comprendre la position d'une autre personne. J'aimerais savoir ce que vous entendez par le mot «aide».

M. Burns: Eh bien, M. le Président, je suppose que dans notre mémoire nous abordons cette question par le biais du programme bilatéral de l'ACDI.

M. Ogle: Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, je reviens encore plus en arrière. Je veux essayer de comprendre ce que vous entendez par le mot «aide» parce que j'ai bien ma propre idée de ce que signifie aide. Ce n'est pas que je veuille faire le malin. J'essaie vraiment de savoir pourquoi je ne peux comprendre votre position parce que je crois que fondamentalement nous avons une idée différente de ce que signifie aide.

[Text]

Mr. Burns: Well, I suppose if one looked it up in the dictionary, it would have something to do with being helpful—helping, assisting—and I guess if one looked just around Canada in a historic kind of perspective, one would see aid in a barn raising in rural Ontario, in the sense that everybody came and lent their labours to the project. One can see other examples where perhaps people make monetary contributions for the advancement of a particular proposition. I would have thought our current position on tied aid is a bit like a barn raising.

Mr. Ogle: The barn raising example to me makes sense and I can understand that. In the co-operation I envisage by barn raising, the people who came to raise the barn did not go there to get a deal—you know, to get something that would help them.

Mr. Burns: They contributed their own labour to the thing.

Mr. Ogle: Oh, understood. I have no problem with that; I understand that. They have contributed to the well-being of somebody else, without expecting to get a deal on their behalf, except perhaps later when they needed aid they could expect the other person to give it. I appreciate the example, and I would have used the same example, probably.

I would say, though, that if somebody came to this barn-raising and said, I will sell you all the nails if you let me aid you, but my nails are going to be at this price, even though you can get nails over there 20 per cent cheaper. I do not see that guy as coming as an aid person. I am not saying that he should have any difficulty if he can do that, but I do not like to have it called "aid", that is all. Again I am talking about the tying part there, you see . . .

Mr. Burns: Mr. Chairman, one can go at this in a different way and I apologize for the example, because I would like to move off that a little bit . . .

Mr. Ogle: Give me another one.

Mr. Burns: . . . in the sense that it is too simplistic a thing to respond to the question that you are talking about. There is a national role in aid and there is a role that individuals within the country can play in relation to aid.

• 2025

Mr. Ogle: I am going to keep pushing you to make sure that you give me what you mean by aid.

Mr. Burns: Well, Mr. Chairman, perhaps I should ask Mr. Ogle another question. Is he talking about aid as I view it as a Canadian citizen, aid as I view it as a member of the Canadian Export Association, or in some other context?

Mr. Ogle: All right, if you want me to clarify it by making different definitions for each of those groups I have no difficulty, but then I might give you another word besides aid to cover one of the definitions. You see, the reason why I am asking the

[Translation]

Que signifient vraiment les expressions «aider» ou «vous recevez de l'aide» ou «ceci est une aide»?

M. Burns: Et bien, je suppose que selon le dictionnaire cela pourrait signifier rendre service, secourir, assister et, si l'on jette un coup d'œil rétrospectif sur l'histoire du Canada, aide pourrait signifier la corvée (ou construction de grange) qui se pratiquait dans les campagnes ontariennes, en ce sens que chacun venait et participait au projet selon sa compétence. On pourrait peut-être également citer comme exemple les personnes qui appuient d'une contribution monétaire la promotion d'une cause en particulier. Je dirais que notre position actuelle sur l'aide liée s'apparente à l'exemple de la grange à construire en contexte de corvée.

M. Ogle: L'exemple de la corvée me paraît plausible et je peux comprendre cela. Dans mon esprit, dans le genre d'entreprise que représente pour moi la corvée, les gens qui venaient reconstruire une grange n'étaient pas là pour faire une affaire, je veux dire pour en retirer quelque avantage.

M. Burns: Ils apportaient comme contribution leur propre travail.

M. Ogle: Oh, je comprends. Je n'ai aucune difficulté à saisir cela. Ils rendaient service à quelqu'un sans s'attendre à recevoir quelque chose en retour sauf peut-être que, si jamais ils étaient dans le besoin, ils pourraient compter sur cette personne pour les aider. J'apprécie votre exemple et j'aurais utilisé le même probablement.

J'ajouterais toutefois que si quelqu'un s'amenait à cette corvée en disant: «je vais vous vendre tous les clous dont vous avez besoin si vous me permettez de vous aider, mais je vous les vendrai à tel prix, même si vous pouvez les obtenir ailleurs à 20 pour cent de rabais». Je ne dirais pas que cette personne vient apporter une aide. Je ne dis pas qu'elle a tort d'agir ainsi, mais je n'aime pas qu'on appelle cette façon d'agir «aide», c'est tout. Encore une fois, je me réfère ici au lien qui accompagne l'aide, voyez-vous.

M. Burns: Monsieur le président, nous pourrions utiliser une approche différente et je m'excuse d'avoir utilisé cet exemple, parce que j'aimerais bien qu'on s'en éloigne un peu.

M. Ogle: Citez m'en un autre.

M. Burns: . . . parce qu'en un sens c'est là une approche trop simpliste pour le genre de question à laquelle nous avons à répondre. En ce qui concerne l'aide, le pays entier a un rôle à jouer et chaque habitant peut jouer un rôle.

M. Ogle: Je vais vous harceler pour que vous me précisiez ce que vous entendez par aide.

M. Burns: Eh bien, monsieur le président, peut-être devrais-je poser à M. Ogle une autre question. Il me demande mon point de vue sur l'aide, dois-je le lui donner en tant que citoyen canadien, en tant que membre de l'Association canadienne d'exportation ou dans un autre contexte?

M. Ogle: Très bien! Si je dois m'expliquer en élaborant une définition différente pour chacun de ces groupes, je n'aurai aucune difficulté à le faire. Toutefois je devrais ajouter au terme aide un autre mot pour l'une des définitions. Voyez-

[Texte]

question is because my background, history, people I have lived with, do not look upon what you consider aid, to be aid. They look upon it as a kind of deal in which somebody is getting sustained by government money to do the dealing.

If I could call it a subsidy, it is sort of being subsidized to do this thing that they cannot seem to be able to do by themselves. Like to trade, my God you guys are traders, so that is why I cannot see why you want to tie the subsidies, because that is what it amounts to.

Mr. Burns: Would you like to give me some evidence of where the subsidy arises in this, Mr. Ogle? I am not aware of any subsidy in this area.

Mr. Ogle: Well, I would say by the fact that you do not really compete—that is a subsidy to start with—particularly if the person who was given the capital or the money could do a better deal some place else. I call that subsidy.

Mr. Burns: Well, Mr. Chairman, in that context, it is my understanding that CIDA receives requests from recipient countries for aid from Canada. Those recipient countries have access to aid funds for a particular project from a variety of donor countries, and if they come to Canada, they come to Canada expecting that they will get what they want in terms of a development project.

It is the judgment of the recipient country, in other words, that the arrangement they can make with Canada is as good an arrangement as they can make anywhere in the world or they would not come to Canada for any of the desirable kinds of projects.

Secondly, it seems to me as well that CIDA's performance in the last four or five years has been to concentrate in sectors where there really is a recognized international competitive capacity in Canadian industry. I think it is revealed by the regular commercial sales that Canadians make in other parts of the world in those sectors. It seems to me that is another evidence that there is no subsidy involved in this kind of time.

Against that, there is what we refer to in our paper a long-standing disadvantages which Canada has in the developing world because we have not had the kind of historic ties that other countries have. I refer particularly to the French and the British in that context, but when one also looks at other influences such as those that the Americans and the Japanese can bring to bear, Canadians are normally at a disadvantage in those parts of the world. So I think the tying can produce a helpful result without a significant cost to the recipient for those reasons.

Mr. Whalen: What we are also saying is that the position is no different than our industrialized competition. They have the same access.

[Traduction]

vous, la raison pour laquelle je pose la question c'est parce que selon mon instruction, ma vie et les gens avec lesquels j'ai vécu, je ne peux définir l'aide de la même façon que vous la définissez. Je considère l'aide comme un genre de contrat en vertu duquel le gouvernement subventionne quelqu'un pour exécuter l'opération.

Si j'appelle cette aide une subvention, c'est qu'il faut en quelque sorte être subventionné pour exécuter une tâche que le gouvernement ne peut faire lui-même. C'est comme le commerce, mon Dieu vous êtes des commerçants, c'est pourquoi je ne comprends pas pourquoi vous voulez mettre un frein aux subventions puisque c'est à cela que ça équivaut.

M. Burns: Pouvez-vous me donner un exemple où il est question d'une subvention, monsieur Ogle? Dans ce secteur, je ne suis pas au courant qu'il y ait des subventions.

M. Ogle: Eh bien, à vrai dire, vous n'êtes pas vraiment en contexte de concurrence, il s'agit d'une subvention de démarrage, particulièrement si la personne qui a reçu un capital ou de l'argent peut faire de meilleures affaires ailleurs. J'appelle cela une subvention.

M. Burns: Et bien monsieur le président, dans ce contexte, je comprends que l'ACDI reçoit des demandes d'aide des pays bénéficiaires pour obtenir une aide du Canada. Les pays bénéficiaires ont accès à des aides auprès de divers pays donateurs pour un projet en particulier, et s'ils viennent au Canada, ils s'attendent à obtenir ce qu'ils veulent pour un projet de développement.

En d'autres mots, c'est aux pays bénéficiaires de décider si les arrangements qu'ils peuvent faire avec le Canada sont aussi bon que ceux qu'ils pourraient faire avec un autre pays, sinon ils ne s'adresseraient pas au Canada lorsqu'ils désirent mettre en œuvre des projets.

Par ailleurs, il me semble également qu'au cours des quatre ou cinq dernières années l'ACDi a surtout concentré ses efforts dans des secteurs où chacun sait très bien que l'industrie canadienne peut exercer une concurrence internationale. Je pense qu'il suffit, pour confirmer cette situation, d'évoquer les ventes régulièrement effectuées par les Canadiens dans d'autres parties du monde dans ces secteurs. Il me semble que c'est une autre preuve qu'il n'y a pas lieu de parler ici de subvention.

Par contre, il y a ce que nous appelons dans notre document des désavantages de longue date qui nuisent au Canada dans les pays en développement, parce qu'il ne peut s'y prévaloir du même type de lieux historiques que certains autres pays. Je fais surtout allusion ici à la France et à la Grande-Bretagne, mais lorsque l'on examine d'autres influences telles que celles des Américains et des Japonais, les Canadiens se trouvent normalement dans une situation désavantageuse dans les autres parties du monde. Je crois donc que l'aide liée peut avoir des résultats bénéfiques sans entraîner pour autant des dépenses importantes de la part du pays bénéficiaire.

M. Whalen: J'aimerais également ajouter que notre position n'est pas différente de celle de nos concurrents industrialisés. Ils jouissent du même accès.

[Text]

Mr. Ogle: It does not make it right; it does not make it aid either, you see, unless we want to change the wording. I say, unless we want to change the wording, with which I have no difficulty. I mean, if they change the wording and call it something else, but I still feel that if somebody makes me do it their way, I have a hard time buying it as aid. That is all, you see. I have no difficulty calling it something else.

The fact that CIDA does it does not sell it with me, because I do not see CIDA's thing in a lot of that area either. I think they have to stand pat to the notion too, and that the OECD countries, and so forth, having a similar policy does not sell either. I am thinking again of the persons, the poorest in the poorest countries that need the aid. How does it get there, and how should Canada use its aid to help them?

• 2030

Those are the questions I think the committee is facing, and I certainly am facing. I appreciate the position that has been given because it has been given lots of times. It is always given in my context by what are very powerful people like yourselves. You people are the most powerful people in Canada.

Economically, you represent the biggest power, and so I just cannot see why you cannot free up, and kind of get out and do it like you do it someplace else without, sort of—what I am going to call again—subsidizing or these extra helps. If somebody comes along and looks for a hand-out and they are poor, well, I can understand that, but I sure have a hard time understanding it when the people are super rich, are powerful.

Mr. C. G. Smallridge (Director and Senior Vice President, Shawinigan Engineering Co. Ltd.): Mr. Chairman, if I could make a comment. I have heard two expressions, Mr. Ogle, and I am not sure I completely understand. One was your reference to making us do things our way, as though the recipient country really has to take whatever we give them. It is certainly not my experience in working with CIDA, that things have to be done our way because, as Mr. Burns has said, I think the normal approach, when a country comes to Canada for development assistance, and this I guess is another . . .

Mr. Ogle: You know why the country comes to Canada?

Mr. Smallridge: Because they feel we could give them an excellent product, usually. It is a very competitive situation in the world and many countries are ready to step in and give aid, and I think that . . .

Mr. Ogle: Do you know if that is started, really, by the development people or by the trade people? If we are looking for trade, that is okay, but when they come looking for aid, who is starting that process?

[Translation]

M. Ogle: Cela n'est pas vrai; cela ne veut pas dire non plus qu'il s'agit d'aide, voyez-vous, à moins qu'on veuille changer le terme. Je dis bien, à moins que nous ne voulions changer le terme, ce à quoi je ne vois aucun inconvénient. Je m'explique, s'ils changent le terme pour l'appeler autrement, mais je suis encore convaincu que si quelqu'un me fait adopter ces conditions, j'ai de la difficulté à accepter cela comme une aide. C'est tout, voyez-vous. Je n'ai aucun inconvénient à adopter un autre terme.

Le fait est que l'ACDI ne m'a pas convaincu, parce que je ne vois pas ce que l'ACDI vient faire, dans un bon nombre de ces secteurs. Je crois qu'elle doit s'en tenir à ses principes également, et que les pays membres de l'OCDE, et les autres, qui ont une politique similaire ne me convainquent pas non plus. Je pense encore une fois aux personnes, les plus pauvres des pays les plus démunis qui ont besoin d'aide, comment obtiennent-elles de l'aide et comment le Canada devrait-il se servir de cette aide pour les aider?

Ce sont des questions qui je crois concernent le comité et qui me concernent certainement. Je suis d'accord avec l'attitude adoptée parce que beaucoup de temps a été accordé. Dans ce contexte, les gens très puissants comme vous l'êtes accordent toujours beaucoup de temps. Vous êtes les personnes les plus puissantes du Canada.

Économiquement, vous représentez la plus grande puissance, et par conséquent je ne peux pas voir pourquoi vous ne pouvez pas délier les cordons de la bourse et sortir de ce système en quelque sorte et agir comme vous le faites ailleurs sans, encore une fois je vais utiliser le même terme, subvention ou aide supplémentaire. Si quelqu'un vient demander la charité et qu'il est pauvre, et bien je peux comprendre la situation, mais j'ai sûrement beaucoup de difficulté à comprendre la situation lorsque les gens sont super-riches et puissants.

M. C. G. Smallridge (directeur et premier vice-président de la Shawinigan Engineering Company Limited): Monsieur le président, j'aimerais faire quelques commentaires. J'ai entendu deux réflexions, M. Ogle, et je ne suis pas sûr de bien saisir. L'une était votre allusion au fait que nous voulons que les choses se fassent selon notre façon, comme si le pays bénéficiaire doit réellement accepter tout ce qu'on lui donne. Depuis que je travaille avec l'ACDI, je n'ai jamais constaté que les choses devaient être faites à notre façon, comme l'a mentionné M. Burns, je pense que la façon normale d'agir lorsqu'un pays demande de l'aide au Canada, et ceci je crois est un autre . . .

M. Ogle: Savez-vous pourquoi le pays s'adresse au Canada?

M. Smallridge: Parce qu'il croit, habituellement, que nous pouvons leur donner un excellent produit. Il existe dans le monde beaucoup de concurrents et bon nombre de pays sont prêts à intervenir et à donner une aide, et je pense que . . .

M. Ogle: Savez-vous si l'initiative est réellement prise par les personnes qui s'occupent du développement ou par les commerçants? Lorsqu'on cherche à faire le commerce, c'est très bien, mais si l'on demande de l'aide, qui entreprend les démarches?

[Texte]

Mr. H. Valle (Chairman, Association's Development Aid Committee and Vice President, Corporate Development/Transportation, Bombardier Inc.): I can say from our experience it is the host country, the recipient country. They are the ones that say they have a need and they go shopping around the world to various countries to see where they can buy that type of product best. They do not come to Canada, that I am aware of, in cases where they feel that Canada is not going to be competitive. They feel they are coming to Canada for a reason; that Canada has the kind of product they feel is competitive in the world internationally.

Can I get back to the barn raising situation? Maybe, Tom, it is just as well that I drop it.

Mr. Ogle: The barn raising situation was perfect, because it was really basic aid. That is right. You could not have a better example to describe it.

Mr. Valle: Mr. Whalan just said that he and I passed a burning barn on the way up. Maybe we should have dropped it. But I just say in this particular case, you talk about putting up a barn and the neighbors chipping in. One of the neighbors decides he wants to supply—he has not got the product that it takes—the shingles for the roof. So he goes out and buys the shingles and gives them to the fellow who is building the barn. Is that such a wrong thing?

Mr. Ogle: No.

Mr. Valle: Well, in this case Canada, it seems to me, is buying the shingles.

Mr. Ogle: No, that is not exactly the same example, the way I understood your example. If somebody gave the person the shingles at the cost of the shingles; no problem. That is aid and I would go with that.

Mr. Valle: At the cost of the shingles? The shingle manufacturer is the supplier.

Mr. Ogle: Well, all right. I was going back into the old community where the person had to make the shingles himself.

Mr. Valle: But he is not making the shingles. That is right. That is the point I am making; whether it is nails, shingles or whatever, somebody can make them.

Mr. Ogle: If it has turned into a business deal, if he is now competing against other people that are offering the same supplies, I would say they are starting trade rather than aid. If he gives the shingles, or the person gives the guy twenty bucks and says, here, this is for shingles, you have got your shingles, I could see that as aid. But if he starts some kind of trading deal on selling shingles—no problem, because I know how it works, but I just do not like calling it aid and coming in under the aid budget.

[Traduction]

M. H. Valle (président, comité d'aide au développement de l'Association, et vice-président, développement corporatif transport, Bombardier Inc.): Selon notre expérience, je dirais que c'est le pays d'accueil, le pays bénéficiaire. C'est eux qui déclarent avoir un besoin, et ils visitent différents pays, en quête de celui où ils peuvent acheter à des conditions optimales le type de produits recherchés. Ils ne viennent pas au Canada, que je sache, dans les cas où ils savent que le Canada ne sera pas concurrentiel. Ils ont le sentiment de venir au Canada pour une raison; et c'est que le Canada offre le genre de produits qu'ils cherchent à un prix concurrentiel par rapport au marché international.

Puis-je en revenir à l'exemple de la grange à construire? Peut-être, Tom, devrais-je simplement laisser tomber la question.

M. Ogle: La grange à construire est un exemple parfait, parce qu'il s'agit réellement d'une aide de base. C'est juste. Vous ne pouviez trouver un meilleur exemple pour décrire la situation.

M. Valle: M. Whalen vient juste de dire que lui et moi avons aperçu une grange brûlée en venant ici. Peut-être aurions-nous dû passer le fait sous silence. Mais je veux simplement dire que dans ce cas particulier, il s'agit de construire une grange et les voisins veulent mettre l'épaule à la roue. L'un des voisins décide qu'il veut fournir—il n'a pas le produit qu'il faut—les bardeaux pour le toit. Il va donc acheter les bardeaux et les donne à son voisin qui construit la grange. Est-ce si mal?

M. Ogle: Non.

M. Valle: Voyez-vous dans ce cas, il me semble que le Canada achète les bardeaux.

M. Ogle: Non, ce n'est pas tout à fait le même exemple, du moins comme je le comprends. Si quelqu'un donnait à la personne les bardeaux au coût des bardeaux, il n'y a pas de problème. C'est en effet une aide et j'en conviendrai.

M. Valle: Au coût des bardeaux? Le fabricant de bardeaux est le fournisseur.

M. Ogle: Bon, très bien. Je me reportais au temps où la personne devait elle-même fabriquer ces bardeaux.

M. Valle: Mais il ne fabrique pas les bardeaux. C'est vrai. C'est justement là où je veux en venir; qu'il s'agisse de clous, de bardeaux ou de n'importe quoi, quelqu'un peut les faire.

M. Ogle: Si ça devient un marché, et s'il fait maintenant concurrence à d'autres personnes qui offrent les mêmes produits, je dirais qu'il commence à s'agir d'affaires commerciales—il ne s'agit plus d'une aide. S'il donne les bardeaux, ou que la personne donne à son copain vingt dollars et lui dit, voici pour tes bardeaux, tu les as, je peux dire qu'il s'agit d'une aide. Mais s'il passe en quelque sorte un marché en vendant les bardeaux, il n'y a aucun doute, car je sais comment ça se passe. Je n'aime tout simplement pas que l'on nomme cette transaction une aide et qu'elle entre dans le budget réservé à cette fin.

[Text]

• 2035

Mr. Whalen: It just seems to me that an aid program is best served when it is based on sound projects in developing countries where these projects produce a real economic benefit to that country, and they are lasting and a help in the country's future growth, and bilateral aid projects have contributed greatly in this area.

Mr. Ogle: It certainly must be contributing because they are going on. We are talking about the development of people and the ability of people to live like human beings, because they have an economic social base to do that. My experience has been that a lot of this kind of aid you are talking about does not do that. Once it starts doing it we seem to turn around and keep them out. You know, like the tariffs go up.

If they happen to do it by aid—and I do not really think anybody ever gets a break, gets moving out of that lower category because they are aided; they just stay poor. I have not seen them break through. I do not think the LDCs really ever got through on aid. I do not think that is the way it happened. Somehow or other they got some resources started.

Again, I appreciate your position, I still do not see it as coming under aid. That is all I am really saying. I just do not see that paper speaking about aid. That paper, to me, speaks about trading with poor people; trading with poor people and giving us the advantages of trading with them. Now, I may be wrong, but that is the way I see what that paper says.

The Chairman: Mr. Smallridge.

Mr. Smallridge: Mr. Chairman, there is another point I would like to take up which Mr. Ogle mentioned, and that is the fact that he stated there is no competition in our style of things. I think in fact there is because if, for example, if CIDA becomes involved in a project there very definitely is competition from the suppliers or the . . .

Mr. Ogle: In Canada.

Mr. Smallridge: Within Canada.

Mr. Ogle: Oh, sure, I understand that.

Mr. Smallridge: What we were saying is that the type of project that CIDA has got into in the last four years has been quite selective, and it is the type of thing that we in Canada do well and are competitive in.

I think I could give you an example of the competition amongst developed countries for projects in the developing countries. They are all trying to give aid in the very best way for the developing country, and I think an example is in Indonesia. Now, in Indonesia—you may be aware of this—there is an aid group that was set up originally under the sponsorship of the IBRD; the United Nations is represented and the aid countries sit around.

[Translation]

M. Whalen: Il me semble simplement qu'un programme d'aide est plus utile lorsqu'il est fondé sur des projets sérieux dans des pays en développement, lorsque ces projets doivent entraîner pour le pays de véritables avantages économiques, lorsqu'ils doivent durer et qu'ils favorisent la croissance future du pays. Les projets d'aide bilatérale ont fait beaucoup dans ce domaine.

M. Ogle: C'est certainement le cas puisqu'ils sont encore en cours. Nous parlons du développement d'un pays et de la capacité de ses habitants de vivre comme des êtres humains parce qu'ils ont une base sociale économique pour réaliser cet objectif. Selon mon expérience, un bon nombre d'aides du type dont vous parlez ne sont pas aussi bénéfiques. Une fois que les habitants commencent à s'en sortir, il semble que nous nous en désintéressions et que nous les rejetions. Voyez-vous, comme les tarifs augmentent.

Si un pays se développe grâce à l'aide—et je ne crois pas vraiment qu'on ait donné la chance à un pays de le faire—il se sort de cette catégorie inférieure parce qu'il a reçu une aide; il demeure simplement pauvre. Selon moi, aucun n'a réussi à s'en sortir. Je ne crois pas que les PMD s'en soient réellement sortis grâce à une aide. Je ne pense pas que c'est comme ça que ça se passe. D'une façon ou d'une autre, le développement de leurs ressources a été entrepris.

Encore une fois, je comprends votre point de vue, mais je ne vois pas comment vous en êtes venu à parler d'aide. C'est tout ce que je veux dire. Je ne crois pas que ce document porte sur l'aide. Selon moi, il traite surtout de commerce avec les nations pauvres; faire du commerce avec les nations pauvres et nous faire profiter des avantages de faire du commerce avec eux. Maintenant, j'ai peut-être tort, mais c'est comme ça que j'interprète le document en question.

Le président: M. Smallridge.

M. Smallridge: Monsieur le président, j'aimerais revenir à un point mentionné par M. Ogle. En effet, il a déclaré qu'il n'existe aucune concurrence dans le genre d'affaires que nous traitons. Je crois, en fait, qu'il en existe car si, par exemple, l'ACDI se charge d'un projet, il s'exerce certainement une concurrence entre les fournisseurs où les . . .

M. Ogle: Au Canada.

M. Smallridge: Dans le Canada.

M. Ogle: Oh bien sûr, je comprends cela.

M. Smallridge: Nous voulons souligner le caractère plutôt sélectif des types de projets auxquels l'ACDI a participé au cours des quatre dernières années: il s'agit justement de secteurs où le Canada est spécialisé et où nos prix sont concurrentiels.

Je crois que je peux vous donner un exemple de la concurrence qui s'exerce entre les pays développés pour les projets qui visent les pays en développement. Ils essaient tous d'optimiser l'aide fournie au pays en développement, et je pense à un exemple, l'Indonésie. Il existe à présent en Indonésie, vous êtes peut-être au courant du fait, un groupe d'aide qui a été fondé à l'origine sous le parrainage de la BIRD; ce groupe comprend

[Texte]

Now, what they do is address themselves to the country's development program which has been worked out; it is agreeable to the country, it is what they want. The developed countries want to respond to that, and they have a series of meetings and decide which country is best equipped to sponsor the various projects in that plan. The ones that are assigned to Canada are generally those where Canada is recognized as having the competence and the ability to do something efficiently and effectively.

Mr. Ogle: I understand; I know that.

Mr. Smallridge: There is competition, that was my point.

Mr. Ogle: I did not understand the reference to ships in the last paragraph.

... to encourage a global marine shipping structure which does not give rise to distortions ...

Mr. Burns: Mr. Chairman, if I may reply, there has been developing under the auspices of the UNCTAD a series of international conventions which has to do with liner conference traffic in the shipping field. That is giving rise to a situation where in bilateral trade—that is, trade between two countries—there is a growing disposition, particularly among some of the developing countries, to divide the trade that flows bilaterally between the ships belonging to itself and the ships belonging to the country supplying, in a way that reduces the competition very much and produces distortions and, in our judgment, added costs to marine transportation that will be reflected in costs for aid cargoes as well as commercial cargoes.

• 2040

Mr. Ogle: Are they committed to ships of the two countries? I am sorry; I did not understand.

Mr. Burns: The UNCTAD convention permits two countries to agree that the trade carried between them shall be carried on the ships of those two countries only in an even split, with a small proportion, 20 per cent, allowed for other shipping interests to carry. That confines the competition very substantially and produces distortions in freight costs.

Mr. Ogle: I see. Can you give me an example of where that is happening? Is it happening now?

Mr. Burns: It is happening in trade with South America quite a lot, but it is also beginning to happen in trades with west Africa. In trades with Brazil, for example, all cargoes carried in and out of Brazil these days have to be carried on Brazilian ships.

Mr. Ogle: I see, so that Canada does not have any ships going there.

Mr. Burns: Nor can we use international shipping which is the lowest cost, the most efficient shipping, to be used for that purpose.

[Traduction]

des représentants des Nations Unies et des pays qui accordent une aide.

Alors, ils proposent de se charger eux-mêmes du programme de développement du pays qui a été élaboré; le pays est satisfait de cette attitude, c'est ce qu'il veut. Les pays développés veulent s'occuper du programme et ils organisent une série de réunions pour décider du pays qui est le plus apte à parrainer les divers projets envisagés par le programme. Les projets confiés au Canada sont généralement ceux pour lesquels ont reconnu à ce pays la compétence et la capacité de les réaliser de façon efficace.

M. Ogle: Je comprends; je suis au courant.

M. Smallridge: Il s'exerce une certaine concurrence, c'est bien ce que je voulais dire.

M. Ogle: Je n'ai pas compris l'allusion aux navires dans le dernier paragraphe.

... favoriser l'établissement d'un système de transport maritime global qui ne donne pas lieu à des distorsions ...

M. Burns: Monsieur le président, si je peux me permettre de répondre, sous les auspices de la CNUCED ont été conclues une série de conventions internationales dans le cadre des conférences régissant le transport maritime. Ces conventions ont permis de constater que lorsqu'il y a commerce bilatéral, c'est-à-dire commerce entre deux pays, on est de plus en plus porté, surtout en ce qui concerne les pays en développement, à diviser le commerce qui circule bilatéralement entre navires battant pavillon du pays bénéficiaire et les et navires battant pavillon du pays fournisseur. La concurrence s'en trouve grandement réduite et donne lieu à des distorsions. En outre, selon nous, l'augmentation occasionnée dans les coûts du transport maritime se répercute sur ceux du fret, tant pour les argements que pour ceux de type commercial.

M. Ogle: Sont-ils confiés aux navires des deux pays? Je suis désolé; je n'ai pas compris.

M. Burns: La convention de la CNUCED permet aux deux pays de tomber d'accord sur le fait que le commerce entre les deux pays se fera avec les navires de ces deux pays seulement, de façon égale, et qu'une partie peu importante, 20 pour cent, sera allouée à d'autres navires. Cet état de choses réduit très considérablement la concurrence et cause des distorsions dans les frais de transport.

M. Ogle: Je vois. Pouvez-vous me donner un exemple de l'endroit où cela se produit? Cela se produit-il en ce moment?

M. Burns: Cela se produit dans le cas du commerce avec l'Amérique du Sud, assez fréquemment, mais également dans le cas de l'Afrique de l'Ouest. En ce qui concerne le commerce avec le Brésil, par exemple, toutes les marchandises qui entrent au Brésil ou qui en sortent ces temps-ci, doivent être transportées par des navires brésiliens.

M. Ogle: Je vois, de façon que le Canada n'ait pas de bateaux qui aillent là-bas.

M. Burns: Nous ne pouvons pas non plus utiliser de mode d'expédition international, qui est le moyen le meilleur marché et le plus efficace en l'occurrence.

[Text]

Mr. Ogle: Thank you, very much.

The Chairman: Is that to carry goods to Brazil as well as . . .

Mr. Burns: Both ways.

The Chairman: You mean a Canadian ship cannot take things to Brazil?

Mr. Burns: Well, if Canada made an issue of it, we could get to a situation where there would be a 40-40-20 split—40 per cent of the total cargo by Brazilian ships, 40 per cent by Canadian ships and 20 per cent by international ships.

The Chairman: Mr. Moore?

Mr. James Moore (Secretary, Canadian Export Association): I heard a comment there, Mr. Chairman. In the Latin American example which was given, it might mean that the ships in the trade were restrained from servicing, say, Argentina or Colombia or Venezuela and so on, where logically, from an economic standpoint, a ship trading between North America and the eastern seaboard of South America should have freedom to trade on all the ports which make economic sense.

When you get cargo reservation coming in in the manner which Mr. Burns has explained, it can lead to some very serious economic distortions which will be costly to all users of shipping services, whether it be aid cargoes or commercial cargoes. I think this is the point that is being made.

Mr. Ogle: Thank you.

The Chairman: Mr. Schroder.

Mr. Schroder: Thank you very much. I am sorry I was away. I am Jim Schroder from Guelph. I appreciate this opportunity to talk with you. In my position as a member of this committee, I am beginning to feel very much like a ping pong ball; I do not know whether I am the ping pong ball or whether I am the guy on one of the bats trying to hit the ping pong ball. Anyway, as you understand, we have had a lot of sides to the story. In fact, we have had, for example, the importers and we have had various other people saying—and this reflects on something I am very concerned about, and that is our endeavour to create public awareness for the need for aid in the world.

The Canadian public are woefully ignorant and in many cases are polarized in one way or another. They are saying, we have lots of people without jobs in Canada; why should we be helping everybody else to take away our jobs? Why should we be encouraging imports from developing countries in the world when it is going to put our textile workers out of business?

If you were in my position as a politician trying to convince my constituents that Canada has a responsibility in aid, it strikes me that I am going to look towards you as a very strong ally, because you are suggesting that that is what you want to do. You want to see development, particularly in the newer developing countries so they can buy the products that you

[Translation]

M. Ogle: Merci beaucoup.

Le président: Est-ce pour expédier des marchandises au Brésil et . . .

M. Burns: Les deux.

Le président: Vous voulez dire qu'un navire canadien ne peut transporter des marchandises à destination du Brésil?

M. Burns: Et bien, si le Canada insistait, nous pourrions obtenir un partage de 40-40-20—savoir 40 pour cent du total des marchandises transportées par navires brésiliens, 40 pour cent par navires canadiens et 20 pour cent par transporteurs internationaux.

Le président: M. Moore?

M. James Moore (secrétaire de l'Association canadienne d'exportation): Je voudrais faire une observation, monsieur le président. Dans l'exemple sur les pays d'Amérique latine qui a été donné, il peut s'agir d'autre chose. On a pu empêcher les navires de faire le commerce dans certains pays, par exemple l'Argentine, la Colombie ou le Vénézuéla, etc, tandis que, logiquement, du point de vue économique, les navires faisant le commerce entre l'Amérique du Nord et la côte est de l'Amérique du Sud devraient avoir liberté de commercer dans tous les ports où le commerce est rentable.

Lorsque les restrictions touchant le chargement interviennent de la façon qu'a expliquée M. Burns, cela peut amener une distorsion de la situation économique et s'avérer très grave et coûteux pour tous les utilisateurs des services d'expédition, qu'il s'agisse de chargements d'aide aux pays en développement ou de chargements de type commercial. Je pense que c'est là la mise au point qui est faite.

M. Ogle: Merci.

Le président: M. Schroder.

M. Schroder: Merci beaucoup. Je suis désolé, mais j'étais absent. Je me présente, M. Jim Schroder, de Guelph. Je suis heureux de pouvoir parler avec vous aujourd'hui. En tant que membre du présent comité, je commence à avoir l'impression d'être une balle de ping-pong; je ne sais si je suis la balle de ping-pong ou l'une des raquettes. De toutes les façons, comme vous le comprenez, j'ai entendu bien des versions de cette histoire. De fait, nous avons eu, par exemple, les importateurs et diverses autres personnes qui ont souligné—et ceci porte sur un sujet qui me tient à cœur—notre effort pour que le public prenne conscience qu'il est nécessaire d'aider les autres pays.

Le public canadien est lamentablement laissé dans l'ignorance à ce sujet et, dans bien des cas, se trouve polarisé d'un côté ou de l'autre. Les gens disent «Au Canada, beaucoup de personnes sont sans emploi; pourquoi devrions-nous aider les autres à nous prendre nos emplois? Pourquoi devrions-nous encourager les importations des pays en développement, au risque de priver d'emploi les travailleurs du textile canadiens?»

Si vous étiez, comme moi, un homme politique qui essaie de convaincre ses électeurs que le Canada a la responsabilité d'aider les pays qui en ont besoin, il me semble que je vous tiendrais pour un allié très solide, parce que c'est exactement ce que vous voulez faire. Vous voulez voir progresser les pays en voie de développement, surtout ceux qui le sont depuis peu

[Texte]

want to export which means, if you look at it in that way, the aid program is good for Canada. In other words, we can look at this and we have a moralistic attitude to help the developing countries.

But it is not all moralistic. It is partially good business, and what I would like you to tell me if you can is how you would go about using your story, your success story, to convince the Canadian people that they should be interested in aiding all the developing countries.

• 2045

Mr. Whalen: I think there are many examples where an aid program was started originally that grew into a very commercial trading arrangement in the long term. I can cite one example in my own industry, the newsprint industry, where CIDA had granted aid in the form of newsprint to India for about two or three years, and that aid was then discontinued. However, Canada, at the time that aid was being introduced in the form of newsprint to India, had a very nominal position in India at that time.

As a result of fairly large quantities of Canadian newsprint being given under the aid program to India, a permanent market has been built up in India where today Canada is the leading supplier of newsprint to India. So out of aid can come a trading relation. I think there are many examples of this, Tom, that you are probably aware of.

Mr. Burns: That is on a purely commercial basis, that on-going ...

Mr. Whalen: On-going, yes.

Mr. Smallridge: Which I think illustrates the point, Mr. Chairman, that when we are able in a situation like that to show we are commercially competitive—I mean India is not continuing to buy newsprint because we are selling it to them at a premium; we are competitive and that is why we are succeeding. I think that perhaps is an example of why it is that we do not feel that the developing countries receiving aid are disadvantaged. It is their free choice, once it becomes a commercial situation, that they come to Canada.

Mr. Ogle: I was just wondering why is it necessary to start it with aid, or whatever you call that.

Mr. Smallridge: Well, I think it would depend on the countries we are talking about and their level of development. I think most of the lesser developed countries need aid.

Mr. Ogle: You have answered my question; thanks.

The Chairman: Mr. Fretz.

Mr. Fretz: Thank you, Mr. Chairman. I want to welcome you here as well. I want to pick up just a bit on what Mr. Ogle

[Traduction]

de temps, de façon qu'ils puissent acheter les produits que vous voulez exporter; ce qui signifie, si vous l'envisagez de cette manière, que le programme d'aide aux pays en développement est bénéfique pour le Canada. En d'autres termes, nous examinons la situation et nous adoptons une attitude moraliste pour aider ces pays.

Cependant, il ne s'agit pas que de morale. Il s'agit en partie de faire de bonnes affaires, et ce que je voudrais apprendre de vous, si vous pouvez me le dire, c'est la façon dont vous allez utiliser votre histoire, une histoire payante en somme, pour convaincre le public canadien qu'il devrait s'intéresser à l'aide aux pays en voie de développement.

M. Whalen: Je pense qu'il existe de nombreux exemples où l'on peut voir qu'un programme était originellement un programme d'aide et s'est transformé, à long terme, en un échange commercial. Je peux citer un exemple dans ma propre industrie, l'industrie du papier journal, selon lequel l'ACDI avait accordé une aide à l'Inde, soit l'envoi d'une certaine quantité de papier journal, pendant deux ou trois ans, et a ensuite cessé cette aide. Toutefois, au moment de l'aide accordée à ce pays, le Canada jouissait d'une position plutôt symbolique dans ce domaine en Inde.

Du fait qu'une quantité relativement importante de papier journal canadien a été donnée à l'Inde dans le cadre du programme d'aide, un marché permanent s'y est implanté et aujourd'hui, le Canada est le fournisseur principal de papier journal à ce pays. Ainsi est-il possible, à partir de l'aide dispensée, d'établir des relations commerciales. Je pense qu'il existe de nombreux exemples de situations semblables, Tom, que vous connaissez probablement.

M. Burns: C'est sur une base purement commerciale, et permanente ...

M. Whalen: Permanente, oui.

M. Smallridge: Je pense que ceci illustre bien, monsieur le président, l'argument selon lequel lorsque nous pouvons, dans une situation comme celle-là, montrer que nous sommes concurrentiels sur le plan du commerce—Je veux dire que l'Inde ne continue pas nous à acheter du papier journal parce que nous le lui vendons à un prix spécial; nos prix sont concurrentiels et c'est pourquoi nous réussissons. Je pense que peut-être il s'agit là d'un exemple montrant pourquoi nous ne pensons pas que les pays en développement qui reçoivent de l'aide sont désavantagés. C'est de leur propre chef, une fois que la situation s'oriente vers un accord commercial, qu'ils choisissent le Canada.

M. Ogle: Je me demandais seulement pourquoi il fallait commencer par un programme d'aide ou autre.

M. Smallridge: Eh bien, je pense que cela dépend du pays dont on parle et du niveau du développement. Je pense que la plupart des pays moins développés ont besoin d'aide.

M. Ogle: Vous avez répondu à ma question; merci.

Le président: Monsieur Fretz.

M. Fretz: Merci, monsieur le président. Je voudrais aussi vous souhaiter la bienvenue ici. Je veux revenir sur ce qu'a dit

[Text]

has said. Perhaps we have a problem with semantics here, but just so I have it clear in my own mind, I did not see in your paper that actually you people as exporters are involved in aid other than to the extent that you would, for example, work through CIDA. You are the suppliers of goods and services so that you are not involved in a real active role. You cannot be called an aid agency but you are working through someone else who is involved in aid. Is that correct? Then, for my part, that clarifies my thinking. I do not know whether it does Mr. Ogle's or not.

Mr. Ogle: It was pretty clear when you started.

Mr. Fretz: Well, perhaps be muddled it a bit for me, but anyway it is clear in my mind now. I now see you as the hardware store, and the man who wants to help build a barn comes and buys the shingles or nails from you.

I will move on to another subject. How do you feel about Canada's increasing her official development assistance to .05 per cent by 1985?

Mr. Burns: Well, Mr. Chairman, I think the exporters share Canadians' views generally that we should live up to our international undertaking, and if I have understood rightly the .7 per cent is a generally accepted international undertaking which has been more observed in the breach than in the observance. To the extent that would bring us to what our international obligation is, I think we would be in favour.

Mr. Fretz: Thank you. On the bottom of page 1, the very bottom line, part of the sentence is related to the need to have available competitive export financing to match the export financing available from other industrialized countries. I was wondering why that statement was made to us as a committee rather than, for example, to EDC when, in fact, we are taking into our consideration, aid. I am wondering within that context why that statement would be made to us.

• 2050

Mr. Burns: Mr. Chairman, it was perhaps a misunderstanding. In reading your terms of reference I saw that there was a reference to how you develop trade with the developing world as well as how you manage the aid situation. We are saying that there is a significant commercial trade unrelated to aid considerations that now takes place between Canada and countries of the developing world, particularly if you take that in its broadest definition. In the context of that trade, export financing is one of the competitive elements which is very important in whether or not we succeed.

Mr. Fretz: Going back to page 1, if I may, under Canadian export trade, under heading 1, at the middle of the paragraph it says:

In many countries of those regions, infrastructure requirements are high.

I would like to discuss that regarding the competition within Canada. Let us zero in on electricity generation. How many companies, for example, would bid on the installation of an

[Translation]

M. Ogle: Peut-être que nous avons un problème de sémantique, mais je voudrais que cela soit clair dans mon esprit; je n'ai pas remarqué, dans votre document, que vous, les exportateurs, soyez réellement engagés dans un programme d'aide autrement que par le fait que vous travailliez par l'entremise de l'ACDI. Vous fournissez des biens et services, mais vous ne jouez pas un rôle actif. Vous n'êtes pas à proprement parler un organisme d'aide, mais vous passez par un organisme qui s'occupe d'aide. Est-ce exact? Pour ma part, cela est plus clair ainsi. Je ne sais pas s'il en va de même pour M. Ogle.

M. Ogle: C'était clair pour moi quand vous avez commencé.

M. Fretz: Eh bien, peut-être qu'il a un peu embrouillé la situation, mais de toute façon, tout est clair à présent. Je vous vois comme un quincaillier et la personne qui veut aider à faire construire une grange vient vous acheter des bardeaux ou des clous.

Je passerai à un autre sujet. Que pensez-vous du fait que le Canada augmente officiellement l'aide aux pays en développement de .05 pour cent d'ici à 1985?

M. Burns: Eh bien, monsieur le président, je pense que les exportateurs partagent l'opinion des Canadiens selon laquelle en général, nous devrions respecter notre engagement international, généralement de .7 pour cent si j'ai bien compris, et qui plus souvent qu'autrement n'est pas respecté. Si nous nous en tenons à nos obligations internationales, je pense que nous devrions être d'accord là-dessus.

M. Fretz: Merci. Au bas de la page 1, à la dernière ligne, une partie de la phrase traite de la nécessité d'avoir un financement des exportations concurrentiel pour qu'il corresponde à celui des autres pays industrialisés. Je me demandais pourquoi cette déclaration a été faite au présent Comité plutôt qu'à la Société pour l'expansion des exportations, par exemple, alors que nous prenons en considération l'aide aux pays en voie de développement. Je me demande comment, dans le contexte, cette déclaration peut nous être faite.

M. Burns: Monsieur le président, il s'agit peut-être d'un malentendu. En lisant votre texte sur la délimitation du sujet de l'enquête, j'ai noté une référence sur la façon de développer le commerce avec le monde en voie de développement et d'aborder la situation en matière d'aide. Il y a un commerce important, non lié à l'aide internationale, entre le Canada et les pays en voie de développement, plus particulièrement si vous prenez le terme dans son sens le plus large. Dans ce contexte commercial, le financement des exportations constitue l'un des éléments concurrentiels très importants pour notre réussite.

M. Fretz: Retournons à la page 1, si vous le permettez; au paragraphe 1, commerce des exportations canadiennes, au milieu du paragraphe, on lit:

Dans bien des pays de ces régions, les exigences en matière d'infrastructure sont importantes.

J'aimerais étudier ce sujet dans le contexte de la concurrence au Canada. Prenons la production de l'électricité. Combien de sociétés, par exemple, seraient prêtes à soumissionner les tra-

[Texte]

electrical hydro plant in a given country? What is the competitive spirit?

Mr. Smallridge: Mr. Chairman, if I could address that, I think one would have to break it down into the engineering, the supply of equipment and perhaps contracting to build the dam. But generally speaking, as I am sure you are aware, CIDA has a competition for all of their contracts under the bilateral program.

Usually with engineering, which is really all I can speak to with any authority, they go through a very careful screening of firms with appropriate competence to handle the job and come up with a list of usually five or six companies across Canada. There is an invitation to submit a detailed proposal, and then it is evaluated and awarded to the company that has the best proposal.

Mr. Fretz: Would that same competitiveness apply not only to the engineering skills that are needed, but also to the purchase of the materials, generators, and the work that needs to be done, for example? Would that same competitive attitude be there to the best of your knowledge?

Mr. Smallridge: Yes; under CIDA's procurement rules my understanding is that it would apply.

Mr. Fretz: To the best of your knowledge, to any of the installations that would occur such as you have listed—port development and also other infrastructure such as highways and bridges—would that same attitude or spirit of competitiveness be there as well?

Mr. Smallridge: That is certainly my understanding.

Mr. Valle: Certainly in our experience there are always competitive tenders. However, I think in some of the instances that you are citing there may, for one reason or another, be limited suppliers in Canada. That I do not know. You are talking about something at which there may be very limited production.

Mr. Fretz: So then I could be convinced, as a member of this Committee, that the recipient country is indeed getting good value because of what CIDA has done in aid. Through CIDA you are then providing the expertise and the goods to provide this infrastructure, or whatever it may be. Is that correct?

Mr. Whalen: I am sure CIDA has more project requests than it can execute, and to the best of our knowledge it seems to choose those projects where Canada is very competitive.

Mr. Fretz: All right. Thank you very much, Mr. Chairman.

The Chairman: Mr. Roche.

Mr. Roche: Thank you, Mr. Chairman. I would like to thank the Canadian Export Association for presenting us with this brief which contains many valuable insights, and I appreciate that.

I would like to ask Mr. Burns, what is the value of the tied aid to the Canadian economy in terms of percentage of GNP?

[Traduction]

vaux d'installation d'une usine hydro-électrique dans un pays donné? Qu'en est-il de l'esprit de concurrence?

M. Smallridge: Monsieur le président, si je peux me permettre de traiter de la question; je pense qu'il faut tenir compte de trois facteurs, à savoir l'ingénierie, la fourniture de matériel et peut-être le contrat de construction du barrage. Mais en général, comme vous le savez certainement, l'ACDI procède par voie de concours pour tous ses contrats, dans le cadre du programme bilatéral.

Habituellement, en matière d'ingénierie, seul domaine dont je puisse parler avec un peu d'autorité, les sociétés qui ont la compétence appropriée pour le travail font l'objet d'un soigneux tamisage; l'ACDI dresse ensuite une liste de cinq ou six d'entre elles pour l'ensemble du Canada. Elle invite ensuite ces dernières à présenter un projet détaillé qui est évalué et le contrat est adjugé à celle qui a présenté le meilleur projet.

M. Fretz: Ce même esprit de concurrence ne s'applique-t-il pas non seulement aux aptitudes nécessaires en matière d'ingénierie, mais aussi à l'achat de matériaux, de génératrices et au travail à faire, par exemple? Ce même esprit de concurrence prévaudrait-il, autant que vous sachiez?

M. Smallridge: Oui; d'après les règles de l'ACDI sur les achats, il me semble que cela s'appliquerait.

M. Fretz: Autant que vous sachiez, cet esprit de concurrence s'appliquerait à n'importe quelle installation que vous avez énoncée—développement des zones portuaires et aussi de l'infrastructure comme les autoroutes et les ponts?

M. Smallridge: C'est ce que je pense.

M. Valle: D'après notre expérience, il y a toujours lancement d'appels d'offres concurrentiels. Toutefois, je pense que dans les exemples que vous citez, il peut y avoir, pour une raison ou pour une autre, un nombre limité de fournisseurs au Canada. Je ne sais pas. Vous parlez d'un domaine dans lequel la production est peut-être très limitée.

M. Fretz: Ainsi, je peux être convaincu, en tant que membre du Comité, que le pays récipiendaire de l'aide obtient juste valeur en biens et services grâce à l'aide de l'ACDI. Par l'entremise de cet organisme, vous fournissez la compétence et les biens nécessaires à l'infrastructure du pays. Est-ce exact?

M. Whalen: Je suis sûr que l'ACDI reçoit plus de demandes de projets qu'elle n'en peut satisfaire, et, autant que nous sachions, l'Agence semble choisir le genre de projets à l'égard desquels le Canada est réputé occuper une position très concurrentielle.

M. Fretz: Très bien. Merci beaucoup, monsieur le président.

Le président: Monsieur Roche.

M. Roche: Merci, monsieur le président. Je voudrais remercier l'Association canadienne de l'exportation de nous avoir présenté ce mémoire foisonnant d'opinions de valeur que nous apprécions.

Je voudrais demander à monsieur Burns quelle est la valeur de l'aide liée par rapport à l'économie canadienne en termes de pourcentage du PNB.

[Text]

• 2055

Mr. Burns: Mr. Chairman, I do not have any kind of figure on that. I am sure it is not a horrendously big figure. On the other hand, what we are talking about is, how does one establish a long-term relationship with the countries of the developing world? I assume a generally accepted objective in Canada is that our interests should be diversified, and one of the few ways in which we can diversify our relationship—it seems to us anyway—is through a trade and investment relationship.

There is no military kind of element of our power or of our national presence in the world or any of the other relationships that other industrialized countries have. Therefore, how successful our aid program can be in establishing a long-standing relationship seems to me to be a question that should not only be addressed in terms of the contribution it makes the GNP.

Mr. Roche: Thank you. Of the 500 member companies in the Canadian Export Association, how important is tied aid to them? Let us get at it this way. What would be the volume of business of the 500 exporting firms in a year? Do you have a ballpark figure? What kind of volume are we talking about?

Mr. Burns: That the total membership does?

Mr. Roche: Yes.

Mr. Burns: I cannot give you that figure.

Mr. Roche: As an association you do not compile statistics?

Mr. Burns: Not that kind of statistics, no.

Mr. Roche: When I ask you how important tied aid is to the acquisition of that business, is there any way that you can answer that?

Mr. Burns: I do not think so in a quantitative sense; in a qualitative sense I could make some observations to you if that would be helpful.

Mr. Roche: Go ahead.

Mr. Burns: I think there may be a substantial difference across the membership in the degree to which the aid program is of significance. I think it probably is very important for companies supplying capital goods and their related services. It has been important at particular points of time to commodity suppliers. The potash business, the newsprint business; there are others that have participated in the aid program. There are probably some members of the association that do not involve themselves with the Canadian aid program at all.

Mr. Roche: Exactly. You have already said that you do not total up the amount of business they do in a year, so that precludes my asking you what percentage of that comes through the aid program. I would like to know in what way the aid program is important quantitatively to the Canadian Exporters Association.

[Translation]

M. Burns: Monsieur le président, je n'ai aucun chiffre à ce sujet. Je suis sûr que les données ne sont pas si énormes. Par ailleurs, ce nous nous demandons, c'est comment on établit un rapport à long terme avec les pays en développement? Je suppose qu'un objectif généralement accepté au Canada, c'est que nos intérêts doivent être diversifiés, et l'une des quelques manières de le faire, nous semble-t-il en tout cas, c'est par le biais du commerce et des investissements.

Notre présence dans le monde ne s'apparente pas à une présence militaire ou aux autres types de présence des autres pays industrialisés. Par conséquent, la mesure dans laquelle notre programme d'aide peut servir à établir un rapport à long terme me semble une question qui ne devrait pas être abordée sous le seul angle de la contribution que cette aide fournit au Produit national brut.

M. Roche: Merci. Quelle est l'importance de l'aide liée fournie aux 500 sociétés membres de l'Association canadienne d'exportation? Envisageons la question de cette manière. Quel serait le volume d'affaires des 500 sociétés exportatrices au cours d'une année? Avez-vous des données approximatives? De quel type de volume est-il question?

M. Burns: Vous voulez dire pour l'ensemble des membres?

M. Roche: Oui.

M. Burns: Je ne peux pas vous donner ce chiffre.

M. Roche: En tant qu'association, vous ne compilez pas de statistiques?

M. Burns: Non, pas ce genre de statistiques.

M. Roche: Lorsque je vous demande quelle est l'importance de l'aide liée pour l'acquisition de telles affaires, n'avez-vous aucune réponse à me fournir?

M. Burns: Je ne le crois pas, en termes quantitatifs; je pourrais vous faire certaines observations à caractère qualitatif, si cela pouvait vous être utile.

M. Roche: Allez-y.

M. Burns: Je pense qu'il peut y avoir une différence considérable entre les membres, pour ce qui est du degré d'importance du programme d'aide. Selon moi, ce programme est probablement très important pour les sociétés qui fournissent des biens d'investissement et les services connexes. Il a également été important à certains moments particuliers pour les fournisseurs de produits. Les entreprises liées à la potasse, les entreprises de papier journal; il y en a d'autres qui ont participé au programme d'aide. Certains membres de l'association ne sont probablement pas engagés du tout dans le programme canadien d'aide.

M. Roche: Exactement. Vous avez déjà dit que vous ne faites pas le total des affaires que ces personnes réalisent au cours d'une année, ainsi vous prévenez ma question au sujet du pourcentage qui en est attribuable au programme d'aide. Je voudrais savoir dans quel sens le programme d'aide est quantitativement important pour l'Association canadienne d'exportation.

[Texte]

You have 500 members and they are doing x dollars in business in a year. What I am struggling to find a clear expression in my mind is, how important is aid to the Canadian Exporters Association? Is it very important at all?

Mr. Burns: Mr. Chairman, I think it is important in two senses. It is important in terms of the annual disbursements of CIDA and that is easily determined, what the bilateral program expenditures of CIDA are. It is a good deal more important, in terms of from where we sit, in establishing a competitive framework within which Canadian exports can expand in the sense that other industrialized countries with whom we compete on a trade basis, rather than on an aid basis, are also supported by their aid agencies.

If we are to make headway in countries of the developing world in terms of a longer, self-sustaining commercial relationship, often the aid door is the first door which can be entered by a Canadian exporter. So the opportunity to become involved in trade with a particular country on an aid basis can often lead to an ongoing commercial relationship.

• 2100

Mr. Roche: If I interpret you correctly then, Mr. Burns, you are saying that Canada's aid program is an important factor in the Canadian Exporting Association.

Mr. Burns: It is, yes.

Mr. Roche: Why are Canadian exports to developing countries only at the 8 per cent level, the latest figures I have available—you can correct me if they are wrong, but that was contained in the Economic Council of Canada's 1978 study—related to 37 per cent of U.S. exports going to developing countries, 45 per cent of Japan's and 18 of ECC's. Why is Canada significantly lower than those three other blocs that I mentioned?

Mr. Burns: There are two or three comments I would like to make on that, Mr. Chairman. First of all, the mix of our exports is widely different from the mix of the other major industrialized countries. If we took the influence of raw materials and wheat out of our exports and then looked at the balance, it would be a great deal different from 8 per cent. I have not done that calculation myself.

Mr. Roche: It would not be greater than 8 per cent, would it?

Mr. Burns: The figure would be much larger, yes, but to what extent I am not certain. I did look just to see what we have been doing recently. I have two sets of figures that I would like to put on the record, Mr. Chairman. One is our exports to Africa less South Africa which, in 1976, were worth \$319 million. In 1979 they were worth \$691 million, which is more than 100 per cent uplift in four years.

[Traduction]

Vous avez 500 membres qui font x dollars d'affaires dans une année. Ce que je tente d'éclaircir, c'est l'importance de l'aide pour l'Association canadienne d'exportation. Est-elle vraiment très importante?

M. Burns: Monsieur le président, je pense qu'elle est importante de deux points de vue. Elle est importante du point de vue des déboursés annuels de l'A.C.D.I. et il est facile de déterminer quelles sont les dépenses engagées dans les programmes bilatéraux de l'A.C.D.I. Elle est beaucoup plus importante du point de vue de l'endroit où nous sommes pour établir un cadre concurrentiel à l'intérieur duquel les exportations canadiennes peuvent prendre de l'expansion, dans le sens où d'autres pays industrialisés avec qui nous concurrençons sur une base commerciale plutôt que sur une base d'aide, sont également supportés par leur organismes d'aide.

Si nous sommes pour nous engager dans les pays en développement par le biais d'un rapport commercial à plus long terme et autosuffisant, souvent l'intermédiaire de l'aide est la première voie d'accès de l'exportateur canadien. Ainsi, la possibilité de s'engager dans le commerce avec un pays donné sur une base d'aide peut souvent conduire à un rapport commercial permanent.

M. Roche: Alors, si j'interprète correctement vos propos, monsieur Burns, vous dites que le programme d'aide du Canada est un facteur important pour l'Association canadienne d'exportation.

Mr. Burns: Oui, c'est exact.

M. Roche: Pourquoi les exportations canadiennes vers les pays en développement ne se situent-elles qu'au niveau de 8 p. 100, ce sont les dernières données dont je dispose, vous pouvez me rectifier si elles sont erronées, mais elles étaient contenues dans l'étude du Conseil économique du Canada de 1978, laquelle mentionnait que 37 p. 100 des exportations américaines, 45 p. 100 de celles du Japon et 18 p. 100 de celles de la Communauté économique européenne étaient dirigées vers les pays en développement. Pourquoi le Canada est-il si loin derrière les trois blocs que je viens de mentionner?

M. Burns: Monsieur le président, je voudrais faire deux ou trois commentaires à ce sujet. D'abord, l'ensemble de nos exportations est grandement différent de celui des autres grands pays industrialisés. Si nous extrayons l'influence des matières premières et du blé de nos exportations et considérons le reste, le pourcentage serait très différent de 8 p. 100. Je n'ai pas fait le calcul moi-même.

M. Roche: Il ne serait pas supérieur à 8 p. 100, n'est-ce pas?

M. Burns: Oui, le chiffre serait beaucoup plus élevé, mais dans quelle mesure, je n'en suis pas certain. J'ai simplement considéré ce que nous avons réalisé récemment. J'ai deux ensembles de données que je voudrais faire annexer au procès-verbal, monsieur le président. L'un concerne nos exportations à destination de l'Afrique, sans l'Afrique du Sud, lesquelles, en 1976, se sont élevées à 319 millions de dollars. En 1979, ces exportations ont atteint 691 millions de dollars, ce qui représente une augmentation de plus de 100 p. 100 en quatre ans.

[Text]

To Asia, and from that I have deducted Japan, China, Taiwan, Singapore and Hong Kong, they went from \$593 million in 1976 to \$1,113 million in 1979, which again is nearly double. Probably we started on a low base. I think if those trends continue the performance will improve. Those are Canadian export statistics from Statistics Canada.

Mr. Roche: I am still having some difficulty getting an exact determination in my mind as to precisely how vital the aid program is to the trend lines of increasing Canadian exports. I would certainly welcome any contribution from the Canadian Export Association that would more clearly delineate that.

Let me try this. You said tied aid becomes an entry point and then goes commercial. What evidence can you put before us to demonstrate that tied aid does roll over into important commercial trading growth with the developing countries?

Mr. Smallridge: Mr. Chairman, I think I might make one or two comments on that point. Again, as I think you are aware, I am in the consulting engineering profession and usually on a project the consulting engineer is the one who gets involved first, because when you are looking at a project you first of all do a feasibility study and then you get into design, writing of specifications from which equipment orders are let by the client.

I would say, as Mr. Burns pointed out earlier, that if you can get a Canadian foothold on the project, then Canada has a chance to export as that project develops and, as we pointed out, it is exporting on a competitive basis. If, for example, an Italian consulting engineer or a Japanese consulting engineer gets involved, there is just no chance that Canadian suppliers or other Canadian exporters are going to benefit at all from that project.

• 2105

That is at the project level, but beyond that I think by working in a developing country you have an opportunity to build relationships. Again, as Mr. Burns pointed out earlier, this is really the objective, to use one of the methods that is open to us because we do not have the influence to build relationships with the developing countries and to help them.

Mr. Roche: Thank you. I appreciate the argumentation and the objectives are fairly familiar. What I am asking for here is some evidence that could help us as members of the committee to understand how important tied aid is in the development of future commercial growth. Therefore, I am asking you if there is some set of figures or some analysis that could be put before us that would demonstrate to the members of the committee how important tied aid is in actually leading to future commercial growth.

Mr. Valle: If we are looking for trade with any country—a new country that we want to trade with, a developing country

[Translation]

Les exportations vers l'Asie, et, d'après mes déductions, vers le Japon, la Chine, T'ai-Wan, Singapour et Hong Kong, sont passées de 593 millions de dollars, en 1976, à 1,113 millions de dollars, en 1979, ce qui représente également presque le double. Nous avons probablement commencé sur une base faible. Je pense que si ces tendances se maintiennent, le rendement s'améliorera. Ce sont là des statistiques concernant les exportations canadiennes fournies par Statistique Canada.

M. Roche: J'éprouve encore certaines difficultés à établir de façon exacte dans quelle mesure précisément le programme d'aide est vital, pour ce qui est des tendances à accroître les exportations canadiennes. J'apprécierai certainement que l'Association canadienne d'exportation contribue à clairement délimiter l'incidence des programmes d'aide.

Je fais une hypothèse. Vous avez dit que l'aide liée devient un point d'entrée vers une relation commerciale. Quelle preuve pouvez-vous nous donner pour démontrer que l'aide liée conduit à une augmentation de l'importance des rapports commerciaux avec les pays en développement?

M. Smallridge: Monsieur le président, je pense pouvoir faire un ou deux commentaires sur ce point. Comme vous le savez, je crois, je suis ingénieur-conseil et, d'ordinaire, lorsqu'on élabore un projet, l'ingénieur-conseil est la personne qui est la première consultée, parce que la première étape consiste à mener une étude de faisabilité pour ensuite passer à la phase de la conception, de la rédaction des spécifications à partir de quoi le client passe ses commandes de matériel.

Je dirais, comme M. Burn l'a mentionné plus tôt, que si le Canada parvient à s'introduire parmi les participants à un projet, il a alors la chance d'exporter ses produits à mesure que le projet se réalise et, comme nous l'avons souligné, il exporte alors ses produits sur une base concurrentielle. Si, par exemple, un ingénieur-conseil italien ou japonais devient intéressé au projet, les fournisseurs canadiens ou autres exportateurs canadiens n'ont absolument aucune chance de bénéficier de ce projet.

Cela se passe au niveau du projet, mais au-delà de ce niveau, je pense que le fait de travailler dans un pays en développement fournit l'occasion d'établir des rapports. Je répète, comme M. Burns l'a mentionné plus tôt, que l'objectif est réellement d'utiliser l'une des méthodes qui nous est accessible, parce que nous n'avons pas l'influence voulue pour établir des rapports avec les pays en développement et les aider.

M. Roche: Merci. J'apprécie votre argumentation et les objectifs que vous énoncez sont assez évidents. Ce que je vous demande à ce stade, c'est une certaine preuve qui pourrait nous aider, à titre de membres du comité, à comprendre l'importance de l'aide liée pour l'évolution de l'expansion commerciale future. Par conséquent, je vous demande s'il existe un certain ensemble de données ou une certaine analyse qui pourraient nous être présentées pour démontrer aux membres du comité la mesure dans laquelle l'aide liée conduit réellement à une expansion commerciale éventuelle.

M. Valle: Si nous cherchons à établir des relations commerciales avec quelque pays que ce soit, un nouveau pays avec qui

[Texte]

that has financial problems, there is a need in that country for a specific piece of equipment or a project—surely that country is going to shop around to see where they can best get that piece of equipment. Assuming that everything else becomes equal at that point, they are going to be looking for the best—let us say the equipment technically, and so forth, is almost equal—and then you come back to a question of financing.

Ultimately, they select one or the other country whose equipment they would like to utilize, and at that point that equipment is in that country. That really establishes a beachhead, because most people for various reasons like to stay standardized on one particular type of equipment.

That means for all time thereafter it may be very difficult for any other supplier to compete in that country, and therefore that market, notwithstanding Canada's best efforts, may very well be barred to us in the future.

Mr. Roche: I think, Mr. Chairman, the problem here may be the fact that I flew two thousand miles today. Perhaps the formulation of my questions is not as good as it should be. Mr. Chairman, the Canadian Export Association is telling us in a brief that tied aid is very important, and I am asking for an analysis or some evidence that the members representing the Canadian Export Association can put before this committee, or can direct us to, that would show us in quantitative terms how important tied aid is and what, in fact, does happen in the commercial relations between the members of the Canadian Export Association and the developing countries after the beachhead occurs with tied aid.

Mr. Burns: Mr. Chairman, if I may respond, we will see what we can do to meet Mr. Roche's request. I am not sure that our research capacities are such that we can produce anything very quickly. There are lots of cases and Mr. Whalen has already mentioned one case . . .

Mr. Roche: If I may ask a supplementary, I am not asking you to go out and do any extra research. It is not the intention of my question to put you to that concern, because you have a lot of things that you have to do. I am only saying that you came in with a pretty strong brief and I am asking you for the evidence to support what is in the brief.

If you are giving opinion, I think I would appreciate knowing that this is your opinion. There are a lot of opinions on this subject. This is a very serious study that is going on in this committee. What we are looking for is evidence, so I am asking you, is there any evidence available to support your brief?

Mr. Burns: I am sure there is evidence to support the brief, Mr. Chairman. There are case histories after case history that one can set down in terms of this kind of . . .

[Traduction]

nous voulons transiger, un pays en développement aux prises avec des problèmes financiers, le pays en question a besoin de pièces d'équipement particulières ou veut réaliser un projet,—il explorera certainement les possibilités afin de découvrir où il peut obtenir cette pièce d'équipement aux meilleures conditions. A supposer que toutes autres choses deviennent égales à ce moment, ce pays cherchera à obtenir le mieux qu'il peut, disons le matériel de la meilleure qualité technique, et ainsi de suite, le reste étant presque égal ou revient alors à la question financière.

En définitive, ce pays choisi l'un ou l'autre des pays où se trouve le matériel qu'il aimerait employer et, à ce point, ce matériel se trouve dans ce pays. Cela constitue réellement un point d'entrée, parce que la plupart des gens, pour diverses raisons, aiment à ce que certains types de matériel particulier demeurent normalisés.

Cela signifie que, par la suite, il peut être très difficile pour tout autre fournisseur de soutenir la concurrence dans ce pays et, par conséquent, ce marché, malgré les meilleurs efforts du Canada, peut très bien nous être fermé à l'avenir.

M. Roche: Monsieur le président, je pense que le problème en ce moment peut-être imputable au fait que j'ai franchi 2,000 milles par avion aujourd'hui. Peut-être ma question n'est-elle pas formulée aussi bien qu'elle le devrait. Monsieur le président, l'Association canadienne d'exportation nous informe dans un mémoire que l'aide liée est très importante et je demande aux membres qui représentent l'Association canadienne d'exportation de présenter devant ce comité une analyse ou quelque preuve ou de nous les mentionner, pour nous démontrer en termes quantitatifs l'importance de l'aide liée, ainsi que ce qui doit se produire dans les relations commerciales entre les membres de l'Association canadienne d'exportation et les pays en développement, une fois que l'aide liée a permis de s'introduire dans ces pays.

M. Burns: Monsieur le président, si je peux répondre à cela, nous allons voir ce que nous pouvons faire pour répondre à la demande de M. Roche. Je ne suis pas sûr que nos capacités en matière de recherche nous permette de fournir une réponse très rapidement. Il y a de nombreux points à considérer et M. Whalen en a déjà mentionné un . . .

M. Roche: Si je peux poser une question supplémentaire, je ne vous demande pas de partir et de faire des recherches supplémentaires. Telle n'est pas l'intention de ma question, parce que vous avez une foule de choses à faire. Je dis simplement que vous avez présenté un mémoire assez fort et je vous demande les preuves à l'appui de ce que vous avancez dans le mémoire.

Si vous donnez une opinion, j'apprécierais, je crois, que vous mentionniez qu'il s'agit là de votre opinion. Une foule d'opinions ont cours sur la question. Ce comité se livre à une étude très sérieuse. Ce que nous cherchons, ce sont des preuves, c'est pourquoi je vous demande, y a-t-il des preuves qui puissent appuyer votre mémoire?

M. Burns: Je suis sûr, monsieur le président, qu'il existe des preuves à l'appui du mémoire. On peut relever des cas et des cas de ce genre . . .

[Text]

Mr. Roche: Could you cite the evidence so our research director can get busy and get that evidence before us?

Mr. Burns: We have no published evidence in this area. We have not attempted to do that, but it can be done.

• 2110

Mr. Roche: Could I move to a couple of questions, Mr. Chairman, on the "Lomé" Agreement on Page 2. At the very bottom of the page it says:

In that respect, for example, the preferential arrangement, known as the "Lomé" agreements between the European Community and a large number of developing countries could have adverse effects on Canadian access to European markets.

I would like to know a little bit more about that. Precisely how does the Lomé agreement act adversely on Canadian access to European markets?

Mr. Burns: I guess, Mr. Chairman, in general terms, in the same way that the general system of preferences can act as a disadvantage to Canadian exports in other markets. That particular paragraph, as you will recall, is concerned with the question of upgrading resources. We wanted to emphasize the fact that that is an important Canadian objective. It was an objective that was shared with many developing countries.

The solution that we would hope would be found would be a nondiscriminatory solution and not a discriminatory one. We drew attention to the Lomé agreement as only one of the many kinds of elements that are in the world today that can produce those results that are discriminatory to Canadian export interests.

Mr. Roche: Are you saying that, in fact, the Lomé Agreement has had a deleterious effect on Canada?

Mr. Burns: In the particular context of upgraded resources, there are only some limited effects that it has had so far, but it is open to use in a way in which it could have a discriminatory effect against Canadian exports.

Mr. Roche: But has it, in fact, yet had such an effect?

Mr. Burns: No; as I say, except in some small areas such as the zinc alloy field.

Mr. Roche: Yes. On page 3, on No. 2, you make a statement to us that:

... the bilateral aid program will be much more important than will be Canadian contributions to the multilateral financing institutions such as the World Bank and the regional development banks.

[Translation]

Mr. Roche: Pouvez-vous citer les preuves de sorte que notre directeur de la recherche puisse commencer à s'en occuper et nous les présenter?

Mr. Burns: Nous n'avons aucune preuve qui soit publiée à ce sujet. Nous n'avons pas tenté de le faire, mais cela peut se faire.

Mr. Roche: Monsieur le président, puis-je maintenant passer à quelques questions concernant la convention de Lomé. Tout au bas de la page deux, on peut lire:

A cet égard, par exemple, les accords préférentiels, connus sous l'appellation convention de Lomé qui lie les pays de la Communauté économique européenne et un grand nombre de pays en développement, pourraient avoir une incidence défavorable sur l'accès du Canada aux marchés européens.

J'aimerais avoir plus de renseignements à ce sujet. Quels sont, en termes précis, les répercussions défavorables de la convention de Lomé, pour ce qui est de l'accès du Canada aux marchés européens?

Mr. Burns: De façon générale, monsieur le président, je crois que ces répercussions se manifestent de la même manière que le système général d'accords préférentiels peut désavantager les exportations canadiennes sur d'autres marchés. Le paragraphe en question, vous vous en souviendrez, porte sur la question de l'amélioration des ressources. Nous voulions souligner le fait qu'il s'agit d'un objectif important pour le Canada, un objectif que le pays partage avec de nombreux pays en développement.

La solution que nous espérons trouver serait caractérisée par sa non-discrimination. Nous avons attiré l'attention sur la convention de Lomé comme un des nombreux moyens existants qui peuvent créer des conditions discriminatoires pour les exportations canadiennes.

Mr. Roche: Affirmez-vous, ainsi, que la convention de Lomé a eu un effet nuisible pour le Canada?

Mr. Burns: Sur le plan particulier de l'amélioration des ressources, elle n'a eu que des répercussions limitées jusqu'à maintenant. Toutefois, elle pourrait être appliquée d'une manière qui aurait des répercussions discriminatoires sur les exportations canadiennes.

Mr. Roche: A-t-elle effectivement eu un tel effet jusqu'à maintenant?

Mr. Burns: Non, comme je viens de le souligner, sauf dans certains domaines très restreints, tels que celui des alliages de zinc.

Mr. Roche: Oui. Au n° 2 de la page 3, vous affirmez que:

... le programme d'aide bilatérale sera beaucoup plus important que ne le seront les contributions du Canada aux institutions de financement multilatéral, telles que la Banque mondiale et les banques de développement régional.

[Texte]

That is in line with the thrust of your brief, which I think is to have the Canadian aid program proceed along largely bilateral lines holding, of course, to tied aid. Here you are quite specific. You make a very important statement, because the committee is wrestling with this, and we would very much appreciate your help.

... the bilateral aid program will be much more important than will be Canadian contributions to the multilateral financing ...

I would like to know what evidence supports that clear statement that bilateral is more important than multilateral aid going to the World Bank and regional development banks. Why is it more important and what is the evidence?

Mr. Burns: Mr. Chairman, that sentence is qualified by an important clause to begin with, which says:

In working towards the establishment of such self-sustaining long term relationships ...

It goes to our general proposition that tied aid allows Canadians access to the developing world in areas in which Canada has technical competence and in which there can be visible results of Canadian transfer of technology to the developing countries. That is much more visible; its effect is more long lasting than would be the case where the contribution would be filtered through one of the international development banks.

Mr. Roche: Is there no return to Canada from multilateral aid?

Mr. Burns: I think we have said: "It would be much more important than ..." We have not said in this statement that there is no importance to the multilateral.

Mr. Roche: The World Bank and its affiliates in 1979 put up 7,000 biddable projects; those were 7,000 opportunities. Canadian firms bid on fewer than 100 of the 7,000, and out of the 100 that they bid on they won 50. That suggests that Canadian firms are pretty good in securing international contracts through multilateral institutions when they go after them but they are, in fact, not going after them. I would like to know what your view is of the determination of Canadian businessmen to go after business themselves.

• 2115

Mr. Burns: Mr. Chairman, first of all I should say on behalf of the 500 members of the Export Association that they are aggressive exporters. I think the reasons for the particular results that you have identified, Mr. Roche, are complex. I know you have raised this question with other witnesses and you have got different answers from a number of them.

[Traduction]

Ceci est conforme au thème principal de votre exposé selon lequel, je crois, le programme d'aide canadienne devra suivre une orientation plus ou moins bilatérale, en tenant compte, bien sûr, de l'aide liée. A cet égard, vous êtes très précis. Votre affirmation est très importante puisqu'il s'agit d'une question difficile que le Comité doit débattre et nous serions très reconnaissants de votre aide.

... le programme d'aide bilatérale sera beaucoup plus important que ne le sera la participation canadienne au financement multilatéral ...

J'aimerais savoir sur quels critères vous fondez cette affirmation précise, à savoir que l'aide bilatérale est plus importante que l'aide multilatérale fournie à la Banque mondiale et aux banques de développement régional. Pour quelle raison est-elle plus importante et quels sont les critères?

M. Burns: M. le Président, tout d'abord, cette affirmation est expliquée par une disposition importante qui prévoit que:

Dans le cadre des mesures prises pour établir des relations auto-suffisantes à long terme ...

Elle se rattache à notre proposition générale selon laquelle l'aide liée permet au Canada d'avoir accès, dans les pays en développement, à des domaines dans lesquels le Canada possède des connaissances techniques et où le transfert de la technologie canadienne dans ces pays peut avoir des résultats concrets. Une telle participation est beaucoup plus visible. Les effets sont d'une durée plus longue que ce ne serait le cas si la participation canadienne passait par l'intermédiaire d'une des banques de développement international.

M. Roche: Le Canada ne tire-t-il pas parti de l'aide multilatérale?

M. Burns: Je crois que le passage en question affirme; «elle serait beaucoup plus importante que ...» Dans cet énoncé, nous n'affirmons pas que l'aide multilatérale est sans importance.

M. Roche: En 1979, la Banque mondiale et les banques affiliées ont lancé des appels d'offres pour 7,000 projets; ceux-ci représentaient donc 7,000 possibilités. Parmi ces 7,000 possibilités, les entreprises canadiennes ont soumissionné pour moins de 100 projets et, de ce nombre, 50 projets leur ont été adjugés. C'est donc dire que les entreprises canadiennes savent s'y prendre, lorsqu'elles prennent les mesures nécessaires, pour obtenir des contrats internationaux par l'intermédiaire d'institutions multilatérales, mais qu'en réalité, elles ne sont pas très motivées à cet égard. J'aimerais savoir si, à votre avis, les hommes d'affaires canadiens font preuve de détermination lorsqu'il s'agit d'obtenir des contrats eux-mêmes.

M. Burns: Monsieur le président, j'aimerais d'abord affirmer, au nom des 500 membres de l'Association canadienne d'exportation, que les exportateurs forment un groupe très vigoureux. A mon avis, monsieur Roche, les causes des résultats précis que vous avez soulignés sont très complexes. Je sais que vous avez posé cette question à d'autres témoins et que vous avez obtenu des réponses différentes d'un certain nombre d'entre eux.

[Text]

I think there are three or four observations that one could make. I think it is fair to say, for example, that in the early years of the 1970's, Canadian suppliers were relatively uncompetitive suppliers in the world. The exchange rate at \$1.05 or \$1.07, labour costs going on a different curve than was the case in other countries, meant that we were not as competitive as we have been since. Certainly, Canadian capacity now is much higher than it was seven, eight—six years ago.

Secondly, I think it is fair to say that Canada started well behind our European, Japanese and American competitors in moving into this area. I think I should qualify all this by saying that I think you will find the Canadian consulting engineers have been very active and successful in dealing with the international financial institutions. They have been in the international market longer than a number of Canadian businesses in some other industrial sectors.

There are a couple of points that I put forward rather hesitantly and make them as secondary points.

The staffs of the international institutions have been drawn largely from the larger industrialized countries, and those staffs have had little knowledge of Canadian capabilities. That is illustrative of the kind of uphill battle that Canadians have in demonstrating to the world that they have some industrial capabilities.

Mr. Roche: I just wonder what the evidence would be that the staffs of the international institutions have little knowledge of Canadian capabilities. What evidence would support that statement?

Mr. Burns: I think if you ask representatives of the Department of Industry, Trade and Commerce, for example, you would find that there is some rather clear evidence that in countries like Indonesia, as recently as two or three years ago, representatives of some of the international institutions were suggesting that the Indonesians had better be very careful about dealing with Canadians.

Mr. Roche: I would like to ask one more question, Mr. Chairman. I think we get now into the heart of what the Canadian Export Association is telling us. In your strong support of bilateral aid to what I think would be fair to say on reading your brief the diminishment of multilateral, that creates some questions for the committee. After all, it is multilateral aid through, for example, the United Nations Development Program that is doing a lot of community development, or UNICEF that is responding to the Kampuchean situation, that respond most quickly to danger situations that arise in the world.

That does raise some questions. When you do that, it indicates the dilemma that all of us are in, and I think Bob Ogle was touching on it in his earlier questions about what do we really mean by the aid program; what is it we want to do? You focused on it in quite a succinct way on par. 4(3) when you say:

[Translation]

J'estime que l'on peut formuler trois ou quatre remarques à ce sujet. Je crois qu'il est juste d'affirmer, par exemple, qu'au début des années 70, les fournisseurs canadiens étaient relativement peu concurrentiels sur les marchés mondiaux. En raison du taux de change qui s'établissait à \$1.05 ou à \$1.07 et des coûts de la main-d'œuvre dont la courbe était différente de celles que l'on observait dans les autres pays, le Canada n'était pas aussi concurrentiel qu'il l'a été depuis. Certes, les possibilités du Canada sont nettement plus élevées à l'heure actuelle qu'elles ne l'étaient il y a sept, huit ou six ans.

Deuxièmement, j'estime qu'il est juste d'affirmer que, sur ce plan, le Canada accusait un retard marqué sur ses concurrents européens, japonais et américains. Je dois ajouter, pour être plus précis, que vous constaterez que les ingénieurs-conseils canadiens ont été très actifs et qu'ils ont connu un grand succès auprès des institutions internationales de financement. Ils travaillent dans le secteur international depuis plus longtemps qu'un certain nombre d'entreprises canadiennes dans certains secteurs industriels.

J'ai signalé, avec une certaine réticence, quelques facteurs qui constituent des points secondaires.

Le personnel des institutions internationales est composé en grande partie de personnes des grands pays industrialisés et les membres de ce personnel connaissaient mal les possibilités du Canada. Il s'agit d'un exemple du genre d'obstacles contre lesquels les Canadiens doivent lutter pour démontrer certaines de leurs possibilités industrielles aux autres pays du monde.

M. Roche: J'aimerais savoir quelles sont les preuves que les membres du personnel des institutions internationales connaissent mal les possibilités du Canada. Sur quoi se fonde cette affirmation?

M. Burns: Je crois que si vous questionnez des représentants du ministère de l'Industrie et du Commerce, par exemple, vous trouveriez certaines indications précises selon lesquelles, dans des pays tels que l'Indonésie, il n'y a que deux ou trois ans, les représentants de certaines institutions internationales proposaient aux Indonésiens d'être prudents dans leurs relations avec les Canadiens.

M. Roche: Monsieur le président, j'aimerais poser une dernière question. Je crois qu'elle porte sur l'élément essentiel de l'intervention de l'Association canadienne d'exportation. La grande importance que vous accordez à l'aide bilatérale au détriment de l'aide multilatérale, comme il est juste de le conclure d'après la lecture de votre mémoire, soulève certaines questions pour le Comité. En dernière analyse, c'est l'aide multilatérale fournie, par exemple, par l'intermédiaire du Programme des Nations unies pour le développement qui joue un grand rôle dans le développement des collectivités, ou par l'intermédiaire de l'UNICEF qui œuvre au Kampuchéa, qui est la plus utile et la plus rapide dans les situations critiques qui peuvent surgir dans le monde.

Cet aspect soulève en effet certaines questions. L'optique que vous adoptez traduit le dilemme dans lequel nous nous trouvons tous et je crois qu'il a été souligné par Bob Ogle dans les questions qu'il a posées auparavant sur notre conception réelle d'un programme d'aide. Quel objectif voulons-nous réa-

[Texte]

• 2120

We feel quite strongly that the Canadian aid program, properly managed and structured can meet its principal objective of contributing to the developing needs of the LDCs and, at the same time, be supportive of growth in Canadian exports.

I think there is reason for us to pause and do a little pondering as to whether or not that is, in fact, true; is that sentence supportable? Again, I would like to have some of your deeper views on it because I want to suggest to you that that sentence pinpoints one of the dilemmas that we face.

There have been many representations made to us that the principal objective of the aid program ought to go to the people who need their own basic human needs improved so that they can become self reliant human beings and that is the true nature of development. That is one aspect of development.

The other aspect that you have been focusing on here—and I do not sense that you are discounting the importance of human beings—but you are, nonetheless, focusing on a principal purpose of aid as an instrument to increase Canada's trading relationship with developing countries. I would not have you go away from the committee tonight thinking that the committee is not in favour of increasing trade with developing nations. Of course, we are. I dare say there is not a member of Parliament, let alone of this committee, that does not want to increase trade with developing nations.

The question is, what is the right route to do that? The ITC and EDC, those mechanisms, are they the ones that you ought to be addressing yourselves to? I call to your attention the World Bank's development report for 1980, because it is a very interesting report in the light of two decades of an immense amount of money and effort that has been put into developing nations. The World Bank people themselves are now saying they invested in the wrong things in development. They invested in high technology, capital items.

I have seen a lot of these things myself, electronics and Canada's contribution to Bangladesh. The chief contribution to Bangladesh, outside of continuing food aid, is the earth satellite station, \$8 million, a wonderful thing. It works perfectly, except that on the way in to it, you pass through village after village of people who do not have any water, they do not have any education, they do not have any health facilities, where children are dying. A quarter of all the children die before the age of 5.

[Traduction]

liser? Vous traitez brièvement de cet aspect au paragraphe 4(3) où vous affirmez:

Nous sommes presque certains que le programme d'aide du Canada, s'il est géré et structuré de façon convenable, atteindra son principal objectif qui consiste à contribuer au développement des pays économiquement moins avancés ainsi qu'à favoriser l'accroissement des exportations canadiennes.

Je crois qu'il y a lieu de nous arrêter et de nous pencher sur la question afin de déterminer si c'est effectivement le cas. Cette affirmation est-elle vraisemblable? J'aimerais également avoir votre opinion à ce sujet puisque je veux vous signaler que cette affirmation exprime exactement un des dilemmes auxquels nous devons faire face.

On nous a présenté maintes observations selon lesquelles le principal objectif d'un programme d'aide devrait être axé sur les personnes dont les conditions de vie doivent être améliorées afin qu'elles puissent devenir autosuffisantes; c'est là le but réel du développement. Il s'agit d'un premier aspect du développement.

Le deuxième aspect sur lequel vous avez mis l'accent dans ces débats, et je ne suppose pas que vous négligez l'importance du facteur humain, mais c'est néanmoins l'objectif principal que vous avez fixé pour un programme d'aide, à savoir qu'il constitue un moyen d'accroître les relations commerciales du Canada avec les pays en développement. Je ne voudrais pas qu'à la fin de la présente réunion du Comité, vous ayez l'impression que le Comité n'est pas favorable à un accroissement du commerce entre le Canada et les nations en développement. Les membres y sont naturellement favorables. J'oserais même dire qu'aucun membre du Parlement, ni même du Comité, ne souhaite pas cet accroissement des relations commerciales avec les nations en développement.

Ce qu'il faut déterminer c'est le moyen d'y arriver. Les organismes tels que Industrie et Commerce et la Société pour l'expansion des exportations ne sont-ils pas ceux auxquels il faut vous adresser? J'attire votre attention sur le rapport de la Banque mondiale sur le développement pour 1980 parce qu'il me semble particulièrement intéressant, compte tenu des sommes considérables qui ont été investies dans les nations en développement et des efforts qu'on y a fait au cours des deux dernières décennies. Les représentants de la Banque mondiale eux-mêmes affirment que les fonds destinés au développement n'ont pas été investis dans les bons domaines. Ils ont investi dans des immobilisations caractérisées par une haute technologie.

J'ai observé ce phénomène moi-même dans le domaine de l'électronique et de l'aide fournie par le Canada au Bangladesh. L'apport principal du Canada au Bangladesh, outre l'aide continue dans le domaine alimentaire, est un relais-satellite terrestre d'une valeur de huit millions de dollars, une merveille. Il fonctionne à la perfection, sauf que pour s'y rendre, il faut traverser de nombreux villages où les habitants n'ont pas d'eau. Il n'y a pas d'écoles ni de services de santé.

[Text]

I do not want to unload all that on you. I am only saying that we, in this committee, have a very difficult time trying to come to a determination of what is the best way for Canada to invest its aid money, and I am telling you directly that the World Bank and their authorities are changing their minds and saying that they ought now to be investing in education, in health and in water facilities; to promote community development, to promote the self-reliance of human beings and that, in fact, is the true aim of aid.

Now, to do that, there is very little commercial return in Canada. There is very little commercial return to Canadian firms in sending aid money to the development of education and health. There is some, but not as much as there is to high level technology which the bilateral program centres on.

I am only reflecting here with you, and whatever advice you want to offer would be very gratefully received, but it seems to me that you yourselves have focused on the dilemma in that sentence. I suggest to you respectfully that the evidence we have received is such that we cannot have the principal objective to be contributing to the development needs of people and, at the same time, to be supportive of growth of Canadian exports.

If not exactly incompatible or diametrically opposed, certainly they cannot be met at the same time with the same thrust of an aid program. You say that bilateral aid is important? I suggest the evidence that it is important in development needs is pretty hard to find, because the World Bank is speaking against you. I am asking you how important it is to Canadian business, and I am waiting to find the answers.

• 2125

Mr. Smallridge: Mr. Chairman, I would like to make two points in response to Mr. Roche's comments. I too have looked at the World Bank annual report. They are most certainly looking much more seriously at some of the basic needs of the developing countries, projects that have a social element—water supply, irrigation, basic infrastructure, and so on. I think that is true. Certainly if you examine CIDA's programs in the last couple of years they too have been trending that way. In fact, there are many, many consulting engineers who will be becoming involved in that type of project. We have done very well, I think, in gaining expertise on CIDA projects which we have been able to use in doing similar projects for the World Bank and other agencies.

[Translation]

Les enfants meurent. Le quart des enfants meurent avant d'atteindre l'âge de 5 ans.

Je n'ai pas l'intention de vous faire un discours interminable à ce sujet. Je veux seulement vous signaler que les membres de ce Comité ont beaucoup de difficultés à déterminer le meilleur moyen pour le Canada d'investir ses fonds destinés à fournir de l'aide et je tiens à vous faire remarquer que la Banque mondiale et ses responsables se sont ravisés et estiment maintenant qu'ils devraient investir dans les domaines de l'éducation, des soins médicaux et des installations d'eau potable, afin de favoriser le développement communautaire et d'encourager les personnes à être autosuffisantes; c'est-là le véritable but de l'aide.

En visant cet objectif, les recettes commerciales du Canada seront très faibles. Pour les entreprises canadiennes, les investissements de fonds pour aider à améliorer l'éducation et les soins médicaux ne présentent que de très faibles avantages commerciaux. Il en existe quelques-uns mais ils sont moins nombreux que ceux qui découlent d'investissements dans des domaines liés à la haute technologie sur lesquels est axé le programme d'aide bilatérale.

Je ne fais qu'analyser la question avec vous et tous les conseils que vous désirez donner seront très appréciés, mais il me semble que vous vous êtes déjà penché sur ce dilemme dans la phrase en question. Je souhaite seulement vous faire constater, avec tout le respect que je vous dois, que, compte tenu des renseignements que nous possédons, l'objectif principal ne peut consister à la fois à contribuer au développement des personnes et à favoriser l'accroissement des exportations canadiennes.

Bien que ces objectifs ne soient pas exactement incompatibles ni diamétralement opposés, ils ne peuvent certainement être atteints de façon simultanée au moyen d'un même programme d'aide. A votre avis, c'est l'aide bilatérale qui importe? Je crois qu'il est assez difficile de prouver que cet aspect est important du point de vue des besoins en développement parce que la Banque mondiale vous contredit. Je vous demande de m'indiquer à quel point cet aspect importe au milieu des affaires canadien et j'attends les réponses.

M. Smallridge: Monsieur le président, j'aimerais faire valoir deux points en réponse aux observations de M. Roche. J'ai parcouru moi aussi le rapport annuel de la Banque mondiale. Il ne fait pas de doute que ses auteurs examinent beaucoup plus sérieusement certains des besoins fondamentaux des pays en développement, les projets comportant un élément social, à savoir l'alimentation en eau, l'irrigation, l'infrastructure de base et autres. Je crois que cette constatation est exacte. Si vous examiner les programmes que l'A.C.D.I. a mis de l'avant au cours des quelques dernières années, vous constaterez certainement qu'ils suivent aussi la même tendance. En fait, il y a un très grand nombre d'ingénieurs-conseils qui s'attaqueront à ce type de projet. Je suis d'avis que les projets de l'A.C.D.I. nous ont permis d'acquérir une très bonne expérience que nous avons pu appliquer à des projets semblables pour le compte de la Banque mondiale et d'autres organismes.

[Texte]

I would also point out, Mr. Chairman, that the World Bank has a great preoccupation with the energy sector in developing countries and, in fact, as you may know, is proposing to set up a new corporation that will deal with the energy problems in developing countries which are extremely serious. I feel, certainly in that field, that is one field in which Canada is recognized as having competence, and that will sustain a fair bit of what is ultimately the commercial activity in the energy field.

Mr. Roche: I thank you very much for that answer. Of course you are right, and Canada can play a role in energy development in developing nations and I hope we do. I think what you are reflecting in your answer is the multidimensional character of aid. There are many things that need to be done, but the thrust of your brief was very strongly in bilateral tied aid, and I am again waiting to be convinced that it is really that important relative to other needs. I am not discounting what you are saying about Canada in energy; I think you are right that we should be in that field.

Mr. Valle: You made particular reference, Mr. Roche, to education, health, water and so forth. These are all basic needs that require an infrastructure in the country, but surely we are not just limited to helping those particular items. There are many other important items that have been mentioned—energy, be it electrical or water, transportation—all these things are absolutely necessary if these countries are to develop.

Education, health and water are basic and fundamental, there is no question about that, but having once gone to that stage surely if they are going to be effective in raising the standard of living there has to be more of an infrastructure, and surely Canada can make a substantial contribution in this whole area of infrastructures.

Otherwise, it seems to me, you just reach an existence level and you do not go ahead. The whole objective is to try to raise the standards of these countries, and that require more than just education, health and water. I think if you have education, health and water you have competent people, but you have to have more competent people to work with these new infrastructures and to develop them internally.

Mr. Roche: Mr. Chairman, that has been very helpful. This is the kind of discussion to which there is really no end.

The Chairman: Have you concluded?

Mr. Roche: I have not concluded, but I think I have ended.

The Chairman: You must have travelled more than 2,000 miles today. Gentlemen, there is one assumption that is made in the Brandt Commission report that has been made to us by others in the past, and it has been made to us again by Mr.

[Traduction]

J'aimerais également signaler, monsieur le président, que la Banque mondiale se préoccupe grandement du secteur énergétique dans les pays en développement et qu'elle envisage effectivement, comme vous le savez peut-être, d'instituer une nouvelle société qui s'occupera des problèmes énergétiques extrêmement graves que connaissent les pays en développement. J'estime qu'il s'agit là d'un domaine où la compétence du Canada est reconnue hors de tout doute et qu'il permettra de soutenir une bonne part de ce qui constitue ultimement l'activité commerciale dans le secteur énergétique.

M. Roche: Je vous remercie beaucoup de votre réponse. Bien sûr, vous avez raison et le Canada peut jouer un rôle dans le développement de l'énergie dans les pays en développement et j'espère que nous le ferons. Je crois que votre réponse traduit le caractère multidimensionnel de l'aide. Il y a beaucoup à faire, mais votre mémoire mettait très fortement l'accent sur l'aide bilatérale liée, et je ne suis pas encore convaincu qu'il s'agit là réellement d'un aspect si important par rapport à d'autres besoins. Je ne rejette pas ce que vous dites au sujet de l'intervention du Canada dans le domaine énergétique; je conviens avec vous que nous devrions être présents dans ce domaine.

M. Valle: Vous avez particulièrement insisté, M. Roche, sur l'éducation, la santé, l'eau et d'autres aspects semblables. Ce sont là des besoins fondamentaux pour lesquels il doit exister une infrastructure dans le pays, mais nous ne sommes pas certainement pas limités à ne fournir de l'aide que dans ces domaines particuliers. Il y a un grand nombre d'autres aspects importants qui ont été mentionnés, à savoir l'énergie, qu'elle soit électrique ou hydraulique, le transport, tous ces éléments sont absolument essentiels au développement de ces pays.

Il ne fait pas de doute que l'éducation, la santé et l'eau sont des réalités fondamentales; mais une fois que les pays en question ont atteint ce stade, ils doivent se doter d'une infrastructure élargie s'ils veulent réussir à hausser leur niveau de vie, et le Canada peut sûrement fournir une contribution majeure dans tout ce secteur des infrastructures.

Je suis d'avis que s'il en va autrement, on atteint uniquement un niveau d'existence et l'on ne va pas plus loin. L'objectif global est de tenter de hausser le niveau de vie de ces pays, c'est pourquoi il ne faut pas se limiter à l'éducation, à la santé et à l'eau. Je pense que si vous disposez de l'éducation, de la santé et de l'eau, vous disposez de gens compétents, mais il vous faut des gens plus compétents pour travailler à l'intérieur de ces nouvelles infrastructures et les développer à l'intérieur du pays.

M. Roche: Monsieur le président, cet échange de vues a été très utile. C'est le genre de débat auquel il n'y a pas vraiment de fin.

Le président: Allez-vous tirer des conclusions?

M. Roche: Je n'ai pas tiré de conclusions, mais je crois que j'ai terminé mon intervention.

Le président: Vous avez parcouru plus de 2,000 milles aujourd'hui. Messieurs, j'aimerais vous signaler une hypothèse qui figure dans le rapport de la Commission Brandt, qui a déjà été portée à notre attention par d'autres personnes et qui a été

[Text]

Ramphal, the secretary-general of the Commonwealth last week who appeared before us. He says that if the western industrialized countries were to invest massively in the Third World, and invest both in terms of direct transfer of resources, trade opportunities, whatever, that would increase the capacity of the Third World to buy goods. The ultimate result for the western industrialized nations would be that we will be able to sell them an infrastructure. Because of the mature kind of industrial economy that we have, we can produce these heavy goods and infrastructural projects so that there is an ultimate advantage for western industrialized nations to do that. Mr. Whalen, how do you react to that?

• 2130

Mr. Whalen: We think the standard at these Third World countries must be brought up so that they can export themselves and earn hard currency, because some of them at the moment do not have even enough hard currency to buy their energy needs. Unless their economic performance can improve, these countries are going to go downhill rather than even stay where they are.

The Chairman: You, as a Canadian businessman, would rather have them remain stable, and grow and develop so that Canada can sell more to them. Is that what you are saying?

Mr. Whalen: Trade is moving that way today. We notice that some of our industrialized competition are investing fairly largely in there Third World countries and are producing two-way trade as a result of that.

The Chairman: You are saying you agree with the assumption of the Brandt Commission report that if we give more trade opportunities to developing countries, and there is more financial flow going to them from different ways, whether it is aid, banking or whatever, this would be to the ultimate advantage of Canada?

Mr. Whalen: Tom, do you want to comment on that?

Mr. Burns: Mr. Chairman, I do not think there is any doubt that taking the western world as a whole, the developing countries are an extraordinarily important element of the world economy that has to be brought into the system more than has been the case in the past. That will involve a series of actions, part of which is the growth of their own structure, part of it will be their role in international trade. Now, if one looks at the market opportunities from the Canadian exporter's point of view I think they are reasonably clear as to what is possible and feasible.

On the side of what one does with their exports, we are not an association geared to answer that particular question, but clearly the markets of principal importance in terms of that

[Translation]

reprise par le secrétaire général du Commonwealth, M. Ramphal, alors qu'il se présentait devant le comité la semaine dernière. Ce dernier prétend que si les pays industrialisés de l'Ouest investissaient massivement dans le Tiers monde, tant sous forme de transferts directs des ressources, de possibilités commerciales et par d'autres moyens encore qui permettraient au Tiers monde d'accroître sa capacité d'acheter des marchandises, ils constateraient que leur action aurait comme résultat ultime de leur permettre de vendre une infrastructure à ces pays. Étant donné que les pays industrialisés de l'Ouest ont une économie industrielle en pleine maturité, ils peuvent produire ces marchandises lourdes et ces travaux d'infrastructures, de sorte qu'ils y trouvent ultimement un avantage. M. Whalen, quelle est notre réaction à ces propos?

M. Whalen: Nous pensons qu'il faut hausser le niveau de vie de ces pays du Tiers monde de façon qu'ils puissent eux-mêmes exporter des produits et obtenir une monnaie forte, parce que certains d'entre eux n'ont même pas assez de monnaie forte à l'heure actuelle pour satisfaire leurs besoins énergétiques. S'il ne peuvent améliorer leur performance économique, ces pays vont empirer leur situation plutôt que de demeurer là où ils sont actuellement.

Le président: A titre d'homme d'affaires canadien, vous préféreriez que ces pays demeurent stables et se développent afin que le Canada puisse leur vendre davantage de produits. Est-ce bien ce que vous dites?

M. Whalen: Le commerce va dans ce sens de nos jours. Nous observons que certains de nos concurrents industrialisés investissent d'assez grosses sommes dans ces pays du Tiers monde et entraînent ainsi l'établissement d'un commerce bilatéral.

Le président: Vous dites que vous vous ralliez à l'hypothèse du rapport de la Commission Brandt, à savoir que si le Canada donnait davantage de possibilités commerciales aux pays en développement et augmentait le flux financier qui parvient à ces pays par différents moyens, que ce soit l'aide, les opérations bancaires ou d'autres moyens, il y trouverait ultimement avantage?

M. Whalen: Tom, voulez-vous commenter cette affirmation?

M. Burns: Monsieur le président, je pense qu'il est certain que, si l'on considère le monde occidental dans son ensemble, on constate que les pays en développement constituent un élément extrêmement important de l'économie mondiale qui doit être plus intégré au système que par le passé. Je pense que cet objectif entraînera une série de mesures dont certaines porteront sur la croissance de leur propre structure, et d'autres, sur leur rôle dans le commerce international. Si l'on examine maintenant les possibilités commerciales du point de vue des exportateurs canadiens, je pense qu'on peut dégager assez clairement ce qui est possible et faisable dans ce domaine.

Si l'on étudie ce qu'il advient de leurs exportations, on constate que notre association n'est pas le mieux placée pour répondre à cette question en particulier, mais il est clair que

[Texte]

kind of question are the markets of the EEC, the United States and Japan. What is done in the Canadian market by itself is not going to be an answer to whatever problems the developing countries have in marketing their goods internationally.

The Chairman: I am not trying to lead you gentlemen to an answer, but I take it that generally speaking you agree that it is good business sense, if I can put it that way, for the western industrialized nations to create a demand for goods in the Third World.

Mr. Whalen: That is true.

The Chairman: Mr. Burns, you mentioned in one of your answers to somebody that some of our western partners' trade with developing countries is aided. I see on page four of your brief, 4(a), one of the obstacles which Canada has to overcome with countries of the developing world is the bias which exists in many of them to look for assistance from the larger industrialized countries with which they have long standing political, military or economic relationships, often stemming from earlier colonial ties.

In these circumstances, you say, even in cases where Canadians may be more than competitive in commercial terms, aid projects may be assigned to others. I wonder if you could elaborate on this. Are you saying to us that the trading system is full of all kinds of interventions that are not of a commercial kind?

Mr. Burns: It varies a good deal, Mr. Chairman, but I know one country in West Africa, for example, where citizens of the ex-colonial power are in the Ministry of Finance of that country to the number of 118. It is hard for me to visualize...

The Chairman: Which colonial country is that? My ancestors, I suppose? West Africa?

• 2135

Mr. Burns: Your long ago ancestors.

The Chairman: A couple of hundred years?

Mr. Burns: Yes. I cannot believe that does not give a certain amount of bias to the judgments that are made in that country.

The Chairman: You are saying that the way this country is operated is to protect the ties that they have with their former colonial power?

Mr. Burns: That is certainly one example. There are other less conspiratorial kinds of problems, Mr. Chairman. I think if you look at the history of British trading companies in south-east Asia, they have given an advantage to the U.K. in the post-colonial period that was not available to countries that were not in that position.

The Chairman: I think it is important that you give us examples like this, because I do not like in principle to have to

[Traduction]

les marchés principaux dans ce domaine sont ceux de la C.E.E., des États-Unis et du Japon. Ce qui se fait à l'échelle du marché canadien lui-même n'apporte pas de réponses aux difficultés que connaissent les pays en développement dans la commercialisation de leurs produits à l'échelle internationale.

Le président: Messieurs, je n'essaie pas de vous amener à formuler une réponse, mais je dis que de façon générale vous convenez qu'il est souhaitable du point de vue commercial, si je peux m'exprimer ainsi, que les nations industrialisées de l'Ouest créent une demande de marchandises dans le Tiers monde.

M. Whalen: C'est exact.

Le président: M. Burns, vous avez mentionné dans une de vos réponses que pour certains de nos partenaires occidentaux, le commerce avec les pays en développement est facilité. Vous dites en page 4 de votre mémoire au paragraphe 4a), que l'un des obstacles que le Canada doit surmonter dans ses relations avec les pays en développement tient aux préjugés qui amènent un bon nombre d'entre eux à réclamer l'aide des grands pays industrialisés avec lesquels ils entretiennent depuis longtemps des relations politiques, militaires ou économiques, découlant souvent de leurs liens coloniaux antérieurs.

Vous dites que, dans ces circonstances, même si les Canadiens sont parfois plus concurrentiels du point de vue commercial, les projets d'aide sont parfois confiés à d'autres pays. J'aimerais que vous expliquiez davantage votre pensée. Voulez-vous dire que le commerce est rempli de toutes sortes d'interventions qui ne sont pas de nature commerciale?

M. Burns: La situation varie énormément d'un pays à l'autre, M. le président, mais je connais, par exemple, un pays d'Afrique de l'Ouest dont le ministère des Finances emploie 118 personnes qui appartenaient autrefois au pouvoir colonial. Il m'est difficile d'imaginer...

Le président: De quel pays colonial s'agit-il? De mes ancêtres, je suppose De l'Afrique de l'Ouest?

M. Burns: Vos ancêtres lointains.

Le président: Il y a de cela quelques centaines d'années?

M. Burns: Oui. Je ne peux croire que cette situation ne confère pas certaines préventions aux jugements portés dans ce pays.

Le président: Vous affirmez que ce pays est dirigé de façon à protéger ces liens avec son ancien colonisateur?

M. Burns: Il s'agit certainement d'un exemple de ce phénomène. Il existe d'autres genres de problèmes qui relèvent moins de la conspiration, monsieur le président. Je pense que si vous observez l'histoire des sociétés de commerce britanniques en Asie du Sud-Est, vous constaterez qu'au cours de la période postcoloniale, elles ont donné au Royaume-Uni des avantages qu'elles ne donnaient pas aux pays qui n'étaient pas dans la même situation.

Le président: Je crois qu'il est important que vous donniez des exemples comme celui-ci parce que je n'aime pas, en

[Text]

accept that Canada's aid program would have to be tied. Frankly, I do not like that as a principle. I do not think it sounds good unless people tell us why it needs to be that way. I have no quarrel with the principle that Canadians should be conscious that when they provide aid they get a fair shake. That is what the game is about, but if it becomes overly protective and there are chances that it may distort the aid program, then I become concerned.

I am wondering whether you have examples that you can give us, you businessmen who are here, where you were unfairly treated in terms of commercial competitiveness, generally speaking. In other words, Mr. Valle, you are with Bombardier and you must be involved in bidding in an awful lot of development projects, infrastructure projects, in the third world. Do you get a fair shake as a Canadian businessman?

Mr. Valle: Yes, I would say we get a fair shake now. I think, though, that in many of the countries where we introduced sales in recent years it has been a tough struggle. There are many countries in the world that have had long-standing relationships with other countries, whether it be France, Great Britain or the United States, so that trying to break into those countries is a very, very uphill struggle. People tend to go where things are familiar and, therefore, if someone comes along with another piece of equipment with which they are unfamiliar, and particularly a country like Canada which is not all that well known internationally in trade circles, it is an uphill struggle to get your equipment accepted, because they tend to go along with an existing supplier.

I sometimes liken it a little to a company that is going to get a computer for the first time. Now, this is changing a little bit, but IBM are number one in the computer field and have been for many, many years, and I have known companies who tend to take IBM equipment—we are not in the computer business, so I do not have any axe to grind—because who can criticize them for taking IBM? That is the one they have always dealt with and that is the one they are going to stay with.

That is the sort of mentality you are faced with, and that is a very difficult thing to break down. So we have had a very difficult time establishing in some of these countries but, on the other hand, we are getting repeat business, so eventually you work yourself in. But there certainly have been long-standing relationships going back over centuries in some of these countries, ties that are just there, individual personal ties, people who know the people in these other countries and it is very, very difficult to develop credibility and acceptance. There is just no other way than to keep at it, keep hammering away.

[Translation]

principe, être forcé d'accepter que le programme d'aide du Canada doive nécessairement être lié. Sincèrement, je n'aime pas ce principe. Je ne pense pas que ce soit un bon principe à moins que quelqu'un ne nous indique pourquoi il doit en être ainsi. Je ne conteste pas le principe selon lequel les Canadiens devraient être conscients que, s'ils accordent de l'aide, ils doivent bénéficier de chances égales. C'est là la règle du jeu, mais si les relations deviennent trop protectrices et risquent de fausser le programme d'aide, je commence à m'inquiéter.

Je me demande si, à titre d'hommes d'affaires, vous pouvez nous donner des exemples de cas où, de façon générale, vous avez reçu un traitement injuste du point de vue de la compétitivité commerciale. En d'autres termes, vous êtes, M. Valle, chez Bombardier et vous devez présenter des soumissions à l'égard d'un très grand nombre de projets de développement et de projets d'infrastructure dans le Tiers Monde. Bénéficiez-vous de chances égales à titre d'homme d'affaires canadien?

M. Valle: Oui, je dirais que nous bénéficions de chances égales à l'heure actuelle. J'estime cependant que nous avons conquis de haute lutte un grand nombre des pays où nous avons pris une part du marché au cours des dernières années. Un grand nombre de pays entretiennent depuis longtemps des relations avec d'autres pays, que ce soit la France, la Grande-Bretagne ou les États-Unis, de sorte que l'on ne peut y faire une percée qu'au prix d'efforts très soutenus. Les gens ont tendance à opter pour les choses qui leur sont familières; en conséquence, si on leur présente une autre pièce d'équipement qu'ils ne connaissent pas, et particulièrement si cette pièce provient d'un pays comme le Canada qui n'est pas si bien connu des cercles commerciaux internationaux, on aura toutes les difficultés du monde à faire accepter cet équipement, parce que les gens ont tendance à poursuivre leurs relations commerciales avec leurs fournisseurs actuels.

Il m'arrive de rapprocher parfois cette situation de celle d'une société qui veut se procurer un ordinateur pour la première fois. La situation change un peu à l'heure actuelle, mais IBM est le chef de file dans le domaine de l'informatique, et ce, depuis de nombreuses années, et je connais des sociétés qui ont tendance à acheter du matériel IBM parce qu'elles se mettent ainsi à l'abri de toutes critiques, notre entreprise ne travaille pas dans le domaine de l'informatique, de sorte que je ne pêche pas pour ma paroisse. Ces sociétés estiment qu'elles ont toujours fait des affaires avec IBM et qu'elles vont continuer dans le même sens.

C'est à ce genre de mentalité que l'on se heurte et l'on a beaucoup de difficultés à la changer. Nous avons donc eu beaucoup de difficultés à nous établir dans certains de ces pays, mais, en revanche, nous bénéficions de commandes renouvelées, de sorte que nous arrivons à faire notre place au soleil à un moment donné. Mais il existe certainement dans certains de ces pays des relations qui remontent à plusieurs siècles, des liens qui sont tout simplement là, des liens personnels, des gens qui se connaissent entre eux, et il est très, très difficile d'acquérir une certaine crédibilité auprès de ces pays et de se faire accepter. Il n'y a pas d'autres solutions que de continuer à travailler d'arrache-pied pour atteindre notre but.

[*Texte*]

The Chairman: But you say you get a fair shake?

Mr. Valle: I think we get a fair shake generally now. Yes, I think by and large we do around the world.

The Chairman: The fairer we get the shake the less time you need, is that correct?

Mr. Valle: I think, on the other hand, we have gone through a period of many years where we literally have spent many millions of dollars around the world trying to establish ourselves as an exporter just in order to get that kind of credibility. It does not come easily and other people were there before us.

The Chairman: Do you have any examples where aid agencies of western industrialized nations help their trade? In other words, examples where countries come along with aid in order to help?

• 2140

Mr. Valle: Yes, there is an example right now in Pakistan. I understand there is a contract that has been approved for Japan where they are providing aid funds that we are not in a position to supply.

The Chairman: And it is for what?

Mr. Valle: For locomotives; it is a very nice contract in a country where they have our equipment and like it and where we have been helping them with other programs. There is nothing wrong with . . .

The Chairman: Then, give us the details on this, now. You are saying that you could tell the locomotives there, you would be commercially competitive, and from an engineering point of view they would like your locomotives?

Mr. Valle: Yes.

The Chairman: And just because we do not use our aid program to sell your product, you say Japan is doing this and they are getting the business?

Mr. Valle: Yes.

The Chairman: Is this common with infrastructure programs?

Mr. Valle: It has happened before.

The Chairman: So, in fact, here it is a case, if I can use the example of the barn, of a building supply dealer who is giving money to help repair the barn, and the guy turns around and buys the shingles some place else for more money.

Mr. Valle: In most of these things you are talking about a very narrow margin. It is very hard to push it one way or the other and say, this fellow is high, or he is low, because there are many, many things that enter into a highly technical proposal like this. I can assure you we are not noncompetitive.

The Chairman: You mean there is political intervention by some other countries.

[*Traduction*]

Le président: Mais vous dites que vous bénéficiez de chances égales?

M. Valle: Je pense qu'en règle générale nous bénéficions de chances égales à l'heure actuelle. Oui, je pense que c'est le cas à peu près partout au monde.

Le président: Plus nos chances sont égales, plus vous pouvez faire vite, est-ce exact?

M. Valle: Je pense, par contre, que pendant plusieurs années nous avons littéralement dépensé des millions de dollars dans tous les coins du globe pour tenter de nous établir à titre d'exportateur et acquérir tout simplement ce genre de crédibilité. Ce n'est pas une chose qui s'obtient aisément et d'autres personnes étaient déjà là avant nous.

Le président: Pouvez-vous nous donner des exemples où des organismes d'aide de certains pays industrialisés de l'Ouest ont favorisé le commerce de ces pays? En d'autres termes, des exemples où des pays ont fourni de l'aide en vue d'améliorer leur propre situation?

M. Valle: Oui, cela se produit actuellement au Pakistan. Je crois qu'une entente a été conclue avec le Japon, par laquelle il s'engage à fournir des fonds d'aide que nous ne sommes pas nous-mêmes en mesure de fournir.

Le président: A quoi ces fonds serviront-ils?

M. Valle: A l'achat de locomotives. C'est un très beau contrat: pour un pays qui a notre équipement et qui en est satisfait, et que nous avons aidé avec d'autres programmes. Il n'y a rien de mal à . . .

Le président: Donnez-nous donc plus de détails. Vous dites que vous pourriez vendre les locomotives là-bas à un prix concurrentiel, et qu'ils seraient satisfaits de leur fabrication. C'est cela?

M. Valle: Oui.

Le président: Et simplement parce que nous n'utilisons pas notre programme d'aide pour vendre votre produit, vous dites que le Japon fait cela et qu'il a obtenu l'affaire. C'est exact?

M. Valle: Oui.

Le président: Cela est-il courant avec les programmes d'infrastructure?

M. Valle: Cela s'est déjà produit.

Le président: Ce serait donc un peu, par exemple, comme le vendeur de matériaux de construction qui donne de l'argent à quelqu'un pour faire réparer sa grange, mais le gars en question achète ses bardeaux d'un autre vendeur qui lui fait un meilleur prix.

M. Valle: Dans la plupart des affaires du genre, il s'agit d'un écart très petit. Il est très difficile de pencher d'un côté ou de l'autre et de dire celui-ci fait une bonne offre et celui-là une mauvaise offre, car une multitude de facteurs interviennent dans une proposition d'assistance technique comme celle-ci. Je peux vous assurer que nous sommes concurrentiels.

Le président: Vous voulez parler d'une intervention politique de la part d'autres pays.

[Text]

Mr. Valle: I would not call it political intervention; I would just say it is a decision they have made. I think CIDA is very well aware of the problems but they have budget limitations also, so I have a great deal of sympathy for their position.

The Chairman: I mean, political intervention in the sense that Japan comes along with an aid component. That is a political intervention. In other words, the Government of Japan does this with their aid program.

Mr. Valle: So be it, yes, all right.

The Chairman: You were going to say something?

Mr. Burns: Let me offer you a couple of other examples of this, Mr. Chairman. Some time ago the Peruvians put out a request for international tenders for a pulp and paper project, and there was international competition for this business which was to be financed according to the bid specifications on an EDC-like arrangement. In other words, every country would offer that kind of financing. Canadians were very well placed in that competition. Towards the end of the bidding period, the Finnish government came along and said to them, we will provide you aid funds to the amount of the down payment for this project.

Down payments in these kinds of commercial projects are ordinarily financed by the buyer, they are usually financed at commercial banking rates, so that meant a difference in the down payment of probably something in the order of 5, 6, 7, 8 points of interest, and the Finns won that contract.

Another example: in phase 1 or 2 of the subway extension program in Mexico City, again there was an international competition in which Canadians were reasonably well placed as the bidding process developed. Rather coincidentally with a visit to Mexico City by the President of France, the French offered a financing package that went along these lines: an aid component representing 20 per cent of the total at 3 per cent over 16 years; a COFAS component, that is the French equivalent of EDC, of 40 per cent at 6.5 to 7 per cent over 15 years and a further 40 per cent from French commercial banks supported by a French government guarantee at 8.5 to 9 per cent, again over 15 years.

That package of financing was extraordinarily more attractive than anybody else's and the French picked up the contract. They also added two conditions to it. They were going to be allowed, when the bids were opened, a second shot on the pricing of any component in which the French were not the lowest bidders when the bids were opened as a result of international tendering. They also attached a second condition requiring their approval of the items for which the Mexicans could seek pricing from other sources. That is using the aid program in a very imaginative way.

The Chairman: I understand in Canada we do not do this sort of thing at all, we do not even consider it. When exporters are going after contracts on their own for this sort of thing, unless there is an aid component from the start, you are left with EDC concessional financing and that is it. You never come back to the government and look for an aid component, do you?

[Translation]

M. Valle: Je ne parlais pas d'intervention politique, mais simplement d'une décision qu'ils ont prise. Je crois qu'à l'ACDI on est très conscient de ces problèmes, mais eux aussi ont des restrictions budgétaires, si bien que je comprends parfaitement leur position.

Le président: J'entends intervention politique dans le sens que le Japon arrive avec un élément d'aide. Ça c'est une intervention politique. Autrement dit, le gouvernement du Japon se sert de son programme d'aide.

M. Valle: Oui, d'accord.

Le président: Vous vouliez dire quelque chose?

M. Burns: Permettez-moi de vous donner quelques autres exemples, monsieur le président. Il y a quelque temps, les Péruviens ont fait un appel d'offres international pour un projet de pâtes et papiers, et il y a eu une concurrence à l'échelle internationale pour cette affaire qui devait être financée conformément aux spécifications de l'appel, en vertu d'une entente semblable à celles de la SEE. Autrement dit, tous les pays offriraient ce genre de financement. Les Canadiens se classaient très bien. Vers la fin de la période de soumission, le gouvernement finnois propose une aide équivalente au paiement initial nécessaire pour ce genre de projet.

Pour ce genre de projet commercial, le paiement initial est habituellement versé par le preneur, qui paie le taux bancaire commercial. Cela voulait donc dire une différence dans le paiement initial de quelque chose comme sans doute 5, 6, 7, 8 points d'intérêt, et les Finnois ont eu le contrat.

Voici un autre exemple: à la première ou deuxième phase du programme de prolongement du métro de Mexico il y a eu aussi un appel d'offres international, et les Canadiens semblaient se classer assez bien. Mais, par coïncidence, le président français se rend à Mexico et propose le programme de financement suivant: une aide égale à 20 p. 100 du total, à 3 p. 100 d'intérêt pendant 16 ans; et de la COFACE, qui est l'équivalent français de la SEE, une aide égale à 40 p. 100, à 6,5 ou 7 p. 100 pendant 15 ans; et les derniers 40 p. 100 fournis par les banques de commerce françaises, avec une garantie du gouvernement français, à 8,5 et 9 p. 100 pour 15 ans.

Ce programme de financement était de loin le plus avantageux, et le gouvernement français a eu le contrat. Les Français ont également posé deux conditions. La première, c'est que lorsqu'il y aurait un appel d'offres international, il leur soit donné une seconde chance pour la fixation du prix de tout élément pour lequel il n'aurait pas été les moins disants. La deuxième condition, c'est que soient soumis à leur approbation les éléments dont les Mexicains voudraient faire fixer les prix ailleurs. Il s'agit là d'une utilisation très originale du programme d'aide.

Le président: Je crois qu'au Canada nous n'agissons pas de la sorte, cela ne nous vient même pas à l'esprit. Lorsque des exportateurs cherchent à obtenir des contrats par eux-mêmes pour ce genre de projets, s'il n'y a pas un élément d'aide au départ, il ne vous reste que le «financement de faveur» de la SEE et puis c'est tout. Vous ne revenez jamais vous adresser au gouvernement pour obtenir un élément d'aide, n'est-ce pas?

[Texte]

Mr. Burns: We try.

The Chairman: But if you do come to the government for an aid component, what is the answer?

Mr. Burns: So far the government has taken the position that it is not in the credimix business. Mr. Chairman, there is a...

• 2145

The Chairman: Mind you, I am not advocating that, because I think it is shameful to use an aid program to do that. I would not want a Canadian aid program that will do that—understand me clearly. But I want to understand, and I want it to be put on the record, the way these things go on. What you are saying is that you want the aid program to some extent to be tied because you do not want these things to happen with Canadian aid money some place else, because that could happen. If you provided automatic aid to developing countries, if this is happening in Mexico—it happened in Peru—it could happen with any kind of Canadian aid that we would give, if it was automatic and cash.

Mr. Burns: I suppose you are right, Mr. Chairman.

The Chairman: No, but I mean, if it happens...

Mr. Burns: Mr. Chairman, this is a question that I think you should devote some attention to. Mr. Roche is saying, and I think our brief acknowledges this, that the principal objectives should be the very poorest of the developing world, I think in the same sense that you have been describing the priorities of the World Bank.

But there is an important category within the group of the 77, which are these middle-income countries and, indeed, the newly-industrialized countries. It seems that other industrialized countries, for a variety of reasons, are beginning to offer them financing, not on what we would recognize as EDC terms, and not again on what we would recognize as CIDA terms, but something in between—a third window, if you like. This is becoming an increasingly important competitive element in international trade.

I hear about more cases where Canadian exporters are now trying to compete, very unsuccessfully, with exporters from other countries and this is not confined to the French. The British have a quite open program where they have put 10 per cent of their bilateral aid funds in a fund which can be used for the advancement of British Commercial interests abroad. I am suggesting that this is a whole area of trade development with the developing world, where Canada is very ill-equipped for the moment.

The Chairman: I can see that as a valuable option for a policy at one point. I do not think that should be part of an aid program, though. I think it may be well part of an export promotion program, and maybe we should have a third window in Canada also. But I am not sure that it should be part of our aid program.

[Traduction]

M. Burns: Nous essayons.

Le président: Mais si vous vous adressez au gouvernement pour un élément d'aide, qu'est-ce qu'on vous répond?

M. Burns: Jusqu'à présent, la position du gouvernement a été de ne pas s'occuper de crédit mixte. Monsieur le président, il y a un...

Le président: Ne vous méprenez pas sur le sens de mes paroles. Je ne dis pas cela parce que je trouve honteux d'utiliser un programme d'aide à cette fin. Simplement, je ne voudrais pas qu'un programme d'aide canadien serve à cela, comprenez-moi bien. J'aimerais bien comprendre comment les choses se passent, et que ça figure au dossier. Vous dites vouloir un programme d'aide liée dans une certaine mesure, pour éviter que ce genre de choses ne se produisent ailleurs avec l'argent des programmes d'aide canadiens, car cela n'est pas impossible. Si vous accordez une aide sans condition et en argent comptant aux pays en voie de développement, il pourra se produire la même chose qui se produit actuellement à Mexico et qui s'est produite au Pérou.

M. Burns: Vous avez sans doute raison monsieur le président.

Le président: Non, mais, je veux dire, si cela se produit...

M. Burns: Monsieur le président, je crois qu'il s'agit là d'une question sur laquelle vous devriez vous pencher. M. Roche soutient—et je crois que notre mémoire mentionne cet aspect—que l'aide devrait se concentrer sur les pays les plus pauvres des régions en voie de développement et je crois que les priorités de la Banque mondiale, que vous avez expliquées, vont dans le même sens.

Mais les pays à revenu moyen et en fait, les pays nouvellement industrialisés constituent une catégorie importante au sein du groupe des 77. Il semble, pour diverses raisons, que d'autres pays industrialisés commencent à offrir à cette catégorie des programmes de financement dont les conditions sont à mi-chemin entre celles de la SEE et celles de l'ACDI. Un troisième choix, si vous voulez. Ce type de financement est de plus en plus concurrentiel dans le commerce international.

On m'a parlé d'autres cas où des exportateurs canadiens tentent, sans aucun succès d'ailleurs, de concurrencer les exportateurs d'autres pays, et pas seulement les Français. Les Britanniques, par exemple, ont un programme assez ouvert dans le cadre duquel ils ont mis 10 p. 100 de leur fonds d'aide bilatérale dans un fonds spécial qui peut servir à l'avancement de leurs intérêts commerciaux à l'étranger. Je crois qu'il s'agit d'un aspect de l'expansion commerciale dans les pays en voie de développement pour lequel le Canada n'est pas du tout prêt actuellement.

Le président: Cela pourrait un jour constituer un élément valable d'une politique donnée, mais je ne crois pas que pareil mécanisme devrait faire partie d'un programme d'aide. Cela pourrait très bien faire partie d'un programme de promotion des exportations, et le Canada devrait peut-être aussi avoir un

[Text]

Mr. Burns: Mr. Chairman, I am sorry to interrupt. We really wanted, obviously, to talk to you about the aid program, but perhaps under a misapprehension thought you were interested in Canadian trade possibilities over the developing world as well or we would not have raised this issue with you.

The Chairman: No, no, no; we are interested in both, and I am glad that you are dealing with both. In fact, we got into the trade promotion aspect of the question coming from the aid program. But I repeat what I said about five or eight minutes ago, that I have no quarrel with the principle that Canada's commercial interest should to some extent be protected to make sure that it gets a fair shake when we are using tax dollars to provide assistance to other countries. But I do not like to have to do that.

The reason I wanted the examples that I asked you to give us is because I have heard a lot of witnesses, and I have heard a lot of people, advocate the untying of aid, assuming that it was very easy to allow that commercial competitiveness, and that is what I wanted to get from you.

I want to know where, in the Canadian policy framework somewhere, there may be something missing. A lot of people suggest that we should use the aid program to fill this. Some people like yourself suggest that we should tie more of our aid, or at least we should keep the level of tying aid that we have now. Other people suggest that there should be what you call a third window or a third facility. In my view, if there is, it should not come from the aid program; it should come from an export promotion program of some kind, or maybe some reformed EDC. Would you agree that is missing in the Canadian policy setup?

• 2150

Mr. Burns: I would certainly agree, Mr. Chairman, that exporters do not have the capacity to offer financing that is competitively equivalent to financing offered by our industrialized competitor countries. Where that should come from is a decision for governments to take, I think.

Mr. Whalen: We are just reporting where our industrialized competition is getting its competitiveness; where it is coming from.

The Chairman: There is another point you raised in a response that the GSP in some cases may be to the disadvantage of Canadian exporters. How is that so?

Mr. Burns: I think it goes without saying that the GSP is a preferential tariff in favour of developing countries. Therefore, it must be discriminatory against industrialized countries, as a generalization. In the particular comment in the paper we are really addressing the subject of upgrading resources, because the upgrading of resources is a question of very considerable importance to the less developed world taken as a whole

[Translation]

troisième choix, mais je ne suis pas sûr que cet élément doive être inclus dans notre programme d'aide.

M. Burns: Je m'excuse de vous interrompre, monsieur le président. De toute évidence, nous voulions vous entretenir du programme d'aide, mais nous croyions—c'était peut-être un malentendu—que vous vous intéressiez également aux possibilités commerciales du Canada avec les pays en voie de développement, sinon nous n'aurions pas soulevé cette question avec vous.

Le président: Non, non, non. Nous nous intéressons aux deux questions, et je suis content que vous traitiez des deux. C'est en fait la discussion du programme d'aide qui nous a amenés à parler de la promotion des intérêts commerciaux. Je vous répète ce que j'ai dit il y a cinq ou six minutes, c'est-à-dire que je ne suis pas contre le fait de protéger dans une certaine mesure les intérêts commerciaux canadiens, pour garantir une utilisation efficace de l'argent des contribuables consacré à l'aide à l'étranger. Mais je n'aime pas devoir faire cela.

Je vous ai demandé de nous donner des exemples, parce que j'ai entendu beaucoup de témoins, de personnes, qui préconisaient le déliement de l'aide, et qui croyaient qu'il était très facile de permettre cette concurrence commerciale. Et voici ce que je voulais savoir de vous.

Je veux savoir où peut se trouver la lacune dans la politique canadienne. Nombreux sont ceux qui proposent d'utiliser le programme d'aide pour combler cette lacune. D'autres, comme vous, estiment que nous devrions lier une plus grande partie de notre aide, ou du moins que nous devrions garder la quantité d'aide liée que nous avons actuellement. D'autres encore sont d'avis qu'il devrait y avoir ce que vous appelez un troisième choix, une troisième fenêtre. Pour ma part, je ne crois pas que ce choix doive s'inscrire dans le programme d'aide, mais plutôt dans un programme de promotion des exportations, ou dans une SEE restructurée par exemple. Êtes-vous d'accord que cela manque à la politique canadienne?

M. Burns: Je reconnais certainement, monsieur le président, que les exportateurs ne sont pas en mesure d'offrir un financement qui puisse concurrencer celui d'autres pays industrialisés. Je crois que c'est au gouvernement à décider d'où cela doit venir.

M. Whalen: Nous ne faisons que mentionner d'où vient le caractère concurrentiel de notre industrie.

Le président: Vous avez soulevé un autre aspect en disant que le prix de vente brut peut parfois désavantager les exportateurs canadiens. Comment cela?

M. Burns: Il va sans dire, je crois, que le PVB est un tarif préférentiel favorisant les pays en voie de développement. De façon générale, c'est donc une mesure discriminatoire envers les pays industrialisés. Dans le mémoire, nous mentionnons en particulier la mise en valeur des ressources car c'est un aspect d'une extrême importance pour l'ensemble des pays moins développés, qui sont de grands exportateurs de matières premières ou le deviendront.

[Texte]

because of their importance as actual or potential raw materials as exporters.

We were applauding the collaboration between Canada and those countries in seeking to ensure an international trading framework which would be conducive to the upgrading of resources in the country of export. We were just cautioning against too much enthusiasm that would leave us in an unfavourable position at the end of the day.

The Chairman: Mr. Miller.

Mr. Miller: Just one follow-up point. Talking about disadvantages that Canada faces, one argument that has been made is that while our good guy behaviour has cost us in some parts of the world, it is also possible that it has been an asset in terms of trade and other relations with some countries. Also that some developing countries are very concerned to diversify their relations with developed countries rather than continuing to rely as heavily as they have in the past on one or two of the former colonial powers.

They are very anxious to try to establish relationships with other countries so that having a comparably good aid program may, in fact, in some ways be an asset though it may cost us in other respects. Would you agree that there are cases where . . .

Mr. Burns: We would agree with that. I suspect when you put both those on the balance, there is still a bias in one direction.

Mr. Miller: There are a number of areas where I would like to follow up questions which the members have asked. One is multilateral, and I am thinking especially of the World Bank. I just threw out the question whether down-grading, if I can put it that way, the multilateral and specifically the World Bank may be a little bit premature on the Canadian side.

There are two points. One is that the evidence now suggests that Canadians are doing rather better in those institutions than they have historically. Secondly, as you know, the World Bank is doubling its capital base. There is a serious proposal being discussed to double or increase the gearing ratio, the ratio between capital and lending activities of the bank, so that the lending activities of the World Bank, for example, might increase very substantially over the next five years.

In those circumstances, if Canada has cut down its participation in an institution like that in favour of an aid program which, even if we reach the targets we have indicated, would still only be a tiny fraction of the amounts we are talking about in the case of the World Bank, is it possible that in emphasizing bilateral we may be just about to miscalculate our own self interests rather seriously?

Mr. Burns: Mr. Chairman, I would hope you have not read into our brief that we should shut off any transfers to the international institutions. I think we have talked about emphasis, we have talked about more important bilateral aid, but we have said we should keep the tying basis at as least the level it is now. I do not think we are an all or nothing kind of group.

[Traduction]

Nous nous réjouissons de la collaboration établie entre le Canada et ces pays pour trouver au commerce international un cadre qui favoriserait la mise en valeur des ressources du pays exportateur. Nous voulions simplement prévenir un enthousiasme trop débordant qui nous laisserait perdants à la fin de la journée.

Le président: Monsieur Miller.

M. Miller: J'aimerais revenir sur un point, soit celui des désavantages pour le Canada. Certains ont dit à cet égard que s'il est vrai que le «bon comportement» du Canada lui avait nui dans certaines parties du monde, il était également possible que cela ait favorisé ses relations commerciales et autres avec certains pays. Il se peut aussi que certains pays en voie de développement veuillent ardemment diversifier leurs relations avec les pays industrialisés plutôt que de continuer à dépendre de deux ou trois anciennes puissances coloniales comme par le passé.

Ils ont hâte d'essayer d'établir des relations avec d'autres pays, et le fait d'avoir un programme d'aide qui se compare avantageusement aux autres constitue pour nous un atout, même si ça peut nous nuire à d'autres égards. Diriez-vous vous aussi qu'il y a des cas où . . .

M. Burns: Nous sommes d'accord. J'imagine que si vous soupez ces deux aspects, la balance va pencher d'un côté.

M. Miller: J'aimerais revenir, dans certains domaines, sur les questions posées par les députés. L'une d'elles est l'aspect de l'aide multilatérale, et je pense en particulier à la Banque mondiale. Je me demandais justement si la compression, pour ainsi dire, de l'élément multilatéral, et plus précisément au niveau de la Banque mondiale, ne serait pas une mesure un peu prématurée de la part du Canada.

Il y a deux choses. Premièrement, les témoignages montrent que les Canadiens s'arrangent mieux que par le passé dans ces institutions. Deuxièmement, comme vous le savez, la Banque mondiale double son capital de base. Une proposition sérieuse est à l'étude, laquelle vise à doubler ou du moins à élargir l'écart entre les activités de capital et les activités de prêt de la banque, si bien que les prêts de la Banque mondiale s'accroîtront peut-être considérablement au cours des cinq prochaines années.

Dans ces circonstances, si le Canada a réduit sa participation dans une institution comme celle-là pour se concentrer sur un programme d'aide qui ne représentera qu'un pourcentage infime des sommes en cause dans le cas de la Banque mondiale, même si nous atteignons les objectifs mentionnés, se pourrait-il qu'en mettant l'accent sur l'aide bilatérale nous nuisions assez sérieusement à nos intérêts personnels?

M. Burns: Monsieur le président, j'espère que vous n'avez pas compris que dans notre mémoire, nous préconisons la suppression des transferts aux institutions internationales. Je crois que nous avons parlé de mettre l'accent sur l'aide bilatérale tout en précisant que l'aide liée devrait au moins rester au niveau actuel. Je ne crois pas que nous soyons le genre de

[Text]

Secondly, when I look at other countries' tied and untied proportions, I do not notice that those that are substantially more untied than we are, are inhibited from seeking out opportunities in the World Bank.

• 2155

The Chairman: Those that are more untied?

Mr. Burns: Those that are more tied, that have a higher proportion in tied aid, still seem to be quite successful in getting World Bank contracts.

The Chairman: Mr. Smallridge.

Mr. Smallridge: I am just really going to emphasize that point. I think it is not fair to say that if our percentage contributions through the multilateral agencies went down that would necessarily prejudice procurement from Canada because, as you well know, the international lending agencies have international competitive tenders. To the extent that we are still able to be competitive I think we will get our share of the business.

Mr. Miller: It would have implications for the staffing of those institutions, would it not?

Mr. Burns: We are already understaffed.

Mr. Miller: That might conceivably be compounded by a decision significantly to cut our share. Is that not true?

Mr. Valle: Mr. Chairman, if I may say so, there does not really seem to be a relationship at the moment between the contribution and the orders, if you will. Some of the countries that are contributing the least are getting the most out of the program, so if you follow that line of reasoning through you could still give less. I am not suggesting we give less, but if you follow that line of reasoning it does not tie in necessarily with your contribution to the World Bank, how much you get out of it.

Mr. Miller: The point I was making simply was that the evidence given by some of the officials at the World Bank is that the Canadian performance in this regard seemd to have improved significantly in the last couple of years. That situation may be changing at about the same time we are examining the question of where we ought to go for the next five years.

There are two other areas that I think might be worth following up. On this question of trade financing in a middle window, I think the question that many of the members are wrestling with is again this question of the mixture of the relationship between trade and aid, and there is no implication that trade promotion is not a legitimate and important objective of the Government of Canada generally.

Let me ask, from the point of view of the Canadian Export Association, if there were such a middle window, and bearing in mind that your interests are most heavily concentrated in what we call the NICs or the middle income developing countries—that is where you see the greatest commercial prospect in, say, the short to the medium term—would your

[Translation]

groupe pour qui c'est tout ou rien. En outre, lorsque j'examine le pourcentage d'aide liée et non liée des autres pays, il ne me semble pas que ceux dont la part d'aide liée est beaucoup plus importante s'abstiennent de s'adresser à la Banque mondiale.

Le président: Ceux qui sont plus liés?

M. Burns: Ceux qui sont plus liés, qui sont bénéficiaires d'une plus forte proportion d'aide liée, semblent néanmoins réussir très bien à obtenir des contrats de la Banque mondiale.

Le président: Monsieur Smallridge.

M. Smallridge: Je ne vais en fait qu'insister sur ce point. Je crois injuste de dire qu'une diminution du pourcentage des contributions que nous faisons par l'entremise des agences multilatérales compromettrait nécessairement la position de prêteur du Canada, car, vous le savez bien, les institutions de prêt internationales procèdent par appels d'offres internationaux. Tant que nous maintiendrons notre position concurrentielle dans ce domaine, nous conserverons, selon moi, notre part du marché.

M. Miller: La composition du personnel de ces institutions ne s'en ressentirait-elle pas?

M. Burns: Nous sommes déjà sous-représentés.

M. Miller: Cette situation pourrait vraisemblablement empirer s'il était décidé de réduire sensiblement notre part, n'est-ce pas?

M. Valle: Monsieur le président, si je puis me permettre, je dirai qu'il ne semble pas vraiment y avoir de rapport entre la contribution et les commandes, si l'on veut. Certains des pays qui contribuent le moins profitent le plus du programme. Par conséquent, il serait possible de donner encore moins. Je ne propose pas de donner moins, mais je tiens à faire remarquer que le montant de la contribution à la Banque mondiale ne détermine pas nécessairement ce que l'on peut en tirer.

M. Miller: Ce que j'essayais de faire comprendre, c'était tout simplement que, selon les propos tenus par certains des représentants à la Banque mondiale, la position du Canada, sur ce plan, semble s'être sensiblement améliorée au cours des dernières années. Il se peut que cette situation change, presque au moment même où nous examinons notre orientation des cinq prochaines années.

Il y a deux autres points que je croirais utile d'étudier plus à fond. Pour ce qui est du financement du commerce selon l'option intermédiaire («Guichet du milieu»), je crois que ce qui tracasse beaucoup de membres, c'est encore la question de l'ambivalence du lien entre le commerce et l'aide, et rien ne laisse supposer que la promotion commerciale n'est pas un objectif légitime et important du gouvernement du Canada en général.

J'aimerais demander si, du point de vue de l'Association canadienne d'exportation, il y a eu option intermédiaire et si, compte tenu du fait que ses intérêts se concentrent principalement dans ce que l'on appelle les pays en développement à revenu moyen, c'est-à-dire dans les pays où elle entrevoit les meilleures possibilités commerciales, disons, à court ou moyen

[Texte]

concern about tied aid diminish? In other words, if there were such another facility would tied aid become less important to your members?

Mr. Burns: Mr. Chairman, that is a question we have not addressed. It does not necessarily seem to me to be entirely related. There are legitimate aid projects and there are what are becoming legitimized third-window style exports and they could be of a different character; they certainly are destined for different kinds of destinations. In other words, Credimix in Mexico is not going to influence the bilateral aid program since there has not been bilateral aid to Mexico for as long as I can remember. They do not relate to one another.

Mr. Miller: Let us take the example you gave earlier of Canadian newsprint in India. For example, one of the points that has been made in testimony and evidence submitted in writing is that on occasion, because there is some kind of intermediate financing missing, we are offering a degree of concessionality for some countries that is more generous than they require for their purposes, that they would be able to handle something like, let us say, world bank terms, intermediate, 7 or 8 per cent, that sort of thing.

If you had had that kind of facility, that kind of funding, when that newsprint project was beginning or that relationship was beginning in India, might it have served the same objectives of establishing a viable commercial relationship serving Indian needs and, at the same time, forming the basis for a commercial relationship between Canada and India?

Mr. Burns: That is a kind of hypothetical question. It was not around at the time. The instruments that the government had available at the time were EEC on the one hand and the aid program on the other. Obviously EEC was not an appropriate answer. It is hard to say.

• 2200

Mr. Miller: A final area of questioning, Mr. Chairman—and this really takes us right into the area of trade which we have not talked about too much, leaving aside the question of the aid program—in your brief you mention that the greatest commercial opportunities so far as you can see exist in what are called the NICs, the middle-income developing countries. In turn, the task force has received evidence that some of those countries are also the countries of origin of some of the exports that are causing the greatest difficulties for some sectors of Canadian industry, and so on.

One of the themes that the Brandt Commission developed was the theme of mutual interest. A point made by one of the witnesses from the North South Institute was that the time is coming when, if we take certain kinds of steps on the side of imports—of restricting imports and so on—the capacity of those groups of countries, the MICs, the middle-income countries, to retaliate in one way or another is growing. Whether or not that capacity is there today, it is coming. Do you see any

[Traduction]

terme, ses inquiétudes face à l'aide liée pourraient s'apaiser? Autrement dit, s'il existait un tel autre mécanisme, vos membres se préoccuperaient-ils moins de moins de l'aide liée?

M. Burns: Monsieur le président, nous n'avons pas abordé cette question. Il ne me semble pas que ces choses soient tout à fait reliées. Il existe des projets d'aide légitimes et il existe les exportations de style «Troisième Guichet» qui sont en train de devenir légitimes, et leur nature pourrait être différente. Leurs destinations sont manifestement différentes. En d'autres termes, le Credimix au Mexique n'aura pas d'influence sur le programme d'aide bilatérale, puisque aucune aide bilatérale n'a été accordée au Mexique depuis aussi longtemps que je me souviens. Il n'y a pas de lien entre les deux.

M. Miller: Prenons l'exemple que vous avez donné plus tôt, la vente de papier journal canadien à l'Inde. Un des points qui ont été signalés dans les témoignages et les documents qui ont été soumis est que nous offrons parfois à des pays, en raison de l'absence d'une quelconque forme de financement intermédiaire, certaines conditions de faveur, c'est-à-dire des conditions plus généreuses que celles qu'ils sont vraiment justifiés d'obtenir, alors qu'ils pourraient se satisfaire de conditions qui s'apparenteraient, disons, aux conditions des banques mondiales, des taux intermédiaires de 7 ou 8 p. 100, quelque chose comme cela.

Si vous aviez eu ce genre de possibilités, ce genre de moyens de financement quand le projet de vente de papier journal était lancé ou quand les liens se créaient en Inde, auriez-vous pu atteindre les mêmes objectifs, soit créer des liens commerciaux valables répondant aux besoins de l'Inde et, en même temps, jeter les assises d'une relation commerciale entre le Canada et l'Inde?

M. Burns: C'est une question plutôt hypothétique. Ils n'existaient pas à ce moment-là. Les instruments dont disposait le gouvernement à l'époque étaient la CEE, d'une part, et le programme d'aide, d'autre part. La CEE n'était évidemment pas la bonne solution. C'est difficile à dire.

M. Miller: J'aimerais aborder une dernière sphère d'examen, monsieur le président. Nous toucherons véritablement la question du commerce, dont il a peu été fait état, et laisserons de côté la question du programme d'aide. Dans votre mémoire, vous mentionnez que les possibilités commerciales les plus intéressantes se trouvent, pour autant que vous puissiez le constater, dans ce que l'on appelle les pays en développement à revenu moyen. D'autre part, le groupe de travail a été informé du fait que quelques-uns de ces pays exportent des produits qui font la concurrence la plus dommageable à certains secteurs de l'industrie canadienne, et ainsi de suite.

Un des points que la Commission Brandt a approfondis est celui de l'intérêt commun. Un des témoins de l'Institut Nord-Sud a signalé que nous en sommes maintenant au point où ces groupes de pays, c'est-à-dire les pays en développement à revenu moyen, sont de plus en plus capables d'exercer des mesures de représailles quand nous adoptons certains genres de dispositions concernant les importations, soit la restriction des importations, et ainsi de suite. Qu'ils en soient capables ou non

[Text]

evidence to date of their capacity to retaliate? Is that kind of consideration beginning to enter the scene and beginning to affect the activities of Canadian exporters?

Mr. Smallridge: I would like to make a comment on that, Mr. Chairman, again from the point of view of the consulting engineer. I think we have recognized this problem. We cannot continue to export our services to a developing country indefinitely. There has to be related to it some form of technology transfer, working with a local, and I think most experienced Canadian consultants now are setting up joint ventures and many suppliers are beginning to do this, and I really think this is the answer.

It is the mutual interest that you spoke of where we share, we set up a working relationship, a commercial relationship, with the people in the developing country as they mature and become skillful, partly with our help, in transferring our know-how. We have entered into many, many training programs on every project we do and this applies equally well to CIDA projects.

There is a training element where we bring engineers and people who are going to have to operate the project from the developing country to work with us, and we are also working with some of the NGOs in Canada and our technical universities. This is something that is not developed, in my view, enough but it is something that is happening.

Mr. Miller: To follow that up and find out if there are any cases, first of all, have there been any instances to date reported to your association of Canadian exporters being faced with the argument: we are unprepared to accept increased levels of exports from Canada because we are beginning to confront increasing protectionism or difficulty in the Canadian market? That is the first question and the second one is, do you see that as becoming a more serious problem in the future?

Mr. Burns: I am not aware of any such situations, Mr. Chairman. If you look at the level of protection in Canada and compare it with the major industrialized countries, which is the market that the less-developed countries really have to open up if they are going to succeed in the kinds of propositions that the chairman was referring to, the comparable level of production—we are not experts in this because we do not follow it as closely as others might—it is not out of line with what one sees in Europe, in Japan or in the United States.

Mr. Valle: Maybe I could add a point. We are finding in some cases now that countries say, well, is there some sort of offset? Is there something that we can sell to you? I have never seen it raised as a serious barrier as yet. It has come up in a few discussions. So far the products they are selling are the

[Translation]

actuellement n'est pas vraiment ce qui importe; nous savons qu'ils en seront bientôt capables. Avez-vous déjà vu se manifester leur capacité de riposte? Des considérations de cet ordre commencent-elles à intervenir et à exercer un effet sur les activités des exportateurs canadiens?

M. Smallridge: J'aimerais, monsieur le président, faire une observation sur ce point, encore à titre d'ingénieur-conseil. Je crois que nous avons reconnu ce problème. Nous ne pouvons continuer indéfiniment à exporter nos services vers les pays en voie de développement. L'exportation de services doit s'accompagner d'une certaine forme de transfert technologique; il faut s'associer à des gens de la place. Je pense que la plupart des conseillers techniques canadiens d'expérience songent maintenant à se lancer dans des entreprises conjointes; bien des fournisseurs commencent à le faire, et je crois vraiment que c'est la solution.

C'est ça l'intérêt commun dont vous avez parlé; nous partageons, nous créons des liens de travail, des liens commerciaux avec les gens des pays en voie de développement, tandis qu'ils acquièrent plus de maturité et de compétence, en partie grâce à notre aide et aux connaissances que nous leur transmettons. Nous nous sommes engagés dans d'innombrables programmes de formation, pour chacun des projets auxquels nous avons participé, y compris les projets de l'ACDI.

Il existe une sorte de système de formation qui consiste à réunir les ingénieurs et les travailleurs du pays en voie de développement qui sont chargés de mettre un projet à exécution, pour qu'ils viennent travailler avec nous. Nous collaborons également avec quelques ONG et écoles techniques du Canada. C'est une chose qui ne se fait pas assez, selon moi, mais c'est une chose qui se fait.

M. Miller: J'aimerais poursuivre en ce sens et demander, premièrement, si l'on a déjà signalé à votre Association canadienne d'exportation des cas où l'on s'est fait opposer l'argument suivant: nous ne sommes pas disposés à accepter une hausse des exportations canadiennes, parce que nous nous heurtons à un protectionnisme toujours plus strict ou à des difficultés toujours plus grandes sur le marché canadien? Deuxièmement, J'aimerais demander si, selon vous, ce problème pourrait s'aggraver à l'avenir?

M. Burns: Je n'ai entendu parler d'aucun cas du genre, monsieur le président. Si vous examinez les mesures protectionnistes adoptées par le Canada et les comparez à celles qu'ont adoptées les grands pays industrialisés, qui sont en fait les marchés que les pays moins développés doivent vraiment chercher à pénétrer pour pouvoir réussir dans les genres de secteurs que le président mentionnait, à des niveaux de production comparables, nous ne sommes pas des experts dans ce domaine, parce que nous n'y prêtons pas une attention aussi grande que d'autres pourraient le faire. Ce n'est pas très différent de ce qui se fait en Europe, au Japon ou aux États-Unis.

M. Valle: Je pourrais peut-être ajouter un dernier point. Nous constatons maintenant que les pays demandent dans certains cas s'il y a une quelconque compensation, s'ils pourraient nous vendre quelque chose. Cependant, je n'ai pas encore vu de cas où cela présentait un obstacle sérieux. Il en a

[Texte]

kind of things that really do not have any commercial sale possibility in Canada. It is something they are interested in, but when you look at it you find that there is no market for that particular type of commodity.

For instance, I can think of one country that wanted to sell us a tremendous amount of wine, but when we looked into that particular type of wine there was just no way we could sell that much wine or even any significant amount. So we have not yet found any resistance. The question of offsets has come up but it really has not interfered in our own company experience yet. I think if you go to China you are going to find that they are interested in finding some means of exporting, and so I suppose something like that might be coming.

• 2205

The Chairman: Are there any other questions? I thank you very much, gentlemen, for coming before us this evening. This is one of our last days of hearings. We are meeting with the minister of the Department of Industry, Trade and Commerce tomorrow, so a lot of the questions we still have on our minds will be answered by him. I think it is important that Canadian business put their views on the record, and I thank you for having responded to our invitation.

[Traduction]

été question au cours de quelques discussions. Pour l'instant, les produits de ces pays ne pourraient vraiment pas se vendre au Canada. C'est un marché qui les intéresse, mais, quand on y regarde de près, on se rend compte qu'il n'y a pas de débouchés ici pour ces genres particuliers de produits.

Par exemple, je songe à un pays qui voulait nous vendre un volume énorme de vin; cependant, quand nous avons examiné de plus près les possibilités de ce genre particulier de vin, nous avons découvert qu'il aurait été tout à fait impossible de vendre la totalité ou même une partie raisonnable des importations envisagées. Ainsi, nous ne nous sommes pas encore heurtés à de la résistance. La question des compensations a été soulevée, mais elle n'a vraiment pas nui à notre propre entreprise, jusqu'ici. Je crois que quiconque va en Chine peut se rendre compte que les Chinois sont intéressés à trouver des moyens d'exporter leurs produits. Ainsi, je suppose que l'on pourrait peut-être s'attendre à un changement de cet ordre.

Le président: Y a-t-il d'autres questions? Je vous remercie infiniment, messieurs, de vous être présentés devant le comité ce soir. C'était un des derniers jours d'audience. Nous rencontrerons le ministre de l'Industrie et du Commerce demain, et il répondra à un bon nombre des questions que nous nous posons encore. Selon moi, il importe que les hommes d'affaires canadiens fassent officiellement connaître leur point de vue, et je vous remercie d'avoir bien voulu répondre à notre invitation.

APPENDIX "RNSR-32"

CANADIAN EXPORT ASSOCIATION
BRIEF TO SPECIAL COMMITTEE
ON
NORTH/SOUTH RELATIONS

November, 1980

The Canadian Export Association, representing nearly 500 companies in Canada concerned with Canadian exports of goods and services, welcomes this opportunity to contribute some views on the very important subject which the Committee is considering.

Our comments will be confined to questions relating to our exports to the developing countries and to the relationship which we visualize the Canadian aid program can have in developing long term relationships between Canada and individual countries of the less developed world.

Before setting out these views, we believe it is important to underline the point that to group all the developing countries into a single description whether that be "South" or the "Group of 77" can be misleading. The status and rate of growth of individual countries within this grouping varies very substantially. At one end of the spectrum, there are those nations which are described as the least developed countries; others are important raw materials producers, some are oil producers, most are highly dependent on imports of petroleum; at the other end of the scale are the NICs, the newly industrialized countries. Canada's approach to these various groups should be developed in the context of their particular state of development.

CANADIAN EXPORT TRADE

1. The potential for the expansion of Canadian exports to what may be described as the "middle income" countries and the NICs is substantial. Members of the CEA are devoting increasing attention to such areas as the Pacific Rim and Latin America. In many countries of those regions, infrastructure requirements are high. Because of our own recent experience in dealing with our own infrastructural growth, Canada is well placed to make a contribution to meeting these countries' needs. Sectors where Canada has acknowledged internationally competitive expertise include port development, telecommunications, electricity generation and transmission, and transportation, to name but some.
2. Canadian exporters have already made headway in this area and one can foresee growing Canadian accomplishments. There are problems which need to be overcome. Among those are the need to have available competitive export financing to match the export financing available from other industrialized countries including those countries offering financing which includes a mixed "aid" element. Another disadvantage which has to be overcome is the long term historical relationships, in some cases flowing

APPENDICE «RNSR-32»

ASSOCIATION CANADIENNE D'EXPORTATION
MÉMOIRE PRÉSENTÉ AU COMITÉ SPÉCIAL
DES
RELATIONS NORD-SUD

Novembre 1980

L'Association canadienne d'exportation est heureuse de pouvoir exprimer ses vues sur certaines des questions fort importantes que le Comité étudie; l'Association représente près de 500 sociétés canadiennes qui œuvrent dans le domaine de l'exportation de biens et de services.

Nos commentaires porteront uniquement sur les questions ayant trait aux exportations que nous faisons dans les pays en développement et sur la nature des relations à long terme que le programme d'aide du Canada pourrait, à notre avis, permettre d'établir avec certains pays moins développés.

Avant d'exprimer nos vues, nous croyons toutefois important d'indiquer que le fait de réunir sous une appellation commune tous les pays en développement, que l'on parle du «Sud» ou du «Groupe des 77», peut induire en erreur. L'état et le taux de croissance des divers pays faisant partie de cette catégorie varient considérablement. Ainsi, il y a les pays que l'on considère comme les moins développés, puis les importants producteurs de matières premières, les producteurs de pétrole et, aussi, les pays pour qui les importations de pétrole sont d'une importance cruciale. Enfin, il y a les pays nouvellement industrialisés (PNI). Or, l'approche que le Canada devrait adopter à l'endroit de ces divers pays devrait être fonction du niveau de développement atteint par chacun d'entre eux.

COMMERCE D'EXPORTATION DU CANADA

1. Les possibilités pour le Canada de s'assurer des marchés d'exportation dans les pays à «revenu moyen» et dans les PNI sont considérables. Aussi les membres de l'ACE accordent-ils de plus en plus d'importance aux pays de la côte du Pacifique et de l'Amérique latine. Bon nombre des pays de ces régions ont d'importants besoins à satisfaire en matière d'infrastructure. Or, en raison de l'expérience qu'il a acquise récemment à ce chapitre, le Canada aurait la compétence voulue pour aider ces pays à répondre à de tels besoins. Le Canada a en effet acquis des compétences qui lui permettent de soutenir la concurrence à l'échelle internationale en matière d'aménagement de ports, de télécommunications, de production et de transmission d'électricité et de transports, pour ne citer que quelques-uns de ses domaines de spécialisation.
2. En ce qui concerne les exportations, le Canada a déjà accompli des progrès et il est permis de croire que cette tendance se maintiendra. Bien sûr, il existe des problèmes qu'il faudra surmonter; ainsi, en matière d'exportation, il faudrait disposer de sources de financement comparables à celles auxquelles les autres pays industrialisés ont accès, notamment dans les cas où le financement prend la forme d'une aide mixte. Un autre inconvénient vient du traitement privilégié, dans certains cas imputable à des liens coloniaux

from colonial ties, which some of our industrialized country competitors enjoy in countries of the developing world.

3. There has been a good deal of discussion about the desirability of encouraging the NICs to become full members of the GATT, accepting the full range of benefits and obligations arising from that agreement. It would be to Canada's advantage, and to the advantage of the NICs themselves, if further efforts were made to achieve this objective. On the one hand such a move would open the markets of the NICs to imports on a more "normal" basis than is now the case. On the other hand, full membership in the GATT would allow developing countries to invoke their rights for appropriate access to the markets of the large industrialized GATT members, the U.S., E.E.C. and Japan in a more effective way. A larger number of full GATT members, unrelated to the big industrialized countries, would help to make that institution a more balanced one, a development which would be much in Canada's interest as well. The question of access to industrialized country markets for the products of the less developed countries will only be resolved when the U.S., the E.E.C. and Japan can be persuaded to move significantly. Full GATT membership by more ldes would be helpful.
 4. Many developing countries are important raw materials exporters. Because of the role of raw materials exports in our economy, Canada shares many international trade objectives with these nations. (In this respect, Canada's interests are not shared by the majority of OECD countries, which tend to be concerned with the implications of the international raw materials trade solely or largely from an importer's perspective) In pursuit of our own objectives, to "upgrade" our exports of raw materials, Canada has worked closely with some developing resource exporting countries. This collaboration should be continued. It is very important, however, that such collaboration should be aimed at reducing or eliminating the barriers to international "upgraded" resource exports on a non-discriminatory basis, so that Canada does not find itself faced with preferential arrangements in the major industrialized importing countries which would disadvantage our own growth. In that respect, for example, the preferential arrangement, known as the "Lomé" agreements between the European Community and a large number of developing countries could have adverse effects on Canadian access to European markets.
 5. In the commodity area, there has been much international discussion and negotiation related to commodity agreements. Canadian exporters are skeptical about the capacity of such agreements to achieve stabilization of raw material prices. Certainly, the history of those agreements which have been in place in the post World War II period is not one which can be described as very successful.
- historiques, qu'accordent des pays en développement à certains de nos concurrents industrialisés.
3. Nombre de débats ont eu lieu sur l'opportunité d'encourager les PNI à participer de plein droit au GATT, en acceptant tous les avantages et les obligations qui découlent des dispositions de cet accord. Il irait dans l'intérêt du Canada et dans celui des PNI eux-mêmes que des efforts plus poussés soient déployés à cette fin. La participation des PNI au GATT ouvrirait en quelque sorte leurs marchés aux fins d'importation, outre qu'en participant au GATT, les pays en développement pourraient exercer plus efficacement leur droit d'accès aux marchés des grands pays industrialisés membres du GATT, soit les États-Unis, le Japon et les pays de la C.E.E. Ce fait qu'un plus grand nombre de pays qui n'ont aucun lien avec les grandes nations industrialisées, deviennent parties au GATT contribuerait à équilibrer cet accord, ce qui favoriserait grandement les intérêts du Canada. Ce n'est qu'une fois seulement que les États-Unis, le Japon et les pays membres de la C.E.E. auront été persuadés de l'opportunité d'agir que la possibilité pour les pays moins développés d'écouler leurs produits sur les marchés des pays industrialisés se concrétisera. Il serait utile à cet égard qu'un plus grand nombre de PMD deviennent membres à part entière du GATT.
 4. Bon nombre de pays en développement sont d'importants exportateurs de matières premières. Or, vu la forte incidence qu'ont les exportations de matières premières sur l'économie canadienne, le Canada a de nombreux objectifs commerciaux en commun avec ces pays (à ce sujet, la plupart des pays de l'OCDE ne partagent pas les vues du Canada, car ils tendent à analyser la question des répercussions du commerce international des matières premières uniquement ou essentiellement du point de vue des importateurs). Le Canada a travaillé en étroite collaboration avec certains des pays en développement, exportateurs de ressources, pour en arriver à multiplier ses exportations de matières premières. Cette collaboration devrait être maintenue, mais il est toutefois important de faire en sorte qu'elle vise à diminuer, sinon à réduire, sur une base non discriminatoire, les obstacles au commerce international des exportations des ressources, de sorte que le Canada n'en vienne pas à être tenu de respecter des accords préférentiels qu'il aurait conclus avec les grands pays importateurs industrialisés et qui nuiraient à sa croissance. Ainsi, l'accord préférentiel connu sur le nom d'accord de «Lomé», conclu entre la Communauté européenne et un grand nombre de pays en développement, pourrait restreindre l'accès du Canada aux marchés européens.
 5. Quantité de débats et de négociations ont été menés à l'échelle internationale en vue de conclure des accords sur les produits de base. Les exportateurs canadiens sont toutefois sceptiques quant à la possibilité de stabiliser les prix des matières premières par le biais de tels accords. Il est certes permis d'affirmer que les accords semblables qui ont été conclus pendant l'après-guerre n'ont pas donné de résultat fort encourageants.

DEVELOPMENT ASSISTANCE

1. Members of the Association acknowledge that the principal purpose of the Canadian aid program must be to assist in

ASSISTANCE AU DÉVELOPPEMENT

1. Les membres de l'Association reconnaissent que le programme d'aide du Canada doit viser avant tout à permettre

meeting the development objectives of the developing world and recognize that a substantial proportion of Canadian aid should be directed to what have been termed the "poorest of the poor". However, the Canadian aid program should also be considered as one of the foreign policy instruments available to Canada to foster the growth of closer long term relationships with countries of the developing world in the middle income and NICs category. Because Canada does not have the international political or military influence available to some other industrialized countries to help in establishing such a relationship, Canadians must clearly rely on trade and investment to achieve this purpose. It is our view that aid projects in the middle income countries and the NICs, carefully selected to match development needs in those countries with internationally competitive Canadian capability are a very useful support to the development of stable and sustained long term relationships between Canada and such countries. Aid projects can lead to further trade, trade leads to new investment, which in turn leads to technology and capital equipment flows. As well, the Canadian aid program should not overlook Canadian capacity to supply essential commodities to emerging ldc industries and products such as fertilizers to expand the productivity of ldc agriculture.

2. In working towards the establishment of such self-sustaining long term relationships, the bilateral aid program will be much more important than will be Canadian contributions to the multilateral financing institutions such as the World Bank and the regional development banks. Well managed and selected bilateral aid projects can be very helpful in educating developing countries to Canadian capabilities while at the same time providing greater Canadian awareness of the needs of the developing world. We would urge that the emphasis of the Canadian aid program should be gradually moved towards the bilateral aid element of the CIDA activity.
3. While we recognize that the Committee's terms of reference focus on Canada's relations with the developing world, we should also draw to your attention the fact that Canadian exports, in an increasingly competitive world, will be required to grow substantially over the next decade if Canada's own balance of payments problem is to remain manageable. We feel quite strongly that the Canadian aid program, properly managed and structured can meet its principal objective of contributing to the development needs of the ldc's, and, at the same time, be supportive of growth in Canadian exports.
4. We note that you have received views from others on the question of the tying of Canadian aid. We would urge you to recommend no further Canadian untying. Our reasons for making this proposal include the following:

que soient atteints les objectifs des pays en développement et ils estiment qu'une part importante de l'aide que consent le Canada devrait s'adresser aux pays qualifiés de «moins bien nantis». Toutefois, le programme d'aide du Canada devrait également être tenu pour l'un des moyens dont dispose le Canada en matière de politique étrangère pour favoriser l'établissement de relations étroites et durables avec des pays en développement à revenu moyen ainsi qu'avec des PNI. Comme le Canada ne jouit pas, sur le plan international, de l'influence politique ou militaire que certains autres pays industrialisés peuvent exercer en vue d'établir de telles relations, les Canadiens doivent, pour atteindre cet objectif, avoir recours au commerce et aux investissements. A notre avis, les projets d'aide visant les pays à revenu moyen et les PNI constitueront un moyen fort utile pour le Canada d'établir des liens étroits et durables avec ces pays, dans la mesure où de tels projets auront été choisis de façon à permettre au Canada de répondre aux besoins de ces pays tout en étant concurrentiel sur le plan international. Les projets d'aide peuvent entraîner de nouveaux débouchés commerciaux, lesquels suscitent de nouveaux investissements, ce qui permet alors d'obtenir de la technologie et des biens d'équipement. Par ailleurs, tout programme d'aide du Canada devrait également prévoir la fourniture de produits de base, tels des engrais, aux industries naissantes des PNI, de manière que l'agriculture de ces pays soit plus productive.

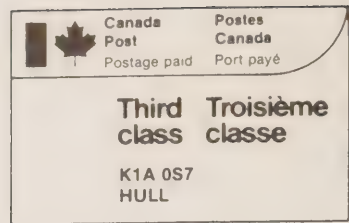
2. Le programme d'aide bilatérale permettra, bien davantage que les contributions du Canada à des établissements de financement multilatéral comme la Banque mondiale et les banques de développement régional, d'établir des liens durables avec les pays bénéficiaires. S'ils sont bien conçus et bien dirigés, les projets d'aide bilatérale serviront à renseigner les pays en développement sur les possibilités que leur offre le Canada, tout en sensibilisant les Canadiens aux besoins des pays en développement. Par conséquent, nous souhaitons vivement que dans le cadre du programme d'aide du Canada, une importance croissante soit accordée à l'aide bilatérale consentie par l'ACDI.
3. Nous sommes conscients que le mandat du Comité s'attache essentiellement aux relations du Canada avec les pays en développement, mais nous aimerions également attirer votre attention sur le fait que les exportations du Canada, dans un monde où la concurrence se fait sans cesse plus forte, devront croître considérablement au cours de la prochaine décennie si l'on veut éviter que le problème que pose la balance des paiements du Canada ne prenne des proportions démesurées. Nous sommes convaincus que le programme d'aide du Canada pourra, s'il est bien dirigé et bien structuré, atteindre son objectif fondamental qui consiste à répondre en partie aux besoins des PMD et, du même coup, favoriser la croissance des exportations effectuées par le Canada.
4. Nous savons que vous avez entendu les témoignages d'autres intéressés sur l'assujettissement de l'aide canadienne à certaines conditions. Nous vous incitons à recommander qu'aucune aide désormais consentie par le Canada ne soit déliée. Notre proposition se fonde notamment sur les considérations suivantes:

- a) One of the obstacles which Canada has to overcome with countries of the developing world is the bias which exists in many of them to look for assistance from the larger industrialized countries with which they have long standing political, military or economic relationships, often stemming from earlier colonial ties. In these circumstances, even in cases where Canadians may be more than competitive in commercial terms, aid projects may be assigned to others.
- b) We dispute the proposition that "tied" aid is excessively costly to recipients. With the Canadian exchange rate at its current level Canadian exporters are internationally competitive as demonstrated by Canadian trade statistics. It is our observation that, in most cases where commodity aid is concerned or where sound projects are being contracted, there is substantial competition among donor countries which ensures that recipients have access to internationally competitive suppliers. As well, we have noted that in recent years, CIDA has concentrated its project aid activities in sectors where there is acknowledged to be internationally competitive capacity in Canadian industry, and where recipient countries typically place high priority in their development plans.
- c) Finally, we have noted that, among OECD countries, the degree to which Canadian aid is now "untied" is quite in line with the OECD average.

We prefaced our remarks with intention of confining them to export aspects of the Committee's terms of reference. There is one further point with which we have particular concern. This relates to the area of ocean shipping which is receiving particular attention within UNCTAD in the context of North/South relations. We believe it important that aid cargo, as with commercial cargo, be carried in the most expeditious and economical manner and that Canada should be careful to encourage a global marine shipping structure which does not give rise to distortions which will add to the cost of moving all goods including aid.

- a) Un des obstacles que le Canada doit surmonter dans les pays en développement vient de la tendance qu'ont bon nombre d'entre eux à demander de l'assistance auprès des grands pays industrialisés avec lesquels ils ont établi depuis longtemps des liens politiques, militaires ou économiques, liens qui peuvent parfois remonter à l'époque coloniale. Dans ces circonstances, même si le Canada pouvait être fort concurrentiel en matière de commerce, les projets d'aide devraient s'adresser à d'autres pays.
- b) Nous contestons la proposition voulant que l'aide «liée» coûte excessivement cher aux bénéficiaires. Compte tenu de l'actuel taux du change du Canada, les exportateurs canadiens sont concurrentiels sur le plan international, comme en font foi les statistiques sur le commerce. Nous nous sommes aperçus que dans la plupart des cas où de l'aide portant sur des produits de base est consentie et où des projets judicieux sont mis à exécution, les pays donateurs se livrent une forte concurrence qui fait que les bénéficiaires ont accès à des fournisseurs internationalement compétitifs. Nous avons en outre observé qu'au cours des dernières années, l'ACDI avait consenti de l'aide essentiellement dans les domaines pour lesquels l'industrie canadienne est reconnue comme étant en mesure de soutenir la concurrence sur le plan international et auxquels les pays bénéficiaires donnent évidemment priorité dans leurs projets de développement.
- c) Finalement, nous nous sommes rendu compte que le pourcentage de l'aide non liée que consent le Canada est proportionnel à la moyenne établie pour les pays de l'OCDE.

Nous avons déclaré au début de notre mémoire que nous avions l'intention de limiter nos observations aux questions d'exportation qui étaient prévues dans le mandat du comité. Un autre point nous préoccupe également. Il s'agit des envois de marchandises par mer, question que la CNUCED étudie avec attention dans le contexte des relations Nord-Sud. Nous croyons important que des cargaisons d'aide ainsi que des cargaisons commerciales soient envoyées de la façon la plus économique et la plus rapide possible, et sommes d'avis que le Canada devrait faire preuve de circonspection au moment de favoriser la mise en place d'un système global de marine marchande qui ne puisse donner lieu à aucune distorsion, afin d'éviter que le fret des diverses marchandises, le matériel d'aide y compris, n'augmente.



*If undelivered, return COVER ONLY to
Canadian Government Printing Office,
Supply and Services Canada,
45 Sacré-Coeur Boulevard,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S7*

*En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à
Imprimerie du gouvernement canadien
Approvisionnement et Services Canada,
45, boulevard Sacré-Coeur,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S7*

WITNESSES—TÉMOINS

From the Canadian Export Association:

Mr. T. M. Burns, President;
Mr. J. H. Whalen, Chairman and President of International
Paper Sales Co. Inc.;
Mr. H. Valle, Chairman of the Development Aid Commit-
tee and Vice-President, Corporate Development/Trans-
portation Inc., Bombardier Inc.;
Mr. C. G. Smallridge, Director and Senior Vice-President,
Shawinigan Engineering Co. Ltd.;
Mr. James Moore, Secretary.

De l'Association canadienne d'exportation:

M. T. M. Burns, président;
M. J. H. Whalen, président du conseil et président de
«International Paper Sales Co. Inc.»;
M. H. Valle, président du Comité pour l'aide au développe-
ment et vice-président, «Corporate Development/Trans-
portation», Bombardier Inc.;
M. C. G. Smallridge, directeur et vice-président senior,
«Shawinigan Engineering Co. Ltd.»;
M. James Moore, secrétaire.

7
3
HOUSE OF COMMONS

Issue No. 24

Tuesday, November 4, 1980

Chairman: Mr. Herb Breau

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule n° 24

Le mardi 4 novembre 1980

Président: M. Herb Breau

Minutes of Proceedings and Evidence
of the Special Committee on

Procès-verbaux et témoignages
du Comité spécial des

North-South Relations

Relations Nord-Sud

RESPECTING:

Relations between developed and developing
countries

CONCERNANT:

Les relations entre pays développés et les pays en
voie de développement

APPEARING:

The Honourable Herbert Eser Gray,
Minister of Industry, Trade and Commerce

COMPARAÎT:

L'honorable Herbert Eser Gray,
Ministre de l'Industrie et du Commerce

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)

DEPOSITORY LIBRARY MATERIAL

Je
First Session of the
Thirty-second Parliament, 1980

Première session de la
trente-deuxième législature, 1980

SPECIAL COMMITTEE ON
NORTH-SOUTH RELATIONS

Chairman: Mr. Herb Breau
Vice-Chairman: Mr. Douglas Roche

Messrs.

Dupras Frith
Fretz

COMITÉ SPÉCIAL DES
RELATIONS NORD-SUD

Président: M. Herb Breau
Vice-président: M. Douglas Roche

Messieurs

Ogle Schroder

(Quorum 4)

Le greffier du Comité

Nora S. Lever

Clerk of the Committee

MINUTES OF PROCEEDINGS

TUESDAY, NOVEMBER 4, 1980

(41)

[Text]

The Special Committee on North-South Relations met at 9:35 o'clock a.m. this day, the Chairman, Mr. Herb Breau, presiding.

Members of the Committee present: Messrs. Breau, Dupras, Fretz, Frith, Ogle, Roche and Schroder.

In attendance: Mr. Robert Miller, Research Adviser.

Witness: Mr. Ivan Head, President of the International Development Research Centre.

The Committee resumed consideration of its Order of Reference dated Friday, May 23, 1980 relating to relations between the developed and developing countries. (*See Minutes of Proceedings, Wednesday, June 25, 1980, Issue No. 1.*)

Mr. Head made a statement and answered questions.

At 11:55 o'clock a.m. the Committee adjourned to the call of the Chair.

EVENING SITTING

(42)

The Special Committee on North-South relations met at 8:10 o'clock p.m. this day, the Chairman, Mr. Herb Breau, presiding.

Members of the Committee present: Messrs. Breau, Frith, Ogle, Roche and Schroder.

Appearing: The Honourable Herbert Eser Gray, Minister of Industry, Trade and Commerce.

Witnesses: From the Export Development Corporation: Mr. Sylvain Cloutier, Chairman and President; Mr. Brock King, Senior Vice-President, Corporate Affairs. *From the Department of Industry, Trade and Commerce:* Mr. Percy Eastham, Director General, Office of General Relations.

The Committee resumed consideration of its Order of Reference dated Friday, May 23, 1980 relating to relations between the developed and developing countries. (*See Minutes of Proceedings, Wednesday, June 25, 1980, Issue No. 1.*)

The Minister and Mr. Cloutier made statements and answered questions.

At 9:45 o'clock p.m. the Committee adjourned to the call of the Chair.

PROCÈS-VERBAL

LE MARDI 4 NOVEMBRE 1980

(41)

[Traduction]

Le Comité spécial des relations Nord-Sud se réunit aujourd'hui à 9 h 35 sous la présidence de M. Herb Breau (président).

Membres du Comité présents: MM. Breau, Dupras, Fretz, Frith, Ogle, Roche et Schroder.

Aussi présent: M. Robert Miller, chercheur.

Témoin: M. Ivan Head, président du Centre de recherche pour le développement international.

Le Comité reprend l'étude de son ordre de renvoi du vendredi 23 mai 1980 portant sur les relations entre pays développés et pays en voie de développement. (*Voir procès-verbal du mercredi 25 juin 1980, Fascicule n° 1.*)

M. Head fait une déclaration et répond aux questions.

A 11 h 55, le Comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation du président.

SÉANCE DU SOIR

(42)

Le Comité spécial des relations Nord-Sud se réunit aujourd'hui à 20 h 10 sous la présidence de M. Herb Breau (président).

Membres du Comité présents: MM. Breau, Frith, Ogle, Roche et Schroder.

Comparait: L'honorable Herbert Eser Gray, ministre de l'Industrie et du Commerce.

Témoins: De la Société pour l'expansion des exportations: M. Sylvain Cloutier, président du Conseil d'administration et président; M. Brock King, premier vice-président, Corporations. *Du ministère de l'Industrie et du Commerce:* M. Percy Eastham, directeur général, Bureau des relations générales.

Le Comité reprend l'étude de son ordre de renvoi du vendredi 23 mai 1980 portant sur les relations entre pays développés et pays en voie de développement. (*Voir procès-verbal du mercredi 25 juin 1980, Fascicule n° 1.*)

Le ministre et M. Cloutier font des déclarations et répondent aux questions.

A 21 h 45, le Comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation du président.

Le greffier du Comité

Nora S. Lever

Clerk of the Committee

EVIDENCE

(Recorded by Electronic Apparatus)

Tuesday, November 4, 1980

• 0935

[Text]

Le président: A l'ordre, s'il vous plaît.

Nous continuons ce matin nos audiences sur les relations entre les pays développés et les pays en voie de développement, conformément à l'ordre de renvoi que nous avons reçu de la Chambre des communes. Nous sommes heureux d'avoir comme témoins ce matin M. Ivan Head, président du Centre de recherche pour le développement international.

J'aimerais profiter de l'occasion pour non seulement souhaiter une chaleureuse bienvenue à M. Head, mais lui dire publiquement comment nous apprécions sa collaboration depuis que nous avons commencé notre travail. Il fait partie d'un groupe d'aviseurs qui nous aident non seulement en assistant nos réunions, mais comme président et en votre nom, j'ai eu à consulter M. Head à plusieurs reprises et il m'a toujours accordé sa parfaite collaboration. Je veux profiter de l'occasion pour l'en remercier.

Mr. Head, we received a copy of your statement. We can append it to our proceedings, as you know, or do you wish to read it or summarize it or just start off the discussion from it? I will leave it up to you to decide.

Mr. Ivan Head (President, International Development Research Centre): If it is agreeable to you, Mr. Chairman, I would prefer to read it, it is short.

The Chairman: That is okay, go ahead.

M. Head: Seulement, je vais parler en anglais, ce sera plus agréable.

Mr. Chairman, members of the committee, I am grateful to you for inviting me to share with you my views on north-south relations.

I begin with the statement of my belief that certain ingredients are necessary for a self-sustaining and functioning international community. On my list, three are factual, one attitudinal:

(i) economically resilient and politically stable countries,

(ii) a strong and equitable international trading and monetary system,

(iii) acceptable mechanisms for the peaceful settlement of disputes,

(iv) the attitudinal one, a dedication on the part of all major actors to an enhancement of human dignity.

A precondition even to these ingredients, however, is the existence and preservation of a wholesome natural environment.

The attainment of these ingredients is in the interest of Canadians, of Canada, and, I believe, all humanity.

I continue with a statement of my belief that Canadians wish to contribute to the attainment of those ingredients and would find offensive any circumstances which placed Canada in either a non-supportive or a detractive position. I suggest, for example, that Canadians would not wish to continue policies or

TÉMOIGNAGES

(Enregistrement électronique)

Le mardi 4 novembre 1980

[Translation]

The Chairman: Order please.

This morning, we continue our audiences on relations between developed and developing countries in pursuance of the postponement order received from the House of Commons. We are pleased to have with us, this morning, Mr. Ivan Head, President of the International Development Research Centre, to testify.

I would like to seize the opportunity not only to address a warm welcome to Mr. Head, but also to tell him publicly how we appreciate his collaboration since we started this work. He is one of the advisors group who help us not only in attending at our meetings, but as chairman and on our behalf I had to consult Mr. Head several times and he always collaborated. I want to seize the opportunity to thank him.

Monsieur Head, nous avons reçu un exemplaire de votre déclaration. Comme vous le savez, nous pouvons l'inclure dans nos délibérations. Désirez-vous le lire, le résumer ou commencer la discussion tout de suite? C'est à vous de décider.

M. Ivan Head (président, Centre de recherches pour le développement international): Si vous êtes d'accord, monsieur le président, je préférerais le lire. Ce n'est pas long.

Le président: D'accord, allez-y.**Mr. Head:** I will speak in English, it will be more pleasant.

Monsieur le président, membres du comité, je vous suis reconnaissant de m'avoir invité à partager mon point de vue sur les relations nord-sud avec vous.

Je voudrais d'abord vous préciser que, selon moi, certains ingrédients sont nécessaires à une communauté internationale autonome qui suffit à ses besoins. Sur ma liste, trois sont des faits, un autre est une attitude:

(i) pays pleins de ressort sur le plan économique et stables sur le plan politique

(ii) un système commercial et monétaire international qui soit fort et équitable

(iii) des mécanismes acceptables en vue d'un règlement paisible des débats.

(iv) l'attitude: une consécration de la part de tous les principaux acteurs du rehaussement de la dignité humaine.

Cependant, l'existence et la préservation d'un environnement sain et naturel est un prérequis à ces ingrédients.

L'obtention de ces ingrédients est dans l'intérêt des Canadiens, du Canada et, je crois, de toute l'humanité.

Je crois que les Canadiens désirent contribuer à l'obtention de ces ingrédients et qu'ils seraient offusqués si le Canada se trouvait placé dans une position d'avilissement et s'il n'accordait pas son soutien. Je pense, par exemple, que les Canadiens ne désirent pas poursuivre des politiques ou des activités, quel

[Texte]

activities, no matter how attractive otherwise, that gave to Canada advantage or privilege at the expense of people elsewhere. Canadians are understanding of diversity and dedicated to fairness.

Against this background, this special committee of the House of Commons must test the many fibres which together form the fabric of Canada's relations with the developing countries. In my response to your invitation to testify before you, it would be presumptuous of me to repeat, or attempt to strengthen, the evidence so broadly available from so many authoritative sources. This evidence establishes beyond any reasonable argument that those ingredients I have listed are not attainable without the full and active involvement of both industrialized and developing countries. More, that evidence establishes that the absence of effective involvement contributes to ever more unmanageable circumstances among countries and within them, Canada included.

The past ten years are of special importance in your examination because of their designation as the second development decade. That decade's commencement was heralded, and its record chronicled, by two World Bank commissions. The earlier commission, chaired by the late Lester B. Pearson, termed international development "a great challenge of our age". The later commission, chaired by Willy Brandt, speaks of the present "crisis" and the need to "avert catastrophe". The contrast of environments, 1970 and 1980, cannot be more dramatically described than in the titles of the two reports. Pearson: *partners in Development*; Brandt: *North-South, A Program for Survival*. The message of Pearson was one of confidence that change would ensue; the recommendations focused primarily on a larger transfer of resources. The message of Brandt is far from confident: worldwide catastrophe threatens; the recommendations call for major structural reforms in the international community.

• 0940

Development, I suggest, can no longer be regarded simply as a challenge; it is the dominant factor in contemporary world events. All the more dominant because so many in the wealthy countries refuse to acknowledge its importance. Yet 17 years have passed since Pope John XXIII said that "the new name for peace is development". In that period of time, the disparity in living standards between rich and poor has broadened, rather than narrowed. The world is so divided economically that 20 per cent of the population enjoys about 80 per cent of the world's income.

The issue of development is no longer one of optional concern. The economic future of the industrialized countries depends now, as it did in 1870 and in 1929, upon growing overseas markets, largely in the developing countries. The equilibrium of the biosphere is faced now, as it has never been faced before, with irreversible destruction as deforestation and pollution relentlessly spread. The survival of mankind is threatened, more credibly than at any time in history, by nuclear arsenals and conventional armament stockpiles in the possession of regimes ravaged by political instability.

[Traduction]

que soit leur intérêt, qui confèrent au Canada un avantage ou un privilège aux dépens de gens qui vivent ailleurs. Les Canadiens entendent la diversité et sont voués à l'honnêteté.

A partir de cela, le comité spécial de la Chambre des Communes doit analyser les nombreuses fibres qui constituent l'étoffe des relations du Canada avec les pays en voie de développement. Dans ma réponse à votre invitation à témoigner devant vous, il serait présomptueux de ma part de répéter ou d'essayer de renforcer la preuve largement mise à notre disposition par de très nombreuses sources autorisées. Cette preuve établit, au-delà de tout argument raisonnable, que les ingrédients que je vous ai nommés ne peuvent être atteints sans la participation entière et active des pays industrialisés et des pays en voie de développement. De plus, la preuve établit que l'absence d'une participation efficace contribue à créer des circonstances incontrôlables entre les pays et à l'intérieur des pays, y compris le Canada.

Les dix dernières années sont d'une importance particulière pour notre étude étant donné qu'elles ont été désignées comme étant la deuxième décennie de développement. Le début de cette décennie a été proclamé et son histoire enregistrée par deux commissions de la Banque Mondiale. La première commission, présidée par feu Lester B. Pearson, appelait le développement international «un grand défi de notre époque». La deuxième commission, présidée par Willy Brandt, parle de la «crise» actuelle et de la nécessité «d'écarter la catastrophe». Le contraste des environnements de 1970 et de 1980 ne peut être plus dramatiquement décrit que dans les titres des deux rapports. Pearson: *Partenaires au développement*; Brandt: *Nord-sud, un programme de survie*. Le message de Pearson en était un de confiance que le changement corroborerait; les recommandations portent principalement sur un important transfert des ressources. Le message de Brandt est loin d'en être un de confiance: la catastrophe mondiale s'annonce; les recommandations visent d'importantes réformes structurales au sein de la communauté internationale.

Je pense que l'on ne peut plus considérer le développement comme étant simplement un défi; c'est le facteur dominant dans les événements mondiaux contemporains. Il est d'autant dominant que de nombreux pays riches refusent de reconnaître son importance. Dix-sept années se sont déjà écoulées depuis que le Pape Jean XXIII a déclaré que «le nouveau nom pour la paix est développement». A cette époque, l'écart des standards de vie entre les riches et les pauvres avait augmenté plutôt que diminué. Le monde est si divisé sur le plan économique que 20 p. 100 de la population possède 80 p. 100 du revenu mondial.

On n'a plus le choix: le problème du développement nous concerne tous. L'avenir économique des pays industrialisés dépend maintenant, comme c'était le cas en 1870 et en 1922, des marchés outre-mer en expansion et en grande partie des pays en voie de développement. L'équilibre de la biosphère fait face pour la première fois à une destruction irréversible telle que la propagation implicable du déboisement et de la pollution. La survivance de l'humanité est menacée beaucoup plus sérieusement qu'à un tout autre moment de l'histoire par l'accumulation des arsenaux nucléaires et des armements con-

[Text]

Pearson argued that in the simplest of terms development was an imperative because "it is only right for those who have to share with those who have not."

Brandt added a critical argument.

To diminish the distance between rich and poor nations, to do away with discrimination, to approach equality of opportunities step by step, is not only a matter of striving for justice, which in itself would be important. It is also sound self-interest, not only for the poor and very poor nations but for the better off as well.

Self-interest. Economic self-interest. Ecological self-interest. Political self-interest. The moral imperative of survival.

Development may be an imperative, but it is not a simple task, nor is it capable of early fulfillment. Still less does it guarantee automatically social justice. The grave inequities of the industrial revolution bear testimony to the latter. The continued quest in Canada and elsewhere for acceptable and effective development strategies are evidence of the former. What is recognized, however, though not yet universally accepted, is the investment nature of development. Development decisions, Mr. Chairman, are investment decisions. The priorities set by governments in the development of their countries have inevitable long-term financial implications. The construction of a transportation or a power-generating facility, the implementation of a national food or health policy, the establishment of an education program, or the promotion of secondary manufacturing industries all commit the national economy to expenditures for 20, 30 or more years. Some of these expenditures are of a capital nature, others take the form of recurring costs. Yet expenditures they are, and this whether the initial funds come from domestic sources, whether, if from abroad, they take the form of conventional, concessional, or even grant arrangements, or whether the object of financing is a project or a program.

If development is a condition precedent to the attainment of a self-sustaining and functioning international community and if Canada is to contribute effectively to that process, what is to be done?

First, and of the greatest importance in a democratic society, Canadians must understand what is expected of them. With respect, I submit the burden of conveying that understanding falls heavily upon members of Parliament.

Second, Canadian policies toward the developing countries must be honestly taken and honestly executed. If we believe, as I do, that it is in Canada's interest to contribute to the development of Third World nations, then our acts designed for that end must primarily, and I put emphasis on that word "primarily", seek the attainment of that goal.

[Translation]

ventionnels en vue de la possession des régimes politiquement instables.

Pearson déclara que le développement était un impératif étant donné que «c'est juste pour ceux qui ont quelque chose à partager avec ceux qui n'ont rien».

Brandt ajouta un argument critique.

Réduire l'écart entre les nations riches et les nations pauvres, éliminer la discrimination et arriver à une égalité des chances étape par étape, n'est pas une simple question de recherche de la justice, ce qui en soi serait important. C'est également une question d'intérêt personnel, non seulement pour les nations pauvres et très pauvres, mais également pour ceux qui se trouvent dans de meilleures conditions.

Une question d'intérêt personnel sur le plan économique, écologique et politique. Un impératif moral pour la survivance.

Le développement peut être un impératif, mais ce n'est pas une simple tâche qui peut se faire rapidement. C'est encore moins une garantie automatique de justice sociale. Les graves injustices de la révolution industrielle le prouvent. La recherche permanente au Canada et ailleurs de mesures acceptables et efficaces prouvent que c'est un problème impératif. La question des investissements est reconnue, bien qu'elle ne soit pas universellement acceptée. Les décisions relatives au développement, monsieur le président, sont des décisions relatives aux investissements. Les priorités établies par les gouvernements relativement au développement de leurs pays ont des incidences financières à long terme qui sont inévitables. La construction de routes, de génératrices d'électricité, la mise en œuvre d'une politique nationale d'alimentation et de santé, la création d'un programme d'éducation ou le lancement d'industries secondaires engagent l'économie nationale dans des dépenses pour 20, 30 ans ou plus. Certaines de ces dépenses sont d'une nature capitale, d'autres prennent la forme de coûts périodiques. Il y a encore des dépenses, selon que les fonds initiaux proviennent de sources domestiques ou qu'ils prennent la forme de subventions, de concessions ou d'arrangements conventionnels, s'ils viennent de l'étranger, ou si l'objet du financement est un projet ou un programme.

Si le développement est une condition préalable à la réalisation d'une communauté internationale autonome et qui suffit à ses besoins et si le Canada veut contribuer efficacement à ce processus, que faut-il faire?

Premièrement, et cela est très important dans une société démocratique, les Canadiens doivent comprendre ce qu'on attend d'eux. Sauf votre respect, j'allègue que la compréhension repose en grande partie sur les membres du Parlement.

Deuxièmement, les politiques canadiennes envers les pays en voie de développement doivent être honnêtement établies et honnêtement exécutées. Si nous croyons, comme moi, que c'est dans l'intérêt du Canada de contribuer au développement des pays du Tiers monde, les gestes que nous posons à cette fin doivent essentiellement, et j'insiste sur le mot essentiellement, viser à atteindre ce but.

[Texte]

• 0945

Third, Canadian policies must span the entire developmental spectrum and respond to the several categories of requirements; resource transfers, institutional and systems reform, facilitation of trade, enhancement of indigenous capacity.

Should committee members wish, I would be happy to amplify these three categories. I wish to spend an additional moment, however, on the issue of honest policies. I shall link it to my earlier description of development as investment.

A multidecade expenditure commitment is a serious matter. Any decision to enter into one should be preceded by the most painstaking examination of all the components and of all the alternatives. Yet, as we know, that is easier said than done. We in the industrialized countries, possessed as we are of the concepts and the means to design and project sophisticated econometric models, still commit the most grievous of investment errors. Examples abound in both the social and industrial sectors. It should not be surprising, therefore, that the developing countries err. It should not be expected, however, that the industrialized countries contribute to the incidence of error. For contribute we do, sometimes unwittingly, sometimes purposely. And the latter, in my view, is unconscionable.

In a biting, but not inaccurate commentary, the FAO magazine *Ceres* contended that the real needs of the developing countries

are subordinated to ideological preferences, commercial chicanery, "historic" or linguistic links, patronage, the desire to counterbalance one nation against another, and the whole arsenal of good intentions, not-so-good-after-thoughts, and, still worse, "second thoughts".

The source of those influences are both domestic and foreign. One of the most insidious, most destructive of the development process, and yet most commonly practised, stems from the unwillingness of the industrialized countries to allow developing countries to assume decision responsibilities. But be in no doubt, the taking of decisions is an exercise of power. I quote Julius Nyerere, President of Tanzania:

The people must participate not just in the physical labour involved in economic development, but also in the planning of it and the determination of priorities.

At present, the best intentioned governments too easily move from a conviction of the need for rural development into action as if the people had no ideas of their own. This is quite wrong. At every stage of development people do know what their basic needs are. And just as they will produce their own food if they have land, so if they have sufficient freedom they can be relied upon to determine their own priorities of development and to work for them.

[Traduction]

Troisièmement, les politiques canadiennes doivent englober tout le spectre du développement et répondre aux diverses catégories de besoins en matière de transferts de ressources, de réformes institutionnelles et de réformes de systèmes, d'installations commerciales et d'amélioration des capacités indigènes.

Si les membres du comité le désirent, je serais heureux de donner plus de détails sur ces trois catégories. J'aimerais toutefois passer plus de temps sur la question des politiques honnêtes. Je devrais rattacher cette question à la description que j'ai faite plus tôt du développement en tant qu'investissement.

Un engagement financier qui s'échelonne sur plusieurs décennies est une question sérieuse. Toute prise de décision devrait être précédée de l'examen très approfondi de tous les composants et de toutes les possibilités. Comme nous le savons, cela est plus facile à dire qu'à faire. Nous, des pays industrialisés, qui possédons, tant que nous sommes, les concepts et les moyens pour concevoir et projeter des modèles économétriques complexes, commettons encore de très graves erreurs au niveau des investissements. Les exemples abondent dans les secteurs sociaux et industriels. Par conséquent, il ne faudrait pas se surprendre de voir les pays en voie de développement se tromper. Cependant, il ne faudrait pas s'attendre à ce que les pays industrialisés contribuent à l'incidence de ces erreurs. Pour ce qui est de contribuer, nous le faisons, quelquefois involontairement, quelquefois volontairement. Et, dans ce dernier cas, c'est, à mon avis, inconscient.

Dans un commentaire cuisant, mais exact, le magazine FAO *Ceres* a soutenu que les besoins réels des pays en voie de développement

dépendaient des préférences idéologiques, de subtilités commerciales, de liens historiques ou linguistiques, de patronage, du désir d'équilibrer un pays avec un autre et tout l'arsenal de bonnes intentions, pas si bonnes lorsqu'on y pense, même mauvaises lorsque l'on y pense deux fois.

Ces influences viennent de l'intérieur et de l'étranger. L'une des plus insidieuses, des plus destructives pour le développement et des plus courantes, vient du manque de bonne volonté des pays industrialisés à permettre aux pays en voie de développement de prendre leurs responsabilités au niveau des décisions. Il n'y a aucun doute, la prise de décisions est une marque de pouvoir. Je cite Julius Nyerere, président de la Tanzanie:

Le peuple doit prendre part au développement économique non seulement par le travail physique, mais aussi en le planifiant et en déterminant les priorités.

A l'heure actuelle, les gouvernements les mieux intentionnés passent trop facilement de la conviction que le développement rural est nécessaire à l'action comme si le peuple ne pouvait pas penser par lui-même. C'est faux. A chaque étape du développement, le peuple connaît ses besoins fondamentaux. Et, de la même façon qu'il produira sa propre nourriture s'il a une terre, on pourra compter sur lui, s'il a suffisamment de liberté, pour déterminer ses propres priorités relatives au développement et pour les mettre en œuvre.

[Text]

President Nyerere was referring to practices within Tanzania. He could as easily have been referring to practices on the north-south axis.

Whether or not development decisions are, as I suggest, investment decisions, the decision-making process must be discharged, as it now all too seldom is, within the developing countries themselves. The contribution of the industrialized countries to this process should be confined to the advisory, and as little of that as practical. An absolutely essential element in the predecision process must be that of investment counselling, including preparatory study, investigation, research. Yet the research capacity of the developing countries continues in 1980 to be woefully weak. The United Nations Conference on Science and Technology for Development estimated that of all research undertaken in the world only some 3 per cent was located in the developing countries. The conference recommended that this figure would increase to 20 per cent by the turn of the century.

Of course, the enhancement of developing country research capacity remains the *raison d'être* of the International Development Research Centre.

In conclusion, may I offer to you as policy makers, my own arguments for prompt, effective policy movement. I start by repeating my belief that there is within this country a sense of fairness and a realization that all governments in all countries require revenue stability and predictability to permit effective planning and sound policies. That sense and that realization combine, I suggest, to support a Brandt proposal for some system of automatic resource allocation to permit the developing countries to plan their development other than in the guise of passengers riding the roller coasters of primary commodity markets and debate of foreign aid bills in industrialized country legislatures. There is a variety of levies that could be introduced to supplement or even replace conventional aid on the mining of seabed minerals, on arms sales, on international travel, even an international income tax based on a sliding scale related to national income.

• 0950

I continue by arguing that new structures and new processes must be designed by architects from both north and south and not imposed with whatever good intentions by we from the north acting on our own. To engage in this act of faith in constructive negotiation, there must be understanding on both sides: Understanding by us that in the south there is suspicion that in these negotiations the north seeks basically to retain its present overwhelming economic advantage; understanding, too, that the frustration and humiliation of 400 years of colonial heritage cannot be erased in two decades; understanding by the south that in the north there is fear that alternatives for market disruption and employment transfers are not yet designed; and understanding that we in the north are as

[Translation]

Le président Nyerere se référerait à ce qui se passe en Tanzanie. Il aurait pu également se référer à ce qui se fait sur l'axe nord-sud.

Que les décisions relatives au développement portent, comme je le pense, ou non sur les investissements, le processus de prise de décisions doit être élargi comme il l'est trop rarement dans les pays en voie de développement eux-mêmes. La contribution des pays industrialisés à ce processus doit être consultative seulement et aussi minime que pratique. La recommandation d'investissements, y compris les études préparatoires et la recherche, doit être un élément absolument essentiel dans le processus de prise de décisions. La capacité de recherche des pays en voie de développement continu d'être lamentablement faible en 1980. Selon la conférence des Nations unies sur la science et la technologie pour le développement, seulement trois p. cent de la recherche effectuée dans le monde se fait dans les pays en voie de développement. Cette conférence a recommandé que ce chiffre passe à 20 p. cent avant le début du siècle suivant.

Bien sûr, l'augmentation de la capacité de recherche des pays en voie de développement demeure la raison d'être du centre de recherches pour le développement international.

En conclusion, je voudrais vous présenter, à vous qui prenez des décisions, mes propres idées en vue d'adopter un système rapide et efficace. Je vous répète que je crois que les gens de notre pays sont honnêtes et qu'ils pensent que tous les gouvernements de tous les pays ont besoin de revenus stables et de prévisions financières afin d'établir une planification efficace et des politiques saines. Ces caractéristiques des Canadiens, je crois, soutiennent la proposition Brandt quant à établir certains systèmes de répartition automatique des ressources afin que les pays en voie de développement puissent planifier leur développement en ne se contentant pas d'être à la traîne sur les marchés des denrées essentielles; cette proposition recommande également que l'on accorde une plus grande attention lors des débats relatifs aux lois à l'aide étrangère dans les parlements des pays industrialisés. Il existe une variété de taxes qui pourraient être imposées pour compléter ou même remplacer l'aide conventionnelle apportée à l'exploitation minière des fonds marins, aux ventes d'armes, aux voyages internationaux; ce pourrait même être un impôt sur le revenu international basé sur une échelle mobile correspondant au revenu national.

Pour poursuivre, je prétends que de nouveaux procédés et structures doivent être mis de l'avant par les architectes, tant ceux du nord que ceux du sud, et que nous, les gens du nord habitués à agir unilatéralement, ne devons pas imposer des décisions. Pour entreprendre des pourparlers constructifs, de bonne foi, les deux parties doivent faire preuve de compréhension. Je m'explique: selon nous, les gens du sud craignent qu'au cours de ces négociations, les gens du nord n'essaient de conserver leurs avantages économiques considérables; de plus, les frustrations et l'humiliation engendrées par 400 années de colonialisme ne peuvent disparaître en l'espace de deux décennies; en outre, les gens du sud croient qu'au nord on craint que les solutions aux perturbations du marché et aux mutations ne

[Texte]

dedicated to the removal of domestic income disparities as we are concerned with international disparities.

The next step in this course of action I propose requires us to calculate a cost of not acting. By this, I mean the cost to the north if economic insecurity, political instability and environmental deterioration continue in the south and if Canada's vigorous export industries fail because our trade barriers deny to developing countries the opportunity to earn the foreign exchange required to buy Canadian goods, and the cost to the south if opportunity for agreement is lost because of inflexible bargaining positions or ideological rigidity. By cost, I mean something more precise than broad statements. I mean the calculation in dollars and cents terms of the cost to Canadians and other in the north if forest stands are halved by 1999 and temperatures in the northern hemisphere rise, and precipitation is reduced; the cost in lost agricultural output; the cost in inflated food prices; the cost in unemployment in the food processing and transportation industries; the cost in pollution-induced health hazards, et cetera. I mean the calculation as well of the cost to our economies if northern banks fail because of the inability of developing countries to service their debts, of the cost of unemployment in the export-dedicated industries if development country markets diminish, of the cost of ever-increasing security measures as political instability spreads.

Most of these costs can be calculated today just as it is possible to assess with some accuracy the cost to society of an unrehabilitated alcoholic, or a blizzard, or an epidemic of polio. We can verify for ourselves the cost either of prevention or of treatment for these and many other social, medical, environmental or economic woes and we can compare those figures with the cost of doing nothing. We know the loss to our own economies of a nonproductive adult, of the cost of maintaining a criminal in jail or a family on welfare, of failing to overcome the traffic congestion on a too-narrow bridge. We recognize the economic as well as social advantage of sanitary sewer systems and pure water supplies and medical care and compulsory education and adequate shelter. It is standard practice in the north to engage constantly in these costing exercises. Is it not time, I suggest, that similar calculations of the cost of doing nothing in north-south terms be presented to the taxpayers of Canada? I have no doubt of the message they would send to parliamentarians on receipt of that kind of cost benefit analysis.

And I have no doubt either of the immense sense of fulfillment and spiritual uplift which will accompany the knowledge

[Traduction]

soient pas encore trouvées et enfin nous, au nord, sommes aussi intéressés à faire disparaître tant les écarts de revenus au pays que les écarts de revenus entre les pays.

L'étape suivante de la démarche que je propose nous force, à calculer ce qu'il en coûte de ne pas agir. Je veux dire d'une part, les frais que les gens du nord subiront si l'insécurité économique, l'instabilité politique et la détérioration de l'environnement persistent dans le sud et si la saine industrie des exportations canadiennes s'affaiblit, parce que nos barrières tarifaires ne permettent pas aux pays en voie de développement d'acquiescer les devises étrangères nécessaires pour acheter des biens et produits canadiens et, d'autre part, ce qu'il en coûterait aux gens du sud si aucune entente n'est possible parce que chacun reste sur ses positions et adopte une idéologie rigide. Quand je parle de coûts, il s'agit de quelque chose de très précis: soit le calcul en termes de dollars et de cents de ce qu'il en coûtera aux Canadiens et aux autres gens du nord si les réserves forestières sont réduites de moitié en 1999, si les températures s'élèvent dans l'hémisphère nord et si les précipitations sont réduites; autrement dit, les coûts qu'entraînent les pertes agricoles, l'augmentation des prix de la nourriture, le chômage dans l'industrie de la préparation des aliments et celle du transport, les maladies causées par la pollution, etc. J'inclus également les coûts économiques si les banques du nord essuient des échecs à cause de l'impossibilité pour les pays en voie de développement de payer leurs dettes, les coûts causés par le chômage dans le domaine des exportations si les marchés des pays en voie de développement diminuent, les coûts des mesures sécuritaires sans cesse croissantes rendues nécessaires par l'instabilité politique que l'on connaît de plus en plus.

Il est maintenant possible de calculer la plupart de ces coûts, tout comme il est également possible de mesurer de façon assez précise les frais qu'un alcoolique non réhabilité, une tempête de neige ou une épidémie de polio imposent à la société. Nous pouvons vérifier ce qu'il en coûterait pour prévenir ou traiter ces problèmes et beaucoup d'autres difficultés dans les domaines social, médical, économique ou en matière d'environnement et nous pouvons comparer ces chiffres à ce qu'il nous faudra déboursier si nous ne faisons rien. Nous connaissons déjà les pertes que doit subir notre économie à cause d'un adulte improductif, d'un criminel en prison ou d'une famille qui doit compter sur l'assistance sociale pour vivre; il en va de même pour résoudre les problèmes de circulation lorsqu'il faut traverser un pont trop étroit. Nous sommes conscients des avantages économiques et sociaux des systèmes d'égoûts et des réserves d'eau potable, de l'assurance-maladie, de l'instruction obligatoire et d'un logement convenable. Pour les gens du nord, il est normal de fournir et de payer pour ces services. N'est-il pas temps de procéder à des calculs semblables pour savoir ce qu'il en coûte de ne rien faire dans le cadre des Relations Nord-Sud et d'en informer les contribuables du Canada? Je n'ai aucun doute quant au message que ces derniers enverraient aux membres du Parlement sur réception de ce genre d'analyse coûts-avantages.

Je n'ai aucun doute non plus au sujet du grand sentiment de réalisation et d'élévation spirituelle que les gens éprouveront

[Text]

that effective steps are underway to reduce the indefensible inequities now in place in the international community. Moral suasion, in my view, should not be the primary motivation in development activity. Moral satisfaction should certainly be one of the benefits, however, the knowledge that there has been some contribution to human well being, to the dignity of the individual and to the enhancement of his or her quality of life. This knowledge is the complement of the responsibility we all share, and it is a knowledge that will bring with it satisfaction, joy and freedom.

I offer you, Mr. Chairman, and members of the committee every good wish in the discharge of your important task.

Thank you.

The Chairman: Thank you very much for an excellent statement, Mr. Head. I take it you are free for some time to engage in discussion with us, answer questions, or put questions to us, whatever you wish.

Mr. Head: Indeed, Mr. Chairman.

• 0955

The Chairman: Mr. Dupras.

Mr. Dupras: Thank you, Mr. Chairman. I am delighted to be able to exchange a few views on this very important question with you, Mr. Head.

I have tried to set a priority in the notes I have made while listening to your excellent presentation. I would like to turn to page 10, the beginning of paragraph 5 where you say:

In concluding, may I offer to you as policy makers... I start by repeating my belief that there is within this country a sense of fairness...

I wonder if we are convincing in this statement of "a sense of fairness", if we consider what is taking place in Canada these days. It seems that some of us have difficulty in accepting to share our wealth with others. If we cannot do that with our neighbours and fellow Canadians, how can we convince the rest of the world that we are prepared to do that with foreigners, with Africans, with Asians. Do we not have an excellent occasion to demonstrate in fact that what we write and say is what we believe in, that we Canadians are ready to share whatever wealth God gave us, because it is not our own making that some are richer than others, that is in natural resources anyway? What can we do, and how can we convince our compatriots that in order to have credibility outside of our country we should begin to put this into application, this Canadian fairness, if there is such a quality in Canadians?

Mr. Head: It is a difficult proposition. I deeply believe, however, that there is a sense of fairness among individual Canadians, and I speak as an Albertan who, on occasion, chides my fellow Albertans for taking such pride in being wise enough to be born where God put the resources.

[Translation]

quand ils sauront que des mesures efficaces ont été prises pour réduire les inégalités injustifiables qui existent dans le monde. À mon avis, la persuasion morale ne doit pas être la principale motivation pour ce qui est du développement. La satisfaction morale devrait certainement constituer un avantage primordial: le fait de savoir qu'on a essayé d'améliorer le sort de l'humanité, d'assurer la dignité de la personne et d'accroître la qualité de la vie. Cette connaissance est le complément de la responsabilité que nous partageons tous et elle devrait nous apporter des sentiments de satisfaction, de joie et de liberté.

Je vous souhaite M. le président, ainsi qu'aux membres du Comité, la meilleure chance possible dans la réalisation de votre important travail.

Merci.

Le président: Je vous remercie beaucoup de cet excellent exposé M. Head. Libre à vous maintenant d'en discuter avec nous, de répondre aux questions ou de nous en poser, selon ce qu'il vous plaira.

M. Head: Certainement M. le président.

Le président: M. Dupras.

M. Dupras: Merci M. le président. Il me fait grandement plaisir d'échanger quelques idées sur cette très importante question avec vous M. Head.

J'ai essayé d'établir un ordre de priorité parmi les notes que j'ai prises pendant votre excellent exposé. J'aimerais que l'on retourne à la page 10, au début du paragraphe 5 où vous dites:

Pour conclure, j'aimerais vous offrir, à vous les gestionnaires... Je commence en répétant que je crois qu'il existe au sein de ce pays un sens de la justice...

Je me demande si l'on peut arriver à convaincre les gens quand on parle de «sens de la justice», surtout si l'on observe ce qui se passe au Canada ces jours-ci. Il semblerait plutôt que certains d'entre-nous éprouvent des difficultés à accepter de partager leurs richesses avec les autres. Si nous ne pouvons le faire avec nos voisins et concitoyens du Canada, comment pourrions-nous convaincre le reste du monde que nous sommes prêts à partager nos richesses avec les étrangers, soit les Africains, les Asiatiques. N'est-ce pas là pour nous une excellente occasion de prouver que ce que nous écrivons et disons reflète bien nos sentiments, que nous, Canadiens, sommes prêts à partager toute richesse que Dieu nous a donnée, car nous n'y sommes pour rien si certains pays sont plus riches que d'autres, sur le plan des ressources naturelles en tout cas? Que pouvons-nous faire et comment convaincre nos compatriotes que, pour bénéficier d'une certaine crédibilité à l'extérieur du pays, il faudrait commencer par mettre en application ce sens canadien de la justice pourvu bien-sûr qu'un tel sentiment existe vraiment chez les Canadiens.

M. Head: Voilà une proposition qui pose des problèmes. Je crois fermement toutefois qu'il existe un sens de la justice chez chaque Canadien et je le proclame à titre d'Albertain qui, à l'occasion, réprimande ses concitoyens d'Alberta d'être si fiers d'avoir eu la sagesse de naître là où Dieu a concentré les richesses.

[Texte]

There is a double aspect of fairness that I refer to here, however. It is not one simply in terms of resource transfers or resource sharing. There is the additional one, and this is not too distant from another of the concerns, of course, of western Canada, and that is that the system itself, the trading system, the monetary system, the economic structure is perhaps not equitable, and it is in this double sense that I use here the word "fairness". It is my suggestion that there is ample evidence to indicate that the international economic structure is not fair, that it is now working in favour of the north to the disadvantage of the south. And it was to that I referred earlier when I said that I am confident that Canadians would not wish either to be in a non contributing phase or, even more, not wish to actually detract from the opportunities available to people, or the opportunities for people in the south to develop themselves.

Mr. Dupras: Thank you. I read in the paper recently or in an article which said, citing from the testimony of David Hopper, that one of the methods we could use was to tie food aid to goals. That is, that we should perhaps match or try to match whatever efforts the developing world does in first increasing the production of food in the developing country, and I think in this we have failed. It is evident if you look at the production of food today; in spite of our efforts we have very little to show. I would put food production as a first priority and try to engage the developing countries of Asia and Africa to do more and to set their goals to match whatever efforts we make, along with reforestation. You mentioned it in your presentation. I think it is becoming a very, very serious problem that should be undertaken soon, otherwise, tomorrow may be too late. The IDRC has made studies regarding the cost and need and urgency of reforestation, could you give us some information as to how we should perhaps approach this very serious problem, along with your observations, as to how we can engage the developing countries to match our efforts to produce more food?

• 1000

Mr. Head: Indeed, sir. Mr. Chairman, in each of these areas IDRC is heavily involved in the support of research in developing countries, both in research which is aimed at afforestation and in research which will lead hopefully to increased food production in those countries.

With respect to the food production part of the question however, Mr. Dupras, I think perhaps Dr. Hopper used it in this sense of the linkage of our past policies to failed policies on the part of the developing countries themselves. Quite clearly, if there is to be a bridge of ships to India which can be reconstituted on any occasion of shortage, there is less incentive on the part of the Government of India to overcome domestically its own food shortages.

[Traduction]

Ce sens de la justice dont je parle ici comporte cependant deux aspects. Il ne s'agit pas simplement de transfert de ressources ou de partage des richesses. Il y a l'autre aspect qui se rapproche d'ailleurs d'une des préoccupations de l'Ouest du Canada bien entendu; c'est que le système lui-même, le système commercial, le système monétaire, la structure économique, n'est peut-être pas équitable, et c'est dans ces deux sens que j'emploie le mot justice. Je crois qu'on a toutes les preuves nécessaires pour démontrer que la structure économique internationale est injuste, qu'elle avantage actuellement les gens du Nord au détriment des gens du Sud. C'est ce que j'avais en tête précédemment lorsque j'ai dit que j'étais persuadé que les Canadiens ne souhaiteraient ni se trouver dans une phase de non-partage, et encore moins entraver les occasions ou des possibilités qu'ont les gens du Sud de mettre leurs ressources en valeur.

M. Dupras: Merci. J'ai lu récemment, dans un journal ou une revue un article où l'on disait, en citant le témoignage de David Hopper, qu'une des méthodes que nous pourrions utiliser serait de rattacher l'aide alimentaire aux objectifs. Autrement dit, nous devrions peut-être faire concorder les efforts fournis par le Tiers-Monde ou du moins essayer de le faire en vue tout d'abord d'accroître la production de nourriture dans les pays en voie de développement, car je crois que sur ce chapitre, nous avons échoué. Il est évident, lorsqu'on étudie la production alimentaire à l'heure actuelle, que malgré nos efforts, bien peu de progrès ont été accomplis. J'inscrirais la production alimentaire au tout premier rang sur la liste des priorités et j'essaierais d'inciter les pays du Tiers-Monde, comme ceux d'Asie et d'Afrique, à accroître leurs efforts et à établir leurs objectifs de manière qu'ils puissent concorder avec les nôtres dans le cadre du projet de reboisement. Vous en avez fait mention dans votre exposé. Je crois que ce problème prend de plus en plus d'importance et qu'il faut s'en occuper le plus vite possible, sinon demain il sera peut-être trop tard. Le CRDI a réalisé des études quant aux coûts, à la nécessité et à l'urgence du reboisement. Pourriez-vous nous donner quelques renseignements sur la façon dont nous devrions peut-être aborder ce très grave problème ainsi que vos remarques sur la manière de s'y prendre pour encourager les pays en voie de développement à travailler de pair avec nous pour accroître la production alimentaire?

M. Head: Certainement monsieur. Monsieur le président, dans chacun de ces secteurs, le CRDI participe activement à des projets de recherche dans les pays en voie de développement, tant au niveau du reboisement qu'au niveau de la production alimentaire ce qui, nous l'espérons, permettra d'accroître la production de nourriture dans ces pays.

Toutefois, en ce qui concerne la partie production alimentaire, M. Dupras, je crois que peut-être le Docteur Hopper l'a utilisée pour relier nos politiques antérieures à l'échec des politiques instaurées par les pays en voie de développement eux-mêmes. Il est bien clair que s'il faut organiser un convoi maritime vers l'Inde toutes les fois que ce pays fait face à une pénurie, cela ne l'encouragera guère à essayer de résoudre lui-même ses problèmes.

[Text]

Nevertheless, there is another aspect to it as well, I suggest, and it is that in the supply of food in past years by developed countries, particularly agricultural surplus countries such as Canada, to some developing countries, there has been a distinct policy at the same time not to assist those countries in developing their own food production. And Canada is one of those countries because it was seen here as future competition for Canada food products. And thus within this country, and within governments of this country, the debate has raged between those who represent the agricultural sector on the one hand and those who attempt to assist the developing countries to increase their own food supply on the other, that it is in Canada's interest to do the first, not the second, and yet we will say that we were acting in the interests of the second when we do the first. This is what I mean by honest policies.

If it is in our interest to sell and our primary policy is to sell Canadian food products abroad, let us say so and let us say that we have found a way of paying for that and we found a ready market which is in the developing countries. If it is in our interest to assist those developing countries to meet their own problems, to overcome their own starvation, then I beseech you, let us make that the primary policy and assure that the first serves it and not the reverse.

Second, when I referred earlier to the way in which decision-making in the developing countries has been skewed by industrialized country policies without any question of the continuing supply, I am not suggesting for a moment that there should not be continuing food transfers. The food deficit of the world is getting greater and greater and, notwithstanding all of the developing country activity themselves and the work of organizations such as IDRC, that deficit can only be met by massive food transfers in the future. So, I hope there is no suggestion that I am arguing against them.

However, in the emphasis that we have placed over the years in transferring those food items that we are capable of transferring, because we possess the surpluses, we have created a taste among the consuming publics in developing countries for non-indigenous food products. This in turn has brought pressure to bear upon the governments of those countries to concentrate some of their agricultural activity on the production of such as wheat instead of concentrating, as in the past, on sorghums and millets or perhaps cassava and other indigenous food crops that are part of the indigenous diet. So, in a direct sense there is this effect of industrialized country policy and in the indirect sense one of creating new tastes in the developing countries.

Finally, sir, in response to your question should we tie food aid to productivity increases in the developing countries, I must say that in principle I am against tied aid in every respect. I think there are equally effective ways of stimulating

[Translation]

Néanmoins, un autre aspect entre également en ligne de compte, je crois. En effet, alors que des réserves alimentaires ont été créées ces dernières années par les pays riches, surtout les pays qui disposent de surplus agricoles comme le Canada, en vue de venir en aide à certains pays en voie de développement, une politique préconisait simultanément de ne pas aider ces pays à faire progresser leur propre production alimentaire. Le Canada est l'un des pays touchés par cette politique parce qu'on entrevoyait ici une concurrence pour les produits alimentaires canadiens. Par conséquent, au sein du Canada et à l'intérieur des gouvernements du pays, il y a eu un débat orageux entre, d'une part, ceux qui représentent le secteur de l'agriculture et, d'autre part, ceux qui essaient d'aider les pays en voie de développement à accroître leurs propres réserves de nourriture, autrement dit dans le premier cas, il en va de l'intérêt du Canada et, cependant, nous dirons que nous agissons dans l'intérêt du deuxième groupe alors que nous mettons en pratique les théories du premier. Voilà ce que j'entends par politiques honnêtes.

S'il est dans notre intérêt de vendre et que notre politique de base consiste à vendre des produits alimentaires canadiens à l'étranger, disons-le clairement et avouons que nous avons trouvé une façon de payer en échange et un marché tout prêt qui se trouve dans les pays en voie de développement. Nous avons intérêt à aider ces pays à résoudre leurs propres problèmes, à vaincre leurs famines et, je vous en conjure, faisons-en notre politique de base et veillons à ce que le premier groupe s'y conforme et ne l'utilise pas pour servir ses intérêts.

Deuxièmement, lorsque j'ai fait mention précédemment de la façon dont le processus de prise de décisions dans les pays en voie de développement est biaisé par les politiques des pays industrialisés, sans remettre aucunement en question l'approvisionnement permanent, je ne voulais absolument pas dire qu'il ne devrait pas y avoir de transferts permanents de nourriture. Les déficits alimentaires au niveau mondial augmentent de plus en plus et, en dépit de toutes les activités entreprises par les pays industrialisés et le travail accompli par des organismes tels que le CRDI, ce déficit ne peut être comblé que par des transferts massifs de nourriture. J'espère donc qu'on ne me prêterait aucune intention qui irait à l'encontre de ceux-ci.

Toutefois, compte tenu de l'importance que nous avons accordée, au cours des années, au transfert de nourriture—laquelle nous sommes en mesure d'envoyer parce que nous disposons de surplus—nous avons développé un goût chez les consommateurs des pays en voie de développement pour les aliments étrangers. Ceci a amené les gouvernements de ces pays à concentrer certaines de leurs activités agricoles dans la production de céréales comme le blé au lieu du sorgho, du millet et peut-être du manioc et autres aliments indigènes qui font partie de l'alimentation de ces peuples. On peut donc dire que, de façon directe, les politiques des pays industrialisés ont cet effet et, de façon indirecte, on crée de nouveaux goûts dans ces pays.

En dernier lieu, monsieur, pour répondre à la question de savoir si nous devrions lier l'aide alimentaire aux augmentations de productivité dans les pays en voie de développement, je dois dire qu'en principe je m'oppose entièrement à toute aide

[Texte]

increased food production without putting that kind of a linkage on it.

• 1005

Mr. Dupras: I would tend to agree with you, Mr. Head, but I will give you one example where I think we should perhaps pressure the developing countries to take action on a given problem, and I cite the Ganges River project. We have heard of this huge project for years now and we all know the consequences it would have for both India and Bangladesh, but after two decades very little has been done so far. I wonder if the industrialized world should not press these two countries to come to an agreement to begin to correct the flow of the river to help avoid the disasters they have had over the last few years, and also it would bring a very important contribution to the irrigation of the soil of both Indian and Bangladesh. Would it be reasonable to press on these two countries to get action on this? That is one example, there are others, of course.

Mr. Head: Yes, of course, without question there are a great number of examples of development decisions that should be taken that would be of immense benefit to the developing countries themselves which they do not take for a variety of reasons, sometimes political as in this particular case. The best way in which those countries can be encouraged to take those decisions, however, is something that has to be examined in every instance, and the forum in which that kind of persuasion can be offered is equally important. The inability in the past, or perhaps it is better to say the ineffectiveness in the past, of the industrialized countries ganging up and bringing to bear decisions of this kind, which have not been taken, leads me to suggest that in other fora that are north-south fora, that this can be much better and more likely carried out.

The World Food Council can indicate its own views on what results might flow from such a vast irrigation project in a variety of north-south fora, but to employ the straight linkage basis, that either or, is not, in my view, a conscionable one, nor, equally important and perhaps more important, is it a practical one, it does not work.

Mr. Dupras: Thank you, Mr. Chairman.

The Chairman: Mr. Ogle.

Mr. Ogle: Thank you, Mr. Chairman, and thank you, Mr. Head, for coming today to give us this excellent paper. I admit right from the beginning that I am very sympathetic to the approach in the paper and the philosophy implicit in the paper. It reminds me of a sermon, though, where you lay out a good way to approach a problem and then at the end of the sermon you say, let us all go out and do this, but everybody goes back and does exactly the same as they did the day before. The problem, and you indicated it very clearly, are the political choices that we have to make, that somebody has to make, and we have to try to indicate what they should be.

[Traduction]

liée à autre chose. Je pense qu'il existe d'autres moyens aussi efficaces de stimuler la production alimentaire sans imposer ce genre d'obligation.

M. Dupras: J'incline à vous donner raison, monsieur Head, mais j'aimerais citer un cas où, à mon avis, nous devrions encourager les pays en voie de développement à prendre des mesures concernant un problème donné; je veux parler du projet du fleuve Gange. Nous avons entendu parler de ce vaste projet depuis un bon nombre d'années et nous en connaissons toutes les conséquences pour l'Inde et le Bangladesh; cependant, après deux décennies, ce projet n'a pas évolué de façon sensible. Je me demande si les pays industrialisés ne devraient pas faire pression sur ces deux pays pour qu'ils concluent une entente visant à régulariser le débit du fleuve afin de permettre à ces pays d'éviter les désastres qu'ils ont subis ces dernières années; en outre, ces travaux permettraient d'obtenir une meilleure irrigation des sols, tant en Inde qu'au Bangladesh. Serait-il raisonnable d'insister auprès de ces deux pays pour qu'ils donnent suite à ce projet? Ceci n'est qu'un exemple; il y en a d'autres bien entendu.

M. Head: De toute évidence, il y a un très grand nombre d'exemples de décisions qui devraient être prises en matière de développement; des décisions qui seraient extrêmement profitables aux pays en voie de développement ne sont pas prises par ces derniers pour un certain nombre de raisons, quelquefois politiques, comme dans le cas qui nous occupe. La meilleure façon d'encourager ces pays à prendre ces décisions doit faire l'objet d'une étude dans chacun des cas et la tribune utilisée pour encourager ce type de prise de décisions est aussi important. Dans le passé, l'incapacité—peut-être faudrait-il parler de l'inefficacité—des pays industrialisés à se regrouper et à faire appliquer effectivement des décisions de cette nature, auxquelles aucune suite n'a été donnée, m'amène à croire que ces décisions pourraient être entérinées et appliquées beaucoup mieux dans d'autres types de rencontres, c'est-à-dire des rencontres nord-sud.

Le Conseil mondial de l'alimentation peut présenter ses opinions concernant les résultats éventuels d'un projet d'irrigation aussi important lors d'un certain nombre de rencontres nord-sud; cependant, l'utilisation d'un lien direct n'est, à mes yeux, ni juste, ni, ce qui est aussi important sinon plus, très pratique; cette approche ne fonctionne pas.

M. Dupras: Merci monsieur le président.

Le président: Monsieur Ogle.

M. Ogle: Merci, monsieur le président et merci, M. Head, de nous avoir présenté cet excellent exposé. Je reconnais tout de suite que je suis d'accord avec l'approche présentée dans cet exposé et avec la philosophie qui la sous-tend. Cependant, cela me fait penser à un sermon dans lequel on nous indique une bonne façon d'aborder un problème et, une fois le sermon terminé, chacun désire employer cette façon de procéder mais recommence exactement comme la veille. Comme vous nous l'avez clairement indiqué, le problème réside dans les choix politiques qu'il nous faut faire, que quelqu'un doit faire, et il

[Text]

Some of the political choices that I think are necessary to bring about what you speak about in this paper are going to be extremely hard to make because it is going to go against such a strong lobby, let us call it, in Canadian society. I am just going to build that up a little bit more and ask if you might be willing to give us some suggestions about some concrete choices that we could propose. We received very strong pressure in this committee from groups in Canada that want tied aid—CIDA came through very strong with the indication that they did not want to even think about changing it, The Manufacturers' Association of Canada that represents a lot of powerful money, and the exporters last night, likewise a very strong group.

I have to admit, and I have spoken to the Chairman many times, we have never really heard the poor; we have never heard the other side of the equation, we have never talked to anybody that is poor, we never talked to a Third World country people. We are really missing a lot of evidence in here, but I think the evidence is still present within some of our experience.

Now, if you were the one who brought in a foreign aid bill, let us say, or whatever, would you put in that the three changing policies that would bring about something along the line of the philosophy that you proposed in your paper? You can make it short. We have to make these choices, and I would like to get some hard, simple direction.

Mr. Head: I am diffident, Mr. Chairman, for Father Ogle to suggest three things, but let me make a couple of observations. My bill would certainly leave off the last paragraph which, with all due respect, sir, was put in because people want to hear that last paragraph. I attempted throughout the paper to develop this on hard, nonsermon issues: the cost, the actual dollars-and-cents cost. I firmly believe that this is the single most important element in convincing Canadians because this committee, I am confident, has not heard any opposition to developmental assistance from the NGOs and those who believe in the good parts of assisting other human beings. The opposition, if any, and the kind of comment that you are now offering from CIDA and the others has come from the dollar-and-cents people.

In the Canada government as in the governments, I suggest, of most industrialized countries in the world, the departments of government fall into one of two categories in their attitude towards developmental assistance. There are the hard-nosed dollars-and-cents practical people and there are the idealistic ones. In the broadest measure, and this changes from time to time, the hard-nosed ones are always the commerce and finance or treasury and trade people and the idealistic ones are always the state department or external affairs department or the foreign office.

The Chairman: That does not happen in Parliament . . .

[Translation]

nous appartient d'essayer d'indiquer quels devraient être ces choix.

Certains des choix politiques nécessaires pour réaliser ce dont vous parliez dans cet exposé seront extrêmement difficiles à faire parce qu'ils contredisent ceux d'un groupe de pression très puissant, si l'on peut dire, dans la société canadienne. Permettez-moi de développer encore un peu cette question et de vous demander de présenter quelques suggestions concernant les choix réels que nous pourrions mettre de l'avant. Ce comité a subi de très fortes pressions de la part de certains groupes du Canada qui désirent accorder une aide conditionnelle. L'ACDI s'est très fortement opposée à toute modification; il en va de même pour l'Association des fabricants du Canada, qui représente un groupe très riche et très puissant, et pour les exportateurs, l'année dernière, qui constituent aussi un groupe très puissant.

Il me faut reconnaître, et j'en ai parlé au président à maintes reprises, que nous n'avons jamais vraiment écouté les pauvres; nous n'avons jamais écouté ce qu'ils avaient à dire ni parlé à l'un d'entre eux; nous n'avons jamais communiqué avec une nation du Tiers-Monde. En réalité, il nous manque un grand nombre de données, mais j'estime que ces données peuvent quand même être tirées de notre expérience.

Si vous aviez à présenter un projet de loi d'aide extérieure ou un projet de cette nature, y intégreriez-vous les trois politiques fluctuantes de manière à obtenir un document soit peu conforme à la philosophie exprimée dans votre exposé? Vous pouvez l'abrèger. Nous devons faire ces choix, et j'aimerais qu'on m'indique une façon de procéder simple et directe.

M. Head: Monsieur le président, j'hésite à laisser le Père Ogle suggérer trois choses, mais j'aimerais présenter quelques observations. Mon projet de loi ne contiendrait certainement pas le dernier paragraphe qui, sans vouloir vous offenser, n'y a été intégré que parce que la population voulait qu'il le soit. Tout au long de mon exposé, j'ai voulu insister sur les questions matérielles, et non théoriques: le coût, le coût réel en dollars et en cents. Je crois fermement qu'il s'agit là de l'élément le plus important qui permette de convaincre les Canadiens puisque ce comité, j'en suis persuadé, n'a connu aucune opposition à l'aide à l'étranger de la part des ONG et de ceux qui croient aux bienfaits de l'aide aux autres humains. L'opposition, s'il y en a, de même que le type de remarques dont vous nous avez fait part et qui proviennent de l'ACDI et d'autres organismes ont été faites par des gens éminemment pratiques.

Qu'il s'agisse du gouvernement canadien ou des gouvernements de la plupart des nations industrialisées du monde, l'attitude des ministères à l'égard de l'aide au développement peut être classée en une ou deux catégories. Il y a d'abord les gens pratiques et clairvoyants et les idéalistes. En général, bien que cela puisse quelque fois changer, les gens clairvoyants sont toujours des représentants des ministères de l'Industrie, du Commerce, des Finances ou du Trésor et les idéalistes, des représentants des Affaires étrangères.

Le président: Ce n'est pas le cas au Parlement.

[Texte]

Mr. Head: In an attempt to meet the arguments that these dollars-and-cents people bring forward, I make some of my points which I think are sound and have to be made.

May I suggest, in the mechanism which would certainly be part of a needed structure, that the tied bilateral program is not the only way in which bilateral assistance can be offered. I have stressed here my interpretation of development as an investment process. Investment counselling is an important criteria in that. I would suggest that the committee might wish to look at the Japanese technique. By far the greatest volume of Japanese development assistance flows not through an international co-operation agency, which it has, but through an overseas economic co-operation fund which requires relatively few people and which regards developmental assistance on a banking basis, that investment or development requirements of the developing countries are regarded as investment decisions where prefeasibility studies will be needed and arrangements can be made and tenders are let once the decision is taken, the funds will assist in those respects. But the bulk of the decision-making process takes place within the developing country itself and the donor nation counts on the quality, the effectiveness and the competitiveness of its own industry to win whatever contracts are to be let.

In response to a good deal of the argument that comes forward from within Canada about the necessity of tied aid, in order to assist this or that manufacturer, I should like to see some study of how many of those manufacturers, industrialists and consultants have been able on their own to gain in competitive terms future contracts in the developing countries. If not, then something is wrong. Either they are not competitive or the CIDA process is not sufficiently discriminating in its choice of people. But certainly this would be one element that I would suggest could be seriously considered for inclusion in an aid, and I do not like the word "aid", development package.

• 1015

Second, however, and this is part of the educational aspect of the issue, there must be studies done and evidence brought forward of the benefit to Canada of the economies of the developing countries. At the present time, there is a benefit but it is not broadly enough appreciated. It is a present benefit and there is an immense future benefit. It is this that we should be keeping in mind. It is this that the Canadian industries should be aspiring after and if, in our efforts to continue to keep in business the noncompetitive, weak segments of Canadian industry, my deep worry is that in the future we will find that those now aggressive, dynamic, export-oriented industries will themselves fail because of lack of future markets and the lack of foreign exchange for their supply.

[Traduction]

M. Head: Pour tenter de répondre aux arguments avancés par ces personnes pratiques, j'aimerais présenter certaines données qui, à mon avis, sont valables et doivent être exposées.

Permettez-moi de suggérer que, dans le cadre du mécanisme qui ferait certainement partie d'un système nécessaire, le programme bilatéral conditionnel ne constitue pas la seule façon d'offrir une aide bilatérale. J'ai déjà souligné ici que je considère le développement comme un processus d'investissement dans lequel les conseils constituent un critère important. J'aimerais suggérer au comité d'examiner la façon de procéder du Japon. La plus grande partie de l'aide au développement du Japon n'est pas offerte par l'entremise d'un organisme international de coopération, dont ce pays dispose, mais par l'entremise d'un fonds de coopération économique avec l'étranger qui ne nécessite qu'un personnel relativement restreint et qui considère l'aide au développement comme une opération bancaire, où les besoins en matière de développement sont considérés comme des décisions de placement, où des études de pré-faisabilité doivent être effectuées, où des ententes doivent être conclues et où les travaux seront mis en adjudication une fois la décision prise; les sommes offertes seront utiles à ces égards. Cependant, la majorité des décisions sont prises à l'intérieur du pays en voie de développement, et le pays donateur compte sur la qualité, l'efficacité et le caractère concurrentiel de sa propre industrie pour obtenir tous les contrats offerts.

Pour répondre à un grand nombre d'objections émises au Canada relativement à la nécessité d'une aide conditionnelle visant à aider un fabricant ou un autre, j'aimerais qu'une étude nous permette de connaître le nombre de fabricants, d'industriels et d'experts-conseils qui ont été en mesure d'obtenir des contrats futurs sur une base concurrentielle dans les pays en voie de développement. Si tel n'est pas le cas, c'est que quelque chose ne va pas. Ou bien ces entreprises ne sont pas concurrentielles, ou l'ACDI ne fait pas preuve d'un jugement suffisamment éclairé dans le choix du personnel. Il s'agirait certainement là d'un élément dont il faudrait sérieusement considérer l'inclusion dans un régime d'aide, je préférerais d'ailleurs le terme développement.

En second lieu, cependant, pour ce qui a trait à l'aspect éducatif de cette question, des études doivent être réalisées et des preuves doivent être fournies concernant les avantages que représentent les économies des pays en voie de développement pour le Canada. À l'heure actuelle, il existe un avantage, mais ce dernier n'est pas apprécié à sa juste mesure. Il s'agit d'un avantage actuel, mais il existe un avantage futur incommensurable et c'est ce que nous devrions garder à l'esprit. C'est cet objectif que les industries canadiennes devraient viser; si nous poursuivons nos efforts de soutien des éléments faibles et non concurrentiels de l'industrie canadienne, je crains fort que les industries actuellement entreprenantes, dynamiques et tournées vers l'exportation fassent elles-mêmes faillite en raison d'un manque de débouchés et du manque de devises étrangères pour leur approvisionnement.

[Text]

I am being very broad in my response giving you a three-point structure that you asked for, I apologize.

Mr. Ogle: I understand that. Policy will finally come down to a clear sentence, that is what I would like to see happen, anyway.

You speak here about automatic resource allocations, I would say that is kind of a revolutionary thought to many of the people in Canada right now. Would you expand a little bit more about a practical way that it could be done in a Canadian policy?

Mr. Head: There is, of course, already a provision at the Law of the Sea Conference for a certain degree of automaticity of transfer of revenue from those resources mined from the deep seabed for the benefit of developing countries. That is the first introduction into the international community of an automatic revenue source for developing countries. The principle is established and in a Canadian context, Canada could indicate to Canadians how much it supports this and how equitable it is not only in the sense of the receivers but equitable in the sense of those who contribute to it because there is not an unfair burden being carried.

But in some of those other areas that I mentioned as well, offering an automatic revenue check-off, as has often been suggested, on international air tickets—for example, an additional fee of \$1 U.S. on every international ticket—to be dedicated to development. It would have to be on a multilateral kind of agreement and, therefore, the disposition of the funds would have to be done multilaterally. They could be dedicated to IDA or to any other worthy dispensing agency in a multilateral sense.

But my argument primarily is to say to Canadians that they are not able themselves to plan their household budget for the following month without some sense of assuredness of a set figure, that when this does not come to developing countries we should not be disappointed that they are not able better to handle their own budgetary problems. This together with the issue of terms of trade which underlies so much of this, and which adds to the sense and the reality of inequality in the international system, is what gives the developing countries so much difficulty.

You are familiar with all of the figures, the number of tons of sisal or of sugar, or whatever, that had to be marketed ten years ago to buy a tractor is now three, four, five, six times that to buy a tractor today. The industrialized countries through the mechanisms that we put in place towards the end of the Second World War, which served us very well for the last 35 years, are now quite obviously inequitable to those that did not have a hand in putting them in place. If the system continues to work against the interests of the developing countries, then all of the resource transfers that come through

[Translation]

Je vous ai donné une réponse très générale alors que vous demandiez une structure en trois points, et je vous prie de m'en excuser.

M. Ogle: Je comprends. La politique pourra en fin de compte être résumée en une phrase claire; de toute façon, c'est ce que j'aimerais voir se produire.

Vous avez parlé d'attributions automatiques des ressources; il me semble qu'il s'agit là d'une idée révolutionnaire pour une grande partie de la population du Canada actuellement. Pourriez-vous vous étendre davantage sur la mise en application pratique de cette idée dans le cadre d'une politique canadienne?

M. Head: Bien entendu, il existe déjà une disposition de la conférence sur le droit de la mer qui prévoit un certain niveau d'automatisme de transfert des revenus tirés des ressources minières extraites des fonds marins au profit des pays en voie de développement. C'est la première fois qu'une source de revenu automatique destinée aux pays en voie de développement est introduite dans la communauté internationale. Le principe est établi et, dans notre contexte, le Canada devrait faire connaître à sa population l'appui qu'il accorde à ce principe ainsi que le caractère équitable de ce dernier, non seulement à l'égard des bénéficiaires, mais aussi à l'égard de ceux qui contribuent, puisqu'il n'entraîne aucune charge déraisonnable.

Voyons maintenant certains autres domaines dont j'ai également fait état et qui permettraient de prélever automatiquement un revenu, soit les billets d'avion destinés aux vols internationaux, comme la suggestion en a souvent été faite. Par exemple, une taxe additionnelle de \$1 U.S. sur chaque billet de vol international pourrait être affectée au développement. Il devrait s'agir d'un type d'entente multilatérale et, par conséquent, l'affectation des fonds devrait également être faite de façon multilatérale. Ces fonds pourraient être remis à l'IDA ou à tout autre organisme de distribution reconnu, dans un sens multilatéral.

J'aimerais surtout faire comprendre aux Canadiens qu'eux-mêmes ne sont pas en mesure de planifier le budget de leur ménage s'ils ne disposent d'abord d'un chiffre déterminé; lorsque les pays en voie de développement ne disposent pas de chiffres semblables, on ne doit pas être surpris qu'ils ne puissent mieux faire face à leurs propres difficultés budgétaires. Cette incertitude de même que la question du taux de l'échange international qui en est la base et qui accroît l'impression et la réalité de l'inégalité dans le système international sont les deux facteurs qui présentent le plus de difficultés aux pays en voie de développement.

Vous connaissez bien l'ensemble des chiffres, le nombre de tonnes de sisal ou de sucre ou de toute autre matière nécessaire à l'achat d'un tracteur il y a dix ans; le coût de ce tracteur aujourd'hui est trois, quatre, cinq ou six fois plus élevé. Les mécanismes mis en place par les pays industrialisés vers la fin de la Deuxième Guerre mondiale nous ont été fort utiles au cours des 35 dernières années; de toute évidence, ces mécanismes se révèlent aujourd'hui inéquitables pour ceux qui n'ont pas pris part à leur élaboration. Si le système continue à fonctionner au détriment des intérêts des pays en voie de

[Texte]

bilateral programs are of no value. We are working on an arithmetic scale in what we do against a geometric scale in what the system is doing to the developing countries, and I think this must be brought home very heavily.

And if I may just bootleg one point at this stage, as well, by saying that I am fully conscious of the difficulty at a time when the economies of the north are not functioning that well to give greater emphasis to resource transfers. I do suggest, therefore, that emphasis can be diverted, perhaps, into some of these other areas where structural change has to be made and where there is no immediate expenditure of public funds.

Mr. Ogle: Just one last little thing. Are you a real Albertan, because every Albertan I know is either born in Saskatchewan or Texas?

Mr. Head: I was born in Calgary.

Mr. Ogle: Thank you very much.

The Chairman: Mr. Frith.

Mr. Frith: Thank you, Mr. Chairman.

Mr. Head, I will just make an opening remark similar to the one Father Ogle stated, that there is a mood or a philosophy through this whole paper of yours of fairness. You pointed out well in the paper that the fairness is not only in terms of the international order, it is also fairness in terms of domestic policy. And the primary point that you make, and the onus is on this committee, is to convince Canadians what foreign aid is all about, what this sort of linkage is between north and south in this dialogue.

It seems to me that the one area that we have missed as a committee, and I want your comments on this, is that if we are going to be fair to Canadians and say to them that there are going to have to be some adjustments in terms of industries within our domestic borders that have to adjust to this new economic order internationally, then it seems to me that where we as a government have failed is that we have not placed before the Canadian public a detailed adjustment policy. So, it seems to me, and I think one of the recommendations our committee should make, that paramount to this task of convincing Canadians what the north-south dialogue is all about is to establish an adjustment policy. Last Friday morning, Mr. Chairman, we had before us the syndicate that represents the textile workers who said. That is fine, if we are going to have this phased out, as long as you can tell me where the jobs are going to be for the ones that are affected by it, then perhaps I can go and sell my membership on it. Unfortunately, the problem that I think we have as a Canadian government is that we have no government policy on adjustment policy. I would like your comments on where do we begin, because it seems to me that we first have to have an adjustment policy in place before we can start selling Canadians about a change in the economic order?

Mr. Head: No question, Mr. Chairman, Mr. Frith's point is very well taken. We could start with the Economic Council of

[Traduction]

développement, alors tous les transferts de ressources qui résultent des programmes bilatéraux sont sans valeur. Nous travaillons selon une échelle arithmétique, alors que le système utilise une échelle géométrique à l'égard des pays en voie de développement. Je pense qu'il faut insister fortement là-dessus.

Permettez-moi, à ce stade, de préciser en outre que je suis pleinement conscient de la difficulté de mettre l'accent sur les transferts de ressources à un moment où les économies de l'Amérique du Nord sont mal en point. Je propose donc que l'accent soit mis peut-être sur d'autres secteurs nécessitant des modifications structurales et ne comportant aucune dépense immédiate de fonds publics.

M. Ogle: Une dernière petite question. Êtes-vous un véritable Albertain, car tous les Albertains que je connais sont nés en Saskatchewan ou au Texas?

M. Head: Je suis né à Calgary.

M. Ogle: Merci beaucoup.

Le président: M. Frith.

M. Frith: Merci beaucoup, monsieur le président.

M. Head, je désire commencer par une remarque analogue à celle du père Ogle, à savoir qu'un souci ou une philosophie d'équité imprègne votre document tout entier. Vous avez très bien fait remarquer, dans ce document, que ce souci de justice se situe non seulement au niveau international, mais aussi sur le plan de la politique intérieure. Et vous avez surtout fait ressortir la nécessité d'expliquer aux Canadiens ce qu'est l'aide à l'étranger et ce que représente ce genre de lien dans le dialogue Nord-Sud. C'est à notre comité qu'incombe cette responsabilité.

Il me semble, qu'à titre de membres de ce comité, nous avons failli sur un point, et j'aimerais connaître votre avis à ce sujet. En effet, ne pensez-vous pas que si nous voulons être justes envers les Canadiens et si nous leur disons qu'il faudra qu'il y ait une certaine réorganisation industrielle à l'intérieur de nos frontières en fonction de ce nouvel ordre économique international, nous devrions, à titre de gouvernement, présenter au public canadien une politique détaillée de réorganisation? Il me semble, et je pense que c'est là une des recommandations que notre comité devrait présenter, qu'il faudrait élaborer une politique de réorganisation avant d'essayer d'expliquer aux Canadiens ce qu'est le dialogue Nord-Sud. Vendredi matin, monsieur le président, nous avons entendu le délégué du syndicat représentant les ouvriers du textile qui nous a dit: D'accord, si ce secteur doit disparaître, pourvu que vous me disiez où seront les emplois destinés à ceux qui sont touchés par ce changement, alors il se peut que je sois prêt à convaincre les membres de mon syndicat. Malheureusement, le problème auquel nous devons faire face, en tant que gouvernement du Canada, est le suivant: nous n'avons aucune politique gouvernementale au sujet d'un plan de réorganisation. J'aimerais que vous me disiez par où il faut commencer, car il me semble qu'il faut d'abord mettre en œuvre un plan de réorganisation avant de proposer aux Canadiens un nouvel ordre économique.

M. Head: Je n'ai aucune question, monsieur le président, car M. Frith a très bien expliqué son point de vue. Nous pourrions

[Text]

Canada's report a couple of years ago which started to lay the groundwork for that kind of adjustment. Indeed, one of my concerns, constantly, about this whole development issue is that unless one stands on rooftops and screams fire, and I think one is justified in doing so in reading the statistics of the perils that are coming upon us—just the mere title of the Brandt commission report—there is very little media attention to what is taking place.

Mr. Ramphal, the distinguished Commonwealth Secretary General, spoke in Ottawa last week in an eloquent and, I think, forceful fashion. He was given a couple of column inches on page 83 of one of the local newspapers. There must be some means of conveying to Canadians, who I have no doubt will respond positively and understandingly, not just the moral good that will flow from this, but the absolute economic interest of Canada to take these steps.

This leads to the note of disappointment, which I am about to express to you, that when the Economic Council report was published, the press gave it immense coverage; it was well covered, it was front-page coverage and it lasted for a couple of days, which is all that one can expect. There was, to my disappointment, no governmental response to that. There was here, I felt, a climate of opinion being created in Canada that not only must this be done, but here is a means by which it can be done; it was costed, a time frame was established by the Economic Council. Certainly a good number of the suggestions were debatable: whether they had made the right choices, whether their statistical data was correct. But I felt at that time the country was ready to engage in that kind of a dialogue, but the government of the day—this was two years ago—did not do anything about it, and that was a great disappointment to me.

• 1025

I believe that we will find that there are studies available to us in Canada that can start the process. The Economic Council study was one of the first in the world, and the Brandt Commission engaged in other studies. I understand that some members of the Brandt Commission on their own have engaged in similar activities in their own countries to take those steps which should be taken, and which can be taken, to phase out those industries which are now causing governments to introduce protectionist policies to the disadvantage of the developing countries.

Mr. Frith: My second question, Mr. Chairman, is one in which I think the Third World, and to a very large extent Canada, has a large interest in, and one that we have not spent that much time on, and that is the primary commodity market stabilization. You could probably define Canada as a developing nation when you take a look at the resource sector and our dependence on it for much of our export earnings. One of the things I have learned in the last three to four months with respect to the developing world is that often the common thread that goes through them in a certain part of the spec-

[Translation]

parler d'abord du rapport présenté par le Conseil économique du Canada il y a quelques années: ce rapport jetait les bases des travaux de réorganisation. Je vous avoue que l'une de mes préoccupations constantes à l'égard de toute cette question de développement, c'est qu'à moins d'appeler au secours—et je pense que l'on serait en droit de le faire après avoir lu les statistiques décrivant les malheurs qui s'abattent sur nous, sans oublier le titre même du rapport de la Commission Brandt—les médias font peu état de ce qui se passe.

M. Ramphal, le distingué secrétaire général du Commonwealth, a parlé la semaine dernière, à Ottawa, de manière éloquente et je dirais même convaincante. Il a obtenu quelques poudres d'une colonne à la page 83 d'un quotidien local. Il doit y avoir un moyen de faire comprendre aux Canadiens—qui, j'en suis certain, réagiront de façon positive et avec compréhension—non seulement les avantages moraux qui en résulteront, mais le fait que le Canada se doit de prendre ces mesures dans son propre intérêt économique.

Ceci m'amène à vous faire part de la déception que j'ai éprouvée au moment de la publication du rapport du Conseil économique. La presse a traité l'événement abondamment et bien, lui accordant la première page, et ce, pendant quelques jours. On ne pouvait demander mieux. Or, à ma déception, il n'y eut aucune réaction de la part du gouvernement. Il s'était créé, je pense, chez les Canadiens, un courant d'opinions selon lequel non seulement ceci devait être fait, mais pouvait être fait: les coûts avaient été évalués, et le Conseil économique avait établi un échéancier. Il était évident qu'un bon nombre des propositions étaient discutables: les options choisies étaient-elles les bonnes; les données statistiques étaient-elles exactes. Néanmoins, j'étais convaincu, à ce moment, que le pays était prêt à amorcer ce genre de dialogue. Malheureusement, le gouvernement de l'époque—ceci se passait il y a deux ans—n'a réagi d'aucune façon, ce qui m'a grandement déçu.

Je crois que nous découvrirons qu'il existe, au Canada, des études qui peuvent nous permettre de déclencher le processus. L'étude du Conseil économique était l'une des premières études menées dans le monde; la commission Brandt a procédé à d'autres études. Je sais que certains membres de la commission Brandt ont personnellement effectué des études analogues dans leurs pays respectifs en vue de prendre les mesures nécessaires pour éliminer progressivement les industries qui forcent les gouvernements à adopter des politiques protectionnistes qui vont à l'encontre des intérêts des pays en voie de développement.

M. Frith: Ma deuxième question, M. le président, intéresse énormément, je pense, le tiers monde et, dans une très large mesure, le Canada. C'est aussi une question à laquelle nous n'avons pas consacré beaucoup de temps, à savoir la question de la stabilisation du marché des produits primaires. On pourrait probablement considérer que le Canada est un pays en voie de développement si on analyse le secteur des ressources et notre dépendance à l'égard de ce secteur des ressources et notre dépendance à l'égard de ce secteur pour la majeure partie de nos revenus d'exportation. En ce qui concerne les

[Texte]

trum of the Third World is that the countries largely depend on one particular commodity, for instance, aluminum in Jamaica, or it could be copper ultimately in Panama as a resource field. How does one begin, and I would like your views on this, getting stabilization in that primary commodity area because it would affect in a beneficial way Canada? We have often gone through this roller coaster in terms of our primary resources and there are several ways that we have seen attempted in the past decade by which countries attempt to form cartels to either market uranium as an example, and oil is a good example of a commodity that has been done in that manner. There are very few other positive examples by which you have stabilization in primary commodity areas. Can you maybe elaborate on how you feel you can get this stabilization built in on an international scale?

Mr. Head: Yes, sir. Mr. Chairman, these are very technical issues, of course, and a good deal of study has been devoted to them. There are two, I think, primary and distinct routes that can be taken in this direction, however. One was examined and continues to be examined under the aegis of what has been called the common fund, familiar I am sure to many of you, in which there would be an attempt at stabilizing the price of an agreed upon number of primary commodities. To be negotiated first, and I think success continues to stay with us on this, were the commodities to be included in that list. The fund would then act, in large fashion as a stabilizing influence. And one of the models for the fund was a fund operated by the International Tin Council, one of the very few that has operated over the years fairly successfully in this respect. Tin is a semi-precious metal and it is quite distinct from sugar cane in this respect. Basically, the International Tin Council and the fund which it employs negotiates both with consumers and producers for two cut-off price. When the world price goes through the floor then the fund starts to buy in order to ensure that it does not sink too low, and when prices start going too high then the fund starts to sell tin to bring it down—it has this stabilizing influence. It has worked quite well over a good number of years. It has worked obviously to the advantage of the producing nations, and it has not worked to the disadvantage of the consuming nations because the range that was set was acceptable in economic terms.

• 1030

The common fund attempted to do this with, if my memory serves me correct, 17 separate commodities all at once and with a horrendous economic problem of deciding what the range of prices should be, what the trigger prices should be, and the like. But this is one avenue of dealing with the problem.

A second avenue has been employed. It is distinct. It aims not so much at the pricing mechanism itself but at the export earnings of a developing country on the grounds that com-

[Traduction]

pays en voie de développement, une des choses que j'ai apprises au cours des trois ou quatre derniers mois, c'est que les pays d'une certaine partie du tiers monde présentent une caractéristique souvent commune, soit leur dépendance considérable à l'égard d'un produit donné: l'aluminium, par exemple, pour la Jamaïque, ou ce pourrait être essentiellement le cuivre, au Panama. Comment devons-nous procéder—et j'aimerais votre opinion à ce sujet—pour obtenir la stabilisation dans ce secteur de produits de base puisque celle-ci serait avantageuse pour le Canada. Nous avons souvent débattu cette question des fluctuations relativement à nos ressources primaires, et nous avons vu, au cours de la dernière décennie, les diverses méthodes par lesquelles les pays ont essayé de former des cartels pour commercialiser l'uranium, par exemple. L'huile offre un excellent exemple de produit ayant fait l'objet de telles mesures. Il existe très peu d'autres exemples positifs de stabilisation dans le secteur des biens primaires. Pouvez-vous m'expliquer comment vous pensez qu'il serait possible de réaliser une telle stabilisation à l'échelle internationale?

M. Head: Oui, Monsieur. Je reconnais, M. le président, qu'il s'agit de questions évidemment très techniques qui ont fait l'objet d'un grand nombre d'études. Il y a, à mon avis, deux façons fondamentales et distinctes d'aborder cette question. La première approche a été étudiée et continue de l'être sous le contrôle de ce qui a été appelé le fonds commun, que grand nombre d'entre vous connaissent sûrement très bien. Selon cette approche, on essaie de stabiliser le prix d'un nombre convenu de produits primaires. Il faut avant tout que la liste des produits qui seront inclus soit discutée, ce qui a été fait avec succès jusqu'ici. Puis le Fonds exerce, de manière générale, une action stabilisatrice. Au nombre des fonds qui ont servi de modèles à ce fonds, mentionnons le fonds exploité par le Conseil international de l'étain, un des très rares fonds qui ait fonctionné avec succès dans le passé. L'étain est un métal semi-précieux qui, sous ce rapport, se distingue considérablement de la canne à sucre. Fondamentalement, le conseil international de l'étain et les administrateurs du Fonds négocient deux prix limites, tant avec les consommateurs qu'avec les producteurs. Lorsque le prix mondial tombe en-dessous du prix minimum, le fonds commence à acheter l'étain afin d'empêcher le prix de baisser davantage; lorsque les prix commencent à monter trop haut, le fonds commence à vendre de l'étain afin de faire baisser les prix. Il joue ainsi un rôle stabilisateur. Les choses se passent très bien depuis bon nombre d'années. Cette stabilisation a évidemment été avantageuse pour les produits producteurs, et ce, sans désavantager les pays consommateurs puisque l'échelle fixée était économiquement acceptable.

La caisse commune a tenté cette expérience avec, si ma mémoire est bonne, 17 produits différents à la fois, faisant face ainsi à l'énorme difficulté économique de décider ce qui seraient les tranches de prix, les prix d'intervention, et ainsi de suite. Mais c'est là une des façons d'aborder le problème.

Une autre approche distincte a aussi été employée. Elle ne vise pas tellement le mécanisme de fixation des prix lui-même, mais les revenus d'exportation des pays en voie de développe-

[Text]

modities are sold on the world markets earning foreign exchange for those producing countries. The best example of this kind of arrangement is that entered into between the European Economic Community at the time that the community expanded from six to nine and at a time, therefore, when Britain argued that many of its ex-colonies would now find themselves disadvantaged by changing economic and trading terms. Thus with what are called the ACP countries—these are the African, Caribbean and Pacific countries that had built into their economic structures certain relationships with Britain—an arrangement was negotiated with the European community. It is called the *Lomé Agreement* which basically provides for the stabilization of export earnings. There is an arrangement that if prices go up or down or quantities vary beyond an accepted range, then the community will provide the lost export earnings that result from these market fluctuations. This agreement has not only worked well for the European community, it has been expanded to include other countries. There is now a Lomé II Agreement.

And certainly among the European commission, sometimes my suggestion here is, Mr. Chairman, that the politicians are ahead of the bureaucrats in all of these developmental assistance programs. In Europe, I think it fair to say, the European commission is ahead of the member governments in some respects. The commission states quite blatantly that the future of Europe's manufacturing industries depends upon the economic vitality and buoyancy of the developing countries and they have to be protected, therefore, in the means by which they can earn the foreign exchange in order to buy European goods.

It is this two-way street that I keep attempting to emphasize, that we cannot sell abroad to those market economies unless they have the hard currency to buy what we have to sell. We cannot arrange for this recycling of funds constantly through increasing grants and concessional loans. The banks cannot keep up with it. In very simple terms, it is exactly the same as your teenage son who keeps saying, just give me another \$5, it will take me through; another \$5, it will take me through. When he grows up and gets married, that \$5 changes into \$500 there are new responsibilities. Sooner or later, he has to get a job in order to get the whole thing functioning well, otherwise, there is no recycling of the funds. And in a much more complicated fashion, this is the north-south issue.

Mr. Frith: Just one last question, Mr. Chairman. It is somewhat related, Mr. Head, to the question on the primary commodity market. I am not talking now within the spectrum of the developing world, not the poorest of the poor but the middle spectrum where you do find that by definition, or at least by analysis, you define them as having perhaps a very weak manufacturing sector; they are largely a primary commodity exporter.

And from the Group of 77 we have had some complaints that the international monetary system has not adjusted quick-

[Translation]

ment, étant donné que les produits sont vendus sur les marchés mondiaux et rapportent des devises étrangères à ces pays producteurs. Le meilleur exemple d'entente de ce genre nous est fourni par l'entente qui est intervenue entre les membres de la Communauté économique européenne au moment où celle-ci est passée de 6 à 9 membres et, par le fait même, à une époque où la Grande-Bretagne soutenait qu'un grand nombre de ses anciennes colonies se trouveraient maintenant désavantagées par les conditions nouvelles régissant l'économie et le commerce. Ainsi, une entente était négociée entre la CEE et les pays ACP (pays de l'Afrique, des Caraïbes et du Pacifique) qui avaient établi des liens économiques avec la Grande-Bretagne. Cette entente, appelée convention de Lomé, assure la stabilisation des revenus d'exportation. Il existe un arrangement en vertu duquel si les prix montent ou descendent, ou si les quantités varient au-delà de limites acceptées, la CEE fournit les revenus d'exportation perdus par suite de ces fluctuations de marché. Cette entente a non seulement bien fonctionné pour les membres de la CEE, mais elle a été étendue à d'autres pays. Il existe maintenant une convention de Lomé II.

En outre, il est certain qu'en ce qui concerne la commission européenne, il me semble parfois, monsieur le président, que les hommes politiques devancent les bureaucrates dans tous ces programmes d'aide au développement. Je pense que nul ne contestera qu'en Europe, la commission européenne devance les gouvernements membres sous plusieurs rapports. La commission déclare assez brutalement que l'avenir des industries européennes du secteur de la fabrication dépend de la vitalité et du ressort économiques des pays en voie de développement et qu'il faut, par conséquent, protéger ceux-ci dans la façon dont ils peuvent obtenir les devises étrangères que nécessite l'achat des produits européens.

C'est cette réciprocité que j'essaie de faire ressortir, c'est-à-dire que nous ne pouvons pas vendre à l'étranger à ces économies de marché à moins que celles-ci aient des devises fortes pour acheter ce que nous avons à vendre. Nous ne pouvons pas recycler constamment les fonds en augmentant toujours les subventions et les prêts à des conditions de faveur. Les banques ne peuvent pas soutenir ce rythme. Pour illustrer cette situation, c'est comme si votre adolescent vous demandait constamment de lui donner un autre \$5 pour le tirer d'affaire; puis encore \$5, pour le tirer d'affaire. Puis il grandit et se marie, et il ne vous demande plus \$5, mais \$500, car il a de nouvelles responsabilités. Tôt ou tard, il doit trouver un travail pour que tout fonctionne bien, sinon, il n'y a pas de recyclage des fonds. C'est, à un degré de complexité beaucoup plus grand, la question Nord-Sud.

M. Frith: Une dernière question s'il vous plaît, M. le président. Elle se rattache, M. Head, à la question relative au marché des produits primaires. Je ne fais pas allusion actuellement à l'ensemble du monde en voie de développement, ni aux plus pauvres parmi les pauvres, mais à ces pays qui, par définition, possèdent probablement un secteur de fabrication très mou; ce sont surtout des exportateurs de produits primaires.

Le groupe des 77 a formulé des plaintes selon lesquelles le système monétaire international n'a pas réagi assez rapide-

[Texte]

ly enough to accommodate their problems as we head into the eighties, ones compounded, of course, by the energy crisis. When Mr. Bouey came before us, he came with charts and showed us that this middle spectrum of nations were largely the ones that are involved in commodities, and then we go into this, as you mention in your paper, the roller-coaster method by which these prices fall and rise. The complaints from the Group of 77 are that whenever we are in the dip part of this roller-coaster diagram, which we are now, we reach these problems in foreign exchange, that it collapses at such a time. The only way in which the international community is able to help them out is by putting the conditionality on the recipient country to certain measures which they feel are so Draconian that, in the long run, they do not help the situation.

• 1035

Coming from that, we have had discussions with the International Monetary Fund. They feel that they have adjusted well. You mention in your paper that you feel that there should be new international economic orders. Do you mean by that a new institution or some major adjustment to the existing institutions to deal with the problems of this group of 77 countries that have this problem with primary commodity markets collapsing at the worst possible time when we are having these rises in energy costs?

Mr. Head: My preference, Mr. Chairman, Mr. Frith, would be for reform in the current institutions rather than in the creation of new ones. I am not an expert in these very technical areas. I am aware of the grave difficulties which come about in the creation of new institutions, however, with all of the energy that is required simply to put them in place. The International Monetary Fund has, without any question, changed considerably since Bretton Woods days, but so has the world economy. With the Smithsonian agreement to stop the automatic convertibility of the United States dollar to gold, the Bretton Woods formula collapsed. That is what Bretton Woods was all about, that there was convertibility. That ceased shortly following the Nixonian measures that had such a Draconian effect on Canada to 1970-71, and, as a result, my suggestion is that the IMF must reform even more. There are lots of good suggestions, in my view, but I must say that I am not technically competent to assess the worth of one as against the other, simply that I am persuaded by the argument that the key underpinning of the Bretton Woods system has changed, that the institutions that were set in place at that time to carry out those policies have themselves not changed as much as is required.

Mr. Frith: Thank you, Mr. Chairman.

The Chairman: Mr. Roche.

Mr. Roche: Thank you, Mr. Chairman. I would like to thank Mr. Head for the very high quality of brief that he has brought to us this morning, this forty-first meeting of the committee. I think that Mr. Head's brief has been one of the

[Traduction]

ment pour faire face aux problèmes de ses membres au cours des années 80, problèmes qui sont aggravés par la crise de l'énergie. Lorsque M. Bouey nous a parlé, il nous a démontré, à l'aide de graphiques, que cette bande intermédiaire de l'éventail des nations renfermait surtout les pays fabricants de produits; et puis nous abordons, comme vous le mentionnez dans votre document, la méthode des fluctuations cycliques en vertu de laquelle ces prix montent et descendent. Le Groupe des Soixante-dix-sept se plaint de ce que chaque fois que nous atteignons un creux de cette courbe de fluctuations, ce qui est actuellement le cas, nous sommes aux prises avec ces problèmes de change, et que tout s'effondre à de tels moments. La seule façon dont la Communauté internationale puisse aider ces pays à s'en sortir est de soumettre le pays bénéficiaire à certaines mesures ressenties comme étant à ce point rigoureuses qu'à la longue, elles ne remédient pas à la situation.

C'est la raison pour laquelle nous avons eu des échanges avec le Fonds monétaire international. Ils ont le sentiment de s'être bien adaptés. Vous exprimez dans votre texte le sentiment qu'il devrait y avoir un nouvel ordre économique international. Entendez-vous par là une nouvelle institution ou une modification majeure des institutions existantes? Ceci afin de résoudre les problèmes de ce groupe de 77 pays dont les marchés pour les produits de base s'effondrent de façon aussi inopportune, c'est-à-dire au moment où nous connaissons de telles hausses dans les coûts de l'énergie?

M. Head: Pour ma part, monsieur le président, monsieur Frith, je favoriserais une réforme des institutions actuelles plutôt que la création de nouvelles. Je ne suis pas un expert dans ces questions très techniques. Cependant, je sais les difficultés énormes que pose la création de nouvelles institutions, en particulier toute l'énergie nécessaire uniquement pour les mettre sur pied. Il ne fait aucun doute que le Fonds monétaire international a beaucoup changé depuis Bretton Woods, mais le monde également. Avec les accords Smithsonian qui ont eu pour effet de mettre fin à la convertibilité automatique du dollar américain en or, la formule Bretton Woods est devenue caduque. C'est sur cette convertibilité que reposaient justement les accords de Bretton Woods. Elle a cessé peu après les accords Nixon, qui ont eu un effet si drastique sur le Canada en 1970-1971; c'est la raison pour laquelle je suggère que le FMI soit modifié encore davantage. A mon avis, beaucoup de suggestions intéressantes ont été faites. Cependant, je dois dire que je ne suis pas assez compétent sur le plan technique pour les évaluer l'une par rapport à l'autre; cependant, je trouve fondée l'idée que les bases sur lesquelles avait été érigé le système de Bretton Woods ont été modifiées, les institutions qui avaient été mises en place à cette pour mettre en œuvre ces politiques, cependant, n'ont pas été modifiées autant qu'il aurait fallu.

M. Frith: Merci, monsieur le président.

Le président: Monsieur Roche.

M. Roche: Merci monsieur le président. Je veux remercier M. Head pour l'excellente qualité du mémoire qu'il nous a présenté ce matin, à cette quarante et unième séance du comité. Je crois que cet exposé est l'un des deux ou trois les plus

[Text]

two or three most important that we have received in our long study. I think it reflects the high quality that we have come to expect from IDRC itself. He was either modest or reticent in his references to IDRC. I think he could have been more demonstrative about what IDRC has done in the development process. Certainly what I have seen abroad, Mr. Chairman, in IDRC's work is a source of considerable faith-restoring when one sees that IDRC is doing relative to some other aspects of development that Mr. Head indirectly refers to in his brief. But I take it that Mr. Head takes the view this morning that to speak to us of the larger scene of Canadian policy is more important than putting in a plug for IDRC, and if that is so, his point is well taken.

Another reason that Mr. Head's presentation is so important, Mr. Chairman, is that Ivan Head comes to us in a double capacity. In my view, he is not only the head of a remarkably successful and too little known developmental agency by Canada, he also has I think a wealth of background in the political process.

An hon. Member: Where was that?

Mr. Roche: Well, he has been in the policy formulation stages. He knows how governmental decisions are arrived at.

• 1040

I have the feeling, Mr. Chairman, and we may want to talk about this as time goes on in our committee, that he is trying to tell us some things, that beneath the surface of this presentation there is a considerable message for us. And unless I am wrong, what he is trying to tell us is that in the constant tension in government between the so-called idealists on the one side and the so-called hard-line pragmatists on the other, which is a healthy tension, I think, in the best of time, that the hard-line people are winning but it is a very short-term, short-range win because it is not in the best long-term interests of Canada. And for those Canadians who follow our meetings via the minutes that go out in great numbers, to a wide section, especially to the development community in Canada, I would simply draw to their attention the polarization we see between Mr. Head's brief to us this morning and the brief that this committee received last night. If you look at those two presentations side by side, you see the pressures and the tensions that exist in trying to not only design the best policies but to implement them, and surely a centrepiece of that tension is tied aid.

Mr. Head, this morning, said that he is against tied aid in every respect. I would like to ask if, in every respect, it is to be interpreted that your position would be that Canada should cease tied aid. As you know, one of the points in the five-year strategy, 1975-1980, said we would begin the untying process with other developing countries. Do I understand you correctly—I do not want to distort your position in the least—that your experience in this double capacity that you bring to us is

[Translation]

importants que nous ayons reçus au cours de cette longue étude. J'estime qu'il témoigne de la grande qualité que nous nous sommes habitués à recevoir du CRDI tout entier. Il s'est montré soit modeste, soit réticent dans ses références au CRDI. Je crois qu'il aurait pu parler davantage de la part qu'a prise le CRDI dans le processus de développement. Ce que j'ai vu à l'étranger, monsieur le président, du travail du CRDI ne peut que redonner confiance en cet organisme. C'est en effet le sentiment qu'inspirent les activités du Centre relativement à certains secteurs de développement auxquels M. Head fait indirectement allusion dans son exposé. Mais je crois que M. Head a jugé qu'il était plus important pour nous ce matin d'adopter un point de vue plus large sur la politique canadienne que de vanter le CRDI et, si tel est le cas, son point de vue est motivé.

Une autre raison qui rend la présentation de M. Head si importante, monsieur le président, est qu'il se présente à nous revêtu d'une double compétence. A mes yeux, en effet, il est non seulement à la tête d'une agence de développement canadienne remarquablement efficace et trop peu connue, mais il jouit également d'une expérience politique des plus riches.

Une voix: De quelle manière?

M. Roche: Eh bien, il a pris part aux étapes de formulation des politiques. Il sait comment on en arrive aux décisions dans le gouvernement.

J'ai le sentiment, monsieur le président, et peut être allons-nous discuter de tout cela avec le temps, au comité, qu'il tente de nous faire comprendre qu'au-delà de l'aspect superficiel de cette présentation, se cache un message très important pour nous. Si je ne m'abuse, ce qu'il cherche à nous faire comprendre, c'est l'opposition constante, au gouvernement, entre les supposés idéalistes d'un côté et les supposés pragmatistes à tout prix de l'autre, opposition très saine, à mon avis, au bon moment. Les partisans de la ligne dure remportent la victoire, mais seulement une victoire à très court terme, étant donné que ce n'est pas là que se trouve l'intérêt à long terme des Canadiens. Et au profit de ceux qui suivent nos débats au moyen des procès-verbaux qui sont largement diffusés, en particulier auprès de tous ceux qui œuvrent au Canada dans le développement, je vais simplement souligner la polarisation dont témoignent à la fois le mémoire que M. Head nous présente ce matin et celui que le comité a reçu hier soir. Si on étudie en parallèle ces deux présentations, on note les pressions et les tensions qui se manifestent lorsqu'on tente non seulement de concevoir les meilleures politiques, mais également de les mettre en œuvre; et à coup sûr, l'aide liée représente certainement des secteurs où cette tension se manifeste le plus.

M. Head a affirmé ce matin qu'il s'opposait à toute forme d'aide liée. J'aimerais savoir s'il faut interpréter sa position comme étant que, d'une façon absolue, le Canada devrait cesser toute aide liée. Comme vous le savez, selon l'un des effets de la stratégie quinquennale 1975-1980, nous devrions commencer à accorder une aide non liée aux pays en voie de développement. Vous avez bien compris? Je ne voudrais d'aucune manière déformer votre point de vue. En vous appuyant

[Texte]

such that you would welcome a recommendation to the government by this committee that Canada cease tied aid?

Mr. Head: Mr. Chairman, my recommendation would be that in all instances in which Canadian developmental assistance decisions are taken, that they be taken primarily in the interests of the developing countries. I think then the tie would fall into proper perspective. In some instances, the provision by Canada of Canadian-produced goods, services or the like is in the best interests of the developing countries. My concern about tied aid is that it is the tie that is the predominant consideration in some instances. I think that is wrong. That is what I say I find unattractive to me about the concept of tied aid, not that it is a Canadian origin transfer.

May I use one example of what I said earlier about Canadian government attitudes in the past because of the insistence on the tie and the future value of the tie. When the government of Canada first considered a CIDA request to provide funds to the International Rice Research Institute many years ago, IIRR, which is one of the most successful and now universally regarded institutions to assist developing countries themselves to increase their own food production, Cabinet was disinclined to agree. It was a matter of considerable debate, and I am not here disclosing for the first time Cabinet activity. Those who argued that it was in Canada's interest that the developing countries continue to rely on Canadian wheat and wheat flour argued that it was not in our interest, therefore, to assist them to grow their own food. I find this unconscionable, Mr. Chairman. It was not a decision that was taken, but it was a decision that was argued with considerable weight in and out of the ministry throughout this city for a period of weeks. It was not an easy decision to take.

• 1045

It is that kind of tie, that kind of tilt, that turns the developmental process on the part of industrialized countries into a dishonest one, and it was for that reason that I consciously chose the word "honesty" in my paper.

Mr. Roche: Just to pursue this a bit. Eighty per cent of Canada's bilateral program is tied. Would you recommend that the figure be reduced in stages, or a complete untying program immediately? What sense of direction would you think would be politically realistic to match the philosophy of development that you are espousing here?

Mr. Head: At the present time, Mr. Chairman, Canadian ODA is allocated by Cabinet pursuing a mechanism which charges CIDA with the primary responsibility of preparing recommendations, that the sole responsibility for that task does not rest with CIDA but CIDA is asked in this sense to be the adviser to the government on how Canadian ODA should be

[Traduction]

sur votre double compétence, verriez-vous d'un bon œil que le comité recommande au gouvernement canadien de renoncer à toute aide liée?

M. Head: Monsieur le président, je recommanderais que chaque fois que le Canada prend la décision de fournir de l'assistance, que cela soit fait avant tout en fonction de l'intérêt des pays en voie de développement. J'estime qu'alors toute obligation serait replacée dans la perspective appropriée. Parfois, la fourniture par le Canada des biens et services canadiens ou semblables coïncide avec le meilleur intérêt de ces pays. Ce qui me préoccupe, c'est que parfois cette obligation constitue la principale préoccupation. J'estime que c'est commettre là une erreur. C'est cet aspect que je considère malencontreux dans la notion d'aide liée, et non pas le fait qu'il s'agisse d'un transfert d'origine canadienne.

Puis-je illustrer, à l'aide d'une question que j'ai déjà abordée, certaines attitudes passées du gouvernement canadien concernant l'importance accordée à cette obligation et à sa valeur dans l'avenir. Lorsque le gouvernement canadien a pour la première fois étudié la demande de l'ACDI de verser des fonds à l'Institut international de recherches sur le riz, il y a de nombreuses années, le cabinet n'était pas enclin à donner son aval; l'IIRR est l'une des institutions les plus efficaces et, en ce moment, généralement les mieux considérées pour ce qui est d'aider les pays en voie de développement à accroître leur propre production alimentaire. Cette question a donné lieu à un débat important, ce n'est pas la première fois qu'on lèvera un peu le voile sur les délibérations du cabinet. Ceux qui affirmaient qu'il était dans l'intérêt du Canada que les pays en voie de développement continuent de s'en remettre au blé et à la farine de blé canadien, soutenaient que, par conséquent, il n'était pas dans notre intérêt que nous les aidions à cultiver leurs denrées. Je trouve cette attitude assez peu scrupuleuse, monsieur le président. Bien que cette politique n'ait pas été retenue, elle a été considérablement débattue tant à l'intérieur qu'à l'extérieur du ministère, dans toute la ville, pendant un certain nombre de semaines. Ce n'était pas une décision facile à prendre.

C'est ce genre d'obligation, ce genre de condition, qui fait de l'aide au développement pratiquée par les pays industrialisés un processus malhonnête et c'est à dessein que j'ai parlé d'honnêteté dans mon mémoire.

M. Roche: Pour ajouter une précision à ce sujet, mentionnons que quatre-vingt pour cent du programme bilatéral canadien porte sur une aide liée. Est-ce que vous recommanderiez que ce chiffre soit abaissé par étapes successives ou que l'on abolisse immédiatement toute forme d'obligation? Selon vous, quelle devrait être l'orientation, réaliste sur le plan politique, que nous devrions adopter pour nous conformer à la philosophie du développement que vous exposez ici?

M. Head: A l'heure actuelle, monsieur le président, l'APD est accordée par le cabinet selon un mécanisme qui a pour effet de confier à l'ACDI la tâche d'effectuer les recommandations initiales. Bien que cette tâche n'incombe pas entièrement à l'ACDI, on ne demande pas moins à celle-ci d'agir comme conseiller du gouvernement quant à la façon pour le Canada

[Text]

allocated. In doing so, CIDA has a very difficult role. I am not being critical of it, I am attempting to sympathize with the task that it is asked to perform. CIDA is both the manager of Canada's bilateral program and, in this sense, the adviser to the government on how Canadian ODA should be distributed.

The other major channels for the distribution of Canadian ODA are, of course, the Department of Finance through which funds flow to the international financial institutions, the regional development banks, the World Bank, and IDA. There is what is called a special programs area which includes disaster relief, balance of payments assistance, NGO support and the like, and there is IDRC. There are, thus, these four accepted channels through which Canadian ODA flows.

It may be of interest to the committee to consider what the United States attempted to do unsuccessfully, and that was under similar circumstances to create—and I say this against the background of my resistance to the creation of anything—an umbrella committee, it was not to be any larger than that, which itself would have the responsibility of advising government on how these four channels or, in the United States sense, six channels should be employed and not leave that responsibility to one of the channels itself.

This, then, might give a more open opportunity to take the decision in each instance, whether this or that sum of money should be devoted to the bilateral program or not. I can assure you that at the present time, far from exclusively, that a great deal of the pressure that is brought upon CIDA to insist on a bilateral tied program comes not from within CIDA but comes from other departments of government here in Ottawa who say that they cannot support a developmental assistance program unless they get part of the action. They say that not in a possessive sense but because they believe that they are reflecting Canadian public opinion. I think they are wrong.

Mr. Roche: That is right. I think you put your finger right on it. Canada is able to reaffirm its commitment to going up in ODA now to achieve point 5 by stressing that most of that money is to go bilaterally—we already know that—and bilaterally means tied and that wins the support of the other government departments.

I have two questions though before I move to another subject. First, how valuable in quantitative terms or percentage of GNP is tied aid to the Canadian economy?

Mr. Head: I would be guessing, Mr. Chairman, in answer to that. Earlier on I had said that I would welcome a study which indicated just that and, in addition, indicated how valuable it was in terms of future contracts with those companies or individuals that now benefit from it.

Mr. Roche: Are you saying in effect we just do not know quantitatively how important it is?

Mr. Head: I do not know, Mr. Chairman. I do not want to say...

[Translation]

d'octroyer l'APD. C'est là un rôle très difficile pour l'ACDI. Loin de vouloir faire des critiques à ce sujet, je tiens à sympathiser avec elle dans cette tâche qu'on lui demande d'accomplir. L'ACDI est à la fois le gestionnaire du programme bilatéral canadien et le conseiller du gouvernement quant à la façon de répartir l'APD du Canada.

Les autres canaux importants par lesquels le Canada octroie l'APD sont, bien sûr, le ministère des Finances, qui achemine les fonds aux diverses institutions financières internationales, les banques de développement régional, la Banque mondiale et l'IDA. Il existe également un service de programmes spéciaux comprenant l'assistance en cas de sinistre, l'aide à la balance commerciale, le soutien ONG ou autre, ainsi que le CRDI. C'est donc par ces quatre canaux qu'est transmise l'APD canadienne.

Cela intéressera peut-être le comité de réfléchir à la tentative infructueuse des États-Unis, dans des circonstances semblables. Ils ont tenté de créer—je précise que j'émetts habituellement des réserves quant à la création d'organismes—un comité parapluie à effectif restreint, et qui aurait eu pour mission de conseiller le gouvernement quant à la manière d'utiliser ces quatre canaux, les États-Unis eux en comptant six. Ceci, pour ne pas laisser à chaque canal le soin de décider lui-même.

Un tel comité permettrait une plus grande latitude lorsqu'il s'agit de décider dans chaque cas si tel ou tel montant doit être affecté ou non au programme bilatéral. Je suis en mesure de vous signaler qu'à l'heure actuelle, une bonne partie des pressions importantes que subit l'ACDI à l'appui du programme bilatéral d'aide liée ne sont pas internes mais proviennent d'autres ministères, à Ottawa, qui affirment qu'ils ne peuvent soutenir un programme d'aide au développement sans y prendre part eux-mêmes. Leur position ne ressortit pas d'une volonté de possession, mais plutôt de leur conviction de refléter l'opinion publique canadienne. J'estime pour ma part qu'ils sont dans l'erreur.

M. Roche: Très juste. Je crois que vous touchez le point névralgique. Si le Canada est en mesure de réaffirmer son engagement à réaliser l'article 5 de l'APD, c'est en insistant sur le fait que cette somme s'inscrit dans un programme bilatéral. Nous savons tous que cela signifie une aide liée et c'est ainsi qu'on se gagne l'appui des autres ministères.

Toutefois, avant de passer à un autre sujet, j'aimerais poser deux questions. En termes quantitatifs ou en pourcentage du PNB, que représente l'aide liée dans l'économie canadienne?

M. Head: Monsieur le président, si je vous donnais une réponse à cette question, elle serait purement spéculative. J'ai déjà eu l'occasion d'affirmer que je serais favorable à une étude qui nous révélerait précisément cela; j'ajoute que cette étude serait également bénéfique pour ce qui est des contrats à venir pour les sociétés ou les personnes qui actuellement en tirent profit.

M. Roche: Laissez-vous entendre qu'effectivement vous ne disposez d'aucun chiffre quant à l'importance de cette aide?

M. Head: Je l'ignore, monsieur le président. Je ne suis pas en mesure de le préciser.

[Texte]

Mr. Roche: On the U.S. committee, are there politicians on this umbrella committee that you just referred to a moment ago? Who actually serves on it, and what is the line of authority on that committee?

• 1050

Mr. Head: It was created a year and a half ago and it was given the name, the International Development Co-operative Agency. The intention was that it should be a lean little organization of a co-ordinating nature and of a policy-generating nature; that it would have direct cabinet links; that the administrator would be of a cabinet secretary rank; and that reporting to it would be the various components of United States developmental assistance which would include AID, OPIC, the Peace Corps, and the newly created ISTC, the International Scientific and Technological Committee that was cloned on IDRC but which has not yet got started. And that could be one technique so that all aspects of ODA would be considered, would be balanced by a single umbrella.

Mr. Roche: Excuse me. Are there members of Congress on that?

Mr. Head: In its present form I think not. The top man would be a politician but a nonelected politician, he would be a Cabinet secretary.

Mr. Roche: Yes. I will not pursue it now but I would like to draw what Mr. head has just said to the research director's attention and perhaps we could get a little briefing on this organization.

Mr. Head: I hasten to say that it did not seem to work in the United States because the State Department refused to allow AID to be responsible . . .

The Chairman: I am not sure that the position of Congress has changed.

Mr. Head: That is right.

The Chairman: That is a double-edged sword.

Mr. Head: Of course it is.

Mr. Roche: That is why I asked if there were members of Congress attached to this.

Anyway, I want to get back to the central subject this morning. You said a moment ago, at least I understood you to say, that the case for tied aid is based in your view on an erroneous assumption; the case is that the public expects it and that the hard-line departments of government say they will only support increased ODA if they get more action which means more tied aid, and you suggest that is an erroneous case because it is not proven, that public opinion is supportive of it. And you say to us that members of Parliament have the burden. It is a very important statement you say on page 6:

I submit the burden of conveying that understanding falls heavily upon members of Parliament.

Is this to say that members of Parliament have, in your view, the primary responsibility to educate the public and then in turn to create that right public understanding to then be a

[Traduction]

M. Roche: Au comité parapluie américain dont vous parliez tout à l'heure, y a-t-il des politiciens qui siègent? De qui se compose-t-il en pratique et quelle en est la structure hiérarchique?

M. Head: Ce comité a été créé il y a un an et demi et on l'a appelé Organisme coopératif de développement international. On prévoyait qu'il s'agirait d'un petit organisme de coordination qui servirait aussi à la création de politiques; qu'il aurait des liens directs avec le cabinet; que l'administrateur occuperait un poste du niveau de secrétaire de cabinet et que relèveraient ce comité les divers éléments de l'aide du développement des E.-U., développement, à savoir AID, OPIC, PEACE CORPS, et le International Scientific and Technological Committee copié sur le CRDI, mais qui n'a pas encore démarré. Il pourrait s'agir d'une seule technique, de sorte que tous les aspects de l'APD seraient considérés et regroupés sous un seul parapluie.

M. Roche: Excusez-moi. Est-ce que les membres du Congrès ne discutent pas de cette question?

M. Head: Sous sa forme actuelle, je ne le crois pas. L'homme le plus important serait un politicien, mais un politicien non élu; il s'agirait d'un secrétaire de cabinet.

M. Roche: Oui. Je m'arrêterai là, mais j'aimerais attirer l'attention du Directeur de la recherche sur ce que M. Head a tout juste déclaré et peut-être pourrions-nous avoir quelques renseignements sur cet organisme.

M. Head: Je me dépêche de dire que ça n'a pas été un succès aux États-Unis parce que le département d'État a refusé que AID soit responsable.

Le président: Je ne suis pas certain que la position du congrès soit changée.

M. Head: C'est vrai.

Le président: Il s'agit d'une épée à double tranchant.

M. Head: Évidemment.

M. Roche: C'est pourquoi j'ai demandé si des membres du congrès s'occupaient de cette affaire.

De toute façon, je veux retourner au sujet principal traité ce matin. Vous avez dit, il y a un moment, du moins c'est ce que j'ai compris, que le cas relatif à l'aide conditionnelle s'appuie, selon vous, sur une hypothèse erronée; en fait, le public l'attend et les ministères qui ont une politique rigide déclarent qu'ils n'appuieront l'augmentation de l'ARD que s'ils ont davantage, ce qui signifie plus d'aide liée. Vous laissez à entendre qu'il s'agit d'une erreur parce qu'il n'y a pas de preuve et l'opinion publique soutient la question. Et vous nous dites que les membres du Parlement auront le fardeau. Votre déclaration de la page 6 est très importante:

J'admets que le fardeau de transmettre cette optique revient en grande partie aux membres du Parlement.

Est-ce à dire que les membres du Parlement ont, selon vous, la suprême responsabilité d'éduquer le public et, ensuite, de veiller à ce que sa bonne compréhension soit une source de

[Text]

source of right pressure on government for right policies? Is that what you are saying to us?

Mr. Head: In a sense I am, yes, Mr. Chairman. As a member of a democratic society, I could not say other than that the primary responsibility for . . .

Mr. Roche: But is it really feasible? I mean, members of Parliament do not have the access to information that the officials have. The Economic Council of Canada submitted a report, which everybody who knows anything about the subject agreed was a tremendous report, and it is up there on the shelf gathering dust and they have a lot more access to tools to develop their arguments than we really have. What makes you think that members of Parliament will have more influence on the construction of government policy than, one, the officials who are in it all the time and have access to meetings and ministers and so on that we do not have, and, two, the Economic Council of Canada with its formal report did not have an influence? Why would we have that influence?

Mr. Head: I do not suggest, sir, that it would be an exclusive influence, far from it. All of these other actors must be participants in the process. I regard it as one of my responsibilities, not simply as President of IDRC but as a believer in what I am saying, to speak publicly as often as people will give me the opportunity to do so.

One of my concerns is that this message is not being amplified to Canadians generally. I spoke to an audience of 850 people in Calgary and had a standing ovation for what I said which is not very much different from what I am saying here. The local newspaper did not mention it. It may well not have been newsworthy; I suggest that it was newsworthy. I suggest, on the lines of what Mr. Brandt says, that we are on a collision course with catastrophe. Those who do have the means of influencing the news, I suggest, are our elected representatives. They are the ones who are given the opportunity, I suggest, in all of their activities to so condition the atmosphere of what is happening in Canada that this then becomes a newsworthy issue. I remain confident that once it becomes newsworthy you will find a ground swell of Canadian opinion asking why we have not done more about it.

Mr. Roche: I take your point about the responsibility of M.P.s. I accept that fully. However, I think we should not lose sight of the fact that the government is in an instrumental position to put out the right kind of information on the development process.

You should not feel too badly about the Calgary paper not paying attention to your speech, the Alberta papers do not pay much attention to my speeches either. But also, we are in good company because the Brandt report is not newsworthy in Canada, the Ramphal speech the other night is not newsworthy in Canada, so you and I should not feel too badly.

The point is that the media of Canada, and that is to open up a whole other subject that I am not prepared to do in the

[Translation]

pression positive sur le gouvernement pour l'établissement de bonnes politiques. Est-ce là que vous voulez nous dire?

M. Head: Dans un certain sens, oui monsieur le président. En tant que membre d'une société démocratique, je ne pourrais dire autre chose que la suprême responsabilité.

M. Roche: Mais est-ce vraiment réalisable? Je veux dire que les membres du Parlement n'ont pas accès aux renseignements dont disposent les fonctionnaires. Le Conseil économique du Canada a présenté un rapport qui, de l'accord de toutes les personnes qui connaissent le sujet, est fantastique, et il est là sur la tablette ramassant de la poussière et ils disposent de beaucoup plus de moyens pour établir leur augmentation que nous. Qu'est-ce qui vous fait penser que les membres du Parlement auront plus d'influence sur l'élaboration des politiques gouvernementales que, premièrement, les fonctionnaires qui traitent continuellement de la question, sont présents aux réunions et peuvent rencontrer les ministres, etc.—avantages que nous n'avons pas—et que deuxièmement, le Conseil économique du Canada. Pourquoi aurions-nous cette influence?

M. Head: Monsieur, je n'insinue pas qu'il s'agisse d'une influence exclusive, au contraire. Tous ces autres acteurs doivent participer au processus. Je considère comme l'une de mes responsabilités, non simplement en tant que président de CRDI, mais parce que je crois en ce que je dis, de parler publiquement aussi souvent qu'on me donnera l'occasion de faire.

Une de mes préoccupations est que ce message n'est pas transmis dans toute son ampleur aux Canadiens en général. J'ai parlé à un auditoire de 850 personnes à Calgary et on m'a applaudi debout pour mes déclarations qui diffèrent très peu de ce que j'ai déclaré ici. Le journal local n'en a pas fait mention; peut-être n'était-ce pas digne d'être publié. Je pense le contraire. Je pense, en me basant sur les déclarations de M. Brandt, que nous courons à la catastrophe. Ceux qui possèdent pas les moyens d'influencer les nouvelles sont, à mon avis, nos représentants élus. Ce sont eux qui ont l'occasion, je pense, dans toutes leurs activités, d'influencer l'atmosphère de ce qui se passe au Canada, de sorte que les questions deviennent alors dignes des nouvelles. Je demeure confiant qu'une fois qu'une question devient digne des nouvelles, on trouvera une vague de fond dans l'opinion canadienne qui demandera pourquoi nous n'avons pas fait plus à ce sujet.

M. Roche: Je reviens à ce que vous disiez sur la responsabilité des membres du Parlement et j'accepte totalement votre point de vue. Cependant, je pense qu'il ne faut pas perdre de vue que le gouvernement se trouve dans une position qui lui permet de sortir le genre adéquat de renseignements sur le processus de développement.

Ne vous en faites pas trop au sujet du journal de Calgary qui n'a pas fait attention à votre discours; les journaux de l'Alberta ne portent pas beaucoup d'attention aux miens. Mais nous sommes en bonne compagnie, car le rapport Brandt ne fait pas l'objet des nouvelles au Canada, le discours Ramphal prononcé l'autre soir a eu le même accueil; par conséquent, nous ne devrions pas nous sentir malheureux.

Le fait est que les médias au Canada, et nous nous lançons dans une toute autre question que je ne suis pas prêt à aborder

[Texte]

final moments of my questioning—I do not know whether they have not awakened or what is deficient in their news judgment about the state of play in the world—are not conveying it to Canadians, and you make a plea to members of Parliament here to step in and fill that void. I only say, yes, I think that is necessary, members of Parliament should. I guess the committee will try to do what it can. But I think the government has a real responsibility too, and that is why I interpret the Secretary of State for External Affairs movement towards a future secretariat to be a move in this direction, so maybe we can make some imprint.

I do not want to cut off any response that you might want to make on that, but I would like to just close my questioning by touching on a third area.

In your brief, you draw our attention rightly to the need to move to automaticity, and you are not the first to do that. I think we are wrestling with that question, that is to bring us to the way in which Canada, as a smaller type nation, can move in the international community. The thrust of Canadian movement in this we sense is going to be through the bilateral, and we have already discussed the down side on that. You say we have to play a greater role in the international community which means more multilateral action, not only multilateral in the direction of ODA but multilateral in the trading and monetary arrangements that are being discussed through global economic negotiations.

My question is, how fast can Canada move realistically? This comes back again to the polarization between the idealists and the pragmatists. There are those who say Canada should get out in front, build a bridge between the north and south. There are those who say that Canada can only go as fast as Germany, the U.S. and the U.K., our major partners and the major players in the north-south dialogue. With respect to automaticity, how would Canada advance this unilaterally? Is this not something that has to be done in concert? And if the constructive gains in moving ahead in the north-south have to be done in concert, how is Canada best able to give a sense of direction or a sense of momentum to this multilateral northern enterprise, given the fact that we are not in a position to take significant unilateral steps because we just do not have the capacity to do so?

Mr. Head: Mr. Chairman, my response would be that we can take the lead in the same way that we have in so many other international arenas and done so successfully. I recognize, immediately that in pure transfer of resources, even should Canada reach the .7 per cent, or exceed it, of ODA measured as a percentage of GNP, that the volume of resources being transferred is nevertheless reasonably modest compared with the volume that can be transferred from the United States or Japan or Germany. It is not in our interest

[Traduction]

à ce moment-ci de mon interrogatoire, j'ignore s'ils dorment ou si quelque chose manque dans les jugements qu'ils portent sur les nouvelles au sujet de l'état des rôles dans le monde mais ils ne le transmettent pas aux Canadiens et vous suppliez les membres du Parlement ici de s'engager et de combler cette lacune. Je dis tout simplement oui, Je pense que c'est nécessaire et que les membres du Parlement devraient le faire. Je suppose que le comité essaiera de faire ce qu'il peut, mais je pense que le gouvernement a aussi une responsabilité réelle et c'est pourquoi j'interprète la tentative du Secrétaire d'État aux Affaires extérieures d'établir un secrétariat comme un pas dans cette direction, de sorte que nous pourrions peut-être donner l'exemple.

Je ne veux couper court à aucune des réponses que vous pourriez apporter sur la question, mais j'aimerais mettre fin à mon interrogatoire en touchant à une troisième question.

Dans votre exposé, vous avez attiré à juste titre notre attention sur le besoin de passer à l'automatisation et vous n'êtes pas le premier à le faire. Je pense que nous débattons cette question qui nous mettra sur la voie où le Canada, en tant que petite nation, pourra évoluer dans la communauté internationale. Nous prévoyons qu'à ce sujet, le Canada procédera par l'entremise des bilatéraux et nous avons déjà discuté du côté négatif de cette question. Vous dites que nous devons jouer un plus grand rôle dans la communauté internationale, ce qui signifie plus d'actions multilatérales, non seulement multilatérales dans la direction de l'APD, mais multilatérales dans les ententes commerciales et monétaires en cours de discussion, par l'entremise de négociations économiques globales.

Voilà ma question. De façon réaliste, à quelle vitesse le Canada peut-il agir? Nous revenons encore à la polarisation entre les idéalistes et les pragmatiques. Il y a ceux qui disent que le Canada devrait être à l'avant, construire un pont entre le Nord et le Sud. Il y a aussi ceux qui disent que le Canada ne peut aller qu'à la même vitesse que l'Allemagne, les États-Unis ou le Royaume-Uni, nos partenaires majeurs et les plus importants participants dans le dialogue Nord-Sud en ce qui concerne l'automation. Comment le Canada pourrait-il avancer dans ce domaine unilatéralement? N'est-ce pas quelque chose qui doit se faire de concert? Et si les gains constructifs apportés par un mouvement positif relatif au dialogue Nord-Sud doivent être obtenus de concert, comment le Canada peut-il de son mieux donner une direction ou une impulsion à cette entreprise multilatérale du Nord, étant donné que nous ne pouvons pas prendre des mesures unilatérales importantes parce que nous n'avons pas les moyens pour le faire.

• 1100

M. Head: M. le président, je répondrais que nous pouvons prendre la direction, de la même façon que nous l'avons fait dans tant d'autres arènes internationales et ce, avec succès. Je reconnais immédiatement que dans le pur transfert des ressources, même si le Canada atteignait ou dépassait le 0.7 pour cent de l'APD, exprimé en pourcentage du PNB, le volume des ressources transférées est néanmoins raisonnablement modeste en comparaison du volume qui peut être transféré des États-Unis, du Japon ou de l'Allemagne. Par conséquent, ce n'est pas

[Text]

therefore, in my view, to get so far out in front of those major donors that any dynamic that exists is snapped.

We are all admirers of the policies of the Netherlands and some of the Scandinavian countries that I regard really as the pathfinders in this whole exercise. They have less influence on the United States, Japan and Germany, I suggest, than does Canada. What I am saying is that even if we were able to be out with them in the same percentage of GNP as ODA, I am not so certain that it would automatically bring along the big players shortly behind us. However, where we can, I think, be influential is in this attitudinal aspect of encouraging other governments to pay more attention, to take more seriously the issues we talk about. We have all seen quotations from many of the leaders of the industrialized nations which say this must be done. This is an essential element in our policy, and yet they have failed to follow through.

My plea today and my response to your question are the same, I think, Mr. Roche, to say that in Canadian terms, if we are to regard our contribution to north-south dialogue or to developmental assistance only in terms of transfer of resources, then we are not really doing very much. Indeed, I would suggest that those who would be most harmed by our cessation of ODA transfers at this time would be Canadians. This gets back to my honesty issue.

We make a very valuable contribution, but a more valuable contribution can be a lead taken by Canada in the international community across the board on all of these constituent elements of the development process, and I think that the Brandt report is our best guide in this respect. The just released statement for this year in the annual report of the development assistance committee of OECD, if I am not misinterpreting it, makes much the same point, that the Brandt report is, and will be for several years to come, the best guide that the international community will have in its possession of how to move. The Brandt Commission says that there are several elements involved: structural reform as we have been talking about, the international trading and monetary atmosphere and systems, issues with respect to energy, and transfer of resources. Transfers of resources is important but it is one part of it. I feel that in the past Canadians have been encouraged to believe that their sole contribution is on what has come to be called foreign aid, that it is advantageous to us when we do it and it is seldom advantageous to the other countries because all they read about it is the scandal or the ineffectiveness of this or that isolated instance of it.

And so, in summation, Canada's role is one of a persuader, as it has been so many times before. Canada was the principal architect of the Bretton Woods arrangements. The organizational meeting of the Food and Agriculture Organization took place in Canada. We have a good track record in the international community and we are listened to. I firmly believe that the year 1981 is another opportunity to show what we have got and to be effective in the process.

Mr. Roche: Thank you.

[Translation]

dans notre intérêt, je pense, d'être tellement en avant de ces donneurs principaux que toute dynamique existante soit rompue.

Nous admirons tous les politiques des Pays-Bas et certaines de celles des pays Scandinaves, pays que je considère réellement comme des pionniers dans ce domaine. Je pense qu'ils ont moins d'influence sur les États-Unis, le Japon et l'Allemagne que le Canada. En d'autres termes, même si nous pouvons donner le même pourcentage du PNB comme APD, je ne suis pas certain que notre participation entraînerait automatiquement, et sans tarder, les gros joueurs derrière nous. Cependant, je pense que nous pouvons être influents et encourager les autres gouvernements à considérer de plus près, à prendre plus au sérieux les questions dont nous parlons. Nous avons tous lu des citations de plusieurs des chefs des nations industrialisées qui abondent en ce sens. Ceci est un élément essentiel de notre politique; cependant, ils n'ont pas été jusqu'au bout.

Ma demande aujourd'hui et ma réponse à votre question reviennent, je pense M. Roche, à dire en termes canadiens, que si nous considérons notre contribution au dialogue Nord-Sud ou à l'assistance en matière de développement seulement comme un transfert de ressources, alors nous faisons bien peu. En fait, je pense que ceux qui seraient à ce moment-ci les plus touchés par la cessation des transferts d'APD seraient les Canadiens. Je reviens donc à la question d'honnêteté.

Notre contribution est très valable, mais elle le serait peut-être plus si le Canada était à l'avant-garde, dans toute la communauté internationale pour tous les éléments constitutifs du processus de développement et je pense que le rapport Brandt est notre meilleur guide dans ce domaine. La déclaration tout juste publiée cette année dans le rapport annuel du comité d'assistance au développement de l'OCDE, si j'ai bien compris, tire à peu près les mêmes conclusions, soit que le rapport Brandt est et sera pour plusieurs années à venir le meilleur guide que possèdera la communauté internationale sur les mesures à prendre. La Commission Brandt dit qu'il y a plusieurs éléments concernés: la réforme structurelle dont nous avons parlé, l'atmosphère et les systèmes internationaux concernant le commerce et la monnaie, les questions relatives à l'énergie et au transfert des ressources. Le transfert des ressources est important, mais ce n'est qu'une partie. Je pense que par le passé, on a encouragé les Canadiens à croire que leur seule contribution était destinée à ce qu'on appelle l'«aide étrangère», et qu'elle est avantageuse pour nous mais l'est rarement pour les autres pays, parce que tout ce qu'ils lisent sur la question se rapporte aux scandales ou à l'inefficacité de tel ou tel cas isolé.

Par conséquent, en résumé, le rôle du Canada est de persuader, comme ce fut le cas très souvent auparavant. Le Canada a été le principal architecte des arrangements de Bretton Woods. La conférence organisationnelle de l'Organisation des Nations Unies pour l'alimentation et l'agriculture a eu lieu au Canada. Nous avons une bonne réputation dans la communauté internationale et l'on nous écoute. Je crois fermement que l'année 1981 nous offre une autre occasion de montrer ce que nous avons et d'être efficaces dans le processus.

M. Roche: Merci.

[Texte]

The Chairman: Dr. Schroder.

• 1105

Mr. Schroder: Thank you, Mr. Chairman. Mr. Head, I appreciate this opportunity to meet with you again.

Just on a positive note, my experience has been with the University of Guelph and I was contacted by one of the professors in political science at the university who has initiated a course for next semester on world development which requires the Brandt report as a required text.

Mr. Head: I hope he can get copies of it in this country.

Mr. Schroder: I do not know whether he has found a secret underground or not but I think he is fairly optimistic that it is going to happen. Actually, in my community, I have had people request copies of the Brandt report which is encouraging.

Thirdly, I told the Chairman that I have been asked to make the Armistice Day address to the Guelph Rotary Club which has a membership of 175, and I am going to use this opportunity to talk about world development. I think that is putting it in a context that people will understand and it will be the beginning, I hope, of at least converting my committee. I think we have to start small and build, that is what we have to do.

I think you have pretty well exhausted most of the technical aspects of the development program, but there are a couple of things I would like to ask you while you are here. Perhaps we do not know enough about what happens at the receiving end other than the scandals that occur. We tend to think about exporting technology, but I think what has to happen locally is that people have to beget the technology which eventually will beget the wealth they require, and this requires a tremendous program in the social sciences. I wonder if you could tell us something about IDRC's involvement in the social sciences.

Mr. Head: Yes, indeed, Dr. Schroder. Mr. Chairman, one of the larger program divisions of IDRC is in the social sciences. It supports research of an applied nature, primarily in the rural sectors of developing countries—we do not, of course, ourselves conduct any research—and does so in a variety of topics, such as educational techniques, pedagogical trials; macroeconomics, the structure of the household economy in rural sectors of the developing world; areas that are intended to gather information which would permit the development of science and technology policies by the governments involved. The division, in addition to supporting research in these and other sectors that are primarily research projects in the social sciences, has an important influence on the development of the research projects that the centre supports in other segments. Increasingly, we find that one seldom has a research problem

[Traduction]

Le président: Dr. Schroder.

M. Schroder: Merci, monsieur le président. M. Head je suis reconnaissant de l'occasion qui m'est offerte de vous rencontrer de nouveau.

Pour commencer dans un esprit positif, je parlerai de mon expérience à l'université de Guelph. Un professeur de sciences politiques préparait, pour le prochain semestre, un cours sur le développement international et il avait besoin du rapport Brandt pour servir de document d'étude obligatoire.

M. Head: J'espère qu'il peut s'en procurer des exemplaires au pays.

M. Schroder: J'ignore s'il peut compter sur un fournisseur secret ou non, mais je crois qu'il est assez confiant de pouvoir réaliser son projet. En réalité, dans mon milieu, il est encourageant de constater que certaines personnes ont sollicité des exemplaires du rapport Brandt.

Troisièmement, j'ai dit au président que j'avais été invité à donner l'allocution du Jour de l'Armistice du club Rotary de Guelph. Ce club compte 175 membres et je compte saisir cette occasion pour les entretenir du développement dans le monde. Je crois qu'il s'agit là d'un contexte qui favorisera la compréhension de ce problème et ce sera le commencement, je l'espère bien, d'au moins la conversion de mon comité. J'estime qu'il faut débiter modestement, puis construire le reste à partir de là.

Il me semble que vous avez passablement épuisé la plupart des aspects techniques du programme de développement, mais j'aimerais vous poser quelques questions vu que vous êtes ici. Peut-être ne sommes-nous pas suffisamment bien informés de ce qui se produit au bout de la ligne, sauf pour ce qui est des scandales. Nous avons tendance à penser en terme d'exportation de notre technologie, mais il importe que les gens sur place bénéficient de celle-ci qui leur vaudra finalement la richesse dont ils ont besoin. Tout cela implique un extraordinaire programme de sciences sociales. Je me demande si vous pourriez-nous informer de l'action du Centre de recherches pour le développement international, en matière de sciences sociales.

M. Head: Oui, en effet, M. Schroder. M. le président, au Centre de recherche pour le développement international, l'une des grandes divisions chargées de programmes s'occupe des sciences sociales. Elle vient en aide à la recherche appliquée surtout dans les secteurs ruraux des pays en voie de développement—évidemment nous n'effectuons nous-même aucune recherche—et cette recherche porte sur une variété de questions comme les techniques d'enseignement, les tests pédagogiques, la macroéconomie, la structure de l'économie domestique dans les secteurs ruraux des pays en voie de développement. Toutes ces recherches visent à recueillir des renseignements qui permettraient aux gouvernements intéressés de mettre au point des politiques scientifiques et technologiques. En plus d'aider à la recherche dans ces secteurs et dans d'autres qui se rapportent principalement aux sciences sociales, cette division

[Text]

or a problem to be researched in the developing countries that does not possess a social component to it.

Three weeks ago, I was at a Zimbabwe meeting with the Minister of Economic Planning, the Minister of Agriculture and other policy makers, as well as the scientists in the research institutions. We examined some of the areas of research that IDRC might help support. One area involved new techniques of farming in what are called the tribal areas. One of the issues, of course, was the amount of land, the acreage required in order to support a single farm family of a size of six or eight people with half a dozen head of cattle, growing some cash crops, some crops for consumption and to have sufficient pasturage to be able to rotate.

One of the issues that is obvious in this is that the present allocation of land is not adequate to permit a farm family to be self-sufficient in these respects. There is going to have to be some resettlement of people. And yet, the Ministry of Agriculture for historic reasons that are familiar to us had not even considered that aspect of the research. They wanted to deal with cows and with farmers and hogs as distinct from people. Our suggestion was that there must be a social science element in the research to find out what people thought about moving to other areas, of changing their lifestyles and the like.

• 1110

The same issue is evident again and again in our health science projects. According to the Secretary General of WHO, the single largest ingredient in good health is education—70 per cent according to him—the knowledge that sanitary water supplies are an important element in hygiene, the knowledge of the necessity for waste disposal, for immunization, for sound nutrition, all of these issues. It is folly, therefore, to go into a developing country or to allow it to go in and design and mount health-care delivery systems which do not take these issues into account; they are purely social science.

If I may conclude with an anecdote, one of our research projects in the Cárquez Valley of Colombia was three years in the design, not by us, but by the scientists that we supported. This is an area dominated by voodoo practices. These doctors in the first instances asked people what they thought made them sick and some of them said, it is that curse that old Aunt Ellie put upon us, and others said, well it always happens at a certain phase of the moon. They learned all of these things and then in the introduction of the health-care practices said, now, the way to deal with Aunt Ellie's curse is to build your latrine downhill from your water supply, and the way in which the moon can be handled at that time of the month is to put fresh

[Translation]

exerce une grande influence sur la mise au point de travaux de recherche que le Centre appuie dans d'autres domaines. De plus en plus, nous nous rendons compte que dans les pays en voie de développement, il y a peu de questions à l'étude ou de recherches qui ne comportent une connotation sociale.

Il y a trois semaines, je rencontrais au Zimbabwe le ministre de la Planification économique, celui de l'Agriculture et d'autres technocrates de même que des scientifiques des établissements de recherche. Nous nous sommes penchés sur certains secteurs de recherche auxquels le Centre de recherche pour le développement international pourrait apporter son concours. L'un de ces secteurs porte sur l'implantation de nouvelles techniques agricoles dans les régions à structure tribale. Une des questions soulevées, bien entendu, c'est la grandeur du terrain, la superficie nécessaire pour faire vivre une famille agricole de six à huit membres, possédant une demi-douzaine de bestiaux, dont certaines cultures seraient destinées à la vente et d'autres à la consommation, et qui disposeraient de suffisamment de pâturage pour pratiquer la rotation des cultures.

L'un des aspects de cette question est évidemment que la répartition actuelle des terrains ne permet pas à une famille agricole de se suffire à elle-même. Il va falloir procéder à un certain repeuplement et le ministère de l'Agriculture, pour des raisons historiques que nous connaissons bien, n'avait même pas pensé à cet aspect de la recherche. Ils voulaient s'occuper des vaches, des cultivateurs et des porcs comme distincts des personnes. Nous leur avons suggéré de tenir compte de l'aspect social de la question, de s'informer de ce que pensent les gens d'un déménagement dans une autre région, d'une modification de leur mode de vie, ainsi de suite.

La même question revient sans cesse à l'intérieur de nos programmes de sciences de la santé. Selon le secrétaire général de l'Organisation mondiale de la santé, à lui seul, le facteur le plus important pour une bonne santé c'est l'éducation. D'après lui, le 70 p. 100 qui reste comprend le fait de savoir qu'il est important pour la santé de disposer d'approvisionnements en eau saine, de détruire les déchets, de se faire immuniser, de se nourrir comme il faut et le reste. Par conséquent, c'est pure folie que d'intervenir, directement ou indirectement, dans les pays en voie de développement pour y concevoir et mettre sur pied des régimes de soins de santé qui ne tiennent pas compte de toutes ces questions. Tout cela relève purement et simplement des sciences sociales.

Permettez-moi de conclure par une anecdote. Dans la vallée de Cárquez, en Colombie, il a fallu trois ans à des spécialistes pour exécuter les programmes de recherche qui bénéficiaient de notre aide. Dans cette région, règnent les pratiques vaudou. Les médecins ont commencé par demander aux gens ce qui, d'après eux, les rendaient malades. Certains croyaient que leurs maux provenaient d'un sort jeté par tante Erzulie, d'autres prétendaient qu'ils survenaient toujours à certains stades du cycle lunaire. Ces spécialistes ont écouté toutes ces choses, puis dans la présentation de leurs conseils hygiéniques, ils ont procédé ainsi: pour combattre le sort jeté par tante Erzulie, il faut construire vos latrines en-bas de la côte où se trouve toute

[Texte]

chlorine into your water supply or be immunized or whatever. These are the single most influential ingredients in many, many development issues, certainly among illiterate or uneducated people in rural areas where we concentrate almost exclusively our attention. I thank you for your reference to the social sciences, I do not suggest that it is a nonscientific way in which the social scientists proceed, but it is a practical way in which they proceed.

Mr. Schroder: Thank you. My question in relation to that then is that you said on page 6 of your brief that of the greatest importance in a democratic society is our responsibility to create public awareness. It strikes me that we have paid far too little attention to the fact that we cultivate the developing countries to take advantage of the developmental techniques we have so they can share in them. I wonder if you would agree with me that if we were to emphasize that aspect of our development program, we would probably be able to better identify our people with that and therefore create the political attitude which will allow us to make these kinds of changes.

Mr. Head: I agree wholeheartedly, sir, that people, be they Canadians or others, do not like to identify with losers or a losing process and there is the impression that development is a never-ending losing process, and that is not the case. There are thousands upon thousands of positive accomplishments that have been undertaken in the developing countries and a greater awareness of both these accomplishments and of the way in which the developing countries themselves are increasingly able to handle their own problem.

The IDRC philosophy is that the developing countries are responsible for their own development. It is their responsibility to identify the problems and identify the priorities they wish to attach to those problems, and their responsibility to solve them. It is our responsibility to give them every assistance we can in doing so, but it is the enhancement of that capacity that I refer to again in my paper that is the key, in my view, to development success.

Mr. Schroder: Thank you.

The Chairman: Mr. Fretz.

• 1115

Mr. Fretz: Yes, thank you, Mr. Chairman.

I, too, want to thank you, Mr. Head, for appearing before us today. On page 8 of your paper, the middle paragraph, if I may refer to that, please, I would like to read part of that paragraph:

One of the most insidious, most destructive of the development process, and yet most commonly practised, stems from the unwillingness of the industrialized coun-

[Traduction]

source d'eau. Pour venir à bout de l'influence de la lune à telle période du mois, il faut déposer du chlore dans votre eau ou vous faire immuniser ou que sais-je encore. Ce sont là des éléments capitaux dans de très nombreux cas de développement, et certainement lorsqu'il faut intervenir auprès d'illettrés ou de gens sans éducation dans les milieux ruraux comme c'est le cas dans la plupart des programmes que nous parrainons. Je vous remercie d'avoir fait allusion aux sciences sociales. Je ne prétends pas que l'approche des spécialistes des sciences sociales soit non scientifique, mais plutôt qu'elle est pratique et concrète.

M. Schroder: Merci. Ma question porte sur ce que vous affirmez à la page 6 de votre mémoire, à savoir que l'un des éléments de la plus grande importance pour une société démocratique c'est la responsabilité qui nous incombe de sensibiliser le public. Je suis frappé de ce que nous avons attaché bien trop peu d'importance au fait que nous intervenons auprès des pays en voie de développement pour qu'ils tirent parti des techniques de développement que nous possédons afin qu'ils puissent les partager. Je me demande si vous seriez d'avis avec moi que si nous mettions l'accent sur cet aspect de notre programme de développement, nous réussirions probablement mieux à amener notre peuple à s'identifier à cette cause. Nous pourrions ainsi provoquer l'attitude politique qui nous permettrait de procéder à ces genres de changements.

M. Head: Je suis pleinement d'accord, monsieur, que les gens—qu'ils soient Canadiens ou autres—n'aiment pas s'identifier à des perdants ni à des causes perdues. D'aucuns ont l'impression que le développement est une cause sans issue et perdue, alors que ce n'est pas le cas. Il y a des milliers et des milliers de réussites survenues dans les pays en voie de développement. On en est de plus en plus conscient et on constate que les pays eux-mêmes sont davantage capables de résoudre leurs propres problèmes.

La philosophie du Centre de recherche pour le développement international veut que les pays en voie de développement soient eux-mêmes responsables de leur propre développement. C'est à eux de déterminer leurs problèmes et les priorités qu'ils veulent leur donner. C'est à eux de les régler. Quant à nous, il nous revient de leur fournir toute l'aide possible. C'est ce dernier aspect que nous avons voulu souligner dans notre mémoire. D'après moi, c'est là que se trouve la clé du succès du développement.

M. Schroder: Merci.

Le président: Monsieur Fretz.

M. Fretz: Oui, merci monsieur le président.

Moi aussi, je veux vous remercier, Monsieur Head, pour vous être présenté devant nous aujourd'hui. Au milieu du premier paragraphe de la page 8 de votre mémoire—qu'on me permet d'en faire état et d'en lire un extrait—voici ce qu'on peut lire:

«L'un des aspects des plus insidieux, des plus destructeurs et quand même des plus fréquents du processus de développement découle de ce que les pays industrialisés ne

[Text]

tries to allow developing countries to assume decision responsibilities.

With that statement in mind, I would also like to refer to a statement by the President of Tanzania that you quoted in your paper. Part of that quote reads:

At present the best intentioned governments too easily move from a conviction of the need for rural development into action as if the people had no ideas of their own.

Referring to that, my question would be: How much has this inhibited development or how much of a deterrent has it been? I would like you to enlarge on that statement, if you would, please.

Also on that page, you mentioned Tanzania. What is your opinion of our wheat project in that country, and is that an example of what you are stating as your case here on page 8?

Mr. Head: Mr. Chairman, my reference here is to the understandably intimidating influence that comes about when an industrialized country or an international institution descends upon a government and the economic planners of a newly independent developing country and begin the discussion as to where development priorities are leading the country.

There are social, historic and all kinds of considerations that come to bear here which have an influence, seemingly or not, on the developing country's decisions as to what is needed. If a major donor arrives and says that having read your development policies, your development program, your five-year plan and the like, we see that you include rural electrification or transportation infrastructure, or whatever, as part of the plan. And, of course, many of these plans have a great number of things in common, simply because they are required by all countries.

If the next stage is for the donor, be it a national or an international agency to say that they are prepared to assist in this sector, it is not to be unexpected that the developing country response would be, Yes, indeed, we feel that is what we need, we need it now and that is what our priority is. There is no conscious effort on the part of the donor country to change the priorities or to assume the decision-making responsibility. I am convinced that Canadians especially are very cautious in avoiding this, but this does in fact happen.

One of the results of this and one of the problems about tied aid, the necessary desire to design a project and to move it and avoid the lapsing of funds, is that all of the downstream economic costs are not always taken into account. I attempted to refer to some of those in my paper. There are recurring costs that the economies of developing countries cannot always satisfy even if the first part is fine. We have all had in our own experience gifts in the form of perhaps a used car from a well-meaning relative which sounds wonderful when you first get it and later it turns out that it is a great drag on you. Even a gift of a new car has long-term recurring cost consequences that should be calculated, and the recipient of that kind of gift

[Translation]

veulent pas permettre aux pays en voie de développement d'assumer les responsabilités décisionnaires.»

Avec cette déclaration à l'esprit, j'aimerais également mentionner cette déclaration du président de la Tanzanie que vous citez dans votre mémoire. Voici une partie de ce qu'il dit:

A l'heure actuelle les gouvernements les mieux intentionnés traduisent en action leur conviction que l'aménagement rural est indispensable comme si le peuple n'avait aucune idée de la chose:

En pensant à tout cela, voici ma question: dans quelle mesure cette attitude a-t-elle nuit au développement ou dans quelle mesure l'a-t-elle empêché? J'aimerais que vous précisiez votre pensée à ce sujet, s'il-vous-plaît.

Vous faites aussi allusion à la Tanzanie. Que pensez-vous de notre programme concernant le blé dans ce pays? Est-ce-là un exemple de ce que vous voulez souligner à la page 8?

M. Head: Monsieur le président, je voulais faire état de l'influence naturellement intimidante qui se produit lorsqu'un pays industrialisé ou une institution internationale se penche vers un gouvernement où les planificateurs économiques d'un pays en voie de développement nouvellement indépendant pour commencer à discuter des objectifs des priorités de développement du pays.

Il y a des considérations sociales, historiques et autres dont il faut tenir compte ici et qui influent, manifestement ou non, sur les décisions des pays en voie de développement. Si un important donateur surgit et affirme: «J'ai lu l'énoncé de vos objectifs de développement, votre programme dans ce domaine, votre plan quinquennal et le reste. Je vois que vous avez inclus l'électrification rurale ou l'infrastructure du transport ou quoi que ce soit d'autre dans votre plan». Évidemment, un grand nombre de ces plans ont bien des choses en commun, tout simplement parce que tous les pays en ont besoin.

Si le donateur—qu'il soit un organisme national ou international—affirme qu'il est prêt à venir en aide dans ce secteur, on ne se surprendra pas que le pays en voie de développement réponde: «oui, en effet, nous estimons que nous avons besoin de cela maintenant et qu'il s'agit là d'une de nos priorités». Il n'y a alors aucun geste conscient de la part du pays donateur pour modifier les priorités ou pour assumer la responsabilité décisionnaire. Je suis persuadé que les Canadiens, particulièrement, sont très désireux d'éviter ce genre d'intervention. Mais elle peut quand même se produire.

L'un de ces résultats de cette façon de procéder et l'une des difficultés au sujet de l'aide conditionnelle—compte tenu de la volonté de concevoir un projet, de le mettre à exécution et d'éviter le manque de fonds—c'est que l'on ne tient pas toujours compte de tous les frais accessoires. J'ai tenté de faire état de certains dans mon mémoire. Il y a les frais généraux que les économies des pays en voie de développement ne peuvent pas toujours supporter même si la première partie est excellente. Dans notre vie, nous avons tous reçu des cadeaux sous la forme peut-être d'une voiture usagée provenant d'un parent bien intentionné. Au début, cela semblait merveilleux mais avec le temps le cadeau risque de devenir un boulet à vos

[Texte]

is not always in the best position himself even to enter into those calculaitons.

• 1120

You asked me a specific question with respect to the wheat program in Tanzania. It is too early yet to make any final judgment upon it. The Tanzanians are very enthusiastic about what is happening. There are, and I believe it fair to say they were anticipated, some problems because of the introduction into Tanzania of virtually an alien crop with alien cropping and harvesting processes. This then means that if there is a requirement for combines to harvest that crop, those combines have to be maintained and serviced and replaced in time, and these are some of the difficulties. In terms of the biological aspects of the crop, the choice of the variety, the seeding and the like technique, I think this is proving to be very successful.

If I may refer for a moment to Dr. Schroder's social science aspect of the issue, we must be in no doubt that we are encouraging the Tanzanians to develop a taste for bread. This then means that the traditional crops will be less attractive in the market place, and if they are less attractive there, farmers are not likely to grow them; and not all farmers can grow wheat, they do not have the space, they do not have the capital, and the climate is not there for them. One of the results, without any question, of the introduction of a taste for bread in the palates of the people of developing countries is the increasing market resistance of people to buy and consume maize or even the less socially acceptable crops, be they cereal grains or root crops, which has downstream consequences for their economy. They then either have to grow that kind of crop themselves, or they become reliant on export sources of it with foreign exchange consequences and domestic agricultural consequences. I do not want to suggest other than that the Canadian wheat program in Tanzania is at this stage a very successful one, I think it is.

Mr. Fretz: Did that come about as initiative on the part of the Tanzanian government or Canada?

Mr. Head: I do not know. It arose out of discussions, and I was not a party to them.

I should say that IDRC's policies on the agricultural side are to stay away from nontraditional crops in large measure. We have been active in supporting field trials for a crop called triticale which is familiar to many of you. I think it is a cross between wheat and rye and does very well. But primarily, we stick with the traditional and often ignored crops. In the high Andes of Peru, for example, we support the culture of a crop that has been lost since the days of the Incas. It is called quinoa, is a great source of protein and adapts perfectly to the climate of the area.

Mr. Fretz: Thank you. For example, what is IDRC doing regarding the development of indigenous fertilizers rather than

[Traduction]

pieds. Même le cadeau d'une voiture neuve comporte des frais à long terme qu'il importe de calculer et le bénéficiaire de ce genre de cadeau n'est pas toujours le mieux placé pour faire ces calculs.

Vous m'avez posé une question précise concernant le programme de culture du blé en Tanzanie. Il est encore trop tôt pour se prononcer. Les Tanzaniens sont très satisfaits des résultats. L'introduction en Tanzanie d'une culture pratiquement entièrement nouvelle et de nouvelles méthodes de culture et de récolte pose actuellement certains problèmes. Je crois d'ailleurs qu'on avait prévu ces problèmes. Cela veut donc dire que s'il faut des moissonneuses-batteuses pour faire cette récolte, il faut les entretenir, les réparer et les remplacer en temps opportun et cela pose certains problèmes. Au point de vue des aspects biologiques de la culture, la variété, la technique d'ensemencement et autres techniques qui ont été choisies donnent, à mon avis, de très bons résultats.

Si je considère un instant le point de vue des sciences sociales exprimé par M. Schroder sur la question, nous pouvons être certains que nous développons chez les Tanzaniens un certain goût pour le pain. Cela signifie que les récoltes habituelles seront moins en demande sur le marché et si cela se produit les fermiers abandonneront probablement ces cultures et ce ne sont pas tous les fermiers qui peuvent cultiver du blé car ils n'ont pas l'espace nécessaire. Ils n'ont pas les capitaux nécessaires et le climat n'est pas favorable. Il ne fait pas de doute que l'un des résultats de ce nouveau goût pour le pain dans les pays en voie de développement est le fait que les gens refusent de plus en plus d'acheter et de consommer du maïs indien ou même des produits moins bien vus au niveau social, que ce soit des grains de céréales ou des plantes-racines, ce qui a un effet négatif sur leur économie. Ces pays les cultivent eux-mêmes ou comptent sur les sources d'exportation pour en obtenir, ce qui a certaines répercussions sur les devises et l'agriculture nationale. Tout ce que je veux dire, c'est que le programme de culture du blé canadien appliqué en Tanzanie donne actuellement de très bons résultats. C'est mon opinion.

M. Fretz: Ce programme est-il une initiative du gouvernement tanzanien ou canadien?

M. Head: Je ne sais pas. La question a été mentionnée lors de discussions auxquelles je ne participais pas.

Je dois préciser que les politiques du C.R.D.I. concernant l'agriculture ne préconisent pas les cultures non traditionnelles sur une grande échelle. Nous avons tenté de promouvoir l'essai d'une culture nommée triticale et que plusieurs d'entre vous connaissent déjà. Je crois que c'est un croisement entre le blé et le seigle et que les résultats sont positifs. Nous nous en tenons surtout aux cultures traditionnelles et souvent méconnues. Sur le haut plateau des Andes au Pérou, par exemple, nous avons encouragé la culture d'une plante qui était disparue depuis l'époque des Incas. Cette plante, la quinoa, est une grande source de protéines et s'adapte parfaitement au climat de la région.

M. Fretz: Merci. Que fait, par exemple, le C.R.D.I. pour favoriser les fertilisants autochtones au lieu des importations

[Text]

importing them from Canada or other developed countries? Is something being done in this area?

Mr. Head: Yes, sir, there is. There are experiments of releasing the active elements from certain phosphate rocks in certain parts of the world that do have fertilizer and soil nutrient qualities. We support some of these experiments, and we do so not only in direct support of projects undertaken by scientists in the developing countries in their own institutions but through the support of activity undertaken in the first instance by some of the international agricultural research centres, and each are active in this respect. In addition to that kind of activity, pasture management is an important element certainly in the support of livestock where just a touch of fertilizer—but much more important the rotation of the pasture—results in extraordinary increases in forage growth. As well, partly for fertilizer activity, partly for other activities, projects that we have supported with respect to human and animal waste disposal have important fertilizer side effects or, in some instances, the primary effect of the project.

• 1125

So, the short answer to your question is that, yes, in a number of ways, many of them beyond my technical competence to describe, we support research which has the aim to provide the indigenous farmer with fertilizers from indigenous sources rather than imported petro-chemical by-products.

Mr. Fretz: Thank you. On page 2, paragraph number 2, about the middle of the paragraph, I would like to read this sentence if I may:

I suggest, for example, that Canadians would not wish to continue policies or activities, no matter how attractive otherwise, that gave to Canada advantage or privilege at the expense of people elsewhere.

My question is, to what degree has Canada has an advantage or privilege at the expense of people elsewhere? I wonder if you would clarify that statement, please.

Mr. Head: Indeed, Mr. Chairman. In short, as a member of an international trading system which was designed by the developed countries for their own benefit and which is run by them for their own benefit, the GATT, as well as the primary international financial institutions, but primarily the IMF were partly of our design to respond to our needs. And therefore, I argue, and the evidence in technical form and statistical form is available elsewhere, that in terms of trade and the manner in which funds locate themselves in the north or in the south, we are wittingly or unwittingly part of a system that has built-in biases, built-in prejudices in our favour. I do not think Canadians consciously feel good about that. I do not think they know about it, but I do not think they would feel happy were they to know. And thus my plea, that the kind of argument made and evidence available in the

[Translation]

du Canada ou d'autres pays développés? Existe-t-il un programme sous ce rapport?

M. Head: Oui, il y en a un. Dans certaines parties du monde, on tente d'extraire de certaines roches phosphatées les éléments actifs qui peuvent servir de fertilisants et nourrir le sol. Nous contribuons à ces expériences non seulement en aidant directement les projets entrepris par les hommes de science dans les pays en voie de développement dans leurs propres centres de recherche mais également en participant aux activités qui sont l'initiative de centres de recherche internationaux dans le domaine de l'agriculture qui ont tous un programme à ce sujet. En plus de ce genre d'activité, il est certain que la gestion des pâturages est un élément important dans l'élevage des bestiaux car une petite quantité de fertilisant—mais ce qui est encore plus important, c'est la jachère, qui augmente considérablement la croissance du fourrage. En outre, au sujet de la fertilisation et des autres activités, les recherches auxquelles nous avons contribué en ce qui concerne l'élimination des déchets humains et animaux ont d'importantes répercussions secondaires dans le domaine de la fertilisation et constituent, dans certain cas, l'élément principal en termes de résultat du projet.

En bref, la réponse à votre question est que oui, plusieurs des projets de recherche auxquels nous contribuons, projets qui dépassent mes connaissances techniques et que je ne peux décrire, visent de différentes façons à fournir au fermier autochtone des fertilisants tirés des sources autochtones au lieu d'importer des produits pétrochimiques.

M. Fretz: Merci. Si vous permettez, j'aimerais lire cette phrase du deuxième paragraphe, vers le milieu du paragraphe, à la page 2:

Je pense, par exemple, que les Canadiens ne seraient pas intéressés à poursuivre des politiques ou des activités, quels que soient par ailleurs leurs attraits, qui procurent un avantage ou un privilège au Canada au détriment d'autres pays.

Voici ma question: dans quelle mesure le Canada a-t-il un avantage ou un privilège au détriment d'un autre pays? Pourriez-vous préciser ce que vous voulez dire?

M. Head: Bien sûr, M. le président. En résumé, en tant que membre d'un système commercial international conçu par des pays développés pour leurs propres besoins et exploité à leur avantage, le GATT ainsi que les principaux organismes financiers internationaux, mais surtout le FMI, nous permettait en partie de satisfaire nos besoins et j'affirme donc que, et il existe des preuves techniques et statistiques ailleurs à cet effet, au point de vue du commerce et de la manière dont les fonds sont attribués dans les régions du Nord ou du Sud, nous faisons volontairement ou involontairement partie d'un système qui par nature contient un préjugé en notre faveur. Je ne pense pas qu'ils le savent, mais je ne crois pas qu'ils en seraient fiers s'ils le savaient. Donc, le point sur lequel j'insiste est que les arguments et la documentation du rapport Brandt et d'autres études devraient être distribués sur une plus grande échelle.

[Texte]

Brandt report and other studies should be more broadly distributed.

Mr. Fretz: Thank you. On page 1, you say:

I begin with the statement of my belief that certain ingredients are necessary for a self-sustaining and functioning international community.

And the second imperative or statement by you is:

(ii) a strong and equitable international trading and monetary system

I wonder if you could share with me your interpretation of equitable, and if you would expand on that, please.

Mr. Head: Thank you. It would be a system in which opportunity of involvement is available to all participants in it, and opportunity of involvement must mean an opportunity to penetrate markets all around the world which is now not present in the international trading system. On both the trading and the monetary side, equitable would certainly include a share of the decision-making process which is now not available to developing countries in total, in either the fund or the bank because of the way in which they are structured. They are operated as financial institutions with votes that are distributed according to the contribution. This it has long been argued is necessary in order to maintain the financial discipline of those institutions. My interpretation of equitable would be that all of those who are affected or who rely on those institutions should have some opportunity to participate in that process on a more evenly distributed fashion.

Mr. Fretz: Thank you. Thank you, Mr. Chairman.

The Chairman: Thank you.

Mr. Head, I have a few questions, and I will try not to keep you too long. This discussion with you has been very interesting as the head of an agency like IDRC which is probably the best example of how good bilateral tied aid can be, because IDRC is to some extent a bilateral aid effort and to some extent is tied. We offer what we can do best and we do not leave the initiative to others to divert us from that objective, which I think is laudable, to apply research of soft technology and that sort of thing to Third World countries, which means that if decided properly and if motivated rightly, whatever that means—rightly is subject to judgment—the bilateral effort of doing best what you can do best can be darn good, can it not?

• 1130

Mr. Head: Mr. Chairman, I have no hesitation in saying that in some instances that can be the case. I think our difference is one of semantics. I would argue that IDRC is not under any circumstances a tied aid organization. Our funds are made available to research institutions in the developing countries for them to employ in the pursuit of research that they have chosen. Our involvement is primarily one of assum-

[Traduction]

M. Fretz: Merci. Vous dites à la page 1:

Premièrement, je crois qu'il faut certains éléments pour qu'une communauté internationale soit autonome et fonctionne bien.

Votre deuxième impératif est le suivant:

(ii) un système monétaire et commercial international fort et équitable.

Pourriez-vous m'expliquer ce que vous entendez par équitable en élaborant un peu là-dessus?

M. Head: Merci. Il s'agirait d'un système où tout le monde peut apporter sa contribution et cette possibilité de participation devrait comporter la possibilité de pénétrer sur les marchés de tous les pays, ce qui n'est pas possible actuellement dans le système commercial international. Au point de vue commercial et monétaire, un système équitable voudrait certainement dire que les pays participent à la prise de décisions ce que, dans l'ensemble, les pays en voie de développement ne peuvent actuellement pas faire, que ce soit au point de vue des fonds ou des banques, à cause de la structure de ces institutions. Elles sont exploitées comme des établissements financiers et les droits de vote sont répartis en fonction de la contribution. Cela, dit-on depuis longtemps, est essentiel à la bonne organisation financière de ces établissements. Dans un système équitable, toutes les personnes qui sont concernées ou qui dépendent de ces établissements devraient, à mon avis, avoir la possibilité de participer de façon mieux équilibrée à cette prise de décision.

M. Fretz: Merci. Merci monsieur le président.

Le président: Merci.

Monsieur Head, j'ai quelques questions à vous poser et j'essaierai de ne pas prendre trop de votre temps. Ce que vous nous avez dit est très intéressant car vous êtes à la tête d'un organisme comme le CRDI qui est probablement le meilleur exemple qui montre à quel point l'aide liée bilatérale donne de bons résultats, car le CRDI offre en quelque sorte un programme d'aide bilatérale et est dans une certaine mesure lié. Nous offrons ce que nous avons de meilleur et nous ne permettons pas aux autres de nous détourner de cet objectif, à mon avis louable, d'appliquer les connaissances technologiques et autres techniques du même genre aux pays du Tiers Monde, ce qui signifie que si l'objectif a été décidé et justifié de façon convenable—qu'on donne à cela le sens qu'on voudra—l'objectif est susceptible d'être jugé. Ne pensez-vous pas que des efforts bilatéraux visant à faire de son mieux dans le domaine où on excelle est très valable?

M. Head: Monsieur le président, je n'hésite pas à dire que cela peut effectivement être le cas dans certaines circonstances. Je crois que notre différence de point de vue repose sur une question de sémantique. Selon moi, le CRDI n'est en aucun cas un organisme d'aide liée. Nos fonds sont mis à la disposition des organismes de recherche des pays en voie de développement afin que ces derniers puissent entreprendre les

[Text]

ing that the methodology, that is the scientific assuring methodologies that they employ, is sound. Should there be a need for those countries in the course of the project, and this is discussed with us first, to acquire some equipment or supplies, in virtually every instance that is untied. We regard this as part of the enhancement of their capacity themselves to decide not only what they need but how to source it, where to source it and how to get it; it is all up to them. And thus if they are purchasing a microscope for other things, we do nothing more than ensure that they are aware that it can be sourced in Canada. If the price is not right, if the delivery arrangements are not good, if the power of the microscope is not what they need, there is not the slightest suggestion that they should not go after what, in their decision, is most preferable.

And equally, in terms of some training components, we attempt wherever possible to ensure that the training of these people takes place not in an alien Canadian university, unless that is to everyone's agreement the finest for the purpose, but in a more regional institution so that they will not change their minds, change their attitudes.

And finally, wherever possible, we encourage these countries to help themselves, one or the other, TCDC. So, if the interpretation of this obnoxious, or otherwise, term "tie" is to link them to Canada, that is not so. A constraint, certainly, is the amount of money we have. If that is a tie, that is there. Another constraint, of course, is those areas which our board of governors chose for us to concentrate in, and that, I suppose, is a tie, but I emphasize that in its wisdom, the Parliament of Canada created IDRC with its policies to be set by an international board of governors, half of whom are non Canadian and the majority of those from developing countries. They are the ones who take the decision that we should concentrate, as we do, in the rural sectors, in agriculture, in health. It was not a decision by a Canadian bureaucrat or by a Canadian parliamentarian, quite the reverse.

The Chairman: Yes, I used the word "tie", you said it could be a question of semantics but I did not use the word "tie" in the sense that everything you do has to be tied somewhere, but we had an idea, Canadians had an idea, and we make sure we do not let ourselves divert from an idea we feel is good. I think, sometimes, we refer to the tying or the untying simply in the question of telling somebody, you shall not do anything with your development effort unless you do everything that is Canadian. Of course, I do not think that is the right way to run an aid program. I think you have to strike a balance in all of these things, nobody has the whole truth and nothing but the truth. However, I am concerned that a lot of people downgrade the value of the human links and the cultural links that

[Translation]

recherches qu'ils ont choisies. Notre rôle vise avant tout à nous assurer que la méthodologie, c'est-à-dire les méthodes scientifiques qu'ils emploient, est sûre. Au cours du projet, si ces pays ont besoin d'acheter de l'équipement ou certaines fournitures, et ils nous en parlent d'abord, cet achat n'est pratiquement jamais lié. Nous croyons que décider de ce qu'ils ont besoin, choisir la source d'approvisionnement et des moyens de s'approvisionner, cela fait partie intégrante de l'amélioration de leur capacité et qu'ils doivent régler eux-mêmes ces questions. S'ils achètent un microscope pour effectuer d'autres recherches, nous nous contentons de les informer qu'ils peuvent l'acheter au Canada. Si le prix et les arrangements concernant la livraison ne leur conviennent pas et si la puissance du microscope ne correspond pas à leurs besoins, il n'est absolument pas question pour nous de les empêcher d'acheter ce qui, à leur avis, leur convient le mieux.

En ce qui concerne certains éléments de la formation, nous essayons également autant que possible de faire en sorte que la formation de ces gens ait lieu non pas dans une université canadienne qui leur est étrangère, à moins que tout le monde reconnaisse que cette université est la plus qualifiée dans les circonstances, mais dans un établissement plus régional afin que le cours de formation ne modifie pas leur mentalité et leurs attitudes.

En dernier lieu, nous encourageons autant que possible ces pays quels qu'ils soient à s'aider eux-mêmes. Donc, si le terme incriminé, c'est-à-dire «lié» signifie ici que ces pays sont liés envers le Canada, alors je dis que ce n'est absolument pas le cas. Il est évident que le montant dont nous disposons constitue une contrainte. Si cela est une contrainte, alors il y en a une ici. Une autre contrainte, évidemment, ce sont les régions où notre conseil d'administration veut que nous concentrons nos efforts et cela, je pense, constitue une contrainte, mais je tiens à souligner que dans sa sagesse le Parlement du Canada a créé le CRDI de telle sorte que ses politiques soient établies par un conseil d'administration international, dont la moitié des membres sont des non-Canadiens et venant en majorité de pays en voie de développement. Ce sont ces membres qui décident que nous devons concentrer nos efforts, comme nous le faisons, dans les secteurs ruraux, dans le domaine de l'agriculture et de la santé. La décision n'a pas été prise par un bureaucrate canadien ou un membre du Parlement canadien, c'est plutôt le contraire qui se produit.

Le président: Oui, j'ai employé le terme «lié». Vous avez dit que cela pouvait être une question de sémantique mais je n'ai pas employé le terme «lié» dans le sens que tout ce que vous faites doit comporter des contraintes quelque part, mais nous visions un objectif, les Canadiens visaient un objectif, et nous ne laissons personne nous détourner d'un objectif qui nous semble valable. Je pense que nous croyons parfois que les contraintes ou l'absence de contraintes signifie simplement qu'on interdit à quelqu'un de faire quoique ce soit au sujet de son projet de développement qui ne soit pas canadien. Je pense évidemment que ce n'est pas la bonne façon d'administrer un programme d'aide. Je crois qu'il faut établir un juste milieu dans toutes ces choses. personne n'a le monopole de la vérité.

[Texte]

bilateral aid, and sometimes tied aid, can have, and I think it is a question of judgment how you go along.

• 1135

I provoked an answer from you to explain what IDRC was, not because you have to defend it to me, but that the key there is the way you come about at decisions, the way that judgments are made. What concerns me in this whole debate is who makes the political judgments, the process by which one decides if you should protect Canadian industry. I guess that is what tying is all about, it is a protection for Canadian industry, which I guess is the key to the whole thing.

Mr. Head: Indeed, sir, and my references here in the paper and in my testimony to honesty is just that. I do not think it is wrong in a blanket sense to say that tying is good or bad. My personal preference is for untied assistance. But I emphasize that the existence of some kind of a link is not necessarily evil in itself, it is only when it is the link that runs the whole decision-making process and worse when we then explain to others that we really took the decision not on that basis but on another one that is dishonest.

The Chairman: I agree with you. I think the day the primary interest of our aid program would be the commercial interest of Canada then, I think, we will have to face the question very squarely and ask our electors if that is what they want to do or not. Perhaps I am an idealist but I do not mind, in Parliament we are allowed to be whatever we want, I share the confidence you have in Canadians that they really want to do things that will help other people, and the key is how do you interest them and how we discuss it. I would not be too concerned, and I do not think you are too concerned, about the fact whether the media reports you or not, because ultimately the media will report us or report Canadian events or Canadian initiatives once they become really aware that there is a commitment behind it.

Mr. Head: Excuse me, sir, one would hope as well that the media might feel that it is an influencing agent and that if these issues are in the interests of Canada, because we will suffer if they are not taken, that would take place; there is little of that initiative.

The Chairman: I do not worry about it too much because it seems to me we have to commit ourselves, and if we commit ourselves and we do something, the media will come along, I really think they will. I very seldom wait for the media to lead me to whatever I want to do or whatever I want to think. Not that I do not respect the media, they have their role and we have our roles.

[Traduction]

Ce qui m'inquiète cependant, c'est que beaucoup de gens déprécient la valeur des liens humains et culturels que l'aide bilatérale et parfois l'aide liée peut comporter et je pense que la façon de procéder est une affaire de jugement.

J'ai cherché à obtenir une réponse de votre part pour expliquer la nature du CRDI, non parce que vous devez le défendre devant moi, mais parce que l'essentiel, c'est la façon de prendre des décisions, la façon dont les jugements sont formulés. Ce qui me préoccupe dans tout ce débat, ce sont les personnes qui énoncent les jugements politiques, la façon dont on décide s'il faut protéger l'industrie canadienne. Je suppose que c'est ce que signifie le terme «contrainte», c'est une protection pour l'industrie canadienne, ce qui, je pense, est l'essentiel de toute la question.

M. Head: En effet, monsieur, et c'est ce que signifient mes allusions à l'honnêteté dans le présent document et dans mon témoignage. En général, je crois qu'il n'est pas faux d'affirmer qu'une contrainte est bonne ou mauvaise. Pour ma part, je préfère une aide sans contrainte. Toutefois, je prétends que l'existence d'un certain type de lien n'est pas nécessairement mauvaise en soi; ce n'est malhonnête que lorsque c'est le lien qui détermine tout le processus de prise de décision et, ce qui est encore pire, que lorsque nous expliquons par la suite aux autres qu'en fait nous avons pris la décision non pas en fonction de ce lien, mais en fonction d'un autre critère.

Le président: Je suis d'accord avec vous. Je crois que le jour où notre programme d'aide visera surtout l'avantage commercial du Canada, alors, d'après moi, nous devons envisager la question très honnêtement et demander à nos commettants si c'est ce qu'ils désirent ou non. Je suis peut-être un idéaliste, mais cela ne me préoccupe pas; au Parlement, nous avons le droit d'agir à notre guise et je partage votre confiance à l'endroit des Canadiens en ce sens qu'ils désirent vraiment faire des choses qui aideront les autres et l'essentiel, c'est comment les intéresser et comment nous en parlons. Il m'importe relativement peu, et sans est-ce la même chose pour vous, que les médias parlent de vous ou non parce qu'en dernière analyse les médias parleront de nous ou des événements qui se déroulent au Canada ou des interventions canadiennes lorsqu'ils prendront vraiment conscience qu'il s'y cache un engagement.

M. Head: Excusez-moi, monsieur, mais il est également à espérer que les médias soient convaincus qu'ils sont un agent influent et que, si ces questions sont dans l'intérêt du Canada, cela se produira parce que nous en subirons les conséquences si ces questions ne sont pas prises au sérieux; ce point de vue est peu répandu.

Le président: Cela ne m'inquiète pas outre-mesure parce que, d'après moi, nous devons engager et si nous nous engageons et si nous agissons, les médias emboîteront le pas, j'en suis vraiment convaincu. J'attends rarement l'intervention des médias pour orienter mon action ou ma pensée. Ce n'est pas que je ne respecte pas les médias; ils ont leur rôle à jouer et nous avons nos rôles.

[Text]

However, I would like to switch the discussion to something else you said. The whole question of global negotiations and the whole question of how the problem is approached in order to convince them that we have to adjust, again a trust I totally agree with in your paper—and I particularly like the emphasis you put on the mutuality of interests and I guess you go further than that to explain how important it is to recycle or reference, if I can put it that way, and to share them with others—when you make them stronger, ultimately you make everybody stronger; I like that approach.

But in terms of the politics of it, when one sees the process of politics, how it is discussed and the approach that is taken, I would like your views on that. Sometimes it is painted as though the dialogue between the rich and poor means that you are dealing with a group where everybody is rich and everybody is comfortable, and on the other side you are dealing with a group where everybody is poor and everybody is hungry, it is not exactly that way. The way in which the problem is approached and what is happening in the United States today may have a bearing on that. The idea that power has to be shared, for Canadian politicians, my experience is that it is frustrating to hear that rather than have the positive approach where you say, okay, we will sit down and examine *x* number of countries that we are concerned about, what are the problems, what is it that Canadians can do better? If we do not want necessarily to do what Canadians think they can do better, what can they negotiate with developing countries, because ultimately in IDRC you negotiate? How do you feel about that? Is there any chance that the debate one of these days will switch to that, or are there people somewhere who have an interest in maintaining an ideological confrontation? I mean, it is not to be impure, these kinds of precincts, to suggest that other people may have an interest in the world in maintaining an ideological confrontation which ultimately can turn people off.

• 1140

Mr. Head: Indeed, Mr. Chairman, and one of the dangers at the present time is that there are voices in the developing countries that argue, and some of them persuasively, that this is in fact what should be done, that the developing countries should give up attempting to create or engage in a mutually beneficial partnership with the industrialized countries. The phrase they use is “decouple” or “uncouple”, let us draw away, let us rely on our own resources, let us engage one with the other, let us find friends in the Indias and the Brazils of the world who can supply us with a good deal of our manufactured goods. If this were to happen, we in the north would be the losers without any question, these immense markets would disappear. The influence that we properly wish to bring to bear in terms of international political stability and environmental controls may well diminish. We should not forget that Brazil and India were two of the recalcitrants approaching the Stockholm environmental conference; it was only on the eve of the

[Translation]

Toutefois, j'aimerais que l'entretien s'oriente vers un autre sujet que vous avez abordé. Il s'agit de la question des négociations globales et de la façon d'aborder le problème pour les convaincre que nous devons nous adapter, encore une fois une manifestation de confiance que j'accepte d'emblée dans votre document et j'aime tout particulièrement l'importance que vous accordez à la réciprocité des intérêts et je suppose que vous allez encore plus loin pour expliquer jusqu'à quel point il est important de les renouveler et de les appuyer par des consultations, si je puis m'exprimer ainsi, et de les partager avec d'autres; en les rendant plus fortes, en dernière analyse, tous deviennent plus forts; j'aime cette conception.

Cependant, j'aimerais connaître votre opinion quant à leurs aspects politiques lorsqu'on envisage la mécanique politique, comment elle est analysée et la conception qui est adoptée. On décrit parfois la situation comme si le dialogue entre riches et pauvres signifiait qu'on a affaire à un groupe dont tous les membres sont riches et à l'aise et, de l'autre côté, à un groupe dont tous les membres sont pauvres et affamés; ce n'est pas un reflet adéquat de la réalité. La façon dont on envisage le problème et ce qui se passe aujourd'hui aux États-Unis ont peut-être des répercussions sur cette question. Pour ce qui est de la notion selon laquelle les pouvoirs doivent être partagés, pour les hommes politiques canadiens, d'après mon expérience, cela est frustrant à entendre; on devrait plutôt adopter la conception positive où nous affirmons que nous allons réfléchir et analyser un certain nombre de pays qui nous préoccupent, où nous nous demanderons quels sont les problèmes et ce que les Canadiens sont en mesure d'améliorer. Si nous ne voulons pas nécessairement faire ce que les Canadiens croient être en mesure d'améliorer, que peut-on négocier avec les pays en développement (en effet, au sein du CRDI, en dernière analyse, on négocie)? Quelles sont vos impressions à ce sujet? Est-il possible qu'un jour, le débat en vienne à cela; existe-t-il des personnes, quelque part, qui tirent profit du maintien d'une confrontation idéologique? En d'autres termes, il n'est pas immoral, dans ces milieux, de prétendre que d'autres personnes dans le monde peuvent être intéressées à maintenir une confrontation idéologique qui finalement décourage les gens.

M. Head: En effet, monsieur le président, et un des dangers auxquels nous faisons face actuellement, c'est que certaines personnes dans les pays en développement prétendent, et certaines d'entre elles de façon très convaincante, que c'est en fait ce qu'on devrait faire, que les pays en développement devraient cesser de tenter de créer des associations mutuellement avantageuses avec les pays industrialisés ou d'y participer. Ces personnes utilisent l'expression suivante: «se désassocier»; retirons-nous, comptons sur nos propres ressources, engageons-nous l'un envers l'autre, trouvons-nous des alliés dans les Indes et les Brésil du monde qui peuvent nous fournir une bonne partie des biens manufacturés dont nous avons besoin. Si cela se produisait, nous, dans le nord, serions sans aucun doute les perdants; ces marchés importants disparaîtraient. L'influence que nous désirons exercer en termes de stabilité politique internationale et de contrôles écologiques diminuera peut-être. N'oublions pas que le Brésil et l'Inde étaient deux des récalcitrants à

[Texte]

conference that India chose to attend, Brazil chose not to. We do have our interests that, if properly taken, are of a global nature and I do not for a moment hesitate about our correctness in doing what we can to advance them.

The ideology that comes to bear from time to time is more often than not the ideology of the wealthy in the developing countries as distinct from any leftist influence, and here we in the industrialized world must bear some responsibility, but at least we must show some further understanding. We should not be shocked if, in the best interests of all concerned, we produce, as we have, medical doctors in our modern universities with their excellent clinical facilities encouraging those students in the research component of their activities to take a great interest in disease or an issue which is of interest to their professor, be he at the University of Toronto or the University of Alberta. When that student goes back to his country he will seek to engage in a practice in circumstances which permit him to continue that area of research or at least under those circumstances. This then starts to build up within developing countries a concentration in the urban areas of not just hospital facilities but of other services and facilities which cater to the better off elements of the constituency. We can sit back here and be critical of governments for doing that but, in the final analysis, the constituencies to which the governments in those countries are catering is in fact that urban educated constituency; the rural sector people have little influence on the political mainstream of life.

The analogy can certainly be drawn to Britain prior to the reform acts. There were not very many members of Parliament that paid much heed to the disenfranchised, there was no need to, they paid attention to where the power was. And this is the current state of events, not in all, but in many developing countries. We must understand that. It is one of the reasons why at IDRC in the formal training component of our programs we attempt, wherever it can be done, to ensure that those people gain that additional training in circumstances which will not alienate them from the problems and the social structure of their own country.

• 1145

If I may give you just one simple example, we support in the agricultural sector a number of Ph.D. graduates in Canadian universities, but what we do now, wherever we can, is ensure that the active research element of the doctoral studies is undertaken in their own country on their own local problem and we pay to ensure that their supervisor from the University of Manitoba, or wherever, is able to visit sufficiently frequently to adequately supervise the task. The degree they get is that status symbol from a Canadian university but the field experience, the work, their orientation is all in that direction. So, there are a number of ways, imaginative or otherwise, that

[Traduction]

l'approche de la conférence de Stockholm sur l'environnement; ce n'est que la veille de la conférence que l'Inde a décidé d'y assister et que le Brésil s'est désisté. Nous avons nos intérêts qui, si nous les protégeons adéquatement, sont de nature globale et je suis convaincu que nous avons raison de faire ce qui est en notre pouvoir pour les favoriser.

L'idéologie qui est appliquée de temps à autre est plus souvent qu'autrement l'idéologie des riches des pays en développement, par opposition à toute influence gauchisante, et c'est alors que nous, du monde industrialisé, devons assumer une certaine responsabilité; nous devons à tout le moins faire preuve de plus de compréhension. Il ne faudrait pas nous scandaliser si, pour le mieux-être de toutes les personnes concernées, nous produisons, comme par le passé, des docteurs en médecine dans nos universités modernes dotées d'installations cliniques excellentes tout en encourageant les étudiants inscrits au programme de recherche des activités de ces universités à s'intéresser vivement à la maladie ou à un sujet qui intéresse leur professeur, qu'il soit de l'université de Toronto ou de l'université de l'Alberta. Lorsque cet étudiant retournera dans son pays, il cherchera à pratiquer sa profession dans un cadre qui lui permettra de poursuivre ses recherches ou dans un cadre connexe. Il se produit alors dans les pays en développement une concentration dans les régions urbaines, non seulement d'hôpitaux, mais également d'autres services et installations qui s'adressent aux éléments les mieux nantis de la société. Nous pouvons rester tranquilles et critiquer ce que font ces gouvernements, mais, en dernière analyse, les citoyens dont les besoins sont satisfaits par les gouvernements de ces pays sont en fait les habitants éduqués des villes. Les habitants des campagnes ont peu d'influence sur le courant politique de la vie.

On peut certainement établir une comparaison avec la Grande-Bretagne avant l'entrée en vigueur du Reform Act. Très peu de membres du Parlement s'occupaient de ceux qui n'avaient pas le droit de voter; ce n'était pas nécessaire, ils accordaient leur soin à ceux qui pouvaient leur donner le pouvoir. Et c'est ce qui se passe actuellement, non pas dans tous les pays en développement mais dans bon nombre d'entre eux. Nous devons comprendre cette situation. C'est une des raisons pour lesquelles, au CRDI, nous tentons, dans nos programmes officiels de formation, lorsque c'est possible, de nous assurer que ces personnes bénéficient d'une formation additionnelle dans un cadre qui ne les aliénera pas des problèmes et de la structure sociale de leur propre pays.

Laissez-moi vous donner un exemple. Nous subventionnons, dans le secteur agricole, un certain nombre de détenteurs de doctorats d'universités canadiennes, mais ce que nous faisons actuellement, lorsque nous le pouvons, c'est de nous assurer que la composante de la recherche active des études doctorales est entreprise dans leur propre pays et qu'elle porte sur leurs propres problèmes locaux et nous payons pour nous assurer que leur tuteur de l'université du Manitoba ou d'ailleurs puisse les visiter assez souvent pour surveiller adéquatement leurs travaux. Le diplôme qu'ils obtiennent leur confère tout le prestige d'une université canadienne, mais l'expérience sur le

[Text]

Canadians and others in the north can attempt to design things so that we do not constantly hold up to the influential elements in the developing countries that our way of life, our standard of living, our attitudes, our philosophies are those that are to be copied. We ourselves know that they are not but we project that impression and this is part of the difficulty.

The Chairman: My question had more to do with the politics of the situation. I appreciate that when I talk about cultural nature, human links, we must not have the motivation that we want to paint or draw up or create another kind of western industrialized society elsewhere, but I am concerned about the effect of a stalemate or a confrontation in political terms because they are reported more accurately in western industrialized society than they are in developing countries. That is normal, the debates are geared and speeches are prepared to affect western public opinion, not developing country public opinion. Because I am concerned, I wonder what kind of role Canada could play to steer off the confrontation and to get down to basics, to practice solutions in specialized agencies and also to get people working practically and realistically to prepare things we can do next year or the year after, or whatever. You obviously consider it also very important that Canadians, Americans, West Germans and the British become aware and sensitive to these things, but I am afraid they will become too aware negatively if the confrontation should go on.

Mr. Head: I agree entirely.

The Chairman: If you are told, for example, that I am going after you and you are going to have to share your power with me, it has been my experience coming from a large minority, you get people to listen to you. It may be a way for them to close their mouths and say, To hell with you, I am just going to go on with my own way of life.

Mr. Head: We must accept, however, that in the south they have perhaps not had the experience we have of being as diplomatically acceptable. It is built upon a long history of neglect and active prejudice, both economic and political, against them. But I agree with you entirely that if we, in the north, are going to persuade our publics of the wisdom of pursuing these issues, I think we can on our own not only convince them of the importance of these issues but of the wisdom of pursuing certain policies which is distinct, then there must be some evidence that the dialogue is successful, that progress is being attained.

One of the problems we now find in the international community, of course, is that with 153 members of the General Assembly the opportunity for real exchange just is no longer present. The Brandt Commission has made the suggestion that there should be a summit to break through this, that it should

[Translation]

terrain, le travail et leur orientation vont tous dans ce sens. Il existe donc un certain nombre de moyens, innovateurs ou autres, auxquels les Canadiens et d'autres dans le Nord peuvent avoir recours pour tenter de façonner les choses de façon à ne pas constamment présenter aux éléments influents des pays en développement notre mode de vie, notre niveau de vie, nos attitudes, nos philosophies comme des exemples à imiter. Nous savons nous-mêmes qu'ils ne doivent pas être imités, mais nous projetons cette impression et c'est là une partie du problème.

Le président: Ma question portait davantage sur les aspects politiques de la situation. Lorsque je parle de culture et de liens humains, je suis conscient que nous ne devons pas viser à décrire, à dépeindre ou à créer un autre genre de société industrialisée occidentale ailleurs, mais je m'inquiète des effets d'une impasse ou d'une confrontation en termes politiques parce qu'ils sont retransmis plus fidèlement dans la société industrialisée occidentale que dans les pays en développement. Cela est normal puisqu'on adapte les débats et on prépare les discours pour modeler l'opinion publique occidentale, non pas celle des pays en développement. Parce que je suis préoccupé, je me demande quel rôle pourrait jouer le Canada pour éliminer la confrontation, pour s'en tenir aux choses fondamentales, à des solutions pratiques dans les organismes spécialisés et également pour que les gens se mettent à l'œuvre, de façon pratique et réaliste, pour préparer ce que nous pourrions réaliser l'année prochaine, l'année suivante, etc. Évidemment vous considérez qu'il est également très important que les Canadiens, les Américains, les Allemands de l'Ouest et les Britanniques deviennent conscients de ces questions et qu'ils y soient sensibles, mais je crains qu'ils deviennent conscients trop négativement si la confrontation se poursuit.

M. Head: Je suis entièrement d'accord.

Le président: Si l'on vous dit, par exemple, que je vous cherche et que vous devrez partager vos pouvoirs avec moi, je sais par expérience, venant d'une minorité importante, que les gens vous écoutent. C'est peut-être pour eux une façon de se taire et de penser: «Allez au diable; je vais continuer à vivre comme je l'ai toujours fait».

M. Head: Toutefois, il faut comprendre que, dans le Sud, ils n'ont peut-être pas réussi à être aussi diplomatiquement acceptables que nous. Cela découle d'un long passé d'inattention et de préjugés actifs, économiques et politiques, à leur égard. Mais j'abonde dans le même sens que vous, c'est-à-dire que si nous, dans le Nord, désirons convaincre nos publics de la sagesse inhérente à la poursuite de ces questions, je crois que nous sommes en mesure, par nous-mêmes, non seulement de les convaincre de l'importance de ces questions, mais de la sagesse inhérente à l'application de certaines politiques distinctes; alors certains signes doivent nous prouver que le dialogue est fructueux, qu'on progresse.

Un des problèmes que nous rencontrons actuellement dans la communauté internationale, c'est évidemment le fait que, parce que l'Assemblée générale se compose de 153 membres, les possibilités d'échange réel n'existent tout simplement plus. La Commission Brandt a proposé de tenir une conférence pour

[Texte]

be representative of the different groupings in the world, but should not attempt to bring around the same table 153 of anybody. Work is now in hand to pursue that suggestion to see whether it is in fact a workable one.

One of the problems, however, that comes out of the very system which is the United Nations, and most or all of you have had much experience there, is that the human resources available to many developing countries, not all but to many, are really very limited. They have a thousand things that have to be pursued at the same moment and they have very few people who can do them. And thus, they are not able, as we are, and it is a strain even for us, to service adequately all committees, all international gatherings, all conferences.

• 1150

And so just a handful of people scattered around the world take on all of these things. They are not technically competent, they do not pretend to be; they are not possessed of adequate instructions so they stick to the same old line and this then gets entrenched.

One would be shocked, but I hope happily so, but nevertheless shocked, to talk as I have had the opportunity, and some of you do from time to time, to the head of government of a developing country to find out what he actually wants, how he wants to attain it, and his understanding of the process. It is light years away from his permanent representative at the General Assembly who out of self-protection and out of habit simply relies on the same old stuff that goes back again and again.

So one of the advantages then of the summit proposal, and Mr. Ramphal was referring to this, is that we can rise above this and heads of government can actually find out what the other guys are thinking about; it is often quite different from what the officials are telling one another that their man is thinking about. Many of those officials have never met their man that they are . . .

The Chairman: Yes, I agree with that, and Mr. Ramphal, when he was before us, made that point of how important it was to get political decisions made and how dangerous it is that summitry become just a bland negotiation of communiqués and agreements that do not mean much.

Mr. Head: Exactly.

The Chairman: To come back to aid for a second, and not because I think this is only a question of aid, but aid is the more visible issue, the signal of your commitment, and it is also the most flexible instrument that you have. In terms of IDRC, for example, and to some extent in terms of CIDA, to what extent do you think our existing structures in Canada can manage a lot more funds? To what extent of your capacity are you working? The idea of the concept of IDRC, of what it was intended to do, how much more can you do with more funds?

[Traduction]

éliminer cet obstacle, qu'elle devrait représenter les différents groupements du monde, mais qu'elle ne devrait pas tenter de réunir autour de la même table un groupe de 153 personnes. Des travaux sont actuellement en cours pour donner suite à cette proposition pour analyser si elle est praticable.

Toutefois, un des problèmes suscités par le système que forme les Nations Unies (et la plupart d'entre vous, sinon tous, peuvent en parler), c'est que les ressources humaines dont disposent bon nombre de pays en développement, pas tous mais un bon nombre, sont vraiment très limitées. Ils ont mille et une chose à faire au même moment et ils disposent d'un nombre peu élevé de personnes pour les aider. Aussi sont-ils comme nous dans l'impossibilité de s'acquitter de ces tâches. Il est difficile, même pour nous, d'assurer convenablement les services à tous les comités, réunions internationales et conférences.

Par conséquent ces tâches sont dévolues à une poignée de personnes disséminées de par le monde, les personnes qui n'ont pas de compétence du point de vue technique et qui ne prétendent pas l'avoir. Comme elles ne reçoivent pas suffisamment de directives, elles s'en tiennent aux vieilles façons de procéder et s'y cantonnent.

On serait peut-être étonné, de manière heureuse je l'espère, mais néanmoins étonné, si on s'adressait comme j'ai eu l'occasion de le faire et comme quelques-uns d'entre vous le font de temps à autre, à un chef de gouvernement d'un pays en voie de développement pour savoir en fait ce qu'il veut et de quelle manière il veut l'obtenir et de quelle manière il conçoit la façon de procéder. Il se trouve à des milliers de milles de son représentant permanent à l'Assemblée générale lequel, pour se protéger et aussi par habitude, reprend les mêmes vieux propos qui ne cessent de se répéter.

Par conséquent l'un des avantages de la proposition présentée au sommet, et M. Ramphal y faisait allusion, c'est que l'on peut abandonner cette attitude et faire connaître de fait aux chefs de gouvernement le fond de notre pensée. C'est souvent très différent de ce que les fonctionnaires prétendent entre eux que leur «chef» pense. Nombre de ces fonctionnaires ne l'ont jamais rencontré . . .

Le président: Oui, je suis d'accord avec ça et M. Ramphal, lorsqu'il s'est adressé à nous, a souligné combien il était important que des décisions politiques soient prises et jusqu'à quel point il pouvait être dangereux que le sommet ne prenne la forme d'une simple négociation de communiqués et d'accords sans signification aucune.

M. Head: Précisément.

Le président: Pour revenir un instant à la question de l'aide et non seulement parce que je pense qu'il s'agit d'une question d'aide mais parce que c'est la préoccupation la plus apparente, la manifestation visible de votre engagement, et aussi l'instrument le plus souple dont vous disposiez. Dans le contexte du CRDI par exemple, et dans une certaine mesure dans le contexte de l'ACDI, jusqu'à quel point croyez-vous que les structures en vigueur au Canada permettent de fournir des sommes encore beaucoup plus élevées? Donnez-vous le maxi-

[Text]

To what extent can Canadian efforts in bilateral aid be well managed with just more funds?

Mr. Head: It is a question, Mr. Chairman, that concerns me very deeply. I do not think we have accurate answers to those questions. But there is no question that there is a limit to the amount of project funding that can be managed as distinct from program funding. The human resources of CIDA, and CIDA is well managed in comparison with most, or of any other bilateral organization, there are very real limits to the number of projects and the amount of money that can be handled by them. If more funding is going to be put in, the organization just starts to get larger and larger.

One of the alternatives is to switch more of that funding through multilateral agencies and allow the unit scale efficiency to take place in that fashion. The other alternative is one that I think is worthy of examination and this is the Japanese technique, to regard the whole thing as an investment counselling service and not as a project design service. In that fashion, the burden of the additional work is dispersed through a whole variety of nongovernmental agencies.

Turning to IDRC, we are now examining this ourselves. If I may distinguish for a moment from this new program, which we hope the government will fund next year, that we were invited by the previous government to undertake in response to the pledge given at UNCSTD, which would be to generate a mechanism by which developing country researchers and institutions can have direct access to Canadian R&D activity, a kind of program that can absorb considerable amounts of money. The figure of 1 per cent of Canadian ODA was employed by Senator Asselin at Vienna.

In our normal style of program, using project support as the vehicle, my guess is that we could not do more than double our present time. This is a ballpark thing. I am saying it at a time when inside the Research Centre we are now starting to examine those very issues.

• 1155

The Chairman: What is your budget now?

Mr. Head: Our budget for the current fiscal year is \$40.2 million. We expect that it will go up in the next fiscal year to \$46 million. I am talking now in real growth terms. IDRC has had virtually no really growth for five or six years, virtually none. In several years we went down in terms of real growth because we are subject both to inflation and to the fluctuation in the value of the Canadian dollar abroad. We spend virtually all our money abroad. We are hostage to what the dollar can do there as distinct from tied aid inside the country.

[Translation]

mum de vous-même? Si l'on tient compte du principe du CRDI, de ce qu'il devrait être, que pouvons-nous faire de plus avec davantage de crédits? Dans quelle mesure les efforts du Canada en matière d'aide bilatérale peuvent-ils être très efficaces seulement en accordant plus de crédits?

M. Head: C'est une question, monsieur le président, qui me préoccupe énormément. Je ne crois pas qu'on puisse y trouver une solution précise. Mais il n'y a aucun doute qu'il y a une limite au montant des crédits investis dans un projet qui puisse faire l'objet d'une gestion distincte du financement d'un programme. Les ressources humaines de l'ACDI, et l'ACDI est très bien administrée comparativement à la plupart des autres organismes bilatéraux quels qu'ils soient—il y a, dis-je, incontestablement des limites au nombre de projets et aux sommes qui peuvent être engagées pour les réaliser. Si d'autres crédits doivent leur être consacrés, l'organisme se met alors à prendre de plus en plus d'ampleur.

Une solution de rechange serait de canaliser plus de crédits par la voie des organismes multilatéraux et de favoriser de cette façon l'efficacité. L'autre solution de rechange, qui à mon avis vaut la peine d'être étudiée, réside dans la technique japonaise qui consiste à envisager toute l'affaire comme un service d'orientation des investissements et non comme un service de conception de projet. De cette manière, le fardeau du travail supplémentaire est réparti dans une somme étendue d'organismes non gouvernementaux.

Pour revenir au CRDI, nous sommes présentement à étudier cet organisme nous-mêmes. Permettez-moi pour l'instant de faire une distinction en ce qui concerne ce nouveau programme que le gouvernement, nous l'espérons, financera l'an prochain et que nous avons été invités par le gouvernement précédent à entreprendre en réponse à l'engagement prit lors de la UNCSAT. Ce programme avait pour objet d'élaborer un mécanisme par lequel les chercheurs et les établissements de recherche des pays en voie de développement pourraient avoir un accès direct à l'activité de recherche et de développement au Canada, c'est-à-dire un type de programme qui peut exiger des crédits considérables. Le chiffre de 1 pour cent de l'APD du Canada a été avancé par le sénateur Asselin à Vienne.

Selon notre type habituel de programme, c'est-à-dire que l'appui aux projets sert de véhicule, à mon avis nous ne pourrions faire davantage que doubler la période actuelle de programme. Il s'agit toutefois d'une approximation. Je le dis au moment où au Centre de recherche même nous ne faisons que commencer à étudier ces questions.

Le président: Quel est votre budget à l'heure actuelle?

M. Head: Notre budget pour l'année financière en cours est de 40,2 millions de dollars. Nous prévoyons que pour le prochain exercice financier il passera à 46 millions. Je parle maintenant en termes de croissance réelle. Le CDRI n'a connu pratiquement aucune croissance réelle depuis cinq ou six ans. Depuis plusieurs années nous connaissons une baisse en termes de croissance réelle parce que nous subissons les effets aussi bien de l'inflation que de la fluctuation de la valeur du dollar canadien à l'étranger. Nous dépensons presque tout notre

[Texte]

In real terms for the foreseeable future, we will be able to absorb, I think, effectively and efficiently, an increase. It is not an open-ended thing, not by any means nor should it be, I think, in a capital assistance program of a bilateral nature.

The Chairman: I thank you once again which I think I did at the beginning also, for appearing before us. It was a very interesting meeting and I am sure we will hear more of you in the next few weeks as we prepare our report.

Mr. Head: Thank you. And I offer my apologies that my text, for reasons you understand, was available only in one language, *je m'excuse*.

The Chairman: Thank you.

SÉANCE DU SOIR

Le président: A l'ordre, s'il vous plaît.

Nous continuons ce soir notre étude sur le mandat que nous avons reçu de la Chambre des communes sur les relations entre pays développés et pays en voie de développement.

Aujourd'hui, nous tenons notre dernière réunion publique importante. Nous aurons une autre réunion le 17 novembre mais ce ne sera pas pour discuter de questions de fond. Nous sommes heureux d'avoir comme témoin, le ministre de l'Industrie et du Commerce, l'honorable Herb Gray. Je demanderai à M. Gray de nous présenter ses fonctionnaires, et ensuite de faire sa déclaration.

• 2010

I believe you have a statement. Do you want the statement distributed, or do you just want to read it?

Hon. Herbert Eser Gray (Minister of Industry, Trade and Commerce): We will do both, if you like.

The Chairman: Okay. I just remind all of us that we have a vote. The bell starts ringing at 8.45, so let us try to discipline ourselves.

Mr. Gray.

Mr. Ogle: It is 9.45.

The Chairman: 9.45, is that not what I said?

Mr. Ogle: You said 8.45.

The Chairman: Oh, I am sorry. The bell may start at 8.45 if there is a fire in the building, but the bell for the vote, I stand corrected, will be at 9.45.

Mr. Gray, would you introduce your officials, please?

Mr. Gray: Yes. On my left is Mr. Percy Eastman, Director-General, Office of General Relations of the Department of Industry, Trade and Commerce; on my right is Mr. Sylvain

[Traduction]

argent à l'étranger. Nous sommes à la merci de ce que le dollar est en mesure d'apporter dans ces pays par opposition à l'aide conditionnelle à l'intérieur du pays.

En termes réels pour l'avenir prévisible, je crois que nous serons en mesure d'absorber une croissance de manière efficace et utile. Il y a des limites qui s'imposent, comme d'ailleurs et se doit, à mon avis, dans un programme d'aide financière à caractère bilatéral.

Le président: Je vous remercie encore une fois, comme je l'ai d'ailleurs fait je crois dès le début, d'avoir bien voulu prendre la parole devant le comité. Ce fut très intéressant et je ne doute pas que nous aurons à communiquer de nouveau avec vous au cours des prochaines semaines au moment de rédiger notre rapport.

M. Head: Je vous remercie. Et je voudrais m'excuser de ce que mon texte, pour des raisons que vous comprendrez, n'a été rédigé que dans une seule langue. Je m'excuse.

Le président: Merci.

EVENING MEETING

The Chairman: Order, please.

Tonight, we will go on with our study of the terms of reference we received from the Parliament on relations between industrialized countries and developing countries.

This is our last important public hearing. There will be another meeting on 17th of November but it will not be to discuss basic matters. We are pleased to welcome as a witness the Honourable Herb Gray Minister of Industry, Trade and Commerce. I would ask M. Gray to introduce his officials, then to proceed with his statement.

Il me semble que vous avez un exposé à présenter. Voulez-vous que le texte soit distribué ou préférez-vous le lire seulement?

L'honorable Herbert Eser Gray (ministre de l'Industrie et du Commerce): Nous procéderons des deux façons, si vous le voulez bien.

Le président: D'accord. Je veux vous rappeler à tous qu'il y aura un vote. La sonnerie commencera à retentir à 20 h 45 et je vous invite à essayer de respecter l'horaire établi.

Monsieur Gray.

M. Ogle: C'est à 21 h 45.

Le président: 21 h 45, n'est-ce pas ce que je viens de dire?

M. Ogle: Vous avez dit 20 h 45.

Le président: Je m'en excuse. La sonnerie peut commencer à retentir à 20 h 45 en cas d'indincie dans l'immeuble mais pour le vote, la correction est juste, elle sonnera à 21 h 45.

Monsieur Gray, voulez-vous nous présenter vos officiers ministériels, s'il vous plaît?

M. Gray: Certainement. A ma gauche, M. Percy Eastman, directeur général de la Direction des relations générales du ministère de l'Industrie et du Commerce; à ma droite, M.

[Text]

Cloutier, Chairman and President of the Export Development Corporation; and you have on your right . . .

Mr. Sylvain Cloutier (Chairman and President, Export Development Corporation): Mr. Brock King, Senior Vice-President, Corporate Affairs, Export Development Corporation.

Mr. Gray: Mr. Chairman, I am going to begin by making a brief statement and then I will call upon Mr. Cloutier to also present a brief statement dealing more particularly with the work of the Export Development Corporation.

We, like other industrialized countries, recognize the continuing importance of strengthening our trade relations with developing countries. We are, therefore, supportive of work toward an international trading system which can be responsive to their legitimate trading and development needs. Clearly, increased export earnings can provide a significant stimulus to higher economic growth in these countries—growth which can have favourable effects for both the developing countries themselves and the world economy as a whole. The policies which we pursue, therefore, need to be aimed toward contributing to the overall economic development of developing countries and facilitating their integration into the multilateral trading system. At the same time, our policies have to be responsive to the strong and growing competition evident in some product areas from those among the developing countries at the leading edge of development.

I think it is worth making the point at the outset that Canada's record in trying to accommodate the legitimate trade interests and aspirations of the developing countries stacks up pretty well in comparison with others in the world economic community. A large percentage of our imports enter duty-free from all sources, something in excess of 60 per cent. Where duties apply, the majority of them are currently being subjected to significant reductions, phased-in over the next six and a half years as a result of the recently-concluded multilateral tariff negotiations. Among specific multilateral tariff negotiations concessions were some on purely tropical products, which were implemented in advance of the reductions as a whole.

In company with other development countries, Canada extends general preferential tariff treatment to most industrial products imported from developing countries, although sensitive products in the textiles, clothing and footwear areas are exceptions; in general, such GPT treatment amounts to either 1/3 off the most-favoured nation tariff rate or the appropriate British preferential tariff rate, whichever is the lower; this is at least as generous as the general protective system regimes of any of the main industrial countries.

[Translation]

Sylvain Cloutier, président de la société d'expansion des exportations; et vous avez à votre droite . . .

M. Sylvain Cloutier, président-directeur général de la Société pour l'expansion des exportations: M. Brock King, vice-président principal, Affaires générales, Société pour l'expansion des exportations.

M. Gray: Monsieur le président, je vais commencer par faire un bref exposé, puis je demanderai à M. Cloutier de vous présenter également le sien mais qui, lui, portera sur la société pour l'expansion des exportations en particulier.

Notre pays, comme bien d'autres pays industrialisés, reconnaît l'importance de poursuivre le renforcement de nos relations commerciales avec les pays en voie de développement. C'est pourquoi nous soutenons tous les efforts entrepris pour l'établissement d'un système international d'échanges capable de répondre aux besoins en matière de commerce et d'expansion économique. De toute évidence, une augmentation des recettes d'exportation peut être un excellent agent stimulant à la croissance économique dans ces pays . . . Croissance qui peut avoir des conséquences avantageuses à la fois pour les pays en voie de développement et pour l'économie mondiale dans son ensemble. La politique que nous appliquons doit donc viser à collaborer à l'effort global de développement économique des pays en voie de développement et à faciliter l'intégration de ces pays dans le système commercial multilatéral. En même temps, notre politique doit être sensible à la concurrence, sérieuse et croissante et qui frappe certains secteurs de production, que leur opposent les pays au développement économique très avancé.

Il me semble qu'il est bon de souligner ici que le bilan du Canada dans ses efforts de faciliter les intérêts et les aspirations légitimes en matière de commerce des pays en voie de développement soutient aisément la comparaison avec la contribution des autres membres de la communauté mondiale économique. Un fort pourcentage de nos importations de toutes provenances sont exemptées de droits d'entrée, plus de 60 pour cent. La majorité des importations qui sont frappées du droit bénéficient déjà de réductions de taxe consenties par les accords multilatéraux récemment conclus et qui doivent s'appliquer progressivement au cours des six prochaines années et demie. Parmi les concessions tarifaires fixées par accords multilatéraux, certaines visant les produits essentiellement tropicaux ont été mises en application bien avant les dates convenues pour l'entrée en vigueur des réductions de taxe d'importation.

De concert avec d'autres pays industrialisés, le Canada étend son tarif préférentiel général à la plupart des produits industrialisés en provenance de pays en voie de développement; cependant, les produits des secteurs du textile, du vêtement et de la chaussure font exceptions à cette règle. En général, le traitement TPG équivaut à soit un tiers de moins que le tarif accordé à la nation la plus favorisée soit au tarif accordé aux pays jouissant de la préférence britannique si ce dernier tarif est le moins élevé des deux. Cette formule est à tout le moins aussi généreuse que les régimes de système général de protection en vigueur dans les principaux pays industrialisés.

[Texte]

The Minister of Finance also has requested the Tariff Board to examine a number of possible changes to our GPS scheme, including an expansion of the product coverage, more transparent GPS safeguard procedures, improved access for the least developed countries, and limiting the benefits under this program accruing to developing countries which have a demonstrated ability to compete in international markets without the need for preferential treatment.

While acknowledging that improved foreign access for developing-country goods can enhance their prospects for economic development, Canadian trade policy also has to recognize that the more advanced among the developing countries are becoming more competitive with Canadian production both at home and abroad, especially in some product areas. For this reason, Canada pressed during the multilateral trade negotiations for such countries, often referred to as the newly industrialized countries, to begin to assume more and more of the obligations which go with a greater participation in the multilateral trading system. Among these so-called NICs are several of our most significant developing country export markets such as Brazil, India, Mexico and South Korea. We are encouraging such countries to sign onto as many of the MTN non-tariff measure codes as possible, in order to bring to bear additional discipline on their customs valuation, import licensing, subsidy and other trade-related practices. We will continue to press for these more advanced developing countries to take on more responsibilities, as a counterpart to the benefits they attain by adhering to international commercial arrangements.

• 2015

Let me now make some comments about developing-country imports into Canada. Although in most product areas, developing-country imports are a marginal presence in the Canadian market, there are several products where they are particularly strong, to the extent that they can cause or threaten injury to Canadian production.

Clothing and footwear stand out in this regard, but there are other areas where competitive pressures from developing-country sources are also making themselves felt. Examples include some basic iron and steel products, for example, cast-iron foundry goods, stainless steel cutlery and similar articles and certain automotive parts and components. In most cases, the sources of such imports tend to be the same group of more advanced developing countries referred to previously.

Now, what have been Canadian policy responses to injurious imports from developing countries? Where imports enter Canada in such quantities, at such prices or under such conditions as to cause or threaten serious injury to domestic

[Traduction]

Le Ministre des Finances a également demandé à la Commission du tarif d'étudier plusieurs modifications qui pourraient être apportées à notre régime T.P.G. y compris l'élargissement du nombre de produits visés, des pratiques de protection T.P.G. moins complexes, l'accès plus facile à accorder aux pays les moins développés et une limitation des avantages accordés en vertu de ce programme, limitation qui viserait les pays en voie de développement qui ont fait la preuve de leur compétitivité sur les marchés internationaux sans avoir eu besoin d'un traitement préférentiel.

Tout en reconnaissant que de faciliter l'accès des pays étrangers aux produits des pays en voie de développement puisse favoriser les perspectives d'expansion économique de ces derniers, la politique canadienne en matière de commerce doit également reconnaître que parmi ces mêmes pays, les plus industrialisés d'entre eux deviennent de plus en plus compétitifs avec les produits canadiens, à la fois chez eux et à l'extérieur, plus particulièrement dans certains secteurs de production. Pour cette raison au cours des négociations sur les échanges multilatéraux, le Canada a demandé avec insistance que ces pays, souvent nommés «pays nouvellement industrialisés», commencent à assumer de plus en plus les obligations qui vont de pair avec une participation croissante au système d'échanges multilatéraux. Parmi ces P.N.I. comme on les appelle, on en trouve plusieurs où se situent nos plus importants marchés d'exportation comme le Brésil, l'Inde, le Mexique et la Corée du Sud. Nous les encourageons à signer le plus possible de codes de mesures non tarifaires dans le cadre des N.E.M. afin de les amener à supporter d'autres mesures touchant leurs évaluations douanières, licences d'importation, subventions et autres pratiques relatives aux échanges commerciaux. Nous continuerons à faire pression pour que ces pays plus développés sur le plan économique assument de plus en plus de responsabilités en contrepartie des avantages tirés de leur adhésion à des accords commerciaux internationaux.

Nous allons maintenant aborder la question des importations au Canada de produits en provenance de pays en voie de développement. Bien que dans la plupart des secteurs de production, ces importations n'occupent qu'une place marginale sur le marché canadien, dans certaines catégories de produits, leur présence est particulièrement forte au point de nuire ou de menacer de nuire à la production canadienne.

Les secteurs du vêtement et de la chaussure ne se trouvent pas atteints par cette situation mais il existe d'autres secteurs qui subissent la pression de la concurrence venant des pays en voie de développement. On peut citer certains produits de base de fer et d'acier; par exemple: les produits de fonderie, la coutellerie en acier inoxydable et articles similaires et certaines pièces et éléments d'automobile. Dans la majorité des cas, les lieux de provenance de ces importations se situent dans le même groupe de pays dont le développement est bien amorcé nommés plus haut.

Voyons maintenant quelles ont été les politiques du Canada en réponse à ces importations concurrentielles de pays en voie de développement? Lorsque ces importations entrent sur le marché canadien à des quantités, des prix ou des conditions

[Text]

production, Canada, like all other GATT signatories, is entitled to impose additional duties or quantitative restrictions for such time as necessary to deal with the injurious situation. This is the sort of safety valve which, in addition to the more regular forms of protection available through the tariff and the anti-dumping and countervailing duty statutes, must be available to deal with emergency situations. Without these, it would be much more difficult to maintain the support of public opinion in favour of trade liberalization, whether in favour of developing countries or more generally.

Our global quota on leather and vinyl footwear is one current example of this type of measure. We had previously had such restrictions in place for clothing, for example in 1977 and 1978, but have since reverted to bilaterally negotiated restraint arrangements under the auspices of the International Textiles Arrangement. The latter, which runs until year-end 1981, is a multilaterally agreed basis on which to address the persistent and widespread problems affecting international trade in textile products.

There are those who view resort to such temporary restrictive action as a means to ease the process of structural adjustment to significantly changed international competitive circumstances. To some extent this is true, but other tools such as adjustment assistance programs are also pertinent. The Enterprise Development Program and, under it, such specific vehicles as the Footwear and Tanning Industries Assistance Program can also be helpful. It has to be recognized, however, that some of the challenges are so large that the policy responses have to be both varied and longer term.

I now want to make some comments about the export dimension of north-south trade relations. Many of the most promising export markets for goods and services reflective of the current extent of Canadian technological achievement are to be found among the more advanced of the developing countries, for example, Korea, Brazil, Mexico, Malaysia, and Venezuela. And in many cases, those countries' needs for basic infrastructure development coincide with existing Canadian expertise in areas such as electricity generation and transmission, forestry and mining development, long distance transportation and telecommunications. These tend also to be countries wherein an initial project, financed in whole or in part by aid funds, can lead into fully commercial sales prospects shortly thereafter. For these reasons, you will find the Department of Industry, Trade and Commerce generally favouring deployment of our own limited foreign-aid resources to a greater extent than is currently the case into product and market areas which can lead to increased business for Canadian manufacturers and, therefore, jobs for Canadian workers. A further consideration is that, in light of Canada's experience in not attaining benefits from multilateral aid institutions commensurate with the size of our contributions, we tend to favour larger

[Translation]

tels qu'ils causent du tort ou menacent de nuire à l'écoulement de la production canadienne, le Canada comme tout autre signataire des accords du GATT, est en droit d'imposer des taxes supplémentaires ou des restrictions d'ordre quantitatif pendant la durée jugée nécessaire pour ramener la situation à des conditions normales. Il s'agit en quelque sorte d'une soupape de sécurité qui, en plus des formules de protection normales prévues en matière de tarifs douaniers, d'anti-dumping et de droits compensateurs, doit être disponible pour faire face aux situations critiques. Sans ces mesures, il serait extrêmement difficile de se concilier l'opinion publique en faveur de la libéralisation des échanges, qu'il s'agisse des échanges en général ou avec les pays en voie de développement.

Notre quota global imposé sur les importations de chaussures en vinyle et en cuir est un exemple typique de ce genre de mesure. Semblables restrictions ont déjà été appliquées dans le passé sur les importations de vêtements, par exemple en 1977 et 1978, pour être par la suite remplacées par d'autres mesures restrictives négociées bilatéralement dans le cadre de l'Accord international sur les textiles. Cet accord multilatéral qui viendra à expiration à la fin de l'année 1981 est destiné à pallier les problèmes d'envergure et permanents qui affectent les échanges internationaux dans le domaine du textile.

Certains perçoivent le recours à ces mesures restrictives temporaires comme un moyen de faciliter le processus d'ajustement à de profonds changements intervenus dans la concurrence internationale. Jusqu'à un certain point, ce point de vue est juste, mais il existe aussi d'autres outils tout aussi appropriés comme les programmes d'aide générale de transition. On peut citer également le programme de développement des entreprises en vertu duquel on trouve le Programme d'aide aux entreprises de tanneries et de fabrication de chaussures. On a cependant reconnu que certains des défis à relever sont d'une telle envergure que les politiques à élaborer pour y faire face doivent être à la fois variées et d'application à long terme.

Je vais maintenant vous faire part de quelques observations sur la portée des relations commerciales nord-sud dans le secteur des exportations. Une grande partie des marchés d'exportation les plus prometteurs, en matière de biens et services qui reflètent l'avancement technologique actuel du Canada, se situe parmi les pays les plus développés des pays en voie de développement comme par exemple, la Corée, le Brésil, le Mexique, la Malaysia et le Vénézuéla. En on constate très souvent que les besoins de ces mêmes pays en développement d'infrastructures de base coïncident avec l'expertise que le Canada possède dans certains domaines comme la production et le transport d'électricité, l'exploitation forestière et minière, les transports à longue distance et les télécommunications. On remarque également qu'il s'agit de ces pays où un projet initial financé en totalité ou en partie par des fonds d'aide peut mener très rapidement à des possibilités de transactions de nature essentiellement commerciale. C'est pour cette raison que le ministère de l'Industrie et du Commerce est en faveur d'augmenter nos ressources affectées à l'aide à l'étranger pour qu'elles couvrent un plus large éventail de produits et de marchés qui eux, peuvent mener à une augmentation de la masse d'affaires des manufacturiers canadiens et par voie de

[Texte]

bilateral programs under which funding can be more specifically linked to areas of Canadian competence.

• 2020

With respect to commodity trade issues, work in the UNCTAD has already demonstrated that many of the 18 commodities of interest to the developing countries for international commodity arrangements are not suitable for any such approach which might involve economic provisions. That is to say, by way of example, buffer stock arrangements. Canada's policy is that each commodity should be considered on its own merits by both its consumers and its producers, if any workable arrangement is to be evolved. On a related front, committee members may be aware of the agreement on the articles establishing a Common Fund reached last June and opened for signature as of 1 October 1980. Canadian signature to this agreement is currently subject to consideration.

A renewed focus on measures to increase developing country participation in the processing, marketing, research and development of commodity trade emerged from UNCTAD V in 1979. This work is still, however, in its early stages, and the identification of proposals ripe for negotiation or requiring international decision may not emerge until a year or more from now.

Developing countries have recently increased their pressure for an export earnings stabilization facility, limited to basic commodities and to developing commodities procedures thereof. This proposal has been opposed by most industrialized countries, including Canada, in view of the important improvements which have already been introduced under the existing Compensatory Financing Facility in the International Monetary Fund. Canada continues to feel that short-falls in commodity export earnings should be dealt with in the overall context of balance of payments and does not, therefore, favour the creation of a discriminatory and concessional facility which could introduce distortions in the functioning of world commodity markets, to the detriment of developed countries like Canada, which are also commodity producers.

Mr. Chairman, this concludes my introductory remarks, and with your permission I would like to turn the floor over to Mr. Cloutier, President of the Export Development Corporation, for an introductory statement regarding the role, programs and purposes of his agency.

[Traduction]

conséquence, du nombre d'emplois pour les travailleurs canadiens. On constate de plus, qu'à la lumière de l'expérience du Canada qui ne réussit pas à retirer des institutions d'aide multilatérale des bénéfices en rapport avec ses propres contributions, nous sommes donc enclins à favoriser l'établissement de programmes bilatéraux plus importants en vertu desquels le financement peut-être lié plus spécifiquement à des secteurs de compétence canadienne.

En ce qui a trait aux questions d'échanges de denrées de base, les travaux de la C.N.U.C.E.D. ont déjà démontré que la majorité des 18 denrées de base d'intérêt pour les pays en voie de développement visées par les dispositions internationales sur les denrées de base ne conviennent pas à toute formule qui comprendrait des dispositions économiques. C'est-à-dire, par exemple, des dispositions régulatrices de stock. La politique du Canada dans ce domaine veut que chaque denrée de base soit considérée d'après sa valeur intrinsèque, à la fois pour le producteur et le consommateur, chaque fois qu'un arrangement bilatéral doit être élaboré. A ce propos, les membres de ce comité sont peut-être au courant de l'accord intervenu en juin dernier sur les articles qui engagent des fonds communs et qui pourra être ratifié à compter du 1^{er} octobre 1980. Le Canada étudie actuellement son éventuelle adhésion à cet accord.

Les travaux de la C.N.U.C.E.D. V en 1979 ont permis de dégager une nouvelle optique des mesures destinées à accroître la participation des pays en voie de développement aux méthodes, au marketing, à la recherche et à l'expansion du commerce de denrées de base. Ces travaux en sont cependant à leur premier stade et la sélection des propositions pouvant être négociées ou nécessitant des décisions à l'échelle internationale peut ne pas avoir lieu avant un an ou deux.

Récemment, les pays en voie de développement ont fait des pressions pour obtenir un système de stabilisation des recettes d'exportations qui ne s'appliquerait qu'aux denrées de base, et par voie de conséquence, favoriserait le développement économique des producteurs de ces denrées. Cette proposition a été repoussée par les pays industrialisés, notamment par le Canada, compte tenu des importantes améliorations qui ont déjà été introduites au Fonds monétaire international sous la forme de l'actuel système de financement compensatoire. Le Canada estime toujours que les insuffisances que peuvent subir les recettes d'exportation de denrées de base devraient être examinées dans le contexte global de la balance des paiements. C'est pour cette raison qu'il n'est pas en faveur de la création d'un système d'exception et de dégrèvement qui introduirait des distortions dans le fonctionnement des marchés mondiaux de denrées de base au détriment des pays industrialisés comme le Canada, qui se range lui-même parmi les pays producteurs de ces denrées.

Monsieur le président, ceci termine mes quelques remarques d'introduction et avec votre permission, j'inviterai le président de la Société pour l'expansion des exportations, M. Cloutier, à vous faire son exposé sur le rôle, les programmes et les objectifs de son organisme.

[Text]

Mr. Cloutier: Thank you, Mr. Gray. Mr. Chairman, committee members, virtually all industrialized countries, as well as several developing countries such as Brazil and Korea, have officially supported export credit agencies such as EDC. There are significant differences in the manner and the basis on which these agencies deliver their services, but in essence, their objectives, as instruments of public policy, are the same as those of EDC.

The express purpose or goal of the Export Development Corporation is to facilitate and develop Canada's export trade within the framework of the Export Development Act.

In a nutshell, EDC fulfills its purpose by providing insurance, guarantee and loan facilities which are combined with financial advice and the organization of financial service packages. The corporation strives to provide services which are internationally competitive so that, in specific transactions, firms which are commercially competitive in terms of price, quality, delivery and after-sales service are not at a disadvantage in terms of the availability or cost of financing.

Through its activities, EDC seeks to further the interests of Canada by assisting in improving Canada's balance of payments, by optimizing the Canadian content of exports, and by complementing government trade policy. This is in recognition that EDC's purpose derives from the national objective of developing and maintaining an economically sound international trading position for Canada.

• 2025

EDC conducts its affairs in accordance with commercial principles and disciplines. In this respect, consistent with the Financial Administration Act's definition of a Schedule D Crown Corporation, which EDC is, it strives over the long term to generate sufficient revenues to at least cover costs and preserve the invested capital. This basis of such operation is in direct contrast with that of CIDA, with whom we are sometimes confused. CIDA makes grants and lends money on very soft terms in meeting Canada's official development aid commitments, in contrast to EDC's commercial trade objectives. CIDA's relations are by definition typically with the poorer countries of the world. Obviously, cost recovery is not one of CIDA's guiding principles as it is with EDC. Despite this, EDC and CIDA are able, on occasion, to enter into parallel financing arrangements in support of Canadian exports to countries which are judged by EDC to be credit-worthy, while at the same time qualifying for assistance under CIDA's programs.

To date, parallel financing by EDC and CIDA has been characterized by the two agencies' separate but parallel attention to distinct but complementary aspects of projects being considered. For instance, in Indonesia, one project involved EDC's financing of the construction of a cement plant, while

[Translation]

M. Cloutier: Merci, monsieur Gray. Monsieur le président, membres du comité; virtuellement, tous les pays industrialisés ainsi que certains pays en voie de développement, tels que le Brésil et la Corée, ont leurs propres organismes de crédit aux exportations, subventionnés officiellement comme la S.E.E. Par contre, il existe des différences marquées entre les modes d'opération de ces organismes mais leurs objectifs qui traduisent la politique de chaque pays ont une philosophie identique à celle de la S.E.E.

La Société pour l'expansion des exportations a essentiellement pour but ou objectifs de faciliter et d'intensifier les exportations canadiennes selon les termes de la Loi sur l'expansion des exportations.

En bref, la S.E.E. remplit ce rôle en fournissant de l'assurance, des garanties et des prêts auxquels s'ajoutent des conseils d'ordre financier et l'organisation de services financiers. La Société s'efforce de fournir des services qui sont concurrentiels sur le marché international de sorte que, dans des transactions précises, les firmes qui sont commercialement compétitives en termes de prix, de qualité, de prestation de services et de services après-vente ne se trouvent pas désavantagées sur le plan de la disponibilité ou du coût du financement.

Par le biais de ses activités, la S.E.E. cherche à servir les intérêts du Canada en aidant à améliorer sa balance des paiements, en portant à son point optimal le contenu des exportations et en agissant à titre de complément des politiques canadiennes en matière de commerce. Ceci pour tenir compte que le but de la S.E.E. découle de l'objectif national visant à améliorer et à maintenir une position canadienne économiquement saine en matière de commerce international.

La SEE mène ses affaires selon les pratiques et les principes commerciaux reconnus. A cet égard, conformément à la définition d'une société de la Couronne figurant à l'annexe D de la Loi sur l'administration financière, la SEE, qui est une Société, tente, à long terme, de générer assez de recettes pour au moins amortir les coûts et conserver le capital investi. La base d'une telle opération est tout à fait à l'opposé de celle de l'ACDI avec laquelle on nous confond assez souvent. L'ACDI offre des subventions et prête des sommes d'argent à intérêt très modéré pour respecter les engagements officiels du Canada pour l'aide au développement, à l'inverse des objectifs commerciaux de la SEE. Typiquement, l'ACDI, par définition, n'a de relations qu'avec les pays les moins bien nantis du monde. Évidemment, le remboursement des frais n'est pas un des principes de base de l'ACDI comme cela est le cas pour la SEE. Malgré cela, la SEE et l'ACDI peuvent, à l'occasion, prendre des arrangements financiers parallèles pour encourager les exportations canadiennes vers les pays que la SEE juge solvables et qui, en même temps, ont droit à l'aide offerte par les programmes de l'ACDI.

Jusqu'à maintenant, le financement parallèle offert par la SEE et l'ACDI a été caractérisé par l'attention que les deux organismes ont accordée aux aspects distincts mais complémentaires des projets à l'étude. Par exemple, en Indonésie, la SEE a financé un projet de construction d'une cimenterie,

[Texte]

CIDA financed a related port facility. Because of the attractiveness of such parallel financing packages, there is considerable pressure being exerted from the export community through such mechanisms as the Hatch Committee, to use this facility more often. In particular, it is desired to match the concessionary or *credit mixte* financing of our competitors, who as you are aware, are inclined to subsidize heavily their export financing increasingly through this means.

To date, Canada has resisted proposals which, by forcing the arrangement of parallel financings where the two agencies' separate criteria cannot be satisfied, would subvert the integrity of their respective programs. In fact, a proposal is now being reviewed by government which if accepted would provide EDC with the means of responding to *credit mixte* competition without the involvement of CIDA.

Je crois, monsieur le président, qu'il serait opportun à ce moment-ci de vous parler un peu des différents services que la SEE offre aux exportateurs canadiens.

Il y a d'abord ceux que nous offrons depuis longtemps, généralement appelés « assurances-crédits à l'exportation », permettant de prémunir les exportateurs contre certains risques inhérents au commerce d'exportation. De façon plus précise, la SEE assure les particuliers qui font affaires au Canada contre divers types de risques d'ordre politique ou commercial qui peuvent se solder par un sinistre et qui sont associés à des opérations d'exportation. Elle ne couvre toutefois pas les risques qui sont généralement du ressort des assureurs commerciaux. De façon générale, la SEE couvre les risques suivants : défaut de paiement par suite de l'insolvabilité de l'acheteur étranger ; imposition de restrictions à la conversion des devises et au transfert de fonds, et événements politiques ou autres circonstances indépendantes de la volonté de l'exportateur mais qui l'empêchent de mener à bien son contrat d'exportation. Normalement, la SEE délivre des polices sur une base de co-assurance, c'est-à-dire qu'elle assume généralement 90 p. 100 de la perte et l'assuré, le 10 p. 100.

A peu près toutes les opérations relatives à l'exportation de biens, de services ou de technologie peuvent être assurés. L'exportateur peut souscrire une assurance globale qui protégera l'ensemble de ses ventes de produits et services à l'étranger, normalement conclues à crédit et à court terme, soit d'au plus de 180 jours. L'exportateur peut également souscrire une police individuelle pour assurer ses ventes à crédit à moyen termes de biens d'équipement et de services d'une durée maximum de cinq ans. A l'heure actuelle, la SEE offre huit types d'assurance qui se rapportent, en général, aux ventes à l'exportation. Lorsque des modalités de paiement différé justifient des facilités de crédit, la SEE peut, en plus de ses services d'assurances, offrir des garanties aux banques et aux autres prêteurs qui acceptent de financer une opération.

• 2030

La SEE peut offrir une garantie totale aux banques et aux institutions financières, afin de donner à l'exportateur un fond de roulement suffisant pour mener sa transaction à bien. Pour

[Traduction]

tandis que l'ACDI a financé des installations portuaires connexes. En raison de l'attrait de ces programmes de financement parallèle, les exportateurs, par l'intermédiaire de mécanismes comme le Comité Hatch, exercent des pressions considérables pour utiliser ce service plus fréquemment. En particulier, il est souhaitable d'apparier le financement à des conditions de faveur (*crédit mixte*) de nos compétiteurs qui, comme vous le savez, sont de plus en plus enclins à utiliser ce moyen pour subventionner le financement de leurs exportations.

Jusqu'à maintenant, le Canada a résisté aux propositions qui, en forçant les arrangements de financement parallèle non conformes aux critères distincts des deux organismes, porteraient atteinte à leurs programmes respectifs. En fait, le Gouvernement est en train d'étudier une proposition qui, si elle est acceptée, fournirait à la SEE le moyen de faire face à la concurrence (*crédit mixte*) sans la participation de l'ACDI.

Mr. Chairman: I think it is advisable at this time to mention the various services offered by EDC to Canadian exporters.

First of all, for a long time now, we have been offering a service generally called "export credit insurance" to protect exporters against some of the risks inherent to export trade. In particular, EDC protects individuals who do business in Canada, against various types of political or commercial risks which may end in a disaster and which are connected to export operations. However, this insurance does not cover the risks which fall generally within the areas of commercial underwriters. On the whole, EDC covers the following risks: failure to pay on account of the foreign buyer's lack of solvency, impositions of restrictions to currency conversion and to transfers of funds as well as political events or other circumstances beyond the control of the exporter but which keep him from fulfilling his export contract. Normally, EDC delivers policies on the basis of a co-insurance, that is, it generally assumes 90 percent of the loss, leaving 10 percent to the insured.

Most of the operations connected with the export of goods, services or technology may be insured. The exporter may take a global insurance which will cover all his sales of goods and services of goods and services in foreign countries, normally arranged through credit and for a short term, i.e. no more than 180 days. The exporter may also take an individual policy to insure his sales through credit at medium term for maximum period of five years. At the moment, EDC offers eight types of insurance generally connected with export sales. When conditions of deferred payment justify credit facilities, EDC may, besides its insurance services, offer guarantees to banks and other lenders who accept to finance an operation.

EDC may offer a total guarantee to banks and to financial institutions for the purpose of giving the exporter an adequate working capital to carry out his transaction. For the some

[Text]

ces mêmes raisons fondamentales, la SEE émet aussi des garanties aux banques qui octroient des cautions de bonne fin ou des cautions de soumission au nom des exportateurs canadiens.

En plus d'offrir des services d'assurances et de garanties, la SEE octroie également des prêts à long terme, à des taux d'intérêt fixes et variables, aux acheteurs étrangers solvables, en vue d'appuyer des opérations d'exportation viables, que ce soit par le truchement de conventions de prêts individuelles ou aux termes de lignes de crédit consenties à des emprunteurs étrangers. Les avances consenties dans le cadre d'un prêt sont accordées conformément aux modalités de paiement établies pour les contrats commerciaux et versées directement aux fournisseurs canadiens, au nom de l'emprunteur, ce qui procure donc aux exportateurs des ventes au comptant. L'acheteur étranger rembourse alors les avances faites par la SEE au cours de la période de remboursement convenue.

Mr. Cloutier: Foreign borrowers from EDC include foreign governments, governmental agencies and central banks, as well as private corporations and banks. Most loans are repayable within five to ten years after final disbursement. As I previously noted, EDC's operating credit principles are commercial in nature, and loan security, interest rates and other terms reflect this attitude.

All of EDC's loans, insurance and related guarantees can be conducted for the corporate account of EDC; that is, under the authority of the Board of Directors of EDC or for the Canada Account, which is under the authority of the Governor in Council. The choice of mechanism is based on credit risk assessment. In cases where the risk of a transaction exceeds that which the corporation would normally undertake, and in the opinion of the Minister of Industry, Trade and Commerce, the transaction would be in the national interest, he may recommend to Cabinet that the transaction be concluded under the Canada account.

EDC's third major service, foreign investment insurance, is entered into solely under Canada Account. Contracts of foreign investment insurance may be issued only in respect of a new Canadian investment in a foreign country, which will provide economic advantages to Canada and will also contribute to the economic growth and development of the country in which it is made. The program covers virtually all forms of foreign investment, including equity loans, management contracts, royalties and licensing agreements. EDC foreign investment insurance covers three board risks: insurrection, revolution or war; expropriation; and inconvertibility or inability to repatriate earnings or capital. The period of coverage is restricted to a maximum of 15 years; the investor is required to assume some of the risks and the contracts do not cover risks which normally are insured or insurable with commercial insurers.

With respect to EDC's recent involvement with LDCs, it is to be noted that the LDC's share of the world total loans and insurance facilities provided by EDC in 1979 was 37 per cent

[Translation]

basic reasons, EDC also gives guarantees to banks which grant performance bonds or bid bonds in the name of Canadian exporters.

Besides offering insurance services and guarantees, EDC also grants long term loans at fixed and variable interest rates to foreign buyers who are solvent, in view of supporting variable export operations, whether through agreements on individual loans in terms of lines of credit granted to foreign borrowers. Advances granted in the framework of a loan are allowed according to the conditions of payment established for commercial contracts and are paid directly to Canadian suppliers, in the name of the borrower, therefore obtaining cash sales for exporters. Then the foreign buyer reimburses the EDC advances during the reimbursement period established.

M. Cloutier: Les emprunteurs étrangers de la SEE sont les gouvernements étrangers, les organismes gouvernementaux et les banques centrales ainsi que les sociétés et les banques privées. La plupart des prêts sont remboursables dans les cinq à dix ans après le dernier versement. Comme je l'ai déjà mentionné, les principes de l'administration du crédit de la SEE sont de nature commerciale et les prêts sur gages, les taux d'intérêt et autres conditions reflètent cette attitude.

Tous les prêts, assurances et garanties connexes de la SEE peuvent être faits pour le compte des sociétés de la SEE; c'est-à-dire avec l'autorisation du Conseil de direction de la SEE ou pour le compte du Canada, qui dépend du gouverneur en conseil. Le choix du mécanisme est basé sur l'évaluation du risque en matière de solvabilité. Dans les cas où le risque d'une transaction dépasse celui que la société assumerait normalement, et où, de l'avis du ministère de l'Industrie et du Commerce, la transaction serait dans l'intérêt national, ce dernier pourrait recommander au Cabinet de conclure la transaction en vertu du compte du Canada.

Le troisième service en importance de la SEE, l'assurance sur les investissements étrangers, n'est conclu qu'en vertu du compte du Canada. Les contrats d'assurance sur les investissements étrangers ne peuvent être passés que pour un nouvel investissement canadien dans un pays étranger qui fournira des avantages économiques au Canada et contribuera également à la croissance et au développement économiques du pays destinataire. Le programme porte virtuellement sur toutes les formes d'investissement étranger, notamment les prêts d'investissement, les contrats de gestion et les accords sur les redevances et les permis. L'assurance sur les investissements étrangers de la SEE s'applique à trois grands risques: l'insurrection, la révolution ou la guerre; l'expropriation et l'impossibilité de convertir ou de rapatrier les recettes ou le capital. La période de la couverture des risques est restreinte à un maximum de 15 ans; l'investisseur est requis d'assumer certains des risques et les contrats ne portent pas sur ceux qui sont habituellement assurés ou assurables par des assureurs commerciaux.

En ce qui concerne les récents engagements de la SEE avec les pays les moins développés, il faut noter qu'en 1979, la part que la SEE a fournie à ces derniers en matière de prêts et

[Texte]

and 40 per cent respectively. To facilitate a comparison of EDC's involvement with the LDC's relative to others' involvement, or other countries' involvement with them, we have analyzed the exposure of EDC and other Berne Union members in the standard 40 main Berne Union designated markets. From the list of 40, we have identified 23 which are LDCs in which EDC has an exposure. We have measured EDC's exposure in them as a percentage of its exposure to the whole 40. This figure for EDC in June 1980 was 70 per cent. For the Berne Union as a whole, the comparable figure was 56 per cent, indicating that in those LDC's where EDC has a market, its relative participation exceeds that of the overall Berne Union membership. These figures demonstrate that EDC has substantial dealings with LDC's, notwithstanding the corporation's commercial disposition and the lack of an official development mandate as held by CIDA.

• 2035

While fulfilling its primary role of facilitating and developing Canadian exports, I believe EDC has also made a major contribution to the economic development of the countries with whom we have dealt. Looking through our annual report of last year, you will note that most of the exported goods and services financed by EDC were of a nature which will contribute significantly to the respective importing countries' economic development. In addition, in its assessment of country's credit-worthiness, EDC attempts to ensure that the export transaction is undertaken on a sound economic and financial basis. The benefits of this approach for EDC and the exporter are obvious, but observed from the other direction, EDC attempts to ensure that the repayment burden is not an onerous one for the importing country. This discipline is important, as you are aware, since extensive debt, particularly when improperly managed and concentrated in short maturities, has been one of the major problems amongst many of the developing countries of late.

Mr. Chairman, this has been a rather technical description of the services EDC offers, and the delivery of which brings the corporation into continuing contact with developing countries. I would be delighted to attempt to answer any questions that may arise.

The Chairman: We will be limited by the vote this evening, so we have got about seventy minutes left. Do we all have questions? Let us agree to finish out, in view of the vote; so we have about—fair with us—fifteen minutes each. Fifteen to twenty minutes. Yes, Doug.

Mr. Roche: Thank you Mr. Chairman. I would like to welcome the minister and his officials. As an old parliamentary hand, I am sure he recognizes the symbolism of the seating arrangements in this room, somewhat different from the usual parliamentary committee, and that is merely a kind of a gentle statement on our part to try to transcend the normal distinctions between parliamentarians who arrive here by different perspectives, to try to arrive at a series of recom-

[Traduction]

d'assurances a été de 37 et de 40 p. 100 respectivement. Pour faciliter la comparaison de l'engagement de la SEE avec les pays les moins développés par rapport à l'engagement d'autres organismes ou d'autres pays, nous avons analysé la part de la SEE et des autres membres de l'Union de Berne dans la norme des 40 principaux marchés mentionnés dans l'Union de Berne. A partir de cette liste de 40, nous en avons déterminé 23 qui sont les pays les moins développés dans lesquels la SEE a une part. Nous avons mesuré la part de la SEE dans ces pays comme pourcentage de sa part à l'ensemble des 40. En juin 1980, pour la part de la SEE ce chiffre était de 70 p. 100. Pour l'Union de Berne en général, le chiffre comparable était 56 p. 100, ce qui indique que dans les pays les moins favorisés où la SEE a un marché, sa participation relative dépasse celle de tous les membres de l'Union de Berne. Ces chiffres démontrent que la SEE a fait des transactions importantes avec les pays les moins favorisés nonobstant la disposition commerciale de la société et l'absence de mandat officiel de développement comme en détient l'ACDI.

Je crois que la SEE, tout en remplissant sa première obligation de faciliter et de développer les exportations canadiennes, a contribué de façon importante au développement économique des pays avec qui nous avons fait des transactions. Si vous feuilletez notre rapport annuel de l'an dernier, vous pourrez constater que la plupart des biens et services exportés, et que la SEE a financés, étaient de nature à aider grandement au développement respectif des pays importateurs. En outre, dans son évaluation de la solvabilité des pays, la SEE veille à ce que la transaction pour l'exportation se fasse sur une base financière et économique saine. Les avantages de cette pratique pour la SEE et pour l'exportateur sont évidents, mais d'un autre côté, la SEE tâche de s'assurer que le fardeau du remboursement ne soit pas onéreux pour le pays importateur. Cette pratique est importante, comme vous le savez, étant donné que les dettes considérables, particulièrement lorsqu'elles sont mal administrées et qu'elles sont concentrées dans de brèves échéances, ont constitué dernièrement un des problèmes majeurs des pays en voie de développement.

Monsieur le président, cette description des services que la SEE est en mesure d'offrir a été plutôt technique et la prestation de ces services met la société en relations continues avec les pays en voie de développement. Je serais maintenant très heureux de répondre aux questions.

Le président: Ce soir, nous serons limités par le vote et il ne nous reste donc que sept minutes. Y-a-t-il des questions? Mettons-nous d'accord pour terminer en raison du vote; nous avons donc, en toute équité, environ quinze minutes chacun. Entre quinze et vingt minutes. Oui, Doug.

M. Roche: Merci monsieur le président. J'aimerais souhaiter la bienvenue au ministre et à ses fonctionnaires. A titre d'ancien parlementaire, je suis sûr qu'il a remarqué le symbolisme de l'attribution des sièges dans cette pièce, qui diffère un peu des comités parlementaires habituels. Il s'agit pour nous d'une façon courtoise d'essayer de faire abstraction des différences normales qui existent entre parlementaires venant ici

[Text]

recommendations for the government that will be realistic and sensible.

This is the forty-second meeting of this committee, Mr. Gray, and I think that itself is a reflection that we are trying to arrive at a consensus of what is best for Canada. I am sure you share that, too. We have some dilemmas and we are coming now to the end of our study. We have soon to write our report, and I am sure you will appreciate that we have had an input of evidence into our committee and briefs from quite different perspectives.

One of those perspectives has revolved around the question of tied aid. I would like to have your view tonight on the importance of tied aid to the Canadian economy, bearing in mind that we have to make a recommendation to the government. I would like to know from you how important you regard tied aid, which is 80 per cent of our bilateral program—more than half of the aid programs—so it is a very significant amount of money we are talking about in tied aid. How important do you regard tied aid to the well-being of the Canadian economy? What is the quantitative measure of tied aid? Can you direct to our attention whatever evidence or analyses you have at your command that can help us to a better appreciation of the relative importance of tied aid to the total GNP?

• 2040

Mr. Gray: Well, Mr. Roche, as to some of the questions requiring some statistical analysis, I hope you will permit me to supplement my initial answer by way of tabling some written material. I personally believe that aid in tied form should be a very important component of our aid activities for several reasons. First, it is a way of maintaining public support for the aid effort. I think that unless the public can see that this aid effort has some positive effects on the Canadian economy, it will be difficult over time, especially when our own economy is under some pressure, to continue to have the necessary level of support to maintain an active aid effort.

Second, I think that tied aid is more likely to ensure that the expertise we have in Canada will be most effectively delivered and put to use in the less developed countries to which it goes. By that I do not mean that there are not alternative sources, but as I said in my remarks, there are certain areas of expertise we have developed which are particularly relevant to developing countries—transportation, telecommunications—especially with respect to countries that, like Canada, have large distances to cover with small populations. To the extent that our expertise in these areas can be delivered more directly, that expertise can be put, in my view, to the most effective use.

Third, I would suggest that if our aid were made available in a totally untied form, I have some doubt that our Canadian enterprises which have the kind of expertise I have mentioned which is relevant to the needs of many developing countries

[Translation]

avec des perspectives diverses en vue de faire une série de recommandations réalistes et judicieuses au Gouvernement.

Cette réunion est la quarante-deuxième de ce comité, monsieur Gray, et je crois que c'est la preuve que nous essayons d'arriver à un consensus sur la meilleure solution pour le Canada. Je suis sûr que vous partager aussi cet avis. Nous avons quelques doutes et nous arrivons à la fin de notre étude. Nous devons bientôt rédiger notre rapport et je suis sûr que vous vous rendez compte que nous avons reçu des renseignements et des mémoires dont les perspectives sont très différentes.

Une de ces perspectives a porté sur la question de l'aide liée. Ce soir, j'aimerais connaître votre opinion sur l'importance de l'aide conditionnelle pour l'économie canadienne, en tenant compte du fait que nous devons faire une recommandation au gouvernement. J'aimerais savoir à quel point l'aide conditionnelle est importante à vos yeux. Comme elle constitue 80 pour cent de notre programme bilatéral et plus de la moitié de nos programmes d'aide, nous parlons ici d'un montant très élevé. À votre avis, quelle importance a l'aide conditionnelle pour le bien-être de l'économie canadienne? À quels chiffres correspond l'aide conditionnelle? Pouvez-vous nous remettre toute documentation ou analyse, en votre possession, qui puisse nous aider à mieux évaluer l'importance relative de l'aide conditionnelle en rapport avec le PNB?

M. Gray: Bien, monsieur Roche, au sujet des quelques questions qui nécessitent une analyse statistique, j'espère que vous me permettrez de compléter ma réponse initiale en vous présentant quelques documents. Je crois personnellement, et pour plusieurs raisons, que l'aide conditionnelle doit être un élément très important de nos activités d'aide. Premièrement, c'est un moyen de garder l'appui du public pour les efforts d'assistance déployés. Je pense que si le public ne voit pas que cette aide a des effets positifs sur l'économie canadienne, il deviendra difficile d'obtenir le soutien nécessaire au maintien d'efforts dynamiques en matière d'aide, surtout lorsque notre propre économie se trouvera en difficulté.

Deuxièmement, je pense que l'aide conditionnelle garantit davantage que les connaissances techniques à notre disposition, au Canada, seront réellement dispensées et appliquées dans les pays moins développés auxquels elles sont destinées. Or, je ne veux pas dire qu'il n'y a pas d'autres formules possibles mais, comme je l'ai déjà mentionné, certains des domaines techniques que nous avons approfondis sont tout particulièrement appropriés aux besoins des pays en voie de développement. Je signalerais, par exemple, les domaines des transports et des télécommunications, dans des pays où, comme au Canada, de grandes distances séparent les membres d'une population peu nombreuse. De plus, nos connaissances techniques seront utilisées plus efficacement, à mon avis, dans la mesure où elles pourront être enseignées plus directement.

Troisièmement, si nous offrions une aide entièrement inconditionnelle, je doute que les entreprises canadiennes, qui possèdent des connaissances techniques appropriées aux besoins de nombreux pays en développement, puissent obtenir des engage-

[Texte]

would have fair access to the contractual process leading to their being able to take part on a commercial basis to develop the projects in question. I have a feeling that there would be many pressures within developing countries and between developing countries that might well limit the opportunities which might otherwise be quite valid in terms of demonstrated expertise and competence representing that type of aid.

Also, I would like, as I said, to reserve the right to table some analytical material to the committee once I confirm the extent it is available. I think that having aid in substantially a tied form is important to the Canadian economy. I do not know if the officials I have here might care to supplement my comments. It is not a direction on my part, but if they have some additional details they would care to provide, I would be happy to have them do so.

Mr. Roche: I thank you, indeed. Thank you for that answer and I think, on behalf of the committee, I could safely say we would welcome any specific material you could direct to us at your earliest convenience. I should say, Mr. Gray, that I think it is a very important moment for the Minister of Industry, Trade and Commerce to come before this committee. Surely, it does not need to be said, and I will not take too long to point to this, that every member of this committee I think, and I am sure every member of Parliament is behind the Minister of Industry, Trade and Commerce in extending Canada's exports abroad, in helping our whole export picture and in strengthening our Canadian economy. We take all that for granted. The question that we have to face, and it is a very serious question that this committee is trying to grapple with is whether, in furtherance of your goals as trade minister, an aid agency of Canada is the right vehicle.

• 2045

The Hatch Report states quite firmly, it goes out of its way to make the point that a fundamental purpose of aid is to provide the entrée for Canadian trade into developing nations. It will certainly not come as any surprise to you to learn that we have had several witnesses coming before us, one a distinguished representative of the Canadian government, who sat in your chair this morning saying to us that aid should be untied in the furtherance of true development.

I will summarize this question, which I think is a very important question, and I would ask you sincerely for your own opinion on this question. The World Bank now is coming to the view and has expressed it in its World Development Report that during the two development decades we have had now, and we are now going into the third development decade, too much of our aid and investment has been in high level technology, which may be good for the donor nation, but has been poor in terms of helping community ACDI development, helping to get those hygiene, education, water-development projects started that help to promote true human development.

We have reached the situation where I think we can analyze our problem, which is that if we direct more aid into that kind

[Traduction]

ments contractuels équitables leur permettant de participer commercialement à la mise sur pied des projets en question. Je pense que les pays en voie de développement connaîtraient beaucoup de pressions, en leur sein et entre eux, et que ces pressions pourraient bien restreindre les possibilités, autrement valables dans le cadre de cette forme d'aide, d'utiliser nos connaissances techniques et nos compétences.

J'aimerais aussi, comme je l'ai déjà dit, me réserver le droit de déposer quelques documents analytiques devant le comité, après avoir établi qu'ils sont disponibles. Je pense qu'il est important pour l'économie canadienne d'offrir surtout une aide conditionnelle. Je ne sais pas si les fonctionnaires ici présents voudront compléter mon exposé. Je ne les y force pas, mais s'ils avaient des détails supplémentaires à donner, je serais heureux de les entendre.

M. Roche: Je vous remercie de votre réponse et je pense pouvoir dire, au nom du comité, que nous accepterons avec plaisir tout document particulier que vous voudrez bien nous remettre dès que vous le pourrez. Je dois dire, Monsieur Gray, qu'à mon avis, la présence du ministre d'Industrie et Commerce à notre comité marque un moment très important pour lui. Il n'est sûrement pas nécessaire de mentionner—et je serai donc bref—que tous les membres de ce comité et, j'en suis sûr, tous les députés soutiennent le ministre d'Industrie et Commerce au chapitre de l'augmentation des exportations canadiennes à l'étranger, de l'amélioration de notre programme d'exportation en entier et du renforcement de l'économie canadienne. Nous tenons tout cela pour acquis. Il s'agit ici de déterminer—et cette question que le comité doit régler est très grave—si, dans vos efforts pour atteindre les objectifs de votre poste, l'existence d'une agence canadienne d'aide est le bon moyen d'y arriver.

Le rapport Hatch affirme, et souligne tout particulièrement ce point, que l'un des buts fondamentaux des programmes d'aide est de permettre l'accès de l'industrie canadienne aux nations en développement. Vous ne serez certainement pas surpris d'apprendre que plusieurs personnes sont venues nous parler. Entre autres, un distingué représentant du gouvernement canadien était assis dans votre chaise ce matin. Il nous a dit que l'aide ne devait pas être conditionnelle pour qu'il y ait un réel développement.

Je résumerai cette question, à mon avis très importante, et je vous demanderai sincèrement votre opinion. La Banque mondiale est maintenant d'avis—et elle l'a exprimé dans son rapport sur le développement international—qu'au cours des vingt années de développement qui s'achèvent—nous entrons maintenant dans la troisième décennie—nous avons consacré une trop grande partie de notre aide et de notre investissement à une technologie très avancée. Cette formule peut être avantageuse pour la nation qui donne, mais elle contribue très peu au développement communautaire et à la mise en œuvre de ces projets d'amélioration de l'hygiène et de l'éducation ainsi que de mise en valeur des ressources hydrauliques qui visent le réel épanouissement des ressources humaines.

Nous sommes rendus à un point où nous pouvons analyser notre problème qui est le suivant: Si nous nous consacrons

[Text]

of community development, it is not very commercially rewarding for Canada as such, but maybe much more helpful in terms of true aid which I think a lot of Canadians think they are doing in the first place. So, that is the question, the conundrum that we are facing in this committee, as to how much of Canada's aid should be directed in such a way that it helps our export picture. We all want to help Canada's export picture, but is aid the way to do it? The World Bank, sir, is among those international experts saying to us that we have to change our way of thinking, and that is what this committee is grappling with. I would very much welcome your opinion on these new set of circumstances that I have very crudely outlined here for you tonight.

Mr. Gray: Well, certainly you have outlined very effectively some of the dilemmas that are faced by both developed and developing countries in this aid area. I cannot speak for the official development aid programs of Canada, but it is my impression that through CIDA over the years, through an international agency which was set up by Canadian initiative and based in Canada—the International Development Research Centre—Canada has done a lot with respect to basic community development.

At the same time, if much of what we have done is in the area of higher technology, I would suggest that that is a matter of choice by the developing countries. I do not think that either through CIDA programs or through commercial exports facilitated by the Export Development Corporation or simply through normal commercial transactions, these would take place against the will of the recipient countries. So, implicit in what you say is another interesting question, and that is: To what extent should the aid programs of a developed country, whether it is Canada or another, be tinged by what some many call some form of paternalism? The developed country says to the developing country: "I know you want an advanced telecommunications system, but we do not think you should have it and we will not sell it to you." I suggest to you that the developing country is likely to resent that very much and say: We are in a position to make our choices; we are inviting people to tender to supply this type of facility; if you do not want to do it, we will be happy to deal with somebody else. The result will be simply that Canadian companies will lose that opportunity for commercial activity providing employment and revenues for Canada.

• 2050

So, as I say, a paternalistic approach I suggest would be rejected by developing countries. The choice is not particularly ours that of any developed country to say it will only concentrate on what you would call community development and leave higher technology activity, however defined, to somebody else or not do it. You say that the World Bank is urging more community development activities and activities of an untied nature; at the same time it is my impression that the directors

[Translation]

d'avantage à ce type de développement communautaire, le Canada n'y gagnera pas sur le plan commercial, mais ce type d'aide sera peut-être beaucoup plus utile, et je crois que, pour bon nombre de Canadiens, l'aide accordée doit d'abord viser ce but. Par conséquent, c'est là la question, ou plutôt l'énigme que ce comité doit résoudre, quel pourcentage de l'aide accordée doit viser l'amélioration de notre programme d'exportation. Nous voulons tous améliorer ce dernier point, mais l'aide est-elle le moyen d'y arriver? La Banque mondiale nous dit, monsieur, comme bien d'autres experts internationaux, que nous devons changer notre façon de penser, et c'est ce que ce comité étudie actuellement. J'aimerais beaucoup connaître votre opinion sur la situation nouvelle que je viens de vous décrire à grands traits ce soir.

M. Gray: Bien, je pense aussi que vous avez très bien souligné quelques-uns des dilemmes qui préoccupent à la fois les pays développés et ceux en développement au chapitre de cette aide. Je ne peux pas parler des programmes officiels canadiens en matière de développement, mais j'ai l'impression qu'avec les années, le Canada a fait beaucoup pour le développement fondamental des collectivités par l'intermédiaire de l'A.C.D.I., puis d'une agence internationale établie grâce à l'initiative canadienne et dont le siège est situé au Canada, le Centre de recherches pour le développement international.

En même temps, je voudrais signaler que si la plupart de nos efforts ont été axés sur la technologie très avancée, c'est parce que les nations en voie de développement l'ont choisi. Je ne pense pas que cette façon de procéder pourrait être appliquée contre la volonté des nations qui reçoivent de l'aide, qu'elle soit véhiculée par les programmes de l'A.C.D.I. ou qu'elle prenne d'opérations commerciales ordinaires. Votre exposé contenait aussi, implicitement, un autre point intéressant, et le voici: dans quelle mesure les programmes d'aide élaborés par un pays développé, qu'il s'agisse du Canada ou d'un autre pays, peuvent-ils être teintés de ce que certains appellent une forme de paternalisme? Le pays développé dirait ainsi au pays en voie de développement: «Je sais que vous voulez un système de télécommunications perfectionné, mais je ne pense pas qu'il vous en faut un et je ne vous en vendrai donc pas». Je vous signale que les pays en voie de développement risquent d'être très offensés, et il est probable que leurs représentants nous disent: nous sommes en mesure de faire nos propres choix et nous invitons les pays étrangers à nous faire des soumissions pour ce genre d'installations. Si vous ne désirez pas le faire, nous serons très heureux de nous adresser à quelqu'un d'autre. Les entreprises canadiennes perdront alors cette occasion commerciale, qui aurait fourni au Canada des revenus et de l'emploi.

Ainsi, je le répète, une attitude paternaliste serait rejetée par les pays en voie de développement. En conséquence, il nous est difficile de dire, comme d'ailleurs, c'est le cas pour tout pays industrialisé, que nous participerons seulement au développement communautaire et que nous ne dispenserons pas notre aide dans le domaine de la haute technologie, quelle qu'en soit la définition. Vous dites que la Banque mondiale souhaite que l'on entreprenne plus d'activités dans le domaine du développe-

[Texte]

assigned by member countries to the World Bank, to a much greater extent than Canadians have done, have been actively communicating information to commercial firms and entities in the countries from which they come, about export opportunities of either goods or services under World Bank facilities, the nature of which is often quite developed, not simply community development activities.

There are those who argue that we should use much more actively than we do now our membership in agencies like the World Bank or the Inter-American Development Bank to make sure Canadian companies take advantage of opportunities through the programs of these agencies for overseas development activities. I would suggest that my understanding of what actually happens through the programs of institutions like the World Bank and the Inter-American Development Bank is somewhat different than the completely altruistic picture which may have been presented to you by some of your other witnesses.

Mr. Roche: Well, I guess we have kind of a blend of the different perspectives. I guess the chairman would like me to be brief, so I will try to pose just one more question against this background. I would like to ask you: If you personally believe in the north-south mutuality argument as advanced by the Brandt Report, do you believe that it is in the interests of the north to stimulate development of the south because it increases the markets and it is good for us, and that there is a self-enlightenment, self-interest point of view to be served in increasing our relationship with developing nations, not just in terms of aid but also in terms of trade and monetary reforms as advocated in the agenda for global economic negotiations? Do you believe that?

Mr. Gray: I believe that the concept of mutuality of interest is as relevant in relations in the world community on a north-south basis as it is within our own country on an east-west basis. In fact, if you look at the development of trade in the world, the highest levels of trade are between the more developed countries. To the extent that over time the so-called less developed countries reach higher levels of development, it is not only in their interest but in the interest of the more developed countries as well, and that leaves a lot of room for discussion and argument as to how this process could be achieved. However, the general concept of the Brandt Commission that there is a mutuality of interest is one that I certainly would not quarrel with in general terms.

• 2055

Mr. Roche: So, in essence if I understand you correctly, Mr. Gray, you are saying that you do think the Brandt north-south mutuality argument has validity?

Mr. Gray: I would say so.

Mr. Roche: Just finally then. The Economic Council of Canada did a major study published in 1978 on Canada's relations with developing nations and they brought out all the

[Traduction]

ment communautaire et plus d'activités non liées. J'ai l'impression que les directeurs nommés par les pays membres à la Banque mondiale ont communiqué, beaucoup plus que les Canadiens ne l'ont fait, des renseignements aux entreprises commerciales des pays auxquels ils appartiennent, sur les possibilités d'exportation de biens ou de services par l'intermédiaire de la Banque mondiale. Soulignons par ailleurs que ces biens et services ne s'appliquent pas seulement au développement communautaire mais aussi à d'autres domaines d'activité beaucoup plus techniques.

Certaines personnes insistent que nous devrions tirer un meilleur parti de notre appartenance à des organismes comme la Banque mondiale et la Banque interaméricaine de développement pour que nos entreprises puissent bénéficier des programmes mis en place par ces organismes. J'aimerais souligner que les programmes de la Banque mondiale et de la Banque interaméricaine de développement ne sont pas aussi désintéressés que certains témoins l'ont affirmé.

M. Roche: Je crois que nous nous trouvons devant plusieurs perspectives. Le président aimerait sans doute que je sois bref. J'essaierai donc de ne poser qu'une dernière question. Si vous croyez au principe de réciprocité Nord-Sud avancé dans le rapport Brandt, croyez-vous qu'il est dans l'intérêt du Nord de stimuler le développement du Sud parce que cela étendrait nos marchés et parce que cela nous serait profitable? Autrement dit, croyez-vous que nous pouvons tirer avantage de relations accrues avec les pays en voie de développement, non seulement sur le plan de l'aide que nous pouvons leur fournir, mais aussi sur le plan des échanges et des réformes monétaires proposés dans l'ordre du jour sur les négociations économiques globales? Le croyez-vous?

M. Gray: Je crois que le principe de la réciprocité est aussi valable en matière de relations Nord-Sud qu'il l'est en matière de relations Est-Ouest dans notre propre pays. En fait, si vous examinez le développement des échanges dans le monde, vous constatez que le plus haut niveau d'échange existe entre les pays les plus développés. Avec le temps, les pays moins développés atteignent des niveaux d'échange plus élevés. Il en va non seulement de leur intérêt, mais aussi de celui des pays plus développés. A l'heure actuelle, nous pouvons nous engager dans des discussions sur la façon dont les pays moins développés peuvent en venir à accroître leur niveau d'échange. Toutefois, dans l'ensemble, je ne mettrais sûrement pas en doute l'idée générale de la Commission Brandt selon laquelle il existe des intérêts réciproques.

M. Roche: Donc, en substance, si je vous saisis bien, Monsieur Gray, vous dites que l'argument Brandt sur la réciprocité nord-sud peut être soutenu?

M. Gray: Je le crois.

M. Roche: Une dernière question pour terminer. Le Conseil économique du Canada a fait une étude majeure, qui a été publiée en 1978, sur les rapports du Canada avec les pays en

[Text]

figures. It showed that Canada's exports to the developing countries are 8 per cent of our exports, compared with 35 per cent of the exports of the United States and some 43 per cent of Japan, and 18 per cent of the EEC.

We are significantly below our major partners in our trading with the developing nations, both on an export basis, and I have just pointed to some of the figures; the import side is similar. In your opinion, why is this? Is it really necessary that in order to improve our trading picture with the developing nations, we have to gear our aid program to foster it? You do say quite clearly in your statement on page 5:

You will find this department favouring deployment of our own limited foreign aid resources to a greater extent than is currently the case into product and market areas which can lead to increased business for Canadian manufacturers and therefore jobs of Canadian workers.

We all want jobs for Canadian workers; we want to increase our exports. I have just given you figures from the Economic Council of Canada that showed we are away below our trading partners in our own relations with developing nations. Are you saying to us that the aid program is significant in increasing our own performance, and if you are saying that, could you give us some evidence that will really crystallize our minds why it is important?

Mr. Gray: I would say that the form of our aid program, more than the aid program itself, is important in increasing our own performance, and that is why I must say that I have some inclination toward aid in a tied form. Now this does not mean there is not a very important place for untied aid, aid of a general nature. There are always occasions when one has to move quickly to deal with outright suffering and need. There are occasions when one has to support efforts and should support efforts of a very unsophisticated community development nature which cannot be linked particularly with economic activity based in Canada. I am not suggesting that there is not a place for official development assistance of an untied nature in the types of areas I have mentioned. However, I would say that to the extent that there is a significant tied element in our aid program and to the extent that that aid program grows, that is a factor in having our trade with less developed countries increase.

But Canada has, in my view, some particular factors which have likely served as prohibiting forces in the development of that trade until now. First of all, we happen to be next door to the largest, wealthiest market in the world—the United States. It just makes sense to a large number of business people in Canada to give first attention to that market. It makes sense geographically; it makes sense in general economic terms, and efforts to diversify our trade, of course, have been undertaken and will certainly continue, but I think the reality of our

[Translation]

voie de développement, et tous les chiffres y sont cités. Cette étude indique que les exportations du Canada vers les pays en voie de développement représentent 8 p. 100 de nos exportations totales alors que ce chiffre est de 35 p. 100 pour les États-Unis, de quelque 43 p. 100 pour le Japon et de 18 p. 100 pour la C.E.E.

Nous sommes nettement en retard sur nos principaux partenaires économiques dans notre commerce avec ces pays, tant sur le plan des exportations, et je viens de citer certains chiffres, que sur le plan des importations. Quelle en est la raison, d'après vous? Pour accroître notre commerce avec ces pays, est-il vraiment nécessaire de mettre en œuvre des programmes d'aide? A la page 5 de votre déclaration, vous dites très clairement ce qui suit:

Le Ministère favorise l'extension de nos propres ressources limitées en matière d'aide étrangère dans une plus grande mesure que d'ordinaire à des produits et à des marchés susceptibles d'augmenter les affaires des fabricants canadiens et, par conséquent, de donner des emplois aux travailleurs d'ici.

Nous voulons tous des emplois pour les travailleurs canadiens; nous voulons accroître nos exportations. Je viens de vous citer des chiffres provenant du Conseil économique du Canada qui indiquent que nous sommes bien en retard sur nos partenaires commerciaux dans nos rapports avec les pays en voie de développement. Est-ce que vous nous dites que le programme d'aide est important pour augmenter notre propre rendement et, dans l'affirmative, pourriez-vous nous dire avec des preuves frappante à l'appui pourquoi il est important?

M. Gray: Je dirais que c'est davantage la forme du programme d'aide que son contenu qui est importante pour nous aider à améliorer notre propre rendement, et c'est la raison pour laquelle j'ai tendance à préférer une aide conditionnelle. Cela ne signifie pas qu'il n'y ait pas une place très importante pour une aide inconditionnelle, une aide de caractère général. Il y a toujours des occasions où l'on doit se porter rapidement au secours de personnes dans le besoin et la souffrance. Il y a des occasions où l'on doit appuyer des efforts de développement communautaire très simples qui ne peuvent pas être particulièrement liés à une activité économique basée au Canada. Je ne prétends pas qu'il n'y ait pas de place pour des programmes officiels d'aide au développement de caractère inconditionnel dans les domaines que j'ai mentionnés. Toutefois, je désire préciser que dans la mesure où il existe un important élément conditionnel dans notre programme d'aide et dans la mesure où ce dernier prend de l'ampleur, c'est un facteur à considérer dans l'accroissement de notre commerce avec les pays peu développés.

Toutefois, d'après moi, certains facteurs ont vraisemblablement empêché le Canada d'élargir son commerce jusqu'ici. Premièrement, nous avons pour voisins les États-Unis, qui ont le marché le plus étendu et le plus riche du monde. Il semble logique pour un grand nombre d'hommes d'affaires canadiens d'accorder une attention prioritaire à ce marché, tant sur le plan géographique qu'économique. Des efforts ont été évidemment entrepris pour diversifier notre marché et ceux-ci seront sûrement poursuivis, mais je crois que nos rapports avec les

[Texte]

trading relationship with the world would be the very strong portion that will be taken by our dealings with the United States.

• 2100

Second might I say that the structure of much of Canadian industry in the branch-plant form without a mandate from the foreign parent who seeks export opportunities freely, inhibits trade with developing countries as much as it does with world markets generally, and to the extent that inhibitions on export trade caused by directives of foreign parents can be reduced, I think that in addition to the general improvement in our export performance, we have found as part of it, improvement in our trading relations with developing countries.

Mr. Roche: Well, thank you. Last night at the end of my questioning, the chairman asked me if I had concluded and I said no, I had not concluded but I guess I had ended. Thank you.

The Chairman: Mr. Ogle?

Mr. Ogle: Thank you, Mr. Chairman. Thank you, Mr. Gray and your officials for being with us tonight. I personally would have liked it very much if we could have had a chance to have spoken with your group much earlier in our study, but I am sure there were valid reasons for not doing that. I do feel that you people represent a very important part of our study in an area that I would like to know much more about. I would like to see if Mr. Cloutier's paper could be circulated. Unfortunately, that kind of a presentation tonight I felt was—I mean, I should know more about it, I suppose—but it was a little bit of a snow-job on a very complicated piece of material. You know, it was coming at me too fast, and I would like to know...

The Chairman: It was a blizzard.

Mr. Ogle: It was a blizzard, a blizzard of material because I do feel that what has been spoken about tonight is, of course, a very, very important part of what we have to address in our report, and many of the questions that Mr. Roche has asked are questions that I still am really battling with. I somehow or other have a kind of philosophy that we are being asked at this time in history to really go to the poorest of the poor, and I have not been convinced yet that the Canadian companies are the poorest of the poor. Much of the material we have been getting has indicated that aid is really for them and for us. Then page five sort of points to that too, and so I am seriously still in doubts about how aid is being used or should be used.

The kind of questioning I would like to ask, though, would be more about what Canada is doing internally to meet what I believe is going to happen to the developed or the industrialized world when it is going to be forced to adjust and meet what is going on in the developing world right now, and which

[Traduction]

États-Unis constitueront la plus grande partie de nos rapports commerciaux avec le reste du monde.

Deuxièmement, j'aimerais ajouter que la structure d'une bonne partie de l'industrie canadienne, qui se présente sous forme de filiale n'ayant aucun mandat de la maison mère étrangère dont le but est d'exporter librement ses produits, empêche le commerce avec les pays en voie de développement autant qu'avec les marchés mondiaux en général. Dans la mesure où il est possible de réduire les empêchements au commerce d'exportation dus aux directives des maisons mères étrangères, je crois qu'en plus d'améliorer nos résultats en matière d'exportations, nous avons pu également, du fait de cette réduction, améliorer nos rapports commerciaux avec les pays en voie de développement.

M. Roche: Je vous remercie. Hier soir, à la fin de ma période de questions, le président m'a demandé si j'avais terminé. J'ai répondu par la négative, mais je crois que j'ai terminé. Je vous remercie.

Le président: Monsieur Ogle?

M. Ogle: Je vous remercie, Monsieur le président. Je vous remercie, Monsieur Gray ainsi que vos représentants, d'être ici ce soir. Personnellement, j'aurais fort apprécié si nous avions eu la chance de nous entretenir avec votre groupe beaucoup plus tôt au cours de notre étude, mais je suis certain que de bonnes raisons nous en ont empêché. J'estime que votre groupe joue un rôle très important dans notre étude, dans un secteur que j'aimerais connaître davantage. J'aimerais savoir s'il est possible de faire circuler le document de M. Cloutier. Malheureusement, le genre d'exposé qui a été fait ce soir, même si j'avoue avoir pu connaître davantage les questions abordées, me semble avoir été un discours quelque peu volubile sur un sujet très complexe. J'étais bombardé de renseignements et j'aimerais savoir...

Le président: C'était une véritable rafale.

M. Ogle: Oui, une rafale de renseignements. J'estime que ce dont il a été question ce soir constitue de toute évidence une partie extrêmement importante de ce que nous devons aborder dans notre rapport et je continue de me poser bon nombre des questions qui ont été posées par M. Roche. J'ai l'impression qu'un certain courant d'idées veut qu'à cette époque-ci de l'histoire, nous nous portions au secours des plus démunis d'entre les pauvres, mais je ne suis pas encore convaincu que les compagnies canadiennes en font partie. Une bonne partie des renseignements que nous avons reçus indique que l'aide est réellement pour elles et pour nous. La page cinq va à peu près dans le même sens. Par conséquent, je me pose encore de sérieuses questions sur la façon dont l'aide est employée ou devrait l'être.

Mais, les questions que j'aimerais poser concernent d'abord ce que le Canada fait sur le plan intérieur pour faire face à la situation dans laquelle se trouveront, d'après moi, les pays industrialisés ou développés lorsqu'ils seront forcés de s'adapter et de répondre aux événements qui ont lieu actuellement

[Text]

I suspect will begin to speed up—maybe speed up at a great rate.

Do you people now have clear adjustment plans to phase out industries in which we cannot really compete right now with Third World countries? I do think that is my question and I think that this adjustment is going to have a lot to do with our whole relationship to the Third World.

Mr. Gray: Well, you have spoken of the needs of the poorest of the poor. However, I have noted that in discussion of the whole matter of relations between north and south, there is not a distinction made, which I think should be, between the various levels of development amongst the less developed countries. In the general category of less developed countries, countries as varied in their development as Brazil and Botswana define themselves as being in the same group; yet there is a vast difference.

The chief competitor in world markets where there is a niche in terms of aircraft needed in the short take-off and landing field, which we hope will be filled by the new Dash-8 developed by de Havilland, is a plane developed by Brazil. Some of you may have noted in a Toronto newspaper on Sunday that the major manufacturer and exporter of armaments to much of the world is also Brazil. Now I am not making a judgement here.

Mr. Ogle: No.

Mr. Gray: I am just pointing out that one has to be somewhat more sophisticated than is generally the case in defining which countries are in fact truly the poorest of the poor, which are truly less developed, which are developing, and which, at least in certain sectors, are as advanced as sectors in our own economy.

I do not think the Canadian people have reached the point where they want their national government to make a decision which will involve, as you put it, a clear adjustment plan to phase out entire industries. I think there is a recognition that there is a process of adjustment which has to be taken into account and which has to be recognized by government policy, but I do not think the public is ready to have the national government take a decision that it would facilitate the phasing out of entire industries, regardless of the social, economic and regional impacts of such type of activity.

There have existed for some years programs to facilitate adjustment, which I am going to try to define a little more precisely in a minute, in gray sectors in the economy, the chief of which have been programs to facilitate adjustment in sectors like clothing, textiles, and footwear. However, these programs have been as much aimed, in my view, at helping the restructuring of those industries into a form in which they could meet competition from abroad—and not only domestic but world markets—as much or more than facilitating their disappearance.

[Translation]

dans les pays en voie de développement et qui vont sans doute commencer à prendre de l'ampleur, peut-être même très rapidement.

Avez-vous des projets d'ajustement bien définis destinés à éliminer progressivement les industries où nous ne pouvons pas vraiment, en ce moment, concurrencer les pays du Tiers monde? Voilà ce que je veux savoir, et je crois que la question de notre adaptation jouera un rôle très important dans l'ensemble de nos rapports avec le Tiers monde.

M. Gray: Bien, vous avez parlé des besoins des plus pauvres d'entre les pauvres. Toutefois, j'ai remarqué que lorsque nous avons discuté de la question de l'ensemble des rapports entre le nord et le sud, nous n'avons pas établi de distinction, et je crois que cela devrait être fait entre les différents niveaux de développement dans les pays peu développés. Dans la catégorie générale des pays en voie de développement, des pays dont le développement économique est aussi différent que celui du Brésil et du Botswana se définissent comme faisant partie du même groupe. Pourtant, il existe de grandes différences entre les deux.

Sur les marchés mondiaux où il y a une demande d'avions à décollage et à atterrissage courts qui, nous l'espérons, pourra être remplie par le nouveau Dash 8 construit par de Havilland, le principal concurrent est un avion brésilien. Certains d'entre vous ont peut-être lu dans l'édition de dimanche d'un journal de Toronto que le Brésil est également le principal fabricant et exportateur d'armes. Mon intention n'est pas de porter un jugement.

M. Ogle: Non.

M. Gray: Je désire simplement souligner qu'il faut être plus prudent que d'habitude lorsqu'il s'agit d'établir quels sont réellement les pays les plus pauvres, quels sont les pays vraiment peu-développés, quels sont ceux en voie de développement et quels sont ceux qui sont aussi avancés que les nôtres, du moins dans certains secteurs de l'économie.

Je ne crois pas que le peuple canadien en soit rendu à vouloir que le gouvernement fédéral prenne des décisions comportant, pour reprendre vos termes, des projets d'ajustement bien définis destinés à éliminer progressivement des industries entières. Je crois que l'on s'entend pour dire qu'une méthode d'ajustement doit être prise en considération et que le gouvernement doit en tenir compte dans ses politiques. Mais, je ne crois pas que le public soit prêt à ce que le gouvernement fédéral prenne une décision qui favoriserait l'élimination progressive d'industries entières, sans avoir égard aux conséquences sociales, économiques et régionales d'une telle décision.

Il existe depuis des années des programmes destinés à faciliter l'ajustement, que je vais essayer de définir de façon un peu plus précise dans quelques instants, dans les secteurs mous de l'économie, dont les principaux ont été ceux que l'on a appliqués à des secteurs comme le vêtement, le textile et la chaussure. Toutefois, d'après moi, ces programmes visaient autant sinon plus à donner à ces industries une nouvelle structure leur permettant de faire face à la concurrence étrangère, non seulement sur les marchés mondiaux mais aussi sur les marchés domestiques, qu'à favoriser leur disparition.

[Texte]

So, if you look at clothing and textiles you will find over the past number of years a process whereby there has been consolidation and the reduction in the number of firms; at the same time, there has been substantial investment in facilities and in lines of activities where these firms have indicated competitiveness, while at the same opening the domestic market to foreign competition beyond any other developed country.

I think I am not mistaken when I say that if you take the clothing, textile, and footwear sectors together, the Canadian market is open to imports, depending on the particular component, anywhere from 40 to 60 per cent, which I think is higher than any other developed country.

So, I think one has to have a balance between access to our market for products of other countries including, in the context of this meeting, those of developing countries, and both the needs and the opportunities connected with the people of our own country. One has to have a reasonable balance which is not always an easy thing to find. But I must say that the balance as far as I am concerned is one that is slanted toward ensuring the interests of our own people.

• 2110

Mr. Ogle: Thank you. When we were at the United Nations during the special session, and the world kind of broke down into two groups—I do not know how accurately they reflected the world—there was the 77, as they are called, a group of the developing countries, and I would certainly agree with what you said about the levels of economic development. I am not questioning that point at all. I appreciate the fact that there is a great difference there. But that group of people, taking that all together and all the different levels that they represented, they were in a kind of a confrontational situation with the group that was calling itself the North, the group identified as the rich, developed countries.

I would say the symbolism of the confrontation is the fact that they were saying, as far as I could hear them saying, that once they begin to develop and become a threat, we opt not to have anything to do with them. They challenged the notion that we really believed in mutuality. When I asked about adjustment, although I took a very drastic position in a sense, somehow or other I think that to do battle with what I think is a very good argument on the part of 77, that idea has to be sort of doctored or at least planned so that it will not suddenly just be a huge problem that we cannot face at all because of the change in the whole trading patterns of the world.

So, Mr. Gray, the argument that the Third World is using against us, is that a real argument?

Mr. Gray: Well, when it comes to Canada and the statistics I have given as to the degree of our market open to products from other countries in the areas of clothing, textiles and footwear, I would not say that is a valid argument. I cannot speak for the developed world, obviously, and I am obviously not doing that, but I think in the sectors I have mentioned, we

[Traduction]

Par conséquent, lorsqu'on examine l'industrie du vêtement et du textile, on constate que les entreprises ont eu tendance au cours des dernières années à fusionner entre elles et à diminuer en nombre; au même moment, pendant qu'on investissait beaucoup d'argent dans la construction d'installations et dans des secteurs d'activités où ces entreprises ont démontré qu'elles étaient concurrentielles, on ouvrait les portes du marché domestique à la concurrence étrangère plus que n'importe quel autre pays industrialisé.

Je ne crois pas me tromper lorsque j'affirme qu'en ce qui concerne les secteurs réunis du vêtement, du textile et de la chaussure, le marché canadien est ouvert aux importations dans une proportion de 40 à 60 p. 100, selon le secteur, pourcentage qui, à mon avis, est plus élevé que dans n'importe quel autre pays industrialisé.

J'estime donc qu'il faut atteindre un équilibre entre l'introduction sur notre marché des produits étrangers, y compris, dans le contexte annuel de la présente assemblée, ceux provenant des pays en voie de développement, et les besoins ainsi que les chances de réussite des gens de notre propre pays. Il s'agit d'atteindre un juste équilibre, ce qui n'est pas toujours facile. Mais je dois ajouter que l'équilibre n'a pas encore été atteint puisque nous favorisons encore l'industrie canadienne.

M. Ogle: Merci. Au moment où nous avons participé à la séance spéciale de l'O.N.U. et où les pays se sont divisés en deux groupes, je ne sais pas dans quelle mesure cette division reflétait la situation mondiale, mais 77 pays en voie de développement se sont réunis et ont formé un groupe homogène, et je serais tout à fait d'accord avec ce que vous avez dit au sujet des niveaux de développement économique. Je ne mets pas ce point en doute. Je suis conscient du fait qu'il y a là une différence très importante. Ce groupe de pays, cependant, ces pays pris ensemble avec toutes leurs différences, se trouvaient en conflit avec le groupe qui se désignait comme celui du Nord et qui regroupe les pays riches, industrialisés.

Si j'ai bien compris, les pays en voie de développement, dans ce conflit, affirmaient que lorsqu'ils commencent à se développer et qu'ils deviennent une menace, nous décidons de les ignorer. Ils mettaient en doute notre volonté de réciprocité. Lorsque j'ai parlé d'adaptation, même si ma position dans un sens était assez radicale, j'estime néanmoins qu'avant de chercher à réfuter l'argument très valable que soutiennent ces 77 pays, il faudra être prudent et bien se préparer afin de ne pas nous trouver aux prises avec un énorme problème auquel nous ne pourrions pas faire face en raison d'un bouleversement complet dans la structure des échanges commerciaux internationaux.

Dans ce cas, monsieur Gray, l'argument que nous opposent les pays du Tiers monde est-il valable?

M. Gray: En ce qui concerne le Canada et d'après les statistiques que j'ai données sur l'ouverture de notre marché aux produits venant d'autres pays dans les secteurs du vêtement, je dirais que ce n'est pas un argument valable. Je ne peux pas parler pour les autres pays industrialisés, évidemment, et je n'ai pas l'intention de le faire, mais je crois que

[Text]

have certainly given a lot of room to imports, many of which come from these developing countries.

As you confirm, many of the group of 77 are countries which have levels of development which are really quite advanced compared to some of the other members of the group, and many of the products which already have substantial access to our market are products not from what Mr. Roche called the poorest of the poor, but from those really fairly highly-developed developing countries—countries which, by the way as I understand it, have some pretty stiff rules when it comes to commercial access to their own markets, and which do not offer the same openness for our goods as we are already offering for their goods, and which, aside from having all sorts of barriers to exports from our own country, have some pretty strict rules when it comes to allowing entrepreneurs or investors from other countries to establish in them. These are rules not only with respect to pretty high levels of economic activity, but often commitments that a very substantial proportion of that production be exported and be sold for export. You could wonder whether the same vocabulary is being used when it comes to analysing the domestic situation of some of these countries as it is when it comes to analysing the situation of some of the countries of the so-called northern group.

Mr. Ogle: I will just take one more, Mr. Chairman, if I may. It is on another subject again, but it is related back to a witness that we had several weeks ago when we were discussing the question of the link between development and armaments. The witness that we had one evening here was indicating the difficulty of getting accurate information about what Canada is doing in the question of selling arms internationally. Actually, I think it will be found in testimony that your department was the hardest one to get information from. Now, could you tell us what Canada is doing in the area of exporting arms?

• 2115

Mr. Gray: On this particular question, I do not have figures here, but I will see if we can get some figures from our statistics. I might say that this partly a definitional problem, because all sorts of things can be used for military purposes. If for example you export trucks, the same truck could be used for civilian purposes, or you can slap a coat of brown paint on it and it could be used for military purposes. The same thing applies to telecommunications equipment.

I might also observe that whatever Canadian companies are selling in the armaments field, however defined, would not be sold unless the recipient countries want to buy them. It gets back to a point I was making in our discussion with Mr. Roche about, in effect, telling countries what they should be buying from Canada or anybody else. Also frankly, in the light of a very informative article in the Toronto newspaper on Sunday, I really wonder whether questions about selling armaments to developed countries should not be directed primarily elsewhere than to our own country, if it's true that Brazil alone has sold

[Translation]

dans les secteurs que j'ai mentionnés, nous prenons beaucoup d'importations dont un volume important vient des pays du Tiers monde.

Comme vous l'avez fait remarquer, de nombreux pays appartenant à ce groupe des 77 sont des nations dont le niveau de développement est assez élevé par rapport aux autres membres du groupe. De nombreux produits que nous laissons entrer assez facilement sur notre marché à l'heure actuelle viennent, comme l'a dit M. Roche, non pas des pays les plus pauvres mais plutôt des plus riches. Ces pays, si je ne m'abuse, lorsqu'il s'agit pour nous d'avoir accès à leur propre marché, nous imposent des restrictions commerciales assez sévères et ne sont pas disposés à accepter nos produits dans la même mesure où nous acceptons les leurs à l'heure actuelle. De plus, ils imposent toutes sortes de barrières à nos exportations et ont des règles assez sévères lorsqu'il s'agit de laisser entrer des entrepreneurs ou des investisseurs étrangers chez eux. Cette réglementation porte non seulement sur des niveaux d'activité économique relativement élevés, mais souvent sur des engagements destinés à assurer l'exportation ou la vente en vue de l'exportation d'une proportion substantielle de la production. On pourrait se demander si le vocabulaire employé par ces pays pour analyser leur situation interne est le même que celui qui est employé lorsque l'on parle des pays industrialisés.

M. Ogle: S'il vous plaît, monsieur le président. J'aimerais aborder seulement un autre sujet, soulevé par un autre témoin, il y a déjà plusieurs semaines, au moment où nous parlions du lien entre le développement et les armements. Le témoin qui pris la parole ici un soir nous a parlé de la difficulté d'obtenir des renseignements exacts sur la vente d'armements canadiens à l'étranger. Je pense que nous découvrirons, dans les témoignages, que c'est votre ministère qui a été le plus réticent à nous fournir des renseignements. Pourriez-vous nous dire ce que fait le Canada dans le secteur de l'exportation d'armes?

M. Gray: Je ne dispose pas de données ici, mais je verrai si je peux en obtenir de notre service de la statistique. Je peux cependant dire qu'il s'agit là, en partie, d'un problème de définition, car du matériel de tout genre peut être utilisé à des fins militaires. Si, par exemple, vous exportez des camions, ceux-ci peuvent être utilisés à des fins civiles; mais si vous leur appliquez une couche de peinture brune, ils peuvent servir à des fins militaires. Le même raisonnement peut s'appliquer au matériel de télécommunications.

J'aimerais ajouter, quelle que soit la définition que nous donnons au terme «armement», que les entreprises canadiennes vendent seulement du matériel aux pays qui veulent bien en acheter. Ceci me reporte à la discussion que nous avons eue avec M. Roche sur notre droit de dicter à d'autres nations ce qu'elles doivent ou ne doivent pas acheter au Canada ou à d'autre pays. De plus, à la lumière d'un article sérieux paru dans un journal torontois dimanche, je me demande si, en matière de vente d'armes aux pays en voie de développement, nous ne devrions pas nous interroger en premier lieu sur la

[Texte]

last year over \$1 billion—perhaps it is more than that, I forget; I should have clipped the article and brought it here—primarily to countries less developed than itself. Again, I am not making a judgement; I am just pointing out that if the manufactured and sale of armaments to developing countries is something of concern, the focus of that concern might well primarily be directed to countries other than our own.

Mr. Ogle: I appreciate that and I think the point you have made about Brazil being an arms exporter and a growing arms exporter backs up the argument of the people who make the link, because I think part of the reason why Brazil made its so-called miracle jump was basically because a military government was permitting the form of economic development to take place that took place—or not perhaps permitting but demanding it—and at the same time now I think it is pushing the same ideas to other particular Latin American countries. So, I would appreciate getting the exact statistics if we could, and I thank you very much.

Mr. Gray: I just want to observe, before turning the floor back to the chairman, that my recollections or impressions are that countries as varied as France and countries of the eastern bloc are substantial manufacturers and exporters of arms to developing countries.

Mr. Ogle: I know that, yes.

Mr. Gray: So, if you are talking about Brazil, perhaps you should not just focus on that, even though their efforts are the subject of a rather detailed and informative article in the Toronto Sunday newspaper this weekend.

Mr. Ogle: Thank you, Mr. Chairman.

The Chairman: Thank you. I would like to put a few questions at this time. You touched briefly when you answered the question to Father Ogle on the issue of adjustment and the difficulty of weak or soft sectors of the economy. Is there anywhere in your department or otherwise who is making a comprehensive analysis of exactly what the economic impact of keeping these industries is, and what the economic cost and economic benefits would be, other than industrial activity, because as you know, that is one element of the economic cost analysis or economic benefits analysis? There are other economic effects on the economy, but is anybody doing this kind of analysis? Is anybody thinking somewhere about what the prospects are for the future, regardless of the fact that we may decide for reasons other than economic, to maintain some industries? We may decide that we have to maintain a minimum level of industrial activity in the textile and clothing industry, but that is a political decision. Apart from that, is that kind of analysis going on in the government, and are we attempting to find out exactly what the situation will be five years from now and ten years from now?

• 2120

Mr. Gray: Within our department, this type of question is under detailed study by the relevant industry sector branches. It certainly has to be with respect to clothing and textiles,

[Traduction]

conduite d'autres pays que sur celle du Canada. Le Brésil aurait vendu l'an dernier pour un milliard de dollars d'armes, peut-être davantage, je ne m'en souviens pas—j'aurais dû découper l'article et l'apporter—et ces ventes auraient été faites surtout à des pays moins développés. Encore une fois, je ne porte pas de jugement, je signale seulement que si la fabrication et la vente à des pays envoie de développement sont un sujet de préoccupation, il faudrait peut-être diriger nos regards sur d'autres pays que le Canada.

M. Ogle: Je vous comprends, et je crois que ce que vous avez expliqué au sujet du Brésil qui est un exportateur d'armes de plus en plus important, appuie la thèse de ceux qui font le bien. En effet, à mon avis, l'une des raisons pour laquelle ce pays a connu un miracle économique est surtout que le gouvernement militaire a permis ou a même exigé ce genre de développement économique. J'ajouterais même que ce comportement incite d'autres nations d'Amérique latine à s'engager sur la même voie. J'aimerais donc que vous me fournissiez les données exactes à ce sujet, si vous le pouvez. Je vous remercie beaucoup.

M. Gray: J'aimerais faire observer, avant de remettre la parole au président, que j'ai l'impression que des pays de tendances aussi diverses que la France et des pays du bloc communiste sont d'importants fabricants et exportateurs d'armes dont les clients sont des pays en voie de développement.

M. Ogle: Oui, je sais.

M. Gray: Ainsi, si vous parlez du Brésil, il ne faudrait pas insister sur cela seulement, même si un article d'un journal de Toronto a paru, dimanche, contenant un article détaillé et informatif à ce sujet.

M. Ogle: Merci, monsieur le président.

Le président: Merci. J'aimerais maintenant poser quelques questions. Vous avez effleuré le sujet lorsque vous avez répondu à M. Ogle sur l'adaptation et les difficultés des secteurs faibles de l'économie. Y a-t-il quelqu'un dans l'administration, dans votre ministère ou ailleurs qui se livre à une étude exhaustive des répercussions économiques si l'on conserve ces secteurs, ainsi que des coûts et des avantages économiques autres que l'activité industrielle, car comme vous le savez, il s'agit là d'un élément de l'analyse des coûts ou des avantages économiques? Il existe d'autres effets économiques. Y a-t-il quelqu'un qui les analyse? Y a-t-il quelqu'un qui s'interroge sur nos perspectives d'avenir, en dépit du fait que nous pouvons décider, pour des raisons autres qu'économiques, de conserver certains secteurs? Nous pouvons décider devoir conserver un minimum d'activités dans les industries du textile et du vêtement, mais c'est une décision politique. Faites-vous ce genre d'études au gouvernement? Allons-nous essayer de déterminer avec exactitude quelle sera la situation dans cinq ans, dans dix ans?

M. Gray: Au sein de notre Ministère, les directions des secteurs pertinents se livrent à des études approfondies. Ceux du vêtement et du textile sont certainement en cause, car nous

[Text]

because we have had the recent report of the Textile and Clothing Review Board, and I will have to be making recommendations to Cabinet in the light of the comments from the public about the board's report on what changes, if any, in our existing policy *vis-à-vis* those industries should be made.

Now that we have that Textile and Clothing Review Board report, and once we get the report of the Anti-dumping Tribunal on the state of the footwear industry, we will also have to make recommendations to Cabinet. It will be a matter of Cabinet decision, as it is for the clothing and textile industries, as to the future program for the footwear industry.

Obviously other work is going on in departments like Regional and Economic Expansion and the Department of Finance, but we are paying particular attention to these kinds of questions.

I would say that decisions with respect to industries like clothing and textiles would not simply be political; I think they would have a strong economic impact. It is, I think, a generalization to say that there are industries in the traditional soft-sectors in which there are no potentially or existing viable sub-sectors or firms. For example, we have a very substantial export trade in textiles and clothing which meets world competition, not in every area but in certain areas of the textile and clothing industry. Many people do not recognize that.

It would also be a mistake to think that there would be no cost in not having the industry. The analysis has to be directed not only to the path of having the industries, but to the cost of not having them, and we have to look at both sides of the question.

The Chairman: Are there any comprehensive analyses being made of this question? How Canada could adjust—how, for example, the regions that would be mostly affected could possibly adjust or restructure in some other kind of industry? Is this kind of study going on somewhere?

Mr. Gray: Well, this kind of work has been going on for some years within the government. It had to be carried out in order to make policy decisions that have been in place with respect to the textile and clothing industry, and the adjustment of the footwear industry has been facilitated or accommodated under the auspices of both the market pressures and government policy, and this work has to be continued and up-dated in the light of developments and prospects and in the light of the need to make new policy decisions because of the context that I have mentioned.

The Chairman: There have been criticisms. . . . There has been quite a debate going on in this country for the last two or three months on the question of quotas and these agreements in textiles and in import restraints, or rather export restraint agreements from other countries. One of the criticisms—apart from criticizing the global restriction, but within that—suggests that in the way it is administered, two things happen: first of all, the quotas are based on trading patterns in the

[Translation]

avons reçu récemment le rapport de la Commission du textile et du vêtement. Je devrai faire des recommandations au cabinet en me fondant sur les observations du public relatives au rapport de la Commission sur les modifications qu'il faudrait peut-être apporter aux politiques existantes en la matière.

Maintenant que nous disposons du rapport de la Commission du textile et du vêtement et lorsque nous aurons le rapport du Tribunal antidumping dans l'industrie de la chaussure, nous pourrions faire des recommandations au cabinet. Il appartiendra au cabinet de déterminer l'avenir de l'industrie de la chaussure tout comme celui des industries du textile et du vêtement.

Bien entendu, d'autres ministères, comme ceux de l'Expansion économique régionale et des Finances, étudient également la question, mais notre Ministère accorde une attention particulière à ses questions.

Je ne crois pas que les décisions relatives aux industries du textile et du vêtement sont exclusivement politiques. Elles auront aussi de graves répercussions économiques. A mon avis, c'est faire une généralisation que de dire que ces industries ont toujours fait partie du secteur faible auquel ne se greffe ou ne pourra se greffer aucune entreprise, aucun sous-secteur viable. Par exemple, nos exportations de textiles et de vêtements sont très importantes et nous sommes en concurrence avec d'autres pays, pas dans tous les domaines mais dans certaines des industries du textile et du vêtement. Beaucoup de gens ne sont pas conscients de ce fait.

Ce serait également une erreur que de penser qu'il ne nous en coûterait rien de ne pas avoir d'industries du textile et du vêtement. L'étude doit porter non seulement sur les répercussions si nous conservons les industries du textile et du vêtement, mais aussi sur ce qu'il en coûterait de ne pas les avoir. Nous devons examiner les deux côtés de la médaille.

Le président: Fait-on des études complètes de ces deux questions? Comment le Canada pourrait-il s'adapter? Comment, par exemple, les régions les plus touchées pourraient-elles s'adapter ou s'intégrer à un autre type d'industrie? Est-ce qu'on effectue des études pour répondre à ce genre de questions?

M. Gray: Oui, on fait ce genre d'études depuis plusieurs années au sein du gouvernement. Ces études ont dû être entreprises pour que puissent être prises des décisions de politiques au sujet des industries du textile et du vêtement. L'industrie de la chaussure a pu s'adapter à la fois grâce aux pressions du marché et à la politique du gouvernement. Ce travail doit se poursuivre ainsi que tenir compte des découvertes technologiques et des possibilités, en plus de la nécessité de prendre de nouvelles décisions sur la politique en raison du contexte dont je viens de parler.

Le président: Des critiques ont été formulées. . . . Une polémique fait rage au pays depuis deux ou trois mois au sujet des contingents sur les textiles, des accords de restriction à l'importation ou plutôt à l'exportation des textiles d'autres pays. Une des critiques, autre que celle qui vise l'ensemble des restrictions, porte sur la façon dont s'appliquent ces restrictions: premièrement, les contingents sont fixés en fonction de la structure des échanges dans le pays en voie de développe-

[Texte]

developing country that was exporting to Canada, and that has the effect of discriminating against poorer countries which may want to get into the business; the quotas are administered in a way that they give preference to those who already had a trading pattern in Canada. Are you looking at that in terms of the renewal of the policy, in order to see if the quotas could be administered in a way that would not be discriminatory towards the poorest countries within restrictions?

• 2125

Mr. Gray: All the aspects of the existing program and the criticisms of it are obviously being studied. I feel under some difficulty in giving definitive answers to very important questions where we have not formed conclusions and where, if I perhaps even in a general way might give impressions that policy decisions have been taken. I can only confirm that these kinds of questions are being looked at.

The Chairman: I would ask you to pay particular attention to that, because that interests us. The second thing that happens—I mentioned there were two things—is that the way the quota is being administered by the exporting countries themselves, the quotas are being traded amongst manufacturers in those countries, and sometimes the cost of trading these quotas among themselves when a manufacturer cannot fill his quota has the effect of artificially increasing the price of the goods coming into Canada. Thus, it has an effect on the consumer in Canada and it is totally artificial. So, I would like you to look at that, also.

Mr. Gray: I just want to observe that subject to correction, the only sector where we have a global quota system at present is with respect to footwear. I think with respect to textiles and clothing, we have voluntary restraint agreements negotiated with individual countries.

The Chairman: Yes, that is right. I stand corrected.

M. Gray: I am not saying that . . .

The Chairman: But poorer countries do not have an agreement with us because they do not have a trading pattern with us, so the effect is the same. You are correct that it is not a global quota in the technical sense, but the agreements are based on trading patterns that we had with those developing countries that are little better-off relative to the others.

Mr. Gray: Well, this is surely something that could be examined.

With respect to your question of the trading of quotas between manufacturers, this is something that certainly is open to examination as well, but it could well be that if there were not some form of trading between manufacturers allowed, the total level of exports that would come from the country in which the manufacturers are found would be lower (than if this trading were permitted) because if manufacturer *a*, for whatever reason—lack of product that people wanted to buy, or management difficulties, or whatever—is unable to fill his quota, and he could not assign it to somebody else, I would

[Traduction]

ment qui exporte au Canada. Cette façon de procéder défavorise les pays plus pauvres qui voudraient exporter au Canada. L'établissement des contingents se fait de telle sorte que ce sont les pays qui ont déjà des structures d'échange avec le Canada qui sont favorisés. Étudiez-vous cela en termes de renouvellement de la politique, pour voir si les quotas pourraient être distribués de façon à n'être pas discriminatoires à l'égard des pays les plus pauvres, en tenant compte des restrictions imposées?

M. Gray: Tous les aspects du programme actuel et toutes les critiques qu'il suscite sont évidemment à l'étude. J'éprouve quelque difficulté à donner des réponses définitives à des questions très importantes alors que nous ne sommes pas arrivés à des conclusions et alors que je donne peut-être l'impression, ne serait-ce que de façon générale, que les décisions touchant la politique sont déjà prises. Je peux seulement confirmer que nous nous occupons de ces questions.

Le président: J'aimerais vous demander d'attacher à cela une attention particulière car cela nous intéresse. Le deuxième point—j'ai dit qu'il y en avait deux—c'est que, étant donné la façon dont les quotas sont distribués par les pays exportateurs eux-mêmes, ils font l'objet d'un «commerce» parmi les manufacturiers de ces pays, et parfois, quand un manufacturier ne peut atteindre son quota, le coût de ces transactions a pour effet d'accroître artificiellement le prix des marchandises qui entrent au Canada. Ainsi, cela pénalise le consommateur canadien et c'est totalement artificiel. J'aimerais donc que vous vous occupiez également de ce point.

M. Gray: Je tiens seulement à faire observer que, sauf erreur, l'unique secteur où nous avons un contingentement global à l'heure actuelle c'est celui des chaussures. Je pense que pour le textile et le vêtement, nous avons négocié avec chaque pays des accords de contingentement libre.

Le président: Oui, c'est vrai. Je prends acte de la rectification.

M. Gray: Je ne dis pas que . . .

Le président: Mais les pays plus pauvres n'ont pas conclu d'accord avec nous parce qu'ils n'ont pas établi avec nous de formule de commerce, le résultat est donc le même. Vous avez raison de dire que ce n'est pas un quota global au sens strict, mais les accords sont fondés sur les formules de commerce que nous avons établies avec les pays en voie de développement qui sont un peu mieux nantis que les autres.

M. Gray: Eh bien, c'est quelque chose que nous pouvons sûrement étudier.

Quant au commerce des quotas entre les manufacturiers, c'est une question qui est également sujette à un examen, mais si une forme quelconque de commerce entre manufacturiers n'était pas permise, le niveau total des exportations venant du pays où se trouvent les manufacturiers serait peut-être plus faible, parce que si le fabricant, pour une raison ou une autre, n'a pas une réserve suffisante du produit que les gens voulaient acheter, ou s'il a des problèmes de gestion ou quelque autre difficulté qui l'empêche d'atteindre son quota, et qu'il ne peut le céder à quelqu'un d'autre, je dirais seulement—au pied

[Text]

just say, speaking off-hand, that the final effect of that over a year might be that that country would export less to us. But that is something to be looked at, anyway.

The Chairman: To get to another area of questioning, the whole question of tied aid and the fact that Canadian industry could not under normal circumstances do as well as others and therefore, we have to have some kind of protection with them. What are we doing to solve the problem of the industry, in the sense of particular export promotion programs or export credits, in order to be able to supplement what CIDA is doing—a kind of an assistance to the industry in order to help it get business in developing countries that would be based not on our aid program, but on either your department or some other department of government whose business would be to help industry and not administer an aid program? It seems to me that this would be a more positive approach than to tie our aid program to Canadian goods.

I understand the realities and I am not suggesting that I have made up my mind on that question, but I have very serious reservations with—and I do not how I would say it, but *la plaie dans le cœur*—that I accept if I do, that we have to tie, because it seems to me a little bit protective. It has dangers. We have received testimony from officials who administer the aid program that it does not distort the aid program. I am not convinced that it does not distort the aid program.

• 2130

I could very well be that Canada may decide that we have an aid program that becomes a program that seeks business for you in the future. That is fine, if that is what we want to do, but we are going to have to be honest with the Canadian people. If that is what we want to do, we will have to say it. If we are going to have an aid program and if we are going to sell that to Parliament and ultimately to the public as an aid program, our ultimate objective should be to run it as an aid program. So, what are we doing to solve the problem of Canadian industry that apparently cannot compete in that business, other than using the aid program? If you have to supplement it—supposing for example, they bid on a project and there is some kind of intervention that makes us uncompetitive because somebody else is giving them more money—are we going to do something other than using the aid program?

Mr. Gray: First of all, our trade with the developing countries is not through tied aid. We have substantial efforts to have our trade quite apart from our aid program, and certainly there is room for additional export promotion activity; we are reviewing our export credit facilities to see what we should do to be more competitive with what other countries are offering. This leads to a basic point and that is: What are other countries doing? What are other countries doing with whom we compete in the international marketplace generally and the

[Translation]

levé—que le résultat final de tout cela au bout d'une année, ce pourrait être que ce pays exporterait au Canada une quantité moindre. Mais de toute façon, c'est à étudier.

Le président: Dans un autre ordre d'idées, je voudrais aborder le problème de l'aide liée et le fait que l'industrie canadienne ne peut, dans des circonstances normales, concurrencer les autres. Par conséquent, nous devons avoir une forme quelconque de protection. Que faisons-nous pour résoudre le problème auquel fait face notre industrie?—Par exemple, avons-nous des programmes de promotion des exportations ou des crédits à l'exportation, pour être en mesure de renforcer ce que fait l'ACDI? Offrons-nous une assistance quelconque à l'industrie pour l'aider à obtenir, dans les pays en voie de développement, des contrats qui seraient suscités non par notre programme d'aide, mais par votre ministère ou quelque autre ministère gouvernemental dont la fonction serait de donner un coup de main à l'industrie et non de gérer un programme d'aide? Il me semble que ce serait une approche plus positive que de lier notre programme d'aide aux marchandises canadiennes.

Je comprends la situation et je ne dis pas que j'ai pris une décision à cet égard, mais j'ai là-dessus de très sérieuses réserves et je ne sais comment l'exprimer, mais ce sera à contre-cœur que j'accepterai cette politique, si je l'accepte, car il me semble que c'est une mesure un peu protectionniste et qui n'est pas sans dangers. Nous avons reçu de fonctionnaires qui gèrent le programme d'aide un témoignage selon lequel une telle mesure ne fausse pas ce programme, mais de cela, je ne suis pas convaincu.

Il est fort possible que le Canada décide que nous aurons un programme d'aide qui à l'avenir deviendra un programme de recherche de contrats. C'est très bien si c'est cela que nous voulons faire, il va falloir être honnête avec la population canadienne. Si c'est cela que nous voulons faire, il va falloir le dire. Si nous avons l'intention d'élaborer un programme d'aide et de le faire accepter au Parlement et en dernier ressort par le grand public, notre objectif final sera de l'administrer comme un programme d'aide. Alors, que pouvons-nous faire pour résoudre le problème de l'industrie canadienne qui, selon toute apparence, n'est pas concurrentielle dans ce domaine, sinon utiliser le programme d'aide? Si vous devez compléter ce dernier—supposons par exemple qu'il y a appel d'offres pour un projet et qu'à cause d'une intervention quelconque—quelqu'un d'autre donne plus d'argent—nous ne pouvons soutenir la concurrence, que pouvons-nous faire sinon utiliser le programme d'aide?

M. Gray: Pour commencer, il faut dire que notre commerce avec les pays en voie de développement ne se fait pas par l'aide liée. Nous déployons beaucoup d'efforts pour tenir notre commerce à l'écart de notre programme d'aide, et nous pourrions certainement accroître nos activités de promotion des exportations; nous sommes d'ailleurs en train d'étudier nos facilités de crédit à l'exportation pour voir ce que nous devons faire pour mieux soutenir la concurrence étrangère. Cela nous amène à une question fondamentale: Que font les autres pays? Que font

[Texte]

developing countries in particular? Who is ahead of us in untying aid? What direction are other countries going in?

I find it very hard to see how we can convince the Canadian people that we should go in an entirely different direction than our trading partners. I would suggest that rather than finding our trading partners, or competitors—I am not saying partner is the right term; let us say competitors—moving away from making their aid activities with their commercial advantages, they are going in the other direction.

I think it is quite unrealistic for us to contemplate actually moving massively away from tied aid when our competitors in the world markets, particularly in markets in developing countries, are doing just the opposite. I find it hard to see, no matter how competitive, in terms of quality of product and price, our manufacturers of goods or suppliers of services would be when other countries are providing terms which are highly concessional, to say the least—I will try to choose my words carefully—when they are making sales of goods and services to their foreign policy concerns.

We have to be quite realistic about what is going on in the world trading environment, where there is greater intervention of government as time goes on than the reverse. So, I personally find it difficult to see how we can travel down a road totally different from the kind of road that our competitors are travelling.

The Chairman: Well, I appreciate your argument. I recognize that it is a difficult problem. However, surely you appreciate the other side. There is a possibility that when you have fixed rules in a program that will inevitably be administered by a bureaucracy, where parliamentarians or ministers or whatever are not going to be there to check on a case-by-case basis what is happening, you will recognize the difficulty, the downside of that: your aid officials become concerned more with the benefits to Canadian industry because they want to cover themselves, than they become with their objective, which is to be administering an aid program.

Mr. Gray: It is certainly a problem and I do not suggest all our trade with developing countries be through our aid program. That is not my point. To the extent that other countries are open to exports from Canada and elsewhere on a commercial basis, as we are to exports from other countries; to the extent that other developing countries make decisions on a commercial rather than a political basis, or a basis that is not linked with their own, shall I say, foreign policy concerns, I suppose you could say that having our aid program on a tied basis is less necessary, but I think we cannot overlook the way developing countries are dealing with more developed countries quite apart from dealings with Canada, or putting it the other way, how, as a means of providing goods and services, other developed countries are working out patterns of dealings with less developed ones.

[Traduction]

les pays concurrents sur le marché international en général et avec les pays en voie de développement en particulier? Quels pays nous devancent dans le domaine de l'aide liée? Dans quelle direction les autres pays s'orientent-ils?

Je vois très mal comment nous pouvons convaincre la population canadienne que nous devrions tourner le dos aux pays partenaires et prendre une voie opposée. Je préfère mentionner cela plutôt que de m'apercevoir que les pays partenaires ou concurrents—partenaires n'est peut-être pas le terme juste, disons plutôt concurrents—de constater, dis-je, que nos concurrents renoncent à leur programme d'aide et qu'avec les avantages qu'ils détiennent, ils optent pour une autre direction.

Je crois qu'il est fort peu réaliste de notre part de songer en ce moment à abandonner massivement l'aide liée lorsque nos concurrents sur le marché international, et en particulier sur les marchés des pays en voie de développement, font justement le contraire. Même si nos fabricants et nos fournisseurs de services soutenaient la concurrence, en termes de qualité et de prix, je ne vois pas comment ils pourraient vendre sur les marchés étrangers qui les intéressent, quand les autres pays offrent des modalités extrêmement conciliantes, c'est le moins qu'on puisse dire.

Nous devons faire preuve d'une bonne dose de réalisme, face à ce qui se passe dans le milieu du commerce mondial où les interventions gouvernementales sont de plus en plus nombreuses. Personnellement, je vois donc mal comment nous pouvons prendre une route complètement différente de celle choisie par nos compétiteurs.

Le président: Je comprends très bien votre raisonnement. Je reconnais qu'il s'agit d'un problème complexe, mais je suis convaincu que vous faites cas de l'autre côté de la médaille. Une fois que vous avez établi les règles à suivre dans l'application d'un programme qui, forcément, est administré par une bureaucratie, ni les députés ni les ministres ne sont en mesure de vérifier dans le détail ce qui arrive. Vous admettez que cela constitue une pierre d'achoppement: les administrateurs du programme, parce qu'ils tiennent à se protéger, ne tardent pas à se préoccuper davantage des profits de l'industrie canadienne que de la réalisation de leur objectif, qui est d'administrer un programme d'aide.

M. Gray: C'est certainement un problème et je ne dis pas que tout notre commerce avec les pays en voie de développement doive passer par notre programme d'aide. Dans la mesure où les autres pays acceptent en principe, sur une base commerciale, des exportations du Canada et des autres pays, comme nous acceptons, nous, les exportations des autres pays, dans la mesure où les pays en voie de développement prennent des décisions sur une base commerciale et non politique, ou encore sur une base qui n'a aucun lien avec leurs propres intérêts en politique étrangère, nous pouvons dire, je suppose, qu'il est moins nécessaire que notre programme d'aide soit lié, mais je crois que nous ne pouvons oublier la façon dont les pays en voie de développement font des affaires avec les pays industrialisés, sans tenir compte des transactions avec le Canada ou, pour adopter un autre point de vue, comment les autres pays industrialisés établissent des structures de transac-

[Text]

• 2135

The Chairman: There is another aspect of this. You mentioned trade with developing countries where there is no aid component. We heard testimony and we have read a lot of evidence that says that some other industrialized countries use the aid program in a very flexible way; for example, if a state company or a private company from an industrialized country sees that the company is bidding with a developing country on a huge project of some kind, they will come in and add—over the EDC kind of financing, which is already concessional but still under some kind of commercial terms—they will come in and provide additional assistance over and above that. I take it that we do not do this sort of thing in Canada unless CIDA already had in their aid program the elements of an aid activity in the country that would be buying. Now, clearly this is a case where we need to protect Canadian industry selling in developing countries, trading in developing countries, giving them some kind of protection, and Mr. Cloutier mentioned the *credit mixte* approach. Are we advancing in that sort of thing, to go over and above concessional financing of the EDC type to try to link the two, but to do it outside the regular aid program?

Mr. Gray: Well, we are pretty advanced now in our review of our export financing and one of the things we are looking at is to have a *credit mixte* approach, but no final decisions have been taken. The things we are talking about involve costs to the public purse, and one has to make some decisions as to how much one can expect from the public purse, perhaps at the expense of other programs. It is an important area that we are looking at. Perhaps Mr. Cloutier could add a few comments about what happens now and what type of thing we are facing in export markets, particularly in developing countries in this area.

Mr. Cloutier: Yes, sir. As I mentioned earlier, in 1969, roughly 40 per cent of the business that EDC supported was transacted in developing countries. In relation to our exposure, that is the amounts of insurance or loans outstanding at the end of June of this year, 70 per cent of our exposure was in developing countries, which indicates that it is not only through the CIDA route that business is conducted in the developing countries.

With respect to your other question about *credit mixte*, there is not now in Canada a single facility on *credit mixte*, but as I attempted to outline very quickly in my prepared remarks, we do work with CIDA whenever feasible to do parallel transactions, the net effect of which in the hands of the buyer is to produce a very effective cost to the buyer.

• 2140

In effect, this *has* to be done in parallel because of the legal framework within which EDC and CIDA operate. We cannot, in effect, join hands before the fact. It is only in the effect of the fact that the lower effective cost is realized in the hands of

[Translation]

tion avec les pays en voie de développement, comme moyen de leur fournir biens et services.

Le président: Il y a un autre aspect au problème. Vous avez parlé de commerce avec les pays en voie de développement, où il n'est pas question d'aide. Nous avons entendu un témoignage et nous avons pris connaissance d'une foule de données montrant que d'autres pays industrialisés utilisent le programme d'aide de façon très souple. Par exemple, si une société d'État ou une société privée d'un pays industrialisé négocie un appel d'offres avec un pays en voie de développement pour un vaste projet, cette société ajoutera—en plus du financement par la SEE, qui est déjà une forme d'octroi soumis à certaines modalités commerciales—une aide supplémentaire. Je ne crois pas que nous faisons cela au Canada, à moins que l'ACDI n'ait déjà inclus dans son programme d'aide les éléments d'une activité d'assistance dans le pays acheteur. Dans ce cas, il est évident qu'il nous faut protéger l'industrie canadienne qui vend à des pays en voie de développement et qui y entretient des relations commerciales. Parmi les mesures de protection, M. Cloutier a mentionné le *crédit mixte*. Allons-nous adopter de genre de choses, en plus du financement du type SEE, pour essayer de combiner les deux, mais parallèlement au programme ordinaire d'aide?

M. Gray: Eh bien, nous avons beaucoup progressé dans notre étude du financement des exportations et l'un des points que nous examinons, c'est le *crédit mixte*, mais nous n'avons pas pris de décision finale. Les choses dont nous parlons entraînent la dépense des deniers publics et il nous faut prendre certaines décisions en tenant compte du montant qu'on peut s'attendre à obtenir de ce côté, peut-être au dépens d'autres programmes. Il s'agit d'un secteur important. Peut-être M. Cloutier pourrait-il ajouter quelques commentaires sur ce qui se passe actuellement et quel genre de problème nous affrontons sur les marchés d'exportation, en particulier dans ce secteur dans les pays en voie de développement?

M. Cloutier: Oui, monsieur. Comme je l'ai mentionné plus tôt, en 1969 environ 40 p. 100 des affaires financées par la SEE étaient traitées dans les pays en voie de développement. Quant à notre découverte, c'est-à-dire les montants des assurances et des emprunts échus à la fin de juin de cette année, 70 p. 100 proviennent des pays en voie de développement, ce qui indique que ce n'est pas seulement par l'ACDI que des affaires sont négociées dans les pays en voie de développement.

Pour revenir à votre autre question au sujet du *crédit mixte*, disons qu'à l'heure actuelle, il n'existe pas au Canada un seul service dans ce domaine, mais comme j'ai tenté de l'exposer brièvement dans les notes que j'ai préparées, nous travaillons de concert avec l'ACDI à des transactions parallèles chaque fois que c'est possible, et le résultat net, pour l'acheteur, c'est un coût très avantageux.

En fait, cela doit se faire parallèlement à cause du cadre juridique dans lequel fonctionnent la SEE et l'ACDI. Aucune action conjointe n'est possible avant les faits. Et ce n'est qu'à ce moment que l'acheteur a la possibilité de bénéficier du

[Texte]

the purchaser. The way it operates is that we have to have a transaction, a potential transaction, in any country which is considered credit worthy on commercial terms and which is also a country . . .

The Chairman: On the CIDA list?

Mr. Cloutier: . . . on the CIDA list. The second item is that CIDA has to have in its programming available funds in the expected time of disbursements, which could go two or three years.

The third requirement is to have a transaction which is divisible, because we need two legal transactions; so in effect, it will be either two portions of a global project, like the cement plant and the port facility related thereto that I mentioned earlier, or else a project that can be viewed in different successive phases, and clearly identifiable phases, where EDC would finance one and CIDA would finance the other.

The Chairman: But the problem with that is that it is not always reconcilable. The aid program does not always reconcile with the force in the country that got going into the selling of an industrial project or an infrastructure. What I am asking is: Is there not something missing there where either EDC or IT and C would have more flexibility? I would rather see it separated, and that is the point I was making to the minister, not use the aid program unless it is relevant to the aid program that we have; to have something else which would be, of course, not open-ended. There has to be a measure as to what the benefit is going to be.

Mr. Cloutier: That is precisely that the Hatch Committee recommended, and as Mr. Gray indicated, that is a question that is under consideration by the government at the moment. The facility that could be put into place would be totally under the EDC umbrella.

The Chairman: Thank you. Jim, do you have questions?

Mr. Schroder: I do not really think I have, except I think Mr. Gray referred to the spectrum of developing countries. You cannot treat them all the same. Listening to the discussion tonight, I feel there must have to be a spectrum within the trade regulations. In other words, I would expect that Canadian entrepreneurship in that one spectrum of developing countries that is more highly developed than the rest and is a market for our goods, should rely less on EDC than those traders who are trading with countries where the risk is very much higher, and that we should be looking at this kind of spectrum. Some of the questions tonight, I gather, were of the impression that it was one whole rather than a spectrum. I should think that, as far as EDC is concerned, perhaps they should be looking at even greater involvement rather than less involvement with the lesser developed countries and that private enterprise and the highly effective entrepreneurs of Canada should be taking more of the risks.

[Traduction]

meilleur taux effectif de rendement. Les choses se passent de la manière suivante: il faut qu'il y ait une transaction, une possibilité de transaction avec un pays dont le crédit commercial est bien établi et qui est aussi l'un des pays . . .

Le président: figurant sur la liste de l'ACDI?

M. Cloutier: . . . sur la liste de l'ACDI. Il faut ensuite que l'ACDI dispose, selon ses programmes, des fonds nécessaires pendant la période de déboursés qui peut aller jusqu'à deux ou trois ans.

Troisièmement, il faut que la transaction soit divisible, parce qu'il nous faut deux transactions juridiques; si bien qu'en fait il peut s'agir de deux parties d'une même projet global, comme la cimenterie et les installations portuaires nécessaires que j'ai mentionnées précédemment, ou bien le projet peut être divisé en plusieurs phases successives, clairement identifiables, dont les unes seraient financées par la SEE et les autres par l'ACDI.

Le président: Malheureusement, les choses ne sont pas toujours conciliables. Le programme d'assistance n'est pas toujours conciliable avec l'entreprise engagée dans la vente d'un projet industriel ou d'une infrastructure. Je me demande s'il n'y a pas là un chaînon qui manque, s'il ne serait pas possible à la SEE ou au ministère de l'Industrie et du Commerce d'intervenir avec plus de souplesse? J'aimerais plutôt voir des interventions bien distinctes, et c'est ce que j'ai souligné au ministre, sans qu'il soit fait appel à un programme d'aide, sauf s'il s'agit d'un cas où l'application d'un tel programme s'impose mais d'avoir plutôt une autre solution qui ne devrait pas, bien entendu, être du genre d'un contrat à reconduction. Il doit y avoir une possibilité de mesurer les bénéfices prévus.

M. Cloutier: C'est exactement ce que recommande le comité Hatch et, comme M. Gray l'a indiqué, c'est la question qui est étudiée par le gouvernement à l'heure actuelle. Le nouvel organisme à mettre en place dépendrait totalement de la SEE.

Le président: Merci. Jim, avez-vous certaines questions à poser?

M. Schroder: Je ne le crois pas. Il me semble cependant que M. Gray a fait allusion à toute une gamme de pays en voie de développement. Il est impossible de les traiter de la même façon. Après avoir entendu les débats de ce soir, je crois qu'il faut également disposer de toute une gamme de règlements commerciaux. En d'autres termes, je souhaite que les entrepreneurs canadiens engagés dans la gamme des pays plus largement développés que les autres, où il y a un marché pour nos produits, fassent moins appel à la SEE que les marchands qui traitent avec des pays où les risques sont beaucoup plus grands, c'est à ce genre de nuances que j'aimerais que nous nous attardions. D'après certaines questions, il me semble que d'aucuns considèrent les pays en voie de développement comme un tout plutôt que comme un éventail assez diversifié. Il me semble qu'en ce qui concerne la SEE, elle devrait plutôt songer à une intervention plus grande plutôt qu'à une diminution de son aide dans les pays les moins développés et que les entreprises privées et les entrepreneurs canadiens les plus dynamiques devraient prendre une plus grande part des risques.

[Text]

In light of this, many times in our questioning, the business people have talked to us about the unfair business practices which they are confronted with in the world markets. I just wonder if you could perhaps in a short period tell us what some of these unfair practices are.

• 2145

Mr. Gray: It would be easier to answer your question if we knew what industry sectors you were talking about and so on, but I think just speaking generally, you will find that the practices involve various barriers to the entry of Canadian products in a number of countries, whereas these countries do not expect to find the same barriers when the companies based in them are seeking access for their own goods elsewhere. The barriers may cover a whole range of areas, from outright quotas to sanitary or product-standard regulations, to the noise at the docks when the products arrive. The practices in the other direction, in a sense, could involve something we were discussing—the types of financing offered to exports from other countries by government agencies which go far beyond anything that we offer and may not be consistent with whatever international rules there are on some of these things.

To sum up, the unfair business practices arise from a very substantial degree of involvement by other governments in support of the selling activities overseas of companies in other countries, as well as government involvement in making it more difficult for our own companies to penetrate other markets. I am not saying we should adopt practices of this sort, but I think that in considering the role of trade in the whole matter of north-south dialogue, a group like this should, as part of its study, take a pretty clear look at what is going on in many developing countries in terms of access for Canadian goods which are otherwise competitive, and also at what other, more developed countries are doing to use their policies in the aid area or in the trade area generally, to facilitate the entry of goods from them into the less developed countries. I think this is necessary for a complete picture of this very important area.

The Chairman: Okay, thank you very much, Mr. Gray. I am sure we would have more questions, but the bells are going to start ringing before too long.

I want to thank you very kindly for having come and met with us this evening. Your testimony will be useful.

Mr. Gray: Thanks for inviting me.

The Chairman: Thank you.

So, tomorrow afternoon at 2 p.m.

[Translation]

A ce propos, j'ai constaté au cours des périodes de questions que les hommes d'affaires évoquaient souvent les pratiques commerciales déloyales auxquelles ils étaient en butte sur les marchés mondiaux. Peut-être vous serait-il possible de nous expliquer très brièvement de quelles pratiques déloyales il s'agit.

M. Gray: Il serait plus facile de répondre à votre question si nous savions quels sont les secteurs industriels que vous avez à l'esprit, mais de façon générale je peux vous dire que les pratiques en cause consistent en un certain nombre d'obstacles mis à l'entrée des produits canadiens dans plusieurs pays, alors que ces mêmes pays ne s'attendent pas à ce que leurs firmes exportatrices rencontrent ce même genre d'obstacles pour la vente de leurs produits à l'étranger. Les obstacles peuvent être de nature diverse: simples quotas d'importation, règlements sanitaires, normes de composition des produits, voire même le niveau de bruit enregistré aux quais à l'arrivée des produits. Dans l'autre sens, les pratiques peuvent également comprendre certaines modalités dont nous avons parlé, comme le financement des exportations d'autres pays par des organismes gouvernementaux, financement qui peut dépasser de loin tout ce que nous offrons et qui peut même, dans certains cas, ne pas être conforme aux règles internationales d'application courante.

En résumé, il y a pratiques commerciales déloyales lorsque les gouvernements étrangers interviennent vigoureusement pour soutenir les activités commerciales d'exportation de leurs ressortissants vers d'autres pays ou que des gouvernements prennent certaines mesures qui rendent difficile la pénétration de marchandises canadiennes sur de nouveaux marchés. Je ne prétends pas que nous devions adopter des pratiques de ce genre, mais compte tenu de l'importance du rôle du commerce dans le dialogue nord-sud, il me semble qu'un groupe comme le nôtre devrait étudier attentivement ce qui se passe dans un bon nombre de pays en voie de développement en ce qui concerne l'importation de marchandises canadiennes par ailleurs compétitives, et aussi comment d'autres pays plus développés utilisent leur politique d'aide générale ou d'aide au commerce pour faciliter l'entrée de leurs propres marchandises sur les marchés des pays moins développés. Je crois qu'une telle étude s'impose pour avoir une image complète de cet important secteur.

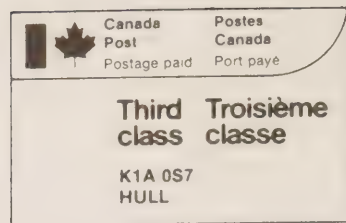
Le président: Très bien, merci beaucoup, monsieur Gray. Je suis persuadé qu'il reste beaucoup de questions à poser, mais la cloche va se faire entendre bientôt.

Je tiens à vous remercier de vous être dérangé pour nous rencontrer ce soir. Votre témoignage nous a été fort utile.

M. Gray: Je vous remercie de m'avoir invité.

Le président: Merci.

A demain donc, à 14 heures.



If undelivered, return COVER ONLY to
Canadian Government Printing Office,
Supply and Services Canada
45 Sacre-Coeur Boulevard,
Hull, Quebec, Canada, K1A 0S7

En cas de non-livraison
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à
Imprimerie du gouvernement canadien
Approvisionnement et Services Canada,
45, boulevard Sacre-Coeur
Hull, Québec, Canada, K1A 0S7

WITNESSES—TÉMOINS

At 9:30 a.m.

Mr. Ivan Head, President, International Development
Research Centre.

At 8:00 p.m.

The Honourable Herbert Eser Gray, Minister of Industry,
Trade and Commerce.

From the Export Development Corporation:

Mr. Sylvain Cloutier, Chairman and President;

Mr. Brock King, Senior Vice-President, Corporate Affairs.

From the Department of Industry, Trade and Commerce:

Mr. Percy Eastham, Director General, Office of General
Relations.

A 9 h 30 du matin

M. Ivan Head, président, Centre de recherche pour le
développement international.

A 8 heures du soir

L'honorable Herbert Eser Gray, ministre de l'Industrie et
du Commerce.

De la Société pour l'expansion des exportations:

M. Sylvain Cloutier, président du Conseil d'administration
et président;

M. Brock King, premier vice-président, Corporations.

Du ministère de l'Industrie et du Commerce:

M. Percy Eastham, directeur général, Bureau des relations
générales.

HOUSE OF COMMONS

CHAMBRE DES COMMUNES

Issue No. 25

Fascicule n° 25

Wednesday, November 12, 1980

Le mercredi 12 novembre 1980

Thursday, November 13, 1980

Le jeudi 13 novembre 1980

Monday, November 17, 1980

Le lundi 17 novembre 1980

Tuesday, November 18, 1980

Le mardi 18 novembre 1980

Chairman: Mr. Herb Breau

Président: M. Herb Breau

*Minutes of Proceedings and Evidence
of the Special Committee on*

*Procès-verbaux et témoignages
du Comité spécial des*

North-South Relations

Relations Nord-Sud

RESPECTING:

CONCERNANT:

Relations between developed
and developing countries

Les relations entre pays développés
et pays en voie de développement

WITNESSES:

TÉMOINS:

(See back cover)

(Voir à l'endos)

First Session of the
Thirty-second Parliament, 1980

Première session de la
trente-deuxième législature, 1980

SPECIAL COMMITTEE ON
NORTH-SOUTH RELATIONS

Chairman: Mr. Herb Breau
Vice-Chairman: Mr. Douglas Roche

Messrs.

Dupras Frith
Fretz

COMITÉ SPÉCIAL DES
RELATIONS NORD-SUD

Président: M. Herb Breau
Vice-président: M. Douglas Roche

Messieurs

Ogle Schroder

(Quorum 4)

Le greffier du Comité

Nora S. Lever

Clerk of the Committee

MINUTES OF PROCEEDINGS

WEDNESDAY, NOVEMBER 12, 1980
(43)

[Text]

The Special Committee on North-South Relations met *in camera* at 3:30 o'clock p.m. this day, the Chairman, Mr. Herb Breau, presiding.

Members of the Committee present: Messrs. Breau, Dupras, Fretz, Frith, Ogle, Roche and Schroder.

In attendance: Mr. Robert Miller, Research Adviser.

The Committee resumed consideration of its Order of Reference dated Friday, May 23, 1980 relating to relations between the developed and developing countries. (*See Minutes of Proceedings, Wednesday, June 25, 1980, Issue No. 1.*)

The Committee considered a draft report.

At 5:45 o'clock p.m. the Committee adjourned to the call of the Chair.

THURSDAY, NOVEMBER 13, 1980
(44)

The Special Committee on North-South Relations met *in camera* at 9:45 o'clock a.m. this day, the Chairman, Mr. Herb Breau, presiding.

Members of the Committee present: Messrs. Breau, Dupras, Fretz, Frith, Ogle and Roche.

In attendance: Mr. Robert Miller, Research Adviser.

The Committee resumed consideration of its Order of Reference dated Friday, May 23, 1980 relating to relations between the developed and developing countries. (*See Minutes of Proceedings, Wednesday, June 25, 1980, Issue No. 1.*)

The Committee resumed consideration of a draft report.

At 12:35 o'clock p.m. the Committee adjourned to the call of the Chair.

MONDAY, NOVEMBER 17, 1980
(45)

The Special Committee on North-South Relations met *in camera* at 8:15 o'clock p.m. this day, the Chairman, Mr. Herb Breau, presiding.

Members of the Committee present: Messrs. Breau, Dupras, Fretz, Frith, Ogle, Roche and Schroder.

In attendance: Mr. Robert Miller, Research Adviser.

The Committee resumed consideration of its Order of Reference dated Friday, May 23, 1980 relating to relations between the developed and developing countries. (*See Minutes of Proceedings, Wednesday, June 25, 1980, Issue No. 1.*)

The Committee considered a draft report.

It was ordered,—That the Clerk contact the firm of York Advertising Limited to commission camera ready art for charts and that the firm be requested to submit for Committee approval a design for the cover of the final report.

PROCÈS-VERBAUX

LE MERCREDI 12 NOVEMBRE 1980
(43)

[Traduction]

Le Comité spécial des relations Nord-Sud se réunit aujourd'hui à huis clos à 15 h 30 sous la présidence de M. Herb Breau (président).

Membres du Comité présents: MM. Breau, Dupras, Fretz, Frith, Ogle, Roche et Schroder.

Aussi présent: M. Robert Miller, chercheur.

Le Comité reprend l'étude de son ordre de renvoi du vendredi 23 mai 1980 portant sur les relations entre pays développés et pays en voie de développement. (*Voir procès-verbal du mercredi 25 juin 1980, Fascicule n° 1.*)

Le Comité étudie un projet de rapport.

A 17 h 45, le Comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation du président.

LE JEUDI 13 NOVEMBRE 1980
(44)

Le Comité spécial des relations Nord-Sud se réunit aujourd'hui à huis clos à 9 h 45 sous la présidence de M. Herb Breau (président).

Membres du Comité présents: MM. Breau, Dupras, Fretz, Frith, Ogle et Roche.

Aussi présent: M. Robert Miller, chercheur.

Le Comité reprend l'étude de son ordre de renvoi du vendredi 23 mai 1980 portant sur les relations entre pays développés et pays en voie de développement. (*Voir procès-verbal du mercredi 25 juin 1980, Fascicule n° 1.*)

Le Comité reprend l'étude d'un projet de rapport.

A 12 h 35, le Comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation du président.

LE LUNDI 17 NOVEMBRE 1980
(45)

Le Comité spécial des relations Nord-Sud se réunit aujourd'hui à huis clos à 20 h 15 sous la présidence de M. Herb Breau (président).

Membres du Comité présents: MM. Breau, Dupras, Fretz, Frith, Ogle, Roche et Schroder.

Aussi présent: M. Robert Miller, chercheur.

Le Comité reprend l'étude de son ordre de renvoi du vendredi 23 mai 1980 portant sur les relations entre pays développés et pays en voie de développement. (*Voir procès-verbal du mercredi 25 juin 1980, Fascicule n° 1.*)

Le Comité étudie un projet de rapport.

Il est ordonné,—Que le greffier communique avec la firme York Advertising Limited pour passer commande de clichés d'impression de graphiques et que l'on demande à la firme de

It was agreed,—That, notwithstanding the terms of the contract between the House of Commons and the North-South Institute, the North-South Institute be permitted to publish the paper commissioned by the Special Committee on North-South Relations immediately.

It was agreed,—That, if members are able to attend, René De Grâce be requested to arrange a meeting with a group of Canada World Youth in Kemptville on Thursday, November 27, 1980 from 5:00 p.m. till 9:00 p.m., and that reasonable travelling expenses be paid for participation of members and staff.

At 10:10 o'clock p.m. the Committee adjourned to the call of the Chair.

TUESDAY, NOVEMBER 18, 1980

(46)

The Special Committee on North-South Relations met at 10:40 o'clock a.m. this day, the Chairman, Mr. Herb Breau, presiding.

Members of the Committee present: Messrs. Breau, Dupras, Fretz, Frith, Ogle, Roche and Schroder.

In attendance: Mr. Robert Miller, Research Adviser.

Witnesses: Mr. James P. Grant, Executive Director, UNICEF and Mr. Richard Jolly, Director, Institute of Development Studies, University of Sussex.

The Committee resumed consideration of its Order of Reference dated Friday, May 23, 1980 relating to relations between the developed and developing countries. (*See Minutes of Proceedings, Wednesday, June 25, 1980, Issue No. 1.*)

It was agreed,—That the document entitled "1980 Overcoming Mass Hunger, Malnutrition, Illiteracy, and all Ill Health Among Children and Mothers by 2000: What Required of International Community? of UNICEF?" by James P. Grant be printed as an appendix to this day's Minutes of Proceedings and Evidence. (*See Appendix "RNSR-33"*.)

Mr. Grant made a statement and, with Mr. Jolly, answered questions.

At 11:20 o'clock a.m. the Committee adjourned to the call of the Chair.

soumettre à l'approbation du Comité une maquette de couverture du rapport définitif.

Il est convenu,—Que, nonobstant les conditions du contrat entre la Chambre des communes et l'Institut Nord-Sud, ce dernier puisse publier immédiatement le document commandé par le Comité spécial des relations Nord-Sud.

Il est convenu,—Que, si des membres peuvent y assister, René De Grâce soit prié d'organiser une rencontre avec un groupe de Jeunesse Monde Canada à Kemptville, le jeudi 27 novembre 1980, de 17 heures à 21 heures, et que des frais raisonnables de déplacement soient versés pour la participation des membres et du personnel.

A 22 h 10, le Comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation du président.

LE MARDI 18 NOVEMBRE 1980

(46)

Le Comité spécial des relations Nord-Sud se réunit aujourd'hui à 10 h 40 sous la présidence de M. Herb Breau (président).

Membres du Comité présents: MM. Breau, Dupras, Fretz, Frith, Ogle, Roche et Schroder.

Aussi présent: M. Robert Miller, chercheur.

Témoins: M. James P. Grant, directeur exécutif, UNICEF et M. Richard Jolly, directeur, Institut des études sur le développement, Université de Sussex.

Le Comité reprend l'étude de son ordre de renvoi du vendredi 23 mai 1980 portant sur les relations entre pays développés et pays en voie de développement. (*Voir procès-verbal du mercredi 25 juin 1980, Fascicule n° 1.*)

Il est convenu,—Que le document intitulé «1980, solution du problème de la faim à grande échelle, de la malnutrition, de l'analphabétisme et de la maladie chez les enfants et les mères dans le monde d'ici l'an 2000: Qu'attend-on de la communauté internationale? de l'UNICEF? soumis par James P. Grant, soit joint aux procès-verbal et témoignages de ce jour. (*Voir Appendice «RNSR-33».*)

M. Grant fait une déclaration puis, avec M. Jolly, répond aux questions.

A 11 h 20, le Comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation du président.

Le greffier du Comité

Nora S. Lever

Clerk of the Committee

EVIDENCE

(Recorded by Electronic Apparatus)

Tuesday, November 18, 1980

• 0943

[Texte]

The Chairman: I will call the meeting to order. We are continuing this morning our study of the relationships between developed and developing countries, according to the mandate we received from the House of Commons. We are very happy to have before us today, Mr. Jim Grant, Executive Director of UNICEF and Mr. Richard Jolly, Director of the Institute of Development Studies at the University of Sussex. We are very happy to have these two gentlemen with us this morning. I might say that I have the honour of succeeding Doug Roche as a member of the UNICEF Board in Canada. I think, Doug, you were the last member of the board, as a member of Parliament. I guess they always like to have one, and I have the honour of being on the UNICEF Board this year. I have just accepted to attend my first board meeting in about two or three weeks from now in Toronto.

Mr. Roche: I hope you will be more faithful in attending meetings than I was.

The Chairman: Well, I am at least going to the first meeting. I was not there at the meeting where I was elected, unfortunately, I was in Europe, but I am sure you still had an influence, Mr. Roche, even in your absence.

So, Mr. Grant, you have a statement that you want to give us. We have received a copy of your brief that we can append to our Minutes, so you do not really have to read that to put it in the record. We can have a motion. Is it agreed that Mr. Grant's paper be appended to our report?

Some hon. Members: Agreed.

The Chairman: But you can use it as a basis and start a discussion with us. Mr. Grant.

Mr. James P. Grant (Executive Director, UNICEF): Thank you, Mr. Chairman.

• 0945

The Chairman: Do you know everyone on the committee? You have met Mr. Fretz?

Mr. Grant: Yes.

The Chairman: Mr. Maurice Dupras is a member from Labelle, north of Montreal. The other three you know; Bob Miller, Research Adviser, and Nora Lever is the clerk of the committee. Mr. Grant.

Mr. Grant: Thank you. Well, it is a great pleasure for me as the Executive Director of UNICEF to be here, after having spent a very fruitful weekend as the guest of Canada at another incarnation with the North-South round table. We were made to feel very much at home on the round table side, and I should add that UNICEF feels very much at home in Canada. One of the founding members of UNICEF was Adelaide Sinclair, who was then our second chairman of the board. She then became our Deputy Executive Director of Program for UNICEF for a period of many years, and Canada has consistently been a major financial contributor to

TÉMOIGNAGES

(Enregistrement électronique)

Le mardi 18 novembre 1980

[Traduction]

Le président: La séance est ouverte. Nous poursuivons ce matin notre étude des relations entre les pays développés et les pays en développement conformément au mandat que nous avons reçu de la Chambre des communes. Nous avons le plaisir d'accueillir aujourd'hui M. Jim Grant, directeur exécutif de l'UNICEF, et M. Richard Jolly, directeur de l'Institut d'études sur le développement de l'Université du Sussex. Permettez-moi d'ajouter que j'ai l'honneur de succéder à Douglas Roche à la commission canadienne de l'UNICEF. Je crois, monsieur Roche, que vous avez été le dernier député à faire partie de cette commission. Je suppose qu'elle aime bien avoir un député dans ses rangs et j'ai l'honneur d'être celui-là cette année. Je viens d'ailleurs tout juste d'accepter d'assister à ma première réunion, qui se tiendra à Toronto dans deux ou trois semaines.

M. Roche: J'espère que vous serez plus assidu que moi à ces réunions.

Le président: Je vais au moins assister à la première. Je n'étais pas là lorsqu'on m'a élu, malheureusement. J'étais en Europe, mais je suis persuadé que votre influence a dû jouer, même en votre absence.

Donc, monsieur Grant, vous avez une déclaration à nous faire. Nous avons reçu un exemplaire de votre mémoire que nous pouvons faire annexer à notre Procès-verbal; vous n'avez donc pas vraiment besoin de le lire. Nous allons d'ailleurs présenter une motion: êtes-vous d'accord pour que le document de M. Grant soit annexé à notre rapport?

Des voix: D'accord.

Le président: Mais vous pouvez vous en servir pour engager le débat. A vous, monsieur Grant.

M. James P. Grant (directeur exécutif de l'UNICEF): Merci, monsieur le président.

Le président: Connaissez-vous tous les membres du Comité? Vous avez rencontré monsieur Fretz, n'est-ce pas?

M. Grant: Oui.

Le président: Voici monsieur Maurice Dupras, qui est député de Labelle, au nord de Montréal. Vous connaissez les trois autres. Voici aussi notre conseiller de recherches, Bob Miller, et notre greffier, Nora Lever. A vous, monsieur Grant.

M. Grant: Merci. Il me fait grand plaisir d'être ici en qualité de directeur exécutif de l'UNICEF, après avoir passé un week-end très enrichissant en tant qu'hôte du Canada à la table ronde des discussions Nord-Sud. Nous avons été très bien accueillis à la table ronde et je dois dire que l'UNICEF reçoit un accueil chaleureux partout au Canada. Nous comptons parmi nos membres fondateurs Adelaide Sinclair, qui a été la deuxième à présider notre conseil et qui est devenue par la suite sous-directeur exécutif de programme, un poste qu'elle a occupé pendant de nombreuses années. De plus, le Canada a toujours été l'un des principaux bailleurs de fonds de l'UNI-

[Text]

UNICEF. So, there is a very warm tie between UNICEF and Canada, plus the activities of a very active UNICEF national committee that Mr. Breau has just been made a member of.

Let me speak, if I may, very briefly first on two points before getting to my main topic really, which is: What are the prospects, through North-South co-operation, to overcome mass hunger and mass illiteracy and mass poor health in the world, in the next 15 to 20 years? With respect to UNICEF, as most of you know, UNICEF really has three missions that overlap. First we started out in the late 1940s dealing with what we call the loud emergencies, the consequences of war, the devastation of World War II. We started in Austria, Germany, Japan, and China. We are still involved with these loud, headline-catching emergencies, of which Kampuchea is the most notable. We are also, though, the lead agency for the United Nations, and also deeply involved in Pakistan with Afghan refugees, and in Africa.

The second mission of UNICEF, which emerged in the 1950s, is what many of us call the silent emergencies. This is really dealing with the problems of gross poverty and gross underdevelopment. It is symbolized in the minds of many people by the fact that some 15 million small children die each year, of which, if these same small children had been born in Canada, 13.5 million would not have died. You can say this is the equivalent of three Kampucheas. They die very quietly; one hears very little about them; they come from the world's poorest families, who themselves are the weakest and most powerless members of these powerless families. It is so silent that when you realize it was just last month that there was this terrible earthquake in Algeria where 12,000 people died, it made the front page of every paper, yet some 35,000 small children died that same day needlessly from the silent emergency—almost triple that, but it did not make the headlines.

The third mission of UNICEF is a rather recent one in terms of formalization, and it flared out of the International Year of the Child, which is as you know, focused largely on the children problem of each country. In Canada you had your Canadian commission for the IYC, and the General Assembly has charged UNICEF with being the follow-up around the world for the developmental problems of children everywhere. So that in a sense having started in industrial countries we are back with a mandate to be concerned with children everywhere in the world, and our role there probably is best symbolized by taking on issues which have global concern. We are deep into the whole issue of breast feeding. If, for example, the world could really make the right kind of progress on that front in the next ten years, possibly some million fewer small children, infants, would die each year. It is a big stake issue.

[Translation]

CEF. C'est pourquoi il existe aujourd'hui des liens très chaleureux entre l'UNICEF et le Canada, auxquels s'ajoutent les nombreuses activités de la commission nationale à laquelle monsieur Breau vient d'être élu.

Si vous permettez, j'aurais deux remarques à faire avant d'aborder mon propos principal, qui peut se résumer par la question suivante: quelles chances avons-nous, grâce à la coopération Nord-Sud, de surmonter au cours des 15 ou 20 prochaines années la famine, l'analphabétisme et la mauvaise santé dont souffrent des multitudes de gens dans le monde? L'UNICEF, pour sa part, poursuit trois missions qui se chevauchent entre elles. D'abord, nous avons commencé à la fin des années 40 par nous occuper de ce que nous appelons les urgences criantes, comme les affres de la guerre, les ravages causés par la Seconde Guerre mondiale. Nous avons débuté en Autriche, en Allemagne, au Japon et en Chine et, encore aujourd'hui, nous nous occupons de ces urgences criantes qui font la une des journaux: le drame du Kampuchea en offre aujourd'hui le meilleur exemple. Nous formons aussi en quelque sorte l'avant-garde des institutions de l'ONU, et nous sommes engagés à fond au Pakistan, dans l'affaire des réfugiés afghans, de même qu'en Afrique.

La deuxième mission de l'UNICEF, qui est apparue au cours des années 50, porte sur ce que beaucoup d'entre nous désignent sous le nom d'urgences silencieuses. Il s'agit là véritablement des problèmes de l'extrême pauvreté et du sous-développement flagrant, qui se traduisent dans l'esprit de bien des gens par le fait qu'environ 15 millions d'enfants meurent chaque année en bas âge et que 13,5 millions d'entre eux auraient survécu s'ils étaient nés au Canada. On peut dire que c'est l'équivalent de trois Kampuchea. Ces enfants meurent très discrètement, on entend à peine parler d'eux; ils sont issus des familles les plus pauvres de la terre et sont eux-mêmes les membres les plus faibles et les plus démunis de ces familles. C'est un fléau qui agit dans l'ombre. Le mois dernier, par exemple, quand il y a eu ce terrible tremblement de terre où 12 000 personnes ont péri en Algérie, tous les journaux en ont parlé en première page. Pourtant, le même jour, 35 000 petits enfants sont morts en silence, soit presque le triple, mais il n'en a pas été question dans les journaux.

La troisième mission de l'UNICEF est assez récente, du moins officiellement: elle découle de l'Année internationale de l'enfant, qui, comme vous le savez, a amené chaque pays à se pencher sur les problèmes de ses enfants. Au Canada, par exemple, vous avez eu votre commission canadienne pour l'Année internationale de l'enfant. L'UNICEF a été chargée par l'Assemblée générale de donner suite aux efforts entrepris à cette occasion pour favoriser l'épanouissement des enfants du monde entier. Ainsi, donc, nous qui, dans un sens, avons commencé notre œuvre dans des pays industriels, nous devons aujourd'hui nous consacrer au mieux-être des enfants du monde entier, ce que nous faisons de notre mieux en nous attaquant à des questions d'intérêt mondial. C'est ainsi que nous participons à fond au débat sur la grande question de l'allaitement maternel. Si, par exemple, le monde progressait vraiment dans la bonne direction à ce chapitre au cours des dix prochaines années, peut-être alors pourrions-nous sauver chaque année quelques millions d'enfants en bas âge. C'est une question où les enjeux sont considérables.

[Texte]

• 0950

Let me just say one final word on the silent emergency side, because I think it informs the rest of our discussion on Kampuchea. It was just 13 months ago that UNICEF and the Red Cross made the appeal for help. The tragedy had been going on for two or three years. It was only then that a way had been negotiated to get into Kampuchea to do something about it. It was a month later, practically 12 months ago, that the world was asked to meet in New York and put up the money. Flora MacDonald came and spoke eloquently for Canada at that meeting on imperatives of saving a nation from a holocaust.

It is worth reminding ourselves that just 12 or 13 months ago, there was a nation of which the majority of people were hungry, malnourished; over 90 per cent of the people in the village had moved in the course of that year. They were out of most of their rice seed, most of their livestock. There was a real question of whether or not those villagers could really catch food again and function; roughly 20 per cent of the population was flowing across the border of Thailand.

Now, 12 or 13 months later we have a situation in which frankly a great bulk of the people have been fed—not too well, but enough to get by without mass death; some 70,000 tons of seed were brought in, planted, and we are just beginning these last weeks of November the harvest of a crop that is very much larger than the one in the past, double or more, than the last year. More than 5,000 schools have been opened in the villages; more than a million children are in primary school; more than 1,000 rural health clinics have been opened, and on the border, a majority—more than two-thirds of the million—have gone back to Kampuchea.

Major problems will remain until there is a political settlement, but basically the patients come off the critical list, 104 degree temperature, now maybe 100 or 99 where it will stay for some time. This is really an incredible accomplishment for the world community. They have mobilized some \$500 million from governments and \$120 million from private sources, the biggest thing of its kind.

I think it is noteworthy for this committee that initial government response to this appeal in the first stages was modest in most countries. In the U.S., the White House was talking about \$5-6 million, but there was such an explosion of public opinion that it became clearly very bad politics not to be more responsive. In fact, it would be very good politics to respond, and in a period of a week in the United States, for example, the White House figure for aid to Kampuchea went from some \$5-6 million to \$69 million, and a week later the Congress pushed it up to over \$100 million. There was a real question of public pressure making itself felt.

Canada has played a very significant part in this, and more than \$14 million has come from Canada for this effort, on the

[Traduction]

Permettez-moi de revenir brièvement à la question des fléaux silencieux, parce qu'elle éclaire le reste de notre discussion sur le Kampuchea. Il y a seulement 13 mois que l'UNICEF et la Croix-Rouge ont lancé un appel à l'aide. La tragédie était en cours depuis déjà deux ou trois ans. Ce n'est qu'à ce moment-là que les négociations ont débouché sur un moyen d'entrer au Kampuchea et d'y faire quelque chose. Un mois plus tard, il y a de cela pratiquement un an, les nations étaient convoquées à New York pour répondre à l'appel de fonds. Flora MacDonald a pris la parole à cette occasion, parlant avec éloquence au nom du Canada de la nécessité impérieuse de sauver une nation de génocide.

Il est bon de nous rappeler qu'il y a juste 12 ou 13 mois, il y avait un pays où la majorité crevait de faim et de malnutrition; plus de 90 pour cent des habitants des villages avaient déménagé dans le cours de l'année. Ils n'avaient presque plus de graines de riz, presque plus de bétail. La situation était devenue tellement critique qu'on se demandait si ces villageois pourraient vraiment trouver d'autre nourriture et survivre; environ 20 pour cent de la population traversait la frontière de la Thaïlande.

Aujourd'hui, 12 ou 13 mois plus tard, la situation est tout autre. Une bonne partie de la population a été nourrie, pas très bien, mais assez pour ne pas être décimée par la famine; quelque 70 000 tonnes de graines ont été importées et plantées, et nous commençons tout juste en ces dernières semaines de novembre à ramasser une récolte beaucoup plus importante que par le passé, une récolte qui fait plus du double de celle de l'année dernière. Plus de 5 000 écoles ont été ouvertes dans les villages; plus d'un million d'enfants sont à l'école primaire; plus de 1 000 dispensaires ont été aménagés et, à la frontière, la majorité, en fait plus des deux tiers du million de réfugiés sont rentrés au Kampuchea.

Il se posera encore de graves problèmes, tant que ne sera pas intervenu un règlement politique, mais le plus grave est passé: les malades sont revenus du seuil critique, leur fièvre de 40 degrés s'est stabilisée à 37 ou 38 degrés et elle y restera un certain temps. C'est vraiment tout un exploit pour la communauté mondiale, qui a recueilli quelque 500 millions de dollars auprès des gouvernements et 120 millions auprès de sources privées, ce qui constitue un record pour les situations de ce genre.

Il est bon, je pense, de faire remarquer au Comité qu'au début, les gouvernements de la plupart des pays s'engageaient de façon très modeste. Aux États-Unis, la Maison Blanche parlait de cinq à six millions de dollars, mais il s'est produit une telle explosion de l'opinion publique que les hommes politiques ont compris qu'ils avaient intérêt à faire davantage. En l'espace d'une semaine, le chiffre avancé par la Maison Blanche pour l'aide au Kampuchea est passé de cinq ou six millions de dollars à 69 millions, et une semaine plus tard, le Congrès lui faisait passer le cap des 100 millions. Il est indéniable que des pressions se faisaient sentir de la part du public.

Le Canada a joué un rôle très important dans cette affaire, y allant d'une contribution publique et privée de plus de 14

[Text]

governmental side as well as substantial private funds. I think Canada can take a real sense of satisfaction in the role it played in saving a country.

The second point I wanted to make at the outset here is the fact that we are all aware how much the world is in crisis today, and there is this over-arching problem of how we get the world going again. Can we? What I have distributed, if you will look to the third sheet, indicates the take on this, those five charts at the bottom. There was an inadequately dramatized study completed a little over a year and a half ago called "The Interfuture Study", financed by Japan done by the OECD, and really it was some of the alternate scenarios to the end of the century, what was possible. What is noteworthy is that centre chart 1975 shows global product of about \$4 trillion, then they play it out under different scenarios. In the upper lefthand corner is what the world would look like if it could recapture something close to the high growth of the 50's and 60's, and there one sees a \$13 trillion world by the year 2,000, with per capita income in North America of almost \$10,000—practically double what it was in 1975.

• 0955

The other scenarios are all lesser ones and they end under (c) and (d) with two formulas where the gross global product is \$3 to \$4 trillion less, with per capita income in North America \$2,000 to \$3,000 less than it would be under the more positive scenario. It is noteworthy that to achieve the high-growth scenario required more liberal trade policies than the world has today, and more aid. Under the two worst scenarios, you have less trade, less aid, the world breaking up into north-south block. Unfortunately the world currently is on a path between the (c) and the (d) of this, so that the stakes are very big as to whether we can get the world system going again.

Now, why do I from UNICEF get into this issue? Because of two points. One is a point made very aptly by Under-Secretary of State Dick Cooper not long ago to the U.S. Congress, when he said, "It is not enough where we have to make changes in our policy just to have enlightened self-interest; you need a moral component." Something else has to come along, very reminiscent of trying to stop smoking. I did it for a long time. I knew it was not what I ought to be doing, but something else had to come before I stopped.

What I think we see, looking back, for example, to the Marshall Plan, was a remarkable combination of enlightened self-interest and a tremendous conviction that this was the right thing to do. The question really here is: Is it possible to link up this whole economic push that we need to restore full momentum with this challenge of overcoming mass hunger, mass illiteracy, by the end of the century? Because that does provide a moral base. I think every poll shows that the public

[Translation]

millions de dollars. Je pense que le Canada peut être très fier d'avoir ainsi contribué à sauver un pays.

La deuxième remarque que je voulais faire au départ porte sur la situation mondiale actuelle; nous savons tous qu'elle n'est guère reluisante et que le problème qui domine tous les autres est de voir comment nous pouvons la redresser. D'ailleurs, le pouvons-nous? Dans la documentation que j'ai distribuée, ces cinq diagrammes au bas de la troisième feuille donnent une idée de l'enjeu qui en dépend. Ils sont tirés d'une étude terminée il y a un peu plus d'un an et demi et qui n'a pas reçu toute l'attention qu'elle aurait dû. Il s'agit de l'étude (*Interfutur* financée par le Japon et réalisée par l'OCDE. Les cinq diagrammes représentent chacun un scénario de ce qui pourrait se passer d'ici l'an 2000. Le diagramme central donne pour l'année 1975 un produit mondial brut de quelque 4 billions de dollars; à partir de là, différents scénarios sont imaginés. Dans le coin supérieur gauche, on peut voir de quoi le monde aurait l'air en l'an 2000 s'il pouvait retrouver à peu près le taux de croissance élevé qu'il a connu pendant les années 50 et 60: le produit mondial brut serait de 13 billions de dollars et le revenu par habitant en Amérique du Nord atteindrait presque \$10 000, pratiquement le double de ce qu'il était en 1975.

Les autres scénarios sont moins optimistes et aboutissent en (c) et (d) à deux situations où le produit mondial brut est inférieur de 3 ou 4 billions de dollars et le revenu par habitant en Amérique du Nord inférieur de \$2 000 ou \$3 000 aux projections du scénario le plus positif. Pour réaliser ce dernier, il est important de remarquer qu'il faut des politiques commerciales plus libérales que celles qu'on applique aujourd'hui, et plus d'aide aussi. Dans les deux scénarios les plus sombres, il y a moins d'échanges commerciaux, moins d'aide, et le monde se divise en deux blocs, le Nord et le Sud. Malheureusement, le monde actuel se dirige quelque part entre (c) et (d), de sorte qu'il y a fort à parier qu'on ne pourra pas redresser la situation.

Maintenant, pourquoi est-ce que moi, de l'UNICEF, je me mêle de cela? Pour deux raisons. La première a été très bien exprimée par le sous-secrétaire d'État Dick Cooper, dans une déclaration qu'il a faite récemment devant le Congrès américain. Il a dit ceci: «Lorsque des changements s'imposent dans notre politique, il ne suffit pas de rechercher seulement notre propre intérêt, aussi bien fondé soit-il, il faut aussi une dimension morale à notre action». Il faut quelque chose d'autre, comme quand on veut arrêter de fumer. Moi-même, j'ai fumé pendant longtemps, tout en sachant que je ne devais pas, mais il a fallu quelque chose d'autre pour me convaincre d'arrêter.

Si on se reporte en arrière, au temps du Plan Marshall, par exemple, on constate qu'il y avait alors, combinée à un intérêt national bien fondé, une conviction profonde que c'était là la bonne chose à faire. La question qui se pose est donc la suivante: est-il possible de combiner à toute la poussée économique dont le monde a besoin pour retrouver sa vitesse de croisière l'effort nécessaire pour vaincre la famine et l'analphabétisme généralisés d'ici la fin du siècle? Car c'est bien ainsi

[Texte]

is much more responsive when they feel that the aid or trade policies are benefiting people than when they feel it is just dealing with economic issues, standing in a dry sense.

On that front, we have, it seems to me, made some really major developments. In September, the United Nations came up with what is called The New International Development Strategy for the 1980s and Beyond, and the major new element in this strategy as compared to the global strategy for the 60s and 70s was that for the first time it integrated the human and the social side as an integral part of development, along with the economic growth. I have there the quote from Niaz Naik, the Pakistani introducing this. This dealt with the work done by many groups before that, including the UN committee on development and planning, of which Richard Jolly is the rapporteur, which came out in February with a basic architectural construct that the General Assembly worked on when it adopted this new goal.

The social goals that are built into this called, by the end of the century, for the eradication of mass hunger, the eradication of mass illiteracy, achievement of something called help for all, which really means that all countries by the end of this century would get their infant mortality rate down to 50 or less compared to about the average of about 130 or 140 in the low-income countries today, and a literacy rate of probably 75 per cent or more. The question, of course, is: How "do-able" is this? Is this just a lot of nice rhetoric or is this something that can be attainable? If so, what is required of us?

• 1000

Now, I think when we look at this challenge, we recognize that there are really probably two clusters of poor people in the world that we need to focus on. The chart at the bottom of the first page seeks to do that. There are the low-income countries of the world—India, Pakistan, Sahelian Africa—in which a majority of their population are below the absolute abject poverty line. These countries are so poor that if they were to achieve spectacular economic growth between now and the end of the century, per capita income in India then would be roughly equal to what it was in Canada 200 years ago. Currently it is one half of what it was in Canada 200 years ago in real terms. So the challenge is: How, in that degree of poverty, can you meet essential human needs?

The second poverty grouping is the one we are all familiar with, of middle-income countries. There is northeast Brazil, northern Nigeria, there are pockets of poverty in the United States among the Indian communities and other disadvantaged groups that run in countries of higher income, but there are serious pockets of it.

Looking at this set of problems, what we see is that in the last 30 years, the percentage of people who are hungry, who are illiterate, has gone down, but the absolute numbers have gone up. If present factors continue for the next 20 years, the

[Traduction]

que notre action prendrait une dimension morale. D'ailleurs, tous les sondages montrent que le public est beaucoup plus réceptif lorsqu'il sait que l'aide ou les politiques commerciales profitent à des gens au lieu de tourner autour de pures et simples considérations économiques.

Sur ce plan, toutefois, il me semble que nous avons réalisé certains progrès majeurs. En septembre, les Nations Unies ont adopté ce qu'on appelle la nouvelle stratégie de développement international pour les années 80 et au-delà, et le principal élément nouveau de cette stratégie, par rapport à celle des années 60 et 70, est que pour la première fois, l'aspect humain et social fait partie intégrante du développement, au même titre que la croissance économique. J'ai ici la citation du Pakistanais Niaz Naik qui sert d'introduction à la stratégie. On y parle du travail effectué au préalable par de nombreux groupes dont le comité des Nations Unies sur le développement et la planification; c'est ce comité, dont Richard Jolly est le rapporteur, qui a produit en février l'avant-projet sur lequel l'Assemblée générale a travaillé.

Les objectifs sociaux qui sont enchâssés dans cette nouvelle stratégie appellent, d'ici la fin du siècle, la suppression de la famine des peuples, la suppression de l'analphabétisme généralisé et l'adhésion à mot d'ordre qui dit quelque chose comme «aide pour tous», ce qui signifie en termes clairs que d'ici la fin du siècle, tous les pays devraient avoir amené à 50 ou moins leur taux de mortalité infantile, qui est actuellement de 130 ou 140 en moyenne dans les pays à faible revenu, et devraient avoir atteint un taux d'alphabétisation probable de 75 pour cent ou plus. La question qui se pose, bien entendu, est: «Dans quelle mesure est-ce que cela est faisable?». Est-ce que ce sont là seulement de beaux discours ou si c'est vraiment réalisable? Dans ce dernier cas, qu'est-ce que cela suppose pour nous?

Maintenant, si on y regarde de près, on se rend compte qu'il existe essentiellement deux catégories de pauvres dans le monde sur lesquelles nous devons concentrer notre attention. C'est d'ailleurs ce que fait le tableau au bas de la première page. Il y a d'abord les pays à faible revenu, l'Inde, le Pakistan, l'Afrique du Sahel, dans lesquels la majorité de la population est en deçà du seuil de pauvreté absolue. Ces pays sont si pauvres que même s'ils connaissaient une croissance économique spectaculaire d'ici la fin du siècle, le revenu par habitant en Inde serait à peu près égal à celui du Canada d'il y a 200 ans. Présentement, il équivaut à la moitié de ce qu'il était au Canada il y a 200 ans, en dollars constants. Comment, dans un tel état de pauvreté, peut-on répondre aux besoins humains fondamentaux?

La deuxième catégorie, nous la connaissons bien, c'est celle des pays à revenu moyen. Il y a le nord-est du Brésil, le nord du Nigéria, mais il y a aussi des poches de pauvreté dans les pays à revenu élevé, les communautés indiennes des États-Unis, par exemple, et d'autres groupes défavorisés dans les pays riches.

Quand on s'arrête à cette série de problèmes, on s'aperçoit qu'au cours des 30 dernières années, le pourcentage des affamés et des analphabètes a diminué. Mais leur nombre absolu a augmenté. Si les facteurs actuels se maintiennent encore pen-

[Text]

absolute numbers of people hungry and illiterate will actually increase. Really, the challenge before us is: Can we dramatically reverse that pattern?

Of course, a whole series of problems gets tied with this: high birth rates come from this syndrome of poverty; the whole question of low productivity. Some of the world's best agricultural land is dominated—one half India's agricultural land is dominated—by small farmers who are illiterate, in ill health. They get an almost negligible yield out of this otherwise superb land which, if managed by a Japanese or Canadian or American, would produce far more.

Now, as we look at this problem of poverty, I think we find that at the heart of it it is a structural problem as you know, I think, very well from Canada. Areas get caught in a particular structural situation that is hard to break out of. As we look at the experience of the last 20 years, it is clear that two things are required to overcome the mass poverty problem: one is more political will, determination to approach it; second, more knowledge. I think all of you who have seen depressed areas in Canada know it takes a lot of experimentation to find the right patterns as to how you deal with that problem. It is even more acute in the developing countries. What we find, if you look at the high-income countries is that the prospects of overcoming these pockets of absolute poverty should be very good in the last 20 years of this century because the cost is relatively nominal.

I have a little table there that has a rather dramatic illustration of how structural the problems of poverty can be. Washington, D.C., has the highest per capita income in the United States. At the same time, it has the lowest life expectancy and the highest infant mortality. Puerto Rico, with one-third the per capita income of Washington, D.C., has a longer life expectancy by three or four years and a lower infant mortality rate. This is a structural problem. I will come back to that in one moment.

In the middle-income countries, obviously their problems of poverty are very acute, but frankly, when you look to, let us say Latin America, by the end of this century the per capita income of Latin America will be higher than that of Europe in 1960, assuming that the world economic system does not collapse. They have some elbow room to deal with these problems, and there will be a lot of tensions. In the case of Iran, Iran had the income but could not cope with the tensions, and it broke down.

• 1005

But the really intractable problem is, of course, in the low-income countries, because if 70 per cent of your people are on the absolute poverty line, and your poorest factory workers are in the upper 20 per cent of the elite, there really is not much elbow room to play around with at the top in terms of redivision and redistribution. What prospects are there for that group? The hopeful thing that we see looking back in the last 25, 30 years is that countries with different ideological and

[Translation]

dant 20 ans, le nombre absolu des affamés et des analphabètes va continuer d'augmenter. Le véritable défi se résume ainsi: pouvons-nous renverser cette tendance?

Bien entendu, toutes sortes de problèmes sont liés à cette situation. La natalité élevée, par exemple, ou la faible productivité font partie du syndrome de la pauvreté. Certaines des meilleures terres agricoles de la planète, la moitié des terres agricoles de l'Inde sont aux mains de petits paysans illettrés et mal en point. Ils obtiennent un rendement à peu près négligeable de ces terres superbes qui produiraient beaucoup plus si elles étaient exploitées par des Japonais, des Canadiens ou des Américains.

Maintenant, quand on étudie ce problème de la pauvreté, on se rend compte que c'est un problème structurel en définitive. En tant que Canadiens, vous êtes bien placés pour savoir de quoi je parle, je pense. Une région est pauvre parce qu'elle est prisonnière d'une conjoncture particulière dont il lui est très difficile de se sortir. Si on fait le bilan des 20 dernières années, il apparaît clairement qu'il faut deux choses pour vaincre la pauvreté généralisée: d'abord, une plus grande volonté politique, une plus grande détermination à attaquer le problème; ensuite, une meilleure connaissance du problème. Tous ceux d'entre vous qui ont vu des régions du Canada traverser des périodes difficiles savent qu'il faut beaucoup de tâtonnements avant de trouver la manière d'en sortir. C'est d'autant plus vrai dans les pays en développement. Les pays à revenu élevé, pour leur part, ne devraient pas avoir de mal à supprimer d'ici 20 ans leurs poches de pauvreté absolue, parce que le coût en sera relativement minime.

J'ai ici un petit tableau qui montre de brillante façon à quel point les problèmes de la pauvreté peuvent être structurels. Washington, D.C., a le revenu par habitant le plus élevé des États-Unis. Par contre, c'est là qu'on trouve la plus faible espérance de vie et le plus fort taux de mortalité infantile. A Porto Rico, où le revenu par habitant n'est que le tiers de celui de Washington, l'espérance de vie est plus longue de trois ou quatre ans et le taux de mortalité infantile est plus faible. C'est là un problème structurel. J'y reviendrai dans un moment.

Dans les pays à revenu moyen, les problèmes de la pauvreté sont certes très graves, mais pas insolubles. En Amérique latine, par exemple, le revenu par habitant dépassera d'ici la fin du siècle celui qu'avait l'Europe en 1960, à moins d'un effondrement du système économique mondial. Ces pays ont quand même une certaine liberté de manœuvre pour régler leurs problèmes. Certes, il y aura des tensions. En Iran, par exemple, la situation s'est détériorée parce que les Iraniens, qui disposaient pourtant du revenu nécessaire, n'ont pu surmonter les tensions qui tiraillaient leur pays.

Mais là où le bât blesse vraiment, c'est dans les pays à faible revenu. En effet, lorsque 70 p. 100 de la population est en-dessous du seuil de pauvreté absolue et que les travailleurs d'usine les plus pauvres font partie de l'élite «nantie», la liberté de manœuvre au sommet est plutôt restreinte quand il s'agit d'effectuer une redistribution des richesses. Ce groupe de pays a-t-il des chances de s'en sortir? On peut l'espérer, d'autant plus qu'au cours des 25 ou 30 dernières années, des pays aux

[Texte]

economic political systems have all managed to crack that basic-needs barrier. The most conspicuous of these that we all are familiar with is China in terms of the basic-needs side, and one thing that has evoked so many "ohs" and "ahs" of people that go there, frankly, is that a very poor country, while still very poor, has somehow seemed to push the great mass of its people above a certain floor of misery.

Interestingly enough, there is a second category of countries that also achieved this breakthrough at very low income levels: South Korea, Taiwan, Singapore, following many of the experiences of Japan.

Then there is a third category, countries that have done in some ways the most spectacular in terms of the basic needs, and that would pick up Sri Lanka and regions of the world such as Kerala. Sri Lanka, with half the per capita income of Canada in 1800 now has a life expectancy and infant mortality rate that Canada did not achieve until the 1930s and the 1940s. It is a very remarkable accomplishment on this.

Now, what common features distinguish these societies? I think what we find is that there are three: one is that there is for one reason or another extraordinary national will to do something about their bottom half; second, in each case there has been a major redistribution to the bottom half. In the Chinese case and the South Korean case, it has been a redistribution of land and other productive assets. In the Sri Lankan case, it has been a question of taxation and then giving education, food subsidies, health services—more of a welfare state approach. Third, in each of these cases, the initial impetus has been to build up the rural sectors. It has come not from the city development, but from the rural sectors that have been the forward push.

Now, how did these countries get this political will? That is a \$64 question we all look at. I think in the communist states, it comes because in the communist societies, the Marxist societies, this is their *raison d'être*. If they do not do something significant for the mass of the people, what is the *raison d'être* of those regimes? The second category of countries is those who for survival reasons learned early that unless they took care of their bottom half, they felt they were doomed. This group includes Taiwan and South Korea; following the collapse on the mainland, they learned that unless they took care of their bottom half, they were in for trouble, so they took extraordinary measures of land reform, education and health for the bottom.

The third category of countries: of particular interest to those of you here is that we have found in every country in which you have an active democratic process with a two-party competitive system, the life expectancy and infant mortality figures are far better than the norm, and this is maybe no surprise to you as politicians because, frankly, these people vote, and it means there is strong pressure. So it is in Sri

[Traduction]

idéologies différentes, aux systèmes politiques et économiques différents, sont parvenus à briser le mur des besoins fondamentaux. L'exemple le plus frappant à ce chapitre est bien celui de la Chine; ceux qui vont là-bas aujourd'hui n'en reviennent pas de voir comment ce pays très pauvre a réussi, malgré son extrême pauvreté, à tirer son énorme population au-dessus d'un certain seuil de misère.

Chose intéressante, il existe une deuxième catégorie de pays qui ont réussi cet exploit malgré leur très faible revenu par habitant. Je pense ici à la Corée du Sud, à Taïwan, à Singapour, qui se sont inspirés à maintes reprises de l'exemple japonais.

Puis il existe une troisième catégorie, composée de pays qui d'une certaine manière ont réussi l'impossible en ce qui concerne les besoins fondamentaux de leur population, des pays comme la république de Sri Lanka ou la province indienne de Kerala. Sri Lanka, où le revenu par habitant équivalait à la moitié de celui du Canada de 1800, a déjà atteint une espérance de vie et un taux de mortalité infantile que le Canada n'a pu atteindre avant les années 1930 et 1940. C'est là tout un exploit.

Maintenant, quels sont les traits communs de ces sociétés pourtant très différentes? Je pense qu'on peut en dégager trois. Premièrement, il y a dans chacun de ces pays, pour une raison ou pour une autre, une extraordinaire volonté nationale de faire quelque chose pour la moitié défavorisée. Deuxièmement, dans chaque cas, cette moitié défavorisée a bénéficié d'une importante redistribution des richesses nationales. Dans l'exemple chinois et sud-coréen, on a redistribué les terres et d'autres biens de production. Dans l'exemple sri-lankais, on a procédé par une imposition de taxes, puis par une distribution gratuite de services d'éducation, de subsides alimentaires, de services sanitaires, un peu à la manière d'un État-providence. Et troisièmement, dans chacun de ces cas, l'effort a porté d'abord sur l'organisation des secteurs ruraux. Ce n'est pas à partir de l'urbanisation, mais bien à partir des secteurs ruraux que l'élan a été donné.

Ceci dit, comment ces pays ont-ils pu trouver la volonté politique nécessaire? Voilà la question cruciale que nous nous posons tous. Dans les États communistes, la volonté politique est venue, à mon avis, de l'idéologie elle-même, car les régimes communistes, les régimes marxistes, n'ont plus de raison d'être s'ils ne font pas quelque chose pour la masse du peuple. La deuxième catégorie est celle des pays qui, pour des impératifs de survie, ont compris très tôt qu'il leur fallait prendre soin de la moitié défavorisée. Après la victoire du communisme sur le continent, Taïwan et la Corée du Sud ont compris qu'ils risquaient le pire s'ils ne faisaient rien pour leur moitié défavorisée, aussi ont-ils pris des mesures extraordinaires en matière de réforme agraire, d'éducation et de santé.

La troisième catégorie nous intéresse particulièrement. En effet, nous avons constaté que dans chaque pays où on trouve un processus démocratique actif avec un système fondé sur la concurrence de deux partis, les statistiques de l'espérance de vie et de la mortalité infantile sont bien meilleures que la moyenne, ce qui ne vous étonnera peut-être pas parce que, en tant qu'hommes politiques, vous savez toute la pression que

[Text]

Lanka, which of all the very low-income countries is the most competitive political system. In other countries like Costa Rica, Jamaica, Barbados, it is phenomenal. Wherever we find a country that has been a real democracy for a period of two or three decades, there has been an extraordinary improvement of well-being at the bottom because there has been a political will to respond to it. Now, the challenge, of course, is how to deal with the societies where there is not that same degree of political will.

• 1010

I list in my paper several conclusions I think are required if these goals are to be achieved in the next 20 years. First, it is clear that the world community needs to give as much importance to achieving success in people-progress as we had in the 50s and 60s to achieving success on the GNP front. I can remember in the late 40s when nobody talked of GNP, but really in the early 50s, a GNP kind of set the standard of whether a country was succeeding or failing, or a province or a state, and all the kind of programming went with this. What is now needed is to get the same kind of acceptance of improvement of life expectancy, infant mortality and literacy as symbols of whether a country is moving or not.

If you would turn to page three, we have had a truly major contribution in the last three months from the World Bank. The World Bank had published its World Development Report, 1980, in August, and this one had a special section on the whole question of poverty and development. There are some charts at the bottom of that page that are, I think, very encouraging indeed: the upper lefthand chart at the bottom of the page on rates of return in education. What that says is that if you take a \$1 million in a low-income, low-literacy country and invest it in primary education, you will get a return of something like 27 per cent if you take it out over a long enough period of time. This is a higher rate of return than you would normally get from a factory, railroad, or port. It is noteworthy that per million dollars invested, the latest return—I am giving it to primary schools—is roughly double the rate of return if you put it into a higher education.

If you look back on the last 20 years of investment in most developing countries, the focus has been putting it into universities and the higher side and de-emphasizing the mass. What this says is that that makes a great difference.

Then, the lower lefthand corner says it takes farmers. If farmers have got some education, but nothing more, they can be expected to produce about 6 per cent more than the farmers who have not had four years of primary education. On the other hand, if you can combine it with a credit program—some fertilizers, some extension services—you can expect a 12 per cent increase in production. This also is very significant.

[Translation]

peut exercer une population ayant le droit de vote. Ainsi en est-il de Sri Lanka, qui, de tous les pays à très faible revenu, jouit du système politique le plus axé sur la concurrence. Dans d'autres pays comme le Costa Rica, la Jamaïque ou la Barbade, cela tient du phénomène. Chaque fois qu'un pays est parvenu à vivre comme une véritable démocratie pendant deux ou trois décennies, il s'y est produit une formidable amélioration des conditions de vie à la base parce qu'il y a eu la volonté politique nécessaire. Que faire alors pour les sociétés où on ne trouve pas un tel degré de volonté politique?

J'énumère dans mon document plusieurs conclusions que je considère nécessaires si nous voulons atteindre nos objectifs au cours des 20 prochaines années. D'abord, il est évident que la communauté mondiale doit accorder autant d'importance au progrès social qu'elle en accordait au progrès économique pendant les années 50 et 60. Je me rappelle qu'à la fin des années 40, personne ne parlait de PNB, mais au début des années 50, le PNB était en quelque sorte devenu la norme à partir de laquelle était mesuré le succès ou l'échec d'un pays, d'une province ou d'un État, et toute la programmation se trouvait axée sur le PNB. Ce qu'il faut maintenant, c'est que l'amélioration de l'espérance de vie, la baisse du taux de mortalité infantile et l'alphabétisation deviennent à leur tour la norme à partir de laquelle on saura si un pays avance ou non.

Si vous voulez bien aller à la page 3, vous verrez que la Banque mondiale est arrivée avec du nouveau ces trois derniers mois. Elle a publié en août dernier son rapport 1980 sur le développement mondial et ce dernier contenait un chapitre spécial sur toute la question de la pauvreté et du développement. Il y a au bas de cette page des diagrammes qui sont, à mon avis, très intéressants, notamment celui du haut à gauche, qui porte sur les taux de rendement en éducation. Ce qu'il dit, c'est que si vous prenez un million de dollars dans un pays à faible revenu et peu alphabétisé et que vous l'investissez en éducation de niveau primaire, vous obtiendrez un rendement de l'ordre de 27 pour cent si vous le laissez profiter le temps qu'il faut. C'est là un taux de rendement plus élevé que ce que vous obtiendriez normalement d'une usine, d'un chemin de fer ou d'un port. Il est bon de remarquer aussi que pour chaque million de dollars investi, le rendement le plus tardif, celui des écoles primaires, est à peu près le double de celui des études supérieures.

Si on regarde en arrière, on constate qu'au cours des 20 dernières années, le gros des investissements en éducation dans les pays en développement est allé aux universités et aux études supérieures, au détriment de la masse de la population. Ce que dit le diagramme, c'est que cela fait toute une différence.

Puis il y a le diagramme du bas à gauche, qui dit qu'il faut des fermiers. Il dit aussi que ceux qui ont reçu un peu d'éducation, mais rien de plus, sont censés produire environ 6 pour cent de plus que les fermiers qui n'ont pas quatre années de scolarité. D'autre part, si on ajoute à cela un programme de crédit, quelques engrais et certains services de vulgarisation, on peut s'attendre à une augmentation de production de 12 pour cent, ce qui est loin d'être négligeable.

[Texte]

Then the table at the lower lefthand side of that page says that if a low-income country were to take \$1 million and shift it from physical investment—a plant—into primary school education, at the end of 20 years it will have noticeably more economic growth than if they had kept it in the physical plant at the margin. In other words, what we are getting here now is documentation from a source that 10 years ago did not dream of talking this way; that if you really want to accelerate economic growth in low-income countries, you can get it through social investment, particularly social investment in education and help programs for the masses. This is a very revolutionary document. However, you must take this over a 20-year term; with a 10-year term, you will still get more money out of putting it into a factor; but if you can take a 20-year span on it, you will get more from the social investment. This is, I think, a major contribution.

The second major question is clearly, for most countries, how do we make it easier to get people-progress? In other words, there are two equations to getting investment in human development. One is political will. However, if you can make it easier to get people-progress, it takes less political will to get that progress. What we are finding is that we need much more knowledge on both the social infrastructure side. How do you put together help and education programs so that you get a synergistic effect? How do you get them out to poor people? How do you involve poor villages? What UNICEF has discovered is that you cannot dream of getting mass education out to the villages in the low-income countries, or mass primary health care, unless you can involve the villagers themselves in servicing themselves; that there is a doctor from China coming out of a village, paid for by the village is, I think, symbolic of that whole approach. We need a lot more research on what the techniques are for people participation.

• 1015

Second, we need more hard-science breakthroughs to help, because obviously the green revolution was a hard-science breakthrough that made certain things easier. You could plant two crops where you used to be able to plant only one because it takes a shorter growing time.

Smallpox is a dramatic illustration of how something that was really probably politically impossible ten years ago became politically possible in the mid-70s because of two sets of breakthroughs. One was that there were some managerial breakthroughs as to how you went about identifying the affected populations. That reduced the investment required by more than 50 per cent. Second, there were two hard-science breakthroughs, including a double-dip, bifurcated needle, but most important, you could freeze-dry vaccine so that it could be away from a refrigerator for a month, because if you had to take a refrigerator down to every remote African hamlet, it was obviously very expensive and very difficult to do. It was those two breakthroughs that made it possible for a relatively modest amount of political will in the world to end this problem.

[Traduction]

Alors, d'après le tableau du bas à gauche, si un pays à faible revenu prenait un million de dollars et l'investissait dans l'enseignement de niveau primaire, il obtiendrait au bout de 20 ans une croissance économique plus grande que s'il avait investi ce million dans de l'équipement matériel, une usine, par exemple. En d'autres termes, la Banque mondiale nous arrive aujourd'hui avec des données qu'elle aurait été à cent lieues d'imaginer il y a dix ans: si on veut vraiment accélérer la croissance économique dans les pays à faible revenu, il faut y faire des investissements à caractère social, en particulier dans le domaine de l'éducation et des programmes d'aide destinés aux masses. Ce sont là des données révolutionnaires. Cependant, il faut penser à long terme, pas moins de 20 ans; sur une période de dix ans, il est encore plus rentable d'investir dans une usine, mais sur une période de 20 ans, ce sont les investissements sociaux qui rapportent le plus. C'est là, je pense, une très importante contribution de la part de la Banque mondiale.

La deuxième grande question qui se pose, pour la plupart des pays, est: comment faciliter le progrès social? Car il y a deux équations dans le développement humain, l'une d'elles étant la volonté politique. Or, plus le progrès social est facilité, moins il faut de volonté politique pour le réaliser. Ce que nous constatons, c'est que nous avons besoin d'une meilleure connaissance de l'infrastructure sociale de ces pays. Comment mettre ensemble les programmes d'aide et d'éducation pour obtenir un effet de synergie? Comment en faire profiter les populations pauvres? Comment faire participer les petites collectivités pauvres? L'UNICEF a découvert que dans les pays à faible revenu, on ne peut absolument pas répandre l'alphabétisation ou l'hygiène élémentaire dans les petites collectivités à moins d'amener les habitants à s'aider eux-mêmes, comme c'est le cas, par exemple, de ce village chinois qui se cotise pour donner une formation médicale à l'un des siens. Il faudrait donc faire beaucoup plus de recherches sur les techniques de participation populaire.

En second lieu, il faudrait davantage de trouvailles scientifiques propres à faciliter les choses. La révolution verte, par exemple, a beaucoup contribué parce qu'elle a permis de raccourcir les périodes de croissance et donc de planter deux récoltes là où on n'en plantait qu'une.

La lutte contre la variole offre un très bon exemple de défi qui semblait impossible à relever il y a dix ans, mais que deux séries de découvertes ont permis d'attaquer au milieu des années 70. D'une part, on s'est aperçu qu'on pouvait réduire les coûts de plus de moitié en procédant d'une nouvelle manière pour dépister la maladie, pour identifier les populations atteintes. D'autre part, on a mis au point une nouvelle aiguille à deux branches et, surtout, on a trouvé le moyen de sécher le vaccin à froid, de sorte qu'il était possible de le garder hors du réfrigérateur pendant un mois, parce que s'il avait fallu traîner un réfrigérateur jusque dans le plus reculé des villages africains, l'opération aurait été très coûteuse et très difficile. Grâce à ces découvertes, il a été possible de régler le problème de la variole sans avoir besoin de mobiliser une volonté politique extraordinaire.

[Text]

I list on page 4 "other things that are required", including clearly not only measuring progress more on the people side—there is an interesting little chart that shows if you just measure progress in per capita GNP terms, the gap has widened tremendously between the rich and the poor countries, but if you measure it in terms of life expectancy, the gap has closed dramatically over the last 20 years. They are both correct indicators, but in this case I would argue the life expectancy one is the more important.

Clearly more concessional aid is required. If you take a country as poor as India, Chad, Mali, to tax that upper 20 per cent to do things for the bottom 80 per cent is just an impossible task requiring some tremendous political will. It is also very clear that we need greater access into the markets of the industrial countries for the goods of the developing countries, if they are going to survive.

I make the final point that there needs to be much more widespread understanding in the north of how much our own progress and prosperity is dependant upon the progress in the south. Coming from the United States, I am particularly aware of the fact that the United States now sells more to the developing countries than it does to western Europe, eastern Europe, Russia, China, Japan, Australia put together, and that of the 13 fastest growth markets, the United States in the last 10 years, 12 of them have been developing countries. This is clearly the frontier for future markets for the United States, and I suspect it is very similar here.

Finally, the question comes up: if all this makes this much sense, why does something not happen? Well, I throw that one back to the politicians, if I may, on this one, but it is a real question. My own judgement is that somewhere, somebody, some group needs to take that critical leadership move that starts the process toward the virtuous circle.

I must say that during three of four days I have been here in Canada, I personally have been extremely encouraged by the prospects that Canada seems to be venturing out in this field: the concept of a North-South summit, the bi-partisan approach, support for some kind of a major initiative. Listening to Secretary of State for External Affairs Mark MacGuigan and your Deputy Prime Minister over the weekend, they both seem to me were charting out a course that Canada just might be the light in the next three or four years that could light many other candles.

Now, let me close the note that the international community rhetorically now has accepted the concept that in the next 20 years we can break the back of what the world has always had from the beginning of time—mass poverty, mass illiteracy, mass ill health.

I think I have demonstrated in my own presentation that it is do-able if there is enough will applied to it and if we put enough brain-power into trying to find technical assists for this process. The political pessimists will say, of course, that it is

[Translation]

Je donne à la page 4 une liste d'autres choses à faire, car il ne suffit pas de mesurer davantage le progrès en termes sociaux—il y a là un intéressant petit tableau qui montre que si on mesure le progrès en termes de PNB par habitant, le fossé s'est élargi terriblement entre pays riches et pays pauvres, mais si on le mesure en termes d'espérance de vie, il s'est refermé de façon spectaculaire au cours des 20 dernières années. Ce sont deux paramètres valables, mais dans le cas qui nous occupe, je dirais que celui de l'espérance de vie est le plus important.

Il est évident qu'il faut plus d'aide accordée à des conditions de faveur. Dans un pays pauvre comme l'Inde, le Tchad ou le Mali, il est impensable de taxer les 20 p. 100 de nantis pour satisfaire les besoins des 80 p. 100 de démunis, et aucun homme politique n'oserait le faire. Il est évident aussi que pour survivre, les pays en développement ont besoin d'un meilleur accès aux marchés des pays industriels pour écouler leurs produits.

Enfin, je dirais qu'on ne sait pas encore assez au nord à quel point notre propre progrès et notre propre prospérité dépendent de ceux du Sud. Comme je suis américain, je sais pertinemment que les États-Unis vendent plus aujourd'hui dans les pays en développement que dans l'Europe de l'Ouest, l'Europe de l'Est, la Russie, la Chine, le Japon et l'Australie réunis, et qu'au cours des dix dernières années, parmi leurs 13 marchés qui ont connu la plus forte croissance, 12 ont été des pays en développement. Chose certaine, c'est dans le monde en développement que les États-Unis trouveront leurs futurs débouchés commerciaux et j'ai l'impression qu'il en va de même pour le Canada.

La question qui se pose au bout du compte est la suivante: si tout cela est si plein de bon sens, pourquoi est-ce qu'il ne se passe rien? Il faudrait demander aux hommes politiques. Ce qu'il faut, à mon avis, c'est que quelque part, quelqu'un prenne l'initiative de faire le premier geste, celui qui mettra en marche tout le processus.

Je dois avouer que pendant les trois ou quatre jours que j'ai passés dans votre pays, j'ai été très encouragé de voir qu'avec son idée d'un sommet Nord-Sud, son approche bipartisan, son appui à une initiative majeure de quelque sorte, le Canada semble prendre les devants dans ce domaine. Votre secrétaire d'État aux Affaires extérieures, Mark MacGuigan, et votre vice-premier ministre, que j'ai entendus au cours de la fin de semaine, m'ont tous deux donné l'impression de vouloir tracer pour le Canada une route qui pourrait fort bien faire de votre pays le flambeau auquel viendront s'allumer beaucoup d'autres au cours des trois ou quatre prochaines années.

Permettez-moi de conclure en disant que la communauté internationale a maintenant accepté, du moins en paroles, l'idée que nous pouvons, au cours des 20 prochaines années, renverser la situation qui règne depuis que le monde est monde, à savoir la pauvreté, l'analphabétisme et la mauvaise santé d'une grande partie de la population mondiale.

Je pense avoir démontré dans mon exposé que c'est faisable si nous y mettons la volonté nécessaire et si nous faisons travailler nos méninges pour trouver les auxiliaires techniques voulus. Naturellement, les pessimistes diront que c'est impossi-

[Texte]

impossible: My God, we are all caught up in a recession; we are looking at these problems; it is a very pluralistic world compared to the Marshall Plan era when there were 50 countries and the United States was dominant; no multinationals compared to today; it is a vastly more pluralistic world; the biggest power, the United States, is in a sort of a rudderless position on this one at the present moment; the presidency has much less power, the Congress of the United States itself is much more pluralistic than it was 30 years ago.

On the other hand, I think an optimist . . .

The Chairman: Also, less disciplined.

Mr. Grant: Less disciplined, that is quite right.

The Chairman: An advantage which may not be an advantage in North-South relations.

Mr. Grant: It is interesting, but it was this very lack of discipline . . . I come back to my Kampuchea example. It was this very lack of discipline which allowed the Congress of the United States to put through a series of bills far in excess of what the administration was talking about, and calling the administration witnesses up to the Hill to explain why they were not planning to do more, that created the heat, teaming-up with public opinion in that case, that made it bad politics not to move and good politics to move. I think, if I may say so gentlemen, that there is clearly a vital role for public opinion, parliamentary opinion here.

One of the things that Secretary of State MacGuigan said Saturday night that it was very true was that development means structural change, structural change means power sharing, power is shifting, and power shifting means politics. You see that inside Canada; as you have your own developmental process going on, power is shifting. There is a political process and these are difficult things to handle.

It is noteworthy that almost of the big global changes in the world in the last 25 years have had a strong element of people leadership. The most conspicuous one, of course, is the end of colonialism in the last 30 years. It was people against governments. There was public opinion acquiescence outside the countries that were in this that supported this process of what was going on in India. The bulk of Canadians, the bulk of Americans supported what the Indians, the Pakistanis, the Nigerians, the Algerians, were trying to do.

Second, if you look at the environmental movement, the population movement in the United States, the civil rights movement—there was a lot of people-leadership in this, and by people I would throw in parliamentary leaderships, because there is the straight, strong link there. Then you have the interaction of some governmental leaderships hitting a spark of public response, and the two seemed to move together. If I may conclude on this discussion that we have got here, that one element of the equation for achieving this incredible possibility of success here is that enough people make it good politics for governments' executives to move. For those of you

[Traduction]

ble: mon Dieu, nous sommes tous pris dans une récession; nous avons beau examiner le problème, le monde d'aujourd'hui est très pluraliste par rapport à ce qu'il était à l'époque du Plan Marshall, quand il n'y avait que 50 pays et que les États-Unis avaient la suprématie absolue; il n'y avait pas de multinationales à cette époque; le monde d'aujourd'hui est infiniment plus pluraliste; la plus grande puissance, les États-Unis, est en quelque sorte incapable de prendre la gouverne à l'heure actuelle; la présidence a beaucoup moins de pouvoir, le Congrès lui-même est beaucoup plus pluraliste qu'il y a 30 ans.

Par contre, je dirais qu'un optimiste . . .

Le président: Moins discipliné, aussi.

M. Grant: Moins discipliné, vous avez entièrement raison.

Le président: Un avantage qui n'en est peut-être pas un dans les relations Nord-Sud.

M. Grant: Le plus intéressant, c'est que c'est justement ce manque de discipline . . . Je reviens à mon exemple du Kampuchea. C'est justement ce manque de discipline qui a permis au Congrès des États-Unis de faire passer des projets de loi qui allaient bien au delà des intentions initiales des l'Administration. L'équipe dirigeante, dont certains membres avaient comparu devant le Congrès pour expliquer pourquoi elle n'entendait pas faire plus pour le Kampuchea, a vite compris, sous les pressions de l'opinion publique, où se trouvait son intérêt politique. Je pense sincèrement, messieurs, que l'opinion publique a un rôle capital à jouer, l'opinion parlementaire en ce qui vous concerne.

L'une des choses que le secrétaire d'État MacGuigan a dites samedi soir, et qui est très vraie, est que le développement suppose un changement structurel, que le changement structurel suppose un partage du pouvoir, un déplacement du pouvoir, et que tout ça, en fin de compte, c'est de la politique. Le Canada lui-même est témoin de ce phénomène: le pouvoir se déplace à mesure que se déroule le processus de développement. C'est là un processus politique, qui pose des problèmes très délicats.

Il est bon de remarquer que les grands changements mondiaux survenus au cours du dernier quart de siècle ont été largement le fait du peuple. L'exemple le plus frappant en est certainement la fin du colonialisme. C'était alors le peuple contre les gouvernements. A l'extérieur des pays visés, l'opinion publique internationale était d'accord avec ce qui se passait. Le gros des Canadiens, le gros des Américains et ainsi de suite approuvaient ce que les Indiens, les Pakistanais, les Nigériens, les Algériens essayaient de faire.

Par ailleurs, si on considère le mouvement écologiste, le mouvement populaire aux États-Unis, le mouvement de défense des droits civiques, on se rend compte qu'il y a eu beaucoup de leadership populaire dans ces mouvements, et j'inclus dans «populaire» toutes les sortes de leadership parlementaire parce qu'il y a là un lien direct et très fort avec le peuple. Et dès lors qu'un leadership gouvernemental provoque la moindre étincelle de réaction favorable dans l'opinion publique, les deux paraissent marcher de pair. En terminant, je dirai que l'un des éléments clés du succès de cette incroyable entreprise est que suffisamment de gens fassent comprendre

[Text]

who want to lead in this, you can do so without fear of great harm, and frankly if you get pushed on this, you in turn can relate to the executive.

• 1025

The second half of it is obviously the need for more technological breakthroughs, both in the social sciences and the hard sciences that make it easier. If we could get a breakthrough—people are now working on a whole new generation of seeds in which, when you buy your wheat seed, you get nitrogen fixation, your fertilizer in the seed; they are drought resistant, which means they make twice as good use of the water; they have pest resistants built into them so you do not need to use pesticides. The farmer who then buys his packet of seeds does not need a big credit system. He does not need to have a big piece of land to irrigate; he buys it in the seed. It makes it much easier. Frankly, it would be great for Canada, too, but this kind of breakthrough would make it much easier.

Now let me conclude on two points; one, I think the Interfuture Study shows what the stakes are in the next 20 years between progress and non-progress globally. We are either in a world that is in a helluva state, or frankly, there are some incredible prospects ahead of us in the next 20 years. Second, the moral stakes are very high indeed. If the world can achieve these goals in the new international development strategy, it means that by the end of this century some five million fewer small children will die each year, the equivalent of the whole of Kampuchea, fifty Hiroshimas, fewer a year, and some fifteen to twenty million fewer small children will be born each year, because the programs at this stage bring infant mortality down will also have reduced the birth rates. We would then look forward to a globe where the population stabilizes at maybe 8.5 or 9 billion instead of 11 or 12 billion in the 21st century—a mammoth set of stakes indeed.

I want to thank you for this opportunity to testify longer than I should have to you, but Canada, I do feel convinced as I end this stay here, is really in a very critical position of leadership today. Thank you.

The Chairman: Thank you very much, Mr. Grant. That is a lot of useful information you have put on the record. It will be useful to us and it has been a very interesting and resourceful morning up to now. I want once again to thank you and welcome you warmly for having come before us, just in the midst of our deliberations to prepare a report to the House of Commons, hopefully the first week of December or very early in the second week of December.

Do any of the members want to ask questions?

Mr. Dupras: Yes. Thank you, Mr. Chairman . . .

[Translation]

aux dirigeants effectifs qu'il est dans leur intérêt politique de bouger dans le sens voulu. Ceux d'entre vous qui veulent prendre les rennes peuvent le faire sans crainte de représailles; après tout, si vous trouvez des appuis dans cette entreprise, vous pouvez à votre tour influencer sur les dirigeants.

L'autre aspect du problème, évidemment, est qu'il faut davantage de découvertes technologiques, tant dans les sciences sociales que dans les sciences exactes. Des chercheurs travaillent actuellement sur une génération entièrement nouvelle de graines de semence qui ont toutes les propriétés voulues pour fixer l'azote et fertiliser le sol environnant; de plus, elles sont résistantes à la sécheresse, c'est-à-dire qu'elles utilisent deux fois mieux l'eau disponible, et sont immunisées contre les parasites, de sorte qu'il n'est pas nécessaire d'utiliser des pesticides. Le fermier qui achète un paquet de ces graines n'a pas besoin non plus d'irriguer une grande étendue de terre, il achète tout ce qu'il faut avec la graine, ce qui faciliterait grandement les choses, au Canada aussi, d'ailleurs. Voilà le genre de progrès technologiques dont nous avons besoin.

Permettez-moi de conclure en insistant sur deux points: premièrement, l'étude *Interfutur* montre ce qu'il y a à perdre ou à gagner selon que le monde stagnera ou progressera au cours des 20 prochaines années. Ou bien nous vivons dans un monde où la situation est vraiment désespérée, ou bien, à franchement parler, les 20 prochaines années nous ouvrent des perspectives incroyablement intéressantes. Deuxièmement, l'enjeu moral est lui aussi très élevé. Si le monde parvient à réaliser les objectifs énoncés dans la nouvelle stratégie de développement international, cela veut dire qu'à la fin de ce siècle, il mourra chaque année quelque cinq millions de jeunes enfants de moins, soit l'équivalent de tout le Kampuchea, ou cinquante fois Hiroshima, et il naîtra chaque année entre quinze et vingt millions d'enfants de moins, parce que les programmes mis en œuvre à ce stade auront non seulement abaissé la mortalité infantile, mais aussi réduit les taux de natalité. Nous pourrions alors envisager un 21^e siècle où la population mondiale se maintiendrait à 8,5 ou 9 milliards au lieu de 11 ou 12 milliards—un enjeu considérable, il va sans dire.

Je vous remercie de m'avoir permis de témoigner plus longtemps que je n'aurais dû, mais j'ai la ferme conviction que le Canada, après le séjour que j'y ai passé, est très bien placé aujourd'hui pour ouvrir la voie dans cette aventure. Merci.

Le président: Merci beaucoup, monsieur Grant. Vous nous avez donné là beaucoup de renseignements qui vont nous être très utiles et jusqu'à présent, la matinée a été très intéressante et très instructive. Encore une fois, je voudrais vous remercier et vous souhaiter la plus cordiale bienvenue dans notre groupe d'étude, alors même que nous sommes à préparer un rapport pour la Chambre des communes, qui devrait être prêt pour la première semaine de décembre ou, au plus tard, au tout début de la deuxième semaine de décembre.

Y a-t-il des questions?

M. Dupras: Oui. Merci, monsieur le président . . .

[Texte]

The Chairman: I would like to remind ourselves that you know that there are possibilities of votes shortly after 11:00 o'clock, so we should try to wind this up by 11:00. So, could we discipline ourselves, please? You see, I believe in discipline.

An hon. Member: Get a whip.

Mr. Dupras: Mr. Grant, you raised a few very interesting questions, but I would like to submit at the beginning, before I put questions to you . . . Talking about power shifting, we have witnessed, I think all of us in the last 30 years, a lot of power shifting, but I cannot say it has always been to the advantage of the small people; in fact, it has not been to the advantage of the small people in the majority of cases. So power shifting just for the sake of power shifting, you only change faces, but the small people—what do they gain from that? That is an observation.

I would like to put to you the following apprehensions that a lot of economists have in Canada: it is the cost of living longer. You spoke of extending life expectancy in the developing world. It scares the Canadian economists—the cost of living longer in Canada. I do not know what effect it would have on the developing countries and on the industrialized world if and when this thing happens, because we will have to increase life expectancy and survival rate for the children to be increased. But can we cope with the cost?

• 1030

Mr. Grant: If I may speak, briefly, to your first point, as well, you are absolutely right that power shifting is not necessarily benefiting people. And I think this is one of the reasons for the great unease among the public in the industrial countries. When they are taught more liberal trade policies, more aid; are the rich not getting just getting richer in countries x, y, and z? And they all make examples. And, it is for that reason, I would argue, that what has happened in the New International Development Strategy and what has been talked about by the World Bank, is that we can begin to say what we are talking about is a global approach to development that, in effect, says that, unless we go after the people side of this, in the powers, we are not really accomplishing development. And the fact that it was the developing countries, themselves, that wrote this into the strategy, at the UN, I think legitimizes now, open dialogue on this. And so, a UNICEF, a World Bank, CIDA cannot talk with a government. Who is really going to benefit? Are you going to accomplish your objectives here?

Secondly, on the living longer, I think, there, very clearly, the problem that we face in the industrial societies, as we move on toward an average life expectancy in the late 70's, which means a great many people live on well into their 80's, their 90's, is the way in which our societies make them non-economically productive and the costs are quite high. This is obviously a developmental question we face in the north. How do we do it? In the developing countries, obviously, the great bulk of the extension is really extending people in their productive years. When you raise life expectancy from an average of 30 to 50 years, basically what you are doing is you are raising

[Traduction]

Le président: J'aimerais rappeler à tous qu'il y a possibilité de vote peu après 11 h 00 ce matin, aussi nous devrions essayer de finir pour 11 h 00. Alors, un peu de discipline, s'il vous plaît. Voyez-vous, je crois à la discipline.

Un voix: Munissez-vous d'un fouet.

M. Dupras: Monsieur Grant, vous avez soulevé quelques questions très intéressantes, mais j'aimerais faire une remarque avant de vous poser des questions. . . . A propos du déplacement du pouvoir, tous autant que nous sommes, nous avons vu le pouvoir se déplacer à maintes reprises au cours des 30 dernières années, mais je ne peux pas dire que cela a toujours été à l'avantage du petit peuple, plutôt le contraire dans la majorité des cas. Quand le pouvoir se déplace, donc, seuls les visages changent et le petit peuple, lui, qu'est-ce qu'il y gagne? C'était seulement une remarque en passant.

J'aimerais vous faire part des appréhensions que nourrissent un grand nombre d'économistes au Canada, à propos de ce qu'il en coûte pour vivre plus longtemps. Vous avez parlé d'allonger l'espérance de vie dans le monde en développement, alors que cette réalité effraie les économistes au Canada. Quand cela se produira, si cela se produit, je ne sais pas quel en sera l'effet sur les pays en développement et sur le monde industrialisé, parce qu'il faudra alors accroître l'espérance de vie et le taux de survie des enfants à naître en plus grand nombre. Mais pouvons-nous en assumer le coût?

M. Grant: Pour reprendre brièvement le premier point que vous avez soulevé, vous avez entièrement raison de dire que le déplacement du pouvoir ne profite pas nécessairement au peuple. C'est d'ailleurs l'une des raisons pour lesquelles, à mon avis, le grand public est si mal à l'aise dans les pays industriels. On lui enseigne qu'il faut plus d'aide, des politiques commerciales plus libérales, mais est-ce que ce ne sont pas justement les riches qui deviennent plus riches dans les pays bénéficiaires? Et tous de citer des exemples. C'est pour cette raison, je dirais, que nous commençons à parler, dans la nouvelle stratégie de développement international et dans les délibérations de la Banque mondiale, d'une approche globale du développement qui dit qu'il n'y a pas vraiment de développement si l'aspect social est négligé, si le peuple est négligé. Et il est permis, je pense, d'en discuter librement puisque ce sont les pays en développement eux-mêmes qui l'ont inscrit dans la stratégie de l'ONU. Donc, un organisme comme l'UNICEF, la Banque mondiale ou l'ACDI ne peut discuter avec un gouvernement. Qui alors va réellement en profiter? Allez-vous réaliser vos objectifs ici?

Deuxièmement, à propos de la plus grande longévité humaine, je pense que le problème des sociétés industrielles, qui s'acheminent vers une espérance de vie moyenne de près de 80 ans, ce qui signifie que beaucoup de personnes dépassent les 80 ans, voire les 90 ans, est que ces personnes coûtent cher à faire vivre parce qu'elles ne sont plus productives pour l'économie. C'est là un problème de développement qui se pose au Nord. Que pouvons-nous y faire? Dans les pays en développement, évidemment, l'extension de l'espérance de vie vise surtout les années productives des intéressés. Quand vous faites passer l'espérance de vie de 30 à 50 ans, ce qui vous faites

[Text]

life expectancy at the most productive time. And that is one reason why these World-Bank figures indicate that investment in education, health care secures such a good economic return. I think we have a question in our own society.

I would also add that in the very low-income societies, when a person gets old, they have a much more economically productive use for most of them, than the way our societies are structured now. A grandmother, age 72, who survives to that age, still is a very contributing family member of a family in most developing countries, in a way from which our society has excluded them in recent times. And I think one of the great challenges, we face, is how do we take greater advantage of these people who are of older age which, arbitrarily, we have excluded, now, but who can contribute.

Mr. Dupras: Well, I do not know if I should agree with you, Mr. Grant. I think what we have witnessed, here, in North America, is that the productive years have been reduced in the last 20 years. It seems we start to go to work later in life, and we quit much earlier. That means that our productive years are less, and so there are fewer man-years to produce and to contribute to the economy of a developed country. But this burden of longer life-expectancy and living longer in the developing world, is it not going to create a burden that is going to be imposed on the short span of our active life, which is going to make it almost impossible to keep up with the demands of these developing countries, if they do not produce? You say, "well, they age going to be more active or active longer if life-expectancy goes beyond 35 or 40 years; in some countries to 50." Nothing tells me that they are going to be productive, not any more than our 65 and older are productive. This has a lot of economists worried.

The other question I want to put to you is the one million or 1 per cent. The figures you have quoted; I see 1 per cent, I do not see millions, but maybe I am not reading this properly. On page 3, at the right-hand bottom, I see 1 per cent, I do not see one million. But in any case, then you have figures as to the literacy rate and the income per person. It seems that, in some developing countries, education has not brought the contribution to the development of the economy that was expected. It seems that it has only brought problems. It has increased the expectancy in the people. They sort of expect more out of life because they have gone to school and they are educated, and, if they cannot find it in their developing country, they leave, and they do not come back. And I fail to see the reasoning of your tables here. I cannot see how it can help, because most of the people that I met in developing countries, like Sri Lanka, for instance, as soon as they can bring their contribution to the development of their country, they leave. And so it is in other countries; I am not aiming at one nation in particular, but I have seen it in other countries. And I wonder if we should not be taking this problem very seriously and try to stop this brain drain. Should we not get the co-operation of the developing countries to impose on their people to come back once they

[Translation]

essentiellement, c'est que vous allongez la vie dans sa période la plus productive. C'est pour cette raison, entre autres, que l'investissement dans l'éducation et l'hygiène publique assure un si bon rendement économique, comme l'indiquent les statistiques de la Banque mondiale. Je pense que c'est dans notre propre société que le problème se pose.

Je dirais aussi que dans les pays à très faible revenu, les personnes âgées sont beaucoup plus productives pour l'économie qu'elles ne peuvent l'être dans notre société. Dans la plupart des pays en développement, la femme qui a survécu jusqu'à 72 ans joue encore dans la famille un rôle très utile, qu'on ne lui reconnaît plus dans notre société depuis quelques années. Je pense que l'un des grands défis de notre société est qu'elle doit trouver le moyen d'utiliser à meilleur escient ces ressources humaines qu'elle a arbitrairement écartées, mais qui peuvent encore être très utiles.

M. Dupras: Je ne sais pas si je dois être d'accord avec vous, monsieur Grant. Ce que nous avons vu ici, en Amérique du Nord, c'est que les années productives ont été réduites au cours des 20 dernières années. Il semble que nous commençons à travailler plus tard dans la vie et que nous cessons de travailler plus tôt, ce qui fait que dans un pays développé, les années productives sont moindres et il y a moins d'années-personnes pour produire et contribuer à l'économie. Maintenant, si on augmente l'espérance de vie et la longévité dans les pays en développement, et que ces derniers ne produisent pas davantage, n'imposons-nous pas un fardeau supplémentaire à notre vie active déjà trop courte? Ne serait-il pas dès lors presque impossible pour nous de répondre aux exigences croissantes de ces pays? Vous dites que leurs habitants vont être plus actifs ou actifs plus longtemps si l'espérance de vie dépasse 35 ou 40 ans, 50 ans dans certains pays, mais rien ne me dit qu'ils vont être productifs, pas davantage que ne le sont nos citoyens de 65 ans et plus. Voilà ce qui préoccupe un grand nombre d'économistes.

L'autre question que je veux vous poser concerne les chiffres que vous avez cités. Vous avez parlé d'un million, mais ce que je vois, moi, c'est un pour cent; peut-être que j'interprète mal les tableaux. A la page 3, au bas à droite, je lis un pour cent, pas un million. Mais de toute façon, nous avons là des chiffres sur le taux d'alphabétisation et le revenu par habitant. Il semble que dans certains pays en développement, l'éducation n'a pas apporté la contribution souhaitée au développement de l'économie. Il semble qu'elle n'a créé que des problèmes. Une fois instruits, les gens paraissent attendre plus de la vie, et s'ils ne peuvent l'obtenir dans leur pays, ils le quittent pour ne plus y revenir. Je ne vois donc pas quel peut être le raisonnement derrière vos tableaux, là. Je n'en vois pas l'utilité parce que la plupart des gens que j'ai rencontrés dans les pays en développement, à Sri Lanka, par exemple, quittent leur pays dès qu'ils sont pourtant en mesure de contribuer effectivement à son développement. Il en va de même dans d'autres pays. Je ne pense à aucun en particulier, mais j'ai vu la chose se produire dans d'autres pays. Je me demande alors si nous ne devrions pas prendre ce problème très au sérieux et essayer de stopper cet exode des cerveaux. Je me demande si nous ne devrions pas obtenir la coopération des pays en développement pour obliger

[Texte]

have been educated and equipped to bring some contribution to their country.

• 1035

Mr. Grant: May I say, "amen", to your general concern here, about some potential adverse affects from education. I would break it down into two separate parts, if I may. One is higher education, which is the one to which your latter comments were, I think, largely directed. And one of our dilemmas is that, when a person gets trained as a doctor in Sri Lanka or India and working for the government there brings you \$2,000 a year, and you can move with that medical diploma to North America and think of earning \$40,000 or \$50,000 a year, there is a movement proper. And I think this is a very real problem. When I was in Turkey, in the mid 1960's, the value of Turkish doctors who had gone to the United States, if the United States had had to train them, exceeded the total value of all American technical assistance to Turkey from the beginning of the Marshall Plan, the value of that accession to the United States. And I think the world has got to work on this problem. Richard Jolly may have some thoughts on it.

The other aspect, of course, is the education at the primary school, at that level where you do not get the emigration from the country, but where you get, unless one is very careful, the drain from the rural areas to the urban areas. Because, if you put into a village a school-training system, on the three hours, that really just trains you to be a clerk, and it does not really train you to be a better farmer and somehow live differently in your rural environment, then, the moment a person gets educated, there is a strong tendency to move to the cities which creates more problems than the city can cope with.

Now, on that one, it becomes, then, terribly important that, firstly, the curriculum be relevant. You do not take a city curriculum and move it to the rural areas. And, secondly, what comes out of this chart on the lower left hand side of the bottom of page 3, is that, if you educate somebody, at the same time that person with some education can get access to credit, and, then, can take that credit and buy some fertilizer so he can apply his new brain power to making his farm more productive, productivity on his farm goes up much faster. Then the temptation for them to stay on the farm, and be an active part of a rapidly-growing rural segment of this society, goes up remarkably. And I think in this case, what you will find in China, Taiwan and Korea, and to a lesser degree, in Sri Lanka, is that there has been enough movement on the rural side—that while there has been some rural urban movement, more than they would like to see—the great mass of the educated people, or the farmers, would stay in the rural area and employ that to increasing their farm productivity.

• 1040

Mr. Dupras: I do not know, Mr. Grant, if this is a European way of reasoning the consequences of more popular education or higher education. I have my doubts on this. I do not know if it would have the affect for which you seem to be hoping.

[Traduction]

leurs ressortissants à rentrer chez eux une fois qu'ils ont reçu l'instruction et le bagage qui leur permettent de contribuer quelque peu au développement de leur pays.

M. Grant: Je ne peux que dire «amen» à vos propos, car il est vrai que l'éducation peut avoir des conséquences néfastes. Je diviserais le problème en deux, cependant. Il y a d'abord l'éducation supérieure, et c'est à elle que se rapportent surtout vos derniers commentaires, je pense. Le dilemme qui se présente ici, c'est que lorsqu'une personne reçoit une formation médicale à Sri Lanka ou en Inde, par exemple, elle peut rester dans son pays et gagner au service de l'État quelque \$2,000 par année, mais elle peut aussi déménager en Amérique du Nord avec son diplôme de médecine et y prétendre à juste titre à un salaire annuel de \$40 000 ou de \$50 000. C'est là un problème très réel. Quand j'étais en Turquie au milieu des années 60, la valeur des médecins turcs qui avaient émigré aux États-Unis, ce qu'il en aurait coûté pour former ces médecins aux États-Unis, dépassait la valeur totale de l'assistance technique que les Américains avaient apportée à la Turquie depuis le début du Plan Marshall. Je pense que le monde commence à se pencher sérieusement sur ce problème. Richard Jolly a peut-être son idée là-dessus.

En second lieu, il y a l'éducation au niveau primaire, et ce qui se produit à ce niveau, ce n'est pas un exode hors du pays, mais plutôt, à moins qu'on ne fasse très attention, un exode des régions rurales vers les régions urbaines. Si on dote un village d'un système de formation scolaire qui, à coups de trois heures, vous enseigne uniquement à être un commis, qui ne vous enseigne pas vraiment à être meilleur fermier et à vivre quelque peu différemment dans votre milieu rural, alors, dès que vous êtes instruit, vous êtes fortement attiré par la ville, ce qui crée plus de problèmes que la ville ne peut en prendre.

A ce moment-là, il importe au plus haut point que le programme d'enseignement soit pertinent. On ne prend pas un programme d'enseignement utilisé à la ville pour le transplanter tel quel à la campagne. De plus, il ressort du tableau situé dans le coin inférieur gauche de la page 3 que la personne instruite peut du même coup avoir accès au crédit agricole et s'en servir pour acheter des engrais, donc exercer ses nouvelles facultés mentales pour rendre sa ferme plus productive. Et à partir du moment où la productivité augmente rapidement, les paysans sont d'autant plus intéressés à rester sur la ferme et à participer activement à la croissance rapide d'un segment rural de leur société. C'est d'ailleurs ce qui s'est passé en Chine, à Taïwan, en Corée et, à un moindre degré, à Sri Lanka: il y a bien eu un mouvement de population des campagnes vers les villes, un mouvement plus important qu'on ne l'aurait souhaité, mais la grande majorité des fermiers instruits est restée à la campagne et a mis à profit ses nouvelles connaissances pour accroître la productivité agricole.

M. Dupras: Je me demande, monsieur Grant, si ce n'est pas là une façon occidentale de raisonner et je ne sais pas si on obtiendrait les résultats que vous semblez espérer si on insistait

[Text]

I would like to turn, Mr. Chairman, in my last question, to wealth distribution in the developing countries. You did not mention it, but this has been one of the most serious problems. And I wonder, as to this power-shifting that we mentioned before, if it is not responsible for—this new lack of better distribution of the wealth in the developing countries, in order to get people motivated to bring their own contribution to the development of their country.

Mr. Grant: Well, let me say this; that we find dramatically different patterns of what happens with development on wealth distribution, depending upon the strategy followed in the country. It is noteworthy, for example, if you take a look at three sets. South Korea, Taiwan, Sri Lanka. In the early 1950's, the upper 20 per cent of income recipients had 12 to 15 times as much income as the bottom 20 per cent of income recipients. By the late mid 1970's, with their growth, that disparity had narrowed to the point where, for South Korea, Taiwan and Sri Lanka, instead of being 12, 15 to 1, it had narrowed to about 5 to 1. And if you had to ask me what it is in China, I would say it is about 4 to 1. In the United States, it is about 9 to 1. So, in those three quite-different sets of societies, marxist, what would be called capitalist in South Korea, Taiwan and in Sri Lanka, you had a dramatic narrowing. You go to Mexico and Brazil, on the other hand, you have exactly what you are talking about. And Brazil, where the distribution was also 12 to 15 to 1, 25 years ago, is, today, probably, somewhere about 30 to 1. It is double. Mexico is very similar. So, that I think this is really what we are talking about when we say: what is so important about the New International Development Strategy is? That Strategy says to countries, like Brazil and Mexico: "You are not really a successful developing country, even though you have had spectacular growth, because your people are not moving on it. Whereas in the South Korea, Taiwan, China and Sri Lanka cases, in some ways their economic... the GNP growth of Sri Lanka may not be as spectacular as is Brazil's but the bottom half in Sri Lanka, which has one-sixth the per-capita income of Brazil, lives much better as a human family, than in Brazil.

Now, what is exciting, I think, out of a South Korean, Taiwan, Singapore sort of experience—and Japan too—is that, somehow, they have found a pattern that has really made a virtuous circle out of mixing social investment with their physical investment. So that the fastest growing countries in the last 30 years, come from that East-Asian littoral, of those several countries, which have had the most dramatic improvement in human well-being of any society. And it is a very interesting phenomena. They were able, somehow, to combine... in their cases, for example, they went to land reform. Now a lot of people thought land reforms were inefficient. But, what we discovered in the South Korean, Japanese, Taiwan cases, is that it is very efficient under those systems, once you

[Translation]

d'avantage sur l'éducation des masses ou l'éducation supérieure. J'ai mes doutes là-dessus.

Ma dernière question, monsieur le président, porte sur la distribution des richesses dans les pays en développement. Vous n'en avez pas parlé, monsieur Grant, mais c'est l'un des problèmes les plus graves. Et puisqu'il est question de motiver les gens à apporter leur propre contribution au développement de leur pays, je me demande si le déplacement du pouvoir dont nous avons parlé tout à l'heure n'est pas responsable du déséquilibre actuel de la répartition des richesses dans le monde en développement.

M. Grant: Eh bien, la répartition des richesses est très différente d'un pays à l'autre selon la stratégie de développement suivie. On s'en rend bien compte si on examine quelques exemples. En Corée du Sud, à Taïwan et à Sri Lanka, les 20 p. 100 des bénéficiaires de revenu qui occupent le haut de la pyramide avaient, au début des années 50, un revenu de 12 à 15 fois supérieur à celui des 20 p. 100 qui forment la base de la pyramide. Vers le milieu des années 70, l'écart s'était refermé à tel point dans ces trois pays que le rapport s'établissait maintenant autour de 5 pour 1, au lieu de 12 à 15 pour 1. Si vous me demandez quel est le rapport en Chine, je dirais qu'il est d'environ 4 pour 1. Aux États-Unis, il est d'environ 9 pour 1. On voit donc que l'écart s'est refermé de façon spectaculaire dans des sociétés pourtant très différentes, communiste dans le cas de la Chine, capitalistes dans le cas de la Corée du Sud, de Taïwan et de Sri Lanka. Par contre, si on prend le Mexique et le Brésil, on a exactement ce déséquilibre dont vous avez parlé. Au Brésil, le rapport, qui était aussi de 12 à 15 pour 1 il y a 25 ans, se situe probablement aujourd'hui autour de 30 pour 1, soit le double. Le cas du Mexique est très semblable. C'est donc vraiment de cela que nous parlons quand nous disons: ce qu'il y a de si important avec la nouvelle stratégie de développement international, c'est qu'elle dit à des pays comme le Brésil et le Mexique: «Soit, vous avez connu une croissance spectaculaire, mais votre développement n'est pas vraiment un succès parce que votre population n'en profite pas.» Tandis qu'en Corée du Sud, à Taïwan, en Chine et à Sri Lanka, la croissance économique, à certains égards... la croissance du PNB à Sri Lanka n'est peut-être pas aussi spectaculaire que celle du Brésil, mais au moins la moitié défavorisée de Sri Lanka, où le revenu par habitant est six fois moindre qu'au Brésil, vit beaucoup mieux en tant que famille humaine que sa contre-partie brésilienne.

Maintenant, ce qu'il y a d'encourageant avec l'expérience de la Corée du Sud, de Taïwan, de Singapour—du Japon aussi—c'est que ces pays ont en quelque sorte mis en marche un cycle de bienfaits en mariant l'investissement dans le domaine social avec l'investissement dans l'équipement matériel, si bien qu'ils comptent aujourd'hui, ces pays du littoral est-asiatique, parmi ceux qui ont le plus amélioré les conditions de vie de leur population au cours des 30 dernières années. C'est un phénomène très intéressant. Ils sont parvenus, d'une certaine manière, à combiner... ils sont passés, par exemple, par la réforme agraire. Beaucoup de gens considéraient pourtant qu'il n'y avait rien de bon à tirer de la réforme agraire. Dans le cas de la Corée du Sud, du Japon et de Taïwan, la réforme agraire

[Texte]

had a system that allowed the little farmer to get access to the fertilizers, the credit and the technology that, in most societies, do not come to the two-acre farmer. With two acre farmers, you have had a revolution in the rural sectors of East Asia. The average farm in Japan, today, is two acres. They subsidize it. But in Taiwan and South Korea, it is two acres.

Mr. Dupras: That is why I was so excited about the east farmers experience that we mentioned in our report. Thank you very much.

An hon. Member: What report?

The Chairman: Girve?

Mr. Fretz: Yes, I have two, if I have time, Mr. Chairman. Thank you. Thank you, Mr. Grant and Mr. Jolly for coming before us this morning.

• 1045

I believe you made the statement that there is a vast improvement in life expectancy, infant mortality and literacy in the developing countries that have a democratic process. It seems to me that Canadians, then, would want a substantial amount of their aid to go to those countries where there is a large degree of success. If we call this success—which I think we would—then it would seem to me that it would follow that we would gravitate towards those countries where we can see a large degree of success, and where there is the democratic process. I wonder if you would respond to that.

Mr. Grant: Where I sit, as Executive Director, UNICEF, I stay out of ideological preferences. But, as I noted, the functioning democracies are one of the three categories of societies that have had this success. And clearly, it seems to me that, we ought to be willing to co-operate with those societies—extra co-operation with those societies—that are really dealing with the people properly. And I, of course, coming from a democracy myself, have a very strong sense of identification with this. But you can argue that Singapore is not as democratic as some other societies, but I would argue that we ought to go over a lot of work with them, too.

But I could not agree with you more that, for countries that are really demonstrating that they have a willingness to get at these sort of problems, we have to get behind them.

But, I would like to ask my colleague, Mr. Jolly, for what he might want to say.

Mr. Fretz: Thank you. My second question is that I am not sure that I got your statement correctly, but I think it went this way: that we need more techniques in people participation and that we need more progress on the people side. I am just not sure that I understand what you mean by techniques in people participation. Could you explain that a little more fully to me, please?

Mr. Grant: Yes. I think it is very clear, that in most of the kind of programs we are talking about in the poor countries, there is not enough money to come from the top down and deal

[Traduction]

a été très efficace puisqu'à partir d'un certain moment, le petit paysan avait accès aux engrais, au crédit et à la technologie que la plupart des sociétés refusent aux petits exploitants agricoles, ceux dont la terre n'occupe que deux acres. Eh bien, avec des exploitants de deux acres de terrain, il y a eu une véritable révolution dans les régions rurales de l'Asie de l'Est. Aujourd'hui, la ferme moyenne au Japon occupe deux acres et elle est subventionnée par l'État. A Taiwan et en Corée du Sud, elle est aussi de deux acres.

M. Dupras: C'est pour cela que j'étais si emballé par l'expérience des fermiers de l'Est dont nous avons parlé dans notre rapport. Merci beaucoup.

Une voix: Quel rapport?

Le président: Girve?

M. Fretz: Oui, j'aurais deux questions, si le temps le permet, monsieur le président. Merci. Merci, messieurs Grant et Jolly, d'avoir bien voulu venir témoigner devant nous ce matin.

Vous avez dit, je crois, qu'il y a eu une nette amélioration de l'espérance de vie, de la mortalité infantile et du taux d'alphabétisation dans les pays en développement dotés d'un appareil démocratique. Il me semble alors que les Canadiens préféreraient sans doute qu'une bonne partie de leur aide aille vers ces pays qui se développent avec beaucoup de succès, si on peut appeler cela du succès—et je pense qu'on le peut—et qui sont dotés d'institutions démocratiques. Pourriez-vous développer un peu cette idée?

M. Grant: En ma qualité de directeur exécutif de l'UNICEF, je n'ai pas de préférences idéologiques. Mais, comme je l'ai fait remarquer, les démocraties bien portantes représentent l'une des trois catégories de sociétés qui ont connu beaucoup de succès dans leurs efforts de développement. Il m'apparaît évident que nous devons être disposés à coopérer avec ces sociétés—une coopération plus poussée avec ces sociétés—qui font réellement quelque chose pour leur population. Moi-même, je vis dans une démocratie et j'en éprouve un très fort sentiment d'appartenance, mais je dirais que nous devons aussi coopérer à fond avec un État comme Singapour, même s'il est moins démocratique que d'autres.

Je ne saurais être plus d'accord avec vous que nous devons appuyer les pays qui font la preuve de leur volonté de s'attaquer aux problèmes de cet ordre.

Je serais curieux d'entendre ce que mon collègue, monsieur Jolly, aurait à dire à ce sujet.

M. Fretz: Merci. Je ne suis pas certain de vous avoir bien compris, mais vous avez dit, je crois, que nous avons besoin de nouvelles techniques de participation populaire et de plus grands progrès d'ordre social. Je ne suis pas certain d'avoir compris ce que vous entendez par techniques de participation populaire. Pourriez-vous m'éclairer un peu mieux sur ce point, s'il-vous-plaît?

M. Grant: Oui. Il est évident, je pense, que dans les pays pauvres, il n'y a tout simplement pas assez d'argent dans les couches plus aisées de la population pour financer la plupart

[Text]

with these, and, therefore, the challenge is how to get the people themselves. And, if you take the health side, what we have been seeking to do is two things. One is to get a society, government-health programs, to make greater use of paramedics, nurses and that sort of people, that cost less than doctors. But, at the same time, how do you get the villagers themselves to take some villager and let that villager go out to get a month or two months or three months training and to come back to the village and be supported by the village? This is the barefoot doctor.

On water programs, one way, for example, to get village water supplies is to sign a contract with a contractor to go down and punch holes in each village for wells. But that is quite expensive. What we in UNICEF are focussed on is: how do you somehow mobilize the villagers, themselves, to dig the well? And, in Bangladesh, for example, we have participated in a program that has brought 450,000 wells to villages in the last 3 or 4 years. Now, to do that required both some way of figuring out how you mobilize the villagers so that they can do a group act. But, then, you also needed a technology, that drilled wells, simple enough that villagers could do it. And, if you ever go to Bangladesh, it will warm the cockles of your heart to see the simple technology that they have developed for sinking a tube well—the average wall of these wells is about 90 feet. But they can go down to 600 feet with a technology—they can do it in a day to 100 feet—the villagers do it themselves. Only one man comes from outside—one expert—and UNICEF puts up the money for the pipe and the pump: \$100. So the villagers put up the thing with one expert and this is how you involve the people.

• 1050

Now, another form of talking about people participation, that is less group oriented, to have tremendous potentials for people participation, individually, is where I would say something like breast feeding comes in. To the extent you can educate the people in the rural areas to stick with breast feeding, and to improve their techniques of breast feeding, this is their own participation. You have tremendous progress as compared to their present pattern of shifting off into infant formulae at very low age, which are doubling, trebling and quadrupling infant mortality rates over those who stick with it.

So there is individual people participation which you have got to think about; there is group participation that one needs to think about; and there is just an exciting range of things that can be done. And in UNICEF's case, what I find exciting about UNICEF, of course, is that it is an organization with 80 per cent of our people are in the field and a relatively-small staff at headquarters. They work day in and day out at the village problems of reading, writing and health... and it is at this level, and as one begins to see the techniques that are beginning to emerge in different parts of the world. Something comes out of Bolivia that is of use in India and vice versa. It is quite clear that we now have a reservoir of things that, if the

[Translation]

des programmes qui s'imposent à la base, et c'est pourquoi il faut trouver le moyen d'amener les gens à s'aider eux-mêmes. Dans le domaine de la santé, par exemple, nous avons essayé de faire deux choses. D'une part, nous avons essayé de promouvoir dans les programmes de santé une plus grande utilisation des infirmières et autres employés paramédicaux qui coûtent moins cher que les médecins. Mais, d'autre part, comment fait-on pour amener les habitants d'un village à choisir l'un des leurs, à le laisser partir pendant un mois, deux mois ou trois mois, le temps qu'il faut pour sa formation, et à assurer sa subsistance à son retour? Voilà ce qu'on appelle un médecin aux pieds nus.

Pour les programmes d'alimentation en eau, une façon, par exemple, d'amener l'eau dans les villages consiste à signer un contrat avec un entrepreneur pour qu'il aille creuser des puits dans tous les villages. Mais cela est très dispendieux. Ce que nous essayons de faire, nous de l'UNICEF, c'est d'amener les villageois à creuser eux-mêmes leur puits. Au Bangladesh, par exemple, nous avons participé à un programme qui a permis de creuser 450,000 puits au cours des trois ou quatre dernières années. Or, il a fallu pour cela, d'une part, trouver le moyen d'amener les villageois à s'attaquer à une corvée collective et, d'autre part, mettre au point une technique assez simple pour qu'ils puissent s'en servir. Si jamais vous allez au Bangladesh, cela vous réchauffera le cœur de voir la technique simple qu'ils ont mise au point pour enfoncer un tube de pompage... et ces puits ont en moyenne 90 pieds. Mais ils peuvent aller jusqu'à 600 pieds, et les villageois les creusent eux-mêmes à raison de 100 pieds par jour. Une seule personne vient de l'extérieur, un expert étranger, et l'UNICEF fournit l'argent pour le tuyau et la pompe, soit \$100. Voilà ce qu'on appelle faire participer les gens.

Il existe une autre forme de participation populaire, plus individuelle, celle-là, mais tout aussi importante. Pour contrer la mortalité infantile, par exemple, on peut amener les mères à faire chacune leur part en leur enseignant de nourrir leurs enfants au sein le plus longtemps possible, au lieu de recourir prématurément aux formules pour bébés. On a remarqué en effet qu'avec l'allaitement artificiel, le taux de mortalité infantile était deux fois, trois fois et même quatre fois plus élevé qu'avec l'allaitement maternel.

Il y a donc la participation populaire individuelle à laquelle il faut penser, il y a aussi la participation populaire collective, et il y a tant de choses qu'on peut faire que c'en est stimulant. Dans le cas de l'UNICEF, ce que je trouve intéressant, c'est que c'est une organisation où la bureaucratie est réduite au minimum: le personnel est relativement peu nombreux dans nos sièges sociaux puisque 80 pour cent de nos gens œuvrent sur le terrain, dans les villages, où, jour après jour, ils apprennent aux habitants à lire, à écrire et à se soigner. Et c'est à ce niveau qu'on découvre sans cesse de nouvelles techniques un peu partout dans le monde. Tout à coup, quelqu'un découvre quelque chose en Bolivie qui se révèle utile en Inde et vice-

[Texte]

world wants to go at it in the next ten years, we have ways of mobilizing and involving poor people that can be effective.

Mr. Fretz: Thank you. I have just closing comment and perhaps I will get a quick response from you. I think one of the things, that has been interesting and exciting to me, has been to hear the reports of the NGO's and the work that they do around the world, the Canadian NGO's. And, speaking about this people-to-people participation, it would seem to me that there is a tremendous role for them to play and, also, in some of the examples which you cited this morning. Is that true? Before you answer that, I think I have gone on record as saying that I would like to see a vast improvement in our NGO's or increased funds to our NGO's and so perhaps you could just quickly respond to that.

Mr. Grant: Well, where the NGO's make the great difference is that, to a very substantial extent, they are the innovators. It tends to be quite hard for governments, governmental programs, to innovate at sort of the micro level, at the village level, and, if you look at the successful experiments in primary health care, in adult literacy and in village water-supply programs, a very high proportion of the innovations were started by some private non-governmental organization in the country, frequently assisted from outside, working at a village where they grapple with these problems and they find a technique. Then what frequently happens is the role, for example, of UNICEF, which may have helped at that stage, but also helping is an NGO inside the country. UNICEF can help develop the next stage of replication of this on up to a national scale, where you kind of test it out on a bigger basis. Then, the third stage comes on where the World Bank may come in with a really large-scale financial supplement. But it is the NGO's that have a very high degree of flexibility and innovation on this, working at this level also intellectually. One of the people, I think, in this room, is Paul Ignatieff who has just come back from Sri Lanka. He is Canadian, was head of Canada UNICEF and he was in Sri Lanka and he developed a whole very innovative program of working with local NGO's, non-governmental organizations, I think our conviction, in UNICEF, is that easily half of the breakthroughs on the innovation front comes from non-governmental organizations, either local or international, or the two working together.

Mr. Fretz: Thank you, Mr. Chairman.

Mr. Ogle: I wonder, Mr. Chairman, because the time is getting very, very short, if Mr. Jolly could give us—not because Mr. Grant does not have a lot of things to say—but, if you were going to give us five minutes of information to make this the best report in the world, what would you say?

Mr. R. Jolly (Director, Institute of Development Studies, University of Sussex): Thank you very much and let me try, in five minutes, then, to try to say what I feel about this role. Can

[Traduction]

versa. Chose certaine, nous avons à l'heure actuelle un tel réservoir de ressources et de connaissances que nous pouvons, si nous voulons bien nous y mettre, amener d'ici dix ans tous les pauvres de la planète à s'aider eux-mêmes.

M. Fretz: Merci. J'aurais juste un dernier commentaire à formuler, auquel vous pourriez répondre brièvement. Parmi les choses qui m'ont impressionné au cours de notre étude, il y a eu les rapports d'activités des ONG canadiennes, tout le travail qu'elles accomplissent autour du globe. A propos de cette participation populaire dont vous parlez, il me semble que les ONG ont un rôle très important à y jouer, de même que dans quelques-uns des exemples que vous avez cités. Est-ce que je me trompe? Avant que vous ne répondiez, je dois dire que j'ai déjà déclaré publiquement, je crois, que j'étais en faveur d'une nette amélioration de nos ONG ou d'une augmentation des crédits mis à leur disposition. Brièvement, quel est votre avis à ce sujet?

M. Grant: Eh bien, à mon avis, les ONG font une très grande différence en ce sens que ce sont elles qui innover dans une très large mesure. A l'échelle locale, à l'échelle des collectivités villageoises, il est plutôt difficile aux gouvernements d'innover dans leurs programmes. Si on se reporte en arrière, les expériences fructueuses en hygiène élémentaire, en alphabétisation des adultes, ou dans les programmes d'adduction d'eau, ont été en majeure partie l'œuvre d'organisations non gouvernementales qui, bénéficiant souvent d'une aide extérieure, se sont attaquées aux problèmes sur place et ont découvert les techniques appropriées. Il arrive souvent que l'UNICEF intervienne dès ce stade, mais habituellement, l'aide vient d'une ONG du pays. C'est au stade suivant que l'UNICEF peut intervenir efficacement, en reproduisant et en testant à plus grande échelle, jusqu'à l'échelle nationale, la technique mise au point par l'ONG à l'échelle locale. Vient ensuite le troisième stade, où la Banque mondiale peut s'ajouter avec un programme de très grande envergure et un appoint financier en conséquence. Mais ce sont les ONG qui, dans ce domaine, ont le plus de souplesse et de possibilités d'innover, elles qui peuvent réfléchir directement sur les problèmes qui se posent. Je pense que nous avons avec nous, dans cette salle, monsieur Paul Ignatieff, qui rentre tout juste de Sri Lanka. Il est Canadien et c'est lui qui dirigeait UNICEF Canada. A Sri Lanka, il a mis au point une toute nouvelle méthode de collaboration avec les ONG de l'endroit. Finalement, nous sommes convaincus, à l'UNICEF, que la moitié au moins des percées effectuées sur le front du développement sont l'œuvre d'ONG, qu'elles soient locales ou internationales, ou un mélange des deux.

M. Fretz: Merci, monsieur le président.

M. Ogle: Je me demande, monsieur le président, vu que nous sommes très, très pressés par le temps, si M. Jolly ne pourrait pas—non pas que M. Grant n'ait pas beaucoup de choses à nous apprendre—mais, monsieur Jolly, si vous aviez cinq minutes d'information à nous donner pour nous aider à produire le meilleur rapport au monde, que diriez-vous?

M. R. Jolly (directeur de l'Institut d'études sur le développement, université du Sussex): Je vous remercie beaucoup et je vais donc essayer, en cinq minutes, de vous livrer l'essentiel

[Text]

I just say, at the beginning, that I do feel, also, extremely honoured to give evidence before this committee. When I acted as advisor to the Parliamentary Sub-Committee on Overseas Aid and Development in the United Kingdom, I actually proposed that we get evidence from someone from North America and I was told it was constitutionally not possible. I am glad to be able to take back to Britain tomorrow some evidence of constitutional innovation in this task.

• 1055

I am also glad for the questions because, quite sincerely, your report, I think, could be an extremely useful mark in Canadian leadership in this area. When I worked for OECD, two years ago, we looked, before Brandt's Commission, when the Brandt Commission was just starting, in connection with north-south issues, to which OECD countries had done any studies of their own future development and its relationships with developing countries. There were only three, the Bertrand Report of France, the report of an Australian task force and the report of the Economic Council of Canada: *For a Common Future*. The Canadian leaderships in this area can be very useful. Also, as probably people are aware, since the publication of the Brandt Report, concerns from within Parliaments in the OECD countries have been growing in this area. The Bundestag, in Germany, held two days of hearings on relationships between their country and the south. The British Parliament has now debated the Brandt Report, four times, twice in the House of Commons and twice in the House of Lords, and these issues are very much in the forefront. Yet, from my perspectives, we have not got, yet, clear leadership to take them forward which is why I very much look forward to the Canadian role in this area.

If I had to identify five points to which I very much hope your report will speak strongly, I would make the following five, and I will for the sake of time, really just note the headings.

First, I hope you will bring out the elements of self-interests as well as moral commitment that must underlie a new pattern of relationships between north and south. I believe, coming from a research institute, that there is a great deal of research evidence to suggest a number of areas where there are hard-headed self-interests in restructuring relationships between north and south. At the same time, my very limited involvement with government people in international agencies suggests that so far these are not generally accepted. It is a minority that accepts them, not because the evidence is not there, but because, in the phrase of Ambassador Mills, somehow so many civil servants and so many politicians have not somehow crossed the philosophical bridge in which they begin to look at the evidence dispassionately and to take it. We are used to talking about north-north relations in hard economic terms and north-south relations in morality terms, not seeing the change that has taken place in the world economy in the last 10 or 15 years, some of the elements of which Mr. Grant has spoken so eloquently.

[Translation]

de ma pensée. Auparavant, je voudrais vous dire que je suis très honoré de venir témoigner devant ce comité. Lorsque j'étais conseiller pour le sous-comité parlementaire de l'aide extérieure et du développement au Royaume-Uni, j'avais proposé qu'on invite quelqu'un de l'Amérique du Nord à venir témoigner, mais je m'étais fait répondre que la Constitution ne le permettait pas. Je suis heureux de pouvoir rentrer en Grande-Bretagne demain avec la preuve qu'on peut innover en matière constitutionnelle.

Je suis également heureux des questions posées parce que, très sincèrement, je crois que votre rapport peut marquer un point très important pour le leadership du Canada dans ce domaine. Quand je travaillais à l'OCDE, il y a deux ans, nous nous sommes demandé, avant la commission Brandt, qui commençait à peine ses travaux alors, quels pays de l'OCDE avaient effectué des études sur leur propre avenir par rapport à celui des pays en développement. Il n'y en avait que trois: le rapport Bertrand en France, le rapport d'un groupe d'étude australien et le rapport du Conseil économique du Canada, *Pour un avenir commun*. Le Canada est donc bien placé pour prendre les devants. Par ailleurs, on se doute bien que depuis la publication du rapport Brandt, les parlements des pays de l'OCDE se sont préoccupés de plus en plus de ces questions. Le Bundestag allemand, par exemple, a tenu pendant deux jours des audiences sur la question des relations entre l'Allemagne et le Sud. Le Parlement britannique a débattu le rapport Brandt à quatre reprises, deux fois à la Chambre des communes et deux fois à la Chambre des lords. On voit donc que ces questions sont au premier plan des préoccupations du Nord, mais autant que je sache, aucun pays ne s'est encore imposé comme chef de file pour faire avancer ces questions; c'est pourquoi j'attends beaucoup du Canada dans ce domaine.

Si je devais choisir cinq points sur lesquels votre rapport devrait insister avec force, ces cinq points seraient les suivants, et je vais me contenter de les énumérer vu que le temps presse.

Premièrement, j'espère que vous allez faire ressortir l'intérêt de chaque pays et l'obligation morale qu'on doit retrouver à la base de toute nouvelle structure de relations entre le Nord et le Sud. Comme je viens d'un institut de recherches, je crois que les preuves ne manquent pas qui nous permettent d'affirmer que dans un certain nombre de domaines, tous les pays ont quelque chose à gagner dans un réaménagement des relations entre le Nord et le Sud. Par contre, j'ai pu constater d'après mes rapports très limités avec les représentants gouvernementaux dans les organismes internationaux que c'est loin d'être la conviction générale. Seule une minorité y croit, non pas parce que les faits ne sont pas là pour le prouver, mais parce que, comme l'a si bien dit l'ambassadeur Mills, tant de fonctionnaires et tant d'hommes politiques ne sont pas encore parvenus à franchir l'obstacle philosophique au delà duquel ils pourraient examiner les faits froidement et les prendre pour ce qu'ils sont. Nous sommes habitués de parler des relations Nord-Nord en termes économiques crus et des relations Nord-Sud en termes moraux, et en cela nous restons aveugles à la transformation

[Texte]

Secondly, I hope you bring out the element of world recession because of the pessimism it gives to the economic, the likely economic, climate in the next few years and, as the Brandt Report has argued, because out of that very pessimism comes a major mutual interest in joint action to deal with the recession. Brandt quotes the OECD's own estimate that 900,000 additional jobs were created in the OECD countries from each of the years 1973-77 by the recycling process that took place following the first major oil-price increase. That recycling process is now under question: whether or not it will be sufficient over the next few years. We have hard evidence of the positive benefits that flow from that in the past. There are many other examples

• 1100

Thirdly, I hope you bring out something of structural changes. Mr. Grant's emergency program identifies the need and mutual interest for structural changes in the area of energy, food, international finance and international institution measures. The north-south round table that has just completed, here, which a number of people were able to participate, clearly emphasized structural changes in these areas as a major area of mutual interest.

Fourthly, there are human-centered developments. Mr. Grant has again spoken very strongly to this. The World Development report provides a lot of new evidence in this area. I hope these dimensions come out very strongly. I would add two further points where I think human centered development and people participation is so vital. It is a condition for the other measures to have a positive effect on poor people. Unless people are involved, water pumps will not be repaired. We have lots of evidence. That is an additional significance to the points made. Unless people are involved, a new irrigation channel may go through the land of the poorest and water only the land of the richest. You have got to have people participation to deal with those points of income asset distribution that have already been raised in questions.

Finally, I hope you bring out the potential of an international effort focused on the eradication of poverty. In the phrase of Mr. Grant, the possibility of overcoming the worst aspects of absolute poverty by the end of the century. The Committee on Development Planning has spoken to this. Many aid agencies have identified these goals for their own programs. I would say that I think the Third-World reaction, for or against basic needs, is, in fact, vastly is easily misinterpreted. A recent review, I was involved in, in Asia, for the Committee on Development Planning showed that 12 out of 16 countries had

[Traduction]

qu'a connue l'économie mondiale depuis 10 ou 15 ans, et dont certains éléments ont été si bien mis en lumière par M. Grant.

Deuxièmement, j'espère que vous allez parler de la récession mondiale à cause du pessimisme dont sera sans doute empreint le climat économique des prochaines années. Ainsi que l'a fait valoir le rapport Brandt, c'est justement à cause de ce pessimisme que le Nord et le Sud se rendront compte que leur intérêt mutuel réside dans leur lutte commune contre la récession. Brandt cite les chiffres de l'OCDE pour dire que 900,000 nouveaux emplois ont été créés dans les pays de l'OCDE dans chacune des années de 1973 à 1977 à la faveur du recyclage économique qui a suivi la première flambée des prix du pétrole. A l'heure actuelle, on se demande s'il suffira de procéder de la même manière au cours des prochaines années. Quoi qu'il en soit, le passé est là pour nous prouver que les périodes noires engendrent souvent les solutions aux problèmes qui les ont créées. Il y en a d'ailleurs beaucoup d'autres exemples.

Troisièmement, j'espère que vous allez parler de changement structurel. Le programme d'urgence de M. Grant souligne la nécessité et l'avantage mutuel de changements structurels dans les domaines de l'énergie, de l'alimentation, des finances internationales et des institutions internationales. La table ronde Nord-Sud qui s'est réunie ici en fin de semaine, et à laquelle un certain nombre de gens ont pu participer, a elle aussi insisté fortement sur la nécessité de changements structurels dans ces domaines, dans l'intérêt mutuel du Nord et du Sud.

Quatrièmement, j'espère que vous allez parler de développement axé sur les besoins humains. Encore une fois, M. Grant a insisté fortement là-dessus, et le rapport sur le développement mondial fait ressortir beaucoup de faits nouveaux dans ce domaine. J'ajouterais deux autres points où, à mon avis, le développement axé sur les besoins humains et la participation populaire jouent un rôle vital. Ils constituent un préalable sans lequel toutes les autres mesures restent sans effet. Si les premiers intéressés ne sont pas appelés à participer, à s'aider eux-mêmes, les pompes à eau brisées ne seront pas réparées. Nous pouvons d'ailleurs citer beaucoup de faits à l'appui de cette affirmation. A moins d'une participation populaire, un nouveau canal d'irrigation traversera peut-être les terres des plus pauvres pour n'arroser que les terres des plus riches. Il faut qu'il y ait une participation populaire si nous voulons régler les points qui ont été soulevés quand nous avons parlé de la répartition des biens de production dans les pays en développement.

Enfin, cinquièmement, j'espère que vous allez mettre en évidence tout le potentiel d'un effort international visant à éliminer la pauvreté ou, pour paraphraser M. Grant, à vaincre les pires aspects de la misère humaine d'ici la fin du siècle. Le Comité de planification du développement s'est prononcé dans ce sens et beaucoup d'organismes d'aide en ont fait l'objectif de leurs programmes. A mon avis, on se méprend trop facilement sur la réaction du tiers monde à l'égard des besoins fondamentaux. Une enquête récente à laquelle j'ai participé en Asie pour le compte du Comité de planification du développe-

[Text]

the eradication of poverty as one of the three or four main goals of their own development plans. There is strong Third-World support if handled rightly, diplomatically. It is not as controversial a dimension as one might sometimes think from U. N. debates. At the same time there is a lot of hard evidence of the potential for action in this area.

Can I close by making three points again briefly on Canadian leadership in this area? The north-south round table identified the great potential of the sequence of three meetings in which Canada will be playing a particular role: the north-south summit in Mexico next June; the economic summit of the OECD countries, which Canada will be hosting, here, in Ottawa; the Commonwealth meetings of heads of state in Australia in September. The three meetings, taken together provide a wonderful chance for building momentum and carrying it forward.

My second point on leadership is that I hope you can give particular attention in your report to the role of Canada and its civil servants in the OECD. The OECD is the main flame where joint actions, among the industrial countries, on north-south matters are co-ordinated. My own experience is that many useful ideas get started and very often get killed by lack of vision by the civil servants themselves. I think, if your committee report can be directed to your own civil servants and in a way that enables them to take these ideas forward through the OECD forum, that could be of major value.

My final point on Canadian leadership is to ask you to bring out in your report how these issues can be taken forward by the like-minded group of countries within the OECD area. I think, if we wait solely for joint action among all the 24 OECD countries or the 19 or 20 industrial countries of OECD, we will probably be asking for too much and dooming ourselves to stalemate. I would hope you can explore how your report can begin a process, within Canada, in which Canadian leadership can be used, not only with the OECD as a whole, but also with subgroups of countries and possibly regionally, possibly with the Caribbean or other areas, amongst any group of countries that is prepared to respond. Thank you.

• 1105

The Chairman: Thank you, Mr. Jolly.

Mr. Ogle: I would have many questions but I think we are going to have to leave according to that phone call I had.

An hon. Member: There is a vote.

The Chairman: There is not much we can do now before the vote anyway. So, we have asked for the whip's office to call whenever the vote gets going so I guess we can continue until they call us. Another thing we could do is we could leave the opposition, here, and the Liberals could go and vote.

[Translation]

ment a démontré que 12 pays sur 16 avaient inscrit l'élimination de la pauvreté parmi les trois ou quatre objectifs principaux de leur programme national de développement. On peut vraiment compter sur l'appui du tiers monde si on s'y prend bien pour l'obtenir par les voies diplomatiques. La situation n'est pas aussi grave qu'on pourrait le croire en assistant aux assemblées de l'ONU. Par contre, les faits sont là pour prouver qu'il serait bon de passer à l'action.

En terminant, j'aimerais, si vous le permettez, faire trois brèves remarques sur le leadership du Canada dans ce domaine. Les participants à la table ronde Nord-Sud ont fait observer qu'il y a beaucoup à tirer de trois rencontres à venir, où le Canada est appelé à jouer un rôle particulier: le sommet Nord-Sud, qui aura lieu au Mexique en juin, le sommet économique des pays de l'OCDE, que le Canada accueillera ici même à Ottawa, et enfin, les réunions des chefs d'États du Commonwealth, qui se dérouleront en Australie en septembre. Prises ensemble, ces trois rencontres offrent une occasion unique de prendre un bon élan et de le maintenir.

En second lieu, j'espère que vous pourrez dans votre rapport accorder une attention spéciale au rôle du Canada et de ses fonctionnaires au sein du l'OCDE. L'OCDE est la principale tribune où sont coordonnées les mesures prises par les pays industriels dans les affaires Nord-Sud. Par ma propre expérience, je sais pertinemment que beaucoup de bonnes idées voient le jour mais restent souvent lettre morte par la faute de fonctionnaires qui ne vont pas plus loin que le bout de leur nez. Je pense que vous pourriez être d'un grand secours si votre rapport s'adressait à vos propres fonctionnaires et leur permettait de faire avancer ces idées jusque dans l'enceinte de l'OCDE.

Enfin, comme dernière remarque sur le leadership canadien, je vous demanderais de faire ressortir dans votre rapport la possibilité que ces questions soient reprises par d'autres pays de l'OCDE qui ont à peu près les mêmes dispositions que le Canada dans ce domaine. Je pense que nous nous condamnons à ne rien faire si nous attendons une action commune de la part des 24 pays membres de l'OCDE ou de la vingtaine de pays industriels qui en font partie. J'aimerais que vous vous demandiez comment vous pourriez, par votre rapport, engager au Canada un processus par lequel le leadership de votre pays pourrait se faire sentir non seulement dans l'ensemble de l'OCDE, mais aussi dans des sous-groupes de pays, dans des entités régionales comme les Antilles, peut-être, enfin dans tout groupe de pays bien disposé à cet égard. Merci.

Le président: Merci, monsieur Jolly.

M. Ogle: J'aurais bien des questions à poser, mais nous devons partir si j'en crois le coup de fil que j'ai reçu.

Une voix: Il y a effectivement un vote.

Le président: Nous ne pouvons pas faire grand-chose avant le vote, de toute façon. Nous avons demandé au bureau du whip de nous appeler lorsque le vote sera en marche, aussi je suppose que nous pouvons continuer jusqu'à ce qu'on nous appelle. Une autre chose que nous pouvons faire, c'est de

[Texte]

Mr. Ogle: I have many questions but I am just going to tell a little story about how one way that development may not work. It is a personal experience and it came up when Mr. Grant was speaking about the campaign to stamp out smallpox. At that particular time, when that was in vogue around the world, I was still in northeast Brazil and somebody there in some part of the military hierarchy decided that they were going to stamp out smallpox but they did not tell anybody about it. I remember one day I had this little mission church way up in the hills in the jungle and there were about 300 or 400 people at the mission and they were all inside this building. When we came out there were about 75 or 100 soldiers around the chapel with fixed bayonets. They were not going to let anybody out of the chapel because they had a pump there with the vaccine, you see. So there was just total panic in the people because they had been told that what was going to happen was that they were going to be sterilized. This was the rumour that was going around in the hills. It was just terrible, you see. The only catch about it was they would not let anybody out until they got the shot and they say for smallpox. It was just the perversity of the whole thing and I just bring it up because it snapped into my mind when you talked about the program which has functioned and has worked. But I think the example, which I live through, was probably the extreme example of how not to do it. You know, it was just one of those things, that is all.

Mr. Grant: May I say, on this point, that there are all these added problems that come up with doing it. It is worth noting that one normally does not think of smallpox eradication as having a major impact upon us in the north. It is an interesting case history that the external assistance that was required for this campaign was about \$100 million through WHO, UNICEF, some of the bilateral programs that co-operated on it. Countries themselves put up much more but the external aid was \$100 million, of which the United States put up about one-third. Currently, the United States is saving, because of this eradication program, \$100 million a year, granted that the dollar is worth a little less than it was in the nineteen-seventies. But each year the United States, through not having to have separate immunization facilities, quarantine facilities, having to immunize everybody, is saving more money than its entire investment in this program. There are many dramatic examples of this sort that we can find if we really look for them.

Mr. Ogle: Thank you, Mr. Chairman.

Mr. Frith: Mr. Grant, I think this could probably be asked of both of you. I want to focus in on something you began with, and that is first, the critical leadership role; and secondly, the press role. I think this is crucial to this north-south question ever being sold to our public whether that public is Canada, the U.S. or the European community or whatever. It seems to me—and the reason I am going to ask you this

[Traduction]

laisser les députés de l'Opposition poursuivre la séance pendant que les libéraux s'absentent pour aller voter.

M. Ogle: J'ai beaucoup de questions mais je vais juste vous raconter une petite histoire pour vous montrer comment le développement peut faire fausse route. C'est une expérience que j'ai moi-même vécu et elle m'est revenue à l'esprit lorsque monsieur Grant parlait de la campagne de lutte contre la variole. A l'époque où cette campagne battait son plein un peu partout dans le monde, j'étais encore dans le nord-est du Brésil et c'est alors que quelqu'un, à un échelon quelconque de la hiérarchie militaire, décida sans le dire à personne qu'il fallait éliminer la variole. J'avais une petite église de mission dans les collines, au beau milieu de la jungle, et il y avait ce jour-là 300 ou 400 personnes à l'intérieur. Quand nous avons ouvert les portes, la chapelle était cernée par une centaine de soldats en armes, baïonnette au canon. Ils n'allaient pas laisser partir personne sans le vacciner, voyez-vous. Ce fut la panique totale, parce que la rumeur courait à ce moment-là que les autorités faisaient stériliser la population. Ce fut tout simplement terrible. Personne ne pouvait partir sans recevoir l'injection, contre la variole, disait-on. La fin est louable en soi mais le moyen utilisé est tout simplement révoltant; j'en parle parce que cela m'est revenu à l'esprit quand vous avez parlé du succès de cette campagne mondiale. C'est juste un extrême, sans doute, parmi les exemples à ne pas suivre, c'est juste une de ces choses qui arrivent tout bonnement, voilà tout.

M. Grant: Effectivement, il y a toutes sortes de problèmes de ce genre qui s'accumulent et dont nous ne parvenons pas à nous débarrasser. Par ailleurs, il est bon de le noter, on ne pense pas normalement que l'élimination de la variole a beaucoup d'impact sur les pays du Nord. Or, l'aide extérieure qu'a nécessitée cette campagne a été de l'ordre de 100 millions de dollars, acheminés par l'entremise de l'OMS, de l'UNICEF et de quelques programmes bilatéraux. Les pays eux-mêmes ont fourni beaucoup plus d'argent, mais le montant de l'aide extérieure était de 100 millions de dollars, dont le tiers est venu des États-Unis. En bien, grâce à cette campagne réussie, les États-Unis épargnent actuellement 100 millions de dollars par année. Et vu que le dollar vaut un peu moins aujourd'hui que dans les années 70, cela veut dire que les États-Unis, qui n'ont plus besoin d'installations distinctes pour l'immunisation contre la variole, qui n'ont plus besoin d'installations de quarantaine, qui n'ont plus besoin de vacciner tout le monde, épargnent chaque année plus d'argent qu'ils n'en ont investi dans le projet. Ce sont des retombées spectaculaires et on en trouve beaucoup d'autres quand on se donne la peine de les chercher.

M. Ogle: Merci, monsieur le président.

M. Frith: Je pense que ma question pourrait s'adresser à vous deux, mais j'aimerais, monsieur Grant, m'attarder un peu sur un point que vous avez soulevé, à savoir le rôle critique de leadership, et le rapprocher d'un autre point qui me semble important, à savoir le rôle de la presse. Je pense que cela est très important si nous voulons que le public appuie nos efforts dans ce domaine, que ce soit le public canadien, américain,

[Text]

question is—that, from the outsiders viewpoint, UNICEF probably has the best public relations program of any of the United Nation organizations. It really has caught the imagination of the Canadian public at any rate. You have world-wide figures that have added their names to be able to promote your cause.

• 1110

Mr. Grant: Danny Kaye, Liv Ullman, yes.

Mr. Frith: Because the best example we had in Canada, in the last year, I think would be the Terry Fox marathon. This was an individual who had cancer and decided to run across Canada and he finally did not make quite make it as far as Thunder Bay. But there was this massive outflow of compassion and money to generate funds for cancer research in the country and I remember on the night they had on Canadian Television, CTV, a five-hour program to raise funds for Terry Fox and one of the press said, to a minister of our government, "why are you suddenly now that much concerned about cancer research?" I thought it was a very unfair question because the question I would have asked the press was: "where the hell were you when he started off in Newfoundland? He really did not become a cause célèbre until he hit Ontario and then for some reason, the press decided this was going to be the story every night for the next month and that is basically what caught the imagination of the public. We can have the critical leadership role done, but the press has to come along with us. If you have been around UNICEF for any number of years, how do you develop your contacts with the press to be able to promote, on a continual basis, the concept of north-south? Because I come back to what you also mentioned about Kampuchea. They did it in the United States where they raised it from \$6 million dollars donation to over \$100.

The Chairman: Could you wind down Mr. Frith? The bell is ringing and Mr. Roche wants to have a question.

Mr. Frith: Okay.

The Chairman: If you can leave him a few minutes.

Mr. Grant: Well, obviously, we have some built-in advantages to UNICEF because we ostensibly deal with people. Building a fertilizer factory has got a lot of pipes and dust. We deal with people very much at the human level so that when you take journalists out to look at programs in the field, or if they themselves are travelling in the field, and they come into the UNICEF hand, they see some very remarkable human achievements on it, and it is at the understandable level because the UNICEF people are working at that level and UNICEF programs are successful in part. UNICEF has its average person that stays in the developing country—I think it is the longest of any UN system—about four to five years. People really get to know a country and what has been done there.

[Translation]

européen ou peu importe. Il me semble—et c'est la raison pour laquelle je vous pose cette question—que l'UNICEF a sans doute le meilleur programme de relations publiques de toutes les institutions des Nations Unies. En tout cas, il fait travailler l'imagination des Canadiens, c'est certain. Des personnages de renommée internationale ont associé leur nom à la cause de l'UNICEF.

M. Grant: En effet, Danny Kaye, Liv Ullman.

M. Frith: Le meilleur exemple d'engagement personnel que nous avons eu au Canada au cours de l'année écoulée est sans doute le marathon de Terry Fox. C'est un jeune homme atteint du cancer qui a décidé de traverser le Canada à la course pour recueillir des fonds pour la recherche sur le cancer. Il n'a pas réussi, mais il s'est tout de même rendu jusqu'à Thunder Bay, puis, tout à coup, il y a eu toute une vague de sympathie envers sa cause et les dons se sont mis à affluer de toutes parts. Je me rappelle le soir où il y a eu au réseau de télévision CTV une émission spéciale de cinq heures destinée à recueillir des fonds pour Terry Fox; l'un des journalistes présents demandait à un ministre de notre gouvernement: «Comment se fait-il que tout à coup, vous vous préoccupez tellement de la recherche sur le cancer?» J'ai trouvé la question injuste et j'aurais répliqué en demandant aux journalistes: «Où diable étiez-vous quand Terry Fox est parti de Terre-Neuve?» Parce qu'il n'a pas fait beaucoup de bruit avant d'arriver en Ontario; une fois là, pour quelque obscure raison, la presse a décidé que ce serait lui qui serait à la une des manchettes pendant le mois suivant, et voilà comment il a fini par accrocher l'imagination du public. Donc, nous pouvons assumer ce rôle critique de leadership, mais il faut que la presse nous suive. Vous qui avez travaillé à l'UNICEF pendant un certain nombre d'années, pouvez-vous nous dire comment vous procédez pour établir vos contacts avec la presse afin d'assurer une promotion permanente au dialogue Nord-Sud? C'est un peu la même histoire que celle du Kampuchea: les États-Unis ont fait passer leur contribution de 6 millions à plus de 100 millions de dollars parce que l'opinion s'en est mêlée.

Le président: Je vous demanderais d'aboutir, monsieur Frith; la cloche sonne et M. Roche a une question à poser.

M. Frith: D'accord.

Le président: Si vous pouviez lui laisser quelques minutes.

M. Grant: Eh bien, à l'UNICEF, nous jouissons de certains avantages qui sont en quelque sorte inhérents au travail que nous faisons, parce qu'il est évident que nous sommes très près des gens. Nous traitons avec eux sur le plan humain surtout, de sorte que lorsque nous amenons des journalistes sur le terrain pour leur faire voir ce qui s'y passe, ou lorsqu'ils y viennent d'eux-mêmes, ils sont témoins de remarquables réalisations; et tout cela se passe à un niveau très accessible parce que l'UNICEF est très près des gens et ses programmes connaissent un certain succès. Nos affectations à l'étranger, je pense, sont les plus longues de tout le système des Nations Unies; en moyenne, nos gens restent dans le pays où ils sont affectés pendant environ quatre ou cinq ans, de sorte qu'ils en viennent à bien le connaître et à savoir ce qui s'y est fait.

[Texte]

The other side of it of course is that we have been extremely blessed by this original concept that there be national committees such as the Canada UNICEF Committee and the US UNICEF Committee that, in turn, mobilize people. It is their ingenuity. In other words, it is not a bunch of UN-UNICEF bureaucrats, if I may put it that way—although we do not really like to think of ourselves as bureaucrats—it is really the creativity that is going on in Canada UNICEF and with tens of thousands of private people, thinking on how you do this, that does it. Now, we have also had some skillful people in terms of being able to attract a Danny Kaye, a Peter Ustinov, a Liv Ullman, say a Terry Fox. I mean you must be able to identify them, take Liv Ullman who has just joined us as an ambassador. Well we found her, she went to demonstrate in the Kampuchean border and actually she was demonstrating in part against our inability to get things across the border there, but we thought: "My goodness, this woman must really have it." And she has turned out to be a most beautiful person in terms of her understanding of people and my guess is that, five years from now, she will be as much identified with UNICEF as Danny Kaye is today.

Mr. Frith: Thank you.

The Chairman: Doug did you want to . . .

Mr. Roche: I do not want to cut in—how long have we got.

The Chairman: Well I would say a couple of minutes. When did the bell stop ringing?

Mr. Roche: Could I just make one comment. I would like to thank Mr. Grant and Mr. Jolly for coming because this is the end, the end, the end of our hearings. We have no more witnesses, no more anything except the completion of the draft, so you are in a . . .

The Chairman: This is not meant to be depressing.

• 1115

Mr. Roche: No, no. You are in a great position to give us a final shot. What I have learned from Mr. Grant is that human development is commercially successful. Is that a fair interpretation of your thought that when you combine the double track of humanitarianism, self-interest; when you combine the integration of social and human development with economic planning to try to bring these two mainstreams into a single concern? I do not like playing one against the other. I like to bring them together. Is this a fair interpretation of your thought, this very crude expression that I have just given?

Mr. Grant: Yes. Human development skillfully . . .

Mr. Roche: Managed.

Mr. Grant: . . . accelerates the whole growth process with a very high cost, very good cost-benefit ratio, to use economist jargon, and I think this is really one of the exciting conclusions

[Traduction]

D'un autre côté, nous avons été extrêmement bien servis par l'idée que nous avons eue au départ de mettre sur pied des comités nationaux qui mobilisent l'opinion, comme UNICEF Canada ou son pendant aux États-Unis. C'est à leur ingéniosité . . . En d'autres termes, nous ne sommes pas pris avec une bande de bureaucrates qui n'ont rien à voir avec l'UNICEF, encore que nous n'aimions pas tellement nous qualifier de bureaucrates. C'est à la créativité d'UNICEF Canada et à l'effort de réflexion de dizaines de milliers de particuliers que nous devons notre succès. Par ailleurs, certains de nos gens ont été assez astucieux pour aller chercher des grands noms comme Danny Kaye, Peter Ustinov, Liv Ullman. Encore faut-il pouvoir les trouver. Prenons le cas de Liv Ullman, qui vient tout juste de se joindre à nous comme ambassadeur. Eh bien, nous l'avons trouvée, elle manifestait à la frontière du Kampuchea et, en fait, elle manifestait en partie contre notre propre incapacité d'amener des vivres au delà de cette frontière; alors, nous nous sommes dit: «Bon sang, cette femme est vraiment douée». Finalement, elle s'est révélée une personne tout à fait exquise en ce sens qu'elle comprend vraiment les gens et je serais prêt à affirmer que d'ici cinq ans, elle sera identifiée à l'UNICEF autant que Danny Kaye peut l'être aujourd'hui.

M. Frith: Merci.

Le président: Doug, voulez-vous . . .

M. Roche: Je ne veux pas m'imposer . . . Combien de temps nous reste-t-il?

Le président: Seulement quelques minutes, je dirais. Quand la cloche a-t-elle cessé de sonner?

M. Roche: Je voudrais juste faire un commentaire. J'aimerais d'abord remercier messieurs Grant et Jolly d'avoir bien voulu venir témoigner devant nous parce que c'est vraiment la fin, la toute fin de nos audiences. Nous n'avons plus de témoins à entendre, plus rien d'autre à faire que de terminer la rédaction de notre rapport, de sorte que vous êtes . . .

Le président: Il ne dit pas cela pour vous déprimer.

M. Roche: Non, non. Vous êtes très bien placés pour apporter la touche finale à nos travaux. Ce que j'ai appris de M. Grant, c'est que le développement humain amène de bonnes retombées économiques. Est-ce que je résume bien votre pensée si je dis qu'il faut allier l'humanitarisme et l'intérêt national, qu'il faut réunir dans un seul et même courant les deux branches distinctes que représentent le développement social et humain et la planification économique? Car je n'aime pas les dissocier l'une de l'autre; j'aime mieux les mettre ensemble. Est-ce que je résume bien votre pensée, en l'exprimant aussi sèchement?

M. Grant: Oui. Le développement humain, lorsqu'il est soigneusement . . .

M. Roche: Administré.

M. Grant: . . . accélère tout le processus de la croissance avec un excellent rapport coûts-avantages, pour utiliser le jargon des économistes, et je pense que c'est vraiment là une

[Text]

that people are coming to, though frankly, if you had looked at Japan . . .

Mr. Roche: If all that is true, what he said about Terry Fox is absolutely right. Canada got turned on because the media discovered Terry Fox running across the country. The world discovered Kampuchea and the terrible things there because of tremendous media concentration that brought out the whole thing for our understanding and you got tremendous results, as you said, with getting money and getting the positive side going. Now, one year later, you have got a whole load of positive things going on in Kampuchea and we do not hear about it because the media takes the pressure off because it is now a positive-type story. How can we get through, in our case, to Canada, in your case to the world, to get people to understand the positive side of development, that things are happening that need to be supported?

Mr. Grant: Well, I suppose that . . . I will make a couple of points here . . .

The Chairman: The whip's office is telling us we should go.

Mr. Grant: Very quickly. One is that I do think the publics of our countries, they are smart people and, frankly, it is when they believe that something really can be done—I mean, poverty has always been with us—it is when they suddenly believe that something is “doable” that they then respond. They can see a beginning and an end. And what helped explode the Marshall Plan was it was an effort that people could see, well, in four or five years it promised something. And what triggered Kampuchea, hundreds have been dying in Kampuchea for years, but at a certain moment last fall, a group of respected people said, “look, if we turn to . . . we can save a nation from a holocaust in the next one to two years” and it suddenly became “doable” and people mobilized. Now, I think what is so important on the people side of what we have been talking about is that all of a sudden, we have, coming out of the bankers, as well as out of the people with a moral feeling, is that, if we really turn to this, we can accomplish something in the next twenty years that, for the first time is within the reach of mankind.

The Chairman: We have to go to vote.

Mr. Roche: Vote down amendments on the Bank Act.

The Chairman: Thank you very much, Mr. Grant. The meeting is adjourned.

[Translation]

des conclusions intéressantes auxquelles on en vient, malgré que, si vous aviez vu le Japon . . .

M. Roche: Si tout cela est vrai, alors ce qu'on a dit au sujet de Terry Fox est absolument exact. Le Canada a été pris d'enthousiasme parce que les médias ont découvert que Terry Fox traversait le pays au pas de course. De même, le monde a découvert le Kampuchea et les atrocités qui s'y passaient parce que les médias se sont mis à faire beaucoup de bruit à ce sujet et c'est ainsi qu'on a pu, comme vous l'avez dit, obtenir des résultats extraordinaires au chapitre de l'aide financière et du redressement général de la situation. Aujourd'hui, un an plus tard, il se passe beaucoup de bonnes choses au Kampuchea dont nous n'entendons pas parler parce que les médias se sont désintéressés de la situation depuis qu'elle s'est améliorée. Comment pouvons-nous sensibiliser les gens, du Canada en ce qui nous concerne, du monde en ce qui vous concerne, à l'aspect positif du développement, comment pouvons-nous les amener à comprendre qu'il se passe des choses qui ont besoin d'être encouragées?

M. Grant: Eh bien, je suppose que . . . Je vais faire ici quelques remarques . . .

Le président: Le bureau du whip nous dit qu'il faut y aller.

M. Grant: Très rapidement. D'abord, je suis persuadé que les citoyens de nos pays ne sont pas bêtes du tout et, franchement, c'est quand ils croient qu'on peut vraiment faire quelque chose—après tout, la pauvreté ne date pas d'hier—, c'est quand ils s'aperçoivent soudain que quelque chose est devenu faisable qu'ils réagissent, parce qu'ils voient alors un commencement et une fin. Si le Plan Marshall a si bien marché, c'est que les gens se rendaient compte qu'il y aurait des retombées bénéfiques quatre ou cinq ans plus tard. Et si le drame du Kampuchea a éclaté au grand jour, parce qu'il y a des années qu'on meurt par centaines au Kampuchea, c'est qu'à un certain moment l'automne dernier, un groupe de gens respectés ont dit: «Voyons, si nous nous y mettons, nous pouvons en un an ou deux sauver une nation du génocide». Une fois que la chose est devenue faisable, les gens ont bougé. Maintenant, ce qui est si important en ce qui concerne la mobilisation du public, c'est que tout à coup, on sent que les gens sont prêts à faire quelque chose, les bailleurs de fonds comme les simples citoyens armés de leur conviction morale, et si nous nous y mettons vraiment, nous pouvons accomplir d'ici la fin du siècle quelque chose qui, pour la première fois, est à la portée de l'humanité.

Le président: Nous devons aller voter.

M. Roche: Voter contre des amendements au projet de loi sur les banques.

Le président: Merci beaucoup, monsieur Grant. La séance est levée.

APPENDIX "RNSR—33"

1980 OVERCOMING MASS HUNGER, MALNUTRITION, ILLITERACY, AND ILL HEALTH AMONG CHILDREN AND MOTHERS BY 2000: WHEAT REQUIRED OF INTERNATIONAL COMMUNITY?

OF UNICEF?

James P. Grant

I. New International Development Strategy (NIDS) for the 1980s and Beyond:

1. "An important new feature of the present strategy is that it conceives of development as an integral process, and the objectives of social and human development have been accorded a new emphasis. This is in fact the most significant result of the negotiations on the strategy. . . . The strategy thus contains specific goals and objectives relating to the elimination of hunger, universal primary education, primary health care for all, and a sharp reduction in infant mortality by the end of the century. In particular, the role of women in development and the need to integrate them into all the sectors of development has been fully recognized." (Ambassador Niaz Naik, Chairman of the Preparatory Committee on the NIDS in introducing the draft to the United Nations General Assembly.)
2. Global Targets for 2000 (NIDS 9/1980):
 1. Eradication of mass hunger and severe malnutrition.
 2. Eradication of mass illiteracy and achievement of near universal compulsory primary education.
 3. "Health for all" as evidenced by:
 - (a) Achievement in all countries of life expectancy of 60 years (as compared to 49 for low income countries today).
 - (b) Achievement in all countries of infant mortality rate of 50 or less per 1000 births (as compared to 132 for LIC today).

II. Q: How doable by 2000? Q: If so, what required globally? Q: Of us? Q: Of LICs? Q: Together?

III. Poverty-associated hunger and malnutrition and gross underdevelopment are principal *current* causes of millions of children dying:

1. 12-13 million small children die each year, great majority from malnutrition-associated causes and lack of even elementary basic services, e.g., education and health. Equals 100+ Hiroshimas annually.
2. Largely a structural problem as evidenced by three principal aspects re world hunger:
 - (a) adequate production for market demand: must increase supply by 3-4% annually,
 - (b) adequate buffer stocks: food reserves required to offset weather—Joseph/Pharaoh; serious *past* and *future* problems. Neither production/stocks a primary hunger cause in 1980; and
 - (c) lack of income and ignorance—Harrison Brown, Chairman, NAS-WFNS: "doubling food production next year on present pattern would not materially change the status of the great majority who are hungry and malnourished today." 6/77

Q: Can poverty-associated hunger, malnutrition, and gross underdevelopment adversely affecting children be overcome? Hasn't poverty always been with us? Subject of WDR 1980.

IV. Two sets of world's poorest, malnourished, illiterate, in ill health and with high birth rates—each 1 billion+: Poorest *countries*, poorest *peoples*. Must deal with both to be successful.

	Population ¹ (millions)				Per Capita Income (in constant 1975 U.S. \$)				Physical Quality of Life Index ⁴		
	1975 Total	Absolute Poor	Under- nourished	2000 Total	1950	1975	1985	2000 ³	1950s (approx.)	1970s	2000
Low Income Countries (LIC: \$300–per capita)	1,300	700–800	400–640	2,250– 2,100	100	150	170– 195	220– 330	15	40	56–71/7
Middle Income Countries (MIC: \$300+ p.c.)	800	150–200	80–120	1,350– 1,050	450	950	1,130– 1,330	1,450– 2,200	54	67	73–82
High Income Countries (HIC: \$2,000+ p.c.)	700	35–70	20–35	850	2,600	5,800	7,000– 8,300	9,000– 14,000	90	95	97–98

¹Includes centrally planned economies.

⁴Physical quality of life index. Life expectancy, infant mortality, and literacy figures are each rated on an index of 0-100. Higher ICLI figures for 1000 are targeted on halving the disparities between those of the most advanced countries and the current level for each category of countries; the lesser figures being roughly a continuation of past trends.

V. Persistence of poverty, hunger, illiteracy, and ill health. World output trebled since post-WW II era, poverty % down, but *absolute* numbers children who are abjectly poor, malnourished, and illiterate up; current pattern indicates probably same result by year 2000.

VI. Poorest billion has ties with several problem areas:

1. Hunger, malnutrition, high death rates are due primarily to poverty and gross underdevelopment.
2. High birth rates are strongly associated with poverty.
3. Low productivity, despite potential, contributes to global poverty *and* global inflation.
4. Accelerates rural-urban shift.
5. Chaos, terror, illegal immigration.

VII. Key to tackling poverty-associated problems are proving to be a mix of *national will and relevant knowledge*: national will challenge relatively manageable in HIC; difficult but potentially manageable for MIC; extremely difficult for LIC *unless* increased/improved international assistance and more relevant knowledge.

1. HIC: adequate resources, poor minority under 20%, obviously is question of political will (e.g., US 10-yr. poverty decline: 40+ mil. to under 20—primarily non-white; old). US chart shows structural problem in DC-PR contrast.

1970	P.C. CNP (\$)	Inf. Mort.	Life Exp.	POLI	1950-70 DRR %
Puerto Rico	2,300	24	74	91	5.0
Washington, D.C.	7,350	29	67	88	0.6

2. MIC: bottom half, lowest 40% extremely poor, however:

- Today, LA GNP=WE 1950
- p.c. GNP 2000 A.D.=WE 1960
- LA ultimately should resolve poverty; but how much internal turmoil—as Iran?

3. LIC: far more difficult because of their *gross* national poverty:

- 1975 p.c. GNP below ½ US in 1976;
- year 2000 p.c. GNP—at best—nearing US 1776, still 1/3 MIC today; under current pattern will increase above 800 mil. in absolute poverty, 500 mil. undernourished due rising unemployment, food prices.
Structural problem extremely difficult.

VIII. What prospects, hopes for poorest? What very poor countries (under \$200 in 1950) have most successfully met Basic Human Needs (BHN) in post-WW II era? Must low income=povertry?

1. Three groups LIC relative “successes” re BHN include:

- (a) China (plus N. Korea, N. Vtn); (b) Taiwan, S. Korea (plus HK, S); (c) Sri Lanka (plus Kerala region).
China, Taiwan, S. Korea largely self-sustaining by time p.c. GNP \$300.

Country	Life Exp. (years)	Inf. Mort.	Death Rate	Birth Rate	Literacy Rate %	Per Capita GNP	1960-1970 p.c. GNP Growth Rate %	PQLI	1960-1970 POLI ORR %
LI Countries	48	134	17	40	33	\$152	1.5	40	1.3
India	50	139	15	35	34	140	1.2	41	1.4
Kerala	61	56	9	30	60	110		69	
Sri Lanka	68	45	8	28	81	130	1.5	82	3.5
China	62	55	10	27	25	300		71	
South Korea	65	47	9	29	88	480	6.8	82	5.0
Taiwan	69	26	5	23	85	810	7.1	87	5.2
Iran	51	139	16	45	23	1,250	5.4	52	2.3
Netherlands	74	16	8	14	98	5,250		96	
United States	71	17	9	15	99	6,670	3.2	95	2.5

2. What common features distinguish these countries?

- (a) *Unique* degree of *national will* to address *poor majority* needs has led to (b)

- (b) Effective *redistribution* internal economic resources to *poor majority*: —education, nutrition, health services achieved primarily via redistribution *jobs/prod.* in China & Taiwan/SK. —education, nutrition, health services via \$ redistribution (= \$10-15 p.c. ann.) in Sri Lanka.

- (c) Greater policy reliance on growth from below—appropriate technology has evolved.

- (d) Consequences: physical well-being up, birth rates down, while incomes still low.

3. How did above countries achieve national will? How easily replicable?

4. What *additional* resources required annually to meet most basic needs if minimal “leakage”? \$12-20 billion (GGP now \$6 trillion), including 20-40 million tons of grain (global total 1.5 billion tons)?

5. \$64Q: Can increased/improved int'l. coop. be way for most LDCs to achieve national will? If so, what improvements needed in int'l. coop? Also, how does int'l. community get needed national will and increased knowledge?



1. How to achieve needed broad international and national *acceptance of concepts* (as with GNP today)
a) that more effective address of essential human needs and overcoming worst aspects of poverty is one standard by which “success” of countries should be judged; b) concrete time frame targets; and c) that meeting essential needs of children can be good investment for—not at cost of—national growth? How to make these become *priority* goals? Early 1980s crucial for acceptance NSID social goals. WDR '80 contrib.

Country group	Primary	Secondary	Higher	Number of countries
All developing countries	24.2	15.4	12.3	30
Low income/adult literacy rate under 50 percent	27.3	17.2	12.1	11
Middle income/adult literacy rate over 50 percent	22.2	14.3	12.4	19
Developed countries	..	10.0	9.1	14

FARMER EDUCATION AND FARMER PRODUCTIVITY

Study	Estimated percentage increase in annual farm output due to four years of primary education rather than none
<i>With complementary inputs</i>	
Brazil (Garibaldi), 1970	18.4
Brazil (Reunde), 1969	4.0
Brazil (Taquari), 1970	22.1
Brazil (Vicosa), 1969	9.3
Colombia (Chinchina), 1969	-0.3
Colombia (Espinal), 1969	24.4
Kenya, 1971-72	6.9
Malaysia, 1973	20.4
Nepal (wheat), 1968-69	20.4
South Korea, 1973	9.1
Taiwan (banana and pineapple), 1964-66	15.5
Taiwan (rice), 1964-66	2.8
Average (unweighted)	12.6
<i>Without complementary inputs</i>	
Brazil (Candalaria), 1970	10.8
Brazil (Conceicao de Castelo), 1969	-3.6
Brazil (Guarani), 1970	6.0
Brazil (Paracatu), 1969	-7.2
Colombia (Malaya), 1969	12.4
Colombia (Moniquiva), 1969	12.5
Greece, 1963	25.9
Average (unweighted)	8.1
<i>No information on availability of complementary inputs</i>	
Average of eight studies (unweighted)	6.3

ANNUAL COSTS OF ELEMENTARY AND HIGHER EDUCATION PER STUDENT
(public expenditures in 1976)

Region	Higher post-secondary education	Elementary education	Ratio of higher to elementary education
Sub-Saharan Africa	3,819	33	100.1
South Asia	117	13	9.0
East Asia	471	54	8.7
Middle East and North Africa	3,106	181	17.2
Latin America and Caribbean	733	91	8.1
Industrialized	2,278	1,157	2.0
USSR and Eastern Europe	957	539	1.8

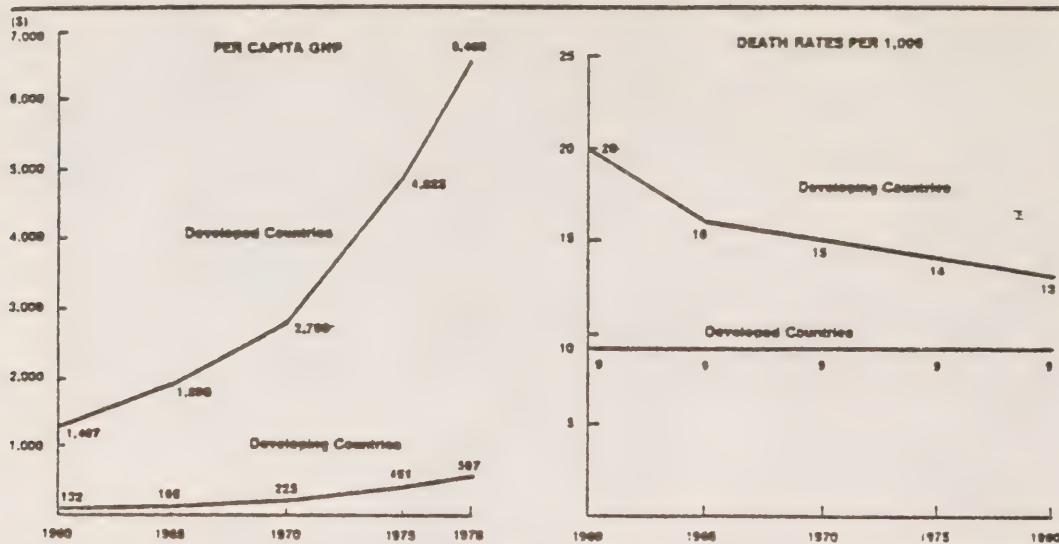
CONSEQUENCES OF SWITCHING 1 PERCENT OF GNP FROM PHYSICAL INVESTMENT TO PRIMARY SCHOOLING

	Income per person	Adult literacy rate
Initial situation	\$646	55%
	(outcome without the switch = 1.00)	
Outcome 7 years later	0.99	1.00
Outcome 20 years later	1.06	1.11

a. Improved seeds, irrigation, transport to markets and so on.

- How to get needed *increased knowledge* of successful a) *poor focused systems* (e.g., potential of small farmers effectively supported by low-cost basic services health, education, credit, extension systems and land reform, food "stamps"); and b) *poor focused technology* (e.g., appropriate technology, nitrogen fixation/pest-resistant grains, great neglected diseases); and c) developmental *roles for women*. (Rhetorical acceptance rising—action???) PVO innovators.
- How to get better and more widely accepted *means for measuring progress* in human well-being thru meeting essential human needs; this requires both *goals*, and *means* for measuring progress toward those goals, e.g., individual social indicators, composites such as PQLI and DRR as supplements to p.c. GNP.

Two Measures of the Gap Between Developing and Developed Countries, 1960-1978



SOURCES: Per capita GNP figures for 1960, 1965, 1970, and 1975 are from Sivard, *World Military and Social Expenditures, 1978*, p. 24, and 1978 per capita GNP figures are from this volume, Annex A, Table A-4; death rate figures are from U.N., *Selected World Demographic Indicators*.

4. Need *increased concessional aid* (\$12-20 bil. by early 1980s) for participating LICs for interrelated essential human needs/self-reliant growth goals; plus *improved aid mechs.*
5. Need *greater equality of access* for MIC/LIC into HIC markets and greater emphasis on workers' standards; commodity stabilization—food reserves. (OECD restrains growing; (3), (4), (5) reduce amount LDC political will required to more pol. feasible levels.
6. Need widespread understanding in HIC that its prosperity increasingly dependent on accelerated progress of LICs—cooperative program pursuant to VIII above could increase OECD growth rates by $\frac{1}{2}$ -1% and lower inflation rates in 1980s; improved adjustment assistance and planning. This increases political will in OECD to undertake (3), (4), & (5). (6) increases national will in OECD to undertake (3), (4), & (5).
7. Need *initiative* from major source (??) to break present vicious inertia cycle—must encompass essential human needs, food prod., GNP growth goals *simultaneously* (as in NIDS) to be pol. acceptable DCs and LDCs.

X. Conclusion:

1. Int'l. community *may* be on verge accepting social as well as economic goals—a “floor” for all peoples: ILO World Emp. Conference, RIO Report, McNamara, Alma Ata, UNCDP, NIDS 1980.
2. Pessimists: Politically impossible, today different from post-WW II era—too plural—women's movement, Optimists: Look at national liberation movements, envir., civil rights, women's movement, lifestyles, growing organized citizen support for tackling hunger/development problems—now highest level 25 years (cite polls).
3. Success depends on “you-us” making it good politics for decision makers to have “political will,” and on science/technology/aid reducing amount of “political will” required. Moral and well-being stakes high indeed! Need for *action-oriented* programs!

APPENDICE «RNSR-33»

1980, SOLUTION DU PROBLÈME DE LA FAIM, À GRANDE ÉCHELLE, DE LA MALNUTRITION, DE L'ANALPHABÉTISME ET DE LA MALADIE CHEZ LES ENFANTS ET LES MÈRES DANS LE MONDE D'ICI L'AN 2000: QU'ATTEND-ON DE LA COMMUNAUTÉ INTERNATIONALE DE L'UNICEF?

James P. Grant

I. Nouvelle stratégie de développement international pour les années 1980 et au-delà:

1. «L'un des nouveaux aspects importants de la stratégie actuelle est que le développement y est conçu comme un processus intégral et que les objectifs du développement social et humain ont à nouveau été placés au premier plan. C'est là en fait le résultat le plus important des négociations qui se sont déroulées sur cette stratégie. . . Celle-ci comporte donc des objectifs précis concernant la suppression de la faim, l'instruction élémentaire universelle, l'hygiène élémentaire pour tous et une réduction importante de la mortalité infantile d'ici la fin du siècle. Le rôle des femmes en matière de développement et la nécessité de les intégrer dans tous les secteurs du développement a notamment été totalement reconnu.» (ambassadeur Niez Naik, président du Comité préparatoire de la nouvelle stratégie de développement international, dépôt du projet de stratégie à l'Assemblée générale des Nations Unies.)

2. Objectifs mondiaux pour l'an 2000 (NSDI 9/1980):

1. Éradication de la faim à grande échelle et de la sous-alimentation grave.
2. Éradication de l'analphabétisme de masse et institution de l'instruction primaire obligatoire presque partout dans le monde.
3. «La santé pour tous» concrétisée de la façon suivante:
 - a) Porter l'espérance de vie à 60 ans dans tous les pays (contre 49 actuellement dans les pays à faible revenu).
 - b) Réduire à 50 pour mille ou moins le taux de mortalité infantile dans tous les pays (actuellement 132 dans les pays à faible revenu).

II. Q: Comment atteindre ces objectifs d'ici l'an 2000? Q: Pour cela que faut-il faire globalement? Q: Quelle sera notre contribution? Q: Quelle sera la contribution des pays à faible revenu? Q: Ensemble?

III. La faim et la sous-alimentation causées par la pauvreté et le sous-développement extrême sont les principales causes actuelles de mortalité chez des millions d'enfants:

1. De 12 à 13 millions de jeunes enfants meurent chaque année, principalement à cause de la sous-alimentation et du manque de services élémentaires, par exemple, l'instruction et l'hygiène. Le nombre de morts causées annuellement équivaut à plus de 100 fois le nombre de victimes d'Hiroshima.
2. Il s'agit principalement d'un problème structurel comme on peut le voir d'après les trois aspects principaux de la faim dans le monde:
 - a) Production suffisante pour répondre à la demande du marché: il faut augmenter l'offre de 3 à 4% par an.
 - b) Constitution de réserves d'urgence suffisantes: réserves alimentaires nécessaires pour surmonter les périodes de pénurie (illustrées par l'histoire de Joseph et du Pharaon). Problèmes *passés* et à *venir* graves. La production et les réserves ne constituent pas la première cause de la faim en 1980;
 - c) insuffisance du revenu et ignorance — M. Harrison Brown, président de NAS-WFNS: «Le fait de doubler la production alimentaire l'an prochain ne modifiera pas, dans le contexte actuel, la situation matérielle de la grande majorité des affamés et des sous-alimentés.» 6/77

Q: Est-il possible de surmonter les problèmes de la faim, de la sous-alimentation et du sous-développement extrême résultant de la pauvreté? La pauvreté n'est-elle pas un phénomène permanent? Sujet de la RDM, 1980.

IV. Deux catégories de personnes comptant plus de 1 milliard d'individus chacune sont affectées par la pauvreté, la sous-alimentation, l'analphabétisme et une mauvaise santé et un taux élevé de natalité: les *pays* les plus pauvres et les *individus* les plus pauvres. Il faut s'attaquer aux deux problèmes simultanément pour arriver à une solution.

	Population ¹ (millions)				Revenu par habitant (en dollars constants américains de 1975)				Indice de la qualité de vie physique ⁴		
	1975 Total	Pauvreté absolue	Sous- alimentés	2000 Total	1950	1975	1985	2000 ³	Années '50 (approximatif)	1970	2000
Pays à faibles revenus (PFR: \$300 par habitant)	1,300	700-800	400-640	2,250- 2,100	100	150	170- 195	220- 330	15	40	56-71/7
Pays à revenus moyens (PRM: \$300 et plus par habitant)	800	150-200	80-120	1,350- 1,050	450	950	1,130- 1,330	1,450- 2,200	54	67	73-82
Pays à revenus élevés (PRE: \$2000 et plus par habitant)	700	35-70	20-35	850	2,600	5,800	7,000- 8,300	9,000-	90	95	97-98

¹Comprenant les économies à planification centralisée.

⁴Indice de la qualité de vie physique. Les données concernant l'espérance de vie, la mortalité infantile et l'alphabétisation sont évaluées selon une échelle de 0 à 100. Les données plus élevées relatives au LIQVP pour l'an 2000 sont obtenues en divisant les écarts entre les pays les plus favorisés et le niveau actuel pour chaque catégorie de pays: les chiffres les moins élevés indiquent à peu près le maintien des tendances passées.

V. Persistance de la pauvreté, de la faim, de l'analphabétisme et de la maladie. La production mondiale a triplé depuis la Seconde Guerre mondiale, la proportion de pauvres a diminué, mais le nombre *absolu* d'enfants vivant dans la pauvreté abjecte, la sous-alimentation et l'analphabétisme s'est accru; selon les données actuelles, la même situation prévaudra probablement en l'an 2,000.

VI. Le milliard d'habitants le plus pauvres du globe est caractérisé par les problèmes suivants:

1. La faim, la sous-alimentation, le taux de mortalité élevé sont principalement dus à la pauvreté et au sous-développement extrême.
2. Les taux de natalité élevés sont très caractéristiques des milieux pauvres.
3. La faible productivité, en dépit du potentiel, contribue à la pauvreté et à l'inflation mondiale.
4. Dépeuplement accéléré des campagnes au profit des villes.
5. Chaos, terreur, immigration illégale.

VII. Pour résoudre les problèmes résultant de la pauvreté, il faut associer la volonté nationale aux connaissances voulues: le défi à l'effort de volonté nationale est relativement facile à relever dans les pays à revenu élevé; difficile, mais réalisable dans les pays à revenu moyen, et extrêmement difficile dans les pays à revenu faible à moins d'une amélioration et d'une augmentation de l'aide internationale et d'une amélioration des connaissances nécessaires.

1. PRE: Ressources suffisantes; minorité pauvre inférieure à 20% de la population, est, de toute évidence, fonction de la volonté politique (par exemple, en dix ans aux États-Unis le nombre de pauvres est passé de plus de 40 millions à moins de 20 millions; il est composé essentiellement de non-blancs et de personnes âgées). Le graphique concernant la situation aux États-Unis fait état d'un problème structurel quant au contraste entre le District de Columbia et Puerto Rico.

1970	PNB par hab. (\$)	Mort. Inf.	Espérance de vie	IQVP	1950-1970 DRR %
Puerto Rico	2,300	24	74	91	5.0
Washington, (D.C.)	7,350	29	67	88	0.6

2. PRM: 40% de la moitié moins favorisée de la population est extrêmement pauvre; néanmoins:
 - actuellement, le PNP de l'A.L. = P.N.B de l'E.O en 1950
 - PNB par habitant en l'an 2,000 = P.N.B de l'E.O en 1960
 - L'Amérique latine devrait être en mesure de résoudre le problème de la pauvreté, mais à quel prix; imitera-t-elle l'Iran?
3. PRF: situation beaucoup plus difficile à cause de la grande pauvreté nationale:
 - PNB par habitant en 1975 inférieur de moitié au PNB aux États-Unis en 1976;
 - PNB par habitant en l'an 2,000: au mieux avoisinant le PNB américain en 1776, mais n'équivalant qu'au tiers du PNB actuel des PRM; selon les données actuelles, le nombre des pauvres absolus dépassera 800 millions et le nombre des sous-alimentés dépassera les 500 millions à cause du chômage croissant et de la hausse du prix des aliments. *Problème structurel extrêmement difficile à résoudre.*

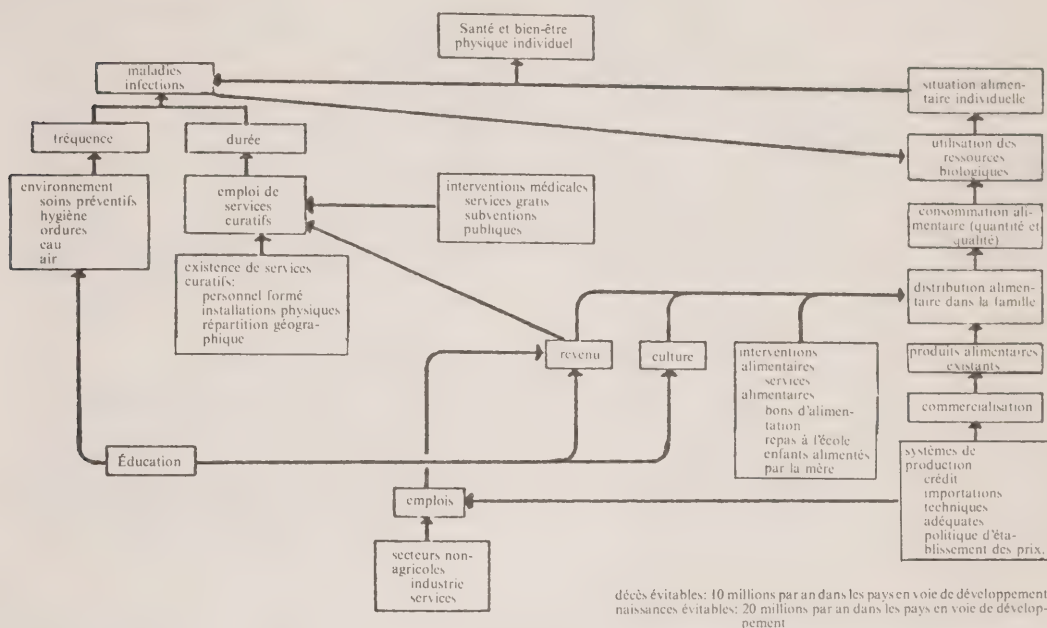
VIII Quelles perspectives s'offrent aux plus démunis? Quels pays très pauvres (moins de \$200 en 1950) ont le mieux réussi à résoudre le problème des besoins humains de base (BHB) après la Seconde Guerre mondiale? Revenu faible équivalait-il nécessairement à pauvreté?

1. Trois groupes de pays à revenu faible ont obtenu des «succès» relatifs quant au BHB:
 - a) Chine (plus Corée du Nord, Vietnam du Nord); b) Taiwan, Corée du Sud (plus HK'S); c) Sri Lanka (plus région de Kérala). La Chine, Taiwan, la Corée du Sud sont largement autosuffisants, ayant maintenant un PNB de \$300 par habitant.

Pays	Espérance de vie (en années)	Morta- lité infantile	Taux de morta- lité	Taux de natalité	Taux d'alphabé- tisation	GNP par habitant	1960-1970 Taux de croissance du PNB par habitant	1960-197 IQVP	Taux de croissance de l'IQVP
Pays à revenu faible	48	134	17	40	33	\$152	1.5	40	1.3
Inde	50	139	15	35	34	140	1.2	41	1.4
Kerala	61	56	9	30	60	110		69	
Sri Lanka	68	45	8	28	81	130	1.5	82	3.5
Chine	62	55	10	27	25	300		71	
Corée du sud	65	47	9	29	88	480	6.8	82	5.0
Taiwan	69	26	5	23	85	810	7.1	87	5.2
Iran	51	139	16	45	23	1,250	5.4	52	2.3
Pays-Bas	74	16	8	14	98	5,250		96	
États-Unis	71	17	9	15	99	6,670	3.2	95	2.5

2. Quelles sont les caractéristiques communes de ces pays?
 - a) Effort *unique de volonté nationale* en vue de répondre aux besoins de la majorité pauvre a conduit à b)
 - b) *Redistribution* efficace des ressources économiques intérieures au profit de la *majorité pauvre*: éducation, alimentation, soins de santé assurés surtout par redistribution des *emplois/productions* en Chine et Taiwan/Corée du Sud — éducation, alimentation, soins de santé assurés par redistribution en termes de dollars au Sri Lanka: égale \$10-15 par habitant annuellement.
 - c) les politiques tablent davantage sur la croissance économique à la base la technologie appropriée a évolué.
 - d) Conséquences: augmentation du niveau de vie physique, diminution du taux de natalité bien que les revenus demeurent bas.
3. Comment les pays susmentionnés ont-ils concrétisé leur volonté nationale? L'effort peut-il être facilement réalisé de nouveau?
4. Combien de ressources supplémentaires sont nécessaires annuellement pour répondre aux besoins de base en cas de «fuite» minimale? \$12-20 milliards (PMB actuellement de \$6 billions), y compris 20-40 millions de tonnes de grains (total mondial de 1.5 milliard de tonnes)?

5. \$640. L'augmentation et l'amélioration de la coopération internationale peuvent-elles constituer pour la plupart des pays les moins développés un moyen de réaliser la volonté nationale? Si oui, quelles sont les améliorations à apporter à la coopération internationale? Et comment la communauté internationale trouve-t-elle la volonté nationale et les connaissances accrues nécessaires?



IX. Comment faciliter la réalisation de la *volonté nationale* nécessaire et l'amélioration des *connaissances techniques*? Dans les PRM? Dans les PRE?

1. Comment faire accepter à l'échelle internationale et nationale (par exemple au sujet du PNB actuel) a) que le fait de répondre de façon plus efficace aux besoins humains de base et de trouver une solution aux pires aspects de la pauvreté constitue un critère selon lequel le «succès» des pays peut être évalué; b) des délais limités concrets c) que le fait de répondre aux besoins essentiels des enfants peut constituer un investissement valable pour (et non pas aux dépens de) la croissance nationale? Comment rendre ces objectifs *prioritaires*? Le début des années 80 sera crucial pour l'acceptation des objectifs sociaux de la NSID. Contribution 1980 de la Recherche sur le développement mondial.

TAUX DE RETOUR À L'ÉCOLE
(en pourcentage)

Groupe de pays	Enseignement élémentaire	Secondaire	Supérieur	Nombre de pays
Tous les pays en voie de développement	24.2	15.4	12.3	30
faible revenu: taux d'alphabétisation adulte inférieur à 50%	27.3	17.2	12.1	11
Revenu moyen: taux d'alphabétisation adulte supérieur à 50%	22.2	14.3	12.4	19
Pays industrialisés	..	10.0	9.1	14

INSTRUCTION ET PRODUCTIVITÉ DES AGRICULTEURS

Études	Estimation de l'augmentation procentuelle de la production annuelle agricole due aux années d'instruction élémentaire
<i>Avec intrants complémentaires</i>	
Brésil (Garibaldi), 1970	18.4
Brésil (Reunde), 1969	4.0
Brésil (Taquari), 1970	22.1
Brésil (Vicosia), 1969	9.3
Colombie (Chinchina), 1969	-0.3
Colombie (Espinal), 1969	24.4
Kenya, 1971-72	6.9
Malaysie, 1973	20.4
Népal (blé), 1968-69	20.4
Corée du Sud, 1973	9.1
Taiwan (bananes et ananas), 1964-66	15.5
Taiwan (riz), 1964-66	2.8
Moyenne (non pondérée)	12.6
<i>Sans entrées complémentaires</i>	
Brésil (Candalaria), 1970	10.8
Brésil (Conceicao de Castelo), 1969	-3.6
Brésil (Guarani), 1970	6.0
Brésil (Paracatu), 1969	-7.2
Colombie (Malaysia), 1973	12.4
Colombie (Moniquiva), 1969	12.5
Grèce, 1963	25.9
Moyenne (non pondérée)	3.1
<i>Aucune information disponible relativement aux entrées complémentaires</i>	
Moyenne de huit études (non pondérée)	6.3

a. Amélioration de la qualité des semences, de l'irrigation, du transport vers les marchés, etc.

COÛT ANNUELS DE L'ENSEIGNEMENT ÉLÉMENTAIRE ET SUPÉRIEUR PAR ÉTUDIANT

(dépenses publiques en 1976)

Région	Études supérieures (post-secondaires)	Études élémentaires	Rapport des études supérieures et élémentaires
Afrique sub-saharienne	3,819	33	100.1
Asie du sud	117	13	9.0
Asie de l'est	471	54	8.7
Moyen-Orient et Afrique du nord	3,106	181	17.2
Amérique latine et Caraïbes	733	91	8.1
Pays industrialisés	2,278	1,157	2.0
URSS et Europe de l'est	957	539	1.8

CONSÉQUENCES DU TRANSFERT DE 1% DU PNB DES INVESTISSEMENTS PHYSIQUES À L'ENSEIGNEMENT ÉLÉMENTAIRE

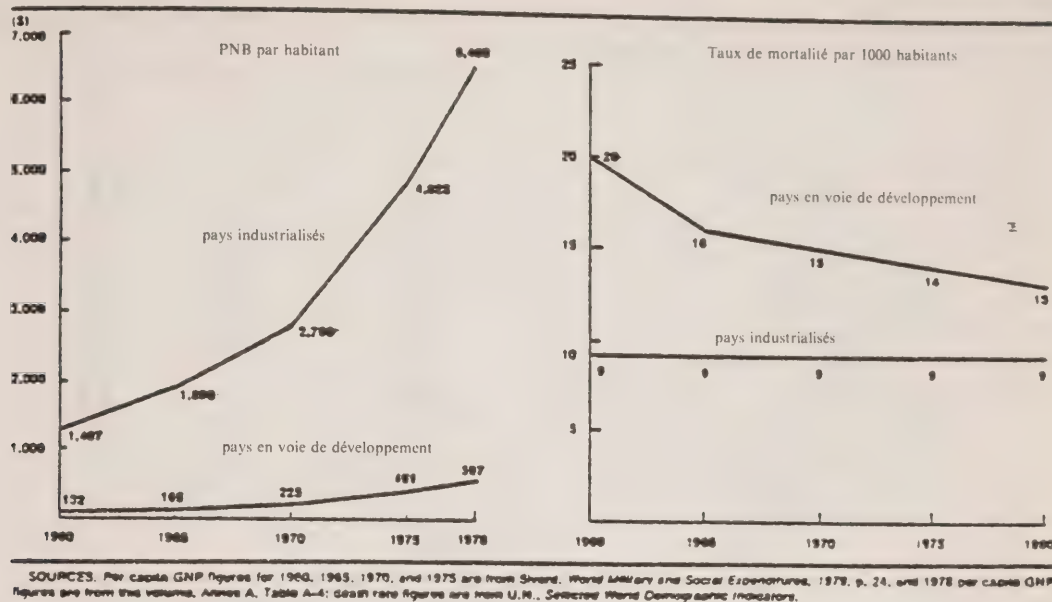
	Revenu par personne	Taux d'alphabétisation chez les adultes
Situation initiale	\$646	55%
	(résultat sans le transfert = 1.00)	
Résultats 7 ans plus tard	0.99	1.00
Résultats 20 ans plus tard	1.06	1.11

2. Comment tirer les connaissances accrues nécessaires

a) des systèmes peu valorisés (par exemple, potentiel des petits agriculteurs soutenus de façon efficace par des services de base peu coûteux tels que hygiène, éducation, crédit, systèmes d'éducation permanente et réforme agraire, bons d'alimentation); b) les techniques peu valorisées (par exemple, techniques appropriées, grains fixant l'azote et résistant aux insectes, maladies graves négligées); c) rôle actif des femmes en matière de développement. (Acceptation rhétorique conduit-elle à l'action?) Innovateurs du PVO.

3. Comment obtenir des moyens plus efficaces et mieux acceptés pour mesurer les progrès en matière de bien-être humain en répondant aux besoins humains de base; il faut à la fois des objectifs et des moyens pour évaluer le progrès accompli dans la poursuite de ces objectifs, c'est-à-dire des indicateurs sociaux individuels et mixtes tels que IQVP et DRR en guise de supplément au PNB par habitant.

Deux méthodes d'évaluation de l'écart existant entre les pays en voie de développement et les pays industrialisés, 1960-1978.

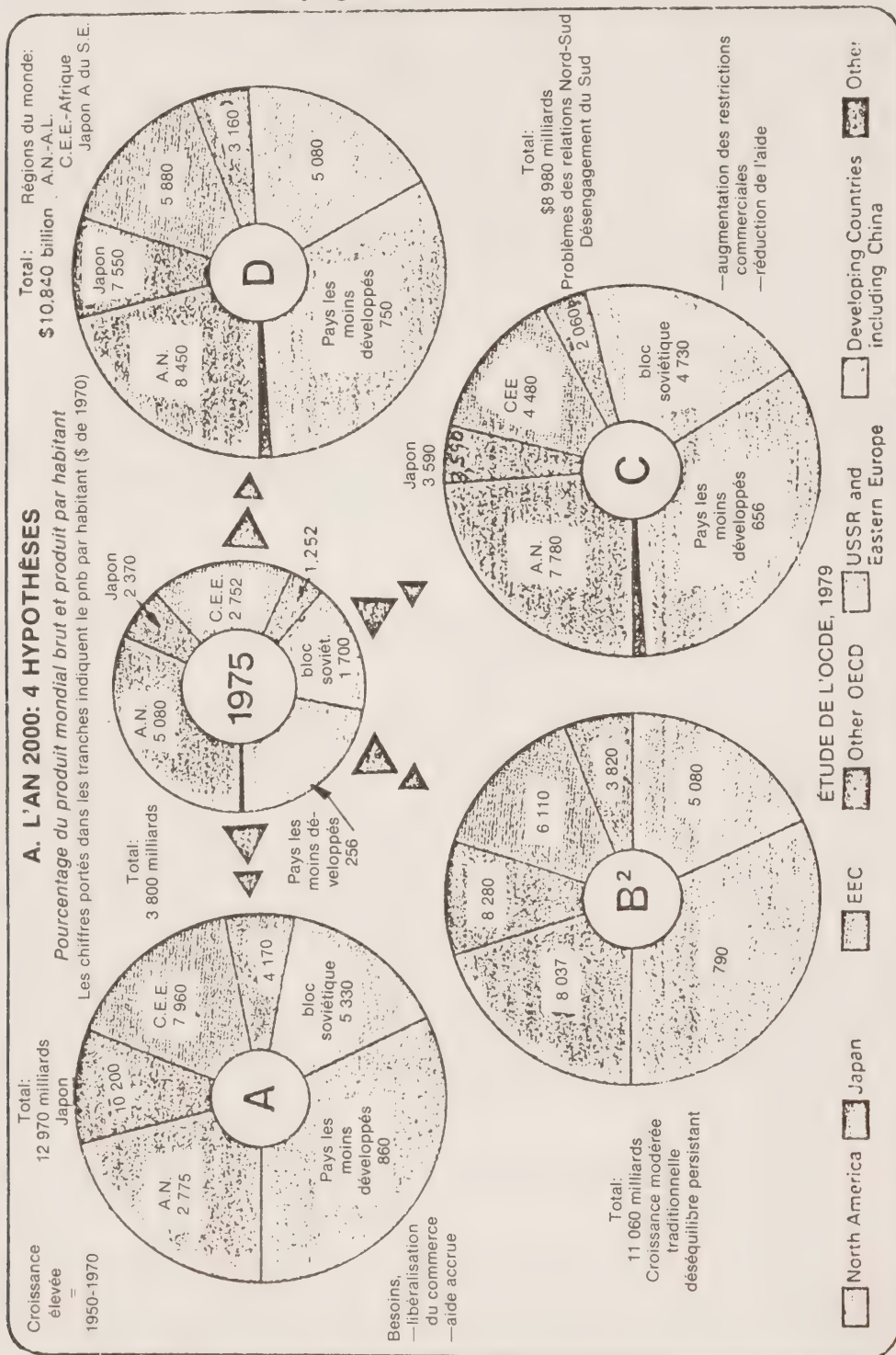


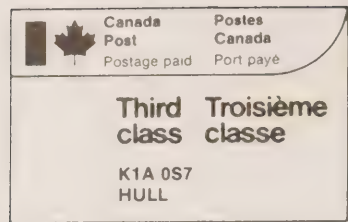
4. Nécessité d'augmenter l'aide (\$12-20 milliards au début des années 80) aux PAF participants relativement aux besoins humains essentiels intimement liés entre eux et aux objectifs de croissance autonome; plus des mécanismes d'aide *améliorés*.
5. Besoin de chances plus égales pour les PRM et les PRF afin qu'ils puissent accéder aux marchés des PRE; mettre davantage l'accent sur les salaires des travailleurs; stabilisation du prix des denrées—réserves alimentaires. (l'OCDE restreint la croissance; (3), (4), (5) pour réduire le niveau de volonté politique nécessaire aux pays les moins développés, il faut atteindre des niveaux qui soient politiquement plus à la portée.
6. Les PRE doivent comprendre que *leur prospérité dépend de plus en plus* du progrès accéléré des PPF—le programme de coopération proposé au par. 8 ci-dessus pourraient permettre de porter les taux de croissance de l'OCDE de $\frac{1}{2}$ à 1% et d'avoir des taux d'inflation moins élevés au cours des années 80; amélioration de l'ajustement, de l'aide et de la planification. Ces mesures permettraient d'accroître la volonté politique au sein de l'OCDE en vue d'appliquer les par. (3), (4) et (5). Le par. (6) accroît la volonté nationale au sein de l'OCDE en vue d'appliquer les par. (3), (4) et (5).
7. Besoin d'*initiative* de source majeure (??) pour mettre fin à l'actuel cycle vicieux de l'inertie—d'où la nécessité de favoriser simultanément les besoins humains essentiels, la production de produits alimentaire, les objectifs de croissance du PNB (voir NSDI) pour qu'ils soient politiquement acceptables aux pays en voie de développement et aux pays les moins développés.

X. Conclusion:

1. La communauté internationale va peut-être accepter les objectifs sociaux et économiques—un minimum pour tous: conférence sur l'emploi dans le monde, OIT, rapport du RIO, McNamara, Alma Ata, FENU NSDI 1980.
2. Les pessimistes: politiquement impossible à cause de la différence entre notre époque et les années qui ont suivi la Seconde Guerre mondiale; projet trop pluraliste. Les optimistes: les mouvements de libération de la femme, les modes de vie, l'appui organisé de plus en plus important des citoyens à la lutte contre la faim et aux problèmes de développement—ont atteint leur niveau le plus élevé en 25 ans (sondages).

3. Le succès tient à l'élaboration conjointe, des politiques que nous soumettrons aux technocrates pour qu'ils aient la «volonté politique»; le succès dépend aussi de la science, de la technologie et de l'aide visant à réduire le niveau de «volonté politique» nécessaire. Les enjeux, tant du point de vue moral que du bien-être, sont élevés! Nécessité d'avoir des programmes d'action.





*If undelivered, return COVER ONLY to
Canadian Government Printing Office,
Supply and Services Canada,
45 Sacré-Coeur Boulevard,
Hull, Quebec, Canada, K1A 0S7*

*En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à
Imprimerie du gouvernement canadien
Approvisionnement et Services Canada,
45, boulevard Sacré-Coeur,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S7*

WITNESSES—TÉMOINS

Mr. James Grant, Executive Director, UNICEF;

Mr. Richard Jolly, Director, Institute of Development
Studies, University of Sussex.

M. James Grant, directeur exécutif, UNICEF;

M. Richard Jolly, directeur, Institut des études
sur le développement, Université de Sussex.

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 26

Tuesday, November 18, 1980
Wednesday, November 19, 1980
Thursday, November 20, 1980
Thursday, November 27, 1980
Friday, November 28, 1980
Tuesday, December 2, 1980
Thursday, December 11, 1980

Chairman: Mr. Herb Breau

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule n° 26

Le mardi 18 novembre 1980
Le mercredi 19 novembre 1980
Le jeudi 20 novembre 1980
Le jeudi 27 novembre 1980
Le vendredi 28 novembre 1980
Le mardi 2 décembre 1980
Le jeudi 11 décembre 1980

Président: M. Herb Breau

*Minutes of Proceedings and Evidence
of the Special Committee on*

North-South Relations

DEPOSITORY LIBRARY MATERIAL

*Procès-verbaux et témoignages
du Comité spécial des*

Relations Nord-Sud

RESPECTING:

Relations between developed and developing
countries

INCLUDING:

The Second and Third Reports to the House

CONCERNANT:

Les relations entre pays développés et pays en voie
de développement

Y COMPRIS:

Les deuxième et troisième rapports à la Chambre

First Session of the
Thirty-second Parliament, 1980

Première session de la
trente-deuxième législature, 1980

SPECIAL COMMITTEE ON
NORTH-SOUTH RELATIONS

Chairman: Mr. Herb Breau

Vice-Chairman: Mr. Douglas Roche

Messrs.

Dupras
Fretz

Frith

COMITÉ SPÉCIAL DES
RELATIONS NORD-SUD

Président: M. Herb Breau

Vice-président: M. Douglas Roche

Messieurs

Ogle

Schroder

(Quorum 4)

Le greffier du Comité

Nora S. Lever

Clerk of the Committee

MINUTES OF PROCEEDINGS

TUESDAY, NOVEMBER 18, 1980

(47)

[Text]

The Special Committee on North-South Relations met *in camera* at 3:45 o'clock p.m. this day, the Chairman, Mr. Herb Breau, presiding.

Members of the Committee present: Messrs. Breau, Dupras, Fretz, Ogle, Roche and Schroder.

In attendance: Mr. Robert Miller, Research Adviser.

The Committee resumed consideration of its Order of Reference dated Friday, May 23, 1980 relating to relations between the developed and developing countries. (*See Minutes of Proceedings, Wednesday, June 25, 1980, Issue No. 1.*)

The Committee considered a draft report.

At 5:30 o'clock p.m. the Committee adjourned to the call of the Chair.

WEDNESDAY, NOVEMBER 19, 1980

(48)

The Special Committee on North-South Relations met *in camera* at 3:45 o'clock p.m. this day, the Chairman, Mr. Herb Breau, presiding.

Members of the Committee present: Messrs. Breau, Dupras, Fretz, Frith, Ogle, Roche and Schroder.

In attendance: Mr. Robert Miller, Research Adviser.

The Committee resumed consideration of its Order of Reference dated Friday, May 23, 1980 relating to relations between the developed and developing countries. (*See Minutes of Proceedings, Wednesday, June 25, 1980, Issue No. 1.*)

The Committee considered a draft report.

At 8:35 o'clock p.m. the Committee adjourned to the call of the Chair.

THURSDAY, NOVEMBER 20, 1980

(49)

The Special Committee on North-South Relations met *in camera* at 10:00 o'clock a.m. this day, the Chairman, Mr. Herb Breau, presiding.

Members of the Committee present: Messrs. Breau, Dupras, Fretz, Frith, Ogle, Roche and Schroder.

In attendance: Mr. Robert Miller, Research Adviser.

The Committee resumed consideration of its Order of Reference dated Friday, May 23, 1980 relating to relations between the developed and developing countries. (*See Minutes of Proceedings, Wednesday, June 25, 1980, Issue No. 1.*)

*It was agreed,—*That the following schedule of meetings to consider the report be adopted:

Tuesday, November 25, 10:30 a.m.

Thursday, November 27, 3:30 p.m. and 8:00 p.m.

Friday, November 28, 9:30 a.m. and 2:00 p.m.

*It was agreed,—*That the meeting with the group from Canada World Youth in Kemptville take place on either Tuesday, November 25 or Wednesday, November 26, 1980.

PROCÈS-VERBAL

LE MARDI 18 NOVEMBRE 1980

(47)

[Traduction]

Le Comité spécial des relations Nord-Sud se réunit aujourd'hui à huis clos à 15 h 45 sous la présidence de M. Herb Breau (président).

Membres du Comité présents: MM. Breau, Dupras, Fretz, Ogle, Roche et Schroder.

Aussi présent: M. Robert Miller, chercheur.

Le Comité reprend l'étude de son Ordre de renvoi du vendredi 23 mai 1980 portant sur les relations entre pays développés et pays en voie de développement. (*Voir procès-verbal du mercredi 25 juin 1980, Fascicule n° 1.*)

Le Comité étudie un projet de rapport.

A 17 h 30, le Comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation du président.

LE MERCREDI 19 NOVEMBRE 1980

(48)

Le Comité spécial des relations Nord-Sud se réunit aujourd'hui à huis clos à 15 h 45 sous la présidence de M. Herb Breau (président).

Membres du Comité présents: MM. Breau, Dupras, Fretz, Frith, Ogle, Roche et Schroder.

Aussi présent: M. Robert Miller, chercheur.

Le Comité reprend l'étude de son Ordre de renvoi du vendredi 23 mai 1980 portant sur les relations entre pays développés et pays en voie de développement. (*Voir procès-verbal du mercredi 25 juin 1980, Fascicule n° 1.*)

Le Comité étudie un projet de rapport.

A 20 h 35, le Comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation du président.

LE JEUDI 20 NOVEMBRE 1980

(49)

Le Comité spécial des relations Nord-Sud se réunit aujourd'hui à huis clos à 10 heures sous la présidence de M. Herb Breau (président).

Membres du Comité présents: MM. Breau, Dupras, Fretz, Frith, Ogle, Roche et Schroder.

Aussi présent: M. Robert Miller, chercheur.

Le Comité reprend l'étude de son Ordre de renvoi du vendredi 23 mai 1980 portant sur les relations entre pays développés et pays en voie de développement. (*Voir procès-verbal du mercredi 25 juin 1980, Fascicule n° 1.*)

*Il est convenu,—*Que le calendrier des séances suivant visant à étudier le rapport soit adopté:

Le mardi 25 novembre, 10 h 30

Le jeudi 27 novembre, 15 h 30 et 20 heures

Le vendredi 28 novembre, 9 h 30 et 14 heures

*Il est convenu,—*Que la réunion avec le groupe de Jeunesse Mondiale Canada, à Kemptville, ait lieu le mardi 25 novembre ou le mercredi 26 novembre 1980.

The Committee considered a draft report.

At 12:05 o'clock p.m. the Committee adjourned to the call of the Chair.

SECOND SITTING (50)

The Special Committee on North-South Relations met *in camera* at 3:15 o'clock p.m. this day, the Chairman, Mr. Herb Breau, presiding.

Members of the Committee present: Messrs. Breau, Fretz, Frith, Ogle, Roche and Schroder.

In attendance: Mr. Robert Miller, Research Adviser.

The Committee resumed consideration of its Order of Reference dated Friday, May 23, 1980 relating to relations between the developed and developing countries. (*See Minutes of Proceedings, Wednesday, June 25, 1980, Issue No. 1.*)

The Committee considered a draft report.

At 6:00 o'clock p.m. the Committee adjourned to the call of the Chair.

THURSDAY, NOVEMBER 27, 1980 (51)

The Special Committee on North-South Relations met *in camera* at 4:00 o'clock p.m. this day, the Chairman, Mr. Herb Breau, presiding.

Members of the Committee present: Messrs. Breau, Dupras, Fretz, Frith, Roche and Schroder.

In attendance: Mr. Robert Miller, Research Adviser.

The Committee resumed consideration of its Order of Reference dated Friday, May 23, 1980 relating to relations between the developed and developing countries. (*See Minutes of Proceedings, Wednesday, June 25, 1980, Issue No. 1.*)

The Committee considered a draft report.

It was agreed,—That 10,000 copies of a special edition of the report of the Committee be printed.

At 6:20 o'clock p.m. the Committee adjourned to the call of the Chair.

SECOND SITTING (52)

The Special Committee on North-South Relations met again *in camera* at 8:15 o'clock p.m. this day, the Chairman, Mr. Breau, presiding.

Members of the Committee present: Messrs. Breau, Dupras, Fretz, Frith, Roche and Schroder.

In attendance: Mr. Robert Miller, Research Adviser.

The Committee resumed consideration of its Order of Reference dated Friday, May 23, 1980 relating to relations between the developed and developing countries. (*See Minutes of Proceedings, Wednesday, June 25, 1980, Issue No. 1.*)

The Committee considered a draft report.

At 11:30 o'clock p.m. the Committee adjourned to the call of the Chair.

Le Comité étudie un projet de rapport.

A 12 h 5, le Comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation du président.

DEUXIÈME SÉANCE (50)

Le Comité spécial des relations Nord-Sud se réunit aujourd'hui à huis clos à 15 h 15 sous la présidence de M. Herb Breau (président).

Membres du Comité présents: MM. Breau, Fretz, Frith, Ogle, Roche et Schroder.

Aussi présent: M. Robert Miller, chercheur.

Le Comité reprend l'étude de son Ordre de renvoi du vendredi 23 mai 1980 portant sur les relations entre pays développés et pays en voie de développement. (*Voir procès-verbal du mercredi 25 juin 1980, Fascicule n° 1.*)

Le Comité étudie un projet de rapport.

A 18 heures, le Comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation du président.

LE JEUDI 27 NOVEMBRE 1980 (51)

Le Comité spécial des relations Nord-Sud se réunit aujourd'hui à huis clos à 16 heures sous la présidence de M. Herb Breau (président).

Membres du Comité présents: MM. Breau, Dupras, Fretz, Frith, Roche et Schroder.

Aussi présent: M. Robert Miller, chercheur.

Le Comité reprend l'étude de son Ordre de renvoi du vendredi 23 mai 1980 portant sur les relations entre pays développés et pays en voie de développement. (*Voir procès-verbal du mercredi 25 juin 1980, Fascicule n° 1.*)

Le Comité étudie un projet de rapport.

Il est convenu,—Que le Comité fasse imprimer 10,000 exemplaires d'une édition spéciale de son rapport.

A 18 h 20, le Comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation du président.

DEUXIÈME SÉANCE (52)

Le Comité spécial des relations Nord-Sud se réunit de nouveau à huis clos à 20 h 15 sous la présidence de M. Breau (président).

Membres du Comité présents: MM. Breau, Dupras, Fretz, Frith, Roche et Schroder.

Aussi présent: M. Robert Miller, chercheur.

Le Comité reprend l'étude de son Ordre de renvoi du vendredi 23 mai 1980 portant sur les relations entre pays développés et pays en voie de développement. (*Voir procès-verbal du mercredi 25 juin 1980, Fascicule n° 1.*)

Le Comité étudie un projet de rapport.

A 23 h 30, le Comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation du président.

FRIDAY, NOVEMBER 28, 1980
(53)

The Special Committee on North-South Relations met *in camera* at 10:00 o'clock a.m. this day, the Chairman, Mr. Herb Breau, presiding.

Members of the Committee present: Messrs. Breau, Dupras, Fretz, Frith, Ogle, Roche and Schroder.

In attendance: Mr. Robert Miller, Research Adviser.

The Committee resumed consideration of its Order of Reference dated Friday, May 23, 1980 relating to relations between the developed and developing countries. (*See Minutes of Proceedings, Wednesday, June 25, 1980, Issue No. 1.*)

The Committee considered Part III of the draft report.

It was agreed,—That final approval of Part III be given at a meeting on Tuesday evening, December 2, 1980.

It was agreed,—That the Committee meet on Tuesday, December 2, 1980 at 6:30 p.m.

At 3:45 o'clock p.m. the Committee adjourned to the call of the Chair.

TUESDAY, DECEMBER 2, 1980
(54)

The Special Committee on North-South Relations met *in camera* at 6:40 o'clock p.m. this day, the Chairman, Mr. Herb Breau, presiding.

Members of the Committee present: Messrs. Breau, Dupras, Fretz, Frith, Ogle, Roche and Schroder.

In attendance: Mr. Robert Miller, Research Adviser.

The Committee resumed consideration of its Order of Reference dated Friday, May 23, 1980 relating to relations between the developed and developing countries. (*See Minutes of Proceedings, Wednesday, June 25, 1980, Issue No. 1.*)

The Committee considered a draft report.

It was agreed,—That the cover design proposed by the Chairman be used for the special edition of the report.

It was agreed,—That the staff be responsible for graphics and layout of the report as outlined to the Committee.

After debate, it was agreed,—That the recommendations be adopted as amended.

It was agreed,—That members accept editing changes made by the Clerk.

It was agreed,—That editorial suggestions for changes to Part III be sent to the Clerk by 4:00 p.m. on Wednesday, December 3, 1980.

On motion of Mr. Roche, it was agreed,—That an editorial sub-committee be charged with rewriting Parts I and II and IV and meet in the office of the Chairman at 4:00 p.m. on December 3, 1980, and that the Committee accept the report as completed by the sub-committee.

It was agreed,—That the Chairman present the report to the House.

At 12:25 o'clock a.m. on December 3, 1980 the Committee adjourned to the call of the Chair.

LE VENDREDI 28 NOVEMBRE 1980
(53)

Le Comité spécial des relations Nord-Sud se réunit aujourd'hui à huis clos à 10 heures sous la présidence de M. Herb Breau (président).

Membres du Comité présents: MM. Breau, Dupras, Fretz, Frith, Ogle, Roche et Schroder.

Aussi présent: M. Robert Miller, chercheur.

Le Comité reprend l'étude de son Ordre de renvoi du vendredi 23 mai 1980 portant sur les relations entre pays développés et pays en voie de développement. (*Voir procès-verbal du mercredi 25 juin 1980, Fascicule n° 1.*)

Le Comité étudie la Partie III du projet de rapport.

Il est convenu,—Que l'approbation définitive de la Partie III doit donnée à la séance du mardi soir 2 décembre 1980.

Il est convenu,—Que le Comité se réunisse le mardi 2 décembre 1980, à 18 h 30.

A 15 h 45, le Comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation du président.

LE MARDI 2 DÉCEMBRE 1980
(54)

Le Comité spécial des relations Nord-Sud se réunit aujourd'hui à huis clos à 18 h 40 sous la présidence de M. Herb Breau (président).

Membres du Comité présents: MM. Breau, Dupras, Fretz, Frith, Ogle, Roche et Schroder.

Aussi présent: M. Robert Miller, chercheur.

Le Comité reprend l'étude de son Ordre de renvoi du vendredi 23 mai 1980 portant sur les relations entre pays développés et pays en voie de développement. (*Voir procès-verbal du mercredi 25 juin 1980, Fascicule n° 1.*)

Le Comité étudie un projet de rapport.

Il est convenu,—Que la conception de couverture proposée par le président soit utilisée pour l'édition spéciale du rapport.

Il est convenu,—Que le personnel soit responsable des graphiques et de la disposition du rapport, tel qu'indiqué au Comité.

Après débat, il est convenu,—Que les recommandations soient adoptées telles que modifiées.

Il est convenu,—Que les membres acceptent les changements dans l'édition faits par le greffier.

Il est convenu,—Que des suggestions ayant trait aux changements dans l'édition de la Partie III soient envoyées au greffier avant 16 heures, le mercredi 3 décembre 1980.

Sur motion de M. Roche, il est convenu,—Qu'un sous-comité de l'édition soit chargé de rédiger à nouveau les Parties I, II et IV et se réunisse dans le bureau du président à 16 heures le 3 décembre 1980 et que le Comité accepte le rapport tel que complété par le sous-comité.

Il est convenu,—Que le président présente le rapport à la Chambre.

A 12 h 25, le 3 décembre 1980, le Comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation du président.

THURSDAY, DECEMBER 11, 1980

(55)

The Special Committee on North-South Relations met *in camera* at 3:30 o'clock p.m. this day, the Chairman, Mr. Herb Breau, presiding.

Members of the Committee present: Messrs. Breau, Dupras, Fretz, Ogle, Roche and Schroder.

The Committee resumed consideration of its Order of Reference dated Friday, May 23, 1980 relating to relations between the developed and developing countries. (*See Minutes of Proceedings, Wednesday, June 25, 1980, Issue No. 1.*)

On motion of Mr. Ogle, seconded by Mr. Dupras, it was ordered,—That the Chairman make the following report to the House as the Committee's Second Report:

In relation to its Order of Reference dated Friday, May 23, 1980, your Committee has considered matters concerning relations between developed and developing countries.

Your Committee has prepared a report based upon its study of complex problems regarding finance and debt, development assistance, food and agricultural development, energy and trade. This report will be presented to the House of Commons before December 19, 1980 as originally required.

Your Committee attaches considerable importance to further study at a time when preparations are being made for international negotiations concerning North-South Relations.

Your Committee, therefore, recommends that the deadline for submitting its final report be extended to March 31, 1981.

On motion of Mr. Roche, seconded by Mr. Schroder, it was ordered,—That the Chairman present to the House as the Committee's Third Report the report approved by the Committee at its meeting on December 2, 1980.

It was agreed,—That Mr. Ogle's proposals for travel and study by members of the Committee be considered at the next meeting.

At 3:50 o'clock p.m. the Committee adjourned to the call of the Chair.

LE JEUDI 11 DÉCEMBRE 1980

(55)

Le Comité spécial des relations Nord-Sud se réunit aujourd'hui à huis clos à 15 h 30 sous la présidence de M. Herb Breau (président).

Membres du Comité présents: MM. Breau, Dupras, Fretz, Ogle, Roche et Schroder.

Le Comité reprend l'étude de son Ordre de renvoi du vendredi 23 mai 1980 portant sur les relations entre pays développés et pays en voie de développement. (*Voir procès-verbal du mercredi 25 juin 1980, Fascicule n° 1.*)

Sur motion de M. Ogle, appuyé par M. Dupras, il est ordonné,—Que le président présente à la Chambre le rapport suivant comme deuxième rapport du Comité:

Relativement à son Ordre de renvoi du vendredi 23 mai 1980, le Comité a étudié des questions concernant les relations entre les pays en voie de développement et les pays industrialisés.

Le Comité a rédigé un rapport fondé sur l'étude qu'il a faite des problèmes complexes liés aux finances et à l'endettement, à l'aide au développement, au développement de la production agro-alimentaire, à l'énergie et aux échanges commerciaux. Ce rapport sera déposé à la Chambre des communes avant le 19 décembre 1980 comme le stipulait l'ordre initial.

Le Comité attache beaucoup d'importance à la poursuite de ces études, car on procède actuellement aux préparatifs de négociations internationales sur les relations Nord-Sud.

Le Comité recommande donc que le délai de présentation de son rapport final soit prolongé jusqu'au 31 mars 1981.

Sur motion de M. Roche, appuyé par M. Schroder, il est ordonné,—Que le président présente à la Chambre comme troisième rapport du Comité le rapport approuvé par le Comité à sa séance du 2 décembre 1980.

Il est convenu,—Que les propositions de M. Ogle concernant le déplacement et l'étude des membres du Comité soient étudiées à la prochaine séance.

A 15 h 50, le Comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation du président.

Le greffier du Comité

Nora S. Lever

Clerk of the Committee

REPORT TO THE HOUSE

Friday, December 12, 1980

The Special Committee to act as a Parliamentary Task Force on North-South Relations has the honour to present its

SECOND REPORT

In relation to its Order of Reference dated Friday, May 23, 1980, your Committee has considered matters concerning relations between developed and developing countries.

Your Committee has prepared a report based upon its study of complex problems regarding finance and debt, development assistance, food and agricultural development, energy and trade. This report will be presented to the House of Commons before December 19, 1980 as originally required.

Your Committee attaches considerable importance to further study at a time when preparations are being made for international negotiations concerning North-South relations.

Your Committee recommends, therefore, that the deadline for submitting its final report be extended to March 31, 1981.

Respectfully submitted,

Le président

Herb Breau

Chairman

Concurred in December 12, 1980.

RAPPORT À LA CHAMBRE

Le vendredi 12 décembre 1980

Le Comité spécial faisant fonction de groupe de travail parlementaire en matière de relations Nord-Sud a l'honneur de présenter son

DEUXIÈME RAPPORT

Relativement à son Ordre de renvoi du vendredi 23 mai 1980, le Comité a étudié des questions concernant les relations entre les pays en voie de développement et les pays industrialisés.

Le Comité a rédigé un rapport fondé sur l'étude qu'il a faite des problèmes complexes liés aux finances et à l'endettement, à l'aide au développement, au développement de la production agro-alimentaire, à l'énergie et aux échanges commerciaux. Ce rapport sera déposé à la Chambre des communes avant le 19 décembre 1980 comme le stipulait l'ordre initial.

Le Comité attache beaucoup d'importance à la poursuite de ces études, car on procède actuellement aux préparatifs de négociations internationales sur les relations Nord-Sud.

Le Comité recommande donc que le délai de présentation de son rapport final soit prolongé jusqu'au 31 mars 1981.

Respectueusement soumis,

Adopté le 12 décembre 1980.

REPORT TO THE HOUSE

Wednesday, December 17, 1980

The Special Committee to act as a Parliamentary Task Force on North-South Relations has the honour to present its

THIRD REPORT

In relation to its Order of Reference of Friday, May 23, 1980, the Task Force has examined relationships between developed and developing countries in the areas of:

- food, including production and distribution, food security and food aid;
- energy, including international cooperation to increase energy production, diversification of energy sources, energy assistance to the non-petroleum producing countries;
- trade, including export earnings of developing countries, protectionism, market access, adjustment and employment;
- payment balances, including recycling and deficit financing;
- development issues, including official development assistance and assistance to the most poor.

Its Order of Reference focusses our attention on these and other such matters that are being negotiated in several international fora and directs the Task Force to recommend practical and concrete steps that Canada can take to contribute to the success of these negotiations.

Following informal discussions and public meetings during the months of June and July, the Task Force published its First Report as an interim statement underlining the importance it attached to the report of the Brandt Commission, *North-South: A Programme for Survival*, and recommending that Canadians assign high priority to their Government's undertakings in relation to the problems of the developing countries. The First Report was tabled in the House of Commons on Monday, October 6, 1980.

Since the publication of that first interim report (Issue No. 6 of the Minutes of Proceedings and Evidence) members of the Task Force attended as official observers for Canada the Eleventh Special Session of the United Nations which was devoted to the subject of economic development, and received extensive briefings by officials of the International Monetary Fund and the World Bank. A subsequent series of public meetings was held in Ottawa.

The members of the Task Force wish to express their appreciation to all those who have appeared before us, for the care taken in the preparation of their briefs, for the clarity and frankness with which they presented their evidence, and for the help which they gave us in understanding the complexities of the subject matter encompassed by our Order of Reference. Witnesses who appeared as well as those from whom written briefs were received are listed in appendices to this report.

RAPPORT À LA CHAMBRE

Le mercredi 17 décembre 1980

Le Comité spécial qui agit en tant que groupe de travail parlementaire en matière de relations Nord-Sud a l'honneur de présenter son

TROISIÈME RAPPORT

Conformément à son ordre de renvoi du vendredi 23 mai 1980, le groupe de travail a entrepris son examen des relations entre pays développés et pays en voie de développement dans les domaines suivants:

- l'alimentation, notamment la production et la distribution, la sécurité et l'aide alimentaires;
- l'énergie, notamment la coopération internationale pour l'augmentation de la production d'énergie, de la diversification des sources d'énergie, de l'aide en matière d'énergie aux pays non producteurs de pétrole;
- le commerce, notamment les gains d'exportation des pays en voie de développement, le protectionnisme, l'accès aux marchés, l'adaptation et l'emploi;
- les balances des paiements, notamment le recyclage et le financement des déficits;
- les questions de développement, notamment l'aide officielle au développement et l'aide aux plus pauvres.

L'ordre de renvoi met également l'accent sur certains autres sujets qui font actuellement l'objet de négociation dans différentes tribunes internationales, et invite le groupe de travail à recommander des mesures pratiques et concrètes que pourrait prendre le Canada pour contribuer au succès de ces négociations.

A la suite de discussions officielles et de réunions publiques en juin et en juillet, le groupe de travail a publié son premier rapport provisoire pour souligner l'importance qu'il attachait au rapport de la Commission Brandt, intitulé *Nord-Sud: un programme de survie*, et pour recommander que les Canadiens accordent la priorité aux mesures que pourrait prendre leur gouvernement face aux problèmes des pays en développement. Ce premier rapport a été déposé à la Chambre des communes le lundi 6 octobre 1980.

Depuis sa publication (fascicule no. 6 des Procès-verbaux et témoignages), les membres du groupe de travail ont assisté, en tant qu'observateurs officiels pour le Canada, à la onzième session extraordinaire des Nations unies consacrée au développement économique, ainsi qu'à des séances d'information très complètes données par des représentants du Fonds monétaire international et de la Banque mondiale. Par la suite, le groupe de travail a tenu à Ottawa une série de réunions publiques.

Les membres du groupe de travail adressent leurs remerciements à tous ceux qui ont comparu devant eux pour le soin qu'ils ont apporté à la rédaction de leurs mémoires, pour la clarté et la franchise dont ils ont fait preuve dans leurs témoignages et pour la façon dont ils les ont aidés à comprendre les sujets très complexes contenus dans l'ordre de renvoi. On trouvera en annexe au présent rapport la liste des personnes qui ont témoigné devant le groupe de travail ou qui lui ont fait parvenir un mémoire.

This Task Force was empowered by its Order of Reference to retain the services of such expert and professional staff as might be required and, accordingly, a contract was entered into with the Director of the Parliamentary Centre for Foreign Affairs and Foreign Trade, Peter Dobell. The committee would like to extend a special word of thanks to those employees of the Parliamentary Centre who made a major contribution to the preparation of this report. The experience and expertise of Robert Miller, in his capacity as Research Adviser, contributed in large measure to a productive committee process. Mr. Miller's strong convictions regarding the importance of our study guided his efforts in our behalf, and his persistence in seeking a better understanding of the various views expressed to us made him a driving force as the work of our Task Force progressed. He was ably assisted by René De Grâce, Michael Small and Yolanda Banks.

We are grateful, too, to Norman Riddell who was seconded to the Task Force from the Department of External Affairs, and William Neil of the Research Branch, Library of Parliament. Bernard Wood, Director of the North-South Institute, provided a valuable background paper.

During the course of our study, a group of distinguished officials from governmental departments and agencies agreed to act in an advisory capacity. While these advisers bear no responsibility for the views expressed in this report, their informed opinions were of value to our study.

As Clerk of the Task Force, Nora S. Lever coordinated the efforts of the professional, technical, clerical and other support staff. Our work would have been impossible without this competent assistance and the devotion of the staff of the Committees Branch, including Mary MacDougall acting as travel co-ordinator, William Corbett and Rita Lamarche.

PART I

STARTING POINTS

The immediate purpose of this report is to recommend to the House of Commons of Canada concrete and practical policies which will respond to the needs of developing countries in ways which promote our interests in the world.

A more fundamental and, we think, more important purpose is to share what we have learned over the past six months. We have had an experience which has been at the same time disturbing and enriching. It has made us more aware of the aspirations of people and countries struggling to become partners in the world community. It has sometimes been perplexing. Problems are large and complex, solutions hard to find.

We wish to share our experience with Canadians, so that they may be awakened to the great changes and opportunities in the world, so that they may be reminded of the persistent injustices and dangers in the world. We hope that other Canadians will join us in a determined search for a better future.

L'Ordre de renvoi autorisait le groupe de travail à retenir les services d'experts dont il pourrait avoir besoin; c'est ainsi qu'il a conclu un contrat avec le directeur du Centre parlementaire pour les affaires étrangères et le commerce extérieur, M. Peter Dobell. Le groupe de travail souhaite en particulier adresser ses remerciements à tous les employés du Centre parlementaire qui ont très activement participé à la rédaction du présent rapport. En sa qualité de conseiller en recherches, M. Robert Miller a, par son expérience et son savoir, stimulé grandement les travaux du Comité. Guidé dans sa démarche par son intime conviction quant à l'importance de notre étude, M. Miller a veillé sans relâche à nous faire mieux comprendre les différents points de vue exprimés, et a joué un rôle moteur de premier plan dans la progression des travaux du groupe. Il bénéficiait, pour ce faire, de l'aide précieuse de René De Grâce, de Michael Small et de Yolanda Banks.

Nous sommes également très reconnaissants à Norman Riddell, délégué auprès du groupe de travail par le ministère des Affaires extérieures, et à William Neil, du Service de recherche de la Bibliothèque du Parlement, de leur collaboration. Par ailleurs, M. Bernard Wood, directeur de l'Institut Nord-Sud, nous a fourni un document de travail extrêmement utile.

Au cours de notre étude, un groupe de hauts fonctionnaires provenant de différents ministères et organismes gouvernementaux a accepté de nous secondar à titre consultatif. Quoique ces conseillers ne portent pas la responsabilité des points de vue exprimés dans le présent rapport, leur opinion éclairée a été très appréciée.

En sa qualité de greffier du groupe de travail, Nora S. Lever a coordonné les efforts des spécialistes, des techniciens et du personnel de soutien. Nous n'aurions pu atteindre notre objectif sans l'aide de toutes ces personnes et sans le dévouement du personnel de la Direction des comités, notamment de Mary MacDougall, coordinatrice des déplacements, de William Corbett et de Rita Lamarche.

PARTIE I

POINTS DE DÉPART

Le but immédiat de ce rapport est de recommander à la Chambre des communes du Canada des politiques concrètes et pratiques qui répondent aux besoins des pays en développement tout en favorisant les intérêts canadiens dans le monde.

Un autre objectif plus fondamental et, estimons-nous, plus important encore consiste à partager ce que nous avons appris au cours des six derniers mois. Nous avons vécu une expérience à la fois extrêmement troublante et enrichissante. Elle nous a sensibilisés davantage aux aspirations de populations et de pays qui luttent pour se faire une place dans la communauté mondiale. Cette situation nous a parfois laissés perplexes. Les problèmes sont vastes et complexes, les solutions difficiles à trouver.

Nous souhaitons partager notre expérience avec les Canadiens afin qu'ils puissent bien se rendre compte de l'évolution rapide et des grandes possibilités du monde. Nous voulons également leur rappeler les injustices et les dangers qui menacent constamment le genre humain. Nous espérons que d'autres Canadiens se joindront à nous dans une inlassable recherche d'un monde meilleur.

A DECADE OF CHANGE

The starting point is the altering of images. Change often occurs faster than our ability to recognize it; North-South relations are no exception. We start with an image of a world divided between a powerful North and a weak and dependent South. This image is badly out of date.

There have been great changes in the past ten years. The most dramatic example is the emergence of OPEC, the Organization of Petroleum Exporting Countries. Suddenly, without warning, the nations and the peoples of the North have been confronted with a fact of life long familiar to the South: dependency. Suddenly, decisions and events in the South have an impact on the well-being of the North. Our response has been to launch ourselves toward an objective long sought by the South, that of self-sufficiency. We may have as little prospect of achieving it as they do.

These are not the only changes which have occurred. A number of developing countries have moved far along the path toward industrialization. The rates of economic growth in parts of the South have outstripped those in the North. India, our image of a poor nation, is now the ninth largest industrial power in the world; Canada is seventh. Brazil, Venezuela, South Korea, Singapore...growing numbers of countries have entered world trade and are competing in the markets of the North. We can say with confidence that the economic shape and power of the world in the year 2000 will be as different again as this world is from 1960.

Japan is a case which exemplifies these changes. Not many years ago, if we had drawn our map of the world with a line dividing North from South, Japan would have been south of the line. It has now crossed over dramatically. In the 1960s Canada's tariff regulations still classified Japan as a "developing country". Today, it is one of the major industrial powers in the world.

As important as any single change is China's rise to prominence on the world stage. With almost a billion people and a renewed determination to promote her economic development, that country is now a major influence in international affairs. Canada has welcomed China's entry into the world community and seeks mutually beneficial relations.

The North-South image we begin with outlines a world held together by nothing but the charity of nations. The South needs aid and the North gives aid. This image is also badly out of date. It ignores the fact that the basic objective of developing countries is to make their own way in the world economy. They are themselves responsible for their own development and make by far the greatest commitment to it. Consider that, whereas some twenty-five per cent of the GNP of developing countries is devoted to development, only .34 per cent of the

UNE DÉCENNIE DE CHANGEMENT

La modification de notre perception, voilà le point de départ. Souvent, des changements se produisent sans même que nous ayons le temps de nous en apercevoir; les relations Nord-Sud n'échappent pas à la règle. Nous nous imaginons le monde partagé entre un Nord puissant et un Sud faible et dépendant. Cette image est terriblement désuète.

De grands changements se sont produits ces dix dernières années. L'exemple le plus frappant de cette évolution est la montée de l'OPEP, l'Organisation des pays exportateurs de pétrole. Soudainement, sans avertissement, les nations et les peuples du Nord se sont trouvés aux prises avec une réalité depuis longtemps familière au Sud: la dépendance. Des événements et des décisions du Sud affectent directement le bien-être du Nord. Nous nous sommes donc attachés à réaliser un objectif longtemps convoité par le Sud, celui de l'autosuffisance. Nous n'avons peut-être pas plus les moyens d'y parvenir que l'autre hémisphère.

D'ailleurs ce ne sont pas là les seuls changements qui se soient produits. Un certain nombre de pays en développement ont franchi une longue étape sur la voie de l'industrialisation. Le taux de croissance économique de certaines régions du Sud a largement dépassé celui du Nord. L'Inde, qui évoque bien chez nous l'image de la nation pauvre, est maintenant la neuvième des grandes puissances industrialisées au monde; le Canada est en septième position. Le Brésil, le Venezuela, la Corée du Sud, Singapour, et bien d'autres pays qui ont fait leur entrée dans le domaine du commerce mondial et pénétré les marchés du Nord. Nous pouvons affirmer que le paysage économique et la puissance mondiale auront en l'an 2000 subi une évolution aussi profonde que celle qui nous a menés des années 60 à la conjoncture actuelle.

Le Japon illustre très bien ces changements. Il y a à peine quelques années, si nous avions tracé sur la carte du monde un trait partageant la terre entre le Nord et le Sud, le Japon se serait trouvé au sud de cette ligne de démarcation. Il l'a maintenant nettement franchie. Au cours des années 60, la réglementation canadienne en matière de tarifs douaniers considérait toujours le Japon comme un «pays en développement». Aujourd'hui cet État compte parmi les grandes puissances industrielles du monde.

Autre changement de taille, l'importance grandissante de la Chine sur la scène mondiale. Ce pays qui compte près d'un milliard d'habitants et qui est plus que jamais déterminé à favoriser son développement économique jouit maintenant d'une très grande influence dans les affaires internationales. Le Canada a salué l'entrée de la Chine dans la communauté mondiale et nos deux pays entretiennent des relations mutuellement profitables.

Cette perception des rapports Nord-Sud, de laquelle nous sommes partis, révèle l'existence d'un monde dont la cohésion ne tient qu'à la générosité des nations. Le Sud a besoin d'aide, le Nord l'aide. Cette image a aussi fait son temps. Elle ne tient pas compte du fait que l'objectif fondamental des pays en développement est de s'imposer au sein de l'économie mondiale. Ils sont responsables de leur propre développement et s'y donnent entièrement. Alors que près de 25% du PNB des pays en développement sont consacrés au développement, seulement

GNP of the industrialized countries now goes to Official Development Assistance. The sacrifices and risks associated with these commitments are obviously far greater for developing than for developed countries.

MUTUAL INTERESTS

Bridges between North and South are now many and varied: across them run people, goods, money, arms and influence of every kind. The traffic is two-way. Major industrial powers such as the United States and Japan send large shares of their total exports to the markets of the South. Even Canada's exports to developing countries, while still modest in size, have grown at a faster rate in recent years than its exports to other industrialized countries.

In the past ten years, the North has discovered two new things about its relations with the South: dependence on oil and economic interdependence. For example, western industrialized countries would have suffered an increase in unemployment of some three million workers if the developing countries outside OPEC had cut their imports of manufactured goods when oil prices increased in 1973-74. Again, by maintaining their trade in manufactured goods with the newly industrializing developing countries alone, countries of the North gained an average of 900,000 jobs in each of the years 1973 to 1977. This was accomplished in part by the recycling—the re-investment—of surplus oil funds in the South through the channels of Northern banks. We now know that markets in the South are critically important to the North.

Out of these changes has emerged a new world equation of power and an old term to describe it: mutual interest. Now more than ever before we must calculate carefully the interests of both North and South in managing world affairs.

These changes have profoundly affected international relations. Global politics is no longer characterized by the conflict and tension between two superpowers. We now live in a world of varying regional and national strengths, none of which can be ignored. This increasing physical and economic interdependence of nations is captured in the description of the planet earth as a spaceship with a delicately balanced life-support system. All travellers on the spaceship must cooperate to ensure that the balance is not upset.

WORLD POVERTY: PROGRESS AND PERSISTENCE

Nothing so threatens that balance as the persistence and menacing growth of world poverty. Despite all the changes which have occurred in the past, many people and nations in the South continue to suffer a terrible vulnerability to events in the world.

There has been some progress, remarkable by the standards of the past, in overcoming poverty. Life expectancy in the poorest developing countries has increased by fourteen years in

0,34 pour cent de celui des pays industrialisés est affecté à l'aide publique au développement. Les sacrifices et risques inhérents à cet engagement sont manifestement beaucoup plus grands pour les pays en développement.

INTÉRÊTS MUTUELS

Les ponts jetés entre le Nord et le Sud sont maintenant très nombreux et variés: ils sont sans cesse traversés par des gens, des marchandises, des devises, des armes, et il se trame un jeu d'influences les plus diverses. La circulation s'effectue dans les deux sens. De grandes puissances industrielles comme les États-Unis et le Japon acheminent une forte proportion de leurs exportations vers les marchés du Sud. Même le marché canadien de l'exportation vers les pays en développement, malgré son volume modeste, a, au cours des dernières années, connu un rythme bien plus rapide que celui des exportations d'autres nations industrialisées.

Au cours des dix dernières années, le Nord a découvert deux nouveaux aspects de ses relations avec le Sud: la dépendance à l'égard du pétrole et l'interdépendance économique. Par exemple, l'Occident aurait subi une augmentation de quelque 3 millions de chômeurs si les pays en développement extérieurs à l'OPEP avaient cessé leurs importations de produits manufacturés au moment de la hausse du prix du pétrole en 1973-1974. Encore là, en maintenant simplement leurs échanges de biens manufacturés avec les pays en développement en voie d'industrialisation, les pays du Nord ont réussi à protéger en moyenne 900,000 emplois par an entre 1973 et 1977. La chose a été en partie possible grâce au recyclage, au réinvestissement dans le Sud, par l'intermédiaire de banques du Nord, de fonds excédentaires d'origine pétrolière. Nous savons désormais que les marchés du Sud revêtent une importance cruciale pour le Nord.

De ces changements découle un nouvel équilibre mondial qui repose sur ce que nous appelons les intérêts mutuels. Plus que jamais, nous devons tenir compte soigneusement des intérêts du Nord et du Sud dans la gestion des affaires mondiales.

Cette évolution a profondément affecté les relations internationales. La politique mondiale ne se caractérise plus par un conflit et des tensions opposant deux superpuissances. Nous vivons maintenant dans un monde de puissances nationales et régionales changeantes, dont aucune ne peut plus être ignorée. Cette interdépendance matérielle et économique croissante des nations évoque une planète que l'on pourrait comparer à un vaisseau spatial doté d'un délicat système de survie à l'équilibre fragile. Tous les passagers de l'aéronef doivent collaborer au maintien de cet équilibre.

PAUVRETÉ DANS LE MONDE: PROGRÈS ET PERSISTENCE DU PROBLÈME

Rien ne menace davantage cet équilibre que la persistance et la croissance menaçante de la pauvreté mondiale. En dépit de tous les changements qui se sont produits par le passé, de nombreux pays du Sud demeurent encore terriblement vulnérables aux événements mondiaux.

Des progrès remarquables ont été réalisés dans la lutte contre la pauvreté si on se reporte à la situation d'autrefois. L'espérance de vie dans les pays en développement les plus

the past thirty years, due in part to extensive programmes of improved health care and disease control. The proportion of the adult population which is literate has increased. Great gains have been made by some developing countries in food production. The incidence of poverty has been reduced. And yet the number of the poor remains shockingly high.

It is estimated that some 800 million people live in conditions of absolute poverty. But what does absolute poverty mean? It means that only four out of ten children complete more than three years of primary school. It means that of every ten children born into poverty, two die within a year and another dies before the age of five; only five survive to the age of forty. It means that common childhood diseases which have been virtually eliminated in the developed nations are frequently fatal. A case of measles is two hundred times more likely to kill a child living in absolute poverty than a Canadian child. It means that malnutrition afflicts hundreds of millions of people, reducing their energy and motivation, undermining their performance in school and at work.

Half of those people live in South Asia, mainly in India and Bangladesh. A sixth live in East and South-East Asia, mainly in Indonesia. Another sixth are in Sub-Saharan Africa. The rest—about 100 million people—are divided among Latin America, North America and the Middle East. The projections of many sources show that, if present trends continue, these numbers may diminish only slightly, may even increase, over the next twenty years.

The reasons for the persistence of poverty are complex. In part it is the sheer difficulty of building new nations and new economies. Canada has been struggling at this job for a hundred years with resources far more favorable than those of many developing countries. We are apt to forget how young some of these nations are and under what difficult circumstances they were born. One witness reminded us that a number of African states had as recently as twenty years ago no university graduates, no technicians, no engineers. It will take time for these countries to develop their human potential.

Poverty is due in part to extreme inequalities within some developing countries. The gaps between rich and poor have sometimes widened rather than narrowed with economic growth. The poor are the last to benefit from progress, the first to be hurt by change. Canada, too, has struggled with regional and class inequalities.

And the persistence of poverty in the South is due to the very great risks which a poor country runs when it enters the world economy. For example, to increase agricultural production quickly it turns to chemical fertilizers, new equipment, new transportation. This means imports of oil, imports of manufactured goods. If the prices of those commodities sud-

pouvres a augmenté de quatorze ans au cours des trente dernières années grâce à la mise en oeuvre de vastes programmes de soins médicaux et de lutte contre la maladie. Le pourcentage de la population adulte alphabétisée s'est accru. Certains pays en développement ont réalisé des progrès substantiels en matière de production alimentaire. L'incidence de la pauvreté a été réduite et pourtant, le nombre des pauvres demeure scandaleux.

On estime à environ 800 millions les personnes qui vivent dans la pauvreté la plus absolue. Mais qu'est-ce que la pauvreté absolue? Cela veut dire que seulement quatre enfants sur dix fréquentent l'école primaire pendant plus de trois ans. Que sur dix enfants nés pauvres, deux meurent pendant leur première année de vie et qu'un autre meurt avant d'avoir atteint ses 5 ans; que de ces dix enfants seulement cinq atteindront la quarantaine. Cela veut dire que des maladies infantiles courantes, qui ont pratiquement disparu dans les pays industrialisés, sont souvent fatales. Un enfant qui vit dans la pauvreté absolue risque deux cents fois plus que l'enfant canadien de succomber à la rougeole. Cela veut dire que la malnutrition afflige des centaines de millions de personnes, qu'elle réduit leur énergie et leur motivation, qu'elle diminue leur rendement à l'école et au travail.

La moitié de ces gens vivent en Asie du Sud, principalement en Inde et au Bangladesh. Un sixième d'entre eux vivent en Asie de l'Est et en Asie du Sud-Est, principalement en Indonésie. Un autre sixième vit en Afrique sub-saharienne. Le reste, soit 100 millions de personnes, est réparti entre l'Amérique latine, l'Amérique du Nord et le Moyen-Orient. De nombreuses prévisions font état que si la tendance actuelle se maintient, ces chiffres diminueront peut-être très légèrement, mais pourraient bien augmenter au cours des vingt prochaines années.

Les raisons du caractère endémique de la pauvreté sont complexes. Il s'explique en partie par les difficultés évidentes que suppose l'édification de nouvelles nations et de nouvelles économies. Le Canada lutte depuis cent ans pour pallier de telles difficultés malgré le fait qu'il dispose de ressources nettement plus abondantes que de nombreux pays en développement. Nous avons tendance à oublier l'extrême jeunesse de certaines de ces nations et les circonstances difficiles qui ont présidé à leur formation. Un témoin nous rappelait qu'il y a à peine vingt ans un certain nombre d'États africains ne compaient ni diplômés universitaires, ni techniciens ni ingénieurs. Ces pays mettront du temps à développer leur potentiel humain.

La pauvreté est aussi due en partie aux très grandes inégalités qui subsistent dans certains pays en développement. La croissance économique n'a pas toujours réussi à minimiser l'écart entre les riches et les pauvres. Les pauvres sont les derniers à bénéficier des progrès réalisés, les premiers à subir les contrecoups des changements. Le Canada aussi a eu à lutter contre les disparités régionales et sociales.

La persistance de la pauvreté dans le Sud est liée aux très grands risques auxquels un pays pauvre doit faire face lorsqu'il fait son entrée dans l'économie mondiale. Par exemple, pour accroître rapidement la production agricole, il faut utiliser des engrais chimiques, du matériel neuf, des moyens de transport nouveaux. Cette modernisation suppose l'importation de

denly rise, the strategy is in jeopardy. An investment in the long run is threatened by changes in the short run. This is not an unusual occurrence; it happens in the South every day. Despite impressive rates of economic growth in the South, many of its nations can be cast into violent economic contractions by events which nations of the North call merely "recession".

OUR MUTUAL INTERESTS WITH THE POOREST PEOPLE

We can be confident that the North will, one way or another, intelligently or otherwise, adjust to the reality of OPEC power. But what guarantee is there that our immediate interests will lead us to address seriously and urgently the larger problems of the poor?

There are some immediate short run benefits. The elimination of a disease like small-pox, which afflicted millions in the South, now allows nations of the North to discontinue their own elaborate and expensive immunization systems. It has been estimated that the annual savings for the North exceed the total investment made in the World Health Organization's successful small-pox eradication programme. There is also our immediate interest in political stability. Extreme suffering due to poverty, war and natural disasters often sets the stage for extreme solutions.

No doubt there are other such examples. But it is only when we turn to the longer run that we see our interests more clearly. It is estimated that world population will increase by some two billion people in the next twenty years. Ninety per cent of that increase will occur in the poorest countries of the South. That much is now fairly certain but what remains uncertain is the level of subsequent population growth. Will the world total go to ten billion or fifteen billion after the year 2000? For our children and our grandchildren, the implications of that difference are enormous.

The only way of affecting that outcome is for the world community to make far greater efforts in the 1980s to improve the lives, the standard of material decency of the poor of the world. It is now well known that when people have nothing else, they look upon having more children as security. It is known that when disease and malnutrition kill many children, people will have more children in the hope that some may live. It has been shown, too, that birth control programmes have been effective when delivered as part of programmes of nutrition, education and improved living conditions. Birth rates have declined significantly since 1965 in the two most populous countries, China and India, and in a number of other major developing countries like Indonesia, the Philippines, Thailand and South Korea. The rate of decline has been faster in today's developing world than it was in 19th century Europe and the United States.

pétrole et de produits manufacturés. Si les prix de ces produits montent soudainement, la stratégie est compromise. L'investissement à long terme est menacé par des changements à court terme. Le fait n'est pas rare; il se produit quotidiennement dans le Sud. Malgré le taux de croissance économique impressionnant de certain pays du Sud, bon nombre des nations de cette région peuvent subir de violentes secousses économiques en raison d'événements que les nations du Nord qualifient tout simplement de «récessions».

INTÉRÊTS MUTUELS AVEC LES PEUPLES PAUVRES

Rien ne garantit que les pays développés considéreront qu'il est de leur intérêt immédiat de tenter de résoudre les problèmes des peuples et des pays les plus pauvres. Nous pouvons avoir l'assurance que, d'une façon ou d'une autre, de façon clairvoyante ou autrement, le Nord s'adaptera à cette réalité de la puissance de l'OPEP. Mais quelle garantie avons-nous que nos intérêts immédiats nous porteront à nous intéresser sérieusement et de façon urgente au problème bien plus grave de la pauvreté.

Nous avons recueilli quelques avantages à court terme. La disparition d'une maladie comme la variole, qui frappait des millions d'habitants des pays du Sud, permet aux pays du Nord d'abandonner leurs vastes et coûteux programmes d'immunisation. Selon les calculs, l'économie ainsi réalisée annuellement par le Nord dépasse l'investissement total consenti pour le programme d'éradication de la variole lancé par l'Organisation mondiale de la santé. Il ne faut pas oublier l'intérêt immédiat que présente la stabilité politique. Les très grandes souffrances qu'engendrent la pauvreté, la guerre et les cataclysmes mènent souvent à des solutions extrêmes.

Il ne fait aucun doute qu'on pourrait multiplier les exemples de ce genre. Ce n'est que lorsqu'on étudie la question à long terme que nous dégageons nos intérêts plus clairement. Selon les prévisions établies, la population mondiale augmentera d'environ deux milliards d'habitants au cours des vingt prochaines années. Cette augmentation se produira à 90% dans les pays les plus pauvres du Sud. Ces données sont assez sûres, mais le niveau de croissance démographique ultérieure demeure incertain. Est-ce que la population mondiale atteindra les dix ou quinze milliards après l'an 2000? Pour nos enfants et nos petits-enfants cette différence peut avoir une portée considérable.

La communauté mondiale ne pourra ralentir cette croissance démographique qu'en consentant de plus grands efforts au cours des années 80 pour améliorer le niveau et la qualité de vie des pauvres. Il est maintenant bien connu que les gens privés de tout ont tendance à avoir plus d'enfants pour s'assurer une sécurité; que lorsque la maladie et la malnutrition tuent de nombreux enfants, ils en ont davantage dans l'espoir que quelques-uns survivent; que les seuls programmes de contrôle des naissances qui ont été efficaces sont ceux qui ont été intégrés à des programmes d'alimentation, d'éducation et d'amélioration des conditions de vie. Le taux de natalité a baissé substantiellement depuis 1965 dans les deux pays les plus peuplés, la Chine et l'Inde, ainsi que dans un certain nombre d'autres grands pays en développement comme l'Indonésie, les Philippines, la Thaïlande et la Corée du Sud. A notre époque ce déclin s'est opéré plus rapidement dans les pays en

INVESTMENT IN THE POOR

Investment (not charity) in the well-being of the poor is frequently the best economic investment a country or the world can make. A small farmer with education raises his yields dramatically. A mother with decent nutrition can nurse healthy children who can learn and work more productively. Robert McNamara, former President of the World Bank, has observed:

It used to be said that lack of capital was the chief obstacle to economic growth. But we now know that capital formation explains less than one-third of the variations in growth rates among developing countries; human resource development explains a great deal more. Investment in the human potential of the poor, then, is not only morally right, it is very sound economics.

The lesson is being learned. The International Development Strategy for the 1980s, recently approved at the Special Session of the United Nations, gives concrete expression to the philosophy of investment in the poor. It contains specific goals and objectives relating to the elimination of hunger, universal primary education, primary health care for all and a sharp reduction in infant mortality by the end of the century. In particular the role of women in development and the need to integrate them into all the sectors of development has been fully recognized.

Such a strategy cannot be accomplished without cost. It has been estimated that the additional financial resources required to meet basic human needs by the end of the century would be in the order of \$20 billion a year for the next twenty years. While that sounds like a great deal of money, it should be compared with total world income which now approaches \$6 trillion a year. And we should ask ourselves what enormous costs are borne by not making such an investment. What price should we put on the lives of the thirteen million small children who die of malnutrition each year? We would react strongly if millions of people were being killed in war.

Money alone will not accomplish these goals. Economic growth, essential as it is, has too often not benefitted the poor. Development assistance has frequently not reached those who need it most. What is required is a new definition of development based on justice and the equitable sharing of benefits both within and between nations.

True development is political, social, cultural and economic, designed to enhance the dignity of every person and allow the freedom to develop individual potential within the common good. It goes far beyond economics; but access to food, shelter, education, employment and health care are absolutely essen-

développement que ce ne fut le cas en Europe et aux États-Unis au XIX^e siècle.

INVESTIR CHEZ LES PAUVRES

L'investissement (pas la charité) dans le bien-être des pauvres s'avère souvent le meilleur placement que puisse faire un pays ou le monde. Un petit agriculteur qui a de l'instruction augmente sensiblement ses revenus. Une mère qui reçoit une alimentation décente est en mesure de nourrir des enfants sains qui peuvent s'instruire et travailler de façon plus productive. Robert McNamara, ancien président de la Banque mondiale déclarait:

Il est fréquent de dire que l'insuffisance de capitaux est le principal obstacle à la croissance économique. Nous savons pourtant maintenant que la formation de capitaux explique moins du tiers des variations du taux de croissance des pays en développement, et que le développement des ressources humaines constitue un facteur bien plus important. Investir dans le potentiel humain des pauvres n'est donc pas seulement moralement juste, c'est une opération très sage du point de vue économique.

La leçon est tirée. La stratégie de développement international pour les années 1980, qui a récemment été approuvée lors de la session extraordinaire des Nations unies, exprime de façon très concrète cette philosophie de l'investissement chez les pauvres. Elle contient des buts et objectifs précis en ce qui concerne la suppression de la faim, l'enseignement primaire universel, la prestation de soins de santé essentiels pour tous et chacun et une réduction très nette de la mortalité infantile d'ici à la fin du siècle. Notons en particulier que le rôle des femmes dans le développement a été bien reconnu de même que la nécessité de les intégrer à tous les secteurs du développement.

Cette stratégie ne peut toutefois être mise en application sans engager des dépenses. Il est prévu que la satisfaction des besoins humains fondamentaux d'ici la fin du siècle coûtera environ vingt milliards de dollars par année au cours des vingt prochaines années. Cette somme peut sembler astronomique, mais il conviendrait de la comparer au revenu mondial total qui frise maintenant les \$6 trillions par année. Nous devons nous demander de quel ordre sont les coûts que nous acceptons en ne faisant pas cet investissement. A quel prix devons-nous évaluer la vie des 13 millions de petits enfants qui meurent de malnutrition chaque année? Nous réagirions très fortement si des millions de personnes étaient tuées dans une guerre.

L'argent ne permettra pas à lui seul d'atteindre ces objectifs. Jusqu'ici, la croissance économique, sans contredit essentielle, n'a que trop peu souvent amélioré le sort des démunis. Dans bien des cas, l'aide au développement n'a pas atteint ceux qui en avaient le plus besoin. Il convient donc d'en redéfinir les objectifs dans un esprit de justice qui témoigne d'un désir véritable de répartir équitablement les bénéfices du développement entre les différents pays et à l'intérieur de chacun d'eux.

Le développement véritable vise à rehausser la dignité de chaque personne sur les plans politique, social, culturel et économique et à permettre à chacun de s'épanouir pour le bien de tous. Les objectifs visés dépassent le simple cadre économique, mais la nourriture, le logement, l'enseignement, l'emploi

tial. The satisfaction of basic needs will open the way to other values and goals of development. The primary purpose of economic growth should, therefore, be improvement in the lives of the poorest people.

When our interests are seen in this way, they correspond rather closely with our ideals. Our moral sense compels us to help those who need help. This is not guilt but simple humanity. Solidarity. It is also a very wise instinct for the future. Our interests and the interests of our children must be made to coincide. We have been impressed by the words of the former U.S. Secretary of State, Cyrus Vance.

We must ultimately recognize that the demand for individual freedom and economic progress cannot be long repressed without sowing the seeds of violent convulsion....We know from our national experience that the drive for human freedom has tremendous force and vitality. It is universal. It is resilient. And, ultimately, it is irrepressible. In this way our interests and our ideals coincide.

THE 1980S: A TIME OF DANGER AND OPPORTUNITY

As we enter the 1980s these objectives are in jeopardy. Countries of the North are preoccupied with their own problems. Many have lost faith or interest in development. The current economic recession and second oil shock threaten the well-being of many developing countries and the progress they have made in the past decade. In each of the areas we have studied—finance and debt, aid, food, energy and trade—there are great dangers. And the debate between North and South—the great global negotiation concerning our common future—often seems like a dialogue of the deaf. The South demands comprehensive change, rapid change. The North offers piecemeal change, gradual change. In this situation, no one wins.

The proliferation of arms, including nuclear weapons, is a matter of the gravest concern. Some \$500 billion is spent each year for military purposes. All nations must work hard to create conditions for a saner allocation of scarce resources. This is not only a problem of the diversion of limited resources. More dangerous is the belief that the great problems facing the world can be solved or suppressed by the use of force.

The ability of the North to promote or respond to the interests of the South is seriously impaired by tensions within the North, between the countries of the West and the Communist Bloc. East and West have frequently approached the South solely as a new arena in which to carry on old battles. Often their relations with governments in the South have been based on notions such as "the enemy of my enemy must be my friend". Progress in the years ahead will depend in no small part on moderating these tensions and abandoning such simple judgements.

Governments will play a crucial role in the 1980s but they are not alone in controlling economic forces in the world.

et les soins médicaux constituent des nécessités. A mesure qu'on répondra aux besoins fondamentaux, le développement pourra se fixer d'autres valeurs et objectifs. Le but premier de la croissance économique devrait donc être d'améliorer les conditions de vie des plus démunis.

Vus sous cet angle, nos intérêts correspondent assez étroitement à nos idéaux. Notre sens moral nous force à aider les gens dans le besoin. Ce sont l'esprit de solidarité et des considérations humanitaires qui motivent notre aide plutôt qu'un sentiment de culpabilité. Notre confiance dans l'avenir nous guide également. Nos intérêts et ceux de nos enfants doivent coïncider. A ce propos, les mots de l'ancien secrétaire d'État américain, M. Cyrus Vance, nous ont fort impressionnés:

Nous devons reconnaître que la soif de liberté individuelle et de bien-être économique ne peut être réprimée sans que nous ne nous exposions à de violentes convulsions....Notre expérience nationale nous enseigne que la force et la vitalité du besoin de liberté sont prodigieuses. Ce désir est universel, tenace et, en somme, irrépressible. En un sens, nos intérêts et nos idéaux se rejoignent.

LA DÉCENNIE 1980: DANGERS ET POSSIBILITÉS

A l'aube des années 1980, ces objectifs sont menacés. Les pays du Nord sont absorbés par leurs propres problèmes. Plusieurs d'entre eux ont perdu espoir ou intérêt dans le développement. La récession économique actuelle ainsi que la seconde crise du pétrole mettent en péril le bien-être de nombreux pays en développement ainsi que les progrès qu'ils ont réalisés au cours de la dernière décennie. De graves dangers planent dans chacun des domaines que nous avons étudiés: l'endettement, l'aide, l'alimentation, l'énergie et le commerce. Par ailleurs, le débat entre le Nord et le Sud, ces importantes négociations globales sur notre avenir commun, ressemble souvent à un dialogue de sourds. Le Sud exige immédiatement des changements profonds. Le Nord offre des changements partiels, progressifs et en définitive personne n'y gagne.

La prolifération des armements, y compris des armements nucléaires, est une situation très inquiétante. On dépense quelque \$500 milliards par an à des fins militaires. Tous les pays doivent s'efforcer de répartir plus sagement les ressources rares. Il ne s'agit pas simplement d'un problème de répartition de ressources limitées. Le plus grave, c'est cette tendance à croire que les grands problèmes mondiaux peuvent être résolus ou éliminés par le recours à la force.

Les tensions qui séparent les pays de l'Ouest de ceux du bloc communiste empêchent le Nord de s'occuper des intérêts du Sud comme il le devrait. L'Est et l'Ouest ont souvent considéré le Sud comme un nouveau champ de bataille propice à leurs affrontements. Leurs relations avec les gouvernements du Sud se sont souvent fondées sur des principes aussi ridicules que celui-ci: «Les ennemis de mes ennemis sont mes amis». L'avenir dépend dans une grande mesure de l'allègement de ces tensions et du rejet de maximes aussi simplistes.

Les gouvernements joueront un rôle crucial au cours des années 1980, mais ils ne contrôlent pas complètement les

Multinational corporations have had an enormous impact on developing countries and will continue to do so in the future. That impact has sometimes been beneficial in transferring knowledge and skills, but it has also at times been harmful. We believe that one of the essential requirements for progress will be the strengthening of mutually beneficial relations between developing countries and these large corporations.

A time of crisis can also be a time of opportunity, a time to recognize and pursue our real interests. In each of the areas we have studied we have been struck by the possibilities of progress. In food production important lessons have been learned: they wait to be applied. The oil price surplus, properly and responsibly managed, can help countries of the South towards greater self-reliance. The world has built a substantial body of knowledge to help plan for its security. United Nations sponsored conferences on population, food, the environment, water, resources, deserts and human settlements have helped to generate a global awareness of critical problems.

To a large extent, the necessary framework for the proper conduct of international relations already exists. The International Monetary Fund can be strengthened to regulate and stabilize financial exchanges. The World Bank has begun to focus its large lending resources on basic human needs. The General Agreement on Tariffs and Trade is making some progress towards the creation of a trading system in which all nations can benefit. The United Nations brings all countries of the world together to debate problems and lay the foundations for legal, economic and social order. With creativity, these institutions can be further strengthened.

Political leadership is essential. The opportunities we have described depend upon political determination to make important decisions. Time and again during the course of our work we have recognized the need for political choice. There is no theory, economic or otherwise, which says that you must do this, that you cannot do that. There is no single theory of how best to promote development. Economic growth is essential but who benefits? The decision to protect or not protect an industry has an important economic element. The costs and benefits in dollars and cents must be calculated and weighed. But whose costs and benefits? We must choose. It is for this reason that political leadership in the sense of caring for people will be crucial in the decade ahead.

PART II

CANADA: A BRIDGE-BUILDER

No message came through to the Task Force more clearly than this. Canada should help build bridges between North and South. Bridges of cooperation and opportunity. There is

forces économiques qui agissent à l'échelle mondiale. Les sociétés multinationales exercent une influence énorme dans les pays en développement comme elles continueront d'ailleurs de le faire. L'apport de ces sociétés a parfois été bénéfique, car elles ont favorisé le transfert de connaissances et de compétences, mais elles ont parfois causé du tort. Nous croyons que l'une des conditions essentielles au progrès dans ce domaine sera le renforcement des relations bénéficiant à la fois aux pays en développement et à ces grandes sociétés.

Tous les espoirs peuvent aussi être permis en temps de crise, car le temps est alors venu de cerner ses intérêts véritables et de les défendre. Nous avons été frappés par les possibilités de progrès dans chacun des domaines que nous avons étudiés. Nous avons beaucoup appris dans le domaine de la production alimentaire et il convient maintenant d'utiliser l'expérience acquise. Les revenus excédentaires provenant du pétrole, gérés de façon convenable et compétente, peuvent aider les pays du Sud à atteindre une plus grande autonomie. Le monde a acquis une somme de connaissances qui peuvent aujourd'hui l'aider à assurer sa sécurité. Les conférences des Nations Unies sur des sujets comme la population, l'alimentation, l'environnement, l'eau, les ressources, les déserts et les établissements humains ont grandement aidé à sensibiliser l'opinion publique à certains problèmes cruciaux.

Dans une grande mesure, la structure nécessaire à la conduite des relations internationales existe déjà. On peut accroître les pouvoirs du Fonds monétaire international pour lui permettre de réglementer et de stabiliser les échanges financiers. La Banque mondiale concentre maintenant ses efforts sur les prêts destinés à la mise en oeuvre de projets visant à répondre aux besoins fondamentaux. L'Accord général sur les tarifs douaniers et le commerce a réalisé certains progrès en vue de créer un système commercial avantageux pour tous les pays. Les Nations Unies permettent à tous les pays du monde d'étudier ensemble certains problèmes et de jeter les fondements d'un ordre juridique, économique et social. Avec un peu d'imagination, le rôle de ces institutions peut être élargi.

Il est essentiel de pouvoir compter sur un leadership politique. Les possibilités que nous venons de décrire dépendent de la détermination des hommes politiques qui doivent prendre des décisions importantes. Pendant notre étude, nous avons reconnu à de nombreuses reprises la nécessité de faire des choix politiques. Aucune théorie économique ou autre ne peut dicter une ligne de conduite. Aucune théorie ne nous renseigne sur la meilleure façon de promouvoir le développement. La croissance économique est essentielle, mais qui en profite? La décision de protéger ou non une industrie a des conséquences économiques importantes. Il faut chiffrer les coûts et les avantages de toute décision et en tenir compte. Mais qui doit subir ces coûts et profiter de ces avantages? Il nous faut choisir. C'est pourquoi les hommes politiques auront un rôle crucial à jouer à cet égard au cours de la décennie à venir.

PARTIE II

LE CANADA, UN PONT ENTRE DEUX MONDES

Le message le plus clair que le groupe de travail a reçu est que le Canada devrait servir de pont entre le Nord et le Sud.

no message which we consider more important to convey to those who read our report.

THE NORTH-SOUTH DIALOGUE

In the dialogue between North and South, the South wants access to markets at stable and remunerative prices, access to technology and capital, and involvement in decision-making. The North wants access on reasonable terms to energy and other raw materials. None of these demands is unrealistic, yet the North-South dialogue is stalemated. The North blames the South for taking uncompromising and inflexible positions during negotiations. The South blames the North for the lack of political will to institute change.

The Eleventh Special Session of the United Nations General Assembly, which met in August, failed to break the stalemate. No agreement was reached on agenda or procedures for a new round of global negotiations in 1981 to address key issues of financial and monetary concerns, food, development, raw material, and energy. The central stumbling block at the Special Session was the resistance by a few countries of the North to relinquishing more control over the distribution of the world's financial and material resources.

The North-South dialogue has also failed to involve all nations. The Soviet Union and Eastern European countries are not members of the major financial institutions and blame the colonial powers of the West for the development problems in the South. They are not isolated from world economic instabilities, however, and must become more active participants in the debate to restructure the economic system.

A NEW MOMENTUM

As the 1980s begin, there is a new momentum which will make North-South issues the centrepiece of global relations. The North-South dialogue will be the first item on the agenda of the Economic Summit of the seven Western industrialized countries, to be held in Canada in July 1981. Another summit of some twenty-five world leaders proposed by the Independent Commission on International Development Issues (the Brandt Commission) will be held in June and could give a political impetus to the Western Summit. In October, the Commonwealth Heads of Government will meet in Australia. The conjunction of these three heads of government meetings, therefore, offers a special opportunity for strong political direction.

CANADIAN LEADERSHIP

Canada is uniquely placed to take a leadership role in the North-South dialogue. While we do not underestimate the immensity of the problems, nor the role of the South in determining its own development, we believe there is an opportunity for Canada to bridge the gap between North and South. This bridge-building role could link the mutuality of interests

Un pont de collaboration et d'espoir. C'est le message que nous voulons à notre tour transmettre à nos lecteurs.

LE DIALOGUE NORD-SUD

Dans le dialogue entre le Nord et le Sud, le Sud réclame un accès aux marchés à des prix stables et rémunérateurs ainsi qu'aux technologies et aux capitaux et souhaite participer à la prise de décisions. Le Nord veut pour sa part des prix raisonnables pour l'énergie et les matières premières. Aucune de ces demandes n'est irréaliste, mais le dialogue Nord-Sud est tout de même dans l'impasse. Le Nord taxe le Sud d'intransigeance et lui reproche ses positions inflexibles pendant les négociations. Le Sud accuse le Nord de ne pas avoir la volonté politique d'apporter des changements.

La onzième session extraordinaire de l'Assemblée générale des Nations unies, qui a eu lieu en août, a échoué dans sa tentative de renouer le dialogue. Les pays ne sont arrivés à s'entendre ni sur un ordre du jour ni sur les modalités d'une nouvelle série de négociations mondiales en 1981, qui aurait porté sur des questions clés comme les préoccupations financières et monétaires, l'alimentation, le développement, les matières premières et l'énergie. La principale pierre d'achoppement à la session extraordinaire a été la résistance de quelques pays du Nord à concéder plus de contrôle sur la distribution des ressources financières et matérielles du monde.

Le dialogue Nord-Sud n'a pas réussi non plus à faire participer tous les pays. L'Union soviétique et les pays de l'Europe de l'Est ne sont pas membres des principales institutions financières et blâment les pouvoirs coloniaux de l'Ouest pour les problèmes de développement qu'éprouvent les pays du Sud. Comme l'instabilité économique mondiale les touche également, ils doivent participer plus activement au débat sur la restructuration du système économique.

UN NOUVEL ÉLAN

À l'aube des années 1980, un nouvel élan a été donné au dialogue Nord-Sud pour relancer les discussions sur les relations mondiales. Le dialogue Nord-Sud constituera le premier point à l'ordre du jour du sommet économique des sept pays industrialisés de l'Ouest qui aura lieu au Canada en juillet 1981. Un autre sommet proposé par la Commission indépendante sur les problèmes de développement international (la Commission Brandt) et auquel participeront en juin quelque vingt-cinq chefs politiques mondiaux redonnera sans doute un nouvel élan politique au sommet de l'Ouest. En octobre, les chefs de gouvernement du Commonwealth se rencontreront en Australie. Ces trois réunions de chefs de gouvernement offrent donc aux hommes politiques l'occasion idéale d'aborder les problèmes de développement.

LE CANADA: CHEF DE FILE

Le Canada est très bien placé pour être une figure dominante dans le dialogue Nord-Sud. Nous ne sous-estimons ni l'envergure des problèmes ni le rôle que doit jouer le Sud dans son propre développement, mais nous croyons que le Canada a l'occasion de rapprocher le Nord et le Sud, en soulignant les intérêts communs qui existent déjà tout en se gardant des extrêmes comme les solutions utopiques et le statu quo.

which already exists by avoiding the extremes of both utopian solutions and refusal to change.

Canada has a special responsibility. We are a rich country. We have prospered from hard work and the extraordinary opportunity of developing a territory rich in natural resources. We have important interests in the world. Canada is a major trading nation. Our prosperity, like that of developing countries, depends not a little on the future of world trade. We have commercial opportunities in the South. We share with many developing countries the desire to process further our abundant raw materials.

Canada has a strong tradition of involvement and leadership in world affairs. In the post-war era, Canada had an influence out of all proportion to its size. We participated actively and imaginatively in the building of a world order which served us very well. We were among the architects of the Colombo Plan, the first development co-operation agreement between developed and developing countries. The embodiment of this Canadian tradition was Lester B. Pearson. His reasons for wanting Canada to play a leading role as a bridge-builder were hardheaded. They were based not on any exaggeration of our influence but on the very fact that, as a middle-power nation without great military and economic strength, Canada had a powerful interest in helping to build institutions and methods of co-operation which did not rely solely on power. We think the logic of that approach is as sound today as it was thirty years ago.

We are trusted. Again and again, we have heard witnesses tell us "Canada is trusted". Trusted by developing countries because we were not a colonial power and because we are not so powerful as to be tempted to force our will. Trusted by developed countries, by the United States and Europe, because we share political and cultural traditions and many of their concerns.

Canadians, their parents and grandparents have come to this land from every part of the world. People from Western and Eastern Europe, from the United States, from Asia, Africa and Latin America have maintained their various cultures. Our two official languages link us naturally with many countries of the South through the Commonwealth and the Francophonie. The development of the new global community provides an opportunity for us to express our diversity in the world.

Wealth, tradition, self-interest, common humanity and opportunity offer important reasons why Canada can and should play a leading role in the world. But they are not enough. We must *want* to. Would we rather remain hidden from the great changes and challenges?

In front of our Parliament Buildings, there is a statue with an inscription which reads "If I lose myself, I save myself". It is important that all of us be prepared to lose ourselves in

Le Canada a une responsabilité spéciale, car c'est un pays riche. Nous devons notre prospérité à un travail acharné et à nos abondantes ressources naturelles. Nous possédons d'importants intérêts dans le monde et notre pays est une des principales nations commerciales. Notre prospérité, comme celle des pays en développement, dépend grandement de l'avenir des échanges commerciaux. Les marchés du Sud nous offrent des débouchés. Nous partageons avec de nombreux pays en développement le désir de transformer davantage nos abondantes matières premières.

Le Canada participe depuis longtemps aux affaires mondiales et joue un rôle de premier plan sur la scène internationale. Pendant la période d'après-guerre, l'influence du Canada était démesurée par rapport à son importance comme pays. Nous avons participé activement à l'édification d'un ordre mondial qui nous a très bien servi. Nous avons collaboré à l'élaboration du plan Colombo, le premier accord de collaboration au développement conclu entre les pays industrialisés et les pays en développement. Lester B. Pearson est l'incarnation même de la participation du Canada sur la scène mondiale. Il avait des raisons bien pratiques de désirer que le Canada joue un rôle clé de médiateur. Il ne pensait pas que notre influence dans le monde était démesurée, mais que, comme puissance moyenne sans grand pouvoir militaire et économique, le Canada avait un intérêt considérable à participer à la création d'institutions et de programmes de coopération qui ne soient pas fondés uniquement sur la puissance. Nous croyons que cette optique est aussi valable aujourd'hui qu'il y a trente ans.

On fait confiance au Canada. A plusieurs reprises, des témoins nous ont répété que «le Canada inspirait confiance». Les pays en développement nous font confiance parce que nous n'avons pas été une puissance coloniale et parce que nous ne sommes pas assez forts pour tenter d'imposer notre volonté aux autres. Les pays industrialisés, les États-Unis et l'Europe nous font confiance parce que nous partageons leurs traditions politiques et culturelles ainsi qu'un grand nombre de leurs préoccupations.

Les parents et grand-parents de nombreux Canadiens sont venus au Canada de tous les coins du monde. Ces immigrants venus d'Europe de l'Ouest et de l'Est, des États-Unis, d'Asie, d'Afrique et d'Amérique Latine ont conservé leur culture propre. Nos deux langues officielles nous rapprochent naturellement de nombreux pays du Sud membres du Commonwealth ou de la Francophonie. L'évolution de la nouvelle communauté internationale nous fournit l'occasion de faire connaître notre diversité culturelle, sociale et économique au monde entier.

De nombreuses raisons expliquent pourquoi le Canada peut et devrait jouer un rôle de chef de file dans le monde: sa richesse, ses traditions, son propre intérêt, son sens humanitaire et l'occasion qui lui en est donnée. Ces raisons ne sont pourtant pas suffisantes en elles-mêmes. Nous devons *vouloir* le faire. Préférons-nous nous dérober aux grands changements et aux grands défis?

Devant les édifices du Parlement du Canada, une statue porte l'inscription suivante: «Si je me perds, je me sauve». Il est important que nous soyons tous prêts à nous perdre dans

doing things, in solving problems, in discovering other people and places. This is the real reason why Canadians should be involved in the world. The stories of thousands of Canadians, young and old, who have spent a year or two of their lives in countries of the South often belie the tragedy that clings to this subject. There are problems. There is tragedy. But the stories are often of friendships and learning. The stories are of discovering the countless ways in which others live the life common to all of us. Those Canadians have brought their learning back to Canada, to enrich and enliven this place.

LEADERSHIP REQUIREMENTS: GOVERNMENT AND PARLIAMENT

Certain changes will have to occur in Canadian policy in order to realize our leadership potential. Our credibility in the South needs to be enhanced through the promotion of sensible trade and monetary relations. Instead of merely reacting to proposals for reform from the South, we must be prepared to put forth new ideas of our own. Some of our recommendations will entail high costs, but we feel that these are outweighed by the longer term benefits of a stable relationship with a strong and viable South.

Canada must have a comprehensive approach to international co-operation. It is the quality of our total relationship with the developing world which must be examined, not just the quantity of our aid. Trade, agricultural development, finance, energy and foreign policies should all be coordinated. There are a number of like-minded countries which have adopted this approach. Canada should cooperate with these countries to strengthen its position in international negotiations and to increase the impact of its proposals.

Until recently, Canadian policy has failed to identify Canada's general interest in North-South issues. It is taken for granted that Canada is part of the North, and so we tend merely to follow positions taken by other developed countries. There are some issues, however, where our interests do not coincide with those of our Northern neighbours. As an example, commodity trade and control over the activities of transnational corporations are areas where we share the concerns of many developing countries but do not vigorously express our views.

As we show throughout this report, the various problems of developing countries are interconnected. For example, aid programmes may be essential to compensate for sudden declines in the export earnings of developing countries. Problems of energy and food production are closely bound together. It is essential that our policy making reflect these relationships and that at every point where policy impinges on developing countries the wider implications be considered.

l'action, dans la recherche de solutions aux problèmes et dans la découverte d'autres personnes et d'autres lieux. Voilà la raison véritable pour laquelle les Canadiens devraient jouer un rôle clé dans le monde. Les histoires que racontent des milliers de Canadiens, jeunes ou âgés, ayant séjourné une année ou deux dans des pays du Sud ne rendent pas souvent justice à la tragique réalité. Les problèmes existent. La tragédie est véritable. Les visiteurs se concentrent souvent sur les liens d'amitié qu'ils ont noués et sur les expériences qu'ils ont vécues. Leurs comptes rendus portent souvent sur les divers modes de vie propres à ces pays. Ces Canadiens ont enrichi leur pays de leur expérience.

EXERCICE DU LEADERSHIP: LE GOUVERNEMENT ET LE PARLEMENT

Certains changements devront être apportés à la politique canadienne si l'on veut que le Canada puisse jouer un rôle de leader. Il importe que nous acquiérions une plus grande crédibilité auprès des pays du Sud par l'avancement de relations commerciales et monétaires saines. Au lieu de simplement réagir aux propositions de réforme soumises par le Sud, nous devons présenter de nouvelles idées. La mise en oeuvre de certaines de nos recommandations coûtera fort cher, mais nous estimons que les avantages à long terme de relations stables avec un Sud fort et capable de se développer sont supérieurs à ces coûts.

Le Canada doit aborder la coopération internationale de façon globale. Nous devons étudier l'ensemble de nos relations avec le monde en développement au lieu de nous préoccuper uniquement du volume de notre aide. Les politiques en matière de commerce, de développement agricole, de finances, d'énergie et d'affaires étrangères devraient constituer un ensemble harmonieux. Bien des pays ont déjà adopté une approche analogue. Le Canada devrait collaborer avec eux pour renforcer sa position lors des négociations internationales et donner plus de poids à ses propositions.

Jusqu'à récemment, la politique canadienne ne faisait pas suffisamment ressortir l'intérêt général du Canada pour les questions Nord-Sud. On tient pour acquis que le Canada fait partie des pays du Nord et qu'il se rallie simplement aux positions prises par d'autres pays industrialisés. Sur certaines questions, toutefois, nos intérêts ne coïncident pas avec ceux de nos voisins du Nord. Par exemple, nous partageons les préoccupations de bien des pays en développement au sujet du commerce des matières premières et du contrôle des activités des sociétés transnationales, mais nous ne défendons pas vigoureusement notre opinion sur ces questions.

Comme nous le faisons remarquer tout au long de ce rapport, les divers problèmes qui se posent aux pays en développement sont liés. Ainsi, des programmes d'aide peuvent devenir nécessaires afin de compenser la chute soudaine des recettes d'exportation des pays en développement. Les problèmes d'énergie et de production alimentaire sont étroitement liés. Il importe donc, que dans le choix de nos politiques, nous tenions compte de ces relations ainsi que des répercussions plus vastes de nos politiques, lorsqu'elles ont une influence sur les pays en développement.

There have been obstacles to formulating such a comprehensive policy. Departments of government, for example, are specialized and must respond to the diverse interests of the Canadians they serve. Moreover, the characteristics of policy arise in no small part because the institution which was intended to debate and shape the policy—Parliament—has largely failed to do so. Examination of both policy and expenditures has generally been perfunctory. And, finally, Canadian policy has not in the past been sufficiently understood or supported by the Canadian people.

There are three major requirements for a Canadian North-South policy.

First, the Government must carry out comprehensive evaluations of the impact of its policies on developing countries. Such an assessment could be included in the Annual Review of the Department of External Affairs. The Interdepartmental Committee on Economic Relations with Developing Countries should be revitalized as a central forum to identify Canadian interests and long term policy. It should not be used only as a clearing-house for instructions for international meetings; it should have a work programme and resources of its own with a mandate broadened to include cultural and political relations between Canada and developing countries, as well as matters of defence. Cabinet documents should include an assessment of the impact of policy options on developing countries. Officials should be encouraged to evaluate in developmental terms the costs and benefits of policy options, with due regard for the cost involved in failure to act.

Second, Parliament should be given a continuing mandate to play an active role in overseeing and evaluating North-South policy. Only in this way can the broad political support so essential to comprehensive policy be developed and sustained. This could be done through the creation of a Standing Committee on North-South Relations with a permanent Order of Reference to consider issues of international development. All parties should exhibit sustained interest and involvement in party caucuses, the House of Commons, the Senate, parliamentary committees and interparliamentary associations. The interest of Parliamentarians might be intensified if they had regular opportunities to hear speakers with great experience in these matters.

Third, far greater public understanding and support of Canadian policy is essential.

PUBLIC SUPPORT

One of the most exciting briefs we received called for the launching of a "Building Bee for Peace In Canada".

To get the operation well under-way, we must, from the very first day of the first year, use absolutely every means to mobilize each and every citizen of Canada: Members of Parliament and other community leaders, workers and bosses, scholars and non-scholars, professionals and unemployed, artists and drop-outs: everyone.

Certains obstacles se posent à la formulation d'une politique d'ensemble. Les ministères, par exemple, sont spécialisés et doivent servir les divers intérêts des Canadiens. En outre, ces problèmes se posent en grande partie parce que l'institution qui devait élaborer nos politiques et en discuter, le Parlement, ne joue pas vraiment son rôle. L'étude des politiques et des dépenses est en général superficielle. Enfin, la population canadienne n'a pas suffisamment appuyé par le passé la politique d'aide du Canada, qu'elle a d'ailleurs mal comprise.

Trois critères principaux doivent guider la politique canadienne en matière de relations Nord-Sud.

Premièrement, le gouvernement doit procéder à des évaluations poussées de l'incidence de ses politiques sur les pays en développement. Cette évaluation pourrait figurer dans la Revue annuelle du ministère des Affaires extérieures. Le comité interministériel des relations économiques avec les pays en développement devrait être reconstitué comme organisme chargé de définir les intérêts canadiens et d'élaborer la politique à long terme. Ce comité ne devrait pas être uniquement chargé d'établir des directives pour les rencontres internationales, mais devrait se donner un programme de travail et des ressources propres. Son mandat devrait être élargi pour lui permettre d'étudier non seulement les questions de défense aussi mais les relations culturelles et politiques qu'entretient le Canada avec les pays en développement. Les documents du Cabinet devraient comprendre une évaluation de l'incidence des choix politiques sur les pays en développement. On devrait inciter les fonctionnaires compétents à évaluer les coûts et les avantages des diverses politiques de développement ainsi que les coûts qu'il faudrait subir si le statu quo était maintenu.

Deuxièmement, le Parlement doit, de façon permanente, jouer un rôle actif dans la surveillance et l'évaluation de la politique Nord-Sud. C'est la seule façon d'acquérir et de conserver le large appui politique essentiel à une politique globale. A cette fin, il faudrait créer un comité permanent des relations Nord-Sud dont l'ordre de renvoi permanent serait d'étudier les questions de développement international. Tous les partis doivent manifester un intérêt et une participation soutenus dans leur caucus, à la Chambre des communes, au Sénat, dans les comités parlementaires et les associations inter-parlementaires. Les membres du Parlement s'intéresseraient davantage à ces questions s'ils avaient régulièrement l'occasion d'entendre des orateurs qui possèdent une vaste expérience en ce domaine.

Troisièmement, il est essentiel que le grand public comprenne beaucoup mieux et appuie davantage la politique canadienne.

APPUI DU GRAND PUBLIC

L'un des mémoires les plus stimulants que nous ayons reçus réclamait un «grand branle-bas» à l'échelle nationale.

Pour mettre l'opération en marche, il faudrait, dès le premier jour de la première année, prendre tous les moyens sans exception pour mobiliser tous les Canadiens: députés et autres personnalités marquantes, travailleurs et patrons, universitaires et personnes sans formation, professionnels et chômeurs, artistes et marginaux: tout le monde.

When we first heard this call we were a little taken aback. Was this not a bit utopian? But it stuck in our minds because it contained the germ of truth so many had expressed in other ways. Leadership cannot come from governments alone. It must flow from, must involve all Canadians. The challenge of international cooperation must enter our everyday concerns.

It must involve the media. They are the bearers of much of the bad news and some of the good, but too often we hear only of the emergencies in the South. The media can help us to be sensitive to the prolonged and silent suffering. They can inform us, too, when there is new evidence of progress in the developing world.

Above all, it must involve the Canadian people. They must be told honestly and openly of the successes and failures of development. They must be given greater access to information and studies such as those done by the Government on food aid and the tying of development assistance which have not yet been made public. They must be persuaded that our efforts in development cooperation can be effective in accomplishing the goals which Canadians support—improving the lives of the poorest people. And they must have the opportunity to see and hear, to participate personally.

This involvement is already taking place in communities across the country. Through hundreds of non-governmental organizations, the story of the South is brought directly to Canadians and the resources and skills of Canadians are sent to the South. It must be strengthened and built upon in service clubs, in churches, in business groups, in the schools.

Financial resources can help to strengthen what is already being done. Funds can allow young Canadians to visit developing countries. They can permit exchanges of all kinds between Canada and the countries of the South. They can provide educational materials and support for much needed research.

The Task Force notes the attention of the Government to the issue of public support through the creation of a Futures Secretariat. We await action by this new mechanism to give fresh impetus to the efforts of NGOs and to extend public awareness to young people, business, and trade unions. Those countries with the strongest records in development, with the greatest public awareness and support, provide a portion of their aid budgets specifically for these purposes.

The Task Force recommends that the Canadian Government allocate one per cent of Official Development Assistance to be used to encourage the awareness and involvement of Canadians in North-South concerns. We stress that this should be done in such a way as to support the activities of

Cet appel nous a pris par surprise, inutile de le dire. N'était-ce pas un peu utopique? Mais l'idée s'est ancrée dans nos esprits, car elle recelait cette étincelle de vérité que beaucoup d'autres avaient exprimée d'une autre façon. Il n'appartient pas aux seuls gouvernements de montrer la voie. Le leadership doit être le fait de tous les Canadiens. La coopération internationale doit faire partie de nos préoccupations quotidiennes.

Il faut également que les médias fassent leur part. Ils transmettent beaucoup de mauvaises nouvelles parmi quelques bonnes, mais trop souvent, ils ne nous font connaître que les crises que traversent les pays du Sud. Les médias peuvent nous sensibiliser à cette longue souffrance muette. Ils peuvent aussi nous communiquer les nouveaux signes de progrès des pays en développement.

Par dessus tout, il faut que le peuple canadien participe. Il faut, en toute honnêteté et sans rien cacher, leur parler des succès et des échecs des efforts de développement. Il faut que les Canadiens puissent prendre connaissance des informations et des études comme celles que le gouvernement a réalisées sur l'aide alimentaire et l'aide liée au développement, études qui n'ont pas encore été publiées. Il faut que les Canadiens soient convaincus que nos efforts de coopération au développement peuvent concourir efficacement à la réalisation des objectifs qu'ils approuvent: l'amélioration du sort des plus démunis. Il faut que les Canadiens puissent voir et entendre eux-mêmes ce qui se passe, qu'ils en entendent parler et qu'ils participent personnellement.

Cette participation existe déjà dans des collectivités réparties dans tout le pays. C'est grâce à des centaines d'organismes non gouvernementaux que les Canadiens reçoivent directement des nouvelles du Sud, et que les ressources matérielles et techniques des Canadiens y sont transmises. Ce mouvement doit s'intensifier et s'étendre à des clubs de bienfaisance, des églises, des groupes d'affaires et des écoles.

Les ressources financières peuvent contribuer à renforcer l'aide déjà accordée. Elles peuvent permettre à de jeunes Canadiens de visiter des pays en développement, favoriser des échanges de tous genres entre le Canada et les pays du Sud et servir à l'acquisition de matériel pédagogique et d'aide à la recherche dont on a grand besoin.

Le groupe de travail constate l'intérêt que manifeste le gouvernement pour la mobilisation de l'opinion publique, comme en fait foi la création d'un secrétariat de la prospective. Nous attendons que ce mécanisme se mette en branle pour donner une nouvelle impulsion aux efforts des organismes non gouvernementaux et sensibiliser davantage la population à cette question en particulier les jeunes, les entreprises et les syndicats. Les pays les plus généreux en matière de développement, ceux dont la population est la plus éveillée et la plus active, consacrent une partie de leur budget d'aide spécifiquement à cette fin.

Le groupe de travail recommande que le gouvernement canadien réserve un pour-cent de son budget d'aide au développement pour promouvoir la sensibilisation et la participation des Canadiens aux affaires Nord-Sud. Nous insistons pour que cette mesure serve à soutenir les activités

many private organizations which already exist and to encourage the development of others.

North-South issues are among the most complex as well as among the most important issues for the long term well-being of all countries. We must not imagine that greater public awareness will mean uncritical public approval. Inevitably there will be debate and disagreement. We are certain, however, that when other Canadians share the opportunity we have had to study the challenges as well as the dangers which lie ahead, they will strongly support concrete and practical policies for securing a decent and more just future for all the world's people. It is to those policies we now turn.

PART III

CONCRETE AND PRACTICAL POLICY

A. FINANCE AND DEBT

The 1979-1980 doubling in the world price of oil has once again, as in 1973-74, generated large balance of payments surpluses and deficits. This situation is especially critical and demands urgent attention.

While the world managed to survive the first oil shock, it left behind a legacy of high debt concentrated in a few developing countries. The willingness of private banks (the main channels of finance) to extend further credit to these countries is now open to question. The earning power of developing countries has been eroded by recession and a return to protectionism in industrialized countries. Commodity prices are soft and terms of trade negative for many developing countries. At the same time, international financial assistance through the development banks and bilateral aid have not kept pace with the need.

While the ability to adjust varies greatly, few developing countries will escape the impact of the second oil shock. The current crisis is not the only cause of their troubles but it has the potential to destroy or severely set back development plans and, of even greater concern, the potential to create social chaos and widespread human suffering.

IMPACT ON THE SOUTH

THE OIL EXPORTERS

Oil price increases have meant huge financial gains for some nations of the South. A country like Saudi Arabia with a small population now has one of the highest incomes per person in the world. Oil exporting countries such as Mexico, with large and growing populations, may now have the means of meeting the needs of more of their people. But the very size and suddenness of the increases in oil revenues for such countries can create great problems of instability, witness Iran.

de nombreux organismes privés déjà existants et qu'elle encourage la création d'autres organismes du même genre.

Les relations Nord-Sud constituent l'une des questions les plus complexes et les plus importantes relatives au bien-être à long terme de tous les pays. Il ne faut pas s'imaginer qu'une plus grande sensibilisation du public se traduira par un appui inconditionnel de sa part. Il y aura inévitablement des discussions et des désaccords. Nous sommes convaincus, cependant, que les Canadiens qui auront l'occasion, comme nous, d'étudier aussi bien les défis que nous devons relever que les dangers qui nous menacent, appuieront fermement toute politique concrète et pratique visant à assurer aux peuples du monde entier un avenir convenable et plus juste. Ce sont ces politiques que nous allons maintenant aborder.

PARTIE III

MESURES CONCRÈTES

A. L'ENDETTEMENT

Le prix mondial du pétrole qui, comme en 1973-1974, a doublé en 1979-1980, a considérablement déséquilibré les balances des paiements. Cette situation est particulièrement critique et urgente.

Si le monde a survécu à la première alerte pétrolière, cette dernière a néanmoins laissé sur son passage d'énormes dettes, dont les pays en développement supportent l'essentiel. Les banques privées, qui constituent le principal outil de financement, sont maintenant moins empressées d'offrir davantage de crédit à ces pays. La récession et la réapparition du protectionisme dans les pays industrialisés ont restreint le potentiel de gains des pays en développement. Les prix des produits de base sont en baisse, ce qui place bon nombre de ces pays dans une situation commerciale défavorable, alors que l'aide financière internationale assurée par les banques de développement et les accords bilatéraux progresse moins vite que les besoins.

Même si la faculté d'adaptation varie considérablement d'un pays à l'autre, rares sont les pays en développement qui pourront échapper à la deuxième secousse provoquée par les augmentations du prix du pétrole. La crise actuelle n'est pas la cause unique de leurs difficultés, mais elle pourrait gravement retarder certains plans de développement, voire les réduire à néant et—ce qui est beaucoup plus grave—engendrer le chaos social et répandre la souffrance.

LES RÉPERCUSSIONS POUR LE SUD

LES PAYS EXPORTATEURS DE PÉTROLE

Les augmentations du prix du pétrole se sont traduites par des revenus extraordinaires pour quelques pays du Sud. Par exemple, en Arabie Saoudite, la population, qui est peu nombreuse, bénéficie, per capita, d'un revenu qui compte parmi les plus élevés au monde. Des pays exportateurs de pétrole dont la population augmente rapidement, comme le Mexique, ont peut-être maintenant les moyens pour faire face aux besoins d'une plus grande partie de leur population. Pourtant, l'ampleur et la soudaineté de l'augmentation des revenus pétroliers peuvent engendrer une grande instabilité dans ces pays, comme en témoigne la situation en Iran.

THE NEWLY INDUSTRIALIZING COUNTRIES

For another small group of countries, the newly-industrializing countries (NICs) such as Brazil, South Korea and Singapore, oil price increases pose problems which are major but perhaps manageable. They have accumulated huge debts but that very fact illustrates their capacity as countries to attract capital and to manage debt. They are well-launched on the road to industrialization and economic diversity. At the same time, this process has set off tensions in the international economy. Like Japan before them, such countries have now successfully entered our markets and are competing with our industries. Contractions of trade, arising from slow growth and restrictive trade practices in the North, pose problems for these countries at least as great as the rise in the price of oil.

THE MIDDLE INCOME COUNTRIES

Moving along the spectrum of developing countries, we come to middle income countries like Zambia, Colombia and Jamaica who have a *per capita* income over \$360 (1978 U.S. dollars). We use the words "middle income" cautiously: middle by the standards of the poor, but poor by our standards. Jamaica, for example, had an average *per capita* income in 1978 of \$1,100 per year; that is, a ninth of the Canadian average. Many countries in this group are far poorer than that. One of their characteristics is their entry into the world economy with a few commodities like sugar, bauxite or cocoa. The very dependence of these countries on one source of income, the volatility and, in recent years, depression of the prices of some of those commodities have created severe balance of payments problems which are characterized by some as a debt trap. The sudden large increase in oil and other import prices, and the inability of these countries to mitigate their impact, may not have created this trap but certainly have tightened its grip.

The word "adjustment" does not convey the troubles these countries face. Since 1974 Zambia has suffered a forty-six per cent decline in its real standard of living, a decline traceable largely to depressed prices of copper—its principal export—and sudden increases in oil prices. This creates severe distortions in its economy; essential imports, such as machinery and fertilizer for food production, cannot be bought. Basic services such as power or water are cut.

THE POOREST COUNTRIES

The poorest countries in the world, in which over a billion people live, are hit hardest of all. This group includes Bangladesh, Zaïre and Tanzania. In this situation, statistics are a very poor guide to the meaning of events. A cursory review of the indebtedness of developing countries tends to obscure the plight of the poorest among them; but the significance of that debt is enormous. Although the size of their debt is not large in comparison with some other developing countries, it is exceptionally large as a proportion of their national wealth, and it is

LES PAYS EN VOIE D'INDUSTRIALISATION RÉCENTE

Pour le petit groupe des pays en voie d'industrialisation récente comme le Brésil, la Corée du Sud et Singapour, les augmentations du prix du pétrole posent des problèmes graves, main non insolubles. Ces pays ont accumulé des dettes considérables, mais ce seul fait illustre leur faculté d'attirer des capitaux et de gérer une dette. Leur industrialisation et la diversification de leur économie sont en bonne voie. Mais ces phénomènes ont eux-mêmes engendré des tensions dans l'économie internationale. Comme le Japon l'a fait avant eux, ils ont conquis nos marchés et leurs industries concurrencent les nôtres. Les restrictions du commerce, provoquées par la lenteur de la croissance et par les pratiques commerciales restrictives du Nord, posent à ces pays des problèmes au moins aussi graves que l'augmentation du prix du pétrole.

LES PAYS À REVENU MOYEN

Passant à un groupe de pays plus démunis et à l'étude de leurs difficultés, nous abordons maintenant des pays comme la Zambie, la Colombie et la Jamaïque dont le revenu annuel par habitant dépasse \$360 dollars américains de 1978. Nous utilisons les mots «revenu moyen» avec prudence: ils sont moyens par rapport à ceux des pays pauvres, mais ils sont faibles par rapport aux nôtres. En Jamaïque, par exemple, le revenu moyen par habitant était de \$1,100 par an en 1978, soit le neuvième de la moyenne canadienne. La Jamaïque est pourtant plus riche que bon nombre de pays de la même catégorie, qui ont pour caractéristique commune d'intervenir dans l'économie mondiale avec un nombre réduit de produits de base, comme le sucre, la bauxite ou le cacao. Ces pays connaissent de graves problèmes de balance des paiements—que certains qualifient de piège de l'endettement—car ils ne peuvent compter que sur une seule source de revenu, et les prix instables de certains de ces produits de base viennent de subir une baisse. Ce piège s'est du reste resserré du fait de la forte et soudaine augmentation du prix du pétrole et de certaines denrées importées, et de l'incapacité de ces pays à en atténuer les effets.

Le mot «ajustement» ne traduit pas les difficultés qu'éprouvent ces pays. Depuis 1974, la Zambie a connu un déclin de quarante-six pour cent de son niveau de vie réel, principalement à cause de l'effritement des prix du cuivre, qui constitue l'essentiel de ses exportations, et de l'augmentation brusque du prix du pétrole. Il en résulte un grave déséquilibre de son économie; elle n'est plus en mesure d'importer des biens essentiels comme les machines et les engrais destinés à la production alimentaire. Des services essentiels comme l'électricité ou la distribution d'eau, sont interrompus.

LES PAYS LES PLUS PAUVRES

Ce sont les pays les plus pauvres du monde, où vivent plus d'un milliard d'êtres humains, qui sont les plus durement touchés. Parmi ces pays on compte le Bangladesh, le Zaïre et la Tanzanie. Par rapport à la situation réelle de ces pays, les statistiques ne donnent qu'une pâle image des événements. Une étude rapide de l'endettement des pays en développement aurait tendance à masquer la situation des plus pauvres d'entre eux; mais les conséquences véritables de cet endettement sont énormes. Même lorsqu'elle n'est pas très importante par rap-

borne at a time of unrelieved economic stagnation. Virtually all experts agree that the prospects of the poorest countries are very grim. Their chances of holding the line on poverty, let alone reducing it, are now very low.

It is the impact of remote international events on people's lives that we wish to draw to the attention of Canadians. While recession in our country causes belt tightening and hardship for many, we have measures such as unemployment insurance and social welfare programs to soften the blow. Many developing countries, especially the poorest, have no such protection for their people. As the recent report of the Commonwealth Group of Experts put it,

The poorer sections of the population in developing countries live precariously close to starvation and even a relatively small decline in their economic position can push them into it....The international recession can lead to widespread starvation even without a food crisis as such.

This is a matter of great concern, but self-interest plays a part as well. As we have argued earlier, the world economy has evolved in a manner resulting in increasing interdependence. Relations between rich and poor nations are now more than ever critically important to the interests of both. The Commission of the European Community has pointed out that

...had developing countries followed the example of industrialized countries after 1973 by cutting back both in growth and in imports to adjust to the oil price increases, the recession in the industrialized world would have been far more serious.

In short, how we manage the current economic crisis will have a profound effect on the people in developing countries and on ourselves.

An effective global plan of action must include the following elements:

- (a) have as a high priority the needs of the poorest countries which do not qualify for commercial lending because they lack the immediate or medium term prospects of repaying credit;
- (b) help middle-income developing countries to adjust to the era of high energy prices; and
- (c) ensure the participation of the oil exporting countries which have huge balance of payments surpluses.

DEALING WITH THE PROBLEMS OF THE POOREST COUNTRIES

The poorest countries, which need capital most, are least likely to obtain it from commercial sources. The ability to repay, not need, is the main criterion for private credit financ-

port à celui de certains autres pays en développement, la dette reste très considérable par rapport aux richesses du pays, et, par surcroît, elle doit être supportée dans le contexte de la stagnation économique. La quasi-totalité des spécialistes conviennent que les perspectives des pays les plus pauvres sont très sombres. Il est peu vraisemblable qu'ils parviennent à maintenir leur situation économique, ou, à plus forte raison, à sortir de leur état de pauvreté.

Ce sont les répercussions des événements internationaux les plus lointains sur la vie des gens que nous souhaiterions porter à l'attention des Canadiens. Si, dans notre pays, la récession nous oblige à nous serrer la ceinture et cause de nombreuses difficultés, ces effets sont amortis par des mesures comme l'assurance-chômage ou les programmes d'aide sociale. La plupart des pays en développement, notamment les plus pauvres, n'ont pas de mesures de protection semblables à offrir à leurs citoyens. Selon le récent rapport des experts du groupe du Commonwealth,

La tranche la plus pauvre de la population des pays en développement vit de façon précaire à la limite de la famine, et toute détérioration, même minime, de leur situation économique peut leur faire franchir cette limite....La récession internationale pourrait étendre la famine, même en l'absence de toute crise alimentaire.

Cette situation est très préoccupante, mais elle ne doit pas nous faire perdre de vue nos propres intérêts. Comme nous l'avons indiqué précédemment, l'évolution de l'économie mondiale a abouti à une plus grande interdépendance des nations. Les relations entre pays riches et pays pauvres ont plus que jamais une importance capitale pour les intérêts des premiers comme des seconds. Selon la Commission de la Communauté européenne,

...si les pays en développement avaient suivi l'exemple des pays industrialisés à partir de 1973 en réduisant leur croissance et leurs importations de façon à s'adapter aux augmentations du prix du pétrole, la récession dans le monde industrialisé aurait été beaucoup plus grave.

En résumé, la façon dont nous allons gérer la crise économique actuelle aura de profondes répercussions sur la population des pays en développement et sur notre propre société.

Pour être efficace, un programme mondial d'action devra:

- a) accorder la priorité aux besoins des pays les plus pauvres qui ne peuvent obtenir de prêts par les circuits commerciaux, faute de pouvoir les rembourser à court ou à moyen terme;
- b) aider les pays à revenu moyen à s'ajuster à l'augmentation des prix de l'énergie; et
- c) assurer la participation des pays exportateurs de pétrole dont la balance des paiements est largement excédentaire.

COMMENT RÉSOUDRE LES PROBLÈMES DES PAYS LES PLUS PAUVRES

Les pays les plus pauvres, qui ont le plus besoin de capitaux, sont les moins susceptibles d'en obtenir des circuits commerciaux, dont le principal critère est la faculté de rembourser, et

ing. The oil shock of 1979-80 dramatically underscores the problem for the poorest countries.

In these circumstances, the industrialized countries and the oil exporters have a responsibility to supply financial assistance; it will come from no other source. While developing countries as a whole draw ninety per cent of their capital requirements from their own savings, the poorest countries are far more dependent on development assistance. But at a time when development needs and pressures are greater than ever, the international response has been very disappointing and the outlook bleak. Canada should be at the forefront of a cooperative international effort to revitalize the response.

At the Special Session of the United Nations General Assembly on development, held in August-September 1980, Canada pledged to make "best efforts" to ensure that its Official Development Assistance (ODA) reaches .7 per cent of the Gross National Product by 1990. At the same time the Government of Canada indicated its intention to increase its ODA to a level of .5 per cent of Canada's GNP by 1985. We doubt, however, that reaching the .5 per cent target by 1985 will enable Canada to achieve the .7 per cent by the end of the decade. It would require more than three times as rapid increases toward the target in the period 1985-1990 as in the period 1980-1985. In light of these considerations and the urgent and pressing financial needs of the poorest countries during the next five years:

The Task Force recommends that the Government commit itself to reaching the .7 per cent target of Official Development Assistance as a portion of Canada's Gross National Product by 1990. Planning to achieve that target by steady annual increases should begin immediately in order to bring our ODA level to .57 per cent by 1985 rather than .5 per cent as currently planned by the Government. At the same time Canada should press other industrialized countries and oil exporting countries to increase their levels of assistance.

It is essential that development assistance be concentrated in the poorest countries. The record of the assisting countries on this point is not impressive. In 1978 only thirty-eight per cent of assistance funds disbursed by western industrialized countries went to the lowest-income developing countries. Canada's record, by contrast, has been quite good.

non le besoin. La crise pétrolière de 1979-1980 a accentué fortement les problèmes des pays les plus pauvres.

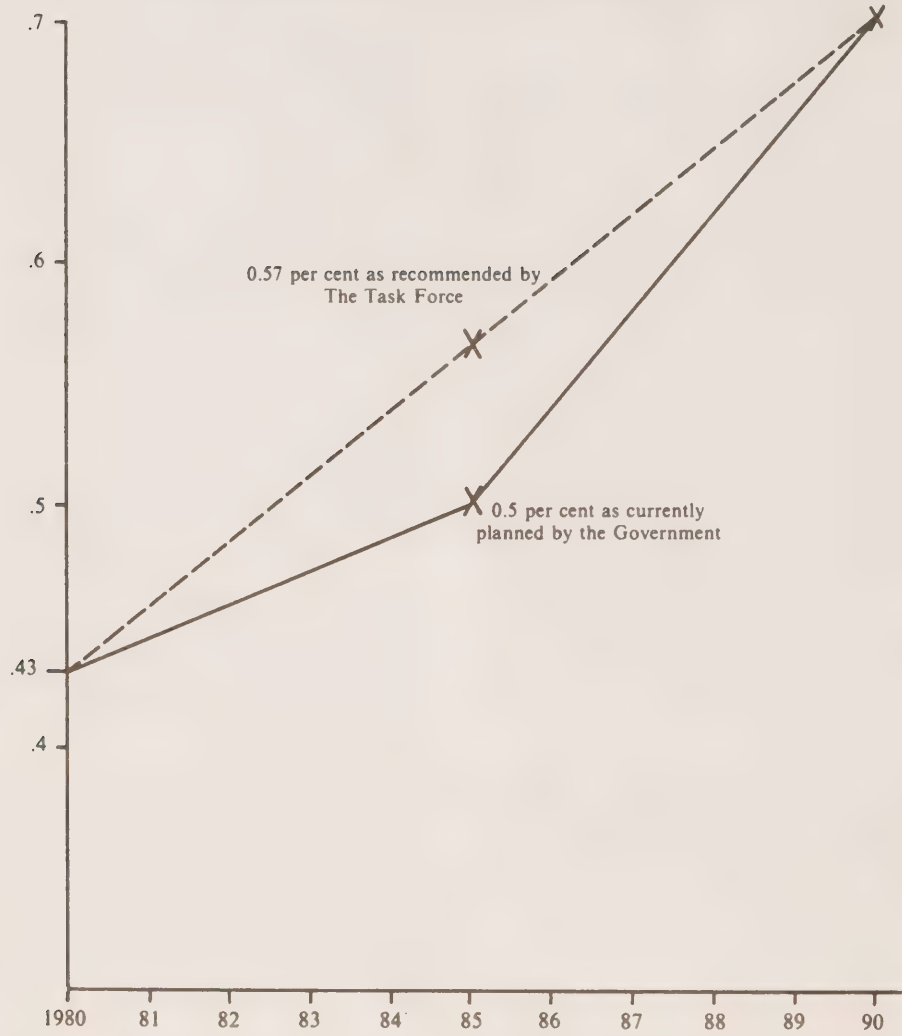
Dans de telles circonstances, il incombe aux pays industrialisés et aux pays exportateurs de pétrole de leur accorder une aide financière, qui ne saurait provenir d'une autre source. Même si l'ensemble des pays en développement subviennent à quatre vingt-dix pour cent de leurs besoins en capitaux grâce à leur propre épargne, les plus pauvres d'entre eux dépendent davantage de l'aide au développement. Mais alors que la nécessité du développement se fait plus pressante que jamais, la communauté internationale a réagi de façon très décevante. Le Canada devrait se porter à l'avant-garde de l'effort international de coopération pour lui donner un souffle nouveau.

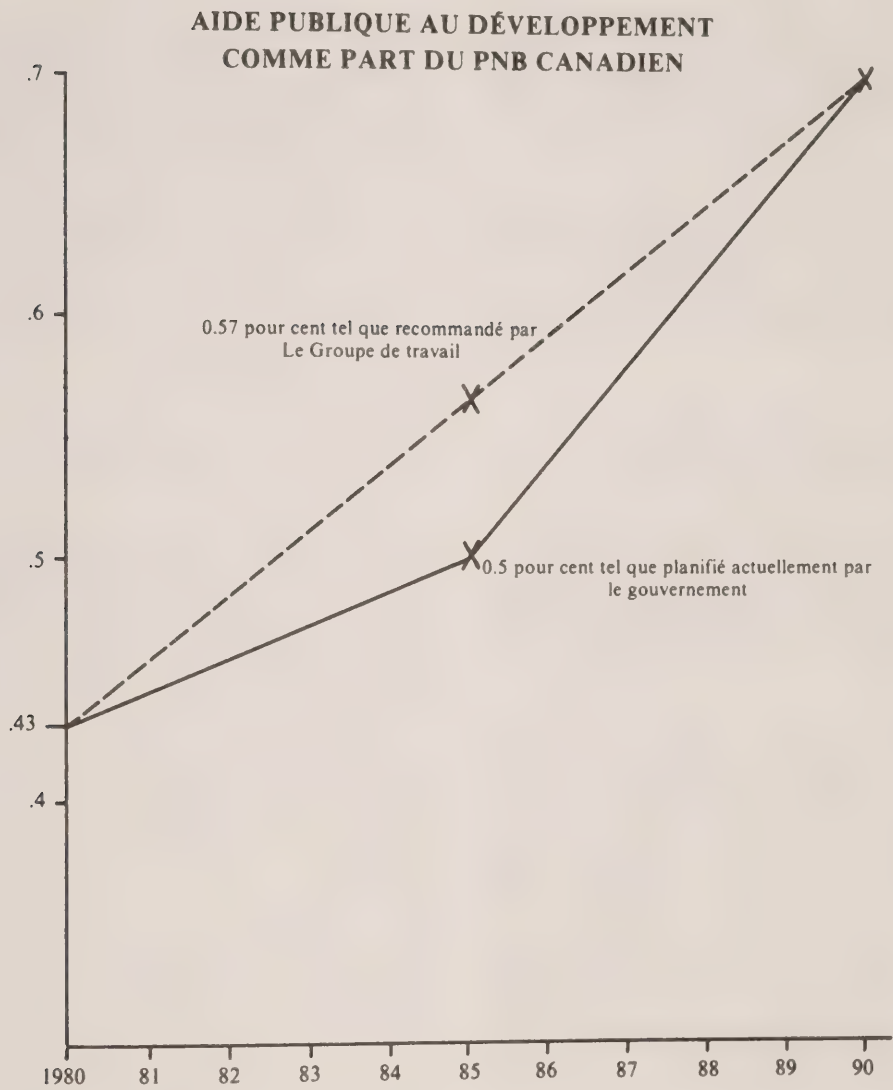
Lors de la session extraordinaire des Nations unies sur le développement, en août et septembre 1980, le Canada a promis de «s'efforcer» de porter son aide officielle au développement à 0,7 pour cent de son produit national brut d'ici 1990. Le gouvernement du Canada a par ailleurs indiqué son intention de porter ce chiffre à 0,5 pour cent du PNB d'ici 1985. Cependant, il nous semble douteux que le fait d'atteindre l'objectif de 0,5 pour cent d'ici 1985 permette au Canada d'atteindre 0,7 pour cent d'ici la fin de la décennie. Il faudrait, en effet, que l'augmentation au cours des cinq dernières années soit plus de trois fois plus rapide qu'au cours des cinq premières années. À la lumière de ces considérations et des besoins financiers urgents des pays les plus pauvres au cours des cinq prochaines années:

Le groupe de travail recommande que le gouvernement s'engage à porter, d'ici 1990, son budget d'aide publique au développement à 0,7 pour cent du produit national brut. Il faudrait immédiatement commencer à planifier la réalisation de cet objectif par des augmentations annuelles progressives, de façon à porter notre niveau d'aide publique au développement à 0,57 pour cent d'ici 1985, au lieu des 0,5 pour cent actuellement prévus. Par ailleurs, le Canada devrait inciter les autres pays industrialisés et les pays exportateurs de pétrole à augmenter leur effort d'aide au développement.

Il importe avant tout que l'aide au développement soit principalement dirigée vers les pays les plus pauvres. La politique menée jusqu'à maintenant par les pays industrialisés est loin d'être satisfaisante. En 1978, trente-huit pour cent seulement de l'aide accordée par les pays occidentaux industrialisés étaient destinés aux pays aux plus faibles revenus. Le Canada, quant à lui, avait cependant pris des décisions beaucoup plus judicieuses.

ODA AS SHARE OF CANADIAN GNP





While a generous and concentrated response of Official Development Assistance would do much to ease the impact of current economic troubles on the poorest countries, we are not sure that even this will be adequate. A number of witnesses before the Task Force have suggested that funds should be used quickly to "lever" far larger amounts of capital into the poorest countries. One proposed scheme is to enter into arrangements with oil exporting countries to subsidize the interest charges on loans they would make on a case by case basis to the poorest countries. The oil exporters would assume the risk of repayment of the capital and industrialized countries would assume the interest charges.

The Task Force recommends that, in cooperation with other developed countries, Canada consider such methods as subsidization of interest charges on future loans made by oil exporting countries as a means of moving much larger amounts of capital for balance of payments support to the poorest developing countries.

APPROPRIATE ADJUSTMENT FOR THE MIDDLE INCOME COUNTRIES

While the needs of the poorest countries should receive very high priority in the current situation, they are by no means the only developing countries encountering enormous difficulties. Many of the middle-income countries face severe adjustments as their oil bills rise while their earnings from trade fall. Commodity prices, on which they depend heavily, have been particularly affected.

The task before the international community is to find the means of permitting the appropriate adjustment in these countries rather than allowing them to experience severe economic contraction as the result of forces over which they have no control. They require external financial assistance to develop energy resources of their own and to restructure their economies in light of the new high-priced energy and inflationary era which is upon us all. As Canadians know from their own experience, this is not the work of a year or two. The financial requirements of these countries will not be met in the main from private commercial sources because these countries represent higher risks and need longer term financial commitments. There is a special and increased role, then, for public financial institutions—the World Bank and the International Monetary Fund.

THE WORLD BANK

The World Bank, which was established as an instrument of reconstruction of Europe after the Second World War, has now become the single largest source of development capital for developing countries. Its financial resources come from a capital base provided by member governments as well as from loans on commercial markets. Its lending activities have been expanded in recent years and have been directed increasingly

Même si une réaction généreuse et bien orientée sous forme d'aide publique au développement peut atténuer l'impact des difficultés économiques actuelles pour les pays les plus pauvres, il n'est pas certain qu'une telle mesure soit suffisante. Un certain nombre des témoins entendus par le groupe de travail ont dit qu'il faudrait rapidement utiliser des fonds de façon à mettre des capitaux beaucoup plus importants à la disposition des pays les plus pauvres. On a proposé une solution qui consisterait à conclure des accords avec les pays exportateurs de pétrole pour subventionner le versement de l'intérêt sur des prêts qu'ils accorderaient aux pays les plus pauvres pour des projets précis. Les pays exportateurs de pétrole prendraient à leur charge la responsabilité du capital et les pays industrialisés en assumeraient les intérêts.

Le groupe de travail recommande que, en collaboration avec d'autres pays industrialisés, le Canada envisage le recours à des méthodes comme celle qui consiste à subventionner les intérêts assujettis aux prêts que les pays exportateurs de pétrole consentiraient à l'avenir aux pays en développement les plus pauvres afin de dégager des capitaux plus considérables pour soutenir leur balance des paiements.

AJUSTEMENT POUR LES PAYS À REVENU MOYEN

Qu'il faille dans le contexte actuel accorder la priorité aux pays les plus pauvres ne signifie pas pour autant que ceux-ci soient les seuls à connaître de très grandes difficultés. Un grand nombre de pays à revenu moyen doivent effectuer de stricts ajustements au fur et à mesure que leurs factures de pétrole augmentent et que diminuent les revenus qu'ils tirent du commerce. Les prix des produits de base, sur lesquels ils comptent largement, ont été particulièrement touchés.

La communauté internationale doit trouver des moyens d'aider ces pays à s'adapter à la situation pour leur épargner les graves restrictions économiques que leur imposeraient les forces extérieures sur lesquelles ils n'ont aucun contrôle. Ils ont besoin d'une aide financière extérieure pour exploiter leurs propres ressources énergétiques et restructurer leur économie en tenant compte de la récente hausse du prix de l'énergie ainsi que de l'inflation que nous subissons tous. Comme les Canadiens le savent d'expérience, ce n'est pas un travail d'un an ou deux. Les exigences financières de ces pays ne seront pas satisfaites par le seul recours aux banques commerciales privées parce qu'ils présentent davantage de risques et doivent prendre des engagements financiers à plus long terme. Les institutions financières publiques, comme la Banque mondiale et le Fonds monétaire international, devront donc jouer à cet égard un plus grand rôle.

LA BANQUE MONDIALE

La Banque mondiale, qui a été conçue comme un instrument de reconstruction de l'Europe après la Seconde Guerre mondiale, est devenue à elle seule la plus importante source de capitaux pour les pays en développement. Ses ressources financières proviennent d'un fonds constitué par les gouvernements membres ainsi que de prêts obtenus sur les marchés commerciaux. Ces dernières années, ses activités de crédit ont pris de

to longer term structural changes in developing countries. We support these developments. In addition to the doubling of its capital base—recently approved by member governments—we support greater borrowing by the Bank in commercial markets.

To that end, a proposed change in the gearing ratio would permit the institution to borrow larger amounts as a proportion of the capital base paid-in and guaranteed by governments. In essence the Bank could lend more without an equivalent increase in the financial commitments by governments, an important consideration at a time when the financial constraints on governments are great. While we have heard concern expressed about the possible effect on capital markets of such a change—and thus the danger that Bank borrowing could become more expensive—we are persuaded that a phased-in, step by step change in the gearing ratio is a sound financial step.

The Task Force recommends that Canada support a step by step change in the gearing ratio of the World Bank to permit greater borrowing on financial markets as a proportion of the capital base provided by member governments.

INTERNATIONAL MONETARY FUND

The International Monetary Fund (founded together with the World Bank after the Second World War) is the other major world financial institution which must play an increasing role in facilitating the adjustment of developing countries in the years ahead. While not a development institution as such, one of its major functions is to facilitate balance of payments financing; this is related significantly to longer term development. Unless severe balance of payments deficits, which many developing countries face today, are handled in an appropriate manner, these countries may suffer severe setbacks to their development prospects.

We note the fact that over the period of the past five years the Fund has played a limited role in financing the balance of payments deficits of developing countries. In part this was because of insufficient financial resources of the Fund, a situation which is being corrected. But even when funds have been available, many developing countries have been reluctant to go to the IMF because of what they saw as harsh and inappropriate conditions laid down by the institution. Instead, these countries turned to the then readily available commercial borrowing with the result that they have amassed large amounts of comparatively short term debt. This is a situation which cannot and should not be repeated in the years ahead.

Evidence placed before the Task Force has indicated that traditional methods of the IMF in financing balance of payments deficits of developing countries are now inappropriate. The deficits arise for the most part from oil price increases and often sharp declines in the value of exports, factors over which many developing countries have little control. Fairness alone

l'ampleur et visent de plus en plus à réaliser des changements structurels à long terme dans les pays en développement. Nous approuvons cette orientation. Outre la multiplication par deux de son capital, qui a été récemment approuvée par les gouvernements membres, nous sommes en faveur d'un recours plus massif à l'emprunt par la Banque sur les marchés commerciaux.

A cette fin, la modification projetée de son coefficient d'endettement permettrait à l'institution de prêter de plus fortes sommes proportionnellement au capital versé et garanti par les gouvernements. Au fond, la Banque pourrait prêter davantage sans que les gouvernements aient à accroître d'autant leur participation financière, facteur à considérer à une époque où de lourdes contraintes financières pèsent sur eux. Nous avons entendu parler des inquiétudes que suscitent les répercussions éventuelles de ce changement sur les marchés des capitaux, et de la crainte de voir la Banque prêter à des taux encore plus élevés, mais nous demeurons convaincus qu'un changement progressif du taux d'endettement, qui s'effectuerait étape par étape, constituerait une sage mesure financière.

Le groupe de travail recommande que le Canada se montre favorable à un changement progressif du taux d'endettement de la Banque mondiale sur les marchés financiers au prorata du capital fourni par les gouvernements membres.

LE FONDS MONÉTAIRE INTERNATIONAL

Le Fonds monétaire international (créé en même temps que la Banque mondiale, après la Seconde Guerre mondiale) est l'autre grande institution financière qui doit contribuer de plus en plus à faciliter le redressement des pays en développement au cours des années à venir. Bien qu'il ne s'agisse pas à proprement parler d'une institution de développement, mais que l'une de ses principales fonctions consiste à faciliter le financement de la balance des paiements, il est amené à s'occuper de développement à long terme. Si les graves déficits de la balance des paiements que connaissent actuellement de nombreux pays en développement ne sont pas gérés convenablement, ceux-ci risquent de voir s'assombrir leurs perspectives de développement.

Nous remarquons que depuis cinq ans, le Fonds a joué un rôle limité dans le financement de ces déficits. La raison en est en partie attribuable à l'insuffisance de ses ressources financières, situation à laquelle on remédie actuellement. Pourtant, même lorsque des fonds étaient disponibles, de nombreux pays ont hésité à s'adresser au FMI parce qu'ils jugeaient ses conditions trop strictes et inappropriées. Ils ont préféré recourir à l'emprunt sur les marchés commerciaux, d'un accès facile, et ils ont ainsi accumulé de fortes dettes à relativement court terme. Cette situation ne peut ni ne doit se répéter.

Les témoignages recueillis par le groupe de travail montrent l'inefficacité des méthodes traditionnellement appliquées par le FMI au financement des déficits de la balance des paiements des pays en développement. Ces déficits résultent pour la plupart des augmentations du prix du pétrole et souvent d'une forte baisse de la valeur des exportations, facteurs sur lesquels

would suggest that they not bear the entire burden of adjustment. It is clear, moreover, that these are problems which are not quickly resolved. Sharp cutbacks in government spending and severe demand restraint, as has often been required by the Fund in the past, may be counter-productive to longer term development plans.

The International Monetary Fund has begun to recognize and respond to these circumstances. What is required is still greater sensitivity to and support for longer term adjustments in developing countries. No witness before the Task Force has recommended the abandonment of conditions or a lack of stringency. Under new and more appropriate conditions, the governments of developing countries would continue to have responsibility for making longer term changes in their economies, a responsibility which may be more difficult to fulfill than the requirement simply to cut back the economy.

The Task Force recommends that Canada support greater responsiveness and sensitivity on the part of the International Monetary Fund to the externally caused and longer term adjustment crises facing developing countries so as to protect their development plans.

In order to accomplish these goals we are persuaded that there should be greater and more continuous involvement in the activities of the Fund by political authorities, namely the Finance Ministers of member governments. In our view, they could help officials make their assessments of these difficult political and human questions.

The other issue which deserves serious attention is that of the allocation of international reserves, the Special Drawing Rights (SDRs) of the International Monetary Fund. The SDR, or "paper gold", was created by the IMF as an international currency to supplement gold and hard currencies as reserve assets. These assets are created from time to time when the IMF judges that additional liquidity is necessary in order to facilitate trade between areas using different currencies.

The reserve assets are issued to countries roughly in proportion to their economic weight in the world economy. Thus, developing countries have far smaller SDR reserves than developed countries, though the actual practice of the Fund has been to issue to developing countries somewhat larger shares than strict economic criteria would indicate. Nonetheless, for years there has been before the Fund a proposal which would establish a still greater link between the needs of developing countries and their SDR shares. We are aware of the several serious arguments which have been made against this proposal. At the same time, we have received evidence that the large size of current deficits and surpluses, and the great difficulties in efficiently moving capital from surplus to deficit countries justify another examination of SDR shares. A reallocation based more on need may offer a comparatively flexible and responsive way to ease current balance of payments problems of some developing countries.

beaucoup de pays n'ont pratiquement aucun contrôle. Ne serait-ce que par souci de justice, il faut reconnaître que ces derniers ne doivent pas porter seuls le fardeau de ce redressement. Il est clair, en outre, que ce ne sont pas des problèmes faciles à résoudre. Les fortes restrictions budgétaires et l'importante diminution de la demande, que le Fonds a souvent réclamées par le passé, peuvent compromettre l'efficacité des programmes de développement à plus long terme.

Le Fonds monétaire international commence à le reconnaître et à réagir. Il faut donc se sensibiliser davantage aux efforts d'ajustement à long terme des pays en développement et les soutenir. Aucun des témoins qui ont comparu devant le groupe de travail n'a recommandé l'abandon de conditions ni parlé de manque de rigueur. Dans de nouvelles conditions plus favorables, les gouvernements des pays en développement continueraient d'être responsables des changements à long terme nécessaires à leur économie, tâche qui peut se révéler nettement plus ardue que la simple obligation de pratiquer des compressions.

Le groupe de travail recommande que le Canada préconise une plus grande sensibilité du Fonds monétaire international en ce qui concerne les crises d'ajustement à long terme d'origine extérieure auxquelles font face beaucoup de pays en développement afin de les aider à maintenir leurs programmes de développement.

Nous sommes convaincus que pour atteindre ces objectifs, les autorités politiques, notamment les ministres des Finances des gouvernements membres, devraient participer davantage et de façon plus suivie aux activités du Fonds. Nous estimons que cette participation pourrait faciliter la tâche des dirigeants chargés d'évaluer ces questions politiques et humaines fort délicates.

Un autre point mérite une attention particulière: il s'agit de l'allocation des réserves internationales sous forme de droits de tirage spéciaux du Fonds monétaires international. Les DTS, qualifiés «d'or-papier», ont été créés par le FMI pour tenir lieu de devises internationales et sont un supplément aux avoirs de réserve en or et en devises fortes. Ces avoirs sont créés de temps à autre lorsque le FMI estime avoir besoin de liquidités supplémentaires pour faciliter les échanges commerciaux entre des régions utilisant des devises différentes.

Ces avoirs de réserve sont émis à divers pays en fonction de leur poids dans l'économie mondiale. De ce fait, certains pays en développement disposent de réserves de DTS beaucoup moins importantes que des pays industrialisés, bien qu'en réalité, le Fonds alloue aux premiers une quote-part un peu plus élevée que ne le dicteraient de stricts critères économiques. Néanmoins, depuis des années, le Fonds a été saisi d'une proposition visant à resserrer encore le lien entre les besoins des pays en développement et leur quote-part de DTS. Nous connaissons les arguments de poids qui ont été opposés à cette proposition. En même temps, d'après les témoignages recueillis, l'importance des déficits et des excédents actuels ainsi que les nombreuses difficultés rencontrées pour transférer des capitaux de pays qui enregistrent des excédents à d'autres qui connaissent des déficits justifient un réexamen de l'allocation des DTS. Une réallocation qui tiendrait davantage compte des besoins pourrait constituer une solution relativement souple et

The Task Force recommends that Canada support the study of various means of establishing a closer link between the allocation of international reserve assets (Special Drawing Rights) and the needs of developing countries.

INVOLVING OPEC

No development in North-South Relations has caused greater upheaval and uncertainty than the rise to power of the Organization of Petroleum Exporting Countries (OPEC). The reason for this is clear: the OPEC countries now have great wealth and exercise tremendous influence on world events. Industrialized countries have encountered new major players at the international table.

Any effective solution to the current economic troubles must recognize and build upon this fact. Whether we are talking of interest subsidization arrangements or new facilities in the World Bank and the International Monetary Fund, the same essential requirement is clear: considerable amounts of the capital must come through the "recycling"—the re-investment—of the oil exporting countries' balance of payments surpluses. The oil-exporting countries are not, any more than investors anywhere, going to place their money without guarantees of return. They are not going to play larger roles in contributing to the international financial system without some commensurate recognition of their power and influence.

In the current situation there are two measures which industrialized countries, and Canada in particular, can take. The first is a change in attitudes. There is no doubt that the sudden and drastic increase in oil prices has caused grave difficulties for all oil importing countries, in particular the poorest countries. There is also no doubt that the problems of inflation and economic stagnation preceded and go far beyond increases in oil prices. As the graph above illustrates, the OPEC surplus, when expressed as constant 1973 U.S. dollars, declined significantly between 1975 and 1978 and even today has only returned to the level of 1974. The industrialized countries are neither justified nor wise in attributing all of their problems or all of the problems of developing countries to OPEC.

We should also recognize that industrialized countries may, to some extent, have been the authors of their own misfortune. Had they been more willing to discuss some linking of oil prices to the prices of manufactured goods which OPEC countries import, they might have avoided or at least moderated the sudden severity of oil price increases. The world still would have faced large oil price increases, but perhaps steadier increases, to which all countries might more gradually have been able to adjust. This remains a matter of major importance.

The second measure is a change in relationships. The industrialized countries must be prepared more than in the past to

efficace à certains problèmes éprouvés par des pays en développement pour équilibrer leur balance des paiements.

Le groupe de travail recommande que le Canada appuie l'étude des divers moyens permettant d'établir un lien plus étroit entre l'allocation d'avoirs de réserve internationaux (droits de tirage spéciaux) et les besoins des pays en développement.

PARTICIPATION DE L'OPEP

Les relations Nord-Sud n'ont pas connu de plus grande cause de perturbation et d'incertitude que l'arrivée au pouvoir de l'Organisation des pays exportateurs de pétrole (OPEP). La raison en est bien simple: ces pays disposent maintenant de grandes richesses et peuvent influencer très fortement sur le déroulement des événements mondiaux. Les pays industrialisés se trouvent désormais devant de nouveaux interlocuteurs de taille à la table internationale.

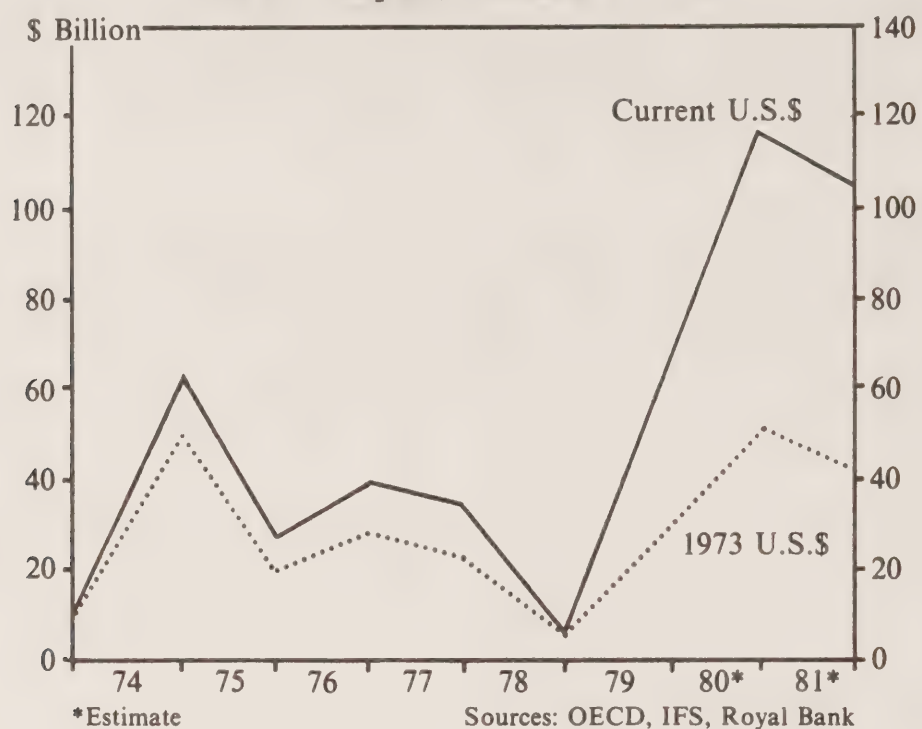
Pour être efficace, toute solution aux problèmes économiques doit reconnaître ce fait et en tenir compte. Qu'il soit question d'accords de subventionnement d'intérêts ou de nouveaux mécanismes de la Banque mondiale et du Fonds monétaire international, la même exigence s'impose: une très grande partie des capitaux doivent provenir du "recyclage", c'est-à-dire du réinvestissement des excédents de la balance des paiements des pays exportateurs de pétrole. Ceux-ci, comme tout autre investisseur d'ailleurs, ne sont pas disposés à investir sans être sûrs d'en retirer des profits. Ils n'acceptent pas de contribuer davantage au système financier international sans une reconnaissance équivalente de leur puissance et de leur influence.

Dans la conjoncture actuelle, les pays industrialisés, et le Canada en particulier, peuvent prendre deux mesures. Il nous faut commencer par changer d'attitude. La montée en flèche des prix du pétrole a causé de graves difficultés à tous les pays importateurs de pétrole, et surtout aux pays pauvres. Il est aussi bien certain que les problèmes de l'inflation et de la stagnation économique ont précédé et dépassé de loin les conséquences de ces augmentations de prix. Comme le montre le tableau suivant, les surplus de l'OPEP, lorsque exprimés en dollars américains constants de 1973, ont diminué considérablement entre 1975 et 1978 et ne sont aujourd'hui qu'au niveau de 1974. Il n'est ni raisonnable ni sage de la part des pays industrialisés d'attribuer à l'OPEP la totalité de leurs problèmes ou de ceux des pays en développement.

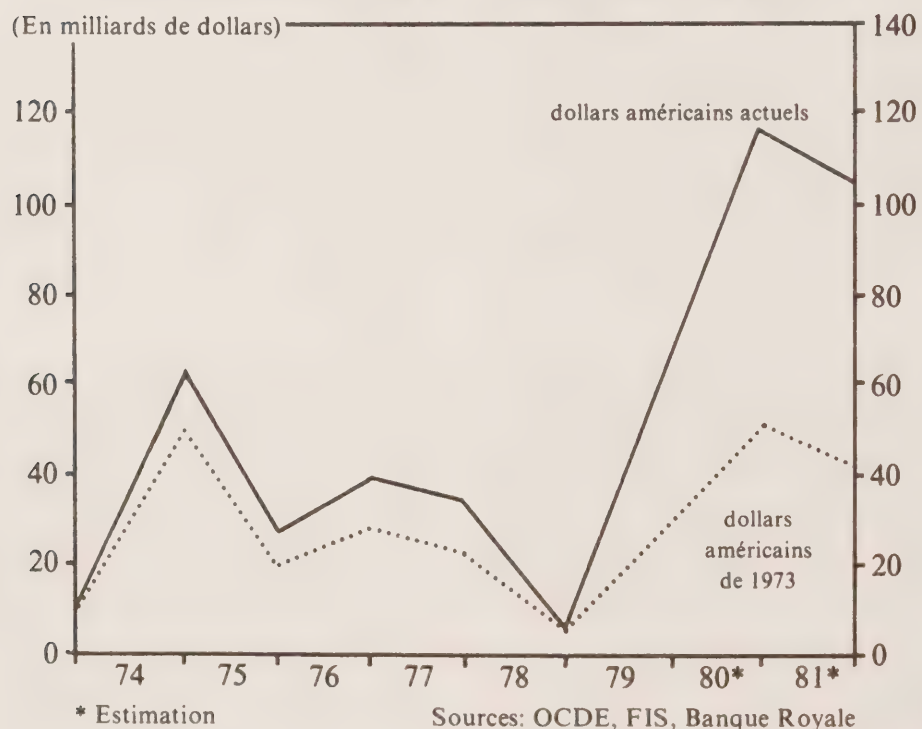
Il nous faut aussi reconnaître que les pays industrialisés peuvent, dans une certaine mesure avoir causé leur propre malheur. S'ils avaient été davantage disposés à négocier pour établir un certain rapport entre les prix du pétrole et ceux des produits manufacturés qu'importaient les pays de l'OPEP, ils auraient peut-être pu éviter, sinon atténuer, la soudaine flambée des prix du pétrole. Le monde aurait quand même connu de fortes hausses à cet égard, mais peut-être auraient-elles été plus progressives et auraient-elles permis à tous les pays de s'y adapter graduellement. Cette question reste d'une très grande importance.

La deuxième mesure consisterait en un changement des relations. Les pays industrialisés doivent être plus disposés que

OPEC Surplus, Nominal & Real



SURPLUS DE L'OPEP, NOMINAL ET RÉEL



share power and responsibility with oil exporting countries. While OPEC participation and voting shares in the World Bank and the IMF have increased, this has not taken place fast enough to ensure their willingness to move substantially increased amounts of their money through these channels. Adjustments of the voting shares in these institutions, however, must be a process of gradual evolution. How then to proceed?

One approach is to leave the general framework of institutions such as the World Bank to evolve gradually while allocating voting shares of new facilities within these institutions to reflect the financial contribution of oil exporting countries. An example of such a new facility would be the proposed Energy Facility of the World Bank. The International Fund for Agricultural Development, provides one-third voting shares to each of the group of industrialized countries, OPEC and non-oil exporting developing countries. This model may be useful in organizing other international agencies.

The Task Force recommends that Canada advocate a greater responsibility in the IMF and the World Bank for those oil exporting countries with balance of payments surpluses, by such methods as allocating to them voting shares in new facilities to correspond with their financial contributions.

FINANCE IS NOT THE ONLY SOLUTION

The steps we have recommended are important and urgent. The response of the international community will determine how severely the current situation impairs the prospects of developing countries and of their people in the first half of the 1980s. But we will miss the significance of this crisis if we do not recognize that it is more symptom than cause of the problems of developing countries. Many of the poorest countries have been hit hard because they are poor; long term commitment to their development is essential. Many of the middle-income exporters of commodities have been hit hard because of the lack of diversity in their economies and because of the unfavorable terms of trade and volatility of commodity markets; long term commitment to the stabilization of those markets and decreased dependence on them is essential. Many of the upper-income developing countries—the so-called NICs—have been hit hard because of economic slowdown and protectionist measures taken by the industrialized countries; better adjustment to their export potential is essential. Increased financial dependency is no solution. The developing countries must move toward economic self-reliance. Structural reforms, both domestic and in the realm of international finance, are important means to achieve this goal.

jamais à partager puissance et responsabilités avec les pays exportateurs de pétrole. La participation et les droits de vote de l'OPEP au sein de la Banque mondiale et du FMI ont été augmentés, mais pas assez rapidement pour qu'ils veuillent bien accroître fortement la part des capitaux qui pourraient être acheminés par ces organismes. L'ajustement des droits de vote des pays en cause au sein de ces institutions doit toutefois s'opérer progressivement. Sachant cela, comment faire?

Une solution consisterait à laisser la structure générale d'institutions comme la Banque mondiale évoluer graduellement tout en attribuant les droits de vote dans le cadre de nouvelles facilités offertes au sein de ces institutions de façon à tenir compte de la participation financière des pays exportateurs de pétrole. La nouvelle facilité que propose la Banque mondiale dans le domaine de l'énergie en serait un exemple. Le Fonds international pour le développement de l'agriculture répartit les actions donnant droit de vote dans une proportion d'un tiers respectivement au groupe des pays industrialisés, à celui de l'OPEP et à celui des pays en développement non exportateurs de pétrole respectivement. Ce modèle pourrait être repris par d'autres organismes internationaux.

Le groupe de travail recommande que le Canada préconise que soit accordée une plus grande responsabilité au sein du FMI et de la Banque mondiale aux pays exportateurs de pétrole qui ont une balance des paiements excédentaire en leur attribuant, par exemple, des actions donnant droit de vote dans le cadre de nouvelles facilités en tenant compte de leurs contributions financières.

LA SOLUTION N'EST PAS SEULEMENT D'ORDRE FINANCIER

Les mesures que nous avons recommandées sont urgentes et importantes. La réaction de la communauté internationale déterminera dans quelle mesure la situation actuelle nuira aux perspectives des pays en développement et de leur population pendant la première moitié des années 80. Toutefois nous ne saisisons toute l'ampleur de la crise que si nous reconnaissons qu'elle est bien davantage un symptôme qu'une cause des problèmes des pays en développement. Un grand nombre des pays les plus pauvres ont été durement frappés en raison de leur pauvreté même; il est indispensable qu'ils puissent s'engager à long terme dans la voie du développement. Beaucoup d'exportateurs de produits de base à revenu moyen ont été durement touchés aussi en raison du manque de diversification de leur économie, des conditions défavorables du commerce et de l'instabilité des marchés des produits de base. Il faut qu'ils puissent, à long terme, stabiliser ces marchés et s'en affranchir progressivement. Un grand nombre des pays en développement à revenu supérieur, ceux qui se sont dotés d'une certaine infrastructure industrielle, ont subi un dur revers en raison du marasme actuel et des mesures protectionnistes prises par les pays industrialisés. Il faut qu'ils ajustent leur potentiel d'exportation. Accroître leur dépendance financière n'est pas une solution. Les pays en développement doivent s'acheminer vers l'autosuffisance économique. Les réformes structurelles, tant à l'intérieur du pays que dans le domaine des finances internationales, constituent les principaux moyens d'y parvenir.

B. DEVELOPMENT ASSISTANCE

Any country wishing to develop its economy requires access to capital in order to make substantial investments. Developing countries are no exception to this rule. They generate some eighty to ninety per cent of their financial requirements; they make by far the greatest commitment to their own development. At the same time—like many developed countries, including Canada—they require external financing in order to maintain economic growth. This gap between needs and resources exists either because developing countries are too poor to have the funds necessary for investment or because they cannot earn sufficient foreign exchange to meet the increased costs of essential imports such as oil and manufactured goods.

The requirements for external financing vary from one developing country to another. In general, middle income countries have, until recently been able to meet most of their needs through commercial borrowing. But, as we have shown, the poorest countries do not have the same access to such funds because the risks are greater, the pay-offs for the investors longer term. Projects such as ports or industrial plants for which middle income countries require capital are more likely to generate an earlier and greater return than the investments in education, training and rural development needed by the poorest countries. These countries must, therefore, look to grants and loans on softer than commercial terms or go without. This investment in the future—commonly called development assistance—is essential if these countries and their people are to realize the earliest possible fulfilment of their potential.

That a great potential exists is clear. During our hearings, we were told the story of a young and very poor boy in a developing country who lived near a school financed by a foreign government. He was educated in that school and, because he was gifted, continued his studies elsewhere. After many years of study financed by others, the boy became an important medical scientist. He discovered a cure for a disease which had afflicted hundreds of thousands of people not only in his country but throughout the world. The story is certainly unusual, but we wonder what discoveries of benefit to all mankind lie within the potential of the eight hundred million people in this world who lack even the rudiments of a decent existence. Aid is investment in freeing that human potential.

WHY SHOULD WE HELP?

The concept of development assistance is hardly thirty years old. The reasons given for it have been many and varied. Some have argued that it is a way to promote trade. Others have seen it as a means to win friends and frustrate adversaries. Still others want aid to promote their particular concerns or values in developing countries. We think it is time to say

B. AIDE AU DÉVELOPPEMENT

Tout pays désireux de développer son économie a besoin de capitaux afin de pouvoir faire des investissements importants. Les pays en développement ne font pas exception à la règle. Ils répondent eux-mêmes à 80-90 pour cent de leurs besoins financiers; ce sont donc eux qui contribuent le plus à leur propre développement. Par ailleurs, tout comme de nombreux pays industrialisés, dont le Canada, ils ont besoin de capitaux étrangers pour soutenir leur croissance économique. Cet écart entre besoins et ressources s'explique soit parce que les pays en développement sont trop pauvres pour posséder les fonds nécessaires aux investissements, soit parce qu'ils sont incapables d'obtenir suffisamment de devises pour faire face à l'augmentation du coût des importations essentielles comme le pétrole et les produits manufacturés.

Les besoins en capitaux étrangers varient d'un pays en développement à l'autre. En général, les pays à revenu moyen ont réussi, au moins jusqu'à une date récente, à se procurer la plupart des crédits nécessaires en empruntant sur les marchés commerciaux. Comme nous l'avons cependant montré, les pays les plus pauvres ne peuvent pas aussi facilement obtenir des fonds car les risques sont plus grands pour les investisseurs et ces derniers préfèrent les placements qui rapportent à plus brève échéance. En effet, ils s'intéressent davantage aux projets de construction de ports et d'usines, pour lesquels les pays à revenu moyen ont besoin de capitaux et qui sont susceptibles de générer des bénéfices intéressants à court terme qu'aux projets touchant à l'éducation, à la formation et à l'aménagement rural nécessaires aux pays les plus pauvres. Ceux-ci doivent donc obtenir des subventions ou des prêts à des conditions plus souples ou tout simplement se passer des capitaux dont ils ont tant besoin. Cet investissement dans l'avenir, qu'on appelle l'aide au développement, est essentiel pour permettre à ces pays et à leurs habitants de s'épanouir le plus tôt possible.

Le potentiel des pays en développement est sans contredit immense. Au cours de nos audiences, on nous a raconté l'histoire d'un jeune garçon très pauvre qui vivait près d'une école financée par un gouvernement étranger. Il avait fréquenté cette école et parce qu'il était doué, on l'a envoyé poursuivre ses classes ailleurs. Après de nombreuses années d'étude, ce garçon est devenu un chercheur médical de renom. Il a découvert un médicament permettant de traiter une maladie qui faisait des milliers de victimes non seulement dans son pays mais dans le monde entier. Cette histoire est certes peu commune, mais on ne peut que déplorer le gaspillage monumental de talent qui se fait dans le monde quand on songe que près de huit cent millions de personnes doivent consacrer toutes leurs énergies à survivre. L'aide au développement libère ce potentiel humain.

JUSTIFICATION DE L'AIDE

Le concept de l'aide au développement date d'à peine trente ans. Les justifications qu'on lui a données sont nombreuses et variées. Certains ont prétendu que c'était un moyen de favoriser le commerce. D'autres l'ont considéré comme un moyen de se faire des amis et de nuire à ses adversaires. D'autres encore veulent que l'aide serve à promouvoir leurs propres objectifs ou

simply that aid is to aid. Its purpose is to promote human and economic development and to alleviate suffering.

We do not mean to say that there are no benefits for those who give aid. It must be part of a relationship. We are intrigued by the example of a barn raising. Lacking some of the skills, tools and materials to build a barn, a farmer calls on his friends to assist him. One is an architect who draws up a plan for the barn. Another has a team of horses and a grader. A third neighbour provides cement. Each neighbour helps, is personally involved in the project, and contributes what he or she has to give.

This help is an act of solidarity. No doubt it may in the future allow the neighbours to ask for help in return. Their involvement in the project gives them some influence on the way it is carried out. Their contributions are things they have at hand. But their reason for helping is not principally self-interest, nor the desire to wield influence, nor the opportunity to unload their own possessions. It is the simple desire to help.

A programme for development assistance is similar. It can create opportunities for a donor to exercise influence or to provide goods and services. But these must not be the principal justifications. Canada should give assistance because it is needed, because it is right to help and because it has, despite all the problems during the past three decades, produced positive economic and social change in developing countries. By so doing, it has helped liberate the potential of many human beings and it has become a concrete expression of peaceful international cooperation.

The members of the Task Force welcome the Canadian Government's recently announced decision to give priority to Canada's modest but important programme of development assistance and to have its aid budget grow more rapidly than Canadian GNP during the next decade. Nevertheless, in periods of economic recession and high deficits governments face pressures to cut back on expenditures which are not of direct and immediate benefit to their own populations. For this reason, it is very important to pledge a fixed portion of Canada's wealth to development assistance.

PRIORITIES IN DEVELOPMENT ASSISTANCE

The clear obligation of developed nations to assist developing nations should be reflected in the priorities of our programme. The long term goal of development assistance should be improvement in the lives of the poorest people and in the prospects of the poorest countries. Donor governments have a responsibility to ensure that this is accomplished.

In 1975, the Canadian Government made public a Strategy for International Development Cooperation. According to this document, the objective of the Canadian development assistance programme was

to support the efforts of developing countries in fostering their economic growth and the evolution of their social

valeurs dans les pays en développement. Le temps est venu, nous semble-t-il, de reconnaître que l'aide ne vise qu'à aider. Son but est de favoriser le développement économique et social et d'alléger les souffrances d'une grande partie de l'humanité.

Il ne faut pas en déduire que l'aide ne rapporte rien au donateur. Elle s'inscrit dans le cadre d'une relation. Citons l'exemple frappant de la construction d'une grange. Un fermier à qui il manque certaines compétences et certains outils et matériaux pour construire une grange, demande à ses amis de l'aider. L'un d'entre eux est un architecte qui accepte de dresser les plans. L'autre amène ses chevaux et une niveleuse. Un troisième fournit le ciment. Chacun apporte son aide, participe au projet et y contribue selon ses moyens.

Cette aide constitue un acte de solidarité. Evidemment, les voisins, pourront plus tard se faire aider à leur tour. En participant au projet, ils influent, dans une certaine mesure, sur son déroulement. Leur contribution peut sembler dérisoire, mais ce n'est ni l'appât du gain, ni la soif du pouvoir, ni l'envie de se débarrasser de leurs possessions qui les motive. Ils n'ont qu'un désir, celui d'aider.

Un programme d'aide au développement fonctionne de la même façon. Il peut permettre à un donateur d'exercer une certaine influence ou de fournir des biens et des services. Mais ce n'est pas là sa principale justification. Le Canada devrait aider les pays en développement parce que ces derniers en ont besoin, parce que c'est bien d'aider son prochain et parce qu'en dépit de tous les problèmes qui se sont posés à ce sujet au cours des trois dernières décennies, cette aide a entraîné des changements économiques et sociaux dans les pays en cause. Elle a permis à beaucoup d'êtres humains de s'épanouir et elle est devenue l'expression concrète d'une coopération pacifique à l'échelle internationale.

Les membres du groupe de travail sont heureux de la décision prise récemment par le gouvernement de donner priorité à son programme modeste, mais néanmoins important en matière d'aide au développement et de permettre qu'au cours de la prochaine décennie ce poste du budget augmente plus rapidement que le PNB. Néanmoins en période de récession et déficit budgétaire élevé les gouvernements sont pressés de comprimer les dépenses qui ne profitent pas directement et immédiatement à la population. C'est pourquoi il importe que le Canada s'engage à consacrer un pourcentage fixe de son produit national brut à l'aide au développement.

PRIORITÉS DE L'AIDE AU DÉVELOPPEMENT

L'obligation claire qu'ont les pays riches de favoriser le développement des pays pauvres devrait influencer non seulement sur la quantité d'aide qu'ils offrent, mais aussi sur sa qualité. L'objectif à long terme de l'aide au développement devrait être d'améliorer la vie des plus démunis ainsi que les perspectives d'avenir des pays les plus pauvres. Les gouvernements donateurs ont d'ailleurs la responsabilité de s'en assurer.

En 1975, le gouvernement canadien approuvait et rendait publique une stratégie de coopération au développement international. Selon ce document, l'objectif du Programme canadien d'aide au développement consistait:

à appuyer les efforts déployés par les pays en développement pour favoriser leur propre croissance économique et l'évolu-

systems in a way that would produce a wide distribution of the benefits of development among the populations of these countries, enhance the quality of life and improve the capacity of all sectors of their populations to participate in national development efforts.

Assistance was to be concentrated in the poorest countries and those most severely affected by current world economic conditions. In order to maximize the impact, priority was to be assigned to improving the living and working conditions of the poorest people in a limited number of countries. The focus was to be on

the most crucial aspects or problems of development—food production and distribution; rural development; education and training; public health and demography; and shelter and energy.

We have not been able to conduct a full-scale review of the implementation of the 1975-1980 Strategy, the purposes of which we generally support. Nonetheless, we have formed some conclusions from the testimony heard over the past six months.

BASIC NEEDS

The degree to which the Canadian assistance programme has been directed toward the poorest people in recipient countries is unclear, although the increasing emphasis on agriculture and rural development would suggest that some progress has been made in this direction. We note, however, that Canadian aid officials have recently indicated that shifts into these new areas of activity have taken longer than expected and projects directed toward basic human needs have, as a result, borne the brunt of the 1978-1979 restraints on the expenditures of the Canadian International Development Agency (CIDA). We have been seriously disturbed by signs that, in a period of economic recession, CIDA's inability to show substantial and concrete progress toward the development of programmes to improve conditions of the poorest people in the world may be leading officials to look for new justifications for the development assistance programme.

The Task Force recommends that the Government reaffirm and strengthen as the central objective of its development assistance programme the basic human needs of the poorest people in developing countries.

WOMEN

We have heard evidence that women have received far too little emphasis in our development assistance programme. In many developing countries women play a crucial role in nutrition, food production and family planning. Their contributions to the economy and their responsibility for the well-being of the family unit must be recognized. The World Bank has concluded that educating young women may be one of the best investments a country can make in its future economic growth and welfare.

tion de leurs systèmes sociaux, de façon à répartir le plus largement possible les bienfaits de la croissance parmi les habitants de ces pays, à améliorer la qualité de la vie et à rendre toutes les couches de leur population aptes à participer aux efforts nationaux de développement.

L'aide devait se concentrer dans les pays les plus pauvres et les plus touchés par la situation économique mondiale. Afin que le programme soit le plus efficace possible, on devait d'abord s'attacher à améliorer les conditions de vie et de travail des plus démunis dans un nombre restreint de pays en s'attaquant en premier lieu

aux problèmes du développement les plus cruciaux—notamment à la production et à la distribution des aliments, au développement rural, à l'éducation et à la formation, à la santé publique, à la démographie, au logement et à l'énergie.

Nous n'avons pas pu étudier à fond les résultats de la stratégie adoptée pour 1975-1980, dont nous appuyons cependant l'objectif global. Néanmoins les témoignages que nous avons entendus au cours des six derniers mois nous ont permis de tirer quelques conclusions.

BESOINS FONDAMENTAUX

Il est difficile d'établir dans quelle mesure le Programme canadien d'aide au développement a atteint les couches plus pauvres de la population dans les pays bénéficiaires, mais l'attention accrue accordée à l'agriculture et à l'aménagement rural permet de croire que les responsables canadiens ont récemment indiqué qu'on avait mis plus de temps que prévu à réorienter le programme et que les projets visant à répondre aux besoins fondamentaux avaient, en conséquence souffert des restrictions imposées en 1978-1979 aux dépenses de l'Agence canadienne de développement international (ACDI). Nous craignons grandement, à la lumière de certains signes avant-coureurs, que les autorités compétentes ne cherchent de nouvelles justifications pour le programme d'aide au développement parce que l'ACDI a été incapable en période de récession économique, de démontrer des progrès réels dans la mise en oeuvre de programmes visant à améliorer les conditions de vie des plus démunis.

Le groupe de travail recommande que le gouvernement réaffirme comme principal objectif de son programme d'aide au développement la nécessité de subvenir aux besoins fondamentaux des plus démunis dans les pays en développement.

LES FEMMES

Des témoins ont souligné que notre Programme d'assistance au développement ne s'est jusqu'ici guère intéressé aux femmes. Dans de nombreux pays en développement, elles jouent un rôle clé dans la nutrition, la production alimentaire et la planification des naissances. Il faut reconnaître l'importance de leur participation à l'économie et au bien-être de la cellule familiale. La Banque mondiale a conclu que l'éducation des filles constitue peut-être l'un des meilleurs investissements qu'un pays puisse faire pour améliorer sa croissance économique et son bien-être.

The Task Force recommends that Canada's development assistance programme give much higher priority to basic education and development of skills of women in developing countries.

POOREST COUNTRIES

Although Canadian bilateral aid appears to be highly concentrated in the poorest countries and in countries most seriously affected by the current world economic conditions, we have heard arguments suggesting that Canada should shift an increasing portion of its development assistance to middle income developing countries whose markets offer greater potential for Canadian exports. The Task Force feels very strongly that such a policy would result in disappointed expectations and an undermining of the real humanitarian objectives of the aid programme. We reject suggestions that an increased share of aid should go to other countries because they offer more promising markets for Canadian goods and services. This matter is especially important in light of the severe balance of payments problems of the poorest countries.

The Task Force recommends a high concentration of Canada's development assistance in the poorest and most seriously affected countries.

The geographic distribution of Canada's development assistance programme has not changed significantly since 1975. Canada is currently involved in some eighty-nine countries, but the concentration of the programme is higher than its geographic distribution might suggest; in 1978 twenty-seven countries accounted for seventy-nine per cent of the programme. Nevertheless, we remain concerned about the wide geographic dispersion of Canada's bilateral aid programme and believe that involvement in eighty-nine countries is impractical, especially in view of the fact that the Canadian government has a limited number of aid officers abroad.

The Task Force recommends that the Government seek to reduce the number of countries in which it has aid programmes while remaining sensitive to humanitarian considerations and foreign policy objectives. Further, we recommend that the Government strengthen the administration of its development assistance programme in the field.

OTHER PRIORITIES

Since 1975, resources of the development assistance programme have been significantly reallocated to reflect new priorities. About one-quarter of bilateral commitments have been directed toward agriculture and rural development, at least since 1978. Education and training, public health, shelter and energy continue to account for a high percentage of the programme. We underline the importance of agricultural production and energy to the well-being of developing countries. These matters are discussed more fully below.

Le groupe de travail recommande que le Programme canadien d'aide au développement s'intéresse bien davantage à l'éducation de base et au développement du potentiel des femmes dans les pays en développement.

LES PAYS LES PLUS PAUVRES

Même si la majeure partie de l'aide bilatérale fournie par le Canada semble fortement concentrée sur les pays les plus pauvres et les plus lourdement touchés par la situation économique actuelle, certains témoins ont soutenu que le Canada devrait consacrer une plus grande partie de son aide aux pays en développement à revenu moyen qui représentent des marchés prometteurs pour les exportateurs canadiens. Le groupe de travail est convaincu que l'adoption d'une telle politique n'engendrerait que déceptions et ne ferait que nuire aux objectifs humanitaires réels du programme. Nous nous opposons à ce qu'une plus forte proportion de l'aide canadienne aille à d'autres pays parce que ceux-ci constitueront éventuellement des marchés plus avantageux pour les biens et les services canadiens. Cette question est d'une importance toute particulière vu le déficit imposant de la balance des paiements des pays les plus pauvres.

Le groupe de travail recommande que le Canada concentre son aide au développement aux pays les plus pauvres et les plus gravement touchés par la récession économique mondiale.

La répartition géographique de notre aide au développement a très peu changée depuis 1975. A l'heure actuelle, le Canada participe à des projets dans quelque 89 pays, mais la concentration de l'aide est plus élevée que sa répartition géographique ne pourrait le laisser croire. En 1978, 27 pays recevaient 79 pour cent des crédits accordés dans le cadre du programme. Néanmoins, la dispersion de l'aide bilatérale canadienne continue à nous préoccuper et, à notre avis, il est peu pratique que le Canada participe à des projets dans autant de pays, étant donné surtout le petit nombre de canadiens chargés de les mettre en oeuvre à l'étranger.

Le groupe de travail recommande que le gouvernement cherche à réduire le nombre des pays auxquels s'adresse son programme d'aide tout en restant sensible aux facteurs humanitaires et en tenant compte des objectifs de politique étrangère. En outre, nous recommandons que le gouvernement améliore la gestion sur place de ce programme.

AUTRES PRIORITÉS

Depuis 1975, la répartition des ressources du programme d'aide au développement a changé sensiblement, compte tenu des nouvelles priorités. Au moins, depuis 1978, un quart environ des projets bilatéraux ont été orientés vers l'agriculture ou l'aménagement rural. L'éducation, la formation, la santé publique, le logement et l'énergie continuent de recevoir un pourcentage élevé des crédits affectés au programme. Nous soulignons l'importance de la production agricole et de l'énergie pour le bien-être des pays en développement. Ces questions seront abordées plus à fond dans les pages suivantes.

Transport was not given high priority in the 1975 Strategy but remains an important sector at twenty-four per cent of bilateral disbursements. We note, however, that activities such as roadbuilding which are classified as transportation, may be important components of agricultural development.

PROCUREMENT

The goals of Canada's new development strategy should give appropriate recognition to the long term Canadian interest in Third World development as well as the desirability of involving Canadians in the implementation of Canada's development assistance programme abroad. But short term commercial objectives should not be permitted to undermine the development purposes of the assistance programme. We note that CIDA has not fully utilized its authority to spend up to twenty per cent of its bilateral funds on other than Canadian goods and services. We have heard evidence that the requirement that eighty per cent of bilateral aid expenditures be tied to the procurement of Canadian goods and services has introduced distortions into aid projects. Moreover, as the Agency becomes increasingly involved in projects which address basic human needs it will, in all likelihood, need to make greater use of funds to finance local or local recurring costs. At the same time, given the ability of Canada to supply many needs of developing countries on a competitive basis, and given the desirability of country to country contacts, we would expect that a significant proportion of the goods and services used in the aid programme would be supplied from Canadian sources.

The Task Force recommends that decisions concerning procurement of goods and services required for aid projects should be made by the Canadian International Development Agency (CIDA) consistent with development assistance objectives. While a significant portion should be procured in Canada, CIDA should be freed from any fixed percentage rule.

TYPES AND CHANNELS OF DEVELOPMENT ASSISTANCE

We believe that the interests of developing countries are best served by using a variety of means to transfer resources, including programme and project aid. The Canadian assistance programme also should use the channels offered by international institutions, direct government to government relations, and non-governmental organizations. The problems which developing countries face are many and varied and each of these channels has distinct advantages.

Project assistance, the provision of goods and services to a developing country in the context of a clearly defined task such as the building of a road, the establishment of a polytechnical school or the provision of outboard motors to local fishing cooperatives, is the traditional means which donor governments use to provide assistance to developing countries. It is

La stratégie de 1975 ne faisait pas des transports un secteur très prioritaire, mais force nous est de reconnaître son importance puisqu'il représente 24% des versements bilatéraux. On peut cependant considérer que la construction routière relève du domaine des transports, mais elle joue aussi un grand rôle dans l'aménagement agricole.

ACHATS

Les objectifs de la nouvelle stratégie canadienne de développement devraient tenir vraiment compte de l'intérêt que présente à long terme pour le Canada le développement du Tiers monde et se traduire par une participation accrue des Canadiens à la mise en oeuvre du Programme d'aide au développement à l'étranger. Il convient cependant de veiller à ce que des objectifs commerciaux à court terme ne supplantent les objectifs de développement que le Canada s'est fixé dans le cadre de ce programme. Nous constatons que l'ACDI n'a pas jusqu'ici pleinement mis à profit l'autorisation qui lui est accordée de consacrer jusqu'à 20 pour cent des crédits affectés à l'aide bilatérale à l'achat de biens et de services auprès de fournisseurs étrangers. Certains témoins nous ont affirmé que les projets d'aide sont sérieusement dénaturés du fait que 80% de ces crédits doivent servir à l'achat de biens et de services canadiens. Toutefois, à mesure que l'agence participera davantage à des projets visant à satisfaire les besoins humains fondamentaux, il lui faudra, sans aucun doute, faire plus ample usage de sa marge de crédit pour financer des dépenses locales, renouvelables ou non. Par ailleurs, étant donné que le Canada constitue une source d'approvisionnement concurrentielle pour les pays en développement et qu'il est souhaitable d'intensifier nos relations avec eux, il serait normal qu'une proportion importante des biens et des services nécessaires à la mise en oeuvre du programme d'aide proviennent des sources canadiennes.

Le groupe de travail recommande que les décisions concernant l'achat des biens et services nécessaires aux projets d'aide soient prises par l'Agence canadienne de développement international (ACDI) conformément aux objectifs de l'aide au développement. S'il est certain qu'une partie importante de ces biens et services doit provenir du Canada, l'ACDI ne devrait pas pour autant être astreinte à un pourcentage fixe.

TYPES ET ACHEMINEMENTS DE L'AIDE AU DÉVELOPPEMENT

Les intérêts des pays en développement seront mieux servis si le transfert des ressources est effectué de plusieurs façons, notamment sous forme de programmes et de projets d'aide. Le Programme canadien d'aide au développement devrait également recourir au réseau des institutions internationales, à des relations intergouvernementales directes et à des organismes non gouvernementaux. Les pays en développement sont confrontés à des problèmes nombreux et variés et chaque réseau comporte ses propres avantages.

Les projets d'aide, qui consistent à fournir des biens et services dans le cadre d'une tâche clairement définie, par exemple l'aménagement d'une route, la construction d'une école polytechnique ou la fourniture de moteurs hors-bord à des coopératives de pêches locales, est la forme d'aide utilisée traditionnellement par des gouvernements donateurs pour

highly focussed, relatively easy to control, almost always involves the provision of experts as well as capital, and is an excellent means of transferring technology from donor to recipient. It is, however, somewhat slowly disbursed.

Programme assistance, the provision of goods and services to a developing country to improve its capacity in a general area of development such as agriculture, is less highly focussed than project aid and puts greater responsibility on the recipient government for decisions about the use of the funds. It frequently involves the extension of a line of credit which the recipient may use to purchase goods and services for its own development. Programme aid is therefore highly flexible, relatively quickly disbursed and, as a consequence, frequently used when a developing country is experiencing difficulty paying for its essential imports. We have heard evidence that many developing countries are increasingly interested in this form of assistance but that the success of programme aid frequently depends on its being accompanied by technical and expert advice. We believe that there is a place in the Canadian development assistance programme for both programme and project aid, but we would expect that over the next decade programme assistance would become a more important part of CIDA's activities. Thus, the Agency's capacity to provide such assistance will have to be strengthened in the years ahead.

Bilateral assistance helps to involve Canadians in understanding the problems of the Third World; but a large number of personnel is required to administer it effectively and, when the aid is small in volume, it may fail to have a significant impact on development in a particular country. Multilateral assistance, through excellent agencies such as the United Nations Development Program (UNDP) and UNICEF, permits Canada to reach recipients with whom a bilateral relationship is impractical or politically difficult, and to be involved in larger projects with a high development impact in areas outside Canadian competence. It does, however, offer considerably less Canadian control over the actual use of funds and normally does little to inform Canadians about the development process. Given the advantages and limitations of each channel and the importance of flexibility in the aid programme we believe that it is unrealistic to try to determine a long term fixed proportion of total funds to be transferred through the bilateral and multilateral programmes.

The Task Force recommends that the ratio of bilateral to multilateral assistance should be determined by the objectives of the aid programme with the priority of meeting the basic human needs of the poorest people. Both bilateral and multilateral assistance should share in the real growth of the development assistance programme.

NON-GOVERNMENTAL ORGANIZATIONS

One of the most encouraging and exciting developments has been the appearance and vigorous health of a wide variety of

secourir les pays en développement. Ces projets ont toujours un objet précis; ils sont relativement faciles à contrôler et comportent presque toujours l'assistance de spécialistes et l'apport de capitaux. Ils constituent en outre un excellent moyen de transfert des techniques du pays donateur au pays bénéficiaire. Néanmoins, les crédits ne sont dépensés que petit à petit.

Les programmes d'aide, qui consistent à fournir des biens et services à un pays en développement afin d'améliorer sa situation dans un domaine général, par exemple l'agriculture, sont moins définis que les projets d'aide; en outre le gouvernement bénéficiaire exerce une plus grande discrétion quant à la façon d'utiliser les fonds. En effet, il dispose souvent d'une marge de crédit qu'il peut utiliser pour acheter des biens et services à des fins de développement. Le programme d'aide constitue donc un moyen très souple permettant de dépenser l'argent rapidement. Aussi, les pays en développement qui n'ont pas suffisamment d'argent pour payer leurs importations essentielles y ont fréquemment recours. Selon des témoignages que nous avons recueillis, de nombreux pays en développement s'intéressent de plus en plus aux programmes d'aide, mais ces derniers, pour réussir, doivent souvent bénéficier d'une assistance technique et de la présence de spécialistes. Nous estimons qu'il y a place pour ces programmes et projets d'aide dans le Programme canadien d'aide au développement, mais il est à prévoir qu'au cours de la prochaine décennie, l'aide sous forme de programme représentera une part plus importante des activités de l'ACDI. Aussi faudra-t-il améliorer au cours des années à venir la capacité de l'Agence à assurer une telle aide.

L'aide bilatérale permet aux Canadiens de mieux saisir les problèmes du Tiers monde, mais il faut un personnel nombreux pour la gérer avec efficacité et lorsqu'elle se présente sous une forme restreinte, elle risque de ne pas avoir une grande influence sur le développement d'un pays. L'aide multilatérale, assurée par l'intermédiaire d'excellents organismes tels que le Programme des Nations unies pour le développement (PNUD) et l'UNICEF, permettent au Canada d'aider des pays avec lesquels il est impossible ou politiquement difficile d'entretenir des relations bilatérales. L'aide multilatérale permet également au Canada de participer à des projets plus importants qui contribuent fortement au développement dans des domaines hors de sa compétence. Toutefois, cette forme d'aide empêche de contrôler l'utilisation réelle des fonds et normalement, renseigne peu sur les progrès accomplis en matière de développement. Compte tenu des avantages et des limites de chaque formule ou du caractère simple du programme d'aide, il ne serait pas réaliste de vouloir établir à long terme la proportion fixe des fonds à transférer par le biais des programmes bilatéraux et multilatéraux.

Le groupe de travail recommande que l'importance relative de l'aide bilatérale et multilatérale soit déterminée en fonction des objectifs du programme d'aide en accordant la priorité aux besoins humains de base des plus démunis. Les programmes d'aide bilatérale et multilatérale doivent bénéficier de la croissance réelle du Programme d'assistance au développement.

ORGANISMES NON GOUVERNEMENTAUX

La création d'une série d'organismes non gouvernementaux canadiens et la vigueur dont ils ont fait preuve représentent

Canadian non-governmental organizations (NGOs). CUSO and SUCO, Inter-Pares, Match International and the Mennonite Central Committee are only a few of some two hundred groups devoted to assisting developing countries and promoting public awareness of North-South issues. It is such grass roots concern which will help to arouse wide-spread public support for development. In our hearings we have been impressed by the imagination and commitment NGOs bring to the task of development and, in particular, their concern for the poorest people in developing countries. We are struck by the fact that at a time of recession in Canada private contributions to these organizations have risen considerably.

The establishment in CIDA during the 1970s of an NGO division which matches private contributions with public expenditures is to be commended and supported. NGOs are not equipped to do large scale projects but they have an excellent record in finding innovative ways to address basic human needs in developing countries. We are persuaded that their capacity to use development assistance funds effectively will grow very significantly in the years ahead.

The Task Force recommends that the Government direct an increased share of Official Development Assistance to support the activities of Non-Governmental Organizations. In addition, we recommend that the Bilateral Programmes Branch of CIDA assign some of the funds it expects to spend on agriculture, health and rural development to small projects which would be operated on its behalf by Canadian NGOs.

INTERNATIONAL DEVELOPMENT RESEARCH CENTRE

The International Development Research Centre (IDRC) is recognized as an innovative and effective institution in strengthening appropriate research capability in developing countries. An international Board of Governors brings a North-South perspective to the IDRC's work. A measure of the respect in which it is held is that a number of other countries have used it as a model in establishing such organizations of their own. It has significantly enhanced Canada's reputation throughout the Third World. We are persuaded that it could effectively use increased funding in the years ahead.

The Task Force recommends that the Government increase the funding of the International Development Research Centre in order that it may more fully realize its very considerable potential.

EMERGENCY ASSISTANCE

Among the areas of Canadian assistance to developing countries having widest public support and understanding is

une évolution des plus encourageantes. CUSO et SUCO, «Inter-Pares», «Match International» et le «Mennonite Central Committee» ne sont que quelques-uns des deux cents groupes voués à l'aide aux pays en développement et qui s'efforcent en même temps de sensibiliser le public aux questions Nord-Sud. C'est sur ces bases que nous contribuerons à susciter l'intérêt général en faveur de l'aide au développement. Au cours de nos audiences, nous avons été frappés par l'imagination et le dévouement dont ils font preuve, en particulier, par l'intérêt qu'ils portent aux populations les plus démunies des pays en développement. Nous constatons avec surprise qu'en dépit de la récession économique qui sévit au Canada, les contributions privées à ces organismes ont considérablement augmentées.

La création au sein de l'ACDI, au cours des années 70, d'une division responsable des organismes non gouvernementaux dont le rôle consiste à coordonner les contributions de sources privées et les dépenses publiques mérite éloge et appui. Ces organismes ne disposent pas des moyens nécessaires pour réaliser des projets à grande échelle mais ils ont la réputation de proposer des solutions originales pour répondre aux besoins humains essentiels dans les pays en développement. Nous sommes persuadés que leur aptitude à utiliser efficacement les fonds de l'aide s'améliorera considérablement au cours des prochaines années.

Le groupe de travail recommande que le gouvernement consacre une part accrue de l'aide publique au développement aux activités des organismes non gouvernementaux. En outre, nous recommandons que la Direction générale des programmes bilatéraux de l'ACDI réserve une partie des fonds qu'elle entend consacrer à l'agriculture, à la santé et au développement rural à de petits projets qui seraient dirigés en son nom par des organismes non gouvernementaux canadiens.

CENTRE DE RECHERCHES POUR LE DÉVELOPPEMENT INTERNATIONAL

Le Centre de recherches pour le développement international (CRDI) est reconnu pour son sens de l'innovation et son aptitude à améliorer les moyens de recherche appropriés dans les pays en développement. Un conseil international des gouverneurs imprime une optique Nord-Sud à ses travaux. Le fait qu'un certain nombre de pays aient pris cet organisme comme modèle pour constituer des organismes équivalents montre bien le respect qu'on lui porte. Il a grandement contribué à la bonne réputation du Canada dans les pays du Tiers monde. Nous sommes persuadés que le CRDI pourrait utiliser à bon escient un supplément de crédits au cours des prochaines années.

Le groupe de travail recommande que le gouvernement augmente les fonds accordés au Centre de recherches pour le développement international de manière à lui permettre de mieux concrétiser son potentiel considérable.

AIDE D'URGENCE

L'aide d'urgence constitue l'un des aspects de l'aide aux pays en développement qui bénéficie du plus grand appui au

emergency assistance. The desire to help people faced with disasters is natural and powerful. We are disturbed that on several occasions in the past few years, because of budget cuts and long term commitments, Canada has not been in a position to respond adequately. We note that some other countries permit borrowing against future aid appropriations as one method of guaranteeing flexible and effective response to emergencies. While the Government has provided a contingency fund to provide for emergencies we are convinced that it is not large enough to meet the needs.

The Task Force recommends that the Government allot a larger portion of its budget for the purpose of meeting emergencies and consider ways to improve the flexibility of such assistance.

BUDGETARY FLEXIBILITY

Aid expenditures are spent in countries far removed from Canada. Funding involves a commitment for projects and programmes which may take years to complete. It is important, therefore, to have a higher degree of financial flexibility than is required in domestic government programmes.

One device for promoting flexibility is to allow unspent funds in one year to be carried over to the next. This was permitted at one time by the Canadian Government but was discontinued when the unspent funds accumulated rapidly and became a sizeable portion of the budget. Such a case should be avoided in the future. Nonetheless, we believe that authority to carry over funds would be of benefit to the aid programme.

The Task Force recommends that the Government permit unspent aid allocations to be carried forward from one fiscal year to another under the active supervision of Parliament.

MANAGEMENT OF THE WORLD BANK PROGRAMME

The flexible approach to programme management which has underscored many of our recommendations implies a single agency with comprehensive control. We are concerned about a seeming lack of coordination between those responsible for the majority of the development programme (CIDA) and those responsible for Canadian aid channelled through the World Bank (the Department of Finance). We believe that the Government should take steps to overcome this problem. One solution might be to designate CIDA as the agency of government with primary responsibility for the delivery of the entire aid programme and to integrate into the Agency the officials working in other parts of the bureaucracy who are responsible for Canadian aid channelled through the World Bank. The Minister of Finance would remain Canada's principal spokesman at the World Bank and the President of CIDA, who presently serves as a Deputy Governor of the Bank of Canada, could report directly to him for purposes of Canada's dealings with the World Bank.

C. FOOD AID AND AGRICULTURAL ASSISTANCE

The ability of a country to feed its people adequately is of fundamental importance. It is basic to human well-being and

sein du public canadien. Le désir d'aider les victimes de catastrophes est naturel et spontané. Nous déplorons le fait qu'à plusieurs reprises ces dernières années, le Canada n'ait pas été en mesure de fournir toute l'aide nécessaire en raison des restrictions budgétaires ou à cause d'engagements à long terme. Nous notons que d'autres pays permettent d'emprunter sur des crédits prévus de façon à être en mesure de répondre avec souplesse et efficacité aux situations d'urgence. Le gouvernement a constitué un fonds d'urgence, à cette intention, mais nous sommes convaincus que celui-ci est insuffisant.

Le groupe de travail recommande que le gouvernement consacre une part plus importante de son budget à un fonds d'aide d'urgence et songe à en assouplir l'utilisation.

ASSOUPPLISSEMENT DU BUDGET

Les dépenses au titre de l'aide se font dans des pays très éloignés du Canada. On s'engage à financer des projets et des programmes dont la concrétisation peut prendre des années. Il est donc important de leur accorder une plus grande souplesse financière que ne l'exigent les programmes nationaux.

Pour favoriser cet assouplissement, nous proposons de reporter d'une année à l'autre les fonds qui n'ont pas été dépensés. Autrefois, le gouvernement canadien autorisait cet usage qu'il a supprimé lorsque ces fonds se sont accumulés rapidement au point de devenir une portion importante du budget. C'est ce qu'il faudrait éviter à l'avenir. Néanmoins, nous estimons que la possibilité de reporter ces fonds avantagerait le programme d'aide.

Le groupe de travail recommande que le gouvernement autorise le report des crédits d'aide inutilisés d'une année financière à l'autre, sous le contrôle actif du Parlement.

GESTION DU PROGRAMME DE LA BANQUE MONDIALE

L'assouplissement de la gestion des programmes que préconisent bon nombre de nos recommandations impliquerait la création d'un organisme unique exerçant un contrôle d'ensemble. Nous sommes préoccupés par l'apparent manque de coordination entre l'action des responsables de la majeure partie du Programme d'assistance au développement (ACDI) et des responsables de l'aide canadienne acheminée par la Banque mondiale (ministère des Finances). Selon nous, le gouvernement devrait prendre des mesures pour régler ce problème. On pourrait, par exemple, charger essentiellement l'ACDI de l'application de l'ensemble du programme d'assistance et intégrer à cet organisme les fonctionnaires d'autres services administratifs responsables de l'aide canadienne acheminée par l'intermédiaire de la Banque mondiale. Le ministre des Finances demeurerait le principal porte-parole du Canada auprès de celle-ci, et le président de l'ACDI, l'actuel sous-gouverneur de la Banque du Canada, rendrait directement compte au ministre des opérations conduites avec la Banque mondiale.

C. AIDE ALIMENTAIRE ET AGRICOLE

Il est d'une importance fondamentale pour un pays de pouvoir assurer une alimentation suffisante à ses habitants.

the prospects of future generations. Malnutrition of a pregnant woman transfers weaknesses to the child at birth. Malnutrition in childhood damages the body and the mind for life. Few factors have as great a bearing on the liberation or destruction of human potential as the availability and nutritional value of food.

The record of developing countries in meeting this need has been a very mixed one. In some regions, notably Africa, the annual rate of growth in food production is declining. Poor crops in a number of major producing countries may result in grain price increases of as much as twenty to thirty per cent this year. For people living in the world's richer countries this will simply mean that we must pay higher prices for food: the diets of some Canadians earning low incomes will certainly worsen, but for those living in poorer countries food shortages and price increases will mean hunger and, for many, death by starvation.

We must emphasize that extraordinary progress has been made in some parts of the developing world. Those countries and those people who desperately need emergency food aid receive a great deal of attention. Yet there is a tendency to overlook countries who had similar needs in the past but no longer suffer in the same way. By way of example, ten years ago India suffered a major drought. Thousands of people died despite huge shipments of food aid which were sent from all parts of the world. In 1979, India suffered another drought, one of the worst in the century; but because of remarkable gains in agricultural production over the decade, large reserves of grain had been established and India was able to feed its people. This was made possible through a combination of science, international cooperation and, most important, the determination by the Indian Government that food production should be its highest priority.

An even more dramatic case is that of Bangladesh. This country, ravaged by civil war and its war of independence, suffered terrible hardships. Natural calamities befell people in desperate circumstances. And yet we have been given reason to believe that during the 1980s Bangladesh may become self-sufficient in food! In this case, as in the case of India, a key element is the determination of governments to accomplish the goal of self-sufficiency.

If we remind ourselves that the population of South Asia, mainly India and Bangladesh, constitutes about half of the people in the world living in absolute poverty, we can see the enormity of this accomplishment. It does not end poverty. It does not end hunger. But these are significant steps toward those goals. We were heartened by the words of the Vice-President of the World Bank for Asia, a man who has devoted a considerable part of his life to this task, "The problem of food is being solved in Asia". It is for this very reason that we stress the urgency of preventing international economic pressures of the next few years from destroying accomplishments of the past ten years.

C'est essentiel au bien-être humain et aux expectatives des générations à venir. Une femme sous-alimentée transmet ses carences à son nouveau-né. Un enfant sous-alimenté souffre d'une réduction permanente de ses facultés physiques et intellectuelles. Peu de facteurs influent autant que la disponibilité et la qualité de l'alimentation sur l'éclosion ou la destruction du potentiel humain.

Les résultats obtenus à cet égard par les pays en développement varient considérablement. Dans certaines régions, particulièrement en Afrique, le taux annuel de croissance de la production alimentaire est en baisse. Des récoltes insuffisantes dans un certain nombre de pays grands producteurs risquent de provoquer une augmentation du prix des grains atteignant vingt pour cent à trente pour cent. Dans les pays riches, il ne s'ensuivrait qu'une hausse des prix; la situation alimentaire des Canadiens les moins favorisés en pâtirait, mais dans les pays pauvres, les pénuries alimentaires et les hausses de prix se traduisent par la famine et, dans bien des cas, la mort par inanition.

Nous tenons à souligner que des progrès extraordinaires ont été réalisés dans certaines régions en développement. On s'intéresse beaucoup aux pays qui ont un besoin pressant d'aide alimentaire. Or, on a souvent tendance à négliger ceux qui ont éprouvé des besoins semblables dans le passé, mais qui en souffrent moins à présent. Par exemple, il y a dix ans, l'Inde a subi une grave sécheresse. Des milliers de personnes sont mortes en dépit de l'envoi de quantités énormes d'aide alimentaire provenant de toutes les parties du monde. En 1979, elle a été le théâtre d'une autre sécheresse, l'une des pires de ce siècle; toutefois, grâce aux progrès remarquables accomplis dans le domaine de la production agricole au cours de la dernière décennie, des réserves énormes de céréales ont été constituées et l'Inde a pu nourrir ses sinistrés. Ce résultat a été obtenu grâce au concours de la science, à la coopération internationale et, ce qui est plus important, à la priorité absolue que le gouvernement de l'Inde a accordée à la production alimentaire.

Le cas du Bangladesh est encore plus frappant. Ravagé par la guerre civile et la guerre d'indépendance, ce pays a subi des épreuves terribles. Les calamités naturelles ont frappé ses habitants dans des circonstances désespérées. Or, il semble que le Bangladesh atteindra au cours des années 80 l'autosuffisance alimentaire! Dans ce cas comme dans celui de l'Inde, on retrouve la détermination d'atteindre l'autosuffisance qu'ont prise les deux gouvernements.

On jugera de l'ampleur d'une telle réalisation en se rappelant que l'Asie du sud, surtout l'Inde et le Bangladesh, compte à peu près la moitié des humains qui vivent dans la pauvreté absolue. Les problèmes de la pauvreté et de la faim n'y sont pas pour autant résolus, bien que des progrès importants aient été accomplis en ce sens. Nous avons été touchés par les propos du vice-président de la Banque mondiale en Asie, un homme qui a consacré une bonne partie de sa vie à cette tâche, et qui déclarait: «Le problème de la faim est sur le point d'être résolu en Asie». Voilà pourquoi il est de la plus haute importance, comme nous tenons à le souligner, d'empêcher que les pressions économiques internationales des prochaines années ne viennent compromettre les réalisations de la dernière décennie.

These and other examples do not diminish the fact that many developing countries have had mediocre records in feeding their people. In part this is because they are poor and face enormous difficulties in mobilizing and using the resources of knowledge and capital which would increase food production. These problems are being addressed although the resources are still far from adequate. But there are two other factors which are also important and must guide efforts in the future—priorities and distribution.

PRIORITIES AND DISTRIBUTION

The importance of agricultural production has not until recently been recognized either by developing countries or by aid donors. The emphasis on industry, just as in 19th century Europe, has led to "cheap food" policies for the benefit of urban and industrial workers. As a result, hundreds of millions of peasants who might have produced food have had little incentive to do so. If the agricultural sector has been stressed at all, it has often been devoted to commercial exports to the rich markets of the North. Thus we have seen the anomaly of huge sugar or pineapple plantations in countries with many malnourished people.

These priorities are beginning to change dramatically. Many developing countries now recognize the dangers of industrialization without a solid agricultural base. Still, the transition from new priorities to new practices is very difficult. A country earning foreign exchange from a product like sugar faces a dilemma: shifting agricultural production toward internal requirements jeopardizes those foreign exchange earnings which can be used to promote other aspects of development. International assistance and appropriate financial support from institutions like the World Bank and the International Monetary Fund, then, are vitally important to ease this transition.

People sometimes starve to death not because of an insufficiency of food but because they cannot afford to buy it. On a world-wide basis the World Bank has estimated that there is more than enough food to feed everyone: redistribution of only two per cent of total production would do the job; but because food goes to those who can afford to buy it, that redistribution does not occur. If higher priority were given to providing the poorest people with the economic means to buy food, increased food production would follow.

FOOD AID

Too often in the past, international food aid has been part of the problem rather than part of the solution. Some developing countries have been inclined to rely on food aid rather than produce food themselves. For a variety of reasons food aid donors were willing to give it: it expressed humanitarian concern; it disposed of surpluses; and it could function as a kind of "loss leader" in developing agricultural markets abroad.

Les exemples qui précèdent et d'autres cas semblables ne peuvent faire oublier que de nombreux pays en développement réussissent mal à nourrir leur population. Cette situation est due en partie à leur pauvreté et aux difficultés énormes qu'ils éprouvent à mobiliser et à utiliser les connaissances et les capitaux dont ils disposent pour améliorer leur production alimentaire. Mais les ressources sont loin d'être suffisantes pour que ces problèmes puissent être résolus. Il existe néanmoins deux autres facteurs tout aussi importants dont il faudra tenir compte dans l'avenir: les priorités et la distribution.

PRIORITÉS ET DISTRIBUTION

L'importance de la production agricole est demeurée ignorée tant par les pays en développement que par les pays donateurs jusqu'à une date récente. L'accent mis sur l'industrie, tout comme en Europe au 19^e siècle, a débouché sur l'application de politiques «d'alimentation à bon marché» qui avantageaient les travailleurs des villes et les ouvriers. Dès lors, des centaines de millions de paysans se sont désintéressés de l'agriculture. L'industrie agricole n'était favorisée que dans la mesure où elle contribuait à l'augmentation des exportations commerciales vers les riches marchés du Nord. Il en est résulté une situation anormale et l'on peut voir, par exemple, d'immenses plantations de canne à sucre ou d'ananas dans des pays où vivent des populations sous-alimentées.

Ces priorités commencent à changer radicalement. De nombreux pays en développement reconnaissent que l'industrialisation sans une base agricole solide comporte de gros risques. Mais il n'est pas facile d'opérer la transition pour passer à de nouvelles pratiques. Un pays qui amasse des devises grâce à la vente d'un produit comme le sucre se trouve devant un dilemme: s'il modifie sa production agricole pour satisfaire ses besoins intérieurs, il compromet cette source de revenu qui peut lui servir à promouvoir d'autres aspects du développement. L'aide internationale et le soutien financier approprié fournis par des institutions comme la Banque mondiale et le Fonds monétaire international sont, par conséquent, d'une importance vitale pour faciliter cette transition.

Des êtres meurent souvent de faim non pas à cause de l'insuffisance des produits alimentaires, mais parce qu'ils n'ont pas le moyen de les acheter. Selon une étude de la Banque mondiale, il existe suffisamment de nourriture pour tout le monde; il suffirait de redistribuer deux pour cent seulement de la production totale. Mais ce transfert est impossible parce que les produits alimentaires sont réservés à ceux qui peuvent les acheter. Donner en priorité aux plus démunis les moyens d'acheter des produits alimentaires permettra d'augmenter la production alimentaire.

AIDE ALIMENTAIRE

Jusqu'à maintenant, l'aide alimentaire internationale a trop souvent contribué à aggraver le problème de la faim plutôt qu'à le résoudre. Certains pays en développement ont eu tendance à compter sur cette aide au lieu de couvrir leurs propres besoins. Les pays donateurs sont motivés par diverses raisons: manifester leurs préoccupations humanitaires; écouler leurs excédents; ou encore, vendre à perte à des fins publicitaires sur les marchés agricoles des pays en développement.

This approach is changing. While food aid should continue as a vital component of our response to emergencies, it must be given as a temporary measure designed to encourage progress toward self-sufficiency. This means that all donations of food aid should be part of a total food system which includes a detailed and well-integrated plan for agricultural production and rural development, with the focus on the poorest people. Such plans would be designed in cooperation with the recipient governments to enhance their countries' capacity to feed their population. It would entail working with the people to increase their own production and, in those countries where production is adequate, it would mean working with the national government to improve marketing and distribution systems. In order to give developing countries the maximum incentive to increase production and to diminish reliance on food aid, it has been suggested that Canada enter into agreements which would specify a decline and termination in food aid and, at the same time, an increase of assistance for food production. We think this idea has merit.

The Task Force recommends that food aid from Canada be used only as a transitional measure to fill the gap which exists between a country's food needs and its food production. Food aid should be part of a detailed and well-integrated food production plan in which food aid would gradually decline and assistance for food production would increase.

CIDA's written policy on food aid states:

Food aid from developed countries represents an attempt to bridge the gap between food production and food requirements in developing countries until self-sufficiency is achieved.

From this, it would appear that existing policy is already in line with our recommendation. However, the testimony which we have heard causes us to question the degree to which this policy is effectively implemented. Several witnesses have recommended a review of various aspects of the policy. In 1978, the Treasury Board conducted a study on the effectiveness of food aid, but the results were never made public. In light of all this, we suggest a parliamentary evaluation of Canada's bilateral and multilateral food aid programmes with a view to adopting measures to improve self-reliance in food production in developing countries.

When Canada responds to a country's request for food aid, every effort should be made to explore possibilities for triangular arrangements wherein Canadian funds would be used to purchase food from another nearby developing country which has a surplus. We are aware that the scope for such arrangements is narrow because few developing countries are surplus food producers. However, this is an avenue which is used less than it might be and we have heard examples where the food surplus of more than one developing country was sent to European markets while a nearby neighbour was experiencing a food shortage.

L'optique change actuellement. L'aide alimentaire doit continuer de constituer un élément essentiel de l'aide d'urgence, mais elle ne doit représenter qu'une mesure temporaire facilitant l'accès à l'autosuffisance. Autrement dit, toute aide alimentaire doit s'inscrire dans un système alimentaire général comprenant un plan détaillé et bien intégré de production agricole et de développement rural visant particulièrement les plus pauvres. De tels plans seraient conçus en collaboration avec les gouvernements bénéficiaires de façon à favoriser le développement du potentiel alimentaire de leur pays. Il faudrait travailler de concert avec la population à accroître la production et dans les pays où celle-ci est suffisante, il suffirait de permettre au gouvernement national d'améliorer les systèmes de commercialisation et de distribution. Afin de pousser au maximum les pays en développement à accroître leur production et à s'affranchir de l'aide alimentaire, on a proposé que le Canada signe des accords prévoyant de réduire progressivement cette aide tout en augmentant d'autant l'aide à la production alimentaire. Selon nous, cette idée mérite d'être retenue.

Le groupe de travail recommande que l'aide alimentaire fournie par le Canada ne constitue qu'une mesure transitoire visant à combler l'écart existant entre les besoins alimentaires d'un pays et sa production alimentaire. L'aide alimentaire doit faire partie d'un plan de production alimentaire détaillé et bien intégré prévoyant de réduire progressivement cette dépendance tout en augmentant d'autant l'aide à la production alimentaire.

Dans l'énoncé de la politique de l'ACDI il est stipulé que:

L'aide alimentaire des pays industrialisés vise à combler l'écart entre la production alimentaire et les besoins alimentaires des pays en développement jusqu'à ce qu'ils atteignent l'autosuffisance.

Il semble donc que la politique actuellement en vigueur correspond déjà à nos recommandations. Néanmoins, les témoignages que nous avons recueillis nous portent à nous demander dans quelle mesure cette politique est effectivement appliquée. Plusieurs témoins ont recommandé d'en revoir certains aspects. En 1978, le Conseil du trésor a effectué une étude sur l'efficacité de l'aide alimentaire, mais les résultats n'en ont jamais été publiés. A la lumière de tout cela, nous proposons un examen parlementaire des programmes bilatéraux et multilatéraux du Canada en matière d'aide alimentaire, examen débouchant sur l'adoption de mesures pour accroître l'autonomie agro-alimentaire des pays en développement.

Quand le Canada accède à la demande d'aide alimentaire d'un pays, il doit s'efforcer d'envisager la possibilité d'ententes tripartites selon lesquelles les fonds canadiens seraient utilisés pour acheter des aliments dans un autre pays voisin en développement possédant des excédents. Nous convenons que les possibilités de telles ententes sont rares puisque très peu de pays en développement ont des excédents de production. Toutefois, c'est une solution qu'on néglige, et il est déjà arrivé plus d'une fois que des excédents d'un pays en développement aient été expédiés vers des marchés européens alors que des pays voisins éprouvaient des pénuries.

The Task Force recommends that every effort be made to supply food-deficit developing countries with food aid purchased by Canada from neighbouring food-surplus developing countries.

Canada alone cannot be all things to all developing countries. Organizations such as the U.N. World Food Programme have good records as successful agents of economic and social development. They are able to provide assistance to more developing countries than any single donor can provide on a bilateral basis. They can tap the financial reserves and technical expertise existing in other countries and in international institutions. Furthermore, they are not constrained from helping any country because the political ideology of the Government in power is not to their liking.

Although there may be similar examples for bilateral food aid, we have heard that multilateral food aid has had especially beneficial side-effects. In India a project of the World Food Programme called "Operation Flood" used proceeds from the sale of donated skim milk powder to fund development of the local dairy industry. In Mexico, four families who were formerly landless labourers formed a farm cooperative and were provided with essential products as well as food aid to ensure their survival until their enterprise became productive; after countless generations of poverty these families proudly point to their achievement in self-sufficiency.

These and other examples have made us aware of the imperatives of coordinating and directing food aid effectively.

The Task Force recommends that the Government make increasing use of the multilateral food aid channels and that bilateral food aid be as closely coordinated as possible with those channels.

CANADA'S FOOD AID PLEDGE

Given the doubts which we have expressed about the effects of food aid in the past, it may seem contradictory to issue a call for Canada's renewed commitment to a pledge made at the World Food Conference in 1974 to supply one million metric tonnes of grain per year as food aid. Such are the tensions and the dilemmas of international development. As the Brandt Commission observed, there is likely to be an increasing number of emergencies in the decade ahead. War, natural disaster and other calamities expose people to starvation. Canada must be prepared to respond.

We are concerned that the generosity Canada displayed in 1974 has now declined. Canada's pledge to the Food Aid Convention has fallen to 600,000 metric tonnes in 1980. Even though the actual tonnage of grains provided as food aid is close to one million metric tonnes, our current policy permits any amount over 600,000 tonnes to be sold commercially.

Le groupe de travail recommande que tout soit mis en oeuvre pour combler les besoins de la production alimentaire déficitaire des pays en développement grâce à l'achat par le Canada de la production excédentaire d'autres pays voisins qui sont également en développement.

Le Canada ne peut évidemment répondre seul à tous les besoins de tous les pays en développement. Les organisations comme celle du Programme alimentaire mondial des Nations unies sont d'excellents agents de développement économique et social. Elles peuvent fournir de l'aide à plus de pays que tout autre pays donateur pris isolément ne peut en dispenser par des accords bilatéraux; elles peuvent faire appel aux réserves financières et aux ressources techniques de certains pays et d'autres institutions internationales, et elles ne se demandent pas, avant d'aider un pays, si l'idéologie politique du gouvernement au pouvoir leur convient.

Bien qu'on puisse sans doute trouver des exemples analogues pour les programmes d'aide alimentaire bilatéraux, les programmes multilatéraux auraient des retombées secondaires spécialement avantageuses. En Inde, un projet du Programme alimentaire mondial appelé «Opération inondation» a utilisé le produit de la vente de lait écrémé en poudre, reçu en don, pour financer le développement de l'industrie laitière locale. Au Mexique, quatre familles de travailleurs qui ne possédaient auparavant aucune terre, ont formé une coopérative agricole et ont reçu le matériel essentiel, de même que la nourriture nécessaire pour assurer leur survie jusqu'à ce que leur entreprise soit productive; ces familles qui, depuis des générations, vivaient dans la pauvreté, sont fières d'être parvenues à l'autonomie.

Ces exemples et d'autres encore nous ont convaincus de la très grande importance de la coordination et de l'orientation efficace de l'aide alimentaire.

Le groupe de travail recommande que le gouvernement utilise davantage les mécanismes d'aide alimentaire multilatérale et coordonne ses programmes bilatéraux aussi étroitement que possible avec l'aide multilatérale.

PROMESSE D'AIDE ALIMENTAIRE DU CANADA

Étant donné les doutes que nous avons exprimés au sujet de l'efficacité de l'aide alimentaire jusqu'ici, il peut sembler contradictoire d'inviter le Canada à réitérer la promesse qu'il a faite à la Conférence mondiale sur l'alimentation en 1974; en effet, le Canada s'était alors engagé à fournir un million de tonnes métriques de grain par an à titre d'aide alimentaire. Ce sont là les pressions et les dilemmes qui caractérisent le développement international. Comme le faisait remarquer la Commission Brandt, il y aura vraisemblablement un nombre croissant d'urgences au cours de la prochaine décennie. La guerre, les désastres naturels et les autres calamités provoqueront des famines, et le Canada doit être prêt à intervenir.

Nous nous inquiétons du fait que la générosité dont a fait preuve le Canada en 1974 ne soit plus la même aujourd'hui. Le Canada n'a promis à la Convention relative à l'aide alimentaire que 600 000 tonnes métriques en 1980. Bien que la quantité de grain fournie au titre d'aide alimentaire ne soit pas loin du million de tonnes métriques, la politique actuelle

The Task Force recommends that Canada demonstrate its political will to help developing countries cope with food shortages by raising its commitment to the Food Aid Convention.

INTERNATIONAL FOOD SECURITY

The necessity for food aid has risen partly from a lack of agricultural production and partly from the volatility of the international grain markets. The ability of developing countries to purchase food in a time of need may be jeopardized by world shortages and sudden increases in prices. For these reasons, efforts have been made to establish a system of international grain reserves to help stabilize prices and guarantee supplies. It is a very old and battered concept, but one which holds a great deal of promise.

Reserves could ensure net food-importing countries (developed and developing alike) that food grains would be available even in times of shortage and that they could buy from the reserve at a reasonable price, not excessively inflated due to shortfalls in production; this would enable them to undertake long term planning for the most efficient use of their financial resources. In the past, countries have had their development plans indefinitely disrupted because of the necessity to import food at unanticipated prices. Reserves could ensure food exporters a guaranteed, agreed-upon price even in times of food surplus when prices might otherwise be very low.

Successful negotiation of the International Wheat Agreement (IWA) would create an international grain reserve. The 1979 IWA negotiations were a failure because the major producing nations and the developing, food-importing countries could not agree on the size of the reserve; at what price levels grain should be sold from the reserve; whether developing countries should be given some preference or reduction with regard to the actual market price of wheat; whether the grain-producing countries should be released from their obligation to carry reserves in periods of shortage; and where the grains should be stored.

Canada's performance at these negotiations was not especially sensitive to the needs of developing, food-importing countries. The negotiations on the Wheat Agreement are to reconvene shortly. This offers Canada an opportunity to demonstrate its commitment to ensuring global food security.

The Task Force recommends that Canada adopt a positive approach in the forthcoming negotiations of the International Wheat Agreement in the interest of achieving more stable prices and greater security of supply.

Given the anticipated shortages of grain in the next year or two, it is possible that Canada can sell all of its production on commercial markets. The danger arises that our supplies will

permet la vente commerciale de toute quantité de grain en sus de ces 600 000 tonnes.

Le groupe de travail recommande que le Canada manifeste sa volonté politique d'aider les pays en développement à faire face aux pénuries de denrées en accordant une contribution plus généreuse à la Convention relative à l'aide alimentaire.

SÉCURITÉ ALIMENTAIRE INTERNATIONALE

L'aide alimentaire est devenue nécessaire en partie à cause de l'insuffisance de la production agricole et de l'instabilité des marchés internationaux du grain. La capacité des pays en développement de se procurer des aliments lorsqu'ils en ont besoin peut être compromise par des pénuries mondiales et des hausses subites des prix. C'est pourquoi on a cherché à établir un système de réserves internationales de grain de façon à stabiliser les prix et à assurer la sécurité des approvisionnements. C'est un très vieux principe, bien usé, mais qui n'en demeure pas moins d'actualité.

Des réserves permettraient d'assurer aux pays importateurs d'aliments (industrialisés et en développement) des approvisionnements en céréales, même en période de pénurie, produits qu'ils pourraient acheter à un prix raisonnable et non pas excessivement gonflé par les baisses de production; cela leur permettrait de planifier à long terme l'utilisation la plus efficace de leurs ressources financières. Par le passé, des pays ont vu leurs plans de développement reportés indéfiniment à cause de la nécessité d'importer des aliments à des prix imprévus. Les réserves pourraient garantir aux exportateurs de denrées alimentaires un prix déterminé, même lorsque les excédents de production ont tendance à faire baisser les coûts de façon considérable.

Des négociations fructueuses pour l'Accord international sur le blé permettraient de créer une réserve internationale des grains. En 1979, les négociations ont échoué parce que les principaux pays producteurs et les pays importateurs en développement n'ont pas réussi à s'entendre sur l'importance de ces réserves et sur les prix des denrées stockées; on ne s'est entendu non plus sur les taux préférentiels ou les réductions qui pourraient être accordées aux pays en développement par rapport au prix courant du blé sur le marché, ni sur la question de savoir si les pays producteurs devaient être libérés de leur obligation d'assurer des réserves en période de pénurie ni non plus sur le choix des lieux d'entreposage.

Dans ces négociations, le Canada n'a pas été particulièrement sensible aux besoins des pays en développement importateurs. Les négociations concernant l'Accord sur le blé doivent reprendre bientôt. Le Canada aura l'occasion de manifester sa bonne volonté à l'égard de la sécurité alimentaire mondiale.

Le groupe de travail recommande que le Canada adopte une attitude positive lors des prochaines négociations concernant l'Accord international sur le blé afin d'assurer des prix plus stables et une plus grande sécurité des approvisionnements.

Vu les pénuries de grain qui s'annoncent pour les deux prochaines années, il est possible que le Canada puisse écouler toute sa production sur les marchés commerciaux. Notre pro-

go to our regular customers, denying the opportunity of purchase even to those developing countries with the means to buy. Recognizing this possibility, the Government's 1975-80 Development Strategy recommended that a committee of senior officials consider the advisability of guaranteeing, on a first refusal basis, a fixed tonnage of cereals to developing country markets. The recommendation was never implemented but, in view of imminent grain shortages, such a guarantee could be a useful means of helping developing countries.

The Task Force recommends that Canada guarantee, on a first refusal basis, a fixed tonnage of cereals for those developing countries faced with severe food deficits.

ASSISTANCE TO AGRICULTURAL PRODUCTION

We cannot emphasize too strongly the importance of developing countries' actions to increase their own food production. Failure to do so will cause even greater hardships than already exist. During the past year, developing countries imported eighty-eight million tonnes of grain worth more than \$17 billion, equivalent to two-thirds of all aid provided by developed countries. With sharply-increasing prices of grain and shipping costs, developing countries will no longer be able to import adequate amounts of food.

To offset the large capital investment required to achieve the objective of greater self-sufficiency in food production, available funds must be used as efficiently as possible. There are two readily observable means for getting better results from investment in agricultural assistance: devote more funds to research; and target our efforts in developing countries at two groups which show great promise for contributing to increased agricultural production—farmers of small landholdings, and women.

RESEARCH

Research is a key to a prosperous future. But developing countries need a particular kind of research not commonly undertaken in industrialized countries. In response to this need, Canada established the International Development Research Centre (IDRC) which undertakes, with other centres, research on problems ranging from agriculture to the information sciences. The value of this research has been proven in the field. For example, IDRC and the International Rice Research Institute support projects aimed at designing and testing rice-based cropping systems in which several different crops can be grown together or in sequence on the same piece of land in one year. In the first phase of this project, the researchers succeeded in increasing the number and yield of the crops produced. In the second phase, they will undertake wider testing and they will attempt to extend the programme to large numbers of small farms. Although it has been brought to our attention that some international research programmes suffer from weaknesses in management and the dissemination of their findings, we believe that there is enormous potential in such research.

duction risque d'être absorbée par nos clients habituels, et les pays en développement ne pourront pas se procurer les denrées qu'ils auraient alors les moyens d'acheter. Devant cette possibilité, le gouvernement a recommandé, dans sa Stratégie de développement pour 1975 à 1980, qu'un comité composé de hauts fonctionnaires étudie l'opportunité de garantir, avec la première option d'achat, un volume fixe de céréales aux marchés des pays en développement. Cette recommandation n'a jamais été appliquée, mais étant donné les pénuries imminentes de grain, une telle garantie pourrait être un excellent moyen d'aider les pays en développement.

Le groupe de travail recommande que le Canada garantisse avec la première option d'achat, un volume fixe de céréales aux pays en développement qui font face à de graves pénuries alimentaires.

AIDE À LA PRODUCTION AGRICOLE

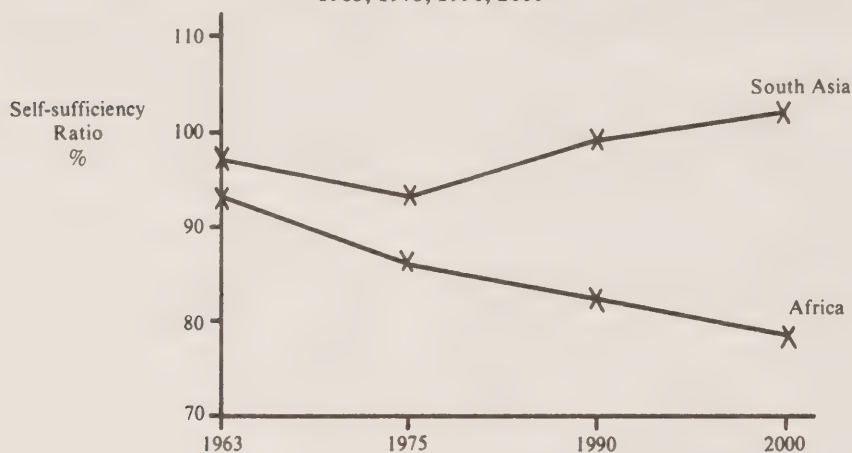
Nous ne pouvons trop insister sur l'importance des efforts des pays en développement pour accroître leur propre production alimentaire. Sinon, ces pays s'exposent à des difficultés encore plus grandes. L'an dernier, les pays en développement ont importé 88 millions de tonnes de grain d'une valeur de plus de \$17 milliards, soit l'équivalent des deux tiers de toute l'aide fournie par les pays industrialisés. Comme les prix des céréales et les frais de transport montent en flèche, les pays en développement n'auront plus les moyens d'importer tout ce dont ils ont besoin.

Pour compenser les investissements de capitaux considérables qu'exige la réalisation d'une plus grande autonomie sur le plan de la production alimentaire, il faut utiliser les fonds disponibles avec la plus grande efficacité. Il existe deux moyens immédiats pour que l'investissement relatif à l'aide agricole donne de meilleurs résultats: consacrer plus de fonds à la recherche et canaliser les efforts vers les deux groupes les plus sûrement susceptibles d'accroître la production agricole dans les pays en développement: les femmes et les agriculteurs qui ont une petite exploitation.

RECHERCHE

La recherche est la clé d'un avenir prospère. Mais les pays en développement ont besoin d'un type particulier de recherche dont s'occupent rarement les pays industrialisés. En réponse à ce besoin, le Canada a établi le Centre de recherche pour le développement international (CRDI). Celui-ci, de concert avec d'autres centres, fait de la recherche sur des problèmes allant de l'agriculture aux sciences de l'information. L'utilité de cette recherche a été prouvée dans les régions concernées. Par exemple, le CRDI et l'Institut international de recherche pour le riz parrainent des projets visant à concevoir et à expérimenter des systèmes de riziculture permettant d'obtenir plusieurs récoltes en même temps ou consécutivement sur la même parcelle de terre, dans la même année. Dans la première phase du projet, les chercheurs ont réussi à accroître le nombre de récoltes ainsi que leur rendement. Dans la deuxième phase, ils effectueront des tests plus poussés et essaieront d'étendre le programme à un grand nombre de petites exploitations. Bien qu'on nous ait signalé que certains programmes de recherche internationaux présentent des lacunes sur le plan de la gestion et de la diffusion des résultats, nous estimons que ce genre de recherche présente un énorme potentiel.

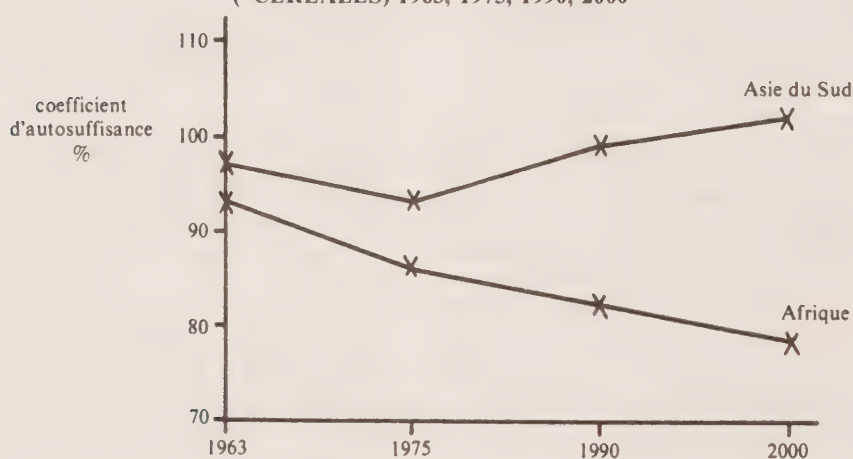
ACHIEVEMENTS AND PROJECTIONS IN SELF-SUFFICIENCY (*CEREALS) 1963, 1975, 1990, 2000



* Cereals supply 60% of the energy content of all food commodities produced in the world.

Source: FAO, Agriculture: Toward 2000

RÉALISATION ET PRÉVISIONS EN MATIÈRE D'AUTOSUFFISANCE (*CÉRÉALES) 1963, 1975, 1990, 2000



* Les approvisionnements en céréales constituent 60p. 100 de l'énergie contenue dans les denrées alimentaires produites dans le monde.

Source: OAA, Agriculture: Vers l'an 2000

The Task Force recommends that the Government attach higher priority to agricultural research for developing countries with the important objective of strengthening the management of such activities and improving dissemination of the results of such research.

SMALL FARMS AND PARTICIPATION OF WOMEN

Research will bear fruit only if it is effectively translated into practice. Contrary to conventional wisdom, small farms are in certain circumstances much more productive than large ones. In the past, development agencies and developing countries have frequently ignored the potential of farmers with small landholdings. It was felt that they were resistant to change, unwilling to take risks and suspicious of new techniques. The World Bank has now concluded that given some education, landholdings which are not severely fragmented, and an adequate supply of labour, such farmers are significantly more productive than their counterparts with larger farms.

The Task Force recommends that the Government give increased support to programmes that benefit those farmers with small landholdings, in recognition of their ability to contribute to the objective of self-reliance in food production, while recognizing at the same time that in some instances developing countries may prefer agricultural development assistance to increase their total food output by the creation of large farming units.

Women do an average of forty to eighty per cent of the agricultural work in developing countries. In addition they are mainly responsible for the family's food supply, health, nutrition, education and housing. Until very recently, the role of women in agriculture has been ignored because development planners have focussed on raising export crop production, work which is traditionally done by men.

As mentioned in an earlier recommendation, the value of offering females opportunities for basic education and the development of skills should not be under-estimated. Canada's official development assistance must take account of the woman's role in responding to basic human needs and improving standards of living for the rural poor in developing countries.

INTERNATIONAL FUND FOR AGRICULTURAL DEVELOPMENT

A multilateral agency operating in the area of agricultural assistance is the United Nations International Fund for Agricultural Development (IFAD). The Task Force was particularly impressed by several features of this new fund created in 1977. It makes soft loans available to developing countries solely for investment in agriculture and rural development; it has successfully attracted the participation of large amounts of OPEC financing; and it aims, with a focus on the small farm, to mobilize the resources within developing countries for improved food production.

Le groupe de travail recommande que le gouvernement accorde une plus grande priorité à la recherche agricole pour les pays en développement dans le but de renforcer la gestion de ces activités et d'améliorer la diffusion des résultats de la recherche.

PETITES EXPLOITATIONS RURALES ET PARTICIPATION DES FEMMES

La recherche ne portera fruit que si elle est mise en pratique. Contrairement à ce que l'on croit généralement, les petites exploitations sont dans certains cas beaucoup plus productives que les grandes. Par le passé, les agences de développement et les pays en développement ont souvent oublié le potentiel des petites exploitations rurales. On croyait que ces derniers étaient réfractaires au changement, peu enclins à prendre des risques et méfiants à l'égard des nouvelles techniques. La Banque mondiale en est venue à la conclusion que, pourvus d'une certaine formation, les petits agriculteurs ayant une exploitation qui n'est pas trop fragmentée seraient beaucoup plus productifs que ceux qui exploitent de grandes terres s'ils avaient la main-d'oeuvre voulue.

Le groupe de travail recommande que le gouvernement augmente son aide aux programmes destinés aux petites exploitations rurales, du moment où celles-ci peuvent parvenir à atteindre l'autonomie agro-alimentaire, tout en reconnaissant que certains pays en développement peuvent parfois préférer une aide au développement agricole qui se traduise par la création de grandes exploitations afin d'accroître leur production globale de denrées alimentaires.

Les femmes effectuent en moyenne de 40 à 80% du travail agricole dans les pays en développement. Elles sont en outre les premières responsables de l'alimentation, de la santé, de l'éducation et du logement de leur famille. Jusqu'à tout récemment, leur rôle dans le domaine de l'agriculture a été oublié parce que les planificateurs du développement ont mis l'accent sur l'accroissement de la production de denrées d'exportation, secteur traditionnellement occupé par l'homme.

Comme nous l'avons mentionné dans une autre recommandation, il ne faut pas sous-estimer les possibilités que présentent l'éducation de base et le développement du potentiel des femmes. L'aide officielle du Canada en matière de développement doit tenir compte du rôle que peut jouer la femme pour répondre aux besoins fondamentaux et améliorer le niveau de vie des ruraux pauvres dans les pays en développement.

FONDS INTERNATIONAL POUR LE DÉVELOPPEMENT AGRICOLE

Il existe un service multilatéral qui oeuvre dans le domaine de l'aide agricole: le Fonds international des Nations unies pour le développement agricole. Le groupe de travail a été particulièrement impressionné par plusieurs caractéristiques de ce nouveau Fonds créé en 1977. Il accorde des prêts à des conditions de faveur à des pays qui doivent affecter ces sommes au développement agricole et rural; il a réussi à obtenir de l'OPEP des sommes considérables et il vise à mobiliser les ressources au sein des pays en développement pour améliorer la production alimentaire en mettant un accent particulier sur les petits exploitants.

We know that IFAD is still in an experimental stage, but it presents a unique approach to solving the agricultural problems of developing countries and it has the ingredients of success.

The Task Force recommends that Canada strongly support the International Fund for Agricultural Development.

NON-GOVERNMENTAL ORGANIZATIONS

Non-governmental organizations have had significant success in the area of agricultural assistance and in helping the poorest people. They work on a person-to-person basis where real progress begins; they also have the freedom and courage to attempt innovative and creative techniques. Here is a practical example. An Indian village had received skim milk powder to be used in feeding lactating mothers and young children. Since the village did not have clean water with which to dissolve the milk powder, the nutritional benefits were minimal. A local volunteer from a non-governmental organization encouraged the women to mix the milk with the boiled water they used to cook their food. The result did not shake the foundations of nutritional science, but it did improve the health of those receiving the milk. We believe that much of the potential for improved nutrition and increased food production lies in such comparatively simple improvements in the lives of poor people. It was for such reasons that we have recommended increased funding for non-governmental organizations.

D. ENERGY

No area demonstrates the interdependence of North and South more than the energy crisis. The industrial basis of the world's economy has placed an extraordinary value on oil, so that the oil producing regions in the South are playing an increasing role in world politics. Supplies of oil are vital to the continued well-being of the industrialized countries and to the economic prospects of developing countries. It is in the interest of both North and South to secure adequate supplies at affordable prices. The current energy crisis is thus a global problem which demands global solutions.

Beyond this common interest in finding long term solutions to the energy crisis, the predicaments of North and South diverge. For the developed countries, the energy crisis has led to higher prices for energy. It has precipitated increased research into and development of alternative energy supplies, and it has produced societies somewhat more conscious of energy conservation. In short, it has set off a process of substantial adjustment.

For developing countries as a whole the energy crisis has been a mixed blessing. A few countries, namely the oil producing regions, have benefitted enormously. Rising demand for energy combined with rising prices have enabled the oil exporting developing countries to earn money which they have used in part to stimulate their own development process. These same changes, however, have dealt a powerful blow to many

Nous savons que le Fonds international pour le développement agricole en est toujours au stade expérimental, mais il propose une démarche unique pour résoudre les problèmes agricoles des pays en développement, et il rassemble tous les éléments nécessaires à la réussite.

Le groupe de travail recommande que le Canada contribue largement au Fonds international pour le développement agricole.

ORGANISMES NON GOUVERNEMENTAUX

Les organismes non gouvernementaux ont enregistré de grands succès dans le domaine de l'aide agricole et de l'aide aux pays les plus pauvres. Ils travaillent à des cas particuliers et c'est là que le véritable progrès commence; ils ont aussi la liberté et le courage de mettre à l'essai des techniques innovatrices et originales. En voici un exemple concret. Un village indien avait reçu du lait écrémé en poudre pour les mères qui allaitaient leurs bébés. Comme le village n'avait pas d'eau propre pour le dissoudre, les avantages en étaient minimes pour l'alimentation. Un bénévole local d'un organisme non gouvernemental a encouragé les femmes à dissoudre le lait dans de l'eau bouillie dont elles se servaient pour faire cuire leur nourriture. Les résultats n'ont pas ébranlé les fondements de la diététique, mais la santé de ceux qui consommaient ce lait s'est effectivement améliorée. Nous estimons que pour améliorer la nutrition et augmenter la production alimentaire, il suffit souvent, comme dans cet exemple, d'apporter de simples modifications à la vie des pauvres. C'est pour ces raisons que nous avons recommandé d'accroître les subventions accordées aux organismes non gouvernementaux.

D. ÉNERGIE

L'interdépendance du Nord et du Sud ne peut être plus manifeste que dans la crise de l'énergie. La base industrielle de l'économie mondiale a conféré une valeur extraordinaire au pétrole, de sorte que les régions productrices du Sud jouent un rôle de plus en plus important dans la politique mondiale. Les approvisionnements en pétrole sont essentiels au bien-être des pays industrialisés et à l'avenir économique des pays en développement. Il est dans l'intérêt du Nord et du Sud d'assurer des approvisionnements suffisants à des prix abordables. La crise actuelle est donc un problème mondial qui exige des solutions s'appliquant à l'échelle du globe.

Au-delà de cet intérêt commun incitant chacun à trouver des solutions à long terme pour sortir de la crise, les problèmes du Nord et du Sud diffèrent. Pour les pays industrialisés, la crise de l'énergie a fait augmenter le prix des sources d'énergie. Elle a permis d'intensifier grandement la recherche et le développement des produits de remplacement et provoqué une sensibilisation aux économies d'énergie. Bref, la crise de l'énergie a amorcé un processus de réadaptation profonde.

Cette crise a été un bien pour certains pays en développement en même temps qu'une source de graves difficultés. Quelques uns, notamment les pays producteurs de pétrole en ont profité énormément. La demande croissante de produits énergétiques ainsi que la hausse des profits ont permis aux pays en développement exportateurs de pétrole de réaliser des recettes qui ont servi notamment à stimuler leur propre déve-

oil importing developing countries. Adjustment to these blows will be slow and painful.

The oil importing developing countries are experiencing severe difficulties in this new energy situation. Many poor countries are now entering the phase of industrialization which is fueled by increasing amounts of energy. The World Bank estimates that the energy requirements of the developing countries will grow at a faster rate than those of developed countries. In the agricultural sector, increased productivity depends in part on supplies of petroleum-based products such as chemical fertilizers. This was a major factor in whatever success has been attributed to the Green Revolution. The transport sector, which is vital to better distribution of agricultural products and the development of industry, is still largely dependent on gasoline powered vehicles. Thus the very process of development and modernization has made the oil importing developing countries extremely vulnerable to problems of energy supply and price.

This predicament illustrates the vicious circles of development: countries, already too poor to invest adequately in human or industrial development, require both for development; their ability to invest is diminishing daily because of mounting oil bills; and aid donors often offer assistance in the form of technology and equipment which consume even greater quantities of oil. Finally, some of the countries which can least afford to invest in energy exploration and development are the very ones which may possess the greatest potential to produce future energy supplies!

Along with the broad consequences of the energy crisis, the poorest people within developing countries face increased hardship. For those who buy their fuel for cooking and bathing, the cost has soared to an average of twenty per cent of the family budget whereas a decade ago it accounted for only five per cent. For peasant families who depend on firewood for fuel, the women and children must go farther and farther afield to find supplies as forests gradually become denuded in the absence of systematic replanting.

Evidence from various sources suggests that the following are essential elements in dealing with the energy problems of developing countries: first, the development of new energy supplies and emphasis on the efficient use of local renewable resources; second, strengthened world-wide conservation efforts; and third, progress toward a negotiated and secure energy future. As a country which has both technical expertise and financing capabilities, Canada has an important role to play.

SUPPLIES

The Canadian Government has taken an important step in creating Petro-Canada International to promote energy exploration in developing countries. Such a national subsidiary is ideally suited for the task because most developing countries

lancement. Toutefois, ces mêmes changements ont porté un dur coup aux pays en développement importateurs de pétrole. L'adaptation sera lente et pénible pour eux.

Les pays en développement importateurs de pétrole éprouvent aujourd'hui de graves difficultés. Bien des pays pauvres entrent dans leur phase d'industrialisation qui exige des quantités croissantes d'énergie. La Banque mondiale estime que les besoins des pays en développement croîtront plus rapidement que ceux des pays industrialisés. Dans le secteur agricole, l'accroissement de la productivité est partiellement tributaire des approvisionnements de produits d'origine pétrolière, tels les engrais chimiques. Cela a été un facteur important dans le succès relatif de la «révolution verte». Le secteur des transports, qui est indispensable à une meilleure distribution des produits agricoles et au développement de l'industrie, repose en grande partie sur l'utilisation des véhicules qui consomment de l'essence. Ainsi, le processus même de développement et de modernisation a rendu les pays en développement importateurs de pétrole extrêmement sensibles aux problèmes d'approvisionnement et au prix de l'énergie.

Cette conjoncture difficile illustre le cercle vicieux du développement: les pays déjà trop pauvres pour investir adéquatement dans le développement des ressources humaines ou industrielles voient leur potentiel d'investissement diminuer chaque jour à cause du prix croissant du pétrole, aussi l'aide que leur offrent certains pays prend souvent la forme d'aide technique et d'équipements qui consomment encore beaucoup plus d'énergie. Enfin, ce sont les pays les moins susceptibles d'investir dans la prospection et la mise en valeur des ressources énergétiques qui peuvent éventuellement posséder le plus grand potentiel d'approvisionnement pour l'avenir.

En plus des nombreuses conséquences de la crise énergétique qu'ils doivent subir, ce sont encore les plus pauvres dans les pays en développement qui sont atteints le plus durement. Pour ceux qui achètent du combustible pour faire cuire leurs aliments ou assurer des soins d'hygiène, le coût est passé en moyenne à 20 pour cent du budget familial, alors qu'il représentait seulement 5 pour cent il y a une décennie. Dans les familles rurales qui utilisent le bois comme combustible, les femmes et les enfants doivent aller de plus en plus loin pour s'approvisionner, puisqu'en l'absence de programmes systématiques de reboisement, les forêts se déboisent graduellement.

Selon divers témoignages, les éléments qui suivent sont essentiels à la recherche de solutions aux problèmes de l'énergie des pays en développement. En premier lieu, il faut trouver de nouvelles sources et mettre l'accent sur l'utilisation efficace des ressources renouvelables qu'on trouve sur place. Deuxièmement, les économies d'énergie doivent faire l'objet d'efforts concertés à l'échelle mondiale. Enfin, il importe de prendre des mesures pour garantir un avenir stable sur le plan énergétique. Parce qu'il dispose à la fois de connaissances techniques et de moyens financiers, le Canada a un rôle important à jouer.

APPROVISIONNEMENTS

Le gouvernement canadien a franchi une étape importante en créant la société Pétro-Canada Internationale pour encourager la prospection dans les pays en développement. Cette filiale nationale jouit d'une situation privilégiée pour s'acquit-

have established their own national oil companies for energy exploration, and they prefer receiving assistance from a similar source. Petro-Canada International will also be able to draw upon the impressive technical capabilities of the private oil and gas sector in Canada. It is important that the activities of Petro-Canada International be consistent with the objectives of the aid programme which we have described. This would mean that a high priority should be given to helping the poorest countries.

The countries of the South will also need greater multilateral financing to exploit their energy potential. The World Bank estimates that a minimum of \$100 billion dollars in investment is required over the next five years to increase oil production in oil importing developing countries so that imports will not exceed current levels. The Bank has responded to this need by proposing the creation of a new energy affiliate. The proposed affiliate is designed to make available funds to cover up to two-thirds of the total cost of pre-production activities and twenty per cent of the cost of production facilities. The total estimated cost of such an energy affiliate would be \$30 billion, but current funding has reached only \$13 billion. It is hoped that much of the shortfall will be taken up by the OPEC countries. This is likely to happen only if they are given voting authority commensurate with their financial contribution to the new affiliate of the Bank.

The Task Force recommends that the Canadian Government support efforts within the World Bank to move toward the creation of a new energy affiliate, making the necessary changes in responsibility-sharing in order to encourage OPEC funding. In addition, Canada itself should contribute to the energy affiliate.

The escalating oil import bills of the developing countries have forced them to reduce levels of consumption which are already low. This situation is not expected to change in the near future. It is critical, therefore, that Canada's Official Development Assistance reflect an awareness of the energy problems which poor countries face. Our development projects should emphasize an approach to development which avoids petroleum-based fuels and seeks to find alternative sources of energy. This may entail a concentration on smaller projects which require more appropriate technology, designed in the research centres of developing countries themselves.

The Task Force recommends that Canada encourage development projects which use renewable and locally-available sources of energy.

Also in the realm of energy development, more attention must be paid to afforestation. The availability of firewood is

ter de cette mission' car la plupart des pays en développement ont déjà créé leurs propres sociétés pétrolières nationales pour faire de la prospection et elles préfèrent recevoir de l'aide d'un organisme analogue. En outre, Pétro-Canada Internationale sera en mesure de recourir aux moyens techniques considérables dont disposent les entreprises privées qui exploitent le pétrole et le gaz naturel au Canada. Comme une partie des fonds que le pays consacre à l'aide publique au développement servira à soutenir les activités de Pétro-Canada, il est important que les objectifs ainsi visés soient conformes à ceux du programme d'aide que nous avons déjà décrits. En clair, cela signifie qu'il faut s'attacher avant tout à venir en aide aux pays les plus pauvres.

Pour exploiter leur potentiel énergétique, les pays de l'hémisphère sud devront pouvoir compter sur des programmes de financement multilatéraux de plus grande envergure. La Banque mondiale estime qu'au cours des cinq prochaines années, il faudra investir au moins \$100 milliards pour accroître la production pétrolière des pays en développement importateurs de pétrole si l'on veut éviter que leurs importations ne dépassent les niveaux actuels. Pour répondre à ces besoins, la Banque a proposé la création d'une filiale qui se consacrerait au secteur de l'énergie. Le nouvel organisme aurait pour mission de débloquer des fonds couvrant jusqu'aux deux tiers des frais engagés pour des activités précédant la production et 20% des coûts des installations de production. On estime que les besoins en capitaux de cette filiale atteindraient \$30 milliards, mais, jusqu'à présent, à peine \$13 milliards ont été recueillis. Il est à espérer que les pays de l'OPEP combleront une grande partie de la différence. Ils ne le feront probablement qu'à condition qu'on leur accorde un nombre de voix proportionnel aux fonds qu'ils verseront à la nouvelle filiale de la Banque.

Le groupe de travail recommande que le gouvernement canadien appuie les efforts visant la création d'une nouvelle filiale de la Banque mondiale chargée des dossiers énergétiques tout en modifiant le partage des responsabilités afin d'encourager l'OPEP à apporter sa contribution. Le Canada devrait également verser des fonds à la nouvelle filiale.

L'augmentation de la facture pétrolière des pays en développement les a contraints à réduire leur consommation dont le niveau était déjà relativement bas. On ne prévoit pas que cette situation évoluera dans un avenir rapproché. Il est, par conséquent, essentiel que le Canada, dans son programme d'aide publique au développement, démontre qu'il est conscient des problèmes d'énergie qu'éprouvent les pays pauvres. L'aide que nous offrons devrait être orientée vers des projets qui évitent le recours à des carburants d'origine pétrolière et encouragent la recherche d'énergies de remplacement. L'accent pourrait être mis sur des projets de moindre envergure qui requièrent des techniques plus appropriées et mises au point dans les centres de recherche situés dans les pays en développement eux-mêmes.

Le groupe de travail recommande que le Canada encourage la mise en oeuvre de projets faisant usage de sources d'énergie renouvelables et disponibles sur place.

En matière d'énergie, le reboisement doit faire l'objet d'une attention plus soutenue. Le bois de chauffage est essentiel à de

essential: for many developing countries it is still the primary source of energy. Too much time is spent by poor families in search of firewood, at the cost of education and other more productive activities. Furthermore, deforestation poses a grave threat to the environment. As trees are removed from forests, the barren area is subject to soil erosion and floods; fertile areas are turning into deserts. It has been calculated that the amount of top soil destroyed in this way is equivalent to twice the land mass of Canada! The world's forests are a readily renewable resource, but the World Bank estimates that the present rate of reforestation is less than one-tenth of what is needed to ensure self-sufficiency in fuelwood by the year 2000.

The Task Force recommends that the Government, in planning its agricultural and rural development programmes, assign a high priority to reforestation and proper forest management.

CONSERVATION

In the medium term, the ability of all countries to adjust to higher priced energy will depend in part on determined worldwide efforts to conserve current supplies of petroleum-based fuels. The point of conservation is this: until adequate supplies of alternative sources of energy can be found, the limited supply of available fuel must be used with great caution.

Maps one and two illustrate that the developed countries are by far the largest consumers of world energy, disproportionate to their share of world population. A major reason for this is that countries of the North are heavily industrialized and thus require an enormous amount of energy. Nevertheless, many studies done in the past decade conclude that developed countries can maintain their standards of living and economic growth while making much more efficient use of energy. Energy-efficient practices have been neglected in the past because oil was a low-cost commodity. Now the rising cost of fuel and the insecurity of supply make conservation measures imperative. The developing countries would thereby benefit because lower levels of consumption in the industrialized countries would alleviate the present pressures on oil supply and prices.

The Task Force recommends that Canada work closely with other industrialized countries to develop and implement effective measures of energy conservation.

TOWARD A SECURE ENERGY FUTURE

The energy problem is global, and one which is interconnected with other North-South issues. What is needed is an agreement on an international energy strategy. Such an objective can be achieved only through global negotiations. The majority of leaders at the Venice Summit agreed on the usefulness of a global summit on energy where all relevant parties would participate in deciding on price levels, on meas-

nombreux pays en développement dont il reste la principale source d'énergie. Les familles pauvres consacrent trop de temps à la recherche de bois de chauffage et pas suffisamment à l'instruction ou à d'autres activités plus productives. Qui plus est, le déboisement menace sérieusement l'environnement. Les sols déboisés sont exposés à l'érosion et aux inondations et des régions fertiles se transforment en déserts. On a calculé que la superficie des terres arables ainsi détruites équivalait à deux fois celle du Canada. Les forêts constituent une ressource renouvelable, mais la Banque mondiale estime que le taux actuel de reboisement représente moins du dixième de celui qu'il faudrait atteindre pour que l'autonomie en bois de chauffage soit assurée en l'an 2000.

Le groupe de travail recommande que, dans la planification de ses programmes de développement agricole et rural, le gouvernement accorde une plus grande priorité au reboisement et à la gestion rationnelle des forêts.

ÉCONOMIES D'ÉNERGIE

A moyen terme, la capacité de tous les pays de s'ajuster à la hausse des coûts de l'énergie dépendra en partie des efforts déployés à l'échelle mondiale pour protéger les sources actuelles de combustibles pétroliers. La situation est la suivante: tant que des sources suffisantes d'énergie de remplacement n'auront pas été trouvées, il faudra utiliser les réserves actuellement disponibles avec grande modération.

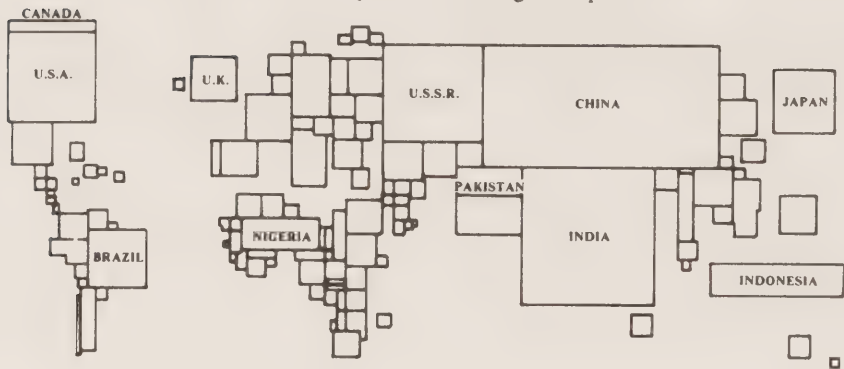
Les cartes qui suivent montrent que les pays industrialisés sont les plus grands consommateurs d'énergie dans le monde malgré leur population relativement faible. L'une des principales causes de cette disproportion est que leur économie est avant tout basée sur l'industrie, secteur qui engloutit littéralement l'énergie. Toutefois, beaucoup d'études effectuées au cours de la dernière décennie concluent qu'ils peuvent maintenir le niveau de vie actuel de leur population et leur taux de croissance économique grâce à une utilisation beaucoup plus efficace de l'énergie. Les techniques à haut rendement énergétique ont été négligées dans le passé parce que l'on pouvait jadis se procurer du pétrole à bon marché. La hausse du coût des hydrocarbures et l'incertitude des approvisionnements rendent impérieuse l'adoption de mesures d'économie. Les pays en développement en tireraient profit eux aussi car une diminution de la consommation dans les pays industrialisés réduirait les pressions actuellement exercées sur les approvisionnements et les prix du pétrole.

Le groupe de travail recommande que le Canada collabore étroitement avec d'autres pays industrialisés pour mettre au point et appliquer des mesures efficaces d'économie de l'énergie.

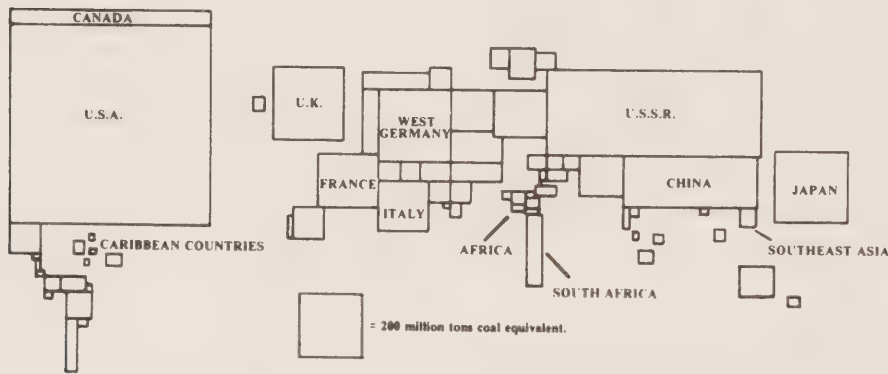
VERS UN AVENIR ÉNERGÉTIQUE PLUS SÛR

Le problème de l'énergie est commun à tous les pays du monde et il est lié à d'autres aspects des relations Nord-Sud. Il faudrait s'entendre sur une stratégie internationale en matière d'énergie. Cet objectif ne peut être atteint que par voie de négociation à l'échelle mondiale. La plupart des participants au sommet de Venise ont reconnu l'utilité d'un sommet mondial sur l'énergie où toutes les parties intéressées partici-

MAP 1 - Country Size According to Population

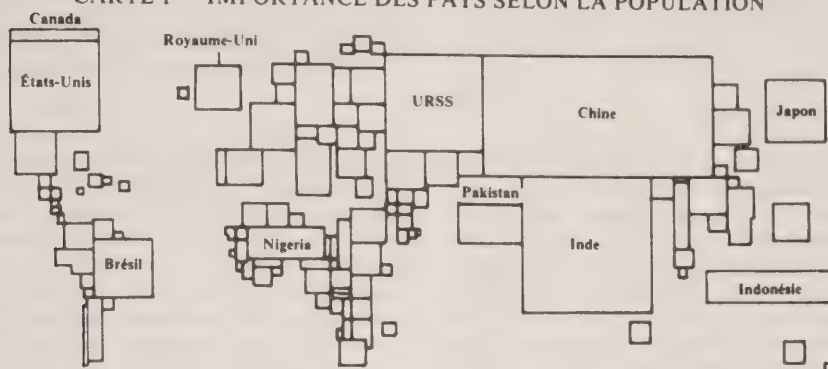


MAP 2 - Country Size According to Energy Consumption

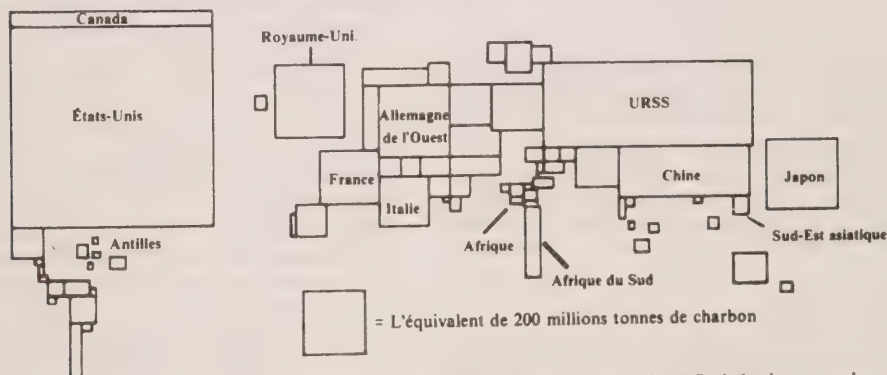


Source: North South Institute, North-South Encounter, 1978

CARTE 1 — IMPORTANCE DES PAYS SELON LA POPULATION



CARTE 2 — IMPORTANCE DES PAYS SELON LA CONSOMMATION D'ÉNERGIE



Source: Institut Nord-Sud, Le défi Nord-Sud: le tiers-monde et les réalisations du Canada, 1978

ures to help the oil importing developing countries, and on safeguards for the revenues of the oil exporting countries. But industrialized countries must realize, too, that energy is only a part of a wide range of North-South issues. Any attempt to solve it in isolation from the other issues is likely to be futile.

E. TRADE

In the preceding sections of our report, we have recommended various ways in which Canada, together with other developed countries, can help promote the economic well-being of developing countries. Such assistance, though essential, is not an end in itself. Both for donors and recipients of aid, the objective is the same; namely, to improve the ability of developing countries to pay their own way, to become self-reliant members of the international community. Trade is an important means toward the achievement of that goal. It is an area in which Canada shares deep and abiding mutual interests with developing countries.

It is in Canada's self interest that international trade continue to expand. Unlike its major trading partners, Canada has neither a large population (such as the U.S. or Japan) nor does it belong to an economic association (such as the European Economic Community). With exports representing one-quarter of the Gross National Product, a figure that is significantly larger than that of our major trading partners, Canada's economic well-being depends upon its ability to export. For this reason, any measures to restrict world trade would have severe repercussions in Canada.

Although trade brings benefits, it also entails costs. To maintain an open economy involves a process of continuous change and adjustment. Technology is one of the major factors inducing change in modern economies. Responding to innovation and invention requires a continual revision of skills and production techniques. Just as individuals and industries must respond to changing circumstances, so must countries. Canada is no exception to this rule.

Another major factor compelling change is the emergence of the developing countries in the world economy. The countries of the South regard international trade as an important engine of economic growth enabling them to diversify and strengthen their economies. Although most developing countries have encountered obstacles in their attempts to enter the world trading system, some countries have been successful. While the volume of trade conducted between countries of the South has grown, the largest markets remain in the North. The ability of developing countries to penetrate these markets will have a major influence on their economic prospects.

Historically, North-South trade has been an exchange of the manufactured products of the North and the raw materials of the South. This situation is changing, however, as the more

raient à l'établissement de niveaux de prix, de mesures destinées à venir en aide aux pays en développement importateurs de pétrole et de garanties protégeant les recettes des pays qui en exportent. Mais les pays industrialisés doivent également se rendre compte que l'énergie n'est qu'un des multiples aspects des relations Nord-Sud et il serait inutile de tenter de régler le problème isolément.

E. COMMERCE

Dans les sections précédentes de notre rapport, nous avons recommandé divers procédés auxquels le Canada, ainsi que d'autres pays industrialisés, peuvent recourir pour favoriser le bien-être économique des pays en développement. Cette aide, quoique essentielle, n'est pas une fin en soi. Pour les pays donateurs et les bénéficiaires, l'objectif est le même: permettre aux pays en développement de subvenir à leurs propres besoins et de devenir des membres autonomes de la communauté internationale. Le commerce constitue un moyen important pour atteindre cet objectif. C'est un domaine dans lequel le Canada partage des intérêts communs, solides et durables avec le Tiers monde.

Il est dans l'intérêt du Canada que le commerce international continue de prendre de l'expansion. Contrairement à ses principaux partenaires commerciaux, il n'est pas très peuplé (comme les États-Unis ou le Japon) et il n'appartient pas non plus à une association économique (comme la Communauté économique européenne). Avec des exportations qui représentent un quart de notre produit national brut - proportion qui est bien supérieure à celle de nos principaux partenaires commerciaux - son bien-être économique est lié à sa capacité d'exportation. C'est pourquoi toute mesure visant à limiter le commerce mondial aurait de sérieuses répercussions au Canada.

Le commerce comporte des avantages, mais il entraîne aussi des coûts. Le maintien d'une économie ouverte repose sur un processus d'évolution et d'adaptation continues. La technologie est l'un des grands facteurs de changement dans les économies modernes. Pour suivre le rythme des innovations et des inventions, il faut revoir continuellement les spécialisations et les techniques de production. Tout comme les individus et les industries, les pays doivent eux aussi évoluer avec les circonstances. Le Canada ne fait pas exception à cette règle.

L'un des principaux facteurs de changement réside dans l'émergence des pays en développement dans l'économie mondiale. Les pays du Sud voient dans le commerce international un important moteur de croissance économique qui leur permettra de diversifier et de renforcer leur économie. La plupart des pays en développement ont éprouvé des difficultés à accéder au système commercial mondial, mais certains d'entre eux y sont parvenus. Bien que le volume d'échanges commerciaux effectués entre les pays du Sud se soit accru, les marchés les plus importants demeurent dans le Nord. La capacité qu'ont les pays en développement de pénétrer ces marchés influera énormément sur leurs perspectives économiques.

Le commerce Nord-Sud consiste traditionnellement en un échange de produits manufacturés du Nord et de matières premières du Sud. Toutefois, cette situation est en train de

advanced developing countries increase their capacity to export manufactured goods. Currently, the South accounts for approximately ten per cent of the world's trade in manufactures. It is a basic objective of the developing countries to approach twenty five per cent of this trade by the end of the century. This goal and the increasing competitiveness of the developing countries present a challenge to the North.

At early stages of industrialization, the South can be expected to move into labour intensive industries because low cost labour is one factor of production these countries have in abundance. It is relatively easy to identify these sectors. Textiles, clothing, footwear and consumer electronics are some examples. Such competition from the newly industrializing countries should be seen as part of the evolutionary process of trade which generally begins with exports based on endowments of either resources or people and gradually changes as economies become more diverse.

The chain of events that international trade sets in motion does not always move smoothly. The labour intensive industries which most interest the countries of the South are also labour intensive industries in the North. The resulting conflicts of interest have led to a growing protectionist sentiment in the North and a weakening of the will to make necessary economic adjustments. These trends have been reinforced by the current recession. Such protectionism is troubling particularly as it is directed towards developing countries even though it has been shown that competition from other developed countries and technological change pose greater challenges for countries of the North. Furthermore, past experience indicates that protectionist cures often contribute to rather than cure the disease of slow growth.

EXPORT OPPORTUNITIES

The developing countries present a challenge to Canadian industry but they also present an opportunity for Canadian exporters. The countries of the South will import an ever increasing range of products as their economies expand. Currently, these markets account for a relatively small proportion of Canadian exports (just over ten per cent), but since 1974 exports to the South have been growing at a faster rate than Canada's exports to countries in the North.

It should be pointed out that although the developing countries offer attractive export opportunities, Canada is under-represented in these markets, as can be seen in the graph below.

Canada exports a lower percentage of goods to the developing countries than do our major trading partners. Undoubtedly there are historical, geographical and economic reasons why Canada has not had strong commercial relations with the South, but even now Canadian business fails to take advantage of new opportunities.

changer dans la mesure où les pays en développement les plus avancés accroissent leur capacité d'exportation de produits manufacturés. Actuellement, le Sud occupe environ dix pour cent du commerce mondial dans le secteur manufacturier. Les pays en développement ont comme objectif fondamental d'occuper vingt-cinq pour cent de ce marché d'ici la fin du siècle. Cet objectif et leur concurrence croissante constituent un défi pour le Nord.

Aux premiers stades de l'industrialisation, il est à prévoir que le Sud va se lancer dans des industries à forte intensité de main-d'œuvre parce que la main-d'œuvre à bon marché est l'un des facteurs de production qui y abonde. Il est relativement facile de déterminer les secteurs en cause, dont les industries du textile, du vêtement, de la chaussure et des produits électroniques de consommation sont quelques exemples. Cette concurrence des pays en voie d'industrialisation récente devrait être regardée comme un élément de l'évolution commerciale qui commence généralement avec des produits d'exportation basés soit sur des ressources soit sur une main-d'œuvre abondante et qui change progressivement au fur et à mesure que l'économie se diversifie.

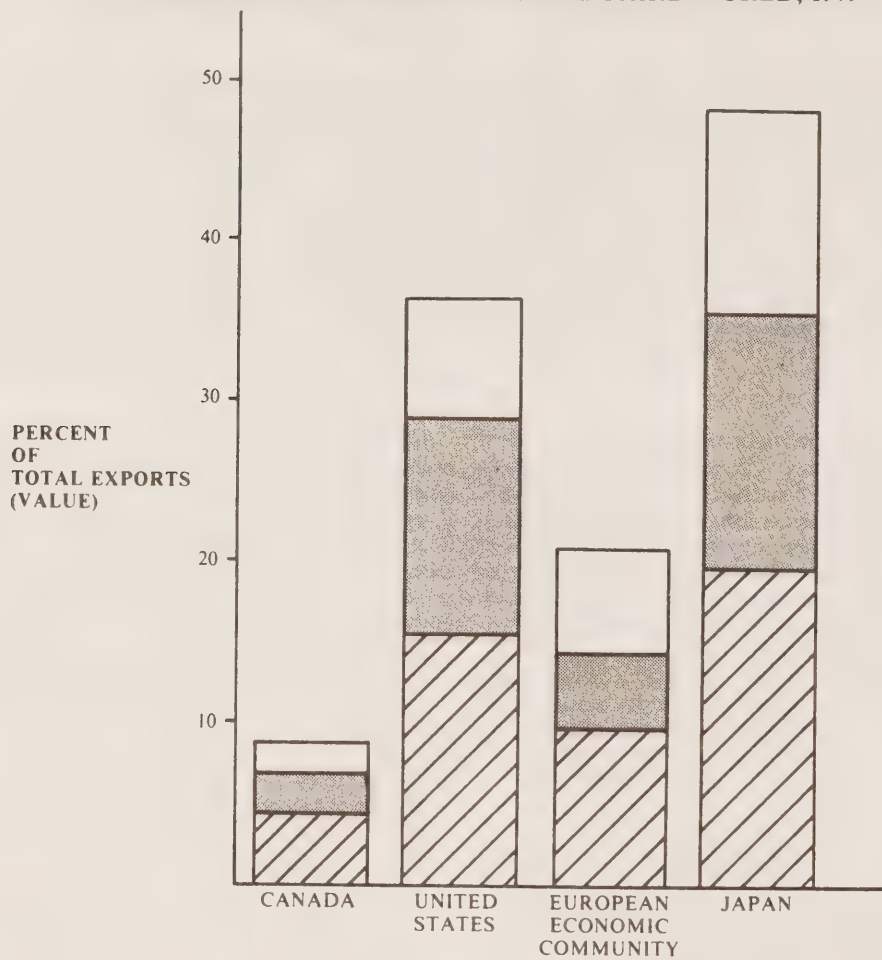
La série d'événements que le commerce international met en branle ne s'enchaîne pas toujours sans heurts. On retrouve dans le Nord les mêmes industries à forte intensité de main-d'œuvre qui intéressent le plus les pays du Sud. Les conflits d'intérêts qui en résultent ont entraîné une intensification de l'attitude protectionniste dans le Nord et un manque d'empressement à apporter les correctifs économiques nécessaires. Ces tendances se sont accentuées avec la présente récession. Cette politique protectionniste est gênante, particulièrement du fait qu'elle vise les pays en développement, même s'il est prouvé que la concurrence des autres pays industrialisés et l'évolution technologique posent de plus grands défis aux pays du Nord. En outre, l'expérience a montré que bien souvent les mesures protectionnistes contribuent plus qu'elles ne remédient à la lenteur de la croissance économique.

PERSPECTIVES D'EXPORTATION

Si les pays en développement constituent un défi pour l'industrie canadienne, ils n'en créent pas moins des débouchés pour les exportateurs. Les pays du Sud importeront de plus en plus de produits divers au fur et à mesure que leur économie grandira. A l'heure actuelle, ces marchés représentent une part relativement faible des exportations canadiennes (un peu plus de 10%), mais depuis 1974, les exportations vers le Sud ont augmenté à un rythme plus rapide que celles à destination Nord.

A noter que, même si les pays en développement offrent des perspectives d'exportation intéressantes, le Canada n'obtient pas sa part du marché, comme le montre le tableau suivant.

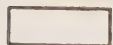
Le taux d'exportation des produits canadiens vers les pays en développement est inférieur à celui de nos principaux partenaires commerciaux. Il existe sans doute des raisons historiques, géographiques et économiques pour expliquer la faible participation du Canada aux relations commerciales avec le Sud, mais même aujourd'hui, l'entreprise canadienne ne sait pas saisir les possibilités qui s'offrent.

A COMPARISON OF EXPORTS TO THE THIRD WORLD, 1979

NON-OIL EXPORTING DEVELOPING COUNTRIES



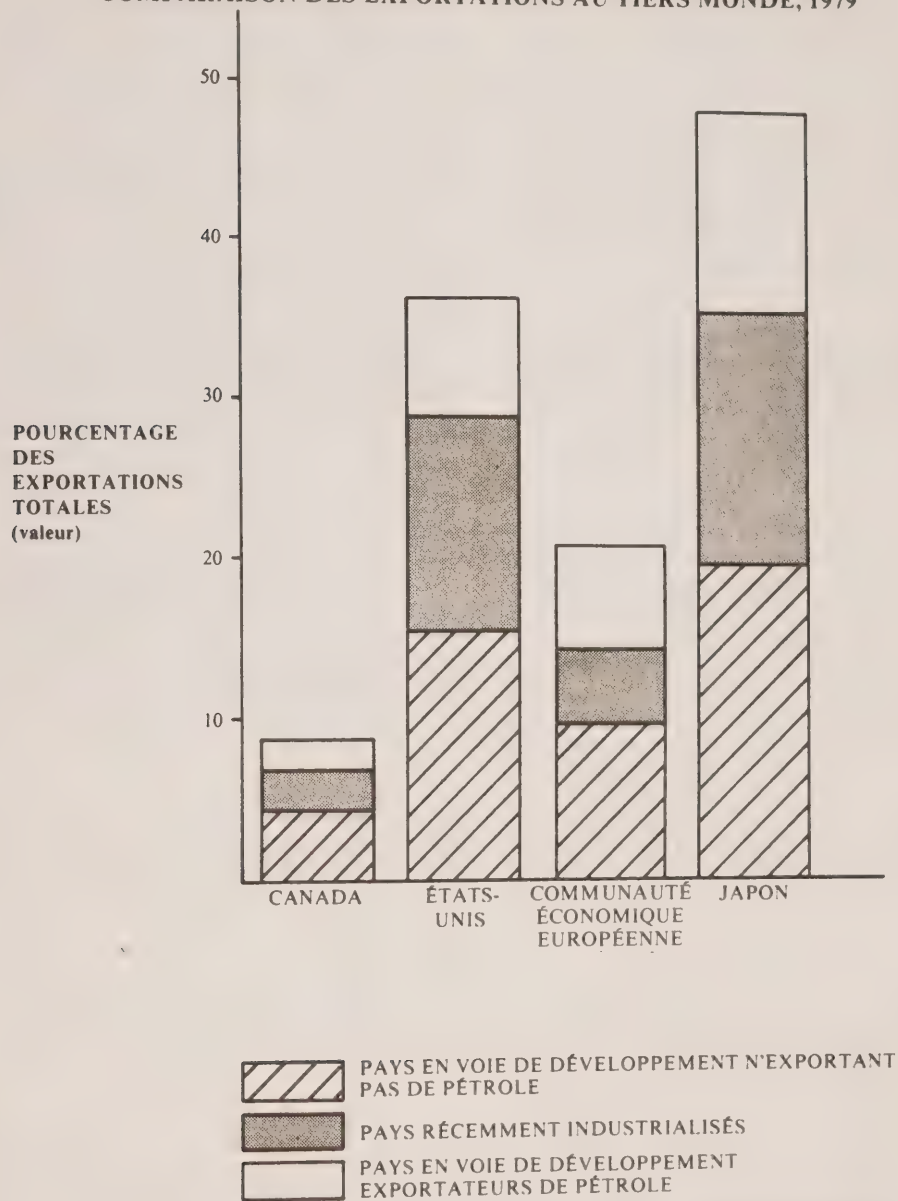
NEWLY INDUSTRIALIZED COUNTRIES



OIL EXPORTING DEVELOPING COUNTRIES

Source: Statistics Canada

COMPARAISON DES EXPORTATIONS AU TIERS MONDE, 1979

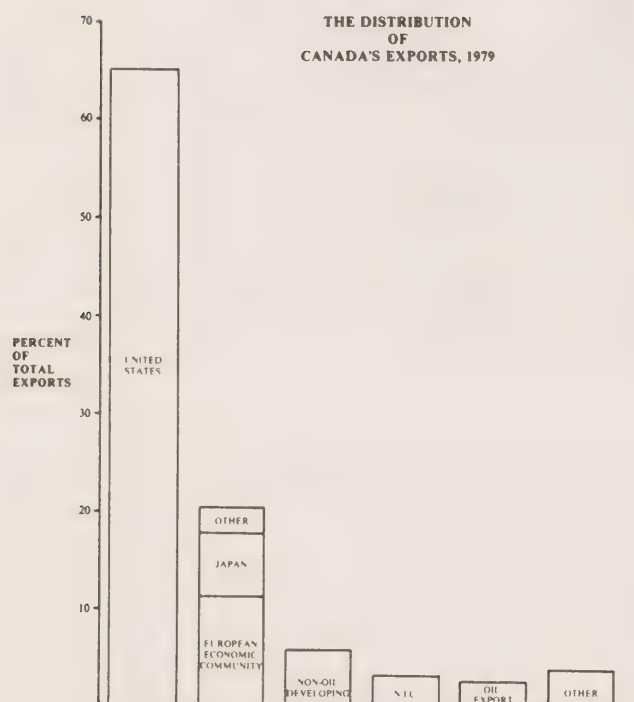


Source: Statistique Canada

Canadian exporters sometimes encounter unfair competition based upon financing terms which represent a mix of private funds with funds from government sources in other countries. Aid funds have on occasion been used for this purpose. This practice undermines the real purpose of Official Development Assistance and disrupts the growth of normal commercial relationships. The use of Official Development Assistance as part of export promotion is not acceptable.

At the same time, we find it hard to believe that Canadian producers and products could not compete as successfully in the markets of the developing countries as they do in the industrialized countries. Canadian exporters can be more aggressive in Third World markets. To cite one example brought to our attention, Canadian business wins a high proportion of those contracts it seeks in the World Bank, but it seeks very few such contracts.

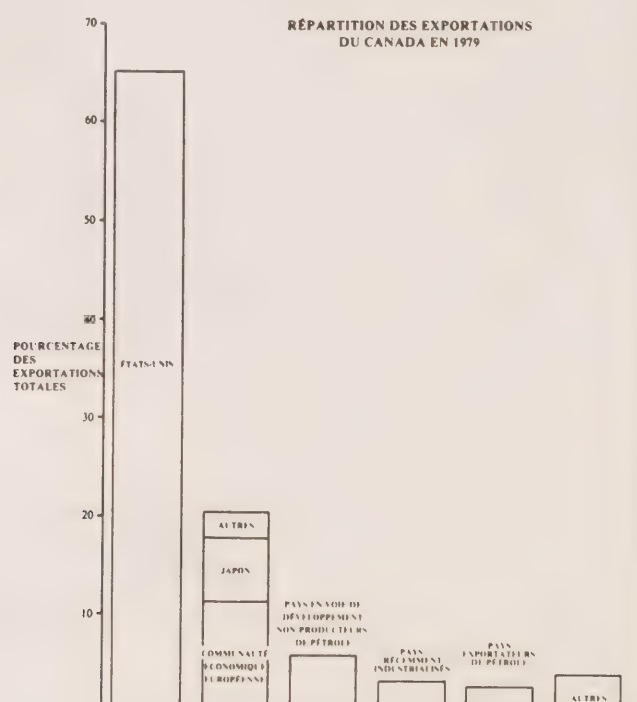
A major factor in our disappointing performance appears to be Canada's heavy dependence on traditional export markets, particularly in the United States (as shown in the graph below).



Les exportateurs canadiens font face parfois à une concurrence injuste, due aux modalités de financement qui comportent un mélange de fonds du secteur privé et de fonds publics d'autres pays. Des fonds de l'aide ont été utilisés à l'occasion à cette fin. Cette pratique mine l'objectif réel de l'aide au développement et nuit à la croissance des relations commerciales normales. L'utilisation de fonds de l'aide au développement pour promouvoir l'exportation est inacceptable.

En même temps, nous nous expliquons mal que les producteurs et les produits canadiens ne réussissent pas à soutenir la concurrence sur les marchés des pays en développement aussi bien que dans les pays industrialisés. Les exportateurs canadiens peuvent faire preuve de plus de dynamisme sur les marchés du Tiers monde. Pour ne citer qu'un exemple qui nous a été signalé, l'entreprise canadienne obtient une forte proportion des marchés qu'elle convoite à la Banque mondiale, mais elle ne s'intéresse qu'à un très petit nombre d'entre eux.

Le rendement peu encourageant du Canada semblerait tenir à un facteur important: c'est qu'il compte trop sur les marchés d'exportation traditionnels, particulièrement aux États-Unis (comme le montre le tableau à la page suivante).



Attempts to diversify trade have had little success, leaving Canada vulnerable to shifts in U.S. policies and economic conditions. Our Trade Commissioner Service representatives offer effective assistance to Canadian exporters, but they are located primarily to serve the markets of our traditional trading partners. In view of opportunities which exist in the developing countries, the Canadian Government should consider redeploying its Trade Commissioners to increase service to Canadian business ventures.

The Task Force recommends that the Government increase the number of Trade Commissioner Service representatives in the developing countries which present expanding market opportunities.

The Canadian firms which have been successful in exporting to developing countries are mainly large firms in the telecommunications and transportation equipment and industrial and mining machinery sectors. Small and medium-sized firms find that geography, language, political and cultural differences as well as the cost of feasibility studies present obstacles which make it difficult for them to take advantage of the export opportunities existing in the expanding markets of developing countries. The Government has responded to this problem by establishing the Industrial Co-operation Programme. The programme provides funds and assistance, preferably to small and medium-sized firms capable of exporting to the developing countries. Since in many developing countries a trade relationship depends upon government-to-government contact, Canada has also entered into a number of industrial co-operation agreements. The purpose of these agreements is to open up export opportunities for Canadian firms by familiarizing the developing country with Canada's capacity to meet their requirements.

The Task Force recommends that the Government increase the assistance it provides to small and medium-sized companies in the private sector to help them develop trade relationships with developing countries.

LIBERALIZATION

As we have stated earlier, Canada shares with the South a common interest in promoting trade liberalization. Freer international trade must remain the basic principle of Canada's trade policy.

As the general level of tariff protection has declined in the post-war period, the protectionist effects of various non-tariff barriers to trade have become more pronounced. These barriers take many forms but of particular concern to developing countries is the current system of safeguards. The General Agreement on Tariffs and Trade (GATT) is the only multilateral treaty laying down agreed rules for world trade. Within the GATT, general safeguard measures allow a country to impose import controls to prevent injury to its domestic industry and the corresponding right of exporters not to be denied access to markets. Some countries go further by using selective safeguards, which are not recognized within the GATT. This issue is important to North-South relations because it is often

Les efforts faits pour diversifier le commerce ont eu peu de succès, et le Canada reste vulnérable aux changements de politiques et de l'économie américaines. Les représentants du Service des délégués commerciaux à l'étranger assurent une aide efficace aux exportateurs canadiens, mais ils se trouvent principalement dans les zones de marché de nos partenaires commerciaux traditionnels. Compte tenu des possibilités qui existent dans les pays en développement, le gouvernement canadien devrait songer à y répartir ses délégués commerciaux dans le but de stimuler les relations commerciales.

Le groupe de travail recommande que le gouvernement augmente le nombre de représentants du Service des délégués commerciaux dans les pays en développement qui présentent des marchés en expansion.

Les entreprises canadiennes qui ont réussi à exporter leurs produits vers ces pays sont surtout de grandes entreprises du domaine des télécommunications et du matériel de transport, ainsi que des secteurs des machines industrielles et minières. Les petites et moyennes entreprises estiment que les différences géographiques, linguistiques, politiques et culturelles, de même que le coût des études de faisabilité sont des obstacles qui les empêchent de profiter des possibilités d'exportation vers les marchés en expansion des pays en développement. Le gouvernement a essayé de remédier à ce problème en établissant un programme de coopération industrielle qui fournit des fonds et de l'aide destinés avant tout aux petites et aux moyennes entreprises capables d'exporter leurs produits vers les pays en développement. Étant donné que, pour beaucoup d'entre eux, les échanges commerciaux dépendent de contacts entre gouvernements, le Canada a également signé un certain nombre d'accords de coopération industrielle. Le but en est de créer des débouchés à l'exportation pour les entreprises canadiennes en montrant aux pays en développement comment le Canada peut répondre à leurs besoins.

Le groupe de travail recommande que le gouvernement accroisse son aide aux petites et moyennes entreprises du secteur privé pour les aider à établir des relations commerciales avec les pays en développement.

LIBÉRALISATION

Comme nous l'avons dit précédemment, il est dans l'intérêt mutuel du Canada et du Sud de promouvoir la libéralisation des échanges commerciaux. La libéralisation du commerce international doit demeurer le principe fondamental de la politique commerciale du Canada.

Alors que le niveau général de protection tarifaire s'est abaissé dans la période d'après-guerre, les effets protectionnistes des divers obstacles non tarifaires opposés aux échanges commerciaux se sont accentués. Ces obstacles prennent toutes sortes de formes, mais c'est le système actuel des sauvegardes qui préoccupe particulièrement les pays en développement. L'Accord général sur les tarifs douaniers et le commerce (GATT) est le seul traité multilatéral qui établit des règles concernant le commerce mondial. Dans le GATT, des mesures générales de sauvegarde permettent à un pays d'imposer des contrôles à l'importation pour éviter que son industrie nationale ne fléchisse et donnent aux exportateurs le droit de ne pas se voir refuser l'accès aux marchés. Certains pays vont plus

the imports from developing countries which are selected as causing injury. This reflects the fact that the developed countries are highly sensitive to the retaliatory powers of other developed countries but feel immune to similar actions from the South. Moreover the use of such restrictions does not take into account the damage they cause in exporting countries.

Developing countries argue that the use of selective safeguards should be abolished and that strict guidelines should be established to govern all types of safeguards. Such rules would limit the discriminatory aspects of current safeguard measures and would be enforced by a committee within the GATT. It is in Canada's interest to promote the adoption of a new, multilateral approach to safeguards because ours is a relatively small economy which depends upon access to world markets. Canada should play a leading role in the GATT in establishing effective multilateral surveillance of safeguards and in discouraging the use of selective safeguards.

The countries of the South believe that tariff escalation and safeguard measures both constitute an attempt to freeze the structure of international trade in favour of the developed countries. The tariff structure of the developed countries is so constructed that raw materials face increasing rates as they become processed; for example, iron ore faces no tariff while iron pellets or ingots face significant tariffs. The processing of raw materials is essential to the increased employment and industrial growth of the developing countries. Canada has a special appreciation of this problem and shares a common interest with the developing countries in insisting, as it has done within the GATT, that the tariff escalation be reduced so that some of the benefits from the processing of raw materials will be retained by those countries who own the resources. Both Canada and developing countries stand to gain from such a policy.

PROTECTION

The Task Force realizes that, although freer trade is in our best interest as well as that of the South, measures are occasionally needed to alleviate the social and economic costs of change. The concentration of developing country exports in labour intensive sectors has meant that these similar industries in the North have felt fairly intense pressure. Not surprisingly, it is these industries that have the strongest protectionist voices. Canada must be sensitive to the needs of these industries and their workers but at the same time must not become trapped in protectionism. The use of protection is a narrow principle that must be carefully defined.

Textiles and clothing constitute one of the most important groups of manufactured products exported by the South. The industry is seen as a natural first step towards industrialization because its labour intensive processes are combined with relatively low levels of technology that are within the reach of

loin en ayant recours à des sauvegardes sélectives qui ne sont pas reconnues par le GATT. Cette question est importante pour les relations Nord-Sud, parce que ce sont souvent les produits importés des pays en développement qui sont visés. Elle traduit le fait que les pays industrialisés sont extrêmement sensibles aux pouvoirs de représailles des autres pays industrialisés, mais qu'ils se sentent à l'abri de mesures semblables venant du Sud. De plus, le recours à des sauvegardes sélectives ne tient pas compte des dommages qu'elles causent dans le pays exportateur.

Les pays en développement estiment qu'il faudrait abolir les sauvegardes sélectives et assujettir tous les types de sauvegardes à des lignes directrices rigoureuses. Appliquées par un comité du GATT, ces dernières en limiteraient les aspects discriminatoires. Il est dans l'intérêt du Canada de promouvoir l'adoption d'un nouvel accord multilatéral concernant les sauvegardes parce que l'économie relativement modeste de notre pays est tributaire de notre accès aux marchés mondiaux. Le Canada devrait jouer un rôle prépondérant au sein du GATT afin d'assurer un contrôle multilatéral efficace des sauvegardes et de décourager le recours à des sauvegardes sélectives.

Les pays du Sud estiment que la progressivité des droits de douane et les mesures de sauvegarde constituent une tentative de blocage de la structure du commerce international en faveur des pays industrialisés. La structure tarifaire de ces derniers est conçue de telle façon que les matières premières sont assujetties à des droits de plus en plus élevés au fur et à mesure qu'elles sont transformées; par exemple, le minerai de fer n'est assujéti à aucun droit de douane alors que le minerai de fer en boulettes ou en lingots l'est énormément. La transformation des matières premières est essentielle à l'augmentation du taux d'emploi et à la croissance industrielle des pays en développement. Le Canada est particulièrement sensible à ce problème, et il est dans son intérêt, comme dans celui des pays en développement, d'insister, comme il l'a fait au sein du GATT, pour freiner la progressivité des tarifs douaniers, de sorte que les pays qui possèdent des matières premières puissent profiter de certains avantages tirés de leur transformation. Le Canada et les pays en développement ont tout à gagner d'une telle politique.

PROTECTION

Le groupe de travail se rend compte que, même si la libéralisation des échanges commerciaux est dans notre intérêt comme dans celui du Sud, il faut parfois prendre des mesures pour atténuer les coûts socio-économiques du changement. La concentration de produits d'exportation de pays en développement dans les secteurs à forte intensité de main-d'oeuvre a fait subir aux industries équivalentes du Nord une pression assez intense. Il n'est donc pas étonnant que celles-ci soient les premières à réclamer des mesures protectionnistes. Le Canada doit être sensible aux besoins de ces industries et de leurs employés, mais il ne doit pas s'embourber dans le protectionnisme. C'est un principe étroit qu'il faut soigneusement définir.

Les textiles et le vêtement constituent l'un des groupes les plus importants de produits manufacturés exportés par le Sud. On considère cette industrie comme un tremplin naturel vers l'industrialisation parce qu'elle fait intervenir une forte concentration de main-d'oeuvre et des techniques relativement

many developing countries. To alleviate the severe pressures on the historic textile industries in the North, a special agreement called the Multi-Fibre Arrangement (MFA) was negotiated between the importing and exporting countries. The MFA was intended as a temporary measure, designed to provide an increasing but orderly access for the developing countries into the markets of the developed countries while adjustment took place. However, it has since become a permanent institution for regulation and restriction of the textile and clothing exports of the developing countries.

The original objectives of the Multi-Fibre Arrangement were:

- (1) to promote economic development of the developing countries by providing increased access to world markets for exports of their textiles and clothing; and
- (2) to ensure that trade proceed in a reasonable and orderly manner to avoid disruption in importing countries.

There has been a widespread disregard for the original objectives of the MFA. In Canada, recommendations for a ten-year extension of the import restraints on clothing and textiles have recently been made to the Canadian Government. These proposals raise the question of whether such protection can be considered temporary and whether Canada is moving away from the original principles of the MFA. The decision to extend the restraints should take into account the impact of these restraints on the textile and clothing industries of the developing countries, the possible impact on our trade with these countries, and the costs and benefits of the protection both to workers and consumers in Canada.

The use of import-relief measures in Canada is complicated by the lack of an appropriate agency that is capable of assessing the overall implications of such measures on the economy. Currently, there is no single authority to determine the effects of trade restrictions on consumers, their effect on the Canadian economy and the effect that such restrictions may have on Canada's relations with the developing countries. The assessment of the broader implications of protective measures could be assigned to the Department of Finance in keeping with its overall responsibilities for the economy.

The Task Force recommends that there be better assessment and co-ordination of policies pertaining to import penetration and that overall responsibility for this be assigned to the Department of Finance.

We have received evidence that the present arrangements regarding import controls on clothing and textiles have the effect of guaranteeing shares of the Canadian market to our traditional trading partners and, especially in periods of recession, denying access to new entrants into this trade. This is worrisome because the new entrants are likely to be among the poorest of the developing countries.

simples qui sont à la portée de nombreux pays en développement. Pour atténuer l'énorme pression qui s'exerçait sur les industries du textile traditionnelles du Nord, un accord spécial dit multifibre (AMF) a été conclu entre pays importateurs et exportateurs. Cet accord avait été établi à titre temporaire pour permettre aux pays en développement d'accéder plus facilement et en bon ordre aux marchés des pays industrialisés pendant une période d'ajustement. Mais depuis, il est devenu une institution permanente de réglementation et de restriction des exportations de textiles et de vêtements par les pays industrialisés.

Les objectifs initiaux de l'Accord multifibre étaient les suivants:

- (1) promouvoir le développement économique des pays en développement en leur facilitant l'accès aux marchés mondiaux pour leurs exportations de textiles et de vêtements;
- (2) veiller à ce que le commerce progresse de façon raisonnable et méthodique pour éviter des bouleversements économiques dans les pays importateurs.

Les objectifs initiaux de l'Accord multifibre ont largement été négligés. Au Canada, des recommandations visant à prolonger de dix ans les restrictions à l'importation de vêtements et de textiles ont récemment été soumises au gouvernement canadien. La proposition tendant à prolonger ces restrictions pose la question de savoir si ces mesures de protection peuvent être considérées comme temporaires et si le Canada n'est pas en train de s'éloigner des principes initiaux de l'Accord. Toute décision visant à prolonger les restrictions doit tenir compte de leurs répercussions sur les industries du textile et du vêtement dans les pays en développement, de leurs effets éventuels sur nos échanges commerciaux avec ces pays et des coûts et avantages de ces mesures de protection pour les travailleurs et les consommateurs.

Au Canada, l'application de mesures d'assainissement des importations est compliquée du fait de l'absence d'un organisme apte à évaluer les conséquences générales sur l'économie. Actuellement, il n'y a pas d'autorité unique qui puisse déterminer les répercussions des restrictions commerciales sur les consommateurs, leur impact sur l'économie canadienne et leurs effets éventuels sur les relations du Canada avec les pays en développement. L'évaluation des conséquences plus vastes de mesures protectionnistes pourrait incomber au ministère des Finances dans le cadre de ses responsabilités économiques générales.

Le groupe de travail recommande d'améliorer l'évaluation et la coordination des politiques relatives à la pénétration des importations et propose de confier cette responsabilité générale au ministère des Finances.

Selon les témoignages que nous avons recueillis, les accords actuels relatifs au contrôle des importations de vêtements et de textiles ont pour effet d'assurer une part du marché canadien à nos partenaires commerciaux traditionnels, particulièrement en période de récession, et d'en interdire l'accès à de nouveaux venus. Cette situation est inquiétante car ces derniers seront vraisemblablement parmi les pays en développement les plus pauvres.

The Task Force recommends that the Government review its import restraints with a view to reducing the discrimination that exists against new entrants, in particular poorer developing countries.

ADJUSTMENT

The general direction of Canada's trade policy must be towards further trade liberalization and avoidance of permanent protectionist solutions. Liberalization should be regarded as a basic policy objective whereas protection is not a principle but an expedient, justifiable only in special circumstances. Whenever protectionist measures are employed, they should be gradually phased out and contain adjustment policies that will facilitate real change and thereby strengthen the Canadian economy.

The discussion of an adjustment policy within the context of the North-South dialogue is somewhat misleading because it tends to exaggerate the influence of the developing countries. Imports from the South are not a major contributor to Canadian adjustment problems when compared to either technological change or imports from other developed countries.

The principles of an adjustment policy must be based upon the notion of "positive adjustment" which recognizes that, whatever measures are adopted, they must ease and encourage change. The Task Force does not support any process of adjustment that places the burden for change upon the workers of this country without recognizing the responsibilities that also belong to industry and the Government. A major component of any adjustment strategy must therefore be an evaluation of its effect on the labour force. Canadian workers, faced by the growing problem of industrial layoffs, have a very high stake in any adjustment process. Their rights and employment needs must be looked after through serious and comprehensive restructuring programs. This may mean retraining for a different occupation or financial assistance to relocate to areas where vacancies exist. A concrete step might be to improve pension portability which, in turn, enhances labour mobility and eases the shock of adjustment.

Plans must be devised to eliminate obsolete industrial capacity in such a fashion as to encourage firms to invest in new, more promising areas while discouraging further investment in declining industries. Assistance given to individual firms should be aimed at improving their efficiency and overall international competitiveness.

Adjustment policies in Canada must recognize that structural change is made more difficult if the affected industries are concentrated in one region or community. There must, therefore, be a corresponding emphasis on regional development in the adjustment policy. This would involve adopting a sectoral approach that would attempt to establish new industries in the

Le groupe de travail recommande que le gouvernement revoise les restrictions qu'il a imposées à l'importation afin d'atténuer la discrimination qui s'exerce à l'encontre des nouveaux venus, en particulier des pays en développement les plus pauvres.

AJUSTEMENT

La politique commerciale du Canada doit viser, dans l'ensemble, à libéraliser davantage les échanges commerciaux et à éviter de recourir en permanence au protectionnisme. La libéralisation doit constituer un objectif essentiel de la politique commerciale car le protectionnisme, qui n'est pas un principe, mais un expédient, ne se justifie que dans certaines circonstances. Toute mesure protectionniste devrait faire l'objet d'un retrait graduel et comporter des politiques d'ajustement de nature à faciliter un changement réel et, partant, un renforcement de l'économie canadienne.

L'étude d'une politique d'ajustement dans le contexte des relations Nord-Sud prête quelque peu à confusion car elle tend à exagérer l'influence des pays en développement. Les importations du Sud ne constituent pas un facteur important dans les problèmes d'ajustement qui se posent au Canada par rapport à l'évolution technologique ou aux importations provenant d'autres pays industrialisés.

Les principes d'une politique d'ajustement doivent être fondés sur la notion d'«ajustement positif» selon laquelle les mesures adoptées, quelles qu'elles soient doivent viser à faciliter et à encourager le changement. Le groupe de travail n'est pas favorable à une politique d'ajustement qui en ferait supporter le poids aux travailleurs canadiens sans reconnaître les responsabilités qui incombent également à l'industrie et au gouvernement. Toute stratégie d'ajustement doit donc comporter une évaluation de ses effets sur la population active. Elle présente ainsi un intérêt considérable pour les travailleurs canadiens, confrontés au problème de plus en plus grave des licenciements. Il importe dès lors de tenir compte de leurs droits et de leurs besoins en matière d'emploi en appliquant des programmes sérieux et complets de restructuration. Il pourrait s'agir, par exemple, de recyclage pour faciliter le changement de métier ou d'aide financière pour permettre à un travailleur de se reclasser dans une autre région où il existe des postes vacants. On pourrait, comme autre mesure concrète, améliorer la transférabilité des pensions, ce qui, en retour, facilite la mobilité de la main-d'oeuvre et atténue le choc de l'ajustement.

Il faudrait concevoir des mesures pour éliminer les secteurs industriels désuets de manière à encourager les entreprises à investir dans de nouveaux secteurs plus prometteurs tout en décourageant de nouveaux investissements dans les industries en déclin. L'aide accordée aux entreprises devrait viser à améliorer leur efficacité et leur situation concurrentielle sur le plan international.

Les politiques d'ajustement au Canada doivent tenir compte du fait qu'il est plus difficile d'apporter des changements structurels à des industries si elles sont concentrées dans une région ou une collectivité. La politique d'ajustement doit donc accorder une importance égale à l'expansion régionale; d'où la nécessité d'intervenir au niveau de chaque secteur d'activité de

affected area. Such an approach would include the provincial government as an active participant in the devising and implementation of the adjustment policy.

To facilitate the adjustment process, competitive market forces must be maintained. While the Government already has at its disposal a wide range of instruments of adjustment, we have received evidence to suggest that these tools are not as well organized or as effective as they need to be.

The Task Force recommends that the Government immediately launch a major public inquiry of the industrial sectors that are likely to be at a long term competitive disadvantage in relation to developing countries, with a view to adopting effective adjustment measures.

While Canadians should be willing to make the necessary adjustments that would allow the entry of more low-cost imports from the developing countries, some assurances are needed that the resulting benefits are passed on to a broad segment of the population in those countries. Evidence before the Task Force has suggested that benefits of the industrialization process in the Third World have not been equitably distributed, that work is often performed at subsistence wage levels and, furthermore, that some goods are produced under conditions which endanger the health and safety of workers in ways which should not be tolerated. To prevent this, a "social clause" to be inserted into trade agreements is currently being studied by the International Labour Organization. The purpose of the clause is to establish a fair labour standards code.

The Task Force recommends that Canada support the attempt to devise a "social clause" to be included in the General Agreement on Tariffs and Trade which would hold the signatories to a fair labour standards code.

SPECIAL MEASURES

Liberalizing trade, minimizing protectionist measures and undertaking structural adjustments are areas of mutual interest to North and South. However, the mutuality of interests does not cover the full range of North-South Trade issues. Beyond a belief in freer trade as a way of promoting development in the South, Canada has supported special measures which could have significant benefits for the developing countries. We are referring to commodity stabilization and the Generalized System of Preferences.

1. Commodity Stabilization

The stabilization of commodity prices could have benefits for both consuming and producing countries. While volatility of commodity prices creates problems for all exporters, those of Canada included, the strength and diversity of our economy provides a cushion that is unknown in the South. Since many developing countries rely on export taxes for most of their

manière à permettre l'établissement de nouvelles industries dans les régions touchées. Une telle ligne de conduite exigerait la participation active du gouvernement provincial à l'élaboration et à l'application de la politique d'ajustement.

Afin de faciliter ce processus, il faudrait maintenir les forces concurrentielles du marché. Le gouvernement dispose déjà d'une gamme de moyens lui permettant de le faire, mais certains témoignages indiquent que ces moyens ne sont pas aussi efficaces qu'il le faudrait.

Le groupe de travail recommande que le gouvernement lance immédiatement une enquête publique d'envergure sur les secteurs de l'industrie susceptibles de se trouver dans une situation concurrentielle désavantageuse à long terme par rapport aux pays en développement afin d'adopter des mesures d'ajustement efficaces.

Les Canadiens doivent être disposés à procéder aux ajustements nécessaires afin de permettre l'entrée de produits bon marché en provenance des pays en développement, mais il faudrait prévoir certaines garanties pour s'assurer que les avantages qui en résulteraient se répercuteraient sur un large secteur de la population de ces pays. Les témoignages recueillis par le groupe de travail indiquent que les avantages de l'industrialisation du Tiers monde n'ont pas été répartis équitablement, que les travailleurs ne touchent souvent qu'un salaire leur permettant d'assurer uniquement leur subsistance et, en outre, que certains biens sont produits dans des conditions qui compromettent de façon intolérable leur santé et leur sécurité. L'organisation internationale du Travail étudie actuellement un projet de «clause sociale» à insérer dans les accords commerciaux afin d'empêcher que de telles situations ne se reproduisent. La clause porterait la création d'un code du travail équitable.

Le groupe de travail recommande que le Canada appuie le projet d'une «clause sociale» qui serait insérée dans l'Accord général sur les tarifs douaniers et le commerce; les pays signataires seraient dès lors tenus d'appliquer des normes de travail équitables.

MESURES SPÉCIALES

La libéralisation des échanges commerciaux, la réduction des mesures protectionnistes et l'application d'ajustements structurels sont d'un intérêt mutuel pour le Nord et le Sud. Néanmoins, cette réciprocité ne couvre pas tout l'éventail du commerce Nord-Sud. Outre l'appui à la libération des échanges commerciaux comme moyen de faciliter le développement des pays du Sud, le Canada appuie des mesures spéciales qui pourraient présenter des avantages importants pour les pays en développement. Il s'agit notamment des accords sur les produits de base et du Système général de préférences.

1. Stabilisation des prix des produits de base

La stabilisation des prix des produits de base pourrait profiter aussi bien aux pays consommateurs qu'aux pays producteurs. Quoique l'instabilité de ces prix entraîne des inconvénients pour tous les exportateurs, et même si le Canada est un exportateur net de produits de base, la vigueur et la diversité de notre économie nous assurent une marge de sécu-

government revenue, sudden decreases in exports or export revenue can disrupt their development programmes.

A Common Fund has been negotiated under the auspices of the United Nations Conference on Trade and Development (UNCTAD). It would provide financing for the creation of buffer stocks, which would buy and sell commodities to stabilize prices and ensure supplies. The Common Fund is part of an overall programme that is aimed at stabilizing the prices of commodities at fair levels, managing supplies to world markets at adequate levels and diversifying both trade and processing to benefit developing countries. Agreement has been reached on the basic elements of the Common Fund and awaits ratification by the various governments before it can be put into operation.

The Task Force recommends that Canada ratify the Common Fund Agreement and make the financial contributions it entails.

Another approach to helping the developing countries is through export earnings stabilization. The IMF has a Compensatory Financing Facility (CFF) which offers loans to countries suffering temporary shortfalls in income due to corresponding falls in commodity prices. Recent improvements in the CFF have increased its effectiveness but it still has many drawbacks. The Task Force feels that the idea of a global compensatory financing scheme operating within the IMF is a proposal that warrants further study.

2. The Generalized System of Preferences (GSP)

The GSP refers to an agreement under which the exports of developing countries are admitted to the industrialized countries duty-free up to a certain level, or at reduced rates on a non-reciprocal basis. However, the gradual reduction of overall tariffs and the restricted number of trade items to which the GSP has been extended have meant that its effectiveness has been brought into question. As an attempt to help the poorest of the developing countries, it has had limited success. Without broader coverage with respect to both products and countries, it cannot be of significant benefit.

The benefits of the GSP have been weakened as well by the failure of some countries who no longer need such preferences to graduate from the scheme. It was intended that as a developing country became more economically advanced it would gradually lose the preferential treatment that would continue to benefit mainly the poorer developing countries. However, some of the eligible countries show no inclination to graduate. What is needed is a procedure whereby newly industrializing countries with rapidly expanding exports relinquish their preferential treatment.

rité inconnue dans le Sud. Etant donné que les recettes publiques de nombreux pays en développement proviennent des taxes à l'exportation, une diminution subite des exportations ou de ces recettes risque de compromettre leurs programmes de développement. C'est pourquoi on a songé à créer un Fonds commun visant à stabiliser les prix des produits de base.

La création de ce Fonds a fait l'objet de négociations sous les auspices de la Conférence des Nations unies sur le commerce et le développement (CNUCED). Ce Fonds permettrait de financer la création de stocks régulateurs donnant lieu à l'achat et à la vente de produits de façon à en stabiliser les prix et à en assurer l'approvisionnement. Le Fonds commun fait partie d'un programme global visant à stabiliser les prix des produits de base à des niveaux acceptables, à gérer l'offre sur les marchés mondiaux et à diversifier à la fois les échanges commerciaux et les procédés de fabrication au profit des pays en développement. Un accord est intervenu sur les éléments essentiels du Fonds commun et il doit être ratifié par les divers gouvernements avant de pouvoir être appliqué.

Le groupe de travail recommande que le Canada ratifie l'Accord relatif au Fonds commun et verse les contributions financières qui s'imposent.

On peut aussi aider les pays en développement en stabilisant les revenus tirés de l'exportation. Le FMI a un Système de financement compensatoire (SFC) qui permet d'accorder des prêts aux pays dont les revenus sont temporairement en baisse par suite d'une diminution correspondante des prix des produits de base. Des améliorations récentes ont permis d'augmenter l'efficacité du système, mais il présente encore beaucoup d'insuffisances. Le groupe de travail estime que l'idée d'un projet de système de financement compensatoire mondial opérant au sein du FMI mérite une étude plus approfondie.

2. Système généralisé de préférences (SGP)

Le Système généralisé de préférences est un accord aux termes duquel les produits d'exportation des pays en développement peuvent entrer en franchise de douane sur les marchés des pays industrialisés jusqu'à concurrence d'un certain niveau ou avec acquittement de droits de douane réduits sur une base de non-réciprocité. Néanmoins, la réduction graduelle de l'ensemble des tarifs douaniers et le nombre restreint des produits commerciaux couverts par le SGP ont fait douter de l'efficacité de ce système. En tant que mesure prévue pour venir en aide aux plus pauvres pays en développement, il n'a obtenu que des succès limités. Il ne pourra donner de résultats que s'il couvre une gamme plus étendue de produits et un nombre plus grand de pays.

Les avantages du SGP ont également été amoindris du fait que certains pays qui n'avaient plus besoin de tarifs préférentiels n'y ont pas renoncé. A l'origine, il était prévu que le traitement préférentiel accordé aux pays en développement leur serait retiré au fur et à mesure de leur progression économique et qu'il continuerait à profiter principalement aux pays les plus pauvres. Néanmoins, certains pays en voie d'industrialisation récente qui y ont droit ne semblent pas vouloir l'abandonner. Il faudrait instituer une procédure selon laquelle ceux dont les exportations connaissent une expansion rapide devraient renoncer au traitement préférentiel.

The Task Force recommends that the General Preferential Tariff be extended to include all of the manufactured products of the world's poorest countries and that graduation criteria be established to identify those countries no longer in need of preferential treatment.

PART IV

RECOMMENDATIONS

In accordance with its Order of Reference, the Special Committee to act as a Parliamentary Task Force has the honour to present this report which recommends that the Government give consideration to the advisability of taking action and adopting concrete policy in the areas of: finance and debt; development assistance; food aid and agricultural assistance; energy and trade.

CANADA—A BRIDGE BUILDER

The Task Force recommends that the Canadian Government allocate one per cent of Official Development Assistance to be used to encourage the awareness and involvement of Canadians in North-South concerns. We stress that this should be done in such a way as to support the activities of many private organizations which already exist and to encourage the development of others.

A. FINANCE AND DEBT

1. The Task Force recommends that the Government commit itself to reaching the .7 per cent target of Official Development Assistance as a portion of Canada's Gross National Product by 1990. Planning to achieve that target by steady annual increases should begin immediately in order to bring our ODA level to .57 per cent by 1985 rather than .5 per cent as currently planned by the Government. At the same time Canada should press other industrialized countries and oil exporting countries to increase their levels of assistance.

2. The Task Force recommends that, in cooperation with other developed countries, Canada consider such methods as subsidization of interest charges on future loans made by oil exporting countries as a means of moving much larger amounts of capital for balance of payments support to the poorest developing countries.

3. The Task Force recommends that Canada support a step by step change in the gearing ratio of the World Bank to permit greater borrowing on financial markets as a proportion of the capital base provided by member governments.

4. The Task Force recommends that Canada support greater responsiveness and sensitivity on the part of the International Monetary Fund to the externally caused and longer term adjustment crises facing developing countries so as to protect their development plans.

Le groupe de travail recommande que le Tarif préférentiel généralisé soit étendu à tous les produits manufacturés des pays les plus pauvres et que des critères d'exclusion soient établis de manière à reconnaître les pays qui n'ont plus besoin de traitement préférentiel.

PARTIE IV

RECOMMANDATIONS

Conformément à son Ordre de renvoi, le Comité spécial, qui agit en tant que groupe de travail parlementaire, a l'honneur de soumettre le présent rapport qui recommande que le gouvernement étudie l'opportunité d'adopter des mesures et des politiques concrètes dans les domaines suivants: financement et endettement, aide au développement, aide alimentaire et développement de l'agriculture, énergie et échanges commerciaux.

LE CANADA—UN PONT ENTRE DEUX MONDES

Le groupe de travail recommande que le gouvernement canadien réserve un pour-cent de son budget d'aide au développement pour promouvoir la sensibilisation et la participation des Canadiens aux affaires Nord-Sud. Nous insistons pour que cette mesure serve à soutenir les activités de nombreux organismes privés déjà existants et qu'elle encourage la création d'autres organismes du même genre.

A. L'ENDETTEMENT

1. Le groupe de travail recommande que le gouvernement s'engage à porter, d'ici 1990, son budget d'aide publique au développement à 0,7 pour cent du produit national brut. Il faudrait immédiatement commencer à planifier la réalisation de cet objectif par des augmentations annuelles progressives, de façon à porter notre niveau d'aide publique au développement à 0,57 pour cent d'ici 1985, au lieu des 0,5 pour cent actuellement prévus. Par ailleurs, le Canada devrait inciter les autres pays industrialisés et les pays exportateurs de pétrole à augmenter leur effort d'aide au développement.

2. Le groupe de travail recommande que, en collaboration avec d'autres pays industrialisés, le Canada envisage le recours à des méthodes comme celle qui consiste à subventionner les intérêts assujettis aux prêts que les pays exportateurs de pétrole consentiraient à l'avenir aux pays en développement les plus pauvres afin de dégager des capitaux plus considérables pour soutenir leur balance des paiements.

3. Le groupe de travail recommande que le Canada se montre favorable à un changement progressif du taux d'endettement de la Banque mondiale sur les marchés financiers au prorata du capital fourni par les gouvernements membres.

4. Le groupe de travail recommande que le Canada préconise une plus grande sensibilité du Fonds monétaire international en ce qui concerne les crises d'ajustement à long terme d'origine extérieure auxquelles font face beaucoup de pays en développement afin de les aider à maintenir leurs programmes de développement.

5. The Task Force recommends that Canada support the study of various means of establishing a closer link between the allocation of international reserve assets (Special Drawing Rights) and the needs of developing countries.

6. The Task Force recommends that Canada advocate a greater responsibility in the International Monetary Fund and the World Bank for those oil exporting countries with balance of payments surpluses, by such methods as allocating to them voting shares in new facilities to correspond with their financial contributions.

B. DEVELOPMENT ASSISTANCE

1. The Task Force recommends that the Government reaffirm and strengthen as the central objective of its development assistance programme the basic human needs of the poorest people in developing countries.

2. The Task Force recommends that Canada's development assistance programme give much higher priority to basic education and development of skills of women in developing countries.

3. The Task Force recommends a high concentration of Canada's development assistance in the poorest and most seriously affected countries.

4. The Task Force recommends that the Government seek to reduce the number of countries in which it has aid programmes while remaining sensitive to humanitarian considerations and foreign policy objectives. Further, we recommend that the Government strengthen the administration of its development assistance programmes in the field.

5. The Task Force recommends that decisions concerning procurement of goods and services required for aid projects should be made by the Canadian International Development Agency (CIDA) consistent with development assistance objectives. While a significant portion should be procured in Canada, CIDA should be freed from any fixed percentage rule.

6. The Task Force recommends that the ratio of bilateral to multilateral assistance should be determined by the objectives of the aid programme with the priority of meeting the basic human needs of the poorest people. Both bilateral and multilateral assistance should share in the real growth in the development assistance programme.

7. The Task Force recommends that the Government direct an increased share of Official Development Assistance to support the activities of Non-Governmental Organizations. In addition, we recommend that the Bilateral Programmes Branch of CIDA assign some of the funds it expects to spend on agriculture, health and rural development to small projects which would be operated on its behalf by Canadian NGOs.

5. Le groupe de travail recommande que le Canada appuie l'étude des divers moyens permettant d'établir un lien plus étroit entre l'allocation d'avoirs de réserve internationaux (droits de tirage spéciaux) et les besoins des pays en développement.

6. Le groupe de travail recommande que le Canada préconise que soit accordée une plus grande responsabilité au sein du FMI et de la Banque mondiale aux pays exportateurs de pétrole qui ont une balance des paiements excédentaire en leur attribuant, par exemple, des actions donnant droit de vote dans le cadre de nouvelles facilités en tenant compte de leurs contributions financières.

B. AIDE AU DÉVELOPPEMENT

1. Le groupe de travail recommande que le gouvernement réaffirme comme principal objectif de son programme d'aide au développement la nécessité de subvenir aux besoins fondamentaux des plus démunis dans les pays en développement.

2. Le groupe de travail recommande que le Programme canadien d'aide au développement s'intéresse bien davantage à l'éducation de base et au développement du potentiel des femmes dans les pays en développement.

3. Le groupe de travail recommande que le Canada concentre son aide au développement aux pays les plus pauvres et les plus gravement touchés par la récession économique mondiale.

4. Le groupe de travail recommande que le gouvernement cherche à réduire le nombre des pays auxquels s'adresse son programme d'aide tout en restant sensible aux facteurs humanitaires et en tenant compte des objectifs de politique étrangère. En outre, nous recommandons que le gouvernement améliore la gestion sur place de ce programme.

5. Le groupe de travail recommande que les décisions concernant l'achat des biens et services nécessaires aux projets d'aide soient prises par l'Agence canadienne de développement international (ACDI) conformément aux objectifs de l'aide au développement. S'il est certain qu'une partie importante de ces biens et services doit provenir du Canada, l'ACDI ne devrait pas pour autant être astreinte à un pourcentage fixe.

6. Le groupe de travail recommande que l'importance relative de l'aide bilatérale et multilatérale soit déterminée en fonction des objectifs du programme d'aide en accordant la priorité aux besoins humains de base des plus démunis. Les programmes d'aide bilatérale et multilatérale doivent bénéficier de la croissance réelle du Programme d'assistance au développement.

7. Le groupe de travail recommande que le gouvernement consacre une part accrue de l'aide publique au développement aux activités des organismes non gouvernementaux. En outre, nous recommandons que la Direction générale des programmes bilatéraux de l'ACDI réserve une partie des fonds qu'elle entend consacrer à l'agriculture, à la santé et au développement rural à de petits projets qui seraient dirigés en son nom par des organismes non gouvernementaux canadiens.

8. The Task Force recommends that the Government increase the funding of the International Development Research Centre in order that it may more fully realize its very considerable potential.

9. The Task Force recommends that the Government allot a larger portion of its budget for the purpose of meeting emergencies and consider ways to improve the flexibility of such assistance.

10. The Task Force recommends that the Government permit unspent aid allocations to be carried forward from one fiscal year to another under the active supervision of Parliament.

C. FOOD AID AND AGRICULTURAL ASSISTANCE

1. The Task Force recommends that food aid from Canada be used only as a transitional measure to fill the gap which exists between a country's food needs and its food production. Food aid should be part of a detailed and well-integrated food production plan in which food aid would gradually decline and assistance for food production would increase.

2. The Task Force recommends that every effort be made to supply food-deficit developing countries with food aid purchased by Canada from neighbouring food-surplus developing countries.

3. The Task Force recommends that the Government make increasing use of the multilateral food aid channels and that bilateral food aid be as closely coordinated as possible with those channels.

4. The Task Force recommends that Canada demonstrate its political will to help developing countries cope with food shortages by raising its commitment to the Food Aid Convention.

5. The Task Force recommends that Canada adopt a positive approach in the forthcoming negotiations of the International Wheat Agreement in the interest of achieving more stable prices and greater security of supply.

6. The Task Force recommends that Canada guarantee, on a first refusal basis, a fixed tonnage of cereals for those developing countries faced with severe food deficits.

7. The Task Force recommends that the Government attach higher priority to agricultural research for developing countries with the important objective of strengthening the management of such activities and improving dissemination of the results of such research.

8. The Task Force recommends that the Government give increased support to programmes that benefit those farmers with small landholdings, in recognition of their ability to contribute to the objective of self-reliance in food production, while recognizing at the same time that in some instances developing countries may prefer agricultural de-

8. Le groupe de travail recommande que le gouvernement augmente les fonds accordés au Centre de recherches pour le développement international de manière à lui permettre de mieux concrétiser son potentiel considérable.

9. Le groupe de travail recommande que le gouvernement consacre une part plus importante de son budget à un fonds d'aide d'urgence et songe à en assouplir l'utilisation.

10. Le groupe de travail recommande que le gouvernement autorise le report des crédits d'aide inutilisés d'une année financière à l'autre, sous le contrôle actif du Parlement.

C. AIDE ALIMENTAIRE ET AIDE À L'AGRICULTURE

1. Le groupe de travail recommande que l'aide alimentaire fournie par le Canada ne constitue qu'une mesure transitoire visant à combler l'écart existant entre les besoins alimentaires d'un pays et sa production alimentaire. L'aide alimentaire doit faire partie d'un plan de production alimentaire détaillé et bien intégré prévoyant de réduire progressivement cette dépendance tout en augmentant d'autant l'aide à la production alimentaire.

2. Le groupe de travail recommande que tout soit mis en oeuvre pour combler les besoins de la production alimentaire déficitaire des pays en développement grâce à l'achat par le Canada de la production excédentaire d'autres pays voisins qui sont également en développement.

3. Le groupe de travail recommande que le gouvernement utilise davantage les mécanismes d'aide alimentaire multilatérale et coordonne ses programmes bilatéraux aussi étroitement que possible avec l'aide multilatérale.

4. Le groupe de travail recommande que le Canada manifeste sa volonté politique d'aider les pays en développement à faire face aux pénuries de denrées en accordant une contribution plus généreuse à la Convention relative à l'aide alimentaire.

5. Le groupe de travail recommande que le Canada adopte une attitude positive lors des prochaines négociations concernant l'Accord international sur le blé afin d'assurer des prix plus stables et une plus grande sécurité des approvisionnements.

6. Le groupe de travail recommande que le Canada garantisse avec la première option d'achat, un volume fixe de céréales aux pays en développement qui font face à de graves pénuries alimentaires.

7. Le groupe de travail recommande que le gouvernement accorde une plus grande priorité à la recherche agricole pour les pays en développement dans le but de renforcer la gestion de ces activités et d'améliorer la diffusion des résultats de la recherche.

8. Le groupe de travail recommande que le gouvernement augmente son aide aux programmes destinés aux petites exploitations rurales, du moment où celles-ci peuvent parvenir à atteindre l'autonomie agro-alimentaire, tout en reconnaissant que certains pays en développement peuvent parfois préférer une aide au développement agricole qui se traduise

velopment assistance to increase their total food output by the creation of large farming units.

9. The Task Force recommends that Canada strongly support the International Fund for Agricultural Development.

D. ENERGY

1. The Task Force recommends that the Canadian Government support efforts within the World Bank to move toward the creation of a new energy affiliate, making the necessary changes in responsibility-sharing in order to encourage OPEC funding. In addition, Canada itself should contribute to the energy affiliate.

2. The Task Force recommends that Canada encourage development projects which use renewable and locally-available sources of energy.

3. The Task Force recommends that the Government, in planning its agricultural and rural development programmes, assign a high priority to reforestation and proper forest management.

4. The Task Force recommends that Canada work closely with other industrialized countries to develop and implement effective measures of energy conservation.

E. TRADE

1. The Task Force recommends that the Government increase the number of Trade Commissioner Service representatives in the developing countries which present expanding market opportunities.

2. The Task Force recommends that the Government increase the assistance it provides to small and medium-sized companies in the private sector to help them develop trade relationships with developing countries.

3. The Task Force recommends that there be better co-ordination and assessment of policies pertaining to import penetration and that overall responsibility for this be assigned to the Department of Finance.

4. The Task Force recommends that the Government review its import restraints with a view to reducing the discrimination that exists against new entrants, in particular poorer developing countries.

5. The Task Force recommends that the Government immediately launch a major public inquiry of the industrial sectors that are likely to be at a long term competitive disadvantage in relation to developing countries, with a view to adopting effective adjustment measures.

6. The Task Force recommends that Canada support the attempt to devise a "social clause" to be included in the General Agreement on Tariffs and Trade which would hold the signatories to a fair labour standards code.

par la création de grandes exploitations afin d'accroître leur production globale de denrées alimentaires.

9. Le groupe de travail recommande que le Canada contribue largement au Fonds international pour le développement agricole.

D. ÉNERGIE

1. Le groupe de travail recommande que le gouvernement canadien appuie les efforts visant la création d'une nouvelle filiale de la Banque mondiale chargée des dossiers énergétiques tout en modifiant le partage des responsabilités afin d'encourager l'OPEP à apporter sa contribution. Le Canada devrait également verser des fonds à la nouvelle filiale.

2. Le groupe de travail recommande que le Canada encourage la mise en oeuvre de projets faisant usage de sources d'énergie renouvelables et disponibles sur place.

3. Le groupe de travail recommande que, dans la planification de ses programmes de développement agricole et rural, le gouvernement accorde une plus grande priorité au reboisement et à la gestion rationnelle des forêts.

4. Le groupe de travail recommande que le Canada collabore étroitement avec d'autres pays industrialisés pour mettre au point et appliquer des mesures efficaces d'économie de l'énergie.

E. COMMERCE

1. Le groupe de travail recommande que le gouvernement augmente le nombre de représentants du Service des délégués commerciaux dans les pays en développement qui présentent des marchés en expansion.

2. Le groupe de travail recommande que le gouvernement accroisse son aide aux petites et moyennes entreprises du secteur privé pour les aider à établir des relations commerciales avec les pays en développement.

3. Le groupe de travail recommande d'améliorer l'évaluation et la coordination des politiques relatives à la pénétration des importations et propose de confier cette responsabilité générale au ministère des Finances.

4. Le groupe de travail recommande que le gouvernement revoie les restrictions qu'il a imposées à l'importation afin d'atténuer la discrimination qui s'exerce à l'encontre des nouveaux venus, en particulier des pays en développement les plus pauvres.

5. Le groupe de travail recommande que le gouvernement lance immédiatement une enquête publique d'envergure sur les secteurs de l'industrie susceptibles de se trouver dans une situation concurrentielle désavantageuse à long terme par rapport aux pays en développement afin d'adopter des mesures d'ajustement efficaces.

6. Le groupe de travail recommande que le Canada appuie le projet d'une «clause sociale» qui serait insérée dans l'Accord général sur les tarifs douaniers et le commerce; les pays signataires seraient dès lors tenus d'appliquer des normes de travail équitables.

7. The Task Force recommends that Canada ratify the Common Fund Agreement and make the financial contributions it entails.

8. The Task Force recommends that the General Preferential Tariff be extended to include all of the manufactured products of the world's poorest countries and that graduation criteria be established to identify those countries no longer in need of preferential treatment.

APPENDIX A

INFORMAL DISCUSSIONS

I At the United Nations

Canada's Ambassador and Permanent Representative to the United Nations, Mr. Michel Dupuy, provided extensive briefings throughout the Special Session and arranged informal meetings with the following:

The Right Honourable Michael Manley, Prime Minister of Jamaica;

Rafael M. Salas, Executive Director, United Nations Fund for Population Activities;

Dr. Perez Guerrero, Minister/Special Adviser to the President of Venezuela on International Economic Affairs;

Jean Ripert, Under-Secretary General of the United Nations;

K.K.S. Dadzie, Director-General for Development and International Economic Co-operation, United Nations;

His Excellency Donald F. McHenry, Ambassador and Permanent Representative of the United States to the United Nations;

His Excellency Brajesh Chandra Mishra, Ambassador and Permanent Representative of India to the United Nations;

Sarbuland Khan, Representative of His Excellency Niaz A. Naik, Ambassador and Permanent Representative of Pakistan to the United Nations;

John Small, Deputy Secretary General (Economics), Commonwealth Secretariat.

While in New York, members met also Professor Miles Kahler, Professor of Political Economy, Princeton University.

II In Washington

Informal conversations were held with the following:

Richard Frederick, Development Policy Adviser, Department of the United States Treasury;

Guy Erb, Deputy Director, United States International Development Cooperation Agency;

Robert Hormats, Deputy Director of the Office of the Special United States Trade Representative.

7. Le groupe de travail recommande que le Canada ratifie l'Accord relatif au Fonds commun et verse les contributions financières qui s'imposent.

8. Le groupe de travail recommande que le Tarif préférentiel généralisé soit étendu à tous les produits manufacturés des pays les plus pauvres et que des critères d'exclusion soient établis de manière à reconnaître les pays qui n'ont plus besoin de traitement préférentiel.

ANNEXE A

DISCUSSIONS NON OFFICIELLES

I Aux Nations unies

L'ambassadeur et représentant permanent du Canada aux Nations unies, M. Michel Dupuy, a présenté des dossiers complets d'information à la session extraordinaire et organisé des réunions non officielles avec les personnes suivantes:

Le très honorable Michael Manley, Premier ministre de la Jamaïque;

Rafael M. Salas, directeur exécutif, Fond des Nations unies pour les activités relatives à la population;

M. Perez Guerrero, ministre/conseiller spécial auprès du Président du Venezuela en matière d'affaires économiques internationales;

Jean Ripert, sous-secrétaire général des Nations unies;

K.K.S. Dadzie, directeur-général du développement et de la coopération économique internationale, Nations unies;

Son excellence Donald F. McHenry, ambassadeur représentant permanent des États-Unis auprès des Nations unies;

Son excellence Brajesh Chandra Mishra, ambassadeur et représentant de l'Inde auprès des Nations unies;

Sarbuland Khan, représentant de son excellence Niaz A. Naik, ambassadeur représentant permanent du Pakistan auprès des Nations unies;

John Small, secrétaire adjoint général (Économie), secrétariat du Commonwealth.

A New York, les membres ont également rencontré M. Miles Kahler, professeur d'économie politique, «Princeton University».

II A Washington

Des rencontres non officielles ont eu lieu avec les personnes suivantes:

Richard Frederick, conseiller en politique de développement, département du Trésor américain;

Guy Erb, directeur adjoint de l'agence américaine de coopération au développement international;

Robert Hormats, directeur adjoint du bureau du représentant spécial des affaires commerciales des États-Unis.

International Monetary Fund

Briefings were arranged by the Executive Director representing Canada in the International Monetary Fund, Bernard Drabble.

World Bank

Briefings by Ernest Stern, Vice-President, Operations, and his officials were arranged by the Executive Director representing Canada in the World Bank, Earl Drake.

APPENDIX B

WITNESSES AT PUBLIC HEARINGS

All witnesses who appeared since the Task Force began its study are included.

Organizations are listed and the numbers of the printed issues of the Minutes of Proceedings and Evidence of the relevant meetings are indicated within closed brackets.

The Honourable Herbert Eser Gray, Minister of Industry, Trade and Commerce—(24)

The Honourable Mark MacGuigan, Secretary of State for External Affairs—(20)

His Excellency Shridath S. Ramphal, Secretary General of the Commonwealth—(21)

Jacques Hébert, Chairman, Canada World Youth—(11)

Dr. G.K. Helleiner, Professor of Political Economy, University of Toronto—(8)

Maurice Strong, Chairman, International Energy Development Corporation—(10)

Agriculture, Department of—(11 and 19):

C.F. Brouillard, Assistant Deputy Minister of Regional Development and International Affairs;

Dr. André Renaud, Acting Director General, International Affairs Directorate;

Jean-Paul Ferland, Director of Overseas Programs;

T.H. Anstey, Research Branch.

Bank of Canada—(7)

Gerald K. Bouey, Governor;

Dorothy Powell, Assistant Chief, International Department.

Canadian Apparel Manufacturers Institute—(17)

Max Enkin, Chairman, (President, The Copley Noyes & Randall Ltd.);

M. Davis, President, Apparel Manufacturers Association of Ontario (President, L. Davis Textiles Co.);

E.M. Mertens, President, Alberta Apparel Manufacturers Association (President, GWG Limited);

Claude Lapierre, President, Apparel Manufacturers Institute of Quebec (President, "Claudel Lingerie Inc.");

Fonds monétaire international

Des réunions d'information ont été organisées par le directeur exécutif représentant le Canada au Fonds monétaire international, M. Bernard Drabble.

Banque mondiale

Des réunions d'information dirigées par M. Ernest Stern, vice-président, Opérations, et ses fonctionnaires ont été organisées par le directeur exécutif représentant le Canada à la Banque mondiale, M. Earl Drake.

ANNEXE B

TÉMOINS AUX AUDIENCES PUBLIQUES

Toutes les personnes qui ont témoigné depuis le début des travaux du Groupe de travail font partie de la présente liste:

Les organismes sont énumérés, et le nombre de fascicules imprimés des procès-verbaux et témoignages des réunions est indiqué entre parenthèses.

L'honorable Herbert Eser Gray, ministre de l'Industrie et du Commerce—(24)

L'honorable Mark MacGuigan, secrétaire d'État aux Affaires extérieures—(20)

Son excellence Shridath S. Ramphal, secrétaire général du Commonwealth—(21)

Jacques Hébert, président, Jeunesse Canada Monde—(11)

G.K. Helleiner, professeur d'économie politique, Université de Toronto—(8)

Maurice Strong, président, Société internationale de développement de l'énergie—(10)

Agriculture, ministère de—(11 and 19):

C.F. Brouillard, sous-ministre adjoint au développement régional et aux affaires internationales;

André Renaud, directeur général suppléant, Direction générale des affaires internationales;

Jean-Paul Ferland, directeur des programmes outre-mer;

T.H. Anstey, Direction de la recherche.

Banque du Canada—(7)

Gerald K. Bouey, Gouverneur;

Dorothy Powell, chef adjoint, Affaires internationales.

L'Institut canadien des manufacturiers de vêtement—(17)

Max Enkin, président, (président, «The Copley Noyes & Randall Ltd.»);

M. Davis, président, Association des manufacturiers du vêtement de l'Ontario (président, «L. Davis Textiles Co.»);

E.M. Mertens, président, Association des manufacturiers du vêtement de l'Alberta (président, GWG Limitée);

Claude Lapierre, président, Institut des manufacturiers du vêtement du Québec (président, Claudel Lingerie Inc.);

Norman Wexelman, Secretary-Treasurer, Apparel Manufacturers Institute of Quebec;

David Kaufman, (President, Silpit Industries);

Fred Bryan, Executive Director, Apparel Manufacturers Association of Ontario;

Peter Clark, Executive Director, Canadian Apparel Manufacturers Institute and Co-Secretary, Advisory Panel to the Ministry of Industry, Trade and Commerce on Textiles and Clothing;

Lucie Cartau, Director;

Alven Segal (President, Peerless Clothing Manufacturers Co.).

Canadian Catholic Organization for Development and Peace—(16)

Rev. Father Roger Poirier, o.m.i., President;

Jacques Champagne, General Director;

Michel Rousseau, Assistant Executive Director and Director of Personnel;

Thomas Johnston, Associate Director.

Canadian Council of Churches—(16)

The Rt. Rev. Lois Wilson, Moderator, United Church of Canada;

The Ven. Rev. Harry Hilchey, General Secretary, Anglican Church of Canada;

Rev. Roger Cann, Associate Secretary, Canadian Council of Churches.

Canadian Council on International Cooperation—(4 and 10)

T. Kines, President (National Director, CARE Canada);

T. Brodhead, Senior Vice-President (Executive Director, Inter-Pares);

Richard Harmston, Executive Director;

Ian Smillie (Executive Director, Canadian University Services Overseas (CUSO));

Lawrence Cumming (National Secretary, Oxfam Canada);

R. Dyck (National Director, Overseas Book Center);

Jacques Champagne, Vice-President (Executive Director, Canadian Catholic Organization for Development and Peace);

Ken Shipley, Chairperson, Program Committee (Manager, Canadian Operations, CUSO);

John Tackaberry, Government Relations Officer.

Canadian Labour Congress—(3)

John Harker, Director, International Affairs;

Kevin Collins, Senior Economist, Research and Legislation Department.

Norman Wexelman, secrétaire trésorier, Institut des manufacturiers du vêtements du Québec;

David Kaufman, (président, «*Silpit Industries*»);

Fred Bryan, directeur exécutif, Association des manufacturiers du vêtement de l'Ontario;

Peter Clark, directeur exécutif, Institut des manufacturiers du vêtement du Canada et co-secrétaire du comité consultatif auprès du ministère de l'Industrie et du Commerce en matière de textile et de vêtement;

Lucie Cartau, directeur;

Alven Segal (président, «*Peerless Clothing Manufacturers Co.*»).

L'Organisation catholique canadienne pour le développement et la paix—(16)

Le révérend Père Roger Poirier, o.m.i., président;

Jacques Champagne, directeur général;

Michel Rousseau, directeur exécutif adjoint et directeur du personnel;

Thomas Johnston, directeur associé.

Conseil canadien des Églises—(16)

Le très révérend Lois Wilson, modérateur, Église unie du Canada;

Le révérend Harry Hilchey, secrétaire général, Église anglicane du Canada;

Le révérend Roger Cann, Secrétaire associé, Conseil des églises canadiennes.

Conseil canadien de coopération internationale—(4 and 10)

T. Kines, président (directeur national, CARE Canada);

T. Brodhead, premier vice-président (directeur exécutif, Inter-Pares);

Richard Harmston, directeur exécutif;

Ian Smillie (directeur exécutif, Service universitaire canadien outre-mer (SUCO));

Lawrence Cumming (secrétaire national, Oxfam Canada);

R. Dyck (directeur exécutif, Centre du livre outre-mer);

Jacques Champagne, vice-président (directeur exécutif, Organisation canadienne catholique pour le développement et la paix);

Ken Shipley, président, Comité des programmes (Chef, Opérations canadienne, SUCO);

John Tackaberry, agent des relations gouvernementales.

Congrès du travail du Canada—(3)

John Harker, directeur, Affaires internationales;

Kevin Collins, économiste principal, Recherche et Législation.

Canadian Export Association—(23)

J.H. Whalen, Chairman (President of International Paper Sales Co. Inc.);

T.M. Burns, President;

H. Valle, Chairman of the Development Aid Committee (Vice-President, Corporate Development/Transportation, Bombardier Inc.);

C.G. Smallridge, Director (Senior Vice-President, Shawinigan Engineering Co. Ltd.);

James Moore, Secretary.

Canadian Importers Association Inc.—(12)

Stuart Culbertson, Research Analyst.

Canadian International Development Agency—(2, 11, 19 and 20)

Margaret Catley-Carlson, Acting President;

Glen Shortliffe, Vice-President—Policy;

John Wood, Acting Director, Development Policy Division, Policy Branch;

Hunter McGill, Program Development and Policy Analyst, Food Aid Coordination and Evaluation Centre, Multilateral Branch;

Bryan Dare, International Finance Adviser, Policy Branch;

Brian Ross, Director, Food Aid Coordination and Evaluation Centre, Multilateral Programs Branch;

Anton Enns, Administrator, Voluntary Agriculture Development Assistance (VADA), Special Programs Branch;

Gérard Ouellette, Chief, Agriculture Sector, Natural Resources Division, Resources Branch;

Tom Willis, Agriculture Specialist, Natural Resources Division, Resources Branch;

Guy LeBlanc, Chief, Fisheries Sector, Natural Resources Division, Resources Branch;

P.F. Brady, Economic Policy Adviser, Development Policy Division, Policy Branch.

Canadian Manufacturers Association—(17)

L.R. Douglas, Chairman, CMA Trade Policy Committee (Vice-President and Manager, Business Development, Canadian General Electric Company Limited);

R.L. McCallum, Chairman, CMA Export Committee (Corporate Director of Marketing, Hawker Siddeley Canada Inc.);

H.O. Coish, (Vice-President, Canada Wire and Cable Limited);

W.D.H. Fréchette, Vice-President & Secretary;

L.A. Deschamps, Ottawa Representative.

Association canadienne d'exportation—(23)

J.H. Whalen, Chairman (président d'«*International Paper Sales Co. Inc.*»);

T.M. Burns, président;

H. Valle, président du comité de l'aide au développement (vice-président, Développement/Transport, Bombardier Inc.);

C.G. Smallridge, directeur (premier vice-président, «*Shawinigan Engineering Co. Ltd.*»);

James Moore, secrétaire.

Association des importateurs canadiens—(12)

Stuart Culbertson, analyste en matière de recherche.

Agence canadienne de développement international—(2, 11, 19 and 20)

Margaret Catley-Carlson, président suppléant;

Glen Shortliffe, vice-président—Politique;

John Wood, directeur suppléant, Division de la politique de développement; Direction de la politique;

Hunter McGill, Analyste des politiques et de l'élaboration des programmes, Centre de coordination et d'évaluation de l'aide alimentaire; Direction des programmes multilatéraux;

Bryan Dare, Conseiller en finances internationales, Direction des politiques;

Brian Ross, directeur, Centre de coordination et d'évaluation de l'aide alimentaire, Direction des programmes multilatéraux;

Anton Enns, administrateur, Programme volontaire d'aide au développement agricole, Direction des programmes spéciaux;

Gérard Ouellette, chef, Secteur agriculture, Division des ressources naturelles, Direction des ressources;

Tom Willis, Spécialiste en agriculture, Division des ressources naturelles, Direction des ressources;

Guy LeBlanc, chef, Secteur pêche, Division des ressources naturelles, Direction des ressources;

P.F. Brady, conseiller en matière de politique économique, Division du développement de la politique, Direction des politiques

Association des manufacturiers canadiens—(17)

L.R. Douglas, président, Comité de la politique Commerciale de l'AMC, (vice-président, et chef du développement des affaires, «*Canadian General Electric Company Limited*»);

R.L. McCallum, président, Comité de l'exportation de l'AMC, (directeur des «*Marketing, Hawker Siddeley Canada Inc.*»);

H.O. Coish, (vice-président, «*Canada Wire and Cable Limited*»);

W.D.H. Fréchette, vice-président & secrétaire;

L.A. Deschamps, représentant d'Ottawa.

Canadian Textile Importers Association—(12)

Rod Mersereau, Executive Director.

Canadian Textiles Institute—(13)

Frank P. Brady, Q.C., Chairman (Senior Vice-President, Corporate Services, Dominion Textile Inc.);

Eric Berry, President;

Centrale des Syndicats démocratiques—(22)

Paul-Emile Dalpé, President;

Laurent Rivard, Vice-President of "La Fédération nationale des travailleurs du vêtement";

Gilles Lafontaine, Executive member of "La Fédération nationale des travailleurs du vêtement".

Confederation of National Trade Unions—(17)

Christophe Auger, Vice-President;

André Dalcourt, Executive Assistant;

Peter Bakvis, Research Services.

Finance, Department of—(2 and 7)

David Hilton, Director, International Programs Division;

Blake Mackenzie, Officer, International Finance Division;

Brian Hunter, Officer, International Programs Division;

L. Yves Fortin, Chief, International Organizations Section, International Finance Division.

Industry, Trade and Commerce, Department of—(2 and 24)

Geoff Elliot, Acting General Director, Office of General Relations;

K.E. McCallion, Officer;

Helen MacNicol, Asia/Pacific Division, Office of Overseas Projects;

Percy Eastham, Director General, Office of General Relations.

International Bank for Reconstruction and Development (World Bank)—(19)

David Hopper, Vice-President, Asia.

International Development Research Centre—(24)

Ivan Head, President.

International Monetary Fund—(7)

Bernard Drabble, Executive Director.

Institute for Peace and Conflict Studies—(14)

Ernest Regehr, Research Adviser.

Institute of Development Studies—(25)

Richard Jolly, Director.

Match International Centre—(9)

Norma Walmsley, President;

Association canadienne des importateurs de textile—(12)

Rod Mersereau, directeur exécutif.

Institut canadien des textiles—(13)

Frank P. Brady, c.r., président (Premier vice-président, Services, Dominion Textile Inc.);

Eric Berry, président;

Centrale des Syndicats démocratiques—(22)

Paul-Emile Dalpé, président;

Laurent Rivard, vice-président de «La Fédération nationale des travailleurs du vêtement»;

Gilles Lafontaine, membre de l'exécutif de «La Fédération nationale des travailleurs du vêtement».

Confédération des syndicats nationaux—(17)

Christophe Auger, vice-président;

André Dalcourt, Adjoint exécutif;

Peter Bakvis, Services de recherches.

Finances, Ministère des—(2 and 7)

David Hilton, directeur, Division des programmes internationaux;

Blake Mackenzie, Agent, Division des finances internationales;

Brian Hunter, Agent, Division des programmes internationaux;

L. Yves Fortin, chef, Section des organisations internationales, Division des finances internationales.

Industrie et Commerce, Ministère de—(2 and 24)

Geoff Elliot, directeur général suppléant, Direction générale des relations générales;

K.E. McCallion, Agent;

Helen MacNicol, Division Asie/Pacifique, Direction générale des projets outre-mer;

Percy Eastham, directeur général, Direction générale des relations générales

Banque internationale pour la reconstruction et le développement (Banque mondiale)—(19)

David Hopper, vice-président, Asie.

Centre de recherche pour le développement international—(24)

Ivan Head, président.

Fonds monétaire international—(7)

Bernard Drabble, directeur exécutif.

Institute for Peace and Conflict Studies—(14)

Ernest Regehr, conseiller en recherche.

Institut des études de développement—(25)

Richard Jolly, directeur.

Match International Centre—(9)

Norma Walmsley, président;

Suzanne Johnson, Vice-President and Chairperson of Projects Committee;

Marnie Girvan, Executive Director.

North-South Institute—(5 and 15)

Bernard Wood, Executive Director;

Margaret Biggs, Research Officer;

James Adams, Research Officer.

Project Ploughshares—(14)

Murray Thomson, Educational Secretary.

Royal Bank of Canada—(8)

Edward P. Neufeld, Vice-President and Chief Economist.

Science Council of Canada—(9)

Dr. Clayton Switzer (Dean, Ontario College of Agriculture) Chairman of Food Study Committee;

Dr. Suteera Thomson, Science Adviser;

Dr. Len Siemens, Food Study Committee member;

Charles Beaubien, Science Adviser.

UNICEF—(25)

James Grant, Executive Director.

United Nations Centre on Transnational Corporations—(8)

Sidney Dell, Special Adviser.

United Nations Development Program—(13)

Bradford Morse, Administrator;

Arthur Brown, Deputy Administrator.

World Food Programme—(18)

G.N. Vogel, Executive Director;

William J. Barnsdale, Assistant to the Executive Director.

APPENDIX C

OTHER WRITTEN BRIEFS RECEIVED

Adélard Enterprises Limited

Ed Cayer, President

Agricultural Institute of Canada

W.E. Henderson, General Manager.

Association of Canadian Community Colleges

Gordon Thom, President.

British Columbia—Agricultural Aid to Developing Countries and World Disaster Areas Advisory Committee

S.B. Peterson, Chairman.

Canadian Energy Development Systems International

David A. Henry, President.

Suzanne Johnson, vice-président et président du comité des projets;

Marnie Girvan, directeur exécutif.

Institut Nord-Sud—(5 and 15)

Bernard Wood, directeur exécutif;

Margaret Biggs, agent de recherche;

James Adams, agent de recherche.

Projet Ploughshares—(14)

Murray Thomson, Secrétaire à l'éducation.

Banque Royale du Canada—(8)

Edward P. Neufeld, vice-président et économiste en chef.

Conseil des sciences du Canada—(9)

Clayton Switzer (Doyen, *Ontario College of Agriculture*) Président du comité d'étude sur les aliments;

Suteera Thomson, conseiller scientifique;

Len Siemens, membre du comité d'étude sur les aliments;

Charles Beaubien, conseiller scientifique.

UNICEF—(25)

James Grant, directeur exécutif.

Centre des Nations unies sur les sociétés transnationales—(8)

Sidney Dell, conseiller spécial.

Programme des Nations unies pour le développement—(13)

Bradford Morse, administrateur;

Arthur Brown, administrateur adjoint.

Programme alimentaire mondial—(8)

G.N. Vogel, directeur exécutif;

William J. Barnsdale, adjoint au directeur exécutif.

ANNEXE C

AUTRES MÉMOIRES ÉCRITS REÇUS

Adélard Enterprises Limitée

Ed Cayer, président

Institut agricole du Canada

W.E. Henderson, directeur général.

Association des Collèges communautaires du Canada

Gordon Thom, président.

Comité consultatif de la Colombie-Britannique de l'aide agricole aux pays en voie de développement et aux régions victimes de désastres

S.B. Peterson, président.

Canadian Energy Development Systems International

David A. Henry, président.

Canadian Executive Services Overseas

Dr. R.H. Lowry, President.

Canadian Federation of Agriculture (The)

David Kirk, Executive Secretary.

Carrefour Tiers-Monde Inc.

André Stainier, Administrator, Task Force on New International Economic Order.

Centre for Developing Area Studies

Thomas C. Bruneau, Director.

Citizens for Foreign Aid Reform Incorporated

Paul Fromm, Research Director.

C.J.L. Foundation (The Committee for Justice and Liberty)

Gerald Vandezande, Public Affairs Director.

Connaught Laboratories Limited

Dr. William A. Cochrane, Chairman and Chief Executive Officer.

Co-operative Development Foundation

Bruce Thordarson, Executive Director.

Export Promotion Review Committee

Roger Hatch, Chairman.

Hunger Project (The)

John H. Hotson, Chairman.

InterChurch Fund for International Development

Dr. Robert Fugere, Executive Secretary.

Manitoba Council for International Cooperation

Vern Ratzlaff, Chairman of the Board.

Organization for Economic Co-Operation and Development

Louis Sabourin, President, Development Centre.

Oxfam-Canada

Lawrence Cumming, National Secretary.

Philip, Dr. L., Economist Management Consultant.

Queen's University

International Legal Studies Programme, Faculty of Law.

Religious Society of Friends (Quakers)

Chris Springer for Kitchener Area Monthly Meeting.

Scarboro Foreign Mission Society

Reverend Tim Ryan, S.F.M., Justice and Peace Office.

Service administratif canadien outre-mer

M. R.H. Lowry, président.

Fédération canadienne de l'Agriculture

David Kirk, secrétaire exécutif.

Carrefour Tiers-Monde Inc.

André Stainier, Administor, Task Force on New International Economic Order.

Centre for Developing Area Studies

Thomas C. Bruneau, directeur.

Citizens for Foreign Aid Reform Incorporated

Paul Fromm, directeur de recherches

Fondation pour le C.J.L. (Comité pour la justice et la liberté)

Gerald Vandezande, directeur, Affaires publiques.

Connaught Laboratories Limited

William A. Cochrane, président et administrateur en chef.

Fondation pour le développement coopératif

Bruce Thordarson, directeur exécutif.

Comité d'étude de la promotion de l'exportation

Roger Hatch, président.

Le projet Hunger

John H. Hotson, président.

InterChurch Fund for International Development

Robert Fugere, secrétaire exécutif.

Manitoba Council for International Cooperation

Vern Ratzlaff, président du conseil.

Organisation de coopération et de développement économiques

Louis Sabourin, président, Centre de développement.

Oxfam-Canada

Lawrence Cumming, secrétaire national.

L. Philip, économiste, consultant en gestion.

Université Queen's

International Legal Studies Programme, Faculté de droit.

Religious Society of Friends (Quakers)

Chris Springer for pour la réunion mensuelle de la région de Kitchener.

Scarboro Foreign Mission Society

Le révérend père Tim Ryan, S.F.M., Bureau de la justice et de la paix.

UNICEF Canada

Mr. Harry S. Black, Executive Director.

A copy of the relevant Minutes of Proceedings and Evidence (*Issues Nos. 1 to 26 inclusive*) is tabled.

Respectfully submitted,

«UNICEF Canada»

M. Harry S. Black, directeur exécutif.

Un exemplaire des Procès-verbaux et témoignages s'y rapportant (*fascicules n^{os} 1 à 26 inclusivement*) est déposé.

Respectueusement soumis,

Le président

Herb Breau

Chairman



*If undelivered, return COVER ONLY to
Canadian Government Printing Office,
Supply and Services Canada,
45 Sacré-Coeur Boulevard,
Hull, Quebec, Canada, K1A 0S7*

*En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à
Imprimerie du gouvernement canadien,
Approvisionnement et Services Canada,
45, boulevard Sacré-Coeur,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S7*

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 27

Thursday, December 18, 1980
 Friday, December 19, 1980
 Wednesday, January 14, 1981
 Tuesday, January 27, 1981
 Tuesday, February 3, 1981
 Thursday, February 5, 1981

Chairman: Mr. Herb Breau

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule n° 27

Le jeudi 18 décembre 1980
 Le vendredi 19 décembre 1980
 Le mercredi 14 janvier 1981
 Le mardi 27 janvier 1981
 Le mardi 3 février 1981
 Le jeudi 5 février 1981

Président: M. Herb Breau

*Minutes of Proceedings and Evidence
 of the Special Committee on*

North-South Relations

*Procès-verbaux et témoignages
 du Comité spécial des*

Relations Nord-Sud

RESPECTING:

Relations between developed and
 developing countries

CONCERNANT:

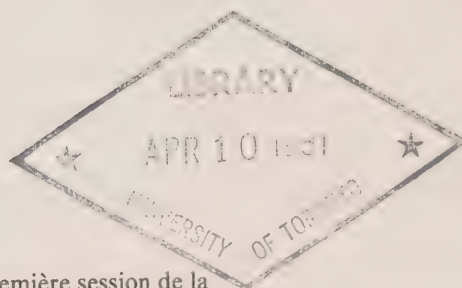
Les relations entre pays développés et
 pays en voie de développement

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)



First Session of the
 Thirty-second Parliament, 1980-81

Première session de la
 trente-deuxième législature, 1980-1981

SPECIAL COMMITTEE ON
NORTH-SOUTH RELATIONS

Chairman: Mr. Herb Breau

Vice-Chairman: Mr. Douglas Roche

Messrs.

Dupras
Fretz

Frith

COMITÉ SPÉCIAL DES
RELATIONS NORD-SUD

Président: M. Herb Breau

Vice-président: M. Douglas Roche

Messieurs

Ogle

Schroder

(Quorum 4)

Le greffier du Comité

Nora S. Lever

Clerk of the Committee

MINUTES OF PROCEEDINGS

THURSDAY, DECEMBER 18, 1980
(56)

[Text]

The Special Committee on North-South Relations met *in camera* at 4.30 o'clock p.m., this day, the Chairman, Mr. Herb Breau, presiding.

Members of the Committee present: Messrs. Breau, Dupras, Fretz, Frith, Ogle, Roche and Schroder.

The Order of Reference dated Friday, December 12, 1980 being read as follows:

Ordered,—That the deadline for submitting the final report of the Special Committee to act as a Parliamentary Task Force on North-South Relations, be extended to March 31, 1981.

On motion of Mr. Roche, seconded by Mr. Dupras, it was ordered,—That the Chairman convey by letter an expression of appreciation to the Clerk of the House of Commons for the excellent work of the Clerk of the Committee and the services provided by the Committees Branch, and that letters be sent to express the profound gratitude of members of the Committee to personnel in the Parliamentary Centre, the translation division and the printing bureau as well as computer terminal operators, secretaries and messengers in the Committees Branch who worked long hours under pressure in preparation of the Committee's report.

On motion of Mr. Roche, seconded by Mr. Ogle, it was ordered,—That the Clerk send copies of the Committee's Third Report to the House of Commons to libraries across Canada, to the Speakers of all Parliaments, to missions in developing countries and to the various elements of the United Nations system, with a covering letter signed by Messrs. Breau, Roche and Ogle to indicate that the report emerged from all-party participation with unanimity in the interest of development.

On motion of Mr. Dupras it was ordered,—That twenty copies of the special edition of the Third Report be specially bound for the Committee and its members.

At 5.00 o'clock p.m. the Committee adjourned to the call of the Chair.

FRIDAY, DECEMBER 19, 1980
(57)

The Special Committee on North-South Relations met at 10.15 o'clock a.m. this day, the Chairman, Mr. Herb Breau, presiding.

Members of the Committee present: Messrs. Breau, Dupras, Fretz, Ogle, Roche and Schroder.

Witness: Mr. Ivan Head, President of the International Development Research Centre.

The Committee resumed consideration of its Order of Reference dated Friday, December 12, 1980 relating to relations between the developed and developing countries. (*See Minutes of Proceedings, Thursday, December 18, 1980, Issue No. 27.*)

The witness made a statement and answered questions.

PROCÈS-VERBAL

LE JEUDI 18 DÉCEMBRE 1980
(56)

[Traduction]

Le Comité spécial sur les relations Nord-Sud se réunit aujourd'hui à huis clos à 16 h 30 sous la présidence de M. Herb Breau (président).

Membres du Comité présents: MM. Breau, Dupras, Fretz, Frith, Ogle, Roche et Schroder.

Lecture est faite de l'Ordre de renvoi suivant du vendredi 12 décembre 1980:

Il est ordonné,—Que la date limite de présentation du dernier rapport du Comité spécial pour agir à titre de groupe de travail parlementaire sur les relations Nord-Sud soit reportée au 31 mars 1981.

Sur motion de M. Roche, appuyé par M. Dupras, il est ordonné,—Que le président envoie une lettre de remerciements au greffier de la Chambre des communes pour le travail excellent du greffier du Comité et les services assurés par la Direction des comités et que des lettres soient envoyées, visant à exprimer la grande reconnaissance des membres du Comité au personnel du Centre parlementaire, à la Division des traductions et au Bureau des impressions ainsi qu'aux opérateurs des systèmes d'informatique, aux secrétaires et aux messagers de la Direction des comités qui ont travaillé de longues heures et sous pression à la préparation du rapport du Comité.

Sur motion de M. Roche, appuyé par M. Ogle, il est ordonné,—Que le greffier envoie des exemplaires du troisième rapport du Comité à la Chambre des communes, aux bibliothèques du Canada, aux présidents de toutes les législatures, aux délégations dans les pays en voie de développement et aux divers organismes des Nations unies, accompagnés d'une lettre signée de MM. Breau, Roche et Ogle afin d'indiquer que le rapport est l'œuvre de la participation unanime de toutes les parties dans l'intérêt du développement.

Sur motion de M. Dupras, il est ordonné,—Que vingt exemplaires de l'édition spéciale du troisième rapport soient spécialement reliés pour le Comité et ses membres.

A 17 heures, le Comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation du président.

LE VENDREDI 19 DÉCEMBRE 1980
(57)

Le Comité spécial sur les relations Nord-Sud se réunit aujourd'hui à 10 h 15 sous la présidence de M. Herb Breau (président).

Membres du Comité présents: MM. Breau, Dupras, Fretz, Ogle, Roche et Schroder.

Témoin: M. Ivan Head, président du Centre de recherches pour le développement international.

Le Comité reprend l'étude de son Ordre de renvoi du vendredi 12 décembre 1980 portant sur les relations entre pays développés et pays en voie de développement. (*Voir procès-verbal du jeudi 18 décembre 1980, Fascicule n° 27.*)

Le témoin fait une déclaration et répond aux questions.

On motion of Mr. Schroder, it was resolved,—That pursuant to the authority granted by its Order of Reference dated Friday, December 12, 1980, the Committee retain the services of the Parliamentary Centre for Foreign Affairs and Foreign Trade effective from December 19, 1980 to March 31, 1981.

It was agreed,—That the Chairman be authorized to designate individual members of the Committee, members of sub-committees and Committees staff to travel separately and in groups to various countries in Asia, Africa and Latin America and that reasonable travel and living expenses be paid.

It was agreed,—That the Committee meet when the House reconvenes in January to consider objectives and proposed itineraries for travel to be prepared by the President of I.D.R.C. in cooperation with CIDA officials.

At 11.25 o'clock a.m. the Committee adjourned to the call of the Chair.

WEDNESDAY, JANUARY 14, 1981
(58)

The Special Committee on North-South relations met *in camera* at 3:35 o'clock p.m. this day, the Chairman, Mr. Herb Breau, presiding.

Members of the Committee present: Messrs. Breau, Dupras, Fretz, Frith, Ogle, Roche and Schroder.

The Committee resumed consideration of its Order of Reference dated Friday, December 12, 1980 relating to relations between the developed and developing countries. (*See Minutes of Proceedings, Thursday, December 18, 1980, Issue No. 1.*)

The Committee considered future business.

It was agreed,—That members and staff of the Committee travel to the Philippines, Singapore and Bangladesh from February 8 to February 27, 1981 in order to examine the economic conditions of lower-income, middle-income and newly industrializing countries.

It was agreed,—That the Steering Committee meet with the Executive Director of the Canadian Council on International Cooperation on Thursday, January 22 at 9:30 a.m. in the Chairman's office to plan travel and speaking engagements across Canada.

It was agreed,—That the Chairman be authorized to designate individual members and staff to travel separately or in groups in Canada or outside Canada to further the study encompassed by the Committee's Order of Reference.

It was agreed,—That 100 copies of the Special Edition of the Third Report and 400 copies of Issue No. 26 of the Minutes of Proceedings and Evidence be sent to the Cooperative Development Foundation and that 100 copies of the Special Edition and 100 copies of Issue No. 26 be sent in response to a request from Inter-Pares.

Father Ogle made a report on his trip to Brazil and Colombia and answered questions.

At 5:00 o'clock p.m. the Committee adjourned to the call of the Chair.

Sur motion de M. Schroder, il est décidé,—Que, conformément au pouvoir qui lui est conféré par son Ordre de renvoi du vendredi 12 décembre 1980, le Comité retienne les services du Centre parlementaire des affaires étrangères et du commerce extérieur à compter du 19 décembre 1980 jusqu'au 31 mars 1981.

Il est convenu,—Que le président soit autorisé à désigner des membres du Comité, des membres des sous-comités et du personnel du Comité pour qu'ils se rendent individuellement et en groupes dans divers pays de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique Latine et que des frais raisonnables de déplacement et de séjour leur soient versés.

Il est convenu,—Que le Comité se réunisse à la reprise des travaux de la Chambre en janvier pour étudier les objectifs et les projets d'itinéraire de voyage devant être préparés par le président du C.R.D.I. de concert avec les représentants de l'ACDI.

A 11 h 25, le Comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation du président.

LE MERCREDI 14 JANVIER 1981
(58)

Le Comité spécial sur les relations Nord-Sud se réunit aujourd'hui à huis clos à 15 h 35 sous la présidence de M. Herb Breau (président).

Membres du Comité présents: MM. Breau, Dupras, Fretz, Frith, Ogle, Roche et Schroder.

Le Comité reprend l'étude de son Ordre de renvoi du vendredi 12 décembre 1980 portant sur les relations entre pays développés et pays en voie de développement. (*Voir procès-verbal du jeudi 18 décembre 1980, Fascicule n° 1.*)

Le Comité étudie le calendrier de ses prochains travaux.

Il est convenu,—Que des membres et du personnel du Comité se rendent aux Philippines, à Singapour et au Bangladesh du 8 au 27 février 1981 afin d'examiner les conditions économiques des personnes à faible revenu, à revenu moyen et des pays nouvellement industrialisés.

Il est convenu,—Que le Comité directeur rencontre le directeur exécutif du Conseil national sur la coopération internationale le jeudi 22 janvier à 9 h 30, dans le bureau du président, dans le but de planifier les voyages et les exposés oraux au Canada.

Il est convenu,—Que le président soit autorisé à assigner des membres et du personnel à voyager individuellement ou en groupes au Canada ou à l'extérieur du Canada, pour poursuivre l'étude prévue par l'Ordre de renvoi du Comité.

Il est convenu,—Que 100 exemplaires de l'édition spéciale du troisième rapport et 400 exemplaires du Fascicule n° 26 des procès-verbaux et témoignages soient envoyés à la Cooperative Development Foundation et que 100 exemplaires de l'édition spéciale et 100 exemplaires du Fascicule n° 26 soient envoyés pour répondre à une demande de Inter-Pares.

Le révérend Père Ogle fait un rapport sur son voyage au Brésil et en Colombie et répond aux questions.

A 17 heures, le Comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation du président.

TUESDAY, JANUARY 27, 1981
(59)

The Special Committee on North-South Relations met *in camera* at 3:45 o'clock p.m. this day, the Acting Chairman, Mr. Dupras, presiding.

Members of the Committee present: Messrs. Dupras, Fretz, Frith and Schroder.

Witness: Ms. Susan Eaton, Saskatchewan Field Worker, Canadian Catholic Organization for Development and Peace.

The Committee resumed consideration of its Order of Reference dated Friday, December 12, 1980 relating to relations between the developed and developing countries. (*See Minutes of Proceedings, Thursday, December 18, 1980, Issue No. 27.*)

The witness made a statement and answered questions.

The Committee considered a draft program of travel in Asia.

At 5:45 o'clock p.m. the Committee adjourned to the call of the Chair.

TUESDAY, FEBRUARY 3, 1981
(60)

The Special Committee on North-South Relations met *in camera* at 11:05 o'clock a.m. this day, the Acting Chairman, Mr. Maurice Dupras presiding.

Members of the Committee present: Messrs. Dupras, Fretz, Frith, Ogle and Schroder.

In attendance: Mr. Robert Miller, Research Adviser.

Witnesses: From the Department of External Affairs: L. A. H. Smith, Assistant Under-Secretary; W. T. Delworth, Assistant Under-Secretary; C. D. Fogerty, Director, South-East Asia Division. From the International Development Research Centre (IRDC): Ernest Corea, Director, Cooperative Programs; Paul McConnell, Executive Assistant to the President. From the Canadian International Development Agency (CIDA): John Wood, Acting Director, Development Policy Division, Policy Branch; Bruce Bailey, Regional Director, Asia South, Bilateral Branch; Iain Thomson, Director, Development Services Program, Special Programs Divisions; Maurice J. Hladik, Director, Bureau for Asia and Africa, Industrial Cooperation Division; Dr. C. W. L. Jeanes, Chief, Health and Population Sector, Social Development Division, Resources Branch; Nancy Gerein, Planning Officer.

The Committee resumed consideration of its Order of Reference dated Friday, December 12, 1980 relating to relations between the developed and developing countries. (*See Minutes of Proceedings, Thursday, December 18, 1980, Issue No. 27.*)

The witnesses made statements and answered questions.

It was agreed,—That the Clerk purchase appropriate supplies for Committee travel in Asia.

At 1:00 o'clock p.m. the Committee adjourned to the call of the Chair.

LE MARDI 27 JANVIER 1981
(59)

Le Comité spécial sur les relations Nord-Sud se réunit aujourd'hui à huis clos à 15 h 45 sous la présidence de M. Dupras (président suppléant).

Membres du Comité présents: MM. Dupras, Fretz, Frith et Schroder.

Témoin: M^{me} Susan Eaton, travailleuse sociale de la Saskatchewan, Canadian Catholic Organization for Development and Peace.

Le Comité reprend l'étude de son Ordre de renvoi du vendredi 12 décembre 1980 portant sur les relations entre pays développés et pays en voie de développement. (*Voir procès-verbal du jeudi 18 décembre 1980, Fascicule n° 27.*)

Le témoin fait une déclaration et répond aux questions.

Le Comité étudie un projet de déplacement en Asie.

A 17 h 45, le Comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation du président.

LE MARDI 3 FÉVRIER 1981
(60)

Le Comité spécial sur les relations Nord-Sud se réunit aujourd'hui à huis clos à 11 h 05 sous la présidence de M. Maurice Dupras (président suppléant).

Membres du Comité présents: MM. Dupras, Fretz, Frith, Ogle et Schroder.

Aussi présent: M. Robert Miller, chercheur.

Témoins: Du ministère des Affaires extérieures: L. A. H. Smith, sous-secrétaire adjoint; W. T. Delworth, sous-secrétaire adjoint; C. D. Fogerty, directeur, Direction de l'Asie du Sud-Est. Du Centre de recherches pour le développement international (CRDI): Ernest Corea, directeur, Programmes de coopération; Paul McConnell, adjoint exécutif du président. De l'Agence canadienne de développement international (ACDI): John Wood, directeur suppléant, Direction du développement de la politique, Politiques; Bruce Bailey, directeur général, Asie Sud, Programmes bilatéraux; Iain Thomson, directeur, Programme des services de développement, Programmes spéciaux; Maurice J. Hladik, directeur, Bureau de l'Asie et de l'Afrique, Direction de coopération industrielle; M. C. W. L. Jeanes, Secteur santé et population, Développement social, Direction des ressources; Nancy Gerein, agent de planification.

Le Comité reprend l'étude de son Ordre de renvoi du vendredi 12 décembre 1980 portant sur les relations entre pays développés et pays en voie de développement. (*Voir procès-verbal du jeudi 18 décembre 1980, Fascicule n° 27.*)

Les témoins font des déclarations et répondent aux questions.

Il est convenu,—Que le greffier du Comité achète les fournitures nécessaires au voyage du Comité en Asie.

A 13 heures, le Comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation du président.

THURSDAY, FEBRUARY 5, 1981
(61)

The Special Committee on North-South relations met at 11:10 o'clock a.m. this day, the Vice-Chairman, Mr. Roche, presiding.

Members of the Committee present: Messrs. Dupras, Ogle, Roche, Schroder.

Witness: Maria Helena Moreira-Alves, Vice-President of the Brazilian Assistance Institute, Rio de Janeiro.

The Committee resumed consideration of its Order of Reference dated Friday, December 12, 1980 relating to relations between the developed and developing countries. (*See Minutes of Proceedings, Thursday, December 18, 1980, Issue No. 27.*)

The witness made a statement and answered questions.

It was agreed,—That the chart entitled "Government Repression Against the Church in Brazil (1968-1978)" be printed as an appendix to this day's Minutes and Proceedings and Evidence. (*See Appendix "RNSR-34".*)

It was agreed,—That research staff proceed with work on proposal for an information sheet, to be approved by members at a later meeting.

On motion of Mr. Dupras it was ordered,—That 5,000 further copies of Issue No. 26 of the Minutes of Proceedings and Evidence be printed.

At 12:15 o'clock p.m. the Committee adjourned to the call of the Chair.

LE JEUDI 5 FÉVRIER 1981
(61)

Le Comité spécial sur les relations Nord-Sud se réunit aujourd'hui à 11h 10 sous la présidence de M. Roche (vice-président).

Membres du Comité présents: MM. Dupras, Ogle, Roche et Schroder.

Témoin: Maria Helena Moreira-Alves, vice-présidente du Brazilian Assistance Institute, Rio de Janeiro.

Le Comité reprend l'étude de son Ordre de renvoi du vendredi 12 décembre 1980 portant sur les relations entre pays développés et pays en voie de développement. (*Voir procès-verbal du jeudi 18 décembre 1980, Fascicule n° 27.*)

Le témoin fait une déclaration et répond aux questions.

Il est convenu,—Que le tableau intitulé «Répression gouvernementale contre l'Église du Brésil (1968-1978)» soit joint aux procès-verbal et témoignages de ce jour. (*Voir appendice «RNSR-34».*)

Il est convenu,—Que le personnel de recherche entreprenne ses travaux sur un projet de feuille de renseignements devant être approuvée par les membres à une séance ultérieure.

Sur motion de M. Dupras, il est ordonné,—Que 5,000 autres exemplaires du Fascicule n° 26 des procès-verbaux et témoignages soient imprimés.

A 12 h 15, le Comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation du président.

Le greffier du Comité

Nora S. Lever

Clerk of the Committee

EVIDENCE

(Recorded by Electronic Apparatus)

Friday, December 19, 1980

• 1016

*[Texte]***The Chairman:** Order.

We wanted to have a brief meeting this morning. One of the things we wanted to discuss is the question of a possible program of travelling to visit and examine projects, development projects of different kinds, to try to appreciate and assess the impact on people and the impact on organizations and institutions in the Third World. Mr. Ivan Head has been good enough, on very short notice, to be with us this morning. He kindly offered last summer, in a letter he sent us in the latter part of August, you will recall, to help us personally, and also to ensure that IDRC's resources in the field would be there to help us when we travel.

I do not know how you would like to proceed. Would you like to start by us giving our opinion now as to the sort of thing we would like to do, or would you like to hear further from Mr. Head, further to his letter of August, to see what he thinks would make sense? Is that agreeable?

Some hon. Members: Agreed.**The Chairman:** Ivan, do you have any ideas?

Mr. Ivan Head (President, International Development Research Centre): I reflected, Mr. Chairman, on the letter I had written to you. Y said in it that it seemed to me there would be some advantage in offering members of the committee an opportunity to see a spectrum of development situations. I am constantly concerned that Canadians—and through you Canadians will be seeing more of these things—find themselves in a mind set of one or two circumstances: one, masses of desperately poor people, likely incapable of benefit no matter how much assistance comes in, on the one hand; and on the other, the spectrum which relates to the newly industrializing countries, which seem to be, in the eyes of some, a threat to Canadian industry.

It would seem to me, therefore, that if committee members were able, in a reasonable geographic area, to see something of each of those two poles of the developing spectrum, and perhaps a country in between, then it would be advantageous. I am interested as well, if you wish to have some assistance from IDRC in the field, that you find yourselves in a part of the world where we can be of that kind of help to you, with some of the staff.

Therefore for your consideration, keeping in mind that the three main developing regions of the world are quite distinct one from the other—as you know, the circumstances broadly speaking in Africa, Latin America, and Asia are quite distinct—but because the location of more of the NIC'S is in Asia than any where else, you may wish to consider, therefore, a visit to that part of the world. We can talk about the others, but I mention these just by way of suggestion to you.

A trip could begin in the Philippines, which is an ASEAN country and in some respects regarded as newly industrialized—not totally so. One of the advantages of visiting the Greater Manila area is that you will find located there a

TÉMOIGNAGES

(Enregistrement électronique)

Le vendredi 19 décembre 1980

*[Traduction]***Le président:** A l'ordre s'il vous plaît.

Ce matin, nous voulions une séance brève. Nous voulions discuter de la possibilité d'un voyage dans le but d'étudier divers projets de développement afin d'essayer de comprendre et d'évaluer leur impact sur la population, les organisations et les institutions du tiers monde. M. Ivan Head a bien voulu être avec nous ce matin, même après un court avis. L'été dernier, dans une lettre qu'il nous a envoyée, à la fin du mois d'août, vous vous en souviendrez, il avait gentiment offert de nous aider et de s'assurer que les ressources en place du CRDI soient là pour nous aider lors de nos déplacements.

J'ignore encore comment vous voulez procéder. Préfereriez-vous que nous donnions chacun notre opinion sur le genre de choses que nous aimerions faire ou bien que M. Head, pour faire suite à sa lettre du mois d'août, nous en dise davantage sur ce qu'il croit être logique de faire? Êtes-vous d'accord?

Des voix: D'accord.**Le président:** Ivan, avez-vous des idées?

M. Ivan Head (président, Centre de recherches pour le développement international): Monsieur le président, j'ai réfléchi à la lettre que je vous ai envoyée. J'avais dit qu'il serait avantageux d'offrir aux membres du Comité l'occasion de voir une série de projets de développement. Ce qui m'inquiète sans cesse, c'est que les Canadiens qui visitent ces projets n'y voient que deux genres de situations: d'abord des masses dans un état de pauvreté extrême, probablement incapables de bénéficier de l'aide, quelle qu'elle soit, et, d'autre part, les nouveaux pays industriels, qui de l'avis de certains, semblent constituer une menace pour l'industrie canadienne.

Dans cette optique, il me semblait donc souhaitable que les membres du Comité puissent visiter une région se situant à mi-chemin entre ces deux extrêmes, un pays peut-être, ce qui serait alors avantageux. Si vous le voulez, j'aimerais aussi vous fournir l'aide du CRDI sur place; ainsi, vous pourriez vous rendre dans une partie du monde où notre personnel peut vous fournir ce genre d'aide.

Par conséquent, étant donné que les trois principales régions en développement du monde sont très distinctes les unes des autres, comme vous le savez, dans l'ensemble, la situation de l'Afrique, de l'Amérique latine et de l'Asie ne se ressemble pas du tout, mais étant donné que la plupart des nouveaux pays industriels sont en Asie, vous pourriez peut-être envisager de visiter cette partie du monde. Nous pouvons parler d'autres continents, mais je propose celui-là.

Le voyage pourrait commencer par les Philippines, qui est un pays membre de l'ASEAN, et qui sous certains rapports, est considéré comme un pays nouvellement industrialisé, sans l'être totalement. L'un des avantages de la visite de Manille et

[Text]

number of development activities including research institutions in the immediate vicinity of the University of the Philippines at Los Banos which is just about 50 kilometres outside of Manila. There are a number of activities including the International Rice Research Institute and I think it would be of considerable interest and benefit to the committee to see one of the constituent elements of the International Agricultural Research Centre in action.

• 1020

From Manila, the committee could then travel easily to Singapore where there is a major IDRC office and you would have an opportunity of visiting a NIC, Singapore is certainly a newly industrialized country, which brings a good deal of discipline to the activity, in which there are several developmental projects. From there to a country in South Asia, as distinct from Southeast Asia, you cross the divide from industrialization activities into the much more basic kind of attempt to deliver the most rudimentary of nutritional and health services, social services to the people and the visit would find the greatest contrast with what has been seen in the prior stops in Bangladesh and the Dacca area. I use this as openers to suggest a package of three relatively contiguous countries which give you an opportunity to see three different types of circumstances and three different plateaus of development.

The Chairman: Any comments?

Mr. Dupras: I have a comment, Mr. Chairman. According to what you have given us, the NICs would be where most of your activities would take place instead of the poorest of the nations.

Mr. Head: No, I am sorry I did not want to give that impression.

Mr. Dupras: Because I would consider Manila and Singapore NICs. Outside of Bangladesh, the other two would be NICs.

Mr. Head: The Philippines is a border line situation, yes. It is not generally included as one of the newly industrialized countries. The category usually stops somewhere short of the Philippines. You would certainly see some activity in the Philippines of that type, but you would also see in the Philippines circumstances similar to developing countries in the middle level. I would therefore think of the Philippines as offering two things: one a fairly representative middle level developing country, but, with these, research institutions many of which, by circumstance and by design, are clustered at Los Banos at the Southeast Asian Research Centre for Agriculture, IRRR and the university itself and two or three others. So it is a happy circumstance that in the Philippines you have that cluster of research and development activity, but located in a country that, by and large, is distinct from Korea or Singapore.

Mr. Dupras: Would you suggest or recommend to us that while we are in the countries where IDRC has offices that we should look into the operation of IFAD also, since it is interconnected? These two, I guess, activities may be the answer to many problems in the developing world.

Mr. Head: Yes, if you cannot find a country where IFAD is now well under way, by all means. IRRR is an International

[Translation]

de ses environs, c'est que vous y trouverez un certain nombre d'activités de développement, y compris des institutions de recherche situées près de l'Université des Philippines à Los Banos, qui est à environ 50 kilomètres de Manille. On y trouve également l'Institut international de recherches sur le riz ITRR et je pense qu'il serait très avantageux et intéressant pour le Comité de voir à l'œuvre l'un des éléments du Centre international de recherches en agriculture.

De Manille, le Comité pourrait facilement se rendre à Singapour où il y a un important bureau du CRDI et vous auriez aussi l'occasion de visiter un pays nouvellement industrialisé. Singapour peut certes être rangé dans cette catégorie. Les activités y sont très disciplinées et les projets de développement, nombreux. De là, vous pourriez vous rendre dans un pays de l'Asie du Sud, par opposition à l'Asie du Sud-est, en passant ainsi d'une région industrialisée à une région où l'on essaie d'offrir des services beaucoup plus rudimentaires sur le plan de l'alimentation, de la santé et des services sociaux. Cette visite trancherait avec ce que vous auriez vu jusque là dans la région du Bangladesh et de Dacca. Je vous suggère cette tournée de trois pays relativement proches les uns des autres pour vous donner l'occasion de voir trois situations différentes et trois différents niveaux de développement.

Le président: Y a-t-il des commentaires?

M. Dupras: J'aurais un commentaire, monsieur le président. D'après ce que vous nous avez dit, vous êtes beaucoup plus actifs dans les nouveaux pays industriels que dans les pays les plus pauvres.

M. Head: Non, je m'excuse, je n'ai pas voulu vous donner cette impression.

M. Dupras: Parce que je considérerais Manille et Singapour comme de nouveaux pays industriels. Sauf le Bangladesh, les deux autres seraient des NPI.

M. Head: En effet, les Philippines sont un cas marginal. Habituellement, on ne les considère pas comme nouvellement industrialisées. Habituellement cette catégorie exclut les Philippines. Vous verriez certainement ce genre d'activités aux Philippines, mais vous verriez aussi des cas semblables dans les pays en développement de niveau moyen. A mon avis, les Philippines offrent deux choses: d'abord, elles sont très représentatives des pays en développement de niveau moyen, mais on y trouve également des institutions de recherche regroupées près de Los Banos au Centre de recherches en agriculture de l'Asie du Sud-est, au IIRR et à l'université elle-même ainsi que deux ou trois autres endroits. Donc, il est heureux qu'aux Philippines il y ait ce regroupement d'activités de recherches et de développement, et que ce soit dans un pays qui est de loin différent de la Corée ou de Singapour.

M. Dupras: Étant donné que nous visiterons des pays où le CRDI a des bureaux, nous suggéreriez-vous d'en profiter pour jeter un coup d'œil sur les activités du FIDA (Fonds international de développement agricole)? Je pense que les activités de cet organisme et du IIRR peuvent être la réponse à de nombreux problèmes des pays en voie de développement.

M. Head: En effet, si vous ne pouvez pas trouver un pays où le FIDA est maintenant bien implanté. L'Institut international

[Texte]

Agricultural Research Centre and, because it is one of the two charter members or that system, has now advanced to a maturity of extending a good deal of research off the research station and into farmers' fields. One of the points that was commented on and very properly in your report was that effort must continue to be directed to ensure that research results are extended to the small farmer in the field.

• 1025

This can be illustrated by some of the IRRI programs, although not in all of the other research centres because they are not nearly at that state of maturity where they are yet able to...

The Chairman: I take it like in Manila where you have a research centre.

Mr. Head: The rice institute is at Los Banos, yes, just really on the outskirts.

The Chairman: And there would be projects near there, because it seems to me we are trying to do, I suppose, three things—you may correct me, and other members may have comments. It seems to me in travelling there are three things we look for. First of all, to have an application of what the infrastructure is, and the rice institute would do that. The second one would be to see the projects, to see how they impact as I said earlier. And third, we should have an opportunity also to hear from, not the political leaders but, say, the managers amongst the people over there. It seems to me that would be helpful. I guess I should say the community leaders those who are the leader of the people who participate in the projects. Do you think that would be possible in this kind of arrangement, IDRC could assure that those three things would be covered? First of all, do members agree with me that those three kinds of contacts are what we are looking for? First, have an appreciation of the infrastructure itself or the institutions; second, see how the projects themselves impact on people; and third, meet with community leaders, not the political leaders of the countries. I take it I had not specified that. Ivan, you will recall when we spoke last summer, I think we would want to prevent as much diplomatic contact as possible. We will be travelling as a committee anyway, but members on their own may send a letter to the Canadian ambassador before they go to say that they will be in touch on a certain day. But I take it that we are not looking for a kind of government-to-government official kind of trip...

An hon. Member: No.

The Chairman: ... because then we would get whatever the government there wants to show us. I take it that those three areas could be covered by your people.

Mr. Head: Yes, indeed.

Mr. Dupras: But I thought that while there in those centres, since IDRC does not operate in a vacuum, we would see how it relates to other specialized agencies like...

The Chairman: Yes. When I say infrastructure I do not mean only IDRC or the research infrastructure, but the whole thing.

[Traduction]

de recherches sur le riz est un centre de recherches international et comme il fait partie de plein droit de ce système, il est maintenant rendu à un point où il offre beaucoup de données aux stations de recherches et aux agriculteurs eux-mêmes. L'un des aspects que vous commentiez, à raison, dans votre rapport, c'est que l'on doit continuer à s'efforcer d'orienter le résultat de ces recherches vers le petit exploitant.

On peut en voir des exemples dans les programmes de IIRR, quoique pas dans tous les autres centres de recherche, car ils sont loin d'avoir atteint le degré de maturité qui leur permettrait de...

Le président: Je pense que vous avez un centre de recherches à Manille.

M. Head: En effet, l'Institut de recherches sur le riz est situé à Los Banos, juste en banlieue.

Le président: Je présume qu'il y aurait des projets dans les environs car il me semble que nous essayons de faire trois choses, reprenez-moi si je me trompe et peut-être que d'autres membres voudront commenter. Il me semble que notre voyage vise trois objectifs. D'abord, nous aider à comprendre l'infrastructure et je pense que l'Institut de recherches sur le riz répondrait à cet objectif. Deuxièmement, je le répète, visiter des projets et évaluer leur impact. Troisièmement, rencontrer non pas les leaders politiques, mais les responsables locaux. Il me semble que ce serait utile. Je pense que je devrais parler des leaders communautaires, des gens qui participent à ces projets. Croyez-vous que ce genre d'arrangement est possible, est-ce que le CRDI pourrait s'assurer que l'on touche à ces trois volets? D'abord, les membres conviennent-ils avec moi que ce sont là les trois genres de contacts que nous recherchons? D'abord, une évaluation des infrastructures des institutions, deuxièmement, visiter les projets et constater leur impact sur les gens et troisièmement, rencontrer les leaders communautaires, et non les leaders politiques du pays. Je pense que je ne l'avais pas précisé. Vous souvenez-vous si je vous en ai parlé l'été dernier? Je pense que dans la mesure du possible nous devrions éviter les contacts diplomatiques. De toute façon, nous voyagerons comme comité, mais les députés peuvent écrire à l'ambassadeur du Canada avant leur départ pour le prévenir de notre présence à telle date. Toutefois, je présume que nous n'envisageons pas ce genre de visites officielles de gouvernement à gouvernement...

Une voix: Non.

Le président: ... parce qu'alors nous ne verrions que ce que le gouvernement veut bien nous montrer. Je présume que vos gens pourraient s'occuper de ces trois aspects.

M. Head: En effet.

M. Dupras: Mais je pensais qu'une fois sur place, dans ces centres, puisque le CRDI ne fonctionne pas en vase clos, nous pourrions voir l'interaction entre les diverses institutions spécialisées comme...

Le président: En effet. Lorsque je parle d'infrastructure, je ne parle pas seulement du CRDI ou de l'infrastructure de recherche, mais de l'ensemble.

[Text]

How quickly can your people respond to us in terms of saying, yes, we can organize a program of three days, four days or five days. Can you—not that I want to pressure your staff there—tell me honestly what you think we can produce? Can we, for example, just Telex them or you Telex them and say that a member or two members or three members will arrive on a certain date, and can you assure that a program would be there?

Mr. Head: Yes, indeed, I can undertake that, Mr. Chairman.

The Chairman: At no cost to us?

Mr. Head: At no cost to you for our involvement, certainly not. I would need to know with some degree of accuracy...

The Chairman: Mind you, if there is cost we can cover it.

Mr. Head: No, no cost to our person. What I would propose is that one or two of our staff operating from Singapore be tasked to accompany you on these visits, not necessarily two all the time, to ensure that someone who is conversant with projects and the region be with you at each time. I would ask you to let me know, with some accuracy, when you propose to go, otherwise we could not put the thing together. I would suggest, as well, if it sounds convenient to you, that the first contact point be in Manila and that you could then move Manila, Singapore to Dakar, if that sounds agreeable. You are going in the same direction and there is no...

The Chairman: And that person would accompany us from country to country?

Mr. Head: Yes.

The Chairman: We would have to cover his costs, would we?

Mr. Head: Oh, no, we would cover that, yes.

The Chairman: I do not know if it was before the committee, or when it was, but the Director of Canada World Youth also offered, if we did travel and co-ordinate, to seek groups that would be in certain countries. Are you in the normal way aware of where there are groups or any other Canadian NGOs that would be around, say if we go somewhere, in the normal course of things? Are you people aware of that? Do you come in contact with them?

• 1030

Mr. Head: Yes, to a degree. Our regional office is certainly aware of...

Mr. Ogle: If you see the people over here, they have all that.

The Chairman: If there are other Canadian groups there for some time, it may be helpful to be in contact with them at least, to be aware of them.

Mr. Ogle: Once you get to a place, there are lots of contacts. In the Philippines, for instance, I think it would be very interesting to meet church people there, because of the basic political situation now and stuff like that.

Mr. Roche: I would like to raise a question. Ivan, thank you for coming. My question has to do with what I call 3ps. The

[Translation]

Combien de temps faudra-t-il à vos gens pour confirmer qu'ils sont en mesure de nous organiser un programme de trois, quatre ou cinq jours. Sans vouloir presser le personnel, pouvez-vous me dire franchement ce que nous pouvons faire selon vous? Par exemple, pouvez-vous leur envoyer un message en disant qu'un, deux ou trois députés arriveront à telle date en leur demandant de s'assurer que la visité soit organisée?

M. Head: Bien sûr, je peux m'en occuper monsieur le président.

Le président: Sans qu'il nous en coûte un sou?

M. Head: Sans qu'il vous en coûte quelque chose pour notre participation, certainement pas. Il faudrait que je sache précisément...

Le président: Toutefois, s'il y a des frais, nous pouvons les rembourser.

M. Head: Non, il n'y a aucuns frais pour nous. Je proposerais qu'un ou deux membres de notre personnel de Singapour vous accompagnent pendant ces visites, pas qu'il y en ait nécessairement deux en tout temps, mais qu'il y ait au moins avec vous une personne connaissant les projets et la région. Je vous demanderai de me dire précisément à quel moment vous vous attendez d'y aller, autrement il serait difficile d'organiser la chose. Je proposerais également que vous alliez d'abord à Manille, et de là, à Singapour et à Dakar, si vous êtes d'accord. Vous allez dans la même direction, il n'y a pas de...

Le président: Et cette personne nous accompagnerait d'un pays à l'autre?

M. Head: En effet.

Le président: Nous devrions payer ses frais de déplacement, n'est-ce pas?

M. Head: Oh non, nous nous en occuperions.

Le président: J'ignore si c'était devant le Comité et quand, mais le directeur de Jeunesse Canada Monde nous a également offert d'organiser notre voyage si nous voulions rencontrer des groupes dans certains pays. Pensez-vous qu'il serait possible d'entrer en contact avec d'autres groupes ou d'autres organisations non gouvernementales canadiennes, est-ce qu'il est possible de leur parler, est-ce vous avez, vous-même, des contacts?

M. Head: Oui, dans une certaine mesure. En tout cas, notre bureau régional...

M. Ogle: Ces personnes ont tous les renseignements.

Le président: S'il y a d'autres groupes de Canadiens qui sont installés là-bas depuis un certain temps, il serait utile de les contacter, du moins de connaître leur existence.

M. Ogle: Quand vous arrivez quelque part, les contacts sont très nombreux. Aux Philippines, par exemple, étant donné la situation politique, il serait bon d'entrer en contact avec les représentants de l'Église.

M. Roche: J'ai une question. Ivan, je suis heureux que vous soyez venu. Je voudrais aborder trois questions: l'objet de notre

[Texte]

purpose of the trip and the perception of it by the public and in the projection of it by us when we get back, I am not sure exactly how we are going to use this information in light of having brought it out of the report. I am not just sure if we are going to bring out another one, but do you think that the report that we just tabled this week will be received in such a way that the media and government officials will recognize the serious effort?

Would you say that our initiative will be sufficiently strong to outweigh any possible criticism of us? I mean, if I have to elaborate on that question I would just say one sentence: We regard, the members here, and we know each other very well, we all regard this as quite a serious effort that we are making. A serious effort does not necessarily require a journey to the developing world but those who have had some travel experience in the developing world recognize the value of it, provided it is done seriously. I think a number of us on this committee want to do it seriously. It is my sincere belief, but my question is, do you think that the public or the media will share my conviction that this is a serious effort? and not another wining and dining circuit on the red carpets or airport arrivals and all that sort of thing?

Mr. Head: I think you are well advised, as you have suggested to me, that it not be a carefully stage-managed governmental hospitality kind of activity. That being the case, whatever assistance we can offer you, there will be much more contact with the people and with the research institutions and with the actual project activity than with the host government, which naturally wish to convey to you, and thereafter give the impression to an always cynical press, that you have just once again been shown what they wanted to show you.

The report that you have produced is of course a serious and, if I may be permitted to say, a very welcome one. In the short opportunity I have had to glance through it, it is an extraordinarily impressive piece of work that I think can be used as a foundation to take actual field observations. I am not worried about that aspect at all.

When I mentioned that I felt it would be of advantage to you, I had in mind as well to the public if in your travels you saw those areas in which solid work undertaken by the peoples of these communities themselves are showing signs of progress and raising standards of living. My concern constantly is that Canadians gain the impression that there are just so many in the world malnourished, unhealthy and uneducated that the task is beyond the ability of even the best motivated. By going to some countries where you will see efforts that have so far scored accomplishments by the people themselves towards self-sufficiency, by employing assistance available from outside and from disciplines from within, you will be bolstered in conveying the message I think you want to convey.

• 1035

Mr. Roche: I will just follow up on that. The relationship to the Canadian embassies or high commissions does enter the picture, because while I think there is a general desire to avoid the hospitality route, at the same time there are significant

[Traduction]

voyage; la façon dont il est perçu par le public et l'image que nous en donnerons lorsque nous reviendrons. Je ne sais pas très bien comment nous allons pouvoir utiliser cette information. Je ne suis pas certain qu'il nous soit possible de préparer un autre rapport, mais pensez-vous que celui que nous venons de déposer sera considéré par les médias et par le gouvernement comme un effort sérieux?

Pensez-vous que notre action soit suffisamment dynamique pour écarter toute critique? Personnellement, je suis convaincu que nous tous, ici, et nous nous connaissons bien, je suis convaincu du sérieux que nous attachons tous à notre tâche. Ce sérieux n'exige pas forcément un voyage dans les pays en développement, mais ceux d'entre nous qui ont déjà eu l'occasion d'aller dans ces pays reconnaîtront que c'est un exercice utile, à condition qu'il soit pris au sérieux. Or, je pense que la majorité d'entre nous est décidée à le prendre au sérieux. J'en suis convaincu. Mais à votre avis, est-ce que le public ou les médias partageront cette conviction, comprendront le sérieux que nous y attachons, comprendront que nous ne partons pas pour une autre croisade de cocktails, de dîners et de tapis rouges?

M. Head: Je crois que vous avez raison d'éviter à tout prix la tournée gouvernementale classique à grand déploiement. Cela étant dit, nous vous aiderons dans toute la mesure du possible, nous vous donnerons des contacts avec la population, avec les institutions de recherche, ce qui empêchera peut-être les gouvernements de ces pays de donner à la presse, toujours cynique, l'impression qu'une fois de plus, on ne vous a montré que ce qu'on voulait bien vous montrer.

Quant à votre rapport, c'est bien sûr un document très sérieux, un document très bien venu, si vous me permettez de le dire. Je n'ai pas eu le temps de l'étudier en détail, j'ai été frappé par l'importance du travail accompli et je pense que vous devriez pouvoir en faire la base de vos observations sur place. C'est un aspect de la question qui ne m'inquiète absolument pas.

J'ai dit que vous auriez intérêt—je pensais également au public—à rechercher au cours de votre voyage les entreprises locales, les réalisations contraires de certaines communautés, réalisations qui relèvent véritablement le niveau de vie et constituent un progrès positif. Je crains toujours qu'on donne aux Canadiens l'impression qu'il y a dans le monde tellement de gens mal nourris, tellement de gens malades et illettrés que même avec la meilleure bonne volonté du monde, il est impossible de faire quoi que ce soit. En vous rendant sur place, vous pourrez voir vous-mêmes les efforts qui ont été faits jusqu'à présent, les progrès accomplis par la population dans la voie de l'auto-suffisance grâce à une certaine discipline et à une certaine aide de l'extérieur et cela devrait vous encourager à transmettre le message que vous semblez vouloir transmettre.

M. Roche: Je reste dans le même sujet. Je sais bien que nous souhaitons tous éviter dans la mesure du possible le circuit officiel, mais il ne faut pas oublier que les ambassades, les hauts-commissariats canadiens et les représentants de l'ACDI

[Text]

service advantages available to Canadians, and particularly to Canadian M.P.s, which can be offered by the embassy personnel and CIDA officers, to begin with. So I think there would have to be a liaison or relationship. But I think it is also very poor politics, especially for an M.P., to be in a country and for the resident Canadian ambassador not to be involved. The question is the control of the involvement. We want to be in control of our agenda and yet take advantage of the service. That is a certain delicacy I am sure can be handled.

My experience in travelling is that you have to have a pretty good program. You have to know what you want to do. It has to be worked out in advance, because just getting from A to B can be a real problem, sometimes, if you do not have some expert advice on the manner of getting from A to B. It may look like nothing on a map, but it is entirely different on the terrain.

So your offer of some technical assistance, sir, would be well taken. But I do not know how much of the committee wants to tax IDRC on that.

Anyway, I guess what I am saying is somehow we have to find a relationship between IDRC and its personnel and the local Canadian officers of CIDA, so there is some sort of linkage. Somebody has to take charge of creating a program so that when you arrive in a place you have an itinerary and you do not look around and say, well, what am I going to do now, or what are we going to do next; it is all ready. There is a fair amount of logistics in this, as you know.

Mr. Head: Quite so. May I be clear that when I made an earlier reference to government management, I was not talking about the Government of Canada; I was talking about the host government. Without any question, it would not only be wrong, it would be disadvantageous to the work you want to do, not to keep closely in touch with the Canadian diplomatic mission in each of those three places. What I wanted to suggest was that you not give the local government the opportunity to take control of your itinerary. You want to see what you decide on seeing.

The arrangements for a program I think we could handle for you. That would be done in consultation with the local CIDA representative and the local ambassador in the Philippines, the High Commissioner in Singapore and Bangladesh. What I would ask of you is simply your departure date from Canada, so we could very quickly check on airline schedules, seek the advice of my regional director in Singapore on the number of days he would propose you dedicate to each of these places inside your time frame. With that we could then offer you some alternatives.

There would be some contact, of course, with governments in these places; it would be unwise not to have it. But you are in charge of your program. For example, in the Philippines the call should be on, I may suggest, the Minister of Agriculture, who happens to be Chairman of the World Food Council. I think that is a person you would perhaps want to have a word with. But in each instance you would have your ideas, your program, and therefore be guaranteed against being taken over.

[Translation]

offrent aux Canadiens et en particulier, aux députés canadiens, des services qui peuvent être précieux. Il faudrait donc communiquer avec eux. D'un autre côté, un député aurait mauvaise grâce à ne pas contacter l'ambassadeur du Canada en place lorsqu'il se rend dans un pays étranger. Ce qui importe, c'est de rester maîtres de notre emploi du temps sans nous priver des services que l'on peut nous rendre. Cela demandera une certaine diplomatie dont nous devons être capables.

Quand on voyage, il est important d'avoir un bon programme. Il faut savoir d'avance ce que l'on veut faire. Si l'on ne prévoit pas d'avance, un simple déplacement d'un point A à un point B peut devenir un grave problème, surtout lorsqu'on n'a pas consulté d'experts en la matière. Sur une carte, cela peut paraître une affaire de rien, mais une fois sur place, c'est bien différent.

Votre offre d'aide est donc la bienvenue, mais je ne sais pas jusqu'à quel point le Comité voudra en abuser.

De toute façon, nous devons trouver le moyen d'entretenir des relations commodées entre le CRDI, son personnel et les représentants locaux de l'ACDI. Il faudra que quelqu'un mette au point un programme, un itinéraire à suivre lorsque nous arriverons quelque part pour que nous n'ayons pas à nous demander: qu'est-ce que nous faisons maintenant? Vous savez, c'est un problème de logistique.

M. Head: Absolument. Quand j'ai parlé tout à l'heure de l'intervention du gouvernement, je ne parlais pas du gouvernement du Canada, mais des gouvernements hôtes. Vous avez parfaitement raison, vous auriez le plus grand tort de ne pas rester en contact étroit avec les missions diplomatiques canadiennes dans chacun de ces pays. Ce que j'ai voulu dire, c'est qu'il ne fallait pas permettre aux gouvernements locaux de vous imposer un itinéraire. C'est à vous de décider ce que vous voulez voir.

Quant à votre programme, je pense que nous pourrions nous charger de le préparer. Nous pourrions le faire en consultation avec les représentants locaux de l'ACDI, l'ambassadeur aux Philippines et le haut-commissaire à Singapour et au Bangladesh. Je vous demanderais seulement de nous communiquer votre date de départ du Canada pour que nous puissions vérifier les horaires d'avion et demander à notre directeur régional à Singapour combien de jours vous devriez consacrer à chaque endroit, compte tenu de votre calendrier. En partant de là, nous pourrions vous proposer plusieurs possibilités.

Vous auriez bien sûr des contacts avec les gouvernements locaux; le contraire serait déconseillé. Mais vous devez rester libres d'agencer votre propre programme. Aux Philippines, par exemple, la personne à voir serait le ministre de l'Agriculture qui se trouve à être également président du Conseil mondial de l'alimentation. J'imagine que vous souhaitez vous entretenir avec lui. Dans chaque cas, cependant, votre programme serait tracé et par conséquent, c'est la garantie d'une certaine liberté.

[Texte]

[Traduction]

• 1040

Mr. Roche: Does anybody else want to raise anything?

Mr. Fretz: I think the question that someone raised—perhaps it was Doug, that personally I would not want it to be the cocktail route. It would be better to spend as much time as possible with the people rather than with diplomats. I think perhaps you have expressed and some others have expressed that opinion, and that is certainly mine. I would like to get right into the nitty-gritty of it, and if possible, spend a half day working with the people. That would be great. But I do not know whether that is possible. Anyway, to me it would be a tremendous experience to be able to do that. That is how I feel about it.

Mr. Head: Allright.

Mr. Roche: Would it be your idea to down profile it and not connect with the media?

Mr. Head: Yes, to a large degree, I think. Otherwise—and I am not worried about it so much from the media aspect but from the pressure that you will undoubtedly place on local governments in these countries. They will feel, because it is Asia, an obligation to extend to you hospitality which may be in excess of what you are capable of receiving. That, you want to avoid.

Mr. Dupras: I think there are many advantages for our activities in these parts of the world to be known and to be reported by the media, because we, personally, put great importance on the work you do, as you know. We suggested an increase in your budget. We hope that it has an effect on the other nations who pursue that kind of work with us. So, I think it should be known to the public that parliamentarians are out there.

Mr. Head: Yes.

Mr. Ogle: I would much prefer, if there is any media reporting, that it happened afterwards—we told them about it. I would really like—to use a very poor word, to sort of sneak in and sneak out. Do you understand what I am saying that it is so low profile that it does not sort of stir the waves. I think a visit like this, and I have been on lots of visits like this, that the lower the profile, probably the more you will find out. If you start having interviews, well . . . I see this as an experience, and I have been through lots of kinds of things like this—some of our members have not had that opportunity—but I think it is very enriching. It is like putting pepper in the soup—it gives you something that you will never get in one of these rooms. I feel the closer a person can be to the reality, normally—and that is almost impossible to be normal—we are not there as normal individuals, but I would really like to think it would run so smoothly that it would hardly be noticed by anybody. “Sneak” is not the right word but it is in that sense.

Another thing that I would like us to give a thought to for a minute, would be the notion of promotion of the whole program afterwards. I would like people to be able to say, “I saw

M. Roche: Avez-vous d'autres questions à soulever?

M. Fretz: Je crois que c'est Doug qui a soulevé cette question, mais moi non plus, je ne voudrais pas que ce soit une tournée de cocktails. Il vaudrait mieux passer plus de temps avec ces gens qu'avec les diplomates. C'est ce que vous avez dit, je crois. D'autres ont exprimé la même opinion et je suis certainement du même avis. Je voudrais aller au cœur même du problème et si possible, travailler pendant une demi-journée avec ces gens. Ce serait formidable, mais je ne sais pas si ce sera possible. De toute façon, ce serait une expérience inouïable que de pouvoir le faire. Voilà ce que j'en pense.

M. Head: Très bien.

M. Roche: Ne croyez-vous pas qu'on pourrait essayer de passer inaperçus et ne pas communiquer avec les médias d'information?

M. Head: Oui, autant que possible, je ne m'inquiète pas tant des médias que des pressions que vous allez exercer sur les gouvernements locaux de ces pays. Parce que c'est l'Asie, ils vont se croire obligés de vous offrir l'hospitalité et c'est peut-être très lourd pour vous. C'est ce que vous voulez éviter.

M. Dupras: Ce sera très avantageux, à mon avis, que nos activités en cette partie du monde soient connues et diffusées dans les médias, car, vous le savez, nous accordons personnellement beaucoup d'importance au travail que vous faites. Nous avons proposé que votre budget soit plus important. Nous espérons que ce travail aura une incidence sur les autres pays qui poursuivent ce genre d'activités avec nous. Ce serait une bonne chose que le public sache que les parlementaires sont en visite là-bas.

M. Head: Oui.

M. Ogle: Je préférerais, si les médias doivent en parler, que ce soit fait par après, que nous leur en parlions nous-mêmes. J'aimerais, si vous me permettez l'expression, que nous entrions et sortions à pas de loup. Vous comprenez ce que je veux dire, nous passerions tellement inaperçus qu'il n'y aurait aucun recours. Une visite comme celle-là, et j'ai participé à plusieurs du genre, doit être la plus discrète possible si on veut obtenir quelque chose. Si on commence par donner des entrevues, eh bien . . . Je vois cela comme une expérience, j'ai participé à plusieurs du genre, certains parmi vous n'ont peut-être pas eu cette occasion, mais elle est très enrichissante. C'est comme ajouter du sel dans la soupe, on y ajoute quelque chose qu'on ne pourrait retrouver autrement. Plus on s'approche de la réalité, normalement et c'est presque impossible d'être normal, nous ne sommes pas des gens ordinaires, mais j'aimerais vraiment que les choses marchent si rondement que personne ne se rendra vraiment compte de notre présence. J'ai parlé d'«entrer à pas de loup», ce n'était pas la bonne expression, mais c'est la bonne signification.

J'aimerais également que nous songions un instant à la promotion de ce programme par après. J'aimerais qu'on puisse dire: «J'ai vu telle personne, elle m'a dit ceci, ce jour-

[Text]

this person, and this person said to me, on this day . . ." To be able to identify a world problem by talking about a person who is living it. That is why I think this kind of experience is so important—it gets to those little guys and you hear the little guys. If there were media, then it would be appropriate to speak about it clearly afterwards. That is the way I see the media.

Mr. Dupras: Rather than the media covering the activities while we are en route?

Mr. Ogle: Right. It is not an election campaign. It is an experience. We should be able to pick up what the local person is thinking and feeling, and living, without fear. He tells you and you come back. . . . Doug always relates to some old lady in Bangladesh. I would sure like to meet that gal . . .

Mr. Roche: I start all my speeches off with her—I spend five minutes just talking about this woman.

Mr. Ogle: That is right. You have got to. I do that lots of times, too—by being able to identify this world poverty situation of a woman living in an underdeveloped country; by saying, I talked to this lady, and she said—that is worth 10 bucks as far as relating that. My thing would be to see as much of that at that level.

• 1045

The Chairman: Okay, where do you want to go from here? Yesterday we had an evaluation of those members who were ready to travel and I guess, with the exception of Bob and Don who may have been ready to travel to Latin America quite early, you were the only one who was ready to take a tour as far as Asia in January. Now, I have nothing against that and I am ready to be agreeable. I cannot travel in January at all myself, but we do not have to travel as a group. There is nothing wrong with individuals' travelling if the members agree. Does the group want to wait until we find more people who will travel or are you ready to consider that Bob . . .

Mr. Ogle: What I said in the beginning is nothing. I just threw that out as a discussion thing. I would like to go with everybody and this thing sounds like a good idea.

The Chairman: So you would rather wait . . .

Mr. Ogle: That is no problem at all. On the other hand, I am still interested in Latin America. I think I would like to be part of what Ivan talked about. And I know that would work well. That would be a good thing.

The Chairman: So you would rather wait for now until we plan this when we come back after Christmas?

Mr. Ogle: No problem at all on this. Would it be inadvisable to do two of them, that is all?

The Chairman: Well, I do not know what we could do in Latin America. Do you have ideas . . .

Mr. Head: Yes, we have a regional office in Bogota. In Columbia as well is another of the International Agricultural

[Translation]

là . . . J'aimerais que nous puissions recenser un problème mondial en racontant ce que nous a dit une personne de l'endroit. C'est pourquoi, à mon avis, ce genre d'expérience est si importante, elle nous rapproche des petites gens et nous permet de les écouter. Pour ce qui est des médias d'information, il faudrait que tout soit relaté de façon précise et par après. Voilà comment je vois les médias.

M. Dupras: Plutôt que d'avoir les médias qui rapporteraient nos activités pendant ce voyage, c'est bien cela?

M. Ogle: Oui. Il ne s'agit pas d'une campagne électorale, c'est une expérience. Nous devrions pouvoir découvrir sans crainte ce que les gens de là-bas pensent, ce qu'ils ressentent et ce qu'ils vivent. Une personne peut vous dire une chose et vous le rapportez ensuite . . . Doug me raconte toujours l'histoire de cette vieille dame qu'il a rencontrée au Bangladesh, j'aimerais bien la rencontrer aussi . . .

M. Roche: Je commence tous mes discours en parlant d'elle, pendant cinq minutes, je ne fais que parler de cette vieille dame.

M. Ogle: C'est cela, c'est ce qu'il faut faire. Cela m'arrive souvent également de rappeler la situation de pauvreté dans laquelle vivait une femme dans un pays sous-développé et de dire: J'ai parlé à cette dame et elle m'a répondu ceci. Cela vaut beaucoup que de pouvoir le faire. Voilà que je veux faire le plus possible.

Le président: Très bien, que faisons-nous maintenant? Nous avons vu hier quels étaient les membres qui étaient prêts à voyager et, à l'exception de Bob et Don qui étaient disposés à voyager en Amérique latine très bientôt, vous étiez le seul prêt à aller jusqu'en Asie en janvier. Je ne suis pas contre, je suis même bien prêt à accepter. Je ne peux voyager en janvier moi-même, mais nous n'avons pas à voyager en groupe. Rien ne nous empêche de voyager privément si vous êtes d'accord. Les membres du groupe désirent-ils que nous attendions de trouver plus de gens qui peuvent voyager ou voulez-vous accepter ce que Bob . . .

M. Ogle: Ce que j'ai dit au départ n'est pas valable. Je n'ai fait que lancer une idée pour en discuter. Je veux bien aller avec vous et l'idée me semble très bonne.

Le président: Vous préférez attendre . . .

M. Ogle: Cela ne pose pas de problèmes. Par ailleurs, l'Amérique latine m'intéresse. J'aimerais participer à ce genre d'activités dont Ivan a parlé, je sais que cela marcherait peut-être bien. Ce serait une bonne chose.

Le président: Ainsi vous préférez attendre que nous ayons planifié ce voyage, à notre retour du congé de Noël?

M. Ogle: Il n'y a pas de problèmes. Tout ce que je veux dire, c'est qu'il ne serait peut-être pas souhaitable de faire deux voyages.

Le président: Je ne sais pas ce que nous pourrions faire en Amérique latine. Avez-vous des idées . . .

M. Head: Oui, nous avons un bureau régional à Bagota. Il y a également en Colombie un autre bureau des centres interna-

[Texte]

Research Centres, the one which IDRC has been perhaps more closely identified with than any other because of its work in cassava which is a root crop of rich protein.

The Chairman: Is that the vegetable that tastes like a banana?

Mr. Head: No, this is a root it is put up underground. If your wife has a yucca tree in her livingroom, that is cassava. It is often employed in . . .

The Chairman: Do they eat it fried?

Mr. Head: Yes the root can be eaten fried.

The Chairman: And does it not taste like banana?

Mr. Head: In some instances yes; there are ways of preparing it.

The Chairman: Yes, I was just trying to identify it.

Mr. Head: Yes, you may well have it, but that is not the normal way. It is usually boiled.

The Chairman: Plantain?

Mr. Head: You are thinking of plantain; that is a banana that grows the other way; it grows down instead of up and that is a vegetable crop. There are some ways in which cassava is chipped and deep fried and it comes out not too badly, but the staple way of preparing it is by boiling it forever to get the toxic . . .

A trip into Columbia could see both the regional office of IDRC plus an International Agriculture Research Centre and there are other project activities as well. From that area you could then go—there is not really a NIC nearby.

Mr. Ogle: What I had proposed was, that is just a proposal again, is that Brazil has for the whole show, from top to bottom, from dive underdevelopment to NIC. It is all in one country, but that does not mean it is in one place, because Brazil is as big as Canada. It is a massive piece of territory. The reason I suggested it is because of my own personal history and attachment in there and knowing a lot of the places personally, and because CIDA has three . . .

The Chairman: What could be done in your view in Brazil that you could do? I know personally, there are lots of things you could do there, but that you could report to us, that would be something that you think would enrich all of us.

• 1050

Mr. Ogle: I do not know. Your guys are so enriched now I do not know if you can get any more enriched. But another major drought has set into the northeast of Brazil, a major drought that is just not being reported. I have not seen a sign of that in any kind of press or media yet up here, yet letters coming from there indicate that a major drought is taking over in the northeast again, a drought that the central government has decided not even to face, from what I can gather. That is sort of a misery story, but that is a hell of a lot of space. CIDA has three projects in there, a fishery project, an agricultural project and a mining project associated with three of the universities that are around the northeast coast in Salvador.

[Traduction]

tionaux de recherche en agriculture avec qui le CRDI travaille étroitement à cause de leurs travaux sur le manioc dont la racine est riche en protéines.

Le président: Est-ce le légume qui goûte la banane?

M. Head: Non, il s'agit d'une racine, elle est placée dans la terre. Si votre femme a une plante yucca dans son salon, c'est cela le manioc. Cette racine est souvent utilisée . . .

Le président: Pouvez-vous la manger frite?

M. Head: Oui.

Le président: Est-ce qu'elle ne goûte pas la banane?

M. Head: Dans certains cas, oui; il y a différentes façons de l'apprêter.

Le président: J'essayais d'identifier cette racine.

M. Head: Oui, vous pouvez l'avoir frite, mais habituellement on la sert bouillie.

Le président: S'agit-il de plantain?

M. Head: Le plantain est une banane qui pousse dans l'autre sens, vers le bas plutôt que vers le haut, c'est un légume. Parfois, la racine du manioc est coupée en morceaux qui sont plongés dans la friture. Ce n'est pas trop mauvais, mais on la prépare surtout en la faisant bouillir longtemps pour enlever ce qui est toxique . . .

Si nous visitons la Colombie, nous pourrions à la fois visiter le bureau régional du CRDI et le Centre international de recherches en agriculture. Nous pourrions également avoir d'autres activités. Nous pourrions à partir de là . . . il n'y a pas vraiment de nouveaux pays industriels tout près.

M. Ogle: Je voulais vous proposer simplement que nous visitons le Brésil où tout cela se retrouve, du début à la fin, du sous-développement intense au NPI. Tout cela se retrouve dans le même pays, mais pas nécessairement à une même place. Le Brésil est un grand pays comme le Canada. La raison pour laquelle je vous proposais ce pays, c'est que j'y suis très attaché, et je connais personnellement beaucoup d'endroits et que l'ACDI a trois . . .

Le président: Que pourrions-nous faire à votre avis au Brésil? Je sais que vous, vous pourriez y faire beaucoup de choses, vous pourriez nous en faire rapport et ce serait pour nous très enrichissant.

M. Ogle: Je ne sais pas. Vous vous y connaissez déjà tellement, et je ne sais pas si vous pouvez faire encore plus. Le nord-est du Brésil connaît une autre grande sécheresse dont personne ne parle. Je n'ai rien vu dans la presse ou dans les autres médias d'information à ce sujet; pourtant, j'ai été averti que le phénomène touche tout le Nord-Est, mais le gouvernement central fait néanmoins l'autruche, si j'ai bien compris. C'est triste à dire, d'autant plus qu'il s'agit d'une très vaste région. L'ACDI y a trois projets: un pour les pêches, un autre pour l'agriculture et un troisième pour les mines, en collaboration avec trois universités de la côte Nord-Est, au Salvador.

[Text]

I can tell you lots of stories about Brazil now, and it is not a necessary thing. It is just another part of the world, a part I do not think Canada is directing enough attention to. Just basically, Latin America and Central America, our neighbours, are not getting . . .

The Chairman: I am trying to find, because I am trying to co-operate with you in trying to produce it . . . I take it that the others agree. Is it agreeable that we try to arrange something of that sort at this time? Doug, did you say that you could travel to Latin America too?

Mr. Roche: All the dates . . . not good.

The Chairman: Doug tells me he has to go. If the committee would want to give me the authority to discuss with Bob and see what kind of things we could do, I can try to arrange something with him later on today or tomorrow before we leave for the weekend. What time did you have in mind?

Mr. Ogle: Old hangups hang on. I have always spent my holidays working in Latin America. This is not work, but I was suggesting doing it during holiday time, right after Christmas, for myself. I know that does not fit anybody else's schedule because of family things.

The Chairman: The way I would approach it, if I asked the committee to give me the authority . . . It is not that I want to be hard-nosed or anything . . .

Mr. Ogle: No, no.

The Chairman: I am just trying to make sure that whatever we do . . . As I said yesterday, I am not going to get upset just because we are getting bad headlines.

Mr. Ogle: I do not want any headlines at all.

The Chairman: I do not get upset about that. I just close the paper and read something else. But I still do not want to play into their hands.

Mr. Ogle: Definitely not.

The Chairman: I surely would not want them to report that you spent your holiday there for us.

Mr. Ogle: No, I . . .

The Chairman: If, for example, it could be related in a report of some kind that we, the task force, asked you to go there, recognizing that we recommended that our aid be concentrated in the poorest areas in the world and Brazil is not, it is now one of our competitors . . . But if there is something there we can look at, for example, what the Canadian NGOs are doing, report to us how it is possible to have extreme poverty with industrialization . . . You and I can discuss this later on, we can go on. If you feel you can bring us this sort of thing in a report, that is my frame of mind. I just want to explain this to the members. Is it agreeable? Are you getting . . .

Mr. Dupras: Yes.

The Chairman: Then for other trips or whatever, we will wait until you come back on January 12 and organize whatever you want to organize.

Is it agreeable also that I should see if there are any other organizations which want to help us who have Canadians out

[Translation]

Je pourrais vous en conter de bonnes au sujet du Brésil, mais ce n'est pas nécessaire. C'est une autre partie du monde, une région à laquelle le Canada ne prête pas suffisamment attention, à mon avis. Ainsi, l'Amérique latine et l'Amérique centrale, nos voisins, ne reçoivent pas . . .

Le président: J'essaie de savoir, je voudrais bien coopérer pour pouvoir obtenir . . . je crois que les autres sont d'accord. Voulez-vous que nous nous concertions à ce moment-ci? Doug, avez-vous dit que vous étiez disposé à vous rendre également en Amérique latine?

M. Roche: Toutes ces dates . . . non, ça ne va pas.

Le président: Doug me dit qu'il doit partir. Si le Comité me donne l'autorisation d'en discuter avec Bob pour voir ce que nous pouvons faire, je vais essayer un peu plus tard aujourd'hui ou demain de vous présenter un projet avant que nous partions pour le weekend. Quelle date avez-vous en tête?

M. Ogle: Les vieilles habitudes ne se perdent pas. J'ai toujours passé mes vacances à travailler en Amérique latine. Il ne s'agit pas de travail, mais je pensais que, en ce qui me concerne, nous pourrions le faire pendant le congé, tout de suite après Noël. Mais je n'ignore pas que certains ont des obligations familiales.

Le président: Voici comment je procéderaï, avec l'autorisation du Comité. Je ne veux pas être difficile ou . . .

M. Ogle: Non, non.

Le président: J'essaie simplement de m'assurer que quoi que nous fassions . . . Je l'ai dit hier, je ne vais pas m'énerver simplement parce que nous n'avons pas bonne presse.

M. Ogle: Je ne veux même pas qu'on fasse la manchette.

Le président: Cela ne m'inquiète pas; je ferme le journal et je lis autre chose. Je ne vais tout de même pas jouer leur jeu.

M. Ogle: Certainement pas.

Le président: Je ne voudrais sûrement pas qu'on dise que vous avez passé vos vacances là-bas pour notre compte.

M. Ogle: Non, je . . .

Le président: Si nous pouvions, par exemple, mentionner dans un rapport que le Comité vous a demandé de vous y rendre, sachant que notre aide doit être axée sur les pays les plus pauvres, et le Brésil n'en fait pas partie, c'est maintenant un de nos concurrents . . . Nous pourrions peut-être, par exemple, nous pencher sur l'action des organismes non gouvernementaux canadiens et montrer que l'industrialisation n'élimine pas forcément la misère. Nous pourrions en discuter plus tard. Si vous croyez pouvoir nous apporter ce genre de renseignements dans un rapport . . . voilà ce que je cherche et que je veux simplement expliquer aux membres. Êtes-vous d'accord? Allez-vous . . .

M. Dupras: Oui.

Le président: Pour ce qui est des autres voyages, par exemple, nous allons attendre votre retour, le 12 janvier, pour faire d'autres projets.

Êtes-vous d'accord également que j'essaie de trouver d'autres organismes désireux de nous aider et qui ont des employés

[Texte]

there in the field, because it has been offered to me on a couple of occasions? Is it agreeable that I ask them also for proposals or ideas of how we could profit from their experience?

Mr. Ogle: Like CIDA. That would give instantly the projects in a certain area, the NGOs, the ones that are sponsored by the local ambassador, plus their major CIDA projects. They have that stuff detailed very carefully.

The Chairman: Okay.

Before we adjourn, before Doug goes, there is one motion that I would like to have us consider while he is here.

We have had an extension of our mandate, as you know. Our first mandate ends today at 5 o'clock, and we have had an extension to March 31. I would need a motion that would read something to this effect, that pursuant to the authority granted by its order of reference dated Friday, December 12, 1980, the committee retain the services of the Parliamentary Centre for Foreign Affairs and Foreign Trade, effective from December 19, 1980 to March 31, 1981. I need this authority because there is still some work I want the staff to do, starting now.

• 1055

An hon. Member: Do we still have the services of Nora, too?

The Chairman: Oh, yes. She is automatic.

Motion agreed to.

The Chairman: Is that all we need, technically?

Mr. Ogle: Does there have to be a motion again about the travel, or not?

The Chairman: No. We are still considering it. Girve wanted to say something.

Mr. Fretz: Yes. If we were to go on a trip as Ivan suggested, what kind of time frame would we be looking at?

Mr. Head: With the one I mentioned, I think you had better count on two weeks. I think you could do it in two weeks and come out of it both healthy and . . .

The Chairman: Manila, Singapore, Bangladesh?

Mr. Head: Yes—and with a feeling that you had seen enough to justify your time there. Anything shorter than that . . .

The Chairman: Do you have IDRC projects or activity in Africa too?

Mr. Head: Oh, yes, indeed.

The Chairman: Which countries? I know you have something in Dakar.

Mr. Head: Most. We have offices in each of Nairobi and Dakar, so we could service you from either side of the continent.

The Chairman: What Bob first suggested in this note to us was that we do the whole thing in one shot. Would you rather split up, or do it in two trips?

Mr. Fretz: I want to get this clear in my mind. Are we talking now about going to Brazil as well?

[Traduction]

sur place? On me l'a offert plusieurs fois. Êtes-vous d'accord également que je sollicite leur avis pour voir si nous pourrions profiter de leur expérience?

M. Ogle: C'est le cas de l'ACDI. Nous pourrions donc avoir immédiatement des projets dans certaines régions, ceux des organismes non gouvernementaux, des projets parrainés par l'ambassadeur local, en plus des grands projets de l'ACDI. Ils ont tous les détails.

Le président: Très bien.

Avant de lever la séance et avant que Doug parte, nous avons une motion à étudier.

Notre mandat a été prolongé, comme vous le savez. Notre premier mandat se termine à 17 heures aujourd'hui; nous avons reçu une prolongation jusqu'au 31 mars. Il me faudrait une motion qui se lirait à peu près: Comme suite à l'autorisation accordée par son ordre de renvoi du vendredi 12 décembre 1980, que le Comité retienne les services du Centre parlementaire pour les affaires étrangères et le commerce extérieur, du 19 décembre 1980 au 31 mars 1981. J'ai besoin de cette autorisation, car il y a encore du travail et je voudrais que le personnel le fasse dès maintenant.

Une voix: Est-ce que nous avons toujours les services de Nora?

Le président: Certainement; c'est automatique.

La motion est adoptée.

Le président: Est-ce tout ce dont nous avons besoin techniquement?

M. Ogle: Faut-il présenter à nouveau une motion pour les déplacements?

Le président: Non. Nous sommes toujours en train d'étudier la question. Girve veut dire quelque chose.

M. Fretz: Oui. Si nous devons faire ce voyage qu'Ivan a proposé, quel serait notre échéancier?

M. Head: Avec la semaine que j'ai mentionnée, disons deux semaines. Je crois qu'en deux semaines, vous pourriez faire ce voyage et en revenir en pleine santé . . .

Le président: Manille, Singapour, le Bangladesh?

M. Head: Oui, et avec l'impression que vous en avez vu suffisamment pour justifier votre séjour. Mais, une période plus courte . . .

Le président: Avez-vous aussi des projets en Afrique ou en rapport avec l'activité du CRDI?

M. Head: Certainement.

Le président: Dans quels pays? Je sais que vous avez quelque chose à Dakar.

M. Head: Oui; nous avons des bureaux à Nairobi et Dakar; nous pouvons donc vous aider d'un bout du continent ou de l'autre.

Le président: Ce que Bob avait proposé au début dans sa note, c'était justement de tout faire en une seule fois. Est-ce que vous préférez répartir ces activités sur deux voyages?

M. Fretz: J'aimerais que ce soit clair. Est-ce que nous songeons pour l'instant à aller aussi au Brésil?

[Text]

The Chairman: No. We are talking about general travelling, in which IDRC could help us. That came in as a parentheses because we recognized we could not really plan this for early, so the alternative Bob Ogle is suggesting is that he or anybody else travel to Brazil. I said my concern would be to discuss with him how we would define the task he would do there and how he would report to us, to cover ourselves. So that is a kind of parenthesis, and I was just asking if you were giving me the authority, because we need a motion from the committee to do this sort of thing.

We can still discuss what you want before we decide on that authority. What would you rather do?

Mr. Fretz: Why do we not go ahead with that motion regarding Bob, and you would direct the terms of reference.

The Chairman: Okay.

Now there is one thing. You would be travelling alone, would you?

Mr. Ogle: I think I would. Doug certainly would like to see the north-east of Brazil.

The Chairman: But with staff?

Mr. Ogle: Oh, yes, I would travel alone. I would just do the same thing as I have done lots of times.

Mr. Fretz: You would sneak in.

Mr. Ogle: I would sneak in and sneak out. I could stop in Nicaragua on the way home. No question.

The Chairman: That would surely put you in the papers.

Mr. Fretz: Do we have a chance of winning your seat?

The Chairman: No, we would win.

Mr. Ogle: Nobody has the chance of an upset.

Mr. Fretz: Then not get shot.

The Chairman: Saskatchewan? Our vote went up 2.5 per cent in the last election.

Mr. Dupras: Enough to get that seat back.

The Chairman: Our vote went up 2.5 per cent in Saskatchewan. I watched those figures very carefully. We are not that badly off in Saskatchewan.

An hon. Member: Yes, but you could be down now.

The Chairman: Those are your dreams.

Mr. Dupras: They voted for Bob. They did not vote for the party.

An hon. Member: That is right.

The Chairman: Girve, do not listen to what you hear in the House of Commons.

Mr. Fretz: I do not have to; I have big ears.

[Translation]

Le président: Non. Nous parlons de voyages en général au sujet desquels le CRDI pourrait nous aider. Cette question s'est posée parce que nous avons reconnu que nous ne pouvions pas prévoir ce voyage dans l'immédiat. Par conséquent, Bob Ogle avait proposé que lui ou quelqu'un d'autre se rende au Brésil. Je lui ai indiqué que je voulais discuter avec lui de la définition de sa maison et de la façon de rendre compte de ses activités, afin que nous puissions nous justifier. Il s'agissait donc d'un à-côté, et je vous demandais si vous me donniez votre autorisation à ce sujet, car il nous faut dans ce cas une motion du Comité.

Nous pouvons toujours discuter de ce que vous voulez faire avant que nous tranchions cette question d'autorisation. Que préférez-vous?

M. Fretz: Pourquoi ne pas nous prononcer sur cette motion se rapportant à Bob; ensuite, vous nous indiquerez son mandat.

Le président: D'accord.

Autre chose. Est-ce que vous voyageriez seul?

M. Ogle: Je crois que oui. Doug aimerait certainement voir le nord-est du Brésil.

Le président: Avec une délégation?

M. Ogle: Je voyagerai seul. J'agirai comme je l'ai fait maintes et maintes fois.

M. Fretz: Vous entreriez à la dérobée.

M. Ogle: J'entrerais à la dérobée et je sortirais de la même façon. Je pourrais m'arrêter au Nicaragua, au retour.

Le président: Les journaux ne vous rateraient pas.

M. Fretz: Avons-nous la possibilité d'obtenir votre siège?

Le président: Nous gagnerions . . .

M. Ogle: Personne ne peut s'attendre à un renversement de la situation.

M. Fretz: Alors ne vous faites pas descendre.

Le président: En Saskatchewan? Le nombre de ceux qui ont voté pour nous au cours de la dernière élection a augmenté de 2.5 p. 100.

M. Dupras: C'est suffisant pour reprendre ce siège.

Le président: Le nombre des votes en notre faveur a augmenté de 2.5 p. 100 en Saskatchewan; j'ai examiné les chiffres de très près. Cela ne va pas trop mal pour nous, en Saskatchewan.

Une voix: Oui, mais ce nombre a peut-être baissé maintenant.

Le président: Vous en rêvez.

M. Dupras: Ils ont voté pour Bob et non pour le parti.

Une voix: C'est exact.

Le président: Girve, n'écoutez pas ce que l'on dit à la Chambre des communes.

M. Fretz: Je n'ai pas besoin de le faire . . . j'ai deux grandes oreilles.

[Texte]

Mr. Ogle: What I heard then, was it seems if I can set it up—that is another thing: if I can set it up in this length of time...

The Chairman: And can convince me...

Mr. Ogle: And can convince you.

The Chairman: ... because I have the authority.

Mr. Ogle: That has been in a sense approved.

The second thing is I heard that this group will wait until after the House comes back to discuss...

The Chairman: Other travel.

Mr. Ogle: ... further plans with Ivan.

The Chairman: I will be in touch. Are you here until mid-January?

Mr. Head: Yes, more or less. What I would like to ask, if I may, is whether you would permit me to put together a proposed itinerary for you, with some suggestions on what you might do.

• 1100

The Chairman: Not only itinerary, but objectives also; the purpose and everything.

Mr. Head: Of course; but in a two-week time frame for those three countries. If you would like me to try something similar for other parts of the world, I would certainly be happy to do that.

The Chairman: I would like you to think of Africa, because...

Mr. Head: May I say to you that for something similar in Africa, I suggest you add one extra week, right off the bat. This is largely because of air connections and problems on arrival.

The Chairman: Do you mean at the same time?

Mr. Head: At any time.

The Chairman: Three weeks.

Mr. Head: If you want to add something, then you add three weeks to the two, pretty well. If you want to do a three-country visit or a four-country visit in Africa, and make it worth while, it takes about 50 per cent longer than it does in Asia, because the airlines are much less sophisticated. In some instances, you have to go and retrace your steps back through Europe to get back. Borders are closed, as between Kenya and Tanzania, and you have to go off to Mauritius or to Seychelles, or back up to Addis. There are immense complexities.

If you would like me to make proposals for the Caribbean, the northern South America, Central America area, I could do that as well, to include Costa Rica, for example, which is so different.

The Chairman: Whatever you think would be reasonable. I think we should understand, ourselves, that what we may end up doing is splitting up these things and having people go to different places. I do not really think we would want to be travelling for two and one half months.

[Traduction]

M. Ogle: Alors, ce que j'ai entendu c'est que si je puis, semble-t-il, l'organiser... c'est-à-dire si je peux l'organiser dans ces délais...

Le président: Et me convaincre...

M. Ogle: Et vous convaincre.

Le président: ... car je dispose du pouvoir.

M. Ogle: ... en un sens ceci a été approuvé.

En deuxième lieu, j'ai entendu que ce groupe attendrait jusqu'à ce que la Chambre revienne pour discuter...

Le président: D'autres voyages.

M. Ogle: ... d'autres plans avec Ivan.

Le président: Je resterai en rapport avec vous; est-ce que vous restez ici jusqu'à la mi-janvier?

M. Head: Oui, plus ou moins. J'aimerais savoir si vous me permettriez de vous proposer un itinéraire et quelques idées sur ce que vous pourriez faire.

Le président: Non seulement l'itinéraire, mais également les objectifs et tout le reste.

M. Head: Naturellement. Compte tenu d'une période de deux semaines pour ces trois pays. Si vous voulez que je fasse quelque chose de semblable pour d'autres pays, j'en serai ravi.

Le président: Vous pourriez songer à l'Afrique, car...

M. Head: Je dirais que pour l'Afrique il faudrait dès le départ ajouter une semaine étant donné les problèmes de correspondances aériennes et les difficultés à l'arrivée.

Le président: En même temps?

M. Head: N'importe quand.

Le président: Trois semaines.

M. Head: Si vous voulez ajouter quelque chose, vous devriez en somme ajouter trois semaines aux deux. Si vous voulez visiter trois ou quatre pays d'Afrique, pour que le déplacement vaille la peine, il faut compter environ 50 p. 100 plus de temps que si vous faisiez un voyage en Asie, car en Afrique les liaisons aériennes sont beaucoup moins développées. Dans certains cas, vous devez revenir jusqu'en Europe pour repartir en Afrique. Certaines frontières sont fermées; c'est le cas, entre le Kenya et la Tanzanie, et il faut vous rendre à l'île Maurice ou aux Seychelles ou retourner à Addis. Les difficultés sont immenses.

Si vous voulez que je vous présente des propositions de voyage pour les Antilles, pour l'Amérique du Nord ou l'Amérique du Sud, je pourrais très bien le faire en incluant le Costa Rica par exemple, qui est si différent.

Le président: J'accepterai tout ce que vous présentez comme raisonnable. Je crois que nous avons reconnu qu'en fin de compte nous enverrons peut-être différentes personnes à différents endroits. Je ne crois pas que nous voudrions voyager pendant deux mois et demi.

[Text]

Mr. Ogle: No, but I think what Ivan suggests is a good idea. He is really doing another form of what I had suggested. It is giving three kinds of packages.

The Chairman: Okay, Ivan. So maybe you could note we could get together on January 6 or 7...

Mr. Head: Very good.

The Chairman: ... over lunch or something, and discuss this. If you have something on paper, it would be even better.

Mr. Head: I will undertake to be in touch with CIDA as well, to endure that in a single piece of paper you will see a fairly broad spectrum of the kind of activity you wish to acquaint yourself with.

The Chairman: Okay. Any more questions?

Mr. Schroder: I think we ought to settle on the time when it is going to happen. We cannot leave in limbo the fact that March is coming up and February is coming up and all of us will be making plans. I think we ought to try. Maybe we could leave that with you.

The Chairman: Mr. Fretz, is it in my interest to have you away during the tory convention? Are you for Joe Clark? If you are, I want you here.

Mr. Fretz: I would like to be here for the convention.

The Chairman: If you are against Joe Clark, then I want to send you away.

Mr. Fretz: I agree with what Jim said. I think if it is possible for us to hit on some dates now—because each of us will start to get some dates filled in quickly in our calendar. I already have some, and I am sure you do too. If we are going to be away for about a month and come back again, I know in the time I am back in the riding dates will be filled in there.

The Chairman: So what dates would you suggest? February 1 February 15?

Mr. Fretz: That is not good for me. But if we are not going to go in a group, then I suppose it does not matter. I think I would enjoy going as part of a group.

The Chairman: I am not sure we will go as a whole group. But the least would be two people, I think.

Mr. Fretz: Just for starters, I am available in the last three weeks of January.

The Chairman: Do we have to keep Ivan here?

Mr. Fretz: No, maybe not. We can thrash that out.

The Chairman: Not that we do not like you, Ivan, but you may be busy. Do you have work to do?

Mr. Head: Yes, I do. May I just add that it would be advantageous to me if you could give me some block of time as well, so I can ensure people are not elsewhere when...

The Chairman: Yes, we will have to give you that. We will have to give you a general idea today. Nora will be in touch with you today and give you a general idea of what it will be like. I have not had a chance to ask you your gut reaction to our report.

[Translation]

M. Ogle: Je crois que la proposition d'Ivan est excellente. Il présente sous une autre forme ce que j'avais proposé, en nous donnant trois possibilités.

Le président: D'accord, Ivan. Peut-être que nous pourrions nous rencontrer le 6 ou le 7 janvier...

M. Head: Très bien.

Le président: ... au déjeuner et à quelque autre occasion pour discuter de cette question. Si vous pouviez me mettre quelque chose par écrit, ce serait encore mieux.

M. Head: Je vais aussi essayer de me mettre en rapport avec l'ACDI afin de m'assurer qu'on indique sur la même feuille de papier un éventail assez vaste des possibilités de ce genre que vous pourrez consulter.

Le président: D'accord. Y a-t-il d'autres questions?

M. Schroder: Je crois que nous devrions décider du moment. Nous ne pouvons pas rester dans le vague, car nous nous retrouverions en février et mars et chacun d'entre nous a des plans à faire. Je crois que nous devrions nous efforcer de fixer une date; peut-être que nous pouvons vous laisser en décider.

Le président: Monsieur Fretz, je ne sais pas s'il est dans mon intérêt de vous laisser partir au congrès conservateur? Êtes-vous pour Joe Clark? Si oui, j'aimerais que vous restiez ici.

M. Fretz: J'aimerais être ici pour le congrès.

Le président: Si vous êtes contre Joe Clark, je voudrais alors vous y envoyer.

M. Fretz: Je suis d'accord avec Jim. Je crois que nous devrions être en mesure de prévoir des dates, car chacun d'entre nous va se trouver rapidement pris par son emploi du temps. J'ai déjà certains engagements, et je suis sûr que c'est votre cas aussi. Si nous nous absentes environ un mois, dans ma circonscription j'aurai certainement des engagements.

Le président: Que proposez-vous alors? Du 1^{er} au 15 février?

M. Fretz: Non, ça ne m'irait pas. Mais si nous n'y allons pas en délégation, alors je suppose que ça n'a pas d'importance... pourtant je crois que j'aimerais faire partie d'un groupe.

Le président: Je ne suis pas sûr que nous allons y aller en groupe, mais il faudrait qu'il y ait au moins deux personnes.

M. Fretz: Pour commencer, je dirais que je suis libre au cours des trois dernières semaines de janvier.

Le président: Sam, sommes-nous obligés de garder Ivan ici?

M. Fretz: Peut-être que non. Nous pouvons en discuter.

Le président: Je pense que nous ne vous aimons pas Ivan, mais peut-être que vous avez du travail à faire.

M. Head: Oui. Il serait peut-être utile de m'indiquer quelle période de temps vous voulez que je vous consacre afin que je puisse m'assurer que les gens ne sont pas allés ailleurs...

Le président: Oui, nous allons le faire. Nous vous donnerons aujourd'hui même une idée générale de ce que nous voulons faire et Nora vous indiquera dans la journée ce qui se passera en gros. Je n'ai pas osé vous demander quelle a été votre impression au sujet de notre rapport.

[Texte]

Mr. Head: My gut reaction is really very favourable. Without sounding pretentious, I did want to congratulate you all on it. It looks fine. The exquisite choice of language in certain of the recommendations . . .

Mr. Fretz: That took only three months.

Mr. Head: . . . is highly to be commended.

The Chairman: You saw that, did you?

Mr. Head: Yes, in several places.

The Chairman: I have been talking to journalists pretty well day and night since it was tabled, and three things are recurring. First of all, that we well mixed idealism with realism . . .

Mr. Head: Right.

The Chairman: They say they have never seen it done that way before. Secondly, they say we are very cautious in everything that we do—and they say there is nothing wrong with that. And third, they say they have never had a document so complex and so simple to read; so complex a subject and so simple to read.

• 1105

Mr. Head: That is good.

The Chairman: And this comes recurringly without the guys being together.

Mr. Head: I am looking forward very much to seeing the editorial content because the stories written about it are well balanced. Unfortunately, as always, the headline comes out "committee urges more foreign aid" and nothing more. But generally speaking, the first paragraph of each story I have seen written on it adequately reflects the mix which is a important part.

The Chairman: Plus the journalists are now calling and they want to do something on it. Thompson News, for example, has given a directive that they want something for every paper in the country and they want something for the first week of January. So, it is starting and that is encouraging.

Mr. Head: That is very good. It is a great fillip and I am delighted with what has happened.

The Chairman: Okay.

Mr. Head: So, I will hear from you, then?

The Chairman: Thank you very much.

Mr. Head: You are very welcome, indeed. Merry Christmas to you all.

The Chairman: The bell did not ring, so the House went right through . . .

An hon. Member: That is right, yes.

The Chairman: . . . 11 o'clock, so I suppose there is no Question Period. The opposition just got screwed.

An hon. Member: Right, with all those good answers.

The Chairman: Thank God we tabled our report before. Regulatory reform will get unanimous consent, I suppose, to table it.

[Traduction]

M. Head: Mon impression est très bonne. Sans vouloir me montrer prétentieux, je vous félicite pour ce rapport, qui me paraît très bien. Il y a aussi ce choix des termes qui est exquis dans le cas de certaines recommandations . . .

M. Fretz: Il ne nous a fallu que trois mois.

M. Head: . . . dont je dois vous féliciter.

Le président: Vous l'avez remarqué?

M. Head: Oui, en plusieurs endroits.

Le président: Depuis que le rapport a été déposé, j'en ai discuté presque jour et nuit avec des journalistes qui me disent y retrouver continuellement trois tendances. Premièrement, nous avons fait un mélange en quelque sorte d'idéalisme et de réalisme . . .

M. Head: Oui.

Le président: Les journalistes nous disent qu'ils n'ont jamais rien vu de semblable. En deuxième lieu, à leur avis nous abordons toutes les questions avec prudence, et ce n'est pas un défaut. Et en troisième lieu, ils n'avaient jamais eu un document dont le sujet était aussi compliqué et qui était aussi facile à lire.

M. Head: Très bien.

Le président: Et ceci se reproduit régulièrement sans que l'équipe soit réunie.

M. Head: J'aimerais en avoir le contenu, car les reportages sont bien équilibrés. Malheureusement, comme toujours on publie les titres: «le Comité fait un appel pour qu'on fournisse plus d'aide à l'étranger» et il n'y a rien de plus. Mais, d'une façon générale, le premier chapitre de chaque reportage que j'ai vu reflète convenablement l'ensemble . . .

Le président: Les journalistes nous appellent maintenant et ils veulent s'en servir. *Thompson News*, par exemple, a indiqué son intention de faire paraître quelque chose dans chaque journal au Canada et aussi pour la première semaine de janvier. C'est donc un bon départ.

M. Head: Excellent. C'est un grand réconfort, et je suis enchanté de ce qui s'est produit.

Le président: D'accord.

M. Head: Alors, vous me donnerez des nouvelles?

Le président: Merci beaucoup.

M. Head: Oui, je vous remercie aussi, et Joyeux Noël à tous.

Le président: Le timbre ne s'est pas fait entendre, par conséquent la Chambre ne s'est pas arrêtée . . .

Une voix: C'est exact.

Le président: . . . il est 11 h 00, donc je suppose qu'il n'y a pas eu de période de questions et que c'est l'opposition qui a été attrapée.

Une voix: Oui, avec toutes ces bonnes réponses . . .

Le président: Nous avons joliment bien fait de déposer notre rapport plus tôt. Le dépôt de la réforme des textes réglementaires obtiendra le consentement unanime, je suppose.

[Text]

Okay, what do we need to decide?

Mr. Dupras: The dates. I am willing to travel starting January 20 until the end of February, five weeks; the last of January to the end of February.

Mr. Fretz: You said what day in January?

Mr. Dupras: January 20.

Mr. Fretz: The last two weeks of January?

Mr. Dupras: No, not the last two weeks, from January 20.

Mr. Fretz: That is a Tuesday.

Mr. Dupras: Yes. January 20 or 21 until the end of February.

The Chairman: Okay. What I will do is I will meet with Ivan Head on the sixth and I will try even before the twelfth . . . Nora, are you going to be here at that time?

The Clerk of the Committee: When is that?

The Chairman: Will you be here the first week in January?

The Clerk of the Committee: No, but I will be after that. Certainly there will be people in the office taking messages.

The Chairman: René and Yolande will be here. Right? Will you be here the first week of January?

The Clerk of the Committee: Is there some specific task you wanted accomplished?

The Chairman: No. It is just that I will be here that week and I would like the members to let me know where they will be, because as soon as I meet with Ivan and I have something to tell them, I will get in touch with them to decide then where everyone will go and try to team them up.

The Clerk of the Committee: Yes. Well, you have my home phone number, I think, and if you do get anything like that I can start on it.

The Chairman: Another thing that I would like us to resolve now in terms of people who would accompany us, I take it that at all times it will be committee staff, including Nora's people or whatever in the Parliamentary centre, that we would not take any other staff. I think we have to determine that.

Mr. Dupras: Well, staff members who have taken an active part in our work.

The Chairman: Yes. So, that is understood, that it will be committee staff and not personal staff.

Mr. Dupras: That is right.

The Chairman: Do you agree with that?

Mr. Fretz: I do not know what the policy has been in the past, so I really cannot speak to that.

The Chairman: You will recall that when . . . finally, that is what we decided . . .

[Translation]

Donc, que voulons-nous décider?

M. Dupras: Nous voulons décider des dates . . . Je suis prêt à voyager à partir du 20 janvier jusqu'à la fin de février, soit pendant 5 semaines, soit à partir de la dernière moitié de janvier et jusqu'à la fin de février.

M. Fretz: Quel jour avez-vous dit en janvier?

M. Dupras: Le 20 janvier.

M. Fretz: Soit les deux dernières semaines de janvier?

M. Dupras: Non, pas les deux dernières semaines, mais à partir du 20 janvier.

M. Fretz: Mais c'est un mardi . . .

M. Dupras: Oui . . . donc je suis prêt à voyager du 20 ou 21 janvier jusqu'à la fin de février.

Le président: D'accord. Donc, je rencontrerai Yvan Head le 6 et nous essaierons d'établir quelque chose même avant le 12 . . . Nora, est-ce que vous serez présent alors?

Le greffier du Comité: Quand?

Le président: Est-ce que vous serez ici la première semaine de janvier?

Le greffier du Comité: Non, mais je serai là après cette première semaine de janvier. Il n'y a pas de doute qu'il y aura quelqu'un au bureau qui prendra les messages.

Le président: René et Yolande seront là. D'accord? Est-ce que vous serez présent au cours de cette première semaine de janvier?

Le greffier du Comité: Y a-t-il quelques tâches précises que vous voulez accomplir?

Le président: Non. C'est simplement parce que je serai là cette semaine et j'aimerais que les membres du Comité m'indiquent où ils seront alors, car dès que j'aurai rencontré Yvan, j'aurai quelque chose à leur dire et je me mettrai en rapport avec eux alors pour décider où chacun ira et pour essayer de former les équipes.

Le greffier du Comité: Oui. De toute façon, vous avez mon numéro de téléphone, je crois, et si vous avez décidé quelque chose, je pourrais alors partir de là.

Le président: D'autre part, j'aimerais savoir qui va nous accompagner. Je crois comprendre que ce sera le personnel du Comité y compris le personnel de Nora ou ceux qui font partie du Centre parlementaire. Mais je crois comprendre que nous ne prendrons pas d'autre personnel. Je crois que nous devons décider de cette question.

M. Dupras: Ce sera les membres du personnel qui ont participé activement à nos travaux.

Le président: Oui. Par conséquent, il est bien entendu qu'il s'agirait du personnel du Comité et non du personnel attaché aux députés, aux membres du Comité.

M. Dupras: C'est exact.

Le président: Êtes-vous d'accord?

M. Fretz: Je ne sais pas comment on a procédé dans le passé, aussi je ne puis apporter de commentaires.

Le président: Vous vous souviendrez que lorsque . . . en fin de compte, c'est ce que nous avons décidé.

[Texte]

Mr. Fretz: That is fine.

The Chairman: ... because you were concerned that we would get into difficulty if we did otherwise.

Mr. Fretz: So you want us to leave the times that we are available with Nora, is that it? Is that what you want?

The Chairman: No, we are trying to get that now, if there could be some agreement now.

Mr. Fretz: Okay.

Mr. Dupras: I have already indicated the dates that I am willing to travel.

The Chairman: All right. We have the dates Mr. Dupras is available, what about you, Jim?

Mr. Schroder: That sounds like a good piece of time for me. I can start planning around that.

Mr. Fretz: February is a bad time for me. I have not only the convention, but I have two appointments in the middle of February which I have to keep, and then February 4 to 6 is out, so I am available the last three weeks of January including February 1, 1981 and then all of March.

• 1110

The Chairman: You cannot travel in February at all.

Mr. Fretz: Not for two weeks, no.

The Chairman: If you left in late January, could you come back the first week in February?

Mr. Fretz: No, I will be leaving on February 4, 1981. Some of us are going to Washington for two days.

The Chairman: Well, if you go on a trip somewhere with us, there is nothing stopping you from flying right to Washington. It is not going to be more difficult to fly to Washington than to fly here. From Latin America, it may be easier. No, we will not be in Latin America then; we will be in Asia. Anyway, could you reflect on it and leave a note with Nora before you leave today?

Mr. Fretz: I could stretch that to the second, I suppose. I should be back one day before I go. If we made it ...

Mr. Ogle: Well, I would like to be here February 14 and 15, but that Asian trip from, say, Monday, January 26, 1981 on really interests me. That is close to what you said.

An hon. Member: Could you make it January 20; that would be a Tuesday?

Mr. Fretz: If we left on Tuesday, January 20 and got back February 2, 1981, which is a Monday, how is that?

The Chairman: It is two weeks. We will see what the program looks like when Ivan gives it to us.

The Clerk: So I would suggest to him January 20 to February 2 as something for him to aim at.

The Chairman: That is the first choice.

Mr. Fretz: If I may just muddy the water a bit.

The Chairman: Go ahead.

[Traduction]

M. Fretz: Très bien.

Le président: Car vous vous inquiétez des difficultés qui surgiraient si nous procédions autrement.

M. Fretz: Vous voulez donc que nous indiquions à Nora quand nous serons libres, n'est-ce pas?

Le président: Non, nous essayons d'établir cela maintenant, si nous pouvons obtenir un accord.

M. Fretz: D'accord.

M. Dupras: J'ai déjà fait savoir à quelle date je suis prêt à voyager.

Le président: Bon. Nous savons à quelle date M. Dupras est libre; et vous, Jim?

M. Schroder: Cette date me paraît convenable et je suis prêt à commencer mes préparatifs en partant de là.

M. Fretz: Le mois de février ne me convient pas tellement. Non seulement il me faut participer au congrès, mais j'ai des engagements vers la mi-février et il me faut les honorer. Du 4 au 6 février, il n'est pas question que je voyage donc je suis libre les trois dernières semaines de janvier y compris le 1^{er} février 1981 puis pendant tout le mois de mars.

Le président: Vous ne pouvez pas voyager en février du tout.

M. Fretz: Pas pendant deux semaines.

Le président: Si vous partiez à la fin de janvier, pourriez-vous revenir la première semaine de février?

M. Fretz: Non, je pars le 4 février 1981. Certains d'entre nous vont à Washington pendant deux jours.

Le président: Si vous allez quelque part avec nous, vous pourriez alors vous rendre directement à Washington ensuite. Ce ne sera pas très difficile et cela se fait bien à partir de l'Amérique latine. Non, c'est vrai, nous ne serons pas en Amérique latine mais en Asie. En tout cas, vous pourriez y réfléchir et en informer Nora avant de quitter aujourd'hui, n'est-ce pas?

M. Fretz: Je suppose que je pourrais peut-être tout combiner, revenir un jour et repartir le lendemain.

M. Ogle: J'aimerais être ici les 14 et 15 février, mais le voyage en Asie m'intéresserait beaucoup s'il commençait le 26 janvier.

Une voix: Pourrait-on partir le 20 janvier, c'est un mardi?

M. Fretz: Pourrions-nous peut-être partir le mardi 20 janvier et revenir le 2 février qui est un lundi?

Le président: Ça fait deux semaines. Nous allons voir quel sera le programme quand Ivan nous le donnera.

Le greffier: Nous pourrions peut-être prévoir un voyage du 20 janvier au 2 février, par exemple.

Le président: C'est le premier choix.

M. Fretz: Peut-être pourrais-je compliquer un peu les choses.

Le président: Allez-y.

[Text]

Mr. Fretz: It is possible that I could cancel out on that twelfth and thirteen, if you want me to throw that in now. If it is agreeable with you people, how about the seventh or eighth for two weeks . . .

The Chairman: Of February?

Mr. Fretz: Of February. That would bring us back February 21 or 22, something like that.

The Chairman: When is your convention?

Mr. Fretz: February 27 and 28.

On the thirteenth an organization in the Niagara Peninsula—it operates out of St. Catharines—called Niagara Outreach—the organizer is Ben Bandazan—is sponsoring an inter-church program inviting between 125 and 150 churches to attend on the whole issue of North-South. He is asking for a delegate from each of them and he would like to have me there so I would really hate to miss it unless you cannot change the date.

Mr. Ogle: There is another factor. The Ten Days for World Development in Canada is the first week of February.

The Chairman: That is the CLC, is it?

Mr. Ogle: No, no that is the churches of Canada but I mean it is probably the biggest, single development-education program that is sponsored by the non-government organizations and it would be the kind of thing that I am sure everybody is going to receive an invitation to participate in.

The Chairman: All right. I guess you will agree with those dates . . .

Mr. Ogle: Well, what did you get down, Nora?

The Clerk: Well, as the first choice, January 20 to February 2. As a second choice, February 8 to February 21.

The Chairman: There are two possible dates. They do not have to be all the same time. Just take down different time slots. If we have agreed to what Nora takes down, then all the authorities will have passed before we come back on January 12. After I discuss this with Ivan Head—in the same way we did with Bob Ogle—you would give me the authority that if a member wants to organize something else at another time—like Doug Frith is not here and Doug Roche is not here—you would give me the authority, as long as it is something that I can reconcile on paper with clear objectives, and that the member would come back with a report on something like what I want to discuss with you. I really think that we can do something.

• 1115

Mr. Ogle: Sure.

The Chairman: But you know what I am talking about.

Mr. Ogle: Oh, definitely, I have no question about that.

The Chairman: So, is it understood that I have that authority?

Mr. Fretz: Could I just make one point of clarification?

The Chairman: In other words, if you recall me between Christmas and New Years, or right after New Years, and say

[Translation]

M. Fretz: Je pourrais peut-être annuler mes engagements pour le 12 et le 13. Que pensez-vous de partir le 7 ou le 8 pour deux semaines?

Le président: Février?

M. Fretz: Février. Cela nous amènerait au 21 ou 22 février, quelque chose du genre.

Le président: Quelle est la date de votre congrès?

M. Fretz: Les 27 et 28 février.

Le 13, une organisation de la péninsule du Niagara, dont le siège social est à St. Catharines, Niagara Outreach, sous la direction de Ben Bandazan, organise un programme œcuménique et invite de 125 à 150 églises à participer à des discussions concernant le dialogue Nord-Sud. Cet organisateur aimerait que je sois présent à sa réunion et je n'aimerais pas être absent, à moins qu'il soit tout à fait impossible de changer les dates.

M. Ogle: Il faut évidemment se souvenir également que les Dix jours pour le développement mondial auront lieu au cours de la première semaine de février pour ce qui est de notre pays.

Le président: Vous parlez du CTC?

M. Ogle: Non, des églises canadiennes, mais il s'agit sans doute du programme le plus important en matière de développement et d'éducation organisé par les organisations non gouvernementales. Je suis sûr que nous serons tous invités.

Le président: Très bien.

M. Ogle: Quelles dates avez-vous inscrites, Nora?

Le greffier: Le premier choix serait du 20 janvier au 2 février, et le deuxième choix du 8 février au 21 février.

Le président: Il y a deux possibilités. On peut prévoir différents moments. Si nous sommes d'accord avec Nora, toutes les questions administratives seront réglées avant notre retour le 12 janvier. Lorsque j'aurai discuté de cette question avec Ivan Head, comme nous avons fait avec Bob Ogle, vous me donnerez l'autorisation pour permettre aux membres d'organiser quelque chose à un autre moment. Doug Frith et Doug Roche ne sont pas ici. Évidemment, il faudra que les objectifs soient clairs et que le membre en question nous fournisse un rapport.

M. Ogle: Évidemment.

Le président: Vous savez de quoi je veux parler.

M. Ogle: Évidemment.

Le président: Êtes-vous donc d'accord pour me donner cette autorisation?

M. Fretz: Pourrais-je peut-être clarifier quelque chose?

Le président: En d'autres termes, si vous m'appellez entre Noël et le Jour de l'An ou immédiatement après celui-ci pour

[Texte]

you want to change those days, then I would have the authority to change them. Is that clear enough an authority?

The Clerk: If it is agreed.

An hon. Member: Yes.

The Chairman: In other words, they are giving me a credit card. You and I are taking off. I am taking my wife and my kids, the staff and everybody else.

Mr. Fretz: A point of clarification, Mr. Chairman. If I agree that the acceptable dates for me are January 20 to February 2, February 8 to 22, if I did that, then I would want to notify the man who is organizing this interchurch meeting, which will be held on February 13, to tell him that I would not be available and he would have to move the date. Are we saying then that it might be one of those two dates, or is it possible for us to decide now which one of those is . . .

The Chairman: To be on the safe side, if I were you, I would ask him to delay it to the first week in March, because you have got your convention the weekend after.

Mr. Fretz: Okay. So, it will occur in one of these time frames, is that right?

The Chairman: I would think so. I would think that from January 20 to the end of February it would be better to try to do the travelling during that time, if possible.

Mr. Fretz: Okay.

The Chairman: In March, we may decide to have another report and there are other things I would like us to organize, and so I think we had better try to travel in those five weeks.

Mr. Fretz: I have one question. I did not understand why our report was called the Third Report.

The Chairman: Because the Second Report was the one extending our mandate. I made a report in the House last Friday. Were you there? The report was only to ask that our mandate be extended.

Mr. Fretz: I see.

The Chairman: It was a short report, one paragraph or two paragraphs.

Mr. Ogle: Just another point. On the financing of these things, how does that work?

The Chairman: They have just given me the authority to pay for your trip and normal living expenses.

Mr. Ogle: I see. Okay. So that is taken for granted, that does not have to be moved or anything?

The Chairman: No, that is done.

The Clerk of the Committee: These motions have been made to give the chairman authority to designate individuals and groups of members of the committee to travel.

The Chairman: Do I have all the authority I need now, so that until January 12 I do not have to bring the committee together again?

The Clerk of the Committee: That is right.

The Chairman: You can be assured that I will be very sensible, that whenever we travel we will have something on

[Traduction]

changer les dates, il faut que j'aie l'autorisation de le faire. Est-ce que j'ai l'autorisation d'agir comme cela?

Le greffier: Si les membres du Comité sont d'accord.

Une voix: Oui.

Le président: En d'autres termes, vous me donnez une carte de crédit. Nous partons. J'emmène ma femme et mes enfants, le personnel et tout le monde.

M. Fretz: Si j'acceptais les dates du 20 janvier au 2 février et du 8 au 22 février il faudrait que je puisse avertir l'organisateur de cette réunion œcuménique, le 13 février, pour lui dire que ce ne serais pas disponible et qu'il devrait peut-être donc changer la date de sa réunion. Ces deux dates sont-elles donc sûres?

Le président: Il conviendrait sans doute mieux de demander à cette personne de reporter sa réunion à la première semaine de mars étant donné que vous avez votre congrès à la fin de semaine suivante.

M. Fretz: C'est bien. Ainsi, donc, on peut compter sur une des deux dates dont on a parlé, n'est-ce pas?

Le président: Je crois bien. Sans doute du 20 janvier à la fin de février serait la meilleure période.

M. Fretz: Très bien.

Le président: En mars, nous pourrions peut-être rédiger un autre rapport. Il y a d'autres choses que j'aimerais que nous organisions et je crois que si l'on veut voyager il faudrait mieux le faire pendant ces cinq semaines.

M. Fretz: Je ne comprends pas pourquoi notre rapport est le troisième.

Le président: Le deuxième rapport est celui qui élargit notre mandat. J'ai présenté un rapport à la Chambre vendredi passé. Étiez-vous là? En fait, il s'agissait simplement de demander un élargissement de notre mandat.

M. Fretz: Je vois.

Le président: Il s'agissait d'un rapport bref, d'un ou deux paragraphes.

M. Ogle: Au sujet du financement?

Le président: On vient juste de me donner l'autorisation de payer le voyage et les dépenses normales pendant le séjour.

M. Ogle: Je vois. Nous n'avons donc pas besoin de proposer une motion à cet égard?

Le président: Non.

Le greffier du Comité: Ces motions avaient pour but d'autoriser le président à permettre à certaines personnes ou à certains membres du Comité de participer au voyage.

Le président: Ai-je toute autorité nécessaire pour agir afin de ne pas devoir réunir le Comité avant le 12 janvier?

Le greffier du Comité: Oui.

Le président: Vous pouvez être sûrs que je serai raisonnable. Lorsque nous voyagerons, nous identifierons par écrit les

[Text]

paper with a clear objective, a philosophy, of what we are looking for. We have advice from IDRC, or whatever, that we have on file, and anybody who has questions, we can say, here is what we are doing.

Mr. Schroder: Can we find out what kind of protection we require in the way of vaccinations, et cetera? We had better start getting ready for that.

Mr. Ogle: I would say, just from my own two-bit experience, take everything you can possibly get; yellow fever, cholera for sure, the multiple vaccine which includes protection against lockjaw. You may have a lot of these. They do not ask for a vaccination, but if you have been vaccinated, I would get a revaccination. If we go to Bangladesh, you will be in a place where that disease could break again.

Mr. Schroder: Small pox.

Mr. Ogle: Small pox, yes. And besides that, everything in the book. It is the cheapest protection you can have.

I was on a plane once going to Tokyo out of Singapore. That was the year of the world fair in Japan. Lufthansa 81, I can remember the flight very well. Fortunately, I got off the plane and got through Japanese customs. An American on the plane was sick. I thought he was drunk. I was the eighth person off, and they sealed the airport because they thought he had cholera.

• 1120

The Chairman: In Tokyo?

Mr. Ogle: In Tokyo, yes. They sealed the airport and did not let anybody out of the passenger area for over 24 hours, until they determined he did not have cholera.

Mr. Fretz: If you were vaccinated seven or eight years ago, you would recommend getting it again?

The Chairman: Oh, yes. After five years it is no good. You go to that place on Sandy Hill. They have everything there.

Mr. Ogle: There is one on Elgin.

The Chairman: I go to Sandy Hill.

Mr. Fretz: The public health unit on Elgin will get you everything. They will also give you the up-to-date stuff on it.

Mr. Schroder: If they know where you are going, will they just give you ...

The Chairman: The whole thing.

The Clerk: You should probably call them and find out when you should start. If you are leaving in January, you may have to start now.

I wonder if I could recapitulate on the dates.

Mr. Dupras, January 20 to February 28—you are available?

Dr. Schroder the same, January 20 to February 28.

Mr. Fretz, January 12 to February 2; and February 8 to February 22.

Father Ogle, January 26 to February 13.

[Translation]

objectifs et le but recherché. Nous avons eu des conseils du Centre de recherches pour le développement international et nous avons l'intention de bien préparer nos voyages.

M. Schroder: Pourrions-nous savoir quel vaccin nous devons avoir? Il faudrait commencer à se préparer.

M. Ogle: D'après mes deux expériences, il vaut mieux se faire vacciner contre toutes les maladies possibles, la fièvre jaune, le choléra. Il existe un vaccin multiple qui comprend également le tétanos. Il n'est pas mauvais non plus lorsqu'on a déjà été vacciné de faire un rappel. Quant au Bangladesh, si nous y allons, nous savons que cette épidémie pourrait de nouveau surgir.

M. Schroder: Vous voulez parler de la variole.

M. Ogle: Oui, de la variole. En fait, il faudrait se faire vacciner contre toutes les maladies possibles, car c'est la meilleure protection que l'on puisse avoir.

Je me rappelle, lorsque je suis allé à Tokyo à partir de Singapour l'année de la foire internationale du Japon. C'était le vol Lufthansa 81. Il y avait un Américain à bord qui est tombé malade. Je pensais qu'il était ivre. J'étais la huitième personne à sortir. Les autorités japonaises ont fermé l'aéroport parce qu'elles soupçonnaient cette personne d'avoir le choléra.

Le président: A Tokyo?

M. Ogle: Oui, à Tokyo. Les autorités ont fermé l'aéroport et n'ont permis à aucun des passagers de sortir pendant 24 heures jusqu'à ce que l'on puisse déterminer si cette personne avait ou non le choléra.

M. Fretz: Devrait-on avoir un rappel quand on a été vacciné il y a sept ou huit ans?

Le président: Oui, le vaccin n'est valable que pour cinq ans. Il y a une clinique dans la Côte de Sable.

M. Ogle: Il y en a une aussi rue Elgin.

Le président: Je vais à celle de la Côte de Sable.

M. Fretz: Le Service d'hygiène de la rue Elgin est bien équipé et pourra vous renseigner.

M. Schroder: Est-ce qu'on vous donne ...

Le président: On vaccine contre tout.

Le greffier: Ce serait bon de téléphoner à la clinique afin de savoir combien de temps avant le départ les vaccins doivent être faits. Si vous partez en janvier, il est possible que vous deviez vous faire vacciner maintenant.

Peut-être pourrais-je revenir sur la question des dates.

Monsieur Dupras, vous êtes libre du 20 janvier au 28 février?

Monsieur Schroder, les mêmes dates.

Monsieur Fretz, du 12 janvier au 2 février et du 8 février au 22 février.

Monsieur Ogle, du 26 janvier au 13 février.

[*Texte*]

Mr. Ogle: I would prefer it to start a week later—on the 26th, the following Monday.

Mrs. Lever: To February 13, and any time after that?

Mr. Ogle: Oh, yes.

Mrs. Lever: There was a second choice, then. We discussed February 8 to February 21 as a second choice for travel. Our first choice for travel we said was January 20 to February 2; and a second choice to be discussed with Ivan Head...

Mr. Ogle: I think to make it easy I would go with the first. That seemed to fit a couple of people. I do not know about Doug Frith and Doug Roche.

Mrs. Lever: So you are not planning to travel after February 13, then?

Mr. Ogle: If that works best for everybody. It is just that I would like to have it after the 14th. That weekend, the 14th and 15th, I am supposed to be here.

The Chairman: Do I have all the authorities now to travel anywhere? The authority has been passed?

Mrs. Lever: Yes.

The Chairman: Another thing that may happen is suppose there is an international meeting where we want to send a member or one of our staff. That is agreeable, is it—staff or member?

Mrs. Lever: It is agreed.

The Chairman: The staff could go without the members, in case there is a meeting somewhere where we want somebody to go and tell us what is going on?

Mr. Fretz: Sure.

The Chairman: What about Willy Brandt? Have we had an answer from him—the second request?

Mrs. Lever: You have sent a letter and I have not seen any response.

Mr. Fretz: Merry Christmas to you.

The Chairman: The same to you, and thank you for everything.

This meeting is adjourned to the call of the Chair.

Thursday, February 5, 1981

• 1111

The Vice-Chairman: Colleagues, with your permission, we will start the meeting. As you know, the chairman is detained on business today and cannot join us. He has asked me to put before you certain technical proposals, which I will do, I think, after we have had the opportunity of hearing from our guest. With your concurrence, we might aim to end the meeting around the noon hour since some people do have obligations shortly after 12 o'clock.

We are very fortunate this morning in having Maria Helena Moreira-Alves—a very distinctive name indeed—as our guest. She is Vice-President of the Brazilian Community Assistance Institute, in Rio de Janeiro, which works with grass roots

[*Traduction*]

M. Ogle: Je préférerais reporter d'une semaine, à partir du 26.

Mme Lever: Jusqu'au 13 février et n'importe quand après.

M. Ogle: Oui.

Mme Lever: Nous avons parlé d'un deuxième choix, du 8 au 21 février. Le premier choix était du 20 janvier au 2 février et le deuxième choix devait faire l'objet d'une discussion avec Ivan Head...

M. Ogle: Je crois que le premier choix serait le meilleur, car il semblait convenir à quelques personnes. Je ne sais évidemment pas ce qui se passe pour Doug Frith et Doug Roche.

Mme Lever: Alors, vous prévoyez voyager après le 13 février?

M. Ogle: Si cela convient le mieux à tout le monde, personnellement je préférerais. Je dois être ici le weekend du 14 et du 15.

Le président: Nous avons toute l'autorisation voulue pour voyager n'importe où, n'est-ce pas?

Mme Lever: Oui.

Le président: Et dans le cas de réunions internationales où nous désirerions envoyer un de nos membres ou membre du personnel, c'est possible également, n'est-ce pas?

Mme Lever: Oui, le Comité s'est mis d'accord.

Le président: Le personnel pourrait s'y rendre sans les membres, à titre d'informateurs?

M. Fretz: Évidemment.

Le président: Avons-nous obtenu une réponse de M. Willy Brandt?

Mme Lever: Vous avez envoyé une lettre et je n'ai reçu aucune réponse.

M. Fretz: Je vous souhaite un joyeux Noël.

Le président: A vous aussi, je vous remercie.

La séance est levée jusqu'à nouvelle convocation du président.

Le jeudi 5 février 1981

Le vice-président: Chers collègues, permettez-moi d'ouvrir la séance. Comme vous le savez, le président est absent à cause d'autres engagements. Comme il me l'a demandé, je vous soumettrai certaines propositions techniques après avoir entendu notre témoin. Si vous êtes d'accord, nous pourrions lever la séance vers midi vu que certains membres doivent partir à cette heure.

Nous sommes heureux d'accueillir notre témoin, Maria Helena Moreira-Alves. Elle est vice-présidente de l'Institut d'assistance communautaire du Brésil. Cet institut travaille avec des paroisses, des syndicats et des associations profession-

[Text]

church communities, trade unions, and professional associations in Rio. Their current projects include a study of the need for low-cost housing, establishment of the documentation centre for trade unions in Rio de Janeiro, and educational courses for union members.

Ms. Alves, who has an MA in political science from the University of Massachusetts, is currently completing studies for a PhD at Boston University. Her undergraduate studies were at the Catholic University in Rio de Janeiro.

She was previously here in our city last November, when she presented a paper at the seminar on "Perspectives for the '80s" sponsored by the School of International Affairs of Carleton University, and she will be addressing the meeting sponsored by the Ottawa Committee of Ten Days for World Development tomorrow evening. I may say, in connection with Ten Days, that we are very pleased to see Ms. Alves accompanied by Mrs. Evelyn Henderson, who is the co-ordinator of the Ten Days for World Development committee. We welcome both of you, indeed.

We would like to suggest, Ms. Alves, that you make a general statement of your concern and then I think members would like to have the opportunity of proposing a few questions to you, with your permission. With that introduction, Ms. Alves, we invite you to make a comment to us.

Ms. Maria Helena Moreira-Alves (Vice-President, Brazilian Assistance Institute, Rio de Janeiro): Thank you. I am very pleased to have the chance to talk to this committee, because although I am not an expert in the field, I do know the efforts that have been made on the North-South question and I think it is very important that certain points of view from underdeveloped countries come across, and sometimes also nongovernmental views—which I can say right here will be probably my point, in a way the other side of the story.

If there is a message that I believe I would like to bring to the committee to think about it would be what role Canada could play in North-South, in Brazil particularly. It concerns me that I think Canada will be having in Brazil, perhaps, in the eighties, a very major role, which is becoming more and more evident; I think Canada could be a very strong progressive influence, particularly in the United States' period of Reagan, which could be very important to us in Brazil. This influence for us would be very important if Canada is concerned in establishing contact with the government and with the people as well, and the people represented by institutions that can speak for concerns of the people, which is one of the experiences that I have had. So, the message for Canada would be to be very, very aware of the debates that are going on in Brazil in terms of what kind of system we are trying to build, what we believe is a democracy; what is happening in this period of transition in Brazil; and particularly, what kind of development is necessary since will be concerned with that. This has been a debate we have very often in Brazil.

• 1115

Brazil is now going through a very difficult stage, as I am sure you are all aware. First of all, we, as a people, and even parts of the government, I think—I perhaps should say parts

[Translation]

nelles à Rio de Janeiro. Il s'occupe actuellement d'étudier les besoins en logements à prix modique, de créer un centre de documentation pour les syndicats de Rio de Janeiro et d'offrir des cours aux membres des syndicats.

M^{me} Alves, détentrice d'une maîtrise en sciences politiques de l'Université de Massachusetts, termine actuellement son doctorat à l'Université de Boston. Elle a fait son baccalauréat à l'Université catholique de Rio de Janeiro.

Elle est déjà venue dans notre ville en novembre dernier et elle a présenté une communication au colloque intitulé «Perspectives pour les années 80» organisé par l'École des affaires internationales à l'Université Carleton. Demain soir, elle fera une présentation à la réunion organisée par le Comité des dix jours pour le développement mondial d'Ottawa. A cet égard, nous sommes ravis d'accueillir également M^{me} Evelyn Henderson, coordonnatrice du Comité des dix jours pour le développement mondial. Nous vous souhaitons toutes deux la bienvenue.

Nous proposons, madame Alves, que vous fassiez une déclaration préliminaire et, ensuite, que les membres vous posent certaines questions sur les points qui vous intéressent. Vous avez la parole, madame Alves.

Mme Maria Helena Moreira-Alves (vice-présidente, Institut d'assistance communautaire du Brésil, Rio de Janeiro): Merci. Je suis heureuse d'avoir l'occasion de parler au comité car, si je ne suis pas spécialiste dans le domaine, je suis au courant des efforts qui ont été déployés au projet des relations nord-sud. Il est important de tenir compte du point de vue des pays en voie de développement et des organismes non gouvernementaux, l'autre côté de la médaille, si vous voulez. Ce sera donc mon propos aujourd'hui.

A mon avis, le comité devrait d'abord et avant tout se pencher sur le rôle que devrait jouer le Canada dans les relations nord-sud, surtout par rapport au Brésil. Il est de plus en plus évident que le Canada aura un rôle capital à jouer au Brésil dans les années 80. Maintenant que les États-Unis sont au seuil de l'ère Reagan, il importe que le Canada exerce une influence très progressiste au Brésil. Cette influence est indispensable si le Canada souhaite établir des contacts avec le gouvernement, avec la population et les gens représentés par des institutions dépendant des intérêts de cette dernière, comme celle dont je m'occupe. Je suggérerais donc au Canada d'être bien conscient des débats tenus actuellement au Brésil au sujet du genre de système que nous tentons d'édifier d'après notre conception de la démocratie. Pendant cette période de transition au Brésil, nous devons déterminer quel genre de développement est nécessaire, et le Canada sera touché par cette question. Des discussions de ce genre ont souvent lieu au Brésil.

Le Brésil traverse actuellement une phase très difficile, comme vous le savez tous, j'en suis sûr. Tout d'abord, la population, et même des secteurs du gouvernement, je devrais

[Texte]

of the military—are trying establish a way out of a repressive dictatorial situation without using arms—a peaceful way out, a peaceful transition by the sheer force of debate, by the force of a mass organizational movement to question certain basic points and to start having reforms, in a sense, from within, from the outside and from the opposition pressuring the government which does slowly start to reform. This is a very, very difficult thing to carry through. It is very unstable. It has been very tense. It has been a process fraught with rumours back and forth of another coup and perhaps even the falling of the government. It is very difficult to do.

I believe very strongly, and I am sure I can speak for the opposition in general, that it is perhaps our last chance for that. As Brazilians, we are all very concerned that Brazil might—if we fail in that—be immersed in violence, which does not interest us at all. It is the one unanimous point of the opposition—we want a peaceful way into a democracy.

In order to achieve that we have to have certain structural changes, and that has been the major stumbling block of the government so far. But there has been in Brazil a liberalization which we have succeeded in getting. Again, I think it is important for people to understand that the military government did not concede this. They did not give it out of the goodness of their heart, it was wrenched from them by a very, very strong opposition that embraces all sectors—the church, the trade unions peasant organizations, grass-roots organizations that have grown up, students, business, and sectors of the military as well. This movement has made the government give us back certain very important guarantees that we had lost, such as, for example, the right of habeas corpus. This has been a major step forward. For 10 years we did not have this right. As the president of the bar association said, we have reached the middle ages, which is wonderful for us—for 10 years we did not have it—but it is where we are at.

We have certain individual guarantees, although they are still minor, and there is still a national security law which allows people to be tried by a military court without what in a liberal country is considered a fair and due process. It is a special court that tries crimes that are defined very vaguely, including incitement of the population against the constituted authorities, distributing leaflets and propaganda which the government considers subversive, and what I am doing here, a criticism of a government in a foreign country. This is something we are still trying to get out of. So, there is still a long way to go, although we have made progress.

But the crucial debate and the crucial stumbling block now is that there has been a pattern of development which the military started that has resulted in a great deal of unequal distribution and concentration of income. I do not have to cite the statistics because the committee I am sure has come across it. Father Ogle, I am sure, has a lot of that. It is well known and very well documented and has also resulted in the bankruptcy of a system in terms of escalating foreign debt which is out of control and escalating inflation, which now has reached 113 per cent. They are dealing with this by further attempts to hold down and freeze wages. Wages in Brazil have already

[Traduction]

peut-être dire de l'armée, cherchent une issue pacifique à ce régime dictatorial répressif, sans avoir recours aux armes. La transition doit être amorcée par le dialogue et un mouvement de masse pour contester le statut quo et amorcer des réformes. Autrement dit, des pressions devront être exercées, venues de l'intérieur, de l'extérieur et de l'opposition, pour que le gouvernement poursuive les réformes déjà amorcées lentement. Il est extrêmement difficile d'y arriver. La situation est fort instable et très tendue. Il y a eu toute sorte de rumeurs annonçant un autre coup d'État et peut-être même le renversement du gouvernement. C'est très difficile.

Je suis convaincue, et je suis sûre de parler au nom de l'opposition en général, que c'est peut-être notre dernière chance. Les Brésiliens craignent qu'autrement le Brésil soit plongé dans la violence, ce qui nous répugne. L'opposition est unanime là-dessus: nous souhaitons tous trouver un processus pacifique vers la démocratie.

Pour ce faire, nous devons apporter des changements structurels, ce qui a été la première pierre d'achoppement du gouvernement jusqu'à maintenant. Toutefois, nous avons quand même pu obtenir une certaine libéralisation au Brésil. Il importe que les gens comprennent bien que le gouvernement militaire n'en a pas pris l'initiative, que ces concessions lui ont en fait été arrachées par une opposition extrêmement forte qui regroupe tous les secteurs, l'église, les syndicats, les organisations agricoles, des organisations de citoyens, les étudiants, les affaires et même des segments de l'armée. Ce mouvement général a obligé le gouvernement à nous rendre des garanties fort importantes que l'on nous avait retirées, comme, le droit à l'habeas corpus. Cela a été un pas important. Pendant 10 ans ce droit n'existait pas. Le président de l'Association du Barreau a déclaré que nous étions désormais rendus au Moyen-Âge, ce qui est déjà pour nous un grand progrès.

Nous disposons de certaines garanties individuelles, bien qu'elles soient toujours mineures et qu'il existe toujours une loi nationale de la sécurité qui autorise les tribunaux militaires à entendre des procès sans tenir compte des principes de la justice comme le ferait un pays libéral. Il s'agit d'un tribunal spécial qui juge des crimes définis en des termes fort vagues, y compris inciter la population à s'opposer aux corps constitués, distribuer des tracts et de la propagande que le gouvernement juge subversifs, et, comme je le fais ici, critiquer le gouvernement dans un pays étranger. C'est une situation dont nous tentons toujours de nous sortir. Il nous reste donc beaucoup à faire, bien que nous ayons accompli certains progrès.

Toutefois ce qui importe maintenant, et ce qui constitue la principale pierre d'achoppement est que les militaires ont amorcé un processus de développement qui a entraîné une distribution encore plus inégale de la richesse et une concentration des revenus. Je n'ai pas besoin de citer de chiffres, car le comité en a certainement été instruit. Je suis sûrs que le Père Ogle en a beaucoup. Il existe des preuves accablantes et la situation est bien connue. Elle a également entraîné la faillite du système vu l'augmentation de la dette publique et du taux d'inflation, qui atteint maintenant 113 p. 100. Le gouvernement veut résoudre ces problèmes en tentant encore de geler

[Text]

been frozen. Since 1965, there has been no collective bargaining in Brazil. The right of collective bargaining is not granted. Wages are raised by decree law. It used to be once a year, now it is twice a year. This model is what the opposition says has got to be changed. There has got to be a new definition of what development is concerning basic needs, concerning what the population does need. It is not to be measured in GNP growth, in statistical terms, but measured in education, health, housing and basic services, and in a more equal and just distribution of income. This is where the block is at now. I would very much like you to question me more on that.

• 1120

I will end by saying that the trade unions have brought that very much to the forefront and so has the Catholic Church—completely, unanimously. As a matter of fact, last year we had the first unanimous vote of the Brazilian Conference of Bishops on agrarian reform, the necessity to change the land structure as well. The Catholic Church, the trade unions and the grass roots organization, have brought this question to the forefront. Countries which are thinking of investing in Brazil, thinking of dealing with Brazil economically and also want to be progressive—want to help the people, not just the government, should be aware of that and should open channels to have these points of view, to see what is happening. Why is the Catholic Church taking such a unanimous position? Why are they coming to the forefront? Why are 200,000—400,000 industrial workers facing the military, being arrested, being tried, being persecuted, going on strike, for demands which are not just connected to salary? There are structural change demands in the way trade unions are organized, demanding what Walesa is demanding in Poland. Perhaps I can just say that so it is easy to understand: the right to organize freely without government interference, basically. It is important that you contact not only me, but if you go to Brazil, contact people there, other institutions: the Bar Association, the Press Association—there are many, the church itself. Now I am here.

The Vice-Chairman: Thank you very much indeed. I think members would like to put a few questions.

Perhaps we might begin with Mr. Dupras, please?

Mr. Dupras: Thank you, Mr. Chairman. Madame Moreira-Alves, you have painted a very sombre picture of the lot of the people of Brazil but you have done so with a new flavour. You have not blamed all the ills of the people of Brazil on Britain or the United States and other western powers, and that is very refreshing, because most of the time when we meet people who come from the developing world, they will say, well, if it had not been for the industrialized nations, it would be much different. I congratulate you for this and your presentation was most informative.

I am not the expert on Brazil, of course, our friend and colleague Father Ogle is. But I would like to know if you can see the end of the problems of the people of Brazil. How is this salvation going to come about? Is it going to be coming from the strength of the unionized workers? What percentage of workers are unionized today in Brazil?

[Translation]

les salaires, qui l'ont déjà été. Depuis 1965, la négociation collective n'existe plus au Brésil. Ce droit n'est pas accordé. Les salaires ne sont augmentés que par décret. Autrefois c'était une fois par année, maintenant deux. Selon l'opposition, c'est cela qui doit changer. Il faut donner une nouvelle définition au développement en fonction des besoins fondamentaux de la population. Il ne doit pas être fondé sur le taux de croissance du PNB, mais sur l'éducation, la santé, l'habitation et les services fondamentaux ainsi que sur une répartition plus juste des revenus. C'est là où le bât blesse à l'heure actuelle. Je serai ravie de répondre à vos questions là-dessus.

Je terminerai en disant que les syndicats et l'Église catholique, à l'unanimité, ont porté ces problèmes au devant de la scène. En fait, l'année dernière, la Conférence des évêques brésiliens a pour la première fois voté unanimement en faveur de la réforme agraire et de la restructuration des terres. L'Église catholique, les syndicats et les organisations de citoyens ont tous dénoncé ces problèmes. Les pays songeant à investir au Brésil, en tout temps voulant aider la population, non seulement le gouvernement, devraient prêter une oreille attentive aux revendications de ces groupes-là. Ils auraient ainsi une bonne idée de la réalité. Pourquoi l'Église catholique est-elle unanime à cet égard? Pourquoi prend-elle le devant de la scène? Pourquoi 200,000 ou 400,000 travailleurs de l'industrie sont-ils arrêtés, jugés, persécutés, et en grève à cause de revendications qui ne touchent pas uniquement les salaires? On demande des changements à la structure même des syndicats, comme Walesa le fait en Pologne. Pour mieux vous faire comprendre, il s'agit du droit de s'organiser librement sans l'intervention du gouvernement. Il importe que vous en parliez non seulement avec moi, mais, si vous allez au Brésil, à d'autres gens, d'autres institutions comme l'Association du Barreau, l'Association de la presse, bien d'autres, comme l'Église. Pour l'instant, je suis à votre disposition.

Le vice-président: Merci beaucoup. Je crois que les députés aimeraient vous poser quelques questions.

Nous pourrions peut-être commencer avec M. Dupras.

M. Dupras: Merci, monsieur le président. Madame Moreira-Alves vous avez peint un tableau très sombre de la situation des Brésiliens, en y ajoutant quelque chose de neuf. Vous n'avez pas blâmé la Grande-Bretagne ou les États-Unis ou une autre puissance occidentale de tous les maux de la population du Brésil. C'est très encourageant car souvent dans les pays en voie de développement, on entend dire que la situation serait fort différente si les pays industrialisés ne s'en étaient pas mêlés. Je vous en félicite ainsi que de votre exposé.

Je ne suis pas un expert sur le Brésil, contrairement à notre collègue et ami le Père Ogle. Toutefois, je voudrais savoir si vous pensez que les Brésiliens seront bientôt au bout de leurs peines. D'où viendra le salut? De la force des travailleurs syndiqués? Quelle proportion des travailleurs sont syndiqués au Brésil à l'heure actuelle?

[*Texte*]

Ms. Moreira-Alves: All right. Shall I go by stages? There are three questions.

Mr. Dupras: Yes.

Ms. Moreira-Alves: The first, I might disappoint you. I do think, not industrialized countries alone, but particularly the foreign investment of multinational corporations has been responsible to a great extent. Perhaps I did not go into it thoroughly. It is because the Brazilian military have created a system for foreign investment which allows really a haven for foreign investment, including very generous tax rebates which are not in the interest of Brazilians. It is not usual, it actually should be very usual, that a country develop certain codes of conduct for a multinational corporation as a minimum: how much profit to remit outside; how much tax you pay; what kind of investments you have to make, and where; whether it is for the benefit of the people, and what kind of thing. None of that has been done. This is a very major problem.

• 1125

Mr. Dupras: It is up to the people of the country to impose a code of conduct, not outsiders.

Ms. Moreira-Alves: We might change it. You are right. The military definitely have not; they have done the opposite. The opposition, on the other hand, certainly would if and when they achieve power. It depends on the reaction of multinationals what would happen then, but certainly in the transformation of the economic mode, which we are striving for, there would be, I am sure, controls on how investment is done in Brazil.

There would certainly be controls on how much land foreign corporations could purchase in the country. This is a very major issue that has united many, including very large sectors of the military recently. I am not exaggerating. Volkswagen, for instance, has officially 140,000 to 180,000 hectares of land; unofficially, and in fact, they have close to a million hectares of land. Ludwig has 3 million hectares of land in the Amazon. And so on. It is a major problem to have your country literally soil-owned by a foreign corporation. This will be limited, I am sure. The purpose of the unanimous vote of the agrarian reform is to control this sort of thing. And part of the conflict in the land area, which the church is very concerned about, comes from this process of the multinationals buying almost entire states and throwing out people who have lived there for several generations, creating a whole conflict which has to be dealt with.

I hope I have not disappointed. I am being very candid here.

The other point you ask is, how do I see the salvation of Brazil? I am, I hope, although not overtly, one of the optimistic ones. I feel, perhaps largely due to the work of the Catholic Church, in fact, that Brazil does have a very strong chance of achieving this transition and having a much more democratic system, one which is established from the bottom up, forcing the government to really change and listen and institutionalize the mass movement in terms of grassroots organizations

[*Traduction*]

Mme Moreira-Alves: Très bien, procédons par étapes. Vous avez posé trois questions.

M. Dupras: Oui.

Mme Moreira-Alves: Je vais peut-être vous décevoir pour la première. Je crois en effet que les pays industrialisés sont également responsables de cette situation dans une grande mesure, pas seulement eux, mais surtout les sociétés multinationales. Je n'y ai peut-être pas fait allusion en effet. Le gouvernement militaire du Brésil a institué un régime fort généreux pour les investisseurs étrangers, avec notamment des dégrèvements fiscaux qui ne servent pas les intérêts des Brésiliens. Il devrait aller de soi qu'un pays mette au point un code d'éthique minimum pour les sociétés multinationales. On pourrait y préciser combien de profits peuvent être exportés, quels impôts seront payés, quel type d'investissements doivent être faits au pays et à quel endroit, de quel genre d'entreprises il s'agit; on pourrait ainsi s'assurer que les intérêts de la population sont bien servis. On n'a rien fait de cela et c'est un très grand problème.

M. Dupras: Il appartient aux gens du pays et non à ceux de l'extérieur d'imposer un tel code d'éthique.

Mme Moreira-Alves: Nous pourrions agir, vous avez raison. Les militaires n'ont rien fait, au contraire. Par contre, l'opposition fera sûrement quelque chose si jamais elle prend le pouvoir. Ce qui se produirait alors dépendrait de la réaction des multinationales. Dans la transformation du système économique que nous souhaitons, je suis persuadée qu'il y aurait des contrôles sur les investissements au Brésil.

Il y aurait sûrement un contrôle de la quantité des terres que les sociétés étrangères peuvent acheter au pays. C'est là un problème majeur que beaucoup de gens, y compris d'importants segments de l'armée, ont dénoncé récemment. Par exemple, Volkswagen possède officiellement 140,000 à 180,000 hectares de terres; officieusement, et de fait, cette société possède près d'un million d'hectares. Ludwig possède 3 millions d'hectares dans l'Amazonie, etc. C'est un grand problème que d'avoir un pays dont les terres appartiennent littéralement à des sociétés étrangères. Je suis certaine qu'on imposera des limites là-dessus. Le but de la réforme agraire qui a été adoptée à l'unanimité est de contrôler ce genre de choses. Ce qui préoccupe beaucoup l'Église c'est qu'une part du conflit découle du fait que les multinationales achètent presque des états entiers et qu'elle expulse des gens qui y ont vécu pendant de nombreuses générations; elle crée ainsi un conflit qui doit être réglé.

J'espère ne pas vous avoir déçu. J'ai été très franche.

Vous me demandez quel salut j'entrevois pour le Brésil. Je suis parmi les plus optimistes, quoique j'espère ne pas l'être trop ouvertement. Peut-être principalement en raison du travail accompli par l'Église catholique, j'ai l'impression que le Brésil a une très bonne chance de réaliser cette transition et de se doter d'un système beaucoup plus démocratique à tous les niveaux, ce qui forcera le gouvernement à vraiment écouter les gens et à apporter les changements nécessaires. Ils devront

[Text]

around neighbourhoods, of concern about the problem of the neighbourhoods organizing to solve their own problems. Organizations that do a similar thing in the rural area and the trade unions are very, very strong and have increased to a large extent in the last five years, partly with the work of the church. This is a very hopeful thing.

The trade unions have played a major role. You asked how many people are unionized. It is a very small number in Brazil because the trade unions, in fact, do not do very much. The trade unions have turned into a welfare agency. Under the code that is now in effect, the ministry of labour establishes what percentages of their budgets that unions have to spend for medical care, for dental care, for complementary education, for legal aid. In other words, things which really the state should do, they force trade unions to do. So they have lost—they never really had it—a great degree of the representative function of a trade union. They cannot engage in collective bargaining to begin with, so what they do is to provide a welfare service. That has made it such that it interests workers very little to belong to a union. They usually belong to a union to get medical care because there is not any other way.

The union movement is largely changing. It is not exactly a parallel structure, but there is a wide movement that very broadly extends over the actual number of union members. To give you an example, the Metal workers' Union of Sao Bernardo, which is the most powerfully organized and the spearhead of this vast movement, is led by a trade union leader called Lula, who is the main labour leader in Brazil. In fact, there are 250,000 metal workers who participated in the movement, participated in the strikes, held daily assemblies, all 200,000 of them in the football stadium. But the union has only 30,000 members, and there has not been really that much effort to make them official members. It has not been necessary. In fact, the union now is under military occupation. The leader has been deposed, removed from office, is in fact going to be tried now by a military court on February 16, 17 and 18. But the union exists; as he put it himself: The union is wherever we are, in the churches and in the streets. The burden now is in the hands of the military.

• 1130

This is the kind of movement, and I think this is very hopeful, because it is breeding a debate at every level. And business people, people from other classes, such as myself—I am not a worker, I come from the upper class, I come in fact from the aristocracy of Brazil—we do sit down and talk about what is going on. Let us talk about it. What do you think? We realize it is unjust, and there is this process of meeting to find the solution. So I am hopeful, but it is difficult.

Mr. Dupras: It is beyond our comprehension here in Canada and North America that a country with such resources as Brazil has not succeeded in distributing its wealth better, and

[Translation]

institutionnaliser les mouvements de masse et ils devront écouter les organisations de quartiers qui se forment pour régler leurs propres problèmes. Des organismes semblables, dans les régions rurales et les syndicats de travailleurs aussi, sont très puissants et ils se sont beaucoup développés au cours des cinq dernières années, en partie grâce au travail de l'Église. Cela nous donne beaucoup d'espoir.

Les syndicats ont joué un rôle très important. Vous me demandez combien de gens sont syndiqués. Il y en a très peu au Brésil, puisqu'en fait les syndicats ne font pas grand chose. Ils sont devenus des organismes d'assistance sociale. En vertu du code maintenant en vigueur, le ministère du Travail établit quelle part du budget des syndicats doit être dépensée pour des soins médicaux, des soins dentaires, des services d'éducation supplémentaire et de l'aide juridique. Autrement dit, ce sont des responsabilités qui devraient revenir au gouvernement mais qui sont imposées aux syndicats. Les syndicats ont donc perdu, sans jamais vraiment en avoir eue, une bonne part de leur représentativité. Pour commencer, ils ne peuvent participer à une négociation collective, et ils se limitent donc à offrir des services de bien-être. La situation est telle que les travailleurs sont très peu intéressés d'appartenir à un syndicat. Ils s'y joignent habituellement pour obtenir des soins médicaux puisqu'il n'y a aucun autre moyen de les avoir.

Il y a beaucoup de changements dans le mouvement syndical. On ne peut parler exactement de structures parallèles, mais il y a un important mouvement qui n'est pas limité aux membres en règle des syndicats. Par exemple, le syndicat des métallurgistes de Sao Bernardo, qui a la plus puissante organisation est l'animateur de ce vaste mouvement et est mené par Lula, le principal dirigeant syndicaliste au Brésil. De fait, 250,000 métallos ont participé aux grèves et aux assemblées quotidiennes au stade de soccer. Pourtant, le syndicat ne compte que 30,000 membres, mais on n'essaie pas vraiment d'enrôler les autres. Ce n'est pas nécessaire. De fait, le syndicat est maintenant sous occupation militaire. Le dirigeant a été démis de ses fonctions et il sera jugé devant un tribunal militaire les 16, 17 et 18 février. Le syndicat n'en continue pas moins d'exister et, de dire le dirigeant lui-même: «Le syndicat se trouve partout où nous sommes, dans l'Église, dans la rue». C'est aux militaires de jouer maintenant.

Voilà le genre de mouvement qui existe dans mon pays, et je crois que c'est une grande source d'espoir, parce que cela suscite la discussion à tous les niveaux. Les entrepreneurs, d'autres gens, comme moi-même, qui ne suis pas une travailleuse puisque je suis issue de la classe supérieure et que j'appartiens à l'aristocratie brésilienne, discutons de la situation et des événements. Nous y réfléchissons. Nous nous rendons bien compte que la situation est injuste et nous tenons des réunions pour essayer de trouver des solutions. J'ai donc beaucoup d'espoir, mais c'est très difficile.

M. Dupras: Au Canada et en Amérique du Nord, nous avons beaucoup de peine à comprendre qu'un pays aussi riche en ressources que le Brésil n'ait pas réussi à mieux distribuer

[Texte]

has not succeeded in eliminating the extreme poverty in your country. You know, it is very difficult to comprehend.

You started your remarks by talking about our report, and our leader, who went to Brazil just recently. Do you really believe Canada can play a leading role in getting people aware of the difficulties of the developing countries? What do you think of some of the media in Canada who seem to discredit the leading role that Canada is taking in this endeavour?

Ms. Moreira-Alves: Well, depends what Canada does. If Canada begins to invest in Brazil in the same way that investments have been so far, it is not going to be helpful. It is in fact going to be exploitive. If Canada, on the other hand, does act in a progressive way together with not just the government, but also listening to the people, as I said, it may further our purposes. It depends very much what Canada does. What we are appealing to is that . . .

Mr. Dupras: But the local rules are set out by the leaders of the country. If Canada were to make huge investments in Brazil, it would have to follow the local rules set up the leaders, which have . . .

Ms. Moreira-Alves: Not necessarily. I mean there are . . .

Mr. Dupras: How could it be different?

Ms. Moreira-Alves: . . . things that can be done in terms of making sure that the investment is not just exploitive; that investment does reach a developmental need of the people. This can be done. It is not impossible. There are, such as the north-south forum, other forms besides direct investment, dealing with the Brazilian government, that Canada can play a leading role in.

Canada can also help us in the liberalization process—furthering it, encouraging by just dealing directly.

To give you an example, if Trudeau, when he went to Brazil, had met not just with the government, but also with leading businessmen of the opposition, who in fact also are leading in the major industries, the FIESP, which is a Federation of Industries of Sao Paulo, the auto workers now. The Federation has now come out and some of the directors have signed a manifesto, "To a Threatened Nation", it is called, where they put some of the problems I am talking about here. If Trudeau had met with them, had met with the President of the Bar Association, had met with the Council of Bishops, he would have come out with a very different view than that which he probably came out with, and perhaps with some concrete suggestions.

I do not want to sound like I have the solutions, the suggestions, for Canada. But I do think if Canada goes and speaks to a variety of people such as some of the people I have mentioned, you would have suggestions on what kind of role you could play.

[Traduction]

sa richesse et n'ait pas réussi à éliminer l'extrême pauvreté qui existe chez-vous. Vous savez, c'est bien difficile à comprendre.

Au début de votre exposé, vous avez parlé de notre rapport et de notre premier ministre qui est allé au Brésil tout récemment. Croyez-vous que le Canada puisse jouer un rôle important pour amener les gens à prendre conscience des difficultés des pays en voie de développement? Que pensez-vous de certains média au Canada qui semblent discréditer le rôle de chef que le Canada s'est donné dans cette tâche?

Mme Moreira-Alves: Cela dépend de ce que le Canada fait. Si le Canada commence à investir au Brésil de la même manière que les investissements se sont faits jusqu'à maintenant, cela ne nous aidera pas. En fait, on nous exploitera. Si, d'autre part, le Canada agit de façon progressiste, non seulement en travaillant avec le gouvernement mais également en écoutant la population, comme je l'ai dit, cela pourrait aider notre cause. Alors beaucoup de choses dépendent de ce que le Canada fera. Vous savez ce qu'on attend de vous . . .

M. Dupras: Cependant, les règlements internes sont établis par les dirigeants de votre pays. Si le Canada voulait faire d'importants investissements au Brésil, il devrait se conformer aux règles internes établies par vos dirigeants qui ont . . .

Mme Moreira-Alves: Pas nécessairement. C'est-à-dire que . . .

M. Dupras: Comment pourrait-il en être autrement?

Mme Moreira-Alves: . . . l'on peut faire certaines choses pour s'assurer que les investissements ne sont pas uniquement des sources d'exploitation; on peut s'assurer que les investissements répondent aux besoins de la population. Cela n'est pas impossible. Au-delà des investissements directs, le Canada peut jouer un rôle important dans les négociations avec le gouvernement brésilien; le dialogue nord-sud en est un bon exemple.

Le Canada peut également favoriser et encourager la libéralisation, tout simplement en traitant honnêtement avec nous.

Par exemple, lors de sa visite au Brésil, M. Trudeau aurait pu rencontrer non seulement les représentants du gouvernement, mais également les principaux hommes d'affaires de l'opposition qui sont également les principaux dirigeants des grandes industries; je pense au FIESP, qui est la fédération des industries de Sao Paulo, regroupant les travailleurs de l'automobile. Cette fédération est maintenant bien en vue et certains de ses directeurs ont publié un manifeste intitulé «À une nation menacée». Dans ce document, ils exposent certains problèmes dont j'ai parlé ici. Si M. Trudeau les avait rencontrés, s'il avait rencontré le président de l'Association du Barreau ou le Conseil des évêques, il aurait obtenu des renseignements bien différents de ceux qu'il a probablement reçus; il aurait probablement entendu des propositions concrètes.

Je ne veux pas donner l'impression que j'ai toutes les solutions et les propositions pour le Canada. Cependant je crois que si les représentants de votre pays discutaient avec diverses autorités, entres autres celles que j'ai nommées, ils recevraient des propositions quant au rôle que le Canada pourrait jouer.

[Text]

Mr. Dupras: Well, Madam Alves, when your host prepares a visit for you, he will make sure you meet only . . . they arrange how many people they want you to meet. You have to poke at them and go back and say: well, how about meeting with union people and church people and other people? It is not always easy, especially with the leader of the country, you know.

• 1135

Ms. Moreira-Alves: It is difficult but it is possible. President Carter did that. He was very helpful actually. When he went to Brazil he met with Dom Paulo Evaristo Arns, Archbishop of Sao Paulo, and he met with the president of the bar association, and he met with the president of the press association. I would have thought that the President of the United States would perhaps be more unwilling but he was extremely helpful. Not only was it helpful from the point of view of the United States to understand what was happening in Brazil at that time—fortunately that is reversed—but it was very helpful for us to have that because we were just beginning the process of liberalization, so it was very crucial. It was more a gesture than anything else but it was a very important gesture, and you know, as well as I do, what political symbolism can do in a situation like that. The contact, people-to-people, is very important, and not just government-to-government, if there is going to be any progressive influence in Brazil. That is the main point.

Mr. Dupras: Maybe to establish Mr. Trudeau's credibility I think he may have not had any choice but . . .

Ms. Moreira-Alves: Probably.

Mr. Dupras: I am sure, Mr. Chairman, some of my colleagues may have other questions, but I would like to pursue this before we leave. Thank you very much.

The Vice-Chairman: Thank you. Father Ogle is next.

May I say that members of the committee are greatly in Father Ogle's debt for the research that he has done in Brazil. He has a wide knowledge of Latin America generally and his most recent trip to Brazil has been a great help to this committee and I am sure your own visit today coincides very much with the excellence of his research work in Brazil. Father Ogle.

Mr. Ogle: Thank you, Mr. Chairman.

I would have to say that I feel very close to the presentation that was made this morning by Maria Helena because it reflects so closely my own experience.

The problem that North Americans or Canadians or other people frequently have is on the basic notion—following your remarks which I am going to paraphrase a little bit—of the model of development; what the military picked as a model of development. And if a person has not experienced the different kinds of models, or seen different ones, then the temptation is to reflect upon development as you have seen it yourself in your own country and to sort of transport that to the other side

[Translation]

M. Dupras: Madame Alves, lorsque votre hôte prépare votre visite, il s'assure que vous ne rencontrerez que . . . Il s'arrange pour ne vous faire rencontrer que certaines personnes. Vous devez insister pour rencontrer les représentants syndicaux, les dirigeants de l'Église et toutes ces personnes. Ce n'est pas toujours facile, surtout quand on a affaire aux dirigeants du pays.

Mme Moreira-Alves: C'est difficile, mais c'est possible. Le président Carter y est arrivé. De fait, il nous a beaucoup aidés. Lors de ces visites au Brésil, il a rencontré Dom Paulo Evaristo Arns, l'archevêque de Sao Paulo, et il a également rencontré le président de l'Association du Barreau et le président de l'Association des journalistes. J'aurais cru que le président des États-Unis aurait été plus réticent, mais sa visite a été très utile. Elle a été utile pour permettre aux États-Unis de mieux comprendre ce qui se passait au Brésil à ce moment-là. Heureusement la situation a changé. Cela nous a également été très utile puisque nous commençons tout juste le processus de libéralisation. Sa visite a donc été capitale. C'était un geste symbolique plus qu'autre chose, mais ce fut quand même très important car vous connaissez l'importance du symbolisme politique dans une situation comme celle-là. Le contact de personne à personne est très important, beaucoup plus que le contact de gouvernement à gouvernement, si l'on souhaite une influence vraiment progressiste au Brésil. C'est le plus important.

M. Dupras: Je dirais, à la décharge de M. Trudeau, qu'il n'a peut-être pas vraiment eu le choix, mais . . .

Mme Moreira-Alves: Probablement.

M. Dupras: Monsieur le président, je suis certain que d'autres de mes collègues veulent poser d'autres questions, mais je tiens à ce que vous m'inscriviez au tour suivant. Merci beaucoup.

Le vice-président: Merci beaucoup. Le Père Ogle a la parole.

Je précise que les membres du Comité ont une grande dette envers le Père Ogle pour la recherche qu'il a faite sur le Brésil. Il connaît très bien l'Amérique latine et son dernier voyage au Brésil a été très utile pour nous. Je suis persuadé nous lui devons le plaisir de vous accueillir ici aujourd'hui. Père Ogle.

M. Ogle: Merci, monsieur le président.

Je dois dire que je suis très touché par l'exposé que Maria Helena a fait ici ce matin, car il correspond de très près à ma propre expérience.

Les Nord-Américains, les Canadiens ou d'autres personnes ont fréquemment des problèmes avec cette notion élémentaire du modèle de développement choisi par les militaires; je m'inspire ici de vos remarques que je paraphraserai. Lorsqu'une personne n'a pas fait l'expérience de divers modèles, elle est tentée de juger un mode de développement d'après ses propres critères qui servent alors de fondement à ses critiques. On constate maintenant les pires effets du modèle de développe-

[Texte]

as your critique. I would agree that the model that the military picked for Brazil, which is now showing its worst effects with the rich getting very much richer and the poor getting very, very much poorer, is not a model of development at all; it is basically a model of exploitation.

Could you be good enough to explain to our group again and go on record describing how you would classify another model of development? I think it is very important that our group has on record a person like yourself from a very modern, rich country, lacking a model of development. Could you speak about that a little bit?

Ms. Moreira-Alves: Okay. Perhaps I can give you an idea by speaking about an experience that is actually going on in Brazil right now. There is a town of 60,000 people, a community, in the south of Brazil in Santa Catarina, which is a state in the south of Brazil, a municipality called Lages. In 1976 there was elected a mayor of the opposition in this area, who is an architect and has, as a background, the influence of the Catholic church. He had two problems. First of all, he had a municipality that was completely dependent upon the south, upon imports from Sao Paulo, industrially.

• 1140

As a resource, the community had only forest—reforestation and pulp-making—whatever you could make from paper. It had a land exhausted from coffee, which just ruins the soil, and that is moving further on down Brazil and leaves the soil, in some places for a long time, very difficult to plant. And we had very, very unequal distribution and a very large percentage of the population that was very miserable.

What has developed in Lages is, I think, an example that the opposition, the Church particularly, has been emphasizing as the model that we would like to see start being developed. What happened is that in talking with the community, we started holding assemblies, very much in the tradition of the old liberal town hall meeting, having people come and saying to them, "Okay, what do you think?", and sitting down and talking.

From that, they started organizing neighbourhood communities in each district of the municipality, each sector of the town, a community group that would meet and discuss its own local problems, and they elected leaders that formed a council to work with the mayor, to work with the government on some of the major problems.

To make a long story short, what has developed in Lages is quite amazing. And I have spent some time there—in fact, my brother wrote a book on it. I will send it to you; I would like to have it be part of the record. It is a very interesting experience on Lages called *The Force of the People*. It is very creative what happened.

They have alternative education plans; they have alternative health plans; they have, in fact, alternative economic plans of development for their region in the following way.

[Traduction]

ment choisi par les militaires au Brésil, les riches s'enrichissant et que les pauvres s'appauvrissant. Il faut reconnaître qu'ils n'ont pas choisi un modèle de développement, mais bien essentiellement un modèle d'exploitation.

Auriez-vous la gentillesse de nous décrire et de nous expliquer un autre modèle de développement? A mon avis, il est très important que notre groupe puisse trouver au compte rendu le témoignage d'une personne comme vous, originaire d'un pays très riche et très moderne où l'on ne trouve pas de modèle de développement. Pourriez-vous nous en dire davantage?

Mme Moreira-Alves: D'accord. Je pourrais peut-être commencer en parlant d'une expérience que nous vivons actuellement au Brésil. Il y a au sud du Brésil, dans l'état de Santa Catarina, une municipalité de 60,000 habitants appelée Lages. En 1976, on a élu un maire de l'opposition dans cette région; il est architecte et il est influencé par l'Église catholique. Il a deux problèmes. D'abord, sa municipalité était complètement dépendante du sud, des importations de produits finis de Sao Paulo.

Comme ressource, la collectivité ne disposait que de la forêt, reboisement et fabrication de pulpe, tout ce qui concerne le papier. A force de produire du café, la terre avait perdu toute fertilité. En effet, au Brésil, dans certains endroits, il faut beaucoup de temps avant que l'on puisse planter quoi que ce soit sur des terres ayant servi à la culture du café. La répartition était très inégale et un important pourcentage de la population vivait dans des conditions misérables.

Ce qui a été fait à Lages constitue, je pense, un exemple sur lequel l'opposition, l'Église en particulier, met l'accent indiquant là qu'il s'agit d'un modèle souhaitable à lancer. Nous avons organisé des réunions, dans la tradition des anciennes réunions de mairie où les gens venaient tout simplement dire ce qu'ils avaient à dire.

A partir de cela, on a organisé des groupes dans chaque secteur de la municipalité, de la ville, des groupes qui se réunissaient pour discuter des problèmes locaux, qui élaient des chefs qui se réunissaient en conseil avec le maire, pour étudier avec le gouvernement les principaux problèmes.

En bref, ce qui s'est passé à Lages est tout à fait fascinant. J'ai passé un certain temps là-bas et, d'ailleurs, mon frère a écrit un livre sur cette expérience. Je vous l'enverrai; j'aimerais qu'il soit consigné au compte rendu. Il y relate l'expérience très intéressante de Lages, et ce livre s'intitule *La Force du peuple*. Tout ce qui s'est passé là-bas a été très créatif.

Ils ont leur propre régime d'enseignement; ils ont leur propre régime de santé; ils ont, en fait, leur propre système de développement économique pour la région, et voici ce qui a été réalisé.

[Text]

Education: they had the problem of a tremendous lack of teachers. They used the teachers that they had—and these were suggestions that came from these discussions—to train other people in the community who had a lesser degree of education but had some, that could carry out certain tasks such as literacy. You do not need a Ph.D. to teach people how to read; you even only need four years of education. They developed this kind of a program for education.

They developed a similar program for health. Doctors trained paramedics, trained community people who were traditionally midwives, as an example, to do some of the work that doctors would do and therefore extend the possibility of health. This is, of course, an area that had very little resources and money: they had to use the people.

The most interesting thing that they developed was the housing and economic plan. The housing started to be developed, and now the federal government is very interested in it. They developed a very creative public housing system using traditional ways of building that came from the Indian traditions and they have developed public housing there so that a house of two bedrooms costs only 15,000 cruzeiros, which is half of what the Brazilian national bank has ever been able to achieve, without bringing in material from Sao Paulo. They could not have bricks; they could not have cement; they did not have the resources; so they developed, based on the tradition there largely with earth baked in wood which they have, very good public housing that serves both the system and the people themselves. The government would provide the materials, the planning and the technical help, and the people would provide their labour on a collective basis and start paying back slowly, so this can be multiplied.

The economic plan they developed and it came also from the traditions of the peasants who lived there. They developed a municipal-wide system where they used the leftovers of the forest industry and the paper industry to make what we call compost heaps, essentially, to fertilize the soil, and therefore they can plant. They are doing a cycle, an almost psychological cycle, which is natural in the peasant area but had not ever been thought about. I am telling you the story because it is an example of the kind of thing we mean.

Now this is without resources. If there was investment from resources, this of course can be very much multiplied; but this is the kind of thing that we mean when we say we need a different kind of model of development that meets people's needs, rather than one that thinks about statistical economic growth without any connection to what people's needs are. As you said so very well, it is one of the things that makes us most upset.

We do not understand either, as you do not, why Brazil is in this situation. Brazil is not Ecuador, Brazil is not poor at all. Brazil is not even underdeveloped, to a great degree, it is just

[Translation]

En éducation, il y avait une grave pénurie d'enseignants. Lors des discussions dont j'ai parlé précédemment, on a proposé de former certains membres de la communauté qui avaient un peu d'instruction et qui seraient en mesure de faire de l'alphabétisation. Il n'est pas nécessaire d'avoir un doctorat pour enseigner à lire; il n'est même pas nécessaire d'avoir quatre ans d'enseignement. C'est donc ce qu'on a fait pour l'éducation.

Un programme semblable a été mis sur pied dans le domaine de la santé. Les docteurs ont formé des auxiliaires paramédicaux ainsi que les personnes qui, d'ordinaire, occupaient les fonctions de sages-femmes, par exemple. Ces personnes se sont vues ainsi confier une partie du travail habituel des médecins, ce qui a permis d'étendre les possibilités en matière de santé. Il s'agit bien sûr d'une région où les ressources et l'argent étaient très limités. C'est à la population qu'il fallait faire appel.

C'est le programme de logements et le plan économique qui ont produit les résultats les plus intéressants. La construction de logements a été entreprise et maintenant le gouvernement fédéral est très intéressé. Ils ont mis sur pied un système de logements publics fort ingénieux en faisant appel aux méthodes indiennes de construction et il se trouve ainsi qu'une maison de deux chambres ne coûte que 15,000 cruzeiros, ce qui revient à la moitié de ce que la Banque nationale du Brésil a jamais pu faire, et il n'est pas nécessaire de faire venir le matériel de Sao Paulo. Ils ne pouvaient avoir ni brique ni ciment, ils n'avaient pas les ressources nécessaires, aussi ont-ils fait appel aux traditions: ils ont utilisé essentiellement des briques de terre cuite au bois ce qui leur a permis de construire des logements publics de bonne qualité. Le gouvernement fournissait le matériel, l'aide technique et assurait la planification et les gens fournissaient la main-d'œuvre, collectivement, de sorte que l'effort est désormais tout à fait rentable et fait boucle de neige.

Le plan économique qu'ils ont mis au point était également fondé sur les traditions des paysans de l'endroit. Ils ont créé un système municipal de récupération des déchets de l'industrie forestière et de l'industrie du papier afin de faire du compost qu'ils utilisent essentiellement pour fertiliser le sol. Et il y a un cycle, un cycle presque psychologique, ce qui est naturel dans une zone paysanne mais on n'y avait jamais pensé auparavant. Si je vous raconte cette histoire c'est qu'elle illustre ce que nous estimons être nécessaire.

Tout cela a été fait sans ressources. Avec des ressources, bien sûr, cet effet pourrait être maintes fois multiplié; quoi qu'il en soit, c'est de cela qu'il s'agit quand nous parlons d'un modèle de développement différent conforme aux besoins des populations. Nous estimons cela préférable à ces modèles de croissance économique fondés sur les statistiques et qui n'ont aucun rapport réel avec les besoins des populations. Comme vous l'avez dit, c'est là l'une des choses qui nous chagrinent le plus.

Comme vous, nous ne comprenons pas non plus pourquoi le Brésil se trouve dans une telle situation. Le Brésil, ce n'est pas l'Équateur; le Brésil n'est pas pauvre. Le Brésil n'est même pas

[Texte]

very unjust. It is this main problem. Brazil has a very large base of development. It is extramely rich as a country. We have immense resources. There is no reason why 70 per cent of the population has to be so miserable, why we have to have, by the government's own statistics, 30 million children considered in absolute misery, with 14 million children abandoned in the streets with parents who cannot care for them.

The only reason why that happens is because it is so unjust; it is controlled by a group, and the multinational corporations have been benefiting from that. That is what makes us think, will they be willing to change the model? When we talk about the model that is what we mean, this is the kind of model we are striving for. I hope I have answered . . .

Mr. Ogle: The key thing is the changing of the model, and of course, as you have talked about, it is the base human development model that brought about the change.

I am not going to take any more time, except that I would like to repeat that when I was there, just a month ago, by good chance—not by good planning—I happened to meet with the bishops up the Amazon. They happened to be in meeting and I happened to be in the right spot at the right time. I told them what we were doing about our North-South dialogue, had the book with me. They did not ask anything about the basic North-South, they just simply said How did you handle multinationals? I said, We did not handle them very well—knowing that, basically, they were speaking about a problem that I knew very well in the Amazon. All local control has been taken out of their hands, basically, and has gone to Tokyo, or New York, or wherever—Berlin, Bonn or someplace else. They cannot plan anything. Somebody else is running the system from someplace else, and the military, or the people who are in power, are benefiting from them directly, because that is going on.

If I could ask one more question: I am very concerned about the kind of approach that Canada puts to Brazil too. I could see its becoming a very mutually beneficial event, if it is done in the right way. On the other hand, I also know that Canada does not have that good a record in Brazil, because of all the places where we have had foreign investment that were exploited, I would say Brazil, maybe, is the best one. It is difficult, I realize, but could you envisage how Canada could begin what I would call that mutually beneficial interlink?

Ms. Moreira-Alves: I will start by saying that just I, myself, would not be sufficient to provide that. I would think the first thing to do would be what I have suggested, establish contact with people and discuss that. That is the first thing, that is the beginning.

Mr. Ogle: That is with people who are not official government people.

Ms. Moreira-Alves: Yes, exactly. You can even go on and talk to the government as well, I am not the one to say the government is totally horrible. We have achieved certain

[Traduction]

sous-développé; c'est tout simplement un pays fort injuste. C'est cela le problème principal. Le Brésil dispose d'une énorme base de développement. C'est un pays extrêmement riche. Nous avons des ressources immenses. Il n'y a pas de raison que 70 p. 100 de la population vive dans un tel état de misère; il n'y a pas de raison que, selon les statistique gouvernementales, 30 millions d'enfants soient considérés comme vivant dans une misère absolue et que 14 autres millions d'enfants soient abandonnés dans les rues par leurs parents parce qu'ils ne peuvent plus subvenir à leur besoins.

La seule raison pour laquelle il en est ainsi, c'est que c'est un pays injuste. C'est un groupe, les sociétés multinationales, qui contrôle tout et qui profite de la situation. C'est pourquoi nous nous demandons si elles seront prêtes à changer de modèle. Quand nous parlons de modèle, c'est cela que nous voulons, c'est un modèle de ce type-là que nous recherchons. J'espère avoir répondu . . .

M. Ogle: L'important, c'est de changer de modèle et, bien sûr, comme vous nous l'avez dit, c'est ce modèle de développement fondé sur l'homme qui a permis des changements.

J'étais là-bas il y a un mois et, par hasard, j'ai rencontré des évêques dans la région amazonienne. Ils avaient une réunion et je me trouvais là au bon moment. Je leur ai dit ce que nous faisons dans le cadre du dialogue nord-sud, et j'avais d'ailleurs le rapport avec moi. Ils ne m'ont rien demandé à ce propos, ils m'ont seulement dit: Qu'avez-vous dit à propos des multinationales? J'ai dû répondre que nous n'avions pas dit grand-chose, sachant toutefois qu'ils faisaient allusion à un problème de la région amazonienne que je connais bien. En effet il n'existe désormais plus aucun contrôle au niveau local là-bas, ce contrôle étant exercé depuis Tokyo, New-York, Berlin, Bonn ou n'importe quel autre endroit. On ne peut plus rien planifier. Quelqu'un d'autre dirige le système depuis quelque part ailleurs et les militaires, ou les gens au pouvoir, profitent directement de la situation.

Permettez-moi de poser une autre question: je me préoccupe beaucoup de l'attitude du Canada à l'égard du Brésil. Si les choses sont bien faites, elles pourraient être mutuellement bénéfiques. Par ailleurs, je sais que les investissements canadiens au Brésil n'ont peut-être pas donné des résultats extraordinaires, et, en matière d'investissement étranger, le Brésil est peut-être le meilleur exemple que l'on puisse donner. Certes, ma question est difficile mais avez-vous une idée de la façon dont le Canada pourrait établir ce que j'appellerais des relations mutuellement bénéfiques?

Mme Moreira-Alves: Je commencerai par dire que je ne suis pas suffisamment compétente pour répondre à la question. Comme je l'ai dit, la première chose à faire je pense, c'est d'établir des contacts avec les populations pour discuter de la situation. Ce serait la première chose à faire, ce serait le début.

M. Ogle: Vous voulez dire avec des gens qui ne sont pas des représentants officiels du gouvernement.

Mme Moreira-Alves: Oui, exactement. Vous pouvez même rencontrer des représentants du gouvernement, ce n'est pas moi qui dirai que le gouvernement est absolument horrible. Le

[Text]

reforms in the government, which are very important, and there is a great deal of dissent in there, including within the military. But talk to people also, other people, people who have had this kind of alternative development experience, to get suggestions. That is the main suggestion I have, I do not think one person, one expert, one economist—which I am not even—could give you that answer. It is not a good way of doing it. We need a more democratic debate, people to people, in a way.

Mr. Ogle: Okay, Mr. Chairman, thank you. I will pass.

The Vice-Chairman: I think Mr. Dupras might like to return for a moment. May I just, in the meantime, try to come back again to the heart of the question.

• 1150

First of all, thank you very much for the manner of your presentation, which was informed as well as committed. I must tell you that the work of our committee, Ms. Alves, is encapsulated in this report, which was tabled in the House of Commons. The report has about 38 recommendations which, in our judgement, would enable Canada to make a greater contribution to the alleviation of the north-south problem from an international perspective. I think as we look at the problem of world poverty, the north-south dilemma, what we are about is to try to end the horrible conditions of poverty which afflict some 800 million people—absolute poverty—some of whom are in Brazil, some of whom are in many other countries.

When you boil it all down, two things need to be done to bring a greater sense of social justice to the distribution of the benefits of the world for the human condition. Two things need to be done. First of all, some international trading and monetary rules and regulations of the world need to be changed so they are of greater benefit to, rather than discriminating against, developing nations. So there is a great international debate going on, highlighted, I suppose, by the impending round of global economic negotiations. All that is the international things which must be made. That is the first.

The second thing which needs to be done is internal changes within the developing countries themselves. Of what good would it be to the peasants in any number of countries if in the abstract the international rules were changed but if the governments concerned, the national governments, do not have development models which are aimed at bringing true human development to their own people? I think here, this morning, in our examination of Brazil, we see a country which, in your own words, is not poor in capacity of resources and over-all finances and economic indicators. But as you have said, and as our colleague, Father Ogle, has told us very dramatically on his return, you have a society in which—I think his figure was something like 40 million people are marginalized. You have said here today 30 million children live in misery, 14 million of whom are simply abandoned on the streets.

It is pretty hard for politicians of the north to go and secure that public opinion. All of us go to all these meetings, and everything comes down to you have to have better public

[Translation]

gouvernement a réalisé certaines réformes importantes, mais, certes, il y a beaucoup de mécontentement, y compris parmi les militaires. Mais il faut aussi parler aux populations, elles ont acquies une expérience avec des systèmes de développement différents, il faut prendre leurs propositions. C'est le principal conseil que j'aurais à vous donner; je ne pense pas qu'il y ait un seul individu, un seul spécialiste, un seul économiste, et je ne suis même pas économiste, qui pourrait vous donner la réponse. Ce n'est pas ainsi qu'il faut agir. Il faut lancer un débat démocratique, un débat entre peuples, en quelque sorte.

M. Ogle: Très bien, merci monsieur le président. Je laisserai la parole à quelqu'un d'autre.

Le vice-président: Je pense que M. Dupras aimerait intervenir à nouveau. En attendant, permettez-moi de revenir au cœur de la question.

Pour commencer, je vais vous remercier pour votre exposé qui est bien documenté et dans lequel vous ne craignez pas de vous engager. Je dois vous dire, madame Alves, que les travaux de notre comité ont abouti à ce rapport qui a été déposé à la Chambre des communes. Ce rapport contient 38 recommandations qui, pensons-nous, devraient permettre au Canada de mieux contribuer à la solution des problèmes nord-sud dans une perspective internationale. Grâce à ce dialogue nord-sud, nous essayons de mettre fin à l'effroyable pauvreté qui afflige quelque 800 millions de personnes au Brésil et dans un grand nombre d'autres pays du monde.

Quand on y réfléchit bien, il y a deux choses à faire pour instaurer une plus grande justice sociale et pour mieux répartir entre toutes les richesses dans le monde. Pour commencer, il faut changer certaines règles du commerce international et certains règlements monétaires et faire en sorte qu'ils jouent en faveur des pays en voie de développement et non pas contre eux. Un grand débat international s'amorce, et son importance est accrue par les négociations économiques imminentes. Voilà pour l'action internationale, c'est la première.

En second lieu, il faut agir à l'intérieur des pays en voie de développement. Le changement des règles internationales ne servira en rien les paysans de nombreux pays si leurs gouvernements, leurs gouvernements nationaux n'adoptent pas des modèles de développement qui servent de cadre à un véritable développement humain. Ce matin, nous nous penchons sur le cas du Brésil et nous voyons un pays qui est loin d'être pauvre vous l'avez reconnu vous-même, si l'on considère ses ressources, ses indicateurs économiques et sa situation financière. Mais comme vous l'avez dit et comme notre collègue, le père Ogle, nous l'a expliqué avec beaucoup d'éloquence, lorsqu'il est revenu, voilà une société où 40 millions de personnes, c'est le chiffre qu'il a cité, sont des marginaux. Vous nous dites, vous, que 30 millions d'enfants vivent dans la misère, 14 millions d'entre eux étant purement et simplement abandonnés à la rue.

Pour les hommes politiques du nord, ce n'est pas facile de rallier l'opinion publique. Or, nous assistons à toutes ces séances et chaque fois, on nous répète qu'il faut commencer

[Texte]

opinion in the north to make the changes. So we as politicians assume some of our responsibility to help develop public opinion. It is pretty hard for a politician of the north to develop a constituency of opinion which would support greater endeavour even by our own government, let alone other governments of the north, to develop that thrust, that support, that commitment, when in fact there is a blockage. The blockage is in the wrong development models internally in the developing countries. I am not making particular reference to Brazil in this comment, but I would say in many developing countries there is not only the wrong model, but an absolute repression of the people. What are we to do, as politicians of the north, to try to bring about greater internal changes so that the continued development of international changes will funnel down to the people who are really the object of our concern?

I will focus my question to you even more sharply. I have a great feeling for what the church has done in many cases; but I have a feeling for the potential of the church. You said—at least I thought you said, this morning—that the church in Brazil is forcing the government to change.

• 1155

I do not know if you really meant to put it as bluntly as I have quoted you, and I will give you a full opportunity to express your mind completely on the role of the church, but I direct my question to you on the need to bring about the internal changes in the developing countries, and particularly in Brazil here. The role of the churches in sensitizing not just the people, the peasants, to what needs to be done, but sensitizing the military and sensitizing the multinationals and sensitizing the governments themselves as a great moral force within the developing country. Do you think that role is really being fulfilled?

Ms. Moreira-Alves: In Brazil, I do think it is on the way. It is not fulfilled. We have not achieved it yet so I cannot say it is being fulfilled entirely, but we are certainly on the way. That is the sense in which I mean "forcing". Obviously, the church does not force the military government to do anything. The church is now somewhat on the defensive. The military government is attacking the church.

What the church is doing is bringing to bear this moral force Brazil. I think you will agree with me that the action of the Catholic church in Brazil has been, without exaggeration, I think the single most important factor in the changes that we have accomplished, by virtue of the fact that it appeals largely to morality, it appeals to conscience, it appeals to justice in a very strong way throughout all classes. The church has had a very strong influence on the middle class and on the military as well. Also among the upper classes—for instance, in my own family. As I have said, I come from an aristocratic family. My mother was very, very conservative was brought up in an almost slave-owning tradition. Her change came through the church in the movement called Christian renovation, which was very, very Catholic. Reflecting on her own life, her privilege, on what was happening to those around her, brought about a profound change, and she became one of the leading people in the lay movement afterwards.

[Traduction]

par raillier l'opinion publique dans le nord avant de pouvoir faire des changements. Nous faisons donc notre possible pour mobiliser l'opinion publique. Mais les hommes politiques du nord ont beaucoup de mal à rallier l'opinion publique en faveur d'une plus grande intervention, ne serait-ce que de la part de notre propre gouvernement, pour ne pas parler des autres gouvernements du nord. Il y a un blocage. Le blocage se situe au niveau des modèles de développement et je ne pense pas particulièrement au Brésil quand je dis que dans beaucoup de pays en voie de développement, non seulement le modèle est fautif, mais on peut parler de répression absolue de la population. Que pouvons-nous faire, nous, hommes politiques du nord, pour provoquer des changements internes qui permettront de canaliser nos efforts internationaux vers ceux dont le sort nous inquiète vraiment?

J'ai le plus grand respect pour ce que l'église a accompli jusqu'à présent, mais j'ai un respect encore plus grand pour le potentiel qu'elle représente pour l'avenir. Vous avez dit, c'est du moins ce que j'ai cru comprendre, qu'au Brésil, l'Église forçait le gouvernement à changer.

Je ne suis pas si vous l'avez dit aussi carrément, mais vous aurez tout à l'heure tout loisir de vous expliquer sur le rôle de l'Église. En attendant, je voudrais que vous me parliez de l'importance de ces changements internes dans les pays en voie de développement et, en particulier, au Brésil. Il appartient à l'Église de mobiliser non seulement la population, les paysans, de leur faire comprendre ce qui doit être fait, mais également le pouvoir militaire, les multinationales et les gouvernements eux-mêmes, car l'Église constitue une force morale considérable dans les pays en voie de développement. Pensez-vous qu'elles réussissent vraiment à assumer ce rôle?

Mme Moreira-Alves: Au Brésil, je crois vraiment que cela va se faire. Pour l'instant ce n'est pas encore le cas, je ne peux donc pas vous dire que ce l'est, mais nous sommes en bonne voie. C'est dans ce sens que j'ai parlé de «forcer». Évidemment, l'Église ne force pas le gouvernement militaire à faire quoi que ce soit. L'Église est toujours un peu sur la défensive. Le gouvernement militaire attaque l'Église.

L'Église, par contre, joue de cette force morale. On peut dire sans exagérer, et vous le reconnaîtrez avec moi, que l'Église catholique a été le facteur principal des changements que nous avons apportés et cela parce qu'elle fait appel principalement à des sentiments de morale, à des raisons de conscience, de justice, dans toutes les classes de la société. L'Église a une influence considérable sur les classes moyennes et également sur le pouvoir militaire. Elle agit aussi dans les couches supérieures de la société; je pense à ma propre famille. Je vous ai dit que j'appartenais à une famille d'aristocrates. Ma mère était excessivement conservatrice, c'est tout juste si sa famille ne possédait pas des esclaves. Si elle a évolué, c'est grâce à l'Église et à un mouvement excessivement catholique qu'on appelait le renouveau chrétien. Elle s'est mise à réfléchir à sa propre vie, aux privilèges dont elle jouissait, à ce qui se passait autour d'elle et tout cela a provoqué chez elle un changement

[Text]

This is very widespread among all classes. It has been very important in having people, even privileged people, think about the justice of the situation, making it very difficult for people with even a small degree of conscience who call themselves Christian to go on happily enjoying their vast privilege, ignoring and pretending not to see those who were asking for leftover food when they sat at a sidewalk cafe, the vast misery. This kind of role has become very strong now after all these years. It has been 15 years that the church has been doing this, and it is putting the military government in the position of having to deal with that, even within itself.

I will give you a story to illustrate that. In 1978 we had an electoral campaign for congress. My brother-in-law ran for this campaign and he is now a congressman for the state of Rio. He is a very well-known lawyer who had defended political prisoners since 1964, so he is not exactly liked by the government, as you can imagine. He based his campaign entirely on human rights he was the candidate for human rights, particularly civil rights—the right to a fair trial at that time, the right to habeas corpus. With the backing of the church—no money; it was mouth to mouth almost—he was the most voted-for candidate. And to our surprise, he was the most voted-for candidate in the military zone, the barracks near Rio, where the vote is still secret for congress. He had one of the highest percentages of all of the zones in the military area.

When I did my research for my PhD thesis, as another example, I interviewed a lot of military personnel, and they would often tell me in a resentful way, because there is now a resentment, "Citizens keep saying the military, the military; it is the military's fault. We want you to understand that it is not all the military. There are those of us who also do not like torture, who also do not like the violence, who also see the injustice, and we want to change. We also suffer and we also are repressed. And we have been very influenced by the church." This was the most common statement. They say, "We are of the middle class and we are Catholics. We are very influenced by the prevailing opinions, and I think Brazil now has a very strong internal movement for these kinds of changes. I agree with you that international changes alone will not help if you have an absolute king. It will not help Haiti unless we can also get Haitians to do something about their own system. It does ease the burden. We are taking care of our own internal... Good or not, difficult or not, we are doing it. The external factor is a big help. I think what you people are doing in this committee, from what I have been able to pursue, is the right thing to do. As I said, I would like to know a lot more. I would like to have the report and be able to study it.

• 1200

The Vice-Chairman: Just one more question on Dom Helder Camara, a man greatly admired around the world. I do not wish to draw you into any statements you prefer not to make,

[Translation]

profond qui l'a amenée plus tard à l'avantgarde des mouvements laïques.

Le phénomène est très répandu dans toutes les classes. Et c'est important parce que cela pousse les gens, même les privilégiés, à réfléchir à la justice de la situation, cela éveille, ne serait-ce qu'un peu, la conscience de gens qui se prétendent chrétiens et qui pourraient continuer à jouir de leurs privilèges considérables tout en ignorant, tout en faisant semblant de ne pas voir ceux qui viennent quémander des restes à la terrasse des cafés, la grande majorité des miséreux. Après toutes ces années, ce rôle est devenu très important. Depuis 15 ans l'Église pousse dans ce sens et, aujourd'hui, le gouvernement militaire ne peut plus fermer les yeux, même dans ses propres rangs.

Je vais vous raconter une histoire en guise d'illustration. En 1978, nous avons eu une campagne électorale pour le congrès. Mon beau-frère était candidat et il représente aujourd'hui l'État de Rio au congrès. C'est un avocat très connu qui défend les prisonniers politiques depuis 1964: vous imaginez qu'il n'est pas particulièrement dans les bonnes grâces du gouvernement. Il a fait toute sa campagne sur les droits de l'homme; il était le candidat des droits de l'homme, en particulier des droits civils, à l'époque où parlait surtout du droit à un procès juste, de l'habeas corpus. Avec le soutien de l'Église—sans d'argent, pratiquement de bouche à oreille—c'est le candidat qui a obtenu la plus grosse majorité. Et le plus surprenant, c'est que c'est le candidat qui a obtenu la plus grosse majorité dans la zone militaire, dans les casernes en banlieue de Rio où le scrutin est encore secret. C'est le candidat qui a été élu par la plus grosse majorité dans toutes les zones militaires.

Un autre exemple. Quand je faisais des recherches pour ma thèse de doctorat, j'ai interrogé beaucoup de militaires qui me disaient souvent avec une certaine aigreur: «Les civils blâment toujours les militaires, c'est toujours la faute des militaires. Vous devez comprendre qu'il n'y a pas que les militaires. Il y en a parmi nous qui n'aiment pas la torture, qui n'aiment pas non plus la violence, qui voient aussi la justice et qui veulent aussi que cela change. Nous aussi nous souffrons et nous aussi nous sommes réprimés. Nous avons beaucoup subi l'influence de l'Église.» C'est ce que j'ai entendu le plus souvent. Ils disent: «Nous venons de la classe moyenne et nous sommes catholiques.» Nous sommes très influencés par les idées de l'époque et je crois qu'il existe maintenant au Brésil un mouvement interne très fort en faveur de ce genre de changement. Je conviens avec vous que les modifications à l'échelle internationale ne peuvent rien contre un roi absolu. Les Haïtiens n'en profiteront pas si nous ne les aidons pas à changer le régime. Mais cela allège le fardeau. Quand nous essayons de faire face à notre propre situation interne, quelle qu'elle soit, l'encouragement extérieur nous est très utile. D'après ce que j'ai pu savoir, il me semble que l'approche prise par votre comité est la bonne et, comme je dis, j'aimerais être mieux informé de vos travaux. Cela me plairait d'avoir votre rapport pour l'étudier.

Le vice-président: Encore une question au sujet de Dom Helder Camara, homme qui est très estimé partout au monde. Je ne veux pas vous faire dire quelque chose qui puisse vous

[Texte]

but I am interested in knowing about the safety factor with Camara and his associates. We have heard of the murders of the secretaries in the past, and he, himself, is the object of censure within Brazil. Is his work impeded today? Is the voice of concern within the church intimidated by those elements of the military that are most repressive?

Ms. Moreira-Alves: Well, I would not put it that way. I do not think the church is being intimidated at all, neither personally nor as an institution. I do think it is a very dangerous job, and I am also concerned. I have worked most closely with Dom Adriano Hypolito who is a bishop of an area called Nova Iguaçu, a very poor district of Rio, famous for the death squadron. In fact, I can even prove that. There are articles in the press recently where just last year alone there were 2,000 executions by the death squadron in that area, in the Baixada Fluminense. Dom Adriano himself has been a victim of kidnapping. In 1977 he was kidnapped. There have been further threats...

The Vice-Chairman: Who was that you said?

Ms. Moreira-Alves: Dom Adriano Hypolito. He is Bishop of the Diocese of Nova Iguaçu, which encompasses a large area of about two and a half million people.

The Vice-Chairman: He was kidnapped?

Ms. Moreira-Alves: He was kidnapped in 1977 in Rio.

The Vice-Chairman: For how long?

Ms. Moreira-Alves: Just for a night. He was left beaten and undressed and plained red, in a corner. Then his car was stolen, was taken to the front of what then was the seat of the Council of Bishops, which was in Rio at that time, and was blown up with a bomb. In 1979 he received a great many other threats. Of course, the people who kidnapped him were never found out.

The Vice-Chairman: Is he still functioning? Is he still speaking out?

Ms. Moreira-Alves: He is still not well, sir. We have a suspicion that it was people who are connected to the death squadron, and that was never found out or investigated.

The Vice-Chairman: Is he still speaking out? I gather...

Ms. Moreira-Alves: Yes. He is doing exactly the same. He has received further threats. The Cathedral of Nova Iguaçu was bombed the day before Christmas in 1979. They blew up the altar, the main altar, and there have been a series of threats. Dom Adriano has taken the position that it is not right for him, as a bishop, to have any more security than his people do, and he will not have guards, for instance. He does go out alone. He is continuing with the people and he is continuing to do exactly the same thing. His only defence—and the only defence of the bishops, in general, who are doing this work—is the truth. It is the people themselves. Some of them may be in fact murdered.

I would like to leave here for the record a copy of a chart I made from a research document that the Diocese of Sao Paulo asked to be done on the repression of the church in Brazil,

[Traduction]

attirer des ennuis, mais j'aimerais savoir quelle est la sécurité de l'archevêque et de ses associés. Nous avons déjà entendu parler du meurtre de certains de ses secrétaires et lui-même fait l'objet de censure au Brésil. L'empêche-t-on de travailler aujourd'hui? Les progressistes de l'Église sont-ils intimidés par les éléments les plus répressifs de la force armée?

Mme Moreira-Alves: Je ne le dirais pas de cette façon. A mon avis, ni l'Église comme institution ni ses membres ne sont intimidés. Je crois que le travail est très dangereux et je m'en inquiète. J'ai travaillé de près avec Dom Adriano Hypolito qui est évêque de Nova Iguaçu, quartier très pauvre de Rio et très connu pour l'escouade de la mort. C'est un fait attesté. D'après de récents articles journalistiques, l'escouade de la mort a été responsable de 2,000 exécutions l'année dernière seulement dans cette région de Baixada Fluminense. Dom Adriano lui-même a déjà été kidnappé en 1977 et il y a eu d'autres menaces...

Le vice-président: De qui s'agit-il?

Mme Moreira-Alves: De Dom Adriano Hypolito, il est l'évêque du diocèse de Nova Iguaçu qui couvre une assez grande superficie et dont la population est de 2 millions et demi.

Le vice-président: Il a été ravi?

Mme Moreira-Alves: Oui, en 1977 à Rio.

Le vice-président: Pendant combien de temps?

Mme Moreira-Alves: Seulement pour une nuit. Il a été battu, déshabillé et peint en rouge. Sa voiture a été volée, et abandonnée devant le siège du Conseil des évêques, qui se trouvait à Rio à l'époque, et a été détruite par une bombe. En 1979 il a reçu de nombreuses menaces. Évidemment, les responsables de cet enlèvement n'ont jamais été trouvés.

Le vice-président: Continue-t-il à exprimer ses opinions publiquement?

Mme Moreira-Alves: Il n'est pas en bonne santé, monsieur. Nous soupçonnons que les responsables étaient liés à l'escouade de la mort, mais cela n'a jamais été déterminé ni approfondi.

Le vice-président: Continue-t-il à exprimer ses opinions publiquement?

Mme Moreira-Alves: Oui. Il continue comme avant. Il a reçu d'autres menaces. En 1979, il y a eu des attentats à la bombe la veille de Noël à la Cathédrale de Nova Iguaçu. On avait fait sauter l'autel principal et il y a eu une série de menaces. Dom Adriano n'accepte pas d'avoir une plus grande protection que ses fidèles et ne veut pas de garde du corps. Il sort seul. Il continue ses activités pastorales. Sa seule défense, est la seule défense de tous les évêques qui font ce travail, est la vérité. Certains risquent d'être tués.

J'aimerais faire inscrire au procès-verbal ce tableau que j'ai préparé à partir d'un document de recherche qu'a fait le diocèse de Sao Paulo. Il s'agit de la répression de l'église au

[Text]

documenting since 1964 the number of priests who were killed. It is very incomplete. It was the only published evidence.

The Vice-Chairman: Would you just show that report now to our Clerk, please?

Ms. Moreira-Alves: I do not have the report. I have the chart that was made from the report. I sure hope I can find it. May I show it later?

The Vice-Chairman: Yes. I just brought it up because we might have it appended if it is suitable for appending to the minutes of this meeting.

Ms. Moreira-Alves: It is just one chart.

The Vice-Chairman: All right. Go ahead.

• 1205

Ms. Moreira-Alves: The report documented the number of arrests, the number of invasions of convents and all the repression of the church since 1964. I could send the full report to the committee. I have a copy at home. I could mail that. That was done by the church. It is a very dangerous thing. It has not intimidated the church at all.

Recently, on August 4, 1980, the federal government passed a law called the Foreigners Law which is overtly meant to control immigrants. This law was passed by force through Congress. It is in fact meant to control the church for the first time, because the church in Brazil happens to have a very large number of foreign missionaries, who are particularly active in the most constricted areas. There are two clauses in the law. One deals with the conditions under which people can come into Brazil as immigrants, saying that only those who are considered of benefit to the national security of Brazil, from the point of view of the government, or benefit to economic development, from the point of view of the government, are allowed in to begin with. Those who come in are under the direct jurisdiction of the immigration department, which will tell them where they can live and where they can reside. They cannot go anywhere. This is something that will affect the church immensely. It was very clearly done: In fact, it was so evident that when the Pope was in Brazil he made a point of having a special meeting with Figueiredo, the military president, to ask that this law be changed. The Council of Bishops have engaged in a great number of negotiations, but nothing has been changed. They have applied it once, when they recently expelled an Italian priest who was in the northeast working with the sugarcane plantation workers. The local landowners put pressure to have him expelled. So it has already been applied once.

This kind of thing is happening, although the Council of Bishops came out with a statement saying this will not intimidate the church. We will not change the social action, the preferential option for the poor, because the Catholic Church cannot do that. It is a part of the decisions of the Catholic Church itself based upon Vatican II, and Pueblo. It cannot do that, so it cannot be intimidated in that way. However, it is definitely dangerous, and we are concerned. We may have Oscar Romero and that does concern us.

Mr. Ogle: I did not get the last name.

[Translation]

Brésil et des cas de meurtres de prêtres survenus depuis 1964. C'est très incomplet mais c'est le seul document publié.

Le vice-président: Voulez-vous montrer un exemplaire de ce rapport au greffier maintenant?

Mme Moreira-Alves: Je n'ai pas le rapport. J'ai un tableau établi à partir du rapport. J'espère que je le retrouverai. Puis-je vous le montrer plus tard?

Le vice-président: Oui. Je l'ai mentionné parce que je pensais qu'il y aurait peut-être lieu de la joindre en annexe à notre procès-verbal.

Mme Moreira-Alves: C'est simplement un tableau.

Le vice-président: Très bien. Continuez, je vous prie.

Mme Moreira-Alves: Le rapport documente le nombre d'arrestations, d'envahissements de couvents et toutes les mesures répressives exercées sur l'Église depuis 1964. Je pourrais envoyer une copie intégrale de ce rapport au comité. Il a été réalisé par des autorités ecclésiastiques. La situation est très dangereuse mais n'a pas du tout réussi à intimider l'Église.

Récemment, le 4 août 1980, le gouvernement fédéral a adopté une loi sur les étrangers destinée justement à contrôler les immigrants. Le congrès a été contraint d'adopter cette loi qui, pour la première fois, vise à contrôler l'Église, étant donné les nombreux missionnaires étrangers qui sont particulièrement actifs dans les régions les plus éprouvées du Brésil. Cette loi comporte deux volets, dont l'un prévoit les conditions d'immigration au Brésil: seules seront admises les personnes considérées comme ne présentant aucune menace à la sécurité nationale du Brésil, critère déterminé selon l'optique du gouvernement, ou dont la présence peut aider au développement économique du pays. Les immigrants autorisés relèvent directement du ministère de l'Immigration qui peut imposer le lieu de résidence. Ces immigrants ne pourront pas se déplacer librement. Cela aura de très graves conséquences pour l'Église. L'intention était bien claire. En fait, cette mesure est tellement flagrante que, lors de sa visite au Brésil, le pape s'est fait un devoir de s'entretenir avec le président militaire Figueiredo pour demander que soit modifiée cette loi. Malgré toutes les négociations entreprises par le Conseil des évêques, rien n'a été changé. Il y a déjà eu une application de cette loi, l'expulsion d'un prêtre italien qui travaillait dans le nord-est parmi les ouvriers de la canne à sucre. Les grands propriétaires locaux ont exercé des pressions auprès des autorités dans ce sens. Voilà donc un cas connu.

Voilà ce qui se passe, mais le Conseil des évêques a fait une déclaration pour affirmer le refus de l'Église de se laisser intimider. Nous ne pouvons pas sacrifier notre action sociale, notre préférence pour les pauvres car c'est une orientation prise par l'Église catholique à la suite de Vatican II et de la conférence de Pueblo. L'intimidation ne servira à rien. Toutefois, nous sommes exposés à des dangers très certains et nous nous en inquiétons. Nous craignons qu'il y ait un autre meurtre comme celui d'Oscar Romero.

M. Ogle: Je n'ai pas bien saisi le nom.

[Texte]

The Vice-Chairman: The Archbishop of San Salvador. Thank you. Mr. Dupras.

Mr. Dupras: Thank you very much, Mr. Chairman. This has been most interesting. However, because of the constraints on our time, I think I will pass. I hope to have a chance of meeting you again sometime.

The Vice-Chairman: I think it might be appropriate if we ask Father Ogle to express the thanks of the committee to Ms. Moreira-Alves for a most enlightening morning.

Mr. Ogle: I take great pleasure in presenting thanks, I suppose more than thanks, in a sense, because we talked today about the heart of the matter. The heart of the matter of development, as I see it, is the people who need that economic base and structure and social condition to live like human beings. So frequently in our discussions here—and a necessary point too, as you will see, in our report—we have had very hard, factual, economic input. I do not disagree with this. It is necessary, but it easily gets us off the subject of where it is at with the people. So I feel that your presentation, not only in its content, which I thought was excellent, but also in the deep personal conviction that you have portrayed and the hope that I could hear very clearly, and which is muito Brasileiro. It was very much like a Brazilian person speaking with this hope which seems to be a part of the Brazilian make-up. Your input today will certainly be well received by us. I thank you very much for coming.

Ms. Moreira-Alves: Thank you.

The Vice-Chairman: Members, is it agreed that if, in the judgment of our clerk, the chart that Ms. Moreira-Alves spoke about, and which might surface in the next little while, is suitable for reproduction, that it be appended to the minutes of today's meeting.

• 1210

Some hon. Members: Agreed.

The Vice-Chairman: Colleagues, there are just two minor matters I wish to bring to . . .

Mr. Ogle: Mr. Chairman, Maria Helena used several names which it might be worth while if you would be good enough to write down the spelling for: Bishop Adriano Hypolito, and Romero; and there was one other . . .

Ms. Moreira-Alves: "Lula" is the labour leader.

Mr. Ogle: Right. And also the president.

The Vice-Chairman: We will let Ms. Moreira-Alves recall some of those names, and I will turn to matters before us.

You received a suggested layout from Yolanda Banks for the small newspaper which has been proposed. All that I wish to put before the committee now is whether or not we approve in principle that Yolanda Banks be authorized over the next three or four weeks to pursue the layout of the publication, and when that is finished, to bring back to the committee the contents and the layouts so we will make the final decision on whether we wish to publish it at that time. What I am seeking

[Traduction]

Le vice-président: L'archevêque de San Salvador. Merci. Monsieur Dupras.

M. Dupras: Merci beaucoup, monsieur le président. Cet exposé a été très intéressant. Étant donné le peu de temps qui nous reste, je vais céder mon tour. J'espère avoir l'occasion de vous rencontrer ailleurs.

Le vice-président: Je crois qu'il faudrait demander au père Ogle de remercier, au nom du comité, M^{me} Moreira-Alves pour son exposé qui nous a beaucoup appris.

M. Ogle: Je suis très heureux de vous remercier, d'autant plus que nous avons abordé aujourd'hui le cœur du problème. Au fond, le développement concerne l'implantation d'une base et de structures économiques et l'établissement de conditions sociales permettant au peuple de vivre comme des êtres humains. Très souvent dans nos discussions, et aussi dans notre rapport, nous nous sommes limités au seul élément économique. Je ne nie pas son importance, mais il peut nous éloigner de notre préoccupation fondamentale, c'est-à-dire la population des pays concernés. Non seulement le fond de votre présentation était excellent mais vous avez exprimées des convictions personnelles très profondes et l'espoir ancré chez les Brésiliens. Tout cela nous a beaucoup impressionnés. Nous vous sommes reconnaissants de cette contribution et je vous remercie beaucoup d'être venue.

Mme Moreira-Alves: Merci.

Le vice-président: Messieurs, il est convenu que si le tableau dont M^{me} Moreira-Alves a parlé, et qui sera bientôt disponible, peut être reproduit, il sera annexé aux délibérations de cette séance.

Des voix: D'accord.

Le vice-président: Chers collègues, il reste deux points mineurs que je voudrais porter à . . .

M. Ogle: Monsieur le président, Maria Helena a cité plusieurs noms qu'il serait utile d'épeler et je vous prie de bien vouloir en prendre note: Monseigneur Adriano Hypolito et Romero; et il y en avait un autre.

Mme Moreira-Alves: «Lula» est le nom du leader syndicaliste.

M. Ogle: Très bien. Il y a aussi le président.

Le vice-président: Je vais laisser à Mme Moreira-Alves le soin de rappeler certains de ces noms, et je vais passer aux questions qui nous occupent.

Nous avons reçu de Yolanda Banks l'épreuve typographique du petit journal proposé. Je voudrais simplement savoir si le comité accepte de donner son accord de principe pour que Yolanda Banks soit autorisée à donner suite à mise en page, au cours des 3 ou 4 prochaines semaines, et qu'elle nous rapporte le tout afin que nous nous prononcions de matière définitive et que nous décidions s'il y a lieu de passer alors à la publication. Je sollicite simplement votre accord pour que Yolanda Banks

[Text]

now is your concurrence that Yolanda Banks be authorized to pursue this project and then bring it back to us when she is finished, before we decide. Is that agreed?

Mr. Dupras: I agree.

Mr. Ogle: I agree. I have already told her I like the first draft I saw.

Mr. Dupras: I would like to make one comment on this. If you look at the translation of

Other Business:

(a) Yolanda Banks' proposal for small newspaper
you will see that—you notice, Yolanda, they have given you a bank.

The Vice-Chairman: A bank, yes, obviously. Maybe we had the Bank Act here too long.

Colleagues, secondly, I am requested to inform you that only 25 copies of Issue 26 are left. Cost of reprint would be \$1,110 for the first 1,000 and \$390 for each additional 1,000.

Mr. Dupras: That is the copy of the report with the less expensive format?

The Vice-Chairman: Yes, without the hard cover.

There are 3,000 copies of the special edition left. The cost of the reprint would be, for the first 1,000 copies, \$2,750, and for each additional 1,000, \$950.

The proposed motion, if it meets your agreement, is that 5,000 further copies of Issue 26 on the *Minutes of Proceedings and Evidence* of the Special Committee on North-South Relations be printed. Is there a mover to that motion?

Mr. Dupras: I move that 5,000 further copies of Issue 26 of the *Minutes of Proceedings and Evidence* of the Special Committee on North-South Relations be printed.

Motion agreed to.

The Vice-Chairman: I think that completes our work for this morning.

Mr. Ogle: May I ask one question? It is whether or not any further negotiation went on about the tour, after I saw you the other night.

The Vice-Chairman: I am not yet ready to make a statement or report on that, but I will be later in the day.

Mr. Ogle: Okay, that is fine.

The Vice-Chairman: This will be the last meeting before members journey to Asia, so I wish you all a safe journey and Godspeed and a safe return. I know the members will benefit a good deal from this very important exercise you are about to undertake.

Once more, Ms. Moreira-Alves, we thank you.

The meeting is adjourned.

[Translation]

soit autorisée à donner suite à son projet et qu'elle nous rapporte cela lorsqu'elle aura fini, avant de prendre une décision. Êtes-vous d'accord?

M. Dupras: Je suis d'accord.

M. Ogle: Je suis d'accord. Je lui a déjà dit que la première épreuve que j'ai vue me plaisait.

M. Dupras: Une remarque à ce propos. Si vous vous reportez à la version anglaise:

other business:

(a) Yolanda Banks' proposal for small newspaper
Vous constaterez qu'on vous a donné une banque.

Le vice-président: Une banque, oui, évidemment. C'est peut-être l'influence de la Loi sur les banques, qui a traîné trop longtemps ici.

En deuxième lieu, chers collègues, on me demande de bien vouloir vous informer qu'il ne reste que 25 exemplaires du fascicule 26. La réimpression coûterait \$1,110. pour les 1,000 premiers exemplaires et \$390 pour tout groupe de 1,000 exemplaires supplémentaires.

M. Dupras: Il s'agit du rapport sous sa forme la moins chère?

Le vice-président: Oui; sans relieure.

Il reste 3,000 exemplaires de l'édition spéciale. Les frais de réimpression seraient de \$2,750. pour les 1,000 premiers exemplaires et de \$950 pour les 1,000 exemplaires suivants.

La motion propose que soient imprimés 5,000 nouveaux exemplaires du fascicule 26 des «Procès-verbaux et témoignages» du comité spécial des relations Nord-Sud. Quelqu'un veut-il proposer cette motion?

M. Dupras: Je propose que 5,000 nouveaux exemplaires du fascicule 26 des «Procès-verbaux et témoignages» du comité spécial des relations Nord-Sud soient imprimés.

La motion est adoptée.

Le vice-président: Voilà qui met fin à nos travaux de la matinée.

M. Ogle: Puis-je poser une question? Je voudrais savoir si d'autres pourparlers ont eu lieu à propos du voyage, après que je vous ai vu l'autre soir.

Le vice-président: Je ne peux pas encore vous dire ce qu'il en est, mais je serai en mesure de le faire ultérieurement dans la journée.

M. Ogle: Très bien.

Le vice-président: Ce sera donc la dernière séance avant le départ pour l'Asie; je vous souhaite donc à tous un bon voyage et un bon retour. Je suis sûr que les députés tireront grand profit de ce voyage très important qu'ils sont sur le point d'entreprendre.

Une fois de plus, nous vous remercions, madame Moreira-Alves.

La séance est levée.

APPENDIX "RNSR-34"

GOVERNMENT REPRESSION AGAINST THE CHURCH
IN BRAZIL (1968-1978)¹

MURDERS	7
ARRESTS OF PRIESTS	122
ARRESTS OF LAY CATHOLIC ORGANIZERS ...	273
KIDNAPPINGS	12
TORTURE CASES (DOCUMENTED)	34
BANISHMENT	2
ARRAIGNMENTS FOR QUESTIONING	75
THREATS OF DEATH	14
DEPORTATIONS	9
INVASION OF CHURCHES AND CATHEDRALS BY POLICE	7
INVASION OF SCHOOLS AND UNIVERSITIES BY POLICE	2
INVASION OF OFFICE OF THE NATIONAL COUNCIL OF BRAZILIAN BISHOPS (CNBB) AND PARISHES	6
INVASION OF BISHOPS' RESIDENCES AND CONVENTS	11
CENSORSHIP OF CHURCH NEWSPAPERS AND RADIO STATIONS	11
TRIALS UNDER THE NATIONAL SECURITY LAW OF PRIESTS	20
BISHOPS WHO HAVE SUFFERED PERSONAL REPRESSION	30
TOTAL	<u>635</u>

NOTES: Data based on an information document prepared by the CEDI (Centro Ecuménico de Documentação e Informação) in December of 1978 at the request of Dom Paulo Evaristo Arns, archbishop of Sao Paulo and Dom Thomas Balduino, Bishop of Goiás.

As the document points out most of the data is incomplete and is mainly useful as a sample of the extent of repression on the activities of the Brazilian Catholic Church and of Catholic organizers. Furthermore, the data does not include the recent events, with the kidnapping of the ex-President of the Justice and Peace Committee of Sao Paulo, Dalmo Datlari, and the deportation of a priest. It also does not include the invasion of many churches and the Cathedral of Sao Bernado do Campo during the strikes of April-May of 1980 and the persecution and beatings of priests during the strike.

APPENDICE «RNSR-34»

RÉPRESSION GOUVERNEMENTALE CONTRE
L'ÉGLISE AU BRÉSIL (1968-1978)¹

ASSASSINATS	7
ARRESTATIONS DE PRÊTRES	122
ARRESTATIONS DE RESPONSABLES CATHO- LIQUES LAÏQUES	273
ENLÈVEMENTS	12
TORTURES (PREUVES À L'APPUI)	34
EXILS	2
COMPARUTIONS POUR INTERROGATOIRE	75
MENACES DE MORT	14
DÉPORTATIONS	9
ATTAQUES CONTRE DES ÉGLISES ET DES CATHÉDRALES PAR LA POLICE	7
ATTAQUES CONTRE DES ÉCOLES ET DES UNI- VERSITÉS PAR LA POLICE	2
ATTAQUE CONTRE LE BUREAU DU CONSEIL NATIONAL DES ARCHEVÊQUES BRÉSILIENS (CNBB) ET DES PAROISSES	6
ATTAQUE CONTRE DES RÉSIDENCES D'AR- CHEVÊQUES ET DES COUVENTS	11
CENSURE DES JOURNAUX ET DES STATIONS DE RADIO ECCLÉSIASTIQUES	11
PROCÈS CONTRE DES PRÊTRES EN VERTU DE LA LOI SUR LA SÉCURITÉ NATIONALE	20
ARCHEVÊQUES QUI ONT SOUFFERT D'ACTES DE RÉPRESSION INDIVIDUELS	30
TOTAL	<u>635</u>

NOTE: Données tirées d'un document d'information préparé par le CEDI (Centre œcuménique de documentation et d'information) en décembre 1978 à la demande de Dom Paulo Evaristo Arns, archevêque de Sao Paulo et de Dom Thomas Balduino, archevêque de Goiás.

Comme l'illustre le document, la plupart des données sont incomplètes et montrent plutôt l'étendue de la répression exercée contre l'Église catholique brésilienne et les responsables catholiques. De plus, les données ne font pas état des événements qui ont eu lieu récemment, à savoir, l'enlèvement de l'ex-président du Comité de la justice et de la paix de Sao Paulo, Dalmo Datlari, et la déportation d'un prêtre. Elles ne comprennent pas non plus l'attaque contre de nombreuses églises et contre la cathédrale de Sao Bernado do Campo au cours des grèves d'avril-mai 1980, ainsi que la persécution et les coups qu'ont subis des prêtres au cours de cette grève.

From the Canadian International Development Agency (CIDA):

John Wood, Acting Director, Development Policy Division, Policy Branch;
Bruce Bailey, Regional Director, Asia South, Bilateral Branch;
Iain Thomson, Director, Development Services Program, Special Programs Division;
Maurice J. Hladik, Director, Bureau for Asia and Africa, Industrial Cooperation Division;
Dr. C. W. L. Jeanes, Chief, Health and Population Sector, Social Development Division;
Nancy Gerein, Planning Officer.

Thursday, February 5, 1981

From the Brazilian Assistance Institute, Rio de Janeiro:

Maria Helena Moreira-Alves, Vice-President.

De l'Agence canadienne de développement international (ACDI):

John Wood, directeur suppléant;
Bruce Bailey, directeur régional, Asie Sud, Programmes bilatéraux;
Iain Thomson, directeur, Programme des services au développement, Programme spéciaux;
Maurice J. Hladik, directeur, Bureau de l'Asie et de l'Afrique, Direction de coopération industrielle;
M. C. W. L. Jeanes, chef, secteur santé et population, Développement social;
Nancy Gerein, agent de planification.

Le jeudi 5 février 1981

Du Brazilian Assistance Institute, Rio de Janeiro:

Marie Helena Moreira-Alves, vice-présidente.



*If undelivered, return COVER ONLY to
Canadian Government Printing Office
Supply and Services Canada,
45 Sacre-Coeur Boulevard,
Hull, Quebec, Canada, K1A 0S7*

*En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à
Imprimerie du gouvernement canadien
Approvisionnement et Services Canada,
45, boulevard Sacre-Coeur,
Hull, Quebec, Canada, K1A 0S7*

WITNESSES—TÉMOINS

Friday, December 19, 1980

From the International Development Research Centre:

Mr. Ivan Head, President.

Tuesday, January 27, 1981

From the Canadian Catholic Organization for Development and Peace:

Ms. Susan Eaton, Saskatchewan Field Worker.

Tuesday, February 3, 1981

From the Department of External Affairs:

L. A. H. Smith, Asst. Under-Secretary;

W. T. Delworth, Asst. Under-Secretary;

C. D. Fogerty, Director, South-East Asia Division.

From the International Development Research Centre (IDRC):

Ernest Corea, Director, Cooperative Programs;

Paul McConnell, Executive Assistant to the President.

(Continued on previous page)

Le vendredi 19 décembre 1980

Du Centre de recherches pour le développement international:

M. Ivan Head, président.

Le mardi 27 janvier 1981

De la Canadian Catholic Organization for Development and Peace:

M^{me} Susan Eaton, travailleuse social de Saskatchewan.

Le mardi 3 février 1981

Du ministère des Affaires extérieures:

L. A. H. Smith, sous-secrétaire adjoint;

W. T. Delworth, sous-secrétaire adjoint;

C. D. Fogerty, directeur, Direction de l'Asie du Sud-Est.

Du Centre de recherches pour le développement international (CRDI):

Ernest Corea, directeur, Programme de coopération;

Paul McConnell, adjoint exécutif du président.

(Suite à la page précédente)

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 28

Wednesday, March 4, 1981
Thursday, March 19, 1981

Chairman: Mr. Herb Breau

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule n° 28

Le mercredi 4 mars 1981
Le jeudi 19 mars 1981

Président: M. Herb Breau

*Minutes of Proceedings and Evidence
of the Special Committee on*

*Procès-verbaux et témoignages
du Comité spécial des*

North-South Relations

Relations Nord-Sud

RESPECTING:

Relations between developed and
developing countries

CONCERNANT:

Les relations entre pays développés et pays en voie
de développement

INCLUDING:

The Fourth Report to the House

Y COMPRIS:

Le quatrième rapport à la Chambre

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)



First Session of the
Thirty-second Parliament, 1980-81

Première session de la
trente-deuxième législature, 1980-1981

SPECIAL COMMITTEE ON
NORTH-SOUTH RELATIONS

Chairman: Mr. Herb Breau

Vice-Chairman: Mr. Douglas Roche

Messrs.

Dupras
Fretz

Frith

COMITÉ SPÉCIAL DES
RELATIONS NORD-SUD

Président: M. Herb Breau

Vice-président: M. Douglas Roche

Messieurs

Ogle

Schroder

(Quorum 4)

Le greffier du Comité

Nora S. Lever

Clerk of the Committee

REPORT TO THE HOUSE

Thursday, March 19, 1981

The Special Committee to act as a Parliamentary Task Force on North-South Relations has the honour to present its

FOURTH REPORT

In relation to its Order of Reference dated May 23, 1980, your Committee presented a report to the House of Commons on December 17, 1980. On December 12, 1980, the deadline for submitting your Committee's final report was extended to March 31, 1981. Since that time, Members of your Committee have travelled to Latin America and Asia to acquaint themselves with the spectrum of developing countries, the conditions of mass poverty, the challenge of industrialization, and to discover how Canada can best respond to the hopes and plans for international development. Your Committee is also now seeking to arrange discussions on North-South issues with American Congressmen and Senators. To permit that consultation and the preparation of a report on these activities, your Committee recommends that the deadline for its final report to the House of Commons be extended to April 30, 1981.

A copy of the relevant Minutes of Proceedings and Evidence (*Issue No. 28*) is tabled.

Respectfully submitted,

Le président

Herb Breau

Chairman

RAPPORT À LA CHAMBRE

Le jeudi 19 mars 1981

Le Comité spécial qui agit comme Groupe de travail parlementaire sur les relations Nord-Sud a l'honneur de présenter son

QUATRIÈME RAPPORT

Conformément à son Ordre de renvoi du 23 mai 1980, votre Comité a soumis un rapport à la Chambre des communes le 17 décembre 1980. Le 12 décembre 1980, la date limite pour la présentation du rapport final de votre Comité a été reportée au 31 mars 1981. Depuis, des membres de votre Comité se sont rendus en Amérique latine et en Asie pour se familiariser avec la situation de pays en voie de développement, prendre conscience de la pauvreté de leurs populations, évaluer leurs programmes d'industrialisation et déterminer de quelle façon le Canada pourrait le mieux répondre aux aspirations et participer à l'élaboration de plans en matière de développement international. Votre Comité prévoit également discuter des relations Nord-Sud avec des membres du Congrès américain et des sénateurs. Pour effectuer ces consultations et rédiger un rapport sur ces activités, votre Comité recommande que la date limite pour la présentation de son rapport final à la Chambre des communes soit reportée au 30 avril 1981.

Un exemplaire des procès-verbaux et témoignages s'y rapportant (*fascicule n° 28*) est déposé.

Respectueusement soumis,

MINUTES OF PROCEEDINGS

WEDNESDAY, MARCH 4, 1981
(62)

[Text]

The Special Committee on North-South Relations met *in camera* at 3:42 o'clock p.m. this day, the Chairman, Mr. Herb Breau, presiding.

Members of the Committee present: Messrs. Breau, Dupras, Frith, Ogle, Roche and Schroder.

In Attendance: Mr. Robert Miller, Research Director.

The Committee resumed consideration of its Order of Reference dated Friday, December 12, 1980 relating to relations between the developed and developing countries. (*See Minutes of Proceedings, Thursday, December 18, 1980, Issue No. 1.*)

Members reported on their trips to Asia and answered questions.

It was agreed,—That the Committee invite the President of the Canadian International Development Agency to meet *in camera* at 9:30 o'clock a.m., Thursday, March 12, 1981 and subsequently that the Committee consider a supplementary report to the House of Commons.

At 5:40 o'clock p.m., the Committee adjourned to the call of the Chair.

Le greffier du Comité

Nino A. Travella

Clerk of the Committee

THURSDAY, MARCH 19, 1981
(63)

The Special Committee on North-South Relations met at 9:45 o'clock a.m. this day, the Chairman, Mr. Herb Breau, presiding.

Members of the Committee present: Messrs. Breau, Fretz, Ogle, Roche and Schroder.

Witnesses: Mr. Ben Vandezande, Co-ordinator, Outreach Niagara and Mr. Mark Charlton, Member of Task Force on North-South Relations, Outreach Niagara.

The Committee resumed consideration of its Order of Reference dated Friday, December 12, 1980 relating to relations between the developed and developing countries. (*See Minutes of Proceedings, Thursday, December 18, 1980, Issue No. 27.*)

The witnesses made a statement and answered questions.

It was agreed,—That the following documents be printed as appendices to this day's Minutes of Proceedings and Evidence:

—Outreach Niagara: Response to the report of the Task Force on North-South Relations—(*See Appendix "RNSR-35"*); and

—Justice in International Relations—(*See Appendix "RNSR-36"*).

On motion of Mr. Schroder *it was ordered,*—That Chuck Mitchell and Roger Monahan; Photography Ltd. be commis-

PROCÈS-VERBAUX

LE MERCREDI 4 MARS 1981
(62)

[Traduction]

Le Comité spécial sur les relations Nord-Sud se réunit aujourd'hui à huis clos à 15 h 42 sous la présidence de M. Herb Breau (président).

Membres du Comité présents: MM. Breau, Dupras, Frith, Ogle, Roche et Schroder.

Aussi présent: M. Robert Miller, directeur de la recherche.

Le Comité reprend l'étude de son ordre de renvoi du vendredi 12 décembre 1980 portant sur les relations entre pays développés et pays en voie de développement. (*Voir procès-verbal du jeudi 18 décembre 1980, Fascicule n° 1.*)

Les membres font rapport de leurs déplacements en Asie et répondent aux questions.

Il est convenu,—Que le Comité invite le président de l'Agence canadienne de développement international à comparaître à huis clos le jeudi 12 mars 1981, à 9 h 30 et que le Comité considère par la suite un rapport supplémentaire à la Chambre des communes.

A 17 h 40, le Comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation du président.

LE JEUDI 19 MARS 1981
(63)

Le Comité spécial des relations Nord-Sud se réunit aujourd'hui à 9 h 45 sous la présidence de M. Herb Breau (président).

Membres du Comité présents: MM. Breau, Fretz, Ogle, Roche et Schroder.

Témoins: M. Ben Vandezande, coordonnateur, «Outreach Niagara» et M. Mark Charlton, membre du Groupe de travail sur les relations Nord-Sud de «Outreach Niagara».

Le Comité reprend l'étude de son ordre de renvoi du vendredi 12 décembre 1980 portant sur les relations entre pays développés et pays en développement. (*Voir procès-verbal du jeudi 18 décembre 1981, Fascicule n° 27.*)

Les témoins font des déclarations et répondent aux questions.

Il est convenu,—Que les documents suivants soient joints au procès-verbal et témoignages de ce jour:

—«Outreach Niagara»: Réponse au rapport du Groupe de travail sur les relations Nord-Sud—(*Voir Appendice "RNSR-35"*); et

—Justice dans les relations internationales—(*Voir Appendice "RNSR-36"*).

Sur motion de M. Schroder, *il est ordonné,*—Que Chuck Mitchell et Roger Monahan Photography Ltd. soient autorisés

sioned to prepare photographs to be included in the supplement to the Third Report.

Upon completion of questioning of the witnesses, the Committee adjourned for five minutes.

On motion of Mr. Roche, *it was agreed*,—That the remainder of the meeting be held *in camera*.

On motion of Mr. Roche, seconded by Mr. Ogle, *it was ordered*,—That the Chairman make the following report to the House as the Committee's Fourth Report:

In relation to its Order of Reference dated May 23, 1980 your Committee presented a report to the House of Commons on December 17, 1980. On December 12, 1980 the deadline for submitting your Committee's final report was extended to March 31, 1981. Since that time, Members of your Committee have travelled to Latin America and Asia to acquaint themselves with the spectrum of developing countries, the conditions of mass poverty, the challenge of industrialization, and to discover how Canada can best respond to the hopes and plans for international development. Your Committee is also now seeking to arrange discussions on North-South issues with American Congressmen and Senators. To permit that consultation and the preparation of a report on these activities, your Committee recommends that the deadline for its final report to the House of Commons be extended to April 30, 1981.

It was agreed,—That 5,000 copies of the Minutes of Proceedings and Evidence containing the Fifth Report of the Committee be printed with a special green cover.

It was agreed,—That the following meetings be held to consider drafts of the Fifth Report to the House:

Tuesday, March 31, 1981 at 9:30 a.m.

Wednesday, April 15, 1981 at 3:30 p.m.

Mr. Roche, seconded by Mr. Ogle, moved,—That, preparing its Fifth Report for the House on findings of Task Force Members who travelled to developing countries; considering the positive reaction in the Canadian public to the Task Force's major report tabled December 17, 1980; desiring to continue the follow-up work during this year of Summits dealing with the North-South issue: this committee wishes to inform the Prime Minister at this early stage of the desire of the Task Force to continue its examination of North-South questions during 1981 with a view to furthering public support for Canada's role in international development.

After debate, by unanimous consent, the motion was withdrawn.

At 11:35 o'clock p.m. the Committee adjourned to the call of the Chair.

à préparer des photographies pour insertion dans le supplément du Troisième rapport.

A la fin de l'interrogation des témoins, le Comité suspend ses travaux pendant cinq minutes.

Sur motion de M. Roche, *il est convenu*,—Que la dernière partie de la séance soit tenue à huis clos.

Sur motion de M. Roche, appuyé par M. Ogle, *il est ordonné*,—Que le président fasse le rapport suivant à la Chambre comme le Quatrième Rapport du Comité:

Conformément à son ordre de renvoi du 23 mai 1980, votre Comité a soumis un rapport à la Chambre des communes le 17 décembre 1980. Le 12 décembre 1980, la date limite pour la présentation du rapport final de votre Comité a été reportée au 31 mars 1981. Depuis, des membres de votre Comité se sont rendus en Amérique latine et en Asie pour se familiariser avec la situation de pays en voie de développement, prendre conscience de la pauvreté de leurs populations, évaluer leurs programmes d'industrialisation et déterminer de quelle façon le Canada pourrait le mieux répondre aux aspirations et participer à l'élaboration de plans en matière de développement international. Votre Comité prévoit également discuter des relations Nord-Sud avec des membres du Congrès américain et des sénateurs. Pour effectuer ces consultations et rédiger un rapport sur ces activités, votre Comité recommande que la date limite pour la présentation de son rapport final à la Chambre des communes soit reportée au 30 avril 1981.

Il est convenu,—Que 5 000 exemplaires des procès-verbaux et témoignages comprenant le cinquième rapport du Comité soient joints avec l'addition d'une couverture spéciale de couleur verte.

Il est convenu,—Que les séances suivantes soient tenues pour étudier les ébauches du cinquième rapport à la Chambre:

Le mardi 31 mars 1981, à 9 h 30

Le mercredi 15 avril 1981, à 15 h 30.

M. Roche, appuyé par M. Ogle, propose,—Que, en préparation de son cinquième rapport à la Chambre portant sur les constatations des membres du Groupe de travail qui se sont rendus dans les pays en développement; considérant la réaction positive du public canadien au rapport important du Groupe de travail déposé le 17 décembre 1980; désirant poursuivre le travail complémentaire au cours de l'année des Sommets qui traiteront de la question Nord-Sud: le Comité souhaite sans tarder informer le premier ministre du désir du Groupe de travail de poursuivre son examen des questions Nord-Sud au cours de 1981 afin d'encourager l'appui public pour le rôle du Canada dans le développement international.

Après débat, du consentement unanime, la motion est retirée.

A 23 h 35, le Comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation du président.

Le greffier du Comité

Nora S. Lever

Clerk of the Committee

EVIDENCE

(Recorded by Electronic Apparatus)

Thursday, March 19, 1981

• 0946

[Text]

The Chairman: I will call the meeting to order. We are continuing our work on our Order of Reference on the relationship between developing and developed countries and we have before us this morning representative of Outreach Niagara: on my left, Mr. Ben Vandezande and on my right, Mr. Mark Charlton.

We have a very short time for this part of our meeting this morning so I will ask you, gentlemen, if you have a brief statement that you want to make to us. I take it that you have already distributed some material to us and Doug Roche, when he met with you, brought back the paper that you had prepared as your response to our report. We appreciate the interest that you have shown to our report and we appreciate the fact that you gave that to Doug on our behalf and that you came here today. So Mr. Vandezande, I believe you have a brief statement you would like to make.

Mr. Ben Vandezande (Co-ordinator, Outreach Niagara): Yes, first of all, we would like to express our appreciation for having us come down. As we said in the first response, we come as amateurs, not as experts, but development work is the stuff of amateurs as much as anyone. We appreciate that invitation because we want to continue the work of development education in the peninsula and, in some way, across the country. Already work is underway to develop a loose coalition of NGOs to have development education take place in the peninsula in the coming six months especially before the fall summit. Such parallel action is also taking place on a nationwide basis with us being just one of the participants. In other words, what we are hoping to do is multiply what we consider to be the very positive character of your report.

I think one of the things that we would like to stress in our development education about the report and about the whole issue of north-south relations is that many of the groups that we meet with see the problem of north-south to be primarily one of an individual response. One of where they can somehow as individuals only respond by perhaps giving a donation to a charity by paying taxes to a government organization. What we are trying to stress with them is that the responsibility for the response to the north-south issue has to be very much more decentralized, that is, businesses, farmers, churches and families have to find their own way of exercising their responsibility on the issue. To put that concretely, we meet, for example, with chicken farmers in the peninsula to talk about one, how they personally can be linked with people in the Third World and, two, how they as chicken farmers see their own kind of development in the Niagara peninsula and ask them the fundamental question of whether or not they would like to see their kind of agriculture exported. That brings them face to face with the issue of the nature of the development that should be taking place.

TÉMOIGNAGES

(Enregistrement électronique)

Le jeudi 19 mars 1981

[Translation]

Le président: La séance est ouverte. Nous reprenons l'étude de notre ordre de renvoi concernant les relations entre les pays en voie de développement et les pays développés. Nous recevons ce matin des représentants de l'Association Outreach Niagara; à ma gauche se trouve M. Ben Vandezande et à ma droite M. Mark Charlton.

Comme nous avons très peu de temps pour cette partie-ci de notre séance, messieurs, je vous demanderais si vous avez une brève déclaration à nous faire. Je suppose que vous avez déjà distribué certains documents et d'ailleurs, quand M. Doug Roche vous a rencontré, vous lui avez remis le mémoire que vous aviez préparé en réponse à notre rapport. Nous sommes ravis de l'intérêt que vous avez témoigné à notre rapport et nous vous remercions d'être venu ici aujourd'hui. Monsieur Vandezande, je crois que vous avez une brève déclaration à faire.

M. Ben Vandezande (Coordinateur, Outreach Niagara): Oui, tout d'abord j'aimerais vous remercier de nous avoir invité à comparaître. Comme nous l'avons dit dans notre première réponse, nous venons en tant qu'amateurs, non pas en tant qu'experts, mais, en matière de développement, les amateurs ont leur rôle à jouer, tout autant que quiconque. Nous sommes ravis que vous nous ayez invités parce que nous voulons poursuivre notre travail d'information sur le développement dans la péninsule, et dans une certaine mesure, dans l'ensemble du pays. Des efforts sont déjà en cours en vue de regrouper les ONG pour promouvoir l'information sur le développement dans la péninsule au cours des 6 mois à venir, surtout avant le sommet de l'automne. Des efforts parallèles se développent également à l'échelle du pays, et nous ne sommes donc que des participants. Autrement dit, nous espérons pouvoir multiplier ce que nous estimons être le caractère très positif de notre rapport.

Pour beaucoup de groupes que nous rencontrons, le problème nord-sud semble être avant tout un problème auquel on apporte des solutions individuelles. On pense pouvoir le résoudre en faisant un don à un organisme ou en payant un impôt à un organisme gouvernemental. Nous voulons que l'on se rende bien compte qu'il n'y a pas de solution centralisée aux problèmes nord-sud et que tous, les chefs d'entreprises, les agriculteurs, les chefs religieux, les familles doivent exercer leur responsabilité dans la matière. Par exemple, quand nous rencontrons des éleveurs de poulets de la péninsule, nous parlons avec eux des liens qu'ils pourraient établir avec les peuples du Tiers-monde, de la façon dont ils voient le développement de l'élevage des poulets dans la péninsule de Niagara et nous leur posons la question essentielle à savoir si, oui ou non, ils aimeraient que leur type de produits soit exporté. C'est ainsi que nous les amenons à se demander quel type de développement devrait être réalisé.

[Texte]

We want to in the coming weeks and months explore not only, however, the role of non-governmental organizations, not only the linkage between individuals in communities with the Third World but also very much the role of institutions and structures in the Third World. In our development education we find a real gap in the understanding of this issue by many people. To put it simply, we work with a lot of Christians and though Christians like to emphasize the fact that they are their brother's keeper, they often separate that being a brother's keeper with the institutional way in which that can happen. So we want to bridge that gap. We want to emphasize more ways in which a Christian approach can deal with the larger structural issues.

We share with you today, although I do not know if you have copies in your possession yet, a draft of a position which our group is discussing with a view to using this as sort of the foundation stones of our development education on the larger structural issues. We realize there is no time to really read it today or necessarily get into it. We just share it with you because we see this as *the* fundamental area of development education which has to happen with most people with regard to this issue.

Mark Charlton has just a couple of comments to make, but for my part, in closing I would like just to stress our response to the report. As I said to Mr. Miller before we started, we may be critical with you but, in public, we are genuinely supportive of what you have said here. I want just to read to you an assessment made by the Committee of Justice and Liberty of your report with which we wholly agree.

A breath of fresh air comes from the recent report of the parliamentary task force on north-south relations. The sensitively written report underlines the need for positive acts of solidarity, particularly with the poorest nations of the world, and for bridge-building, "political," leadership in the sense of caring for people.

Already in the task force's interim report there was sober reflection on the danger that recent calls for summits in negotiations will be seen as diversionary tactics by Third and Fourth World nations. To regain the trust and confidence of these nations who have grown increasingly defiant in the history of neglect and broken promises, the task force called for an active, positive, proposal on the part of the Canadian government.

We just want to affirm this morning for openers that we want to stand beside you, behind you—certainly not in front of you—in multiplying the effects of this report among the Canadian people. We do so in a variety of ways such as in terms of development education, in terms of the media, and in terms of meeting with those people who we feel can make some difference in public attitude. Perhaps I could just turn over this opportunity to speak to Mr. Charlton who wants to make a couple of supplementary comments about food aid in particular.

[Traduction]

Au cours des semaines et des mois à venir nous voulons examiner attentivement non seulement le rôle des organismes non-gouvernementaux, non seulement les liens entre les individus et le Tiers monde mais aussi le rôle des institutions et des structures du Tiers monde. Dans le cadre de notre effort d'information où nous avons pu constater que bien des gens ne comprenaient pas du tout les problèmes qui se posent à cet égard. Nous travaillons avec beaucoup de chrétiens et, bien qu'ils aiment faire remarquer qu'ils sont tous frères, ils font souvent une distinction entre cette fraternité et la façon de la faire régner par le biais des institutions. Il y a donc là un fossé que nous voulons combler. Nous voulons trouver d'autres méthodes pour résoudre les grands problèmes structurels tout en adoptant une attitude de chrétien.

Nous avons ici un programme sur lequel nous envisageons fonder notre effort d'information en matière de développement et plus particulièrement en ce qui concerne les grands problèmes structurels. Certes, nous n'avons pas le temps de le lire ce matin ou d'entrer dans les détails. Nous voulons simplement vous en donner connaissance parce nous estimons qu'il s'agit là du domaine essentiel en ce qui concerne l'information sur le développement et c'est dans ce sens que tous les efforts doivent être déployés.

Mark Charlton aura quelques remarques à faire mais, pour ma part, j'aimerais rappeler, comme je l'ai dit à M. Miller avant le début de la séance, que, même si nous vous critiquons, nous appuyons sincèrement ce que vous dites dans votre rapport. Laissez-moi simplement vous lire un extrait d'une déclaration faite par le Comité de la justice et de la liberté à propos de votre rapport, et nous l'appuyons pleinement:

C'est une bouffée d'air frais qui ressort du récent rapport d'un groupe de travail parlementaire sur les relations nord-sud. Ce rapport, rédigé avec beaucoup de sensibilité, souligne qu'il est nécessaire de donner des preuves positives de solidarité, notamment à l'égard des nations les plus pauvres du monde, et de construire des ponts, sur le plan politique, sur le plan du leadership, dans l'intérêt des peuples.

Déjà, dans son rapport provisoire, le groupe de travail réfléchissait sagement sur les dangers que pourraient poser ces négociations au sommet que certains ont récemment demandées parce que les pays du Tiers et du Quart monde pourraient y voir une tactique de diversion. Le groupe de travail a demandé que le gouvernement canadien présente des propositions actives et positives pour que l'on puisse regagner la confiance de ces nations qui ont toujours été laissées pour compte et qui n'ont jamais vu se réaliser les promesses qu'elles avaient reçues.

Nous avons très certainement l'intention de vous aider, nous n'allons pas nous opposer à vous, à multiplier les incidences de ce rapport au sein de la population canadienne. Nous voulons vous aider de diverses façons, par le biais de l'information en matière de développement, au niveau des médias, en rencontrant ceux qui, à notre avis, peuvent infléchir l'attitude du public. Permettez-moi maintenant de donner la parole à M. Charlton qui aura quelques remarques supplémentaires à faire, notamment à propos de l'aide alimentaire.

[Text]

Mr. Mark Charlton (Member of "Outreach Niagara" Task Force on North-South Relations): I too would like to thank the committee for taking the time to listen to us this morning. In reviewing the report we have felt that the areas that deal with development assistance and food aid were perhaps the strongest parts of the report. In the critique that we have written of the report you will notice that it is in this area that we have made perhaps our most affirmative and positive statements.

I would like to make just a few points but if we have time, there is certainly a number of things I would like to mention in terms of some implications stemming from the implementation of this report. First, I would like perhaps to speak not so much as a member of an NGO who is involved in the public education part, but as one who is involved in terms of overseas work and say that the report is being read with a degree of seriousness. I know of one NGO which has already begun to debate on its board level what the implications of some of your recommendations would be, particularly in terms of increased funding for NGOs. As you mentioned, NGOs do not generally engage in NORAD projects, but you have expressed confidence that their capacity is going to increase. This involves some rethinking of assumptions in some of these NGOs, and there is a beginning debate of the board level of these groups of the implications of your report. So, in terms of stimulating debate, some intellectual ferment, I think the report has been successful in doing that.

We have two things perhaps which we would like to raise in terms of this particular relationship to food aid. We have felt very positive about the report in that you have stressed that food aid should be a transitional measure and where you have emphasized the need not to abolish food aid but to seek the most effective means of making the food aid that we do give a useful development tool. One concern that we would like to raise possibly for further discussion is in regards to the recommendation that the food aid be integrated into the total food system of the recipient countries, I think, if I read your report correctly and understand what is being said there. There are a number of implications that would flow from the statement that the report makes. You would be assuming that Canada, as a donor, would become more deeply involved in the internal process of the recipient countries; that we would possess a knowledge and understanding of how the domestic agricultural and economic systems are working and that we would be interested in working out with the recipient country a more detailed development plan working directly with them in the domestic policy process.

• 0955

In thinking through the implications of that we feel that this is a departure from the kind of strategy that Canada has practised in the past; it would involve a more interventionist kind of aid strategy than we have practised and we have some questions on whether this is the direction in an aid policy in which we intend to be moving. Perhaps a preferred means would be to place greater stress than has been done in the past on the kind of selection criteria that we use in choosing our donors. This is why we feel very positive towards the reference

[Translation]

M. Mark Charlton (Membre d'un groupe de travail à Outreach Niagara sur les relations nord-sud): A mon tour, j'aimerais remercier le comité de prendre le temps de nous écouter ce matin. A notre avis, les parties les plus importantes de votre rapport sont celles qui concernent l'aide au développement et l'aide alimentaire. Ce sont d'ailleurs ces parties-là que nous critiquons de la façon la plus affirmative et la plus positive dans notre réponse.

Je ne ferai que quelques remarques mais, si nous avions le temps, j'aimerais également parler de plusieurs aspects des incidences de votre rapport. Premièrement, je parlerai non pas tant à titre de membre d'un ONG s'occupant de l'information du public, mais plutôt à titre de personne s'occupant des efforts déployés outre-mer et je dirais que votre rapport est lu avec énormément de sérieux. Je sais d'ailleurs que le conseil d'administration d'un ONG étudie déjà les incidences de certaines de vos recommandations, notamment celles qui ont trait à l'augmentation du financement des ONG. Comme vous l'avez indiqué, ces organismes ne se lancent pas en général dans les projets concernant les relations nord-sud, mais vous semblez confiants que leur capacité à ce propos va augmenter. Cela exige de réétudier certaines bases et il se trouve que dans divers conseils d'administration de ces ONG, on commence par étudier les incidences de votre rapport. J'estime donc qu'il constitue un certain ferment intellectuel en ce sens qu'il a permis de stimuler le débat.

Il est deux points sur lesquels j'aimerais attirer votre attention à propos de l'aide alimentaire. Nous sommes ravis de voir que, dans votre rapport, vous soulignez le fait que l'aide alimentaire devrait constituer une mesure transitoire et qu'il est nécessaire non pas de l'abolir, mais de chercher plutôt les moyens les plus efficaces pour qu'elle constitue un outil utile sur le plan du développement. Si j'ai bien lu votre rapport, vous recommandez que l'aide alimentaire soit intégrée dans le système alimentaire global du pays bénéficiaire. J'estime que cette recommandation entraînera un certain nombre d'incidences. Cela suppose que, en tant que pays donneur, le Canada s'impliquera plus profondément dans les processus internes des pays bénéficiaires; cela suppose de notre part une connaissance et une compréhension des systèmes agricoles et économiques des pays bénéficiaires et cela suppose enfin que nous serions intéressés à élaborer avec ces pays des plans de développement plus détaillés. Il nous faudrait alors jouer un rôle direct au sein des processus internes d'élaboration des politiques.

Nous estimons que cette attitude s'éloigne considérablement de la stratégie que le Canada a défendue dans le passé à ce propos; ce serait là une stratégie beaucoup plus interventionniste que notre stratégie antérieure et nous nous demandons si c'est bien dans ce sens qu'il convient de s'orienter en matière de politiques d'aide. Peut-être serait-il préférable d'accorder plus d'importance que par le passé aux critères sur lesquels on se fonde pour choisir les pays bénéficiaires. C'est pourquoi nous sommes ravis que, dans votre rapport, vous indiquez qu'il

[Texte]

that was made in your report to narrowing the number of countries and concentrating on those of greatest need.

The other comment I would like to make, which is closely tied to the one I have just referred to, is the manpower resource issue in regards to CIDA. Certainly, if we are to be more careful in the kinds of selection processes that are involved, that would entail greater evaluation on the part of CIDA than perhaps has been done in the past. I think, as you are aware, many of the studies that have been done on CIDA in recent years have placed great emphasis on the need for increasing manpower resources for CIDA to enable them to carry out the kind of evaluation that is necessary. That is why we felt very positive about your recommendations of narrowing the number of recipients and increasing the field staff for CIDA since this would be a positive move in that direction. We feel that if you are serious about moving to the 0.7 per cent target, emphasis will need to be not so much on the quantity of the aid that we are giving, but to ensuring that the quality of that aid is maintained and hopefully increased. That is why we would like to mention that the manpower that is available to CIDA is an important issue and one that should also be included in that discussion.

I think those are very general remarks, and I will conclude with that.

The Chairman: Thank you very much, Mr. Charlton. I want to thank both of you for your comments on our report. I want to ensure you that in the area of development education we are happy, at least I am happy, and I am sure other members are happy, with your comment that we have provoked some action and some intellectual format—is that what you called it? It is just that in French the word formation has a bad connotation. It means that you are some kind of a rowdy rouser. Is that what it means in English too? But, that is fine too because I do not mind that. I just want to ensure you what any help that we can provide as members of Parliament in your continuing role, even this fermentation—Is it fermentation or formation?

Mr. Charlton: Fermentation.

The Chairman: Fermentation, so it is not the same thing as I said in French. We are happy to do so. I just want to assure you that we can provide you with additional copies of our report for any groups who want to have seminars or discussions on it. You just have to get in touch with me or any of the members or the Clerk. I do not have any more comments at this time.

Mr. Roche.

Mr. Roche: Perhaps I will begin, if you are agreeable, because I was the one who went to St. Catharines on behalf of the committee to speak to Outreach Niagara.

[Traduction]

est souhaitable de réduire le nombre des pays et de se concentrer sur ceux où les besoins sont les plus grands.

J'aimerais maintenant parler des ressources de l'ACDI en main-d'œuvre, sujet étroitement lié à celui auquel je viens de faire allusion. Il est certain que, pour que la sélection se fasse de façon plus attentive il faudra que l'ACDI déploie des efforts plus importants que dans le passé en matière d'évaluation. Vous savez certainement que bon nombre d'études réalisées ces dernières années soulignent qu'il est nécessaire pour l'ACDI d'accroître ses ressources en main-d'œuvre pour que ce pays puisse consentir les efforts nécessaires sur le plan de l'évaluation. C'est pourquoi nous sommes ravis que vous recommandiez une réduction du nombre des pays bénéficiaires et une augmentation du personnel sur le terrain de l'ACDI, parce que nous estimons qu'il s'agit là d'un pas dans la bonne direction. A notre avis, pour atteindre l'objectif de 0.7 p. 100 que l'on s'est fixé, il faudra mettre l'accent non pas tant sur la quantité d'aide que nous offrons mais plutôt sur sa qualité, qualité qu'il faudra maintenir et même, espérons-le accroître. C'est pourquoi nous pensons que le problème de la main-d'œuvre disponible à l'ACDI est un problème important qu'il faudrait également inclure dans ces discussions.

Je m'arrêterai sur ces remarques d'ordre très général.

Le président: Merci beaucoup, monsieur Charlton. J'aimerais vous remercier tous les deux pour les commentaires que vous avez faits sur notre rapport. En matière d'information sur le développement, j'aimerais vous assurer que je suis ravi, comme le sont les autres membres, j'en suis certain, du fait que nous serions à l'origine d'une certaine fomentation sur le plan intellectuel. C'est bien ce que vous avez dit, n'est-ce pas? Il se trouve cependant que, en français, ce terme a quelque connotation négative. Cela veut dire en quelque sorte que vous agissez en sous-main, que vous êtes un agitateur. Est-ce la même signification en anglais? Quoi qu'il en soit, c'est parfait, je n'ai pas d'objections à être un agitateur. Je veux simplement vous assurer que, en tant que membres du Parlement, nous sommes prêts à vous offrir toute l'aide dont vous aurez besoin pour poursuivre votre tâche, même si cette fomentation... S'agit-il de fomentation ou de fermentation?

M. Charlton: De fermentation.

Le président: De fermentation; ce n'est donc pas ce que j'ai dit en français. Nous sommes donc ravis. Je veux simplement vous assurer que nous pouvons vous fournir des exemplaires supplémentaires de notre rapport à l'intention de groupes qui souhaiteraient organiser des séminaires ou des débats sur ce sujet. Il vous suffira pour cela de communiquer avec moi ou avec n'importe lequel des membres du Comité ou encore avec le greffier. Je n'ai pas d'autres commentaires à faire pour l'instant.

Monsieur Roche.

M. Roche: Je commencerai donc, si vous me le permettez, puisque c'est moi qui suis allé à Ste-Catharines, au nom du Comité, pour rencontrer les représentants de Outreach Niagara.

[Text]

I would like to express my complete thanks for the hospitality I received on that occasion. I must say I think you were not as well served that evening as you would have been by holding to the original invitation to Mr. Girve Fretz, who would have given you a better illustration of the north-south report than I did; but as you know, he was at that time occupied in firsthand examination of the conditions in Asia, so as a substitute I willingly went to your organization. I was very impressed with it, and when I brought the report back to the committee, there was general agreement that it would be useful to have you come. This morning you have augmented your analysis and indeed your critique. So I thank you, Mr. Vandezande and Mr. Charlton.

I would just like to put two questions to you, very briefly, the first of a rather substantive nature and the second of a procedural. One of the reasons I was interested in having you come here was the fundamental nature of the critique in your report, which if I read correctly, really is a serious questioning of our system—the economic system of growth. you spend a good part of pages 1 and 2 of your report suggesting that economic justice will not really be brought to the developing nations until we ourselves change our pattern of growth. I would like you to speak to that, and also to reconcile it with what is found in the original text of the New Economic Order itself, which uses the words that this whole process of leading to greater development in the developing nations is to ensure in global terms steadily accelerating economic and social development and peace and justice for present and future generations. That is augmented by the Commonwealth Group of Exports most recent report, entitled *The World Economic Crisis*, which makes the point in some detail that what is called north-south mutually really is more than just a rhetorical slogan; that the way to have a greater participation by the developing nations in access to industrialization and capitalization and all the structural changes which are needed to bring them to a higher level of economic participation in the global economy is for the whole global economy to grow.

So there is a fundamental philosophical point which I think should be discussed, because you yourselves have introduced it. In short, what you have said is that our report is deficient because we have added to that literature which calls for incremental changes and better access by developing nations to the World Bank and energy systems and so on; whereas in your view, if we are really serious about changing the level of life of developing nations, we have to take a very serious look at our own style and move it downwards. That is a point of view which is contentious. It is point of view I myself have some very serious reservations about. So all I am indicating to you now is my willingness to hear you speak directly to this point.

can we not proceed with those changes in the trade and monetary systems of the world which will enable global growth in both north and south? Why must the north reduce its own level of growth for the south to have more?

[Translation]

J'aimerais d'ailleurs vous remercier pour votre hospitalité à cette occasion. Je dois dire cependant que, ce soir-là, vous n'avez pas été aussi bien servi que si M. Girve Fretz, qui le premier avait reçu l'invitation, était venu vous expliquer le rapport nord-sud; il l'aurait fait beaucoup mieux que moi. Cependant, comme vous le savez, il étudiait à l'époque les conditions en Asie. Aussi, en tant que remplaçant, c'est très volontiers que je suis allé rencontrer les représentants de votre Association. J'ai été considérablement impressionné par le séjour que j'ai passé parmi vous et, quand j'en ai fait rapport au Comité, tous les membres ont estimé qu'il serait très utile que vous veniez ici. Ce matin, vous venez d'approfondir votre analyse et votre critique de la situation. M. Vandezande, M. Charlton, je tiens à vous remercier.

Permettez-moi de vous poser deux questions, brièvement; la première concerne le fonds et la deuxième la procédure. L'une des raisons pour lesquelles j'ai tenu à ce que vous veniez ici c'est que, dans votre rapport, si j'ai bien lu, vous remettez sérieusement en question notre système de croissance économique. Dans les deux premières pages de votre rapport vous dites que les pays en voie de développement ne connaîtront pas véritablement la justice économique tant que nous n'aurons pas changé nos modes de croissance. J'aimerais que vous nous donniez quelques précisions à ce sujet et que vous fassiez le rapport avec ce qui figure dans le texte original concernant le Nouvel Ordre économique où l'on dit que tout ce processus qui doit permettre aux pays en voie de développement d'atteindre un plus grand niveau de développement vise à assurer aux générations actuelles et futures d'une part la paix et la justice et d'autre part un développement économique et social en progression régulière. En outre, dans le plus récent rapport du groupe des experts du Commonwealth, rapport intitulé *The World Economic Crisis* (la crise économique mondiale), on lit que cette prétendue mutualité nord-sud est en fait plus qu'un slogan à caractère rhétorique, on y lit que l'économie globale doit croître pour que les pays en voie de développement accèdent à l'industrialisation, pour qu'ils accumulent des capitaux, pour qu'ils procèdent à tous les changements structuraux nécessaires pour participer plus activement à cette même économie globale.

Il y a donc là un principe philosophique fondamental dont il convient de discuter puisque c'est vous-même qui l'avez introduit. En bref vous critiquez notre rapport en ce sens qu'il vient s'ajouter à toute cette littérature dans laquelle on demande que les pays en voie de développement aient plus facilement accès aux crédits de la Banque mondiale, au système énergétique et ainsi de suite alors que, à votre avis, pour vraiment modifier le niveau de vie dans les pays en voie de développement il nous faut envisager sérieusement de réduire nos propres niveaux de vie. C'est un point de vue qui mérite d'être contesté. C'est un point de vue à l'égard duquel j'exprimerai quelques profondes réserves. Je veux donc simplement vous dire que je suis prêt à vous entendre sur ce sujet.

N'est-il pas possible de modifier les systèmes monétaires et commerciaux du monde de façon à assurer une croissance globale tant au nord qu'au sud? Pourquoi faut-il réduire le niveau de croissance du Nord pour que le Sud ait plus?

[Texte]

• 1005

Mr. Vandezande: With the knowledge that we would be limited in being able to answer that kind of a question on the spot—coincidentally, the printed comments that you received this morning address themselves in much more detail to the question of our critique of economic growth—perhaps, a couple of comments would be very helpful to that end.

I think the thing that we are arguing is not a matter of more or less, first of all, but a different kind of growth a kind of growth that encourages not first of all quantity, but an emphasis on what kind of conservation of resources you are encouraging. Take, for example, the question of energy: We are the number one energy user in the world. There are a lot of built-in reasons for that, but I think it can be argued that a conservation program could be as effective between now and the year 2000 as any kind of new production program could be, in terms of providing the energy we need, if a serious conservation program was to be undertaken.

The point we are trying to make is that underlying the question of energy is, what do you want to use it for? We are suggesting that there are ways in which we use energy that definitely could be changed, that could be conserved on, and so forth. Therefore, on the conservation element there is a very important consideration there, because the way we are presently growing puts a tremendous burden on conservation, energy, environment. I am not a conservationist, but I am saying conservation has to be built into growth. We are struck, for example, by the fact that alternative energies and conservation measures are encouraged in the third and fourth worlds which if we implemented here would be a good step in terms of a more positive understanding of growth.

I think secondly, the question of growth that we are trying to address ourselves to has to do too with the demands on resources. We put a lot of emphasis on the fact that how we use resources here has an impact on peoples in other places in the world. We cannot continue to gear ourselves as a consumption economy where any product or any job is better than no job or no product. We have to be looking for a more qualitative standard of job and product. What that means to us is a different criterion by which you measure a person's work or what you think is useful work. Our experience, limited as it is, is that the kind of growth being promoted usually is one which tries to take out of the environment what resources it can, tries to look at the kind of work that would be productive, but not necessarily enhancing to the life of the person doing the job.

So those are criteria of a different kind of growth and a different kind of consumption that, I think, different reports have suggested can be pressed by certain government policies. Therefore, we are suggesting that it would be impossible right now for the world to attain the kind of growth and living standards that we presently have. In fact, we are saying it is a wrong thing to. The detail of what we mean by that kind of growth is suggested in this written document that you have.

Mr. Roche: I guess I will just have to interrupt you at that point to ask if you can show us any evidence to support your statement that it is impossible, if I interpret your last sentence

[Traduction]

M. Vandezande: Il est relativement difficile de répondre sur le champ à une telle question, mais certaines observations pourraient peut-être vous être utiles. En passant, le texte imprimé que nous vous avons distribué ce matin explique avec force et détail notre critique de la croissance économique.

Premièrement, nous ne voulons pas d'un taux de croissance supérieur ou inférieur mais bien d'une croissance différente qui ne mettrait pas l'accent sur la quantité, mais plutôt sur les modes de préservation des ressources à encourager. Prenez par exemple la question de l'énergie. Nous sommes les plus grands utilisateurs d'énergie au monde. Il y a certainement bien des raisons à cela mais on peut certes prétendre qu'un programme d'économie de l'énergie pourrait aussi bien nous fournir, d'ici l'an 2,000, l'énergie dont nous avons besoin qu'une relance de la production, à condition que le programme soit fait sérieusement.

La question sous-jacente que l'on doit se poser c'est: à quelles fins servira l'énergie? Nous croyons qu'il existe des façons de changer nos habitudes de consommation, d'énergie, et ainsi de suite. Par conséquent, l'économie de l'énergie est une dimension importante de la situation car notre croissance actuelle influe énormément sur la préservation, sur l'énergie, sur l'écologie, etc. Je ne suis pas un écologiste, mais je prétends que la préservation doit aller de pair avec la croissance. Il est d'ailleurs étonnant de voir que les énergies de remplacement et les mesures écologiques soient encouragées dans les tiers et quarts-monde, car si celles-ci étaient implantées ici, ce serait déjà un pas vers une meilleure compréhension de la croissance.

Deuxièmement, le problème de la croissance auquel nous voulons nous attaquer concerne la demande en ressources. Nous insistons beaucoup sur le fait que la façon dont les ressources sont utilisées ici a une incidence sur les populations des autres régions du globe. Nous ne pouvons pas continuer à fonctionner comme un régime économique de consommation où n'importe quoi vaut mieux que rien du tout. Il faut tendre vers une meilleure qualité du travail et des produits. Cela signifie qu'il faudra trouver d'autres critères pour évaluer le travail d'une personne ou son utilité. Notre expérience, quoique limitée, nous montre que le genre de croissance généralement préconisé vise à extraire toutes les ressources possibles de l'environnement et se fonde sur un travail productif sans tenir compte de l'épanouissement du travailleur.

Divers rapports ont donc suggéré que le gouvernement adopte certaines politiques en vue d'établir de nouveaux critères de croissance et de consommation. Par conséquent, nous croyons qu'à l'heure actuelle le monde ne pourrait tout simplement pas maintenir le genre de croissance et de niveau de vie dont nous jouissons en ce moment. Nous croyons d'ailleurs que ce ne doit pas être là notre but. Notre conception de ce genre de croissance est exposée dans le document que vous avez entre les mains.

M. Roche: Je me dois de vous interrompre pour vous demander si vous êtes en mesure d'étayer votre affirmation, à savoir que, si je vous ai bien compris, le monde entier ne peut

[Text]

correctly, for the whole world to have the same kind of standard that we have. Can you give us any evidence to support that statement?

Mr. Vandezande: I guess, to be honest, I could not.

Mr. Roche: Well, okay. I appreciate that because I am prepared to give you evidence, particularly the Leontief study, the Nobel Prize winning economist, the Leontief study for the United Nations, that shows that there are sufficient resources in the world to take us to well beyond the year 2000 even at present population programmatic levels. So it is not a question of there not being sufficient resources in the world to sustain growth; it is a question of the morality or the politics, of how resources are used in the distributive justice. So I want to affirm with you this morning that I have great respect for your view and I am not challenging your view that there ought to be put into the world better distributive justice. I think we are all for that. But I have some problem with your expression of the view that it is impossible for the whole world to come to the level that we are at and, therefore, we have to go down. That is the view that I challenge.

Mr. Vandezande: Perhaps just one comment on that and it will be brief. I guess what we would say, on reconsideration, is not so much that it is impossible, perhaps, though that is up for discussion, but it is immoral. It has to do with the question of whether we are entitled to use the resources, whatever limits or nonlimits there are to them in terms of factual reality, it is more on the level of whether it is right, in terms of justice in the world, to be using resources in this way. Our argument is trying to evolve in the direction that it is not right in terms of the present state of the distribution and also in terms of what it does to the Canadian people. I think that is another sidelight, but we will leave that for another time.

Mr. Roche: I thank you for underlining the morality involved. Indeed, I think many of us here do feel that development is essentially an ethical question.

I have no more questions for you now—I have a lot of questions, but I think in the circumstances I will resist and thank you for the expression that you have given us. I hope that in the course of your remarks to my colleagues you might indicate at some point the kind of work that Outreach Niagara is doing, so that those who read these minutes can learn and perhaps emulate what Outreach Niagara is doing, if you think you are getting beyond the church community in your espousal of what the north-south question is all about.

Thank you, Mr. Chairman.

The Chairman: Mr. Ogle.

Mr. Ogle: Thank you, Mr. Chairman. First of all, I want to thank you for coming and also for the presentation that we have received here. I think if you read back through the minutes of our discussions, you will find that a lot of the areas you talked about were discussed here, and for various reasons we were not able to put them into our resolution. I know, if I can be that presumptuous, that I have really pushed for a conservation resolution. Symbolically, if Canada cut driving its cars 100 miles a week, it would really do something to Canadians through their asking why—why is that necessary?

[Translation]

pas avoir le même niveau de vie que nous. Pouvez-vous étayer vos dires?

M. Vandezande: Très franchement, je ne le peux pas.

M. Roche: Très bien. Je comprends bien car je suis en mesure de donner des preuves qu'il y a suffisamment de ressources dans le monde pour nous soutenir bien au-delà de l'an 2,000, même au taux actuel de croissance démographique. Il s'agit de l'étude que Léontief, économiste Prix Nobel, a faite pour les Nations unies. Autrement dit, le problème ce n'est pas qu'il y ait trop peu de ressources dans le monde pour soutenir notre croissance, mais bien la façon dont les ressources sont utilisées et distribuées. C'est donc une question morale et politique. Je veux donc vous assurer que j'ai énormément de respect pour votre point de vue et que je ne le conteste en aucune manière, car il doit sans conteste y avoir une répartition plus équitable. J'ai toutefois du mal à admettre que le monde entier ne peut atteindre notre niveau et qu'il faut donc niveler par le bas. Je conteste cet avis.

M. Vandezande: Brièvement, à la réflexion, ce n'est pas tant que ce soit impossible, et là encore il y a matière à discussions, mais que ce soit immoral. Il faut plutôt se demander si on a le droit, quelles que soient les limites de la réalité d'utiliser ainsi les ressources, si l'on veut qu'une certaine équité règne dans le monde. Nous prétendons que nous n'en avons pas le droit, étant donné la répartition actuelle et l'effet que cela a sur la population canadienne. C'est toutefois un autre aspect que nous réservons pour plus tard.

M. Roche: Je vous remercie de souligner ainsi le problème moral en cause. Nombre d'entre nous croient que le développement est essentiellement une question d'éthique.

Je n'ai plus d'autres questions à vous poser pour l'instant. En fait, j'en ai plusieurs mais, dans les circonstances, je vais m'abstenir pour plutôt vous remercier de ce que vous nous avez exposé. J'espère qu'en discutant avec mes collègues vous direz quel genre de travail fait Outreach Niagara afin que ceux qui lisent ces comptes rendus en tirent une leçon et s'inspirent de cet exemple, surtout si vous allez au-delà des frontières de l'église dans votre étude des relations nord-sud.

Merci, monsieur le président.

Le président: Monsieur Ogle.

M. Ogle: Merci, monsieur le président. Tout d'abord, je vous remercie d'être venu et de nous avoir présenté un exposé. Si vous relisez le compte rendu de nos travaux, vous constateriez certainement que plusieurs des problèmes que vous venez de soulever ont déjà été abordés mais que, pour diverses raisons, ils n'ont pas pu figurer dans notre résolution. En toute modestie, je dirais avoir vraiment insisté sur l'adoption d'une résolution concernant la préservation. Si le Canada par exemple, décidait que les voitures ne doivent pas rouler plus de 100 milles par semaine au pays, cela donnerait un véritable choc

[Texte]

On the point that Mr. Roche has made, although I could not give specific figures I do agree with what you said, to the effect that everybody cannot have our level of living. I think if every Chinese family and Indian family, whatever, had a car and a stove, the known resources of steel would be used up. If they also had a car and a stove, the known resources of petroleum would be used up. I cannot give it in tonnage, but I have seen indications that that is so. I believe our level of living is not one the world can sustain.

When I was in grade 1, we had a story in our first reader that I stumbled through at about the month of May, I think, called Belling the Cat. Belling the Cat was a story about mice who had a problem, because there was a cat. They had a big meeting and decided that the only way they could really work against the cat was to put a bell on the cat. Everybody thought that was a really good idea, because then they could hear the cat, but then they had another meeting to find out who would do it. That meeting broke up.

The three points that you bring out—the multinational corporations, the governments that are unstable and do not care for people's needs, the place of the arms trade in the continuing oppression—have all been discussed at great length here. If you will read the report I brought back from Brazil, the first point I make in that report is what I was told within the first hour after I stepped in there by the Amazonian bishops, what did you say about multinationals? That was it. They did not ask any other questions about north-south, they just asked me that one. All of us coming back from the Philippines, plus my report from long experience in Latin America, have asked the second question: how do you approach governments that are unstable, or military, or whatever? The third point is one that we tried to bring into the report in a more formidable way, the link between arms and development. I do not expect you to give me 10 volumes on how to bell the cat, but do you have any practical ways to start that?

• 1015

Mr. Vandezande: You start by pulling its tail, I guess. I think the important thing in terms of the multinationals is that we help people to come to understand that the issue of North-South, as Mr. Roche put it in the title of his book, is a matter of justice and not charity. That is the biggest gap in people's perception, even if they are very concerned about this issue. Therefore, we see the biggest challenge to be in small groups, probably six to ten people at a crack, simply going through the process of moving from translating loving your neighbour from an individual and community term to a political and institutional term. How do you do that?

That is the No. 1 process we will be engaged in in the coming six months. And there is no substitute for simply meeting in kitchens, livingrooms, basements or whatnot to

[Traduction]

aux Canadiens et les inciterait à se demander pourquoi une telle mesure est nécessaire.

Quant à ce qu'a dit M. Roche, je ne peux pas donner de chiffres, mais je suis d'accord avec vous quand vous dites que tout le monde ne peut pas avoir le même niveau de vie que nous. Je crois que si toutes les familles chinoises et indiennes devaient avoir une voiture et un poêle, toutes les ressources connues d'acier seraient épuisées. On pourrait en dire autant des ressources connues de pétrole. Je ne peux pas donner ces chiffres en tonnes, mais j'ai vu des indices qui nous amènent à cette conclusion. Je crois que notre niveau de vie ne peut pas être atteint dans le monde entier.

Quand j'étais en première année, à l'école primaire, il y avait dans mon premier livre de lecture une histoire que nous avons lue au mois de mai. Elle s'intitulait «la clochette et le chat». C'était l'histoire de petites souris qui avaient un problème à cause d'un chat. Elles se sont donc réunies et ont décidé que la seule façon de régler ce problème c'était d'accrocher une clochette au cou du chat. Elles ont toutes trouvé que c'était une excellente idée car ainsi elles pourraient toutes entendre venir le chat. Elles ont donc tenu une autre réunion pour décider de celle qui allait mettre la clochette au chat. Cette réunion n'a pas abouti.

Les trois sujets que vous soulignez, les multinationales, les gouvernements instables qui n'en ont que faire des besoins des gens, le commerce des armes qui maintient l'oppression, ont tous fait l'objet d'une longue discussion ici. En lisant le rapport que j'ai rapporté du Brésil, vous constaterez que j'y précise qu'à peine une heure après mon arrivée, les évêques de l'Amazonie m'ont demandé ce que nous pensions des multinationales. C'est la seule et unique question qu'ils m'ont posée à propos des relations nord-sud. Nous qui revenions des Philippines, sans compter mon rapport qui est le fruit d'une longue connaissance de l'Amérique latine, avons posé la seconde question: Comment peut-on approcher les gouvernements instables, les juntas militaires et les autres? Nous avons aussi essayé de faire ressortir dans le rapport le lien entre les armes et le développement. Je ne m'attends pas à ce que vous sortiez une dizaine de tomes sur la façon d'accrocher la clochette au cou du chat, mais est-ce que vous avez des suggestions pratiques?

M. Vandezande: Je crois que la première chose à faire c'est de le tirer par la queue. L'aspect le plus important de la question des multinationales c'est que cela nous aide à faire comprendre aux gens que le problème des relations nord-sud, comme le dit M. Roche dans le titre de son livre, est une question d'équité et non pas de charité. C'est la plus grande erreur que font les gens, même ceux qui se préoccupent beaucoup de la question. Par conséquent, c'est tout un défi pour les petits groupes de dix de traduire le précepte qu'il faut aimer son prochain en termes politiques et institutionnels. Comment peut-on y parvenir?

Voilà ce à quoi nous nous consacrerons au cours des six prochains mois. Il n'y a rien de mieux que des petites réunions dans les cuisines, les salons, les sous-sols pour discuter du

[Text]

discuss that matter because we have become increasingly concerned that most people in large group settings are used to the shibboleth of North-South relationships but are not used to discussing the specifics. That is the No. 1 way, and that is by having people set up what we call hostess parties—it is a takeoff on Tupperware parties—to have these kinds of discussions.

Secondly, I think it is very important to raise these questions via the media. I am personally involved in a publication, Channel magazine, and this gets a bit at Mr. Roche's point, which is circulated to 12,000 homes on the Peninsula, also political editor of a publication of reform persuasion that goes to 10,000 homes across Canada, involved in my local paper and the local radio station. These are vital because to me it is the media that is killing us on these kinds of issues.

I just think of the current unrest in Central America. The interpretation of that unrest has much to do with how far or how little we get, in terms of progress, people understanding the role of multinationals, the role of arms and so on. Helping news editors re-interpret what is going on, to me, is very important so I have regular sessions with the editors of local papers. I am only talking about what can be done by us. We are limited in terms of the territory we are working in.

Lastly, the point that is perhaps most encouraging to you is that this kind of education is really taking place among the NGOs which typically are of a less structured attitude, if you understand my point. That is, they put much, much more emphasis on these larger institutional questions in their own development education. I think, for example, of the Christian Reform World Relief Committee, with which I am the most familiar. There is just a definite shift in emphasis in education to that end. Perhaps that is not enough, but those are some of the things that we are trying to do.

Mr. Ogle: I appreciate the immense difficulty I wondered whether you were going to suggest that perhaps governments would put research into seeing how that could happen, how you could study the question of unstable governments and so on instead of just having a war.

Mr. Vandezande: If I may just make a brief remark, far be it from me to suggest what you could be doing in future, but one suggestion I think would be terribly important is that we would have an ongoing parliamentary committee to discuss details of these issues because what can you do in 72 pages, you are limited. To have an ongoing committee, to me, would be the most important recommendation in terms of having a context, within which to study and have people, NGOs and others, who can come in and give their input in these issues.

Though it may be easy for me to ask it as a non-politician, I think it is very important that politicians join with NGOs and take some political risks in raising these issues more forthrightly in their constituencies. We are currently having an election campaign in this province and we are being told what the issues are not. I think it is time that NGOs had the courage to stand with their politicians for us and say, look, this matter of north-south relations is a crucial issue in the coming election.

[Translation]

problème, car nous craignons de plus en plus que ceux qui font partie de grandes organisations connaissant la doctrine des relations nord-sud, mais n'ont pas l'habitude d'en discuter le détail. Il faut donc organiser des parties semblables aux parties Tupperware où l'on tiendrait de telles discussions.

Il est aussi très important de soulever ces questions dans les médias. Personnellement, je contribue à un périodique, le magazine Channel, qui est distribué dans 12,000 foyers de la péninsule; cela rejoint un peu la remarque de M. Roche. Je suis également rédacteur politique d'une publication de doctrine réformiste qui est envoyée à 10,000 foyers canadiens. Je contribue également au journal et au poste de radio locaux. A mon sens, c'est vital, car ce sont les médias qui déforment ces problèmes.

Songez par exemple à l'agitation qui règne en ce moment en Amérique centrale. La façon dont on interprète cette agitation dépend de ce que nous pouvons percevoir des progrès, du rôle des multinationales, du rôle du commerce des armes, etc. Aider les rédacteurs de l'information à réévaluer la situation est très important à mes yeux; c'est pourquoi je rencontre régulièrement les rédacteurs des journaux locaux. Je vous parle uniquement de ce que nous nous pouvons faire car nous ne pouvons couvrir qu'un territoire limité.

Enfin, le plus encourageant, c'est que ce genre d'information se fait chez les ONG qui ont en général une position moins structurée, si vous comprenez ce que je veux dire, car ils accordent beaucoup plus d'importance à ces grandes questions dans leur propre programme d'information sur le développement. Je songe par exemple, au *Christian Reform World Relief Committee* que je connais assez bien. On a vraiment redéfini l'éducation en ce sens. Cela ne suffit peut-être pas mais c'est déjà un effort.

M. Ogle: Je comprends la difficulté que cela représente. J'ai cru que vous alliez suggérer que les gouvernements fassent un peu de recherche pour comprendre comment cela peut se produire, comment on peut étudier la question des gouvernements instables au lieu de se contenter d'une guerre.

M. Vandezande: Je ne vais surtout pas vous dicter ce que vous devrez faire à l'avenir, mais ce serait quand même très important qu'il y ait un comité parlementaire permanent chargé d'étudier en détail tous ces problèmes parce qu'un rapport de 72 pages vous limite par trop. A mon sens, la recommandation la plus importante serait celle de la création d'un comité permanent puisque nous aurions alors un forum pour entendre le point de vue des intéressés, ONG ou autre à ces problèmes.

N'étant pas politicien, c'est facile pour moi de faire une telle suggestion, mais je crois tout de même que les politiciens doivent unir leurs efforts à ceux des ONG et oser soulever ces questions beaucoup plus directement dans leur circonscription. Il y a en ce moment une campagne électorale en cours dans la province et on nous dit quels problèmes ne sont pas considérés comme tels. Il est grand temps que les ONG aient le courage de tenir tête aux politiciens et de leur faire comprendre que le

[Texte]

• 1020

Mr. Ogle: Thank you.

The Chairman: Any other questions? Jim.

Mr. Schroder: Just a couple of questions from the standpoint of creating public awareness. I am pleased that you came, and I recognize that you will be a valuable ally from the standpoint of this creation of a public awareness.

I am finding quite often now that there are other groups like yours who are really concerned about the problem; for example, one group that are dedicated to the creation of public awareness in this province are the hunger project people, and I am just wondering whether there is any kind of togetherness in all these groups that are working towards this end?

Mr. Vandezande: There are existing umbrella organization, Ten Days, and so forth, and there are memos sort of flipping back and forth between some of those groups to have meetings during April to talk about how they could set up a loose umbrella organization on development education. I would certainly endeavour to send that invitation to as many groups as might be interested. There are usually limitations with the effectiveness of that if you make it too large, but certainly urging different groups. In the peninsula, I know, we are planning to have an umbrella of at least a half dozen different groups that are presently active. So, yes, we are moving in that direction.

Mr. Schroder: I guess the other point is, and being one of the neophytes in this whole business of development, particularly in north-south dialogue, when I recently returned from a sensitizing trip to the Third World, I guess the message I came back with was one of optimism. It may well be that because of my newness to the thing I am possibly blinded by what I see because that is what I want to see. However, I am optimistic about what I see; in other words, I think we can do something. I think Canadian people are very pragmatic people. In other words, they want to not only see the cat and make the decision to bell the cat, but they damn well want to put the bell on the cat. I think what we should be doing is talking to the people—in an optimistic fashion, in a positive fashion.

I know that the kids came back in the sixties from the Third World and laid on the Canadian people this guilt complex that it is terrible that you should be doing this, that you should be eating three square meals a day, rather than saying to the Canadian people, here is the challenge. The challenge is, and I no doubt touched on it, and you have touched on it, that, sure, there are a lot of things wrong with the way we do things but there are also a lot of things right about the way we do things. If we can marry that and get the Canadian people to be looking to see what they can do positively, I think that is the sort of direction I would like to see us go in our public awareness campaign.

Mr. Vandezande: Just a very brief comment, and Mark wants to comment on it as well.

I think that is very important in terms of giving people strategies that they can put in their hands. My experience in

[Traduction]

problème des relations nord-sud a une importance cruciale dans les élections.

M. Ogle: Je vous remercie.

Le président: Y a-t-il d'autres interventions? Jim.

M. Schroder: Je voudrais poser quelques questions sur la sensibilisation du public. Je suis heureux que vous soyez venu et je comprends que vous nous serez un allié précieux dans cette campagne publique de sensibilisation.

Très souvent, je m'aperçois que de nombreux groupes comme le vôtre s'intéressent vraiment au problème. Je connais par exemple un groupe dans la province dont le but est de sensibiliser la population à la faim dans le monde. Est-ce que tous ces divers groupes ne pourraient pas travailler ensemble à la réalisation de cet objectif?

M. Vandezande: Il existe des organisations qui chapeautent les petites, comme Ten Days par exemple, et certains groupements s'échangent des messages en vue d'organiser des réunions pendant le mois d'avril pour discuter de la création d'un organisme central s'occupant de l'information sur le développement. Je m'efforcerai d'envoyer une invitation au plus grand nombre possible de groupements intéressés. Il faut évidemment veiller à ne pas être trop nombreux car cela peut nuire à l'efficacité. Nous prévoyons déjà regrouper au moins une demie douzaine de groupes différents qui travaillent déjà dans la péninsule. Nous tendons donc vers un regroupement.

M. Schroder: Étant tout à fait nouveau à cette question du développement et surtout du dialogue nord-sud, je reviens d'un voyage de sensibilisation dans le tiers-monde. Le message que j'en retiens en est un d'optimisme. N'ayant pas suffisamment d'expérience j'ai peut-être été aveuglé par ce que j'ai vu ou par ce que j'ai bien voulu voir, toutefois, je suis optimiste et je crois que nous pouvons vraiment faire quelque chose. Je crois que le peuple canadien est très pragmatique. Autrement dit, il veut pouvoir non seulement voir le chat, mais aussi décider de lui attacher une clochette et même lui mettre lui-même. Nous devrions parler aux gens avec optimisme et de façon constructive.

Les jeunes qui ont voyagé dans le Tiers-monde dans les années 60 ont communiqué aux Canadiens un complexe de culpabilité en leur reprochant de faire ceci, de manger trois bons repas par jour, au lieu de leur exposer le défi à relever. Quel est ce défi? Vous en avez parlé et moi aussi, c'est de distinguer entre ce qui ne va pas et ce qui est bien. Nos campagnes de sensibilisation doivent donc tenter de montrer aux Canadiens ce qu'ils peuvent faire de constructif.

M. Vandezande: Je voudrais vous toucher quelques mots de cela et Mark aussi.

C'est très important d'expliquer aux gens des stratégies qu'ils peuvent prendre en main. Mon expérience de l'éducation

[Text]

development education and in terms of media education is that you have to translate that in terms of their own lives and not only in relationship to the Third World. So, when I talk to a chicken farmer who is very involved in this issue, I do not want to just talk about what kind of development ought to be happening in the Third World, I want to talk about what kind of development is happening in his chicken barn which is very capital intensive and which is very dependent on all kinds of injections and chemicals and so on. And I say, would you export that to Zaire, and if you would not, why do you do it here? So we get down to that kind of open-hearted—not just mental, but open-hearted brass-tack discussions, so that we get beyond a feeling of well, we will have this kind of poultry growing here, so we can afford to give to the nongovernmental organization or extra to CIDA or something like that. That to me is where the rubber hits the road. I think that is the crunch if we are going to make headway on this issue.

• 1025

Mr. Charlton: I think the point of emphasizing the optimism in the strategies that are available is very important. When you have looked at occasions when people have been involved and perhaps projects have been fruitless, it is generally because having their guilt, they are stimulated; they want to do something, but cannot relate that to something useful, and out of frustration they perhaps engage in programs which in terms of development are not very meaningful. So I think that is a very good point.

Personally I have been doing some thinking lately about why I became interested in going overseas and in development and in how other people might be stimulated to do the same. Having been involved with Mennonite Central Committee and being of Mennonite background, what seems to me has taken place in my own experience is that I have had people who are my own age and whom I am close to coming back from overseas experiences and talking about them on a very personal level. I think that means much more to people, in education, than watching documentaries or hearing lectures. If a businessman has a fellow businessman come back from a project overseas, a farmer meets another farmer who has been involved in some project, that has immediate interest and appeal to him. If the education can be carried out at that level, on a very personal basis, it could have a much more significant impact.

The Chairman: I will ask Girve to wind up.

Mr. Fretz: Thank you, Mr. Chairman. My apologies for being late.

I want to say that I have appreciated the challenges both Mr. Vandezande and Mr. Charlton have presented me with. We have met on several occasions, along with other people from the Niagara Peninsula, and I have been very grateful for the insights they have shared with me. In a very real sense they have challenged me on some of the thinking I have, or on my lack of being able to grasp some of the issues. So I am appreciate of the work they are doing and I am pleased to see them here today.

[Translation]

et des média me montre qu'il faut toujours relier ces choses à la vie des gens, et non seulement pour ce qui touche le Tiers-monde. Par exemple, quant je discute de cette question avec un aviculteur intéressé, je ne lui parle pas seulement du genre de développement qu'il faudrait susciter dans le Tiers-monde. Je vais également lui parler de l'amélioration de son poulailler qui nécessite beaucoup d'investissement et qui dépend de toutes sortes de facteurs. C'est alors que je lui demande s'il exporterait cela vers le Zaïre et sinon, pourquoi pas? Ce genre de discussions rhétoriques et parfois terre à terre, nous permet d'aller au-delà de cette impression que si les choses vont bien ici, on a alors les moyens de donner à un organisme non gouvernemental, ou à l'ACDI. Voilà le nœud du problème. Il faut percer ce sentiment si nous voulons faire des progrès.

M. Charlton: C'est très important d'insister ainsi sur l'optimisme qui se dégage des stratégies possibles. Quand des gens participent à un projet qui n'aboutit pas, c'est souvent parce qu'ils sont motivés par leur culpabilité. Ils veulent faire quelque chose, mais ils ne trouvent rien d'utile et, par dépit, ils se lancent dans des programmes qui n'apportent pas grand chose au développement. C'est très important.

Personnellement, j'ai commencé à réfléchir dernièrement sur la raison pour laquelle j'ai eu envie d'aller à l'étranger pour m'occuper de développement, de même que sur la motivation qui en pousse d'autres à faire la même chose. Ayant participé au Comité central des Mennonites et ayant été élevé dans une secte Mennonite, j'ai connu des gens de mon âge, dont je suis assez proche, avec qui j'ai discuté très personnellement de leur expérience à l'étranger. Je crois que ce genre de contact a beaucoup plus de signification pour les gens que des documentaires ou des conférences. Quand un homme d'affaire rencontre un autre homme d'affaire revenant d'un projet à l'étranger, ou quand un agriculteur en rencontre un autre qui a participé à un tel projet, ils sont tout de suite intéressés. Ce serait ainsi beaucoup plus fructueux si l'éducation pouvait se faire par des relations aussi personnelles.

Le président: Girve aura le dernier tour.

M. Fretz: Merci, monsieur le président. Je m'excuse d'être arrivé en retard.

Je remercie MM. Vandezande et Charlton des défis qu'ils m'ont lancés. Nous nous sommes déjà rencontrés à quelques reprises, à des réunions où il y avait d'autres habitants de la péninsule du Niagara. Je leur suis extrêmement reconnaissant des réflexions qu'ils ont bien voulu me faire partager. Ils ont vraiment contesté certaines de mes opinions et mon incapacité à saisir certains problèmes. J'admire donc leur travail, et je suis heureux qu'ils soient ici aujourd'hui.

[Texte]

I have skimmed through the paper which apparently you read here this morning. I have not had sufficient time perhaps to meditate on it as I would like to, but I would like to refer to page 2, in the second paragraph, where you refer to Emil Brunner. You state:

This brings us to the basic principle of justice; namely, that no one may be pushed aside or cheated out of what he is entitled to.

I would agree with that statement to a point, and yet I wonder if there is some kind of an implication here—and perhaps there is—about a philosophy which I find I am not able to agree with. I see, as far as my thinking goes, that there is a necessity for competitiveness, for incentives. I see that the wealth we have been able to generate in our country has given us the ability to share with others. I guess somehow this links up with what Mr. Roche was saying: are we saying that if we were able somehow to create less wealth in our country, this immediately would solve the problems in other countries? I question that kind of thinking.

Perhaps you do not go that far, regarding the statement I just made. That is one point. I seem to note a lack of the kind of thinking which I just put forward here, that it is because of the wealth, the type of thinking and the type of governments in the western world that we indeed have an opportunity to share with other people. I see that thread missing in your paper and in your thinking, and I would like you to address that thought. We know there are inconsistencies. We know there are weaknesses in our system.

• 1030

The second one is on page 3 and concerns a conservation policy. It says that the formation of an international public system of law appears necessary. My question here is whether you then espouse international law. Are you stating that this is what you agree with? On page 4 you state, "a limited world tax system on states and multinational corporations according to ability . . .", and so on. Are we looking at a supergovernment here? Is that what we are looking at? I am being critical, gentlemen, in those areas of concern that I have because you know and I know that we have many areas of agreement. So I have looked at those with criticism and have those comments. Perhaps I can stop there and let you share with me your thoughts.

Mr. Vandezande: We did not read this statement because we thought there was not the time, but I appreciate the fact that we can get into it for a few moments.

The Chairman: We are going to have a motion to append it to our report. That is why I did not ask you to read it.

Mr. Vandezande: Super. I just did not want to take up your time with a reading lesson, that is all. Just to try to address your questions quite specifically, what we are saying is not that we should not be charitable. What we are saying is based on the idea that if you give a man food he has food for a day but

[Traduction]

J'ai lu en diagonale le texte que vous avez lu ce matin. Je n'ai pas eu le temps d'y réfléchir autant que je l'aurais voulu, mais je voudrais tout de même vous parler plus particulièrement du second paragraphe de la page 2, où il est question d'Emil Brunner. Vous dites, et je cite:

Cela nous ramène à un principe fondamental de justice, à savoir que personne ne peut être écarté ou escroqué de ce à quoi il a droit.

J'acquiesce à cette affirmation jusqu'à un certain point et même là, je me demande s'il n'y a pas implicitement une philosophie à laquelle je ne peux pas souscrire. D'après moi, la concurrence et les encouragements sont nécessaires. La richesse que nous avons su accumuler au pays nous a donné la capacité de partager avec d'autres. Cela rejoint un peu ce que M. Roche a dit, c'est-à-dire se peut-il que le fait de diminuer la richesse de notre pays résoudra immédiatement les problèmes des autres pays? Je ne peux pas admettre un tel raisonnement.

Vous n'allez peut-être pas aussi loin que cela, mais c'est quand même quelque chose. J'ai l'impression que le genre d'idée que je viens de mettre de l'avant, à savoir que c'est à cause de notre richesse, de notre raisonnement et de nos gouvernements que le monde occidental possède la possibilité de partager avec d'autres. Je constate que dans votre mémoire et dans vos réflexions, ce fil d'Ariane manque et j'aimerais que vous y réfléchissiez un instant. Nous savons qu'il existe des inconsistencies. Nous savons qu'il existe des lacunes dans notre système.

Ensuite, à la page 3, il est question d'une politique de conservation. Vous précisez qu'il semblerait nécessaire de mettre au point un régime de droit public international. Je me demande donc si vous adhérez au droit international. Affirmez-vous que vous y croyez? A la page 4, vous dites: «Un régime fiscal mondial limité imposé aux États et aux sociétés multinationales selon leur habilité . . .», etc. Songez-vous ici à un supergouvernement? S'agit-il de cela? Je me montre critique, messieurs, dans le cas des domaines qui me préoccupent, parce que vous savez comme moi que nous avons de nombreux terrains d'entente. J'ai donc fait preuve d'un esprit critique sur certaines questions et je vous ai dit ce que j'en pensais. Je pourrais peut-être en rester là et vous laisser me faire part de vos commentaires.

M. Vandezande: Nous n'avons pas lu cette déclaration parce que nous pensions qu'il n'y avait pas suffisamment de temps, mais je suis heureux que nous ayons la possibilité d'en parler pendant quelques instants.

Le président: Nous allons présenter une motion pour l'annexer à notre rapport. C'est pourquoi je ne vous ai pas demandé de le lire.

M. Vandezande: Parfait. Je ne voulais tout simplement pas vous faire perdre votre temps en vous donnant une leçon de lecture, c'est tout. Maintenant, pour tenter de répondre plus précisément à vos questions, nous ne disons pas qu'il ne faut pas être charitable. Notre philosophie repose sur l'idée que si

[Text]

if you teach him how to fish he can eat for a lifetime. We are adding to that. A person also has to have the access to good fishing spots if he is going to be able to fish, if he is going to be able to eat for a lifetime. It is on this question that matters related to the larger institutional structural questions come into play. So it is not a matter just of sharing; it is matter of asking what all countries in the world are entitled to.

With regard to fishing, for example, we have trouble with the United States. But we are two relatively strong and healthy countries. What access to fishing or minerals or other things that are on the ocean floor do third world countries have? There are some real problems there in terms of getting countries like Canada and the United States to agree to the kinds of conditions put down by Law of the Sea. So we are talking not so much about charity that we can give out of our own prosperity but about a question of whether they have the wherewithal on their own to develop their own prosperity.

Secondly, I guess we do have to ask ourselves the question—and time does not permit here—whether the way in which we gain our prosperity contributes to others' poverty. That is one of our assumptions, that in some ways that does happen in terms of what kind of trade restrictions or possibilities we have in terms of energy crisis. We have made the suggestion in the report that we should consider selling, say, 10 per cent of our exports at less than the going rate to Third and Fourth World countries. Is that a charitable act? We feel it is more in the line of giving people the wherewithal to be able to develop on their own, and therefore more in the line of the justice of which we have somewhat of a definition.

On the question of international law, I think what we are after here is not at all an idea of a world government, but international agreements to which different nations are signatory. I think there have been examples of this in European countries with Third World nations that can serve as a beginning model. These are enormously difficult things to accomplish, but we cannot assume either that the world will unfold as it should without some measure of rules of the game with regard to resources and so on. So it is not so much a matter of a world government as it is international codes of conduct, some of which are already being formulated. There is no question about the limitations and impossibility sometimes of getting those together, but I think to stop looking for them is to invite an even more totalitarian situation where those who have the power could use those resources as they will choose. So it is a choice in a sense between totalitarianism; perhaps that somewhat takes care of the last comment about super government. I do not know if Mr. Charlton wants to add to that.

[Translation]

vous donnez de la nourriture à quelqu'un, il peut manger pendant une journée, mais si vous lui enseignez à pêcher, il pourra manger toute sa vie. Nous allons plus loin. Il faut également que la personne ait accès à des endroits poissonneux si elle veut être en mesure de pêcher et de manger pendant toute sa vie. C'est à ce niveau qu'il faut tenir compte des éléments reliés aux questions plus vastes de structures institutionnalisées. Ce n'est donc pas uniquement une question de partage; il s'agit plutôt de se demander à quoi tous les pays du monde ont droit.

Dans le cas de la pêche par exemple, nous éprouvons des difficultés avec les États-Unis. Nous sommes deux pays assez forts et solides. Jusqu'à quel point les pays du Tiers monde ont-ils accès à la pêche ou au minerais ou à toute autre chose qui se trouve dans les fonds marins? Or, il existe des problèmes très réels lorsqu'il s'agit pour deux pays comme le Canada et les États-Unis d'accepter des conditions comme celles établies par le droit de la mer. Il ne s'agit pas des dons que nous pouvons faire grâce à notre propre prospérité, mais plutôt de savoir si les autres ont à leur disposition les moyens nécessaires pour mettre en valeur leur propre ressources.

Deuxièmement, je suppose qu'il n'est pas vraiment nécessaire de nous poser la question... et le temps ne nous le permet pas... de savoir comment les moyens que nous utilisons pour parvenir à la prospérité contribuent à la pauvreté des autres. C'est là l'une de nos hypothèses, c'est-à-dire que nos restrictions tarifaires et les options que nous exerçons dans le cadre de la crise sur l'énergie provoquent ce résultat. Nous proposons dans notre rapport qu'on songe à vendre par exemple 10 p. 100 de nos exportations en-dessous du prix coûtant aux pays du Tiers et du Quart-monde. Est-ce de la charité? Nous estimons qu'il s'agirait là plutôt de donner aux gens la possibilité d'évoluer par leur propre moyen en nous conformant ainsi un peu plus à notre conception de la justice.

Quant au droit international, je ne crois pas que nous préconisons ici un gouvernement mondial, mais bien des ententes internationales auxquelles pourraient adhérer différentes nations. A ce titre, je crois qu'on pourrait prendre comme exemple les ententes intervenues entre certains pays européens et des nations du Tiers monde. La réalisation des objectifs comporte des difficultés énormes, mais nous ne saurions présumer que tout ira pour le mieux dans le meilleur des mondes sans règle du jeu applicables au domaine des ressources ou à d'autres domaines. Il ne s'agit donc pas tant d'un gouvernement mondial que d'un code d'éthique international dont certaines des règles sont déjà en voie de formulation. Il ne fait aucun doute qu'il est parfois difficile, voire impossible, de coordonner tous ces éléments, mais si nous cessons de travailler en ce sens, nous nous exposons à une situation encore plus totalitaire où ceux qui détiennent le pouvoir pourraient utiliser ces ressources comme ils l'entendent. En un certain sens donc il s'agit de se prononcer contre le totalitarisme; cela répond peut-être en partie à votre dernière remarque au sujet d'un super gouvernement. Je ne sais pas si M. Charlton veut ajouter quelque chose.

[Texte]

• 1035

Mr. Robert Miller (Research Adviser): Just a brief statement in the spirit of indicating that what the task force began was a process of examining questions which goes forward, whether in this forum or in others, and address a couple of comments to the economic growth models that are being adopted.

I would have two comments on that. First of all so far as our own future is concerned, Alvin Toffler's *The Third Wave* has now summarized and integrated a great deal of evidence that any kind of straight line extrapolation of industrialization and so on in western society is completely to miss the point of where we are headed as a society, and that the problems and the changes which are coming, go much beyond the question of environmental and resource concerns; they have to do with the social, economic and political structures of our societies and indeed the value systems which are changing rapidly. Even allowing for this change, there is still a tendency in the development literature, I think, to assume that the industrial model will follow sequentially in developing countries themselves and that this process will not be changed significantly by what is happening in the industrial countries. To me one of the most exciting and greatest challenges in this whole field is to find out or to begin to discover ways in which the changes which are occurring in our own societies are going to impact on and perhaps change very profoundly the kind of development which is possible elsewhere in the world. We had two examples of this in our trip.

In speaking to the Minister of Planning in Bangladesh, he used a phrase which I found arresting and that was: appropriate but sophisticated technology. The tendency is to assume that appropriate technology is primitive technology, but he gave the example of an educational system in Bangladesh which takes advantage of the fact that the use of television and other things make for a kind of decentralization, make for a kind of use of resources which is profoundly different from what was possible at a comparable stage in our own development.

The second example which struck all of us, I think, was the research being done at the international rice research institute in the Philippines and in particular their research into what is called nitrogen fixing. A great deal of the problem associated with the green revolution as you know has been the follow-up requirements for capital investment, the building of huge fertilizer production plants and so on and so on, and again a repeat of the kind of centralized agricultural model that is implied by that nitrogen fixing makes possible, if indeed it works, a completely different model of expanding agricultural production in developing countries.

Now here, it seems to me, is a marriage of changes which for scientific and other reasons are taking place in western societies with very different kinds of problems in stages of development in developing countries. That why I personally think that almost all the models we use, either to understand our own development or the development in developing coun-

[Traduction]

M. Robert Miller (conseiller en recherche): Je devrais peut-être préciser brièvement que le groupe de travail a commencé par examiner les questions soulevées, que ce soit ici ou ailleurs, et à se prononcer quelque peu sur les modèles de croissance économique qui sont adoptés.

J'ai deux remarques à ce sujet. Tout d'abord, en ce qui concerne notre propre avenir, Alvin Toffler dans *The Third Wave* a résumé et intégré beaucoup de preuves démontrant que toute extrapolation linéaire de l'industrialisation, etc, dans la société occidentale ne répond pas du tout à la question de notre orientation comme société et que les problèmes et les changements à venir dépassent largement les préoccupations sur l'environnement et les ressources; celles-ci sont reliées aux structures sociales, économiques et politiques de nos sociétés et même au système des valeurs qui évolue rapidement. Même en tenant compte de cette évolution rapide, on a encore tendance dans la documentation sur le développement, je crois, à présumer que le modèle industriel va nécessairement être suivi dans les pays en voie de développement et que ce n'est pas ce qui se produira dans les pays industrialisés qui aura un effet important. De mon point de vue, l'un des défis les plus excitants et les plus grands dans tout ce domaine est de trouver ou du moins de chercher des moyens qui permettront aux changements qui se produisent au sein de nos propres sociétés d'influencer et peut-être même de modifier très profondément les modèles de développement applicables ailleurs dans le monde. Nous en avons vu deux exemples pendant notre voyage.

Lors de notre entretien avec le ministre de la Planification du Bangladesh, ce dernier a utilisé une expression que j'ai trouvée saisissante: il a parlé d'une technologie appropriée mais sophistiquée. On a tendance à présumer que la technologie appropriée est primitive, mais il nous a donné comme exemple le système d'éducation au Bangladesh qui tire parti de la télévision et d'autres appareils qui permettent une décentralisation et qui permettent l'utilisation des ressources d'une façon profondément différente de ce qu'on aurait pu faire à la même étape de notre propre développement.

Le deuxième exemple qui nous a tous frappés, je crois, c'est la recherche effectuée à l'Institut international de recherche sur le riz dans les Philippines et plus particulièrement ce que l'on appelle la fixation de nitrogène. Comme vous le savez le problème associé avec la révolution verte, vient en grande partie du fait qu'il faut y donner suite, avec des investissements de capitaux avec la construction d'énormes usines d'engrais, etc, et avec la reprise d'un modèle centralisé d'agriculture que cela sous-entend. La fixation au nitrogène permettrait, si les résultats sont probants, d'envisager un modèle complètement différent en vue d'augmenter la production agricole dans les pays en voie de développement.

Or, il me semble que voici un mariage des techniques de changements qui, pour des raisons scientifiques et autres ont lieu dans nos sociétés occidentales et dont on retrouve le pendant, bien que les problèmes soient d'un genre tout à fait différent aux diverses étapes d'évolution des pays en voie de développement. C'est pourquoi j'estime personnellement que

[Text]

tries are probably highly misleading. In the eighties we are going to have to come up with very different notions of how the whole process will occur.

Mr. Vandezande: Amen. Perhaps just to give one little example of that, if I may. We are a group made up of known professionals and one of them happens to be an organic farmer in Port Colbourne, Harold High. He has worked with MCC in developing the use of olive leaves for fodder for cattle. In his description of that project he describes how that development model can be married to very specific things in terms of helpful development there. I would just want to share this with you afterwards as a very useful contribution, he says that the use of trees in feeding animals and building soil in the Sahel is a microcosm of a very important worldwide potential; that implicit in this concept is another triad: subsoil, topsoil, animal unity, a unity which is forgotten in modern agriculture and he goes on to describe that. I think these are things that can be very helpful in the new kind of development that will happen.

The Chairman: All right, thank you very much gentlemen. I want to say that this meeting was very useful for us in having this kind of a discussion and I just want to encourage you in your continuing work of development education and again reiterate the offer of our co-operation in any way that may help you in the dissemination of information or whatever. Good luck, bonjour.

• 1040

Mr. Vandezande: I think there is just one comment we would like to make in closing. Mr. Roche asked us to address ourselves to the kind of organization we were and, simply put, it is an organization that works on the principle that we are an umbrella under which people come in to stand out of the rain for a time and then go on and develop in their own group. So you have a cross-section of groups that come to us from the peninsula interested in this kind of an issue and we work out of a consciously Christian approach to that and try to develop our own principles, but, where possible, have a co-operative effort. So you have a wide range of people under this umbrella.

I think that the value of that is that we attract people, like Mark, Harold and others, who have very specific expertise, and it is my job, more or less, to co-ordinate that range of opinion; and I think that if development education is going to work in terms of getting to people, it has to happen in the same way that we think economic development will work in the Third World, that is on a person-to-person basis, not through large-scale projects. I think our development education ought to parallel what we think ought to be the kind of development economically in the Third World; then I think we are being realistic about what we can expect to accomplish.

Thank you very much.

[Translation]

presque tous les modèles que nous utilisons, soit pour comprendre notre propre développement ou celui des pays en voie de développement, nous induisent probablement en erreur. Au cours des années 1980, il nous faudra songer à des notions très différentes pour expliquer le déroulement de tout ce processus.

M. Vandezande: Amen. Peut-être pourrais-je vous donner un tout petit exemple à ce sujet. Notre groupe est constitué de professionnels connus dont l'un est justement un producteur organique à Port Colbourne, il s'agit de Harold High. Il a travaillé en collaboration avec le MCC en vue d'utiliser les feuilles d'oliviers comme fourrage pour les animaux. Dans sa description du projet, il explique comment ce modèle de développement peut aller de pair avec des aspects très précis en vue d'aider le développement là-bas. J'aimerais en discuter avec vous après car il s'agit d'une contribution des plus utiles. Il dit qu'en utilisant les arbres pour nourrir les animaux et pour enrichir le sol dans le Sahel, on peut créer un microcosme dont le potentiel mondial est très important; en effet, ce concept sous-entend une autre trilogie: sous-sol, sol arable, animaux, une unité qu'on oublie souvent en agriculture moderne; il en donne ensuite une description. Je crois que ces aspects peuvent être des plus utiles dans le cadre du nouveau développement.

Le président: Très bien, merci beaucoup, messieurs. J'aimerais mentionner qu'il a été des plus utile pour nous d'avoir une discussion de ce genre et je tiens à vous encourager à poursuivre votre travail d'éducation dans le domaine du développement et à vous répéter que nous vous offrons notre coopération si nous pouvons vous aider à disséminer des renseignements ou quoi que ce soit d'autre. Bonne chance, *Good Bye*.

M. Vandezande: Il y a une chose que nous aimerions préciser en terminant. M. Roche nous a demandé quel genre d'organisme nous étions. A vrai dire, nous sommes un organisme parapluie qui regroupe et protège les gens pendant un certain temps pour leur permettre de former leur propre groupe. Divers groupes de la péninsule qui s'intéressent à ce genre de questions viennent nous trouver. Nous tentons de mettre au point une approche consciemment chrétienne et nous tentons d'élaborer nos propres principes, mais dans la mesure du possible, c'est un effort collectif. Nous regroupons donc un vaste échantillonnage de gens.

L'avantage, je crois, c'est que nous attirons des gens comme Mark, Harolds et d'autres qui ont des compétences très précises, et j'ai pour tâche, plus ou moins, de coordonner la gamme des opinions; je crois que si nous voulons que l'éducation en matière de développement atteigne les gens, il faut que cela se passe de la même façon que ce que nous concevons comme le développement économique dans le Tiers monde, c'est-à-dire d'un individu à un autre, non pas par des projets d'envergure. Je crois que notre éducation en matière de développement doit suivre le même modèle que ce que nous pensons devrait être le développement économique dans le Tiers monde; ce n'est qu'alors que nous pouvons dire que nous sommes réalistes quant à ce que nous espérons réaliser.

Merci beaucoup.

[*Texte*]

The Chairman: Thank you. Messrs. Schroder and Fretz, the meeting is not over.

• 1042

There are two items of detail that we have to deal with. First of all, we need a motion for the photography thing, that Chuck Mitchell be commissioned to prepare a group photograph to be included in the supplement to the Task Force Report, and that photographs be acquired from Roger Monahan Photography Limited for the supplement. Would somebody make that motion?

An hon. Member: I so move.

Motion agreed to.

The Chairman: The committee wants to continue discussion of matters dealing with the business of the committee and our report in camera. I need a motion to that effect.

Mr. Roche: I move that the committee now go in camera.

Motion agreed to.

[*Traduction*]

Le président: Merci. Messieurs Schroder et Fretz, ce n'est pas terminé.

Il nous reste deux questions à régler. Tout d'abord, il me faut une motion pour photo, que les services de Chuck Mitchell soient retenus pour préparer une photographie de groupe à insérer dans le supplément du rapport du groupe de travail et qu'on se procure les photographies de Roger Monahan, Photography Limited pour le supplément. Est-ce que je peux avoir une motion à cette fin?

Une voix: Je le propose.

La motion est adoptée.

Le président: Le Comité veut discuter des questions se rapportant à ces délibérations et à son rapport à huis clos. Il me faut une motion à cette fin.

M. Roche: Je propose que le Comité siège maintenant à huis clos.

La motion est adoptée.

APPENDIX "RNSR-35"

OUTREACH NIAGARA

100 St. Paul St., St. Catharines. L2R 3M2. 682-3131

RESPONSE TO THE REPORT OF THE TASK
FORCE ON NORTH SOUTH RELATIONS

A quick glance at the list of expert witnesses that have appeared before the Task Force could be enough to make us think twice about commenting on the report. Yet, we are heartened by Willy Brandt's comment, "Development is too important a matter to be left to the experts." Over a year ago, Mr. Roche, addressing Non-Governmental Organizations said, "Parliament and government need your advice: indeed Canadians need your counsel". We consider these comments an invitation to enter into the dialogue on North-South relations—the single most important issue of our time.

What is not in the report

Although this seems a curious point to raise, it is an important start in our evaluation. The report barely touches on three of the largest stumbling blocks to proper development in the Third World: 1) multinational corporations; 2) governments that are unstable and/or don't care for people's needs; 3) the place of the arms trade in continuing oppression.

The fourth and perhaps the most serious flaw is not an "omission"; rather it is the way in which the report deals with economic growth. The problem is well stated: "Economic growth is essential, but who benefits?" The report suggests: "What is required is a new definition of development based on justice and the equitable sharing of benefits both within and between nations." It stops short of suggesting that the present international order is fundamentally unjust and in fact, assumes that "The necessary framework for the proper conduct of international relations already exists" (p. 15). That is simply not the case. The rich countries consistently seek their own advantage within their own borders. The "justice" practiced is often condescending because there is little attempt to help countries achieve development most suited to their situation. Finally, the possessions of the rich nations are closed off to the rightful claims of the poor nations. For instance, rich nations make exclusive claims on raw materials in the very heart of the territory of countries who may badly need these resources for their own development.

APPENDICE «RNSR-35»

OUTREACH NIAGARA

100, St. Paul St., St. Catharines. L2R 3M2. 682-3131

RÉPONSE AU: RAPPORT DU GROUPE DE TRA-
VAIL PARLEMENTAIRE SUR LES RELATIONS
NORD-SUD

Il suffit de jeter un coup d'œil rapide sur la liste des spécialistes qui ont comparu devant le Groupe de travail pour voir qu'il faut y penser deux fois avant de critiquer le rapport. Nous avons évidemment très bien accueilli l'observation de M. Willy Brandt selon laquelle le développement est une question beaucoup trop importante pour être laissée exclusivement entre les mains d'experts. Il y a plus d'un an, M. Roche, qui s'adressait aux organisations non gouvernementales, déclarait que le Parlement et le gouvernement avaient besoin de vos conseils; et les Canadiens aussi. Nous considérons ces observations comme une invitation à participer aux échanges sur les relations Nord-Sud, qui constitue la plus importante question de notre époque.

Ce que le rapport ne dit pas

La question peut surprendre, mais demeure un point de départ important de notre évaluation. Le rapport aborde à peine trois des grandes pierres d'achoppement au développement adéquat du Tiers monde, à savoir: 1) les sociétés multinationales 2) les gouvernements instables et qui ne se préoccupent pas des besoins de la population, et enfin 3) le rôle du commerce des armements dans l'oppression.

La quatrième, et peut-être la plus sérieuse, des lacunes n'est pas une «omission», mais tient plutôt à la manière dont le rapport traite de la croissance économique. Le problème est bien posé: «la croissance économique est essentielle, mais qui en profite»? Le rapport dit bien «qu'il faut redéfinir les objectifs (du développement) dans un esprit de justice qui témoigne d'un désir véritable de répartir équitablement les bénéfices du développement entre les différents pays et à l'intérieur de chacun d'eux», mais il omet de faire entendre que l'ordre international actuel est fondamentalement injuste; en fait, il suppose même que «la structure nécessaire à la conduite des relations internationales existe déjà» (p. 15). Il n'en est tout simplement pas ainsi. Les pays riches recherchent constamment leur propre avantage à l'intérieur de leurs propres frontières. La «justice» qui se pratique n'est souvent qu'une forme de condescendance, puisque pratiquement rien n'est fait pour aider les pays à réaliser le développement qui leur convient le mieux. En fin de compte, les pays pauvres ne peuvent prétendre aux biens des pays riches. Par contre, les pays riches affirment avoir des droits exclusifs sur des produits bruts qui se trouvent au cœur même de pays qui ont grandement besoin de ces ressources pour assurer leur propre développement.

If we take the saying, "Give a man to eat and he has food for a day, teach him to fish and he has food for a lifetime", a step further we must also ensure that people have access to good fishing spots.

The report, in calling for a new definition of development, stops short of identifying any serious problems with our present style of growth. As the Third World searches for room to carry out the growth it so desperately needs, there is no suggestion that we should substantially change our pattern of "overdevelopment". For example, the section on Energy rightly urges appropriate technology and alternate energy sources to fuel the growth needed. But in this case it smacks of taking the splinter out of our brother's eye and leaving the beam in our own. The integral suggestion would be for Canada to embark on a similar program to free up some of our own traditional energy supplies for those who need it most rather than export it to the U.S.A. whose stewardship record is as bad as our own.

The assumption is that we can and should continue our present patterns of economic growth if we and the developing country will mutually benefit from the growth in trade. However, countries in the Third World are rarely able to profit from international trade. In monetary value, their exports usually lag behind those of industrialized countries. At the same time their own economic growth creates a need to import which can't be covered by the profits of the export. Our development help is often used to even out this balance of payments deficit. From this perspective, our development help is the price we pay to stimulate the Third World nations to achieve the growth and exports we consider desirable. A Third World country that looks for growth by means of the world market cannot back out of that choice easily.

What is in the report

Several aspects of the report can be affirmed. There are good beginnings made on several important subjects. We would like to underscore these as well as offer constructive criticism on some of the particular recommendations. We will not touch on every page or recommendation but try to cover the highlights.

p. 21 We support the report's desire to have private organizations help educate the Canadian people—ourselves—on this issue. While we are preoccupied with East-West relations, the more pressing matter of North-South relations begs for understanding and action. We hope as "private organizations" you would support, that we can live up to your confidence in us. The media needs more detailed

Il ne suffit pas de dire «donner à manger à un homme, c'est le nourrir un jour; lui enseigner à pêcher, c'est assurer sa subsistance sa vie durant, encore faut-il veiller à ce qu'il ait accès à de bons endroits de pêche.

Le rapport, en demandant une nouvelle définition du développement, se garde bien de relever tout problème sérieux lié à notre actuel modèle de croissance. D'une part, le Tiers-monde cherche à savoir dans quel sens il doit réaliser la croissance dont il a désespérément besoin, mais d'autre part rien ne laisse supposer que nous devons véritablement changer notre modèle de «surdéveloppement». Par exemple, dans la section qui traite de l'énergie, on réclame une technologie appropriée ainsi que d'autres sources d'énergie qui puissent soutenir la croissance voulue. C'est voir la paille dans l'œil du voisin et négliger la poutre qui se trouve dans le nôtre. Il y aurait lieu de penser que le Canada doit adopter un programme semblable pour libérer certaines de ses sources d'approvisionnement énergétique traditionnelles en faveur des pays qui en ont le plus besoin, au lieu de les exporter vers les États-Unis dont le dossier d'intendance est aussi piètre que le nôtre.

Il est dit que nous pouvons et devons maintenir nos modèles actuels de croissance économique pour que nous-mêmes et les pays en voie de développement profitons de la croissance commerciale. Toutefois, les pays du Tiers-monde sont rarement en mesure de profiter du commerce international. En valeur monétaire leurs exportations sont habituellement à la remorque de celles des pays industrialisés. Parallèlement, leur propre croissance économique suscite un besoin en importations qui ne peut être satisfait par les profits réalisés grâce à l'exportation. Notre aide au développement sert souvent à éponger le déficit de la balance des paiements. De ce point de vue, elle est le prix que nous acceptons de payer pour que les pays du Tiers-monde réalisent la croissance et le volume d'exportations que nous croyons souhaitables. Un pays du Tiers-monde qui cherche à croître en faisant appel au marché international ne peut facilement faire marche arrière.

Que trouve-t-on dans le rapport?

Plusieurs aspects du rapport sont acceptables. Il contient de bonnes introductions à plusieurs sujets d'importance. Nous tenons à le souligner, tout en faisant une critique constructive de certaines recommandations. Nous n'aborderons pas chaque page ni même chaque recommandation, mais tenterons de parler des points saillants.

p. 22 Nous sommes d'accord, comme le souhaite le rapport, pour que les organisations privées contribuent à l'information du peuple canadien, c'est-à-dire nous-mêmes, relativement à cette question. Nous demeurons préoccupés par les relations Est-Ouest, mais la question la plus pressante des relations Nord-Sud fait appel à notre compréhension et à notre engagement. Nous espérons qu'à titre

attention as leaders in this information education process. Some have rightly suggested a New International Information Order is needed in order to more accurately understand the Third World. Right now, "development news" isn't news—revolution and hostage taking is.

p. 14 You suggest "political leadership in the sense of caring for people will be crucial in the decade ahead". We are struck by the fact, however, that it is in the areas of extensive governmental jurisdiction, that the report offers only skimpy analysis. When it comes to building on the work Non-Governmental Organizations are already doing i.e.) development assistance, food aid and agricultural assistance the report goes into great detail. We welcome the cooperation suggested by the report. However, we would welcome ever greater governmental action on issues that are more directly the responsibility of the government.

p. 27 We affirm the increase in Official Development Assistance (ODA) to .7 per cent by 1990 depending on the kind of aid given. We would have preferred a goal of 1%. However, we would stress that it is useless for us to give *any* ODA if the form of aid is detrimental to the Third World. We are also happy to see the Task Force move somewhat beyond the emphasis of its interim report on *self-interest*. The increased concern with moral standards has allowed more human concern to be evidenced in our aid than the suggestion that, "...major adjustments are called for but these must spring from a clear determination in Canada to strengthen and guarantee our own economic future" (Interim Report).

pp. 39-40 We support your recommendation that the highest concentration of ODA goes to the poorest countries. At the same time we caution against going the route of large showpiece aid projects that move a lot of dollars, but don't reach the people.

p. 42 We appreciate the emphasis that an increased share of ODA is used to support activities of NGO's. This is crucial if we are to bring aid down to a person-to-person level where true caring can take place. What little the NGO's have done is far

"d'organisations privées" auxquelles vous seriez disposé à accorder votre soutien, nous puissions ne pas démeriter à vos yeux. Les média doivent recevoir une attention plus soutenue en tant que chefs de file de ce processus d'information et d'éducation. Certains ont, à juste titre, laissé entendre qu'un nouvel ordre d'information internationale était nécessaire pour mieux comprendre le Tiers-monde. A l'heure actuelle, les "nouvelles du développement" ne sont pas considérées comme des nouvelles, ce sont les révolutions et les prises d'otages qui retiennent l'attention.

p. 15 Vous affirmez que "les hommes politiques auront un rôle crucial à jouer à cet égard au cours de la décennie à venir". Nous sommes toutefois frappés par le fait que c'est dans le domaine de la vaste compétence gouvernementale que le rapport n'offre qu'une analyse superficielle. Lorsqu'il s'agit d'élaborer à partir du travail que les organisations non gouvernementales sont déjà en train d'effectuer (c'est-à-dire l'aide au développement, l'aide alimentaire et l'aide agricole), le rapport se montre beaucoup plus loquace. Nous sommes favorables à l'esprit de collaboration qu'il veut faire naître, toutefois nous nous réjouissons bien davantage si le gouvernement s'engageait dans des questions qui relèvent beaucoup plus directement de sa responsabilité.

p. 29 Nous approuvons l'augmentation de l'aide officielle au développement (AOD) à 0.7 p. cent d'ici à 1990, compte tenu de la nature de l'aide accordée. Nous aurions préféré un objectif de 1 p. cent. Toutefois, nous soulignons qu'il est inutile que nous accordions la *moindre* aide officielle au développement si elle prend une forme qui nuit au Tiers-monde. Nous sommes aussi heureux de constater que le groupe de travail va au-delà de l'accent mis dans son rapport provisoire sur les intérêts propres à un pays. Notre aide témoigne, grâce à une conscience accrue de la responsabilité sociale, d'une préoccupation humaine plus soutenue que celle qui consiste seulement à effectuer «des rajustements dans notre économie qui bénéficieraient aux pays en développement (et) devraient faire partie d'une détermination catégorique du Canada à renforcer et à garantir son propre avenir économique» (Rapport provisoire).

pp. 41-42 Nous appuyons votre recommandation voulant que le Canada concentre son aide au développement dans les pays les plus pauvres. Toutefois, nous faisons une mise en garde contre l'option qui consiste à lancer, dans le domaine de l'aide, de vastes projets spectaculaires qui engloutissent des tas de fonds sans profiter à la population.

p. 44 Nous sommes d'accord pour insister sur le fait qu'une part accrue de l'aide officielle au développement doit servir à soutenir les activités d'organisations non gouvernementales. C'est un processus essentiel si nous voulons redonner un visage

more effective when contrasted to "programme" aid. However, the report does not give an indication of the percentage of the increase. NGO's could be the centrepiece of a meaningful aid policy without the attendant administrative and waste problems. We feel that the NGO's self-approach is to promote reliance and not simply hasten a country's entry into the international markets.

humain à l'aide, car ce n'est que dans ce contexte que l'aide véritable peut prendre forme. Si minces qui soient les réalisations des organisations non gouvernementales, elles ont été infiniment plus efficaces que toute forme «de programme d'aide». Toutefois, le rapport ne donne aucun indice du pourcentage d'augmentation. Les organisations non gouvernementales pourraient constituer le noyau d'une politique d'aide valable sans les habituels problèmes de gaspillage et d'administration. Nous estimons que l'approche des organisations non gouvernementales est de promouvoir la confiance et ne consiste pas tout simplement à accélérer l'entrée d'un pays sur les marchés internationaux.

- p. 42 We affirm the funding increase of IDRC because of its excellent work. We would offer two conditions: 1) the Centre must establish more clearly the character of the research it will do; 2) it must not stop high level research at the universities but must follow through with in-village test projects if the work is to have meaning for ordinary people. Again, "development work is too important to be left to experts".
- p. 43 We applaud the recommendation to allow unspent aid to be carried forward from one fiscal year to the other. In the past, not being able to do so has led to the tendency to spend the dollars quickly on big projects before year-end instead of putting it into the more needed person-to-person assistance. A problem enters in when parliament carries out the supervision. Due to the partisan nature of our government, such supervision leads to an emphasis on management of dollars, not quality of the aid given. In fact, increased supervision leads to more money spent on bureaucracy and less on aid.
- p. 48-9 We applaud the role of food aid as an emergency measure as well as the suggestion to purchase food aid from neighbouring food-surplus developing countries. This avoids some of the problems of dependency and especially reduces the possibility of using food aid in order to dump our surpluses. These recommendations are especially important in face of the immediate problems of massive starvation in some countries.
- p. 50-1 We affirm the increased use of multilateral food aid channels and the desire of the Task Force to see Canada raise its commitment to the Food Aid Convention. On the latter point, we would prefer
- p. 45 Nous sommes d'accord pour que soit accru le financement au centre de recherches pour le développement international en raison de l'excellence du travail qu'il accomplit. Nous y mettions toutefois deux conditions 1) que le Centre définisse plus clairement le caractère de la recherche qu'il effectuera 2) qu'il ne mette pas fin à la recherche de haut niveau qui s'effectue dans les universités, mais qu'il poursuive en ce sens par la réalisation de projets sur le terrain, si son travail doit revêtir une certaine signification pour les simples particuliers. Encore une fois, le développement est une question trop sérieuse pour qu'on la confie à des experts.
- p. 46 Nous applaudissons à la recommandation qui veut que les fonds non utilisés soit reportés d'une année d'imposition sur l'autre. Par le passé, parce qu'il était impossible de le faire, on a eu tendance à affecter ces fonds rapidement, avant l'échéance de l'exercice financier, à de gros projets, au lieu de les investir dans une forme d'aide personnelle souvent plus nécessaire. Un problème se pose lorsqu'un parlement se charge de la surveillance. Compte tenu du caractère partisan de notre régime gouvernemental, cette surveillance s'exerce dans le sens de la gestion des crédits et non de la qualité de l'aide accordée. En réalité, quand la surveillance devient plus étroite, de plus en plus d'argent va à l'administration et de moins en moins à l'aide.
- pp. 50-51 Nous nous félicitons de ce que l'aide alimentaire demeure un élément essentiel de l'aide d'urgence et que les aliments soient achetés dans des pays voisins en développement qui enregistrent des excédents à ce titre. Cette solution offre l'avantage d'éviter certains des problèmes dus à la dépendance et réduit notamment la possibilité que l'aide alimentaire devienne une façon d'écouler nos excédents. Ces recommandations revêtent un caractère particulièrement important compte tenu des problèmes de famine généralisée que connaissent actuellement certains pays.
- pp. 52-53 Nous préconisons l'utilisation accrue des voies multilatérales d'aide alimentaire et appuyons la volonté du groupe de travail de voir le Canada accorder un soutien plus généreux à la Convention

to see the Food Aid Convention deal not only in grains but a wider range of food stuffs. On the general issue of multilateral assistance we would underscore once more the role of NGO's as food aid channels. Further, our food aid program has fallen dramatically since its respectable peak of \$237.5 million in 1976-77. The projected level for 1980-81 is \$182 million. Food aid as a percentage of Canada's total foreign aid stands at 14.8%, the smallest percentage since 1964.

Food aid in the form of bilateral agreements are signed yearly and when the Liberal and Conservative governments were looking for quick ways to reduce the budget these were obvious targets. This happened at a time when CIDA received more bilateral food aid requests than it could fill. This drop has also limited the useful development role that our food aid could be playing. Should we not consider planning Food Aid on a longer term, say 2-3 years instead of the present one year? This would allow the country to incorporate such aid into its overall development planning.

We have traced the role of the NGO's, food aid and development assistance. We now return to the question of Finance and Debt. We have already dealt with the way in which ODA can be used to serve our own ends especially when a developing country wishes to enter the international markets.

pp. 29-30 We appreciate the suggestions that Canada consider subsidizing interest of future loans and that the gearing ratio of the World Bank permit greater borrowing on financial markets as a proportion of the capital base provided by member governments. We are concerned that this approach only postpones a crisis in view of the scarcity of real resources with which developing countries can work. For developing countries to flourish they need a growth rate ten times our own to have a parallel effect. Would it not be more appropriate for industrialized nations to go in the direction of more modest growth and expenditures, while the poorer countries are given the means to better attack, according to their own insight, the internal problems of poverty and unemployment? Should we not also consider eliminating the obligations of interest repayment? (Could this be a modern application of the law of the sabbatical year—Leviticus 25:36-37; Deuteronomy 15:1.2?)

relative à l'aide alimentaire. Sur ce dernier point, nous préférierions que cette dernière ne vise pas que les céréales, mais couvre un plus vaste éventail de denrées. Eu égard à la question générale de l'aide multilatérale, nous soulignons à nouveau le rôle des organisations non gouvernementales en tant que moyen d'acheminer de l'aide alimentaire. En outre, notre programme a connu une baisse spectaculaire depuis qu'il a atteint le sommet très raisonnable de \$237.5 millions en 1976-1977. L'objectif pour 1980-1981 est de \$182 millions. L'aide alimentaire, en tant que pourcentage de l'aide totale accordée par le Canada à l'étranger, atteint 14.8 p. cent, le taux le plus faible depuis 1964.

Des accords bilatéraux en matière d'aide alimentaire étant signés chaque année, c'est évidemment eux qui, les gouvernements libéral et conservateur, ont pris pour cible lorsqu'ils cherchaient des moyens de réduire rapidement le budget au moment même où l'ACDI recevait un plus grand nombre de demandes d'aide alimentaire bilatérale qu'elle n'en pouvait accepter. La diminution des crédits à ce chapitre a aussi restreint le rôle utile de développement que notre aide alimentaire était appelée à jouer. Ne devrions-nous pas envisager de planifier l'aide alimentaire à plus long terme, soit pour deux ou trois ans, au lieu d'une année à la fois, comme c'est le cas actuellement? De cette manière, le pays bénéficiaire pourrait tenir compte de cette aide dans son plan global de développement.

Nous connaissons le rôle des organismes non gouvernementaux, de l'aide alimentaire et de l'aide au développement. Revenons maintenant à la question des finances et de l'endettement. Nous avons déjà discuté de la façon dont l'aide officielle au développement peut être utilisée pour servir nos propres intérêts, particulièrement lorsqu'un pays en développement désire s'engager sur les marchés internationaux.

pp. 32-33 Nous sommes heureux que le rapport propose que le Canada étudie la possibilité de subventionner les intérêts courus sur les prêts futurs et que le taux d'endettement de la Banque soit augmenté progressivement afin de lui permettre d'emprunter davantage sur les marchés financiers au prorata du capital fourni par les gouvernements membres. Nous craignons, toutefois, que cette approche ne serve qu'à retarder une crise, compte tenu de la rareté des ressources réelles sur lesquelles les pays en développement peuvent compter. Afin de vraiment se développer, ces pays devraient connaître un taux de croissance dix fois supérieur au nôtre. Ne conviendrait-il pas que les pays industrialisés acceptent une croissance et des dépenses plus modestes afin de donner aux pays les plus pauvres les moyens de s'attaquer, selon leurs priorités, aux problèmes internes de la pauvreté et du chômage? Ne devrions-nous pas songer à supprimer tout simplement le remboursement des intérêts? (Il pourrait s'agir d'une application moderne de la loi

p. 66 We are struck by the fact that the first recommendation under the section on trade involves an increase in "the number of Trade Commissioner Service representatives in the developing countries which present expanding market opportunities". That measure would benefit Canadian industries in particular. Along with increasing the number of Trade Commissioners, we must ensure that investment in overseas markets are to the benefit of those countries. Canada has a Foreign Investment Review Agency to ensure foreign takeovers are in the public interest. We would suggest an Overseas Investment Review Agency be formed with a view to establishing and administering guidelines for responsible investment overseas.

p. 55 We are struck by the opening sentence in the discussion of energy: "No area demonstrates the interdependence of North and South more than the energy crisis." We could not agree more. It is in this brief section that we see most clearly the interlocking of our growth and the hoped-for growth of the developing world. It is precisely at this point that we demonstrate the greatest inability to confess our own sin and act on a new view of economic growth. The "business as usual" approach accepts our present patterns and style of growth and even puts it on a par with the needs of developing countries. Yet we are the greatest users of energy on a per capita basis. Our responses to energy shortages have typically been to increase supplies rather than adjust our consumption (demand). If we would shift to the kind of alternate energy sources we so quickly recommend for developing countries (p. 58), we would be less of a drain of world resources and some of our own energy supplies would be freed for those who need it. We should consider charging less than "what the market will bear" and set a goal of exporting 10% of our production to developing countries.

Large investments in hydro and nuclear energy by developing countries have meant roads, water supplies, schooling and health services have suffered. Nuclear energy, the highest of high technologies, the largest scale, the most capital intensive, the most centralized, the most difficult to repair, is entirely inappropriate. For the above reasons we support development projects which use renewable and locally-

sur l'année sabbatique—Lévitique 25:36-37. Deutéronome 15:1,2)

p. 69 Nous sommes surpris que la première recommandation du chapitre sur le commerce porte sur l'accroissement «du nombre de représentants du Service des délégués commerciaux dans les pays en développement qui présentent des marchés en expansion». Cette mesure profiterait tout particulièrement aux industries canadiennes. Outre le fait d'accroître le nombre de représentants du Service des délégués commerciaux, nous devons nous assurer que les investissements consentis sur les marchés étrangers profitent à ces pays. L'Agence d'examen de l'investissement étranger a pour rôle de veiller à ce que les mainmises étrangères effectuées au Canada soient dans l'intérêt public. Nous recommandons qu'une Agence d'examen de l'investissement outre-mer soit créée afin d'établir et d'appliquer des lignes directrices visant à favoriser des investissements à l'étranger qui soient dans l'intérêt des pays bénéficiaires.

p. 55 La phrase par laquelle débute le chapitre sur l'énergie nous surprend. Celle-ci affirme: «L'interdépendance du Nord et du Sud ne peut être plus manifeste que dans la crise de l'énergie.» Nous sommes tout à fait d'accord avec cette affirmation. C'est dans ce chapitre du mémoire que nous voyons le plus clairement comment notre croissance et la croissance espérée des pays en développement sont interdépendants. C'est précisément à cet égard que nous nous entêtons à ne pas reconnaître nos fautes et à ne pas changer nos idées sur la croissance économique. L'approche mercantile ne fait qu'accepter nos moyens et notre mode de croissance actuels et les place même sur le même plan que les besoins des pays en développement. Et cependant, le Canadien est le plus gros consommateur d'énergie au monde. En réponse à la pénurie d'énergie, nous n'avons fait qu'accroître les approvisionnements au lieu de réduire notre consommation (demande). Si nous adoptions les sources d'énergie de rechange que nous proposons avec tant d'empressement aux pays en développement (p. 61), nous cesserions de consommer à un rythme effarant les ressources mondiales et nous pourrions ainsi mettre certaines de nos propres sources d'énergie à la disposition de ceux qui en ont le plus besoin. Nous devrions les vendre à un prix inférieur à celui du marché et nous fixer comme objectif d'exporter 10 p. cent de notre production en énergie vers les pays en développement.

Pour consentir des investissements importants dans le domaine de l'énergie hydroélectrique et nucléaire, les pays en développement ont dû retarder la construction d'écoles, de routes, d'hôpitaux et d'aqueducs. L'énergie nucléaire est totalement inadéquate pour ces pays étant donné qu'elle exige une technologie des plus perfectionnées et les investissements les plus élevés, tout en étant celle qui est la plus centralisée et

available sources of energy (p. 58) as entirely appropriate.

- p. 59 While the recommendation to "assign a high priority to reforestation and proper forest management" is valuable as a source of energy and a resistance to erosion, it could be expanded on. It is difficult for people to leave trees standing if the pressure is to produce food. Could forestation not be combined with the feeding of animals? Successful attempts toward this end have been conducted in the Sahel and Crete. This combination would provide added incentive to the farmer to leave the trees standing.

We have come to the close of our comments on the report. We have not covered everything but have tried to provide a fairly detailed response to your efforts. We have done so in the hope of establishing a dialogue. If this dialogue succeeds in bringing Canada's North-South relations a few steps further down the road of justice we will be grateful. However, Canada is known for speaking piously on this issue and we count ourselves as Canadians on this score as well. Justice demands action by each of us and by Canada as a whole.

This response was prepared by:

Mark Charlton: PHD candidate on Canada's Food Aid Policy.

Stephanie Collins: Residence Director at the YMCA and former researcher for Outreach.

Fred Doornbos: A farmer in the peninsula and member of the Niagara Politics Group.

Syl Gerritsma: A tool salesman and chairman of Outreach Niagara.

Dick Halverson: A consumer education teacher and chairman of the Niagara Politics Group.

Harold Nigh: An organic farmer in Port Colborne, board member of Outreach and currently working for MCC.

Ben Vandezande: Coordinator of Outreach Niagara.

WHAT CAN YOU DO?

1. Bring tonight's discussion back to your church and your friends to better inform them about the North-South issue and the report of the Parliamentary Task Force.

2. Order more copies of the report and form a small group to discuss it. You may order more copies of Outreach's response as a discussion guide.

3. Write your comments on the report to any or all of the following:

a) your M.P.

dont les installations sont les plus difficiles à réparer. Pour ces raisons, nous appuyons les projets de développement fondés sur l'utilisation de sources d'énergie renouvelables et disponibles sur place. (p. 61).

- p. 59 Bien que la recommandation voulant qu'on «accorde une plus grande priorité au reboisement et à la gestion rationnelle des forêts» soit valable comme source d'énergie et comme mesure visant à contrer l'érosion, il conviendrait de l'étoffer davantage. Il est difficile de demander aux habitants des pays en développement de ne pas abattre les arbres lorsqu'on les pousse à produire de la nourriture. Ne pourrait-on pas combiner le reboisement avec l'alimentation des animaux? Des tentatives en ce sens ont été couronnées de succès dans le Sahel et en Crète. Cela inciterait davantage les agriculteurs à ne pas abattre les arbres.

Voilà maintenant le moment de conclure notre étude sur le rapport. Nous n'avons pas touché à tous les points qui y sont abordés, mais nous avons essayé de répondre de façon assez détaillée à vos propositions. Nous l'avons fait dans l'espoir d'établir un dialogue. Nous serons heureux si ce dialogue permet de faire avancer de quelques pas les relations Nord-Sud dans la voie de la justice. Toutefois, le Canada est connu pour ses beaux principes sur le sujet et nous faisons partie du nombre. Il faut, au nom de la justice, que le Canada tout entier et que chacun de nous posent des gestes concrets.

Voici les auteurs de cet exposé:

Mark Charlton: Candidat au diplôme de doctorat sur la politique d'aide alimentaire du Canada.

Stephanie Collins: Directrice résidente au YMCA et ancienne chercheuse d'Outreach.

Fred Doornbos: Agriculteur de la péninsule et membre du Niagara Politics Group.

Syl Gerritsma: Vendeur d'outils et président d'Outreach Niagara.

Dick Halverson: Enseignant (protection du consommateur) et président du Niagara Politics Group.

Harold Nigh: Agriculteur organique de Port Colborne, membre du conseil d'administration d'Outreach et employé actuel du MCC.

Ben Vandezande: Coordonnateur d'Outreach Niagara.

QUE POUVEZ-VOUS FAIRE?

1. Parlez aux membres de votre église et à vos amis de la discussion de ce soir afin de mieux les informer sur relations Nord-Sud et le rapport du groupe de travail parlementaire.

2. Commandez d'autres exemplaires du rapport et constituez de petits groupes pour en discuter. Vous pouvez commander des exemplaires supplémentaires de l'étude d'Outreach comme guide de discussion.

3. Envoyez vos observations sur le rapport à l'une ou l'autre des personnes suivantes:

a) votre député

- b) the task-force via Mr. Roche
- c) the Minister of External Affairs
- d) the party leaders

(see bottom of page for addresses) If you agree with the position, Outreach has taken you could send a copy of the response with a cover letter explaining who you are to any or all of the above.

4. Write your comments about some aspect of North South relations to "Letters to the editor" of your local paper. Talk with a neighbour about this issue.

5. Inform your denominational leaders of your feelings and urge them to provide leadership for the church on this topic.

6. Feel free to call on Outreach for resources we may be able to provide.

Addresses

a) Your M.P. (St. Catharines)—Mr. Joe Reid, 606-43 Church St., St. Catharines, L2R 7E1.

(Welland)—Mr. Gib Parent, Constituency Office, Seaway Mall, Welland.

(Niagara Falls)—Mr. Al MacBain, 4691 Ontario Ave., Niagara Falls, L2E 3R1

(Erie)—Mr. Girve Fretz, P.O. Box 582, Port Colbourne, L3K 5X8.

(Lincoln)—Mr. Bryce MacKasey, 949 Queenston Rd., Stoney Creek, L8G 1B8.

b) Mr. Roche, 402-S, House of Commons, Ottawa, K1A 0A6.

c) The Hon. M. MacGuigan, Minister of External Affairs, House of Commons, Ottawa.

d) Mr. Joe Clark, Leader of the Opposition, House of Commons, Ottawa. Mr. Ed Broadbent, Leader of the NDP, House of Commons, Ottawa. Prime Minister Trudeau, House of Commons, Ottawa.

- b) le groupe de travail, par l'entremise de M. Roche
- c) le ministre des Affaires extérieures
- d) les chefs de partis

(Voir les adresses au bas de la page) Si vous appuyez la position d'Outreach, vous pourriez envoyer un exemplaire de l'étude accompagné d'une lettre expliquant aux personnes susmentionnées les raisons de notre attitude.

4. Rédigez un article pour votre journal local sur les relations Nord-Sud. Discutez de la question avec vos voisins.

5. Faites part de vos sentiments à vos chefs religieux et demandez-leur de diriger les efforts de votre église en ce domaine.

6. N'hésitez pas à communiquer avec Outreach qui peut vous fournir certaines ressources.

Adresses

a) Votre député (St. Catharines)—M. Joe Reid, 606-43, rue Church, St. Catharines, L2R 7E1

(Welland)—M. Gib Parent, bureau de circonscription, Seaway Mall, Welland

(Niagara Falls)—M. Al MacBain, 4691, avenue Ontario, Niagara Falls, L2E 3R1

(Érie)—M. Girve Fretz, C.P. 582, Port Colbourne, L3K 5X8

(Lincoln)—M. Bryce MacKasey, 949 route Queenston, Stoney Creek, L8G 1B8.

b) M. Roche, Pièce 402-S, Chambre des communes, Ottawa, K1A 0A6.

c) L'honorable M. MacGuigan, ministre des Affaires extérieures, Chambre des communes, Ottawa.

d) M. Joe Clark, chef de l'Opposition, Chambre des communes, Ottawa. M. Ed Broadbent, chef du NPD, Chambre des communes, Ottawa. Le premier ministre Trudeau, Chambre des communes, Ottawa.

APPENDIX "RNSR-36"

TO: PARLIAMENTARY TASK FORCE ON NORTH-SOUTH RELATIONS

FROM: OUTREACH NIAGARA

JUSTICE IN INTERNATIONAL RELATIONS

Measuring Economic Growth

It may be useful to develop some criteria by which we can measure healthy economic growth both within Canada and internationally. Such a yardstick may help us better steer the course of development both at home and in our development assistance.

For us, the principle of stewardship is the key to unlocking an understanding of healthy growth. We highlight the following aspects for our present discussion.

1. *Conservation*—must again become a top priority in economic development. Care for this creation and its potential for this and for future generations. Conservation is not to be considered a by-product of economic growth, but an essential criterion of it.

2. *Work*—There should be enough jobs to provide employment for all able-bodied adults. But those jobs must be more than menial tasks done because we need food on the table. Work must enhance the development of workers as human beings and contribute to their ability to live a full life in all relationships.

3. *Fair distribution of capital and income*—People need access to an income and the capital to develop their own capacities.

An assessment of our own economy by these criteria shows that we fall short. Our purpose is not to point an accusing finger, but to examine the goals of our economic growth: 1) Quantitative growth of output is often our goal, but maximal exploitation of resources runs contrary to a conservation policy. 2) Our economy aims at providing maximum employment but often at the expense of a worker's development as a human being. 3) Our economy emphasizes incentives within a free market context in the hope that the benefits of the resulting growth can be used to help those in need.

Emil Brunner has said that the wealth of the rich is unjust because it makes the poverty of others necessary. This brings us to the basic principle of *justice*; namely, that no one may be pushed aside or cheated out of what he is entitled to. Our notion of justice has been wrongly reduced to allowing the less well-off to share in the prosperity of others. To support such "charity" there must be constant growth. Here justice stops with the giving of a financial payment (so-called "social justice").

APPENDICE «RNSR-36»

AU GROUPE DE TRAVAIL PARLEMENTAIRE SUR LES RELATIONS NORD-SUD

DE OUTREACH NIAGARA

JUSTICE ET RELATIONS INTERNATIONALES

La mesure de la croissance économique

Il serait peut-être utile d'établir un certain nombre de critères pour évaluer ce qui doit être une croissance économique saine, à l'intérieur de nos frontières et sur la scène internationale. Cet ensemble de références permettrait de mieux orienter l'essor de la nation et la répartition de l'aide publique au développement.

Ce sont les principes d'une gestion saine qui permettent, à nos yeux, d'établir les critères d'une bonne croissance. Nous énumérons ci-dessous un certain nombre d'aspects de la question qui semblent importants pour notre débat.

1. *La conservation*—doit redevenir une priorité dans les questions de développement économique. Il faut veiller à en créer les conditions à connaître les possibilités aussi bien pour notre génération que pour les générations à venir. La conservation ne doit pas être un aspect secondaire de la croissance économique, mais plutôt l'une de ses préoccupations essentielles.

2. *Le travail*—On devrait pouvoir fournir du travail à toutes les personnes en bonne santé, en veillant à ce que les tâches ne servent pas simplement à des besoins alimentaires. Le travail doit en effet permettre au travailleur de s'épanouir en tant qu'être humain, et maximiser ses aptitudes sous tous les rapports.

3. *Une répartition équitable du capital et du revenu*—Toute personne doit être assurée d'un revenu et accéder au capital lui permettant de mettre en valeur ses possibilités.

Il est clair que notre économie ne satisfait pas à ces critères. Il ne s'agit pas pour nous de juger, mais plutôt d'examiner les buts de notre croissance économique: 1) alors qu'une croissance quantitative est souvent notre objectif principal, l'exploitation maximisée de nos ressources est en contradiction avec une politique de conservation. 2) Notre système économique cherche à maximiser l'emploi souvent au détriment de l'épanouissement du travailleur en tant qu'être humain. 3) Ce système met l'accent sur les stimulants fournis dans le contexte d'une économie de marché dans l'espoir que les bénéfices de la croissance pourront être réutilisés pour l'assistance aux défavorisés.

Emil Brunner a stigmatisé l'injustice de la richesse des uns qui rendait nécessaire la pauvreté des autres. Cette constatation nous ramène au principe de base qu'est la *justice*, c'est à dire que personne ne doit être frustré de ce à quoi il a légitimement droit. Or, notre notion de justice a été réduite, à tort, et consiste aujourd'hui à permettre aux déshérités de profiter de la prospérité des riches. De plus, pour mettre en œuvre une telle «charité», la croissance doit rester constante et la justice se limite ici à l'octroi d'une aide financière (dite «justice sociale»).

Justice In International Relations

Justice is not a sharing of money or power alone. It is not only a relief of the oppressed but also a help in building a new life. Therefore, justice and paternalism are opposites. Justice implies that a person is restored to his/her rightful place to resume and independently fulfill his responsibilities. Justice is *not* an affirmation of the absolute right to private property. Property (also financial property) is to be in service to others, connecting the owners to those who need it. This requires a genuine participation by people and nations in decisions bearing on their own future. We may not deal with fellow human beings and fellow nations as if they are objects without their own standards for development.

On the international scale, we may not expect only countries of the Third World to formulate laws to ensure such stewardship. They are often too dependent on Western corporations, established and producing on their land, and too dependent on attracting any new capital. We cannot expect a weak party to be able to contain these superpowers. Rather an international order of justice able to issue regulative and binding directives is essential. Within such a context these countries can participate and achieve some measure of cooperation.

This somewhat abstract discussion can be made more concrete if we look at the issue of *criteria for trade*. The report calls for an expansion of trade on an international scale. Such trade extends the market and makes specialization and reduction of costs even more possible. Trade in products essentially different was once considered a good thing. Recently however, trade has concentrated in basically similar manufactured products. Such trade often eliminates any consideration for conservation, meaningful work, or a fair distribution of capital and income.

In important respects, the market economy of the 19th century is still dominant in the world economy of the 20th century. This is damaging to both the culture and the environment of Third World countries.

A Conservation Policy

The formation of an international public system of law appears necessary. We don't pretend to have a definitive code of such law. Dr. Bob Goudswaard, professor at the Free University of Amsterdam and former cabinet minister in the Dutch government has drafted the following outline to illustrate what might be possible.

a) A world conservation policy which:

- i. can determine the rate at which the raw materials and energy in the earth may be depleted;
- ii. can make reserves for the benefit of poor and needy states within the existing national raw materials and energy reserves of other countries;

Justice et relations internationales

La justice ne consiste pas seulement à partager des moyens financiers ou un pouvoir. Il ne s'agit pas simplement d'alléger l'oppression, mais également de contribuer à l'édification d'un nouveau mode de vie. Justice et paternalisme s'opposent donc. La justice signifie que chaque être humain puisse jouir de tous ses droits pour pouvoir assumer, en toute indépendance, ses responsabilités. La justice n'est *pas* l'affirmation de la propriété privée comme droit absolu. Celle-ci comme la propriété financière, doit être au service de tous, créant des liens entre les propriétaires et ceux à qui elle doit également profiter. Cela exige donc une collaboration réelle entre peuples et nations dans les décisions qui concernent leur propre avenir. Nous n'avons pas le droit de traiter nos semblables, êtres humains ou nations, comme des objets, sans égard pour leurs propres exigences en matière de développement.

Au niveau international, nous ne devons pas attendre que seuls les pays du Tiers monde adoptent les lois qui assureraient une telle gestion. En effet, ces pays dépendent trop souvent des entreprises occidentales, installées et produisant sur leur propre territoire, et ils ont également besoin de nouveaux capitaux. Nous ne pouvons pas, donc, nous attendre à ce que le partenaire le plus faible soit en mesure de contenir l'avance des superpuissances. Il faut au contraire miser sur un nouvel ordre international et une justice disposant de moyens de réglementation et de contrainte. Ce n'est qu'à cette condition que les pays les plus pauvres pourront participer et coopérer dans une certaine mesure.

Ce discours quelque peu abstrait peut être illustré à propos de la question des *critères d'échange*. Le rapport invite à ce que l'on renforce les échanges au niveau international, pour élargir les marchés, permettre une plus grande spécialisation et ainsi réduire les coûts. Il fut une époque où l'on considérait comme une bonne chose l'échange de produits radicalement différents. A l'heure actuelle, toutefois, les échanges ont essentiellement porté sur des produits manufacturés similaires, éliminant très souvent les considérations touchant à la conservation, au sens à donner au travail, ainsi qu'à la juste répartition du capital et du revenu.

Sous bien des aspects, l'économie de marché du 19^e siècle domine encore la scène du 20^e siècle. Ce phénomène nuit à la fois à la culture et à l'environnement des pays du Tiers monde.

Une politique de conservation

La formation d'un corps de lois internationales semble de plus en plus nécessaire. Nous ne prétendons pas avoir à offrir, tout prêt, un tel code. Voici donc les propositions de M. Bob Goudswaard, de l'Université libre d'Amsterdam, ancien ministre du gouvernement hollandais.

a) Une politique mondiale de conservation devrait:

- i. fixer un taux autorisé d'épuisement des matières premières et de l'énergie dans le monde;
- ii. permettre de constituer des réserves destinées aux nations les plus déshéritées, prélevées sur les richesses en matières premières et en énergie des autres pays;

iii. includes a binding policy regarding the exploitation of the world oceans, whether without or within the framework of rules pertaining to common possessions;

iv. makes possible a supranational effort in the struggle against erosion, especially in the Third World countries;

b) i. can adopt binding measures toward nations and the residents of nations relative to the pollution of seas and oceans; and to

ii. the storing and distribution of world food supplies which are bought in rich harvest years;

c) i. contains different criteria for distribution concerning the circulation of new world money (SDR's, the so-called "special link", whereby the richer countries are consciously being handicapped in the possibility of spending relative to the poorer countries); and

ii. a limited world tax system on states and multinational corporations according to ability, also for the financing of the world conservation policy mentioned under (a);

d) i. includes a gradual but compulsory abolishment of existing interest and repayment obligations on all loans to third world countries; and

ii. the orientation of support and help programs to the realization of basic needs—but then in accordance with the principles of self-reliance, established by the recipient countries themselves; and

iii. the abolition of all protective rights toward products out of developing countries on Western markets, whereby the Western countries artificially perpetuate and enlarge their own "closedness" and privileges in the international territorial division; and

iv. an internationally enforced law concerning unacceptable behavior of Western corporations within the countries of Third World, whereby it must be possible to apply international sanctions and their adjudication in international courts.

Global Control of Raw Materials

How can all people receive a proportionally equal share to freely and equally do with these as they see fit? (Equality here does not mean all the same quantity but on the basis of "equity"). The command to love God and our neighbour as ourselves remains true on an international scale. The present world situation provides several stumbling blocks to this kind of distribution:

a) Two-thirds of the world population lacks what is essential for subsistence. Those shortages of clothing, shelter and nutrition leave them existentially un-free. This is often compounded by a lack of political freedom.

b) As a result of the economic and technical development in the industrialized world the rest of the world is not economically equal.

iii. prévoir une politique impérative pour l'exploitation des océans, dans le cadre ou hors du cadre des règlements relatifs au domaine de la propriété internationale;

iv. permettre de lutter au niveau supranational contre l'érosion, et notamment dans les pays du Tiers monde;

b) i. permettre d'adopter des mesures contraignantes applicables aux nations et aux individus, en matière de pollution des mers et océans;

ii. prévoir le stockage et la distribution des réserves alimentaires résultant des bonnes années de récolte;

c) i. établir une liste de critères pour la répartition et la circulation des nouvelles unités de comptes monétaires (il s'agit des DTS et du «lieu DTS» qui met volontairement un frein à la capacité de dépenser des pays les plus riches, par rapport aux pays les plus pauvres); et

ii. prévoir un système d'impôt mondial limité, applicable aux États et aux sociétés multinationales, en fonction de leur possibilité, et, pour financer la politique mondiale de conservation mentionnée en a);

d) 1. prévoir une suppression graduelle mais impérative de toutes les obligations de remboursement (intérêt et principal) des emprunts contractés par les pays du Tiers monde;

ii. orienter les programmes d'assistance en fonction de la satisfaction des besoins fondamentaux—tout en respectant les principes d'autonomie dont s'inspirent les pays bénéficiaires eux-mêmes;

iii. abolir les droits protectionnistes frappant sur les marchés occidentaux, les importations en provenance des pays en voie de développement perpétuant ainsi artificiellement et renforçant même la «fermeture» et la position territoriale privilégiée des pays occidentaux;

iv. imposer à tous un code de conduite interdisant notamment aux sociétés occidentales certaines pratiques dans le Tiers monde, et prévoyant des sanctions et des tribunaux internationaux.

Le contrôle global des matières premières

Comment peut-on, en l'occurrence, garantir une répartition proportionnelle équitable des matières premières permettant aux bénéficiaires d'en user aussi librement et aussi judicieusement qu'ils le veulent? (L'égalité ici ne signifie pas la distribution d'une même quantité pour tous, mais le respect du principe de l'équité). Le commandement: Tu aimeras ton Dieu et ton prochain comme toi même, doit rester valable au niveau international. L'état actuel du monde s'oppose pourtant à une telle répartition; en effet:

a) les deux tiers de la population mondiale ne peuvent subvenir à leurs besoins essentiels et manquent de nourriture de vêtements et de logement, ce qui les prive de liberté. Cette situation se double souvent d'une absence totale de liberté politique.

b) Le développement économique et technique des pays industrialisés crée un déséquilibre économique avec le reste du monde.

c) Raw materials and resources are controlled by national states and they may use them only in their national interest. This often makes it impossible to hear the cry of the weaker.

This means that the rich and powerful are the only ones in a position to utilize the remaining resources and new materials. Within national states such control will need to be opened up to other people in the world.

Ambivalent Development Assistance

If this is coupled with the ambivalence of our development assistance we begin to understand more clearly the limited access many people have to the material and financial resources of the world. The usual problems of loans with high interest rates and tied aid are compounded by deeper problems. Third world export, in monetary terms lags behind industrialized nations. Yet their attempt to have some economic growth requires imports which can't be covered by the revenue from exports. Development Assistance is usually called in to correct the imbalance and it becomes the price the North pays to stimulate nations to participate in trade we consider "desireable".

Then follow the tales of horror: India has lost more money due to the rise in price of oil than it received in ODA since 1945; part of the reason for drought in the Sahel countries was the fact that fertile areas were used for growing crops for export to the richer countries. Finally, most Third World countries keep their reserves in U.S. dollars. This automatically gives them an advantage.

Escape from this lopsided access to financial and material resources needs to be provided. Concrete suggestions include:

- a) a revision of the rules according to which money is distributed by the IMF to countries of the world. The net effect may be that industrialized nations have to accept a more modest growth while poorer countries are given the means to attack their own problems.
- b) eliminate interest payment of any financial help
- c) an international division of labour should:
 - i) not result in a total depletion of a country's raw material or energy potential;
 - ii) not depend on advantages gained by misuse of power or defended by historically evolved protective rights of Western countries;
 - iii) not be forced on a country or its population.

Thank you for your consideration.

Ben Vandezande
Outreach Niagara
100 St. Paul Street
St. Catharines, Ontario
L3R 3M2
1-416-682-3131

March 19, 1981

c) Les matières premières et les ressources sont contrôlées par les États qui peuvent en disposer dans leur intérêt national exclusif, ce qui empêche souvent la voix des plus faibles de se faire entendre.

Bref, les riches et les puissants sont les seuls à pouvoir disposer des ressources et des matières premières. Cet accès contrôlé, à l'intérieur des États, devra pouvoir être ouvert au reste du monde.

Les deux visages de l'aide au développement

Si l'on met en parallèle les lacunes citées précédemment et l'ambivalence de notre assistance au développement, on comprend comment les ressources financières et matérielles restent entre les mains d'un petit nombre. Les problèmes traditionnels concernant les taux d'intérêt élevés et l'aide liée, sont aggravés par d'autres difficultés plus insurmontables. En valeur, les exportations du Tiers monde restent loin derrière celles des pays industrialisés, tandis que les nécessités de la croissance économique lui imposent des importations qu'il ne peut pas payer avec les recettes de ses exportations. C'est alors que l'on fait appel à l'aide publique au développement, qui devient ainsi le prix que doit payer le Nord pour aider le reste du monde à participer à des échanges qu'il juge «souhaitables».

C'est là que l'horreur commence: la montée des prix du pétrole a coûté à l'Inde plus qu'elle n'a reçu au titre de l'ADP depuis 1945; l'une des raisons de la sécheresse du Sahel était que les zones fertiles servaient à des cultures destinées à l'exportation vers les pays les plus riches. Enfin, la plupart des pays du Tiers monde maintiennent leurs réserves en devise américaine, pour pouvoir bénéficier des avantages correspondants.

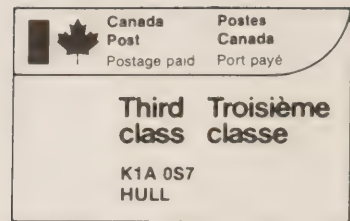
Il faut donc pouvoir briser ce cercle vicieux interdisant à certains l'accès aux ressources financières et matérielles. Voici un certain nombre de propositions concrètes:

- a) une révision des règlements faisant du FMI le bailleur de fonds du monde entier. Les pays industrialisés devront peut-être, alors se contenter d'une croissance plus modeste pour permettre aux pays les plus pauvres de régler leurs propres problèmes;
- b) la suppression de tous les intérêts frappant les prêts et les emprunts;
- c) une division internationale du travail qui:
 - i) ne se traduise pas par l'épuisement complet des ressources énergétiques et naturelles de certains pays;
 - ii) ne se fasse pas en fonction d'avantages obtenus par certains grâce à l'usage de la force ou de privilèges historiques comme c'est le cas pour les pays occidentaux;
 - iii) ne soit imposée à aucun pays ni à aucun peuple.

Merci de votre attention.

Ben Vandezande
Outreach Niagara
100 St. Paul Street
St. Catharines (Ontario)
L2R 3M2
1-416-682-3131

19 mars 1981



If undelivered, return COVER ONLY to:
Canadian Government Printing Office,
Supply and Services Canada,
45 Sacré-Coeur Boulevard,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S7

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Imprimerie du gouvernement canadien,
Approvisionnement et Services Canada,
45, boulevard Sacré-Coeur,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S7

WITNESSES—TÉMOINS

Mr. Ben Vandezande, Coordinator, Outreach Niagara;
Mr. Mark Charlton, Member of Task Force on North-South
Relations of Outreach Niagara.

M. Ben Vandezande, coordonnateur «Outreach Niagara»;
M. Mark Charlton, membre du Groupe de travail sur les
Relations Nord-Sud de «Outreach Niagara».

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 29

Tuesday, April 21, 1981

Chairman: Mr. Herb Breau

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule n° 29

Le mardi 21 avril 1981

Président: M. Herb Breau

*Minutes of Proceedings and Evidence
of the Special Committee on*

*Procès-verbaux et témoignages
du Comité spécial des*

North-South Relations

Relations Nord-Sud

RESPECTING:

Relations between developed and developing
countries

CONCERNANT:

Les relations entre pays développés et pays en voie
de développement

INCLUDING:

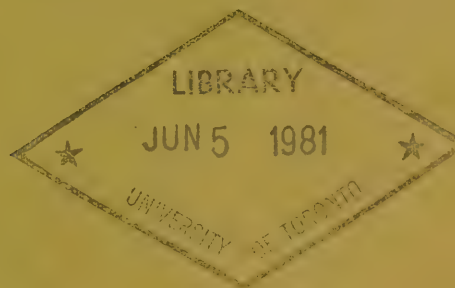
The Fifth Report to the House

Y COMPRIS:

Le cinquième rapport à la Chambre

First Session of the
Thirty-second Parliament, 1980-81

Première session de la
trente-deuxième législature, 1980-1981



HOUSE OF COMMONS

Issue No. 29

Tuesday, April 21, 1981

Chairman: Mr. Herb Breau

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule n° 29

Le mardi 21 avril 1981

Président: M. Herb Breau

*Minutes of Proceedings and Evidence
of the Special Committee on*

North-South Relations

*Procès-verbaux et témoignages
du Comité spécial des*

Relations Nord-Sud

RESPECTING:

Relations between developed and developing
countries

CONCERNANT:

Les relations entre pays développés et pays en voie
de développement

INCLUDING:

The Fifth Report to the House

Y COMPRIS:

Le cinquième rapport à la Chambre

First Session of the

Thirty-second Parliament, 1980-81

Première session de la

trente-deuxième législature, 1980-1981

SPECIAL COMMITTEE ON
NORTH-SOUTH RELATIONS

Chairman: Mr. Herb Breau
Vice-Chairman: Mr. Douglas Roche

Messrs.

Dupras Frith
Fretz

COMITÉ SPÉCIAL DES RELATIONS
NORD-SUD

Président: M. Herb Breau
Vice-président: M. Douglas Roche

Messieurs

Ogle Schroder

(Quorum 4)

Le greffier du Comité

Nora S. Lever

Clerk of the Committee

REPORT OF COMMITTEE

The Special Committee to act as a Parliamentary Task Force on North-South Relations has the honour to present its

FIFTH REPORT

In accordance with its Order of Reference of Friday, May 23, 1980 and the extensions received by Orders of Reference on Friday, December 12, 1980 and Thursday, March 19, 1981, the Task Force has examined relationships between developed and developing countries in the areas of:

- food, including production and distribution, food security and food aid;
- energy, including international cooperation to increase energy production, diversification of energy sources, energy assistance to the non-petroleum producing countries;
- trade, including export earnings of developing countries, protectionism, market access, adjustment and employment;
- payment balances, including recycling and deficit financing;
- development issues, including official development assistance and assistance to the most poor;

and other such matters that are being negotiated in several international fora and to recommend practical and concrete steps that Canada can take to contribute to the success of these negotiations.

INTRODUCTION

On December 17, 1980 the Parliamentary Task Force on North-South Relations presented its main Report to the House of Commons. This followed seven months of work during which we attended the Special Session on Development of the United Nations, visited the World Bank and the International Monetary Fund in Washington and held extensive public hearings in Ottawa.

The pressures of time and the breadth of our mandate made it very difficult during that period for Members of the Task Force to travel either in Canada or to developing countries. But we were deeply concerned to discuss our findings with Canadians and to see the problems and accomplishments of developing countries for ourselves. For these reasons a four month extension in the Task Force mandate was requested from and granted by the House of Commons. This, our fifth and final Report to the House, is an account of the impressions and policy implications of those follow-up activities.

Our experiences during the past few months have served to underline the importance and sense of urgency which our report attached to North-South relations. Many of the countries we have visited have been hard hit by international

RAPPORT DU COMITÉ

Le Comité spécial qui agit en tant que Groupe de travail parlementaire en matière de relations Nord-Sud a l'honneur de présenter son

CINQUIÈME RAPPORT

Conformément à son Ordre de renvoi du vendredi 23 mai 1980 et aux prolongations accordées par les Ordres de renvoi du vendredi 12 décembre 1980 et du jeudi 19 mars 1981, le Groupe de travail a analysé les relations entre pays développés et pays en voie de développement dans les domaines suivants:

- l'alimentation, notamment la production et la distribution de produits alimentaires, la sécurité des réserves et l'aide alimentaires;
- l'énergie, notamment la coopération internationale visant à accroître la production énergétique, la diversification des sources d'énergie et l'aide énergétique accordée aux pays qui ne disposent pas de réserves pétrolières;
- le commerce, notamment les revenus que tirent les pays en voie de développement des exportations, le protectionnisme, l'accès aux marchés, l'adaptation et l'emploi;
- les balances des paiements, notamment le recyclage et le financement des déficits;
- les questions de développement, notamment l'aide officielle au développement et l'aide accordée aux pays les plus démunis;

il s'est également penché sur d'autres questions qui font actuellement l'objet de négociations dans plusieurs débats internationaux, dans le but de proposer des mesures pratiques et concrètes que le Canada pourrait prendre pour contribuer au succès de ces négociations.

INTRODUCTION

Le 17 décembre 1980, le Groupe de travail parlementaire sur les relations Nord-Sud a déposé son rapport principal à la Chambre des communes. Celui-ci marquait l'aboutissement de sept mois de travail au cours desquels nous avons assisté à une séance spéciale des Nations Unies portant sur le développement, nous nous sommes rendus à la Banque mondiale et au Fonds monétaire international à Washington et avons tenu de nombreuses audiences publiques à Ottawa.

Compte tenu des exigences de l'échéancier et de l'ampleur de leur mandat, il était très difficile aux membres du Groupe de travail de se déplacer pendant cette période, tant au Canada que dans des pays en développement. Nous tenions toutefois à partager nos points de vue avec les Canadiens et à prendre directement connaissance des problèmes et des réalisations des pays en développement. C'est pour ces raisons qu'une prorogation de quatre mois du mandat du Groupe de travail a été demandée à la Chambre des communes. Le présent rapport à la Chambre, notre cinquième et dernier, est un relevé des impressions et des implications de ce travail de suivi sur le plan des politiques.

L'expérience que nous avons vécue ces quelques derniers mois confirme l'importance et le caractère urgent que notre rapport prêtait déjà aux relations Nord-Sud. Bon nombre de pays que nous avons visités ont été durement frappés par

economic developments: frequently we have been told "things are getting worse". We have been struck by the fact that, while Canadians generally respond positively when confronted with these conditions, they are frequently unaware of the precariousness and dangers of the world in which they live.

The Task Force wishes to stress the critical importance of the next year for North-South relations. While it will not see the solution of these great and complex problems, it may determine for years to come whether a world community of interest exists to work toward their solution. The Global Negotiations may be properly launched or delayed once again. A series of three summit meetings will reveal the degree of political will that exists in both North and South. The North-South dialogue will be a major item on the agenda of the Economic Summit of the seven major western industrialized countries, to be held in Canada in July. A North-South Summit of some 25 world leaders from developed and developing countries proposed by the Brandt Commission will be held in Mexico in the Fall and, in October, the Commonwealth Heads of Government will meet in Australia. The importance of these meetings is suggested in a remark made to a Member of the Task Force by the President of Zambia, Kenneth Kaunda:

I cannot believe that developed countries are not fully aware of the plight of developing countries today. The question now is whether the North-South Summit in Mexico will be another delaying tactic by the North or a new commitment to the community of man.

African leaders who met with a Member of the Task Force expressed scepticism, even cynicism, that much would in fact be accomplished at the North-South Summit. They think the North is so preoccupied with protecting its own advantageous position in a recession-prone world that it is not yet giving serious consideration to attacking the deep roots of global poverty. In particular they are greatly worried that the Reagan Administration in the United States will not give a high priority to these problems. Consequently, they look to Canada to play a leading role in persuading the industrialized countries that the crisis in Africa demands urgent action. Again and again, respect for Canada as a spokesman for a desired change of attitude in the North was asserted. Put bluntly, the African leaders are asking: If Canada will not provide this international leadership, who will?

PART I—TALKING TO CANADIANS

Leadership cannot come from governments alone. It must flow from, must involve all Canadians. The challenge of international co-operation must enter our everyday concerns.

In writing those words in our main Report last December the Task Force was only giving expression to testimony we heard time and time again during the course of our hearings.

l'évolution de la conjoncture internationale; nombreux sont ceux qui considèrent que les choses vont de mal en pis. Nous avons été étonnés de constater que même si, dans l'ensemble, les Canadiens réagissent de façon positive lorsqu'ils prennent conscience de la situation, il arrive souvent qu'ils ne se rendent pas compte du fragile équilibre ni des dangers du monde dans lequel ils vivent.

Le Groupe de travail tient à insister sur la très grande importance que revêtira l'année 1981 dans le contexte des relations Nord-Sud. Même si nous ne trouverons pas dans l'immédiat les solutions à ces problèmes aussi graves que complexes, cette année décisive pourrait déterminer s'il existe pour les années à venir, une volonté mondiale de les résoudre. Les négociations à l'échelle mondiale peuvent être bien amorcées ou retardées encore une fois. Les trois rencontres au sommet permettront d'évaluer la volonté politique que manifesteront les pays des hémisphères nord et sud. Le dialogue Nord-Sud sera l'un des principaux points à l'ordre du jour du sommet économique qui réunira les sept principaux pays industrialisés d'Occident au Canada en juillet. Un sommet Nord-Sud des vingt-cinq plus importants pays industrialisés et en développement, proposé par la Commission Brandt, aura lieu à Mexico à l'automne et en octobre, les chefs de gouvernements du Commonwealth se réuniront en Australie. L'importance de 1981 ressort d'un commentaire qu'a confié à un membre du groupe de travail le président de la Zambie, Kenneth Kaunda:

Je ne puis me résoudre à croire que les pays industrialisés ne sont pas pleinement conscients de la situation actuelle des pays en développement. Il reste à déterminer si le sommet Nord-Sud à Mexico ne constituera qu'une autre tactique de diversion des pays de l'hémisphère nord ou au contraire un nouvel engagement pour le mieux-être de l'humanité.

Comme cette déclaration le laisse entendre, les dirigeants africains qui ont rencontré les membres du Groupe de travail se sont montrés sceptiques et même cyniques en parlant des résultats que produira le sommet Nord-Sud. Ils estiment que le Nord est si occupé à protéger sa position avantageuse dans un monde que menace la récession qu'il ne songe pas encore sérieusement à s'attaquer aux racines profondes de la pauvreté à l'échelle mondiale. En particulier, ils craignent vivement que le gouvernement Reagan, aux États-Unis, n'accorde pas à ces problèmes toute l'importance qu'ils méritent. Ils comptent donc que le Canada prendra l'initiative de convaincre les pays industrialisés que la crise qui sévit dans de nombreux pays en développement réclame des mesures immédiates. Ils ont rappelé que le Canada commandait le respect en tant que partisan d'un changement d'attitude souhaitable dans le Nord. En termes non voilés ces dirigeants se posent la question suivante: si le Canada ne prend pas cette initiative au niveau international, qui le fera?

PARTIE I—S'ADRESSER AUX CANADIENS

Le leadership doit être le fait de tous les Canadiens. La coopération internationale doit faire partie de nos préoccupations quotidiennes.

En écrivant les mots dans son rapport principal en décembre dernier, le Groupe de travail se faisait l'écho des témoignages recueillis à maintes reprises au cours des audiences. Si l'ensem-

Unless the general public in developed countries understand the urgent importance of improving relations with developing countries, their governments will be unable or hesitant to implement effective policies.

Our work had really only begun with the writing of the Report. The larger task was to discuss its findings with as many Canadians as possible and to share with them the extraordinary opportunity we enjoyed to learn about North-South issues. Otherwise the Report would just be another case of words gathering dust on library shelves.

The Report itself has created a considerable amount of public interest, aided partly by Prime Minister Trudeau's January trip to four Third World countries. A steady stream of requests for the Report and comments on it have been received by Members. The views expressed run the gamut of Canadian public opinion, ranging from disapproval, not only of the Report, but of Canada's entire foreign aid program, to admiration for our having presented a complex topic in a clear, succinct and compassionate way.

Reactions from the press have been equally varied. Overall, press reports have been favourable, often commending the Task Force for having the courage to ask Canadians to look beyond serious domestic concerns for the sake of a better future for all the world's people. An editorial appearing in the *Vancouver Sun* (18 Dec. 80) said:

The Commons Task Force on North-South relations deserves congratulations for the document it has produced. Task Force chairman Herb Breau and his colleagues must be well aware that the subject of foreign aid isn't likely to get a particularly sympathetic hearing at this moment of domestic economic crisis, currently underlined by our plunging dollar.

Douglas Fisher of the *Toronto Sun* (05 January 81) wrote: "Unlike so many other reports and reviews which come out of government agencies or special commissions, this one makes some specific, practical recommendations", and Ernst Verdieu in *Le Devoir* (09 February 81) said: "First of all, we must give credit to this Group for having grasped the profound significance of certain facts and events which may still . . . appear to be of relatively minor importance."

On the other hand, some analysts have been critical. For example, Richard Gwyn, a syndicated columnist called the report "idealistic" in places but "conventional at best, and regressive at worst" on the subject of liberalizing trade with developing countries. Whether favourable or not, the Task Force welcomes the media attention given to the Report. Such publicity is an important means to get Canadians thinking and talking about North-South issues. If there is not unanimous agreement it is because these are difficult and contentious problems. The point is that they must be placed high on the list of national concerns.

ble de la population des pays industrialisés ne comprend pas l'urgence nécessaire d'améliorer les relations avec les pays en développement, les gouvernements ne pourront pas appliquer de politiques efficaces ou hésiteront à le faire.

La rédaction du rapport ne marque en réalité que le début de nos travaux. Le gros du travail consistait à étudier les conclusions qui y sont contenues avec le plus grand nombre de Canadiens possible et à partager avec eux la chance exceptionnelle que nous avons eue de nous renseigner sur les questions Nord-Sud. A défaut de cela, le rapport ne serait qu'un autre ramassis de propos destinés à s'empoussiérer sur des rayons de bibliothèque.

Le rapport même a beaucoup intéressé l'opinion publique, intérêt sans doute accru du fait du voyage effectué en janvier par le premier ministre Trudeau dans quatre pays du Tiers monde. Les membres du Groupe de travail n'ont cessé de recevoir des observations au sujet du rapport qui a été très demandé. Les points de vue exprimés couvrent tout l'éventail de l'opinion publique au Canada, depuis la désapprobation, non seulement du rapport, mais de tout le programme canadien d'aide à l'étranger, jusqu'aux félicitations qui nous ont été adressées pour avoir présenté un sujet complexe d'une façon si claire, si succincte et si profondément empreinte de générosité.

Les réactions des médias ont également été très variées. Dans l'ensemble, les reportages ont été assez favorables, louant souvent le Groupe de travail pour avoir eu le courage de demander aux Canadiens de dépasser les préoccupations nationales, pourtant importantes, afin d'assurer un meilleur avenir à l'ensemble de la population mondiale. Selon un éditorial paru dans le *Vancouver Sun*, le 18 décembre 1980,

Le Groupe de travail de la Chambre des communes sur les relations Nord-Sud mérite des félicitations pour le document qu'il a présenté. Le président du Groupe de travail, M. Herb Breau, et ses collègues doivent bien savoir que la question de l'aide à l'étranger n'est pas susceptible d'éveiller beaucoup de sympathie en ce moment où le pays traverse une crise économique aggravée par la chute de notre dollar.

Douglas Fisher, dans le *Toronto Sun* du 5 janvier 1981, écrivait que, contrairement à de nombreux autres rapports et études émanant d'organismes et de commissions spéciales du gouvernement, ce rapport proposait des recommandations précises et concrètes. Ernst Verdieu dans *Le Devoir*, édition du 9 février 1981, affirmait: «Tout d'abord, il faut donner crédit à ce groupe pour avoir saisi la signification profonde de faits et d'événements qui peuvent encore avoir . . . une importance apparemment mineure».

D'autre part, certains observateurs se sont montrés particulièrement durs. Par exemple, Richard Gwyn, chroniqueur affilié, qualifiait le rapport «d'idéaliste» à certains endroits mais de «conservateur au mieux, et de réactionnaire au pire» au chapitre de la libéralisation du commerce avec les pays en développement. Le Groupe de travail se réjouit de l'attention que les médias ont pu accorder au rapport, que ce soit pour l'approuver ou non. Cette publicité est importante si l'on veut amener les Canadiens à parler des questions Nord-Sud et à y réfléchir. Si on ne peut arriver à l'unanimité, c'est que nous traitons de problèmes très difficiles et qui prêtent à controverse. L'important est de les placer au premier rang de nos préoccupations nationales.

During the past several months, all Members of the Task Force have been active in discussing North-South issues with Canadians, both in their constituencies and in other parts of the country. These activities have ranged from conferences and seminars to small discussion groups, press interviews, radio and television appearances. The reactions we have received from Canadian audiences are both encouraging and worrisome.

Not surprisingly, Canadians have expressed a sympathetic concern for the poverty endured by billions of people elsewhere in the world. Unfortunately, many Canadians still see their country as a wealthy benefactor doling out charity to the disadvantaged. These are antiquated perceptions carried over from the days when industrialized countries initiated programs of foreign aid. They have been perpetuated over the last two decades by media portrayals of the Third World as helpless victims of their own misfortune, using photographs of starving babies and emaciated adults for added shock.

When talking to Canadians, Members of the Task Force try to correct these misperceptions. It is pointed out—as we noted in our Report—that developing countries are far less dependent on external assistance than the public believes. For example, foreign aid supplies only an average of 10 to 20 per cent of the capital of developing countries, although the figure approaches 50 per cent for the poorest countries. In any case the risks and sacrifices associated with these investments are obviously far greater for poor than for rich countries. We argue as well that by helping developing countries strengthen their economies, Canada is enhancing its own long-term economic interests. This “mutual interest” argument is one which intrigues and persuades Canadians. The world is changing; new trading partners and power structures are emerging in the Third World; change will occur whether we like it or not and therefore it is in Canada’s long-term interest to be a real partner in change. If we swim against this tide we may be drowned by it.

Canadians have much to learn about the changes which have already occurred in the South. We still perceive developing countries as uniformly weak and powerless, unaware of the economic muscle which some of them now possess. We overlook the potential of the rest. Singapore, a country which some Members of the Task Force recently visited, is a perfect example. Its per capita income is still only half that of Canada but its economic progress over the past two decades has been phenomenal. The country had an average annual growth rate of 7.4 per cent during the period. It is the Singapore of the world who are our new competitors and Canadians have a valuable lesson to learn from them, namely that we must build on our strengths and compete. We must draw on our access to technology to create highly competitive industries which will make our economy stronger in the long term. Canadians must resist the temptation to resort to easy, protectionist solutions which are expensive and can result in an actual decline in their standard of living.

Ces derniers mois, tous les membres du Groupe de travail ont débattu des questions Nord-Sud avec les Canadiens, tant dans leurs circonscriptions que dans d’autres régions du pays. Ils ont pour cela organisé des conférences et des colloques pour de petits groupes de discussion, des rencontres avec des journalistes, des entrevues à la radio et à la télévision. Les réactions des divers auditoires canadiens sont à la fois encourageantes et inquiétantes.

Les Canadiens ont évidemment été touchés par la pauvreté dont souffrent des milliards de personnes dans le monde. Malheureusement, nombre d’entre eux considèrent toujours leur pays comme un généreux bienfaiteur qui fait des largesses aux défavorisés. Ce sont de vieilles conceptions qui datent de l’époque où les pays industrialisés ont commencé à lancer des programmes d’aide à l’étranger. Ces images ont franchi les deux dernières décennies par la voie des médias, qui nous ont dépeint les pays du Tiers monde comme des victimes de leur propre malchance, se servant à cette fin de photographies de bébés affamés et d’adultes émaciés pour mieux susciter la compassion.

Lorsqu’ils s’adressent aux Canadiens, les membres du Groupe de travail tentent de dissiper ce malentendu. Ils soulignent, comme nous l’avons fait dans notre rapport, que les pays en développement dépendent beaucoup moins que nous ne croyons de l’aide étrangère. Par exemple, en moyenne, l’aide étrangère ne fournit que de 10 à 20% des capitaux des pays en développement, même si la proportion se rapproche de 50% dans le cas des pays les plus démunis. De toute façon, les risques et sacrifices que comportent ces investissements sont de toute évidence beaucoup plus grands pour les pays démunis que pour les pays nantis. Nous soutenons également qu’en aidant des pays en développement à raffermir leur économie, le Canada sert du même coup ses propres intérêts économiques à long terme. Cet argument des «intérêts mutuels» étonne et séduit à la fois les Canadiens. Le monde change, de nouveaux partenaires commerciaux et de nouvelles structures de puissance s’imposent dans le Tiers monde. L’évolution se fera, que nous le voulions ou non, et à long terme, le Canada a tout intérêt à devenir un véritable associé. Si nous naviguons à contre-courant, nous risquons de nous faire submerger.

Les Canadiens ont beaucoup à apprendre des changements qui se sont déjà produits dans l’hémisphère sud. Nous voyons toujours les pays en développement comme uniformément faibles et impuissants, inconscients du pouvoir économique dont certains d’entre eux disposent. Nous négligeons le potentiel des autres. Singapour, que certains membres du Groupe de travail ont récemment visité, en est un parfait exemple. Son revenu par habitant n’atteint toujours que la moitié de celui du Canada, mais il a connu au cours des deux dernières décennies un essor économique phénoménal. Le pays a enregistré au cours de cette période un taux de croissance annuelle moyen de 7.4%. Ce sont des pays comme Singapour qui sont nos nouveaux concurrents et le Canada a d’importantes leçons à tirer de ces pays: il nous faut exploiter nos points forts pour livrer concurrence. Nous devons nous servir de notre technologie pour créer des industries extrêmement concurrentielles qui renforcent notre économie à long terme. Les Canadiens doivent résister à la tentation de recourir à des solutions de protectionnisme faciles mais coûteuses, et qui peuvent entraîner une diminution réelle de leur niveau de vie.

While countries like Singapore require us to adjust economically, many other countries and peoples in the South confront Canadians with the obligation to help in overcoming problems of mass poverty. These conditions are dangerous and destructive; they imperil the long range interests of all of us in a stable and decent world. Members have explained to Canadians that a primary objective of the North-South dialogue is to ensure that everyone in the world has the minimum requirements for a humane existence: food, clothing, housing and medical care. It is our moral responsibility to seek to ensure that all the world's inhabitants have these needs satisfied. Our world is a small place and we are responsible for the quality of life which exists here.

People in the North, who are rich in comparison to their neighbours in the South, very quickly forget this responsibility. Other events closer to home occupy our attention. This makes it easy for Canadians to turn away from the reality of world poverty, in spite of our good intentions. Nevertheless, we should face this reality and work to overcome it. Our primary reason for giving assistance to those less advantaged than ourselves should not be because we feel we can profit from it, but because we have a moral imperative to help our neighbours. From this obligation, we cannot escape. Shortly before his death, the former Governor-General, the Right Honourable Jules Léger, wrote these words:

For many years I had the honor of representing Canada abroad. All doors were open to me because my country enjoyed an excellent reputation. Such a reputation has to be earned, but once earned it must be cultivated, and the time has come for Canadians to open their hearts. In the past few years we have been looking inward at our own problems—the Constitution, separatism, unemployment and inflation. Some of these difficulties are worldwide but some are peculiar to ourselves, and in our attitude these days one detects a certain egotism that does not fit in with the way other countries think of us. It's time for us to come out of our shell.

When speaking to Canadians, Members try to explain that the issues are not only about the starving babies we see so often in the media, but also about the problems which allow such conditions to persist. These problems go beyond those which Canadians often name as causes of poverty: internal corruption and mismanagement. Developing countries also face financial and economic forces beyond their control. It is in these areas of international economics that countries of the North can help developing countries gain control of the forces determining their futures.

Canadians who are concerned about these issues constantly ask us: "Well, what can we do? What is the next step?" We urge them to strengthen their understanding of the issues and to convey their concerns to the Government and Members of Parliament. We urge them to exploit fully the network of non-governmental organizations (NGOs) which work in the field of international development overseas and in Canada. The NGO network exists in many Canadian communities. Canadians should tap this resource to better inform themselves of the problems faced by poor nations, to fund a project

Alors que des pays comme Singapour ont besoin de nous pour effectuer leur rajustement économique, bien d'autres nations et beaucoup d'autres peuples du Sud attendent des Canadiens de l'aide pour surmonter des problèmes de pauvreté massive. Cette situation est dangereuse et destructrice, car à long terme, elle menace l'intérêt que nous avons tous à ce que notre monde soit stable et que chacun puisse y vivre dans la dignité. Les membres ont expliqué aux Canadiens que le dialogue Nord-Sud a pour objectif premier de faire en sorte que tous les habitants de la planète aient le minimum vital: aliments, vêtements, logements et soins médicaux. Nous sommes moralement tenus de chercher à nous assurer que ces besoins soient satisfaits pour tous les habitants du globe. Notre monde n'est pas très grand, et nous sommes responsables de la qualité de la vie de tous.

Les habitants du Nord, riches par rapport à leurs voisins du Sud, oublient très vite cette responsabilité. D'autres problèmes, plus proches d'eux, les accaparent, de sorte que malgré leurs bonnes intentions, les Canadiens se détournent aisément de la réalité de la pauvreté mondiale. Néanmoins, nous devrions l'affronter et essayer de résoudre ces problèmes. S'il nous faut aider ceux qui sont moins fortunés que nous c'est essentiellement parce qu'il s'agit d'une obligation morale, non parce que nous estimons pouvoir en profiter nous-mêmes. C'est une obligation à laquelle nous ne pouvons nous soustraire. Quelque temps avant sa mort, Monsieur Jules Léger, le précédent Gouverneur général du Canada écrivait ces mots:

J'ai eu pendant de nombreuses années l'honneur de représenter le Canada à l'étranger. Toutes les portes m'étaient ouvertes parce que notre pays jouit d'une excellente réputation. Pareille réputation se mérite, et une fois acquise il faut l'entretenir, aussi l'heure a-t-elle sonné pour les Canadiens d'ouvrir leur cœur. Ces dernières années nous avons nos propres problèmes—la constitution, le séparatisme, le chômage et l'inflation. Certains de ces problèmes sont mondiaux, mais d'autres nous sont propres. Or, notre attitude actuelle dénote une tendance à l'égotisme qui n'est pas conforme à la réputation des Canadiens dans le monde. Il est temps de sortir de notre coquille.

En parlant aux Canadiens, les membres essayent de leur expliquer qu'il ne suffit pas de s'inquiéter du sort des millions d'enfants affamés que nous voyons souvent dans les médias; il faut aussi se préoccuper des problèmes qui font que ce genre de situation perdure. Et il n'y a pas que la corruption sur le plan intérieur et la mauvaise gestion, problèmes imputés souvent la pauvreté. Les pays en développement connaissent aussi des difficultés financières et économiques qu'ils ne peuvent maîtriser. C'est justement dans le domaine de l'économie internationale que le Nord peut aider les pays en développement à prendre en main les leviers dont dépend leur avenir.

Les Canadiens que ces questions préoccupent nous demandent toujours ce qu'ils peuvent faire. Nous les incitons fortement à continuer d'approfondir ces questions et à faire part de leurs préoccupations à cet égard au gouvernement et aux députés. Nous leur demandons instamment d'exploiter le réseau d'organisations non gouvernementales (ONG) œuvrant dans le domaine du développement international à l'étranger et au Canada. Il en existe dans beaucoup de centres canadiens. Les Canadiens devraient s'adresser aux ONG pour mieux s'informer des problèmes des nations déshéritées, pour financer

overseas, or to use their skills on a voluntary basis to work in the Third World. The NGOs are an instrument Canadians can use to widen the public debate. If you have an idea and the commitment to carry it out, they will help you.

The great value of this approach is that it is development on a human scale, on a scale which individual Canadians can understand and to which they can respond. It is also an approach which best serves the goal of helping the poor in developing countries.

Members of the Task Force have learned two essential things in talking to Canadians. Firstly, Canadians want to learn more about North-South problems and potential solutions. Secondly, they will respond to and support the challenge of implementing these solutions if the North-South debate is presented to them as something they can understand and with which they can identify. Some people will respond out of a humanitarian concern. Others respond out of self-interest: they fear what will happen to their own security if we fail to alleviate the imbalance of wealth and power between the world's rich and poor countries. It is clear that a combination of these two approaches (and more) must be used to arouse support among Canadians for the North-South dialogue.

The experience of one of our Members illustrates the point. As his Memorial Day address to a Rotary Club in his constituency the Member chose to speak on North-South issues, using an unusual approach. Because his audience included many veterans of past wars, he described efforts to resolve North-South problems as a war against poverty for peace. The audience closely identified with this approach, and many who were present that day complimented the Member on his willingness to select such a controversial topic. They felt that they had gained a better understanding of North-South relations. The local newspaper ran a favourable editorial on the speech. During an interview with a reporter, the Member was asked to respond to a common objection: why should Canadians help others so far away if we believe in the old saying "Charity begins at home"? To this he replied simply: "The world is our home".

PART II—SEEING FOR OURSELVES

In addition to talking to Canadians, we thought it essential to see the problems and accomplishments of some developing countries for ourselves and, as one of our Members put it, to hear directly from the poor. Some Members had travelled widely in the Third World, others had not. While Parliamentary committees concerned with Canadian domestic issues meet and hear from the people affected in the normal course of their work, this is not necessarily so in the case of North-South issues. Special efforts must be made to contact our "invisible constituents", those men, women and children in the Third World who will be affected by our decisions.

un projet à l'étranger ou pour mettre bénévolement leurs compétences au service du Tiers monde. Les Canadiens peuvent utiliser ces organismes pour élargir le débat public. Ceux-ci peuvent aider les personnes qui ont des idées et qui sont déterminées à les mettre en oeuvre.

Cette solution est particulièrement intéressante, car elle ramène le développement à l'échelle humaine, pour que chaque Canadien puisse comprendre, et participer. C'est aussi l'approche la plus féconde pour aider les pauvres des pays en développement.

Les membres du Groupe d'étude ont appris deux choses essentielles dans leur dialogue avec les Canadiens. Tout d'abord, les Canadiens veulent en savoir davantage sur les problèmes Nord-Sud et sur les solutions possibles. En second lieu, ils sont disposés à relever le défi et à mettre ces solutions en pratique pourvu que le problème Nord-Sud leur soit présenté d'une façon abordable et qui leur permette de s'engager. Certains réagiront par préoccupation humanitaire, d'autres par intérêt personnel, craignant pour leur propre sécurité si on ne réussit pas à corriger le déséquilibre de la richesse et du pouvoir entre les pays riches et les pays pauvres. Il est clair qu'il faut faire appel à ces deux types de motivation (et à d'autres également) si nous voulons susciter chez les Canadiens de l'intérêt pour le dialogue Nord-Sud.

L'expérience de l'un de nos membres illustre la chose. Dans un discours présenté à un *Rotary Club* de sa circonscription, le Jour du Souvenir, il a décidé d'aborder la question Nord-Sud d'une façon inhabituelle. Son auditoire comprenant de nombreux anciens combattants, il leur a décrit les efforts à déployer pour résoudre les problèmes, comme s'il s'agissait d'une guerre à mener contre la pauvreté, et pour la paix. L'auditoire a parfaitement compris cette approche, et nombreux sont les auditeurs qui, au cours des semaines suivantes, ont félicité le député d'avoir délibérément choisi un sujet controversé, ajoutant qu'ils estimaient avoir acquis une meilleure compréhension des relations Nord-Sud. Le journal local a publié un éditorial favorable au discours. Au cours d'une entrevue avec un journaliste, le député devait répondre à une objection commune; pourquoi les Canadiens devraient-ils aider d'autres habitants vivant aussi loin alors que, selon le vieil adage «Charité bien ordonnée commence par soi-même»? à cela, il a simplement répondu qu'il ne fallait pas qu'elle en reste là.

PARTIE II—OBSERVATION DIRECTE

En plus du dialogue avec les Canadiens, il nous a semblé nécessaire de voir nous-mêmes quels sont les problèmes et les réalisations de certains pays en développement, et, comme certains de nos membres l'ont dit, d'entendre directement ce que les déshérités ont à dire. Certains ont beaucoup voyagé dans le Tiers monde, d'autres non. Alors que des comités parlementaires qui se préoccupent de questions nationales se réunissent pour entendre le point de vue des personnes lésées, et ce dans le cadre de leur travail, il n'en va pas nécessairement de même pour les questions Nord-Sud. Il faut déployer des efforts particuliers pour entrer en contact avec ces «absents», ces hommes, femmes et enfants du Tiers monde qui subiront les effets de nos décisions.

A second and related objective of travel was to check the observations and recommendations of our Report against the conditions on the ground. In particular we were anxious to hear from the people actually doing development, whether Canadians or citizens of developing countries. Did they think that the priorities and general thrust of our Report made sense? To ensure that we would accomplish these objectives, we obtained help in designing our itinerary from the International Development Research Centre, the Canadian International Development Agency and the Department of External Affairs.

Before reporting our observations, a few words of caution are required. Seeing things for ourselves is both essential and very risky. It is essential because the view obtained around a Committee table in Ottawa is very different from the view on the ground. Walking through the market area in Dacca, Bangladesh, having all the senses touched by the dense traffic of people and animals, feeling the vitality and the fragility of life in a poor country; there is no better way to understand the human imperative and difficulty of development. There is no better way to sense the closeness of our neighbours in the Global Village.

On the other hand, short visits can be very misleading. Impressions are ephemeral. Conditions can change rapidly and drastically. The assumptions and preconceptions which the traveller carries with his luggage can lead him to see what he wants to see. For these reasons we have tried to describe our impressions both clearly and cautiously, with the knowledge that we dropped out of the sky for only a few days and then were gone again.

Since the Fall of 1980, various Members of the Task Force have visited Somalia, Kenya, Zambia and Zimbabwe in Africa, Brazil in Latin America and Hong Kong, the Philippines, Singapore and Bangladesh in Asia. These countries represent, as well as any small group of countries can, the spectrum of the South, the regional variations and the "stages" and problems of development. While categories of countries are always somewhat misleading they serve as a starting point for our account and they remind us of the risks of speaking in global North-South terms.

1. *The Poorest Countries*

The Task Force Report gives highest priority to the needs of the poorest developing countries. It argues that special measures are needed to assist them through the very difficult period of the 1980s and that the bulk of Canadian development assistance should continue to be directed to such countries.

The poorest countries have themselves increasingly insisted on differential treatment as, for example, in the preparation of the International Development Strategy for the 1980s. The "Group of 77" has over the years tried to develop one line and program for all developing countries which, as one Third World politician expressed it to the Task Force, amounted to saying: "I have one foot on ice and one on the stove and so, on average, I must be comfortable". It is an objective of the poorest countries to develop their own program *within* the general approach of the Group of 77.

Le deuxième objectif de ces voyages, lié au premier, était de vérifier les observations et les recommandations de notre rapport d'après la situation réelle. En particulier, nous tenions à connaître le point de vue de ceux qui travaillent directement au développement, qu'il s'agisse de Canadiens ou d'habitants des pays en développement. Estimaient-ils que les priorités et l'orientation générale de notre rapport se justifiaient? Pour nous assurer d'atteindre ces objectifs, nous avons élaboré notre itinéraire en collaboration avec le Centre de recherches pour le développement international, l'Agence canadienne du développement international et le ministère des Affaires extérieures.

Avant de présenter nos observations, nous tenons à faire une mise en garde. L'observation directe est à la fois essentielle, et très risquée. Elle est essentielle, parce que la vue d'ensemble qu'on se fait autour d'une table de comité à Ottawa est très différente de celle que l'on a sur place. Se trouver dans des marchés à Dacca, au Bangladesh, se laisser submerger par le flux des hommes et des bêtes, sentir la vitalité et la fragilité de la vie dans un pays pauvre—il n'existe aucune meilleure façon de comprendre les impératifs humains et les difficultés du développement. Il n'y a pas de meilleure façon de sentir la proximité de nos semblables dans le village planétaire.

D'autre part, de très brefs séjours peuvent être très trompeurs. Les impressions sont éphémères. Les conditions peuvent changer rapidement et du tout au tout. Les hypothèses et les idées préconçues que le voyageur transporte dans ses bagages peuvent l'amener à voir uniquement ce qu'il veut voir. Pour ces raisons, nous avons tenté de décrire nos impressions avec clarté et rigueur, sachant bien que nous n'étions que de passage.

Depuis l'automne 1980, certains membres du Groupe de travail ont visité la Somalie, le Kenya, la Zambie et le Zimbabwe en Afrique, le Brésil en Amérique latine et Hong Kong, les Philippines, Singapour et le Bangladesh en Asie. Ces pays sont représentatifs, autant que peut l'être un petit groupe de pays, de l'ensemble du Sud, des variations régionales et des «étapes» et problèmes du développement. Même si la catégorisation des pays est toujours quelque peu trompeuse, elle peut constituer un point de départ utile, tout en nous sensibilisant aux risques des généralisations dans les relations Nord-Sud.

1. *Les pays les plus pauvres*

Le rapport du Groupe de travail accorde priorité aux besoins des pays en développement les plus pauvres. Il soutient que des mesures spéciales doivent être prises pour les aider à traverser la très difficile période des années 1980 et que le gouvernement canadien doit continuer d'accorder à ces pays le plus gros de son aide au développement.

Les pays les plus pauvres ont eux-mêmes réclamé de plus en plus un traitement différent, comme en témoigne, par exemple, l'établissement de la Stratégie internationale du développement pour les années 1980. Le «Groupe de 77» a, au fil des ans, tenté d'établir un programme et une ligne de conduite pour tous les pays en développement qui, comme l'a dit un homme politique du Tiers monde au Groupe de travail, se résume à ceci: «Vous avez une main sur la glace, l'autre sur la braise, mais, en faisant la moyenne, vous devez vous sentir à l'aise». Les pays les plus pauvres se sont fixés pour objectif d'élabora-

Task Force Members visited two countries which, according to World Bank statistics, fall into the poorest or "low income" category—Bangladesh and Somalia. The per capita income of Bangladesh is only about \$100 per year, that of Somalia \$130. In other respects they are strikingly different countries. The population of Bangladesh approaches 90 million while Somalia has only 4 million people. The land area of Bangladesh is only one-fifth that of Somalia but its soil is extraordinarily fertile. Somalia, by contrast, is a rather barren country. During the best of times its agricultural resources can support only a small population. In another respect there is a notable difference between these countries. Bangladesh appears to have entered a "post-crisis" era in which there is real hope for progress. Somalia is in the depths of a terrible period of immense human suffering.

Over the past 10 years *Bangladesh* has served the international media as a ready example of the "poorest of the poor", a country of devastation and desperation. Indeed, the suffering of its people through civil war and drought has been extreme. Yet the strongest impressions Members of the Task Force received during their five days in Bangladesh were of vitality, movement, energy and purpose. We saw thousands of bicycle-rickshaw drivers moving people and goods from sunrise to sunset along the streets of the capital city Dacca. We saw the excitement, heard the screams and laughter of children following the strange Canadians through the alleyways of slums, much (we were told) as Canadian children might follow an elephant down a suburban street. We saw canals and roads being built in the countryside by the ancient method of filling a basket with dirt and carrying it on the head to another place. As we have said, impressions can be deceptive but they are the starting point of learning. Said one of our Members: "Things are much better than I expected". Said another: "If these people get a break, if they have the chance to develop, their energy and hard work will carry them a long way". Bangladesh is a country of incredible human energy.

Bangladesh is also a country of extreme vulnerability. Some 90 million people occupy a land area about twice the size of New Brunswick. They are overwhelmingly dependant for survival on a single commodity—rice. We visited the country at the end of the fourth good harvest in a row: we were told, and saw evidence that Bangladesh has the potential to become self-sufficient in food within this decade. But we were also reminded that as recently as 1979 when the rains did not come and the threat of starvation hung over the people there was "total fear, from top to bottom".

Bangladesh is vulnerable as well to external forces and decisions. A large proportion of the Government's "development expenditures" now comes from foreign aid. The international financial situation of the country is precarious. Some 70 per cent of its export earnings, principally from jute, tea,

rer leur propre programme *tout en respectant* l'approche générale du Groupe de 77.

Les membres du Groupe de travail ont visité deux pays qui, selon les statistiques de la Banque mondiale, se classent parmi les plus pauvres, ceux qui ont un «faible revenu», soit le Bangladesh et la Somalie. Au Bangladesh, le revenu par habitant n'est que d'environ \$100 par année alors que celui de la Somalie est de \$130. A d'autres égards, ces deux pays affichent des différences marquées. La population du Bangladesh atteint les 90 millions alors que la Somalie ne compte que 4 millions d'habitants. La superficie du Bangladesh n'est que le cinquième de celle de la Somalie, mais son sol est extraordinairement fertile. La Somalie, par contre, est une terre plutôt aride. Durant les périodes les plus productives, ses ressources agricoles ne peuvent subvenir qu'aux besoins d'une petite population. Sur un autre plan, il existe une différence notable entre ces deux pays. Le Bangladesh semble être engagé dans une ère «d'après-crise» qui laisse planer l'espoir d'un véritable progrès. Par contre, la Somalie est plongée dans les abîmes d'une très grande souffrance humaine.

Depuis dix ans, le *Bangladesh*, aux yeux des médias internationaux, s'est révélé l'exemple «du plus pauvre parmi les pauvres», pays de la dévastation et du désespoir. En fait, les souffrances qu'a dû endurer son peuple à cause de la guerre civile et de la sécheresse sont extrêmes. Pourtant, au cours des cinq jours qu'ils ont passés au Bangladesh, les membres du Groupe de travail ont eu dans ce pays une impression de vitalité, de progrès, d'énergie et de détermination. Nous avons vu des milliers de personnes tirer des pousse-pousse transportant des passagers et des marchandises du matin au soir dans les rues de la capitale, Dacca. Nous avons vu l'excitation, nous avons entendu les cris et les rires des enfants qui suivaient les étranges Canadiens dans les ruelles des taudis, tout comme (nous a-t-on dit,) les enfants canadiens suivraient un éléphant dans les rues d'une ville de banlieue. Nous avons vu des gens construire des canaux et des routes à la campagne d'après l'ancienne méthode qui consiste à remplir un panier de terre et à le transporter sur la tête. Nous le répétons, les impressions peuvent être trompeuses, mais elles sont le début de la connaissance. Comme l'a signalé l'un de nos membres: «Je m'attendais à bien pire». Et de dire un autre: «Si on leur donne une chance, s'ils arrivent à se développer, il iront loin, avec leur énergie et leur ardeur au travail». Le Bangladesh est un pays riche d'une énergie humaine incroyable.

C'est aussi un pays d'une extrême vulnérabilité. Environ 90 millions d'habitants vivent sur une terre équivalent à peu près à deux fois la superficie du Nouveau-Brunswick. Leur survie est lourdement tributaire d'une seule denrée, le riz. Nous avons visité le pays à la fin de la quatrième bonne récolte qu'il a connue de suite, nous a-t-on dit, et nous avons eu la preuve que le Bangladesh a la possibilité d'atteindre l'auto-suffisance alimentaire au cours de la présente décennie. On nous a aussi rappelé que dernièrement, en 1979, lorsque la pluie s'est fait attendre et que la menace de famine planait, tous les habitants ont tremblé de peur, du plus humble au plus puissant.

Le Bangladesh est vulnérable de même aux forces et aux décisions extérieures. La majeure partie des «dépenses de développement» du gouvernement proviennent aujourd'hui de l'étranger. La situation financière internationale du pays est précaire. Environ 70% de ses recettes d'exportation, tirées

leather and fish, go to pay for a single import—oil. Foreign exchange reserves equal two week's worth of imports. The impact of the energy crisis makes it imperative for Bangladesh to develop its own resources.

The population/food equation is at the heart of this country's prospects. The World Bank projects that the present population of 90 million will grow to about 140 million in 20 years' time. Much of this growth will occur regardless of birth rates because the population of the country is now so young. The government is tackling this problem indirectly through improvements in living conditions and education and directly through a mass sterilization program. Our impression is that such a program is far from being well-launched and by all indications the goal of 100,000 sterilizations per month is unrealistic and perhaps dangerous. In visiting a women's co-operative project Members were told that a tubal ligation "camp" had provided poor follow-up care. Women feared that if they became sick as a result of complications from the operation they would not be able to work and their husbands would divorce them. Government officials did say that they were sensitive to these kinds of problems which had led to a crisis in neighbouring India's mass sterilization program.

Given sizeable increases in population no matter what is done, food production in Bangladesh remains a vital concern. We were enormously impressed by the progress made during the past five years and reconfirmed in the hope expressed in our Report that Bangladesh could, given sufficient resources and good weather, become self-sufficient in food within this decade. The task, however, is not only one of production. As surpluses begin to appear, their storage and distribution and the ability of people to buy food become the essential problems.

More equitable distribution of land ownership is an important, though often ignored, requirement. It is estimated that some 10 per cent of the population owns 47 per cent of the land, while almost 50 per cent of the rural population is landless. National law prohibits anyone from owning more than 30 acres of land but, we were told, there are ways of getting around the law. At the same time one should not imagine that land reform by itself will transform the situation in Bangladesh. Even if all the land in the country were divided equally it would amount to only 3/4 acre per person.

Important as agriculture is to the future of Bangladesh it is clear that it cannot by itself provide a decent livelihood for its large and rapidly growing population. Even with intense cultivation there is 35 per cent unemployment and underemployment in the country. Industry, which now employs only about 11 per cent of the workforce, compared with 75 per cent for agriculture, must be expanded in the future. The current strategy is to concentrate on import substitution and further processing of products like jute and textiles.

principalement du jute, du thé, du cuivre et du poisson, servent à payer les importations de pétrole. Les réserves de devises étrangères équivalent à deux semaines d'importation. L'impact de la crise de l'énergie oblige le Bangladesh à exploiter ses propres ressources.

L'équation population/alimentation est au coeur des perspectives d'avenir de ce pays. La Banque mondiale prévoit que la population actuelle qui se chiffre à environ 90 millions atteindra les 140 millions dans 20 ans. Cette croissance démographique aura lieu même si le taux de natalité diminue, parce que la population du pays est aujourd'hui très jeune. Le gouvernement s'attaque indirectement au problème en améliorant les conditions de vie et l'éducation et directement par l'application d'un programme de stérilisation de masse. Nous avons l'impression que ce programme est loin d'être en bonne voie et, d'après tous les renseignements, l'objectif de 100,000 stérilisations par mois est irréaliste, voire dangereux. Lors d'une visite dans un projet de coopérative de femmes, les membres du Groupe de travail se sont laissés dire qu'un «camp» de ligature des trompes avait offert très peu de soins après l'opération. Les femmes craignaient que des complications, après l'opération, ne les empêchent de travailler et que leur mari ne veuille divorcer. Les fonctionnaires du gouvernement ont pourtant affirmé qu'ils étaient sensibles à ce genre de problème, qui avait mené à une crise dans l'application du programme de stérilisation en Inde, pays voisin.

Compte tenu de cette croissance démographique énorme et inévitable, la production alimentaire au Bangladesh demeure un élément crucial. Nous avons été vivement impressionnés par les progrès réalisés au cours des cinq dernières années et nous avons vu reconfirmer l'espoir exprimé dans notre rapport: le Bangladesh pourrait, s'il pouvait compter sur des ressources suffisantes et un temps convenable, atteindre l'autosuffisance alimentaire au cours de la présente décennie. Toutefois, la tâche qui l'attend ne consiste pas seulement à assurer la production. Au fur et à mesure que des excédents se produisent, le stockage et la distribution de même que le pouvoir d'achat deviennent les problèmes essentiels.

Une répartition plus équitable des terres constitue un impératif important, bien que souvent ignoré. On estime qu'environ 10% de la population possèdent 47% des terres alors que presque 50% de la population rurale n'en possèdent aucune. La loi du pays interdit à quiconque de posséder plus de 30 acres de terre, mais, nous a-t-on dit, il existe des façons de contourner la loi. De même, il ne faut pas croire que la réforme agraire en soi va transfigurer le Bangladesh. Même si toutes les terres du pays étaient réparties également, chaque personne n'obtiendrait que 3/4 d'acre.

Si importante que soit l'agriculture pour l'avenir du Bangladesh, il est évident qu'elle ne peut à elle seule constituer le moyen de subsistance de toute la population du pays, qui augmente rapidement. En dépit d'une culture intense, le taux d'emploi et de sous-emploi est de 35%. L'expansion de l'industrie, qui emploie à l'heure actuelle environ 11% de la main-d'oeuvre, comparativement à 75% pour l'agriculture, doit se développer. La stratégie est en ce moment axée sur la substitution de produits nationaux aux importations et sur une plus grande transformation de produits comme le jute et les textiles.

In general it may be said that Bangladesh has achieved a remarkable though still precarious recovery from the turmoil of its birth some 10 years ago. The question is whether, with the assistance of the international community, it can achieve a margin of safety that will make sustained progress possible. The stakes are large in human and political terms. After a period of Martial Law, Bangladesh has now established a system of Parliamentary, or quasi-Parliamentary, government but as one of the Ministers of the Government said to the Task Force: "Democratic government needs nurturing by economic conditions. If the economy fails, the social and political fabric will break down".

It is just such a breakdown which has now occurred in the other of the poorest countries to be visited by a Member of the Task Force—*Somalia*. Since 1977, the country has been ravaged by recurring drought and a border war with its neighbour, Ethiopia. The country has absorbed 1.4 million Ethiopians who have flooded into its 20 refugee camps. Given the size of Somalia's population, this is roughly equivalent to 10 million refugees suddenly descending on Canada, a vastly richer country. One can hardly imagine the consequences for a desperately poor country. It is commonly said that every day is an emergency in Somalia. The food shortage is compounded by the deforestation problem. Firewood has for generations been the major source of fuel for Somalia's largely rural population. Now the forests are disappearing and the desert is encroaching upon the land.

The immediate response from the industrialized countries to Somalia's plight was to target some \$132 million (U.S.) in international assistance for refugees, mostly in the form of food aid. This response has been insufficient although pledges at the recent International Conference on Assistance to Refugees in Africa suggest that the world community may be awakening at last to the situation in Somalia. There have, as well, been severe complications in getting the assistance to those who need it. While Somalia has been given generous amounts of wheat and corn, the country is desperately short of oil, lorries and trained drivers which are essential to the distribution of food aid. A significant amount of food aid—an estimated 25 per cent—was lost due to improper storage and an insufficient number of field staff.

Other problems were the result of poor multilateral coordination. For example, there was a 3-4 month delay before food was received, and there was no co-ordination among donors on the type of food sent; consequently refugees had to eat the same types of foodstuffs for 2-3 months at a time. The food problem in Somalia also has a political dimension. There are many hungry Somalis who are being overlooked in the aid effort, and for whom there is not enough local food because most of the country's food stocks are being used to feed the refugees and the army. This creates political tensions.

In spite of the misery, it was still possible to find rays of hope in Somalia. The World Food Program team is doing a remarkable job under the direction of a former professor from the University of British Columbia, John Wood. The Member who visited the country was amazed at the dedication of these

On peut dire dans l'ensemble que le Bangladesh s'est remarquablement bien remis, quoique la situation soit encore précaire, des bouleversements qui ont entouré sa naissance il y a une dizaine d'années. Il reste à savoir si, avec l'aide de la communauté internationale, il pourra atteindre une stabilité propice à des progrès soutenus. Les enjeux sont élevés sur le plan humain et politique. Après une période de régime martial, le Bangladesh a réussi à établir un système de gouvernement parlementaire, ou quasi-parlementaire, mais comme l'un des ministres de ce gouvernement le faisait remarquer au Groupe de travail: «Les gouvernements démocratiques reposent sur une bonne conjoncture économique. Si l'économie s'écroule, il va de même de la structure sociale et politique.»

C'est précisément ce qui vient de se produire dans un autre pays pauvre visité par un membre du Groupe de travail, la *Somalie*. Depuis 1977, ce pays est ravagé par une sécheresse périodique et par une guerre de frontière avec son voisin, l'Éthiopie. Il a absorbé 1,4 million d'Éthiopiens qui sont venus trouver refuge dans une vingtaine de camps. Compte tenu de la superficie de la Somalie, c'est comme si 10 millions de réfugiés arrivaient soudainement au Canada, qui est pourtant beaucoup plus riche. On peut difficilement imaginer les conséquences de ce drame pour la Somalie, pays désespérément pauvre. On entend souvent dire que chaque jour il y a état d'urgence en Somalie. Le manque de nourriture se complique d'un problème de déboisement. Le bois a été pendant des générations la principale source de combustible de la population somalienne en grande partie rurale. Les forêts disparaissent et le désert gagne du terrain.

Les pays industrialisés ont eu pour réaction immédiate face au sort de la Somalie de promettre \$132 millions (américains) sous forme d'aide internationale pour les réfugiés, essentiellement des denrées alimentaires. Cependant, cette aide a été insuffisante. Il faut toutefois ajouter que les engagements pris à la récente Conférence internationale sur l'aide aux réfugiés en Afrique semblent indiquer que la communauté internationale prend enfin conscience de l'abîme où est plongée la Somalie. On a pu difficilement secourir les nécessiteux. Par exemple, la Somalie a reçu de grandes quantités de blé et de maïs, mais elle manque désespérément de pétrole, de camions et de chauffeurs, éléments essentiels pour la distribution des vivres. Une partie importante des denrées (25%) s'est avariée en raison d'un entreposage inadéquat, et du manque de personnel sur place.

D'autres problèmes sont nés d'une piètre coordination multilatérale. Par exemple, de trois à quatre mois se sont écoulés avant que la nourriture n'arrive et les donateurs ne s'étaient pas entendus sur le type d'aliments à envoyer; par conséquent, le régime alimentaire des réfugiés a été le même pendant des périodes consécutives de deux à trois mois. Le problème alimentaire en Somalie a également une dimension politique. Bon nombre de Somaliens affamés ne reçoivent aucune aide alimentaire parce que la plupart des réserves du pays servent à alimenter les réfugiés et l'armée. Cette situation est source de tensions politiques.

En dépit de la misère, il a été possible de trouver quelques rayons d'espoir en Somalie. L'équipe du Programme alimentaire mondial accomplit un travail merveilleux sous la direction d'un ancien professeur de l'Université de la Colombie-Britannique, M. John Wood. Le membre qui s'est rendu dans ce

people who were working under extremely adverse conditions. Apart from emergency measures, there are also long-range programs to improve conditions in Somalia. A sand-dune stabilization and land reclamation project of the World Food Program aims to reclaim once-fertile land from the desert by encouraging villagers to plant a particular hybrid of shrub which has long roots capable of retaining moisture. When the immediate emergency passes, projects like this will offer some hope for the future of Somalia. The example of Bangladesh, a country whose people suffered terribly in the early 1970s and which sent millions of refugees into India, reveals the extraordinary resiliency of people and the importance of the international community providing generous help in times of crisis.

2. Middle-Income Countries

Members of the Task Force visited four countries—the Philippines in South-East Asia and Zambia, Zimbabwe and Kenya in Africa—which fall into the “middle-income” category of developing countries. Our visits served to remind us of how shallow and misleading that term “middle-income” can be. While, compared to a country like Bangladesh, all of these countries are further along the road to industrialization and international trade, such development is very precarious indeed. The impact of higher oil bills combined with depressed prices for their commodity-oriented exports have intensified severe debt burdens. Their levels of per capita income, ranging from \$350 per year for Kenya to \$550 for the Philippines, are only a small fraction of Canada’s \$8,000.

Moreover, such figures can mask very inequitable distribution of income. Zimbabwe is, of course, the most conspicuous case of a country in which a comparatively few people—the whites—have been far better off than the vast majority of the black population. But in the Philippines as well the benefits of development have been inequitably shared. According to World Bank figures (which that institution offers with great caution), the lowest 20 per cent income group of Filipinos earn 4 per cent of the national income and the top 20 per cent earn 54 per cent. We should remind ourselves that income distribution in Canada is also uneven (the lowest 20 per cent earn 5 per cent of national income, the highest 20 per cent earn 41 per cent), but the implications for a poor country are very different. While low-income Canadians are generally guaranteed the basic necessities of life, this is not the case for many poor people in poor countries.

The task facing a middle-income developing country is thus a doubly difficult one: how to stay afloat in a sea of international economic problems while at the same time more equitably sharing the benefits of development. During our brief visit to the Philippines we were struck by the apparent failure to achieve the second of these goals. We offer this comment with considerable hesitation because none of our short time in the country was spent in meetings with political leaders or officials with whom general issues of development might have been

pays d’Afrique a été impressionné par le dévouement de ces gens, qui travaillent dans des conditions extrêmement pénibles. Outre les mesures d’urgence, il existe des programmes à long terme visant à améliorer la situation de la Somalie. Un projet de stabilisation des dunes de sable et de récupération des terres qui fait partie du Programme alimentaire mondial a pour objet de reprendre au désert des terres autrefois fertiles, en encourageant les villageois à planter une espèce particulière d’arbustes hybrides qui ont de longues racines capables de retenir l’humidité. Lorsque la situation se sera rétablie, des projets de ce genre permettront d’envisager avec un certain espoir l’avenir de la Somalie. L’exemple du Bangladesh, pays dont les habitants ont terriblement souffert au début des années 70 et qui a envoyé des millions de réfugiés en Inde, montre bien la force extraordinaire de caractère des hommes et l’importance, pour la communauté internationale, d’offrir une aide généreuse en temps de crise.

2. Pays à revenu moyen

Les membres du Groupe de travail ont visité quatre pays, les Philippines dans l’Asie du sud-est, la Zambie, le Zimbabwe et le Kenya en Afrique, qui entrent dans la catégorie des pays en développement à «revenu moyen». Les voyages que nous avons effectués nous ont permis de nous rendre compte à quel point l’expression «revenu moyen» pouvait être creuse et trompeuse. Si, contrairement à un pays tel que le Bangladesh, l’industrialisation et le commerce international se développent dans tous ces pays, il n’en reste pas moins que ce développement est vraiment très précaire. La hausse de leur facture pétrolière a continué à faire sentir ses effets et la baisse du prix de leurs exportations de produits de base n’a fait qu’allourdir la charge de la dette. Le revenu par habitant, qui va de \$350 par an pour le Kenya à \$550 pour les Philippines, ne représente qu’une infime partie de celui du Canada qui est de \$8000.

En outre, de tels chiffres peuvent masquer une répartition très injuste des revenus. Le Zimbabwe est évidemment le cas le plus manifeste de pays où une minorité—les blancs—jouissent d’un niveau de vie de loin supérieur à la vaste majorité de la population noire. Mais dans des pays comme les Philippines, les fruits du développement sont également partagés de façon inéquitable. Selon les chiffres de la Banque mondiale (qui ont été émis avec réserve), qui divise la population par tranches de 20%, les Philippines les plus pauvres se partagent 4% du revenu national et les mieux nantis, 54%. Il importe de se rappeler que la répartition des revenus est inégale même au Canada (les économiquement faibles se partagent 5% du revenu national et les mieux nantis, 41%), mais les répercussions, dans un pays pauvre, sont très différentes. Alors que les Canadiens à faible revenu sont généralement assurés des premières nécessités de la vie, tel n’est pas le cas pour grand nombre de défavorisés des pays pauvres.

La tâche qui incombe à un pays en développement à revenu moyen est donc doublement difficile: il doit ne pas se laisser submerger par les problèmes économiques internationaux tout en partageant plus équitablement les fruits du développement. Durant notre bref séjour aux Philippines, nous avons été frappés par l’incapacité apparente d’atteindre le deuxième de ces buts. Ce n’est pas sans une grande hésitation que nous formulons cette observation, car nous n’avons pu rencontrer de chefs ou de représentants politiques avec qui nous aurions pu

discussed. Half of our time was spent visiting institutions—the Asian Development Bank and the International Rice Research Institute—which, while based in the Philippines, are not national institutions concerned exclusively or even mainly with that country.

Members of the Task Force did, nevertheless, receive very strong impressions. Everywhere one goes in the capital city of Manila one is struck by the signs of industrialization and modernization: a large fleet of private cars caught everywhere in traffic jams, modern office buildings and hotels, luxurious suburbs. And everywhere one goes in Manila one is struck by the signs of poverty: strips of small wooden shacks, stores and make-shift homes edging every highway, teenage boys working their way between lines of cars selling cigarettes and candy. In short the pattern of development seems at first glance very much like that of some Latin American countries: the rich get richer, the poor get poorer while a small, though growing, middle-class is balanced somewhere in between.

Despite significant rates of economic growth in the early 1970s the Philippines has entered a very difficult period with the impact of higher oil import bills and flagging exports. High population growth and flight to the towns and cities continues. Conversations with ordinary people we met throughout our visit suggest that, despite some signs of progress, general conditions are growing worse. Inflation erodes real income, population growth exceeds food production or at least the ability to afford food, high rates of unemployment and underemployment creates a desperate search for jobs and downward pressure on wages.

The Philippines appears to be a divided country at a precarious stage of its history. While there was limited evidence of mass political unrest or threat to the government, questions of economic justice and the political future are never far from the lips of people. Martial Law, which was imposed in 1972 and recently lifted (in name if not entirely in fact), has not resolved these questions so much as deferred and perhaps intensified them. Having abandoned a fragile and difficult experiment with western style democracy, both the government and the society ponder the question: What next? Will the Philippines develop a mixed constitutional-authoritarian system as it struggles with major problems of development? Will the Philippines slip irreversibly into the Latin American pattern of military dictatorship with the repeated crises of leadership which that entails? In asking these questions we offer no answers of our own but merely report the questions which we heard asked time and time again during our brief visit. In the words of one person to whom we spoke about dictatorship and democracy: "He who rides the tiger of authoritarianism finds it hard to dismount".

If the Task Force visit to the Philippines served to illustrate some of the acute internal problems facing a middle-income developing country, the visits by two Members to Africa revealed in stark terms the impact of adverse international

discuter des questions générales de développement. Nous avons consacré la moitié de notre temps à la visite d'organismes, dont la Banque asiatique de développement et l'Institut international de recherches sur le riz, qui, bien qu'ils aient leur siège aux Philippines, ne sont pas des organismes nationaux qui s'occupent exclusivement ni même principalement de ce pays.

Néanmoins, les impressions des membres du Groupe de travail ont été très vives. On ne peut qu'être frappé, peu importe le quartier de Manille, la capitale, par les signes d'industrialisation et de modernisation: parc automobile important, cause d'embouteillages, bureaux et hôtels modernes et banlieues luxueuses. Et partout, à Manille, on ne peut aussi qu'être frappé par les signes de pauvreté: rangées de petites cabanes de bois, magasins et abris de fortune le long de chaque route, adolescents qui se faufilent entre les voitures pour vendre cigarettes et bonbons. Bref, le mode de développement semble être au premier coup d'oeil très semblable à celui de certains pays d'Amérique latine: les riches s'enrichissent, les pauvres s'appauvrissent tandis qu'une petite classe moyenne, quoique croissante, se situe entre les deux.

Malgré des taux importants de croissance économique au début des années 70, les Philippines sont entrées dans une période très difficile, étant donné le prix plus élevé du pétrole importé et le fléchissement des exportations. Le pays continue à connaître une croissance démographique élevée, et l'exode rural se poursuit. Les conversations que nous avons eues avec les gens de la rue pendant notre séjour indiquent que, malgré certains indices de progrès, les conditions générales de vie se détériorent. L'inflation gruge le revenu réel, la croissance démographique excède la production alimentaire ou tout au moins les ressources pour l'achat de denrées disponibles; les taux élevés de chômage et de sous-emploi provoquent une course à l'emploi désespérée et tentent à faire baisser les salaires.

En somme, les Philippines apparaissent comme un pays divisé à une époque particulièrement difficile de son histoire. Bien que l'agitation populaire ou la contestation du régime soient peu évidentes, les gens paraissent toujours préoccupés par la question de la justice économique et par l'avenir politique du pays. La loi martiale, décrétée en 1972 et abolie récemment, sinon dans les faits du moins officiellement, n'a pas résolu ces questions, mais les a plutôt différées et sans doute exacerbées. Après avoir mis fin à l'expérience incertaine et difficile d'une démocratie de type occidental, le gouvernement et la société s'interrogent maintenant sur l'avenir. Les Philippines, aux prises avec de graves problèmes de développement, s'acheminent-elles vers un régime hybride de type constitutionnel-autoritaire? Ce pays adoptera-t-il de façon irréversible la voie de la dictature militaire de type latino-américain, avec les crises de gouvernement répétées que cela comporte? Nous ne proposons aucune solution; nous ne faisons que reprendre les questions que nous avons entendues poser à maintes reprises pendant notre bref séjour dans ce pays. Pour reprendre la phrase d'une personne avec qui nous discutons de dictature et de démocratie: «Celui qui monte le tigre de l'autoritarisme a du mal à descendre de sa monture».

Si le voyage du Groupe de travail aux Philippines a permis de mettre le doigt sur certains des graves problèmes internes auxquels doit faire face un pays en développement à revenu moyen, les deux membres du groupe qui se sont rendus en

events. Even short trips to three countries—*Kenya, Zambia and Zimbabwe*—indicated how developing countries are today being overburdened by the effects of world-wide inflation. Continued increases in the price of oil and essential imports coupled with a decrease in the prices of major export commodities have created an economic vise.

As we observed in our December Report, the word "adjustment" does not convey the troubles these countries face. It is estimated that since 1974 Zambia has suffered a 46 per cent decline in its real standard of living. With oil now costing some African countries between 25 and 50 per cent of their total export earnings, with debt-servicing costs having doubled to \$8.4 billion in the past three years, at least 15 of the hardest-hit African countries have been plunged into crisis. This situation has the potential to destroy or severely set back development plans and, of even greater concern, the potential to create social chaos and widespread human suffering.

The main purpose of Members' travel to these countries was to trace these effects of international finance down to the village level, using rural health as one indicator. This is the sequence of events.

The rapidly rising price of oil has been using up an ever increasing proportion of the export earnings of African countries. It also fuels the inflation in developed countries, which results in a rise in the import prices of manufactured goods that exceeds the price increases of non-oil raw materials, which are the major source of these countries' foreign exchange earnings. In fact, some of these raw material export prices, particularly cash crops, are falling. The net result is a drastic reduction in the amount of foreign exchange available to many African countries to pay for capital goods, consumer goods, medical supplies and so on.

At the same time food production per capita, particularly in Eastern Africa, is falling due to population growth, limited high potential arable land, political instability and unwise agricultural policies, but especially due to drought in recent years. Consequently, larger portions of the much diminished supply of foreign exchange must be devoted to the import of food. This sets up a tragically hard choice between the immediate basic needs of people (food) and the development requirements of the country (fuel). The outcome in many countries is less of both.

The effects of the oil and food crises also make themselves felt on the government budgets of these African countries. Fuel costs are a major component of their budgets as are equipment and spare parts. These costs are all rising rapidly. The salaries of government personnel, from bureaucrats to teachers to health-care workers, increase to keep pace with imported inflation. But, at the same time that the cost side of

Afrique ont constaté à quel point la conjoncture internationale pouvait avoir des effets néfastes. Même les très brefs séjours effectués dans trois pays, le *Kenya*, la *Zambie* et le *Zimbabwe*, n'ont laissé planer aucun mystère sur les effets de l'inflation mondiale qui écrase littéralement aujourd'hui les pays en développement. On peut dire que les hausses constantes du prix du pétrole et des importations jugées essentielles auxquelles il faut ajouter une diminution des prix des principales exportations enserrant ces pays dans un véritable étouffement.

Comme nous l'avons fait remarquer dans notre rapport de décembre, le terme «ajustement» ne donne pas une idée précise des difficultés que traversent ces pays. On estime que, depuis 1974, le niveau de la vie réel de la Zambie a baissé de 46%. Certains pays africains devant maintenant acquitter une facture pétrolière représentant entre 25% et 50% de leurs recettes d'exportation, le service de la dette ayant doublé au cours des trois dernières années pour s'établir à \$8.4 milliards, au moins 15 des pays africains les plus touchés ont plongé tête baissée dans la crise. La crise actuelle est suffisamment aigüe pour annuler ou pour mettre à mal les projets de développement et, ce qui est encore plus grave, elle risque d'engendrer des troubles sociaux et de perpétuer la souffrance humaine.

Les membres du Groupe de travail ont effectué ces visites dans le but principal de suivre les effets des problèmes économiques internationaux à l'échelle des villages, en utilisant la santé en milieu rural comme principal indicateur. Tel est le fil des événements.

Une proportion toujours croissante des recettes d'exportation des pays en développement est engloutie par le prix du pétrole qui ne cesse d'augmenter. C'est également la facture pétrolière qui alimente l'inflation dans les pays industrialisés augmentant ainsi le prix à l'importation de biens manufacturés dans une proportion inférieure à la hausse du prix des matières premières non pétrolières, source principale des rentrées de devises des pays en développement. En fait, certains des prix à l'exportation de ces matières premières en particulier les cultures de rapport, sont en baisse. Il en résulte une diminution brutale des devises dont disposent de nombreux pays africains pour financer les biens en capital, les biens de consommation, le matériel médical et ainsi de suite.

Parallèlement, la production alimentaire par habitant, en particulier en Afrique de l'est, est en baisse en raison de la croissance démographique, de la superficie limitée de terres arables très fertiles, de l'instabilité politique et d'une politique agricole imprudente, mais surtout en raison de la sécheresse des dernières années. En conséquence, ces pays doivent consacrer une plus grande part de leurs devises, dont les réserves ne cessent de diminuer, à l'importation des denrées alimentaires. Faut-il alors répondre aux besoins essentiels et immédiats de la population (denrées alimentaires) ou poursuivre les projets de développement du pays (combustible)? Dans de nombreux pays, c'est le recul sur les deux fronts à la fois.

Les effets de la crise pétrolière et alimentaire se font également sentir sur les budgets de ces États africains. La facture pétrolière représente un élément important de leur budget tout comme l'équipement et les pièces détachées, surtout lorsque l'on sait que tous ces coûts augmentent rapidement. Les traitements dans la fonction publique, des bureaucrates aux travailleurs de la santé en passant par les enseignants, augmentent au

government ledgers is increasing rapidly, revenues—which come largely from import and customs duties—are stagnant or even on the decline.

The net effect of the squeeze on budgets is the inability of government services to expand to meet basic human needs arising from population growth, or even to meet the operating and maintenance costs of existing services such as health, water and education. This occurs at a time when it is universally recognized that those services are terribly inadequate to begin with.

This brings us to the specific area of rural health care. Over the years both governments and NGOs in these African countries have contributed substantially to development of a rural health infrastructure. Over the past 3-4 years the effectiveness of such services has deteriorated. This is a direct result of the inability of governments to pay for the upkeep and staffing of rural clinics, medicines and medical equipment.

Efforts to promote preventive medical care have also been undermined by factors related to the balance of payments crisis. For instance, the cost of imported fuel has exacerbated the pressure on domestic fuels such as charcoal to the extent that fuelwood has now become scarce and expensive. *The direct effect on preventive medicine* (ignoring the effect this has on deforestation, soil erosion, agriculture and thus back to food production) *is that it becomes too expensive to boil water to prevent gastro-enteric diseases. Doctors who have just returned from rural parts of Kenya report that the number of deaths of small children has increased in the past year.* Even efforts to expand the para-medical efforts in rural health through the use of "volunteer village practitioners" are affected by the fuel/food crises. The increased cost of extension services adversely affect the outreach of such programs. Moreover the para-medical volunteers are diverted from their tasks by the need to secure enough food to feed their own families.

In this way the remote events of international economics reach down into the lives of the poorest people in many African countries. Such a process reveals that the satisfaction of basic human needs requires not only the proper ordering of priorities *within* developing countries but also very substantial changes in the international economic order.

3. The NICs—Newly Industrializing Countries

Two of the countries visited by Members of the Task Force—Singapore and Brazil—fall into the third grouping of developing countries, the newly-industrializing or the "NICs". These countries are sometimes offered as the success stories of development because of comparatively rapid rates of economic growth and modernization, but some also carry with them a terrible legacy of economic and social problems.

même rythme que l'inflation importée. Mais, en même temps que le budget de l'État connaît une croissance rapide pour faire face aux dépenses, les recettes qui proviennent largement des droits sur les importations et des droits de douane, stagnent ou même diminuent.

Cette compression des budgets a pour effet de freiner l'accroissement des services publics permettant de répondre aux besoins essentiels de l'homme et ce, en raison de la croissance de la population, ou même de financer l'exploitation et l'entretien des services existants tels que la santé, l'eau et l'éducation, alors qu'il est universellement reconnu que, au départ, ces services sont largement insuffisants.

Cela nous amène au domaine précis de la santé en milieu rural. Au fil des ans, tant les gouvernements que les organismes non gouvernementaux dans ces pays africains, ont largement contribué à la création d'une infrastructure médicale rurale. Au cours des trois ou quatre dernières années cependant, l'efficacité de ces services s'est détériorée. Cela est directement imputable aux gouvernements, qui ne peuvent financer l'entretien et la dotation en personnel des cliniques rurales, les médicaments et l'équipement médical.

Les efforts déployés pour encourager la médecine préventive ont également été contrariés par des facteurs imputables à la crise de la balance des paiements. Par exemple, le coût du pétrole importé a exercé une telle pression sur les combustibles domestiques comme le charbon de bois que le bois de chauffage est maintenant devenu rare et cher. Cette situation a pour conséquence directe (sans tenir compte des répercussions sur le déboisement, l'érosion du sol, l'agriculture et donc la production alimentaire) *de fixer à un coût prohibitif le fait de faire bouillir de l'eau pour prévenir les maladies gastro-entériques. Des médecins qui rentrent tout juste de certaines régions rurales du Kenya rapportent que le nombre de décès d'enfants en bas âge a augmenté au cours de l'année écoulée.* Même les tentatives visant à multiplier les efforts para-médicaux dans le domaine de la santé en milieu rural en recourant aux services de «médecins de village bénévoles» sont touchés par la crise du pétrole et de l'alimentation. Le coût accru des services de vulgarisation se répercute de façon néfaste sur la portée de ces programmes. De plus, les volontaires para-médicaux se détournent de leur tâche pour pouvoir satisfaire les besoins de leur propre famille.

C'est ainsi que la conjoncture internationale se répercute sur la vie des plus pauvres dans de nombreux pays africains. Il en ressort que la satisfaction des besoins humains essentiels exige non seulement un juste choix des propriétés dans les pays en développement, mais également une transformation radicale de l'ordre économique international.

3. Les pays en voie d'industrialisation

Deux des pays qu'ont visités des membres du Groupe de travail, Singapour et le Brésil, font partie du troisième groupe des pays en développement, les pays en voie d'industrialisation. Ces pays sont fréquemment cités comme modèles de développement économique en raison de la rapidité et de la similitude de leur croissance économique et de leur modernisation. Certains de ces pays traînent cependant derrière eux un lourd cortège de problèmes économiques et sociaux.

Singapore is an island city-state of 2.3 million people located off the southern tip of Malaysia. Its sole economic resources are its location near the traffic lanes of world trade and the energy and ability of its people. Brazil by contrast is one of the giants of the Third World, a huge, richly endowed country of 120 million people in the heart of Latin America. Different as they are, however, both of these countries are now significant economic forces in the international economy and pose challenges of adjustment for industrialized countries of the North.

Singapore seems to be a self-assured country in charge of its destiny. It has the air of a well-run corporation and, withal, genuine beauty. Trees and plants, attractive modern buildings are everywhere. There can be few cities more attractive than this city-state. It is a measure of Singapore's apparent self-assurance that the Task Force found itself not so much asking "What are your problems?" as listening to its solutions. It is a measure of the rapidity of change that the problem which we had pinpointed in our Report—access to Canadian markets for labour intensive imports from countries like Singapore—is fast becoming irrelevant to that country. Having industrialized over the past 15 years and achieved a per capita income in excess of \$3500, Singapore is now a newly *re-industrializing* country bent on replacing labour intensive manufacturing such as textiles and clothing with high-technology industry.

In the late 1970s, the Government of Singapore conducted a "fundamental re-think" of its economic future. It concluded that the traditional labour-intensive low-wage industries, such as textiles and clothing, faced increasing competition from other countries in the region and eastern Europe and that, if this continued, Singapore would confront one of two unacceptable results—being priced out of the market or having to import massive numbers of low-wage labourers. Instead Singapore *chose* to price itself out of such industry by the simple device of mandated 20% per year increases in wages. Together with subsidized retraining, an aggressive campaign to attract new industry and co-operation with countries in the region which want to attract the "old industry", this constitutes a policy designed to transform the Singaporean economy by the end of the 1980s.

This determined and apparently effective adjustment policy caused us to wonder why other countries, Canada included, cannot similarly adapt to changing realities. Government Ministers to whom we spoke were sharply critical of the economic irrationality of some of the old industrial nations. In fact Singapore is especially well motivated and situated to undertake such changes. As a duty-free port, it is sensitively attuned to world trade. It has a small, highly-disciplined population living in an area the size of Metropolitan Toronto. Labour mobility confronts none of the regional and few of the cultural obstacles which characterize it in Canada. But fundamentally it is that Singapore has, and sees itself as having, no other choice. Small, vulnerable, without endowments of natural

Singapour, ville-État insulaire de 2.3 millions d'habitants, située à la limite sud de la Malaisie, doit sa situation économique à la proximité des voies commerciales mondiales ainsi qu'à l'énergie et aux ressources de ses habitants. Le Brésil, situé au coeur de l'Amérique latine, est au contraire l'un des géants du Tiers monde, pays immense doté d'énormes ressources et qui compte 120 millions d'habitants. Malgré leurs différences, cependant, ces deux pays constituent des forces importantes de l'économie mondiale et posent des problèmes d'ajustement aux pays industrialisés du Nord.

Singapour, semble tenir sa destinée bien en main. On pourrait comparer ce pays à une entreprise bien administrée et offrant tous les attraits possibles. On y voit partout arbres et plantes, édifices modernes agréables à l'oeil. Il existe peu de villes aussi attrayantes que cette cité-État. Le fait que le Groupe de travail se soit moins intéressé aux problèmes de Singapour qu'aux solutions qu'elle propose souligne l'assurance apparente qui la caractérise. On peut juger de la rapidité des changements survenus au fait que le problème évoque dans notre rapport, c'est-à-dire l'accès au marché canadien des produits des industries de main-d'oeuvre fabriqués dans des pays comme Singapour, ne concerne déjà plus ce pays. Singapour, qui a réalisé son industrialisation au cours des 15 dernières années et qui dispose maintenant d'un revenu par habitant de \$3,500, est devenu un pays en voie de *réindustrialisation* puisqu'il tente de remplacer les industries à main-d'oeuvre nombreuse, comme les textiles ou le vêtement, par l'industrie des techniques de pointe.

À la fin des années 70, le gouvernement de Singapour a procédé à «une réorientation fondamentale» de son avenir économique. Les autorités ont constaté que les industries traditionnelles à main-d'oeuvre nombreuse faiblement rémunérée (*textiles et vêtement*) faisaient face à une concurrence croissante de la part des pays voisins et de pays d'Europe de l'est et qu'en continuant sur la même voie, Singapour se trouverait confrontée à l'une de deux issues inacceptables: la perte de ses marchés en raison de la concurrence des prix ou la nécessité d'avoir recours massivement à une main-d'oeuvre étrangère peu rémunérée. Le gouvernement a plutôt choisi de s'éliminer lui-même du marché en imposant une augmentation annuelle obligatoire de 20% des salaires. Cette décision, jointe au recyclage subventionné des travailleurs, une campagne dynamique en vue d'attirer de nouvelles industries et à la collaboration avec les pays de la région désireux d'attirer les «vieilles industries», constitue une politique visant à transformer radicalement l'économie de Singapour d'ici la fin des années 1980.

Le succès apparent de cette politique énergique d'adaptation nous a poussés à nous demander pourquoi d'autres pays, dont le Canada, ne peuvent pas s'adapter aussi bien aux circonstances nouvelles. Les ministres auxquels nous avons parlé ont vivement critiqué l'illogisme économique de certains des pays industrialisés de longue date. En fait, Singapour possède la motivation voulue et est idéalement située pour mettre en oeuvre ces changements. Port exempt de droits de douane, Singapour suit de près les fluctuations du commerce mondial. La petite population hautement disciplinée du pays vit dans une région dont la superficie est égale à celle du grand Toronto. Contrairement à ce qui se passe au Canada, la mobilité de la main-d'oeuvre ne pose aucun problème régional

resources, it must live by its wits and the deeply-felt knowledge that change is the norm in the 20th century.

The apparent success of Singapore in dealing with its economic problems raises the question whether it can serve as a model for other developing countries. The answer to that must be highly qualified. Its circumstances as a small, urban society means that Singapore largely bypasses the central problems of many developing countries: how to productively employ rapidly growing populations and gradually transform large, traditional rural sectors. At the same time, among Singapore's most impressive accomplishments is its response to the basic needs of its people. Modern high-rise housing is to be seen everywhere; there are few signs of the excreta of poverty and deprivation which mark so many other countries including some with national incomes equal to or greater than Singapore's. Clearly it was decided early by the Government that a decently housed and educated population was an essential element of the development process.

It would be wrong to leave the impression that Singapore is without problems. Its small size and lack of natural resources make it highly vulnerable. Its very success causes it to stand out in South-East Asia, a region with persistent political and economic problems. And, having achieved the basis of economic development, Singapore will increasingly have to address new issues concerning the "quality of life" which are not so easily solved by economic criteria alone.

Brazil is a newly-industrializing country whose enormous resources and potential are matched by its problems. Despite impressive rates of economic growth and industrialization, income inequalities are among the most extreme in the Third World. The World Bank reports that the lowest 20 per cent income group earn only 2 per cent of Brazil's national income while the highest 20 per cent earn 66 per cent. A Member of the Task Force who had spent six years in north-east Brazil during the 1960s concluded after a recent visit to the area that living conditions for the poor have actually deteriorated due, among other things, to skyrocketing inflation and the actions of multinational corporations (MNCs).

Official government sources estimate the inflation rate to be about 110 per cent but it may be as high as 150 per cent! As a hedge against inflation, those who have money are buying land and those who have land are changing it over from food production to raising cattle, other exportable products and increased sugarcane to be used in the manufacture of alcohol for cars. In this process the poor are being driven from the land into city *favelas* (slums), notorious for their noise, stench and filth.

One of the most evident signs of the increasing misery of the poor is their diet. For example, because land is being diverted from food crop production to cash crops, beans, a traditional

et peu de problèmes culturels. Mais la raison fondamentale du succès de Singapour est que le pays considère qu'il n'a pas d'autres choix. Petit, vulnérable, pauvre en ressources nationales, il doit mettre son ingéniosité à profit et s'adapter au changement, l'essence même du 20^e siècle.

Le succès apparent avec lequel Singapour a réussi à résoudre ses problèmes économiques nous incite à nous demander si ce pays peut servir de modèle aux autres pays en développement. Cette réponse appelle de sérieuses réserves. Singapour étant une petite société urbaine, elle n'a pas dû faire face au problème fondamental de nombreux pays en développement qui consiste à savoir comment employer une population en croissance rapide et transformer progressivement d'importants secteurs ruraux traditionnels. L'une des réalisations les plus imposantes de Singapour est qu'elle a réussi à satisfaire les besoins fondamentaux de ses habitants. Les tours d'habitation modernes ne se comptent plus. On remarque peu des signes de la pauvreté et de la misère qui crévent les yeux dans tant d'autres pays dont le revenu national est parfois égal ou supérieur à celui de Singapour. Le gouvernement a clairement décidé de bonne heure qu'il était essentiel au développement du pays que sa population soit décentement logée et instruite.

Il ne faut pas en déduire que le pays ne connaît aucun problème. Sa petitesse ainsi que son manque de ressources naturelles le rendent très vulnérable. Son succès lui-même en fait un point de mire dans le Sud-Est de l'Asie, région affligée de problèmes politiques et économiques persistants. Ayant réussi à susciter un développement économique de base, Singapour devra maintenant s'attacher à accroître la «qualité» de ses habitants ce qu'on ne peut pas exclusivement mesurer par des critères économiques.

Le *Brésil* est un pays nouvellement industrialisé dont les ressources et le potentiel énormes n'ont d'égal que ses problèmes. Malgré des taux impressionnants de croissance économique et d'industrialisation, l'inégalité des revenus y est parmi les plus criantes du Tiers monde. Selon la Banque mondiale qui divise la population par tranches de 20%, les plus démunis se partagent 2% du revenu national et les mieux nantis, 66%. Un membre du Groupe de travail qui a passé six ans dans le Nord-Est du Brésil pendant les années 60 a conclu, à l'issue d'une visite récente dans la région, que les conditions de vie des pauvres, qui constituent la vaste majorité de la population, se sont en fait détériorées, en raison, entre autres facteurs, de l'inflation galopante et de la pénétration des sociétés multinationales (SMN).

Selon des sources officielles, l'inflation serait de 110%, mais en réalité elle pourrait atteindre les 150%! Pour se protéger de l'inflation, les nantis achètent des terres tandis que ceux qui sont déjà propriétaires fonciers abandonnent les cultures alimentaires pour l'élevage du bétail, la production de denrées exportables et la culture intensive de la canne à sucre pour la fabrication de l'alcool qui servira de carburant pour les voitures. Par le fait même, les pauvres sont forcés de quitter la campagne pour s'entasser dans des «favelas» (bidonvilles) qui se distinguent par le bruit, la puanteur et la saleté qui y règnent.

La détérioration du régime alimentaire des pauvres est l'indice le plus manifeste de l'aggravation de leur dénuement. Par exemple, étant donné qu'on a décidé d'utiliser les terres

staple food in Brazil, are now scarce and expensive. Having been forced off their land by investors, the poor people can no longer afford this new "luxury food". Because meat is virtually non-existent in the diets of the poor, they are reduced to subsisting on rice and *Farinha*, a root crop with very little nutritional value. Monthly wages are about \$75 and food prices equal to or higher than those in Canada.

Amidst this widespread poverty, there is a numerically small but immensely wealthy class of sugar plantation and sugar mill owners. Besides being major employers in the region, its members also hold political office or exert considerable influence over those who do. Through such economic and political power, they effectively control the labour union movement and many other instruments of social change.

One of the great champions of social and economic justice in Brazil is the Roman Catholic church. In spite of intimidation and coercion, the clergy presses on, trying to organize workers and community groups to help themselves and to press the government for change. The Bishops of the Amazon identify the influx and behavior of multinational corporations (MNCs) as the greatest problem of the area. MNCs buy up huge tracts of land for new industrial projects or to expand existing enterprises; in either case the local farmers are evicted. The industrial "development" (iron mining, pulp and paper mills) frequently destroys the ecology, exploits local labourers and provides few long-term benefits to the regional economy or to local communities. Once profitability ends, MNCs desert the area leaving behind unemployed and untrained workers to live off barren soils. These companies have captured a major portion of Brazil's domestic market for manufactured goods, but high prices make their goods unaffordable to many of the people. It is estimated that over 40 million Brazilians live outside this "modern" economy.

With such extreme economic disparities in Brazil, the government must continually exert control. Although official military expenditures are very low, there appears to be a large para-military body within the numerous police forces in the country. These sub-groups may not appear in the budget as "military expenditures", but they are obviously well paid and well equipped to control the rising expectations of the people. We are led to conclude with an observation of Cardinal Alosios Lorcheider: there is a basic moral problem in Brazil which requires the changing of sinful, unjust systems at all levels of human relations.

PART III—POLICY IMPLICATIONS

A main purpose of travel was to compare the general recommendations and observations in the Task Force Report with the particular conditions and needs in a variety of de-

pour la production de récoltes commerciales au lieu de la production alimentaire, les haricots, denrée de base traditionnelle au Brésil, sont devenus rares et coûteux. Chassés de leurs terres par des spéculateurs, les pauvres gens ne peuvent plus acheter cette denrée qui est maintenant considérée comme luxe. Et parce que la viande est quasiment absente de l'alimentation des pauvres, ceux-ci se nourrissent de riz et de «*farinha*», plante-racine de faible valeur nutritive. Les salaires sont d'environ \$75 par mois et les prix des aliments sont égaux ou supérieurs aux prix pratiqués au Canada.

Au milieu de cette pauvreté écrasante, il existe une classe numériquement petite, mais immensément riche de propriétaires de plantations de canne à sucre et de raffineries de sucre. Principaux employeurs de la région, les membres de cette classe occupent par surcroît des postes politiques ou exercent une influence considérable sur les titulaires de ces postes. Grâce à ce pouvoir économique et politique, ils contrôlent efficacement le mouvement syndical.

L'Église catholique romaine est l'un des grands champions de la justice sociale et économique au Brésil. Malgré des tentatives d'intimidation et de coercion, le clergé continue d'inciter les travailleurs et les groupes communautaires à s'aider eux-mêmes et à réclamer du gouvernement des changements. Selon les évêques de l'Amazonie, la pénétration et le comportement des sociétés multinationales (SMN) constituent le problème le plus grave de la région. Les SMN achètent des terres immenses pour de nouveaux projets industriels ou pour agrandir les entreprises existantes; dans les deux cas, les paysans sont chassés de leurs terres. Au nom de l'industrialisation (exploitation de fer, implantation d'usines de pâtes et papiers), ces entreprises détruisent souvent l'environnement, exploitent les travailleurs locaux et ne fournissent que peu d'avantages à long terme à l'économie de la région ou aux communautés locales. Dès que les profits diminuent, les SMN quittent la région laissant derrière elles des travailleurs en chômage, sans formation, réduits à survivre sur des terres épuisées. Ces sociétés accaparent une bonne partie du marché intérieur des produits manufacturés, mais les prix élevés qu'elles demandent pour ces biens les mettent hors de portée d'une grande partie de la population. On estime que plus de 40 millions de Brésiliens vivent en marge de cette économie «moderne».

Étant donné ces disparités économiques extrêmes, le gouvernement brésilien doit exercer un contrôle permanent. Même si les dépenses militaires officielles sont très peu élevées, il semble exister un appareil para-militaire de grande envergure et de nombreuses forces policières dans le pays. Ces sous-groupes ne figurent peut-être pas au budget comme des «dépenses militaires», mais ils sont évidemment bien rémunérés et équipés pour contenir les aspirations croissantes du peuple. Nous sommes forcés de conclure, comme le cardinal Alosios Lorcheider, que le problème du Brésil est essentiellement un problème moral qu'on ne peut résoudre qu'en changeant un système injuste fondé sur des rapports humains odieux.

PARTIE III—RÉPERCUSSIONS SUR L'ORIENTATION DES POLITIQUES

Un des principaux objectifs de ces visites était d'examiner les recommandations et observations générales formulées dans le rapport du Groupe de travail à la lumière de la situation et

veloping countries. Our experiences have served to remind us of just how great that variety is. The term "South" embraces a country like Singapore which has many things in common with modern industrial states and a country like Bangladesh which is extremely poor. This suggests the danger of relying too heavily on traditional rich-poor stereotypes as a policy guide to North-South relations. The interests and needs of Bangladesh are one thing, those of Singapore quite another. There is every reason to believe that with time this differentiation between developing countries will grow as will the need for a variety of policy instruments. While development assistance will continue to be at the heart of Canada's relations with the poorest countries, trade and other issues will be important to our relations with the "NICs".

In general travel by the Task Force served to confirm the priorities and recommendations which were set down in our main Report. In particular we saw evidence in a number of countries to support the observation that

economic growth, essential as it is, has too often not benefited the poor... What is required is a new definition of development based on justice and the equitable sharing of benefits both within and between nations.

The Philippines and Brazil appear to be two cases where economic growth has served to widen rather than narrow the gap between rich and poor. Such countries cause us to doubt whether, in the absence of a solid commitment of Third World governments to economic justice, there is much that a country like Canada can or should do in the way of assistance. At the very least it suggests the importance of carefully directing such assistance to the poorest people, perhaps mainly through Non-Governmental Organizations.

Throughout our travels we were also reminded of the importance we had attached to Canada's helping to bridge the gap between North and South. Time and time again we heard that Canada enjoys a very good reputation in developing countries, that we are trusted and not seen as a country firmly committed to defence of the *status quo*. This confirms for us the importance of Canada's striving to play a leading role in the North-South dialogue.

If there is an area of policy which was brought to our attention in developing countries and to which we devoted comparatively little attention in our December Report it is that of multinational corporations. A Member's experience in Brazil indicates that these carriers of great economic and technological power can have a profound and sometimes negative impact on the process of development. At the same time there is no clear consensus among developing countries as to how MNC's should be regulated. The Government of Singapore, for example, goes out of its way to attract such private investment and takes the view that it is entirely the responsibility—and within the means—of the host government to protect its national interest. The Task Force believes that, as trade and other economic relations grow between Canada and developing

des besoins particuliers de divers pays en développement. L'expérience acquise nous a montré une fois de plus combien grande est la diversité. Le terme «Sud» englobe aussi bien un pays comme Singapour qui partage un bon nombre de caractéristiques avec les pays industrialisés, qu'un pays comme le Bangladesh qui est extrêmement pauvre. Il serait donc dangereux de trop se fier à des stéréotypes traditionnels de richesse et de pauvreté pour ce qui est de la politique à suivre dans les relations Nord-Sud. Les intérêts et les besoins du Bangladesh sont tout à fait différents de ceux de Singapour. Tout porte à croire que cette différence entre les pays en développement se précisera avec le temps, de même que le besoin d'adopter une série de mesures très diverses. L'aide au développement demeurera le pivot des relations du Canada avec les pays les plus pauvres, mais le commerce et les autres questions du même genre revêtiront une grande importance dans ses relations avec les pays en voie d'industrialisation.

En général, les voyages effectués par le Groupe de travail ont servi à confirmer les priorités et les recommandations formulées dans le rapport principal. En particulier, les témoignages recueillis dans un certain nombre de pays vont dans le sens de l'observation suivante:

Jusqu'ici, la croissance économique, sans contredit essentielle, a trop peu souvent amélioré le sort des démunis... Il convient donc d'en redéfinir les objectifs dans un esprit de justice qui témoigne d'un désir véritable de répartir équitablement les bénéfices du développement entre les différents pays et à l'intérieur de chacun d'eux.

Les Philippines et le Brésil semblent être deux exemples de pays où la croissance économique a contribué à élargir plutôt qu'à amoindrir l'écart entre riches et pauvres. Par conséquent, nous nous demandons si, en l'absence d'un engagement ferme de la part de ces gouvernements du Tiers monde en faveur de la justice économique, un pays comme le Canada peut ou doit accorder une aide importante au développement. Il importe du moins de faire en sorte que l'aide atteigne les plus démunis, peut-être de préférence par le biais d'organismes non gouvernementaux.

Nos visites nous ont également rappelé l'importance que nous avons accordée à la nécessité pour le Canada d'aider à réduire l'écart entre le Nord et le Sud. On nous a à maintes reprises rappelé que notre pays jouit d'une excellente réputation dans les pays en développement, qu'on lui fait confiance et qu'il n'est pas considéré comme un défenseur acharné du *statu quo*.

Voilà qui confirme l'importance, pour le Canada, de s'efforcer de jouer dans le dialogue Nord-Sud un rôle nettement plus large que ce que lui permettrait normalement son importance comme pays. S'il est un aspect sur lequel on a attiré notre attention dans les pays en développement et que nous avons étudié assez peu, par comparaison, dans notre rapport de décembre, c'est bien celui des sociétés multinationales. Comme l'a constaté un membre qui s'est rendu au Brésil, ces sociétés qui détiennent un immense pouvoir économique et technologique peuvent avoir une influence profonde, voire même négative, sur le processus de développement. Par contre, les pays en développement ne s'entendent pas vraiment sur la façon dont leurs activités devraient être réglées. Le gouvernement de Singapour, par exemple, se donne du mal pour attirer les investis-

countries, such issues are likely to become more important. Therefore we would recommend examination by Parliament of the complex issues surrounding the role of multinational corporations in developing countries and the contribution Canada can make to the development of an internationally agreed code of conduct.

We now turn to some of the more specific policy implications of Task Force travel as these relate to areas of the main Report.

1. *Finance and Debt*

The Report described the critical nature of the debt situation facing many developing countries as a result of increases in oil prices and a slowdown in international trade and aid. In particular we stressed the needs of the poorer developing countries which are least likely to benefit from private reinvestment of oil revenues.

These observations were confirmed by discussions with Ministers of the Bangladesh government and by Members' travel to Africa. While, by international standards, such countries import comparatively small amounts of oil, even these represent large drains on meagre foreign exchange reserves. As we have noted, some 70 per cent of the export earnings of Bangladesh now go to pay for imported oil. While OPEC aid to Third World countries has been very substantial, the impact of sudden, large increases in oil prices has been nearly calamitous in many countries. Thus far OPEC has resisted attempts to negotiate a two-price policy for oil that would favor the poorer countries, though Ministers of the Bangladesh Government expressed the hope that some such arrangement would be achieved eventually.

As the Task Force Report observed, the International Monetary Fund is unlikely to provide significant or appropriate financial assistance to countries as poor as Bangladesh. As a borrower on commercial markets itself, the IMF insists on fairly stiff conditions as part of its lending activities. It may, for example, require the discontinuation of food and other basic needs subsidies which in turn puts intense pressure on already poor people. Or it may require currency devaluation which encounters the obstacle that countries like Bangladesh have few exports to be stimulated by such a policy. The effect is simply that whereas, for example, it previously took 4 kilos of tea to buy a British pound it would now take 5. As the Bangladesh Minister of Finance put it to Members of the Task Force: "This is my environment. Some of these conditions are politically impossible. We must have time and breathing room".

The conclusion is inescapable. If the international community is to afford the poorest countries some breathing room it must be by official development assistance, whether bilateral or multilateral. Given the potential for progress and the enor-

sements privés et est d'avis que c'est le gouvernement intéressé qui peut et doit protéger ses intérêts nationaux. Le Groupe de travail croit que ces questions gagneront vraisemblablement en importance à mesure que se renforceront les relations commerciales et autres liens économiques entre le Canada et les pays en développement. Il tient donc à recommander que le Parlement étudie les questions complexes rattachées au rôle des sociétés multinationales dans les pays en développement et à la contribution que le Canada peut apporter pour l'établissement d'un code de conduite qui fasse l'objet d'un consensus au niveau international.

Nous voudrions maintenant aborder certaines des répercussions, sur le plan des politiques, des visites du Groupe de travail relativement aux diverses questions traitées dans le rapport principal.

1. *Le financement et l'endettement*

Le rapport décrivait la nature critique des dettes qu'ont contractées bon nombre de pays en développement par suite des augmentations du prix du pétrole et d'un ralentissement de l'aide et du commerce internationaux. Il insistait plus précisément sur les besoins des pays les plus pauvres qui sont les moins susceptibles de bénéficier du réinvestissement des recettes pétrolières.

Ces observations ont été confirmées par nos entretiens avec des ministres du gouvernement du Bangladesh et au cours du voyage des membres du groupe en Afrique. Bien que, selon les normes internationales, ces pays importent relativement peu de pétrole, ces achats drainent une forte proportion des maigres réserves de devises. Comme nous l'avons déjà précisé, quelque 70% des revenus du Bangladesh provenant des exportations servent à payer le pétrole importé. Malgré l'aide très substantielle accordée par l'OPEP au Tiers monde, la flambée soudaine des prix du pétrole a eu des effets assez désastreux dans de nombreux pays. Jusqu'à maintenant, l'OPEP s'est montré réfractaire à l'idée de négocier pour le pétrole une politique de double prix qui favoriserait les pays les plus démunis. Toutefois des ministres du Bangladesh ont formulé l'espoir qu'une pareille entente puisse un jour être conclue.

Comme le soulignait le rapport du Groupe de travail, le Fonds monétaire international ne saurait apporter une aide financière importante ou adéquate à des pays aussi pauvres que le Bangladesh. En tant qu'emprunteur sur les marchés commerciaux, le FMI assortit lui aussi de conditions assez strictes les prêts qu'il accorde. Il peut par exemple exiger l'arrêt du versement de subventions alimentaires et autres, ce qui est cause de pressions intenses pour des pays déjà pauvres. En outre, il peut exiger la dévaluation de la monnaie, politique qui ne stimule pas les rares exportations de pays comme le Bangladesh. Ainsi, alors qu'il fallait par exemple quatre kilos de thé pour acheter une livre anglaise, il en faudrait maintenant cinq. Comme le confiait le ministre des Finances du Bangladesh à des membres du Groupe de travail: «Certaines de ces conditions sont politiquement inacceptables. Il faut nous laisser du temps et une certaine marge de manoeuvre».

La conclusion est inévitable. Si la communauté internationale veut laisser une chance aux pays les plus démunis, ce doit être par l'aide officielle au développement, qu'elle soit bilatérale ou multilatérale. Étant donné les possibilités de progrès

mous human tragedy and political upheaval that would result from failure in these countries, the Task Force underlines its recommendation that Canada and other donors steadily and substantially increase official development assistance so as to achieve the target of 0.7 per cent by 1990. The bulk of this assistance should go to the poorest countries. The Task Force recognizes recent steps by the Canadian Government to increase ODA expenditures.

2. Development Assistance

The Task Force Report assigns highest priority in Canadian development assistance to the meeting of basic human needs. Throughout our travels we were confronted repeatedly with the enormous difficulty of matching development to the lives of the poor. In the Philippines we were made aware that development assistance is sometimes useless or even destructive because it is imposed from above and fails to "listen to the people". Governments are insensitive, sometimes unintentionally, because they operate on a large scale and find it impossible to deal with the thousand small problems confronting the poor. As one veteran development worker put it: "The old aid model—a service delivery system—is rigid. When we ask for help they reply 'How many nails do you need'? Perhaps we don't need nails, we need string. If you trust me, give me flexibility. Don't tie me down with rules." We were told that money is sometimes part of the problem rather than part of the solution, that for donors and governments the measure of success is too often the amount of money that gets spent quickly rather than real changes in people's lives. These and other considerations led a Canadian who had worked for years in the rural Philippines to suggest that it would be better for aid to be discontinued for a while. "Remove the outside pressures, let people sort out their own problems." While we may not endorse these remarks, they do remain in our minds.

The Task Force is persuaded that if the gap between development and the poor is to be bridged it will in no small part be through the efforts of Non-Governmental Organizations. During our travels we were impressed by the determination of NGOs to respond to the needs, aptitudes and surprising willingness to change of the people themselves. In Bangladesh, for example, we saw a small "rower-pump" which had been designed by the Mennonite Central Committee to help supply irrigation and drinking water. While the pump cost only \$75.00 to purchase and install we were reminded that this was a very sizeable investment for the average farmer who works 3/4 acre of land.

As recommended in our Report, the Task Force believes that there is need and opportunity for imaginative new approaches to linking Canadian bilateral assistance and NGOs. Small projects, however much they may benefit a village or

offertes et les tragiques conséquences d'un échec sur les plans humain et politique dans ces pays le Groupe de travail recommande une fois de plus que le Canada et les autres donateurs augmentent considérablement et de façon constante l'aide officielle au développement afin d'atteindre l'objectif de 0.7% d'ici à 1990. Le gros de cette aide doit être accordée aux pays les plus pauvres. Le Groupe de travail constate que le gouvernement canadien a récemment pris des mesures en vue d'accroître les dépenses engagées au titre de l'aide.

2. Aide au développement

Le rapport du Groupe de travail accorde la plus haute priorité, en ce qui concerne l'aide au développement, à la satisfaction des besoins fondamentaux de l'être humain. Au cours de nos voyages, nous avons constaté à maintes reprises quelle tâche redoutable c'est que de faire correspondre le développement aux besoins des pauvres. Aux Philippines, nous nous sommes rendu compte que l'aide au développement est parfois inutile, voir même destructive, parce qu'elle est imposée par les autorités qui ne prêtent aucune attention aux aspirations du peuple. Les gouvernements sont insensibles, parfois involontairement, parce qu'ils travaillent sur de grands ensembles et sont incapables de s'occuper de la multitude de petits problèmes auxquels doivent faire face les pauvres. Comme le mentionnait un fonctionnaire de longue date: «Le vieux modèle d'aide, qui consiste en un système de prestation de services, est rigide». Lorsque nous demandons de l'aide, on nous répond: «De combien de clous avez-vous besoin?» Peut-être n'avons nous pas besoin de clous, mais bien de corde. Si vous avez confiance en nous, prouvez-le. Ne nous imposez pas de règles.» On nous a dit que l'argent ajoutait parfois davantage au problème, au lieu de la résoudre, que les donateurs et les gouvernements mesurent trop souvent le succès en fonction de la rapidité avec laquelle les fonds sont dépensés plutôt qu'en fonction des changements réels dans la vie des gens. Ces considérations et d'autres facteurs ont amené un Canadien qui a travaillé pendant un certain nombre d'années dans les campagnes des Philippines à laisser entendre qu'il serait peut-être préférable d'interrompre l'aide pendant un certain temps. «Cessez d'exercer des pressions de l'extérieur, laissez les gens voir clair dans leurs propres problèmes.» Même si nous ne reprenons pas ces observations à notre compte, elles restent présentes à notre esprit.

Le Groupe de travail est persuadé que si l'on arrive à réduire l'écart entre les riches et les pauvres, ce sera en grande partie grâce aux efforts d'organismes non gouvernementaux (ONG). Nous avons été impressionnés au cours de nos voyages par la détermination des ONG à répondre aux besoins, par l'aptitude et une volonté étonnante de changement chez les gens eux-mêmes. Au Bangladesh, par exemple, nous avons vu une petite pompe conçue par le comité central des Mennonites pour assurer l'irrigation et l'approvisionnement en eau potable. Bien que cette pompe ne coûte que \$75, installation comprise, on nous a rappelé qu'il s'agissait d'un investissement assez considérable pour l'agriculteur moyen qui cultive les 3/4 d'une acre de terre.

Comme il le souligne dans son rapport, le Groupe de travail estime qu'il est possible et même nécessaire de trouver de nouvelles façons originales d'établir des liens entre l'aide bilatérale canadienne et les ONG. Bien qu'ils puissent profiter à

group, will have slight impact on the general prospects of a country unless they influence and are integrated with larger scale development programs. Our recommendation that CIDA make greater use of NGOs to design and manage some of its bilateral projects reflects this approach. It is intended to accomplish two things: improve the quality of individual projects and increase the likelihood that successful small scale projects will be applied elsewhere in the Canadian aid program.

Among the greatest needs and potential for applying this approach is in the area of rural health care. Throughout our travels we were struck by the devastating effects on people's lives of the lack of rudimentary sanitary and medical services. The African Medical and Research Foundation (AMREF), to take one example, has achieved an internationally recognized capability in the field of rural health education, training, research and action. This organization, an international NGO, has been supported by a wide variety of donors in the past, including Canadian NGOs matched by CIDA. It is now urgent to replicate its experience and successes with a broad spectrum of rural health activity in areas from dispensary management to Hydatid Disease control, from para-medical training to mobile health centers. CIDA's traditional means for supporting AMREF's activities are now insufficient either to help meet the growing needs of this leader in the rural health field or to reflect Canada's overall interest in rural health. While continuing to match the valuable inputs of Canadian NGOs, it is also time to provide core support for this organization.

Among our most moving experiences were visits to women's development projects. In Bangladesh, a traditional Muslim society, co-operatives are beginning to draw women out of their villages into discussion groups, classes and small income earning projects which give them a new stake and weight in society. It is hoped that this will influence population growth as it becomes apparent that the productivity of women extends beyond manual labour and child-bearing. Such programs should receive increased support from CIDA in the future.

There are several other matters concerning development assistance that struck us during the course of our travels. On the subject of aid procurement we were informed of examples of "smart" and "not so smart" tying in Bangladesh. Assistance to the railroad system, principally locomotives, rolling stock and spare parts, appears to be smart tied aid. Canadian equipment is excellent and the record of performance by the supplier on the whole very good. We were informed that Canada has recently failed to win a large contract for locomotives financed from OPEC sources. This set-back should not be

un village ou à un groupe, les projets de petite envergure n'ont qu'une faible incidence sur la situation globale d'un pays s'ils ne sont pas élaborés en parallèle avec des programmes de développement d'une plus grande ampleur et s'ils n'influent pas sur eux. C'est dans cette optique que nous recommandons que l'ACDI fasse davantage appel aux ONG pour concevoir et administrer une partie de ses projets bilatéraux. Cette formule vise deux objectifs: améliorer la qualité des projets et augmenter les probabilités que des projets fructueux de petite envergure soient mis sur pied dans d'autres sphères du programme d'aide canadien.

C'est dans la domaine de la santé en milieu rural que cette conception a le plus besoin d'être appliquée et c'est celle qui est la plus porteuse d'avenir. Tout au long de nos déplacements, nous avons été frappés par les effets dévastateurs que provoque sur la vie humaine l'absence de services sanitaires et médicaux élémentaires. A titre d'exemple, la Fondation africaine de médecine et de recherches (FAMR) est reconnue dans le monde entier pour ses travaux sur la médecine préventive, la recherche, la formation et l'action en milieu rural. Cet organisme non gouvernemental international a reçu des concours financiers de nombreux donateurs, dans le passé, y compris d'organisations non gouvernementales canadiennes; un effort correspondant ayant été fait par l'ACDI. Il est devenu urgent de reprendre l'expérience et les succès de cette fondation en l'appliquant à la santé en milieu rural dans des domaines tels que la gestion de dispensaires, le contrôle des maladies hydriques, la formation para-médicale et les centres de santé mobiles. Les moyens traditionnels dont dispose l'ACDI pour financer les activités de la FAMR sont devenus insuffisants tant pour contribuer à répondre aux besoins croissants de cette organisation phare dans le domaine de la santé en milieu rural que pour rendre compte de l'intérêt global que manifeste le Canada en la matière. Toute en continuant à fournir la contrepartie des dons précieux offerts par les organisations non gouvernementales canadiennes, il est également temps d'envisager d'apporter un soutien massif à cette organisation.

Nos visites de projets de développement destinés aux femmes ont constitué des expériences fort enrichissantes. Au Bangladesh, pays de tradition musulmane, des coopératives commencent à tirer les femmes de leurs villages et à les faire participer à des débats, à des cours et à des projets comportant une rémunération; peu à peu, les intérêts de la femme se multiplient et elle acquiert plus de poids dans la société. Il est à espérer que cette évolution aura une influence sur la croissance démographique, à mesure qu'il deviendra évident que la productivité de la femme ne se limite pas aux travaux manuels et à la maternité. L'ACDI devrait à l'avenir augmenter les crédits financiers accordés à ces programmes.

Plusieurs autres aspects de l'aide au développement ont retenu notre attention au cours de nos déplacements. A propos de l'achat de biens nécessaires aux projets d'aide, nous avons été informés de transactions plus ou moins avantageuses au Bangladesh. Le programme d'aide destiné au réseau ferroviaire comportant surtout la livraison de locomotives, de matériel roulant et de pièces de rechange, semble constituer une forme d'aide intelligente. Le matériel canadien est excellent et, dans l'ensemble, le dossier du fournisseur est très bon. Nous avons appris que récemment, le Canada avait échoué dans sa

allowed to impair our long-term commitment to improving the rail system. Opportunities for future sales seem quite promising.

On the other hand we were told that, at one stage of our assistance to the jute spare-parts industry, the insistence on Canadian-sourced equipment did pose problems of equipment compatibility and maintenance for the company. While these particular problems seem to be resolved, every effort should be made to avoid similar difficulties in future. As we recommended in our Report, decisions concerning procurement should always be made "consistent with development assistance objectives".

The staffing and authority of the Canadian aid program in the field is another matter of concern. As things now stand there are only 3 permanent officials in Bangladesh supervising an aid program of over \$70 million per year. The experience, we were told, was "a bit like being at the bottom of a giant funnel". An appeal was made for significant decentralization of staff and authority from headquarters to the field because, no matter how knowledgeable or sensitive, an aid manager cannot be sufficiently responsive or well-informed sitting in an office on the other side of the world. While the Task Force is aware that any such change involves complex bureaucratic and financial considerations, we are encouraged by the positive attitude of CIDA's senior management and by the possibility of increased collaboration with Non-Governmental Organizations as one effective means of accomplishing this goal.

Finally we are moved to observe that aid, at least in the traditional form, is not enough. Indeed the proliferation of donors offering project assistance to poor countries has been the source of some trouble. Governments with limited resources are so busy responding to the many different and uncoordinated proposals that they lack time to establish and execute their own priorities. More attention needs to be paid to the general economic conditions facing a country. In the years ahead, the international community should reduce its commitment to project aid and undertake the longer-term program and "structural" assistance which these problems demand. The Task Force recommends that this matter be discussed at the Summit meetings in 1981.

3. Food and Agriculture

Task Force visits to developing countries served to reinforce the importance given by our Report to food and agricultural issues. Whether one speaks of the dramatic yet precarious progress of Bangladesh, the crisis in Somalia, the disappointing performance of food production in Africa or the deteriorating diet of the poor in Brazil, the basic message is the same: food production and distribution are at the heart of development prospects in the 1980s. We were warned by officials of the Asian Development Bank that even in the Asian region the

tentative de décrocher un important contrat de vente de locomotives financées par l'OPEP. Il ne faudrait pas laisser cet échec compromettre notre engagement à long terme visant à améliorer le réseau ferroviaire. Les possibilités de ventes futures semblent très prometteuses.

D'autre part, on nous a confié qu'à une étape de notre programme d'aide au titre des pièces de rechange pour l'industrie du jute, le fait que les fournisseurs aient insisté pour livrer du matériel d'origine canadienne a causé certaines difficultés à l'entreprise au chapitre de la compatibilité des divers équipements et de l'entretien. Bien que ces obstacles semblent avoir été surmontés, il faudrait faire en sorte qu'ils ne réapparaissent plus à l'avenir. Comme nous l'avons recommandé dans notre rapport, il faudrait que les décisions en matière d'achats soient toujours prises conformément aux objectifs de l'aide au développement.

La dotation en personnel et l'attribution des pouvoirs constituent d'autres lacunes du programme d'aide canadien sur le terrain. À l'heure actuelle, seulement trois agents permanents supervisent au Bangladesh, un programme d'aide d'au-delà de \$70 millions par années. Ces agents ont l'impression de se trouver à la base d'un entonnoir géant. Les intéressés ont demandé qu'une plus grande proportion du personnel et des pouvoirs soit mobilisée sur le terrain, car, quelles que soient ses connaissances ou sa bonne volonté, un gestionnaire d'aide ne peut être suffisamment informé ou ne peut prendre les décisions les plus judicieuses s'il reste assis dans son bureau aux antipodes du pays dont il a la responsabilité. Le Groupe de travail est conscient que cette réorientation pose des problèmes administratifs et financiers fort complexes, mais pour pouvoir atteindre cet objectif, il est particulièrement encouragé par l'attitude positive manifestée par la direction de l'ACDI et par l'éventualité d'une collaboration accrue avec des organisations non gouvernementales.

Enfin, nous sommes surpris de constater que l'aide, du moins dans sa forme conventionnelle, n'est pas suffisante. En fait, la multiplication du nombre des donateurs qui offrent leurs projets d'aide aux pays démunis a soulevé certaines difficultés. Les gouvernements qui ne disposent que de ressources limitées sont si occupés à répondre à des propositions distinctes et sans rapport qu'ils n'ont pas le temps d'établir ni de respecter un ordre de priorité. Il faut tenir compte davantage des pays. Au cours des années à venir, la communauté internationale devrait se préoccuper un peu moins de l'aide accordée sous forme de projets pour élaborer plutôt un programme à plus long terme et organiser l'aide «structurelle» que la situation exige. Le Groupe de travail recommande que cette question soit étudiée aux sommets de 1981.

3. Alimentation et agriculture

Les visites du Groupe de travail dans des pays en développement ont confirmé l'importance qu'il accorde dans son rapport aux questions d'alimentation et d'agriculture. Qu'il soit question des progrès considérables mais encore insuffisants réalisés par le Bangladesh, de la crise en Somalie, de la production alimentaire décevante en Afrique ou de la détérioration du régime alimentaire des populations pauvres du Brésil, le message central est le même: la production et la distribution des aliments restera au cœur des projets de développement au

food/population equation was growing worse and that it would have serious political consequences in the next decade.

There are several matters we wish to underline in the present Report. The first is that increasing food self-sufficiency is a continuous and complex process of confronting one set of challenges after another. When food production increases and surpluses begin to appear, as in Bangladesh, storage and distribution and the ability of people to buy food become the essential problems. As we indicated in our Report, it is imperative that international aid donors encourage this process by steadily replacing food aid assistance, as the need for it diminishes, with ongoing forms of assistance to food production and distribution. This is a matter of grave concern to the Government of Bangladesh which fears that external assistance will decline as the need for food aid declines.

Among the most promising forms of assistance to increasing agricultural production is the system of international agricultural research centers. During our trip to the Philippines we visited the International Rice Research Institute, one of the pioneers of the so-called "Green Revolution". Members of the Task Force were impressed by the purposefulness of the people we met and their concentration on a whole series of problems having to do with a single question—How to increase rice production? Since the 1960s IRRI has diversified its research into rice cultivation in a wide variety of conditions—rainfed, drylands, tropical low-lands, temperate highlands.

Most significantly, IRRI illustrates that the Green Revolution has grown up. The exaggerated publicity given that term in the 1960s reflected the illusion that there was some "technical fix"—a plant, a system—which would transform the development process. But it was discovered that the new varieties, the miracle rice like the miracle wheat, made less difference in practice than was expected in theory. This led to new research, new questions focused more on the rice farmer and not so exclusively on the rice plant. From an initial laboratory-like preoccupation with biology IRRI has grown to fuse basic scientific research with an understanding of real life rice growing. This represents a great hope for the future. In our view such research should continue to be strongly supported by the Canadian government.

The proliferation of such research activities posed the question to which we alluded in our main Report: How well managed, how well applied is all this research? Too often in the past, what was learned in one country remained there, buried in libraries. The Canadian-based and funded International Development Research Centre has been among the world leaders in tackling this problem. From its inception 10 years ago it has concentrated on supporting research in developing countries which will be of use in other developing

cours des années 80. Des représentants de la Banque asiatique de développement nous ont confié que même en Asie, l'équilibre entre la production alimentaire et la population se détériorait et que cette situation aurait des conséquences politiques graves au cours de la prochaine décennie.

Nous voudrions, dans le présent rapport, insister sur plusieurs points. En premier lieu, il convient de noter que la progression vers une plus grande autonomie alimentaire constitue un cheminement long et complexe parsemé d'embûches. A mesure que la production alimentaire augmente et que des surplus commencent à s'accumuler, comme c'est le cas au Bangladesh, le stockage, la distribution et la capacité des populations d'acheter de la nourriture deviennent les problèmes essentiels. Comme nous l'avons indiqué dans notre rapport, il est impérieux que les donateurs favorisent cette évolution en substituant systématiquement à l'aide alimentaire, au fur et à mesure qu'elle devient moins nécessaire, des programmes permanents d'aide à la production alimentaire et à la distribution. Cette situation inquiète vivement le gouvernement du Bangladesh qui craint que l'aide extérieure ne diminue en même temps que le besoin d'aide alimentaire.

Le réseau des centres internationaux de recherche en agriculture constitue l'une des formes d'aide les plus prometteuses permettant d'accroître la production agricole. Au cours de notre voyage aux Philippines, nous avons visité l'Institut international de recherches sur le riz, l'un des pionniers de la «révolution verte». Les membres du Groupe de travail ont été impressionnés par la tenacité des personnes rencontrées et par leur volonté de résoudre toute une série de problèmes dans la recherche d'un seul objectif: accroître la production de riz. Depuis les années 60, l'IIRR a diversifié ses recherches sur la culture du riz dans toutes sortes de conditions: culture en sol irrigué par l'eau de pluie, dans des terres sèches, dans des basses terres tropicales et dans des hautes terres tempérées.

Fait plus important encore, l'exemple de l'IIRR démontre que la révolution verte a pris de l'ampleur. La publicité tapageuse dont ce terme a fait l'objet au cours des années 60 reflète l'illusion selon laquelle il existait une solution technique (*une plante, une invention, un système*) qui transformerait à elle seule le processus de développement. Mais les chercheurs ont découvert que les nouvelles variétés miracles de riz ou de blé donnaient lieu à des progrès beaucoup plus modestes en pratique qu'en théorie. Les recherches se sont poursuivies et on s'est intéressé davantage à celui qui faisait pousser le riz et non plus seulement à la plante elle-même. Après s'être d'abord concentré sur les premières recherches biologiques en laboratoire, l'IIRR a appris à associer la recherche scientifique de base à une meilleure compréhension des préoccupations journalières du paysan qui cultive le riz. L'avenir est donc très prometteur. A notre avis, le gouvernement canadien devrait continuer de soutenir activement ces recherches.

La prolifération de ces activités de recherche pose la question que nous avons évoquée dans notre rapport principal: dans quelle mesure toute cette recherche est-elle bien gérée et bien appliquée? Trop souvent, par le passé, les conclusions des recherches sont restées sur les rayons de bibliothèque. Le Centre de recherche pour le développement international, établi au Canada et financé par le gouvernement canadien, a été l'un des premiers dans le monde à s'attaquer à ce problème. Depuis sa fondation, il y a dix ans, il s'est attaché à encourager

countries. An excellent example of this approach is its support for the Research Management Program of SEARCA—the South-East Asian Regional Centre for Graduate Study and Research in Agriculture. During our brief visit we were encouraged by its evident concern with research management in the region and its determination to improve the odds that research will find its way into government policy.

During the course of his travels, a Member of the Task Force formed sharply contrasting views of two of the major international organizations involved in promoting agricultural development: the Food and Agricultural Organization (FAO) and the International Fund for Agricultural Development (IFAD). It appears that the leadership and organization of FAO needs a thorough review and restructuring. By contrast the Member was highly impressed by the International Fund for Agricultural Development. While it is a comparatively new organization, its emphasis on farmers working on plots of small acreage and on the participation of women offers hope for long-term development of food self-sufficiency. Moreover it shows greater resistance than FAO to using food aid as a response to problems of food production.

As we observed in our main Report, no matter how successful the efforts at increasing food production, there will remain a considerable need for emergency assistance in the form of food aid. The crisis in Somalia serves to confirm this fact and the importance of improved international co-ordination. While there remains a role for bilateral food aid, the trend should be toward a multilateral system of food banks with distribution centres in strategic locations and managed by a centralized body. The agency would build up stocks and thereby guarantee to developing countries that food is available when an emergency strikes, not leaving them at the mercy of the unpredictable generosity of food-surplus countries. At the same time, aid agencies should concentrate on long range projects to assist vulnerable countries in establishing reliable food production sectors.

4. Energy

The impact of the energy crisis was evident in the countries we visited. In Brazil huge oil import bills are being offset by the development of alcohol production from sugar cane with a side-effect of yet more small farmers being squeezed off the land and into urban slums. In Bangladesh the search is underway to reduce oil imports by increasing local natural gas production. In Africa, as we have shown, the adverse effects of increased oil prices have been felt at all levels of society, from government budgets to the basic needs of people.

These and other examples illustrate the urgent importance of establishing an Energy Affiliate of the World Bank to help

dans des pays en développement des efforts de recherche dont d'autres pays non industrialisés tireront profit. A titre d'exemple, le Centre a accordé son aide au programme de gestion de recherche du SEARCA (South-East Asian Regional Centre for Graduate Study and Research in Agriculture). Au cours de notre bref passage, nous avons pu constater que le Centre s'intéressait de très près à la gestion de la recherche dans la région et qu'il s'efforçait d'obtenir pour la recherche la place qui lui revient dans les politiques gouvernementales.

Au cours de ses déplacements, un membre du Groupe de travail a recueilli des données fort contrastantes sur deux des principaux organismes internationaux dont l'objectif est de promouvoir le développement agricole: l'Organisation pour l'alimentation et l'agriculture (OAA) et le Fonds international de développement agricole (FIDA). Il semble qu'il faille revoir en profondeur le rôle et l'organisation de l'OAA. Par contre, ce membre a été très favorablement impressionné par le Fonds international pour le développement agricole. Si la création de cet organisme est relativement récente, il n'en reste pas moins que l'accent mis sur l'exploitation par des agriculteurs de parcelles de superficie modeste et sur la participation des femmes ouvre à long terme de nouvelles perspectives sur le plan de l'autosuffisance alimentaire. De plus, il s'oppose plus vivement que l'OAA à ce qu'on fasse de l'aide alimentaire une réponse aux problèmes de production des denrées.

Comme nous l'avons fait remarquer dans notre rapport principal, les secours d'urgence alimentaire resteront essentiels quel que soit le degré de réussite des efforts visant à accroître la production alimentaire. D'ailleurs, la crise que traverse la Somalie ne fait que confirmer ce fait ainsi que l'importance d'une amélioration de la coordination internationale. L'aide alimentaire bilatérale continuera de jouer un rôle, mais il faudra s'orienter vers un système multilatéral de banques alimentaires, des centres de distribution étant implantés en des endroits stratégiques, centres qui seraient régis par un organisme central. Cet organisme constituerait des stocks et permettrait de garantir une aide en cas d'urgence aux pays en développement, évitant ainsi de les laisser à la merci de la générosité imprévisible de pays à excédent alimentaire. Parallèlement, les organismes d'aide devraient s'intéresser avant tout à lancer des projets à long terme destinés à aider les pays vulnérables à créer des secteurs de production alimentaire fiables.

4. Énergie

Les effets de la crise de l'énergie étaient manifestes dans les pays que nous avons visités. Au Brésil, l'importance de la facture pétrolière est compensée par la mise en valeur de la production d'alcool tirée de la canne à sucre, ce qui a pour effet secondaire de chasser de leurs terres encore plus de petits exploitants qui viennent ensuite peupler les bidonvilles. Au Bangladesh, les recherches visent à réduire les importations de pétrole en augmentant la production de gaz naturel local. En Afrique, comme nous l'avons indiqué, les hausses des prix du pétrole ont été durement ressenties à tous les paliers de la société, tant dans l'élaboration des budgets des gouvernements qu'en ce qui touche la satisfaction des besoins fondamentaux de la population.

Ces exemples, comme d'autres d'ailleurs, montrent l'urgence qu'il y a de créer une nouvelle filiale de la Banque mondiale

such countries develop their own energy resources and make the economic adjustments required by an era of high-priced energy. We are impressed as well with the value of such bilateral initiatives as Canada's newly established Petro-Canada International to assist developing countries with energy exploration. This undertaking should not, however, diminish Canada's support for an Energy Affiliate of the World Bank.

In its Report, the Task Force commented on the importance of energy conservation as a means of moderating, if not solving, the current energy crisis. Throughout our travels, however, we were confronted by the fact that Canada may have more to learn from than to teach developing countries in this regard. Energy prices are already much higher in countries like Bangladesh and the Philippines (over \$4.00 U.S. per gallon of gas) than they are in Canada. And many of the traditional methods of production, such as intensive land cultivation, are already extremely parsimonious when it comes to energy consumption. For this reason we would urge extreme caution in approaching agricultural or other sectors of development using models which have been developed during the industrial era in the West. New and highly sophisticated scientific research may generate hitherto unimagined "appropriate technologies" for both developed and developing countries. Among the most interesting of these is research into "nitrogen-fixing" in grain crops such as rice, a technique which may one day breed fertilizer into plants and thus allow countries to bypass the capital and energy intensive approach of massive fertilizer production.

5. Trade

Trade was the last but by no means the least of the major issue areas dealt with in the Task Force Report. We argued that it was very much in Canada's interest to develop further its export markets in some regions of the Third World and to adjust as rapidly as possible to the new production capabilities of countries like Singapore and Brazil. As well, we indicated how critically important it is to developing countries to increase industrial employment for their large and growing populations. Our travels have served only to confirm us in the view that trade is a matter of basic, mutual interest between North and South.

Discussions with Canadian officials and businessmen in Hong Kong and Singapore confirmed that while Canadian trade with Southeast Asia is growing rapidly, we are still not capitalizing as we might on the opportunities that exist. Our annual trade figures of about \$200 million a year with those two free ports represent only a fraction of the potential..

Lack of consistent effort and overreliance on the U.S. market were the main explanations for Canada's relatively small trading presence. Other major obstacles exist: some

chargée des dossiers énergétiques pour aider ces pays à mettre en valeur leurs propres ressources et à effectuer les redressements économiques dictés par une époque où l'énergie se monnaie chèrement. Nous sommes aussi impressionnés par l'opportunité d'initiatives bilatérales comme celle du Canada qui, par l'intermédiaire de Petro-Canada International secondera les pays en développement dans le domaine de l'exploration de sources d'énergie. Cet engagement ne doit toutefois pas entraîner une diminution de l'appui du Canada à la création d'une filiale de la Banque mondiale chargée des dossiers énergétiques.

Dans son rapport, le Groupe de travail a analysé les économies d'énergie et a souligné qu'elles étaient essentielles, si l'on veut atténuer, à défaut de l'enrayer, la crise de l'énergie actuelle. Tout au long de nos déplacements, cependant, nous avons été frappés par le fait que le Canada aurait, à cet égard, davantage à apprendre des pays en développement qu'à leur enseigner. Les prix de l'énergie sont déjà beaucoup plus élevés dans des pays tels que le Bangladesh et les Philippines (plus de \$4 américains le gallon d'essence) qu'ils ne le sont au Canada. Et nombreuses sont les méthodes traditionnelles de production, telles que la culture intensive, qui sont déjà très rentables et utilisent peu d'énergie. C'est pour cette raison que nous mettons en garde tous ceux qui voudraient appliquer dans ces pays les modèles de production agricole ou autres qui ont été élaborés au cours de l'industrialisation de l'Occident. De nouvelles recherches de pointe pourraient donner naissance à des «techniques appropriées» qui, jusqu'à présent échappent tant aux pays industrialisés qu'aux pays en développement. Parmi ces recherches les plus intéressantes, il faut citer les techniques de «fixation de l'azote» dans les cultures céréalières tel que le riz, technique qui consisterait à faire engraisser le sol par les plantes elles-mêmes; ces pays pourraient donc éviter la production d'engrais, qui exige beaucoup de capitaux et consomme beaucoup d'énergie.

5. Commerce

Cette question a été la dernière mais non la moindre à être traitée par le Groupe de travail dans son rapport. Nous avons soutenu qu'il était dans l'intérêt du Canada de trouver de nouveaux débouchés à l'exportation dans certaines régions du Tiers monde et de s'adapter aussi rapidement que possible aux nouvelles capacités de production de pays tels que Singapour et le Brésil. Nous avons également indiqué qu'il était capital que les pays en développement augmentent les emplois industriels destinés à leur main-d'oeuvre importante et sans cesse croissante. Nos déplacements ont permis de confirmer que le commerce est une question d'intérêt mutuel entre le Nord et le Sud.

Les entretiens que nous avons eus avec des responsables et hommes d'affaires canadiens à Hong Kong et à Singapour nous ont permis de constater que, même si les échanges commerciaux du Canada dans cette région ne cessent de croître, nous n'exploitons toujours pas à fond les débouchés qui existent. Les échanges (*environ \$200 millions par an*) que nous avons avec ces deux ports ouverts au libre échange ne représentent qu'une fraction de ce qu'ils pourraient être.

La pénétration relativement modeste du Canada sur ces marchés est principalement due à l'absence d'efforts suivis et à une trop grande dépendance vis-à-vis des marchés américains.

markets are closed to Canada by import barriers and many large Canadian companies are subsidiaries excluded from world trade by their foreign-owned parents. As recognized by the Task Force Report, this suggests that the greatest potential exists for small and medium-sized Canadian owned companies and that these companies require greater assistance in marketing from the Canadian government. The sort of assistance which might be particularly helpful is funding to permit potential buyers to visit Canada and assure themselves of product quality and service back-up.

A policy which may offer long-term potential for developing commercial relations lies in the area of education. In the case of Singapore, for example, some 500 of that country's students now pursue post-secondary education in Canada. Given the restrictions placed on the local university system and the declining enrollment in Canadian universities there may be an opportunity for still greater foreign student enrollment. We urge the Canadian Government to pursue such possibilities with the provinces. Programs of this sort may well lead to far greater awareness of Canada and Canadian manufacturing as students return to take up positions of responsibility in their own countries.

Corresponding to the opportunities that exist for Canada in some developing countries is the need for effective adjustment to new international competition. Our exports to the Singapores of this world will not grow if, in turn, their exports to us cannot grow. As recommended in our main Report:

The general direction of Canada's trade policy must be towards further trade liberalization and avoidance of permanent protectionist solutions... Whenever protectionist measures are employed, they should gradually be phased out and contain adjustment policies that will facilitate real change and thereby strengthen the Canadian economy.

There is, as well, the most basic need in the poorest developing countries, such as Bangladesh, to expand their industrial sectors and upgrade traditional exports. While still modest in size, Bangladesh textile production is growing. It is imperative that the international trading system and such arrangements as the Multifibre Agreement not impede this process by discriminating against new entrants into these markets.

NORTH-SOUTH RELATIONS: THE ONGOING CHALLENGE TO PARLIAMENT

With this Report the work of the Parliamentary Task Force draws to an end. As directed by our Order of Reference from the House of Commons, we have attempted to recommend concrete and practical policies for Canada's contribution to improved North-South relations. We have also sought to discuss our findings with Canadians and to compare them with our experience in visiting a number of developing countries. We have reason to believe that this work has attracted the serious attention of the Government of Canada.

D'autres obstacles majeurs existent: des obstacles tarifaires empêchent le Canada de s'implanter sur certains marchés et de nombreuses sociétés canadiennes importantes sont des filiales exclues du commerce international par leurs sociétés-mères étrangères. Comme l'a fait remarquer le Groupe de travail dans son rapport, il semble que les meilleures perspectives ne s'offrent qu'aux petites et moyennes entreprises canadiennes et que ces sociétés ont besoin, pour commercialiser leurs produits d'une plus grande aide du gouvernement canadien. Elles auraient tout particulièrement besoin de moyens financiers pour inviter les acheteurs potentiels à se rendre au Canada afin de s'assurer de la qualité de ses produits et de son service après vente.

Le Canada pourrait également s'intéresser à l'éducation, domaine qui pourrait offrir des perspectives à long terme au développement des relations commerciales. Pour ce qui est de Singapour, par exemple, environ 500 étudiants de ce pays poursuivent actuellement des études postsecondaires au Canada. Compte tenu des restrictions imposées au système universitaire local et de la diminution des étudiants s'inscrivant dans les universités canadiennes, le Canada pourrait accueillir un plus grand nombre d'étudiants étrangers. Nous prions instamment le gouvernement canadien d'étudier ces possibilités en collaboration avec les provinces. Ces programmes pourraient entraîner une plus grande sensibilisation de ces pays au Canada et à l'industrie canadienne, car ces étudiants rentrent chez eux pour occuper des postes de commande.

Pour que le Canada puisse profiter des débouchés qui existent dans certains pays en développement, il doit s'adapter à la nouvelle concurrence internationale. Nos exportations vers les pays en développement ne croîtront que si leurs exportations à destination de notre pays augmentent. Comme nous le recommandons dans notre rapport principal:

La libéralisation doit constituer un objectif essentiel de la politique commerciale car le protectionnisme, ... ne se justifie que dans certaines circonstances. Toute mesure protectionniste devrait faire l'objet d'un retrait graduel et comporter des politiques d'ajustement de nature à faciliter un changement réel et, partant, un renforcement de l'économie canadienne.

De plus, les pays en développement les plus pauvres, tel que le Bangladesh, ont tout simplement besoin d'élargir leur secteur industriel et d'augmenter leurs exportations traditionnelles. Tout en restant relativement modeste, la production de textile au Bangladesh connaît une croissance importante. Il est capital que l'ordre économique international et que des accords tels que l'Accord multifibre ne freinent pas ce processus en pénalisant ceux qui viennent s'implanter sur ces marchés.

RELATIONS NORD-SUD: UN DÉFI PERMANENT POUR LE PARLEMENT

Les travaux du Groupe de travail parlementaire s'achèvent avec la publication de ce rapport. Comme le précisait l'Ordre de renvoi de la Chambre des communes, nous avons essayé de recommander des mesures concrètes qui permettront au Canada de contribuer à améliorer les relations Nord-Sud. Nous avons également discuté de nos conclusions avec les Canadiens et nous avons tenté de les vérifier en visitant un certain nombre de pays en développement. Tout nous porte à

It is now essential that the work of the Task Force be followed by a continuous and greatly intensified Parliamentary role in overseeing and evaluating Canada's North-South policy. As we observed in our Report, "only in this way can the broad political support so essential to comprehensive policy be developed and sustained." We recommended, and now repeat, that this could be done through the creation of a Standing Committee on North-South Relations with a permanent Order of Reference. Parliament should be involved through other channels as well. We are encouraged by the fact that some of the Task Force's broad concerns will now be taken up and applied in a study of Canada's relations with Latin America and the Caribbean by the House of Commons Standing Committee on External Affairs and National Defence. This offers a chance to examine more closely in a regional context the global issues of our Report. Such reviews of North-South policy should be a regular part of the work of the External Affairs Committee.

Finally, there needs to be a forum for stimulating Parliamentary interest in North-South issues. There should be a mechanism for sharing what Members learn in the interparliamentary associations where they meet colleagues from developing countries. As we suggested in our Report: "The interest of Parliamentarians might be intensified if they had regular opportunities to hear speakers with great experience in these matters." For these reasons Members of the Task Force will work to establish a *North-South Parliamentary Action Group* which would sponsor Parliament-wide meetings to hear international and Canadian authorities speak on these issues. The texts of these major addresses could be distributed to all Parliamentarians. While only a modest device, the Action Group could contribute to the understanding which underlies all the work of the Task Force: North-South issues are among the most important that Canada will face in the years ahead.

APPENDIX

Since the tabling of its major report on December 17, 1980 (*the Third Report of the Parliamentary Task Force on North-South Relations*), the Task Force held seven meetings in Ottawa and heard the following witnesses:

From the International Development Research Centre: Ivan Head, President (*Issue No. 27*).

From the Canadian Catholic Organization for Development and Peace: Susan Eaton, Saskatchewan Field Worker.

From the Department of External Affairs: L.A.H. Smith, Assistant Under Secretary; W. T. Delworth, Assistant Under-Secretary; C. D. Fogerty, Director, South East Asia Division.

From the International Development Research Centre: Ernest Corea, Director, Cooperative Programs; Paul McConnell, Executive Assistant to the President.

croire que nos travaux ont véritablement attiré l'attention du gouvernement du Canada.

Il est devenu essentiel que le Parlement joue un rôle accru et continu dans l'examen et l'évaluation de la politique Nord-Sud du Canada. Pour reprendre notre rapport: «C'est la seule façon d'acquiescer et de conserver le large appui politique essentiel à une politique globale.» Nous avons recommandé, et réitérons cette proposition, de créer à cette fin un comité permanent des relations Nord-Sud ayant un ordre de renvoi permanent. Le Parlement devrait participer de diverses autres façons. C'est avec plaisir que nous avons appris que certaines des grandes questions étudiées par le Groupe de travail seront reprises dans une étude sur les relations entre le Canada, l'Amérique latine et les Antilles effectuées par le Comité permanent des affaires extérieures et de la défense nationale. Elle permettra au Comité de scruter, dans un contexte régional, les questions dont notre rapport a traité dans une perspective mondiale. Ces analyses de la politique Nord-Sud devraient être effectuées régulièrement par le Comité des affaires extérieures.

Enfin, une tribune est nécessaire pour stimuler l'intérêt du Parlement à l'égard des questions Nord-Sud. Un mécanisme permettant de partager ce que les députés retiennent des nombreuses réunions des associations interparlementaires où ils rencontrent leurs collègues des pays en développement devrait être institué. Comme nous l'avons fait remarquer dans notre rapport: «Les membres du Parlement s'intéresseraient davantage à ces questions s'ils avaient régulièrement l'occasion d'entendre des orateurs qui possèdent une vaste expérience en ce domaine». C'est pour toutes ces raisons que le Groupe de travail entreprendra de créer un *Groupe d'action parlementaire sur les relations Nord-Sud* qui pourrait organiser des réunions entre parlementaires et personnalités internationales et canadiennes pour traiter de ces questions. Les textes de ces discours importants seraient distribués à tous les parlementaires. Tout en étant relativement modeste, le Groupe d'action pourrait contribuer à faire comprendre, comme le Groupe de travail a tenté de le faire par ses travaux, que les questions Nord-Sud sont parmi les plus importantes auxquelles le Canada devra faire face au cours des années à venir.

ANNEXE

Depuis la présentation de son rapport principal (*le troisième rapport du Groupe de travail parlementaire sur les relations Nord-Sud*), le 17 décembre 1980, le Groupe de travail a tenu sept séances à Ottawa et a entendu les témoins suivants:

Du Centre de recherches pour le développement international: Ivan Head, président (*fascicule n° 27*)

Du «Canadian Catholic Organization for Development and Peace»: Susan Eaton, travailleuse sociale en Saskatchewan

Du ministère des Affaires extérieures, L.A.H. Smith, sous-secrétaire adjoint; W. T. Delworth, sous-secrétaire adjoint; C. D. Fogerty, directeur, Direction des Affaires de l'Asie du Sud-Est.

Du Centre de recherches pour le développement international: Ernest Corea, directeur, Programmes de co-opération; Paul McConnell, adjoint exécutif du président.

From the Canadian International Development Agency (CIDA): John Wood, Acting Director, Development Policy Division, Policy Branch; Bruce Bailey, Regional Director, Asia South, Bilateral Branch; Iain Thomson, Director, Development Services Program, Special Programs Division; Maurice J. Hladik, Director, Bureau for Asia and Africa, Industrial Cooperation Division; Dr. C.W.L. Jeanes, Chief, Health and Population Sector, Social Development Division, Resources Branch; Nancy Gerein, Planning Officer.

From the Brazilian Assistance Institute, Rio de Janeiro: Maria Helena Moreira-Alves, Vice-President. (*Issue No. 27*)

From Outreach Niagara: Mr. Ben Vandezande, Co-ordinator and Mr. Mark Charlton, Member of their Task Force on North-South Relations. (*Issue No. 28*)

In developing its program for travel to the various developing countries, the Task Force was aided by Canadian officials in Canada and abroad:

International Development Research Centre:

Ivan Head, President
Paul McConnell, Executive Assistant to the President
Dr. Jingai Hanchanlash, Director, Asia Regional Office

Canadian International Development Agency:

Marcel Massé, President
Jack Shea, Director, Parliamentary Relations Division

John Wood, Acting Director, Development Policy Division
Bruce Bailey, Regional Director, Asia South Bilateral Branch
Iain Thomson, Director, Development Services Program

Department of External Affairs:

Gail Tyerman

Canadian Embassy in the Philippines:

E.L. Bobinski, Ambassador
Ingrid Hall, First Secretary
R. McTaggart, Second Secretary

Canadian High Commission in Singapore:

L.M. Berry, High Commissioner
A. Lukie, Counsellor (Immigration)
D.S. Cameron, Counsellor (Immigration)
G.J. Wilson, First Secretary
M.C. Welsh, First Secretary
P.J. Girling, Office Manager

Canadian High Commission in Bangladesh:

A.R. Wright, High Commissioner
P. Ducharme, Counsellor
D.A. McMaster, First Secretary (Development)
R.H. Lawrence, First Secretary (Development)

De l'Agence canadienne de développement international (ACDI): John Wood, directeur suppléant, Direction du développement de la Politique, direction générale des politiques; Bruce Bailey, directeur régional, Asie Sud, Programmes bilatéraux; Iain Thomson, directeur, Programme des services au développement, Programmes spéciaux, Maurice J. Hladik, directeur, Bureau de l'Asie et de l'Afrique, Direction de coopération industrielle, Dr. C.W.L. Jeanes, chef, Secteur santé et population, Développement social, Direction générale des ressources, et Nancy Gerein, agent de planification.

Do «Brazilian Assistance Institute, Rio de Janeiro»: Maria Helena Moreira-Alves, vice-présidente. (*fascicule n° 27*)

D' «Outreach Niagara»: Ben Vandezande, coordonnateur et Mark Charlton, membres de leur groupe de travail sur les relations Nord-Sud. (*fascicule n° 28*)

Pour l'organisation de ses voyages dans divers pays en voie de développement, le groupe de travail a reçu l'aide d'agents canadiens, au pays et à l'étranger:

Centre de recherches pour le développement international:

Ivan Head, président
Paul McConnell, adjoint exécutif du président
Jingai Hanchanlash, directeur, Bureau régional de l'Asie

Agence canadienne de développement international:

Marcel Massé, président
Jack Shea, directeur, Division des relations parlementaires
John Wood, directeur suppléant, Direction du développement de la politique
Bruce Bailey, directeur régional, Asie Sud, Programmes bilatéraux
Iain Thomson, directeur, Programmes des services au développement

Ministère des Affaires extérieures:

Gail Tyerman

Ambassade du Canada aux Philippines:

E.L. Bobinski, ambassadeur
Ingrid Hall, premier secrétaire
R. McTaggart, deuxième secrétaire

Haut-Commissariat du Canada à Singapour:

L.M. Berry, haut-commissaire
A. Lukie, conseiller (Immigration)
D.S. Cameron, conseiller (Immigration)
G.J. Wilson, premier secrétaire
M.C. Welsh, premier secrétaire
P.J. Girling, directeur

Haut-Commissariat du Canada au Bangladesh:

A.R. Wright, haut-commissaire
P. Ducharme, conseiller
D.A. McMaster, premier secrétaire (Développement)
R.H. Lawrence, premier secrétaire (Développement)

R.D. Woodhouse, First Secretary (Development)

G. Redmond, Second Secretary

The assistance of these officials was of great value in ensuring an opportunity to speak with individuals and groups who met formally with us or arranged for us to visit projects. Among the many who received us were the following:

THE PHILIPPINES

From the Asian Development Bank:

Taroichi Yoshida, President

A.T. Bambawale, Vice-President

S.G. Katz, Vice-President

A.J. Barry, Executive Director

Seiji Naya, Chief Economist

From the Southeast Asian Regional Centre for Graduate Studies and Research in Agriculture (SEARCA):

Dr. Joe Drilon, Jr., Director-General

From the International Rice Research Institute:

Dr. M.R. Vega, Deputy Director-General

Dr. W. Pendleton

From the University of the Philippines at Los Baños:

Dr. Arpero Gomez, Professor of Agronomy

From the Mother Rosa Memorial Foundation:

Reverend Mother Milagros, Coordinator

From Our Ladies Missionaries:

Sister Elaine

From the Philippine Business for Social Progress:

Ernest Carilao, Executive Director

From the International Institute of Rural Reconstruction:

Dr. Juan M. Flavie, President

From the Foster Parents Plan:

Dr. William Kieffer, Director

From World Vision Phils Inc.:

A. Bergstrom

From the Asia Foundation:

Edith Coliver

From the South China Seas Programme:

Art Woodland

From the Press Foundation of Asia:

S.M. Ali, Chief Executive

From SIL (Summer Institute of Linguistics):

Larry Allen, Associate Director for Academic Affairs

From the Technology Resource Centre Foundation Inc.:

Sylvia Munoz

From USAID:

Stuart Callison, Programme Economist

R.D. Woodhouse, premier secrétaire (Développement)

G. Redmond, deuxième secrétaire

Grâce à ces représentants, les membres du Groupe de travail ont pu s'entretenir avec des personnes et des groupes au cours de réunions officielles ou visiter divers projets grâce à leur intervention. Parmi les nombreuses personnes qui nous ont reçus, mentionnons les noms suivants:

LES PHILIPPINES

De l' «Asian Development Bank»:

Taroichi Yoshida, président

A.T. Bambawale, vice-président

S.G. Katz, vice-président

A.J. Barry, directeur exécutif

Seiji Naya, économiste en chef

Du «Southeast Asian Regional Centre for Graduate Studies and Research in Agriculture (SEARCA)»:

Joe Drilon, Jr., directeur général

De l' «International Rice Research Institute»:

M.R. Vega, directeur général adjoint

W. Pendleton

De l'Université des Philippines à Los Baños:

Arpero Gomez, professeur d'agronomie

De la «Mother Rosa Memorial Foundation»:

Rév. Mère Milagros, coordonnatrice

Des «Our Ladies Missionaries»:

Soeur Elaine

Du «Philippine Business for Social Progress»:

Ernest Carilao, directeur exécutif

De l' «International Institute of Rural Reconstruction»:

Juan M. Flavie, président

Du «Foster Parents Plan»:

William Kieffer, directeur

De la «World Vision Phils Inc.»:

A. Bergstrom

De l' «Asia Foundation»:

Edith Coliver

Du «South China Seas Programme»:

Art Woodland

De la «Press Foundation of Asia»:

S.M. Ali, chef administratif

Du «SIL (Summer Institute of Linguistics)»:

Larry Allen, directeur adjoint aux affaires académiques

De la «Technology Resource Centre Foundation Inc.»:

Sylvia Munoz

De l' «USAID»:

Stuart Callison, économiste

SINGAPORE

The Honourable F.M. Dhanabalan,
Minister of Foreign Affairs
Dr. Tony Tan Keng Yan, Minister for Education
Mr. Leslie Cheong, Director, Fish Culture Project, Changi
Mr. Goh Yeow Tin, Head, Local Industries Division, Economic Development Board

BANGLADESH

His Excellency Mr. Ziaur Rahman, B.U.,
President of the People's Republic of Bangladesh
The Honourable Mirga Gholam Hafiz, Speaker of Parliament
The Honourable Shamsul Huq, Minister of Foreign Affairs
The Honourable Saifur Rahman, Minister of Finance
Major-General (*ret'd*) Nural Islam, Minister of Agriculture and Forests
The Honourable Fasihuddin Mahtab, Minister of Planning

A.M.A. Muhith, Secretary, External Resources Division, Ministry of Finance

A.F.M. Ziauddin Ahmed, Deputy Commissioner, Mymensingh

From the United Nations Development Programme:

Dr. Lewis Muench
S.M. Aziz

From the Mennonite Central Committee:

Wayne Baerg
Robert and Helen Enns
Daniel Spare

From UNICEF:

A.K.M. Ashraf-ul-Alam, Programme Officer

From the World Food Programme:

Peter Jobber, Resident Representative
R. Banoo

From CARE:

M. Aminul Islam, Programme Officer

From the Integrated Rural Development Program:

T. Abdullah, Joint Director, IRDP Women's Cooperative

From Proshika's Koitta Training Centre:

Matin
Faruque Ahmed
M. Ahmed

From Gonoshasthaya Kendra:

Dr. Z. Chowdhury
S. Chowdhury

SINGAPOUR

L'honorable F.M. Dhanabalan,
ministre des Affaires étrangères
Tony Tan Keng Yan, ministre de l'Éducation
Leslie Cheong, directeur, projet de pisciculture, Changi
Goh Yeow Tin, chef, Division des industries locales, Office du développement économique

BANGLADESH

Son Excellence Ziaur Rahman, B.U.,
président de la République populaire du Bangladesh
L'honorable Mirga Gholam Hafiz, Orateur du Parlement

L'honorable Shamsul Huq, ministre des Affaires étrangères
L'honorable Saifur Rahman, ministre des Finances

Major-général (*ret.*) Nural Islam, ministre de l'Agriculture et des Forêts

L'honorable Fasihuddin Mahtab, ministre de la Planification

A.M.A. Muhith, secrétaire, Division des ressources extérieures, ministère des Finances

A.F.M. Ziauddin Ahmed, Addl sous commissaire, Mymensingh

Du Programme de développement des Nations Unies:

Lewis Muench
S.M. Aziz

Du «Mennonite Central Committee»:

Wayne Baerg
Robert et Helen Enns
Daniel Spare

De l'UNICEF:

A.K.M. Ashraf-ul-Alam, chargé de programme

Du Programme alimentaire mondial:

Peter Jobber, représentant local
R. Banoo

De «CARE»:

M. Aminul Islam, chargé de programme

De l'«Integrated Rural Development Program»:

T. Abdullah, co-directeur, «IRDP Women's Cooperative»

Du «Proshika's Koitta Training Centre»:

Matin
Faruque Ahmed
M. Ahmed

Du «Gonoshasthaya Kendra»:

Z. Chowdhury
S. Chowdhury

KENYA

The Honourable Mwai Kibaki, Vice President and Minister of Finance

The Honourable R.J. Onko, Foreign Affairs Minister

The Honourable Z.T. Onyonka, Economic Planning and Development Minister

The Honourable E.T. Mwamunga, Commerce Minister

ZAMBIA

His Excellency Kenneth Kaunda, President of Zambia

ZIMBABWE

The Honourable Bernard Chidzero, Economic Planning Minister

Senator J.L. Culverwell, Deputy Minister of Education

A copy of the relevant Minutes of Proceedings and Evidence (*Issues Nos. 27, 28 and 29*) is tabled.

Respectfully submitted

KENYA

L'hon. Mwai Kihaki, vice-président et ministre des Finances

L'hon. R.J. Onko, ministre des Affaires étrangères

L'hon. Z.T. Onyonka, ministre de la Planification et du développement économique

L'hon. E.T. Mwamunga, ministre du Commerce

ZAMBIE

Son Excellence Kenneth Kaunda, président de la Zambie

ZIMBABWE

L'hon. Bernard Chidzero, ministre de la Planification économique

Le sénateur J.L. Culverwell, sous-ministre de l'Éducation

Un exemplaire des procès-verbaux et témoignages s'y rapportant (*fascicules nos 27, 28 et 29*) est déposé.

Respectueusement soumis,

Le président

HERB BREAU

Chairman

MINUTES OF PROCEEDINGS

TUESDAY, APRIL 21, 1981
(64)

[Text]

The Special Committee on North-South Relations met *in camera* at 3.45 o'clock p.m. this day, the Chairman, Mr. Herb Breau, presiding.

Members of the Committee present: Messrs. Breau, Dupras, Fretz, Frith, Roche and Schroder.

In attendance: Mr. Robert Miller, Research Director.

The Committee resumed consideration of its Order of Reference dated Friday, December 12, 1980, relating to relations between the developed and developing countries. (*See Minutes of Proceedings, Thursday, December 18, 1980, Issue No. 27.*)

On motion of Mr. Fretz, it was agreed—That the supplement to the report of the Parliamentary Task Force on North-South Relations be adopted.

On motion of Mr. Frith, seconded by Mr. Dupras, it was ordered—That the *Ottawa Nepean Clarion* be commissioned for composing, typesetting, layout, artwork and printing of 2,000 copies of the supplement.

It was ordered—That the Research Adviser make editorial changes and incorporate the report of Mr. Roche in the draft of the final report to the House of Commons.

It was agreed—That the Steering Committee be authorized to edit the draft of the final report to be presented to the House of Commons.

At 5.10 o'clock p.m. the Committee adjourned to the call of the Chair.

PROCÈS-VERBAL

LE MARDI 21 AVRIL 1981
(64)

[Traduction]

Le Comité spécial sur les relations Nord-Sud se réunit aujourd'hui à huis clos à 15 h 45, sous la présidence de M. Herb Breau (président).

Membres du Comité présents: MM. Breau, Dupras, Fretz, Frith, Roche et Schroder.

Aussi présent: M. Robert Miller, directeur de la recherche.

Le Comité reprend l'étude de son ordre de renvoi du vendredi 12 décembre 1980 portant sur les relations entre pays développés et en voie de développement. (*Voir procès-verbal du jeudi 18 décembre 1980, fascicule n° 27.*)

Sur motion de M. Fretz, il est convenu—Que le supplément du rapport du groupe de travail parlementaire sur les relations Nord-Sud soit adopté.

Sur motion de M. Frith, appuyé par M. Dupras, il est ordonné—Que l'*Ottawa Nepean Clarion* soit chargé de la rédaction, de la composition, de la disposition typographique et artistique et de l'impression de 2,000 exemplaires du supplément.

Il est ordonné—Que le conseiller en recherche fasse les changements relatifs à la rédaction et insère le rapport de M. Roche dans le projet du dernier rapport à la Chambre des communes.

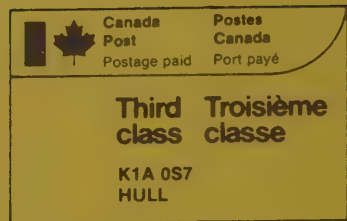
Il est convenu—Que le comité directeur soit autorisé à rédiger le projet du dernier rapport qui doit être présenté à la Chambre des communes.

A 17 h 10, le Comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation du président.

Le greffier du Comité

Nora S. Lever

Clerk of the Committee



If undelivered, return COVER ONLY to:
Canadian Government Printing Office,
Supply and Services Canada,
45 Sacré-Coeur Boulevard,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S7

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Imprimerie du gouvernement canadien,
Approvisionnement et Services Canada,
45, boulevard Sacré-Coeur,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S7



INDEX

SPECIAL COMMITTEE

North-South Relations

HOUSE OF COMMONS

Issues 1-29

•

1980-1981

•

1st Session

•

32nd Parliament

Chairman: Mr. Herb Breau

17, 1983
100-1009



INDEX

HOUSE OF COMMONS COMMITTEES—OFFICIAL REPORT

FIRST SESSION—THIRTY-SECOND PARLIAMENT

Abbreviations: A.=Appendices. Amdt.=amendment. M.=motion. S.O.=standing order.

DATES AND ISSUES

—1980—

June: 25th, 1; 26th, 2.
July: 10th, 2, 3; 15th, 3; 17th, 4, 5; 21st, 22nd, 24th, 6.
September: 17th, 7; 18th, 8; 30th, 9.
October: 1st, 10; 2nd, 11; 15th, 12; 16th, 13; 20th, 14; 21st, 15; 22nd, 16; 23rd, 17; 27th, 18; 28th, 19; 29th, 20; 30th, 21; 31st, 22.
November: 3rd, 23; 4th, 24; 12th, 13th, 17th, 18th, 25; 18th, 19th, 20th, 27th, 28th, 26.
December: 2nd, 11th, 26; 18th, 19th, 27.

—1981—

January: 14th, 27th, 27.
February: 3rd, 5th, 27.
March: 4th, 19th, 28.
April: 21st, 29.

Adams, Mr. James (Research Officer, North-South Institute)
North-south relations, 15:20-1, 34

Adjustment assistance programs, *see* Industry

Aerospace industry, *see* Defence expenditures

Afghanistan, *see* Pakistan

Africa

Food aid, Canadian assistance, 19:18-9, 50

Political/economic conditions, 17:6-7

Sahara irrigation projects, CIDA assistance, 2:20-1

African Development Bank, *see* Regional development banks

Agriculture

Research and development, international competition, Canadian comparative advantage, 19:24

See also Canadian University Service Overseas; Food production; International Fund for Agricultural Development; Plant breeders rights

Agriculture department

Agricultural services co-ordinating committee, role, 11:57

Geo strategy task force, food production, world trends affecting, 11:57

Overseas projects secretariat, developing countries, projects, assistance, etc., 11:56; 19:32-3, 37, 51

See also Canadian International Development Agency; Developing countries; Food aid; Food production; International Development Research Centre; Organizations appearing and briefs submitted

Alternative energy, *see* Developing countries; Economic conditions

Anstey, Mr. T.H. (Research Branch, Agriculture Department)
North-south relations, 19:37-8

Anti-dumping Tribunal, *see* Footwear industry

Appendices

Brazil, military repression, 27A:1

Developing countries, 12A:1-6; 14A:1-9; 17A:1; 23A:1-2; 25A:1-14

Energy resources, 10A:14-27

External aid, 4A:1-4; 11A:1-42; 16A:1-10, 20-32; 17A:2-5; 23A:2-4

Finance, world conditions, 7A:1-28

Food, 10A:28-33; 18A:1-12

Food aid, 11A:43-5; 12A:44

Food production, 11A:46-56

North-south relations, disparities, etc., 2A:1-12; 8A:4-47; 28A:1-12

Ramphal, His Excellency Shridath, Commonwealth Secretary General, biographical notes, 21A:1

Textile and clothing industry, 12A:17-43; 13A:1-23; 15A:1-14, 17-23; 17A:7-41

World conditions, United Nations Brandt report, 21A:2-12

Arab International Confederation of Labour, *see* Organization of Petroleum Exporting Countries

Armament

Industry, employment, 14:18

Industry, sales, public disclosure, 16:9, 24

Race, increasing stockpiles, political stability effects, etc., 16:6, 35-6; 24:5

See also Atomic weapons; Brazil; Disarmament; Latin America

Asian Development Bank, *see* Regional development banks

Atlantic provinces, economic conditions, regional disparities, federal policies, programs, Regional Economic Expansion Department involvement, effects, etc., 17:45-6

Atomic weapons, cruise missile system, Litton Systems Canada
Limited involvement, government support, 14:31

Auger, Mr. Christophe (Vice President, Confederation of National Trade Unions)
North-south relations, 17:5-15, 18-22, 25-8

Automotive industry

Lay-offs, 17:25; 22:12, 17-8

Trade deficit, 17:25

See also Brazil; Customs tariff; Mexico

Bakvis, Mr. Peter (Research Services, Confederation of National Trade Unions)
North-south relations, 17:20, 25

Balance of international payments, *see* Developing countries;
Economic conditions; Exports; International Monetary Fund; Jamaica

Bangladesh

Food aid and production, World Bank involvement, etc., 9:49, 56; 10:52; 11:45-7; 19:8-20, 23, 48

Irrigation, Ganges River project, 24:13

Jute industry, 19:15-6

See also External aid; Textile and clothing industry

Bank of Canada, *see* Bouey; Developing countries—Debt problems;
Organizations appearing and briefs submitted

Banks and Banking

Legislation, loans, 16:15

See also Developing countries—Commercial bank loans

Beaubien, Mr. Charles (Science Adviser, Science Council)
North-south relations, 9:46, 50-2, 66, 70-2

Biggs, Ms. Margaret (Research Officer, North-South Institute)
North-south relations, 15:8-16, 19, 23-30, 37-8, 41-9

Bouey, Mr. Gerald K. (Governor, Bank of Canada)

North-south relations, 7:5-31

References, *see* Finance—World conditions

Brady, Mr. Frank P., Q.C. (Senior Vice President, Corporate Services, Dominion Textile Inc.; Chairman, Canadian Textiles Institute)
North-south relations, 13:39-68

Brady, Mr. P.F. (Economic Policy Advisor, Development Policy Division, Policy Branch, Canadian International Development Agency)
North-south relations, 19:45-6

Brandt report, *see* World conditions

Brazil

Armament, exports, 24:60-1

Automotive industry, 2:46

Canadian assistance, CIDA, etc., 27:15-6, 30, 33, 37

Development, basic human needs/human rights criteria/wealth distribution, etc., labour movement/Catholic Church roles, 27:29-41

Drought, 27:15

Economic conditions, 17:47; 27:29

Multinational corporations affecting, etc., 27:31, 37

Immigration, military controlling, 27:42

Land ownership, foreign corporations controlling, agrarian reform, etc., 27:30-1

Military repression, 27:41-3; 27A:1

Brazil—Cont.

- Trudeau visit, 27:33-4
- United States President Carter visit, 27:34
- See also Environment

Brazilian Assistance Institute, *see* Organizations appearing and briefs submitted**Breau, Mr. Herb** (L—Gloucester; Chairman)

- Automotive industry, 22:12
- CIDA, 2:10-1, 20-4, 55-6; 5:36-7; 9:65; 11:48-9, 64; 16:33; 19:45, 77-83, 92; 20:24-7, 36-9; 24:41
- Committee, travel, 27:9-10, 14-27
- Corporations, 16:31-2
- Customs tariff, 17:22-3
- Defence equipment, 16:33
- Democracy, 11:20-1
- Developing countries, 2:40-5, 48-54; 3:11, 14-5; 4:13; 5:25-6; 7:12, 27-8, 38-9; 8:33-4, 41-2, 68-9, 79, 84; 9:68-9; 10:48; 12:43-4; 15:30; 16:29-30; 17:26-8, 49, 73-5; 23:27-9
- Economic conditions, 7:13-4; 9:71-2
- Education, 11:23
- Election as Chairman, *in absentia*, 1:8
- Exports, 17:53; 19:91-2; 20:28-30; 23:31-4; 24:64-7
- External affairs policy, 10:35-6; 24:64
- External aid, 2:23, 45; 3:27-31; 4:4, 10-1; 5:22, 25, 32-6; 7:11-4; 8:21, 40-1; 10:37-40, 46-8, 67-70; 11:18-20; 13:37-8; 16:26-8, 31; 17:49-56; 19:6, 21, 25-6, 90-1; 20:21, 25-7; 23:33; 24:36-7, 64-5
- Food, 19:47
- Food aid, 9:52-3, 67; 10:73; 11:48, 64; 18:32; 19:5, 20, 36, 46
- Food and Agriculture Organization, 9:54; 11:41-3, 64; 18:7, 31
- Food production, 9:54, 57-8, 66-9; 10:40-1, 71-2; 19:32-8, 41
- Imports, 12:12, 42-3; 15:30, 47
- Industry, 12:14; 15:43-50; 24:61-2
- International Bank for Reconstruction and Development, 7:23-4; 16:16; 20:28
- International Development Research Centre, 24:35, 41-2
- International Monetary Fund, 7:32, 38-41, 48; 8:29-33, 37, 41-3, 60-4, 74, 79, 84; 13:33-6; 16:16; 21:24-6
- Match International Centre, 9:9-16, 35-7
- NATO, 14:34-6
- North-south relations, 2:10-1, 18-25, 40-57; 3:4, 10-5, 20-2, 27-31; 4:8-13, 26; 5:22-37; 7:11-4, 23-4, 27-8, 32, 38-41, 48; 8:21, 29-34, 37-43, 46, 60-4, 68-9, 74, 79, 84; 9:9-16, 28, 35-7, 41, 51-4, 57-8, 65-72; 10:17, 35-41, 46-8, 67-74; 11:18-24, 35, 41-3, 48-50, 53, 64; 12:12-21, 35-6, 42-4; 13:33-8, 41-3, 57-63; 14:32-7; 15:26-7, 30, 43-51; 16:16, 26-34; 17:16-7, 20-8, 49-56, 62-9, 72-5; 18:7, 31-2; 19:5-6, 20-2, 25-6, 32-8, 41-7, 77-84, 90-4; 20:21-31, 36-9; 21:24-7; 22:6-7, 11-4; 23:14, 27-34; 24:35-42, 61-7; 27:9-10, 14-27; 28:9, 21
- North-south relations, disparities, etc., 5:27-9; 20:22-3; 21:26-7; 24:38-42
- Petro-Canada, 20:21
- Political beliefs, 11:21-2
- Textile and clothing industry, 12:14-20; 13:57-62; 17:20-1, 64-8, 72-3; 22:6-7, 11; 24:62-3
- United States, 14:32-4; 15:26-7
- World conditions, U.N. Brandt report, 3:13; 4:8-10; 5:27-9; 7:13

Bretton Woods Agreement (1944), GATT, IBRD, IMF, established, etc., 8:80; 24:28

- Developing countries, discriminating against, 24:34-5
- Developing countries, participation, 21:8
- Developing/industrial countries, interdependence between economies, etc., 21:7-8
- Reform, 24:21

Britain, *see* North-south relations, disparities, etc.

Brodhead, Mr. T. (Senior Vice President and Executive Director, Inter-Pares; Member, Canadian Council for International Co-operation)
North-south relations, 4:5-9, 17, 22-5; 10:50-5, 59, 68-70

Brouillard, Mr. C.F. (Assistant Deputy Minister, Regional Development and International Affairs, Agriculture Department)
North-south relations, 11:54-8, 63-4; 19:33-4, 37, 41-2, 46-51

Brown, Mr. Arthur (Deputy Administrator, United Nations Development Program)
North-south relations, 13:13-6, 20-2, 30-7

Burns, Mr. T.M. (President, Canadian Export Association)
North-south relations, 23:4-9, 13-24, 28-9, 32-8

"Buy Canada" policy, introducing, reducing imports, assisting small business, etc., 12:7

CBC, *see* Canadian Broadcasting Corporation

CCIC, *see* Canadian Council for International Co-operation

CIDA, *see* Canadian International Development Agency

CIEC, *see* Conference on International Economic Co-operation

CLC, *see* Canadian Labour Congress

CNTU, *see* Confederation of National Trade Unions

CUSO, *see* Canadian University Service Overseas

Canada Day, *see* Dominion Day

Canada Manpower Consultative Service, *see* Industry—Lay-offs

Canada Wire and Cable Limited, ownership, 17:39

Canada World Youth

- Young people participating, 11:12, 26-7
- See also External aid; Organizations appearing and briefs submitted

Canadian Apparel Manufacturers Institute, *see* Organizations appearing and briefs submitted; Textile and clothing industry—Import restraint system

Canadian Broadcasting Corporation (CBC), *see* Developing countries—Media coverage

Canadian Business and Advisory Committee, *see* Developing countries—Trade

Canadian Catholic Organization for Development and Peace
Objectives, 6:9-10

- See also External aid; Organizations appearing and briefs submitted

Canadian Council for International Co-operation (CCIC), *see* External aid; Food; Organizations appearing and briefs submitted

Canadian Council of Churches

- Non-government organization, role, etc., 16:4-5
- See also External aid; Organizations appearing and briefs submitted

Canadian Export Association, *see* Canadian International Development Agency—Aid; Organizations appearing and briefs submitted

Canadian Forces, peacekeeping operations, 1:19

Canadian General Electric Company Limited, ownership, world product mandate, etc., 17:39-40, 54

Canadian Importers Association Inc., *see* Exports; External affairs policy; Imports; Organizations appearing and briefs submitted

Canadian International Development Agency (CIDA)

Agriculture Department, co-operation, 11:55-7

Aid

Canadian Export Association involvement, 23:16

Concentrating on few or poorest countries, 2:9-14, 17; 5:31-2; 19:61; 20:37-8

Definition, 23:7-8

Effectiveness, 2:16-7; 5:30; 19:62; 20:34

Policy, review, etc., 2:6-8; 19:52; 20:39

Priorities, deciding with recipient countries, 2:19; 9:64-5; 10:11; 11:33, 39, 47-8, 59; 17:55

Sectoral approach, using government departments/private sector expertise, 2:19-21, 34, 37-8

Untied aid, international comparison, 19:92-3

Aims, objectives, 2:9-10; 5:30-2

Bilateral programs

And multilateral programs, comparison, 2:22-5, 54-5; 17:48; 20:36; 23:6

And multilateral programs, public awareness, support, Member of Parliament role, non-government organizations involvement, 10:61; 11:17-8; 19:89-90; 20:16, 36-9

See also below Tied aid

Increasing, economic benefits to Canada, 2:22-6, 32, 55-6; 24:37

Project assistance

Basis human needs, training, person-to-person involvement, non-government organizations participation, 11:25-6; 19:85-6; 23:13, 26, 38; 24:54

Canadian suppliers, competition, 23:12

Developing countries initiating request, 2:14-5; 11:65-6; 19:39, 55, 70-4, 80-3; 20:27; 23:9-11; 24:54

See also below Food aid

Evaluation/assessment, 2:17-9, 34; 5:31; 10:10-1; 11:65-6; 17:12, 25, 56; 19:78; 23:12

Industrial countries competing, 23:12-3

International competitiveness, 23:7-11

Planning, programming, etc., 2:15; 17:48

Tied aid, 2:55-6, 17:55; 19:69, 90-2; 20:24, 27-9; 23:7-11; 24:23-4

Canadian content policy, 11:65; 15:34-5; 17:56; 19:77-81

Costs, 2:24; 4:22; 5:30, 38

Evaluation/assessment, 19:88-9

International comparison, 23:7-10; 24:64-5

Public awareness, support, Member of Parliament role, etc., 16:14; 19:88; 20:35; 24:25, 37

Untying policy, 2:24; 5:32, 38; 11:65; 19:78-9, 91, 94; 20:27

See also above Aid

Budget, cutbacks, etc., 4:11; 19:34, 42-5, 52, 76, 87-8; 20:38; 23:32

Budget, increasing, 20:14; 24:41-2

Committee, relationship, 2:6

Export Development Corporation, co-operation, 2:24-6, 32-3; 10:12, 26

Food aid

Bilateral/multilateral distribution, evaluations, etc., 2:20; 11:33-40, 48-50, 58

Developing countries initiating request, etc., 11:59; 20:25-6

Emergency programs, promoting self-sufficiency, co-ordinating agencies, U.N. Brandt report recommendations, etc., 2:10-4, 20-1; 5:30-2; 9:47-50; 10:41; 11:26, 33, 49-50; 12A:44; 18:33; 19:19-20; 20:24-6

Farmers subsidization effect, 11:39-41; 20:25

Policies, budgets, etc., 11:32, 53, 60, 64; 20:26

Industrial co-operation program, 10:12

Industry, Trade and Commerce Department, co-operation, 2:9-11, 24, 33

Non-government organizations

Evaluations, 5:36-7; 9:19

Expenditures, 2:26; 4:11; 9:11; 10:53-4, 62-4, 73

Canadian International Development Agency (CIDA)—Cont.Non-government organizations—*Cont.*

Relationship, funds, effectiveness, etc., 9:11-2, 32, 35; 10:12; 16:33; 19:75-7

See also above Bilateral programs, And multilateral programs
Public education program, 10:61

Staff, 19:84-5; 28:9

Increasing/decreasing, etc., 10:11, 25-6; 19:72-4; 28:9

Overseas, Canadian contract regulations affecting, 19:73

Strategy for 1975-1980, self-reliant development, etc., 1:24; 2:10, 22-3; 5:31-2; 9:68-9; 15:33; 20:15

See also Africa; Brazil; Capital goods industry;

Committee—Travel; Defence equipment; Developing countries; Export Development Corporation; Exports—Financing; External affairs policy; External aid; Fisheries; Food aid; Food and Agriculture Organization; Food production; India; Indonesia; Nepal; North-south relations, disparities, etc.; Organizations appearing and briefs submitted; Pulp and paper industry; Tanzania; Textile and clothing industry; United Nations—Agencies

Canadian Labour Congress (CLC), see Developing

countries—Technological transfers; Economic conditions; Economic policy; External aid—Official development assistance program; Organizations appearing and briefs submitted

Canadian Manufacturers Association, see External aid; Organizations appearing and briefs submitted; World conditions**Canadian Textile Importers Association (Montreal), see**

Organizations appearing and briefs submitted; Textile and clothing industry—Government policy

Canadian Textiles Institute (Montreal), see Organizations appearing

and briefs submitted; Textile and clothing industry—Import restraint system

Canadian University Service Overseas (CUSO), agricultural/rural development assistance program, 10:56-7**Cann, Rev. Roger (Associate Secretary, Canadian Council of Churches)**

North-south relations, 16:6-7, 20, 23, 29-34, 37

Capital goods industry, capital projects abroad, 23:5

Aid programs, relationship, 23:18

Canadian business promoting, 23:20; 24:46

Corporations, contracts

Bidding, CIDA regulating, 23:17

Bidding, multilateral organizations assisting, 15:5; 20; 24:55

Cost-plus clause, 19:88

Increasing, 23:5

Cartels, see Shipping**Catley-Carlson, Mrs. Margaret (Acting President, Canadian International Development Agency)**

North-south relations, 19:52-94; 20:25-7, 30-2

Centrale des Syndicats démocratiques

Membership, 22:8

See also Organizations appearing and briefs submitted; Textile and clothing industry—Import restraint system**Centre for transnational corporations, see**

Corporations—Multinational/transnational

Chairman and Vice Chairman, decisions and statements, see

Procedure and decisions of the Chair

Champagne, Mr. Jacques (Executive Director, Canadian Catholic Organization for Development and Peace; Vice President, Canadian Council for International Co-operation)
North-south relations, 10:56; 16:18, 26-8, 37

Charlton, Mr. Mark (Member, Task Force on North-South Relations, Outreach Niagara)
North-south relations, 28:8-9, 16

Children

International Year of the Child 1979, U.N. designation, UNICEF involvement, 25:6
Malnutrition, 17:8
See also Developing countries

Chile, *see* External aid

China, *see* Immigration

Clark, Mr. Peter (Co-secretary, Advisory Panel on Textile and Clothing to the Ministry of Industry, Trade and Commerce; Executive Director, Canadian Apparel Manufacturers Institute)
North-south relations, 17:57-65, 70-5

Cloutier, Mr. Sylvain (Chairman and President, Export Development Corporation)
North-south relations, 24:48-51, 66-7

Coish, Mr. H.O. (Vice President, Canada Wire and Cable Limited; Member, Canadian Manufacturers Association)
North-south relations, 17:34-9, 43-6

Collins, Mr. Kevin (Senior Economist, Research and Legislation Department, Canadian Labour Congress)
North-south relations, 3:9-10, 19-20, 24-7

Colonialism

Public opinion, effects, 25:15
See also Developing countries—Economic conditions

Commission on Transnational Corporations, *see* Corporations—Multinational/transnational

Committee

Deadline, extending, 26:6; 27:3; 28:3
For duration of 1981 to gain public support, M. (Mr. Roche), 28:5, withdrawn
Apr. 30/81, M. (Mr. Roche), 28:5, agreed to
Information sheet proposal, staff preparing, M., 27:6, agreed to, 43-4
Mandate, 12:41; 15:7, 32
Members' research assistants, 1:15
Publications, supplies, etc., Clerk purchasing, M., 1:12, agreed to, 5
Reports
Interim, 1:16; 6:12-3; 16:13; 20:4-10; 28:7-9
Printing, making public, M., 6:13, agreed to
Third, special edition, etc., 27:11, 20-1
Bound copies, ordering, M. (Mr. Dupras), 27:3, agreed to
Charts/cover, design, contract, M., 25:3, agreed to
Cover design, M., 26:5, agreed to
Distribution, special requests, M., 27:4, agreed to
Distribution, special requests, M. (Mr. Roche), 27:3, agreed to
Editing, Ms., 26:5, agreed to
Editorial subcommittee, establishing, M. (Mr. Roche), 26:5, agreed to
Graphics and layout, Ms., 26:5, agreed to
Part III, approval, M., 26:5, agreed to
Printing, M., 26:4, agreed to
Recommendations, adopting, M., 26:5, agreed to
Fifth
Minutes and evidence, printing, M., 28:5, agreed to

Committee—Cont.

Reports—Cont.

Fifth—Cont.

Photographs, M. (Mr. Schroder), 28:4, agreed to, 21
Supplement, editing, Ms., 29:xxxiv, agreed to
Supplement, printing, M. (Mr. Frith), 29:xxxiv, agreed to
Research staff, preparing studies, analyses, etc., Ms., 1:5, 12, agreed to; 27:6, agreed to
Role, 5:11-3; 8:82; 10:8; 15:32, 40-1, 50
Staff, expression of appreciation, M. (Mr. Roche), 27:3, agreed to
Studies
External Affairs Department, paper by Oct. 15/80, Ms., 6:12, agreed to; 7:3, agreed to
North-South Institute, paper by Oct. 15/80, M., 6:12, agreed to
Publication by institute, allowing, M., 25:4, agreed to
Parliamentary Centre for Foreign Affairs and Foreign Trade preparing, M. (Mr. Schroder), 1:5, agreed to; 27:4, agreed to, 17
Travel, 28:13
Itinerary, objectives, etc., diplomatic service/CIDA/International Development Research Centre assistance, 27:7-27
Living expenses, staff, 27:22
M., 22:12, agreed to, 3
Ms., 2:3, agreed to; 6:12, agreed to; 25:4, agreed to; 26:3, agreed to; 27:4-5, agreed to
Members' expenses, paying, M. (Mr. Roche), 7:3, agreed to
See also Canadian International Development Agency; Procedure and decisions of the Chair; World conditions—United Nations Brandt report

Committees, Parliamentary

Government/multilateral institutions officials appearing, 15:36
See also Developing countries—Economic conditions; External aid—Development assistance

Commodity agreements

Common fund, 2:27-9; 5:9; 21:19-20; 24:18-9
UNCTAD negotiations, Canadian position, 2:29-30; 7:46; 24:47
Raw materials, 23:6

Common Market, *see* European Economic Community

Commonwealth, *see* International Monetary Fund—Loans; North-south relations, disparities, etc.; Organizations appearing and briefs submitted; World conditions—United Nations Brandt report

Communist countries, *see* North-south relations, disparities, etc.

Competition/combines, legislation, amending, Finance Department white paper, etc., 17:61

Confederation of National Trade Unions (CNTU)

Role, etc., 17:5-6
See also Developing countries; External aid—Official development assistance program; Organizations appearing and briefs submitted; Trade—Policy

Conference on International Economic Co-operation (CIEC) (north-south conference), meetings, *see* North-south relations, disparities, etc.

Constitution, amending, patriating, 11:29
See also External affairs policy

Consumers, *see* Footwear industry; Imports; Textile and clothing industry

Corporations

Multinational/transnational
Public accountability, disclosure of information, 16:8, 30-2

Corporations—Cont.

Multinational/transnational—*Cont.*

United Nations Centre/Commission on Transnational Corporations, code of conduct, establishing, etc., 8:77-82; 10:19-20

See also Brazil; Developing countries; Exports; External aid—Bilateral programs; Food production; Japan; Latin America; Trade—World conditions

See also Capital goods industry; Exports; International Bank for Reconstruction and Development—Projects; Textile and clothing industry

Cruise missile system, *see* Atomic weapons

Cuba, *see* Export Development Corporation

Culbertson, Mr. Stuart (Research Analyst, Canadian Importers Association Inc.)

North-south relations, 12:5-10, 16-7, 21-3, 28-44

Cumming, Mr. Lawrence (National Secretary, Oxfam Canada; Member, Canadian Council for International Co-operation)

North-south relations, 4:18-9

Customs tariff

Automotive industry, 17:25

Preferential

European Economic Community, agreements with, etc., 12:32; 17:22-3, 73

General, developing countries assistance, etc., 2:31; 12:7-10, 37-8; 13:53, 64; 15:14-5, 24, 37; 17:13, 30-1, 60; 20:11; 24:44-5

General, revision, Finance Department involvement, 24:45

United States, agreements with, 17:22

Restructuring, U.N. Brandt report recommendations, 4:14-5; 5:9

Tariff Board, 17:60-1

Tariff escalation, 3:19; 7:7; 12:28; 13:6-7; 15:38

Valuation, legislation revising, 17:60-1

See also Developing countries—Trade; Exports—European Economic Community—Raw materials; Footwear industry; General Agreement on Tariffs and Trade; Imports; Industrial countries; Industry; Textile and clothing industry; Trade

DIPP, *see* Defence Industry Productivity Program

Dalcourt, Mr. André (Executive Assistant, Confederation of National Trade Unions)

North-south relations, 17:17-8, 22-3, 27

Dalpé, Mr. Paul-Émile (Président, La Centrale des Syndicats démocratiques)

North-south relations, 22:4-12, 15-8

Dare, Mr. Bryan (International Finance Adviser, Policy Branch, Canadian International Development Agency)

North-south relations, 2:53-4

Davis, Mr. M. (President, L. Davis Textiles Co.; President, Apparel Manufacturers Association of Ontario; Member, Canadian Apparel Manufacturers Institute)

North-south relations, 17:64, 67

Defence, policy, reviewing, 14:22-3

Defence Department, *see* Defence equipment

Defence equipment and armament

Exports, transfers to developing countries, CIDA/Defence Department/Industry, Trade and Commerce Department involvement, etc., 14:23, 27-9; 16:24, 32-3, 36; 24:60

Exports, transfers to developing countries, industrial/Eastern European countries involvement, 24:61

International tax, 14:15, 26-7

Defence equipment and armament—Cont.

Production-sharing agreements, costs, University of Waterloo Institute for Peace and Conflict study, 14:8-10

See also Iran

Defence expenditures

Reducing, aerospace/electronic industries, effects, 14:17-8

Reducing, transferring to external aid, 10:33-4; 14:16

See also Developing countries—Development—Economic conditions—Military expenditures

Defence Industry Productivity Program (DIPP), *see* Pratt & Whitney Aircraft of Canada Limited

Dell, Mr. Sidney (Special Adviser, United Nations Centre on Transnational Corporations)

North-south relations, 8:69-84

Democracy, participatory, 11:20-1

Developing countries (third world)

Agriculture Department, co-operation, agreements, etc., 11:57

Alternative energy development, 7:49-50; 8:70; 10:13

Balance of payments deficits, IMF/World Bank involvement, etc., 7:6-9, 21-2, 34-8, 45; 8:9-15, 20, 55, 70, 73, 79-80; 17:14; 21:10

Balance of payments deficits, oil exporting/non-exporting countries, variations, 2:47-50; 6:6; 8:46; 13:6

Budgetary deficits, 7:36-9; 24:16

Canada, relationship, 24:5

Children, mortality, 25:6, 9-11, 16

Children, multinational food corporations infant formula (breast milk substitutes), WHO international code, Canadian position, etc., 10:54-5; 16:15; 25:6, 22

Commercial bank loans, 8:25; 16:15

Access, resource flow, etc., 7:7, 17; 8:16, 27, 45-8, 55, 68-9, 73; 21:10

Canadian position, 2:52-6; 7:27-8

Credit/non-credit worthiness, risk analyses, etc., 7:6-7, 17, 28; 8:7-8, 15, 48-53, 83

Defaulting/refinancing/rescheduling, etc., 2:52-4; 3:34-5; 8:57-8

Industrial countries position, 2:52, 56

Royal Bank of Canada assistance, 8:64-5, 72

Commodity distributing/marketing/processing, UNCTAD negotiations, etc., 8:21-2; 23:29; 24:47

Commodity production/market demands, relationship, 2:40

Confederation of National Trade Unions position, 17:8-14, 18-9, 26-8; 17A:1

See also below Economic conditions

Corporations, multinational/transnational involvement, effects,

Canadian position, etc., 8:19; 10:18-9, 58-9; 16:8-9, 13-5, 24-5, 29-30, 33-4; 17:7, 42-5; 28:13

See also above Children and *see also below* Economic conditions—Labour force—Trade

Debt problems, 8:24-5; 10:35; 16:7; 17:8, 13-4, 47-8; 21:6, 10; 24:51

Bank of Canada assistance, 7:15

Development

Basic human needs, domestic policies, effects, etc., 9:5-6;

10:39-40; 13:19-20, 28; 16:9; 17:6; 20:5; 21:20-1; 24:7;

25:9-11, 21, 25-6; 25A:1-14; 27:38-9

See also Brazil; Canadian International Development

Agency—Bilateral programs; External aid—Development assistance

Expenditures, industrial countries assisting, etc., 24:6-8

Food and Agriculture Organization, 24:7

Military expenditures, relationship, 14A:1-9; 28:13

People involvement, governments promoting, UNICEF contribution, etc., 25:22, 25

Policies affecting, national governments controlling, etc., 10:39; 19:55-6, 61; 20:9; 24:6-8, 31-2

Developing countries (third world)—Cont.**Development—Cont.**

- Priorities, Tanzania President Nyerere statement, 24:7, 32
- Ten Days for World Development, non-government organizations education program, 27:24; 28:15
- United Nations position, 25:9
- Wealth distribution, effects, 25:20, 25

Economic conditions

- Brain drain, national policies affecting, etc., 21:23-4; 24:18-9
- Colonialism affecting, 2:16; 15:21; 17:7
- Domestic policies affecting, 7:36; 8:28-9, 54, 70; 18:33
- Economic summit Ottawa/Montebello July 20-21/81 meeting discussing, 11:29-31

Economic summit Venice June 22-23/80 meeting discussing, 1:24; 2:7-8; 11:29

Education/health care effects, 25:12-3, 18-9, 29-30

Export production effects, 17:8-9

Growth rate

- Confederation of National Trade Unions recommendations, 17:8-9
- Increasing/decreasing, 4:22-3; 13:6, 14
- Stimulating, ICFTU policies, 3:6-7
- Stimulating, multinational corporations involvement, etc., 2:27, 34, 40-1, 45-6; 5:15-6, 25-7; 7:20

See also Gross National Product

Improving/deteriorating, 4:22-3; 5:15-6; 20:5

Industrial base lacking, effects, 17:38

Military expenditures, Canadian position, 17:48-9

Military expenditures, effects, 14:5-8, 11, 17, 23-5, 28-32; 17:44-5, 48

Political stability affecting, 7:19; 8:52-3; 28:13-4

Parliamentary committee, establishing, 28:14

See also Latin America

Private/public sector roles, 7:19, 39; 8:7-8, 15, 47-9, 54-5, 67-9, 73, 83; 17:34-6, 48

Employment, manufacturing industry, World Bank 1979 report recommendations, CIDA position, etc., 19:58

Energy conservation, development, 7:42; 8:70; 10:14-5; 17:11; 18:26

Energy resources, development/exploration, Canada assisting, etc., 8:13; 10:13; 17:38-9; 19:26, 44; 20:10; 23:27

Energy resources, imports, 17:9-10

Export earning stabilization mechanism, Canadian position, 24:47

Export earning stabilization mechanism, Lomé Agreement,

European Economic Community involvement, 24:19-20

Exports, 15:38; 17:7-10, 21; 24:44

Decreasing, effects, 7:34

Increasing, import substitution, exchange rate adjustments, programs promoting, etc., 7:37-9, 49; 8:7; 23:28

See also above Economic conditions

External affairs policy, U.S./Soviet intervention, 14:6-7

Food production, commitment lacking, industrial countries position, etc., 20:30-1; 24:11-3

Forest industry, Canada assisting, 19:26

Forest industry, deforestation/reforestation, environmental impact, U.N. Brandt report recommendations, etc., 17:38; 18:22, 25-6

Health

Government programs, 10:39; 17:6; 25:22, 27

See also above Economic conditions

Human rights criteria, 16:9; 17:21-3; 21:20

Illiteracy, 2:18; 17:6; 25:9-10, 21

Imports, 17:9-10

See also above Exports and *see also below* Trade with Canada

International Bank for Reconstruction and Development/IMF

Criticism, 20:7-8

Loans, gearing ratio increasing, 7:20-4, 44; 20:10

Loans increasing, 7:7, 23-4, 37; 8:24

International lending institutions, 7:6-7, 17; 10:12

Developing countries (third world)—Cont.

Labour force, corporations, multinational/transnational exploiting, 15:11, 24-5; 17:8

Labour force, wages/savings, etc., 17:36-7

Labour unions, role, 3:7, 14, 23

Life expectancy increasing, effects, 25:11, 17

See also Sri Lanka

Media coverage, CBC, NFB, etc., 4:12-3

Military expenditures, increasing, effects, etc., 14:8; 28:13

Natural resources, exploration, Petro-Canada assistance, 10:13-4

Political systems, non-government organizations involvement, etc., 4:18-9, 23-4; 10:6; 13:19-22; 17:14

Population growth, effects, 18:28

Technological transfers from industrial countries, etc., 3:20-1; 5:16; 7:18; 10:9; 13:9-10, 13, 50; 16:14; 17:9, 35; 23:38; 28:19

Canadian Labour Congress position, 4:21

See also External aid

Textile and clothing industry

CIDA assisting, 17:60

Comparative cost advantages, 12:23, 26-7, 31, 39; 13:41-2; 15:24

Exports to Canada, 17:63-4

General Agreement on Tariffs and Trade affecting, 13:47

Lomé Convention affecting, 17:73-4

Trade

Canadian Business and Advisory Committee involvement, 17:36

Corporations, multinational/transnational, affecting, 15:11-2, 18-9

Deficit, 21:10

GATT/international trade rules/MultiFibre Agreement, effects, etc., 2:28-30; 5:10; 13:39, 42, 64; 15:18-9; 21:8; 24:34; 27:38

GATT/international trade rules/MultiFibre Agreement, reform, Canadian participation, 15:19

Industrial countries

Discriminating against, 15:6, 22

Relations with, ILO study, 15:20

Relations with, strengthening, UNCTAD recommendations, etc., 2:27-8; 3:12; 4:21; 12:9; 13:7; 15:18-9, 37; 17:9, 20, 28; 21:21; 23:28-9, 35; 24:44

International competitiveness, labour cost advantage, etc., 15:10-1, 22

International Organization of Employers involvement, 17:36

International trading system, Canada supporting, 24:44

Liberalization, industrial countries, effects, etc., 3:8-11; 4:19;

5:17; 7:30-1; 12:10; 13:15-8; 15:21-3; 17:20

Market access, 2:29-31; 7:7-8, 18, 42, 46; 10:8, 16; 12:5-9; 15:6-7, 23; 17:26; 20:10; 22:15; 24:45, 60; 25:14

To industrial countries, regulations, 24:60, 68

Protectionism/tariff/non-tariff barriers, effects, 3:23; 13:7, 16-7; 15:8-9, 38, 47; 17:12; 20:10; 21:10, 27; 24:18

Relations with other developing countries, encouraging, 4:19, 24; 5:19-20; 8:66

Trade with Canada, 12:10; 12A:1-16; 15:37; 16:7; 17:27-8; 20:28; 23:16-8, 21, 28; 23:39; 23A:1-2

Canadian policy discriminating against, 15:6, 9, 12-3, 18, 22; 17:12-3

CIDA/Export Development Corporation involvement, 10:47-8; 24:50-1

Co-operative agreements, government encouraging, etc., 17:35

Export financing, Royal Bank of Canada assistance, 8:65-6

Historical relationship with other industrial countries affecting, 23:6, 9, 29-30

Import competition, 2:41-2; 8:66; 12:6; 15:6, 22; 27:7

Industrial countries competition affecting, 23:6

Industry, Trade and Commerce Department involvement, 2:38

Political intervention affecting, 10:46-8

Political systems affecting, 17:74-5

Strengthening, foreign investment in Canada affecting, 5:23-4

Developing countries (third world)—Cont.**Trade with Canada—Cont.**

- Strengthening, industrial benefits to Canada, CIDA involvement, etc., 2:9, 31-2, 44-5; 3:27; 4:21; 5:18-21, 32; 7:27; 13:51; 15:5-6, 20; 16:14; 17:19, 30; 23:5; 24:44
- United States affecting, 17:25-7
- Unanimity of interests lacking, 23:4-5
- Unemployment, economic infrastructure, effects, etc., 15:37; 17:8-10, 16-8
- United Nations volunteers, activities, 13:22; 18:30
- Water projects, CIDA/non-government organizations involvement, etc., 17:6; 19:71-5; 25:22, 25
- Women, role, CIDA/government policy affecting, etc., 9:5-9, 18-21, 29, 37, 50, 63-4; 16:7; 18:29-30
- World Labour Conference on Development, Belgrade, April 1980 meeting, 17:14
- See also* Agriculture Department; Bretton Woods Agreement; Canadian International Development Agency; Customs tariff; Defence equipment; Economic conditions; Exports; External aid; Fisheries; Footwear industry; General Agreement on Tariffs and Trade; Grain; Health; Imports; Industrial countries; Industry—Industrial sectors; International Bank for Reconstruction and Development; International Monetary Fund; Investment, foreign; Law of the Sea Conference; Manufacturing industry; Natural resources; North-south relations, disparities, etc.; Oil and oil products; Plant breeders rights; Sri Lanka; Textile and clothing industry; United Nations Conference on Science and Technology for Development; United States; West Germany; Women; Youth

Development assistance, *see* Canadian International Development Agency; Canadian University Service Overseas; External aid; International Bank for Reconstruction and Development; Japan

Diplomatic service, *see* Committee—Travel

Disarmament, 4:7; 14:34

- Development, relationship, 20:11
- MacGuigan Sept. 22/80 U.N. statement, 10:33
- Public awareness, support, Member of Parliament role, U.N. Brandt report recommendations, etc., 14:21-3, 30-1
- United Nations Disarmament Week, Oct. 25-Nov. 1/80, Project Ploughshares involvement, 14:20
- United Nations special conference, May 23-June 28/78, proposals, etc., 14:14-5, 25-32
- Trudeau May 26/78 speech, Canadian position, 14:25, 30-1
- See also* Project Ploughshares; United Nations

Dollar, exchange rate, *see* Imports

Dominion Day, 1981 celebrations, theme: "Canada and the People of the World Day", 11:29-31

Douglas, Mr. L.R. (Vice President and Manager, Business Development, Canadian General Electric Company Limited; Chairman, Trade Policy Committee, Canadian Manufacturers Association)
North-south relations, 17:29-34, 38-43, 47, 50-6

Drabble, Mr. Bernard (Executive Director, International Monetary Fund)
North-south relations, 7:32-50

Dupras, Mr. Maurice (L—Labelle)

- Brazil, 27:30-4
- CIDA, 2:8, 24-6, 32-4
- Committee
 - Information sheet proposal, 27:6, 44
 - Reports, third, special edition, etc., M., 27:3
 - Travel, 27:13, 22-3

Dupras, Mr. Maurice—Cont.

- Developing countries, 1:17; 2:45-6; 4:19-23; 5:18-20; 7:18; 8:24-8, 53-5; 15:21-4; 17:34-8; 18:22, 25; 21:23; 24:11-3; 25:17-20
- Exports, 17:23-4
- External aid, 2:7-8, 4:21-2; 5:18, 21, 34; 7:17-8; 15:21; 17:24; 18:22; 19:64-8; 24:10, 13; 25:17
- Food, 20:33-4
- Food aid, 18:26; 20:32-3; 24:11
- Food and Agriculture Organization, 18:22; 20:30
- Food production, 20:30, 33-4; 24:11
- Footwear industry, 17:24
- Imports, 15:29-30
- International Bank for Reconstruction and Development, 8:24-7
- International Development Research Centre, 27:8-9, 13
- International Monetary Fund, 8:26-7, 73-4, 80-1
- North-south relations, 1:8-18; 2:7-9, 19, 24-6, 32-4, 45-6, 49-50, 53-4; 3:7-11; 4:19-23; 5:17-21, 30, 34; 7:8, 17-8; 8:24-8, 53-5, 73-5, 80-1; 12:25-6, 29-35; 15:21-30; 17:23-5, 33-9; 18:22, 25-6; 19:64-8; 20:30-4; 21:23-4; 24:10-3; 25:17-20; 27:8-9, 13-4, 18, 22-3, 30-4, 44
- North-south relations, disparities, etc., 24:10
- Organization meeting, 1:8-12
- Points of order
 - Acting chairman, any member, M., 1:5, 11
 - Meetings, open to press, 1:15, 18
 - Printing, minutes and evidence, additional, M., 27:6, 44
 - Quorum, meeting and printing evidence without, M., 1:10
- Textile and clothing industry, 12:26, 30-5; 15:21-8
- United States, 15:26-7
- World conditions, U.N. Brandt report, 1:17; 3:7-8, 11; 5:17-8

Dyck, Mr. R. (National Director, Overseas Book Centre; Member, Canadian Council for International Co-operation)
North-south relations, 4:9-10, 13-4, 17-8

Eastern European countries, *see* Defence equipment

Economic conditions

- International factors, inflation, recession, etc., 7:7-8, 13-4, 21-4, 30-1, 42; 8:47; 9:71; 10:7; 13:5; 16:18; 21:22-3; 24:17; 25:25
- Canadian Labour Congress position, 1:20; 3:6, 18-9; 6:5-6
- International situation
 - Alternative energy development, 7:8, 42; 28:11
 - Balance of payments deficits, 7:7-8, 43; 8:70, 74
 - Developing countries, effects, etc., 7:14, 30-1; 8:70-1; 13:13, 20-2, 58; 17:46
 - Domestic policies, effects, 21:7
 - Energy conservation, development, 7:8; 28:11
 - OPEC oil price increases, effects, 7:8, 16-7, 21; 8:7-9, 18, 47-9, 71-3; 9:71; 14:6; 25:25
 - Organization for Economic Co-operation and Development, member governments function, 8:6-7
 - New international economic order, 1:20; 3:7, 26, 31, 36; 4:7-8; 9:71-2; 10:7; 13:16-7; 28:10
 - Trade liberalization, Canadian position, etc., 3:10-4; 4:14-5
- See also* Africa; Atlantic provinces; Brazil; Developing countries; External aid—Developing countries; Industrial countries; Jamaica; Native people

Economic Council, *see* Food aid; Industry—Adjustment policy; Trade—Liberalization

Economic Development Ministry, *see* Industry—Adjustment policy

Economic policy

- External affairs policy, co-ordinating with, Industry, Trade and Commerce Department position, etc., 15:32; 23:6, 33; 24:56
- Planning, Canadian Labour Congress recommendations, 3:33-6

Economic Summit Countries (7), *see* Developing countries—Economic conditions; International Confederation of Free Trade Unions; North-south relations, disparities, etc.

Education

National issues, knowledge/interest, lacking, etc., 11:23-4
See also Developing countries—Economic conditions; External aid

Electricity, *see* India

Electronics industry

Television sets, foreign manufacturing, effects, 12:22
See also Defence expenditures

Elliot, Mr. Geoff (Acting General Director, Office of General Relations, Industry, Trade and Commerce Department)
 North-south relations, 2:27-46

Employment, *see* Armament; Developing countries; Textile and clothing industry

Energy conservation

World conditions, international public system of law, 28:17
See also Developing countries; Economic conditions

Energy resources

World conditions
 International code of conduct, 28:18
 United Nations Brandt report recommendations, etc., 5:7; 6:6-7; 21:9, 16
 1980 London Conference, *Finance and the quest for oil in non-oil producing countries*, Maurice Strong statement, 10A:14-23
 1980 Washington Conference, *International financial system to provide energy for the world's population in the year 2000*, Maurice Strong statement, 10A:24-7
See also Developing countries; Economic conditions; International Bank for Reconstruction and Development

Enkin, Mr. Max (The Copley Noyes and Randall Ltd.; Chairman, Canadian Apparel Manufacturers Institute)
 North-south relations, 17:57-8, 65-6

Enns, Mr. Anton (Administrator, Voluntary Agriculture Development Assistance, Special Programs Branch, Canadian International Development Agency)
 North-south relations, 11:34, 44-6, 52

Environment

Stockholm environment conference, Brazil/India positions, 24:38-9
See also Developing countries—Forest industry; Food production; Pollution

European Economic Community (Common Market), *see* Customs tariff; Developing countries—Export earning stabilization mechanism; Exports; Textile and clothing industry—Import restraint system

Exchange rate, *see* Developing countries—Exports; Dollar; International Monetary Fund

Exhibits, 21:5

Export Development Corporation

Activities, role, 24:48-51, 66
 CIDA, comparison, 24:48
 Cuba, nickel mining, 2:39
 Funding, revenues, etc., 24:48
 Panama, copper mining, selling below world prices, 2:39-40
 Projects, planning, programming, 17:48
 Reform, 23:34

Export Development Corporation—Cont.

Trade policies, 5:19; 7:19, 28
See also Canadian International Development Agency; Developing countries—Trade with Canada; Exports; Indonesia; Organizations appearing and briefs submitted; Pulp and paper industry

Exports

Balance of payments, relationship, 23:6
 Corporations, multinational/transnational, branch-plant effects, 24:57
 Credit subsidization, OECD recommendation, 5:24-5, 32
 Developing countries, 5:32; 23:19-20, 28-31; 28:18
 Business community, motivation, lack, 20:28-9, 34-5; 23:23
 Concentrating on poorest countries, Export Development Corporation involvement, increasing, 24:67
 Corporations promoting, 17:53
 International comparison, 3:8; 12:6; 17:23-4, 53; 23:19; 24:55-6
 European Economic Community, preferential agreements with developing countries, effects, 23:22
 Financing, *crédit mixte*, parallel financing, CIDA/Export Development Corporation assistance, international comparison, etc., 19:63, 91-2; 20:29-30; 23:5, 16, 19, 29-37; 24:48-9, 66-8
 Foreign customs, corporations adapting, 15:21
 International comparison, 15:27
 International competitiveness, 17:42; 23:6-7, 24
 Program for export market development, *see* Textile and clothing industry
 Promoting, Canadian Importers Association Inc. involvement, 12:5
 Promotion programs
 Hatch task force study, report, recommendations, etc., 15:21, 31-3; 19:62-3; 23:33-4; 24:49, 53, 67
 Industry, Trade and Commerce Department reviewing, etc., 15:20-1; 20:29; 24:64
 International comparison, 24:64
 Raw materials
 Developing countries, co-operation, 23:5, 35
 Preferential tariffs, effects, 23:5, 34-5
See also Commodity agreements
 Subsidization, GATT/ILO regulating, etc., 15:11-2; 22:15-6
 United States, 17:23; 24:56-7
See also Brazil; Defence equipment; Developing countries; Food production; Industrial countries; Grain; Industry—High technology industries; Japan; Manufacturing industry; Pulp and paper industry; Textile and clothing industry; Trade; United States

External Affairs Department, *see* Committee—Studies; External aid—Developing countries;

External affairs policy

CIDA/Industry, Trade and Commerce Department involvement, 2:11, 38
 Constitution debate affecting, 10:35-7
 Review, costs, etc., 20:9
Strategy for international development co-operation 1975-1980, government paper, Canadian Importers Association Inc. evaluating, 12:5-8, 21-2, 40
 Trade, tied to, 1:22; 24:64
See also Developing countries; Economic policy; External aid

External aid

Bangladesh, 4:20; 10:52; 11:45-7
 Bilateral programs, 23A:2-4
 And multilateral programs, comparison, 5:18, 29-30; 7:45; 8:48, 52; 10:53; 13:6-10, 37-8; 15:35-6; 16:11; 17:31-3; 19:26-7, 43, 59-60; 20:14-9; 23:22-4, 35; 24:27
 And multilateral programs, effectiveness, North-South Institute evaluation, etc., 15:35-6; 17:32-3; 20:11, 18

External aid—Cont.**Bilateral programs—Cont.**

- Increasing, economic benefits to Canada, 24:56
- Tied aid, 7:10; 10:46-7; 13:6-7; 15:21; 16:18; 17:11, 24, 30, 37, 42, 49-55; 19:65-9; 20:15; 23:17-22, 33-7; 24:13-5, 22-3, 32-3, 36-7, 52, 64-5
- Costs, 3:32; 4:7, 21-4; 5:21-3, 29; 16:20; 23:6; 24:65
- Effectiveness, 24:52
- Industry, Trade and Commerce Department favouring, 24:45
- Percentage of GNP, 23:17-8; 24:24
- Public awareness, support, etc., 24:52
- Trade, tying to
 - Business favouring, etc., 19:53-4, 91; 23:18-27
 - Corporations, multinational/transnational benefitting, etc., 2:45; 5:18-23, 29; 10:8-10, 17-8, 25; 17:32-3, 41, 49-51; 19:62
 - Economic benefits to Canada, 23:20; 24:53, 64-5
 - Untying policy, 4:21-5; 5:22-4, 29; 10:10-1, 24-5, 46-8, 51-2, 57, 70-1; 16:7, 20; 17:11, 27, 32, 49; 19:64-7; 23:6; 24:35-6, 53-4, 64-5
- See also* Canadian International Development Agency
- See also* Canadian International Development Agency; Food production
- Budget, increasing, international tax, etc., 2:23; 3:30-1; 4:14; 5:21, 25, 29; 8:13, 37-41; 10:9, 27, 42-4; 13:29-31; 19:25-6
- Canada World Youth submission, *The great building bee or a challenge for Canada in the 80's*, 11A:1-42
- Canadian Catholic Organization for Development and Peace
 - Recommendations, 16:10-1, 32-3; 16A:20-32
- See also below* Public awareness
- Canadian Council for International Co-operation November 1979 policy paper, *A framework for Canada's development assistance*, recommendations, 4:7-8, 14; 4A:1-4; 16:26
- Canadian Council of Churches
 - Recommendations, 16:5-9, 21, 24-6, 29-33, 36; 16A:1-10
- See also below* Public awareness
- Canadian Manufacturers Association position, 17A:2-5
- Chile, increasing, 17:12
- Concentrating on countries promoting autonomous development, 17:11; 25:21
- Concentrating on few or poorest countries, effects, etc., 4:7; 7:9-13, 40-2; 12:8, 39; 13:6; 15:36; 17:30; 19:27-8, 61; 20:9-11; 23:6, 33; 24:57-8; 28:8
- See also* Canadian International Development Agency—Aid
- Concessional assistance, 7:41, 45; 10:12; 19:25-6; 20:21; 23:37; 25:14
- Developing countries
 - Economic/political conditions, effects, 2:14; 19:52-3
 - Needs, 23:15
 - Negotiating with External Affairs Department/CIDA in lieu of Industry, Trade and Commerce Department, 5:32-3
 - Recipients expectations, 2:7-8; 5:15; 7:17-8
 - "Twinning" with industrial countries, 2:12
- Development assistance
 - Basic human needs/human rights criteria, etc., 3:27-30, 33-5; 4:25-6; 5:34-5; 7:9, 49-50; 8:35-6, 56; 9:5-7; 10:6, 38-42; 11:59; 16:5-7, 11, 25-6, 31-3; 17:15; 19:52-3, 64; 20:36; 23:25-7; 25:12, 21, 25-6; 27:7
 - Political will/public opinion, effects, 25:15
 - World Bank 1980 report recommendations, CIDA position, etc., 19:57-8, 62-3; 20:17; 23:25-6; 24:53-4; 25:12-4, 17
- See also* Canadian International Development Agency—Bilateral programs
- Industrial countries reassessing, 2:7-8
- Parliamentary committee, establishing, 11:16-7, 26
- Donor/recipient priorities, relationship, 19:21, 55-6, 73
- Education assistance, 19:59, 63, 70; 23:25-7; 25:13

External aid—Cont.

- External affairs policy affecting, 19:53-5, 63-4, 69-70; 20:16; 23:6
- Futures secretariat, coalition committee, public education instrument, CIDA involvement, etc., 11:16-8; 19:67-8, 90; 20:12
- Grants, lines of credit, extensions, etc., 10:10-2, 18, 25; 17:53-5, 57; 19:79, 83-4
- Health assistance
 - Economic benefits to industrial countries, 25:27
 - Multinational organizations co-operating with, Canadian position, etc., 19:58-9; 23:25-7
 - WHO position, 24:30
- Industrial countries, developing countries, benefits, 21:6
- Loans, interest subsidization, 8:14, 20-4, 39-40, 43, 50-1, 84; 10:34-5; 20:10
- Nicaragua, increasing, 17:11
- Non-government organizations
 - Effectiveness, North-South Institute evaluations, etc., 5:35-8; 9:34-5, 38-40, 51, 59; 16:11; 17:33; 18:30-1; 19:60, 77; 25:23
 - Funds, public donations, etc., 4:10-1, 16; 5:35-6; 9:59; 10:61; 19:61, 75; 28:6-8
 - Programs, multiplier effect/spin-off, etc., 9:24-6, 29; 16:36-7; 19:63
 - Role, 2:37-8; 3:31-2; 4:4-6; 5:35; 9:35-6; 10:60-1, 65-68; 11:14-6, 26; 20:12; 28:7
 - Scandinavian countries comparison, 9:40; 13:15
 - Volunteers, 19:85-7; 28:16
- See also* Canadian International Development Agency; Food aid
- and see also below* Public awareness
- Objectives, 19:62
- Official development assistance program, percentage of GNP, 0.7% goal, etc., 1:22; 4:7-8, 11; 5:6-7; 6:8; 7:8-14, 25-6; 8:13-4, 49; 9:50, 55, 70; 10:6, 11, 27, 54, 60-1; 11:11; 13:6-8, 11-2; 15:35; 16:5, 11-3, 18-21; 17:10-1, 17; 19:34-5, 58-60, 64; 20:11, 14, 17, 35; 23:16; 24:8, 27; 28:9
- Canadian Labour Congress position, 3:30-2
- Commercial market development activities affecting, 15:33-4
- Confederation of National Trade Unions position, 17:11, 18-9
- Finance Department/CIDA advising Cabinet, 24:23-4
- International Bank for Reconstruction and Development
 - Pearson report recommendations, 1:18; 4:5; 5:21; 6:4; 17:11
- International comparison, 2:8-9; 8:49; 13:15; 17:10
- United Nations Brandt report recommendations, 17:11
- Pearson, Lester B., definition, 12:9
- Policy, 20:8; 24:6-8, 13-4
 - Developing countries, criticism, etc., 1:21; 5:6; 8:33, 56; 9:33; 10:7-8; 15:36; 19:53-4; 24:14
 - Developing for 1980's, 4:7-8; 10:43; 11:16, 24-5, 55; 19:6, 25-6
- See also* Canadian International Development Agency—Aid
- Programs, evaluation, OECD, etc., 2:7; 8:13; 19:56, 64
- Programs/loans, public disclosure, 16:8, 32
- Project assistance, developing countries initiating request, 9:52-3, 60, 65; 10:17; 19:25-6, 39, 55-6
- Public awareness, support, Member of Parliament/media/non-government organizations roles, etc., 7:9-12, 25-6; 8:50, 56; 9:69; 10:6, 32-3, 37-8, 60-1, 65-6, 74; 11:6-22, 25-9; 13:15-8, 22-3, 32; 15:36-7; 16:11, 14, 26-8, 31-2; 17:32; 19:85; 23:14-5; 24:6, 10-1, 17-8, 25-7, 31, 37; 25:15-7, 30; 28:6-9, 16
- Canadian Catholic Organization for Development and Peace/Canadian Council of Churches involvement, 16:19-23, 34-5
- See also above* Bilateral programs, Tied aid
- Self-sufficiency, promoting, etc., 7:17; 10:16; 13:9
- Somalia, refugees, food aid, emergency programs, 18:22-3
- Technological transfers, developing countries, effects, etc., 19:62, 70-2, 78; 24:54
- Tied aid, *see above* Bilateral programs
- Uganda, 1:19

External aid—Cont.

Water projects, 23:25-7; 24:13

See also Brazil; Canadian International Development Agency; Capital goods industry; Defence expenditures; Food aid; Food production—Assistance; Military aid; Petro-Canada; United States; West Germany

FAO, *see* Food and Agriculture Organization

Farmers, *see* Canadian International Development Agency—Food aid

Ferland, Mr. Jean-Paul (Director, Overseas Programs, Agriculture Department)
North-south relations, 19:51

Film Board, *see* Developing countries—Media coverage

Finance

World conditions, International Banking School (Banff Conference) Sept. 1/80, *The international monetary system: key issues*, Bank of Canada Governor Bouey statement, 7:5-9; 7A:1-28

World development bank, establishing, U.N. Brandt report recommendations, etc., 5:8-9, 14; 6:7-8; 7:10-3, 21, 26, 29-30, 44-5; 8:10-3, 16, 76; 10:23, 27-9; 16:10, 14, 17; 17:12; 21:6, 15-7; 24:21

International Bank for Reconstruction and Development/IMF involvement, north-south global negotiations, effects, etc., 7:11, 17; 20:10, 21; 27:38

OPEC involvement, 21:17

Finance department, *see* Competition/combines; Customs tariff—Preferential; External aid—Official development assistance program; Organizations appearing and briefs submitted

Fisheries

Developing countries, CIDA assistance, 19:42-3, 50

Fish-farming projects, CIDA programs, 19:43

Foreign fleets, "over the side sales" to, Soviet Union, etc., 17:75

Supply and demand, relationship, 19:42

See also Law of the Sea Conference

Food

Canadian Council for International Co-operation recommendations, 10:50-5, 70, 73; 10A:28-33

Food and Agriculture Organization World Food Program, 18A:1-12

Imports, dependence, increasing, 10:55

International Bank for Reconstruction and Development/World Food Council, integrated food sector strategies policy, Canada supporting, etc., 19:9-12, 17, 33, 41-2, 47

Internationally-controlled commodity reserves, food facility, establishing, government encouraging, etc., 10:53, 71-2; 20:33

Shortages, world conditions, U.N. Brandt report recommendations, etc., 21:9

Shortages, world conditions, World Food Council administering, etc., 9:54-5; 11:34-5, 43; 18:7-8; 19:17, 50; 20:34; 25:9-10

World conference, Rome meeting, 9:61

World needs, financial insurance program, 5:13-4

World needs, Food and Agriculture Organization/World Bank, Canadian involvement, etc., 2:20-1; 10:41; 11:34-5; 13:33; 18:15, 29; 19:31

Food aid

Agriculture Department recommendations, 11:57-8; 19:46-7

Assistance, Canadian involvement, etc., 19:6, 19, 23-4; 28:8

CIDA paper, 11A:43-5

Effects, Economic Council paper, etc., 4:25; 9:52, 56, 62; 10:52-3, 71; 11:41; 13:10; 18:11-21, 25-7; 19:5-7, 16; 20:26-7; 24:11-2, 33

Emergency programs, International Emergency Food Reserve, Canadian contribution, etc., 11:36-7

Food aid—Cont.

Emergency programs, promoting self-sufficiency, rural development, etc., 4:7, 25; 5:7; 9:43, 51-4, 55, 67-8, 72; 10:40-1, 50-3, 73; 11:35-7, 42-3, 51-2, 60-4; 13:10, 32-3; 16:5-7, 26; 18:22-3, 32, 35-6; 19:7, 12, 16-21; 20:11; 24:11-2, 23; 28:8

International comparison, 18:17

Non-government organizations involvement, etc., 9:51; 10:53, 56-7, 62-4; 11:26, 34; 18:18-9; 19:36-7

Projects/programs, bilateral vs multilateral, 11:41-2, 48; 18:26-7, 31-5; 19:14, 36-9; 20:32-3

Treasury Board 1976-1977 study, 9:66-7

See also Africa; Bangladesh; Canadian International Development Agency; External aid—Somalia; India; International Fund for Agricultural Development; Tanzania

Food and Agriculture Organization (FAO)

Establishing, Canadian role, 24:28

Leadership lacking, 20:30

World Food Council, *see* Food

World Food Program, food-for-work projects, CIDA involvement, etc., 9:54-5; 10:41; 11:34-8, 40, 43-7, 52, 64; 13:33; 18:5-15; 18-31, 34-7; 19:14, 72-3

See also Developing countries—Development; Food; Food production; Organizations appearing and briefs submitted

Food production

Agricultural credit systems, 19:48; 25:12

Agriculture Department/CIDA involvement, 19:31-5, 47-8; 20:31

Agriculture Department paper, 11A:50-6

Assistance, Canadian involvement, etc., 9:43, 50-60, 66-8; 10:50-1, 73; 11:55, 58-9, 62-3; 19:32-5

Bilateral programs/projects, 12A:44; 19:31-5

CIDA paper, 11A:46-9; 19:31

Corporations, multinational/transnational, effects, 10:58-9; 18:18-9

Environmental impact, 11:59

Export crops/agribusiness affecting self-sufficiency, 10:51; 14:8; 17:9-10; 18:19, 27

Food and Agriculture Organization/World Bank involvement, studies, etc., 20:32-4

Increasing/decreasing, 5:7-8; 7:49; 9:43; 10:51; 11:58-9; 18:14; 19:31

International agricultural research institutions assisting, 19:15, 22-3, 48-50

Land ownership affecting, agricultural reform, etc., 10:51; 18:13-5; 19:33; 24:30; 25:20-1

World Conference on Agricultural reform, Rome meeting, 10:51

Mechanization affecting, 17:9-10

Regional research centres, Agriculture Department involvement, etc., 9:57; 11:56; 19:41; 20:11; 27:9, 15

Scientific/technological transfers, promoting, Agriculture Department/CIDA involvement, etc., 9:44-5, 48, 51, 56-62; 10:40-1; 11:34, 62; 19:14-5, 35-9, 47-9; 24:11, 23; 25:13, 21

Self-Sufficiency, promotion, multinational organizations involvement, etc., 9:68-70; 10:50-1, 55, 69-72; 11:64; 19:14; 20:11

See also Agriculture Department; Bangladesh; Developing countries

Footwear industry

Anti-dumping Tribunal investigating, 12:34; 24:62

Financial assistance, 15:44

Global quota system, 24:63

Imports

Competition, lay-offs, adjustment policy, etc., 2:35-6, 43-4; 12:10, 23; 24:59-61

Control/restraint system policy, 12:34-5

Developing countries, market access, 24:59-60

Developing countries, tariff protection, effects, etc., 2:31, 34, 41; 3:10; 4:15; 12:8; 24:45

Footwear industry—Cont.**Imports—Cont.**

- Effects, etc., 22:6
- Market access, 24:59
- Quotas, 24:46
 - Consumers, effects, etc., 12:42; 22:5
 - Tariffs, labour unions requesting, 17:24; 22:6

Forest industry

- Deforestation, world conditions, 24:5, 11
- See also* Developing countries

Fortin, Mr. L. Yves (Chief, International Organizations Section, International Finance Division, Finance Department)
North-south relations, 7:48

Fox, Terry, cross-Canada marathon, cancer research donations, etc., 11:13, 22; 25:28

Fréchette, Mr. W.D.H. (Vice President and Secretary, Canadian Manufacturers Association)
North-south relations, 17:36, 53

Fretz, Mr. Girve (PC—Erie)

- Bangladesh, 19:15
- Capital goods industry, 19:88; 23:16-7
- Centrale des Syndicats démocratiques, 22:8
- CIDA, 2:14-6; 13:14; 19:44-6, 84, 87; 23:16
- Committee, travel, 27:13, 17-25
- Customs tariff, 13:53
- Defence, 14:17
- Defence equipment, 14:15
- Developing countries, 1:20; 2:14-6, 34-6; 3:20; 7:19; 8:38, 55; 10:44-5; 11:52-3; 13:13-6; 14:16; 19:44; 21:20-1; 23:16; 24:32-4; 25:21
- Economic conditions, 13:16
- Electronics industry, 12:22
- Energy conservation, 28:17
- Exports, 23:16
- External affairs policy, 12:21
- External aid, 1:21; 7:26-7, 48-9; 8:56; 10:42-3, 68-70; 11:9-10; 13:15-7; 14:16; 19:85-7; 23:16
- Fisheries, 19:43
- Food aid, 9:61; 18:27
- Food and Agriculture Organization, 18:29
- Food production, 9:59-60
- Government departments, 11:63
- Gross national product, 28:27
- INCO Ltd., 3:16
- International Development Research Centre, 24:33-4
- International Monetary Fund, 8:75; 24:35
- Match International Centre, 9:16
- North-south relations, 1:20-1; 2:14-7, 34-6; 3:16-20; 4:12-5; 7:19-23, 26-7, 48-50; 8:10, 28-9, 38-9, 55-7, 75-6; 9:16-9, 59-61; 10:42-5, 68-70; 11:9-10, 52-3, 63; 12:21-4; 13:13-7, 52-6; 14:15-7; 18:27-9; 19:14-5, 43-6, 84-8; 21:20-1; 22:8-10; 23:15-7; 24:31-5; 25:21-3; 27:13, 17-26; 28:16-7
- North-south relations, disparities, etc., 13:16
- Outreach Niagara, 27:24-5
- Point of order, documents, appending to minutes and evidence, M., 12:4
- Point of order, reports, adopting, M., 29:xxxiv
- Regional development banks, 8:56
- Tanzania, 24:32-3
- Textile and clothing industry, 12:21-4; 13:52-6; 22:9-10
- Trade, 12:22
- Women, 9:18-9
- World conditions, U.N. Brandt report, 1:20-1; 4:12-3; 8:28-9

Frith, Mr. Douglas (L—Sudbury; Parliamentary Secretary to Minister of National Health and Welfare)

- Automotive industry, 22:16-7
- Bangladesh, 19:13
- CIDA, 2:9-14; 5:30
- Committee
 - Meetings, open to press, 1:14
 - Reports, fifth, supplement, printing, M., 29:xxxiv
 - Reports, interim, 1:16
- Commodity agreements, 24:18-9
- Corporations, multinational/transnational, 10:19
- Developing countries, 2:38-40, 50, 53; 7:22; 8:15, 18-21, 57; 9:62; 10:18; 14:11, 14; 18:29-30
- Economic conditions, 7:21; 14:10-1
- External aid, 1:22; 2:12; 4:24-5; 5:29-30; 8:20-1, 39; 9:32-4, 38-40; 18:30, 33-4; 19:27-8
- Food aid, 18:35; 19:14
- Food production, 9:63
- Imports, 15:39
- Industry, 15:38-40; 22:14-8; 24:17
- International Bank for Reconstruction and Development, 18:33-4
- International Monetary Fund, 7:20-1; 8:15-9, 31-2, 58-61; 10:21-2; 24:20-1
- Jamaica, 8:18-9
- Manufacturing industry, 22:17
- Mining industry, 22:12-4
- NATO, 14:13-4
- North-south relations, 1:9-10, 13-6, 21-2; 2:9-14, 38-40, 50, 53; 3:23-7; 4:24-6; 5:29-31; 7:19-23; 8:15-21, 31-2, 39, 43, 57-61; 9:29-34, 37-40, 62-3; 10:18-22; 14:10-4; 15:38-40; 18:29-30, 33-5; 19:13-4, 27-8; 22:7-8, 12-8; 24:17-21; 25:27-8
- Organization meeting, 1:9-10, 13
- Points of order
 - Agenda and procedure subcommittee, establishing, M., 1:10
 - Election of Chairman and Vice Chairman, M., 1:5, 8-9
 - Meetings, scheduling, M., 1:14-5
- Textile and clothing industry, 15:38-40; 22:7-8, 13-5
- UNICEF, 25:27-8
- Women, 9:29-31, 63
- World conditions, U.N. Brandt report, 1:21-2; 3:25; 4:24

General Agreement on Tariffs and Trade (GATT)

- Developing countries, membership, 17:30; 23:5
- North-south global negotiations affecting, 20:21
- Social clause, insuring minimum social standards, ILO involvement, Canadian participation, etc., 15:15-6, 19
- Tokyo round
 - Agreements, 24:44
 - Implementing, adjustments for adverse effects on certain industries, 12:8-9; 15:8, 14; 24:46
 - Developing countries position, 2:29; 15:8
 - New industrial countries, participation, etc., 2:30-1, 36; 24:45
 - Sectoral analysis, 3:24-5
- Traditional trade pattern provisions, 17:72-3
- See also* Bretton Woods Agreement; Developing countries—Textile and clothing industry—Trade; Exports—Subsidization; Textile and clothing industry; Trade

Girvan, Ms. Marnie (Executive Director, Match International Centre)
North-south relations, 9:12, 19, 37, 40

Government, Clark government, previous, *see* Petro-Canada

Government departments, boards, agencies and commissions budget allocations, departments competing, 11:63-4

Grain

- Exports, developing countries, international agreements, reserve systems, etc., 5:8; 7:34; 10:51; 18:35-6

Grain—Cont.

Research and development, developing countries, effects, 25:16;
28:19-20

See also Tanzania

Grant, Mr. James P. (Executive Director, United Nations Children's Fund)

North-south relations, 25:5-23, 27-30

Gray, Hon. Herb (L—Windsor West; Minister of Industry, Trade and Commerce)

Brazil, armament, exports, 24:60-1

Capital goods industry, 24:46, 55

CIDA, 24:54

Commodity agreements, common fund, 24:47

Customs tariff, 24:44

Defence equipment, 24:60

Developing countries, 24:44-7, 56, 60, 68

Exports, 24:56-7, 63-8

External aid, 24:45-6, 52-8, 64-5

Footwear industry, 24:46, 59-63

GATT, Tokyo round, 24:44-5

Imports, 24:44-6

Industry, 24:46, 58, 61-2

International Bank for Reconstruction and Development, 24:46

International Monetary Fund, 24:47

North-south relations, 24:43-7, 52-68

North-south relations, disparities, etc., 24:55

Textile and clothing industry, 24:46, 59-64

Trade, 24:44

Gross National Product (GNP)

Growth rate, developing countries, relationship, 28:17-8

See also External aid—Bilateral programs—Official development assistance program

Guatemala, *see* INCO Ltd.

Harker, Mr. John (Director, International Affairs, Canadian Labour Congress)

North-south relations, 3:5-36

Harmston, Mr. Richard (Executive Director, Canadian Council for International Co-operation)

North-south relations, 4:10-1, 23-6; 10:57, 60-1, 74

Harvard Institute of International Development, *see*

Trade—Liberalization

Hatch report, *see* Exports—Promotion programs; Trade—Industry, Trade and Commerce Department

Hawker Siddeley Canada Ltd. (Toronto, Ont.), ownership, world product mandate, etc., 17:40

Head, Mr. Ivan (President, International Development Research Centre)

North-south relations, 24:4-43; 27:7-21

Health

Research and development, developing countries, effects, 25:13

See also Developing countries; External aid

Hébert, Mr. Jacques (Chairman, Canada World Youth)

North-south relations, 11:5-31

Helleiner, Dr. G.K. (Professor of Political Economy, University of Toronto)

North-south relations, 8:5-43; 8A:1-3

Hilchey, Ven. Rev. Harry (General Secretary, Anglican Church of Canada; Member, Canadian Council of Churches)
North-south relations, 16:5-6, 15, 22, 36

Hilton, Mr. David (Director, International Programs Division, Finance Department)

North-south relations, 2:48-52, 56-7

Hong Kong

Non-tariff barriers, 17:63

See also Textile and clothing industry—Import restraint system

Hopper, Dr. W. David (Vice President (Asia), International Bank for Reconstruction and Development)

North-south relations, 19:6-28

Human rights, 4:7; 17:15

World Labour Conference, Quebec City March 1980 meeting, 17:15

See also Brazil; Developing countries; External aid—Development assistance; United Nations

Hunter, Mr. Brian (Officer, International Programs Division, Finance Department)

North-south relations, 2:48-56

IBRD, *see* International Bank for Reconstruction and Development

ICFTU, *see* International Confederation of Free Trade Unions

IDRC, *see* International Development Research Centre

IFAD, *see* International Fund for Agricultural Development

ILO, *see* International Labour Organization

IMF, *see* International Monetary Fund

INCO Ltd. (Toronto-Ont.), lay-offs, Guatemala/Indonesia operations affecting, 3:16-7

Immigration

Southeast Asia, Vietnam ethnic Chinese refugees, "boat people"

Canadian involvement, 25:7-8

Non-government organizations involvement, 9:40-1

Public awareness, 4:12; 16:23; 25:7

UNICEF involvement, 25:6-7

United States involvement, 25:7, 15

See also Brazil

Imports

Administering/regulating, Industry, Trade and Commerce

Department, office of special import policy, etc., 12:8; 15:12

Branch-plant economy, effects, 12:43

Developing countries, 24:45

International comparison, 12:6-7, 42-3; 24:56

Quotas, tariff protection, consumers/industry, effects, etc., 2:28-30; 10:8, 16, 45-6; 12:8-12; 15:9-13, 22, 38

Tariff/non-tariff protection, 15:38

Dollar exchange rate effects, 13:45

International competition, 15:29

Non-tariff protection, 15:13, 30

Policy, 24:45-6

Quotas

Bilateral, global system substituting, 12:8; 15:29-30, 47-8

Historical patterns, 15:30, 47

Tariff protection, consumers/industry, effects, 12:14; 15:39

Sourcing, Canadian Importers Association Inc. involvement, 12:5

Tariff protection, 24:44

See also "Buy Canada" policy; Developing countries; Food;

Footwear industry; Industry—Incentive programs; Japan;

Textile and clothing industry; Trade; West Germany

India

- Development programs, CIDA assistance, 19:55
- Food aid, effects, 9:62; 19:6-8, 13, 20
- Hydroelectric power development, CIDA assistance, 2:21
- Irrigation, Ganges River project, 24:13
- See also* Environment

Indians, *see* Native people

Indonesia

- CIDA/Export Development Corporation, assistance, 19:92-3; 24:48-9
- See also* INCO Ltd.

Industrial countries

- Development strategy, 24:6
- Economic conditions deteriorating, 20:5
- Economic conditions improving, developing countries, effects, 21:6-7
- Exports to developing countries, increasing, 24:5
- Growth/development patterns, developing countries effects, etc., 28:10, 19
- International development, 15:43
- Tariff/non-tariff barriers, removing, 3:23-4
- See also* Bretton Woods Agreement; Canadian International Development Agency—Bilateral programs; Defence equipment; Developing countries; External aid; General Agreement on Tariffs and Trade; Labour force; Manufacturing industry; North-south relations, disparities, etc.; Textile and clothing industry—Imports; Women

Industrial strategy, 4:7-8, 5:25

Industry

- Adjustment policy, 2:42-6; 4:14; 10:16, 46; 12:29; 15:9, 22-3, 30, 41, 49-51; 21:27; 22:14-6; 24:15-8, 58
- Economic Council recommendations, government position, etc., 24:18
- Economic Development Ministry involvement, 15:40
- Emerging sectors, labour, effects, 15:27
- Federal agency, establishing, 15:48-50
- Federal-provincial agreement, etc., 15:48-50
- Government/labour/management co-operation, 22:17-8
- Government studies, 24:62
- Industry, Trade and Commerce Department/Regional Economic Expansion Department involvement, 2:43; 15:48-9; 24:61-2
- International comparison, 15:39-43, 48
- Programs, 24:46
- Inadequate, 15:42, 45, 48
- Protectionism, relationship, 2:44-5; 15:51
- See also* Footwear industry; Manufacturing industry; Textile and clothing industry—Trade adjustment program and *see also below* Lay-offs
- Assistance programs, case-by-case allotment, 15:45-6
- Business development, adjustment assistance programs promoting, 2:42-4; 3:14-5; 4:15, 20-1; 5:9, 12
- High technology industries, exports, market opportunities, 12:28-9; 15:28
- Incentive programs, inadequate, import restraint system/control policy interfering, 15:42-6
- Industrial sectors, developing countries relationship, task force establishing, 10:16, 20, 44-6
- International competition, 15:6, 51
- Labour cost affecting, Labour Department international committee meeting, etc., 17:17
- Lay-offs
 - Dislocation factor, special adjustment benefits
 - Industry, Trade and Commerce Department involvement, 2:41-2

Industry—Cont.**Lay-offs—Cont.**

- Dislocation factor, special adjustment benefits—*Cont.*
- Labour unions position, Canada Manpower Consultative Service, etc., 2:44; 4:15; 10:46; 15:12, 19, 28-30, 38-42, 48-9; 22:5-6, 15
- See also* Textile and clothing industry
- Women, effects, 15:40
- Non-tariff barriers, phasing out, 15:42
- Restructuring programs, Industry, Trade and Commerce Department, 15:42
- Subsidies, 5:23-5
- Tariff protection, 3:23-4
- Training and mobility programs, 15:42, 48
- See also* Canadian International Development Agency; General Agreement on Tariffs and Trade—Tokyo round; Imports; North-south relations, disparities, etc.; Textile and clothing industry

Industry, Trade and Commerce Department, *see* Canadian

- International Development Agency; Defence equipment; Developing countries—Trade with Canada; Economic policy; Exports—Promotion programs; External affairs policy; External aid—Bilateral programs—Developing countries; Imports—Administering/regulating; Industry—Restructuring programs; Organizations appearing and briefs submitted; Textile and clothing industry—Adjustment assistance program; Trade

Infant formula, *see* Developing countries—Children

Institute for Peace and Conflict, University of Waterloo, *see* Defence equipment; Organizations appearing and briefs submitted

Institute of Development Studies, University of Sussex, *see* Organizations appearing and briefs submitted

Inter-American Development Bank, *see* Regional development banks

International agreements, *see* Bretton Woods Agreement; Commodity agreements; Customs tariff—Preferential; Defence equipment; Exports—European Economic Community; General Agreement on Tariffs and Trade; Grain; Textile and clothing industry—GATT—Import restraint system

International Bank for Reconstruction and Development (World Bank)

- Concessional assistance, 7:41; 8:49
- Constituency membership, national representation lacking, 16:16
- Development assistance programs, imposing poverty alleviation clauses on national sovereignty, 8:24-6; 10:21-2; 16:13; 17:39; 18:33-4; 19:21
- Development assistance programs, improving, 7:49; 10:6, 38-9; 21:6, 15
- Energy affiliate, 10:26, 29; 23:27
- Natural resources, exploration, financing, etc., 7:49-50; 8:13
- Objectives, 7:49; 8:6, 58-9
- OPEC loans, PLO affecting, 7:18-9
- President Robert S. McNamara, June 30/81 retirement, 10:6
- Projects, 19:71
 - Canadian corporations participating, 23:23-4, 35-6; 24:46
 - Financing, Canadian assistance, etc., 8:45; 10:10; 16:17; 19:27; 23:35
 - Financing, donor countries, participation, 10:48; 17:52-3; 20:16-7, 28; 23:36
 - Viability, 17:48
- Reform, voting rights, U.N. Brandt report recommendations, etc., 10:22; 16:17; 21:8, 15-6, 27; 24:35
- Resources increasing, 2:52; 7:20, 23-4; 8:58-9, 72; 21:6; 23:35
- Staff, Canadian representation, 23:24, 36

International Bank for Reconstruction and Development—Cont.

Structural adjustment loan program, IMF policies, co-ordinating, etc., 8:6-7, 74; 13:31, 35

See also Bangladesh; Bretton Woods Agreement; Developing countries—Balance of payments—Employment—International Bank for Reconstruction and Development/IMF; External aid—Development assistance; Finance; Food; Food production; Organizations appearing and briefs submitted; Textile and clothing industry—Import restraint system

International cartels, *see* Shipping**International competition, *see* Agriculture; Canadian International Development Agency—Bilateral programs; Developing countries—Trade; Imports****International Confederation of Free Trade Unions (ICFTU)**

Brussels July 1980 meeting, discussing Venice June 22-23/80 economic summit meeting, U.N. Brandt report, etc., 3:6

See also Developing countries—Economic conditions

International conferences, *see* Developing countries—Economic conditions—Trade with Canada—World Labour Conference on Development; Disarmament; Energy resources—World conditions; Environment; Finance; Food; Food production—Land ownership affecting; Human rights; International Confederation of Free Trade Unions; Law of the Sea Conference; North-south relations, disparities, etc.; United Nations Conference on Science and Technology for Development; United Nations Conference on Trade and Development; United Nations Educational, Scientific and Cultural Organization; World conditions—United Nations Brandt report; World Conference of the United Nations Decade for Women; World Food Conference**International Development Research Centre (IDRC)**

Activities, etc., 9:70; 10:12-3, 41; 24:8, 22, 29-36, 39-42; 27:8-9, 14-5

Agriculture Department co-operation, 11:56

Budget, funds, etc., 24:41-2; 27:13

President I. Head, *see* World conditions

See also Committee—Travel; Organizations appearing and briefs submitted

International Emergency Food Reserve, *see* Food aid—Emergency programs**International Energy Development Corporation, *see* Organizations appearing and briefs submitted****International Fund for Agricultural Development (IFAD)**

Activities, 27:8

Food aid, Canadian involvement, etc., 11:34-5

Voting structure, 8:32-3

International Labour Organization, *see* Developing countries—Trade; Exports; General Agreement on Tariffs and Trade; Labour Force**International lending institutions, *see* Developing countries****International Monetary Fund (IMF)**

Balance of payment assistance, UNDP study, etc., 2:51; 13:36

Borrowing, member countries/private lenders, 7:43; 8:16, 48, 73

Borrowing privileges, interim committee Apr. 24/80 Hamburg meeting proposal, 2:52

Canada, relationship, 8:82

Compensatory financing facility, 7:34; 8:9, 12, 19, 26-7, 31; 20:10; 24:47

Lomé convention Stabex scheme, 8:31

Constituency membership, national representation lacking, 16:16

International Monetary Fund (IMF)—Cont.

Decision-making process, political/economic analyses, interim committee involvement, etc., 8:19-20, 29-32, 41-3, 60-4, 80-2; 13:33-7; 16:15-6

Decisions, appealing, establishing U.N. agency, etc., 8:80-1; 10:20-1, 29-30

Developing countries, fund adjustment programs, Per Jacobsson's formula, surveillance of economic policies of member nations, etc., 7:36-40; 8:17, 25-32, 59-61, 69-72, 75, 79-80

Exchange rate adjustments, 5:9

Executive board powers, structures, etc., 7:32-3; 8:41, 62-4, 76

Extended fund facility, 7:35, 41

Liquidity, 2:50-1, 56; 7:9-10, 45-6; 8:12, 16

Loans, conditionality affecting, 7:20-2, 32-6, 39-40; 8:15-8, 26, 30-1, 42, 54, 60-1, 75-6; 10:21-2; 16:7-8, 13; 17:8, 13-4; 24:20-1

Automatic access to credit, non-conditionality, 8:12-3, 26-8, 31, 41, 82; 20:10

Canadian position, 17:13

Rules, reforming, Commonwealth Group of Exports proposal, etc., 7:44-6; 8:8-12, 15-8, 32, 58-61, 72-5; 10:28

Loans, increasing, 7:37; 8:16, 48, 61; 21:6

Member countries involvement, 7:33, 40

Objectives, 8:6, 17, 48-50, 58-9

Oil financing facility, 8:71, 84; 21:14

Reform, voting rights, U.N. Brandt report recommendations, etc., 7:42-3; 8:32, 84; 10:22; 17:14, 26; 21:8-9, 14-6, 24-6; 24:21, 35

Special drawing rights (SDRs), quota and subscription increase, etc., 2:51; 7:45-7; 8:17, 30, 72

Canadian contributions, 7:20

Developing countries allocation, 7:9, 46-8

Canadian position, 7:9-10, 48; 8:23, 35-41, 83-4; 10:26

OPEC contributions, PLO affecting, 7:18-9; 8:16

Structural adjustment loan programs, 8:6; 13:36

Supplementary financing facility, 7:35; 8:19-20

See also Bretton Woods Agreement; Developing countries—Balance of payments—International Bank for Reconstruction and Development; International Bank for Reconstruction and Development—Structural adjustment loan program; Jamaica; Organizations appearing and briefs submitted

International Organization of Employers, *see* Developing countries—Trade**International payments, balance of, *see* Developing countries; Economic conditions—International situation; Exports; International Monetary Fund; Jamaica****International Textiles Arrangement, *see* Textile and clothing industry—Import restraint system****International Union for the Conservation of Nature and Natural Resources, conservation programs, strategy, government support, etc., 10:15****Investment, foreign**

Developing countries, 2:36-7; 7:37

See also Developing countries—Trade with Canada

Investment, patterns, information, need, 15:41**Iran, defence equipment, procurement, dependence on U.S., 14:7****Irrigation, *see* Africa; Bangladesh; India****Jamaica, economic conditions, balance of payments, IMF loan conflict, etc., 5:7; 7:40; 8:12, 18-9, 28****Japan**

Corporations, multinational/transnational, 10:19

Development assistance programs, 24:15

Export promotion programs, etc., 17:50

Japan—Cont.

Import restraint system, quotas, 17:51
Industry, adjustment policy, 15:43; 22:14

Johnson, Ms. Suzanne (Vice President, Chairperson of Projects Committee, Match International Centre)
North-south relations, 9:10-4, 17-9, 22-41

Johnston, Mr. Thomas (Associate Director, Canadian Catholic Organization for Development and Peace)
North-south relations, 16:18-21, 28

Jolly, Mr. Richard (Director, Institute of Development Studies, University of Sussex, Britain)
North-south relations, 25:23-6

"Katimavik" program, *see* Youth

Kaufman, Mr. David (President, Silpit Industries; Member, Canadian Apparel Manufacturers Institute)
North-south relations, 17:68-9

Kines, Mr. T. (National Director, CARE Canada; President, Canadian Council for International Co-operation)
North-south relations, 4:16-9, 23-5; 10:49-50, 55-6, 62, 66-7, 71

Korea, *see* Textile and clothing industry—Import restraint system

Labour, *see* Industry; Textile and clothing industry

Labour Department, *see* Industry—International competition

Labour force

Growth, industrial countries comparison, 15:28
Skilled labour, developing, 15:26-8
World conditions, ILO regulating work conditions, 15:25; 18:12
See also Developing countries; North-south relations, disparities, etc.; Textile and clothing industry—Adjustment assistance policy

Labour unions, *see* Developing countries; Footwear industry; Industry—Lay-offs; United States; World conditions—United Nations Brandt report

Latin America, political stability, corporations, multinational/transnational, armament race, effects, 28:14

Law of the Sea Conference

Canadian delegation, negotiations, 200-mile economic and fishing zone, 10:7; 19:42
Developing countries, 28:18
Transfer of funds, automaticity, 24:16

Lay-offs, *see* Automotive industry; Footwear industry; INCO Ltd.; Industry; Mining industry; Pensions; Textile and clothing industry

LeBlanc, Mr. Guy (Chief, Fisheries Sector, Natural Resources Division, Resources Branch, Canadian International Development Agency)
North south relations, 11:54; 19:42-4, 50

Litton Systems Canada Limited (Rexdale), *see* Atomic weapons

Lomé Convention (1975), *see* Developing countries—Export earning stabilization mechanism; International Monetary Fund—Compensatory financing facility

MacBride commission, *see* United Nations Educational, Scientific and Cultural Organization

MacGuigan, Hon. Mark (L—Windsor-Walkerville; Secretary of State for External Affairs)
CIDA, 20:14-6, 28, 36-9
Committee, interim report, 20:4-10

MacGuigan, Hon. Mark—Cont.

Customs tariff, 20:11
Developing countries, 20:5-10, 28
Disarmament, development, relationship, 20:11
Exports, 20:29
External affairs policy, review, 20:9
External aid, 20:5, 9-18, 21
Finance, world development bank, establishing, 20:10
Food aid, 20:11, 33
Food production, 20:11
Industrial countries, economic conditions, 20:5
International Bank for Reconstruction and Development, projects, financing, 20:16, 28-9
International Monetary Fund, 20:10
North-south relations, 20:4-25, 28-30, 33, 36-9
North-south relations, disparities, etc.
Canadian involvement, 20:8, 11-2
Commonwealth Conference, Sept. 30-Oct. 7/81 meeting discussing, Canadian role, etc., 20:5, 12
Commonwealth role, 20:8
Conference on International Economic Co-operation, Cancun, Mexico Oct. 22-23/81 meeting discussing, 20:5, 12, 19-20
Economic summit Ottawa/Montebello July 20-21/81 meeting discussing, Canadian role, etc., 20:5, 11-2, 23
Global negotiations, 20:5-8, 12, 19
International development strategy, 20:6, 20
Policy, interdepartmental consultation, 20:22-3
Public awareness, support, 20:5, 12
Recycling surplus funds, 20:10
United Nations role, 20:7
World transfer of funds, resources, 20:11
July 7/80 statement, 20:5
Oil and oil products, OPEC price increases, 20:10, 21-2
Petro-Canada, 20:10, 14, 21
References, *see* Disarmament; North-south relations, disparities, etc.

Mackenzie, Mr. Blake (Officer, International Finance Division, Finance Department)
North-south relations, 2:47-8

MacNicol, Mrs. Helen (Asia/Pacific Division, Office of Overseas Projects, Industry, Trade and Commerce Department)
North-south relations, 2:33-4

Manufacturing industry

Adjustment policy, 22:17
Developing/industrial countries, trade balance, 15:20
Exports, 17:52
Developing countries, international comparison, 12:6
Procurement contracts, competitiveness, etc., 17:50-1
Productivity, stimulating, 3:26-7
Unemployment, 22:17
See also Developing countries—Employment

Match International Centre (Ottawa)

Non-government organization, development programs, promoting involvement of women, etc., 9:4-39
See also Organizations appearing and briefs submitted

McCallion, Miss K.E. (Officer, Industry, Trade and Commerce Department)
North-south relations, 2:32-3

McCallum, Mr. R.L. (Corporate Director, Marketing, Hawker Siddeley Canada Ltd.; Chairman, Export Committee, Canadian Manufacturers Association)
North-south relations, 17:32-3, 38-40, 47-9, 52-5

McGill, Mr Hunter (Program Development and Policy Analyst, Food Aid Co-ordination and Evaluation Centre, Multilateral Branch, Canadian International Development Agency)
North-south relations, 2:11-4, 18-21, 24-6; 11:46-8

Media, *see* Developing countries; External aid—Public awareness; North-south relations, disparities, etc.—Public awareness; Political beliefs; United Nations Educational, Scientific and Cultural Organization

Members of Parliament, *see* Canadian International Development Agency—Bilateral programs; Disarmament; External aid—Public awareness; North-south relations, disparities, etc.—Public awareness; World conditions—United Nations Brandt report

Mersereau, Mr. Rod (Executive Director, Canadian Textile Importers Association)
North-south relations, 12:11-21, 24-35, 39-43

Mertens, Mr. E.M. (President, GWG Limited; President, Alberta Apparel Manufacturers Association; Member, Canadian Apparel Manufacturers Institute)
North-south relations, 17:67, 74-5

Mexico
Automotive industry, 2:46
See also Oil and oil products

Military aid, *see* United States

Miller, Mr. Robert (Research Adviser, Parliamentary Centre for Foreign Affairs and Foreign Trade)
North-south relations, 2:49, 52; 3:32-5; 5:38; 7:30-1; 8:40, 82-3; 11:28-9; 13:63-7; 17:62-4, 70-2; 18:11-2, 35-6; 19:48-51, 88-9; 23:35-8; 28:19-20

Mining industry
Lay-offs, 22:13-6
Seabed mining, U.N. Brandt report recommendations affecting, 3:16-7
Technological advancement, 22:13-4
See also Export Development Corporation

Moore, Mr. James (Secretary, Canadian Export Association)
North-south relations, 23:14

Moreira-Alves, Ms. Maria Helena (Vice President, Brazilian Assistance Institute, Rio de Janeiro)
North-south relations, 27:28-42

Morse, Mr. Bradford (Administrator, United Nations Development Program)
North-south relations, 13:5-33, 37

MultiFibre Agreement, *see* Developing countries—Trade; Textile and clothing industry—GATT

Multinational/transnational corporations, *see* Corporations

NATO, *see* North Atlantic Treaty Organization

Namibia (Southwest Africa), military occupation by South Africa, 17:7

National Film Board, *see* Developing countries—Media coverage

National unity, patriotism, defining, etc., 11:28-30

Native people
Economic conditions, 17:8
Indians, land claims, 16:9
See also Panama

Natural resources

Consumption, developing countries, effects, 28:11-2
World conditions, international code of conduct, 28:18
See also Developing countries; International Bank for Reconstruction and Development; International Union for the Conservation of Nature and Natural Resources; North-south relations, disparities, etc.

Nepal, CIDA assisting, 19:28, 70

Netherlands, industrial restructuring programs, 15:43

Neufeld, Mr. Edward P. (Senior Vice President, Chief Economist, Royal Bank of Canada)
North-south relations, 8:44-69

Newsprint, *see* Pulp and paper industry

Nicaragua, *see* External aid

Nickel and copper industries, *see* Export Development Corporation

Non-government organizations (NGO's), *see* Canadian Council of Churches; Canadian International Development Agency; Developing countries; External aid; Immigration; Match International Centre; North-south relations, disparities, etc.—Public awareness; Project Ploughshares; World conditions—United Nations Brandt report; World Conference of the United Nations Decade for Women

Non-tariff barriers, *see* Developing countries—Trade; Hong Kong; Imports; Industrial countries; Industry; Singapore; Trade—Protectionism

North Atlantic Treaty Organization (NATO)
Allies commitment increasing, 14:12
Warsaw Pact relationship, Soviet military strength, detente, etc., 14:12-4, 32-4

North-south conference, *see* North-south relations, disparities, etc.

North-South Institute
Mandate, objectives, role, etc., 5:5, 13; 15:6-7
Third world development in the 1980s: in the Canadian interest?, 5:5, 17-8
See also External aid—Bilateral programs—Non-government organizations; North-south relations, disparities, etc.; Organizations appearing and briefs submitted; Textile and clothing industry—Import restraint system

North-south relations, disparities, etc., 1:17, 20, 23; 10:7; 11:7; 15:16-7; 16:6, 18; 17:6; 20:13; 24:5, 8-10; 25:23; 28A:1-12
Britain involvement, 25:24
Canadian involvement, 20:8, 11-2; 21:5; 24:27-8, 40; 25:14, 26; 27:28
CIDA aid, 2:6-7
Commonwealth Conference, Melbourne Sept. 30-Oct. 7/81 meeting discussing, Canadian role, etc., 20:5, 12; 25:26
Commonwealth role, 20:8
Communist countries involvement, 2:15, 39; 5:27; 8:24; 14:11-4; 17:74
Conference on International Economic Co-operation, Cancun, Mexico Oct. 22-23/81 meeting, Canadian role, etc., 1:24; 3:6, 10, 27-9; 20:5, 12, 19-20; 21:13-4; 25:26
Conference on International Economic Co-operation, Paris (1975-1976) meeting proposals, OPEC aid, etc., 2:39; 8:33-5, 83-4; 11:42; 12:41
Co-operation, OECD study, 25:8, 16
Deadlock, cost, etc., 21:5-6; 24:9
Economic summit Ottawa/Montebello July 20-21/81 meeting discussing, Canadian role, etc., 5:27-9; 20:5, 11-2, 23; 25:26

North-south relations, disparities, etc.—Cont.

- Economic summit Venice June 22-23/80 meeting, Canadian position, 17:74
- Global negotiations
 - Effectiveness, 21:11-2
 - Management, bureaucrats/politicians affecting, 21:18-9; 24:40
 - United Nations special Aug. 25/80 session on international development, Canadian position, role, etc., 20:5-7, 12, 19-21; 21:11
 - United Nations special Aug. 25/80 session on international development, developing/industrial countries/OPEC positions, etc., 20:7-8
 - See also* Finance; General Agreement on Tariffs and Trade
- Industrial countries role, 21:6
- International advisory committee (1977), 15:31-2
- International development strategy, U.N. special Aug. 25/80 session on international development, Canadian position, etc., 20:6, 20-1
- International economic structure favouring industrial countries, 24:6, 10-1
- MacGuigan July 7/80 statement, 2A:1-12; 10:7; 20:5
- Mutuality of interest, 13:16; 21:21-3, 26-7; 23:37-8; 24:55; 25:14, 25; 28:10
- Countries criticizing, 24:38-9, 59
- Natural resources, distribution, 28:12
- North-South Institute report, 15:9, 31-2
- Policy, interdepartmental consultation, 20:22-3, 34
- Public awareness, support, Member of Parliament/media/non-government organizations involvement, 9:58-9; 13:14; 16:14; 20:5, 12, 23; 24:40; 27:38-9; 28:13-6
- Recycling surplus funds, effects, OPEC, etc., 2:44, 47-53; 5:7; 6:7; 7:6, 11-3, 16-7, 25, 33-6, 43; 8:6, 10, 45-6, 84; 20:10; 21:10, 16-7
- Royal Bank of Canada position, 8A:4-47
- Self-interests affecting, 25:24
- Trudeau Mar. 13/75 "Mansion House" statement, 10:7-8
- UNICEF involvement, 25:8-9
- United Nations Development Program involvement, 13:10-1
- United Nations role, 20:7; 21:12
- World transfer of funds, resources, etc.
 - Canadian industry/labour force, effects, 3:7, 12-5; 4:20-1; 10:8, 16, 24-5, 44-6
 - Comparing with other industrial countries, 24:27-8
 - United Nations Brandt report recommendations, Canadian involvement, etc., 2:6, 27-8, 42-4, 56; 3:6-7, 14, 18; 5:6-7, 29; 6:6; 9:70-1; 10:9-10, 26, 43; 11:42, 52; 12:43-4; 13:30; 16:30; 19:17; 20:11; 21:9-10; 23:28; 24:8, 16-7, 20, 28; 28:12

OECD, *see* Organization for Economic Co-operation and Development

OPEC, *see* Organization of Petroleum Exporting Countries

Official Development Assistance Program, *see* External aid

Ogle, Mr. Bob (NDP—Saskatoon East)

- Agriculture, 19:24
- Armament, 14:18; 16:35
- Brazil, 24:61; 27:15-6, 34-7
- Canadian General Electric Company Limited, 17:39-40
- CIDA, 9:47; 19:39, 69, 72-3; 23:7-12
- Committee
 - Members' research assistants, 1:15
 - Reports, third, special edition, etc., 27:44
 - Travel, 27:10, 13-20, 23-7; 28:13
- Defence, 14:22
- Defence equipment, 16:36; 24:60
- Developing countries, 4:18-9; 5:14-6; 7:15-7, 42; 8:22-4, 52-3; 9:45-7; 13:47; 15:16-8; 17:16-7, 42-9; 19:71-2; 25:27; 27:24; 28:13-4
- Economic conditions, 13:20-1

Ogle, Mr. Bob—Cont.

- External aid, 1:19; 5:15; 7:40-1; 8:23-4, 50-2; 9:23-4, 55; 10:55-6, 60, 70; 11:11-3, 24-5; 14:19; 16:34-7; 17:18, 41-2; 19:69-71; 23:15; 24:13-4, 57
- Finance, 7:29-30
- Food aid, 9:50; 11:51-2; 18:13-5; 19:23, 38-9
- Food and Agriculture Organization, 18:13
- Industry, 24:57-8
- International Monetary Fund, 7:42-3; 8:71-2
- Match International Centre, 9:21-2, 25-7
- Natural resources, 28:13
- North-south relations, 1:12-20; 4:15-9; 5:14-6; 7:14-7, 29-30, 40-3; 8:10, 22-4, 39, 50-3, 60, 71-3; 9:21-7, 45-50, 55; 10:31-5, 55-60; 11:11-3, 24-5, 51-2; 12:26-9; 13:18-22, 45-8; 14:18-9, 22; 15:16-20; 16:34-7; 17:16-9, 39-49; 18:13-5; 19:22-4, 38-40, 68-77; 23:7-15; 24:13-6, 57-61; 25:23, 27; 27:10, 13-20, 23-7, 34-7, 43-4; 28:12-4
- North-south relations, disparities, etc., 24:16, 59; 25:23
- Oil and oil products, 28:13
- Organization meeting, 1:12-3
- Plant breeders rights, 10:58-9; 19:22
- Points of order
 - Documents, appending to minutes and evidence, Ms., 8:10; 10:3, 6; 14:3-4; 17:57
 - Printing, minutes and evidence, M., 1:10
 - Reports, adopting, M., 26:6
- Project Ploughshares, 14:19
- Shipping, 23:13
- Tanzania, 19:40
- Textile and clothing industry, 12:26-7; 13:46-8; 17:19
- Trade, 12:28-9; 15:18-20
- United Nations, 13:18
- World conditions, U.N. Brandt report, 1:18-20; 4:16; 17:41
- Youth, 13:22

Oil and oil products

- OPEC price increases
 - Developing countries, effects, 2:39, 51; 7:6-7, 10-2, 22, 36, 42; 8:46-9; 13:14; 17:8-10, 46; 20:10, 21
 - Mexico/Venezuela assistance, 20:21
 - See also* Economic conditions
- World consumption increases, effects, 28:13
- See also* International Monetary Fund

Orders of reference

- North-south relations, 1:3

Organization for Economic Co-operation and Development (OECD), *see* Economic conditions; Exports; External aid—Programs; North-south relations, disparities, etc.—Co-operation

Organization of Petroleum Exporting Countries (OPEC)

- Revenues, distribution/use, Arab International Confederation of Labour position, 17:15, 21
- Revenues, investment, etc., 8:45
- See also* Finance; International Bank for Reconstruction and Development; International Monetary Fund—Special drawing rights; North-south relations, disparities, etc.; Oil and oil products

Organizations appearing and briefs submitted

- Agriculture Department, 11:54-66; 11A:50-6; 19:32-3, 37-8, 41-2, 46-51
- Bank of Canada, 7:5-31; 7A:1-28
- Brazilian Assistance Institute, 27:28-42
- Canada World Youth, 11:5-31; 11A:1-42
- Canadian Apparel Manufacturers Institute, 17:57-75; 17A:7-41
- Canadian Catholic Organization for Development and Peace, 16:9-11, 16-23, 26-8, 32-7; 16A:20-32

Organizations appearing and briefs submitted—Cont.

- Canadian Council for International Co-operation, 4:4-26; 4A:1-8; 10:49-74; 10A:28-33
- Canadian Council of Churches, 16:4-9, 15-6, 20-37; 16A:1-10
- Canadian Export Association, 23:4-39; 23A:1-4
- Canadian Importers Association Inc., 12:5-10, 16-7, 21-3, 28-44; 12A:1-16
- Canadian International Development Agency, 2:6-26; 11:32-53; 11A:43-9; 19:31-94; 20:25-7, 30-2, 39
- Canadian Labour Congress, 3:5-36
- Canadian Manufacturers Association, 17:29-56; 17A:2-5
- Canadian Textile Importers Association, 12:11-21, 24-35, 39-43; 12A:17-43
- Canadian Textiles Institute, 13:39-68; 13A:1-13
- Centrale des Syndicats démocratiques, 22:4-12, 15-8
- Commonwealth, 21:4-28
- Confederation of National Trade Unions, 17:5-28; 17A:1
- Export Development Corporation, 24:48-51, 66-7
- Finance Department, 2:47-57
- Food and Agriculture Organization, World Food Program, 18:4-37
- Helleiner, Professor G.K., 8:5-43; 8A:1-3
- Industry, Trade and Commerce Department, 2:27-46
- Institute for Peace and Conflict, University of Waterloo, 14:5-19, 22-37; 14A:1-9
- Institute of Development Studies, University of Sussex, 25:23-6
- International Bank for Reconstruction and Development, 19:6-28
- International Development Research Centre, 24:4-43; 27:7-21
- International Energy Development Corporation, 10:5-49, 10A:1-27
- International Monetary Fund, 7:32-50
- Match International Centre, 9:4-42
- North-South Institute, 5:4-38
- Outreach Niagara, 28:6-20; 28A:1-12
- Project Ploughshares, 14:19-22, 25-6, 30-2
- Royal Bank of Canada, 8:44-69; 8A:4-47
- Science Council, 9:42-72; 12A:44
- United Nations Centre on Transnational Corporations, 8:69-84
- United Nations Children's Fund (UNICEF), 25:5-23, 27-30
- United Nations Development Program, 13:5-37

Ouellette, Mr. Gérard (Chief, Agriculture Sector, Natural Resources Division, Resources Branch, Canadian International Development Agency)

North-south relations, 11:54, 58-66; 19:31-40, 44-6, 49-50

Outreach Niagara, 27:24; 28:6-7, 10, 14, 20; 28A:1-12

See also Organizations appearing and briefs submitted

Pakistan, afghan refugees, UNICEF involvement, 25:6

Palestine Liberation Organization (PLO), *see* International Bank for Reconstruction and Development—OPEC loans; International Monetary Fund—Special drawing rights

Panama

- Native people, land claims, 16:9, 24
- See also* Export Development Corporation

Parliamentary Centre for Foreign Affairs and Foreign Trade, *see* Procedure and decisions of the Chair; Committee—Studies

Pearson report, *see* World conditions

Pensions, portability, establishing, easing lay-off impact, 15:39, 42; 22:17

Per Jacobsson's Formula, *see* International Monetary Fund—Developing countries

Petro-Canada

- Petro-Canada international, establishment, external aid objectives, 20:10, 14, 21

Petro-Canada—Cont.

- Privatization, previous Clark government policy, 10:14
- See also* Developing countries—Natural resources

Plant breeders rights, legislation, developing countries, effects, 9:45-7; 10:54, 58-9, 74; 19:22-3

Poirier, Rev. Father Roger, o.m.i. (President, Canadian Catholic Organization for Development and Peace)

North-south relations, 16:9-11, 23, 28, 35

Political beliefs, media influencing, 11:21-2

Pollution, world conditions, 24:5

Population

- World conditions, 25:16
- United Nations Brandt report recommendations, 6:5
- See also* Developing countries

Powell, Miss Dorothy (Assistant Chief, International Department, Bank of Canada)

North-south relations, 7:29-30

Pratt & Whitney Aircraft of Canada Ltd. (Montreal), DIPP assistance, 14:36-7

Press/media, *see* Media

Private enterprise/privatization, *see* Petro-Canada

Procedure and decisions of the Chair

Acting Chairman, any Member, M. (Mr. Dupras), 1:11, agreed to, 5

Acting Chairman, election, M. (Mr. Roche), 1:8, agreed to, 5

Agenda and procedure subcommittee, establishing, M. (Mr. Frith), 1:10, agreed to

Documents

Appending to minutes and evidence, 19:57

Ms., 3:3, agreed to; 4:26, agreed to; 7:31, agreed to; 8:44, agreed to; 10:13, 55, agreed to; 11:8-9, 55, agreed to; 12:4, agreed to; 13:3, 39, 57, agreed to; 15:3, agreed to; 13; 16:3, agreed to; 12; 17:3, 5, agreed to; 18:9, agreed to; 21:4-5, agreed to; 3; 23:3, agreed to; 25:4, agreed to; 27:6, agreed to; 43; 28:4, agreed to

M. (Mr. Fretz), 12:4, agreed to

Ms. (Mr. Ogle), 8:10, agreed to; 10:6, agreed to; 3; 14:4, agreed to; 3; 17:57, agreed to

Briefs, distributing in both official languages, M., 1:12, agreed to

Briefs, submitted by organizations, deadline, M., 2:3-4, agreed to

Election of Chairman and Vice Chairman, Ms. (Mr. Roche; Mr. Frith), 1:8-9, agreed to, 5

Exhibits, filing with clerk, M., 21:5, agreed to, 3

In camera meetings, 2:3; 3:3; 6:12-3; 15:3; 25:3-4; 26:3-6; 28:4-5; 29:xxxiv

M. (Mr. Roche), 28:5, agreed to, 21

Meetings

Open to press, 1:14-5, 18

Research assistants attending, M., 2:3, agreed to

Scheduling, Ms., 2:3, agreed to; 26:3-5, agreed to; 27:4, agreed to; 28:5, agreed to

Scheduling, M. (Mr. Frith), 1:14-5, agreed to

Members, seating arrangements, M., 1:12-3, agreed to

Ministers, appearance before Committee, requesting, 1:15

Minutes and evidence, early printing and distribution requested, M., 11:31-2, agreed to

Printing, minutes and evidence

Additional, Ms., 6:13, agreed to

Additional, M. (Mr. Dupras), 27:6, agreed to, 44

M. (Mr. Ogle), 1:10, agreed to

Procedure and decisions of the Chair—Cont.

- Questioning of witnesses, Committee adviser participation, M., 1:12, agreed to
- Quorum, meeting and printing evidence without, M. (Mr. Dupras), 1:10, agreed to
- Reports, adopting
 - M., 6:13, agreed to
 - M. (Mr. Fretz), 29:xxxiv, agreed to
 - M. (Mr. Ogle), 26:6, agreed to
 - M. (Mr. Roche), 26:6, agreed to
- Reports, Chairman presenting, 29:iii
 - Ms., 6:13, agreed to; 26:5, agreed to
- Witnesses, appearance before Committee, 28:4
 - Parliamentary Centre for Foreign Affairs and Foreign Trade requesting, authorization, M., 1:11, agreed to
- Witnesses, expenses, Committee paying, M., 1:13, agreed to

Productivity, see Manufacturing industry**Program for Export Market Development, see Textile and clothing industry****Project Ploughshares**

- Non-government organization, disarmament, promoting, etc., 14:19-22

See also Organizations appearing and briefs submitted

Pulp and paper industry, newsprint, exports, CIDA/Export Development Corporation, assistance, 23:15, 37**Quebec**

- Separatism, propaganda, etc., 11:23-4
- See also* Textile and clothing industry

Ramphal, His Excellency Shridath S. (Commonwealth Secretary General)

- North-south relations, 21:4-27
- References, biographical notes, 21:3, 21A:1

Refugees, see Immigration**Regehr, Mr. Ernest (Research Advisor, Institute for Peace and Conflict, University of Waterloo)**

- North-south relations, 14:5-19, 22-37

Regional development banks (African Development Bank, Asian Development Bank, Inter-American Development Bank)

- Projects, decision-making process, economic analysis, political judgment, etc., 8:55
- Projects, financing, 8:45
 - Canadian assistance, 10:10
 - Donor countries participation, 17:52-3
- Resources, increasing, 8:58-9
- Resources, member countries financing, 8:48-9, 56

Regional disparities, see Atlantic provinces**Regional Economic Expansion Department**

- Incentive grants, 15:44
- See also* Atlantic provinces; Industry—Adjustment policy

Renaud, Dr. André (Acting Director General, International Affairs Directorate, Agriculture Department)

- North-south relations, 11:34-5, 40-1

Reports to House, 6:3-11; 26:7-78; 28:3; 29:iii-xxxiii

See also Committee

Research and development, see Agriculture; Grain; Health; Textile and clothing industry—Technological advances; United Nations Conference on Science and Technology for Development**Retail Council of Canada, see Textile and clothing industry—Imports****Rhodesia, see Zimbabwe****Roche, Mr. Douglas (PC—Edmonton South; Vice Chairman)**

- Africa, 19:18-9
- Armament, 16:24
- Brazil, 27:39-41
- CIDA, 10:24; 11:17-8, 35-40, 60, 65; 15:32-3; 19:62; 20:34-5
- Committee

- Deadline, extending, Apr. 30/81, M., 28:5
- Deadline, extending for the duration of 1981 to gain public support, M., 28:5
- Reports, interim, 1:16; 13:25
- Reports, third, special editions, etc., 27:43-4
 - Ms., 26:5; 27:3
- Role, 8:82
- Staff, M., 27:3
- Travel, 27:10-2

Members expenses, paying, M., 7:3

- Corporations, 8:77-8; 16:24-5
- Defence equipment, 14:26-8
- Developing countries, 1:23; 7:9-11, 46-7; 8:64-7; 11:41; 13:28; 14:28-9; 15:31, 37; 23:27; 25:29; 27:38-9
- Disarmament, 14:29
- Economic conditions, 8:66-7, 76; 14:8; 28:10-2
- Election as Vice Chairman, 1:9
- Exports, 19:62; 20:34-5; 23:19, 22-3; 24:53, 56
- External aid, 7:8-9, 25; 8:13, 35-6; 10:24, 27, 62-5; 11:14-8; 12:39; 13:25, 29-32; 15:33-6; 16:21-2, 25-6; 19:34-5, 57-64; 20:14-9, 35-6; 23:17-27; 24:22-7, 52-4; 25:30
- Finance, world development bank, establishing, 7:10-1, 26; 8:12, 76; 10:27-8; 21:15-7; 27:38
- Food aid, 11:35-7, 41-2, 60; 13:32; 16:26; 19:16-20
- Food and Agriculture Organization, 11:37, 44-7; 18:18-9
- Food production, 10:62; 19:35
- International Bank for Reconstruction and Development, 20:17; 21:15-6; 23:23
- International Development Research Centre, 24:22
- International Monetary Fund, 7:9-10, 44-6; 8:11-2, 35-6, 82; 10:26; 21:14-6
- North-south relations, 1:14-6, 23-5; 7:8-11, 24-6, 44-7; 8:11-3, 35-6, 64-7, 76-82; 10:23-8, 61-6; 11:14-8, 26, 35-47, 59-60, 65; 12:36-42; 13:25-33; 14:8, 26-9; 15:31-7; 16:21-6; 18:15-9; 19:16-20, 34-5, 57-64; 20:13-9, 34-6; 21:13-7; 23:17-27; 24:21-7, 51-6; 25:29-30; 27:10-2, 38-44; 28:9-12, 21
- North-south relations, disparities, etc., 20:19, 34; 21:13; 24:27, 55; 27:38-9; 28:10-2
- Organization meeting, 1:8-13
- Points of order
 - Acting Chairman, election, M., 1:5, 8
 - Documents, appending to minutes and evidence, 19:57
 - Election of Chairman and Vice Chairman, M., 1:5, 8-9
 - In camera* meetings, M., 28:5, 21
 - Meetings, open to press, 1:14-5
 - Reports, adopting, M., 26:6
- Tanzania, 10:64-5; 11:60
- Textile and clothing industry, 12:36-41
- Trade, 12:41
- United Nations, 8:77-8, 81-2; 13:26-8, 31-2; 16:24-5
- United States, 24:25
- World conditions, U.N. Brandt report, 1:23-4; 7:8, 11
- Youth, 11:26

Ross, Mr. Brian (Director, Food Aid Co-ordination and Evaluation Centre, Multilateral Programs Branch, Canadian International Development Agency)

- North-south relations, 11:32-44, 48-50, 53

- Rousseau, Mr. Michel** (Assistant Executive Director and Director of Personnel, Canadian Catholic Organization for Development and Peace)
North-south relations, 16:17-8, 32-3
- Royal Bank of Canada**, *see* Developing countries—Commercial bank loans Trade with Canada: North-south relations, disparities, etc.; Organizations appearing and briefs submitted
- Scandinavian countries**, *see* External aid—Non-government organizations
- Schroder, Mr. Jim** (L. Guelph)
Bangladesh, 19:15
CIDA, 2:17, 37
Committee
Reports, fifth, photographs, M., 28:4
Studies, Parliamentary Centre for Foreign Affairs and Foreign Trade preparing, M., 1:5, 17, 27:4
Travel, 27:20, 23, 26
Developing countries, 2:18; 3:23; 13:50-1; 14:23-4; 16:13-4; 24:68
Exports, 24:67
External aid, 13:22-3; 16:13, 20; 17:31-3; 23:14-5; 24:31
Food and Agriculture Organization, 18:8-11
International Bank for Reconstruction and Development, 16:13
International Development Research Centre, 24:29
International Monetary Fund, 16:13
North-south relations, 1:22-3; 2:17-9, 37; 3:21-3; 5:11-4; 13:22-3, 49-52; 14:23-5; 16:12-4, 20; 17:31-3, 69; 18:8-11; 19:15; 20:20; 21:18-9; 23:14-5; 24:29-31, 67-8; 27:20, 23, 26; 28:15
North-south relations, disparities, etc., 20:20; 21:18-9; 28:15
Textile and clothing industry, 13:49-52; 17:69; 23:14
United Nations, 13:23
World conditions, U.N. Brandt report, 5:11
- Science Council** *see* Organizations appearing and briefs submitted
- Separatism**, *see* Quebec
- Shipley, Mr. Ken** (Manager, Canadian Operations, Canadian University Service Overseas; Chairperson, Program Committee, Canadian Council for International Co-operation)
North-south relations, 10:56-9, 62-4, 69-72
- Shipping**, freight costs, international cartels affecting, 23:7, 13-4
- "Shop Canada"**, *see* "Buy Canada"
- Shortliffe, Mr. Glen** (Vice President, Policy, Canadian International Development Agency)
North-south relations, 19:81-3, 91-3
- Siemens, Dr. Len** (Food Study Committee Member, Science Council)
North-south relations, 9:45-6, 55-61, 64, 67-71
- Singapore**, non-tariff barriers, 17:63
- Small business**, *see* "Buy Canada" policy
- Smallridge, Mr. C.G.** (Director and Senior Vice President, Shawinigan Engineering Co., Ltd.; Member, Canadian Export Association)
North-south relations, 23:10-7, 20, 26-7, 36-8
- Smillie, Mr. Ian** (Executive Director, Canadian University Service Overseas; Member, Canadian Council for International Co-operation)
North-south relations, 4:12-3, 19-21
- Smith, Mr. David** (L—Don Valley East)
North-south relations, 4:15
- Smith, Mr. L.A.H.** (Assistant Under Secretary of State, External Affairs Department)
North-south relations, 20:20-3, 31-4
- Somalia**, *see* External aid
- South Africa**
White minority government, 17:7
United Nations economic sanctions, 17:7
See also Namibia
- Southeast Asia**, *see* Immigration
- Soviet Union**, *see* Developing countries External affairs policy; Fisheries; North-Atlantic Treaty Organization; Zambia
- Special drawing rights (SDRs)**, *see* International Monetary Fund
- Sri Lanka**, mortality rate, life expectancy, 25:11
- Stabex scheme**, *see* International Monetary Fund—Compensatory financing facility
- Stockholm International Peace Research Institute**, *see* United States Military aid
- Strong, Mr. Maurice F.** (Chairman, International Energy Development Corporation)
North-south relations, 10:5-48; 10A:1-13
References, *see* Energy resources World conditions
- Students**, foreign, universities training, 24:39
- Sweden**
Industrial restructuring programs, 15:43
Textile and clothing industry, 15:25-6
- Switzer, Dr. Clayton** (Dean, Ontario College of Agriculture; Food Study Committee Chairman, Science Council)
North-south relations, 9:42-7, 52-4, 58-64, 67
- Switzerland**, single currency, 10:9-10
- Tackaberry, Mr. John** (Government Relations Officer, Canadian Council for International Co-operation)
North-south relations, 4:14-5, 20-1; 10:73
- Taiwan**, *see* Textile and clothing industry—Import restraint system
- Tanzania**
Food aid, wheat project, CIDA assistance, etc., 9:49; 10:64-5, 68-9; 11:60-2; 19:40-1; 24:32-3
President Nyerere, *see* Developing countries Development
- Tariff Board**, *see* Customs tariff
- Tariffs**, *see* Customs tariff
- Task forces**, *see* Agriculture Department; Industry—Industrial sectors
- Taxation**, *see* Defence equipment; External aid—Budget
- Television sets**, *see* Electronics industry
- Territorial waters**, *see* Law of the Sea Conference
- Textile and Clothing Board**, *see* Textile and clothing industry
- Textile and clothing industry**, 12:21; 13:40, 52-3; 17:59
Adjustment assistance program, Industry, Trade and Commerce Department study, *Labour force tracking study*, 12:13, 24-5
Apparel sector, product quality, 17:64-70
See also below Import restraint system
Assistance, 13:56; 15:44
Bangladesh, imports, 12:36-8
Canadian share of Canadian market, 15:25; 22:7

Textile and clothing industry—Cont.

- Consumer prices, comparing with other industries, 13:45, 48
- Corporations, foreign ownership, 13:64-5
- Corporations, profits, 13:59-60
- Employment, 13:40-1; 15:26; 22:7-8
 - Costs, etc., 13:44
 - Turnover, 12:25-6
- Exports, 13:41, 54-6
- GATT
 - Tokyo round, etc., effects, 3:9; 13:46; 17:22
 - MultiFibre Agreement affecting, 13:47-8, 59, 65-6; 15:13; 17:72
 - MultiFibre Agreement, renewal, government involvement, etc., 15:14; 17:61, 72-3
- Government policy, Canadian Textiles Importers Association position paper, 12A:17-43
- Government policy, low-income consumers, assistance, 17:68
- Import restraint system, quotas, tariff protection
 - Apparel sector, product quality, 17:71-2
 - Canadian Apparel Manufacturers Institute position, 17A:7-41
 - Centrale des Syndicats démocratiques position, 22:5-9
 - Comparing with other countries, U.S. Commerce Department study, etc., 13:44-6; 17:61, 64
- Consumers/industry, effects, cost-benefit comparisons, North-South Institute/World Bank study, etc., 10:8; 12:8-13, 18-20, 30-4, 40-1, 44; 15:38-9; 17:58-9; 22:5-6, 13
- Canadian Apparel Manufacturers Institute position, 17:62-3, 70-1
- Canadian Textiles Institute position, 13:43-4, 47-9, 57-67; 13A:1-18; 15A:1-8; 17:58
 - North-South Institute comments, recommendations, etc., 15:7, 13-6, 29-30; 15A:9-14, 17-23
- Developing countries
 - Discriminatory against, 17:19-21; 24:62-3
 - Government redistributing, 17:60, 70-3
 - Hong Kong, Korea, Taiwan, monopolizing, 17:59-60, 64, 70
 - International Bank for Reconstruction and Development Staff Working Paper, 17:59-60, 73
 - Manufacturers trading quotas, effects, etc., 24:63
- European Economic Community favouring, 17:13, 20
- International Textiles Arrangement, 24:46
- Reducing, 22:9
- Statistics, 15A:24-30
- United States favouring, 17:13, 20-2
- Value added protection, 13:65-7; 17:63, 70-1
- Imports
 - Developing countries, market access, international comparison, etc., 17:19, 60; 24:59-60
 - Developing countries, \$24 *per capita*, quotas, tariff protection, etc., 2:29-31, 34, 41; 3:8-10, 24; 10:8; 12:5, 8-12, 20, 31-2, 36-40, 43-4; 13:39-44, 62-4; 15:9-10, 13, 22-3; 17:12-3, 59-60; 24:45
 - Foreign dependence effects, 12:33; 13:59-60; 22:6
 - Industrial/developing countries, comparison, etc., 12:14-6, 39; 13:40-1, 63-4
 - Market access, 24:59
 - Retail markup, comparing with domestic products, Textile and Clothing Board, Retail Council of Canada, studies, etc., 17:62-3
 - United States, 12:15-6; 13:54, 61-2, 65; 15:24; 17:59
- International competitiveness, 12:35; 13:44, 59; 15:10, 51; 22:9; 24:62
- Labour costs, content, international comparison, Werner International Management Consultants study, etc., 13:56; 13A:19-23; 15:26
- Lay-offs, dislocation factor, special adjustment benefits, etc., 12:13-4, 23-5, 41-2; 15:21-3, 26-8, 39-41; 17:13, 25; 22:9-13; 23:14

Textile and clothing industry—Cont.

- Program for export market development, grant, 12:14
- Quebec, structural problems, lay-offs, etc., 3:9
- Technological advances, investment programs encouraging, etc., 12:35-6; 13:44-5, 50; 15:26; 17:59; 22:10
- Textile and Clothing Board, legislation, 12:40
- Textile and Clothing Board, 1980 report, recommendations, etc., 13:42-4, 51-2, 62; 15:13; 17:58-61; 24:62
- Trade adjustment program, 2:44; 12:10, 13-4, 23-4; 13:67-8; 22:14-5; 24:59-61
- Trade deficit, 13:41, 49
- United States, comparative cost advantage, intercorporate transfers, etc., 12:16-7, 31; 13:41-2, 46-7; 13:56
- See also* Developing countries; Sweden

Third world, see Developing countries

Thomson, Mr. Murray (Educational Secretary, Project Ploughshares)
North-south relations, 14:19-22, 25-6, 30-2

Thomson, Dr. Suteera (Science Adviser, Science Council)
North-south relations, 9:47-50, 54-5, 61-70

Trade

- Dependence, 10:7
- Exports/imports, relationship, 12:5, 28; 15:5, 20; 22:5
- Free trade/fair trade, costs, effects, etc., 3:21-2, 34; 12:22; 13:16, 51-2; 15:11
- GATT, international rules, effects, 15:7
- Industry, Trade and Commerce Department, role, Hatch report recommendations, 2:38
- Liberalization
 - Costs
 - Economic Council study, *Canadian industry on a challenge of low cost imports*, 12:13
 - Harvard Institute of International Development study, *Worker adjustment to liberalized trade*, 12:13; 13:57
 - Industry, Trade and Commerce Department study, *Trade adjustments assistance, the costs of adjustment*, 12:13
 - Unemployment, effects, 12:41
- See also* Developing countries—Trade; Economic conditions
- Patterns, need for information, 15:41
- Policy, 15:6, 10, 19-21, 37; 17:13
 - Confederation of National Trade Unions position, 17:13, 19, 28
- Political systems influencing, 5:22-3, 29
- Power structure, 15:18-9
- Protectionism, tariff/non-tariff barriers, comparing with other countries, 23:38-9
- Tying, raw materials/manufacturing goods, conditionality, 3:19-20
- World conditions, corporations, multinational/transnational dominating, 3:13; 10:21; 16:8
- See also* Automotive industry; Developing countries; Export Development Corporation; Exports; External affairs policy; External aid—Bilateral programs; General Agreement on Tariffs and Trade; Imports; Manufacturing industry; Textile and clothing industry

Treasury Board, see Food aid

Trudeau, Rt. Hon. P.E. (L—Mount Royal; Prime Minister),
references, *see* Brazil; Disarmament; North-south relations, disparities, etc.

UNCTAD, see United Nations Conference on Trade and Development

UNDP, see United Nations—United Nations Development Program

UNESCO, see United Nations Educational, Scientific and Cultural Organization

UNICEF, United Nations Children's Fund

Uganda, *see* External aid

Unemployment, 17:8; 22:6

World conditions, 3:6; 7:13, 31

See also Developing countries; Manufacturing industry;

Trade—Liberalization; Youth

United Kingdom, *see* Britain

United Nations

Agencies, CIDA evaluating, 2:24-5

Brandt report, *see* World conditions

Human rights covenants, Canadian ratification, implementation, 16:25

Resources, Canadian contributions, 13:26-7

Special Aug. 25/80 session on international development, *see*

North-south relations, disparities, etc.; World conditions—United Nations Brandt report

United Nations Development Program (UNDP)

Activities, 13:8-10, 23-5, 29-31

Decision-making process, economic analysis, political judgement, etc., 8:55; 9:69-70; 13:8-9, 18-20

Donor countries participating, 13:26-8

Financing, multiyear pledging, etc., 8:45, 48-9, 56; 13:8-9, 30-3

Resources, Canadian contribution decreasing, 13:11-2, 26-7

Resources, increasing, 8:58-9

Role, 13:6-9, 28-30

See also International Monetary Fund; North-south relations, disparities, etc.; Organizations appearing and briefs submitted

Voting structure/rights, etc., 10:22-3

See also Children; Corporations—Multinational/transnational;

Developing countries—Development; Disarmament;

International Monetary Fund; North-south relations, disparities, etc.; Organizations appearing and briefs submitted; South Africa

United Nations Centre on Transnational Corporations, *see*

Corporations—Multinational/transnational; Organizations appearing and briefs submitted

United Nations Children's Fund (UNICEF)

Activities, Canadian contribution, etc., 25:5-6, 22-3, 27-9

See also Children; Developing countries—Development;

Immigration; North-south relations, disparities, etc.;

Organizations appearing and briefs submitted; Pakistan

United Nations Conference on Science and Technology for Development, developing countries, research capacity, recommendations, government position, etc., 24:8, 42

United Nations Conference on Trade and Development (UNCTAD)

Manila, May 1979, recommendations, 8:13; 9:44; 17:9

See also Commodity agreements; Developing

countries—Commodity

distributing/marketing/processing—Trade

United Nations Development Program, *see* United Nations

United Nations Educational, Scientific and Cultural Organization

(UNESCO), Belgrade October 1980 conference, MacBride commission for the study of communication problems, report, new international information order, media reaction, etc., 16:29-30

United States

Exports, Canada comparison, 15:26-7

Exports, developing countries, 13:7; 25:14

External aid, 24:24-5

Labour unions, protectionism, 3:26-7

United States—Cont.

Military aid, Canadian involvement, etc., 14:7, 11, 19, 29, 34-6

Stockholm International Peace Research Institute (SIPRI) study, 14:7

Policies, public opinion affecting, 25:15

President Carter, *see* Brazil

See also Customs tariff—Preferential; Developing

countries—External affairs policy—Trade with Canada;

Exports; Immigration; Iran; Textile and clothing industry;

Zambia

Universities and colleges, *see* Students

Valle, Mr. H. (Vice President, Corporate

Development/Transportation, Bombardier Inc.; Chairman,

Development Aid Committee, Canadian Export Association)

North-south relations, 23:11, 17, 20-1, 27, 30-2, 36-9

Vandezande, Mr. Ben (Co-ordinator, Outreach Niagara)

North-south relations, 28:6-7, 11-20

Venezuela, *see* Oil and oil products

Vietnam, *see* Immigration

Vogel, Mr. G. N. (Executive Director, Food and Agriculture

Organization World Food Program)

North-south relations, 18:4-37

Volunteers, *see* Developing countries—United Nations; External aid—Non-government organizations

WHO, *see* World Health Organization

Walmsley, Ms. Norma (President, Match International Centre)

North-south relations, 9:4-26, 30-6, 39, 42

Warsaw Pact, *see* North Atlantic Treaty Organization

Water projects

World Food Council position, 24:13

See also Developing countries; External aid

Werner International Management Consultants, *see* Textile and clothing industry—Labour costs

West Germany

Aid to developing countries, 2:8-9

Import restraint system, quotas, 17:51

Whalen, Mr. J. H. (Chairman and President, International Paper

Sales Co. Inc.; Member, Canadian Export Association)

North-south relations, 23:9, 12, 15-7, 28, 34

Wheat, *see* Grain

White papers, *see* Competition/combines

Willis, Mr. Tom (Agriculture Specialist, Natural Resources Division,

Resources Branch, Canadian International Development Agency)

North-south relations, 11:61-3; 19:40-1, 47-8

Wilson, Rt. Rev. Lois (Moderator, United Church of Canada;

Member, Canadian Council of Churches)

North-south relations, 16:4-9, 15-6, 21-31, 37

Women

Developing/industrial countries, co-operation, 9:6, 10, 20-1

International institutions, representation/influence, 9:30-3

See also Developing countries; Industry—Lay-offs; Match

International Centre; World Conference of the United Nations

Decade for Women

Wood, Mr. Bernard (Director, North-South Institute)

North-south relations, 5:4-38; 15:4-8, 16-29, 32-7, 40-1, 47-51

Wood, Mr. John (Acting Director/Deputy Director, Development Policy Division, Policy Branch, Canadian International Development Agency)

North-south relations, 2:6-18, 22-6; 20:39

World Bank, *see* International Bank for Reconstruction and Development**World conditions**

International Bank for Reconstruction and Development Pearson report, *Partners in development* (1969) recommendations, etc., 24:5-6

See also External aid—Official development assistance program "Self-sustaining and functioning international community", IDRC President I. Head proposals, etc., 24:4-5

United Nations Brandt report, *A program for survival*, Feb. 12/80, Canadian position, etc., 1:17-24; 3:13-4; 4:6, 14; 6:4-5; 8:28-9; 10:10, 38; 21:9, 12; 24:5-6

Business position, 10:31-2

Canadian Manufacturers Association position, 17:29, 41

Committee recommendations, 3:25

Commonwealth Group of Experts position, 21:9, 16-7; 21A:2-11

Criticisms, 5:5-6

Implementing, economic/social/community costs, etc., 3:13-4, 27

Labour unions position, labour force awareness, education programs, etc., 3:7-8, 11-4

Public awareness, education programs, non-government organizations involvement, Member of Parliament role, etc., 1:19-23; 4:5-18, 24; 5:11-3, 17-8; 6:9; 9:7, 29-31, 71-2; 16:21

Special U.N. Aug. 25/80 session on international development, effectiveness, etc., 1:15-6, 23-4; 5:10, 27-9; 6:5; 7:8; 10:7, 27-8; 21:6

See also Canada International Development Agency—Food aid; Customs tariff; Developing countries—Forest industry; Disarmament; Energy resources; External aid—Official development assistance program; Finance; Food; International Bank for Reconstruction and Development—Reform; International Confederation of Free Trade Unions; International Monetary Fund—Reform; Mining industry;

World conditions—*Cont.*

United Nations Brandt report, *A program for...*—*Cont.*

See also—*Cont.*

North-south relations, disparities, etc.—World transfer of funds; Population

See also Energy conservation; Energy resources; Finance; Food—Shortages; Forest industry; Labour force; Natural resources; Pollution; Population; Trade; Unemployment

World Conference of the United Nations Decade for Women

Copenhagen, July 14-30/80, non-government organizations forum, etc., 9:8-9, 29, 35, 64

Mexico (1975), 9:6, 18, 22, 64

World Conference on Agricultural Reform, *see* Food production**World development bank**, *see* Finance**World Federation of Labour (WFL)**, role, etc., 17:6**World Food Conference**, Rome, November 1974 meeting, *see* Food**World Food Council**, *see* Food; Water projects**World Health Organization (WHO)**, *see* Developing countries—Children; External aid—Health assistance**World Labour Conference**, Quebec City March 1980 meeting, *see* Human rights**World Labour Conference on Development**, Belgrade April 1980 meeting, *see* Developing countries**World War II**, public mobilization, support, etc., 11:9-10, 20-1**Youth**

Developing countries, exchanges, visits, etc., 11:11-2; 13:22

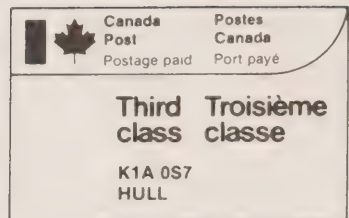
International development involvement, 11:26-7

Unemployment, 22:12

Countermeasures, "Katimavik" program, 11:12, 27

See also Canada World Youth

Zambia, Soviet military aid, U.S. position, 14:6-7**Zimbabwe** (Rhodesia), black majority rule, negotiated settlement, etc., 16:29-30



*If undelivered, return COVER ONLY to
Canadian Government Printing Office,
Supply and Services Canada,
45 Sacré-Coeur Boulevard,
Hull, Quebec, Canada, K1A 0S7*

*En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à
Imprimerie du gouvernement canadien
Approvisionnement et Services Canada,
45, boulevard Sacré-Coeur,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S7*

